Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4revuebleuepoli19pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

18

PARIS. — PHILIPPE RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

Fr. Lit.
R

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME XIX

40e ANNÉE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1903

197210
9. 7. 25

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE

41 bis, RUE DE CHATEAUDUN, 41 bis

1903

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 1. 7e SÉRIE. — TOME XIX. 3 JANVIER 1903

LA MISSION DE L'HISTORIEN ET DE L'ARTISTE

PRÉFACE INÉDITE DE « GUERRE ET PAIX » (1)

En publiant cet ouvrage, auquel j'ai travaillé pendant cinq années consécutives et dans les conditions les plus favorables à ce travail, j'aurais voulu exposer, dans une préface à cette œuvre, comment je le comprends, afin d'éviter les malentendus qui pourraient surgir.

Je voudrais que le lecteur ne vit pas dans *Guerre et Paix* ce que je n'ai pu et n'ai pas voulu y mettre, mais attirer son attention sur ce que j'ai exactement voulu dire et que je n'ai pu expliquer dans l'ouvrage même, en raison des nécessités de la composition.

Le temps et les connaissances m'ont manqué pour développer, aussi clairement et aussi complètement que je l'eusse désiré, mes vues personnelles sur mon ouvrage; je profite donc de l'occasion qui se présente de le faire brièvement, pour ceux des lecteurs que cela peut intéresser.

1° Qu'est-ce que *Guerre et Paix?*

Ce n'est pas un roman, pas davantage un poème, et moins encore une chronique historique. *Guerre et Paix* est ce qu'a pu et voulu exprimer l'auteur, dans la forme même où est présentée son œuvre. Et l'auteur lui-même pourrait paraître prétentieux de déclarer ainsi son mépris pour les formes conventionnelles d'une œuvre d'imagination en prose, si c'était voulu et s'il n'existait pas d'exemples de cas analogues.

Non seulement l'histoire de la littérature russe depuis Pouschkine offre de nombreux exemples de cette dérogation aux formes consacrées dans la littérature européenne, mais elle ne fournit même pas une seule preuve du contraire. Dans la période nouvelle de la littérature russe, depuis les *Ames mortes* de Gogol jusqu'à la *Maison des Morts* de Dostoïewsky, il n'est pas une seule œuvre d'art, en prose, qui s'élève tant soit peu au-dessus de la médiocrité susceptible de rentrer absolument dans le cadre d'un roman, d'un poème ou d'une nouvelle.

2° Suivant la remarque faite par quelques lecteurs quand a paru la première partie de mon livre, le caractère de l'époque n'est pas suffisamment tranché. A ce reproche je pourrais répondre :

Je sais en quoi consistent ces caractères du temps qu'on ne trouve pas dans mon roman : ce sont les horreurs du servage, les femmes claustrées entre des murs, les enfants, les adultes même, frappés à coups de fouet, etc., etc. Or, ces caractères de temps encore vivants dans notre mémoire, je ne les tiens pas pour vrais et je n'ai pas voulu les représenter.

En étudiant des correspondances intimes, des mémoires, des légendes, je n'ai pas trouvé que ces horreurs aient dépassé ce qu'elles sont aujourd'hui, ce qu'elles ont été à toutes les époques. En ce temps-là, on aimait, on était jaloux, on cherchait la vérité, la vertu; on subissait l'entraînement des passions,

(1) Cette préface a été publiée dans les « Archives russes » de 1868, au cours de la publication de *Guerre et Paix*, qui a duré de 1865 à 1869. Elle n'a jamais été jointe aux œuvres complètes de Tolstoi, ni à aucun recueil séparé de ses écrits. Ces pages curieuses et d'un si haut intérêt par l'idée que s'est faite l'auteur même de *Guerre et Paix*, présentent donc non seulement un caractère d'inédit dans le texte français que nous donnons aujourd'hui, mais sont encore quasi ignorées du public russe. *Note du traducteur.*

comme on l'a toujours fait et comme on le fait encore. La vie intellectuelle et morale était aussi compliquée, souvent même plus raffinée que dans la haute société moderne.

Si vous vous êtes mis dans l'idée que ce temps avait un caractère de violence et de sauvagerie, c'est uniquement parce que les légendes, les mémoires, les récits et les romans ne nous ont transmis que des faits exceptionnels de sauvagerie et de violence. Croire que le caractère dominant de cette époque a été la violence serait aussi injuste que l'appréciation d'un homme apercevant des arbres sur une colline et concluant que dans le pays qu'il a visité, il n'y a que des arbres.

Il existe de ce temps un caractère commun à tous les temps, résultant de la démarcation bien tranchée entre les hautes classes et toutes les autres, et qui découle de la philosophie dominante, des particularités de l'éducation, de l'usage de la langue française, etc. Et c'est précisément ce caractère que j'ai cherché à rendre le mieux possible.

3° Parlons maintenant du reproche qu'on m'a fait d'avoir abusé des conversations en français dans un ouvrage russe. Pourquoi mes personnages, qu'ils soient Russes ou Français, parlent-ils tantôt une langue, tantôt l'autre? Ce reproche ressemble assez à celui que ferait, devant un tableau, un homme trouvant des taches noires, — qui n'existent pas dans la réalité, — là où il y a des ombres. Ce n'est pas la faute du peintre si, pour certains yeux, les ombres semblent des taches; il n'est coupable que si ses ombres sont mal placées.

En choisissant le début de notre siècle, où je puis faire figurer d'une part des personnages russes d'une certaine société, de l'autre Napoléon et les Français qui ont été si directement mêlés à notre vie en ce temps, j'ai été malgré moi, et plus qu'il n'était nécessaire, entraîné vers cette forme d'expression, vers cette tournure française de la pensée. C'est pourquoi je ne nie pas que les ombres portées sur ce tableau soient peut-être mal placées et exagérées; je voudrais seulement que ceux qui critiquent cette façon de faire parler Napoléon tantôt en russe, tantôt en français, sachent que cela leur paraît ainsi parce qu'eux-mêmes ressemblent à une personne, placée en face d'un portrait, et qui, au lieu d'y voir un visage, avec des lumières et des ombres, ne distinguerait qu'une tache noire au-dessous du nez.

4° Quant aux noms des personnages : Bolkonsky, Droubetzkoï, Bilibine, Kouraguine, etc., qui rappellent de trop près des noms historiques, je les ai choisis ainsi parce qu'il eût été malsonnant à l'oreille de réunir des personnages historiques avec des êtres fictifs, sans donner à ceux-ci des noms pour ainsi dire consacrés. Bolkonsky ou Droubetzkoï, bien que n'étant ni Volkonsky, ni Troubetzkoï, ont une assonance suffisamment familière et toute naturelle dans ce milieu de l'aristocratie russe. Je ne pouvais faire parler le comte Rostopchine avec le prince Pronsky, non plus que Strelsky avec quelque autre prince ou comte, en leur donnant des noms d'emprunt. Je ne pouvais inventer pour tous mes personnages des noms aussi bien appropriés que Besoukhy et Rostov, et il ne m'était possible d'éviter cette difficulté qu'en prenant au hasard les noms russes les plus connus et en y changeant quelques lettres. J'aurais vivement regretté que cette ressemblance des noms fictifs avec les noms réels pût inspirer à qui que ce fût la pensée que je voulais représenter l'un ou l'autre des personnages réels, et cela d'autant plus que l'œuvre littéraire qui consiste à dépeindre des personnages existants, ou ayant réellement existé, n'a rien de commun avec celle à laquelle je me suis consacré.

M. D. Akhrosimov et Dénissov sont les seuls personnages auxquels j'ai donné involontairement et sans intention aucune des noms qui ressemblent beaucoup à ceux de deux individualités réelles, d'un caractère saillant et intéressant. J'ai eu tort, et si je l'ai fait, c'est en raison du caractère essentiellement typique de ces deux personnages. Mais mon tort ne va pas jusqu'à reproduire des événements réels auxquels ils aient été mêlés. Il est visible que l'action à laquelle ils prennent part dans mon livre est toute différente.

Quant aux autres héros de *Guerre et Paix*, ils sont purement imaginaires et, dans le choix que j'en ai fait, je n'ai même pas été guidé par le souvenir de types bien connus de cette époque.

5° Voyons maintenant jusqu'à quel point est fondé le reproche qui m'a été fait de n'avoir pas suivi avec exactitude, dans la marche des événements, les récits des historiens. Eh bien! ce n'est pas là l'effet du hasard, mais une nécessité absolue à laquelle je devais me soumettre.

L'historien et l'artiste ont, pour décrire une période historique, un objectif absolument différent. Autant l'historien aurait tort de vouloir représenter un personnage historique dans tout son ensemble, dans toute la complexité de ses rapports avec son milieu et les circonstances dans lesquelles il se trouve placé, autant, au contraire, l'artiste faillirait à sa tâche en nous montrant le personnage uniquement et toujours dans l'attitude spéciale que lui réserve l'histoire. Koutouzov n'était pas toujours monté sur un cheval blanc, une longue-vue d'une main, l'autre montrant l'ennemi. Rostopchine n'allumait pas constamment, avec une torche enflammée, la maison Voronov (il ne l'a même jamais fait). L'impéra-

trice Maria Féodorovna n'était pas sempiternellement vêtue d'un manteau d'hermine, ni appuyée sur le code. Et pourtant l'imagination populaire ne se les représente pas autrement.

Pour l'historien, élisant ses principaux personnages parmi ceux qui ont le plus largement contribué à l'accomplissement de tels événements, il y a des héros. Pour l'artiste, qui les prend dans toutes les circonstances de leur vie, il ne peut, il ne doit pas y avoir des héros, mais des hommes.

L'historien est parfois obligé, au risque d'altérer la vérité, de faire converger toutes les actions d'un même personnage historique vers un but qu'il lui attribue. L'artiste, au contraire, voit précisément dans cette unité de but une anomalie qui ne répond pas aux exigences de l'art et de la vérité; alors il cherche à comprendre et à dépeindre, non le héros, mais l'homme.

Ces divergences ressortent plus nettes encore de la description même des événements. L'historien se préoccupe des résultats qu'ils produisent. L'artiste s'intéresse aux faits mêmes.

En décrivant une bataille, l'historien dit : le flanc gauche de telle armée marcha sur tel village, chargea l'ennemi, mais fut obligé de battre en retraite; alors, on fit donner la cavalerie, qui enfonça, etc. L'historien ne saurait parler autrement. Pour l'artiste, au contraire, ces paroles ne peuvent donner la sensation de la réalité; elles sont vides de sens. Soit qu'il connaisse les faits par sa propre expérience, ou bien par les mémoires et les récits du temps, il se les représente d'une certaine façon, et souvent (dans le récit d'une bataille, par exemple) il tire des événements une conclusion contraire aux déductions de l'historien.

La diversité de leurs jugements peut s'expliquer aussi par celle des sources où ils ont puisé. Pour l'historien (nous continuons à prendre une bataille comme exemple), les rapports du commandant en chef, ceux des commandants de détachements, sont les documents qu'il consulte avant tout. Pour l'artiste, ils n'ont aucune valeur, ne lui disent rien. Plus encore, il s'en détourne, y trouvant le mensonge forcé. On sait, en effet, que les deux adversaires décrivent presque toujours la même bataille d'une façon absolument différente. Tous les récits de ce genre sont forcément erronés, par suite de l'impossibilité de décrire en quelques mots l'action de milliers d'hommes disséminés sur un espace considérable et en proie à une extrême agitation nerveuse provoquée par la peur, la honte, la mort.

En général, on dit dans ces descriptions que tels corps d'armée ont été dirigés sur tels points, puis rappelés et portés sur un autre, etc., comme si l'on pouvait imaginer que la même discipline, capable de soumettre sur un champ de manœuvres plusieurs milliers de soldats à la volonté d'un seul homme, produirait les mêmes effets sur un champ de bataille, là où s'agite la question de vie ou de mort. Tous ceux qui ont fait la guerre savent combien cela est faux. Et c'est cependant d'après cette convention que sont rédigés tous les récits officiels (1).

Parcourez l'armée immédiatement après la bataille, ou seulement le lendemain, voire même deux jours après, avant que le bulletin du jour ait été publié, et demandez à tous les soldats, aux officiers supérieurs ou subalternes, comment l'affaire s'est passée. Chacun vous racontera ce qu'il a vu et ressenti, et vous aurez une impression grandiose, complexe, variée à l'infini, pénible en somme. Mais personne, et moins encore le commandant en chef, ne saurait vous dire exactement ce qui s'est passé. Néanmoins, deux ou trois jours après, on en établit le rapport; les beaux parleurs racontent ce qu'ils n'ont pas vu, et finalement un rapport général est rédigé, d'après lequel s'établit l'opinion de toute l'armée. Chacun préfère échanger son impression vague et personnelle contre les relations officielles mensongères, mais nettes et toujours flatteuses. Quand vous questionnez des témoins de la bataille un ou deux mois après, vous ne sentez plus dans son récit cet accent de vérité que vous y avez trouvé sur le moment. Il raconte déjà d'après les versions officielles. C'est de cette façon que la bataille de Borodino m'a été racontée par des personnes intelligentes et éclairées qui y avaient pris part. Toutes rééditaient le même récit d'après la même version fausse de Mikhaïlovsky-Danilevsky ou de Glinka, et autres. Chacune d'elles rapportait les mêmes détails, bien que, durant l'action, elles fussent séparées par plusieurs kilomètres de distance.

Après la prise de Sébastopol, le commandant d'artillerie Kryjanovsky m'envoya plus de vingt rapports d'officiers de cette arme placés dans chaque bastion, en me priant de les fondre en un seul. Je regrette de n'avoir pas gardé copie de ces rapports. Ce seraient de parfaits modèles de ces mensonges militaires, naïfs, nécessaires, qui caractérisent les descriptions de ce genre. Plusieurs de mes camarades, qui furent auteurs de ces rapports, riront très fort sans doute à la lecture de ces lignes qui leur

1. Après la publication de la première partie de mon ouvrage, on se trouve la description de la bataille de Schengraben. On me rapporta l'opinion exprimée par Nicolas Nicolaïevitch Mouravieff-Karsky sur ce passage, et ses paroles me convaincent dans ma conviction. Mouravieff, commandant en chef, dit donc que jamais il n'avait lu une description de bataille aussi fidèle, et qu'il savait par sa propre expérience l'impossibilité qu'il y avait à suivre, pendant l'action, les ordres du commandant en chef. Note de l'auteur.

rappelleront comment ils rédigeaient des rapports sans rien connaître des événements.

Tous ceux qui ont fait la guerre savent comment les Russes sont capables de se conduire devant l'ennemi et combien incapables, au contraire, de narrer leurs prouesses au moyen de ces mensonges et de cette vantardise obligatoires dans de telles circonstances. Tous savent aussi que, dans nos armées, on charge généralement des officiers des provinces annexées de la rédaction de ces rapports.

Je dis tout cela pour bien montrer la nécessité de ces mensonges officiels qui servent de matériaux aux historiens militaires, et pour faire ressortir ainsi que le désaccord dans l'interprétation des faits historiques est inévitable entre l'artiste et l'historien.

Mais, outre cette obligation de fausseté des versions officielles, j'ai rencontré chez les historiens de l'époque dont je m'occupais (évidemment par suite de l'habitude de grouper les faits, de les raconter succinctement et sur le ton qu'ils inspirent) un style particulièrement emphatique, où souvent le mensonge et l'erreur ne se trouvent pas seulement dans la description des événements, mais encore dans l'interprétation de leur portée.

Bien souvent, en étudiant les deux plus grands ouvrages historiques sur cette époque, ceux de Thiers et de Mikhaïlovsky-Danilevsky, je me suis demandé comment on avait pu éditer de tels livres. Car, sans parler uniquement du ton sérieux et important avec lequel sont exposés les mêmes faits, appuyés sur tels documents contradictoires, j'ai rencontré chez eux des descriptions si singulières que je me demandais s'il me fallait en rire ou en pleurer, surtout sachant que ces deux ouvrages constituent l'unique monument de cette époque et ont eu plusieurs millions de lecteurs.

Je n'en citerai qu'un exemple pris dans l'œuvre du célèbre historien Thiers. Après avoir raconté comment Napoléon avait apporté en Russie de faux assignats, il dit :

« Relevant l'emploi de ces moyens par un acte de bienfaisance *digne de lui et de l'armée française*, il fit distribuer des secours aux incendiés. Mais les vivres étant trop précieux pour être donnés longtemps à des étrangers, la plupart ennemis, Napoléon aima mieux leur fournir de l'argent et il leur fit distribuer des roubles-papier. »

Ce passage, cité isolément, frappe et déconcerte non pas tant par son caractère immoral que par le non-sens qu'il renferme. Il n'attire pas particulièrement l'attention dans le volume, parce qu'il est dans le ton général, vague et emphatique.

Ainsi donc la mission de l'artiste est absolument distincte de celle de l'historien et mes divergences avec l'histoire dans la description des événements comme des personnages ne doivent pas étonner le lecteur. Toutefois, l'artiste est tenu de ne point oublier que la représentation des faits et des personnes créée par l'esprit populaire est fondée, non pas sur la fantaisie, mais sur des documents tout aussi réels que ceux groupés par les historiens. C'est pourquoi, tout en se faisant une autre compréhension, une autre conception de ces personnages et de ces événements, l'artiste doit, comme l'historien, s'appuyer tout d'abord sur l'ensemble des matériaux historiques.

Partout, dans mon roman, où agissent des figures historiques, je n'ai rien inventé; mais j'ai compulsé tant de documents qu'au cours de mon travail, j'ai pu en former toute une bibliothèque. Je juge inutile de donner ici le titre de tous ces ouvrages, mais il me sera toujours loisible de m'y référer.

6° Enfin, ma sixième et plus importante considération repose sur ma conviction du peu de poids qu'exerce l'influence des grands hommes sur les événements de l'histoire.

En étudiant une époque aussi tragique, aussi riche en événements considérables, aussi rapprochée de la nôtre et si vivante encore dans les souvenirs populaires, grâce à la quantité de légendes si diverses, je suis arrivé à constater l'évidence absolue de ce fait, que les causes des événements historiques qui se produisent ne sont pas accessibles à notre entendement.

Il serait aussi absurde de dire, — ce qui paraît si simple à tous, — que les causes des événements de l'année 1812 résident dans l'esprit conquérant de Napoléon et dans la fermeté patriotique d'Alexandre Ier que d'attribuer la chute de l'empire romain à ce que tel barbare a conduit ses peuples en Occident, que tel empereur romain a mal gouverné, ou encore qu'un rocher gigantesque a croulé par suite du coup de pioche d'un terrassier.

Un événement qui a fait se combattre des millions d'hommes, dont un demi-million est resté sur le champ de bataille, ne peut avoir pour cause la volonté d'un seul : de même qu'un homme ne saurait à lui seul faire crouler un rocher gigantesque, de même il n'est pas au pouvoir d'un seul homme d'en faire mourir cinq-cent mille.

Mais alors, quelles sont les véritables causes?

Certains historiens les trouvent dans l'esprit conquérant des Français et dans le patriotisme de la Russie. D'autres mettent en avant l'élément démocratique partout transporté par les armes de Napoléon, et la nécessité pour la Russie de s'allier à l'Europe.

Mais, enfin, comment se fait-il que ces millions d'hommes en soient venus aux mains? Qui le leur a ordonné? Il doit sembler clair comme le jour, à tout

le monde comme à moi-même, que cet événement n'était profitable à personne, si même il n'était nuisible à tous. Alors, pourquoi ont-ils agi ainsi? On peut émettre, et on émet, en réalité, une grande quantité de raisonnements rétrospectifs sur ce fait insensé. Mais la plupart de ces raisonnements et la tendance qu'ils ont à expliquer le fait dans le même sens prouvent uniquement que ces causes furent multiples et qu'on pourrait même ne pas les tenir pour des causes véritables. Pourquoi ces millions d'hommes se sont-ils entre-tués, puisqu'il est établi, depuis que le monde existe, que c'est là une action mauvaise autant au point de vue physique qu'au point de vue moral?

Parce que cela devait fatalement arriver et que les hommes d'alors ont dû subir cette loi zoologique et fatale qui fait que les abeilles s'entre-tuent à l'automne, et que les mâles se combattent. A cette terrible question, il ne peut y avoir d'autre réponse.

Cette vérité n'est pas seulement évidente. Elle est tellement innée en chaque individu qu'il serait superflu de vouloir la démontrer si, chez l'homme, n'existait pas le sentiment, la conscience de pouvoir accomplir tel acte suivant sa volonté.

En examinant l'histoire au point de vue général, nous sommes absolument convaincus de l'existence d'une loi éternelle qui régit les événements. En la considérant à notre point de vue personnel, nous sommes convaincus du contraire. L'homme qui en tue un autre, Napoléon donnant l'ordre de passer le Niémen, vous ou moi-même en sollicitant un emploi, en levant ou en abaissant le bras, sont autant d'individualités convaincues que chacun de leurs actes a pour base des causes rationnelles et le libre arbitre. Il nous semble qu'il dépend uniquement de nous d'agir ainsi ou autrement.

Et cette conviction nous est si chère, elle est tellement inhérente à la nature humaine que, malgré les arguments de l'histoire et de la statistique des crimes qui nous prouvent l'indéterminisme de nos actes, nous persistons à croire à l'indépendance de notre volonté.

Cette contradiction semble irréductible. En agissant, je suis convaincu de le faire d'après ma volonté. En examinant cette action comme simple élément dans l'ensemble de la vie humaine (au point de vue historique), je me persuade que cette action était fatale et nécessaire.

Où donc est l'erreur?

Les observations psychologiques sur la faculté que possède l'homme d'expliquer rétrospectivement un fait accompli par des raisonnements qui lui attribuent une volonté, confirment l'hypothèse que la liberté morale de l'homme n'existe pas.

Mais les mêmes observations psychologiques démontrent qu'il est une autre série d'actions pour lesquelles la conscience de la liberté, au lieu d'être rétrospective, est immédiate et incontestable.

Quoi qu'en disent les matérialistes, je puis parfaitement accomplir ou non un acte, si ma personnalité seule est en jeu. Je puis indiscutablement, de par ma seule volonté, lever ou abaisser mon bras. Je puis immédiatement cesser d'écrire; vous pouvez immédiatement cesser de lire. Je puis sans aucun doute, par le seul fait de ma volonté, et en dehors de tout obstacle, me transporter par la pensée en Amérique. Je puis, voulant établir la preuve de ma liberté morale, lever ou abaisser mon bras avec force. Je le fais. Mais auprès de moi se trouve un enfant. Je lève mon bras au-dessus de sa tête et je veux l'abaisser sur lui avec la même force. *Je ne puis* le faire. Un chien se jette sur cet enfant : il m'est impossible de ne pas lever le bras sur le chien. Je suis sur le front d'un régiment et il m'est impossible de ne pas suivre le mouvement du régiment. Durant la bataille, je ne puis faire autrement que de marcher à l'attaque avec mon régiment, de courir quand tout le monde court. Je ne puis, quand je défends un accusé devant le tribunal, ni cesser de parler, ni savoir ce que je vais dire. Je ne puis m'empêcher de cligner les yeux si on menace du poing mon visage.

Ainsi donc, il y a deux sortes d'actes : les uns dépendant, les autres ne dépendant pas de ma volonté; et l'erreur résultant de la contradiction provient uniquement de ce fait que je généralise faussement la conscience de ma liberté, en y faisant entrer mes propres actions, exécutées avec le concours de mes semblables, et consécutives du libre arbitre simultané des autres et de moi-même. Établir la limite de la liberté et de la dépendance est très difficile, et c'est là pourtant le but essentiel et unique de la psychologie. Mais, en observant les conditions dans lesquelles se manifeste notre volonté à son plus haut degré, et celle de la plus grande dépendance, il est impossible de ne pas remarquer que moins notre action est liée à celle des autres, plus elle est libre, et *vice versa :* plus elle est liée à celle des autres, et moins elle est libre.

Le lien le plus puissant, le plus indissoluble, le plus pénible et le plus constant avec les autres hommes, est ce qu'on appelle la domination, le pouvoir, soit, dans la véritable acception, la plus grande dépendance de tous ceux qui sont subordonnés à ce pouvoir.

Que ce soit vrai ou non, je ne m'en suis pas moins convaincu de la façon la plus absolue, en décrivant au cours de mon travail les événements historiques de 1805, 1807, et surtout 1812, d'où cette loi fatale

ressort davantage (1), que je ne pouvais logiquement attribuer une grande portée aux actes d'hommes qui croyaient diriger les événements et qui, en réalité, y apportaient une liberté d'action moindre que l'ensemble des autres qui y participaient. L'action de ces hommes n'a été, pour moi, significative que dans le sens d'exemples à l'appui de cette loi fatale qui, suivant ma conviction, régit l'histoire, et de cette loi psychologique qui force l'homme agissant avec le minimum de liberté à se créer une série de raisonnements rétrospectifs, dans le but de se prouver à lui-même sa liberté d'action.

LÉON TOLSTOI.

Traduction de E. Halperine Kaminsky.

LA VIE DOULOUREUSE DU POÈTE

23 octobre 1864.

« Cher ami,

« Je commence par vous remercier très cordialement de tout ce que vous voulez bien faire pour moi.

« Il me faut : 1° tourmenter mon homme d'affaires pour qu'il conclue au plus vite ; cependant il eût été avantageux de ne pas me presser ; 2° écrire à Villemessant que, malgré ma répugnance à laisser paraître mes articles pendant mon séjour ici, je l'y autorise immédiatement.

« Enfin, j'irai à Paris et je tomberai sans doute chez vous le 31 ou le 1er.

« Puis, je retournerai à Bruxelles où je me fiche parfaitement des mines sombres que je rencontrerai ; j'irai prendre des notes à Anvers, Bruges et Mannes (6 jours) et je retournerai à Honfleur immédiatement, peut-être par mer.

« Il me restera 20 francs que j'emploierai à courir à Paris le 1er du mois.

« Tout cela, cher ami, ne remplit pas strictement votre but ; et j'ai honte de me servir de votre billet, mais la littérature doit passer avant tout, avant mon estomac, avant mon plaisir, avant ma mère.

« Je m'absenterai le 31 sans même dire un mot à l'hôtel sur le but de mon voyage ; je tâcherai en vingt-quatre heures de voir une dizaine de personnes à Paris.

« Quant à ma santé, tous mes maux de ventre ont disparu. Seulement je n'ai jamais faim et j'ai la fièvre toutes les nuits. Du reste, je ne veux pas accuser absolument la Belgique. Je suis convaincu que j'étais malade en quittant Paris.

« Je pourrais ajouter une foule de réflexions morales qui pourraient vous faire plaisir sur mon sincère désir de *refaire ma fortune* et de vivre toujours à Honfleur. Vous savez que je suis toujours très sage, *en intention*.

« N'attachez pas trop d'importance à tous ces chiffres de budget pour la charité et l'instruction. Je connais la question *de visu*. Les constitutions et les institutions ne signifient rien chez un peuple *qui ne veut pas*, et qui ne peut pas s'en servir.

« Bien à vous, et merci, bien que j'eusse fait merveille si j'avais eu 1 000 francs, il y a 8 jours.

« CHARLES. »

13 novembre 1864. Dimanche soir.

« Mon cher ami,

« Si j'ai vos 600 francs dimanche matin, je serai à Paris, à 9 heures du soir. Cette fois, je vous en supplie, ne brouillez pas mes plans.

« Voilà trois fois de suite que je dis à la maîtresse de cet hôtel que je vais la payer immédiatement et trois fois que je lui manque de parole. Ne m'oubliez pas, je vous en prie, car malgré ce que je vous ai écrit, l'horreur que j'éprouve à laisser publier mes fragments pendant que je suis ici (*et à n'avoir pas d'épreuves!*) m'a empêché d'écrire à Villemessant.

« Simon Raçon me cause les plus grandes colères par son service d'épreuves sans cesse interrompu.

« De même, l'*Opinion nationale*.

« De même, tout le monde.

« C'est un parti pris, je crois, chez tous les hommes de ne jamais faire, juste à l'heure dite, ce qu'ils ont à faire. Ce reproche contre tout le monde est bizarre dans ma bouche, puisque je suis, moi-même, à cet égard, un des plus grands coupables. Mais je m'applique tous les jours à me corriger. Je suis convaincu que la fortune d'un imbécile vient de cette qualité, et que la pauvreté d'un homme de génie tient à l'absence de cette qualité.

» J'ai tâché d'utiliser ce dernier mois en entrant plus avant dans certaines questions (par exemple, l'instruction publique) et j'ai fait les découvertes les plus drôles. Napoléon Ier, Louis-Philippe, et surtout le sieur Duruy (qui veut faire de la France une Belgique) règnent encore ici. Si je peux trouver à Paris un éditeur courageux (car le *Figaro* n'osera pas imprimer tout le livre), je dirai des choses plaisantes. Les ministres, les députés, les hommes chargés des affaires les plus graves, ne savent ni le sens des mots, ni l'orthographe, ni la construction

(1) [illegible] quelque chose de fatal et de particulier. (*Note de l'auteur.*)

[illegible]

logique d'une phrase française ou latine. Il est vrai qu'en France on n'en sait guère davantage.

« Je suis, en somme, incomplètement content de moi. La secousse que vous m'avez causée par votre retard m'oblige à renvoyer au printemps l'analyse de certains aspects de la Province. Mais pendant 4 ou 5 mois, j'aurai le plaisir de faire imprimer les deux tiers du livre.

« J'ai à faire une vingtaine de visites à Paris. Je crois que je pourrai faire cela en une semaine.

« Ce livre sur la Belgique est, comme je vous l'ai dit, un essayage de mes griffes. Je m'en servirai plus tard. J'exprimerai patiemment toutes les raisons de mon dégoût du genre humain. Quand je serai *absolument seul*, je chercherai une religion (thibétaine ou japonaise), car je méprise trop le Koran, et, au moment de la mort, j'abjurerai cette dernière religion pour bien montrer mon dégoût de la sottise universelle. Vous voyez que je n'ai pas changé et que la Belgique elle-même n'a pas réussi à m'abrutir.

« Si je pars dimanche à 3 heures, ce qui dépend de vos 600 francs, je serai à Paris vers 9 heures du soir.

« Tout à vous.

« C. B.

« Ma mère m'écrit de temps en temps des lettres courtes, et où je trouve un ton de tristesse, je n'ose pas dire d'affaiblissement, qui m'inquiète. Que savez-vous de sa santé?... Car il se pourrait que, par crainte de me tourmenter, elle me cachât quelque chose. »

18 novembre 1864.

« Mon cher ami,

« Je vous remercie. Je suis honteux vis-à-vis de ma mère. Comme je serais heureux de lui rapporter quelque argent! Dans quelques jours, je saurai si cela est possible.

« Dans deux jours, je ne devrai plus rien à Bruxelles. Je partirai mercredi, si ma fièvre me permet de me lever de grand matin. Je serai chez vous soit mercredi à 6 heures du soir, soit jeudi matin à 10 heures. Vous pouvez être sûr de cela.

« Je me souviens de vous avoir parlé d'un livre qui m'a paru curieux ; c'est sans doute une étude de la société parisienne sous l'Empire actuel, par un Allemand.

« Je connais la brochure à laquelle vous faites allusion. C'est très *juvénile*, enfantin même, mais c'est d'un homme qui sent juste.

« Vous me parlez de l'Instruction publique belge. J'ai fait des efforts pour comprendre cette organisation, et je n'ai pu y réussir. Tout ce que j'ai clairement compris, c'est que les études littéraires étaient détestables et que les jeunes gens recevaient en général une meilleure instruction scientifique. Pas de latin. Pas de philosophie. Beaucoup de sciences physiques. C'est ce que j'appelle *la Sottise moderne, l'école Duruy*.

« A bientôt. Tout à vous.

« C. B. »

Dimanche, 18 décembre 1864.

« Mon cher Ancelle,

« En revenant de Mannes, où j'étais allé demeurer quelque temps chez M. Rops, j'ai trouvé votre dernière lettre.

« Vous désirez l'explication du mystère, c'est-à-dire pourquoi j'ai manqué au rendez-vous. J'avais donné rendez-vous à bien d'autres qu'à vous, à Michel Lévy, par exemple. Au dernier moment, au moment de partir, malgré tout le désir que j'éprouve de revoir ma mère, malgré le profond ennui où je vis, ennui plus grand que celui que me causait la bêtise française, et dont je souffrais tant depuis plusieurs années, une terreur m'a pris, une peur de chien, de traverser Paris, de revoir mon Enfer, sans être certain d'y faire une large distribution d'argent qui m'assurait un véritable repos à Honfleur. Alors j'ai écrit des lettres à des journaux et à des amis de Paris et à la personne que j'y ai chargée de mes affaires présentes, c'est-à-dire de la vente de 4 volumes, ceux mêmes, que j'étais venu *si credulously* offrir à Lacroix.

« Il m'est tombé entre les mains un document qui me permettrait de me venger cruellement de cet imbécile. J'aurai peut-être la férocité de m'en servir.

« Ainsi, j'attends maintenant de Paris les nouvelles les plus importantes pour moi. Il est possible qu'elles me contraignent de courir à Paris le 25 ou le 26, malgré tout l'inconvénient qu'il y a à tomber là dans le tumulte du jour de l'An.

« Relativement au livre que vous êtes curieux de lire (Napoléon III, etc., par un non-diplomate — plein de sottises allemandes, mais cependant écrit par un homme qui pense) j'ai quelques détails à ajouter. Je ne vous l'apporterai pas moi-même. Tout Français est suspect à la douane, très suspect, et je me servirai de la contrebande (1 fr. 50 par volume) pour vous l'envoyer. C'est beaucoup plus sûr. Je m'en servirai également pour m'envoyer à moi-même des choses suspectes. A cet ouvrage il faut en ajouter deux autres très curieux qui ont paru depuis quelque temps :

« Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu, 1 vol. (par un avocat de Paris, dont j'ai oublié

le nom). Ouvrage écrit par un homme qui sait beaucoup, mais non suffisamment artiste.

« Histoire de la guerre de Crimée ; précédée d'un aperçu très long sur la formation d'un nouvel Empire, par M. Kinglake, 3 volumes. Ouvrage où il y a de la sottise anglaise (chaque nation a sa sottise), mais en somme écrit par un homme sérieux et de très bonne foi.

« Quant aux autres ouvrages défendus, ils pullulent, mais ce sont de pures ordures.

« Tout à vous. J'écris à ma mère,

« C. B.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je paierai tout d'avance. D'ailleurs, il le faut, bien que la contrebande, naturellement, ne réponde pas des objets. »

29 décembre 1864.

« Mon cher Ancelle,

« Je vous présente mes souhaits de bonne année, ainsi qu'à Mme Ancelle. Je vous demande pardon de vous donner trois commissions, dont une est peu digne de la gravité d'un magistrat, et de vous prendre ainsi une heure ou deux de votre temps. Mais je connais votre complaisance, et, d'ailleurs ces commissions sont très importantes pour moi.

« 1° L'échéance pour dégager ma montre, un bijou, ou pour renouveler l'engagement, est arrivée depuis 3 jours. Il est donc plus que temps. C'est un cadeau et un souvenir. J'ai une autre montre à Bruxelles, je n'ai donc pas besoin de celle-ci.

« 2° Voir M. Jacquinet, marchand de tableaux, encadreur, nettoyeur de gravures. J'ai laissé chez lui plusieurs objets, précieux pour moi, il y a déjà longtemps ; et je crains, comme il n'a pas de nouvelles de moi depuis près d'un an, qu'il ne les égare ou qu'il ne se croie autorisé à les vendre. D'ailleurs je crois qu'il y a beaucoup de désordre chez lui.

« C'est ainsi que par ma négligence j'ai déjà perdu ailleurs des bijoux, un dessin de Rubens, un éventail de 500 francs, etc.

« Vous pourrez lui dire que je reviendrai prochainement à Paris.

« Voir M. ou Mme Desoye, boutique de bronzes et de porcelaines japonaises, 220, rue de Rivoli.

« Lui dire qu'elle ait l'obligeance de me garder encore quelque temps le pupitre en laque que je lui ai donné à réparer. Lui demander ce que je lui dois, et lui affirmer que je vais revenir prochainement.

« Enfin, mon cher Ancelle, j'ai besoin de 60 ou 70 francs pour des étrennes à faire aux domestiques et dans deux ou trois familles, chez lesquelles je fréquente habituellement.

« J'attends, pour retourner en France, des lettres d'un ou de plusieurs libraires.

« Je vais passer quatre ou cinq jours à Bruges, mais je ne partirai qu'après avoir reçu votre lettre. Le *Spleen de Paris* a recommencé dans la *Revue de Paris*.

« Tout à vous.

« CHARLES. »

ANNÉE 1865.

2 janvier.

« Mon cher ami,

« Vous n'avez pas bien compris la raison de mon retard. Pas d'autre raison que ma lâcheté et ma terreur. Je ne veux rentrer en France que *glorieusement*, et certains devoirs accomplis. Cela dépend de mon activité, et de l'activité d'une personne que j'ai chargée de mes affaires à Paris.

« Non, Montégut, Dieu merci, ne s'est pas pendu. C'était une fausse nouvelle envoyée par un ami de Paris. Il vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur la *Recherche du bonheur*. La vérité est qu'il a disparu depuis un assez long temps, sans dire à personne où il allait. Et comme il a déjà montré quelques bizarreries, on a cru qu'il s'était tué.

« Je suis bien aise que le fils de Dumas se marie. J'espère que les douleurs du mariage le puniront de sa détestable littérature.

« Tout à vous.

« C. B.

« Je vous recommande bien mes trois petites commissions. En avez-vous compris l'importance ? Les objets laissés en dépôt, c'est toujours inquiétant. »

4 février.

« Mon cher Ancelle,

« Peut-être avez-vous considéré mes commissions comme des *niaiseries*, parce que vous n'avez pas le même amour que moi pour le papier, l'or, la gravure, etc. Et puis, quand vous aurez voulu faire les commissions, il était trop tard, et vous n'osez pas me dire que tout est perdu. C'est cela, n'est-ce pas ?

« J'ai supposé que la lettre de Proudhon vous intéresserait. Vous y avez vu l'idée fixe de la banqueroute comme *salut*, et de l'abolition de la rente.

« Bien à vous, mais, pour l'amour de Dieu, répondez-moi.

« C. B. »

8 février.

« Mon cher Ancelle,

« Je vous écris dans le répit que me laisse une de mes crises, qui sont si violentes quelquefois, que ce matin il m'a fallu plus d'une heure pour déchiffrer votre lettre.

« A propos du pupitre (qui doit être mal arrangé, c'est trop bon marché), Mme Desoye vous a-t-elle rendu la clef, et la serrure est-elle arrangée, ou bien en a-t-on mis une neuve?

« Quand je retournerai à Honfleur (si jamais je revois Honfleur !) c'est chez vous que je ferai mes emballages, pourvu qu'il y ait des emballeurs à Neuilly.

« Je connaissais l'affaire R... Un des amis de R..., complètement inconnu de moi, excepté par ses œuvres, a jugé à propos de copier pour moi un des tableaux de Goya au palais de l'ancienne duchesse d'Albe. Naturellement, j'ai écrit à Madrid pour le remercier. Je reçois quelquefois, de fort loin, et de gens que je ne connais pas, des témoignages de sympathie, qui me touchent beaucoup, mais qui ne me consolent pas de ma détestable misère, de mon humiliante situation, ni surtout de mes vices.

« La lettre de Proudhon ne vous a pas assez frappé, et vous le traitez de fou beaucoup trop légèrement. Je vous ai envoyé cette lettre pour vous prouver que Proudhon, quoi qu'on ait dit, *n'avait jamais varié :* à la fin de sa vie, comme à ses débuts, les questions de production et de finance étaient celles qui l'obsédaient particulièrement. S'il était question d'art, oui, vous auriez raison de dire de Proudhon : il est fou. Mais en matière d'économie, il me paraît singulièrement respectable.

« Je ne vois qu'une seule manière de mettre à néant les utopies, les idées, les paradoxes, et les prophéties de Proudhon sur la rente et sur la propriété, c'est de prouver péremptoirement (l'a-t-on fait ? je ne suis pas érudit en ces choses) que *les peuples s'enrichissent en s'endettant*. Vous êtes plus financier que moi; vous devez savoir si cette thèse a été soutenue.

« Vous me félicitez sur ma santé. Depuis huit jours, je souffre en diable. J'ai eu alternativement les deux yeux bouchés par le rhume, la névralgie ou le rhumatisme. J'avais débuté, comme vous savez, par quatre mois de dérangement d'estomac et d'intestins. En août et en septembre, il y a eu ici un petit peu de lumière et de chaleur; alors je me suis bien porté. Mais depuis deux mois, je suis pris généralement à minuit par la fièvre. Les longues heures s'écoulent dans un tressaillement et un froid continus; enfin, le matin, je m'endors de fatigue, n'ayant pas pu profiter de mon insomnie pour travailler, et je me réveille tard, dans une affreuse transpiration, très fatigué d'avoir dormi. Depuis huit jours surtout, il y a eu surcroît de douleur. Et vous savez qu'il n'y a pas de bravoure possible, si ce n'est la passive, dans la douleur. C'est une parfaite abdication de la volonté.

« Dans ces conditions, je vous prie de me permettre de renoncer à mon projet d'économie, du moins pour deux mois; je reprendrai l'exécution de ce projet à Honfleur. Supposons que mon séjour ici se prolonge jusqu'à la fin de mars : c'est beaucoup. Depuis le milieu de novembre, je n'ai reçu de personne, et je n'ai rien donné ici. Ma note était complètement payée jusqu'au 1er octobre. En hiver, on dépense ici beaucoup plus qu'en été. En été, c'était 200 ou 220 francs par mois; trois mois d'hiver, cela doit faire 900 francs. Je dis : cela *doit* faire, car je ne peux pas obtenir ma note.

« On me fait la mine, je le vois bien. Enfin, il y a une foule de petites dépenses en dehors de l'hôtel, auxquelles je ne peux pas satisfaire depuis deux mois sans des ruses ridicules : tabac, papier, timbres-poste, raccommodages... Par exemple, le rêve de posséder du vin de quinquina est devenu dans mon cerveau aussi obsédant que l'idée d'une baignoire pleine d'eau dans l'imagination d'un galeux. Et puis je voudrais des purgations violentes. Je ne puis rien me procurer de tout cela.

« Entre parenthèses, je vous prie de ne rien dire de tout cela à ma mère. Vous connaissez sa terrible imagination. *Ainsi, pas un mot*. Je suis convaincu que toutes ces infirmités disparaîtront avec la santé et le déplacement.

« Je vous parlais de l'humiliation des petits besoins. Pardonnez-moi de vous faire observer, en passant, que vos lettres, excepté celles chargées, sont toutes insuffisamment affranchies. Que j'aie fait attention à cela, c'est bien un signe de misère. Quand la concierge me dit : « Monsieur, c'est encore « quarante centimes à payer », je suis tout malheureux. Vous affranchissez comme si vous envoyiez votre lettre dans un département français. C'est un timbre rouge qu'il faut mettre, ou deux timbres bleus. Pardon!

« Je suis positivement poursuivi par un guignon. Depuis le 1er du mois, j'attendais trois cents francs de la *Revue de Paris* et quatre cents francs du *Figaro*. La *Revue de Paris* va horriblement mal; elle ne peut pas me payer même le peu qui est échu. Le *Figaro* trouve ce que j'ai envoyé beaucoup trop sérieux et au-dessus de la portée de ses lecteurs; c'est poli; c'est pour ne pas dire : *ennuyeux*. Et comme ce sont des fragments du dernier livre fait pour M. Lévy, et que le livre va paraître, cela fait sept cents francs de perdus.

« Quant à la grosse affaire, la vente des *Paradis*, de *Mes Contemporains* et de *Pauvre Belgique!* j'attends. Je ne peux pas supposer que mon nom soit tellement peu de chose et que mes amis m'aient tellement oublié qu'on ne puisse pas tirer au moins six cents francs du premier tirage de chaque volume, ce qui ferait deux mille quatre cents. Mais mes souffrances ont interrompu mon travail, déjà si intermittent. Il manque quatre chapitres à *la Belgique*, et trois aux *Contemporains*.

« Mon cher, j'ai la tête si fatiguée que je ne vais pas plus loin. Je souffre et je m'ennuie. Et cependant j'aurais beaucoup d'argent que *je ne partirais pas. Je suis en pénitence* et j'y resterai jusqu'à ce que les causes de la pénitence disparaissent. Il s'agit non seulement d'argent, mais de livres à finir et de livres à vendre, qui m'assurent en France une tranquillité de quelques mois.

« Ma mère m'a écrit une lettre charmante et pleine de sagesse. Quelle patience! Et quelle confiance en moi! Saviez-vous qu'elle a été très malade et subitement restaurée? Par bonheur pour moi, j'ai su les deux nouvelles, la mauvaise et la bonne, à la fois.

« Pas de retard, je vous en prie, non seulement parce que j'ai besoin d'argent, mais parce que vos lettres sont une distraction pour moi. Je ne bouge pas de ma chambre. D'ailleurs, où irais-je si je pouvais sortir?...

« Tout à vous,

« CHARLES. »

10 février

« Mon cher ami,

« J'ai hâte de savoir que tous mes petits bibelots sont en sûreté chez vous; je m'ennuie mortellement. Il n'y a ici qu'une seule personne que je puisse voir avec plaisir, et elle demeure au diable, à l'extrémité d'un faubourg.

« Je n'ai jamais tant ragé que dans ces dix derniers mois, attendant des nouvelles, n'en recevant que de mauvaises, et complètement impuissant pour agir. Il y a dix jours que j'aspire à recevoir des nouvelles importantes, relatives à mes tripotages littéraires, et rien! rien! rien!

« Ce matin, pour la première fois depuis longtemps, j'ai mangé solidement avec la gourmandise d'un enfant. C'était trop tôt. Je sens la migraine qui me reprend.

« J'ai passé en revue, il y a peu de jours, un paquet de lettres de Proudhon, fort curieuses, adressées à des amis de Belgique. Théophile Thoré (vous vous souvenez de lui, celui qui signe depuis quelques années William Burger) est venu me voir il y a quelque temps. Nous ne nous étions pas vus depuis vingt ans, ou peu s'en faut. J'ai éprouvé, à le revoir, un immense plaisir. Du reste, je suis en humeur de trouver du génie à tous les Français. Thoré, quoique républicain, a toujours eu des mœurs élégantes. Il me racontait qu'il avait fait une fois un voyage avec Proudhon, mais qu'il avait été obligé d'abandonner celui-ci à cause du dégoût que lui inspirait, à lui, Thoré, l'affectation rustique de Proudhon, affectation de grossièreté, en toutes choses, impertinence de paysan. Ainsi, on peut être à la fois un *bel esprit* et un *rustre*.

« Comme on peut en même temps posséder *un génie spécial* et être *un sot*, — Victor Hugo nous l'a bien prouvé. A propos, ce dernier va venir habiter Bruxelles. Il a acheté une maison dans le quartier Léopold. Il paraît que lui et l'Océan se sont brouillés. Ou il n'a pas eu la force de supporter l'Océan, ou *l'Océan lui-même* s'est ennuyé de lui. C'était bien la peine d'arranger soigneusement un palais sur un rocher. Quant à moi, seul, oublié de tout le monde, je ne vendrai la maisonnette de ma mère qu'à la dernière extrémité. Mais j'ai encore plus d'orgueil que Victor Hugo et je sens, je sais que je ne serai jamais si bête que lui. On est bien partout (pourvu qu'on se porte bien et qu'on ait des livres et des gravures), *même en face de l'Océan*.

« Proudhon n'avait jamais lu Victor Hugo. Il aurait dû lire les poésies; mais on lui prêta *les Misérables* (le déshonneur de Hugo); il annota les deux premiers volumes ligne à ligne. Ce devait être une merveille de drôlerie : la logique corrigeant l'absence de logique. Or, le propriétaire belge de l'exemplaire (admirez le Belge!), trouvant son exemplaire souillé, a soigneusement effacé toutes les notes. Et voilà un monument perdu!

« Qui donc a écrit au dos de l'enveloppe de votre lettre : « Salut et Confraternité! » ou « Salut confra- « ternel » ou « Salutations confraternelles », mots qui ont été salis par le timbre? Ce langage n'est pas *celui de vos amis*. Mais cela m'a remis en mémoire les enthousiasmes et les drôleries de Février. Que c'est vieux, déjà!

CHARLES BAUDELAIRE.

L'HOMICIDE DÉSINTÉRESSÉ

Étude sur la vie mentale.

Plusieurs crimes dramatiques ont récemment remué l'opinion. L'amour sexuel et l'amour maternel, la jalousie, la rancune contre un père naturel ont incité des meurtres dont le mobile n'était pas la cupidité. Ces faits sont rattachés par un lien commun, qui est de ne pas être inspiré par l'argent : et c'est

pour cela que je les appelle des *homicides désintéressés*, dont les crimes passionnels — les plus connus — représentent de simples espèces.

Il y a profit à considérer un moment ces phénomènes sociaux qui éclairent — sous un de ses aspects et d'une manière singulièrement vive, — la mentalité de l'homme civilisé.

Et d'abord il est utile de dire que les crimes de cette nature ne sont vraisemblablement pas cette année plus fréquents que dans le cours des années précédentes. Des circonstances dramatiques, la situation sociale des acteurs, le caractère sympathique des victimes et surtout leur production dans les milieux ressortissant à la presse parisienne ont popularisé ces événements et les ont grossis. Mais le statisticien sait que d'une année à l'autre le nombre des phénomènes sociaux change peu, et — comme pour les mauvais temps d'hiver — il retrouve d'habitude ses moyennes au même point. Le crime du peintre Syndon a occupé les colonnes des journaux durant de longs mois; et pourtant il ne figurera que pour une unité dans les statistiques criminelles.

***

Or ces statistiques nous apprennent deux choses : que les homicides désintéressés sont les plus fréquents des homicides, et aussi que d'une période à l'autre ils ne diminuent pas de fréquence (1).

En 1900, les cours d'assises ont jugé 44 meurtres et assassinats perpétrés dans un but de cupidité, pour faciliter des vols, hériter, éteindre une rente viagère, toucher une prime d'assurance. D'autre part, le nombre des meurtres et assassinats pour les diverses autres causes s'est élevé à 149. Ces criminels étaient poussés par la passion sexuelle, la haine, la vengeance, des dissensions domestiques, des querelles. Ces homicides désintéressés ont donc été trois fois plus nombreux que les homicides par cupidité. Voilà un fait qui n'est pas d'ordinaire présenté et apprécié comme il convient.

Pour être tout à fait exact, il faudrait pouvoir tenir compte des éléments de cupidité qui entrent dans les crimes d'apparence désintéressée, ce qui réduirait vraisemblablement un peu leur nombre. Encore ces crimes sont-ils différents des autres par l'élément émotionnel qui les accompagne et le caractère généralement occasionnel de leur production. Mais, d'autre part, la proportion donnée est au-dessous de la réalité; car ces chiffres ne concernent que les accusés non encore condamnés. Or un grand nombre d'inculpés d'homicides désintéressés, de crimes passionnels notamment, sont acquittés. On peut se faire une idée de leur nombre en considérant que, en 1900, il a été acquitté 47 pour 100 des accusés pour blessures suivies de mort sans intention de la donner, — crimes se rapprochant des homicides désintéressés, — tandis que les meurtriers et assassins pris en bloc n'ont été relâchés que dans la proportion de 32 pour 100.

Il n'est pas téméraire d'affirmer que la proportion des homicides désintéressés est réellement cinq fois plus forte que celle des autres criminels. *On tue donc beaucoup plus souvent par réaction émotionnelle que par cupidité.*

Enfin, les homicides désintéressés ne présentent pas de tendances à devenir plus rares, pas plus d'ailleurs que les autres homicides avec lesquels les rapports de fréquence restent sensiblement les mêmes, tandis que le nombre annuel des crimes contre les propriétés est descendu progressivement, un peu par correctionnalisation des vols criminels mais aussi par suite d'une diminution réelle (de 1 742 à 1 231). Ainsi le vol prend une forme moins violente; mais l'homicide demeure tout aussi commun que jadis.

***

Recherchons maintenant les raisons de la persistance d'un crime qui, au premier abord, nous apparaît comme le plus éloigné de notre état social, qu'il souille comme un vieil ulcère constitutionnel ronge un organisme sans tendre vers la cicatrisation.

Voici d'abord, par ordre de fréquence, les principales causes des homicides désintéressés observés en 1900 :

Passion sexuelle	78 cas
Haine et vengeance (non compris les discussions d'intérêt)	30 —
Discussions domestiques	27 —
Rixes et querelles	17 —
Ivresse et alcoolisme	4 —

L'alcoolisme n'apparaît que dans un petit nombre des faits ; en réalité il doit aider bien d'autres attentats et notamment ceux qui surviennent au cours des rixes et querelles. Chaque fois que le courage clairvoyant de l'individu faiblit pour accomplir une besogne sanguinaire — dans la guerre comme dans le crime — l'alcool est un excellent excitant.

Il n'y a pas, dans les documents officiels, de renseignements sur les circonstances étiologiques propres aux homicides désintéressés, qui sont confondus dans les statistiques avec les crimes par cupidité. Mais comme ils constituent la majorité des meurtres

(1) Pour cette discussion j'ai consulté le *Compte général de l'Administration de la Justice criminelle pendant l'année 1900*, qui vient de paraître, de bien à remercier à cette occasion M. Yvernès, chef du bureau de la Statistique au Ministère de la Justice, qui me fut obligeamment donné sur ces questions tous les éclaircissements que je désirais.

et des assassinats, nous pouvons les étudier en analysant ceux-ci.

C'est dans les départements du Midi, en Corse, dans les Bouches-du-Rhône, les Alpes-Maritimes, le Var et dans quelques départements rapprochés de Paris, l'Eure, l'Oise, la Seine-Inférieure, et enfin dans la Seine, qu'il y a, proportionnellement à la population, le plus de crimes violents. Par contre, les départements du centre, la Nièvre, l'Indre, la Haute-Vienne, la Lozère, les Deux-Sèvres et l'Allier, sont le moins touchés par le mal. D'après Lombroso, ce seraient les éléments sarrasins qui donneraient ces tendances homicides à la Corse et aux départements du Midi, comme à la Sicile, où, d'après Reclus, l'arabe fut, sous les Normands, la langue prédominante. Mais cette explication ne vaudrait rien pour les départements environnant Paris et qui se caractérisent surtout pas une civilisation plus avancée.

Les criminels homicides sont sensiblement aussi nombreux dans les milieux ruraux que dans les milieux urbains, tandis que les vols sont jusqu'à quatre fois plus fréquents dans les villes que dans les campagnes.

La proportion des illettrés parmi les criminels homicides n'est pas sensiblement plus élevée que parmi les autres criminels. Elle est — pour 100 — de 15 pour les meurtriers et de 16 pour les assassins, alors que la moyenne générale est de 14. Il est des crimes, au contraire, l'infanticide, l'empoisonnement et les viols, dont les auteurs fournissent un plus grand nombre d'illettrés (de 20 à 21). La Corse mise à part, les départements où il y a le plus de conscrits illettrés, la Haute-Vienne, le Morbihan, la Dordogne, le Finistère et les Landes, ne sont pas ceux où se commettent proportionnellement le plus d'attentats sanguinaires.

L'étude des professions de ces criminels offre quelques considérations intéressantes. C'est ainsi que les professions libérales, — les moins délinquantes, en général, — fournissent plus de crimes contre les personnes que contre les propriétés. En 1900, 7 membres du clergé, 16 instituteurs et professeurs, 10 journalistes, 16 médecins et sages-femmes, ont été jugés pour des crimes, et tous — sauf 4 — pour des attentats contre les personnes.

On peut conclure de ces faits qu'une civilisation plus avancée ne détruit pas les tendances homicides. Il n'y a d'ailleurs qu'à se rappeler les États-Unis d'Amérique, où les crimes de sang coexistent avec un état social perfectionné. Il semblerait que la *criminalité spécifique* de la civilisation devrait être la criminalité de ruse et de fraude. Cela est vrai pour la cupidité, et les récents procès financiers ont montré le perfectionnement du vol depuis le temps où il était pratiqué sur les grandes routes par les bandes armées. Mais l'homicide désintéressé ne se transforme pas.

La femme devient plus délinquante à mesure que grandit la civilisation qui lui donne plus d'initiative, plus de liberté pour l'exercer et plus de besoins à satisfaire. L'organisation physiologique dirige aussi les tendances criminelles ; les attentats aux mœurs sont très rares chez la femme, parce qu'elle est moins active sexuellement.

Ce court exposé montre que l'homicide, et par conséquent l'homicide désintéressé qui en est la forme la plus commune, est un phénomène social qui tend à rester stationnaire comme les causes qui l'engendrent, et n'est pas combattu par la civilisation ni l'instruction. Il est le résultat de réactions émotionnelles à des excitations diverses, dont la passion sexuelle, et aussi la haine, la vengeance, la colère, sont les modalités habituelles.

***

L'homicide désintéressé choque peu l'opinion publique et notamment les jurys, ainsi que le prouve la proportion élevée des acquittements. Dans le *Compte de la justice criminelle*, les homicides par cupidité sont confondus avec les autres pour le relevé des acquittements. On peut voir cependant que le jury rejette annuellement 30 p. 100 des accusations d'attentats contre la vie et seulement 11 p. 100 des accusations de vols. Depuis vingt ans, il devient de plus en plus indulgent pour les premiers crimes, alors qu'il reste aussi sévère pour les seconds. Le même fait s'observe dans le relevé des circonstances atténuantes accordées en cour d'assises. Mais ce n'est là qu'une approximation en ce qui concerne les homicides désintéressés; et l'on peut dire que les attentats contre la vie qui ne sont pas entachés de cupidité n'exposent que très exceptionnellement à une condamnation. C'est une suite de criminels plus ou moins célèbres qui tuent leur maîtresse, leur femme, leur rival dans une crise de passion ou de vengeance. Et lorsqu'un criminel passionnel est condamné, comme Syndon, c'est que le jury a pu soupçonner l'intérêt. Vidal, le tueur de femmes, dévalisait ses victimes, ce qui a contribué à le perdre.

Avec les mœurs actuelles, le meurtre est un exercice moins dangereux qu'on ne croit quand il ne s'y mêle pas une basse cupidité d'argent. La suppression d'un homme ou d'une femme qui met obstacle à vos désirs ou à votre activité est chose très peu compromettante et qui l'est moins sûrement que le vol d'une denrée alimentaire. On risque en somme peu et l'honneur du meurtrier acquitté n'est pas entaché. Selon les circonstances même, le meurtrier peut gagner quelque sympathie.

L'homicide désintéressé est donc un acte qui n'est pas mal vu du jury. Or le jury a, par sa composition, une mentalité moyenne de petit bourgeois. M. Jean Cruppi a, dans son livre plein d'idées et de faits, *la Cour d'assises*, montré que la majorité du jury à Paris appartenait généralement aux négociants et surtout aux petits boutiquiers. Dans l'un de ces jurys, il put compter, sur onze membres, neuf petits commerçants dont un coiffeur, un marchand de vins, un épicier, un marchand de bois, un parfumeur, un entrepreneur de peinture. Il est bien curieux que ces paisibles bourgeois ne soient point choqués par l'homicide quand il n'est pas sali par la cupidité, alors qu'ils se montrent impitoyables pour tous les crimes contre la propriété. On pourrait supposer qu'ils se comportent ainsi parce qu'ils ne se croient pas directement menacés par ces attentats. Mais l'explication n'est pas satisfaisante, attendu que chacun — en dehors de toute circonstance passionnelle — peut être la victime d'une réaction émotionnelle d'un adversaire ou d'un concurrent, d'un voisin, d'une personne à son service.

Les jurés sont encouragés dans leurs idées bienveillantes par l'opinion publique qu'ils représentent et qui, d'ailleurs, n'est généralement pas hostile aux homicides désintéressés. Il semble que dans la foule l'instinct de la conservation soit moins choqué par le meurtre que le sentiment de la propriété ne l'est par le vol. En outre les mobiles de ces crimes flattent souvent confusément des instincts de justice. « Les paysans de l'Italie méridionale, rapporte Lombroso voient dans le brigand le vengeur des injustices dont la société les accable. Le maire de Traelli, qui se prétendait libéral, rossait sur la route ses adversaires et ne leur permettait pas de sortir le soir... Des deux communes, Bomba et Montazolli, près de Chieti, la première, où les pauvres étaient bien traités, n'ont pas de brigands, pendant que la seconde, où ils étaient malmenés, en fournit un grand nombre. »

Mais cela est vrai aussi des crimes passionnels et émotionnels. Le meurtre d'une maîtresse infidèle, d'un conjoint tyrannique, d'un voisin persécuteur, sont aux yeux du public l'expiation légitime de fautes qui — pour n'être pas punies par le Code — n'en existent pas moins et justifient ces répressions brutales.

* * *

Quoi qu'il en soit, il est temps de tirer de ces faits diverses conclusions.

C'est d'abord que la civilisation n'habille nos instincts que d'un vêtement bien léger, qui craque à la moindre réaction émotionnelle. Nous nous croyons très loin de nos barbares ancêtres et des sauvages contemporains, et parmi les différences que nous voyons en notre faveur nous notons généralement le respect de la vie humaine. C'est là une illusion. Il ne faut pas confondre les actes avec la vie littéraire. Dans la poésie et les spéculations philosophiques on se propose des idéals, qu'en pratique on ne suit guère ; les idées les plus hautes et les plus pures s'accommodent au contraire fort bien d'une aide sanglante. L'idée chrétienne, l'idée révolutionnaire — pour ne citer que deux des plus fécondes — ont fort peu respecté la vie humaine et se sont fait du meurtre un auxiliaire puissant. En politique, il n'y a ni moralité, ni pitié; et je crois bien que ce sera en cette matière que la peine de mort revivra longtemps après qu'elle aura été supprimée du droit commun. La guerre a survécu jusqu'à nos jours, et le duel — qui est un combat singulier — est accepté et pratiqué par les socialistes et les antimilitaristes.

Croire que l'homicide est un acte d'aliéné, c'est une conception étroite et téléologique. Elle ne repose que sur l'examen de certains cas et donne une explication en rapport avec nos aspirations morales. Nous voudrions que l'homicide fût réellement un acte morbide. Mais la vérité, c'est que cet acte ne comporte pas la folie comme condition nécessaire. Cette conception est en outre dangereuse, parce qu'elle affaiblit la répression qui peut être un moyen de réaliser l'idéal social. Les établissements d'aliénés risquent de devenir des refuges, des lieux d'asile où certains vicieux peuvent accourir après un délit et se réclamer de la médecine comme dans l'antiquité et au moyen âge des criminels se réfugiaient dans le temple et se réclamaient du dieu qui y était adoré.

M. le Dr Maurice de Fleury, qui a bien analysé dans son livre *l'Ame du criminel* la psychologie du crime, dit : « Ceux qui osent descendre aux profondeurs d'eux-mêmes et qui se parlent sans se mentir sont bien contraints d'avouer qu'en ces moments atroces ils ont conçu avec terreur la possibilité du mal, du mauvais coup sur soi et sur autrui ; une minute ils ont eu dans la bouche le goût affreux du crime. »

Des civilisations très belles par certains aspects se sont développées sans le respect de la vie humaine. La Chine, où les vertus familiales et une grande sagesse de la vie paraissent communes, la personnalité physique des individus est fort peu garantie. Dans les pays anglo-saxons, qu'on nous a souvent proposés en exemple comme les plus civilisés, le châtiment corporel, le lynch montrent que le progrès social n'est pas incompatible avec un certain mépris de l'homme physique.

* * *

Le remède, où est-il? Car il y a réellement utilité à ce que l'homicide désintéressé devienne plus rare.

Les moyens de répression ne paraissent pas en cela bien efficaces : c'est d'ailleurs là une étude qui dépasse cet objet particulier et que j'étudierai une autre fois.

L'examen des causes nous livre quelques palliatifs. Le divorce plus ouvert et les conditions du mariage rendues plus faciles — pour l'amour contrarié et les dissensions de ménage ; des mesures contre l'alcoolisme — pour les querelles, peuvent diminuer le nombre des attentats.

C'est aussi dans une plus grande justice qu'il faut chercher le remède à ces crimes de haine et de vengeance, qu'attisent des inégalités sociales trop choquantes ou encore l'impossibilité d'obtenir rapidement des réparations suffisantes de dommages causés. Certaines insultes, certaines attaques persistantes poussent à des réactions brutales. Quelques esprits se calmeraient s'ils pouvaient obtenir une protection efficace. La recherche de la paternité et des garanties accordées à la femme séduite seraient aussi capables d'apaiser certains besoins d'équité.

L'agglomération développe l'imitation, qui est pour les faits sociaux ce qu'est la contagion pour les maladies. L'une et l'autre sont de grands facteurs de propagation. Dans les milieux misérables, où les individus occupent des logements surpeuplés, la tuberculose se communique facilement d'un sujet à l'autre ; de même le spectacle de l'union conjugale pousse souvent les enfants à s'unir incestueusement, ainsi que je l'ai souvent appris de jeunes filles qui ont été les victimes de ces relations immorales. D'une manière générale, le surpeuplement excite les passions sexuelles et favorise les réactions criminelles qu'elles manifestent. La morale et l'hygiène trouveraient donc leur profit à la diminution de l'entassement humain dans les villes. L'imitation est favorisée par la presse : « Il est triste, dit Lombroso, de penser que le crime de Troppmann fit monter à 500 000 le tirage du *Petit Journal* et à 210 000 celui du *Figaro ;* c'est sans doute pour cela que l'on vit presque aussitôt ce crime imité en Belgique par Moustier et en Italie. »

M. Proal a rapporté que la première vitriolisation avait eu lieu dans un petit village de Provence, à Saint-Rémi, je crois. Ce procédé de crime sexuel devint à la mode et est resté classique.

Si la presse faisait moins de réclame aux meurtriers, surtout aux meurtriers les plus sympathiques, — aux homicides désintéressés, — les impulsions aux violences perdraient de leur force dans certaines occasions. « Car il y a, disait Gall, une inclination qui va par degrés, depuis le plaisir de voir tuer jusqu'au désir le plus impérieux de tuer. » Et M. Ribot, qui cite Gall, ajoute, dans la *Psychologie des Sentiments :* « Le propre de la régression (ou dégénérescence) est d'agir dans le sens de la plus forte attraction et de la moindre résistance ; ce qui est un caractère de l'activité réflexe et l'opposé de la volonté inhibitoire qui agit dans le sens de la plus faible attraction et de la plus forte résistance. » Restreindre les excitations que provoquent les relations détaillées des affaires criminelles, ce serait affaiblir l'activité homicide d'une société.

L'imitation est d'ailleurs le grand facteur social, le meilleur et le pire. « Ne pas oublier, dit M. Tarde dans ses *Lois sociales,* cette remarque si simple que c'est toujours dès le bas âge qu'on entre dans la vie sociale. Or l'enfant, qui se tourne vers autrui comme la fleur vers le soleil, subit bien plus l'attirance que la contrainte de son milieu familial. Et toute sa vie, il boira ainsi les exemples avidement. »

C'est donc par l'éducation qu'il faut modifier les instincts. On doit inspirer aux enfants l'horreur du sang versé. Or « toute l'éducation classique, dit Lombroso, qu'est-elle, sinon une glorification continuelle de la violence sous toutes ses formes, qui commence à l'apothéose de Codrus pour arriver au régicide de Brutus ? » L'histoire est, en effet, une longue apologie du meurtre désintéressé. En religion, en politique, il a toujours été employé avec intempérance. Et en cette matière, dans les moments d'agitation sociale, beaucoup d'esprits, lucides et bons par ailleurs, trouvent juste le conseil que Victor Hugo fait donner par la Conscience à Harmodius, qui hésite à frapper le tyran :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité !

Dr Toulouse.

LA PROVENCE ET SES PEINTRES

DE 1700 A NOS JOURS

La peinture provençale est assez mal connue. La critique en parle peu ; le public, habitué à la centralisation jalouse de Paris, va sur la côte d'Azur et dans la Provence sans songer à y trouver des peintres et ne pensant qu'à la lumière et aux fleurs. Deux ou trois noms suffisent ; encore sont-ils relégués au troisième plan, et il y a là une grande injustice. Les artistes y ont aidé d'ailleurs par leur vie passée loin de la métropole, par leur caractère insoucieux de la gloire et content de vivre librement et rustiquement sous le soleil natal, par l'amour de leur pays enfin, amour sauvage, exclusif, fermé, cachant ce qu'il aime et ne souhaitant même pas faire montre d'un talent. Le Provençal est froid, plus fin d'âme que ne le dit son apparence, sobre de gestes, souvent très artiste sans l'avouer, inclinant plutôt à taire une aptitude dont un Parisien ferait part à tous et cher-

cherait à tirer profit ou gloriole : le Provençal est le contraire du Méridional toulousain ou gascon, avec lequel on le confond sur la foi de quelques types de comédie ou de roman. L'éveil artistique de la Provence, au sortir d'une longue nuit, se fit vers 1700, à une époque où la centralisation parisienne était déjà trop exclusive pour qu'on fît attention sérieusement à ce mouvement provincial, qui s'accomplit seul et sans aide, par la seule force de l'instinct. Ces raisons suffisent à expliquer brièvement pourquoi le public n'a rien entendu dire qui fût exact et sérieux sur la peinture d'Avignon, d'Aix et de Marseille, pourquoi enfin nous aurons le sentiment de combler ici une partie de cette regrettable lacune en parlant succinctement des artistes de la Provence.

Riche d'artistes au XVe siècle, sous les Béranger et René le Bon, réunie à la France en 1482, écrasée pendant un siècle par les fléaux de la guerre et des épidémies, la Provence ne sortit de sa torpeur qu'à l'époque où un élève du Caravage, le peintre brugeois Finsonius, vint en 1609 se fixer à Aix. Il y laissa des élèves, parallèlement au Bruxellois Daret qui vint également à Aix, et au premier des célèbres Parrocel, qui s'installa à Brignoles. Laurent Fauchier, mort en 1672, fut un brillant disciple de Finsonius. En même temps où à peu près, le sublime Pierre Puget grandissait à Marseille. A Arles naissait le peintre d'histoire Sauvan ; à Avignon, Reynaud, Nicolas Mignard, les Parrocel, les Vernet ; à Aix, les Vanloo allaient fournir des peintres officiels, honorés et titrés. Mais ces artistes étaient loin de valoir les plus humbles, les moins connus de leurs émules. En 1705, naissait à Marseille cette exquise Françoise Duparc qui mériterait à elle seule une longue étude, Françoise Duparc qui devance Greuze et Chardin, qui revint mourir méconnue à Marseille en 1778, après avoir été fêtée en Angleterre, Françoise Duparc dont le musée de Marseille possède quatre figures d'un style admirable, simple, naturel, frais, d'une élégance douce, d'un charme intimiste intense et d'une technique digne des maîtres. D'Arles, à la même époque, était sorti le peintre de marines Henry, qui n'est pas indigne de Vernet. En 1732 Grasse voyait naître le génie délicieux de Fragonard. Et enfin, en 1757, le Marseillais Constantin naissait, qui devait se révéler un magistral paysagiste, le véritable initiateur du paysage provençal et l'un des premiers à avoir compris en ses beaux dessins l'élimination raisonnée du détail au profit de ce que l'art actuel appelle le caractère.

En 1810, l'école de Marseille, sous la direction d'Aubert, s'apprêtait à fusionner avec celle d'Aix, et de cette fusion allait sortir l'École provençale moderne. Constantin s'établissait à Aix et y était le maître de Granet, l'un des peintres réputés du premier Empire et de la Restauration. Par contre, c'est un Aixois, Émile Loubon, qui devait succéder à Aubert à la direction de l'Académie de Marseille, et y créer un mouvement considérable, fonder vraiment une école libre et généreuse, riche en beaux tempéraments.

Précédant un peu cette renaissance, le paysagiste Roqueplan et le peintre académique Dominique Papety sont à retenir, celui-ci mort prématurément du choléra après avoir été l'un des meilleurs élèves d'Ingres et avoir laissé quelques belles toiles. Mais l'entourage d'Émile Loubon allait réunir des hommes de haute valeur. Mis à part Gustave Ricard et Adolphe Monticelli, dont nous reparlerons, il n'est que juste d'apprendre ou de répéter au public les noms de l'excellent animalier Simon, du paysagiste Auguste Aiguier, dont les musées de Marseille et de Cannes possèdent quelques œuvres d'une lumière splendide, du paysagiste Engalière, des orientalistes Huguet, Barry, Fabius Brest, du mariniste Suchet, du vigoureux paysagiste Prosper Grésy. Tous sont des artistes remarquables, auxquels il faut joindre, plus récemment, cet âpre et sincère Paul Guigou, dont le paysage admis naguère au Luxembourg sera pour beaucoup un exemple et une révélation.

***

Émile Loubon fut presque un grand peintre. Son influence a été grande ; on doit à son sens critique affiné, à sa courtoise persévérance, à son noble caractère, l'orientation de toute une génération. Il serait injuste que cet enseignement fît oublier le producteur, qui fut considérable. Son coloris était un peu lourd et sombre, mais son dessin était d'un maître. Loubon peut compter au nombre des plus savants animaliers du siècle, à l'égal d'Alfred Verwée. Il a tout, la connaissance profonde des animaux, le sens de leur instinct, l'observation de leurs mouvements, le don de les faire vivre d'une vie individuelle. A ce point de vue, son tableau du musée d'Aix, *les Chèvres de la Crau*, arrivant lancées de front dans un tourbillon de poussière et de lumière, est une œuvre admirable. La *Route d'Aix à Marseille*, le *Col de la Gineste*, qui fit sensation à l'Exposition de 1900, sont parmi les plus forts paysages qu'on ait peints à la suite de Rousseau.

Et toutes les études de ce probe et sincère artiste sont pleines de vie, de mouvement, de verve souple, et profondément compréhensives aussi du paysage provençal, qu'elles révèlent avec amour dans sa beauté verte, grise et rousse, avec ses pins tordus par le mistral, l'arête bleue de ses collines, l'âpreté de ses rocailleux sentiers, la poussière et l'azur qui l'enveloppent. Il y a dans cette peinture un tel accent de vérité et d'énergie, une telle volonté d'ex-

primer, une telle science des valeurs, qu'on en oublie le [illegible]ris un peu conventionnel, gâté par l'abus des bitumes et trop fidèle à la vieille théorie erronée du « ton local ». Il faut donc retenir attentivement le nom d'Émile Loubon comme celui d'un original artiste, qui fut une sorte de créateur à son époque, et qui sut centraliser un important mouvement provincial.

Bien que respectueux de son pays au point d'en étudier la lumière spéciale autant que le dessin des plans et les détails de la vie agreste, Loubon ne fut pas un coloriste proprement dit. Il était réservé à un pauvre coiffeur, quittant trop rarement sa boutique pour peindre sur des cartons et des bouts de planches, de créer presque l'impressionnisme provençal avant de mourir phtisique en 1865. Auguste Aiguier, dessinateur assez faible, dont les premiers plans manquent de style, fut un puissant harmoniste du ciel et de l'eau. Il y a en lui un ressouvenir de Claude Lorrain et déjà la prescience de Monet, le sens des valeurs lumineuses, des nuances du prisme, des transitions les plus subtiles des tonalités. Aiguier, absolument inconnu, a signé quelques ciels qui valent ceux des plus grands paysagistes, notamment cet admirable *Coucher de soleil au vallon des Auffes* du musée de Marseille, et la merveilleuse petite vue de Provence que le visiteur trouve avec surprise dans le minuscule musée de Cannes, alors que sa place serait marquée au musée du Luxembourg. Prosper Grésy fut aussi un coloriste, sans la douceur d'Aiguier, mais avec de beaux tons fauves, un éclat doré qui rappelle les maîtres romantiques, et que signifie bien le paysage du musée de Marseille, si voisin déjà des Monticelli. Paul Guigou, enfin, a été plus loin que les autres dans l'expression réaliste et minutieuse de la Provence, surtout de ces environs de la Durance si sauvages et si attachants. Mort prématurément en 1871, à trente-sept ans, il laisse assez d'œuvres sincères pour ne pas mourir tout entier.

Mais tout ce cortège d'artistes semble n'avoir existé que pour encadrer deux maîtres de premier ordre, Gustave Ricard et Adolphe Monticelli.

Gustave Ricard (1823-1873) est un des plus grands portraitistes de son siècle. Il suit Prud'hon et présage Carrière et Whistler. Né à Marseille, il se fortifia par dix années de voyages et de copies d'après Titien et Van Dyck, ses aînés de prédilection, dont il eut l'âme.

Il vécut solitaire, élégant et mystérieux, ne fréquentant que quelques artistes étonnés de sa science, de sa conversation raffinée. Baudelaire le nommait « avec Préault, Chenavard et Delacroix, le seul homme digne de converser avec un philosophe et un poète ». Amoureux de la technique rare, il peignit environ 150 portraits dans toute sa vie. Mais les trois quarts sont des chefs-d'œuvre.

Les deux caractéristiques du talent de Ricard sont l'intensité de sa pénétration psychologique et la complexité de sa technique. « Il est presque impossible, écrivions-nous dans une étude antérieure, de définir la psychologie de ces surprenants portraits. Poe, avec qui Ricard eut de profondes affinités, semble en avoir décrit un dans *Le Portrait ovale*. Sur l'être étudié se pose un regard qui peu à peu l'apprend, le soutire, l'assimile. Mais ce regard n'apprend pas seulement l'enveloppe humaine, il apprend l'âme, l'aimante, l'amène lentement dans les yeux et sur les lèvres, transparence sans laquelle la tête périssable n'a qu'une importance secondaire. Malgré toutes les réticences naturelles au masque de l'être qui pose, il faut que son âme fascinée apparaisse. Non seulement le magicien de la vie intérieure ne se sert du masque humain que pour y inscrire le moment d'humanité qui s'y incarne, mais encore tout le visage lui sert d'étude non de l'individu mais de son atavisme et de son avenir. Le physiologiste et le poète peuvent se pencher avec un égal intérêt sur ces toiles où se résout le terrible problème de la ressemblance. » Qu'on veuille bien se rappeler ce que nous disions de la question de la ressemblance en peinture dans un précédent article de cette Revue. Ricard montre dans l'être le faisceau de traits généraux qu'il supporte momentanément. Et cette ressemblance, ce terme de comparaison d'un être passager aux forces immanentes de l'humanité, le transfigurent. Nous le *reconnaissons*, même si nous ne le connûmes pas. Tout beau portrait participe plus ou moins de l'occultisme, mais jamais peut-être un homme ne s'est acharné, depuis Léonard, à concentrer sur un visage une telle somme de suggestion. Quant à sa technique, elle cesse d'envisager la couleur en soi, et la synthétise en harmonies : elle est presque musicale. Peu de peintres ont à ce point dépouillé la pâte colorée de son objectivité brutale à force de trituration savante, de réactions chimiques la volatilisant pour ainsi dire. On ne sait comment il a fait. On perçoit, devant ses œuvres, une puissante impression de couleur ambrée, d'ombre translucide, à la fois ardente et éteinte : ce sont des vibrations assourdies et de fugitifs étincellements. C'est peint avec des pierres précieuses broyées, des sucs de fleurs, des poudres métalliques. Une lueur fluidique enveloppe les têtes et frissonne dans les fonds ; une tristesse discrète et délicieuse contracte imperceptiblement les bouches, la morbidesse des yeux est inquiétante. Ricard s'apparente à Prud'hon par la qualité de ses voluptueuses pénombres où tout à coup apparaît un bleu de saphir fané, un miroitement de quartz ou de sel gemme ; à la

Reynolds, par une science magistrale des sacrifices nécessaires à la concentration de l'attention sur un point révélateur. Whistler et Carrière ont retrouvé son atmosphère rêveuse en n'atteignant que rarement à cette chaleureuse volupté intérieure. On peut voir Ricard auprès d'Ingres, de Prud'hon, de Degas : il n'est inférieur à aucun par la science ni par le charme, et il donne peut-être à penser davantage.

Regardons le merveilleux portrait de Mme Ricard mère, chef-d'œuvre dont la place est au Louvre ; le poème de souffrance et d'inquiet affinement qu'est la tête du peintre Ferdinand Heilbuth ; le Papety inachevé du musée de Marseille, avec la fougue romantique de ses préparations brunes où frémissent des lueurs dorées ; le grand style sévère du portrait du prince Demidoff en costume de chasse, un des plus beaux portraits en pied de l'école française ; le Loubon du musée de Marseille, spirituel et vif comme le modèle ; le portrait de Chenavard enfin, le dernier auquel ait travaillé Ricard, avec son harmonie cendrée d'une distinction suprême, son exécution raffinée concourant inexplicablement à la largeur du style. Ce sont là les œuvres d'un grand peintre, ému, savant, profond et tendre. A une heure où la peinture, excédée d'être confondue avec la représentation des choses, non moins lasse d'un symbolisme littéraire et amorphe, se tourne vers l'âme pour lui demander de laisser, à travers des apparences, transparaître ses secrets permanents, à une heure où l'influence de la musique contraint à la fois la poésie et la peinture, Gustave Ricard va sortir de l'ombre, reprendre de plein droit sa place, celle du maître de l'intimisme intellectuel.

L'art de Ricard, par son hautain aristocratisme et le volontaire effacement du peintre, fut apprécié d'une élite restreinte. Celui d'Adolphe Monticelli fut bafoué. Monticelli eut un moment de succès aux Salons ; vers 1870 il revint à Marseille et ne la quitta plus. Il devait y mourir en 1886, à soixante-deux ans, après cinq années de demi-folie et d'épuisement causés par l'incompréhension et la misère. Il vendait ses petites toiles cinq ou dix francs dans les cafés ; on ne les achetait pas toujours ; il passait pour fou, et aujourd'hui on se dispute ses œuvres à prix d'or. Il a fallu l'apparition, les luttes et le triomphe de l'impressionnisme pour faire comprendre la beauté et le charme de l'œuvre de ce grand visionnaire qui disait : « Je peins pour dans trente ans » et dont la parole s'est vérifiée.

L'œuvre de Monticelli se compose d'une immense série de petites toiles dont la majorité représente des fêtes dans des parcs de féerie, des groupes de princesses et de seigneurs devisant parmi des jets d'eau, des statues, des feuillages fleuris. C'est à la fois Verlaine et Watteau que rappelle cette série. Il en est une autre qu'on ne connaît que dans le Midi, et dont l'admirable collection Delpiano, de Cannes, montre de surprenants exemples. C'est une suite d'études et de paysages provençaux faits dans la vallée de la Durance au cours d'un voyage d'artistes avec Paul Guigou. Là Monticelli se révèle comme un observateur ému, comme un rêveur sachant transfigurer le réel par la magie d'une vision unique. Ses cours de fermes, ses pins isolés, ses chevaux au labour, ses soleils sulfureux corrodant une terre aride et fauve, ses intérieurs rustiques sont de la plus expressive beauté. Quelques marines disent toute la vie familière des pêcheurs dans les petites anses provençales. Mais le Monticelli le plus connu est celui des « fêtes imaginaires. » Leur coloris évoque Claude Lorrain, Turner, Watteau, Bonington, et présage magnifiquement l'impressionnisme. On l'a comparé à celui de Diaz, il le surpasse de toute la force d'un génie exceptionnel. Après avoir vendu des Monticelli pour des Diaz, les marchands aujourd'hui font le contraire. On ne peut définir ces œuvres. Peintes violemment avec des empâtements énormes, sans pinceaux, soit que l'artiste use du couteau à palette soit que plus souvent encore il écrase les tubes de couleurs à même sa toile, ce sont de véritables bouquets de tonalités exquises et puissantes, ayant la consistance, la translucidité et l'éclat des joyaux. Ce sont les caprices d'un coloriste « fou de couleur » comme Hokusaï fut, de son propre aveu, « fou de dessin ».

Il y a là des tons que personne n'avait prévus, les plus audacieuses alliances, les transpositions les plus subtiles, des fanfares de vermillon et de chrome brusquement éteintes dans des vagues d'outremer et de saphir, un délire d'orfèvre et de joaillier qui ne peut être comparé qu'au paysage inoubliable de l'*Embarquement pour Cythère* et à l'*Ulysse et Polyphème*, de Turner, mais avec plus de hardiesse encore. Cette peinture est si spéciale qu'on n'en peut regarder d'autre ensuite. Sous l'apparente improvisation se cache la science la plus vraie du dessin. Ces femmes, dont souvent quelques taches indiquent la figure, et qui semblent de brillantes ébauches, ont une grâce, une pureté, une souplesse infinies, et plus on les examine plus on découvre qu'aucune touche ne saurait être déplacée ou changée. L'ordonnance décorative de ces petites merveilles fait penser, par sa fastueuse harmonie, que Monticelli eût pu, servi par un moins lugubre destin, être un des plus grands décorateurs du monde. Telle quelle, son œuvre est celle d'un homme de génie, surtout dans la période de 1870 à 1880. Celle du début compte de beaux morceaux, celle de la fin est comme une parodie faite, à dessein, de ses propres qualités, par l'artiste malade et sans espoir.

Le jour où l'on recueillera les innombrables œuvres de ces dix ans, en prenant soin d'élaguer les productions de la fin et surtout la foule de mauvais pastiches que des commerçants ont mêlés aux vrais Monticelli, on se trouvera en présence d'un coloriste dont la puissance prestigieuse, l'abondance, la sûreté dans l'audace, la poésie intense et somptueuse seront une révélation de la plus haute importance et de la plus riche signification.

La lumière du Midi provençal tente beaucoup de peintres contemporains, mais peu la comprennent. La Provence est toujours « la gueuse parfumée ». Elle cache sa beauté sous des aspects rudes. Il faut y vivre longuement, sinon y être né, pour l'aimer et la pénétrer. Si l'on arrive devant elle avec des idées préconçues et des procédés brillants et conventionnels, on n'y voit que des éclats fatigants, on n'en sent ni l'enveloppe ni le charme, qui magnétisent l'âme lorsqu'on y séjourne et créent une nostalgie spéciale. On voit aux Salons modernes des œuvres honorables et ingénieuses, mais bien peu contiennent l'âme véritable de ce singulier paysage provençal où le réalisme aigu s'évanouit dans une incomparable lumière blanche et dorée. Bien peu expriment cette tristesse des pierres, de la poussière, des herbes, des oliviers gris et des ifs noirs, sous l'implacable sérénité de l'azur. Presque tous commettent l'erreur d'accumuler les faciles contrastes du blanc éclatant et du bleu profond, qui n'existent dans le Midi que l'été, sans tenir compte des exquises harmonies de ses ciels d'automne et d'hiver, aussi moites et aussi suaves que les ciels de la Hollande. Parmi les peintres qui persistent dans cette erreur, on peut citer M. Montenard, qui s'est fait une spécialité du Midi et le montre sous un aspect bien monotone. Il ne cesse de peindre des ciels ruisselants d'indigo, des murs de craie, des vagues bleu de Prusse et des ombres violettes ou roses, sans vérité et sans variété d'effets. Les petites toiles d'Aiguier et de Guigou, à défaut de la nature elle-même, témoigneront que la Provence est exempte, sauf aux jours de la canicule, de cette crudité criarde, que pourtant M. Montenard a atténué heureusement dans son *Départ du Transport* du musée du Luxembourg, dont l'harmonie est jolie et vraiment juste. Eugène Boudin a signé quelques études de la rade de Villefranche par temps gris où l'on retrouve toute sa délicatesse charmante, et M. Théo van Rysselberghe a peint à Saint-Tropez un certain nombre de ses étincelantes et franches marines. M. Dauphin, M. Allègre ont noté avec finesse des aspects de Marseille et de Toulon. M. Gagliardini a su parfois restituer aux silhouettes des villages de la Camargue et des environs d'Aix, leur fierté, leur ardente couleur, leur aspect guerrier et fruste. M. Olive est peut-être, de tous, l'observateur le plus net et le plus véridique coloriste. Certaines de ses marines sont vraiment de beaux morceaux, d'un faire plein de verve, d'une lumière riche et harmonieuse. La série des études faites au golfe Juan par Claude Monet domine, naturellement toutes ses œuvres : personne de ce temps ne rivaliserait avec ce grand coloriste. Cette série comptera parmi les plus étonnantes de son œuvre si vaste, si aisément intuitive de toutes les atmosphères. La côte d'Azur est là tout entière, avec ses horizons vaporeux, ses golfes de turquoise liquide, ses rochers de porphyre et d'améthyste, ses palmiers dorés, ses aloès et ses déluges de roses. Elle est vue sans intimité, par grands aspects, sans la rudesse et la familiarité de la Provence elle-même, mais elle reste là fixée par un regard exceptionnel.

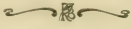
Il faut en venir aux œuvres, trop rares et trop peu vues, de M. Cyrille Besset, pour trouver la fusion des deux aspects, de l'intimité pittoresque et de la vaste clarté. Les toiles de cet artiste sont vraiment parmi les plus intuitives et les plus pénétrantes. Il y passe un souvenir de la poésie d'Aiguier, et on y sent aussi l'influence de Monet. Mais au lieu de conserver le procédé par taches de celui-ci, M. Besset ne craint pas de fondre absolument, avec la translucidité de l'aquarelle, les infinies dégradations de la lumière, avec la consistance polie de l'émail, sans pourtant tomber dans l'afféterie et la fadeur des bleus tendres et des roses lilacés. Ces nuances, mêlées à toute l'atmosphère méridionale, seraient fades à force d'être jolies si elles n'étaient soutenues par le contraste sobre et sévère des lignes du paysage, par la silhouette tourmentée des pins parasols, par la grisaille d'argent des oliviers, par les rudes rochers couleur de sang et de rouille. M. Cyrille Besset a compris toute l'importance de résister au charme amollissant des ciels en insistant sur ce caractère énergique du paysage qu'ils éclairent; à ce point de vue, son grand paysage de *Monaco au crépuscule* est presque une œuvre-type, c'est la vérité elle-même, et la vérité enchanteresse de ce lieu unique. C'est un beau poème de soleil mourant, de lueurs rosées défaillant dans la brume violacée, impalpable, exquise qui monte de la mer; et en même temps c'est une belle œuvre de dessin, où la matérialité des roches, de l'eau, des jardins, est exprimée avec science et avec un sincère respect du caractère et du style. Il faut attendre de M. Cyrille Besset, plus peut-être que de tout autre peintre actuel, l'expression décisive de la côte d'Azur, dans sa lumière et dans son âme.

Le mouvement pictural autochtone semble subir un temps d'arrêt. On ne trouve presque aucun

peintre intéressant en Provence ; il faut regretter que M. Simon Bussy n'y ait fait en passant que quelques beaux pastels, et regarder les deux très anciennes et très belles toiles de Ziem au musée de Marseille en déplorant que le peintre ait abandonné cette nature pour une Venise parfois contestable. A Marseille même un seul artiste est remarquable ; c'est M. Valère Bernard. Élève de Rops et de Puvis de Chavannes, il s'est fait une réputation par ses eaux-fortes et ses peintures symboliques, aux tendances préraphaélites. Mais ces idées ne l'ont pas empêché de consacrer à la Provence quelques belles œuvres. La *Farandole*, commandée par Mistral pour la mairie de Maillane, est un tableau du plus significatif mérite, et la modestie seule de l'artiste l'empêche d'exposer une série d'études où passe le souvenir de Monticelli, et qui compteront parmi les meilleures notations du terroir provençal. M. Valère Bernard est d'ailleurs aussi un des plus curieux poètes du Midi, et il a peut être donné à la littérature de son pays son plus fort livre de prose en écrivant le roman de *Bagatouni*, qu'on vient de traduire en français et qui raconte la vie pittoresque des vieux faubourgs marseillais avec une puissance sombre et un don surprenant d'émotion.

Ici s'arrête, — si l'on veut encore mentionner les rares études de M. Renoir, comme toujours ravissantes et bariolées, — l'énumération sommaire des peintres de la Provence. L'accalmie actuelle qui se produit à Marseille, à Aix et à Toulon, va-t-elle brusquement être suivie d'une renaissance analogue à celle qui se forma autour de Loubon ? Il faut l'espérer. Le pays des Grésy, des Aiguier, des Engalière, des Guigou, des Monticelli, des Ricard, des Olive, des Valère Bernard est un pays de coloristes-nés, qui nous donnera sûrement encore des maîtres, des poètes de la rusticité virgilienne et de la lumière resplendissante dans une contrée où l'impressionnisme est la vision naturelle, riante et spontanée de la vie.

CAMILLE MAUCLAIR.



SAINTE-BEUVE

ET L'ENCYCLOPÉDIE PÉREIRE

I

Un savant regretté, et qui était l'obligeance même, M. Charles Maunoir, voulut bien me transmettre un jour, pour en faire le meilleur usage, une série d'autographes et de documents qu'il tenait de son ami Henry Duveyrier, auteur d'un livre estimé sur les Touareg, qu'il avait visités l'un des premiers, et dont la triste fin fut vivement ressentie à la Société de Géographie. Henry Duveyrier appartenait au monde saint-simonien par son père Charles Duveyrier, ami d'Enfantin et de MM. Émile, Isaac et Eugène Péreire, restés fidèles à la doctrine.

Une des idées, rapportées de Ménilmontant, et qui germèrent dans la tête de MM. Péreire, fut de vouloir fonder, en 1862, une Encyclopédie nouvelle, qui ne fût pas précisément la continuation de l'ancienne, mais qui eût pour but, essentiellement démocratique, de faire fructifier à l'infini l'arbre de la science, par la vulgarisation large, complète, aussi étendue que possible, de toutes les connaissances, de tous les progrès acquis à l'humanité depuis cent ans.

J'ai sous les yeux un volume où ont été reliés et rassemblés, chacun avec un recommencement de pagination, les procès-verbaux des cinq séances du Comité, la première tenue le 26 décembre 1862, la dernière le 13 mars 1863 ; on y discutait le plan et la direction à donner à l'ensemble de l'Encyclopédie en toute matière ; mais ce n'était pas pour faire œuvre uniquement d'érudition, « de l'art pour l'art ou de la science pour la science », comme il y fut dit, que ces hommes éminents, membres de l'Institut pour la plupart, conservateurs par raison, par esprit scientifique ou par situation, avaient été convoqués.

M. Michel Chevalier, qui présidait, ouvrit la séance de début, avec la grave autorité qui lui incombait, par une revendication de réformes économiques, politiques et sociales, telles que les hommes de 1830, devenus hommes d'ordre, conservateurs, voire sénateurs du second Empire, n'en abdiquèrent jamais les principes. Il en attendait la réalisation, sans secousses, du succès de l'*Encyclopédie*, comme il la concevait, un livre émancipateur et civilisateur par excellence, qui devait avoir pour but exclusif d'instruire et d'éclairer les masses. C'était l'utopie saint-simonienne, qui commence peut-être à entrer dans les mœurs.

Parmi les membres présents à la première séance, au nombre de trente-deux, je relève les noms de MM. Arlès-Dufour, secrétaire général de l'Exposition universelle de 1855, qui avait été aussi du groupe de Ménilmontant ; Émile Augier ; Baudrillart, gendre de M. de Sacy, qui devint directeur du *Constitutionnel* ; Berthelot ; Duruy, encore inspecteur général de l'Université ; Faye, futur ministre du Seize Mai, astronome qui se laissa choir dans un puits ce jour-là ; Littré, Martin-Paschoud, pasteur de l'Église réformée ; Milne Edwards ; les trois frères Péreire, Vacherot, Viollet-le-Duc ; Zeller, qui devait être, par la grâce de Sainte-Beuve, professeur d'histoire de Mme la princesse Mathilde, etc.

Les noms de MM. Babie, Claude Bernard, Renan, figurent dans les séances suivantes.

Le discours d'ouverture de M. Michel Chevalier se promettait monts et merveilles du programme qu'il exposait devant cette réunion d'élite. L'homme de principes, convaincu, n'en attendait rien moins que « de clore l'abîme des révolutions » — « vieille locution bien souvent mal employée », se hâtait-il d'ajouter, et qui l'avait été, en dernier lieu, en effet, depuis 1851, pour justifier le 2 décembre. L'allusion était hardie de la part d'un ami de la première heure.

L'éminent économiste, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, appelait les révolutions de « grands accidents, » et il comptait bien, pour en finir, sur le spécifique qu'il préconisait. Il le résumait ainsi : « Présenter en un faisceau compact, sous un jour éclatant, toutes les ressources que les sociétés modernes peuvent faire concourir au progrès social et politique ; mettre les gouvernements et les peuples en mesure d'en faire une application régulière et continue, de sorte que, dans la conscience de tous, les améliorations populaires n'aient désormais d'autres limites que celles du possible... » — C'était un programme progressiste et possibiliste, comme on dit à présent. Il se montrait partisan de *toutes les libertés*, y compris celles du travail et d'association, et affirmait que les idées qu'il exprimait là avaient tellement gagné de terrain qu'elles étaient celles de tout le monde, « sauf un petit nombre de personnes attardées ».

Ces idées-là, en effet, étaient communes à d'autres conservateurs éclairés, amis de l'ordre, qui ne le croyaient pas incompatible avec le progrès, et qui sentaient le besoin de réformes urgentes. — M. Michel Chevalier citait le mot de Napoléon Ier à l'appui de la paix universelle, « qu'une guerre européenne est une guerre civile », et il aurait pu rappeler aussi celui de Napoléon III : « L'Empire, c'est la paix. »

Les Expositions universelles semblent avoir hérité du plan de l'*Encyclopédie* Péreire (c'est ainsi qu'on l'appelait), car ce qui n'avait pu être réalisé par le livre (qui aurait eu quarante volumes au moins, mis à la portée de tous), l'a été par cette vaste leçon de choses, qui se renouvelle tous les dix ans, et dont on dit toujours, à la fin de chacune, que ce sera la dernière. Elles stimulent le progrès. Elles empêchent la stagnation des idées et les remettent au point. L'inventeur vient en puiser de nouvelles et le spécialiste s'y perfectionne. C'était au fond la théorie du livre qu'on voulait faire, et qui fut abandonnée après plusieurs années de tâtonnements, faute peut-être d'ardeur suffisante et de conviction de la part des esprits dont M. Michel Chevalier attendait plus de mobilisation.

II

Parmi les papiers provenant de Charles Duveyrier, que m'a transmis M. Maunoir, se trouvaient des lettres de Sainte-Beuve, qui furent l'occasion de ce don. Duveyrier, frère du vaudevilliste Mélesville, s'était chargé de trouver des collaborateurs à l'*Encyclopédie :* il y avait adjoint le critique des *Lundis*, en dépit, paraît-il (d'après une lettre désagréable qui a été publiée), de M. Michel Chevalier, qui nourrissait on ne sait quelle prévention contre la *préciosité* de Sainte-Beuve. Il ne se doutait pas que le critique avait fait du chemin, depuis la condensation de ses premières œuvres. Il ne le croyait pas âpte à vulgariser. M. Chevalier repoussait l'un de ses collaborateurs les plus déliés, les plus pratiques, les plus prompts à entrer en besogne, comme on le verra par ses propres lettres à Duveyrier.

Duveyrier était l'instigateur et l'âme de l'*Encyclopédie ;* il était lui-même une Encyclopédie vivante, et prenait vite feu dans la conversation. Sainte-Beuve l'appelait *Diderot*. Il avait reçu l'empreinte directe du XVIIIe siècle : c'en était un vrai fils, sans croisement ni dégénérescence. L'esprit en lui agitait la matière. Avec cela, sympathique à tous, ayant la confiance des plus grands esprits. Mme Sand lui écrivait des lettres amicales et confidentielles, qu'il avait conservées. Il était allé droit à Sainte-Beuve comme à un vieil ami. Cela datait du temps de Bazard et d'Enfantin. Le livre de Sainte-Beuve sur *Proudhon* s'ouvre par le regret de n'avoir pu rendre en personne les devoirs funèbres à deux hommes à qui il portait « haute estime et grand respect. L'un d'eux, Enfantin, dit-il, que j'avais connu aux jours de ma jeunesse et dont j'avais apprécié la largeur de cœur, les belles facultés affectives et généreuses ; l'autre, Proudhon,... » etc. C'était là une profession de foi, quand même on se soit « approché du lard, sans se laisser prendre à la ratière », et qu'on en ait rapporté l'impression d'une « religion en formation, d'une religion sous cloche ».

La collaboration de Sainte-Beuve à l'*Encyclopédie* devait consister en un volume, qui en aurait été l'Introduction. Il toucha même vingt mille francs d'avance pour ce livre, mais il *exigea* qu'on lui laissât rendre intégralement la somme, sans honoraires ni indemnité d'aucune sorte pour ses travaux commencés, quand MM. Péreire renoncèrent à leur publication. Il n'y mit d'autre condition que de se libérer peu à peu et par acomptes de cinq mille francs. Il n'eut que le temps de payer le premier : son légataire universel (j'en sais quelque chose) solda le reste en une fois, en l'étude de Me Marc Fabre, notaire, et l'un de ses exécuteurs testamentaires.

Le critique des *Lundis* se rendait tous les samedis, rue de l'Université, chez Duveyrier, où l'on se réunissait pour discuter et concerter les plans de l'*Encyclopédie*. Il en revenait par la rue des Saints-Pères où on le rencontrait, chargé de livres et de papiers, comme quand il était maître de conférences à l'École normale. — L'échange des idées reprenait ensuite, sans perdre de temps, par correspondance.

Dans une lettre du 12 septembre 1865, Sainte-Beuve conseillait de concilier le genre de publicité avec les nécessités qui se compliquent de nos jours de tout ce qui empêche de lire. La lettre a conservé toute son actualité :

... Vous savez quel a été dès le principe mon désir sur cette œuvre essentiellement moderne. J'aurais voulu qu'elle eût un cachet moins éclectique, ce qui eût augmenté sa force selon moi, car rien n'amortit la vivacité de certains esprits comme d'être obligés à cheminer de concert avec des esprits d'une autre école. L'idée d'une sorte de Revue ou de publication par livraisons était des plus appropriées à la condition actuelle de la société et des lecteurs si pressés, qui ne lisent que par morceaux...

Plaignons-nous. Il en était déjà ainsi en 1865.

On était à la veille d'une révolution économique dans les journaux. Sainte-Beuve la pressent et se montre partisan de la presse qui va de plus en plus droit au but :

Tout ce qui est prompt, fréquent, coupé, morcelé, ajoutait-il, est plus apte à entrer dans les esprits...

On n'est pas plus pratique, et c'est ce que nous voyons tous les jours, matin et soir. — Cette lettre d'un si judicieux bon sens (les qualités essentielles de l'esprit en Sainte-Beuve) se terminait par ces mots, écrits de sa propre main (car le reste était dicté, comme il disait, pour aller plus vite) : « Allons, Diderot, courage! c'est à nous de vous en demander. »

Un samedi, qui tombait le 11 novembre, il s'excusait de ne pouvoir aller à la réunion de ce jour-là chez Duveyrier, et il se dépeignait par un mot qui indique sa promptitude d'esprit :

... Aujourd'hui encore qui est un de ces samedis que je vous dois et que je reprendrai, j'ai chez moi une conférence, bien des fois remise, avec mon confrère Camille Doucet, pour son discours de l'Académie, et je ne sais si je serai libre à temps. — J'en ai à peu près fini de la première partie de *Proudhon* : c'est tout un volume. — Nous commencerons notre volume à nous (*l'ouvrage qui devait servir d'Introduction à l'Encyclopédie* quand vous le voudrez : il y a hâte de se fixer sur le plan afin que, *dans mes habitudes d'action immédiate*, je puisse me mettre à l'œuvre sans avoir du vague dans l'esprit. Or il m'en reste encore, ne me sentant pas maître absolu pour ma distribution.

Dans une dernière lettre, sans date précise, il se montre encore plus prompt et homme d'action, — à surprendre M. Michel Chevalier, si elle lui avait été communiquée. — Il signale le danger des tergiversations, qui devaient faire avorter l'entreprise. Il prend sur lui de tout faire. — On y verra combien il tenait à son *Diderot :*

Ce dimanche 12. — Cher ami, je réfléchis à cette conversation d'hier sans résultat, et je sens pourtant le besoin de vous dire combien j'entre dans toutes ces difficultés dont le plus épineux retombe sur vous. Qu'il est donc difficile de réunir, de grouper les hommes, lorsque ce groupement ne se fait point de soi-même et tout naturellement par un esprit et une attraction commune et réciproque, comme au temps de notre jeunesse! En vieillissant, il semble qu'on ait une faculté de *désagrégation*, en sens inverse de la première. Vous qui avez gardé le feu et qui êtes le *Diderot* de la chose, vous devez souffrir. Plus j'y réfléchis, plus il me semble (comme vous me le disiez un peu hier) que c'est en traitant directement avec les hommes *un à un*, que vous en tirerez encore le meilleur parti. La méthode d'autorité est encore ici la meilleure. Que je voudrais donc avoir dix ans de moins et vous dire, en retroussant mes manches : « Mettons-nous à la besogne, à toutes les besognes à la fois! Ce que les autres hésitent tant à faire et pendant le temps où ils hésitent, apprenons-le (car, après tout, ce ne sont pas des arcanes), et faisons-le aussi bien et mieux peut-être qu'ils ne le feraient. » — C'est ainsi que l'ouvrage tout entier aurait un souffle...

III

Du monument en préparation, il ne reste que les procès-verbaux des séances dont nous avons parlé, et une cinquantaine de fascicules, imprimés chacun à part, renfermant les résumés sommaires des sujets spéciaux à traiter. L'un d'eux, intitulé : *Littérature, Programme*, sorti des presses de chez Claye et formant une plaquette in-8° de douze pages, pose les jalons d'un vaste cadre d'histoire littéraire à remplir. J'y reconnais la main du maître à certains traits et idées familières, dont je retrouve l'expression même. Je ne sais si c'est l'habitude que j'en avais ; mais il me semble, à distance, avoir écrit ce *Programme* sous la dictée. Quelques citations m'en avaient frappé et me le rappellent :

On en viendra de plus en plus à écrire comme on parle. — Tout le monde aujourd'hui est plus ou moins imprimé. — Être *auteur* est de moins en moins une distinction.

Et cette autre :

Du salon français. — Le salon français n'est pas mort... — Il est disséminé partout, dans toutes les classes cultivées... — Partout où il y a une femme d'esprit à la tête d'une maison aisée, il se forme un salon.

L'esprit conservateur reparaît dans ce qui est dit ici des académies et des conservatoires, sommairement confondus :

[illegible] un peu ancienne, comme pour la langue un peu ancienne, — utiles pour maintenir la tradition. — Chaque génération active est trop tentée de ne s'occuper que d'elle-même et de l'œuvre contemporaine du matin. Il faut des écoles spéciales, des conservatoires. — Vrai sens du mot *classique* et de la chose elle-même.

Certains romanciers, parmi les plus retentissants, pourraient s'appliquer cette appréciation des genres nouveaux :

Du rapport des genres littéraires avec l'état de la société; les genres répondent, en littérature, à ce que sont les classes dans la société; les classes se modifiant profondément, il est nécessaire que les genres changent.

On se demandait encore, en 1865, si l'épopée est « un genre qui peut vivre », et si le roman moderne n'est pas « la forme qui doit la remplacer ». Sainte-Beuve y avait déjà répondu dans d'autres notes jetées à la hâte :

Indices chez nous d'une littérature future originale. En rechercher les symptômes chez nos auteurs, George Sand, même Eugène Sue, Hugo. Celui-ci fait par moments l'effet d'un homme qui ouvre les portes, autant que d'un homme qui les ferme. Les *Misérables* ont des accents qui percent et ne ressemblent à rien du passé. Se rappeler l'admirable chapitre : *Une Tempête sous un crâne*. Il y a là de quoi empoigner tout un monde et des foules, comme on ne l'avait pas fait auparavant.

Quant à la question suivante : « La tragédie est-elle un genre encore vivant? » il semble qu'après trente-sept ans de luttes et de révolutions, elle soit résolue. Et cette autre : « La comédie en vers est-elle un genre bien vivant? » il paraît bien qu'elle l'est toujours à l'Odéon, et même au Théâtre-Français; dans tous les cas, nous tenons de Sainte-Beuve que s'essayer en vers, est un bon exercice pour qui se destine à faire de la bonne prose. La comédie en vers est essentiellement œuvre de jeunesse. Banville essayait d'en détourner Gondinet, et il en faisait lui-même.

Sainte-Beuve insiste sur les « historiens critiques militaires », où il cite côte à côte Jomini, le maréchal Saint-Cyr, Napoléon, — ce dernier pris pour type de l'éloquence militaire.

Il avait de la prédilection pour l'éloquence parlementaire anglaise : il se proposait de l'étudier, dans le passé, à partir de Cromwell et ses contemporains; il notait, comme points de repère, dans les temps modernes, les noms de lord Chatham, Burke, Fox, Pitt, etc. En France, le nom de Mirabeau s'imposait en tête du chapitre de l'éloquence politique moderne... Il avait le pressentiment d'un prochain retour de la tribune française; mais il ne pouvait tout prévoir, surtout en 1865. On lui a reproché de n'avoir pas deviné la gloire future de jeunes talents, qui n'étaient pas encore grands : « La haute critique, en quelque genre que ce soit, avait-il répondu d'avance, dès les premières lignes de ses articles sur *Jomini*, ne précède pas les chefs-d'œuvre de l'art; elle les suit. » — Sa hardiesse de vues et de pensée lui faisait dire : « La sauvegarde de l'esprit français est dans la rapidité même avec laquelle on écrit; » et il avait lui-même de ces rapidités d'expression dans ses notes de moraliste, préparées pour l'*Encyclopédie*, dont quelques-unes ont été détachées à la fin de son livre sur *Proudhon* (1). Il y disait :

Bien marquer où est le danger pour la France. Vanité, corruption parisienne, courtisanes, genre à la mode détestable, qui entraîne et perd la fleur des générations. Où est le remède, où est la partie saine?... La bourgeoisie se corrompant si aisément par sa tête, le recours est dans le bon sens et la vigueur des masses qu'il faut éclairer le plus possible et animer d'un souffle à elles, en tâchant de corriger la brutalité sans attiédir la force.

C'était entrer dans l'esprit de l'*Encyclopédie*.

JULES TROUBAT.

LA VIE LITTÉRAIRE

Alfred Fouillée et son œuvre.

Alfred Fouillée. — *La Conception morale et civique de l'Enseignement*. Éditions de la *Revue Bleue*. — *Esquisse psychologique des peuples européens* (Alcan, éditeur).

On éprouve un sentiment de joie orgueilleuse en considérant l'œuvre totale d'Alfred Fouillée, car on se rend compte aussitôt qu'il y a encore en France de vrais écrivains très puissants qui peinent loin du bruit et, confiants en la force même de leur œuvre, peuvent être négligents d'attirer à eux une part de ces faveurs éphémères et futiles que d'autres moins dignes de respect et de gloire accaparent avec tant de véhémence — des hommes qui travaillent utilement et sans faste à affermir et perpétuer le règne intellectuel et moral de la France... Alfred Fouillée est incontestablement un de ces hommes. Il n'est personne qui n'admire profondément sa vie harmonieuse et une, son dévouement héroïque aux idées, la richesse et la diversité de ses ouvrages, l'abon-

(1) Un vol. gr. in-18. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, rue Auber, 3.

dance même de son œuvre disciplinée et pourtant torrentueuse, drainant en elle toutes les sciences et toutes les doctrines et toutes les expériences, mais se développant néanmoins limpide et claire, et, pour tout dire, hardiment et solidement coordonnée.

Qui donc, discourant sur cette grande tâche qui se poursuit encore régulièrement, et posément se complète et se précise, qui donc refuserait de mettre un peu d'emphase discrète en son éloge! Mais les faits sont plus louangeurs que les épithètes. Ils prononcent d'eux-mêmes que la carrière si intensément laborieuse d'Alfred Fouillée est belle entre toutes, et peut-être paraît-elle plus grande parce qu'elle est plus une, mais c'est justement un mérite sans second à l'heure où tous les esprits sont comme naturellement dispersés d'eux-mêmes par la vie complexe et variée que d'avoir pu rassembler ses efforts continûment et, avec une infatigable persévérance, travailler méthodiquement pour l'élaboration d'un vaste système du monde. Quel que soit le système, l'exemple est noble et rare. La tension sans défaillance d'une énergie prévoyante sera toujours pour nous le plus instructif et le plus exaltant des spectacles. Glorifions donc Alfred Fouillée pour ce qu'il adonna sa vie tout entière à la philosophie et pour ce que, toutefois, il ne s'est jamais contredit. Glorifions cet homme qui fut, qui est exclusivement philosophe et qui, au reste, engloba tout — et très délibérément — dans sa philosophie.

* *

Et, maintenant, nous laisserons-nous séduire à l'ampleur de sa conception de la vie universelle? Les grands systèmes sont-ils encore nécessaires? Et faut-il dire que c'est son système général du monde qui grandit Alfred Fouillée, ou n'est-ce pas ce système qui le diminue et affaiblit son pouvoir de direction sur les esprits?

On sait en quoi consiste la doctrine philosophique d'Alfred Fouillée. C'est par elle qu'il prolonge les coutumes surannées des penseurs des anciens temps. Jadis, il n'était point de penseur qui ne se crût engagé d'honneur à combiner son système particulier de l'univers. Il faut, pour accomplir de tels travaux sans se laisser distraire d'eux, si vains! avoir l'esprit bien profond et bien étroit. Il n'y a pas bien longtemps que Jules Simon disait, en songeant à Gambetta : « Pour réussir en politique, il est bon d'avoir un certain aveuglement. » Cet aveuglement n'est pas superflu à qui veut ajouter à la liste interminable des systèmes philosophiques.

Au reste, l'ample effort de systématisation d'Alfred Fouillée prouve à merveille qu'il était conscient de la vanité de tous les systèmes philosophiques. Il entreprit de tous les unir et de les concilier les uns les autres, en construisant, avec les matériaux fournis par eux, un système nouveau et assurément définitif... Il n'affirma point que tout est dit et que l'on vient trop tard depuis quelque six mille ans qu'il y a des philosophes et qui ont l'illusion de penser, non pas; mais il chercha des idées nouvelles fournissant la synthèse de tous ces systèmes aventureux ou permettant au moins le rapprochement de ces systèmes adverses préalablement rectifiés, ramenés à leur forme typique. Ces idées nouvelles il les trouva, car comment Alfred Fouillée s'y prendrait-il pour ne pas découvrir incessamment des idées...

Quelle puissance d'imagination a ce philosophe! quelle poésie dans l'inspiration! Dominer son siècle et tous les siècles, harmoniser le passé et le présent en fondant ensemble et renouvelant par cette fusion tous les penseurs contradictoires qui, pour la plupart, d'ailleurs, n'ont été amenés à construire des systèmes que par la violence de leur haine contre les systèmes précédents... Mais on ne sait point gré à Alfred Fouillée d'introduire tant de poésie en sa philosophie, et tant d'ordre harmonieux dans le concert cacophonique des doctrines philosophiques. ayant voulu concilier tout le monde, il trouve naturellement tout le monde contre lui. C'est une grande preuve de l'inutilité des systèmes philosophiques : dès qu'un penseur en élabore un, et surtout si son système a des apparences raisonnables, tous ceux qui, de par l'univers, font profession de penser se ruent incontinent contre lui, comme contre l'ennemi essentiel qu'il faut d'abord déchirer. Ils n'ont point de répit qu'ils n'aient démontré rudement qu'il y a seulement dans le monde des idées une erreur de plus et la plus condamnable de toutes... Un système littéraire conserve quelque valeur pendant vingt ans. Une doctrine philosophique vaut pendant dix années seulement; après quoi, si elle dure encore, elle est toute déformée et dénaturée par des gens avides de l'embellir et la perfectionner, et son créateur ne voudrait plus l'avouer pour sienne.

* *

Mais il importe assez peu que la métaphysique d'Alfred Fouillée soit ou ne soit pas valable. Ah! quand donc nous résoudrons-nous, avec une sagesse supérieure, à ignorer loyalement certaines choses? Malebranche, en vérité, avait raison : « Il faut comprendre clairement qu'il existe des choses absolument incompréhensibles. » Et ne faisons cas des philosophes et de leurs idées qu'autant qu'ils peuvent nous être des guides prudents et sûrs pour la vie pratique. Alfred Fouillée est justement le meilleur de ces guides. Je ne sais pas de philosophe plus « actuel » que lui.

Il est entré dans la vie contemporaine pour l'ana-

lyser et la diriger. Et son œuvre capitale est, je l'estime, d'avoir constitué une sociologie sans pédantisme et sans bavardage. Quel observateur que ce métaphysicien! Non ce n'est pas parce qu'il fit de la métaphysique avec une verve aisée et presque trop facile, qu'il faut oublier que l'observation et l'expérience, si intelligentes et d'une pénétration si directe et si sûre, sont à la base de sa sociologie. La sociologie, suivant la conception gigantesque et forte qu'il se fait d'elle, n'est pas seulement le point de convergence de toutes les sciences qui ont l'homme pour objet: elle l'est de toutes les sciences de la vie, car toute vie est sociale. Mais comment définir cette sociologie vaste et comme démesurée et que seul un Fouillée, si abondant d'idées et d'érudition, pouvait concevoir et développer avec ordre! J'emprunte la définition à l'un des critiques qui examinèrent son œuvre avec le plus de préventions (il appartenait à Fouillée, conciliateur paradoxal, de ne trouver guère que des critiques prévenus): théoriquement, elle est la science des fondements, des éléments, des conditions, des lois naturelles de la vie sociale des hommes; — pratiquement, la conception de l'idéal qui convient aux sociétés humaines suivant le degré de leur développement et l'art de rapprocher le plus possible leur état réel de cet état idéal. Et chacune des œuvres d'Alfred Fouillée vérifie cette imposante définition. Et si, vraiment, le mérite propre de notre temps est d'abord d'avoir apporté à l'étude des questions sociologiques une méthode plus exacte avec un intérêt plus passionné; si vraiment le mérite propre de notre temps est ensuite d'avoir mieux compris peut-être qu'on ne l'avait fait encore, que les questions sociologiques s'enchaînent, qu'elles sont solidaires les unes des autres, qu'elles forment un ensemble, un tout, qu'elles ont l'unité organique d'une science et d'un art, refusera-t-on de reconnaître que Fouillée a plus énergiquement, plus nettement que personne, exprimé et par conséquent déployé ces tendances, et qu'il a très avantageusement travaillé à les rendre méthodiques, persistantes et, partant, efficaces?

Certes, nous acceptons ses prophéties, disons plus simplement ses prévisions ou, si vous y consentez, ses pronostics gravement enthousiastes: « Le xxe siècle reprendra en lui donnant une forme moins naïve, plus approfondie et plus scientifique, le rationalisme français: la raison doit finir par avoir raison. En outre, il imprimera une direction franchement sociale à la morale et à la politique, il fera passer la question sociale au premier rang. Cette grande œuvre vraiment humanitaire sera notre revanche intellectuelle contre la philosophie allemande et anglaise, contre la glorification germanique du succès et de la conquête, contre le darwinisme anglo-saxon en morale, en politique et en économie politique. » Retenons seulement ceci, qui est très important à savoir, qu'Alfred Fouillée a travaillé de tout son pouvoir considérable à imprimer une direction franchement sociale à la politique, à la morale, à la philosophie.

Cela demeurera la marque caractéristique de son œuvre. Les œuvres, toutes les œuvres se pressent et se confondent de plus en plus. Et il faut, de toute nécessité, que les admirations aussi bien que les dénigrements simplifient et résument. D'une œuvre gigantesque, prodigue de leçons, on tend à ne retenir que l'inspiration essentielle qui anime et vivifie tous les développements. De l'œuvre multiple d'Alfred Fouillée, l'avenir prouvera que l'inspiration essentielle était saine et bienfaisante.

Et de ce philosophe qui va chercher si loin, si profond dans les régions obscures où les penseurs ont coutume de s'égarer et de s'embourber, comment ne pas observer que les conclusions générales sociologiques sont également sages et fécondes?... « L'idéal social le plus compréhensif », proclame Alfred Fouillée, « est celui qui concilierait à la fois la plus grande individualité de chaque membre et la plus grande solidarité de tous les membres. » N'est-ce point la formule exacte de la sociologie future? Et comment ne point observer, par surcroît, que l'enchaînement de toutes les idées qui conduisent sûrement M. Alfred Fouillée à cette conclusion, est étroit et solide, et que ce sentiment de sécurité absolue que certains ne peuvent éprouver à l'endroit de ses principes métaphysiques, tous l'éprouvent et de plus en plus, à mesure qu'ils se rapprochent avec lui des réalités contemporaines et que M. Alfred Fouillée s'applique davantage et plus méticuleusement à proposer des solutions aux problèmes fondamentaux dont l'énigme amuse ou irrite, mais passionne et absorbe notre temps? C'est ainsi que M. Alfred Fouillée est un éducateur pratique et qui tâche justement à préparer de son mieux « l'homme social » qu'il rêve et qu'il annonce pour les temps prochains. Voici qu'il définit encore, avec quelle fermeté! sa conception morale et civique, — termes dorénavant liés et qui ne seront jamais plus séparables, mais ne prendront toute leur valeur que joints l'un à l'autre, — sa conception morale et civique de l'enseignement! Et nous voyons l'éducation intellectuelle et l'éducation esthétique non pas assurément sacrifiées à l'éducation morale, ni absorbées en elle, car la vérité et la beauté sont des fins et ont leur valeur propre, mais subordonnées à l'éducation morale, et tendant à donner à l'individu l'activité la plus profitable dans la société et pour la société.

Éducateur ferme et méthodique, excellent socio-

logue ! On peut négliger certaines conclusions sociales d'Alfred Fouillée, élaguer dans cette immensité, touffue et grandiose... Mais l'inspiration demeure qui fait cette sociologie durable. Elle est tout imprégnée d'un aimable optimisme, réfléchi et encourageant, cette sociologie bienveillante et douce qu'éclaire le sourire de la raison. Une foi généreuse au progrès la pénètre. Qui donc disait : « Ceux qui s'opposent obstinément à tous les progrès sous prétexte qu'il ne faut pas d'innovations, risquent fort, par leur entêtement, de se voir infliger des innovations qui ne seront pas toujours des progrès. » Alfred Fouillée écarte ces timidités et ces défiances, et il dispose tout le monde à consentir les progrès sans efforts sur eux-mêmes et, qui plus est, à accueillir tous les progrès réalisés avec un bonheur sans trouble.

***

La tentative serait téméraire de vouloir mesurer l'influence d'Alfred Fouillée. On risquerait même de diminuer à l'excès cette influence en la voulant déterminer avec trop de précision, car il faut convenir que ceux mêmes qui ont le plus systématiquement combattu les idées d'Alfred Fouillée n'ont pas été sans subir, d'une certaine façon, l'influence de sa pensée, sinon de ses doctrines...

N'en doutez pas, l'influence d'Alfred Fouillée est merveilleusement insinuante. Elle s'exerce à l'insu des plus rebelles à l'accueillir. Elle s'infiltre en se dissimulant. Elle n'est point impérieuse et violente ; elle se divise et se réduit pour mieux agir. Ah ! combien de services a rendus ce philosophe, dont on ne songea point à le remercier ! Il est le compagnon assidu de tous les vulgarisateurs sociaux, et de tous les politiciens qui se flattent de n'être point complètement dépourvus d'idées générales ; or les uns et les autres pullulent. Et son œuvre est peut-être moins intéressante et moins influente par toutes les conclusions générales qu'elle promulgue que par toutes les idées accessoires qu'elle renouvelle et qu'elle propage tout simplement parce qu'elle les fait mieux comprendre... En vérité, l'action souterraine d'Alfred Fouillée sur tous les écrivains sociaux de notre temps est incommensurable...

Mais retenons surtout l'actualité profonde de son œuvre, de ses doctrines. Alfred Fouillée est vraiment de notre temps. Toute son œuvre est dans le sens du développement normal de l'esprit français. Alfred Fouillée admet, avec Nietzsche, que « la noblesse européenne, celle du sentiment, du goût, des mœurs, la noblesse enfin dans l'acception la plus élevée du mot est l'œuvre et l'invention de la France ». Il admet, avec Nietzsche, que maintenant encore, la France est « le siège de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée de l'Europe et la plus haute école de goût ». Il admet, avec Nietzsche, que les Français peuvent décidément fonder leur supériorité en Europe « sur leur ancienne et multiple culture morale ». Et il sait que la tâche française est de travailler de plus en plus au perfectionnement intellectuel et moral et par conséquent social de l'humanité par le rayonnement de la pensée, de l'esprit, de la littérature plus nobles de la France. Et, d'abord, l'œuvre tout entière de Fouillée rend plus perceptible à l'élite française la nécessité et l'urgence de ce travail d'ennoblissement universel, et fait mieux comprendre que cette tâche privélégiée est justement une tâche française et que tout le passé nous prépara cette chance suprême et cette suprématie désintéressée, et qu'enfin tout le passé nous rendit plus complètement dignes de cette chance et de cette suprématie... Ensuite, par son œuvre tout entière, Alfred Fouillée exerce doucement une part de cette souveraineté qui ne se mesure qu'aux devoirs qu'elle s'inspire et aux services qu'elle rend.

Mais justement, il est dans la nature de cette œuvre, souple et forte, de ne point revendiquer la reconnaissance de l'empire qu'elle exerce. Ce qui rend son empire plus étendu fait aussi qu'on le proclame moins. Alfred Fouillée est un philosophe très compréhensible : supériorité qui ne lui est point avantageuse. « La clarté, disait Vauvenargues, est la bonne foi des philosophes. » Alfred Fouillée a cette bonne foi au plus haut point. Il est même victime de cette bonne foi. Et combien lui empruntent ses idées, si claires et si simples qu'ils s'imaginent les avoir inventées eux-mêmes... Mais il n'est point permis à Alfred Fouillée de manquer de clarté. Non, cela ne lui est point permis, car elle est constitutionnelle en lui, « la clarté française qui peut sans doute engendrer en certains écrivains une facilité trop superficielle, mais, chez les penseurs de race, provient de la profondeur même où pénètre le rayon venu des yeux : elle est une ouverture lumineuse sur le fond des choses ». Du moins, revanche nécessaire d'un haut esprit ! par cette clarté toute-puissante, Alfred Fouillée rattache la philosophie à la littérature à l'heure où il convient que toute littérature soit imbibée de philosophie.

Et maintenant, considérez ce libre philosophe, qui est vraiment tout entier dans son œuvre, n'existe que par elle et pour elle, à ce point qu'en dehors d'elle on ne sait rien de lui. Épris de l'idéal merveilleux de l'utilité universelle, qui devrait être celui de tous les écrivains, il travaille consciemment pour l'avenir, en tout cas pour l'humanité avide de communiquer à « la littérature » française sa pleine vertu, qui fait d'elle une sorte d'éloquence comprise de tout l'univers et s'adressant « non pas aux

hommes rassemblés sur la place publique, mais aux hommes dispersés ». Négligent des médiocrités contemporaines, insoucieux du vice de notre époque où l'élite redoute d'être débordée par la foule cupide des écrivains que de basses ambitions démoralisent [illegible] il travaille, et comptant que d'elle-même son œuvre fructifiera, il la développe harmonieusement, et sa vie s'apparie à son œuvre, et l'une et l'autre sont un grand exemple, — je l'ai dit.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Comédie-Française. *L'Autre Danger*, pièce en quatre actes de M. Maurice Donnay.

Le plus illustre des tragiques grecs écrivait, commentant la vie humaine : « Ne dites jamais qu'un homme né mortel a été heureux avant qu'il ait atteint le terme de sa vie sans souffrance. » Dans un sentiment identique, et pour marquer sa déférence aux lois mêmes de l'esprit, le critique dramatique aura pour première règle celle-ci : « Garde-toi de rien préjuger d'une œuvre avant que le dénoûment en ait été placé sous tes yeux. »

La nouvelle pièce de M. Maurice Donnay, qui fait honneur à la Comédie-Française, imposera des réflexions de cet ordre à tout esprit philosophique. Lui faire honneur... c'est trop peu dire. Elle nous incite à oublier toutes les médiocrités, toutes les pannes du début de la saison, et *Gertrude*, et *Rome vaincue*, et la prodigieuse ânerie de *Mademoiselle de Belle-Isle*... Oui, tout cela s'efface de notre souvenir, pour faire place à une œuvre moderne, vivante, et forte par endroits. Et pourtant, jusqu'à la fin du troisième acte, la pièce ne s'était pas imposée à notre attention, elle n'avait pas fait violence à notre admiration. Voilà, disions-nous, du Donnay habituel, un Donnay que nous connaissions déjà : de l'élégance, de la subtilité dans le dialogue, de jolis traits de détail et des réussites épisodiques ; du sentiment teinté de sensualité, ou de la sensualité nuancée de sentiment, — c'est, vous le savez, la note caractéristique de M. Donnay. Encore n'est-ce pas assez pour établir une œuvre au premier rang. Après le troisième acte, nous étions encore tout indécis. Le quatrième est venu, qui a emporté le succès, qui l'assure, et qui fait mieux encore, puisqu'il impose une œuvre de valeur, en nous révélant un Donnay inconnu, et que nous sommes heureux de connaître.

Le sujet... vous le savez, et je ne m'y étendrai pas. Une mère et sa fille éprises du même homme, et constituées ainsi rivales en amour : voilà un thème qui n'est pas précisément nouveau, puisqu'il évoque brusquement en notre souvenir les noms de Maupassant, de Marcel Prévost et de Paul Bourget... Mais qu'importe après tout ! Ne l'avons-nous pas dit bien des fois ? Les lieux communs sont la plus belle, la plus riche matière à développements littéraires, et l'originalité d'une œuvre n'est pas dans le sujet de cette œuvre, mais bien dans le tempérament qui se fait jour par elle. En ce sens, il serait aisé de montrer que les plus belles créations de l'art sont des lieux communs caractérisés. Lorsque Claire Jadin, mariée depuis douze ans avec le brave et excellent Jadin, qu'elle estime sans doute, mais qu'elle ne peut aimer parce qu'il est trop insuffisant, sent tout d'un coup son cœur troublé, son âme défaillante sous les pressantes déclarations de Freydières, l'ami d'enfance ardent et tendre ; lorsque celui-ci, fort avant tout de la faiblesse qu'il voit devant lui et de l'espérance qu'elle enferme, a recours aux évocations tentatrices d'un passé qui fut cher, et sait habilement confronter le passé au présent ; lorsque sa voix se fait plus grave et plus ardente pour pressentir les joies futures, il nous faut bien convenir que cette situation, nous l'avons déjà vue, trop souvent même, au théâtre et dans le roman, que nous l'avons vécue peut-être ou que nous sommes prêts à la vivre, — l'espérance secrète de tout homme amoureux ne repose-t-elle pas sur les brusques défaillances d'une âme énervée par les circonstances ? Disons-le donc franchement : il ne faut rien moins que le tour de main habituel à M. Donnay, son entente du trait épisodique et du détail dans le dialogue, pour nous faire oublier ce qu'il entre de banal et de *déjà vu* dans les premiers rapports de Claire Jadin et de Freydières.

Entre le premier et le second acte, quatre années se sont écoulées : Claire et Freydières sont amants, ainsi que nous l'apprend le tutoiement du dialogue. Ils sont amants, et, suivant l'habitude, Freydières est l'ami de la maison. Ils s'aiment et se le disent, un peu trop ouvertement sans doute, entre deux portes, sans songer qu'un témoin redoutable ou qui pourrait le devenir est là, Madeleine Jadin, la fille de Claire, qui a maintenant seize ans et qui, nous le pressentons, a une inclination pour Freydières... Seize ans... Trente-six ans ! voilà certes un bel écart, mais qui n'est point pour effrayer cette petite fille, tout à la fois rieuse et grave, et qui marque un penchant pour les hommes mûrs. L'ennemi est donc dans la place, pour Freydières et pour Claire, non certes en la personne du mari, mais en ce que la mère a de plus cher au monde, sa fille Madeleine... et les inquiétudes des deux amants commencent... Inquiétudes faites non seulement de la situation elle-même,

mais des précautions qu'ils sont obligés de prendre pour cacher leur amour... Inquiétudes faites de tous les mystères, de toutes les combinaisons, de toutes les dissimulations que l'adultère implique, et qui, pour certaines natures du moins, constituent son attrait souverain. Eux-mêmes ils s'exaltent en parlant de la *liberté dans l'amour* qu'ils ne connaîtront jamais, des joies qui leur seront à jamais défendues parce qu'il leur faut le cacher, cet amour; et, certes, la tirade est belle où Freydières développe ce thème suggestif. Mais est-il bien sûr que le jour où ils pourraient faire éclater leur sentiment au grand soleil, ces deux amants inquiets et passionnés lui sauraient conserver l'ardeur et le trouble enivrant qui composent sa volupté? Notre maître à tous, le grand Balzac, a su développer, avec quelle ingéniosité, cette immortelle vérité d'âme que l'épouse était perdue qui ne savait rester ou du moins devenir la *maîtresse* de l'époux, — par là vous entendez assez ce qu'il voulait dire. Merveilleuse règle d'amour, et que sentent d'instinct, si elles ne savent la formuler, les femmes tant soit peu douées à cet égard! La tâche est peut-être plus délicate quand les rôles sont intervertis, et que la maîtresse devenue épouse se trouve en présence d'un nouveau stade à parcourir!

Quoi qu'il en soit de ce délicat et subtil problème, Freydières et Claire Jadin continuent leur liaison amoureuse, tout en sentant l'obstacle, l'*autre danger*, dit M. Donnay: Claire, avec l'angoisse intime d'un cœur qui a tout à perdre; Freydières, je n'en doute pas, bien que M. Donnay n'ait pas osé franchement s'expliquer sur ce point, avec la secrète volupté d'occuper et d'emplir deux cœurs à la fois. Cela, c'est la vérité humaine, brutale, laide si vous voulez, quand nous l'examinons du point de vue moral, mais *vraie*. Cela suffit pour l'esthétiser à nos yeux du psychologue ardent et convaincu qui n'a que faire de la morale. Si j'ai un reproche à adresser à M. Donnay, c'est sans doute de n'avoir pas assez marqué — parce qu'il a craint le personnage antipathique, — oui, de n'avoir pas assez marqué la fierté secrète de cet homme de trente-six ans, qui n'est évidemment retenu par aucun principe supérieur, et qui se sent distingué, recherché, *guetté*, il faut bien le dire, par cette charmante petite Madeleine, fleur qui va s'entr'ouvrir sous la caresse de l'amour, et qui attend, qui implore de lui son bonheur. Être aimé tout à la fois d'une si tendre mère et d'une fille qui ne demande qu'à l'être plus encore, se représenter soi-même à soi-même comme le rayon de soleil qui échauffe la rose épanouie et distend les pétales du bouton prêt à s'ouvrir... voilà-t-il pas de quoi faire perdre la tête à l'amant le plus raisonnable? Et Freydières, à mesure que se déroule l'action, sent bien qu'il est tout pour ces deux femmes... Quoi de plus significatif, en effet, que sa conversation avec Madeleine, lorsque au troisième acte, durant la scène du bal, elle se rapproche de lui, vient en quelque manière implorer sa protection, lui prouver qu'elle devient femme ou ne demande qu'à le devenir, bref lui fait l'aveu de sa tendresse, aussi clairement, aussi spontanément que le peut faire une jeune fille bien gardée et qui sait les convenances! Rien d'étonnant après cela qu'au moment où une parole imprudente lui révèle la vérité : les rapports de Freydières avec sa mère, — elle s'évanouisse soudain, et fasse éclater ainsi la réalité de ses sentiments!

Je n'insisterai pas sur la critique généralement adressée à ces trois premiers actes, d'apparaître comme une exposition trop longue, sur l'avantage qu'il y aurait à les réduire en deux. Je n'y insisterai pas, d'abord parce qu'il est toujours au moins inutile, sinon un peu ridicule, de vouloir enfoncer une porte ouverte, mais surtout parce que la besogne est vraiment trop aisée de refaire une pièce en marquant les fautes de l'auteur, comme un pédagogue souligne au crayon bleu les solécismes de son élève. Cette besogne de Beckmesser dramatique n'est point de notre goût, et, d'ailleurs, assez d'autres s'en chargent. Ma règle, quand je sympathise avec une œuvre, c'est de ne la point voir par ses petits côtés. J'accorde, cela est entendu, que l'exposition est un peu longue; j'accorde qu'il y a, dans ces trois premiers actes, des détails trop faciles et des situations peut-être trop connues, à côté de trouvailles charmantes. J'accorde encore que ces trois premiers actes ne nous apprennent rien d'absolument nouveau sur le talent de M. Maurice Donnay. Mais je me hâte d'ajouter — et vous le savez d'ailleurs — qu'il en est un quatrième dont la beauté singulière et l'intensité dramatique emportent l'admiration et constituent l'une des plus belles choses que nous ayons vues dans le théâtre contemporain.

Madeleine évanouie a donc été rapportée en hâte chez ses parents, et quand le rideau se relève sur le quatrième acte, nous voyons Claire Jadin dans l'angoisse d'une mère qui aime passionnément sa fille, qui la voit gravement atteinte, et qui refuse de se préciser à elle-même la véritable cause du mal, qu'elle pressent néanmoins. En quelques traits scéniques, tout cela nous est rendu sensible; grâce à cette sorte de divination particulière que suscitent les œuvres solides, nous éprouvons par avance cette angoisse qui précède et annonce les fortes émotions dramatiques. Comment être sûr? Comment avoir la certitude qu'on désire et redoute à la fois? Il n'y a qu'un moyen, un seul, qu'on n'emploierait pas à l'égard d'une autre, mais que l'amour maternel et la nécessité de savoir excusent parfaitement. Made-

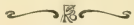
leine tient un journal de ses impressions. Sans doute sur ces feuillets assemblés et défendus par un fermoir trouvera-t-on quelque trace de la vérité? Claire n'hésite pas... elle force le fermoir : elle lit... et trouve... ce qu'elle redoutait. Alors, commence pour elle la première et douloureuse étape de son calvaire, l'épuration de son âme par le sacrifice des sentiments de l'amante à ceux de la mère. Et n'oublions pas que Claire est une amante passionnée, qui non seulement a usé de son cœur, mais également de ses sens, avec tout l'emportement d'un être pour qui le platonisme est une niaiserie!

... Donc Claire Jadin a brisé le fermoir du Journal, et Madeleine qui vient de s'en apercevoir fait irruption dans la pièce. Ah! le moment pathétique et qui monte la situation à son véritable ton, quand la jeune fille, soudain faite femme par la transfiguration de l'amour et de la jalousie, se manifeste à nos yeux comme la *rivale*, non comme la fille de sa mère. Avec quel renoncement et quelle douceur Claire la prend dans ses bras, appuie sa tête sur sa poitrine, lui fait avouer son amour, et s'applique à tuer en elle-même tous les sentiments d'autrefois! Tant que Madeleine lui parle de son amour à elle pour Freydières, Claire arrive à comprimer les mouvements de son cœur. Mais dès qu'elle lui décrit les signes où elle a cru reconnaître que Freydières aussi l'aimait, alors il lui faut lutter davantage pour cacher ses impressions, parce que l'atteinte est plus directe, parce que la blessure se rouvre, parce que le passé va s'effacer et l'avenir se préciser. Elle en a la force, pourtant, et désormais on sent qu'elle n'est plus que mère.

Il lui faut choisir entre ses deux passions : rester amante ou s'affirmer mère à tout jamais. Comment pourrait-elle hésiter devant cette chère figure convulsée, amaigrie par les veilles et les douleurs? Sa vie, son bonheur sont entre ses mains. Elle aura donc la force de rejeter le passé, d'envisager le seul avenir. Lorsque sa fille lui posera la question redoutable, quand elle lui demandera ce qu'il y a de vrai dans l'affreuse révélation qui lui fut faite, elle aura l'énergie de mentir, — car le mensonge est souvent une nécessité, un devoir. — Elle jurera sur la tête de sa fille, — non, *sur son bonheur*, que cette parole est une calomnie infâme, un de ces propos dont le monde aime à salir ceux qui lui semblent trop heureux... Enfin, après une longue explication avec Freydières, durant laquelle elle dévoile une fois de plus l'intensité d'une passion qui a peine à mourir, elle exige de lui qu'il mette sa main dans la main de sa fille et contribue ainsi à chasser de la pensée de Madeleine l'image même du soupçon!...

Voilà une *solution au théâtre*... et une solution plus que satisfaisante dramatiquement parlant, si j'en juge à l'émotion qui nous emplissait tous et à la secousse nerveuse que nous ressentions. Est-ce une *solution dans la vie?* — n'oublions pas que *Dans la vie* fut le premier titre de cette pièce, — ou plutôt ne serait-ce pas la confirmation nouvelle de cette vérité qu'un abîme infranchissable sépare la réalité dramatique des réalités vécues? Prolongeons un peu, par la vertu de l'imagination, cette donnée psychologique; continuons par la pensée l'existence de ces trois êtres, et représentons-nous ce que sera pour eux l'avenir. En vérité je n'ose, sans un frisson, y insister... Sur quelle pointe d'aiguille repose cette nouvelle vie, et le bonheur que cette mère attend, qu'elle espère pour sa fille, quelles chances a-t-il de pouvoir durer? Nul romancier, nul dramaturge, jusqu'ici, ne nous a montré cette seconde étape, et M. Bourget donnant une suite à son beau roman du *Fantôme* ne l'aurait pas pu faire davantage que M. Maurice Donnay continuant *l'Autre danger*. La vérité, c'est qu'ils doivent aboutir fatalement à un nouveau précipice. Les conditions psychologiques sur quoi repose une telle donnée sont tellement précaires, tellement impossibles, qu'on en vient à se demander si Claire Jadin n'eût pas été plus sage d'avouer la vérité à sa fille et, par là, de rendre irréalisable à tout jamais, quand même cet aveu eût dû briser une existence si chère, l'union de deux êtres qui sont voués, Madeleine surtout, à des tortures pires que la mort!

PAUL FLAT.



AUTRE « RÉSURRECTION »

Le réel et légitime succès de la pièce représentée à l'Odéon et que M. Bataille a tirée du fameux roman de Tolstoï ne saurait s'opposer à ce que soit divulguée l'adaptation scénique de *Résurrection* tentée par mon ami J. Lermina et par moi. Au contraire, c'est plutôt en cas de non-réussite de M. Bataille qu'on aurait pu voir, dans la brève analyse que je vais faire de notre pièce, une manifestation jalouse de concurrent distancé.

L'idée de tirer une pièce de *Résurrection* m'était déjà venue quand, il y a trois ans, je traduisais ce roman. Mais la maladie de Tolstoï m'a empêché de lui en communiquer le scénario, comme j'en avais l'intention. Nous nous sommes donc mis à l'œuvre trop tard, et aucun théâtre n'a, par suite, eu à choisir entre notre adaptation et celle de M. Bataille. J'ai eu toutefois le temps de soumettre le manuscrit de notre projet de pièce à un théâtre de Paris, à un auteur dramatique français des plus renommés, et enfin, il y a deux mois environ, à Tolstoï lui-même.

Pour être tout à fait exact, je dois dire que j'ai lu

à l'illustre auteur de *Résurrection* seulement les scènes finales, d'où se dégagent l'idée dominante et la morale précise de son œuvre. Le manuscrit en entier a été lu par un proche parent du maître, dont l'opinion a grande valeur auprès de ce dernier, et qui a bien voulu juger favorablement notre interprétation scénique du roman. Quant à Tolstoï, je ne pouvais décemment lui en imposer la lecture complète, parce qu'il n'aurait pu se borner simplement à approuver ou à désapprouver notre tentative. Ainsi qu'il l'a dit lui-même, il eût été entraîné par le sujet, trop tenté de se livrer à une véritable collaboration. Or, son état de santé et ses nombreux et urgents travaux ne lui en laissaient pas le loisir. Mais, en l'occurrence, l'essentiel était de savoir si notre synthèse dramatique avait conservé toute la pensée développée dans le roman, et j'ai la grande satisfaction de pouvoir l'affirmer. Par là, l'intérêt de faire connaître notre tentative s'augmente d'autant.

Voici comment nous avons conté, en tableaux successifs, non seulement l'anecdote qui a servi de *prétexte* à Tolstoï pour dégager la psychologie individuelle des personnages, la collision sentimentale des deux héros, mais encore la *morale sociale* qui en découle, *sujet véritable* du roman.

Nous avons montré :

1° Comment fut commise la faute initiale, la séduction de Katucha par Nekhludov. Nous nous sommes rencontrés ici avec M. Bataille quant à la matérialité des faits, mais non quant à la façon de les présenter et de les expliquer. Il s'agissait de rappeler ce qu'avait été Nekhludov, jeune homme innocent et généreux, et comment sa vie mondaine ultérieure en avait fait l'être inconscient et égoïste qui « fait comme les autres ». C'est sur ces paroles, d'ailleurs, qu'il se rend dans la chambre de la jeune fille : « Bah ! si ce n'était pas moi, ce serait un autre ! » M. Bataille a placé la scène de la séduction dans un cadre qui paraît peu approprié à l'état d'âme des personnages, de Katucha surtout. C'est au moment de la grande fête de Pâques, au son des cloches, au milieu des chants sacrés qui remplissent de piété rayonnante son cœur croyant et simple, qu'elle s'abandonne au séducteur. Dans le roman, au contraire, c'est l'instant solennel où elle et Nekhludov communient dans le plus pur sentiment chrétien; et ce n'est qu'après, à la suite du « décarême » de Pâques et de libations copieuses, que le jeune homme, la nuit suivante, va surprendre la jeune fille dans sa chambre. Nous avons essayé de leur faire revivre ces moments si différents par un procédé scénique nécessairement plus rapide. En revanche, M. Bataille a traité supérieurement la scène finale de la séduction : Katucha, ayant peur d'elle-même et de Nekhludov, veut fuir et n'en trouve pas la force.

2° Voici l'événement sous le choc duquel le séducteur s'aperçoit du mal qu'il a fait et croit devoir le réparer. La scène se passe, non dans la salle des jurés, mais en pleine audience. Je dois toutefois avouer que ce deuxième tableau, — traité par M. Bataille en véritable homme de théâtre, — a produit une profonde impression par la façon dont il fait comprendre aux spectateurs toute l'étendue du crime initial, qu'on commet sans s'en douter, et ses conséquences terribles pour la victime.

On ne saurait préjuger de l'effet que produirait au feu de la rampe le drame sentimental, mais également social, que nous situons dans le prétoire même. Mais peut-être notre façon de le traduire en gestes expliquerait-elle davantage la transformation graduelle des idées de Nekhludov et préparerait-elle mieux les spectateurs à admettre la logique de l'évolution ultérieure de sa conscience.

3° Maslova est en prison. C'est le troisième acte qui, dans notre projet, est divisé en deux tableaux et dont le premier se passe dans le parloir de la prison, et non, comme chez M. Bataille, dans la cellule commune des femmes. La raison de cet arrangement est de montrer comment les sentiments des deux principaux personnages se développent sous l'action d'un travail intérieur en même temps que sous l'influence des circonstances ambiantes. Tandis qu'une conversation suggestive de Maslova avec son ancienne patronne, la tenancière de la maison close, nous montre le degré d'abjection où est tombée la pauvre fille, des nihilistes et quelques condamnés, victimes d'erreurs de justice, reçoivent également leurs visiteurs. Dans ce contact, Nekhludov prend peu à peu conscience du lien qui existe entre son tort individuel envers Katucha et l'organisation vicieuse de la société en général.

Puis, se place la scène si frappante de la première visite de Nekhludov, que nous, — et M. Bataille, — n'avons eu qu'à copier fidèlement dans le roman. Maslova reçoit d'abord le prince comme un « client »; puis, échauffée par l'eau-de-vie procurée par son ancienne patronne, et par les souvenirs qui affluent, elle crache au visage de son séducteur toute la rancune amassée pendant les années de déchéance. Auparavant, Nekhludov apprend à connaître les nihilistes, par l'intermédiaire d'une jeune fille, Vera, qui, dans une apparition au Ier acte, a déjà souligné la différence entre le Nekhludov adolescent et l'officier de la garde. Elle est, suivant l'expression, la « raisonneuse » de la pièce, et nous permet d'évoquer sur la scène la thèse sociale longuement détaillée dans le roman.

Le deuxième tableau de cet acte, — l'infirmerie, —

s'ouvre sur les confidences de Maslova à une autre garde-malade, qui nous dévoilent le changement opéré en elle. C'est l'ancienne Katucha qui parle, et non la Maslova dégradée qu'on a vue s'entretenir avec la tenancière et avec Nekhludov. Elle raconte les suites morales de sa chute et sa régénération actuelle. Cependant, on apporte à l'infirmerie un forçat moribond faisant partie d'un convoi pour la Sibérie et tombé sur la route, suite de l'inhumanité inconsciente des geôliers. Nekhludov entre, accompagnant les agents de police qui escortent le malade. On soigne le malheureux qui râle, mais qui a encore la force de dire à Nekhludov les horreurs qui se sont passées. Celui-ci écoute et on sent le travail qui, de plus en plus, s'opère en lui. Katucha est toute préoccupée de son rôle de sœur de charité et il se passe entre eux une scène muette où ils s'entendent dans le bien. Autour d'eux rôde l'infirmier. On emporte dans une autre salle le moribond, suivi de Nekhludov, et c'est alors qu'a lieu, entre la jeune femme et l'infirmier restés seuls, la scène brutale qu'a reproduite également M. Bataille. Nekhludov, revenant, trouve Katucha humiliée, écrasée ; il la croit coupable, écoute à peine ses protestations, mais, — point capital, — *il lui pardonne*. Il ne se croit pas le droit de condamner. C'est le stade décisif sur le chemin de la résurrection de Nekhludov, celui qui le conduit à la rédemption ; c'est le nœud de toute l'action, la raison même de l'œuvre de Tolstoï : le pardon.

4° L'évolution de la conscience de Nekhludov avance, avec des écarts, des rechutes inévitables, mais progressive quand même. N'est-ce pas la marche de l'humanité même qui, malgré ses éclipses, ouvre graduellement les yeux sur la vérité totale ?

Nous sommes à une soirée chez la comtesse Tcharsky, tante de Nekhludov, où celui-ci rencontre réunis les divers personnages qu'il voit successivement dans le roman. C'est le général, directeur des prisons de Saint-Pétersbourg, auprès de qui il intervient en faveur de quelques nihilistes prisonniers. La réponse du général, effrayante d'inconscience, démontre une fois de plus à Nekhludov comment des gens, souvent excellents dans leurs relations mondaines et leur vie de famille, débonnaires même, sinon bons, commettent des atrocités sans s'en douter. C'est la maîtresse de céans qui, elle, véritablement bonne, trouve son neveu un peu fou de pousser si loin son repentir. C'est la séduisante comtesse Mariette, qu'il a aimée jadis, à l'attrait de qui il se sent reprendre, tout prêt à succomber : recul vers la vie mondaine de naguère. Mais des paroles d'une signification trop précise, où elle le dissuade de se sacrifier à « cette fille », le ramènent à la réalité, au point qu'il dira tout à l'heure à un ami : « Elle fait le salon, comme une autre le trottoir. » C'est aussi l'avocat, qui vient lui annoncer que le pourvoi en cassation de Maslova est rejeté.

Déjà, à plusieurs reprises, Nekhludov a dit sa peine et son indignation de ce qu'il a vu aux actes précédents, de ce qu'il voit et entend ici. Et alors il éclate : « J'ai horreur ! horreur d'eux et de moi ! Ces hommes sont effrayants !... Plus dangereux que des brigands !... Des brigands peuvent avoir pitié... Eux, jamais !... Ils sont murés !... Qu'on pose ce problème psychologique : Comment pourrait-on transformer des hommes de notre temps, des chrétiens, des humanitaires, des êtres tout simplement bons, en criminels atroces et se tenant pour irresponsables ?... La seule réponse serait de constituer précisément ce qui existe : créer des maîtres, des chefs, des directeurs de prisons, des policiers... Ils ne comprennent pas... Ils traitent les hommes comme des choses... On peut, sans amour, sans charité, fendre du bois, cuire des briques, battre du fer... Mais, entre les hommes, la loi fondamentale, c'est l'amour... la charité profonde, entière, agissante... Là est la vérité !... Et pendant si longtemps moi-même je ne l'ai pas comprise !... Oh ! être bon !... se dévouer, se donner !... Créer du bonheur et de la vie !... »

Et lorsque l'avocat lui annonce le sort de Katia : « Alors, Katia ira au bagne ?... pour un crime qu'elle n'a pas commis ?... Des juges constituant une Cour suprême ont su cela, en ont été convaincus, et ils s'écrient : Tant pis ! La loi a été observée. Tant pis ! que l'iniquité s'accomplisse !... au nom de la loi !... Cette loi, mais ils la déshonorent, puisqu'ils la montrent, puisqu'ils l'avouent complice d'une erreur et exécutrice d'un crime !... Et ces hommes font cela au nom du Christ, sous son image, sans s'apercevoir que leurs actes sont, envers ce même Christ, la plus sanglante ironie et le plus épouvantable blasphème !... Vous vous demandez si je ne deviens pas fou ?... Vous avez raison, je suis fou, parce que si j'étais un de ces hommes qui ont concouru à cet acte atroce, la condamnation d'une innocente, je quitterais tout, grades, honneurs, dignités, pour me consacrer tout entier à la réparation de ce forfait... Je suis fou, parce que je comprends l'horreur du précipice où j'étais descendu, et que je comprends enfin mon devoir !... »

Enfin, à la comtesse Tcharsky, qui traduit la stupéfaction de toute l'assistance et lui demande : « Dmitri, mon enfant, tu m'épouvantes !... Que prétends-tu faire ?... » il répond : « Racheter le crime de ces hommes et le mien, suivre Maslova en Sibérie et, si elle veut bien descendre jusqu'à moi, lui donner mon nom et l'épouser !... »

Ainsi, il ne s'agit pas d'un changement brusque

et un peu simpliste du démon en ange, mais de l'acheminement lent et progressif de l'inconscience à la conscience, du crime au repentir, du repentir au rachat, du rachat au dévouement, au pardon de l'offense; enfin, de la réparation individuelle à la réparation sociale. C'est maintenant que Nekhludov fait le pas décisif, propose le mariage à l'ancienne prostituée. Son évolution est achevée; il s'agit de suivre celle de Katucha.

Nous l'avons vue, à l'acte précédent, déjà bien transformée; nous la verrons tout à l'heure s'élever de pair avec Nekhludov, le dépasser même dans l'abnégation.

5° Les deux derniers tableaux du cinquième acte. C'est dans un paysage désolé et neigeux de la Sibérie. Le convoi des forçats fait halte. Une scène violente se produit entre l'officier du convoi et un forçat de droit commun. Simonson et une jeune fille, condamnés politiques, s'interposent; nous les avons déjà vus tous deux dans le parloir de la prison de Moscou et qui, durant les longues semaines de marche en compagnie de Maslova, ont pu exercer sur elle une influence salutaire. Entre temps, apparaît un petit vieillard, type de ces philosophes improvisés comme le peuple russe en fournit de fréquents exemples, et qui conseille à Nekhludov de « *ne pas faire comme les autres*, d'avoir foi en soi-même, d'être son propre tsar ».

Nekhludov, qui a suivi Katucha en Sibérie, qui est toujours fermement résolu à l'épouser, est mû désormais par un autre mobile : son amour pour toute l'humanité. Au fond, il n'aime pas en Katucha la femme, mais la sœur, et tout à l'heure, en défendant contre l'officier un nihiliste malade, tombé d'épuisement, il marquera cette transformation par la réponse à l'officier, qui la prend à la lettre, mais qui pour lui est symbolique : « Je le porterai, je suis *son frère*. »

L'œuvre de relèvement moral, de résurrection, pour Nekhludov et pour Katucha, est accomplie. Il devient moins essentiel de savoir comment se résoudra leur drame intime (1) que de connaître la solution du drame social qui est la raison réelle du roman, de tous les écrits de Tolstoï. En plaçant donc dans le dernier tableau la suprême et émouvante entrevue des deux principaux personnages, nous avons cru devoir encadrer cette scène dans l'action qui synthétise la pensée intégrale du roman. Et en suivant partout, fidèlement, Tolstoï, nous avons évité la double erreur psychologique de M. Bataille : l'aveu direct, par Katucha, de son amour pour Nekludov et, faute plus grave, le renoncement, après cet aveu, de Nekludov à l'idée de s'unir à la jeune femme, idée qui avait été le ressort de tous ses actes, s'était enracinée en lui et en avait fait un autre homme.

Le génial scrutateur de l'âme humaine a compris l'impossibilité d'un tel aveu. La nouvelle Katucha, pudique et dévouée, ne saurait aimer Nekhludov d'un amour égoïste où ne parlent que les sens; elle l'aime pour lui-même. Lui, de son côté, n'ayant pour elle qu'un amour anonyme qui englobe tous les humains, ne se décide cependant pas et ne veut pas croire à cette séparation définitive. Comment eût-il pu la laisser s'en aller, se sachant aimé d'elle? Dans le roman, le sacrifice tout féminin de Katucha s'accomplit selon la vérité psychologique : elle sent que Nekhludov ne l'aime pas comme elle le voudrait, et elle refuse la main tendue par devoir, pour accepter celle qui lui apporte l'amour : elle épousera Simonson. Cette situation n'est qu'indiquée dans le roman; nous la précisons par nécessité scénique. Cela nous permet en même temps d'amener la conclusion, de tirer la morale sociale de *Résurrection*. La controverse finale entre Nekhludov, adepte agissant du Christ, et Véra, la révolutionnaire, la formule.

C'est aussitôt après la dernière explication de Nekhludov avec Katia qui s'éloigne. Il veut la retenir, mais Véra l'arrête : « A chacun son chemin !... lui dit-elle. Vous avez réparé entièrement votre faute : vous avez régénéré son âme, et en même temps la vôtre. Bourreau inconscient, autant qu'elle inconsciente victime, vous avez, par votre acte de réparation, éveillé deux consciences endormies. Sous le choc de circonstances imprévues, vous avez vu tout à coup l'abîme où vous l'aviez précipitée, de même qu'elle n'a pu le mesurer qu'au moment où vous avez voulu l'en retirer... Votre malheur à tous deux vous a ouvert les yeux sur le malheur des autres. L'iniquité individuelle vous a conduit à la conscience des iniquités sociales. Votre régénération est complète et votre tâche de réparation envers Katia est accomplie; en y persistant, vous poursuivrez simplement une idée fixe, généreuse, toujours chère au point de ne pouvoir vous en séparer qu'à regret, mais qui a donné déjà tous les résultats souhaités. Car enfin Katia n'est pas sans avoir deviné que vous lui offrez le mariage uniquement par générosité et en raison de ce qui s'était passé entre vous; tandis que lui, Simonson, l'aime telle qu'elle est aujourd'hui... et simplement parce qu'il l'aime! Aussi veut-elle être digne de cet amour et applique-t-elle tous ses efforts à manifester ses meilleures qualités morales, ce qui la force à être aussi parfaite que possible. Ne le prouve-t-elle pas en se dérobant devant votre sacrifice, malgré ses sentiments intimes qui l'attirent vers vous, mais qui l'atteignent en même

1. Dans la réalité, — on a pu se Tolstoï, — ce problème de conscience est simplement tranché par la mort de l'héroïne.

temps dans sa dignité. Jamais elle ne sera vraiment votre femme!... Votre mission est ailleurs : elle est là-bas, dans la société dont vous êtes... Ramassez sur ce sol les poussières de charité et de dévouement qui y sont éparses, et allez les jeter à travers le monde comme des semences de justice et de vérité... Luttez comme nous, en soldat de la révolution sociale!... Livrez le grand combat vengeur au crime de lèse-humanité!... Frappez à la base même notre société vermoulue! Frappez-la sans trêve ni merci, jusqu'à écroulement complet, afin que, sur ses ruines, on puisse enfin édifier l'œuvre de justice et d'équité... »

Nekhludov convient qu'en effet Katia sera plus heureuse avec Simonson, et que son rôle auprès d'elle est terminé; il se dévouera désormais à la cause de réparation sociale. Seulement, il diffère totalement des révolutionnaires sur les moyens. Il sait, à n'en pas douter un instant, que la violence appelle la violence, la vengeance les représailles, et qu'elles ne font qu'empirer le mal, nourrir la haine et la discorde.

Sur la réplique de Véra que les révolutionnaires ne font que se défendre et que, d'ailleurs, la grande route du progrès est jonchée de millions de cadavres qui obstruaient sa marche, Nekhludov riposte : « La plus grande révolution sociale et morale a été accomplie par la miséricorde et le sacrifice du sublime Galiléen. Si lui, si ses principaux adeptes, les martyrs chrétiens, ont versé le sang, ce fut le leur; s'ils ont opposé au mal une résistance formidable, cette résistance a été la douceur, l'amour ardent du prochain; et leur triomphe fut plus décisif, plus universel que toutes les victoires de la force brutale. Si l'amour, si l'équité ne règnent pas encore sur la terre, c'est précisément parce que les hommes ont abandonné le chemin du Christ et, oppresseurs ou opprimés, qu'ils ont de nouveau écouté la voix de la haine...

Véra. — La haine salutaire de l'injustice et de la tyrannie, la haine qui engendre l'action, et non le sommeil dans une lâche résignation!

Nekhludov. — Est-ce de la resignation que de chercher, dans tous les actes de la vie, à tout instant à s'amender et à amender les autres par une aspiration incessante vers le bien; à protester contre les violences en refusant d'y participer, et à supporter au besoin les souffrances qui en résultent?... N'est-ce pas la pitié, le pardon, la bonté active, qui rendent les hommes vraiment meilleurs et leur font comprendre l'intérêt réel, le bonheur infini de s'aimer, de vivre dans la concorde et dans la paix?... Tenez, de même que ma faute envers Katia m'est nettement apparue quand j'ai voulu la réparer, je me suis aperçu quel puissant levier est le pardon dans les relations humaines lorsque Katia m'a pardonné; je l'ai vu surtout lorsque, croyant à une infidélité de sa part, je lui ai pardonné. C'est de ce jour que date la résurrection de tout mon être moral. Depuis ce jour, quoi que je pense, quoi que je fasse, ce sentiment de pitié et d'attendrissement, non seulement pour celle qui l'a fait naître, mais pour tous les hommes, ne me quitte plus... »

Ces paroles renferment toute la pensée, toute la morale de *Résurrection*, et elles pourraient servir de conclusion. Mais l'art théâtral exige un résultat plus concret, une fin scénique. M. Bataille en a imaginé une, émouvante, d'un symbole frappant, et de grande allure : dans la nuit de Pâques, les chants d'une procession, comme au début de ce drame, annoncent la Résurrection, et les malheureux forçats se prosternent devant le Christ rédempteur et consolateur.

Nous avons cherché à achever la démonstration de Tolstoï par un geste de théâtre qui indiquerait la possibilité pratique de la non-résistance au mal par la violence. Nous n'avions pour cela qu'à mêler à l'action un incident emprunté à la vie même de Tolstoï et, d'autre part, à nous souvenir de la loi psychologique, non seulement humaine, mais animale : qui ne se défend pas est rarement attaqué, même par un chien en fureur. Ainsi, Nekhludov, en danger d'être assommé par un forçat, à qui son intervention a déplu, désarme son agresseur par sa douce impassibilité. Et s'adressant à Véra, il lui dit : « De même qu'une étincelle suffit pour incendier une immense forêt, il suffit d'un cœur rempli d'amour pour enflammer de bonté les cœurs les plus rebelles... C'est la seule voie vers la Résurrection de l'Humanité!... »

Cette fin, — comme celle de M. Bataille, — ne se trouve pas dans le roman. Je ne saurais préjuger de son effet sur la scène. En revanche, nous sommes certains, en imaginant notre dénouement, d'avoir encore suivi la voie indiquée par Tolstoï et d'être arrivés à l'aboutissement logique : faute, repentir, sacrifice, pardon, amour d'autrui, et enfin, dernière étape, non-résistance au mal par la violence. M. Bataille n'a abordé et habilement présenté qu'un côté du problème; avec Tolstoï, nous avons vu, dans le cas de Nekhludov et de Maslova, dans l'acheminement vers la Résurrection du prince et de la fille du peuple, la voie et la marche vers un avenir meilleur de toute l'humanité véritablement chrétienne.

E. Halpérine-Kaminsky.

Paris. — Typ. Philippe Renouard Impr. des Deux Mondes, 19, rue des Saints-Pères. — 42950. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 10 JANVIER 1903.

ROLE SOCIAL DE LA JOIE [1]

Je n'ai pas à parler du rôle *physiologique* de la joie. Là-dessus vous pouvez consulter un excellent livre d'un aliéniste, le docteur Dumas, intitulé *la Tristesse et la Joie :* on vous y prouvera en somme que rien n'est plus hygiénique que la joie, qu'elle accélère le pouls, la respiration, qu'elle accroît la force mesurée au dynamomètre, etc., et que la tristesse produit des effets inverses. Le premier précepte des traités d'hygiène devrait être : Soyez gais...

Mais c'est le rôle *social* de la joie, ce sont ses effets sociaux, et spécialement économiques, dont je veux dire un mot. Les sociologues, et en particulier les économistes, dédaignent souvent ce côté des sociétés, comme s'il était négligeable et frivole. Il semble, à les lire, que tous les besoins des hommes soient *négatifs*, qu'ils aient pour objet la suppression d'une souffrance, telle que la faim, la soif, le froid, de nature organique, — ou bien ces autres privations de nature intellectuelle : l'ignorance par exemple. Car *le confort*, seul but de la vie à ce point de vue, est un composé de tous ces plaisirs négatifs. Est-il donc vrai, comme le veut Schopenhauer, que la douleur seule est réelle, que le plaisir n'est rien que son absence, sa négation, son exemption ?...

Mais c'est oublier que, chez les animaux, même les plus abaissés, la vie, avant tout, est la poursuite de la joie, comme le prouve la part énorme faite aux jeux, dans toutes les espèces animales. Un savant allemand, le Dr Groos, a consacré un gros livre très instructif et très divertissant à ce sujet. Chez les oiseaux et chez les mammifères particulièrement, le premier devoir des petits semble être de s'amuser ensemble, de s'exercer ainsi à des chasses fictives, à des simulacres joyeux de combats ; et, plus tard, devenus adultes, la moitié de leur temps peut-être se passe à courir ou à voler ensemble rythmiquement, inutilement, à se rassembler pour le plaisir de répéter les mêmes cris, les mêmes mouvements. Car la joie, c'est cela précisément : c'est *d'être et d'agir ensemble* pour sympathiser, pour fraterniser. Qui dit société dit joie ; la joie est la fleur naturelle de la sociabilité. Je me suis souvent amusé à regarder des volées de corbeaux sortir des trous de rochers par un jour de soleil. Était-ce toujours, ou le plus souvent, pour s'ébattre en pillards sur un champ ? Non, c'était pour tournoyer dans le ciel avec de grands croassements, ou bien pour se ranger le long d'une rivière et s'y désaltérer ou s'y baigner tous à la fois...

Les sauvages font de même. Ils souffrent fort, mais ils s'amusent beaucoup. Périodiquement, ils passent la nuit à danser ; à chaque anniversaire important, ils dansent et chantent jusqu'à ce qu'ils tombent,

[1] La conférence de M. Tarde a été faite le 5 novembre dernier à la *Fondation universitaire de Belleville*, dont l'éminent professeur présidait la fête annuelle, organisée pour célébrer l'ouverture de sa 4e année scolaire. Cette association d'enseignement mutuel et d'éducation sociale, qui a déjà reçu depuis sa création 1153 adhésions ouvrières, est en pleine prospérité. Elle se distingue de beaucoup d'Universités populaires, en ce qu'elle est restée fidèle à son esprit de neutralité politique, et en ce qu'elle a organisé, à l'aide de groupes d'études, une instruction méthodique et régulière. Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir des renseignements plus précis sur cette œuvre intéressante, pourront consulter les deux comptes rendus publiés par M. Jacques Bardoux, le premier secrétaire général de la Société, l'un chez Alcan (1899-1900), l'autre chez Rousseau (1900-1901, *Annales du musée social*).

épuisés de fatigue et de plaisir. C'est dans ces danses et ces chants primitifs, et dans les dessins corporels qui en sont l'accompagnement, qu'il faut chercher peut-être les origines des beaux-arts.

Les peuples civilisés de l'antiquité et du moyen âge ont révélé les mêmes besoins de jeux et de fêtes, ajoutons de banquets, autant de manifestations diverses de la joie. A propos de tout événement notable, on crée une fête, et cette fête a une tendance à se reproduire périodiquement, comme à présent nos congrès, qui eux-mêmes se transforment rapidement, je ne dirai pas *dégénèrent*, en soirées et en banquets. Aussi, tant que dure une civilisation d'un certain genre (la civilisation hellénique, la civilisation romaine, la civilisation chrétienne du moyen âge), le nombre des fêtes s'y augmente sans cesse, car elles s'ajoutent les unes aux autres bien plus qu'elles ne se substituent les unes aux autres, jusqu'à ce qu'enfin elles empiètent tellement sur le nombre des jours ouvriers qu'une réaction radicale devient nécessaire. C'est là une loi de l'histoire, si loi de l'histoire il y a. Dans l'antiquité, à Tarente, il y avait plus de jours de fêtes que de jours de travail. A Rome, vers la fin de l'empire, plus d'un tiers de l'année se passait pour la plèbe à voir des jeux de cirque ou des spectacles de tout genre. Du temps d'Homère au temps de Périclès, du temps de Romulus au temps de Dioclétien, des premiers siècles de l'Église à la veille de la Réforme, on peut dire que le nombre des fêtes n'a cessé de s'accroître.

On a commencé par célébrer les événements périodiques de la nature ou de la famille : le retour du printemps, la nouvelle lune, les moissons, les vendanges, la naissance d'un enfant, l'anniversaire des principaux événements domestiques. A ces réjouissances familiales sont venues s'ajouter celles de la cité, de la nation, processions religieuses, revues militaires, festins civiques, commémorations de victoires nationales et d'exploits divins ou héroïques.

Avant l'Empire romain, chaque ville italienne avait aussi ses fêtes propres et originales, très différentes les unes des autres, assez brutales le plus souvent, et même sanglantes. Grâce à l'Empire romain, sous l'influence grecque que l'ère impériale propagea partout, les fêtes s'adoucirent un peu, et s'assimilèrent ; elles se civilisèrent dans la mesure du possible. Alors survint le christianisme qui ratura d'un trait toutes ces joies impures et cruelles encore. Mais lui-même, que fit-il ? Il honora ses saints et ses martyrs, par des pénitences d'abord, puis, à mesure que le martyrologe se grossit, que le *Credo* se compliqua, les fêtes se multiplièrent, et ce qui était pénitence au début se transforma vite en réjouissance, comme les *pardons* bretons, qui sont devenus des orgies.

Quel que soit le prétexte en effet, pour lequel les hommes se réunissent (faire pénitence, pleurer un mort, échanger des marchandises, travailler ensemble, batailler, congresser), ils finissent toujours par se réjouir et banqueter. Ce n'est pas seulement en France que tout finit par des chansons ou par des danses. La lutte même, la bataille, était autrefois, au moyen âge, avant l'invention des canons Krupp, une partie de plaisir pour les chevaliers bardés d'alors... Guerroyer, pour eux, c'était festoyer (voyez Froissart). Encore à présent un duel se termine le plus souvent par un déjeuner.

A la fin de l'Ancien Régime, il y avait tant de fêtes chômées, et très gaiement célébrées, que le paysan s'en plaignit. La Révolution à son tour les supprima. Mais elle-même se vit forcée de créer des fêtes, de concevoir tout un plan de fêtes : fêtes cantonales, fêtes de district, fêtes départementales, fêtes nationales... Elles n'ont pas duré, et celles de l'Ancien Régime n'ont refleuri qu'en faible partie... On peut dire que le XIXe siècle sera caractérisé comme une des périodes de l'histoire où la portion du temps, dans toutes les classes, consacrée aux manifestations de la joie publique (je ne dis pas privée) aura été la moindre ; parce que, au point de vue social, et surtout au point de vue économique, cette époque a été une ère de transition et de dissolution, de passage entre un régime économique ayant fait son temps, et un régime nouveau non encore établi... Et il est à croire que lorsque ce régime nouveau qui s'opère tout seul, peu à peu, qu'une révolution entraverait dans son cours, à mon avis, plutôt qu'elle ne le hâterait, se sera installé, on verra alors, comme dans toutes les sociétés qui ont trouvé leur assiette momentanément stable, la gaieté et la joie publiques, festivales, redevenir débordantes et envahissantes...

Mais, après ces considérations générales, permettez-moi quelques remarques plus spécialement économiques. Avant l'avènement de la grande industrie, il n'est point de production, il n'est point de marché qui n'ait été une occasion de plaisir. Dans toutes les foires encore, on boit et on trinque après chaque vente de bestiaux. Il semble que, grâce à la joie, l'échange prenne un air de don réciproque. On festoie à la fin de tout travail rural important : vendanges, moissons, fenaisons, charrois de bois de chauffage. Et dans les anciennes corporations urbaines il en était de même. On y fêtait souvent, bruyamment, et le verre à la main, le saint sous le patronage duquel les travailleurs s'étaient placés. Bien mieux, le plus souvent, c'est au cours même du travail que le travailleur primitif s'égaie et se réjouit. Tout travail alors s'accompagne de chants ; et cela est si vrai qu'un économiste historien de l'Allemagne a cru

trouver, dans le travail même, dans le rythme des coups de navette du tisserand ou des coups de hache du charpentier, l'origine du rythme musical, l'origine du chant et même de la danse.

Admettons que ce soit un peu exagéré. Il n'en est pas moins certain que, plus on remonte dans le passé, plus le travail s'y montre accompagné de chants, et, quoique très dur, très fatigant, est distrayant pour le travailleur. A mesure que l'industrie progresse, chose singulière, on chante de moins en moins en travaillant; et les métiers où l'on chante encore, où l'on siffle, se reconnaissent à ceci, qu'ils n'ont pas encore été transformés par l'application des machines. Ils sont *arriérés*. En somme, on peut poser en loi, que, par suite des machines, et en général des progrès de l'industrie, *le travail devient moins fatigant* (au moins musculairement; car nerveusement, c'est autre chose), *mais qu'il devient de plus en plus ennuyeux*. Et cela est vrai non seulement des métiers manuels, mais aussi bien des professions dites libérales, où la tâche à remplir, grâce à la spécialisation du travail, exige de moins en moins de recherches à faire, de difficultés mentales à vaincre, mais devient d'une monotonie croissante, notamment dans les administrations publiques ou privées. Il y a de moins en moins de force musculaire ou cérébrale à dépenser, puisque les forces physiques et chimiques en tiennent lieu; mais la tâche à remplir est de plus en plus monotone et obsédante. Voilà pourquoi on ne chante pas, on ne siffle pas même dans les usines modernes, ni dans les bureaux de la bureaucratie moderne, comme dans le moulin rustique, ou la ferme, ou la boutique d'autrefois.

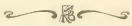
Et, remarquez-le, pendant que la besogne de chacun s'est faite plus monotone, les besoins de chacun sont devenus plus variés, et avant tout le besoin de variété divertissante s'est accru. Or, considérez avec moi ce contraste étrange. Nos travaux forment une série circulaire ; ils se reproduisent les mêmes après un délai plus ou moins long; et nos besoins aussi forment un cercle; ils se reproduisent périodiquement les mêmes. Et il serait nécessaire pour le bonheur de tous qu'un certain accord, qu'un accord croissant existât entre ces deux *rotations* simultanées. Mais, bien loin de là, le cycle des travaux, qui était autrefois assez ample et varié pour l'artisan comme pour le paysan, s'est beaucoup rétréci et uniformisé; c'est tous les jours le même cycle qui recommence pour l'ouvrier moderne, tandis que, pour le paysan, la *roue* des travaux, différents chaque jour et chaque saison de l'année, ne fait qu'un tour par an. Au contraire, chez le travailleur d'autrefois, le cercle des besoins était très étroit. et maintenant il s'est beaucoup élargi. — C'est là une anomalie, c'est là un problème ardu qui se pose. Comment résoudre la difficulté sociale qui résulte de cette uniformisation croissante du travail, opposée à cette diversification croissante du désir? Fourier seul semble avoir compris l'importance de la question, ou d'une question analogue, mais il y a bien mal répondu par son utopie du *travail attrayant*, c'est-à-dire du travail alternant et varié d'heure en heure, ce qui est contraire à la loi de la spécialisation et de l'individualisation des tâches. Une seule solution s'offre à nous, et d'elle-même s'impose : ne pouvant pas diminuer beaucoup la monotonie du travail, nous pouvons au moins, dans une certaine mesure, abréger sa durée, et accroître les loisirs des ouvriers de tout genre. Et cet accroissement des loisirs est partout manifeste, sous forme de congés, de vacances multipliées, de réduction des heures du travail. — Seulement cette solution reste incomplète, si l'on n'y ajoute aussitôt un mot magique, qui est la véritable clef de notre problème : l'*association*, l'association sous mille formes, aussi bien pour le meilleur emploi du loisir que pour la meilleure organisation du travail.

A présent, ce ne peut plus être dans l'association pour l'*accomplissement* du travail, que les travailleurs en général trouvent le divertissement qui leur est nécessaire; ce peut être encore moins dans la lutte, dans la guerre, comme les chevaliers bardés du moyen âge : la guerre manque de charmes de nos jours, et si la lutte de classes, ou la guerre de classes, est déclarée, elle sera triste assurément. C'est donc hors de la lutte et hors du travail, que les hommes d'à présent doivent chercher à se réjouir; c'est dans leurs loisirs ; c'est surtout dans les mille occasions de se rassembler que leur procurent les associations de plus en plus diversifiées dont ils font partie, associations pour la protection et le développement des droits du travail, associations pour le relèvement et la culture intellectuelle ou morale du travailleur, sociétés musicales, sociétés littéraires, sociétés de tout genre... Le travail, disais-je, devient de plus en plus ennuyeux ; oui, mais il devient de plus en plus collectif, ce qui est une compensation considérable.

C'est par là que la joie, au XXe siècle, rentrera dans l'âme du travailleur, que le XIXe siècle a affranchi, mais qu'il est loin d'avoir égayé. Le XXe siècle sera le régime de l'Association, sa multiplication multiforme et universelle. Or, il est de fait que, à chaque société qui se crée, une fête nouvelle prend naissance, un dîner périodique ; ce qui veut dire que, les sociétés se multipliant, la multiplication des fêtes ne peut manquer de s'opérer, et de ramener la bonne humeur générale dans le monde civilisé, assombri par un pessimisme passager. J'espère-le. Car la

joie est bonne conseillère, et l'homme contemporain a besoin de plus de bonne humeur encore que ses aïeux pour résoudre les antinomies chaque jour plus aiguës de son état social, qui est bien plus complexe et plus contradictoire que ne l'a été aucun état social du passé. La joie publique est liée intimement à la paix sociale; elle naît de l'harmonie sociale ou elle la fait. Elle exclut la violence et l'oppression : l'envie et la haine, même victorieuses, ne sont jamais joyeuses. La bonté, même vaincue, est souriante. Car la joie dont je vous parle, vous l'entendez bien, c'est la joie vraiment humaine et non celle de la bête de proie. La joie, ce n'est pas nécessairement la richesse, car on peut être joyeux dans la misère même, dans la misère en commun, fraternellement partagée. Mais la joie, c'est l'union et la force. La joie, c'est la foi, la foi en soi et la foi en autrui, la confiance dans la vie. — Vous me direz peut-être que la gaieté, la menue monnaie de la joie, et la joie elle-même, supposent bien des oublis fâcheux : l'oubli de tant d'afflictions et de misères qui nous entourent, sans compter l'oubli de nos propres malheurs passés et de nos fautes, l'oubli de l'injustice, l'oubli de la mort. Mais, encore plus que l'oubli, elle est la guérison ou la consolation de tous ces maux... Elle est l'espérance, elle est l'amitié, les deux meilleures choses peut-être de la terre.

TARDE.



LA VIE DOULOUREUSE DU POÈTE [1]

26 octobre.

« Mon cher Ancelle,

« Je crois que la puissante et curieuse municipalité de Bruxelles, après m'avoir fatigué de questions indiscrètes, comme cela se fait généralement dans les pays de liberté, se déclare enfin satisfaite ; car on m'a envoyé un permis officiel de séjour, dont je voudrais bien, croyez-le, n'user que fort peu de temps.

« Pour l'affaire Garnier, le livre sur la Belgique est exclu du marché. Après tout, tant mieux, c'est toujours ça de sauvé. On en trafiquera plus tard.

« Avec 200 ou 300 francs que je recevrai peut-être du *Monde Illustré*, cette somme que vous m'enverrez servira à *graisser le bec* de mon insupportable hôtesse avec qui j'ai eu une entrevue des plus désagréables. Envoyez cela poste restante ; à chaque lettre nouvelle, elle se précipite vers moi d'un air curieux. Cela devient intolérable. La curiosité de cette femme m'irrite. Si dimanche il n'y a rien, je serai très inquiet. Ma seconde crise nerveuse sera occasionnée par l'attente de la réponse du *Monde Illustré*. J'espère qu'enfin la première quinzaine du mois prochain verra fuir mes douleurs. Ma santé, dites-vous? Comment diable voulez-vous qu'elle soit bonne, avec tant de colères et de soucis? Je viens d'apprendre que cet excellent ami E. Manet a eu une attaque de choléra. Il est tiré d'affaire.

« Ce qui m'irrite plus que tout, plus que la misère, plus que Victor Hugo qui m'a tant fatigué, plus que la bêtise dont je suis environné, c'est un certain état soporeux qui me fait douter de mes facultés. Au bout de trois ou quatre heures de travail, je ne suis plus bon à rien. Il y a quelques années, je travaillais quelquefois douze heures, et avec plaisir!

30 novembre.

« J'ai repris un peu l'habitude du travail. C'est tout ce que j'ai de bon à vous annoncer.

« Le *Monde Illustré* m'a renvoyé mon manuscrit en me disant de le retoucher, d'atténuer certaines choses que l'abonné ne pourrait pas supporter. Connaissez-vous quelque chose de plus bête et de plus tyrannique qu'un abonné et qu'un rédacteur en chef? L'éditeur Garnier est allé consulter Sainte-Beuve.

« J. L... m'a fait dire, par un de nos amis, qu'il voudrait bien voir mes notes sur la Belgique. Je soupçonne qu'il veut acheter le livre. J'ai donc remis le nez dans cet épouvantable fatras que j'avais depuis longtemps jeté de côté. Depuis quatre jours, je travaille à classer toutes mes notes et à construire une table des matières. J'en ai mal aux reins.

« Supposons qu'il me le prenne pour 800 francs. Je ne puis être délivré que par la conclusion de l'affaire Garnier.

« Je vais vous faire ma prière habituelle. Quand j'attends un peu d'argent, je suis *physiquement malade* d'impatience. Je vous en supplie, n'attendez pas au lendemain pour ces misérables 500 francs. Cette bougresse (la maîtresse de l'hôtel) me rend malade, elle, de colère et de honte. Ensuite, j'attendrai aussi patiemment que mes nerfs me le permettront, les réponses de L... et du *Monde Illustré*.

« Je m'ennuie et je souffre le martyre. J'ai rompu toutes espèces de relations. J'aime encore mieux ma solitude absolue que les compagnies brutales, bêtes, et ignorantes.

« Et ma mère? Avez-vous de ses nouvelles! Je me figure quelquefois que je ne la verrai plus.

« Bien à vous, et pas de gronderies, n'est-ce pas?

« Lisez les articles de Sainte-Beuve sur Proudhon. »

[1] Avec la lettre du 27 décembre 1862 et du 3 janvier 1863.

21 décembre.

« Mon cher Ancelle,

« Il y a bien longtemps que j'aurais dû vous répondre; mais j'ai été saisi par une névralgie à la tête qui dure depuis plus de quinze jours; vous savez que cela rend bête et fou; et pour vous écrire aujourd'hui, à vous, à L... et à ma mère, j'ai été obligé de m'emmailloter la tête dans un bourrelet que j'imbibe d'heure en heure d'eau sédative. Les crises sont moins violentes que l'an passé, mais le mal dure bien plus longtemps.

« Le temps est venu (sinon passé!) de dégager la montre, et vous savez combien je tiens à ce souvenir. J'ai cette manie de vouloir savoir l'heure à tout instant, et de ne pouvoir travailler sans pendule. Or, je n'en ai pas dans ma chambre. Pendant très longtemps je me suis servi d'une montre prêtée qui m'a été réclamée. Ainsi il vaut mieux dégager que renouveler.

« Je ne me vante pas de posséder encore ces vulgaires vertus d'économie que vous m'avez tant prêchées, mais cependant vous avez pu vous apercevoir que j'y tends un peu. Envoyez-moi 100 francs pour suffire aux besoins du Jour de l'An (ce qui me navre) poste restante, pour les soustraire à la maîtresse de l'hôtel; j'ai à peu près une trentaine de francs à éparpiller entre les domestiques, et je ne peux pas ne pas apporter quelques bagatelles dans deux ou trois maisons, particulièrement chez Mme H... où j'ai longtemps fréquenté.

« Maintenant, je ne vois plus personne, malgré votre conseil. J'aime mieux *mon ennui* que la distraction causée par des conversations insipides. Et puis j'ai l'esprit tourné vers ma mère ou vers ce maudit J. L... Rien de plus. D'ailleurs je ne peux plus quitter ma chambre, ma coiffure fait scandale, même dans la cour.

« Et vous supposez que je lis les fadaises de Paris et les bavardages d'un M. Rochefort; mais je connais trop bien ce qu'on appelle le petit journalisme, et les petites gazettes, et la littérature de café! Et vous me parlez du sieur Lanfrey, mais vous avez donc oublié ma haine contre ce qu'on appelle *les libéraux*. Le livre sur la Belgique est justement l'expression de cette haine. J. L... me l'a récemment fait demander, ou tout au moins le plan minutieux, l'argument. Je crois qu'il veut l'acheter. Mais tant que je n'aurai pas l'espérance de quelques heures de répit dans mon crâne, je ne pourrai pas travailler.

« J'ai reçu, il y a quelques jours, quinze jours à peu près, une visite agréable qui m'a un peu remonté le caractère, *pour quelques heures*. Un jeune homme de Paris, de mes amis, est venu me voir; il avait rencontré J. L... sortant de chez les Garnier, et prétendant toujours que la chose se ferait.

« Et mon nom qui se laisse oublier! Et ces *Fleurs du Mal* qui sont une valeur dormante, et qui dans une main habile auraient pu, depuis *neuf ans*, avoir *deux* éditions par an! Et les autres livres! Quelle maudite situation!

« Et, en supposant *la Belgique* parfaitement finie, et achetée par L..., il ne pourra m'en donner tout au plus que 800 francs pour le premier tirage.

« Le nouveau Roi a fait son entrée triomphale sur un air des Bouffes-Parisiens : *C'est le Roi barbu qui s'avance*. C'est la faute d'un naïf Allemand dirigeant l'orchestre militaire.

« Les princes d'Orléans n'ont pas assisté à la prestation du serment. Ils ont préféré se retirer, plutôt que de céder la préséance aux ambassadeurs. Tout ce deuil national s'est exprimé par une boissonnerie épouvantable. Jamais les rues n'ont été tant inondées d'urine et de vomissements. Le soir, j'ai voulu sortir, et tout de suite je suis tombé par terre. Me voilà obligé d'ajouter un chapitre sur le vieux Roi.

« Si vous aimez, comme moi, vous mettre un peu de rage au cœur, lisez un grand succès parisien : *Une cure du docteur Pontalais*. C'est l'histoire d'un saint, converti à l'athéisme par un jeune médecin. C'est une infamie, écrite par un sot : c'est digne de la femme Sand.

Jeudi 26 décembre.

« Mon cher ami,

« Je vous remercie. Je suis sorti ce matin pour aller à la poste, et pour chercher un emballeur pour les objets que je veux envoyer à ma mère.

« J'ai un peu de vague dans la tête, du brouillard et de la distraction. Cela tient à cette longue série de crises, et aussi à l'usage de l'opium, de la digitale, de la belladone, et de la quinine. Un médecin que j'ai fait venir ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium. C'est pourquoi il m'a ménagé, et c'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses. Je suis parvenu à déplacer les heures des crises; c'est beaucoup, Mais je suis très fatigué.

« Ainsi, je vous remercie pour les 100 francs.

« Mais quant à la montre, vous vous abusez en croyant que ce n'est pas pressé. L'engagement primitif a eu lieu en septembre 1863. Dernier délai, octobre 1864. Vous avez renouvelé l'engagement; dernier délai, novembre 1865. Nous sommes à la fin de décembre; donc *le temps légal est passé!* S'il est arrivé un malheur (car le troisième mois passé, le Mont-de-Piété considère les objets comme lui appartenant), il va falloir consulter les registres

vente (grande fatigue) et trouver le nom du marchand qui a acheté la montre, et me la revendra *ce qu'il voudra, s'il l'a en cave*. Considérez aussi quelle fatigue pour moi que d'attraper au vol les vagues sonneries des horloges de la ville dans ma maudite chambre.

« Il faut que je vous parle encore un peu de J. L... Toutes ses lenteurs sont pour moi très mystérieuses. Viennent-elles d'un affaiblissement de la volonté, d'un défaut de caractère chez L..., ou bien ne seraient-elles pas le signe d'une prudence excessive de la part de ce brave garçon qui, deux ou trois fois, m'a écrit : *P[illegible]!* et qui, *ayant refusé tout salaire de [illegible] garde l'espérance de se faire payer par les Garnier comme leur procurant une excellente affaire?* Ce que je dis est subtil, mais ne manque pas de sens.

« Par suite de l'affaire Malassis, vous avez eu occasion de voir L..., il y a six mois, et il sait que vous êtes un ami de ma famille, et que vous avez quelquefois de l'argent à me donner. Je ne verrais donc aucun inconvénient à ce que vous passiez chez lui, et que, avec votre tact habituel, doucement, légèrement, sans le blesser, vous vous entreteniez avec lui de mes inquiétudes et des obstacles qu'il trouve à la réalisation de *ses promesses*.

« Dans ce cas-là, pensez à 4 points :

« 1° Si je n'ai pas obéi à l'invitation qu'il m'a fait transmettre par un ami commun, le commandant Lej... (lui envoyer un *plan* et des *fragments* du livre sur la Belgique), c'est parce que j'ai été très sérieusement malade, surtout depuis la visite de Mme Massenet de Maraucourt.

« 2° Mes embarras et mes inquiétudes. Les petites sommes que vous avez pu m'envoyer n'équivalent pas à mes dépenses. Dettes forcées, et indéfiniment croissantes.

« 3° Mon véritable besoin de revoir ma mère et *mon chez moi*.

« Enfin 4° le danger qu'il y a à me *laisser oublier* et laisser *dormir mes livres*. C'est ce qui me tourmente le plus.

« Maintenant que la grande comédie du deuil belge est finie, les articles amers sur le Léopold Ier commencent. J'ai lu les journaux français. En général, ils sont *ineptes*, excepté un article de la *Patrie*, signé : *Casimir Delamarre*, les journaux français n'entendant rien à la question belge.

« Voir dans le *Figaro* un article sur Léopold ; bon article signé : *Yvan Woestyne*, officier d'artillerie belge que j'ai connu à Paris. Les officiers belges le traitent de gredin, cela va sans dire.

« Les articles de Sainte-Beuve, au nombre de trois ou quatre, ont paru dans la *Revue Contemporaine*. Ce sont des miracles d'intelligence et de souplesse.

« Tous vos libéraux seront *damnés*.

Écrivez-moi au *plus vite*, et mille mercis.

« C. B. »

12 janvier

« Mon cher ami,

« Je reçois une lettre de ma mère qui me gronde de n'avoir pas répondu tout de suite à votre dernière longue lettre. Je ne réponds que *provisoirement* pour vous remercier de votre amitié. Mais croyez-vous donc qu'il soit très facile de répondre dans de telles complications? Il faut beaucoup réfléchir.

« Je crois que dans deux jours vous recevrez le plan, ou, pour mieux dire, le sommaire, le *compendium*, du livre sur la Belgique, à communiquer à qui *paraît avoir envie* du livre. Ce sera pour vous une occasion de le voir. Le jeter immédiatement de côté, ce serait trop brutal. Vous recevrez les lettres de L... et la lettre de Sainte-Beuve ayant trait à cette affaire. *Vous déciderez ce que vous voudrez et vous ferez de mes conseils ce que vous voudrez*. Vous m'apprenez des choses que je savais, en particulier le rejet, par la maison Garnier, du livre sur la Belgique.

« Vous êtes tombé, grâce à une *inspiration*, dont je vous sais, d'ailleurs, le plus grand gré, dans une maison dont vous ignoriez le train-train. Et la seule chose qui me frappe dans votre récit, c'est qu'Hippolyte Garnier (le vrai directeur) n'avait pas encore instruit A. Garnier (le frère vulgaire) de l'état de l'affaire. Du reste, le paquet que vous allez recevoir vous instruira à fond, — et s'il vous plaît, si vous jugez convenable de revoir les Garnier, dites simplement que je suis en train de donner le dernier tour à mon livre : *Le spleen de Paris* (pour faire pendant aux *Fleurs du Mal*) ainsi qu'à mes *Réflexions sur mes contemporains*, et que *j'irai les voir* au mois de février.

« Il faudra évidemment que Sainte-Beuve entre de nouveau en danse.

« *Traiter directement avec moi !* pour mon esprit défiant, cela veut dire : *M. Baudelaire sera facile à duper*.

« Tout à vous. Merci. Et souvenez-vous, quoi qu'en dise ma mère, j'ai deviné et apprécié toute l'énergie de votre amitié.

« La santé de ma mère m'inquiète beaucoup, beaucoup. Je vais écrire secrètement au docteur Lacroix, de Honfleur, pour être renseigné avec précision, sur ce sujet.

« Présentez mes respects à Mme Ancelle.

« C. B. »

18 janvier.

« Mille remerciements, mon cher ami, pour votre amitié et votre bonne volonté. Si j'avais pu deviner votre *inspiration*, je vous aurais donné des documents ! Vous n'avez rien obtenu de clair, parce que vous avez causé *avec un imbécile* (Auguste Garnier) que son frère Hippolyte n'instruit des choses qu'au dernier moment. Vous comprenez que si Hippolyte est allé consulter Sainte-Beuve sur ma valeur littéraire, c'est qu'il considérait la chose comme digne d'attention. Je sais, depuis plus de six mois, que *la Belgique* sera exclue du marché.

« Demain, je vous enverrai les lettres de L... et de Sainte-Beuve.

« J'ai encore été malade, très malade. Vertiges et vomissements pendant trois jours. Il a fallu que je me tinsse sur le dos pendant trois jours ; car, même accroupi par terre, je tombais, la tête emportant le corps. Je crois que c'était une ivresse de bile. Le médecin ne me recommande que l'eau de Vichy ; et pas le sou !

« Voici le plan du livre sur la Belgique, que J. L... désirait voir depuis longtemps.

« C'est enfin une occasion pour vous de causer avec lui, et d'obtenir un compte rendu exact de ce qui a été dit entre Hippolyte Garnier et lui, à mon sujet, depuis six mois et demi.

« Vous le trouverez toujours entre cinq heures et minuit. Quand il n'est pas à son bureau, il est dans son appartement, il demeure au-dessus.

« Combien je suis honteux de vous causer tant d'ennuis !

« Je veux, sur *la Belgique*, une réponse rapide, *sinon immédiate*.

« On m'écrit que L... est dans de mauvaises affaires. Je ne serais pas très heureux de lui vendre ce livre ; mais je me souviens qu'il y a deux ans, quand j'annonçai à Dentu mon voyage projeté en Belgique, il me dit que si je faisais quelque chose sur ce pays, il l'achèterait volontiers. Malheureusement, la librairie Dentu a de grands vices.

« Peut-être se figurait-il à l'avance une description de monuments, et non pas un croquis de mœurs. La mariée est devenue trop belle.

« Enfin, que ce soit L..., Dentu, ou le diable qui l'achète, *je ne veux plus écrire une ligne avant d'avoir un traité. Malgré le traité, je ne prendrai d'argent que quart par quart, et je livrerai la matière au fur et à mesure. Cet arrangement minutieux prouve que j'ai passablement de matériaux entre les mains. Je peux dire que le livre est dans l'état confus où Proudhon a laissé ce qu'on appelle ses œuvres posthumes. Quant à l'arrangement que je propose, il prouve que je veux aller vite.* (Cependant je ne laisserai pas publier le livre, *tant que je serai ici*.) Donc, comme vous ne me prêterez pas les 2 500 francs dont j'ai besoin, il faudra en revenir à la grosse affaire Garnier. J. L... a la table des matières, et a la matière de trois volumes sur cinq. Je n'irai à Honfleur chercher la matière pour combler les lacunes, qu'après le traité fait. Il dit qu'Hippolyte a même pris des notes sur mon programme.

« *La Belgique est un peu à la mode*. Donc on peut faire un assez gros tirage.

« Dites à L... que je lui recommande bien de ne pas égarer les *Paradis* (je n'ai pas d'autre exemplaire), ni la collection d'articles critiques que j'appelle *les Contemporains*. Il y a décidément dans cette lettre des lignes que vous ne pourrez pas lui lire. Il faut bien prendre garde de le blesser ; et d'ailleurs, même en adoptant le plan que vous me suggérez, nous ne pouvons jeter L... de côté qu'après l'avoir mis au pied du mur. Ne trichons jamais.

« Je ne puis pas, mon cher ami, me faire envoyer par vous 80 francs. Les quatre premiers mois de l'année font 640 francs. J'en ai déjà reçu 300 francs. Je voudrais, le plus tôt possible, ne plus rien vous devoir. Je joins donc à cette lettre un reçu de 100 francs juste. Et en février, quand il faudra, comme je l'espère, aller moi-même à Paris, vous m'enverrez 50 francs. *Pas de lettre chargée*, je vous en prie ; la femme de l'hôtel croirait que je reçois des trésors, et *les voyages à la poste restante* ne me sont plus possibles. On ne volera pas la lettre parce qu'il y aura dedans un billet de 100 francs. Le coût des lettres en France et en Belgique est changé pour les lettres ordinaires. Ce n'est plus que 30 centimes.

« On m'a dit que l'*Indépendance* avait été interdite en France, à cause des mauvaises nouvelles qu'elle donnait sur le Mexique.

« Si je peux finir cette nuit cet extrait de mes notes que j'appelle l'*argument*, je joindrai tout de suite à ce paquet la lettre de Sainte-Beuve et les lettres de L...

« Inutile de recopier pour vous le programme des mes cinq autres volumes qui est chez L... *Fleurs du Mal* (augmentées, et avec lettres et articles curieux). — *Spleen de Paris*, pour faire pendant. — *Contemporains, peintres et poètes*, 2 vol. — *Paradis artificiels*.

« Il me semble que pour avoir trois volumes amusants et d'une vente sûre, un libraire peut bien se risquer à acheter deux volumes de critique en plus. C'était un calcul, et L... le trouvait bon. Sainte-Beuve le trouvait audacieux.

« J'ai peur que L... n'ait appris votre visite chez les Garnier, et ne prenne ça pour un espionnage de ma part. Raison de plus pour le voir et, puisqu'il lui est si pénible d'écrire des lettres, dites-lui que vous

me transmettrez fidèlement tout ce qu'il vous dira.

« Je suis très inquiet de la santé de ma mère.

« Quant à moi, je ne peux plus fumer sans dégoût! Pour un fumeur, c'est un vrai signe de découragement. Tout à l'heure, j'ai été obligé d'interrompre cette lettre pour me jeter dans mon lit; et c'est un grand travail, car je crains toujours d'entraîner avec moi les meubles auxquels je m'accroche.

« Avec ça, les idées noires; il me vient quelquefois à l'esprit que je ne verrai plus ma mère.

« Pardon et merci. Tout à vous. Mes compliments à Mme Ancelle.

« Pourvu que L... n'aille pas s'offenser, parce que je ne lui écris pas, et parce que je ne vous donne pas une lettre d'introduction pour lui! Mais il ne me répond jamais. Après tout, c'est un excellent garçon; seulement je crois que la vieillesse et les chagrins l'ont apparessé.

« CHARLES BAUDELAIRE. »

29 janvier.

« Mon cher ami,

« Ou vous n'avez pas reçu mon paquet de lundi dernier 22, composé d'un plan de *Belgique*, en 16 feuillets, d'une longue lettre pour vous, de deux lettres de L..., d'une lettre de Sainte-Beuve, et d'un reçu de 100 francs. Ou vous n'avez pas compris toute la tristesse de ma situation, ou bien enfin votre réponse a été égarée ou volée.

« *Mes crises, vertiges, convulsions, sont devenues plus rares; mais, excepté quand je suis couché sur le dos, je ne suis pas solide. Le médecin, me croyant peut-être guéri, ne vient plus, et je n'ose plus faire payer les médicaments par l'hôtel.*

« Enfin, je suis inquiet, non pas seulement des 100 francs, mais aussi de *tout le reste*. Quant à ce *tout le reste*, vous recevrez prochainement la visite d'un de mes amis, M. Lécr..., ancien libraire; vous pourrez peut-être vous éclairer de ses conseils; et il me transmettra à son retour votre conversation avec lui. Vous aurez soin de bien vous faire expliquer ce que c'est qu'un *traité à temps*, et un *traité basé sur un tirage déterminé*. Dans l'un des cas, une somme est donnée à l'auteur en échange de l'exploitation pour un certain temps. Dans l'autre cas, on donne à l'auteur *tant par exemplaire*. M. Lécr... prétend que MM. Garnier préféreront, s'ils traitent avec moi, traiter pour dix ans. Mais alors, grand Dieu! quelle somme demander?

« J'ai rédigé la note que vous me demandez pour M. Hippolyte Garnier; mais avant de l'envoyer, il faut prendre un parti, mûrement réfléchi, au sujet de L...; alors seulement, je prierai Sainte-Beuve de revenir à la charge.

« Présentez mes respects à Mme Ancelle. Mais, je vous en supplie, répondez-moi.

« Bien à vous.

« C. B. »

30 janvier.

« Mille remerciements pour tout votre zèle. Vous vous en tirez beaucoup mieux que je ne croyais.

« J'ai d'abord lu votre lettre à M. Lécr... qui part demain et que vous recevrez sans doute le 2 ou le 3.

« Voilà, à peu de choses près, le résultat de notre conversation, et conséquemment le sujet de votre future conversation :

« 1° Les arrangements futurs dont vous me parlez sont-ils une *réalité*, au moins une réalité commencée, ou bien l'*exposé des espérances* de J. L... (Lécr..., autrefois lié avec L..., l'aura peut-être tâté.)

« 2° Je trouve les tirages *trop faibles*. Lécr... dit qu'il importe peu, et que les Garnier s'apercevront bien vite de la valeur de mes livres;

« 3° Que signifie *ce délai de trois ans?* Et si, dans six mois, un des cinq tirages est épuisé, ne me devra-t-on pas payer de nouveaux droits d'auteur au taux convenu?

« Lécr... prétend que cela va sans dire.

« 4° Je veux corriger les épreuves; je ne laisserai jamais imprimer une ligne de moi, sans l'avoir relue au moins deux fois.

« 5° Faites-vous expliquer ce que c'est que les *doubles mains de passe*, sur lesquelles je prétends qu'on doit prélever les exemplaires pour les amis et les journaux.

« 6° Que MM. Garnier sachent que si j'accepte des conditions que je trouve chétives, c'est parce que je veux que *mes œuvres* soient désormais abritées dans *une maison solide*, et que j'espère que c'est une raison pour que *tout mon avenir* s'y rattache (à cette maison). Les Garnier ignorent ce que c'est que *le Spleen de Paris;* que Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel*, lors de ma *bouffonne*, mais *très intentionnée* candidature à l'Académie, a parlé de quelques-uns de ces fragments comme de *chefs-d'œuvre*. Ce n'est pas moi qui parle; on pourrait retrouver le numéro.

« MM. Garnier ignorent la valeur des *pièces justificatives* des *Fleurs du Mal* (articles de Sainte-Beuve, Custine, Th. Gautier, d'Aurevilly, etc.). Il leur en faudra parler. Mais M. Lécr... prétend qu'avec des gens aussi rusés que les Garnier, il ne faut pas avoir l'air trop pressé.

« Et puis, souvenez-vous que si les deux Garnier sont égaux quant à la propriété, ils sont très inégaux en intelligence et en fonctions. Hippolyte est le directeur spirituel.

« Tous ces points, sans exception, sont également

intéressants. Lécr... vous parlera aussi de *la Belgique déshabillée*.

« Tout ce que vous a débité là-dessus L... est *radicalement absurde*.

« Aucun journal, c'est vrai, *aucune revue même*, ne peut prendre ce livre *total;* seulement peut-être *quelques fragments descriptifs*. Il faut qu'il paraisse, neuf et entier, chez un éditeur. Il n'est pas d'éditeur assez bête pour ne pas comprendre le programme minutieux que je vous ai envoyé. Il n'est pas d'éditeur assez bête pour ne pas comprendre que la condition que j'impose (paiement du livre quart par quart) est la meilleure garantie de mon activité. (C'est pour pouvoir finir le livre en France.)

J'accepte volontiers le secours de M. N... (Lécr. n'est pas de cet avis) et je l'en remercie d'avance. Si M. N... avait lu plus attentivement mon programme, il aurait vu une ligne qui répondait à sa pensée : que l'*impiété belge est une contrefaçon, résultat de l'enseignement des réfugiés français*. Quant aux lignes malhonnêtes et injurieuses qu'il accole au nom de Victor Hugo, j'en pense encore bien plus long que lui. Mais je ne puis pas le dire.

Souvenez-vous que *la Belgique déshabillée* est un croquis très grave, très sévère, *de suggestion sévère*, sous une apparence bouffonne à l'excès quelquefois. Je suis convaincu que l'éditeur, auquel vous montrerez cet abrégé de l'ouvrage, ne s'y méprendra pas.

C. B.

C'ÉTAIT...

Nouvelle.

I

Le riche marchand Laurent Petrovitch Kochevirov, étant célibataire et n'ayant point de famille, était venu à Moscou pour se soigner d'une maladie; et comme sa maladie était d'un caractère particulièrement intéressant, les médecins l'avaient admis dans la clinique de l'université. Il avait laissé en bas, chez le portier, sa pelisse et la malle qui contenait ses effets; et, dans la chambre du premier étage où on l'avait ensuite conduit, il avait encore dû se débarrasser de ses vêtements et de son linge, qu'on avait remplacés par une robe de chambre grise, et du gros linge où se trouvait marqué, à la pierre infernale : *Chambre n° 8*. On lui avait donné aussi une paire de pantoufles, en échange de ses bottes. Mais la chemise qu'on lui avait réservée se trouva être trop étroite pour lui, et l'infirmière fut obligée d'aller lui en chercher une autre.

— Dieu ! comme vous êtes grand ! dit-elle en sortant de la salle de bains où avait lieu l'essai des vêtements et du linge.

Laurent Petrovitch, à demi nu, attendit patiemment et humblement le retour de l'infirmière. Baissant son énorme tête chauve, il considérait avec curiosité sa forte poitrine, qui pendait en avant comme celle d'une vieille femme, et son ventre, que la maladie avait ballonné. A Saratov, où il demeurait, Laurent Petrovitch allait au bain tous les samedis, ce qui lui fournissait l'occasion d'examiner son corps; mais à présent ce corps, tout secoué de petits frissons de froid, ce corps jaune et boursouflé lui apparut sous un aspect nouveau, d'autant plus pitoyable qu'il s'accompagnait encore d'une apparence générale de vigueur et de solidité. Au reste, tout en lui avait changé, dès l'instant où on lui avait retiré son vêtement ordinaire : c'était comme si, dès ce moment, il eût cessé de s'appartenir, prêt à faire tout ce qu'on voudrait bien lui commander.

Puis l'infirmière revint avec le linge; et bien que Laurent Petrovitch conservât encore assez de force pour être capable de faire tomber cette femme en la touchant d'un seul doigt, il se laissa habiller par elle avec une obéissance parfaite. Avec la même obéissance il attendit, courbé en deux, que l'infirmière eût achevé de nouer le ruban qui fermait le col de la chemise. Après quoi il la suivit de nouveau dans la chambre où il allait désormais demeurer. Et, de ses lourdes jambes d'ours, il marchait lentement et timidement, comme un enfant que son père emmène pour le mettre en pénitence. Sa nouvelle chemise lui semblait trop étroite, de même que l'autre; elle le serrait aux épaules, en marchant, et il l'entendait craquer; mais il n'osait point le dire à l'infirmière, bien que chez lui, à Paratov, il fût accoutumé à faire trembler ses dix commis d'un seul de ses regards.

— Tenez, voici votre place ! lui dit l'infirmière en lui désignant un petit lit très haut, auprès duquel se trouvait une petite table. C'était, en vérité, une bien petite place, et reléguée dans un des coins de la chambre : mais elle n'en plut que davantage à un homme cruellement fatigué de la vie. Sans bruit, avec des mouvements inquiets et rapides, Laurent Petrovitch ôta sa blouse, ses pantoufles et se mit au lit. Et, dès cet instant, tout ce qui le fâchait et le préoccupait quelques heures auparavant s'effaça de lui, lui devint étranger et indifférent. En une seule image, soudaine et précise, s'évoqua à sa mémoire toute sa vie des années précédentes. Il revit la marche impitoyable de sa maladie, minant de jour en jour son énergie physique et morale; il revit son affreux isolement parmi une foule de cousins avides, dans une atmosphère de mensonge, de haine, et de

frayeur ; il revit sa fuite, son pénible voyage, son arrivée à Moscou ; et puis, tout à coup, l'image disparut, lui laissant dans l'âme une souffrance sourde et vague. Laurent Petrovitch cessa de penser ; il jouit doucement de la propreté du lit, de la pureté de l'air, dans la chambre ; et il s'endormit d'un profond sommeil, tandis que flottait, devant ses yeux encore à demi ouverts, un gai rayon de soleil, se jouant sur la blancheur du mur, en face de son lit.

Le lendemain, on plaça au-dessus de la tête de Laurent Petrovitch une planchette de fer noire avec ces mots : « Laurent Kochevirov, marchand, 52 ans, entré à la clinique le 25 février. » Des planchettes semblables pendaient aux lits des deux autres malades qui demeuraient dans la huitième chambre. Sur l'une était écrit : « Philippe Speransky, diacre, 52 ans » ; sur l'autre : « Constantin Tarbetzky, étudiant, 23 ans. » Les lettres, écrites à la craie, se détachaient nettement sur le fond noir ; et, quand le malade était étendu sur le dos, les yeux fermés, l'inscription blanche continuait à parler de lui, pareille à ces épitaphes qui annoncent qu'en tel lieu, sous la terre grise ou couverte de neige, un être humain se trouve enseveli.

C'est encore le lendemain de son arrivée que Laurent Petrovitch fut pesé. Il pesait tout près de 160 livres. L'infirmier lui dit le chiffre de son poids, et ajouta, avec un sourire entendu : « Savez-vous que vous êtes l'homme le plus lourd de toute la clinique ? »

Cet infirmier était un jeune homme qui aimait à parler et à se comporter comme un médecin, estimant que le hasard seul l'avait empêché d'en devenir un véritablement, en lui refusant les moyens de faire ses études. Et nous devons ajouter qu'il s'attendait à ce que, en réponse à sa plaisanterie, le malade se mît à sourire, comme souriaient tous les malades, même des plus gravement atteints, aux plaisanteries encourageantes des médecins. Mais Laurent Petrovitch ne sourit pas, et ne répondit rien. Ses yeux profondément creusés regardaient le mur ; ses épaisses mâchoires, semées d'une barbe rare et grisonnante, se tenaient serrées comme si elles eussent été de fer. Et ce fut pour l'infirmier une déception, qui faillit troubler sa bonne humeur pour le reste de la journée : car depuis longtemps, entre autres études, il s'occupait de physionomie, et, à voir le large crâne chauve du marchand, il avait rangé celui-ci dans la série des « bons garçons » ; tandis que, à présent, il aurait à le ranger dans la série des « mauvais coucheurs ». Du moins se promit-il d'examiner, dès qu'il le pourrait, l'écriture du nouveau malade, car il se piquait également d'être fort expert en graphologie.

Peu de temps après la pesée, Laurent Petrovitch eut à subir l'inspection des médecins : ils étaient vêtus de blouses blanches, qui achevaient de leur donner un aspect sérieux et grave. Et, depuis cette première visite, tous les jours ils l'examinèrent une ou deux fois, souvent avec des médecins étrangers qu'ils amenaient pour le voir. Sur l'ordre des médecins, Laurent Petrovitch, humblement, ôtait sa chemise, se couchait sur son lit, bombait son énorme poitrine charnue. Les médecins frappaient sa poitrine avec de petits marteaux, y appliquaient de petites trompettes, et écoutaient, échangeant entre eux des réflexions, ou bien signalant aux étudiants telle ou telle particularité intéressante. Souvent ils forçaient Laurent Petrovitch à recommencer le récit de sa vie antérieure : il obéissait en rechignant, mais il obéissait. De ses réponses ressortait qu'il avait beaucoup mangé, beaucoup bu, beaucoup aimé les femmes, beaucoup travaillé ; et, à chacun de ces « beaucoup » nouveaux, Laurent Petrovitch se reconnaissait moins dans l'homme dont ses réponses esquissaient l'image. Il était stupéfait de découvrir que c'était vraiment lui, le marchand Kochevirov, qui s'était conduit d'une façon si sotte, si dangereuse pour lui-même !

Après les médecins, les étudiants lui tapotaient la poitrine ou y appliquaient leurs oreilles. Souvent aussi ils venaient le voir en l'absence des médecins. Les uns d'une voix brève et sèche, d'autres avec une irrésolution timide, ils l'invitaient à se dévêtir ; et de nouveau commençait l'examen attentif et minutieux de son corps. En raison de l'intérêt tout particulier que son cas présentait pour eux, ils tenaient même un journal de sa maladie ; et Laurent Petrovitch, en les voyant toujours occupés à noter par écrit des mots qu'il ne comprenait pas, avait l'impression d'être transporté tout entier sur les pages de leur cahier. De jour en jour il s'appartenait moins ; du matin au soir son corps était à la disposition de tout le monde. A heure fixe, il portait lourdement ce corps jusqu'à la salle de bains, ou bien l'asseyait à la table où mangeaient ceux des malades qui pouvaient se remuer. Et là encore, souvent, des internes venaient le pincer, le tâter, s'occuper de lui.

Le fait est que jamais, dans toute sa vie, on ne s'était autant occupé de lui ; et, avec tout cela, il éprouvait, du matin au soir, un sentiment de profonde solitude qui le désespérait. Il n'y avait pas jusqu'aux murs de la chambre qui ne lui parussent plus absolument étrangers que ceux des hôtels garnis où il avait demeuré au cours de ses voyages. Ces murs étaient blancs, mais il souffrait de ne pas y voir une seule tache. Ils étaient propres, et parfaitement aérés ; mais, dans les maisons même les plus propres, l'air a toujours une odeur spéciale, n'appartenant qu'à elles, et correspondant au caractère des

personnes qui les habitent : et la chambre de la clinique n'avait aucune odeur. Médecins et étudiants étaient toujours pleins d'attention et de prévenance pour lui; ils plaisantaient avec lui, lui tapaient sur l'épaule, le consolaient; mais, dès qu'ils l'avaient quitté, Laurent Petrovich recommençait aussitôt à songer qu'il était en route pour quelque grand voyage mystérieux, et que ces médecins et ces étudiants étaient des conducteurs, chargés de l'escorter jusqu'au bout de ce voyage. Ils avaient escorté déjà des milliers de voyageurs, de la même façon; et, sous toutes leurs bonnes paroles, il devinait qu'ils s'inquiétaient surtout de savoir si son billet était bien en règle. Et plus eux et les autres s'occupaient de son corps, plus lui paraissait profonde et terrible la solitude de son âme.

— Quel jour reçoit-on les visites, ici ? — demanda Laurent Petrovitch à l'infirmière. Il parlait en petites phrases courtes, sans regarder ceux à qui il s'adressait.

— Le dimanche et le jeudi. Mais en demandant au médecin-chef, on peut aussi recevoir des visites les autres jours, répondit l'infirmière, qui aimait à causer.

— Et ne pourrais-je pas obtenir que personne n'eût le droit de venir me voir ?

L'infirmière, étonnée, répondit que la chose était possible; et cette réponse fit manifestement grand plaisir au malade. Toute cette journée-là, il se sentit un peu plus gai. Et, bien que son contentement ne le rendît pas plus bavard, c'est de meilleure humeur et avec plus de complaisance qu'il écouta ce que lui racontait gaiement, bruyamment, infatigablement, son voisin de lit, le diacre Philippe.

Ce diacre venait du gouvernement de Tanbov. Il était entré à la clinique deux jours seulement avant Laurent Petrovitch ; mais déjà il avait fait connaissance avec tous les habitants des cinq chambres du premier étage. Il était de petite taille, et si maigre que, quand il ôtait sa chemise, pour la visite, on voyait saillir toutes ses côtes ; son frêle petit corps, blanc et propre, ressemblait au corps d'un enfant de dix ans. Il avait des cheveux épais, longs, d'un blond grisonnant, et qui frisaient aux extrémités. Son tout petit visage bruni, aux traits réguliers, ressortait comme dans un cadre trop grand. Et c'était même cette analogie de son visage avec les sombres et sèches figures des vieux portraits qui avait d'abord amené l'infirmier physionomiste à ranger le diacre dans la catégorie des tempéraments sévères et difficiles à vivre. Mais, dès le premier entretien, il avait dû reconnaître la fausseté de son diagnostic. Le « père diacre », comme tout le monde l'appelait, était le meilleur enfant de la terre. Volontiers, et avec une franchise parfaite, il parlait à tous de lui-même, de sa famille, de ses connaissances; et à interroger les autres sur tout cela il mettait une curiosité si ingénue, que tous lui répondaient avec une franchise pareille. Lorsque quelqu'un éternuait, la voix joyeuse du père diacre criait, de loin :

— A vos souhaits! Que Dieu vous bénisse!

Personne ne venait le voir, et il était très gravement malade ; mais il ne se sentait nullement seul, s'étant lié non seulement avec tous les malades, mais encore avec leurs visiteurs. Au reste, il ne connaissait pas l'ennui. Plusieurs fois par jour, il souhaitait aux malades une prompte guérison; aux bien portants il souhaitait l'accomplissement de tous leurs désirs; et il n'y avait personne à qui il ne trouvât quelque chose de bon et d'agréable à dire. Tous les matins, il saluait chacun de ses compagnons en particulier; et, quel que fût le temps au dehors, jamais il ne manquait d'affirmer qu'on allait avoir une journée charmante. Il riait constamment, d'un rire silencieux et jovial. Et il remerciait tout le monde, souvent sans que l'on pût deviner de quoi. C'est ainsi que, la première fois, après le goûter, il remercia Laurent Petrovitch de lui avoir tenu compagnie.

— Et le fait est que, à nous deux, nous venons d'avaler une bonne petite ration de thé, n'est-ce pas, petit père? dit-il, bien que Laurent Petrovitch prît son thé à part, et ne fût point d'humeur à gratifier personne de sa compagnie.

Il était très fier de sa dignité de diacre, qu'il n'avait acquise que depuis trois ans, ayant été jusque là un simple chantre. Mais il paraissait plus fier encore de la taille exceptionnelle de sa femme.

— Ma femme, ah! si vous voyiez comme elle est grande! disait-il orgueilleusement à tous ses interlocuteurs. Et les enfants, tous comme elle!

Tout ce qu'il voyait, dans la clinique, — la propreté, l'ordre, la complaisance des médecins, les fleurs dans le corridor, — tout l'enthousiasmait. Et, tantôt riant, tantôt faisant un signe de croix devant l'image sainte, il s'épanchait de ses sentiments devant le taciturne Laurent Petrovitch; et, quand les mots lui manquaient, il s'écriait :

— Que Dieu vous bénisse! Aussi vrai que je vis, que Dieu vous bénisse!

Le troisième habitant de la chambre était un jeune étudiant, brun et barbu, Torbetsky. Celui-là ne se levait presque pas de son lit; et, tous les jours, il recevait la visite d'une grande jeune fille aux yeux modestement baissés, mais d'ailleurs pleine d'aisance et de légèreté dans ses mouvements. Serrée dans son manteau noir, qui lui allait à ravir, elle franchissait rapidement le corridor, s'asseyait près du lit de l'étudiant, et y restait jusqu'à quatre heures, où, d'après le règlement, devaient cesser les

visites. Parfois, les deux jeunes gens causaient beaucoup et avec animation, en se souriant, et à voix basse; mais par instants on entendait certains de leurs mots, de ceux, précisément, qu'ils avaient sans doute l'intention de se dire tout bas : « Mon trésor » — « Je t'aime! » Parfois aussi il y avait entre eux de longs silences, où ils se contentaient de se regarder dans les yeux. Alors, le père diacre toussait, et, prenant une mine sérieuse et affairée, sortait de la chambre. Et Laurent Petrovitch, feignant de dormir, voyait, sous ses paupières un peu entr'ouvertes, que les deux jeunes gens se mangeaient de baisers. Aussitôt, une souffrance s'allumait en lui, son cœur se mettait à battre très fort, par saccades, ses yeux se rouvraient, et ses massives mâchoires entraient en mouvement. De l'air le plus indifférent qu'il pouvait, il considérait le mur blanc, en face de lui; mais, dans la blancheur même de ce mur, il croyait lire une raillerie qui l'exaspérait.

II

La journée, dans la chambre, commençait très tôt, avant l'aube d'hiver; et elle était longue, claire et vide. A six heures, on donnait aux malades leur thé du matin, qu'ils buvaient lentement, par petites gorgées. Puis on leur mettait le thermomètre, pour mesurer leur température. Un grand nombre des malades de la clinique, et le père diacre en particulier, avaient appris là pour la première fois l'existence, chez eux, d'une température : celle-ci leur paraissait une chose infiniment mystérieuse, et ils attachaient une importance extrême à la mesurer. Le petit tube de verre, avec ses raies noires et rouges, était devenu pour eux l'indice de leur vie, de telle sorte qu'un dixième de degré de plus ou de moins les rendait heureux ou malheureux pour la journée entière. Le père diacre lui-même, éternellement gai, avait une seconde de tristesse et hochait la tête avec mélancolie lorsque la température de son corps se trouvait plus basse que ce qu'on lui avait dit être la normale.

— Voilà une drôle d'histoire, mon petit père! Trente-six et huit dixièmes! disait-il à Laurent Petrovitch, en examinant avec méfiance le thermomètre dans sa main.

— Tiens-le quelque temps encore sous ton bras, ça le réchauffera! répondait Laurent Petrovitch d'un ton méprisant.

Et le père diacre obéissait; et, si la chance voulait qu'il gagnât un dixième de degré de plus, il se rassérénait, et remerciait chaudement Laurent Petrovitch pour son bon conseil.

Ce thermomètre ramenait la pensée des malades, pour toute la journée, à la préoccupation de leur santé; et toutes les recommandations des médecins s'accomplissaient non seulement avec ponctualité, mais même avec une certaine solennité. Mais personne ne les accomplissait aussi solennellement que le père diacre : quand il tenait le thermomètre, quand il avalait une potion, aussitôt il prenait une mine grave et recueillie, la même qu'il prenait pour parler de sa consécration en qualité de diacre. Souvent il se fâchait contre ceux des malades qui ne remplissaient pas à la lettre les instructions des médecins. Il y avait, en particulier, dans la chambre voisine, un gros homme nommé Minaïev, qu'il ne cessait point de sermonner à ce sujet. A ce Minaïev les médecins avaient défendu de manger de la viande, et lui, en cachette, il en dérobait des bouchées à ses compagnons de table, et il les dévorait, sans même mâcher!

Vers sept heures, la chambre se remplissait de la lumière du jour, entrant par les hautes fenêtres. Aussitôt les murs blancs, les draps blancs des lits, le plafond et le plancher, tout brillait et rayonnait. Mais c'était chose bien rare que quelqu'un s'approchât des fenêtres pour regarder au dehors : la rue, et le monde entier, tout ce qui se trouvait au delà des murs de la clinique, avait perdu son intérêt pour les malades. Là-bas, on vivait. Là-bas, des charrettes couraient, pleines de gens, un régiment de soldats défilait, les portes des magasins s'ouvraient avec bruit. Ici, trois malades étaient couchés sous les draps, ayant à peine assez de force pour se retourner; ou bien, vêtus de robes de chambre grises, ils se traînaient lentement sur le parquet ciré. L'étudiant recevait un journal; mais lui et ses compagnons ne le regardaient presque pas; la moindre irrégularité des fonctions digestives chez un des malades de la clinique les intéressait et les émouvait davantage que les plus graves événements qui agitaient la surface du monde.

Vers onze heures arrivaient les médecins et les étudiants, et de nouveau recommençaient les interrogatoires. Laurent Petrovitch, les yeux fixés devant lui, répondait d'une voix sombre et avec effort; le père diacre, très ému, parlait tant et si vite, avec un tel désir de satisfaire tout le monde, et de témoigner à tout le monde sa considération, que souvent on avait peine à comprendre ses paroles. Parlant de lui-même, il disait :

— Lorsque j'ai eu l'honneur d'entrer à la clinique...

Parlant de l'infirmière, il disait :

— Elle a eu la bonté de m'administrer un lavement...

Toujours il savait exactement à quelle heure et à quelle minute il avait éprouvé de l'oppression, à quels moments de la nuit il s'était réveillé, et com-

bien de fois. Et quand les médecins s'en allaient, il redevenait plus gai, les remerciait, s'efforçait d'avoir un mot aimable pour chacun d'eux en particulier. Après quoi il montrait au taciturne Laurent Petrovitch, et à l'étudiant, qui souriait, de quelle façon il avait salué d'abord le docteur Alexandre Ivanovitch, et puis le docteur Sémène Nicolaïevitch.

Il était très malade, incurablement, et ses jours étaient comptés. Mais il ne s'en doutait pas, et il parlait avec enthousiasme du pèlerinage qu'il ferait, après sa guérison, au monastère Troïtzky, ou bien encore d'un pommier qu'il avait dans son jardin, et dont il attendait beaucoup de fruits pour l'été prochain. Dans les belles journées, quand les murs et le parquet de la chambre se remplissaient des rayons du soleil, quand les ombres, sur les draps blancs des lits, devenaient bleues, sous une lumière déjà presque d'été, le père diacre entonnait à voir haute un hymne touchant :

« Chantons le maître du monde, qui, du haut des cieux, nous envoie la pure lumière de son soleil !... »

Sa voix, une faible petite voix de ténor, commençait à trembler ; et, rempli d'une émotion qu'il s'efforçait de cacher à ses voisins, il s'essuyait les yeux, avec son mouchoir, et souriait. Puis, traversant la chambre, il s'arrêtait devant la fenêtre et levait son regard vers le ciel bleu sans nuages : et le ciel lui-même, infiniment haut au-dessus de la tête, infiniment beau, semblait un grand chant solennel et divin. Et souvent l'on entendait s'y mêler, tout à coup, une petite voix de ténor, timide et tremblante, mais pleine d'une supplication doucement passionnée :

« Sous mes nombreux péchés chancelle mon corps, chancelle mon âme ! A toi j'ai recours, Jésus bienfaisant, espoir des désespérés ! Toi, viens à mon aide ! »

A midi, on servait le dîner ; à quatre heures le thé, à huit heures le souper. A neuf heures la petite lampe électrique se recouvrait d'un abat-jour bleu, et la nuit commençait, une nuit longue et vide comme la journée.

Un grand silence s'étendait sur toute la clinique, coupé seulement par le bruit monotone de la respiration des convalescents, par la toux des malades, par de faibles soupirs et gémissements. Et ces murmures nocturnes avaient souvent quelque chose d'énigmatique, qui épouvantait. Était-ce un malade qui se plaignait au loin, ou bien n'était-ce pas la mort elle-même qui venait errer le long des murs blancs, entre les draps blancs ?

Sauf la première nuit, où il avait dormi d'un sommeil de plomb, Laurent Petrovitch ne dormait presque pas. Et les nuits étaient pleines, pour lui, de pensées nouvelles et pénibles. Tenant ses deux mains velues sous sa tête, immobile, il considérait obstinément la lueur de la lampe, tamisée par l'abat-jour bleu, et il songeait à toute sa vie. Il ne croyait pas en Dieu, ne tenait pas à la vie, et ne craignait pas la mort. Tout ce qu'il y avait eu en lui de vie et de force, tout cela avait été dépensé sans profit et sans joie. Dans sa jeunesse, quand ses cheveux frisaient sur sa tête, souvent il volait de la viande ou des fruits, chez son patron ; et on le surprenait, on le battait, et il détestait ceux qui le battaient. Plus tard, dans l'âge mûr, il se servait de sa richesse pour pressurer les pauvres gens ; il écrasait ceux qui lui tombaient sous la main, et eux, en échange, ils le payaient de haine et d'effroi. Puis était venue la vieillesse, était venue la maladie, et l'on avait commencé à le voler lui-même, et lui-même avait traité sans pitié ceux qu'il avait pu surprendre... Ainsi s'était passée toute sa vie : elle n'avait été qu'une longue et amère suite d'humiliations et de haines, où s'étaient bien vite éteintes les petites lueurs fugitives de l'amour, ne laissant dans son âme qu'un grand tas de cendres froides. A présent, il aurait voulu sortir de la vie, oublier ; mais la nuit silencieuse était cruelle et impitoyable. Et il songeait avec mépris à la sottise de ceux qui aimaient cette vie. Il tournait la tête vers le lit voisin, où dormait un de ces sots, le père diacre. Longtemps et attentivement il considérait le petit visage blanc, qui se confondait avec le linge blanc de l'oreiller et des draps. Et parfois un mot lui jaillissait des lèvres :

— Imbécile !

Puis il regardait dormir l'étudiant, celui que, dans la journée, embrassait la jeune fille ; et, plus amèrement encore, il murmurait :

— Quels imbéciles !

Le jour son âme semblait s'éteindre ; son corps accomplissait exactement tout ce qu'on lui ordonnait, avalait les potions, se tournait et se retournait. Mais, de semaine en semaine, il faiblissait ; et bientôt on dut le laisser au lit toute la journée, immobile, énorme avec une trompeuse apparence de vigueur et de santé.

Le diacre, lui aussi, faiblissait. Il allait moins dans les autres chambres, il riait plus rarement. Mais dès qu'entrait dans la chambre un petit rayon de soleil, il recommençait à bavarder joyeusement, remerciant tout le monde, depuis le soleil jusqu'aux médecins, et se complaisant plus encore que naguère dans le souvenir de son cher pommier. Puis il chantait son hymne, et son visage, qui était devenu plus sombre, s'éclaircissait de nouveau, tout en prenant une mine plus grave, ainsi qu'il convenait pour un diacre. Le chant fini, il se tournait vers Laurent Petrovitch et lui décrivait le diplôme qu'on lui avait donné lors de sa consécration.

— Une feuille énorme, grande comme ça! — disait-il en étendant les mains, — et toute pleine d'écriture! Des lettres noires, d'autres dorées! Une rareté, vraiment!

Il faisait le signe de la croix devant l'image sainte, et ajoutait, d'un ton recueilli :

— Et, en bas, le sceau de l'archiprêtre. Un sceau énorme, mon petit père! Ah! si vous pouviez voir ça!

Et il riait de tout son cœur, cachant ses yeux brillants dans le réseau de ses petites rides. Mais, tout à coup, un nuage gris recouvrait le soleil, la chambre s'assombrissait de nouveau, et le père diacre, avec un soupir, se recouchait sur son oreiller.

LÉONIDE ANDREIEF.

Traduit du russe par T. DE WYZEWA.

(A *suivre*.)

LES SECRETS CORPORATIFS

DES ANCIENNES MAITRISES

UNE ESTHÉTIQUE PRATIQUE (1)

Un ministre disait récemment dans une circonstance officielle, ces curieuses paroles : « Sous la troisième République, l'art et l'industrie se sont réconciliés. » Comment se nomme le trope, hyperbolique et nouveau, qui donne le désir pour la réalité? Ce désir est sincère. L'État y tend de toutes ses forces. A peine l'exposition du meuble fermée, le Conservatoire des Arts et Métiers s'entr'ouvre pour montrer ses produits. Il y a un musée, une école nationale, quatre écoles municipales, pour les arts décoratifs. Les salons annuels se compliquent de véritables magasins d'ornements; les concours se multiplient et aucune époque n'a tant souhaité et mérité, par conséquent, des ouvriers d'art. Ce souhait, quoique fils de la politique, exprime un besoin de beauté. « L'art pour le peuple, à défaut de l'art par le peuple », a-t-on dit. La cathédrale réalisa ce sublime et mystique mariage du beau avec la foule. Aujourd'hui le problème paraît insoluble : la Révolution n'a pas déchiré seulement des titres de noblesse, elle a englouti d'autres privilèges, ceux mêmes de l'ouvrier. Les nobles sont revenus de l'émigration, les décorateurs ont été emportés par le cyclone; et l'art industriel, arrêté brusquement dans le style Louis XVI, depuis un siècle n'a pas donné signe de vie. Le condottiere Buonaparte ne voyait pas la forme de son épée; et le musée d'artillerie étale les armes hideuses des guerres impériales. Quant au mobilier d'un Compiègne, il succède dignement au genre Louis-Philippe. Le néo-romain eut pour père le peintre David qui, le crayon à la main, dans les cours de la Force, le 3 septembre 1792, disait : « Je saisis les derniers moments de la nature dans ces scélérats. » Le pastiche maladroit de Pompéi, d'une archéologie d'horloger, inaugura le XIXe siècle. Comment nommer cet art nouveau, impuissant effort de perversité mercantile où la forme féminine avilie par les stigmates du vice se traîne comme une larve de décomposition, sur le produit pharmaceutique et sur le bijou, aux couleurs de l'affiche et aux galbes du meuble? Comment qualifier cet art où se joignent la main dangereuse du voyou et la main tremblante de l'érotomane et qui semble la collaboration de l'alcoolisme prématuré et de la débauche sénile? La petite femme, telle que Montmartre la produit, envahit jusqu'à la monnaie, jusqu'aux médailles, et personne ne s'aperçoit que la tête de la République, sur la pièce d'un sou, figure l'étourderie; elle eût paru jadis une effrontée. « Paris, comme Athènes, est peuplé de statues », dirait M. Prudhomme ou son terrible fils Bonhomet; tel ce curé qui répondait à une lamentation d'un fidèle : « Mon cher monsieur, mon église est toujours pleine. » En effet, chaque semaine, une chose de marbre ou de bronze, se dresse dans un square et les messes d'une heure sont suivies. L'homme sans culture, qui ignore l'histoire et l'art, peut être fier de son temps. Celui qui pense s'inquiète, en face d'une décadence si officielle, si régulière, si assise.

L'esthétique commença, en Angleterre et en Allemagne, aux confins du XVIIIe siècle; elle resta métaphysique avec Lessing et Kant. Était-ce la définition du beau par Schopenhauer qui pouvait influer sur les artistes : « L'objectivation de la volonté par une pure manifestation dans l'espace! » Non, certes! D'autres propos plus compréhensibles furent tenus et par des écrivains fort différents : les Goncourt, des gentilshommes d'une sensibilité maladive, et M. Zola, d'une insensibilité rurale, les uns ayant les Boucher pour antiques et l'autre Manet pour Raphaël, enseignèrent aux artistes déjà débauchés par le paysage, le tableau de genre et la nature morte, qu'il fallait représenter son époque, hommes et choses; que c'était le but de l'art, le moyen sûr de l'originalité. « Les grands maîtres n'ont pas fait autre chose! » Pour l'homme illettré, ces perturbateurs avaient raison. Dans sa fresque de l'Antéchrist, Signorelli; dans leurs tableaux sacrés même, Lippi et Botticelli; à la librairie de Sienne, Pinturicchio; et pour l'histoire de saint Georges, Pisanello, représentèrent les hommes de leur temps. Alors on ne portait ni

(1) M. Péladan a traité ce sujet dans une conférence faite à l'université populaire du faubourg Saint-Antoine, le [illegible] 1899.

chapeau haut de forme, ni pantalon, ni pardessus-sac : le jeune homme était en blouse courte et en maillot et l'homme mûr, en vêtements amples et nobles. M. Béraud a certainement cru imiter Piero della Francesca en remplaçant sur le Calvaire les soldats romains par des gardiens de la paix, et Piero di Cosimo ou Giorgione, en donnant pour cadre à la Madeleine un cabinet particulier. En sculpture, je n'oserais pas parler des scandales récents ; je ne montrerai que la Jeanne d'Arc de Saint-Augustin et celle de la place des Pyramides, œuvres honnêtes où les règles ne sont pas volontairement méprisées ; et devant ces deux demoiselles travesties, je demanderai qui reconnaît la grande Pucelle, messagère de Jésus, roi des cieux, l'ange visible de la plus noble race qui soit au monde ! Est-ce à dire que les deux sculpteurs ne sentaient pas la divine Lorraine ? Non, ils ignoraient simplement comment le mot héros ou héroïne s'écrit en plastique ; ils ne savaient pas leur art. Un dernier exemple et qui montrera l'inconscience des architectes. Au Grand Palais, quel ornement insatiablement répété court le long de l'édifice : le pot-à-feu de l'Institut ? Au Grand Opéra, la lyre qui devrait être unique et colossale sert de grillages à toutes les baies secondaires.

Il résulte de ces remarques qu'on pourrait multiplier sans fin, que l'artiste contemporain ne sait plus les règles esthétiques. Or, ce que l'architecte, le peintre dit d'histoire et le sculpteur de l'Institut ne peuvent faire, la démocratie, confiante en elle-même, l'attend de l'ouvrier !

L'État abandonne l'art à l'initiative individuelle et rien ne montre l'anarchie esthétique où nous sommes comme les concours officiels. A la mairie de la Villette, les peintures représentent le canal Saint-Martin ; ailleurs, dans la salle des mariages, une toile de dix mètres carrés reproduit le maire et une noce ; autre part, on voit les litres vides et les papiers gras, sur le talus des fortifications. N'est-ce pas se moquer du peuple et de l'art à la fois ? *Le plaisir esthétique ne peut naître que d'une représentation idéale qui enlève le spectateur aux images journalières.* Aucun ouvrier n'a pu lire l'*Assommoir* ; son instinct repousse la vulgarité, il aime les nobles sentiments, les grands mots, les vertus héroïques, et, en cela, il est supérieur aux gens du monde qui veulent voir leur insipide photographie et entendre une phonographie de leur parlage. Le drame s'est réfugié dans les théâtres de quartier : là, les mousquetaires espadonnent et manifestent le génie français qui, devant une bonne action, s'élance comme Achille à Scyros, sur la vue de l'épée. Il ne faut pas croire que le travailleur manuel soit dupe et qu'il prenne la peinture réaliste pour du grand art : il sait que la paresse et l'impuissance seules ont fait descendre le tableau de la nue dans la rue et qu'il est autrement difficile de peindre un ange qu'un débardeur.

Il y a, à cette heure, sur les murs de Paris, une affiche blanche qui ouvre un concours pour une salle des fêtes, aux environs de Paris. Ce sont de grands panneaux qui doivent reproduire les sites environnants, avec ou *sans figures*. Des espaces de douze mètres carrés, sans figures ! Celui qui a conçu un pareil programme peut être un administrateur de premier ordre, mais il ignore l'abécédaire esthétique. Or, si la protection ne sait plus formuler une commande, qu'attendre de l'exécution ?

J'ai prétendu jusqu'ici, et si je n'en ai pas donné plus de preuves, c'est uniquement pour m'enfermer dans les limites d'un article, que les arts majeurs avaient perdu leurs règles et ne vivaient plus que de l'intuition individuelle. Qu'on pardonne l'emploi de l'italique pour la loi qui régit la matière.

La beauté ne paraît aux arts mineurs que si elle surabonde aux arts majeurs : et l'art décoratif n'a jamais été que le rejeton de l'architecture, littéralement sa dilution et sa monnaie.

C'est une vérité historique, expérimentalement démontrée. Or, l'architecture est morte. Est-ce à dire que les architectes contemporains sont inférieurs à leurs collègues des autres arts ? Non ! On peut leur attribuer à tous du génie, sans modifier la proposition.

Monumentalement, l'individualisme réduit à lui-même est impuissant. L'architecture est un art collectif : elle ne peut exprimer que l'âme générale, l'aspiration d'une croyance ; or, l'âme générale flotte insaisissable, sans autre aspiration que le bien-être. Toujours et partout, le temple apparaît le chef-d'œuvre ; il incarne l'aspiration à l'immortalité, il fait le geste de la créature vers son créateur, et ce geste, les latins l'ont cessé. Acropole de la Ville, le Sacré-Cœur dresse son dôme turc, tour Eiffel d'une religion qui ne rougit pas d'une Trinité, d'un saint Augustin, d'un saint François-Xavier ! Rejeter l'ogival quand on bâtit dans l'Isle-de-France, c'est violer la terre même et méconnaître le seul style absolument chrétien. Ne vient-on pas d'édifier au Caire un musée Renaissance ! L'anarchie règne et prospère depuis le pont Nicolas, flanqué de quatre pendules aériennes, jusqu'à l'enseigne de concours qui a l'air d'une farce d'atelier. Une irréflexion incroyable préside aux orientations. L'art n'a jamais été que l'imagerie d'une religion, aux bords du Nil comme aux bords de la Seine. On veut qu'il soit laïque : en vain les derniers chefs-d'œuvre protestent par Delacroix, Puvis, Gustave Moreau. Laïcisez par la pensée l'art italien, il restera des portraits ; laïcisez l'art français, il restera des polissonneries. Qui ne préférera, fût-il l'attardé lecteur de Voltaire,

le Jugement dernier de Lucas de Leyde à l'ennui indicible des intérieurs hollandais; à ces dentellières, à ces tabagies, et aux figurines d'une bourgeoisie stagnante et lourdement riche. Un ouvrier a fait cette remarque : « Dans le musée, quand ce n'est plus le bon Dieu et ses saints, c'est toujours le roi et ses nobles. »

A Versailles, qui n'est pas le palais de la peinture, les *14 Juillet* font scandale : la foule s'en moque, le dimanche; elle trouve nos cérémonies civiques laides! Ainsi, elle prouve son sens esthétique et aussi que les arts majeurs de notre époque, ayant perdu leurs lois, n'en peuvent fournir aux arts mineurs. Deux remarques s'imposent au visiteur du musée de Naples, du Germanicum à Nuremberg, de Cluny : le meuble reproduit les motifs monumentaux ; un cabinet de la Renaissance constitue une façade de palais, en réduction; la ferrure d'une porte dépend de la baie elle-même. En second lieu, tous les objets antérieurs à la Révolution présentent un caractère identique dans la composition, une sorte d'unité d'inspiration qui ne saurait provenir que d'une méthode aujourd'hui perdue. Peut-on la retrouver? La méthode, fille des idées générales, ne se révélera jamais au praticien : il faudra la restituer par un travail métaphysique, sorte de calcul à beaucoup d'inconnues. En regardant des Tanagras, les sculpteurs ont pensé produire d'autres statuettes gracieuses : ils ignoraient que ces souriantes figurines sont des ex-voto funéraires dont la pose et le geste expriment les plus abstraites conceptions du devenir; comme on ignore à quel point l'ornementation des cathédrales exprime la libre pensée. Le clergé comprenait parfaitement les sculptures hérétiques et frondeuses du portail et du chapiteau; par une largeur de vue remarquable, il laissait tout dire dans une langue incomprise de la foule, d'autant que, sorti du peuple comme l'artisan, il méprisait aussi la brute féodale, le grand baron brigand! Jusqu'à la fin du XVIe siècle, il exista, entre le peuple et le prêtre, une communion de haine contre le noble; et le caractère de la Ligue, comme l'explication de la Saint-Barthélemy, se cachent entièrement dans la lutte séculaire de la démocratie, qui fut loyalement monarchiste jusqu'à la Révolution, contre le parti féodal. Il faut le remarquer, le protestantisme n'a jamais eu d'art plastique; on attribue ce fait singulier au caractère de sa doctrine. Si on étudie les dessous de l'histoire, on apercevra une cause plus précise. L'art a toujours été aux mains des plébéiens, et ceux-ci n'ont jamais voulu œuvrer pour le parti noble. Par œuvrer, j'entends *exprimer les aspirations d'une communion*. Cette volonté a été si générale, si intense, que la franc-maçonnerie, devenue protestante, n'a pu retrouver un seul secret de métier et a cessé son rôle artistique.

D'où vient qu'on ignore les inventeurs de tous les styles? Ils sont l'œuvre d'une collectivité restreinte, fermée, secrète; et depuis qu'il n'y a plus de corporations, il n'y a plus de style.

L'art mineur est celui qui élève à la beauté l'objet usuel et coutumier. Et comment se produit cette élévation? Par la caractérisation typique. Donc, le décor porte un objet commun à sa qualification la plus générale. Si nous admirons si justement un chandelier de Pompéi, un escabeau du moyen âge, un bahut de la Renaissance, même un fauteuil de la Régence, c'est que ces objets, malgré leur date, représentent toujours l'idée synthétique de leur attribution. Le style se définira donc un caractère abstrait réalisé malgré la destination d'emploi et l'époque. Avec de l'application, on restituerait les manières d'une société d'après ses meubles. La décadence de la noblesse ne pourrait-elle pas s'écrire en un seul tableau par la forme des épées, depuis Durandal jusqu'au carrelet du temps de Louis XVI?

Quand on voit, au Vatican, les gardes suisses si grotesques, on a peine à concevoir que leur costume fut dessiné par Michel-Ange. Pour envisager utilement le problème des arts décoratifs, il faut non seulement se souvenir du petit nombre de systèmes monumentaux, mais aussi de la rareté des motifs à toutes les époques. « Étudiez la nature! » disent les étourneaux, comme si la nature était un manuel Roret. « La faune, la flore sont là; inspirez-vous! »

La faune? Babylone a exprimé son génie dans le taureau ailé à face humaine; l'Égypte se blasonne par le sphinx. Le bœuf et le chat, ainsi stylisés, forment les tenants du Temple de Mémoire. Ensuite la chimère grecque reste indécise, sauf sur les camées; l'aigle romaine apparaît isolée dans le Volucraire. Le cheval fournit la licorne aux Bestiaires : le dragon, la couivre, la tarasque, tellement composites, n'appartiennent à aucun règne, non plus que le griffon.

La flore? Le lotus représente l'Égypte et l'Inde : et la France a sa fleur de lys. Comparée au type des jardins, la plante héraldique se distingue jusqu'à l'irréalité : elle devient un idéogramme. Svelte comme une ogive au temps de saint Louis, elle paraît obèse sous Louis XVI, le gros mangeur.

L'art décoratif est donc d'une difficulté prodigieuse. En quelques mots, nous avons indiqué ses chefs-d'œuvre; tandis qu'un livre ne suffirait pas à dénombrer les merveilles de la peinture ou de la sculpture. Qu'on veuille bien se rappeler la loi architectonique qui condamne le monument à réaliser exclusivement une âme collective; on comprendra que l'art industriel ne comporte pas l'individualisme et qu'il n'exprima jamais autre chose que les

mœurs d'un temps, comme l'architecture incarnait sa foi.

La création d'une forme significative exige des conditions si rares et mystérieuses, que nous voyons la même coiffure passer de la tête du Troyen Pâris, à celle du doge de Venise pour s'avilir enfin sur le front bestial du sans-culotte. Les aventures du bonnet phrygien se sont produites pour beaucoup d'autres symboles et témoignent que les courants animiques même violents et les milieux les plus caractérisés n'engendrent pas toujours leur hiéroglyphe. Ils martelèrent le cartouche d'une idée antérieure et souvent contradictoire, pour s'y inscrire.

Étudier l'histoire politiquement, comme on l'a fait jusqu'à ces dernières années, ne donne que des faits divers sans aucun bénéfice pour la réflexion. On ne pénètre dans l'âme du passé qu'en écartant les batailles et les traités.

L'art décoratif eut en France trois périodes : celle des cathédrales qui commence bien avant l'an mil et va jusqu'au XVIe siècle ; ensuite vient l'époque des châteaux et des palais : enfin, celle du mobilier qui nous mène jusqu'à 1789. Ce problème, lorsqu'il sollicitera l'attention des érudits, ménage de nobles surprises à l'orgueil national : il résulte de sérieuses recherches que, dès le VIIe siècle, la maçonnerie employait la langue de l'Isle-de-France, comme langue ésotérique, pour ses secrets et ses plans : et les rébus des cathédrales dans toute l'Europe n'ont leur sens qu'en français. En ce temps, le noble homme, dès qu'il ne batailait pas, chassait. La chasse représente si exactement le rite féodal par excellence, que les modernes grands barons de l'argent et même le président de la République se croient obligés à l'imitation de Nimroud, l'ancêtre de brutalité. Il n'y avait donc, pour le manant, c'est-à-dire pour tout le monde que deux voies d'émancipation : la prêtrise et la maîtrise ! Trop précaire était la situation de l'homme de métier pour qu'il songeât à s'isoler : il ne trouvait de salut que dans la guilde ou corporation. Lorsque l'artiste du chapiteau roman fut appelé à orner l'écu du chevalier il y employa son argot professionnel et ses poncifs de dessinateur ; et comme il travaillait pour des êtres à demi sauvages, il se donna le plaisir de leur faire porter, au tournoi et au combat, des ornements qui étaient des satires et des injures. Les signes de la tyrannie furent donc composés par les victimes, et l'héraldique, n'en déplaise aux ingénus, est le jargon de la canaille, l'argot des métiers ! Ceux-ci en donnant une expression au noble illettré constituèrent parmi la plèbe une aristocratie : la corporation de l'émail, qui englobait tous les gens du dessin. On sait que l'école française dans le vitrail et la terre émaillée a toujours tenu la première place : grâce à une théorie qu'on peut appeler la théorie de l'angle ou du coin.

Le premier qui ait attiré l'attention sur ce mystère de l'angle, est le comte de Caylus. D'après Ducange, angler c'est border, encadrer, mais non pas d'imagination ! L'angle est un poncif multiplicateur des formes, qui permet de les varier à l'infini, sans compromettre la proportion ni l'ordonnance ; une géométrie copulative qui contracte les droites et les courbes, les pleins et les vides, selon des théorèmes rigoureux. Quatre opérations correspondantes aux arithmétiques servent de base. L'augmentation, qui consiste à doubler la figure comme dans l'aigle à deux têtes, ou à combiner le bec de l'oiseau, le corps du chien, les ongles du fauve pour aboutir au griffon : la croix recroisettée de Lorraine signifiait, pour le ligueur, le niveau de l'orthodoxie souligné. La prétérition qui élague les éléments insignifiants pour ne conserver que les caractéristiques. L'ampliation, base des décors pour les grands espaces, comme le plafond de Chambord avec ses salamandres ; et, enfin, la division qui correspond à ce que nous appelons, en art, l'ordonnance et qui est, à proprement parler, l'angle lui-même. Un traité de cette matière a-t-il jamais été écrit ? En langue vulgaire certainement non : mais, pour ne citer qu'un ouvrage universellement connu, le *Pantagruel* de Rabelais, haut dignitaire de la maçonnerie, contient, sous des apparences bouffonnes, de singulières révélations : qu'on relise le chapitre où le héros, entre les paroles dégelées, trouva des mots de gueule : « Nous veusmes des mots de sinople, d'azur, de sable ; lesquels, estre quelque peu échauffez entre nos mains, fondoient comme neiges ; et les oyons, mais ne les entendions. »

Ailleurs, maître Alcofribas Nasier donne le signe de reconnaissance : « En baislant faisait hors la bouche, avec le poulce de la main dextre, la figure de la lettre Tau, par fréquentes réitérations. »

Il faudrait une monographie pour démontrer l'ésotérisme de Rabelais. A son époque la question sociale passionnait les maçons ; ils travaillaient autant à la ruine de la noblesse et du clergé qu'à angler les choses d'art. Un monument illustre de l'art héraldique au château de Loches, prouve que cette langue figurative ne se lit qu'au moyen des mots français. Sur le mur de son cachot, Ludovic Sforza, prisonnier de Louis XII, a peint sa protestation : des plumes et des tenailles, plusieurs fois répétées. Or, à cette époque les tenailles se nommaient des forces et plume se disait penne. On lit donc *force pennes*.

Ce qui rend extrêmement difficile une application pratique de l'angle à l'industrie comtemporaine, c'est que cette méthode morphique se subordonne à l'expression des idées, puisqu'elle forme une écriture et

un vocabulaire. On ne peut employer des mots au hasard : il faut former une proposition. A une époque où tout se publie, en une émulation constante de jeter dans le courant social les dissolvants les plus forts, qu'exprimeront les hiéroglyphes d'une race qui se servait de l'art décoratif pour ses désirs, ses rancunes et ses doctrines tributaires du bûcher? Une cryptographie contemporaine de la liberté de la presse, serait une gageure! Le vœu, mille fois séculaire, qui courait comme un termite aux chapiteaux du xᵉ siècle est accompli : la noblesse disparue et le clergé réduit aux séculiers, le peuple est vraiment souverain.

Ce sont les deux classes vaincues qui pourraient encore se servir de l'angle; cependant une transposition purement esthétique de l'ancienne méthode rendrait aux ouvriers d'art les secrets des Boule, des Germain, des Gouthière, s'ils voulaient bien renoncer, pendant un an ou deux, à leur initiative, pour subir la discipline de la tradition.

Dès qu'on traite de la beauté, il faut écarter le luxe, systématiquement : il prend la place de l'art aux yeux du plus grand nombre. On ne voit pas, sans tristesse, s'étaler dans la galerie d'Apollon comme l'ostensoir même du Louvre, de misérables diamants. A mesure que l'Église se vide, il faut que le musée s'emplisse, sinon les âmes se bestialiseraient : le rôle de l'œuvre d'art s'agrandit forcément de tout ce que perd la religion : et l'homme qui par le malheur des temps ne se nourrit plus des paroles de vie, cherchera sa substance animique, partout où il y a de l'ineffable et adorera le mystère humain du génie, s'il n'entend plus le mystère divin du créateur. Déplorable synchronisme! A l'instant même où l'art se trouve missionné pour le plus sublime des intérims, il se vautre, semblable à un homme qui serait ivre à l'heure ou un sceptre lui est offert.

Après le luxe, l'ennemi d'une renaissance sera la couleur et la multiplicité des matières au même objet. Grâce à la patine, on ne remarque pas la pauvreté maladive des statuettes. Une théorie picturale a chassé la perspective des ateliers, au point qu'il y a une profession portant ce nom : perspecteur, et dont la clientèle est illustre.

Au point de vue économique comme à celui de la dignité française, aucune réforme ne presse autant que celle du mobilier. Déjà les absurdités anglaises apparaissent chez nous, propres à perdre le peu de goût qui survit. Comment ne réfléchit-on pas que la race sans sculpteur restera impuissante dans le meuble? On pourrait ainsi commencer un enseignement, d'après le peu d'espace d'une chambre d'ouvrier : inventer un lit, une table, une armoire et un siège, sans moulure, sans même un biseau, pour être exécutés en sapin et hêtre.

Le problème porte sur la ligne exclusivement : et les pièces du moyen âge qui le résolvent ne sont pas dans les musées ni dans les recueils. Seul, l'angle obtiendra un résultat de beauté : car ici, il faudra créer; et on crée comme on raisonne, par méthode et selon un organon.

Comment se fera la preuve de beauté? Lorsqu'une pièce de ce mobilier démocratique pourra figurer dans l'antichambre du riche.

Alors, sur ce meuble si simple, la sculpture s'appliquera : le bois sera plus choisi et il pourra entrer au salon. En décoration, il faut partir du point le plus primitif. L'ébéniste du moyen âge ne copiait pas la fleur vivante; il l'étudiait séchée, écrasée, telle que l'herbier la montre pour en dégager le profil essentiel. Qu'on en fasse l'épreuve, le lys enseveli entre deux feuilles se rapproche singulièrement de la fleur héraldique et l'ornemaniste doit se convaincre que son art est un art de silhouette. Le relief de la vie ne convient jamais au végétal. Le faubourg Saint-Antoine a des panneaux de fruits et de gibiers sur ses buffets, d'une saillie dérisoire; c'est parfois de la ronde bosse : le travail est plus long et le résultat lamentable. Le saillant de cette ornementation ne saurait pas dépasser un centimètre et demi.

Celui qui copierait un animal de Barye ou de Cain en ornement se tromperait. Tandis que le statuaire individualise la Faune, l'ornemaniste la généralise, et ce n'est point encore assez. Le point d'art est toujours irréel, et la bête imaginée intéressera davantage qu'une version naturelle. Changez par la pensée le dragon des Saint Georges et des Sainte Marthe en un type de zoologie, et le caractère héroïque de la composition s'éteindra.

Menacée par une pieuvre, Andromède ne serait plus cette figure lointaine qui s'apparente à Persée. Est-il permis, à une époque japonisante, de rappeler la beauté de Méduse et que les Grecs détestèrent la laideur, même dans les représentations du mal. Au moyen âge, le diable fut le vilain de la plastique : mais il resta monstrueux; Rops l'a dessiné pour la dernière fois, en frac, monocle à l'œil : ce n'est plus qu'un homme pervers; il ne dégage point d'effroi. Une des pires violations des lois décoratives apparaît dans l'emploi de la forme humaine pour les objets usuels. Sur un encrier, un bougeoir, une figure entière se dresse, contre toute raison. Les Sirènes, les Télamons ont été inventés pour ménager la forme suprême et ne jamais en faire un accessoire. Aux montants d'un bahut, les Hermès sont à leur place : puisque la gaine qui remplace les jambes abolit l'idée humaine et avertit l'imagination qu'il s'agit de personnages conventionnels. La paresse et l'ignorance ont collaboré à ces figures partiellement traitées en ronde bosse et laissées en bloc pour le

reste, qui peuplent les squares et les places. On imite ainsi Michel-Ange, avec cette différence que le grand Florentin a laissé des œuvres inachevées et que nos contemporains escomptent l'effet de l'inachèvement.

Un exemple mémorable d'ignorance esthétique nous est fourni par la Société des gens de lettres; elle a refusé le Balzac de Rodin et accepté celui de Falguière, sans raison aucune : ces deux statues ne différant que par la pose, l'une debout, l'autre assise.

Enfin un événement inattendu a compromis le vœu si intéressant de l'État. Il voulait des ouvriers d'art, il n'a obtenu qu'une métamorphose médiocre de l'artiste en artisan. Le peintre et le sculpteur d'histoire se sont faits ornemanistes et ils continueront dans cette voie rémunératrice, au détriment de la démocratie. D'après les principes déjà exprimés, l'individualisme engendre de bons tableaux et d'excellentes sculptures; mais les auteurs du tableau et de la statue sont incapables de dessiner leur cadre et leur socle, puisque l'ornement repousse la personnalité et veut un style général, au lieu de l'individuel.

La carrière, fermée en apparence, reste ouverte à des conditions déroutantes pour les esprits contemporains : repousser le mauvais exemple des arts majeurs et renoncer à l'initiative individuelle. Celui qui contemple l'œuvre du passé, selon la formule récente de l'art pour l'art, n'en pénétrera jamais les lois ; l'art ancien n'est qu'un perpétuel idéogramme, une langue figurative dont il faut reconstituer le lexique et la syntaxe. Le livre qui contiendrait cette ancienne méthode, si quelqu'un avait la patience de le composer, ne servirait pas aux ouvriers : il faudrait le hérisser de contextes pour légitimer chaque assertion et ameuter la philologie entière sur les mots argotiques de cet idiome maçonnique. Il y a des choses qui ne veulent pas être écrites et qu'on ne peut arracher à leur destination orale. Quel espoir de pénétrer le mystère du *Songe de Polyphile* du templier Colonna, puisque le secret de Rabelais passe inaperçu, après tant de lectures et de commentaires. « Brisez l'os médullaire pour en extraire la substantifique moelle » représente un tel labeur qu'il effrayera peut-être encore longtemps l'investigation. Toutefois, les secrets du meuble peuvent être retrouvés et mis en œuvre. Appliqués, ils donneraient des résultats tellement inespérés que l'on verrait, au contraire de ce qui se passe, l'ouvrier envahir le domaine des arts majeurs. Des métiers sont sortis les arts ; un Verrochio commença par être orfèvre. La démocratie peut reconquérir son héritage ; si elle consent à revenir à l'enseignement de la tradition et à réapprendre le parler de ses ancêtres. L'art et l'industrie pourraient, en effet, se réconcilier, en remontant aux méthodes primitives. Après cette affirmation que je crois prouvée, il faudrait commencer l'enseignement technique : il ne peut se donner que dans une école et par une série de leçons, car le secret corporatif des maîtrises ne considère pas le Beau en soi, c'est une esthétique *pratique* positive.

PÉLADAN.

LA TRANSFORMATION
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Dans les « Propositions pour la réforme de l'enseignement secondaire », soumises l'an dernier à la Chambre des députés par le ministre de l'Instruction publique et approuvées par elle dans la séance du 6 mars 1902, il est dit que « l'École normale supérieure sera organisée et dirigée de manière à être un véritable institut pédagogique ». Cette annonce d'une transformation de l'illustre maison de la rue d'Ulm, dont on connaît le grand rôle dans le développement intellectuel de la France au XIXe siècle, a ému non seulement les universitaires, mais une partie du public lettré. Et maintenant qu'on assure que l'administration, passant des paroles aux actes, prépare un projet de loi, l'émotion a redoublé. Tout le monde ne sait pas au juste de quoi il s'agit ; tout le monde ne voit pas clairement la nécessité de transformer une institution qui passe pour excellente. C'est le moment de préciser les principaux éléments, surtout historiques, d'une question qui peut-être sera bientôt à l'ordre du jour du Parlement.

***

L'idée d'enseigner aux professeurs l'art d'enseigner, l'idée d'avoir des séminaires pédagogiques n'est pas nouvelle en France, comme le montrent, sous l'ancien régime, les noviciats de l'Oratoire, de la Compagnie de Jésus, des Frères des écoles chrétiennes, un enseignement pédagogique établi au collège Louis-le-Grand en 1763, après l'expulsion des jésuites, des projets émanés de parlementaires ou de philosophes.

La Convention nationale s'inspira donc d'une sorte de tradition quand elle décréta, le 9 brumaire an III, qu'il « serait établi à Paris une École normale, où seraient appelés, de toutes les parties de la République, des citoyens déjà instruits dans les sciences utiles, pour apprendre, sous les professeurs les plus habiles dans tous les genres, *l'art d'enseigner* ». Ces élèves, au nombre d'un pour 20 000 habitants, désignés par les districts, viendraient à Paris et y suivraient des cours, qui dureraient au moins quatre

mois. Il y aurait plusieurs séries de cours : la première (la seule qui fut faite) ne devait former que des instituteurs primaires, puisque le décret portait qu'en ces cours on apprendrait « d'abord à appliquer à l'enseignement de la lecture, de l'écriture, des premiers éléments du calcul, de la géométrie pratique, de l'histoire et de la grammaire française; les méthodes tracées dans les livres élémentaires adoptés par la Convention nationale et publiés par son ordre. » Rentrés chez eux, les auditeurs ouvriraient trois écoles normales par district, pour transmettre « la méthode d'enseignement qu'ils auraient acquise dans l'École normale de Paris ».

Environ 1 400 élèves vinrent en effet à Paris, et y suivirent des cours qui eurent lieu du 1er pluviôse an III au 26 floréal suivant, et ces cours furent faits par les hommes les plus éminents de l'époque : Monge, Lagrange, Laplace, Berthollet, Daubenton, Haüy, Volney, Bernardin de Saint-Pierre, La Harpe, Sicard et Garat. Ces maîtres ne s'occupèrent nullement d'enseigner *l'art d'enseigner*, comme le voulait le décret du 9 brumaire ; ils ne s'occupèrent même pas de donner cet enseignement primaire que leur demandait, pour cette première fois, le même décret. Ils firent de belles leçons, chacun sur le sujet où il était spécial, des leçons comme au Collège de France, des leçons d'enseignement supérieur, qui ne furent certes pas inutiles à leur auditoire, mais qui ne furent à aucun degré pédagogiques. Rentrés chez eux, les auditeurs ne créèrent point d'Écoles normales, et ainsi le but se trouva manqué.

On renonça donc à former des professeurs, soit pour l'ordre primaire, soit pour l'ordre secondaire, et on y renonça, non par système, non par négligence, mais par découragement, à cause de la déception causée par l'échec de la brillante tentative de l'an III. N'ayant point formé de professeurs, on n'en eut pas, ou on n'en eut que d'ancien régime, et ce manque d'hommes capables d'instruire le peuple français, promu souverain, fut une des causes pour lesquelles la Révolution parut être si incomplète, si superficielle.

* * *

C'est Napoléon Ier qui reprit l'idée d'un séminaire pédagogique, quand il créa cette Université impériale dont il voulait faire le principal instrument de son système politico-religieux, non certes pour instruire le « peuple souverain », mais pour plier la bourgeoisie française à l'obéissance.

Le décret du 17 mars 1808, qui organisa l'Université, porte, article 110 : « Il sera établi à Paris un pensionnat normal, destiné à recevoir jusqu'à 300 jeunes gens, qui y seront formés à l'art d'enseigner les lettres et les sciences. » Ce pensionnat recevait le nom d'*École normale*. Les élèves seraient nommés au concours par les inspecteurs généraux. Ils contracteraient un engagement décennal. Ils auraient une scolarité de deux ans, où ils suivraient les cours du Collège de France, du Muséum ou de l'École polytechnique. Puis, quand l'École fut organisée, ce ne fut pas à ces établissements extra-universitaires qu'on envoya les élèves, mais à la Faculté des lettres et à la Faculté des sciences. Le statut du 30 mars 1810 établit à l'École un régime monacal : aumônier, exercices religieux. « Les repas, dit le statut, commencent et finissent par une prière, pendant laquelle les élèves se tiennent debout : le directeur fait la prière. Une lecture a lieu pendant le repas. » Pas de sorties particulières : les élèves ne sortent qu'ensemble, conduits et enrégimentés pour une promenade par ordre.

Ouverte en novembre 1810, dans les combles de l'ancien collège Louis-le-Grand, sous la direction de Guéroult, que Villemain, qui l'avait bien connu, appelle « un esprit peu étendu », l'École normale comptait 58 élèves de lettres, 45 élèves de sciences, et 16 élèves « qui occupaient diverses chaires dans les lycées ou collèges ».

Voici, d'après l'*Almanach de l'Université* de 1812, où nous prenons ces détails, le tableau du personnel enseignant :

Professeurs : MM. les professeurs des Facultés des sciences et des lettres.

Répétiteurs maîtres de conférences :

Lettres : La Romiguière (en même temps professeur à la Faculté des lettres), Burnouf, Villemain, Mablini.

Sciences : Leroy, Dullon, Guersent.

Élèves répétiteurs : Deux pour les sciences, un pour les lettres.

Et quel but se proposait Napoléon en fondant une École normale ?

Ce but, le grand maître de l'Université impériale, Fontanes, le définit quand, dans son discours d'installation des Facultés, le 17 avril 1811, il s'adressa en ces termes aux maîtres qui devaient former les futurs professeurs :

« Vous êtes appelés, Messieurs, aux plus importantes fonctions. Un grand monarque a formé du débris des universités et des congrégations anciennes un seul corps enseignant. Il a voulu que ce corps donnât à tous les établissements d'instruction un même esprit, une marche uniforme et des règles invariables. Pour arriver à ce but, il a fondé l'École normale. Là, des jeunes gens instruits apprendront l'art d'instruire à leur tour. Là, se contracteront, dès le premier âge, des habitudes vraiment classiques. De là se répandront, je l'espère au moins, toutes les bonnes traditions, et ces traditions, perpétuées d'âge

en âge, défendront peut-être un jour l'ordre social contre l'inquiétude des opinions et la vanité des systèmes qui le bouleversent quelquefois. »

La pédagogie et l'esprit conservateur, voilà, dans la pensée impériale, quelles devaient être les deux caractéristiques de l'École normale.

L'École normale fut tout autre chose.

Dès le début, l'esprit anti-césarien, l'esprit libéral y domine, et, si l'on en croit les *Souvenirs* de Villemain, dès 1812, on y expliquait, dans un esprit d'opposition à l'Empire, des textes dont le choix seul était rendu séditieux par les circonstances, comme le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* de Montesquieu, et le *Marc-Aurèle* de Thomas. Sous la Restauration, le libéralisme domine à l'École normale, et c'est pourquoi on la ferme momentanément. Sous Louis-Philippe, l'École est républicaine. Des lettres de Sarcey, récemment publiées dans le *Temps*, montrent qu'on y était volontiers socialiste en 1848 et que Taine, alors normalien, y passait pour réactionnaire. Sous le second Empire, l'École est républicaine radicale. Sous la troisième République, il y a une période (vers 1880) où, par habitude d'opposition, l'esprit en semble devenu rétrograde; puis la jeunesse s'y oriente de plus à plus à gauche, et on assure qu'aujourd'hui la plupart de ces jeunes gens sont enclins à un socialisme à la façon de M. Jaurès. Sauf dans la courte période où l'École parut devenir conservatrice, il y a une vingtaine d'années, on y a toujours été ardemment anticlérical, et en 1870, sous le ministère de M. Émile Ollivier, les élèves obtinrent même, par une sorte de demi-révolte, que la messe devint facultative.

Donc les prédictions et les espérances de M. de Fontanes avaient été vaines : l'École ne fut pas un foyer d'esprit conservateur.

* * *

L'École ne fut pas, non plus, comme l'avait voulu Napoléon et comme l'avait annoncé le grand maître, un institut pédagogique, ou plutôt elle ne le fut qu'en partie, je veux dire qu'on y enseigna bien aux futurs professeurs les choses qu'ils devaient enseigner, mais on ne leur enseigna pas, ou on leur enseigna peu la manière de les enseigner, quoique le décret qui établit l'École normale portât formellement, on l'a vu, que sa destination était de former des jeunes gens « à l'art d'enseigner ».

L'institution évolua en sorte que, d'institut pédagogique qu'elle était ou devait être au début, elle devint peu à peu une manière de petite Université fermée.

Voici comment :

Ces professeurs de la Faculté des lettres, qui devaient être les maîtres des élèves de l'École normale, ne donnèrent qu'un enseignement d'Athénée, plus éloquent que savant, destiné surtout aux gens du monde, en des cours isolés, sans lien, et qui ne pouvaient pas servir à une culture complète et solide. Dès 1815, les normaliens furent autorisés à ne plus les suivre, si ce n'est accessoirement, à leur fantaisie, et seulement pendant la dernière partie de leur scolarité. Quoique l'enseignement de la Faculté des sciences fût tout autre, le régime scientifique à l'École eut la même fortune que le régime littéraire, auquel il était, comme dans toute l'Université napoléonienne, subordonné. Les « répétiteurs maîtres de conférences » littéraires ou scientifiques, qui n'étaient que sept à l'origine, furent portés au nombre de seize sous la Restauration, de vingt-trois en 1850, de trente aujourd'hui ; ils perdirent le titre de *répétiteurs* pour ne garder que celui de *maîtres de conférences;* ils donnèrent et donnent un enseignement autonome, original, par des cours combinés entre eux en vue d'une culture complète, vraiment universitaire, avec un outillage de bibliothèques, de laboratoires, de collections.

Depuis 1815, la scolarité a été portée de deux années à trois ; le nombre des élèves s'est élevé à cent en moyenne, et le régime, resté longtemps monacal comme au début, a perdu ce caractère sous le second Empire pour n'être plus qu'un internat à forme purement laïque ; de nos jours, sans que les règlements aient changé, cet internat est devenu si peu rigoureux, grâce au libéralisme éclairé du directeur et du surveillant général actuels, que ce n'est vraiment presque plus un internat, que les jeunes professeurs ne sont presque plus traités en collégiens, et que la discipline à laquelle ils sont soumis est presque une discipline d'hommes libres.

Quant à la pédagogie, j'ai dit qu'on ne l'avait jamais que peu ou point enseignée à l'École normale.

Cependant la destination pédagogique de l'École fut rappelée par plusieurs actes officiels. Sous Louis-Philippe, divers règlements prescrivirent aux élèves de troisième année de « s'exercer entre eux à faire la classe », ou d'assister et de participer à des classes dans les collèges royaux de Paris. M. de Salvandy créa même une conférence de pédagogie. Tout cela fut nul ou éphémère. En 1852, le ministre Fortoul décida que les normaliens ne pourraient se présenter à l'agrégation qu'après avoir fait un stage de deux ans dans l'enseignement secondaire. Ce stage devint bientôt le stage de quinze jours qui existe aujourd'hui.

On fait des leçons à l'École normale, mais on ne les fait pas comme pour l'enseignement secondaire : ce sont plutôt des leçons d'enseignement supérieur.

Cependant ces leçons, dont chaque élève fait plusieurs par an, ont une influence pédagogique excellente, parce qu'on y apprend à parler clairement, avec ordre et sans ennuyer, et c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur à l'École normale; mais ce n'est là qu'une pédagogie indirecte.

C'est dans la présente année scolaire 1902-1903 que pour la première fois un grand effort est tenté, à l'École normale, pour y enseigner enfin cet *art d'enseigner* que son fondateur lui avait proposé comme but unique. La pédagogie de l'histoire, d'après le programme qu'a publié la *Revue internationale de l'enseignement* du 15 décembre 1902, est ou va être professée par MM. Bloch, Monod et Bourgeois; celle de la géographie, par M. Gallois; celle de la philosophie, par MM. Rauh et Lyon; celle de la langue et de la littérature grecques, par MM. Hauvette et Girard; celle de la langue et de la littérature latines, par MM. Durand et Plessis; celle de la langue et de la littérature françaises, par MM. Bédier et Lanson; celle de la grammaire, par MM. Gœlzer et Roques; celle des langues vivantes, par MM. Andler, Lévy et Angellier; celle de l'histoire de l'art, par le directeur lui-même, M. Georges Perrot. Bien que ces conférences, comme toutes celles qui se font à l'École normale, comportent des exercices pratiques (par exemple des corrections de copies), c'est cependant un enseignement d'un caractère théorique puisqu'il ne se fait point devant des élèves de lycée, dans une vraie classe.

Théorique aussi est la leçon pédagogique que font les candidats à l'agrégation d'histoire, normaliens ou autres, non pas devant des enfants, mais devant le jury et le public.

Pour les candidats au professorat, qu'ils soient ou non normaliens, il n'y a qu'un exercice de pédagogie appliquée, c'est le stage de quinze jours dans une classe d'un lycée de Paris. Ce stage consiste en ceci que, sans un mot d'avertissement, sans un conseil préalable, on installe le futur professeur, parfois imberbe encore, dans une classe nombreuse; on le présente (moi, on ne me présenta même pas, et je dus trouver tout seul le chemin de la classe, au lycée Saint-Louis), et on le laisse se débrouiller, en tête à tête avec les élèves. Il se débrouille ou ne se débrouille pas. Quand arrive la dernière classe, le professeur titulaire vient y assister discrètement, et fait, sur le talent pédagogique de son suppléant provisoire, un petit rapport vague qu'on ne montre à personne. Je puis même citer un cas, le mien, où personne n'étant jamais venu dans la classe que je dirigeais comme stagiaire, il n'y eut sûrement pas de rapport du tout. Puis le stagiaire va reprendre ses études, sans que personne lui fasse un compliment, une critique ou une observation quelconque sur la manière dont il a subi l'épreuve du stage, dont il n'est jamais plus question.

Ainsi voilà quelle est la préparation pédagogique d'un normalien français, préparation à peu près nulle au point de vue pratique (et c'est aussi le cas de tous les autres candidats au professorat), préparation qui n'existe que depuis deux mois, si même elle existe, au point de vue théorique.

Cependant, par cette évolution, l'École normale semble revenir à son point de départ, puisqu'elle annonce pour cette année un ensemble systématique de conférences pédagogiques (pour les lettres, du moins; on ne nous parle pas des sciences). Elle semble ainsi se prêter de bonne grâce, ou même s'offrir, à la transformation que le ministre et les Chambres ont proclamée nécessaire.

A. Aulard.

(*A suivre.*)

LA VIE LITTÉRAIRE

Un homme de lettres d'autrefois: Marmontel, d'après le livre de S. Lenel.

Marmontel, par S. Lenel, professeur de rhétorique au lycée d'Amiens, d'après des documents nouveaux et inédits. — Hachette, éditeur.

Ah! voici le véritable homme de lettres de tous les temps et de notre temps. Je ne lui connais guère qu'une supériorité sur nos contemporains les plus notoires et les moins estimés: c'est qu'il est mort. Cela le rend bien sympathique. Et cela nous fait mieux voir qu'en vérité Marmontel était, d'une autre façon encore, supérieur aux arrivistes forcenés qui se sont rués dans la littérature et que les temps qui sont durs nous contraignent de coudoyer: il avait de l'esprit, de l'esprit dans ses attitudes et dans toute sa conduite. Et il était méprisable avec quelque élégance. Aussi bien, il ne réussit dans aucune de ses entreprises; mais il donna et peut-être eut-il l'illusion du succès. Il fallut bien qu'il s'en contentât. Cet homme raisonnable et facile n'exigea pas de la vie ce que la vie lui refusait avec persévérance. Il ne fut point un homme heureux, car il n'eut jamais cette tranquillité honorée et glorieuse qu'il convoitait surtout. Il fut secoué par les pires et les plus banales vicissitudes. Il peina toute sa vie durant et ne fut guère estimé qu'à la fin de ses jours, à l'heure où il pouvait moins que jamais jouir de cette estime. Ses œuvres furent admirées à contresens et si sottement qu'une pareille admiration devait plutôt le convaincre de leur médiocrité constitutionnelle; et il n'obtint tous ses succès d'homme de

lettres prudent et malin qu'au détriment de sa gloire littéraire. Il fut condamné par l'existence à être d'abord servile d'une façon badine et comme enjouée, mais ensuite il dut l'être systématiquement. Puis, étant tombé de chute en chute au secrétariat perpétuel de l'Académie, il fallut qu'il servît davantage, et sans doute il souriait encore; mais la gaieté s'était en allée de ce sourire... Il ne put même pas conquérir cette fortune matérielle, cet argent qu'il désira d'amasser avec une ténacité prodigieuse. Il avait rempli, sou à sou, le bas de laine qu'il avait, jeune homme, apporté de la bonne Auvergne natale; mais la Révolution le vida. Certes, Marmontel réussit à tout, sauf à être paisible et riche. Il fut, presque jusqu'à sa mort, inquiet du lendemain. Mais, courtisan complet, il courtisa la vie qui lui était faite, cette vie d'écrivain qui ne lui accorda tant de choses que pour les lui retirer immédiatement et même, ironie plus amère! ne lui accorda le style que pour ses œuvres posthumes. Marmontel reste pour nous l'auteur de ses *Mémoires* : ils excusent pour nous son existence. Sa démoralisation s'y étale avec une bonhomie quasiment ingénue. Marmontel a, du moins, ce mérite charmant de ne pas tirer vanité plus qu'il ne convient de ses fautes et de ses défauts : avec sa modération excellente, il lui suffit d'en tirer profit le plus possible.

* * *

Marmontel eut d'abord le goût du succès et ne manqua pas de le conserver jusqu'à la fin de ses jours. Pour « arriver », ce fils d'un tailleur de Bort pouvait être d'église. Il faillit même être jésuite, mais considéra comme la chance suprême de sa vie de ne l'être point devenu tout à fait. Il fut donc homme de lettres comme il aurait pu être jésuite, et le fut avec les mêmes procédés : l'art de la flatterie, l'obséquiosité opportune, la persistance aimable et que rien ne fatigue, enfin une certaine tenue dans le manque de dignité. Arriver, c'est son but, son seul but. Arriver à tout, ce qui le dispense de savoir exactement à quoi il veut arriver. Arriver, ou, si vous préférez, parvenir : cette ambition générale suffit à ce provincial laborieux et sensé. Il entreprend donc d'écrire, comme il eût enseigné ou prêché. Il travaille d'abord pour les académies toulousaines : c'est bientôt pour l'Académie française qu'il travaille. Dépourvu de tout don littéraire, il n'est point embarrassé d'écrire dans tous les genres. Et s'il lui arrive d'écrire des tragédies ou des contes, ce n'est pas pour être dramaturge ou conteur, mais parce qu'il lui semble que des tragédies ou des contes peuvent être, au moment où il les publie, le plus efficace instrument de gloire ou de prospérité. Voici qu'il écrit des vers, et c'est seulement parce que de tout temps il fut plus facile d'écrire en vers qu'en prose, et c'est aussi parce que le vers est propice à toutes les adulations. Il écrit donc des vers pour Voltaire, comme il en écrira pour Mme de Pompadour : et les vers sont toujours plats comme les éloges. Ne serait-il point bon d'écrire des tragédies? Il s'improvise auteur dramatique, obtient alors quelques succès qu'il ne mérite pas; après quoi il s'élève plus sûrement encore par ses insuccès. Et c'est juste au moment où il comprend que décidément il est trop peu doué pour être dramaturge que l'Académie l'élit comme auteur dramatique. Mais comme il a tout fait pour être de l'Académie, il ne refuse même pas de faire un volume pour cela : il publie sa *Poétique*. Mairan disait que cet ouvrage était un pétard qu'il avait mis sous la porte de l'Académie pour la faire sauter, si on la lui fermait. Naturellement, il louait à tour de bras les académiciens vivants. Il assurait même avec sérénité que Watelet, le duc de Nivernais, Moncrif, le président Hénault étaient des autorités considérables en fait de grammaire ou de littérature. Ceux qui, comme le duc de Nivernais, ignoraient parfaitement le français, ne doutaient pas que Marmontel n'eût raison. Mais les autres étaient furieux d'être des autorités à la façon du duc de Nivernais. « Personne, dit Grimm, ne se trouva assez loué, ni loué à son gré. » Il faut toujours louer modérément; nous connaissons aujourd'hui des gens qui font métier d'écrire et qui se traînent à plat ventre vers l'Académie. Ils n'y parviendront pas, car ils ont trop vanté, et trop indistinctement, tous les académiciens. Et il n'est aucun de ceux-ci qui ne se tienne pour offensé d'être confondu avec ses confrères.

En dépit de cette maladresse, Marmontel eut cependant l'esprit d'être élu. — Il se promit d'être flatteur avec discernement : il tint sa promesse, car cela lui permit d'être flatteur plus longuement. Mais il ne lui fut pas donné de mériter un seul de ses succès ni d'obtenir ceux que peut-être il méritait. *Bélisaire* fut aussi célèbre qu'ennuyeux. Les *Incas* étant moins ennuyeux obtinrent moins de faveur : et il put se plaindre de la mauvaise fortune. Vieillissant il avait épuisé les échecs dans tous les genres, sauf un : il fit alors des livrets d'opéra. Il aurait pu mourir librettiste et pacifique. Hélas! la Révolution ne lui permit point le repos glorieux. Il dut soudain devenir critique politique et même député. Enfin, il trouva la mort après avoir fui de son mieux la guillotine. Conteur, critique, journaliste, dramaturge, poète, il fut tout cela tour à tour et comme par surprise, quelquefois au moment exact où il fallait qu'il le fût, ce qui donnait à croire qu'il l'était naturellement; d'autres fois un peu après, ce qui donnait le loisir de juger qu'il n'avait aucune aptitude. Il fit trop de choses pour avoir du talent en rien, et c'est

précisément parce qu'il n'avait du talent en rien qu'il fit tant de choses.

*
* *

Certes, je ne dis pas cela pour déprécier son mérite. Il eut peut-être plus de mérite à se pousser par ses échecs que d'autres par leurs succès. Il est d'ailleurs piquant de constater que Marmontel, qui réussit en tout, fut en chaque chose un raté. Il pouvait lui-même constater son éclatante insuffisance avec plus de satisfaction que de mélancolie. Il voulait « arriver » parmi les écrivains plutôt qu'être un écrivain. Et sans doute déplora-t-il d'être obligé de tant écrire. Cette obligation prouve son infortune. N'était-il point malheureux d'écrire incessamment pour « appuyer » une situation, perpétuellement instable. Mais tant d'essais, et de si différents! multipliaient ses relations avec ses infériorités. Marmontel fut assez adroit pour obtenir très vite l'amitié des personnes illustres et même de quelques honnêtes gens. A ceux-ci il ne tint pas rigueur pour leur honnêteté; il fit semblant de l'ignorer. Et il ne se considéra pas comme engagé d'honneur à être digne avec beaucoup de scrupule. Chez La Popelinière il compromit « la dignité de l'homme de lettres » en se mettant aux pieds des hommes de finance et en leur prodiguant des adulations qu'on ne se serait pas permises dans leur antichambre. « Nous l'avons vu, dit Palissot, distribuer lui-même des rafraîchissements dans la salle de spectacle du fastueux La Popelinière. » Est-ce vrai? Nous ne sommes point forcés de croire Palissot. Mais assurément le bon financier ne supportait pas une vertu trop roide, et Marmontel se laissait aller doucement à la vie molle et basse que La Popelinière lui imposait : alors, ne pouvant rien faire de sérieux dans la littérature, il écrivait des tragédies. Les financiers d'aujourd'hui n'entraînent plus à de tels excès les écrivains qu'ils protègent. En revanche, ils les mettent dans des conseils d'administration.

Les actrices, du moins, sont-elles aussi puissantes pour les écrivains qu'elles aiment? Marmontel voulait bien être aimé et servi par les femmes, et pareillement se servir d'elles. Il fut donc l'amant heureux de plusieurs d'entre elles, heureux jusqu'à être par elles trompé pour son bien. On le vit d'abord amoureux sincèrement de Mlle Navarre, car il était jeune encore et encore provincial. Certes, il ne l'épousa pas, car il était prudent jusque dans le plus fol amour; mais il souffrit lorsqu'il vit le chevalier de Mirabeau épouser cette belle coquette : après quoi, il admira le chevalier d'avoir un si beau courage. Puis, il se laissa aimer par Mlle Clairon et ne lui refusa pas de l'aimer aussi, car il voulait qu'on reprît *Denys le Tyran* à la Comédie-Française. Déjà, que ne faisait-on pas pour avoir une pièce jouée ou reprise, — je veux dire exécutée, à la Comédie-Française? Et voici venir dans la vie de Marmontel l'indolente et jolie Marie de Verrières : il l'aime; oh! oui, il l'aime assez pour l'arracher au maréchal de Saxe. Mais celui-ci menace et Marmontel, déjà raisonnable comme un secrétaire perpétuel, se résout aussitôt au parti le plus sage qui est également le moins noble : il ne rend point sa maîtresse à son glorieux amant, mais la confie au duc de Bouillon qui la prend à forfait pour deux ans, et Marmontel n'est pas loin de penser que son amour-propre est sauf. Il est enfin bien Parisien. Il est reconnaissant aux femmes de l'avoir formé, aimablement avili et, par surcroît, d'avoir avancé sa fortune. Il leur gardera toujours un sentiment attendri : il passera très volontiers de la tutelle amicale et grondeuse de Mme Geoffrin à l'amitié austère de Mme Necker : et l'âge alors le rendra assez respectable pour que dans ce salon il puisse convenablement figurer la vertu. Il aime mieux cependant les fréquentations plus gracieuses et n'est jamais en retard pour leur céder un peu de la dignité qui lui reste. Lorsque, vieillissant, il n'a plus assez de séduction pour toucher le cœur des actrices, il retouche ses pièces pour elles. Il devient même un entremetteur fort galant, et ne néglige rien de ce que peut faire un académicien pour que la comtesse de Séran succède à Mme de Pompadour dans le cœur et particulièrement dans le lit du roi. Il échoue, car il échoue toujours, et il trouve que cette jeune sotte plusieurs fois « passe sans péril le pas glissant du tête-à-tête ». Enfin, l'honnêteté est pour lui un refuge : Marmontel épouse la nièce de Morellet, jolie, fort bien faite, d'un bon caractère, d'un esprit piquant, d'une âme vive et sensible. Et cet académicien sur le retour aime en elle toutes les femmes dont naguère il fut aimé et il lui adresse des vers dont la Clairon surtout, ou Mlle de Verrières, eût fait ses délices.

> Mais crois-moi, ma Lucinde, en ces temps si vantés
> Si l'on t'eût vu paraître auprès de ces beautés
> Avec cette fraîcheur, cet éclat, ce sourire,
> Cette bouche appelant le plaisir qu'elle inspire,
> Ce corsage arrondi tel que l'avait Psyché,
> Quand l'amour, comme un lierre, y semblait attaché,
> Ce sein ferme et poli, qui, repoussant la toile
> De son bouton de rose enfle et rougit le voile...
> Crois-moi, dis-je, Properce, Ovide, ni Tibulle
> N'auraient brûlé jamais que des feux dont je brûle...

Mlle de Montigny ne demandait pas mieux que de le croire, et, grâce à elle, Marmontel rajeunit jusqu'à soixante-dix ans dans la félicité domestique. Il rajeunit tellement qu'il se rappela dans l'honnêteté présente tout le passé moins honnête et que, pour bien enseigner la morale à ses enfants, il crut bon de leur narrer par le menu les circonstances innombrables où il en manqua.

Les femmes firent donc beaucoup pour l'aisé Marmontel puisqu'elles lui donnèrent l'occasion d'écrire ses *Mémoires*. Elles ne lui procurèrent pas ce que la « littérature » lui avait constamment refusé : une situation stable. Cette stabilité, il vint donc la chercher, sans l'obtenir hélas ! dans les charges publiques. Il eut un appétit violent de sinécures : par quoi il est tout à fait de notre temps. Tout jeune, il travaillait déjà à « s'assurer une existence indépendante des succès littéraires ». Il fut secrétaire des bâtiments auprès de M. de Marigny, frère de Mme de Pompadour ; il voulut entrer dans les affaires ou dans la politique ; c'était pour lui tout un. Il eut le privilège du *Mercure ;* il se fit pensionner ; il fut historiographe du roi ; il fut historiographe des bâtiments ; il fut logé au Louvre. Bref, il quêta toutes les fonctions qui pouvaient le dispenser d'écrire. Mais ce malheureux fut rivé à la littérature comme un forçat à sa chaîne. Les lettres le menaient à tout, mais il ne pouvait en sortir. Et constamment obligé d'écrire des ouvrages de tous les genres pour appuyer ses candidatures, soutenir ses ambitions et peloter en attendant partie, il demeura toute sa vie un écrivain malgré lui, ce qui l'occupa beaucoup et ne lui laissa pas le loisir d'avoir des idées personnelles.

Il ne put même pas conserver cet argent qu'il avait tant d'ardeur à capitaliser. Marmontel, enfant de la Corrèze, avait la passion de thésauriser : c'est une des marques les plus caractéristiques de son amusant génie. Mais sa mauvaise chance le poursuivit de succès en succès. Riche déjà, il ne dépensait pas plus de 3 000 livres par an ; et il avait économisé avant son mariage 130 000 francs solidement placés. Son assiduité à l'Académie y doublait son droit de présence ; les émoluments de secrétaire perpétuel augmentèrent encore sa fortune. Il avait en 1789 plus de 22 000 livres de rentes en grande partie viagères. La Révolution le ruina complètement. Et Morellet expose hargneusement dans une lettre à lord Shelburne, « la situation de Marmontel et de sa femme qui ont perdu les trois quarts de leur fortune et qui ont trois enfants à élever et à établir ». Voilà !

Ce n'est pas tout à fait ma faute si l'histoire de la fortune de Marmontel m'intéresse plus que l'histoire de sa pensée. Ce n'est pas non plus tout à fait la faute de Marmontel : son historien S. Lenel le comprend à merveille. M. Lenel est un exceptionnel historien littéraire. Il ne donne à son héros ni plus de talent ni plus de vertu qu'il n'en avait. Mais on voit qu'il passe de bons moments en sa compagnie. Et son livre complet est fort attrayant. Il est écrit avec une simplicité narquoise. M. Lenel se rend exactement compte qu'il écrit les petites aventures d'un homme d'aujourd'hui. Il admire la ténacité de Marmontel, plus forte que toutes les vicissitudes, cette ténacité qui lui permit de vaincre à plusieurs reprises la mauvaise fortune et de paraître « l'homme heureux » qu'il n'était pas. M. Lenel, biographe indulgent, n'en veut point à Marmontel d'avoir écrit tant de livres ennuyeux, car il sent bien que sa vie n'était pas toujours gaie. Et il ne lui reproche pas d'avoir été l' « arriviste » qu'il fut puisque, enfin, ses *Mémoires* font tout pardonner.

Marmontel est un précurseur. Il comprit ce que peut donner « le métier littéraire ». Il est le premier de nos contemporains. Que ne vit-il aujourd'hui ! Il serait secrétaire perpétuel d'une académie. Il n'aurait pas de talent, mais ne nous imposerait pas de professer qu'il en a. Nous admirerions sa mesure, sa patience, sa servilité souriante et sa diplomatie toujours prête. Son industrie sans mise de fonds nous paraîtrait élégante, comparée à celle, grossière et affolée, que nous devons maintenant dénoncer sans relâche. Nous lui saurions gré d'avoir de l'esprit avec discrétion ; nous le mépriserions un peu, mais il aurait le bon goût de ne point s'offusquer de notre mépris qui ne laisserait pas que de lui être clément. En somme, il nous consolerait, à sa manière, de tous les Lintilhacs lourdauds qui nous viennent de Bort ou des environs, et qui, franchement, nous obsèdent...

J. ERNEST-CHARLES.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *Une page perdue de Balzac, Notes et Documents*, par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul ; Ollendorff, éditeur. — *Longue Route*, par François Gilette ; Plon, éditeur. — *Le libéralisme*, par Émile Faguet, de l'Académie française ; Société française d'Imprimerie et de Librairie. — *Avant la gloire, leurs débuts*, par Henri d'Almeras ; deuxième série, Société française d'Imprimerie et de Librairie. — *Mœurs kabyles*, roman, par Raymond Marival Le Gof ; éditions du *Mercure de France*. — *La Statue enseveli*, roman, par Ivan Strannik ; Calmann-Lévy, éditeur. — *Vers le schisme, Lady Anne Boleyn*, par Paul Friedmann ; traduit de l'anglais par Lugué ; Philippon et Dauphin Meunier, éditeurs. — *Le Père Perdrix*, par Charles-Louis Philippe ; Fasquelle, éditeur — *La Religion dans la société aux Etats-Unis*, par Henry Bargy ; Armand Colin, éditeur. — *Notes sur l'Italie contemporaine*, par Paul Ghio ; Armand Colin, éditeur. — *Pierre et Anna, Le Mariage*, par Louis Michel et Serentovk ; Ollendorff, éditeur. — *Anthologie de l'amour arabe*, par Ferdinand de Martino et Abdel Khalell Bey Saroît ; éditions du *Mercure de France*. — *Poésies*, par Ernest Renaud ; Société française d'Imprimerie et de Librairie. — *L'Automne des Lys*, poésies, par Edward Montier. Société française d'Imprimerie et de Librairie. — *A Madagascar* (17 gravures), par le Dr d'Aufreville de la Calle ; Plon, éditeur. — *Les Pères de la Démocratie*, par Robert Launay ; Perrin, éditeur. — *Histoire de Charles VII, Louis*

XI et Premières Années du règne de Charles VIII dans l'Histoire de France de Ernest Lavisse, par Ch. Petit-Dutaillis; H. [illegible], éditeur. — *Clément Rochard*, roman de mœurs politiques suisses, par Virgile Rossel; la Chaux-de-Fonds, Georges Dubois, éditeur. — *Islam Saharien ; Chez ceux qui guettent, Journal d'un témoin*, par Jean Pommerol; Fontemoing, éditeur. — *L'Aube de la justice*, par Denis Gerval; H. Storck, éditeur. — *Au delà des partis*, par E. Stuart Phelps, traduit de l'anglais par Charles Grolleau; Carrington, éditeur. — *Les Voleuses de grands magasins*, par M. Paul Dubuisson; H. Stock, éditeur. — *Pages d'angoisses et d'amour*, par M. Émile Eberstein; H. Storck, éditeur. — *Au temps des cigales*, poésies, par Bernard de Bocher. — *Ombres du passé, 1878-1884*, par Édouard Vaillot; Chalon-sur-Saône, E. Bertrand, éditeur. — *Les maîtres peints par eux-mêmes*, par Henry Jouin; Gaultier-Magnier, éditeurs. — *Textes français traduits dans la langue bleue, langue internationale pratique*, par Léon Bollack; éditions de la *Langue bleue*. — *Les Mystiques*, comédie en un acte, par le marquis de Castellane; Librairie théâtrale. — *Les Petites*, pièce en trois actes, par Maurice Biollay; Librairie théâtrale. — *Le Coup de Navaja*, fantaisie en un acte, par Michel Carré; Librairie théâtrale. — *En voiture!... En voiture!...* comédie en un acte, par André Calmette; Librairie théâtrale. — *La Marchande de pommes*, pièce en un acte en vers, par Hugues Delorme; Librairie théâtrale. — *Un Beau Mariage*, comédie en un acte, par Gabriel Timmory et Jean Manoussi; Librairie théâtrale. — *Le Chat et le Chérubin*, drame en un acte, par Jean Bernac; Librairie théâtrale. — *La Vie*, poésies, par Charles Fuster; Librairie Fischbacher. — *Les Boniments et les Mirages*, poésies, par Jacques Constant; éditions de la *Revue Dorée*. — *Pages nivernaises*, étude sur Claude Tillier, 1801-1844, première série, par Marius Gerin; Garnier frères, éditeurs. — *Le Problème du Style*, par Rémy de Gourmont; éditions du *Mercure de France*. — *Lettres de Charles VIII, roi de France*, par P. Pélicier, publiées d'après les originaux pour la Société de l'Histoire de France, tome III, 1490-1493; Laurens, éditeur. — *Mon Tour du Monde*, par la comtesse du Bourg de Rozas; Plon, éditeur. — *Les Deux Familles*, roman social, par Paul Fourot; Librairie des Mathurins. — *Le Fils du Soleil*, par José de Alencar, traduit du portugais par V. de Ricard; Jules Tallandier, éditeur. — *Arcachon la Convalescente, vers Nancy*, par [illegible]; imprimerie Pierron et Hozé. — *Œuvres complètes du comte Léon Tolstoï*, tome IV, traduction de J.-W. Bienstock, Sébastopol, etc.; P.-V. Storck, éditeur. — *De l'un à l'autre monde*, roman, par M. Paul Perret; Ollendorff, éditeur. — *Le Sang des Grenades*, roman [illegible]; Ollendorff, éditeur. — *L'Armée et les forces morales*, par le capitaine Richard, du 29e bataillon de chasseurs à pied; Plon, éditeur. — *La Liberté d'enseignement, histoire et doctrine*, par Émile Bourgeois, maître de conférences à l'École normale supérieure; Édouard Cornély, éditeur.

POÉSIES

A Venise.

Tout s'élargit. Le soir qui tombe est magnifique
Et vaste. Comme un Doge amoureux de la mer,
Parmi l'effeuillement des roses, la musique
Des luths, l'or qui flamboie ainsi qu'un rouge éclair,
J'irai, les yeux voilés de volupté mystique,
Et, fastueusement, j'épouserai la mer.

J'épouserai la mer, l'incomparable Amante.
Le parfum et le sel de son âcre baiser
Verseront la fraîcheur à ma lèvre brûlante...
Et, comme un souvenir qui ne peut s'apaiser,
Ressurgira le vent des espaces qui chante
Sur le flot nuptial l'infini du baiser.

Je verrai tressaillir l'ombre des hippocampes;
Les algues s'ouvriront, plus belles que les fleurs;
Le phosphore, aux rayons atténués de lampes,
Allumera pour moi d'imprécises pâleurs.
Afin de couronner mes cheveux et mes tempes
Les algues flotteront, plus belles que les fleurs;

Et, laissant ondoyer mon corps à la dérive,
Je mêlerai mon âme à l'âme de la mer,
Je mêlerai mon souffle à la brise lascive.
Se dissolvant légère et fluide, ma chair
Ne sera plus qu'un peu d'écume fugitive.
Dans la pourpre du soir j'épouserai la mer.

Les Solitaires.

Ceux-là dont les manteaux ont des plis de linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

Leur sagesse a pitié de l'ivresse des couples,
De l'étreinte des mains, des pas aux rythmes souples.

Ceux dont le front se cache en l'ombre des linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

Ils contemplent l'aurore et l'aspect de la vie
Sans dégoût, et plus d'un qui les plaint les envie.

Ceux qui cherchent la paix du soir et des linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

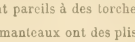
L'eau profonde des puits cachés les désaltère,
Ils écoutent germer les roses sous la terre,

Ils perçoivent l'écho des couleurs, le reflet
Des sons, le printemps bleu, l'automne violet.

Ils goûtent la saveur du vent et des ténèbres,
Et leurs yeux sont pareils à des torches funèbres.

Ceux-là dont les manteaux ont des plis de linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

RENÉE VIVIEN.



THÉATRES

Théâtre Sarah-Bernhardt : *Théroigne de Méricourt*, drame en six actes de M. Paul Hervieu. — *Parsifal* au concert.

Je n'ai vraiment pas de chance avec M. Paul Hervieu. J'aurais aimé à dire ma pensée sur son talent nerveux, sobre, concis, et qu'une occasion favorable me fût donnée de m'étendre avec sympathie sur sa manière énergique et ramassée. Les circonstances veulent que ce plaisir me soit refusé aujourd'hui, et qu'il me faille, la première fois que je dois ici parler de lui, le faire avec des réserves que j'eusse désiré n'y point apporter. Je le crois assez large d'esprit pour ne pas s'y montrer sensible, assez compréhensif aussi pour apprécier la sincérité, et sentir que l'unique intérêt de la critique dramatique, aussi bien que de toutes autres d'ailleurs, réside dans l'indépendance des jugements.

Donc il me semble qu'en choisissant, pour le porter à la scène, ce sujet : *Théroigne de Méricourt*, M. Paul Hervieu manquait à la première règle de l'écrivain qui se connaît et s'observe soi-même, — laquelle est de choisir un sujet conforme à son tempérament. Le tempérament de M. Paul Hervieu consiste en une vision intense, dramatique, des réalités qu'il transporte au théâtre, et son premier mérite est de les préciser, de les dramatiser par le raccourci de la scène et la nervosité du dialogue. Il donne, au plus haut degré, la sensation des réalités qu'il place sous nos yeux... Oui, il donne cette sensation dans ses œuvres fortes et réussies... Voilà pourquoi *Théroigne de Méricourt* nous paraît bien faire exception à la règle.

En imaginant ce sujet, M. Paul Hervieu cédait à l'attrait, factice et dangereux, de condenser dans une figure, et dans une figure de femme, d'autant plus malléable par conséquent, les traits expressifs de la formidable époque qu'il entendait mettre en scène. C'était se condamner à l'avance, c'était nous condamner à des déformations historiques par trop flagrantes, à des invraisemblances que nous ne pouvons plus accepter. Lorsqu'il nous montre, au premier tableau, le colloque entre Théroigne et l'empereur François-Joseph dans son cabinet de Vienne, nous pouvons bien être sensibles un instant au contraste d'un souverain ayant recours aux bons offices d'une gueuse; mais nous savons trop bien, nous sentons trop bien, que ce sont là des procédés à la Victor Hugo, des contrastes romantiques, je ne sais quelle vieille défroque de *Ruy Blas;* et nous savons trop bien aussi que les choses n'ont pas pu se passer ainsi. Il est vrai que l'auteur avait besoin d'un tel contraste pour établir son personnage et faire accepter l'importance du rôle qu'il s'apprêtait à lui donner. Si le théâtre est, comme on l'a dit, l'art des *préparations*, une telle préparation apparaissait indispensable. Mais qui ne voit qu'elle contenait en elle-même sa condamnation !

Au second acte pareillement, le soir du 9 août, lorsque nous voyons la Cour affolée dans le pavillon central des Tuileries, nous concevons bien l'émoi des femmes, tel que M. Paul Hervieu nous le présente; mais nous avons peine à accepter Louis XVI avec la physionomie morale qu'il lui donne. Si médiocre d'esprit, si insuffisant de caractère qu'ait pu être le roi, il nous répugne de le voir sous les traits du podagre imbécile et lâche que l'acteur nous présente, accentuant encore, ainsi qu'il arrive presque toujours pour produire un effet, les intentions de l'auteur. L'homme dont on nous présente une semblable silhouette, devient forcément la *caricature* de la réalité, et ce que nous savons de la fin de sa vie, de son attitude à ses derniers moments, vient démentir la possibilité d'une si révoltante défaillance. Mais, encore une fois, il le fallait, pour le contraste et l'effet dramatique : M. Paul Hervieu, en agissant ainsi, n'a fait qu'obéir aux exigences de son sujet, à la logique intérieure de la conception qui s'élaborait en lui.

Le même genre de critique pourrait s'adresser au troisième acte, où M. Paul Hervieu a groupé autour de Théroigne, âme agissante, souffle inspirateur de la pensée révolutionnaire, les forces actives de la Révolution : Danton, Robespierre, Saint-Just, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine. C'est le procédé exactement contraire à celui qu'employait l'an dernier M. Romain Rolland, lorsque dans son *Quatorze juillet*, il faisait de l'âme de la foule, de ce grand anonyme : le peuple, la cause profonde de la poussée révolutionnaire; procédé simpliste, simplificateur et faux comme tout ce qui tend à unifier des causes infiniment complexes et multiples. Voilà la raison pourquoi ces raccourcis du théâtre, ces synthèses dramatiques, si puissantes parfois à montrer la saillie d'un caractère, — et M. Paul Hervieu, nous en a donné la preuve éclatante en des œuvres précédentes, — deviennent un miroir inexact et faux, vraiment déformateur des réalités historiques, où se mélangent et s'entremêlent des éléments aussi multiples que ceux qui préparèrent une Révolution française. Prétendre réduire ces éléments à quelques volontés individuelles, à une inspiration simplificatrice, en rechercher les causes dans une volonté agissante ou dans un groupe de volontés, c'est là une tentative aussi vaine que celle qui consisterait à vouloir canaliser dans un même lit les eaux bouillonnantes d'un torrent gonflé par

l'orage. En ce qui touche les causes profondes de la Révolution française, il convient, semble-t-il, de faire un raisonnement identique à celui que nous lisions, sous la signature de Tolstoï, dans les colonnes de cette Revue : — « En étudiant une époque aussi tragique, — celle du premier Empire, — aussi riche en événements considérables, aussi rapprochée de la nôtre et si vivante encore dans les souvenirs populaires, je suis arrivé à constater l'évidence absolue de ce fait, que les causes des événements historiques ne sont pas accessibles à notre entendement. Il serait aussi absurde de dire que les causes des événements de l'année 1812 résident dans l'esprit conquérant de Napoléon et dans la fermeté patriotique d'Alexandre Ier que d'attribuer la chute de l'Empire romain à ce que tel barbare a conduit ses peuples en Occident, que tel empereur romain a mal gouverné, ou encore qu'un rocher gigantesque a croulé par suite du coup de pioche d'un terrassier. »

Voilà, certes, qui rend un meilleur compte des réalités, mais qui ne saurait faire l'affaire de l'écrivain dramatique, obligé de condenser en quelques lignes les mouvements d'âme par lesquels il prétend intéresser et retenir l'attention du spectateur. Quiconque s'efforcera de symboliser ainsi, d'incarner, en une ou plusieurs figures, un effort aussi complexe que celui de la Révolution française, devra se résigner aux insuffisances, aux défauts de perspective que nous constatons dans les œuvres de M. Romain Rolland et de M. Paul Hervieu. Mais cet inconvénient ne détournera personne, je le crains, de céder à l'attrait de figures historiques, et de vouloir utiliser la part de poésie toute faite que les événements de l'histoire leur ont communiquée.

M. Paul Hervieu a fait hommage de son œuvre « au génie somptueux et tragique de Mme Sarah Bernhardt... » et il ne pouvait faire moins, je le reconnais, en faveur d'une interprète qui donnait un effort aussi considérable que de monter un drame pareillement compliqué. Mais nous, qui n'avons point les mêmes raisons d'*orner* nos jugements, qui même avons le devoir de dire la vérité *toute nue*, reconnaissons, quoiqu'il nous en coûte, que Mme Sarah Bernhardt fut mauvaise dans le rôle de Théroigne, déplorablement et significativement mauvaise. Les défauts que nous lui connaissons, et que nul n'ignore, y sont poussés à l'extrême et ne s'y trouvent pas compensés par les qualités qui, si souvent, leur furent un contrepoids. Cette monotonie dans la diction, cette mélopée trainante et chantante, qui semble être le trait distinctif de sa dernière manière, et qui peut jusqu'à un certain point être tolérée dans un rôle où l'amour a sa place, devient un pur non-sens dans celui de Théroigne : elle arrive à nous irriter les nerfs au delà de toute expression. Et comment se peut-il, je le demande ; oui, comment se peut-il qu'une artiste, qui eut à sa disposition tant de moyens expressifs, et qui les a encore quand elle veut, — rappelez-vous *Hamlet*, *Lorenzaccio*, — se condamne de plein gré à une pareille monotonie d'effets ? N'est-ce pas le résultat de sa domination sur son entourage, de cette fascination qu'elle exerce sur tous, à l'abri, par conséquent, de toute appréciation sincère et de toute critique efficace ? J'imagine un étranger connaisseur entendant pour la première fois Mme Sarah Bernhardt dans ce rôle de Théroigne. Quelle opinion en prendrait-il ?

... Que M. Paul Hervieu ne s'y trompe pas... ou plutôt qu'il ne se laisse pas abuser par les compliments saugrenus de quelques farceurs intéressés. Il s'en est rencontré parmi eux pour comparer sa *Théroigne de Méricourt* aux drames historiques de Shakespeare. Les mêmes farceurs, il est vrai, s'empressaient de leur reconnaitre une parenté avec ceux de M. Victorien Sardou, — ce qui n'est pas précisément la même chose. La vérité semble être entre les deux, plus proche de ceux-ci que de ceux-là. Je ne voudrais établir aucune comparaison désobligeante entre le lettré de race que vous savez être M. Paul Hervieu et l'industriel à tout faire qui, sur commande de Mme Sarah Bernhardt, découpe un patron à sa mesure dans telle période de l'histoire qu'elle lui marque. D'avoir pu seulement, par les soins de quelques maladroits empressés, voir son nom accolé à celui de M. Victorien Sardou, c'est déjà une punition suffisante... et voilà un genre de compliments que nul n'eût songé à lui faire avant *Théroigne de Méricourt*. Il lui faut donc vérifier, lui aussi, la justesse de l'adage : « Seigneur, préservez-moi de mes amis ! » Gageons que, dans l'avenir, ce lui sera une indication précieuse, et qu'il y regardera à deux fois avant de risquer une nouvelle aventure de ce genre, qui pourrait le diminuer dans l'estime des lettrés.

***

La nouvelle nous arrive que récemment, le 20 décembre 1902 pour préciser, une association connue, la *Société pour l'encouragement de l'art musical*, a donné, à Amsterdam, une audition intégrale, au concert, du *Parsifal* de Richard Wagner. Cela devait arriver... C'était fatal... et, disons-le, il est surprenant que cela ne se soit pas produit plus tôt. L'usage que, depuis tant d'années, on fait par le monde des exécutions fragmentaires d'une œuvre qui n'avait pas cette destination dans la pensée du maître de Bayreuth, devait amener l'abus, — c'est-à-dire l'exécution intégrale de cette œuvre.

Si cet événement artistique, ou plutôt *anti-artis-*

tique, ne s'est pas produit plus tôt, c'est que jusqu'alors on avait respecté la volonté de Wagner, et que, d'ailleurs, Mme Cosima Wagner, gardienne vigilante de son œuvre, n'eût point permis qu'on allât contre cette volonté. Et ce qu'il n'eût point laissé faire, elle ne le permettrait pas davantage aujourd'hui dans les pays où la loi lui donne le moyen d'exercer un droit de contrôle. C'est pourquoi elle proteste, et nous ne demandons qu'à enregistrer ses réclamations, quand elle se trouve désarmée et ne peut exercer qu'une revendication *platonique*. On sait que les Pays-Bas n'ont pas adhéré à la convention de Berne qui régit la propriété artistique. Profitant de cette situation exceptionnelle, et abusant de ce qu'on peut appeler un *droit strict*, la Société d'Amsterdam a choisi l'œuvre du maître qui nécessairement exerce le plus vif attrait de curiosité, puisqu'on n'en peut voir la représentation qu'à Bayreuth. Elle a donné l'audition intégrale de *Parsifal*.

On ne saurait trop dire et répéter en cette circonstance qu'il y a là une *déformation*, une diminution de l'œuvre, qui en altère le sens et la portée. Richard Wagner, qui joignait à l'intuition supérieure du génie une merveilleuse entente des conditions favorables à la production de son œuvre, avait pris la peine d'indiquer lui-même ce que le concert en pouvait retenir. Ces fragments sont : 1° le Prélude du premier acte avec la scène finale ; 2° l'*Enchantement du Vendredi saint*; 3° la scène finale du troisième acte. C'était marquer nettement, par voie d'exclusion, ce qu'il entendait réserver pour l'exécution intégrale du théâtre. Tous ceux qui connaissent les règles fondamentales de l'esthétique wagnérienne — et qui ne les connaît aujourd'hui? — savent qu'en agissant ainsi le réformateur de Bayreuth affirmait une fois de plus sa croyance en l'effet *intégral* dû à la fusion des moyens expressifs. Il n'imaginait point que le début du troisième acte de *Parsifal*, ce que M. Maurice Barrès appela si poétiquement « le Regard sur la prairie », pût produire son effet par la simple puissance de la suggestion musicale, indépendamment de la mimique et de la décoration qui viennent en renforcer le sens. Il n'imaginait pas davantage que la musique de la scène des *Filles-Fleurs*, si enchanteresse fût-elle, pût être exécutée en dehors des conditions pour lesquelles elle avait été écrite, c'est-à-dire pour accompagner une mimique de séduction.

Il n'est donc pas inutile, puisque ces vérités élémentaires sont aujourd'hui méconnues, de les rappeler publiquement. Si les entrepreneurs de concerts ne nous avaient habitués depuis longtemps à ces mutilations, si, au lieu de composer leurs programmes avec des ouvertures et des œuvres purement symphoniques, ils n'avaient pas mis en coupe réglée tout le répertoire wagnérien, l'incident caractéristique d'Amsterdam ne se serait pas produit. Tout abus vient d'un usage prolongé, et la Société d'Amsterdam n'a fait que généraliser en l'étendant la méthode de nos grands concerts parisiens. Il est au moins curieux de le constater à l'heure où la despotique main-mise du génie wagnérien, sous sa forme purement musicale, semble s'exercer moins efficacement sur notre public. C'est là un signe des temps, que j'observais en de récentes circonstances.

PAUL FLAT.

LES MÉCONNUS

> ...C'est bien assez peu d'être un homme, sans y ajouter de n'être que de son temps et de son pays.
>
> (LOUIS MENARD.)

On les cite, on parle d'eux, on nous force à lire leurs œuvres : ils sont célèbres.

Ils forment à côté des illustrations brillantes, indiscutées et éphémères, un groupe important dont les chroniqueurs littéraires se plaisent à vous entretenir.

Il me semble qu'on ne relève point la mémoire d'un homme en le plaçant dans les *poetæ minores* de son temps, qu'il serait préférable de parler de ses œuvres sans nous apitoyer en même temps sur son illégitime obscurité. Pourquoi nous accabler sans cesse de la pensée surannée que le mérite n'a pas toujours sa récompense, que l'on peut avoir du génie et n'être pas connu?

Ce point de vue pessimiste est insupportable, et bien peu justifié.

Est-ce qu'il y a vraiment des méconnus ?

Mais dans notre siècle de réclame, un bon écrivain n'a-t-il pas toujours été remarqué? Dès longtemps, hélas! il n'y a plus d'ombre : n'importe qui peut avoir sa place au soleil. Quand vous aurez prouvé que quinze ou vingt de nos académiciens sont peu propres à honorer une époque littéraire et occupent sans grâce des fauteuils éternels, pourrez-vous nommer quinze ou vingt génies dignes de les remplacer? Nos statues ne sont-elles pas assez nombreuses, nos beaux jardins de Paris ne sont-ils pas assez infestés de ces odieux bustes de bronze ou d'étain (*sic*), si noirs, sur leurs socles si blancs? Ne vient-on pas d'inaugurer le monument du timide Gabriel Vicaire? Ne prépare-t-on pas déjà les discours et les couronnes de celui d'Albert Samain, ce délicieux poète qui lit sagement de beaux vers dans une paisible maison de la rue Saint-Martin, qui gagna peu à peu, et sans la chercher, la bonne gloire, et qui, comme si cela était coutu-

mier et banal, va être immortalisé par une statue?

Lorsque Samain mourut, ses amis eussent pu dire que ce poète était trop ignoré, qu'il méritait une gloire considérable. Ils eurent raison de ne le pas faire : on se fût méfié.

Ils le pleurèrent. Ils écrivirent qu'ils venaient de perdre un grand écrivain. Ils dirent qu'il fallait qu'on lui élevât une statue. De tous ceux qui ignoraient le nom de Samain, nul ne crut devoir protester. Rien ne leur sembla plus naturel que d'élever une statue à un grand poète.

Mais lorsqu'on vient vous dire : « Vous êtes injuste et cruel. Vous avez des yeux et vous ne voulez pas voir. Il mourut, en l'an 1875, un honnête homme ennemi des vains applaudissements du public, qui écrivit un volume de vers excellents. Je tiens absolument à vous persuader qu'il avait autant de talent que M. X. que vous connaissez... »

Peut-on s'empêcher de lui répondre : « Vous m'importunez. Est-ce que vous avez lu *les Nuées*, *De natura rerum*, *la Sagesse* de Charron, *Richard III*, *Bérénice*, *la Princesse de Clèves* et *les Lettres persanes*? Voilà ce que vous méconnaissez. N'ai-je pas le droit d'ignorer M. X., versificateur? »

Il ne faut point poser en victimes de la renommée des gens qui par hasard ont écrit, pendant quelques années, un ou deux bons livres qui n'ont pas eu de retentissement. Ils ne sont point méconnus pour cela.

Tout le monde est peu à peu suffisamment connu. L'écueil, c'est au contraire cette gloire pour tous, où se mélangent les noms les plus différents, les œuvres les plus opposées : c'est, aujourd'hui, la tâche du critique de départir les bons des mauvais. Et c'est pourquoi le critique, dont le rôle était autrefois de créer des illustrations, doit aujourd'hui consacrer presque tout son effort à abattre les faux grands hommes, à éliminer les innombrables imbéciles, à déblayer la place où les bons écrivains étaient perdus dans l'abjecte cohue des faiseurs de livres. De là vient que la critique débonnaire est actuellement inutile et vaine et que la seule critique combative a raison d'être. Il ne s'agit plus de découvrir des écrivains, mais de défendre les bons et d'écraser les mauvais. Il y a des ennemis. Il faut faire la guerre. Il faut tuer.

Et, dans un temps où il faut abattre tant de renommées injustes, est-il une place pour des méconnus?

Théophile Gautier eut raison de relever la mémoire de Saint-Amand, Scudéry, Théophile, Cyrano de Bergerac, parce que Boileau les avait attaqués et rendus *grotesques*.

Et les méconnus pourraient être des écrivains dont on renie et pourchasse injustement la gloire : ce serait M. Decourcelle s'il avait le génie de Racine, M. Georges Ohnet s'il avait écrit les *Mémoires d'outre-tombe*...

Mais quel heureux écrivain méconnaît-on de la sorte?

* * *

Non. Ceux que des amis trop enthousiastes érigent en victimes, sont ou des honnêtes gens qui écrivirent en secret quelques livres honorables, ou des esprits bizarres qui s'acharnèrent à ne vouloir pas être compris.

Le plus célèbre méconnu est Louis Ménard.

Qui pensa, jamais, à mal parler de ce vieillard charmant? Est-ce que ceux qui ont lu *le Païen mystique* n'ont pas bien senti sous ces vers parnassiens l'âme classique de ce sensible philosophe? Louis Ménard ne désira jamais être célèbre. Il aimait à penser. Une solide culture des lettres anciennes le porta à fixer sa pensée. Et il me semble qu'il devait écrire sa pensée pour s'en pénétrer davantage plutôt que dans le but de faire une œuvre. Il y a des solitaires qui écrivent des recueils de prières pour leur propre usage. Louis Ménard composait ses poèmes comme des cantiques ou des litanies, avec une ferveur de prêtre. Comment se fût-il soucié d'un succès littéraire?

Il écrit : « C'est bien assez peu d'être un homme, sans y ajouter de n'être que de son temps et de son pays. »

S'il avait eu quelque intention de gloire, assurément il n'eût pas cherché à la trouver dans l'opinion de ses contemporains. Mais il n'eut pas davantage la prétention d'affirmer qu'il écrivait, pour tous les hommes de tous les pays, des œuvres immortelles. Des gens passent leur vie à être bons, d'autres la dépensent en esprit : Louis Ménard l'occupait à mettre en vers réguliers des rêveries philosophiques. Il fut *poète*, comme il eût été *bon* ou *spirituel*.

Son jeune biographe, M. Édouard Champion, nous fournit des détails propres à montrer combien l'espoir d'illustration inquiétait peu le poète Louis Ménard : « C'était un beau vieillard avec des yeux bleus. Il eût été sublime roulé dans le peplos... Son mimi en poil de lapin, sa cravate en corde, ses chapeaux invraisemblables, ses gants de maître d'escrime, faisaient sourire. Et on le connaissait surtout comme un vieil homme affecté de quelque bizarrerie, etc. »

Ces notes nous intéressent. Et M. Champion eût dû s'en tenir au portrait véritable de Louis Ménard.

Il s'est cru forcé de provoquer notre conscience. Il nous prouve que Ménard était un méconnu. Il nous accuse d'injustice. Il a prononcé, pour nous accabler de honte, les mots « génial » et « immortel ». Et, pour achever notre humiliante défaite, il nous dit que

nous l'avons méconnu « parce qu'il avait du génie ».

Mais cela prouve que M. Champion aimait beaucoup Ménard, rien de plus.

Et, en outre, ces apostrophes ajoutent malencontreusement des traits de haine et d'envie à la belle figure de son héros. On aime moins ce poète qui nous vaut de si dures réprimandes. On le voit moins précisément. Ce n'était donc point un bon vieux philosophe sage, doux et inoffensif? C'était un vieillard dégoûté des hommes, rageur et sournois, furieux de n'être pas apprécié à sa valeur — et « connu »?

Vraiment, on nous ferait prendre pour un « arriviste » impuissant ce sage et humble solitaire.

Parce qu'aujourd'hui chacun a la rage d' « arriver », on ne peut se figurer volontiers que ceux qu'on estime n'aient pas eu cette folle passion. Il y a longtemps qu'on ne parle plus de « tranquilles retraites », d' « amour de la solitude », de « bonheur de l'humilité ».

Pour vivre heureux, il s'agit bien de vivre caché!... Il faut être connu, adulé, annoncé, affiché, porté en triomphe!

Pourquoi dérober à M. Rostand ses couronnes de papiers verts? Est-ce que M. Rostand dérobe à Ménard ses vivants lauriers d'Hellade?

Tant de zèle est inutile.

L'enthousiasme des héritiers ou des amis des écrivains fausse le jugement du public.

Ils ne se disent pas assez qu'une seule chose suffit : l'œuvre. L'opinion de l'éditeur est absolument inutile...

On a eu tort de s'acharner à « faire arriver » Louis Ménard; car, malgré l'irrésistible charme de la réclame, il ne sera jamais aussi goûté que M. Jacques Normand, et le public en tirera logiquement qu'il ne le vaut pas.

Il y a des auteurs populaires. Mais il ne faut pas vulgariser tous les auteurs. *L'Agonie* et *Byzance* sont des ouvrages curieux, mais un *Lombard pour tous* serait ridicule... Soit dit sans louanger *Quo vadis?*

Pour d'autres, la simple notoriété est néfaste.

A-t-on une juste opinion de Verlaine lorsqu'on a lu ses *Œuvres choisies?*

A l'ombre de ce grand poète s'abritent Laforgue et Rimbaud. On les édite, on les réédite : cela est excellent. Mais on a raison de ne pas crier qu'ils ont du génie, qu'ils ont créé des écoles, qu'ils ont entièrement renouvelé la poétique. Les cinq cents personnes qui les connaissent aiment ces poètes originaux et ne ressentent nullement le besoin de les exhiber comme des phénomènes.

Et ils ne seront jamais mieux connus que dans la demi-obscurité où ils brillent.

Il n'est peut-être pas un millier de lecteurs qui savent le nom de Jean de Tinan. Mais ce jeune romancier, mort à vingt-quatre ans, n'est pas un méconnu.

Outre ses premiers livres, un peu touffus et hâtifs, son œuvre posthume a été pieusement éditée : *Aimienne ou le Détournement de mineure*. Après une préface de quelques lignes, où un ami regrette la perte de son ami, le roman commence, scrupuleusement identique au manuscrit. Çà et là, quelques lignes en blanc indiquent des chapitres incomplets; des notes, à la fin, reproduisent des projets de chapitres, des fragments inachevés, une conclusion hésitante. Je ne sais rien de plus touchant que cette édition rigoureusement exacte d'un roman interrompu par une mort prématurée.

Parce que le préfacier ne parle ni d'éternité ni de génie, on lit cette œuvre avec impartialité; et, à cause de cela, on a la joie de découvrir soi-même que ce roman est beau, que la perte de son auteur est douloureuse.

*
* *

Tous les auteurs, dira-t-on, ne peuvent être ainsi découverts : certains poètes d'une originalité trop profonde ont besoin d'être expliqués et commentés. Mais est-il urgent de traduire Mallarmé à ceux qui ne l'entendent pas? Il a des admirateurs enthousiastes qui suffisent à sa gloire. Et les beaux vers de Signoret ne laisseront pas d'être bien lus, tant qu'il y aura des gens de goût qui aimeront lire de beaux vers.

De son vivant, on disait d'ailleurs de Signoret « qu'il ne gagnait pas à être connu ». Une tenue de bohème, le goût des alcools et un perpétuel besoin d'argent recommandaient mal un excellent poète. Sa trop grande singularité l'éloignait encore du public. Son puissant orgueil effrayait. Ne serez-vous pas étonné, après cela, qu'il ait, malgré tout, acquis une petite gloire très notable?

On le classe habituellement dans les méconnus. Un publiciste bien intentionné se prépare à le révéler au public. Signoret, qui se croyait un incontesté génie, ne sera pas flatté de savoir qu'un de ses admirateurs essaye de prouver qu'il fut méconnu et eut du talent.

L'admiration est une fragile base de critique, — et les éditeurs d'œuvres peu connues devraient être indifférents.

Leur ardeur serait excusable s'ils avaient à révéler une œuvre posthume dont le succès dépend entièrement de l'actualité. Il eût fallu se hâter d'annoncer par de grandes affiches et de monter à grands frais l'œuvre de Ménard si elle eût consisté en un vaudeville-opérette à clef; mais pourquoi tant de bruit pour de beaux poèmes?

Ils seront encore beaux dans cinquante ans. Notre

époque est-elle si propice à ces exaltations : le public de demain pourra-t-il être plus sot, plus vain, plus indifférent ? Demandons aux libraires si la clientèle d'aujourd'hui brûle de découvrir de bons poètes morts depuis dix ans ; et, pour être définitivement renseigné sur les *méconnus*, demandons à ces faiseurs de gloire quels sont aujourd'hui les écrivains « que l'on connaît » !

***

M. Charles Maurras révéla, il y a quelque temps, deux écrivains qui assurément étaient parfaitement ignorés : Joseph Capperon et Paul Guigou.

Paul Guigou vint à Paris comme précepteur des enfants de Mme la comtesse de Martel. C'était un bon garçon, un peu triste, qui, malgré sa fraîche figure, était d'une très débile constitution. Il avait de bonne heure éprouvé le besoin d'écrire des vers assez faibles, mais où l'on pouvait découvrir une âme naïve et souffreteuse.

Il exprimait cette précoce désillusion en un langage puérilement romantique où reviennent sans cesse les expressions « ciel de mystère », « château merveilleux et sombre », « étrange nuit », « lune d'automne », « lune jaune et sa pâle flamme », « lune somptueuse et morne », « lune morne et solitaire ».

Puis, il s'essaye dans la critique, publie dans le *Figaro* des études sérieuses sur Carrière et Puvis de Chavannes ; il fit aussi des articles sur Renan, Verlaine, Tellier (pour qui il écrivit la préface des *Reliques*). Il publia enfin quelques petits livres pour les enfants.

Mais il n'intéresse vraiment que par ses vers où, malgré la forme assez banale, on voit une inspiration sincère.

On a eu raison d'intituler son recueil posthume *Interrupta* — non seulement parce qu'en effet son œuvre fut interrompue (il mourut à trente ans), mais aussi parce que, dès la première page, comme le dit M. Maurras, on sent que ces poésies sont « pendantes, commencées sans le moindre espoir et comme pour le cimetière ».

Qu'est-ce que toute la vie? Une étreinte rompue.

Joseph Capperon mourut aussi à trente ans.

Il fut chef de cabinet de M. Lebon, et correspondant du *Journal de Genève*.

Les articles qu'il publia chaque semaine, de 1891 à 1896, ont été recueillis par M. Max Leclerc et publiés sous le titre de *Notes d'art et de littérature*.

Il était doux et appliqué. Il écrivait : « Il ne faut dédaigner aucune herbe verte perçant le sol dénudé avant que la moisson soit faite. L'attitude la plus familière au critique, en face de la vie contemporaine, devrait être celle de l'homme des champs, penché sur ce qui lève et croît. » Cela annonçait un esprit méthodique et scrupuleux. On trouve dans ce volume un grand amour du beau, et un sincère effort à juger impartialement.

Mais Capperon avait-il un grand talent ? Je ne le pense pas... Ses critiques et, entre autres, les pages où il démontre que Mme Sarah Bernhardt est mauvaise dans Phèdre et que M. Maurras cite comme admirables, sont-elles très supérieures aux comptes-rendus d'expositions ou de livres qu'on trouve ordinairement dans les journaux ? Capperon est-il plus qu'un intelligent et consciencieux publiciste ?

Même dans les articles que leur consacrent leurs meilleurs amis, on sent que Guigou et Capperon ont surtout éveillé des sentiments de sympathie, qu'ils intéressent surtout parce qu'ils sont morts à trente ans et que l'avenir eût pu faire d'eux un bon poète — et un bon critique.

La mort a interrompu leur carrière avant qu'elle fût digne de gloire : ce ne sont pas des méconnus.

***

Et sommes-nous donc dans une telle décadence qu'un jeune homme sentimental ou un journaliste soucieux doive passer pour un grand écrivain ?

N'y a-t-il pas au fond de la province mille jeunes gens bien doués à qui un bon cœur et le souvenir du lycée inspirent des vers très convenables ?

En sommes-nous réduits à chercher nos génies parmi les auteurs qui eurent du bon goût, du raisonnement, de l'application et de la facilité ?

Non. Capperon, Guigou, tant d'autres, ne sont pas des victimes.

Ce n'est pas avec admiration ni avec pitié qu'il faut considérer leur labeur interrompu.

Il faut voir, dans leur vie et dans leurs écrits, de bons exemples. Il les faut considérer dans leur ombre, les estimer, et voir en eux des hommes intelligents et sains.

Et, ainsi, leur simplicité nous donnera de la joie et du courage.

En pensant à eux nous dirons :

Il y a encore des gens qui, perdus dans la foule, ont du jugement et de l'esprit ; des gens ordinaires qui s'occupent encore de penser ; d'honnêtes gens qui sont des lettrés, qui ont des bibliothèques, qui aiment les classiques, qui s'inquiètent des questions d'art, qui écrivent correctement, et qui même ont presque du talent, chez eux, naturellement, tranquillement, banalement !

PIERRE DE QUERLON.

Paris. — Imprimerie Renouard, Impr. des Deux Mondes, 19, rue des Saints-Pères. — 12964 *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 3. 7e SÉRIE. — TOME XIX. 17 JANVIER 1903.

LA VIE DOULOUREUSE DU POÈTE [1]

16 février 1866.

« Mon cher ami,

« M. Lécr... est revenu à Bruxelles dans la nuit de mercredi à jeudi. Il a causé quatre fois avec L..., et n'est pas allé vous voir Je lui ai demandé pourquoi, et il m'a fait cette singulière réponse :

« *Je n'ai pas voulu voir M. Ancelle parce que j'ai craint de l'offenser en lui disant ce que je pense, c'est-à-dire que MM. Garnier ne traiteront pas plus avec lui, Ancelle, qu'avec L.... Les visites de M. Ancelle chez MM. Garnier ne serviront qu'à persuader à ceux-ci que vous avez un violent besoin d'argent, et plus vous le laisserez voir, et moins ils seront pressés de conclure.*

« *M. Ancelle peut traiter en votre nom, mais avec des lettres de vous. Mais le plus raisonnable serait d'aller à Paris traiter vous-même, et surtout de ramasser et de mettre en ordre les éléments des deux autres volumes, puisque L.... n'en a que trois. Les Garnier sont très défiants.*

« *De mes conversations avec L... il résulte pour moi que, comme je l'avais deviné, les chiffres, indiqués par L... à M. Ancelle, sont des chiffres en l'air, ne représentent que les calculs approximatifs de L... et ne signifient donc absolument rien, puisque Hippolyte Garnier n'a fait aucune offre réelle.*

« *Quant aux rêves de L... sur votre* Belgique, *elles sont stupides. M. Ancelle devrait voir Dentu ou Faure (avec des lettres de vous) et montrer ce plan qui suffit parfaitement.* »

« Ainsi, mon cher Ancelle, voilà des raisons pour enrayer votre beau zèle. Mais je vous suis très reconnaissant, je vous le répète. Je crois seulement qu'il n'y aurait pas eu mal à faire une visite à M. Hippolyte Garnier, à lui remettre la petite note que je vous ai envoyée ; à lui dire que je suis malade ; qu'en mars j'irai probablement à Paris exprès pour le voir, apportant avec moi le *Spleen de Paris*, et qu'enfin j'irai à Honfleur chercher les *Fleurs du Mal* avec les additions et les pièces justificatives. Dans la conversation, vous trouverez bien moyen de le tâter un peu.

« Pour votre gouverne, il faut que je vous explique la phrase de Lécr.., relative à la propriété! Accepter un pareil arrangement, ce serait une immense sottise. Jamais les Garnier ne consentiraient à me donner une somme assez forte pour l'exploitation, pendant toute ma vie, et les trente ans qui suivront ma mort, de ces 5 volumes.

« Puisque je n'ai aucune fortune, il faut que mes livres me fassent une petite rente, et j'aime mieux, croyant fermement au succès, recevoir une série indéterminée de petites sommes. J'ai aliéné à tout jamais ma traduction de Poë, et je m'en suis mille fois repenti. Supposons seulement deux tirages de chaque volume à 2 000 exemplaires, à 30 centimes par exemplaire. Cela fait 20 000 exemplaires, soit 6 000 francs. Je parie qu'ils ne consentiraient même pas à me donner cette somme *pour la propriété entière*. Or, faisons un simple calcul sur mes poésies seulement. Si pendant trente ans, on en vend seulement 200 exemplaires par an, cela fait 15 000 exem-

1 Voir la *Revue* du 27 décembre 1902 et des 3 et 10 janvier 1903.

[illegible] *Or*, les *Fleurs du Mal* se [illegible]. Opérez maintenant le même petit calcul, le plus modeste possible, sur les autres volumes, et vous verrez le résultat.

« Je vais mieux, je ne vais pas bien. On me parle de la nécessité de beaucoup me promener, de suivre un régime ferrugineux, et de prendre beaucoup de douches, sans compter les antispasmodiques, comme ceux que j'ai pris. Tout cela est bien ennuyeux, et il est impossible de se promener ici. De plus, les appareils à [illegible] mal faits.

« Mes respects à Mme Ancelle.

« Tout à vous. Écrivez-moi.

« C. B.

« Je n'ai pas encore osé me remettre au travail.

« Je vous enverrai une lettre pour Dentu d'abord, puis pour Faure. »

[illegible]

« Mon cher ami,

« Votre terrible lettre vient d'arriver comme la mienne partait. Je suis désolé que Lécr... ne soit pas allé vous voir ou que vous n'ayez pas attendu ma lettre. Lécr... était convaincu que le traité se ferait chez les Garnier. Il y a eu, je le vois bien, des malentendus dans cette conversation. Hippolyte Garnier n'avait pas vu L... *depuis un an!* Que signifie donc la lettre, ou plutôt les deux lettres de L... que je vous ai envoyées, et la visite de Garnier à Sainte-Beuve? Que je sois à Bruxelles, qu'importe? J'ai bien fait ici un livre (le dernier) pour Michel Lévy.

« Les *Paradis* ont [illegible] *grand succès littéraire*, peu de livres ont obtenu autant de comptes rendus. La dégringolade de Malassis seule a empêché la diffusion et le succès d'argent.

« Les *Contemporains* sont *absolument inconnus*. Plusieurs fragments ont paru, mais dans des journaux inconnus, *archi-ignorés*.

« Les *Fleurs du Mal*, livre oublié! Ceci est trop bête. On les demande *toujours*. On commencera peut-être à les comprendre dans quelques années.

« Hetzel! Mais il n'y a pas même eu un commencement d'exécution avec Hetzel. Il m'avait acheté le *Spleen de Paris* et les *Fleurs*. Mais à Bruxelles, où nous nous sommes vus, comme je lui disais que je voulais tout vendre d'un coup, il m'a rendu ma parole, parce qu'il croyait comme moi, comme L..., que ces deux volumes faciliteraient la vente de tout. Il n'y aura à régler avec Hetzel qu'une toute petite question d'argent.

« Et maintenant que faire? Diviser le tout en lots? Je crois cela imprudent et long. Voulez-vous entamer une nouvelle négociation, ne fût-ce que légèrement, en attendant que j'aille à Paris? Vous sentez-vous bien ferré actuellement? Mais défiez-vous de tout mouvement subit, de toute inspiration, et n'allez qu'à pas bien comptés.

« Et vous avez été assez enfant pour aller écouter ce petit bêta, de D... professeur pour demoiselles! démocrate qui ne croit pas aux miracles et ne croit qu'au *bon sens*, parfait représentant de la petite littérature, petit vulgarisateur de choses vulgaires, etc.!

« Hier, samedi 17, il était joliment traité à propos de cette conférence, dans la chronique du *Temps*, signée *de la Madelène*. Et cette leçon lui était donnée d'une main vraiment badine et légère.

« Et vous avez été assez enfant pour oublier que *la France a horreur* de la poésie, de la *vraie* poésie; que *quiconque s'applique à mettre l'orthographe passe pour un homme sans cœur* (ce qui est d'ailleurs assez logique, puisque la passion s'exprime toujours mal); enfin, qu'une poésie profonde, mais compliquée, amère, froidement diabolique (en apparence), était moins faite que toute autre pour la frivolité éternelle!

« Faut-il vous dire à vous, qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que dans ce livre *atroce*, j'avais mis *tout mon cœur*, *toute ma tendresse*, *toute ma religion* (*travestie*), *toute ma haine?* Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre d'*art pur*, de singerie, de jonglerie; et je mentirai comme un arracheur de dents!

« Et à propos! Qu'est-ce donc que la poésie *fantaisiste?* Je ne pourrai jamais le deviner. Je défie D... de me l'expliquer, comme je défie un journaliste ou un professeur quelconque *d'expliquer le sens d'un seul des mots dont il se sert*. Il y a donc une poésie fantaisiste et une poésie qui ne *l'est pas*. Qu'est-ce que c'est que celle-là qui n'est pas basée sur la fantaisie de l'artiste, du poète, c'est-à-dire sur *sa manière de sentir?*

« A propos *du sentiment*, *du cœur*, souvenez-vous du mot profond de Leconte de Lisle : *Tous les élégiaques sont des canailles!*

« Assez, n'est-ce pas? Et vous me pardonnez ma diatribe. Ne me privez pas du seul ami à qui je puisse dire des injures! Mais comprend-on une pareille idée? Aller à une conférence de D...!

« L'hygiène que vous m'indiquez est adoptée et mise en pratique par moi depuis deux ans.

« L'offre que vous m'avez faite d'intervenir pour me débarrasser de Bruxelles me répugne souverainement, à moins que nous n'ayons derrière nous la garantie de traités littéraires avec échéances marquées pour les paiements. Je vous parlerai de cela un autre jour.

« Vos lignes sur ce joli pédant m'ont mis en fureur. Songez donc qu'en général l'erreur me cause des crises nerveuses, excepté quand je cultive volontairement la sottise, comme j'ai fait pendant vingt ans pour *le Siècle*, pour en extraire la quintessence.

« Excepté Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Mérimée, de Vigny, Flaubert, Banville, Gautier, Leconte de Lisle, toute la racaille moderne me fait horreur. Vos académiciens, horreur. Vos libéraux, horreur. La vertu, horreur. Le vice, horreur. Le style coulant, horreur. Le progrès, horreur. Ne me parlez plus jamais des diseurs de riens.

« Tout à vous,

« C. B. »

18 février 1866.

« Mon cher ami,

« Je présume que, maintenant, d'après toutes mes lettres, vous savez toutes mes affaires par cœur.

« Avez-vous vu M. Hippolyte Garnier et lui avez-vous remis la note à lui destinée, en lui disant que je tâcherais d'aller le voir? (Je ne connais pas les heures où il est chez lui.) Maintenant, parlons de la *Belgique*. Voici une lettre d'introduction explicative pour M. Dentu, libraire-éditeur, au Palais-Royal. (Je ne connais pas non plus ses heures. Lisez la lettre, et puis cachetez-la.

« N'ayez pas l'air trop pressé avec Garnier. Mais tâtez-le. Dentu est un bon garçon, mais comme il est très affairé et très irrégulier, vous devriez, en déposant cette lettre chez lui, lui demander par écrit de vous indiquer un rendez-vous.

« Ayez la bonté de ne pas rester trop longtemps sans me répondre. D'abord une réponse immediate, relative à cette lettre; ensuite une réponse relative à Garnier, et puis une relative à Dentu. *J'attends votre première lettre après-demain 20.*

« J'ai eu tout à l'heure *une scène des plus désagréables* avec mon hôtesse. J'ai dans ma chambre cent francs. Avec ces cent francs (sur mars), cela fera deux cents, somme qu'on peut offrir.

« Je vous enverrai cette semaine un paquet pour le directeur du *Monde illustré*, qui vous remettra sans doute trois cents francs pour moi. Du moins, il me l'a promis. Et ce qui était bon il y a trois mois doit être encore valable aujourd'hui.

« Je remettrai ces trois cents francs au *monstre du Grand-Miroir*. Dans l'intervalle, il est permis de croire que vous traiterez avec Dentu ou avec Faure, et tous les acomptes, donnés au fur et à mesure que je livrerai le manuscrit, iront au Grand-Miroir. Lisez bien la lettre préparée pour Dentu et déposez-la avec le plan dont vous avez fait faire une copie) chez lui ou à sa librairie, et avec la demande d'un rendez-vous.

« Si les choses sont gouvernées comme je le désire, je trouverai plus tard, à peu près intacte, la somme que je pourrai tirer des Garnier.

« Tout à vous. Ne me négligez pas, et renouvelez encore mes excuses à Mme Ancelle.

« Je vais toujours cahin-caha. Une idée m'est venue, baroque, il est vrai. C'est qu'il se pourrait bien que mes accidents de janvier et de février fussent le résultat d'un empoisonnement causé par le traitement de décembre contre les névralgies (digitale et *belladone!*).

« Et puis, les lettres de ma mère ne me rassurent pas du tout *sur sa santé*.

« Enfin, j'ai toujours la cervelle martelée par une foule de choses.

« CHARLES BAUDELAIRE.

« Je ne trouve pas d'enveloppe pour Dentu. Faites-la vous-même : « Dentu, galerie d'Orléans. »

Cette nuit, du 18 au 19.

« Il y a encore, mon cher ami, une chose qu'il faut que vous pesiez attentivement dans votre esprit, c'est que s'il était possible de renouer avec Michel Lévy (voir la note qui le concerne dans la lettre précédente), malgré que ses manières et sa *hideuse avarice* m'inspirent beaucoup de répugnance, il y aurait peut-être avantage, à cause de la puissance de sa librairie. Mais il pourrait dire, à propos de *la Belgique* et de Dentu, comme il a dit, il y a deux ou trois ans, à propos de M. Hetzel : *Je veux tout ou je ne prends rien.*

« Mais comment tâter Michel? Encore une raison pour moi d'aller à Paris.

« Plus je réfléchis à ce dénouement chez les Garnier, plus je suis étonné : contradiction avec les deux lettres de L..., que vous avez, — avec la lettre de Sainte-Beuve, — avec la manière dont vous aviez été une première fois reçu, — et avec l'opinion rapportée ici par Lécr...

C. B.

Lundi, 19 février.

« Mon cher ami,

« Voilà que je reçois ce matin une lettre fort singulière de M. Troubat, secrétaire de Sainte-Beuve, qui me parle avec beaucoup de sympathie de M. Lemerre, éditeur *très-soigné* [illegible], qui a témoigné le désir de réimprimer les *Fleurs du Mal*. Je réponds à M. Troubat que je vous ai chargé de placer *tout*.

« Ce renseignement vaut-il que vous interrompiez

toute démarche? je ne le crois pas. (Mais il faudrait peut-être savoir ce que c'est que M. Lemerre, passage Choiseul.)

« Sainte-Beuve étant au courant de mes ennuis, Troubat (qui, en général, ne voit que par Sainte-Beuve) ne doit pas parler à la légère.

« Du reste, voici la lettre, passablement énigmatique. Je ne peux même pas comprendre au juste si l'on me désigne ce monsieur comme un éditeur disposé à prendre généralement toutes choses de moi, bien disposé pour moi, d'une façon vague, une espèce d'ami inconnu, ou simplement comme un bon éditeur, *pour poésies seulement*.

« Je présume que les deux lettres que vous aurez reçues avant celles-ci vous auront frappé. Il faut faire attention à tant de choses! J'ai vraiment honte en pensant à tous les tintouins que je vous cause, et j'ai pitié de vous.

« Et puis, quand je pense que, dans ce *chien de pays*, je n'ai trouvé que *vol*, *mensonge*, pertes forcées d'argent. Et que, par surcroît, la Belgique ne m'aura servi qu'à rendre toutes mes affaires à Paris plus difficiles, je suis pris d'une sorte de fureur.

« Beaucoup de prudence, je vous en prie.

« C. B.

« La vie me devient ici de plus en plus intolérable. Je crois que les économies forcées que j'ai faites, pendant deux mois ou six semaines, ont exaspéré cette mégère. Même quand on ne paye pas ces gens-là, il faut dépenser chez eux. Un malade qui mange beaucoup est honoré. »

21 février 1866.

« Mon cher ami,

« J'ai attendu votre réponse (pour les 100 francs) hier matin à huit heures, à trois heures et à six heures du soir, et puis aujourd'hui aux mêmes heures. Sans doute vous désirez me transmettre *en même temps* des nouvelles de Dentu. Mais dans ce cas, je risque d'attendre longtemps. Vous ne sentez pas jusqu'à quel point *ma situation est tendue*. Je vous ai, selon votre désir, transmis quelques notes sur les libraires possibles ; mais, excepté pour Dentu, chez qui vous étiez allé à tout hasard, je vous engage à laisser tout cela de côté pour le moment. Lécr..., voulait vous dire cela et il n'a pas osé. Ne m'en veuillez pas, mon cher ami, de ce que je vous dis là, et croyez que j'ai gardé une vive reconnaissance de toute l'amitié et de tout le dévouement que vous m'avez montrés. Mais franchement tous ces tripotages, toutes ces considérations de commerce sont choses neuves pour vous, et puis je crains que dans ce Paris, *où tout se répète comme dans un village*, vous ne fassiez trop rapidement le tour des libraires possibles, et ne rendiez, sans le vouloir, l'affaire impossible, ou du moins trop difficile.

« Mais ma grosse raison, je crois, — raison qui ne prouve que mon extrême faiblesse de caractère, — est que l'attente de vos réponses me cause une agitation qui m'empêche complètement de travailler.

« Malgré vent et marée, j'irai à Paris le 15 mars ; et après avoir causé, légèrement, avec quelques individus, je verrai s'il y a lieu de diviser mes livres en deux paquets, ou si, comme cela paraît plus raisonnable, je dois m'obstiner à n'en faire qu'un bloc.

« Quant au mystère L...-Garnier, je n'en cherche pas même la solution. L... seul a cette clef, et *il a sans doute des raisons pour ne pas la donner*.

« Dans une de vos dernières lettres, vous me dites que *le médecin de ma mère passe pour un homme incapable, mais qu'il ne faut pas le dire*. Cela m'a beaucoup alarmé. Jugez combien je serais inquiet si l'état de ma mère *s'aggravait !* Je vous obéirai ; mais franchement j'aurais fait le raisonnement contraire.

« Depuis trois jours, j'ai déjà entamé les 100 francs qui étaient soigneusement serrés. Ainsi quand vos 100 francs arriveront, je ne pourrai plus offrir que 190 francs. Et si on les rejette avec mépris ?

« Présentez, je vous prie, mes bons souvenirs à Mme Ancelle.

« Tout à vous et merci.

« Ch. Baudelaire. »

30 mars 1866.

« Mon cher ami,

« Je vous remercie vivement de votre toute cordiale lettre, j'en apprécie tous les excellents sentiments, mais je vois avec peine que d'un côté vous vous pressez un peu trop, et que de l'autre *c'est surtout* pour complaire à ma mère.

« 1° Je ne peux pas bouger ;

« 2° J'ai des dettes ;

« 3° J'ai pour finir mon travail cinq ou six villes à visiter. Nous nous entendrons par lettres infiniment mieux sur une foule de points. Ne négligez pas la femme de l'hôtel.

« Sans recommencer l'affaire Dentu, sachez seulement ce qui s'est passé dans son esprit et ne lui laissez le plan que s'il tient à faire l'affaire.

« Dites-lui, si vous voulez, que je suis souffrant, mais ne lui dites pas la vérité sur mon cas.

« Écrivez-moi quelques mots et présentez mes respects à votre femme.

« Ma mère voulait offrir 1 000 francs à cette fichue bête ; obéissez-lui.

« Excusez mon style écourté, j'emprunte *la plume d'un autre*.

« Charles Baudelaire. »

... Maintenant, la main est morte; demain les dernières forces disparaîtront, et il ira s'effondrer dans une église de Namur. Je lis dans ses yeux éteints, et dans l'amertume de ses lèvres, toute sa détresse morale : son avenir, son œuvre, sa mère, Honfleur, et le ciel, et la mer, un instant tout cela s'est évanoui devant lui. Enfin, l'aphasie. Ne plus écrire, ne plus parler, quelle agonie cruelle, presque deux années ! Le courage cependant lui est revenu, mais trop tard ; et il ne peut que balbutier le raccourci de son rêve : *La lune est belle*. La Mort, le « vieux capitaine », l'arrache au pays qui l'ennuie. Sa sépulture est un rendez-vous de scandales. Sa douleur s'éternise. Voici seulement quelques mois que sur sa tombe les fleurs librement s'épanouissent, toujours plus fraîches et plus parfumées. Et ce sont *ces Étrangers Bleus sur nos étagères*. Alors, peut-être, en paix, goûte-t-il, comme il le souhaitait, la douceur infinie de l'après-midi de lumière qui n'aura point de fin.

FELI GAUTIER.

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT

ET L'ARBITRAGE [1]

Le président Roosevelt a eu l'heureuse fortune, dès son avènement à la Présidence, d'attirer sur lui, non seulement les regards, mais la sympathie générale.

Il entre moins de curiosité que d'intérêt et de confiance dans sa popularité croissante. L'Europe voit en lui plus qu'un personnage, un *homme*. Il ne se contente pas d'être chef d'État, il est vivant ; il représente à la fois son pays et l'humanité, et c'est par là qu'il se distingue, et s'élève au-dessus de tant d'autres dans le présent et dans le passé.

En France, il a réalisé ce miracle de mettre d'accord tous les partis pour le louer. Son prestige est d'autant plus grand que nous le jugeons sur ses actes, lesquels ont dépassé de beaucoup sa réputation première.

Cette réputation, je l'avoue, m'inquiétait, pour ma part. On nous le représentait comme un admirateur exclusif de la force. Penseur, écrivain sans doute, il abandonnait de temps à autre sa carabine pour prendre brillamment la plume : mais la majeure partie de ces récits ou de ces études n'était qu'une ardente apologie des aventures et des conquêtes. Il est vrai qu'il réhabilitait et ennoblissait ces mots trop justement discrédités en Europe par sa conception personnelle des devoirs de l'homme civilisateur. Courir les aventures et les conquêtes pour délivrer le monde des forces malfaisantes qui l'oppriment, ce n'est pas admirer la force, c'est la combattre, c'est vouloir la mettre au service de la civilisation et du droit. Telle fut, dans tous les temps, l'ambition des âmes généreuses ; tel fut le noble but de nos croisades, l'ambition de Du Guesclin, de Jeanne d'Arc, des généraux de la révolution française, de Washington et de La Fayette... Oui ; mais tel fut aussi le rêve de Napoléon...

En sorte que le jour où la destinée subitement porta M. Roosevelt au pouvoir suprême, il apparut aux uns comme une espérance, aux autres comme un danger.

Un danger ? Un grand danger en effet, si, grisé par le pouvoir qui lui permettait de réaliser ces rêves, M. Roosevelt aspirait à la gloire vulgaire et facile, aux triomphes de la vanité ; s'il lui fallait, comme à tant d'autres chefs d'État, le prestige de la victoire matérielle et l'éclat des armes ; si, d'entraînement en entraînement, il précipitait son pays dans des entreprises belliqueuses et dans des complications qui auraient leur répercussion sur le monde entier.

Un très grand danger, car l'Europe n'est déjà que trop lancée dans cette voie funeste, et l'exemple de l'Amérique pourra beaucoup pour modérer ou pour aggraver sa fièvre jingoïste, militariste, impérialiste ou nationaliste.

Mais si, au contraire, le président Roosevelt concevait son rôle de grand chef d'État autrement, alors une espérance nouvelle pouvait briller, non seulement pour son pays, mais pour l'humanité entière. Comment pouvait-il concevoir ce rôle bienfaisant ?

Les souverains d'Europe rivalisent entre eux à qui gaspillera le plus d'argent en dépense militaire improductive. Si la France avait le malheur de ne pas suivre ce détestable exemple, elle serait aussitôt désignée à la convoitise des autres par son imprudente faiblesse. Voilà pourquoi elle s'épuise, avec la Russie et comme ses rivaux, en armements qui écrasent les contribuables et leurs productions. Et c'est pour cette même raison que la révolte sociale grandit chaque jour en Europe, et menace tout d'abord les trônes, puis l'organisation générale du monde des deux côtés de l'Atlantique.

Si, devant la folie ou plutôt l'anarchie de la paix armée, M. Roosevelt était venu, comme on dit, jeter de l'huile sur le feu et surenchérir sur l'erreur générale, il pouvait causer des malheurs sans limite.

Il a compris son rôle autrement, et de ce jour le président des États-Unis, sans méconnaître la doctrine de Monroë, est devenu pour l'Europe le *guide*, la lumière qui la sauvera. Dans le désordre et dans la nuit où nous cherchons aveuglément notre voie, on nous offre aux uns et aux autres le sauveur des

[1] M. d'Estournelles de Constant publie dans la revue américaine *The Independant* l'article suivant dont il nous communique en même temps le texte en français.

mauvais jours : le *sabre*, le dictateur ou le conquérant. On nous oriente les uns ou les autres à l'extérieur pour nous faire prendre patience, pour nous distraire d'un mal par un autre, soit vers la folle conquête de la Chine, soit vers celle du Transvaal ou du Vénezuéla; on pense que le peuple, ainsi absorbé par des complications qui cependant ne peuvent durer toujours, oubliera les charges et se laissera griser d'excitations et de promesses trompeuses soi-disant patriotiques.

M. Roosevelt a compris le danger d'une telle illusion; désespérant sans doute d'ouvrir les yeux des gouvernements, il a ouvert les yeux des foules égarées. On leur donnait la guerre comme but et la paix armée comme moyen ou comme remède; il leur a offert la justice et l'arbitrage.

C'est une véritable révolution : le Nouveau Monde nous rend avec usure les découvertes qu'il nous doit.

En obligeant les Puissances européennes à se rendre devant la cour de La Haye, abandonnée par ceux-ci mêmes qui venaient de la créer, M. Roosevelt les a réveillées du cauchemar où elles se débattaient confusément et il a épargné à la civilisation des reculs, des défaites, des désastres incalculables.

Aujourd'hui, en effet, le chemin de l'arbitrage international sera, grâce à lui, connu; la voix de M. Roosevelt a été celle de la conscience universelle; cette voix, une fois entendue, on ne pourra plus réussir à l'étouffer. Les peuples avertis vont prêter l'oreille. Et demain si quelque chef d'État récalcitrant persiste à vouloir encore se servir de ses armes pour attaquer les autres, une clameur universelle, même dans son propre pays, l'arrêtera. Ainsi la guerre injuste, la guerre agressive et criminelle a reçu de M. Roosevelt le premier coup dont elle finira par mourir.

Sans être un utopiste, encore moins un poète ou un philosophe, tout homme de bon sens aujourd'hui peut prévoir que si la guerre devient impopulaire au point de n'être plus possible, il en sera de même nécessairement de la ruineuse paix armée. Chaque État entretiendra, d'accord avec les autres, les forces nécessaires à sa défense, à la défense du droit, mais pas davantage, comme aux États-Unis, — et l'Europe unie, grâce à cet exemple et à cette initiative, tendra sa main reconnaissante à l'Amérique. C'est ce que je prévoyais, il y a près d'un an à Chicago, quand je disais que la concurrence de l'Amérique avait ses avantages, car elle stimule l'Europe et l'oblige à se transformer, elle aussi.

Le *péril* américain devient ainsi le *remède* américain; la concurrence matérielle nous menaçait; la concurrence morale nous sauvera; mais elle sauvera en même temps la civilisation, car l'Europe est un trésor que l'Amérique est intéressée comme nous-mêmes à préserver.

Divisée, ruinée par la perspective d'une guerre toujours menaçante, l'Europe marchait à sa perte; M. Roosevelt vient de lui découvrir le salut. Un jour prochain, j'écrirai comment, par quels moyens précis, j'estime que la paix européenne peut être pour une part l'œuvre du Nouveau Monde : c'est une conviction qui devient chaque jour plus évidente pour moi; mais aujourd'hui je me borne à constater que M. Roosevelt a réalisé les espérances les plus généreuses et qu'en véritable homme d'État du xxe siècle, il a su bien mériter à la fois et de sa patrie et de toutes les patries du globe.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

DU ROLE DE LA DOULEUR DANS L'ART

I

Il est un lac que j'aime, lac étrange, vert à ses deux extrémités, qui se glisse subtilement dans les défilés sinueux de collines sauvages et de montagnes tragiques, puis s'apaise, au milieu de sa course, dans la courbe sereine d'un golfe idyllique. Sur le bord de ce lac se dresse, réfléchie par le vaste miroir des eaux, une épaisse et puissante couronne d'ombre. Souvent, par les chemins solitaires qui mènent à travers cette ombre, j'eus le sentiment d'une beauté qui promet d'autant plus qu'elle se dévoile davantage. Je ne la découvrais pas tout entière dans le tremblement du lac à travers les arbres, dans les pensives montagnes assises au levant de la forêt, sur les larges espaces lointains, dorés de soleil, qui m'apparaissaient parfois au septentrion; mais une idée venait à mon esprit et l'envahissait tout entier, l'idée qu'il pût y avoir une parole unique dans laquelle viendraient s'harmoniser en un seul accord toutes les voix éparses des choses : une parole de beauté profonde, séduisante et dominatrice comme sont les accords musicaux qui annoncent et préparent la révélation de sonorités successives et s'éteignent au contraire dans un silence immédiat. Ainsi pénétré de l'âme invisible des choses que je m'imaginais désireuse et incapable de s'exprimer à moi comme je l'étais de la comprendre, je m'en allais vers l'endroit le plus retiré de ce royaume d'ombre, là où les arbres les plus grands, se dressant en cercle, puis se réunissant à une grande hauteur pour s'élever d'une ascension unique, tressent une guirlande et forment un temple à un sombre fantôme.

Une jeune femme, d'une grande beauté, aux che-

veux défaits, aux vêtements tombant, est assise là, sur un siège élevé, son joli buste penché en avant, les coudes appuyés sur les genoux, les joues serrées entre ses poings fermés, les yeux fixes et perdus dans le vide. Son visage révèle une intelligence puissante qui s'abîme dans la folie. Elle ne ressent plus aucun souci ni du monde ni d'elle-même. Qu'aucun vivant, si cher lui ait-il été, ne songe à lui apporter une consolation ! Elle ne détournerait pas un instant ses yeux avides de la vision d'angoisse qui la pétrifie ; et cependant nous avons parfois l'impression soudaine qu'elle va s'élancer tout à coup de son siège avec un cri, se précipiter là où se perdent ses regards, tant est puissante la vie insufflée au marbre par le grand artiste qui lui a donné le nom de « Désolation ». On souffre devant la grande « douloureuse » et on jouit avec intensité de cette souffrance. Nous nous retirons pensifs et sa vision nous poursuit au soleil, parmi les ombres que le vent disperse, le long des rives sonores du lac étincelant. Elle ne trouble pas l'enchantement des couleurs et des sons, mais elle y ajoute une mélancolie mystérieuse qui le rend plus suave, qui donne aux voix des choses un accent nouveau et profond. Il semble que l'énigme de beauté obscure qui tout à l'heure troublait notre cœur, s'en empare à nouveau pour l'oppresser plus fortement encore et comme s'y dévoiler. Les murmures du feuillage paraissent d'abord s'accentuer graduellement et se charger d'expression, puis s'atténuer en souffrant de n'être pas compris.

II

Et pourtant ce n'est pas dans le vent, c'est sur les lèvres silencieuses de la belle créature de marbre que se murmure le premier mot du mystère. Pourquoi cette apparition, qui, si elle était celle d'un être réellement vivant, glacerait le sang dans nos veines et nous détruirait le charme de la nature environnante ; pourquoi, devenue vision et œuvre d'art, s'unit-elle à la beauté des choses dans une harmonie qui nous emplit de désirs et de regrets, qui nous trouble non comme de la pitié, mais plutôt comme l'inquiétude d'un amour naissant ? Si elle nous était représentée dans la prière ou dans les larmes, dans l'attitude de quelque émotion tendre et chaude, on pourrait dire que c'est cette attitude qui engendre notre sentiment ; mais il n'en est pas ainsi. Sa douleur et son amour se pénétrant mutuellement se sont fondus en une angoisse sombre, sans tendresse et sans flamme. Peut-être est-ce la grâce de son visage et de son corps qui nous saisit à ce point ? Mais non, sa beauté est trop désolée, trop sinistre le désordre de sa chevelure et de ses vêtements : ce qui fait sa puissance de fascination, c'est la grandeur de sa douleur impersonnelle et sans nom. Elle n'est pas une mère, elle n'est pas une amante, elle est la douleur même, l'idée pure, fixée dans le marbre, de l'universelle douleur, de la douleur qui tôt ou tard assombrit toute vie humaine ; mais si l'idée pure de douleur, rendue par l'Art d'une façon sensible, embrase l'âme de pensées douces et élevées, c'est donc qu'il se cache en elle quelque beauté secrète, et puisque seule peut nous émouvoir l'œuvre d'art qui fut créée dans l'émotion, il faut donc penser que le créateur de ce marbre a conçu dans l'enthousiasme, avant nous, une secrète beauté de la souffrance. Pourtant, si je pouvais évoquer d'entre les morts Vincenzo Vela, l'artiste suprême, afin de l'interroger, il me répondrait qu'il n'a jamais songé qu'il pût y avoir de la beauté dans la souffrance.

III

Les sources de l'inspiration artistique échappent à la conscience même de l'artiste. Elles se cachent dans une région mystérieuse de l'âme humaine, dans des ténèbres inférieures à la conscience où dorment des trésors de souvenirs obscurcis et d'où rayonnent de merveilleuses facultés de connaître qui ne reposent ni sur les sens ni sur le raisonnement. C'est là que sont les sources inaccessibles de l'inspiration artistique, avec les sources des pressentiments obscurs, des mélancolies et des joies sans cause apparente, des douceurs mystiques. C'est de là qu'a surgi, en une heure d'émotion créatrice, cette forme admirable que l'artiste, en la développant avec amour, a amenée ensuite à une exquise perfection ; il n'est pas téméraire de penser que dans les ombres du subconscient une secrète beauté de la douleur lui fut révélée. Il n'est pas téméraire de penser que quand nous errions dans les sentiers déserts, en écoutant la voix du vent et des eaux, l'esprit tout rempli de la Désolée, une beauté mystique de la douleur nous fut révélée à nous-même qui n'en avions pas conscience. Que l'on ne s'exclame pas qu'il est hardi d'élever sur cette seule base l'étrange doctrine d'une beauté cachée de la douleur ! Non, car j'ai commencé par parler de cette œuvre parce que la douleur s'y révèle sous sa forme la plus haute, la souffrance morale, et parce que c'est la douleur seule qu'exprime le sublime chef-d'œuvre ; mais je vais évoquer maintenant, de la poussière des siècles morts, des pages des poètes antiques, les créatures que l'Art épris de la douleur engendra et qu'il revêtit d'une impérissable beauté.

IV

Elles s'empressent en foule à l'évocation, elles tourbillonnent devant nous comme les âmes souf

frantes dans ce vent sombre décrit par Dante, et vous les reconnaissez toutes à leur visage, à leurs vêtements, à leurs attitudes, parce que leurs noms glorieux vous sont familiers. Je ne sais comment on ose enseigner aux foules, en prose et en vers, que la vision artistique de la douleur a une origine chrétienne, qu'elle procède de la glorification d'un infâme instrument de torture et de mort, que l'art antique ne fut qu'une floraison de beauté sereine et de joie. Ce n'est pas vrai. L'art antique nous a légué autre chose que les membres harmonieux des Vénus chastes et des éphèbes divins, que la majesté placide des visages olympiens.

Voyez Laocoon qui se tord dans les enroulements des dragons, poussant vers le ciel *clamores horrendos*. Voyez le beau guerrier blessé du Campidoglio qui incline tristement la tête dans les ombres de la mort, et si ces deux œuvres vous paraissent conçues et exécutées par les artistes surtout pour faire l'épreuve de leur science et de leur habileté de main, si la douleur physique vous semble trop prédominer en elles sur la douleur morale, voyez Niobé qui, pétrifiée, se répand en sanglots, selon le mythe tragique, dont les yeux de pierre laissent échapper des pleurs désespérés, Niobé, l'éternelle douleur infligée à la créature humaine par l'Invisible, dont s'éprirent l'art grec et son imitateur latin. Voici les créations des grands tragiques : Prométhée qui souffre dans un fier silence tandis que les bourreaux rivent ses chaînes dans la pierre et qui, aussitôt seul, rugit de douleur et, ainsi que le prophète, invoque les peuples : « arrêtez-vous et voyez. » Voici la Phrygienne Cassandre, esclave à la Cour des Atrides, hurlant dans son langage barbare comme une bête prisonnière. Voici la souffrance descendue jusque dans les tombeaux et envahissant les ossements des morts : le spectre du vieux roi Darius qui pleure avec Atossa, sa compagne encore vivante, sur les malheurs de son fils Xerxès, et la douce Électre sanglotant sur une boucle de cheveux inconnus, Antigone et Ismène qui s'excitent mutuellement aux larmes. Voici Œdipe et l'ombre sinistre du Destin. Et qu'est donc, en somme, la tragédie grecque, sinon la forme de beauté dont se revêtit une conception élevée de la douleur et de son rôle dans le monde? La souffrance y est représentée comme un fruit inévitable du désordre, comme un châtiment qui poursuit le sang coupable de génération en génération et punit dans l'enfant au berceau le crime des ancêtres. Le spectacle de la douleur fatale, imméritée de ceux qu'elle frappe, attira l'esprit des tragiques d'Athènes, et, par leurs œuvres, le cœur du peuple. Assurément ces grands poètes ne virent en elle que de cruelles vengeances des dieux et que la volonté de l'implacable destin. Ils n'eurent pas conscience d'une action providentielle et salutaire de la douleur ; mais ils y devinèrent cependant la forme extérieure d'un ordre dont ils n'arrivaient pas à pénétrer l'essence. L'*Iliade* même retire une grandeur et une beauté souveraines des éléments tragiques qu'elle contient, du destin qui y pèse sur les hommes et sur les dieux, et peut-être le poète d'Achille ne l'a-t-il jamais autant aimé que quand, le lançant à la vengeance sur son char de bataille, il lui fait prophétiser par son cheval Xantus de sinistres malheurs.

Et voici encore, parmi les fantômes homériques, Ulysse pensif sur le rivage de la mer, sa chère et lointaine Ithaque toujours présente à son cœur attristé; et près de lui Calypso, la douloureuse impuissance de la beauté immortelle et de l'amour contre le destin qui fait entrevoir le bonheur et le refuse. Les cheveux au vent, la bouche pleine de gémissements, voici que passent les créations trop peu silencieuses de la poésie élégiaque, nées du charme que la souffrance a exercé, comme sujet d'art, sur l'âme païenne. C'est enfin la Muse mélancolique et passionnée de Virgile, une voluptueuse de la tristesse, qui sentit les larmes des choses et se complut à écouter les soupirs des bois et des lacs, qui s'arrêta en soupirant à contempler les énigmes insolubles de l'univers, le mystère des causes premières.

V

Et voici maintenant, en nombre infini, dans toutes les attitudes que toutes les douleurs peuvent inspirer, les fantômes auxquels l'art donna un nom et une vie, après qu'un drame de passion divine eut transformé le monde. En me préparant à en faire surgir quelques-uns parmi les plus célèbres, je tiens à en exclure les créations de l'art sacré, car il est difficile de reconnaître jusqu'à quel point elles ont été inspirées par la foi et par la beauté idéale de la religion plutôt que par la beauté idéale de la douleur.

Qu'il me soit seulement permis d'affirmer qu'aucune foi religieuse ne peut se réclamer de tant de magnifiques représentations de la souffrance; que devant la *Pietà* sculptée par Michel-Ange et la *Pitié* peinte par Van Dyck, un sceptique même, pourvu qu'il ait de l'esprit et du cœur, ne peut s'empêcher de ressentir, en même temps que de l'admiration artistique, les inquiétudes d'une sympathie profonde; il s'accusera peut-être de faiblesse atavique et sa raison s'insurgera contre son sentiment, mais cette faiblesse présumée sentimentale n'est au fond que l'intuition inconsciente d'une beauté intellectuelle et morale de la douleur, cachée assurément, mais,

comme je le montrerai plus tard, que la pensée n'est pas impuissante à découvrir. Et maintenant, passez en silence, légions douloureuses! Passez, madones de Fra Angelico, de Giambellino et de Sassoferrato, douces créatures consacrées à la douleur, qui pliez si doucement sous le poids du don mystérieux et terrible; passez, nobles images du *vir dolorum*, que le génie de Rubens et de Michel-Ange évoqua sur la toile et dans le marbre, blonds adolescents que Luino assit pensifs au pied de la Croix, pénitents et martyrs faisant rayonner de mille toiles fameuses la divine lumière d'une douleur qui, parvenue par les sens au plus profond de l'âme, s'y transforme en une aurore de joie éternelle. Passez, accompagnés de ces mélodies surhumaines qui résonnèrent dans l'âme de Francesco Francia quand il peignit ses musiciens du ciel! Passez, laissez venir d'autres fantômes!

VI

Voici les visions dantesques de la douleur. Qu'on le remarque : parmi tant d'admirables créations qui défient les siècles, celles qui nous entraînent à des enthousiasmes presque angoissants dans leur douceur, dans leur intensité supérieure à toute parole, ce sont celles qui nous représentent une douleur au moins en partie imméritée, au moins en partie inexplicable. Lorsque Dante nous décrit une peine justement proportionnée à la faute, jamais il ne se mêle à notre admiration ce sentiment à la fois doux et angoissant dont je parle. Une seule, parmi les damnés, nous émeut de cette émotion : Françoise de Rimini. Le poète nous représente Françoise et nous raconte sa faute de telle façon que sa peine éternelle n'arrive pas à s'harmoniser, que nous en ayons conscience ou non, avec notre sens intime de la justice. La douce Françoise, qui fut entraînée au péché par l'action coupable d'une volonté étrangère, sans défense, en un moment d'oubli, qui, même dans l'enfer, n'a pas perdu le sens respectueux du divin, l'amour de la prière, la gracieuse correspondance de l'âme à la pitié, ne nous émeut tant que parce que dans notre esprit, consciemment ou non, la mesure de sa peine excède la mesure de son consentement au mal. Dante lui-même, tandis qu'il créait pour l'enfer l'amoureux fantôme, semble bien avoir obscurément senti de cette façon, puisqu'il damne dans la « Caïna » le mari punisseur, et puisqu'il ne met aucun reproche dans la bouche de Virgile, ainsi qu'il l'a fait autre part, pour une pitié en opposition avec la justice divine. C'est le même effet, et pour la même raison, que nous produit le fantôme du comte Ugolin, non par la vision de son tourment en enfer, mais par la douleur qu'il souffrit de son vivant, ainsi que ses compagnons innocents, et que nous ne pouvons mettre d'accord avec notre connaissance de la justice. Et toi aussi, tu passes devant moi, douce, dans l'auréole d'une souffrance injustement soufferte, ombre de la Pia, qui vins trouver la mort à Maremma, plus chère au souvenir des hommes pour un seul rayon de cette douleur que n'importe quel esprit bienheureux éclatant de gloire dans le Paradis de ton poète.

VII

Voici, parmi les ombres qui s'avancent, innombrables, venues de toute époque et de tout pays, le *Pensieroso* de Michel-Ange, solitaire sur son trône de pierre, contemplant dans le vide, comme en un miroir invisible, quelque idée triste issue de son esprit. Voici un tragique essaim d'âmes que le souffle de Shakespeare a suscitées du néant et jetées à travers les siècles : le bon vieux roi fou, errant au hasard dans la nuit et dans la tempête, le prince malheureux songeur en face du crime, les doux et pâles visages de Cordélia la simple et de Desdémone la fidèle, étranglées. Voici Werther qui écrit son dernier adieu à Charlotte et à la vie. Voici, dans les ténèbres glacées d'une nuit d'hiver, le père qui chevauche anxieusement à travers les aulnes gris et serre dans ses bras son petit enfant mourant, délirant, invoquant en vain son aide contre un spectre simiesque et couronné qui l'appelle, qui le veut, qui l'attire, qui le tue. C'est Marguerite désolée qui s'agenouille en sanglotant devant une image de la *Mater dolorosa;* c'est Thécla implorant, elle aussi, la Vierge de pitié afin qu'elle la rappelle de ce bas monde où est passée pour elle l'heure de l'amour et de la vie intense; c'est encore, belle, florissante d'espérance comme l'épi au printemps, comme les pampres en été, dans l'ombre d'une prison, avec l'horreur de la guillotine dans les yeux, l'enfant qu'André Chénier entendit sangloter, s'accrochant désespérément à la vie : « Je ne veux point mourir encore! » Voici le Bonnivard de Byron qui, dans les ténèbres de Chillon, apprend à aimer la désespérance. Voici la Muse de Léopardi absorbée dans le contemplation de l'universelle souffrance qui aboutit au néant, amoureuse de la mort, continuellement occupée à se parer de ses tristesses magnifiques, ainsi que, — soit dit sans offenser le grand poète, — une femme qui recherche les velours noirs parce qu'elle les sait avantageux à sa beauté. Dans une coupe du travail le plus exquis que jamais poète ait ciselée pour cet usage, Léopardi nous offre la plus pure essence de douleur; nous en retirons les lèvres, envahis par une ivresse mystique qui nous grise d'elle-même, qui dans les cœurs jeunes tourne en vaine idolâtrie de la douleur, en concep-

tion de poésie désolée, fausse et faible parce qu'artificielle, mais singulièrement caractéristique de ce charme mystérieux de beauté qui s'attache à l'idée la plus pure et la plus vaste de la douleur, à l'idée d'une douleur inexplicable, répandue dans le monde par sa cause inconnue, de telle façon que la nature inférieure elle-même en a conscience et en gémit et qu'elle déchire de doutes angoissés l'esprit humain dont l'inutile interrogation s'élève sans trêve dans le silence formidable de l'infini. N'est-elle pas mystérieuse, la souffrance de la femme la plus attachante dans l'œuvre d'Alexandre Manzoni?

« Toi, fille de la race royale des oppresseurs, qui eut pour courage le nombre, pour raison l'offense, pour droit le sang, pour gloire d'être impitoyable, la bienfaisante souffrance te plaça parmi les opprimés! »

Assurément, le poète n'a pas songé à éclaircir les lois de la souffrance par ce *bienfaisante* qui paraît sanctionner une douleur imméritée, annuler, en les compensant entre elles, les souffrances des innocents. Mot cruel, il est l'indice d'une loi historique créatrice d'une douleur qui paraît injuste à notre esprit et qui a donc une raison profonde et mystérieuse ; mot cruel, il est, de tous, le plus impressionnant, justement parce qu'il retentit dans notre âme avec tant d'amertume! Voici la longue théorie des pèlerins polonais qui passent en chantant les litanies de Mickiewicz : « Par toutes les plaies, les tortures et les larmes des prisonniers, des proscrits et des pèlerins polonais, délivrez-nous, Seigneur! » Si la malheureuse Pologne recouvrait un jour l'indépendance, l'art polonais trouverait-il dans la joie les inspirations sublimes qui firent sa gloire dans la douleur? En Italie, on en peut douter : quand l'âme italienne donna à la douleur nationale une expression artistique, elle trouva des accents immortels ; et que trouva-t-elle au contraire quand l'indépendance et l'unité de la patrie furent emportées de haute lutte? Quel fut le grand artiste de cette joie, sinon Dieu seul, qui donna aux événements eux-mêmes l'élan et la splendeur d'un poème?

ANTONIO FOGAZZARO.

Traduit par ROBERT LEGEL.

(*A suivre.*)

C'ÉTAIT...[1]

Nouvelle.

III

Dans les champs et les jardins, la neige gisait encore; mais déjà elle avait été balayée dans les rues, où, par endroits, les voitures commençaient même à soulever un peu de poussière. Le soleil versait dans la chambre une vraie pluie de lumière; et cette lumière était si chaude que déjà parfois l'on avait à s'en garer, comme en été. Aussi ne parvenait on pas à comprendre que, dehors, derrière les fenêtres de la chambre, l'air restât frais, aigre et piquant. Au reste, le bruit de la rue ne pénétrait guère dans la clinique, à travers les doubles fenêtres; mais quand, le matin, on ouvrait la partie supérieure de ces fenêtres, tout à coup, sans transition, s'y précipitait le vacarme joyeux, bruyant, et comme ivre, des moineaux. Tous les autres bruits s'effaçaient devant celui-là; et lui, solennellement, il se répandait à travers les corridors, descendait les escaliers, faisait vibrer les éprouvettes de verre du laboratoire. Les malades souriaient involontairement; et le père diacre, se mettant une main sur les yeux, étendait l'autre main et murmurait à ses voisins :

— Les moineaux! entendez-vous les moineaux?

La fenêtre se refermait, le mince cri enfantin des moineaux mourait aussi soudainement qu'il était né, et la chambre retombait à son silence ordinaire.

Mais à présent les malades s'approchaient plus souvent des fenêtres, et y stationnaient longtemps, frottant les vitres de leurs doigts. Ils n'avaient plus le même entrain à mesurer leur température. Et tous ne parlaient plus que de l'avenir. Cet avenir leur apparaissait à tous clair et beau.

Tel il apparaissait même à ce petit garçon de la douzième chambre qui, quelques jours auparavant, avait dû être transporté dans un cabinet spécial, où les infirmières racontaient qu'il était en train d'agoniser. Bon nombre des malades l'avaient vu, quand on l'avait enlevé de la douzième chambre, avec tous les draps de son lit : on l'avait emporté la tête la première, et il restait étendu, immobile, promenait seulement d'un objet sur l'autre ses grands yeux noirs; et dans ces yeux se lisait un regard si étrange et si affreux à la fois que tout le monde s'était détourné pour y échapper. Et tout le monde, dès lors, avait deviné que l'enfant allait mourir; mais l'idée de sa mort n'émouvait ni n'effrayait personne : car la mort était ici une chose aussi ordinaire et aussi

1. Voir la *Revue* du 10 janvier.

simple qu'elle doit être, sans doute, à la guerre.

Un autre des malades de la même chambre mourut, précisément, vers ce temps-là. C'était un petit vieillard, grisonnant, et d'apparence encore assez drue, mais qui avait été frappé de paralysie. Toute la journée il se traînait d'un lit à l'autre, une de ses épaules en avant, et à tous les malades il racontait une seule et même histoire : celle du baptême de la Russie sous saint Vladimir. Ce qui l'intéressait, dans cette histoire, jamais on n'avait pu le deviner : car il parlait très bas et d'une façon à peine compréhensible ; mais il était si exalté qu'il ne cessait pas d'agiter sa main droite et de tourner en tous sens son œil droit, — le côté gauche de son corps étant paralysé. Lorsqu'il était de bonne humeur, il terminait brusquement son récit en murmurant, à demi-voix : « Que Dieu soit avec nous ! » Mais plus souvent encore il était mal disposé, et se plaignait qu'on ne lui donnât point de bains chauds, qui infailliblement devaient lui rendre la santé. La veille de sa mort, il avait enfin obtenu la permission de prendre un bain chaud ; aussitôt il s'était rasséréné, et avait répété plusieurs fois, en riant : « Que Dieu soit avec nous ! » Ce soir-là, les malades qui passaient devant la salle de bains en avaient entendu sortir un grognement continu et rapide : c'était le petit vieillard, qui, pour la dernière fois, s'adressant à l'infirmier chargé de veiller sur lui, racontait l'histoire du baptême de la Russie sous saint Vladimir.

Dans la huitième chambre, cependant, les choses allaient leur train. L'étudiant Torbetzky se rétablissait ; Laurent Petrovitch et le père diacre baissaient de jour en jour. La vie s'écoulait d'eux si doucement, si sournoisement, qu'eux-mêmes ne s'en apercevaient presque pas, bien qu'ils eussent désormais cessé de pouvoir se lever de leurs lits.

Et, toujours avec la même régularité, les médecins et les étudiants venaient, en blouse blanche, tapotaient, écoutaient et causaient entre eux.

Le cinquième vendredi du carême, on conduisit le père diacre dans la salle où se donnaient les leçons publiques ; et il en revint visiblement très ému. Il faisait des signes de croix, s'essuyait les yeux avec le rebord de son drap, et ses yeux étaient tout rouges.

— Pourquoi pleurez-vous, père diacre ? demanda l'étudiant.

— Ah ! petit père ! ne m'en parlez pas ! répondit le diacre d'une voix tremblante. Voilà que Semène Nicolaïevitch me fait asseoir dans un fauteuil, se tient debout près de moi, et dit aux étudiants : « Tenez, voici un malade... »

Mais soudain le visage du diacre se rembrunit de nouveau, et de nouveau ses yeux se remplirent de larmes. Il se détourna, tout honteux, et poursuivit :

— Ah ! petit père ! si vous aviez entendu Semène Nicolaïevitch ! C'était si affreux, de l'entendre ! Le voilà qui dit : « Tenez, *c'était* un diacre... »

De nouveau le diacre s'arrêta, la voix étranglée :

— C'était un diacre...

Les larmes empêchèrent le père diacre de continuer. Il reposa sa tête sur l'oreiller, se tut quelques instants et reprit :

— Toute ma vie, il l'a racontée. Comme quoi j'ai été chantre, et n'ai pas mangé à ma faim. De ma femme aussi, il en a parlé ! Tout cela était si affreux ! si affreux ! On aurait dit que j'étais mort, et qu'on parlait sur mon cercueil. C'était, qu'on disait, c'était un diacre...

Et pendant que le père diacre parlait ainsi, tout le monde voyait clairement que cet homme allait mourir ; on le voyait aussi clairement que si la mort elle-même avait été debout, là, au pied du lit. Du joyeux petit diacre soufflait un froid mystérieux et terrible ; et lorsque, avec de nouveaux sanglots, il cacha sa tête sous le drap, l'étudiant se mit à frotter nerveusement ses mains, et Laurent Petrovitch partit d'un gros rire qui le fit tousser.

Depuis quelques jours, Laurent Petrovitch s'agitait beaucoup dans son lit, se retournait, grommelait et se fâchait contre les infirmières. C'est du même air fâché qu'il accueillait les médecins, et l'un d'eux finit par s'en apercevoir : ce médecin était un brave homme, qui lui demanda avec sympathie :

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Je m'ennuie, répondit Laurent Petrovitch. Il dit cela d'une voix d'enfant malade, et referma les yeux pour cacher ses larmes. Et, ce soir-là, dans le *journal* de sa maladie, parmi des observations sur son pouls, sa température, sa respiration, se trouva mentionné un phénomène nouveau : « Le malade se plaint de l'ennui. »

L'étudiant continuait à recevoir les visites de la jeune fille qu'il aimait. Elle arrivait dans la chambre avec des joues si roses, après sa marche à l'air frais, que c'était un spectacle à la fois charmant et un peu triste de les voir. Penchant son visage contre celui de Torbetzky, elle lui disait :

— Tiens, tâte comme mes joues brûlent !

Et le jeune homme le tâtait non pas avec ses mains, mais avec ses lèvres ; il le tâtait longtemps et passionnément, car la santé lui revenait et les forces avec elle. Désormais les deux amoureux ne se gênaient plus, devant les autres malades, et s'embrassaient ouvertement. Sur quoi le diacre, par délicatesse, se détournait ; tandis que Laurent Petrovitch, ne faisant plus semblant de dormir, fixait sur eux un regard ironique. Aussi aimaient-ils le père diacre, tandis qu'ils détestaient Laurent Petrovitch.

Le samedi, le diacre reçut une lettre de chez lui.

Il l'attendait déjà depuis une semaine, et tout le monde, à la clinique, savait que le père diacre attendait une lettre; tout le monde s'en inquiétait avec lui. Ranimé et ragaillardi, il se leva de son lit et se mit à traîner lentement par les chambres, saluant, remerciant, recueillant les félicitations et montrant la lettre. Tout le monde connaissait déjà depuis longtemps la haute taille de sa femme; mais, ce jour-là, il révéla une autre de ses particularités :

— Ah! elle n'a pas sa pareille pour ronfler! Quand elle est dans son lit, vous pourriez la battre, elle ne s'éveillerait pas!

Puis le père diacre, s'interrompant d'imiter le ronflement de sa femme, s'écria :

— Et avez-vous jamais vu quelque chose comme ceci?

Il montrait la quatrième page de la lettre, où une plume maladroite et tremblante avait dessiné le contour d'une petite main d'enfant étendue; et, au milieu, juste à l'endroit de la paume, on avait écrit : « Tossik a appliqué sa main. » Ce Tossik, avant d'appliquer sa main, s'était évidemment livré à quelque travail dans la boue, car partout où la main avait touché le papier, celui-ci portait de grosses taches grises.

— C'est mon petit-fils! Hein, croyez-vous qu'il est gaillard? Il a quatre ans en tout, et sage, et malin, vous n'en avez pas idée! Il a appliqué sa main, voyez-vous ça?

Enthousiasmé de ce trait de génie, le père diacre se frappait les genoux et riait silencieusement. Et son visage, longtemps privé d'air, pâli et jauni, redevenait pour une minute le visage d'un homme bien portant, dont les jours n'étaient pas encore comptés.

Ce même samedi, Laurent Petrovitch fut, à son tour, conduit dans la salle des leçons publiques. Il en revint, lui aussi, très ému, avec des mains tremblantes et un sourire forcé. Il repoussa durement l'infirmier qui l'aidait à se déshabiller, et, sitôt dans son lit, il ferma les yeux. Mais le père diacre, qui savait maintenant par expérience ce qu'étaient les leçons publiques, attendit le moment où les yeux de Laurent Petrovitch s'entr'ouvrirent et, avec une curiosité pleine de sympathie, commença à interroger son voisin sur les détails de la séance.

— Eh bien, petit père, c'est affreux, hein? Je suis sûr que, de toi aussi, on aura dit : « C'était, qu'on aura dit, c'était un marchand... »

Laurent Petrovitch se tourna, d'un air furieux, vers le diacre, le parcourut du regard, se retourna de l'autre côté et, de nouveau, ferma les yeux.

— Ça ne fait rien, petit père, ne t'inquiète pas! Tu guériras, tu pourras même encore doubler ta fortune, avec l'aide de Dieu! — poursuivit le père diacre.

Il était étendu sur le dos et, rêveusement, considérait le plafond, où était venu se jouer, on ne savait comment, un léger rayon de soleil. L'étudiant sortit pour aller fumer une cigarette, et il y eut une minute de silence où l'on entendit seulement le souffle bref et lourd de Laurent Petrovitch.

— Oui, petit père, — reprit le diacre lentement, d'une voix calme et joyeuse, — et quand tu passeras dans nos pays, ne manque pas de venir me voir! C'est à cinq verstes de la station : n'importe quel moujik pourra te conduire. Tu verras comme nous te ferons fête! J'ai du kvass, à la maison, que jamais certainement tu n'en auras bu d'aussi doux!

Le père diacre se tut quelques instants, soupira et reprit encore :

— Quant à moi, ma première affaire sera d'aller au couvent Troïtzky. Et j'y mettrai aussi un cierge pour toi! Après cela, j'irai voir les saintes églises. Au bain de vapeur, j'irai aussi! Comment donc s'appelle celui dont on parlait l'autre jour? Le Bain du Marché, est-ce bien ça?

Laurent Petrovitch ne répondant pas, le père diacre résolut lui-même la question :

— Le Bain du Marché, c'est bien cela! Et puis après, aussi vrai qu'il y a un Dieu, en route pour la maison!

Enfin le diacre cessa de parler; et, dans le silence qui suivit, le souffle sourd et saccadé de Laurent Petrovitch ressembla au ronflement irrité d'un bateau à vapeur arrêté en chemin. Et le père diacre n'avait pas encore congédié de son imagination la perspective, évoquée par lui, de leur prochain bonheur, lorsqu'il entendit entrer dans son oreille d'étranges, d'incompréhensibles, d'effrayantes paroles. Effrayantes par le son seul qu'elles avaient; effrayantes par la voix grossière et haineuse qui les prononçait, et, bien qu'il n'en comprît pas le sens, son cœur s'arrêta de battre quand il les entendit.

— La route du cimetière de Vagankov, voilà la route que tu vas prendre!

— Qu'est-ce que tu dis, petit père? demanda le diacre, se figurant avoir mal entendu.

— Au cimetière, au cimetière, je te dis, et sans que ça traîne! répondit Laurent Petrovitch. Il s'était de nouveau retourné vers le diacre, et avait même tendu sa tête hors du lit pour être plus sûr que tous ses mots iraient à leur adresse. Mais avant, on te portera à l'amphithéâtre, et là on te découpera le corps de si belle façon que ce sera un plaisir, aussi vrai que je crois en Dieu.

Et Laurent Petrovitch éclata de rire.

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu as? Que Dieu soit avec nous! — murmurait le père diacre.

— Moi, peu importe ce que j'ai! Mais ce qui est sûr, c'est qu'on a ici une belle façon de dépecer les

morts avant de les enterrer ! On commencera par te couper une main, et on enterrera ta main. Puis, c'est un pied qu'on te coupera, et on enterrera ton pied. Il y a comme ça des morts qu'on fait traîner pendant des mois, sans en venir à bout.

Le diacre se taisait, les yeux obstinément fixés sur Laurent Petrovitch, qui continuait de parler. Et il y avait quelque chose de repoussant à la fois et de pitoyable dans la franchise cynique de ses paroles.

— Je te regarde, père diacre, et je songe en moi-même : « Voilà un homme qui est vieux, et il est bête comme un enfant de deux ans ! » Écoute, à quoi cela te sert-il de dire : « J'irai au couvent Troïtzky, j'irai au bain de vapeur ? » Ou bien encore de nous rebattre les oreilles avec ton pommier ? Il te reste à peine huit jours à vivre, et toi...

— Huit jours ?

— Mais oui, huit jours ! Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les médecins qui le disent. J'étais couché ce matin, et tu n'étais pas là ; voilà qu'arrivent les étudiants, et les voilà qui disent : « Notre petit père diacre, ce sera bientôt son tour ! Il pourra encore traîner une petite semaine !

— Trai-ner ?

— Hé ! te figures-tu qu'*elle* va avoir pitié de toi et t'épargner, toi tout seul ? — Laurent Petrovich insista sur le mot *elle*, comme pour en accentuer le sens effrayant. — Allons, regarde bien ! Applique bien ton thermomètre ! Hé ! diacre imbécile ! « J'irai au couvent Troïtzky ! J'irai au bain de vapeur ! » Des gens meilleurs que toi ont vécu, et ils sont morts !

Le visage du père diacre était devenu jaune comme du safran. Il ne pouvait ni parler, ni pleurer, ni même gémir. Silencieusement, lentement, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, la cacha sous les draps, pour échapper aux paroles de Laurent Petrovitch et au monde entier ; et il resta immobile. Mais Laurent Petrovitch ne pouvait s'empêcher de parler : chacun de ses mots dont il blessait le diacre lui apportait, à lui, une consolation et un soulagement. Et ce fut du ton le plus bonhomme qu'il répéta :

— Mais oui, petit père, c'est ainsi ! Une petite semaine ! Tu es là à prendre ta température, à compter les degrés : les voilà, les degrés ! Et quant au bain de vapeur, tu en reparleras dans l'autre monde !

En cet instant rentra l'étudiant, et Laurent Petrovitch, à regret, se tut. Il essaya d'abord de se cacher la tête sous ses draps, comme le père diacre ; mais bientôt il rejeta les draps, et, avec un sourire moqueur, il regarda l'étudiant.

Et votre sœur, je vois qu'aujourd'hui encore elle ne va pas venir ? — demanda-t-il au jeune homme, avec la même bonhomie affectée, et le même vilain sourire.

— Elle est souffrante ! — répondit sèchement l'étudiant dont le front s'était rembruni.

— En vérité ? quel malheur ! — fit Laurent Petrovitch en hochant la tête. — Et qu'a-t-elle donc ?

Mais l'étudiant ne répondit pas, il feignit de ne pas avoir entendu la question. Depuis trois jours déjà, la jeune fille qu'il aimait n'était pas venue le voir à l'heure de la visite ; et, ce jour-là encore, elle ne venait pas. Torbetzky faisait semblant de regarder par la fenêtre, au hasard, par désœuvrement ; mais en réalité il s'efforçait d'apercevoir, sur la gauche, la porte de la clinique, que d'ailleurs on ne pouvait pas voir. Tantôt il allongeait le cou, appuyait son front sur la vitre, tantôt il consultait sa montre ; et l'on entendit enfin sonner quatre heures, et le délai pour les visites se trouva écoulé. Pâle et fatigué, le jeune homme but à contre-cœur un verre de thé et s'étendit sur son lit, ne remarquant pas même le silence anormal du père diacre, ni la loquacité, non moins anormale, de Laurent Petrovitch.

— Allons, notre petite sœur n'est pas venue ! — dit celui-ci ; et il sourit de son vilain sourire.

IV

Cette nuit-là fut effroyablement longue et vide. La petite lampe brûlait faiblement sous l'abat-jour bleu ; le silence semblait frémir et s'inquiéter, portant de chambre en chambre les gémissements sourds, les ronflements, la lourde respiration des malades. Quelque part, une petite cuiller à thé tomba sur la dalle, et le bruit qu'elle produisit était pur et argentin comme celui d'une sonnette, et longtemps il continua de vibrer dans l'air lourd et muet. Aucun des trois habitants de la huitième chambre ne dormit, cette nuit-là : mais ils restaient étendus en silence, comme s'ils dormaient. Seul l'étudiant Torbetzky, oubliant la présence de ses compagnons, poussait parfois un grognement, se tournait et se retournait, soupirait, remettait en ordre ses couvertures et son oreiller. Deux fois il se leva pour aller fumer dans le corridor ; et puis enfin il s'endormit, vaincu par la force impérieuse de son organisme convalescent. Et son sommeil était sain, et sa poitrine se soulevait d'un mouvement égal et léger. Sans doute même eut-il de beaux rêves : car sur ses lèvres apparut un sourire qui y resta longtemps, étrange et émouvant à voir, en contraste avec la profonde immobilité du corps et les yeux fermés.

Au loin, dans la salle des leçons publiques, sombre et vide, trois heures venaient de sonner, lorsque Laurent Petrovitch, qui commençait à sommeiller, entendit un bruit étouffé, menaçant et mystérieux. Le bruit semblait faire suite au son de l'horloge, et d'abord il paraissait doux et beau, comme un chant

lointain. Laurent Petrovitch écouta : le son s'élargissait et croissait ; il restait toujours mélodieux, mais ressemblait maintenant aux pleurs timides d'un enfant qu'on a enfermé dans une chambre sans lumière et qui, ayant peur à la fois des ténèbres et de ses parents qui l'ont enfermé, retient les sanglots dont sa poitrine est remplie. Mais, dès l'instant suivant, Laurent Petrovitch se réveilla tout à fait, et tout de suite il comprit l'énigme : c'était quelqu'un qui pleurait, un adulte, et qui pleurait sans beauté, s'étranglant de ses larmes.

— Qu'y a-t-il ? demanda Laurent Petrovitch effrayé.

Mais il ne reçut pas de réponse. Les pleurs s'arrêtèrent, et cet arrêt rendit encore la chambre plus vide et plus triste. Les murs blancs semblaient glacés, et il n'y avait personne de vivant à qui l'on pût se plaindre de sa solitude et de sa frayeur.

— Qui est-ce qui pleure ? répéta Laurent Petrovitch. Diacre, est-ce toi ?

Les sanglots cherchaient à se cacher quelque part, derrière Laurent Petrovitch ; mais tout à coup, ne se laissant plus retenir, ils s'épanchèrent en liberté. Le drap qui recouvrait le père diacre se mit à s'agiter, et la petite planchette de métal se cogna légèrement contre le fer du lit.

— Qu'est-ce que tu fais donc ? Qu'est-ce que tu as ? grommelait Laurent Petrovitch. Allons, ne pleure pas !

Mais le père diacre pleurait toujours ; et toujours plus souvent la petite planchette frappait le fer du lit, secouée par les mouvements saccadés du petit corps tout tremblant. Laurent Petrovitch s'assit sur son lit, réfléchit un moment ; puis, avec lenteur, il sortit hors des draps ses jambes enflées. A peine les eut-il mises à terre, que quelque chose de chaud et de bruyant lui battit la tête ; son souffle s'arrêta, et il sentit qu'il allait tomber en arrière. Se soutenant péniblement sur ses pieds, il attendit la fin du vertige ; et son cœur retentissait avec un bruit si net que c'était comme si quelqu'un, dans sa poitrine, l'eût frappé à coups de marteau. Enfin Laurent Petrovitch reprit son souffle et, résolument, il franchit l'espace qui le séparait du lit du père diacre, — un énorme espace d'un pas et demi. L'effort achevé, de nouveau il eut à reprendre haleine. Tout en remâtant lourdement, il posa la main sur le petit corps frémissant, qui s'était écarté pour lui faire place sur le lit ; et, d'une voix très douce, d'une voix de prière, il dit :

— Ne pleure pas ! Allons, pourquoi pleures-tu ? Tu as peur, [illegible] ?

Brusquement le père diacre rabattit le drap qui cachait son visage et, d'un accent plaintif, il s'écria :

— Ah ! petit père !

— [illegible] quoi ? Tu as peur ?

— Non, petit père, je n'ai pas peur ! répondit le diacre, avec le même accent plaintif, mais accompagné d'un énergique hochement de la tête. Non, je n'ai pas peur ! répéta-t-il ; après quoi, s'étant de nouveau retourné vers le mur, il se remit à pleurer et à sangloter.

— Ne te fâche pas contre moi, pour ce que je t'ai dit tantôt ! demanda Laurent Petrovitch. Comme tu es bête, mon ami, de te fâcher !

— Mais je ne me fâche pas ! De quoi pourrais-je me fâcher ? Est-ce que c'est toi qui m'as amené la mort ? Elle vient toute seule...

Et le père diacre soupira profondément.

— Mais, alors, pourquoi pleures-tu ? demanda Laurent Petrovitch.

Sa pitié pour le père diacre commençait à se calmer et se changeait en une incertitude fatigante. Sans cesse ses yeux erraient sur le visage à peine visible du diacre, avec sa barbiche grise ; et il sentait sous sa main le frémissement débile du petit corps amaigri, et il s'impatientait.

— Pourquoi pleures-tu comme ça ? répétait-il avec insistance.

Le père diacre se couvrit le visage de ses mains et dit, tout haut, d'une voix chantante d'enfant :

— Ah ! petit père, petit père ! c'est le soleil que je regrette. Si seulement tu savais... comme il... chez nous... dans le gouvernement de Tambov... comme il brille ! Aussi vrai... aussi vrai qu'il y a un Dieu ! Quel soleil !

Laurent Petrovitch ne comprenait pas et était déjà prêt à s'irriter contre le diacre. Mais tout à coup il se rappela l'effluve de chaude lumière qui, dans la journée, entrait par la fenêtre et dorait le plafond ; il se rappela comme le soleil brillait dans le gouvernement de Saratov, sur le Volga, sur le bois, sur le sentier poussiéreux qui traversait la plaine. Et il se frappa la poitrine de ses mains et, avec un sanglot enroué, il se laissa tomber en arrière, sur le lit, tout contre le diacre.

Et ainsi ils pleurèrent ensemble. Ils pleuraient le soleil, qu'ils ne reverraient plus, les pommiers qui désormais produiraient des fruits sans eux, ils pleuraient la douce vie et la mort cruelle. Le silence frémissant de la chambre emportait leurs sanglots et leurs soupirs, les répandait dans les chambres voisines, les mêlait aux ronflements vigoureux des infirmières, fatiguées de la longue journée, à la toux et aux gémissements sourds des malades, au souffle léger des convalescents. L'étudiant continuait de dormir, mais le sourire s'était éteint sur ses lèvres. La petite lampe électrique brillait d'une lumière immobile et sans vie. Les hauts murs blancs regardaient avec indifférence.

Laurent Petrovitch mourut la nuit suivante, à cinq

heures du matin. S'étant endormi le soir d'un profond sommeil, il s'était réveillé tout à coup avec la conscience qu'il mourait, et qu'il y avait quelque chose qu'il devait faire : appeler au secours, crier, ou faire le signe de la croix. Et puis il avait perdu connaissance. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait fortement, ses jambes s'écartaient et se rapprochaient, sa tête alourdie roulait au bas de l'oreiller. Le père diacre, à travers son sommeil, entendit un bruit, et demanda, sans rouvrir les yeux :

— Qu'est-ce que tu as, petit père ?

Mais personne ne lui répondit et il se remit à dormir.

Le lendemain, les médecins lui assurèrent qu'il allait vivre, et il les crut, et il fut heureux. Assis dans son lit il saluait de la tête tous les passants, les remerciait, leur souhaitait une bonne journée.

Heureux était aussi l'étudiant; et, cette nuit-là, il avait dormi d'un fort sommeil plein de santé. Car, la veille, son amie était revenue le voir, l'avait tendrement embrassé, et était même restée vingt minutes de plus que le temps réglementaire.

Et le soleil se levait joyeusement.

LÉONIDE ANDREIEF
Traduit du russe par L. DE WYZEWA.

L'AVÈNEMENT D'UNE RENOMMÉE MUSICALE

JOHANNÈS BRAHMS

1833-1897

Le triomphe de l'artiste de génie est en raison inverse de l'indifférence ou du mépris qu'ont soulevé ses œuvres à leur apparition. Nul, parmi les plus illustres, n'a pu échapper à cette loi. Plus les créations des maîtres se sont éloignées de celles de leurs devanciers, plus la foule a eu de peine à croire à leur génie. Habitués à la musique du passé ou à celle plus moderne écrite dans les traditions classiques qui, ne troublant pas leur entendement, leur procure ainsi la sécurité dans le plaisir, les *dilettanti* repoussent, par parti pris le plus souvent, toute forme nouvelle, nécessitant un certain effort de la pensée. Ce cas n'est du reste pas particulier à la musique; il s'étend à toutes les manifestations artistiques. Que le public, qui n'a aucune initiation primordiale, en use ainsi à l'égard d'une œuvre conçue en un nouveau moule, rien, au fond, de plus compréhensible. Il lui faut une connaissance plus complète de cette œuvre, un contact plus fréquent avec elle pour arriver à la saisir en son ensemble d'abord, puis à l'approfondir en ses détails. On a avancé que l'instinct du public était généralement droit: les sifflets qui ont accueilli, à leur apparition, les belles manifestations de la pensée d'un Beethoven, d'un Berlioz, d'un Wagner (pour ne citer que trois exemples fameux) vont à l'encontre de cette théorie. A mesure que l'œuvre du génie fait son chemin, deux courants très nets s'établissent, l'un sympathique, l'autre antipathique, jusqu'au jour où le triomphe éclatera. La gloire, a dit Balzac, est le soleil des morts ! La *Damnation de Faust* de Berlioz est l'exemple le plus frappant qu'il soit possible de citer.

Si cette incompréhension du public en présence d'un art nouveau se justifie en quelque sorte, on la conçoit moins chez les grands maîtres. Ne sait-on pas que Weber jugeait les dernières œuvres de Beethoven dignes des « Petites maisons », que Berlioz fit plus que sourire de l'insuccès de *Tannhäuser* à l'Opéra de Paris en 1861 et qu'il considérait l'ouverture de *Tristan et Iseult* comme une énigme? — que Wagner, malgré les efforts du philosophe Nietzsche, ne voulut jamais entendre ni même regarder une composition de Brahms? Un de nos compositeurs, M. Camille Saint-Saëns, a traité l'œuvre du grand symphoniste de Hambourg avec un dédain proche du mépris. « Ses compositions, a-t-il dit, sont assurément bien écrites; mais elles sont lourdes, antipathiques, reflétant d'une façon désolante l'esprit étroit et pédant de certaines petites villes de Germanie. » Et ailleurs : « Pour ce qui est de l'école classique, Brahms en tête, c'est bien pis encore, c'est un art guindé dans lequel on s'ennuie comme dans un salon dévot d'une petite ville de province; on étouffe, c'est à mourir. » M. Saint-Saëns écrivait ces lignes, il y a quelques années ; les reproduirait-il aujourd'hui ? Toutes ces aberrations ne font que rendre plus juste la thèse que nous soutenons depuis un long temps, à savoir que le compositeur ne peut être juge et partie. M. Saint-Saëns avait raison, lorsqu'il écrivait en tête de son volume *Harmonie et Mélodie* : « Des personnes très sensées, auxquelles je suis loin de donner tort, estiment qu'un artiste doit s'occuper uniquement de son art et emploie plus utilement son temps en produisant des œuvres qu'en donnant son avis sur celles des autres. » Le malheur est que M. Saint-Saëns ne se soit pas tenu à cette sage réserve.

Un grand maître, Robert Schumann, qui, lui aussi, écrivit sur l'art musical, mais avec une équité et une perspicacité rares, comprit l'élévation du génie de Brahms. Nous reproduisons, dans le cours de cette étude, quelques unes des paroles prophétiques qu'il prononça sur l'avenir du maître de Hamburg. Schumann voyait se perpétuer en Brahms les hardies idées qu'il avait toujours défendues ; il devinait en lui un successeur.

*
* *

Si Johannès Brahms, dont les œuvres commencent seulement à être comprises et admirées, fut si grand en son art, c'est que, malgré ses attaches avec le passé, il fut réellement original ; c'est qu'il eut le bonheur d'introduire dans le monde des sonorités une sensation nouvelle. Il fut grand encore parce qu'il se contenta d'être un musicien ; il ne lui vint jamais à l'idée de recourir à la littérature pour faire de la musique descriptive et pittoresque. Non pas qu'il faille rejeter systématiquement les œuvres conçues en cet ordre d'idées : Berlioz serait là le premier pour nous rappeler que la musique descriptive et pittoresque est souvent musicale. Il faut bien reconnaître, cependant, que la musique peut s'affranchir de tout emprunt à la littérature et qu'elle est sans nul doute plus noble, plus idéale, lorsqu'elle reste dans le domaine pur des sons et qu'elle a pour chantres divins des génies tels que Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms !

Johannès Brahms a donc été un grand classique et, comme Beethoven auquel on l'a comparé souvent non sans raison, il a su merveilleusement exprimer les diverses manifestations de l'âme humaine dans une forme très arrêtée. Cette forme n'est plus celle du maître de Bonn, puisqu'elle s'est modifiée au contact du romantisme, dont Mendelssohn et Schumann furent les premiers évocateurs. Mais s'il a fait revivre dans ses symphonies, dans sa musique de chambre et de piano, dans ses *Lieder*, les grandes traditions de Beethoven, il a su garder son individualité par son invention mélodique et rythmique, par son harmonie, qui donnent à ses compositions, depuis celles de la première jeunesse jusqu'à celles de l'âge mûr, un caractère si original.

Il n'aborda jamais le théâtre ; il n'a jamais pensé à écrire un *Fidelio* comme Beethoven, ou une *Geneviève* comme Schumann et nous estimons qu'il a bien fait. L'artiste doit savoir rester dans la voie que lui tracèrent ses dons naturels. Brahms était né pour être symphoniste ; il a suivi très franchement sa vocation. Ses amis, ses admirateurs ne manquèrent point de le presser d'écrire un opéra ; mais ils le trouvèrent inébranlable. Avec cet humour qui fut un des côtés les plus frappants de son caractère et dont nous donnerons des exemples, il disait à ceux qui l'y invitaient : « Si j'avais un premier opéra qui eût fait fiasco, j'en composerais certainement un second ; mais je ne puis me résoudre à écrire le premier. Cela me fait la même impression que le mariage. » On sait que Brahms resta célibataire.

Et le maître fut conséquent avec lui-même. Si jamais le désir ne lui vint d'écrire un opéra ou un drame lyrique, il ne fut pas plus tenté de suivre l'évolution dramatique. Le théâtre le voyait rarement et, lorsque par hasard il s'y rendait, surtout dans le but d'entendre *Carmen*, pour laquelle sa prédilection était marquée, il n'écoutait le plus souvent qu'un acte. Les drames de Wagner ne l'attirèrent jamais à Bayreuth, ce qui indisposa vivement contre lui les habitants de « Wahnfried ». Il eut cependant la curiosité de connaître quelques-uns de ces drames, à Vienne, notamment les *Maîtres Chanteurs*, l'œuvre qu'il pris ait le plus dans le cycle des drames wagnériens. Brahms n'en fut donc pas le contempteur de parti pris et il disait un jour à l'un de ses amis : « C'est encore moi qui, dans mon entourage, suis le plus fervent wagnérien. »

Brahms fut grand encore, pour avoir donné l'exemple de cette dignité que Verdi sut si bien comprendre au delà des Alpes. Jamais on ne le vit parader sur les tréteaux, comme le font tant de nos compositeurs contemporains, pour conduire l'orchestre ou accompagner ses œuvres au piano. Il pensait, justement, que le créateur ne doit, en aucun cas, devenir le commis voyageur de ses œuvres. Il évita le monde pour se retirer sur sa montagne sainte : c'est là qu'il créa ses œuvres immortelles, symphonies, oratorios, chœurs, musique de chambre, de piano, *Lieder*, son splendide *Requiem allemand*.

Tous ceux qui approchèrent Brahms ont constaté sa rudesse, sa causticité. C'était un homme du Nord, peu habitué aux belles manières, mais dont l'âme était belle et bonne. Cette bonté, si cachée à ceux qui ne l'étudiaient que superficiellement, se révélait à ses parents, à ses amis. Son adoration pour les enfants était sans égale ; et nombreuses sont les anecdotes qui le montrent préférant leur société à celles des personnes de son âge. N'est-ce point le philosophe genevois Amiel qui affirmait que « les vrais artistes, les vrais philosophes, les vrais religieux ne s'arrangent guère qu'avec la simplicité des tout petits enfants ou la sublimité des chefs-d'œuvre — c'est-à-dire avec la nature ou le pur idéal » ? Brahms fut un artiste supérieur, puisqu'il eut ces deux passions : l'amour des enfants et le culte du Beau.

*
* *

Jetons un coup d'œil rapide sur sa vie, qui fut celle d'un sage.

Né à Hambourg le 7 mai 1833, Johannès Brahms était fils d'un contrebassiste attaché au théâtre de cette ville. La famille était peu aisée et le jeune Brahms, qui avait montré de bonne heure des dispositions remarquables pour l'art musical, fut forcé de se livrer aux travaux les plus ingrats pour venir en aide aux siens : il passait la plupart des nuits à

tenir le piano dans certains bals publics. Déjà, à cette époque, la composition le passionnait et c'étaient les premières heures du jour qu'il consacrait au travail. Il disait plus tard à son ami Widmann : « Les plus belles idées me venaient souvent avant l'aube, en cirant mes chaussures. » Non seulement l'aisance n'existait pas dans la maison, mais encore l'harmonie faisait souvent défaut, car il y avait une grande différence d'âge entre sa mère et son père. Malgré toutes ces conditions fâcheuses, Johannès Brahms conserva toujours une grande sérénité d'âme, se livrant de plus en plus à la composition et gardant la plus profonde affection à ses parents.

Ses premiers professeurs Cossel de Hambourg et Marsen d'Altona lui enseignèrent à fond l'étude de l'harmonie et de la théorie. Tout jeune, il vécut en compagnie des maîtres, Bach et Beethoven, et il avait une mémoire si prodigieuse, qu'il savait par cœur les partitions les plus compliquées. Marxsen lui fit faire des progrès rapides dans l'étude du piano, ce qui lui permit d'obtenir, dès l'âge de quatorze ans, les plus vifs succès en public. Ce fut dans un voyage entrepris en l'année 1853 avec le violoniste Réményi qu'il fit la connaissance de Joachim et de Liszt. L'entrevue de Réményi avec ce dernier est assez curieuse pour être rapportée. « Je suppose, — lui dit Liszt, — que vous n'avez pas grand argent. » Et Réményi de répondre qu'en effet il en était presque dépourvu. — « Eh bien! vous viendrez à Altenburg et vous habiterez chez moi; j'ai de la place pour deux. — Mais, Maître, je ne suis pas seul. — Vous avez peut-être avec vous un domestique? — Oh! non... j'ai un génie... — Un quoi? » riposte Liszt. Solennellement Réményi reprend : « Un génie! » Puis, il lui fait le portrait du jeune Brahms de Hambourg, qu'il considère comme le plus grand compositeur ayant paru depuis la mort de Beethoven. « Et votre génie est aussi sans argent? — Absolument comme moi, Maître. — Eh bien, amenez votre génie à Altenburg et nous verrons. » Liszt racontait de façon plaisante cette entrevue, le soir même à dîner, et la princesse de Witgenstein riait de bon cœur de l'affirmation solennelle donnée par Réményi du génie de Brahms.

Liszt et Joachim furent si émerveillés des premières compositions du jeune musicien qu'ils l'engagèrent à aller voir à Dusseldorf Robert Schumann, qui remplissait alors dans cette ville les fonctions de directeur de la musique.

On sait en quels termes louangeurs Schumann le salue, dans la *Nouvelle Gazette musicale de Leipzig*, comme un messie musical. Nous n'en donnerons qu'un extrait très significatif :

Il est venu cet élu, au berceau duquel les grâces et les héros semblent avoir veillé. Son nom est Johannès Brahms; il vient de Hambourg. Au piano, il nous découvrit de merveilleuses régions, nous faisant pénétrer avec lui dans le monde de l'Idéal. Son jeu empreint de génie changeait le piano en un orchestre de voix douloureuses et triomphantes. C'étaient des *Sonates* où perçait la symphonie, des *Lieder* dont la poésie se révélait, des pièces pour piano unissant un caractère démoniaque à la forme la plus séduisante, puis des *Sonates* pour piano et violon, des *Quatuors* pour instruments à cordes, et chacune de ces créations, si différentes l'une de l'autre, qu'elles paraissaient s'échapper d'autant de sources différentes. Quand il inclinera sa baguette magique vers de grandes œuvres, quand l'orchestre et les chœurs lui prêteront leurs puissantes voix, plus d'un secret du monde de l'idéal nous sera révélé.

Jamais prédiction ne fut plus juste. Certes Brahms eût toujours été un compositeur de génie, alors même qu'il n'aurait pas rencontré Robert Schumann sur sa route; mais il faut bien reconnaître que les encouragements donnés par un tel maître à un talent naissant ne purent que l'influencer heureusement. Le jour où Schumann pronostiquait le brillant avenir de Brahms, celui-ci pouvait et devait ne plus douter de lui-même.

Après avoir accepté en 1854 les fonctions de maître de chapelle chez le prince de Lippe-Detmold, chez lequel il resta quelques années et où il composa plusieurs œuvres de mérite, tels les trois *Sonates* et un *Scherzo* pour piano, des *Lieder*, un *Trio* pour piano, violon et violoncelle, des *Variations* sur un thème de Schumann, témoignages de sa riche organisation musicale, il se décida à entreprendre plusieurs voyages, notamment en Suisse, afin de se faire juger comme pianiste et compositeur.

Lorsque, à la suite de la terrible maladie mentale qui le tortura une partie de sa vie, Robert Schumann se précipita dans le Rhin, à Düsseldorff, le 27 février 1854, et qu'il en fut retiré pour être transporté dans la maison de santé du Dr Richarz, à Endenich, près Bonn, Brahms ne cessa d'aller voir l'infortuné maître, de correspondre avec lui jusqu'au jour de la délivrance, le 29 juillet 1856. Cette affection qu'il avait vouée à Schumann, il la reporta sur sa veuve, noble compagne de ce beau génie, l'éminente pianiste Clara Wieck.

La période de 1859 à 1862 fut féconde en œuvres remarquables; on doit citer deux *Sérénades* pour orchestre, des recueils de *Lieder* et surtout les deux merveilleux *Sextuors* pour instruments à cordes.

Désireux peut-être de suivre l'exemple de devanciers illustres, Johannès Brahms se rendit en 1862 à Vienne pour y fixer sa résidence. Il ne quitta plus cette ville que pour faire quelques voyages, soit en Suisse, soit en Italie, et pour aller se reposer, ou plutôt travailler à son aise, dans de belles régions

comme celles de Gmunden, d'Ischl en Autriche, ou encore à Francfort et à Meiningen. Accueilli à Vienne avec la plus grande bienveillance, comme l'avaient été Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, il put suivre pas à pas les souvenirs qu'y avaient laissés ces grands maîtres. Les amis qu'il se fit ne furent peut-être pas nombreux, mais ils étaient de choix : les plus intimes étaient le compositeur, rendu célèbre par ses valses, Johann Strauss, le critique Hanslick, l'avocat Fellinger, l'éditeur Simrock, le docteur Mandyczewski... qu'il recevait souvent dans la matinée, sans oublier Hugo Heermann à Francfort, le docteur Billroth et le compositeur Hégar de Zurich, Widmann, etc. Habitant un appartement Karlgasse n° 4, toujours levé de bonne heure, été comme hiver, il déjeunait, puis se mettait au travail jusqu'à quatre heures. Après une promenade au Prater, au Graben ou sur le Ring, il allait dîner au restaurant Rotherlger, où se rendait autrefois Beethoven. Brahms y avait une chambre spéciale. Dans la soirée, une réunion musicale chez des amis l'attirait davantage que le théâtre, et il ne rentrait guère chez lui avant minuit. C'était dans ces assemblées intimes qu'il exerçait sa verve caustique, cet humour dont on a tant parlé. Une fois, il exécutait avec un professeur de chant très connu à Vienne, qui jouait, à l'occasion, du violoncelle, sa deuxième *Sonate* pour piano et violoncelle. A peine l'œuvre était-elle commencée que l'amateur, un peu gêné par la manière vigoureuse avec laquelle son illustre partenaire attaquait le clavier, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mais, mon cher Brahms, je ne m'entends pas. — Heureux homme! » murmura le compositeur.

Dès l'année 1862, la place de directeur de la « Société chorale » de Vienne lui était donnée et, grâce à son impulsion, les belles pages de Bach, Beethoven et Schumann y occupèrent le premier rang. Après plusieurs années de pérégrinations, notamment à Bade où il composait une série d'œuvres importantes, puis à Cologne et en Suisse, il revenait à Vienne. C'est dans cette ville que furent exécutés pour la première fois divers fragments de son célèbre *Requiem* allemand qui, depuis, eut un si grand retentissement en Allemagne et en Suisse. Dans un séjour qu'il fit pendant l'été, en 1868 et 1869, à Bonn et à Bale, il termina sa cantate *Rinaldo*, dont M. Fantin-Latour a traduit l'épisode final en une admirable toile, composa un grand nombre de *Lieder* et fit éditer les deux quatuors pour cordes, la *Rapsodie* (op. 53), les *Valses chantées*, d'un sentiment si tendre, d'un caractère si original.

De 1872 à 1875, Brahms fut chargé de la direction de la Société des amis des arts à Vienne, et les distinctions les plus flatteuses, qu'il ne briguait pas, lui furent décernées. Le roi de Bavière le décora de l'ordre de Maximilien; la Faculté de philosophie de l'Académie de Breslau lui décerna le titre de docteur, le jugeant le premier des compositeurs de musique sacrée. Les compositions de cette période sont importantes : des œuvres chorales telles que la *Triumphied*, d'après les paroles de l'Apocalypse, les deux *Symphonies* en *ut* mineur (op. 68) et en *ré* majeur (op. 73), le *quatuor* à cordes (op. 67), le troisième *quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle, la charmante *Sonate* pour piano et violon (op. 78), et enfin son *Concerto* pour violon, écrit spécialement pour Joachim.

C'est un dernier hommage qu'il rend au génie de Schumann lorsqu'il dirige, dans l'année 1880, a Bonn le festival organisé pour l'inauguration du beau monument élevé à sa mémoire.

Et que de merveilleuses fleurs échappées de son herbier musical de l'année 1880 jusqu'au jour où il écrit le chant du cygne : les *Quatre chants graves* (op. 121) pour voix de basse avec accompagnement de piano (1897)!

Le 21 mars 1896, l'Académie des Beaux-Arts de France fit acte de justice en nommant Johannès Brahms son associé.

Le 20 mai 1896, à Francfort, le maître suivait les funérailles de Clara Wieck, la noble compagne de Robert Schumann, qu'il n'avait cessé d'aller voir et même de consulter, lorsqu'il venait de terminer quelques œuvres nouvelles. Ce fut a cette cérémonie funèbre que le grand artiste, qui avait joui jusque-là d'une admirable santé, ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter assez rapidement. On lui en cacha la gravité, mais ses intimes ne se faisaient aucune illusion, car il était atteint d'un cancer au foie. Malgré les soins qui lui furent prodigués, malgré une saison d'eaux à Carlsbad, sa santé déclina rapidement. Le dernier concert où on le vit fut celui du 7 mars 1897 à la « Philharmonique » de Vienne, où de touchantes ovations lui furent faites. Le 26 du même mois, Brahms s'alitait pour ne plus se relever et, le samedi 3 avril 1897, cette grande âme s'éteignait.

Assistant un jour à l'enterrement d'un ami au cimetière central de Vienne, Brahms s'était arrêté tout à coup près du terrain où sont érigés les monuments de Beethoven et de Schubert, disant : « Voilà où il ferait bon reposer. » C'est là, en effet, qu'après de magnifiques funérailles, son corps fut enseveli, et la même terre qui garde la dépouille mortelle de Beethoven et de Schubert, recouvre celle du grand artiste que regrettent non seulement l'art allemand, mais encore l'art universel.

On s'explique facilement l'admiration qu'inspi-

rèrent à Robert Schumann les premières œuvres de Johannès Brahms, dès qu'il les eut entendues; car elles laissaient déjà entrevoir le caractère spécial et distinctif de son génie.

L'originalité et la variété des thèmes mélodiques, leur puissance et leur charme, la nouveauté des rythmes et de l'écriture en général, l'architecture souvent audacieuse des diverses parties de ses compositions, qui ont pour signes particuliers la gravité et la noblesse, ne dénotent pas un élève, mais un maître. Si, par la suite, ses créations prennent encore plus d'importance, passant pour ainsi dire par-dessus Schumann pour remonter à Beethoven et à Jean-Sébastien Bach, il n'en est pas moins certain que, dès l'apparition en l'année 1853 de sa première composition, la *Sonate* en *ut* majeur pour piano, dédiée à Joachim, la richesse de l'invention mélodique, la structure très hardie des grandes lignes dénotent que l'on est en présence d'un merveilleux musicien qui, tout en proclamant son admiration pour Beethoven et Schumann, s'impose par son originalité et sa spontanéité. Il n'y eut chez Brahms nulle trace de tâtonnement. Dès qu'il prit la plume, il affirma sa manière, son style : il n'avait que vingt ans! Et, ce qu'il y a de très particulier en lui, c'est que, lorsqu'une transformation s'opère dans ce style, à partir de l'œuvre 11, la *Sérénade* en *ré* pour grand orchestre, c'est au profit de la simplicité et d'une sonorité plus discrète, plus douce. Certes le compositeur est bien resté le même; mais il semble qu'en cette année où il produisit la *Sérénade* en *ré*, il ait jeté un regard attendri sur le passé, principalement sur Mozart. C'est à travers les sensations des maîtres précédents qu'il tente d'arriver aux siennes propres en les modifiant. On devine qu'après l'apparition des premières compositions où se décèle son génie, il a voulu se retremper dans l'étude approfondie des grands modèles. Il cherche une forme plus simple, plus classique, une invention plus claire. La révolution qui se fait chez lui à cette époque accuse un tempérament vraiment spécial et dont on trouve peu d'exemples dans le passé. En effet, si l'on parcourt les premières créations de Mozart et de Beethoven, du premier surtout, elles se révèlent enfantines, naïves, ne contenant que quelques uns des grands traits qui caractériseront plus tard la manière de ces deux maîtres. Ce ne sont pour ainsi dire que de pâles esquisses, tel le dessin léger au fusain que trace le peintre sur la toile où il développera plus tard avec le pinceau les belles colorations qui donneront au paysage fidèlement reproduit toutes ses valeurs. Chez Brahms, au contraire, les premiers essais sont d'une audace remarquable; la spontanéité résonne, les animé et ils contiennent déjà la flamme intense dont il a éclairé ses grandes compositions. Cependant, au milieu de ses hardiesses, il est calme, toujours maître de sa pensée. S'il s'assagit dans les œuvres 11 et 16, rendant ainsi hommage aux maîtres qu'il vénère, il reviendra à sa nature prime-sautière, à ses tendances : le *Sextuor* à cordes (op. 18) porte les traces de ce retour.

J. Brahms accuse même sur R. Schumann, au début de sa carrière, une certaine supériorité, en ce sens qu'il ne se confine pas exclusivement dans la musique de piano. On sait, en effet, que le maître de Zwickau, dont les premières intentions étaient uniquement de devenir un grand pianiste, se voua à la composition d'œuvres pour le clavier jusqu'en l'année 1840, époque où son amour pour Clara Wieck, qu'il épousa, l'incita à écrire toute une suite de merveilleux *Lieder*. Les premiers travaux de Brahms sont bien des *Sonates* pour piano; mais, dès l'œuvre 3, on voit apparaître des *Lieder* dédiés à Bettina d'Arnim, qui sont le prélude de l'admirable cycle parallèle à celui de Schumann. Puis, l'opus 8 est un *Trio* pour piano, violon et violoncelle, l'opus 11 une *Sérénade* pour grand orchestre. Les œuvres de piano, qui sont du reste beaucoup moins nombreuses que celles produites par Schumann, alternent avec les compositions pour chant, instruments divers ou orchestre; elles semblent réclamer l'orchestration et cette remarque est encore plus vraie pour les morceaux de musique de chambre, dont la puissance et la richesse harmoniques sont telles qu'on les prendrait pour des *cartons* de symphonies.

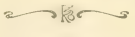
De l'œuvre superbe de Johannès Brahms nous ne dirons rien de plus aujourd'hui : un volume ne serait pas de trop pour en révéler la technique et la beauté. Le temps est proche où l'on indiquera comme modèle à suivre la noble architecture de ce maître et où il sera admiré comme l'est aujourd'hui son illustre devancier Robert Schumann. Déjà l'heure de son triomphe en France semble avoir sonné en cette année 1903. Se décidant à suivre la voie tracée plus anciennement par Pasdeloup et Lamoureux, récemment par MM. Garcin et Taffanel à la « Société des Concerts », M. Ed. Colonne a exposé chronologiquement les quatre symphonies et les a fait applaudir. Ses *concertos* pour piano ont figuré sur les programmes des concerts Lamoureux et du Conservatoire, ayant pour interprètes MM. L. Diemer et Willy Rehberg. Antérieurement, son beau *Requiem*, qui fut présenté plus que modestement par Pasdeloup et très artistiquement par la Société l'« Euterpe », a été exécuté au Conservatoire de Paris sous l'administration de M. P. Taffanel et, même en province, par la « Société de musique de Lille » [illegible] dirigée par M. Maurice Maquet. Sa musique de chambre et de piano, ses merveilleux *Lieder* commencent à se répandre, grâce à l'impulsion donnée

par quelques adeptes, dont l'un des premiers à citer est l'excellent violoniste M. Armand Parent. Donc, celui qui a vécu dans la poursuite d'un idéal rêvé, aura sa place dans le cénacle des grands maîtres.

Quelle meilleure conclusion donner à cette étude sur Brahms que le fragment d'une page inédite dûe à la plume de l'un des plus nobles esthéticiens modernes, M. Édouard Schuré, qui révéla ses tendances musicales par ses lumineuses études sur Richard Wagner :

« Les créateurs de grands compositeurs semblent étrangers à la nature extérieure. Ils vivent dans un monde à part, de formes inconnues et fantastiques, dans le monde de leur âme et du sentiment pur. Ce sont les exilés de la vie, les errants du rêve, les visiteurs d'au-delà inexplorés. Parmi eux on pourrait nommer Palestrina et Bach, malgré leurs formules simples et délimitées, et plus encore Schumann et Brahms avec leurs formes plus compliquées et plus diffuses. Brahms est peut-être le plus étrange de tous, celui qui s'est avancé le plus loin dans le royaume crépusculaire du songe. Si, selon la parole d'Ibsen « l'homme le plus fort est celui qui est le plus seul », Brahms est très fort. Schumann, nature tendre et passionnée, quand il fait chanter les instruments à cordes ou la voix humaine, a toujours l'air de se confier à ses amis dans l'intimité. Brahms, solitaire, ne s'entretient qu'avec lui-même. Pareil à l'*Alastor* de Shelley, quand il s'embarque sur l'océan des sons, il dit adieu au monde des vivants pour se perdre dans l'empire illimité de la solitude. Là ce n'est d'abord que l'isolement tragique, la tristesse morne. Mais ensuite, que de merveilles il y découvre ! Ce sont les labyrinthes de son âme et les sphères d'un autre monde, que traversent comme de grands rayons les splendeurs de Dieu. »

HUGUES IMBERT.



LA TRANSFORMATION
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE[1]

Que sera cette transformation ?

Avant de le décider, l'administration universitaire a très sagement procédé à une enquête sur ce qui s'est fait et se fait, en France et à l'étranger, mais surtout à l'étranger, pour la formation des professeurs de l'enseignement secondaire. Il y a depuis deux ou trois ans, au ministère de l'Instruction publique, un « Office d'informations et d'études », à la tête duquel se trouve un des hommes les plus éclairés de notre temps, M. le professeur Ch.-V. Langlois. C'est lui qui a dirigé cette enquête et qui en a publié les résultats dans un excellent petit livre, récemment imprimé à l'Imprimerie nationale, sous ce titre : *La préparation professionnelle à l'enseignement secondaire*. Il y passe en revue la pédagogie des principaux pays civilisés, notamment l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis, l'Italie.

L'Allemagne est le pays de la pédagogie, et ses séminaires pédagogiques remontent au XVIIe siècle. Il y a surtout une tradition pédagogique prussienne, que M. Langlois précise en détail et qu'il nous montre aboutissant au système actuel, qui est formulé par le règlement prussien du 15 mars 1890. Aux termes de ce règlement, pour se qualifier aux fonctions de maître dans l'enseignement secondaire, les candidats qui ont subi avec succès l'examen d'État *pro facultate docendi* ont à se préparer pratiquement à leur future profession pendant deux ans, soit une année de séminaire (*Seminarjahr*), et une année d'épreuve *Probejahr*.

Pour l'année de séminaire, ils ont le choix entre les anciens séminaires *royaux* et les nouveaux séminaires *gymnasiaux*, qui ne diffèrent que pour la forme, depuis que la plupart des séminaires royaux ont été réunis, comme celui de Berlin, à des gymnases. Les candidats y étudient les questions d'éducation et d'instruction, et notamment la méthodologie des différentes branches d'enseignement secondaire ; ils se préparent à leur profession en assistant aux classes faites par leurs anciens et en s'essayant eux-mêmes à enseigner sous la conduite de ceux-ci.

L'année d'épreuve s'accomplit dans un autre établissement, dans un gymnase qui ne soit que gymnase. Les candidats y suppléent des professeurs, assistent à des classes, à des examens scolaires, aux réunions de professeurs. Les professeurs titulaires, chargés de leur direction, sont tenus, dit le règlement, d'assister aux classes qu'ils font pendant le premier quart de l'année, et, plus tard, au moins deux fois par mois, de vérifier les corrections faites par eux sur les devoirs des élèves, et de leur adresser, hors de la classe, les observations nécessaires. Le directeur fait enfin un rapport au Collège scolaire provincial, qui accorde ou refuse au candidat le droit à la nomination définitive, et ne l'accorde qu'à des gens *bien pensants*, incapables de hardiesse intellectuelle.

Quels résultats donne ce système prussien ?

Pour ce qui est du *Seminarjahr*, d'après M. Langlois, « donner à l'étudiant d'Université, plus ou moins fruste ou débraillé, l'attitude d'esprit et de corps et l'*autorité* d'un professeur prussien, tel est l'effet le moins contestable de l'année de séminaire, et c'est aussi probablement, dans un grand nombre de cas, le seul ».

Le *Probejahr*, l'année de stage, n'existe guère que sur le papier. Dans la pratique, le recrutement étant devenu plus difficile, on a dû donner des appointements et les fonctions de professeurs adjoints aux

1. Revue du 10 janvier.

jeunes gens, qui, dans cette année de prétendu stage, « sont presque des professeurs comme les autres avec un peu moins d'indépendance et un salaire inférieur ». Le stage, en Prusse, tend donc à se réduire à l'année de séminaire.

Le régime prussien a été adopté en plusieurs autres pays d'Allemagne, avec des modifications, par exemple en Bavière. En Autriche, il n'y a qu'un séminaire gymnasial, à Linz, et l'exigence de l'année d'épreuve, établie en 1884, est tombée en désuétude.

Tous les Allemands ne sont pas partisans du régime prussien, c'est-à-dire du stage extra et post-universitaire dans les gymnases. Il y a des partisans du régime opposé, celui qui consiste à placer la préparation pédagogique à l'Université même, pendant les études universitaires, et ce régime n'a pas été seulement formulé en thèses : on l'a réalisé en quelques institutions. Ainsi, de 1810 à 1833, J.-Fr. Herbart, que M. Langlois appelle « le célèbre promoteur de la pédagogie philosophique en Allemagne », établit et dirigea un séminaire de pédagogie à l'Université de Kœnisberg. D'autres Universités suivirent cet exemple. Pour que ce mouvement aboutît, il aurait fallu, d'une part, que la partie pédagogique de l'examen d'État fût sérieuse, de l'autre, que l'enseignement pédagogique dans les Universités fût plus pratique que théorique, et c'est le contraire qui eut lieu.

Cependant la méthode *herbartienne* est appliquée avec confiance et persévérance à l'Université d'Iéna, où il y a un séminaire pédagogique avec une école annexe pour l'expérimentation, école élémentaire, où les futurs professeurs de l'enseignement secondaire peuvent se rencontrer avec de futurs instituteurs et de futurs professeurs d'École normale primaire, « ce qui ne peut manquer de profiter à tous et de contribuer à cette heureuse collaboration du primaire et du secondaire dans l'œuvre de l'éducation nationale ». Les avantages de ce régime herbartien d'Iéna ont paru si frappants que, depuis vingt ans, un parti (peu nombreux, mais actif) s'est formé pour demander qu'il soit généralisé en Allemagne.

Il y a donc en Allemagne deux régimes coexistants : 1° le régime prussien, entraînement pédagogique *après* les études universitaires, hors des Universités; 2° le régime herbartien d'Iéna, entraînement pédagogique à l'Université même.

En Angleterre, où hier encore l'éducation n'était pas considérée comme un service public, où l'enseignement était entièrement abandonné à l'initiative privée, avec une liberté pleine et entière, il n'y eut point de système pédagogique dominant. Cependant il s'y forma au XIXe siècle des cours de pédagogie dans les Universités, et aussi des *Training Colleges*, à la fois théoriques et pratiques; il y eut des examens et des diplômes, mais peu suivis, peu recherchés, pour cette raison que ni la loi ni les mœurs n'exigeaient des futurs professeurs, hommes ou femmes, aucun grade, aucun diplôme. N'importe qui professait n'importe quoi. Cela produisit des résultats si évidemment déplorables, l'enseignement secondaire anglais parut si ridiculement mauvais qu'un mouvement d'opinion, plusieurs fois mis en échec, aboutit enfin au vote de la loi du 6 mars 1902.

Cette loi constitue un Conseil d'enregistrement qui veillera à la confection d'un registre où les personnes qui veulent enseigner seront inscrites par ordre alphabétique sur deux colonnes. La colonne A est réservée à l'enseignement primaire. Pour être inscrit dans la colonne B, réservée à l'enseignement secondaire, il faut posséder un grade universitaire, ou le diplôme pédagogique d'une Université ou d'un *Training College*, ou encore avoir fait un stage d'un an dans une école secondaire. Des dispositions transitoires permettent d'inscrire, sans ces exigences, une grande partie du personnel en exercice. Mais cette inscription n'est pas obligatoire, et jusqu'ici peu de personnes se sont fait inscrire.

Aux États-Unis, après une période de liberté absolue et de *laisser faire* à l'anglaise, il s'est formé une quantité d'Instituts pédagogiques, et il y a présentement trois cent quarante-cinq *Normal Schools*, dont cent soixante-sept sont publiques, c'est-à-dire entretenues soit par un État, soit par une municipalité. Conçues selon des types très divers, elles souffrent, pour la plupart, de circonstances que M. Langlois résume ainsi : « Pas de crible pour éliminer, à l'entrée, les individus dépourvus de culture préalable; inégalité des élèves qui y suivent les mêmes cours; les mêmes cours pour tous les élèves, quels que soient non seulement leur préparation, leurs aptitudes et leur âge, mais leur spécialité future : les futurs *superintendants of schools*, les futurs professeurs de *Grammar Schools*, les futurs principaux et professeurs d'École normale, les futurs instituteurs, les futurs maîtres où maîtresses d'école élémentaire et de Kindergartens, etc., sont astreints à travailler tous ensemble; insuffisance des maîtres, dont la plupart sont eux-mêmes sortis des Écoles normales où ils enseignent et qui n'accueillent pas volontiers des collègues dont l'éducation s'est faite dans un *College;* influence politique des politiciens sur la direction des écoles. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que les Écoles normales des États-Unis aient peu fait pour la préparation des maîtres de ce que nous appelons en Europe l'enseignement secondaire.

Ce n'est point dans ces Écoles normales qu'il faut voir le principal et le meilleur effort pédagogique des Américains, mais dans les Universités, où dès

maintenant la préparation des futurs maîtres est organisée, surtout à l'Université Columbia de New-York, qui possède une « Faculté d'éducation » avec une école d'application. Mais les diplômes ne sont pas obligatoires, n'ont pas de sanction légale. On ne sait pas encore ce que ces tentatives donneront.

En Italie, l'éducation pédagogique se fait dans les Universités, auxquelles sont annexées des *Scuole di magistero*, mais sans qu'on y fasse d'exercice pratique. Les résultats semblent avoir été médiocres. Mais un règlement du 13 mars 1902 a précisé la définition des *Scuole*, en disant que leur but est la préparation pédagogique à l'enseignement secondaire, et a établi, pendant la seconde année du cours d'études, un stage qui s'accomplira dans un lycée ou une école, sous la surveillance d'un spécialiste.

En d'autres pays, on a plus ou moins suivi le régime français.

Ainsi, à Madrid, il y eut en 1847 une *Escuela Normal*, mais qui vécut peu. En Belgique, les Écoles normales de Liège et de Gand, créées après 1830 à l'instar de Paris, furent supprimées par la loi du 10 avril 1890, parce qu'au point de vue pédagogique, elles étaient nulles. Au type parisien, on songe à substituer le type allemand.

Sur le type parisien ont été créés, en Russie, les Instituts historico-philologiques de Saint-Pétersbourg (1867) et de Niéjin (1875), « dans un esprit de défiance contre les Universités, considérées comme des foyers d'agitation dangereux pour de futurs fonctionnaires ». Le recrutement en est difficile et médiocre.

Également sur le type parisien, a été fondé le collège Eötvös de Budapest, quoiqu'il y ait déjà dans cette ville « une Université très bien organisée à l'allemande ». De toutes les « filiales » de l'école de la rue d'Ulm, c'est la plus prospère; mais, au fond, c'est tout autre chose. On y enseigne ce que les étudiants ont besoin de savoir pour passer du Gymnase à l'Université. C'est un « enseignement complémentaire de l'enseignement gymnasial, sans prétention à l'érudition ni à la pédagogie ».

*

Parmi ces régimes étrangers, si utilement décrits par M. Langlois dans l'enquête que je viens de résumer, c'est le régime prussien qui semble avoir les préférences de notre administration de l'Instruction publique, et c'est le régime prussien qui se retrouvera en partie dans le projet de loi annoncé, puisqu'on lit, dans les Propositions ministérielles de mars 1902 : « Un stage d'une durée variable, suivant les grades acquis et les aptitudes professionnelles témoignées, sera désormais exigé de tous les futurs professeurs. »

On n'en est plus au temps où M. Fustel de Coulanges disait : « Il est inutile d'apprendre à enseigner. » Et M. Langlois a bien raison de considérer comme généralement acceptée en France la thèse formulée ainsi, en 1864, par le ministre prussien de l'Instruction publique : « Une certaine culture scientifique est loin d'épuiser la préparation spéciale qui convient à la carrière de professeur dans l'enseignement secondaire. » Je me moquais jadis, moi aussi, de la pédagogie et je croyais qu'on naît pédagogue, comme on naît rôtisseur. Aujourd'hui, quand je me rappelle mes débuts aux lycées de Nîmes et de Nice, je sens combien de fautes et de difficultés m'auraient été évitées, si on m'eût enseigné, avant de me nommer professeur, à faire une classe.

Or, on n'apprend à professer que par la pratique. Il faut que le futur professeur soit d'abord pris à l'essai, et qu'il fasse la classe, non pas seulement sous la direction du professeur titulaire, qui répugnerait à conseiller son jeune collègue, mais à mon avis sous la direction d'un vrai maître en pédagogie. Ce maître pourrait être, devrait être le directeur de cet Institut pédagogique que va devenir l'École normale, ou un maître de conférences de cette école, ou un professeur de l'Université, qui aurait fait lui-même ses preuves, non seulement comme théoricien, mais, jadis et à ses débuts, comme professeur de lycée. Il faut que le conseiller, le guide du futur professeur, s'il veut en être écouté, possède cette double autorité, il faut qu'il sache lui-même ce que c'est qu'une classe, et qu'il ait été lui-même aux prises avec les difficultés de la discipline scolaire.

Trop longtemps les plus renommés théoriciens universitaires de la pédagogie ont, pour la plupart, donné à sourire à la malignité des professeurs de l'enseignement secondaire, qui disaient irrévérencieusement : « Celui-là, si on lui donnait une classe à faire, quel *chahut*, mes amis ! » Et, de fait, je ne voyais pas bien tel de mes amis, doux et charmant écrivain pédagogique, se tirant d'affaire dans une de ces classes où les élèves, d'âge ingrat, aiment à faire du bruit. Il faut avant tout que le maître qui conseillera, redressera le jeune agrégé, ait pratiqué et pratique devant lui, avec succès, lui puisse donner et lui donne, par une application immédiate, l'exemple d'intéresser les enfants.

Il faut aussi que ce conseiller soit un homme d'esprit sans pédantisme aucun, un ami, qui se fasse comprendre à demi-mot, sans appuyer, sans blesser, un guide à la française, et non à l'allemande. C'est là que sera utile ce joli et discret scepticisme normalien, amour de la vérité autant que crainte du ridicule, dont la tradition se maintiendra dans l'École normale transformée, d'Université fermée, en Institut pédagogique.

Il y aurait donc, comme en Prusse, une année d'épreuve, une année de stage. Mais cette année se confondrait avec l'année de séminaire. Pendant que les futurs professeurs feraient la classe à l'essai, ils recevraient un enseignement pédagogique. Non pas, comme le dit excellemment M. Langlois, « cette philosophie, cette métaphysique, cette psychologie et cette morale de seconde qualité, si cruellement ennuyeuses et stériles, dont la plupart des manuels de pédagogie sont bourrés... mais des notions substantielles sur ce que l'homme de métier n'a pas le droit d'ignorer. » Pas de cours magistraux, solennels : des conférences, des causeries. En outre, des visites à des collèges de types divers, où l'on assisterait à des classes de tout genre, à des enseignements de toute valeur, pour s'instruire autant par le spectacle des défauts d'un enseignement que par celui de ses qualités.

Où se passera cette année pédagogique ? Dans une Université pourvue d'un enseignement pédagogique, comme Lyon ou Lille ; mais surtout à Paris, parce que Paris attirera forcément les trois quarts des candidats agrégés, et c'est après l'agrégation qu'on semble décidément s'accorder à vouloir placer la période d'entraînement professionnel.

Or, à Paris, les propositions ministérielles de mars 1902, en même temps qu'elles ont annoncé la transformation de l'École normale en Institut pédagogique, ont indirectement déclaré qu'il fallait abattre la cloison étanche qui sépare actuellement la Sorbonne de l'École, qui sépare l'Université ouverte de l'Université fermée, puisqu'il y est dit : « Les élèves de l'École normale recevront la préparation pédagogique et professionnelle *en commun* avec les étudiants de l'Université de Paris. » La conclusion qui semble s'imposer, c'est que l'École normale est le lieu tout indiqué pour cette préparation, et on assure que la loi ou le décret qu'on élabore rattachera l'École normale supérieure à l'Université de Paris, pour en être le séminaire pédagogique.

Ainsi cesserait ce *double emploi*, dont les étrangers s'étonnent, ne comprenant pas pourquoi nous avons deux Universités qui ne se différencient guère que par le mode de recrutement de leurs étudiants.

Mais est-il vraiment utile de faire cesser ce double emploi ? L'École normale ne doit elle être que le séminaire pédagogique de l'Université de Paris ? Doit-elle rester en outre ce qu'elle a été jusqu'ici, à savoir « une pépinière de savants, un conservatoire de l'esprit français, un milieu philosophique » ? Doit-on ne garder de ce passé que la contrerie d'étudiants internes, et faire de l'École normale un Institut Thiers mieux outillé ? Ou encore, tous les enseignements actuels de l'École doivent-ils être transférés à la Sorbonne, même les enseignements scientifiques avec leurs laboratoires ? Voilà les questions qui se posent, et qui n'intéressent pas seulement les sentiments de piété et de reconnaissance de quiconque a profité de l'École normale telle qu'elle a existé jusqu'ici : beaucoup de bons esprits croient que l'avenir de la culture française dépendra en partie de la manière dont ces questions seront résolues.

Il serait donc utile qu'avant que les résolutions définitives fussent prises, les hommes compétents fissent connaître leur avis sur la transformation de l'École normale supérieure ; il serait bon qu'il y eût une sorte d'enquête spontanée, de discussion publique préalable, afin que cette grave réforme sortît d'un véritable mouvement d'opinion.

A. AULARD.

LA VIE LITTÉRAIRE

Un homme de lettres d'aujourd'hui : Octave Uzanne.

Octave Uzanne. *L'Art et les artifices de la Beauté*. Juven, éditeur.

Marmontel, cet homme de lettres d'autrefois, nous apparaissait un peu comme notre contemporain. Je ne sais pas trop de quelle époque peut être Octave Uzanne, cet homme de lettres d'aujourd'hui. Il est certain qu'il est fort singulier dans notre temps. C'est son mérite ; et le mérite est grand à ne point ressembler (ah ! je le dis avec désespoir et je ne suis soutenu dans la peine que cet aveu me cause que par l'amour plus fort de la vérité !) le mérite est grand à ne point ressembler intellectuellement et surtout moralement à tous ceux qu'ont déversés sur nos boulevards la province, les provinces, l'Australie le Brésil et non moins la Bulgarie, ou quelque contrée avoisinante pour qu'ils représentassent dans sa fleur, dans sa grâce et dans sa pureté la littérature parisienne et, si j'ose employer ce terme, la française... Oui, en dépit que les hommes de lettres se multiplient de nos jours avec une régularité farouche, et si inquiétante, — mais les autres carrières sont si encombrées ! — en dépit que les hommes — je n'oublie pas les femmes de lettres d'aujourd'hui — appartiennent à tout et à tous, sauf à eux-mêmes — à différentes catégories sociales et proviennent les uns de la Bourse, les autres de l'épicerie, ceux-ci de la grande noblesse, et ceux-là, misère de moi, du petit peuple, du bas peuple, du peuple enfin, encore que l'on voie communément des aristocrates faire de la littérature de petits bourgeois, des palefreniers faire de la littérature mondaine, des pédants badiner sur l'amour, et des plaisantins écrire des

livres; les cuistres..., tous les écrivains aujourd'hui se ressemblent. Ils ont la même mentalité, la même moralité. Plus industrieux ou moins avides, plus habiles à servir ou plus sommaires en leur bassesse, ils ont tous le même talent ou les mêmes façons de manquer de talent, et tous, hélas! le même caractère. L'uniformité pesante et rise s'étend sur l'univers des lettres.

Octave Uzanne est un de ceux, bien rares, qui échappent à cette uniformité. Il ne fut jamais sur le point de se soumettre à elle. Il s'est développé tout entier en dehors des idées, des sentiments qui ont accaparé les littérateurs et la littérature de notre temps. Il goûte ou ne peut mieux, il aime passionnément telles manifestations de la vie moderne : et il les note avec un art précieux. Pourtant, il est un isolé. Il est en contraste avec son époque, et un peu contre elle. C'est décidément un type très particulier d'homme de lettres de notre temps que cet écrivain qui, adorant les arts, les femmes, la vie, Paris, et plusieurs autres continents, s'est désintéressé des hommes parmi lesquels il était contraint d'écrire et s'est vengé de la vulgarité de tant d'esprits et de tant d'âmes contemporaines en appliquant pour son bonheur la noble maxime de Platon : « Ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle. »

*
* *

Les sujets sur lesquels son observation se repose mollement et comme à plaisir, ne sont point ceux qui retiennent l'attention systématique des autres, plus enclins à des exercices plus pratiques et moins élégants! Ah! dites-vous, jamais la femme n'encombra plus qu'aujourd'hui la littérature et cependant l'œuvre presque entière d'Octave Uzanne est consacrée à la femme. Sans doute; mais il pourrait répondre :

> J'ai mon Dieu que je sers et vous avez le vôtre.
> Ce sont deux puissants dieux...

Et, pour avoir même nom, ils n'en sont pas moins très différents. Quelle foule d'analystes de l'âme féminine ne connaissons-nous pas! Mais ce sont des analystes pédantesques et prodigieusement livresques. Ils appliquent à la femme, avec une gravité implacable, les théories que les ouvrages philosophiques leur ont prêtées pour pénétrer commodément le cœur humain... D'autres sont des analystes grossiers et plus rudimentaires encore; ils ne prennent les apparences de psychologues de l'âme féminine que pour avoir quelque prétexte de passer de l'âme au corps et décrire celui-ci avec une insistance fatigante et qui nous lasserait de ses plus affriolants contours. Les procédés d'Octave Uzanne ne sont pas tels. Et, en vérité, ses fantaisies abondantes sur la psychologie féminine peuvent, en notre temps, paraître fort originales. S'il a pris dans les livres une part de la compétence qu'il completa sans doute par des expériences admirables dont on lui peut envier le privilège, ce n'est point dans les livres austères et savants que prodigua notre époque, non pas, mais dans ces petits livres charmants d'autrefois qui ne voulaient pas être des études savantes autant que scientifiques sur la femme bien faite pour déconcerter la science et aussi les savants, mais, en quelque sorte, des poèmes lyriques et documentés, poèmes dont la prose adorante et amusée caressait avec amour un beau sujet toujours jeune. Et voilà donc que l'érudit ou le poète à qui nous devons le *Paroissien d'un célibataire*, *Son Altesse la Femme*, et ceci, et cela, s'abandonne infatigablement à de délicates hypothèses sur l'âme féminine. Il développe une théorie de la vie dont il faut que je lui laisse toute l'agréable responsabilité. — Hélas! notre temps est plus sévère et c'est à d'autres responsabilités moins souriantes qu'il nous convie, nous qui ne savons pas ou qui ne voulons pas totalement nous distraire de lui! — « La théorie de la vie serait bien simple à définir », affirme donc Octave Uzanne. « Chez tout peuple décadent ou prospère, cherchez l'homme; chez tout homme heureux ou malheureux, trouvez la femme; chez toute femme enfin enjouée ou mélancolique, nerveuse ou rayonnante de beauté, dénichez l'amour, ce maître de l'univers. » Ah! je tiens pour certain que l'amour n'est plus le maître omnipotent de l'univers. Son empire se restreint chaque jour. Dans les cœurs mêmes où il règne, il ne règne plus seul, et il règne sur moins de cœurs qu'il ne faisait jadis. La vie contemporaine est rude à l'amour comme à tous les antiques fondements de la société... Mais Octave Uzanne n'en veut rien croire. Et il consacre un in-octavo à célébrer avec dévotion le maître un peu affaibli du monde.

Et de l'amour et des petits drames et des grandes comédies qu'il suscite, il ne veut voir et peindre que les apparences d'élégance souveraine. Il ne peut croire qu'au fond, tout au fond, dans les mœurs amoureuses, il y ait quelque brutalité, ou tout au moins quelque polissonnerie sans feinte... La sensualité elle-même lui paraît élégante, d'une élégance continûment séduisante. C'est pourquoi, sans doute, elle se mêle à toutes ses amoureuses dissertations.

Elle ne peut même pas se séparer de la sentimentalité pénétrante, jamais fade ni fausse, dont sont chargés et surchargés tous ses ouvrages. Ah! il cherche bien, ce moraliste très ami des femmes, à représenter l'amour comme une religion ingénue, d'une éblouissante pureté! Il professe bien que le culte de la femme est fort capable de faire fleurir

l'idéalisme, à notre âge où plus rien ne peut longuement fleurir. Il prétend bien que l'amour est le seul, le premier et le dernier éducateur du monde... Mais allez donc le croire, quand on voit son idéalisme se matérialiser si vite et ce dévot affiné de la femme oublier soudain et le plus naturellement du monde les vaines complications de l'âme féminine, pour chanter à loisir les charmes féminins les plus saisissables, ceux qui sont de tous les siècles et à qui personne ne peut rester insensible, personne, pas même un psychologue doctrinaire comme M. Paul Bourget...

L'esprit et le cœur de la femme : Octave Uzanne ne méconnait aucun moment leurs grâces captivantes et il en arrive sur ce point à la théorie de Voltaire : « Tous les raisonnements de l'homme ne valent pas un sentiment de la femme », théorie qui accorde, somme toute, à la femme, une belle suprématie. Mais, s'étant mis en paix avec sa conscience exigeante, il s'attarde plus volontiers à dépeindre les grâces extérieures de la femme, celles qui dissimulent souvent ses charmes moraux et découvrent plus souvent ses charmes physiques... Et c'est une série de livres, ornés, pomponnés de toutes façons où passent toutes les modes de la toilette, ces modes qui ont tant de rapports avec les modes sentimentales. L'ombrelle, le gant, le manchon, tout ce qui distingue la *Française du siècle* et les Françaises des autres siècles... Quelles recherches pieuses d'érudition attendrie ! De telles compilations ne sont pas subalternes qu'anime une conviction si forte et si douce, la ferveur apostolique d'un écrivain sensible et savant, qui pense toujours que les élégances de la parure sont les compagnes naturelles de l'élégance des âmes.

* * *

Voué à ce culte exclusif, quelle opinion cet écrivain peut-il avoir de nous et de nos pensées vulgaires? Mais c'est pour nous qu'il travaille, et afin de nous ramener au véritable amour de la véritable femme, au féminisme pratique et agissant — la foi qui n'agit pas est-ce une foi sincère ? — à ce féminisme sans doctrines qui n'est pas, qui n'est pas du tout celui de notre temps...

Il s'imprègne donc de tous les écrivains du XVIIe siècle, du XVIIIe siècle, siècle poli, siècle gentil ! qui comprirent et aimèrent l'amour et la femme comme Octave Uzanne les comprend et les aime et veut nous les faire comprendre afin de nous les faire aimer... Il réédite donc Benserade, les poètes de ruelles, les petits poètes du siècle passé qui tous chantèrent la romance sensuelle et sentimentale de leur temps... Ainsi se déploie régulièrement son œuvre dont la femme est le centre et l'inspiratrice. Et vous n'êtes point surpris si ce féministe fortifié d'érudition se prend aussi d'un amour sans second pour ces livres qui contiennent à notre usage de si plaisants préceptes. Il raconte donc la vie de *Nos amis les livres*, il interroge ceux qui les vendent, et, parmi les bouquinistes des quais, gardiens fidèles de la nécropole où s'entassent les livres d'autrefois et plus encore peut-être les livres d'aujourd'hui, il s'émeut sur le destin douloureux et grandiose des livres qui meurent sans avoir tout donné de ce qu'ils recélaient en eux : « L'histoire de toutes les littératures est faite de révolutions imprévues, et le spectacle de tant de kilomètres de livres, composés en partie de célébrités défuntes, est non moins éloquent à nos yeux et parle peut-être plus à notre entendement que celui de l'herbe qui croît et fleurit sur les murailles à moitié détruites de l'antique et altière Byzance. »

Au moins, ils peuvent renaître, ces livres morts ! Ressuscitons-les, rajeunissons-les par l'attrait esthétique de reliures en harmonie avec les idées et les sentiments séduisants qu'ils contiennent... On peut être féministe et bibliophile, goûter en chaque chose la grâce qui emporte tout. Civilisation féminine et civilisation bouquinière : Octave Uzanne est l'historien passionné de ces deux civilisations.

On ne peut disserter constamment de la femme sans descendre bien vite la pente qui mène des siècles passés au moment présent, car il n'est si belle femme du passé qui ne soit vaincue par la femme d'aujourd'hui, qui a ce charme à nul autre pareil d'être vivante. Et enfin les livres eux-mêmes conduisent au présent, où tout se traduit en livres et périt par eux... Des quais de la Seine n'est-on pas bien placé pour découvrir Paris et le monde contemporain ?

Mais, dans la vie actuelle, Octave Uzanne néglige tout naturellement la vulgarité régnante. Il ne voit partout que l'art et la femme. A l'étranger même, il note seulement ce qui peut inspirer l'artiste. Comme il sait observer alors la réalité dans ce qu'elle a de pittoresque ! Les *Visions de notre heure : choses et gens qui passent* sont étonnantes de précision et de couleur ; et si de toute l'œuvre d'Octave Uzanne, trop abondante pour qu'on puisse la saisir tout entière, il fallait extraire un volume, n'est-ce pas celui-ci que l'on choisirait ?

* * *

On le choisirait, encore qu'il ne représente qu'à demi son œuvre tout entière, et qu'il ne nous en donne, avec quel charme ! qu'une idée fausse parce qu'insuffisante. En arrivant au présent, il semble qu'Octave Uzanne subisse la contagion de la fièvre

contemporaine et qu'il se hâte et qu'il ne s'attarde [illegible] qui passent, qui passent en effet et ne peuvent s'attarder. Et ce sont des notations brèves et fortes, concises, au lieu des études les plus nombreuses de son œuvre compacte, études bavardes et volontiers flâneuses.

Par la forme même de son œuvre, Octave Uzanne se distingue aussi de son temps. Il muse, il s'amuse en ces chroniques, en ces critiques sautillantes, et, si vous voulez, capricantes, dont on sait bien qu'elles commencent, mais dont on ne sait jamais quand elles finissent. Chroniques attrayantes, entremêlées d'idées et d'anecdotes! Chroniques capricieuses, qui philosophent et qui content tour à tour, d'une gravité qui badine, d'un badinage qui pousse aux sévères réflexions, prime-sautières, piquantes et néanmoins d'une imperturbable logique, et, qui, sérieuses et toutes pleines de faits de toutes sortes, ont néanmoins la vivacité la plus aimable, une originalité de bon goût et qui ne s'en fait pas accroire.

C'était la chronique, c'était la littérature d'autrefois, d'hier où on avait le loisir de vivre et de se regarder vivre, et où on lisait les livres jusqu'à la fin et les articles jusqu'au bout. Et l'on aimait aussi naguère ces traités de morale aguichante semblables à ceux qu'Octave Uzanne se plut à écrire, ces traités où les dissertations et les enthousiasmes se succèdent, et où l'érudition et la fantaisie se succèdent aussi et d'aventure se confondent, à tel point que, ravi de la fantaisie érudite, on s'inquiète toutefois de savoir si l'érudition n'est pas un peu fantaisiste, érudition et fantaisie qui tantôt se servent et tantôt se nuisent, car on se demande où finit l'une et où commence l'autre, et on ne parvient jamais à le bien savoir... Et c'était à coup sûr une littérature un peu lente, mais on était fort aise de la suivre en ses charmants détours.

Elle n'est point surannée, l'œuvre d'Octave Uzanne qui sait approprier la forme de ses ouvrages aux sujets qui lui plaisent et qui lui conviennent. Et quand il arrive au présent, et que ces *Visions de notre heure* se déroulent à nos regards, alors sa marche se précipite, tout se résume, s'abrège, cesse de languir et s'accuse en un relief plus vigoureux.

Le style aussi cesse de flâner pour aller du même mouvement que la pensée. Style composite, élégant, raffiné, subtil, maniéré, — que dis-je? — mignard et en même temps copieux, d'un vocabulaire étonnamment varié, plantureux, puissant, coloré, mais parfois d'une lenteur pesante, style d'un Marivaux qui aurait trop lu Huysmans, robuste et mièvre...

Ainsi s'associent et se combattent un peu deux tendances en Octave Uzanne : l'amoureux des siècles féminins et le curieux du pittoresque présent. Passant des femmes aux livres et des livres aux femmes, il édifie une œuvre considérable qui n'est pas sans se répéter un peu, où paraît le même goût de flânerie active et la joie de revenir sans cesse à des sujets infatigablement aimés, et de tourner dans le même cercle fort agréablement vicieux. Observant le monde de Paris, Paris des quais qui bordent la Seine, il aperçoit surtout les magasins du Louvre où vivent les femmes d'aujourd'hui; le musée du Louvre où revivent les femmes d'autrefois avec tous les arts dont elles embellirent leur durable jeunesse; il reste l'ami exclusif de ce monde charmant, évite les combats grossiers des écrivains de notre époque, et, sans cesse, il cultive avec un soin délicat un bien joli jardin.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Le Théâtre-Lyrique populaire.

La disette de premières intéressantes nous invite à examiner cette semaine la question du Théâtre-Lyrique populaire, qui, tout aussi bien d'ailleurs, se rattache à l'actualité. Le Conseil municipal en effet l'a mise à l'ordre du jour de ses discussions, et M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, a fait une proposition ferme en ce sens, visant l'une des grandes salles de spectacle de Paris : nous aurons à l'examiner tout à l'heure.

Question de principe tout d'abord : on a beaucoup fait déjà, on ne saurait trop faire, du moment qu'on envisage les moyens pratiques et réalisables pour soustraire le travailleur manuel à l'avilissement des distractions déprimantes : cartes, alcool, café-concert, et j'ajouterai : petits théâtres, où les basses excitations de la pornographie donnent la main aux maiseries du vaudeville. Lorsque vient pour lui l'heure du repos, comment satisfaire cet instinct que porte en soi tout homme : faire autre chose que ce à quoi l'obligent les nécessités de la vie! Tel est le problème, telle la position de la question envisagée du point de vue psychologique; et c'est pourquoi aussi on a pu dire très justement que les spectacles de la vie quotidienne, et notamment l'art réaliste, ne pouvaient répondre aux vraies aspirations du peuple, qui sont de repousser instinctivement les images qu'il connaît pour les avoir vues trop souvent reproduites sous ses yeux. « Aucun ouvrier n'a pu lire l'*Assommoir* », écrivait ici même M. Péladan... Et vous sentez bien l'hyperbole! Vous saisissez la valeur du paradoxe, qui met en pleine lumière, par son exagération même, une intéressante vérité... L'important est de *traduire*, ou, si vous voulez, de ramener

au point. Je traduis donc : Évidemment oui, beaucoup d'ouvriers ont lu l'*Assommoir*, et je n'en veux pour preuve que les éditions populaires qui en ont été faites. Mais le livre n'était ni pour les instruire ni pour les édifier, puisqu'ils y retrouvaient, transcrits avec une scrupuleuse fidélité, quelques-uns des tableaux de la vie, qui tous les jours passent sous leurs yeux.

C'est donc dans un sentiment très noble et très louable que certains esprits excellents, écartant toutes considérations politiques qui n'ont rien à voir avec ce genre d'effort et qui d'ailleurs avilissent tout ce qu'elles touchent, veulent donner satisfaction à ce légitime besoin d'idéal : les *Universités populaires* répondent à cette idée. Il faut, avant toute chose, tendre la main aux êtres de bonne volonté, à ceux dont les conditions de naissance n'ont pas favorisé le développement, et que leurs qualités naturelles marquaient peut-être pour une destinée supérieure. J'étonnerai, sans doute, plus d'un lecteur, mais j'espère ne scandaliser personne en écrivant ceci : Il m'est arrivé de rencontrer, dans la corporation des *ouvriers d'art*, ébénistes, sculpteurs sur bois et autres, tels individus n'ayant reçu qu'une instruction primaire et, malgré tout, infiniment supérieurs, par l'intelligence, par la curiosité, par l'ouverture d'esprit, à la moyenne des jeunes bourgeois préparant les licences et doctorats qui devaient leur ouvrir les professions dites libérales, — futurs magistrats, avocats, fonctionnaires et même professeurs. Je trouvais en eux, à côté de lacunes formidables, cela va sans dire, cette spontanéité, cette curiosité, cet *amour* — il faut bien écrire le mot — qui crée le don, — qualités d'une saveur unique et intraduisible parce qu'il n'y entrait ni mode ni artifice, — et dont l'ensemble composait une personnalité infiniment plus originale que celle du bon élève qui a pris ses grades et va s'installer dans une carrière, ou bien de l'érudit à lunettes qui déchiffre froidement des grimoires... oui, combien plus intéressante, pour ce qu'on y sentait la *vie*, cette chose indiciblement belle, et que rien ne remplace!

C'est parmi eux, sans nul doute, que se recrute la majorité des auditeurs occupant les places à bon marché de nos grands concerts parisiens. Il y a là toute une clientèle fixe qui vaut bien, par sa qualité et par son désir d'édification, celle des dilettantes les plus avertis et les mieux préparés. Lorsque j'étais tout jeune, et que je suivais moi-même assidûment ces concerts, je me demandais, avec un dédain d'initié qui entend monopoliser sa jouissance, avec une incuriosité de mandarin qui ne voit rien en dehors de soi-même, quel genre de communion pouvait exister entre l'âme de ces *simples* et celle d'un Beethoven? Plus tard, seulement, à force d'observer certains de ces visages, et d'y lire les signes physionomiques qui sont l'authentique indice d'une émotion sincère, à force surtout de pénétrer, d'approfondir la nature des différents arts et l'action propre du sortilège musical, j'ai compris l'étroitesse de mon point de vue, et l'expérience vint apporter un puissant démenti à cette première conception qui sentait sa coterie, sa petite chapelle. Ainsi arrivé-je à comprendre la qualité de l'émotion, par conséquent la valeur de l'édification qu'une symphonie de Beethoven peut provoquer dans l'âme d'un *simple*, pourvu qu'il soit *sensible*, et j'en vins à cette conviction, maintenant profondément vivace en moi : — « En art, savoir n'est rien! Sentir est tout. »

Il va sans dire que je ne parle point de celui qui *crée*, mais seulement de celui qui jouit de l'œuvre d'art. Je n'entends pas non plus diminuer l'importance d'une haute culture, qui, lorsqu'elle s'unit à une profonde sensibilité, compose évidemment le plus merveilleux accord et la meilleure condition pour la jouissance esthétique. En ce sens, il est bien évident qu'un Beethoven n'eut jamais d'auditeurs comparables à un Berlioz ou à un Wagner. Ce que je veux dire — et il faut qu'on m'entende bien — c'est qu'en aucun cas, lorsqu'il s'agit d'art, la culture ne peut suppléer la sensibilité, et qu'en conséquence un *simple*, s'il est ouvert au langage des sons, est un meilleur auditeur pour Beethoven qu'un pédant tout chargé de diplômes. On me dira, et j'y souscris, que mon raisonnement s'applique surtout à la musique, qui est, de tous les arts, celui qui prolonge ses échos de la façon la plus immédiate dans notre sensibilité. Il y a, dans la musique envisagée comme simple moyen d'expression, une vertu dynamique qui ne trouve son analogue en aucun art voisin, et surtout la différencie des arts plastiques, pour la compréhension desquels une culture préparatoire est expressément requise.

C'est assez pour justifier l'importance que certains bons esprits attachent à la création de ce Théâtre-Lyrique populaire qui donnerait aux moins fortunés un genre de plaisir qu'ils ne peuvent connaître dans les conditions où se trouvent actuellement les théâtres de musique. Depuis combien d'années le demande-t-on sans succès? Un homme se présente aujourd'hui, M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, qui semble bien répondre aux multiples exigences de la fonction. Il a à sa disposition le matériel considérable de son théâtre : il suffit qu'il soit autorisé par le ministre compétent à utiliser ce matériel de costumes et de décors dans une salle autre que celle de l'Opéra-Comique. Il a encore un répertoire prodigieusement varié, et qui s'étend chaque année; ce qui lui permettrait de donner les spec-

tacles les plus divers. Il a enfin toute une troupe d'interprètes qu'il tient en main et qui, naturellement, formeraient le noyau indispensable à l'organisation du Théâtre-Lyrique populaire. Une troupe... voilà évidemment le côté le plus délicat de l'entreprise, et c'est un appoint considérable que de n'avoir pas à s'en préoccuper. Un de mes confrères, M. Pierre Lalo, du *Temps*, notait récemment, dans sa chronique musicale, que, durant le bref séjour de l'Opéra-Comique au Château-d'Eau, les représentations étaient assidûment suivies par un public composé en grande majorité d'ouvriers, qui manifestaient le plus vif enthousiasme pour les œuvres qui passaient sous leurs yeux. Qu'en conclure, sinon que les spectateurs seraient abondants et zélés dans une salle qui offrirait aux petites bourses des conditions acceptables?

Dans l'espèce, comme on dit au Palais, M. Albert Carré fait plus qu'une ouverture à la Ville de Paris : il fait une proposition ferme. Il demande qu'on lui concède, sous des conditions à déterminer ultérieurement, l'ancien Hippo-Palace qu'une société avait édifié au boulevard de Clichy. Cette société a fait faillite, comme on sait, et, par conséquent, l'immeuble va être vendu dans un délai très proche. Si la Ville n'intervient pas, la construction sera démolie et le terrain servira à des spéculateurs qui y élèveront des maisons de rapport. Il est donc urgent de prendre une décision. M. Albert Carré juge l'Hippo-Palace, tel qu'il est, très convenable à la destination qu'il lui assigne. Il a, derrière lui, une société financière qui propose les avances nécessaires à la transformation, à l'aménagement des locaux. Il a obtenu du ministre des Beaux-Arts l'autorisation de fonder un Théâtre lyrique populaire et d'utiliser dans ce but le matériel et les décors de l'Opéra-Comique. Le ministre des Finances s'engage à proposer une subvention pour cette institution d'un caractère hautement démocratique. Il ne lui manque plus qu'une chose... l'autorisation de la Ville de Paris, sans laquelle rien n'est possible. La demande a été faite, mais il ne semble pas que les choses doivent marcher rapidement, car il a été répondu à M. Carré que le projet était mis à l'étude. Il ne faudrait pas que cette *étude* durât trop longtemps, car les délais judiciaires ont déjà paru longs aux créanciers de l'Hippo-Palace, et les formalités de la loi ne prennent point en considération les intérêts du bon peuple de Paris.

PAUL FLAT.

LES CHEMINS DE FER COLONIAUX

« Tout est dit, écrivait La Bruyère, depuis plus de six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Aujourd'hui, on pourrait reprendre cette pensée de l'auteur des *Caractères*, et, la transformant, il serait juste de résumer l'histoire de la conquête du monde barbare par les peuples civilisés, en s'écriant : Tout est pris, en Asie comme en Afrique, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde. L'heure des grandes acquisitions territoriales est close, ou peu s'en faut, le partage des steppes et des savanes, des déserts et des forêts vierges semble complet et presque définitif. A peine reste-t-il, de par le globe, quelques rares épis à glaner, épis pleins ou épis vides, incapables, les uns et les autres, de former, par leur réunion, une gerbe imposante...

Dans cette fièvre de domination mondiale, dans ce « rush » formidable des appétits saxons et latins, s'apprêtant à dévorer nègres et Indiens, Chinois et Papouasiens, la première place, sans conteste possible, revient à l'Angleterre. Inlassable, avec un esprit de suite se perpétuant à travers les siècles, elle s'est acquis un empire colonial immense avant que nous-mêmes, tributaires d'exigences continentales et trop longtemps esclaves de préoccupations honorables mais stériles, nous songions à faire renaître notre florissant empire d'autrefois. Vingt années ont suffit cependant, grâce à des efforts persévérants, que rien ne rebuta, pour doter la France d'un domaine d'outre-mer, vaste, riche, appelé au plus grand avenir.

L'Allemagne, à son tour, comprit la nécessité d'ouvrir à son commerce chaque jour plus prospère de nouveaux débouchés, et, entrée tard dans la lice, elle eut à cœur de ne point rester longtemps en arrière.

Il n'est point jusqu'au Japon, ce peuple étrange, né d'hier à notre civilisation, qui n'ait tenu à imiter jusque-là les pratiques d'Europe, en étonnant le monde entier, par cette colonisation, vivement et intelligemment conduite, de l'île Formose.

Mais, disait naguère au Sénat, M. Lavertujon, « l'unique titre d'une nation civilisée, à occuper les terres non civilisées, résulte de l'obligation qui impose à tous la mise en culture de la planète ». C'est là un principe du droit naturel : les peuples comme les individus ont leurs responsabilités, et ce serait risquer une légitime et prompte déchéance, que de transgresser ces lois. Or, parmi les nécessités, qu'impose aux nations conquérantes « la mise en culture de la planète », il en est une qui prime les autres, celle de favoriser les relations, l'exploitation des richesses du sol et du sous-sol, en établissant des voies de communication, et partant, des chemins de fer.

Le colonel Thys, l'infatigable et vaillant promoteur

du chemin de fer du Congo belge, écrivait dans un mémoire, avec autant d'autorité que de raison : « La question des chemins de fer est d'un intérêt capital, au point de vue de l'introduction de la civilisation dans les pays primitifs, et de leur exploitation dans un but d'intérêt général. » Aussi bien, puisqu'en France, se dessine enfin un mouvement colonial de bon augure, puisque aussi deviennent chaque jour plus nombreux les esprits curieux d'étudier et de comparer les méthodes de mise en valeur des territoires récemment acquis par les nations européennes, examinons quel est, à l'heure actuelle, l'état des voies ferrées coloniales, dans les possessions étrangères d'abord, ensuite dans les colonies françaises.

* * *

Les plus anciens railways, construits dans les possessions extérieures, ont été établis aux Indes anglaises, où, depuis 1853, le réseau s'est accru progressivement, pour compter aujourd'hui *trente-cinq mille kilomètres*, représentant une valeur approximative de *six milliards* de francs. Pour sillonner ainsi de rails son immense territoire, l'Angleterre expérimenta tour à tour trois méthodes. D'abord, elle a recours à la création de Compagnies ; ensuite l'État prend à sa charge la construction et l'exploitation des lignes nouvelles; enfin, dans la dernière période, l'État remet, une fois terminée, la voie, construite à ses frais et sous sa direction, à une Compagnie chargée de prendre en mains l'exploitation. Ces phases successives étaient intéressantes à signaler, puisque l'expérience faite démontre les avantages incontestables de cette dernière manière de procéder.

Citons encore, parmi les voies les plus anciennes, celles des Indes néerlandaises. La Hollande, dès 1862, autorisait la construction de la ligne Semarang-Djokja, en dotant la Compagnie d'une garantie d'intérêt de 4 p. 100 Plus tard, en 1873, cette Compagnie recevait également pleins pouvoirs, pour établir la ligne Batavia Bintenzorg.

Dans la suite, l'État, inspiré par l'exemple des Anglais aux Indes, peut-être aussi quelque peu déçu par les résultats contestables de l'initiative privée, entreprit lui-même la construction particulièrement épineuse de ces 900 kilomètres de chemin de fer qui unissent Batavia à Socrabaïa. Les difficultés à surmonter étaient énormes, et, cependant, l'œuvre fut menée rapidement à bien, et des bénéfices importants sont la récompense aujourd'hui des efforts d'autrefois (1).

Dans une période plus récente, les constructions de chemins de fer dans les colonies étrangères ne se comptent plus.

C'est l'Angleterre encore, qui projette d'appauvrir notre Tonkin, en drainant à son profit tout le commerce des provinces riches du Yun-Nan et du Se-Tchouan. Elle prétend, dans ce but, construire en Birmanie un réseau de 1 500 kilomètres ; et, en attendant, n'hésite pas à établir hâtivement deux lignes amorces, celles de Rangoun, sur le golfe de Martaban vers Thayet-Mio et Toun-Long (1).

En Afrique, les Anglais, — nous ne faisons qu'énumérer, — ont une ligne partant de Free-Town dans le Sierra-Leone, une autre reliant Tahwa à la Côte d'Or, une autre de 80 kilomètres, dans le Lagos, reliant Abéokouta à l'Océan ; une autre, dans l'Afrique orientale anglaise, longue de 200 kilomètres, et destinée à atteindre plus tard le lac Victoria-Nyanza. A dessein, nous omettons, en ce moment, les lignes du Cap et d'Égypte (2).

En Amérique, un réseau presque aussi important que celui de l'Inde est construit dans le « Dominion of Canada », réseau qui ne comprend pas moins de 27 000 kilomètres, cependant qu'il faut en compter encore 800 à Terre-Neuve, autant aux Antilles, et 35 à la Guyane, de New-Amsterdam à Bartica.

Dans ses possessions océaniennes, enfin, l'Angleterre s'est affirmée, à ce point de vue, éminemment colonisatrice. Les déserts de l'Australie occidentale, les monts élevés des Nouvelles-Galles n'ont point arrêté sa volonté ni limité ses efforts, et, aujourd'hui, c'est plus de 22 000 kilomètres de railways qu'il faut encore ajouter à l'actif de cette puissance (3).

Le Portugal, pour être un satellite de moindre importance dans l'orbite britannique, ne doit pas être considéré comme quantité négligeable, au point de vue de l'apport qu'il fera, tôt ou tard, de ses colonies, avec leurs chemins de fer, à l'Empire. En effet, dans un dessein grandiose, le Portugal nourrissait naguère le projet d'unir ses possessions africaines de la côte Est à celles de la côte Ouest, par un chemin de fer qui serait allé de Saint-Paul de Loanda à Mozambique ; pour la première fois, peut être, il fut question d'un

1 A Sumatra, la Hollande a construit récemment 210 kilomètres de chemin de fer, dont 36 à crémaillère. Le prix de revient de ces lignes est tout particulièrement élevé, pour des chemins coloniaux, et atteint presque 200 000 francs le kilomètre.

1 Notons aussi pour être complets les 175 kilomètres établis à Ceylan.

2 L'île Maurice est doter aussi d'un railway de 270 kilomètres.

3

Chemins de fer du Victoria		[illegible]
— des Nouvelles-Galles		4 200
— Queensland		[illegible]
— Australie Méridionale		[illegible]
— Australie Occidentale		18[illegible]
— Tasmanie		76[illegible]
— Nouvelle-Zélande		3 328

Transafricain (1). Beaux projets, malheureusement incompatibles avec les secrets desseins d'Albion, qui, elle, rêvait aussi d'un Transafricain, et d'un Transafricain de taille! Aussi, une convention signée en 1891 (11 juin) étouffait-elle dans l'œuf le grandiose railway...

Pourtant, les intérêts matériels de la colonie d'Angola commandaient la construction d'un chemin de fer. Aujourd'hui, les Portugais ont accru d'une façon extraordinaire le trafic commercial de leurs vastes possessions de la Guinée Inférieure, grâce aux 365 kilomètres de voie, allant de Loanda à Ambaca. Cinquante millions avaient été nécessaires pour mener à bonne fin l'entreprise; hâtons-nous d'ajouter que les recettes ont été largement rémunératrices, puisque l'on comptait dernièrement un minimum de recettes, proche de 7 000 francs par kilomètre exploité; à lui seul le centre producteur de café, Ambaca, assurait une bonne partie du trafic.

Le gouvernement portugais possède aussi deux autres voies ferrées dans le Mozambique : la première, de 90 kilomètres, va de Delagoa-Bay à Komati poort; c'est celle qui joua un rôle si important dans la récente guerre du Transvaal. Actuellement, ses recettes sont de 3 millions contre 2 millions de dépenses, ce qui, pour un capital initial de 20 millions, assure un bénéfice net très acceptable. L'autre part de Fontesville pour rejoindre la ligne anglaise à Salisbury; au total 325 kilomètres (2).

Comme le Portugal, l'Allemagne s'est implantée, en Afrique, à l'Ouest, et à l'Est. A l'Ouest, 300 kilomètres de rails franchissent la dune pour ouvrir à la colonisation la zone fertile de l'intérieur; à l'Est, une compagnie a déjà construit une voie de Tanga à Mouhessa (43 kilomètres), et le gouvernement allemand, tenant à avoir les coudées absolument franches, pour régler les questions délicates qui seront soulevées, tôt ou tard, lors du raccordement au Transafricain anglais, a pris à sa charge la construction de la nouvelle ligne, qui doit de Bar-es-Salem atteindre le Tanganika.

Il nous reste à parler de trois autres chemins de fer que nous avons tenu à placer en vedette, tant par l'importance probable de leur trafic que par les proportions gigantesques de leur développement, ou bien encore les difficultés extrêmes de leur établissement; nous voulons dire : le Transafricain, du Cap au Caire, le Transsibérien russe, et le chemin de fer du Congo belge.

Sans doute, le Transafricain anglais, dont l'ardent champion était le fameux Cecil Rhodes, n'est pas achevé : mais la mort de son « âme » n'a point fait décliner, de l'autre côté de la Manche, la faveur grandissante du projet; il semble, au contraire, que l'Anglais se joue des difficultés de l'œuvre et les fasse servir pour exciter son ardeur et enflammer son zèle. D'ailleurs, n'est-ce point déjà un important tronçon que celui qui court du Cap à Buluwayo, et n'est-il pas digne d'arrêter les esprits, ce railway qui, du Caire, atteint les rapides du Nil, dans la Haute-Égypte ? Contentons-nous donc de placer sous les yeux de nos lecteurs l'édifiant itinéraire que voici :

	Kilomètres
Du Cap à Buluwayo (ligne construite)	2 170
De Buluwayo au lac Nyassa (à construire) . .	1 040
Sur le lac Nyassa (en bateau)	500
Du lac Nyassa au lac Tanganika (ligne à const.)	290
Sur le lac Tanganika (en bateau)	640
Du lac Tanganika au lac Albert Nyanza (chemin de fer à construire et bateau)	700
Sur le lac Albert Nyanza (en bateau)	300
Du lac Albert Nyanza à Lado (chemin à const.)	200
De Lado à Khartoum (à construire)	1 600
De Khartoum au Caire (construit en grande partie)	900
Au total.	9 140

Un chemin de fer de 10 000 kilomètres, et, si la traversée des lacs est remplacée par une voie de terre, un devis minimum de 1 milliard et demi de francs, — telle est l'œuvre entreprise par la célèbre « Chartered Company Limited », entreprise par elle, avec ses seules ressources, car le gouvernement de la Grande-Bretagne a refusé toute subvention, toute garantie d'intérêt.

A côté de ce Transafricain anglais en construction, il n'est pas sans intérêt de placer ce Transsibérien, que les Russes viennent d'achever, par de tout autres moyens ; le Transsibérien, chemin de fer colonial, sans doute, puisque, outre son but éminemment politique, il a celui de favoriser l'émigration et la colonisation en Sibérie; œuvre grandiose, sans pareille jusqu'à ce jour et qui met Lisbonne à douze jours de Pékin. En chiffres ronds, c'est 10 000 kilomètres encore et 1 milliard de francs.

Mais, entre autres différences, celle qui éloigne davantage l'œuvre anglo-saxonne de l'œuvre slave, est que le Transsibérien a été construit par l'État, avec des fonds d'État, par l'armée nationale. A ce titre, c'est un exemple fécond en enseignements multiples, que le cadre de notre étude ne nous permet pas d'aborder ici.

Enfin, le chemin de fer du Congo belge. — A côté de ces deux colosses, il semble un petit nain, avec ses 400 kilomètres seulement ; mais, pourtant, entre ces géants, il n'est pas déplacé, car si son parcours est restreint, les difficultés vaincues sont énormes et son trafic, hors de proportion avec tous les railways

(1) [illegible]

(2) [illegible] en Asie, [illegible] établissements [illegible] chemin de fer [illegible] kilomètres.

existants ; ainsi : « C'est un véritable tour de force, que la création de cette ligne à travers un pays bossué, torturé, sablonneux, couvert de forêts immenses. C'est le cas ici ou jamais de répéter le fameux *Labor omnia vincit Improbus ;* et on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration, pour une œuvre accomplie au milieu de pareilles difficultés. » Celui qui parle ainsi est un témoin, il écrit ce qu'il a vu. Résumant admirablement le labeur immense de ces années de travaux, l'auteur continue : « L'histoire de la construction de la voie ferrée Matadi-Dolo tient en une demi-douzaine de chiffres. On mit un an pour parvenir au kilomètre 2. Au bout de la deuxième année, on avait à peine atteint le kilomètre 9 ; trois ans après le commencement des travaux, on n'en était qu'au kilomètre 16 ; pendant la quatrième année, on avança jusqu'au kilomètre 50. Il restait alors 385 kilomètres de rails à poser. Au compte des cinquante premiers kilomètres, il eût fallu plus de trente ans pour mener à bien l'entreprise. Mais on réussit par des rectifications de tracé à gagner plus de 50 kilomètres sur la longueur totale. On fit 338 kilomètres pendant la deuxième période de quatre années. Et c'est ainsi qu'on est arrivé au kilomètre 388, en huit années exactement (1890-1898).

Au hasard des rencontres, cueillons ces lignes encore. Le ravin Léopold ! « Il faut cinq minutes aux convois qui quittent Matadi pour arriver jusque-là, il fallut dix mois, lors de la construction, pour y parvenir... » — « Parfois la ligne est creusée en demi-tunnel dans les rochers qui la surplombent en encorbellement ; parfois, elle est perchée en porte à faux dans le vide ; ailleurs, des murs de soutènement l'accrochent à la falaise... C'est un chemin de fer de *la Corniche*, en Afrique. »

Ajoutons enfin que les épreuves les plus cruelles ne manquent pas aux entreprenants constructeurs. Ce sont, d'abord, les difficultés financières. On comptait sur une dépense de 20 millions. Au neuvième kilomètre, 11 millions déjà étaient dépensés. A la fin de 1893, l'opinion s'émut en Belgique et on envoya une commission d'enquête. « Les fonds manquèrent et il fallait employer, pour la continuation des travaux, les cautionnements des agents de la Compagnie. » Ensuite, la main-d'œuvre fait défaut : il faut recourir à l'envoi de 500 coolies chinois : la dyssenterie, la cachexie paludéenne, le beriberi ont décimé les 4 500 ouvriers : en dix-huit mois, 900 ont succombé et les invalides sont légion.

Mais aussi quel résultat, lorsque, tous les obstacles surmontés, la locomotive franchit enfin la rampe continue qui de Matadi mène à Stanley-Pool. En 1898, les recettes brutes s'élèvent à 5 millions de francs, en 1899, elles dépassent 10 millions. On compte, en 1900 un bénéfice net de 7 millions ; en 1901, il s'élève à plus de 9 millions, le dixième du capital souscrit. Et la progression continue, sans qu'on puisse assigner à cette marche en avant une limite proche. Qu'on nous cite un chemin de fer d'Europe, assurant à ses actionnaires de tels bénéfices !

Nous avons terminé cette revue d'ensemble des chemins de fer étrangers aux colonies. La liste a pu paraître fastidieuse, l'énumération un peu longue, et, pourtant, il nous reste à parler des colonies françaises. Qu'on se rassure ! Nous n'aurons malheureusement pas à entrer dans de semblables longueurs.

* *

L'histoire des chemins de fer français tient en bien peu de lignes ; si l'on excepte les voies ferrées d'Algérie et de Tunisie, dont le réseau est loin d'être complet, il nous faut surtout aller chercher dans les projets, et souvent même les avant-projets, tout ce qu'il y a d'intéressant à citer à ce sujet.

En 1900, la France possédait en tout : en Asie, 211 kilomètres (1) ; en Algérie et en Tunisie, 3 500 kilomètres ; dans le reste de l'Afrique, 669 kilomètres (2).

L'Algérie et la Tunisie, ces prolongements de la France en Afrique, une fois pour toutes mises à part, il est des rapprochements à faire entre ces diverses lignes. Toutes ont un parcours restreint et doivent être considérées plutôt comme des voies d'intérêt local que comme des chemins de fer proprement dits. Aussi sont-elles malheureusement toutes, plus ou moins, en mauvaise posture, au point de vue financier.

Les 126 kilomètres du railway de la Réunion, qui suit la plus grande partie du littoral de l'île, ont coûté fort cher : 20 millions. Les tarifs de transport étant exorbitants, l'exploitation de son côté ne rend pas ce qu'elle devrait, et c'est par un déficit de 2 millions, soldés par le budget français, que se clôturent annuellement les exercices.

La ligne de Dakar à Saint-Louis a servi puissamment à pacifier toute la région : on peut même affirmer qu'à elle seule est dû cet important bienfait ; mais, ouverte en 1895, elle n'a pu arriver à faire ses frais qu'en 1898 seulement. A partir de cette date, l'excédent des recettes sur les dépenses atteint une moyenne kilométrique de 1 000 francs.

		K
1	Lignes de Saïgon à Mytho	[illegible]
	de Phu-Lang-Thuong à Langson	[illegible]
	aux Indes : Pondichéry	[illegible]
	de Kaï-Lan à Pakolam	[illegible]
2	Lignes du Sénégal	[illegible]
	du Soudan	[illegible]
	de Madagascar	[illegible]
	de la Réunion	[illegible]

Quant aux autres tronçons de nos railways, ils prennent de plus en plus d'importance, à mesure que se poursuivent les travaux destinés à transformer ces chemins de fer, en en faisant des artères puissantes, à long parcours, destinées non plus à relier deux centres administratifs, mais bien des régions différentes et diversement dotées. L'avenir de nos voies ferrées aux colonies est là. On l'a compris, du reste, ces derniers temps, puisqu'un plan général vient d'être adopté pour l'Indo-Chine et qu'il semble probable qu'une vue d'ensemble a présidé à l'élaboration du plan d'établissement de chemins de fer dans l'Afrique française. Ce sont, d'ailleurs, les deux champs d'action les plus féconds, livrés à notre initiative et à nos travaux.

En Indo-Chine, il s'agit de souder en un seul les trois parties de notre empire; la Cochinchine avec le Tonkin, par l'Annam. Pour ce, le chemin de fer partant de Saïgon ira à Hué et à Hanoï, en côtoyant la mer. Trois embranchements compléteront le réseau : l'un de Saïgon au Mékong inférieur, l'autre de Hué au Mékong moyen, le troisième de Haï-Phong, par Hanoï, jusqu'au Yun Nam. Le développement total comprendra alors 3500 kilomètres environ et coûtera quatre à cinq cents millions. Le Parlement autorisa la Colonie, le 24 décembre 1898, à emprunter la moitié de cette somme, pour mettre à l'étude et construire une partie du réseau. Plus tard, on pourvoira de la même manière, sans doute, à son achèvement Dès à présent, les quelques tronçons exploités font bien augurer de l'avenir et il n'est pas douteux, que ces voies ferrées, appelées à développer la puissance commerciale de l'Indo-Chine, ne profitent en retour, dans une large mesure, de l'accroissement important et de la valeur des échanges.

En Afrique, plus encore peut-être, le réseau soudanais est susceptible, une fois achevé, de rémunérer grassement les capitaux nécessités par sa construction. L'exemple du chemin de fer du Congo belge peut, sans exagération, servir de point de repère, dans l'évaluation des recettes possibles. La ligne de Matadi à Stanley-Pool détient toute son importance, en effet, de l'importance même du bassin fluvial qu'elle unit à l'Océan. Le Congo et le Niger, à bien des points de vue, se ressemblent; leur cours inférieur, coupé de rapides et de cataractes, se prête mal aux nécessités de la navigation, alors qu'en revanche leur cours moyen présente un bassin navigable, d'un développement considérable, dont les artères traversent des contrées également fertiles.

C'est donc pour gagner le Niger que se préparent les chantiers établis au Sénégal, en Casamance, au Dahomey et jusqu'à la Côte d'Ivoire.

Au Dahomey, grâce à l'initiative hardie de la colonie, grâce au groupement de toutes les bonnes volontés, grâce encore à la compétence du directeur concessionnaire, M. Borelli, la construction d'une ligne de Kotonou à Parakou, puis, plus tard, vers Say, est en excellente voie. On annonce même, pour les premières semaines de l'année présente, l'ouverture solennelle de la première partie du tracé : 200 kilomètres.

Par ailleurs, on construit à Madagascar, et par des procédés identiques, un chemin de fer destiné à relier la capitale Tananarive à Andevorante, sur la lagune, puis à Tamatave, le principal port de la colonie. A la Nouvelle-Calédonie, une ligne est en cours de travaux, de Nouméa au centre agricole de Bourail. A Cayenne enfin, 100 kilomètres de voie ferrée seront bientôt livrés à l'exploitation.

* * *

Tel est, en résumé, l'état des railways dans nos diverses colonies. Les esprits les plus prévenus contre des entreprises de ce genre ne pourront cependant s'empêcher de constater que, vis-à-vis des importants progrès étrangers, nous sommes encore quelque peu en arrière. Les Américains venaient à peine de conquérir Cuba, la pacification de l'île était à peine terminée, que l'on annonçait déjà « la création d'une société, à un capital énorme, pour y construire des chemins de fer. Les actions avaient été souscrites en quelques jours, et la société, sorte de compagnie à charte, était prête à fonctionner. »

Mais c'étaient des Américains ! Un tel empressement, un semblable enthousiasme ne sont point de mise en France. Pourtant, la preuve en est faite.

Il serait à souhaiter que les capitaux français, de plus en plus à la recherche de revenus suffisamment rémunérateurs, se ressaisissent. Les grandes entreprises de transports, aux colonies comme en France plus peut-être, sont appelées, avec autant de garanties certes, avec plus de bénéfices sans doute, à un avenir aussi séduisant que les sociétés de mines plus ou moins dorées.

La France qui, après un paiement de cinq milliards, trouva dans ses économies un milliard encore pour creuser le Panama; la France qui se laissa surprendre un autre milliard par la spéculation effrénée des titres de l'Afrique Australe, n'est-elle donc pas de taille et résolue à consacrer un nouveau milliard, mais, cette fois, pour les sérieuses et nobles et fécondes tranchées de nos chemins de fer coloniaux? Nous ne le pensons pas; mais l'heure est venue, décisive, pour notre patrie, de faire grand.

JEAN DU TAILLIS.

P[illegible] — Typ. Philippe Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 12978. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 4. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 24 JANVIER 1903.

UN NOUVEAU LA ROCHEFOUCAULD

NIETZSCHE [1]

Ce que Heine disait de Schiller, on pourrait encore mieux l'appliquer à Nietzsche : chez lui, « la pensée célèbre ses orgies; des idées abstraites, couronnées de pampres, brandissent le thyrse et dansent comme des bacchantes; ce sont des réflexions ivres ».

Nietzsche a un essor lyrique et une exubérance d'imagination qui laissent Schiller bien loin derrière lui. Il est fâcheux qu'il ait poussé le sentiment de sa valeur jusqu'à l'admiration à la fois aiguë et chronique de soi. Il ne parle jamais de ses œuvres que comme de révélations plus que prophétiques, en même temps que de chefs-d'œuvre poétiques ou littéraires. « L'aphorisme, la sentence, où le premier je suis passé maître parmi les Allemands, sont les formes de l'*éternité;* mon orgueil est de dire en dix phrases ce que tout autre dit en un volume, — ce qu'un autre ne dit pas en un volume. J'ai donné à l'Humanité le livre le plus profond qu'elle possède, mon *Zarathoustra;* je lui donnerai sous peu son livre le plus indépendant (2). » Il s'agit de la *Volonté de puissance* (dont l'*Antéchrist* faisait partie (3).

Mais à quoi bon relever tant de vaniteuses paroles dont la candeur finit par désarmer? On sait que, se comparant au Christ méconnu, Nietzsche s'offre lui-même à tous les regards dans *Ecce Homo* et qu'il signe sa dernière lettre à Brandès : le Crucifié.

*
* *

De même que La Rochefoucauld avait voulu traduire toutes les démarches de l'esprit en mouvements de l'amour-propre, Nietzsche a essayé de traduire en volonté de puissance et de domination tous les actes de l'homme isolé ou en société. Ces « transmutations de valeurs » et ces transpositions de sentiments sont toujours possibles et renferment toujours une part de vérité, quels que soient les termes dans lesquels on transpose. Pour l'un, tout contiendra amour de soi; pour l'autre, tout sera vouloir-vivre; pour l'autre, amour de la puissance; pour un autre, tout enveloppera un germe d'altruisme; pour un autre, tout sera pensée consciente ou inconsciente : une passion sera pour Pascal « une précipitation de pensées », une passion sera pour certains psychologues d'Allemagne « un raisonnement inconscient », etc. D'où vient cette possibilité de tenter tant de réductions diverses et de « transvaluations » à propos de nos penchants personnels ou sociaux ? — D'un fait très simple : c'est que nos sentiments enveloppent toujours le tout de nous-mêmes et, avec le tout, les parties diverses, qu'on peut donc toujours retrouver. Il suffira d'appuyer sur un certain ordre de termes ou de « valeurs » pour les faire reconnaître dans toutes nos inclinations individuelles ou collectives. C'est ce qui fait que La Rochefoucauld avait pu trouver partout un élément d'amour de soi : n'est-il pas clair que jamais l'homme ne peut cesser, dans le plus grand acte de dévouement à la société entière, de s'aimer

1. Ces pages sont extraites de la conclusion d'un nouveau volume *Nietzsche et l'immoralisme*, qui va paraître à la librairie Alcan.
2. *Crépuscule des idoles*, § 51. Tr. fr., p. 226.
3. *L'Antéchrist*, § 54.

aussi lui-même, ne fût-ce que comme être capable de dévouement? Nous avons vu Nietzsche se livrer à un autre jeu : retrouver partout la volonté de puissance.

On pourrait aussi prendre un à un tous les péchés capitaux et prétendre que tous nos mouvements intérieurs se ramènent à des démarches de l'orgueil ou, si vous l'aimez mieux, à des démarches de la volupté, à des démarches de l'avarice, de l'envie, de la paresse. L'activité même rentrerait dans la paresse, parce qu'elle suit la loi du *moindre* effort, etc. Mais on pourrait aussi prendre les vertus cardinales et en retrouver le germe partout : soit prudence, soit courage, soit tempérance. Il y aurait ainsi des valeurs pour tous les goûts. Littérateurs et poètes peuvent se complaire à ces vagues paradoxes ; le philosophe, lui, doit faire à chaque élément sa part *exacte*. Les « moralistes », en général, j'entends les littérateurs moralistes, ont mêlé à leurs plus fines observations les plus fins sophismes et, en somme, qu'ils aient nom Montaigne, Charron, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, Rivarol, Chamfort ou Nietzsche, ils ont merveilleusement sophistiqué les sentiments naturels de l'homme. Mais tout peut servir au philosophe, s'il sait en extraire la vérité. Nous avons montré un côté vrai dans les analyses de Nietzsche, c'est que la volonté se retrouve partout, avec une tendance naturelle à l'expansion et à la domination sur les obstacles. Grâce à ce fait, bien connu d'ailleurs, Nietzsche a pu voir en tout acte de volonté individuelle une lutte contre des obstacles et un instinct de développement ; mais, passant à l'ordre social, il a transformé indûment tout rapport de l'homme avec ses semblables en volonté de domination, d'assujettissement, d'exploitation d'autrui. Même chez celui qui aime, il a trouvé une puissance se développant, et souvent contre des obstacles, de sorte qu'aimer lui paraît encore vouloir *dominer*, vouloir être *puissant*. Celui qui est aimé, à son tour, s'est glissé dans le cœur d'un autre pour y « voler la puissance », pour l'exploiter en quelque manière. On voit d'ici le travail facile de Nietzsche : tout philosophe, encore un coup, peut l'entreprendre et se proposer ce thème : démasquer dans l'individu et dans la société une volonté de puissance qui se déploie.

Ayant adopté pour le fond la théorie de la volonté de Schopenhauer, Nietzsche la combine avec celle de la lutte universelle de Darwin. Les individus sont des centres de volonté dont chacun aspire à être tout, à dominer tout, à s'approprier tout. Mais le *bellum omnium contra omnes* de Hobbes, joint à l'amour-propre de La Rochefoucauld, devient, avec Nietzsche comme avec Darwin, une sorte de loi bienfaisante, une loi de progrès. Les souffrances des individus, la disparition des faibles au profit des forts, des races inférieures au profit des supérieures, tout cela doit être accepté avec joie, avec amour. C'est sans doute encore le droit du plus fort, mais Nietzsche finit par prendre ce droit dans son sens le plus élevé et le plus désintéressé, au profit d'une race humaine supérieure ou surhumaine, qui produira la sélection.

Toutes les conséquences habituellement tirées du darwinisme par les partisans de la force, surtout en Allemagne, se développent chez Nietzsche. Il est aristocrate et ennemi de la démocratie, comme tous les darwinistes qui veulent appliquer purement et simplement la loi darwinienne à la société humaine. Il est ennemi du socialisme, qui est une coalition des faibles et des misérables contre cette loi du plus fort qui devrait les faire disparaître. Il n'est pas moins ennemi de l'anarchisme politique, parce que, là encore, il y a hostilité contre l'autorité et le commandement des forts. Il est cependant ennemi de l'État politique et même de la société, parce que l'État et la société sont régis par la loi des troupeaux et tendent, selon lui, à l'étouffement des individualités, surtout des individualités supérieures. Le mouvement féministe l'irrite, comme une insurrection du sexe faible contre le sexe fort. Le pessimisme l'irrite, comme une tendance à la dégénération et à la décadence (et en cela il est d'accord avec Guyau, qui a montré dans le pessimisme à la fois un effet et une cause de l'affaiblissement vital). Enfin, la pitié, la charité, la solidarité, toutes les idoles du jour, lui paraissent des causes de décadence. A en croire Zarathoustra, « la guerre et le courage ont fait plus de grandes choses que l'amour du prochain ; ce n'est pas votre pitié, mais votre bravoure, guerriers, qui sauva jusqu'à présent les victimes ». Le grand exemple que Nietzsche invoque, c'est la fondation et la durée de l'Empire romain, objet de son admiration la plus profonde ; il ne se demande pas si l'Empire romain n'était point fondé autant et plus sur le sentiment de solidarité, de dévouement au tout, que sur le courage et la guerre. Si les Romains ne connaissaient pas la « pitié », ils connaissaient du moins la « piété » envers la patrie.

Nietzsche oppose sans cesse le « noble » au « bon ».

« Le *noble* veut créer quelque chose de neuf et une nouvelle vertu. Le *bon* désire le vieux et que le vieux soit conservé. »

Grâce à cette définition aussi arbitraire qu'aristocratique, Nietzsche a pu se moquer des bons et des justes, les mépriser, leur opposer des valeurs prétendues nouvelles. Il a fait de la moralité le synonyme de légalité et de routine aveugle, de sommeil d'intelligence et de cœur.

***

Nietzsche est un grand esprit; malheureusement, c'est un esprit faux, ce qui ne l'a pas empêché de dire, comme La Rochefoucauld, une foule de vérités ou de demi-vérités. Que faut-il retenir des doctrines moralement anarchistes qui vont jusqu'à supprimer toute loi morale? C'est cette idée que les dogmatismes, de quelque nature qu'ils soient, ont toujours des dangers, parce qu'aucun système n'est vrai de tous points et que, le fût-il, il ne serait pas encore la vérité entière. Dès lors, il faut se défier du dogmatisme moral comme des autres, d'autant plus qu'il confine au fanatisme moral. Toutes les orthodoxies finissent, comme Guyau aimait à le répéter, par rétrécir les intelligences, dessécher les cœurs, fanatiser les volontés.

De plus, épris de la vie, Nietzsche a eu le tort de confondre toute morale avec la morale chrétienne, qui déclare trop la guerre à la vie. Nous accordons à Nietzsche, — et c'est ce que soutenait Guyau lui-même, — que l'idéal chrétien est loin d'être le seul et définitif, qu'il y a encore bien des transformations possibles dans les fondements mêmes comme dans les applications de notre éthique. Guyau avait le plus grand soin de laisser « toutes les portes ouvertes ». Il faisait appel à la diversité même des opinions et repoussait non seulement les hommes d'un seul livre, mais les hommes d'une seule idée. Il n'avait pas le tempérament des anathématiseurs, et il se serait défié des anathèmes mêmes d'un Zarathoustra.

Un autre tort de Nietzsche a été de ne voir dans la morale que le côté restrictif, prohibitif et négatif. Un de ses admirateurs, M. Ward, a comparé tout moraliste à un ingénieur qui étudierait les *frottements* dans une machine dont il ignorerait les lois et les *forces* actives. Mais le vrai moraliste ne s'en tient nullement à des défenses, à des prohibitions, à des règles d'abstention : il étudie les lois et les forces agissantes, soit de la personnalité, soit de la socialité, pour en déduire le vrai fonctionnement des rouages. Ce fonctionnement exige, comme *conséquence*, la réduction des frottements au minimum pour obtenir le maximum de force vive, « de puissance » et de « volonté de puissance ». Et c'est cette vraie *puissance* qu'il importe de déterminer; Nietzsche s'est contenté du nom sans approfondir la chose.

Ce qu'on peut conclure des doctrines de Guyau et de Nietzsche, c'est que l'idée de la moralité ne doit pas être en opposition irréductible avec la nature même et avec la vie ; la fin à poursuivre ne doit pas être en contradiction avec la cause qui doit la réaliser. Il doit y avoir ce que Guyau appelle une « coïncidence » entre la finalité et la causalité. Pour être possible, la conciliation des fins individuelles et des fins universelles, qui est l'objet propre de la morale, ne doit pas être absolument contraire à la nature même de l'homme, à la tendance essentielle de la volonté humaine. Il faut que l'idéal, qui est l'harmonie de l'individu avec le tout, ait déjà quelque fondement dans la réalité même; sans quoi ce ne serait plus une idée-force, ce serait une pure utopie, réalisable seulement par le miracle de la grâce surnaturelle. La possibilité d'une morale exige donc que l'idéal soit déjà en partie réalisé chez l'homme, qu'il y ait actuellement en nous un point de jonction entre l'idéal et le réel, d'où puisse s'étendre plus loin l'harmonie commencée; il faut que la fusion de la volonté individuelle et de la volonté universelle soit déjà accomplie au cœur même de notre être, dans le *punctum saliens*, pour que de là elle puisse rayonner et envahir peu à peu l'être entier. En un mot, il faut que l'*individu* même ait, je ne dis plus seulement « un côté social », comme l'avait admis Comte, comme l'a admis Guyau, mais même un centre universel. La morale à venir, selon nous, ne pourra subsister comme vraie *morale* que si elle parvient à mettre hors de doute un principe de désintéressement universel immanent à l'individu même, identique à la volonté radicale de l'être humain.

ALFRED FOUILLÉE,
de l'Institut.

DU ROLE DE LA DOULEUR DANS L'ART [1]

VIII

Et maintenant, si, abandonnant cette foule de fantômes qui s'est écoulée devant nous, nous entrons dans les ateliers de nos artistes, de nos poètes, de nos romanciers, nous retrouvons intact le charme fascinant de la douleur. Nous sommes même amenés à constater que l'art moderne tend de plus en plus à faire de la douleur un usage rationnel et pour des fins conscientes. L'art moderne aime à philosopher et à se faire instrument de lutte ; il aime à représenter la souffrance comme le produit d'un ordre moral et d'un ordre social existants que l'artiste veut indiquer comme contraires à un idéal de son esprit et comme pouvant être réformés selon cet idéal. Nous observons en même temps que la douleur, si ouvertement mise au service de thèses morales ou

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

sociales, ne nous émeut pas dans l'œuvre d'art autant que la douleur qui procède de l'inéluctable, des conditions fatales de la vie sur cette terre, de la mort, de l'amour, des problèmes de la destinée humaine, des ombres de l'au-delà. Nous pouvons détester la guerre et accorder à l'artiste que, dans une intention civilisatrice, il nous en dépeigne les horreurs, nous honorons son art; mais ensuite, devant le Napoléon mourant de Véla, un charme différent et plus fort nous arrête palpitants, oublieux de cet art civilisateur, oublieux du bien et du mal, oublieux de nous-mêmes. Quand les poètes socialistes nous décrivent les misères atroces des travailleurs, ils peuvent nous rappeler d'un oubli coupable à la méditation des plaies sociales et de leurs remèdes, mais l'émotion artistique qu'ils éveillent en nous se transforme immédiatement et se résout en un désir d'action sociale ; elle n'est comparable ni pour l'intensité ni pour la durée de la jouissance aux émotions qui ne trouvent leur détente dans aucune action possible parce que leur sujet, mis en œuvre par l'Art, est une douleur sans remède et sans adoucissement. La souffrance des mineurs dans les entrailles de la terre, la souffrance de la petite couturière astreinte à un travail destructeur de sa jeunesse et de sa joie n'ont pas, comme matière de formes artistiques, la puissance fascinatrice qu'a la souffrance d'Enoch Arden, naufragé de la mer et de l'amour, qu'a la souffrance du petit vendeur d'allumettes mourant sur la grande route, bien que le talent de l'auteur de *Germinal* et de l'auteur du *Chant de la Chemise* ne nous paraisse pas inférieur au talent de Tennyson et d'Andersen.

IX

Ce que nous disons de l'art socialiste, on peut le dire aussi de cet art qui représente la souffrance avec une intention avouée d'enseignement moral. Tolstoï, entreprenant de raconter l'histoire d'un adultère, alors que de pures raisons d'art dominaient encore son œuvre d'écrivain, voulant conduire par degrés l'héroïne de ce récit depuis la faute jusqu'au désespoir et au suicide, paraît avoir craint que la souffrance-châtiment, la souffrance infligée par la justice offensée, n'eût pas assez d'efficacité artistique et il a su, d'une inspiration géniale, imprimer à son œuvre le charme éternel de la douleur ordonnée par le destin, de la douleur sans cause connue. Examinez ces multiples représentations que l'art moderne nous a données de la mort et vous les trouverez d'autant plus impressionnantes pour notre âme, d'autant plus attrayantes, que cette mort, odieuse à la nature humaine, nous est offerte sous ses apparences les plus haïssables, les plus contraires à nos idées de justice et de raison, quand elle frappe l'innocence, la grâce, la beauté, l'amour, les espérances de la jeunesse.

Je ferme le livre où Sienkiewicz a peint une époque fameuse de la Rome antique avec les larges touches, avec la violente opposition d'ombres et de lumière qu'exigeait un éloignement de tant de siècles : et je sens moins doux à ma mémoire le souvenir de Lygie, la martyre, l'amante chrétienne, effacée dans l'ombre discrète d'une idylle nuptiale, que celui d'Eunice, l'infidèle, qui, par amour, sans espoir d'une récompense future, abandonna à la mort la fleur de ses années et de sa beauté. C'est, je pense, le don suprême fait par le poète à sa préférée : la mort ! Pour l'apothéose du patricien et de l'esclave, afin qu'allât vers eux le plus intime et profond soupir de ceux que toucherait le sort de Lygie et de Vinicius, l'art ne pouvait, après les avoir créés tous deux si beaux et si généreux, que donner la vie aux amants chrétiens et à eux la mort, la mort sur la scène, la mort lente, la mort dans les liens de l'amour le plus passionné et le plus splendide : et ce m'est un argument pour refuser au livre le caractère d'une apologie chrétienne.

X

Avant d'exposer mes idées sur la nature de cette beauté profonde de la douleur qui captive les artistes et les foules en illuminant la partie inconsciente de leur âme, je tiens à dire hautement que nul plus que moi ne sent la grandeur et la beauté de la joie en art. Elles m'ont attiré à elles, ravi et palpitant, les formes sublimes que la poésie de Dante a créées pour la joie, quand il s'imaginait entraîné par les yeux éclatants de Béatrice dans un sourire de l'Univers ! J'ai éprouvé des frissons d'enthousiasme sacré devant la *Victoire de Samothrace*, devant ce corps divin qui fend l'air, emporté par une joie qui le soustrait à l'attraction de la terre. Dans le mètre même de l'*Hymne à la Joie* de Schiller, dans la cadence des vers et des rimes alternés qui s'écoulent en flots pressés avec une rapidité majestueuse, ne me semble-t-il pas sentir, avec un léger soulèvement de tout mon être, le souffle embrasé qui a possédé le poète ? Dans les chants les plus délicats et les plus voluptueux de l'Anthologie grecque, dans les plus douces chansons vénitiennes, je respire le charme d'un art qui fait participer l'esprit, sans l'abaisser, aux joies de l'amour partagé et satisfait. Il n'est pas jusqu'au merveilleux tableau de Jordaëns « le Roi boit » devant lequel je ne me sois enivré de cette joie triomphale du vin qui éclate sur le gras visage du mo-

narque béat dans son ivresse, souriant avec extase aux chatoiements du liquide doré, du courtisan qui, derrière lui, porte la santé en levant sa coupe, des cavaliers barbus et des femmes aux mines fleuries trinquant autour du joyeux amphitryon, du bébé nu sur le sein de sa mère où s'étale, nue aussi, l'innocence magnifique de la nature.

XI

C'est justement parce que je jouis avec une intensité inexprimable des harmonies joyeuses de l'art qu'il m'apparaît plus extraordinaire que cet art puisse rendre aimable au cœur humain ce dont il a naturellement le plus d'horreur. L'habitude nous empêche d'apprécier exactement ce fait qui nous troublerait si nous le considérions comme nouveau, comme appris par nous alors que nous ne voyions dans la souffrance que la grande ennemie, dans l'art que le grand consolateur. Dirons-nous peut-être qu'un égoïsme subtil nous rend agréable la représentation des souffrances des autres? Nous ne le dirons pas, parce que si cet égoïsme se rencontre parfois en face de douleurs réelles, le plaisir de l'égoïste que Lucrèce décrit contemplant, du rivage de la mer, les efforts et les dangers d'autrui est trop différent de ce sentiment très doux qui, éveillé par l'œuvre d'art, se résout souvent en des larmes. Nous ne le dirons pas parce que c'est souvent de sa propre douleur que l'artiste s'éprend. Peut-être dirons-nous, au contraire, que notre sentiment est une forme d'amour, une essence de pitié et que la pitié est douce à ressentir? Oui, la douceur de se sentir pitoyable est sans aucun doute une part dans l'émotion que la douleur exprimée par l'art éveille en nous, mais elle n'est pas, elle ne peut pas être toute cette émotion. Si amèrement émus par le spectacle d'une douleur réelle, en particulier de cette douleur injuste, fatale, inexplicable, qui s'harmoniserait le plus facilement avec l'art, nous soumettons notre émotion à l'analyse, nous y découvrons aussitôt deux éléments : la pitié pour celui qui souffre et un mouvement craintif de l'âme vers la cause de cette souffrance. Exprimée par l'art, la douleur nous inspire une émotion non plus amère, mais délicieuse, dans laquelle l'élément de pitié pour une souffrance particulière s'est atténué et parfois même a complètement disparu; je n'en veux pour preuve que cet art qui me paraît l'art suprême !

XII

Lorsque, absorbé encore dans la pensée du fantôme de la Désolée, je marchais lentement au bruit cadencé des eaux frappant sur le rivage, je me mis à songer aux accords profonds par lesquels s'ouvre la *Sonate au clair de lune* de Beethoven. Si maintenant, le cœur plein des ombres souffrantes que je viens d'évoquer, je m'imagine écouter dans la solitude ou dans les ténèbres cet adagio sublime, j'y sens l'âme unique, j'y entends la voix unique de toutes les souffrances du monde. Ce n'est pas un gémissement, c'est un chant grave et solennel qui se déroule en sonorités profondes, s'échappant des entrailles immuables des choses, sous une fluctuation vague d'apparences changeantes. Douleur, mystère, inexprimable beauté : voilà ce que me disent les accords surhumains, et une angoisse voluptueuse, semblable à l'angoisse de l'amour, m'envahit, un désir infini de me confondre dans les ondes sonores du chant qui s'élève comme la prière de tout ce qui souffre vers un Pouvoir immense et silencieux ! Forme suprême de l'art, expression prématurée d'idées et de langage supérieurs encore à l'état actuel de notre intelligence, la musique seule est capable de rendre la douleur impersonnelle et pure : c'est pourquoi dans son langage magnifique il y a toujours un élément de prière, d'aspiration vers quelque état de bonheur inconnu qui est l'éventualité possible de l'avenir, d'espérance en un ordre idéal du monde vers lequel se dirige la marche ascensionnelle des générations humaines. Même lorsque pour commenter la poésie la musique exprime des ivresses amoureuses, il lui arrive parfois d'animer les paroles les plus tendres et les plus joyeuses d'un souffle de tristesse. « Humble dans la nuit », dit le poète, « mon chant soupire vers toi, viens, rends-moi heureux. » La musique de Schubert s'élance avec un cri amoureux, tombe, reprend son élan, retombe en des pleurs découragés. Peut-être voit-elle venir l'heure des larmes après l'heure de la joie, ou plutôt ne dit-elle pas qu'il est impossible sur la terre d'aimer sans souffrance parce que les conditions de la vie terrestre ne nous permettent pas cette union complète et éternelle dont l'amour a une soif inextinguible ? Schubert lui-même ne pourrait répondre, mais certainement le charme divin de la mélodie est dans cet accent de tristesse qui y répond à l'amoureux appel.

XIII

Quelle est donc la beauté profonde de la douleur qui se révèle inconsciemment à l'artiste et qui nous attire d'une façon inexplicable dans l'œuvre d'art ?

La douleur en elle-même répugne tellement à la nature humaine que si on la considère non seulement en dehors de toute détermination individuelle, mais

même en dehors de l'ordre des choses existantes, il est impossible à qui se trouve soumis à l'empire de la raison de lui attribuer aucune beauté. Que dans un monde ordonné pour la joie elle apparaisse un jour, sans cause visible ou cachée, on ne conçoit pas comment un être intelligent pourrait aimer à l'exprimer en œuvre d'art, comment un autre pourrait trouver plaisir à contempler, à lire ou à entendre l'œuvre qui en serait la représentation. Donc la beauté de la douleur ne peut apparaître que dans sa relation avec les choses existantes, de même que la beauté d'une seconde mineure, laquelle est en soi la plus déplaisante réunion de sons, ne peut apparaître que dans la combinaison des accords au milieu desquels elle figure.

Or il n'est pas difficile à qui médite sur les choses humaines de découvrir le rôle normal et les offices bienfaisants de la douleur dans l'ordre des choses existantes. J'ai eu moi-même l'occasion de la représenter comme un grand artisan de progrès, car ce fut vraiment la souffrance causée par les éléments, les bêtes sauvages et les maladies qui provoqua l'humanité primitive à des mesures de défense dont son intelligence reçut un accroissement progressif et dont la civilisation reçut un développement progressif. Ce fut vraiment de la terreur des dieux et de tous les fléaux redoutés que naquirent l'astronomie et les mathématiques, comme des luttes qui ensanglantèrent le sol pour son partage naquit la géométrie. L'horreur de la pauvreté et de la mort enfanta l'alchimie, mère de la chimie. La doctrine de la fraternité humaine, enseignée par le christianisme, enfanta, en rendant les souffrances communes, ce merveilleux travail scientifique qui, à la gloire de notre temps, combat sans relâche la douleur individuelle et sociale et, par ses conquêtes continuelles, augmente la portée de notre esprit. La douleur purifie et apaise; elle précède toute naissance même dans l'ordre des grandes idées qui viennent au jour nous illuminer et diriger l'évolution de la race. La douleur, enfin, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, n'est autre chose que l'indice salutaire du désordre. Voilà les formes de beauté morale que revêt la douleur dans l'ordre des choses existantes. Suffisent-elles à expliquer que l'Art aime tant à y trouver son inspiration? Je ne le crois pas. Je comprends qu'un art moralisateur se plaise à nous représenter la douleur qui procède du désordre moral, celle qui instruit; qu'un art socialiste se plaise à nous représenter la douleur qui procède du désordre social, celle qui est un appel à la justice; qu'un art civique se plaise à nous représenter la douleur qui procède du désordre dans l'état du pays, celle qui incite à l'accomplissement du devoir civique; mais je ne peux oublier que l'œuvre d'art m'est apparue tout à l'heure comme d'autant plus attirante qu'elle était plus inexplicable, qu'elle était moins manifestement représentée par l'artiste pour une fin étrangère à l'art. Je me dis en outre que la douleur exprimée par la musique seule, sans accompagnement de paroles, si puissante sur notre âme, ne peut être rattachée à aucun désordre apparent. Il y a donc une beauté suprême de la douleur qui se dérobe encore aux investigations de l'esprit, qui, sans raison connue, excite dans notre cœur les pleurs les plus voluptueux, qui ne se rattache à aucun ordre visible dans le monde des choses existantes : c'est donc que cette beauté a sa source propre ou bien dans un ordre inconnu et impénétrable de ces choses ou bien dans un ordre plus vaste dont le monde actuel ne serait qu'un état passager. Ici, nous touchons aux limites imposées à la connaissance humaine; ici, l'explorateur n'avance que pas à pas dans l'ombre croissante, il entend le fracas, il respire les senteurs de cette mer pour voguer sur laquelle il n'a ni barque ni voiles. Il s'arrête.

XIV

Mais il y a quelqu'un qui s'élance sur les eaux, à travers les ténèbres, sans souci du sort qui l'attend : c'est le poète. Si peut-être la beauté suprême de la douleur réside dans un ordre différent de celui qui relie seulement entre elles les choses du monde présent et si elle doit nécessairement être semblable à une dissonance amenée et résolue par un musicien de génie, il en jaillit des éclairs qui illuminent depuis le passé le plus lointain de la nébuleuse originelle jusqu'à l'avenir le plus lointain du jour où s'accomplira l'évolution du système solaire. « Rien n'arrive sans cause », dit Éliphaz dans le livre de Job, « et la douleur ne naît pas du sol. » Non, la douleur inexplicable qui émane des profondeurs de la musique n'est pas sans cause et sa cause n'est pas dans la Terre. Remontant par l'imagination le mouvement de l'évolution universelle, il m'est difficile de m'arrêter à la matière primitive, inorganique, informe, ténébreuse, de ce monde, et de ne pas penser qu'elle aussi est une étape de ce mouvement, que d'autres formes de l'être l'ont précédée. Il me souvient alors de paroles mystérieuses des Livres Saints faisant allusion à un monde de gloire et de faute disparu, mais non détruit, étroitement lié et mélangé aux choses présentes; je me dis que c'est dans ce monde-là que se trouve la première source des innombrables calamités dont le douloureux spectacle trouble tant la vision du monde présent, la souffrance des innocents, les injustices cruelles du sort. Les tristesses qui nous montent parfois à l'âme sans

que nous sachions pourquoi, les tristesses dont les choses nous renvoient alors l'écho comme avec amour, comme pour témoigner de leur union dans les souffrances d'une destinée commune, tout cela provient de ce monde « prénébulaire » dont le souvenir est éteint dans la conscience humaine, mais qui vit encore au-dessous d'elle. Et alors je comprends comment l'art qui puise ses propres inspirations dans l'inconscient peut, lorsqu'il prend pour sujet la douleur sans cause apparente, créer des formes de beauté surhumaine, car il l'atteint par des procédés mystérieux dans cet ordre qui relie la dissonance intermédiaire du monde présent à deux mondes également surhumains, à un monde passé de splendeur et de faute où s'est répandu le germe de la souffrance, à un monde futur jusqu'au seuil duquel la souffrance conduit les créatures rendues par elle à leur splendeur et disparaît. Et si l'intelligence ordonnatrice des mondes a préposé l'art à élever l'idéal du plaisir au-dessus de ce qui n'est que basse excitation afin que les désirs humains aspirent à une joie harmonieuse de l'âme et de son enveloppe matérielle, je comprends aussi qu'elle ait préposé l'art à rendre voluptueuse, sinon la souffrance, du moins l'idée de cette souffrance, afin que les hommes s'y soumettent librement et évoquent alors en eux-mêmes l'ombre de toutes les souffrances du monde, qu'ils se pénètrent, au moins un instant, du plus absolu mépris pour cette vie terrestre et qu'ils ressentent, au moins un instant, ce désir confus d'infini, cet amour qui étreint le pèlerin de Dante, « lorsqu'il entend de loin la cloche qui semble pleurer le jour à son déclin. » Souffle insaisissable, plein de sanglots et de soupirs, souvenir d'un temps heureux qui n'est plus, pressentiment d'un temps heureux qui sera, lien sensible des deux mondes inaccessibles aux sens.

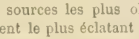
L'art qui obéit à ce divin appel n'exerce pas un enseignement moral explicite et direct qui le diminuerait, il imprime seulement à l'âme humaine un mouvement qui aide au mouvement par lequel toutes choses sont entraînées vers un monde supérieur. Plus que jamais il convient à notre époque que l'art glorifie la joie absolue et véritable, alors que les désirs humains se tournent vers un idéal de jouissance commune qui peut bien satisfaire l'âme séduite par un principe de justice dans la répartition des biens matériels, mais qui attache uniquement le bonheur des hommes à des choses qu'ils effleurent un moment et puis abandonnent bientôt. Et tandis que la science, tandis que toutes les forces agissantes luttent glorieusement contre les souffrances guérissables de la terre, il convient plus que jamais à l'art, tout en venant en aide à ce bien, d'élever les hommes à la contemplation de la souffrance inguérissable, fatale et définitive, car c'est seulement de la pleine conscience de la douleur universelle que peut s'élever l'espérance d'un parfait idéal de joie ; et l'espérance d'un parfait idéal de joie, l'espérance d'une possession totale du bien est déjà par elle-même un si grande part du bonheur possible pour l'humanité et un si puissant instrument pour le bien !

XV

Je n'entends pas, par ces derniers mots, adresser aux artistes, en inutile rhéteur, des conseils et des préceptes. C'est une loi divine de l'art que j'indique et que je proclame, une loi supérieure aux volontés humaines, qu'elles la reconnaissent ou non : car ceux que Dieu appelle à l'art ne sont pas libres d'exclure la douleur du domaine du travail artistique, pas plus que le public n'est libre de passer indifférent ou dédaigneux devant l'œuvre qui lui rappelle, avec une suffisante perfection de forme, ce qu'a de plus rude la condition humaine. Je vois la loi que j'ai glorifiée agir infailliblement dans l'avenir, je vois aller en diminuant par l'action de la science et de la civilisation les souffrances guérissables de l'humanité, tandis que les inguérissables n'en affirment que plus nettement leur caractère de limite fatale imposée à notre puissance, de manifestation d'une puissance supérieure ; et je vois l'art attirer de plus en plus fortement vers celles-ci la pensée de l'homme, je vois en lui et par lui s'élever avec inquiétude au-dessus des biens matériels qu'ils auront acquis dans l'espace et dans le temps ces infinis désirs humains que la science ne rassasiera jamais, que la foi n'aura pas encore recueillis ; je les vois demander douloureusement à l'art le réconfort d'une forme de beauté, et dans la multiplication de cette beauté je vois, moi croyant, se multiplier réellement les contacts du désir humain avec l'infini, je vois celui-là s'attiser de plus en plus à ces contacts et celui-ci se rendre de plus en plus accessible ; et ainsi va se préparant la joie suprême de leur réunion ; et voici que m'apparaît tout entière, dans le cours sublime de son évolution, l'action de la douleur dans l'art, depuis ses sources les plus obscures jusqu'à son aboutissement le plus éclatant sur les rivages voisins des splendeurs du règne de Dieu !

ANTONIO FOGAZZARO.

Traduit par [illegible]



HENRI WARNÉRY

Le nom d'Henri Warnéry n'a guère franchi les frontières de sa patrie : un seul de ses livres, le dernier, a été publié à Paris, où son œuvre reste à peu près inconnue. Il n'a d'ailleurs jamais cherché à l'y répandre : professeur à Neuchâtel, puis à Lausanne, il s'est consacré tout entier à son pays ; et pourtant, sans rien abandonner de son âme vaudoise, il y fut un des plus vaillants ouvriers de la culture française.

« Ayant tout reçu de la France, disait-il en prenant possession de sa chaire de Lausanne, il ne se peut pas que nous la considérions comme une étrangère, ni son influence comme un servage dont nous ayons pour devoir de nous affranchir. La langue aussi est une patrie dont les sèves vitales nourrissent la pensée et la font ce qu'elle est (2). »

Il succédait dans cette chaire à un Français, M. Georges Renard. Jusqu'à cet excellent professeur, qui fut aussi mon maître, et en faisant exception pour le court passage qu'y fit Sainte-Beuve, elle avait été occupée par des hommes que leurs tendances ne rapprochaient pas naturellement du génie français. Ce fut certainement le cas des deux plus marquants d'entre eux, A. Vinet et E. Rambert. Théologien jusqu'aux moelles, Vinet le resta dans sa critique, et ne put manquer de le rester dans son enseignement. Il ne jugea jamais une œuvre que sous l'angle de ses convictions religieuses et morales. Aussi peut-on relever dans ses livres, qui d'ailleurs s'imposent par la richesse des aperçus et la solidité des raisonnements, des erreurs bien singulières dans la mesure des proportions, ou même des affirmations dont l'histoire n'a point tardé à corriger la candeur. Ne l'a-t-on pas vu, par exemple, s'enthousiasmer pour la *Lucrèce* de Ponsard contre celle de Victor Hugo, sans pouvoir trouver à cette préférence d'autres raisons que la supériorité morale de la femme de Tarquin Collatin sur celle d'Alphonse d'Este? ou célébrer les *Chants du Crépuscule* bien moins parce qu'il en goûte la poésie que parce qu'il les croit écrits en l'honneur des « autels domestiques », et parce qu'il les prend pour une pieuse expression du sentiment conjugual (3)? — Quant à Eugène Rambert, d'esprit beaucoup plus libre, il voulut être avant tout — Warnéry l'a très bien démontré — un *écrivain national*, et consacra le meilleur de son talent à ces *Alpes Suisses* qui sont, en effet, un très beau monument national. Les racines intellectuelles de Vinet plongeaient dans la dogmatique protestante; celles de Rambert, dans le passé glorieux de son pays, dans l'admiration intelligente et renseignée des splendeurs si naturelles qui l'entouraient, dans les traditions de la vie pittoresque, personnelle et laborieuse du paysan vaudois. Ce fut la force et l'originalité de ces deux éminents professeurs. Mais s'ils admirèrent les maîtres de la littérature française, ce fut avec leur intelligence, qui était grande, bien plus qu'avec leurs profondes et intimes sympathies.

M. Georges Renard a interrompu ces traditions. Professeur admirable, qui exerçait à juste titre un grand ascendant sur ses élèves, il n'a jamais cherché — bien au contraire — à les éloigner de leurs origines nationales ; car il avait appris, comme Sainte-Beuve, à estimer à leur prix les qualités d'esprit si personnelles et si saines du petit peuple au milieu duquel il vivait, et il savait bien qu'un intelligent jardinier doit se garder d'arracher de telles fleurs. Mais tout en les cultivant, il sut répandre autour de lui, par son enseignement, un goût que les Vaudois n'avaient guère pour les belles qualités de l'esprit français; et il servit ainsi de trait d'union entre le génie de sa patrie et celui du pays qui l'accueillait. Les Vaudois mettaient une sorte de point d'honneur à repousser, dans les lettres, ce qui vient de Paris : il leur montra que, sans rien sacrifier d'eux-mêmes, ils ne pouvaient que gagner au contact. Toujours prêt à prodiguer son temps, son érudition, ses conseils, il a dépensé, pendant les quinze années environ de son professorat, beaucoup d'activité, rendu bien des services et rempli un rôle utile et fécond. Ses élèves ne l'oublient pas, — même ceux qui se sont plus tard le plus éloignés de lui.

Henri Warnéry, si la mort ne l'eût point arrêté, aurait poursuivi la même tâche. Il paraît se l'assigner dans son discours d'installation, en expliquant très bien la nature des rapports littéraires de la Suisse française avec la France :

« Nous sommes, dit-il, un tout petit peuple, qui ne sait pas bien lui-même s'il est peuple ou province. Peuple, il l'est sans doute politiquement, par les institutions, par l'histoire, par le sentiment, par l'idéal de liberté qui lui est propre. L'est-il au même degré par la pensée, j'entends par la vie intellectuelle, l'art et la littérature?... La langue que nous parlons est, quoi qu'on ait dit, celle de notre pensée ; mais elle est en même temps celle d'un groupe social considérable et fortement centralisé,

(1) 1859-1902. — Professeur de littérature française à l'Académie de Neuchâtel en 1889, et à l'Université de Lausanne en 1900. — Œuvres : *Poésies*. Lausanne, 1887. — *Eugène Rambert*, étude biographique et littéraire. Lausanne, 1890 (brochure). — *L'Étang aux fées*, contes et nouvelles. Lausanne, 1892. — *Sur l'Alpe*, poésies. Lausanne, 189[illegible]. — *Le Chemin d'espérance*. Lausanne et Paris, 1899. — Voir aussi l'étude sur *Juste Olivier*, dans le *Foyer romand* de 1902.

(2) *Université de Lausanne. Discours d'installation*, 189[illegible]-1900. Lausanne, 1901.

(3) [illegible], *Victor Hugo après 1830*, II, 164-65.

doué par là même d'une puissance d'attraction presque irrésistible. Ce groupe, si bien des conditions nous en séparent, si nous n'avons tout à fait ni la même vie, ni la même façon de sentir et de penser, ni les mêmes conceptions morales ou religieuses, plus de choses encore nous en rapprochent... Nous avons appris à lire dans ses livres. Ses romanciers, ses poètes, à l'âge où l'on rêve la vie, nous ont ouvert le palais enchanté où l'amour égare les cœurs des hommes. Plus tard, nous avons pris plaisir aux savantes peintures de l'âme et de la vie. Et toujours nous nous sommes bercés aux chansons tristes ou joyeuses de ses poètes, qui semblaient nous parler de nous, en nous disant leurs peines ou leurs espoirs (1). »

***

Par ses idées — nous le verrons plus tard — Warnéry restait attaché aux traditions vaudoises ; par la forme qu'il leur donnait, il se rapprochait de la France. Ses livres sont les plus « artistes » qu'ait produits le canton de Vaud.

Surtout ses poésies, parce qu'il est avant tout poète.

Il avait vingt-huit ans quand parut son premier recueil. Aussi quelques pièces en sont-elles d'un accent bien juvénile, rappelant encore, dans une forme plus soignée, celles que les étudiants applaudissent dans leurs réunions. Quelques morceaux, pourtant, sont déjà d'une plus large envergure, et la maturité s'affirme avec la maîtrise dans le poème des *Origines*, qui clôt ce volume. De larges connaissances scientifiques en font l'armature, et il renferme de grandes beautés de pensée et d'expression. C'est une sorte de vision des époques de la vie mondiale, une série de tableaux pittoresques et saisissants dont la succession dégage l'idée de progrès. De belles images relèvent le détail des divers morceaux, dont quelques-uns se détachent avec un relief puissant. Tel entre autres celui qui évoque la naissance de la Terre :

Dans la splendeur des cieux un astre vient de naître...
... Une sueur de feu pend à sa croupe nue :
Les éclairs sur son front crépitent dans les nues ;
Ses flancs partout béants fument de toutes parts...

... Nulle voix, nul appel, nul cri d'homme ou de bête
N'interrompait jamais l'horreur de la tempête ;
Nul être ne marchait sur le sol rare et nu :...

... L'infiniment petit peuplait le gouffre immense :
Muet, sans yeux pour voir, impalpable semence,
Il roulait au hasard, allant sur le flot,
Des continents futurs il posait les assises,
Ébauchant lentement leurs formes indécises,
Le sol ferme après l'île, et l'île après l'îlot.

Tel aussi, et plus encore, le beau « panneau » de la création de l'homme. Mais la dernière partie du poème est plus faible : l'histoire n'offre point à ce lyrisme une matière aussi favorable que les temps primitifs : nous la connaissons trop ; et le poète, plus hésitant, moins soutenu, multiplie les invocations et les prosopopées sans retrouver les franches et fortes impressions qu'il avait exprimées avant de se débattre parmi des faits trop précis.

Dans un second recueil (*Sur l'Alpe*), publié huit ans plus tard, nous trouvons un art plus conscient, plus savant, plus maître de ses moyens, mais aussi plus circonscrit et d'un vol moins vaste. Dans l'intervalle, la maladie s'était abattue sur Warnéry : atteint vers la trentaine de la phtisie contre laquelle il devait lutter pendant douze années, il se voyait arrêté dans son essor, gêné dans son travail, condamné à de longs séjours dans les stations climatériques :

J'ai dit adieu pour jamais
Aux beaux plans que je formais,
Aux longs espoirs du poète ;
Car mon chant est un roseau,
Et mon âme est un oiseau
Dont l'aile à s'ouvrir est prête...

Ainsi détourné de ces vastes desseins dont les *Origines* indiquaient la volonté, il se trouvait réduit aux œuvres de plus courte haleine, dont il pouvait en revanche soigner le détail avec plus de tendresse. C'est ainsi que, dans un long séjour à Leysins, naquit ce beau volume *Sur l'Alpe*, absolument nouveau, par la forme et par le fond, dans cette poésie de la Suisse française où l'Alpe a été cependant si abondamment chantée.

Dans la forme, d'abord, Warnéry adopte bravement quelques-unes des innovations de la jeune école : l'irrégularité de la césure, les vers de onze pieds, la rime plus libre, les hiatus nécessaires : autant de « nouveautés » capables d'effrayer un public d'autant plus conservateur qu'il ne suit qu'à distance les mouvements et les transformations de la langue. Inquiet un peu, il crut devoir s'expliquer là-dessus, dans une préface adressée à son ami, l'éminent physiologiste Edmond Béraneck. Les libertés qu'il prenait ainsi n'auraient étonné personne sur les rives de la Seine ; sur les bords du Léman, elles constituaient une révolution, et beaucoup les blâmaient.

Quant à la matière poétique, elle est dégagée de toute banalité : et cela encore est une hardiesse quasiment révolutionnaire, dans un petit pays où l'on demande aux poètes, comme aux autres, d'être bien comme tout le monde, et de penser comme tout le monde, de couper leurs vers et de les faire rimer comme tout le monde, et où l'on ne les accepte qu'à l'expresse condition qu'ils se distinguent le moins possible en toutes choses. Or, de petits tableaux de

(1) *Sur l'Alpe*, p. 177-78.

la vie alpestre croqués sur le vif, des sensations de nature analysées avec une exactitude minutieuse qui s'éloigne résolument de la rhétorique habituelle, — cela n'a rien de commun. Que dire de pièces intimes qui s'en vont chercher au fond de l'âme un sentiment très intime et très fort, et qui le dégagent et l'enchaînent sans autre souci que d'en exprimer la sincérité? En voici une, dans cet ordre-là, qui est tout un drame. Le père et la mère ont été chassés du foyer par la maladie. Ils ont quitté leur enfant. Et l'enfant, pendant qu'ils sont loin... Mais je me reprocherais de gâter une telle perle. Lisez :

Ne me parle plus de l'enfant qui riait,
Aux soirs d'autrefois, là-bas, dans sa couchette,
Et qui, le matin, près de nous, gazouillait
Sa douce chanson, sa chanson d'alouette.

Par les hauts foins mûrs où chantent les grillons,
Je la vois encor courir, toute petite,
En tablier rouge, après les papillons,
Par les hauts [illegible] de marguerites.

Elle leur disait : Viens, beau papillon bleu,
Mais le papillon bien vite ouvrait ses ailes
Et volait plus loin. Oh ! quel amusant jeu !
— Attends, papillon ! — Bonsoir, mademoiselle !

Ne me parle pas de l'enfant qui riait,
Là-bas, au foyer maintenant froid et vide,
Mettant ses rayons en nos cœurs inquiets,
Comme un clair soleil sous les brumes languides.

Elle était si gaie ! Et comme elle t'aimait !
Partout et toujours elle voulait sa mère ;
Et nous nous disions : Sans elle désormais
La plus pure joie nous deviendrait amère.

Pendant de longs mois, se serrant sur ta chair,
Elle avait pressé la source maternelle.
L'ingrat papillon, à notre cœur si cher,
Voici qu'à son tour, il a ouvert son aile !

Non, c'est nous d'abord que le vent a chassés
Bien loin, sur les monts où neigent les automnes.
Et plus rien, plus rien en elle du passé,
Pas même un écho, par moment, ne résonne.

Des baisers nouveaux, d'autres rires plus présents
Nous ont effacés de son âme légère.
Pour l'enfant câline, aux bras si caressants,
Sa mère n'est déjà plus qu'une étrangère.

O mon pauvre amour, mon amour bien-aimé,
Pourquoi m'as-tu fait un pareil sacrifice ?
Moi j'ai lu ton deuil dans ton cœur mal fermé,
Et je ne sais pas les baumes qui guérissent.

On retrouve dans la prose de Henri Warnéry le même souci de la forme exacte qu'il y a dans sa poésie. Ses nouvelles et ses contes sont de fines fantaisies, gracieuses, pittoresques, de sentiments toujours délicats et d'une tendresse souvent émouvante. Son unique roman, le *Chemin d'espérance*, conçu dans la forme autobiographique, trahit parfois, semble-t-il, une certaine langueur que l'affaiblissement de la santé n'expliquerait que trop ; mais il abonde en belles pages, et renferme de courts récits d'un sens profond, d'une émotion communicative. Il en est un surtout, *Double agonie*, dont la qualité rappelle le poème que je viens de citer : c'est l'étude d'une de ces déformations de la sensibilité que produit la maladie, et les phases en sont notées avec une précision qui rend cette « observation » singulièrement poignante.

J'ai appelé le *Chemin d'espérance* un roman, bien que le terme, ici, ne convienne qu'à moitié. Le livre, en effet, hésite entre la forme de la narration concrète, et celle du « journal intime » où les réflexions ont plus d'importance que les faits. Le héros, que l'introduction baptise Daniel Favre, reste dans l'ombre, tandis que les « grands problèmes » occupent le premier plan. Peut-être y tiennent-ils un peu trop de place. Ces « grands problèmes » relèvent le sens d'une œuvre littéraire quand ils n'en sont que l'armature invisible ; mais, quand ils s'y étalent avec trop de complaisance, ils risquent de lui donner un faux air de traité de philosophie, qui peut la déclasser. Le dosage est difficile. A mon sens, Warnéry a trop oublié qu'un roman n'existe qu'à condition de rester ce qu'il est, et qu'un personnage fictif, auquel on donne un nom, n'a peut-être pas tout à fait le droit de parler à la manière d'un Fouillée ou d'un Guyau. Cette réserve, d'ailleurs, ne porte que sur la composition des livres. Quant aux idées que Warnéry développe dans ces pages, elles se ramènent, en somme, à la très curieuse antinomie qui demeurera la caractéristique de son œuvre et de son esprit, qui n'est pas rare chez les hommes de son éducation, de son pays et de sa religion, et que je vais tâcher d'expliquer :

Warnéry fut à la fois une *âme religieuse* et une *intelligence libre*.

C'est un état presque fréquent aujourd'hui, surtout dans les milieux protestants. L'esprit s'est dégagé du dogme chrétien ; mais il veut retenir la morale, la douceur, les principaux enseignements pratiques du christianisme. On se détache de la foi, sans renoncer à ses habitudes. On en garde les aspirations, le langage, les formules, encore qu'on s'en éloigne à grands pas. On reconnaît que « la forme de notre pensée a changé », que « la méthode de la science est devenue constitutive de notre esprit », et qu'en conséquence, « de plus en plus... nous écartons Dieu (1) ». Mais on n'entend pas pour cela se confondre dans les rangs des athées, dont on repousse les négations grossières, les stupides rancunes ; et l'on ne demande qu'à cueillir dans les Évangiles un bouquet choisi, qu'à s'imprégner de ce qu'ils ren-

(1) P. 41, *passim*.

ferment d'humain sans les suivre dans leur dogmatique. Dieu n'est plus qu'un astre éteint, mais dont la lumière ne s'est point encore retirée : on s'éclaire donc de ces derniers rayons en sachant bien que leur source est tarie. On pense à la chaleur qu'ils ont pendant si longtemps répandue sur le monde, et l'on s'efforce d'en entretenir les vestiges. Je ne voudrais pas m'aventurer dans un domaine qui n'est pas le mien ; mais ceux qui, sans être rompus aux subtilités de la théologie, ont lu le beau livre d'Auguste Sabatier (1), comprendront très bien cet état d'esprit. La crainte de l'anthropomorphisme a fini par dissiper la forme divine, l'essence de Dieu s'est évaporée avec l'image qu'on s'en faisait, l'histoire biblique n'est plus qu'une mythologie ; mais on entend préserver le sens de ces légendes irréelles, l'empreinte de cette forme perdue, le parfum de cette essence évaporée. — Et de tout l'héritage chrétien, la part qu'on retient avec le plus de force — c'est du moins le cas de Warnéry — c'est *cette idée du sacrifice* qui est à la base de toutes ses règles de vie et que ses adversaires, matérialistes ou néo-païens, combattent avec le plus de vigueur ! — Ni les derniers croyants, ni les incroyants résolus ne comprendront une telle disposition d'âme : ils veulent, en effet, qu'on croie ou qu'on nie, et que si l'on rompt avec les dogmes du christianisme on rompe aussi, selon l'expression fameuse, avec sa « morale d'esclaves ». Le *Chemin d'espérance* leur montrerait que cette religieuse incroyance, que cet *ecthéisme*, pour employer le mot de Warnéry, peut cependant apporter encore, comme une religion positive, des conseils dans le doute, des consolations dans la souffrance, et même assigner comme but à nos incertitudes un « amour » qui ne perd pas sa douceur avec sa divinité. J'ajouterai que ce « chemin » paraît passer plus près, beaucoup plus près des terrains de la libre pensée que de ceux du dogmatisme chrétien. Et je ne puis m'empêcher d'en citer une preuve :

Warnery a traversé l'épreuve la plus cruelle qu'un homme puisse connaître : il a perdu un enfant. Un deuil pareil avait frappé Vinet. Des traces en restent dans l'œuvre des deux écrivains. Qu'il est instructif de les comparer !

Vinet était poète, à ses heures. La perte de sa fille lui a inspiré la plus célèbre de ses poésies, celle qui est intitulée : *Biens redemandés*. Elle débute par le cri qui s'échappe de toutes les lèvres devant la douleur injuste, et la douleur l'est toujours : pourquoi ? Question qui, chez les incroyants, tourne bientôt au blasphème, qui chez les croyants incline à la résignation et ne se pose qu'avec une humilité déjà prête à accepter toutes les explications.

Pourquoi reprendre,
O Père tendre
Les biens dont tu m'as couronné ?...

Pourquoi ? Toi seul le sais. Daigne donc le dire : je ne demande qu'à comprendre...

La réponse est prête. Il faut lire les cinq strophes qui la développent ; l'une d'elles, d'ailleurs, en contient tout le sens. La voici :

Oh ! pour me rendre
Fidèle et tendre,
Mon Père, ne m'épargne pas !
Que sous ta flamme
Un or sans blame
Se dégage d'un vil amas ;
Sous ton ciseau, sévère sculpteur de l'âme,
Que mon bonheur vole en éclats !

Le père affligé n'en demande pas davantage au Père céleste : il accepte l'explication, courbe la tête, retrouve sa confiance à peine ébranlée, et se résigne.

Tu peux reprendre
O Père tendre
Les biens dont tu m'as couronné ;
Ce qu'en offrandes
Tu redemandes,
Je sais pour qui tu l'as donné,
Et le secret de tes œuvres si grandes
S'explique à mon esprit borné.

Voilà qui est clair. Ce n'est plus tout à fait l'idée de la punition comme dans la fable d'Apollon transperçant les Niobides. Vinet l'eût trouvée grossière, païenne. C'est quelque chose de beaucoup plus subtil, qui paraîtra « plus chrétien » aux croyants, que les incroyants trouveront peut-être plus cruel encore. Dieu, le Dieu du ciel, Celui « qui a tellement aimé les hommes qu'il a donné son fils unique pour les sauver », Dieu fait périr les enfants pour éprouver l'âme des pères. C'est là tout « le secret de ses œuvres si grandes », c'est là toute l'explication du torturant problème de la douleur. J'en connais qui ne sont point impies, mais qui, à ce rappel du sacrifice d'Abraham, s'écrieront : « Ah ! rendez-nous Latone vengeant simplement ses injures ! »

Warnéry est bien loin de cette théologie. Frappé d'un même coup, il ne se pose point la même question, parce qu'il sait qu'elle est sans réponse. Mais, si son Dieu n'est plus celui de Vinet, si même il n'est qu'un Dieu très incertain, et qui pourrait ne pas exister, ou auquel ce verbe « exister » ne convient pas plus qu'aucun des termes dont nous nous servons pour définir son inconnaissable nature, on peut pourtant encore le prier, ou du moins crier à Lui. Peut-être qu'Il n'entend pas ; mais il n'y a pas de « pire malheur » que « d'être éloigné de Lui » quand le deuil vous frappe ; et l'on se rapproche alors par

(1) *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*. Paris, 1891.

besoin de sentir une sympathie quelque part dans l'infini. Le spectacle de la douleur qui sévit sur le monde a fait douter de l'ouvrier : la souffrance personnelle et directe ramène à lui. On ne lui demandera ni miracles, ni faveurs, parce qu'on a la certitude qu'il n'en accorderait pas, et ne dérangerait point le cours du monde pour nous satisfaire, mais on lui demandera d'« accepter » la loi de la douleur, qui est « la loi du monde, » parce qu'on trouvera dans cette acceptation même la force de supporter : « Comme l'enfant dans ses chagrins, je cherche des bras qui me bercent, un cœur maternel où m'appuyer (1). » Warnéry avait étudié la théologie : il l'effleure ici; mais il s'en était écarté, et il reste humain. Il n'explique rien : il pleure. S'il demande d'*accepter*, du moins ne nous dit-il pas et n'essaye-t-il pas de nous expliquer qu'il a compris.

Il faudrait, pour pousser l'esquisse, montrer encore l'exquise délicatesse de cœur et d'esprit qui s'affirme dans toute l'œuvre de Warnéry ; il n'a jamais exprimé un sentiment qui ne soit noble ou tendre, il a su fixer des nuances d'amour et d'amitié d'une grâce délicieuse, d'une discrétion touchante, et il a su communiquer à tout ce qui sortait de sa plume le charme qu'avait son âme, un charme très subtil, très pur et très doux. Quand on se reporte aux *Origines*, on sent bien qu'à ces qualités délicates il en eût ajouté de plus fortes, si la maladie n'avait pas gêné son essor. Douze ans de souffrance, des arrêts prolongés dans le travail, expliquent bien des choses. Et lorsqu'on a suivi les phases de cette existence, si féconde en douleurs, on admire que cet homme n'ait jamais été découragé. Il y avait un vaillant dans ce malade. On s'étonnerait même de tout ce qu'il a pu faire à travers sa souffrance, si l'on ne savait aussi qu'il a eu, pour le soutenir, auprès de lui, le dévouement le plus tendre, auquel il doit peut-être une part de son œuvre, qui lui a souvent fait oublier son mal, et qu'il a remercié dans des vers dont chacun sentira l'intense émotion :

> ... Et je bénis le destin,
> Qui m'a fait, dès mon matin,
> Pencher vers l'ombre muette :
>
> Oh ! pardon ! — je le bénis
> Pour le trésor infini !
> D'amour que ton cœur révèle,
> Et je bénis la douleur,
> Qui fait cette chère fleur
> S'ouvrir en ton cœur fidèle...

L'œuvre de Warnéry n'a pas atteint les proportions que ses débuts faisaient espérer. Elle est cependant assez pure et assez parfaite pour assurer la mémoire de son auteur. Et cette place peut grandir encore. Warnéry laisse un drame intitulé *le Peuple vaudois*, qui sera donné à Lausanne, le 14 avril prochain, à l'occasion du centenaire de l'indépendance du canton de Vaud. Peut-être le retrouverons-nous à ce moment-là.

ÉDOUARD ROD.

(1) *Le Chemin d'espérance*, p. 30-34.

EL RAQUERO [1]

Nouvelle.

I

La civilisation moderne n'avait pas encore fait son entrée à Santander sous forme de locomotive et il suffisait, pour désorienter le génie commercial de la place, de l'arracher à sa charrette à bœufs ou à la cale d'un navire marchand. Habitué à se mouvoir entre ces deux points fixes, comme le balancier d'une horloge, son union avec les arts et l'industrie lui paraissait une utopie et il traitait de chimère l'idée que ces deux éléments pouvaient apporter, à un lieu désert et pauvre, le mouvement, la richesse et la vie.

Il méconnaissait les trésors du sol dont il était maître, sans s'apercevoir qu'à l'étranger, des hommes clairvoyants et subtils guettaient le moment de s'en emparer, sans prévoir, non plus, que la ville s'enrichirait un jour des rebuts de leur lucrative exploitation.

A l'époque où nos concitoyens regardaient avec un sourire incrédule précipiter au fond de la baie d'énormes blocs de pierre, où ils doutaient qu'on pût arriver à fonder une cité grande, belle et prospère, le môle de las Naos (en langage populaire le môle Anaos) était une région aussi inconnue au centre de Santander que l'île Fernando Po ou le cap Horn.

Tout au bout de la ville, ne répondant plus aux besoins journaliers du commerce, c'était le dépotoir, disons le mot, du nouveau môle et le cimetière de ses dépouilles.

Beaucoup de mes lecteurs se souviendront, comme moi, de son sol inégal et noir, de ses constructions : quatre ou cinq misérables forges et quelques baraques disloquées, dépôts de goudron et de brai; de ses amoncellements de décombres : débris d'ancres, de mâts, vieil attirail de pêche, bois de toutes sortes ;

1 Tiré des « Escenas montañesas », études de mœurs locales, dues à la plume du célèbre écrivain santanderin, Don José M. de Pereda.

enfin, des êtres qui respiraient continuellement son atmosphère poisseuse et noircie de la fumée des carènes.

Certes, ils se souviendront de tout cela, car le môle de las Naos, par suite de sa très libre constitution, a été de tous temps, pour les fils de Santander, le théâtre de leurs prouesses enfantines.

C'était là qu'on se retrouvait pour faire l'école buissonnière; là, que se vidaient nos querelles dans un libre pugilat; là, qu'on se familiarisait avec les dangers de la mer, qu'on mettait ses vêtements en pièces, qu'on perdait sa menue monnaie en jouant au *palmo* ou à la *rayuela*. C'était là, enfin, où nous pouvions pleinement nous livrer aux exubérances de notre âge, personne n'ayant jamais vu un agent de police, ni même le bout de son bâton, dépasser le coin de la poissonnerie. Considérait-il ces parages comme une mer d'huile, ou, par excès de prudence, s'en tenait-il éloigné? Je pencherais pour cette dernière hypothèse. Non pas que, désireux de renverser les rôles, nous fussions assez braves pour tenter de faire du sergent de ville notre prisonnier, mais au-dessus de lui, au-dessus de nous autres aussi, à moitié acclimatés à la région, il y avait le véritable maître du territoire, et celui-là faisait toujours des siennes.

Il intervenait dans nos jeux comme associé professionnel, nous payait en monnaie de singe quand il perdait, ce qui était rare, car il gagnait sans cesse.

D'un coup de sifflet, il faisait surgir de chaque tas de décombres une demi-douzaine des siens, prêts à se mesurer avec Goliath en personne.

C'était l'hôte indispensable du môle de las Naos, la grenouille de ses marécages, le lézard de ses ruines, la terreur des piments (1), l'envahisseur de nos fêtes, le Raquero enfin, l'original du portrait que je vais peindre du mieux que je pourrai, sinon avec tout le coloris qu'il comporte.

Le mot « raquero » vient du verbe « raquear » et ce verbe est dérivé (bien que mon type s'en défende énergiquement du latin *rapio—is* qui signifie : « prendre le bien d'autrui contre la volonté de son propriétaire ».

Je partage l'avis du « raquero »; il remplit en quelque sorte un service de voirie et son métier l'autorise à s'adjuger tout ce qui n'a pas de possesseur connu. S'il s'aventure jusqu'à la limite du douteux, s'il s'empare du bien du voisin, on pourrait encore trouver de bonnes raisons pour l'excuser. D'ailleurs une hirondelle ne fait pas le printemps.

1. Surnom donné pendant longtemps aux agents de police en Espagne, à cause d'un pompon en forme de piment qui ornait leur tricorne. (Guindilla.

Le raquero de race pure naît dans la rue Haute, ou dans la rue de la Mer; sa vie est aussi dépourvue d'intérêt que celle de n'importe quelle créature humaine, jusqu'à ce qu'il sache courir comme un écureuil; alors il quitte le foyer maternel pour le môle de las Naos, et son nom de baptême pour le sobriquet imagé que ses compagnons lui confèrent. Surnom fondé sur quelque exploit saillant de sa vie, et qu'à défaut d'arguments logiques, on lui fait accepter à coups de poing.

Leurs pères ont fait de même, ainsi que les voisins de leurs pères. Dans ces faubourgs-là, ils sont tous païens à en juger par les noms de leurs saints patrons.

II

Cafetera, pour vous servir, était le nom de mon personnage.

Cafetera, dans le vocabulaire de la rue Haute, est synonyme de ribote. L'enfant savait à peine marcher, qu'on le trouva, dans l'état qui lui valut son nom, à califourchon sur une futaille d'eau-de-vie en train de pomper le liquide avec une paille.

Cafetera naquit dans la rue Haute, du mariage légitime du tio Magano (le calmar) et de la tia Carpe, l'un pêcheur, l'autre sardinière. Pour un raquero, impossible de souhaiter plus glorieux titres de noblesse.

Son enfance erra tranquille sur toutes les marches, sous tous les porches et sur tous les tas d'ordures du voisinage.

Il n'y a contusions, ni bosses, ni bleus que son corps ne connût par expérience, mais la rougeole, la scarlatine, la grippe et autres misères qui affligent la jeune humanité civilisée n'eurent pas prise sur lui.

Par contre, la teigne et la petite vérole vinrent à bout de sa peau. Avec la première il perdit la moitié de ses cheveux, la seconde lui valut les innombrables aspérités de son visage.

Tel qu'il était pourtant, on l'aimait chez lui, si bien qu'il n'avait pas atteint quatre ans, que sa mère le plongeait de la ceinture aux talons dans une vieille culotte de son père et arrangeait à sa taille une chemise de rebut, présent de son parrain Rebenque (le câble). Costume du meilleur effet, qui excita l'envie des petits camarades de Cafetera, condamnés à traîner leur peau nue sur le sol, jusqu'à ce que leur savoir-faire leur procurât de plus luxueux vêtements.

Il avait environ sept ans, quand sa mère reconnut à l'aventure déjà mentionnée et à quelques prouesses analogues, qu'il était apte aux fatigues de ce monde. Dès lors, elle jugea bon de lui donner chaque jour ses trois croûtes de pain avec force taloches et coups de pied.

Cafetera n'était pas un lourdaud, il comprit de suite où s'arrêtaient ses privilèges et ce qu'il pouvait attendre de ses dieux lares. D'autre part, comme ses très libres instincts s'étaient révélés à lui maintes fois en parlant avec ses compagnons de la vie du raquero, il se décida pour l'« art » et fit ses débuts peu de temps après qu'un dernier projectile lui eut définitivement aplati le nez.

Magano pêchait ce jour-là, et la Carpe était allée vendre un panier de sardines.

Cafetera, seul chez lui, assis sur un vieux coffre, meuble unique de la chambre, à part le lit de sangle du ménage, se grattait la tête comme pour en faire surgir une idée transcendante : il mâchonnait quelques mots, fort peu évangéliques à coup sûr, et d'une teinte plutôt féroce.

Après avoir passé de la sorte un bon moment, il se leva de son siège, fit glisser le couvercle du coffre et en sortit un demi-pain bis et un hareng, provisions que sa mère avait faites pour la semaine ; il divisa les vivres en deux parts : mangea la première et serra la seconde dans les profondeurs de sa chemise de laine verte.

Avisant ensuite un bout de cigarette collé au chevet du lit, il en tira quelques bouffées, rattacha ses fameuses culottes avec du filin, couvrit sa tignasse d'un bonnet catalan et dégringola la rue en quête d'aventures, le maintien hardi, l'œil allumé et aussi plein de joie qu'aurait pu l'être en pareil cas l'illustre chevalier de la Manche.

A l'inverse de celui-ci, toutefois, notre héros se souciait de la postérité comme d'une guigne, et il lui importait peu qu'elle se souvînt ou non si le radieux Apollon étendait déjà sa chevelure dorée sur la face de la vaste terre, quand il perdit de vue sa maison et s'en alla respirer l'air corrompu de la Darse.

Son premier soin, dès qu'il arriva sur le grand champ de manœuvres de ses opérations futures, fut de rechercher ceux de sa trempe, afin de s'orienter.

Il n'attendit pas longtemps. Une demi-douzaine de raqueros, en guise de bienvenue, le criblèrent d'une grêle de tessons et de coups de bâton. Le pauvre resta étendu par terre, aussi peu surpris d'ailleurs de l'accueil, qu'un nouvel académicien, du très éloquent discours par lequel on l'admet au sein de la docte compagnie.

La bourrasque une fois passée, Cafetera essuya ses larmes de rage avec son bonnet et plein de flegme, tel un Anglais qui débarque, il se mit en devoir d'étudier le terrain.

Ennuyé de se promener en tous sens sur le môle sans aucun profit, il alluma un bout de cigare ramassé au passage et s'assit pour voir travailler les calfateurs.

Dès qu'il eut constaté que ceux-ci lui tournaient le dos et que l'étoupe et les outils se trouvaient à portée de sa main, il lui parut très naturel (si grande était son ignorance des droits de la propriété) d'engouffrer dans son insondable chemise quelques livres d'étoupe et un ciseau ; cela fait, conseillé par la prudence, il se leva discrètement et mit le cap sur le pôle opposé.

Que ferait-il de sa trouvaille ? c'est ce qu'il se demandait lorsqu'il se heurta à la gent qui l'avait rossé quelques instants auparavant.

Inutile de dire que le novice raquero, à la vue de l'ennemi, se prépara à virer de bord. La manœuvre ne lui réussit pas. Le chef des autres, vaurien patenté, qui avait plus d'effronterie que de poils au menton et qui s'appelait Pipa, découvrit, par quelques fils s'échappant de la chemise de Cafetera, l'écheveau qu'il cachait.

Il l'arrêta net et, mettant le grappin sur le paquet, dit en clignant de l'œil du côté des siens :

— Lâche tout, Cafetera !

Se voyant abordé de la sorte et sans espoir de salut, Cafetera voulut se défendre à coups de dents et à coups de pied.

— Pourquoi qu'y faut que j' lâche ? gémit-il en serrant les dents.

— Lâche tout, que je dis.

— Si j' ne veux pas, moi !

— Mouche-le, Pipa, disaient les autres.

Mais Pipa préférait les voies pacifiques à la violence.

— Qui c'est qui t'a donné c' t'étoupe ?

— J'l'a maraudée, répondit Cafetera avec un accent sublime.

Parole magique ! Le néophyte donnait, sans s'en douter, la mesure de ses capacités futures.

Cette tête camarde, crépue, embroussaillée, s'illuminait, aux yeux de la bande, de l'auréole du génie.

Le petit promettait beaucoup.

Pipa, qui ne ressemblait en rien aux hommes éminents de notre illustre société, loin d'étouffer cette intelligence naissante, lâcha sa capture et se disposa, après avoir donné un coup d'œil aux siens, à l'aider de toute l'influence de sa haute position.

— Suis-moi ! dit-il d'un air solennel.

— Où ça ?

— Faut laver l'étoupe. Qué qu't'as encore ?

— J'ai un ciseau, et un bon !

— Hardi ! Vive Cafetera ! cria le chef et il se mit à courir du côté de San Felipe.

— Vivat ! répondirent les autres, le suivant et emmenant avec eux le protégé.

Par une ruelle alors impraticable, tant la pente était raide, aujourd'hui inaccessible parce qu'elle forme un angle droit avec la voûte céleste, nos personnages s'en furent au pas de charge. Ils ne s'arrê-

tèrent qu'après avoir atteint une petite baraque incrustée entre les contreforts de San Felipe et du Cristo de la Catedral. Dans cet étroit réduit, une variété infinie d'objets étaient empilés, scrupuleusement classés et tous assez semblables à ceux que Pipa venait de recevoir des mains du néophyte.

Les produits volés de toute la ville affluaient là, de temps immémorial; ils ne valaient séparément que fort peu de chose, mais le bruit courait qu'en grand nombre ils représentaient un certain capital.

L'humble marchand, qui cachait sa physionomie morne sous un bonnet de peau de lapin et derrière des lunettes comme des roues de poulies, avait assez de force de volonté ou de cupidité pour lutter depuis le lever jusqu'au coucher du soleil avec d'aussi notables pratiques.

Il rangeait quelques plaques de cuivre quand Pipa avança la tête dans l'intérieur de la boutique.

— Qu'apportes-tu, gamin? demanda-t-il, le regardant par-dessus ses lunettes.

— Voilà! répondit laconiquement Pipa qui déposa les objets sur une table.

Le marchand d'étoupe et de cuivre regarda la marchandise un moment comme pour l'évaluer et sortit de sa poche, à contre-cœur et d'une main lente, une demi-peseta qu'il donna au raquero.

— Rien que ça? dit celui-ci, considérant la piécette.

— Rien que ça!

— Ah! malheur! le ciseau tout seul, y vaut le demi-palet (1).

— Oui-dà! grogna l'acheteur. Prends garde à toi, ou je te conduis au capitaine du port, mauvais sujet!

Pipa comprit qu'il valait mieux se taire que de comparaître devant un personnage aussi huppé. Il prit donc l'argent et tira la langue à l'homme aux lunettes.

S'il avait été aussi bon commerçant que raquero, il aurait compris, au marché même qu'il venait de conclure, que de l'étoupe même, bien pressée, peut suer de l'or pour qui sait l'acheter.

Mais le mioche n'avait jamais médité sur la pierre philosophale, ni comparé le profit de ses entreprises avec le capital qu'il y risquait.

Enfin Pipa sortit très satisfait dans la rue, réunit les siens, les compta un à un, regarda Cafetera avec une pointe de tendresse, et faisant un geste très expressif, les entraîna tous au cabaret d'en face où il entra, criant :

— Six tasses de café et six verres d'anisette!

Quand les polissons eurent avalé en deux gorgées les breuvages infâmes que leur servit le cabaretier, Pipa paya le compte avec la demi-peseta, plus un cuarto qu'il tira de son bonnet crasseux, et ils retournèrent dans la rue.

Là, ils formèrent le cercle, et le capitaine, après avoir craché au nez du plus proche, saisit Cafetera et lui parla ainsi :

— T'as vu maintenant, bibi, ous qu'on achète c'qui se pige. Ouv' tes quinquets et hisse tes voiles. Dans la dèche, compte sur nous. Rafle à plein filet, et plutôt le cuivre que la corde. Ous qu'on jouera à pile ou face, attrape les ronds (1) au vol et file. Pour l'cané (2), faut lofer et larguer la grand' voile si tu veux chiper la poule. Quand n'y aura du blé (3), dis-le, t'as vu ce qu'on en fait.

Pipa se tut, regarda Cafetera qui l'écoutait, très sérieux, et lui appliquant à la poupe un vigoureux coup de pied :

— A l'ouvrage! lui dit-il.

Et le cercle se rompit, chacun s'en allant où bon lui semblait.

III

Cafetera, bien au courant des risques et des charges de sa nouvelle profession, ne voulut pas s'y engager sans prendre quelque garantie contre les hasards de la vie; il demanda donc et obtint d'être employé dans un des canots du service public.

Ses occupations consistaient à épuiser l'eau, à raccommoder les étropes (4), à se mettre en quête de transports et à surveiller l'embarcation en l'absence du patron. Tout cela ne lui donnait qu'un ochavo de café pour le déjeuner, un pourboire de 4 à six cuartos (10 à 15 centimes) par chargement, s'il en valait la peine, sa couchée sur le demi-pont et un petit verre d'eau-de-vie de temps à autre, sans compter quelques bons coups de corde que le patron lui allongeait chaque fois qu'il le jugeait nécessaire.

L'enfant consacrait le reste de son temps à l'exercice de son industrie.

Celle-ci, dans l'étendue de sa sphère légale, le rendait maître légitime de tout cuivre, étoupe, fer et bois de rebut qu'il trouvait à sa portée sur la surface du môle ou enfoui dans la vase de la Darse. Mais, comme le môle et la Darse n'ont pas de limite déterminée, il lui arrivait de prendre comme prolongement du premier quelque navire accosté, et de profiter de la négligence du gardien pour s'emparer à bon compte de vétilles telles que filins, poulies, etc.

Avec la même naïve bonne foi, du centre de la Darse, il s'égarait jusqu'à ses alentours et près d'une

1. Palet, pièce de 5 francs.

(1) Des sous.
(2) Jeu de cartes.
(3) De l'argent.
(4) Nom des cordages qui assujettissent les [illegible] dans les toilets.

coque au radoub, ne manquait pas de ramasser quelque plaquette ou clou de cuivre qu'il cachait dans son cabas déchiré.

Telle était la partie la moins légale de son industrie, et pendant le peu de temps qu'il l'exerça, elle exposa sa personne à mille périls angoissants. Tout le reste se passait en grand. On ne se flanquait pas plus de trois tripotées par jour avec ses pareils. Sa mère ne parvenait à le saisir qu'une fois par semaine, et pour cela il fallait le surprendre dormant; de sorte que les bourrasques maternelles, bien que violentes, étaient assez rares pour laisser aux dents, aux oreilles, aux cheveux le temps de réparer leurs désastres, et pour faire espérer au gamin de conserver longtemps encore sa peau saine.

Parfois ses expéditions s'étendaient jusqu'au centre de la ville; le raquero ne craint pas le contact de la civilisation, surtout s'il a l'espoir d'y gagner quelque chose; mais comme celle-ci a coutume de se montrer fort circonspecte, et que, d'autre part, ce qu'on peut lui soustraire n'est pas apprécié dans l'officine du marchand de vieille ferraille, Cafetera recherchait peu sa compagnie, obligé qu'il était, la plupart du temps, de la fuir ventre à terre, pourchassé par les agents, ces fantoches de la municipalité.

En vrai fils de marin qu'il était, pur fruit de l'Océan par toute sa race, l'enfant songea qu'il pourrait, comme beaucoup de ses camarades, servir sur une barque de pêche et avoir sa part de l'embauche; mais, réflexion faite, cela l'aurait trop absorbé. Il aurait fallu attendre tous les jours au port la rentrée du bateau, le nettoyer, le garder l'année durant, et l'été retirer la sardine des filets.

Son refus obstiné d'accepter cette tâche excitait au plus haut degré la colère de la Carpe, elle qui aurait voulu faire un bon pêcheur de son fils, qui l'avait immatriculé *velis nolis* et, par conséquent, soumis aux règlements du district maritime!

Cette idée-là n'était pas du goût de Cafetera; comme tous ceux de son acabit, il ne reconnaissait à aucun tribunal du royaume le droit d'atteindre de sa férule le môle de las Naos, et il lui était impossible d'évoquer sans colère la figure du capitaine du port.

La prison publique n'est, pour ces garnements, qu'une bâtisse de plus dans la ville, mais le nerf de bœuf et les coups de corde qu'on reçoit à bord! Jour de Dieu! Voilà qui les fait trembler et non pas de froid.

Si le surveillant maritime l'avait seulement laissé en paix, il est certain qu'en peu de temps, trompant la vigilance des terriens, il se serait plongé « jusqu'au menton », comme il disait, dans son métier, et peut-être bien serait-il arrivé à posséder à son tour le magasin de vieille ferraille, faite de la richesse, pour les habitués du môle de las Naos.

Mais rien de semblable n'avait lieu; les mois s'écoulaient, se changeaient en années et Cafetera, loin de devenir un capitaliste, perdait les derniers lambeaux de ses vêtements; par contre, il faisait trop ample connaissance avec les cartes et méritait de plus en plus le titre d'ivrogne, qu'il avait reçu *a nativitate*.

Donc, Cafetera contemplait avec découragement la petitesse de la Darse, la pauvreté de son rendement légal, comme le joueur habitué à risquer de fortes sommes sur une carte envisage avec dégoût le maigre salaire que lui vaut sa profession.

A force de méditer sur sa situation, il finit par jeter son défi à la mer, et sans autres armes que l'agilité de ses pieds et de ses mains, il s'éleva au sublime de l'« art ».

Dans sa nouvelle sphère d'action, il y avait un peu de tout; les soucis, les transes y foisonnaient, et ils n'étaient par minces, vu la mauvaise *interprétation* que recevaient ses produits dans la boutique que vous savez.

Cependant, c'était le seul endroit où il osât les présenter, car au centre de la ville, sûrement « ça n'aurait pas passé. »

Et tout trouvait sa place derrière les monceaux d'étoupe du magasin, bien qu'à un prix dérisoire, car c'étaient denrées de vente difficile. Mais l'objet recueilli dans la dernière campagne de Cafetera n'y fut pas admis.

Le « raquero » cherchait vainement le moyen de s'en débarrasser, et son exaspération croissait avec les échecs. Il ne voulait certes ni le donner, ni le jeter à l'eau, et tenait à s'indemniser des dangers qu'il avait courus en le dérobant au salon d'arrière d'un navire de fort tonnage.

L'obstacle qui effrayait le commerçant, bien qu'il n'en dît rien au gamin, c'est que le nom du vaisseau et celui de son armateur, habilement gravés dans la partie la plus importante de l'appareil, ne pouvaient s'effacer sans l'endommager, ni se livrer au public sans compromettre les biens et la liberté du marchand.

Cafetera vécut de longs jours méditant la question, puis il l'avait presque oubliée, quand un matin, un peu éméché déjà, il s'assit sur une borne, la cigarette aux lèvres, à l'affût de cargaisons pour son canot et dans l'attente de ses amis pour jouer au « cané ».

Bien des gens l'avaient croisé sans répondre à la question sans cesse renouvelée du raquero: « Qui c'est qui veut l'canot? » lorsqu'un homme parut, et celui-là, au dire du polisson, avait « une tête de client ».

— M'sieu veut un canot pour aller zà bord? lui

lit-il, comme d'habitude, au moment où l'inconnu le frôlait.

Contre les prévisions du gamin, le client passa outre, lui soufflant au visage une bouffée de son gros cigare.

Cafetera aspira la fumée avec avidité et retirant la cigarette de sa bouche, se mit à suivre le « puro (1) ».

— M'sieu me donnera bien le mégot ?

L'effronterie du raquero surprit l'interpellé, il regarda longuement l'enfant.

— Qui es-tu, petit ?

— J'suis Cafetera.

— D'où sors-tu ?

— D'la rue Haute.

— Et ton père, comment s'appelle-t-il ?

— Tio Magano.

— Mais toi, tu as bien un nom ?

— Moi ? quel nom ?

— Allons, ton nom de baptême, animal !

— Encore... est-ce que j'sais, moi ?... Donnez le mégot, m'sieu ?

— Alors tu fumes, hein ?

— Ah malheur ! M'sieu veut voir comme je les gobe... Et ce disant il aspira par deux fois sa cigarette, rendant ensuite la fumée par le nez et la bouche avec l'abondance et la facilité d'une machine à vapeur.

L'inconnu le regardait avec une curiosité croissante.

— Et à quoi t'occupes-tu ?

— J'garde le canot du tio Bandiate.

— Et tu ne fais rien d'autre ?

— J'suis aussi raquero.

— Holà, holà ! comment vont les affaires ?

— Ah ouiche ! ça n'paye pas même un café !... Donnez-moi deux cuartos, m'sieu ?

— Nous allons voir si tu les mérites. Dis-moi d'abord ce que tu rafles ?

— Ben vrai ! plutôt ce que j'rafle pas... C'qui z'ont l'œil ouvert à bord !

— Mais une fois ou l'autre... une négligence ?

— Zut ! non, m'sieu... Hier, à nous trois, Pipa, Michero et moi, on n'a pas maraudé trois livres de cuivre, et pis, pour un peu, nous v'là pincés.

— Et où l'avez-vous maraudé ? insista l'homme plus intéressé que jamais et donnant deux cuartos au raquero.

Ben ! dans c'te frégate qu'on radoube là, près du gros mur, répondit Cafetera avec la plus grande simplicité, serrant la monnaie dans le pan de sa chemise et crachant de côté.

Pour abréger, nous dirons que l'un à force de questions et de promesses, finit par faire bavarder l'autre ; si bien que l'enfant tira, de son pantalon rapiécé, un magnifique chronomètre de poche, trésor dont il ignorait le prix, mais qui lui avait tant donné à réfléchir.

A cette vue, le brave homme demeura interdit, se signa en pensée et bénit la Providence dans son for intérieur.

Il promit l'achat de l'« estrument », comme l'appelait Cafetera, et ordonna au petit de le suivre pour toucher l'argent, ce que fit sur-le-champ le raquero confiant et plein de joie. Peut-être aurait-il eu quelque hésitation, s'il avait été aussi bon connaisseur des attributs d'un commissaire de police, que de la houssine d'un surveillant maritime.

Grande fut la surprise du gamin, quand, toujours marchant à côté du soi-disant acheteur, il arriva devant la capitainerie du port, où l'on s'arrêta. L'heure était venue des sursauts et des angoisses, tant et si bien que l'homme grave, aux insignes inconnus de Cafetera, dut à sa vivacité de rester maître d'une capture toute prête à lui glisser entre les doigts.

Une fois confié aux soins de l'autorité, ainsi que le chronomètre, Cafetera fit sa déclaration ; on amena Pipa et Michero, tous chantèrent à l'unisson.

Après quelques mois de réclusion, ils sortirent de prison pour tirer le bac de la Carraca (1). Pendant trois ans ils restèrent cramponnés à la corde jusqu'à ce qu'ayant satisfait leurs juges et la vindicte publique, on les renvoya au pays avec quelques vices de plus et beaucoup de vergogne en moins.

Leur première pensée, en foulant le sol natal, fut pour le môle de las Naos, et leur surprise extrême lorsque, s'y étant installés, ils l'examinèrent dans toutes les directions.

La jetée de Maliano, la station du chemin de fer, le nouveau pavage et autres améliorations faites pendant que les gamins subissaient leur peine, étaient autant de stupéfiantes découvertes. Mais ce qui les troubla jusqu'à l'épouvante, ce fut l'apparition vers la Peña del Cuervo, d'un monstre sifflant et crachant par la bouche des nuages de fumée et des flammes. Saisis, ils se regardèrent tous trois sans mot dire, puis constatant que le monstre s'avançait à pas de géant, ils perdirent la boussole. Pipa cria : « Gare là-dessous ! » et les trois gamins détalèrent, convaincus que la fin du monde était proche.

1. Cigare de la Havane.

1. Barque plate dont on se sert à l'arsenal de la Carraca près Cadix, pour passer le chenal qui le sépare de l'île de Leon. Ce bac se manœuvrait à la main par une corde tendue sur la barque à l'avant et à l'arrière. Les deux bouts de la corde étaient liés au rivage et cachés en faisant chacun d'un côté un de l'autre qui en tirait extrémité. Le bac, de service très rude, surtout en hiver, était, [illegible] aux jeunes détenus qui purgeaient leur peine à l'arsenal.

Depuis, le raquero, à force d'en voir, s'est habitué à l'arrivée des trains, mais il ne s'est pas apprivoisé au point de vivre avec la quiétude d'antan au môle de las Naos. Au contraire, repoussé, opprimé par le puissant mouvement qui, en ces dernières années, a porté la population de ce côté du port, il abandonne peu à peu le terrain.

Maintenant cent Argus sont là pour l'épier, et celui qui fut seigneur de cette « île lointaine » ne peut plus s'y promener la tête haute comme autrefois.

Pour terminer, j'ajouterai une légère observation en faveur de ce type si populaire à Santander. De rejetons semblables, à moitié pourris et tortus, sont sortis très souvent des troncs robustes et sains.

L'histoire de ce port abonde en pages brillantes dues à la probité, à l'expérience, à l'héroïsme de nos marins, dont beaucoup avaient parcouru dans leur enfance le sentier rocailleux et si plein de périls où j'ai trouvé Cafetera, le modèle de mon croquis.

Notre commerce peut fournir de nombreuses preuves de ce que j'avance, son témoignage est digne de foi, car, soit dit en passant, il ne s'est pas montré généreux à l'excès pour nos braves marins, le jour où il a étendu sur leurs vénérables haillons les plis de son ample et riche manteau.

José M. de Pereda.
(Traduit de l'espagnol par Mme G. T.)

LE MOUVEMENT RITUALISTE

EN ANGLETERRE

A propos du bill de l'enseignement que la Chambre des communes discute depuis de longs mois, nous avons déjà signalé ici un contraste curieux entre la politique actuelle de l'Angleterre et celle de la France, l'une favorable, l'autre hostile à l'enseignement clérical. Mais ce n'était là qu'un point de vue particulier des difficultés religieuses que traversent les deux pays, et nous allons retrouver ce contraste singulièrement accentué et plus caractéristique, en envisageant la question dans son ensemble. En France elle se résume tout entière dans la lutte entre l'État et l'Église. Elle est presque exclusivement politique, et la religion même n'y entre pour rien. Nous n'aimons pas la théologie et l'on peut dire avec Renan que « la France est à peu près dénuée d'initiative religieuse ». Le sentiment qui domine chez nous, c'est l'indifférence, et si l'on ne compte que les croyants, en laissant de côté les catholiques d'*étiquette*, ceux qui le sont par esprit de parti ou par esprit de tradition, le catholicisme, de l'aveu même de l'Église, ne réunit plus qu'une très faible minorité de la nation. De l'autre côté du détroit, au contraire, ce n'est pas tant au sujet des rapports de l'État et de l'Église que la bataille est engagée, qu'à propos de la religion même. Les Anglais discutent théologie, comme nous discutons politique, et ce sont la plupart du temps des bavardages de même valeur. Or, tandis que le catholicisme décroît chez nous, il fait chez eux des progrès incessants, non pas tant par les conversions dont on a beaucoup exagéré le nombre et l'importance, et qui tiennent à l'immigration irlandaise, que par un travail latent qui s'opère au sein même de l'Église anglicane. Il est soutenu par un parti très hardi, la *High Church*, ou Haute Église, il est favorisé par le gouvernement actuel, qui, avec le bill de l'enseignement, lui laisse mettre la main sur les jeunes générations : en un mot il devient très menaçant et, suivant les résultats qu'il obtiendra, il est à même d'agir profondément sur l'avenir de la nation anglaise. Quelle que soit donc l'opinion que l'on professe, on se trouve d'accord sur ce point, que ce qu'il a perdu en France, il l'a gagné en Angleterre. C'est une sorte de jeu de bascule très significatif, et comme l'Italie, la France et l'Espagne elle-même ont une tendance à se laïciser de plus en plus, on peut se demander s'il n'est pas destiné à disparaître chez les races latines pour passer aux races anglo-saxonnes. Voilà une perspective qui, si elle doit se réaliser, est de nature à indigner les uns et à réjouir les autres. Certains, par un aveugle esprit de prosélytisme, s'alarmeront à la pensée que l'Angleterre a chance de prendre la place de la France auprès du Saint-Siège ; certains, dans leur haine pour l'Église, croiront à la possibilité de sa destruction complète. Mais il en est qui, raisonnant plutôt d'après les choses existantes que d'après des principes, et s'inquiétant de savoir par quelles transformations le catholicisme, qui a été une puissante religion, pourrait de nouveau s'imposer, se demanderont avec surprise, en présence de ce mouvement religieux en Angleterre, comment, sous une forme surannée, il peut encore s'adapter aux besoins d'une société moderne.

Imaginez un Français mettant le pied sur le sol anglais dans l'ignorance complète de la situation actuelle de l'église anglicane. A ses oreilles tintent encore certains discours parlementaires qui lui ont fait entrevoir la possibilité d'une rupture prochaine de la France avec le Vatican. Là-dessus, ouvrant les gazettes londoniennes, il y découvre, sous le nom de *Ritualisme*, une polémique religieuse engagée entre l'Église établie et les Églises libres, ou en d'autres termes entre les conservateurs et les *anticléricaux d'outre-Manche*. Son esprit s'y perd comme en un labyrinthe, et pour sortir de la confusion où il

a été jeté, il se rend un dimanche dans une des églises les plus *hautes*, c'est-à-dire les plus avancées sur lesquelles son attention a été attirée. Il entre dans une nef du plus pur gothique, où se presse une si nombreuse assistance qu'il peut à peine y trouver place; mais ses yeux se fixent sur l'autel, car ils ont là de quoi s'occuper. Devant un autel orné de fleurs, et de riches candélabres où brûlent de gros cierges, des prêtres vêtus de chasubles somptueuses célèbrent un office qu'il appellerait volontiers messe si les officiants, au lieu de le dire en anglais, faisaient usage du latin. Il aperçoit un tabernacle, un missel, un crucifix et d'autres objets encore qui ne sentent guère la Réforme. Mais il ne peut admirer ce cérémonial, très raffiné et très archaïque — un vrai régal pour l'œil — qu'au travers d'épaisses fumées d'encens qui s'élèvent lentement vers les voûtes sombres de l'antique église, voilant un peu l'éclat de beaux vitraux du XIIIe siècle dont l'abside est enrichie. Contemporain du règne d'Édouard VII, il se demande un instant s'il n'aurait pas été transporté par enchantement sous celui d'Édouard VI; il sort de cette cérémonie tout interdit, très édifié pourtant, et il l'est bien plus encore lorsque dans d'autres églises il en trouve de semblables, au milieu d'une aussi grande affluence de fidèles; lorsque enfin il apprend qu'il ne verrait rien de différent au fond des faubourgs les plus pauvres de Londres, et des plus modestes villages du royaume. Il est très édifié, et il en arrive à conclure qu'un imposant mouvement catholique s'est emparé de l'Angleterre. Mais comme il n'a encore vu que la surface, et qu'il croit sage de ne pas se fier aveuglément aux apparences, il se met à observer la société, il sonde les esprits et les consciences: il cherche à s'expliquer le zèle qui, pour être si ardent, lui semble dû à de hautes et fortes convictions, nées au plus profond de l'âme; et bientôt, sous des dehors impeccables, il découvre au sein de cette société les mêmes tares que chez les autres, avec cette seule différence qu'ailleurs elles s'étalent plus ouvertement. Il reste donc profondément déçu, et là où il croyait trouver un grand mouvement religieux il ne voit plus qu'un fanatisme tout superficiel, qui repose à peine sur des demi-croyances.

Voilà l'opinion que se fera un juge sans parti pris, un *outsider*, qui n'aura recours à d'autre critérium qu'à ses observations personnelles. Si maintenant nous consultons l'histoire, aboutirons-nous à des conclusions différentes? Nous savons que ce n'est pas d'hier que l'Angleterre se catholicise. Voilà bien deux tiers de siècle qu'elle est entrée dans la voie où elle se trouve engagée aujourd'hui. Montrer comment elle en est arrivée là, ce serait refaire toute l'histoire du *Mouvement d'Oxford*, et les livres qui ont été écrits là-dessus meubleraient une bibliothèque. Ramenons ce mouvement à une formule générale et disons qu'il fut un retour aux traditions primitives de l'Église anglicane, tenté par quelques théologiens pour faire échec aux progrès du rationalisme. Notons bien que l'objet de Newman, de Keble, de Pusey et de tous les *leaders* du *Tractarianisme* ne fut pas de changer le rituel, mais de répandre de nouvelles doctrines. Effrayés de la diffusion du rationalisme luthérien en Angleterre, à une époque où il était si florissant en Allemagne, ils lui opposèrent leur mysticisme religieux, renouvelé du moyen âge. Mais leurs efforts furent vains et aboutirent à une défaite. En 1851, à la suite de la publication de ses conférences sur les *Difficultés anglicanes*, Newman fut accusé de diffamation, traduit devant le banc de la Reine, et sa condamnation peut être considérée comme la preuve manifeste que le peuple anglais était resté rebelle à l'esprit du catholicisme. Mais qu'arriva-t-il au bout d'une quinzaine d'années, vers 1865? Le mouvement tractarien se transforma et devint *ritualiste*. Il fit alors des progrès aussi sensibles qu'il avait eu de faibles résultats sous sa première forme. La prédication avait été impuissante, mais le *culte* réalisa des prodiges. Ce que l'une n'avait pu faire en s'adressant à l'âme, l'autre l'obtint en s'adressant aux *yeux*. Les ritualistes introduisirent petit à petit dans le temple protestant tout le cérémonial du catholicisme. Ils ornèrent les murs que la Réforme avait dépouillés, et le temple, qui se vidait, se remplit de nouveau.

Est-il donc possible d'attribuer ce succès à des besoins profondément et sincèrement religieux? Il est dû à d'autres causes, dont les ritualistes eux-mêmes reconnaissent l'importance. Il s'explique par l'évolution sociale du peuple anglais, et par un ensemble de phénomènes qui n'ont aucun rapport avec la religion. Citons en première ligne l'expansion considérable des beaux-arts au XIXe siècle avec l'école préraphaélite, Rossetti, Burne Jones, etc.; la très puissante influence de l'œuvre de Ruskin, et l'école d'art décoratif fondée par William Morris, art dans lequel nous reconnaissons aux Anglais une grande supériorité. Citons aussi la littérature historique, que les romans de Walter Scott rendent si populaire, et d'une façon générale les études historiques qui prirent un aussi grand développement que chez nous, et qui remirent en lumière le passé catholique de l'Église d'Angleterre; enfin le goût très marqué pour l'*archaïsme* qui présida à ces études et qui se retrouve aujourd'hui dans le soin extrême avec lequel l'ancien rituel anglican est reconstitué. Si l'on tient compte de ce fait que le berceau du catholicisme a été l'Italie, c'est-à-dire la grande patrie des arts, on comprendra maintenant pourquoi la plus esthétique des religions a eu si aisément droit de

cité dans l'Angleterre contemporaine. Ce phénomène peut encore s'expliquer autrement : le cerveau anglais a autant de peine à saisir directement l'idée sous sa forme abstraite que de facilité à s'assimiler ce qui est tangible, ce qui est le résultat de l'expérience. L'Angleterre n'aurait jamais fait la Réforme à elle toute seule, et le protestantisme est une religion trop philosophique pour qu'elle lui ait donné naissance. Elle l'a simplement adoptée; et en ce qui touche cette renaissance contemporaine du catholicisme, elle est séduite par la beauté du rite, mais elle n'en pénètre pas la signification profonde : elle ne voit que les dehors, elle ne va pas plus loin que le fait.

Aussi ne pouvait-on pas mieux désigner ce mouvement qu'en l'appelant *ritualiste*. Ce n'est même pas à proprement parler un mouvement, car il n'apporte rien de nouveau. C'est plutôt un recul, ou un arrêt dans l'évolution naturelle des idées. L'apparition du christianisme au sein de la corruption romaine, de la Réforme au milieu des excès de la Renaissance, répondait à des aspirations tout intérieures et, partant, toutes nouvelles; à un élan de l'âme vers un idéal qui n'avait pas encore été formulé. Ici, au contraire, nous ne nous trouvons pas en présence d'un mouvement, mais d'un retour en arrière. La marche du XIXe siècle vers un plus grand libéralisme de pensée, vers un plus grand respect de l'individu, a entraîné avec elle une profonde indifférence religieuse, ou plutôt *cléricale*, pour parler plus exactement, et c'est contre cet esprit que la Haute Église a voulu réagir en tentant une renaissance du catholicisme. Il y a à la tête du parti actuel des hommes convaincus, et par conséquent respectables, mais il est difficile d'en dire autant de la grande majorité des adeptes qu'ils ont su entraîner.

Quelle est, d'ailleurs, l'attitude générale de la nation? Est-ce le peuple, est-ce la classe laborieuse, et même la petite bourgeoisie qui a répondu à l'appel de ce parti? Le gros de la nation n'a pas bougé; et il est resté foncièrement protestant, soit dans l'Église établie, soit dans les Églises libres. Il voit avec terreur se dresser le spectre de la Papauté, et le catholicisme, même à petite dose, l'effraie. C'est la classe riche qui s'est laissé séduire, la classe des *gens bien élevés*, pour employer le terme consacré; mais il ne faut pas y comprendre l'élite intellectuelle, qui peut appartenir à la classe aisée, et que ces tendances n'atteignent pas : il faut entendre par là l'élément mondain de la société qui, par suite d'une oisiveté et d'une ignorance plus ou moins grandes, est plus facilement accessible à tous les amusements, à toutes les frivolités sur lesquels la mode jette son dévolu. Et là, comme dans d'autres pays, la haute société offre des signes de décomposition morale qui rendent sa religion un peu suspecte : goût effréné du luxe, culte de l'argent, orgueil et aveuglement obstinés devant les injustices sociales. Le succès qu'a trouvé auprès d'elle le catholicisme est une affaire de mode. Rien ne se répand plus vite que la mode, quand il a fallu au christianisme des siècles de lutte pour s'imposer au monde. Dans certains milieux, il est de bon ton d'appartenir à la Haute Église, comme d'être d'un Club ou de faire partie d'un sport. Il y a là un désir de se singulariser, d'avoir une religion à part, — une religion de *caste*, différente de celle où l'on se coudoyait avec la classe inférieure. N'est-il pas facile de concevoir comment la haute mondanité, sans cesse à l'affût de plaisirs nouveaux et de sensations rares, a pu délaisser le temple protestant qui, dans sa nudité, ne lui offrait aucune séduction, et comment elle a pu affluer dans les églises ritualistes où elle retrouve ses habitudes de luxe et la somptuosité du décor où elle bâille son existence. Il n'y a là aucun élan religieux, mais uniquement l'attrait d'un spectacle. Vous entendez Mme X... vous déclarer qu'elle a une prédilection pour telle église, parce qu'on y brûle un encens merveilleux qui a le don de flatter son odorat, que les ornements y sont de toute beauté, la dentelle des surplis de la plus grande finesse; que l'office y est célébré avec une élégance extrême, que les moindres mouvements des officiants, les coups d'encensoir et de goupillon y sont magistralement réglés, et encore d'autres choses semblables, absolument comme s'il s'agissait de la mise en scène d'un ballet.

Ces impressions féminines nous amènent à noter un fait qui n'étonnera personne : c'est que le beau sexe est pour beaucoup dans le succès du ritualisme. Respirant l'air un peu contaminé d'une société où le scandale s'étouffe si facilement, la femme a été attirée vers le confessionnal, et s'y est habituée comme à la morphine. Le prêtre a trouvé là une influence qui lui a assuré une grande supériorité sur le pasteur. D'ailleurs la poésie et tous les charmes du culte l'ont aussi fortement séduite. C'est ce qui faisait hausser les épaules à un évêque anglican que l'on consultait sur la valeur du mouvement : « Ce sont les femmes, dit-il, qui sont au fond de tout cela. »

Il y a aussi un autre milieu où la Haute Église s'est propagée : chez les pauvres. On trouve nombre d'églises ritualistes dans ces misérables quartiers de l'est de Londres, et les prêtres y déploient beaucoup de dévouement et de charité. Mais doit-on dire pour cela que la populace dégénérée des *slums* se soit catholicisée : le pauvre, n'est-il pas vrai, accepte du pain de toutes les mains, et bénit toutes celles qui se tendent vers lui. Pas plus en bas qu'en haut de

l'échelle sociale, ce mouvement religieux ne peut être considéré comme profond. Son influence est superficielle et ne dépasse pas l'épiderme. L'esprit critique, en analysant les symboles, sous l'enveloppe desquels les siècles passés nous ont légué leurs idées, mortes pour nous, les a détruits à leur tour. Cet esprit, qui caractérise si bien notre époque, c'est, comme Guyau le définit en d'autres termes, « le pouvoir de *dissocier* les associations d'idées, de ne pas se sentir entraîner par les courants d'idées établies, de ne pas contracter du premier coup des habitudes invincibles de pensée; de ne pas avoir, en quelque sorte, l'intelligence *ritualiste* (1) ». Ce n'est pas, en effet, par le rituel que la religion se renouvellera jamais dans la société future. Elle s'en dépouillera, au contraire, comme l'État, depuis la fin de l'ancien régime, s'est dépouillé peu à peu de toute mise en scène. Les ritualistes ne bâtissent rien de durable, car ils vont précisément à l'inverse du courant des idées modernes : « Tel est », dit encore Guyau, « un orgue de Barbarie jouant un air admirable d'un maître ancien. »

***

Si, dans ce réveil du catholicisme, il ne fallait voir qu'une vogue momentanée, due à des causes superficielles, une sorte de *snobisme*, comment s'expliquerait-on l'opposition acharnée que l'on constate dans le monde laïque, hostile à l'Église établie, et encore plus vivement chez les dissidents? Elle ne se justifierait pas, car une mode est bien inoffensive, et chacun a le droit de la suivre, si bon lui semble. Aussi aurait-on raison de condamner cette violente campagne que l'éditeur anglais, John Kensit, a menée contre la Haute Église. Il a lutté énergiquement contre la nomination des évêques ritualistes, contre la prédication des jésuites dans les églises protestantes, et il ne craignait pas de se lever au milieu d'une cérémonie pour protester à haute voix contre les innovations *romanisantes*, d'où bagarres et horions. En 1898, le Vendredi saint, il alla jusqu'à arracher une croix des mains d'un prêtre, et il mourut il y a quelques mois dans un hôpital de Liverpool, à la suite de blessures reçues au milieu d'une de ces échauffourées. Si le parti protestant en est arrivé à de pareilles violences, c'est que ces pratiques nouvelles font courir à l'Angleterre un bien autre danger. Les ritualistes ont été couramment accusés de *romaniser* l'Église anglicane, afin de la faire retomber sous la domination du pape, et cette tendance a reçu le nom de *romanisme*. Elle a été dénoncée par une publication importante qui parut en 1898, l'*Histoire secrète du mouvement d'Oxford*, et qui fit beaucoup de bruit (1). Basé sur des documents dont il serait trop long d'examiner ici la véracité, et violemment combattu par les ritualistes, qui doivent bien reconnaître pourtant qu'il n'y a pas de fumée sans feu, ce pamphlet a révélé la politique fort habile, mais un peu fourbe de la Haute Église. Un très grand nombre de ses membres militants, qui, s'ils suivaient leurs inclinations, se feraient catholiques romains, ont compris qu'en feignant de rester fidèles à leur Église ils y obtiendraient beaucoup plus que s'ils la combattaient du dehors et ouvertement; qu'en d'autres termes, il valait mieux, pour prendre la citadelle, y rester qu'en sortir. Vous entendrez donc chuchoter partout que l'Église anglicane est pleine de *jésuites déguisés*. On vous le dit sous toute réserve, car la chose n'est pas prouvée. Mais est-ce là une chose qui puisse se prouver? D'ailleurs, le secret de la politique des jésuites n'est-elle pas de savoir se dérober aux preuves? On sait avec quelle facilité ils se transforment, et qu'ils prennent indifféremment tous les costumes, celui du mendiant s'il le faut. Quoi de surprenant si, désespérant de la France et de l'Italie perdues à leur cause, ils se sont jetés sur l'Angleterre, et s'ils y travaillent l'Église, comme un ver rongeur au centre d'un fruit.

Les ritualistes, bien entendu, dénient avec énergie toute entente secrète avec le saint-siège et ne veulent pas reconnaître qu'ils *romanisent*. Ils objectent que les catholiques romains les détestent, ce qui montre d'autant mieux combien cette entente est tenue secrète, d'un côté comme de l'autre. Ils prétendent n'avoir qu'un objet : la restauration de l'Église anglicane telle qu'elle était avant la Réforme, sous les règnes d'Édouard VI ou d'Henri VIII, et affirment que le *Prayer Book* ne contient pas un mot en opposition avec la doctrine catholique. Il est certain que les auteurs de ce livre n'osèrent s'aventurer ni dans un sens ni dans l'autre, et qu'ils en ont fait un nid à controverses. Il est certain que, par leur simple influence morale, les puritains engagèrent l'Église bien plus à fond dans une voie ouverte par la Réforme sur un terrain tout politique, à l'occasion du divorce d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Mais aller jusqu'à soutenir que tous les nouveaux usages introduits dans le culte protestant sont conformes au *Prayer Book*, c'est dire que ce qui est blanc est noir. Si le *Prayer Book* est un livre catholique, pourquoi n'a-t-il pas été écrit deux siècles avant la Réforme?

Admettons, un instant, avec les ritualistes que la Réforme, exclusivement politique en Angleterre, n'ait pas interrompu la continuité de l'Église, et

1 Guyau, *l'Irréligion de l'avenir*, p. 311.

1 Walter Walsh, *Histoire secrète du mouvement d'Oxford*.

qu'on puisse reconstituer un catholicisme anglican, autonome et parfaitement distinct du catholicisme romain : le passé est là pour dire que cette manière de voir est toute nouvelle. Depuis son début, en 1833, jusqu'en 1896, le but principal du mouvement d'Oxford a été d'incorporer l'Église anglicane dans l'Église romaine, et il y a travaillé ouvertement. Mais, en 1866, à la suite de pressantes démarches dont le parti ritualiste prit l'initiative, et d'avances multiples dont le ton soumis frisait un peu la bassesse, le pape, dans la bulle *Apostolicæ Curæ*, refusa de reconnaître la validité des ordres anglicans. Ce fut l'absinthe; et c'est seulement depuis lors que les ritualistes repoussent avec horreur tout rapprochement avec la Cour de Rome. Certains ne disent pas ce qu'ils pensent, car ils conservent l'espoir secret d'une conciliation future. Certains, au contraire, semblent avoir été gagnés par cette haine séculaire de la Papauté, qui coule encore si vive dans les veines de la nation anglaise. Si cette antipathie leur vient simplement du dépit que leur a causé l'échec de 1896, elle n'est peut-être pas très durable. Mais si elle est profonde et sincère, comment se fait-il que ces derniers n'aient pas rompu avec les tendances ritualistes qui, de deux choses l'une, ou bien échoueront, ou bien entraîneront une soumission absolue de l'Église anglicane à la Papauté. Quand on voit le chemin parcouru depuis trente ou quarante ans, il n'est pas difficile de lire dans l'avenir. L'Église doit revenir en arrière, ou aller jusqu'au bout. Chaque jour y apporte une hardiesse nouvelle, et ce qui paraissait audacieux il y a dix ans passe inaperçu aujourd'hui. La catholicité est pour elle comme un parfum dont elle désire toujours davantage et dont elle augmente la dose sans qu'il lui paraisse plus fort. Le jeune clergé surtout subit une sorte d'entraînement. Il met dans l'innovation une sorte de bravade. Il est quelque peu tenté d'attirer l'attention, et d'entrer en conflit avec l'évêque du diocèse, qui est forcément un modéré; et c'est, parmi les jeunes prêtres, à qui en fera le plus. Entraînés par leur entourage, ils entraînent à leur tour les fidèles; certains sont disposés à les suivre; certains se laissent conduire, parce qu'il n'y a pas d'autre église dans le voisinage.

Il est aisé maintenant de mesurer le danger que le Ritualisme fait courir à l'Angleterre. Ce que celle-ci n'acceptait pas en 1866, elle l'admettra peut-être demain. Elle pourra se familiariser peu à peu avec l'infaillibilité, l'usage obligatoire des sacrements, et enfin le célibat des prêtres, qui, d'ailleurs, est déjà assez répandu dans le clergé anglais. Si en 1896 le Vatican se montra si intraitable, il savait bien que la crise actuelle n'était pas arrivée à son terme, et qu'il ne perdrait rien pour attendre. Le fruit n'était pas encore mûr, et il était trop tôt pour le cueillir. Aussi serait-il bien surprenant qu'il cédât jamais d'un pouce : il ne reconnaîtra l'Église d'Angleterre que le jour où elle se livrera pieds et poings liés. Le temps fera bien des choses, et quand tout sera à point, il ne faudra plus qu'une occasion pour que l'affaire se termine. Westminster verra peut-être un prince, qui ne dissimule pas sa sympathie pour la Haute Église, renoncer au profit du pape au titre historique de *défenseur de la foi*, que, depuis Henri VIII, ont porté les rois d'Angleterre. Aux approches du dernier couronnement, les ritualistes n'ont-ils pas fait tout leur possible pour que la déclaration royale de fidélité à la religion protestante fût supprimée? Cette tentative réussira peut-être à la prochaine occasion, à moins que la déclaration ne soit rédigée en style catholique. Mais qu'arriverait-il ce jour-là? Le peuple anglais, malgré son profond loyalisme, s'inclinerait-il devant la volonté du Trône? A titre d'indication, reproduisons ici les mots très significatifs qui se lisaient, il n'y a pas très longtemps, sur une des nombreuses pancartes dont l'éditeur Kensit couvrait sa boutique : « Tant que le roi sera protestant, je donnerais ma vie pour lui; s'il devenait catholique, je demanderais à être le bourreau. » Voilà qui est éloquent.

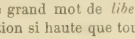
Quel que soit l'avenir, le Ritualisme a engagé l'Église anglicane dans une crise d'où elle ne sortira qu'avec de profondes modifications. Actuellement elle est dans la plus complète anarchie, car les deux autorités auxquelles elle est soumise, le Parlement et l'Épiscopat, sont aussi impuissantes l'une que l'autre. Depuis la loi de 1874, qui a déterminé dans quelle mesure le rituel catholique était permis, depuis le *Public Worship Regulation Act*, il n'est jamais plus intervenu, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il y songerait. Si par une loi il arrêtait le mouvement, un nombre considérable de ritualistes anglicans passeraient à l'Église romaine; s'il le sanctionnait, sur quelle base s'appuierait-il? Sur les opinions des modérés du parti ou sur celles des plus avancés : ce ne serait là qu'une mesure provisoire. Quant aux évêques, ils ont d'abord sévi en appliquant la *Regulation Act*, qui leur donne le droit de traduire devant le *Conseil privé* du roi les infractions commises dans leur diocèse. Ils faisaient ainsi condamner à l'emprisonnement tous les pasteurs réfractaires. Mais, depuis une dizaine d'années, ils se sont montrés de moins en moins rigoureux, et ne font plus rien maintenant pour arrêter les progrès du Ritualisme, soit qu'ils les encouragent au contraire, soit qu'ils aient reconnu qu'en intervenant, loin de calmer le zèle ritualiste, ils l'excitaient davantage. Pour rétablir dans l'Église une discipline qui devient de plus en plus nécessaire, le parti de la *High church* propose de retirer au Parlement le pouvoir spirituel qu'il pos-

sède sur elle, et de le confier à une autorité beaucoup plus compétente que lui, au synode des évêques reconstitué tel qu'avant la Réforme, sans que cela entraîne pourtant la séparation. Mais ce synode, n'étant pas soutenu par le pouvoir civil, pourrait-il se suffire à lui-même? Ne tomberait-il pas sous la domination pontificale comme avant la Réforme?

Voilà où conduirait sans aucun doute la politique de ce parti. Un des grands arguments dont il use pour la défendre, et qui comporterait un plus long examen que nous ne pouvons faire ici, c'est la nécessité de rétablir l'union dans l'Église chrétienne. L'idée est très belle, et on ne saurait trop la louer. Ne serait-ce pas un inappréciable bienfait pour l'humanité, si les membres dispersés de la grande famille chrétienne pouvaient de nouveau se trouver réunis? Pour la religion comme pour la politique, l'unité n'est-elle pas plus précieuse, plus féconde que la division, et l'objet de la religion, comme l'étymologie du mot l'indique, n'est-il pas d'unir les hommes entre eux? L'unité de l'Église chrétienne est incontestablement l'idéal le plus élevé que puissent poursuivre les sociétés modernes, et à en juger par les vœux qui ont été faits de toutes parts, depuis la seconde moitié du XIXe siècle, jusqu'à ces dernières années, où l'on a vu un *Congrès des religions* à Chicago, il semble que le moment soit venu où cette unité commence à être réalisable. Mais si jamais elle se forme, ce ne sera pas de la manière qu'imaginent les ritualistes. Le chemin qu'ils ont choisi, n'y conduira sûrement pas. Une réconciliation générale entre les Églises ne saurait exister aujourd'hui, que si elle était inspirée par un esprit de tolérance assez large pour que chacune de celles-ci, gardant son autonomie spirituelle, respectât et approuvât même celle des autres. Jamais cette réconciliation ne se fera sur le terrain du dogme; c'est lui, au contraire, qui les a divisées, en un temps où chacune croyait pouvoir revendiquer la vérité pour elle. Or, plus que toute autre, l'Église romaine a été intolérante : c'est chez elle un principe inné, et elle le maintient avec obstination, bien que l'esprit moderne lui ait enlevé toute raison d'être. Elle sent, en effet, combien aussitôt elle perdrait de son prestige, si elle reconnaissait avec modestie ce qu'elle a toujours refusé d'admettre, à savoir que la vérité n'appartient pas plus à elle qu'à toute autre Église; qu'il n'y a pas *une* religion, mais *des* religions, chacune étant la traduction humaine du grand mystère du Monde, faite à l'empreinte d'un peuple ou d'une race, comme les langues, les lois et les institutions. L'Église romaine repose sur les principes des gouvernements absolus. Elle est un vestige de l'ancien régime. Or, l'Église future, si jamais il s'en forme une, ne peut être qu'une *république*, une sorte de fédération des Églises, respectant leur conscience individuelle. Aussi devra-t-elle rayer à tout jamais ce mot d'*hérésie*, dont la Papauté a infesté les siècles et qui a été le ferment de toutes les guerres de religion. Elle puisera dans l'Évangile un esprit nouveau, affranchi des dogmes et des formules toutes faites, et s'adaptera ainsi aux besoins des sociétés modernes, à ces grandes idées de justice sociale, de fraternité entre les hommes et de paix universelle, en un mot, à un ensemble de problèmes vitaux pour l'humanité, auprès desquels les discussions théologiques et le ritualisme de la Haute Église paraissent singulièrement étroits.

Au fond de la crise que traverse l'Angleterre, il y a une question plus importante que son avenir religieux : c'est son avenir politique. Si le peuple anglais renonçait à son indépendance spirituelle et retombait sous l'autorité pontificale; ceci voudrait dire qu'il aurait perdu cette belle énergie qui lui a permis d'en secouer le joug au XVIe siècle, et ce serait un signe de profonde décadence. Que deviendrait alors pour lui ce grand mot de *liberté*, dont il s'est fait une conception si haute que tous les peuples du monde la lui envient? Car la liberté anglaise est née de la Réforme : « C'est aux puritains, dit Hume, à cette secte dont les principes paraissent si insignifiants et les mœurs si ridicules, que les Anglais doivent entièrement la liberté de leur constitution. » La Haute Église, en portant atteinte à cette œuvre, leur enlèverait ce qui a fait leur force, et ce qu'ils possèdent de plus précieux.

DELPON DE VISSEC.



LA VIE LITTÉRAIRE

Quelques jeunes : Marcel Batilliat, Charles-Louis Philippe, Paul Reboux, Albert Keim.

La Rédemption de Nana, par Albert Keim. Société parisienne d'édition. — *Lisette*, par Paul Reboux. Ollendorff, éditeur. — *Le père Perdrix*, par Charles-Louis Philippe, Fasquelle, éditeur. — *Versailles aux Fantômes*, par Marcel Batilliat. Éditions du Mercure de France.

Les jeunes s'agitent. Allons, tant mieux! Mais qui donc les mène? Des écoles vont surgir, innombrables. C'est comme une fanfare guerrière où l'on distingue surtout le bruit de la grosse caisse. Que va-t-on annoncer au monde? Quelque chose ou quelqu'un? Une œuvre ou un poète de génie? Un écrivain rénovateur des lettres françaises, ou simplement un candidat sans fécondité à cette croix de la Légion d'honneur qu'on ne pourra donner toujours à des vaudevillistes? Petite coalition de faiblesses qui ont

enfin conscience d'elles-mêmes et d'impuissances qui, réunies, ne font pas une force, ou bien grand effort hardi pour restaurer la dignité des écrivains et l'efficacité des écrits littéraires? Faut-il sourire? Aurons-nous la douce obligation d'admirer? En attendant, il pleut des manifestes et c'est justement de ceux qui sont les plus intéressants que l'on parle le moins.

Si les manifestes révèlent de grandes idées ou promettent des grands hommes, les œuvres sont plus discrètes. Elles ne trahissent point encore d'originalités vigoureuses. Marcel Batilliat, Paul Reboux, Charles-Louis Philippe, Albert Keim, qui ne sont pas indignes d'attention, cèdent avec plus ou moins de nonchalance ou d'application à leur tempérament ordinaire, subissent l'influence souveraine de leurs lectures, sont dociles à toutes les tendances de leur époque. Sur leur époque, ils agiront peut-être demain; — aujourd'hui, c'est elle qui les domine totalement...

***

Mais, d'abord, pourquoi ne sont-ils pas unis pour l'action littéraire? Ils s'affaiblissent, étant disséminés et comme opposés les uns aux autres. Ils forment de petites coteries de camarades, ne constituent même pas des cénacles adonnés à la culture d'une doctrine. Ceux qui exaltent C.-L. Philippe omettent Batilliat, négligent Albert Keim, ne veulent rien savoir de Paul Reboux. Ceux-là ont découvert un chef-d'œuvre dans *Josette*, mais ignorent s'il a paru un livre qui a pour titre *La Rédemption de Nini*, n'ont pas souci de *Versailles aux Fantômes* et ne sauraient accorder la plus rapide attention au *Père Perdrix*. Ces petites associations confraternelles se détruisent en s'excluant les unes des autres. Puissent les jeunes considérer le mouvement général de la littérature de leur temps, et ne point borner leur admiration aux œuvres sommaires des petits adhérents de leurs groupes minuscules! Puissent-ils répandre leur enthousiasme au lieu de le concentrer! La coalition vaste et généreuse, et sans jalousies, de tous les libres esprits de la génération nouvelle peut seule les rendre omnipotents contre la génération précédente qui a tant fait pour l'abaissement des mœurs littéraires et le discrédit social des écrivains!

Cette coalition seule les protégera contre l'industrialisme littéraire qui est le vice le plus pernicieux de notre temps. Que vois-je? Mal assuré d'entendre aussitôt proclamer par des juges indépendants tout le mérite qu'il a ou qu'il s'attribue, Paul Reboux s'abandonne à un essai systématique de publicité commerciale. Nul ne peut tolérer ce mercantilisme. Laissons-le à la génération d'hier qui s'est si délibérément avilie par des pratiques aujourd'hui démasquées, et dont chacun sourit avec dédain. Que les jeunes aient le courage, l'esprit, je dis, plus vulgairement, l'habileté du désintéressement! Et ils accompliront plus vite et plus complètement leur grande tâche régénératrice. Eh quoi! M. Paul Reboux aurait-il l'ingénuité de prétendre qu'il a fait illusion à quelqu'un par sa publicité soigneuse? Il faut qu'on le sache une fois pour toutes: le public n'est jamais dupe des articles louangeurs publiés ici ou là d'accord avec l'administration; les écrivains eux-mêmes, qui pouvaient s'en offusquer hier, ne peuvent plus qu'en rire maintenant. Et je ne veux pas juger ici les écrivains qui consentent à être les complices de ces marchés bizarres, en écrivant ou, tout au moins, en signant les articles sur lesquels est apposé le visa des comptables; ils sont jugés, déjà. Considérons néanmoins ce petit roman de *Josette*. Son auteur novice et adroit, sincère et malin, paraît avoir autant de chances d'entrer décidément dans la littérature que de verser dans le feuilleton. Il est sympathique parce qu'on le sent très jeune. Qu'il supporte donc d'être nommé moins souvent, et on parlera de lui de façon plus utile. Voudra-t-il se fier à moi? L'argent d'ici quelques années ne sera plus d'aucune valeur pour la vraie gloire littéraire... Et, par suite, que les jeunes générations soient donc disposées à consolider la critique indépendante plutôt qu'à l'énerver : seule, la critique fera naître et durer leurs gloires; car il lui est donné à elle seule d'établir, avec toutes preuves littéraires et morales à l'appui, que les réputations littéraires sont probes.

***

Ce n'est pas Marcel Batilliat qui suscitera de telles inquiétudes et de telles objurgations, car il est, avec une modestie charmante, un pur artiste, délicat et doux.

Que disais-je que tous les jeunes écrivains cèdent à leur temps? Marcel Batilliat semble se développer en dehors de lui, contre lui. Il fuit les réalités contemporaines. Il s'isole dans l'idéal de toutes les époques; il lui plaît surtout de penser, de rêver, dans le passé lointain. Ah! que la vie le tente peu! Et le parc de Versailles l'attire parce qu'il est solennel et mort. Et voici d'amples, lentes et graves descriptions que traverse et qu'encombre un roman sommaire, et, en dépit de son large et noble symbolisme, trop menu pour le cadre gigantesque et somptueux. Est-ce bien un romancier que ce poète ami des grands paysages profonds et tristes? Mais comme il sait parler à l'âme et comme ses descriptions émeuvent, — alors que ne peuvent toucher personne les aventures assez vaines dont il déroule assez péniblement les médiocres complications! Oui,

ce poète est émouvant pour ceux qui, à notre âge contemporain, ont vraiment le loisir de se laisser émouvoir, de subir la lente et patiente suggestion de cette mélancolie qui se dégage des grandes avenues désertes, des arbres silencieux et tout pleins de la majesté des siècles abolis, de cette mélancolie qui vous entoure peu à peu, vous gagne, vous envahit, et dont vous êtes imprégné comme d'une petite pluie fine, fine, douce, insinuante, persévérante, tenace.

Et le lyrisme du style s'harmonise au lyrisme des sentiments. Quel style mélodieux, longuement retentissant! Mais n'est-il pas formé de trop d'éléments? Chateaubriand sera toujours le grand inspirateur de ces proses poétiques; mais certains *goncourtismes* s'y mêlent et aussi des transpositions toutes verlainiennes. Elle garde tout son éclat pénétrant, la prose poétique des temps passés; mais elle est moins pure aujourd'hui... Le style de Marcel Batilliat, toutefois, est patient et sage... il est celui qui convient le mieux à ses impressions coutumières. Mais il a plus d'art que de naturel. En lui paraît plus l'assiduité exercée d'un disciple que l'ardeur d'une originalité frémissante et indisciplinée.

Tout de même, il se forme là, tout à l'écart des compétitions grossières pour la profitable gloire, une personnalité d'artiste littéraire, dont ni l'inspiration ni la manière ne sont encore complètement déterminées... Marcel Batilliat est un artiste discret; mais les vibrations de son âme doivent se répercuter profondément en des âmes tendres et « poétiques » et que n'obsède point la vie, si quotidienne! Je ne serais point surpris que sa sincérité séduisante ne reçût d'intimes et précieuses récompenses...

***

Descendons maintenant à la vie réelle... Les jeunes romanciers de cette saison ouvrent leur cœur à la pitié. Ils voient l'injustice autour d'eux, et ils sont tout près de s'accuser de cette injustice : « La générosité, disait Vauvenargues, souffre des maux d'autrui comme si elle en était responsable. »

Générosité sociale, pitié sociale : ces deux sentiments ne se dissimulent point dans l'œuvre de Charles-Louis Philippe. Charles-Louis Philippe est un jeune romancier qui procède à la fois de Daudet, de Goncourt et de Zola. Il a résisté, assez bien jusqu'ici, à la brutale consécration littéraire qu'ont prétendu lui infliger prématurément M. Mirbeau, et M. Lucien Descaves, surnommé le petit épicier de Montrouge. Il est temps de préciser : des hasards comiques ont réuni dans la plus disparate et la plus folle des académies quelques écrivains de mérites très différents et quelques écrivailleurs sans idées et sans style qui ont été jusqu'ici les contempteurs de toutes académies. Cette assemblée hétérogène peut-elle s'arroger le droit de diriger en quoi que ce soit le mouvement littéraire? On admire les Rosny, le bizarre Huysmans, le torrentueux Léon Daudet, le calme Geffroy, on peut aimer la littérature opportune des frères Margueritte; les autres ne comptent guère on ne comptent pas. Que les meilleurs prennent garde de ne point se diminuer dans cette association dont les accouplements stupéfiants empêcheront que de longtemps on ne la prenne au sérieux. Qu'ils touchent donc en silence le petit traitement qu'une vanité prodigue leur alloua; mais qu'ils ne se mêlent point de décider en groupe des choses littéraires! Ils ont cependant marqué, pour un de leurs prix, Charles-Louis Philippe. — Ce jeune écrivain méritait mieux, c'est sûr.

Ah! sans doute le *Père Perdrix* qu'il nous donne, après *Bubu de Montparnasse*, est un livre lent et rudimentaire, tout chargé d'analyses que contredisent les rares événements qui s'y passent. L'aventure ne peut toucher, car elle est incohérente ou inattendue. Mais une force éminente d'observation se révèle en ces peintures brèves de familles ouvrières qui peinent sans relâche pour amasser des sous et des sous et se hisser ainsi, avec quelle opiniâtreté! jusqu'à la bourgeoisie, et dont l'argent, l'argent ferme tous les horizons, — mais que la fatalité rejette dans la médiocrité originelle! Et des silhouettes passent rapides qui sont vives et vraies! Et quelle pitié sur ce père Perdrix, vieux forgeron, qui lentement devient aveugle, s'écarte de tout travail, se laisse choir dans la misère qui l'accable après toute une vie honnête et rude! Seulement, tantôt la psychologie se fait méticuleusement exacte, et les faits sont criants, douloureusement criants de vérité; tantôt la caricature envahit. Et ce sont les mêmes types qui sont tantôt vrais et tantôt caricaturaux. Et l'on discerne mal l'accord des volontés et des haines d'une victime et d'un révolté qui amène un dénouement d'une ahurissante brusquerie. Mais l'allusion, incertaine, obscure, est partout à l'égoïsme effréné qui est la seule loi de la vie sociale, égoïsme furieux, égoïsme narquois, égoïsme nonchalant, égoïsme omnipotent. Et cette allusion, toujours vague, mais perpétuelle, implacable, émeut intensément dans ce livre incomplet, manqué, mais où s'essaie un talent déjà sobre et fort.

***

Pitié ou colère! On verra bien... Mais déjà la pitié littéraire limite son objet : elle ôte les filles du trottoir, écarte des prostituées le mépris. Elle les réhabilite à demi et les régénère à moitié.

Ah! proclamons-le bien vite! la sincérité de ces jeunes romanciers pitoyables est éclatante. Comme ils ont à cœur de se distinguer, tout de suite, de ces

articliers à la grosse qui se sont fait de la sensibilité une marque de fabrique, portent de maison en maison leurs larmoiements industrieux et ponctuels, et finissent par livrer au plus offrant ces produits réguliers (treize à la douzaine) de leur fabrication littéraire ! Non, ils opèrent honnêtement et noblement une réaction indispensable contre la stupidité criminelle des romanciers mondains, qui, pendant vingt ans, ont accumulé les flagorneries les plus basses, les adulations agenouillées les plus écœurantes en l'honneur de la société riche parce qu'elle était riche, ont trouvé tout admirable en elle et tout grossier ailleurs, et ont poussé l'audace de leur mauvaise foi ou de leur sottise jusqu'à légitimer, vanter, exalter la prostitution élégante de la femme riche parce qu'elle était riche et à rendre plus dégradante, par comparaison, la prostitution de la fille pauvre, que la pauvreté seule détermine au vice nourricier. L'horreur de cette servilité littéraire les entraîne normalement aux populaires sympathies. Mais le mouvement des idées modernes précipite leur évolution. Ils subissent la saine contagion des idées, des sentiments, des efforts, des actes démocratiques par lesquels s'affirme, avec une énergie croissante, la solidarité universelle. Leur pitié a une inspiration sociale, autant qu'une inspiration intellectuelle et morale. Elle sera ainsi plus précise, plus circonstanciée, et d'une efficacité plus rapide en ses conclusions.

Mais la littérature agit sur ces littérateurs. Ils sont tous emplis du grand livre dont l'heureux mélodrame d'Henry Bataille rajeunit la gloire. Plus tard, on recherchera si toutes ou à peu près toutes les origines de *Résurrection* ne sont pas françaises. Aujourd'hui, il apparaît que le roman de Tolstoï marque une date dans l'histoire de notre sensibilité ou, si vous voulez, de notre sentimentalité littéraire.

Avec un à-propos presque exagéré, M. Paul Reboux met *Résurrection* à la portée des cerveaux ordinaires et des âmes moyennes. *Josette*, c'est encore du tolstoïsme, du tolstoïsme de boulevards extérieurs. Un artiste rencontre une frêle et pâle raccrocheuse, très douce. Il se prend à l'aimer; elle se prend à l'aimer aussi. Toutes sortes de mauvais hasards l'avaient conduite par contrainte à la prostitution; la bonté de sa nature, aidée de l'amour, la ramènerait à la vertu. Le jeune amant, dont l'amour dirige les raisonnements, se tient pour engagé à une œuvre de relèvement. Son amour lui rend son œuvre facile. Et, enfin, Josette a d'assez exceptionnelles dispositions pour la vertu. Les parents bourgeois ne comprennent pas la beauté de cette aimable geste. Ils coupent les vivres au jeune homme. Il est dans la misère avec son amie, tombe malade de chagrin, et Josette se livre pour trouver l'argent qui le sauvera. Elle pleure au dedans d'elle-même ce terrible sacrifice; et la phtisie l'arrache bientôt à notre tendresse apitoyée. La mère du jeune homme consent à un mariage de la dernière heure... Vous séparerez le sentiment de la sentimentalité, et la sentimentalité de la sensiblerie. Vous discernerez la psychologie, la vérité, le mélo. Mais il y a presque partout une fraîcheur d'impressions qui semble témoigner de leur absolue franchise. Certes, les théories empruntées de Tolstoï alentissent un peu le récit, parfois douceâtre, trop aisément attendrissant, et d'un romanesque facile, mais bien délicat tout de même... Mais à travers ce tolstoïsme, mitigé par l'amour, le principe est posé : la prostituée populaire est seule digne d'intérêt, de pitié ; elle est toujours une victime, et il faut, en la relevant, réparer le tort que la société lui causa.

Mais est-il possible de la relever? se demande judicieusement Albert Keim. Peut-on vraiment opérer la rédemption de toutes les Ninis noctambules? Est-ce que l'habitude à laquelle la société les contraignit n'est pas devenue pour elles une seconde nature? Un vieux monsieur, riche et célibataire, rencontre un soir dans l'obscurité déserte des quais noirs la pauvre petite Nini. Il la ramène chez lui, et pense, par le confortable, quelques toilettes et de bons conseils, l'accoutumer de nouveau à la vertu. — Qui qu'est ahuri? — C'est Nini. Assez bonne fille, Nini d'abord se laisse faire, puis aspire au trottoir. Les toilettes et la poudre de riz et les promenades en voiture ne suffisent pas. Le rédempteur systématique essaie des principes religieux, qui ne donnent pas plus de résultats. Nini se lasse, se rase, s'en va, puis revient, repart encore. C'est la nostalgie. Elle revient enfin et essaie — cette Nini est tout à fait juste milieu — de la solution la plus raisonnable. Elle tente de séduire son rédempteur. Celui-ci, qui prend son rôle tout à fait au sérieux, ne « marche » pas, mais ne laisse pas que d'être surpris du peu d'effet de ses enseignements bien dosés. Et Nini rentre d'elle-même dans la vie à laquelle la société d'abord la condamna. « Le Vieux marcheur malgré lui » : tel pourrait être le sous-titre de ce livre curieux, bien conduit, assez profond, je crois, et non sans originalité, mais gâté par un dilettantisme suranné qui ne nous permet pas tout à fait de savoir si le vieux monsieur est sincère ou s'il se moque de nous et de Nini. Et, en vérité, on ne nous ôtera pas de la pensée que ce rédempteur bénévole emploie de mauvais moyens. C'est être cruel que de mettre ainsi en observation, fût-ce pour son bien, une créature vivante et bien vivante. Puis la vie morose et trop calme, la séduction de quelques fourrures ne peut comprimer les instincts aventureux d'une fillette éprise de liberté et avide de respirer le vent du large des

grands boulevards. Et enfin, peut-être que l'amour est le seul rédempteur, — Paul Reboux, à son insu, l'a prouvée — l'amour ou quelque chose de ressemblant? Le vieux monsieur aurait dû épouser Nini ou enfin... et sans doute à cause de la différence des âges, elle l'eût trompé quelquefois, car c'est la loi,

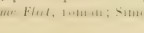
Et le réel montre sa corne
Sur le front bleu de l'idéal.

Mais il n'en eût rien soupçonné, et Nini se serait, l'âge aidant, réhabilitée par étapes... Elle a bien fait de résister à une expérience *in anima vili*, — et de garder son vice avec sa dignité. M. Albert Keim, analyste tantôt simplet, tantôt compliqué, mais presque toujours intéressant en son paradoxe, a raison de conclure que son échec ne prouve rien.

Tous ces livres prouvent, du moins, que s'accentue la réaction contre la domesticité et l'étroitesse des psychologues mondains : les jeunes écrivains aspirent à plus de vérité. Ils ne sont pas soucieux de renouveler la forme littéraire et de trouver l'originalité dans l'étrangeté. Non, le style se simplifie de lui-même. Et voici qu'ils travaillent tous à renouveler le fonds même de l'inspiration romanesque. Leur temps les pousse, et prépare une littérature sociale dont la beauté dépendra pour une grande part de son utilité. Ne dirait-on pas l'aurore indécise d'une littérature nouvelle?

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *La Conception morale et sociale de l'enseignement*, par Alfred Fouillée; éditions de la *Revue Bleue*. — *Études sur la poésie populaire, Légendes et Traditions*, par Gabriel Vicaire; librairie Henri Leclerc. — *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* par Edmond Demolins; Firmin-Didot, éditeur. — *Les Bâtisseurs de Ponts*, par Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières; éditions du *Mercure de France*. — *L'Aimant*, roman, par Jacques Morian; Calmann-Lévy, éditeur. — *Madame Flot*, roman; Simonis Empis, éditeur.



LE SCEPTICISME NÉCESSAIRE

Qui pourrait encore nous accuser de légèreté et nous reprocher de ne nous laisser prendre à rien? Ces dernières années ont vu les plus indifférents des hommes se passionner pour des causes qui naguère ne les eussent intéressés qu'à l'égal d'une distraction, et les plus sages d'entre nous, ennemis des violences et des excès, subitement transformés n'ont pas dédaigné l'abus des injures et des insultes. Les joueurs de flûte, qui charmaient nos oreilles, ont en quelques jours disparu et cédé la place à des lutteurs de foire, et le peuple amusé et curieux, dont les penseurs graves ne pouvaient supporter la proverbiale frivolité, s'est mué en populace furieuse et hurlante. Le scepticisme, tout d'un coup, est mort : on peut même dire qu'il s'est suicidé, tant chaque sceptique, redoutant blâme et mépris, s'est empressé de renier son dieu et de confesser une autre religion. On eût dit que, las d'une irritante accusation, chacun s'efforçait de détruire jusqu'au soupçon de l'avoir méritée, d'autant plus ardent à affirmer et à défendre de nouvelles croyances qu'il avait été autrefois plus ondoyant. Il n'y eut plus, de tous côtés, que des détenteurs de l'absolue vérité.

C'est un malheur qu'il faut déplorer.

Voilà un aveu qui étonnera. Comment peut-on regretter une tournure d'esprit que n'ont cessé de combattre, au nom de l'intérêt général, les meilleurs de nos concitoyens? Communément, le sceptique, par fol orgueil ou paresse hautaine, ne se préoccupe de rien de ce qui touche la collectivité : il s'estime à une trop précieuse valeur pour donner une minute d'attention aux actes et aux paroles de ses semblables, et il chérit trop son repos de corps et d'esprit pour se fatiguer à de si mesquins soucis. Ne croyant à la sincérité d'aucun homme et à la réalité d'aucun fait, pourquoi se mêlerait-il à la vie publique? Peu lui chaut que son pays soit prospère ou malheureux, et qu'il soit gouverné démocratiquement ou par droit divin : à vrai dire, il n'a pas de patrie; partout où il vit bien, il en trouve une. Le monde se limite à lui-même, à ses plaisirs, à ses ennuis, à ses appétits; il ne lèverait pas le doigt pour empêcher une catastrophe, si cette catastrophe ne l'atteint pas. Il est ainsi, au milieu de la société, un être inutile, et par suite nuisible, comme dans tout mécanisme un rouage qui ne fonctionne plus. Il est même un dissolvant terrible : il corrompt ce qui l'entoure, car il crée parmi les volontés faibles et les intelligences simples des imitateurs. De là, cet effroi suscité naguère par le progrès incessant d'une manière de vivre qui semblait pouvoir devenir la règle du grand nombre.

Cette conception du scepticisme est basse et fausse, mais elle est populaire et, par là même, très puissante : c'est pourquoi il faut la détruire. Assurément, il existe des sceptiques selon cette formule, pauvres cerveaux étroits, désabusés avant l'âge par ignorance et fatuité, qui pensent tirer de cette attitude comme une auréole d'originalité. Encore le bonsens de quelques-uns les a-t-il vite démasqués et décorés d'un mot dont le *j'm'en-fichisme* n'est qu'une traduction courtoise; mais ils continuent par malheur à personnifier la doctrine aux yeux de la masse inhabile aux distinctions. Ils ne possèdent

cependant du sceptique que le nom : un beau jour ils se sont réveillés avec cette étiquette, sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'elle leur avait plu, ou surtout qu'elle plaisait à d'autres, comme si une étiquette suffisait. Le scepticisme n'est pas article de mode : il ne peut être que le fruit d'une connaissance attentive du passé, d'une part, et d'une longue et sage expérience de l'autre.

« L'histoire n'est qu'un recommencement. » Cette définition est aussi juste que célèbre. En quelque temps qu'ils aient vécu, les hommes ont toujours été les mêmes, ayant les mêmes vices et les mêmes vertus inhérents à la nature humaine. Il est donc logique que les mêmes événements se répètent : seules changent les circonstances au milieu desquelles ils se produisent. Les mobiles de nos actions, peu nombreux d'ailleurs, étant les mêmes, il est nécessaire que nos actions soient aussi les mêmes. L'argent, le pouvoir, la passion religieuse, le sentiment patriotique, l'amour, causes éternelles de notre énergie, détermineront à travers les siècles des phénomènes identiques. On peut étudier l'histoire de l'humanité depuis son origine jusqu'à nos jours : c'est une comédie ou un drame dont les scènes, toujours intéressantes, se rejouent sans cesse, avec d'autres acteurs pour les mêmes rôles. A toute époque cependant, d'excellents esprits se lamentent avec sincérité sur le spectacle auquel ils assistent, comme s'il était nouveau et inattendu. « C'est le règne de la tyrannie, disent-ils, ou, c'est le règne de la concussion, ou encore, c'est le règne de la débauche. » Et chacun d'eux regrette les siècles enfuis, dont il rappelle la gloire et la beauté. Or, ces siècles morts sont faits, eux aussi, des mêmes hontes et des mêmes héroïsmes : ils contiennent la même somme de bien et de mal, et ceux qui paraissent les plus magnifiques sont peut-être ceux qui cachent le plus de misères ou de crimes. Ils ont seulement ce précieux avantage d'être lointains : le mirage du temps est le meilleur agent de leur grandeur auprès de la foule.

Nous oublions de nous en souvenir et, trompés par une indignation irréfléchie, nous abandonnons dans nos jugements toute mesure. Les mots dont se sont servis nos aînés ne sont plus assez expressifs pour nous; nous en employons d'autres qui, peu à peu, à l'usage, rendent mal à leur tour notre pensée. On peut dire qu'aujourd'hui les mots ont perdu leur sens. Le républicain traite le royaliste de canaille, et pour le césarien le socialiste n'est qu'un gredin : « Tu ne penses pas comme moi, donc tu es vendu à l'étranger... Jadis tu professais d'autres opinions, donc on t'a payé pour les abandonner... » Le 28 novembre 1820, Paul-Louis écrivait : « Ce monsieur m'appelle jacobin, révolutionnaire, plagiaire, voleur, empoisonneur, faussaire, pestiféré, enragé, imposteur, calomniateur, libelliste, homme horrible, ordurier, grimacier, chiffonnier. C'est tout, si j'ai mémoire. Je vois ce qu'il veut dire, il entend que lui et moi sommes d'avis différent. » Rien n'a changé. Un étranger naïf, qui lit nos journaux, doit croire que, sur huit millions de Français électeurs, la moitié ne songe qu'à livrer contre de l'or la patrie aux Allemands ou aux Anglais. De même que, pour un mauvais roman, la presse crie au chef-d'œuvre, de même, pour un dissentiment politique, nous crions à la trahison, et de même, pour combattre ceux qui veulent une armée forte, nous crions qu'ils rêvent la guerre, l'invasion et la défaite. Chacun, de son côté, s'intitule le seul bien pensant, et semble souhaiter, pour le plus grand bien public, la mort de tout contradicteur.

Il est de toute nécessité pourtant qu'il existe deux partis contraires : un parti avancé, et un parti retardataire, un parti qui veut tout réformer et un parti qui veut tout conserver. Le bon équilibre d'un pays dépend des efforts opposés de l'un et de l'autre. Si les révolutionnaires seuls existaient, nous mourrions bien vite des changements prématurés, trop rapides et trop nombreux qu'ils accompliraient; si nous n'avions affaire qu'aux réactionnaires, nous mourrions aussi vite de leur amour opiniâtre du passé. La passion éclairée du progrès ne va pas sans le respect intelligent de la tradition. La crainte des uns corrige la témérité des autres. Les réactionnaires, de toute leur énergie, mettent un frein à l'élan qui emporte un peu à l'aveugle leurs adversaires, et ainsi le fameux char de l'État peut trotter, sans trop de cahots et de culbutes. Le propre du grand politique est de savoir manier et diriger ces deux groupes hostiles; il n'est que le petit politicien de village, soudain et par hasard appelé au gouvernement, pour essayer de résoudre en une unité stérile cette dualité féconde. Les conservateurs d'aujourd'hui n'ont-ils pas d'ailleurs la consolation d'avoir été, une vingtaine d'années auparavant, les soldats des partis avancés? Les républicains du 4 septembre passent maintenant pour des conservateurs, ils ont grossi la troupe des retardataires où déjà l'oublieuse ingratitude de leurs aînés avait refoulé les rêveurs de 48, pourtant si écarlates d'opinions aux yeux des bourgeois paisibles de Louis-Philippe. Demain, les démagogues de l'heure actuelle seront à leur tour flétris de l'injure terrible de modérés. Après-demain, qui ne sera pas anarchiste sera suspect. Les Girondins avaient tué la royauté absolue; les Jacobins guillotinèrent les Girondins qui ne voulaient pas les suivre; mais les Jacobins devinrent pour la plupart de fidèles impérialistes, en vertu de cette loi historique qu'à toute révolution succède

une réaction, dont les bénéficiaires ne sont pas le plus rarement ceux qui semblaient devoir le moins en profiter.

Persuadons-nous le plus possible que tout est déjà arrivé et que nous contemplons toujours ce que d'autres avant nous ont déjà contemplé. On combat aujourd'hui la liberté d'enseignement, et ceux qui l'attaquent comme ceux qui la défendent apportent dans la lutte une ardeur telle qu'il semble que cette liberté soit pour la première fois en jeu. Ils ne font cependant que répéter, mot à mot, geste pour geste, des rôles anciens.

Un livre excellent du P. Lecanuet sur Montalembert éclaire cette affirmation d'une curieuse lumière. Un des premiers actes de Louis XVIII avait été de répudier l'enseignement d'État; mais, après les Cent-Jours, on découvrit que l'Université était un très bon instrument de règne et on la maintint, avec son monopole, son grand maître, sa juridiction et ses grades. Cependant, pour éviter les réclamations des évêques, on mit au sommet de la hiérarchie Mgr Frayssinous, plusieurs recteurs furent prêtres, et la plupart des proviseurs, ecclésiastiques. Aussitôt une réaction violente contre l'Église jeta les hauts cris et fit au « parti prêtre », à la Congrégation et aux Jésuites une guerre achernée. Mgr Frayssinous dut se retirer. Des années s'écoulent : les libéraux s'emparent du pouvoir, le monopole leur est livré tout entier. Cette fois, ce sont les catholiques qui regimbent. Montalembert est leur porte-parole. Or que fait Montalembert pour tâcher de vaincre ? Il en appelle aux évêques, les excitant à prendre les devants, à formuler leurs désirs, et il en appelle aux catholiques, les poussant à adresser aux Chambres des pétitions nombreuses et diverses, réunies par diocèse et signées de l'évêque d'abord, puis du clergé et des chefs de famille : il construit enfin les fondements d'une Ligue où rentreraient tous les catholiques militants et convaincus de Paris et des départements. Mais, en face de cette ardeur infatigable, que font les évêques ? Ils hésitent. Mgr Affre prie tous ses collègues de ne publier aucune critique de l'Université par la voie des mandements ou même de la presse et Mgr de Rouen trouve toute cette agitation dangereuse et pense que les laïques n'ont pas mission pour s'occuper des affaires de l'Église. Quant à ceux qui osent élever leurs revendications, on les traduit comme d'abus devant le Conseil d'État, et l'on ordonne des poursuites contre les abbés qui attaquent par des brochures l'Université. Rome déplore d'une part la publicité donnée par la presse à certains actes du Saint-Siège et de l'Épiscopat et juge de l'autre fâcheuse et embarrassante pour elle l'action politique des catholiques français, en opposition avec celle de leur gouvernement. Les Voltairiens, de leur côté, pour élargir encore la question, ou plutôt la vicier, s'en prennent furieusement aux congrégations, aux jésuites surtout, et Cousin, racontant leur histoire à la tribune, affecte de trembler en prononçant leur nom et s'éloigne avec horreur du verre d'eau sucrée, comme s'il craignait d'y boire quelque poison. N'avons-nous pas vu les mêmes choses, absolument les mêmes, il y a à peine quelques semaines ? A la minute présente la balance penche pour ceux-ci, demain elle penchera pour ceux-là. Ceux dont tous les efforts s'unissent pour détruire le sentiment religieux me remplissent de la même stupéfaction que ceux qui veulent que tous les hommes aient la même foi. Qui peut se vanter de posséder la vérité ? Pasteur avait la foi du paysan breton, et Littré était positiviste !

Devant ce va-et-vient continuel des mêmes manifestations de notre activité, le scepticisme n'est-il pas nécessaire, un scepticisme élevé et utile ?

Le sceptique, le vrai sceptique sait que dans toute erreur il y a une âme de vérité, et que dans toute vérité il y a, par contre, une parcelle d'erreur. Tout est relatif, car tout ce que nous pensons est humain, et rien de ce qui est humain n'est absolu, et ce qui est relatif est nécessairement, dans de certaines mesures, faux. Pourquoi croirait-il aveuglément ce qu'affirme M. Jaurès ; mais pourquoi croirait-il aussi ce qu'affirme M. Drumont ? Le raisonnement le plus solide ne le convaincra pas : il y saisira toujours quelque vice, puisqu'il est l'œuvre d'une intelligence limitée, si étendue et si profonde qu'elle soit. Aussi, connaissant sa faiblesse et celle de ses frères, il ne s'irrite jamais, et, pas plus que les multiples vicissitudes de la fortune, les contradictions acharnées qui nous partagent ne bouleversent le calme de son âme et n'ébranlent son courage. *Impavidum ferient ruinæ*. Il chérit et il goûte les belles actions, mais il ne pousse pas de cris indignés, quand une infamie se commet. Nous sommes ainsi faits que nous sommes capables à la fois des choses les plus généreuses et des plus laides. Aussi aime-t-il les hommes justement parce qu'ils sont faillibles, et c'est avec émotion qu'il assiste à leurs intrigues et à leurs luttes. S'efforçant de tout comprendre, il tend vers l'idéal le plus noble qui soit : développer son intelligence au point que rien de ce qui est mortel ne lui demeure obscur; développer son cœur au point de ne jamais être méchant ou injuste. Au milieu des malheurs, il conserve son énergie et sa clairvoyance, et ni les déceptions ni les lâchetés ne peuvent le détourner de son but. L'absolue raison et l'absolue bonté : telles sont les qualités divines qu'il tâche chaque jour d'acquérir davantage. Quel lettré ne sait combien les premiers sceptiques grecs se rapprochaient des stoïciens, et quel être admirable était cet

Épicure qu'une étrange et désolante tradition représente comme un vulgaire docteur de viles jouissances? N'était-il pas aussi un grand sceptique, Socrate, quand s'entretenant de la vie future, il disait que c'était une belle espérance? Scepticisme intelligent et charmant, qui ne voulait pas fermer aux croyants cette porte lumineuse ouverte sur le ciel, et ne voulait pas non plus froisser ceux qui se refusent à admettre ce qu'ils ne connaissent point avec certitude. Ce scepticisme-là n'est-il pas la tolérance même, ou, s'il ne l'est pas tout à fait, n'y conduit-il pas immédiatement? Et, sans tolérance, la paix peut-elle régner entre les hommes? Depuis des siècles, nous nous combattons les uns les autres au nom de cette paix future. Si nous savions redevenir sceptiques, nous la posséderions tout de suite.

PAUL ACKER.

LE VAINQUEUR DE DENAIN

Un avocat... général... d'armée.

I

A la pensée de la gloire trop certaine réservée par les temps à venir au maréchal de Villars, Saint-Simon s'exaspérait tellement, que la plume lui tombait presque des doigts. « C'est à dégoûter de l'histoire, s'écriait-il. Voilà un homme dont j'ai constaté moi-même, ayant été avec lui dans les affaires sous la Régence, l'ineptie et l'incapacité. Des officiers, qui ont été sous ses ordres, m'ont affirmé qu'il a pris à son compte le mérite des autres et s'est rendu coupable des plus noirs larcins de gloire. Eh bien, quand l'oubli aura effacé ce qui n'est guère connu que des contemporains, vous verrez que ses succès de guerre, qu'il a dérobés, lui acquerront par la suite, grâce au roman de ses *Mémoires*, un grand nom près de la postérité. » Et pour justifier ces accusations, qui le remplissaient d'aise, l'impitoyable duc montrait Villars étranger au projet de Denain, étranger à l'action, traîné de force au combat, suivant à l'arrière-garde la marche de son armée, et n'arrivant aux retranchements ennemis qu'après la victoire.

Que d'excuses Saint-Simon ferait aujourd'hui à la postérité, s'il pouvait lire la *Revue d'Histoire* rédigée par notre État-major (1)! Et qu'il serait heureux! Je le vois d'ici se mourant de joie, comme dans la fameuse séance du lit de Justice et du Parlement; sa poitrine se dilate à l'excès; il trouve d'infinies délices à « cette vivifiante lecture, dont tous les mots résonnent sur son cœur, comme l'archet sur l'instrument ». On pouvait se méfier de lui, qui ne se piquait pas d'impartialité, et s'en déclarait même incapable; on pouvait suspecter la bonne foi des subordonnés de Villars, officiers peut-être jaloux, mécontents ou aigris; mais comment douter du témoignage apporté, en 1902, à une grave revue militaire pas un écrivain désintéressé, armé de preuves implacables, et très courageux. Assurément, le lieutenant Sautai est désintéressé, puisque, n'ayant pas été la victime du voleur de victoires, il n'a aucune vengeance personnelle à satisfaire. Qui oserait, d'autre part, refuser le mérite d'une exacte information à l'un de ces fureteurs de bibliothèques et dénicheurs de manuscrits que les Archives de la Guerre couvent avec tant d'amour? Et du courage, n'en faut-il pas à un militaire, qui se résigne à dépouiller un soldat d'un de ses beaux vêtements de gloire pour en affubler un civil? Et quel civil?... Un avocat.

II

Une bataille est un drame en trois actes. La conception et l'établissement du plan sont l'exposition; le nœud, c'est la manœuvre qui précède le combat, dont les péripéties et le résultat forment le dénouement. Or, si, comme il semble, le succès de la manœuvre et la victoire dépendent en grande partie d'un plan heureux fermement tracé d'abord et fidèlement suivi, plus qu'à Villars, qui exécuta les opérations, plus même qu'à Montesquiou, qui gagna la bataille, l'honneur de Denain appartient à l'auteur du projet adopté, à Lefebvre d'Orval, conseiller au Parlement de Flandre.

Quelle curieuse et attachante figure! Et comme on comprend bien la séduction qu'il exerçait sur les hommes sans parti pris, la confiance qu'il imposait à tous, même à Louis XIV, qui semble avoir voulu, en le comblant de bienfaits, réparer par avance les injustices de l'histoire! La lecture de sa correspondance fait aujourd'hui sur nous la même impression qu'un premier entretien avec lui produisit autrefois sur Chamillart. C'était au lendemain de Ramillies, alors que nos troupes en désarroi reculaient sous le canon de Lille. Venu dans cette ville pour mettre la frontière en état de défense, le ministre reçoit un jour Lefebvre d'Orval, qu'il ne connaissait pas; et celui-ci sortait bientôt après, tenant, pour ainsi dire, entre ses mains les destinées prochaines de la France. Une heure avait suffi à Chamillart pour être conquis, et pour deviner quels services on pouvait attendre d'un homme qui, à la très exacte connaissance de la contrée, à ses nombreuses relations dans

(1) *Revue d'Histoire*, rédigée à l'État-major de l'armée, [illegible] Chapelot, éditeur.

les Pays-Bas et à l'étranger, joignait une grande intelligence des choses de la guerre, un caractère ferme et entreprenant, un courage froid, un esprit original et fertile en ressources, des vues ingénieuses sur les questions les plus diverses, et, pardessus tout, un ardent amour de la patrie.

Ce patriotisme, il le manifeste dans chacune de ses lettres avec autant d'éloquence que de simplicité. « Quel bonheur, » écrit-il à Voysin après la rupture des négociations de Gertruydenberg, « quel bonheur que les alliés aient refusé les offres du roi, qui m'ont fait trembler mille fois! Enfin, Dieu a pitié de la France et de notre pauvre pays. » Mais, comme Corneille, Lefebvre d'Orval ne pense pas que la foi inactive soit une foi sincère, et il entend justifier ce mot, qui est de lui : *En agissant, le Français est plus qu'un homme.* Aussi, dès que le ministre lui a dit : « Allez », le voici qui se met en route... Où va-t-il? — A Lille. — Mais Lille est au pouvoir des Alliés. — C'est précisément pour cela qu'il s'y rend. Sans doute, il ne négligera pas de faire visite à certaine dame de ses amies ; mais cette galanterie ne le retiendra guère : il a tant de choses à voir! Il faut qu'il examine les brèches, les tenaillons, les demi-lunes et les lignes de circonvallation, qu'il compte l'effectif des troupes ennemies et leurs approvisionnements, qu'il s'assure de l'état d'esprit des habitants, « plus que jamais inclinés pour le roi, et qui disent que *le dernier Français de la garnison valait un César* ». Et tous ces renseignements, il les recueille constamment filé par deux mousquetaires « de mauvais augure », auxquels il échappe à grand'peine par la porte dérobée d'un cabaret borgne. A Tournai, que bloque l'ennemi, il ne montre pas un moindre dévouement. C'est lui qui décide le Parlement de cette ville, épuisée par le terrible hiver de 1709, à convoquer une Chambre pour pourvoir à tous les besoins du siège ; et tout à l'heure, quand les Alliés entreront dans la place, il leur refusera de chanter le *Te Deum*, et préférera le chemin de l'exil. Aussi, M. de Surville va-t-il écrire à Voysin : « Je ne saurais trop me louer de M. Lefebvre, qui a rendu au roi et à la garnison tous les services qu'on en pouvait attendre. Les soins qu'il s'est donnés, et se donne encore, m'ont paru si essentiels dans une place dénuée de toutes choses, que je ne saurais me dispenser de vous en informer, pour vous supplier de lui accorder l'honneur de votre protection. »

L'assurance de cette protection, depuis longtemps promise, le sentiment de grands devoirs accomplis, et l'absolu désintéressement de ce bon Français qui organisait à ses frais un admirable service d'espionnage et voyait sans se plaindre ses biens confisqués, ses maisons tirées à bas et ses arbres coupés, autorisaient une liberté d'appréciation et de langage, qui, d'ailleurs, était bien dans son caractère très indépendant et un peu hautain. Lefebvre d'Orval, qui avait pour devise *ubi rigor, ibi vigor*, juge les jeunes officiers avec une extrême sévérité. « Les petits-maîtres et les freluquets de l'armée de Sa Majesté sont d'avis de faire un pont d'or aux ennemis. La campagne leur paraît longue. Ils pestent contre la belle défense de M. le maréchal de Boufflers. L'intérêt ni la gloire du roi n'est pas ce qui les anime. S'il est question d'attaquer, ils emploient leur éloquence pour en détourner le coup. S'il faut tenir la campagne plus que de raison pour abîmer les ennemis, ils disent qu'il ne faut pas s'opiniâtrer. Si on les en croit, on fuira toujours l'action. » Il est plus impitoyable encore pour les munitionnaires, dont il signale la malhonnêteté. « Ils ont dix-huit manières de frauder le roi et les troupes sur le pain, qui ne pèse pas. A moins qu'on n'en pende bon nombre, on n'en viendra pas à bout. » Il ose même critiquer le Cabinet de Versailles, qui a eu le tort de placer à la tête de notre armée deux chefs aussi différents et de nature aussi antipathique que Vendôme et le duc de Bourgogne. « Les Romains, écrit-il à Chamillart, ne mettaient qu'un général dans une armée avec plein pouvoir, et ils lui laissaient choisir les généraux qu'il voulait avoir sous lui. C'était le moyen de ne point avoir de contradiction dans l'armée. Si la même chose se pratiquait dans les armées de Sa Majesté, on verrait merveille. »

Dur pour les grands, Lefebvre se montre plein de douceur et de bonté pour les petits. La vue des soldats exténués, qui encombrent les rues et demandent l'aumône, lui arrache des cris de pitié et de colère. « S'ils tombent à l'hôpital, comme ils y sont fort malproprement, faute de linge et de soins, et que les aliments n'y sont pas bons, on a beau leur donner des remèdes. Je mets en fait que les bons aliments et beaucoup de propreté en sauveront plus que les remèdes d'Helvétius. » Et, prêchant d'exemple, il se chargeait lui-même de la surveillance des hôpitaux, visitait les malades, distribuait aux soldats le pain et toutes les douceurs possibles, était, en un mot, pour les gens de guerre ce que Saint-Simon affirme que fut Fénelon, et ce dont on se risque à douter quand on entend Lefebvre d'Orval signaler discrètement l'insensibilité de Monseigneur de Cambrai. « Il périt, dit-il, une infinité de bons soldats qui se seraient volontiers sacrifiés pour l'État. J'en parlais dernièrement à Monseigneur l'archevêque, qui levait les épaules et ne disait rien de plus. »

III

Voilà beaucoup de qualités précieuses, qui suffiraient à justifier le travail de M. Sautai et notre sym-

pathie; mais ce n'est pas avec elles qu'on gagne les batailles et qu'on force l'admiration des tacticiens et des stratégistes. Or, ce héros modeste était l'un et l'autre; et, longtemps avant Denain, on le savait bien à Versailles, où l'on ne partageait pas le dédain de Villars pour cet homme qui raisonnait de la guerre sans l'avoir faite. Les réflexions de Lefebvre d'Orval sur les propriétés offensives de notre infanterie, ses prévisions, toujours exactes, sur les prochains mouvements des Alliés, l'exposé de ses vues pour secourir Lille, investie par le prince Eugène, et, plus tard, pour débloquer Douai et Bouchain, les ingénieux moyens qu'il propose pour rompre la grande écluse au-dessus de Tournai et troubler la navigation de l'ennemi sur la Deule et l'Escaut, tous ces rapports et mémoires, toutes ces lettres, accueillis avec faveur et précieusement utilisés, permettaient de prévoir que ce conseiller, non plus au Parlement, mais à la Guerre, serait écouté dans les circonstances les plus graves, et que son intervention pourrait un jour devenir décisive. En effet, pendant la campagne de 1712, « il va avoir la satisfaction, comme dit le manuscrit de Boulogne, de jouir des succès de sa persévérance à former des projets pour rendre les armées françaises victorieuses ».

On a beau fouiller dans la correspondance du ministre, des maréchaux et de tous les officiers de notre armée de Flandre : jusqu'au 27 mai 1712, on n'y rencontre pas la plus lointaine allusion à la manœuvre superbe qui nous valut la victoire de Denain.

Voici au contraire, à cette date, un rapport de Lefebvre d'Orval, qui expose les grandes lignes de cette manœuvre; et, cinq jours plus tard, un autre mémoire, plus curieux encore, non seulement traçait tous les détails de l'expédition proposée, mais en prévoyait et annonçait, avec une patriotique assurance, les heureux résultats : la victoire et la paix certaines. Quel courage et quelle foi il fallait à cet homme, à ce simple avocat sans passé militaire, qui prenait, à ces heures si graves pour son pays, une si grave responsabilité! Cependant, Lefebvre d'Orval n'hésite pas : ses rapports sont nets, décisifs, presque impérieux. Il est si bien renseigné par lui-même et par ses espions sur tous les mouvements des ennemis! Il voit si nettement qu'en voulant isoler de l'armée française la place du Quesnoy, ils ont découvert leurs lignes de communication et leur entrepôt de Marchiennes, dont ils sont séparés par l'Escaut! Il devine enfin, avec une si incroyable sagacité, la manœuvre à faire, et impose, avec une si énergique autorité, une marche décisive sur les derrières des Alliés!

Ce n'est plus seulement à Versailles qu'on écoute cet homme de robe et qu'on lui obéit militairement, en attendant qu'on le récompense par la présidence du Conseil provincial du Hainaut. Villars lui-même, d'ailleurs vivement sollicité par Voysin, change d'attitude vis-à-vis de ce rival, et finit par être conquis. « M. le maréchal, écrit Lefebvre d'Orval, dit maintenant mille choses à mon avantage; il me gracieuse toujours sur mes nouvelles. » Le vainqueur historique de Denain pouvait-il moins faire pour son modeste collaborateur?

Modeste, Lefebvre d'Orval l'était de toutes façons. Jamais il ne songea à revendiquer une part de la gloire à laquelle il avait droit; bien au contraire. Il s'imposa à lui-même de faire l'oubli sur les événements qu'il avait préparés et dirigés dans l'ombre. Il alla même jusqu'à demander en grâce au ministre « de vouloir bien cacher son nom dans les projets qu'il avait la bonté de recevoir de lui » (lettre du 31 juillet 1712). Il s'efforçait par tous les moyens « de faire cesser les bruits où on lui attribuait les projets de Denain, comme faisaient tous les officiers de l'armée ».

Par bonheur, nous avons maintenant sa correspondance : elle permet, comme dit son biographe, « de rendre justice à l'homme de cœur qui, aux heures de découragement, n'a pas désespéré des destinées de notre patrie, qui a porté si haut dans ses projets le sentiment de l'offensive, et dont le nom restera inséparable de la victoire à jamais célèbre qu'il a inspirée ».

Sans doute, avant le lieutenant Sautai, et dès le XVIIIe siècle, quelques écrivains, Voltaire entre autres, à qui rien n'échappait, le très consciencieux Marmontel, historiographe du roi, et surtout le chevalier de Folard avaient essayé, plus ou moins timidement, de rendre justice à Lefebvre d'Orval; mais c'est la première fois qu'on donne au débat, grâce à la publication de tous les manuscrits du dépôt de la Guerre, son entier développement. Quelle bonne besogne on fait à la Section historique, et quel dommage que les travaux précieux de nos savants en uniforme ne soient pas plus généralement connus! Ils ne nous donneront jamais trop de bons Français à admirer; et le vainqueur oublié de Denain fut un grand et bon Français.

Le chevalier de Folard demandait « qu'on lui élevât des autels et qu'on instituât des fêtes en son honneur ». Ce serait peut-être beaucoup : une statue suffirait.

MAURICE ALBERT.

Paris. — PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 18992. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 5. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 31 JANVIER 1903.

LETTRES DE JEUNESSE

Correspondance avec M. le baron de Gérando.

Monsieur,

Un jeune homme sans nom ose se présenter à vous, en se recommandant d'un homme illustre dont vous avez été l'historien. Il espère vaguement que vous l'aiderez à faire connaître en France un écrivain d'Allemagne qu'il a traduit et que vous avez jugé... Herder; Herder, dont le charme m'a séduit depuis l'âge où j'ai commencé à être ému par le génie. Après avoir passé de délicieux moments à traduire ses *idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, je rencontre d'extrêmes difficultés à la publier. L'obscurité de mon nom est un grand obstacle; le peu de crédit de la littérature allemande auprès de nos compatriotes en est un autre

Dans ces circonstances, il ne peut être donné qu'à un homme dont le pays s'honore depuis longtemps, d'écarter ces entraves, en faisant sentir à quelque éditeur l'importance de cette publication, et, pour cela, à qui me serais-je adressé avec plus de motifs d'espérance qu'à vous, Monsieur, qui vous connaissez si bien en gloire, et qui aimez Herder, puisque vous l'avez lu. Vous vous intéresserez à propager, pour tous les cœurs tristes, ces doctrines consolantes, ces élans de l'âme dont on sent si fréquemment le besoin, dans quelque sphère que la destinée nous place. Pour ce qui est de la science, vous croirez avoir fait quelque chose pour elle en répandant cette originalité de vues, ces développements si larges, qu'aucune traduction, aucun idiome ne peuvent entièrement décolorer.

Je ne parle pas des sentiments que vous vous serez acquis pour toujours de la part de quelqu'un qui croit la reconnaissance plus douce encore que l'admiration.

Agréez, Monsieur, l'hommage des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur

EDGAR QUINET.

Rue de la Sorbonne, n° 7.

P.-S. — Oserai-je espérer un mot de réponse?

Paris, vendredi 21 avril.

Monsieur,

C'est encore de Herder que vous allez entendre parler. J'ai besoin de toute la ferveur d'un disciple pour ne pas céder à la crainte de vous déplaire par cette correspondance avec un inconnu. Mais, en me mettant hors de page, il me semble qu'il existe, entre les hommes distingués de tous les pays, une sorte de bienveillance mutuelle qui fait que les gloires étrangères ne sont pas sans appui, sans protecteur, hors de leur terre natale. Apparemment, s'il eût vécu, Herder eût été disposé à beaucoup d'indulgence pour le traducteur qui se serait recommandé de votre nom. Cette pensée m'encourage.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai été adressé à un libraire, M. Levrault, qui, après avoir envoyé ma traduction à un professeur de philosophie de Strasbourg, consent de grand cœur à s'en charger. Mais pour que cette publication ne fût pas stérile, il faudrait qu'elle parût avec l'assentiment

plus ou moins direct de quelque autorité reconnue dans notre pays. Y ajouter quelques notes très courtes, ou un mot de lettre au traducteur, ou enfin un signe quelconque qui éclairât l'opinion publique. Je dois avouer que des trois écrivains contemporains que le libraire m'a indiqués, votre nom, Monsieur, est celui qui s'est présenté le premier. J'aurais donc à vous demander que vous voulussiez bien m'autoriser à publier, à la tête de l'ouvrage, la notice de la Biographie universelle. Que si vous ajoutiez en bas d'une page quelques lignes qui, sous une forme quelconque, prépareraient plus spécialement les lecteurs français à l'intérêt que peut présenter la traduction du philosophe allemand, vous ôteriez des entraves, qui ne seront point écartées par moi seul. Quant aux notes, quelque rares et courtes qu'elles puissent être, si votre santé ou vos occupations ne me permettaient pas de m'en faire espérer, oserais-je du moins vous prier de m'indiquer les endroits où vous conseilleriez d'en placer? J'écouterais vos paroles avec recueillement. J'essayerais de les conserver; de plus, il ne s'agit que de trois ou quatre pages. Voyez combien elles sont précieuses!

Jamais, Monsieur, je n'ai senti plus vivement qu'aujourd'hui le poids d'un nom obscur. Compromettre, sans appui et sans base, dans un pays étranger, la gloire d'un homme que j'aime comme un des amis de mon cœur, c'est ce que je ne ferai jamais.

En même temps, il ne faut rien autre que la confiance des douces vérités que son génie prodigue et que tous les cœurs réclament aujourd'hui, pour me soutenir au milieu de ces demandes indiscrètes auxquelles je suis peu accoutumé. Ce n'est peut-être que dans la première jeunesse que l'on a en soi cette confiance qui vous fait sacrifier la réserve ordinaire à des considérations vagues de sympathie et d'admiration. On croit que toute la vie est là, et on y cherche son excuse et sa force.

Je n'oserais pas me présenter à vous, si je n'avais quelque espérance d'avoir rendu au moins fidèlement et nettement la pensée de l'auteur. Outre le professeur de philosophie allemande que j'ai consulté, M. Michaud (de l'Académie), à qui j'ai communiqué ma traduction, et quelques pages d'un discours préliminaire, a bien voulu me rassurer sur le tout. Ce qui m'a été infiniment plus précieux, c'est que j'ai gagné en lui un admirateur de plus pour Herder, qu'il ne connaissait pas.

Tout inconnu que je suis de vous, Monsieur, je pourrai pourtant me réclamer de l'amitié constante de M. et Mme Bruys d'Ouilly, qui sont bien fidèles à votre souvenir, et dont j'apprécie les sentiments affectueux depuis mon enfance. Il est même très heureux pour moi de vous dire que Mme Bruys, qui est actuellement à Paris, veut bien se servir de mon intermédiaire pour vous présenter, en même temps que ses hommages empressés, ce qu'elle appelle sa reconnaissance pour l'accueil bienveillant que vous avez fait à ma première lettre.

Agréez, Monsieur, l'expression de mon profond respect et de mon parfait dévouement.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

EDG. QUINET.

P.-S. — Votre réponse sera bien impatiemment attendue.

Jeudi 1er mai.

Monsieur,

Voici un discours dont un de mes amis vous prie d'agréer l'hommage. Je profite avec empressement de cette circonstance pour vous exprimer de nouveau tous les sentiments que je vous ai voués, et pour dire combien je serais désolé que le peu d'occasions que j'ai de vous les rappeler vous les laissât oublier.

Je vous remercie du fond de mon cœur de tout le bien que m'a fait votre livre *du perfectionnement*. Je vous en remercie au nom de ma mère à qui il est d'une grande ressource et aussi au nom de quelques-uns de mes amis peu heureux, et qu'il a fortifiés. Comme il a été pour eux une puissance vraiment active, peut-être ne repousserez-vous point leurs hommages, quelque obscurs qu'ils puissent être.

J'ai l'honneur de vous rappeler, Monsieur, la bonté que vous avez eue de m'offrir des livres allemands. Si vous pouviez me prêter pour quelques jours quelques-unes des œuvres de Herder que je n'ai pas, telles que *Ses lettres sur l'Humanité*, son livre *Sur les Grecs* et *Sur les Hébreux*, vous m'obligeriez infiniment, car je me propose d'en faire quelques extraits en forme de notes.

Croyez, Monsieur, que tant que j'aimerai et que je poursuivrai la beauté morale, votre souvenir me fortifiera dans la vie.

Veuillez agréer l'expression respectueuse de mon parfait dévouement et de mes sentiments les plus profonds.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

EDG. QUINET.

Mardi, novembre.
Rue de Sorbonne, n° 7.

Monsieur,

Après m'être excusé de mon long silence, je suis réduit à vous demander votre indulgence pour mon importunité. Mais le motif qui m'enhardit à m'adresser à vous, et votre inépuisable sympathie pour les intérêts moraux de l'humanité me font espérer que vous accueillerez avec bonté des intentions dont il

vous sera facile, je crois, de reconnaître la source.

Encore la Grèce, mais la Grèce de Pausanias et de Strabon.

Pendant que tous les cœurs se réjouissent à mesure que nos troupes se rassemblent sur la Méditerranée, comment l'idée ne se répand-elle pas de donner à l'expédition la sanction des sciences, en y joignant une société d'antiquités sur le plan de la commission d'Égypte ? Le caractère de grandeur et de paix que ces deux missions emprunteraient l'une de l'autre est trop frappant pour que j'ose y insister. La liberté protégeant le passé, l'étude sous les armes, un monument de gloire politique et scientifique, sont des choses qui représentent trop fidèlement notre âge pour rester ainsi séparées. A cela se joint la pensée des vides profonds que l'histoire ne peut combler et des découvertes dont personne mieux que vous, personne, Monsieur, n'a le pressentiment. L'amitié de quelques honorables savants de l'Allemagne m'a dévoilé quelle foule de problèmes seraient adressés de toutes parts ; car c'est du nom de M. Creuzer, l'auteur de la *Symbolique*, que je m'appuie dans la proposition fervente sur laquelle je voudrais arrêter vos yeux. Si le gouvernement s'opposait à l'idée d'une commission régulière, refuserait-il du moins son autorisation à un rang quelconque dans la campagne à quelques hommes prêts à tout supporter, qui ne demanderaient que l'étape du soldat, et au nombre desquels je serais trop glorieux d'être compté ?

Tel est le sens d'une lettre que j'adresse au ministre de l'Intérieur, et que je n'ai d'autre moyen de lui faire parvenir avec quelque espoir, que par votre intermédiaire, si vous daignez me l'accorder.

Quelques mots de votre main suppléeraient à mon obscurité dont je sens aujourd'hui tout le poids. L'éloignement où je suis m'oblige de devancer vos ordres, qui seront pourtant obéis dans tous les cas. Votre nom s'unit pour moi à chaque entreprise que ma jeunesse me fait paraître généreuse : que ce soit là, Monsieur, mon excuse auprès de vous. Depuis longtemps le sacrifice de mon être à la philosophie de l'histoire est consommé, si elle veut l'accepter, et plusieurs hommes de mon âge et de mon pays sont prêts sans doute à faire le même aveu.

Daignez, Monsieur, agréer mon éternelle reconnaissance et l'hommage de mes religieux sentiments.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Edg. Quinet.

Heidelberg (Grand-duché de Bade), 1 août 1829.

Oserai-je vous prier d'offrir mon profond respect à M. le baron Massias ?

Monsieur le baron,

Combien je vous suis profondément reconnaissant de votre dernière lettre ! Vous me donnez le courage de réclamer de nouveau votre appui. Le moment approche où la commission chargée d'explorer la Grèce va se former ; et quoique M. Creuzer ait écrit en ma faveur à M. Raoul-Rochette, n'ayant point l'honneur de connaître personnellement cet académicien, rien ne me permet d'espérer que son choix s'arrête à ma personne. Pourtant voilà longtemps que je me prépare de corps et d'âme à cette expédition. J'en ai très péniblement calculé les chances ; et dans l'âge où je suis, ma vie n'étant nécessaire à personne, je me crois aujourd'hui tout à fait propre à courir quelques hasards qui plus tard me seraient un obstacle sérieux. Depuis que la marche de mes études m'a conduit à entreprendre une *histoire des traditions épiques*, je sens que la vue des lieux les plus riches en mythes me donnera l'explication d'une foule d'énigmes que la spéculation seule, aidée des observations d'autrui, est incapable de déchiffrer.

J'en ai déjà fait suffisamment l'épreuve dans la question des origines et des traditions germaniques. En outre, si l'abstraction allemande, où j'ai longtemps vécu, fait peu à peu disparaître l'image et la forme réelle de l'histoire, je les retrouverai sur le sol de l'antiquité ; et un travail pratique sur le terrain serait, dans cette vue, le complément de mes études spéculatives. Enfin, mon très révéré et très cher protecteur, et cette considération n'est pas à rejeter, comme des changements survenus dans ma petite fortune ne me permettent plus de vivre à Paris, si je rendais quelques services dans cette expédition, je pourrais acquérir des droits à une fonction dans l'instruction publique ; et cette absence servirait peut-être à me rapprocher de vous et de mon pays. Telles sont, sans compter beaucoup de temps consacré à me préparer, l'espérance vivement entretenue de réussir, les raisons principales qui m'encouragent à attirer encore une fois votre attention sur une existence aussi cachée que la mienne. Je sais de reste que vous m'avez fait trop de bien pour m'oublier ; mais j'ai besoin de pouvoir me dire à moi-même que je ne me suis point endormi au moment décisif.

Nous attendons ici la fin de votre Histoire de la philosophie avec une grande impatience. L'école de Berlin s'agite et se déploie dans la mythologie, l'esthétique, la théologie, le droit, mais elle se recrute lentement et avec effort. Tous les systèmes qui se sont développés depuis Kant [illegible] à la fois, avec toutes leurs conséquences ; et sous un apparent repos, peut-être n'y a-t-il jamais eu plus de

diversité et d'indépendance d'esprit qu'à l'époque où nous sommes.

Après deux ans d'études sans relâche, je suis encore à m'étonner du fond inépuisable d'idées et de recherches qu'ils ont entassées en silence. Au milieu de tout cela, ne vous servirai-je à rien?

M. Creuzer, qui est bien touché de votre souvenir, vous prie d'agréer ses respects et l'espérance qu'il a de vous voir plus longtemps à son prochain voyage à Paris. Je vous serai bien reconnaissant si vous pouvez me rappeler à la pensée de M. le baron Massias. J'ai le bonheur d'entendre souvent son éloge dans ce pays, et j'ai visité, il y a quelques jours, son ancienne maison d'Oggenheim.

Messieurs vos fils ont droit à ma plus sincère affection et vous, Monsieur le baron, comment vous témoignerai-je jamais ma profonde reconnaissance et mon respectueux dévouement!

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite soumission, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

ED. QUINET.

Heidelberg (Judengasse, n° 228), 8 décembre 1828.

Monsieur le baron,

J'ai à peine le temps de vous dire que nous mettons à la voile dans deux heures sur la frégate la *Cybèle*. Nous partons au nombre de dix-huit et nous passons par le détroit de Messine pour saluer de près la Sicile. C'est assez vivement que j'ai regretté de n'avoir pu m'arrêter un instant à Lyon pour présenter mes hommages à Mme de Gérando. J'ai fait réclamer votre lettre, que je recevrai à Navarin. Celle du général m'est arrivée et j'ai des grâces à vous rendre jusqu'au dernier moment. Recevez, mon très révéré maître, mes adieux les plus touchants; c'est de Messine que je vous dirai le reste. J'ai pu voir ma famille pendant trois jours. Ici, j'ai beaucoup à me louer déjà de mes compagnons, et de plusieurs hommes qui m'ont accueilli.

La mer est belle et le vent ronfle pour nous.

Agréez encore une fois, mon cher protecteur, ma reconnaissance et mes respects.

Votre très soumis et très dévoué

ED. QUINET.

Vos fils reçoivent enfin mes adieux. J'ai vu à bord M. Morel, qui est très content de son état.

Toulon, mardi 10 février 1829.

Monsieur le baron,

Il me serait difficile de vous exprimer la joie que m'a causée votre lettre; elle me réveille d'une courte langueur à laquelle m'avaient amené les suites d'une fièvre inflammatoire. Veuillez agréer ma vive reconnaissance et mes regrets de ne l'avoir pas devancée; cette maladie m'ayant surpris vers la fin de mon voyage, je n'ai pas laissé de voir tout ce qu'il était important d'avoir vu. Heureusement que j'ai eu la précaution de ne pas perdre un seul jour depuis mon arrivée en Grèce. Outre les inscriptions dont j'étais chargé, je vous rapporte près de deux volumes de notes de tout genre que je vais me mettre à rédiger. Ce voyage m'a laissé tant de traces que je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il soit fini. Je ne sais si la Grèce m'eût paru si belle dans toute autre époque. Mais la vérité est qu'il me semble que j'y ai laissé une partie de moi-même. Combien j'avais besoin, en sortant des obscurités de l'Allemagne, des influences de ce ciel d'Athènes!

Je compte aussi pour quelque chose la conviction que ce peuple si décrié mérite au fond tout ce que l'Europe a fait pour lui. De mes observations sur l'antiquité, et sur l'état actuel du pays, j'espère tirer un tableau un peu utile et dont il sera fait selon que vous conseillerez.

Je sens d'ailleurs qu'il est temps de mettre fin à cette vie errante. S'il se trouvait quelque part une carrière qui ne fût pas incompatible avec mes études, il me serait important d'y entrer. Ma santé qui se rétablit chaque jour me permettra bientôt d'aller à Paris et de voir là, auprès de vous, ce qu'il convient de faire. Je n'ai malheureusement pas trouvé dans tous mes compagnons les amis que j'attendais.

Il faut, pour que je vous parle si longuement de moi, les sentiments profonds que je vous ai voués, mon très cher maître. Votre protection m'a accompagné dans tout mon voyage, auprès du maréchal Maison, comme auprès de M. Capo d'Istria. J'ai d'ailleurs trouvé dans Argos un médecin des îles Ioniennes, votre disciple zélé, et qui s'occupait de traduire dans sa langue l'*Éducation morale*. Vous jugez combien cette rencontre m'a été précieuse.

J'ai inutilement cherché dans votre lettre de vos nouvelles et de celles de vos fils. Vous ne vous y êtes occupé que de moi. Ma famille entière s'unit pour vous témoigner sa reconnaissance.

Veuillez, Monsieur et très cher maître, recevoir les sentiments de vénération et de dévouement que votre nom me rappelle.

Votre très humble et très respectueux

ED. QUINET.

Charolles, le 29 juillet 1829.

Mon très cher et très honoré maître,

Permettez-moi de vous rappeler l'offre que vous avez bien voulu me faire hier d'écrire au ministre

des Travaux publics au sujet de mes Épopées du XIIe siècle. J'ai remis à M. Royer-Collard le rapport dans lequel je prie le ministre de souscrire à la publication pour les bibliothèques publiques. Je crois cette entreprise nationale d'autant plus nécessaire que chaque année on perd quelques-uns des principaux manuscrits.

Nous avions quatre épopées de premier ordre ; de celles-là, il ne nous en reste plus que deux.

Veuillez, mon très cher et très respecté maître, agréer ma reconnaissance pour le nouveau service ajouté à tant d'autres et croire aux sentiments vraiment religieux que je vous ai voués.

Votre très dévoué et très respectueux

ED. QUINET.

Ce lundi, 6 juin 1831.

Mon très cher maître,

Je ne puis assez vous dire combien je suis désolé de ne pouvoir me rendre ce soir à votre aimable invitation. J'ai fait ce que j'ai pu pour me délier d'un engagement pris d'avance, et je n'y ai pas réussi. Vous me plaindrez bien davantage quand vous saurez à quel point il me tarde de vous revoir et de vous rappeler l'affection que vous m'avez témoignée depuis longtemps et qui m'est de plus en plus indispensable. Dès les premiers jours de mon arrivée à Paris, j'ai essayé de vous revoir, mais votre voyage en Allemagne m'a encore une fois séparé de vous. La mort de mon père et de grands chagrins de famille m'ont conduit pendant une année en Italie. J'ai travaillé là passablement et je publie à présent une partie de ce que j'ai rapporté.

Si j'ai eu l'insigne tort de ne pas vous écrire, veuillez être assez bon pour m'excuser, je n'aurais pu le faire qu'en revenant sur des souvenirs qui m'étaient alors trop douloureux pour en parler, et trop nouveaux pour n'en rien dire.

Maintenant, ce que je désire le plus au monde, c'est de vous revoir et de vous exprimer encore mes sentiments d'admiration et de dévouement qui ne finiront qu'avec ma vie.

Agréez, mon très cher maître, l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance.

Votre

ED. QUINET.

Lundi matin.
rue des Prés-Saint-Germain

Demain et toute cette semaine je ferai tout ce que je pourrai pour vous voir.

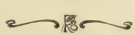
Monsieur et très cher maître,

Voulez-vous avoir l'extrême bonté de me donner une heure pour vous revoir et vous exprimer mes anciens sentiments de reconnaissance? Je tiens à vous montrer que le temps qui a changé tant de choses m'a laissé le vieille admiration que vous m'avez inspirée d'abord. Je voudrais aussi vous dire un mot de mon ami M. Ravaisson que vous connaissez déjà et qui mérite au plus haut degré votre estime et votre intérêt.

Recevez, monsieur et très cher maître, l'expression de mes sentiments les plus inaltérables et les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

Rue du Colombier, Hôtel d'Angleterre.



GEORGE SAND ET LAMENNAIS [1]

Quand George Sand rencontra Lamennais, il n'était plus le prêtre ultramontain dont Rome avait pensé faire un cardinal, ni même le catholique libéral qui fondait le journal *l'Avenir* avec le comte de Montalembert, les abbés Lacordaire et Gerbet. Il était devenu, par une évolution logique, loyale et douloureuse de la pensée, le démocrate chrétien qui trouvait dans l'Évangile la loi de liberté, d'égalité et de fraternité, recueillie par les philosophes et proclamée par la Révolution. Républicain, son amour du peuple lui dicta cette œuvre de génie, les *Paroles d'un croyant*. Excommunié, il continua à dire la messe dans son oratoire. Et le parti clérical ne cessa de l'accabler d'outrages, de le représenter comme un apostat prédestiné à cette chute, pour ce que, dès ses débuts dans le sacerdoce, il avait commis le double méfait de se dispenser de la lecture quotidienne du bréviaire et de porter un chapeau de paille. En dépit des calomnies et de la haine des dévots, il reste l'un des plus sublimes penseurs et le premier prosateur du siècle écoulé. Son style a la concision et la majesté bibliques.

C'est Liszt qui, au milieu des péripéties du *procès monstre*, en mai 1835, mit en relations George Sand et Lamennais. « Il le fit consentir, dit-elle, à monter jusqu'à mon grenier de poète. » Tout aussitôt elle reçut la commotion de l'enthousiasme, voire même de la vénération, et cette fois l'imagination seule était en cause; Félicité de Lamennais n'avait aucun agrément physique et pratiquait la plus stricte chasteté (2). Né en 1782 à Saint-Malo, il était alors âgé de

1. Pages extraites du livre [illegible] M. Albert Le Roy publiera prochainement.

2. Il y eut pourtant un voisin [illegible] George Sand assez ineptement calomniateur pour prétendre qu'il avait vu Lamennais, sur la terrasse de Nohant, en robe de chambre orientale, avec des babouches, une cafetière grecque fumant un narghileh, auprès de l'auteur de *Lélia*.

cinquante-trois ans et paraissait en avoir plus de soixante. Voici comment George Sand le vit avec les yeux de l'extase : « M. Lamennais, petit, maigre et souffreteux, n'avait qu'un faible souffle de vie dans la poitrine. Mais quel rayon dans sa tête! Son nez était trop proéminent pour sa petite taille et pour sa figure étroite. Sans ce nez disproportionné, son visage eût été beau. L'œil clair lançait des flammes; le front droit et sillonné de grands plis verticaux, indice d'ardeur dans la volonté, la bouche souriante et le masque mobile sous une apparence de contraction austère; c'était une tête fortement caractérisée pour la vie de renoncement, de contemplation et de prédication. Toute sa personne, ses manières simples, ses mouvements brusques, ses attitudes gauches, sa gaieté franche, ses obstinations emportées, ses soudaines bonhomies, tout en lui, jusqu'à ses gros habits propres, mais pauvres, et à ses bas bleus, sentait le cloarek breton. Il ne fallait pas longtemps pour être saisi de respect et d'affection pour cette âme courageuse et candide. Il se révélait tout de suite et tout entier, brillant comme l'or et simple comme la nature. »

Lamennais quittait sa Bretagne pour commencer une vie nouvelle, où le philosophe stoïque allait se doubler d'un lutteur intrépide. Il s'improvisait avocat, en acceptant de défendre les accusés d'Avril, à la barre de la Chambre des pairs. « C'était beau et brave, dit George Sand. Il était plein de foi et il disait sa foi avec netteté, avec clarté, avec chaleur; sa parole était belle, sa déduction vive, ses images rayonnantes, et chaque fois qu'il se reposait dans un des horizons qu'il a successivement parcourus, il y était tout entier, passé, présent et avenir, tête et cœur, corps et biens, avec une candeur et une bravoure admirables. Il se résumait alors dans l'intimité avec un éclat que tempérait un grand fonds d'enjouement naturel. Ceux qui, l'ayant rencontré perdu dans ses rêveries, n'ont vu de lui que son œil vert, quelquefois hagard, et son grand nez acéré comme un glaive, ont eu peur de lui et ont déclaré son aspect diabolique. »

Ce passage de l'*Histoire de ma Vie*, écrit après la mort de Lamennais, fait justice des calomnies et des invectives qui s'acharnèrent sur le penseur sublime, sur le merveilleux écrivain. George Sand, même par delà les dissidences de la pensée, ne peut parler de lui qu'avec un infini respect. Elle répond à ceux qui le méconnaissent : « S'ils l'avaient regardé trois minutes, s'ils avaient échangé avec lui trois paroles, ils eussent compris qu'il fallait chérir cette bonté tout en frissonnant devant cette puissance, et qu'en lui tout était versé à grandes doses, la colère et la douceur, la douleur et la gaieté, l'indignation et la mansuétude. » Elle honore en Lamennais « le prêtre du vrai Dieu, crucifié pendant soixante ans », qui fut « insulté jusque sur son lit de mort par les pamphlétaires, conduit à la fosse commune sous l'œil des sergents de ville, comme si les larmes du peuple eussent menacé de réveiller son cadavre ». Elle montre l'homogénéité, non pas apparente peut-être, mais intime, de cette destinée qui nous révèle l'ascension du génie vers la vérité et la lumière. C'est, dit-elle, « le progrès d'une intelligence éclose dans les liens des croyances du passé et condamnée par la Providence à les élargir et à les briser, à travers mille angoisses, sous la pression d'une logique plus puissante que celle des écoles, la logique du sentiment. » Elle explique, avec une clairvoyance doublée de poésie, ce mélange de dogmatisme absolu et de sensibilité impétueuse qui détermina Lamennais à chercher, d'étape en étape, un lieu d'asile pour son imagination tourmentée et inquiète. Maintes fois il crut l'avoir trouvé. Il s'en réjouissait et le proclamait. Mais le duel continuait entre son cœur et sa raison, et celui-là criait à celle-ci une adjuration que George Sand résume en ces termes : « Eh bien! tu t'étais donc trompée! car voilà que des serpents habitaient avec toi, à ton insu. Ils s'étaient glissés, froids et muets, sous ton autel, et voilà que, réchauffés, ils sifflent et relèvent la tête. Fuyons; ce lieu est maudit et la vérité y serait profanée. Emportons nos lares, nos travaux, nos découvertes, nos croyances; mais allons plus loin, montons plus haut, suivons ces esprits qui s'élèvent en brisant leurs fers; suivons-les pour leur bâtir un autel nouveau, pour leur conserver un idéal divin, tout en les aidant à se débarrasser des liens qu'ils traînent après eux et à se guérir du venin qui les a souillés dans les horreurs de cette prison. »

Alors, sur d'autres bases et d'autres plans, en quelque contrée qui avoisine la République de Salente et la Cité de Dieu, s'élève une église nouvelle, ouverte toute grande à des foules qui préféreront, hélas! l'étroitesse et la vulgarité de leurs anciens sanctuaires. La foi démocratique et chrétienne de Lamennais ne s'adresse qu'à une élite idéaliste. De là les déceptions et les surprises qu'il éprouve lorsqu'il entre en contact avec les réalités coutumières, lorsqu'il redescend des sommets radieux vers l'humanité misérable. Il se laissait parfois, à l'estime de George Sand, séduire et duper par des influences passagères et inférieures. Elle se plaint d'en avoir pâti. « Ces inconséquences, écrit-elle, ne partaient pas des entrailles de son sentiment. Elles étaient à la surface de son caractère, au degré du thermomètre de sa frêle santé. Nerveux et irascible, il se fâchait souvent avant d'avoir réfléchi, et son unique défaut était de croire avec précipitation à des torts qu'il ne prenait pas le temps de se faire prouver. » Il en attribua, pa-

rait-il, quelques-uns à George Sand, dont elle se défend sans les préciser. De vrai, il y avait entre eux une divergence irréductible sur un point essentiel. Elle revendiquait pour la femme des titres et des droits qu'il ne voulait, en aucune manière, concéder. Ils se heurtèrent, et elle n'en garda ni froissement ni rancune. S'ils ne se brouillèrent pas, selon l'habituelle issue des enthousiasmes de George Sand, c'est qu'elle n'éprouva pour lui qu'une tendresse intellectuelle, tout immatérielle.

La communauté des aspirations républicaines les avait rapprochés; mais l'élève ne tarda pas à alarmer le maître par l'audace de ses tendances socialistes. Lamennais ne souhaitait que d'instituer le règne de l'Évangile dans les consciences. George Sand avait des conceptions plus hardies et plus hasardeuses. Elle battait en brèche l'autorité maritale et la propriété individuelle. Elle professait déjà une sorte de collectivisme qui ne demandait qu'à devenir gouvernemental. Et Lamennais renonçait à la suivre.

Elle avait promis d'écrire, et elle n'a pas écrit l'histoire de leurs petites dissidences; elle voulait le montrer « sous un des aspects de sa rudesse apostolique, soudainement tempérée par sa suprême équité et sa bonté charmante ». Nous savons seulement qu'il exerça sur elle l'action d'un directeur de conscience et l'initia à une méthode de philosophie religieuse qui la toucha profondément, « en même temps, ajoute-t-elle, que ses admirables écrits rendirent à mon espérance la flamme prête à s'éteindre ».

Durant les six ou sept années qui suivirent 1835, ce fut chez George Sand une adhésion sans réserve aux doctrines propagées par l'auteur des *Paroles d'un croyant*. Dans la septième des *Lettres d'un voyageur*, elle célèbre « la probité inflexible, l'austérité cénobitique, le travail incessant d'une pensée ardente et vaste comme le ciel ; mais, poursuit-elle, le sourire qui vient tout d'un coup humaniser ce visage change ma terreur en confiance, mon respect en adoration ». Elle unit alors dans un même culte Lamennais et Michel (de Bourges), l'écrivain et l'orateur qui font vibrer en elle les cordes secrètes. « Les voyez-vous, s'écrie-t-elle, se donner la main, ces deux hommes d'une constitution si frêle, qui ont paru cependant comme des géants devant les Parisiens étonnés, lorsque la défense d'une sainte cause les tira dernièrement de leur retraite, et les éleva sur la montagne de Jérusalem pour prier et pour menacer, pour bénir le peuple, et pour faire trembler les pharisiens et les docteurs de la loi jusque dans leur synagogue? »

Entre tous les jugements littéraires portés par George Sand sur le caractère et le génie de Lamennais, le plus décisif est celui qu'elle inséra dans un article de la *Revue Indépendante* de 1842. Elle y analysait l'œuvre étrange et vigoureuse qu'il venait de publier sous ce titre symbolique : *Amschaspands et Darvands* — c'est-à-dire les bons et les mauvais génies. Et George Sand, spirituelle et malicieuse contre son ordinaire, proposait de traduire ainsi en français moderne, pour être compris du *Journal des Débats* et de la presse conservatrice : *Chenapans et Pédants*.

Au seul Lamennais George Sand attribue le réveil évangélique qui combat le matérialisme, institue une philosophie chrétienne et triomphe du voltairianisme, répandu dans le peuple aussi bien que dans les hautes classes. « Il est, dit-elle, le dernier prêtre, le dernier apôtre du christianisme de nos pères, le dernier réformateur de l'Église qui viendra faire entendre à vos oreilles étonnées cette voix de la prédication, cette parole accentuée et magnifique des Augustin et des Bossuet, qui ne retentit plus, qui ne pourra plus jamais retentir sous les voûtes affaissées de l'Église. »

Que va-t-il cependant devenir, sortant de sa tour d'ivoire, de sa solitude de La Chesnaie, pour entrer dans la politique militante, dans la mêlée des partis? Il se fixe à Paris, il fonde un journal, qui s'appelle *le Monde*. George Sand l'annonce à Mme d'Agoult, dans une lettre envoyée de La Châtre à Genève, le 25 mai 1836. Que sera ce journal? Sera-t-il viable? Lamennais sera-t-il l'homme de la polémique quotidienne? Et elle se répond à elle-même : « Il lui faut une école, des disciples. En morale et en politique, il n'en aura pas, s'il ne fait d'énormes concessions à notre époque et à nos lumières. Il y a encore en lui, d'après ce qui m'est rapporté par ses intimes amis, beaucoup plus du prêtre que je ne croyais. On espérait l'amener plus avant dans le cercle qu'on n'a pu encore le faire. Il résiste. On se querelle et on s'embrasse. On ne conclut rien encore. Je voudrais bien que l'on s'entendît. Tout l'espoir de l'*intelligence vertueuse* est là. Lamennais ne peut marcher seul. »

Va-t-elle s'enrégimenter dans la phalange sacrée du prophète? Sera-t-elle une unité dans cette armée? « Le plus grand général du monde, dit-elle, ne fait rien sans soldats. Mais il faut des soldats éprouvés et croyants. » Elle l'invite à se méfier des gens qui ne se disputeront pas avant d'accepter sa direction. Elle-même est fort indécise en réfléchissant aux conséquences d'un tel engagement, et le proclame : « Je m'entendrais aisément avec lui sur tout ce qui n'est pas le dogme. Mais, là, je réclamerais une certaine liberté de conscience, et il ne me l'accorderait pas. » S'il échoue, qu'en deviendra-t-il de ceux qui aspirent à la religion de l'idéal? A cette pensée, elle

éprouve une grande consternation de cœur et d'esprit : « Les éléments de lumière et d'éducation des peuples s'en iront encore épars, flottant sur une mer capricieuse, échouant sur tous les rivages, s'y brisant avec douleur, sans avoir pu rien produire. Le seul pilote qui eût pu les rassembler leur aura retiré son appui et les laissera plus tristes, plus désunis et plus découragés que jamais. » Elle adjure Mme d'Agoult et Franz Liszt de déterminer Lamennais à bien connaître et bien apprécier « l'étendue du mandat que Dieu lui a confié. Les hommes comme lui, ajoute-t-elle, font les religions et ne les acceptent pas. C'est là leur devoir. Ils ont un pas à faire faire à l'humanité. L'humilité d'esprit, le scrupule, l'orthodoxie sont des vertus de moine que Dieu défend aux réformateurs. »

Elle cède toutefois à l'ascendant du maître, au prestige du génie, et collabore au *Monde*, en même temps qu'elle refuse de travailler dans les *Débats*. De ce refus elle donne l'explication dans une lettre à Jules Janin, du 15 février 1837 : « Je ne vous parle pas des opinions, qui sont choses sacrées, même chez une femme, mais seulement de la manière d'envisager la question littéraire. Songez que je n'ai pas l'ombre d'esprit, que je suis lourde, prolixe, emphatique, et que je n'ai aucune des conditions du journalisme. » Et comme Jules Janin pouvait s'étonner qu'elle préférât aux *Débats*, riches et solides, un journal qui ne payait pas ses rédacteurs, elle déclare à son correspondant : « Je ne travaille pas dans le *Monde*, je ne suis l'associée de personne. Associée de l'abbé de Lamennais est un titre et un honneur qui ne peuvent m'aller. Je suis son dévoué serviteur. Il est si bon et je l'aime tant que je lui donnerai autant de mon sang et de mon encre qu'il m'en demandera. Mais il ne m'en demandera guère, car il n'a pas besoin de moi, Dieu merci ! Je n'ai pas l'outrecuidance de croire que je le sers autrement que pour donner, par mon babil frivole, quelques abonnés de plus à son journal; lequel journal durera ce qu'il voudra et me payera ce qu'il pourra. Je ne m'en soucie pas beaucoup. L'abbé de Lamennais sera toujours l'abbé de Lamennais, et il n'y a ni conseil ni association possibles pour faire, de George, autre chose qu'un très pauvre garçon. »

Un journal, tel que le *Monde*, ne pouvait guère insérer un vulgaire roman. George Sand lui donna une sorte de feuilleton philosophique, les *Lettres à Marcie*, qu'elle écrivait au jour le jour, malgré sa répugnance pour ce labeur hâtif et haletant. Elle se déclare impropre à la « fabrication rapide, pittoresque et habilement accidentée de ces romans dont l'intérêt se soutient malgré les hasards de la publication quotidienne ». Elle ne continua pas les *Lettres à Marcie*, du jour où Lamennais abandonna la direction du *Monde*. « Je n'avais pas de goût, dit-elle, et je manquais de facilité pour ce genre de travail interrompu, et pour ainsi dire haché. » L'œuvre avait cependant une idée directrice. George Sand voulait répondre aux prétendus moralistes qui l'avaient souvent mise au défi de dévoiler ses criminelles intentions à l'endroit du mariage. Elle expose sa doctrine sous le patronage de Lamennais, qui sera bientôt assez gêné de couvrir cette marchandise de son pavillon.

L'héroïne, Marcie, est une fille de vingt-cinq ans, sans fortune, à qui sont adressées les six *Lettres* qui traitent de la condition de la femme et de l'égalité des droits des deux sexes. Toutefois l'ami qui correspond avec elle, n'admet pas les équivoques revendications féminines formulées par les saint-simoniens. La théorie de l'amour libre, naguère préconisée par George Sand, a cédé devant l'austère influence de Lamennais. Voici la déclaration très explicite de la première *Lettre :* « Quant à ces dangereuses tentatives qu'ont faites quelques femmes dans le saint-simonisme pour goûter le plaisir dans la liberté, pensez-en ce que vous voudrez, mais ne vous y hasardez pas. » Et dans la troisième *Lettre* : « Les femmes crient à l'esclavage. Qu'elles attendent que l'homme soit libre, car l'esclavage ne peut donner la liberté. » En revendiquant certains droits pour les femmes, George Sand n'a garde d'identifier leurs facultés avec celles de l'homme. « L'égalité, dit-elle, n'est pas la similitude. » Et elle répudie certaines tendances aventureuses et chimériques : « Des velléités d'ambition se sont trahies chez quelques femmes trop fières de leur éducation de fraîche date. Les complaisantes rêveries des modernes philosophes les ont encouragées, et ces femmes ont donné d'assez tristes preuves de l'impuissance de leur raisonnement. Il est à craindre que les vaines tentatives de ce genre et ces prétentions mal fondées ne fassent beaucoup de tort à ce qu'on appelle aujourd'hui la cause des femmes. Les femmes ont des droits, n'en doutons pas, car elles subissent des injustices. Elles doivent prétendre à un meilleur avenir, à une sage indépendance, à une plus grande participation aux lumières, à plus de respect, d'estime et d'intérêt de la part des hommes. Mais cet avenir est entre leurs mains. Les hommes seront un jour à leur égard ce qu'elles les feront. » Aussi bien George Sand s'abstient-elle de revendiquer pour la femme soit la mission sacerdotale, soit l'action politique. Elle ne l'estime pas propre à tous les emplois. « Vous ne pouvez être qu'artiste, écrit-elle, et cela, rien ne vous en empêchera... Loin de moi cette pensée que la femme soit inférieure à l'homme. Elle est son égale devant Dieu, et rien dans les desseins providentiels ne la destine à l'esclavage. Mais elle

n'est pas semblable à l'homme, et son organisation comme son penchant lui assignent un autre rôle, non moins beau, non moins noble, et dont, à moins d'une dépravation de l'intelligence, je ne conçois guère qu'elle puisse trouver à se plaindre. » Ce sont les fonctions et les joies de la maternité, ce sont les fatigues et les devoirs du ménage, c'est la tendresse consolatrice qui assiste et réconforte. George Sand a exprimé la même pensée en d'autres termes, dans ce récit de la guerre des Hussites, intitulé *Jean Ziska* : « Femmes, je n'ai jamais douté que malgré vos vices, vos travers, votre insigne paresse, votre absurde coquetterie, votre frivolité puérile, il n'y eût en vous quelque chose de pur, d'enthousiaste, de candide, de grand et de généreux, que les hommes ont perdu ou n'ont point encore. Vous êtes de beaux enfants. Votre tête est faible, votre éducation misérable, votre prévoyance nulle, votre mémoire vide, vos facultés de raisonnement inertes. La faute n'en est point à vous. » Elle reprenait là et développait une idée favorite de Lamennais, qui compare la femme à un brillant et folâtre papillon. Mais, chez cet être plus délicat que réfléchi, quelles ressources de sensibilité ! « Les larmes précieuses des âmes mystiques, écrit George Sand, fécondent un germe de salut. » Et quelle ardeur vers une foi religieuse qui est l'humaine figuration de l'idéal ! La femme a l'instinct ritualiste. Dans les cérémonies du culte, elle cherche les formes plus encore que la substance, elle croit et elle pratique plutôt par les sens que par la raison. Elle veut « la splendeur des rites, les émotions du sanctuaire, la richesse ou la grandeur des temples, ce concours de sympathies explicites, l'autorité du prêtre, en un mot tout ce qui frappe l'imagination. » George Sand s'inscrit là-contre et répudie ce matérialisme religieux. « Il faudra, dit-elle, que les femmes renoncent à faire du culte un spectacle. » Elle demande une croyance *plus mâle*, des communications plus directes, plus intimes avec la Divinité. Elle formule ce qui nous apparaît comme la religion épurée et sublime. « Dieu, écrit-elle, a placé notre vie entre une foi éteinte et une foi à venir... Votre catholicisme, Marcie, est tombé dans les ténèbres du doute. Votre christianisme est à son aurore de foi et de certitude. — S'il est encore des âmes croyantes, laissons-les s'endormir, pâles fleurs, parmi l'herbe des ruines. » Et voici le mystérieux appel qu'elle adresse à la vierge en qui se symbolisent le rêve et le désir des vérités futures, aux clartés radieuses :

« Marcie, il est une heure dans la nuit que vous devez connaître, vous qui avez veillé au chevet des malades ou sur votre prie-Dieu, à gémir, à invoquer l'espérance : c'est l'heure qui précède le lever du jour ; alors, tout est froid, tout est triste ; les songes sont sinistres et les mourants ferment leurs paupières. Alors, j'ai perdu les plus chers d'entre les miens, et la mort est venue dans mon sein comme un désir. Cette heure, Marcie, vient de sonner pour nous ; nous avons veillé, nous avons pleuré, nous avons souffert, nous avons douté ; mais vous, Marcie, vous êtes plus jeune ; levez-vous donc et regardez : le matin descend déjà sur vous à travers les pampres et les giroflées de votre fenêtre. Votre lampe solitaire lutte et pâlit ; le soleil va se lever, son rayon court et tremble sur les cimes mouvantes des forêts ; la terre, sentant ses entrailles se féconder, s'étonne et s'émeut comme une jeune mère, quand, pour la première fois, dans son sein, l'enfant a tressailli. »

Vers qui se tournera l'espérance de ceux qui cherchent les horizons nouveaux de la Terre promise ? Vers Lamennais, au gré de George Sand. Il conduira l'humanité par des sentiers inconnus, il abaissera devant elle les barrières et les obstacles. Ce sera le bon guide de l'heureux voyage, sous des cieux propices.

Est-ce à dire que Lamennais acceptât de tous points les théories de sa collaboratrice ? Il devait, au contraire, en être inquiet et même épouvanté, si l'on s'en rapporte à la lettre que lui adressait George Sand, le 28 février 1837 : « Monsieur et excellent ami, écrit-elle de Nohant, vous m'avez entraînée, sans le savoir, sur un terrain difficile à tenir. » Elle en est *effrayée*, elle voudrait parler de tous les devoirs de la femme, du mariage, de la maternité, et ce sont matières scabreuses. Évite-t-elle les fondrières ? « Je crains, confesse-t-elle, d'être emportée par ma pétulance naturelle, plus loin que vous ne me permettriez d'aller, si je pouvais vous consulter d'avance. Mais ai-je le temps de vous demander, à chaque page, de me tracer le chemin ? Avez-vous le temps de suffire à mon ignorance ? Non, le journal s'imprime, je suis accablée de mille autres soins, et, quand j'ai une heure le soir pour penser à *Marcie*, il faut produire et non chercher. »

Dans cette lettre où elle résume ses hardiesses, elle proclame la nécessité du divorce, bien que, pour sa part, elle aimât mieux passer le reste de sa vie dans un cachot que de se remarier. Elle renonce à la théorie de l'union libre, mais elle proteste contre l'indissolubilité du mariage. « J'ai beau, dit-elle, chercher le remède aux injustices sanglantes, aux misères sans fin, aux passions souvent sans remède qui troublent l'union des sexes, je n'y vois que la liberté de rompre et de réformer l'union conjugale. Je ne serais pas d'avis qu'on dût le faire à la légère et sans des raisons moindres que celles dont on appuie la séparation légale aujourd'hui en vigueur. » Elle estime que Lamennais, chaste et inaccessible aux faiblesses humaines, ignore certains abîmes

qu'elle-même a mesurés. « Vous avez vécu avec les anges; moi, j'ai vécu avec les hommes et les femmes. Je sais combien on souffre, combien on pèche. » Mais, si elle évoque les fautes passées, elle déclare que son âge lui permet d'envisager avec calme les orages qui palpitent et meurent à son horizon. En cela, ou bien elle s'abuse, ou bien elle induit en erreur celui qu'elle appelle « père et ami ». La pécheresse n'a pas terminé son cycle.

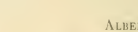
Si Lamennais fut effarouché des *Lettres à Marcie*, il dut l'être bien davantage du *Poème de Myrza* où George Sand transpose le procédé littéraire des *Paroles d'un croyant* sur le mode amoureux. C'est, en un style alternativement mystique et voluptueux, la rencontre paradisiaque de l'homme et de la femme. Il la voit, l'admire et reconnaît l'œuvre et la fille de Dieu. « Il marcha devant elle, et elle le suivit jusqu'à la porte de sa demeure, qui était faite de bois de cèdre et recouverte d'écorce de palmier. Il y avait un lit de mousse fraîche ; l'homme cueillit les fleurs d'un rosier qui tapissait le seuil, et, les effeuillant sur sa couche, il y fit asseoir la femme en lui disant : « L'Éternel soit béni. » — Et, allumant une torche de mélèze, il la regarda, et la trouva si belle qu'il pleura, et il ne sut quelle rosée tombait de ses yeux, car jusque-là l'homme n'avait pas pleuré. Et l'homme connut la femme dans les pleurs et dans la joie. »

Au réveil, « quand l'étoile du matin vint à pâlir sur la mer », il se demanda si c'était un rêve, et il attendit avec impatience que le jour éclairât l'obscurité de sa demeure. « Mais la femme lui parla, et sa voix fut plus douce à l'homme que celle de l'alouette qui venait chanter sur sa fenêtre au lever de l'aube. » Tout aussitôt il se mit à verser des pleurs d'amertume et de désolation. Pourquoi ? C'est qu'avec l'amour il a conçu la précarité de son destin. « Car tu vaux mieux que la vie, dit-il, et pourtant je te perdrai avec elle. » D'un regard, d'un sourire, elle le console en murmurant ces mots : « Si tu dois mourir, je mourrai aussi, et j'aime mieux un seul jour avec toi que l'éternité sans toi. » Il suffit de cette parole pour endormir la douleur de l'homme. La femme lui a apporté l'espérance. « Il courut chercher des fruits et du lait pour la nourrir, des fleurs pour la parer. » Et le *Poème de Myrza*, qui commence par une cantilène d'hyménée, se termine par un appel mystique sur la route qui mène au désert de la Thébaïde. En allant de l'homme à Dieu, Myrza peut encore dire : « Ma foi, c'est l'amour ! »

Lamennais et George Sand allaient suivre des chemins divers, elle vers le communisme sentimental de Pierre Leroux, lui vers l'idéalisme d'une démocratie chrétienne. En février 1841, quand l'auteur des *Paroles d'un croyant*, enfermé à Sainte-Pélagie, lança une sorte d'anathème contre les revendications féministes, George Sand lui répliqua en s'étonnant qu'il refusât estime et confiance à tout ce qui ne porte pas de *barbe au menton*. « Nous vous comptons, dit-elle, parmi nos saints, vous êtes le père de notre Église nouvelle. » Mais tous ces éloges ne sauraient ébranler la rigidité de Lamennais. Le 23 juin 1841, il mande à M. de Vitrolles, dans une de ces lettres qu'a publiées en 1883 la *Nouvelle Revue :* « Je crois vraiment que George Sand m'a pardonné mes irrévérences ; mais elle ne pardonne point à saint Paul d'avoir dit : Femmes, obéissez à vos maris. C'est un peu dur, en effet. » Dans une autre lettre du 25 novembre 1841 au même M. de Vitrolles, Lamennais stigmatise les tendances antichrétiennes de la *Revue Indépendante*, et prédit que son directeur Pierre Leroux ne tardera pas de rester seul avec Mme Sand. « Celle-ci, ajoute-t-il, fidèle au révélateur, prêche, dès la première livraison, le communisme, dans un roman (*Horace*) où je crains bien qu'on trouve peu de traces de son ancien talent. Comment peut-on gâter à plaisir des dons naturels aussi rares ! »

Dans la *Correspondance* de George Sand, on ne rencontre, à partir de 1842, aucune lettre adressée à Lamennais. Mais elle lui dédia, le 4 mai 1848, un article recueilli dans le volume intitulé *: Souvenirs de 1848*. Elle y discute le projet de Constitution élaboré par Lamennais, et lui reproche de remettre aux mains d'un seul homme le pouvoir exécutif. « La présidence, dit-elle, serait forcée de devenir la dictature, et tout dictateur serait forcé de marcher dans le sang. » Pour n'être que d'une femme, l'argument avait sa valeur. Lamennais et la France en comprirent la portée au lendemain du 2 décembre. George Sand avait été plus clairvoyante que les hommes politiques et les fabricants de constitutions.

ALBERT LE ROY.



LA PETITE VOLEUSE [1]

Nouvelle.

Au cercle, cette nuit-là, il avait joué et il avait gagné. Aussi estimait-il avoir fort bien travaillé, et son âme était-elle inondée d'une sérénité joyeuse. Comme il sortait du cercle, il résolut de s'offrir une

1 M. Roberto Bracco est un des meilleurs écrivains de la nouvelle génération italienne. Il est surtout connu comme auteur dramatique. Ses pièces intitulées *Maschere*, *Infedeltà*, *Il Trionfo*, ont obtenu, en Italie et ailleurs, un légitime succès. M. Roberto Bracco est aussi l'auteur de deux volumes de nouvelles intéressantes. C'est du recueil intitulé : *Il diritto*

promenade à travers les rues désertes. Il rentrerait à pied, foulant de ses bottines vernies la boue dont une pluie lente et continue avait couvert le pavé de Naples; oui, il rentrerait à pied, bravant les ruisseaux noirâtres. La pluie, maintenant, avait cessé, mais le ciel de plomb descendait encore jusqu'aux toits des maisons qu'éclairait la lueur pâle des réverbères trop espacés, et l'air demeurait imprégné de vapeurs d'eau qui semblaient gluantes. Malgré tout, cependant, cette promenade lui souriait. Déambuler dans la nuit, comme un mendiant, avec dix mille francs en poche, n'était-ce pas là une volupté inédite et solitaire d'homme délicat? Un fiacre de nuit aux roues grinçantes lui fit quelques instants la conduite; mais il s'abstint de répondre aux offres fastidieuses du cocher assoupi. Si bien que celui-ci, grognant un blasphème, finit par rendre les rênes à son cheval, qui fléchit sur ses jarrets et resta court.

Le marquis Riccardo Oderisi monta la rue de Chiaja, parcourut la rue de Tolède et s'engagea dans ce boyau interminable qui, de la rue Maddaloni, se prolonge jusqu'à Forcella, plein de vie haletante pendant le jour, plein d'ombre et de mystère tant que dure la nuit. Le marquis habitait en son propre palais. C'était un monument de l'époque angevine, un grand et sombre édifice comme on en rencontre encore dans ce dédale sauvage de la vieille Naples féodale où, au détour des rues délabrées et sinistres, ces antiques gentilhommières moisies, dressant leurs silhouettes suspectes, semblent les fantômes immobiles et tenaces d'un monde disparu.

Peu après avoir dépassé l'église de Sainte-Claire, un tas de haillons revêtant une forme humaine se leva devant les pas de l'homme heureux. Ce tas de haillons débouchait d'un cul-de-sac obscur où quelques tisons à moitié consumés fumaient sur le lit de cendres d'un petit bûcher improvisé. Des vagabonds, transis de froid, avaient sans doute allumé ce feu misérable pour s'y réchauffer. Soudain, la voix aiguë de la mendiante en haillons rompit le silence pesant et dissipa l'enchantement de solitude dont s'enivrait le caprice du marquis. Il la connaissait bien, la voix aiguë de cette pauvresse qui, toujours et partout, dès qu'elle l'apercevait, s'attachait à ses pas et le poursuivait de ses assiduités importunes.

— Mon petit monsieur! disait-elle, mon beau petit monsieur! Mon petit monsieur! mon beau petit monsieur!

— Assez, va-t'en! fit le marquis.

La mendiante ne lui avait jamais demandé l'aumône et jamais il n'avait pris la peine de lui jeter un sou. Il n'admettait pas l'existence des pauvres. Il ne les plaignait pas et il ne plaignait pas davantage leurs enfants. La faim, pensait-il, est une providence pour ceux qui sont condamnés à vivre mal. Elle les fait souffrir moins longtemps, puisqu'elle travaille à les détruire. Le sou qu'on donne en aumône ôte la faim, mais augmente le nombre des affamés. C'était là l'opinion très sincère du marquis et un sentiment, pensait-il, tout à fait charitable.

— Mon petit monsieur, mon beau petit monsieur, ne marchez par ainsi, ne courez pas ainsi.

— Hé, que veux-tu? Va-t'en! va-t'en!

Il pressait le pas, mais la mendiante le poursuivit à travers les flaques d'eau sale, faisant jaillir sous ses pieds nus, dans sa course rapide, des jets de boue qui éclaboussaient le pantalon du noble marquis. D'une voix cadencée, elle répétait toujours les mêmes mots :

— Ne courez pas ainsi! Attendez, mon beau petit monsieur, attendez.

— Si tu ne te sauves pas, tu sentiras mon bâton, fit-il.

— Ne courez pas ainsi, mon beau petit monsieur. Ne passez pas dans cette rue. Un peu plus loin, il y a des assassins.

— Peu importe. Laisse-moi!

— Il y a des assassins, des assassins armés de couteaux. Ils vous voleront, ils vous tueront.

— Que dis-tu? Que dis-tu là?

— Ils vous voleront, ils vous tueront, répétait la voix frêle et monotone. Ils sont armés de couteaux, ils vous égorgeront...

— En voilà assez, que diable!

Le marquis, cependant, sous prétexte d'allumer une cigarette, s'était arrêté. La mendiante, serrant contre sa poitrine ses bras croisés et ses poings fermés étroitement, comme si elle pensait par là se protéger contre l'air humide, contourna une ruelle tortueuse et, sans changer de ton, continua de supplier :

— Par ici, par ici, mon beau petit monsieur. Venez avec moi. Je vous conduirai, moi, mon beau petit monsieur, je vous conduirai jusqu'à votre demeure.

Et comment la connais-tu, ma demeure?

Je vous y conduirai, moi, à votre demeure.

Voyant que le marquis ne bougeait pas, la mendiante, dressée comme une ombre dans l'ombre, étendit son bras, appelant de la main et toujours répétant à voix basse les paroles mystérieuses :

— Venez, mais venez donc.

A travers les ténèbres, le marquis distinguait seulement la ligne du bras et le mouvement d'une

---

dell'amore, le Droit de l'amour, que nous avons lire le recit ci-dessus. Le motif que M. Bracco y a développé fait également le sujet du drame *Speculati nel buio*. Perdus dans les ténèbres) que cet auteur a donné l'an dernier en Italie avec un très vif succès.

petite main qui, tour à tour, se pliait et se déployait, semblable à l'aile d'un oiseau retenu prisonnier dans un filet. Le marquis cherchait à conserver l'air de désinvolture supérieure qui lui était habituel, plus par respect pour lui-même que par égard pour cette petite mendiante qui l'irritait. Mais il eut beau faire, il lui fut impossible de dissimuler une impression d'effroi.

— Venez, mais venez donc. Ils sont deux qui s'apprêtent à vous voler et à vous tuer.

La voix toujours plus étouffée de la mendiante semblait sortir à la fois des murs suintants, de la boue, de l'air, des ténèbres. Devant les pas du marquis, la rue traîtresse s'allongeait, pareille à un immense entonnoir renversé où la lueur jaunâtre de quelques rares lampions mettait dans l'atmosphère humide de légers reflets d'une pâleur spectrale.

Il rejoignit la mendiante et dit :

— Eh bien, allons !

Le marquis Riccardo Oderisi, bien qu'il habitât ce quartier depuis sa naissance, n'en connaissait que l'artère principale; et sans l'assistance de la vagabonde, il se fût irrémédiablement égaré dans le dédale nocturne de ces ruelles éclairées à peine. C'était un labyrinthe inextricable d'allées tournant sur elles-mêmes, d'escaliers étroits, de passages resserrés comme des puits et dont les hautes parois, percées d'innombrables fenêtres, de balcons, de portes et de trous semblaient près de tomber les unes sur les autres, à la plus légère secousse. La mendiante, cependant, glissait avec une légèreté de chatte sur les pierres descellées et les amas d'immondices qui couvraient le pavé. Elle allait sur ses pieds agiles, ses jambes menues et souples dépassant sa courte jupe en haillons, son corps frêle et flexible projeté en avant, ses cheveux embroussaillés flottant en touffes épaisses autour de ses oreilles et jusque sur sa nuque. Elle allait ainsi, précédant le marquis, qui allongeait le pas pour la suivre. De loin en loin, il buttait contre un obstacle et manquait tomber. Il se relevait alors et reprenait sa marche en se plaignant comme un enfant.

— Tu es sûre de la route, petite fille ? demanda-t-il deux ou trois fois.

— Venez avec moi, mon beau petit monsieur. Je vous ramène à votre demeure.

Et puis ils se taisaient.

Aux persiennes vertes d'une fenêtre située au premier étage et où tremblotait une faible lumière, une femme attardée parut, regardant à la dérobée. Elle appela :

— Psst ! psst !...

Et puis, elle soupira. Dans le silence profond de la nuit, ce soupir fit tressaillir le marquis Riccardo Oderisi. Mais la mendiante jeta ces mots à la femme :

— Ne soupire pas. Rien à faire pour toi.

Tout près de là, se dressait une grande croix noire, surmontant un pauvre autel en bois pourri. Un arc en zinc rouillé surmontait cette croix contre laquelle un Christ rudimentaire, au corps exténué, grossièrement taillé dans une pièce de bois et naïvement colorié, était fixé par de gros clous verts. Une lanterne allumée était suspendue au clou qui maintenait les deux pieds ramenés l'un sur l'autre. Comme elle venait de répondre au soupir de la femme, la mendiante avisa le crucifix. Du bout des doigts, sans s'arrêter, elle toucha l'extrémité de ces pieds et porta ensuite sa main à ses lèvres avec dévotion. Aux rayons de la lanterne, ses cheveux répandirent pendant un instant une lueur dorée, et ses yeux célestes et fuyants brillèrent comme deux pierres fines dans son visage souillé, au teint sombre de bohémienne. Elle se mit à courir et le marquis la suivit.

Ils débouchèrent alors dans une rue moins étroite et moins obscure où le palais Oderisi se dressait, gigantesque. L'aspect de ces murs rendit courage au marquis. Il feignit de n'avoir aucune hâte et ralentit le pas pour allumer une nouvelle cigarette. Puis, à coups mesurés, du pommeau de sa canne, il frappa la lourde porte de son palais. Et la longue barbe du portier vigilant apparut, respectueuse, entre les deux battants qui s'entr'ouvraient avec une infinie prudence.

— Un moment, fit le marquis au portier.

Et il appela la fillette :

— Arrive ici, prends ça.

Et, dans son poing fermé, il lui tendait, quelques piécettes d'argent.

La mendiante, cependant, le dos appuyé contre un pilastre du palais situé en face, ne bougea pas. Droite et immobile, elle avait la légèreté sculpturale d'une petite cariatide.

— Mais qu'est-ce que tu as ? Prends donc !

Et ce fut le marquis qui s'approcha d'elle... vivement, la mendiante dissimula ses mains sous ses haillons tout en continuant de regarder fixement le marquis.

— Prends-tu cet argent, oui ou non ?

— Non, mon beau petit monsieur. Voici votre demeure, mon beau petit monsieur.

— Ainsi, tu ne veux rien accepter.

— Je ne veux rien.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'as pas faim ?

— Non.

— Tu n'as pas froid ?

— Non.

— Tu ne veux pas aller à l'auberge? Tu ne veux pas aller dormir?

— Non.

— Et comment vis-tu? N'aimerais-tu pas à vivre moins mal?

— Je ne sais pas.

— Et que fais-tu dans la rue, de jour et de nuit?

De sa voix toujours égale, humble et cadencée, la fillette répondit :

— Je vole.

— Tu voles! Et qu'est-ce que tu voles?

— Des pommes, des poires, des figues d'Inde, des bonbons au caramel, un morceau de pain.

— Rien que ça?

— Et puis, je fais le guet.

— Ah! tu fais aussi le guet. Et qui t'a montré à faire le guet?

— Les assassins. Ceux qui tuent les passants pour les voler.

— Et qu'est-ce qu'ils te donnent, ceux-là? Dis-moi un peu...

— Un sou, deux sous, une demi-lire.

— Et cette nuit, tu devais guetter mon passage?

— Oui, mon beau petit monsieur.

— Mais je vais les faire mettre au bagne, moi, ces assassins. Où sont-ils? Dis-moi leurs noms?... Vas-tu me dire leurs noms?

— Je n'en sais rien.

— Et pourquoi as-tu refusé de me livrer à ces gens-là? Pourquoi m'as-tu porté secours, à moi?

— Voilà : quand maman vivait encore, elle se tenait chaque soir à l'angle de la ruelle *Purgatorio ad Arco* et quand elle vous voyait passer, elle me disait toujours : « Regarde ce beau monsieur. Est-il assez beau? C'est ton père. »

— Tu es une petite sotte! s'écria brutalement le marquis. C'est stupide, ce que tu dis là. Et tu répètes ces stupidités, sans les comprendre! Va-t'en, te dis-je; va-t'en!

— Laissez-moi vous baiser la main, mon beau monsieur.

— Va-t'en! dis-je... c'est-à-dire, non, attends un peu... Quel métier faisait-elle, dis-moi, ta mère?

— Je ne sais pas. Elle se tenait chaque soir à l'angle de la ruelle *Purgatorio ad Arco*...

— Elle ne faisait pas autre chose?

— Non, mon beau monsieur.

— Compris!... Et elle s'appelait?

— Elle s'appelait Assunta.

Le marquis réfléchit en toute conscience. Et il se trouva que, par hasard, il n'avait jamais connu de femme portant le nom d'Assunta. Quant à avoir connu cette femme qui aurait par la suite changé de nom, cela ne rentrait pas parmi les choses possibles. Il n'y a, pour modifier leur état civil, que les héroïnes des romans conventionnels. cela est certain. Le marquis sourit en son cœur de son inquiétude passagère et du bizarre incident qui couronnait si bien les étranges aventures de cette nuit. Il haussa les épaules et renouvela son offre :

— Veux-tu cet argent, oui ou non?

— Non, mon beau petit monsieur.

— En voilà assez. Tu me fatigues.

Il lança au hasard, parmi les haillons, les piécettes d'argent qui roulèrent dans la boue. Et puis, en guise de conclusion :

— Tu sais, dit-il, si je t'aperçois encore à rôder dans cette rue, je te ferai arrêter, toi aussi, je te le promets.

— On m'a arrêtée si souvent!...

Il disparut entre les deux battants qui se refermèrent avec le bruit sourd d'une chute dans le lointain, tandis que la mendiante reprenait sur un air de cantilène :

— Je veux vous baiser la main, mon beau petit monsieur, je veux vous baiser la main, mon beau petit monsieur.

Le marquis Riccardo Oderisi, une fois arrivé dans sa chambre à coucher, souleva les châssis de sa fenêtre afin de voir à travers les vitres si la mendiante avait pris le large. L'aube blanchissait. Les nuées sombres s'écoulaient avec lenteur, rasant la terre, pareilles à d'énormes colonnes de fumée longeant une voûte invisible. Dans l'atmosphère livide, la rue baignée de vapeurs semblait une large lame d'acier, démesurément longue. La mendiante était toujours là, le dos appuyé contre son pilastre, ses grands yeux d'une douceur angélique regardant le ciel. A l'entour de ses pieds nus, les piécettes d'argent brillaient dans la boue. Le marquis, à cette vue, fit un pas en arrière. Il abaissa un peu les châssis afin de n'être pas aperçu et attendit encore, le regard fixe, le nez contre les carreaux. Comme il demeurait en observation, un vieillard passa traînant à grand effort une charrette pleine de pâtisseries. La mendiante, alors, quitta son abri. Pendant un instant, elle suivit la charrette; puis elle déroba un gâteau et s'enfuit.

ROBERTO BRACCO.

Traduit de l'italien.

QUELLES FEMMES PLAISENT AUX HOMMES

C'est une question que s'est posée M. Rafford Pyke, philosophe, sociologue, psychologue et moraliste américain, et à laquelle il a complaisamment répondu dans la revue *The Cosmopolitan*. Nous le suivrons avec intérêt dans le détail de sa réponse.

Mais auparavant se pose une question préjudicielle. Peut-on se demander, d'une façon générale, quelles sont les femmes qui plaisent aux hommes et n'y a-t-il pas seulement *des cas* et point de loi, point de règle? Ne faut-il pas dire que *telle femme* est destinée à plaire à *tel homme* et point du tout aux autres? Ne faut-il pas dire que *telle femme* est destinée à déplaire à *tel homme*, sans pour autant devoir déplaire à tel autre?

Notez que c'est la théorie de Schopenhauer au moins, laquelle a fait assez de bruit dans le monde, laquelle a conquis une certaine autorité et de laquelle je m'étonne que le très judicieux, très fin et quelquefois profond moraliste américain ne tienne pas compte et n'ait pas même l'air de se douter. Si, comme le croit Schopenhauer, chaque être humain, tant homme que femme, quand il ressent « les passions de l'amour », comme on disait au XVIIe siècle, n'est qu'un être qui cherche à se compléter et à se compenser, la nature voulant la perpétuité et la non-dégradation de l'espèce et incitant cet être, sans qu'il s'en doute, à quérir dans un autre être les qualités qui lui manquent, les défauts mêmes qui lui manquent et en somme tout ce qu'il sent qui lui fait défaut; s'il en est ainsi, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de « femmes plaisant aux hommes »; mais telles femmes plaisant à tels hommes en raison des différences entre elles et eux, la femme de haute stature plaisant au nabot, la naine au géant, la spirituelle à l'imbécile, l'autoritaire au timide, la timide à l'impérieux, etc.; et la question de M. Rafford Pyke ne peut même pas être posée.

Au fond c'est tout à fait mon avis et je suis stupéfait que le très ingénieux (je le répète) M. Rafford Pyke n'ait pas songé à cela. S'il y avait pensé, il aurait (peut-être) évité une opinion hasardeuse pour ne pas dire une erreur, qui lui échappe dans une de ses digressions. En hors-d'œuvre, ou plutôt en préface de son très remarquable article, il croit devoir faire remarquer qu'il ne se posera pas, pour les hommes, la question qu'il se pose pour les femmes, parce qu'elle est trop facile à résoudre. Tout le monde sait qu'il y a des hommes qui plaisent à toutes les femmes et tout le monde sait qui ils sont et quels ils sont; tandis que pour les femmes, la question, sans être insoluble, est plus complexe, plus délicate, beaucoup moins simple, beaucoup moins à la portée de tout le monde.

Cette idée m'étonne. Quoi! Il y a des hommes qui plaisent à toutes les femmes ou à presque toutes les femmes et les femmes sont toutes coulées dans le même moule et le type de leurs admirations et de leurs adorations est le même pour toutes tant qu'elles sont, sauf exceptions rares et négligeables! C'est là que je vois bien que M. Rafford Pyke, ou n'a pas lu Schopenhauer, ou tient sa doctrine pour erronée. Car à l'accepter, cette doctrine, il est évident qu'il ne peut pas y avoir un type unique d'homme pour femmes et que chaque femme, selon les défectuosités de sa nature, ou simplement selon les particularités de sa nature, doit avoir son type masculin préféré, exactement comme chaque homme a son type féminin de prédilection.

— Mais la doctrine de Shopenhauer, pour ingénieuse qu'elle soit, peut être fausse.

— Certes; mais consultez vos observations propres et vos souvenirs personnels. Vous disent-ils que certains hommes, d'un tel type, sont l'objet des admirations féminines unanimes ou quasi unanimes? Il ne me semble pas. Ces admirations ou ces inclinations ont les objets les plus contraires ou, tout au moins, les plus divers. Avez-vous remarqué, par exemple, les succès des hommes laids, ou, si vous préférez, les succès des hommes que les hommes trouvent laids? Ils sont considérables, ils sont immenses, et ils sont stupéfiants. Qu'est-ce à dire? Moi je crois le savoir. Cela signifie que les femmes se défient de l'homme beau, le croient ou le craignent infatué, hautain, et surtout infidèle. L'homme laid est de tout repos. A la bonne heure! — Il est possible. Mais quelle que soit l'explication, le succès des hommes laids renverse absolument le système de M. Rafford Pyke. Car il n'existe qu'un type de beauté; et il existe, Dieu merci, cent types de laideur; ou, si vous voulez, il n'existe que quelques types de beauté et il existe des nombres indéfinis de types de laideur. Donc il n'est pas vrai qu'il n'existe qu'un type d'hommes qui plaisent aux femmes. Cela est insoutenable.

* * *

Pour en revenir aux « femmes qui plaisent aux hommes » et pour ne plus les quitter, ce qui fera plaisir à tout le monde, je dis donc d'abord qu'il doit être très difficile de fixer ce type, puisque selon les défectuosités que chaque homme sent en lui, il doit chercher dans la femme les qualités antithétiques et complémentaires; et puisque, par conséquent, les types de femmes plaisant aux hommes doivent être en nombre indéfini, comme le nombre des défauts, des imperfections et des tares masculins; et je ré-

pète que ceci est une fin de non-recevoir préjudicielle assez grave à l'égard de la théorie de M. Rafford Pyke.

Mais, me dira-t-on, encore qu'on accepte la théorie de Schopenhauer, qui est conforme au sens commun, aux observations les plus courantes et aux statistiques les plus sûrés, encore qu'on accepte cette théorie, on peut, sans doute, précisément en observant les imperfections les plus communes chez les hommes, en déduire les séductions qui doivent être les plus communes chez les femmes, et tirer de là justement le type général de « la femme qui plaît aux hommes »; et donc ce type peut se trouver et donc la recherche de M. Rafford Pyke n'est pas vaine Et si ce n'est pas la méthode qu'a suivie M. Rafford Pyke, cela ne fait rien. Nous examinerons, nous, les théories de M. Rafford Pyke, et nous les apprécierons d'abord en elles-mêmes et nous les contrôlerons ensuite, si cela nous fait plaisir, par la doctrine de Schopenhauer.

— Je veux très bien et cette marche me paraît assez rationnelle et me plaît assez. Prenons donc cette façon d'aller.

Or donc, M. Rafford Pyke, quelle que soit sa méthode et peut-être n'en a-t-il pas d'autre que l'observation et cette statistique personnelle que chacun de nous dresse à son usage, arrive à ces décisions générales.

1° La femme qui plaît aux hommes n'est pas la femme *belle*. La beauté n'a plus d'influence sur les hommes. La femme belle est admirée; elle n'est pas aimée. — Je serais assez de l'avis de M. Rafford Pyke sur ce point. Seulement je ferai remarquer que la statistique est excessivement difficile sur cette affaire, parce que le nombre des femmes *belles* est excessivement restreint. Les femmes jolies sont, Dieu merci, très nombreuses; les femmes que l'on peut appeler *belles* sont des exceptions infiniment rares. Dès lors quelle statistique établir? Voit-on beaucoup de femmes belles rester sans preneur ou sans adorateur? On ne le peut pas, puisqu'il n'y a presque pas de femmes belles. Si l'on en rencontre une qui soit demeurée délaissée, dans un « isolement splendide », comme l'Angleterre, ce peut être un pur hasard et l'on n'en peut rien conclure. Dans la question de la beauté, la plate-forme est, naturellement, trop étroite pour qu'on puisse sur elle appuyer une discussion très sérieuse.

2° La femme qui plaît aux hommes, toujours d'après M. Rafford Pyke, est la femme *gracieuse*, plutôt que la femme jolie. Là-dessus je crois que tout le monde sera d'accord. La grâce du visage, de la physionomie et des mouvements est certainement l'attrait le plus fort et aussi le plus durable que la femme exerce sur l'homme. Et ici M. Rafford Pyke, sans citer Schopenhauer, abonde dans le sens de la doctrine schopenhauérienne. Il fait remarquer que l'homme, éternellement gauche et disgracieux, aux mouvements rudes et lourds, adore dans sa partenaire cette grâce du corps que Diderot définissait admirablement ainsi : « cette rigoureuse et précise conformité du mouvement du corps à la nature de l'action ».

C'est pour cela que la danse a été, chez tous les peuples connus, comme l'introduction à l'amour. La danse déploie la grâce et la montre dans toute la perfection où elle puisse atteindre. La grâce a créé la danse comme son expression, comme son instrument, comme son cadre et, pour tout dire d'un mot, comme son organe même.

Cependant, si le commun des hommes a besoin de la danse pour apprécier la grâce, les connaisseurs ou simplement les hommes de sensations fines, n'ont besoin que de la marche et préfèrent même la marche à la danse comme expression de la grâce et comme manifestation de l'eurythmie personnelle. « La marche d'une déesse sur les nuées », dit Saint-Simon en parlant de la duchesse de Bourgogne. *Et vera incessu patuit Dea*, dit Virgile en parlant de Vénus, ce qui veut dire : « et, par sa façon de marcher, elle se révéla déesse ». La marche c'est la grâce qui se meut. « Je hais le mouvement qui déplace les lignes ! » a dit un poète. Soit, mais le mouvement qui arrange les lignes à chaque moment qu'il semble les déranger, c'est la grâce exquise et c'est la grâce suprême. La grâce immobile, c'est la statue harmonieuse; la grâce en marche, c'est la vie harmonieuse.

3° La femme qui plaît, c'est la femme élégante. C'est-à-dire : la femme qui plaît, c'est la femme qui *sait s'encadrer*. C'est la femme qui s'habille bien — premier cadre — et pour bien s'habiller je n'ai pas besoin de dire qu'il faut savoir choisir les couleurs et les dessins d'ajustement conformes à sa personnalité et s'y adaptant naturellement. C'est la femme dont la chambre ou le salon — second cadre — sont décorés avec un goût personnel encore et tel que chambre ou salon semble être un accessoire et une dépendance de la personne elle-même : « Vous ne trouvez pas Mme X... élégante? demandait-on a un homme de goût. — Mais... non! — Pourquoi? — Je ne saurais trop vous dire... Chez elle, elle a l'air d'être en visite. » Une femme qui chez elle n'est pas chez soi, eût-elle l'instinct de l'élégance dans l'ajustement, est peut-être « une élégante »; mais elle n'est pas élégante.

Je n'ai pas besoin de dire que je suis, ici aussi, tout à fait de l'avis de M. Rafford Pyke, puisque je m'aperçois que je suis en train de le compléter et d'ajouter des raisons à celles qu'il donne. Et, ici,

aussi, j'estime que la doctrine de Schopenhauer confirme parfaitement celle de M. Rafford Pyke. Car s'il est un être inélégant en son premier cadre, à savoir son ajustement, et en son second cadre, à savoir son habitat, c'est certainement l'être masculin. Depuis, environ, la fin du règne de Henri IV, les costumes masculins, en particulier, sont la honte de l'espèce humaine. Un tel être aura donc tout naturellement une inclination pour celui qui — quelquefois au moins — montre du goût dans le choix et la disposition de ses deux cadres. La femme élégante, encore plus peut-être que la femme gracieuse, est certaine d'exercer un grand attrait sur le sexe qui compte infiniment peu de Pétrones.

***

4° Enfin la femme qui plaît aux hommes, toujours selon M. Rafford Pyke, c'est la femme franche, absolument franche. Ici le moraliste américain devient lyrique ; il parle de la « splendeur de la sincérité » peut-être en souvenir du mot attribué à Platon : « Le beau est la splendeur du vrai » et en ce cas la beauté de la femme, sa vraie beauté serait la splendeur du vrai dans sa bouche. Il devient épigrammatique aussi, je ne dis pas lourdement, mais avec un peu de rudesse américaine : « La franchise absolue, dit-il, est chez la femme le trait de caractère qui mérite le plus d'admiration parce qu'il est le plus rare. »

Épigramme à part, M. Rafford Pyke a-t-il raison sur ce dernier point ? Je ne crois pas. Peu suspect de ne pas aimer la franchise, je soutiendrai toujours, d'une part que la sincérité absolue est impossible, s'il est vrai que la politesse est un lien social très puissant et nécessaire, ce qu'on m'accordera, et s'il est vrai que la politesse est un demi-mensonge, ce qu'on m'accordera encore ; d'autre part, et particulièrement, que la sincérité absolue est si parfaitement incapable de faire naître l'amour que bien plutôt elle l'étranglerait net si elle s'exerçait en ce domaine.

Étant données deux choses, c'est à savoir la perspicacité féminine et la vanité masculine, je la vois d'ici, la femme qui serait d'une franchise absolue avec un homme et qui ferait éclater à son égard « la splendeur de la sincérité », et je vois aussi l'effet d'attraction produit et l'effet de séduction ! Comptez qu'une femme de moyenne intelligence voit *tous* les défauts de l'homme qui est devant elle. Elle les excuse, elle les pardonne ; mais elle les voit. Elle dit le mot bien connu, féminin par excellence : « Je l'aime comme ça » ; mais elle les voit et les voit tous. Eh bien, supposez un peu qu'elle les dise et demandez-vous un peu si c'est là un moyen de *faire naître* l'amour ! C'est un moyen de l'étouffer au berceau comme s'il commençait à voir le jour.

Je crois bien, à la vérité, que M. Rafford Pyke n'a pas pris les choses de ce biais. Dans cette question de la sincérité on ne s'entend jamais parce qu'on ne désigne jamais par ce même mot la même chose. Je suis sûr que par « sincère » M. Rafford Pyke entend la femme qui n'est pas coquette et qui n'est pas menteuse ; il entend Éliante, par opposition à Célimène. Mais alors il ne faut pas parler de « franchise absolue » et de « splendeur de la sincérité ». Entre la femme non menteuse et non coquette et la femme de « franchise absolue » il y a un abîme, tout simplement. On demandait un jour à une femme : « Qu'entendez-vous par une femme franche ? — J'entends par femme franche, répondit-elle avec tranquillité, la femme qui ne ment pas quand elle n'a pas intérêt à mentir. »

Je ne vais pas jusque-là dans l'indulgence ; mais j'estime qu'il y a dans la menterie trois degrés. Il y en a beaucoup plus ; mais je n'en mets que trois pour simplifier. Il y a le menteur ou la menteuse pour le plaisir, le menteur de nature, celui qui ment même quand il n'a aucun intérêt à mentir. C'est un caractère très répandu.

Il y a, secondement, celui qui ne ment que quand il y a intérêt. C'est celui-là que la dame de tout à l'heure appelait un homme franc. Moi, je l'appelle un menteur.

Et, enfin, il y a le menteur par politesse, douceur, indulgence et ménagement ; il y a le mensonge de politesse, qui est souvent mensonge *de charité*. Ce dernier, je l'appelle encore mensonge ; mais je n'appelle plus celui qui le fait un menteur. C'est un homme sociable, voilà tout, et qui accepte les nécessités de l'état social.

Or il est probable que, de ces trois degrés, l'honorable Rafford Pyke n'a considéré que les deux premiers et qu'il a voulu dire que celle-là est une femme aimable qui n'est pas menteuse de nature, pour le plaisir, et qui ne fait pas, non plus, de mensonges intéressés. A ce compte il a raison. Mais alors il ne faut pas parler de sincérité absolue et d'absolue franchise. L'absolue franchise et l'absolue sincérité est si peu un attrait, si peu un *éveilleur* de l'amour qu'elle empêcherait toute relation d'homme à homme, de femme à femme, d'homme à femme et de femme à homme sur toute l'étendue de la planète. M. Rafford Pyke va trop loin dans les qualités qu'il demande aux femmes ou plutôt qu'il voudrait leur inspirer. Il n'en est pas une qui ne lui répondît : « A force de vouloir nous rendre aimables, prenez garde de nous rendre odieuses. »

***

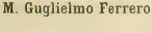
Telles sont mes réflexions sur le programme féminin de M. Rafford Pyke. En finissant je dirai qu'une

chose m'étonne plus, beaucoup plus que ce qu'il contient, c'est ce qu'il ne contient pas. La femme qui plaît aux hommes c'est la femme gracieuse, la femme élégante, la femme sincère. Voilà qui va bien, sauf correction; mais il me semble que le principal est omis. Il me semble que la principale, l'essentielle qualité de la femme aimable, c'est d'être aimante, c'est de paraître à tous les yeux une femme aimante. Je ne veux point du tout dire : « La femme que vous aimerez c'est la femme qui vous aimera ou qui paraîtra vous aimer. » Non, nous en sommes à parler en général, à nous demander quelles sont les femmes qui en général plaisent à la généralité des hommes. Or, avant les femmes gracieuses, avant les femmes élégantes, avant les femmes sincères, ce sont certainement les femmes aimantes. Une femme sera aimée de beaucoup d'hommes si elle paraît n'être pas égoïste, si elle paraît serviable, attentionnée, obligeante ; si elle paraît *songer aux autres*. C'est la première des *amabilités* et qui peut suppléer, au besoin, à toutes les autres. Le moyen d'être aimée c'est d'aimer, et d'autant plus que ce n'est pas un moyen, mais une perfection naturelle.

J'aurais voulu aussi un mot sur la *gaîté*. Presque autant que la qualité d'être aimante, la rare qualité d'être gaie est une puissante séduction. Je ne sais plus quel poète anglais a parlé de « cette légère gaîté de la femme qui dissipe la noire tristesse de l'homme. » Ce qu'il y a de certain c'est que les femmes qui sont douées de gaîté ont sur toutes les autres un avantage incomparable. La gaîté est la santé de l'âme; et la gaîté est une grâce ; et la gaîté est une promesse de félicité, par cette raison assez simple, que si la gaîté n'est pas le bonheur, elle est la monnaie du bonheur.

Et si vous vous remettez à songer à Schopenhauer vous me direz sans doute : « Sa doctrine se vérifie encore ici; et si l'homme recherche dans la femme la bonté et la gaîté c'est qu'il est égoïste comme une chouette et triste comme un hibou. N'est-il pas vrai ? » — Peut-être bien.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie Française.



UN SOCIOLOGUE DE L'ITALIE NOUVELLE

M. Guglielmo Ferrero.

Stendhal qui aima l'Italie jusqu'à désirer qu'on gravât sur sa tombe : « *Arrigo Beyle, Milanese* », ressentirait une affliction extrême à revoir aujourd'hui son pays de prédilection. Choses et gens lui sembleraient profondément changés. Lui qui déclarait avec un orgueil légitime : « Je serai compris vers 1880 », combien ne se sentirait-il pas étranger dans l'Italie des premières années du XXe siècle !

Sa déception, d'ailleurs, serait tout à l'honneur de ce pays. Qu'était-ce donc qui réjouissait tant Stendhal à Milan et à Rome, sinon les mœurs à demi sauvages des masses, l'absence de préjugés chez les patriciens, la gaieté de la rue, la misère si « couleur locale » d'un peuple abruti par les privations, abâtardi par des siècles de tyrannie ?

Elle est moins pittoresque, elle est moins romantique, l'Italie d'aujourd'hui. Devenue libre et une après un patient et noble effort, elle a cherché, sans y réussir du premier coup, à s'accommoder aux conditions nouvelles qui lui étaient faites. Elle a tâtonné. Elle a commis des fautes. N'insistons pas sur ses erreurs : elle les a durement expiées. Dégoûtée des aventures lointaines, l'Italie semble, pour l'instant, s'appliquer surtout à une œuvre de rénovation intérieure. Elle vise moins à s'agrandir qu'à s'enrichir et à s'instruire. Elle devient industrielle et commerçante. Il n'est rien au monde de moins stendhalien. A cette entreprise de régénération nationale, les classes supérieures apportent leur collaboration empressée. La bourgeoisie, en effet, et même l'aristocratie libérale se montrent, en Italie, plus accessibles que partout ailleurs aux idées nouvelles. Le caractère italien est d'une rare plasticité. L'esprit traditionnaliste se tempère naturellement, chez nos voisins, d'une bonne volonté réformatrice qui autorise les plus vastes espoirs.

Ces tendances de l'Italie nouvelle, l'œuvre d'un jeune sociologue, M. Guglielmo Ferrero, les reflète assez exactement, bien qu'avec cette exagération propre aux théoriciens plus riches de science que d'expérience. M. Ferrero est né en 1871. C'est dire qu'il appartient à la génération entrée d'hier dans la vie littéraire et dont l'influence politique se fera sentir demain seulement. Ses ouvrages qui ont obtenu un grand retentissement en Italie, méritent d'être connus pour deux raisons : pour les aperçus ingénieux et hardis qu'on y rencontre, d'abord; puis, comme nous le disions, pour les aspirations qu'ils révèlent chez une partie de la jeunesse italienne.

* * *

A peine sorti de l'Université, encore tout imprégné des leçons de M. Lombroso, son maître, M. Ferrero, âgé de vingt-cinq ans à peine, se mit à parcourir l'Europe. Il visita la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les pays scandinaves. L'éducation cosmopolite qui est celle de tout Italien cultivé et qui avait été départie à M. Ferrero, le préparait à voyager avec profit. Et, de fait, les observations consignées et commentées par le jeune touriste dans

l'*Europa giovane* (1), prouvent une intelligence singulièrement éveillée, une remarquable absence de tout préjugé national. Faut-il attribuer au fait que l'Italie n'a été pendant longtemps qu'une « expression géographique » l'habileté de l'Italien à sortir de lui-même? Je ne sais trop. Toujours est-il que ce voyage circulaire en Europe détermina les idées que M. Ferrero s'est appliqué depuis lors à répandre en Italie. Ne nous y trompons pas, en effet. La sociologie, pour M. Ferrero, se confond presque avec la politique. S'il cherche à démêler les lois confuses qui président à l'évolution des sociétés contemporaines, ce n'est pas pour l'unique plaisir de les connaître, mais pour démêler ce que l'Italie ferait bien de leur emprunter. A considérer de la sorte, à vol d'oiseau, les sociétés européennes en travail, le fait principal qui s'impose, c'est, d'après M. Ferrero, la décadence des sociétés latines ayant pour corollaire l'ascension des sociétés germaniques (allemande et anglo-saxonne). Voilà la transformation capitale qui s'est opérée au xixe siècle ; voilà l'œuvre qui s'achèvera au xxe.

Cette observation n'est pas neuve. Elle n'en est pas moins fondée. Évidemment, l'Italie, l'Espagne et la France même ont cessé de commander au monde. Y a-t-il à leur amoindrissement parallèle une raison identique? M. Ferrero répond affirmativement. Et voici, d'après lui, la cause de ce phénomène :

Les nations latines s'affaiblissent parce qu'elles vivent sur une conception aujourd'hui dépassée de la vie humaine. Elles sont de tempérament césarien, de civilisation guerrière. Au sein des sociétés française, italienne et espagnole, l'individu continue de vivre comme si les grands sacrifices, en certaines occasions critiques, étaient la chose essentielle. A la vie quotidienne le Latin ne porte, en revanche, qu'un intérêt médiocre. Il saura mourir sur une barricade avec un beau geste, charger héroïquement un ennemi supérieur en nombre; mais il boudera aux besognes sans gloire et, dans le train ordinaire de la vie, se montrera incapable d'un effort méthodique et soutenu.

Or c'est de besognes sans gloire qu'est tissée la vie contemporaine. D'essentiellement guerrière, l'humanité blanche est devenue essentiellement pacifique. La richesse des peuples ne s'acquiert plus en des expéditions belliqueuses, elle se fonde désormais sur la capacité de production des individus. Créer est le mot d'ordre de la société nouvelle, industrielle et commerçante. M. Ferrero ne semble pas avoir connu Saint-Simon. Ses théories sur l'industrialisme contemporain n'en accusent pas moins une étroite parenté avec la doctrine de ce philosophe. Le saint-simonisme est né en France, mais c'est en Angleterre et en Allemagne que M. Ferrero aperçoit les véritables sociétés « industrialistes ». Est-on fondé à assigner à l'Angleterre ce poste d'honneur? Une nation qui compte à son actif l'exploitation systématique des Indes et l'oppression intensive de l'Irlande a-t-elle vraiment mis en pratique, plus que toute autre, l'Évangile social nouveau selon lequel le bonheur consiste à créer et non point à s'emparer par la violence du travail d'autrui? J'hésite à le croire. Quelque opinion qu'on ait sur la Révolution française, c'est bien plutôt à elle, me semble-t-il, à elle surtout, qu'il faut faire remonter l'origine des dogmes nouveaux. Ces principes pacifiques, ils sont à la base de toute la littérature officielle de la Révolution, ils sont implicitement contenus dans le titre de la *Déclaration des Droits de l'homme* que M. Ferrero *ne mentionne même pas*. Quoi qu'il en dise, — ou quoi qu'il n'en dise pas, — la France a eu sa part, — et une grande part, — dans l'élaboration de l'idéal millénaire de ce temps.

A cette méconnaissance ne faudrait-il pas assigner une cause politique? Pour peu crispinien qu'il ait été, M. Ferrero ne continuerait-il pas de voir la France à travers l'atmosphère hostile créée par les intrigues de l'homme d'État sicilien? La France, d'après l'auteur de l'*Europa giovane*, en serait restée à Napoléon Ier ou à Napoléon III. Les institutions républicaines de la France seraient un leurre. L'âme de la nation serait demeurée monarchique et césarienne. Est-il bien nécessaire de faire toucher du doigt ce qu'il y a de superficiel dans ce jugement trop absolu et l'erreur qu'il dissimule sous une apparence de vérité?

Pénétrons plus avant dans le système de M. Ferrero. Voyons-le justifiant sa thèse « que les sociétés germaniques représentent le triomphe du travail créateur ». Tandis que M. Ferrero apercevait le véritable esprit des sociétés latines césariennes dans la forme de leur gouvernement, dans les procédés de leurs administrations officielles, c'est sur l'observation des partis d'opposition au sein des sociétés germaniques qu'il se fonde pour attribuer à celles-ci l'honneur d'inaugurer la civilisation des temps nouveaux. M. Ferrero étudie et loue fort l'organisation des socialistes anglais et allemands. Ses sympathies pour la cause révolutionnaire sont très apparentes. Traitant du collectivisme, M. Ferrero déclare que ce principe contient la solution des difficultés actuelles et deviendra demain le mot d'ordre général. C'est peut-être, d'après lui, en Angleterre que le régime collectiviste s'implantera tout d'abord. Les autres pays suivront. Et, un beau jour, l'Europe entière

(1) *L'Europa giovane*, Studi et viaggi nei paesi del Nord. Milan, chez Treves. Cinquième mille, 1897.

se trouvera réorganisée d'après la formule socialiste. Alors l'idéal nouveau aura porté tous ses fruits et l'ère pacifique dont l'âge de l'industrialisme capitaliste marque une étape seulement — mais une étape, il est vrai, décisive — sera véritablement commencée.

Et ici apparaît une contradiction étrange dans le système de M. Ferrero. Qu'est-ce donc qu'il admire si fort dans le collectivisme germanique, sinon les tendances qu'il flétrissait au sein des nations latines sous le nom de césarisme? Enregistrons les éloges de M. Ferrero. Relevons les termes dont il se sert : « Le socialisme allemand est comparable à une *église*. » « Le socialisme allemand est une *administration* modèle. » Mais n'est-ce pas cela même que M. Ferrero reprochait tout à l'heure aux gouvernements latins : leur structure administrative, leur esprit bureaucratique? Pourquoi donc admirer en Angleterre et en Allemagne ce qu'on réprouve en Italie et en France? Pourquoi flétrir avec tant d'énergie le *césarisme* actuellement florissant dans les pays latins si le régime appelé à lui succéder doit lui ressembler si fort?

Esprit théorique et systématique, M. Ferrero devait forcément se demander à quoi tient cette supériorité des races germaniques, puisque supériorité il y a, d'où viennent ces qualités qu'il leur reconnaît : un sentiment du devoir plus profond, plus d'idéalisme, une plus grande aptitude au travail régulier. L'explication de M. Ferrero remonte très haut et ouvre un vaste champ à la réflexion. M. Ferrero, ne l'oublions pas, a été initié aux études sociologiques par M. Lombroso. Comme elle est « lombrosienne », la cause qui détermine, selon lui, la supériorité des Allemands et des Anglais! Cette cause est toute physiologique. Elle consiste dans la puberté, relativement tardive, des individus de race germanique, et, d'une façon générale, dans leurs penchants sexuels moins développés. Entre quinze et vingt-cinq ans, l'Italien, l'Espagnol et le Français sont trop préoccupés de la femme pour s'appliquer à un labeur soutenu. A la même époque, l'Allemand et l'Anglais, moins troublés par la transformation mystérieuse qui s'accomplit en leur corps, prennent déjà ces habitudes de travail régulier dont ils ne se départiront plus, leur vie durant. L'amour ou le plaisir, voilà l'âme de la vie au point de vue latin. L'or, voilà le but des désirs germaniques. Le Latin, par-dessus tout, aspire à être aimé. Le Germain vise à être riche.

Il n'y a de nouveau dans la thèse de M. Ferrero que la forme dont il l'a revêtue. Il a traduit dans un langage scientifique une opinion fort ancienne, chère aux penseurs allemands et anglais. Voici longtemps qu'ils vont répétant que leur prospérité matérielle croissante n'est que la conséquence de leurs vertus bien connues, ô bien connues! Et, sans doute à leur point de vue, il y a dans cette conception de l'histoire quelque chose d'assez séduisant. On aime à voir ici-bas déjà les vicieux punis et les sages recevoir leur récompense. Mais la stagnation actuelle des peuples latins et la vitalité des peuples germaniques me semblent tenir, en réalité, à des causes sinon plus profondes, du moins plus complexes. J'aurais beaucoup d'objections à présenter à M. Ferrero. Je lui en ferai une seule, celle-ci : « Comment se fait-il, — alors que les conditions physiologiques des peuples latins ont toujours été les mêmes, — que leurs destinées historiques aient changé? » L'Espagne, l'Italie, la France ont été jadis aussi puissantes que l'Angleterre et l'Allemagne aujourd'hui. Pourtant les jeunes gens y devenaient pubères au même âge. Je vois plus loin et je me demande s'il n'y aurait pas lieu de considérer le phénomène où M. Ferrero aperçoit une cause d'infériorité comme un avantage précieux, tout au contraire. On ne s'occupait guère de sociologie aux XVIe et XVIIe siècles. Du moins n'était-ce pas là une « science » cataloguée et classée; mais je suppose à cette époque un voyageur anglais ou allemand ayant le goût de ces problèmes, moins « puritain », mais plus clairvoyant que ses compatriotes et qui — au cours de ses promenades dans Rome sous Léon X ou à Versailles sous Louis XIV — aurait cherché à découvrir la cause de la civilisation romaine et de la puissance française si supérieures à celles de son pays. Est-il absurde d'admettre qu'il aurait eu la même idée que M. Ferrero? Et ne le voyez-vous pas d'ici développant doctement ce thème : « Les peuples héritiers de Rome sont plus cultivés et plus puissants que nous pour cette raison que les hommes y arrivent plus tôt à la puberté? L'individu s'y trouve en pleine possession de ses facultés intellectuelles à un âge où chez nous il n'est encore qu'un enfant. Le temps utile de sa vie en est prolongé d'autant. » Hypothèse pour hypothèse, celle-là en vaut bien une autre. Elle ne vaut pas mieux non plus, j'en conviens. De fait, si l'on veut assigner à l'effacement relatif des nations latines des causes générales, je crois qu'on les trouverait bien plutôt dans l'ordre historique que dans l'ordre physiologique. Les circonstances historiques se modifient incessamment, tandis que la condition physiologique des hommes est sensiblement restée la même à travers les âges. Mais peut-être M. Ferrero considère-t-il la puberté précoce des individus comme favorable sous un régime césarien, et leur puberté tardive comme mieux appropriée sous un régime démocratique et industrialiste. Je crois cette opinion assez subtile pour lui plaire; mais, si telle était en réalité sa pensée, il aurait dû la formuler nettement et la justifier... si possible.

*
* *

L'*Europa giovane* n'avait pas encore paru — l'auteur en corrigeait les épreuves — quand une série de conférences sur le militarisme prononcées par M. Ferrero à Milan, sous les auspices de l'*Union lombarde pour la paix*, entre le 7 février et le 11 avril 1897, rendirent son nom célèbre, du jour au lendemain. L'apparition en librairie de l'*Europa giovane* accrut encore sur ces entrefaites et confirma son succès d'orateur. Pendant six mois on discuta âprement, passionnément les doctrines du jeune écrivain.

C'est bien de doctrines qu'il s'agit dans le *Militarisme* (1) comme dans l'*Europa giovane*. M. Ferrero a beau se défendre de toute tendance utopique, il a beau envelopper ses thèses si hardies de toute sorte de précautions oratoires, son but est visible, sa haine des armes est éclatante. Il fait à la guerre une guerre sans merci.

Pour juger sainement des deux premiers ouvrages de M. Ferrero, il faut se rappeler la situation politique de l'Italie au moment où ils furent conçus. Pour bien comprendre, en particulier, le *Militarisme*, il faut garder en mémoire que ces conférences furent prononcées au lendemain du désastre d'Adoua, alors que l'Italie venait de secouer avec colère le joug crispinien, lasse de la politique mégalomane d'un faux grand homme qui l'avait entraînée à une défaite humiliante. L'opinion italienne n'avait pas approuvé unanimement l'expédition d'Abyssinie. Dès l'origine, des voix nombreuses l'avaient blâmée comme une entreprise sans générosité et sans grandeur. Cette opinion avait cours surtout parmi les jeunes gens dont nous avons noté les tendances pacifiques, humanitaires, cosmopolites. M. Ferrero, dans ses conférences, se fit leur porte-parole éloquent.

« Une démonstration », c'est ainsi qu'il définit son entreprise. Et sa thèse principale n'est guère que le développement de l'idée fondamentale de l'*Europa giovane :* « que la civilisation nouvelle, fille du XIXe siècle, est essentiellement pacifique et que l'hégémonie des peuples germaniques va de pair avec le triomphe des principes nouveaux. » Dans l'*Europa giovane*, M. Ferrero étayait cette opinion sur ses notes de voyage. C'est maintenant sur l'histoire comparée des diverses nations qu'il l'appuie. Par ces deux routes différentes, M. Ferrero s'achemine au même but. Le second de ses ouvrages fait la preuve du premier.

On devine les applaudissements que devaient soulever chez ses pacifiques auditeurs les tableaux affreux qu'il trace de la guerre. Mais combien ces peintures sont peu « historiques »! Comme elles trahissent l'avocat appliqué à une « démonstration » ! Pour le conférencier, l'histoire consiste dans « un duel terrible entre le travail et l'oisiveté ». Et cette définition, sans doute, en vaut une autre. Elle se ramène à la *guerre de classes* dénoncée par Karl Marx. Mais quel parti pris dans la confusion artificielle établie par M. Ferrero, tout le long des siècles, entre la cause de la guerre et celle des « aristocraties oisives et privilégiées » ! De quelle injustice il fait preuve en attribuant aux sociétés militaires tous les vices et toutes les bassesses, du *mépris de la femme* à la *haine du savon* ! Le portrait-type de l'homme de guerre tracé par M. Ferrero ne me paraît pas plus objectif. Son Napoléon n'est qu'une caricature effroyable et je m'étonne qu'après tantôt un siècle écoulé les Italiens n'aient pas encore pardonné à Bonaparte. Les Allemands qui souffrirent pourtant bien plus de l'hégémonie napoléonienne ont rendu justice au génie de leur vainqueur. Il est indigne de M. Ferrero de n'avoir pas « compris » je ne dirai pas la grandeur, mais la signification de Napoléon. Un trait unique montrera à quel entraînement irréfléchi il a cédé : que penser de cette thèse, « qu'Attila et Napoléon voulaient tous deux des serviteurs, non des conseillers » ? En ce qui concerne Napoléon, cette affirmation n'est-elle pas infirmée par cent témoignages ? Tous ceux qui approchèrent l'Empereur n'ont-ils pas au contraire insisté sur la façon dont Napoléon savait écouter, sur l'instinct merveilleux qui lui faisait découvrir les individus le mieux en état de le renseigner sur tel point précis qu'il désirait connaître ? N'est-il pas également téméraire d'avancer qu'au milieu de la vie guerrière qu'il mena, Napoléon perdit « cette capacité de la création pacifique par l'effort continu qui seul crée les choses durables ? » Quoi qu'on pense des institutions napoléoniennes, peut-on nier leur vitalité et contester qu'elles furent chose durable entre toutes ? Dans les rouages intérieurs de la France actuelle ne continue-t-on pas d'apercevoir la marque du génie de Napoléon ? M. Ferrero sacrifie à une erreur qui ne laisse pas d'étonner. Lui qui a si bien déterminé le rôle du principe collectif dans l'histoire, il n'en tient plus aucun compte quand il se trouve en présence des grandes figures guerrières. Dans sa haine des conquérants, il leur fait la part trop large. Il oublie que ces individualités puissantes n'ont fait le plus souvent qu'incarner des aspirations à peu près générales à l'époque où elles se manifestèrent. La définition qui a été donnée de Napoléon par Mme de Staël : « Robespierre à cheval », exprime bien une face de cette idée. Comme la plupart des guerres dans tous les temps, et surtout à l'époque moderne,

(1) *Il Militarismo*. Dieci conferenze. Milan, chez Treves. Deux in-mille, 1898.

les entreprises belliqueuses de Napoléon ont été des actes collectifs. Elles furent la suite et la conséquence de la Révolution. Elles furent aussi une phase de la lutte gigantesque des puissances continentales contre l'Angleterre, lutte commencée avant Napoléon et qui se poursuivit après lui. En dépit des apparences, Napoléon obéissait, dans une large mesure, à des forces extérieures, supérieures à sa propre initiative.

La deuxième partie de la thèse de M. Ferrero ne me paraît pas moins spécieuse. Si l'on est fondé à soutenir que les nations germaniques sont plus industrielles et commerçantes que les nations latines, il n'en résulte pas forcément qu'elles répugnent aux entreprises belliqueuses. Tel est pourtant l'avis de M. Ferrero. Il entend démontrer que la France est le pays par excellence du militarisme et que c'est une légende accréditée par les Latins qui montre le « caporalisme » sévissant surtout en Allemagne. M. Ferrero a longuement séjourné sur les rives de la Sprée ; mais je me demande s'il n'a pas fréquenté trop les bibliothèques publiques et les salons des professeurs au détriment des milieux moins intellectuels, de la rue hérissée de soldats et des places d'armes où s'élèvent les casernes.

C'est la seule façon d'expliquer qu'un observateur au coup d'œil si aigu se divertisse à soutenir un pareil paradoxe. Mais l'esprit militaire, c'est l'esprit allemand lui-même, c'est surtout l'esprit prussien dont est pénétré le nouvel empire ! Sitôt franchi le Rhin, c'est la première impression nette que recueille le touriste. Il admire du trottoir un pignon agréable ou une tourelle d'angle curieuse. Et soudain, le coup de coude autoritaire d'un officier indigné de ce qu'un civil ose encombrer sa route, lui rappelle brusquement qu'il se trouve dans un pays où le soldat fait la loi. A mesure qu'il pénétrera plus avant dans la société allemande, cette impression deviendra plus forte et plus nette. Elle se précisera à voir défiler les « calicots » endimanchés, sanglés dans leur veston de confection comme dans une tunique d'officier, à fréquenter les corps d'étudiants allemands avec leurs statuts plus stricts que le règlement militaire, à voir les duels de ces jeunes « intellectuels » bourgeois, ces duels brutaux et sanglants, héritage d'une tradition qui n'a rien de pacifique. Une « tradition pacifique », l'histoire de la monarchie prussienne ! Mais qu'a donc fait la Maison de Brandebourg depuis la guerre de Trente ans, sinon « s'entraîner » patiemment à devenir forte afin de conquérir sa place au soleil par la force ? « Soldatesque et chrétien », c'est ainsi que Henri Heine définissait le Prussien, et j'attends, pour accepter une autre formule, que M. Ferrero ait apporté en faveur de celle qu'il propose des témoignages plus solides.

L'esprit pacifique des Anglo-Saxons ne me paraît pas établi d'une manière plus certaine que celui des Allemands. M. Ferrero a publié le *Militarisme* en 1897. Or, le tableau idyllique qu'il trace de la société anglaise est déjà vieilli. Que penser de ceci : « L'Angleterre devient chaque jour plus pacifique parce qu'aucun groupe social n'y a plus intérêt à la guerre », et de ceci : « Les diplomates anglais, dans leurs négociations, n'outrepassent jamais les limites au delà desquelles leurs prétentions courraient risque de n'être pas agréées » ? N'est-il pas assez piquant — mais plus affligeant encore — d'avoir à constater que c'est précisément la tactique contraire, suivie par M. Chamberlain, qui a fait naître la guerre du Transvaal ? Non, les peuples germaniques ne désarmeront pas les premiers. Ils ont pour cela une trop haute idée de leur force. Depuis la publication du *Militarisme*, l'impérialisme — ce césarisme des nations mercantiles — est né, portant un coup mortel aux illusions de ceux qui pensaient comme Ferrero. Avant l'Angleterre, l'Allemagne déjà avait paru à certains idéalistes un peu naïfs appelée à inaugurer l'ère de la paix et de la justice universelles. Il fallut la guerre de 1870 et ses conséquences pour dissiper leur rêve. Aujourd'hui, l'Angleterre est en train de causer à ses admirateurs internationaux une déception identique. Elle n'est plus sous M. Chamberlain ce qu'elle était sous Gladstone. L'hégémonie anglo-saxonne inaugure peut-être un âge où les guerres changeront de nature, où, de surtout politiques qu'elles étaient jadis, elles deviendront surtout économiques, d'intereuropéennes, intercontinentales ; mais c'est, je le crains, sacrifier à une erreur d'optique redoutable que de croire à leur disparition prochaine...

***

Depuis longtemps, M. Ferrero rêvait d'écrire un grand ouvrage sur la justice et les progrès de cette idée à travers les siècles. Pendant longtemps, il y travailla. Cet ouvrage n'a pas paru et ne paraîtra peut-être jamais. Mais les recherches préparatoires auxquelles il inclina M. Ferrero ne furent pas inutiles. Elles l'orientèrent vers un genre d'études historiques assez différent de celui où il s'était complu jusqu'alors et où il a retrouvé le succès, fidèle compagnon de sa vie. Il entreprit de retracer la *Grandeur et la décadence de l'empire romain* [1].

En même temps que je faisais connaissance de l'ouvrage de M. Ferrero, j'ai relu le volume de Mon-

1. *Grandezza e Decadenza di Roma*. Vol. I : *Le conquiste dell'Impero*. Deuxième mille. Milan, Treves, 1902. — Vol. II : *Gulio Cesare*. Quatrième mille. Milan, Treves, 1902.

tesquieu qui porte un titre identique. Et, comme on pense bien, j'ai été frappé surtout des différences qui les séparent. Méthode, plan et style, ces deux ouvrages n'ont rien en commun. L'art d'écrire l'histoire s'est transformé depuis un siècle. Comme on pouvait s'y attendre, M. Ferrero, historien, reste avant tout sociologue, et c'est la lente transformation de la société romaine qu'il s'applique à faire comprendre. Mieux avisé que dans son réquisitoire contre la guerre où il attribuait aux individus une influence excessive, M. Ferrero, dans *Grandeur et Décadence*, conçoit l'histoire comme « l'œuvre des infiniment petits ». Il réduit les grands hommes à la portion congrue. Le plus souvent, ils jouèrent un rôle inconscient et ne prévoyaient point les conséquences de leurs actes. En revanche, M. Ferrero nous montre à l'œuvre les marchands, les affranchis, les esclaves. Il retrace leur rôle capital dans la transformation de l'antique société romaine, agricole et guerrière, en société mercantile et démocratique. Nous pénétrons sur ses pas dans les ateliers où des affranchis initient les Romains aux industries de luxe, florissantes en Orient; nous arpentons avec lui la campagne où des esclaves d'Asie plantent des arbres nouveaux et améliorent, grâce à des procédés connus d'eux seuls, la culture de la vigne et de l'olivier.

De cet ouvrage magistral, véritable monument qui fait le plus grand honneur à l'école positive italienne, dont il reflète l'esprit dans ce qu'elle a de meilleur, deux tomes ont déjà paru : la *Conquête de l'Empire* et *Jules César*. Quand il sera complet, il y aura lieu de consacrer à M. Ferrero une étude nouvelle et d'analyser l'évolution qui s'est produite en lui depuis l'époque où il écrivait l'*Europa giovane* et le *Militarisme*. D'un esprit si ouvert et si curieux, on peut s'attendre, d'ailleurs, à toutes sortes de transformations. Je ne serais pas étonné que la politique active finît par attirer un jour M. Ferrero, et je crois apercevoir déjà chez lui toutes les qualités qui font l'orateur parlementaire. M. de Vogüé a naguère donné à l'honorable M. d'Annunzio le nom, qui a fait fortune, de « député de la Beauté ». L'honorable M. Ferrero serait le « député du Travail », au sens le plus large de ce beau mot. Si j'étais électeur italien, il me semble bien, à parler franc, que j'y regarderais à deux fois avant de voter pour lui, mais il me plairait de le voir figurer au premier rang de ceux qui, par leur vigueur intellectuelle, appellent la discussion.

MAURICE MURET.

LA VIE LITTÉRAIRE

Littérature ecclésiastique.

Les Vertus morales, Instructions pastorales pour le carême, par Son Excellence le cardinal Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française, P. Téqui, libraire-éditeur. — *La Religion des Contemporains, Essais de critique catholique*, par l'abbé L.-Cl. Delfour (quatrième série), Société française d'Imprimerie et de Librairie.)

Tous les illettrés savent et au besoin prouveraient que le cardinal Perraud représente la littérature française à Autun. A l'Académie il représente l'Église. A l'Église je ne sais pas trop ce qu'il représente, mais je sais bien que dans la littérature il ne représente rien du tout.

Ou bien il représente la littérature ecclésiastique, laquelle, si je prends la liberté d'en juger d'après les exemples que viennent de nous fournir l'éminent cardinal Perraud et l'abbé Delfour qui sera peut-être un jour aussi éminent que ledit cardinal, a peu de rapports avec la littérature véritable. M. Perraud et l'abbé Delfour ont la même méthode de discussion quels que soient les sujets dont ils daignent discuter. Qu'ils parlent des vertus qui ne sont pas théologales mais le pourraient être, ou qu'ils dissertent des écrivains d'aujourd'hui, ils ont conscience de dire la vérité, et comme cette vérité est évidente venant d'eux, ils ne se donnent pas la peine de la démontrer. Et ils se hâtent d'attaquer avec un mépris peu chrétien les pauvres diables de contemporains assez sourds pour ne pas entendre et assez aveugles pour ne pas se laisser éblouir. L'abbé Perraud a plus de dignité froide, le cardinal Delfour plus de pétulance tumultueuse.

On sent bien que l'académicien d'Autun, entretenant des relations étroites avec Dieu, les Saintes Écritures, le faubourg Saint-Germain et l'aristocratie beaujolaise, ne se commettrait pas à débattre véhémentement de la destinée humaine ou de quelques autres problèmes insignifiants avec de vagues individus perdus dans le vulgaire comme vous et moi.

Il voit les choses et les gens de haut; je n'ose affirmer qu'il les distingue très bien. Quant à l'abbé Delfour, il est tout de même un peu plus près du commun des mortels; il les domine assurément parce qu'il se sait en possession de la vérité littéraire comme de toutes les autres vérités, mais l'ardeur de son tempérament l'entraîne à des batailles qui seraient peut-être inconsidérées s'il n'en sortait forcément vainqueur, puisque c'est lui qui engage le combat, lui seul qui marque les coups et qui décide des résultats. Et tout cela pour la plus grande gloire de Dieu.

***

C'est une idée qui ne pouvait peut-être pas venir à tout le monde de réunir présentement en un volume quatre instructions aussi pastorales que possible écrites en l'année 1875. — 1875-1903 : vingt-huit ans! Quel écrivain de notre époque oserait réunir aujourd'hui en un volume des articles qu'il aurait écrits il y a vingt-huit ans? Le cardinal Perraud a eu cette pensée ingénieuse : c'est d'ailleurs la seule que révèle son livre; car, au cours de son livre, il ne fait réellement pas grand usage de la faculté départie à tout homme d'avoir des idées ou des apparences d'idées et de les exprimer en style original.

Les sujets de ces instructions sont pourtant de ceux qui portent, comme on dit, leur homme et même leur cardinal: *Le Courage, La Sagesse, La Justice, La Tempérance.* Evidemment, le cardinal Perraud les traite avec gravité et même avec componction, mais sans éloquence, sans vigueur, sans précision, j'allais dire sans clarté, et en tout cas sans nouveauté.

C'est des mots que le cardinal Perraud descend jusqu'aux idées. Mais il y arrive bien rarement, et nous ne voyons dans ces dissertations épiscopales que des amplifications de rhétoricien impénitent. Vulgarisations austères et vagues de rhétorique religieuse; vulgarisations, banalités, lieux communs du commencement à la fin. En fait de vérités révélées, je ne vois guère, à travers ces pages, que des vérités de La Palice. Ce ne peut étonner personne puisque Lapalisse est tout près d'Autun.

D'abord on est impressionné par la noblesse triste de ces développements glacés; mais ensuite, et très vite, on reconnaît que ces développements ne paraissent tristement nobles que parce qu'ils manquent de couleur et d'ampleur et de force, et de nerf et de facilité et qu'ils sont languissants autant que surabondants. Surtout, ah! surtout ils manquent de vie. La première amplification a pour titre *Le Courage.* Elle est écrite à Rome. L'année suivante, le cardinal Perraud adresse à ses diocésains une instruction nouvelle, et il rappelle, avec une complaisance sans dissimulation d'académicien et d'évêque, son inoubliable instruction de l'année précédente, et se jugeant indulgemment, il déclare :

> Ce sujet *rendu vivant* pour nous par les saisissantes leçons que nous avait offertes la Ville éternelle, nous avait paru convenir tout à la fois aux devoirs universels de la vie chrétienne et aux nécessités particulières d'un temps où la faiblesse fait tant de mal.

En vérité, on ne s'était pas aperçu que le sujet avait été *rendu vivant* par le cardinal, car rien n'était moins vivant que ses périodes difficultueuses et verbeuses sur l'antique vie romaine où se dépensa tant de courage (ah! la pauvreté mélancolique de ses allusions historiques) : Annibal, le Colisée! — et la vie moderne et la vie chrétienne qui ne réclament ni plus ni moins de courage que la vie antique.

Amplification rhétoricienne des idées mornes, amplification rhétoricienne des phrases lugubres éclairées heureusement d'innombrables citations d'Évangile.

> La raison a pour *adversaires aveugles* et pour *irréconciliables ennemis*, les passions, les instincts, les concupiscences de la nature dépravée. — Il a fallu toutes *les illusions de l'infatuation* et tous *les sophismes de l'orgueil* pour nous persuader le contraire. — Aimons-nous ces grandes choses (!) qui s'appellent Dieu, l'Eglise, la patrie, la famille, la conscience, le devoir, la justice, la vérité, l'honneur? Les aimons-nous d'un amour *sincère, complet, sans réserve et sans restriction?* — Quels enseignements dans la fière et calme attitude de ce vieillard que *n'écrasent ni les tribulations, que ne déconcertent ni les trahisons ni les menaces, que n'entament ni les tempêtes ni les révolutions?* etc.

Remarquez d'ailleurs que tous ces mots, qui ne sont que des mots, je dis du verbiage, sont mal choisis et mal distribués. Ici ils sont métaphoriques, et là ils cessent de l'être. Tantôt ils sont symboliques et tantôt ils ne le sont pas. Et pourquoi sont-ce les tribulations qui écrasent, et les tempêtes qui entament, et les menaces qui déconcertent? Et si les trahisons ne déconcertent pas ce vieillard, il me semble que les simples menaces le déconcerteront encore moins. Alors pourquoi les menaces après les trahisons, et non pas avant, ainsi qu'il conviendrait?... Bref, des mots, des mots, rien que des mots... Vocabulaire sans nerf, paraphrases piètres et pauvres. Total, zéro.

J'avais lu avec respect d'autres ouvrages du cardinal Perraud; j'avoue que la médiocrité du fond et de la forme m'avait seule paru éclatante. Mais je pensai alors que les vertus littéraires de ce normalien entré dans l'Église avaient dû se répandre surtout, c'est-à-dire exclusivement dans ses ouvrages religieux. Après avoir lu la « lecture de carême » que Mgr Perraud vient de nous offrir, on conclura de toute nécessité, si je ne me trompe, en rendant l'hommage qu'elles méritent à la sincérité de ses convictions religieuses et à la noblesse de ses pensées épiscopales, que le cardinal Perraud est décidément le plus faible des académiciens de province.

***

Quelqu'un cependant n'acceptera pas cette conclusion : c'est l'abbé Delfour. Il professe pour le cardinal Perraud, pour l'académicien Perraud, pour l'écrivain Perraud, une admiration enthousiaste. A la

vérité, les écrivains contemporains ont des qualités, mais aucun ne possède ce par quoi le cardinal Perraud s'élève au-dessus de tous les autres.

Les écrivains de notre génération, qui jouissent de l'admiration attentive du grand public, ne sont certes pas dépourvus de grandes qualités. Ils ont de l'esprit, de l'érudition, de la profondeur, du naturel, de la verve, de l'éloquence et d'autres mérites que j'oublie. A tous, ou peu s'en faut, il manque au moins, dans une certaine mesure, la grande, la haute, la vraie distinction française. Les plus délicats versent volontiers dans le maniérisme et, bien que d'une remarquable compétence en matière d'art décoratif, ils ont perdu le sens de la distinction morale. Aussi n'est-ce pas pour le critique une médiocre surprise de se sentir élevé rapidement, mais sans secousse, jusqu'à une sereine atmosphère dans laquelle tout respire la religion, la haute philosophie, l'esthétique et la morale chrétienne. Mieux qu'aucun de ses contemporains, le cardinal Perraud semble avoir conservé le secret de cette gravité légèrement souriante qui fut la gloire d'une certaine littérature classique.

Ah! le sourire du cardinal Perraud! Et l'abbé Delfour ne se tient pas d'aise. Il ne rencontre dans le volume du cardinal Perraud que « beau langage », « belles idées », « belles discussions ». Il y voit même des « chapitres gracieux », des « pensées délicieuses ». Et naturellement toutes ces pensées délicieuses, gracieuses, belles, ne sont pas moins hautes.

Cette citation me permet de mesurer la hauteur à laquelle nous a constamment maintenus le cardinal Perraud... Il est très doux à notre foi de constater que, du point de départ jusqu'au point d'arrivée, nous nous sommes élevés sans cesse.

De si haut, on ne peut que tomber un moment ou l'autre, et c'est ce qui arrive à l'abbé Delfour, qui, profitant bien mal des exemples de haute distinction souriante prodigués par le cardinal Perraud, écrit d'un pied léger, si j'ose m'exprimer ainsi, des phrases comme celle-ci :

Ici l'eurythmie ne marche pas seule, elle a pour compagne l'harmonie : ces deux sœurs se donnent la main.

Laissons-les marcher bras dessus bras dessous. Mais quel panégyrique! Et comme les abbés critiques ont de la chance de jouir si parfaitement des « hauts » mérites littéraires de l'évêque vénéré de l'Académie d'Autun...

On sent bien que le reste, tout le reste de la littérature a moins d'importance pour l'abbé Delfour. Il recherche quelle est la religion des contemporains qui écrivent, quels services la religion peut attendre d'eux. Et, certainement, c'est un point de vue très intéressant, puisque la religion n'a pas cessé d'entrer dans beaucoup de débats essentiellement littéraires. Malheureusement, l'abbé Delfour n'hésite pas à croire que les mérites littéraires des écrivains sont exactement proportionnels aux services que ces écrivains rendent à la religion. Et je vous laisse à penser quels peuvent être les mérites de ceux qui ne rendent à la religion aucun service. Dieu, qui est plus fort qu'eux, leur a tout refusé; et l'abbé Delfour, qui est le représentant de Dieu dans la critique littéraire, leur refuse le reste. Il les traite sans cette mansuétude qu'on appelle quelquefois chrétienne, et ses jugements ne manquent jamais d'être des anathèmes :

— L'odieux Jean-Jacques.

— Cet énorme Victor Hugo qui nous opprime, que de vulgarités il a jetées dans l'âme contemporaine!

— Je ne sache pas que Victor Hugo lui-même — et Dieu sait qu'il s'y entendait cependant — ait jamais écrit d'aussi solennelles et d'aussi stupéfiantes niaiseries (que celles de Renan).

— Balzac, le grand compilateur de documents humains, Balzac a une imagination puissante et fumeuse à travers laquelle il voit, assez mal en somme, les fines et imperceptibles nuances de la vie morale.

— Flaubert est un merveilleux ouvrier de mots, mais il manque de pénétration.

— Votre abominable Zola.

— Qu'ils s'attachent à découvrir tout ce qu'il y a de faible, d'incohérent et de vieillot dans l'œuvre d'un Taine et dans l'œuvre d'un Renan.

— Taine et Renan, qui encombrent les horizons prochains de la littérature, nous cachent les horizons lointains; leur anglo-germanisme étouffe l'esprit français; leur protestantisme à peine dissimulé paralyse le développement du mouvement catholique. C'est faire œuvre patriotique que de combattre Taine et Renan.

— Un jeune homme, si intelligent soit-il, ne s'assimile pas impunément la substance des Stendhal, des Baudelaire, des Renan et des Taine.

— Dans le sac allégorique, ne devraient-ils pas jeter toutes ou presque toutes les manières de penser et de sentir qu'ils ont héritées, je ne dis pas de Voltaire, mais de ce tant dangereux Rousseau, de Baudelaire, de Flaubert, de Renan et autres écrivains? Oh! la joyeuse flambée que ferait tout le contenu du maudit sac!

— Les penseurs les plus célèbres de ce siècle, les Taine, les Littré, les Renan, théologiens nuls et métaphysiciens médiocres ou purement négatifs, ont exercé sur la psychologie une influence désastreuse.

— Les travaux personnels de M. Renan sur la Bible apparaissent déjà, ce qu'ils sont en réalité, un monument disparate, baroque, condamné à une ruine prochaine.

— Les contradictions de M. Renan ne peuvent paraître ni admirables, ni même agréables à ceux qui se contentent de suivre les données du bon sens.

— Le jour où M. Renan a fait de l'admiration, sentiment presque spontané, l'apanage de la haute critique, souvent froide et dédaigneuse, il a dit une solennelle sottise, une renanerie.

— Renan laisse bien loin après lui Trissotin et Bellac.

— Renan, en dépit des apparences, est souvent fort vulgaire et quelquefois ridicule.

— Le jour où le charme de Renan sera dissipé, on découvrira, non sans quelque stupéfaction, que ce Breton entêté et lourd fut le plus effréné des dogmatistes.

— Nous avons, pour réfuter le très sympathique écrivain qu'est M. Jules Lemaître, un peu intéressant personnage, M. Clemenceau, gardien du bloc.

— M. Barrès, aima et pastiche Taine, le protestant d'Angleterre, il pastiche Renan, le protestant d'Allemagne, d'autant plus perfide qu'il avait à se faire pardonner son titre de renégat, il reçut l'empreinte de l'abominable Bouteiller.

— M. Berthelot se permet d'exprimer, sous forme d'apophtegme ou d'oracle, des idées d'une pauvreté lamentable.

— Hélas! M. Renan séduisit, pendant un certain nombre d'années, quelques jeunes gens très intelligents et peu instruits, pour la plupart fort sympathiques : MM. Faguet, Anatole France, Paul Bourget, Jules Lemaître.

Je croyais qu'on s'accordait généralement à reconnaître que Lemaître, Faguet, France, sans parler des autres, n'étaient pas dépourvus de toute instruction... Bref, les jugements de l'abbé Delfour sur la littérature sont essentiellement sommaires et virulents. Il traite les grands écrivains comme un desservant de village fait d'un candidat à la députation qui n'a point l'agrément de l'évêque. Il y a, dans la littérature, deux sortes d'écrivains, ceux qui sont sympathiques, très sympathiques, éminemment sympathiques, et ceux qui ne sont pas sympathiques du tout. Toutes les autres idées ne sont que secondaires et subalternes. Et ces appréciations sommaires, oh! très sommaires, sont exprimées avec des ironies écrasantes, et une violence dévergondée qui étonne de la part d'un critique en possession de la vérité littéraire révélée. Elles sont d'ailleurs entourées de doctrines générales également sommaires, oh! très sommaires. Vous déciderez si elles fortifient les jugements ou si elles les affaiblissent.

Comment ne voit-on pas que depuis Jean-Jacques, la vraie tradition française est rompue?... Qu'un Français comprenne mal Gœthe, c'est un malheur presque inévitable dont il est facile d'ailleurs de se consoler... Par le romantisme et les succédanés du romantisme, l'âme française était déjà saturée, inconsciemment, d'esthétique germanique et anglaise. Si elle se met à gœthiser, elle rompt l'équilibre en faveur des idées et des sentiments étrangers aux dépens des idées et des sentiments français.

Des considérations loyalement prudhommesques viennent raffermir ces fortes pensées :

Le journalisme constitue une des puissances les plus formidables que l'humanité ait encore connues.

L'esprit de M. Hallays porte l'empreinte allemande, et je n'ai pas besoin d'ajouter ici, sans doute, que de faire cette constatation, ne porte aucune atteinte à l'intégrité de son patriotisme, etc.

Une aimable infatuation anime, éclaire, illumine ces solides développements.

Il y a huit ans environ, j'ai prédit, — on s'en souvient peut-être, — les changements qui se sont produits dans la vie morale et intellectuelle de Jules Lemaître.

Les lecteurs de *la Religion des Contemporains* se souviennent peut-être que j'ai exprimé, ici même, il y a quelques années, une opinion analogue (à celle de M. Faguet sur la Révolution).

Croyez-vous, monsieur l'abbé, qu'on se souvienne de tout cela? On ne se lasserait pas de citer les pages de l'abbé Delfour, car elles sont toutes révélatrices d'une critique systématique qui dit assez mal ce qu'elle veut dire, mais qui le dit énergiquement. Ah! sa critique est incontestablement ferme et franche, on ne le niera pas.

... Dans le livre de Mgr Perraud, la littérature ecclésiastique nous apparaissait faite surtout de rhétorique endeuillée. Dans les ouvrages de l'abbé Delfour, la littérature ecclésiastique se manifeste tout autant rhétoricienne, mais moins morose, presque joviale. Elle est un singulier mélange d'assurance, d'onction, d'idées superficielles, de généralisations hâtives, de développements verbeux, de rouerie, de candeur et de fautes de français.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Opéra-Comique : *Titania*, drame musical en trois actes de MM. Louis Gallet et André Corneau; musique de M. Georges Hue. — Mlle Brandès et la Comédie-Française.

Vous vous rappelez le célèbre peintre hongrois Münkacsy convoquant les amateurs parisiens à l'exhibition d'une de ses toiles et prenant soin de disposer derrière l'œuvre, qui était de vastes dimensions, un quatuor instrumental destiné, dans son intention évidemment, à parfaire l'impression par la vertu dynamique des sonorités. C'était, chez cet étrange mégalomane, tout bouffi de la vanité de son œuvre, une inexplicable modestie, puisqu'il semblait par là reconnaître que le seul attrait de sa composition était insuffisant à retenir, à fixer l'attention. Je ne pouvais m'empêcher d'y songer l'autre soir, en suivant la représentation de *Titania*, le nouveau drame musical de MM. André Corneau et Georges

Hüc. Le raffinement subtil que manifeste M. Albert Carré dans la mise en scène, qui va croissant avec chaque œuvre nouvelle, ne pourrait-il pas être interprété en ce sens, comme une crainte, ou tout au moins un doute, sur la valeur poétique et musicale de la pièce elle-même? Vous saisissez le raisonnement: n'étant pas assuré de charmer l'esprit et l'oreille, je m'en vais occuper, enchanter les yeux .. et, à cela, M. Albert Carré et son incomparable décorateur M. Jusseaume réussissent à merveille. C'est le triomphe de l'*audition colorée*... est-ce le but de l'art dramatique? Voilà une autre question... et n'y a-t-il pas là un moyen pris pour une fin? Ce point de vue mérite qu'on s'y attache.

Succès oblige, cela est évident; et il est malaisé de revenir sur ses pas. M. Albert Carré s'est fait une réputation de metteur en scène, de décorateur, qui associe son effort personnel à ceux du poète et du musicien et fait de lui leur collaborateur attitré: voilà qui est bien. Encore ne faudrait-il pas qu'il devînt davantage!... Et c'est ce qui arrive! Pensez-vous qu'ils y puissent gagner? ou n'est-ce pas plutôt pour mieux mettre en valeur l'insuffisance et la médiocrité de ceux qui devraient garder la première place? C'est ainsi qu'un cadre magnifique fait ressortir davantage la mauvaise ordonnance d'une peinture... ainsi encore qu'une toilette somptueuse — et combien peu de femmes ont le sentiment de cette réalité! — loin de corriger les imperfections naturelles, n'est que pour les mieux souligner! Pareillement, et pour des raisons identiques, les magnificences d'une décoration scénique, disposées comme cadre d'un poème médiocre et d'une insuffisante musique, loin de nous faire oublier cette médiocrité et cette insuffisance, n'atteignent qu'à nous en mieux persuader, par la toute-puissance du contraste.

Quelle légèreté, quelle souplesse de main ne faudrait-il pas pour reprendre et raviver ces sujets où s'exercèrent la fantaisie ailée d'un poète comme Shakespeare, la grâce charmante d'un musicien comme Weber! Mais c'est trop peu en vérité que de détacher, pour les porter brutalement à la scène, les éléments précis d'une légende, sans y joindre l'atmosphère de rêve et de charme particulier qui traduit le tempérament propre du poète et l'originalité du musicien! A quoi nous sert-il que nous soyons ici dans le domaine de la poésie et de la musique; à quoi nous sert-il que la fiction nous transporte, par le caractère du sujet, hors du monde réel et dans les régions supra-terrestres, si l'imagination de celui qui nous guide demeure impuissante à nous y maintenir! Éternelle vérité, dont nous avons tant de fois déjà constaté l'application, et qui veut que le sujet ne soit rien par lui-même et ne vaille que par l'application qu'on en fait! Si les amours de Titania, reine des fées, la fantasque et changeante Titania, ne sont autres que celles d'une mortelle quelconque, et ne découvrent nulle fantaisie chez celui qui nous les conte, pourquoi nous avoir transportés dans le monde du rêve? Si les infortunes conjugales d'Obéron, son époux, n'ont d'autre portée que celles d'un habituel « cornard », pourquoi les avoir situées dans les nuages? Il ne sert de rien, faut-il le dire encore? que Mme Titania porte une aigrette au front, un carquois à l'épaule, et que le sieur Obéron ait une couronne sur la tête? Ce sont purs *accessoires de théâtre*, qui ne vont pas plus loin que de frapper nos yeux et de mieux préciser le contraste entre le sujet traité et la manière dont il est traité: féerie quelconque, qui voudrait se hausser jusqu'au domaine de la poésie; opéra de la plus basse qualité, qui a des ambitions de drame lyrique.

Je n'insisterai pas sur la qualité de la musique dont le principal caractère est précisément de n'en avoir aucun. Il est légitime assurément d'adopter la forme du drame wagnérien, de se placer sous l'égide du réformateur illustre de Bayreuth. Nul plus que moi n'admire et n'aime l'esthétique du Maître. Encore ne faut-il pas que les conséquences immédiates en soient de *dépersonnaliser* un musicien, de lui enlever toute espèce de caractère individuel, et d'en faire un imitateur perpétuellement asservi. Parce que Richard Wagner a écrit l'admirable symphonie des *Murmures de la forêt* au second acte de *Siegfried*, il ne faut pas qu'un compositeur se croie obligé, dès que son héros se trouve en contact avec la nature et ses immortels spectacles, d'en démarquer, jusqu'au plus fade, au plus déconcertant pastiche, les coupes musicales, les rythmes et les sonorités. Je cite cet exemple, parce qu'il est le plus frappant de tous; mais il serait aisé d'en produire d'analogues et de montrer jusqu'où peuvent entraîner les conséquences du wagnérisme. De telles œuvres, avec leur apparente tenue, leur façade miroitante, derrière laquelle il n'y a rien de sérieux ni de solide, sont en quelque manière la *justification*, s'il pouvait y en avoir une, de ce qu'on a nommé la renaissance de la musique italienne, de *Paillasse* et autres produits de la plus basse qualité, mais qui, du moins, ont ce mérite de nous apparaître une réaction contre cet évident parti pris de pastiche! *Paillasse* est un signe des temps: et c'est à ce titre uniquement qu'il faut l'envisager.

Plaignons Mme Raunay, oui, du fond du cœur, plaignons-la d'avoir à traduire une pareille œuvre... Titania peu convaincue de sa divinité et qui donne mal l'impression d'une épouse inconstante! Par le caractère de sa beauté, par sa plastique et par la

nature de son talent, Mme Raunay est juste le contraire de la Titania qu'un vrai poète eût imaginée. Si nous jugeons de l'ennui qu'elle en peut éprouver comme interprète par celui que nous avons connu comme auditeur, ce doit être quelque chose d'inexprimable, puisqu'il faut le multiplier par le nombre des épreuves à subir. Rappelons-nous d'ailleurs l'impression que nous donna cette belle artiste dans les rôles qui convenaient à son talent, et rapprochons cette impression de celle que nous avons éprouvée : nous aurons la mesure exacte de l'œuvre qu'elle eut à défendre !

***

L'incident Brandès, à la Comédie-Française, nous est une excellente occasion de reprendre, en généralisant, un sujet d'actualité toujours vivante : l'avenir de notre première scène. On se rappelle les faits : Mlle Brandès, qui remporta, ces derniers temps, deux grands succès, dans *l'Énigme*, de M. Paul Hervieu, et dans *le Passé*, de M. de Porto-Riche, s'était crue autorisée à demander à ses camarades une amélioration dans sa situation de sociétaire. Cette amélioration lui fut refusée, ou du moins marchandée de telle sorte que ce marchandage équivalait, quant aux formes, à un refus catégorique. Après une requête au ministre, qui a cru devoir maintenir la décision du Comité, Mlle Brandès a manifesté son intention de quitter la Comédie. Sollicitée d'ailleurs par de brillantes propositions, elle tire sa révérence et passe ou va passer dans le camp adverse.

Que faut-il en penser et, je vous le demande, quel sera le mauvais marchand dans cette affaire ? Posons la question sur le seul terrain de l'*intérêt*, car de *justice* il ne saurait s'agir, et il serait vraiment trop naïf de demander, à des comédiens qui se jugent mutuellement, d'obéir à un sentiment d'équité. Nous ne dirons donc point : Mlle Brandès méritait-elle, pour ses services, l'augmentation qu'elle demandait ?... mais... : la Comédie-Française, dans l'état actuel où elle se trouve, et avec la troupe qu'elle possède, peut-elle se payer le luxe de renoncer de gaîté de cœur aux services d'une comédienne qui, par ailleurs, a montré des talents éminents et une indiscutable autorité ? Sincèrement, je ne le crois pas, et quiconque aura assisté à la dernière reprise du *Misanthrope*, en demeurera convaincu comme moi. Je ne fais pas allusion à Mme Sorel, qui a dépassé ce que nous attendions d'elle dans le rôle de Célimène, mais au pitoyable Alceste que nous a montré M. Silvain. Il est douloureux de penser que la première scène de Paris, quand elle veut essayer les forces d'une jeune comédienne, est réduite à confier le rôle d'Alceste à M. Silvain. Je n'ai jamais rien vu de si commun, de si lourd, de si emphatique et de si faux. M. Silvain s'imagine toujours, cela est manifeste, qu'il débite le récit de Théramène, et que, pour nuancer des effets, il faut être grandiloquent. Son débit est un perpétuel contresens. J'ai su apprécier jadis ainsi qu'il convenait, le talent sobre, nerveux et concis de M. Worms, qui fut un très pénétrant Alceste. Bien que je « n'incline point encore vers la vallée des ans », je me rappelle y avoir vu le délicieux, le séduisant, l'incomparable Delaunay, qui n'y obtint point le succès espéré, et fut même sévèrement jugé par la critique dans ce rôle qu'il aurait voulu joindre à ses plus éclatantes créations pour couronner sa carrière. Hélas ! que tout cela était beau et brillant, auprès de ce qu'on nous sert aujourd'hui ! M. Silvain, à cette époque, n'eût certes pas dépassé sans protestations la première scène du premier acte. Il est vrai qu'on eût commencé par le laisser à son véritable emploi : les confidents de tragédie.

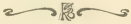
Cette parenthèse n'est que pour amener la conclusion suivante : lorsqu'un groupement de comédiens, jadis aussi varié que riche en noms éclatants, se voit réduit à confier un *grand premier rôle* de comédie à un acteur dont la fonction naturelle est de jouer les *confidents de tragédie*, il n'est peut-être pas très politique de se montrer intraitable aux talents nouveaux qui s'affirment. Par sa double interprétation de l'an dernier, Mlle Brandès a prouvé qu'elle était capable d'incarner une des faces de la femme moderne avec puissance et autorité. Si Mme Bartet demeure, à nos yeux, la toute gracieuse et souple blonde, la tendre amante dont le corps s'abandonne et ploie aux bras du bien-aimé, Mlle Brandès, par le caractère de sa beauté, par la vigueur dramatique de son débit, par l'art enfin dont elle sait composer une figure de passion ardente et concentrée, s'est mise au premier rang comme interprète tragique de la vie moderne. Durant plusieurs années, les circonstances ne l'avaient pas favorisée ; mais nous nous rappelons combien elle avait été admirable jadis dans l'*Hedda Gabler*, d'Ibsen : en jouant *le Passé* comme elle l'a fait, elle a simplement affirmé son tempérament avec éclat et d'une façon indiscutable... Et voilà l'artiste à qui les vieilles perruques du Comité refusent la satisfaction légitime à laquelle tout le monde eût souscrit, et qui pour longtemps eût assuré à la maison les services d'une interprète qui n'a pas dit son dernier mot. Le Comité est d'ailleurs conséquent avec lui-même : il élève au sociétariat une Segond-Weber, la plus vulgaire des cabotines, et il méconnaît le talent nerveux, subtil et moderne de Mlle Brandès.

PAUL FLAT.

P.-S. — Je signale, à ceux qu'intéresse l'histoire de la musique, l'initiative excellente d'un esthéti-

cien, M. Paul Lendormy donnera prochainement à la salle Pleyel, sous le patronage du *Courrier musical*, six conférences-concerts où il exposera l'*Histoire de la musique depuis les origines jusqu'à Beethoven*. M. Paul Landormy s'attachera surtout à définir les époques, les formes, les genres et les styles. Il insistera sur la caractéristique musicale de chaque nationalité. Des exemples tirés des œuvres les plus curieuses ou les plus ignorées des maîtres anciens seront présentés par nos meilleurs artistes. Nous relevons au programme les noms de Mmes Charles Coppier, de la Mare, Mayrand, de Mlles Holmstrand, de la Rouvière, Harden-Hickey, Blanche Selva, de MM. Pol Plançon, Paul Daraux, Victor Debay, Jean David, Gébelin, Henri Marteau, Ricardo Vinès, Luquin, Louis Dumas, etc. M. J. Grisel dirigera un chœur mixte.

P. F.



LA DÉCADENCE DE LA NOUVELLE

ET SON AVENIR

La nouvelle, genre littéraire récent, pour cette raison même n'a pas encore atteint le degré d'évolution où les genres prennent leur caractère d'art désintéressé. Comme tout genre qui débute, comme le théâtre obligé d'abord à amuser la populace ivre de l'Attique par des farces turbulentes que la postérité exalta ensuite en poésie dionysiaque, elle est encore étroitement soumise aux conditions utilitaires qui en déterminèrent la naissance. Si l'on veut donc porter sur elle un jugement ou préjuger de son avenir, ce sont, avant tout, ces « nécessités » qu'il faut examiner avec rigueur. La nouvelle, « composition littéraire qui tient le milieu entre le roman et le conte », ne saurait, par sa dimension, suffire à être publiée en volume courant. Elle n'a son unité et ne prend sa personnalité que, dans la revue ou le journal, à quoi elle est destinée par sa forme même : la nécessité de la revue multiplie la nouvelle longue plus voisine du roman, celle du journal la nouvelle courte plus voisine du conte classique. La revue et le journal, qui doivent calculer plus strictement avec l'impression d'un public défini, soumettent la nouvelle à des exigences bien plus précises qu'un éditeur n'en a pour un roman. Elle est souvent astreinte à prendre le ton du journal à ce point que, lorsqu'elle est insérée ensuite dans un volume, on peut, presque sans se tromper, indiquer le périodique où elle dut paraître. Empêchée par sa nature même de revêtir immédiatement la forme de livre, risquant de ne jamais être publiée qu'en journal ou en revue, — la nouvelle est donc un genre déterminé par le journalisme contemporain : la nouvelle longue par le journalisme relevé de la revue, la courte par le journalisme restreint et cursif du quotidien. C'est, de tous les genres littéraires, celui qui se trouve le plus étroitement aux prises avec les exigences matérielles de la vie moderne. C'est sur lui qu'une lutte se livre entre l'écrivain qui a besoin de la popularité et de la rémunération d'un grand organe, et le directeur de journal. C'est à propos de lui qu'il importe de se demander si c'est l'art ou la vie matérielle qui aura finalement raison.

I

La nouvelle longue s'indique merveilleusement apte à l'analyse d'un cas spécial et nettement délimité, à la soutenance d'une petite thèse psychologique ou morale, à la présentation d'une monographie : car tous ces sujets ne doivent comporter que l'ampleur d'une étude précise et condensée. On ne devrait prêter le nom et la dignité de roman qu'à toute œuvre embrassant une vie plus générale, la collectivité d'une époque ou d'une ville, un vaste milieu : le roman véritable est l'œuvre synthétique où se groupent des personnages diversement représentatifs d'une société, où s'entremêlent des intrigues et des intérêts différents et nombreux, où la vie est considérée à la fois sous les côtés psychologique, moral et social. Ainsi les œuvres des étrangers, Tolstoï ou George Eliot. Les romans de Balzac, subdivisés en plusieurs séries de volumes, *Madame Bovary*, épopée de la petite ville, *le Mystère des Foules*, de Paul Adam, l'*Histoire contemporaine*, d'Anatole France, le *Désastre*, des Margueritte, la *Charpente*, des Rosny, où s'étudient tour à tour les trois « couches » de la société moderne ; les livres de Zola, consacrés à une ville, une mine, une halle, à l'expansion d'une famille, sont autant de types variés de production littéraire pouvant servir à définir justement le roman. La majeure partie du reste de la littérature, qui en prend faussement le nom, se ramène au fond au sujet d'une nouvelle longue, et aurait gagné à en adopter la forme réduite. Les contemporains sont trop enclins à délayer et à allonger en trois cent soixante pages ce qui eût fait excellente figure en cent cinquante ; et c'est à cette erreur de composition que le roman actuel doit de paraître monotone, imprécis et gauche. Il n'a plus la légèreté concise et eurythmique de la nouvelle. Et il arrive que, par la facilité avec laquelle il se prête aux talents désordonnés et fantaisistes, il se multiplie surabondamment. Le nombre des vrais romans cycliques plus que jamais se raréfie, autant que celui des bonnes nouvelles longues ; et c'est, à vrai dire,

le feuilleton qui s'interpose. On pourrait croire que l'anarchie des tempéraments interdit plus particulièrement aux écrivains jeunes la brièveté réfléchie de la nouvelle, et que la maîtrise clairvoyante de l'écrivain âgé lui en facilitât l'usage. Mais on voit que le contraire se réalise, car la surproduction littéraire à laquelle se condamne l'écrivain parvenu à la fin ou au milieu de sa carrière, est précisément ce qui lui ôte la science judicieuse de la proportion des genres. Le roman contemporain, manière de feuilleton le plus souvent oiseux, est un genre de vieillesse.

Les nouvelles longues de Paul Margueritte datent de ses débuts ; et la subtile sensibilité d'âme et la délicatesse maniérée de son style s'y manifestent en souplesse jeune et en harmonie. *Ame d'enfant* et celles qui le suivent, *les Porte-Cartes* entre toutes, ont la grâce charmante d'une proportion choisie à merveille.

Le talent complexe de J.-H. Rosny, passionné d'exactitude scientifique et ému de la grandeur épique du monde, semblait devoir l'attacher exclusivement à des œuvres denses, pesantes d'étude et d'émotion. Mais, enseigné par les lois de la morphologie naturelle, ayant mesuré aux dessins et aux nécessités de leur existence les proportions des organismes vitaux, il sut diversement conformer son art à des formes harmonieuses et viables. Nul de nos contemporains ne fit de la nouvelle longue la plus savoureuse adaptation : il la conçut toujours ainsi qu'un mode léger d'investigation littéraire. L'*Immolation* se conforme à l'étude physiologique de l'inceste chez le paysan comme le *Champion* à celle morale de la force ; la *Tentatrice* et la *Silencieuse* recueillent, en quelques pages claires et parfumées, de jolies émotions particulières d'amour ; et les contes les plus remarquables du volume *Résurrection*, parus à la *Revue Bleue*, s'arrêtent à l'approfondissement de certaines idées sur la considération sentimentale ou biologique de « la race ». La *Prodigieuse Contrée des Cavernes*, les *Profondeurs de Kyamo*, le *Cataclysme* et toutes les nouvelles du *Bambou*, présentent des cadres parfaits à des hypothèses scientifiques auxquelles de longs développements eussent ôté leur valeur artistique d'émotion intense. Et alors il apparaît par eux combien la nouvelle se prête à la propagation rapide et pénétrante des fantaisies scientifiques ainsi que l'avait compris Edgar Poë, qui édifiait ses courts récits selon la logique concise d'une opération mathématique. *Daniel Valgeaire* est le chef-d'œuvre de la nouvelle longue conçue sous la dimension d'un essai, l'originalité et la clarté d'une thèse bénéficiant en premier lieu de l'allégement de l'œuvre. C'est cette science de l'appropriation du sujet au genre que l'on demande à J.-H. Rosny d'observer dans la confection de romans tels qu'*Une Reine* et qui eussent mérité plus de succès si leur développement avait été plus restreint. Et si l'on s'applique à lui formuler des demandes, c'est que nul aussi prestigieusement que lui ne fît participer la nouvelle de la richesse variée et de l'attrait du roman, tout en l'ornant d'une vertu spéciale de démonstration brève.

On doit au talent de M. Paul Hervieu, disciple de Barbey d'Aurevilly, qui lui laissa l'enseignement des *Diaboliques* et d'une *Histoire sans nom*, des nouvelles curieuses qu'il écrivit à ses débuts. Son analyse passionnée des cas particuliers et étranges (l'*Inconnu*, l'*Exorcisée*) ; sa fougue dramatique à resserrer l'émotion (*les Yeux verts et les Yeux bleus*, l'*Alpe homicide*) leur prêtèrent une rare vertu d'étude consciencieuse et de mouvement théâtral. Et c'est assurément la concision et la méthode qu'il appliqua toujours dans ses nouvelles, moins fermement dans ses romans tels que *Flirt*, — au contraire, l'*Armature* est un vrai roman, — qui le conduisirent au théâtre où les qualités de composition et de brièveté atteignent toute leur valeur.

*
* *

Henri de Régnier, qui n'a en quelque sorte jamais écrit de romans, ce qui est fort logique d'un poète, a dit lui-même, dans la préface incisive des *Amants singuliers*, le danger de notre littérature actuelle à ne pas savoir se limiter à des genres précis, à s'étendre et à s'évanouir sur des espaces trop prétentieusement larges. Et il présenta des nouvelles auxquelles sa vision noble de la beauté plastique de la nature et de la vie donne une dignité statuaire. Le récit y existe à peine, et, seule, y règne la splendeur d'un décor choisi ou s'y déploie la magnificence de mouvements : mouvements et décors, c'est ce qui saurait le moins vouloir retenir la longue attention, et rien cependant ne mérite davantage la contemplation de nos heures de rêverie. Il était excellent qu'un poète apportât à l'enrichissement et à l'ennoblissement de la nouvelle la compétence rythmique et l'enthousiasme visionnaire qui illustrèrent ordinairement ses poèmes ; et les proses somptueuses du *Trèfle noir*, de la *Canne de jaspe* et des *Contes à soi-même* ramènent la nouvelle à la beauté lapidaire de la poésie.

Imagier abondant et délicat, plus amoureux du rythme mystérieux des décors et des méditations qu'intéressé par les réactions des événements, Georges Rodenbach devait également chérir la nouvelle comme un mode de poésie. Libéré du trop pressant souci de fortifier ses thèmes poétiques d'observation et de narration réalistes imposé par la longueur d'un roman, il trouva dans la nouvelle l'occasion aimable de motifs de rêveries précieuses

et délicieusement ornementales. La nouvelle lui fut plus naturellement une dentelle, le roman étant plus spécialement une étoffe trop unie et trop opaque. La *Vocation* et l'*Arbre* témoignent jusqu'à quel point de finesse et de souplesse les volutes d'une phrase musicale et miroitante peuvent agrémenter la ligne simple d'un récit modeste, sans que l'œuvre paraisse ni trop exclusivement un récit ni trop particulièrement une suite de poèmes en prose. Ce prosateur le plus poétique excella dans un genre qui fut à la fois poème et prose.

Avec Francis Jammes, il s'atteste encore combien naturellement les poètes, savants doseurs de rythmes et d'émotion, s'inclinèrent à l'emploi de la nouvelle. Son exemple sert aussi à prouver qu'entre tous, les écrivains jeunes savent réaliser comme il convient cette forme d'art qui demande souplesse d'âme et discrétion de technique. Familier en ses vers comme s'il écrivait en prose, Jammes devait nécessairement venir à écrire des romans, et, comme il était accoutumé à écrire en vers des contes qui étaient des manières de fragments de roman, ce qu'il composa fut court et bien nombré. Son goût de l'élégance des œuvres du passé, des courts romans du XVIIe et du XVIIIe siècle l'incitait aussi à des nouvelles qui eussent la longueur des *Paul et Virginie*. Et l'intuition qu'il entretient de l'âme et des préférences des jeunes filles lui inspirait cette forme légère et charmante de petits romans courts qui sont comme destinés à l'attention capricieuse et brève de sentimentales Clara et Almaïde. Et le succès inattendu de *Clara d'Ellébeuse* et d'*Almaïde d'Étremont* prouve justement l'heureuse nouveauté de cette forme d'art auprès d'un public trop uniquement habitué à la lourdeur et à la longueur des romans ordinaires. L'exemple de Jammes indique l'accueil qui sera fait au cycle des nouvelles conçues en une forme chaste et amoureuse sur un fond sentimental et voluptueux, par un public que doit toucher spécialement l'usage discret et élégant de la nouvelle : le public des jeunes filles.

La nouvelle d'humour et de fantaisie lyriques de Jules Laforgue est la plus complexe et la plus chatoyante manifestation du genre. Émouvantes comme un conte, légères et ironiques comme une satire, plastiques comme un poème en prose, rythmées et ondoyantes en poèmes subtilement et familièrement libres, les *Moralités légendaires* de Jules Laforgue résument, en la nouveauté séduisante d'une forme adroite, toutes les qualités diverses et disséminées de la nouvelle.

Cet autre poète délicatement musicien des *Sonatines*, d'ailleurs toutes mises en musique par les Chausson, les Duparc et les Debussy, Camille Mauclair, épris de l'essai en art comme en critique, trouve là le cadre nécessaire à l'étude musicale et somptueuse de symboliques attitudes d'âmes. C'est en ce genre, qui lui est déjà familier, que se développera, en netteté et en opulence, la vertu intime de sa personnalité. Et, de même qu'avec Rodenbach et Jammes la nouvelle adopte la richesse d'un vocabulaire et d'une sensibilité de poètes intimistes, avec Mauclair elle assimile les qualités généreuses et chatoyantes du symbolisme qu'on est trop habitué à voir emprisonnées par la brièveté d'une prose « inactuelle » ou noyées dans le flux amorphe de vers en dérive. De tempérament délicat, M. Jean Viollis, l'auteur déjà apprécié de l'*Émoi*, se tient à la distinction et à la simplicité attiques de cette forme de littérature. Et son exemple est précieux à citer à la faconde grandiloquente des Méridionaux trop empressée de se répandre en trilogies annoncées et jamais jouées...

* * *

Ceux qui n'écrivent point de vers sont portés à demander de préférence à la nouvelle de distribuer avec légèreté leurs idées philosophiques. Ainsi Charles Maurras, Provençal dévot d'Anatole France, dont la philosophie est toute théologie, a écrit un volume de nouvelles où s'inscrit la pensée châtiée d'un païen catholique dans une ligne parfaite, selon le contour strict des collines de son pays. Il convient de citer à côté de lui son ami le plus cher, Maurice Barrès, précieux et réticent jusque dans la volupté, net et sec, un des écrivains les plus nativement destinés à se formuler en sobres nouvelles. M. Téodor de Wyzewa, initié à la grâce par la concision renanienne, composa des *Contes chrétiens* d'une touche monotone, mais séduisante en sa transparence familière. Ils indiquent, du moins, de quelle vertu s'avère la nouvelle pour la discussion légère des idées et pour les paradoxes aimables : il eût dû réduire à plus courte dimension son délicat *Valbert*, monographie qui réclamait le cadre d'une nouvelle.

Dans un tout autre ordre d'idées, M. André Gide, reconnu par la nouvelle génération comme une des intelligences les plus pénétrantes et subtilement incisives, tempérament aristocratique tout en finesse plutôt qu'en largeur, a exprimé son dilettantisme sceptique presque exclusivement en des plaquettes où sa pensée dialogue avec soi-même, en se revêtant de corps élégants et languides. *Paludes*, le *Prométhée mal enchaîné*, la *Tentative amoureuse* sont les expressions les plus attrayantes d'une philosophie blasée. Ce sont des œuvres rares; mais il serait à craindre que, laissée trop exclusivement à de tels esprits, la nouvelle ne devînt des bréviaires de scepticisme et de sécheresse : elle ne doit pas être tant la formule précise de tempéraments anémiés que la

condensation essentielle de riches tempéraments.

Il faut seulement déplorer que la nouvelle longue ne doive pas à toutes ses qualités malléables d'être plus fréquemment employée. Il est injuste de dire qu'elle ait disparu, puisque chaque écrivain en produit aux débuts de carrière. Mais on ne saurait nier que son développement soit gravement compromis par le roman moderne. Pour le prolonger, il faudrait que les maisons d'édition entreprissent d'accepter les livres moins volumineux que les romans ordinaires, comme quelques-unes avaient commencé de faire. Sinon, le sort de la nouvelle longue dépend exclusivement des revues ; et, quelle que soit l'excellence de leur discipline artistique, elles n'en sauraient assurer le succès, ne pouvant en publier qu'un nombre restreint. Il faut considérer, d'autre part, que la revue semble destinée à l'avenir le plus large, l'emportant sur le journal et sur le livre.

II

On peut seulement indiquer et suivre les traces actuelles de la nouvelle longue, car il s'agit plutôt d'un genre qui, résumé et synthèse, est un genre d'avenir que sans doute le XXe siècle développera et affirmera, comme le XIXe a fait pour la forme première du roman, dense et imparfaite en son volume. Au contraire, on peut presque définitivement se prononcer sur la nouvelle courte, car elle appartient déjà au passé. Elle est née du journalisme : si celui-ci n'a jamais favorisé de nouveaux genres versifiés, sauf la complainte « amorphe » des Franc-Nohain, il engendra, du moins, la nouvelle comme il avait fait la critique littéraire des Sainte-Beuve, des Gautier et des Saint-Victor. Et s'il déchut au point de remplacer aujourd'hui la critique littéraire par l'annonce payée, et la nouvelle de forme choisie par le conte fait-divers, il n'en faut pas moins reconnaître sa contribution à l'art quand il permit aux Sainte-Beuve et aux Gautier de s'exprimer, comme ensuite aux Banville, aux Daudet, aux Maupassant, aux Villiers de l'Isle-Adam. D'avoir servi de tels talents, on excuse presque le journalisme d'imposer aujourd'hui la nouvelle fade et pleurnicheuse d'un Montjoyeux, les fanfaronnades ampoulées d'Hugues Le Roux, l'anecdote plaintive d'un André Theuriet trop vieilli... Mais il est triste de constater que non seulement les contes de Villiers de l'Isle-Adam, mais encore ceux de Maupassant, malgré leur stricte valeur, ne trouveraient point de journal pour les éditer. Les quotidiens ont actuellement la répulsion la plus unanime qui ait jamais existé pour toute distinguité artistique, et elle s'accuse et s'accroît d'année en année. L'*Écho de Paris* et le *Journal*, qui publièrent, il n'y a déjà pas si longtemps, les meilleures nouvelles des Margueritte, des Rosny, de France, de Lemonnier, de Rodenbach, de Paul Hervieu, publient aujourd'hui des choses inconsistantes et hâtives dans la promiscuité d'une foule de noms inconnus et sans talent, simples reporters élevés du reportage ou de la chronique des modes à la nouvelle pornographique. Le feuilleton n'existe plus seulement au bas de la page du journal : il déborde dans la nouvelle, il envahit la chronique à laquelle aboutissent toujours les anciens conteurs professionnels, les Catulle Mendès, les Jean Lorrain.

La nouvelle s'abaisse à devenir la nouvelle à la main, quelque chose qui n'a sa manière de charme, ou une espèce de justification de tirage, que dans le caractère d'actualité et d'éphémérité du journal. Les écrivains qui s'empressaient jadis de recueillir en volumes leur collaboration aux journaux n'osent même plus le faire, conscients de l'insignifiance de leurs impôts hebdomadaires payés aux grandes feuilles : Paul Margueritte ne publie plus les nouvelles qui suivent *Ame d'enfant*, J.-H. Rosny les *Profondeurs de Kyamo;* il faut surtout citer de jeunes écrivains comme M. Edmond Haraucourt, dont la *Revue Bleue* avait publié de très délicates recherches psychologiques, et que le quotidien a si vite épuisé. Cela est significatif ; c'est la preuve que le journalisme a fini par dépouiller la nouvelle de toute vertu littéraire. Le *Rouet des brumes*, de Georges Rodenbach, est le dernier beau recueil, et sa mélancolie ne vient pas moins de la voix délicate et dolente qui conte, que de cette grâce dernière, expressive d'un genre qui ne se retissera plus au rouet des presses... Jadis la nouvelle était une manière de minuscule roman que l'on demandait au romancier d'écrire en y condensant les qualités de sa maîtrise ; elle devient, aujourd'hui, une sorte de concession que l'on demande au romancier de faire à la foule, qui ne saurait s'accommoder d'étude, d'analyse, d'art, mais veut lire deux colonnes d'un auteur réputé artiste : jadis, on demandait à l'écrivain de se rappeler au public par l'excellence d'une nouvelle qui représentât en miniature le valeur d'un de ses romans ; aujourd'hui, on prie le romancier de se faire oublier ou pardonner du public sous l'espèce de la nouvelle, qui est la risette, le sourire, le potin sentimental ou graveleux mettant en prostitution quotidienne l'écrivain et le lecteur.

Et ce n'est pas à autre chose qu'à cette abdication imposée par la nouvelle courte des journaux aux romanciers, qu'il faut attribuer la déchéance du roman contemporain courant. Il en va tellement ainsi que les tempéraments artistes, pour se garer de la littérature des Richard O'Monroy, des René Maizeroy, des Michel Provins, des Anatole Le Braz, des Henry Fèvre, se défendent, avec angoisse, du

servage du journalisme, imposant par la nouvelle le petit régime hebdomadaire de concessions au public. A peu près seul, M. Paul Adam peut-il résister à la surproduction nécessitée par la collaboration fréquente au *Journal*, et la raison en est que son très riche tempérament d'écrivain sanguin lui commande de se dépenser avec abondance. Mais l'on a tort de reporter sur le genre tous les reproches que mérite seul le journalisme contemporain. En soi, il n'a rien qui ne soit excellent et ne se conforme harmonieusement aux exigences littéraires de l'époque. Et c'est précisément parce que ses qualités de concision, de rapidité, d'économie de dimension, répondent bien à l'esprit moderne, épris de vélocité et de légèreté, que la nouvelle ne peut avoir disparu. Peut-être lui peut-on souhaiter une renaissance pour l'époque où les grands journaux à un sou ayant définitivement expulsé toute littérature, il se fondera un ou deux modestes quotidiens littéraires de prix plus élevé, répondant à une élite de lecteurs encore assez nombreuse.

***

Si l'on pense à la composition des romans de Balzac, qu'il assombrit et alourdit par un manque total de division, à celle des romans naturalistes d'un Zola, partagés en chapitres longs et denses comme un livre, et d'un Huysmans touffu comme un article de dictionnaire, et qu'on examine ensuite la composition des romans contemporains, on voit vite où la nouvelle, gênée par le journalisme, sut se reprendre et valoir. Les meilleurs offrent de vraies nouvelles comme chapitres, tant ceux-ci tendent à présenter un ensemble parfait en légèreté et en intérêt. Le chapitre n'est plus tout à fait une part stricte et inséparable de l'œuvre, ce qui faisait sa sécheresse et son ingratitude; il est en soi une petite œuvre d'art qui vit de son essence propre. Et comme la nouvelle est courte, le chapitre devient de plus en plus concis et bref, rapide et facile. La *Charpente*, *Chemin d'amour*, le *Roman d'un cycliste*, de J.-H. Rosny, sont des séries de dialogues ou des suites de chapitres doués de la vertu aimable de la nouvelle. Et les romans d'Anatole France présentent si bien un recueil de nouvelles que tous les chapitres en ont pu paraître séparément sous cette forme dans les journaux, ainsi qu'il est arrivé pour la *Bataille d'Uhde* de M. Adam, ou *Adam et Ève*, de M. Lemonnier. De même encore les romans de Mme Marni. Apportant au roman, genre long, toutes ses qualités de genre bref, la nouvelle l'aère, le subtilise et le rajeunit; surtout elle l'aide à se conformer aux exigences d'une époque de vitesse.

III

La nouvelle semble être promise, sous sa forme longue, à supplanter demain le faux roman, aussi longtemps que l'étude des sujets individualistes contre-balancera celle des sujets sociaux. Sous sa forme courte, elle a déjà influencé directement le roman. Elle est donc loin d'avoir disparu de la littérature aussi totalement qu'on est porté à le croire, parce qu'elle ne retient plus presque exclusivement l'effort de conteurs comme Mérimée qui en avaient fait en quelque sorte leur spécialité. A ne plus être entre la main des spécialistes, elle perd évidemment en précision et en vivacité d'intérêt, en rapidité d'intrigue; elle n'est plus un petit « tout » bien délimité, exécuté et arrêté avec autant d'adresse par le conteur professionnel que le pharmacien en met à dorer ses pilules sous les yeux du public émerveillé. Mais elle gagne en largeur et en générosité, elle a plus de fondu et de poésie; elle est étude ou poème en prose, elle est quelque chose de plus vague et de plus suggestif, d'indéterminé et d'illimité comme la vie, et son incertitude actuelle est peut-être la richesse de demain. Il faut toujours avoir peur des spécialistes qui menacent bien vite de devenir des charlatans. Le grand artiste est celui qui, comme Hugo, d'un labeur immense et minutieux, embrasse la vie universelle et tous les genres; et chaque genre gagne à s'être rapproché fraternellement des autres dans la maîtrise d'un vaste génie. A défaut d'un Hugo, des poètes, comme Banville ou Francis Jammes, ont déjà renouvelé la nouvelle de leurs qualités de grâce ailée et parfumée.

D'autre part, les conditions matérielles de la littérature, en la gênant et en la corrompant, ne l'empêchèrent pas de se survivre en art. L'action déprimante de la librairie et du journalisme n'a fait qu'abolir la nouvelle en sa forme trop spécialisée de genre nettement défini. L'art n'est pas dans la multiplication étiquetée, mais dans le nombre le plus réduit de genres, devenus plus riches par l'apport de variétés secondaires. Le roman bénéficia de la contribution de la nouvelle. Et, si l'on considère la souplesse avec laquelle les vertus de celle-ci se sont adaptées immédiatement à la forme trop débilitée du roman, on est heureux de constater combien l'esprit souffle où il veut à travers les formes de l'art pour en composer un art éternel, vaste et indépendant, en dépit des obstacles matériels que peuvent lui opposer des sociétés et des régimes provisoires.

MARIUS-ARY LEBLOND.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 43026. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 6. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 7 FÉVRIER 1903.

LE SENTIMENT RELIGIEUX EN FRANCE [1]

I

Un orateur connu de tous, dont la sortie de l'Église fit jadis un grand éclat, me disait un jour, dans une causerie familière, sa ferme croyance en l'immortalité de l'âme. A ce propos, il me rappelait la réponse à lui faite par un pasteur protestant, un soir qu'ils se promenaient ensemble aux bords du lac de Zurich. « Si je ne croyais, déclarait-il avec chaleur, à l'âme immortelle, je serais pris de désespoir et me jetterais dans le lac qui est à nos pieds. — Et pourtant, lui répliqua le pasteur, *Dieu ne vous doit pas cela.* »

Il y a quelques années, tandis que je dépouillais les discours prononcés au *Parlement des Religions*, j'y relevai avec surprise cette autre déclaration dans la bouche d'un pasteur anglican. Celui-ci affirmait hautement qu'une explicite reconnaissance de Dieu n'est pas essentielle à la religion, et que l'athée même, s'il pratique l'amour de ses semblables, est plus vraiment religieux que certains ministres du Christ, formalistes mais non charitables.

Voilà, certes, deux situations curieuses et dignes d'être notées. Dans l'une, l'immortalité de l'âme n'est pas jugée nécessaire ; dans l'autre, la croyance en Dieu passe au second plan.

Cette manière de choix est plus ordinaire qu'on ne penserait d'abord. Le doute inhérent à ces croyances fondamentales ne peut céder qu'à l'aveu gratuit du cœur ou de la raison. L'argument qui les soutient prend toujours la forme d'une induction ou d'un acte de foi ; l'acceptation en dépend d'une complexion sentimentale ou d'un tour personnel de la pensée.

Il n'entre pas dans le plan de ce travail de soumettre à une nouvelle discussion ces notions premières. Une question autre, si je ne me trompe, s'y trouve d'ailleurs sous-entendue : celle d'un ordre dans la nature, d'un dessein dans l'univers. Elle exigerait un examen approfondi, que je tenterai plus tard peut-être ; mais je me vois obligé de l'écarter, malgré l'intérêt qui s'y attache, et j'en viens aux conclusions pratiques de notre enquête, sans approfondir les sujets spéciaux qu'elle soulève.

II

L'homme a un si grand besoin d'unité, qu'il s'attache de toutes ses forces à la notion d'un ordre dans les choses, qui comprendrait ensemble le monde physique et le monde moral. A défaut d'un ordre réel, il y suppose des dépendances logiques ; à défaut d'une finalité *ante rem* invérifiable, il en introduit la fiction, qui est son ouvrage, par une analogie spontanée avec ses propres actes volontaires. A peine a-t-il cessé de croire en Dieu, qu'il le réinvente par un facile syllogisme, et, au besoin, se divinise soi-même, ce qui n'est pas une moindre affirmation. A peine a-t-il nié la justice, qu'il s'en institue le sévère promoteur. A peine n'espère-t-il plus en l'au-delà, qu'il recommence autrement le songe d'un progrès indéfini.

1. Extrait d'un livre intitulé : *le Sentiment religieux en France*, par M. Lucien Arréat, qui va paraître dans quelques jours chez l'éditeur Alcan.

Pourquoi opposerions-nous des arguments inutiles et boiteux à ces ambitions, si même nous les jugions chimériques ? Lorsque, ayant fait effort pour entrevoir les vastes problèmes devant lesquels hésitent les penseurs mêmes à qui la nature a départi le plus haut génie, on s'éveille en quelque sorte du rêve profond de la réflexion, une pitié vous prend pour les raisonneurs qui tranchent tout d'un seul mot et nient ou affirment selon leur caprice et le vent qui passe dans les barbes de leur plume. On se dit qu'un pareil travail demeure interdit à la plupart de nos semblables, qu'une analyse des idées traditionnelles dont les sociétés ont vécu ne leur est pas possible, et que mieux vaut alors laisser ces idées intactes dans les cervelles ; qu'il est imprudent de perdre, en rayant des noms consacrés, les leçons pratiques qu'ils résument et les vérités qu'ils symbolisent, et que la pire attitude en philosophie, ce n'est pas l'ignorance ou l'abstention, mais la science imparfaite qui ne connaît pas sa faiblesse, la négation qui se dissimule sa vanité; l'indifférence qui ferme les voies aux pensées supérieures.

Si opposées donc que puissent être nos propres doctrines à celles des religions existantes, j'estime que nous n'avons pas le droit d'imposer à l'enfant un formulaire d'athéisme. Pauvre est la situation morale de bien des croyants, mais plus désavantageuse encore celle des simples négateurs. Il n'est pas en notre pouvoir de faire qu'il existe ou n'existe pas une Conscience première, une intelligence de l'univers. Ce qui nous incombe est de chercher des solutions non données encore à des questions toujours vivantes, dont l'intérêt s'accroît sans cesse, à proportion de notre savoir.

La notion d'une Intelligence souveraine n'est pas limitative en soi. Seule la figure qu'on lui donne, où l'usage qu'on en fait, risque d'imposer une borne à la connaissance. Si nous partons d'une définition quelconque pour déclarer inaccessibles à la recherche des faits qui ne le sont point, ou pour refuser les résultats importants d'une hypothèse, nous manquons vraiment à notre devoir scientifique. Une attitude réservée sied mieux au savant et au philosophe. Ils peuvent prétendre sans erreur qu'ils avancent dans l'inconnu et pénètrent le divin, à mesure de la connaissance plus exacte qu'ils ont du monde; ils mettent le cap sur le grand x mystérieux, et ne s'inquiètent pas si la pointe de terre à demi cachée dans le nuage semble fuir devant le navire ou laisse apparaître quelque nouveau promontoire. Ils marchent à l'assaut du « fait » avec toutes les ressources de l'expérimentation et du raisonnement. Et c'est là une forme de religion active, c'est là l'équivalent d'un acte religieux, dès qu'une émotion s'y associe, qu'il s'accompagne de rêve, de désir, de volonté.

!!!

On est porté, selon moi, à exagérer beaucoup les différences qui séparent les hommes, qu'ils se disent chrétiens ou non chrétiens, à l'égard du contenu précis de leurs croyances. Nous n'avons pas à notre disposition un si grand nombre de solutions métaphysiques, de sentiments primitifs et de règles de vie, que les groupes humains les plus tranchés ne se rencontrent souvent dans la même attitude morale.

Quelles situations paraissent d'abord plus contraires que l'affirmation et la négation de Dieu ! Prenons pourtant l'homme le plus délibérément athée. Cet homme se voit jeté dans un monde que gouverne la nécessité ; il se sait dans la dépendance de puissances plus fortes que la sienne ; il s'efforce d'en surprendre l'action, de faire tourner la fatalité à son profit ; conduit par cet optimisme naturel à tout être, et sans lequel la vie serait impossible, il espère, il lutte, il se propose des biens à atteindre jusque par delà la mort, durée d'une œuvre personnelle, intérêts de race, de famille, de parti ; confiant il a vécu, confiant il meurt, à raison de l'énergie qu'il a dépensée, du but qu'il a donné à son activité, de la conscience qu'il a su se faire de sa propre destinée. Au fond, il reconnaît les mêmes puissances supérieures que le croyant, il se dépense dans les mêmes actes : il est homme de foi sans s'en douter. Ce que le croyant appelle Dieu, il le nomme nécessité ; l'ordre divin, à ses yeux, c'est la mécanique de l'univers, la loi des êtres, le but de la vie. Il n'est que les mots de changés. Et combien de gradations qui laissent le fossé moins large, si nous plaçons, entre le chrétien et l'athée, le musulman, le bouddhiste, le simple déiste !

Les différences s'accusent davantage lorsque nous passons de la région des idées à celle des sentiments : ils varient d'une manière appréciable avec la figure que nous prêtons au monde, et peuvent donner aussi à notre vie morale une autre couleur, sans la modifier en ses traits principaux.

Un écrivain catholique des plus distingués fait porter toute la valeur de la morale religieuse sur ce point, qu'elle assure le commandement moral, qu'elle justifie le devoir par l'autorité d'une révélation divine. Il est clair pourtant que, si je n'accepte pas la révélation, je me trouve dans la situation même de celui qui n'accepte pas la démonstration expérimentale du devoir par la voie des sanctions naturelles ; mais, dès que j'accepte celle-ci, je n'ai pas moins de solidité morale que le croyant le plus ferme.

Remarquons d'ailleurs, — et l'analogie des posi-

tions théoriques apparaît ici encore, — que la croyance au déterminisme universel est l'équivalent de la croyance en une révélation : le déiste lui-même pourrait considérer les lois de ce déterminisme, tel qu'il se reflète en notre conscience, comme l'expression d'une souveraine volonté, comme la forme à la fois concrète et saisissable, vivante et sentie, qui nous la révèle. Ce n'est donc pas sur le terrain doctrinal que j'établirais les avantages de la morale religieuse, mais bien plutôt sur l'état sentimental. Je les placerais dans ce sentiment d'affection envers un maître suprême ou un divin médiateur, qui peut transformer l'accomplissement de la vertu en un véritable acte d'amour filial et de soumission heureuse. Je les chercherais dans cette conviction, où le croyant puise à certaines heures un si grand secours, que toutes ses actions ont un témoin, que son Dieu le voit, alors que nul œil humain ne le peut voir.

Des qualités d'imagination, d'enthousiasme, de pitié, pourront faire qu'un homme qui ne croit pas se représente avec force la patrie, l'humanité, qu'il incarne le devoir en une figure, ou divinise en quelque sorte sa propre conscience, et qu'il ait aussi la passion de la vertu, la chaleur du sacrifice. Ainsi encore des qualités personnelles pourront faire que la même discipline religieuse ne produise pas en tous temps et en tous lieux les mêmes caractères. Catholique ou puritain, si sa règle soumet l'individu plutôt qu'elle ne le redresse, c'est affaire de tempérament, de race, de milieu, non moins que de croyances ; le croyant donne le tour à sa foi, à ses pratiques, autant que sa foi et ses pratiques le forment lui-même. Tel s'abat passivement aux pieds de son Dieu, dans la prière, et en attend un geste secourable ; tel autre ne prie que pour exalter sa confiance en soi-même, s'exciter à l'action.

Il importe de se défier ici des jugements généraux portés en faveur ou en défaveur d'une confession, d'une doctrine. Une distinction seulement s'impose et persiste : il est des natures qui sont religieuses, et d'autres qui ne le sont pas. Toujours et partout se retrouvent ces deux types, plus ou moins purs ou mélangés. Chacun d'eux se comporte selon ses tendances, prenant dans tout système philosophique ou religieux l'aliment qui lui convient, et rejetant l'autre. Ce sont, oserais-je dire, comme des appareils digestifs qui ont leurs modes d'assimilation particuliers. Aux siècles de grande ferveur chrétienne, il a existé nombre d'individus naturellement « irréligieux », aux yeux desquels une humble piété eût paru une faiblesse ; ils avaient peut-être la croyance, à peu près toujours des superstitions, — mais sans que leur caractère en fût touché profondément. De même, parmi les incroyants de nos jours, on n'aurait pas de peine à découvrir des hommes qui sont des « dévots » par tempérament : à défaut du dogme religieux, ils acceptent sur parole le dogme démocratique ; ils ont besoin de croire, de se donner ; il leur faut une autorité extérieure pour conduire leur vie, et ils la placent dans les idoles humaines les moins recommandables, alors qu'ils affectent de ne la point mettre dans l'idéal d'une foi supérieure.

Il n'est pas trop hasardeux de prédire que ces deux classes d'hommes continueront d'avoir de nombreux représentants. Et les religions existantes trouvent là une cause majeure de durée ; elles satisfont à des besoins profonds, plus particuliers à certaines natures, mieux que ne le pourrait faire de longtemps une invention philosophique sans chaleur ni prestige. Ces besoins cherchent leur voie où ils peuvent, suivent leur pente, et ne cesseraient pas d'enfanter de nouvelles formes de la vie religieuse sous la couverture du plus froid rationalisme.

IV

Vivre et laisser vivre, telle doit être la règle des sociétés bien faites, aussi longtemps que les individus ou les corps ne commettent point d'attentats avérés. Religions, philosophies, sont des forces dont le conflit nécessaire assure la vigueur morale et intellectuelle des nations. Elles résistent quand on les attaque, et, si proches qu'elles semblent être de leur fin, la violence prolonge leur durée, en les obligeant à tenter un effort suprême. Elles ne s'épuisent que d'elles-mêmes, par leur inaptitude à satisfaire aux besoins des temps, ou par leur infériorité à l'égard d'une action directrice plus puissante ; car alors les esprits se détournent d'elles, et leur niveau commence à s'abaisser. On ne peut les dire vraiment mortes qu'après qu'elles ont été remplacées par une foi et par un savoir nouveaux.

Il ne manque pas de gens en France qui appellent avec une ardeur fiévreuse la ruine du catholicisme ; tout au plus acceptent-ils que le peuple fasse une halte dans le protestantisme libéral, avant la ruine définitive de la religion chrétienne. La question à laquelle il conviendrait d'abord de répondre est celle-ci, à savoir si les hommes se passeront jamais d'une religion, ou plutôt, si l'avènement d'une société sans religion est prochain, ou bien, au contraire, extrêmement éloigné.

Toujours et partout, il a existé des croyances communes et un culte. Ce fait considérable n'est pas dû seulement à un besoin de l'esprit et aux misères de la vie humaine ; une croyance individuelle, en ce cas, y eût pu suffire. Il est dû encore à ce que l'individu puise une force plus grande dans l'assentiment

de ses semblables; à ceci enfin, que l'union des âmes dans la même foi et les mêmes espérances a constitué un lien social supérieur, créé une vie morale qui ne dépendait pas des révolutions politiques, et permettait à un peuple de se transformer assez profondément sans perdre toute cohésion et toute discipline.

Ces diverses causes ne cessent point d'agir dans les sociétés modernes. Ce qu'une religion a pu faire ou fait encore, il faudra, avant qu'elle cesse d'être, qu'une doctrine quelconque le puisse faire. Et c'est une question de chances à peser entre les disciplines, religieuses ou autres, qui prétendent à gouverner la pensée et le sentiment des hommes.

Elle est résolue d'avance, en ce qui regarde les peuples de l'Islam. Bien loin qu'ils inclinent à abandonner la foi qui est leur unique lien, ils la défendent avec opiniâtreté et la propagent. On ne saurait non plus assigner l'heure où les deux grandes nations anglo-saxonnes, et l'Allemagne elle-même, se détacheraient de leurs Églises : la variété même de ces Églises, aux États-Unis, par exemple, est le signe d'une vitalité religieuse assez énergique pour transformer de nouveau le christianisme d'une manière originale.

Les destinées du catholicisme, en revanche, sont liées à celles des nations de l'Occident dont le déclin a commencé, ou dont la puissance d'expansion a rencontré ses limites. Son aire d'influence, il est vrai, est plus étendue, et l'ardeur prosélytique de ses missionnaires est toujours vivace. Mais il apparaît le plus menacé dans les pays qui furent son foyer principal durant tant de siècles.

Il n'est pas douteux que la France, en particulier, a cessé d'être passionnément catholique. Bien des personnes, nous en avons pu juger, sont demeurées fidèles à l'antique croyance, et les pratiques de nos gouvernants lui ont ramené beaucoup de tièdes et d'indécis. Une grande partie de notre jeunesse n'en reste pas moins détachée d'elle; nous comptons une classe assez nombreuse de jeunes gens, et même de jeunes filles, élevés en dehors de toute confession.

Ce que nous ne voyons pas, ou voyons très rarement, c'est le passage effectif au protestantisme. Le Français quitte la religion de ses pères pour aller au scepticisme, parfois à une philosophie. Il n'en sort pas pour s'emmurer dans le calvinisme; il le franchit du même saut, et ne trouve pas davantage en soi la force ou le goût de tenter une révolution nouvelle.

Le calvinisme, rappelons-le pourtant, n'est pas la dernière figure de la Réforme. C'est à un « protestantisme libéral » que nous avons vu incliner tels ou tels, et que va aussi l'indulgence des libres penseurs non absolument irréligieux. On s'abuserait d'ailleurs, ce changement de front pût-il s'accomplir, à en espérer des résultats bien considérables. La masse suivrait par indifférence, non par conviction. La foi véritable manquerait, en haut comme en bas.

Le protestantisme n'a pris sa valeur que de l'âme protestante, je veux dire du caractère des peuples qui cherchaient dans une réforme religieuse la condition de leur affranchissement politique et une refonte de l'individu moral. Le bois dont la houlette est faite ne décide pas de la valeur du berger. La qualité du chef ne crée pas toujours celle du soldat.

Wesley renouvelait en Angleterre les sources vives de la piété et portait sa parole aux jeunes États d'Amérique, dans le temps même où Voltaire brillait en France du plus vif éclat. Déjà, un Wesley n'aurait plus alors trouvé chez nous, même dans la classe des artisans, la matière première de cette race d'hommes que créa son apostolat. Et c'est pourquoi, dans notre pays, il y aura cent ans bientôt, un Saint-Simon, un Auguste Comte, rêvèrent d'une reconstitution morale, non par le christianisme, mais par la philosophie, quand l'essai d'une religion positiviste, outre-Manche, n'eût point eu de sens.

Dans l'habitat latin, le positivisme est encore la seule philosophie qui aspire à remplir ce grand office. Il n'a pourtant pas pénétré jusqu'au peuple, et rien ne promet qu'il se répande jamais autant parmi les classes cultivées du monde nouveau (j'entends à titre de religion organisée) que le fit le stoïcisme dans le monde ancien.

En dehors du positivisme, la seule école ayant des visées religieuses est celle des néocriticistes, pour laquelle je professe également la plus haute estime. Mais elle compte peu d'adhérents ; elle décline peut-être vers une manière de calvinisme réformé, et la France reste partagée, en somme, presque tout entière, entre les deux courants inégaux de la vie chrétienne.

L'examen des doctrines religieuses n'entrait pas dans le dessein de cet ouvrage. Un des aspects en intéresse pourtant notre conclusion. La théologie chrétienne, envisagée comme une œuvre de la raison humaine, reste un grandiose monument. Nous voyons des philosophes y revenir par le chemin d'une métaphysique indépendante. Mais le chrétien, le catholique surtout, ne saurait se placer au point de vue du rationalisme. La vérité du dogme, à ses yeux, est absolue : elle procède de la révélation.

C'est là le point difficile. Il n'est guère douteux, en effet, que l'esprit moderne répugne à admettre des vérités révélées. La théologie chrétienne risque donc d'être replacée au rang des systèmes historiques, et l'alternative serait alors, pour l'homme religieux de demain, de laisser tomber sa foi ou d'accepter un

mélange de tradition sacrée et de philosophie humaine, c'est-à-dire une sorte de protestantisme. Mais il est évident que ce protestantisme, en s'engageant plus avant dans la voie de l'examen, aurait bientôt cessé d'être, sinon par sa morale, un christianisme. Dès que la source du dogme serait discutée, il ne resterait plus à l'antique religion d'autre garantie de durée qu'une habitude de la raison et du sentiment, un ensemble de forces inconscientes et héréditaires.

Le véritable danger pour une Église, répétons-le, ne vient pas des assauts qu'elle subit, mais de ses propres erreurs, du tour nouveau des intelligences, de l'usure séculaire qui attaque, transforme ou détruit toutes les institutions humaines.

V

Le désir de l'unité de foi est la seule et insuffisante excuse qu'on puisse apporter à la révocation de l'édit de Nantes. La dispersion des religieux et des religieuses de Port-Royal était moins justifiable encore. Elle a été l'acte le plus grave peut-être de notre histoire religieuse : dès qu'il retranchait de son sein une pareille élite, pour une légère divergence de doctrine, le catholicisme apparaissait désormais impuissant à se restaurer lui-même; il semblait condamné à s'user, sans nulle espérance de se rajeunir.

Quelle sorte de réformation pourrait-il tenter aujourd'hui, sans s'altérer trop profondément? Ne devrait-il pas, tout d'abord, faire un appel plus modéré aux motifs de croire, et s'alléger du poids mort des superstitions? Il ne m'appartient pas d'en juger. Il ne s'agissait, en cette étude, que d'apprécier une situation, d'esquisser une psychologie, de marquer enfin les pas de la route où nous sommes engagés. Une enquête plus étendue montrerait avec clarté le triage qui se fait spontanément entre les croyances dans l'esprit de beaucoup de fidèles, d'ecclésiastiques même, et par lequel se poursuit une transformation inévitable. Il ne convient à personne de porter une main grossière et malhabile sur ce travail délicat des consciences. De la bataille secrète des idées sort la vie morale qui circule par toute l'histoire et imprime son sceau sur l'œuvre des hommes. Plus haut est le peuple qui la favorise, plus haut l'individu qu'elle intéresse, anime et réchauffe.

Nous n'avons pas à prédire ce qui adviendra dans le futur. Le long avenir comptera plus d'ères que nous ne comptons de siècles. Il suffit que nous réclamions dans le présent, et pour les croyants de toute dénomination, protestants ou catholiques, les libertés nécessaires, comme il les faudrait réclamer aussi pour tout mouvement qui viserait à fonder une communion humaine sous des formes et sur des principes différents. Ce n'est pas la peine que les siècles passent, emportant les générations qui luttent et qui souffrent, s'ils ramènent parmi nous les pires erreurs et la pire intolérance.

LUCIEN ARRÉAT.

M. ROOSEVELT ORATEUR

M. Roosevelt est un homme heureux.

Il aime à parler et il parle beaucoup. Il n'est pas orateur, si c'est être orateur que de parler naturellement avec facilité et aisance. M. Roosevelt parle naturellement avec labeur et peine. Mais il parle longuement, abondamment et souvent il parle bien.

M. Roosevelt en public est très différent de M. Mac Kinley. M. Mac Kinley avait une facilité un peu banale : il ne s'y abandonnait pas, d'ailleurs. A la fin des banquets on le voyait se lever, tirer de la poche de son paletot un petit rouleau de papier et de la poche de son gilet un lorgnon : et il lisait. Il lisait bien, d'une voix un peu grêle mais nette : il articulait de façon distincte et ses phrases, bien balancées, se déroulaient dans leur élégance un peu officielle et leur phraséologie un peu comice agricole, coupées çà et là d'une formule habile à laquelle s'accrochaient les applaudissements. Et tout cela était très correct, très propret, très présidentiel.

M. Roosevelt n'est pas très « présidentiel ». Quand il se lève et s'avance au bord de l'estrade en roulant ses épaules, avec sa démarche un peu lourde et gauche, on sent de suite qu'on n'a pas affaire à un beau parleur. Il n'a ni la lèvre ni la mâchoire de l'orateur. Au lieu de la figure glabre et grasse de Mac Kinley et de Bryan, Roosevelt présente un masque osseux, une forte mâchoire, une moustache drue de lutteur et d'homme d'action. Un discours pour lui est une lutte, en effet. Il n'a pas de petit papier à la main. Il n'a que sa mémoire, son inspiration et sa volonté, une volonté bien arrêtée de dire ce qu'il doit dire. Il ne récite pas, en effet, comme le font beaucoup d'orateurs américains. Il n'improvise pas tout à fait, non plus. Ses discours sont un mélange singulier de conversation, de harangue politique et de prêche. Cela est curieux, intéressant et parfois un peu pénible.

Le commencement est, le plus souvent, sur le ton de la conversation. L'orateur, une fois l'orage des acclamations apaisé, regarde son public face à face et lui dit quelques paroles familières ou spirituelles destinées à bien établir le contact. Ces paroles sont parfois un peu trop familières et quelquefois pas

assez spirituelles. Ses exordes se ressemblent. Il aime, par exemple, quand il parle devant un public spécial, à gagner sa sympathie en rappelant quelque lien, plus ou moins proche, qui existe entre eux et lui. S'il parle à une assemblée méthodiste il racontera, comme je le lui ai entendu faire en 1899, l'histoire d'un de ses *Rough Riders* qui était méthodiste. S'il parle à des nègres il leur dira ce qu'il a vu faire d'héroïque, pendant la guerre de Cuba, par le régiment noir. Devant la Chambre de commerce de New-York, il rappela un jour, en guise d'exorde, que Mme Roosevelt avait un parent qui avait été président de la Chambre de commerce. Tout cela n'est ni très original ni très méchant; et quelquefois cela fait plaisir.

Une fois cependant, je lui ai entendu commencer une conférence par un trait qui était tout à fait « à propos », comme on aime à dire en Amérique. Il était alors gouverneur de l'État de New-York et il était venu à Boston faire une série de conférences, organisées par la fondation des *Lowell lectures*, sur un sujet d'histoire américaine qu'il connaissait bien. La ville de Boston, ce jour-là, avait été mise sens dessus dessous par la joute annuelle de *foot ball* entre l'Université Harvard et l'Université Yale. Harvard avait triomphé, et le *score* était quelque chose comme 14 à 1. Les succès athlétiques aux États-Unis sont des événements nationaux : tout le monde en prend sa part. Ce jour-là, le public de Boston exultait. Quand M. Roosevelt entra, il reçut une ovation qui fut particulièrement enthousiaste et se ressentit de la joie qui était dans l'air. Avant de commencer à parler, il regarda son auditoire en souriant. Puis, après une seconde de silence, il dit, presque à mi-voix, mais assez haut pour que tout le monde pût l'entendre : « Le *score* est de 14 à 1, si je ne m'abuse. » Ce fut court, simple et de bon goût, et l'enthousiasme se déchaîna avec la *furia* qu'y apportent d'ordinaire les Américains.

M. Roosevelt n'est pas souvent spirituel. Il ne l'est, à vrai dire, jamais. Il est gai, — trop gai parfois, ce qui est bien autre chose. Et alors il rit, et on rit de le voir rire, — ce qui est fâcheux. Il connaît, comme tout le monde, les préceptes de la rhétorique politique américaine; il sait que, quand on parle au *démos*, il faut entremêler son discours de petites histoires amusantes. Mais il n'a pas, comme M. Chauncey-Depew, ni même comme le charmant et brillant orateur qu'est M. Bryan, le don des anecdotes. Il ne sait pas agrémenter son discours par un de ces mots de la fin dont le héros est toujours un Irlandais, un quaker ou un nègre, et qui secouent ces bons auditoires américains de longs rires homériques. M. Roosevelt ne sait que les histoires qui lui sont arrivées et les bons mots qu'il a réellement entendus : ces histoires sont presque toujours des histoires de la campagne de Cuba et ses bons mots des mots de *Cow-boys*. Et ces histoires ne sont pas toujours très neuves ni ces mots très drôles. Ne forçons pas notre talent.

Le talent de M. Roosevelt consiste à faire de la morale. Ce descendant de calvinistes hollandais est essentiellement prêcheur. Depuis le jour où, à l'âge de vingt-deux ans, il est entré dans la politique de New-York pour la purifier, il n'a cessé de faire de la morale et de prêcher. Il a prêché contre la corruption municipale dans la grande cité et contre les abus de la politique républicaine dans le grand État-Empire; il a prêché (par l'exemple autant que par la parole) le devoir civique à ces Américains riches et positifs, « qui, disait-il, n'ont d'autre idéal que d'amasser de l'argent pour que leurs fils puissent mener une vie de folle et extravagante paresse et que leurs filles puissent s'acheter, comme mari, quelque chenapan de la haute société, indigène ou étrangère ». Il a prêché contre les spéculations éhontées de quelques grands financiers sans scrupule et il a flagellé Jay Gould et ses pareils d'un mot qui a fait fortune : « la classe criminelle riche ». Quand il est devenu chef de la police, il a fait à ses agents, qui en avaient bien besoin, des sermons sur l'accomplissement exact de leurs devoirs. Lorsqu'il fut nommé secrétaire assistant de la Marine, il a prêché aux marins la nécessité d'être toujours prêts à défendre le drapeau étoilé. Même dans les tranchées de Santiago, comme lieutenant-colonel, il faisait, il l'a dit lui-même, des prêches à ses *Rough Riders*.

Depuis qu'il est devenu ce qu'on appelle aux États-Unis un « personnage national », c'est-à-dire gouverneur de l'État de New-York, vice-président et puis Président de la République, il a fait des sermons à tout le monde. Il a prêché aux uns la vie énergique et rude, d'effort et de labeur (*the strenuous life*); aux autres la vie utile et honnête, inspirée par un noble idéal, attaquant et flagellant souvent avec brutalité, d'une part, les réformateurs en chambre qui parlent et n'agissent pas, qui censurent mais ne réforment pas; d'autre part, les égoïstes satisfaits qui s'abstiennent de tout par indifférence, par paresse et par lâcheté. « Le progrès, a-t-il dit, est fait par l'homme qui agit et non par l'homme qui parle. »

Quand il prêche de la sorte, M. Roosevelt est tout à fait bien. Son allure a quelque chose de viril et de fruste qui en impose à ses auditeurs. Il les regarde d'ailleurs les yeux dans les yeux, et il leur fait entrer de force dans le cerveau les idées qu'il veut leur inculquer. Son débit est alors lent et martelé; la main droite frappe l'air d'un geste toujours pareil; toute sa personne paraît tendue dans un effort su-

prême. Parfois il veut insister avec plus de netteté. Alors il mâche ses mots avec une sorte de frénésie et de tranquille colère, et il exhibe une rangée de dents blanches, fortes et serrées, mâchoire d'homme qui n'aime pas à lâcher prise, mâchoire légendaire qui le résume tout entier et que la caricature, déjà, a immortalisée.

Peu lui importent les grâces du langage ou l'élégance des attitudes. Ses gestes sont souvent gauches et ses grimaces parfois risibles. Un matin d'automne de la dernière campagne de 1900, une dame américaine de mes amies s'est amusée à faire une série d'instantanés de Roosevelt parlant à la foule dans un parc d'une petite ville de l'État de New-York. L'effet fut comique et frisa même le grotesque. Personne ne s'en aperçut ce matin-là.

Sa parole aussi est embarrassée et raboteuse : les mots ne viennent pas toujours quand il les voudrait, et il lui faut les attendre. Il les attend d'ailleurs sans impatience et ils finissent toujours par venir. Ils sont souvent heureux, toujours frappants comme il convient chez cet homme de forte culture littéraire, qui a toujours consacré ses loisirs aux lettres.

On sent que Roosevelt est devenu orateur comme il est devenu athlète : à force d'application et de persévérance. L'éloquence chez lui a été, non un don de nature, mais le fruit d'une longue patience. Quand on l'écoute pour la première fois, on est d'abord un peu déconcerté. Mais la déception ne tarde pas à se dissiper. Tout cela a quelque chose de si naturel et de si vrai ; cet homme a l'air si sérieux et si sincère ; ce qu'il dit sonne si honnête, si franc et si sensé, qu'on oublie vite les petits accrocs, les petites inélégances ou même les petits ridicules de cette éloquence qui se moque de l'éloquence.

On était venu entendre un orateur, et l'on a trouvé un homme. On tombe quelquefois plus mal.

OTHON GUERLAC.

LA GLOIRE

Nouvelle.

Le voyageur de première classe, ayant achevé son dîner dans la gare, et légèrement gris, vint aussitôt s'étendre sur le divan de velours, s'allongea doucement, et commença à sommeiller. Mais cela ne dura pas cinq minutes ; il lança des yeux langoureux sur son vis-à-vis, sourit et dit :

— Mon père, d'heureuse mémoire, aimait qu'après le dîner les femmes lui grattassent la plante des pieds. Je suis tout à fait comme lui, avec cette différence pourtant qu'après le dîner, je me fais chatouiller chaque fois, non la plante des pieds, mais la langue et l'imagination. J'aime, pécheur que je suis, à bavarder, le ventre plein. Permettez-moi de causer avec vous ?

— Mais, avec plaisir, acquiesça le vis-à-vis.

— Après un excellent dîner, il me suffit du moindre sujet pour qu'aussitôt me viennent en tête des idées profondes en diable.

Par exemple, vous et moi avons vu, il n'y a qu'un instant, près du buffet, deux jeunes gens, et nous avons entendu comme l'un d'eux félicitait l'autre de sa notoriété : « Je vous félicite, disait-il, vous êtes déjà en notoriété et commencez à conquérir la gloire. » A coup sûr, c'étaient des acteurs, ou de microscopiques publicistes. Mais il ne s'agit pas de cela. Une question, mon cher monsieur, m'intéresse maintenant : à savoir ce qu'on doit entendre par ce mot « gloire » ou « notoriété » ? Qu'en pensez-vous ? Pouchkine définissait la gloire « un morceau brillant sur des haillons » (1) ; nous la comprenons tous comme Pouchkine, c'est-à-dire plus ou moins subjectivement, mais personne n'a encore fourni une définition claire et logique de ce mot. Je donnerais cher pour une telle définition !

— Mais en quoi cela vous est-il nécessaire ?

— Voyez-vous, si nous savions ce que c'est que la gloire, peut-être serions-nous certains et capables de l'acquérir. Je dois vous dire, cher monsieur, que, quand j'étais plus jeune, j'ai aspiré de toutes les fibres de mon âme à la notoriété. La popularité était ma manie. Pour elle j'ai étudié, travaillé, passé les nuits, souffert la faim et perdu la santé. Et pourtant, dans la mesure où j'en puis juger sans parti pris, j'avais tout ce qu'il faut pour l'atteindre. D'abord, de profession je suis ingénieur. Pendant ma vie, j'ai construit en Russie une vingtaine de superbes ponts, élevé des aqueducs pour trois villes, et travaillé en Russie, en Angleterre, en Belgique... Secondement, j'ai écrit beaucoup de traités spéciaux à ma partie. Enfin, mon cher monsieur, depuis ma plus tendre jeunesse j'ai eu un penchant pour la chimie ; m'en occupant dans mes loisirs, j'ai découvert des applications pratiques de certains acides organiques, en sorte que vous trouverez mon nom dans tous les manuels étrangers de chimie. Toute ma vie fonctionnaire, j'ai atteint le grade de conseiller d'État et mes états de service sont excellents. Je ne veux pas abuser de votre attention en vous donnant la liste de mes services et travaux ; je vous dirai seulement que j'ai fait beaucoup plus que tel devenu fameux. Et qu'en résulte-t-il ? Voilà que je suis déjà

(1) La gloire n'est qu'un morceau brillant sur les vieux haillons du poète. — Pouchkine.

vieux, prêt à mourir, et je ne suis pas plus connu que ce chien noir qui court sur le remblai.

— Qu'en savez-vous? Peut-être êtes vous connu.

— Hum!... Essayons tout de suite... Dites-moi, avez-vous par hasard entendu prononcer le nom de Krikonnov?

Le vis-à-vis leva les yeux au plafond, réfléchit et secoua négativement la tête.

— Non, je n'ai pas entendu parler... dit-il.

— C'est mon nom. Vous, un intellectuel et un homme âgé, n'avez pas entendu une seule fois parler de moi, voilà une preuve irrécusable! Évidemment, tout en aspirant à la notoriété, je n'ai pas fait ce qu'il fallait pour l'atteindre. Je n'ai pas employé les vrais moyens, et, voulant saisir la gloire par la queue, je n'ai pas été de son côté.

— Quels sont donc les vrais moyens?

— Le diable seul les connaît! Vous me direz : le talent? le génie? l'originalité? Tout cela n'est rien, mon cher monsieur... A côté de moi, ont vécu et achevé leur carrière des gens futiles, sans valeur, et même pitoyables, comparés à moi. Ils ont travaillé mille fois moins que moi, n'ont pas sué sang et eau, n'ont brillé par aucun talent, n'ont pas recherché la notoriété, et pourtant, voyez! Leur nom se rencontre à chaque instant dans les journaux et les conversations! Si cela ne vous ennuie pas de m'écouter, je vais vous en citer un exemple. Il y a quelques années, j'établissais un pont dans la ville de K... Il faut vous dire que l'ennui est effrayant dans cet endroit pouilleux; s'il n'y eût eu des femmes et des cartes, j'en serais devenu fou. Je tâchai donc de me désennuyer avec une certaine chanteuse. Je ne sais pourquoi tous étaient en extase devant elle; pour moi, c'était une nature ordinaire et commune comme il y en a tant. Cette fille était vaine, sotte et cupide. Sa vie ne consistait qu'en fonctions animales; elle mangeait beaucoup, buvait de même, dormait jusqu'à cinq heures du soir, et voilà tout. De profession, c'était une cocotte, mais quand on voulait en parler poliment, alors on l'appelait actrice et chanteuse. J'étais alors un pilier de théâtre, ne sachant pas voir les choses objectivement, et, pour cela, ce jeu malhonnête sous le nom d'actrice me déplaisait, le diable sait comme! S'appeler actrice ou même chanteuse, elle en avait certainement le droit, comme de s'intituler serrurière ou veuve de sous-officier. C'était un être absolument dénué de talent et de sentiments. A mon avis, elle chantait d'une façon déplorable; tout le charme de son talent consistait dans sa science de lever à propos la jambe, et de ne pas s'émouvoir si on venait la voir s'habiller dans sa loge. Elle jouait ordinairement des vaudevilles traduits de l'étranger, avec chants, et choisis de façon qu'elle pût s'exhiber en costume d'homme bien collant. En un mot, — pouah! Elle n'avait de bien qu'un cou superbe et des jambes bien rondes. Je fis sa connaissance peu de temps avant la fin des travaux. Ici, je vous demande un peu d'attention. Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui : une fête eut lieu pour l'inauguration de la circulation sur le nouveau pont, c'est-à-dire : bénédiction, discours, télégrammes, etc. Je m'agitais, je dois vous l'avouer, autour de ma production, et ne savais comment m'arracher à mon émotion d'auteur. Le fait est passé et je n'ai pas à faire le modeste : je puis bien vous dire que le pont me paraissait superbe! Ce n'était pas un pont, mais un tableau, un régal! Pour moi, chaque solive respirait, chaque balustrade m'éblouissait! Le diable lui-même, me semblait-il, ne l'aurait pu faire plus artistiquement, vu surtout le peu d'argent mis à ma disposition pour cet ouvrage. J'étais particulièrement émotionné, parce que toute la ville assistait à l'inauguration. « Bon! » pensais-je, « à présent tous les regards du public vont se braquer sur moi. Où me cacher? » Ah! je m'inquiétais bien à tort, mon cher monsieur. Sauf les personnes officielles, nul ne tourna son attention vers moi. Ils étaient une foule sur le rivage, regardant le pont, comme des moutons; mais s'occuper de celui qui l'avait construit, ce n'était plus leur affaire. Tout à coup, la foule s'agita : Les visages sourirent, les épaules ondulèrent. « Ils m'ont probablement aperçu! » pensai-je. Ah bien, oui! je pouvais fouiller mes poches! Je regardai : c'était ma chanteuse qui traversait la foule, escortée d'une foule de gandins; derrière ce cortège couraient les regards du public. Un murmure confus de mille voix s'éleva : « C'est Une telle... Elle est ravissante! Et quelles boucles d'oreilles! » Alors, on me remarqua. Deux espèces de blancs-becs, à en juger à leurs grosses pommes d'Adam et à leurs têtes exiguës, me reluquèrent et m'examinèrent en tous sens, en chuchotant : « C'est son amant! » Qu'en dites-vous? Et une certaine sale figure, en haut-de-forme, avec une tronche mal rasée et un menton baveux, piétina longtemps autour de moi, finit par m'aborder, et me dit :

— Vous connaissez cette dame qui est sur cette rive? C'est Une telle... sa voix défie toute critique, et elle s'en sert à la perfection!... Sa manière de jouer est tout à fait chic!

— Ne pourriez-vous pas me dire, demandai-je à cette sale tête, qui a construit ce pont?

— Vraiment, je n'en sais rien! répondit-il. Un ingénieur quelconque!

— Et qui, je vous prie, a construit la cathédrale de notre ville?

— Je ne puis pas vous le dire.

Je lui demandai encore quel était le meilleur pro-

fesseur de K..., qui éditait le *Courrier de K...*, et à toutes mes questions la sale tête ne sut pas répondre.

— Et dites-moi, s'il vous plaît, demandai-je pour terminer, avec qui vit cette chanteuse?

— Avec un certain ingénieur Krikounov.

— Est-il vrai qu'elle porte une perruque?

— C'est un mensonge! dit la tête en colère, en me lançant un postillon. C'est un mensonge! une calomnie!

Eh bien! mon cher monsieur, qu'en pensez-vous? N'est-ce pas dégoûtant? Mais allons plus loin... Il n'y a plus maintenant de chanteurs ni de troubadours sur cette terre, et la notoriété se fait exclusivement par les journaux. Le lendemain, après l'inauguration du pont, je saisis avec avidité le *Courrier* local et y cherche mon nom. Longtemps je parcours des yeux les quatre pages et enfin, — voilà, bravo! Je me mets à lire. « Hier, par un temps superbe et devant un grand concours de public, en présence du gouverneur et des autres autorités, a eu lieu l'inauguration du pont nouvellement construit, etc. » Mais vers la fin... Dieu me pardonne! « A l'inauguration assistait, éclatante de beauté entre toutes, l'idole du public de K..., notre talentueuse artiste Une telle. Comme cela se conçoit, sa présence a fait sensation. L'étoile était habillée... etc. » S'il y avait eu un seul mot sur moi! Seulement un tout petit mot! C'était puéril, mais, que voulez-vous, j'en pleurai de rage.

Je me consolai pourtant en réfléchissant que la province est bête, qu'il n'y a rien à lui demander, et que pour devenir illustre il faut aller dans des centres intellectuels, dans les capitales. Justement, à cette époque, à Pétersbourg, se trouvait un de mes travaux, envoyé à un concours. La fin du concours approchait.

Je quittai K... et allai à Pétersbourg. Il faut vous dire que je ne suis pas un homme douillet, gourmand, ni d'un tempérament de hussard; mais j'aime à ne rien me refuser. De K... à Pétersbourg, la route est longue, et, pour me désennuyer, je pris un coupé séparé et, dame! la chanteuse... Durant tout le chemin, nous mangeâmes, bûmes du champagne! Nous arrivâmes donc dans le centre intellectuel, juste le jour même du concours et j'eus la joie, mon cher monsieur, de fêter ma victoire : mon travail obtint la première mention. Bravo! Le lendemain, j'allai sur la Nevski et achetai pour quatorze kopeks de journaux divers. Je courus vers mon logis, m'allongeai sur le canapé, et, dominant mon tremblement, me dépêchai de lire. Je parcours un journal, rien! Je parcours un second, pas un mot! Enfin, dans le quatrième, je trouve cette nouvelle : « Hier est arrivée, par l'express, à Pétersbourg, la fameuse artiste de province, Une telle, suffisamment connue des Pétersbourgeois par ses succès antérieurs sur la scène de tel club. Nous constatons avec plaisir, que le climat du Sud n'a eu qu'une bonne influence sur notre célébrité : sa superbe prestance de théâtre... » Je ne me rappelle plus la suite! Beaucoup plus bas sous cette nouvelle en très petits caractères, était écrit : « Hier, à tel concours, la première mention a été décernée à l'ingénieur Un tel. » Rien que cela! Et, de plus, on avait encore écorché mon nom : au lieu de Krikounov, on avait imprimé Kirkounov. Voilà donc votre centre intellectuel! Et ce n'est pas tout... Quand, au bout du mois, je quittai Pétersbourg, tous les journaux, à qui mieux mieux, parlaient de « notre incomparable, divine, talentueuse » et louaient ma maîtresse non plus par son nom de famille, mais par ses prénoms.

Quelques années plus tard, j'allai à Moscou. J'y étais appelé par une lettre autographe du maire de la ville pour une affaire, dont les journaux de Moscou parlaient déjà depuis plus d'un siècle. Dans l'intervalle de mes travaux, je donnai, dans un des amphithéâtres, cinq conférences publiques, au profit d'une bonne œuvre. Il semble que c'est suffisant pour être connu dans une ville, ne fût-ce que trois jours, n'est-il pas vrai? Ah bien, oui! Pas un journal de Moscou ne dit le moindre mot de moi. Des incendies, d'une opérette, des conseillers endormis, des marchands ivrognes, — de tout cela on parlait; mais de mon affaire, de mes projets, de mes conférences, — rien. Et le public est pareil! Je vais en tramway... tout le wagon est plein : des dames, des officiers, des étudiants, des étudiantes.

— On dit que le Conseil a appelé un ingénieur pour tel ouvrage! dis-je à mon voisin, d'une voix si forte que tout le wagon entend. — Connaissez-vous le nom de cet ingénieur?

Le voisin secoue négativement la tête. Le reste du public me regarde rapidement, et dans tous les yeux je lis : « Je ne sais pas. »

— On dit que quelqu'un fait des conférences dans un certain amphithéâtre, dis-je encore au public, pour engager la conversation. On dit que c'est intéressant!

Personne ne bouge la tête. Il est visible que personne n'a entendu parler des conférences, et que les dames ne soupçonnent même pas l'existence de la salle. Ceci ne serait encore rien; mais, représentez-vous, cher monsieur : soudain le public se lève brusquement et se presse aux fenêtres. Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il?

— Regardez, regardez! m'explique mon voisin. Vous voyez ce brunet, qui passe en voiture? C'est le fameux coureur King!

Et tout le wagon, s'engouant, parle des coureurs, qui occupent à ce moment les esprits moscovites. Et j'apprends le nom, non seulement des étrangers, mais même des femmes de chambre russes, qui courent chez Lentov.

P.

Je pourrais vous citer encore beaucoup d'autres exemples, mais ces deux-ci suffisent, je pense. Maintenant, admettons que je me trompe sur mon compte, que je ne sois qu'un hâbleur et une nullité; mais, à côté de moi, je pourrais vous montrer une foule de contemporains, gens remarquables par le talent et l'amour du travail, et pourtant, morts inconnus. Tous ces navigateurs, chimistes, physiciens, mécaniciens, économistes russes, sont-ils populaires ? Sont-ils connus de la masse lettrée, les peintres, sculpteurs, littérateurs russes ? Un vieux chien de lettres, travailleur et talentueux, passe trente-trois ans dans les antichambres de rédaction, noircit, le diable sait combien de feuilles de papier, est jugé vingt fois pour diffamation, et pourtant est inconnu en dehors de son groupe. Citez-moi un seul coryphée de notre littérature, qui soit arrivé à la renommée, avant qu'on ait appris qu'il s'était battu en duel, qu'il avait perdu la tête, qu'il avait été exilé, ou qu'il ne jouait pas bien aux cartes ?

Le passager de première classe, dans son emballement, arracha son cigare de sa bouche et se leva.

— Oui, poursuivit-il violemment, et en parallèle avec ces hommes, je vous mets une centaine de chanteuses, d'acrobates et d'histrions de tout genre, connus déjà des enfants à la mamelle. Oui !

La porte cria, un coup de vent entra, et dans le wagon pénétra une personne d'aspect rébarbatif, en haut-de-forme, et lunettes bleues. La personne examina la place, fronça le sourcil et s'en alla plus loin.

— Savez-vous qui c'est ? murmura une voix timide, de l'autre bout du wagon... C'est N. N..., le fameux grec de Toula, qui a passé en jugement pour l'affaire de la banque Y...

— Hé bien ! ricana le passager de première classe... Celui-ci connaît un tricheur de Toula ; mais demandez-lui s'il connaît Semigradski, Tchaïkovski, ou le philosophe Soloviev, alors il secouera la hure... Cochonnerie !

Trois minutes de silence se passèrent.

— Permettez-moi de vous demander à mon tour, dit le vis-à-vis en toussotant, connaissez-vous le nom de Pouchkov ?

— Pouchkov ? Hum ! Pouchkov... Non, je ne le connais pas !

— C'est mon nom... sourit le vis-à-vis modestement; donc vous ne me connaissez pas ? Je suis, depuis trente-cinq ans, professeur d'une des universités russes... membre de l'Académie des sciences... auteur de plusieurs ouvrages...

Le passager de première classe et le vis-à-vis se lancèrent un coup d'œil et se mirent à rire.

ANTON TCHEKHOF.

LE VILLAGE

A la veille de la Révolution.

Les faits et les personnages de la Révolution inspirèrent durant le XIXe siècle les opinions les plus contradictoires et, tour à tour loués ou honnis à l'excès, revêtirent des physionomies étrangement diverses. C'est à peine si maintenant, avec un recul de cent années, on commence à découvrir leurs lignes d'ensemble, à avoir d'eux, de tous les points de vue, une vision uniforme. Il est pourtant des figurants de l'époque révolutionnaire sur lesquels tous les historiens et tous les publics se sont à peu près entendus et qui ont toujours suscité le même sentiment — un précis et vivace sentiment de mépris, — ce sont les prêtres assermentés.

La pleutrerie trouve difficilement grâce devant des Français, et l'on n'a guère cessé chez nous de se représenter ces prêtres, qui apostasiaient sur un ordre du pouvoir, comme des gens dénués de courage et de dignité morale. Volontiers, on les imagine tous poltrons, cupides et de mœurs relâchées. Comme la plupart des généralisations, celle-ci est arbitraire. Parmi les assermentés, il y en eut à coup sûr qui ne se séparèrent de Rome que par crainte de persécutions et d'une complète ruine ; d'autres profitèrent de la déchéance des tribunaux ecclésiastiques et du désordre qui régnait dans la société pour enfreindre ouvertement leur vœu de célibat ; mais beaucoup, en revanche, n'acceptèrent la Constitution que parce qu'ils la trouvaient juste et salutaire et attendirent de la rupture avec le pape une heureuse rénovation de l'Église gallicane ; beaucoup conservèrent, au milieu de la licence générale, des mœurs pures et le respect de leurs fonctions.

Du nombre de ces prêtres ralliés par conviction à la cause révolutionnaire et quand même austères et croyants fut Jean-Jacques Gautier, curé de la Lande de Gul, près Alençon. C'était un homme singulier, à la fois moderne et archaïque, lettré et inculte. Il avait lu les Encyclopédistes, mais leurs négations n'avaient guère altéré sa foi catholique ; à peine la rendirent-elles raisonneuse. De même, il fréquenta et admira tous les grands écrivains du siècle finissant sans que jamais leur influence agît profondément sur lui. Il était de race paysanne, et son esprit un peu compact se laissait difficilement pénétrer ; la surface seule absorbait les impressions étrangères dont aucune ne s'infiltra bien avant.

Toutes ses convictions eurent une source personnelle et particulière. Peut-être n'eût-il point osé s'élever contre les abus et les erreurs de l'ancien régime si les « philosophes » ne lui en avaient

donné l'exemple; mais il les avait aperçus de lui-même et les réprouvait pour des raisons qui ressortaient de sa propre expérience et n'avaient rien de banalement théorique. Vivant parmi les rustres, il avait observé leurs souffrances et à quel régime ils étaient assujettis. La multiplication insensée des taxes imposées à la population agricole, l'exercice abusif des droits seigneuriaux, toutes choses qu'il voyait de près, furent les causes de son antipathie pour l'organisation royale, et il semble même qu'il n'ait pas soupçonné une autre oppression que celle qui pesait matériellement sur les ruraux. C'est uniquement sur elle qu'il s'appesantit dans ses œuvres. Car il a écrit, et ses qualités d'auteur le désignent bien mieux à l'attention que ses mérites de prêtre constitutionnel. Peut-être moins excellentes, elles sont infiniment plus rares.

C'est en 1787 que J.-J. Gautier fit paraître un petit livre où il se révèle comme un bon peintre de mœurs et un écrivain original. Ce livre, jadis très inaperçu et aujourd'hui entièrement ignoré, est intitulé : *Essais sur les mœurs champêtres* (1), et son frontispice est orné d'un trophée d'instruments aratoires noué de rubans. A considérer la vignette, à lire les mots vieillots qui l'accompagnent, on est tout prêt à croire que les pages qui suivent contiennent de fades pastorales, un éloge conventionnel de la vie rustique écrit dans la manière d'un Berquin. Mais dix lignes lues au hasard suffisent à dissiper cette impression. J.-J. Gautier n'a sacrifié à la mode de son temps que sur le feuillet liminaire de son livre. Rien de ce qui fit le succès des conteurs doucereux et policés qui, aux beaux jours de Trianon, célébraient les plaisirs agrestes et l'innocence villageoise, ne se retrouve dans la suite du volume. L'auteur ignore les jolies afféteries de langage, les phrases souples et mollement harmonieuses; il écrit d'un style sec, parfois rude et gauche, mais en revanche vif et farci de de locutions colorées. Il ne s'entend ni à créer de gracieuses figures, ni même à donner de l'agrément à la réalité, mais les êtres qu'il évoque sont pleins de vie et de naturel. Avec un réalisme tout ensemble candide et ingénieux, il dépeint les personnages qu'il a vus s'agiter sur la scène rustique, et ce sont des ménagères besogneuses, des cultivateurs en tricouses et chausses de droguet, qui rusent et patelinent, et aussi de petits hobereaux minables, des curés rustauds et enivrés de leurs privilèges, des vicaires en quête d'un bénéfice, des moines mendiants, le détesté collecteur des taxes... Ah! que tout ce monde diffère des bergères enrubannées, des bergers langoureux, des laboureurs philosophes dont les physionomies étaient familières aux Parisiens de 1780, et comme on comprend que l'*Essai sur les mœurs champêtres* fut, lors de son apparition, dédaigné! Mais ce qui repoussait les contemporains du curé de la Lande de Gul, cet étalage de réalités vulgaires présenté sans apprêts par un auteur paysan, n'a rien qui puisse maintenant déplaire. L'éclectisme moderne tolère tous les sujets et toutes les formes, et le seul défaut qui soit pour lui condamnable est la banalité : J.-J. Gautier et son petit livre sont pleinement originaux. C'est pourquoi il nous a paru qu'ils étaient dignes d'une exhumation.

I

L'esprit clérical ne marque point l'*Essai sur les mœurs champêtres*, mais les choses de la religion y tiennent une grande place. J.-J. Gautier vit dans le milieu sacerdotal, et il a sondé en confession bien des consciences : mieux que personne il est à même de connaître l'esprit et les habitudes du clergé, de juger la religiosité paysanne; il n'est donc pas surprenant qu'il parle de tout cela avec prolixité. Au reste, pour décrire justement le village d'autrefois, il est indispensable de s'appesantir sur le thème religieux.

La religion, sous l'ancien régime, était en quelque sorte la trame de la vie rurale. Pas un des actes de celle-ci où elle n'occupât une place prépondérante. Les semailles et les récoltes n'allaient pas sans la bénédiction du prêtre. C'était une des innombrables fêtes chômées qui marquaient chacune des échéances agricoles. Toutes les réjouissances se faisaient en l'honneur d'une commémoration pieuse. Et l'accomplissement du devoir pascal, l'observance des temps d'abstinence, l'initiation aux sacrements étaient les événements qui rompaient le mieux la monotonie des jours. Puis c'était dans l'église que se passaient tous les faits intellectuels de l'existence du rustre. Là, il recevait le seul enseignement qui lui fût inculqué : l'histoire sacrée et le dogme catholique au catéchisme; la loi morale au prône. Là, au confessionnal, il découvrait un sens abstrait à ses actions. Là, dans cet édifice construit avec une recherche d'art et constamment orné, il éprouvait une impression de beauté et contentait son obscur instinct esthétique.

D'autre part, la personne du curé avait au village une importance primordiale. Le curé dominait bien plus que le seigneur qui, par son instruction, son éducation, son luxe était triplement étranger aux villageois. L'instruction du curé, presque uniquement religieuse, n'était que le prolongement de l'instruction de ces derniers, et ils la pouvaient comprendre et apprécier; son éducation ne les intimidait

(1) Londres, Alençon, Malassis, in-8°. Je n'en connais qu'un seul exemplaire qui appartient à la Bibliothèque municipale d'Alençon.

pas, car, acquise par un homme de leur caste et demeurée rudimentaire, elle semblait à leur portée ; ils étaient familiarisés avec son aisance, qui venait directement, comme la leur, des produits de la terre et s'exprimait par un luxe bonhomme tout pareil à celui qu'eux-mêmes s'accordaient dans leur période de prospérité. La supériorité du curé ne le diversifiait donc point de ses paroissiens, elle le mettait seulement au-dessus d'eux dans une même hiérarchie. A l'ascendant qu'il tirait d'une situation si favorable s'ajoutait celui que lui donnaient ses pouvoirs spirituels. C'est lui qui, pour employer l'expression consacrée, « lie et délie » ; il est le représentant reconnu de la divinité et, à ce titre, doit guider constamment ses ouailles vers les voies du salut, se mêlant au besoin pour cela de leurs affaires terrestres...

De ce curé rural, J.-J. Gautier dit l'influence et le vaste rôle. Il le loue de l'application avec laquelle il vaque à sa tâche spirituelle et temporelle, mais il sait distinguer ses travers, les décrit par le menu, et volontiers s'en gausse. Aucun des ridicules naïfs de sa physionomie ne lui échappe, Il le voit officier « avec un gros surplis qui le charge, marchant sans façon dans le temple du Seigneur, dégoisant psaumes et leçons avec rondeur, ne faisant ses génuflexions qu'à demi et tout brièvement ». Il le voit qui voyage, juché « sur une cavale au harnais délabré... jouant des deux bras, des deux jambes en même temps pour précipiter sa monture, qui va toujours tranquillement son petit pas »... Et c'est une description minutieuse de l'étrange accoutrement du brave pasteur : « Le curé de ***, écrit-il, porte communément des souliers très lourds, très vastes, des bas moitié noirs, autrefois teints à la main par un chapelier, un haut-de-chausses orné d'un nouveau carrefour et avec d'épaisses genouillères, une vieille soutane d'hiver recouverte en partie d'une vieille soutane d'été, un grand collet de juge dévoré sous le menton, un chapeau gras et décoloré rabattu derrière et déchiré devant, une perruque rougie par les années et qui frise en dessous. »

J.-J. Gautier n'a pas noté que les travers extérieurs du curé rural ; il a relevé aussi ses quelques faiblesses morales. « Sa religion, dit-il, est peu éclairée et mêlée de bien des superstitions. Il croit que Dieu altère le sol pour punir un usurier et excite une violente tempête à propos d'un homme qui s'est pendu, et encore que les péchés produisent seuls les maladies et les infirmités... » Aux jours d'orage, « armé de son livre d'exorcisme », il s'en va par les champs conjurer la foudre. Il répand force eau bénite sur les terres ingrates. Tort plus grave, il est facilement intéressé. L'exacte perception de la dîme le tracasse et l'absorbe beaucoup. « Il entre dans les bergeries de l'air d'un huissier qui vient faire une saisie ; il compte les agneaux, les ballotte, les soupèse... et il dîme impitoyablement. Il surveille aussi les récoltes et connaît parfaitement l'espèce de grain qui doit redevance. Il parcourt les champs dès le mois d'août comme un dîmeur de pied et tient un mémoire exact des gerbes, des boisseaux... Il calcule le temps où le blé sera le plus cher, et envoie à la halle à propos. » Et si ses paroissiens négligent de tenir compte de ses réclamations, « il se croit obligé de quitter son église et de suivre tous les tribunaux pour un cochon de lait, pour une tête de veau, pour la dîme d'un mauvais poirier ». Dans toutes ces lésineries, c'est l'âpreté naturelle du paysan qui se manifeste ; elle est, par bonheur, souvent corrigée par un mouvement de générosité évangélique et, contradiction piquante, on voit le curé « prendre rigoureusement la gerbe du plus pauvre pour lui en rendre plus tard avec usure paille et grains ».

S'il est une victime du curé rustique, elle n'est point parmi la gent paysanne ; elle porte la livrée sacerdotale et demeure au presbytère. Cette victime n'est autre que le vicaire, dont la condition réellement triste est faite pour apitoyer. Le vicaire, avant le Concordat, ne possédait sa place que par une grâce sans cesse abrogeable, et relevait de son supérieur immédiat. Il n'avait droit à aucun avancement régulier et n'obtenait une cure que par grand hasard et grande chance. Quant à sa rétribution, elle était aussi mince qu'étaient amples les revenus du curé.

A sa sortie du séminaire, il était nommé par l'évêque à une place vacante, mais nommé conditionnellement, et il lui fallait avant d'exercer obtenir l'agrément du pasteur qu'il devait seconder et passer avec lui une sorte de contrat. D'abord les honoraires étaient fixés ; ils montaient ordinairement, dit Gautier, à cent livres par an. A cette somme s'ajoutait « le petit casuel de l'étole blanche », c'est-à-dire le paiement « des baptêmes et des purifications des femmes », cérémonies où le prêtre officiant revêt un ornement blanc. Ensuite ses fonctions étaient définies : ce sont les plus pénibles de la profession. Le vicaire doit catéchiser, — et quelle corvée que d'apprendre un texte à des enfants qui généralement ne peuvent le lire ! — confesser aux fêtes, — et les pénitents sont à ces dates-là terriblement nombreux et assiègent le confessionnal du matin au soir ; — assister les malades nocturnes, s'en allant dans l'obscurité par les chemins de traverse, « chargé du bon Dieu et de l'onction, qu'avec de la boue jusqu'aux genoux on est astreint à porter dévotement ». Il est hébergé gratis, mais il faut qu'il s'entende avec tous les hôtes du logis, « qu'il ménage beaucoup une ancienne servante et la nombreuse famille de l'amphitryon, qu'il soit gai, très parlant, même généreux, et paye à boire au trésorier et au sacriste ». Et tant de soins

n'aboutissent parfois qu'à le faire « renvoyer comme un valet par un jeune curé glorieux de sa qualité et qui, n'ayant jamais vicarié, est impitoyable et oublie qu'il a reçu la même ordination que son acolyte ». Si, au contraire, au bout d'une année, « son zèle, ses travaux, sa soumission, son désintéressement, son honnêteté pour les plus petits de la maison » l'ont rendu agréable au maître, il lui reste encore à être confirmé dans sa place par l'évêque. « Quand il est muni du certificat de son curé, il s'achemine modestement à pied vers la ville et la demeure épiscopale où il va solliciter la rénovation de ses pouvoirs. On l'interroge sur la théologie; il est obligé de répondre comme un ordinant et, après les réprimandes de MM. les vicaires généraux, il reçoit de Monseigneur les pouvoirs pour une unique année. »

Et ainsi, « dépendant comme un esclave, sans voix et sans rang dans l'Église », il vieillit tristement, car, sauf s'il a eu le bonheur de naître auprès d'un chapitre, d'une abbaye où il recrutera des protecteurs, sauf s'il a un parent bénéficier, capable de résigner à son avantage, ou s'il obtient la même faveur d'un vieux curé isolé, « le pauvre vicaire de campagne risque beaucoup de constamment demeurer en son état ». En voici un qui « a toujours vicarié; il a blanchi sous le harnois... Il n'a aucune économie et se trouve entièrement dépourvu. Le grand vicaire en est fort embarrassé; il l'envoie d'un bout du diocèse à l'autre dans des places décriées. Comme il n'a plus de jambes pour porter le bon Dieu par de mauvais chemins dans les villages éloignés, on le renvoie de partout. Il a été obligé de se retirer dans une masure qui compose tout son patrimoine. L'évêque bienfaisant, au lieu de le soulager par une modique pension, fera bâtir à grands frais un séminaire pour les vieux prêtres. Le seul nom effarouchera le pauvre vicaire; il ne goûtera jamais une maison régulière où l'on mange au réfectoire, où l'on psalmodie au chœur, où il y a des supérieurs et des portiers; il ne s'y rendra pas, il aimera encore mieux mendier ou souffrir de la faim. »

Ces extrémités lamentables n'attendaient pas toujours le vicaire vieilli. Il pouvait prendre ses invalides ailleurs que dans le refuge claustral que lui destinait l'évêque. Dans les paroisses importantes existait un certain nombre de places de « prêtres habitués », sortes de canonicats libres dont les fabriques attribuaient les maigres émoluments à d'humbles prêtres âgés ou un peu infirmes. Les vieux vicaires postulaient ces prébendes et les obtenaient souvent. Alors ils s'organisaient une quiète existence, pleine de loisirs heureux et de naïves manies.

Ils n'ont d'autre charge que de hanter régulièrement le sanctuaire, d'y psalmodier et d'y assister aux offices dans les stalles réservées aux « chappiers ». L'un lit et commente les gazettes et fait autorité auprès du tabellion, du juge seigneurial, du chirurgien barbier, toutes honorables personnes dont se compose la bourgeoisie campagnarde. Un autre, encore vigoureux, revient aux besognes agricoles de ses pères et « laboure le jardin, fauche l'herbe et la fane, garde la vache dans les chemins, et en hiver, lorsque le temps est mauvais, teille le chanvre et dévide le fil... » Un autre aime changer de place et, « vêtu d'un grossier habit noir, armé d'un gourdin, va infatigablement de bourg en bourg. Il suit les marchés qu'il ne manque pas plus que le coutumier. » Arrivé le premier sous la vieille halle au toit moussu de la villotte voisine, « il s'y tient immobile autant qu'un des piliers... et écoute le colporteur qui s'époumone à chanter les cantiques de Saint-Hubert, sa marchandise... regarde le groupe toujours agité des marmots qui environnent les poires et la galette, la grande fille qui montre à sa mère les beaux fichus étalés... » Au retour, « comme il n'est point glorieux, il boit encore bien en passant avec le laboureur ».

Ces bonnes gens ont peu de crédit à la cure, mais ils y sont considérés indulgemment. Par contre, les moines, frères ennemis du séculier, y excitent une pleine hostilité. J.-J. Gautier ne se gêne pas pour leur lancer des brocards. Il parle sans respect du « gras prieur bénédictin dont l'opulence éclate et qui promène partout la plus parfaite indifférence,... qui est triste à table et mange avec dégoût les poulets et les canards que tue la fermière pour traiter sa seigneurie »; le Génovéfain « toujours propre et élégant », le Cordelier « qui a dégénéré de la Règle primitive », le Carme « bavard » ne trouvent pas beaucoup plus grâce devant lui. Mais il est presque bienveillant pour le Capucin et sourit sans amertume en évoquant sa benoîte figure.

L'opinion nourrie par le paysan à l'égard des Réguliers se gradue de la même façon que celle de J.-J. Gautier. Les antiques abbayes bénédictines sont si magnifiquement apanagées, possèdent tant de champs, de bois et de prairies qu'autour d'elles les ruraux sont fort déshérités et, leur misère les incitant à la haine, ne se gênent pas pour déblatérer contre les trop riches moines et répandre des récits où ils les accusent des plus fâcheux vices, récits qui frappent l'imagination populaire. Et cette froideur, cette indifférence du Bénédictin pour les choses extérieures que relève le curé de la Lande de Gul, et qui est celle d'un homme trop exclusivement voué aux travaux abstraits, est faite pour aggraver encore l'antipathie des villageois à l'étroite mentalité. Les Génovéfains, les Prémontrés, les Carmes, prêchant parfois à la fête patronale, entretenant à l'occasion les dévotes, sont mieux vus. Quant au Capucin familier et joyeux, on l'adore, et qu'il est bien reçu dans

ses tournées de quêtes! « Il part de son couvent, écrit J.-J. Gautier, avec la sainte bénédiction pour tout bagage, pas plus inquiet que s'il avait argent en poche. Il connaît tous les bienfaiteurs, et prend tous les tons qui conviennent. Arrivant dans une métairie, il flatte le chien, rappelle les petits enfants qui fuient, les familiarise avec sa longue barbe et leur donne des images; il fait de grands compliments à la maîtresse, raisonne avec le fermier sur la récolte;... on dirait qu'il ne demande rien; on prévient, on offre; il accepte bénignement. Chez le curé décimateur, il est plus modeste; après avoir fait les compliments du gardien et de tous les Pères, il prend place au bas bout de la table, mange sans bruit, se renferme dans un silence prudent, ne répondant qu'aux interrogations. Chez le seigneur, il est humble tout à fait, on rit de lui, on le plaisante; il baisse les yeux et rit aussi, content de servir un moment à la joie des convives et d'être au moins utile à quelque chose. Ne le cherchez pas le lendemain matin, il n'est point importun: il est parti sans éveiller personne. »

Enserré par une organisation religieuse, surveillé par tant de prêtres, le paysan a des allures et des coutumes essentiellement religieuses. Mais a-t-il modelé son âme sur l'idéal chrétien? S'efforce-t-il seulement de plier ses instincts et ses désirs à la discipline chrétienne? La réponse à la première de ces questions a toujours été négative. Soit que le renoncement et la charité qui forment la base de la doctrine évangélique ne puissent être compris et pratiqués que par des êtres très civilisés et issus de plusieurs générations de civilisés, qui, ataviquement, sont las des jouissances matérielles et déshabitués des sentiments rudes au point de ne plus concevoir la haine et les violences, — et rien n'est plus éloigné de tels hommes que le terrien de nos contrées; — soit que l'enseignement donné par le clergé aux simples ait insuffisamment révélé les principes de Jésus, jamais notre paysan n'eut l'attendrie, désintéressée et clémente âme chrétienne. En revanche il a possédé pendant plusieurs siècles la notion du péché, la crainte de la damnation, un vif attachement aux cérémonies du culte; tout cela l'a amené à se conformer aux lois de l'Église.

Ces lois sous lesquelles il vivait au temps de l'ancien régime, il les a en général reniées durant la tourmente révolutionnaire; depuis ne s'y est que fort imparfaitement soumis, et l'on serait tenté de croire que c'est le choc de la Révolution qui l'a brusquement arraché à l'ancien joug. D'après J.-J. Gautier, il semble, au contraire, que la déchristianisation des ruraux ait été le produit d'une décadence de leurs sentiments religieux, commencée bien avant 89. Les héros du curé de la Lande de Gul sont singulièrement différents de leurs aïeux du XVIIe siècle, si pénétrés de la primordiale importance de la religion, si craintifs et respectueux de la puissance céleste. Ils n'ont qu'une apparence de ferveur et de soumission religieuse; leur foi est hétéroclite et tiède et a cessé d'influer sur leur conduite. Ils pratiquent, mais, comme aujourd'hui, par un mouvement machinal et en vertu d'une impulsion lointaine dont les effets vont se ralentissant.

« Le bonhomme, écrit J.-J. Gautier, affiche partout les marques d'un bon chrétien. La Sainte Vierge a une niche sur sa porte, où il brûle un cierge aux principales fêtes... Il a une dévotion particulière pour les grandes messes bien chantées... Il fait ses pâques régulièrement... Vous le prenez pour un saint; quelle erreur! Il n'est même pas fort lié avec son curé qui veut le réconcilier avec sa femme qu'il maltraite, et qui lui montre tous les casuistes pour l'empêcher de placer son argent d'une façon usuraire. Une action, au bout de laquelle il ne voit pas la corde, est pour lui sûrement bonne, indifférente au moins. »

Voilà la religion du « bonhomme », religion qui a perdu son efficacité morale et n'est plus que l'ombre du catholicisme, appui des sociétés; celle de la « bonne femme » n'a pas une haute valeur. C'est un assemblage de menues croyances, de menues pratiques, très incohérent et peu orthodoxe. J.-J. Gautier le dépeint d'une façon amusante.

« Pour ***, petite fermière, écrit-il, l'Évangile est un bien pauvre livre; on trouve chez elle un livre bien plus vaste et varié et, à son sens, plus vénérable, plus touchant, un livre d'or. C'est une légende, au moins aussi grosse que le missel, elle est toujours à portée de la main sur le haut de l'armoire, d'où la fermière la descend le soir pour en lire une ou deux vies, auxquelles elle croit davantage qu'au Nouveau Testament... La bonne femme a d'ailleurs la tête remplie de toutes les histoires possibles de lutins, de revenants, de diables déchaînés qui volent, marchent ou rampent. Elle se les représente sous plus de figures que les imagiers ne les ont jamais représentés sous les pieds de saint Michel. Elle vient faire exactement sa prière dans le Temple, non pas devant le Saint des Saints, mais toujours devant la statue de la Vierge. Cette charitable femme a honte de la voir toute nue avec la seule draperie du sanctuaire. Elle a fait un jupon, un devanteau et sa bavette, une coëffure pendante en longues barbes, elle a attaché des rubans de tous côtés et prend soin de blanchir le tout aux principales fêtes, pendant que ses enfants, sales et malpropres, traînent leurs pauvres hauts-de-chausses tout délabrés, faute de quelques points d'aiguille. »

Cette dévote à l'imagination chimérique et qui

exprime sa foi par des soins tellement ingénus, n'est point déplaisante. Si ce n'étaient les détails fâcheux que J.-J. Gautier donne sur sa progéniture, on serait même tenté de lui trouver une physionomie agréablement touchante; mais il faut convenir que la qualité de sa religion est infime et que, soutenant la cause catholique, la « bonne femme », loin de lui rendre un service, de lui valoir un bien quelconque, lui nuira plutôt; — que de gens, en raillant sa religion et en la dédaignant, ont appris, par une généralisation trop facile pour ne pas séduire le grand nombre, à railler et dédaigner le catholicisme! — D'ailleurs cette superstitieuse n'est pas une mystique. Le merveilleux qu'elle conçoit est intimement mêlé à la vie physique, aux choses matérielles. Les inquiétudes de l'au-delà, si poignantes aux croyants de mentalité supérieure, elle les ignore aussi bien que les élans d'amour divin et de brûlante charité.

« L'idée de la mort ne l'attriste point, dit J.-J. Gautier, elle en plaisante dans un festin et ne se dédit point dans la pratique... Dès le commencement de la maladie, elle est résignée, elle se fait apporter le viatique et conduit les apprêts, console les assistants, boit à la santé de M. le curé en prenant l'ablution. Lorsque le mal empire, que la voisine a entendu l'oiseau fatal, la bonne femme, si elle peut encore parler, ordonne son convoi, dit à sa fille de tirer le drap où on l'ensevelira, lui enseignant l'endroit où est le plus mauvais; elle prie en même temps son bonhomme de ne pas la suivre de loin et de venir se coucher à côté d'elle. »

Étrange résignation et qui semble bien plus proche de la passivité animale que du stoïcisme! Ne dirait-on pas, d'après elle, que la religion n'a pas chez les simples ce point d'appui de la crainte de la mort qu'elle rencontre dans les âmes des civilisés et qui est toujours le dernier à l'y maintenir?

PIERRE LALANDE.

(*A suivre.*)

UN ROMANCIER POÈTE

M. Gabriel Sarrazin.

C'est un cas de littérature bien curieux et qui eût dû attirer davantage l'attention de la critique que celui de M. Gabriel Sarrazin. Mais il semble que, de plus en plus, sauf en de rares périodiques, la critique ait pris le parti de ne s'occuper que de la mode, quand encore elle s'en tient là. C'était pourtant un beau sujet d'étude psychologique, que l'analyse de cet esprit d'élite qui, après avoir donné de pénétrants essais sur la renaissance de la poésie anglaise au XIXe siècle, a publié successivement trois œuvres aussi suggestives que *la Montée*, les *Mémoires d'un Centaure*, et *le Roi de la Mer*. Or, jusqu'ici, M. Henry Bérenger seul ou à peu près seul (1) a rendu publiquement justice à l'œuvre créatrice de M. Gabriel Sarrazin. Dans une excellente étude sur le roman-poème publiée dans la *France intellectuelle*, il place M. Gabriel Sarrazin, poète romancier, à côté de M. Gabriel d'Annunzio et de M. Édouard Schuré. L'auteur des *Mémoires d'un Centaure* se trouve entre ces deux remarquables écrivains à sa vraie place, mais ce n'est point pour reprendre l'analyse de M. Bérenger, que je voudrais étudier l'œuvre si curieuse de cet écrivain subtil. Je voudrais montrer ce qu'il y a en elle de tout à fait spécial, de tout à fait original, et de parfaitement ignoré. Assez de gens se plaignent continuellement de la sécheresse de notre époque, pour que nous puissions, de temps à autre, leur rappeler qu'il existe chez nous des trésors à peu près méconnus de poésie délicate et rafraîchissante.

Ce qui fait l'originalité réelle de M. Gabriel Sarrazin, c'est qu'il est, en France, le représentant à peu près unique de ce qui fut en Angleterre l'école idéaliste. Par sa nature enthousiaste et son tempérament lyrique, il était fait pour sentir tout ce qu'il y avait de généreux dans le mouvement romantique de tous les pays (2); mais son intelligence vive, son sens du mystère devaient l'amener à sympathiser complètement avec le lyrisme anglais à la fois si harmonieux de forme et si mystique d'inspiration. Il ignora longtemps sa vraie personnalité. Lorsque, après avoir terminé ses études de droit et traversé en amateur l'École des chartes, il partit pour l'Angleterre, il ne songeait pas que son âme entière allait se trouver modifiée. Depuis son enfance, il s'était laissé grandir très librement, sans soucis et sans préoccupations métaphysiques. Lorsqu'il découvrit l'incomparable splendeur de la poésie anglaise, son âme s'ouvrit à la vie intérieure. Il sentit s'allumer en lui un enthousiasme de pensée qui ne s'éteignit plus. Au contact des poètes d'outre-Manche il prit conscience de lui-même, et reconnut où se trouvait sa vraie famille intellectuelle. Il resta deux ans en Grande-Bretagne et en partit avec l'ébauche de ses deux volumes d'essais. Après un voyage d'un an en Allemagne et un long séjour dans le Périgord, il revint à Paris et publia en 1885 son premier volume intitulé:

(1) A notre une très intéressante étude sur [illegible] par M. Desdevises du Dézert, professeur à [illegible] lettres de Clermont, dans la *Revue* [illegible] aujourd'hui disparue.

(2) Voir à ce sujet [illegible] de Rossetti [illegible] des divers poètes [illegible] du 1er et du 15 février, de la *Revue* [illegible] 1887.

Poètes modernes de l'Angleterre. Ce livre comprend des études sur W. Savage Landor, Percy Bysshe Shelley, John Keats, Élisabeth Barrett Browning, Dante Gabriel Rossetti, Algernon Ch. Swinburne. Le second volume intitulé : *La Renaissance de la poésie anglaise,* parut en 1889 : il étudie Shelley, Wordsworth, Coleridge, Robert Browning, Tennyson, Walt Whitman. Ces essais formaient comme une suite logique des études de Taine, et, malgré ce redoutable voisinage, ils furent bien accueillis. Les deux volumes furent couronnés par l'Académie Française. Il est visible que l'influence de Taine se fit sentir à M. Gabriel Sarrazin, et en quelques passages on retrouve comme un écho de la pensée même du philosophe systématique de l'*Histoire de la littérature anglaise.* Mais déjà dans ces essais le tempérament poétique de M. Gabriel Sarrazin transparaît, et l'on sent qu'au fond, il a peu d'analogie avec Taine. Sa nature tout indépendance, liberté et sympathie, est incapable d'imposer à la vie un vaste système de formules : tandis que Taine classe, M. Sarrazin admire. Ses études littéraires, d'ailleurs documentées, précises et savantes, me font l'effet d'une sorte de manuel héroïque. Elles me rappellent les vies de Plutarque. Ce sont en effet onze héros incomparables qu'il nous présente. Il faudrait dire douze, s'il avait jugé bon de faire une étude nouvelle, après tant de devanciers, sur Byron. Il a préféré, avec raison, en consacrer deux à Percy Shelley, ce révolté au cœur d'ange et de martyr, le plus pur des poètes modernes. Et ces onze héros de la pensée, du rêve et de la vie intérieure, M. Gabriel Sarrazin les dresse devant nous, en pleine lumière, comme des exemples. Non pas qu'il ait le moins du monde une plate intention moralisatrice, mais parce qu'il a au plus haut degré l'amour de l'héroïsme, et que cet amour il sait le rendre sensible. Écoutez cet aveu curieux qui lui échappe à propos du gentleman Romney, type de l'humanitaire moyen qu'il trouve dans *Aurora Leigh* d'Élisabeth Browning : « Pour mon compte, écrit-il, en fait d'idéalistes, je n'admire tout à fait que les don Quichotte, ceux qui ne calculent rien et qui se brisent bravement la tête contre les moulins. Qu'on sorte de la règle ou non, peu m'importe, pourvu que l'on soit un héros comme Shelley ou Byron dont je mets la vie véritablement épique infiniment au-dessus de la vie moyennement dramatique des nombreux Romney qu'on rencontre dans les pays anglo-saxons. Si l'on veut prêcher la morale avec la poésie, et faire de ses poèmes un enseignement, qu'on enseigne au moins le sublime et non le demi-sublime. Alors j'ôterai mon chapeau jusqu'à terre. Sinon, je me contenterai de tirer ma révérence et je m'en irai causer avec ces sceptiques et délicats esprits de race française, vraiment intelligents, qui ont su percer le néant des dogmes et des affirmations, qui n'ont cru ni à leur œuvre, ni à l'œuvre humaine, avec Montaigne et avec Renan. » Il le dit, il le fera, il faussera bravement compagnie à tous les Romney du monde pour retourner lire les *Essais de* Montaigne, les *Romans* de Voltaire, ou les *Dialogues philosophiques* de Renan; mais soyez sûrs que bien vite il reviendra auprès de cette noble Élisabeth Browning « l'âme extraordinaire, brûlée de foi, d'enthousiasme et d'amour », qui a créé en même temps que la figure de Romney celle d'Aurora Leigh et qui a écrit les « Sonnets from the Portuguese ». Et s'il quitte Mme Browning, trouvant en elle trop de sentimentalisme et de mysticisme vague, il ira vers Shelley qu'il ne quittera plus. Comme il l'a aimé, ce poète, qu'il a célébré à l'égal d'un demi-dieu ! Comme il a eu raison de l'aimer ! Et comme M. Gabriel Sarrazin s'est acquis des titres à notre reconnaissance pour avoir un des premiers en France pressenti la gloire future du grand méconnu, de l'archange foudroyé qui écrivit le *Prométhée délivré.* L'auteur de *Queen Mab,* d'*Alastor,* de *Laon and Cythna,* des *Cenci,* de l'*Épipsychydion,* d'*Hellas,* d'*Adonais* et de tant de merveilles délicates comme la *Sensitive* ou l'*Hymne à la beauté intellectuelle,* nous paraît d'autant plus grand que nous connaissons mieux aujourd'hui sa vie d'héroïsme et ses idées de hardi novateur. Il brille comme un soleil fulgurant, comme une étoile de première grandeur, étrange et lointaine, dans la nuit somptueuse et infinie où dorment les poètes. M. Gabriel Sarrazin n'aurait-il eu que le culte et la compréhension entière de ce héros, expédié par Taine en quelques pages, qu'il faudrait souligner cette admiration caractéristique ; mais il y eut plus qu'une simple admiration, plus même qu'un simple amour dans la vénération que M. Gabriel Sarrazin eut pour Shelley et pour les autres grands Lyriques anglais du XIXe siècle, il y eut comme une révélation de la vraie vie et comme une initiation.

Le résultat de cette initiation fut cette vérité intangible qu'il faut vivre en enthousiasme, en héroïsme et en beauté, et qu'au milieu des mystères étranges d'un univers vivant, chacun de nous doit s'efforcer à faire de son âme une fleur merveilleuse de délicatesse, d'amour conscient et de pensée féconde. Mais comme chez la plupart des vrais imaginatifs de notre âge, son rêve s'épanouit surtout dans sa vie intérieure. Il trompa souvent aussi sa nostalgie de l'idéal par le voyage, par l'envolée vers un ailleurs toujours cherché, et toujours fuyant, jusqu'au jour où son âme, arrivant à voir le monde *sub specie æterni,* trouva enfin le repos dans la contemplation des vérités intelligibles. Il faut le lire comme il fut écrit, avec ferveur, ce livre de

la Montée où notre romancier-poète nous montre l'effort de toute sa vie pour « s'élever de l'éphémère à l'éternel ». Dans les prairies de Barnes et sur les bords de la Tamise, son âme s'éveille à la vie consciente :

Animula vagula, blandula.
Hospes, comesque corporis...

« Renaîtrons-nous conscients nous-mêmes, ou serons-nous pour jamais disséminés en d'autres, disséminés dans l'oubli de notre propre existence ? Ame, pauvre âme, ma pauvre petite âme, que seras-tu, où seras-tu, que deviendras-tu ? » Dans son désir de vivre de la vie supérieure et de réaliser de l'idéal, il s'écrie : « Ah ! qu'il me vienne un amour, un simple amour ! » A son retour à Paris, l'amour demandé vient enfin : il fond sur lui comme une catastrophe, et c'est meurtri, brisé, anéanti par la souffrance, après avoir vainement cherché à donner la vie à la froide idole dont son rêve s'était épris, que le poète fut contraint de partir pour rompre le charme et pour oublier. Il alla en Allemagne. Les sauvages beautés de la nature vierge dans la Forêt-Noire, les excursions en pleine montagne, la solitude enchantée dans un univers vivant et peuplé de songes, le guérirent et l'enivrèrent. Dans les bois il lisait Gœthe et Henri Heine, le *Faust* et l'*Intermezzo*, s'imprégnant jusqu'à l'entière griserie de cette poésie si riche, si plastique et si mystérieuse. Il voyageait à travers l'Allemagne, visitait les bords du Rhin, les Alpes de Bavière, le château de Louis II, et les cathédrales. Une idylle très discrète et très voilée vint compléter l'enchantement. Il parcourt l'Alsace et va jusqu'à Bruges, « la vieille ville flamande, la ville des grands ducs d'Occident ». Délivré de son fol amour par le voyage et par la nature, il écrit ces strophes exquises et si fines !

« Elle avait des yeux d'étoile et d'épée, tels étaient ses yeux ! Elle avait un cœur brillant et frivole, tel était son cœur.

« Pour ses yeux vainqueurs, d'étoile et d'épée, j'eus un bel amour ; pour son cœur ailé brillant et frivole un dédain léger... »

Il rentre en France et au moment même où il publie à Paris ses seconds essais de critique, voici le cri lyrique qui s'échappe du plus profond de son être : « Ame libre, épurée, lointaine, ô mon âme future ! Ame heureuse, dis, est-il vrai que tu seras heureuse ? Si heureuse dans l'oubli de moi ?...

« Ame éparse dans l'oiseau, le brin d'herbe, la fleur, ô mon âme future ! Ame heureuse, ah ! si heureuse, dis, est-il vrai que tu seras heureuse, si heureuse dans l'oubli de moi ?... »

Il est las de sa vie présente ; son âme rêve d'actions démesurées, et la disproportion qu'il sent perpétuellement entre son désir et la réalité, l'énerve et le démoralise. A défaut d'actions étonnantes, il a besoin de voyager dans des pays étranges et lointains pour tromper son goût d'aventures. Il sollicite un emploi dans les colonies. Nommé juge à la Nouvelle-Calédonie, il part pour l'Océanie. La contemplation des vastes espaces, la vision de l'immensité, la sensation de notre fragilité, qu'il eut pendant une maladie dans laquelle il faillit mourir et qui l'obligea à rentrer en France, l'amenèrent à la cime de son développement. Il faut lire en entier ce fier cantique qu'il intitule *la Cime*, et qui couronna si noblement la *Montée* douloureuse du poète jusqu'au sommet de la montagne sainte. A bien des égards, par l'enthousiasme et la hauteur de la pensée, cette page rappelle l'hymne de Shelley à la *Beauté intellectuelle :* « J'ai gravi sur mes genoux la montée qui conduit à Dieu : je suis tombé, me suis relevé, je suis retombé encore ; je me suis abattu si fort que je restai sur le chemin, statue gisante, pâle, et comme prêt pour le sommeil suprême ; mais c'est là période accomplie. Réjouissez-vous si vous m'aimez, je suis entré dans l'Éternel.

« J'ai secoué les *credo* de la terre, j'ai pris mon vol au-dessus des religions et des politiques de passage; je me repose dans l'amour de ceux qui m'aiment et je souhaite le bien de ceux qui me haïssent : j'aime l'humanité telle qu'elle est, et je l'adore telle qu'elle doit être : je suis entré dans l'Éternel.

« Je souffrirai peut-être encore, mais si dure puisse-t-elle être, je me dirai que ma souffrance n'est qu'un effet transitoire accidentel, que, cependant, les essences de la joie continuent à planer dans les espaces, plein de pitié pour leur contraste nécessaire : je suis entré dans l'Éternel.

« Après ma mort, je ferai mon ascension dans les mondes, où et sous quelle forme, il n'importe : je monterai dans la lumière. Ce qui aura été mauvais de moi, périra comme aura péri dès la terre tout l'inutile et tout le fangeux de la terre ; mais le pur et le beau retourneront à la source infinie, et de même que j'arrive en ce moment à Dieu, se rejoindront à lui. Je souffrirai peut-être encore, mais ne m'abattrai plus, ni ne dévalerai ; je resterai debout sur les sommets que j'ai conquis : je suis entré dans l'Éternel.

« ... Et maintenant là-haut, c'est l'empire de l'aile, jusque là-haut, tout là-haut...

« ... Là-haut les portiques s'ouvrent à pic sur mon extase, le ciel rayonne ; là-haut c'est l'Esprit, là-haut c'est l'Amour, là-haut c'est la Couronne. Là-haut, je serai couché sur ton sein, ô Seigneur ! Il est vrai, ma journée n'est point encore au soir, et pourtant, et déjà semblable au céleste, à l'ineffable regard des femmes, ton regard, ô Dieu, s'est posé sur moi pour

jamais. Maintenant mon vol peut veiller ou dormir, je puis me reposer sur les vagues de l'éther ou les fendre : je suis entré dans l'Éternel. »

Dans *la Montée*, ce qui s'affirme c'est un souci constant d'arriver à la vie morale la plus riche, la plus profonde et la plus haute. A travers toutes les aventures sentimentales et toutes les inquiétudes métaphysiques, M. Sarrazin tend vers un certain idéal d'harmonie qu'il s'efforce de réaliser. Il est individualiste, mais il sait que l'individu a ses racines profondément implantées dans la vie et dans l'univers, et la vérité lui paraît être de se développer en élargissant le domaine de sa conscience, et en dressant sa volonté clairvoyante au-dessus des choses. Il sympathise avec tous les autres êtres, car tous les êtres sont au même titre des enfants de l'Univers. Il rejoint par là certaines conceptions stoïciennes et monistes, mais il les dépasse, car il croit que chaque individu peut, par son effort propre, se faire une immortalité. Ces idées, et la manière dont il les développe, le rapprochent surtout des poètes anglais qu'il a si subtilement étudiés. Lorsqu'on lit *la Montée*, on sent que ce n'est pas par une vaine curiosité de dilettante qu'au début de sa vie intellectuelle, il était allé vers ces lyriques anglais. Il est de leur famille. Cette impression que l'on a en lisant *la Montée* devient une certitude, quand on étudie les *Mémoires d'un Centaure*, ou *le Roi de la Mer*.

Les *Mémoires d'un Centaure* me paraissent être le chef-d'œuvre de M. Gabriel Sarrazin. En voici le thème : « Dans une des plus anciennes, des plus nobles et des plus riches familles d'Angleterre, où tous ont adoré les chevaux à la passion, un enfant va naître quand son père meurt. La veuve de lord Hastings se réfugie dans une solitude absolue en attendant la naissance de son fils, éloigne les visages humains qui lui semblent insincères et grimaçants, et ne trouve de consolation et de repos que dans la contemplation prolongée des nobles animaux qui peuplent ses écuries. Enfin, son enfant naît, mais le rêve de toute la race a pris corps et forme, lady Hastings donne le jour à un centaure. Il faut admettre cette audace poétique comme un symbole de la race anglo-saxonne. Et tandis que la foule s'étonne, et ne comprend point le mystère, la nouvelle mère, radieuse, couve son fils du plus ardent amour : « Crois, ô mon fils, ô mon demi-dieu ! Je t'aime au delà de tout l'amour dont j'eusse couvert un simple fils des hommes sorti de mes entrailles. Car tu ne seras point une de ces créatures à deux pieds qui fourmillent sur le pavé des villes, n'ayant cure que de grignoter le morceau de pain qu'ils mendient et qu'on leur jette ; pas plus tu ne feras partie de ces millionnaires ennuyés qui agonisent dans la faim de leur spleen. La nature a manifesté par toi son originalité toute-puissante et t'a départi mieux. Vers l'idéal se précipitera ta vie, comme un fleuve torrentueux vers la mer. Pendant qu'emporté par le vent ton corps dévorera les distances, de ton âme s'élèveront, pour essayer d'escalader le ciel, les vagues de passions gigantesques. Qu'importe ta victoire ou ta défaite, ta souffrance ou ta joie ? Si tu restes inassouvi, ton inassouvissement sera tel qu'il vaudra mieux que la quiétude. Dans ton cerveau se plairont les rêves grandioses et les pensées sublimes ; les forces inutilisées d'ici-bas t'acclameront comme leur chef, et tu n'auras qu'à paraître pour les déchaîner sur le monde. Puis, créature d'un ordre plus rare, en toi fusionneront la délicatesse et la brutalité de la nature : tu écriras des sonnets mystiques, et tu feras sauvagement l'amour... » Le poème étant posé avec cette puissance se développe merveilleusement. Le centaure grandit en souplesse, en force et en beauté. A l'âge de deux ans, sa mère l'emmène dans un magique château des Alpes de Bavière, et là au milieu des splendeurs vierges de la nature, parmi des paysages radieux ou terribles, le demi-dieu prend conscience de lui-même. En lui s'éveillent d'abord les ardeurs physiques. Il est fier de sa force, et sa mère est éblouie d'avoir enfanté ce génie, cet être de légende : « Elle se mirait, ma mère, en mes yeux splendides, adorablement clairs, et pénétrés du feu des profonds azurs, en ces yeux, disait-elle, faits de saphir, de cristal et de miel. Elles l'enivraient de leurs reflets mouvants, les boucles dorées de ma chevelure, éparpillées au vent rapide, et que la folie du galop secouait autour de mes traits purs, éclairés d'un sang rose. » Ainsi le centaure grandit d'abord parmi les forces de la nature, dans une splendide animalité. Mais son humanité aussi s'éveille et avec elle son ambition. Il retourne en Angleterre avec la volonté de jouer un rôle et le désir de marquer sur le monde une empreinte durable, en souvenir de son passage. Pendant sept ans, il a la force de se tenir à l'écart et de vivre dans la retraite malgré les curiosités du public. En attendant que son heure soit venue, il étudie à fond toutes les connaissances humaines, et surtout celles qui peuvent être utiles au gouvernement des hommes. Enfin l'occasion d'agir se présente. Un grave conflit diplomatique a surgi entre l'Angleterre et la Russie. Le Gouvernement anglais hésite et va céder. Lord Cecil Hastings est pair d'Angleterre et membre de la Chambre des lords. Pour la première fois, au milieu d'une affluence énorme de curieux, il se rend au Parlement, et dans un discours puissant, à la fois cinglant, précis et véhément, il soulève l'enthousiasme de l'Assemblée, Le gouvernement de la paix devient impossible.

Lord Cecil devient l'homme nécessaire. Des excentricités géniales font de lui l'idole de la foule. Le parti de la guerre l'acclame comme son chef. Mais tandis que l'Angleterre se donne à lui, le Centaure ne pense qu'à son développement intérieur : il n'a vu dans son triomphe qu'une femme d'une beauté délicate et d'un charme profond : lady Lilian Irondale dont il devient éperdument amoureux. Tandis que son pays se prépare à la guerre et que lord Irondale, nommé général en chef de l'armée des Indes, va prendre son commandement, le Centaure est tout à son extase et tout à son amour. Il emporte en croupe orgueilleusement lady Lilian, dans des courses éperdues parmi les montagnes sauvages ou parmi les régions les plus hautes du rêve. Mais les désastres se succèdent. Lord Irondale est un général consciencieux, mais sans génie : il se fait battre par les Russes. Pour sauvegarder sa popularité compromise et les intérêts de l'Angleterre en péril, lord Cecil veut partir pour l'Inde. Il sait que, lui, triomphera. Il part, mais à peine a-t-il atteint le continent que de nouveaux bruits de désastres se répandent dans l'opinion, et la popularité immense du Centaure s'écroule au milieu des stupeurs et des indignations de la foule. Il est renversé du pouvoir, flétri, pendu en effigie. Lady Lilian meurt d'une maladie de cœur, brisée par la chute de son idole. D'un bond suprême, le Centaure divin se cabre contre la destinée. Tout l'accable ; il veut vaincre pour venger son amour et son orgueil. Il se tourne vers le Tsar, car, dit-il, « je n'ai point de pays, moi, je suis le fils irrésistible de la Nature et de la Force ». Le Tsar le comprend, il lui confie son armée. En quelques mois, après une campagne étonnante, lord Cecil Hastings a conquis l'Inde. Il est pour le compte du Tsar vice-roi d'Asie et maître de 200 millions d'hommes. Son rêve semble enfin être réalisé. Il domine un monde qu'il gouverne en autocrate bon et sage. Étant tout-puissant, il peut être le « bon tyran » des philosophes. Mais jamais il n'a été aussi las. Sa mère aussi est morte comme lady Lilian. Leur souvenir obsède sa pensée, et pourtant il sent que ces souvenirs ne suffisent pas à combler son vide intérieur. Ses actions démesurées lui paraissent vaines. Il en est à ce stade du « grand dégoût » dont parle Nietzsche.

C'est à ce moment que se place l'admirable épisode de la mort d'Ellora. Ellora est la suave incarnation de l'âme hindoue, la fille poétesse de Sita, l'héroïque ennemie des Anglais. Elle n'a jamais vu le libérateur des Indes, mais elle l'a toujours aimé. Se sentant languir, elle se fait porter en palanquin jusqu'à lui, pour voir avant de mourir le héros de son rêve et lui dire son message, elle, la consolatrice inconsolée. Car « le héros attire l'héroïne comme l'éclair attire l'éclair ». La scène se passe dans les jardins du Tadj, merveille du Dékan, décrite par maints voyageurs. Là s'élève, dans la splendeur majestueuse d'une végétation tropicale, le tombeau d'un sultan et d'une sultane, somptueuse mosquée « où dorment l'Amour et la Mort ». Ellora meurt sous le regard étonné de Cecil, après lui avoir confessé son amour inassouvi et ses pensées suprêmes où s'exprime l'essence de sa vie. « Bénis soient ceux-là qui consolent », voilà le dernier soupir où s'exhale l'âme d'Ellora. Cette conclusion de l'œuvre est une trouvaille poétique de premier ordre, que traverse un sentiment sublime comme une lumière éblouissante de l'Infini.

Ainsi lord Cecil a traversé toute l'échelle du développement humain. De la vie sauvage du Centaure, il s'est élevé à l'Amour-passion pour une seule femme ; de là à la vie héroïque de conquérant, de celle-ci à l'amour des humbles et de l'humanité. Ellora, la poétesse, par son message et sa mort, lui a révélé quelque chose de plus grand encore : le renoncement absolu, le sacrifice d'une âme qui, n'ayant pas trouvé le bonheur, s'offre en holocauste à l'âme de l'univers, s'identifiant avec elle. Cri de douleur qui s'apaise en la symphonie des mondes.

Les dernières pages des *Mémoires d'un Centaure* sont émouvantes et belles. Le livre se termine par un acte de foi dans un panthéisme mystique si ardent et si profond qu'en le revivant à la suite du Centaure, on se sent enlevé et emporté loin de la terre : « Je ne suis plus ici ou là, sur tel point du globe terrestre, à la cime des montagnes désertes ou sur les plaines ensanglantées que traversent les génies de l'air, ou guidant le vol de mes bataillons ; je suis où j'étais dans les jours des jours. Je suis où la Divinité réside... » Et l'hymne s'envole, éperdu de lyrisme et brûlant de flammes, couronnant magnifiquement ce poème.

Je ne connais pas en français d'œuvres qui présentent d'analogies sérieuses avec celle-ci. Il y a bien le *Centaure* de Maurice de Guérin, mais la fantaisie néo-hellénique de ce pur romantique, disciple à la fois de Chénier et de Chateaubriand, est tout autre chose. L'instinct de M. Gabriel Sarrazin, et son admiration pour le génie anglo-saxon l'ont bien servi. Sans effort il a créé un symbole puissant et original. Son Centaure vit d'une vie ardente et surhumaine, et ce fut une idée vraiment grande que d'avoir représenté le génie sous la forme de cet être légendaire, aux passions démesurées, qui est bien comme il le dit « le fils irrésistible de la Nature et de la Force » et dont la loi n'est pas celle des Codes humains. Et ce sont bien aussi les plus hautes aspirations de la nature humaine qu'il évoque, ce Centaure prodigieux dont la moitié du corps est animale et dont le buste

est divin. D'expressives figures de femmes, qui nous rappellent celles de Shelley ou de Coleridge, lui font cortège : lady Hastings, lady Lilian, Ellora... Et de merveilleux épisodes, comme la légende du roi Olaf, rehaussent ce roman-poème d'une beauté d'art plastique et somptueuse qui eût fait la joie de Tennyson : qu'une pareille œuvre ait passé à peu près inaperçue serait pour nous un sujet de juste étonnement, si nous ne savions que les modes littéraires sont plus tyranniques et plus exclusives en France qu'ailleurs. Or, souvenons-nous que cette rêverie d'un idéaliste intransigeant parut en plein triomphe du naturalisme.

Un mot encore du style de Gabriel Sarrazin. C'est un style tissé de lumière chatoyante, quelque chose comme un arc-en-ciel vivant qui se déploie. On le sent tout frémissant des vibrations d'un cœur enthousiaste. Il est pur et transparent comme du cristal et coloré, comme des pétales d'anénome des bois. Il a en plus le velouté des roses. C'est le style d'un vrai poète, qui, ayant pris dans l'étude des poètes anglais le goût du rêve et de la nuance, trouve notre vers trop rigide pour écrire en vers et qui, écrivant en prose, donne libre cours à son imagination très riche et à sa fantaisie très harmonieuse.

Telle est, dans son ensemble, l'œuvre de M. Gabriel Sarrazin. Elle sera bientôt complétée par la publication de très intéressantes études sur la Pologne romantique et sur Mickiewicz. Trompées par certaines apparences extérieures, quelques personnes superficielles n'ont voulu voir dans cette œuvre qu'un prolongement suprême du romantisme pittoresque. Mais elle est beaucoup plus complexe. Elle annonce au moins autant un mouvement littéraire nouveau qu'elle rappelle un mouvement déjà lointain. M. Sarrazin en a eu pleinement conscience lorsqu'il a dédié son dernier livre à la jeunesse idéaliste qui l'a reconnu comme un frère aîné, « à celle d'aujourd'hui, dit-il, mais aussi à celle de demain ». Il prévoit une aurore nouvelle. Et comment ne se lèverait-elle pas, cette aurore, quand toutes les notions de l'humanité depuis trois siècles ont été si profondément modifiées par la science, et quand des perspectives si troublantes et si mystérieuses s'ouvrent devant chaque existence individuelle dans la contemplation silencieuse des infinis maintenant dévoilés, où se meuvent tant de mondes? Les grands romantiques eurent le pressentiment génial de cette renaissance de l'âme, qui eut son culte dans l'antiquité parmi les sanctuaires profonds mais exclusifs des religions ésotériques. Les poètes anglais, Shelley surtout, ont initié M. Sarrazin à ces mystères. Mais il ne s'en est pas tenu aux vérités qu'il avait découvertes chez les autres. Après ses études critiques si intelligentes et si suggestives, il a créé lui aussi des formes, des âmes et de la beauté, ajoutant ainsi quelque chose à l'œuvre déjà riche de ses devanciers. Il a noblement apporté sa pierre à ce temple de l'Esprit pur que, depuis des siècles, les plus hautes intelligences de l'humanité, les plus grands savants, les plus puissants artistes, ont rêvé d'édifier dans la conscience humaine.

LÉON VANNOZ.

LA VIE LITTÉRAIRE

La Disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul, par Gaston Maugras.

Gaston Maugras : *La Disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul, — la Vie à Chanteloup, le Retour à Paris, la Mort;* Plon, éditeur.

Eh oui! il y a encore des anecdotes connues et des lettres inédites.

Le trop heureux Choiseul commence à perdre sa chance, mais ne cesse pas, en galant homme, d'être satisfait de lui. Le 24 décembre 1770, à Versailles, Louis, quinzième du nom, par la grâce de Dieu et de je ne sais plus qui, roi de France, lui envoie le poulet suivant :

« J'ordonne à mon cousin le duc de Choiseul de remettre la démission de sa charge de secrétaire d'État et de surintendant des postes entre les mains du duc de La Vrillière, et de se retirer à Chanteloup jusqu'à nouvel ordre de ma part. »

« LOUIS. »

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

On est plus poli de notre temps et les disgrâces parlementaires ont moins de rudesse. Au reste, le duc de Choiseul-Praslin, secrétaire d'État à la Marine, partageait la disgrâce de son cousin, l'unique, le grand, l'incomparable Choiseul. Et le roi, qui ne savait pas en écrire plus long qu'il n'en pensait, lui faisait tenir ce petit billet sommaire et sans affectation superflue de factice bonne grâce :

« Je n'ai plus besoin de vos services et je vous exile à Praslin, où vous vous rendrez dans les vingt-quatre heures. »

« LOUIS. »

Mais le duc avait beaucoup de philosophie. Suivant son habitude, il dormait après son dîner quand on lui apporta l'ordre du roi. Il le lut, fit refermer ses rideaux, se rendormit tranquillement et ne se réveilla que pour monter en carrosse.

Quant au séduisant premier ministre, il était à

Versailles quand le duc de La Vrillière lui communiqua l'ordre royal qui l'exilait à Chanteloup. Il partit sur-le-champ pour Paris et trouva la duchesse qui allait se mettre à table. Lorsqu'elle apprit les nouvelles : « Vous avez bien la mine d'un homme exilé, » lui dit-elle en riant ; « mais asseyez-vous, votre dîner n'en sera pas moins bon. » Ils dînèrent, en effet, fort placidement et d'assez grand appétit.

Ils dînèrent bien, et, cependant, la lettre de cachet était accompagnée d'un bref commandement, toujours de la molle et néanmoins rude main du roi, qui montrait bien à quel point était poussée l'irritation contre le ministre disgracié :

« Le duc de La Vrillière remettra les ordres ci-joints à MM. de Choiseul et me rapportera leur démission. Sans Mme de Choiseul, j'aurais envoyé son mari autre part, à cause que sa terre se trouve dans son gouvernement; mais il en sera comme s'il n'y était pas. Il n'y verra que sa famille, et ceux à qui je pourrai permettre d'y aller. »

Choiseul avait, du moins, la réconfortante consolation de recevoir ces ordres d'exil de la main d'un sot et, connu autant qu'estimé pour tel, de La Vrillière s'était successivement appelé Phélipeaux, Saint-Florentin, La Vrillière. Et, d'un commun accord, on lui avait fait, car, en ce temps-là, tout se traduisait en petits vers, cette gracieuse et loyale épitaphe :

Ci-gît, malgré son rang, un homme fort commun
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

Peu de jours auparavant, comme le dévouement à la royauté leur semblait très compatible avec l'irrespect envers le roi, Choiseul et Praslin avaient une querelle pour savoir quel était le plus bête du Roi ou de M. de La Vrillière ? Praslin soutenait que c'était La Vrillière ; Choiseul, en excellent ministre, ne dissimulait pas que ce devait être le roi. Et, comme, au Conseil, Louis XV venait de dire avec simplicité une sottise royale : « Eh bien ! monsieur de Praslin, dit Choiseul, qu'en pensez-vous ? » M. de Praslin ne savait pas ce qu'il convenait d'en penser. Ou plutôt, il le savait bien, mais il s'abstenait de le dire.

On parlait cependant beaucoup dans ces années déjà troublées, et on fournissait la postérité d'une grande abondance d'anecdotes utiles et agréables. Choiseul vivra longtemps dans l'histoire parce qu'on oubliera son œuvre politique, et parce que sur lui les anecdotes pullulent que rien ne peut faire oublier, ou parce que ses « mots » sont innombrables et jolis...

C'est alors, en effet, que les actrices elles-mêmes avaient de l'esprit. Comme il était de bon ton d'exalter le ministre déchu, on avait fabriqué des tabatières où se trouvait d'un côté le buste de Sully et de l'autre celui de Choiseul. Et on admirait. Mais Sophie Arnould, raisonnable comme un financier des temps héroïques, disait simplement : « Tiens, on a mis ensemble la recette et la dépense. »

Charmante impertinence ! Et on ne saurait trop sourire des malheurs de l'État. Mais comme Mme du Barry était la cause efficiente de la disgrâce de Choiseul, on tenait rigueur à la favorite. La maréchale de Mirepoix, qui avait de trop grands besoins d'argent pour être honnête, mais qui n'en portait pas moins haut pour cela, fut la première qui consentit à regarder du Barry avec quelques sentiments de considération. Le roi, pour la remercier de cette complaisance, lui fit un don de 100 000 livres. Un jour que la maréchale essayait d'expliquer à sa nièce, Mme de Bussy, et même d'excuser cette générosité insolite : « On me l'avait promise il y a un an, disait-elle, et le désordre des finances n'avait pas permis de me la donner plus tôt : mais ce n'est pas à cause de mes soins pour Mme du Barry. — Je le crois bien, répondit Mme de Bussy, ce ne serait pas assez payé... » Et tous ces mots sont jolis et forts. Louons-nous donc de la déconfiture du parti Choiseul qui nous vaut tant d'anecdotes caractéristiques. Et ranimons chez nous le goût des anecdotes ; c'est presque sûrement ranimer le goût des élégances.

... Mais Choiseul, qui n'eût pas manqué d'être bientôt impopulaire s'il était demeuré ministre, fut adoré de tous parce qu'il perdait la faveur royale. Dès qu'on sut son exil, les rues de la capitale se remplirent de monde, et la consternation parut sur tous les visages. On eût dit qu'un désastre venait de frapper la France. Son départ fut un triomphe. Tous ses amis allèrent le visiter à Chanteloup, car cela était de très bon ton. Ses parents eux-mêmes ne manquèrent pas de rester fidèles dans la mauvaise fortune à celui de qui ils avaient tout reçu. C'est à Chanteloup, disait-on, que se tient la véritable cour ; Compiègne n'est plus qu'un désert. Temps admirable, où l'amitié elle-même est à la mode !

*
* *

L'abbé Barthélemy ne se soucie point de la mode. Il suit ses amis où ils vont : il fait partie de leur mobilier. Le voici donc à Chanteloup, toujours fidèle, toujours amoureux, toujours respectueux et toujours adorant. Il supporte tout. On arrive au château durant la saison la plus mauvaise. On ne sait comment se préserver, et la majeure partie du temps se passe à se défendre contre le froid ; on colle du papier pour calfeutrer toutes les fenêtres ; toutes les portes sont entourées de peaux de moutons. On veut faire du feu dans les cheminées, mais elles fument ; on redoute l'asphyxie. Le duc, la duchesse, Mme de Grammont habitent le rez-de-chaussée, et

leurs chambres s'échauffent peu à peu. Mais l'abbé qui est logé au second, dans un angle, en plein nord, grelotte même auprès du feu. Il a beau mettre sur son lit couvertures, redingotes, habits, le matin il se réveille à demi gelé. Il geint un peu sur son triste sort, mais sa plainte est de courte durée, et il se dit sagement qu'il a tant d'autres bonheurs que ces petites misères-ci sont d'indispensables compensations.

Il se dit cela, mais il déplore d'être obligé de partager son bonheur avec trop de gens : « Je crois être à l'embouchure d'un port où je vois sans cesse aller ou venir une foule de bâtiments de toutes nations. Si j'en étais le maître, il ne serait pas si fréquenté, d'abord, parce qu'on ne serait pas si envieux d'y venir, ensuite parce que le nombre des élus doit toujours être petit. » Et il est presque heureux de perdre ses places ou ses rentes par amitié pour les Choiseul. Mais aussi quelle joie d'éprouver l'amitié dévouée de la bonne duchesse, de la duchesse si flegmatiquement adorable! Il se casse pour cela la clavicule, et ne laisse pas que de regretter un peu de ne s'être point cassé en même temps les deux jambes : « Hier, écrit la duchesse, l'abbé était à la chasse, arrêté sur son cheval; il s'est avisé de vouloir faire le joli cœur et de passer sa jambe sur l'arçon de sa selle à la manière des femmes ; il a glissé dans cette position et est malheureusement tombé à faux sur l'épaule et s'est cassé la clavicule. » La duchesse le soigne, le soigne, et le brave abbé écrit à Mme du Deffant : « Cette grand'maman qui vous aime tant me paraît la meilleure dame de charité, la meilleure sœur grise et la plus adorable femme qui ait jamais été. Je vous raconterai quelque jour tout ce que sa bonté pour moi lui a inspiré de soins, d'inquiétude et de vigilance. M. de Creutz a raison : c'est un *anche*. » Et près d'elle le bon abbé se laissa vieillir, et il eut jusqu'à la fin autant de jeunesse et autant d'amour.

Il est passé le temps de ces amitiés amoureuses, et les abbés eux-mêmes ne peuvent plus vivre éternellement dans l'ombre des duchesses.

* * *

Au reste, il n'est plus de Chanteloup ; Chanteloup habité par les Choiseul semble être la dernière maison féodale, le véritable château de l'ancien régime, mais d'un ancien régime très souriant. L'âme du château vit, si l'on peut dire, dans le livre de Gaston Maugras, mieux même que l'âme de la duchesse.

Et c'est bien ce château gigantesque et lourd qui conduisit les Choiseul à la décadence. Par lui ils firent, jusque durant leur disgrâce, figure de grands seigneurs tout-puissants. C'est par lui qu'ils périrent! Ah! les besoins d'argent d'un premier ministre expulsé du pouvoir!

D'abord, le duc est dépouillé de toutes ses charges. Une seule lui reste, celle de colonel général des Suisses et Grisons, qui rapporte plus de 100 000 livres par an. Cette somme contribue à faire vivre les exilés. Le roi enlève avec brutalité charge et revenus. Certes, Choiseul obtiendra peu après des compensations. Mais qu'est-ce donc? Choiseul a quitté le ministère avec deux millions de dettes et après avoir dissipé une grande partie de la fortune de sa femme. Il faudrait réduire les dépenses. Loin de là, Choiseul, après sa disgrâce, emmène avec lui tous ses serviteurs, eux et leurs familles. Un désastre financier est imminent. Comment faire?

Pour se procurer de l'argent liquide, il vend la belle collection de tableaux qu'il avait réunie depuis une vingtaine d'années dans son hôtel de Paris. Le public prit plaisir à renchérir afin de témoigner l'amour qu'il conservait pour le duc exilé. Et quand les enchères s'élevaient à des prix excessifs, les assistants marquaient leur joie par des applaudissements sans fin. Puissance de la mode! « Cette vente, dit Grimm, est un des phénomènes les plus singuliers dans l'histoire des arts et de la brocanterie. On espérait en tirer au plus 100 000 écus. Elle a produit 443 174 livres. Si elle avait appartenu à un homme obscur, il n'en aurait pas obtenu 25 000 livres. »

Hélas! il fallut faire plus! La duchesse dut vendre presque tous ses diamants et une partie de sa vaisselle. Quoi encore? Quel expédient possible! Elle s'avise un jour qu'elle possède un magnifique bureau dont, après tout, elle peut fort bien se passer. Vite, elle supplie Mme du Deffand de la débarrasser de ce meuble inutile en le vendant à ses amis d'Angleterre. La marquise répond aussitôt : « Je doute que le marché puisse se conclure. Les Anglais sont en général comme la belle-mère de Mme d'Amblimont, *ils ne jettent pas les gigots par la fenêtre*. Ils perdent tous leurs biens au jeu et se détournent de quelques lieues pour éviter de payer cinq sols. » Et, en effet, le joli meuble resta pour compte à la duchesse. Emprunts, débâcle, — il faut vendre Chanteloup. Mais Choiseul meurt assez spirituellement d'une fluxion de poitrine en 1785.

La femme reste seule, seule avec toutes les difficultés d'argent. Mais elle a l'héroïsme tragique et placide d'une épouse incomparable. Bourgeoise essentiellement, affinée par la littérature, elle aimait son mari, et, en somme, la disgrâce et les malheurs l'avaient rapprochée de lui. Elle aima donc la disgrâce et les malheurs. Et, sans doute, se souvint-elle jusqu'à sa mort, — après quelles vicissitudes parmi les dettes, les gens d'affaires, la révolution, les prisons!

— des efforts charmants qu'avait accomplis son mari pour être enfin un fidèle époux. C'était à Chanteloup, aux débuts de l'exil. Le duc ne pouvait rester oisif. Il s'était fait dresser dans le salon un métier de tapisserie, et il travaillait tout en causant avec les dames; il ne faisait peut-être pas preuve d'une très grande adresse, mais son ardeur était extrême. Il avait encore d'autres distractions, il jouait de la flûte, et chaque jour, vers les quatre heures, il venait trouver la duchesse à sa toilette; elle se mettait au clavecin et jouait à livre ouvert tout ce qui se présentait; lui, l'accompagnait sur la flûte. L'abbé qui avait découvert ces petits rendez-vous s'y trouvait toujours; et c'était lui qui faisait le public.

Sans doute, ces souvenirs exquis et doux suffisaient-ils pour soutenir et exalter dans les traverses l'âme de bourgeoise conjugale de celle qui fut toujours l'adorable petite Crozat. Est-ce pour ne point avoir à retrouver la bourgeoise dans la duchesse que M. Maugras est si parcimonieux de psychologie? Quelle discrétion! Il conte, il narre, facilement, abondamment, gracieusement, certes; mais il ne se résout pas à nous rien expliquer. Il déroule à nos yeux d'aimables, de riants ou de sombres tableaux, même les plus inutiles et ceux que déjà nous avons regardés le plus souvent. Il ne s'abstient même pas de nous rapporter une fois de plus la prophétie de Cazotte. Il multiplie les détails; mais, à vrai dire, il n'analyse point l'âme élégante de ses héros...

Au reste ce livre, attrayant ou attendri, sans personnalité de pensée ou de style, est essentiellement une histoire à l'usage de la bonne société contemporaine. L'Académie, à coup sûr, le couronnera des pieds et des mains.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Le Répertoire à la Comédie-Française.

Il faut entendre le terme dans son sens large et sa plus vaste acception. Quand nous prononçons ce mot : *le Répertoire*, il ne peut s'agir simplement, vous pensez bien, des œuvres dites classiques du XVIIe siècle français par où l'habitude s'est généralisée de marquer l'effort dramatique de notre génie. C'est trop peu dire, en vérité; et je voudrais que l'on employât ce mot : répertoire, pour opposer aux œuvres de production récente toutes celles, sans distinction d'école et d'origine, que le temps a consacrées et placées au-dessus de la discussion. Il est bon, il est excellent, que la Comédie-Française nous donne une interprétation de la vie contemporaine, en choisissant, parmi les œuvres qui la représentent, celles qu'elle estime les plus savoureuses et les plus fortes. Mais si vraiment cette institution des temps passés, et qui prolonge son existence par la vitalité qu'elle enferme, doit être envisagée comme une manière de conservatoire ou de musée des chefs-d'œuvre dramatiques, si cette conception est la bonne, alors il serait plus excellent encore qu'elle répondît aux exigences de cette origine et qu'elle pût nous offrir, à des intervalles raisonnables, quelque chose comme un résumé de l'histoire du théâtre.

Dans la pratique, nous savons que les choses sont loin de se passer ainsi, — et qu'il en va même tout différemment. La Comédie-Française a une tendance de plus en plus marquée à imiter les *scènes de genre*, c'est-à-dire à faire sa saison d'hiver avec les deux ou trois pièces modernes qui sont montées à la rentrée, et qui alternent sur l'affiche quand elles ont remporté un durable succès. Comme il faut bien pourtant se souvenir, à de longs intervalles, qu'on est... la Comédie-Française et qu'on a eu des traditions; comme, d'ailleurs, il faut fournir, aux pensionnaires qui attendent, une occasion de se produire, et qu'ils ont droit à trois débuts dans les rôles dits classiques, il arrive bien que, de temps en temps, vous voyez figurer sur l'affiche quelque comédie de Molière ou quelque tragédie de Racine. Mais, à la façon dont on les monte, à la négligence qu'on y apporte, surtout pour ce qui touche à la mise en scène on s'aperçoit que le goût n'y est point, et que l'on n'agit ainsi que contraint et forcé. Je ne surprendrai personne en disant ces choses, aucun de ceux-là surtout qui ont assisté à la dernière reprise du *Misanthrope* et de la *Critique de l'École des Femmes*. Bien que la tradition soit de jouer Molière le plus simplement possible quant à la mise en scène, ce n'est pas une raison pour donner de perpétuels démentis à la vraisemblance scénique, lorsque, par ailleurs, on a tant fait au contraire pour atténuer la convention du théâtre, et redresser ce qu'il peut y avoir de faux dans cette fameuse *optique* dont on a tant abusé. Que l'interprétation de Molière profite des progrès matériels réalisés dans la mise en scène, qu'elle en bénéficie dans la mesure où ces progrès sont conciliables avec la vraisemblance de l'époque, il n'y a pas d'inconvénients, je n'y vois même que de très réels avantages. Le génie de Molière, tout de bon sens et de clarté, ne peut que gagner à la logique d'une mise en scène rationnelle.

A quoi bon tout cela! On sent que « le cœur n'y est pas »... C'est un pensum que les comédiens exécutent, quand ils représentent *Tartufe*, ou le *Misanthrope*, ou l'*École des Femmes*, et ils nous rappellent quelque peu l'ennui que nous éprouvions

nous-mêmes à en débiter les tirades apprises par ordre sous la férule du magister. De plus en plus va s'accentuant le contraste entre le recrutement de la troupe actuelle et l'interprétation du répertoire. Je détache du rapport officiel du budget des Beaux-Arts, présenté cette année par M. Simyan, — rapport contenant des vues plus larges et plus indépendantes que ne font d'habitude ces sortes de documents, — l'appréciation suivante sur l'enseignement du Conservatoire, que je me plais à transcrire : « Il est très désirable, écrit le rapporteur, que pour l'art dramatique notamment, on ne s'immobilise pas complètement dans l'enseignement des artistes qui, si distingués qu'ils soient, se préoccupent un peu trop de reproduire fidèlement jusqu'aux défauts de leurs maîtres, et oublient de développer chez leurs élèves les qualités naturelles de ces jeunes gens et leur véritable tempérament dramatique. »

Voilà, certes, une excellente critique de l'enseignement du Conservatoire, qu'on aime à voir venant d'un parlementaire, et qui condense brièvement les principales causes de l'affaiblissement que nous constatons, en le déplorant, dans l'interprétation du répertoire. L'observation du rapporteur, qui semble avoir étudié de près ces questions d'art, va même plus loin qu'elle n'en a l'air, et se rattache directement au sujet que nous examinons ici. Bien que je sois intimement convaincu que, de toutes les causes contribuant à former un bon comédien, la première est son tempérament propre, ou, si vous voulez, le *don* qui est en lui, il me semble que depuis tant d'années nous n'aurions pas eu pareille série noire, si l'enseignement de l'art dramatique ne s'était pas *immobilisé* — le mot du rapporteur est très juste — — dans les traditions poncives d'un style démodé. Rien n'est plus propre à figer, à glacer les moyens d'un débutant qui sent quelque talent en lui, que ces clichés de déclamation, ces intonations toutes réglées par avance, dont la tradition se perpétue des classes du Conservatoire à la scène de la Comédie, pour le plus grand malheur de l'art dramatique.

Leur déplorable influence ne réagit pas seulement sur l'interprétation du drame moderne, auquel fait allusion dans son travail le rapporteur du budget des Beaux-Arts. Elle apparaît aussi bien comme la cause première et majeure de l'indifférence où, de plus en plus chaque jour, tombe le répertoire. Est-ce que nos grands classiques du XVIIe siècle, qu'il s'agisse de tragédie ou de comédie, de Molière ou de Racine, ou même de Corneille, qui certes est le plus distant de nous, devraient uniquement servir aux débuts des pensionnaires qui viennent réclamer comme un droit pour eux-mêmes leur réapparition sur l'affiche ? Est-ce pour Mme Suzanne Desprès que devrait être jouée *Phèdre*, et le *Misanthrope* pour Mlle Cécile Sorel, mais non pas plutôt pour Racine et pour Molière eux-mêmes ? Il semble que ce soit une grâce qu'on leur fasse de prêter leur concours à la mise en vedette des attraits de telle débutante. Est-ce que les amateurs de notre XVIIe siècle ne devraient pas être assurés de voir reparaître, un certain nombre de fois par saison, des œuvres consacrées, qu'on retrouve toujours avec le même plaisir, comme l'*École des Femmes*, le *Misanthrope*, *Phèdre*, *Andromaque*, *Iphigénie?* Encore une fois, il est humiliant, pour la mémoire de nos grands écrivains dramatiques, qu'ils soient traités comme *morceaux de concours* et nous rappellent encore les ennuyeuses leçons de récitation de nos jeunes années.

Croyez-vous qu'il en irait pareillement, si quelques talents originaux s'étaient manifestés dans l'interprétation de nos classiques ? C'est ainsi que le culte de nos plus fameux écrivains de théâtre — grandeur et misère de l'art dramatique ! — est subordonné strictement à la qualité de leurs interprètes. J'ai dit, au début de cet article, qu'il fallait entendre le mot répertoire dans son sens le plus large, quand il s'agit d'une scène illustre comme celle de la Comédie-Française... et pour ne citer qu'un seul grand nom étranger, n'est-ce pas une chose inouïe que deux œuvres seulement de Shakespeare, *Hamlet* et *Othello*, aient pu être représentées sur ce théâtre ? Encore convient-il de dire qu'elles ne sont pas au répertoire, puisqu'une saison entière peut se passer sans qu'il nous soit donné de les revoir ? Affaire d'interprétation, nous l'avons dit, et ne saurions trop le dire.

Voyez ce qui se passe pour Alfred de Musset, dont le merveilleux Théâtre va de la plus délicieuse fantaisie à la plus intense beauté dramatique, en passant par la mélancolie amoureuse, — depuis *Fantasio* et les *Caprices* jusqu'à *Lorenzaccio*, par *On ne badine pas* et le divin *André del Sarto*. S'il en est un qui semble avoir hérité en France du génie de Shakespeare, d'une partie de ce génie, en y joignant quelque chose qui est à nous et rien qu'à nous, c'est bien celui-là, n'est-ce pas ? S'il en est un dont l'œuvre devrait figurer au répertoire et reparaître à intervalles réguliers, c'est celui-là encore, n'est-il pas vrai ? Parmi ceux que le temps a consacrés, nul n'est à la fois plus classique et plus moderne, classique par la suréminente beauté de sa prose poétique, moderne par l'ardeur et l'acuité des sentiments qui animent ses personnages en leur communiquant la flamme de la vie...

D'un tel génie qui nous touche si directement dans ce que nous avons de plus intime et de plus vibrant, il ne devrait pas s'écouler un mois sans que le nom reparût sur l'affiche de notre première scène... Et songez, je vous prie, à ce qu'on nous en donne !... Les pièces jusqu'alors au répertoire, comme les

Caprices et *On ne badine pas*, ne sont presque jamais jouées. La Comédie-Française a laissé le soin à une autre scène de monter son admirable *Lorenzaccio*, l'une des plus belles créations de Mme Sarah Bernhardt. L'œuvre, enfin, dans laquelle il a mis le plus de lui-même, son tendre et touchant *André del Sarto*, n'a jamais été donné. Voilà où en est la Comédie-Française avec le plus pur génie dramatique du XIXe siècle, celui dans lequel nous nous sentons le mieux vivre et aimer! On annonce bien, depuis un temps infini, une reprise du *Chandelier*... Mais qui nous fera croire que cela puisse être sérieux, et qu'il y ait dans la troupe actuelle, telle que nous la connaissons, telle que nous la voyons à l'œuvre, les éléments d'une telle reprise! Indiquez-moi, je vous prie, quel Fortunio nous offrirait la Comédie-Française, quelle Jacqueline, et je dis même quel Clavaroche...

Il ne sert à rien, d'ailleurs, d'argumenter. Toutes ces lacunes regrettables se ramènent à une pure question d'interprétation. On n'aura rien fait, on ne pourra rien faire, tant que des éléments nouveaux, d'un caractère vivant et original, ne seront pas venus infuser un sang jeune dans cet organisme touché par la vieillesse. C'est qu'il est autrement difficile, il faut le reconnaître, — et les acteurs sont les premiers à s'en apercevoir, — d'incarner une figure de psychologie profonde et éternelle comme le Lorenzo de *Lorenzaccio*, ou le Fortunio du *Chandelier*, ou bien encore l'André d'*André del Sarto;* oui, cela demande une autre pénétration, un autre sentiment des nuances, un autre art de composition, une autre personnalité que celle requise pour jouer un raisonneur de Dumas fils, ou un viveur de M. Lavedan! Ces belles œuvres qui sont demeurées vivantes à nos yeux et qui traverseront les âges par ce qu'il y a d'éternel dans leur peinture de l'âme humaine, ne supportent pas d'être traduites par un acteur quelconque. Elles repoussent, par leur force même, l'acteur de second ordre : et la Comédie-Française n'a pour l'instant nul interprète qui puisse leur faire justice.

Combien de temps durera encore cet état stationnaire? Nul ne le sait; mais ce que nous savons bien, c'est que l'enseignement du Conservatoire, tel qu'on le pratique de nos jours, n'est pas fait pour le modifier.

PAUL FLAT.

L'ARGOT MONDAIN

Zut!

Je ne saurais exprimer l'étonnement indigné d'un mien grand-oncle entendant sa petite-fille, une jeune mariée de vingt ans, se servir de ce mot dans une discussion avec son frère. Ce n'était pourtant pas un puriste, un burgrave, un fossile; mais il appartenait à une autre époque, à d'autres traditions : il crut voir sortir des couleuvres de cette jolie bouche; ce vocable pimpant, alerte, gracieux même, le choqua plus qu'un juron, et ma cousine n'en fut pas quitte à moins d'un beau sermon qu'elle écouta d'une oreille distraite... et qui ne la corrigea nullement. Quand on a goûté le fruit défendu de l'argot, on n'y renonce plus. Cela se passait dans les temps, anciens déjà, hélas! où j'allais au lycée! Que de chemin parcouru depuis!

L'argot, langage secret, mystérieux, inventé par les merciers ou colporteurs au XVe siècle, adopté par la confrérie des gueux, puis par les voleurs, a pénétré dans le monde élégant de 1840 à 1860 : d'abord timidement, hasardant à peine quelques mots, attirant à ses adeptes la réputation de gens mal élevés, et considéré comme un grossier révolutionnaire. Et puis, il a conquis la société brillante du second Empire : les romanciers, le feuilleton populaire, le théâtre, la chanson de café-concert l'ont répandu dans toutes les classes : l'Académie française elle-même a discuté quelques-uns de ses termes... On peut maintenant dire de lui ce que Talleyrand disait de Thiers en 1836 : il n'est point parvenu, il est arrivé. C'est un novateur, un créateur; et puisque les langues comme les peuples ont besoin de stabilité et de changement, il répond à la seconde nécessité. Il est devenu un genre, qui a ses sous-genres, ses catégories propres à chaque profession; tous les argots, tous les jargons assiègent de tous côtés la vieille forteresse du langage classique, et, chaque année, chaque mois, un des assiégeants entre dans la place, devient à son tour soldat de l'ordre, comme ces socialistes nantis, transformés en bourgeois et propriétaires. Je jurerais (je ne parierais pas) qu'il y a aussi une relation assez directe entre son succès et le triomphe de l'exotisme, du féminisme, de la démocratie.

A vrai dire, l'argot, sous divers noms, avait, au XVIe siècle, au XVIIe siècle, fait irruption dans les habitudes littéraires de la société polie. L'allégorie, la métaphore forment un élément principal de certains jargons d'autrefois. Le gongorisme, l'euphuisme, le zarinisme, la préciosité sont, dans une certaine mesure, des argots distingués. Au XVIe siècle, le poète du Bartas appelait les vents *les postillons d'Eole;* le

soleil, *le grand-duc des chandelles;* Dieu, *le grand maréchal de camp* de l'Univers. De même, dans la langue de Pierre de Besse, prédicateur célèbre, les sacrements devenaient *les aqueducs de la grâce;* les mauvaises pensées, *les allumettes des vices;* Jésus-Christ, *le procureur d'Abraham;* la Vierge, *l'Infante de la Trinité;* Lucifer, *le concierge des démons.*

Comparez ces métaphores aux expressions courantes : *Avoir la rue du bec bien pavée; il manque des touches au clavier; aller au violon entre deux archers; manger les radis par la racine; se fourrer le doigt dans l'œil; se casser le verre de montre; boulotter la grenouille; manquer de cresson sur la fontaine; se gondoler les petits boyaux; boire un bouillon,* etc. Le procédé est sensiblement le même; et la ressemblance paraîtra bien plus frappante si l'on feuillette les auteurs qui, tels Rabelais, Montaigne, ont traité des questions moyennes, des questions familières en quelque sorte. Le vocabulaire de Rabelais en particulier fourmille de mots d'argot, — mots pittoresques, créés par lui, et qui ont eu des fortunes diverses.

Et les fausses précieuses du XVIIe siècle, ne tombent-elles pas dans le péché d'argot quand elles appellent l'almanach : *les mémoires de l'avenir;* l'écho, *un invisible solitaire;* le violon, *l'âme des doigts;* le bonnet de nuit, *le complice innocent du mensonge;* le lavement, *le bouillon des deux sœurs;* la chaise percée, *la soucoupe inférieure;* midi, *l'heure des nécessités méridionales;* ne pas posséder la clef de son esprit, *avoir un œuf caché sous la cendre;* l'amour, *le partisan des désirs; mouvante,* la main ; *ardent,* le chandelier ; la boutique d'un libraire, *le cimetière des vivants et des morts;* les chenets, *les bras de Vulcain;* la cour, *l'empire des œillades;* les joues, *le trône de la pudeur;* les pieds, *les chers souffrants;* le pain, *le soutien de la vie;* le miroir, *un peintre de la dernière fidélité.* Ce qui n'empêche pas les précieuses d'avoir enrichi la langue par l'acquisition de très nombreuses locutions nouvelles, repoussées d'abord par les puristes; de telle sorte qu'aujourd'hui nous parlons bien souvent le langage des ruelles sans nous en douter.

Il ne serait pas difficile de récolter de nombreux exemples de jargon dans les écrivains, dans le langage des gens du monde du XVIIIe siècle. Après l'argot des révolutionnaires, on eut l'argot des muscadins. Il y a, chez les poètes du premier Empire, des périphrases tout aussi cocasses que celles des précieuses de mauvais aloi; et encore celles-ci cherchaient-elles à exprimer le sens des choses, tandis que les ultra-classiques ne songeaient qu'à dire en beaucoup de mots ce qui pouvait être dit plus clairement en un seul.

Toutes les langues anciennes et modernes, mortes ou vivantes, ont leur argot; je ne suis pas bien sûr qu'Adam et Ève aient parlé argot dans le paradis terrestre, mais, sans doute, ils l'ont fait dès leur exil. Le grec, le latin se sont enrichis par la langue verte, et aujourd'hui elle a un nom pour chaque peuple : *cant* ou *slang* en Angleterre; *germania* ou *xerigonza* en Espagne, *gergo* en Italie, *bargoens* en Hollande, *calao* en Portugal, *rothwelsch* (italien rouge) en Allemagne, *balaibalan* dans l'Inde, *hantyrka* chez les Bohémiens, et *hiantchang* en Chine.

Autrefois, on parlait l'argot surtout à Paris; aujourd'hui, il envahit la province, il fait son tour du monde, sur les ailes de la presse, avec les voyageurs. Et, très sérieusement, on a proposé une sorte d'argot universel destiné à remplacer les idiomes nationaux entre les gens qui ne sont pas polyglottes. Les littérateurs anglais et dramaturges du cycle shakespearien parlaient correctement le *grec de Saint-Gilles,* employaient bravement le slang. Nos littérateurs du XIXe siècle les ont imités, et l'on trouve force mots d'argot dans le dictionnaire de Littré. On peut leur appliquer le vers connu sur la femme de Jérôme Boileau, une forte en gueule de ce temps-là :

Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue!

« Hélas! » soupire ironiquement Alfred Delvau, « le français contemporain est une langue fille, très fille même, si fille que les austères grammairiens de Port-Royal se refuseraient aujourd'hui à la comprendre, et surtout, la comprissent-ils, à la parler. C'est une sorte de langue de Corinthe, où sont venues se fondre et s'amalgamer une foule d'autres langues plus ou moins précieuses du Nord et du Midi, d'oc et d'oïl, d'Orient et d'Occident, or et cuivre, fer et argent, — avec beaucoup de scories à la surface. » A entendre Delvau, si le français se dépouillait de tous ses mots d'emprunt, il courrait grand risque de rester nu comme un petit saint Jean. Ainsi l'argot serait également une conséquence de la pauvreté de la langue officielle.

M. Marcel Schwob, dans une savante étude, compare les mots d'argot à une nation de mineurs, nation jeune et vivace, qui émigre et colonise continuellement; il rappelle aussi cette fécondation dans certaines plantes par l'intermédiaire des insectes qui transportent le pollen des fleurs mâles sur les fleurs femelles : « Ce sont les filles qui servent, entre l'argot et la langue classique, de papillons et d'abeilles. »

A dire vrai, l'argot s'alimente aux sources les plus diverses et se répand par les canaux les plus variés. Il fait appel à la métaphore, à l'allégorie, au néologisme, au synonyme, à la défiguration artificielle, aux langues étrangères, au passé, au présent. Un de ses procédés familiers consiste à remplacer la première lettre d'un mot par un *l*, à la rejeter à la fin du mot, et à la faire suivre d'un suffixe : ème, ique,

oque, uche, atte, quin; *Loucherbème* (boucher), *lonsieurmique* (Monsieur), *loirepoque* (poire), *lemmefuche* (femme), *latronpatte* (patron), *rouquin* (roux); *lauce* (eau) fait *lancequine* et *lancequiner* (pleuvoir).

L'argot, langue pauvre d'idées, riche au contraire en synonymes, est aussi fort capricieux : on voit se former autour de certains mots une bizarre cristallisation de suffixes. Chique (chic) donne chiquoque, chiquoquand, chicard, chiquoquandard. Rupin, rupique, rupiquandard.

Très souvent, le vocabulaire argotique représente l'objet par sa qualité. *Endormi*, juge; *empavé*, carrefour; *ligottante*, corde; *palpitant*, cœur; *moussante*, bière; *douloureuse*, l'addition après un repas. (Baillenous la douloureuse, esclave!); *blanchette*, hiver; *brouillotte*, la nuit. Fermer la porte (*bouclez la lourde*); *l'assiette au beurre*, le pouvoir; *le brutal*, le canon.

C'est une langue très riche en synonymes; le mot *tête* a trente vocables : *trogne*, *caboche*, *bobine*, *fiole*, *caillou*, *bouillotte*, *cafetière*, *couache*, *poire*, *hure*, *sorbonne*, *olive*, *nord*, *baptême*, *trompette*, *globe*, *binette*, etc.

Vingt mots pour signifier *eau-de-vie*, autant pour *battre*, *boire*, *manger*, *dupe*, *fripon;* quatorze pour *mort*, quinze pour *s'enfuir*, douze pour désigner le *gendarme*, soixante pour *argent*, quatre-vingts pour *femme*. Ce qui domine dans l'argot des voleurs, c'est la satisfaction des appétits matériels, libertinage, vol, crime.

Synonymes de petites dames : lorettes, grisettes, cocottes, cocodettes, horizontales, mousseuses, apéritives, sirènes du boulevard, suspendues, accidentées, dégrafées, pâmeuses, grues, marcheuses, marchandes de sourires, dames du lac.

Synonymes de chic : bath, pschutt, vlan.

Synonyme d'élégants : lions, dandies, gommeux, cocodès, smarts, cercleux, soireux, pschutteux.

Voici quelques exemples de métaphores : *artilleurs de la pièce humide*, ou *artilleurs à genoux* (infirmiers). *Le turbin* (le travail); *coucher sur la plume de Beauce* (coucher sur la paille), *étrangler un perroquet* (prendre une absinthe); *poser un lapin* (tromper); *faire du persil* (chercher un gain d'argent; dans la Provence) on dit *persil* pour argent); *pusier* (lit); *mascote* (sortilège), mot qui vient aussi du Midi; beaucoup de mots sont simplement puisés dans nos dialectes provinciaux). *A l'œil* (à crédit); *puff* (réclame; *pouf* (banqueroute); *ail* (*le camphre du pauvre*), *l'ail à moustaches* (la Marseillaise); *jouer au air de sa façon* (maltraiter); *appeler Azor ou Tarquin* (siffler, argot de coulisses); *être au bout de son rouleau* (n'avoir plus rien à dire ou à faire); *accorder ses bardgonnes* (s'appeler à chanter); *battre la breloque* ou *la campagne* (déraisonner; la breloque est une batterie de tambour); *beuglant* (café-concert); *pousser le Boum! du cygne* (rendre le dernier soupir).

L'argot musical, pour ne parler que de celui-là, a fourni à la langue officielle de nombreux néologismes : orchestration, orchestrer, harmoniser, choral, orphéon, opérette, hymne, orgue. C'est grâce à l'argot musical qu'on a imaginé l'homme-orchestre, dont les pieds s'appellent des *bottes à violon;* les jambes, une *paire de flûtes;* le ventre, un *bedon*, renfermant une *cornemuse:* le... bas du dos un *basson* ou une *contrebasse;* les mains, des *harpons;* les oreilles, une paire de *cymbales;* les dents, des *touches de piano;* le nez, un *trombone*, une *trompette* ou un tuyau d'orgue; la langue, un *grelot:* et les cheveux, des *baguettes de tambour*.

L'argot musical est peut-être celui qui se rapproche le plus de l'argot mondain : grand partisan du libre-échange, il importe et il exporte sans cesse; il donne et il reçoit. Émile Gouget, dans un aimable livre, consigne une foule d'anecdotes qui se rapportent à ces métamorphoses.

Ainsi le chapeau à claque, surnommé *accordéon* parce qu'il se replie comme celui-ci. Certain pianiste, prié de faire entendre sa pluie d'étoiles, dépose distraitement son couvre-chef sur le tabouret du piano, promène sur l'auditoire un regard conquérant, s'assied, pousse un cri. Son chapeau est devenu plat comme une crêpe, et un mauvais plaisant lui conseille : « Alors, maëstro, jouez-nous de l'accordéon. »

Arracher les oreilles (argot des dilettantes)... Mlle Levasseur, jouant le rôle d'*Alceste* de Gluck, et chantant le morceau qui finit par ce vers :

Il me déchire et m'arrache le cœur.

un Piccinniste s'écrie : « Ah! Mademoiselle, vous m'arrachez les oreilles! » — « Quel bonheur, Monsieur, si c'est pour vous en donner d'autres! » riposte un admirateur de Gluck.

Boîte à cor, boîte à violon, signifie soulier. Le musicien Paër reçut une invitation d'un bourgeois enrichi, avec ce singulier avis au bas de la carte : *On est prié de ne pas venir en bottes*. Il fit cette réponse : « Monsieur, les souliers du maëstro Paër, fort enchantés de l'invitation particulière dont ils sont l'objet de votre part, auront, ce soir, l'honneur de s'y rendre; malheureusement, leur maître, pris d'une attaque de goutte, se voit privé du plaisir de les accompagner. » Et, à l'heure dite, Paër envoya chez Turcaret sa plus belle paire de souliers vernis.

Broder : enjoliver la musique. Une chanteuse venait de défigurer, à coups de *broderies*, un des plus beaux airs du *Barbier de Séville*. « Bravo! applaudit Rossini, de qui donc est ce morceau? »

Chaudron, mauvais piano. Salvator Rosa essaie un

horrible chaudron, on s'excuse : « Je vais, dit-il, le faire valoir mille écus. » En effet, il saisit ses pinceaux, peint sur le couvercle une fantaisie, et le clavecin transfiguré est vendu mille écus.

Zut! vient, paraît-il, de *ut;* mais pour euphoniser ce vieux mot anglo-latin, on ajouta un *z*.

Sais-tu la musique? Oui. Eh bien, ut! D'après un glossaire du centre de la France, il signifiait : *hors d'ici! Va-t'en!* D'autres étymologistes le font dériver de *out*, dehors, ou bien encore il serait le premier mot de la phrase latine : *Ut tibi prosit meri pobo!* Que ce verre de vin pur te soit un réconfort!) On peut encore admettre que cet *ut* devint pour les compagnons imprimeurs un mot de ralliement, une abréviation de leur patron, *G-ut-enberg :* ils avaient accoutumé de choquer leurs verres en prononçant cette syllabe.

Donner le ton, le la, rappelle ce dialogue entre un savant et un poète : « C'est la science qui *donne le ton* du progrès, affirme le premier : le mot est de Newton. — Hé! riposte le second, si vous avez *Newton,* n'avons-nous pas *Milton?* »

Prima gueula, prima donna de l'égout, sont des synonymes de chanteuse de café-concert.

Pianoteurs, pianophobes : ceux qui jouent du piano, ceux qui le subissent. Piano : la *Mitrailleuse de la paix;* on sifflait bruyamment Litolff dans son ouverture des *Girondins :* « Messieurs, dit-il en s'interrompant, pensez-vous qu'il soit juste d'exécuter les *Girondins* sans les entendre? » On applaudit aussi chaudement qu'on sifflait auparavant.

Mélophobie, musicophobe, mélomane. Un musicomane conseillait à Berlioz d'écrire un opéra sur Roméo et Juliette. Comme il objectait le manque d'artistes, ajoutant que, s'il suivait le conseil, il mourrait avant la première représentation : « Eh bien, mourez, mais faites-le! » lança le malheureux.

Four : grande bouche. On parlait au foyer de l'Opéra d'une diva pleine de talent, mais dont la bouche réalisait assez bien l'idée d'un four de campagne : « De quoi la plaignez-vous? insinua une bonne camarade. Elle est au contraire bien heureuse, puisqu'elle peut *se parler à l'oreille.* »

On a dit, fort irrévérencieusement, que le style des décadents formait une variété de la langue verte. A Dieu ne plaise! Les poètes de la Pléiade ne furent cependant pas des créateurs d'argot; et de bons écrivains ont regretté que la langue classique du XVIIe siècle se soit desséchée, appauvrie, en repoussant tant d'expressions pittoresques du XVIe siècle. « Le néologisme, dit un décadent, a l'avantage de créer un abîme plus profond entre les gens intelligents et les philistins, en rendant à ces derniers plus difficile, sinon presque impossible, la lecture de ce que les premiers produisent. » Il ne faut pourtant pas pousser à l'extrême la plaisanterie de Voltaire sur notre langue, « cette gueuse fière à qui il faut faire l'aumône malgré elle », et surtout remplacer la pensée par la richesse du vocabulaire. Mais tout n'est pas à rejeter dans ces nouveautés.

Parmi les mots qui sont entrés le plus vite dans les habitudes de la bonne compagnie, citons à part la *blague.* M. Émile Faguet y voit un exercice d'esprit, un bon secours pour la pudeur morale : « la blague, dit-il, peut même être une manifestation de cette pudeur ». Ne vous y fiez pas trop toutefois; la blague est souvent aussi l'arme des sots et des méchants; un moyen cruel de mystification; certains blagués deviennent alors des souffre-douleurs, presque des martyrs. Bref la blague vaut ce que valent ses adeptes. On turlupinait au XVIIe siècle, on persiflait au XVIIIe, on blague au XIXe : ces trois verbes correspondent-ils à des sentiments différents? Peut-être. Les deux premiers sont des aristocrates, le troisième est un rapin; ceux-ci sourient, s'enferment dans l'étiquette, s'habillent comme les courtisans d'autrefois; l'autre rit aux éclats, met les mains dans ses poches, se contente du veston et du chapeau mou.

Francisque Sarcey donne cette excellente définition de la blague : « La blague est un certain goût, qui est spécial aux Parisiens, et plus encore aux Parisiens de notre génération, de dénigrer, de railler, de tourner en ridicule, tout ce que les hommes, et surtout les prud'hommes, ont l'habitude de respecter et d'aimer; mais cette raillerie a ceci de particulier que celui qui s'y livre le fait plutôt par jeu, par amour du paradoxe, que par conviction : il se moque lui-même de sa propre raillerie, il blague. Il blague la patrie, et, au besoin, mourrait pour elle; il blague l'amour filial, et pleure quand on lui parle de sa vieille mère. Il blague les beautés de l'Italie, et se mettrait à genoux devant un Raphaël. Il y a dans la blague un certain mépris, très légitime d'ailleurs, pour les admirations convenues, pour les phrases toutes faites; et, à ce mépris, se joint le plaisir de crever les ballons gonflés de vent, de se sentir supérieur en se prouvant qu'on n'est pas dupe.

« C'est le bon côté de la blague. Mais elle en a de fâcheux : la blague donne à l'esprit l'habitude de ne plus compter avec le vrai ni avec le faux, de chercher partout matière à raillerie. Il arrive fort souvent que le blagueur de profession, pris à son propre piège, ne distingue plus lui-même ce qui est bien de ce qui est mal, ce qui est juste de ce qui est inique; il se grise de sa propre parole, il se fausse l'esprit et se dessèche le cœur!

« Cette sorte d'esprit a de tout temps existé en France. Elle s'est aiguisée, exaspérée dans les premières années du second Empire. »

On pourrait presque soutenir que la blague est le pont-aux-ânes de l'athéisme et de l'anarchie morale, et qu'elle les prépare. Avec l'admiration, on vit un peu comme si l'on était dans l'île des géants de Swift; avec la blague, on voit les choses comme si l'on était dans l'île de Lilliput. Romanciers, vaudevillistes ont tellement usé du procédé qu'ils l'ont accrédité dans toutes les classes. J'ai entendu un paysan résumer en ces mots son opinion sur un très beau discours : « Il blague bien. »

Mais pourquoi tel mot d'argot ou de jargon a-t-il réussi, et pourquoi tel autre reste-t-il mort-né, ou tombe-t-il après avoir charmé quelque temps l'éternel troupeau des moutons de Panurge? Ici commence le grand mystère, le mystère de la mode, à laquelle l'argot est soumis, lui aussi. Or la mode, c'est Protée, c'est l'imprévu, c'est un phare à feux changeants, ce qui plaît aujourd'hui, ce qui déplaira demain, le caprice magicien qui fait et défait les réputations, sphinx éternel qui sans cesse livre son secret et sans cesse le reprend, un dieu qui ne compte guère d'athées parmi les femmes, fleur de l'imagination, enfant du goût et parfois du faux goût. Comme notre âme se pose sur les choses du monde, comme l'hirondelle s'arrête un instant au bord du toit, la mode est toujours prête à s'envoler vers de nouveaux pays. Ses filles, les modes, ses fils, les engouements, sont-ils des créations ou des résurrections? Ils sont tantôt les unes et tantôt les autres, tantôt des princes détrônés, tantôt des prétendants heureux. Elle a ses mystères, sa logique, sa philosophie, ses raisons que la raison ne connaît pas toujours. Il y a des modes éphémères, et il en est d'autres qui s'élèvent à la dignité de mœurs, d'habitudes nationales : bref, les modes reflètent l'histoire de nos admirations et de nos engouements, notre génie et nos génies, nos vertus et nos sottises.

« Il en est des mots comme des modes, conclut Vaugelas. Les sages, qui savent qu'il faut parler et s'habiller comme tout le monde, suivent, non pas ce que la témérité a inventé, mais ce que l'usage a reçu; et la bizarrerie est égale de vouloir faire des mots ou des modes, ou de ne les vouloir pas recevoir après l'approbation publique. »

« N'est-ce pas naïveté de s'étonner des révolutions de la mode dans le costume, observe le vicomte d'Avenel, lorsque la mode change sans cesse, au long des siècles, dans le parler et dans le style, dans le gouvernement et dans la cuisine, dans les parfums et dans les dévotions, dans l'ameublement et dans les idées, dans les divertissements et dans les études, dans les relations des sexes et dans les rapports de famille, dans les arts et dans la façon de vivre, dans la morale même et par exemple dans ce qu'on appelle l'honneur; enfin, dans tout ce qui nous intéresse, dans tout ou presque tout ce que nous disons, pensons, aimons, louons ou méprisons? »

La plupart de ces réflexions sur la philosophie et les avatars de la mode s'appliquent aux vicissitudes du langage aristocratique, et de son cousin plébéien l'argot. Tous deux s'alimentent aux sources les plus diverses, et, à l'instar de l'animal fabuleux, prennent la couleur des époques qu'ils traversent, des événements qui surgissent; tous deux se comportent comme un organisme vivant, comme un perpétuel devenir; tous deux sont également représentatifs, et l'on pourrait presque écrire l'histoire d'un individu, d'une profession, d'une classe sociale, d'une nation, d'après les évolutions de son langage : dis-moi comment tu parles, je te dirai qui tu es. Chacun de nous en effet a ses tics, ses tours d'esprit, et, du plus au moins, son argot ; à défaut de l'argot de conversation, nous pensons souvent, agissons et nous habillons en argot.

Une gentille variété de l'argot mondain, c'est le parler mignard, tendrement et inépuisablement inventif, des mères avec les petits enfants ; à toutes il semble que le langage ordinaire soit trop rude pour ces jeunes oreilles, et qu'elles doivent inventer quelque chose d'infiniment doux pour ces êtres chéris; elles voudraient leur parler la langue des anges, et, involontairement, elles cherchent des mots nouveaux qui seuls pourraient satisfaire leur adoration. Et quelquefois cet amour leur inspire des expressions charmantes, de même qu'il les régénère, les crée souvent, les élève de l'état de poupées au rang de femmes. L'enfant, a-t-on dit, est le père de l'homme; il est parfois sa muse, sa religion de grâce et d'amour.

Et plus tard, lorsqu'il a grandi, l'enfant se fait une langue, un argot pour ses jeux : la poésie, l'action, l'invention fermentent en lui, cherchent à faire explosion; des traits soudains, un jargon pittoresque s'échappent continuellement de ses lèvres. L'enfant, le collégien, l'adolescent sont de grands, de terribles créateurs d'argot mondain, et voilà encore une des manifestations de la métamorphose sociale qui s'accomplit : nos jeunes gens ont moins qu'autrefois le sens du respect, ils nous tiennent tête volontiers, et, pour un peu, nous reprocheraient de penser comme les voltigeurs de Louis XIV; ils disent des mots d'argot qu'ils apprennent à leurs sœurs, à leurs danseuses, lesquelles les répètent avec un fâcheux empressement. Qui faut-il accuser? La démocratie, le Code civil, la science, l'américanisme? De tout un peu sans doute; les choses sont ce qu'elles sont, et les inconvénients demeurent la rançon du progrès.

Je demande à mes jeunes amies, connues ou inconnues, de ne pas oublier qu'elles doivent nous char-

mer, et non nous scandaliser; que l'argot s'accorde en général assez mal avec la pudeur, la réserve, la grâce, la distinction qu'elles ont mission spéciale de représenter ici-bas; qu'il y a encore énormément de parents que des paroles trop cavalières étonnent désagréablement, et pas mal de jeunes gens qui les trouvent drôles dans la bouche de celles... qu'ils n'épouseront pas. Sans doute, il faut être de son temps, prendre une moyenne, ne point se guinder, ni se montrer bégueule : il y a une juste mesure à observer, et cette mesure est commandée par le bon goût, le tact, cette vertu féminine par excellence, cet instinct sublime qui évite les mots violents ou incongrus, les démarches téméraires, — ce génie délicat fait de réserve, de respect du mérite, des préjugés ou des prétentions des autres, qui maintient l'unité du caractère dans les situations les plus diverses, comme d'autres respectent l'unité de l'amour dans la pluralité des amours; le tact, qui est aussi l'art des concordats entre les paroles et les pensées, l'art du compliment nuancé, la meilleure école de tolérance, le charme et le décor de la vie sociale.

Or, ce bon goût, ce tact, sont les qualités harmonieuses qui manquent souvent à la jeunesse, parce qu'elles résultent d'une science profonde de la vie, parce qu'aussi la jeunesse incarne l'action, le bruit, le mouvement, la superbe confiance en soi-même. Et ces qualités sont presque toujours en opposition avec l'argot qui les dédaigne, les tourne volontiers en ridicule, qui vit de fantaisie, d'audace, de mépris des conventions, et se ressent de ses origines modestes. L'art des nuances! Chansons, fadaises que tout cela. On lui dit : *Zut!* ou : *Je t'écoute!* ou : *Tu te paies ma tête!* ou : *Penses-tu?* Je connais une jeune personne qui, lorsqu'on lui raconte une anecdote, un fait connu d'elle, lance avec une petite moue ironique : « Henri IV est mort! » Ce n'est pas trop respectueux, mais cela vaut encore mieux que : « On veut faire poser Bibi! »

Au risque de passer pour un vieux rabâcheur, pour un *empêcheur de danser en rond*, je rappellerai cette réponse d'une jeune fille, trop bien stylée sans doute par son grand frère, et passant son examen pour le brevet de capacité, quand on lui demanda qui était Mme de Maintenon : « La dernière bassinoire de Louis XIV », dit-elle. L'examinateur vieux jeu la refusa du coup. Une autre jeune fille *modern style* (on ne dit plus fin de siècle) manqua un très beau mariage parce que, entre deux valses, elle questionna ainsi celui qu'elle espérait épouser : « Voyons, êtes-vous un bon *gigolo?* » Et il m'est arrivé d'entendre, derrière un indiscret rideau, une conversation entre quatre jeunes femmes et jeunes filles du *dernier bateau* et du monde le plus *select*, mais d'un monde teinté d'exotisme et d'outrance, une conversation non point à faire rougir les singes, comme disait Octave Feuillet, mais une conversation où l'argot des courses, l'argot de la toilette, l'argot des polytechniciens, l'argot militaire, et même un peu l'argot des grecs se confondaient dans un immense mépris de la syntaxe et de l'Académie française. J'avais quelque teinture de la langue verte, mais ces dames se chargèrent, sans le savoir, de compléter mon instruction; je crois, Dieu me pardonne, qu'elles auraient rendu des points à Balzac, à Eugène Sue, et auraient pu figurer parmi les dignitaires de l'Empire de Galilée, ducs et archi-suppôts, au-dessus desquels trônait le grand coësre (grand mendiant) ou rôi de Thunes, chef suprême élu chaque année par les États généraux de la Corporation des gueux et truands, siégeant dans la cour des Miracles, ayant sa bannière et ses armoiries : un chien crevé porté au bout d'une perche.

Par elles j'appris, par exemple, que leur amie Louise de T... avait des *abatis* canailles, que le père d'une autre, un vieux *loufoque*, avait plusieurs fois *mangé la grenouille*. Une d'elles venait *d'en boucher un coin* à Jean R..., qui avait eu le *toupet* de lui déclarer sa flamme : « Pas de galette, ma chère, la plus noire purée; ce que je l'ai remisé! Mon cher monsieur, lui ai-je dit, vous pouvez vous *rincer l'œil* en me regardant; c'est tout ce que vous aurez de moi. — Il fallait, reprit une autre, qu'il eût *quelque chose de fêlé dans le ciboulot*. Mais aussi, tu es trop sentimentale, ma petite; avec moi, pas de danger que les *pannés* viennent s'y frotter; pas de *pognon*, pas de flirt. Comme nos camarades américaines, j'ai la liste de tous nos gigolos mondains, avec le chiffre de leurs *picaillons*, l'état présumé de leurs dettes, l'âge des père et mère, des parents à succession. Ils me renseignent les uns sur les autres. Nous devons apprendre à nous défendre. Quand ils n'ont pas le million, ils peuvent se *fouiller*. — C'est comme moi, fit la jeune, une délicieuse créature qui semblait faite de la rognure des anges : ton cousin Gaston en pinçait pour moi; il roulait des yeux comme une carpe en me contemplant, il m'écrasait les *ripatons* en dansant et s'excusait sur son émotion; il me glissait des sonnets, des quatrains. Je lui ai dit de *me donner son aileron, de me mener à l'abreuvoir*, et, tout en sirotant une glace, je lui ai donné son paquet : « Mon petit Gaston, j'aurais peut-être un béguin platonique pour vous si j'étais mariée; quant à vous épouser, rayez cela de vos papiers; vos vers, c'est très joli pour le sentiment, mais, au point de vue sérieux, je *m'en flagelle l'orbite*, je *m'en tamponne le cristallin*. On ne s'habille pas chez nos grands couturiers avec des sonnets; on ne fait pas bouillir le pot-au-feu avec des élégies. Voyons, ne vous lamentez pas, fermez votre botte poétique, et rouvrez-la

pour moi dans sept ou huit ans : alors nous verrons. » Voilà comment je l'ai envoyé à la balançoire. Là dessus, mes chéries, je vous lâche; l'auteur de mes jours vient me chercher de la part de mon époux (j'en pince!) et me fait signe qu'il est temps de *rapatonner à la michotte* (de rentrer chez soi). »

Elle disparut, légère comme une sylphide, décevante comme la Chimère, et le trio continua : « La douairière de F... a, paraît-il, *l'air d'une vieille tourte;* la comtesse de T..., un *chic type :* elle se met à merveille, donne des fêtes *épatantes*, et elle est aimable comme les vieilles femmes qui ont *beaucoup vécu le balai*; Mme T... a fait du *chichi* en racontant à Mme X... les potins de cette *tapette* de B... Henri de G... danse bien, mais il est rasant, rasant! Quand il a parlé cinq minutes, je pense qu'on aurait le temps d'aller à Fontainebleau et d'en revenir. — Louis B... est au contraire tordant, crevant, gai comme un pinson; mais pas de cresson sur la fontaine; il faudra que je lui dise de se payer une perruque; avec une perruque, on pourrait l'arranger en mari. — Demain, on va s'embêter ferme chez la duchesse : je ne voulais pas, mais maman m'a tant *chinée* que j'ai promis. On tâchera de se *tirer des flûtes* de bonne heure pour rappliquer chez la grosse ***. — Convenu : nous nous *esbignerons* de notre côté, et nous *taillerons encore une bonne bavette.* »

J'étais un peu ahuri, je l'avoue, et j'en venais à me demander si ces aimables vibrions moraux n'avaient pas institué un concours de langue verte ce soir-là. Peut-être aussi jettent-elles leur gourme, et feront-elles de bonnes mères de famille; et puis, ce sont là des exceptions; trois pies dans un bois y mèneront plus grand tapage que trois cents tourterelles. Mais j'allais oublier le bouquet : une des trois anabaptistes lança ce cri significatif : « Des honnêtes femmes, zut! n'en faut plus; papa dit qu'elles sont trop embêtantes. »

Un instant après, elle ajoutait : « Il a un chic épatant, papa; quand je sors avec lui, je me mets sur mon trente-six, afin d'avoir l'air d'être sa cocotte, comme un passant l'a dit un jour. J'étais joliment flattée! » Je compris qu'elle avait perdu sa mère; tout de même il m'a semblé difficile, avec la meilleure volonté du monde, de lui tirer un bon horoscope conjugal...

Là-dessus, j'ai entrepris une petite enquête, interrogé les littérateurs mondains, les mondains lettrés, recueilli mes propres souvenirs, noté un certain nombre de mots d'argot qui, plus ou moins, sont employés dans la société élégante. Ainsi :

— A la coule. — Se la couler douce. — Avoir la rave creuse. — Dévisser son billard, manger les radis par la racine, sentir le sapin, lâcher la rampe, se casser le verre de montre. — Avoir une sale binette, une trombine à coucher dehors. — Tu parles! — Avoir une araignée dans le plafond, un cafard dans la coloquinte. — Ah! chouette alors! — Ça te la coupe, cadet! — Grimpant, culbutant, falzard (pantalon). — Remporter une veste, boire un bouillon, ramasser une pelle, prendre une culotte. — Se piquer le nez. — Donner un tuyau, faire un four, une gaffe. — Faire son persil, sa poire, faire de la poussière.

Notons encore cette plaisante périphrase du verbe loucher dans une chanson de café-concert : « Il a z'un œil qui dit à l'autre : Viens donc, j't'emmène à la campagne. Mais l'autre œil lui répond : J' peux pas, moi, je reste à Paris. »

Bénisseur : le père noble d'autrefois qui au théâtre répand sur les jeunes gens la rosée de ses bénédictions et de ses larmes. Rien de ce gentilhomme du XVIIIe siècle qui admonestait en ces termes son gendre, sa fille, lesquels, pendant le déjeuner, s'embrassaient comme des tourterelles : « Monsieur mon gendre et madame ma fille, ne pourriez-vous descendre tout embrassés? »

Je m'en bats l'œil. Saviez-vous que cette locution datait du XVIIIe siècle? Je m'en bats l'œil, lance le chevalier de l'Isle dans une lettre à Voltaire. Et avant lui un auteur dramatique fait dire à certain personnage :

Morbleu! Je me bats l'œil de Mercure et de toi.

Enlevez-lui le ballon! Ce vocable me rappelle un nouveau méfait de l'argot. Un fort galant homme de mes amis acheva de perdre la foi monarchique, parce qu'il entendit une grande princesse étrangère jeter ce mot d'encouragement à un de ses familiers qui discutait sur la qualité de certains cigares avec un autre courtisan. Le charme fut décidément rompu.

Dans un dîner chez Mme E..., une femme du plus rare mérite, Mme C..., se penchant vers moi, et me montrant certain gentleman qui passait pour être au mieux-mieux avec Mme de B..., chuchota dans mon oreille : « On dit qu'il songe à la *plaquer* à un autre. » Ce qui ne tarda pas à se réaliser. Je sursautai dans mon être moral; Mme C..., que je connaissais depuis vingt ans, n'avait jamais dit devant moi un mot qui fleurât l'argot : d'où je conclus que les temps étaient proches, et que l'argot allait devenir le français du XXe siècle!

L'argot a eu de nombreux admirateurs et partisans. Platon appelle le peuple son professeur de langage. Montaigne déclare tout net qu'il aimerait mieux que son fils apprît « aux tavernes à parler qu'aux écoles de parlerie... Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bou-

che ; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque ; plus tost difficile qu'ennuyeux ; esloingné d'affectation ; desréglé, descousu et hardy : chaque lappin y face son corps ; non pedantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cesar. »

« J'apprends tout mon français des gens du port », disait avec quelque exagération Malherbe ; et Du Marsais affirme qu'il allait chercher aux halles des provisions de tropes.

Victor Hugo, qui a contribué à populariser l'argot, trouve qu'il a sa poésie, mais fait quelques réserves : « C'est, dit-il, toute une langue dans la langue, une sorte d'excroissance maladive, une greffe malsaine qui a produit une végétation, un parasite qui a ses racines dans le vieux tronc gaulois. Selon qu'on y creuse plus ou moins avant, on trouve dans l'argot, au-dessous du vieux français populaire, le provençal, l'espagnol, l'italien, l'anglais, l'allemand, du roman, du latin, enfin du basque et du celte. Formation profonde et bizarre, édifice souterrain bâti en commun par tous les misérables... » Charles Nodier estime qu'il serait injuste de repousser, sous prétexte de néologisme, un grand nombre d'expressions vives, caractéristiques, indispensables, dont le génie fait de temps en temps présent aux langues : « Il n'appartient à personne d'arrêter irrévocablement les limites d'une langue, et de marquer le point où il devient impossible de rien ajouter à ses richesses. » Et, en vérité, la plupart des grands écrivains sont créateurs, ils se font leur langue, et ils l'imposent ; ils ont, quoi qu'on dise, plus d'esprit que tout le monde. Ne sont-ce pas les hommes de génie, dans tous les genres, qui ont raison contre leur époque, et contre tous les siècles ? Leurs paradoxes de la veille ne deviennent-ils pas les lieux communs du lendemain ?

« Une langue cultivée, écrite, dit Quinet, vit de la substance qu'elle emprunte aux dialectes populaires. Si l'intervalle devient trop grand entre ces dialectes vivants et la langue traditionnelle, celle-ci se dessèche comme une plante à laquelle manque le sol (*Histoire de la vie et de la mort des langues*).

« En fait de musique et de langage, opine d'Ortigue, c'est le peuple qui invente. » L'absolutisme d'une telle doctrine n'offre-t-il pas quelque chose de comique dans un siècle qui a produit Victor Hugo, Balzac, Flaubert, Weber, Meyerbeer, Berlioz, Wagner ? Le peuple invente, à moins qu'il ne répète les inventions du génie.

Francisque Sarcey a défendu la langue verte contre ses détracteurs, contre la puissante argumentation de M. Brunetière : « Y aller de ses vingt francs, de sa larme, je ne sais pas d'où vient la locution, mais comme elle est rapide, expressive, d'un tour véritablement français !... Je fais le serment d'user, quand il me plaira, de la locution : *y aller de*, et ceux qui ne sont pas contents pourront se *fouiller*. Mon Dieu, je ne défends pas cette dernière métaphore. Elle est bien un peu grossière. Et cependant, comme elle est expressive !... Quand un officier est promu à l'ancienneté, on dit qu'il passe avec l'*Annuaire sous le bras*. Est-ce que cela n'est pas bien joli ?... *Être d'attaque* : je sais bien que la locution nous vient de l'argot des charpentiers, mais comme elle est vive ! comme la sonorité du mot est en rapport avec l'idée qu'il exprime !... *Bêcher*, quel joli synonyme à médire... Mais bêcher n'est pas de bonne compagnie : tant pis pour la bonne compagnie !... »

M. Clément Casciani a fort doctement disserté sur les étymologies du mot, sur la syntaxe de cet argot qui, on l'a vu, met à contribution toutes les langues, tous les patois, tous les provincialismes, qui forge en somme peu de termes et invente surtout des acceptions nouvelles. L'argot est poète, inventeur, alchimiste ; il nous a donné des mots amusants, savoureux, reconnus, consacrés aujourd'hui par l'usage ou par les dictionnaires, tels que : *chic*, *gogo*, *zut*, *blaguer* et *blagueur*, *rosse* et *rosserie*, *bêcher* pour médire, *scie* pour ennui, agacement. Mais il plonge si avant dans les bas-fonds, il a si souvent des allures communes, il pose si volontiers pour le débraillé et, tranchons le mot, pour le voyou, qu'à côté du bon langage, il paraît un parent qui a mal tourné, et qu'on ne saurait trop conseiller de lui faire peu d'emprunts : emprunts usuraires contractés en général aux dépens de l'atticisme et de l'urbanité raffinée. Il a un côté réfractaire, niveleur, anarchiste, envahissant, qui commande la défiance, tout au moins la réserve. Et puis c'est l'esprit de ceux qui n'ont pas d'esprit. Qu'avant de prononcer la formule d'admission, le *dignus intrare*, ses enfants aient fait un stage sérieux, montré patte blanche ou patte rose, voilà ce qu'il faut exiger sévèrement : c'est un ennemi, et un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il possède des qualités réelles, et qu'il a pour complices quelques-uns de nos penchants organiques, l'attrait du fruit défendu, notre tendance naturelle au sans-gêne, au laisser aller, à l'attitude des coudes sur la table, à l'oubli de la tenue morale et physique.

VICTOR DU BLED.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 43035. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 14 FÉVRIER 1903.

LA VIE MENTALE

LES CONCOURS

Le *Journal officiel* publiait, il y a quelque temps, les règlements de quelques concours administratifs. M'étant distrait à les parcourir, je fus frappé des matières qui composent certains programmes : l'algèbre, la géométrie, voire même la trigonométrie, étaient inscrites comme sujets d'interrogation. Ce n'est d'ailleurs là qu'un cas particulier de ce défaut général des concours, qui ne renseignent pour ainsi dire pas sur l'instruction professionnelle, ni surtout sur les aptitudes réelles du sujet. L'on exige des candidats des connaissances théoriques dont la possession temporaire — trop temporaire, hélas! — réclame un effort de longue durée, et l'on néglige le plus souvent de vérifier s'ils ont l'éducation professionnelle, qui est d'une utilité immédiate et permanente.

* *

On peut se demander si les concours — et j'entends tous les concours, administratifs, scientifiques et artistiques, — tels qu'ils sont établis, permettent réellement de choisir les plus aptes.

L'opinion est une gardienne jalouse et ombrageuse de l'institution. C'est que la conception du concours est étroitement liée à d'autres idées qui représentent un véritable dogme social moderne. Le concours est une institution d'essence démocratique — et en ceci il est juste; mais son organisation est animée du plus pur esprit classique représentant une société défunte; son activité intellectuelle est trop désintéressée, — et en cela il n'est pas adapté à nos besoins. Le désaccord entre le but et les moyens font de nos concours des institutions vraiment tératologiques.

L'origine des concours est dans un sentiment très pur de justice et d'intérêt général. Quoi de plus équitable, en effet, que d'enlever à un seul — toujours suspect de partialité — le droit de choisir, et de le le donner à un jury, où les opinions trop personnelles ont moins de force? De la sorte, les actes de faveur deviennent difficiles; et si le jury est compétent, c'est le plus méritant qui a le plus de chances d'être choisi. Aussi n'est-il pas étonnant que les concours aient été si en faveur en Grèce, pays d'organisation démocratique. On dit que les concours y portaient sur tout : sur les exercices du corps comme sur la tragédie, sur la calligraphie comme sur la beauté. Les résultats furent remarquables, comme on le sait de reste. D'après Plutarque, c'est par les concours aux Dionysiaques du printemps que Sophocle remporta, avec la tragédie de *Triptolème*, le prix sur Eschyle. La Minerve du Parthénon avait été, d'après Beulé, donnée à Phidias à titre d'entreprise.

Il est à remarquer toutefois qu'en Grèce les concours étaient, par le nombre des juges, plutôt des suffrages populaires. Il faut encore se rappeler que dans la société antique, la culture intellectuelle était répandue entre tous les citoyens, c'est-à-dire entre les juges de ces concours. Les études désintéressées et les exercices de beaux-arts étaient, avec la préparation de la guerre, à peu près leurs seules occupations.

Le concours n'existe pas dans la plupart des pays monarchiques. Chez les Allemands, où la science est fortement cultivée, le choix est le moyen de recrutement ordinaire, tout au moins pour les premiers emplois. L'agrégation y est inconnue. Dans les laboratoires, un élève est agréé par le maître, et, s'il fait des travaux remarqués, arrive peu à peu, sans autres épreuves publiques, aux plus hauts échelons de la hiérarchie scientifique.

Le concours paraît donc une forme de l'élection démocratique, mais la forme la plus délicate, celle du suffrage restreint. Par exemple, ce ne sont point tous les employés d'une administration qui choisissent les nouveaux surnuméraires, mais quelques-uns; et par conséquent l'esprit de partialité est susceptible de les gagner facilement. Le jury peut donc être considéré comme formé d'électeurs du deuxième degré. Or, il se trouve que ces électeurs du deuxième degré sont — pour la plupart des concours — choisis par le pouvoir central ou par une élite, et non élus par la collectivité, ce qui est une condition très favorable au développement des coteries.

Les juges, pour être sûrement impartiaux, ne devraient pas connaître les candidats. C'est pourquoi le jury des baccalauréats, pris parmi les professeurs des Facultés qui n'ont aucun contact avec les élèves de l'enseignement secondaire, donne, à ce point de vue, les meilleures garanties. A l'opposé sont les juges de médecine; ils ont souvent à apprécier leurs élèves, d'habitude leurs collaborateurs, en comparaison des élèves d'autres maîtres, avec lesquels ils sont parfois en antagonisme d'idées. C'est cette situation vraiment illogique qui est la cause des protestations qui, de temps à autre, s'élèvent parmi les candidats des concours de médecine.

Dans les concours artistiques, le danger est dans les tendances d'école des juges. L'art étant essentiellement personnel et indépendant risque d'être amoindri au rang d'un métier, quand il est enseigné. J'ai souvent causé de ces choses avec Dalou, qui était un adversaire irréductible des écoles d'art. Quand il en parlait, il devenait vraiment éloquent, tant il y mettait de feu et d'âme, et savait convaincre. Parmi les reproches qu'il adressait à l'École des Beaux-Arts, il revenait souvent sur ces deux principaux : l'enseignement — du moins celui qu'il avait lui-même suivi — n'y était pas assez pratique et il comportait des traditions de procédés qu'il symbolisait dans le *hanchement*, où le sujet se repose sur une jambe en faisant saillir une hanche, et qui lui inspirait ses colères d'iconoclaste. Il disait, pour expliquer sa colère, que le geste était faux, que personne naturellement ne hanchait, et que c'était donc là un misérable truc d'école.

Les concours littéraires présentent les mêmes inconvénients. Un prix de poésie, décerné par l'Académie française, va au versificateur qui pastiche le mieux la forme de l'académicien dont la voix est prépondérante dans l'attribution de la récompense. C'est en vain qu'on essayera de créer des académies plus libérales. Quand l'académie Goncourt fonctionnera, elle arrivera nécessairement à la même intransigeance, qui s'exercera seulement dans un autre sens, sans que les contemporains puissent dire quel est le meilleur des deux.

Dans les concours administratifs, la partialité du jury peut provenir de raisons tirées de l'intérêt public. On conçoit que l'État doit avoir le moyen d'éliminer — pour des raisons morales ou politiques — certains candidats aux fonctions publiques, même parmi les plus aptes.

On croirait peut-être que dans les milieux scientifiques, où la vérité doit être le seul culte, l'impartialité du jury est absolue. Ce serait une erreur grande. La science est, comme l'art, une interprétation de la nature; et si les faits sont mieux établis dans leurs conditions immédiates, leurs rapports généraux constituent des conceptions où les esprits se divisent, entretenus dans leurs rivalités par des intérêts d'amour-propre et matériels. C'est là une des causes qui retardent l'évolution scientifique.

Pour ces raisons, les concours académiques ne présentent aucune réelle utilité; et, tels qu'ils sont organisés, ils sont impuissants à susciter des découvertes ou à encourager les travailleurs. Les inventions les plus pratiquement utiles dans les sciences physiques et mécaniques, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, la traction électrique, n'ont été aidées en rien par les académies scientifiques. Il existe même dans ces assemblées une certaine défiance à l'égard des travaux d'une application immédiate; et elles sont généralement — au point de vue spéculatif — d'esprit plutôt conservateur. L'Académie de médecine dispose des revenus d'un capital de deux millions de francs environ pour accorder des prix. Les récompenses sont réparties en fait par les membres des commissions et servent généralement à subventionner les travaux de leurs collaborateurs ou de leurs élèves. Par opposition, les laboratoires de recherches des Facultés et autres établissements scientifiques manquent du nécessaire, si bien qu'il est des professeurs qui abandonnent leur traitement pour entretenir leurs services de recherches.

En Amérique, au contraire, les donations vont aux Universités et aux laboratoires. Les journaux annonçaient qu'un milliardaire, M. Rockfeller, vient de

doter de 35 millions un Institut pour favoriser des découvertes sur la tuberculose. Il est regrettable que nos compatriotes n'aient pas adopté la mode américaine, autrement pratique et utile que la nôtre.

L'homme est donc partout le même. Le jury — quelle que soit sa composition — est d'autant plus enclin à la partialité qu'il est plus restreint. Mais serait-il composé de tout un peuple, il n'échapperait pas pour cela à ces courants d'opinion qui dirigent parfois les foules contre la vérité elle-même. Il faut donc nous contenter d'une équité relative.

***

Le danger qui peut provenir d'un jury partial ou prévenu ne sera pas toutefois très grand si les épreuves du concours sont bien établies, permettent au plus apte de se manifester librement et empêchent — dans des compositions publiques — des dénis de justice.

Dans les arts, le concours sert, soit à choisir un artiste pour l'exécution d'une œuvre, soit à recruter des élèves ou des professeurs.

Quand il s'agit d'une œuvre à réaliser, un monument, une statue, une peinture, l'épreuve qui convient est naturellement un plan, une maquette, un dessin. Tous les candidats exécutent le même projet et deviennent ainsi comparables. Les résultats de ces concours — qui étaient en usage en Grèce et durant la Renaissance italienne — ont quelquefois été excellents. La porte du Baptistère de Florence avait été mise au concours ; et c'est Ghiberti qui, de l'aveu même de ses concurrents, présenta le meilleur modèle et fut admis à le réaliser. Parmi les faits contemporains, on peut citer l'Opéra dont l'exécution fut confiée, après concours, à Charles Garnier.

Parfois d'excellents projets présentés à des concours ont été écartés. C'est ainsi — pour citer deux faits contemporains — que Dalou avait pris part au concours pour l'érection d'un monument à Gambetta et à celui pour l'exécution d'un groupe symbolisant le Triomphe de la République. Il échoua dans tous les deux. On connaît la dernière œuvre, qui a été solennellement érigée dans les derniers temps de sa vie, sur la place de la Nation : on peut le comparer à celle du candidat plus heureux et qui a eu les honneurs de la place de la République. Son monument de Gambetta aurait été beau, autant que j'ai pu en juger par une maquette que Dalou me montra au cours des études que je fis sur lui et son œuvre. Mais qu'est-ce que prouvent ces faits? Que les jurys, comme les individus, peuvent avoir des opinions plus ou moins personnelles.

Les épreuves qui servent à reconnaître des artistes consistent généralement dans l'exécution d'une œuvre d'art déterminée et se rapprochent donc des épreuves pour la réalisation des travaux définitifs. Rien de plus logique; et, par leurs tendances, ces concours sont très supérieurs aux autres concours professionnels. On veut savoir lequel de plusieurs artistes est le plus apte et on leur fait exécuter un des travaux auxquels ils doivent s'employer. On désire les juger d'après leurs œuvres, et l'idée ridicule ne viendrait pas de les apprécier d'après leurs connaissances théoriques; on n'induirait pas de leur science dans la théorie des couleurs à leurs qualités de peintres. C'est que les juges prépondérants qui ont donné ces idées raisonnables sont des artistes, c'est-à-dire des praticiens, — je ne prends pas ce mot dans son sens restreint de metteur au point. Et pour ces juges, non corrompus par une culture générale mal comprise, l'œuvre est tout. En cela ils ont les saines idées des artisans, auxquels d'ailleurs ils touchent par plusieurs points. Lorsque, dans les milieux de production ouvrière, on cherche des individus capables d'exécuter un travail, on ne s'embarrasse pas, s'il s'agit d'un menuisier, de lui poser des questions théoriques sur la géométrie, le dessin linéaire, des considérations botaniques concernant les bois employés et autres connaissances que l'ouvrier saura toujours peu ou prou et qui peuvent d'autre part exister chez un amateur incapable de blanchir du sapin. On le jugera d'une manière plus exacte quand, ayant débité du bois, assemblé des planches et monté une porte, il aura fait ainsi la preuve de ses qualités professionnelles.

***

Mais le vice d'organisation le plus évident se rencontre dans les concours professionnels autres que les concours littéraires et artistiques. Il est bon de s'arrêter un peu sur ceux-là.

C'est au lycée que le concours commence à sévir sous la forme de la composition. Là, le concours, qui est une excitation à l'émulation, est poussé jusqu'à la manie dans l'enseignement secondaire. Ce sont les Jésuites, dit-on, qui auraient introduit dans l'enseignement cette pratique du classement continuel des élèves. Il y a peu de temps encore, les compositions revenaient à des intervalles très rapprochés. Le Conseil supérieur de l'Instruction publique s'émut, en 1890, de ces abus et décida « que, dans les compositions, les copies ne seraient pas seulement classées selon leur valeur relative, mais surtout notées selon leur valeur absolue, et que l'attention des élèves et des familles serait appelée bien moins sur la place que sur la note. » A vrai dire, le concours, c'est-à-dire la composition, n'est pas utile

à l'école; il exalte outre mesure les premiers et décourage les derniers, alors que des examens pourraient avoir les mêmes vertus d'émulation, les mêmes qualités de contrôle, sans froisser l'amour-propre des élèves.

Lorsqu'il est question de recruter un personnel pour une fonction nouvelle d'enseignement, technique ou bureaucratique, on fait rédiger le programme par des rédacteurs de ministère distingués et imbus du plus pur esprit classique. Vous connaissez cet esprit-là, que Taine a décrit dans les *Origines de la France contemporaine*. Pour les classiques (entendez les littérateurs et les artistes du XVIIe et du XVIIIe siècle jusqu'au romantisme), tous les objets étaient dépourvus de particularités précises et ne consistaient qu'en de vagues généralisations. Dans leurs tableaux, les peintres voulant montrer des arbres ne dessinaient pas un chêne, ni un acacia, ni un tilleul, mais un *arbre*, c'est-à-dire un tronc surmonté de branches et de feuilles, un végétal dépourvu de tout caractère de classification botanique.

Pour recruter des fonctionnaires semblables à ces arbres classiques, les programmes sont calqués les uns sur les autres : les belles-lettres (dissertation, narration, dictée selon les cas), et les sciences pures (mathématiques) sans application précise, en constituent le fond. Tous les candidats, ceux qui doivent rédiger des rapports de finances, inspecter des établissements industriels, lever des plans ou surveiller des débitants de boissons, s'escrimeront sur les mêmes matières.

Le vice de la plupart des concours professionnels peut être défini ainsi :

1° Ils renseignent sur des connaissances théoriques et non pratiques, et en cela ils font double emploi avec les examens.

2° Ils ne permettent pas de juger les aptitudes professionnelles.

Dans l'enseignement primaire, le brevet est un examen qui tenait lieu du concours professionnel. On a dû créer un examen plus pratique, le brevet pédagogique, qui n'est pas suffisamment répandu. Cette épreuve est nécessaire parce que l'on peut être instruit et être un très inhabile professeur. Savoir et enseigner ne sont pas la même chose. Cette confusion est une des causes de l'infériorité relative de certains de nos instituteurs primaires, qui ont quelques notions de philosophie et ne savent pas expliquer clairement la théorie de l'emploi de l'article.

Le défaut des épreuves théoriques est tellement répandu qu'il s'observe dans les milieux où les fonctions toutes pratiques devraient par cela même échapper à cette tendance vicieuse. On demande par exemple à une gardienne d'hôpital, qui postule, au concours le diplôme d'infirmière, des connaissances d'anatomie, de physiologie, d'hygiène et de pharmacie, qui ne peuvent le plus souvent être que des acquisitions purement verbales et l'on oblige des candidates à peu près illettrées à *composer par écrit*. Par contre, on ne les oblige pas à faire la preuve réelle qu'elles savent faire un lit, donner un bain, préparer certains médicaments d'urgence, administrer des remèdes.

L'abus des connaissances théoriques stérilise la plupart de nos institutions. Il résulte que l'on cherche à faire partout des mandarins de lettres, dépourvus de toute éducation concrète et aptes seulement à disserter en droit et en fait sur les opérations auxquelles la plupart ont à collaborer comme exécutants subalternes.

C'est que l'on confond généralement, pour la détermination des épreuves, le but de l'examen universitaire et le but du concours professionnel. L'examen, tel le brevet de capacité et le baccalauréat, est destiné à reconnaître si l'individu a — et dans quelles mesures — une intelligence cultivée et une certaine souplesse d'assimilation; les études qui y préparent sont désintéressées et sans application immédiate. On comprend par exemple que le commerce des langues mortes, des littératures et de la philosophie donne un bagage d'idées et une aptitude de compréhension très utiles pour l'étude du droit et de l'art médical.

Toutes les connaissances théoriques sont donc garanties par les examens que l'État a établis pour se renseigner sur la valeur intellectuelle générale des individus. Ces examens, dont chacun peut ouvrir la voie à plusieurs carrières, doivent être définitifs : qu'on les rende par conséquent plus difficiles, en rapport avec les prérogatives et avantages qu'ils confèrent.

Le concours professionnel, qui est un moyen de sélectionner les plus aptes à un emploi déterminé, doit comporter des épreuves sur des connaissances pratiques, concrètes, les plus adéquates aux travaux à exécuter. Qu'on exige la possession de certains diplômes, obtenus par les examens universitaires théoriques, c'est bien. Mais il ne faut pas — à peine de confusion et de perte de temps — faire recommencer les épreuves théoriques.

Les candidats ne doivent pas s'éterniser à ressasser des connaissances théoriques de pure mémoire, qu'ils oublieront très rapidement, mais doivent au contraire s'attacher à acquérir les connaissances pratiques et les aptitudes qui leur seront constamment nécessaires dans les emplois qu'ils ambitionnent. De la sorte, la préparation du concours ne sera par stérilisante par le manque de tout caractère utilitaire; et ceux qui auront réussi au concours seront par là même tout préparés à appliquer dans leurs

fonctions les connaissances acquises comme candidats.

Serait-il si difficile d'établir des programmes plus pratiques, et susceptibles de mettre en lumière les connaissances que les fonctionnaires ont besoin de posséder ? Cette tâche n'est pas très ardue ; encore faut-il, pour la mener à bien, être exempt des préjugés et des stigmates professionnels qu'il s'agirait précisément d'éviter.

Les épreuves écrites ne sont pas assez nombreuses, ce qui fait qu'elles introduisent dans les concours un élément de hasard trop grand. D'autre part, les épreuves orales ne sont pas toujours comparables, lorsque les questions ne sont pas semblables pour tous les candidats. Dans ce cas, il serait nécessaire de les multiplier pour permettre de juger sur une moyenne et non sur un cas.

Enfin il faut tenir compte que le concours effraye et déconcerte les timides sur lesquels il peut agir comme une force inhibitrice capable d'obnubiler la mémoire et le jugement, tandis que chez certains autres individus il détermine une légère excitation avec hypéridéation, et l'on peut dire d'eux qu'ils se montrent supérieurs à eux-mêmes.

Mais la réforme d'un concours dont les épreuves seraient devenues plus pratiques ne suffirait pas encore ; car il ne renseignerait pas sur l'*aptitude* des candidats. L'objectif de nos concours professionnels est de déterminer ce que le candidat sait et non pas ce qu'il peut : or l'aptitude, bien plus que l'instruction, est la chose précieuse. Un individu inintelligent peut être instruit ; un individu très apte à un métier peut avoir une instruction — même professionnelle — médiocre.

Un exemple va montrer l'importance de cette question : supposons que l'on veuille choisir des individus ayant une mémoire vive. Si l'on adopte les épreuves ordinaires des concours, on demandera aux candidats de faire preuve d'un grand nombre de connaissances. Or il peut se faire qu'un individu qui saura le plus aura retenu les faits parce qu'il aura travaillé longtemps. Une épreuve qui aurait consisté à donner à retenir au candidat, dans un temps limité et dans les conditions bien déterminées des expériences de psychologie, un certain nombre de faits, aurait au contraire montré que le sujet avait une aptitude de mémoire faible et par conséquent n'était pas susceptible de rendre les services qu'on en attendait.

Il résulte de cette confusion que les épreuves d'un concours ne donnent pas la mesure des qualités nécessaires à l'exemple pour lequel il est institué. C'est ainsi qu'il y a à la base des recrutements un malentendu qui s'accentue avec le temps et qui fait que le fonctionnaire aime rarement un emploi dont il ignorait les conditions d'exercice, et qu'il est incapable de remplir des fonctions pour lesquelles il ne s'est jamais préparé.

Lorsque les sélectionnés entrent en fonctions, on s'aperçoit que la plupart ne savent rien de ce qui pourait les rendre utiles. Mais ils ont acquis, par le concours, des droits devant lesquels le Conseil d'État s'incline avec déférence ; et ils peuvent tout à leur aise occuper leurs emplois avec une ignorance distinguée des choses de leur pratique journalière.

Alors une nouvelle éducation se poursuit et un deuxième classement s'opère. Tel arrivé au concours en tête de liste ne rend aucun service et tel autre classé dans les derniers rangs manifeste de suite des qualités de premier ordre. Tant pis pour l'État si le premier gardant le bénéfice de sa prestigieuse ascension à l'emploi obtient — dans son activité sereine et métaphysique — la faveur du bouton de cristal.

Pour changer les épreuves des concours il faudrait ne pas obéir à des considérations théoriques et faire appel à la méthode expérimentale dont se sert, sans le savoir, un simple commerçant.

Je causais un jour de cela avec le chef d'une maison de tissus. Il me déclarait que les meilleurs certificats, les plus sûres références ne le renseignaient que très imparfaitement sur les aptitudes de ses employés comme vendeurs. De même une certaine instruction générale, une bonne éducation ou encore la pratique des affaires n'étaient pas à ses yeux des garanties suffisantes d'un service convenable. Il jugeait de leur valeur sur certains actes qu'il leur faisait faire. C'est ainsi, par exemple, qu'il leur donnait à vendre, mélangées à des tissus d'un coloris agréable et attirant, d'autres étoffes d'un placement difficile. L'employé capable vendait surtout ces dernières, car l'art du vendeur s'exerce surtout à provoquer le choix du client non pas sur la marchandise qui lui plaît, mais sur celle que le commerçant a le plus intérêt à lui passer.

Il faudrait donc observer les employés, essayer de dégager les connaissances dont ils se servent le plus, et les qualités naturelles qui les aident le mieux et rechercher des épreuves qui renseigneront le plus sûrement sur leur valeur professionnelle.

Dans l'établissement de ces programmes, la collaboration de savants et de médecins sera de plus en plus nécessaire, comme on en a déjà établi la nécessité dans certaines fonctions. Tout le monde sait que les compagnies de chemins de fer ne prennent plus d'employés chargés d'un service de la voie qui — après un examen de la vision — présentent les anomalies du *daltonisme*, dont le caractère est la non-perception ou la confusion de certaines couleurs

employées comme signaux. Dans tout métier, dans toute profession, il y a des qualités physiques nécessaires (résistance physique, finesse des sens, acuité d'attention, champ de la mémoire). Un tapissier qui n'a pas une certaine finesse du sens des couleurs et qui ne sera pas flatté par certaines associations harmoniques, ou au contraire choqué par certains autres rapprochements discordants, ne pourra jamais imaginer avec art la décoration d'une pièce. Cet individu ne sera qu'un manœuvre, prendra en dégoût son métier et sera une charge pour la société qui le paie trop pour un mauvais travail, ou même deviendra un raté livré aux mille tentations mauvaises de la misère et de la jalousie.

Un jour viendra où le concours consistera en un examen médico-psychologique où les aptitudes particulières de chaque individu seront cotées; et aucun père de famille ne poussera son enfant vers un métier ou une profession sans l'avoir fait examiner, — comme on fait dès maintenant, essayer une machine au point de vue de la résistance et de la production.

Le concours doit être remplacé, pour les hauts emplois scientifiques, par l'élection sur titres pour deux raisons. Parce qu'il est difficile d'établir des épreuves convenables; et parce que les candidats, ayant fait de nombreux travaux et par conséquent émis des opinions sur des questions qui divisent les maîtres, une assemblée plénière est nécessaire pour juger impartialement. C'est ainsi que se recrutent les membres de l'Institut, du Collège de France et des Facultés.

Il est curieux de constater que le concours qui nous paraît le moyen de choix le plus équitable, n'existe pas pour le recrutement des magistrats; or c'est au tribunal qu'il y aurait le plus d'intérêt à faire arriver les plus méritants par leurs connaissances et leurs qualités morales. C'est même parce que ces dernières ont paru les plus nécessaires, et comme elles sont les plus difficilement mesurables, que les gouvernements se sont toujours refusés à établir des concours qui pouvaient leur imposer des magistrats instruits, mais dans lesquels ils n'auraient pas confiance. C'est du moins de cette manière désintéressée qu'il me plaît d'interpréter leur conduite.

Le commerce et l'industrie n'emploient pas le concours. Et je pense qu'ils n'en ont pas besoin; car ils ont un aiguillon puissant : l'intérêt. Dans les emplois publics, dans les milieux scientifiques mêmes, il n'existe aucune sanction sérieuse aux mauvaises aptitudes des travailleurs. Dans le commerce et l'industrie, la sanction est de nature économique et elle est incessamment suspendue sur tous les individus. Les incapables font perdre de l'argent, et leur élimination devient nécessaire. Commerce et concours s'excluent. Je ne vois pas les magasins du Bon Marché mettre au concours des emplois de chef de rayon, ni même garantir aux titulaires de ces postes la tranquillité que tout fonctionnaire a dans les fonctions publiques. Dans les milieux économiques, la lutte est de tous les jours; et il n'y a ni repos, ni sécurité possibles. C'est ce qui fait la grandeur du commerce.

*
* *

Le concours, quelque bien établi qu'il soit, a des conséquences fâcheuses. Il crée, dans les milieux scientifiques notamment, des types mentaux déplorables, les individualités qu'on appelle des *bêtes à concours*. Ils sont comparables, pour leur résistance et leur utilité, à ces lutteurs antiques, productions artificielles, que les Grecs caractérisaient durement dans ce proverbe : « Mauvais soldat comme un athlète. » On reproche à ces individus d'être stériles d'invention; et le très grand défaut des concours actuels est de multiplier ces malheureuses victimes d'une mauvaise organisation qui sacrifie à l'érudition la découverte et à l'originalité la copie d'un modèle classique. Les savants allemands, qui n'ont pas de concours, font des recherches, tandis que les Français préparent des épreuves. Il arrive que lorsqu'ils sont arrivés à franchir ces obstacles, les travailleurs surmenés ne peuvent plus prêter à leur activité scientifique qu'un cerveau fatigué.

Ce que l'on ne pourra pas faire disparaître du concours, c'est le sentiment d'orgueil qu'il suscite dans l'esprit de ceux qui en ont subi les épreuves. Et il arrive cette conséquence inattendue que, l'origine du concours étant essentiellement démocratique et égalitaire, il aboutit au contraire, à la création de castes aussi fières et intransigeantes que les castes sociales de l'ancien régime. Dans tous les corps, armée, administration, sciences, il est des concours à divers degrés qui hiérarchisent les fonctionnaires et établissent des barrières difficiles à franchir pour ceux de la classe inférieure. L'officier de Saint-Maixent ne dépasse guère le grade de capitaine; l'expéditionnaire qui n'a pu réussir au concours de rédacteur ne peut ambitionner le grade de chef de bureau; un professeur de l'enseignement secondaire qui n'est pas agrégé doit renoncer aux chaires des principaux lycées. Ce sont bien là des castes, au sens hindou, puisque les personnes qui y sont parquées n'ont pas l'espoir d'en sortir. Par conséquent, rien de plus aristocratique, si ce n'est que les titres ne sont pas héréditaires. Or l'opinion publique, qui est, par ailleurs, démocratique, est une gardienne vigilante des concours.

Mais le plus grand inconvénient du concours, c'est, lorsqu'il est mal établi et que ses indications sont fausses, de créer une fiction dangereuse. Celui qui a triomphé dans un concours est tenu pour savoir, non ce sur quoi il a été examiné, mais ce pour quoi on l'a choisi. Si le désaccord est profond entre les deux termes — et cela a lieu souvent — une grave perturbation dans les opinions et les actes sociaux se manifeste. Les services publics fonctionnent mal, ce qui retentit sur la vie économique, et la logique de l'opinion s'en trouve à son tour faussée. L'inaptitude apparaîtra comme un caractère de la vraie compétence. Et l'on verra par exemple que des comptables à prétentions littéraires se flatteront d'être de mauvais calculateurs et seront en cela imités par des jeunes gens, alors que cette lacune intellectuelle aurait dû les faire rejeter hors de leurs fonctions.

Il y aurait beaucoup à écrire et plus encore à chercher en cette matière. J'ai désiré simplement attirer l'attention sur le système des concours professionnels, qui sont des épreuves du moyen âge plutôt que du XXe siècle. Ils ne sont pas établis pour faire choisir les plus aptes; et c'est par de simples hasards que les plus habiles arrivent de cette manière dans les emplois. Car il n'y a pas suffisamment de relations entre les épreuves d'une part et d'autre part les aptitudes et qualités que doivent avoir les employés. A ce point de vue, ces concours rappellent par leurs défauts ceux des mandarins. Or l'empereur de Chine a promulgué il y a quelque temps un édit par lequel il ordonnait que les examens donnant accès aux charges publiques fussent désormais moins théoriques et moins chargés de connaissances purement historiques qui ne présentent pas d'utilité. C'est là un édit très sage que nous devrons appliquer à nos institutions, si nous voulons nous guérir de l'esprit classique de cette Chine occidentale qu'on appelle la Bureaucratie française.

DOCTEUR TOULOUSE.

L'OPINION BRITANNIQUE

ET LES PROJETS D'ALLIANCES CONTINENTALES

Pendant longtemps, l'Angleterre avait cru trouver dans une politique d'isolement, en même temps qu'une satisfaction pour l'orgueil national, la plus habile des méthodes diplomatiques. Protégée contre les menaces étrangères par les murs de ses falaises et la veillée des brisants, ces blanches sentinelles, elle profitait des divisions de l'Europe ensanglantée, soit pour trancher les problèmes de sa vie intérieure, soit pour étendre ses domaines aux dépens d'une puissance, que les luttes continentales avaient déjà affaiblie.

Mais si l'opinion Britannique reste toujours disposée à considérer cette dédaigneuse solitude comme l'idéal le plus conforme aux caractères de la race, divers événements lui ont prouvé qu'il était dangereux de s'absorber dans la contemplation de ce rêve orgueilleux. Non seulement la forteresse naturelle qu'est l'Angleterre n'est plus protégée contre les invasions, dans un temps où les inventions scientifiques et l'art militaire progressent quotidiennement, que par les chances toujours aléatoires d'une victoire navale; mais encore, en étendant à travers tous les continents, les frontières de son empire colonial, elle a multiplié les points vulnérables en même temps que les causes de conflits. Les forces de résistance de la Grande-Bretagne se sont amoindries, au moment même où surgissaient des rivaux dangereux, aujourd'hui, sur le terrain industriel, et demain, sur les champs de bataille. Ces adversaires Européens n'usent plus leurs forces, comme ils le faisaient autrefois, dans des conflits quotidiens. Réparties en deux groupes, dont les ressources militaires sont à peu près égales, les nations continentales se sont mutuellement assurées contre les risques d'une guerre, d'autant moins probable que le résultat en était plus incertain. Ces alliances, limitées dans leurs objets, et restreintes dans leurs applications, n'empêchent point les États de conclure d'autres ententes. L'Europe étant moins divisée, les rapports internationaux sont plus nombreux. Il existe aujourd'hui une opinion Européenne. L'une de ses expressions les plus récentes et les plus unanimes a eu précisément pour objet de blâmer, au nom du droit, un acte de la politique anglaise. Peut-on affirmer que cette union des activités continentales restera toujours passagère dans ses manifestations et pacifique dans ses objets ? Qui oserait nier que les ententes monétaires et juridiques préparent la voie aux conventions douanières, rendent possible, dans des cas précis et en face d'un péril imminent, une alliance militaire? En face de cette Europe chaque jour moins divisée, sur quels appuis la Grande-Bretagne peut-elle compter? L'Empire Fédéral qu'elle rêve de former avec ses colonies n'est pas encore édifié. Les États-Unis sont aussi rebelles aux alliances qu'indifférents aux questions européennes. L'alliance Japonaise garantit la puissance Anglaise contre toute complication en Extrême-Orient, mais n'accroît nullement ses forces sur d'autres terrains et n'ajoute pas sensiblement à son prestige. Une entente avec une nation continentale permettrait à la fois de se prémunir contre toute

éventualité et de rompre l'union Européenne, avant qu'elle soit devenue une dangereuse réalité.

Il n'est donc pas surprenant que, dans cette panique de 1902, de nouveaux projets d'alliance aient été soumis à l'opinion Britannique.

Une entente avec l'Italie a toujours été, depuis près d'un demi-siècle, une idée chère aux Anglais, pour des raisons de sentiment et d'intérêt inextricablement mêlés. La lumière du ciel d'Italie qui adoucit la netteté des lignes par l'harmonie des couleurs; les souvenirs d'un passé de gloires Impériales, qui chante sa mélancolique histoire aux oreilles du voyageur; les splendeurs entassées dans ces Cités, qui virent éclore la Pensée Moderne, ont toujours exercé une profonde séduction sur des âmes d'élite, lassées des teintes ternes et des horizons brumeux du pays natal, et pour qui la rêverie était un besoin, l'art une passion volontairement acquise. Les caractères de cette race aimable, éloquente et souple sans effort, étaient un repos pour leurs sensibilités, qui ne connaissaient que les caractères froids, graves et raides comme l'acier. Des sympathies plus générales, et partant plus précieuses, ont été acquises en Angleterre aux Italiens, par leurs longues luttes pour l'indépendance, et surtout par leur guerre contre la Papauté, à qui ils arrachèrent la ville, que l'histoire et la nature avaient désignée pour leur Capitale. L'idée Papale est une de ces rares formules, pour lesquelles les pensées Britanniques, tenaces dans leurs ressentiments et étroites dans leurs conceptions, ont une invincible répulsion. Cette haine commune rapproche l'Angleterre de l'Italie plus que ne sauraient le faire les descriptions de ses écrivains et les admirations de ses artistes.

Si des raisons de sentiment rendent l'opinion Britannique toujours favorable à une entente avec l'Italie, des arguments plus intéressés n'en viennent pas moins fortifier cette conviction. Malgré les efforts de ses provinces septentrionales, la nation Italienne n'est pas encore parmi celles dont l'activité économique et les forces militaires pourraient porter ombrage à une alliée, toujours désireuse de tenir à distance les peuples qu'elle honore de sa sympathie. Enfin et surtout, l'adhésion de l'Italie à sa politique méditerranéenne lui permettrait d'assurer la prédominance anglaise sur ses rives, d'enrayer toute extension qui achèverait de faire de ce lac une mer Latine.

A ces arguments traditionnels, l'*Empire Review*, dans son article sur « la politique extérieure de l'Italie et les intérêts Britanniques » (juin 1902), ajoute des considérations nouvelles. Son rédacteur insiste longuement sur les désillusions qu'a trouvées l'Italie dans la Triple Alliance. Non seulement l'Allemagne n'a rien fait ni pour ménager la susceptibilité de son alliée, en la traitant avec respect, ni pour servir ses intérêts, en la protégeant contre les représailles commerciales de la France, mais encore elle la menace directement par ses visées sur Trieste. Le Pangermanisme est aussi hostile aux ambitions Anglaises qu'aux rêves Italiens. Il est donc naturel que les deux gouvernements recherchent, pour une date plus ou moins prochaine, un terrain d'entente. Ils le trouveront dans le maintien de l'équilibre Européen. L'auteur de l'article comprend les avantages financiers et moraux que trouverait l'Italie à entrer dans la Double Alliance, les économies que cette politique nouvelle permettrait de réaliser sur son armée, et les rêves d'expansion sur les rives de l'Adriatique qu'elle lui laisserait former; aussi s'efforce-t-il de montrer que « si l'Italie et la France sont dans de bons termes l'une avec l'autre, c'est simplement une raison de plus, pour que la même chose soit possible entre l'Angleterre et la France. La France commence à reconnaître que l'occupation anglaise de l'Égypte est un fait accompli, tandis que l'Italie ne pense plus à Tunis. Ses ambitions sont maintenant dirigées sur Tripoli... » La France et l'Angleterre n'ont aucune raison pour s'opposer à cette annexion.

Encore est-il que, pour démontrer la possibilité d'une entente Anglo-Italienne, il ne suffit pas de prouver que les diplomaties Italienne et Britannique « ont le même intérêt à prévenir la formation d'une hégémonie (*monopoly*) générale, politique et commerciale » dans la Méditerranée, il faudrait encore expliquer aux Italiens le but précis et les avantages réels de cette alliance; — mais sur ces points l'*Empire Review* est muette.

L'article, que le *Spectator* a consacré à un projet d'entente avec la France (19 juillet 1902), est aussi vague dans ses conclusions pratiques. Certes ce n'est pas là un événement qui doive passer inaperçu. Le *Spectator* n'est pas seulement la plus célèbre et la plus puissante des revues hebdomadaires; mais encore un des interprètes officiels des opinions conservatrices. Or c'est au sein du parti Tory que se recrutaient, jusqu'ici, les critiques les plus partiaux des mœurs, des idées, et des œuvres françaises. Pour que le *Spectator* se soit décidé à oublier cette hostilité séculaire, il faut que l'opinion Anglaise ait été ébranlée, depuis quelques années, jusque dans ses fondements. Les gaucheries, dont ces pages sont pleines, sont la meilleure preuve de leur nouveauté et de leur importance. L'auteur anonyme trouve tout naturellement son exorde dans les menaces du Pangermanisme. Une entente avec la France est nécessaire, parce qu'elle est l'inévitable contrepoids du puissant État, qui regarde l'Angleterre comme le seul obstacle à la réalisation des

ambitions, cachées derrière sa nouvelle politique mondiale. « Aussi longtemps que nous aurons de bons rapports avec la France, il est impossible pour l'Allemagne de nous attaquer ouvertement, ou de réussir aisément dans sa traditionnelle politique qui consiste à entretenir, entre nous et la Russie, une irritation fatale au rêve brillant d'un arrangement avec les Tsars. » Le rédacteur du *Spectator* s'efforce ensuite de dissiper quelques-unes des préventions qui aveuglent ses compatriotes. Il veut établir qu'il n'y a aucune raison « pour détester le tempérament Français, qui est le tempérament Irlandais, modifié par la capacité d'entendre raison ». Il précise sa pensée comme il suit : « De même que les Irlandais, nos voisins sont disposés à prendre feu, quand des spectateurs ont quelque difficulté à percevoir où est l'allumette. Comme les Irlandais, ils ont des aspirations sociales directement opposées à l'idéal social des Anglais, des Américains ou des Allemands.

Comme les Irlandais, ils sont fortement sensibles à l'esprit, à un certain genre de poésie, à toute appréciation qui, pour prendre les mots dans un sens qui n'a rien de désobligeant, flatte leur amour-propre. Mais les Gaulois ont été deux fois conquis, d'abord par les Romains, puis par les Francs et, soit par le mélange du sang, soit pour quelque autre raison, il est entré dans leurs cerveaux une capacité de raisonner vigoureusement et logiquement (ce que nous autres « British » appelons « sense ») qui a profondément modifié leur activité politique, tout comme leur activité économique. Ils semblent toujours sur le point de faire des choses ruineuses, et ne les font jamais. Ils s'arrêtent à l'instant psychologique... Il est toujours possible de traiter avec eux des affaires, qu'il s'agisse de tonnes de vin ou du partage d'un continent. » Bref, ces frères aînés des Irlandais, ces Celtes germanisés, — malgré leur incontestable infériorité, — sont des gens sympathiques. Leur amitié n'a rien de déshonorant. Ce sont, de plus, des voisins parfaitement loyaux et pacifiques. Jamais, à Pondichéry, ils n'ont créé aux Anglais de difficultés. En 1856, en 1900, quand les Indes méridionales étaient dégarnies de troupes, ils n'ont jamais cherché à reconquérir leurs anciennes possessions. « Dans de très tristes circonstances, les hommes d'État français ont refusé de se battre pour Fashoda, le jeu ne valant pas la chandelle. Ils demandèrent seulement que l'honneur de la France et le leur fussent respectés, par l'absence de tout ce qui pourrait ressembler à un ultimatum diplomatique. » Leurs relations commerciales sont aussi courtoises et franches que leurs rapports politiques. « Ils ne cherchent pas, comme les Allemands, à absorber notre commerce. » Entre ces voisins corrects et l'Angleterre, il n'y a pas de conflit insoluble. La question de Terre-Neuve pourrait être tranchée par l'offre d'une légitime compensation. En Afrique, pourvu que le port de Tanger fût neutralisé et remis à l'Espagne, la Grande-Bretagne ne saurait s'opposer à l'établissement du protectorat français au Maroc. En Asie, elle ne songe nullement à porter atteinte au *statu quo* au Siam, ni à paralyser l'expansion commerciale de la France dans le Yunnam. D'ailleurs, les Anglais auraient bien tort de redouter sur ces terres nouvelles la concurrence des Français. « Ce ne sont pas des colonisateurs, au sens propre du mot; ils ne cherchent pas des provinces pour y déverser leur trop-plein... Ils sont incapables de rendre leurs colonies rémunératrices (*make colonies pay*). » Le *Spectator* ignore que l'Algérie est habitée par 580 000 Européens, dont 292 000 Français d'origine (1901), et que le commerce total de notre Empire, de 1887 à 1899, a passé de 871 millions à 1 396 millions, son commerce avec la France de 470 à 906 millions.

Il y aurait quelque mauvaise grâce à reprocher à nos voisins d'outre-Manche la rudesse traditionnelle de leur poignée de main et les imperfections séculaires de leur civilité. Une autre critique serait plus méritée. Le rédacteur du *Spectator* n'a voulu ni énumérer les avantages qu'il conviendrait de donner à la France, en échange de son appui contre l'Allemagne, ni esquisser les clauses de sa future alliance. Sur ces deux points, il imite la réserve de son confrère de l'*Empire Review*. Il importait d'autant plus d'en sortir, que l'opinion Française est convaincue que, pour acheter sa bienveillante neutralité ou l'appui de sa flotte, dans un conflit Anglo-Allemand, les voisins d'outre Rhin se montreraient plus généreux — demain.

Les dangers d'une entente Franco-Allemande sont précisément invoqués, en faveur d'une alliance avec l'empereur Guillaume, par ceux des Anglais que n'ont pas découragés les récentes manifestations de l'anglophobie germaine. Ce nouveau projet se distingue des autres en ce qu'il figure dans le programme d'un groupe politique, et a été l'objet, — à propos du conflit avec le Vénézuéla, — d'un commencement de réalisation. Les efforts du roi Édouard VII et de l'empereur Guillaume pour apaiser les polémiques Anglo-Allemandes, la visite du prince de Galles à Berlin pendant la crise de janvier, les échanges de télégrammes pendant celle de juin 1902, prouvaient déjà, d'une manière indiscutable, que les souverains s'entendaient pour blâmer la mauvaise humeur réciproque de leurs peuples. Le roi Édouard VII, en intervenant ainsi dans la politique étrangère de la Grande-Bretagne, et en manifestant publiquement ses sympathies Allemandes,

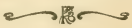
se montre fidèle à des traditions de famille. Il est inutile de rappeler l'action personnelle de la reine Victoria sur la diplomatie Anglaise et ses efforts pour hâter la formation de l'unité Allemande. Ces tendances d'Édouard VII sont encouragées par le groupe parlementaire, que dirige le ministre des Colonies. M. Chamberlain a toujours été et est resté un partisan déterminé de l'alliance avec l'empire Germanique. Ce n'est en Angleterre un secret pour personne.

Le futur président du Conseil voit dans cette entente non seulement un moyen de diviser l'Europe et de se garantir contre la Russie, mais surtout une arme contre la France. La conquête des colonies françaises a toujours été une idée chère à cet homme pratique. « On me reproche, aurait-il dit récemment dans une conversation particulière, d'avoir provoqué le conflit Sud-Africain. C'est là une erreur. La guerre contre les Boers n'est pas ma guerre. Ma guerre est celle contre la France. Celle-là serait une bonne affaire. *This one should pay.* » Quels que soient les mobiles qui ont conquis à l'alliance Anglo-Allemande les chefs du parti Unioniste, il n'en est pas moins certain qu'ils ont déjà essayé de la réaliser. Le directeur de la *National Review* a affirmé (août 1902), et il n'a pas été démenti, que, seul, lord Salisbury avait empêché, en 1895, l'empereur Guillaume de rapporter d'Angleterre une convention dûment signée et régularisée. Malgré les efforts du premier ministre, en 1897, en 1899, en 1902 les deux gouvernements auraient conclu, pour les affaires de Chine, au moment de la crise de Fashoda et enfin à l'occasion du Venezuela, de passagères ententes.

Mais, depuis lors, les années ont passé et les sympathies ont vécu. Au mois de juillet 1895, je parcourus le Lake district, quelques heures après l'empereur Guillaume. L'enthousiasme était général et l'admiration passionnée. Aujourd'hui, l'accueil serait froid et la foule silencieuse. Malgré cette évolution, dont nous avons ailleurs (1) recherché les origines, l'opinion publique est, en Angleterre, trop peu originale dans ses convictions, trop peu spontanée dans ses manifestations, pour ne pas s'incliner devant les décisions inattendues d'un ministre populaire. Le directeur de la *National Review* sait que, dans son pays, un pareil coup de théâtre est toujours possible. Et c'est pour retarder, sinon empêcher cette éventualité, qu'il expose sans se lasser, presque chaque mois, ses arguments contre l'alliance allemande. Le numéro d'août de la *National Review* en contient un saisissant résumé. Après avoir montré qu'il serait indigne de quêter l'appui d'une nation dont l'hostilité envieuse a été surabondamment prouvée, ridicule de compter sur les forces d'une Allemagne diminuée par la froideur de l'Autriche et de l'Italie, qu'irritent les visées Pangermanistes, L. J. Maxse refait l'histoire des négociations de la Prusse avec la France de 1867 à 1870, et s'efforce d'établir que les diplomates Allemands veulent aujourd'hui faire tomber le Royaume-Uni dans le même piège. Une entente avec la France et la Russie, — sur laquelle malheureusement la *National Review* ne nous donne pas, elle aussi, de détails précis, — est la seule solution conforme aux véritables intérêts de l'Angleterre contemporaine.

Tels sont les projets d'alliances, dont est saisie l'opinion Britannique. Leur réalisation se heurtera à deux difficultés; l'une tient aux caractères actuels, l'autre aux tendances générales de l'opinion publique. Si les journalistes n'insistent dans leurs articles, ni sur les conditions pratiques auxquelles seraient soumises ces conventions, ni sur les avantages immédiats qu'en retireraient les co-signataires, c'est qu'il leur est impossible de révéler tout haut le caractère agressif qu'ils reconnaissent tout bas à ces contrats. Les traités que la Grande-Bretagne rêve de conclure sont avant tout des pactes de combat, dirigés contre telle ou telle nationalité. Nul ne se méprend plus sur les tendances belliqueuses de l'Angleterre contemporaine, et c'est parce qu'ils les ont enfin constatées, que les États Européens sont à la fois si peu disposés à répondre à ses avances, et si inquiets de ses moindres conversations avec tel de leurs voisins. De plus, ils se souviennent du peu de respect que la diplomatie Anglo-Saxonne a, depuis des siècles, témoigné pour les conventions internationales. Ils se refusent aujourd'hui à rendre des services, sans être sûr d'être rémunérés, quand viendra l'échéance. Et c'est ainsi que, victime de ses fautes présentes et de ses injustices passées, l'Angleterre, inquiète de son isolement et menacée dans son hégémonie, frappe aux portes des nations Européennes, sans éveiller d'autre sentiment qu'une méfiante curiosité. Puisse-t-elle tirer de cet accueil glacé de salutaires réflexions, corriger les détestables maximes de sa politique extérieure, et se rappeler que les mémoires intéressées des hommes sont assez fidèles pour réparer quelquefois les lâchetés de leurs consciences!

JACQUES BARDOUX.



1 Dans les articles du *Journal des Débats* déjà cités.

LA MAISON D'HIATZOU

(Pays Basque.)

Baï ! Baï ! Baï !... C'est la voix grave et traînante de la gardeuse de vaches... et cette voix, et le carillon léger des clochettes montagnardes semblent se répondre, se comprendre très doucement...

Le printemps chante de tous côtés, avec les oiseaux, dans les verdures toutes neuves des arbres; avec les ruisseaux plus limpides, avec les enfants aux rires plus sonores, avec la nature qui exulte, ivre de rayons, inondée de lumière !

J'ai gravi la colline d'émeraude, vers une vieille maison bâtie à son sommet, et qui m'attire par son air impressionnant de passé... Sur le tronc d'un immense châtaignier renversé par les tempêtes de l'hiver, je suis assis et je contemple... mes yeux cherchent à percer au delà du temps, jusqu'aux époques en allées...

Baï ! Baï ! Baï ! Et tout près de moi, dans le silence du pâturage, les clochettes répondent presque imperceptiblement, tandis que j'entends l'herbe se plaindre sous les dents tondeuses des vaches, — les belles vaches luisantes aux grands yeux doux.

Au flanc de la colline il y a des vergers où le soleil lumineusement sourit, il y a des maisonnettes blanches, d'un blanc éclatant, il y a des trèfles rouges et des carrés de choux bleus; et, comme un cirque gigantesque, la montagne tout embuée dresse son rempart protecteur autour de cet antique pays.

A cinquante mètres de moi, la vieille maison s'élève, étrange : au-dessus de son portail déjeté, se tord une glycine géante, et les volets, de ce vert jauni par le temps, sont clos.

Sur la porte, et à demi effacée, se voit encore une inscription en langue basque, et une très ancienne date : 1622. Un mur bas, où poussent des fougères, et de tremblants capillaires, entoure le jardin, et semble se continuer de l'autre côté pour former une terrasse.

Une indicible mélancolie pèse sur tout cela, un silence d'oubli l'enveloppe, et le souvenir d'une vieille demeure familiale, où s'écoulèrent mes années d'enfance, me serre tristement le cœur...

Instinctivement je me lève, et je me dirige vers la maison, sans songer un instant qu'elle puisse encore abriter quelqu'un, tant elle semble abandonnée, et, comme je mets la main sur la porte, des pas, derrière moi, me font retourner la tête.

C'est la gardeuse de vaches, son aiguillon à la main, les pieds nus chaussés d'« espargates », et le visage épanoui d'un grand sourire fait d'étonnement, de questions et de surprise ! C'est sûrement bien rare de voir un étranger dans ces parages. Aussitôt, avec cette bonne foi des Basques qui pensent que tout le monde doit comprendre leur millénaire langage, elle m'adresse la parole, cherchant à m'expliquer, sans doute, qu'elle est la gardienne, puis, elle s'arrête court, d'un air désappointé, voyant que, décidément, je ne comprends pas.

Pourtant, au moyen de signes, elle a bien vite fait de voir que je voudrais entrer, et après une incroyable mimique, où l'expression de son visage traduit tour à tour de la tristesse et de l'effroi, elle prend, parmi les branches de la glycine, une énorme clef, et elle ouvre une porte, avec presque du recueillement.

Oh ! l'inexprimable impression des maisons désertées ! L'odeur de passé, le froid des murs, la cendre de vétusté qui recouvre tout !...

L'inquiétant aspect des petites chambres sombres, et des chaises vermoulues rangées le long des murs, et au milieu, la table ronde où semble s'appuyer encore l'ombre légère d'une aïeule !...

Les lambeaux de tapisseries aux couleurs criardes, les peintures naïves surmontant les glaces noircies où se sont reflétés, sans doute, de jolis visages de jeunes filles, et d'heureuses figures de mères, depuis tantôt trois cents ans !... Les joies et les deuils que ces murs ont enfermés, le souvenir mourant des hôtes qui s'y sont succédé...

La vieille paysanne marche silencieusement, et s'arrête devant une grande porte, comme hésitant à l'ouvrir :

Alors, elle recommence sa mimique de tout à l'heure, mais plus attristée encore... et je comprends qu'en cette chambre, quelque drame a dû se passer, et que, depuis ce temps, la maison a été pour toujours abandonnée !

Et elle ouvre : c'est un incroyable spectacle, quelque chose de troublant et de presque insaisissable.

On dirait, si ce n'était la teinte neutre qui a confondu toutes les couleurs en cette même nuance de cendre et de poussière, on dirait un salon qui était encore habité il y a une heure.

D'anciens fauteuils, en bois clair de cerisier, sont dispersés dans la pièce, comme si des causeurs venaient de les occuper; de très vieux livres jaunis sont ouverts sur les tables, et, dans des vases naïfs de forme, des bouquets de fleurs des champs ont séché depuis vingt ans, paraît-il, car la gardienne élève deux fois ses dix doigts, toujours avec les mêmes yeux de tristesse !...

Sur de minces guéridons, des ouvrages commencés sont encore piqués d'aiguilles épaissies de rouille, — et d'antiques portraits d'aïeux regardent

du haut des murs ces chaises où ils s'assirent, ces livres qu'ils feuilletèrent, et dont la durée s'est perpétuée indéfiniment au delà de leur durée humaine.

Et l'odeur légère enfermée dans cette chambre : parfums de coffrets de bois odoriférants, d'étuis de sandal, de fleurs d'autrefois, lavandes et romarins, portant encore, dans leurs mourants effluves, le souvenir de toute cette vie disparue.

Je m'assieds un instant auprès de la double fenêtre à tout petits carreaux : elle semble être ouverte sur le pays Basque tout entier, avec son imposante suite de vallées, s'enfuyant comme des vagues, ses clochers carrés entourés de cimetières pleins de soleil, avec leurs étranges pierres tombales, leurs inscriptions mystérieuses et leurs merveilleux cyprès, grands comme des cyprès d'Orient!

Et malgré toute cette gloire de lumière, malgré l'étincellement des couleurs, ce pays garde toujours sa prenante mélancolie, son inexprimable tristesse qui s'élève des fleurs du printemps, comme des fougères rousses de l'automne! Peu à peu, invinciblement, une torpeur délicieuse m'envahit; — la vieille femme a disparu, retournant à son troupeau, sans doute, et l'irrésistible attirance de tout ce passé m'emporte...

Au-dessous de la fenêtre, le vieux jardin s'embaume de ses fleurs anciennes, lis et violiers, roses moussues, en leurs encadrements de buis rigide.

L'après-midi est chaud, — c'est le dimanche; et des cloches tristes bourdonnent par la campagne, où luisent des charrues abandonnées... et sous l'ombre grêle du jasmin centenaire qui court le long du mur, je rêve... je rêve aussi à un passé bruissant encore au seuil de ma vie présente... Les grandes images de cet autrefois s'éclairent à ce soleil, le même qui les éclairait en leur présent passé.

Les bruits familiers revivent dans ce silence, dans cet accablement d'après-midi, où je retourne en ma berceuse torpeur à ces années d'enfance en allée, inflexiblement, jour par jour, attachée à la suite des durées...

C'est la maison familiale où je suis né, où sont mortes des générations d'ascendants.

C'est un dimanche d'été comme celui-ci, mais dans une ville bruyante, et notre vieille maison est située dans un quartier très ancien, dans une rue très étroite, et qui descend vers le fleuve, où flottent des navires sentant le camphre et la cannelle.

Par la fenêtre de ma chambre d'enfant, qui s'ouvre sur une succession infinie de toits, les bruits du dehors m'arrivent, — bruits semblables des dimanches : — d'abord, un silence dans la rue, troublé seulement de temps à autre par les pas précipités de quelque sortant retardataire qui se hâte pour aller en rejoindre d'autres déjà partis, ou le frou-frou de quelque servante qui va à l'office des vêpres.

Et puis, au delà des toits, comme un murmure de marée montante, un brouhaha alangui de voix humaines qui semble s'élever des places poussiéreuses où éclatent des musiques militaires dans la torride chaleur.

Et ces bruits qui me remplissaient d'une inconsciente tristesse, persistaient jusqu'à l'heure où tombait le soir, puis, devenaient de plus en plus lointains, comme si la foule s'égrenait en des directions différentes... une impression de calme descendait, et la poussière, soulevée tout le jour, retombait vers la terre.

La nuit venait lentement, s'épandant sur les murs de ma chambre, en un bleuissement qui s'accrochait à chaque chose, et les confondait bientôt; — et, derrière les fenêtres sombres d'en face, subitement, des lumières apparaissaient.

Cet instant est un des inoubliables pour moi, qui ressentais, sans comprendre alors, cette angoisse qui s'étend à presque tous les êtres, quand le jour tombe...

Oh! les tristesses de certaines journées d'enfance, dans la solitude de cette petite chambre, où je m'attardais presque contre ma volonté, accoudé à cette fenêtre ouverte, les yeux perdus par delà les toitures verdies, en un rêve étrange et trop profond pour mon cerveau d'enfant!

C'est ce même soleil qui brûlait les lys tout à l'heure, et va bientôt rougir la rivière où pleurent les roseaux, c'est lui qui les a éclairées si naïvement mélancoliques; c'est cette nuit qui tremble aux feuilles des roses moussues, qui les a drapées de ce voile que le présent n'a pas su déchirer.

Enfance d'hier! Tombe de demain! En l'étape qui vous sépare, la mémoire de l'homme n'a le temps de rien oublier, et ces fleurs que rougeoie ce soleil de crépuscule, je les ai cueillies par brassées en mon rêve d'autrefois qui s'enfuit à peine encore, alors que je m'éveille pour songer à celles qui fleurissent les tombeaux!...

Mon âme, un instant échappée, retourne soudain à mon corps, et pour des secondes, il me semble toujours voir de la lumière qui n'est plus, des couleurs déjà crépusculaires, de la vie qui s'endort.

C'est le soir qui vient maintenant, — un angélus lointain commence le concert vespéral; — cet angélus plus doux des soirs d'été.

Je me lève, pour sortir de la maison, je traverse ce grand corridor devenu presque tout à fait obscur, et comme je passe sous le portail, c'est encore la voix de la gardeuse de vaches que j'entends :

Baï! Baï! Baï! De l'autre côté, l'étable est ouverte et sur la porte, un vieux Basque à la figure taillée comme en un tronc de chêne, un nez d'aigle et des

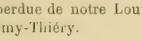
yeux perçants, se tient debout; et lui aussi, il appelle les belles vaches luisantes, il leur dit d'entrer avec confiance : Baï ! Baï ! Baï !

En passant, la vieille me sourit : Elle comprend tout de suite que je regarde cette belle tête d'homme et elle me fait signe, en le montrant, et toujours en élevant ses doigts, se désignant elle-même ensuite, qu'ils sont mariés depuis quarante ans !... « Gau on ». Bonsoir, en basque.

Et ils rentrent tous deux : c'est l'heure du repos, pour ceux qui s'arrêtent avec le soleil et se lèvent avec lui.

Et un instant encore, je demeure en face de ce tableau de paix primitive, de résignation douce à la fin approchante, d'implicite confiance en les destinées d'outre-terre.

ARTHUR CHASSERIAU.



L'APOGÉE DU PAYSAGE

ET LA GLORIFICATION DE LA FRANCE

DANS LA COLLECTION THOMY-THIÉRY [1]

Tout arrive... Et la matinée du lundi 26 janvier 1903 éclairait printanièrement, sous les toits, dans une salle perdue de notre Louvre, l'inauguration du legs Thomy-Thiéry.

I

Quel est l'audacieux, comme chantent les ombres infernales du vieux Gluck à l'approche lumineuse d'Orphée, quel est l'audacieux — et le trouble-fête (si la meilleure des fêtes est l'éternel sommeil dans la nuit) qui violenta la torpeur de nos fonctionnaires en prenant la liberté d'enrichir nos collections? Un riche Mauricien, resté fidèle au souvenir de la douce France, imitant librement l'exemple du docteur Louis La Caze, qui, par testament du 24 juillet 1866, instituait un État dans l'État en léguant au Louvre une salle entière, un petit musée, dispersé maintenant au grand émoi de ses héritiers, M. Thomy-Thiéry voulut ajouter son nom d'origine française à la liste des généreux donateurs parmi lesquels le regretté Charles Hayem n'a recueilli que l'ingratitude. M. Thiéry permet d'évoquer le nom de La Caze : et n'est-ce pas son meilleur éloge? Jamais, en effet, depuis trente ans, on n'a vu legs plus princier. Un testament, daté du samedi 26 janvier 1895, et rectifié, puis complété par trois codicilles, attribuait au Louvre douze Dupré, douze Corot, dix Rousseau, treize Daubigny, onze Troyon, six Millet, dix-sept Decamps, dix Diaz, sept Isabey, deux Fromentin, onze Delacroix, une toile de Barye, cinq Meissonier; plus un Vollon et trois Ziem, qui feront un stage au Luxembourg; plus cent quarante-six bronzes de Barye (dont une cire perdue, une épreuve d'essai et vingt-trois modèles); plus un ameublement ancien en tapisserie des Gobelins : soit, pour la seule peinture, cent vingt et un tableaux de quinze maîtres, belles études ou chefs-d'œuvre cotés des grandes collections, petits cadres pour la plupart, le tout estimé neuf millions. Une seule clause, en date du 1er juin 1897 : jamais dispersée, la « Collection Thiéry » doit former une salle qui recevra son nom.

La spirituelle occasion pour prolonger notre Louvre à l'ouest, selon la loi du progrès, et le préserver de la flamme sournoise, en faisant déménager le ministère des Colonies! — Vous oubliez qu'en France, les plus naturelles solutions ne le cèdent jamais à la magie du *provisoire*... C'est donc un voyage vers les combles qu'exige le nouveau trésor : musée de marine, escalier de prolétaire et pénombre, température estivale, foule *select*, qui récompense l'amoureux d'art avant les chefs-d'œuvre; le public des « grandes ventes », le raout, un peu mêlé, des « expositions particulières », collectionneurs souriant pour cacher leur trouble et le Tout-Paris du face-à-main, jeunes parfums aristocratiques s'imposant à la senteur grandiose du vieux Louvre... Poliment on s'étouffe autour d'invisibles cadres : l'amour de la peinture est la dernière des religions. Afin d'oublier comment les dogmes finissent, on court voir des tableaux. Volupté des plus avouables!

L'érudit conservateur, un septuagénaire, s'est souvenu d'avoir été poète : il a donc bien fait les choses. Il ne s'est point contenté d'écrire de jolies pages sur M. Thiéry dans une revue d'art, il nous tempère le dépit du provisoire en faisant refleurir dans leur décor nos souvenirs d'enfance, en encadrant la salle nouvelle avec deux salles meublées de vieilles connaissances : à l'entrée, les précurseurs; au fond, les héritiers; au milieu, le legs rayonnant, raccourci de l'École française dite de 1830. Une idée, ce classement harmonieux autant qu'expressif, ces travées où la moderne inquiétude s'exhale des plus humbles fenêtres ouvertes enfin sur la campagne découverte, ce panneau presque intime où les *Femmes d'Alger* sont revenues... *Les Femmes d'Alger!* Le Delacroix le plus tendre, encadré par les Corot charmeurs et les Dupré plus profonds! Et les portraits d'âmes, de Ricard, et la femme de Trutat, surprise de la Centennale, et le *Tepidarium* de Chassériau féministe! Amusante synthèse, aux comparaisons suggestives! Les grandes machines sont restées

[1] Voir, dans la *Revue Bleue* du 11 octobre 1902, *le Progrès du Paysage*.

en bas, au premier. Ici, petits cadres et petits maîtres, plus grands... Mais l'art lui-même exhorte aux « sacrifices » : limitons-nous !

Un fait s'impose, là-haut : le paysage domine. Le paysage est la fleur de cette collection romantique ; et M. Thomy-Thiéry nous semble le Dutuit des paysages français. Il a consacré sa vie à sa collection pour retrouver un reflet de la patrie dans l'exil et pour défendre notre bien contre la spéculation d'outre-mer : il a collectionné, de préférence à tout, les observateurs du terroir et de la glèbe, les paysagistes et les coloristes, les bons Français et les beaux peintres, la belle nature et la belle peinture, la campagne naïve et l'art savant, les portraits de la France et les joyaux de la palette ; il a chéri, sans remords, les animaliers, les peintres paysans : et, dans son œuvre de collectionneur, Delacroix ne voisine-t-il pas avec Barye pour dompter les fauves ? Quelle est donc la signification plus générale de cet amour particulier? Les Goncourt ont devancé M. Thiéry dans la réponse ; salonniers d'avant-garde, ils notaient : « N'est-ce pas le paysage qui fait l'honneur de ce Salon de 1852?... Ne regrettons point les grands et les superbes qui s'abstiennent... C'est l'école du *petit genre*, autrefois si mésestimée, qui doit faire la fortune du XIXe siècle... » Les Goncourt ajoutaient, en découvrant Barye : « L'école historique se meurt dans l'art qui fait palpable comme dans l'art qui fait visible. C'est le paysage qui la remplace en peinture ; ce sont les animaux qui la remplacent en sculpture. *La nature succède à l'homme.* C'est l'évolution de l'art moderne... » Oui, dès 1852, la nature leur paraissait absorbée par l'industrie : mais le paysage la ressuscitait aux yeux ; et, dès 1855, à la première Exposition Universelle, les Goncourt concluent : « *Le paysage est la victoire de l'art moderne.* »

En plein Louvre, aujourd'hui, cette floraison ne risque-t-elle point de pâlir ?

II

Pour monter jusqu'à cette apogée française du paysage, prenez le chemin des écoliers : c'est, encore à présent, le plus instructif. Je raconterai quelque jour, si le temps le veut, ma promenade au Louvre à travers cinq siècles d'art et d'humanité, recherchant le paysage dans la peinture, épiant son aurore timide au crépuscule blasé des arts formels, surprenant la naissance de la nature dans le souvenir de l'homme, interrogeant sur le vif les *origines du paysage* et notant ses maîtres (Claude n'est pas inférieur à Corot parmi les ruines dorées du *Forum* et le Ruysdael du *Coup de soleil* est à notre Dupré ce que le Beethoven de la *Pastorale* est à Berlioz) : brusque panorama qui déroule toutes les époques du paysage et qui prédispose à la philosophie d'un genre venu tard et longtemps secondaire, mais plus ancien, pourtant, qu'on ne le croit ; excursion d'artiste à travers un Louvre transformé qui lentement s'améliore, des retables ardents du moyen-âge à notre dilettantisme insouciant, des fonds d'or byzantins aux verdures envahissantes, de la grande peinture au petit genre. Excursion séduisante, mais dangereuse, puisqu'elle instruit le procès du paysage, enfant de Venise et de Bologne, comme sa sœur plus passionnée, la musique, — et que cette *victoire de l'art moderne* apparaît, en effet, comme la *décadence du grand art!* La Beauté semble ensevelie au Louvre, nécropole sublime... Alors, comment se fait-il que cette contemporaine victoire, si chèrement achetée, nous attire encore ? Et pourquoi, bravement, ne pas réveiller l'indignation des bons académiciens de jadis, haussant les épaules à la seule pensée que les barbouilleurs du paysage romantique occuperaient les cimaises du temple ? — Par la seule et sage raison que ces barbouilleurs furent des inspirés et que ces élèves révolutionnaires sont devenus, pour nos regards anxieux, de paisibles maîtres. Les points de vue changent comme le site, avec l'heure... Et tâchons de définir l'idée que la « Collection Thiéry » nous propose désormais des peintres dits de 1830.

Ces peintres sont inoffensifs : ils nous enseignent fortement l'adoration de la France et la majesté de la forme. Rêveurs soi-disant obscurcis par les nuages d'outre-Manche, ils apparaissent, silencieux, plus éloquents que les patriotes ; coloristes volontairement séduits par la palette étrangère, ils ont su demeurer personnels et francs du collier : concision latine et franchise gauloise.

Et, d'abord, que veut dire cette banale alliance de mots : *paysage romantique?* Qui dit romantisme dit mélancolie, nature, influence étrangère, invasion du Nord, subjectivité maladive, lyrisme et coloris, brio d'exécution. Sans doute, on retrouverait chacun de ces ingrédients dans la cuisine savamment compliquée de ces « cordons bleus » de la palette ou de l'eau-forte. Assurément, à l'heure où régnaient encore la *Nymphée* du vieux Bidault et le *Moulin* du vieux Watelet, à l'heure même où le génie lointain de Beethoven poussait le cri surhumain à force d'être humain de la *Neuvième*, tandis que M. Ingres, plus timoré, s'écriait résolument : « Il n'y a que les Grecs ! » — le Salon de 1824 ne fut pas sans troubler nos peintres ; Delacroix lui-même reluquait la grasse verdure et la médaille d'or de ce constable qui, moins poli que Chateaubriand, déclarait que nos paysagistes connaissaient la nature à peu près comme nos chevaux de fiacre... Il soufflait d'outre-

Manche un vent de fièvre et de tristesse. Oui, mais « l'École française de 1830 », à part ce mystérieux Georges Michel et ce fier Paul Huet qui, d'ailleurs, ont devancé tous deux la palette anglaise, s'est-elle enivrée des sites romantiques et des sujets romanesques? A-t-elle même, plus tard, satisfait pleinement Baudelaire, dont le dédain s'écriait : « C'est l'imagination qui fait le paysage! » Moins poète que prosateur inspiré (comme nos écrivains qui, depuis Jean-Jacques, ont précédé nos peintres), le paysage soi-disant romantique est éminemment français. La France l'accapare tout entier d'abord : et c'est là sa gloire. Envions cette heureuse mélancolie, réputée septentrionale, qui se rejette sur la nature pour y découvrir la campagne et qui rajeunit l'art en essayant le portrait de la France! Si l'art est l'homme qui s'ajoute à la nature, rien de plus artistique et de plus humain tout ensemble, car, en ces paysages mouvementés, mais pondérés, l'homme, même absent, se devine; l'artiste accuse sa présence alors surtout qu'il surprend « la nature chez elle » :

Dans sa création le poète tressaille.
Il est elle, elle est lui, quand dans l'ombre il travaille...

Or, cet homme qui se dérobe volontiers, cet artiste, qui se cache à l'abri des branches et des ombres, est un poète familier de la race de La Fontaine. L'âme française habite les sites français, même sous le passage inquiétant des nuées, de même que l'esprit français ne cesse de voltiger en nos imitations shakespeariennes. Au milieu des vulgarités emphatiques et des très bourgeoises fantaisies d'un temps où Delacroix, Berlioz et *Lorenzaccio* risquent seuls le vrai coup d'aile, ce paysage est une exception. Entre l'*académisme* et l'*impressionnisme*, entre la doctrine et l'anarchie, c'est une oasis. Tel, du moins, il nous semble aujourd'hui...

L'ivresse fut courte et la légion peu nombreuse : Paul Huet passionné s'indignait qu'on la traitât d'*École*. En tous cas, l'École de Barbizon, ce n'est pas l'*École d'Athènes :* et, de là, ces regrets, un peu méprisants, d'esthètes amoureux de la Beauté passée comme un solitaire ébloui par le portrait d'une morte... L'École de Barbizon, ce n'est pas un groupe sentencieux de philosophes drapés sous un riche portique; c'est une libre famille de peintres sans façon, sans parti pris, clairsemés dans l'herbe, au risque d'égratigner leur feutre aux épines : mais ces humbles sont passés maîtres, car ils ont dit leur âme en croyant simplement copier la nature. Leur nom se faisait immortel quand leurs yeux n'étaient que les obscurs témoins des grands soirs et des aubes. Et le spectateur a transfiguré l'univers en le fixant sur une toile fragile. L'École de Barbizon! N'y cherchez pas l'unité calme et la force collective, anonyme, olympienne, de la statuaire grecque, ni le style persévérant de la peinture italienne, ni le fleuve toujours accru de la musique allemande, les longs espoirs ou les vastes évolutions : c'est une Renaissance, une apogée, quand même, un peu restreinte en son lyrisme, mais très musicale en sa bonhomie; descriptive et rustique, cette forte prose vaut mieux que de froids poèmes; avec ses bourgeons imprévus, cet automne roux donne l'illusion d'un printemps vert. Et Titien, le père noble du paysage, désavouerait-il la roturière loyauté de ses petits-fils? Le critique était clairvoyant qui pressentait : ce qui subsistera de meilleur du XIXe siècle et de notre art, ce sont des paysages. Car ces paysages recèlent une France inspirée sans cesser d'être française.

III

« Votre livre n'est pas français », disait un parvenu du premier Empire à l'admiratrice de l'*Allemagne :* mais l'aïeul Jules Dupré, qui pénètre au Louvre, a-t-il mérité le même reproche que la romantique Mme de Staël? Si l'art est un langage, faut-il accuser ce *lakist* breton de parler anglais? Certes, il a regardé l'éphémère et lumineux Bonington, l'âpre Constable; il a d'abord consulté ces nouveaux venus, à défaut de ce Turner qui devança notre impressionnisme; il a toujours cultivé la mélancolie, fille du Nord; voyageur, il a passé le détroit; Rembrandt parlait à son grand cœur et c'est dans le miroir magique de ce cœur breton qu'il regardait la nature : « Vous êtes le Beethoven du paysage », lui criait finement Corot, le Mozart de la palette, et divin lui-même, à ses heures; et le mélomane virgilien s'arrêtait pour admirer Dupré, pour écouter le silence ému de ces « symphonies crépusculaires » dont le pathétique évoque la sombre prose et le nom profond d'*Obermann;* mais cet ancêtre, un peu solennel dans sa foi, ce Breton grandiose et plein d'ombre en est-il moins un peintre français? Nul mieux que lui n'a contemplé le « coucher de soleil romantique », le soleil radieux sur le *Marais* qui s'éteint; mais aucun paysagiste n'a dramatisé comme lui le chêne gaulois, le *Grand Chêne;* l'orage « désiré » par Chateaubriand a gonflé la nue : l'âme s'exalte, la brosse tremble au souffle nouveau; mais le bon chêne séculaire ne succombera point pour la plus maligne joie du roseau pensant...

La romantique bourrasque a traversé la nuit de 1830... et Corot sourit, matinal. Si l'art, au rebours de la science, est une langue indécise et si les signes les plus ondoyants exercent la plus certaine persuasion sur nos sens, accuserons-nous ce confident des nymphes de parler italien?

Parmi les rudes, il est suave; parmi les prosateurs il est poète, — poète impénitent jusqu'à la mort (en paysage, je nomme prose la description d'un site réel, et poème la composition d'un site idéal). Laissant les tristes *Landes* et le *Grand Chêne* druidique à son ami Dupré, ce poète parisien reste fidèle à l'Italie de son rêve; à l'heure où l'*Agro romano* redevient désert, où la campagne de Rome est oubliée pour la campagne de France, il ne craint pas d'être confondu dans la foule servile des pseudo-Poussins, ses aînés; il demeure, avec Lamartine, « le poète de la lumière et du golfe de Naples ». Le *Soir*, l'*Églogue*, la *Danse des bergers de Sorrente* ou l'*Étang* sous les saules : toujours des titres vagues comme des songes, des « souvenirs d'Italie », des réminiscences... Mais la France, qui sommeille dans ces visions, la France a sa revanche : et la Grèce rêvée par un Platon fut-elle jamais plus radieuse que la *Route d'Arras?* Sans nuire à l'idéal, le titre se précise et le regard se limite; une brise de clarté vient du ciel : le vert-de-gris des pauvres bouleaux s'estompe sur l'azur laiteux; des ombres violettes découpent la route blonde; et, sous le baiser du printemps, le rouge des toits devient rose : un souffle de bonheur discret glisse sur le chemin poudreux où jadis le coche a passé qui vers le couvent emportait Manon... Le peintre n'a pas voulu songer à ce détail violent d'opéra-comique; il ne dépasse point l'horizon des villageois : il compte, pour l'embellir, sur le génie de la lumière. Et favorisant l'évolution de son art, il redescend des ombres du soir aux douceurs du jour, du bois sacré sur la route.

La *Route d'Arras* serait l'incontestable chef-d'œuvre de la collection Thomy-Thiéry si les *Chênes* de Th. Rousseau ne faisaient contraste, à deux pas.

Je recommande cette antithèse à ceux qui demeurent friands de ce genre de plaisir ou qui maintiennent leur vieille amitié pour le Victor Hugo du paysage : c'est Rousseau que je veux dire. Comme le poète, qui fut surtout un souverain paysagiste, le peintre a la familiarité lyrique, la plastique robuste, la beauté verbale, la prose colorée, l'éclat dur, l'ardeur et la conviction du mot propre :

> Tu vois cela d'ici : des ocres et des craies.
>
> . . . . . .
>
> Les arbres sont profonds et les branches sont noires.

Est-il romantique? Je l'ignore. Il est évidemment un maître français : net, clair, précis, conscient, décisif, un peu cassant. Nocturne ou lumineuse, sa fermeté fraîche est l'antipode de la pâleur tendre du divin Corot. Avec lui, la campagne française, qui demeurait encore idylle ou sombre élégie (comme dirait Taine), devient concrète au point d'effaroucher les poètes : mais l'armature est si belle que ce *Printemps* vert sur le fleuve ardoisé, que ces *Chênes* ombreux sur la plaine d'or les retiendront. L'amour du sol s'exprime avec l'entrain nerveux des frottis. La pacifique lumière s'étale sous les ramures basses : si ce chêne est un « burgrave végétal », il a poussé loin du Rhin. Noir, très hollandais encore, le *Village sous les arbres* donnerait gain de cause à la jeunesse qui soutient que l'artiste a vieilli : le temps coule, épargnant la nature et modifiant le paysage. En 1876, aux yeux de Fromentin, Théodore Rousseau novateur était encore une transition, « un intermédiaire entre la Hollande et les peintres de l'avenir, — s'il en vient... » Variée, son œuvre apparaissait comme le « catalogue des effets lumineux » ou « l'école des sensations ». En 1903, le chercheur semble déjà le contraire de l'impressionnisme; ce qui frappe nos yeux, c'est moins sa préoccupation lumineuse que sa beauté formelle : le coloriste apparaît dessinateur. Enfin Rousseau, comme Victor Hugo, devient un « maître d'autrefois »...

IV

Est-ce un crime? Et, devenu président d'un jury, le grand refusé de jadis prononçait une profonde parole : « Prenons garde, Messieurs! Peut-être ne sommes-nous plus que des ganaches romantiques, classiques à notre façon! » Mais, dorénavant, la superstition du passé n'est plus le péril à craindre : la critique passive admire tout, après avoir tout dénigré; par définition, toute nouveauté paraît merveilleuse; et le *philistin* s'est fait *snob*. La hantise de l'évolution fatale étreint nos volontés, étouffe nos jugements : rien n'est, tout devient; tout ce qui est devait être... Et Daubigny, cet « improvisateur » bien portant, de qui Fromentin recommandait, comme un bon augure de revanche possible, « la trace ardente et forte », apparaît vigoureux, quasi magistral, auprès de nos mollesses de contour, de coloris, de pensée... Sa *Normandie* grasse et verte n'est plus l'Atlantide aimée du Poussin; mais, à côté de nos découragements, cette villageoise est une muse.

Néanmoins, dès l'âge romantique, « la nature succède à l'homme » : c'est-à-dire que la petite nature est préférée par l'art à la grande, le poulailler lucratif à la forêt frissonnante, la prose au poème, et la copie brusque au chef-d'œuvre patient; le groupe français dit de 1830 est le premier fauteur de notre *paysagisme* moderne en multipliant les bonnes études et les belles pochades, en prenant un mot du « dictionnaire » naturel pour une œuvre d'art. Depuis Daubigny surtout, le paysage romantique recèle un germe de mort. Et maintenant que le sentiment se glace, que la couleur s'anémie, que la forme

s'étiole au milieu du paysage envahissant, l'artiste en est réduit à se demander avec Fromentin : Qui nous ramènera de la *nature* à la *peinture*, de la nature à l'art, de la prose décadente à la poésie? — Au Louvre même, n'hésitons pas à répondre : Le paysage romantique; l'École française de 1830.

Expliquons-nous.

Oui, dès 1830 et dès les précurseurs trop oubliés de 1830, il est vrai que la nature succède à l'homme : et la seule préséance du paysage atteste une évolution. Oui; mais ce paysage victorieux conserve encore, à ses beaux instants, toutes les vertus qui font l'œuvre d'art. Il n'est plus *historique* : et c'est tant mieux, si l'œil songe aux mauvais poèmes latins du premier Empire; mais il n'est pas encore le néant... Oui, la nature succède à l'homme, mais l'homme y demeure invisible et présent; son âme y passe comme un souffle, et cette âme est la personnalité de l'artiste, la moderne sensibilité de son regard, qui semble une surprise toujours nouvelle au seuil des choses, l'émoi d'un sourire à travers une larme, l'accent qui distingue une voix dans le concert des voix, la force latente qui crée sa forme, la vie intérieure qui fait l'œuvre à la fois originale et vraie et qui transparaît dans l'œuvre comme la pensée pétrit la physionomie. Invisible, l'artiste reste au premier plan, qu'il égare ses pas matineux dans la rosée de la vieille France de 1830 ou qu'il attarde son chevalet au Louvre, en hiver, auprès de Rembrandt. Dupré disait : « La nature n'est rien; l'homme est tout. »

Or, ce paysage romantique n'est pas seulement une inspiration; mais ce naturalisme idéal, cet amour pour ainsi dire physique de la patrie s'est exprimé dans un pur langage, à la fois vibrant et précis. L'âme a dilaté le regard; le regard a conduit la main. Ces lyriques de nos clairières et des chaumes sont des *peintres*, de *beaux peintres*. Jamais ils n'ont méprisé la belle matière et l'*émail*. Un critique exigeant, mais indépendant, — donc un bon critique, — le morose Gustave Planche, écrivait dans son *Salon de 1831*, pour les débuts de ces maîtres : « Le paysage prétend désormais à une poésie haute, vague, mais réelle et pleine de nature. » Eh bien! aujourd'hui que l'optique s'est déplacée parmi tant de crimes d'art et d'amour, ce vague à l'âme et à la palette apparaît aux yeux comme une fermeté singulière. Ce vague enveloppe un imperdable sentiment de la forme. Et ce goût de la forme, n'est-ce pas encore un don très français? Chez l'harmoniste Corot, le style est permanent, comme une architecture estompée. Ces peintres ne disent plus avec la scolastique : « Sentir n'est rien; savoir est tout. » Mais comprenez l'hyperbole, s'ils s'écrient avec la modernité : « Savoir n'est rien, sentir est tout. » Delacroix, nerveux, riposte : « Vous trouvez que vous n'êtes jamais assez savant... » Ces romantiques avaient reçu la forte culture; ils sortaient tous de David. Ils sentaient; mais ils savaient. Ils coloraient déjà; mais ils dessinaient encore. Ils pouvaient s'exprimer. Ils « savaient s'asseoir » : en paysage, tout est là. Leur peinture est une science émancipée : elle nous prouve abondamment que la liberté véritable est fille du savoir. Considérez la volontaire évolution de Corot... Relisez Victor Hugo, que Baudelaire appelait « le roi des paysagistes ».

C'est en 1840, dans la préface des *Rayons et des Ombres* : sans méconnaître la grande poésie du Nord et les attraits du demi-jour, le poète y déclare son penchant pour la forme méridionale et précise. « Il aime le soleil. La Bible est son livre. Virgile et Dante sont ses divins maîtres. Toute son enfance, à lui poète, n'a été qu'une longue rêverie mêlée d'études exactes. C'est cette enfance qui a fait son esprit ce qu'il est. Il n'y a, d'ailleurs, aucune incompatibilité entre l'exact et le poétique. Le nombre est dans l'art comme dans la science... » Un paysagiste, un musicien ne saurait mieux dire.

A son tour, la forme qui survit dégénère en style tendu chez Millet, en lourde santé chez Courbet, en « moyens outrés » chez Dupré déjà, chez Troyon l'animalier, si pénétrant d'atmosphère! Elle se relève, en plein ciel oriental, dans le regard franc d'un maître plus jeune, enfin consacré, Léon Belly, qui devina l'argentine lumière et l'azur cendré sur les *Bords du Nil*. Mais c'est la virtuosité qui l'emporte avec les *poetæ minores* de la palette et du petit genre, les Diaz, les Isabey, les Fromentin, les Vollon, les Ziem, avec Decamps surtout, précurseur chéri des Goncourt parce qu'il posséda comme eux « l'écriture artiste ». Et Meissonier? — Grâce!

Victoire ou décadence, le paysage rassérène : il est la raison d'être de la « Collection Thiéry ». Ces paysages de « 1830 » ne sont pas seulement l'apogée d'un art, mais la glorification d'un pays. Faut-il conclure que cet ensemble est parfait? Ce serait le pire des compliments. Mais l'amoureux d'art en sort meilleur et comme édifié, — plein de projets...

En attendant le *Musée du paysage français* au pavillon de Flore, aimons les arbres, aimons la France et les morts qui l'ont tant aimée! Une patrie, n'est-ce pas un paysage où les plus mystérieux échos nous répondent?

RAYMOND BOUYER.

LES GRANDS SÉDUCTEURS

UNE SUITE AUX « DERNIERS PRIOLAS »

Hier, de retour à l'Opéra, don Juan; tout à l'heure, reprenant possession de la Comédie-Française, Priola : et les mille et trois aventures du ravisseur de Séville rhabillées à neuf dans la chronique du journal ou les illustrés parisiens, et des aventures de princesse, des enlèvements sensationnels, des commentaires en tous lieux sur le héros fatidique : il n'en est plus que sur ce sujet. Au théâtre, le séducteur professionnel a fait sa rentrée, coup sur coup, en plusieurs pièces d'Italie et de France. Ici pour en rire, là pour s'en émouvoir. D'où vient ce regain de faveur extrême dont bénéficient, à l'heure présente, les ex-victorieux de l'amour?

L'amour... Il faut avouer, pourtant, que la grande et continuelle passion n'eut jamais moins d'influence réelle sur le train du monde qu'aujourd'hui où le dur conflit des ambitions particulières, se refoulant à travers une concurrence implacable et l'énorme difficulté pour chacun de se créer une place au soleil détournent la presque complète activité de l'existence. On n'a plus le temps de filer de longues intrigues. C'est à peine s'il en reste pour s'entre-écrire, la transmission téléphonique pouvant aussi bien suffire à l'essentiel des effusions à distance. N'importe, l'impérissable légende a gardé son charme tentateur, son éternel attrait. Il faut toujours que le changeant spectacle des amours imaginaires nous donne à nous-mêmes illusion sur le néant du positif.

Au lendemain de la publication, ici, de quelques pages de conversation toute simple concernant les avantages dont se réclament, en notre société, les « Priolas » du plus récent modernisme, on nous écrivait, on nous disait de différents côtés : « Pourquoi s'arrêter à ceux-là? C'est l'histoire de la séduction et des grands séducteurs qu'il serait bon de conter tout entière. » En vérité? Tout entière? Il faudrait de la marge à un pareil dessein, la matière et la glose étant inépuisables. Trop d'acteurs ambitionneraient d'inscrire leurs noms sur la liste des rôles. « Chaque homme, a dit Kahlert, porte en soi Faust et don Juan », de fait ou par un secret désir. Éros a ses élus comme la Fortune a ses privilégiés. Mais, à prendre les choses de loin, le cortège aurait des proportions inquiétantes, dût-on n'y admettre que les plus signalés de ces favoris. Un aperçu seulement pour en juger.

D'abord s'y porteraient les élégants fils de la Grèce, ayant à leur tête l'Alcibiade, fondateur du règne officiel des Phrynés; puis les *delicati* de Rome, qu'on reconnaitrait aussitôt, laissant traîner leur toge blanche bordée d'écarlate, les cheveux bouclés et parfumés, les doigts quadruplement chargés de bagues, et s'en allant évoquer Vénus, au bois de Diane, sous le portique de Pompée, aux portes de la Ville éternelle, dans les festins, au théâtre, partout où se répandait le flot brillant des courtisans.

Et Lucius Catilina nous viendrait, en sa belle impudence, révéler de quelle main sacrilège il osa lever les voiles, les voiles pudiques de la Grande Vestale. Et César ne nous laisserait pas ignorer comment il enleva successivement Posthumia à Sulpicius, Lollia à Gabinius, Tertullia à Crassus, Mutia à Pompée, ni combien de dignes matrones, de femmes et de filles de consulaires il trouva bon et doux d'initier aux intimités de sa gloire. Parmi la troupe sacrée des porte-lyre, Catulle et Tibulle ne seraient pas les moins diligents à nous apprendre de quelle manière savante, exprès inventée pour tromper les yeux d'un mari, ils instruisirent une Lesbie et une Délie à faire, en présence de l'époux, des gestes qui parlent, à cacher d'exquises promesses sous des signes convenus. Ovide serait sur la route encore, tout prêt à nous rappeler qu'il employa vingt années d'une existence mondaine très voluptueuse à dresser le code de la séduction, au milieu du VIIIe siècle romain. Enfin, l'ingénieux, le délicat Pétrone, l'arbitre des élégances latines, le prince de la jeunesse, ne saurait résister à l'envie de nous arrêter sous le blanc péristyle de sa villa de Cannes et de rendre sensibles à notre imagination les délectations épicuriennes qu'il connut à savourer les belles fleurs, les beaux livres et les belles esclaves, plus belles que les effigies des dieux.

On aurait à séjourner longuement parmi les galants convives de la Table ronde, entre ces héros des vieux romans, les Galaor et les Amadis, qui n'avaient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux princesses. L'universel don Juan nous arrêterait d'autorité au seuil du XVIe siècle, et la seule idée des incarnations en foule du personnage, connues par toutes les expressions du drame, de la satire, de la critique et de la fantaisie, serait pour étonner le courage du plus laborieux des historiens. En ce XVIe siècle tumultueux, loin iraient les pérégrinations du souvenir, à la suite de tant de hardis seigneurs, qui s'élançaient à l'amour comme à l'assaut, et couraient au plaisir comme au champ de bataille! Puis, que de portraits à dessiner en partie double, que d'anecdotes à glaner dans les temps de la belle galanterie classique! Louis le Quatorzième aurait mis cette galanterie à la mode, si l'époque n'y eût incliné d'elle-même fortement. A la cour et dans la ville, on n'était que trop disposé à suivre les exemples bons ou mauvais du roi, par contagion, flatterie,

caprice, et aussi par inclination bien naturelle. Sur ce théâtre, des hommes tels que Lauzun, de Vardes, Bussy-Rabutin, le chevalier de Grammont, les comtes de Guiches et de Lude occupèrent avec tant de brio le devant de la scène, que ce serait plaisir de s'arrêter plus d'une heure à les voir colportant en toutes choses leur papillonnante fantaisie.

Mais le XVIIIe siècle aura été par-dessus tout l'âge d'or de la séduction, s'il est permis de qualifier ainsi les triomphes de l'esprit dans l'art de surprendre les cœurs et d'égarer les sens.

L'air du temps, les tendances de l'art, le ton de la mode, l'humeur réciproquement obligeante des courtisans et des courtisées s'étaient comme donné le mot pour en frayer les voies et en varier les occasions. Une belle vivacité y poussait la jeunesse, son éducation même lui ayant appris à faire de l'amour une des lois essentielles de la vie. A peine l'avait effleurée la pointe du voluptueux aiguillon qu'elle se hâtait d'engager le fer. Un Chérubin ne se contentait pas d'être séduisant, disions-nous naguère en esquissant les traits du malicieux page : il prenait déjà des airs de séducteur. Si tôt naissait la chance de tourner en madrigal agissant un caprice, un désir, une douce velléité! Si aisément trouvait-on le prétexte d'envoyer une lettre où l'on avait mis du tendre et de l'affecté! Et les circonstances allaient d'un si bon accord avec les vœux de la nature perfectionnés par l'éducation!

Les époux n'étaient pas incommodes; loin de là. Les mondaines se défendaient bien doucement d'avoir un cœur et des sens de marbre. Les comédiennes n'avaient pas non plus la réputation d'être cruelles, et lui préféraient celle de passer pour charitables. Dans les arts, dans la littérature, dans le monde, tout concourait à l'apothéose de la Volupté. « Il n'y a plus que trois vertus en France, disait une rieuse : vertubleu, vertuchoux et vertugadin. » Les grands seigneurs et les financiers, les soubrettes et les duchesses, les magistrats et les mousquetaires entremêlaient leurs noms, leurs rangs, leurs qualités en de perpétuels quiproquos d'alcôves et de boudoirs.

Du dehors, on imitait du moins mal possible Paris et Versailles. Il en était à peu près de même partout où se pouvait donner champ le désir de multiplier les conquêtes par amusement, par goût de dissipation ou par fatuité.

En Angleterre, Richardson crée sur le vif le personnage de Lovelace. En France triomphent Létorières, Richelieu, Buzenval et le comte de Frise entre cent autres. En Italie, Jacques de Casanova fait des siennes avec une rare désinvolture.

De l'autre côté du détroit, Lovelace, si vrai, si humain, est resté, cependant, un caractère d'exception. A la cour de Louis le Quinzième, c'est le type même, le type général de l'homme à la mode; c'est le régulateur et le maître de « la bonne doctrine » dans un monde où de passer pour un heureux séducteur, c'est accuser qu'on possède un titre à l'estime environnante, un état clairement défini, presque une profession.

En aucun temps, la femme ne parut plus empressée à se dégager des fantômes de bienséance et de modestie, dont jusqu'alors son sexe avait été l'esclave, ni mieux disposée à se laisser agréablement corrompre. En somme, la légèreté des hommes correspondait très bien à l'écervèlement des mondaines, l'effronterie des uns s'accordait on ne peut mieux avec l'extrême mobilité des autres. Il en est des amants comme des médecins; ou ils ont des clientes en foule, ou ils n'en ont pas une. Plus un homme avait eu d'aventures connues, déclarées, bien notifiées, et plus étaient nombreuses les chances qui s'ouvraient devant lui d'en courir de nouvelles... Quelques-uns se surmenaient, de jour et de nuit, en l'unique besogne d'organiser leurs rendez-vous.

On en était là des gestes de la comédie amoureuse en l'âge de la Dubarry, quand un bruit énorme vint déranger les acteurs. C'était la Révolution, précipitant son branle-bas. Terrible fut le réveil de cette décadence élégante.

L'ouragan accomplit son œuvre et passa.

On recommença de s'entr'amouracher et de se distraire follement, comme si la tempête de sang et de feu, qui venait de rougir l'horizon, n'avait été qu'un mauvais rêve. Affamée par une longue abstinence, la jeunesse de l'an III s'était lancée dans le tourbillon d'une fête éperdue.

L'état social est au pire. Mais, que l'envers sentimental des événements plaît à voir sous l'illusion des jupes transparentes! Les Grâces ont dépouillé leurs voiles. Les merveilleuses ne respirent que complaisance et volupté. Comment se montreraient-elles avares de beautés, que leur costume, à la promenade, met si généreusement à découvert? Étant faibles, elles s'alanguissent volontiers entre les bras des forts. Les beaux du jour se sont mués en athlètes galants. On les admire, faisant tournoyer dans les airs le gourdin noueux destiné à casser les têtes jacobines ou tendant leurs muscles et leurs nerfs triomphalement dans les jeux renouvelés du stade ou du cirque. Il faut à ces Vénus déshabillées des mirliflores taillés en hercules... Les muscadins ont le jarret délié pour courir à la joie.

Cependant, on danse du matin au soir, et du soir au matin; on s'entraîne, on s'étourdit, on court les bals et les spectacles. Des charmeurs de foules, des artistes de la scène, des chanteurs à la voix pre-

nante exercent sur des âmes plus sensibles un ascendant miraculeux.

Que de cœurs frémissent, enivrés d'amour, aux modulations d'un Elleviou, ce joli fat d'Elleviou qui naguère disait d'une telle sorte à quelque belle maîtresse de l'ancien régime : « Marquise, vous avez la main presque aussi blanche que moi. » Avec sa figure charmante, sa taille de jeune dieu, son jeu plein de finesse et d'esprit, il attache à ses pas les plus recherchées d'entre les femmes.

Par malheur, les chants, les danses, les faciles plaisirs vont subir un temps d'arrêt. Le roulement des tambours a couvert le rythme des orchestres frivoles. Toute l'attention est aux fanfares belliqueuses. Le mâle rude et fringant du premier Empire ne se connaît point de rival dans le cœur des belles esseulées. L'amant devait être glorieux. Il le fallait volontaire et despotique. Les femmes ne se disaient point séduites, mais subjuguées.

Lorsque la guerre eut dévoré ces colosses, elles durent se rabattre sur des vainqueurs de moindre stature, prêter l'oreille à la requête adoucie des jeunes auditeurs au Conseil d'État, écouter des poètes, des artistes, laisser venir à leur petit coucher des Florimonds d'opéra-comique. On recommença à mettre des formes dans les échanges de la tendresse, c'est-à-dire à compliquer de nouveau les préliminaires d'une chose très simple. Maintenant que les loisirs de la paix laissaient de la marge, on put se montrer autant qu'on le voulut romanesque, sentimental et fou. On entra dans la grande période de l'amour romantique, emplie de tumulte et de fièvres. Les galantes folies des siècles romanesques hantèrent les cervelles. On ne rêva plus que d'Espagne, d'Italie, de rendez-vous au clair de lune, d'intrigues hasardeuses.

En cette époque forfante et ingénue, on vécut dans les livres, sinon dans la vie, de bien singulières histoires. Une femme? ou toutes les femmes? C'était le problème qui tourmentait, en ses veillées, le moindre faiseur de stances. L'illusion se prolongea même assez longtemps chez quelques amateurs obstinés de l'intense et du pittoresque, C'était en l'une des années les plus prosaïques du temps, qui vit décliner le règne du roi citoyen. Les sylphides ossianesques, les Julie, les Elvire s'étaient évaporées dans les nuages. Les Espagnoles d'antan avaient beaucoup perdu de leur valeur sur la place. Bien calmes et bien rangées étaient le commun des existences bourgeoises. Chacun menait ses affaires de cœur et de bourse le plus tranquillement du monde ; et les effervescences passionnelles ne débordaient guère de l'extase lyrique dans le va-et-vient ordinaire des hommes et des choses. Pourtant, de-ci delà, se voyaient égarés par les chemins rocailleux des romantiques d'une espèce rare, qui prenaient au réel les songes creux des poètes. De vagues comtesses d'Amaégui hantaient leurs nuits pacifiques. Ils ne rêvaient que sérénades nocturnes, folies chevaleresques, amours d'escalades. L'un de ceux-là, quelque naïf décrocheur d'étoiles, s'était mis en tête d'enlever d'assaut le cœur et les sens d'une maîtresse de hasard. Il s'en alla chez un de ses amis, sérieux, convaincu; c'était pour lui demander s'il n'aurait pas, d'aventure, à lui prêter une lanterne sourde et une échelle de corde :

— Comment! lui répondit l'autre, sans rire, tu n'as pas une lanterne sourde et une échelle de corde... à ton âge!... Cela n'est pas possible!... Mais tout le monde a une lanterne sourde et une échelle de corde.

Les cerveaux, pourtant, s'étaient fort assagis et bien calmée la palpitation des cœurs. Une génération plus positive venait de décider que les grandes passions n'étaient plus à la mode et que désormais on n'aurait à demander aux entreprises amoureuses que des retours certains de volupté. La société jouisseuse du second Empire arrivait très à propos pour mettre à profit cette philosophie du plaisir sans peine.

Les hardis maraudeurs du fruit défendu l'eurent belle de se lancer à l'aventure.

On avait vu ressurgir, avec des apparences de hâte et de fièvre qu'on n'y avait pas vues, les ardeurs de dissipation du XVIIIe siècle. Être heureux, faire des heureux, s'enivrer de bruit, de joie, de vertige sensuel, mener dans la haute vie sociale la libre existence artistique, changeante, aventureuse, en continuelle excitation et n'entendre parler de vertu, de fidélité de continence chrétienne nulle autre part qu'à l'église, c'est le nouvel évangile d'une foule de mondains et de jolies païennes.

Si l'on aimait encore dans quelques coins de cette mondanité, on s'amusait partout. En haut, à mi-côte, en bas, chacun réclamait sa place au festin et tous en voulaient leur part. Jusque dans la grave bourgeoisie, il paraissait tacitement convenu, au sein des familles, que les jeunes gens à marier comprenaient bien leur situation, lorsque, avant de serrer les liens de l'union conjugale, ils allaient faire quelques incursions dans les ménages d'alentour, par curiosité d'apprendre expérimentalement les meilleurs moyens de se garantir... peut-être du sort dont ils menaçaient d'abord les autres.

Ceux qui furent jeunes, oisifs et libres, en ce temps-là, ne durent point regretter d'être au monde.

Tout l'amour en circulation ne se réduisait pas à des fantaisies aussi éphémères qu'un désir satisfait. Il y eut des flambées de passion joyeuse et folle comme on n'en avait connu depuis longtemps. Saisis par l'ivresse charnelle qui montait à leur cerveau

du continuel effleurement des sens, les jeunes gens s'évertuaient avec un zèle infini autour de leurs tentatrices. Frémissantes du désir de vivre, d'intensément vivre, celles-ci se laissaient absorber toutes par la douce et puissante envie des plaisirs. Des ambitieux d'un chic suprême incarnaient à la perfection les Rubempré et les Rastignac. De grandes dames improvisées jouèrent au naturel les d'Espard et les Maufrigneuse, sorties du cerveau d'un Balzac. Les uns et les autres étaient doués d'intelligence, et ils en parfumaient la volupté.

L'exemple venait de haut et se communiquait partout.

Parmi ces enfants gâtés de la fortune, du succès et de l'amour, on reconnaissait des visages, on citait des noms. Sous l'éventail fredonnaient les médisances sur les fugues d'un certain général de cavalerie très fringant, que la possession d'une des plus jolies femmes de la cour n'empêchait de piaffer et de caracoler à d'autres portes. On se disait le dernier roman vécu du « beau Modène », ou les folies un peu tapageuses du duc de Rivoli et de ses habituels compagnons de fête. Hors du monde et de ses vagues délimitations se répandaient les conversations, les désirs. Des livres enthousiastes ne tarissaient point sur la façon délicieuse dont Bressant savait jouer dans la vie réelle, aussi bien qu'au théâtre, le rôle enviable des jeunes premiers, auxquels la beauté de sa personne, la délicatesse de son visage, la grâce leste et charmante de son geste et le ton pénétrant de sa voix communiquaient une allure, un attrait, une fascination incomparables.

Quel thème encore, pour les papotages des causeries intimes, que les complaisances infinies dont la nature et la destinée avaient, comme à l'envi l'une de l'autre, comblé le comte de Nieuwerkerke, le lion de l'Empire, — lion amoureux, remarquait finement un chroniqueur d'hier, et qui rencontra peu de rebelles.

Au-dessus de tous ces noms s'éployait celui du duc de Morny, le modèle souverain des hommes politiques à bonnes fortunes.

La physionomie de ce magnifique gentilhomme moderne, fils caché d'une reine et frère inavoué d'un empereur, amené, poussé par un concours miraculeux de circonstances à édifier de ses propres mains son étonnante fortune; joueur habile entre tous à mêler, selon les intérêts ou les opportunités du moment, les cartes de la politique, des affaires et des intrigues galantes, dilettante raffiné des passe-temps de l'art et des lettres, capable de composer des romances, de les chanter au besoin, et de confisquer, entre deux couplets, les clefs du gouvernement; homme de salon, homme d'État, spéculateur effréné, intrépide aux dissipations du monde comme à l'action et au travail, sans que se dénonçât sur son visage exsangue la trace d'un effort ou l'ombre d'une fatigue; doué de toutes les énergies physiques et morales sous des apparences placides, et recouvrant d'un même masque de froideur tranquille des passions très ardentes, ainsi que le mouvement d'une existence pleine de fièvre et d'agitation, comme il tempérait, d'autre part, d'une légèreté voulue, des goûts foncièrement sérieux; aimant le pouvoir et le faste, aimant surtout la vie et s'étant résolu de bonne heure à tirer d'elle tout ce qu'elle pouvait contenir de satisfactions réalisables; fier sans être présomptueux, dédaigneux, impertinent à demi, sans cesser d'être affable, désireux de plaire autant qu'ambitieux de dominer, costumé, pour ainsi dire, d'aisance et de cérémonie, et se sentant lui-même, tout à l'aise en tous lieux, parce qu'il portait partout la conscience de sa valeur et le sentiment de l'empire qu'il exerçait autour de lui : — la physionomie si diverse du duc de Morny a tenté singulièrement la plume des faiseurs de portraits.

Être de son temps, c'était sa devise. Réclamer de l'existence humaine toutes les jouissances immédiates possibles, c'était sa doctrine et sa règle. Très adulé des hommes, il n'aurait su chiffrer le nombre des avances au bonheur que lui tendaient, comme à portée de ses lèvres et de sa main, les compagnes de ces hommes. Mince, la tête énergique et hautaine, mais adoucie, sous la moustache militaire, par la bonté d'un sourire à la fois gouailleur et parisien, pareil au clignotement ordinaire de ses yeux singuliers, inégaux, souvent d'une expression fuyante et vague, parfois traversés d'une lueur courte et vive; le teint mat, le front élevé et dégarni, le buste svelte, les reins cambrés, les pieds d'une petitesse féminine, l'ensemble du corps irréprochable d'élégance et de proportions; enfin, de distinction parfaite dans la tenue, la démarche, il était resté « l'Alcibiade » de son temps jusqu'au delà de la cinquantaine. Les plus courtisées, aux Tuileries, s'empressaient au-devant d'une attention de son regard, d'un mot de sa bouche. Les plus désirées lui rendaient les armes sans faire mine de combattre.

Comme il avait mis son ambition suprême à ne déchoir d'aucun de ses rôles d'homme politique, de beau joueur et de séducteur, — sous des dehors imperturbables et quelle que fût la manière indolente dont il laissait aller son pas et tomber ses paroles, il se dépensait furieusement. Il menait une terrible vie, sous la forme dégagée et sceptique, qui était un des caractères de sa distinction. « Laissez-moi brûler, répondait-il, à un conseiller discret, qui l'engageait à se ménager; laissez-moi brûler, si cela m'amuse. » Plus curieux que passionné, il ajoutait, chaque jour,

quelque aliment nouveau au brasier qui le consumait.

Assez insoucieux de l'opinion pour n'en agir qu'à sa guise, Morny égarait ses choix dans des milieux assez composites. On le vit promener son dilettantisme par les sentiers de perdition du Château-des-Fleurs. Il ne fréquentait que le grand monde, qui était la terre d'élection de ses goûts d'aristocrate; mais il ne s'y confinait pas exclusivement. Il cueillit des roses un peu dans tous les jardins de Cypris. En réalité, il ne se refusait à aucune expérience souhaitable. Il lui plut d'effleurer au moins toutes les expressions du plaisir, pourvu qu'elles fussent enveloppées de charme et de beauté. Habitué par une surveillance de soi continuelle à graduer sans cesse, selon les gens, la portée de son salut et de son demi-sourire, il se reprenait volontiers hors des cercles officiels, pour être soi, pour détendre sa physionomie et son humeur. Dans l'intimité, il se dépouillait de cette réserve, qui glace les dehors des personnages publics, et révélait un grand abandon de confiance et de gaîté.

Autour du flegmatique duc de Morny, redevenu pareil aux autres hommes dans l'entraînement du plaisir sonnèrent, maintes fois, bien des rires joyeux et de bruyants éclats de fête.

Non plus les convives n'engendraient la mélancolie dans la maison et les alentours du comte Napoléon Daru. Mais avec ce nouveau personnage nous descendons de plusieurs degrés l'échelle de la considération sociale. De M. de Morny à M. Napoléon Daru un peu large est la distance. Il convient de baisser le ton et de revenir à l'anecdote.

Celui-ci ébattait de préférence sa fantaisie dans le monde des horizontales de grande marque. Une après-midi qu'il donnait à souper à dix ou douze Aspasies du boulevard, l'une d'elles fit cette remarque à haute voix, en portant la santé de l'amphitryon, qu'il n'aurait pas à dire, au moins, qu'aucune, dans la compagnie, n'eût été, à son égard, très complaisante et très douce. « Serait-ce vrai ? » repartit Daru, dont la mémoire surchargée se troublait. Aimables, vous le fûtes et vous l'êtes, certes. Mais, comme cela, réellement, toutes ? Sans exception ? Il faudrait voir ça. Et, se levant : « Mesdames, que celles qui ont été à moi, veuillent bien lever la main. » D'un même geste toutes les mains sont en haut. Alors, Daru, de lorgner celle-ci. « En effet », reconnait-il, et d'examiner celle-là : « Oui, encore oui », jusqu'à ce qu'enfin il arrivât à une très jeune, qu'il n'avait jamais vue, mais qui avait levé sa mignonne main, elle aussi. Quand on quitta la table, son premier soin fut d'éclaircir le mystère. Il pria cette Phryné enfantine de lui expliquer le pourquoi de la chose. « Mais, Monsieur, répondit-elle, si je n'avais levé la main, j'aurais été déshonorée. »

Quelques-uns de ces charmeurs ou viveurs appartenaient à l'aristocratie des lettres et des arts. Maint auteur à la mode tirait autant de réputation de l'éclat de ses bonnes fortunes que du brillant de ses écrits. A l'un d'eux Véron, le docteur Véron, celui qu'on appelait le proconsul des danseuses, adressait, certain jour, une invitation à souper. Avec beaucoup d'esprit et d'une manière à chatouiller délicieusement son amour-propre, il lui en faisait part, en ces termes : « Venez donc dîner avec nous, mon cher... un tel... Je ne sais pas votre petit nom, mais je le demanderai à l'une ou à l'autre de vos maîtresses. » Il aurait pu se nommer Roger pour les femmes ou Arsène peut-être, étant Roger de Beauvoir ou Arsène Houssaye.

Avec Roger de Beauvoir, Morny, d'Orsay et leurs amis, Arsène Houssaye avait été à bonne école pour vivre gaiment. Son initiation à la haute vie parisienne fut assez diverse et complète pour qu'il pût s'établir d'office le Brantôme des dames galantes de son temps.

Il était allé dans tous les mondes. Il passa par la vie de bohème où, de 1830 à 1840, chanta la jeunesse de tant de lettrés illustres. Il figurait aux bals du roi, où l'étiquette voulait qu'on fût en habit de cour. Il se montra plus tard un assidu des fêtes du duc de Morny, des réceptions des Tuileries et de celles de Compiègne. Les grandes dames et les moindres lui furent également accueillantes. Directeur de la Comédie-Française il régna sur les comédiennes. Artiste et grand seigneur lui-même, bâtissant des palais, donnant des régals superbes, organisant, quand il lui plaisait, des kermesses monstres, achetant des tableaux, édifiant des hôtels à Paris, des châteaux en Champagne, il ne manquait aucune occasion de jeter par les fenêtres le superflu d'une radieuse fortune très commodément gagnée. En ce temps-là, la *Comédie humaine* de Balzac ne circulait qu'avec lenteur; ce génie paraissait trop profond; il n'amusait pas assez. Mais vive Arsène Houssaye et son bagage folâtre ! Tout le *mundus muliebris* trouvait des agréments infinis à cette épopée romanesque des mauvaises mœurs d'une société brillante.

Du côté des femmes s'offrait assez d'occupation à ses yeux connaisseurs, ne fût-ce que pour distinguer l'étiquette de chacune : des horizontales authentiques ou de simples curieuses, des *envolées de la famille* ou des *princesses voilées*. Du côté des hommes il n'avait qu'à tendre les deux mains. Il se voyait en pays de connaissance : c'étaient Roqueplan, Païva, Beauvoir, Fortuny, Ziem, Saint-Victor, Théophile Gautier, du Sommerard, Diaz, Aurélien Scholl, Wolff, Aubryet et le duc d'Acquaviva. Morny apparaissait quelquefois. Sainte-Beuve s'y glissait avec

ses inconnues timidement, mystérieusement, sous l'ombre des bosquets. Le grave Rouland, de la Banque de France ne craignait pas d'y compromettre sa dignité, ni le duc de Persigny, ni plus d'un ancien ministre revenu des grandeurs avec moins de regret que des illusions de la jeunesse.

De tout ce qu'offre la vie il sut jouir et pleinement jouir. Lorsque les ans eurent neigé sur sa chevelure, il ne trouva rien de meilleur que de réveiller tant de délicieux souvenirs et de se confesser en public, pour tant de fautes agréables qu'il commit en la participation de Léonie, Marianne, Adrienne, Cécile, de combien encore, et de raconter sans fausse honte qu'il avait été amoureux, qu'on l'avait aimé et même qu'il avait été beau. Il broda, il amplifia généreusement sur ce thème. Don Juan parut humilié par le chiffre de ses amours. Mais il avait l'imagination si fertile ! Le rêve avait été si doux et si long !

On eût dit, à le lire, qu'il tenait dans ses mains le fil de toutes les intrigues, la clef de toutes les alcôves.

C'est par reconnaissance personnelle, sans nul doute, qu'il célébra tant de fois, la plume en main, les radieuses stations de la jeunesse, de l'amour et de la volupté, ces « trois vertus théologales des profanes », insinuait-il. Soit qu'il fréquentât avec Morny et d'Orsay parmi les femmes qui tombent, soit qu'il pourchassât l'aventure avec Roger de Beauvoir et autres compagnons parmi les femmes tombées, il grappilla bien des fruits savoureux dans les vergers de Vénus. Aux unes comme aux autres, il plaisait par sa taille élancée, sa carnation de roux, sa chevelure opulente et sa longue barbe, on dit aussi par son geste mignard et sa voix cadencée, laissant tomber en musique des propos pleins d'esprit.

Lorsqu'il revenait d'une de ses traversées habituelles dans le grand monde, ou d'une excursion aventureuse chez quelque noble dame étrangère débarquée à Paris dans une autre intention que pour y faire son salut, et que la fantaisie lui venait de varier ses impressions, le cercle préféré du bel Arsène était le Château-des-Fleurs, le portique nocturne où « les philosophes de la vie ardente » allaient fumer un cigare en regardant passer les impures. Une critique maligne, glosant là-dessus, trouvait même qu'il y résidait plus que de raison pour un inspecteur des Musées, et que le ministre des Beaux-Arts aurait pu se dispenser de s'offrir en sa personne un « inspecteur des museaux de France ». Mais de ces piqûres d'épingles, il ne se sentait l'épiderme blessé. « Est-ce qu'on va visiter les musées, entre onze heures et minuit ? » ripostait-il en riant. Et il continuait de fouler, en joyeuse société, les plates-bandes de ce jardin, où le parfum des roses et des chevelures flambantes dominait les essences du Jockey-Club.

Aux heures de nuit illuminées, où l'historien folâtre des courtisanes du monde s'égarait par les chemins très fréquentés du Château-des-Fleurs, il avait pu coudoyer, parmi la cohue joyeuse, les plus fidèles amuseurs de ces lieux : Gramont-Caderousse, le duc de Rivoli, les trois Espeleta, le baron de Hœckerén, mort hier, La Guénée, Bischoffsheim, de Turenne, Demidoff, Aldama, en un mot tout « le bataillon doré » des soupers fins. Sur ceux-là, qu'on aurait à dire et à conter ! La galante historiette s'y répandrait à foison. Mais on s'y attarderait sans fin.

La mode des amoureux change vite. Qu'étaient devenus, en cette griserie générale des vivants, les byroniens, et les mélancoliques de 1830 ? Où s'en étaient allés ces fantômes ? On eût été bien en peine de les découvrir dans la bande échevelée des « hors pudeur » et des cocodettes.

Glissons sur le détail de ces mille et mille intrigues. Ne troublons pas les vis-à-vis qui mettent en confusion, parmi les existences mêlées des jours et des nuits, les beaux ténébreux au front chargé d'orage, les musiciens et les peintres à l'âme torturée, les officiers irrésistibles, libertins par éducation et séducteurs par principe, et la fleur des ambassades, les ducs, les princes de la finance surtout, avec les sentimentales, les nerveuses, les perverses, les immodérées en toutes choses, en mal comme en bien, mais élégantes toujours.

La grande saison impériale battait son plein. Vénus et Plutus triomphaient sur toute la ligne. Les étrangers en affluence apportaient leurs écus en échange de nos jouissances. La littérature légère propageait ses fruits avec une rare fertilité. On ne semblait se préoccuper que de festivals et de réjouissances. Les gens mêmes, que les inégalités du sort avaient exclus des joies d'en haut, brûlaient du désir d'en pénétrer les secrets et d'en aspirer les parfums.

Ce n'étaient que libres amours, mousse pétillante de champagne et de gaîté. Aux acteurs qui tenaient un rôle petit ou grand dans le festoiement universel, il apparaissait, selon le mot d'un contemporain, qu'eux-mêmes jouaient une féerie, en un décor de pays singulier où la nappe était toujours mise, les amours toujours en campagne, et qu'ils allaient entendre, à la cantonade, la voix de l'acteur Lebel s'écriant :

« Allons ! bon, voilà encore une étoile qui vient de tomber dans ma tabatière ! »

Quel fut l'épilogue de cette étourdissante feria ? Nous l'avons exposé, dans notre précédent article (1). Et les changements survenus dans les mœurs, les

(1) Voir *les Dernières Frivolités*, n° du 27 septembre 1902.

idées, les sentiments par la conception des plaisirs anonymes et hâtifs; et nous avons dit ce que sont à présent, dans notre société affairée, les *professional love*, qui ont repris, hélas! la suite des charmeurs d'autrefois.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

LA VIE LITTÉRAIRE

La religion, la littérature et la vie américaines.

Henry Bargy : *La Religion dans la Société aux États-Unis*; Armand Colin, éditeur. — Th. Roosevelt : *La Vie intense*, traduit par la princesse de Faucigny-Lucinge et Jean Izoulet. — Th. Roosevelt : *La Vie au Rancho*, traduction d'Albert Savine; Dujarric, éditeur.

Nous avons la maladie de l'admiration et de l'incohérence : et pourvu qu'on nous autorise à nous méconnaître nous-mêmes et à exalter seulement les manifestations les plus pauvres et les plus sommaires et les moins caractéristiques de notre activité nationale, morale ou intellectuelle, nous sommes prompts à nous enthousiasmer au hasard pour tout ce qui nous vient du dehors. Il est bien entendu que les États-Unis ne pouvaient échapper à notre fureur d'admirer les autres dans la mesure où cette admiration nous peut humilier davantage. Il est incontestable que la vie américaine a suscité chez nous de frénétiques adorations. Le président Roosevelt, type assez caractéristique de cette vie merveilleusement forte et belle, devait être le héros ou bien la victime de notre manie. Il est aujourd'hui l'idole; nous verrons ce qu'il deviendra demain.

Mais il n'est peut-être pas superflu, ayant été ébahi d'abord par le spectacle à nul autre pareil de la vie et des hommes prodigieux d'outre-mer, d'analyser les caractères essentiels de cette vie et de ces hommes, de rechercher s'ils possèdent la vraie théorie des progrès indéfinis, et chacun pourra ensuite conclure comme il voudra.

Les observateurs rudimentaires de l'Amérique ne nous ont pas manqué jusqu'ici. Ils font un petit tour vers New-York, s'aventurent jusqu'aux commencements des grandes plaines et rapportent, par le paquebot suivant, leur valise chargée de documents, de psychologie, de prétentions et de révélations. Ce sont eux qui ont déterminé notre passion peu analytique pour cette Amérique du Nord si disparate et si contradictoire. Peut-être vaut-il mieux consulter les guides plus discrets qui ont pénétré plus patiemment dans l'existence d'un pays qu'on ne peut deviner en un voyage circulaire. Ceux-ci seuls font véritablement vivre la vie américaine. M. Henry Bargy est l'un d'eux, qui publie maintenant : *La Religion dans la Société aux États-Unis*. Ah! voici l'œuvre d'un historien des esprits et des idées contemporaines, d'un historien enfin digne de ce nom! Son livre est impartial et semble sans vanité minutieusement exact. L'auteur se dissimule et les faits parlent d'eux-mêmes. Quelle souveraine clarté! Précision paradoxale d'un livre concis, où rien n'est superficiel et dont rien n'est indifférent.

Il faut citer simplement, et la conclusion paraît dans toute sa force, — la conclusion qu'imposent vraisemblablement les faits tout seuls :

Il y a, entre les églises d'Europe, émulation d'immobilité. Il y a, entre celles d'Amérique, émulation de changement.

Les Américains évolutionnistes préfèrent à la politique de destruction la politique de rénovation qui ne peut être menée à bien qu'à force d'intimité entre les corps conservateurs et les esprits avancés parce qu'on ne transforme que ce qu'on pénètre.

Le développement des Églises se fait par l'atrophie de leur dogme et le progrès religieux aux États-Unis est le résultat de l'esprit positif : en réduisant le rôle du dogme qui divise les sectes, il les rapproche. L'évolution qui prépare en Amérique l'unité du christianisme est un effet du positivisme. L'évolution qui tend à l'unité religieuse a été préparée par l'esprit positif, elle sera consommée par l'esprit social. C'est l'esprit social qui, en occupant les Églises à des œuvres les distrait des doctrines, et en les faisant coopérer pour le bien public développe ce qu'elles ont de commun.

La religion américaine est sociale, c'est-à-dire plus soucieuse de la société que des individus, positive, c'est-à-dire plus curieuse de ce qui est humain que de ce qui est surnaturel.

La religion se soucie de moins en moins de sauver les individus et de plus en plus de sauver la société. Au lieu du paradis, elle offre en récompense le perfectionnement social. Le christianisme devient une mutualité et se réduit à une fraternité. Les paroisses sont des institutions de solidarité, des coopératives et des clubs, les pasteurs sont des sociologues, gens d'affaires...

La religion n'enseigne plus à mourir, mais à vivre; elle est une école d'énergie pratique. Le culte des Américains va à leur race plus qu'à leur Dieu qui est le serviteur de son peuple. Chez eux, ce n'est pas l'homme qui se sacrifie à Dieu, c'est Dieu qui se dévoue à l'homme.

A coup sûr, cela prouve plus péremptoirement que tout le reste la différence entre l'ancien monde et cette avantageuse Amérique du Nord. Il est bien certain que les mots : antireligieux, anticlérical, ne sauraient avoir sur l'autre rive de l'Atlantique la signification nécessaire qu'ils ont chez nous. Ne recherchons pas non plus si chez nous la religion n'est pas sociale à sa manière et le clergé social à sa façon en appliquant tout leur effort à soumettre

la société entière à un pouvoir bien déterminé, et s'ils ne sont pas ainsi pourvus d'une terrible énergie pratique qui, en vérité, n'obtient pas à l'heure actuelle tous les résultats qu'elle sollicite ardemment.

Il vaut mieux se demander si, en fait, la religion est d'accord avec la société qui l'entoure et si les doctrines de *réel* perfectionnement social dont cette religion supérieure serait imprégnée, sont vraiment appliquées dans la vie.

***

Certes, Th. Roosevelt doit être l'un des hommes d'Amérique à qui convient le mieux la religion positive et sociale nettement, fortement définie par l'érudit aisé et le prudent généralisateur Henry Bargy. Cette religion convient à sa mentalité, à son âme, et non moins à son tempérament.

Nous découvrons chaque jour l'Amérique avec une joie loyale. Voici que dans l'Amérique nous découvrons particulièrement Roosevelt, et notre contentement ingénu de cette découverte est sympathique à tous. On traduit ses ouvrages un par un. Nous sommes déjà gratifiés de ses discours principaux, groupés sous ce titre aguichant et mystérieux : *La Vie intense*. On nous enrichit d'une traduction de *La Vie au Rancho*. Rien ne manquera bientôt à notre bonheur, et nous aurons aussi tout ce qu'il faut pour élaborer un jugement critique. A vrai dire, si *La Vie au Rancho* n'avait point pour auteur le président des États-Unis, elle nous semblerait seulement égale et identique à l'un ou à l'autre de ces récits de voyages qui pullulent depuis que les jeunes descendants de notre vieille aristocratie nationale explorent le département d'Alger ou les environs de Tunis. Mais écrite par Roosevelt, elle devient symbolique comme son auteur; et naturellement elle devient une preuve de plus (hélas ! encore une !) de la supériorité de la grande vie américaine sur notre pauvre petite vie française...

Ah ! il n'est rien d'ambigu et d'indécis en Roosevelt. Sa littérature est semblable à son éloquence que décrivait ici M. Guerlac avec une spirituelle exactitude. Littérature, éloquence toutes proches de la nature. Point de raffinement, mais la belle sincérité simple ! Quelquefois une sorte de poésie et Roosevelt soudain, on ne sait pourquoi, se transforme en Chateaubriand du Far-West.

Bien peu de bruits troublent le silence.

Aux branches supérieures des peupliers qui se dressent au ciel, les feuilles luisantes et mobiles n'ont presque pas une seconde de repos. Pour peu que souffle un brin de vent, elles se froissent, tremblent et soupirent durant tout le jour, pendant qu'à intervalles presque égaux se fait entendre le doux et mélancolique cri de la tourterelle en deuil dont la voix paraît toujours lointaine et rend mieux qu'aucun autre bruit de la nature la tristesse de la douleur noble, désespérée, éternelle.

Mais ce n'est que par hasard que Roosevelt semble écrire l'épopée du rancho. La plupart du temps, son style, ses idées, ses observations restent terre à terre; ou bien, si dans ses ouvrages et dans ses discours, ses pensées s'élèvent, que voyons-nous ? Nous voyons l'Américain infatigablement disposé à prêcher à ses compatriotes la doctrine sociale et morale que lui inspirent assurément son expérience de la vie, mais aussi la religion américaine elle-même, cette religion, école d'énergie pratique, dont il est l'un des maîtres ou l'un des apôtres.

Et qu'elle est donc simpliste et pauvre et primitive, cette doctrine du président Roosevelt, cette doctrine de la religion et de la vie américaine !... Au reste, la voici telle quelle :

En m'adressant à vous, hommes de la plus grande cité de l'Ouest..., je voudrais vous prêcher, non la doctrine de l'ignoble aise, mais la doctrine de la vie intense, de la vie de peine et d'effort, de labeur et de lutte; prêcher la plus haute forme de succès qui vient non à l'homme qui désire seulement la paix aisée, mais à l'homme qui ne se dérobe pas au danger, aux difficultés, à la peine amère, et qui en tire le splendide et ultime triomphe.

Si vous êtes riches et valez votre sel, vous apprendrez à vos fils que, bien qu'ils puissent avoir des loisirs, ils ne doivent pas les dépenser en oisiveté, car les loisirs sagement employés signifient seulement que ceux qui les possèdent, affranchis de la nécessité de travailler pour gagner leur vie, sont d'autant plus tenus de poursuivre quelque travail non rémunératif en science, en lettres, en arts, en exploration, en recherches historiques, — genre de travail dont nous avons le plus besoin dans ce pays et dont l'heureux avancement réfléchit le plus d'honneur sur la nation.

Il est dur d'échouer, mais il est pire de n'avoir jamais essayé de réussir.

Un État sain ne peut exister que si « les enfants sont élevés de telle façon qu'ils s'efforcent, non pas d'éluder les difficultés, mais de les surmonter, non pas de chercher l'aise, mais de savoir comment arracher le triomphe à la peine et au risque.

Notre dette est encore plus grande envers ces hommes dont le plus haut type peut être trouvé dans un homme d'État comme Lincoln, dans un soldat comme Grant. Ils montrèrent par leurs vies qu'ils reconnaissaient la loi du travail, la loi de la lutte; ils peinèrent pour gagner une aisance pour eux et ceux qui dépendaient d'eux : mais ils reconnurent qu'il y avait pourtant d'autres et même plus hauts devoirs, — devoirs envers la nation et devoirs envers la race.

Le XXe siècle se lève obscurément devant nous, gros du destin de bien des nations. Si nous nous tenons là indolemment, si nous recherchons seulement l'aise enflée et fainéante, et l'ignoble paix, si nous nous déro-

bons aux âpres rivalités où il faut que les hommes triomphent au péril de leurs vies et au risque de tout ce qui leur est cher, alors les peuples plus audacieux et plus forts nous dépasseront et gagneront pour eux-mêmes la domination du monde. Faisons donc hardiment face à la vie de lutte, résolus à faire bien et visiblement notre devoir; résolus à soutenir le droit par acte et par parole; résolus à être à la fois honnêtes et braves, à servir un haut idéal, et pourtant à user de méthodes pratiques. Par-dessus tout, ne reculons devant aucune lutte, morale ou physique, au dedans ou en dehors de la nation, pourvu que nous soyons certains que la lutte est justifiée, car c'est seulement par la lutte, par l'effort âpre et dangereux, que nous atteindrons finalement le terme de la vraie grandeur nationale.

En somme, toute cette prédication constitue la philosophie, la morale à peine épurée de la lutte pour la vie, et du triomphe nécessaire des plus forts. Le président Roosevelt prêche l'orgueil le plus exclusif et le plus militant. Il encourage l'appétit de domination des individus sur les individus, de domination d'un pays sur le reste de l'univers. Partout la guerre pour toutes les conquêtes. Nul sentiment désintéressé qui doive unir les hommes entre eux. Nul sentiment de solidarité sociale!... La personnalité de Roosevelt, en sa simplicité puissante, est bien caractéristique des Américains de nos jours. Il n'y a pas plus de solidarité dans sa doctrine, dans sa morale que dans son âme elle-même. Relisez avec soin *la Vie au Rancho*. Jamais, le jeune Roosevelt, *ranchmann* momentané, ne témoigne, je ne dis pas la moindre pitié, mais la moindre sympathie discrète pour les émouvants et rudes cowboys qui l'entourent... Il ne reconnaît pas en eux des semblables. Ils sont forts cependant et vivent la vie d'âpre lutte, mais Roosevelt a pour eux — qui ne peuvent être des maîtres — l'invincible dédain d'un aristocrate fruste et content de lui.

Les Américains sont des hommes des temps passés. Si les chefs de bandes les plus distingués, les aventuriers les plus notoires et les plus estimés du moyen âge revivaient de nos jours et bénéficiaient soudain de toutes les conquêtes de la civilisation, ils seraient fondateurs et directeurs de « Trusts » et ils entraîneraient à la mort dans la grande guerre industrielle les mercenaires ouvriers... Sans doute, un Roosevelt peut faire effort vers la noblesse désintéressée. Il peut dire : « On ne saurait être trop sévère pour les gens qui sacrifient tout au désir de devenir riches. Il n'existe pas dans l'univers d'être aussi méprisable que l'Américain qui ne vit que pour gagner de l'argent sans se soucier d'aucun devoir ni d'aucun principe, uniquement préoccupé d'amasser une fortune qu'il emploie ensuite aux usages les plus vils, comme de spéculer sur les fonds publics, et de *tuer* des chemins de fer ou de fournir à son fils de quoi s'abrutir dans l'oisiveté. » Mais combien subalterne le sentiment social en ces vitupérations morales! Roosevelt s'effraie surtout ici d'une cause d'affaiblissement pour la nation. Et notez encore qu'il représente l'américanisme le plus épuré.

En vérité, lorsque le président Roosevelt déclare que « la justice devrait régner non seulement d'homme à homme mais aussi de nation à nation » il contredit inconsciemment toutes ses doctrines et tous ses sentiments. Leur ardeur de lutte rend secondaire pour les Américains la justice de nation à nation; leur culte évident de la force et des succès rend secondaire pour eux, et irréalisable chez eux, la justice d'homme à homme. Et leur religion soucieuse avant tout de la société est comme leur caractère : elle néglige cette justice essentielle d'homme à homme. On pourrait presque dire qu'elle l'exclut. Ne nous forçons pas à être dupes : l'homme social de là-bas n'est pas encore l'homme bon, ou plus simplement l'homme juste, « l'homme social » que nous rêvons ici. Mais est-ce que nous ne cherchons pas à être dupes! Les hommes qui déterminent notre admiration sans bornes pour la vie exceptionnelle, pour la force extraordinaire de l'Amérique, sont justement ces aventuriers gigantesques des conquêtes ou plutôt des affaires internationales, ceux qui s'élèvent sur la masse écrasée, ceux qui anéantissent presque nécessairement toute justice de nation à nation, et infailliblement toute justice d'homme à homme. Plus spécialement, je ne parviens pas à comprendre et j'aimerais savoir comment M. Izoulet, qui voulut fixer les éléments constitutifs de la Cité nouvelle, nous peut entraîner aujourd'hui à recevoir comme bienfaisantes les doctrines de la vie intense, importées d'Amérique! N'y a-t-il pas contradiction flagrante entre celles-ci et ceux-là! La vie intense de l'Amérique nous ramène normalement à la cité ancienne (modifiée par quatre siècles de progrès scientifiques) et à une sorte de sauvagerie entreprenante, impérieuse et tenace. Notre enthousiasme sans critique pour la vie américaine peut nous faire perdre le bénéfice des efforts que nous avons accomplis jusqu'alors — les premiers — pour réaliser la cité nouvelle.

J. ERNEST-CHARLES.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *Vie spirituelle et action sociale*, par C. Bouglé; Edouard Cornély, éditeur. — *Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*, par Paul et Victor Glachant; Hachette, éditeur. — *Le chevalier d'Ostabat*, par Charles de Bordeu; Fasquelle, éditeur. — *Poésies complètes*, par Henryk Ibsen, traduites pour la première fois en français par le vicomte de Colleville et F. de Repelin; éditions de *la Plume*. — *Tigridia*, par Alfred Mou-

quet; Lemerre, éditeur. — *L'unique maîtresse*, par J.-H. Caruchet; Lemerre, éditeur. — *Les heures lointaines*, poésies, par Paul Harel; Lemerre, éditeur. — *Le chemin montant*, roman, par Frédéric Plessis; Albert Fontemoing, éditeur. — *L'enseignement des sciences sociales. État actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde*, par Henri Hauser, professeur à l'Université de Dijon; Chevalier-Marescq, éditeur. — *La Figure humaine : la Beauté de la Femme*, par le docteur Stratz; Gaultier-Magnier, éditeur. — *L'Orestie d'Eschyle*, traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par Paul Mazon; Fontemoing, éditeur. — *Journal d'un curé de campagne*, par Paul Fraycourt; Simonis-Empis, éditeur. — *Avant le Massacre*, roman macédonien, par Pierre d'Espagnat; Fasquelle, éditeur. — *L'Argent de l'Autre*, par Charles de Rouvre; Calmann-Lévy, éditeur. — *Sanglant Problème*, roman de mœurs contemporaines, illustré par Emmanuel Meyer, par Frank Verax; Victor Havard, éditeur. — *Le Journal de Mora, l'Ennemi*, par Pierre Darko; Victor Havard, éditeur. — *Le Galon*, par Daniel Borys; éditions de *la Plume*. — *Études sur l'ancienne poésie latine*, par H. de la Ville de Mirmont; Fontemoing, éditeur. — *Josette*, roman, par Paul Reboux; Ollendorff, éditeur. — *Cherchons l'Hérétique!* par J. Esquirol; Stock, éditeur. — *Louis XIII d'après sa correspondance avec Richelieu*, par le comte de Beauchamp; H. Laurens, éditeur. — *Vers une évolution*, roman de mœurs contemporaines, par Chasteau-Montaigne; Juven, éditeur. — *Les Vertus morales, Instructions pastorales pour le Carême*, par le cardinal Perraud; Tequi, éditeur. — *L'Ane, le Singe et le Philosophe*, par Henri Chateau; Dujarric, éditeur. — *Courtes Pages*, par Costa de Beauregard, de l'Académie française; Plon, éditeur. — *Pages éparses*, par Louis Liard, membre de l'Institut; Armand Colin, éditeur. — *Questions extérieures, 1901-1902*, par Victor Bérard; Armand Colin, éditeur. — *Propos littéraires*, par Émile Faguet, de l'Académie française; Société française d'Imprimerie et de Librairie. — *Les Théâtres des boulevards (1789-1848)*, par Maurice Albert; Société française d'Imprimerie et de Librairie. — *Les Infortunes d'une petite-fille d'Henri IV, Marguerite d'Orléans, Grande-duchesse de Toscane (1645-1721)*, par E. Rodocanachi; E. Flammarion, éditeur.

THÉATRES

Théâtre Sarah-Bernhardt : *Andromaque*, musique de M. Camille Saint-Saëns.

Rattachons cette chronique à la précédente, dont elle apparaît bien d'ailleurs comme la suite et la conclusion logique. On se rappelle peut-être que nous y parlions de l'interprétation du répertoire à la Comédie-Française, et des difficultés sans cesse grandissantes que doit y rencontrer cette interprétation, par suite de l'insuffisance des acteurs formés à l'école du Conservatoire. Pour donner plus de poids à la démonstration, il nous parut utile d'étendre le sens du mot *répertoire*, de l'envisager dans sa compréhension la plus large, et d'y faire rentrer toutes les œuvres, consacrées par le temps qui ne s'attachent point à la représentation des mœurs contemporaines. Nous en arrivions à cette constatation que leur production sur notre première scène française devenait de plus en plus rare, et cela non par la mauvaise volonté de l'administrateur général ou des sociétaires, mais seulement à raison des difficultés presque insurmontables qu'offrait le recrutement du personnel. Faire l'histoire de la Comédie-Française en ces dix dernières années, ce serait marquer l'affaissement progressif du répertoire et la substitution, qui s'est opérée peu à peu, des pièces modernes aux œuvres consacrées.

On a toujours quelque mauvaise grâce à faire l'éloge du temps passé, d'abord parce qu'on y gagne je ne sais quel aspect d'ancêtre mécontent et renfrogné, et puis parce que les jeunes, les tout jeunes, ceux qui débutent dans la vie, ne veulent jamais croire à l'exactitude de ce qu'on avance ainsi. La Comédie-Française répondait tout de même mieux à sa fonction véritable, à sa destination primordiale, quand l'éclat de sa troupe et le magnifique talent de ses interprètes si divers lui permettaient de varier ses programmes et de faire figurer sur ses affiches d'une même semaine des noms comme ceux de Racine, Beaumarchais et Musset! C'était là le beau temps, quoi qu'on en puisse dire... et il n'est pas besoin aujourd'hui d'avoir les cheveux blancs pour en évoquer le souvenir, puisque cela remonte à quinze ou seize années, et qu'en conséquence un homme de trente-cinq ans, s'il a commencé jeune à suivre le mouvement dramatique, peut nettement se le rappeler. S'il n'est rien de moins philosophique que de formuler des regrets, consentons à être le moins philosophe du monde, mais, pour la bonne tenue de notre démonstration, résignons-nous à louer le temps passé.

Ce que la Comédie-Française ne saurait plus faire aujourd'hui : présenter une interprétation suffisante des grands rôles du répertoire, un autre théâtre le peut-il tenter avec quelque chance de succès? Je ne le crois pas davantage; et s'il en fallait une preuve, je la trouverais surabondamment fournie par la reprise d'*Andromaque* que vient de nous donner le Théâtre Sarah-Bernhardt.

Posons le principe de la façon suivante : un *théâtre à étoile* est ce qu'il y a de moins fait au monde pour nous donner une interprétation satisfaisante d'une œuvre classique, pour cette excellente raison qu'il représente, par sa nature même, le groupement le moins pondéré et le moins harmonieux. On va me comprendre aussitôt. Quel est, je vous le demande,

le principe même du théâtre à étoile ? C'est la mise en vedette de l'interprète principal, par l'effacement voulu, prémédité, soigneusement préparé, de tous les autres ? On pourrait, sur ce thème, broder des variations innombrables, et citer des anecdotes qui sont caractéristiques. Et d'ailleurs cette tendance ne répond-elle pas exactement aux goûts du public qui s'adressent bien plutôt à l'acteur qu'à l'œuvre, et auquel il importe peu en vérité que Mme Sarah Bernhardt soit Andromaque ou Hermione, pourvu qu'elle soit Mme Sarah Bernhardt. Il serait facile et curieux de montrer, par une série d'exemples soigneusement appropriés, que l'attraction suprême exercée sur le gros du public par le théâtre, c'est beaucoup moins dans l'œuvre représentée qu'il la faut chercher que dans les tics, les manies, les trucs et la routine dramatique de l'interprète qu'il aime et qu'il va revoir avec elle. Tel un amant qui pour multiplier ses sensations et les raviver au besoin parce qu'il les sent s'émousser, distribuerait à sa maîtresse un vestiaire somptueux : ce raffinement pourrait bien prêter quelque adjuvant à son imagination amoureuse, mais serait quand même inapte à modifier la saveur de baisers qu'il prend sur ses lèvres.

Ce principe une fois posé — et je pense bien que nul ne me viendra contredire quant à la condition maîtresse du *théâtre à étoile* — quelle est maintenant la caractéristique essentielle d'une pièce classique, d'une tragédie de Racine, d'*Andromaque*, pour n'aller pas chercher un autre exemple ? Si nous l'examinons au point de vue de sa structure, de son architecture intime, c'est la concordance et la subordination des parties, c'est justement l'élément architectural parfaitement compris et réalisé, c'est le caractère *harmonieux*, jamais heurté, des éléments qui la composent... Et voilà, par-dessus tout, ce qui la distingue d'un drame de M. Victorien Sardou. Elle se présente à nous comme un ensemble parfait où tout s'appelle et se tient, où nul *sacrifice*, — j'entends le mot dans le sens où l'entendait Delacroix — n'est fait par l'auteur (le sacrifice d'une partie à une autre est une invention proprement shakespearienne et romantique); comme une œuvre enfin où l'impression d'art ne se produira et ne subsistera qu'à la seule condition d'un accord harmonieux ou du moins à peu près satisfaisant dans la mise en valeur des moyens expressifs, c'est-à-dire dans l'interprétation. Conséquence immédiate et pratique : ce n'est point *un* acteur qu'il faut pour jouer *Andromaque*, mais bien *quatre*, car si la douce et touchante figure de la veuve d'Hector nous apparaît au premier plan de l'œuvre qui a pris son nom, elle ne tire sa valeur expressive que du contraste d'Hermione qui lui est un perpétuel repoussoir, et ces deux figures de femmes elles-mêmes n'existent et ne vivent que par Oreste et Pyrrhus qui entretiennent en elles la flamme de la passion.

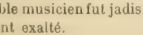
C'est donc à vrai dire un non-sens, une impossibilité, un pur leurre, que prétendre jouer une telle œuvre avec *une* Andromaque ou *une* Hermione, comme avec *un* Oreste ou *un* Pyrrhus ! Je veux bien que l'interprétation d'un quelconque de ces personnages puisse être supérieure à celle des autres ; et ce sont là les conditions mêmes de l'art dramatique. Encore faut-il que ces autres aient une existence véritable ! Et s'il me fallait choisir entre l'interprétation d'un théâtre à étoile comme le Théâtre Sarah-Bernhardt, et celle de la Comédie-Française pour ces sortes de pièces, je n'hésiterais pas un instant :... je choisirais la Comédie. Si l'on envisage le résultat d'art et l'effet produit sur l'amateur, soucieux de l'œuvre racinienne plus que du jeu d'un acteur, mieux vaut, à n'en pas douter, une interprétation moyenne sans grand éclat qu'un seul rôle brillamment tenu, comme celui d'Hermione le fut par Mme Sarah Bernhardt, mais avec les lacunes formidables et les ridicules du reste de la distribution. On est surpris de découvrir en soi je ne sais quelle froideur et quel ennui pour des œuvres qui jadis nous enchantèrent, et nous donnèrent les plus pures joies de l'esprit. Comment voulez-vous qu'il en puisse être autrement quand elles sont traduites par de pareils acteurs !

On sait que je ne suis pas tendre aux interprètes patentés de la Tragédie sur la scène de la rue Richelieu. Plus d'une fois il m'est arrivé de dire, en toute franchise et avec la sincérité brutale d'une conviction qui ne cherche point d'adoucissement, ce que je pensais des traditions surannées qui se survivent dans cette solennelle maison. Je l'ai dit et répété, j'aurai encore sans doute plus d'une fois à l'écrire, à propos des frères Mounet, de M. Silvain, de Mme Segond-Weber ; et si la plupart de mes confrères en critique n'étaient pas liés comme ils le sont par le redoutable asservissement du journalisme, et par les obligations, par les dépendances qu'il entraîne avec lui, je ne serais pas seul, ou à peu près seul à donner cette note. N'importe : quel que soit le poncif des traditions de la rue Richelieu en ce qui touche la tragédie, nous n'y avons jamais vu une seule chose comparable à l'interprétation d'Oreste que nous a donnée M. de Max sur la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt. M. Mounet-Sully peut être gesticulateur, tendu dans ses attitudes et criard à l'excès ; M. Paul Mounet commun dans son débit et, par le cassant de ses gestes, voisin de la grossièreté ; M. Silvain toujours identique et monotone en sa magnifique solennité... aucun de ces trois acteurs ne nous a donné, à ses pires moments, une impression de ca-

botinage éhonté, de pitrerie et de grossièreté d'effets comparable à celle que nous avons due à M. de Max jouant le rôle d'Oreste. Cela dépasse toute imagination; il faut le voir pour le croire. Et même on ne comprend pas qu'une artiste comme Mme Sarah Bernhardt, qui montre aujourd'hui encore un sentiment de nuances infiniment délicat, — ne l'a-t-elle prouvé en jouant Hermione et notamment au quatrième acte, toute en douceur et en séduction? — on ne comprend pas comment elle a pu, dans le travail préparatoire des répétitions, permettre à un acteur de sa troupe de tenir pareillement son emploi. Serait-ce complaisance de sa part, complaisance vraiment coupable et maladroite en tous cas, ou bien ne serait-ce pas plutôt par cette exagération du parti pris qui caractérise les *Comédiennes étoiles*, et qui consiste à laisser faire, pour mieux éclipser tout et tous autour d'elles?

Mme Sarah Bernhardt sait aussi bien qu'elle peut tout espérer et tout attendre du public idolâtre qui compose ses salles de première représentation et de répétition générale. Un petit incident, qui s'est produit à la fin du quatrième acte, le prouvera. Un coup de sifflet s'est fait entendre après la grande scène qui clôt le quatrième acte entre Hermione et Pyrrhus, coup de sifflet au moins maladroit, s'il visait le jeu de l'actrice qui y avait été merveilleuse de délicatesse et de sentiment, explicable jusqu'à un certain point s'il entendait protester contre la musique de M. Saint-Saëns, qui accompagnait le baisser du rideau. Mais le public est simpliste et violent dans ses impressions: il ne prend pas la peine de discerner l'intention du fait; et bien que l'auteur de cette manifestation protestât énergiquement qu'il sifflait le compositeur et non l'actrice, on lui eût fait un mauvais parti s'il avait persisté. Mais aussi quelle singulière idée d'aller demander à M. Saint-Saëns de la musique pour accompagner Racine, si tant est que les vers de Racine doivent et puissent être accompagnés de quelque chose! Je crois que la meilleure musique qui leur convienne c'est encore leur harmonie propre, quand ils trouvent une voix pour les traduire en beauté! En tous cas, ce n'est pas, que je sache, M. Saint-Saëns, le sec, le précis, le froid compositeur, qui peut y ajouter quelque chose. Saint-Saëns, Racine... ces deux noms jurent d'être accouplés! — on ne saurait assez le dire dans une revue où cet ingénieux et insensible musicien fut jadis si ridiculement et si continûment exalté.

PAUL FLAT.



LE VILLAGE

A la veille de la Révolution[1].

II

« Fussiez-vous descendu de Bernard le Danois ou du fidèle Osmond, vos ancêtres maternels eussent-ils servi sous Mérovée ou sous Charlemagne, pauvre gentilhomme, le paysan grossier n'a point de vénération pour vos titres; promenez-vous avec vos décorations, avec votre épée dans la foire aux vaches, vous ne trouverez pas tant de crédit qu'un bon roturier bien étoffé qui est ceint d'un gros sac de cuir. Je ne sais pourquoi ce peuple brute ne se fie plus à votre parole, jadis si respectée. »

Ainsi donc, dès avant la Révolution, la puissance de l'argent tend à devenir au village seule souveraine; le paysan a déjà cessé de vouer à la noblesse une considération exclusive, et il se détourne d'elle, consacre le pouvoir nouveau, celui qui va dominer les temps modernes. Les causes de ce capital changement de front, qui facilitera singulièrement l'action révolutionnaire et la rendra durable, sont simples, et il est aisé de les discerner dans le tableau sincère que J. J. Gautier trace de la société de son temps.

Elles se réduisent à deux faits : le séjour constant de la grande noblesse à la cour, l'amoindrissement, la déchéance de la petite noblesse. Le premier de ces faits, et qui a entraîné le second, est une conséquence de la monarchie absolue. Jusqu'au XVIIe siècle, le grand seigneur a vécu dans ses terres, il a habité le château qu'il s'y est construit, solide et riche demeure d'où il domine effectivement le pays alentour et où les gentilshommes, ses vassaux, trouvent un appui moral et des ressources de toutes sortes. Mais alors il a été mandé auprès du prince, ses fonctions fortes et positives se sont transformées en d'illusoires charges de serviteurs de la dynastie et, désœuvré, vain, il s'est épris de luxe et il a oublié à tout jamais le rôle de chef de clan et de gouverneur des plèbes régionales. Privé de son aide, le gentilhomme s'est trouvé dans un grand isolement.

Quelque temps il a essayé de suivre les destinées de son suzerain qui lui réservait à Paris de petits emplois auprès de lui, — sous Louis XIII chaque homme de qualité attachait à sa maison une vingtaine de gentilshommes qu'il entretenait et gageait. — Mais, bientôt, celui-ci a été appauvri par les énormes dépenses que lui valait l'émulation somptuaire régnant à la cour, et il a diminué le nombre de ses gens, l'a

1. Voir la *Revue* du 7 février.

réduit jusqu'à n'avoir plus à son service qu'une douzaine de valets. Force a été au gentilhomme de revenir à sa petite terre patrimoniale. Et comme la valeur de l'argent décroissait, et que ses revenus n'augmentaient pas, car il n'avait point part comme les grands seigneurs aux largesses royales, il y a peu à peu été réduit à une sorte d'indigence.

Au XVIIIe siècle, le rural a tellement perdu de vue le grand seigneur, il lui semble si lointain, si inexplicable, qu'il en est venu à le considérer comme une irréalité, un être mythique. L'aristocratie n'est donc représentée aux champs que par de tristes gentillâtres besogneux, sottement oisifs, ridiculement vaniteux de privilèges puérils. Comment s'étonner dès lors qu'elle soit discréditée et que le paysan d'esprit positif cherche en dehors d'elle le pouvoir à respecter?

Mais cette pauvre noblesse de campagne qui agonise et que la Révolution vaincra avec tant de facilité, si elle n'est guère imposante, a du moins le mérite d'être pittoresque. C'est une vieille chose très usée et inutile, mais curieuse comme un bibelot. J.-J. Gautier en montre la physionomie pleine de cachet en quelques croquis assez bien venus.

« M***, écrit-il, gentilhomme qui vit d'un quart de fief, laisse tomber sa maison, ne dépensant jamais ni en couvreurs, ni en maçons et blâmant éloquemment les bâtisseurs qui, une fois en train, bâtissent jusqu'à la mort. Il a encore une philosophie immanquable pour savoir se passer du luxe de la table et des habits; mais il a élevé une troupe de grands chiens de bonne race qui mangent la métairie et le moulin et lui donnent du souci. N'importe! quand il a avec eux poursuivi un lièvre, qu'il l'a promené dans tous ses petits États et l'a forcé, il revient à sa maison plus glorieux que le Khan des Tartares. »

Autre silhouette aussi archaïque que celle du chasseur : « M*** trouve qu'il est purement mécanique de savoir écrire; il est à peu près aussi savant que les seigneurs du temps des Croisades. Il signe heureusement son nom pour donner quittance à ses fermiers ; c'est assez. Au reste, il a une haute idée de sa noblesse, de ses prérogatives. Il a fait rafraîchir les *titres* qui environnent l'église et se rengorge dans son banc, assistant dévotieusement aux messes où il reçoit hommages, où il y a offrandes, encensements, pain bénit, et ne s'embarrassant guère de celles où on n'honore que Dieu... Il traite despotiquement ses paysans, tient des plaids, fait reconnaître les rentes seigneuriales, exige rigoureusement le treizième et réclame en même temps toutes les bruyères... »

A côté de ce hobereau qui, de toute son énergie, cherche à se raidir et à lutter contre le courant qui le renverse, en voici d'autres dont l'effort plus humble n'est pas moins désespéré. « On est né gentilhomme, on ne paie point la taille, mais on n'a ni tourelle, ni colombier, on ne peut dire ni « mes « vassaux », ni « mes fiefs ». On n'en est pas moins noble, et Madame porte toujours une Fontange ; pour affirmer ses droits, elle ne la quitte point dans le tracas du ménage, même pour traire les vaches. On n'a pas de femme de chambre, il est vrai ; mais il y a dans la maison un garçon admirable qui fait la cuisine et le jardin, qui sert à table et panse les chevaux. En se privant du nécessaire, on lui donne un habit de livrée... Monsieur, au dehors, est empressé de se distinguer du roturier avec lequel il craint furieusement qu'on le confonde et assiste à la messe, non pas dans l'église, où il n'a point de banc, mais dans le cimetière, son fusil et son chien à côté de lui, s'efforçant de faire percer en toute circonstance quelques pâles rayons de sa noblesse et de montrer à tout le monde les attributs de son état. »

C'est sans doute à ce couple minable que J.-J. Gautier pensait, quand il écrivait assez amèrement : « On dit qu'une comtesse de Montgomery allait souvent à l'abbaye de Saint-Evroul et y faisait grande chère, afin de manger une partie des biens que les fondateurs, ses ancêtres, y avaient donnés. C'est une guerre que de pauvres gentilshommes continuent encore, ils reprennent de leur mieux ce que leurs aïeux ont laissé à l'Église. Si M. le curé va manger parfois d'un méchant lièvre à la gentilhommière, les gentilshommes, leurs femmes, leurs enfants viennent manger au presbytère au moins tous les dimanches et toutes les fêtes chômées ; ils parlent très haut, font largement les honneurs de la table et jasent encore l'hôte. »

Voici un gentilhomme qui, sans doute plus dénué que les autres, a poussé les reprises plus outre ; il s'est fait octroyer l'entière jouissance de la cure, et l'on sent que J.-J. Gautier est étrangement vexé d'un tel empiètement. « M***, écrit-il, a bien voulu joindre à la qualité de noble celle de prêtre du Seigneur ; il n'oublie guère aussi de joindre à sa qualité de prêtre celle de noble. Il a peut-être la bonhomie de se croire autant que les Apôtres et les Pères de l'Église, qui n'étoient point nobles. Quoiqu'il n'ait qu'une petite cure, il vit aussi glorieux qu'un chanoine de Lyon ou que l'abbé commendataire de Fécamp; on a accoutumé toute la maison de l'appeler Monsieur l'abbé ; on en a instruit le vicaire ; les paroissiens ne s'y méprennent pas. L'incivil paysan, qui l'apostropheroit ignoramment de Monsieur le curé, en lui demandant une grâce, seroit bien sûr d'être éconduit ; tous jusqu'à la servante lui feroient une terrible mine en haussant les épaules. M. l'abbé ne visite guère ses confrères qui ne sont que des prêtres roturiers, et lorsqu'il monte sur un cheval, c'est pour aller voir un gentilhomme, et il ne manque

pas de faire mettre la housse galonnée et de se faire suivre par un gros valet en forme de laquais. »

Tous ces pauvres gens, à la fois grotesques et pitoyables, ont disparu sans qu'une seule de leurs manies, une seule de leurs attitudes se soit perpétuée. La tradition a été entièrement interrompue d'eux à leur descendance. Leurs droits ont été abolis ou, tels que le colombage, ont perdu toute valeur spéciale; leur maison a été détruite ou profondément remaniée, leur mobilier fut dispersé et renouvelé différemment. Rien dans la forme et dans le cadre de l'existence de leur postérité ne vient donc les rappeler, et comme les faits médiocres de leur vie des temps calmes ont été effacés de la mémoire familiale par les faits tragiques qui marquèrent la fin de leur carrière, cette postérité ne sait guère à leur propos que quelques épisodes de l'époque révolutionnaire et ignore ce que fut leur vie normale. De sorte que, de la personnalité et des mœurs du gentilhomme rural de la dernière période de l'ère royale, il ne reste de traces vivantes nulle part.

Par contre, le paysan qui fut contemporain de cette figure abolie, s'est survécu. Il subsiste tout entier dans le paysan moderne qui, demeurant dans les mêmes lieux que son aïeul, cultivant avec des gestes pareils aux siens la terre qu'il a cultivée, n'a évolué qu'à peine. Bien des observations de J.-J. Gautier peuvent s'appliquer indifféremment au premier ou au second. Ne dirait-on pas encore justement aujourd'hui : « Le paysan n'a point de plus forte passion que celle de l'intérêt, il pense à son pain avant tout, l'amour est bien distancé par ce souci; c'est d'ailleurs pour lui une action toute simple et naturelle à laquelle son imagination n'ajoute rien. »

Et ce croquis de l'Harpagon rural n'est-il pas toujours actuel dans chacun de ses détails ? « Le bonhomme est riche; il a acquis des champs, des prairies, sans toucher à une somme qu'il a en réserve et que, par de persévérantes lésineries, il augmente encore; cela ne l'empêche point de crier misère plus haut qu'un pauvre à la porte d'une chapelle, de se plaindre publiquement de la cherté du grain qu'il achète, de cent mauvais marchés qu'il dit avoir faits, de la misère du temps. La plus grande sottise qu'on puisse lui faire, c'est de publier qu'il est à son aise. Vous pouvez l'appeler devant tous misérable et mendiant, il ne vous fera pas d'affaires, et même il s'en réjouira, vous pardonnera, fera de vous son ami. N'allez pas l'apostropher d'homme riche, vous seriez un calomniateur insigne, un fâcheux qu'il ne verrait jamais. » Et cet autre est-il moins contemporain? « Observez dans la foire ce bon paysan, c'est un honnête homme qui n'a sûrement pas volé la petite vache qu'il tient par le lien. Seulement il lui a reconnu certains défauts qui la rendent mal utilisable, et il ne les montre point aux acquéreurs; il assurera plutôt qu'elle n'en a aucun et il a encore choisi le moment favorable pour la vendre, l'a bien nourrie auparavant, l'aurait soufflée s'il avait pu... » Enfin, cette remarque brutale, ne la fait-on point encore ? « Il y a à la campagne plus de médecins de bestiaux que d'hommes. Si la vache est malade, le paysan est tourmenté, vraiment chagrin; on court, on vole, on essaye plusieurs remèdes à la fois. Le vieillard décrépit agonise-t-il, on n'y prête guère attention... on n'abandonneroit pas la moisson pour l'assister. »

Ces vérités sans âge et perpétuelles abondent au cours de l'ouvrage de J.-J. Gautier. Mais il serait fastidieux d'en relever davantage. Elles sont trop faciles pour être bien piquantes et, du reste, depuis cent ans, elles ont été formulées par des écrivains fort supérieurs au curé de la Lande de Gul. Mieux vaut continuer à recueillir dans l'*Essai* les passages typiques qui datent ce petit livre et ont une valeur véritablement documentaire. En voici où s'accusent les charges et les vexations imposées à la classe agricole par l'ancien régime, et rien n'est plus significatif, quant aux sentiments qu'à la veille de la Révolution le rustre nourrit contre elles, que le ton dont J.-J. Gautier les relate.

« Le campagnard isolé, entendant parler de la guerre, s'imagine que les Anglois, s'ils venoient jusqu'à lui, ne manqueroient pas de l'égorger. Quand il voit qu'on vient, au nom de son bon Roi, mesurer sa boisson, le faire payer pour boire, pour ne pas boire, assez pour avoir trop bu, et qu'encore des gens mal plaisants viennent chez lui fouiller impunément partout pour trouver du sel qui ne seroit point de la gabelle, que le garde-forêt vient confisquer ses fagots, que le collecteur sans miséricorde lui amène la garnison, le pille et dépose au coin de son feu un vieil invalide à la mine rébarbative, tout cela de la part du bon prince, alors il ne peut manquer de croire que les Anglois réputés ennemis iroient à l'extrémité dernière...

« Les oiseaux du ciel peuvent faire leurs nids dans la cime des arbres de la forêt royale de***, les renards creusent impunément leurs trous au pied, les sangliers ont leur bauge tout auprès sans qu'on songe à traquer cet animal dévastateur, mais l'homme a défense d'approcher. Dans un rayon d'une lieue autour de ces bois sacrés, il ne peut habiter sur son propre fonds, il y court danger de la ruine. Un bonhomme ne laisse en mourant à son cadet qu'un champ voisin du domaine de Sa Majesté et où est une pauvre étable. L'héritier, qui n'a d'autre gîte que cette cabane, y veut demeurer et a l'audace d'en percer le toit pour faire passer une manière de tuyau de cheminée soutenu par quatre gaules et cimenté de boue. Le garde en dresse un long procès-verbal,

et les officiers de la Maitrise ordonnent la destruction de la scandaleuse cheminée. Le pauvre habitant a beau gémir, on le déloge encore au nom de ce bon roi auquel il paie la taille et la capitation et qu'il doit être prêt à servir de sa personne... Puis voilà que son cheval ou sa vache lui échappe pour aller sous les futaies brouter où la biche broute. On n'estime pas le dommage comme s'il s'agissoit du dégât causé dans une prairie, dans une pièce de bled; on n'impose pas même une amende arbitraire, on confisque l'animal. Et au prochain marché le maitre qui l'a nourri, le conduira sur la place pour le voir adjuger au plus offrant, sans qu'une obole lui revienne du prix d'une bête qui fut le plus clair de sa fortune. »

L'opinion que nourrissait J.-J. Gautier, au moment où il dépeignait ainsi les souffrances du rustre opprimé, est fort claire. Il est visible qu'il attribue la responsabilité de tant de cruautés et de spoliations à celui au nom duquel elles se commettent. Le roi est à ses yeux le grand coupable, la source de tous les maux. Voilà donc l'antique conception de la royauté, soutien des peuples, changée en celle de la royauté, ennemie des peuples. Serait-ce que l'âme paysanne — car, ici, J.-J. Gautier exprime, en même temps que son sentiment celui qui germe dans la majorité rurale, et se fera bientôt jour si fortement, — fût, malgré son apparence immuable, capable de soudains revirements? A-t-elle accompli une de ces brusques volte-face familières à l'âme agitée et diverse des cités? Il serait hasardeux de le soutenir. Il est plus simple et plus vraisemblable de penser que cette âme immobile ne varia point et, si elle se trouva détournée du gouvernement royal, c'est que celui-ci s'était éloigné d'elle.

Le roi qu'avait aimé le peuple est fort bien représenté par la vieille et banale estampe de saint Louis rendant la justice sous le chêne. Le roi légendaire est figuré assis sur un trône fruste, le sceptre en main, un glaive à sa portée; un moine l'assiste. Devant lui est prosternée une paysanne à la mine chétive; un peu plus loin se tient un seigneur altier. L'attitude du roi est parlante. D'un geste il rassure la femme, et ses regards, dirigés vers le seigneur, sont pleins de reproches et de menaces. Tout cet ensemble symbolise admirablement la conception populaire de la royauté. Modérer le pouvoir des grands, assurer aux plus humbles la justice, et aussi défendre, — ce glaive est ici pour cela, — la cité, le village, la chaumière contre l'intrusion du barbare, de l'étranger, tel était le rôle qu'assignait au roi le populaire et qu'il lui était reconnaissant jusqu'à l'idolâtrie de remplir.

Ce rôle de régulateur et de justicier, il est superflu de dire à quel point la royauté absolue l'oublia. Certes, elle détruisit la tyrannie seigneuriale, mais elle lui substitua son propre pouvoir qui, exercé par ses bas agents, fut plus outrancier et écrasant qu'aucun. Elle défendit la nationalité, mais ses guerres continuelles et parfois malheureuses amenèrent souvent l'étranger en deçà des frontières ou firent de ses propres soldats un fléau aussi grave que celui de l'invasion. Et la « bonne femme » que le roi légendaire protégeait n'eut même plus, dépouillée, la ressource d'aller implorer la charité du moine, car les couvents avaient perdu le moyen de l'assister, leurs revenus principaux étant passés, depuis la « commende », aux mains du roi, qui les distribuait à ses serviteurs familiers.

J.-J. Gautier passa, dans la seconde partie de son existence, par une évolution de sentiments tout aussi logique et naturelle que celle qui traversa le peuple à l'égard de la royauté. Il s'était rallié de grand cœur à Bonaparte, lorsque celui-ci commença de réorganiser le pays et qu'on put voir en lui un sauveur. Mais, lorsque l'Empire devint tyrannique et sanglant, il le détesta. Et, — ceci est le plus beau trait de la vie de l'obscur prêtre constitutionnel, — il osa dénoncer les excès et les périls du tout-puissant régime.

J.-J. Gautier était alors à Alençon, où il remplissait les fonctions de professeur au Collège Impérial. Au lendemain d'Austerlitz, il fut chargé de prononcer le discours d'éloge qui devait suivre le *Te Deum* solennel, chanté en l'honneur de la victoire. Du haut de la chaire, devant un auditoire de fanatiques du régime, il ne craignit pas de blâmer Napoléon d'avoir conduit le pays à de nouvelles guerres, et il prédit les futurs désastres.

Le scandale fut immense. J.-J. Gautier, — l'abbé Gautier comme on l'appelait depuis le Concordat, — paya lourdement son courage. Comme ancien prêtre constitutionnel, il était déjà mal vu dans ce Perche, souvent favorable aux Chouans, dans cette petite ville royaliste que Balzac a montrée soulevée contre un curé assermenté; il fut honni, molesté, persécuté. On continua, même après sa mort, à s'acharner contre lui, et la rancune posthume de ses adversaires leur fit racheter, pour les détruire, tous les manuscrits et la plupart des ouvrages du malheureux auteur de l'*Essai sur les mœurs champêtres*. C'est pur hasard si un dernier exemplaire de ce petit livre subsiste encore et si, grâce à lui, on peut évoquer la figure rustique et caractérisée de son auteur.

PIERRE LALANDE.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints Pères. — 43002. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 21 FÉVRIER 1903.

UNE VIE EN PARTIE DOUBLE

Un petit fait de physio-psychologie très élémentaire en somme a fortement embarrassé, le mois dernier, les juges de Cleveland (Ohio).

Un brave homme, entre cinquante et cinquante-trois ans, est venu leur exposer la situation suivante qui était la sienne :

« Je suis vieux garçon. Je suis de mœurs tranquilles et douces, nullement passionné, à ce que je crois. Je me fais servir, en mon modeste intérieur, par ma gouvernante, généralement âgée de trente à quarante ans, que je change aussi rarement que je puis. Il y a quelques mois ma gouvernante me quitta, pour se marier, je crois. Une femme de trente à trente-cinq ans, point jolie, décente, air modeste et même réservé, se présenta pour la remplacer. Je la vois entrer. D'abord, pour me présenter sa requête, elle ne me regarda pas. Nous délibérâmes sur les honoraires et les obligations du service. Point de discussion. Je lui dis qu'elle me convenait.

« Alors elle me regarda, sans la moindre effronterie, du reste, mais en face et avec insistance, et vint s'asseoir à côté de moi, sans attitude provocante ou câline, d'ailleurs, mais avec tranquillité et comme s'estimant chez soi. Et alors, *à mon profond étonnement, à moi-même*, je lui fis des déclarations d'amour, en un style lyrique dont je me serais cru profondément incapable. Elle ne parut ni offensée, ni satisfaite, et se retira avec une parfaite politesse et des paroles de déférence.

« Aussitôt que je fus seul, je me demandai si j'aimais cette femme et me répondis avec la plus grande tranquillité que je ne la détestais même pas, ce qui aurait peut-être été une forme de l'amour, et que j'avais pour elle la plus complète, la plus radicale indifférence. Et la conclusion de cet examen mental fut que j'allais rompre le traité et la mettre poliment à la porte, puisque, par une distraction incompréhensible, je m'étais mis à l'égard d'elle dans une position ridicule pouvant entraîner quelques inconvénients, ou, du moins, des relations gênées et difficiles par la suite.

« Elle rentra ; elle me regarda ; invinciblement et même sans lutter avec moi-même, je repris l'entretien précédent juste au point où je l'avais laissé et je la priai de considérer que j'étais amoureux d'elle à perdre la tête, ce qui, pour une fois, était l'expression parfaitement exacte.

« Elle sortit. Je redevins l'homme que j'ai toujours été, aussi peu amoureux que possible et, particulièrement, froid et indifférent à l'égard de ma nouvelle intendante au delà de tout ce que vous pouvez imaginer ; et de nouveau je fis le ferme propos de l'expulser de ma demeure avec la plus ferme et la plus glaciale politesse aussitôt qu'elle reparaîtrait.

« Elle reparut. Je pris un air très froid, je la fis s'asseoir ; je lui dis que j'avais les choses les plus importantes à lui dire. Je pris du papier, une plume, de l'encre, un dictionnaire, enfin, tout ce qu'il faut pour écrire ; et je lui fis une promesse de l'épouser que je signai, paraphai, datai et que je lui remis en mains avec une émotion extraordinaire, sans aucune lutte avec moi-même et sans la moindre hésitation.

« Elle se retira. Je me déclarai à moi-même que les pécaris des berges de l'Ohio étaient beaucoup plus

intelligents que moi et que, quand on est aussi idiot que cela, il convient de se jeter, avec une pierre de cent kilos en guise de breloque, dans l'Ohio lui-même.

« Mais elle rentra et... Que vous dirai-je que je ne vous aie dit déjà, puisque cette vie en partie double a continué et continue dans des conditions absolument identiques depuis plusieurs mois? Loin d'elle, je ne puis pas la souffrir; elle se présente, je suis sa chose et sans la moindre personnalité. J'ai entendu parler de Circé. Ma gouvernante est une Circé intermittente et je suis une victime intermittente de Circé. Ce dédoublement est fatigant au delà de tout ce que vous pouvez croire. Vous pouvez du moins vous l'imaginer. Si une seule vie est quelquefois à charge à un pauvre homme, deux vies à mener de front sont choses qui tiraillent, écartèlent et harassent effroyablement le même pauvre homme, et, comme dit le poète français, « je crains de me connaître en l'état où je suis ». Du reste, je n'ai pas à concevoir cette crainte, car je ne me connais point du tout et suis bien incapable d'arriver à me connaître en effet.

« Je crois que cette femme a sur moi une influence magnétique, qu'elle me suggestionne par sa présence et par son regard et m'enlève toute volonté, tout libre arbitre et toute personnalité, par une puissance occulte et mystérieuse qu'elle a en elle. Je vous prie de me désenvoûter. Je vous supplie de me débarrasser de cette sorcière. Je vous crie, comme Michelet, car j'ai beaucoup de littérature française : « Rendez-« moi mon moi ! » Je l'ai, sans doute, de temps en temps; mais cela ne suffit pas à mon égoïsme. Je voudrais un moi complet. Un demi-moi me paraît un peu court, surtout quand je considère que de mes deux demi-moi il y en a un qui est idiot.

« Vous êtes des commerçants, comme tous les Américains. Vous savez ce que c'est que l'actif et le passif. Dans le grand-livre de ma pauvre vie, j'ai un moi actif et un moi passif. Vous me direz que cela se compense; mais j'ai peur que le passif ne l'emporte bientôt sur l'actif et que je ne marche vers la faillite complète de ma personnalité, surtout quand je considère que la diminution de mon actif et l'augmentation de mon passif dépendent d'une personne qui n'est pas moi, même à demi. Tirez-moi de là, je vous en prie. J'en ai assez d'être double. Vous ne sauriez croire combien j'aspire à la simplicité. Par euphémisme on appelle quelquefois « simples » les imbéciles. Il y a des cas où l'on est très loin de compte. »

* * *

Les juges de Cleveland se sont trouvés, comme je l'ai dit, très empêchés. Ils ont consulté, bien entendu, un médecin aliéniste (je dis *un*; car ils ont en Amérique l'habitude de ne consulter jamais qu'un médecin, s'imaginant que s'ils en consultaient deux ils auraient deux avis contraires et que, s'ils en consultaient trois, ils ne départageraient nullement les deux premiers; mais se trouveraient en présence d'une troisième opinion contraire aux deux précédentes); ils ont donc consulté un médecin aliéniste qui leur a répondu :

« Mais non! Il n'y a nullement suggestion. Si l'honorable double que vous avez sous les yeux — car il est incontestable que vous voyez double, révérence parler — était un sujet hypnotique et si son honorable gouvernante était douée du pouvoir suggestionnant, notre honorable double ne serait point double du tout. La multiplicité dont il jouit n'existerait pas. Il ne saurait s'accuser lui-même de duplicité. Il serait simple; il serait un. Il serait toujours amoureux de sa gouvernante, et sa gouvernante le gouvernerait sans cesse, et il n'aurait pas une minute de *self government*. Il serait le personnage parfait de la tragédie classique selon Horace :

... Servatur ad imum
Qualis ab incessu processerit et sibi constet.

Car le pouvoir suggestionnant n'est point intermittent le moins du monde. Il s'exerce d'une façon continue. Si la gouvernante de M. Double avait voulu le suggestionner, elle lui aurait inspiré l'idée d'être amoureux d'elle continuellement et sans défaillance, ou, si vous préférez, avec une défaillance perpétuelle.

« Circé, qui n'est autre chose qu'une suggestionneuse des temps antiques, et nous n'avons rien inventé et il n'y a rien de nouveau sous le soleil que des renouvellements, ne changeait pas les hommes en animaux domestiques pour quelques heures; elle les muait pour toute leur vie. Le cas de M. Double n'est donc pas un cas de suggestion, et Mme sa gouvernante ne peut pas être incriminée de frauduleuse hypnotisation. M. Double ne relève pas de moi. Je lui souhaite de se relever tout seul. »

Ainsi parla le très honorable et très « académique », comme on dit là-bas, docteur expert de Cleveland.

* * *

J'estime qu'il a parfaitement raison. Le malheureux *duplicata* de Cleveland n'est pas, je crois, un suggestionné. Il en serait un, du moins, d'une espèce très particulière et, d'après le peu que je sais, vraiment unique. Jamais je n'ai vu la puissance suggestionnante opérer ainsi. Le citoyen de Cleveland n'est pas un suggestionné. C'est tout simplement un amoureux. Seulement il est un cas très précis, extrêmement net et très aigu; un cas schématique, pour ainsi dire, de ce qui dans la réalité ordinaire est plus flottant, plus indécis, à lignes moins précises et moins tranchées.

L'amour, comme l'a dit La Rochefoucauld d'une manière qui me semble définitive, l'amour est « dans l'âme une passion de régner », et comme l'a dit Nietzsche exactement de même, quoique avec moins de laconisme, c'est « un désir de propriété, celui qui aime voulant posséder à lui seul la personne qu'il désire et voulant avoir un pouvoir absolu tant sur son âme que sur son corps, être aimé uniquement et habiter l'autre âme, y dominer comme ce qu'il y a de plus élevé et de plus admirable ».

Ceci étant donné, il y a en choses d'amour un être qui se sent possesseur et un être qui se sent possédé (*possédé!* voyez comme les vieux termes littéraires sont exactement scientifiques!). Il y a un être, celui qui est le plus fort, qui se sent possesseur et qui y prend un plaisir extrême. Il y a un être, celui qui est le plus faible, qui se sent possédé et qui y prend plaisir encore; mais un plaisir très mêlé. L'essence de l'amour étant un désir de possession, il se sent déçu dans son désir; mais il prend plaisir à être possédé, parce qu'être possédé c'est encore faire partie de l'être vers lequel on est entraîné, ce qui est un lien; et si être possédé n'est point du tout être possesseur, c'est du moins être du domaine de la personne qui vous intéresse, à quoi le désir de possession trouve encore, sinon son compte, du moins une certaine satisfaction, l'idée d'échange et de retour se mêlant toujours à ces choses, et celui qui est possédé ayant toujours un sourd espoir de devenir possesseur ou, au moins, copropriétaire.

Et c'est juste le cas de notre *homo duplex* de Cleveland. Il est amoureux, il est possédé et il se conduit exactement comme tout amoureux, comme tout possédé : il perd l'esprit; il perd la tête; il aime sans raison d'aimer et contre les protestations de sa raison, et il fait un tas de sottises, dont il peste. Ce n'est pas un cas bien inédit.

Et, possédé, il rêve vaguement de devenir possesseur autant que possible, et il cherche à s'attacher l'objet aimé par promesse de mariage, contrat, concordat, chaînes et liens sociaux de tous genres que la civilisation met à sa disposition. Ce n'est pas un cas bien nouveau. Nous en avons tous été là, ou nous en sommes tous là, ou nous en serons tous là.

Et comme tous les amoureux possibles; je dis plus, étendant la question, comme tous les hommes qui sont dominés par quelqu'un, il est maître de lui quand ce quelqu'un n'est pas là, et il est absolument amputé de toute sa volonté quand la présence réelle de ce quelqu'un vient pratiquer sur lui l'opération chirurgicale dont s'agit. C'est un cas qui court les rues. Tous les hommes, non seulement qui sont très amoureux; mais, comme je l'ai dit, tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, sont sous la domination de quelqu'un, connaissent parfaitement ce phénomène. Le cas de l'*homo duplex* a été analysé avec une méthode et une rigueur toute scientifique par Racine, tout simplement, dans sa tragédie de *Britannicus*. C'est Néron, devant qu'il ait secoué le joug d'Agrippine, qui s'étudie et s'analyse lui-même devant Narcisse de la façon suivante :

De quel front soutenir ce fâcheux entretien?
. . . . . .
Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace;
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver;
Je m'excite contre elle et tâche à la braver;
Mais (je t'expose ici mon âme toute nue),
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir,
Soit que. . . . . .
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien;
Mon génie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.

Tout le cas du citoyen de Cleveland est dans ce cas de Néron, analysé avec tant de pénétration et de minutieuse diligence : l'influence de la *présence* de l'être dominateur, de l'être possesseur; l'ascendant surtout *des yeux*, de *ces yeux*, de ce regard, de cette *vue;* c'est la vue de l'être dominateur qui fait rentrer sous sa domination; enfin la délivrance que l'on cherche et que l'on trouve dans l'absence de l'être dominateur, dans l'éloignement du propriétaire et alors tout ce qu'on fait, en liberté reconquise, pour ne pas retomber en servage et, en ce dessein, pour éviter la présence, le retour, la vue de l'être qui vous domine. — Transposez le cas d'un fils sous le joug de sa mère à un amoureux sous le joug de la femme qu'il aime; vous aurez en pleine lumière le phénomène de l'envoûté de Cleveland. L'envoûté de Cleveland est un pur et simple amoureux.

Seulement, comme je l'ai indiqué, son cas est plus net, plus tranché, à délimitations plus précises que les neuf cent mille cas que l'on pourrait observer à la minute actuelle sur la surface connue de la planète. Dans les cas ordinaires, *il y a quelques pénétrations et infiltrations* entre les deux hommes qui constituent un amoureux, entre l'amoureux proprement dit et l'homme de sens qui est furieux d'être amoureux. Dans les neuf cent mille cas dont je parlais tout à l'heure, l'homme amoureux, *au moment même* où il est en présence de la femme aimée et où il lui fait des déclarations folles, en ce moment même, il entend les protestations de son bon sens, a des retours vers soi-même et des hésitations; il n'est pas tout entier possédé, et *au moment même* où il est loin de l'envoûteuse et en possession de son bon sens, il sent encore, quoique moins vivement, l'ascendant de l'envoûteuse; il a des retours vers elle, et « un je ne sais quel charme encore le

ment vers elle » ; il n'est pas tout entier en son bon sens. C'est ce que j'appelle des infiltrations de l'homme passionné à l'homme sensé et de l'homme sensé à l'homme de passion.

Le citoyen de Cleveland est, lui, un amoureux à cloisons étanches. Il est, tantôt tout l'un sans mélange, et tantôt tout l'autre sans altération.

En cela, il est classique. L'art classique, pour simplifier les lignes et éviter le flottant, supprime la complexité, l'entrelacement, l'intrication et l'imbrication des sentiments. Il y avait bien quelque chose de cela dans le Néron de tout à l'heure. — De même dans le Pyrrhus de tout à l'heure. — De même dans le Pyrrhus de l'*Andromaque*. Loin d'Andromaque, Pyrrhus est (presque) tout entier un homme de sens qui comprend qu'il ne faut pas épouser une Troyenne, devenir le père d'un petit Troyen et se mettre la Sainte-Alliance sur les bras en rebâtissant Carthage, Pardonnez un peu de confusion dans mes souvenirs historiques. Près d'Andromaque, la voyant de ses yeux, étant sous son regard, il est (presque) tout entier un homme qui aime et, par conséquent, qui obéit.

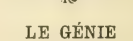
Le citoyen de Cleveland est un Pyrrhus absolu, sans infiltrations; un Pyrrhus plus classique que le Pyrrhus classique. C'est l'amoureux type, si type qu'il ne répond plus à la réalité. Et pourtant il est réel; on ne l'accusera pas d'être abstrait, d'être un personnage de la dramaturgie du XVIIe siècle. C'est que la folie pousse simplement à l'extrême et à une simplification extrême les phénomènes psychiques les plus communs. Qu'est-ce qu'un fou? C'est vous simplifié. Qu'est-ce qu'un mégalomane? C'est vous, monsieur l'ambitieux; c'est vous, ôté un peu de modestie, un peu de timidité dans l'imagination, un peu de sentiment de votre impuissance et de la puissance des autres; ôté en un mot très peu de chose, mais qui vous garde cependant de la folie manifeste et déclarée. C'est vous simplifié, rien autre.

Ce double de Cleveland, il n'est double, franchement et nettement double, que parce qu'il est plus simple qu'un autre.

Mais encore, pourquoi est-il ainsi? Pourquoi est-il simplifié? Pourquoi est-il si précis? Pourquoi est-il sans infiltration et pénétration? D'où lui viennent ses cloisons étanches?

Cela me semble assez simple. Cela vient de ce qu'il n'a pas d'imagination. Je parie qu'il n'a pas d'imagination. Dès lors, il est tout entier au moment présent. Quand il est *sous les yeux* de sa dame, il n'imagine pas ce qu'il serait s'il n'y était pas, et il est tout entier à sa passion présente. Quand il est loin d'elle, il n'imagine pas ce qu'il serait si elle était là, et *ce qu'il serait n'influe pas sur ce qu'il est* parce que *ce qu'il serait*, à cause de son manque d'imagination, *n'existe pas*. C'est un homme qui ne voit que ce qu'il voit. Nous sommes très éloignés d'être ainsi. Nous voyons ce que nous voyons, et de plus ce que nous pourrions voir si nous étions ailleurs. Il en est même qui voient plus par leur imagination que par leurs yeux. Tel ce monsieur qui s'ennuyait auprès de sa maîtresse et qui la quittait pour aller lui écrire, c'est-à-dire pour être occupé d'elle, pour la voir et pour l'aimer beaucoup plus que quand il était assis à ses côtés. Le double de Cleveland est exactement le contraire de cet homme-là. Il n'a pas d'imagination; il ne voit que ce qu'il voit. Dès lors, selon ce qu'il voit ou ne voit pas, il est tout ceci ou tout cela. Il a une admirable unité dans l'une de ses situations, et une admirable unité dans l'autre de ses états. Au jeu de dominos, il serait le double un. — Mais il a été créé par décret nominatif de la Providence pour montrer ce que c'est que l'amoureux à l'état pur.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie Française.



LE GÉNIE

Pièce contemporaine en trois actes.

PERSONNAGES

Le professeur LAURIÈRE, 55 ans.
THÉRÈSE LAURIÈRE, fille unique de LAURIÈRE, 23 ans.
Le docteur JOUVENTE, 70 ans,
PAUL JOUVENTE, député, fils du précédent, 35 ans.
GEORGES LHÉRITIER, élève de LAURIÈRE, 26 ans.
Mme MORVAN, paysanne, 45 ans.
Le petit JEAN MORVAN, son fils, 13 ans
LEFORT, DORMEFILLES, LHERAULT, WEISS, } élèves de LAURIÈRE (de 22 à 30 ans).
BEAUVAIS, MARQUIS DE SUCCINIO, } professeurs et médecins, membres de la Commission académique : de l'Institut.
MARTIN, LAUZERTE, BENOIT, LEPARLEUR, } professeurs et médecins, membres de la Commission académique.
Le ministre de l'Instruction publique.
Le Préfet de police.
JOSEPH, domestique de Laurière. — Académiciens. — Professeurs. — Étudiants.

La pièce se passe à Paris, de nos jours, dans le laboratoire du professeur Laurière.

ACTE PREMIER

Le laboratoire du professeur Laurière par une belle matinée de printemps.

Le laboratoire forme presque tout le rez-de-chaussée du petit hôtel habité par Laurière et sa fille Thérèse, dans le quartier du Val-de-Grâce. Une large baie vitrée ouvre sur des jardins, au premier plan, puis sur les monuments du Quartier Latin, à gauche, sur les collines du Père-Lachaise, à droite. Les jardins sont en fleurs : la ville brille doucement derrière eux.

A droite de la vaste pièce rectangulaire, il y a deux portes : l'une mène à l'annexe, ou salle des expériences; l'autre conduit à l'appartement privé de Laurière, au premier étage.

A gauche, il y a une seule porte ouvrant sur l'antichambre, et, de là, sur la rue.

Le laboratoire est aussi une bibliothèque. Un peu partout, sur une grande table massive de milieu, des flacons et des alambics.

Près de la baie vitrée, un coin plus gracieux, avec des fauteuils, une table à ouvrage, quelques sièges confortables. Certains arrangements de tableaux, de fleurs, de livres, révèlent une présence féminine fréquente dans ce laboratoire.

SCÈNE PREMIÈRE

LEFORT, WEISS, puis successivement DORMEILLES, LHÉRAULT, LHÉRITIER, tous élèves de LAURIÈRE.

Lorsque le rideau se lève, Lefort, chef du laboratoire, verse un mélange doré dans un alambic; un des étudiants, le jeune Weiss, passe une blouse de travail. Tous deux ont l'air préoccupé.)

WEISS. — Comment! seul ce matin, chef! Qu'est-il arrivé à Lhéritier?

LEFORT. — Rien de mal, que je sache. Mais le patron lui a confié un rapport qu'il doit remettre ce matin même.

WEISS. — Le rapport sur l'eutaxine?

LEFORT. — Oui. Nous y avons travaillé, le patron, lui et moi, jusqu'à onze heures, hier soir. Lhéritier est bien capable d'y avoir encore passé la nuit.

WEISS. — C'est sa façon de nocer, à lui. Alors, la Commission des deux Académies va sans doute siéger aujourd'hui?

LEFORT. — Ce matin même, à dix heures et demie.

WEISS. — Ici?

LEFORT. — Ici.

Un silence.

WEISS. — C'en est, de l'eutaxine, que vous préparez là?

LEFORT. — Vous le voyez bien... Avec ce petit mélange, il y a de quoi tuer instantanément un bœuf ou un cheval.

WEISS. — Oui, mais avec une goutte au cervelet, tous les jours pendant deux semaines, on peut, prétend le maître, guérir l'épilepsie et enrayer la paralysie générale... Vous y croyez, vous, à l'eutaxine?

LEFORT. — Pour tuer les animaux, oui... Quant à guérir l'homme, c'est possible, mais ce n'est pas démontré.

Nouveau silence.)

WEISS. — C'est égal, le patron joue gros jeu... Risquer tout son passé sur de pareilles recherches... Avec les haines qu'il a provoquées dans l'Institut...

Entrent Dormeilles et Lhérault, élèves de Laurière, le premier très élégant, grand et bien pris, le second barbu et mal habillé.

DORMEILLES. — Comment va, ce matin? Ça marche, l'eutaxine?

LEFORT. — A souhait.

LHÉRAULT. — Ça va en boucher un coin aux saltimbanques à palmes vertes... C'est ce matin qu'ils viennent, n'est-ce pas?

WEISS. — Oui.

LHÉRAULT. — C'est égal! Quelle idée a eue le patron de se soumettre au jugement de l'Institut! Un lion contrôlé par des chacals, ça va être du propre...

DORMEILLES. — Voyons, Lhérault, il y a des braves gens partout, à l'Institut comme ailleurs... Vous en serez peut-être un jour, de l'Institut... (A Lefort.) Le patron n'est pas encore descendu?

LEFORT. — Non. Nous avons veillé très tard hier soir. Il paraissait surmené, congestionné...

WEISS. — Il a besoin de repos, c'est certain.

LHÉRAULT. — Faudrait pas lui parler de ça... On serait bien reçu!

DORMEILLES. — N'en pourriez-vous toucher quelques mots à Mlle Thérèse, vous, Lefort?

LEFORT. — J'y ai déjà songé... Mais croyez-vous que sa fille n'y pense pas autant et plus que nous? Elle a dû faire certainement tout le possible.

LHÉRAULT. — La vérité est que Laurière est hors des freins... Il ne lui suffit plus d'avoir chambardé toute la chimie depuis Würtz et Berthelot... Voilà qu'il veut culbuter Pasteur et son école...

(Entre Lhéritier. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, petit, roux, plutôt laid, masque énergique, cheveux en brosse, front étroit. Il a entendu les paroles de Lhérault et les coupe avec autorité.)

LHÉRITIER. — Permets, mon petit. Laurière ne veut rien chambarder, ni culbuter personne. Mais ni Pasteur, ni Berthelot, n'ont immobilisé la science, que je sache. Laurière les continue en les dépassant, voilà tout... (Il jette sur la table un cahier assez large, qu'il tenait à la main.) Salut à tous.

TOUS. — Salut.

LHÉRAULT. — *Discipulus dixit...* Savez-vous que vous êtes diablement affirmatif, mon cher Lhéritier. En somme, la plupart des découvertes de Laurière...

LHÉRITIER. — Quoi! il n'a pas découvert l'*hélium*, l'atome solaire, le générateur de tous les métaux prétendus simples jusqu'ici?

LHÉRAULT. — Sans doute, mais...

LHÉRITIER. — Ce n'est pas Laurière qui a expliqué les phénomènes magnétiques par l'action de la lune sur les atomes de l'hélium?

LHÉRAULT. — Possible, mais l'eutaxine...

LHÉRITIER. — Eh bien! quoi, l'eutaxine?

LHÉRAULT. — Il n'est pas du tout prouvé que ce poison, plus terrible qu'aucun des anciens, doive guérir des maladies jusqu'alors incurables...

LHÉRITIER. — Si ça n'est pas prouvé aujourd'hui, ce le sera demain, mon petit, et pas après-demain, rassurez-vous. (Il reprend son cahier et ajoute.) La preuve est là.

LEFORT. — Vous avez pu finir à temps, Lhéritier?

LHÉRITIER. — Oui... J'y ai passé la nuit... C'est

pour ça que je suis nerveux, ce matin. (Il tend la main à Lhérault.) Sans rancune, n'est-ce pas?

LHÉRAULT. — C'te blague! (Serrant la main de Lhéritier.) Vous savez bien que si je grinche quelquefois ici, je sais défendre le maître au dehors...

LHÉRITIER. — Oui, vous aimez la contradiction.

(Il [illegible].)

LHÉRAULT, gouailleur. — Génératrice du progrès...

SCÈNE II

LES MÊMES, THÉRÈSE LAURIÈRE.

(C'est une très belle personne d'environ vingt-cinq ans, grande, svelte, harmonieuse, d'élégance sobre. Elle a de la grâce et de la volonté. Ses yeux noirs rayonnent, son front haut impose; sa bouche est tendre. Quelque chose d'un peu mâle rehausse sa virginité. Elle vient vers les jeunes gens et leur serre la main, en camarade.)

THÉRÈSE. — Bonjour, Messieurs. Mon père m'a chargée d'une indication pressée pour vous, monsieur Lefort. (Pendant qu'elle parle, Lhérault et Weiss se dirigent vers l'annexe.) Le docteur Jouvente désirerait vous voir de suite pour un complément d'expérience très urgent dont vous lui avez parlé avant-hier, relatif à l'emploi de l'eutaxine dans la tuberculose avancée. Notre ami voudrait être fixé avant la séance de la commission académique, ce matin, et mon père a pensé que vous pourriez vous rendre aussitôt chez le docteur Jouvente et le ramener ici pour dix heures et demie, heure à laquelle, vous le savez, la commission doit se réunir.

LEFORT. — J'y vais de suite, Mademoiselle. (Il prend son chapeau et sa canne et dit à Lhéritier :) Encore toutes mes félicitations. (Se tournant vers Thérèse.) Au revoir, Mademoiselle.

THÉRÈSE, [illegible] la main. — A tout à l'heure. (Allant avec lui vers la porte.) J'oubliais. Mon père vous prie de rappeler au docteur Jouvente qu'il reste à déjeuner ce matin, et que M. Paul nous fera plaisir en se joignant à lui.

(Mouvement de Lhéritier.)

LEFORT. — Entendu, Mademoiselle.

[illegible]

THÉRÈSE, [illegible] le pas de la porte. — Merci; à bientôt.

SCÈNE III

THÉRÈSE, LHÉRITIER.

(Thérèse revient vers Lhéritier, qui, debout près de la haute baie vitrée, compulse nerveusement son rapport. Depuis que Thérèse a prononcé le nom de Paul Jouvente, sa figure et son attitude ont pris [illegible] souffrance [illegible] Thérèse ne voit pas tout d'abord.)

THÉRÈSE. — De quoi Lefort vous complimentait-il? (Devant l'attitude quasi hostile de Lhéritier, elle reste étonnée puis continue.) De votre rapport?

LHÉRITIER, contraint. — Oui. Il le trouve bien.

THÉRÈSE. — Qu'avez-vous ce matin? Vous paraissez souffrant?

LHÉRITIER. — Moi? Nullement. J'ai veillé tard, j'ai mal dormi, peut-être... Cela se voit? Enfin le rapport est prêt.

THÉRÈSE. — De quel ton vous dites tout cela! Vous ai-je blessé tout à l'heure, sans le vouloir?

LHÉRITIER, qui hausse les épaules. — Vous, me blesser, quelle idée!

THÉRÈSE. — Peut-être pas si inexacte... (Allant à lui et le regardant en face.) Je ne sais pas pourquoi, mais je vous ai fait du mal. Reconnaissez-le.

LHÉRITIER, nerveux. — Mais non, je vous assure, c'est ce rapport...

THÉRÈSE. — Non, ce n'est pas bien... Je vous connais... Vous avez quelque chose et vous ne le dites pas.

LHÉRITIER, après une hésitation et la gorge serrée. — Eh bien! oui... C'est vrai... Vous m'avez fait souffrir, et (Avec effort.) je vous en veux presque.

THÉRÈSE. — Pourquoi, mon ami?

LHÉRITIER. — C'est odieux, mais c'est ainsi... Il vous a suffi de prononcer le nom de Paul Jouvente...

(Mouvement de Thérèse.)

THÉRÈSE. — Je m'en doutais... Mais, mon pauvre ami, vous allez vous rendre très malheureux! Que vous a-t-il fait, Paul Jouvente?

LHÉRITIER. — Rien... Il vous courtise.

THÉRÈSE. — C'est tout? Voyons, Lhéritier, si vous vous mettez à jalouser tous les hommes qui vont me faire la cour.

LHÉRITIER. — Lui, ce n'est pas tous les hommes...

THÉRÈSE. — Ah!

LHÉRITIER. — Non. Les autres vous sont indifférents, parce qu'ils sont quelconques. Lui, c'est quelqu'un... quelqu'un de très fort... qui n'est pas des nôtres... et qui vous plaît.

THÉRÈSE. — Comment n'aurais-je pas de la sympathie pour le fils de notre plus vieil ami? Je l'ai toujours vu venir ici, et je ne comprends pas pourquoi vous avez dit qu'il n'est pas des nôtres...

LHÉRITIER. — Votre père vous le dirait mieux que moi... C'est un politique, un orateur; il ne croit pas à la science, il la méprise même un peu...

THÉRÈSE. — Vous exagérez. Il n'y croit pas comme vous y croyez, c'est certain. Il ne lui fait pas la première place dans l'esprit humain, mais il reconnaît sa grandeur et ses bienfaits...

LHÉRITIER. — Enfin, que veut-il? Avec tout son talent, sa célébrité, ses coups de théâtre en politique et en littérature, où mène-t-il la jeunesse? Quelle doctrine de vie est sortie de son œuvre?

THÉRÈSE. — Il a remué l'idéal dans les âmes, c'est déjà beaucoup... C'est un grand inquiet qui se cherche encore...

LHÉRITIER. — Quand on n'en est que là, on ne conduit pas les autres...

THÉRÈSE. — Il ne songe à conduire personne, ce sont les autres qui le suivent.

LHÉRITIER. — Et vous toute la première.

THÉRÈSE. — Non, il m'intéresse seulement. C'est un camarade d'enfance que je vois grandir ; son intelligence, sa distinction, sa sincérité...

LHÉRITIER. — Oh ! sa sincérité !

THÉRÈSE. — Que voulez-vous dire ?

LHÉRITIER, rageusement. — Beaucoup prétendent que c'est un cabotin et un arriviste.

THÉRÈSE, blessée. — Je ne vous permets pas ces propos sur un homme que j'estime...

LHÉRITIER, blême. — Et que vous aimez.

THÉRÈSE, très ferme. — Vous perdez absolument la tête, mon cher... Si vous n'étiez pour moi l'élève chéri de mon père, le camarade intellectuel, qui depuis quinze ans grandit à mes côtés, dans cette maison...

LHÉRITIER, baissant la tête et levant la main. — Vous avez raison, Thérèse, je ne suis qu'un brutal... Pardonnez-moi....

THÉRÈSE, tristement. — Bien volontiers, mon pauvre ami.

LHÉRITIER. — Je perds l'équilibre depuis quelque temps...

THÉRÈSE. — Tâchez de rester le compagnon de découverte et d'étude, l'ami que vous étiez lorsque ma tante vivait, et que vous habitiez encore cette maison, que vous viviez sous notre toit... La mort de ma tante a été un malheur plus grand que l'on ne s'imagine... Pourquoi nous avoir quittés alors ? Pourquoi être allé habiter au dehors ?

LHÉRITIER. — Ma situation était délicate... Vous étiez devenue jeune fille. Votre tante disparue, je devais songer au jugement du monde.

THÉRÈSE, impétueusement. — Vous saviez bien que le monde n'importe ni à mon père, ni à moi... Il fallait penser à mon père... Lui seul aurait dû dominer nos jeunesses... Nous avons grandi à l'ombre du géant... Nous lui devions nos joies, nos songes, nos volontés... Il vous avait recueilli orphelin, il vous avait fait son pupille, son élève... Il vous chérissait comme un fils qu'on aurait choisi... Votre départ l'a fait souffrir... Pourquoi ne pas vous être expliqué alors... mais aujourd'hui ?...

LHÉRITIER, tremblant. — Il est trop tard ?

THÉRÈSE. — Il est bien tard. (Un silence.) Mais ne pensons qu'à mon père... Dans la crise qu'il traverse, nous lui sommes également nécessaires... Prenons dans ce devoir la force du silence. Vous me le promettez ?

LHÉRITIER, lentement. — Je vous le promets... Comment le trouvez-vous, tout au fond, votre père ?

THÉRÈSE. — Je tremble pour sa santé... Depuis la mort de sa sœur, il ne s'est jamais bien remis... Il est plus taciturne, plus agité qu'autrefois...

LHÉRITIER. — Il fut toujours ainsi... Un volcan muet.

THÉRÈSE. — Il ne me confie pas tout, comme à sa sœur... Ah ! je voudrais être pour lui cette femme à laquelle je ressemble, paraît-il, et qu'il perdit, il y a vingt ans, du fait de ma naissance... Ou, du moins, j'aurais voulu, comme sa sœur, veiller sur son repos, sur son travail, être sa providence matérielle dans la vie... Que n'ai-je le secret de ces femmes-là !

LHÉRITIER, amer. — Vous l'auriez pour d'autres que pour lui. Mouvement de Thérèse. On ne vit bien qu'avec les gens de sa génération.

On entend un bruit de porte. C'est le professeur Laurière qui entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, le professeur LAURIÈRE.

Laurière est un homme entre cinquante et soixante ans. Sa figure est restée jeune, presque candide, mais l'organisme paraît surmené par un labeur excessif. Les cheveux sont encore noirs, la moustache et la barbe grisonnent ; sa démarche et ses gestes sont très vifs, ont quelque chose de fébrile. Front haut et puissant, yeux étincelants ou profonds, selon les heures, bouche aux plis amers et pourtant capable de sourire, même de rire. Dans toute l'allure apparaît la volonté de la conquête, l'animation du génie.

LAURIÈRE, à Lhéritier, qui va au-devant de lui. — Bonjour. Thérèse t'a dit la nouvelle.

LHÉRITIER. — Laquelle ?

LAURIÈRE. — La fièvre jaune est à Marseille... Le ministre de l'Intérieur en a reçu la nouvelle hier soir... Les matelots du *Dakhar* l'ont apportée avec eux... On les a débarqués au Frioul... Quel champ d'expérience pour l'eutaxine, si, comme je le crois, la fièvre jaune est un empoisonnement de la cellule nerveuse ! Ah ! quel dommage que nous soyons cloués ici !

THÉRÈSE. — Papa, tu n'irais pas t'exposer...

LAURIÈRE. — M'exposer ! (Il rit.) Mais je n'ai fait que ça toute ma vie ! Je ne m'en porte pas plus mal, d'ailleurs.

LHÉRITIER. — Le gouvernement ne vous autoriserait pas...

LAURIÈRE. — Pourquoi ? Parce que la Commission sanitaire est présidée par ce perroquet de Leparleur ? Devant la mort et la contagion, les gouvernements sont comme les individus : lâches, prêts à se livrer au premier venu... L'autre soir, le ministre de l'Intérieur me laissait entendre qu'en cas d'épidémie j'aurais carte blanche... Voilà ! Mais il faut y renoncer, pour l'instant du moins, puisque nos expériences devant la Commission d'enquête vont à peine commencer... Nous aurions l'air de reculer... A Lhéritier. Le rapport est prêt ?

LHÉRITIER, tendant le rapport. — Le voici.

LAURIÈRE. — Bien. [illegible] Mon

pauvre enfant, tu dois être à bout de forces... As-tu dormi du moins?

LHÉRITIER, souriant. — Peu .. Mais j'ai terminé; et cela vaut mieux que le sommeil.

LAURIÈRE, qui tourne les pages et lit avec une extraordinaire acuité. — Ça m'a l'air parfait! Corrige pourtant cette conclusion, qui est trop affirmative. Laisse la place au doute... Le savant ne doit jamais oublier que sa force est dans le doute. Si nous voulons devenir les maîtres de l'hypothèse, soyons d'abord les serviteurs de l'expérience. Il s'approche de Thérèse qui s'est assise à son fauteuil habituel, près de sa table à ouvrage, et qui décachète le courrier qu'elle tenait à la main lorsqu'elle est entrée. Eh bien! fillette, et ce courrier? Y a-t-il quelque chose d'intéressant?

THÉRÈSE. — Jusqu'ici, rien... La moisson ordinaire... Félicitations, injures... Injures, félicitations...

LAURIÈRE, sarcastique. — Je parie que ce matin les injures pleuvent?

THÉRÈSE. — Sans doute, l'on s'aperçoit que le docteur Martin et les coteries académiques travaillent ferme...

LAURIÈRE, marchant à travers le laboratoire. — Lis-en une pour voir.

THÉRÈSE, lisant. — « Monsieur, l'œuvre que vous poursuivez est impie. Non content de martyriser dans vos chambres de torture des animaux innocents, vous prétendez guérir comme un sorcier les possessions diaboliques dont la religion seule peut nous délivrer. Puisque nous vivons sous un gouvernement d'athées et de francs-maçons, assez infâmes pour tolérer des saletés comme votre laboratoire, soyez sûr que la justice de Dieu ne vous épargnera pas, et qu'au jour du jugement votre place est marquée parmi les suppôts de ce Satan à qui vous vendez tous les jours votre âme. »

(Elle laisse tomber la lettre d'un air découragé.)

LAURIÈRE, souriant. — Ce n'est pas signé, naturellement.

THÉRÈSE. — « Une catholique de France. »

LHÉRITIER. — Département du Sacré-Cœur.

THÉRÈSE, continuant à décacheter. — Voici maintenant une lettre d'éloge.

A ce moment on frappe à la porte.

LAURIÈRE. — Entrez.

JOSEPH, il s'avance de quelques pas, une lettre à la main. — Monsieur, il y a dans l'antichambre une femme et son enfant. L'enfant a l'air malade. Sa figure est toute bouffie. La mère demande à voir Monsieur de suite. J'ai eu beau lui répondre que la matinée de Monsieur était déjà prise... cette femme m'a tellement prié de remettre cette lettre à Monsieur, que je me suis permis...

LAURIÈRE, impatienté. — Ma porte était consignée, tu le savais.

JOSEPH, doucement. — Monsieur me gronde si souvent pour mettre dehors les malheureux, que j'aime mieux maintenant être grondé pour les laisser entrer...

LAURIÈRE sourit et hausse les épaules. — Allons, donne cette lettre et dis à cette femme d'attendre. (Joseph remet la lettre et sort.) Qu'est-ce que ça peut bien être? (Il regarde le timbre, décachète et dit à Thérèse : Cerisy-la-Salle... Connais pas... Lis, toi.

THÉRÈSE prend la lettre et lit. — « Mon cher maître, me souvenant de vos leçons au Collège de France sur les rapports de la Chimie et de la Pathologie nerveuse, et ayant suivi dans la presse médicale vos admirables expériences sur l'eutaxine, je me permets de vous adresser une brave femme, Mme Morvan, fermière, dont le fils, âgé de treize ans, est épileptique au premier degré. Le petit Jean Morvan est d'un tempérament doux et résistant; les premières crises sont récentes; la mère et l'enfant sont également disposés à vous laisser essayer une guérison. Peut-être consentirez-vous à tenter une expérience qui, confirmant vos premières découvertes, serait l'occasion d'un bienfait pour l'humanité. Cet espoir est mon excuse. J'espère que vous voudrez bien l'accorder à votre ancien élève du Collège de France, à votre obscur admirateur de toujours,

« Docteur LESTANG,
médecin à Cerisy-la-Salle, par Coutances (Manche). »

(Thérèse a lu avec tremblement les dernières lignes de cette lettre. Un silence court et profond suit la lecture.

LAURIÈRE. — L'expérience rêvée! Il se promène de long en large avec agitation. Thérèse et Lhéritier le regardent avec inquiétude.) Et la Commission qui va se réunir! (Il regarde sa montre.) Dix heures vingt. (Il sonne. Joseph paraît.) Faites entrer cette femme et cet enfant.

SCÈNE V

LES MÊMES, Mme MORVAN, le petit MORVAN, puis le docteur JOUVENTE.

Le soleil est entré dans le laboratoire. La ville étincelle au loin derrière les verdures. Joseph, après avoir introduit la femme et l'enfant, baisse les stores de la baie vitrée. Mme Morvan est vêtue d'une jupe et d'une veste noires de paysanne, avec un bonnet blanc de Basse Normandie sur les cheveux plats en bandeaux et en tresses. Proprette, un peu ridicule, elle a une figure brune et obscure de paysanne; elle salue humblement à gauche et à droite. L'enfant qu'elle conduit par la main a une douzaine d'années : il semble vigoureux, mais sa figure est bouffie, couturée de boutons, ses articulations semblent à demi nouées, son regard s'hébète par instants.

THÉRÈSE, après un léger mouvement répulsif, va vers le groupe avec son air de bonté virile. — Asseyez-vous, Madame. (Elle prend le petit par la main et le fait asseoir.) C'est bien vous, madame Morvan?

Mme MORVAN, très intimidée. — Oui, Mamzelle, et v'là le petit.

(Elle éclate en sanglots.)

LAURIÈRE, qui les a considérés fixement, dit avec autorité. — Du calme!... Allons au plus pressé... Vous êtes arri-

vés ce matin? (Signe affirmatif de Mme Morvan.) Vous avez voyagé toute la nuit... et naturellement en troisième classe.

Mme MORVAN. — Oui, mon bon monsieur, et j'sommes v'nus ici tout dret, parce que j'connaissons personne à Paris, et qu'j'ons pensé que plutôt vous nous verriez, meilleur ça serait...

LAURIÈRE. — Alors vous n'êtes descendus à aucun hôtel?

Mme MORVAN. — Non, m'sieu le docteur. J'ons pris un voiturier rapport à not'valise et à nos sacs. Y nous a d'mandé un écu, et il attend en bas.

LAURIÈRE, à Joseph. — Allez payer le cocher, et rentrez les bagages. (Se tournant vers Mme Morvan.) Ma brave femme, vous n'irez point à l'hôtel, vous logerez ici. (Il caresse de la main l'épileptique.) Ça te va d'être soigné ici?

LE PETIT MORVAN, avec un sourire illuminé, regarde Thérèse, puis le laboratoire, puis Laurière, puis sa mère. — Oh! oui, M'sieu! N'est-ce pas, maman?

Mme MORVAN, humblement. — Mais, mon bon monsieur, c'est qu'jallons causer ben du dérangement à vot'dame.

LAURIÈRE. — Je suis veuf. (Montrant Thérèse.) Voici ma fille qui est la maîtresse de la maison.

Mme MORVAN. — C'est vot'fille, cet ange du bon Dieu?

THÉRÈSE sourit. — C'est dit? Nous vous gardons.

LHÉRITIER. — Vous n'êtes pas dans la maison du bon Dieu, comme vous dites, mais c'est tout comme...

LAURIÈRE. — Voyons, Lhéritier, pas de bêtises... Cet enfant tombe de fatigue... Conduis-le à la chambre bleue du premier étage... (Avec un tendre reproche.) Ton ancienne chambre, déserteur! (Mouvement de Lhéritier.) Quand il sera lavé et changé, qu'on le mette au lit... Je compte sur toi, mon ami : tu sais de quels troubles il s'agit. (Lhéritier lève à demi la main droite et de la main gauche prend l'enfant.) Allons, petit, que je t'embrasse. (Il l'embrasse.) Au fait, comment t'appelles-tu?

LE PETIT MORVAN. — Jean Morvan.

LAURIÈRE. — Eh bien! Jean Morvan, nous te guérirons... Embrasse ta mère, qui montera te rejoindre dans quelques minutes. (Montrant Lhéritier.) Avec celui-ci, tu n'as rien à craindre.

Le petit Jean embrasse sa mère et sort avec Lhéritier... Par l'autre porte entre Joseph.

JOSEPH. — Le docteur Martin et le professeur Benoît sont arrivés pour la séance de la Commission.

LAURIÈRE regarde sa montre. — Pas en retard aujourd'hui, ces deux-là. (A Joseph.) Faites entrer dans le salon rouge. (A Thérèse.) Mon enfant, allez recevoir ces messieurs. Pas un mot de tout ceci, sauf à Jouvente, qui peut venir me rejoindre ici. (Thérèse sort, Laurière revient vers Mme Morvan.) J'ai encore trois choses à vous demander, très importantes : Depuis combien de temps votre enfant est-il épileptique?

Mme MORVAN. — La première fois qu'il a tombé du haut-mal, c'est à la Saint-Martin passée, en revenant de l'école.

LAURIÈRE. — Cela fait six mois... Vous êtes veuve : de quoi votre mari est-il mort?

Mme MORVAN, non sans honte. — Not' méd'cin qui était à Cerisy, avant M. Lestang, disait comme ça qu'i buvait trop. Moi, j' cré qu' les francs-maçons y avaient j'té un sort, rapport qu'il était chantre à la paroisse. Il est mort comme d'eune quasi langueur.

LAURIÈRE, à part. — Fils d'alcoolique... Ça n'est pas sans remède... (Avec autorité.) C'est tout? Pas une autre maladie?

Mme MORVAN. — Pour ça, non, monsieur le docteur; à preuve...

LAURIÈRE, impatienté. — Ne m'appelez pas docteur. Je ne suis pas médecin. Je suis chimiste.

Mme MORVAN. — Excusez. C'est y pus ou moins?

LAURIÈRE, désarmé. — Comme vous voudrez. C'est différent. (Un silence, Laurière marche de long en large dans le laboratoire, puis, se mettant en face de Mme Morvan.) Vous n'avez pas eu de fou dans votre famille?

Mme MORVAN, baissant la tête. — Cheu nous, point... Mais le père de mon pauv' mari est mort dans l'asile de Pontorson. (Elle pleure.) Aussi ma mère ne voulait point m' laisser marier au fils d'un possédé.

LAURIÈRE ne dit rien, continue sa promenade, puis avec autorité. — Madame Morvan, écoutez bien ce que je vais vous dire : Dans l'état de la médecine actuelle, votre fils est probablement perdu. Il est destiné à devenir fou ou à mourir tuberculeux dans quelques années, après des crises effroyables.., (Mme Morvan a mis la tête dans ses mains, et sanglote.) Mais écoutez, écoutez bien, Madame Morvan : si vous me confiez la vie de votre enfant, sans m'en demander compte, si vous me promettez de ne jamais me reprocher sa mort, au cas où je ne réussirais pas (Avec l'autorité d'un suggestionneur.) j'ai quatre-vingt-dix chances sur cent de le guérir...

Mme MORVAN, subjuguée. — Marie-Jésus, tout ce que vous voudrez... Vous êtes pour moi comme le bon Dieu... (Avec émotion.) Mais, li f'rez-vous ben mal, à mon pauv' Jean?

LAURIÈRE. — Pas plus de mal qu'une piqûre d'aiguille n'en fait à votre doigt quand vous cousez.

Mme MORVAN. — C'est-y Dieu possible! Mais ça durera-t-y longtemps?

LAURIÈRE. — Quinze jours... Après ça, quinze autres jours d'observation, et au bout d'un mois, vous serez rassurée, si le petit a vécu... Réfléchissez bien, Madame Morvan, c'est la vie de votre enfant que vous me confiez...

Mme MORVAN, dont la figure alors trahit un court combat —

Faites tout ce que vous voudrez. (Elle tombe épuisée sur un siège. A ce moment, entre le docteur Jouvente qui accompagne Laurière.)

JOUVENTE. — Bonjour, Laurière. Thérèse m'a tout dit en quelques mots. Quelle coïncidence! (Apercevant Mme Morvan.) C'est la mère?

LAURIÈRE. — Oui. (A Lefort.) Conduis-la auprès de son fils et dis à Thérèse qu'elle s'occupe de la mère et de l'enfant comme de nos plus chers parents. (Le serrant, il tend la main à Mme Morvan.) A bientôt, bonne dame, et courage.

Mme MORVAN, à bout de forces, sanglotant. — Mon pauv' Jean, mon pauv' Jean!

Elle sort, supportée et conduite par Lefort.

SCÈNE VI

LAURIÈRE, le docteur JOUVENTE.

JOUVENTE, ému. — Pauvre femme! Pauvre enfant!

LAURIÈRE, haussant les épaules. — Déchets d'humanité qui peuvent du moins servir à sa marche en avant... (Un silence.) Vous nous restez à déjeuner après la séance? Paul vient?

JOUVENTE. — Nous serons là tous les deux... Paul était déjà à la Chambre pour la séance du matin... Je lui ai téléphoné... Il sera ici vers onze heures...

LAURIÈRE. — Thérèse le recevra, si la Commission n'est pas partie... Ils sont tous arrivés?

JOUVENTE. — Pas encore. Le président Beauvais et le docteur Leparleur se font attendre.

LAURIÈRE. — Cela vaut mieux, ils auraient attendu. (Il marche de long en large et s'arrête devant Jouvente.) Maître, j'ai besoin d'un conseil. Dans les conditions où cet enfant vient de m'être amené, au point où j'en suis de mes expériences, dans l'état d'incertitude de la médecine actuelle à l'égard des maladies nerveuses, dans le cas de cet enfant, risqueriez-vous l'emploi de l'eutaxine sur cet enfant?

JOUVENTE. — Ses parents y consentent?

LAURIÈRE. — Il n'a plus que sa mère... elle accepte...

JOUVENTE. — En toute connaissance de cause?

LAURIÈRE, rapidement. — Certes.

JOUVENTE. — Sans conditions?

LAURIÈRE. — Oui.

JOUVENTE. — Épilepsie héréditaire grave?

LAURIÈRE. — Irrémédiable, mais récente.

JOUVENTE. — Si tu ne le soignes pas, il est condamné. Si tu le soignes, il peut mourir, sans doute, mais il a neuf chances sur dix de redevenir sain... J'essaierais l'eutaxine.

LAURIÈRE, tremblant d'émotion concentrée, prend les mains de Jouvente. — Vous croyez, maître, que j'en ai le droit?

JOUVENTE. — Sur mes soixante années de carrière médicale, tu en as plus que le droit. (Il lui met la main sur l'épaule.) C'est ton devoir.

On frappe.

LAURIÈRE. — Entrez.

LHÉRITIER. — Maître, la Commission est au complet.

LAURIÈRE. — Faites entrer ces messieurs ici. (Lhéritier sort.) Maître, et si ces gens-là jappent?

Il désigne la porte.

JOUVENTE, souriant. — Allons au-devant d'eux.

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus les membres de la Commission académique : président BEAUVAIS, marquis DE SUCCINIO, docteurs MARTIN et LEPARLEUR, professeurs LAUZERTE et BENOIT, LHÉRITIER, LEFORT.

On entend un bruit de voix. Laurière, la tête haute, la démarche ferme, marche à la rencontre des nouveaux arrivants. Jouvente l'accompagne et reste à quelque distance.)

LAURIÈRE. — Messieurs, soyez les bienvenus. (Saluts, serrements de main. — Joseph dispose des sièges. Les membres de la Commission s'assoient autour du président Beauvais. Laurière est en face d'eux, avec, à ses côtés, Lhéritier et Lefort.) Mon cher président, mes chers collègues, je me tiens à la disposition de la Commission, nommée, sur ma demande, par les deux académies.

LE PRÉSIDENT BEAUVAIS, insidieux. — Mon cher collègue, la Commission vous remercie pour vos paroles de bienvenue. Nous avions tous à cœur de vous témoigner notre sympathie au moment où une certaine partie de la presse vous suspecte, où le grand public semble s'effrayer de vos tentatives, où, dans nos assemblées scientifiques elles-mêmes, ces tentatives soulèvent une opposition inconnue depuis longtemps... Aussi, en décidant de tenir notre première réunion dans votre demeure, nous avons pensé qu'il y avait intérêt pour vous-même, pour le pays tout entier, à ce que fût connu ce laboratoire dont l'opinion parle en chuchotant, ces annexes mystérieuses, où des adversaires, mal renseignés évidemment, vous accusent parfois de ressusciter la torture pour d'innocents animaux.

(Mouvement de Laurière.)

LE MARQUIS DE SUCCINIO, vieillard d'une soixantaine d'années, d'allures très aristocratiques, figure et mains fines, front vaste et regard subtil. — Notre illustre collègue est bien au-dessus de ces niaises accusations, dont furent victimes, en leur temps, Claude Bernard et Pasteur...

BEAUVAIS, mielleux. — Sans doute, mon cher marquis, sans doute... J'ai simplement voulu dire que la science contemporaine n'a rien à cacher dans ses méthodes, ni dans ses résultats, et que notre éminent confrère a, le premier, tout intérêt...

LAURIÈRE, hautain et légèrement agacé. — Je remercie M. le marquis de Succinio, d'avoir, d'un mot, rejeté au néant ces calomnies toujours renaissantes,

contre les hardiesses nécessaires de la science... Messieurs, les portes de cette maison ont toujours été grandes ouvertes aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux savants. Ne sont exclus d'ici que les bavards, et les dénigreurs. C'est dire qu'aujourd'hui nous vous recevons avec empressement. Voulez-vous entendre maintenant la lecture du rapport général sur nos expériences, que mon auxiliaire et ami, M. Georges Lhéritier, est prêt à vous faire ?

Le docteur Lauzerte. — Préalablement, je demande à dire quelques mots.

Beauvais. — Vous avez la parole, mon cher collègue.

Le docteur Lauzerte, vieillard maigre, front bas et étroit, cheveux blancs en brosse, paire de lunettes. — Sans doute, la vivisection fait partie des méthodes positives. Mais toute la question est de savoir si, dans le cas des maladies nerveuses, traitables par la suggestion, comme l'a prouvé l'École de Nancy, les expériences animales ne ressuscitent pas sans raison une des formes de la « question » appliquée aux bêtes ? Il y a des tortures inutiles qui dépassent peut-être les droits de la science...

Le docteur Martin, gros rouge. — Pour mon compte, il me répugne de voir injecter, à des bêtes innocentes, des poisons inconnus.

Succinio. — Mon cher monsieur Martin, voulez-vous me permettre une question ?

Martin, non sans déférence. — Volontiers, monsieur le marquis.

Succinio. — N'êtes-vous pas grand chasseur devant l'Éternel ? N'aimez-vous pas abattre un beau lièvre, une belle perdrix à vos heures ?

Martin. — Sans doute.

Succinio. — Et lorsque, à l'orée d'un bois paisible, vous cassez les reins ou les ailes à une de ces jolies bêtes, pensez-vous mieux faire que si vous tentiez sur ce gibier ou cette volaille une expérience profitable à tous les animaux et à tous les hommes ?

Martin, furieux. — Permettez, ce n'est pas du tout comparable.

Succinio. — Pourquoi ? Parce que dans un cas vous tuez par plaisir, et que, dans l'autre, M. Laurière tue par devoir.

Martin, congestionné. — J'admire l'esprit de M. de Succinio, mais, lorsqu'il aura, comme moi, trente-deux années de pratique et d'enseignement neurologique, je lui reconnaîtrai le droit...

Succinio, rompre. — Hélas ! mon cher collègue, je n'ai derrière moi que huit cents ans de politesse...

Beauvais, conciliant. — Messieurs, messieurs, l'heure passe... Je vous propose d'entendre la lecture du rapport...

Le docteur Leparleur, long, bavé, hargneux, se lève. — Pardon, monsieur le président, je demande la parole.

Beauvais. — Sans doute, mon cher collègue, vous l'avez, mais ne pensez-vous pas... ?

Leparleur, irritable, agite son lorgnon à bicoche. — Pardon, monsieur le président, je pense que notre Commission n'est pas une simple commission d'enregistrement, et que nous avons chacun le droit et le devoir d'examiner dès le début les erreurs de définition possibles, les postulata sujets à litige !

Beauvais. — Sans doute, sans doute... Arrivons à la question.

(Il regarde sa montre.

Leparleur, doctoral. — M'y voici, monsieur le président... (Il se recueille et se rengorge.) Monsieur le président, Messieurs, ne suis-je pas fondé tout d'abord à réclamer contre cette erreur de définition, cette confusion méthodologique par laquelle des chimistes, biologistes, physiologistes, en faisant de l'atome astral un pivot, dont la cellule nerveuse serait l'axe, confondent, involontairement, je le veux bien, mais confondent l'hypothèse chimique avec l'art médical ? Quand bien même les expériences de M. Laurière ne seraient point controuvées, auraient-elles d'autre valeur que des curiosités de laboratoire, intéressantes, sans doute, mais à peu près de nul profit pour les maladies individuelles ? Après tant et de si bruyantes recherches, il n'y aura rien de changé en médecine, il n'y aura qu'un poison de plus... La médecine, Messieurs, ne connaît pas ces brutalités minérales ou atomiques dont une nouvelle méthode nous menace... Le médecin ne connaît que des organismes, dans lesquels se développent, spontanément ou par intrusions microbiennes, certains troubles, uns et multiples à la fois, aboutissants communs d'une foule de causes internes et externes, et amenant le même résultat final, la destruction du tissu plasmatique des organes par une foule de voies que l'hygiéniste et le médecin doivent s'appliquer à fermer.

(A mesure que Leparleur pérore, l'impatience gagne tous ses collègues. Laurière exaspéré s'écrie

Laurière. — Mais on parlait ainsi du temps de Molière.

Leparleur, désarçonné, quitte son ton pompeux pour un ton de cuistre. — Qu'est-ce à dire, Monsieur ?

Laurière. — C'est-à-dire, Monsieur, que nous ne sommes pas réunis ici pour entendre des périodes oratoires, que cette table n'est pas une tribune, que toutes les dissertations abstraites sur la médecine et la chimie, ne valent pas un seul fait bien observé...

Leparleur. — Monsieur...

Laurière. — C'est-à-dire que ce qui vous manque, c'est l'habitude du laboratoire...

Beauvais, s'interposant. — Messieurs, évitons ces incidents sans utilité... L'heure presse. (Il consulte sa montre.)

J'émets une proposition. M. Laurière vient de nous faire observer, non sans vivacité, que jusqu'ici nous n'avions observé aucun fait... N'est-il pas à craindre que la lecture d'un excellent rapport n'aboutisse au même résultat... Que penseriez-vous donc, mon cher collègue, d'une visite directe à vos annexes d'expérimentation! Nous verrions vos animaux aux prises avec cette mystérieuse eutaxine.

Silence consternant.

LAURIÈRE. — Qu'à cela ne tienne, Messieurs. Je suis à votre disposition. Vous visiterez les annexes dans tout leur imprévu. L'évidence criera sous vos yeux.

Il s'est levé en même temps que Beauvais et les autres médecins.

MARTIN, bas à Leparleur. — Et même elle hurlera!

Ils se dirigent vers la porte de l'annexe en causant, se parlant à mi-voix, avec des airs de mystère.

LHÉRITIER, resté seul en arrière, tire violemment les stores, ouvre toute large la baie vitrée. Le soleil est monté, et n'entre plus dans le laboratoire. Le Pantheon et Paris baignent dans une buinere déjà chaude. — Désinfectons, maintenant. (Il respire à pleins poumons.) Crétin! idiots! Non... ce Leparleur... et ce Benoît... Le patron devrait les eutaxiner tous.

JOSEPH, qui vient d'entrer. — Pas la peine, monsieur Georges, ils sont gâteux à fond.

LHÉRITIER. — Tiens, tu es là, toi?

JOSEPH. — Le patron m'envoie vous dire que vous lui apportiez l'extrait d'Héluin, n° 3, et la série des préparations nerveuses que vous savez.

LHÉRITIER. — C'est bien. (On entend sonner. — Joseph sort. Lhéritier ouvre une armoire, sort une fiole, prend une boîte de préparation, sa physionomie est concentrée, comme agitée d'une idée intense.) Oui, ce serait bien, cela. Mais aurai-je la volonté?

A ce moment la porte s'ouvre. Léger mouvement repulsif de Lhéritier.

SCÈNE VIII

PAUL JOUVENTE, LHÉRITIER, puis THÉRÈSE LAURIÈRE.

Paul Jouvente est un homme jeune encore, beau garçon, figure fine et un peu fatiguée, allure svelte et altière. Il est fort élégamment vêtu et tient à la main quelques roses. Joseph lui ouvre la porte.)

JOSEPH. — Entrez, monsieur Paul. Mlle Thérèse va descendre.

PAUL, en entrant, voit Lhéritier, pose ses roses sur la grande table, tend la main au jeune homme. — Bonjour, Lhéritier, comment va-t-on ici, ce matin?

LHÉRITIER. — Bonjour, monsieur Jouvente. Ici, nous sommes en pleine bataille.

PAUL. — La Commission est là?

LHÉRITIER. — Elle fonctionne, mais ce n'est rien, cela...

PAUL. — Qu'y a-t-il encore?

LHÉRITIER. — Laurière veut risquer les effets de l'eutaxine sur un petit épileptique.

PAUL. — Diable! C'est décidé?

LHÉRITIER. — Pas encore, mais ça brûle.

PAUL. — C'est le mot... Tout cela pourrait bien finir par un incendie... Laurière a contre lui tout le monde : mauvaise presse, mauvais public, mauvais confrères... L'heure est mal choisie pour jouer son va-tout. Il serait plus habile, n'est-il pas vrai, d'attendre?

LHÉRITIER, brusque et prenant sa fiole. — Peut-être, en effet, plus habile et plus « politique », comme vous dites. Mais la politique et Laurière, ça ne se connaît pas.

La vraie science n'a d'autre heure que le danger, d'autre manomètre que la conscience... Avec ça on marche contre vent et marée.

Le patron marchera!

PAUL, un peu surpris. — Fichtre! mon petit Georges, vous êtes combatif, ce matin. Vous feriez bien à la Chambre; nous y manquons de tranchoir.

LHÉRITIER. — Je ne sais si j'y ferais bien, mais j'y serais mal.

PAUL. — Ah bah!

LHÉRITIER. — Je ne me soucie d'être ni faiseur ni refait.

PAUL. — Vous n'y allez pas de main morte, mon petit. Quand vous aurez dix ans de plus, c'est-à-dire mon âge, vous trouverez peut-être que les questions sont un peu plus complexes. (Ce disant, il a défait ses gants, posé son chapeau et sa canne, regardé par les vitres.) Que pense, de l'idée de son père, Thérèse?

LHÉRITIER, qui se dirige vers l'annexe et voit par la porte vitrée. — La voici, vous pourrez le lui demander à loisir.

THÉRÈSE, entrant, à Lhéritier. — Vous partez? (A Paul Jouvente.) Bonjour, vous. (A Lhéritier.) Que se passe-t-il? A-t-on lu le rapport?

LHÉRITIER. — Après maintes trissotinades, ils ont préféré visiter l'annexe... Votre père m'y attend... je me sauve.

Il sort sans serrer la main de Jouvente.

SCÈNE IX

PAUL JOUVENTE, THÉRÈSE.

PAUL. — Pas commode, ce matin, le petit Lhéritier? Il m'a presque rudoyé, le cadet.

THÉRÈSE. — Ne lui en veuillez pas... Les attaques contre mon père, l'invasion du laboratoire, l'anxiété de la découverte, tout cela le rend nerveux... Et vous savez son caractère brusque...

PAUL, avec intention. — Et jaloux... Il faut que je le sache, pour lui souffrir ce que je ne tolérerais pas à d'autres...

THÉRÈSE. — Vous êtes bien au-dessus de cela... C'est pour moi, ces roses? (Elle les prend sur la table.) Merci. (Elle les respire.) Tout le parfum du printemps, tout le plaisir de vivre, vous nous l'apportez dans cette maison... Gentil d'avoir pensé à moi parmi tous ces

tracas !... Vous parlez, cet après-midi, à la Chambre, n'est-ce pas? Du moins, *le Temps* d'hier soir l'annonçait...

PAUL. — Oui, je parlerai.

THÉRÈSE. — Et vous ne restez pas chez vous, tête à tête avec votre discours?

PAUL. — Il l'eût fallu, peut-être... Je ne puis pas... Thérèse, votre vision m'obsède, votre image s'élève entre mes idées et moi; c'est peu de dire que loin de vous je me souviens; se souvenir, c'est déjà oublier; vous m'êtes partout présente, et surtout dans ces heures d'incertitude qui précèdent le combat de la tribune, il me semble que d'entendre votre voix (Il s'approche d'elle), de voir vos grands yeux, de respirer le parfum de votre présence, me sera un bienfait plus inspirateur que toutes méditations.

THÉRÈSE, légèrement grisée malgré elle. — Pourquoi me dites-vous ces choses? Vous savez bien que je ne puis les entendre...

PAUL. — Pourquoi? Mais ne comprenez-vous pas, chère enfant, qu'elles jaillissent intarissablement en moi, du fond invisible de l'âme; qu'elles montent, qu'elles montent jusqu'à mes lèvres, comme les sanglots d'une source dans l'ombre, jusqu'à ce que leur gonflement délicieux et douloureux me force de parler, de vous dire, Thérèse, que sans vous toute ma vie me paraît décolorée, indigne d'être vécue...

THÉRÈSE, qui s'est écartée, dispose les roses dans un vase. — Je n'ai pas besoin de vous demander si vous nous restez à déjeuner, ce matin?

PAUL. — En doutez-vous?

THÉRÈSE. — A certains jours, vous n'êtes pas aussi poétique, mon cher. Sous les fleurettes du langage, on sent parfois le fleuret d'acier (Paul sourit, un peu fat) qui ne demande qu'à se changer en épée de combat.

PAUL. — C'est vrai... Singulier, comme vous, que j'ai connue fillette quand j'étais déjà un homme, vous me connaissez bien... mieux que moi-même, peut-être. Oui, vous avez raison... Il y a des jours où j'ai besoin, non d'imaginer ou d'écrire, mais d'atteindre un adversaire, de dominer une foule...

THÉRÈSE, souriant. — Alors, adieu le laboratoire... (D'un ton brusque et pensif.) Paul, vous n'aimez pas la science.

PAUL, lui prenant la main. — Mais si, je l'aime, je l'admire, je la respecte dans la personnalité de votre père.

THÉRÈSE. — Vous ne l'aimez pas assez.

PAUL. — Voulez-vous dire que je ne l'aime pas exclusivement?

THÉRÈSE. — Vous lui préférez l'aventure, la poésie, l'action directe.

PAUL. — Sans doute. Chacun ses aptitudes. Et voulez-vous donc que je m'enferme dans les quatre murs d'un laboratoire ou d'une bibliothèque! L'univers et l'humanité ne sont-ils pas tout de même un peu plus vastes que cela?

(Il montre d'un geste le laboratoire.)

THÉRÈSE. — Je ne dis pas non, quoique la science... En tout cas, c'est ici que j'ai pris racine...

PAUL. — Mais c'est ailleurs que vous vous épanouirez!

THÉRÈSE. — Mon père a besoin de moi. (Mouvement de Paul.) Tenez, mon ami, cet après-midi, je voudrais être dans une tribune, à la Chambre, vous entendre, vous envoyer dans l'ombre ma pensée. Eh bien, je n'y serai pas. Je serai ici, je soignerai le petit malade que mon père veut guérir, je m'occuperai de sa bonne femme de mère, je serai parmi les pansements et les alambics, en pleine bataille... Et ce sera bien...

PAUL. — Pour aujourd'hui, oui... Mais demain, n'aspirez-vous pas à plus de beauté, à plus de liberté, à quelque chose de plus vaste et de plus rare?

THÉRÈSE. — Je ne sais... Quand je suis auprès de vous, je le crois... Mais quand je pense à mon père...

PAUL. — Thérèse, ne m'avez-vous pas dit l'autre soir : « Je voudrais être votre cordial dans la vie. » Me retirez-vous votre parole aujourd'hui?

THÉRÈSE. — Non pas, grand Dieu! Mais cette heure, où mon père lutte pour sa vie tout entière, me trouble l'âme.

PAUL. — Thérèse, moi aussi, j'ai besoin de vous!

THÉRÈSE. — Oh! vous! vous vous consoleriez! Ce ne serait pas la première fois!

PAUL. — Ne dites pas cela! ne dites pas cela! Ne me dites pas qu'il est trop tard! Ne me dites pas que vous doutez de la façon dont je vous aime...

THÉRÈSE. — C'est là revanche des fillettes comme moi de taquiner un peu les vieux jeunes premiers comme vous, surtout quand ils s'avisent de devenir grands hommes... Mais je vous aime bien tout de même.

PAUL. — Mieux que Lhéritier?

Depuis quelques instants, Lhéritier est entré par la porte du fond qui était restée ouverte. Il n'est encore vu ni de Thérèse, ni de Paul, restés près de la baie vitrée, et absorbés en eux-mêmes. Très pâle, il écoute.

THÉRÈSE. — Quelle plaisanterie!

PAUL. — Qui sait? Il aime la science exclusivement, lui. Il est le disciple préféré de votre père. Et ce futur grand homme (Hésitant) est plus jeune que moi.

THÉRÈSE. — Voulez-vous bien vous taire, grand enfant, qui posez au vieillard pour vous faire dire ce qu'on ne dirait pas au jeune homme...

Elle lui pique une rose à la [illegible] vivement la porte vitrée, [illegible] un bruit de voix dans [illegible] Paul vont du côté de Lhéritier [illegible]

LHÉRITIER. — Si vous préférez ne pas entendre les

chicanes de ces messieurs, je vous préviens que vous avez tout juste le temps de vous réfugier au salon rouge... Les voici. (Les voix se rapprochent. Thérèse et Paul transgressent la porte que Lhéritier, pâle et résolu, referme en leur disant :) A tout à l'heure.

SCÈNE X

LHÉRITIER, LEFORT, LAURIÈRE, la Commission.

Au moment où Lhéritier revient vers le milieu de la scène, Laurière, accompagnant Beauvais et Jouvente, fait son entrée, suivi des autres académiciens.

BEAUVAIS, qui parle tout en revenant à sa place. — Oui, mon cher collègue, c'est très intéressant, tout ce que nous avons vu, et il y a évidemment quelque chose de nouveau dans la science. Cet emploi médical de l'atome solaire est extrêmement remarquable, et si vos expériences peuvent être étendues avec succès au delà de votre laboratoire, il ne restera plus à vos contradicteurs qu'à s'incliner...

LE DOCTEUR MARTIN, rageur. — Permettez, mon cher président, je rends hommage au talent de notre confrère. Mais je ne considère pas le problème comme résolu. Il reste encore à prouver que l'eutaxine est applicable à l'être humain, soit comme préventif, soit comme curatif... (Assentiment de Leparleur, Lauzerte, Benoit.) Et cela, Messieurs, qui serait l'essentiel, cela qui serait seul bienfaisant pour l'humanité, je crains bien que toute la physico-chimie de notre illustre collègue n'y puisse jamais parvenir.

LAURIÈRE, qu'envahit l'émotion. — C'est peut-être ce qui vous trompe, Monsieur.

MARTIN, railleur. — J'attendrai de voir, pour croire.

LAURIÈRE. — Messieurs... (Il s'arrête comme un homme qui prend une grande détermination.) Je suis décidé à pratiquer l'emploi de l'eutaxine sur un enfant épileptique.

Mouvements et exclamations des savants.

LAUZERTE, bas à Leparleur. — Toujours les coups de théâtre. Cabotin, va!

BEAUVAIS. — Mais, songez-vous, mon cher Laurière, à la responsabilité que vous prenez devant l'Académie et devant la civilisation?

LAURIÈRE. — J'y ai songé. Je sais quelle clameur me condamnera, si je ne guéris pas cet enfant. Mais je sais aussi qu'il doit mourir d'accidents hideux, si je n'essaie pas de le sauver. Je n'hésite pas...

BEAUVAIS. — Mais avez-vous le consentement de la famille ?

LAURIÈRE, rapidement. — Je l'ai, Messieurs, cette histoire est simple. Ce matin, une demi-heure avant votre arrivée, une paysanne, Mme Morvan, est entrée ici avec son fils, enfant de douze ans, épileptique, dégénéré d'un père alcoolique et d'un grand-père fou. L'enfant est condamné par la science actuelle à mourir idiot, fou ou tuberculeux, dans quelques années. Ma méthode le relève de cette condamnation. Cet enfant vivra. Je commencerai ce soir.

BEAUVAIS. — Devant une volonté aussi absolue, la Commission ne peut que s'incliner. Mais je crois traduire le sentiment général en disant que la Commission vous laisse la responsabilité intégrale de l'entreprise que vous allez tenter. Cette expérience est solennelle, mon cher collègue : vous la rendrez mémorable, de façon ou d'autre. Si vous réussissez, vous aurez doté l'humanité d'un bienfait incomparable, et vos adversaires pourront s'atteler à votre char... Mais il faut réussir, le triomphe est à ce prix.

LAURIÈRE, hautain et ferme. — Mon cher président, je vous remercie. Mais je ne considère pas la science comme l'enjeu d'un triomphe. Avancer dans la conquête de l'Inconnu, c'est la seule gloire qui console de toutes les haines.

JOUVENTE. — Messieurs, je tiens à déclarer par avance que j'associe ma responsabilité à celle de mon élève et ami Laurière, et que je contrôlerai toute l'expérience qu'il va tenter.

BEAUVAIS. — Docteur Jouvente, vous parlez en votre nom personnel seulement, et non comme membre de la Commission ?

JOUVENTE. — Je n'engage que moi-même.

BEAUVAIS. — En ce cas, et sous cette réserve, la Commission vous sera reconnaissante des renseignements officieux que vous voudrez bien lui communiquer sur la marche de l'expérience. (S'adressant à Laurière.) A bientôt, mon cher confrère, et bon succès.

Les académiciens, à sa suite, sauf Jouvente, prennent congé et sortent.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins la Commission, puis, à la fin, THÉRÈSE, LAURIÈRE et PAUL JOUVENTE.

LEFORT, allant vers Laurière et lui prenant les mains avec effusion. — Maître, vous rappelez-vous ce que le maréchal Gouvion Saint-Cyr disait de Napoléon?

LAURIÈRE. — Non, mon enfant, mais quel rapport?

LEFORT. — « Il aimait les parties hasardeuses ayant un caractère de grandeur et d'audace. Il jouait son va-tout. » Vous allez jouer le vôtre.

LAURIÈRE, très ému. — Oui.

LEFORT. — Tous vos élèves seront avec vous, n'est-ce pas, Lhéritier?

LHÉRITIER. — Tous. Mais je veux faire mieux que de rester auprès de vous, maître. (Mouvement de Laurière.) Je sollicite l'honneur d'être envoyé par vous en mission scientifique au Frioul. La fièvre jaune y ravage le *Dakhar*. Elle menace de s'étendre. Jamais

l'occasion ne se présentera plus favorable d'essayer l'eutaxine sur cette mystérieuse maladie. Je demande à partir de suite.

LAURIÈRE. — Toi, tu ferais cela, mon enfant! Tu ferais cet acte public de foi en ma doctrine? Tu risquerais ta vie pour contrôler mes découvertes?

LHÉRITIER, très calme. — Il s'agit de témoigner une fois de plus que la science ne fait jamais faillite, et qu'elle aura raison de tout.

LAURIÈRE. — Mais c'est la mort que tu défies ainsi. Et pour quel vain résultat, peut-être!...

LHÉRITIER. — Le résultat n'est jamais vain, qui donne l'exemple du risque pour une découverte...

JOUVENTE. — Attendez au moins le résultat de l'expérience actuelle...

LHÉRITIER. — Si je pars, je dois partir de suite. Chaque jour de retard est un jour perdu. Inutile ici, maître, puisque les camarades vous restent, je vous apporte de là-bas le renfort de l'exemple. La presse sera désarmée, conquise, peut-être. (Allant vers Laurière.) Au nom de la doctrine, maître, laissez-moi partir.

LAURIÈRE. — Mon enfant, ton énergie m'emplit le cœur d'une joie intense. Tu m'es le symbole vivant de mon action dans le monde... Et pourtant, j'ai peur... Si tu allais ne pas revenir?

LHÉRITIER. — Pourquoi ne reviendrais-je pas? Ai-je plus de chances d'attraper la fièvre jaune que d'être écrasé par le P.-L.-M.!

LAURIÈRE. — Ne plaisante pas, enfant, la minute est grave. En te laissant partir, quelle responsabilité j'ajoute à celle que je viens d'assumer! (Un silence.) Ne laisses-tu rien derrière toi qui puisse te faire regretter la vie?

LHÉRITIER. — Vous savez que je suis orphelin, vous qui m'avez recueilli... Je n'ai plus d'autre famille que la vôtre. (Un silence.) Et quand bien même on sacrifierait quelque chose, l'action en aurait plus de saveur... Mais ce n'est pas le cas, je n'ai rien à sacrifier.

LEFORT. — Pour moi, je vous enverais, mon cher, si je ne restais pas auprès du maître, pour participer à la plus émouvante expérience du siècle... C'est très beau ce que vous faites là.

(Un silence des acteurs.)

LAURIÈRE, exalté. — Oui! la vie au milieu du danger, c'est la vraie vie, c'est la grande vie, la vie dont on peut mourir, mais qui féconde!

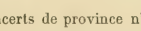
JOUVENTE. — Mes enfants, j'ai bien aimé les sciences dans ma vie, mais jamais mon cœur n'a battu comme aujourd'hui...

LAURIÈRE. — Non, je ne puis me résoudre encore à te laisser partir... Je veux consulter Thérèse...

LHÉRITIER, avec un sourire indéfinissable. — Votre fille, maître, est trop votre fille, elle est trop mon amie pour me déconseiller mon devoir, ma gloire, le départ nécessaire. A Thérèse qui rentre accompagnée de Paul. N'est-ce pas, mademoiselle Thérèse?

(*Rideau.*)

(*A suivre.*) HENRY BÉRENGER.



LE ROMAN DE TERROIR

Les cafés-concerts de province n'ont rien trouvé de mieux comme suprême réclame pour les soirs de gala que d'annoncer sur leurs affiches, sans préciser davantage, des « artistes de Paris ». On ne peut s'empêcher de trouver à peu près autant de sens, c'est-à-dire aussi peu, à la promesse dont semblaient vouloir nous éblouir ces trois mots irrésistibles : *Grand roman parisien*, démodés maintenant depuis la nouvelle consigne : *Mœurs antiques*.

Certes, il n'est point de temps ni de lieu qui soit fermé à l'art du romancier et interdit à son choix. Mais il faut que ce choix soit sincère et selon son génie. Quand Flaubert écrivait *Salammbô*, il n'exploitait pas une formule, et l'imagination de Balzac ne lui représentait ses personnages que dans le cadre naturel de leur vie. L'un et l'autre tentaient de traduire dans son unité organique leur vision d'une époque ou d'un milieu, pareils en ce point à tous les maîtres, qui réalisent une œuvre d'autant plus belle que cette vision se trouve plus cohérente et par là plus vraie, si la vérité d'un ensemble n'est avant tout que l'accord et le concert des parties.

Cette harmonie du décor, des caractères et des événements, il faut parfois une pénétration singulière pour la saisir sous la complexité des formes sociales les plus avancées et des faits qu'elles concourent à déterminer. Mais la nature la manifeste dès que rien n'entrave le libre jeu de ses lois. Elle organise de petits univers qui se maintiennent d'autant mieux qu'ils restent plus fermés aux influences du dehors. Tels sont nos pays de France, avec leur structure physique, leurs mœurs, leurs travaux, leur langage. Chacun d'eux fut longtemps et n'a point tout à fait cessé d'être un monde à part, doué de sa vie originale. L'artiste n'a qu'à la saisir et à la manifester : il le fera sans effort et sans défaillance, s'il en est lui-même pénétré. Sans doute, il suffit de passer pour saisir l'aspect du paysage, l'allure des gens, la teinte de misère ou de gaîté qui enveloppe leur existence. D'un regard, le génie, tout de puissance imaginative et de sympathie, pourra découvrir l'essence des choses et la vérité des âmes. Ce magnifique privilège s'attache aux créations de l'écrivain qui, né du sol et façonné à sa destinée

séculaire, porte en lui cette vérité et cette essence, en est le représentant authentique et n'a besoin que du pouvoir de s'exprimer pour en devenir le fidèle interprète.

Et voilà pourquoi, supérieurs à beaucoup de romans parisiens et de romans antiques, plus près de la vie, plus riches de vérité et de poésie, plus achevés enfin, on peut préférer les romans de terroir avec leur saveur, leur cohérence et leur signification, — la *Domnine* d'un Paul Arène, les *Courbezon* d'un Ferdinand Fabre, les histoires languedociennes de Pouvillon ou bretonnes de Le Braz et de Le Goffic, les romans berrichons, déjà un peu oubliés, de George Sand et ces derniers-nés du succès : *Jacquou le Croquant*, *La terre qui meurt*.

*
* *

A travers ces œuvres de terroir, toute une région semble prendre conscience d'elle-même et accuser ses caractères essentiels. L'imagination ne s'y applique pas à refléter le détail des choses : elle s'est nourrie de cette riche substance et en épanouit la fleur, où nous respirons l'âme même des paysages, évoqués ainsi devant nous par une magie infiniment supérieure à l'artifice de les décrire.

Rappelons-nous George Sand. Elle nous a appris elle-même par quelle lente communion avec la nature elle pénétra son génie de la vertu intime des choses. Son enfance, telle que nous la peint l'*Histoire de ma vie*, se prodiguait en courses et jeux avec les gamins de Nohant. « Je savais dans quel champ, dans quel pré, dans quel chemin je trouverais Fanchon, Pierrot, Liline, Rosette ou Sylvain. Nous faisions le *ravage* dans les fossés, sur les arbres, dans les ruisseaux... » Lorsqu'elle revient de son couvent, la noble maison des Augustines anglaises, et que les anciens camarades, aussi changés qu'elle-même, appellent mademoiselle leur petite amie de naguère, les jeux font place au plaisir physique de mêler à sa vie la vie des champs, des plantes sauvages et des prés en fleur. Plus tard, enfin, c'est dans le coin familier, dans cette maison aimée, qu'elle vient chercher le repos à toutes ses fatigues et l'oubli des heures orageuses. C'est là que son art atteint la perfection de la vérité et concentre dans de merveilleux fruits d'automne les trésors du printemps. Que nous sommes loin, alors, des « bergeries » et des « pastorales », de leurs conventions et de leurs apprêts, loin de ce pays chimérique et faux comme les êtres qui l'habitent, décor du *Pastor fido* ou de l'*Astrée*, séjour des bergers de Gessner et de Florian ! Les images qui avaient empli les sens de l'enfant reviennent s'organiser dans le rêve de l'artiste pour composer ces paysages si vrais, vallons gracieusement ondulés, riches sillons où germent les épis, traînes verdoyantes bordées de haies vives et d'ormeaux sinistres qui prennent, le soir, des formes d'apparitions.

Nous connaissons tous les jolies légendes du Berri, celles aussi qui sont terribles, ses antiques coutumes, ses vielles, ses cornemuses et son fin parler, ce français « particulier, très ancien et longtemps inaltéré » que George Sand aimait pour ses « mille originalités et mille grâces qu'on ne retrouve point ailleurs et certaines locutions heureuses et bizarres dont nous n'avons pas l'équivalent ». Car tout cela revit dans les admirables romans champêtres, *Les Maîtres sonneurs*, *François le Champi*, *La Mare au Diable*, *La petite Fadette*. Et de « cette terre généreuse, soumise à l'homme », de ces champs dont l'activité silencieuse se repose avec une grâce un peu triste, l'humanité se divinise : « C'est un mouvement gracieux de la bonne déesse... Elle est là, comme couchée de son long sur les herbes, baignant ses pieds blancs dans une eau courante et pure ; c'est la puissance en repos ; c'est la bonté calme des dieux amis (1) .»

Il a suffi à la réalité de se dégager des détails insignifiants et des inutiles surcharges pour devenir la poésie. Il en a été de même ailleurs ; il en pourrait être ainsi partout. Le Berri, la Bretagne, la Provence, les Cévennes, quelques autres provinces encore, ont trouvé mieux que d'autres leurs interprètes. Mais tous les pays, tous les paysages ont leur poésie. Elle est éparse dans le parfum des prairies, mouvante dans l'ondulation des blés, tragique dans le tumulte des vagues. Elle se dresse, robuste, parmi les travailleurs rustiques, plane, un peu triste, sur le désert des bruyères violettes, rôde dans les landes sauvages, et s'accroche aux rochers désolés. Une poésie mystérieuse emplit la fraîche obscurité des bois ; une autre enveloppe de mélancolie les grandes plaines. Et les pommiers en fleurs, et les châtaigniers pleins d'ombre, les pins majestueux, les noyers tranquilles, les saules étêtés, les coteaux couverts de vignes, et la plage au sable fin, et la grève aux galets polis et la montagne aux flancs voilés de nuages offrent sans cesse à qui veut la comprendre leur poésie infiniment variée, infiniment changeante. Il suffit d'en concentrer en soi les rayons et les échos pour nous renvoyer sa musique et sa lumière.

Ainsi peut se manifester à nous, réelle et en même temps idéale, l'âme des pays de France. Elle donne à chaque contrée sa physionomie personnelle, et c'est en elle que reposent, comme en leur substance commune, les âmes individuelles dont elle fait la solidarité et la ressemblance. Elle les enveloppe, faisant ainsi de la nature un cadre à la vie humaine qui

(1) G. Sand, *Promenades autour d'un village*.

s'y façonne et par moments aspire à le remplir tout entier.

***

En harmonie avec le pays, et comme un personnage à peine enlevé sur le fond de la toile, le paysan s'avance vers nous, encore pris dans le sol et l'âme plus qu'à demi engagée dans les choses. Sa participation à la nature lui donne une sorte de grandeur imprécise, et pourtant il n'est qu'un homme, d'existence plus bornée que les autres, ou qui le paraît du moins. Jacquou le Croquant, du Périgord, Toussaint Lumineau, de Vendée, sont de simples paysans; ils n'ont ni plus d'idées ni plus de sentiments ou de passions que les autres paysans. Révolutionnaire ou conservateur, chacun voit les mouvements du monde sous l'angle de son quotidien labeur et de sa condition. Mais cela même donne à sa volonté l'élan des forces naturelles et il n'en faut pas plus pour que ces humbles destinées s'amplifient au delà de leur mesure apparente. Toute la poésie de la terre et la douceur des campagnes heureuses affluent aux yeux des jeunes paysannes de George Sand, donnent l'harmonie à leurs gestes, la rectitude à leurs actions, une grâce à leurs amours et de la force à leur sagesse; elles passent, pour l'animer d'un rythme plus large, dans la sereine énergie de certains hommes, comme le Germain de la *Mare au Diable*, Germain, le « fin laboureur », symbole humain de la vie des champs. Relisez le beau roman de M. René Bazin. Le métayer vendéen, qui veut rester sur son domaine et y maintenir sa maison, dresse de toute sa haute taille, au-dessus de la famille affaiblie, divisée, dispersée, la volonté de la Terre obstinée à vivre, tandis que, près de lui, la jolie petite Rousille, vaillante et fidèle, fleurit comme la vie du sillon et porte l'avenir. Leurs âmes ont la vertu et la beauté de ces campagnes tranquilles qui les ont lentement, jour à jour, façonnées à travers les siècles : la fraîcheur du Marais de Vendée est entrée en elles avec la paix de la plaine, elles sont unies et calmes comme les canaux dormant dans l'or du soir. Le travail est leur loi et la patience leur force. Elles ignorent les rébellions, ainsi que leur sol les cataclysmes; et comme celui-ci s'immobilise dans sa sérénité féconde, elles persistent dans leurs amours et leurs croyances.

Créer une harmonie de ce genre entre un pays et des âmes est un des miracles du génie, auquel s'égale l'art du romancier de terroir lorsque, la trouvant réalisée dans la nature, il a le privilège de nous la manifester par les traits mêmes sous lesquels s'en accuse infailliblement en lui l'image familière.

***

Les événements n'ont rien de factice : ils obéissent à une logique intérieure qui fait naître les situations du milieu et des caractères. On dirait que le choix des sujets n'appartient plus à l'artiste et qu'il est bien obligé de voir les choses comme elles sont. Rien ne diffère plus que le roman de terroir du roman romanesque. L'imagination la plus aventureuse retrouve le sens de la réalité en prenant contact avec la terre; elle va d'un pas si assuré qu'il laisse à peine deviner les ailes. Comparez, dans l'œuvre de George Sand, à *Consuelo*, au *Marquis de Villemer* et à *l'Homme de neige*, *François le Champi*, *les Maîtres Sonneurs*, *la Mare au Diable*. Est-il rien de plus simple, de plus uni, de plus naturel, en face de plus de caprice, de fantaisie et de chimère? Le récit va tout droit, à l'allure un peu lente des héros qu'il met en scène.

S'il est plus mouvementé parfois, plus dramatique, comme dans *Jacquou le Croquant* ou *les Courbezon*, c'est le mouvement même de la nature, le drame des forces élémentaires. Autour de Jacquou, cette fruste et avisée figure périgourdine, s'agitent tous ceux qui sont mêlés à la vie du paysan et jouent un rôle dans son odyssée de misère. Entre les rudes paysans cévenols, se nouent des intérêts et des intrigues au-dessus desquels s'obstine, toujours renaissante, la chimère de l'abbé Courbezon, sa manie d'œuvres et de bâtisses, qui l'engage dans ces intrigues, l'enchaîne à ces intérêts et sans qu'il le veuille, sans qu'il le sache, les déchaîne contre lui, jusqu'à ce qu'il en soit la victime innocente. Les causes des incidents sont trop harmoniques pour que leur concours laisse place à un jeu de l'imagination. Celle-ci n'a plus que faire de ses prestiges, là où l'auteur montre la vie dans son cadre naturel, l'humanité réduite aux passions fondamentales et les événements issus de la nature même des choses.

***

Un caractère de fatalité se dégage ainsi de ces œuvres et rapproche parfois l'idylle rustique ou le conte villageois des antiques drames du destin. Témoin la *Domnine* de Paul Arène. C'est une exquise et forte tragédie, toute pénétrée du sentiment de l'inévitable et de la logique de la nature. De ce passage voûté, ruelle sordide où elle est née, dans la vieille cité de Rochegude, jusqu'à la cabane d'affût, la « cabanette d'espère », où elle sait attirer la mort sur ses pas par une feinte sauvage, la faible et fière amoureuse, la jolie « Civadone » a vainement tenté d'échapper à sa vie. Gamine livrée à la rue, dans l'abjection de ce coin mal famé, le quartier des

« mandres », fille et sœur de femmes flétries par le nom fatidique, en vain elle goûtera la pureté des jours actifs auprès de sœur Nanon des sept soleils; en vain elle deviendra la compagne du vieux Trabuc, l'épouse de l'honnête homme qui lui a donné son cœur dans une adoration silencieuse. Une première fois l'amour a éveillé en elle les libres ardeurs de sa race, ennoblies par la joie du don absolu de soi; le même amour retrouvera la jeune femme docile et toute prête, comme il avait trouvé la jeune fille. Et cette chute sera l'effondrement du passé : toutes les violences endormies se réveilleront pour un dénouement de passion, de vengeance et de mort, digne du sang des « mandres ». Il ne demandait qu'à s'apaiser. Mais le rêve fragile de Domnine s'est brisé contre les forces inconscientes qui font mouvoir ce petit monde de Rochegude. Comme, au cours du roman, elle nous impose son décor et sa vie, cette ville déchue qui fait peser sur la touchante héroïne le double poids de ses préjugés d'orgueil et d'infamie, le prestige de la « société » et l'opprobre du « grand couvert » ! Comme elle nous découvre bien, derrière les vestiges d'un temps plus noble peut-être, ou que le recul idéalise, ses joies vulgaires, ses médiocres soucis, l'égoïsme de Médéric Mireur, les intrigues de la mère Guisolphe, l'ingénuité vicieuse de sa fille Dolinde, la complaisante faiblesse de la vieille Mme Mireur et l'implacable collaboration de tous ces rouages d'une même machine au désastre qui emporte Domnine, victime éternellement condamnée, jusque dans sa mémoire...

***

On accorde souvent trop peu de faveur à ces œuvres discrètes où se reflètent, en même temps que l'aspect d'un coin du sol national, la vie et l'âme des gens qui l'habitent. Elles sont pourtant pleines de sens, riches de vérité et de poésie. Il suffirait de savoir les interroger pour esquisser, d'après leur témoignage, une psychologie des pays de France et préparer ainsi, suivant l'heureuse expression de Charles Bigot, une « géographie morale » dont l'intérêt ne le céderait peut-être point, fût-elle d'ailleurs moins précise et moins scientifique, à cette géographie sociale si curieusement représentée par un livre récent de M. Edmond Demolins.

Mais ne sortons point de l'art, puisque aussi bien, dans ce domaine, la part reste assez belle au genre que nous essayons de caractériser. Ce même miracle, que réalise parfois le génie, d'être à la fois original et universel, peut devenir aisément le privilège du romancier de terroir s'il sait voir, avec assez de précision et de délicatesse, l'homme de son pays et en lui l'homme éternel. Car chaque pays a ses nuances de sentiment et de pensée, comme il a ses inflexions de voix; il a ses mœurs, ses manières et ses gestes, comme son costume. Alors que l'imitateur adroit des maîtres n'arrive, avec tous ses artifices, qu'à incarner dans des formes sans réalité des imaginations sans vie, le sincère artiste, penché sur le petit monde où se complaisent ses regards, devient un magicien émouvant et véridique.

Il s'élève alors, sans l'avoir cherché, à la dignité de « représentant ». Parce qu'il a concentré en lui les énergies latentes dans les mille détails de la vie quotidienne et des spectacles familiers, approfondi de tout son amour le rêve éveillé dans sa jeune tête par les premières contemplations, alors les êtres tout proches, les choses fraternelles ont ouvert pour lui leurs plus chers secrets et épanoui dans son art une beauté mûrie au soleil de la vie et dans l'ombre des jours pensifs.

Serait-il impossible que cette beauté devînt une révélation ? Par l'œuvre qui l'exprime, ne pourrait-elle rayonner sur la réalité même qui l'a inspirée et lui rendre ce qu'elle en a reçu ? Créée par elle, elle la créerait à son tour. Si chaque province pouvait prendre, dans le miroir que lui présenteraient ses artistes, une plus claire conscience de soi, elle se modèlerait sur cette image et l'idéal, né du vrai, se ferait insensiblement la vérité vivante. C'est, toujours et partout, la plus haute fonction de l'art; elle ne ferait que s'exercer d'une manière plus directe, plus précise, et par là plus efficace, dans un cercle fermé où nulle énergie ne se perd. Admirable échange entre l'art et la vie, et bienfait réciproque : car si le génie le mieux doué n'improvise pas ses richesses et si beaucoup d'écrivains gagneraient à recueillir aux profondeurs de leur sensibilité les émotions que la longue suite des jours y suscita depuis l'aurore ensoleillée de l'enfance jusqu'aux premières tristesses de l'âge mûr ou même jusqu'à la grande mélancolie des soirs de l'existence, les plus humbles destinées s'ennobliraient à cette lumière qui transfigure par sa clarté et féconde par sa chaleur...

***

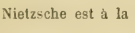
Aussi bien, n'avons-nous pas à supposer le genre poussé à son plein épanouissement et porté à un degré de perfection qui en épuise toutes les virtualités. Tel qu'il est représenté chez nous par des œuvres excellentes, il a l'heureuse fortune de réconcilier des qualités opposées qu'il tempère et sauve ainsi de leurs défauts habituels : il est pittoresque sans description, psychologique sans analyse, vrai sans réalisme, idéalisé sans romanesque, philosophique même et social sans thèse ni argumentation. L'impression que de telles œuvres nous laissent est harmonieuse parce que leur unité n'a rien de factice.

Pour créer, l'artiste n'a qu'à laisser les choses s'organiser en lui. Il devient alors un agent de la nature et cette activité est le plus haut degré de la création.

Mais la nature, qui fait ce miracle, est seule à le pouvoir faire. Il faut s'inspirer d'elle, ou plutôt s'abandonner à elle, n'être plus que l'instrument docile de son expression. Si la sincérité est partout la condition essentielle de l'art, c'est ici qu'elle en devient la loi absolue et tyrannique. Au moindre artifice, le charme s'en va et, dès lors, l'exécution la plus habile n'ira pas beaucoup au delà de l'insipide et du faux.

Jusqu'ici, la lumière discrète où sont demeurés les chefs-d'œuvre des romanciers de terroir les a sauvés du bourdonnant essaim des éphémères de lettres, envolés vers des feux de paille plus éclatants. Peut-être ne faudrait-il pas beaucoup de succès comme celui de *Jacquou le Croquant* ou de *La terre qui meurt*, pour qu'on se mît à nous fabriquer, sous une formule ou sous une autre, mais combien différents de ces livres, d'insupportables « romans de terroir ».

FIRMIN ROZ.



QU'EST-CE QUE LA MUSIQUE DE CHAMBRE ?

Pendant que Nietzsche est à la mode, citons du Nietzsche :

Il y a toujours eu, en France, le « petit nombre », et cela a rendu possible une *musique de chambre* de la littérature, qu'on chercherait vainement dans le reste de l'Europe.

Si l'on voulait préciser, définir *cette musique de chambre de la littérature*, pourrait-on dire : « c'est la comédie..., c'est l'ode, ou c'est le roman d'analyse, ou tel autre genre littéraire » ? Évidemment non. Nietzsche, ni personne, ne pourrait identifier cette *musique de chambre de la littérature* avec un genre littéraire, et la différencier de tous les autres genres. Telle fable de la Fontaine, tel « duo » de Corneille ou de Racine, tel chapitre de Flaubert ou de Renan seraient placés par Nietzsche dans cette idéale « musique de chambre de la littérature ».

Et ce n'est pas parce que telles œuvres de la Fontaine, de Flaubert ou de Renan, dans des genres divers, œuvres issues de génies très divers eux-mêmes, ont un certain air de ressemblance dans « la perfection classique » ; ce n'est pas parce qu'elles ont une certaine apparence, un style ou un « faire » semblable à ce que les rapins, avec une vigueur familière, traduisent par ces mots : « cela se patine (se culotte) *en toile de musée...* » Non, parler ainsi, ce serait considérer la forme, l'apparence sensible des œuvres, et oublier la réalité profonde qui leur donne la vie, qui est leur vie même. « L'art, écrit Tolstoï, est l'activité humaine par laquelle une personne peut, volontairement, et au moyen de signes extérieurs, communiquer à d'autres les sensations et sentiments qu'elle a éprouvés elle-même (1). » C'est la pensée même de Schopenhauer, si toutefois l'on traduit, afin de le comprendre, le style un peu spécial de ce philosophe : « L'art est l'objectivation de la volonté par une pure manifestation dans l'espace. »

Dans tous les arts, il y aura donc « musique de chambre », non pas quand l'artiste se servira de telle ou telle forme : comédie, plutôt que fable ou roman, quatuor plutôt que sonate pour piano seul ; — mais bien quand l'artiste saura exprimer, en pure beauté, *une pensée de musique de chambre* (2).

Mais, une pensée de musique de chambre, comment la définir ? Ne se définit-elle pas elle-même, ou plutôt ne se révèle-t-elle pas (à ceux qui savent la comprendre), par la seule apparence sensible qu'elle pourra revêtir, par celle-là même qu'un génie créateur lui a donnée ? La poésie, la beauté, l'amour, n'ont pas de définition : ce sont des états d'âme ; ils sont concrets, mais intérieurs et subjectifs. Ils sont consubstantiels avec l'âme même qui les perçoit en elle. Comment leur donner une définition abstraite et morte ? Comment parler d'eux, si ce n'est en évoquant leur souvenir dans les âmes qui les découvrirent d'elles-mêmes ? « L'esprit n'est compris que de l'esprit », disait Chamfort. La formule est bonne, quel que soit le sens donné au mot « esprit ». La musique n'est comprise que des musiciens. La véritable musique de chambre n'est peut-être comprise que par les musiciens ou les auditeurs qui conçoivent ou perçoivent « en musique de chambre »...

Réalité certaine mais ineffable, présence réelle mais invisible, que dire de ce Mystère, de ce Mystère évoqué, tant bien que mal, par les mots « musique de chambre » ?

Tâchons de parler de lui, ainsi qu'un peintre fait sentir, fait *voir* l'atmosphère invisible d'une minute où la nature atteint à la beauté. Sur la toile, il n'y a que des couleurs et des formes, un champ, une ligne de peupliers, une femme qui passe... Mais tout est baigné dans une lumière impalpable, tout est transfiguré, et l'on voit l'atmosphère invisible.

1. Il faut remarquer que cette pensée de Tolstoï est citée par M. Vincent d'Indy tout au début de son très beau et très curieux *Cours de composition musicale*. — Le premier livre, seul, a encore paru. Durand et fils, éditeurs.

2. Quelques critiques viennent de parler comme il convient de cette musique dite commune à tous les arts. M. Gauthier-Villars et M. Raymond Bouyer. — Baudelaire l'avait sentie.

*
* *

Un jeudi, de trois à cinq, on assiste à un petit concert-Colonne, au Nouveau-Théâtre de la rue Blanche. Pendant les pianissimos on n'entend pas, — l'heure est trop familiale, — les flonflons du *music-hall* voisin. Selon les programmes ingénieusement panachés, on écoute tantôt l'orchestre, tantôt un pianiste, seul ou avec l'orchestre, d'autres fois un chanteur, que l'orchestre ou le piano accompagne, d'autres fois un quatuor à cordes, — celui de M. Armand Parent, par exemple.

On *voit* tout de suite, en regardant les exécutants, qu'il y a une musique d'orchestre, et qu'il y a une autre musique. Et, pour peu qu'on réfléchisse, on s'aperçoit que certaines œuvres sont faites pour de grands vaisseaux, sonores, décoratifs, ouverts aux foules, tels que théâtres, salles de fêtes, églises, — ou même pour les places publiques emplies des vigoureuses et lourdes masses populaires, sur qui flottent les oriflammes d'une fête nationale... Au contraire, d'autres œuvres sont faites pour l'intimité, pour le silence attentif d'une chambre ombreuse, bien close et tout animée, toute vivante des souvenirs, des parcelles d'âme qu'une vie contemplative et profonde y a répandus comme un parfum d'elle-même : à coup sûr, ce n'est pas pour le salon élégant, banal, papillotant de lustres et d'appliques, et dont l'atmosphère voluptueuse endort les cerveaux, stimule les digestions, avec les parfums emmêlés des chevelures et des fleurs. Au salon, convient la musique de salon, c'est-à-dire les fruits glacés et les bonbons fondants.

La musique de chambre est tout autre. Ce ne sont plus les grands ensembles, les développements oratoires, les compositions murales et « à fresque » de la musique d'orchestre. Ce n'est pas la fadeur sucrée, la brève élégance, la sécheresse madrigalesque de la musique de salon. Et ce n'est pas non plus un compromis hybride entre ces deux musiques. Non, la musique de chambre est d'une tout autre nature. Elle est la musique la plus profonde, la plus « intérieure » qui soit; à vrai dire, elle est la plus musicale : elle est la musique même.

A prendre les choses du dehors, à *voir* les musiciens, au lieu de comprendre, d'*entendre en soi-même* ce qu'ils jouent, on pourrait trouver une définition de la musique de chambre. On dirait à peu près ceci : entre la musique faite pour un instrumentiste seul, et la musique faite pour un orchestre (sept ou huit musiciens, et plus), il y a la musique de chambre.

Mais une semblable définition, — toute formelle d'ailleurs, tout extérieure, extrinsèque, — n'a même pas la seule qualité qu'elle pourrait avoir : la précision. Les limites, qu'elle semble poser nettement, sont très incertaines. A quel nombre de musiciens commence l'orchestre? Est-ce à huit, est-ce à dix, à douze? Prenons des exemples très connus : est-ce le *Septuor* de Beethoven, le *Septuor* de M. Saint-Saëns ou celui de M. Vincent d'Indy? — voilà, au dire général, de la musique de chambre. Mais la *Symphonie en sol mineur*, de Mozart, est écrite tout entière sur *huit* portées. Évidemment, l'abîme, qui sépare telle musique de chambre de telle musique d'orchestre, ne peut pas s'entr'ouvrir tout à coup sous l'incantation d'un modeste basson ou d'une petite flûte...

A la vérité, chacune de ces musiques est un monde à part. De l'une à l'autre, pas de chemin, pas de transition. Ce qu'on appelle le « quatuor d'orchestre » (deux parties de violon, altos, violoncelles, contrebasses, ces deux derniers se doublant à l'octave ou tenant chacun une partie propre), — le « quatuor d'orchestre » est de l'orchestre, il n'est pas du quatuor (musique de chambre). Qu'on essaie, comme le faisait le bon Pasdeloup, lorsqu'il révélait aux philistins de Paris les plus anodins *quatuors* de Joseph Haydn, — qu'on essaie de doubler les exécutants d'un quatuor à quatre parties : on l'alourdit, plus ou moins selon les exécutants; à coup sûr, on n'en fait pas un quatuor d'orchestre... Mais le double quatuor (*huit parties* de cordes, tel l'*Octette* de Mendelssohn, tels les *Doubles Quatuors* de Spohr), voilà sans doute de la musique de chambre.

D'autre part, les « violons divisés », les « violoncelles divisés », à *trois, quatre* ou *cinq* parties : ouverture de *Guillaume Tell* (ce magnifique début, cet andante de quintette qui tourne si vite à la musique de cirque); ou les premières mesures du *Roi d'Ys*, toutes vivantes de la jolie sensibilité de Lalo (début de l'ouverture); ou encore le premier prélude de *Lohengrin* (début et fin, le Graal); ou encore, au deuxième acte des *Maîtres Chanteurs*, pendant le duo de Walther et d'Éva, le regard sur le paysage lunaire au moment où ils parlent de fuir, — c'est plutôt le regard en eux-mêmes sur la lueur tremblante de leur amour, — tout cela, qui n'a que *trois* ou *quatre* parties de cordes, est bien de l'orchestre, et non de la musique de chambre.

— Pourtant, dira-t-on, il n'y a là que trois ou quatre parties...

— Il n'importe : une musicalité est de l'orchestre. Une musicalité est de la musique de chambre. Deux mondes différents; ou, si l'on préfère, deux langages différents, deux modes différents de sentir et de s'exprimer.

Et ce qui prouve encore que ce sont bien deux langages différents, deux ensembles organisés et vivants, c'est qu'une pensée qui a reçu la forme et

la vie dans l'un de ces deux modes, qui a été exprimée dans un de ces langages, ne peut plus vivre sous l'autre forme. Ou si elle a l'air de vivre, à force d'artifice et d'adresse, elle vit comme une pensée traduite. Un quatuor à cordes, réellement conçu en quatuor, a beau être orchestré après coup : il reste « musique de chambre ». Et la réciproque est vraie.

Constater ce phénomène peut aider à déchiffrer plus nettement bien des génies : clef mystérieuse, qui ouvre leur intériorité la plus secrète. On peut voir naître leur pensée; on peut voir *en quelle langue ils pensent*. Il suffit, pour cela, de faire cette expérience : peut-on, ou ne peut-on pas traduire leurs œuvres de la langue « musique de chambre » en la langue « musique d'orchestre »? De même que Rabelais, malgré son génial maniement du français, pense presque en latin, « pense latin », — et on n'a qu'à le traduire pour s'en rendre compte; — de même Weber, par exemple, malgré son écriture très pianiste, presque pianistique, conçoit sa musique de piano avec la sonorité de l'orchestre. Son écriture, pour le piano, est d'un pianiste adroit; mais sa pensée n'est pas celle d'un auteur de musique de chambre. Pour prendre forme, la pensée de Weber « parle orchestre ». Qu'on pénètre l'orchestration littérale de Berlioz : Berlioz, à dire vrai, n'a pas orchestré, n'a pas « traduit à l'orchestre » l'*Invitation à la Valse;* Weber, qui l'avait pensée pour orchestre, l'avait réduite, en quelque sorte, pour le piano à deux mains : sans doute, un tout petit hasard de la vie journalière l'a voulu ainsi. Conçue « orchestre », elle est née « morceau de piano » : de même, un fils de Parisiens, né pendant une villégiature, est Parisien dans le sang. — Berlioz, à travers la traduction originale que Weber a donnée de sa propre pensée, n'a eu qu'à lire dans la pensée de Weber lui-même; il a simplement transcrit ce qu'il y voyait. Dans l'orchestre de l'*Invitation*, publié par Berlioz, tout est de Weber; Berlioz n'est que l'éditeur : il l'est, du reste, avec une lucidité géniale (1).

Ainsi, la musique d'orchestre, la musique de chambre sont deux musicalités différentes. Ce sont deux modes de sentir et d'exprimer, deux langages musicaux, deux âmes musicales différentes. Pascal dirait : deux « ordres », et Kant deux « catégories ».

Ainsi, de l'une à l'autre de ces musiques, pas de lien, pas de transition, pas même de traduction. Et, quelle que soit la forme — ou plus exactement l'apparence — selon laquelle nous voyons une pensée, il est toujours possible au musicien parfaitement adapté, idoine, — tel Berlioz en face de Weber, — de découvrir, sous cette apparence parfois fortuite, la forme véritable, adéquate, consubstantielle, d'une pensée musicale. Et cette pensée, d'elle-même, par sa propre nature, parce qu'elle est ce qu'elle est, tend à naître dans l'une ou l'autre des catégories : musique de chambre ou musique d'orchestre.

*
* *

Une pensée de musique de chambre peut-elle être exprimée par des instruments quelconques, et même par un instrument seul?

Nous venons de voir que ce n'est pas le nombre qui caractérise vraiment la musique de chambre. Si l'on ne peut pas dire : « C'est le quatuor à cordes »,

(1) Bien entendu, les malheureux croque-notes, qui amplifient à l'orchestre, qui « trombonisent » des œuvres vivant très bien sous une autre forme, ne prouvent que leur parfaite et incurable stupidité. S'ils font là un devoir d'école, qu'ils le laissent à l'école, et ne le présentent pas comme une œuvre d'art. — Orchestrer, réorchestrer une œuvre déjà écrite par un génie, demande plus que du génie, ou plutôt demande une certaine nature de génie : il faut du tact, de l'intelligence, de la souplesse de main ; il faut savoir s'effacer soi-même. Mozart put faire cette chose prodigieuse avec les oratorios d'Handel. A coup sûr, le formidable Beethoven en eut été incapable, car il n'était pas assez maître de son génie, il ne pouvait pas à volonté lui imposer silence : il l'a bien montré, par exemple, dans les cadences qu'il composa pour le premier et le dernier temps du *Concerto en ré mineur* de Mozart : il n'était encore (comme tant d'autres pianistes) qu'un pianiste-virtuose, c'est-à-dire une curiosité qu'on montrait pour de l'argent. Mais déjà il ne pouvait plus manier les notes sans écrire « Beethoven ». Les cadences de ce concerto, où les idées de Mozart sont développées avec les moyens de Beethoven, où Beethoven demande au piano solo des effets d'orchestre, sont extrêmement instructives. Beethoven fatigue déjà le piano; il veut en tirer plus et autre chose; on voit, à lire les cadences faites par lui pour son jeu, qu'il écrasait le clavier : le témoignage des contemporains le confirme, mais c'était inutile, car Beethoven lui-même l'a écrit avec sa propre musique.

En 1802, Beethoven essaie d'écrire des variations pour le piano sur un thème qu'il avait déjà confié à l'orchestre dans son *Prométhée* : il compose alors *Quinze variations avec une fugue* (œuvre 35) où l'on sent combien la « forme extérieure, conventionnelle », dominait et motivait encore, par moments, la propre conception de Beethoven. Mais il conçoit aussi par lui-même; fatalement, il « conçoit orchestre »; il ne peut pas « concevoir piano » ce qu'il a déjà « conçu orchestre ». Et la preuve, c'est qu'en 1802, Beethoven, qui songeait à la *Symphonie héroïque* et prenait conscience de sa vraie conception, dépouillait ses *Quinze variations avec une fugue* de ce qu'elles avaient de conventionnel, d'accidentel (sonorité du piano, formes d'écoles, non motivées par la musicalité intérieure); Beethoven ne laissait à ces *Variations* que l'essentiel et il le mettait pleinement en lumière : il réalisait sa conception, enfin parfaite, c'est-à-dire pure, dans le *finale* de *l'Héroïque* (écrit en 1802, publié en 1805).

Autre exemple : les *Trente-trois variations sur une Valse de Diabelli* (œuvre 120, — 1823); elles montrent avec la plus grande netteté comment concevait Beethoven. D'une variation à l'autre, on voit naître la musique, à mesure que Beethoven oublie Diabelli. Et cette musique *naît orchestre*. La vingt-deuxième Variation, qui est *alla « notte e giorno faticar »* du *Don Giovanni*, est plus orchestrée, toute piano qu'elle est, que l'accompagnement de *théâtre de chambre* écrit par Mozart — (théâtre de rêve, écrit par un Shakespeare céleste!...) D'ailleurs, nous dirons plus loin comment concevait Mozart...)

plutôt que le quintette ou le trio à cordes (sans oublier toutes les combinaisons possibles de trios, quatuors ou quintettes, avec ou sans piano, avec ou sans instrument à vent); si l'on ne peut exclure la sonate de piano et violon, ou de piano et violoncelle, — faudra-t-il admettre la sonate de piano seul, la sonate de violon seul, ou de violoncelle seul (Bach), ou d'instrument à vent jouant en solo (Hændel)?

Chaque instrument est apte à chanter certaines musiques, plutôt que certaines autres. Tout esclave qu'il soit, il n'est pas absolument passif. Il supporte ce qu'on lui impose, mais il se venge à sa manière, sournoisement, mais sûrement. Mieux vaut le flatter et lui demander ce qu'il donne sans effort, ce qu'il donne en perfection. En effet, chaque instrument a un mécanisme, une rapidité, une tenue des sons, une manière de les émettre et de les articuler (*consonnes instrumentales*), il a une « palette » de sonorités et de tonalités, — ou, si l'on veut tout désigner d'un seul mot abstrait c'est-à-dire vague, il a une puissance (*facultas*) de musique qui lui est propre. Bien qu'esclave, il existe. C'est un « être vivant » : Hugo s'écrierait :

L'instrument, qu'on le sache, est un être vivant ..

De lui-même, chaque instrument ne peut pas savoir ce qu'il est capable de faire. Le musicien le lui révèle : l'esclave inerte se transfigure au service d'une pensée maîtresse.

Mais, comment, et jusqu'à quel point cette pensée domine-t-elle l'instrument esclave? Le voici : elle montre ce qu'elle vaut, elle donne elle-même sa mesure par la musicalité, par la valeur et la quantité d'âme qu'elle fait chanter sur l'instrument. Exemple : Czerny se sert du piano, Viotti du violon, tel autre « mécanicien » se sert de telle autre mécanique; la mécanique marche mais à vide, phonographe muet parce qu'aucune lèvre vivante, frémissant à une pensée profonde, n'a parlé devant lui. Mais, viennent un Bach, un Beethoven, un Schumann... Aussitôt on entend chanter les âmes de ces demi-dieux.

Et ils savent comment l'instrument lui-même, obscurément, *désire* parler : tels, les artistes plastiques, qui devinent les gestes et les attitudes, — c'est-à-dire la « musique de lignes », — où les formes révéleront leur âme latente. Le violon, l'alto, par exemple, *désiraient* chanter certains chants de Mozart : à jouer la grande phrase passionnée (*fa mineur*) au milieu du mélancolique andante de la sonate en *mi bémol* (piano et violon), — à jouer la phrase grondante et farouche de l'alto (*ut mineur*, finale du trio de clarinette), on sent les doigts et l'archet se soulever au frémissement du violon ou de l'alto : la matière, inerte, sursaute d'avoir trouvé sa musique... Aussi, parfois, les maîtres laissent l'instrument parler un peu lui-même, ils se taisent et l'écoutent, ou bien ils dialoguent avec lui. Mais, le plus souvent, ils parlent seuls, ou presque seuls...

Et ainsi, tantôt l'instrument n'est que lui-même, il parle de lui-même et il ne dit rien; tantôt, comme dans la mutuelle fusion de l'amour, son âme inconsciente chante avec le génie même d'un maître; tantôt il traduit, il laisse voir plus ou moins purement une pensée : musique de chambre, — orchestre, selon les auteurs, ou selon les jours.

Tout instrument, même en solo, peut donc servir à la musique de chambre. Évidemment certains d'entre eux s'y prêtent mieux que d'autres. Mais il n'est que de savoir les employer. La contrebasse ne fait pas forcément surcharge (*Sérénades* de Mozart, *Septuor* de Beethoven, *Quintette avec piano*, de Schubert (*la Truite*) (1); et la douceur, la mélancolie, la suavité crépusculaire du cor ne sont plus à trouver depuis le *quintette pour cor* de Mozart (*mi bémol*), depuis le merveilleux *Divertimento en ré* (deux cors et quatuor, Mozart).

* * *

Mais deux instruments, presque toujours, sont exclus de la musique de chambre : le piano solo, et... la voix humaine.

Berlioz, dans son *Traité d'Instrumentation et d'Orchestration modernes* (1844), rangeait les diverses voix (ténors, barytons...) parmi les instruments de musique. Et, en effet, il posait comme principe : « Tout corps sonore mis en œuvre par le Compositeur est un instrument de musique. » Les diverses voix humaines, il les désignait ainsi : « Voix d'hommes, de femmes, d'enfants et de castrats. »

Certes, le *Traité* de Berlioz, livre de combat, tout grouillant d'idées, d'idées en fermentation, — c'est-à-dire fertiles, et même fertiles encore aujourd'hui, — le *Traité* est moins une théorie générale qu'une sorte de manifeste personnel. Mais Berlioz tenait fort à ce que l'on considérât les voix humaines comme des instruments de musique, comme des moyens d'expression musicale; il attirait l'attention du lecteur en inscrivant ces voix humaines avec des lettres italiques, tandis que les autres instruments sont inscrits en lettres ordinaires. Pour lui, ce paradoxe, d'apparence subversive, était une arme, déguisée mais certaine, pour combattre « le chant pour le chant ». Nourri des idées de Gluck, passionné pour introduire le plus possible de

(1) Ce n'est donc pas Onslow qui a introduit la contrebasse dans la musique de chambre. On répète partout ce lieu commun...

vérité et de musique dans la « tragédie lyrique », créateur inconscient de ce qui allait devenir le drame lyrique, Berlioz, mettant en lumière que les voix humaines peuvent être des instruments d'expression musicale, contribuait à détruire vocalises, trilles, cocottes, *degueulandi*, et tous autres gargarismes des chanteurs italiens et des *prime donne assolute*. Il fit bien. Mais depuis lors, on voulut faire mieux : la voix humaine ne fut plus un instrument délicat entre tous, traité avec souplesse, doigté, amour... Ce fut un je ne sais quoi qu'on détraqua, sous prétexte de déclamation lyrique (1).

A notre sens, ranger la voix humaine parmi les instruments d'orchestre, comme le fit Berlioz, ou même la placer *au premier rang des instruments de musique de chambre*, ce serait peut-être, tout simplement, découvrir ou plutôt rouvrir une nouvelle mine musicale. On arracherait peut-être le lied au genre fade de la romance, où il est en train de sombrer. Au lieu de gribouiller, sous des paroles insignifiantes, sans rythme et sans mélodie, de misérables et prétentieuses modulations, impuissantes même à cacher le néant du compositeur, — peut-être s'efforcerait-on de construire des ensembles musicaux, des « cycles de lieds » plus ou moins unifiés et vivants (liederkreis), tels que Beethoven, Schubert, Schumann en ont construit, — sans oublier notre Schumann, M. Gabriel Fauré, dans son exquise et pénétrante *Bonne Chanson*, — on reviendrait peut-être aux quatuors vocaux tels que le *Calme de la Mer*, l'*Heureux Voyage* de Gœthe et de Beethoven (œuvre 112, 1815), tels que ce merveilleux *Chant Élégiaque* (œuvre 118), écrit par Beethoven pour le quatuor des voix et le quatuor des cordes, et que Mme Mockel vient de nous faire entendre à la première de ses belles séances. — Et puisque le drame lyrique est déjà presque mort, on pourrait parfaire le système wagnérien : rejeter sa règle de « l'effet à tout prix », de l'intense pour l'intense ; le dépouiller de sa grandiloquence, lui donner l'intimité, la profondeur vraie, l'émotion vécue ; — avec tout cela, et sans doute avec d'autres choses encore, on ferait enfin « la musique de chambre, l'*orchestre de chambre* du wagnérisme ».

(1) Les professeurs de musique, et surtout ceux qui ont écrit de pesants traités, encyclopédiques et morts, dédaignent l'ouvrage de Berlioz. — Mais M. Camille Saint-Saëns : « Il en est de ce traité de Berlioz comme de son instrumentation : avec toutes ces bizarreries, il est merveilleux. C'est grâce à lui que toute ma génération s'est formée et j'ose dire qu'elle a été bien formée. Il avait cette qualité inestimable d'enflammer l'imagination, de faire aimer l'art qu'il enseignait... Une nomenclature plus exacte, avec des exemples sagement choisis, mais sèche et sans vie, eût-elle produit de meilleurs résultats ? Je ne le crois pas. On n'apprend pas l'art comme les mathématiques. » (*Portraits et Souvenirs.*)

L'avoir tenté, en soutenant la voix humaine par une orchestration toute de nuance et de profondeur, est peut-être la cause de l'immense succès de M. Debussy...

ADOLPHE BOSCHOT.

(*A suivre.*)

LA VIE LITTÉRAIRE

Jeunes historiens : Marcel Thibault, Pierre de Vaissière, Bernard de Lacombe.

Isabeau de Bavière, reine de France. La Jeunesse, 1370-1405, par Marcel Thibault ; Perrin, éditeur. — *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*, par Pierre de Vaissière ; Perrin, éditeur. — *Talleyrand évêque d'Autun*, d'après des documents inédits, par Bernard de Lacombe ; Perrin, éditeur.

Franchement, croyez-vous qu'il faille plus de génie pour mettre sur pied — et quel pied ! — un quelconque petit roman que pour élaborer un ouvrage d'érudition historique ? C'est une des erreurs les plus répandues dans notre société ignare ou superficielle, qui se targue de juger des œuvres de littérature et qui commet, avec une impertinence décidément choquante, autant d'erreurs que de jugements. On dit : il y a dans le roman, dans tout roman un effort de création qui classe immédiatement le romancier parmi les artistes. L'historien, au contraire, ne sera jamais qu'un manœuvre plus ou moins expert, mais un plumitif irrémédiablement subalterne que conduisent comme un aveugle les documents. La tâche du romancier est originale et noble ; celle de l'historien est triviale et impersonnelle... En vérité, il ne faudrait tout de même pas prendre — je le dis avec une forte simplicité — l'universalité des lecteurs et même des critiques pour plus bêtes qu'ils ne sont. Nous commençons à savoir comment se fait un roman ou un drame, sans parler, bien entendu, des drames de M. Pierre Decourcelle. Un roman — cette création du génie — est, à l'heure actuelle, ou un résidu d'innombrables lectures, ou un ramassis d'observations prises une à une dans la vie avec une patience de bibliothécaire et jointes bout à bout comme des références de documents inédits par un chartiste exalté, — et surtout, c'est une adaptation, une mise en œuvre, une mise au point de tous les romans parus jusqu'à nos jours et qu'on utilise, qu'on utilise encore, alors même que, de toute évidence, ils ne sont bons absolument à rien ; ou bien c'est une transposition sournoise — exiger le véritable nom ; se méfier des contrefaçons — des mémoires des temps passés qui ont cet avantage si précieux pour nos « créateurs » de romans de n'être connus que

d'un très petit nombre de gens qui ne se vantent même pas de leurs connaissances... On peut tenir pour certain que l'immense majorité des romans contemporains est un plagiat systématique; restent les autres qui, sauf quelques exceptions, sont des démarquages inconscients de psychologies ayant déjà beaucoup servi ou d'œuvres géniales et médiocres éculées par le long usage que l'on a fait d'elles. Les romanciers sont légion; les créateurs sont rares. Est-ce que les véritables créateurs ne seraient pas les historiens? Cela est sûr si l'on admet que dans la littérature comme dans la nature rien ne se crée, tout se transforme. Les historiens créent sans inventer. Mais leur imagination, conduite par la réalité des faits prudemment restitués, rétablit la vérité historique dans sa splendeur, ou dans sa force, ou dans son pittoresque, dans son sourire, ou dans sa réaliste médiocrité. — Nous discuterons une autre fois. — Mais dès aujourd'hui, hâtons-nous de constater et de proclamer que les jeunes historiens sont aussi originaux, aussi appliqués à faire des œuvres d'art que nos jeunes romanciers. Et, par conséquent, cessons d'affirmer que ceux-ci sont l'élite littéraire et ceux-là le vulgaire illettré. Il y a autant de « littérature » dans les œuvres d'historiens de la génération nouvelle comme Vaissière, Lacombe, Thibault que dans les romans parus dans l'année — et, en plus, il y a de l'histoire, ce qui est encore à considérer.

* * *

M. Pierre de Vaissière a travaillé avec ordre à faire revivre la noblesse rurale de l'ancien régime. Il reconstitue sa vie en décor, en beauté. Il se persuade lui-même, sans rien perdre de sa sincérité historique; et, trop prompt à réhabiliter ces hobereaux du temps jadis, il nous laisse inquiets de la sûreté décisive de ses argumentations.

Mais, en vérité, ses tableaux de la vie campagnarde des vieux gentilshommes sont tout pleins de mouvement, de couleur, de vie. Ce sont des fresques amples et minutieuses.

Et nous les voyons bien, ces gentilshommes rudimentaires... Installés dans la cuisine du manoir, sous le grand manteau de la cheminée, ils passent au milieu de leurs domestiques les longues soirées d'hiver. On se chauffe ensemble, et le temps s'écoule gaiement soit en causeries, soit en jeux, soit à écouter les récits de quelque vieux conteur, soit même à la lecture de quelque bon livre. « Ce jour-là, note Gouberville à la date du 6 février 1555, il ne cessa de plouvoyr. Mes gens furent aux champs, mais la pluie les rechassa. Au soir, toute la vesprée, nous leusmes en Amadis des Gaules comme il vainquit Dardan! »

O puissance d'un choix heureux parmi les documents! Un simple détail noté avec art par un érudit de bon goût est toute une résurrection. Nous les devinons, nos bons ancêtres s'égayant héroïquement des exploits contés en l'Amadis; nous pénétrons, armés de toute notre psychologie, mais guidés surtout par l'historien habile à reconstituer la vérité des époques, nous pénétrons en l'*intimité* simple et forte de nos aïeux. Mais admirez l'inutilité des révolutions! Il pleuvait le 6 février 1555. En 1903, il pleut encore en France vers la même époque... O vanité des révolutions!

C'est bien ce que pense M. de Vaissières. Et il est tout ému d'admiration pour les gentilshommes campagnards trop méconnus. En dépit des documents consciencieusement cités, il admire. Et si les lettres de rémission, qui pullulent dans son savant ouvrage, démontrent que les querelles quotidiennes se terminaient à l'accoutumée par morts d'hommes, M. de Vaissière conclut joyeusement que les gentilshommes campagnards étaient d'une aimable vivacité et avaient un grand sentiment de l'honneur.

Il n'est pas loin de tenir pour une preuve irréfutable de leur bon sens l'opinion qu'au moyen âge ils se faisaient allégrement des femmes, et je ne dis point qu'il ait tort, car M. de Vaissière est aussi bon observateur que bon moraliste et bon historien. Les hobereaux du XVIe siècle pensent gracieusement avec Érasme que la femme est un animal inepte et ridicule, divertissant d'ailleurs et agréable, que Platon a eu raison de se demander s'il fallait la mettre au rang des êtres raisonnables ou la laisser dans l'espèce des brutes... En somme, la femme est bonne pour « avoir lignée ». Et puis... et puis... les femmes ont été données à l'homme pour « sa nécessité et délectation », sa délectation physique, entendez bien, car en dehors de là « il n'est guère hommes qui, pour avoir patience, endurent leurs femmes ». Bavardes et « caquetardes » à tel point que « le proverbe commun porte que trois femmes font un marché, même une foire »; indiscrètes, curieuses, et « ne bandant jamais la contention et subtilité de leur esprit sinon envers ce qu'elles cognoissent leur être prohibé et défendu »; et « si taquines et opiniâtres au mal que lorsqu'elles ont chaussé quelque folle impression en leur cervelle, pour rien au monde vous ne les feriez changer de propos etc. » Voilà-t-il pas les conceptions d'une agréable société et galante!

Mais détails que tout cela, et M. de Vaissière s'enthousiasme pour cette noblesse rurale fruste et franche. Il la montre, au moyen âge, exerçant une influence morale égale à son autorité dans le gouvernement local, il la montre de mœurs simples et loyales; puis il voit — et il s'afflige! — cette noblesse déracinée, courant à l'armée, à la cour, la noblesse campagnarde raillée par la noblesse courti-

sane, la noblesse enfin périssant par l'absentéisme. Et il entreprend alors un grand plaidoyer. Mais alors, sa méthode est autant de rhétoricien que d'historien. Parce que La Bruyère a écrit : « Le noble de province, inutile à sa patrie, à sa famille et à lui-même, souvent sans toit, sans habit et sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres qu'il ne changerait pas contre les masses d'un chancelier », et, en outre « les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise ». M. de Vaissière délibère de prouver en cent pages que les gentilshommes campagnards ne sont pas des inutiles — et d'un ! — que leur pauvreté ne peut les faire tomber dans le mépris — et de deux ! — qu'ils ne sont pas tous des tyrans — et de trois ! — qu'ils ne sont pas tous des ivrognes et des débauchés — et de quatre ! Et son histoire, si sincère, devient une réhabilitation ou un panégyrique. Et nous sommes emportés par le récit agréable et vibrant; le style nous entraîne, style abondant et persuasif d'avocat. Mais nous doutons, parce que les documents multipliés par M. de Vaissière, nous forcent d'atténuer souvent ses généreuses conclusions : la vérité est éclatante en cet ouvrage vigoureux et vivant, parce que les documents qui y sont prodigués, la manifestent de toutes parts. Nous ne demandons pas mieux, étant patriotes, que de conclure, avec M. de Vaissière, que, entre le xve et le xviie siècle, « la noblesse de notre pays peut à un moment au moins victorieusement soutenir la comparaison avec cette *gentry* d'Angleterre que si souvent on lui oppose », mais nous hésitons parce que M. de Vaissière nous y pousse trop indiscrètement, et que l'historien, même chaleureux, doit être discret.

* * *

Talleyrand, dont s'occupe sans amitié M. Bernard de Lacombe, sourirait un peu des efforts vigoureux de M. de Vaissière pour réhabiliter la noblesse campagnarde. Il admirerait son bel ouvrage, ample et harmonieux, plus intéressant qu'un roman, oh ! oui, et il admirerait aussi son jeune et prévenu biographe M. de Lacombe. Il y a, en effet, ici et là, le même genre de talent. Et cette monographie d'un homme pendant quelques années peut se comparer à ce tableau général, vaste et grandiose, d'une classe sociale pendant plusieurs siècles. Même unité historique, même méthode, même effort de création, même clarté, même rapidité énergique du récit; mais aussi, hélas ! même esprit. Constatez ces noms : de Vaissière, de Lacombe. Les héritiers de notre vieille noblesse rurale se répandent dans les travaux historiques. Ils y apportent toutes leurs qualités très distinguées, mais veillons à cette histoire nationale constituée par les fils de nos meilleurs hobereaux. Ils sont trop loyaux pour nous tromper sur sa réalité, sa vérité. Mais ils sont enclins à se tromper eux-mêmes, car ils ont un attachement singulier au passé, aux idées, aux principes, aux sentiments du passé, de ce passé qu'ils aiment et qu'ils regrettent... et enfin, c'est une tendance historique dont je ne m'inquiète pas, mais qu'il importe de marquer nettement.

M. de Lacombe rend ce soin presque superflu, car il étale ses sentiments avec une candeur naïve, et extrêmement sympathique, j'ai hâte de l'ajouter. Fénelon a dit avant moi que l'historien avait à la rigueur le droit de s'indigner ; mais l'indignation de M. de Lacombe n'est pas d'un historien, elle est d'un monarchiste et d'un croyant catholique. O charme des temps abolis ! Et M. de Lacombe emploie même, le plus naturellement du monde, un style ecclésiastique très réjouissant, mais un style ecclésiastique qui serait correct. Parlant de Saint-Sulpice, cette école normale des évêques, il dit sans se forcer : « la vénérable maison ». Renan est « un séminariste qui a mal tourné ». Lorsque Talleyrand sacre Gobel « l'évêque intrus », M. de Lacombe appelle cela : « la sacrilège parodie ». Et quand il parle du « redoutable honneur de l'épiscopat », on sent bien qu'il ne viendrait jamais à la pensée de M. de Lacombe que l'évêque est un fonctionnaire que l'on peut comparer à un préfet...

Talleyrand, néanmoins, ne passe pas les mauvais moments qu'on pourrait croire, car M. de Lacombe est soucieux avant tout de vérité historique. Tout de même, il se réjouira comme d'un mot très spirituel de cette pièce et vulgaire facétie débitée à Talleyrand par le prince de Condé retour de l'émigration : « Monsieur de Talleyrand, qu'est donc devenu un de vos parents, assez triste sire, qui était autrefois évêque d'Autun ? »

* * *

Et voici venir, parmi la jeune École des Chartes, le véritable historien : M. Marcel Thibault. L'histoire est pour lui un sacerdoce dont il sent mieux le redoutable honneur que Talleyrand celui de l'épiscopat... Il fait sa profession de foi en ces termes : « Si nous apprenons que le lecteur, en parcourant ce volume, a parfois éprouvé l'impression du *vrai* historique, nous nous considérerons comme largement récompensé de notre peine. » Et la précision scientifique de Marcel Thibault est parfaite. Son érudition méticuleuse est sans lourdeur. On suit vivement sa relation discrète écrite d'un style prudent.

M. Marcel Thibault est un artiste modéré, délicat et sûr.

Et il est d'une formidable impartialité. Impartialité facile, peut-être. On ne peut pas dire qu'Isabeau de Bavière soit le sujet de toutes les conversations. Elle ne suscite pas, dans les salons et dans les milieux cultivés, des controverses passionnées. On sait bien qu'elle a conquis quelque gloire regrettable pour avoir épousé un fou, mais on se demande s'il faut la plaindre — car cela est triste — ou en sourire, car c'est déjà très loin. Marcel Thibault vient de la réhabiliter de la façon la plus efficace, c'est-à-dire sans préméditation. Historien, il rapporte les événements, tous les événements avec un flegme imperturbable; psychologue sans vanité, il nous force à l'excuser ou à l'aimer en nous montrant qu'Isabeau ne fut pas si criminelle, mais que tout simplement elle fut femme, et femme très moderne en ce lointain moyen âge.

Isabeau était une femme courte, au front élevé, de grands yeux dans un visage large, le nez fort, la bouche aux lèvres sinueuses, le menton rond et potelé, en somme, autant qu'on peut juger de si loin une brune piquante qui, l'âge aidant, devint boulotte. Elle avait quinze ans quand l'épousa le jeune Charles VI. Il l'aima tout de go; et comme il était déjà un peu fou, il refusa la dot, déclarant que les belles qualités de la princesse lui en tiendraient lieu. La journée du mariage se passa en plaisirs de toutes sortes. Le soir venu, les dames, dont c'était l'office, couchèrent la mariée, et puis « se coucha le roi, qui la désirait à trouver dans son lit ». — « S'ils furent cette nuit ensemble en grand déduit, ce pouvez-vous bien croire », dit le chroniqueur. Isabeau apprit alors le français, le cérémonial de la cour, les exercices d'équitation. Et elle eut beaucoup d'enfants : mais elle ne fut pas longtemps heureuse.

Charles VI, en effet, prit le parti de devenir complètement fou. Il était déjà belliqueux, vaillant, généreux, galant : « Il avait montré pour *ce vice* un penchant précoce », affirme le rigoriste Thibault. La faute en était peut-être à ce chevalier qui, malgré les efforts de Charles V pour écarter « toute personne qui, au dauphin, osât ramentevoir matière luxurieuse », l'avait instruit « à amour et à vagueté », si nous en croyons Christine de Pisan. Bref, ni la santé, ni le cerveau de Charles VI ne résistèrent. Longtemps Isabeau pleura et pria. Elle se résignait à se voir repoussée par lui quand il était en démence, et à reprendre la vie conjugale dès qu'il avait recouvré la raison. Même le pauvre fol la battait : il la frappait parfois si durement que les princes appréhendaient quelque malheur. Alors le dégoût la prit, et, pour elle, « le roi » n'exista plus. Elle avait trente-cinq ans, et tint pour urgent de se consoler avec Louis d'Orléans, qui, Brantôme l'assure, « ne fit pas difficulté d'aimer sa belle-sœur ».

Pendant ce temps, Charles VI s'adonna à ses manies bizarres. Voyez-le, il refuse de changer de linge; il ne mange et ne se couche plus à des heures régulières. Son corps est rongé par la vermine, son visage est hâve... Pauvre, pauvre fol!

Mais, ô poésie! Isabeau trouve, pour la suppléer auprès de son mari, une touchante victime. La « petite reine » la remplace dans la couche royale, à la fin de 1405; c'est la charmante, l'énigmatique Odette de Champdivers qui fait au fou l'aumône de ses grâces et de sa douce pitié. Elle remplit sa tâche douloureuse avec la plus parfaite abnégation et, en 1406, elle donne au roi une fille, baptisée sous le nom de Marguerite... Et jamais cette fleur ne fut mélancolique à ce point.

M. Marcel Thibault peut se rassurer. S'il ne lui faut comme récompense que de faire éprouver à ses lecteurs l'impression du *vrai* historique, cette récompense, il l'a. Qu'il prenne donc maintenant le courage et la confiance de mettre en œuvre les matériaux réunis par lui pour une étude « sur le rôle politique et la vie privée d'Isabeau de Bavière régente, puis reine douairière ». Sa monographie est une belle œuvre, de teintes un peu effacées; autant que les livres de M. de Vaissière et de M. de Lacombe, elle nous montre que les jeunes historiens de France excellent désormais à embellir d'art leur érudition, et, plus qu'eux, elle nous prouve que M. Marcel Thibault sait aimer la vérité historique, même si elle est laide et repoussante, et qu'il a pour elle le culte héroïque d'Odette de Champdivers pour Charles VI, le pauvre roi, le pauvre fou.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Théâtre-Antoine : *le Colonel Chabert*, drame en quatre tableaux, de M. Louis Forest, d'après la nouvelle d'Honoré de Balzac.

Après tant de pièces, jouées au Théâtre-Antoine, où le principal ressort dramatique consiste en moyens d'émotion tout physiques, — et Dieu sait combien nous en avons vu, depuis *le Téléphone* jusqu'à *l'Enquête!* — c'est une surprise et une joie de rencontrer une œuvre échappant au brutal réalisme qui paraît être la note dominante de cette scène. L'auteur, il est vrai, ne compte point parmi les vivants, ou si, du moins, la prodigieuse vitalité de son génie et de son œuvre lui assure une durée qui défie toute comparaison, ce n'est pas lui qui, sous forme dramatique, conçut le sujet qu'on nous présente aujourd'hui. C'est tout de même lui qui l'inspira, et quelle

que soit l'habileté de M. Louis Forest, adaptateur, c'est avant tout le prodigieux coup de pouce du sculpteur génial qu'il nous faut admirer.

Bien que, dans sa forme première, elle n'ait pas été conçue pour le théâtre, cette nouvelle du *Colonel Chabert* paraît, à la lecture, d'une rare intensité dramatique. Souvent je me suis demandé pour quels motifs un créateur aussi puissant que Balzac n'avait pas écrit plus fréquemment pour le théâtre. Tout devait l'y inviter : d'abord cette vision complexe de l'esprit humain, qu'il posséda en commun avec tous les grands créateurs, puis cette soif de réputation qu'on lui connut, cette ambition sans limites, conséquence naturelle de son génie. Il est une autre cause encore, plus directe, plus immédiate et plus certaine, qui eût dû l'y pousser, — nous l'avons déjà dit autre part et ne pouvons mieux faire que de le répéter ici — c'est la fascination invincible qu'exerce sur un artiste, amoureux de vie et de réalité, l'art dramatique envisagé dans ses effets : cette communion de l'auteur avec son public, cette répercussion de l'un sur l'autre, source d'angoisses poignantes, mais aussi d'ineffables jouissances. Le public du romancier présente un caractère trop *anonyme :* il ne le voit pas, il ne le touche pas ; il ne perçoit pas l'effet produit sur lui par son œuvre, ou du moins ne le perçoit qu'indirectement, comme quelque chose de froid et de mort. Entre eux, rien n'existe de cette communication magnétique qui relie l'auteur à son public. Allons plus loin encore, et disons qu'un personnage imaginé prend sur la scène une réalité concrète, un relief saisissant au regard de celui qui l'a créé : ce dernier le touche du doigt, lorsqu'il est incarné par l'acteur qui lui donne sa vie véritable en lui prêtant l'appui de son talent d'interprète. C'est en ce sens qu'un grand poète dramatique a pu écrire, rendant un suprême hommage à un acteur de génie : « Ce soir, grâce à l'interprétation merveilleuse, tout à fait inexprimable de mon ami, j'avais jeté jusqu'au fond de ma propre création un de ces regards comme il a été donné bien rarement, jamais peut-être, à un artiste d'en jeter. On est alors envahi par un saisissement sacré, en face duquel on doit observer un religieux silence. » Nous nous représentons, en effet, tel acteur de génie, un Frédérick-Lemaître, jouant tel personnage de Balzac, — Goriot ou Grandet, — et arrivant à donner ce saisissement sacré par sa puissance dans le domaine de l'interprétation dramatique.

Ce fut là une joie que Balzac connut rarement. Et pourtant quel merveilleux éclat, quel surprenant relief offrent ses créations ! relief qui semble appeler la réalisation scénique, — je ne dis même pas les plus fameuses : les Vautrin, les Goriot, les Grandet, qui sont devenues figures légendaires et symboliques, — je dis encore celles-là qui semblent au second plan, parce qu'il n'a pas voulu leur donner pareille importance, ou par ce que le cadre est moins vaste dans lequel il les présente. Tel ce *Colonel Chabert* que M. Louis Forest a transporté à la scène : nouvelle brève, on le sait, brève pour Balzac surtout, qui volontiers s'abandonnait à sa verve descriptive, mais d'où se dégagent autant d'émotion, autant de vie intérieure et de passion, que du plus fameux de ses romans. Le tempérament d'un grand artiste n'apparaît-il pas, en effet, toujours un et identique à lui-même dans son inspiration et ses ressorts intimes : et si Balzac nous semble aujourd'hui le plus grand romancier psychologique du XIXe siècle, c'est aussi bien dans une brève nouvelle comme le *Colonel Chabert* que dans une longue étude sociale comme la *Cousine Bette* ou *Splendeurs et Misères*.

Quelle situation, d'ailleurs, quelle destinée dramatique que celle de cet infortuné Chabert, colonel de la Grande Armée, comte de l'Empire, grand officier de la Légion d'honneur, un des favoris de Napoléon, auquel les misères de la guerre préparent une interversion de sa destinée sans égale dans les annales du premier Empire. Laissé pour mort à la suite d'un engagement fameux, un de ceux qui terminèrent l'épopée napoléonienne, il survit pourtant à ses affreuses blessures. Il est soigné et retenu captif à l'étranger. Puis, lorsqu'il est à peu près guéri, il rentre en France. C'est alors pour trouver sa femme remariée, devenue comtesse Ferraud, et mère de deux enfants qui ne sont pas à lui, sa succession ouverte et ses biens partagés. « Pour voir la comtesse rentrant du bal ou du spectacle, au matin, je suis resté pendant des nuits entières, collé contre la borne de sa porte cochère. Mon regard plongeait dans cette voiture qui passait devant mes yeux avec la rapidité de l'éclair, et où j'entrevoyais à peine cette femme qui est mienne et qui n'est plus à moi ! » C'est donc pour avoir à lutter contre cette terrible possession d'état, contre cet acte de décès qui l'a enterré vivant, qu'il rentre en France. Partout où il s'est présenté, il a été éconduit. Sa femme, la comtesse Ferraud, a refusé de le recevoir, croyant à un faux Chabert, d'ailleurs intéressée à y croire, puisque la Restauration lui a valu une existence et une situation nouvelles. Seul l'avoué Derville (1), dans l'étude

(1) On sait que Balzac fut clerc d'avoué à Paris. La curieuse et pittoresque reconstitution des études d'avoué vers 1829 qu'on lit au début du *Colonel Chabert* et que le Théâtre-Antoine a rendue comme une estampe du temps, montre bien que le grand romancier décrivit d'après nature. Il fut second clerc chez Me Guyonnet de Merville, où se trouvait, en qualité de saute-ruisseau, Veuillot, celui qui devait être plus tard le fameux pamphlétaire catholique. Dans la même maison, quai Malaquais, se trouvaient alors George Sand à l'étage supérieur, et dans un atelier, sous les toits, Eugène Delacroix. Peu d'immeubles parisiens, à coup sûr, peuvent se vanter

duquel se passe l'exposition de ce drame intime et palpitant, consent à lui prêter une oreille attentive, à accepter comme possible, comme vraisemblable, sinon vrai, le récit d'une aventure sans équivalent dans les fastes judiciaires. Non seulement il écoute Chabert, mais il lui ouvre sa bourse et consent à faire l'avance nécessaire pour l'aider à vivre, pour subvenir aux premiers frais du procès. Cet avoué, comme on en voit peu, qui obéit à un mobile de sentiment autant que de curiosité, cet avoué que les mauvaises langues pourraient trouver *par trop 1830*, rend ainsi possible la suite du drame, et le premier tend la main à Chabert pour lui faciliter les premiers pas dans le monde des vivants.

Ici, à vrai dire, commence le drame, lorsque Chabert, après la première scène du second acte, se retrouve avec sa femme, dans le cabinet de Derville qui est aussi l'avoué de la comtesse Ferraud. Minute émouvante, on le conçoit ; donnée des plus curieuses et des plus palpitantes, dont l'adaptateur eût pu tirer à la scène un effet bien autre que celui qu'on nous a montré ! Mais voilà... il eût fallu, pour y atteindre, être autre chose qu'un *adaptateur* se contentant de découper en scènes de théâtre un dialogue imaginé pour le roman. Il eût fallu faire un effort d'imagination représentative, « entrer, comme on dit, dans la peau des personnages », les *voir vivre*, les entendre parler, à cette minute suprême qui va décider de leur sort. Vous sentez le conflit d'âmes, et quel ferment d'émotion gît en lui ! Chabert, frémissant de souvenir et de désir, du souvenir de sa grandeur passée, du désir de cette femme qu'il a possédée et qu'il a aimée, qu'il aime encore et qu'il voudrait avoir à lui, situation toute balzacienne, on le voit, pour ne pas dire shakespearienne, et dans laquelle on sent l'imagination puissamment créatrice du romancier... Mais Chabert aussi bien, cœur tendre et cœur faible, sensible comme un vrai héros, fait pour être réduit et dompté par la ruse féminine, est sans force contre elle, parce qu'il est sans défiance : situation d'une vérité immortelle et que symbolise magnifiquement l'apologue du *Lion amoureux !* En face de lui, Rosine, la rusée Rosine, qui tâche d'obtenir par caresse insinuante ce qu'elle ne saurait gagner autrement : le sacrifice de celui qui l'aime encore d'un cœur si désintéressé ! Tout cela, nous le percevons, nous l'imaginons, pour avoir lu par avance la donnée première de Balzac, et puis aussi parce que certains mots, fidèlement transportés de la nouvelle dans le dialogue du drame, ont un tel relief, un tel éclat, un tel accent, qu'ils illuminent, ainsi qu'un bref et fulgurant éclair, l'intimité des personnages. Mais, de tout cela, nous ne saisissons en réalité que le début et la fin, l'origine et la conclusion, le fait matériel, non la série des nuances, des transitions et des passages qu'il eût été supérieurement intéressant de nous montrer dans le dialogue entre les deux époux. Comment la comtesse Ferraud parvient-elle à dompter Chabert, nous le devinons... nous ne le *voyons* pas, et il eût été supérieurement intéressant de le voir : un tel effort était la raison même de la pièce, parce qu'il eût mis en pleine lumière ses dessous psychologiques, et parce qu'une fois de plus nous eussions retrouvé l'immortelle Dalila se rendant maîtresse de Samson et le contraignant à désarmer !

Les choses, en fait, ne se terminent point là. La comtesse Ferraud veut trop obtenir, et par là risque de perdre le bénéfice de sa ruse. Chabert souscrit à ses conditions draconiennes : il accepte l'isolement de Paris, il accepte une rente modique, en complète disproportion avec la fortune qui était la sienne ; mais lorsque Delebecq, agent d'affaires et représentant de la comtesse, veut l'amener à signer un acte par lequel il reconnaîtra, le cas échéant, qu'il n'est qu'un imposteur, alors le sentiment de l'honneur se réveille en lui : il reprend possession de lui-même, et repousse avec indignation ceux qui ont essayé de se jouer de lui.

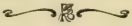
La création de Chabert fait le plus grand honneur à M. Antoine : il s'y est montré d'une simplicité, d'une bonhomie, d'un naturel tout à fait remarquables. Il a rendu à merveille le côté fruste et bourru du vieux grognard de l'Empire ; et je ne doute pas que, si l'auteur avait pris la peine de *traiter* la scène de séduction par où la comtesse Ferraud amène Chaberf à renoncer à tous ses droits, cette scène qui est plus qu'indiquée dans la nouvelle, et qui ne demandait qu'à *sortir* au théâtre, la figure de Chabert eût pris son plein relief dramatique. Dans la dernière scène, où nous le voyons, misérable vieillard hospitalisé à Bicêtre, et présentant machinalement les armes à Derville qui le retrouve et l'appelle de son vrai nom, M. Antoine a esquissé une silhouette d'une singulière grandeur et profondément impressionnante. Là encore, nous avons ressenti le frisson sacré que donnent les œuvres marquées au sceau du génie : M. Antoine s'est montré à cet instant un interprète digne de Balzac, et il a su atteindre à une puissance d'émotion qui n'est pas commune au théâtre. Je m'en voudrais de ne pas citer, auprès de lui, M. Signoret, qui, dans le rôle de l'agent d'affaires Delebecq, a fait évoluer sous nos yeux le plus merveilleux Gavarni, trouvant des intonations d'une admirable vérité pour incarner cette prodigieuse fripouille.

---

d'avoir abrité, simultanément, quatre candidats à la gloire de cette qualité. — Je dois ces intéressants détails à Me Chéramy, l'avoué bien connu, un de nos modernes Derville, le plus curieusement artiste et de plus délicatement lettré de nos hommes de loi.

En somme, et quelles que soient les lacunes de l'adaptation, bien qu'en fait la partie la plus intéressante de l'œuvre ne soit pas traitée et se passe dans la coulisse, c'est un spectacle curieux, tel que depuis longtemps nous n'en avons pas vu au Théâtre-Antoine. Spectacle d'art réaliste par certains côtés — qui donc le niera? — mais d'un réalisme agrandi, transfiguré, idéalisé par le prodigieux génie de celui qui n'eut point de pair comme créateur d'âmes dans la littérature contemporaine. Qu'est-ce qui différencie la réalité de l'idéalisation? Est-ce que tout ne provient pas d'une même source? Est-ce que nos sensations ne sont pas l'unique matière pour l'artiste? Seulement, si l'expression des documents sensationnels est la matière de tout réalisme, l'idéalisation consiste précisément à ne retenir, dans le tableau des sensations correspondantes, que certaines nuances spéciales, qui, par le fait qu'on les envisage seules, prennent un relief, une saillie incomparable et, tout en demeurant réalité, deviennent de la réalité quintessenciée, — de l'idéalité par conséquent. Ce fut là le triomphe du génie de Balzac, ce qui demeure le caractère essentiel de sa grandeur et de sa verve inventives. On le retrouve jusque dans ses œuvres brèves, comme le *Colonel Chabert*, ce puissant coup de pouce du prestigieux statuaire, qui s'impose à nous, comme une signature, dans ses plus rapides ébauches.

PAUL FLAT.



BERNADOTTE ET LA NORVÈGE DE 1830

Lorsque Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, élu héritier de la couronne de Suède, vint en Norvège au mois d'août 1817 pour contraindre ce pays à s'unir à la monarchie suédoise, la nation norvégienne était en proie à une exaltation extrême. Brusquement tirée de son apathie, elle s'était levée, frémissante, à la nouvelle que le Danemark, vaincu par l'Angleterre, la cédait « comme un vil bétail » à la Suède. La population rurale elle-même avait protesté avec indignation contre cette honte.

Un petit nombre de patriotes se groupèrent autour d'un prince danois du nom de Christian-Frédéric, et, le 17 mai 1814, le proclamèrent roi d'une Norvège constitutionnelle. Le souverain improvisé fit son entrée à Christiania dans une charrette qu'escortaient ses électeurs, les uns en carriole, les autres montés sur de maigres chevaux qui avançaient avec peine. Cet étrange cortège semblait parodier la pompe royale et convenait à une royauté qui ne pouvait être qu'éphémère.

Charles-Jean Bernadotte, chargé par le roi de Suède de soumettre les Norvégiens récalcitrants, put s'appliquer le mot de César, vainqueur du roi de Pont. Cet ancien compagnon de Bonaparte, soldat de fortune que le talent, la bravoure, peut-être aussi le mystérieux enchaînement des événements, conduisaient sur les marches d'un trône du Nord, n'eut qu'à se montrer pour gagner les cœurs. A l'attrait d'un esprit étincelant, le Béarnais au nom sonore joignait le charme de sa physionomie de Méridional, un sourire fascinateur, un large front rayonnant d'intelligence, un regard plein de feu et de douceur, « ce regard qui n'appartient qu'aux hommes du Midi et sous lequel un homme du Nord se sent égoïste et froid », a dit un célèbre poète norvégien. Environné de l'éclat de sa renommée, du prestige de sa carrière aventureuse, il apparut comme une incarnation de l'Épopée napoléonienne. Des soldats, qui avaient fait avec lui la campagne de Prusse, l'accompagnaient, traînant après eux, ainsi que de glorieux trophées, des souvenirs de formidables batailles, souvenirs bien faits pour agir sur l'imagination d'une race éprise de merveilleux, nourrie de poétiques légendes.

Christian-Frédéric abdiqua, et le pays se rendit après quinze jours d'un simulacre de guerre. Le Midi avait conquis le Nord. Pourtant la cause que représentait Charles-Jean était si impopulaire que ses envoyés, désignés pour traiter à Christiania avec les représentants de la nation, reçurent auprès des habitants de la capitale un accueil glacial. Ils eurent toutes les peines du monde à se procurer un logement et durent payer un prix exorbitant pour la location des lits. Mais tous ceux qui, en Norvège, pressentaient une ère nouvelle, un réveil de la vie nationale après quatre siècles de torpeur sous la domination danoise, saluèrent avec enthousiasme le Français aux idées libérales qui affirmait nettement sa volonté de laisser aux vaincus leur libre Constitution, basée sur les principes de la Révolution de 89. Des anecdotes coururent sur lui. On citait ses mots vibrants et « à effet », comme savent en trouver certains hommes nés pour conduire les peuples. Le vieux général norvégien Ohme, infirme mais valeureux comme un héros des Sagas, commandait la forteresse de Frederiksteen. Charles-Jean lui fit parvenir la sommation de jurer fidélité au roi de Suède. « Allez dire à Charles-Jean, répondit le vieillard, que nous avons un roi en Norvège! » Peu de jours après, on lui apporte la nouvelle de l'abdication de Christian-Frédéric et l'ordre de capituler. « Mon roi m'ordonne de quitter la place, dit-il; soit, j'obéirai. » Et la nuit, seul, il se glissa dehors, ne voulant pas subir la honte d'une reddition. Au bas des remparts, quelqu'un le rejoignit, un bras fut passé autour de

son cou, et une voix — la voix de Charles-Jean — murmura dans une langue étrangère : « Commandant, vous êtes un brave ! »

*
* *

La vie de cet aventurier de haut vol renfermait une belle leçon d'énergie et d'activité. Sa présence parmi les Norvégiens éveilla en eux un désir : se révéler au monde, donner le spectacle d'un peuple vigoureux en possession d'aptitudes et de talents, longtemps oublié, assoupi sous un manteau de glaces et de brumes. La Norvège, hélas ! avait tout à faire pour reprendre rang dignement parmi les nations civilisées. Comme l'a dit le poète Welhaven, auteur de l'*Aube de la Norvège*, « le vieux lion norvégien, docile comme un caniche, avait, pendant des siècles, mangé sa pâtée en remuant la queue ». Non content de lever des troupes et de l'argent chez son vassal, le Danemark lui avait imposé ses mœurs et sa littérature, fortement teintée de germanisme. Pauvre comme les sommets arides de ses montagnes, la Norvège entrait dans le concert des nations européennes, riches en manifestations de haute vie intellectuelle. Elle ne possédait ni historiens, ni savants, ni dramaturges, ni poètes, ni romanciers, — pas même une grammaire. Son patrimoine littéraire se bornait à des Sagas et à des chants populaires. Jadis, on dansait en chantant les refrains qui glorifiaient une action héroïque ou célébraient les antiques superstitions. Cet usage était originaire de France, d'où la danse chantée appelée *carol* avait passé en Angleterre, ensuite en Norvège. Il s'était perdu, mais la naïve poésie spontanément éclose dans la patrie des farouches hommes de la mer, vivait encore dans les villages et les fermes, telle une robuste fleur rustique...

Les peuples du Nord vont à l'action avec lenteur, par le chemin du rêve. Pendant quinze ans, la « jeune Norvège démocratique » se recueillit dans un songe de gloire. La haute bourgeoisie restait étrangère à ces aspirations. Fonctionnaires, professeurs, riches commerçants étaient encore danophiles et germanophiles. Dans ce milieu conservateur, Charles-Jean n'était point populaire. On ne pardonnait pas au prince de Ponte-Corvo d'être resté inactif à la tête de l'armée mi-française, mi-espagnole, qu'il conduisit en 1808 en Danemark avec mission d'aider ce pays contre la Suède, expédition qui ne fut d'aucune utilité pour le Danemark et lui coûta, pendant une année, 80 000 francs par jour pour l'entretien des troupes étrangères. Des officiers qui, après un séjour à la cour de Stockholm, s'avisaient de parler le français en imitant l'accent gascon de Bernadotte, devenaient l'objet de vives railleries. Le roi-parvenu auquel on reprochait sa faconde, était regardé comme un intrigant d'une ambition démesurée. Au prince de Hesse, parent de Frédéric VI de Danemark, il avait confié son désir de devenir roi de France.

La société de Christiania, fidèle à l'ancien régime, était si ridicule en sa préoccupation d'être « distinguée », que Welhaven s'en moqua en ces termes :

« On cause, on chante, on danse comme à Paris ; mais dans tous ces exercices nous retombons lourdement sur la glace. »

La Révolution de 1830 donna le signal d'une agitation nationaliste. Ému du retentissement qu'eurent dans la presqu'île scandinave les événements de France, le roi interdit aux Norvégiens la célébration de la journée du 17 mai, qui avait le tort de lui rappeler la courte royauté de Christian-Frédéric. Le gouverneur de Christiania eut la malencontreuse idée de faire disperser par la cavalerie de paisibles citoyens qui, le jour anniversaire de la Constitution, se promenaient par les rues de la capitale. Cela exaspéra le patriotisme et compromit un instant gravement la popularité de Charles-Jean XIV dans la grande masse de la nation. Les nationalistes remontèrent au moyen âge pour glorifier le peuple norvégien. Les héros du jour, ce furent les « libres paysans de Norvège » qui, en aucun temps, n'avaient connu la servitude, dont quelques-uns prétendaient descendre des anciens rois et dont les pères, aux XVIIe et XVIIIe siècles, quand la noblesse et le clergé acceptaient sans murmure le joug danois, témoignèrent de leur esprit d'indépendance en accueillant à coups de trique les baillis et les pasteurs envoyés par le gouvernement de Copenhague. « La Norvège aux Norvégiens ! » clamaient les patriotes. Plus d'importation étrangère, — allemande, anglaise ou danoise. La feuille démocratique *le Citoyen* recommandait aux Norvégiens de haute condition sociale d'imiter la simplicité de mœurs de la population rurale, aux femmes de ne porter que des robes de bure tissée en Norvège, aux familles de ne consommer que la bière norvégienne et les produits naturels du pays.

Un pasteur du nom de Nicolas Wergeland, qui dans son enfance avait gardé des pourceaux, lança un violent pamphlet intitulé : *les Crimes du Danemark contre la Norvège*. Il constatait avec rage qu'il n'existait pas de livres norvégiens, que seule la production littéraire du Danemark et de l'Allemagne s'étalait aux vitrines des librairies. La jeunesse universitaire chantait, sur l'air célèbre de Rouget de l'Isle, une « Marseillaise » adaptée pour la Norvège :

« Que nous veulent ces bandes étrangères ? Libres esprits de Norvège, allez-vous reprendre l'esclavage ? Saisissez la plume ! Aiguisez le glaive de l'intelligence ! »

Les bandes étrangères, c'étaient des écrivains, des professeurs, des comédiens qui maintenaient au théâtre et dans les salons de Christiania les traditions littéraires dano-allemandes. Les manifestations contre le Danemark autocrate, « terre de pourriture et d'esclavage », prenaient caractère de parodie grotesque. Avec raison le poète de l'*Aube de la Norvège* compara cette agitation au réveil printanier qui dans les régions septentrionales ne donne pas des visions de beauté. Au sortir de la longue nuit d'hiver, les torrents descendent de la montagne en charriant de la terre et des troncs d'arbres, les barrières sont détruites, les forêts sont envahies par une eau jaunâtre, les chemins deviennent impraticables. Tout s'éclaircit lentement... Les nationalistes norvégiens, qui se proclamaient avec orgueil les « descendants des Vikings », essayaient maladroitement de construire un édifice nouveau. Ils ne connaissaient contre leurs adversaires, les conservateurs, d'autre arme que l'invective grossière. Mais leur cause était bonne. Ils invitaient l'âme norvégienne à prendre conscience d'elle-même avant de se mêler au mouvement général de la civilisation où elle devait apporter le contingent de ses qualités propres, le tribut de son effort vers le Beau et le Bien.

*
* *

Le 17 mai 1831, le village d'Eidsvold, où fut promulguée la Constitution norvégienne, vit arriver une troupe d'étudiants et de paysans qui chantèrent, avec accompagnement de clarinettes et de tambours, l'hymne national et *la Parisienne* de Casimir Delavigne, traduite en norvégien par le jeune poète Henrik Wergeland. Celui-ci doit être regardé comme le fondateur de la littérature norvégienne. Il était fils du pasteur Nicolas Wergeland qui, poète à ses heures, traduisit *les Burgraves* de Victor Hugo et écrivit à cette occasion une apologie du romantisme français. Son fils Henrik devint l'écrivain populaire par excellence, interprète des sentiments et des aspirations de la masse. Pour cela, il s'assimila les idées et les doctrines enseignées sur les bords de la Seine. En les répandant par le journal et la brochure il s'attira le reproche d'avoir subi la contagion de l'esprit de perturbation des Français. La Révolution de Juillet, puis la guerre de Pologne lui inspirèrent des strophes enflammées. « La liberté est la cause du ciel! » écrivit-il. Dans l'été de 1831, il put réaliser son désir de visiter la France, cette France qui donnait à la Norvège un roi intrépide comme Henri IV. Bien qu'il se dît républicain en un pays monarchique, Wergeland professait un véritable culte pour la figure quasi légendaire de Bernadotte, pour cette espèce de condottière dont la fortune n'était pas l'aventure la moins extraordinaire issue de la grande Révolution.

Lorsqu'il aperçut de la diligence le drapeau tricolore, le jeune écrivain s'écria : « Vive l'armée française! » Les autres voyageurs, à moitié endormis, sont gagnés par son enthousiasme. Les femmes agitent leurs mouchoirs, les hommes leurs chapeaux, tous crient avec lui : « Vive le drapeau tricolore! » Au 14 juillet il se mêle à la foule sur la place de la Bastille. Il aurait voulu témoigner par des actes de son amour pour la France et les Français. Invité à une réception chez le ministre de Suède et Norvège, il ne craint pas de parler très haut des malheurs de la Pologne et il blâme Charles-Jean de n'avoir pas envoyé au diable le Storthing et déclaré la guerre à la Russie.

Revenu en Norvège après un trop court séjour sur la terre « où l'idéal est le bonheur des hommes et la liberté », il proclame son mépris pour les poètes qui habitent une tour d'ivoire : « Il nous faut, dit-il, des poètes qui ne se cantonnent pas au ciel pour cracher sur la terre, qui comprennent l'époque où ils vivent, ses besoins, l'éclairent et l'assistent dans sa marche sur le chemin du progrès. De tous temps, les vrais poètes, depuis les prophètes juifs jusqu'à Casimir Delavigne écrivant *la Parisienne*, ont été les éducateurs des rois et ont marché devant les armées. »

En même temps il engagea pour la défense du romantisme français, contre Welhaven, partisan de l'esthétique classique, adversaire passionné des formules nouvelles, un débat littéraire qui, pendant quelque temps, divisa en deux camps les étudiants norvégiens.

Wergeland paraissait en public coiffé d'un bonnet de velours rouge. Les habitants de Christiania se le montraient au doigt en disant : « On voit bien qu'il est allé à Paris. » Ce n'était pourtant pas un farouche jacobin. Il avait pris la direction du *Citoyen* et, dans ses nombreuses brochures populaires, il travaillait à l'instruction de l'homme du peuple. Mais, si l'on retranche de sa production littéraire les deux pièces de vers dédiées l'une à Sieyès, l'autre à Rouget de l'Isle, où il prend un ton de démagogue qui a soif du sang des tyrans, l'esprit révolutionnaire eut toujours chez lui un caractère naïf et bon enfant.

Charles-Jean eut le mérite de discerner un grand esprit en ce jeune écrivain haï de la bonne société, à qui l'État refusait, à cause de ses opinions religieuses contraires à l'orthodoxie luthérienne, un emploi, cela bien qu'il eût achevé avec succès ses études de théologie. Sans doute, les doctrines démocratiques enseignées par Wergeland étaient de nature à inquiéter le souverain, mais, d'autre part, son admiration pour la France, pour les idées géné-

reuses qu'elle répand dans le monde, pour son histoire semblable depuis la fin du siècle précédent à un poème héroïque, cette admiration plaisait à l'ancien soldat français.

Il arriva au poète de traiter le roi de despote. Mais il se rétracta peu après et écrivit en français ces lignes : « Je ne possède au monde que mon âme et ma vie. Elles ne sont même pas à moi, elles appartiennent à mon roi, à cet ami véritable de ma patrie. »

Charles-Jean le nomma chapelain de la cure la plus mal rétribuée de tout le pays. Joie de Wergeland qui s'était fiancé à une jeune fille du peuple et à qui de modestes appointements allaient permettre de se marier. Mais cette faveur fut retirée peu de jours après, le poète ayant été reconnu en compagnie de plusieurs jeunes gens qui, échauffés par le vin, firent un tapage nocturne sous les fenêtres du palais royal. Cependant Charles-Jean voulut lui pardonner cette incartade. Il le reçut en audience et lui promit sa protection à condition qu'il serait à l'avenir plus sage. — « Mon plus grand tort, répondit Wergeland, n'est pas d'avoir un cerveau qui pense, c'est d'avoir un cœur qui sent. » — « Il faut, répliqua le roi en souriant, que la raison guide le cœur. » — « Pas toujours, Sire ! » — « Vous dites vrai, monsieur Wergeland, point de grande action sans passion ! »

De tels mots affermissaient l'ascendant du roi sur l'esprit du poète. En maintes strophes, Wergeland glorifia la bonté de ce monarque paternel « qui tant de fois tendit aux indigents un morceau de pain et pour qui le feu allumé par ses soins au foyer de la pauvre veuve répand une clarté plus belle que les girandoles des illuminations ». Il évoque les anciens souverains de Norvège, les fait se lever de leurs tombeaux dans la vieille église de Saint-Halvard pour saluer en Bernadotte leur digne successeur « qui saura entretenir le flambeau sacré de la liberté sans lequel la fidélité se glace dans les poitrines ».

Wergeland travaillait avec ardeur à l'instruction des ouvriers et des paysans. Il obtint la création de bibliothèques à l'usage de l'homme du peuple. Les efforts de la presse démocratique qu'il dirigeait eurent pour résultat qu'en 1833 les élections amenèrent au Storthing 44 paysans au lieu de 21 élus en 1827. Conseillé par la réactionnaire noblesse suédoise, Charles-Jean s'avisa de dissoudre l'assemblée nationale. Cette mesure était motivée par le refus des représentants de reconnaître au roi le droit de *veto* absolu. Elle provoqua en Norvège une agitation politique considérable. Le Storthing et les ministres norvégiens, à l'exception d'un seul, protestèrent contre cet acte arbitraire. Wergeland critiqua sévèrement, dans *le Citoyen*, le procédé du roi. En outre, il publia une série de pamphlets « destinés à tenir les prolétaires au courant de ce qui se passait ».

Quand les esprits se furent de nouveau calmés, Charles-Jean se montra généreux et accorda au poète-politicien une pension annuelle de deux cents écus, que Wergeland accepta en se réservant le droit de continuer à travailler à l'instruction du peuple. Il put enfin se marier. Mais une clameur s'éleva contre lui. On l'accusa d'avoir vendu sa plume et trahi ses convictions. Ses partisans se détournèrent de lui, il eut la douleur de se voir abandonner de ses meilleurs amis.

Découragé, il quitta Christiania et alla s'établir aux environs de la capitale, dans une gentille maison entourée d'un jardin qu'il baptisa du nom de *grotte*. Là, il devint l'idole des pauvres gens. Il donnait sans compter, disant : « Ce que je mange prend un goût amer lorsque je pense à la misère d'autrui. » Il succomba, à l'âge de trente-sept ans, à une affection de poitrine aggravée par les soucis. Une longue théorie d'ouvriers et de paysans escorta ses restes au cimetière.

Charles-Jean était mort un an plus tôt. Wergeland composa à cette occasion une poésie intitulée : *La Mort du roi* :

« Silence ! le roi rêve !... Quelles images passent derrière son front ? Il sourit : revoit-il les collines du Béarn et les nobles Pyrénées, et la maison paternelle ?... Redevient-il Bernadotte s'élançant à la tête des régiments ? Le drapeau tricolore flotte : *En avant, Français* (1) ! Que son sourire est doux ! A la porte du Paradis, se voit-il accueilli par la multitude de ceux dont il sécha les larmes, des indigents qui furent par lui réchauffés, nourris et vêtus ?... »

L'œuvre poétique de Henrik Wergeland, comprenant un vaste poème philosophique, des tragédies imitées de Victor Hugo, des farces en prose, des comédies satiriques, des poésies légères, est animé d'un beau souffle romantique. La littérature française de 1830 a été la première inspiratrice de la jeune Norvège intellectuelle, d'abord parce qu'elle s'adaptait fort bien au génie des races du Nord, ensuite parce que la poésie romantique se symbolisait, revêtait aux yeux des Norvégiens une forme matérielle sous les traits d'un roi français dont la destinée échappait, comme cette poésie même, à toute règle, — convention ou tradition.

Mme R.-RÉMUSAT.

(1) En français dans l'original.

PARIS. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 43692. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 9. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 28 FÉVRIER 1903.

LE RÉVEIL
DE LA POÉSIE POPULAIRE EN FRANCE (1)
(1870-1900)

En relisant les feuilles de ce volume, j'ai revu en perspective ma solitaire adolescence, avec ses élans éperdus vers la Poésie et l'Idéal, avec ses jeunes illusions et sa foi naïve. A la mélancolie des choses passées que suscite cette magie du souvenir, se mêle cependant une double joie. Je constate d'abord que, loin d'avoir perdu la foi de ma jeunesse, elle s'est élargie et corroborée par l'effort de l'âge mûr. Dans le vaste circuit décrit par ma pensée depuis l'*Histoire du Lied*, j'ai suivi, me semble-t-il, une spirale ascendante, qui me ramène aujourd'hui à mon point de départ, mais sur un plan supérieur. De là, j'embrasse du regard tout le chemin parcouru. Je n'ai pas cessé d'aimer ce que j'aimais alors, mais je comprends mieux pourquoi. Car j'en pénètre plus profondément le sens, grâce à ce que j'ai trouvé au-dessus et au delà. D'autre part, mon désir d'assister à une renaissance de la chanson populaire en France s'est pleinement accompli. Par un bonheur exceptionnel, qu'il vaut la peine de remarquer, tellement il est rare, la réalité a surpassé mon attente.

L'heure et le lieu me semblent donc propices pour jeter un coup d'œil sur le développement du *folklore* en France, depuis une trentaine d'années, d'autant plus que ce livre fut, à son apparition, un appel au réveil de la poésie populaire. Des voix plus puissantes que la mienne, celles de Gérard de Nerval, de Pierre Dupont et de Champfleury, l'avaient précédé. Pourtant elles avaient retenti dans le désert. Mais, à ce moment, une sève nouvelle était montée silencieusement sous l'écorce dure jusqu'au sommet de l'arbre, et nous avons vu depuis une nouvelle branche pousser au tronc de notre littérature, celle des études françaises sur le folklore universel. D'autre part, presque toutes nos provinces ont apporté leurs gerbes de chansons glanées dans les campagnes. Enfin, un groupe de poètes distingués y a cueilli des fleurs exquises pour les transplanter dans le jardin opulent de notre poésie lyrique.

Résumons ce triple mouvement en un seul tableau.

I. — LE MOUVEMENT DU FOLKLORE DE 1870-1900

Il y a un siècle que la science a démontré l'unité de la race blanche par l'origine commune des langues, des religions et des mythologies chez les peuples indo-européens. L'idée arienne, qui luit comme un flambeau inextinguible, en leurs routes diverses, devant les Iraniens et les Hindous, devant les Grecs et les Romains, devant les Celtes, les Germains et les Slaves, se résume dans le culte du soleil. Mais ce n'est pas seulement d'avoir reconnu instinctivement dans le soleil la source de toute la vie

(1) L'étude suivante sert de préface à la nouvelle édition de l'*Histoire du Lied*, que M. Édouard Schuré fera paraître dans quelques jours. Ce voyage à vol d'oiseau à travers le folklore français depuis une trentaine d'années n'est que l'esquisse rapide d'un vaste sujet. On y trouvera cependant l'essai d'une vue synthétique, sur un ensemble que les érudits, les amateurs et le public n'ont vu, jusqu'à ce jour, que par fragments. Dans cette conscience de nos provinces, qui renaît sous une forme poétique, on verra se dessiner, en traits encore indécis, mais cependant suggestifs, les figures variées d'une France nouvelle.

terrestre, qui fait la grandeur et la noblesse incomparables de la race blanche, c'est d'avoir fait du luminaire céleste le symbole de la vérité et de la beauté divines, que l'aube de l'âme précède d'un élan passionné et que les peuples tumultueux poursuivent dans leur marche de l'Orient à l'Occident, entraînés par la course enflammée de l'astre-roi.

La résurrection de l'idée arienne dans l'intellect européen, la transmutation de cette conquête de la science en un fait de la conscience pour la race entière, ne présage-t-elle pas aux siècles futurs l'unification organique des nations indo-européennes, sous une idée religieuse et philosophique à la fois plus large et plus haute? Cette idée, qui n'est encore qu'une aurore timide, ne doit-elle pas avoir un jour son midi resplendissant? Quoi qu'il en soit, elle établit une solidarité nouvelle entre les peuples de ce groupe par un sens plus profond de leur tradition orale ininterrompue.

Dans cet ordre de conceptions, M. Gaston Paris a émis une théorie des plus ingénieuses et des plus fécondes. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir tracé naguère, d'une main sûre, la première esquisse d'un *arbre généalogique des chansons populaires*. « En somme, dit-il, le dessin général de l'arbre généalogique de nos chansons devra un jour ou l'autre être fixé à peu près ainsi, en allant toujours du plus vaste au plus restreint; on ira de l'humanité entière à la race blanche, — aux Aryens, — à chaque groupe des peuples aryens (slave, germanique, gréco-romain, celtique, etc.), à chaque peuple, à chaque province, à chaque canton. En d'autres termes, étant donné une chanson populaire quelconque, il faudra pouvoir déterminer pour combien chacun de ces facteurs est entré dans sa formation. On en trouvera qui n'ont pas de racines et ne remontent pas plus haut que le village où on les entend; d'autres, au contraire, qui pendant des siècles *ont volé sur les bouches des hommes* et qui résonnaient peut-être déjà, à un temps antérieur à toute histoire, sur ces plateaux de l'Asie centrale où nos premiers pères conduisaient leurs troupeaux (1). »

Pour mettre ce plan à exécution, on vit se lever en France une véritable armée de collectionneurs; fouillant les campagnes et les bibliothèques, cueillant sur la bouche des enfants et des femmes, des vieillards et des travailleurs, les berceuses, les légendes, les devinailles et les formulettes, les vieux noëls et les toujours jeunes chansons d'amour.

En tête des périodiques qui se proposèrent une étude approfondie du folklore chez toutes les nations, et particulièrement en France, il faut citer en première ligne et avec le plus grand honneur la revue mensuelle *Mélusine* de MM. Henri Gaidoz et Eugène Rolland, fondée en 1878 et qui dura jusqu'en 1901. M. Rolland y égrena la plus complète collection du folklore français qu'il avait mis des années à rassembler. Elle a paru depuis sous ce titre : *Chansons populaires de France*. M. Gaidoz y apporta sa profonde érudition, la rigueur de son esprit scientifique et le respect religieux de la poésie populaire en ses plus authentiques manifestations. On admire en lui ce qu'on trouvait jadis chez les aïeules sachant les plus vieilles histoires : l'amour littéral de la tradition inviolable et la haine des amplifications qui lui enlèvent presque toujours sa naïveté et sa profondeur. Il est vrai que cette tradition change constamment au cours des années. Elle ressemble un peu à cette Mélusine que les fondateurs de la Revue ont prise pour symbole. La fée capricieuse, à queue de sirène, devient une femme exquise sous l'empire de l'amour, mais devant les curiosités indiscrètes, elle reprend sa forme première et retourne à sa vie de poisson, à moins qu'un grand génie ne lui arrache son secret et n'imprime à cet être élémentaire le sceau de l'éternité, en lui donnant une âme nouvelle. Toutefois M. Gaidoz pense avec raison qu'il est du devoir du folkloriste de fixer la tradition sous sa forme la plus ancienne et la plus spontanée. Tous les amis du folklore ont regretté vivement que *Mélusine* ait cessé de paraître depuis un an. Mais ses vingt volumes resteront un des plus beaux répertoires du folklore français et étranger, un véritable monument. — Il faut citer ensuite la *Revue des traditions populaires* de M. Paul Sébillot, qui en est à sa dix-septième année et contient les amples moissons de contes et de légendes de tous les pays. Ce groupe réunit tous les ans l'élite des folkloristes français en assises et en agapes fraternelles. — Joignons-y *la Tradition*, de M. Henry Carnoy, qui s'applique ingénieusement à mettre en lumière le côté poétique des légendes et des chansons.

En fait de recueils de chansons populaires françaises, il n'existait, à l'époque où parut l'*Histoire du Lied*, que les *Chansons populaires des provinces de France* de Champfleury et Weckerlin. Ce volume n'apportait que trois chansons par province, mais ses curieuses et pénétrantes notices traçaient en quelque sorte le plan des moissons futures. J'avais pu consulter également les *Chansons de Normandie*, de Beaurepaire et les *Noëls comtois* de Max Buchon. Depuis, chaque province est venue apporter sa gerbe. D'abord les *Chants du pays messin* de Puymaigre, puis l'admirable recueil des *Chansons populaires de l'Ouest*, de Bujeaud, avec leurs mélodies originales, les *Gwerziou* de Luzel, la *Légende de la*

1 Article de Gaston Paris, dans *la Revue critique* du 22 mai 1880.

mort et les *Soniou* de Le Braz, enfin les *Chansons provençales* de Damase Arbaud et les *Chansons de Gascogne*, de Bladé. — Joignons-y l'intéressant ouvrage de M. Julien Tiersot, *Histoire de la Chanson populaire*, qui offre une étude approfondie des formes tonales et rythmiques de nos chansons et des rapports de notre mélodie populaire avec l'art musical. — Mentionnons encore, pour le folklore étranger, les *Chansons grecques* recueillies en Grèce même par M. Bourgault-Ducoudray, qui sont d'une haute importance au point de vue musical. L'éminent compositeur breton, qui porte en lui l'énergie enthousiaste et le courage aventureux de sa race, a retrouvé dans les mélopées de marins des Cyclades, dans les airs de danse et les chants d'amour des jeunes Grecques d'aujourd'hui, les tonalités des modes antiques, base première de la musique de l'Église grecque et latine et de toute la musique moderne.

Si l'on essaye d'embrasser dans son ensemble ce beau florilège de légendes et de chansons, cueillies aux quatre coins de la France, on est saisi d'admiration devant la richesse des couleurs de tant de gerbes, devant la variété des costumes et des visages de ceux qui les apportent. Et l'on observe aussitôt combien peu notre littérature, presque exclusivement parisienne, a profité de ces trésors. Mais laissez-vous aller à la saveur rustique de ces refrains. Regardez ce peuple chantant qui vient des sentes et des plages, des vallées et des plaines — et bientôt une scène inattendue surgira à vos yeux.

Ce sont nos vieilles provinces qui semblent reprendre corps. Par une attraction involontaire, elles se groupent autour de leurs deux grandes sœurs, qui se taisent un peu dédaigneusement devant les autres. A leur démarche plus grave, à leur mine hautaine, on reconnaît les deux aînées de la France. Voici la Provence, la Grecque-Romaine, couronnée de pampre et d'olivier, front de Muse et robe de Bacchante, avec, dans ses yeux noirs, la flamme sarrasine. Et voici la Bretagne, la Voyante Celtique, tantôt ridée comme une aïeule, tantôt éclatante de jeunesse comme la druidesse qui prophétise sous le chêne, où pousse le gui toujours vert. Avec son tambourin et son profil d'Arlésienne, l'une apporte, dans les plis de sa robe, le rythme et la beauté antiques. Triste et lente, l'autre couve dans ses yeux changeants, couleur de mer, le songe infini des races du Nord, le désir de ce qui est par delà l'horizon, des paradis perdus, des au-delà cherchés. — A demi railleuses, à demi fascinées, les payses du Centre et de l'Est disent aux deux compagnes altières : « Eh bien, où faut-il aller? Est-ce au Nord? est-ce au Midi? Qui de vous deux nous conduira?

— Je suis l'Aînée, dit la Provence. Je vous ai tirées de vos forêts, je vous ai vêtues des lambeaux de ma robe, je vous ai enseigné la langue de mes dieux.

— Et moi, je suis l'Aïeule, dit la grande Celtique. Je me souviens et j'espère, je dis les jours qui ne sont plus et les jours qui viendront.

« Choisissez! » s'écrient les chanteuses rivales. Mais, entre la reine du gai savoir et la sombre fée de l'Océan, les provinces chuchotent et demeurent incertaines.

Le voilà bien, le problème de la France, qui se reflète dans ses plus lointaines traditions comme dans ses dernières chansons populaires. Entre ce Midi et ce Nord-Ouest, l'harmonie est difficile. Et pourtant cette synthèse n'est-elle pas la raison historique de la France, qui est de résumer l'Europe dans une pensée d'humanité? Toutes les races européennes se sont fondues dans son creuset, celles de la Méditerranée et celles du Septentrion. L'élément germanique, qui prédomine au Centre, à l'Est et au Nord, y représente la force équilibrante entre le midi gréco-latin et le profond génie celtique. Aussi l'ensemble de nos chants populaires résonne-t-il comme une symphonie complexe, où la France aux voix multiples cherche son dernier mot et sa grande mélodie.

II. — LES NOUVEAUX POÈTES DU PEUPLE

On l'a souvent dit, le folklore ne devient une science que lorsque le génie créateur inconscient s'éteint chez le peuple. Le collectionneur n'apparaît que lorsque le chanteur populaire est en train de disparaître. Cela est vrai en France comme ailleurs. Pourtant le folklore peut aider à créer un art nouveau en rapprochant les lettrés de la spontanéité primitive. M. Gaston Paris le disait naguère : pour accomplir sa tâche d'une manière féconde, il faut que le collectionneur même ait en lui « l'âme des vieux récits dont il recueille les formes souvent incomplètes et desséchées ». Il opposait aux simples érudits « ces charmeurs savants » qui possèdent en eux le génie de la tradition et savent faire revivre les contes perdus avec des fragments épars. « Nous savons, ajoutait-il, qu'ils ont un secret magique, et que, posés sur leurs doigts, les doux chanteurs qu'ils ont sauvés vont se mettre à gazouiller comme ils le faisaient dans la forêt (1). »

Eh bien, chez nous aussi, les oiseaux des villes sont venus écouter les oiseaux de la forêt. En France comme en Allemagne, nos poètes récents se sont

(1) Article de M. Gaston Paris sur [illegible] *nouvelles* et les *Contes de* [illegible] Asbjœrnson dans le tome Ier de *Mélusine*, p. [illegible]

inspirés des beautés secrètes de nos chansons populaires. Si ce mouvement n'a pas eu la même importance que de l'autre côté du Rhin, il offre cependant de beaux résultats et des promesses pour l'avenir. Là aussi, comme dans la cueillette des contes et des chansons, toutes les provinces ont donné. Là aussi nous voyons s'élever, au-dessus des autres contrées, cette trinité des races françaises, qui maintient l'Est pondérateur entre la Provence fougueuse et la rêveuse Bretagne.

André Theuriet est un des premiers poètes qui, vers 1870, comprirent le charme profond de la poésie populaire et s'en imprégnèrent. Déjà sensible dans *le Bleu et le Noir*, cette influence s'accentue dans *le Chemin des Bois*. Lorrain de naissance et de cœur, Theuriet représente à merveille, parmi les poètes régionaux, cette zone de l'Est, où les arbres sévères du Nord, chênes et sapins, se serrent en armées sombres ou vertes, comme les bataillons en temps de guerre. Le Lorrain est tenace, renfermé, défiant, tourné au positif, mais non sans grâce et sans finesse. C'est vraiment l'arome des bois et la lumière tamisée des hautes branches qui circule dans les vers d'André Theuriet :

Aux bois émus, aux bois baignés
De rosée et de lumière,
J'offre ces vers tout imprégnés
De la senteur forestière.

On y voit passer des silhouettes de bûcherons, de forestiers, de charbonniers, de chercheuses de muguet, de fines ouvrières et de jeunes filles champêtres. On y retrouve, sous une forme plus parfaite, ces chansons de métier qui scandent harmonieusement la vie du campagnard et rattachent au labeur journalier les joies et les peines de toute l'existence.

Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant aux sons d'un vieux couplet :
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.
Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

... Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand,
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.
Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Mais fuyons avec Jean Aicard, le poète de la Provence, par-dessus les cimes noires du Jura, par-dessus Lyon, la fourmilière humaine aux cheminées fumantes, fuyons avec le Rhône, entre les Cévennes et les Alpilles, vers la terre fauve et rousse, aux cent mille mamelles, où pousse l'olivier, vers la terre qui porte comme un bouquet ses jardins de roses et de palmes à la mer d'azur. Le Rhône fouetté du mistral, c'est l'âme violente de la contrée. Jean Aicard a bien chanté le roi de son pays :

Le cheval à crinière jaune,
Nez écumeux, front de taureau,
C'est le Rhône indompté, le Rhône
Couleur d'or et de bon terreau.

Il bondit, galope et dévale ;
Et de lui voir les reins si forts,
— Nez au vent, hennit la cavale
Qui venait boire sur ses bords !

Les ardents troupeaux qu'il abreuve,
Les taureaux noirs, les chevaux blancs,
— De humer l'air qui vient du fleuve
Sentent l'amour gonfler leurs flancs.

Dans sa première jeunesse, Jean Aicard avait célébré son pays sur le mode virgilien, dans ses *Poèmes de Provence*, tableaux délicats, aux contours nets, au dessin sobre comme celui des bas-reliefs antiques. Il disait alors, comparant sa terre ensoleillée aux forêts de la vieille Gaule, à la majesté des Pyrénées, aux grâces estompées de la Loire et de la Seine :

Mais j'ai pour la Provence au ciel bleu la tendresse
Qu'on a pour l'Italie et qu'on a pour la Grèce.

Plus tard, il écrivit *Miette et Noré*, la souriante idylle qui forme un digne pendant à la classique *Mireille* de Frédéric Mistral.

Dans ce poème varié, on retrouve, en traits plus modernes, les pâtres à cheval de la Camargue, les bergers errants vêtus de peaux, les vendangeurs et les vendangeuses, les fiers gars et les jolies lavandières. D'étape en étape, des chansons brodent ce récit et le parfument comme la lavande et le romarin, au flanc des collines où poussent l'olivier et le cyprès. On y sent que Jean Aicard s'est enivré, lui aussi, des chansons populaires comme du cri vibrant des cigales. Ce n'est plus du dehors qu'il regarde sa Provence ; il a fondu son âme avec l'âme du peuple. C'est avec le cœur de ses payses, qu'il chante la passion de l'amour, et ce cœur frémit et palpite comme un tambourin au rythme effréné de la farandole.

J'ai fait de mon cœur trois morceaux,
Et pourquoi? pour une parole!
Vole, vole, vole, ah! mon cœur vole!
Le premier morceau qui s'envole
Ce fut pour les nids des oiseaux.
Vole, mon cœur, en trois morceaux,
Vole, mon cœur, vers l'oiseau, vole!

J'ai mis mon cœur en trois lambeaux
Pour un baiser qui me rend folle.
Vole, vole, vole, ah! mon cœur vole!
Le second morceau qui s'envole
S'accroche aux buissons des tombeaux.
Vole, mon cœur, en trois lambeaux,
Vole, mon cœur, au tombeau, vole!

En trois lambeaux, en trois morceaux,
J'ai mis mon cœur et m'en désole.
Vole, vole, vole, ah! mon cœur vole!
Le troisième morceau qui vole
N'est pas pour vous, oiseaux, tombeaux.
C'est pour qui m'a fait tous mes maux!
Vers mon ami mon cœur s'envole!

La Bretagne, qui a versé de tous temps un si riche flot de poésie à la France, a pris, depuis les jours déjà lointains de Villemarqué et de Brizeux, la part la plus active à ce renouveau lyrique de nos provinces, par le contact vivant de ses poètes avec la tradition populaire. Parmi les contemporains, Le Goffic a donné la note bretonne dans sa pénétrante simplicité, mais le tempérament passionné et l'âme imaginative d'Anatole Le Braz expriment plus abondamment la nature diverse de ce pays et de cette race (1). Proses ou rimes vibrent chez lui d'un coloris puissant, d'une émotion profonde. Il pourrait prendre pour devise de toute son œuvre ces deux vers de sa *Chanson de Bretagne :*

Et mon âme est pareille à ces grands coquillages
Où la plainte des mers s'éveille à tous les vents.

Le Braz est un poète trop personnel pour imiter directement et volontairement les formes populaires, qu'il connaît en celtisant érudit et en Breton bretonnant. Mais on sent dans ses strophes l'amer parfum des bruyères et la forte brise de l'Atlantique. On sent qu'il a vécu avec les terriens et les pêcheurs, avec les paysans des montagnes d'Arrée aux mœurs préhistoriques et les gardiens de phares aux pointes des caps, avec les sévères Iliennes de Sein et d'Ouessant. Quelquefois lui échappe un *Sône* pareil à ceux que murmurent en breton « les fileuses de lin clair » et quand le poète regarde sa bien-aimée, il y revoit passer toute sa vie en paysages d'une intimité prenante. C'est ici vraiment qu'apparaît sa puissance de rêve et d'évocation :

Penché sur tes yeux gris à la clarté changeante,
Je vois un pays grave, un pensif horizon,
Des quais, au bord de l'eau qu'un clair de lune argente,
Et, dans un bourg antique, une jeune maison.

... Dans tes yeux assombris, je vois une nuit douce!
L'ajonc mouillé l'embaume, et le goémon roux...
Une fontaine en pleurs sanglote dans la mousse;
Entendre sangloter les fontaines est doux.

Mais quand il s'abandonne au démon intérieur, on croit entendre la voix du vent, le son des cloches, le bruit des vagues; et toute la vieille âme celtique gémit et gronde dans ses vers. A cette musique, défilent, en visions rapides, les kloareks songeurs, les farouches faneuses de goémons et les lavandières muettes, dont l'amour brûle sous des yeux tranquilles et qui vivent leur passion en dedans. Et, de même que sur les plages, aux jours d'ouragan, la basse fondamentale de l'Océan domine les sifflements de la tempête, de même une note profonde persiste et se prolonge à travers ces poésies,

La désolation de la terre d'Armor.

Michelet a dit de la race celtique : « Elle lutta huit cents ans par les armes et mille ans par l'espérance. » Ne désespérons de rien. Le désir est un créateur et l'espérance une magie. En lisant Le Braz, il semble parfois qu'on soit à la veille d'une résurrection, que les grandes âmes du passé vont revenir et qu'une palingénésie du monde celtique se prépare :

Et voici. Le printemps a rajeuni le monde,
Et le pays croulant, soudain ressuscité,
S'éveille entre les bras de la lumière blonde,
Et l'hymne de la vie en son cœur a chanté!

La mer est toute neuve et comme adolescente
Et, ramenant ses flots d'un geste harmonieux,
Elle se lève et marche en sa grâce puissante.
Et le ciel est plus beau reflété dans ses yeux.

Des appels sont venus de la patrie antique.
Les rochers, qui jadis furent bardes et rois,
Au souffle évocateur du renouveau celtique
Sentent vibrer en eux les harpes d'autrefois.

J'ai laissé la France de l'Est, du Midi et de l'Ouest chanter son renouveau. Que d'autres poètes régionaux je pourrais nommer! Ne citons que les plus remarquables : Charles de Pomairols, avec ses poèmes *la Nature* et *l'Ame* et ses *Regards intimes*, où les sentiments exquis d'un penseur subtil s'incrustent aux traditions familiales et aux paysages du Rouergue, Lucien Paté et ses *Poèmes de Bourgogne*, d'une fière tenue et d'un patriotisme ardent; Gabriel Vicaire et ses *Émaux Bressans*, qui chantent la vie facile sous les tonnelles et les amours arrosés de vin avec leurs lendemains de fête. Rappelons encore Achille Millien pour le Nivernais, Gabriel Marc pour l'Auvergne, Rollinat pour le Berry. Il serait injuste d'omettre, dans cette revue sommaire, les pays limitrophes de la France, qui parlent sa langue et s'y rattachent par leur littérature, la Suisse romande et la Belgique vallonne. Dans sa *Chanson de l'Alpe* comme dans ses *Chansons simples* et ses *Rondes enfantines*, Jacques Dalcroze, poète et compositeur, a traduit avec bonhomie et non sans grâce l'humour genevois et ce solide amour de la nature, si cher à tous les Suisses. Par contre, Maeterlinck a exprimé, dans ses énigmatiques *Serres chaudes*, le mysticisme flamand, qui glisse à perte de vue au fil des canaux et des dunes, tissant dans ses villes mortes et ses cloîtres dentelés son rêve de madone, sous le glaive tragique de la vie.

Si je voulais continuer, pas un pays de langue française jusqu'au Canada ne manquerait à l'appel.

1. Voir les ouvrages en prose de Le Braz : *la Légende de la Mort*, *Au pays des Pardons*, *Pèlerins d'Islande*, non moins remarquables que ses vers.

L'étendue de ce courant en prouve la force. C'est un mouvement circulaire et enveloppant qui va de la périphérie au centre et vient se répercuter au tourbillon de Paris. Par une fortune inespérée, il s'est trouvé un vrai poète pour le canaliser et en faire un instrument d'éducation. Maurice Bouchor, l'auteur des délicates fantaisies du *Théâtre des marionnettes*, consacre depuis dix ans son beau talent et sa foi robuste à la propagande de la chanson populaire en France. Il a compris qu'il fallait non seulement éduquer le peuple avec nos classiques, mais encore assainir le goût des hautes classes avec la fleur de nos chansons populaires. Pour cela, il a prodigué sa parole humoristique et chaleureuse dans les universités populaires comme dans les cercles lettrés. Il a fait admettre, pour l'enseignement primaire, ses *Chants populaires pour les écoles* avec des paroles nouvelles sur des airs de nos provinces; il a répandu dans nombre de salons ses *Chansons de l'Ouest*, empruntées au recueil de Bujeaud; il vient d'adapter son *Poème de la vie humaine* à des airs de Lulli, de Bach et de Beethoven. Qu'en de telles entreprises, le sérieux de l'intention morale prédomine quelquefois sur la spontanéité de l'inspiration et donne l'impression du voulu, cela est inévitable. Quoi qu'il en soit, il faut louer sans réserve cet admirable effort. Car il sème largement le bon grain dans la terre tendre, pour les moissons futures.

III. — L'INTUITION PSYCHIQUE DANS LA POÉSIE POPULAIRE

Ainsi, par son essence même comme par son action, la poésie populaire nous révèle sa force secrète et sa haute portée. En quoi consiste donc son ferment d'idéal? Avant tout dans un sens direct de l'âme et de ses mouvements intimes. Ce sens, qui existe à l'état réfléchi chez tous les grands créateurs, apparaît chez le peuple à l'état spontané et inconscient, et cela sous des formes naïves, parfois enfantines, mais toujours énergiques.

Il y a plaisir à constater, sous ce rapport, la supériorité de cet art naïf sur l'art savant et raffiné des époques de décadence ou de transition. Ce que nos romanciers et nos critiques ont pris l'habitude d'appeler *psychologie* n'est, pour la plupart du temps, que la réaction du corps sur l'âme, le reflet des fonctions physiologiques dans la sensibilité passionnelle et dans les opérations de l'esprit. Sous l'influence des doctrines matérialistes en philosophie et d'un réalisme outré en littérature, le sens profond de l'âme s'est oblitéré et perverti chez nos meilleurs écrivains. Aussi leurs « tranches de vie » ou leurs prétendues « planches d'anatomie » ne montrent guère que les naufrages de la conscience et les capitulations de la volonté, alors que l'art devrait mettre son ambition à nous raconter les victoires de l'âme et ses conquêtes dans le royaume de l'idéal. Nos chansons populaires, comme celles de tous les peuples, ne sont pas exemptes de grossièretés, mais elles y forment l'exception. Par contre, on y trouve de ces brusques soubresauts, qui trahissent la perception instinctive des pouvoirs latents et presque infinis de la volonté dans l'être humain. Voici comment l'amante, évincée par une rivale plus heureuse, formule sa douce plainte dans une chanson de l'Ouest :

Elle n'est pas aussi jolie,
Mais elle est plus savante,
Elle fait la pluie, elle fait le vent,
Elle fait fleurir la lande!...

Et quelle foi à la puissance souveraine de l'amour dans ce cri de passion de la payse séparée de son gars :

Ah! soleil, fonds les gochers!
Ah! lune, bois les rivières!
Que je puisse rejoindre
Mon amant qu'est derrière.

Outre le sens des pouvoirs secrets de l'âme sur l'âme et sur les choses, on trouve dans nos humbles chansons le sens du mystère infini qui nous enveloppe, de l'invisible au-delà qui dépasse la perception des sens physiques. Parvenue à ce degré d'exaltation, la muse populaire a quelquefois des paroles sibyllines, des cris de pythonisse. D'un vol d'alouette essorée ou d'hirondelle tourbillonnante, elle s'élance par bordées vers la vérité divine qui l'éblouit, comme dans ce Noël :

Non, non, nous ne finirons pas!
Nous dirons trois fois :
Feuille de Mars,
Feuille d'Avril,
Feuille de tourmente.
Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente,
Ouvrez-nous les portes du paradis!
Joie et Noël!
Nous en aurons dans le temps!
Nous en aurons au firmament!

Donc, aux deux bouts de l'échelle humaine, à l'extrême naïveté comme à l'extrême conscience, dans la chanson populaire, comme dans la plus haute poésie, l'âme humaine affirme le monde divin. Elle chante éperdument la Justice, la Beauté et la Vérité, qu'elle sait être à l'origine comme à la fin des choses, parce que les rayons de ces Déesses fulgurent en elle-même. Par là, elle touche à Dieu, elle entre dans l'Éternel, elle possède l'Absolu.

Ainsi se vérifie, dans l'ordre esthétique comme dans l'ordre psychique, la parole attribuée à Hermès : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Rien n'est petit, rien n'est grand dans l'Univers et celui qui travaille est Un. »

ÉDOUARD SCHURÉ.

LES CONFLITS FUTURS

ENTRE L'ALLEMAGNE ET LES ÉTATS-UNIS

Washington, 5 février 1903.

Lorsqu'en 1898, le tsar de Russie prit la généreuse initiative d'établir un tribunal permanent d'arbitrage international, avec l'idée d'amener les puissances à un désarmement général, deux courants d'opinion se formèrent : les uns crurent que la proposition ne serait même pas écoutée, les autres allèrent jusqu'à penser que son objet même serait atteint. Quoique les résultats aient été bien au-dessous des espérances, le tribunal de la Haye fut constitué, mais, depuis lors, une seule difficulté, celle qui surgit il y a quelques mois entre les États-Unis et le Mexique, fut soumise à sa juridiction, et n'offrit pas assez d'importance pour permettre d'apprécier son utilité. Vint ensuite l'affaire du Vénézuéla, beaucoup plus complexe et plus délicate. Dans son dernier message au Congrès de Washington, le président Roosevelt avait dit qu'il n'y avait aucun nuage à l'horizon, mais, une semaine après, les puissances alliées adressaient un ultimatum au gouvernement vénézuélien, et leur attitude démentait cette affirmation : le ciel s'était obscurci. A la Maison Blanche et sous le dôme du Capitole, les fronts se faisaient sombres. Par bonheur, le président Castro demanda l'arbitrage, et l'empereur Guillaume le proposa au président Roosevelt qui le refusa, pour le transmettre au tribunal de la Haye. Alors, de toutes parts, fut saluée, fêtée, portée aux nues, cette réplique que le Nouveau Monde, ouvert à toutes les idées d'avenir, adressait au Vieux Monde, indifférent à ses promesses. La destinée de la Cour permanente, encore indécise, se dessina aussitôt et son investiture définitive fut proclamée, comme une date mémorable dans l'histoire, comme un acheminement du monde vers la paix et la suppression de la guerre. Autour de la résurrection inattendue d'une institution qui semblait mort-née, la presse de divers pays et particulièrement de l'Amérique fit peut-être un bruit excessif. Peut-être alla-t-on un peu trop loin en évoquant le souvenir de l'invention de l'imprimerie... Toutefois ceux qui en doutaient encore trouvèrent là une occasion précieuse de se convaincre du grand désir de paix que partagent les deux Mondes. Que l'affaire du Vénézuéla soit décidément réglée par la Haye, ou que Washington lui suffise, du moment qu'il a conquis l'approbation des puissances intéressées et rallié les suffrages des autres nations, l'acte du président Roosevelt ne perdra rien de son importance, et, au point de vue de l'avenir, il est dès à présent permis d'en mesurer la valeur, car nous ne nous trouvons plus, comme depuis la réunion de la conférence de la paix, en présence d'une tendance, d'un espoir, mais en face d'un fait accompli.

***

S'il ne s'agissait que du paiement d'une dette, l'affaire du Vénézuéla ne présenterait pas une grande gravité. Mais l'examen le plus superficiel de la politique de l'Allemagne fait découvrir derrière des réclamations pécuniaires, qui ne sont qu'une façade, des motifs d'action bien différents. Aussi paraît-il oiseux de pérorer, comme on l'a fait, sur cette doctrine de Calvo, qui refuse aux puissances européennes le droit d'intervenir auprès des républiques Sud-Américaines pour défendre les intérêts lésés de leurs nationaux. En fait, cette doctrine n'a pas de raison d'être : car personne n'a été assez naïf pour s'imaginer que l'Allemagne s'est aventurée dans une affaire aussi dangereuse et préparée de si longue date, simplement en vue de recueillir quelques milliers de marks, beaucoup moins que les frais du prétendu blocus pacifique. Si elle s'est décidée à sévir, c'est que précisément elle savait que le trésor du Vénézuéla était presque vide, et qu'elle pourrait tirer avantage des difficultés où le gouvernement de Castro était tombé, en lui en suscitant de nouvelles. Sur les véritables visées de l'Allemagne, toutes les hypothèses ont été faites; et toutes sont vraisemblables, car il est possible qu'elle-même n'ait pas eu d'idée bien déterminée, et qu'elle ait compté un peu sur l'imprévu. Soit qu'elle ait pensé, en vue d'un futur protectorat, prendre pied, comme l'Angleterre en Égypte, par une occupation temporaire indéfiniment prolongée, soit qu'au contraire, en maintenant le blocus, elle ait espéré hâter la chute de Castro, et favorisé le parti révolutionnaire, pour se ménager ses services une fois que celui-ci serait arrivé au pouvoir, il est certain qu'elle a dans ce rayon de la carte du monde des intérêts inconciliables avec ceux des États-Unis.

Plus que tout autre pays d'Europe, l'Allemagne est victime de ce qu'on a appelé « le péril américain ». Elle est, sur notre continent, la nation la plus industrielle, mais à défaut du régime protectionniste, elle n'a pu lutter avec l'Amérique, qui l'a envahie de ses fers, de ses aciers, de ses machines, causant à son industrie les plus graves préjudices. L'Empereur Guillaume a été le premier à s'émouvoir de cet état de choses, qui affecte aussi bien l'Angleterre et les autres pays, et, ces dernières années, il s'est montré très partisan de créer une sorte de Zollverein européen, destiné à mettre notre continent à l'abri de la suprématie industrielle des États-Unis. Jusqu'à présent, aucune tentative préservatrice de ce genre n'a

abouti, et l'Allemagne s'est résolue à agir isolément : la loi sur le tarif a été une levée de boucliers contre l'Amérique. Mais, au dehors, elle se trouve en présence de la même ennemie qu'au dedans. Aussi commence-t-elle à sentir la nécessité, de plus en plus pressante, de son extension coloniale. « Son avenir est sur les mers », comme l'a dit Guillaume. Elle ne peut plus se suffire à elle-même; elle se trouve en déficit; elle est affligée d'une surproduction considérable et enfin sa population, très prolifique, doit de plus en plus se déverser en dehors de ses frontières.

Or, il y a actuellement 250 000 Allemands au Brésil, qui forment un groupement compacte, conservent leur langue maternelle et leurs coutumes, alors que les émigrés des autres nationalités, les Italiens par exemple, s'assimilent rapidement à la race du pays. N'y a-t-il pas là une colonie en formation, qui voudra planter un jour le drapeau allemand dans le sol brésilien? D'autre part, le canal de Panama ou du Nicaragua ouvrira de grands débouchés au commerce. Il sera en quelque sorte pour l'Europe centrale la porte de la Chine. L'océan Pacifique deviendra le théâtre de la lutte commerciale des deux Mondes, et les côtes de l'Amérique du Sud doubleront de valeur. Aussi l'Allemagne saisira-t-elle toutes les occasions d'y prendre pied, et si, demain, quelque révolution éclatait dans la république de l'Equateur ou du Pérou, il ne serait guère surprenant de la voir invoquer un prétexte pour intervenir, quand ce ne serait qu'en vue d'acquérir des stations de charbon. Il serait téméraire d'affirmer qu'en sévissant contre le Vénézuéla, elle cherchait une guerre avec les États-Unis, profitant du moment où la flotte américaine ne lui est pas encore redoutable. Plus vraisemblablement, elle a voulu leur montrer, en vue de l'avenir, le cas qu'elle faisait de la doctrine de Monroë, « cette énorme impudence », suivant le mot de Bismarck, et lui donner à entendre que l'Angleterre la soutiendrait, comme elle se l'était imaginé.

Le vent de la conciliation s'étant mis à souffler, elle eut alors recours à la diplomatie, et tenta un dernier effort. Elle imagina une subtile proposition d'arbitrage destinée à embarrasser la politique des États-Unis. Le président Roosevelt, peu défiant pour le machiavélisme de la vieille diplomatie européenne, fut d'abord tout disposé à accepter la tâche. Mais l'examen approfondi des conséquences inévitables où il se trouverait entraîné, et l'influence éclairée de son entourage lui permirent de découvrir à temps la ruse qui se dissimulait sous l'apparence flatteuse de l'offre qui lui était faite, et prudemment il résolut de rester à l'écart.

Désarmée une fois de plus, l'Allemagne se vit obligée d'abandonner ses véritables prétentions, et seule la façade en subsista. Mais a-t-elle renoncé pour toujours à les satisfaire? Ne les réserve-t-elle pas pour une meilleure occasion? Tout porte à le croire, car ses intérêts la tournent vers l'Amérique du Sud plus que vers tout autre continent. Ses colonies d'Afrique n'attirent guère ses émigrants, et le canal interocéanique sera pour elle le chemin de la Chine.

*
* *

D'autre part, la doctrine de Monroë, bien que très vieille, est devenue plus que jamais l'évangile politique des États-Unis. Elle est non seulement un principe de gouvernement; elle est un sentiment populaire qui coule dans les veines de la nation, comme le loyalisme envers la Couronne dans celles du peuple anglais. D'ailleurs, elle est au fond un loyalisme envers une Constitution. Elle passe à tort pour avoir changé de signification depuis son origine, pour n'être plus inspirée par l'appréhension des régimes despotiques de l'Europe, mais par l'intérêt et le désir d'extension territoriale. Assurément, l'horreur de la Sainte Alliance n'a plus lieu d'être si vive; les gouvernements les plus conservateurs ont malgré eux suivi le courant des républiques; mais tous, républiques ou monarchies, sont tenus d'avoir des armées permanentes, d'en supporter les lourdes charges, et c'est précisément de cette contagion que les États-Unis ont à cœur de se préserver. Pour eux, le militarisme, voilà l'ennemi, et ils le craignent non seulement à cause de ses charges, mais parce qu'ils y voient un empiétement sur la liberté individuelle, et un recul vers une phase de la civilisation qu'ils n'ont pas eue à franchir. Ils ont une milice de 60 000 hommes, et pour assurer la sécurité de 76 millions d'individus, ce chiffre leur paraît suffisant. L'Angleterre et la France, peut-on objecter, ont des colonies sur le continent américain, et le Canada ou la Guyane n'ont jamais donné aux États-Unis de pareilles appréhensions. Mais, si les colonies d'hier ne sont pas un danger pour eux, celles de demain pourraient en devenir un, et la doctrine ne peut faire autorité que si elle est absolue. Elle ne peut pas établir de distinctions, car le moindre précédent serait chez elle un point vulnérable, et l'influence européenne, une fois introduite, s'étendrait comme une tache d'huile sur tout le continent. Dans le cas actuel, ce danger est d'autant plus à craindre que l'Allemagne est précisément le pays le plus *militariste* de l'Europe, et, le jour où l'empereur Guillaume se serait rendu maître du Vénézuela ou du Brésil, qui l'empêcherait d'y établir une armée, et de garnir les frontières de canons, ou encore d'y installer un prince de sa famille? Le cas se présenta au Mexique, lorsque Napoléon III voulut

y faire régner l'infortuné Maximilien d'Autriche.

Isolée pendant un siècle sur son lointain continent, la république du grand Washington bâtit lentement le superbe édifice de la démocratie américaine sur des principes vierges qu'aucune civilisation du passé ne vint corrompre. Mais, depuis quelques années, la carte du monde s'est beaucoup rétrécie, car la rapidité des communications a réduit de moitié les distances dans l'espace de dix ans. L'Amérique se trouva donc rapprochée de l'Europe, au point d'en craindre le contact. De plus, sa rapide prospérité, son influence écrasante sur le reste de l'univers, attirèrent sur elle l'attention de toutes les puissances, et la firent entrer dans une phase nouvelle, en lui créant des relations internationales beaucoup plus étroites. Voilà pourquoi, effrayée d'un contact qui risque de l'européaniser, elle s'acharne à défendre la doctrine de Monroë. Elle veut préserver ce bel édifice social, où, par instants, se forment de petites fissures. Elle en est jalouse et fière, et la France d'aujourd'hui ne peut qu'applaudir au sentiment qui l'inspire.

*
* *

Quelles seront l'issue et la nature du conflit que les intérêts américains, incompatibles avec ceux de l'Allemagne, rend inévitable, et dont l'avenir nous réserve le spectacle ? Évidemment une telle question ne se poserait pas, si les républiques sud-américaines étaient assez fortes pour se suffire à elles-mêmes. Mais, à l'exception du Chili et de l'Argentine, elles ont toutes un gouvernement plus ou moins chancelant, et sont exposées chaque jour aux révolutions et aux guerres civiles. Séparées de l'Espagne, elles ont conservé la vicieuse politique qui mena celle-ci à sa ruine coloniale et à sa décadence intérieure. Elles empruntèrent leur constitution à leur grande voisine, mais ne s'en trouvèrent pas mieux, car elles n'en prirent que la forme et en méconnurent l'esprit. Aucune des qualités qui firent la force des fils de Washington ne se voit chez elles. Elles n'ont pas le sentiment de la légalité, le respect d'une élection. La justice s'y achète. L'hostilité des partis, très vive, est encore envenimée par le fanatisme religieux. Les passions y dominent et créent des dictatures d'argent. Malgré l'immense richesse du sol, l'instabilité des gouvernements empêche l'industrie de se développer, et nuit à l'exploitation des mines. Enfin, la dangereuse intrusion d'une église corrompue dans le domaine civil, entretient l'ignorance de la masse, et fait échec à tout progrès. Ces républiques ont, en un mot, tous les signes des sociétés en décadence et leur situation politique ne s'améliorera jamais que par l'infusion d'un sang nouveau, par l'influence d'une civilisation plus saine, celle de l'Allemagne par exemple ou de l'Angleterre.

Ceci nous amène à jeter un coup d'œil sur un problème qui a été vivement débattu ces dernières années, et, tout récemment encore, dans un des meilleurs organes de la presse française. Certaines personnalités brésiliennes, s'imaginant avec effroi voir l'ombre géante de l'oncle Sam se profiler sur le sol de l'autre Amérique, ont cherché à faire sentir en France la nécessité d'une vaste fédération ou ligue, dans laquelle entreraient les nations latines des deux continents, afin de lutter contre le péril américain. Tout en blâmant ce grand vice de notre sang, l'*esprit de querelle*, ils portèrent aux nues nos qualités et affirmèrent qu'une ligue défensive, où se concilieraient tous nos efforts, donnerait sans aucun doute l'avantage sur le grand rival d'outre-mer.

En ce qui touche les républiques sud-américaines, il est étrange de constater chez elles, à l'égard de la grande république-sœur, un sentiment de défiance et d'inquiétude qui ne se justifie guère. Elles s'imaginent volontiers — et ce préjugé a aussi prévalu en Europe — que derrière la doctrine de Monroë se cachent des raisons d'intérêt qui menacent leur sécurité.

Les Américains ne s'expliquent pas comment elles ont pu se créer une pareille illusion ; et bien loin de leur esprit toute dissimulation ! Rien de plus franc et de plus ouvert que leur politique.

« Cette doctrine, déclare le président Roosevelt dans un de ses derniers discours, ne doit pas être invoquée pour l'agrandissement d'aucun de nous sur ce continent aux dépens d'aucun autre sur le même continent. On doit la regarder simplement comme une grande politique internationale pan-américaine, vitale pour les intérêts de nous tous... Chaque nation parmi nous doit respecter les droits et les intérêts des autres, pour que, au lieu de commettre la criminelle folie d'essayer de grandir aux dépens de nos voisins, nous progressions tous en honnête et virile fraternité, épaule contre épaule. »

« Nous ne désirons pas plus leur territoire, déclare à son tour M. Hay, que nous ne convoitons les montagnes de la Lune. »

Voilà ce qu'affirment deux des hommes les plus haut placés du gouvernement, et il n'y a pas lieu de douter de leur sincérité. Les États-Unis n'ont, en effet, pour le moment, aucune des raisons qui poussent les pays à s'étendre. Ce n'est pas le désir de conquête qui les a engagés dans la guerre avec l'Espagne, et ils ont donné à Cuba l'indépendance. En raison de l'immensité de leur territoire, ils n'ont pas une population très nombreuse, et, à l'intérieur, leur développement économique, intellectuel, social et constitutionnel, est loin d'avoir donné sa mesure.

Rien ne les porte donc à coloniser. Leur puissance industrielle elle-même, qui depuis cinq ou six ans s'est fait sentir si fortement en Europe, est presque insignifiante dans l'Amérique du Sud. Pendant 1902, leur exportation sur notre continent s'est élevée à cinq milliards et demi, et sur le reste du continent américain, elle n'a été que de deux cents millions. Bien loin de menacer l'existence de ces républiques, la doctrine de Monroë est la garantie de leur intégrité, l'expression naturelle de la communauté d'intérêts qui les rapproche en présence de l'Europe. Par cette solidarité, elle tend à former entre elles une vaste fédération qui est appelée fatalement à se centraliser autour de la plus forte. L'affaire du Vénézuéla vient de le montrer d'une manière évidente. Supposons que le président Roosevelt, ayant accepté le rôle d'arbitre, mette le Vénézuéla en devoir de payer ce que l'Allemagne lui réclame. Le Vénézuéla refuse et l'Allemagne a recours aux armes. Le maintien de la doctrine de Monroë n'obligerait-il pas les États-Unis à intervenir et à défendre quand même la république parjure? Il les amènera donc à exercer sur l'Amérique du Sud une sorte de protectorat, que les menaces de l'Europe rendront de plus en plus étroit. Mais alors, demandera-t-on, n'est-il pas un danger pour l'indépendance des républiques? Il en est un évidemment, mais dans une très faible mesure. Est-il vraisemblable que l'Amérique du Nord puisse jamais les englober toutes sous son pouvoir, et qu'elle gouverne un jour la totalité du continent? Si d'ailleurs elle leur imposait une certaine prédominance, ce ne serait que par une évolution pacifique, et elle n'absorberait pas plus leur indépendance qu'elle ne l'a fait pour les quarante-quatre États de la Fédération. En 1787, à l'issue de la guerre d'indépendance, les États dont Washington prit en main le gouvernement ne furent pas conquis; ils se groupèrent autour de lui de leur plein gré; et la Constitution fut votée, en vue de former une plus parfaite union : *one that should form a more perfect union*. Le jour où l'Europe voudrait rayer de la carte les républiques sud-américaines, un mouvement semblable se produirait, et elles trouveraient chez leur puissante voisine une protectrice et non une ennemie. D'ailleurs, si elles préfèrent le joug impérial de l'Allemagne ou impérialiste de l'Angleterre, libre à elles de renier la doctrine de Monroë.

* * *

Quelle que soit leur destinée, toutes les apparences portent à croire qu'elles seront, pendant le cours du XXe siècle, le théâtre de graves conflits, et subiront de profondes altérations. Les Américains en ont conscience et attendent avec sang-froid les événements. Si les idées de paix ont fait leur chemin à travers le monde, ce n'est pas chez eux qu'elles ont rencontré de l'hostilité. Quiconque, à l'heure présente, consulterait les différents peuples du globe sur leurs dispositions intimes, n'en trouverait pas de plus pacifique que le peuple américain. Il est trop industrieux pour ne pas sentir le prix de la paix. Toute son activité s'absorbe dans la production de la richesse, dans l'amélioration de la vie sociale, intellectuelle et morale, et il se représente la guerre comme une inappréciable perte de temps et d'argent. Mais on se tromperait fort si l'on s'imaginait que ce sentiment lui est inspiré par la *peur*. Le peuple américain est trop combatif, il a trop de *santé* morale.

Cet âpre esprit de lutte qui le caractérise lui donnerait au besoin des qualités martiales à toute épreuve et il est merveilleux de constater qu'un peuple aussi peu militaire soit doué d'un patriotisme aussi intense. Quel contraste entre les villes d'Allemagne où nous rencontrons à chaque pas une troupe en marche, où la population même semble enrégimentée, et ces immenses cités d'outre-mer, où la vue d'un uniforme, le son d'un tambour sont choses à peu près inconnues. Les individus sont d'autant plus *citoyens* qu'ils ne sont pas soldats, et c'est dans le profond civisme dont ils sont pénétrés, dans leur dévotion à la Cité et à l'État, qu'ils puisent leur patriotisme. A la première alarme de guerre, on les verrait se dresser comme un seul homme; les volontaires affluveraient par milliers, et « sous l'éperon du moment » au bout de quelques semaines, ils seraient peut-être capables de soutenir le choc des troupes les mieux entraînées d'Europe. Avant la guerre hispano-américaine, personne ne pensait que tous ces « boutiquiers d'Amérique », comme les appelait Loti, viendraient si aisément à bout des chevaleresques marins d'Espagne; mais ils surent les battre, sans avoir la moindre notion de cette discipline à laquelle nos armées sont rompues et que nous jugions indispensable.

Malgré cet ardent patriotisme, capable de faire d'eux, à l'occasion, d'intrépides soldats, si la paix future, à laquelle le monde aspire, ne tenait qu'à eux, elle offrirait de sérieuses garanties; car la doctrine de Monroë les a engagés dans une politique exclusivement défensive. Il leur est donc aisé de faire des professions de foi pacifiques. Jamais menace de guerre ne viendra de leur part. Mais il n'en est pas de même de l'Allemagne : à l'heure actuelle, elle est la seule puissance qui paraisse avoir des projets belliqueux. On se souvient de la résistance qu'elle fit avant de se joindre à la Conférence de la Haye, quelle attitude elle prit à l'égard des États-Unis pendant la guerre hispano-américaine. Tandis que son am-

bassadeur adressait au gouvernement des protestations d'amitié, l'amiral Diedrich gênait le plus qu'il pouvait les mouvements de la flotte américaine devant Manille. Les vaisseaux allemands franchissaient les lignes interdites, et l'amiral Dewey leur adressa à diverses reprises des observations très sèches, quand ils en prenaient trop à leur aise. Sous bien d'autres formes l'Allemagne se montra hostile aux États-Unis pendant cette guerre, et il y eut des moments où les rapports des deux puissances furent très tendus. L'empereur Guillaume désirait vivement acquérir quelques stations de charbon aux Philippines, et c'est avec dépit qu'il vit le drapeau étoilé se hisser sur ces îles.

Depuis cette époque la marine américaine a gardé contre l'Allemagne une sourde rancune, que la visite du prince Henri de Prusse ne fit qu'adoucir un moment : « A mon sens, déclarait dernièrement l'amiral Hamilton, la prochaine guerre navale sera entre les États-Unis et l'Allemagne. L'Allemagne augmente secrètement sa marine, afin d'acquérir des colonies. Elle est jalouse de notre prospérité commerciale et nous cherche querelle. »

Mais ce ne sont pas là des griefs personnels à quelques amiraux. C'est un sentiment qui s'est répandu dans la nation. A cette antipathie s'ajoute une vive répulsion pour la constitution impériale de l'Allemagne. Quand le prince Henri alla à Washington, il offrit au gouvernement une statue de Frédéric le Grand. Le gouvernement n'osa pas refuser ce cadeau, menace déguisée à l'adresse de la doctrine de Monroë, mais il décida de la reléguer, quand elle arriverait dans un coin de la ville, loin des Washington, des Lafayette et des Rochambeau, à un endroit où personne ne la verrait...

Quand des symptômes aussi apparents font pressentir un conflit entre ces deux puissances, il y a lieu de faire bien des réserves au sujet du progrès des idées de paix dans le monde. Sur les deux continents ce progrès a été démesurément grossi. Assurément, le triomphe de la proposition du président Roosevelt a donné au tribunal de la Haye un prestige qu'il ne perdra plus, et, à l'avenir, les chances de guerre s'en trouveront encore diminuées. D'ailleurs, l'opinion publique et la presse, l'une et l'autre en faveur de la paix, sont devenues, auprès des gouvernements, des puissances si considérables que, de plus en plus, avant de déclarer une guerre, l'homme d'État se fera un devoir de les consulter et tremblera de les contrarier. Pendant l'affaire du Vénézuéla, on a vu comment elles ont agi en Angleterre sur la politique de M. Balfour, et l'ont amenée à rompre avec les idées belliqueuses de l'Allemagne.

Que réserve l'avenir ? Nul ne le sait. Tout dépend de l'Allemagne. Le peuple américain est très patient, très bon enfant. Il sait se contenir, et ne s'enflamme pas dès les premières provocations; mais, une fois déchaîné, il ne connaîtrait plus de bornes, et deviendrait le plus redoutable des ennemis.

L. DELPON DE VISSEC.

LE GÉNIE [1]

Pièce contemporaine en trois actes.

ACTE II

Même décor qu'au premier acte. Huit jours plus tard. Après-midi orageuse et chaude. Par les baies ouvertes du laboratoire, on voit de grosses nuées encombrer le ciel et rouler sur Paris. Par moments, le tonnerre gronde, des éclairs brillent. Un certain désordre règne dans le laboratoire.

SCÈNE PREMIÈRE

LEFORT, DORMEILLES, WEISS

(Lefort, en tenue de laboratoire, broie dans une coupe, avec un agitateur de verre, l'eutaxine destinée à la dernière injection du petit Morvan. Dormeilles, étendu sur un fauteuil de paille, sommeille en lisant des journaux. Weiss, un microscope à la main, étudie une préparation.

LEFORT, à Dormeilles qui vient de se réveiller. — Eh bien! mon vieux Dormeilles, ça va mieux? Êtes-vous reposé de votre nuit?

DORMEILLES, qui est allé à un lavabo et s'est passé de l'eau fraîche sur la figure. — Ah!... c'est bon... par cette chaleur...

Il remet son col, ses manchettes, un élégant veston.

WEISS, levant le nez de son microscope. — 34 degrés à l'ombre... le 8 juin... ça paraît fait exprès.

(Le tonnerre gronde.)

DORMEILLES, allant vers la baie vitrée et regardant le ciel. — Si du moins l'orage pouvait crever. Ça rafraîchirait ce pauvre enfant.

LEFORT. — Votre nuit de veille a été dure? Il a beaucoup souffert, le petit diable?...

DORMEILLES. — Beaucoup... Il est à craindre que le cerveau ne se prenne... La température surtout est inquiétante. Hier soir, 39°; cette nuit, oscillations entre 39°,6 et 40°,7.

WEISS. — A 41° le sang se décompose... On est fichu.

DORMEILLES. — Pas toujours... L'embêtant, c'est que l'eutaxine empêche l'emploi de l'éther et de la caféine... (A Lefort.) C'en est, de l'eutaxine?

LEFORT, continuant de battre. — Oui... c'est la plus forte dose qu'on lui ait encore donnée... S'il résiste à celle-là, il est sauvé.

1. Voir la *Revue* du 21 février.

WEISS. — Je crois bien... Il y a de quoi tuer un bœuf non entraîné...

DORMEILLES. — C'est égal, le patron a été un peu loin.

WEISS. — Quand on est un maître de la science, ne se garder aucune porte de sortie...

LEFORT. — Nuit et jour, il se répète tout cela... Ses insomnies se lisent sur sa puissante figure ! Elle est obsédée de responsabilités...

DORMEILLES. — C'est la crise... l'âge de retour des grands hommes... ce cap de la cinquantaine que l'on double ou qui vous coule. En tout cas, il se défend bien, Laurière... Le lion blessé souffre, mais rien n'arrête sa marche.

LEFORT. — Il aura sa proie... Il la terrassera.

WEISS. — Ou elle le terrassera...

DORMEILLES. — Le fait est que son exaltation muette des jours derniers, son insomnie depuis cinq jours, ses veines gonflées, son regard fixe, tout cela n'est pas bon signe...

WEISS. — Ce matin, au laboratoire, pendant que vous étiez encore là-haut, il s'est plaint d'un étrange malaise, d'un fourmillement dans tout le côté gauche.

DORMEILLES. — Heureusement, sa fille est là. Comme elle le couve, comme elle l'apaise ! Sans elle, après la mort de sa sœur, Laurière, était fichu pour la science.

(Il se laisse aller dans un fauteuil, bâille, compulse les journaux.)

LEFORT. — Quoi de neuf dans les feuilles ? (Nouveau tintement de sonnette.)

DORMEILLES. — Satanée musique ! (Il feuillette.) Ce qu'il y a de neuf ? Rien... Saletés parlementaires, saletés académiques, saletés théâtrales... Absolument rien de neuf... Ah ! si... Voilà pour le patron. Écoutez-moi ça... (Il déploie la « Vraie France » et lit.)

« Encore la Faillite de la Science. Le bruit court qu'un véritable scandale serait près d'éclater au laboratoire d'un des plus fameux savants de la nouvelle école. Non contents d'offrir aux jeunes anarchistes une dynamite perfectionnée, les chimistes vont-ils s'imaginer aujourd'hui de communiquer des maladies mortelles à de pauvres êtres irresponsables ?

« Est-il vrai qu'un professeur au Collège de France, halluciné par une véritable mégalomanie scientifique, ait fait le pari d'injecter un poison de sa découverte à un jeune malade que la mère affolée aurait confié à son examen ?

« Est-il vrai que cet enfant serait au plus mal, et la mère quasiment séquestrée par le professeur en question ?

« La préfecture de police, qui fait tant de bruit quand il s'agit de perquisitionner chez des adversaires politiques, trouverait peut-être quelque besogne utile à remplir chez ce gros bonnet carré.

« Jusqu'où nous mènera la chimiatrie ?

« La voilà bien, la faillite de la science ! » (Dormeilles s'arrête, fronce le journal, le jette sur la table.) Est-ce assez ignoble ? Dire que ça tire à 200 000 tous les matins !

LEFORT. — Ça et le petit verre, ça tuera la France...

WEISS. — Le plus grave est que le patron a dû lire ça. Il attache une importance aux gazettes...

DORMEILLES. — Il n'a pas tort... Elles mènent le monde... Derrière la plume du journaliste, ne reconnaissez-vous pas la main académique de l'illustre Martin ?

(Le domestique entre et remet un paquet de lettres à Lefort.)

WEISS. — Le courrier de trois heures. Le patron va bientôt descendre. Il aura fait une mauvaise sieste avec cet orage.

DORMEILLES, à Lefort qui regarde les lettres et commence à en décacheter une. — Rien pour nous, là dedans, chef ?

LEFORT. — Non, tout pour le patron, sauf celle-ci, de Lhérault, pour moi... (Faisant un mouvement brusque.) Lhéritier a la fièvre jaune !

WEISS. — Non ?

DORMEILLES. — Il ne manquait plus que ça... La crise est complète !

LEFORT. — Écoutez :

« Mon cher Lefort, mauvaise nouvelle, très mauvaise, à vous apprendre. Je préfère vous écrire d'abord, ne sachant où en est le patron dans ses expériences sur le petit Morvan.

« Lhéritier vient d'avoir une attaque de fièvre jaune. Le matin, nous avions travaillé avec acharnement au lazaret : tout marchait bien. A midi, malgré la grande chaleur, nous fîmes une petite promenade après déjeuner. Il avait fort bien mangé, il semblait plus gai qu'à l'ordinaire. Vers une heure nous rentrons pour la sieste. Le sommeil vient rapidement. A deux heures et demie, il se sent très mal, il entre dans ma chambre en criant : « Je suis très mal ! » et il tombe sur le plancher. Je le porte sur le lit ; il avait le visage pâle et suant, les mains froides comme un homme qui a une syncope... Puis il s'endort et je vais chercher immédiatement le docteur Laforge, qui...

(A ce moment on entend la voix de Laurière très montée. La porte s'ouvre avec violence.)

LAURIÈRE, au domestique. — Non, je ne veux recevoir personne ! J'en ai assez ! Quand ce serait le Président de la République lui-même !

SCÈNE II

LES MÊMES, LAURIÈRE, puis JOSEPH.

(Pendant que Laurière, tête en avant, a refermé la porte et est entré sans prendre garde à qui que ce soit, Lefort a refermé la lettre, fait le signe du silence à ses deux camarades et semble achever sa préparation d'eutaxine. Laurière, après avoir marché quelques secondes comme un égaré, aperçoit ses élèves, les regarde fixement et dit.)

LAURIÈRE. — Si j'avais vraiment découvert la gué-

rison des nerveux incurables, il y aurait moins de journalistes pendus à la sonnette du laboratoire !

JOSEPH, rentrant. — Monsieur...

LAURIÈRE, furieux. — Vous n'avez pas fichu ce gêneur à la porte? Vous voulez donc...

JOSEPH. — Monsieur, ce n'est pas le Président de la République; mais c'est le préfet de police, qui demande à parler de suite à Monsieur.

(Mouvement des trois élèves.)

LAURIÈRE, surpris. — C'est bien... Faites entrer un instant au salon rouge... Quand je sonnerai, vous le conduirez ici. (Amer.) Il faudra tous les recevoir au laboratoire maintenant, pour les convaincre que je ne fais pas de magie noire, que je n'égorge pas des enfants tout vifs. (A Lefort.) L'eutaxine double est prête ?

LEFORT, montrant le bol. — La voici. Je viens de l'achever.

LAURIÈRE. — Bien. Nous injecterons tout à l'heure. C'est la plus violente, n'est-ce pas ?

LEFORT. — Oui, Maître.

LAURIÈRE, dans un songe. — Si la température a baissé ce soir, il est sauvé. (A ses élèves.) Passez dans l'annexe. J'ai besoin d'être seul avec le Préfet. (A Dormeilles.) Quoi, mon enfant, vous êtes venu aujourd'hui après cette nuit blanche auprès du petit malade? Et par cet orage brûlant ? Il faut rentrer chez vous, mon garçon, et vous reposer.

DORMEILLES. — C'est fait, Maître. Je n'ai pu dormir que trois heures. Aujourd'hui laissez-moi ne pas bouger d'ici, d'auprès de vous...

LAURIÈRE, les mains dans les mains. — Merci, mon ami. A tout à l'heure...

SCÈNE III

LAURIÈRE, LE PRÉFET DE POLICE

(Le préfet est un homme de quarante-cinq ans, en redingote noire, rosette d'officier de la Légion d'honneur, figure prudente de fonctionnaire.)

JOSEPH, cérémonieux. — Monsieur le Préfet de police. (Il se retire.)

LAURIÈRE, s'avançant vers le Préfet qui salue. — Monsieur, veuillez vous asseoir... A quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

LE PRÉFET. — Monsieur, j'eusse préféré que cette visite vous fût faite dans une autre circonstance. Mon admiration pour votre œuvre est déjà ancienne : j'aurais voulu vous la témoigner sans réserves... Du moins, j'espère qu'elle me permettra de remplir plus délicatement la mission dont le Gouvernement me charge auprès de vous...

LAURIÈRE, un peu ému. — De quoi s'agit-il, Monsieur ? Je vous remercie, mais je ne vous comprends pas.

LE PRÉFET. — Vraiment, Monsieur?

LAURIÈRE. — Vraiment, Monsieur. Et (Il regarde sa montre) comme il y a ici un enfant malade en danger de mort, je vous serai obligé de faire vite.

LE PRÉFET. — Mais c'est précisément au sujet de cet enfant que je viens...

LAURIÈRE, debout. — Ai-je bien entendu, Monsieur ? Quel rapport y a-t-il entre la maladie de cet enfant et vos fonctions ?

LE PRÉFET, froid. — Je suis étonné, Monsieur, qu'il me faille vous l'apprendre. Le Conseil des Ministres s'est occupé de la question ce matin. M. le ministre de l'Intérieur m'a fait appeler au sortir du Conseil... Et c'est pourquoi je suis ici, à cette heure... Le Gouvernement a pensé qu'avec un grand savant comme vous, les mesures les plus déférentes s'imposaient. Et c'est ainsi, Monsieur, que ma visite était destinée, dans notre esprit du moins, à vous épargner les ennuis d'une enquête, de perquisitions ..

LAURIÈRE. — Je comprends maintenant... C'est cet article de journal... (Il montre la « Vraie France ».)

LE PRÉFET. — Sans doute, Monsieur. Le Gouvernement de la République a le devoir d'être très attentif à l'opinion. En ce moment, ne vous le dissimulez pas, elle est tout à fait contre vous. Et ce ne sont pas seulement les journaux. Les habitants de ce quartier, furieux de ce que vous ayez installé ici ce qu'ils appellent « un abattoir d'empoisonneur », ont délégué leur conseiller municipal à la préfecture de la Seine, et menacent de nous attaquer en justice, vous pour créer un danger permanent, moi pour le tolérer.

LAURIÈRE. — Est-ce tout ?

LE PRÉFET. — Pas encore... Hier, à la soirée de l'Élysée, l'Inspecteur général des services sanitaires, M. le docteur Leparleur, s'est plaint qu'on vous ait laissé tenter sur un enfant mineur une expérience sans contrôle et contraire aux lois.

LAURIÈRE. — Contraire aux lois? Sur quoi s'appuie cette vénérable canaille ?

LE PRÉFET, tressautant. — Mais simplement, Monsieur, sur ce que vous n'êtes pas médecin.

LAURIÈRE. — Il oublie sans doute que je suis son confrère à l'Académie de médecine ?

LE PRÉFET. — Au point de vue strictement légal, ça ne compte pas... La loi ne connaît que les diplômes de la Faculté.

LAURIÈRE. — Alors vous comptez pour rien l'autorité de l'Institut ?

LE PRÉFET. — Êtes-vous sûr, Monsieur, d'avoir l'Institut pour vous dans cette affaire? Un préfet de police sait bien des choses. Ne craignez-vous pas d'être, aujourd'hui même, l'objet d'un vote de blâme à l'Académie de médecine ?

LAURIÈRE. — Toutes les infamies sont possibles... Mais il me restera ma conviction de savant, ma conscience d'homme...

LE PRÉFET. — C'est beaucoup devant vous-même... C'est peu devant la loi.

LAURIÈRE. — La loi ! la loi ! De quoi m'accuse-t-on, enfin ?

LE PRÉFET. — Je suis chargé par le Gouvernement d'obtenir que vous renonciez de vous-même à vos expériences sur l'eutaxine, et que vous fassiez appel à des célébrités médicales reconnues pour établir une consultation auprès de l'enfant qui se meurt chez vous...

LAURIÈRE. — Mais quand il mourrait, Monsieur ! n'était-il pas condamné par la nature à la plus horrible des morts ?

LE PRÉFET. — C'est possible, Monsieur, mais la loi ne reconnaît le droit de grâce qu'au chef de l'État.

LAURIÈRE, marchant dans le laboratoire. — En somme, Monsieur, vous me demandez de désavouer toute mon œuvre, de renoncer à la raison même de ma vie scientifique ?

LE PRÉFET. — N'exagérons rien, Monsieur. Le Gouvernement prie le grand savant que vous êtes de ne pas étendre ses investigations de laboratoire au delà des limites permises par les lois du pays.

LAURIÈRE. — Les lois du pays n'empêchent pas les épileptiques et les paralytiques de se plonger dans les piscines de Lourdes, au risque de la mort... Nous demandons pour la science les mêmes droits que vous accordez à la superstition. (Avec autorité.) La mère de cet enfant m'a confié son fils. A moins que vous ne veniez m'arrêter chez moi, dans ce laboratoire qu'a visité le Président de la République et que protègent vingt découvertes utiles à la France, je ne céderai pas.

LE PRÉFET, se levant. — Je n'ai pas pour mission d'invoquer la force des baïonnettes... Mais je suis persuadé que d'ici demain vous aurez réfléchi.

LAURIÈRE, frémissant. — D'ici demain, Monsieur, cet enfant sera sauvé ou perdu. D'ici demain, Monsieur, je n'aurai plus besoin des pouvoirs publics pour savoir ce que doit faire un Laurière... Voilà ce que vous pouvez répondre au Gouvernement.

LE PRÉFET. — Monsieur, en tout ceci je ne remplis que mon devoir de fonctionnaire ; croyez bien que je l'eusse souhaité plus agréable.

Il s'incline et s'apprête à sortir.

LAURIÈRE, sonne et le reconduit. — Monsieur, je vous salue. (Au domestique.) Reconduisez monsieur le Préfet de police.

SCÈNE IV

LAURIÈRE, THÉRÈSE.

Laurière revient sur le devant de la scène, hausse les épaules, regarde sa montre, paraît en proie à une véritable agitation intérieure. Thérèse, dont la figure pâlie reflète les tristesses, entre, va vers son père, lui prend les mains. Il lui passe un bras autour de l'épaule et l'embrasse au front.)

LAURIÈRE. — Ma pauvre Thérèse !

THÉRÈSE, lui rendant son baiser. — Mon cher papa !

(Silence.)

LAURIÈRE. — Comment va le petit ?

THÉRÈSE. — Toujours la même fièvre... Une soif dévorante. Mais la mère m'inquiète plus que l'enfant.

LAURIÈRE, anxieux. — Qu'a-t-elle ?

THÉRÈSE. — Elle commence à perdre confiance. Tu étais le bon Dieu pour elle, jusqu'ici ; elle va bientôt se demander si tu n'es pas le diable. Ses vieilles superstitions lui remontent. Elle parle de la bonne Vierge, de neuvaines à faire, etc.

LAURIÈRE. — Il ne manquait plus que cela !

THÉRÈSE. — Jusqu'ici je l'ai su calmer. Mais prépare-toi à recevoir un assaut cette après-midi, d'autant qu'elle a reçu ce matin une enveloppe cachetée remplie de coupures de ces affreux journaux.

LAURIÈRE. — Ceux où l'on parle de séquestration arbitraire, de consentement maternel obtenu par fraude ?

THÉRÈSE. — Oui.

LAURIÈRE. — C'est Martin... ou Leparleur... Tous les deux ensemble, peut-être.

(Il marche avec effort, se passe la main sur le front, s'appuie à la table du laboratoire. Thérèse s'élance vers lui, le soutient, le force de s'asseoir.)

THÉRÈSE. — Qu'as-tu ? Tu te sens mal ?

LAURIÈRE. — Rien... Un éblouissement.

THÉRÈSE. — Tu devrais prendre quelque repos.

LAURIÈRE. — Ce temps lourd d'orage m'énerve... Après déjeuner, je me suis étendu sur le lit, et, malgré la chaleur, j'ai eu un frisson glacial, je n'ai pu dormir... La pensée de cet enfant, qui va peut-être mourir, m'obsédait. (Il recommence sa marche.) N'importe ! J'irai jusqu'au bout. J'emploierai l'eutaxine pour la dernière fois tout à l'heure...

THÉRÈSE. — Ma conviction est que tu l'as guéri de ses accidents épileptiques... Il n'en a pas eu un seul, sauf le premier jour de son arrivée, avant l'eutaxine... Ce qu'il a, c'est une sorte de surexcitation du sang due, je crois, à la chaleur électrique de l'atmosphère. (Elle va vers la fenêtre, montre les lourdes nuées.) Si du moins cet orage pouvait éclater, ruisseler, rafraîchir l'air... Quel bienfait pour nous tous, n'est-ce pas, père ?

LAURIÈRE. — Alors, tu crois vraiment... que je l'ai guéri ?

THÉRÈSE. — J'en ai la conviction... Lefort, Dor-

meilles et Weiss aussi... L'enfant n'est menacé que d'une fièvre cérébrale...

LAURIÈRE. — Dis-le ! Redis-le ! Tu délivres ma conscience d'un poids !

THÉRÈSE. — Se peut-il, mon père, que toi, dont la pensée s'attache aux obstacles comme la flamme aux corps réfractaires, tu ne voies plus ce qu'en ce moment nous voyons tous ?

LAURIÈRE. — Ah ! fillette, c'est que vous n'êtes pas écrasés par le fardeau qui m'oppresse...

THÉRÈSE. — Mais lequel, mon père ?

LAURIÈRE. — Ma responsabilité !

THÉRÈSE. — De quoi es-tu responsable ? L'enfant n'était-il pas condamné ? Ta méthode n'est-elle pas contrôlée par cent expériences ?

LAURIÈRE. — Sans doute... Pourtant je n'avais pas encore agi sur un être humain...

THÉRÈSE. — Pasteur ne l'a-t-il pas fait avant toi ?

LAURIÈRE. — Il eut ses nuits d'insomnie, ses heures d'angoisse... Ah ! tant que le dernier mot n'est pas dit, tant que la dernière preuve n'est pas acquise, a-t-on le droit d'engager une vie humaine ? Pouvais-je, devais-je garantir cette guérison ?

THÉRÈSE. — Mon père, tu te ronges l'âme et le corps en des excès de scrupule... Voici quatre nuits que tu n'as pris à peu près aucun sommeil... Quel est celui d'entre les êtres humains qui osera se regarder agir, si ce n'est pas toi ? N'as-tu pas dévoué ton temps, ton esprit, le meilleur de toi-même, à la science, non pas à la stérile bavarde des académies, mais à la bienfaisante qui rayonne des laboratoires jusque sur ceux qui travaillent et qui souffrent ? Quel chercheur fut, plus que toi, soucieux de faire du bonheur avec de la vérité ?

LAURIÈRE, *songeant profondément.* — A cet idéal j'ai tout sacrifié... A ce labeur j'ai usé mes forces, ma jeunesse, mon âme... J'ai forcé le secret du soleil... Je me suis mesuré avec la substance nerveuse... Ma nation et mon temps m'ont dû quelques grandes victoires, le pressentiment d'une conquête indéfinie... Tout cela va-t-il s'écrouler au choc d'une expérience imprudente ? Même si je suis moralement indemne envers cet enfant et cette mère, le suis-je envers la doctrine, le suis-je envers la science ? Avais-je le droit de l'exposer aux hasards d'une aventure, aux ironies d'un Préfet de police, aux aboiements des foules ?

Il se laisse tomber dans un fauteuil. Sa voix s'est abaissée par degrés. De grosses larmes roulent sur ses joues.

THÉRÈSE, *s'approche doucement du fauteuil.* — Pauvre papa ! (Elle essuie ses larmes.) Quel calvaire ces gens-là te font monter ! Mais oui, tu les avais, tous ces droits. N'allais-tu pas vers l'Inconnu ? Quel génie n'a risqué, au moins une fois dans sa vie, le tout pour le tout ? La science serait donc une calculatrice qui ne parierait qu'à coup sûr ? Seule parmi les grandes forces de l'humanité, elle n'aurait pas ses champs de bataille, ses départs vers l'aventure, l'incertitude formidable du mystère qu'elle prétend conquérir ? Elle n'aurait pas, en des heures qui sont les tiennes aujourd'hui, elle n'aurait pas les mêmes droits que Christophe Colomb parmi ses équipages, que Danton à la tribune, que Victor Hugo à la veille d'*Hernani ?* Écoute, papa. (Elle s'anime.) Tu te souviens de certains soirs, quand j'étais toute petite ? Tu songeais à tes découvertes, au balcon, dans le crépuscule... Ton regard, détaché de toutes choses, me paraissait profond comme l'inconnu que tu interrogeais, lumineux comme cette vérité qui déjà brillait pour toi seul avant de rayonner pour tous les hommes... Oh ! papa, à ces minutes où tes yeux luisaient plus magiquement pour moi que les étoiles du soir, non, la science n'était pas la petite vieille, peureuse, ratatinée, qui risque de petites avances pour de petits profits. C'était la chimère ouvrant des yeux d'aigle sur les abîmes de l'Inconnu... Et c'est celle-là que tu aimais, non pas l'autre ! C'est celle que tu m'as enseignée, qui nous a guidés ; c'est celle qui t'a fait grand et qui m'a faite forte !

(A mesure qu'elle s'est exaltée, Laurière relève la tête comme aux suggestions d'une musique. Sa figure pensive et puissante se colore à nouveau des illuminations de la foi et du génie. Il se dresse et embrasse sa fille.

LAURIÈRE. — Tu me rends la force et le vouloir ! Il faut que cet enfant soit sauvé ! Je le sauverai !

(Entre Mme Morvan.)

SCÈNE V

LES MÊMES, Mme MORVAN.

(Mme Morvan a les mêmes vêtements qu'au premier acte. Sa figure ravagée exprime une douleur indicible. C'est une *Mater dolorosa* populaire, sans beauté, mais non sans tragique. L'épouvante, l'angoisse, l'irrésolution, la méfiance sont dans ses gestes comme sur sa figure et dans son langage. Elle s'approche timidement de Laurière qui fait un geste en l'apercevant.)

LAURIÈRE. — Vous ici, brave dame ? Il y a du nouveau là-haut ?

Mme MORVAN. — Le petit est pus mal.... I s'a réveillé... I n'a pus quasiment sa raison... I divague... I dit des mots sans suite... J' cré ben qu'i va trépasser.

LAURIÈRE, *sévère.* — Et vous le laissez seul ?

Mme MORVAN. — M. Lefort et M. Dormeilles sont auprès de li, pour li mettre le thermomètre sous les bras. I pouvont ben li prendre sa température ! Il a toujours trop chaud... Alors, comme i-z-étaient autour du p'tiot. (Elle hésite) je m'suis résolue à descendre. Elle hésite encore) parce que, voyez-vous, monsieur Laurière, je n'peux pus y tenir...

THÉRÈSE, *qui prévoit la crise, s'approche et prend la main.* — Consolez-vous, madame Morvan, c'est aujour-

d'hui le dernier jour du traitement; si le petit Jean le subit bien, il sera probablement sauvé...

Mme MORVAN, retirant sa main, et menante. — On va-t-i encore le piquer d'aû c'te vilaine seringue? C'est-i pas assez comme ça?

THÉRÈSE. — Mais non, ce n'est pas assez. Il faut que l'opération soit menée jusqu'au bout : l'injection de ce soir est décisive; n'est-ce pas, papa?

LAURIÈRE, qui n'a cessé de regarder la bonne femme de son œil puissant. — Assurément. S'il résiste à celle-là, il est sauvé.

Mme MORVAN. — Vous dites ça depuis des semaines, mais en attendant le p'tiot se meurt un peu pus tous les jours. (Mouvement de Laurière.) Mon pauvre monsieur, je n'dis point cela pour vous occasionner de la peine. Mais je ne puis pas croire qu'à mettre du poison dans le sang de mon enfant vous le guarirez de ses possessions...

LAURIÈRE. — Vous préféreriez qu'on lui fasse avaler des yeux d'écrevisses, ou encore une omelette aux écailles d'huîtres pilées, comme font vos rebouteurs dans les campagnes?

Mme MORVAN. — Dame, m'sieu Laurière, ça réussit queqfouès, paraît-il, tandis qu'vot' chimique, si ça continue...

THÉRÈSE. — Voyons, madame Morvan, vous perdez la tête... Vous non plus, vous ne dormez pas assez... Il faut aller vous reposer : vos nerfs n'en peuvent plus.

Mme MORVAN. — J'pensons-t-y à nous réparer, tandis qu' not' pauv' petit ange souffre toutes les douleurs de l'enfer nuit et jour? J' pouvons-t-y? Ah! Jésus, Sainte Vierge! C'est t'y ben vrai, c'que vous disiez là, quand je suis entrée : « Je le sauverai. »

LAURIÈRE, embarrassé. — C'est un espoir que j'exprimais... En matière de science, madame Morvan, on ne doit jamais assurer absolument... (Grave et autoritaire.) Vous n'avez pas déjà oublié votre promesse d'il y a dix jours? Vous m'avez juré de vous confier absolument à moi, de ne jamais rien me reprocher si un malheur survenait? Est-ce vrai?

Mme MORVAN. — Ben sûr qu'oui... Ben sûr que je vous ai promis tout c'que vous avez voulu... Mais creyez-vous que j' n'en ai point de remords à c't'heure?

THÉRÈSE, indignée. — Madame Morvan, c'est mal ce que vous dites là...

LAURIÈRE, calme et douloureux. — Non, Thérèse, non, laisse-la parler. Elle a aussi son fardeau. Qu'elle s'en délivre... Alors, brave dame, vous avez du remords de m'avoir confié votre fils? (Silence.) Répondez : vous croyez que vous avez mal agi?

Mme MORVAN, confuse. — Faut me pardonner... Il y a des moments où ma tête se perd, quand je songe que l'enfant va mourir... Je sais ben que vous êtes bon, qu'vous faites tout vot' possible.

(Elle s'arrête.)

LAURIÈRE. — Parlez, brave dame. Dites ce que vous avez sur le cœur. Ça fait du bien quand on souffre...

Mme MORVAN. — C'est que, voyez-vous, monsieur Laurière, si vous vouliez... on pourrait p't'être ben...

(Elle s'arrête.)

LAURIÈRE. — Qu'est-ce qu'on pourrait, madame Morvan?

Mme MORVAN. — On pourrait... V'là, m'sieu Laurière... Vous n'allez point vous fâcher de ce que j'vas vous dire... Mais vous n'êtes point médecin, vous... Vous étudiez pour étudier, pas pour guarir... Si donc on appelait de grands médecins, de ceux qui savent guarir... Oh! vous savez, je regarderions point à l'argent... On prendrait des plus grands... Pour mon Jean, je vendrais deux de mes pièces de terre...

LAURIÈRE, apitoyé. — Mais, voyez-vous, ma pauvre femme, aucun grand médecin ne fera plus que moi... Il défera ce que j'ai fait... Il ne sauvera pas votre fils, il m'empêchera peut-être de le sauver... Comprenez donc que, parmi les grands médecins, chacun a son système, sa théorie, ses remèdes, qui contredisent ceux du voisin... Alors, il faut vous confier à un seul, car si vous en prenez deux, ils se battent sur le corps d'un mort.

Mme MORVAN. — C'est-i Dieu possible! Mais si l'un a raison, c'est donc que l'autre a tort? Et auquel croire? Y sont donc comme nos rebouteux de village? P't'-être ben qu'i s'trompent tous les deux?

LAURIÈRE. — Peut-être bien.

Mme MORVAN. — C'est-i ça, la médecine? C'est-i ça, la science?

LAURIÈRE, très assombri. — Madame Morvan, la médecine n'est pas la science. Et d'ailleurs, ni la médecine, ni la science ne peuvent promettre de faire des miracles.

Mme MORVAN. — N'y a donc que l'bon Dieu et ses saints pour faire vraiment des miracles? (Songeuse.) Ah! si j'avais écouté le Père Expédit, qu'est venu prêcher à Pâques à Cérisy, et qui donnait le conseil d'emmener le p'tit à Notre-Dame de Lourdes... Voyez-vous, m'sieu Laurière, voyez-vous, Mamzelle, ce qui me chagrine ici, voyez-vous, c'est qu'on ne prie point... N'y a de crucifix nulle part...

(Mouvement de Thérèse.)

LAURIÈRE. — Ma bonne dame, vous êtes libre de prier quand vous voudrez, où vous voudrez... Si vous nous aviez demandé un crucifix, j'en aurais fait mettre un dans votre chambre...

Mme MORVAN. — J' n'y avions guère pensé jusqu'à présent... Mais maintenant que le malheur est sur nous...

LAURIÈRE. — Maintenant surtout que vous ne croyez plus en moi.

Mme MORVAN. — Écoutez moi, M'sieu et ma bonne demoiselle... Vous avez été ben bons, si bons que je n'ose point vous dire...

THÉRÈSE. — Voyons, parlez, dites...

Mme MORVAN. — Cette maison-ci n'est point bénite... Laissez-moi seulement (Elle joint les mains.) aller trouver monsieur le curé... P't'être pourra-t-il exorciser mon fils du démon qui l'possède... Il est très mal, mon Jean... Monsieur le curé li donnera les saints sacrements, et du moins i n'ira pas en enfer, le pauvre cher ange.

(Thérèse regarde son père. Lauriere passe la main sur son front; puis il fixe Mme Morvan avec l'autorité qui, à certaines heures, émane de lui.)

LAURIÈRE. — Brave dame, je vous pardonne toutes les vilaines choses que vous venez de nous dire. Sachez ceci : vous étiez absolument libre dans cette maison. Si vous vouliez en sortir pour aller prier votre Dieu et ses saints, il ne tenait qu'à vous. Que votre fils tombe en réel danger de mort, vous pouvez appeler un prêtre. Je respecte toutes les croyances, même celles qui calomnient la science à laquelle j'ai voué ma vie. Mais, pour l'instant, je vous affirme que le petit Jean Morvan n'est pas en danger de mort. Et je vous dis : Jusqu'à demain, j'ai seul le pouvoir de le sauver, s'il doit être sauvé. (Avec puissance de suggestion.) Je défends donc à qui que ce soit, médecin ou prêtre, l'entrée de cette maison, qui est mienne, et où vous vous êtes remise à moi pour que je soigne l'enfant... Je prends sa vie sous ma responsabilité... Si demain, à midi, je ne vous ai pas dit : « Le petit Jean vivra », vous pourrez alors faire ce que vous voudrez, invoquer l'homme de l'art ou l'homme du miracle... Mais, jusque-là, reprenez la confiance, soyez fidèle à votre parole. (La fascinant presque.) Obéissez-moi en tout et pour tout.

Mme MORVAN, comme hypnotisée. — Oui, mon bon monsieur.

LAURIÈRE, avec une majesté calme. — Dans cinq minutes, je monterai pour l'injection dernière... Vous serez là... Vous pourrez prier Dieu... Thérèse, reconduis cette femme auprès de son enfant.

(Thérèse, subjuguée elle-même, soutient Mme Morvan et la conduit hors du laboratoire.)

SCÈNE VI

LAURIÈRE, puis LEFORT et DORMEILLES.

(Laurière, resté seul, regarde devant soi d'un air égaré, porte la main à son cœur comme pour l'écraser, et s'écrie :)

LAURIÈRE. — Je n'en puis plus ! Je vais mourir ! De l'air ! (Il se dirige vers la fenêtre et l'ouvre. La pluie, une chaude pluie d'été, crisselle maintenant sur Paris. L'orage, qui a cessé, semble s'éloigner. Laurière respire à larges gorgées. Maintenant il fait plus frais... Si la température de l'enfant pouvait baisser... Où est l'eutaxine? (Il sonne. Lefort et Dormeilles apparaissent. C'est vous, mes amis? L'eutaxine est là?

LEFORT, la prenant et la lui montrant. — La voici, Maître.

LAURIÈRE. — La table des températures?

LEFORT. — Voici... L'enfant va mieux, semble-t-il.

LAURIÈRE, regardant. — En effet... Dernière température : 39°,1... Oh ! oh !... Plus d'un degré depuis hier soir... Et malgré l'orage... Si cela continue cette nuit, je réponds de l'enfant... (Prenant l'eutaxine.) Allons...

(Il part, puis s'arrête, comme pris d'une idée subite, et va consulter un énorme cahier placé sur un pupitre à part. Son regard se perd, sa physionomie devient étrangère à tout ce qui l'entoure.)

LEFORT, bas, à Dormeilles. — C'est le moment de lui montrer la lettre de Lhérault ?

DORMEILLES. — Gardez-vous-en bien. Ne le troublez pas. Voyez comme il se concentre. En cette minute suprême, laissez-lui toute sa sérénité, il en a besoin. Après la piqûre, seulement, croyez-moi.

LAURIÈRE reste encore quelques secondes en plein songe, puis se tourne vers ses élèves. — Allons. Je veux essayer ce soir un emploi nouveau de l'hélium, destiné à refroidir le sang en soutenant les nerfs...

LEFORT, simplement. — Nous vous suivons, Maître.

(Au moment où ils sortent, Joseph entre, une dépêche bleue à la main.)

JOSEPH. — Une dépêche pour Monsieur.

(Lefort et Dormeilles se regardent avec crainte.)

LAURIÈRE, importuné. — Posez sur la table... Prévenez Mademoiselle... En ce moment, que personne ni rien au monde ne me dérangent ! Je n'existe plus que pour l'opération.

(Il sort avec ses élèves.)

JOSEPH, resté seul, pose la dépêche sur la table, range les meubles, ouvre les fenêtres. — Comment tout ça finira-t-il? Et quand? Comme tout est en désordre ici! Aussi, quelle drôle d'idée de vouloir soigner un épileptique avec du poison! Si encore c'était un chien, ou un veau, comme auparavant! On était si tranquille, avec toutes ces bêtes... Mais ce gosse et sa mère, c'est assommant... (Il prend la dépêche.) Et ça, qu'est-ce c'est encore? Je vais le porter à Mademoiselle.

(A ce moment Thérèse entre.)

THÉRÈSE. — Joseph, mon père me dit qu'il y a un télégramme. (Le voyant dans les mains de Joseph.) C'est ceci?

JOSEPH. — Oui, Mademoiselle.

THÉRÈSE le prend. — Bien, merci. Si l'on sonne, vous ne laisserez entrer que le docteur Jouvente ou son fils.

(Joseph s'incline et sort.)

SCÈNE VII

THÉRÈSE, puis le docteur JOUVENTE et PAUL JOUVENTE.

(Thérèse, restée seule, va vers la fenêtre, [illegible] ses mains.)

THÉRÈSE. — Ce n'est pas un petit bleu. D'où vient cette dépêche? (Elle l'ouvre.) « Lhéritier plus mal. Déci-

dément bien attaque fièvre jaune. État très sérieux. Tout espoir pas perdu. Lhérault. » (Elle passe la main sur son front.) Suis-je folle? Lhéritier plus mal! Mais il n'était pas malade? Lhérault avait donc écrit aujourd'hui? Mais père ne m'a rien dit? Il attendait même la lettre, ce midi... Ah! je devine... Lefort savait... Il doit savoir! Il aura tout caché à papa... Je vais lui demander... (Elle s'arrête et réfléchit.) Mais non... Ils sont ensemble, là-haut, en ce moment... On soigne le petit... Impossible de savoir... Si père ne sait rien, dois-je lui montrer ceci?... Que faire!

JOSEPH, rentrant. — Mademoiselle, les messieurs Jouvente...

THÉRÈSE, prenant machinalement la dépêche dans sa main et du. — Faites entrer.

(Le docteur Jouvente s'avance vers Thérèse et l'embrasse. Paul la salue et lui serre la main.)

DOCTEUR JOUVENTE. — Comment va-t-on ici?

THÉRÈSE. — Mal. L'enfant est en proie à une fièvre intense... Père est plus ravagé que je ne saurais dire... En ce moment, il tente la dernière piqûre...

DOCTEUR JOUVENTE. — Quelles épreuves! Moi aussi, j'apporte de mauvaises nouvelles...

THÉRÈSE. — Quoi encore?

DOCTEUR JOUVENTE. — Les deux Académies cèdent à un vent fou de réaction et de lâcheté... Elles ont été plus lamentables que la Commission elle-même... En vain Succinio et moi avons rappelé nos collègues à la grandeur du passé, à la pudeur de l'avenir. Ils ont voté, oui, ils ont voté, — à une faible majorité, c'est vrai; mais enfin ils l'ont voté! un blâme pour ceux de leurs collègues qui « pratiquaient des expériences sur l'être humain contraires aux vrais principes de la morale scientifique ». Vous voyez ça? Leparleur et Martin invoquant la morale scientifique! Et ils ont exprimé le vœu « qu'à l'avenir les laboratoires fussent contrôlés et réglementés par une Commission que présiderait le Préfet de police »... Quelle honte! Avoir vécu pour voir cela en France!

THÉRÈSE. — Ne lui parlez de rien, mais montez avec lui. Vous lui ferez du bien.

DOCTEUR JOUVENTE. — Ma pauvre enfant, lui-même voudra savoir la vérité... Sa puissante nature s'excite au feu des contradictions... Il a des colères qui, au lieu de l'abattre, le relèvent...

THÉRÈSE. — Sans doute, mais un excès de tempête peut le briser... Jamais la tension de son cerveau ne fut plus effrayante. Il traverse une crise de responsabilité. Lui qui toujours marchait dans la vie, calme comme un dieu, il doute de soi, comme un enfant; il se fait des reproches, lui, Laurière! Tantôt j'ai dû le réconforter... Allez, vous, son Maître, lui rendre la foi aux méthodes souveraines...

DOCTEUR JOUVENTE. — Ma pauvre enfant, si je vous disais que quelque chose, en moi aussi, s'écroule! Sans moi, il ne se fût pas lancé dans cette aventure...

THÉRÈSE. — Quoi, docteur? Vous aussi, vous reculez devant les responsabilités?

DOCTEUR JOUVENTE. — Je ne recule pas devant elles, mais elles pèsent sur mes épaules...

THÉRÈSE, baissant les yeux. — Nous les portons tous ainsi. C'est un fardeau à faire baisser la tête au plus innocent. (Relevant la tête.) N'importe, docteur, l'heure n'est pas au scrupule, mais à l'action, qui porte en soi son bienfait! Allez réconforter papa!

DOCTEUR JOUVENTE. — Tu as raison, fillette. Lui rendre l'énergie, c'est me justifier...

(Il sort.)

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, PAUL JOUVENTE.

Ils se regardent quelques secondes, dans la gravité taciturne de leur amour menacé. Tous les deux sont beaux, l'homme et la femme. Un vaste et tragique rayon de lumière passe sur les ombres nuageuses du Paris lointain. C'est la fin de l'orage.)

PAUL JOUVENTE. — Que je ne vous dérange pas... Vous devez sans doute être là-haut... J'attendrai ici le résultat de l'opération.

THÉRÈSE. — Non. Je voulais précisément vous parler seule à seul quelques minutes. J'ai une chose très grave à vous montrer. (Elle lui présente la dépêche.) Lisez ceci.

PAUL JOUVENTE, lisant. — Lhéritier! la fièvre jaune! Pauvre garçon! Les fatalités s'enchaînent... Votre père sait-il?

THÉRÈSE. — Il sait que la dépêche est arrivée, mais il ne sait pas d'où elle vient, ni ce qu'il y a dedans.

PAUL JOUVENTE. — Cette nouvelle peut bien lui être fatale... Au point où il aimait Lhéritier...

THÉRÈSE. — S'il le sait menacé de mort, il l'ira disputer au mal, il voudra partir...

PAUL JOUVENTE. — Mais son petit malade? Il ne peut l'abandonner?

THÉRÈSE. — Je connais mon père... Pour Lhéritier rien ne l'arrêtera...

PAUL JOUVENTE. — Ce serait de la folie... Il partirait pour Marseille ce soir même, vous croyez?

THÉRÈSE. — Il partira.

(Un silence.)

PAUL JOUVENTE. — Il ne faut donc pas qu'il parte... Vous ne devez pas lui remettre cette dépêche aujourd'hui.

THÉRÈSE, réfléchissant. — Et s'il la demande?

PAUL JOUVENTE. — Un prétexte est facilement trouvé. Vous direz que c'était un message téléphonique sans importance... Quelqu'un, les Meister, par

exemple, qui demandaient des nouvelles... Dans son état de nervosité, il n'y pensera même plus...

THÉRÈSE. — Mais Lefort a dû déjà recevoir et garder une lettre.

PAUL JOUVENTE. — Il a pensé comme moi, puisqu'il l'a gardée... Vous lui direz de la garder encore.

THÉRÈSE. — Mais mon père a déjà demandé pourquoi l'on n'avait pas de nouvelles aujourd'hui de Marseille... Il voudra télégraphier...

PAUL JOUVENTE. — Peu vraisemblable... En tout cas, il sera temps de le prévenir, quand il sera trop tard pour qu'il parte. Il ne s'agit que de gagner du temps.

THÉRÈSE, très concentrée. — Et si le pauvre garçon meurt là-bas cet après-midi, que mon père en reçoive subitement la nouvelle?

PAUL JOUVENTE. — Ordonnez à Joseph qu'il vous remette toute la correspondance et tous les télégrammes. C'est simple.

Thérèse regarde Jouvente avec angoisse.)

THÉRÈSE. — Je ne puis! Je ne puis! Mentir ainsi, je ne l'ai jamais fait!

PAUL JOUVENTE. — Il y va de la santé de votre père, de sa raison peut-être.

THÉRÈSE. — Mais il y a un mourant aussi là-bas! S'il se sent abandonné des seuls êtres qu'il ait aimés?... A-t-on le droit de trahir une espérance qui agonise?

PAUL JOUVENTE. — Chimères! Il est infiniment probable que le pauvre garçon est déjà sans connaissance... Le coma, dans ces cas mortels, précède l'agonie...

THÉRÈSE, comme si elle n'avait pas entendu. — A-t-on le droit de tromper un mourant... qu'on a soi-même condamné à mort?

PAUL JOUVENTE fait un geste d'effroi. — Thérèse! Votre esprit s'égare-t-il?

THÉRÈSE, effrayée elle-même. — Qu'ai-je dit?... Pardonnez-moi... Je devais me taire... Je n'ai pu... Vous savez, vous avez du moins soupçonné qu'il m'aimait... Je dus le décourager... J'ai gardé le remords qu'il dut entendre notre conversation, mon aveu, la veille de son départ... Rappelez-vous... Derrière cette porte, il apparut tout à coup... C'est pour cela qu'il est parti. Il est allé à Marseille comme d'autres arment un revolver.

PAUL JOUVENTE. — Thérèse! Thérèse! Vous ne lui aviez donné aucun espoir, vous n'êtes point responsable...

THÉRÈSE. — Je l'aimais comme un frère... Peut-être, au début, s'y trompa-t-il... Et puis, ma beauté, cette beauté que parfois je voudrais détruire, n'est-elle pas responsable, elle aussi?... Paul, il ne faut pas mentir! Il faut songer à la pâle figure convulsée qui désespère là-bas, sans mère ni sœur à son chevet...

PAUL JOUVENTE. — Mais tant de délicatesses seront vaines... Vous arriverez trop tard. Vous ne sauverez pas votre ami et vous risquez de sacrifier votre père...

THÉRÈSE, égarée. — Mon père... Mon père... C'est lui qui m'apprit à ne jamais mentir... Non, non... Je ne ferai pas cela... Que la vérité seule prononce!

PAUL JOUVENTE. — Mon amie, mon aimée, vous allez commettre une folie... Vous exagérez vos scrupules... Vous n'irez point exposer la vie de Laurière et la vôtre, là-bas... Songez à notre rêve, à notre avenir...

THÉRÈSE. — Comment pourrions-nous être heureux, avec un tel souvenir entre nous, plus tard?

PAUL JOUVENTE. — Songez du moins à la science! Le génie d'un Laurière lui importe plus que la consolation d'un Lhéritier...

THÉRÈSE. — La science est comptable à Lhéritier de sa vie même...

PAUL JOUVENTE. — Ah! fille de la science! Vous êtes comme votre père, vous ne savez que la vérité... Craignez qu'elle ne vous aveugle à force de vous éclairer!

THÉRÈSE. — Voici mon père avec le vôtre.

(Elle cache la dépêche.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LAURIÈRE, LE DOCTEUR JOUVENTE, LEFORT, DORMEILLES, JOSEPH.

Laurière entre, la figure plus gaie, avec une sorte de trépidation enthousiaste.

LAURIÈRE. — Oui, mes amis, la fièvre de l'enfant diminue à vue de montre... Le pouls a repris un battement presque normal. Le délire a cessé... Tout va bien, n'est-ce pas, Maître?

DOCTEUR JOUVENTE. — Assurément, la fièvre cérébrale est évitée. C'est admirable, ce traitement par la réfrigération de l'hélium que vous venez d'inventer... C'est un nouveau trait de génie, mon cher... Les difficultés vous excitent. Quel double coup de massue pour l'Institut, si vous réussissez!

LAURIÈRE. — Ne parlons plus de ces pleutres... Vous avez eu tort de donner votre démission, docteur. Nous sommes au combat dans les Académies, comme ailleurs. Je relèverai leur défi, j'irai à la prochaine séance, je leur tiendrai tête... Et vous reprendrez votre démission et ils reviendront sur leur vote...

Pendant qu'il s'anime, Thérèse est allée vers Lefort.

THÉRÈSE, à demi-voix. — Vous avez reçu une lettre de Lhérault, ce matin?

LEFORT, avec surprise. — Oui, Mademoiselle.

THÉRÈSE. — Elle était pour vous?

LEFORT, embarrassé. — Mais... oui... mauvaises nouvelles de Lhéritier...

THÉRÈSE. — Vous n'avez pas osé les communiquer à mon père?

LEFORT. — Non... En une pareille journée...

THÉRÈSE, lui montrant la dépêche. — L'héritier va plus mal... L'hérault a envoyé cette dépêche à mon père... Et je n'ose, moi non plus...

LEFORT prend la dépêche et la lit. — Ah!...

LAURIÈRE, se retournant, aperçoit la dépêche, voit que Lefort et Thérèse font un geste pour la lui cacher. — Que veut dire? C'est la dépêche de tantôt! Pourquoi la cacher? Donnez. (Il lance le plus qu'il peut la prend, avec l'autorité du maître et la nervosité du malade. Il la lit et pousse un grand cri.) Ah! L'héritier... L'héritier... (Tous les assistants viennent vers lui, il tombe dans un fauteuil.) Mon enfant, mon ami! C'est moi qui l'ai tué!

PAUL JOUVENTE, à son père. — L'héritier se meurt de la fièvre jaune, à Marseille...

DOCTEUR JOUVENTE. — Ah!... c'est trop... (A Laurière.) Mon ami, remets-toi... Souviens-toi que c'est lui qui voulut partir...

LAURIÈRE, debout très exalté. — Il a bien fait! C'est un héros! Voilà les hommes qu'il nous faut! Mais il ne sera pas dit que je le laisserai se débattre seul contre la mort! (Il regarde sa montre.) Six heures dix... Le rapide Paris-Marseille part à huit heures quarante-cinq... (Il sonne.) Je pars.

(Mouvement des assistants.)

THÉRÈSE. — Papa, y penses-tu?

LAURIÈRE, à Joseph qui est entré. — Préparez ma valise, commandez la voiture pour sept heures et demie. On dînera dans une demi-heure. Allez, faites vite.

THÉRÈSE. — Si tu pars, je pars...

LAURIÈRE. — Mais non... Ce long voyage...

THÉRÈSE. — Moins long pour moi que pour toi.

LAURIÈRE. — On a besoin de toi ici...

THÉRÈSE. — Moins que de toi... Nos amis feront le nécessaire... N'est-ce pas, monsieur Lefort? (Il fait un assentiment désolé.) Pour les soins à l'enfant, la mère est là.

LAURIÈRE. — On ne te laissera pas entrer au Lazaret...

THÉRÈSE. — Je n'ai pas pris mes grades pour rien... Je suis interne des hôpitaux... J'entrerai...

LAURIÈRE. — Tu es bien ma fille, toi. Partons donc...

DOCTEUR JOUVENTE. — Mes amis, vous vous exaltez... Écoutez la voix du vieux maître, du vieil ami... Laurière, ce voyage ne te vaudra rien... Tu es surmené... Tu dois rester auprès de l'enfant... C'est à moi de partir... Je soignerai Lhéritier mieux que toi...

LAURIÈRE. — Venez, si vous voulez, mais moi, je dois partir... (Amer.) L'eutaxine peut être utile aussi, là-bas? (Il rit comme un fou.) Ah! ah! ah!

PAUL JOUVENTE. — Maître, ce voyage peut vous être fatal...

LAURIÈRE. — Fatal! Qu'elle tombe donc, la fatalité! Je ne la fuis pas, je l'appelle... (Il rit encore amèrement.) La fatalité! Mais une mère m'accuse d'assassiner son enfant que je sauve; des collègues m'accusent de déshonorer la science que je glorifie; l'humanité, que j'ai tant aimée, me crache au visage; et voici la mort qui me ravit un enfant que j'envoyais à la gloire... La fatalité? L'eutaxine! Ah! ah! ah!

(Il rit d'un grand rire tragique, tourbillonne brusquement sur lui-même, s'écroule devant sa table de travail, fracassé par l'apoplexie.)

THÉRÈSE pousse un grand cri et se jette sur son père. — De l'eau! De l'éther!

(Tous s'empressent.)

DOCTEUR JOUVENTE, avec autorité. — Écartez-vous tous! (Il se penche sur lui, écoute. Il n'est pas mort! (Aux jeunes hommes.) Prenez-le par les épaules, portez-le ici. (Ils exécutent l'ordre et posent Laurière sur la chaise longue. Jouvente l'ausculte encore. A Thérèse.) Mon enfant, votre père est paralysé, mais il vivra. Je réponds de sa vie.

THÉRÈSE, à son père. — Je ne veux pas que tu meures! Papa! papa! Tu revivras!

(*Rideau.*)

HENRY BERENGER.

(*A suivre.*)

QU'EST-CE QUE LA MUSIQUE DE CHAMBRE? (1)

Moins négligé que la voix humaine, comme instrument d'intime émotion, c'est-à-dire comme instrument de musique de chambre, le piano solo, ni pianistique, ni orchestral, a déjà servi à la pure musique de chambre : Mozart et Schumann, tous deux très souvent, Beethoven quelquefois, et, de loin en loin, Haydn, ont écrit, pour le piano seul, telles sonates, fantaisies, pièces sans titre (Schumann), qui sont de la véritable musique de chambre.

A l'ordinaire, tout ce qui est écrit pour le piano seul, est appelé « musique de piano ». C'est simple, c'est net. Si ces mots ne sont qu'un sous-titre de catalogue, à l'usage de la librairie, on peut les admettre comme une étiquette comprise de tous. Par malheur, les mots sont des forces vivantes : petit à petit, ces mots « musique de piano, musique pour piano », ont contribué à donner corps à cette idée monstrueuse : on peut écrire de la musique *pour* un instrument. L'instrument, ainsi, devient la fin de la musique. (Et nous connaissons trop d'œuvres qui se

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 février.

rangent d'elles-mêmes dans la hideuse catégorie : Musique *pour* piano !)

Le piano, dont la gamme est plus étendue que celle de tout le quatuor (deux violons, alto, violoncelle), et qui, par son mécanisme, peut faire entendre très nettement plusieurs « parties » à la fois, devait évidemment servir à exprimer des idées de musique de chambre. Il pouvait devenir, même seul, sans les voix presque humaines des violons et violoncelles, un véritable instrument de musique de chambre. La célèbre *Fantaisie en ut mineur*, qui précède la *Sonate en ut mineur* de Mozart, fait sourire de pitié tous les pianistes : ce n'est pas du piano, c'est de la musique, — c'est de la musique de chambre.

***

Considérée ainsi, non point par l'extérieur (nombre ou nature des instruments), mais par son essence même, la musique de chambre est une sorte de langage *intérieur*, une expression d'âme, qui ne pouvait convenir qu'aux génies *intérieurs*, aux génies *en profondeur*. Et encore, ne leur convenait-elle pas à n'importe quel moment. Telles des fleurs, où vient aboutir tout ce que la sève de l'arbre a de plus subtil, et qui surgissent un jour de soleil, après de longs mois d'attente sous un ciel gris.

Aussi, comme il est mélancolique de songer à un certain génie, victime d'une vie malheureuse, et mort trop tôt : le tendre et douloureux Schubert, fleur fragile, souriant avec des larmes dans la lueur incertaine des aurores et des couchants, fleur flétrie sans avoir vu briller la longue journée de lumière divine...

C'est Mozart, en septembre 1785, âgé de vingt-neuf ans, qui fut le lumineux et brusque révélateur de la musique de chambre, c'est-à-dire de la musique purement musicale, sans nulle adultération scolastique, ou dramatique ou de mode mondaine. En 1785, Mozart révéla aux hommes la musique même, l'essence de la musique : il publia les *Six quatuors dédiés à Joseph Haydn*.

Cette œuvre, méditée depuis longtemps, esquissée même dans des quatuors de jeunesse, fut écrite de décembre 1782 à janvier 1785, — et deux ans pour Mozart, c'est dix ou quinze ans pour tout autre. Cette œuvre est comme la première parole vraiment divine d'un Christ revenant du désert : elle sépare en deux toute l'histoire musicale. Pour quiconque comprend le sens caché, la vraie signification de la musique, il y a « la musique d'avant Mozart », et il y a « la musique d'après Mozart ».

Mozart avait eu des précurseurs. Avant la parole d'amour, il y eut la parole de justice. Comme des prophètes qui édifient la Loi, les Bach, les Hændel, — et même les Gluck, — avaient préparé la venue de Celui qui devait supprimer la Loi même. La loi musicale était faite; il ne restait plus qu'à faire la musique : la musique intérieure, la musique pure. Mozart ouvre le règne de l'Esprit, de la Grâce et de l'Amour. Il paraît, — et toute la musique est transfigurée.

Certes, les grands précurseurs l'avaient déjà entrevue, cette musique « langage d'âme ». Mais à peine saisie, ils la laissaient échapper. Pour parler comme Wagner, à peine avaient-ils commencé de « montrer les formes musicales d'après leur sens intérieur », qu'aussitôt ils ne les montraient plus que par leur développement « conventionnel » (1).

Néanmoins, on pourrait citer telles pièces, ou mieux tels fragments de pièce d'Hændel ou de Bach qui sont de la véritable musique de chambre, de la musique *pure* et non plus de la musique *formelle* : dans le *concerto en mi* pour violon principal et quatuor, l'andante en *ut dièse mineur* où les violoncelles (douleurs profondes bercées par le murmure des autres cordes) dialoguent avec le violon principal (mélancolie subtile, aérienne et lunaire); — ou encore, dans la *Fantaisie chromatique*, certains passages « intérieurs » comme du *Tristan*; — ou encore, pour citer des œuvres moins connues parmi celles de Bach, certains andantes (très courts) des trios pour violon, flûte et clavecin... Et de même Hændel, dans certains airs ou récitatifs des Oratorios (par exemple l'*Arioso* en *mi mineur*, *Messie*, deuxième partie); ou dans les dernières variations du finale du concerto pour orgue (*sol mineur*), finale expressif, ému, élégant et léger; ou encore dans certains largos des Concertos pour orgue, ou des sonates pour instruments à vent ou pour violon...

Mais toutes ces indications géniales (brusques, inconscientes, involontaires, éclairs noyés dans les ténèbres scolastiques), qu'était-ce, vraiment, à côté du clair-obscur printanier, jeu léger des ombres et des lumières, lueur élyséenne, où le génie de Mozart allait transfigurer toutes les choses, — toutes les choses humaines qu'il allait éterniser dans un monde divin.

Tout était prêt pour la venue de Mozart... S'il n'était pas né, tout cela n'aurait servi de rien. Admirable berceau, nativité unique, où se groupent mystérieusement (Grâces et Vertus bienveillantes et craintives) toutes les Forces obscures, hésitantes encore, qui venaient à Lui comme à la lumière et à la certitude. Chœur harmonieux des puissances latentes qui, toutes, regardent vers une vie unique! Les grandes lois d'Hændel et de Bach, amples, majestueuses; la précision de Gluck; l'élégance brève et

(1) Voir la *Revue Bleue* du 2[illegible] octobre 1902 : *Beethoven précurseur de Wagner*.

alerte des musiciens français; la mélodie souple, chantante, voluptueuse, la mélodie-femme des voix italiennes; l'écriture solide, grasse et ornementée, comme une majuscule gothique, des contrapontistes allemands; les fantaisies savantes, les doctes arabesques d'un Krebs ou d'un Eberlin; l'architecture de la sonate, logiquement, officiellement, édifiée par Philippe-Emmanuel Bach, ornée des fleurs dentelées de Paradisi; les quatre voix de deux violons, d'un alto et d'un violoncelle, réunies par Haydn pour former le plus beau des instruments : le quatuor à cordes; l'influence directrice du plus intelligent des pères, du plus maternel; bientôt après, les voyages en Angleterre, en Italie, en France; une jeunesse de besogneux prodige, et la contrainte de ne jamais laisser s'évanouir en brumes légères les larmes et les rêveries mélodieuses de son cœur fait pour l'amour; l'habitude, devenue instinctive, de ne plus rien éprouver, de ne plus rien dire qu'*en beauté;* enfin, le plus merveilleux équilibre de toutes les facultés, l'intelligence la plus lucide, la plus pénétrante, et telle qu'elle ne voyait pas les choses par leur apparence humaine, mais bien par leur réalité divine (par leur *en-soi*); sans oublier la volonté souple, spontanée, inlassable, de faire épanouir, dans toute sa splendeur sereine, cette eurythmique poussée de sèves profondes; — c'est tout cela qui devait aboutir, grâce au génie de Mozart, à la surnaturelle révélation de la parole vraie, de la parole d'amour : la musique de chambre.

***

Désormais, la Réalité suprême, — ou tout au moins le sentiment qu'on est mis en communication avec elle, — l'*En-soi* mystérieux, inconnaissable, ineffable, est véritablement présent dans la musique. La musique, enfin, est devenue *musicale*. Désormais, pour peu qu'on ait senti, à travers une œuvre « musicale », ce qu'est la musicalité, ou tout au moins *une* musicalité, on pourra chercher, et peut-être trouver, si d'autres œuvres aussi sont musicales, c'est-à-dire si elles révèlent aussi cet *en-soi* mystérieux. Mieux elles le révèlent, plus elles sont parfaites. — Mais, dès qu'on parle de perfection, on s'expose à être mal compris : le cours même de nos réflexions nous conduit ici à une équivoque. Il faut la dissiper. En effet, le plus souvent, les amateurs croient que la perfection d'une œuvre d'art dépend de sa forme seule; ils considèrent la forme, non pas comme un moyen sensible de communiquer l'idée intérieure, mais bien comme la fin même de l'œuvre. Et alors, pour eux, la perfection n'est plus qu'une honnête et banale médiocrité, c'est le « rien de trop » d'Horace, le *ne quid nimis*, entendu dans son sens le plus classique et le plus étroit.

Une œuvre est parfaite lorsqu'elle est la traduction la plus claire, la plus vivante et la plus belle de l'âme profonde et vraie (non accidentelle) de son auteur. Aussi, la perfection de Mozart ne sera pas celle de Beethoven ni celle de Schumann. Aussi, on ne suivra pas dans ses erreurs passionnées ce bizarre et fantasque Oubilicheff qui cherchait dans tous les auteurs leur ressemblance avec Mozart... Chaque génie doit atteindre, non pas une perfection abstraite et commune à tous, mais bien une forme personnelle de perfection, *sa* perfection.

Il y a un *en-soi* ineffable, ou, tout au moins, les artistes-créateurs, les « poètes », ont le sentiment de cet *en-soi :* l'exprimer, ou plutôt faire sentir sa présence, le réveiller mystérieusement chez les auditeurs ou spectateurs bien doués, — voilà l'office de tous les arts.

En musique, par la création de la musique de chambre, nous venons de voir que Mozart avait tout à coup révélé le véritable office de l'art des sons : par Mozart, la musicalité (l'*en-soi*) semble intégrée dans la musique.

Désormais, parmi les musiciens, chaque génie, résultat complexe, produit instable, combinaison changeante et vivante d'éléments vivants et changeants, sera plus ou moins attiré par cette réalité mystérieuse, musicalement révélée par l'œuvre de Mozart. Ce n'est pas dans cette œuvre, peut-être, que tels ou tels génies la sentiront le mieux : un crépuscule sur une plaine, des brumes flottant à l'aurore dans les chevelures ondulantes des saules, la mélancolie d'un chant populaire, les rêveries d'un amour sans objet, les larmes du bonheur ou le souvenir de la souffrance, — peu importe l'aspect de nature ou l'état intérieur à travers lequel ils prendront vaguement conscience de cette réalité mystérieuse. Toute leur âme aspire à un insaisissable inconnu; c'est leur rôle fatal de génies, que de plonger incessamment en eux-mêmes. Leur âme voudrait se posséder, se connaître : et quand, parfois, elle peut se voir elle-même, c'est toujours une image nouvelle, — Gœthe dirait une image « de circonstance », — qui lui apparaît, puisque cette âme même est éternellement nouvelle, éternellement étrangère à soi-même.

Le désir de découvrir en son âme cette Épouse toujours fuyante; le dialogue avec elle, serein et déjà mélancolique, car la vision va bientôt mourir; le bonheur, insoucieux, allègre, enfantin, — mais bref, — d'être encore tout près de cette heure divine; et enfin, le retour joyeux, confiant (les regards tout clairs encore de s'être rafraîchis dans le Rêve), le retour, déjà oublieux, parmi les choses ordinaires, qu'il faut aussi savoir aimer, — tels sont les « mouvements d'âme » auxquels en général paraissent correspondre, chez Mozart, les « mouvements » d'un

quatuor ou quintette : allegro, andante, menuet, allegro ; — (ou, dans les *Sérénades* et le *Trio-Divertimento*, deux andantes, deux menuets dont le second a un *trio alternatif* et parfois une *coda*.)

Haydn, disciple de Mozart après 1785, Beethoven, Schumann, chacun avec son génie propre, ne feront pas autre chose, dans leurs plus beaux chefs-d'œuvre, que de suggérer musicalement, comme Mozart montra que la musique pouvait le faire, des « mouvements d'âme ». Dans telles sonates de Beethoven, les adagios, dit Berlioz, « sont des méditations extra-humaines où le génie de Beethoven aime à se plonger ; là, plus de passions, plus de tableaux terrestres ; il sort de notre atmosphère... » De quelque façon qu'on l'exprime, c'est bien la même vérité que pourraient nous dire tous les musiciens : la musique de chambre traduit des mouvements d'âme ; *une œuvre de musique de chambre est un roman intérieur*, le plus intérieur qui soit, puisque c'est le plus musical. En général, il y a quatre moments, quatre stades, dans ce roman. Mais le roman est un. Son unité est intérieure, c'est-à-dire musicale.

Aussi, parmi les maîtres disparus, nous n'avons pas nommé Schubert, et il nous faudrait mettre à part certains quatuors de Beethoven : un très bel allegro ne conduit pas forcément à des variations sur *la Truite* ou sur des thèmes russes (œuvre 95, 1, 2 et 3). Dans Schumann même, l'unité intérieure, qui donne une vie propre à chaque quatuor, n'est pas toujours très sensible... Mais comment faire la moindre réserve à propos de Schumann ? Il est la sensibilité la plus voisine de la nôtre : et, lorsque nous parlons de lui, il nous semble que nous parlons d'une femme en respirant encore son baiser sur nos lèvres.

Quant à Joseph Haydn, même transfiguré par le coup de baguette de Mozart, on sent trop qu'il était une merveilleuse mécanique à écrire des notes et encore des notes, même quand il n'avait rien de musical à dire. Pourtant, de loin en loin, il sut ne pas étouffer, sous ses ritournelles de tabatière, la voix divine qui, pendant quatre-vingts ans, ne demanda qu'à chanter en lui. Mais la forme de Mozart le gênait : elle était trop semblable à la sienne ; quand il parlait pour son propre compte, il parlait encore avec la voix de Mozart. Et il s'irritait, il voulait briser cette forme dont il était prisonnier : déjà, c'est l'accent révolté de Beethoven. N'importe ! Joseph Haydn reste « marqué » par Mozart. Après 1785, les idées d'Haydn tendent à la forme de Mozart. Le finale du quatuor en *mi bémol* (1790) est, comme disent les peintres, un « carton » du quintette en *mi bémol* (Mozart, 1791) ; mais il est loin d'avoir rien qui supporte la comparaison avec les brusques irruptions de fugue, issues de la fin du thème lui-même, et qui surgissent, grondent, s'éloignent et reviennent comme des nuages orageux dans un crépuscule limpide. Mozart mort (1791), dans les plus beaux des derniers quatuors d'Haydn (*sol majeur* ou *les quintes*) on sent la redite de la formule mozartienne. Et, de même, le très bel andante que, dans la symphonie en *si bémol* (écrite à Londres vers 1794), Joseph Haydn intercala entre deux morceaux parfaitement hétérogènes, fut évidemment suggéré à Joseph Haydn par un souvenir, peut-être inconscient, de la *Flûte enchantée :* avec des thèmes différents, c'est presque le même esprit musical. Mais toujours, d'une œuvre à l'autre, il y a un abîme. L'une, toute vivante de l'âme mozartienne, toute vibrante, aérienne, telle qu'un paysage lumineux, à l'aurore, avec une profondeur azurée où ce qu'on voit encore de la terre s'unit, sous les caresses ondulantes des brumes, à ce qu'on devine du bleu céleste ; et l'autre, l'autre... Vraiment, ces œuvres, d'apparence semblable, de style semblable, peut-on dire, si on les regarde seulement de l'extérieur, — ces œuvres qui ont l'air de se faire pendant comme deux motifs décoratifs dans un salon, nous font toujours songer à deux élégantes fenêtres Louis XVI, avec de petites glaces carrées, bisautées, serties en des meneaux sveltes, laqués blanc : l'une, grande ouverte, laisse voir des jardins, des bois, de vastes horizons ; et toutes les rumeurs de la vie, apaisées, adoucies par l'éloignement, viennent y mêler leurs voix mélodieuses... L'autre fenêtre est bouchée ; c'est une fausse fenêtre.

Beethoven, le solitaire et titanique Beethoven, âme toujours repliée sur elle-même, inquiète bien que puissante, sans nul épanchement facile et doux vers le dehors, et pour qui l'art lui-même (dès la maturité) n'était pas une joie mais un travail forcé, un travail fatal, douloureux, hésitant, quitté, repris, quitté encore et encore repris, et si peu conscient de sa propre génialité, que Beethoven, au plus haut de sa force, admirait la nullité proprette d'un Cherubini ;... non, Beethoven, grande force élémentaire, élément lui-même, farouche, émouvant plutôt qu'insinuant (Caliban peut-être, et sans *féminité*), — Beethoven n'était pas l'homme de la musique de chambre. Il y astreignait son génie : ce qui reste de cette lutte avec lui-même, ce sont des monuments à jamais admirables. Mais, bien souvent, on a l'impression de voir des ruines, — des ruines qui donneront à d'autres le plan de constructions futures : par exemple, il est impossible d'entendre le premier temps de la *Symphonie* de César Franck sans songer à la substruction beethovénienne (*quatuor en fa*, œuvre 135, finale).

L'élément Beethoven a fait éclater la musique de chambre. — Et c'est pour cela que Wagner se rattachait à lui. La musique de chambre détruite, le

wagnérisme pouvait naître. — Et c'est pour cela que Schumann suscitait Brahms en antagoniste de la gloire naissante de Wagner... Jalousies, vanités écartées, — c'était la lutte fatale de deux modes de sentir et de s'exprimer, de deux musicalités (1).

Seul, après Mozart, Schumann a vraiment été l'homme de la musique de chambre. Si l'on prend les mots « musique de chambre » dans leur sens profond, vrai, — et nous avons essayé d'en faire sentir la profondeur, la vérité, — presque tout l'œuvre de Schumann est conçu en « musique de chambre ». Le duo de Marguerite et de Faust (première scène), où deux voix sont accompagnées par tout l'orchestre, produit presque la même impression que l'andante du premier trio en *ré mineur* pour piano, violon et violoncelle (œuvre 63, le milieu de l'andante). Les pièces pour piano, les lieder, et nous dirions volontiers la *Vie d'une Rose*, la *Troisième partie de Faust* (presque en entier), et même tel morceau des symphonies pour orchestre, sont conçus en « musique de chambre ».

Et ce n'est pas là une simple impression personnelle; nous ne sommes pas le seul à juger ainsi. Dans sa remarquable brochure sur la *Symphonie après Beethoven* (2), M. Félix Weingartner, qui doit s'y connaître en choses d'orchestre, constate que l'orchestre de Schumann (avec toute sa finesse et son chatoiement polyphonique si expressif et si pur) sonne souvent comme du « piano orchestré ». La remarque de M. Weingartner est d'un artiste très avisé; mais peut-être, signalant ceci et passant, n'a-t-il pas poussé l'analyse jusqu'au bout. A notre sens, l'orchestre de Schumann ne sonne pas comme du « piano orchestré », c'est-à-dire comme du piano de n'importe qui, orchestré après coup. Il sonne comme le piano de Schumann, ou plutôt il éveille en nous un écho presque semblable; l'orchestre de Schumann nous fait forcément penser à *ses* œuvres de piano. Et c'est naturel. D'abord, dans leur style, l'un et l'autre portent la marque « Schumann »; et ensuite, — ceci est la raison profonde, — toute la musique de Schumann, orchestre et piano, est conçue en « musique de chambre » (3).

* * *

Ainsi Mozart et Schumann (Schubert mis à part, comme il convient), — voilà les deux seuls musiciens de génie chez qui l'idée musicale naissait naturellement avec la forme « musique de chambre » (1). Tous deux, Mozart et Schumann, étaient des génies de passion profonde. Leur voix, d'elle-même, devait parler pour l'intimité. A tout instant, Schumann nous en avertit : « *Innig,... mit inniger Empfindung...* », écrit-il lui-même entre les portées de son manuscrit. Et, par ces mots, il semble nous dire : « Arrêtez, faites silence en vous-même; écoutez ma musique, mais surtout tâchez d'entendre l'écho qu'elle éveille en vous-mêmes; ma musique est à peine un bruit extérieur et sensible; elle est une musique d'âme (2) ... »

---

(1) A ce propos, notons quelques dates :

Wagner, entre autres écrits, publie : *l'Œuvre d'Art de l'Avenir*, le *Judaïsme dans la Musique*, *Opéra et Drame*, *Communication à mes Amis*; à Weimar, *Lohengrin* est représenté; lié avec Schumann, Liszt devient le champion de Wagner... Tout cela entre 1850 et 1852. — En 1853, Schumann écrit son fameux dithyrambe sur Brahms, qu'il connaissait depuis peu de temps : « Il est venu l'élu qui,... etc. »

Quelques mois après, Schumann se jetait dans le Rhin; c'était la folie définitive (février 1854).

(2) Traduction française de Mme Camille Chevillard (A. Durand, édit., Fischbacher, édit.)

(3) A vrai dire, nous souscrivons très volontiers à telles parties du jugement si pénétrant de M. Weingartner : « Le premier et le plus caractéristique des romantiques subjectifs est Robert Schumann. Celui-ci est une individualité diamétralement opposée à Mendelssohn. Chez l'un, tout est extérieur, chez l'autre, tout vient de l'intérieur; chez l'un, une dextérité naturelle dès les plus jeunes années, chez l'autre, un violent effort, une lutte jusqu'à la mort vers le nouveau et la perfection. — (M. Weingartner a bien vu la *fissure* dans le génie de Schumann.)

« Le maniement du piano est tout à fait original; il diffère de la manière usitée et il est conforme à l'esprit de l'instrument de même qu'aux pensées musicales. Il est donc parfait, tandis que *sa phrase d'orchestre* laisse en général à désirer. » Nous avons souligné à dessein. La phrase spontanée, l'idée, chez Schumann, n'est pas, comme nous l'avons dit, une phrase, une idée d'orchestre, ni de piano, mais bien de musique de chambre.

Et plus loin, ceci, qui est à retenir :

« Schumann emploie presque toujours l'orchestre complet, ne s'efforçant pas d'élaborer les différentes parties de l'orchestre conformément au caractère des instruments isolés. Avec une maladresse presque enfantine, il croit atteindre la plénitude et la force du son en doublant des parties. Son instrumentation devient par là si consistante et si lourde que, si l'on voulait jouer exactement d'après sa disposition, il ne sortirait généralement rien d'expressif du discours de l'orchestre... Rien ne donne autant de mal que l'exécution d'une symphonie de Schumann... »

Tout ce que dit M. Weingartner est d'accord avec ce que nous disions des deux musicalités : une idée de musique de chambre ne devient pas une idée d'orchestre par le seul fait qu'on l'a orchestrée, et alourdie, après coup.

Mais il faut nuancer la dernière phrase de M. Weingartner : l'orchestration de Schumann est lourde, non pour l'auditeur, mais pour le chef d'orchestre : elle pèse au bout du bâton, et, si l'on conduit comme M. Weingartner ou M. Chevillard, elle ne pèse pas à l'oreille. C'est ainsi que certains peintres peignent en pleine pâte, avec beaucoup de couleurs et beaucoup de matière; pourtant, à l'œil, leur toile est d'un gris délicat, presque frêle... avec l'orchestre de Schumann, un bon chef, vraiment artiste, fait une sorte de grattage : tel M. Fantin-Latour qui gratte et repeint, qui *cuisine sa toile, afin de faire chatoyer les empâtements vaporeux*.

(1) Quant à Brahms, un admirateur passionné écrit de lui : « ...Ces morceaux de musique de chambre, dont la puissance et la richesse harmoniques sont telles qu'on les prendrait pour des *cartons* de symphonies ». — Hugues Imbert, *Revue Bleue* du 17 janvier 1903.

(2) Ici, nous glissons, nous écourtons... Il faudrait montrer que le génie de Schumann, dans les grandes compositions comprenant plusieurs *temps* ou *mouvements*, n'est jamais arrivé à la pleine unité, ou, plus exactement, son unité paraît

Mozart, sur ses manuscrits nets comme une miniature et lumineux comme une journée de printemps, brodait la dentelle aérienne de ses petites notes chantantes; il n'épinglait jamais aucune étiquette : les fortés, les rallentendos, tout cela, pensait-il, se trouvera de soi-même. Et, discrètement, avec une réserve, une pudeur, une grâce si subtilement féminines qu'elles sont irrésistibles, il nous donnait sa musique pour que nous en fissions notre propre musique. Il nous invitait au rêve, à *notre* rêve. Il attendait que nous fissions chanter notre âme sans voix dans son âme mélodieuse.

Aussi la musique de Mozart est-elle la plus intérieure, la plus vivante, la plus musicale qui soit. Et, si « musique de chambre » désigne tout cela, la musique de Mozart est la musique de chambre elle-même. Pour toute âme qui, un jour, reçoit le baiser de Mozart, il y a encore d'autres grands hommes, d'autres géants, d'autres curiosités, mais, vraiment, il n'y a plus d'autre *musique*.

Et comme il le sentait bien, le génie frère, celui qui était le mieux né pour comprendre tout Mozart! Pauvre et grand Haydn! Tous deux parlaient la même langue; il n'y avait pas de *mur* entre eux. Mais quelle infinie distance entre leurs deux âmes! Pauvre et grand Haydn! Sur ses vieux jours, toutes les fois qu'on lui parlait de Mozart, il devenait rêveur et se mettait à pleurer... Maître glorieux, pas dupe de sa gloire, il songeait qu'il avait vu passer près de lui — et disparaître — l'enfant divin en qui chantait toute l'âme de la Musique.

ADOLPHE BOSCHOT.

LA VIE LITTÉRAIRE

Bonaparte et le Directoire, par Albert Sorel.

Albert Sorel, de l'Académie française : *L'Europe et la Révolution française*. Cinquième partie, *Bonaparte et le Directoire*, 1795-1799. Plon, éditeur.

Nous avons d'excellents, ce n'est pas assez dire, nous avons de grands historiens. La jeune école historique, si originale et si forte — nous en citions la semaine passée quelques représentants — reconnaît assurément des maîtres. Albert Sorel est parmi ceux-ci l'un des premiers. Ne cherchons point à nous tromper nous-mêmes. Nous avons de piètres romanciers, d'infimes dramaturges, mais nous possédons d'audacieux et peut-être admirables philosophes, métaphysiciens et sociologues. Nous avons, répétons-le, de grands historiens.

Nul n'est surpris si la plupart de ceux qui sont partis, en explorateurs ardents et méthodiques, à la découverte de nos origines nationales, se sont arrêtés à la grande époque d'où la vie contemporaine tout entière provient. C'est à la Révolution française que tous nos historiens, émerveillés ou simplement étonnés, stationnent. Et comment ne point marquer que, pendant le cours de deux années à peine, toutes les œuvres historiques capitales ont pour héros les révolutionnaires et celui qui pensa leur succéder et à sa façon les compléter : Napoléon. Tandis que Henry Houssaye déroulait, avec une verve précise, l'épopée du guerrier incomparable qui fut peut-être guerrier malgré lui, A. Aulard reconstituait, avec une puissance unique de pénétration, une patience merveilleuse d'érudition, une clarté et une fermeté de généralisation exceptionnelles, les péripéties enchaînées de la Révolution intérieure; Albert Vandal, artiste sûr de ses procédés appliquait toute sa précieuse habileté littéraire à rétablir les circonstances de l'avènement de Bonaparte, et à les rétablir de telle manière, avec une si rare adresse de résurrection, qu'on se demandait si vraiment nous ne vivions pas au temps où Bonaparte se faisait consul pour mieux devenir empereur, ou si Bonaparte était revenu parmi nous pour recommencer son histoire et, plus modestement, renouveler sa politique ; Arthur-Lévy, hardiment, se laissait guider par je ne sais quel instinct, peut-être dans une certaine mesure divinateur, à travers les classiques labyrinthes des archives européennes jusqu'à nous désertées ou fermées, et il était conduit directement à cette conclusion imprévue, mais trop simple pour ne pas être naturelle, que Napoléon le belliqueux, comme l'affirmait durant tout un siècle la légende confondue par l'incertitude de nos connaissances avec l'histoire, était plus réellement Napoléon le pacifique ; que, loin de rechercher la guerre il avait constamment voulu l'éviter; qu'il avait été le forçat de la gloire militaire, et perpétuellement condamné à vaincre pour vivre et pour assurer la vie de la France. Et, cependant, Albert Sorel élaborait silencieusement son grand ouvrage, déterminait les répercussions de la Révolution française sur l'Europe et l'action de l'Europe sur la Révolution française ; et voici qu'en le cinquième volume de l'œuvre colossale qui ne sera complète qu'en huit volumes, — nous sommes impatients de les avoir tous pour élever à sa hauteur exacte l'œuvre totale qui déjà nous paraît si grandiose, — voici qu'il examine les relations de Bona-

complexe, successive. Tout génie est un et divers. Mais, chez Schumann, le lien d'un aspect à un autre n'est pas toujours sensible. De sa langueur à sa joie, il y a un abîme... Et, pour déterminer, dans ses allegros, la part d'expression sincère et la part de recherche intense et dramatique de l'effet, il nous faudrait traiter un tout autre sujet : « De l'expression de la joie depuis le romantisme »...

parte et du Directoire et comment Bonaparte vainqueur du Directoire fut ensuite entraîné par l'Europe à vaincre l'Europe elle-même pour assurer, affermir, prolonger son triomphe sur le Directoire, et solidement établir son empire par la Révolution, et, en même temps, contre elle.

Depuis vingt années Albert Sorel développe son gigantesque travail. Vingt années ! quelle persévérance d'application en notre fiévreuse époque ! Et comme cette patience effrénée retient notre admiration conquise, et comme elle nous aide à placer les mérites de notre littérature contemporaine où ils sont vraiment, et non pas où les cherche, où pense les trouver la multitude tumultueuse et vaine qui, vulgairement, bruyamment, hâtivement, se flatte de créer les gloires littéraires et de les classer ! Nos historiens, entre tous les écrivains d'aujourd'hui, représentent la littérature française. Ils la représenteront dans le temps, c'est certain ; déjà ils la représentent dans l'espace. Les nations étrangères, qui ne peuvent jamais se désintéresser de la riche et diverse culture française, peuvent exprimer un juste dédain pour nos dramaturges et nos romanciers. Ce dédain, les esprits indépendants l'expriment aussi. Parmi les gloires factices et les suprématies trompeuses, en France même nous savons discerner. En vain le charlatanisme et le commercialisme conjurés prétendent nous imposer des grands hommes qui ne sont que de faibles écrivains utilitaires et roublards. Nous consentons volontiers à reconnaître que nous n'avons parmi nos gens de lettres, superficiellement glorieux, ni dramaturges, ni romanciers originaux. Certes, une jeune génération de dramaturges, de romanciers, et même de poètes s'élève où fleuriront peut-être des talents rares; mais elle n'est point sortie encore de l'obscurité propice aux grands efforts efficaces. En revanche, nous comptons sur nos historiens aujourd'hui célèbres, discrètement mais sérieusement célèbres, pour garantir dans toute son étendue l'influence littéraire de la France à l'étranger, pour démontrer par la force même de leurs œuvres que la France n'abdique pas son empire intellectuel, et qu'elle est plus que jamais apte à l'exercer sans tyrannie.

* * *

C'est, en effet, l'élite de l'univers qui peut mesurer la portée véritable d'une œuvre ample et régulière comme celle d'Albert Sorel. Elle ne peut être que diminuée, dépréciée par le jugement précipité, tranchant et vague des arbitres mondains et des basses coteries littéraires ou des si étroits cercles académiques. Au reste, je n'ignore pas (Gaston Deschamps non plus) qu'Albert Sorel est académicien, mais je ne veux pas juger nos grands historiens par leurs petits côtés. Non, ce n'est pas l'article du jour qui met à leur place des œuvres aussi considérables; elles y sont rangées peu à peu par le consentement réfléchi de tous ceux qui, dans les centres cultivés du monde, coopèrent à ordonner les éléments de l'histoire universelle...

L'œuvre d'Albert Sorel durera, agira, parce que conçue prudemment, elle est prudemment exécutée. Lentement, on pourrait dire avec une lenteur vigoureuse, elle se déploie en bon ordre. Elle est une; elle est harmonieuse, essentiellement elle est sobre et forte. Et, de l'ensemble de ces livres méthodiquement liés où il n'y a nulle thèse, une démonstration se dégage.

M. Albert Sorel s'est à coup sûr proposé de dénombrer, de narrer les guerres dont les interminables vicissitudes ont, de 1791 à 1815, perturbé l'Europe, mais il a principalement entrepris de déterminer les causes de ces guerres incessantes et d'en déterminer les conséquences.

Et tout de suite, nous avons vu les événements intérieurs de la vie française et les événements extérieurs de la vie de chaque nation européenne s'enchaîner, sortir comme naturellement les uns des autres, sans qu'une volonté quelconque puisse en détourner le cours violent et à plus forte raison l'arrêter. D'abord la Révolution française, par la seule vertu de son principe, atteint, anéantit toutes les idées, toutes les conventions sur lesquelles repose depuis des siècles l'Europe monarchique. Mais l'Europe veut tout ignorer ou ne rien comprendre, et elle considère, sans la voir, cette irruption soudaine de la souveraineté populaire à travers les vieux dogmes, les théories antiques, cette irruption destructive du droit divin, base de toutes les monarchies, principe de tous les gouvernements. Pourquoi cet aveuglement, ou pourquoi cette indifférence? Dès cette époque, — Albert Sorel le démontre péremptoirement par le seul exposé des faits logiquement classés, — dès cette époque l'Europe, chaque pays de l'Europe aspire seulement à des modifications, à des agrandissements de territoires, à des bouleversements géographiques. Seul, l'appétit des conquêtes domine en eux, en chacun d'eux, et détermine tous leurs mouvements.

Alors, tous les gouvernements s'agitent âprement pour des gains territoriaux. Plusieurs puissances se précipitent à la curée et, par lambeaux, s'arrachent la Pologne, résistante avec fureur mais avec indiscipline. L'Autriche est soucieuse d'attirer à elle l'Alsace; la Russie de s'étendre jusqu'à Constantinople. L'Angleterre veut absorber nos dernières colonies. La Prusse est indiscrètement désireuse d'empiéter sur ses voisins médiocres, invalides.

Pourquoi toutes ces ambitions grossières ont-elles

été jusqu'ici contenues? Parce que la France n'avait point cessé de maintenir dans une certaine mesure l'équilibre européen qui était aussi dans une certaine mesure sa création. Et maintenant tout s'enchevêtre. Il semble que la France, en travail d'une révolution, ne puisse plus rien pour l'équilibre; et toutes les monarchies frémissent d'ardeur à profiter des circonstances. Mais toutes les énergies françaises sont tendues. Contre elles, les monarchies détournent leurs forces momentanément multipliées par des ligues illusoires. La France empêchera que les grands États n'abusent irrémédiablement de la faiblesse des petits, ou du moins entrera sans y être invitée dans le partage, et à la faveur de ces troubles introduira dans le vieux monde les idées nouvelles.

L'œuvre d'Albert Sorel en témoigne. L'Europe a créé partout la guerre indispensable. Et il se trouve que la France y est, en fin de compte, engagée malgré elle, et pour protéger les doctrines rénovatrices de la société, pour assurer ainsi la sécurité, la durée de la république, et pour, contre les grands empires territorialement accrus, affermir sa puissance par son établissement incontestable dans ses *limites naturelles* conquises pour toujours.

Et maintenant, Bonaparte voulant personnifier en lui la Révolution, développer à son profit les doctrines révolutionnaires, doit mettre aussi, mettre nécessairement en pratique cette théorie défensive des *limites naturelles*. Il est entraîné à la guerre par l'Europe; il ne pourra permettre à l'Europe de fuir la guerre qu'elle a suscitée. Héritier du Directoire, il applique fatalement toute la doctrine, extérieure et intérieure, du Directoire, la doctrine à laquelle le Directoire avait été contraint par l'Europe.

Ainsi Napoléon ne fait, comme la Révolution, que des guerres forcées. Il n'est jamais maître de la paix définitive. Ah! comme les livres sévères des historiens s'éclairent les uns par les autres! Dans *Napoléon et la Paix*, récemment, M. Arthur-Lévy le démontrait avec une vigueur inquiétante autant que persuasive. Napoléon avait été toujours la victime des complots permanents de l'Europe. Ardent à souhaiter une paix équitable, solide, accordant à la France son rang, il avait été empêché dans ses efforts pacifiques par l'immuable rivalité anglaise, la frayeur des trônes séculaires à la vue d'une dynastie improvisée, l'espoir des monarques de borner l'expansion des idées de liberté, les convoitises de tous... Était-ce un paradoxe? se demandait-on. La précision évidente d'une documentation sans faiblesse, l'impassibilité même d'un récit manifestement impartial inclinaient, au contraire, à penser que cette idée imprévue était l'expression de la vérité historique définitive.

D'elle-même la preuve éclatante, irrécusable, s'établit aujourd'hui par la concordance entre *Napoléon et la Paix* et *Bonaparte et le Directoire*. M. Albert Sorel a recherché de loin les origines profondes de tous les événements historiques de ce temps. Il a restitué mieux que personne la vérité exacte et minutieuse des faits. Et l'idée directrice que M. Arthur-Lévy aperçoit dans l'activité de Napoléon empereur, M. Albert Sorel la montre clairement dès l'essor du général et du consul Bonaparte. Ainsi, l'histoire se renouvelle; ou, plutôt non, elle se dégage à l'heure convenable des nuages qui tout d'abord l'embrument inévitablement.

Nous sommes en 1795, et déjà « l'affaire des *limites* est le mobile de la guerre, va primer toutes les autres affaires, et former, jusqu'en 1815, le lien continu entre tous les gouvernements issus de la Révolution ».

Ou bien, en 1796, on discerne les intrigues belliqueuses de l'Angleterre, qui ont pour but de troubler l'Europe pour refouler et réduire la France. « On voit alors se dessiner une politique, se former dans l'ombre des relations, se grouper des intérêts, se nouer des intrigues qui seront par la suite d'étrange conséquence, et dont le fil, ininterrompu jusqu'en 1814, est un fil conducteur à travers les passages les plus enchevêtrés et obscurs de cette histoire. »

Et voici comment, dès 1796, les constitutionnels professent toutes les idées et toutes les erreurs pacifiques du futur, du prochain Napoléon : « L'erreur où ils persistèrent était de croire que la République pouvait se procurer ses limites naturelles et les conserver sans conquérir au delà, et l'illusion où ils vécurent jusqu'en 1814 était de s'imaginer qu'il suffirait à la France de renoncer à la propagande et d'appeler au pouvoir les constitutionnels pour obtenir aussitôt de l'Europe la paix dans ces limites. » Ils croyaient même à l'alliance possible de l'Angleterre libérale avec la France libérale. L'Angleterre ne balança point à les détromper.

Et, en effet, depuis son entrée en campagne en mai 1796 jusqu'à son dernier combat en juin 1815, Bonaparte « n'eut jamais de sécurité durant les trêves ».

En 1797, « le premier point pour lui, c'est de donner la paix à la République : l'illusion de la paix est inséparable de celle de la liberté ».

Mais l'Angleterre, inaccessible dans son île et irréconciliable dans sa rivalité séculaire, déjouera tous les desseins pacifiques. Elle aura la même duplicité que fit paraître Thugut en 1797, et qui force Albert Sorel à constater : « Dans le même temps où le Directoire prescrit à Bonaparte la politique de 1799 et de 1805, l'Autriche se propose les desseins qui

feront rompre successivement les traités de Campo-Formio, de Lunéville et de Presbourg », et à constater encore ceci : « Huit jours après la ratification du traité de Campo-Formio, la seconde coalition germait déjà ».

Ah! il était bien permis à Bonaparte de ne voir plus qu'un obstacle au bonheur du monde et au couronnement de la Révolution : « l'Angleterre, éternelle rivale, éternelle ennemie, ouvrière infatigable de ruines, de complots, de guerres civiles et de coalitions ».

Et pour ne point persister en ces citations fragmentaires qui toutes se corroborent, acceptons le résumé que donne par avance Albert Sorel de toutes les conflagrations européennes durant l'Empire :

La coalition de 1792-1793 se donnait pour prétexte de rétablir la monarchie en France, et elle travaillait, en fait, à démembrer, d'un côté, le royaume des Bourbons, de l'autre la République de Pologne. Celle de 1799, comme toutes celles qui suivirent en 1805, en 1809, en 1813, vise à refouler dans ses anciennes limites la France conquérante, à l'y entourer si elle le peut, et dans tous les cas à s'en partager les dépouilles. Le terrain, l'enjeu de la lutte sont pour le Directoire ce qu'ils seront pour l'Empire : la Hollande, l'Allemagne, l'Italie. Il s'agit de savoir si la France gardera la suprématie, et si l'Europe respectera les limites de la Gaule que la République s'est données. Il semble, à considérer cette guerre de 1799, que l'on assiste à la première opération d'un siège, celui de la France, qui va durer seize ans : c'est d'abord un investissement décousu; puis ce sont des assauts désordonnés contre les forts détachés, des sorties impétueuses de l'assiégé qui nettoie au loin les abords de la place, étend ses glacis, construit plus loin de nouveaux bastions; puis les assiégeants reviennent à la charge en 1805 et 1806 et sont repoussés plus loin; ils reviennent encore et la France les repousse plus loin encore, en 1809; mais pour se garder à de telles distances, elle s'éparpille, elle s'épuise. Elle veut en finir, elle tente une sortie à fond en 1812. Elle est vaincue; et d'avant-poste en avant-poste de bastion en bastion, de frontière en frontière, elle recule aux limites de 1809, à celles de 1805, à celles de 1802, à celles de 1799, à celles de 1792. Le cycle se ferme comme il avait commencé par l'invasion du territoire français, et, toutes les conquêtes étant reprises, par une menace, comme en 1792-1793, de démembrement de la vieille France.

En vérité, les conclusions de *Bonaparte et le Directoire* ne sont pas moins catégoriques que celles de *Napoléon et la Paix*. Quelle est expressive cette comparaison de Napoléon, chef d'une armée d'assiégés, et révélatrice cette image de la France assiégée par l'Europe depuis 1792 jusqu'en 1815! Avec quelle curiosité passionnée nous suivrons Albert Sorel lorsque bientôt, investigateur sûr et froid, il projettera à son tour la lumière sur les événements mal connus, mal compris jusqu'à nous et que vient déjà d'éclairer la science entreprenante et méthodique d'Arthur-Lévy.

Mais ce n'est pas tout dire et sans attendre plus longuement, il faut vanter, avec fermeté et sobriété, comme il peut plaire seulement à Albert Sorel, la littérature sobre et ferme de ce grand ouvrage, l'art mesuré et gravement séduisant d'une œuvre dont l'ordonnance est incomparable, d'une œuvre dont chaque partie est merveilleusement calculée, d'une œuvre d'autant plus belle que rien n'y est inutile, tout indispensable. Il appartient à des historiens français comme Albert Sorel de prouver qu'en dépit des tendances à toutes les dispersions que subit notre époque, quelques esprits supérieurs, du moins, excellent aux longs efforts puissants et aux vastes, aux grandes, aux persévérantes pensées.

J. Ernest-Charles.

Lectures de la semaine. — *Napoléon, ses dernières armées*, par Henri Couderc de Saint-Chamant, capitaine de cavalerie; E. Flammarion, éditeur. — *Aux Travailleurs*, par Tolstoï, traduit par J. W. Bienstock et P. Birukov; Stock, éditeur. — *Les Deux Idoles*, par J. C. Holl; Ambert et Cie, éditeurs. — *L'Inévitable Révolution*, par Un Proscrit; Stock, éditeur. — *Rome, Notes d'histoire et d'art*, par Maurice Paléologue; Plon, éditeur. — *Anielka*, roman, par Boleslas Prus, traduit par B. Noiret; Perrin, éditeur. — *Napoléon antimilitariste*, par Gustave Canton; Félix Alcan, éditeur. — *Le Voyageur et son Ombre, Opinions et Sentences mêlées* (*Humain, Trop Humain*, deuxième partie), par Frédéric Nietzsche, traduits par Henri Albert; éditions du *Mercure de France*. — *Jean Coste ou l'Instituteur du village*, par Antonin Lavergne; Ollendorff, éditeur. — *Monsieur Vénus*, par Rachilde; Genonceaux, éditeur. — *Psychologie de l'Éducation*, par Gustave Le Bon; Flammarion, éditeur. — *Propos gascons*, deuxième série, par Xavier de Cardaillac; Ollendorff, éditeur. — *Le XXe siècle politique, année 1901*, par René Wallier; Fasquelle, éditeur. — *Au Pays de Cocagne*, par Heinrich Mann, roman traduit de l'allemand; Ollendorff, éditeur. — *L'Œuvre de Paul Bourget et la manière de Anatole France, Etude critique*, par Albert Reggio; Perrin, éditeur.

THÉATRES

Opéra-Comique : *Iphigénie en Tauride*, tragédie lyrique en 4 actes, de Glück.

M. Albert Carré vient de nous donner une reprise confidentielle d'*Iphigénie en Tauride*, si tant est que l'on puisse qualifier ainsi une série de cinq représentations, destinées aux abonnés du théâtre. Pour

une *reprise*, c'en est une sans doute, — le fait matériel est là, indiscutable, puisque cette œuvre reparaît sur l'affiche après une assez longue éclipse, — mais combien sa destinée doit être brève et éphémère ! Ces *cinq* représentations ont je ne sais quoi de mesquin, de misérable, d'indigent : c'est quelque chose comme une aumône qu'on ferait au Maître de la tragédie lyrique... et puisque aussi bien il nous plaît ici de ramener, dans la mesure du possible, les comptes rendus particuliers à quelque idée générale, ce nous est une occasion toute trouvée de toucher à cette question du répertoire à l'Opéra-Comique, comme, précédemment, nous l'avons fait pour le répertoire à la Comédie-Française (1).

Comment se fait-il qu'à l'Opéra-Comique, malgré la vaillance, l'initiative et l'intelligence d'un directeur qui a donné ses preuves de mérite, nous n'ayons pas plus de répertoire lyrique, entendant par là les grandes œuvres dramatiques de Gluck, de Mozart, de Beethoven, de Weber et de Berlioz, que nous n'avons à la Comédie-Française de répertoire classique, le mot classique étant ici synonyme de *consacré* et ne s'appliquant pas à une œuvre de telle période plutôt que de telle autre? Comment se fait-il, pour préciser et prendre des exemples, que les amateurs de tragédie lyrique ne soient pas assurés d'y pouvoir entendre, au moins une ou deux fois dans l'année, des œuvres comme celles dont les noms suivent : *Orphée*, *Alceste*, les deux *Iphigénie*, *Obéron*, *Fidelio*, *Benvenuto Cellini*, les *Troyens*? Je cite quelques noms, les plus fameux, entre tant d'autres, comme j'ai fait pour la Comédie-Française, en parlant du théâtre de Racine, de Beaumarchais et de Musset. Il va sans dire que je laisse de côté notre scène de l'Opéra, où toute tentative de répertoire courant et fixe a été depuis longtemps abandonnée, et qui exploite depuis des années, sans chercher autre chose, la vogue immense du wagnérisme.

Sur la scène de la rue Favart, tout autant que sur celle de la rue Richelieu, il en faut chercher la cause dans les difficultés d'interprétation. La cause est donc identique : mais ce qui varie, c'est la façon dont elle se présente. A la Comédie-Française, nous avons vu l'attribution aux seuls sociétaires, qui les considèrent comme propriété personnelle, des grands rôles du répertoire, et, comme conséquence, la difficulté extrême qu'éprouvent les débutants à s'y essayer. Nous y avons vu aussi la *tradition* appliquée dans son sens le plus étroit, le moins compréhensif, au style tragique et à la déclamation, suite inévitable de l'enseignement du Conservatoire, tel qu'il est compris depuis de longues années : autant de causes, faut-il le répéter, qui paralysent l'art dramatique, et empêchent l'apparition de tout talent nouveau.

Voilà, pour la Comédie-Française, bien et dûment constatées par les rapporteurs officiels, aussi bien que par la critique indépendante ou ce qu'il en reste, les deux causes maîtresses d'immobilisation, et qui ne sont pas près de disparaître, comme on peut penser ! A propos de la reprise d'*Andromaque*, nous lui avons opposé ce que nous appelons les *Théâtres à étoile*, et nous avons pu établir que les conditions mêmes où l'interprétation se manifeste sur ces dernières scènes, avec ses inégalités et ses à-coups, étaient précisément contraires à l'esthétique classique, faite tout entière d'ordonnance et de pondération.

Ceci nous amène, insensiblement et naturellement, au cas de l'Opéra-Comique. L'Opéra-Comique, lui aussi, est un théâtre à étoiles ; mais au lieu d'y apparaître à l'état d'unité, de fixité, de stabilité, comme Mme Sarah Bernhardt place du Châtelet, Mme Réjane à la Chaussée-d'Antin, M. Antoine au boulevard de Strasbourg, elles s'y manifestent nombreuses, errantes et, si j'ose dire, *filantes*, pour être fidèle à l'image toute céleste que j'emploie... Les conditions mêmes de leur rayonnement sont le plus grave obstacle, quel que soit d'ailleurs leur éclat, à la belle ordonnance que nous voudrions voir dans le ciel musical. Revenons sur terre et précisons : pour continuer le rapprochement et le mieux accentuer par la valeur du contraste, l'Opéra-Comique — phénomène inverse de celui que nous constatons à la Comédie-Française — est victime de l'instabilité de sa troupe : il paraît être dans la main des artistes en *représentations*, et son répertoire semble subordonné à leurs caprices, — or on sait ce que sont les caprices des étoiles ! On engage M. Victor Maurel pour jouer *Don Juan*... il préfère le *Juif Polonais*, et c'est donc le *Juif Polonais* qu'on substitue à *Don Juan*, singulière compensation pour les amateurs de belle musique ! On engage Mme Raunay pour jouer *Fidelio*, et ce sont dix représentations de *Fidelio*, parce que Mme Raunay n'en peut donner davantage. Enfin, on obtient Mme Rose Caron pour *Iphigénie en Tauride*, et lorsque les cinq représentations annoncées de l'œuvre de Glück auront pris fin, *Iphigénie* disparaîtra de l'affiche pour une, ou deux, ou trois années...

Ce sont là de mauvaises conditions, on le perçoit, pour obtenir un répertoire suivi, pour entendre avec quelque régularité les chefs-d'œuvre des maîtres, ce que l'on obtient couramment en Allemagne. Et notez qu'en disant ceci, je n'adresse aucune critique personnelle à la direction de M. Albert Carré. Il est victime d'une situation déjà ancienne, et il faudra des années encore pour la modifier. D'ailleurs, tout ce

1. Voir la *Revue Bleue* du 7 février.

qu'il a apporté de nouveau, d'inédit, de curieusement original dans la mise en scène, ses tentatives d'art comme *Louise*, comme *Pelléas et Mélisande*, suffisent à le mettre hors de pair entre tous nos directeurs de théâtre. Il faut bien constater pourtant, et déplorer une organisation théâtrale qui nous prive des plus purs, des plus légitimes plaisirs d'art que nous pourrions, que nous devrions goûter dans un centre tel que Paris. Il est inouï, je le répète, que dans une capitale qui met une sorte de coquetterie à se dire le centre intellectuel de l'Europe, étant donné surtout l'expansion considérable du goût musical et le nombre croissant des entreprises qui lui donnent satisfaction, il est inouï que les amateurs de drame lyrique ne soient pas assurés de pouvoir entendre, durant la saison d'hiver, *Don Juan*, *Fidelio*, *Orphée*, *Alceste*, *Iphigénie*. Si la fondation du Théâtre-Lyrique, dont on parle depuis si longtemps, et qui n'aboutit pas, devait avoir pour résultat la périodicité d'un répertoire comme celui-là, nulle entreprise d'art ne pourrait être plus ardemment souhaitée. Mais, en attendant qu'un tel projet se réalise, — car on sait qu'en France l'écart est grand de la coupe aux lèvres, — la belle initiative de M. Albert Carré nous avait fait espérer que son théâtre serait une manière de scène lyrique et nous ferait patienter jusqu'à la création du Théâtre-Lyrique idéal! Les difficultés sont évidemment plus grandes qu'on ne les imagine : ici, comme ailleurs, elles tiennent surtout au recrutement des interprètes.

... La réapparition de Mme Rose Caron, étoile qui de nouveau s'éclipsera vers la fin de la semaine prochaine, nous aura donc permis d'entendre cette *Iphigénie* que nous n'avions pas entendue depuis les belles représentations par où jadis Mme Raunay, au théâtre de la Renaissance, s'imposa à l'attention des amateurs. Et certes Mme Raunay avait, dans ce rôle, plus de ligne, plus de noblesse et plus de voix aussi que Mme Caron. Elle avait laissé en nous le souvenir d'une Iphigénie plus conforme à la tradition plastique que nous associons à son image, et que maintient en nous la conception classique, renouvelée, rajeunie par l'autorité d'un Gœthe. Les gestes de Mme Caron ont quelque chose de sec et de cassant, de *non accordé*, que n'avaient point, dans ce rôle, les gestes de Mme Raunay... Et je me demande par parenthèse pourquoi cette dernière, qui semble bien plutôt attachée à l'Opéra-Comique qu'à tout autre théâtre, puisqu'elle vient d'y jouer *Titania*, puisqu'elle y interpréta *Fidelio*, oui, je me demande pour quels motifs elle n'a pas repris ce rôle d'Iphigénie, qui avait été pour elle un triomphe. Serait-ce, excès de prudence à l'égard de *Titania*, et pour ne pas montrer l'inégalité de valeur d'une artiste, suivant qu'elle interprète une œuvre flasque et de style composite comme *Titania*, ou bien une tragédie lyrique de la plus rare pureté et de la plus belle unité?

Quoi qu'il en soit, et malgré le désir que nous avions de revoir Mme Raunay dans *Iphigénie*, c'est un spectacle édifiant que cette tragédie lyrique aux lignes pures, aux proportions sévères, si noblement inspirée de l'antique, — tout ce qu'il y a en somme de plus noble et de plus grave comme reconstitution idéale au théâtre, comme transfiguration d'un monde disparu, et qui dispensa à l'humanité la pleine conscience du Beau. Dans l'œuvre harmonieuse de Gluck, il est permis de lui préférer *Orphée*, pour ce que les sentiments traduits dans cette dernière tragédie nous touchent de façon plus immédiate et j'ose dire plus éternelle, parce que la musique aussi bien nous en semble plus ardente et plus passionnée. Et je ne cache pas ma prédilection, ma très grande préférence pour *Orphée*, qui m'apparaît comme un des plus hauts sommets de l'art dramatique. Il n'en reste pas moins que le second acte d'*Iphigénie* avec la scène de la prison entre Oreste et Pylade, avec l'apparition des Euménides, et la lamentation funéraire d'Iphigénie, constitue un ensemble de beautés expressives qui n'est dépassé par aucune autre forme d'art. Et certes Richard Wagner le sentait plus profondément, plus intimement qu'aucun autre, lui qui allait créer une autre catégorie de beauté, répondant à des instincts différents, lorsqu'il rendait ce témoignage au promoteur du drame lyrique : « Sur la mer obscure et désolée de la musique d'opéra, ces astres jumeaux et solitaires, Gluck et Mozart, avec le cortège des rares musiciens de leur famille (et notamment parmi eux, ne l'oublions pas, les maîtres de l'École française) nous servent d'étoile polaire. Cette clarté nous fait pressentir l'aurore d'un art pur et nouveau, où la musique, par son association à une poésie dramatique plus riche encore, atteigne à toute sa richesse, où la poésie même, par ce libre épanouissement de la musique en elle, devienne enfin l'art dramatique tout-puissant. »

*
* *

Puisque nous sommes à l'Opéra-Comique, et que nous touchons à ce sujet des grandes œuvres qui devraient constituer le répertoire courant, je veux m'associer au vœu que formulait récemment un de nos confrères, M. Raymond Bouyer. On sait que le centenaire de Berlioz tombe à la fin de cette année 1903. De grandes fêtes, où plusieurs solennités musicales auront place, sont préparées en l'honneur du plus illustre de nos compositeurs français, — fêtes à Grenoble, son pays d'origine, fêtes à Paris, où son œuvre a fini par s'imposer et triompher, après com-

bien de luttes et de déboires ! Il importe qu'à l'occasion de ce centenaire, la réparation soit éclatante et l'hommage décisif à la mémoire du plus grand musicien français du XIXe siècle, du seul génie authentique qui ait glorifié la musique sur notre terre française. Berlioz n'est pas seulement le plus illustre de nos compositeurs : il est aussi le plus magnifique représentant du Romantisme, celui qui, par la nature même de son inspiration et par sa vie fiévreuse, symbolise avec le plus d'éclat ce grand mouvement — plus significatif à cet égard que Victor Hugo, plus significatif qu'Eugène Delacroix lui-même. Rendre hommage à un tel producteur, ce n'est donc pas seulement glorifier la musique, mais encore le génie français. M. Raymond Bouyer a pensé justement qu'on ne pouvait mieux l'honorer qu'en restituant à la scène une de ses œuvres ignorées, pour ne pas dire inédites, son *Benvenuto Cellini*, qui ne fut joué que trois fois en 1838, et il dédie ce projet à M. Albert Carré, le « directeur-artiste » de l'Opéra-Comique. Nul, en effet, n'est plus indiqué que lui pour la mise en œuvre d'un pareil projet, auquel s'associeront tous ceux qui ont la religion du génie et le culte des grands morts.

PAUL FLAT.

NOTES SUR LE ROMAN MODERNE

en Espagne [1].

Je crois bien que c'est Wieland qui a dit que « les pensées des hommes valent mieux que leurs actions et les bons romans mieux que le genre humain ».

Cela n'est peut-être pas très vrai, mais c'est beau et consolant. On dirait, en effet, que nous nous ennoblissons en nous transportant de ce monde dans un autre, de la réalité, où nous sommes si mauvais, à la fiction, où nous valons davantage ; et voilà pourquoi, un honnête homme, lorsqu'il a pris l'habitude de passer facilement à une meilleure existence en créant des personnages et tissant les événements tels qu'il les désire, ne revient pas sans peine à ce pauvre monde. J'ajouterai que, s'il est agréable de fabriquer une humanité à notre guise et de constater combien nos marionnettes idéales, pour frustes qu'elles soient, paraissent supérieures aux pantins qui s'agitent autour de nous, notre plaisir devient plus intense quand nous visitons l'atelier du voisin. A rester toujours dans le sien, on gagne une lassitude qui diminue les charmes de ce que, faute d'un autre nom, nous appellerons la création.

Ce que j'entends par visiter l'atelier d'autrui ne veut pas précisément dire faire un travail de critique. S'il en était ainsi, j'aurais ces visites en horreur, au lieu de les aimer. Ce que je veux dire, c'est se distraire en étudiant d'autres œuvres que les siennes, en apprenant comment elles se font ou comment on essaie de les exécuter ; c'est de chercher et de surprendre les difficultés vaincues, les succès faciles ou obtenus au prix d'un puissant effort ; c'est chercher et satisfaire l'un des rares plaisirs que l'on puisse ressentir dans la vie, l'admiration, qui est même plus qu'un plaisir : une nécessité impérieuse dans tous les métiers, dans toutes les professions. Admirer c'est, à mon avis, respirer pour les artistes ; et ceux qui n'éprouvent pas ce sentiment risquent de mourir asphyxiés.

Dans l'état présent de notre culture intellectuelle, état incertain et un peu morbide, où se retrouvent les soupçons et les découragements d'un malade imaginaire, c'est la critique affirmative qui nous est imposée. Nous devons parler de ce que nous croyons bon et réserver notre opinion défavorable touchant les erreurs, les maladresses et les niaiseries.

La critique négative s'est si bien exercée dans tous les genres que nous lui sommes peut-être redevables de cette sotte habitude de nous croire un peuple impuissant et inapte à tout. Les appréciations pessimistes, le marchandage opiniâtre (quand ce n'était pas la négation absolue) de toutes les qualités de nos contemporains nous ont conduit à un état de tremblement, d'anxiété continuels. Personne n'ose plus faire un pas de peur de tomber. A force de penser à notre faiblesse, nous finissons par l'éprouver. Il nous semble que notre tête se perd, que notre cœur est malade et notre sang vicié, et nous le disons, nous y songeons tant et tant que de cruelles souffrances nous accablent en effet. Pour nous convaincre qu'elles sont illusoires, il serait bon de suspendre la critique négative et, si étrange que cela paraisse, de donner du courage au malade en lui disant : « Ta faiblesse n'est en réalité que de la paresse, et ton anémie est causée par ta vie sédentaire. Lève-toi et marche. Ton tempérament est robuste. C'est la peur qui te trompe en te suggérant la méfiance de toi-même, l'idée fausse que tu n'es bon à rien et que tu traînes une vie mourante. » Il serait donc à propos que les censeurs hargneux gardassent quelque temps le silence afin de laisser entendre ceux qui distribuent l'oxygène, la joie, l'admiration, ceux qui encouragent tout effort utile, toute initiative féconde, toute idée heureuse, tout succès artistique, ou de n'importe quel genre.

Ces appréciations générales, inspirées par une

1. Préface à la *Regenta*, roman de L. Alas.

situation tout à fait particulière à la race espagnole, je les applique à la littérature, car c'est surtout sur ce terrain que nous avons à nous défendre contre la terrible épidémie.

A une époque qui n'est pas encore éloignée, nous suivions la bannière du *Naturalisme*, et nous nous dirigions vers le temple de l'art avec moins de pompe rhétoricienne qu'on n'en usait auparavant; les vêtements chevaleresques étaient abandonnés et l'on se faisait honneur de la défroque usée par les actions les plus communes de la vie. Ce naturalisme inspirait à beaucoup une certaine frayeur. On le croyait chargé de toutes les laïdeurs sociales et humaines; on se le représentait armé d'un grand plumeau destiné à faire tomber du plafond l'idéal par lambeaux, comme des toiles d'araignées (car tel l'idéal devait paraître à ses yeux) et d'un grand balai qui devait nettoyer le sol de toutes les vertus, de tout sentiment pur et de tout langage honnête. On se figurait que le naturalisme remplaçait le dictionnaire usuel par un recueil prolixe de toutes les expressions qu'emploient, dans leurs moments de fureur les charretiers et les poissardes, les souteneurs, et les voyous les plus éhontés. Les personnes simples et crédules furent dans tous les états tant que dura la mode de s'occuper de ce système comme d'une grande nouveauté et d'un péril pour l'art. Dans la suite, on s'est aperçu qu'il n'y avait là ni péril ni système, pas même une nouveauté, car nous possédions chez nous ce qui fait l'essentiel du naturalisme. Depuis les temps mémoriaux, jusqu'à l'époque moderne, on a connu ici la grande et souveraine loi d'arranger les fictions de l'art conformément à la réalité de l'âme et de la nature en représentant les choses et les personnes, les lieux et les caractères tels que Dieu les a créés. Il n'y avait de nouveau que l'exaltation des principes et certain mépris des ressorts imaginatifs, de la psychologie rêveuse et large.

A part cela, le naturalisme dans le roman nous était familier, à nous, Espagnols. Nos maîtres, en ce genre, l'avaient pratiqué avec la plus grande liberté du monde, et les romanciers anglais et français l'avaient étudié chez eux. Nos contemporains ne devaient sûrement pas l'avoir oublié quand ils virent l'étendard naturaliste repasser la frontière, ce qui, en somme, n'était que le rapatriement d'une très vieille idée.

Au moment même de cette rentrée, annoncée à grand fracas, Pereda et d'autres auteurs pratiquaient en Espagne la peinture fidèle de la vie, comme l'avaient fait auparavant nos écrivains de mœurs. Néanmoins il faut bien reconnaître que le réalisme, qui nous revenait comme un courant circulaire semblable au *Gulf Stream*, apportait plus de chaleur, mais moins de grâce et de délicatesse. Le nôtre, le courant initial, donnait à la réalité un corps et un visage humoristiques qui étaient peut-être la forme la plus personnelle de notre race. La vague qui rentrait chez nous y rentrait radicalement transformée.

Au passage, Albion lui avait enlevé son ironie espagnole, que les mains habiles de Fielding, Thackeray et Dickens avaient facilement convertie en *humour* anglais. Dépouillé de cet élément caractéristique, le naturalisme changea de physionomie aux mains des Français. Ce qu'il perdit en piquant et en grâce, il le gagna en puissance d'analyse et en expansion, car il s'appliqua désormais à des cas psychologiques qui ne seraient pas entrés facilement dans le cadre picaresque. Nous avons donc repris, avec du déchet et des excédents (et il ne faut pas s'étonner de cette similitude commerciale), la marchandise que nous avions exportée et nous ne reconnaissions presque plus, sous les altérations qu'elle avait subies dans ses voyages, notre sang et l'âme espagnole qui animaient cette création littéraire.

En fin de compte, la France, dans sa puissance irrésistible, nous imposait la réforme de notre œuvre propre, sans se douter qu'elle était nôtre.

Nous l'acceptons, cette réforme, en restaurant le naturalisme, en lui restituant ce qu'on lui avait enlevé, l'*humorisme* espagnol, et en l'employant aux formes narrative et descriptive, suivant la tradition cervantesque.

Certainement, notre effort pour réintégrer ce système n'a pas pu avoir en France le retentissement qu'avait eu chez nous l'interprétation sèche et décharnée des laïdeurs et des beautés de la nature. La France puissante impose ses lois dans tous les arts. Nous, nous ne sommes rien dans le monde; nous avons beau crier, nos voix ne peuvent se faire entendre hors de notre petite maison. Consolons-nous toutefois d'être isolés dans ce recoin de l'Occident en constatant, en famille, que notre art naturaliste, avec son heureux mélange de sérieux et de comique, répond mieux que le français à la vérité humaine; que la crudité des descriptions perd son côté répugnant sous le masque burlesque employé par Quevedo, et que les profondes études psychologiques peuvent atteindre la plus haute perfection avec les grains de sel espagnol dont les écrivains tels que Juan Valera savent assaisonner les plus profondes dissertations sur des sujets ascétiques ou mystiques.

BENITO PÉREZ GALDOS.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 4311. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 10. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 7 MARS 1903.

LE GÉNIE [1]

Pièce contemporaine en trois actes.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'aux actes précédents. Six mois plus tard. Un bel après-midi d'hiver. Les arbres dépouillés des jardins laissent apercevoir le vaste horizon gris de la ville où rayonne un pâle soleil sur les monuments cristallisés. Le laboratoire du professeur Laurière a pris un air de solennité, mais non pas de fête. Il est décoré de lauriers qu'enguirlandent des chrysanthèmes. Sur un mur, on remarque, environné d'immortelles, un grand portrait de Georges Lhéritier. Au milieu du laboratoire est assis le professeur Laurière, en habit, le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir. Ses traits ont vieilli, ses cheveux ont blanchi; une légère asymétrie montre l'hémiplégie du côté gauche. Ses mains tremblent un peu; la gauche s'appuie sur une grosse canne. Près de lui se tiennent : sa fille Thérèse, tout en noir, figure souverainement belle, reposée et triste; ses disciples, Lefort, Lhérault, Dormeilles, Weiss, en habit. Lhérault est décoré de la Légion d'honneur. Mme Morvan et le petit Morvan sont à côté de Thérèse. De l'autre côté également assis, le Président de la République. Grand cordon de la Légion d'honneur, en sautoir, entouré de ses maisons civile et militaire. En face de ce groupe, on remarque, dans la foule des assistants en habit et en uniforme, le ministre de l'Instruction publique, le préfet de police, la délégation de l'Institut ayant à sa tête le marquis de Succinio, directeur de l'Académie française, le professeur Beauvais, président de l'Académie des sciences, et le docteur Jouvente, président de l'Académie de médecine; la délégation des Académies étrangères, la délégation des Étudiants, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

Au moment où le rideau se lève, le ministre de l'Instruction publique parle.

LE MINISTRE. — Ce que la France et les autres nations honorent en vous aujourd'hui, cher et illustre maître, ce n'est pas seulement le génie scientifique, c'est aussi, c'est plus encore, le génie humain! Insensible à la richesse et aux honneurs, excité seulement par l'attrait de l'inconnu et le désir d'être utile, vous n'êtes monté plus haut vers le ciel que pour vous pencher plus efficacement vers la terre! Fidèle à l'héroïque tradition française des Lavoisier, des Claude Bernard, des Pasteur, des Berthelot, vous avez offert l'exemple du plus parfait désintéressement dans la plus grande puissance. Vous n'avez ignoré ni les assauts de la superstition, ni les morsures de l'envie, ni les violences de la sottise ignorante. A tout cela vous avez toujours opposé l'indomptabilité combative du génie. L'heure est venue enfin où vous avez triomphé! Vos méthodes ont arraché l'humanité à des misères jusqu'alors inguérissables, et voici que déjà, secondé par une phalange de disciples, vous annoncez la défaite prochaine de la tuberculose, après celle de la fièvre jaune, pour laquelle un des vôtres a sacrifié sa vie! D'autant plus social que vous êtes plus individuel, vous offrez, Monsieur, aux nouvelles générations, le type accompli du grand homme moderne. C'est pourquoi M. le Président de la République, entouré des représentants du gouvernement et des nations étrangères, a tenu à vous apporter aujourd'hui l'hommage de la nation tout entière. Vous avez entendu les délégués des Académies du monde entier vous saluer comme le plus grand représentant de la science contemporaine; vous avez entendu le président des Étudiants incliner devant vous l'âme enthousiaste de la jeunesse; il m'était réservé, comme ministre de l'Instruction publique, de vous exprimer, en face du chef de l'État et au nom du gouvernement de la

1) Voir la *Revue Bleue* des 21 et 28 février.

République, la reconnaissance de la France. Puisse-t-elle vous posséder longtemps encore, assister à vos nouvelles conquêtes, vous montrer au monde comme le symbole de son génie, le dépositaire de ses traditions, le type même de son idéal vers plus de raison et plus de bonté!

[illegible] plus avec [illegible] et [illegible] [illegible] Président de la République se passe de [illegible] savoir, ce que fait Laurière, qui s'exprime alors d'une voix lente et pro[illegible]

LAURIÈRE. — Monsieur le Président de la République, Messieurs. A travers les honneurs qui me sont rendus aujourd'hui, ma première pensée se reporte sur le jeune homme qui fut mon disciple bien-aimé, et qui ne connut de la science que les sacrifices. Georges Lhéritier est mort, en offrant au monde le seul témoignage valable absolument : celui de se sacrifier à un idéal, sans autre espoir que de servir la vérité. Cet espoir, vous le savez, n'a pas été trahi. Si l'apoplexie m'a momentanément frappé à la minute même où j'allais porter au moribond le dernier réconfort, du moins ce qu'il a voulu en mourant s'est réalisé. Dans une coupe de substance grise prélevée sur son cerveau même, son camarade et mon élève ici présent, M. Lhérault, a découvert l'altération spécifique de la moelle nerveuse par la fièvre jaune, et l'emploi de l'eutaxine, qui est sorti de cette découverte, a déjà sauvé des centaines de vies humaines. (Émotion profonde.) Honneur à ces héros silencieux, souvent obscurs, par qui s'accomplissent les grands progrès de l'humanité! Ces sacrifiés d'apparence sont les triomphateurs réels. Celui-ci, qui est mort avant vingt-cinq ans, n'aura, du moins, connu ni les haines, ni les calomnies, ni l'atroce angoisse des responsabilités. Il est mort en pleine foi, il était jeune! Cet exemple, dont saignent nos cœurs, suffit pour faire comprendre à tous, aux foules comme aux élites, le sens de la cérémonie d'aujourd'hui. L'honneur que je reçois est tout impersonnel : il s'adresse à la science. Tous les hommes sont faillibles et fautifs : la science, elle, ne fait jamais faillite! Elle étendra ses conquêtes jusqu'à des horizons que nous ne pouvons pas même imaginer!

Jeunes gens, qui faites aujourd'hui au chêne vieillissant votre couronne de roses, conservez toujours en vos cœurs l'enthousiasme de la raison. Confiez-vous aux méthodes solides de la science. Pourtant n'oubliez jamais que le mystère est au commencement et à la fin de tout savoir... Au delà des sciences et des arts, il y a, dans toute âme un peu élevée, une région mystérieuse sur laquelle pèsera toujours l'Ombre immense. L'essence de la vérité est mystère et restera mystère... Croyez-en quelqu'un qui approche du terme : Vie et Mort ne sont que les deux masques d'une figure peut-être éternellement voilée... Ayez donc le respect de ces formidables infinis qui enveloppent et traversent la connaissance. Ouvrez toutes les fenêtres de l'esprit humain sur les ténèbres peuplées d'étoiles et palpitantes de souffles, parmi lesquelles déferle la marée du monde! Mystérieuse puissance du dessous des choses, c'est toi qui nous attires de tes lueurs plus belles que des lumières; c'est vers toi que vont la raison du savant, l'intuition du poète, la volonté de l'homme juste! C'est toi que nous nommons l'Idéal. Tu es la source vive des grands desseins et des grandes actions. Éclaire ainsi toujours la neuve humanité des reflets de l'Infini! (Laurière, agité d'un puissant frisson nerveux, s'est levé vers la fin de son discours, appuyé sur le bras gauche de sa fille, qui le soutenait légèrement. En finissant, il retombe, épuisé, dans son fauteuil. Le Président de la République se lève et vient donner l'accolade à Laurière, qui la lui rend. Puis le Président part, accompagné de Lefort et des disciples, suivi du ministre de l'Instruction publique et de toutes les illustrations qui défilent devant Laurière. Lorsque le Préfet de police, la croix de commandeur au cou, arrive devant Laurière et le salue, celui-ci sourit et lui dit :) Sans rancune, monsieur le Préfet.

LE PRÉFET. — Ma fonction est plus agréable aujourd'hui qu'alors, croyez-le bien, illustre maître.

LAURIÈRE. — Vous la remplissiez, alors; moi aussi, je faisais mon devoir.

LE PRÉFET. — Aujourd'hui, nous voilà conciliés par votre gloire.

LAURIÈRE. — Votre courtoisie nous avait déjà réconciliés.

Le Préfet sourit et s'incline profondément. Le défilé continue. Thérèse est restée auprès de son père avec le docteur Jouvente. Mme Morvan et le petit Morvan sont dans un coin et n'osent encore avancer pour prendre congé.

SCÈNE II

LAURIÈRE, THÉRÈSE, docteur JOUVENTE, Mme MORVAN, le petit MORVAN.

(Pendant la première partie de la scène, on entend les tambours battre aux champs et les clairons sonner pour le départ du Président de la République. Par moments, les hourras de la foule s'élèvent, et, plus distinctement, des « Vive Laurière! » formidables, poussés par les étudiants et les ouvriers.

THÉRÈSE, à son père. — Comment te sens-tu? Ne veux-tu pas prendre quelque repos?

LAURIÈRE, ranimé. — Si. Dans un instant. Mais je veux revoir auparavant tous mes élèves, respirer un peu dans leur intimité, après le départ de tout le monde. (Pendant que les tambours battent et que les clairons sonnent, Laurière aperçoit le petit Morvan, qui semble écouter avec ivresse ces musiques. Il a un sourire ironique et appelle l'enfant.) Hé bien, petit! Cette musique te donne des impatiences aux jambes, hein? (Ému.) Approche, cher enfant que je porte en mon cœur, toi qui as été pour moi, pendant de longues semaines, le sujet de tant d'angoisses... Approche. (L'enfant vient, la figure maintenant saine et joyeuse.) Te voilà tout à fait guéri, sain de corps et d'esprit, de quoi faire un bon sujet, enfin!... Car tu feras un bon sujet, n'est-ce pas?

(Il le caresse de la main.

LE PETIT MORVAN. — Moi, je veux bien, monsieur Laurière, c'est maman qui ne veut pas.

DOCTEUR JOUVENTE, à Mme Morvan, que Thérèse est allée chercher. — Que veut dire ce gamin, brave dame?

Mme MORVAN. — N' m'en parlez pas, mes bons messieurs, c'est mon pus grand souci, à c' t' heure. Depuis qu'il est revenu à Cerisy, i ne veut pus êtr' cultivateur. I veut étudier pour dev'nir un de vos élèves... Ça a-t-i du bon sens? D'abord c'est d'la vanité, d' croire qu'un p'tit paisan comme li pourrait... non, c'est pas Dieu possible... Et pis, voyons, j' suis veuve, j' n'ai point d'homme à la maison pour m'occuper d' la terre, et v'là qu'au moment où i pourrait commencer à m'aider, i veut s'en aller... où ça?... je vous demande, à la ville, à Paris! Dites-li donc, monsieu Laurière, vous qu'il écoute, dites-li qui s'enlève toutes ces cimaises de la cervelle...

LAURIÈRE, qui continue à tenir l'enfant. — Mais, madame Morvan, c'est que vous m'embarrassez... D'abord moi aussi. (On entend de formidables... Vive Laurière! dans la rue.) je ne suis qu'un fils de paysans : mon père était un petit cultivateur d'Alsace, ça n'empêche pas tout le monde de crier aujourd'hui dans la rue : Vive Laurière! Et, si l'enfant veut étudier, pourquoi faut-il qu'il laboure la terre? (Une pause.) D'un autre côté, vous êtes veuve, vous n'avez que ce gamin, et je comprends fort bien que vous désiriez le voir devenir un bon cultivateur, auprès de vous... (Silence.) C'est embarrassant... Qu'en penses-tu, Thérèse?

(Pendant les dernières paroles de Laurière, Lefort, Lhérault, puis Doranelles et Wessel sont rentrés.)

THÉRÈSE, au petit Jean, qui la regarde avec angoisse. — Pourquoi veux-tu être l'élève de papa?

JEAN MORVAN, embarrassé, trouvant mal ses mots. — Mais, parce qu'il m'a guéri!... Sans lui, je serais mort dans un asile, je le sais bien... Aussi j'ai compris qu'il n'y a rien de plus beau que d'étudier... Je commencerai plutôt par être garçon de laboratoire!

(On rit.)

LAURIÈRE, à Lefort. — Il s'intéressait donc à vos travaux, pendant sa convalescence et ma maladie?

LEFORT. — Mais oui; c'est un enfant studieux, il a des idées parfois très vives sur les choses. On pourrait en faire quelqu'un, peut-être?

THÉRÈSE. — Et le gaillard est têtu. Vous n'en ferez pas un bon cultivateur, s'il ne veut pas, madame Morvan.

Mme MORVAN. — C'est-i donc que faut en faire un philosophe en sabots?...

LAURIÈRE. — Si vous le voulez, je me charge d'en faire un bon chimiste... Ce petit a peut-être l'étoffe d'un Claude Bernard. Confiez-le-moi, brave dame.

Mme MORVAN, [illegible] comme tout les paysannes. — Du moment que c'est vous et vot' demoiselle qui le demandez, monsieur Laurière, c'est que c'est le bon parti... Et pis, c't'éfant-là, c'est la science qui me l'a sauvé : je le doué donc à la science... pisque c'est elle à c' t' heure qu'a fait le miracle...

DOCTEUR JOUVENTE, souriant. — Vous y croyez donc encore, aux miracles, madame Morvan?

Mme MORVAN, troublée. — Mon Dieu, mes bons messieurs, à nos âges, on ne se refait point... Je m' dis comme ça : l'bon Dieu, qu'est tout-puissant, a p't' êt' ben plusieurs moyens d' guarir les hommes? Des fouès, y fait des miracles avé d' grands savants comme monsieur Laurière, mà, quand i n'en a point d' grands savants, et c'est quasiment le plus souvent, alôrs, i fait des miracles avé d' pauv' filles et la Sainte Vierge, comme à Lourdes. (Sourires et rires des élèves.) J' savons point dire tout ça : quand on est vieille et qu'on n'a point étudié, on n'est point fine...

LAURIÈRE. — Ne vous cassez point la tête, brave dame, et gardez vos idées... La vérité ne se décrète pas, elle se persuade... Votre fils verra sans doute des choses que vous ne pouvez voir. Laissez-le-moi : j'en veux faire quelqu'un comme ceux-ci. (Il montre ses élèves.) Quelqu'un qui me remplace peut-être un jour. (Un silence.) Et maintenant, au revoir! Thérèse, reconduis madame Morvan et le petit; je me sens un peu las. (Il embrasse l'enfant.) A bientôt, Jean. (Il tend la main à Mme Morvan.) A bientôt, madame Morvan. (La mère et le fils sortent avec Thérèse. Laurière les suit longuement des yeux.)

SCÈNE III

LAURIÈRE, docteur JOUVENTE, LEFORT
LHÉRAULT, etc.

DOCTEUR JOUVENTE. — Mon ami, ce serait peut-être le moment que nous te laissions reposer...

LAURIÈRE, faisant un geste. — Pas encore, maître... Je n'étais pas fâché d'être seul quelques instants avec vous et mes élèves. Grâce au traitement par l'eutaxine que j'ai pu essayer sur moi-même, un peu malgré vous, docteur, (On sourit.) me voici debout! Mais je peux m'illusionner moi-même, sur les résultats de ma méthode. Et, pendant que Thérèse n'est pas là, mon cher Jouvente, vous me devez la vérité. Je veux la connaître! Me considérez-vous comme sauvé définitivement, ou comme condamné à de prochaines rechutes?

(Une pause.)

DOCTEUR JOUVENTE, lentement. — Les effets de l'eutaxine furent tels que je ne les aurais jamais espérés. Cependant, mon ami, crains de vouloir encore violenter la nature. Te voilà debout : c'est bien, mais confie-toi pendant quelques mois encore à l'eutaxine naturelle qui flotte dans les soleils du Midi... Va te refaire entièrement sous les palmiers, devant la Méditerranée. Goûtes-y l'apaisement des tempêtes de l'esprit, l'oubli des angoisses du cœur, le calme du

cerveau... La réparation totale du système nerveux se fera d'elle-même alors... Et tu nous reviendras armé pour de nouvelles conquêtes.

LAURIÈRE, se tournant vers ses élèves. — Quel poète que ce médecin! Comme on comprend un Paul Jouvente, après avoir entendu son père.

DOCTEUR JOUVENTE. — Tu me gâtes. Paul a bien regretté de ne pas être ici cet après-midi. Mais il y avait séance à la Chambre : il portait tout le poids de la lutte ; la séance sera très chaude, je le sais.

LAURIÈRE. — Nous le verrons ce soir, puisqu'il a promis de venir dîner... Se tournant vers ses élèves. Comme je serai heureux de vous voir tous auprès de moi, ce soir encore!... Ce sera le dernier, si je suis les conseils du docteur. Nous partirons sans doute demain ou après-demain pour la Sicile...

LEFORT. — Du moins, maître, vous allez partir avec la certitude que votre doctrine triomphe, non seulement ici, mais dans les académies et dans la foule elle-même...

LAURIÈRE, avec sa vivacité ancienne. — N'allez pas trop vite en besogne, mes amis! Non, non, nos adversaires n'ont rien pardonné, ni rien appris. Ils se taisent aujourd'hui, parbleu! Mais demain, oui, demain, vous dis-je, ils reparaîtront, sournois, ils contesteront des résultats cent fois acquis, ils mettront à profit des erreurs possibles...

Étonnement des élèves.

WEISS. — Maître, après la cérémonie d'aujourd'hui...

LAURIÈRE, s'animant. — Après elle surtout! Vous ne connaissez pas ces gens-là! C'est tout leur prestige que nous avons ruiné! C'est tout leur enseignement dont nous leur donnons congé! Jamais pour le savant l'heure du triomphe ne sonne... Toujours il faut être sur la brèche, défendre les anciennes conquêtes, préparer les nouvelles, recevoir au dehors l'insulte, porter au dedans l'angoisse! Voilà la vie du savant...

DOCTEUR JOUVENTE. — Conviens pourtant qu'il y a de belles heures comme aujourd'hui...

LAURIÈRE. — Sans doute; j'en sais même de plus belles. Je n'oublierai jamais mon battement de cœur lorsque, à vingt-cinq ans, je découvris dans un rayon de cristal l'atome solaire!... Ce jour-là j'embrassai le garçon de salle, qui me prit pour un fou... Ah! nos joies et nos angoisses, à nous savants, quel poète les dira jamais?... Allez, jeunes gens, allez. A ce soir.

TOUS, s'inclinant et partant. — A ce soir, maître.

Il [illegible] le docteur Jouvente.

SCÈNE IV

LAURIÈRE, docteur JOUVENTE, puis THÉRÈSE.

DOCTEUR JOUVENTE, s'approchant de Laurière. — Maintenant mon ami, je te quitte à mon tour. Tu as besoin de repos jusqu'à ce soir.

LAURIÈRE se lève. — Oui... je commence à être las. Ah! je voudrais être dans trois mois, au retour! Songez donc, songez, maître, à tout ce qui me reste à faire... Appliquer les propriétés de l'hélium à la cellule pulmonaire, fixer l'eutaxine dans l'appareil respiratoire, enrayer la tuberculose, sauver, moi vivant, des milliers d'êtres humains... Ah! cet horizon, que j'aperçois, où je ne puis encore entrer, me donne la fièvre!...

DOCTEUR JOUVENTE. — Oui, c'est un grand projet digne de toi.

LAURIÈRE, prenant le bras de Jouvente. — Écoutez, maître, écoutez ce que je n'ai pas voulu leur dire tantôt... Je rêve quelque chose de plus beau... Au cours de mes expériences sur les maladies nerveuses, j'ai pu observer certains faits inattendus... Et j'ai été amené à croire que la douleur est un élément qu'on peut supprimer sans supprimer la conscience ni la pensée... (Mouvement de surprise admirative chez Jouvente.) Oui, en soumettant la substance nerveuse à certaines influences qu'il s'agit de déterminer. (Il s'anime.) Et c'est là le problème! (Ils reprennent leur marche.) On pourrait aller, venir, penser, vivre, mourir, sans jamais souffrir! Concevez-vous cela? Supprimer la douleur physique, dire à l'ignoble torture du corps : Tu n'es plus! raturer cette insulte à la justice, qui a pu faire nier Dieu!

JOUVENTE, comme effrayé. — Ce serait se mettre au-dessus des dieux que l'homme a imaginés...

LAURIÈRE, s'assombrissant. — Hélas! tout ceci n'est encore qu'une hypothèse... Et les hypothèses, nous les brassons à la pelle dans nos laboratoires... Il faut la patience infinie du labeur quotidien pour extraire de ce tas d'apparences, qui brillent, un seul diamant vrai... (S'animant à nouveau.) Du moins, pour l'action de l'hélium sur la tuberculose, je la tiens. (Il entraîne Jouvente.) Tenez, allons dans l'annexe, je vais vous faire voir cela... c'est l'affaire d'un instant... C'est trouvé, vous verrez...

JOUVENTE. — Tu piques ma curiosité... Je devrais pourtant te laisser reposer... (Souriant.) Si Thérèse nous voyait!

LAURIÈRE, souriant. — C'est vrai, je ne suis pas raisonnable... Venez vite, avant qu'elle rentre!

(Ils sortent.

SCÈNE V

THÉRÈSE, puis PAUL JOUVENTE.

THÉRÈSE rentre, elle est étonnée de ne plus trouver personne. — Où est papa? Elle va du côté de la porte de l'annexe, regarde, aperçoit son père.) Les voilà qui s'animent autour d'une nouvelle découverte! Elle revient sur le devant de la scène.) Papa n'est vraiment pas raisonnable! comment lui faire prendre quelque repos?... Ah! quels démons

que ces génies! Paul Jouvente entre sans être annoncé. Thérèse l'aperçoit, fait un mouvement.) Paul!

PAUL JOUVENTE. — J'arrive bien tard, n'est-ce pas? Je venais, moi aussi, saluer votre père, en coup de vent, car je n'ai guère plus de dix minutes: le ministère vient d'être renversé!

THÉRÈSE. — Ah! c'est vous qui avez fait cela?

PAUL. — A la Chambre, on ne sait jamais... Je voulais simplement protester contre les contradictions du président du Conseil, qui change trop souvent son fusil d'épaule... Après mon discours, le président a médiocrement répondu... Et patatras! la Chambre lui a refusé l'ordre du jour de confiance!

THÉRÈSE, intéressée. — Une forte majorité?...

PAUL. — 302 voix contre 236.

THÉRÈSE. — Oh! alors, ça y est... Mais, dites, c'est vous que le Président de la République va charger ce soir de former un ministère?

PAUL. — Rien d'impossible, en effet... A tout hasard, j'ai dit qu'on me téléphone ici... mais je dois être à la Chambre dans une demi-heure.

THÉRÈSE. — Quel événement pour vous! Président du Conseil à trente-six ans!

PAUL. — Ça dépend un peu de vous.

THÉRÈSE. — De moi?

PAUL. — Mais oui. (Lui prenant les mains.) Voulez-vous être présidente du Conseil à vingt-trois ans?

THÉRÈSE, joyeuse et confuse. — Quoi! vous pensez encore à ce mariage?...

PAUL. — Plus que jamais... Je ne vis que pour vous... Maintenant tout va bien, votre père est hors de danger, sa gloire est hors d'atteinte, tous les obstacles sont levés... Les temps d'épreuve sont finis... Nous allons pouvoir vivre notre bonheur!

THÉRÈSE. — Nous y avons quelques droits... (Une pause.) Ah! Paul, je l'ai tant rêvé, ce bonheur d'être à vous, mêlée à votre action, à vos rêves, à toute votre vie!

PAUL. — Mais il est là, le bonheur, sous nos mains... Nous n'avons qu'à les joindre, à les étendre, tenez, comme ceci, (Il lui embrasse les mains), pour en cueillir la grappe!

THÉRÈSE. — Finissez, gourmand! N'abusez pas de ce que vous avez été le coup de soleil de ma vie... Oui, le coup de soleil qui fait mûrir les grappes...

(Elle ferme tous les yeux.)

PAUL. — Ah! Thérèse, votre voix, vos yeux, votre sourire, vos mains, votre chère âme surtout, tout vous va donc devenir mien... Cette pensée m'aiguillonne et m'enivre! Quel surcroît d'énergie vous m'apportez!

THÉRÈSE. — Et vous, cher ami, quelles fenêtres de lumière et de beauté vous m'ouvrez déjà!

PAUL, taquin. — La Science n'en veut donc plus à l'Action?

THÉRÈSE, vivement. — Je ne regrette pas d'avoir grandi dans ce laboratoire... (Tendrement.) Mais j'aspire tout de même à quelque chose de plus spontané, de plus chaud, de plus humain... Vous m'apprendrez la vie: je ne sais rien de Paris ni de notre temps; je veux les connaître par vous, m'épanouir avec vous dans l'enthousiasme et la joie!

PAUL, l'attirant. — Chère, chère, c'est donc vrai, après tant d'angoisses, le bonheur! Oh! associer nos deux vouloirs, confondre notre double désir, exalter nos deux âmes dans une seule flamme de beauté! Tenez, tenez, déjà, dans vos bras, sur vos lèvres, c'est toute la vie en un seul baiser.

THÉRÈSE, se dégageant. — Paul, Paul! il faut parler à mon père!

PAUL. — Je n'attendais que d'être relevé du silence que vous m'imposiez depuis sa maladie... Ce soir même, après le dîner, mon père parlera au vôtre...

(A ce moment, sonnerie au téléphone. Thérèse y va en disant.)

THÉRÈSE. — Ce doit être pour vous. (Elle écoute à l'appareil.) Oui, il est ici. (A Paul.) On vous demande.

(Elle quitte l'appareil et Paul prend sa place.)

PAUL. — Bien... bien... entendu... A tout à l'heure... (Il repose la sonnerie, prend son chapeau et ses gants.) On me demande de suite à la Chambre. Excusez-moi.

THÉRÈSE, joyeuse. — Allez, allez vite... et arrangez-vous pour dîner tout de même ici.

PAUL. — Oh! pour rien au monde je n'y renonce...

THÉRÈSE, malicieuse. — Pas même si le Président vous appelait à l'Élysée juste à cette heure-là?

PAUL, embarrassé. — Pas même... Et puis, il faut bien qu'il dîne aussi, le Président... (Envoyant un baiser.) A tout à l'heure, mon cher bonheur!

(Il sort.)

SCÈNE VI

THÉRÈSE, seule, revient toute joyeuse sur le devant de la scène.

— Son bonheur! Oh! oui, je veux que tu sois heureux! va, sois fort, lutte, parle, écris, combats! je serai là! Son bonheur, mais c'est le mien! Ah! j'en suis toute grisée... C'est trop beau... J'avais fini par ne plus y croire... Mais, maintenant... père va mieux, il n'a plus besoin de moi. Mon mariage le rajeunira, le forcera au repos, le distraira de toute sa science. (Elle regarde du côté de l'annexe.) Et le docteur aussi sera content! Les voici qui reviennent... Il ne faut pas avoir l'air de les avoir attendus, ça leur ferait de la peine... Allons voir si tout s'apprête pour ce soir...

(Elle sort.)

SCÈNE VII

LAURIÈRE, le docteur JOUVENTE.

DOCTEUR JOUVENTE. — Ah! c'est vraiment magnifique! Ton hélium révolutionnera la vie et la mort sur la planète...

LAURIÈRE, [illegible] — Nous ne sommes pas au bout, va !

LE DOCTEUR JOUVENTE. — En attendant, repos, repos ! Pas de surmenage ! File pour la Sicile et laisse mûrir tout cela pendant trois mois...

LAURIÈRE. — Sois tranquille, j'aurai de la sagesse, et, si je n'en ai pas, Thérèse en aura pour deux... (S'attendrissant. La pauvre, elle en a autant besoin que moi... elle est à bout...

DOCTEUR JOUVENTE. — Certes ! La Sicile lui fera du bien ! Il lui faut une vie moins tendue ! plus normale... plus... Dis-moi, n'as-tu rien remarqué en elle dans ces derniers mois ?

LAURIÈRE. — Que veux-tu dire ?... Elle m'a soigné avec la patience que tu sais... tout entière attachée à mon salut.

DOCTEUR JOUVENTE. — Tu ne penses pas qu'elle puisse songer à se marier ? (Mouvement de Laurière. A vingt-trois ans, tu sais, belle, aimante, fine comme elle l'est...

LAURIÈRE. — Thérèse ? Se marier ! Allons donc ! Elle n'aime que la science ! Elle ne se plaît qu'ici. (Il désigne le laboratoire.) Un moment, j'ai cru qu'elle aimait Lhéritier... Eh bien ! je me trompais... Il était pour elle un camarade d'études, voilà tout... Le reste ne l'intéressait pas... Thérèse se trouve trop dans son élément ici pour songer à autre chose.

DOCTEUR JOUVENTE. — Ce serait pourtant dans l'ordre naturel...

LAURIÈRE. — En principe, oui, mais Thérèse et moi, non ! Il y a des situations données par la vie, des ménages de parents et d'enfants qui marchent mieux et plus longtemps que tout...

DOCTEUR JOUVENTE. — C'est comme moi avec Paul... Cela nous apparaît bien réglé ainsi !... à nous qui avons tout le bénéfice de ces arrangements, mais je me demande si... (A ce moment, Thérèse rentre.) Mais Thérèse, je me sauve, je vais être grondé.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE. — Certainement, docteur, je vais vous gronder... Et tous les deux... Aujourd'hui c'était vacances... A-t-on idée de s'enfermer dans l'annexe ?... C'est bien fait, vous avez manqué Paul...

DOCTEUR JOUVENTE. — Il est venu ici ?

THÉRÈSE. — Sans doute.

DOCTEUR JOUVENTE. — Et il ne m'a pas attendu ?

THÉRÈSE. — Il est reparti presque aussitôt constituer un ministère !

DOCTEUR JOUVENTE. — Quoi ?

THÉRÈSE. — Ah ! voilà ! Si je vous punissais en ne vous disant rien ? Mais non, ce serait cruel... Le discours de votre fils a jeté bas le ministère, et c'est Paul qui doit être à cette heure chez le Président de la République...

LAURIÈRE, serrant la main du docteur. — Bravo !

DOCTEUR JOUVENTE. — Je cours aux nouvelles... Quelle surprise ! A ce soir, mes amis...

THÉRÈSE et LAURIÈRE, le reconduisant. — A ce soir.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins le docteur JOUVENTE.

LAURIÈRE, revenant sur la scène et riant. — Est-il content, ce brave docteur ! Il va bien d'ailleurs, son Paul. Mais on se fait parfois des idées, quand on vieillit ! Tu sais, il baisse, le docteur...

THÉRÈSE. — Ah ! Pourquoi ?...

LAURIÈRE. — Figure-toi qu'il songe à te marier ! Il pense qu'à ton âge tu dois ne songer qu'à ça ? Comme si je ne te connaissais pas mieux que lui ! Comme si je ne savais pas que tu te plais ici mieux que partout ailleurs !

THÉRÈSE, inquiète. — Sans doute, papa, je suis très heureuse ici...

LAURIÈRE. — Je le savais bien ! Il a des idées plus sages sur autre chose... par exemple quand il pense que nous devons, tous les deux, partir pour l'Italie, nous reposer loin de Paris, au beau soleil de la Sicile.

THÉRÈSE, de plus en plus [illegible]. — Ah !

LAURIÈRE. — Mais oui, et, ma foi, pour toi, comme pour moi, il a raison. Tu es très fatiguée, et moi, j'ai besoin de ne pas me surmener... La Sicile nous remettra, nous distraira... Ne sera-ce pas un bel intermède, voyons, fillette, de vivre doucement quelques semaines, en face de la mer toujours bleue, parmi les orangers et les mimosas en fleurs ?...

THÉRÈSE, se contraignant. — Oui..., certes... Et le docteur Jouvente pense que nous devons partir de suite ?

LAURIÈRE. — Sans doute. Il a raison... Le plus tôt sera le mieux. Voici les mois noirs qui viennent ! Partons avant les corvées de janvier et les brouillards de décembre.

THÉRÈSE, se dérobant. — En effet...

LAURIÈRE. — Et là-bas, tu reprendras couleur et santé, nous songerons ensemble à l'avenir... car tu sais, Thérèse, je n'écoute pas ceux qui me disent que ma tâche est finie. J'ai l'esprit plein de découvertes... Je montrais tout à l'heure à Jouvente mes nouveaux travaux... Je brûle... Avant le printemps, j'aurai trouvé... Et ce n'est rien encore ! Ce qui m'aiguillonne, ce qui me tient debout, c'est l'idée que je pourrai bientôt connaître le moyen de détruire les souffrances du corps ! (Mouvement de Thérèse.) Conçois-tu la grandeur de ce plan : abolir la douleur physique !

THÉRÈSE, comme malgré elle. — Mais il restera la douleur morale !

LAURIÈRE, exalté. — Qui sait si ce n'est pas la même

chose? Si nous n'insensibiliserons pas le cerveau qui pourra tout de même penser et vouloir?

THÉRÈSE. — Non! pas cela! La vie ne vaudrait plus qu'on la vive! Sans plaisirs ni douleurs, nous ne serions plus que des machines!

LAURIÈRE, grandi. — Nous serions insensibles et tout-puissants comme les dieux! (Il s'aperçoit que Thérèse souffre.) Mais je te fais de la peine, enfant... Cet Olympe glacé fait mal à ton âme! Tu as raison, va... L'homme est né pour le bonheur et la douleur... (Réfléchissant.) Le bonheur de t'avoir, la douleur de te perdre! Quand j'y songe, quand je songe que parfois tu pourrais n'être pas là, toujours près de moi, gardienne de mon temps et de ma vie, que je pourrais retomber seul; ah! vois-tu, fillette, je comprends tout le bonheur de t'avoir, toute la douleur de te perdre!

THÉRÈSE, souriant. — De ce dernier point, il n'est pas question.

LAURIÈRE. — Je sais bien; mais, c'est que, vois-tu, la vie sans toi, je ne saurais plus la vivre! Je serais fini... vidé, usé... Sans toi, aurais-je déjà découvert l'hélium et l'eutaxine?

THÉRÈSE, inquiète. — Père, tu exagères...

LAURIÈRE, l'étreignant. — Non... le jour où je te perdrais, je serais perdu pour la science... Tu es autour de moi ma jeunesse qui se prolonge, mon activité qui ne faiblit pas...

THÉRÈSE, [illegible] Laurière ne s'aperçoit pas. — Tu n'as aucune raison de me perdre... Je me porte à merveille... Et la Sicile nous remettra tout à fait. Ne songe donc plus aux douleurs morales: tu as assez souffert; songe seulement aux douleurs physiques, tu les vaincras... Et maintenant, papa, il faut être raisonnable, aller te changer, te reposer avant le dîner... pour passer une bonne soirée, avec tes amis...

[illegible] de l'appartement privé. Joseph [illegible]

JOSEPH. — M. Paul Jouvente demande si Monsieur et Mademoiselle peuvent le recevoir...

[illegible]

THÉRÈSE, vivement. — Pas maintenant, papa... Tu es trop fatigué. Il faut que tout ait une fin. M. Paul te verra ce soir... (Elle l'emmène.) Joseph, faites entrer ici, dites à M. Paul que mon père repose, mais que je vais le recevoir à l'instant.

[illegible] Joseph sort à son tour, et [illegible]

SCÈNE X

PAUL JOUVENTE, JOSEPH.

JOSEPH. — Oui, Monsieur, votre père sort d'ici. Il y a dix minutes à peine. Monsieur veut-il que j'allume?

PAUL. — Non, c'est bien ainsi... Belle journée pour tout le monde, aujourd'hui, n'est-ce pas, Joseph?...

JOSEPH, flatté. — Oh! oui, Monsieur. Nous l'avions bien méritée, cette fête-là, après tant de chagrins...

PAUL. — Tout cela va finir, heureusement.

JOSEPH. — Je l'espère aussi, Monsieur, et je souhaite du bonheur à tous.

Il sort. Thérèse rentre.

SCÈNE XI

THÉRÈSE, PAUL.

(Le crépuscule d'hiver meurt lentement sur Paris, dont les fonds se violacent au loin dans une pourpre dorée et verdâtre. La clarté diminue graduellement dans le laboratoire.)

THÉRÈSE, calme. — Papa s'excuse, cher ami... Ou plutôt je m'excuse. Il voulait vous recevoir... Je l'ai contraint au repos.

PAUL, joyeux. — Vous avez bien fait. Je le verrai ce soir. Pas longtemps. Il faudra que je rentre chez moi à neuf heures. Réunion politique intime: nous constituons le cabinet.

THÉRÈSE. — Alors, c'est fait?

PAUL. — Pas encore, mais ça marche. Je suis convoqué chez le Président à cinq heures et demie. J'ai encore vingt minutes... Et je suis venu ici, espérant retrouver tout le monde...

THÉRÈSE. — Votre père est reparti, et... (Elle fait soudain la lumière électrique dans le laboratoire.) j'ai des choses très graves à vous dire.

PAUL. — Ah?

THÉRÈSE. — Oui... le temps me presse. Il faut que vous sachiez de suite, pour ne rien gâter d'ici ce soir. Votre père a formellement conseillé au mien de quitter Paris pour tout l'hiver, et de suite, avec moi. Il paraît que nous avons besoin de repos, et qu'à ce prix seulement mon père pourra se remettre sans danger de rechute grave.

PAUL. — Oh! mais je vais lui dire...

THÉRÈSE. — Vous ne lui direz rien! J'ai causé avec mon père. Il ne se doute même pas que je puisse le quitter. Et il m'a dit qu'il ne pouvait plus se passer de moi.

PAUL. — Non?

THÉRÈSE. — Si!... Il fait des projets comme s'il avait trente ans! Et il compte sur moi comme par le passé, pour organiser sa vie au jour le jour, pour empêcher que son travail ne soit morcelé, émietté, pour défendre le laboratoire contre les intrus, pour être la gardienne de son œuvre...

PAUL, irrité. — Comment, il ne veut pas dételer! Libre à lui, mais vous atteler à nouveau! C'est monstrueux, à la fin, cet égoïsme du génie!

THÉRÈSE. — Mais non, puisqu'il ne sait rien! Il ne se doute de rien! Il ne vit que dans son œuvre! Tantôt, c'est tout naïvement, et dans une effusion de

sensibilité paternelle, qu'il m'a dit : « Si tu me quittais, je serais fini, usé, vidé ! »

PAUL. — Mais nous, Thérèse, nous? Que devenons-nous, dans tout cela?

THÉRÈSE. — C'est atroce... Paul, il faut nous séparer. Je resterai avec mon père !

PAUL. — Quoi, vous allez nous sacrifier ainsi!

THÉRÈSE. — Le devoir est là, il n'y a plus de bonheur en dehors de lui!

PAUL. — Mais que votre père vienne habiter avec nous! Vous resterez ainsi auprès de lui, et vous serez ma femme!

THÉRÈSE. — J'y ai songé... C'est une chimère! Vous ne savez pas ce qu'est sa vie, notre vie! Vous avez beau nous connaître, vous ne savez pas! Il absorbe tout autour de lui... Ses habitudes, ses silences, ses labeurs, ses déceptions, ses enthousiasmes, ses colères, tout cela emplit cette maison... Et ce n'est pas à soixante ans que vous lui demanderez de changer... Et vous, d'ailleurs, vous, Président du Conseil demain, vous dont toute la vie sera une dévoration d'énergie, réfléchissez à ce que devra être votre femme. A chaque heure du soir ou du jour sur la brèche des relations officielles, dans la fièvre des batailles quotidiennes, votre confidente, votre compagne... (Paul baisse la tête.) Me voyez-vous entre mon père et vous? C'est impossible! Le génie ne veut pas de partage autour de soi.

PAUL, il marche dans le laboratoire. — Le génie! En ai-je seulement, du génie? Je le croyais quand je pensais à vous... Maintenant, ah! maintenant. Laurière en a du génie, lui, c'est certain, c'est prouvé... Et il ne doute pas, lui! Il va droit vers son œuvre, faisant du malheur en aveugle, et du bonheur en visionnaire! Vous êtes bien l'Antigone de cet Œdipe!

THÉRÈSE. — Mon ami, c'est atroce...

PAUL. — Et si je vous proposais de renoncer à toute ma politique, de me consacrer entièrement avec vous, à vos côtés, à ce sublime inconscient.

THÉRÈSE, émue. — Oh! Paul. C'est très beau, ce que vous dites là! vous l'homme de l'action, vous renoncer à ce point...

PAUL. — Beau mérite! Me renoncer pour vous conquérir!

THÉRÈSE. — Me croiriez-vous capable d'accepter? Je serais trop malheureuse! Vous rabaisser au rôle d'utilité chez un grand homme, vous, Paul Jouvente! Mais vous êtes né pour les grandes choses! Vous ne pouvez servir que vous-même! Connaissez-vous mieux, et allez de l'avant!

PAUL. — Je n'y ai plus aucun goût... Toute cette action dont je m'enivrais en pensant à vous, je sens que, sans vous, je vais la haïr... Je la hais déjà, je la conspue avec rage...

THÉRÈSE. — Vous ne ferez pas cela! Avec autorité. Vous ferez un sacrifice, mais en vous exaltant! De vos douleurs, vous ferez de la pitié, et de votre déception, de la force! Allez, prenez dans votre peine, dans notre peine, l'énergie d'une activité plus pure, plus large, plus haute, et je ne vous dis pas : Oubliez-moi! Je vous dis : Ne m'oubliez pas! Que ma pensée pénètre tous vos actes : votre action, elle, pénétrera toutes mes pensées.

PAUL. — C'est cruellement stoïque, ce que vous me proposez là.

THÉRÈSE. — C'est nécessaire, voilà tout.

PAUL. — Mais quelle vie pour vous, Thérèse!

THÉRÈSE. — Je n'en devais point rêver d'autre... Ce fut ma faute de songer à vous, de vous laisser m'aimer, de vous aimer... J'étais destinée par la mort de ma mère et de ma tante à veiller sur lui, à protéger son génie...

PAUL. — Mais enfin, l'avenir reste ouvert... Plus tard...

THÉRÈSE, brusque. — Nous n'y devons pas songer. (Sombre.) Et plus tard, il serait peut-être trop tard... La vie se recommence-t-elle? Allez, allez, à votre Présidence, à vos combats, à votre œuvre... Je vous y suivrai, de cette place, immobile, mais fidèle.

PAUL, désespéré. — Adieu, Thérèse.

THÉRÈSE, ferme. — A ce soir, ami... Oui, à ce soir... Vous devez venir, comme si de rien n'était... Il faut que tout se soit passé... (Elle montre son cœur) ici!

Elle s'éloigne en pleurant. Paul sort navré.

SCÈNE XII

THÉRÈSE, JOSEPH.

Thérèse, après avoir quitté Paul Jouvente, revient sur le devant de la scène et essuie une larme. Le domestique apparaît.

THÉRÈSE. — Joseph, nous partons demain soir pour l'Italie, mon père et moi. Mouvement du domestique. Oui, un voyage de trois mois, commandé par le docteur Jouvente... Vous nous accompagnerez, ainsi que Maria... Préparez les bagages avec elle, et occupez-vous de retenir deux compartiments de sleeping au Péninsulaire Paris-Naples. (Le domestique se retire.) Tout est prêt pour le dîner de ce soir?

JOSEPH. — Oui, Mademoiselle.

THÉRÈSE. — Bien. Vous presserez le service. M. Paul Jouvente doit nous quitter à neuf heures.

Le domestique sort. En sortant, il s'efface devant Laurière, qui s'avance chancelant, sur sa canne. Thérèse va vers lui pour l'aider. Elle le fait asseoir.

SCÈNE XIII

THÉRÈSE, LAURIÈRE.

THÉRÈSE. — Déjà redescendu? Tu n'as donc pas dormi?

LAURIÈRE. — Si peu!... J'étais trop heureux... Je me suis pourtant mis à l'aise, comme tu vois... Cela m'a reposé. (Il respire longuement.) Il me semble que maintenant un calme, un grand calme encore inconnu, pénètre mon cerveau, donne à ma pensée je ne sais quelle aisance pour se mouvoir vers l'avenir... Cependant, fillette, les paroles de Jouvente m'ont troublé ce tantôt... Je me demande si, après tout, il n'a pas raison... si tu ne devrais pas songer à te marier?

THÉRÈSE, souriant avec effort. — Moi, papa! Y songes-tu toi-même?

LAURIÈRE. — Ne te récrie pas! N'as-tu pas le droit de vivre la vie?

THÉRÈSE. — Il ne peut y avoir de vie plus vraie pour moi que de vivre ici, dans le rayonnement de ton œuvre.

LAURIÈRE. — Vrai? (Avec feu). Vois-tu, mon enfant, dussé-je renoncer à travailler encore, à percer les mystères lointains qui m'attirent, je n'ai pas le droit de te garder chez moi si ton cœur est ailleurs...

THÉRÈSE. — Mon cœur m'attache ici plus qu'à tout être, plus qu'à toute chose...

LAURIÈRE. — Toi qui n'as jamais menti, toi qui n'as jamais fait le bien au prix du mal, dis-tu maintenant toute la vérité?

THÉRÈSE, souriant avec effort. — La vérité, c'est un gros mot, tu l'as dit souvent, papa... C'est ma liberté la plus profonde qui m'attache à toi par-dessus tout autre sentiment... Je veux donner mon cœur à ton génie, mes mains à ton âge...

LAURIÈRE, très ému. — Alors, tu n'aimes aucun autre vivant?

THÉRÈSE, également émue. — Comme toi, père, j'aime tous les vivants et tous les morts; comme toi, je pense que la vie et la mort se confondent dans l'inconnu; comme toi, avec toi, jusqu'aux portes du grand mystère, je veux rester dévouée aux vivants, fidèle aux morts.

LAURIÈRE. — Fidèle aux morts! (Tendre.) Alors, c'était peut-être?...

THÉRÈSE, vivement. — Pas de nom, papa! Je ne veux plus aujourd'hui que collaborer à ton œuvre... Elle seule réclame nos soins et nos pensées.

LAURIÈRE, exalté. — Ah! chère fille, donne ces jeunes mains, désormais mon meilleur guide... (Il se lève, tenant sa fille enlacée.) Il y aura donc encore de beaux jours dans ce laboratoire!

Fin.

HENRY BÉRENGER.

LES PRÉJUGÉS MAGIQUES

SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Dans leur livre très savant et si joliment ordonné, *De La Vallière à Montespan*, MM. Jean Lemoine et André Lichtenberger viennent de mettre en doute quelques-unes des conclusions auxquelles nous étions arrivé dans notre *Drame des Poisons*. Il s'agit des premières démarches que fit Mme de Montespan auprès des sorcières — des devineresses, comme on disait au temps — pour s'attacher par des formules magiques le cœur de Louis XIV.

« C'est à vingt-cinq ans, disent les deux brillants historiens, dans tout l'épanouissement de sa rayonnante beauté, au lendemain de la mort de sa mère, entre deux visites à Sainte-Marie de Chaillot, où était l'une de ses sœurs, que Françoise de Rochechouart se serait enfermée dans l'antre obscur de La Voisin et de Guibourg (1). Cette hypothèse, qui fait de Mme de Montespan un monstre avant l'âge, n'est pas seulement en contradiction avec tout ce que nous venons de dire de son caractère et des influences de sa première jeunesse, elle trouve son meilleur démenti dans les déclarations mêmes des témoins, car la fille Voisin ne se contenta pas, comme les autres, de fournir à La Reynie des dates accablantes, elle prétendit lui répéter la formule d'invocation, formule invariable et sacrée, que Mme de Montespan aurait prononcée. »

Voici cette formule, telle qu'elle nous est conservée dans les pièces de procédure de l'Affaire des Poisons, jugée à l'Arsenal par la Chambre ardente :

« Je demande l'amitié du Roi et celle de Monseigneur le Dauphin, qu'elle me soit continuée, que la reine soit stérile, que le roi quitte son lit et sa table pour moi, que j'obtienne de lui tout ce que je lui demanderai pour moi, mes parents; que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables; chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux Conseils du Roi et savoir ce qui s'y passe, et que, cette amitié redoublant plus que par le passé, le Roi quitte et ne regarde La Vallière et que, la Reine étant répudiée, je puisse épouser le Roi. »

« Cette formule, disent MM. Lemoine et Lichtenberger, n'a pas seulement contre elle sa phraséologie ridicule, digne tout au plus d'une tireuse de cartes de troisième ordre et que n'eût jamais signée une Mortemart... Cette formule a encore et surtout le tort essentiel de réunir deux noms qui jurent de s'y

1 Il s'agit de Catherine Deshayes, dite la Voisin, la plus célèbre sorcière de son temps et de l'abbé Etienne Guibourg, qui l'assistait dans ses pratiques.

trouver accolés : celui de Mlle de La Vallière et celui du Dauphin. »

« Ce n'est, ajoutent-ils, qu'en 1666 et 1667 qu'il y eut véritablement rivalité entre Mme de Montespan et Mme de La Vallière... Mais dans cette courte période, la seule où la nouvelle favorite ait pu sincèrement souhaiter l'éloignement de sa rivale, le Dauphin, dont Mme de Montespan, à en croire la formule, aurait demandé l'appui avec tant d'insistance, était un personnage de cinq ans qui ne pouvait, par suite, avoir qu'une influence toute relative sur le choix des maîtresses de son royal père. En réalité, au moment où on nous la représente implorant l'appui des puissances occultes, elle était déjà sûre de son ascendant. »

* * *

Le rôle de Mme de Montespan dans le *Drame de Poisons* est établi par des dépositions de témoins qui auraient eu le plus grand intérêt à ne pas parler comme ils le firent. Chaque fois que l'on consentit à soumettre leurs affirmations à l'épreuve, elles se trouvèrent justifiées. Les dépositions de témoins qui avaient été mis dans l'impossibilité absolue de communiquer entre eux, se trouvèrent rigoureusement concordantes. Ainsi, comme le dit l'illustre La Reynie, « la preuve en fut faite selon les règles de la justice ».

La fin de la vie de Mme de Montespan, ses pénitences extravagantes, comme l'avaient été ses crimes, ses terreurs folles, furent la confirmation des dépositions des accusés devant la Chambre ardente.

Est-ce à dire que les faits soient prouvés avec la certitude d'une démonstration algébrique? nous ne songeons pas à le prétendre; mais, pour les infirmer, il faudrait citer d'autres faits précis et mettre en ligne d'autres arguments que des évaluations toutes sentimentales. MM. Lemoine et Lichtenberger estiment que le style de la formule citée par la fille Voisin « n'eût jamais été signée par une Mortemart ». C'est l'opinion de MM. Lemoine et Lichtenberger; opinion très intéressante; mais de quelle valeur est-elle en face d'une opinion diamétralement opposée? Il s'agit de prouver que Mme de Montespan ne se prêta pas aux pratiques de la sorcellerie en usage de son temps? La preuve, disent nos historiens, que Mme de Montespan ne fut pas complice de ces pratiques absurdes, c'est qu'elles étaient absurdes. Mais c'est précisément ce qu'il faut démontrer.

L'un des écrivains les plus puissants du XVIe siècle, à la fois grand philosophe et grand jurisconsulte, Jean Bodin, auteur des célèbres *Six livres de la République*, a composé d'autre part la *Démonomanie des Sorciers*. On n'imagine pas de quels contes grotesques, et que n'admettrait pas aujourd'hui la plus crédule des nourrices, cet ouvrage est composé. Supposons qu'il ne soit pas absolument certain que l'auteur en soit Jean Bodin. Déjà nous entendons s'écrier MM. Lichtenberger et Lemoine : « Ce livre n'a pas seulement contre lui sa phraséologie ridicule, digne tout au plus d'une tireuse de cartes de troisième ordre et que n'eût jamais signé un Jean Bodin... »

Passons au deuxième argument : En 1666-1667, Mme de Montespan était assurée de son empire et n'avait plus à redouter La Vallière. Or MM. Lemoine et Lichtenberger rapportent eux-mêmes qu'en octobre 1667 Mlle de La Vallière accoucha d'un enfant de Louis XIV. Et voilà évidemment une preuve inattendue, sinon concluante, de la tranquillité d'âme où devait être Françoise-Athénaïs de Montespan, jalouse de Louise de La Vallière en 1666-1667 (1).

Le troisième argument est tiré de l'âge du Dauphin à l'époque où cette formule était prononcée. Notons tout d'abord qu'il s'agit d'une formule à longue échéance et que, les années passant, l'influence de l'enfant devenant homme pouvait ne pas laisser de se faire sentir. Mais la véritable réponse à l'objection n'est pas là. Ces formules, que les sorcières trouvaient dans leurs grimoires et qu'elles reproduisaient, en les adaptant tant bien que mal aux circonstances où elles voulaient les appliquer, remontaient au moyen âge. Le fils aîné y est constamment associé au père, quel que soit son âge. Chacun se rappelle ces histoires de marmots que l'on fait assister à des contrats devant notaire, et auxquels on applique, au moment voulu, un vigoureux soufflet, afin qu'ils gardent du moins ce souvenir-là de l'acte auquel leur consentement était nécessaire. MM. Lemoine et Lichtenberger nous font penser à Michelet qui se répand en une dissertation brillante, quand il constate que Philippe le Bel, ce Louis XIV du moyen âge, fait suivre ses actes de la mention « du consentement de son fils aîné Louis », lequel était encore un enfant. O fragilité du pouvoir absolu ! s'écrie Michelet...

* * *

Il convient de se garder de juger, avec les idées et les sentiments de notre époque, les époques et les hommes du passé, car nous les connaissons encore bien mal. On a donné plus d'un exemple de la puissance des préjugés magiques dans la France ancienne. Celui qui suit n'est pas connu. Il est tiré des

(1) On peut même faire ici observer que la phrase de la formule : «... Et que cette amitié (du roi pour Mme de Montespan) redoublant plus que par le passé, le Roi quitte et ne regarde La Vallière... « — révèle une connaissance des relations intimes entre Louis XIV, Louise de La Vallière et Mme de Montespan, telles que les décrivent MM. Lemoine et Lichtenberger, que ne pouvait avoir une pauvre fille comme Marguerite Monvoisin.

archives de la Bastille. Un apothicaire chimiste, qui fut un véritable savant, membre de l'Académie des sciences, en est l'un des héros.

Nous avons exposé ici même (1) comment il était interdit, sous l'ancien régime, d'embaucher les ouvriers français pour les manufactures étrangères. Les artisans passant la frontière étaient qualifiés d'ouvriers déserteurs.

Laurens de Mathieu, sire de Vauchaux, avait longtemps dirigé en Nivernais une verrerie nommée La Boue, près de Remilly. Il avait été arrêté une première fois en 1702 ou 1703 et constitué prisonnier au château de Caen, sous l'accusation d'avoir voulu passer en Angleterre pour y établir une manufacture de glaces. En 1714, nouvelle détention, à la Bastille cette fois, sur plainte des « associés en la manufacture royale des glaces de Saint-Gobain ». Vauchaux était accusé d'être venu jusqu'à Saint-Gobain afin d'en détourner les ouvriers et les faire passer en Espagne. Il demeura dans la fameuse prison du faubourg Saint-Antoine du 31 juillet 1714 au 23 décembre 1715.

Une troisième détention fut déterminée par des motifs tout différents (2).

Le marquis de Leuville avait établi une verrerie dans sa terre de Vendenesse en Nivernais. Le bois à brûler s'y trouvait en grande quantité, on ne savait qu'en faire; or, pour une verrerie, ce qu'il fallait surtout c'était précisément du bois à brûler. Il y fit des bouteilles dont le verre paraissait fort beau; mais lorsqu'on y voulait mettre du vin, on constatait que celui-ci s'y gâtait en quelques heures : il se formait une crasse dans le fond de la bouteille, qu'on ne pouvait ôter; il se formait, en outre, une espèce de poussière qui sortait de la bouteille avec le dernier verre de vin, s'amassant dans le verre à la hauteur d'un doigt.

Laurens de Mathieu, sire de Vauchaux, se trouvait dans ce moment, aux environs de Vendenesse. Il avait travaillé en dernier lieu chez les Chartreux d'Aponay, dirigeant leur fabrique de bouteilles; mais les Chartreux l'avaient enfin chassé, tant il était ivrogne et débauché. Et de ce jour, leurs bouteilles n'avaient plus rien valu, quelque soin que l'on avait mis à les faire. Le vin s'y gâtait en peu de temps.

Vauchaux vint offrir ses services au marquis de Leuville, lui garantissant que, tant qu'il dirigerait la fabrique, les bouteilles seraient bonnes et que le vin ne s'y altèrerait plus. Mais, peu après, à la suite d'un différend entre lui et le marquis son patron, Vauchaux quitta Vendenesse, et voilà qu'après son départ, la fabrique ne livra plus que des bouteilles mauvaises, si grande que fût l'attention mise à les fabriquer et bien qu'on y employât les procédés mêmes du gentilhomme verrier qui venait de partir.

Le marquis de Leuville se désespérait, lorsqu'un de ses ouvriers vint lui dire qu'il y avait dans son village un paysan qui s'engageait à lever le sort : car c'était assurément un sort que l'on avait mis sur les bouteilles. Le marquis fit venir le paysan. Celui-ci, après un rapide examen, dit que ce n'était pas un « sort », mais un « charme » qui était sur les bouteilles. Ce dont il convenait de se réjouir, car un charme était plus facile à lever qu'un sort.

Il fit en conséquence répandre toute l'eau qui avait été mise en réserve dans de grands baquets, tant pour l'usage des ouvriers que pour se prémunir contre les accidents d'incendie. Il assura que ce n'était pas Vauchaux qui avait mis le charme, mais un prêtre, ami du verrier, et à sa considération. Puis il dit que l'on pouvait recommencer à travailler, que les bouteilles seraient bonnes, et il partit. Et, de fait, les bouteilles furent toutes bonnes, bien que le marquis fît employer les compositions les plus différentes, et plus particulièrement celles qui donnaient précédemment des bouteilles mauvaises. On fit ainsi chez le marquis de Leuville de bonnes bouteilles; durant un mois, on en fit près de vingt milliers; puis les bouteilles se retrouvèrent mauvaises comme par devant. Le marquis en fut découragé. Il n'avait pas la puissance de lutter contre le diable. Il fit éteindre les feux et cesser toute fabrication.

L'histoire se répandit. Vauchaux fut arrêté et mené à Paris, écroué au For-Lévêque. D'Argenson chargea de son affaire, non seulement un commissaire instructeur, mais M. Geoffroy, « apothicaire fameux et de Messieurs de l'Académie des Sciences ». Cet apothicaire fameux présida aux interrogatoires et rédigea un mémoire très savant, qui fut envoyé au ministre, lequel n'eut pas le temps de le lire. La conclusion de ce mémoire était que le « sieur de Vauchaux n'avait eu d'autre secret pour faire de bonnes bouteilles que d'avoir mis dans les fours, pots et creusets, une petite partie du cierge pascal et du sel bénit, lui ayant été dit qu'il y avait un maléfice sur la verrerie; qu'il l'avait fait après avoir consulté M. de Beaumont, curé de sa paroisse, et plusieurs religieuses, et que le sieur de Beaumont lui avait donné, à cet effet, un morceau de son cierge pascal, et lui avait béni du sel ». Vauchaux avait ajouté, dans son interrogatoire, que si, après son départ, les bouteilles étaient redevenues mauvaises, c'est qu'en son absence le « pot » où il avait mis du cierge pascal et du sel bénit ayant cassé, on l'avait remplacé par un autre dans lequel on n'avait mis ni cierge, ni sel.

1 *Revue Bleue* du 1er mai 1888, p. 565-68.

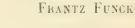
2 Bibl. de l'Arsenal. *Archives de la Bastille*, ms. 10799, f. 148-190.

Cependant, le malheureux verrier était retenu dans un cachot, au secret. On portait la cruauté jusqu'à lui refuser d'écrire à sa femme, qu'il aimait tendrement. Aussi adressait-il au lieutenant de police les placets les plus suppliants, lesquels placets furent lus par le lieutenant de police, qui fit remettre Vauchaux en liberté le 26 avril 1724, mais en lui interdisant d'approcher de la terre de Vendenesse, théâtre de ses exploits.

* * *

On reconnaîtra que, du moment où « M. Geoffroy, apothicaire fameux, et de Messieurs de l'Académie des Sciences », à l'époque où Voltaire commençait à écrire, rapportait le plus sérieusement du monde cette histoire de bouteilles ensorcelées, une petite tête exaltée et folle d'amour ou d'ambition, comme celle de Mme de Montespan, pouvait bien, un demi-siècle auparavant, donner créance à la formule que répéta la fille de la Voisin.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.



L'INFLUENCE ALLEMANDE

EN CRITIQUE D'ART

Il se joue, depuis des années, une partie formidable entre le génie du Nord et celui du Midi. L'enjeu n'est rien moins que l'hégémonie intellectuelle de l'Occident. Cette assertion paraîtra injustifiée à ceux qui ne sont attentifs qu'aux gros faits imprimés en lettres grasses dans les manuels : cependant, l'invasion n'a pas toujours lieu sous les traits colossaux d'une armée en marche et il y a d'autres guerres que celles de la frontière. Une race n'est pas seulement une agglomération ethnique; elle est aussi une sensibilité et un esprit, avec des facultés spéciales et une vocation caractérisée. Chaque fois qu'on laisse cette sensibilité se vicier, cet esprit changer de méthode, on voit les facultés de la race s'atrophier et sa vocation s'éteindre. Une loi historique nous montre que le vaincu s'efforce toujours à se modeler sur le vainqueur, dans l'espoir d'une revanche. Ainsi d'honnêtes citoyens travaillent inconsciemment à l'invasion étrangère, la favorisent, l'acclimatent. D'autres révéleront ce même danger aux matières politiques; je le signale, sur le terrain, si restreint en apparence, de la critique d'art.

Dans les revues doctes et spéciales, elle est allemande: et ce sera mon premier point; elle est médiocre aussi; enfin stérile, ce sera ma conclusion. Lorsque Diderot s'extasiait sur la gorge de Mme Greuze et applaudissait aux compositions d'un sentimentalisme bourgeois, il ne se souciait guère des règles; il les ignorait du reste. Du moins il vibrait et nous a laissé une vive expression de tout ce qu'il a regardé. Ce fut un esthète, ignorant, étourdi, mais sensible! Et la sensibilité est la première condition de l'esthétique! Le bésicleux qui cherche, loupe en main, le monogramme, ainsi que le paperassier qui n'attribue un tableau que sur la foi des archives, ne sont pas des critiques d'art.

Incapable de sentir la beauté jusqu'à l'illumination, l'Allemand lourd, lent et positif, a fait de l'esthétique une annexe de l'histoire : et dès lors, le pédantisme s'introniisa, odieusement despotique, dans le domaine sacré de l'enthousiasme et de la divination. Les hoplites de la culture, chartriers, paléographes, archivistes, s'abattirent, comme mouches en été, sur l'histoire de l'art, et parce qu'ils remuaient des documents, ils crurent comprendre et voulurent enseigner. Taine, grand historien, tira une esthétique complète de sa science d'annaliste; et la théorie des milieux assura aux érudits le domaine des Beaux-Arts. Ce fut un grand coup porté au génie latin et à l'esprit de synthèse. Le milieu, seul générateur des œuvres : cela dispense le critique de sa plus gênante obligation, l'application d'une doctrine.

Pour les bons esprits, le propre du critique est d'avoir un critère; comme celui de l'écrivain, de professer une idée; et celui de l'artiste, de rechercher un idéal. Mais qu'est-ce qu'un critère? La loi même d'après laquelle on juge. Si ceux qui traitent de l'art avaient la probité de poser d'abord la formule de leur goût, ils s'exposeraient à d'étranges contradictions : Taine les a sauvés en instaurant un critère d'époque. Avec un cliché pour le moyen âge et un autre pour la Renaissance, on disserte... combien vainement! Pour l'auteur de *Thomas Graindorge*, le Vinci n'a voulu peindre dans les apôtres de la *Cène* que des « Italiens vigoureux » et la *Vierge à la chaise* apparaît une « belle nourrice ». Cette manière élude la psychologie de l'artiste, ramène chaque siècle à ses traits insignifiants et ne perçoit pas mieux la perversité que le mysticisme.

En échange de ce positivisme qui nie l'âme des œuvres, à force d'insensibilité, l'école allemande serait-elle forte pour les attributions et les dates? Les catalogues de Munich atteignent au fantastique! Je prévois une objection et la plus forte : le *Cicérone en Italie*, de Burkhardt, outil de premier ordre, livre de travail merveilleux. Qu'on essaye d'en tirer une phrase définitive et frappée en médaille ; qu'on tâche de lire l'ouvrage au lieu de le consulter, et il apparaîtra lourdement pédagogique, n'évoquant ni ligne, ni couleur, ni ordonnance, alors qu'une ligne de Théophile Gautier suffit à faire voir le tableau.

Peut-être le lecteur se demande-t-il pourquoi la

critique ne quitte pas la pinacothèque et ne traite jamais de la statuaire et de l'architecture? La réponse ne saurait plaire aux intéressés. En ces arts, les règles sont si généralement et si essentiellement violées qu'il faudrait les redire toutes pour justifier son blâme. Ce serait forcément sévère, ennuyeux; et le lecteur ne vous suivrait pas.

Pendant combien d'années, M. Anatole de Montaiglon commença-t-il son salon de la sculpture par cette phrase : « Quelles que soient les variations de la peinture, la sculpture nous console! » Tout le monde sait que la mentalité du sculpteur affecte une infériorité réelle en face du peintre maisque les fautes de la ronde bosse se voient d'autant mieux que les lois qui la régissent sont d'essence rigoureuse. L'œil contemporain perçoit les tons et les nuances; il ne voit plus les formes; et cela étonne, en France, terre de sculpteurs et d'architectes.

L'utilité de la critique littéraire n'est pas niable ; mais la critique artistique correspond à une nécessité plus impérieuse encore. On réunit aisément les chefs-d'œuvre écrits sur ses rayons : les merveilles du dessin sont éparses à travers l'Europe. Il faut maints pèlerinages pour acquérir une relative compétence. Raphaël est absent du Louvre, — malgré plusieurs cadres authentiques. Mais que servirait d'aller de fresque en fresque, si on n'avait pas l'émotivité nécessaire pour les ressentir? A Bayreuth, un herr professor me demanda pourquoi la Joconde était le portrait des portraits. « Parce que ce n'en est pas un : la Joconde est un miroir où Léonard s'est regardé avec une complaisance de Narcisse intellectuel : ce fameux sourire est le sien, cette énigme est sa pensée ; la Joconde est le portrait authentique du Vinci. » Le savant ne comprit pas : car l'enthousiasme, cette expression si pure de l'amour, comble seul l'abîme qui séparera toujours le simple entendement du génie. Inutilement, le positiviste viendra avec ses dates, ses anecdotes, ses mémoires du temps, pour expliquer les poèmes de l'individualisme : l'œuvre gardera son secret! Vienne un simple, un pur ingénu, il saura par amour, par aspiration!

Il a été dit, à propos de Gustave Moreau, une parole notable : « l'art est une œuvre d'expression et non d'imitation » ; et on n'exprime jamais que soi-même, surtout si on est grand. Donc, l'étude des maîtres se borne à leur psychologie. Le Vinci a imité les traits d'une dame de Florence, mais il a exprimé par eux sa propre pensée; et l'effet prestigieux résulte de l'antinomie prodigieuse entre le sexe du personnage et son rayonnement cérébral. Tout le monde est apte à juger d'une imitation, même les animaux. Philostrate rapporte que les abeilles se posaient sur les fleurs de Protogène et que les oiseaux attaquaient les fruits de Zeuxis. En ce genre, l'idéal aboutit au trompe-l'œil. Jamais l'art italien ne des cendit à l'abrutissement du tableau de fleurs, de fruits, de gibiers et de marée. Le *bodegone* naquit en Espagne et s'épanouit en Hollande. L'esprit de la Renaissance, cet admirable humanisme, tant blasphémé par les sectaires, ne pénétra jamais en ces deux pays. Christianisée, mais non civilisée, l'Espagne n'eut d'autre muse que l'ardente âpreté de sa foi, et l'art des Pays-Bas, sans contact ni avec la *Légende Dorée* ni avec l'antique, exprima une bourgeoisie confinée dans son bien-être, ayant pour horizon celui de sa fenêtre. Si l'imitation de la nature constitue le but de l'art, la *Femme hydropique* de Gérard Dow l'emporte sur Rome et Florence, et Poussin cédera le pas à Jacob Ruysdaël. Ne voyez plus l'apogée de l'art dans l'*École d'Athènes* ou le regard du *Saint Jean;* il rayonne dans l'ampoule de verre qu'élève un médecin pour assurer son diagnostic : ampoule qui depuis cinquante ans sert à sacrer les amateurs comme les peintres! Seulement, l'école moderne, en recevant l'onction de la vulgarité, renonce à la perfection matérielle, aux soins précieux de la touche, à la perspective même : elle ne peint plus, elle brosse et l'ampoule devient une tache de ligne indécise, comme en fait le balai du décorateur...

En Allemagne, l'évolution, précipitée par la réforme, offre son apogée dans les quatre *Évangélistes* de Munich : l'art meurt avec Dürer. Après 1528, il n'y a plus de peinture allemande jusqu'à Pierre de Cornélius et l'école catholique de Dusseldorf. Cette stérilité, qui dure encore, a été compensée par la floraison musicale : le Germain, désespérant de ressaisir les prestigieux pinceaux, se fit professeur d'esthétique, et son goût finit par s'imposer. Sa méthode régna en France, dès la mort de Charles Blanc. Celui-là n'était pas un pédant qui commençait une leçon, au Collège de France, par ces mots : « Pinturicchio est un peintre charmant, charmant », et qui traversait toute l'Allemagne avec un service de Saxe posé sur ses genoux, qu'il rapportait à sa maîtresse. Certes, dans Charles Blanc, il y a trop de Louis Blanc : il n'admet pas, en son histoire des peintres, les *trecentisti* et les *quattrocentisti;* mais sa grammaire des arts du dessin respecte la tradition et parfois l'énonce bellement. Il avait subi, du reste, l'influence de Chenavard, l'Éminence grise de l'esthétique qui a fourni pendant un demi-siècle, à l'incompétence des écrivains, des jugements définitifs. Gustave Planche et, plus tard, le journaliste About, délayèrent pour la *Revue des Deux Mondes* et pour le *Figaro* les bribes de conversation du grand Lyonnais, qui passa sa vie à disserter et y perdit la voix et la gloire. Les Goncourt l'ont caricaturé sous les traits de Chassagnol dans *Manette Salomon*. Je me souviens d'un déjeu-

ner avec Joséphin Soulary, Paul Mariéton et Chenavard, où ce dernier m'éblouit par sa connaissance des filiations entre les génies. Il n'était pas tendre pour les modernes : « Quand un art est fini, le paysage apparaît; c'est la nature qui vient s'ébattre sur les ruines de la création humaine », disait-il. Le peintre des *Cartons du Panthéon*, si injustement oublié, aurait pu fonder un enseignement; nul ne songea à lui en offrir les moyens, et Taine succéda à Charles Blanc. Dès lors, le goût fut perdu, à tel point que M. Müntz devint suppléant dans cette chaire d'esthétique qui exige un métaphysicien. Cet érudit, qui vient de mourir, était un Germain à sa place dans une bibliothèque et aux travaux documentaires, mais incapable de comprendre l'art et surtout de formuler des règles devant un auditoire latin. Je ne relèverai pas ses erreurs sur les Primitifs, parce que les œuvres en question pourraient être mal connues du lecteur; je le suivrai devant les chefs-d'œuvre officiels où l'admiration n'a plus qu'à préciser ses termes et à les accorder avec une doctrine. « Michel-Ange a deviné notre mélancolie, nos angoisses, les doutes de l'âme sur elle-même et ses révoltes contre la société. » Michel-Ange, de tempérament bilieux, irascible, défiguré par un coup de poing de Torregiani, admirateur secret de Savonarole et gibelin comme Dante, était rageur et non mélancolique, il n'a jamais douté de son âme et, sauf l'envie et l'orgueil, fut un bon chrétien, sans pitié pour les révoltes, partisan aveugle du despotisme. Déjà, Taine s'était écrié, au tombeau des Médicis : « Voilà l'art moderne tout personnel, l'art devenu une confidence », sans ajouter que cet aboutissement était lamentable et engendrerait le Bernin et l'Ammanato. « Michel-Ange et Léonard ont apporté leur idéal avec eux, en venant au monde, tandis que Raphaël a graduellement élaboré le sien. » Cette phrase en impose à celui qui ne se souvient pas des dates. A vingt-six ans, le Sanzio commençait la *Chambre de la Signature*, son chef-d'œuvre, et on nous parle d'élaboration lente! Il est vrai qu'on nous le dit dans la *Revue des Deux Mondes*, et on ajoute : « Raphaël ne tenait pas sa supériorité de la nature, mais de l'étude. » Rien de plus inexact, à l'examen de ses dessins qui, plus ou moins beaux, sont toujours heureux et d'une arabesque facile. Personne n'a décliné si vite et si bien que le Sanzio : aucun tâtonnement des concours clairs, précis et ronds, pas trace de griffonnages... L'artiste est tellement doué qu'il ne cherche pas le mieux parce qu'il trouve le bien du premier coup. A voir la série des madones si variées, si diversement belles et si unanimement gracieuses, on reconnaît des dons tels que l'idée de travail et d'étude disparaît. Enfin, et cela sera péremptoire, qu'on lise le catalogue de l'œuvre sans omettre les compositions pour Marc-Antoine Raimondi, et il apparaîtra que, mort à trente-sept ans, Raphaël a été le plus fécond des maîtres. A propos de Jacopo della Quercia, M. Müntz dira : « Ce ne fut pas Michel-Ange sculpteur, mais bien Michel-Ange peintre qui mit ces sculptures à contribution. » Idéalement, Michel-Ange peintre n'existe pas; le *Jugement* et les pendentifs sont dessinés en statuaire, et ces derniers tendent à l'illusion du haut relief. Cette distinction erronée ne s'applique pas même à la Sainte Famille de la Tribune, qui offre littéralement un bas-relief peint. Sans cesse, M. Müntz se demande si Raphaël croyait au miracle de Bolsène, et un de ses fidèles sectateurs, M. André Michel, appellera Léonard un déiste. Est-ce la peine d'avoir brassé les paperasses d'une époque pour la méconnaître à ce point! Au xve siècle, il y avait des platoniciens, des mystiques, des sorciers, mais aucun déiste. Humanistes et artistes avaient reçu l'éducation catholique et vivaient en familiarité avec le culte comme ils œuvraient en conformité avec le sentiment du clergé. La religion constituait leur habitude mentale : tièdes, distraits peut-être, ils ne discutaient pas. Léonard dit dans ses cahiers : « Quant aux écritures, ce sont suprêmes vérités. » Mais M. Müntz, lui, se scandalise d'une *Madone au Chat;* il trouve que le Vinci, « en présence des sujets religieux, aime à tourner quelque peu autour ». Qu'est-ce que cela signifie? L'*Adoration* et la *Cène* ne sont-elles pas abordées franchement, dans le sens le plus traditionnel! Taine a vu du vice dans Léonard! et M. Müntz « tant de faiblesses de caractère avec un mélange de Méphistophélès... » Quoi! cet Apollon artiste aurait quelque chose du cuistre infernal que Gœthe a composé de ses mépris d'humaniste, de ses haines d'occultiste! Autant dire qu'il y a du Caliban dans Prospero! Le herr professor avait de bonnes raisons pour ne pas voir le diable peint à Weimar d'un trop mauvais œil, car il incarne l'esprit allemand. Beckmesser et Méphistophélès sont un même personnage : la tabulature et la goethie sont les aînées du grimoire documentaire où il est écrit : « Je suis l'esprit qui nie sans cesse. Ce que vous nommez péché, destruction, en un mot, le mal, est mon élément. Je suis une partie des ténèbres qui enfantèrent l'orgueilleuse lumière qui maintenant dispute à sa mère, la nuit, son ancien rang et l'espace. » M. Müntz, en voie d'admiration, ne sait plus où s'arrêter. « Michel-Ange n'eût-il peint que le plafond de la Sixtine, qu'il se serait révélé un *architecte* de génie, tant il a mis de netteté, de vigueur, je serais tenté d'ajouter de couleur dans les moulures, les entablements et les socles. »

Comme Signorelli n'est pas officiellement admiré, on parlera avec doute « de ses études anatomiques, de sa recherche de la musculature et de sa passion

pour les effets de torse ». Mais on ne demandera pas compte au Buonarotti de son hyperbole continuelle dans les mouvements, de son invariable vision de gigantomachie : on n'indiquera pas même que la saillie du muscle va jusqu'à l'incorrection et devient une faute de dessin. M. Müntz salue en ce théocrate un démocrate, un précurseur de la Révolution, et s'il n'ose pas le dire, il le suggère. Entre ces murs qui n'ont entendu que le chant *a capella*, il entend presque la *Marseillaise*, car Taine a eu cette impression. Le même sectarisme qui rendra Rio injuste pour l'*École d'Athènes* et les œuvres nues, se manifeste dans le sens opposé ; et l'école d'Auguste Comte *positivise* ce qu'elle veut admirer : exorcisme laïque et dérisoire ! Chaque coterie intellectuelle se dispute les vieux génies pour les transformer en ancêtres. Est-il rien de plus fou que de violenter le passé pour y retrouver les préoccupations présentes, de voir un Luther dans Savonarole, un sceptique en Léonard ! Autant vaudrait leur mettre sur la tête notre hideux chapeau : nos idées leur sont aussi étrangères que nos formes et nos modes. Le genre Müntz a sévi simultanément à la *Revue des Deux Mondes* et dans cette *Gazette des Beaux-Arts*, fondée par Charles Blanc, avec un tout autre esprit que l'actuel... M. André Michel présente le *müntzisme* à l'état aigu : « Il reçut de la Providence l'œil le mieux organisé, le plus merveilleusement sensible, le plus « juste » dont elle ait jamais fait don à un mortel. » Vous croyez qu'il s'agit d'un grand maître ; il ne s'agit que d'un paysagiste, de Corot.

« Lorsqu'il a abordé l'étude de la forme vivante, il s'est montré l'égal des plus grands maîtres. » Vous pensez qu'il est question de Poussin ?

Non ! de Corot !

A employer ce procédé d'éloge académique, j'aime mieux la sensation d'art de d'Aurevilly. Il n'entend rien à la peinture et n'y prétend pas entendre, il en voit rarement : un ami l'a amené devant un Théodore Rousseau, le grand écrivain a vibré, il rentre et, d'une plume de pourpre, truculente et sincère, il écrit : « Théodore Rousseau est le premier paysagiste de ce temps et même de tous les temps. » L'émotion jaillit de cette âme passionnée en dehors de toute idée pédagogique : il nous a avertis, du reste, qu'il s'agit de sensations d'art et non de jugements.

M. Émile Michel, un autre spécialiste, écrira : « En dépit du genre de Giotto, d'Angelico et de Masaccio, l'inexpérience de leur technique devait conserver à leurs œuvres un air de timidité naïve. » — Cela serait discutable même pour le Giotto : chez Fra Giovanni, la naïveté vient du cœur et non de l'inexpérience. Les modèles du *Couronnement de la Vierge* au Louvre sont des merveilles d'habileté technique. Quant à Masaccio, au Masaccio de l'église des Carmes à Florence, sa timidité, sa naïveté et son inexpérience, M. Emile Michel les invente ! N'a-t-il donc pas vu le denier trouvé dans la gueule du poisson, la scène de l'Aumône, la guérison du paralytique ? Et quelle ordonnance pondérée, quelles draperies qu'on n'avait plus vues depuis l'époque romaine ! Là, s'admire la première femme nue de l'école italienne !

Il y a aussi, à la *Gazette des Beaux-Arts*, un homme extraordinaire, M. Eugène Guillaume, qui a eu le dangereux honneur de contredire Léonard de Vinci en matière de dessin et de l'emporter ! Le Conseil supérieur de l'Instruction publique, après mûr examen, conclut contre M. F. Ravaisson, coryphée du Florentin et donna gain de cause au susdit M. E. Guillaume. Ce fait mémorable porte la date de 1866 : il suffit à montrer quelle maçonnerie puissante forment entre eux les critiques assermentés des revues spéciales. Si on se retourne vers l'autre presse, le spectacle ne consolera pas. Tout ce qui tient un pinceau ou un ébauchoir a tremblé, pendant combien d'années, sous la branche de houx que tenait, à la Basile, M. Albert Wolff, l'ignorant le plus typique d'un genre où ils pullulent.

Quelles facultés exceptionnelles demanderait l'unique article que le *Figaro* consacre au Salon, au matin de l'inauguration ! Plus de deux mille œuvres à voir en quelques heures ! Un esthète consciencieux en deviendrait fou, un reporter s'en amuse. Cette critique de la veille porte sur le public et décide de son goût. La Revue ne prend la parole — que l'actualité cessée. Ainsi le veut le besoin d'information et, du reste, la critique pédante, si tranchante aux questions d'art ancien, ne touche aux contemporains qu'avec prudence. Aucun cliché ne guide : il faut donner une opinion personnelle et cela offre des dangers. Charles Blanc, qui connaissait les règles, met des mitaines de la plus fine soie pour reléguer à un plan inférieur les inexistants : « il ne viendra à l'idée de personne de placer MM. Desgoffes, Bergeret, Vollon et Philippe Rousseau à la hauteur de Poussin, de David, de Prud'hon, d'Ingres ou de Delacroix ». Quelques lignes plus loin, on butte à telle pierre d'achoppement : « La manière de Gérome est à peu près celle d'Ingres ! » et, cependant, le fondateur de la *Gazette des Beaux-Arts* ose dire que Meissonier ignore la perspective. Le peintre de la *Rixe* fut un moment le peintre national, lui qui faisait répandre de la farine dans sa cour, pour peindre vraie la neige de sa retraite de Russie. « Après cela, on peut croire que M. Detaille sème de la graine d'épinard dans son jardin pour lui dérober ses secrets ! » disait Rops.

Théophile Gautier, ce magnifique écrivain qui copie le chef-d'œuvre en le décrivant, qui a parlé

des Vénitiens comme nul autre, s'écrie devant Meissonier : *maxima in minimis*. Baudelaire, seul, protesta contre le pitoyable peintre de genre. Si ceux qui prétendent au rectorat esthétique ne savent pas rétablir la doctrine, à propos des œuvres contemporaines, quel sera leur office? Meissonier, représentant une ordonnance, ne vise qu'à colorer un costume et un intérieur; il n'exprime ni un individu, ni un mouvement typique, il copie un uniforme dans l'ignorance forcée de l'allure qu'il comportait. Conçoit-on un plus misérable emploi de la couleur? Les mêmes critiques, qui reprochent à Raphaël d'avoir mis dans la *Transfiguration* des figures qui ne prennent pas assez de part à l'action et qui ne sont là que pour leur beauté, ces mêmes Aristarques appelleront Meissonier « le roi des peintres de chevalet » — alors que le plus mince Hollandais le surpasse.

L'incompétence des érudits entraîne des conséquences matérielles. On sait que le Louvre dispose de bien peu pour ses acquisitions : à ce point qu'on a voulu le fermer pour l'enrichir, y mettre un tourniquet pour y faire entrer quelques médiocrités, comme ce Lawrence de 75 000 francs si médiocre, si laid et si nul pour l'enseignement. L'école anglaise ne vaut pas d'être représentée dans un tel sanctuaire, car elle ne peut rien apprendre. Qu'on sauve plutôt, au Palais des Papes d'Avignon, les sublimes fresques qui achèvent de mourir. On a vu, au Salon Carré, un tableautin, *Apollon et Marsyas*, qui a été payé 200 000 francs. Ce tableau n'avait pas de papiers et les critiques à l'allemande, forcés de juger de la peinture sur elle-même et non d'après des archives, ont perdu la tête, car le nom de Raphaël avait été prononcé par un habile anglais. M. Müntz, qui regardait sans voir, place cette œuvre à l'époque des *Trois Grâces* de Chantilly, pour faire plaisir au vicomte Delaborde.

Or, il existe, à l'Académie de Venise, un papier marron catalogué au nom du Spagna par le marquis Cicognara qui est le projet de cette peinture que j'attribue à un inconnu de Péroüse, à un élève de Caporali ou de Bonsigli. Les erreurs de 200 000 francs comptent pour un maigre budget et celle-là incombe à la critique spéciale et à la méthode allemande, celle qui appelle le Vinci « le grand sceptique ».

Cette école positive repousse avec détestation tout ce qui n'est pas scripturaire; si elle se trompe, ce sera doctement, avec une énorme pinacographie; et l'honneur de la corporation sera sauf. Jamais sa sensibilité ne s'éveille : elle ne veut pas éprouver l'art, elle le documente. Elle fait la biographie des personnages peints par Raphaël ou déterre les contrats passés entre les artistes et les municipes. En face d'une œuvre, elle la regarde à peine, elle évoque ses prédécesseurs, ou ses successeurs; le chef-d'œuvre devient un thème d'érudition et la critique d'art se réduit à de la critique historique, et quelle critique! Une enquête policière, mesquine, qui n'arrive jamais aux mobiles vrais, parce qu'il faut sentir, même en histoire, et choisir, même en matière de documents. Comme en France le prestige de la Revue donne son poids à l'écrivain, les gens de la *Gazette des Beaux-Arts* sont exclusivement choisis, pour les beaux livres, ceux qu'une illustration de premier ordre fait entrer partout où il y a du luxe. L'esthéticien patenté influe aussi sur les ventes de collections et garde quelque autorité auprès des gens de l'hôtel Drouot. Quant à l'administration, étrangère à l'art, elle écoute avec une déférence sincère ces spécialistes promis, sinon promus, à l'Institut.

Ainsi vont les Beaux-Arts en France.

Un Paul de Saint-Victor, véritable peintre en littérature, passe pour fantaisiste parce qu'il possède la faculté indispensable : l'esthousiasme. Rien ne fomente l'ennui comme l'énumération des erreurs : pour utile que ce soit, la matière, par elle-même pédante, vous donne un air de professeur annotant des compositions. On irrite des amours-propres sans remédier aux fautes, et le lecteur n'aime guère à ce qu'on dérange ses habitudes et qu'on trouble sa conscience. Il a donné deux pièces d'or pour tel ouvrage que vous blâmez et qu'il a lu dévotement, et vous prétendez qu'il n'y a que les illustrations de valables. Alors il présentera ses autorités et ceci par exemple : « Eugène Müntz avait tout des grands érudits de la Renaissance, leur souci de la vie idéale, leurs goûts raffinés, leurs aspirations platoniciennes, leur curiosité jamais assouvie. » Les aspirations platoniciennes de M. Müntz me font espérer qu'un jour, on écrira une monographie intitulée : « Marsile Ficin et son continuateur », ce qui équivaudrait à « Napoléon et M. Thiers ». Et encore!

Signaler un abus ou un péril ne sert point, si on ne donne le moyen de le conjurer. Pour lutter contre les représentants français de la critique allemande, le moyen simple et sûr est d'exiger qu'ils formulent leur critère. Ils le doivent comme le commissaire est obligé à sortir son écharpe. Quiconque juge applique une loi antérieurement connue, et c'est la seule façon de mettre le lecteur en garde contre l'excès de la personnalité. Si je traite d'un paysagiste, que ce soit Poussin ou Dupré, il faut qu'on sache ce que je pense du paysage comme genre, et si j'avertis que je le tiens en lui-même pour une expression de décadence, tout ce que j'ajouterai d'excessif sera dès lors éclairé. De même, si je range au second plan Velasquez, Rubens, Dürer, faut-il encore qu'on connaisse en vertu de quelle doctrine!

L'esthétique a plus d'une définition : philosophie

du sentiment, dira Baumgarten ; splendeur du vrai, avait dit Platon. Il resterait à définir le sentiment et la vérité? On oscillera donc, des spéculations de Kant aux strophes de Schiller, de l'aperçu de Jean-Paul a la leçon de Hegel, de Lessing à Pictet, de Schelling à Topffer, d'Hogarth à Vinckelmann, de Reynolds à Burke, sans faire aucune lumière. En art, il faut penser avec des formes et non avec des mots et choisir des œuvres types. L'esthète de goût italien et qui fait du style la condition *sine qua non*, considérera les fresques de la bibliothèque des députés comme le chef-d'œuvre de l'art français au XIXe siècle, mais son jugement sur Manet et nos impressionnistes ne sera plus qu'une exécration : et voilà pourquoi les critiques refusent obstinément d'adopter un critère. M. Zola a pu appeler le procédé de Manet une nouvelle manière de peindre et un autre comparer l'artiste du « Bon bock » au Messie : ce sont là propos d'entre-soucoupes. Le plus étourdi sait qu'un critère, pour être avouable, doit s'appliquer au passé comme au présent et qu'on ne peut mépriser le Bassan ou Paul Potter et admirer Troyon ou Rosa Bonheur ; ni louer Courbet sans faire amende honorable à l'école bolonaise : l'Homme à la ceinture de cuir, comme le Portrait à la pipe, sont peints à la manière du Guerchin

En considérant l'art comme une imitation, on envisage chaque objet isolément ; et l'antique, ou le kakémono, la fresque ou la pochade reçoivent successivement des phrases convenantes et qui témoignent d'une compréhension sans limite. Ajoutez à la théorie de l'art imitatif celle des milieux ; et le geste de la Mouquette entre dans l'héroïsme comme le mot de Cambronne dans l'histoire : Thomas Vireloque remplace Diogène ; la lorette, l'hétaïre ; le professeur Tûlp, Asclépios ; et vous comprenez alors le rapport des Beaux-Arts de M. Couyba. D'après ce document, M. Eugène Guillaume ayant remis le dessin dans la voie qui lui appartient, serait l'inspirateur du modern-style ; l'auteur du *Mariage romain* aurait déchaîné cette démence ! Il est vrai que ce sculpteur a écrit et sur le dessin. Il le voit sous quatre aspects : le dessin géométrique, le dessin d'art, le dessin de mémoire et le dessin lui-même ! L'homme aux quatre dessins dirige l'École de Rome après avoir présidé celle des Beaux-Arts. Quant à M. Couyba, deux de ses opinions suffisent à lui rendre justice ; il veut envoyer les architectes étudier aux États-Unis où il n'y a pas un seul monument, et les peintres à Londres. Pour les marbres du Parthénon? Non pas ! Pour le modelé de Reynolds ! Comme M. Couyba n'a certainement pas voulu se moquer du monde et que les quatre dessins ne sauraient être envisagés comme une charge d'atelier, on a envie de connaître l'opinion de M. Roujon, directeur des Beaux-Arts... Il gémit certainement de l'incohérence de ses collaborateurs et de leur incompétence ; il gémit surtout de ce que M. Albert Besnard a dit à M. Bracquemond : « A l'école des Beaux-Arts, il n'y a plus d'élèves, parce qu'il n'y a plus de maîtres. » Ce désarroi incombe à la critique d'influence allemande, critique sans critère, qui aligne des documents et n'énonce jamais les règles, qui exploite la matière esthétique, sans l'aimer.

Quand on parle de Michel-Ange, la première parole à prononcer, pour mettre l'artiste et l'esthète en garde contre l'emprise de ce génie est telle : « Buonarotti a conçu en peintre et exprimé en sculpteur. » Ces simples mots rappellent la Norme qui attribue à la peinture toute passionnalité et à la statuaire la sérénité et l'apothéose. Taine et l'école dont M. Müntz est le coryphée, ont arraché l'art français à sa tradition de bienséances et de style : ils nièrent les vieilles théories, vraiment expérimentales puisqu'elles résultent de l'histoire même de l'art, et, en quarante années, on oublia qu'il n'y a qu'un commandement essentiel : faire beau, et que la condition du beau est le style, enfin que le style se définit : *l'expression typique par les formes les plus nobles*. Le moment ne s'accommode pas d'un éclectisme fantaisiste : il faut procéder par affirmations et je n'en veux pour juges que les plus intéressés, les jeunes hommes qui travaillent et peinent sans guide, à la recherche de la bonne voie.

L'esthétique vraie est celle qu'enseignent les chefs-d'œuvre : l'effort des écrivains devrait être de dégager cette esthétique, de la codifier, de la rendre assimilable. Aucun de ceux qui prétendent à la compétence en ces matières a-t-il jamais mis ses recherches au service des étudiants? Ils préfèrent pontifier dans les recueils spéciaux et raconter les ambassades de Rubens et de Titien ! L'esthétique a deux fins : enseigner le jeune artiste et former le goût public, apprendre aux uns à créer, aux autres à admirer. Ce sont de très nobles œuvres que celles-là : et l'impuissance seule les dédaigne, l'impuissance allemande qui s'effare devant la lumière d'une définition, comme une orfraie. Étranges prêtres d'Apollon que ces hommes du Nord qui détestent le soleil et ne se plaisent que dans l'indistinct, l'informe et l'anarchique dilettantisme et veulent s'imposer à l'Occident comme recteurs. Aucun détriment esthétique ne nous viendra de l'Angleterre : en art, elle est individualiste au lieu que le Germain, le Fafner d'université ou de caserne, rêve l'accaparement universel et envahit le domaine des idées comme celui des intérêts, avec une application et une force de travail contre laquelle notre génie créateur mais intermittent ne peut pas lutter. Il faut donc repousser la méthode allemande comme une contradiction de

nos facultés. Dans la musique, expression de l'indéfini, nous resterons inférieurs; mais la beauté des formes qui résulte d'une sensibilité exquise et du style, nous appartient depuis la fin du XVIIe siècle, puisque l'Italie a cessé son rayonnement. L'art français, malgré ses erreurs, domine encore l'Occident: ses professeurs et ses critiques, ses critiques surtout, sont grandement responsables de la décadence! On ne leur reproche pas ici d'avoir telle doctrine au lieu de telle autre. M. Guillaume peut mal définir le dessin, mais il doit le définir. La faute des grandes Revues ne paraît pas dans leurs préférences, mais dans leur indifférence théorique. L'éclectisme égare à la fois l'étude qui a besoin de règles, le goût qui ne se passe pas de redressements. La critique sans doctrine vient d'Allemagne : qu'elle y retourne! Cela dépend du lettré; s'il exige que l'écrivain d'art, devant tout jugement, formule son critère, cela suffira à rendre l'esthétique aux Latins, certainement les plus dignes des hommes, depuis les Grecs.

PÉLADAN.

LA VIE DES FEMMES AUX ÉTATS-UNIS

En toutes choses, il y a la convention et la réalité, la légende et l'histoire. La convention fait tort à la réalité. La légende reste, même lorsque l'histoire est oubliée. Il n'y a rien de tenace comme le mensonge.

Il est de mode, depuis assez longtemps déjà, de mettre au théâtre ou dans le roman une Américaine — l'« Américaine », telle que la voient nos écrivains des bords de la Seine. C'est un « type » consacré. Depuis M. Sardou jusqu'à M. Abel Hermant, il n'a guère varié. Comme il ressemble aussi peu que possible à l'Américaine réelle, il a été unanimement accepté. Les jeunes filles du Nouveau Monde n'ont qu'à se conformer au portrait, qui, lui, ne changera pas.

D'abord, l'Américaine est toujours, invariablement, riche à millions, presque milliardaire. Si elle ne l'est pas, elle manque à tous ses devoirs. Elle est aussi toujours, invariablement, d'une beauté surhumaine. Elle « flirte » sans jamais se donner un moment de répit, — et Dieu sait que cela doit être fatigant! — Si on lui octroie une honnêteté relative, elle promène cette honnêteté jusqu'au bord de l'abîme et accorde à la meute d'amoureux, dont elle est toujours suivie, maint privilège fort appréciable. Sa froideur de tempérament seule la soustrait aux dangers de ce manège. Elle a le don de jouer avec le feu, sans jamais se brûler, — ou presque jamais.

Voilà la convention, la légende.

Qu'il me soit permis de montrer la réalité, ou ce qui me semble tel; de faire vivre, aux yeux de mes lecteurs, les femmes et les jeunes filles dont je suis entourée, que je regarde agir, que j'écoute parler avec beaucoup d'intérêt et de sympathie. Du reste, je ne serai pas la première à les étudier. Mme Bentzon, dans un beau livre qui fait autorité, a vu de près et admirablement décrit la femme américaine. A côté de son étude très poussée, il y aurait peut-être place pour une causerie à bâtons rompus.

Aux États-Unis, comme partout, plus souvent encore peut-être qu'ailleurs, il y a les mondaines effrénées qui s'amusent à jeter les dollars paternels, ou la fortune conjugale, par toutes les fenêtres de leurs *mansions*. Celles-là, on les rencontre, non seulement dans les pages consacrées à Newport par M. Bourget, — la meilleure partie de son gros livre, — mais dans la vie réelle, à Paris, à Monte-Carlo, à Rome et à Assouan. Elles font vivre les grands couturiers, s'habillent avec une grâce un peu outrancière qui les fait remarquer, s'emploient très activement, d'abord à « tuer le temps » au *tennis court* et en parties de toutes sortes, se laissent généreusement admirer dans les vastes salons d'hôtels cosmopolites et finissent souvent par redorer les blasons endommagés du vieux monde. Celles-là rentrent, plus ou moins, — moins que plus, — dans le « type » reconnu et pour cette raison ne nous intéressent que fort médiocrement. La mondaine trop riche est la même, à quelques nuances près, qu'elle soit née à New-York, à Londres ou à Paris.

Restent les autres femmes : c'est-à-dire à peu près toutes celles qui représentent la nation véritable.

Si les femmes trop riches nous intéressent médiocrement, les femmes trop pauvres — et le nombre, hélas! s'en accroît toujours — méritent toute notre sympathie. Mais la question, en ce qui les concerne, est trop compliquée, trop pénible aussi, pour qu'on puisse l'aborder dans un court article. La lutte pour la vie est, aux États-Unis, moins cruelle pour les femmes qu'elle ne l'est chez nous; elle l'est encore terriblement. Lorsque la grosse question de salaire égal pour un travail égal, accompli par l'un ou l'autre sexe, sera équitablement résolue, un pas énorme aura été fait. Ce rêve reste à l'état de rêve, même en Amérique.

Notons, en passant, certains petits traits assez caractéristiques. Les employées dans les grands magasins, les petites couturières, — les grandes sont de véritables personnages, — les gardes-malades diplômées, etc., ressemblent assez peu aux travailleuses du vieux pays. Elles ont toutes un sentiment très vif de leur dignité, qui ne va pas sans un certain sans-gêne; elles sont généralement gaies et volontiers un

peu familières. Leurs clientes sont leurs égales et non leurs supérieures. Ne sont-elles pas les unes et les autres citoyennes d'un pays républicain?

Il me souvient d'avoir acheté un costume dans un des grands magasins de Chicago. Mon essayeuse, voulant juger de l'effet, me prit par l'épaule en me disant : « *Turn around, dear*... Tournez-vous, ma chère... » Cela ne laissa pas que de m'étonner un peu. J'obéis, cependant, me disant que mes préjugés n'avaient qu'à se tenir en paix.

Ce sont des vaillantes que ces femmes, presque toujours, qui font de leur mieux, ne se plaignant guère, — et leur travail est souvent horriblement dur et assez mal rétribué; si le salaire est plus élevé qu'en Europe, par contre, la vie est plus chère. Lorsque le samedi, jour où tous les magasins ferment à midi, et le dimanche, on voit les parcs et la banlieue envahis par des bandes de petites ouvrières avec leurs amoureux, on remarque qu'elles sont contentes de vivre quand même, qu'elles arborent avec une naïve coquetterie de grands chapeaux horriblement voyants, et qu'elles savourent leur liberté, le grand air et les bonnes promenades. On leur pardonne volontiers leur voix nasillarde, la désinvolture avec laquelle elles s'interpellent de loin, et même leur horrible habitude de mâcher de la gomme. Par moments, on voit toutes les mâchoires d'une société travailler ensemble. Cela donne un peu de nausée, plus même que de noter, sur une véranda d'hôtel, une vingtaine de fauteuils à bascule allant frénétiquement et toujours à contretemps.

Entre ces deux extrêmes des désœuvrées et des travailleuses, on trouve une fraction intéressante de la nation. Prenons ici notre exemple : une enfant, de famille honorable, dont le père, avocat, médecin, négociant, peut donner aux siens, sinon la fortune, au moins la grande aisance ; les fils vont à l'Université, et les filles seront à même de recevoir telle éducation qu'il leur plaira.

D'abord, voici le cadre du tableau. Lorsque les étrangers parlent des villes américaines, tout de suite ils voient en imagination les nombreux édifices à dix-huit ou vingt-deux étages. Ils ne se rendent pas compte que ces édifices servent aux gens d'affaires exclusivement. Dans le même monument, desservi par une dizaine ou une douzaine d'ascenseurs toujours en mouvement, un homme peut trouver son banquier, son avoué, son tailleur, son médecin, son dentiste ou son entrepreneur de pompes funèbres : rien ne manque. C'est fort commode et de cette sorte on ne perd jamais son temps, — la denrée qui compte le plus pour un homme très occupé.

Le quartier où se font ces affaires est tout à fait distinct de celui qu'on habite. S'il existe quelques grandes bâtisses divisées en appartements, celles-là sont rares encore. Les rues, bordées de jolies ou fantasques maisons, toutes précédées d'un petit espace gazonné et ombragé d'arbres, sont tranquilles et presque silencieuses comme des rues de province. Le grand fracas de la ville commerçante n'arrive qu'assourdi, comme ouaté, jusque-là. Et c'est bien l'image de la vie américaine elle-même. L'homme qui se dépense dans la lutte souvent féroce, qui se montre, à l'occasion, âpre au gain, impitoyable pour ses concurrents moins habiles que lui, la journée terminée, laisse derrière lui ses préoccupations. Il veut que les siens le connaissent surtout sous son aspect aimable. En rentrant chez lui, il prend un bain, met des vêtements frais et descend à la salle à manger, tout disposé à causer avec sa femme, à jouer avec ses enfants. Le plus souvent, il ne parle pas du tout de ses affaires. Elles le concernent, et le concernent uniquement.

Donc, la rue est paisible, elle est sûre aussi. Les enfants du voisinage y jouent ensemble, sous la protection de la mère, d'une bonne, ou sans protection même, selon les âges. Ce qui, en Europe, ne se voit que pour les enfants des pauvres est admis, sans la moindre hésitation, pour les enfants de familles aisées, voire riches. Tout de suite, dès le berceau, les petits sont mis en communion les uns avec les autres. En grandissant, ils jouent ensemble, garçons et filles, deviennent hardis et forts, montent leurs tricycles lorsqu'ils ont trois ou quatre ans, leurs bicyclettes un peu plus tard, encombrent le trottoir de leurs jouets et s'inquiètent fort peu des grandes personnes qui passent au milieu d'eux. Ce sont eux qui règnent ; aux autres de se garer ou de descendre sur la chaussée.

Ces enfants étonnent les étrangers plus encore que leurs ainés. Il y en a de charmants, comme partout; il y en a d'insupportables, comme partout aussi — mais plus encore qu'ailleurs. Le développement précoce de l'individualité ne va pas sans quelques inconvénients. Beaucoup de parents tiennent surtout à ce que leurs enfants soient heureux, et nulle part, en effet, ne se trouvent plus de petits minois réjouis, ne s'entendent plus de rires encore, ou moins de cris et de sanglots. Les grandes personnes supportent le bruit des jeux et des conversations enfantines avec une patience qui nous déroute; volontiers, elles se gêneraient pour laisser plus de place et plus de liberté à la bande bruyante. Cela ne veut pas dire que les enfants ne sachent pas obéir, au besoin ; mais ils obéissent plutôt grâce à un sentiment de justice : pour reconnaître les soins qui leur sont prodigués ou par affection, que parce qu'ils y sont forcés. Même avec les tout petits, on peut raisonner, leur expliquer leurs devoirs envers les autres, former ainsi,

petit à petit, leur être moral, leur conscience. Et ce système en vaut un autre, surtout lorsqu'il s'applique à des natures prédisposées au bien. Se faire aimer d'un enfant, dans ces conditions-là, est une conquête dont on peut être fier.

Mais si l'on veut étudier le système dans ce qu'il a de dangereux, il faut aller dans un grand hôtel quelconque, dans un caravansérail d'été surtout, où les familles passent la belle saison. Prenons l'heure du premier déjeuner, par exemple, où chacun vient quand il veut plutôt que d'attendre les retardataires. Ce petit déjeuner en Amérique, comme chacun sait, est un repas complet, commençant avec du fruit ou un de ces délicieux petits melons coupés en deux et dont l'intérieur est rempli de glace ; comprenant de la viande ou du poisson, des petits pains brûlants et des espèces de crêpes, fort appréciables. Voici un petit garçon qui, gravement, s'installe à une des tables reluisantes de linge fin et d'argenterie. L'enfant prend le long menu, l'examine avec un sérieux comique, appelle un garçon et donne ses ordres. Il touche à tout, laisse son assiette à demi remplie, se verse du café et s'en va, bien persuadé qu'il a ainsi prouvé que ses huit ou dix ans ne craignent rien des trente ou quarante de ses voisins. Sa sœur l'imitera. Mais elle fera plus. Elle promènera ses jupes courtes, trop garnies de dentelles et de rubans, dans le hall de l'hôtel, dans les salons, au bureau même, où elle engagera une conversation coquette avec les employés, voire avec les *boys* assis en rang dans le vestibule.

Le résultat d'une éducation pareille est, comme de juste, déplorable : elle produit de véritables petites pestes dont on se gare comme l'on peut...

Dans la famille, où l'influence de la mère se fait sentir, — et, quoi qu'on en dise, les mères américaines s'occupent beaucoup de leurs enfants — cette grande liberté du premier âge prépare la liberté plus grande encore de l'adolescence, mais en atténue les dangers. La fillette apprend d'abord à se garer elle-même et, surtout, à supporter avec stoïcisme les bobos inévitables. Elle tombe, et de la plaie au front le sang coule. Elle pleure d'abord, cela va sans dire, mais bientôt elle se maîtrise et l'éloge de la mère, qui l'appelle « ma courageuse petite fille », lui fait supporter vaillamment les soins du médecin.

A la campagne, elle apprend très vite à monter à cheval et à bicyclette, à conduire au besoin et à s'en aller seule au bourg voisin faire les commissions dont on veut bien la charger. Elle s'en acquitte fort bien, compte la monnaie que lui rend le marchand et s'en retourne au trot de son cheval. Elle a le sentiment de sa responsabilité. Elle est déjà une petite femme.

Puis vient l'âge des études. Tout enfant, elle a été au Kindergarten du voisinage et, en jouant, a appris à lire et à compter un peu. Mais elle n'a pas encore subi la discipline des heures silencieuses et des leçons régulières qui vont interrompre les longs jeux avec les petits camarades ; seulement, elle va retrouver ses amies en classe et, l'émulation aidant, elle se mettra d'elle-même à travailler afin de ne pas rester en arrière.

Lorsque l'amour de la liberté, la passion des jeux violents met en retard une fillette et qu'elle a de la peine à rattraper ses compagnes, le découragement la prend. Il arrive alors pour elle ce qui arrive pour les garçons paresseux. La place perdue se retrouve difficilement. Il n'y a de succès que pour les esprits énergiques, — les autres tombent parmi les incapables. Même les travailleurs ont un grand amour des jeux. Les champions du golf sont très souvent les meilleurs élèves des universités.

JEANNE MAIRET.

(*A suivre.*)

L'AMITIÉ DE GEORGE SAND

d'après une lettre inédite.

On connaît assez l'amante ; peut être ignore-t-on encore quelque chose de l'amie. Les deux, à vrai dire, se confondaient souvent, ou bien se succédaient, par une transition plus ou moins ménagée. Sans doute pour se préserver de l'« importune mémoire » qui, selon le mot du poète, reste des amours brisées, George Sand se plaisait à une conversion de sentiments qui muait en camarades ceux qu'un lien plus étroit lui avait associés. Elle employait à cette transformation une industrie délicate. M. Maurras a fait récemment une mordante allusion à ce jeu. Aussi, dans l'escouade de familiers que logea la maison de Nohant, se trouva-t-il maints ex-favoris, résignés à l'effacement, non toujours sans une secrète souffrance. Et, chez celle qui leur avait signifié son congé d'amante, ne demeurait-il nul ressouvenir du passé? Mais laissons ces complications, et voyons comment George Sand éprouva, dans sa simplicité, le sentiment qu'avec insistance elle proclame supérieur à l'amour.

Car elle a, elle aussi, son « chapitre de l'amitié », moins beau, dit-elle, « mais aussi senti que celui de Montaigne ». Telle de ses lettres pourrait s'intituler ainsi. Je songe aux lignes vibrantes, et de si haute inspiration, qu'elle adressait à son frère Hippolyte Chatiron, au sujet d'un certain St... dont elle reconnaissait les défauts et qu'elle savait décrié, mais à qui elle gardait, envers et contre l'opinion, son attachement. Elle maudissait les entraves de conve-

nances qui l'empêchaient de faire pour ce jeune homme malheureux tout ce qu'elle eût voulu. « Entraves cruelles », qu'elle respectait, « parce qu'il n'est donné qu'à l'amour, tout faible et inférieur qu'il est à l'autre sentiment, de les rompre ». Alors, il est vrai, elle ignorait peut-être encore l'amour, que n'avait su lui révéler le baron Dudevant. Mais elle a, vingt ans plus tard, écrit, en pensant à Maurice Rollinat, le « chapitre » que Montaigne écrivit à la mémoire d'Étienne de la Boëtie. Rollinat, qui, du premier jour, lui avait fait « l'honneur de ne voir en elle qu'un frère », c'est bien à lui que devaient être dédiées les pages où elle loue la « divine sérénité de l'amitié ». Derechef elle rabaisse l'amour, qui « sera toujours de l'égoïsme à deux, parce qu'il porte avec lui des satisfactions infinies », tandis que, « plus désintéressée », l'amitié « partage toutes les peines et non tous les plaisirs ». Enfin, volontiers théorisante comme on sait, elle a promulgué cent fois, par articles détachés et copieusement commentés, son « code de la véritable et saine amitié ». Il ne fallait que l'occasion pour la provoquer à l'abondance oratoire sur un sujet qui lui tenait à cœur entre tous. Car elle se piquait, dans ses relations, de loyauté virile, et il semble qu'elle en avait le droit. Est-il vrai, comme veut nous le persuader l'adroite et spirituelle psychologie de M. Charles Maurras, qu'une fois elle fut, en amour, capable de perfidie? Elle était, du moins, en amitié, un honnête homme.

La lettre inédite qu'on va lire (1) en apporterait, au besoin, le témoignage. Vraie semonce où l'on reconnaîtra le ton sermonneur dont abusait George Sand, mais que le cas paraît justifier. Cette monition, d'ailleurs, déborde l'*espèce*, comme on dit au Palais. Une théorie de l'amitié s'y esquisse en traits appuyés çà et là. On la dégagera sans peine d'une rhétorique prolixe, dont l'épistolière elle-même s'excuse.

* * *

« Ma chère enfant, venez dîner avec moi quand vous voudrez. Je sors tous les soirs à huit heures, mais de cinq à huit, je suis toute à vous.

« Je n'approuve pas votre dépit contre C. X. Les personnes qui vous ont dit qu'elle vous traitait si mal en ont menti. Je vous le déclare, tout aussi bien en ce qui la concerne qu'en ce qui me concerne moi-même. Mme M. n'a aucune animosité contre vous. Elle est vive et brusque; elle ne fut jamais et ne sera jamais méchante. Si vous arriviez à la croire telle, je vous prierais de ne jamais me prononcer son nom, car je ne supporte pas qu'on me dise du mal des gens que j'aime, et vous savez que, malgré certaines grandes différences de caractère entre elle et moi, je l'aime profondément et inébranlablement. Il y a déjà des années que je la connais, et je la connais mieux que personne. Il s'est passé entre nous et autour de nous un millier de ces petites choses qui brisent ou refroidissent les amitiés mal cimentées. Je ne suis plus un enfant qu'on trompe ou qu'on domine; mon estime profonde pour elle a résisté à cette quantité de petites choses : c'est qu'il y a en elle de très grandes choses qui me pénètrent et m'attachent.

« Vous dites qu'elle s'engoue vite et se dégoûte de même. Beaucoup de femmes et presque autant d'hommes (excellents d'ailleurs) font ainsi. A commencer par vous-même, chère Louison, les imaginations vives et les cœurs bienveillants se livrent sans grand combat à tout ce qui les attire, et si le dernier venu prend à tâche de démolir l'avant-dernier, les mêmes causes d'engouement engendrent des causes de dégoût. Je trouve que vous avez été plus prompte à vous livrer à Mme M. et que vous êtes bien plus prompte à vous en détacher qu'elle envers vous. Elle blâme en vous certaines choses, mais ces choses ne sont pas d'une telle gravité qu'après avoir cherché et provoqué ce blâme par votre étourderie et votre hardiesse, vous ayez aucun droit de vous fâcher quand il se manifeste. Il s'est manifesté chez elle d'elle à moi, d'elle à Mme Roland peut-être, qui vous blâmait aussi, et voilà tout, et encore est-ce sans amertume et sans dureté. Elle a un trop grand cœur pour avoir joint un mensonge à une trahison en m'attribuant des paroles cruelles à votre égard. Il y a donc évidemment pour moi mensonge et trahison de la part des personnes qui vous les ont redites, et il y a faiblesse, lâcheté (passez-moi le mot), de la vôtre à les écouter. Si je connaissais ces personnes, je les ferais sur l'heure chasser de chez Mme M. et ne voudrais pas les y rencontrer. Mais je ne veux pas les connaître, je ne veux rien savoir de plus de tous ces vilains et mesquins propos. Je vois que je n'y suis pas épargnée non plus. Il faudra, mon enfant, qu'à l'avenir vous ne me demandiez pas (adroitement comme vous faites dans votre lettre) si je suis coupable ou non de fausseté et de méchanceté, car je ne me laisserais pas faire deux fois de semblables questions. Vous avez cherché et emporté ma sympathie à la baïonnette. Si je vous la retirais par caprice, je n'aurais aucun tort envers vous dont vous eussiez le droit de vous plaindre. Mais soyez assurée qu'avant de le dire tout haut aux personnes de ma connaissance qui vous connaissent, je vous le dirais, à vous. Or, je ne vous le dirai

1. Elle appartient à la collection Campenon, qui nous a été très obligeamment ouverte.

point, parce que vous la méritez toujours, mais le jour où vous prêteriez l'oreille à des propos sur mon compte, je pourrais bien faire quelques réflexions sur le vôtre. Je n'aime pas à être encensée comme une idole pour être jetée dans la crotte le lendemain matin. Je puis estimer encore et beaucoup m'intéresser à une personne affligée de ce travers involontaire, mais je m'éloigne de son contact quand je puis le faire sans manquer à la reconnaissance, à la foi jurée, à la consécration d'un long passé, à plusieurs choses enfin qui ne sont pas encore entre nous. Ainsi ne vous hâtez point de me croire perverse, moi aussi, comme vous croyez déjà Mme M. perverse à votre endroit.

« Je connais un homme qui écrivait à une pauvre fille qu'il avait séduite, et qui était furieuse contre elle-même et contre lui : *Tu t'es donnée à moi hier et tu te refuses aujourd'hui? Tu es donc méprisable? En ce cas, je te méprise.* Ceci est textuel et historique. Méditez un peu cette sentence, mon enfant. Voyez si, quand vous soupçonnez ma loyauté et quand vous vous indignez contre la manière dont les riches entendent l'aumône, vous n'êtes pas un peu dans le cas de mon *auteur*. Vous êtes hardie, entreprenante, confiante. Vous enfoncez les portes et les cœurs, vous prenez les affections d'assaut, en vous livrant corps et âme, en brûlant vos vaisseaux, en prodiguant vos confidences, en donnant, même à des gens que vous connaissez à peine, l'insigne témoignage d'amitié de demander des services. Et au premier cancan contre la personne qui s'est laissé dérober une amitié *qu'elle refusait* (souvenez-vous bien), vous vous écriez : « Ah! si cela était vrai, vous seriez un « monstre. » Et au premier pli qui se fait au front de la personne qui vous oblige, vous vous écriez : « Ah! « elle n'est que vanité et malice! » Eh bien, ma chère, vous avez grand tort. La personne dont vous aviez conquis l'amitié, grâce à votre charme, à votre abandon, et aussi à une certaine *effronterie d'amabilité* que j'aime, mais que je crains, et que je n'approuve pas en toute rencontre, cette personne-là est incapable de vous tromper. En fût-elle capable, pourquoi le ferait-elle? Quel intérêt y aurait-elle? Mais supposons qu'il y ait pour elle un intérêt; supposons qu'elle soit capable de vous tromper, qu'elle n'ait pas assez de courage pour vous dire que, toute réflexion faite, elle ne se fie point à vous; qu'elle aime un peu le commérage, et qu'elle aille dire, je ne sais à qui ni pourquoi, du mal de vous. — Encore n'avez-vous pas le droit de vous plaindre de cette personne-là, car vous l'avez provoquée dans son repos, dans sa réserve, dans sa méfiance, et vous devriez conserver une sorte de respect pour sa résistance, que vous avez combattue et vaincue à vos risques et périls.

« A l'égard de l'autre personne qui vous a rendu de légers services, il n'est pas vrai qu'elle en abuse dans le sens qu'on vous a dit; c'est un vilain mensonge qu'on vous a fait là et que vous auriez eu très bon goût à repousser, au lieu de l'admettre. Je vous ai dit qu'elle était gênée, et cela est si vrai que les cent francs que je lui ai portés avant-hier (vous savez pourquoi), elle en avait besoin sérieusement à ce moment-là pour rendre un autre service : car elle en rend beaucoup, et presque toujours à des ingrats. Lorsque je vous ai avertie de certains inconvénients de votre position et de la sienne, je vous ai dit la vérité, ni plus ni moins. Vous n'étiez pas assez liée avec elle pour lui demander de l'argent, et vous le lui avez demandé en lui offrant un billet en échange, d'un ton leste et à moitié piqué, qui semblait dire : « Je ne veux rien vous devoir. Soyez mon banquier; prenez mes valeurs en échange des vôtres. » Vous m'avez avoué avec beaucoup de candeur et d'esprit de justice que vous aviez agi à la légère; vous vous êtes blâmée vous-même : que vous prend-il aujourd'hui pour faire si amèrement la critique de cette femme? Mais voyons encore : en avez-vous le droit? Supposons qu'elle ait été horriblement dure et indélicate en parlant de vous; supposons que vous lui ayez rendu avec usure le peu qu'elle a fait pour vous. N'est-ce pas vous qui avez été vous livrer à elle, en lui disant vos secrets, en lui confiant vos embarras, en la priant de vous en tirer? Et peut-on s'en prendre aux autres de n'être pas ce qu'on les a jugés quand on s'est trompé soi-même à plaisir sur leur compte? « Ah! tu t'es donnée à moi? « Tu m'as cédé et je me suis figuré que tu m'aimais, « parce que tu te laissais violer? Et aujourd'hui tu ne « m'aimes pas? Tu te repens de m'avoir appartenu, et « tu veux te reprendre? En ce cas, je te méprise! » Voilà le dilemme. Je vous le pose lentement, avec rabâchage et prolixité. Je crois accomplir un devoir, parce que vous ne voyez pas juste certaines choses où la justice et la dignité sont intéressées. Pensez-y, et soyez dans vos amitiés moins provocante ou plus croyante, et plus généreuse. »

Ces lignes ne sont pas datées, mais il est possible de les rapporter à une époque assez précise. Outre le papier et l'écriture, qui ont leur âge, quelques circonstances valent presque la mention de l'année.

En 1842, George Sand s'installait rue Taitbout, au au square d'Orléans, où « la bonne et active Marliani nous avait », écrit-elle, « arrangé une vie de famille ». Logis distincts, en des pavillons séparés, pour elle, pour son amie et pour Chopin, — mais vie commune ou à peu près.

On dînait ensemble. On avait « inventé de ne faire qu'une marmite », qui bouillait chez Mme Mar-

liani. Une lettre à Charles Duvernet décrit cette « espèce de phalanstère », où la liberté, paraît-il, était « beaucoup plus garantie que dans celui des fouriéristes ». Le soir, n'ayant qu'à traverser une grande cour « bien éclairée et bien sablée », on courait les uns chez les autres, « comme de bons voisins de province » ; chez Chopin, quand il voulait bien faire de la musique. George Sand se louait de cette « très bonne association, économique comme toutes les associations » et qui lui permettait de recevoir intimement chez elle, et de voir du monde chez Mme Marliani, avec la facilité de se retirer à son heure pour les besoins de son travail. — Elle venait de se remettre à *Consuelo* (1). — Ces soirées, musicales ou autres, commençaient, notons-le, à huit heures. Le rendez-vous fixé de 5 à 8, à cause d'une sortie quotidienne, dans la lettre que nous venons d'imprimer, nous donne donc à penser qu'elle fut écrite au temps de cette communauté, c'est-à-dire de 1842 à 1847. Isolé, cet indice ne saurait cependant nous suffire ; mais autre chose éclaire notre exégèse.

La prétendue calomniatrice de « Louison » est désignée d'abord par C., puis par M. A ces initiales : C. M., nous devinons Carlotta Marliani, femme d'un consul, celle même dont il vient d'être parlé, l'organisatrice du « phalanstère » à qui est dédiée la *Dernière Aldini*. Quant à Mme Roland, nommée comme ayant blâmé la « trop entreprenante » jeune fille, l'*Histoire de ma vie* la cite précisément parmi les personnes qui fréquentaient square d'Orléans : « Je voyais aussi cette tête exaltée et généreuse, cette femme qui avait les illusions d'un enfant et le caractère d'un héros, cette folle, cette martyre, cette sainte, Pauline Roland. » C'était une de ces réformatrices, telles que la fougueuse Flora Tristan (2), qui inquiétèrent parfois le gouvernement de Louis-Philippe. Féministe, elle n'en était pas moins femme par le travers le plus propre à son sexe. Elle apportait au couvent très laïque où l'on vivait, « autant que faire se pouvait, la vie de Nohant », des nouvelles plus ou moins sûres. George Sand, en quelque estime qu'elle la tînt, n'accordait pas une créance aveugle à ses propos. Elle mettait un jour Mme Marliani en garde contre ses bavardages : « ... Vous l'avez appris de Mme Roland, qui peut avoir de bonnes et belles qualités, mais qui a aussi de vilains petits défauts, le commérage en première ligne (3). » Ne nous étonnons pas si, dans la lettre qui nous occupe, il est question d'elle à propos de péchés de langue. Certainement, elle a dû dire son mot sur Louison, comme elle l'eût fait sur quiconque.

Mais Louison, qui est-ce? Nous croyons l'avoir découvert, ou plutôt il nous faut ici déclarer le guide bienveillant de nos recherches. M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, le lettré si informé et documenté sur Balzac, Sainte-Beuve, George Sand... et dont l'érudition sait se montrer aussi obligeante qu'abondante, a bien voulu nous aider de ses conjectures (1). Or, il a dès l'abord prononcé le nom de Mlle de Rozières, qui figure deux fois à la table de la *Correspondance*, et, après réflexion, il s'est cru de plus en plus fondé à la tenir pour la destinataire probable de notre épître. Oserons-nous être, nous, tout à fait affirmatif? Nous livrons, pour qu'on les pèse, les raisons qui appuient notre conviction.

Pendant son séjour au square d'Orléans, Chopin enseigna. La *Correspondance* de George Sand nous en informe en nous apprenant que l' « Association » avait mis à la disposition du musicien un « beau salon isolé », sorte de « sanctuaire », où il recevait ses élèves. Or, Mlle de Rozières, justement en l'année 1842, suivait ses leçons. « Votre maître, le grand Chopin », lui écrivait George Sand, le 9 mai, dans un billet où elle la chargeait, au nom même de Chopin, de faire à Nohant quelques menus envois. Elle lui avait envoyé auparavant, le 22 septembre 1841, une lettre d'un tout autre caractère, dont voici les premiers mots : « Chère amie, je ne comprends pas que vous m'*accusiez* de vous *accuser*, quand je vous approuve et vous plains de toute mon âme... » Plus loin, nous lisons : « Je crois que, s'il y a eu et s'il y a encore des cancans... » Mlle de Rozières se plaignait donc de dires malveillants. Cette inquiétude, ce souci des « ragots », — le mot vient à la ligne suivante, — ne lui est-il pas un trait commun avec l'inconnue que nous voulons identifier? Notons qu'elle a fait paraître de la défiance à l'endroit même de celle à qui elle s'adresse : « Ne voulant pas vous laisser dans le mauvais sentiment de doute que vous avez sur moi », lui répond George Sand. Or, un passage de notre lettre inédite riposte sévèrement à un soupçon pareil. Ajoutons que celle de septembre 1841 encourage aux confidences une personne qui déjà s'y montre toute disposée : « Parlez-moi à cœur ouvert si cela vous soulage, je ne me fais pas fort de vous consoler : je crois que vos douleurs sont grandes et qu'il n'est au pouvoir de personne de les

(1) Nous combinons ici les renseignements fournis par l'*Histoire de ma vie*, t. X, p. 217 et suiv., et une lettre à Charles Duvernet, *Correspondance*, t. II, p. 240, 241.

(2) George Sand parle de Flora Tristan à peu près à la même époque, dans une lettre à M. Edouard de Pompéry, de janvier 1845, *Correspondance*, t. II, p. 332.

(3) Lettre du 14 novembre 1843, *Correspondance*, t. II, p. 181.

(1) Disons plutôt de ses divinations certaines, car, grâce à lui, des points sont acquis : la date approximative de la lettre, l'identification de Mme C..., et aussi, à peu près, croyons-nous — on en jugera, — celle de Louison.

guérir. Mais, si vous sentez le besoin de les dire, aucune affection ne recevra vos épanchements avec plus de sollicitude que la mienne. » Et les allusions qui suivent à sa « vie intérieure » prouvent qu'elle n'a pas attendu cette invite pour se communiquer. Encore une ressemblance avec celle que caractérise notre autographe : prompte à se livrer, point ménagère de ses secrets. Enfin, les lettres du 22 septembre 1841 et du 9 mai 1842 sont les seules que, dans la *Correspondance* de George Sand, nous trouvions à l'adresse de Mlle de Rozières. On peut en conclure que leurs relations cessèrent dès 1842 et que, sans doute, l'incident dont nous avons le vif commentaire manuscrit en brusqua la fin. Bref, Mlle de Rozières, dont nous regrettons de n'avoir pu vérifier le prénom, est pour nous la personne inquiète, épanchée et sermonnée que l'autographe dénomme familièrement Louison. Analysons-le maintenant, cet autographe, et tâchons d'en tirer ce que, cette fois et d'autres, George Sand érigea en loi de l'amitié.

* * *

Mlle de Rozières dut, en recevant ces lignes, se sentir malmenée. George Sand savait tancer, à l'occasion. On connaît certaine épître à Guéroult, qui avait osé critiquer le costume masculin de la femme de lettres, sa redingote de *bousingot*. C'est du ton cavalier d'une dame qui sait joindre au vêtement d'homme cet attribut qui se nomme une canne.

L'ami Planet, pour avoir voulu « faire de la diplomatie » avec elle, reçut, certain jour, lui aussi, un galop assez vif.

Dans sa lettre à Mlle de Rozières, George Sand insiste sur la brusquerie conquérante avec laquelle cette jeune fille s'est emparée de son affection. Elle affirme son droit à se reprendre, s'étant laissé « prendre d'assaut ». Elle use même d'une comparaison haute en couleur pour signifier la violence qui lui a été faite et la légitimité de sa rentrée en possession d'elle-même. Ce n'était pas la première fois cependant qu'on emportait ainsi son cœur « à la baïonnette », et l'habitude ne devait pas lui manquer de pareille défaite. Jules Boucoiran n'était pas depuis deux mois précepteur de son fils, qu'elle l'appelait son « cher Jules ». Peu après, elle l'assurait de son impatience de l'embrasser, déclarant, du haut de ses vingt-cinq ans, son « affection maternelle » à ce jeune homme de vingt.

A la comtesse d'Agoult, qu'elle a seulement aperçue et dont elle ne sait, au moral, que ce que lui en a appris Franz Liszt, elle écrit d'emblée : « Ma belle comtesse aux beaux cheveux blonds, je ne vous connais pas personnellement, mais j'ai entendu Franz parler de vous, et je vous ai vue. Je crois que, d'après cela, je puis sans folie vous dire que je vous aime, que vous me semblez la seule chose belle, estimable et vraiment noble que j'aie vue briller dans la sphère patricienne. »

Après cela, s'étonnera-t-on si, en même temps qu'elle fait grief à « Louison » de sa victorieuse « effronterie d'amabilité », de sa hardiesse trop heureuse à « enfoncer les portes et les cœurs », elle prend la défense des personnes qui « s'engouent vite », sauf à se dégoûter de même : « Beaucoup de femmes et presque autant d'hommes (excellents d'ailleurs) font ainsi. Les imaginations vives, les cœurs bienveillants se livrent, sans grands combats, à tout ce qui les attire... » C'est là un plaidoyer *pro domo*.

Une affection « dérobée », a-t-elle dit, peut à bon droit se retirer. Même à la « retirer par caprice », on ne se charge à ses yeux, d' « aucun tort. » En amour, notons-le entre parenthèses, elle réservait de même et plus absolument sa faculté de reprise : « Je ne me suis jamais imposé la constance comme un rôle. » Et quand son sentiment venait à se lasser de l'objet présent, elle se faisait un point d'honneur de le dire « sans honte et sans remords ». Pourquoi donc eût-elle dissimulé avec la jeune audacieuse qui avait « surpris sa sympathie » ? Pourquoi, avant de prononcer à son sujet des « paroles cruelles », ne lui eût elle pas signifié à elle-même une rupture? Oui, certes, elle l'eût fait. Quiconque l'a connue personnellement, quiconque l'a étudiée dans ses mémoires, surtout dans sa correspondance, l'en croira sur parole. La trahison en amitié la révoltait.

Nous l'avons vue semoncer Planet d'avoir essayé avec elle de la « diplomatie ». Rien ne l'offensait de la part de ses amis comme les façons biaises ou seulement habiles. Aussi reproche-t-elle à Mlle de Rozières son « adresse » à l'interroger sur une « fausseté » prétendue, imputation grave en soi, et offensante.

Mais c'est peu qu'on observe le devoir de franchise, peu qu'on s'abstienne d'effleurer ses amis, fût-ce d'un mot, par derrière. Ce qu'on s'interdit à soi-même, il ne faut pas souffrir que d'autres le fassent : « Je ne supporte pas qu'on me dise du mal des gens que j'aime. » Plus d'une fois, celle qui signifie cet avertissement à Louison a offert à ces privilégiés de son cœur sa plume comme une arme : « Je suis toute prête à fulminer si quelqu'un ose dire un mot contre la vérité, en ce qui te concerne. » C'est à son « frère » Girerd qu'elle promet ainsi le secours de sa « bonne encre ». Bien d'autres reçurent d'elle, à l'occasion, pareille assurance. Et Mlle de Rozières elle-même n'y trouva-t-elle pas, certain jour, un réconfort? « Si je puis quelque chose pour vous aider à lutter contre les méchants, vous me le direz dans l'occasion, et vous me trouverez toujours. »

Mais protester, batailler contre les paroles mal-

veillantes qui visent nos amis, ce n'est pas encore assez. On doit, dès l'abord, et par principe, les estimer incapables de mal. « Elle ne fut et ne sera jamais méchante; donc, *a priori*, je la tiens pour calomniée. » Ce qu'elle affirme là de Mme Marliani, George Sand l'attesterait de quiconque est parmi ses intimes. Si pourtant un lourd méfait s'avérait à la charge de l'un d'eux, si une triste évidence venait à s'imposer, elle renoncerait, sans doute, à contester, mais sans retirer pour cela au coupable son affection. Elle se pique d' « aimer ses amis jusqu'au bout, quoi qu'ils fassent... » Mieux encore. Le caractère moral des faits en vient, semble-t-il, à changer pour elle, dès qu'ils en sont les auteurs. Elle raconte qu'un jour quelqu'un accusa vivement Maurice Rollinat, *son La Boëtie*, d'un tort sérieux : « Cela n'avait rien de fondé, assure-t-elle, et je ne sus que hausser les épaules; mais quand je vis que la prévention s'obstinait contre lui, je ne pus m'empêcher de dire avec impatience : « Eh bien, quand cela serait? Du mo- « ment que c'est lui, c'est bien, ça m'est égal. » Dans une lettre où, moyennant l'acceptation de ses défauts, elle promet à Mme d'Agoult le dévouement le plus entier, elle pose cette maxime : « Il faut toujours trouver que notre ami a raison, même dans les choses où nous aurions tort de l'imiter. » Elle considère comme faible ou fausse, comme « un amphigouri de paroles, toute amitié qui ne convient pas de son impudence... » Bref, elle veut à l'amitié l'ardente partialité de l'amour.

Mlle de Rozières est restée loin de cet idéal, elle qui s'est laissé dire, et a cru, sur le compte d'une amie, de « vilains propos ». Que ne s'est-elle bouché les oreilles!... Rien qu'à l'entendre, il y a eu de sa part « faiblesse, lâcheté ». A défaut de courage, une certaine élégance morale aurait dû lui interdire cette laide complaisance. Le « bon goût » supplée quelquefois à la vertu.

Louison reçoit, sur un autre article, une leçon. Qu'elle recoure, dans le besoin, à la bourse d'autrui, ce n'est pas George Sand qui lui en fera reproche. Combien de pauvres plus ou moins honteux a-t-elle soutenus, en ménageant avec soin leur amour-propre... Ils abondaient dans le cercle sans cesse élargi de son intimité. Loin de craindre ces aveux de gêne qui sont d'indirects appels au secours, elle les provoquait. Lisez ses délicates suggestions à Marguerite Thuillier, dont elle soupçonne la détresse. On n'ignore pas qu'elle voulut élever les enfants de Pierre Leroux et le tirer de la misère à son insu. Je ne me souviens plus à quel « vieux camarade » elle offrait sa bourse en même temps que son bras. Là-dessus son « code » est formel : « Vous me parlez de cœur et de bourse. Non, cela n'est pas inconvenant; l'offrir ou l'accepter est le plus saint privilège de l'amitié, la plus sûre marque de l'antique loyauté. Si j'avais besoin de pain, j'en recevrais de vous, et vous seriez encore la plus obligée de nous deux. » Combien vivement est rejetée, dans *Jacques*, cette sentence : « Mettez l'amitié à l'épreuve le moins possible. » Donc, en s'ouvrant de ses embarras d'argent aux personnes dont elle avait gagné l'affection, Louison n'encourait aucun blâme. Son tort fut de se montrer un peu trop prompte à ce genre d'aveu et d'en favoriser « des gens qu'elle connaissait à peine ». D'où l'allusion railleuse à la façon dont elle prodigua « l'insigne témoignage d'amitié de demander des services ». Ce n'est pas tout. Passé condamnation sur la hardiesse à requérir l'aide pécuniaire, encore peut-il y avoir à reprendre dans le tour de cette hardiesse. Il est des airs désinvoltes, messéants à la circonstance. Si bon que fût son billet, Mlle de Rozières ne devait pas l'offrir de ce « ton leste » qui signifie : « valeur pour valeur... » En cela, elle a manqué de tact. C'est ce dont elle se voit chapitrée. Le geste de tendre la main, si elle n'y avait mis cette impertinence, ne lui serait pas imputé à péché par celle qui le tient pour si naturel d'ami à ami.

Est ce tout, cette fois? Avons-nous bien extrait le contenu de cette mercuriale en six grandes pages serrées?

On y sent, sous les sévérités, une bienveillance foncière. Ce sentiment, George Sand l'avait sincère et large. N'attachons cependant pas trop d'importance à l'accent maternel de cette appellation : « Ma chère enfant.... » un peu banale sous la plume de George Sand. De tout temps, elle aima ce ton de protection affectueuse. C'est, sans doute, pour se le permettre plus aisément qu'elle affecta de se vieillir. A peine avait-elle dépassé la trentaine quand elle disait à Lamennais : « Mon âge me permet d'envisager avec calme les orages qui palpitent et meurent à mon horizon. » On a vu comment, toute jeune femme, elle écrivait à Boucoiran. Inutile de nommer le plus illustre de ses « enfants », dont le sentiment non filial s'irritait parfois de ses façons maternelles.

Son intime ennemie n'a pas manqué de railler en elle cette affectation, y dénonçant une manière de coquetterie. Elle abuse, il est vrai, de la *fraternité*, presque autant que de la *maternité* : ce dont Louise Colet s'est aussi donné le plaisir de se moquer. De combien se dit-elle la sœur? Mazzini, Barbès, Rollinat, Girerd, Sainte-Beuve, Guéroult... — A ce dernier elle s'offre comme « amie, frère et sœur, tout à la fois ». — Essayez de les nombrer... Tout compte fait, cependant, j'imagine que le nombre de ses *fils* l'emporte.

De ce qu'elle s'entendait appeler « mon enfant »,

Mlle de Rozières ne pouvait donc se croire honorée d'une prédilection bien particulière. Les avis affectueusement sévères qui lui étaient adressés lui prouvaient sans doute qu'elle avait part à la sollicitude de cette universelle « maman ». Mais elle devait la savoir aussi volontiers prédicante que *maternisante*. La manie prêcheuse était, en amitié, son travers ; et ce désagrément s'aggravait de la déclamation qui gâte plus d'une page de ses romans. La vérité des sympathies prouvée, à l'occasion, par des actes, rachetait, disons-le, les excès de la rhétorique.

Souvent, d'ailleurs, George Sand quittait avec désinvolture ce lourd manteau, pour prendre des airs « camarade », les manières sans-gêne d'un « bon garçon », la cigarette à la bouche. Ou bien la poésie ornait sa sensibilité, comme le jour où elle célébra la vertu du Souvenir dans ce parfum d'une sauge du Tyrol qui lui restait aux doigts.

MICHEL SALOMON.

LA VIE LITTÉRAIRE

Chez les Poètes : Les théories contre les œuvres.

Henri Malteste : *L'Encens perdu*, Lemerre, éditeur. — Marguerite Comert : *Le Cœur nostalgique*, Éditions de *La Plume*. — Edward Montier : *L'automne des Lys*, Société française d'Imprimerie et de Librairie. — Pol Levengard : *Georgina*, Lyon, Legendre, imprimeur. — Hector Fleischmann : *L'Éloge du Roi*. — Albert Lantoine : *Le Livre des Heures*, Publications de *l'Humanité nouvelle*. — Gabriel Nigond : *Contes de la Limousine*, P.-V. Stock, éditeur. — Pierre de Bouchaud : *Les Heures de la Muse*, Lemerre, éditeur. — Henri Degron : *Poèmes de Chevreuse ou les Villanelles à la Vallée*, Éditions de *La Plume*. — Victor Émile Michelet : *La Porte d'Or*, Ollendorff, éditeur. — Adolphe Lacuzon : *Éternité*, Lemerre, éditeur. — Paul Harel : *Les Heures lointaines*, Lemerre, éditeur. — *La Foi nouvelle*, Fasquelle, éditeur.

La littérature batignollaise a été très troublée, il y a quelques semaines, par l'apparition impromptu, d'une doctrine prétendûment pratique, ambitieuse de la régénérer. Ou bien cette régénération s'est accomplie tout de suite, et la poésie des Batignolles resplendit maintenant d'un jeune éclat ; ou bien cette théorie n'a produit aucun effet notable, et la poésie des Batignolles continue de vivre sa brave petite vie des temps anciens comme si nulle théorie ne s'était produite dans la capitale des lettres et dans sa banlieue. En tous cas, l'avènement de cette théorie, qui s'appelait alors et se nomme peut-être encore *l'humanisme*, est totalement oublié aujourd'hui ; et je demande pardon à mes lecteurs de commémorer à la fois la naissance et la mort d'une doctrine si rapidement défunte. Ils savent bien que même les infiniment petits de la littérature batignollaise ne sont pas négligeables. Et, enfin, les infortunés auteurs de cette pauvre doctrine sont dignes en leur déconvenue de la sympathie apitoyée de tous les lettrés, avec qui Fernand Gregh n'est pas sans entretenir d'excellents quoique peu fréquents rapports. Ce n'est pas que je veuille entreprendre ici de leur tresser des couronnes — ils suffisent tous deux pour cette tâche — et puis ce seraient des couronnes mortuaires. Mais j'ai bien le droit de conter à mon tour la petite mésaventure de deux écrivains — au poète sans macule, un critique impollu ! — et comment ils affirmèrent une rudimentaire et vieille théorie nouvelle que contredisent nettement toutes les œuvres poétiques publiées depuis quelques mois...

Certes, il est permis à notre ami Fernand Gregh, qui est poète, — ou qui le fut avant d'être théoricien, — de ne pas lire les ouvrages de ses confrères, qui sont ses rivaux, et de ne pas se soucier des tendances exprimées par leurs vers. Mais comment se fait-il que notre ami Gaston Deschamps, qui est, en quelque façon, critique littéraire, et qui a par conséquent mission de lire, si l'on peut s'exprimer ainsi, les œuvres contemporaines, n'ait pas eu la pensée de vérifier si les poètes de l'année justifiaient, appliquaient la grande théorie de l'humanisme ? Lui a-t-il paru qu'une théorie serait plus originale si elle était contradictoire aux œuvres ?

Sa théorie (!) est donc très originale, car, quoi que soit l'humanisme, s'il est ou s'il fut toutefois quelque chose, il n'est aucun poète pratiquant qui ne le contredise par ses poésies. En effet, toutes les poésies de ces derniers temps révèlent les tempéraments et les éducations, et les tendances et les aspirations les plus opposés.

Est-ce lui l'humaniste, Pierre de Bouchaud, dont voici *les Heures de la Muse ?* Sans doute, on reconnaît en ses poèmes une culture assidue des lettres antiques. Et il est donc humaniste, comme on disait au temps où les poètes et même les critiques parlaient le français. Il chante avec complaisance l'Italie et même chaque province ou chaque ville de l'Italie, et puis les paysages et les anecdotes d'autrefois, et les saisons diverses !... Et s'il parle de l'homme, c'est pour célébrer la placidité avantageuse de son existence parmi la nature reposante, la paix, la grande paix humaine, cette belle tranquillité intérieure qu'entretient la modération dans les désirs :

Je n'aime que les fleurs et la douceur des fruits
Et le chaume discret que fuit la renommée.
. . . . . .
L'espoir du vert laurier ne trouble point mon âme.
. . . . . .
Si mon sort est obscur, qu'importe ? Les rayons
Du soleil doucement caressent ma demeure ;
La nuit, à mon foyer, conversent les grillons...

Et beaucoup de ses poésies ont l'air d'être des transpositions de poésies antiques (le voilà bien sans doute l'*humaniste*, au sens qu'on donnait naguère à ce mot aujourd'hui dénaturé, dévoyé). Et il n'est point possible de ne pas marquer l'abondance souvent heureuse de son inspiration. Est-ce inspiration qu'il faut dire ? Ses poésies semblent fort souvent être des exercices de versificateur expérimenté. On n'est pas absolument certain qu'il ait ressenti toutes les impressions qu'il exprime. Du moins, sa rhétorique nombreuse s'étale en développements fréquemment harmonieux. Pourquoi faut-il que, cédant à sa facilité surprenante, il n'évite pas toujours la prolixité, que des épithètes et des périphrases faibles déparent ses descriptions essentiellement énumératrices !

Combien différent de ce poète trop aisé, Paul Harel, dont la poésie encore facile a moins de luxuriance! Paul Harel est un peu le Léonce Depont de la Bourgogne et des provinces avoisinantes, mais un Léonce Depont joyeux de vivre. La verve ni les procédés ne lui manquent. On voit, tout de suite, qu'il est un bon garçon. Incurieux de l'humanisme de jadis ou d'aujourd'hui, il se fond en Dieu et ne veut, aucun moment, dissimuler qu'il est poète catholique. Son catholicisme, d'ailleurs jovial, le porte à vanter congrûment les vertus du petit curé, la majesté modeste des calvaires aux carrefours, et aussi l'incline à louer la société élégante des temps abolis :

Les Prélats onctueux, les Mignons un peu mièvres,
Les Hérauts dont on voit dans l'ombre les yeux vifs,
Les marquis dédaigneux et les pages naïfs
Ont tous le même pli moqueur au coin des lèvres.

Assurément, ces vers ne sont pas dépourvus d'épithètes banales... Mais Paul Harel aborde avec allégresse aux temps présents, et il considère en véritable poète les poteaux télégraphiques, non, les poteaux indicateurs :

Dans leurs petites plaques bleues
Les poteaux de fonte aux fûts gris
Indiquent le nombre des lieues
Sur les chemins de mon pays.

N'y aurait-il pas de l'humanisme là dedans, de l'humanisme de conducteur des ponts et chaussées ?

Et gardez près de vous, et relisez souvent ces douces, ces adorables *Villanelles à la vallée*, ces exquis poèmes si simples, si frais, si purs, si sincèrement, si profondément *inspirés* d'Henri Degron. Ah! voici un poète qui ne fait pas de théories, oh non! mais quels jolis vers tendres et délicatement pénétrants il fait! Suivons Stuart Merrill, confident de ses inspirations, qui préface avec amour le recueil où s'épanche une sensibilité finement mélancolique. « Il s'arrête aux bords des sources miroitantes, à l'intérieur des bois criblés de soleil, à l'ombre des meules bruissantes d'insectes... Il apprit des sources hantées de naïades et des oiseaux en qui s'est incarnée l'âme de Philomèle l'art sacré de chanter sa peine ou sa joie, selon le rythme éternel de la nature. Il y connut le secret des fleurs, l'intimité des nids et le mystère des eaux. Et tout cela qui coule, qui jase et qui parfume, corolles, ailes et écumes, se perpétua, symphonie de tous les sens, dans l'âme extasiée du jeune poète. »

Et c'est parfois une magnifique force, de l'ampleur, de la majesté :

Hier, c'était la bataille énorme et pacifique,
Par toute la plaine,
Des hommes contre les blés!

Mais c'est le plus souvent de la douceur émue, ou qui pleure même dans ses sourires craintifs et las. Laissez aller, laissez vivre le poète :

M'ami Berger, où donc vas-tu?
Je vais au bois, par les talus
Quérir la menthe et la fougère,
Et lon lon la, et lon lon laire!...

Il n'a point le loisir de s'inquiéter d'une théorie : « Henri Degron n'a jamais cru qu'un goût, même sincère, pour la Nature pût servir d'esthétique. Il chante ce qu'il sait, ce qu'il sent et ce qu'il aime, sans se demander si ses chansons sont bien mesurées à l'aune d'un chef quelconque de cénacle. Bref, il croit, à tort ou à raison, que les théories ne sont que des liens aux ailes frémissantes de Pégase. »

Non, Henri Degron n'est pas humaniste; mais il est, en revanche, un poète, un vrai poète, et qui parle admirablement à l'âme.

Les accents d'Albert Lantoine sont plus héroïquement retentissants :

O poète! chasseur divin des divins rêves!
N'égare plus les pas aux magiques forêts;
Les filles de Nérée ont déserté les grèves,
Et les Sylvains moqueurs ne tendent plus leurs rets.

Et voici qu'il recommande l'orgueil, l'âpre orgueil :

Sonne l'orgueil, poète, au fond des cœurs maudits;
Fais triompher la joie aux frissons de ton verbe;
Que l'homme se redresse en un élan superbe,
Que refleurisse en lui l'espoir du paradis!

Et Albert Lantoine paraphrase incessamment la Bible, et ses paraphrases se déroulent en des vers majestueux et forts. Leur harmonie est ample, vaste, sévère, impressionnante. Oh! les beaux vers somptueux, imperturbables, où Victor Hugo et Vigny trahissent leur influence !

Paulo majora canamus ... On veut tout rapporter à une doctrine, et, comme a dit notre Gregh, — qui

n'écrit plus de vers : — « Nous sommes plongés dans la vie : il faut la comprendre et la vivre... Accomplissons notre tâche sur la terre, qui est d'inscrire en des paroles belles le rêve que fait l'homme en ce moment du temps infini, pour le transmettre à ceux qui nous succéderont. » (Pas très clair, ô mon ami Gregh, votre style d'humaniste ; je préfère votre style de poète) on veut tout rapporter à une doctrine, à une seule doctrine et tous les poètes, néanmoins, diffèrent les uns des autres.

Aimerez-vous l'*Encens perdu* d'Henri Malteste? Sentiment simple, un peu naïf, expression nette, un peu bourgeoise, si j'ose dire ; Henri Malteste chante la *Voilette :*

Tulle fragile, fine gaze
Qui voilas un visage exquis ;
Trophée emporté dans l'extase,
Bien que volé plus que conquis.

ou bien la *Valse :*

La valse tourne et flamboie.
Comme votre bras est blanc!
Votre taille fine ploie :
Ma main la serre en tremblant...
Enlaçons-nous dans la joie !

Préférez-vous la gravité et même la philosophie de Marguerite Comert, qui reprend, parfois avec force, les sujets développés par tous les poètes, y compris Fernand Gregh et Gaston Deschamps, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ? *Renouveau, Réveil, Rêve,* — et, qui l'eût cru? — l'*Orgue de Barbarie :*

J'aime l'orgue de Barbarie,
Un bien ridicule instrument!
Mais peu m'importe qu'on en rie ;
Je le confesse simplement.

Non, vous cherchez ailleurs l'humanisme... Edward Montier développe abondamment l'épopée mignarde et tragique de Marie-Antoinette. Il a pour cette reine vraiment très connue une adoration élégante et non sans affectation. Mais il n'est point maladroit à dire la grâce,

Oh! la grâce légère
De ce siècle idéal
Où la reine est laitière
Et, sans penser à mal,
Voit Bernis bouquetière
Et Babet cardinal !

L'humanisme, le trouverez-vous mieux dans la poésie ambitieuse, sévère, obscure et d'une harmonie un peu sourde, de Victor-Émile Michelet? dans les contes pittoresques de Gabriel Nigond ou dans les vers simples et simplets d'André Spire? Il chante, celui-ci, de petites chansons d'amour, ou de petites chansonnettes d'amourettes.

Mais à quoi bon citer?

Et, si diffèrent! Hector Fleischmann dit singulièrement les mérites singuliers d'Henri III :

Beau roi damné sans sceptre et sans couronne,
Mendiant magnifique aux routes du Destin,
Je suis pour toi celui qui, aux lointains,
Embouche les buccins de cuivre et claironne,
Parmi les races et par-dessus les cités,
Le laurier promis à ton front d'Augustule,
O mon beau prince maladif de crépuscule,
Roi de cauchemar, de luxure et de péché!

Pendant ce temps-là, Pol Levengard aspire à l'amour :

Sans parler se comprendre. Sentir seulement
Nos âmes fluer l'une dans l'autre en s'aimant!
Oh! je suis las, parfois, de n'aimer que moi-même!
Un sentimental alors dans mon cœur se traine.
Dans mon cœur triste, inassouvi d'amour charnel...

Et Pol Levengard a la chance de rencontrer et d'aimer Georgina. Et il analyse ardemment sa beauté :

Georgina, j'ai vu passer ta nudité blanche !
Elle illuminait l'ombre ainsi qu'une clarté.

Et ses vers fiévreux sont dignes de la beauté de Georgina.

Or ces deux poètes ont une théorie qui n'est point tout à fait l'humanisme :

« D'avoir songé longuement à l'inertie littéraire des poètes jeunes, nous avons compris la violente nécessité d'un art fort et brutal, âpre comme la vie et souverain comme elle. Il porte presque inévitablement à la passion des larges paysages, des horizons flamboyants et des figures héroïques. Nous réclamons en l'art la splendeur du verbe sonore, la somptuosité naturelle des choses, la magnificence des aspects de nos visions. Par là, notre art sera *somptuaire :* nous entendons que nos sensations intimes s'harmoniseront avec les paysages, que nous serons enfin les poètes héroïques de sensations héroïques...

« Nous n'avons ni le stupide orgueil, ni la bassesse d'esprit de nous proclamer chefs d'école. Nous voulons uniquement l'accomplissement de la belle phrase si évocatoire de M. Péladan : *A la race latine qui va mourir, nous préparons une dernière splendeur afin d'éblouir et d'adoucir les barbares qui vont venir.* »

Ainsi diffèrent entre eux les derniers poètes : de leurs œuvres ont pu jaillir, sans doute, les théories nouvelles, — pourquoi les négliger tous, eux et leurs œuvres, les compter pour rien, rien? Pourquoi? Ne sont-ils pas assez bien nés ? Leurs relations dans les salons et dans la presse sont-elles insuffisamment étendues ou solides pour que leurs théories aient quelque appréciable valeur? En tous cas, ils écrivent des vers — et c'est bien quelque chose de la part de poètes, même de poètes théoriciens.

Au surplus, nous admettons toutes les théories ; et nous les jugeons d'après les œuvres qui naissent d'elles. C'est pourquoi nous espérons que Fernand

Gregh, en sa durable jeunesse, ne se réduira point au rôle de poète consultant et d'aède prématurément retraité. Nous attendons avec confiance sa grande œuvre humaniste, encore qu'il ait été beaucoup moins heureusement inspiré dans *la Beauté de vivre* que dans ses aimables chansons, gentiment pastichées, de la *Maison d'enfance*.

Et, puisque humanisme il y a (partout, nous l'admettons, sauf dans les poèmes récemment parus), si Fernand Gregh nous gratifie de cette grande œuvre humaniste que nous applaudirons avec joie, il ne sera point le promoteur d'une poésie nouvelle. Un poète de sa génération, en effet, Adolphe Lacuzon, l'auteur vigoureux d'*Éternité*, a déterminé moins bruyamment, cela est vrai, mais plus précisément que lui, — et avant qu'il n'entreprît de le faire, — les caractères de cet humanisme renouvelé :

« La vie et l'humanité exaltent la jeunesse. Les grandes causes sociales d'aujourd'hui et de tout à l'heure propagent par le monde une inquiétude où la vitalité et l'énergie intellectuelle sont éperdûment sollicitées. Elle en a conscience et, d'ores et déjà, semble vouloir répondre à cet appel qui lui vient de partout à la fois. Qu'ils parlent donc bientôt, ceux dont la voix ne sera que de pure harmonie, et si le verbe humain doit reprendre parmi nous son hégémonie des siècles passés, que son évangile soit de simplicité et de sincérité. »

Au reste, ce jeune poète, décidément bien raisonnable, écrivait aussi :

« Par l'excès même de son zèle et par ses innombrables ressources de divulgation, la réclame moderne est impuissante à maintenir longtemps l'illusion sur un talent suspect dont chacun s'est trouvé à même, comme malgré soi, de constater l'insuffisance ou la médiocrité. Démasqué par elle, l'homme du jour s'effondre, s'il n'est l'homme d'une œuvre... »

J. Ernest-Charles.

LES GRAMMAIRIENS PHILOSOPHES

DU XVIIIe SIÈCLE

LA GRAMMAIRE DE CONDILLAC

La réforme de l'enseignement secondaire en France, la place réduite accordée aux langues anciennes et à l'enseignement grammatical dans les nouveaux plans d'études, remettent en question un problème bien des fois discuté : quelle est la valeur éducatrice de la grammaire ?

La grammaire ne doit-elle être qu'un moyen pour mettre les enfants à même de comprendre les textes ? se borne-t-elle à enseigner, par tableaux et par exemples, le maniement régulier et usuel des langues ?

Les grammairiens, songeant aux origines de la science qu'ils professent, revendiquent pour elle un autre rôle. Sans voir dans le langage exclusivement une matière à raisonner, ils sentent la parenté étroite qui a lié primitivement leurs recherches à celles des philosophes. Historiquement, les conceptions désintéressées de la philosophie ont préparé la voie aux études critiques de la grammaire. L'analyse purement empirique du langage fut précédée par des recherches plus générales sur la nature de la pensée et de la parole : beaucoup des termes techniques qui composent la nomenclature de la grammaire existaient dans les écoles philosophiques, longtemps avant que les grammairiens aient songé à les revendiquer pour leur propre usage. La distinction entre le nom et le verbe, entre le sujet et l'attribut, fut l'œuvre des philosophes. Même les termes techniques de *cas*, *nombre* et *genre*, que nous ne pouvons plus guère séparer aujourd'hui des notions grammaticales qu'ils expriment, furent inventés primitivement afin de pénétrer la nature de la pensée, et non pas afin d'analyser pratiquement les formes du langage : c'est une génération postérieure qui les appliqua à la langue.

Mais, ce travail de préparation nécessaire une fois terminé, commence dans l'histoire de la grammaire une période empirique dont les caractères sont très différents. La grammaire, telle que nous l'entendons aujourd'hui, naît avec le besoin que nous ressentons de faire comprendre aux autres le mécanisme d'une langue que nous parlons nous-mêmes couramment. En d'autres termes, le premier grammairien pratique fut le premier qui enseigna une langue étrangère, et si nous voulions connaître les commencements de la science du langage, il faudrait tâcher de déterminer à quelle époque de l'histoire du monde, et dans quelles circonstances, les hommes songèrent pour la première fois à apprendre une autre langue que la leur.

*
* *

L'erreur de tout un siècle, en France, fut de s'en tenir à la première de ces deux périodes, celle que nous pouvons appeler la *période philosophique*. Nos ancêtres du XVIIIe siècle, devenus *maîtres de langues*, comme ils disaient eux-mêmes, n'ont pas su dépouiller la personnalité du philosophe ; et, quand ils ont traité de grammaire, ils ont raisonné sur les cas, sur les genres, ou sur les constructions, comme ils raisonnaient sur les sensations, sur les perceptions ou sur les jugements.

Au début du XVIIIe siècle, un philosophe, Leibnitz,

dans une dissertation sur l'*Origine des peuples tirée des indices du langage*, parue en 1710, établit véritablement les titres de la grammaire à exister comme science. Il semble avoir prévu et indiqué d'avance quels secours la philosophie emprunterait un jour à la philologie comparée, pour éclaircir les obscures questions d'origine, et pour remonter avec quelque certitude jusqu'à ces époques primitives où nous font défaut et les monuments écrits et la tradition même.

Sans doute, avant Leibnitz et autour de lui, il y avait des grammairiens et des grammaires avaient été écrites. Mais aucun principe scientifique n'avait guidé ces auteurs, préoccupés uniquement de réunir en un manuel commode les règles essentielles de l'usage établi « par la Cour et par les bons auteurs », suivant la formule courante: tels les ouvrages de Régnier-Desmarais, de l'abbé Dangeaü, de l'abbé Girard et du P. Buffier.

Avec l'œuvre grammaticale de l'Encyclopédie, commence vraiment ce qui nous apparaît à nous comme une erreur, mais une erreur nécessaire peut-être à l'évolution et aux progrès de la science du langage : la grammaire considérée comme une partie de la philosophie. Ce sont, en effet, des philosophes, Voltaire et Diderot, ou des grammairiens qui sont des philosophes, Du Marsais, Beauzée, Douchet, de Mairan, qui rédigent toute la grammaire de l'Encyclopédie. Et rien n'est plus intéressant que de voir comment, par ces esprits systématiques, les idées et les théories les plus étrangères à la morphologie ou à la syntaxe proprement dite, théories, par exemple, sur l'origine du langage, sur les progrès de l'esprit humain, sur l'inégalité des hommes ou des races, sont mêlées avec une parfaite inconscience à de très courtes et d'ailleurs très inexactes observations sur le verbe ou sur l'inversion.

Cependant, deux grammairiens encyclopédistes ne méritent pas d'être confondus tout à fait avec ces philosophes. Ils ont fait, précisément pour s'affranchir des idées philosophiques qui aveuglent leurs collaborateurs, et pour étudier les mots ou les phrases indépendamment de toute vue systématique, des efforts sérieux dont il faut leur tenir compte. Ces grammairiens sont Du Marsais et Beauzée. Sans doute, d'Alembert applique au premier l'épithète de « grammairien profond et philosophe », et il faut bien reconnaître qu'il n'a pas tout à fait tort. Mais Du Marsais, en tant que grammairien, ne retient de la philosophie que ce qu'elle peut avoir d'utile pour l'enseignement de la grammaire : par exemple les principes qui ont inspiré son article sur l'éducation dans l'Encyclopédie, cette notion très sage et très simple qu'il faut « faire passer les enfants par les idées particulières avant de les élever aux idées générales » ; ou encore quelques-uns des meilleurs préceptes de sa Logique. Mais, dans ses ouvrages spéciaux, dans son *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, ou dans son fameux *Traité des Tropes*, il y a autre chose que la philosophie un peu générale et vague du temps sur les démarches successives de l'esprit, sur l'analyse méthodique et sur la liaison des connaissances il y a des observations précises, des recherches consciencieuses, des résultats exacts; en un mot, il y a ce qui manque surtout dans la plupart des grammaires du temps, et ce que Leibnitz réclamait, dès 1710 : il y a des *faits*.

Il y en a aussi dans les articles et dans les œuvres de Beauzée ; et l'on sent en lui le professeur, l'homme qui, ayant enseigné dix ans la grammaire à l'École militaire de Paris, voit essentiellement dans la grammaire une matière à enseignement, et non un thème à raisonner. Ses articles sur les divers éléments du langage, réunis par lui avec ceux de Marmontel sous le titre de *Dictionnaire de grammaire et de littérature*, constituent le recueil peut-être le plus intéressant d'observations grammaticales au XVIIIe siècle. Et il y a aussi beaucoup de curiosité et d'ingéniosité d'esprit dans sa *Grammaire générale* de 1767, à laquelle il donna pour sous-titre : *Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues*.

Mais, d'une façon générale, et si l'on met à part Du Marsais et Beauzée, les grammairiens de l'Encyclopédie sont avant tout des logiciens préoccupés d'analyser la pensée par l'étude du langage, en considérant séparément, dans les mots, les idées différentes qui sont l'objet de la pensée, et dans la proposition, la relation que l'esprit aperçoit entre ces idées.

La tradition purement grammaticale, à la même époque, serait représentée par l'ancienne *Grammaire de Port-Royal*, toujours en faveur, si Duclos, dans l'édition surchargée de remarques et de notes, qu'il en donne en 1754, n'avait réussi à la rendre *philosophique*, comme il le proclame lui-même avec fierté. Il commence par déclarer que cette grammaire n'a pas été écrite pour instruire les enfants, « mais pour permettre aux jeunes gens qui possèdent les éléments des langues anciennes et de leur propre langue, d'étudier les principes généraux de la grammaire raisonnée ». Ainsi se trouve faussée l'intention première de Lancelot et d'Arnauld. De grammaire raisonnée et de philosophie, en effet, il n'y en a que dans les longues remarques où Duclos, faisant trop bon marché de la réalité, revendique, contre l'usage enregistré par les maîtres de Port-Royal, les droits souverains de la raison. En allant jusqu'au

bout de ses déductions logiques, il se laisse souvent entraîner à d'étranges excès, par exemple dans la question de l'orthographe simplifiée, déjà soulevée bien des fois depuis le XVIe siècle, et qu'il pousse, lui, jusqu'à ses limites extrêmes; aussi ne peut-il manquer d'être lui-même un peu effrayé par cette intransigeance toute *philosophique*, et nous fait-il naïvement cette bien jolie confession : « J'avoue — car il ne faut rien dissimuler — que la réformation de notre orthographe *n'a été proposée que par des philosophes: il me semble que cela ne devrait pas absolument en décrier le projet.* »

Commencée par un philosophe, c'était aussi par des philosophes que ce mouvement grammatical au XVIIIe siècle devait être conduit à son terme. Et il est assez curieux de voir que la grammaire, déformée et égarée de sa véritable voie pendant près d'un siècle par les théoriciens de l'Encyclopédie, allait être constituée comme science spéciale par deux philosophes : Adam Smith et Dugald Stewart. Ce sont eux qui ont compris des premiers que la grammaire devait avoir pour objet l'étude des affinités linguistiques et que ces affinités seraient déterminées surtout par les faits grammaticaux, et non par une simple ressemblance de mots, ou même par une association purement logique d'idées, comme on l'avait fait jusque-là.

Le même principe était posé en Angleterre par lord Monboddo, dans deux ouvrages parus en 1774 et 1795; il était définitivement consacré par Hervas dans son *Catalogue des Langues;* et ce jésuite espagnol, qui composa lui-même les grammaires de plus de quarante idiomes, peut être considéré comme un des initiateurs de la grammaire comparée.

***

La méthode grammaticale de l'Encyclopédie se trouva encore exagérée et poussée à ses dernières limites par un philosophe : Condillac, en 1768, l'année même de son élection à l'Académie, fut chargé par le duc de Parme de l'éducation de son fils. Il rédigea pour son élève un cours complet d'instruction qu'il publia plus tard, après sa rentrée en France, en 1775, et où figure une *Grammaire* précédant un *Art de raisonner* et un *Art de penser*.

Quel intérêt Condillac pouvait-il avoir à commencer par l'étude de la grammaire l'instruction de son élève? Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, afin d'enseigner à l'enfant l'usage pratique et correct de sa langue. Tel n'est pas son objet, et il nous l'avoue lui-même avec la plus absolue franchise : « Mon dessein était moins d'apprendre au prince de Parme sa langue que de le faire réfléchir sur ce qu'il en savait déjà. Je voulais développer d'une manière plus distincte et plus étendue les observations qu'il avait faites dans ses lectures. » Pour lui, la grammaire n'est que la première partie de l'art de penser. Le langage n'est pas seulement un moyen de communiquer nos sentiments, au sens le plus large du mot ; c'est une méthode analytique qui nous conduit d'idée en idée, de jugement en jugement, de connaissance en connaissance. C'est précisément cette instruction méthodique et graduelle que Condillac veut donner à son élève : il veut exercer son observation et sa réflexion, l'habituer à lier ses découvertes, ses expériences, ses connaissances acquises; il veut, en un mot, lui faire analyser sa propre pensée. Or l'analyse de la pensée est toute faite dans le discours ; elle l'est avec plus ou moins de précision, suivant que les langues sont plus ou moins parfaites, et que ceux qui les parlent ont l'esprit plus ou moins juste : mais nous jugeons et nous raisonnons avec des mots comme nous calculons avec des chiffres. D'où il suit que pour apprendre à penser, à classer ses idées, à les évoquer utilement, il faut commencer par apprendre le mécanisme infiniment délié des langues, qui sont « comme autant de méthodes analytiques ». La grammaire nous apprendra quels sont, pour telle ou telle langue, les signes de ces méthodes, et d'après quelles règles nous devons nous en servir.

Dès lors, nous pouvons aisément supposer ce que sera une grammaire faite par Condillac, pour qui le langage est purement une analyse et qui n'a d'autre ambition que « d'en démêler tout l'artifice, et d'en saisir toute la simplicité »; ce sera une méthode philosophique du langage, un chapitre nouveau ajouté aux chapitres sur les signes de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* ou du *Traité des Systèmes ;* ce ne sera que fort peu une grammaire.

Pour apprécier le caractère philosophique de cette grammaire de Condillac, nous n'avons qu'à lire les éloges que lui décernent les Encyclopédistes. « C'est une vue très heureuse et très profonde de l'abbé de Condillac, écrit Beauzée, que d'avoir considéré les langues comme des méthodes analytiques, comme des espèces d'algèbre et d'arithmétique. » Sans doute, il n'est pas mauvais de les avoir ainsi considérées, quand on étudie la philosophie de l'esprit humain, mais encore une fois le point de vue change quand on a la prétention d'enseigner à un enfant la grammaire d'une langue quelconque et l'on peut avoir des doutes sur l'efficacité d'une pareille méthode d'exposition : dangereuse avec un seul disciple, elle serait complètement stérile dans un enseignement public.

Interpréter l'intelligence au moyen du langage, faire devant son élève l'analyse de la pensée par l'analyse logique du discours ; tel est, en effet, l'unique objet de Condillac. Sa grammaire a deux parties : l'une s'intitule : *De l'analyse du discours* et,

sous couleur d'étudier la proposition, elle recherche les moyens que les langues nous fournissent pour décomposer la pensée; l'autre, qui traite *Des Éléments du discours*, accorde peu de place à l'étude des formes et se borne à établir les règles que notre langue nous prescrit pour porter dans l'analyse de nos pensées la plus grande clarté et la plus grande précision. D'ailleurs, la définition que pose Condillac en tête de son *Traité* ne nous permet pas le moindre doute sur ses intentions véritables : « On appelle *grammaire* la science qui enseigne les principes et les règles de la méthode analytique. » Ouvrons n'importe lequel de nos manuels modernes, nous y trouverons une définition à la fois plus complète et plus conforme à l'objet pratique de la grammaire : c'est, par exemple, « une science qui enseigne les origines, les principes, les règles et les conventions du langage ».

Et de dire à ce propos, comme le fait Condillac, que *langage* et *méthode analytique* sont deux termes synonymes, c'est un sophisme qui n'explique rien du tout. Car alors nous demandons pourquoi la philosophie elle-même, dans la mesure où elle nous apprend à réfléchir sur nos idées, à les classer, à les décomposer et à les lier, n'est pas tout aussi bien un terme synonyme de grammaire.

En réalité, il y avait intérêt à considérer l'ordre analytique comme expliquant la formation d'une langue, son évolution progressive et son mécanisme actuel. Ce qui se trouve incontestablement dans l'esprit de toutes les langues, c'est la succession analytique des idées partielles qui constituent une même pensée, et les mêmes espèces de mots pour représenter les idées partielles envisagées sous les mêmes aspects. Il y a également intérêt, quand on se propose d'apprendre, d'une façon rapide et sûre, une langue étrangère, à réduire à l'ordre analytique tous les termes et toutes les phrases de cette langue, et l'on peut soutenir, à la rigueur, que tout le reste n'est qu'une affaire de mémoire et qu'il suffit de s'assurer des décisions arbitraires du bon usage. Mais on se trompe, on fait une généralisation hâtive quand on considère que, pour ce qui concerne les différentes espèces de mots, une même idée spécifique les caractérise dans toutes les langues, parce que cette idée est le résultat nécessaire de l'analyse de la pensée, qui est naturellement la même partout : quelle place réserve-t-on alors aux différences qui tiennent au *génie des langues*, c'est-à-dire aux mille variations imprévues, à l'altération phonétique, au renouvellement dialectal, à toutes les causes d'évolution et de transformation qui sont les conditions mêmes de la vie des langues?

***

Les idées grammaticales de Condillac sont assez peu celles d'un grammairien. Dans son dédain pour ce qu'il appelle le *matériel du discours*, il a construit *a priori* une philosophie du langage, plutôt qu'il n'a rendu compte de l'origine, de la nature et du rôle de ses différents éléments. Au lieu de se plier au génie de la langue qu'il enseigne, il l'a asservi à la logique, il a forcé les mots de se conformer à l'ordre naturel des idées, sans souci de ce qu'il y a de spontané, de libre et de vivant dans les mots eux-mêmes. Mais les mots se sont vengés, si l'on peut ainsi dire : selon le mot de Bacon, ils ont réagi sur l'intelligence qui les voulait asservir, et brisé les cadres étroits où on les avait enfermés. C'est par une réaction légitime contre ce qu'il y avait d'inesthétique dans ce rationalisme grammatical, c'est-à-dire de non moins contraire à l'évolution du langage comme œuvre d'art qu'à son développement organique ou linguistique, que se trouvent expliqués ou même justifiés les pires excès de la rhétorique romantique. A cette révolution, la langue perdra peut-être un peu de cette clarté, de cet ordre, de cette logique que les classiques du XVIIe siècle et les philosophes du XVIIIe lui avaient donnés; elle y gagnera plus de liberté, de pittoresque et de vie.

Quant à la valeur pédagogique de cette méthode de Condillac fondée sur l'analyse, elle était déjà nécessairement réduite dans un enseignement public de la grammaire; elle sera complètement annulée par les conditions nouvelles faites à cet enseignement. Le Conseil supérieur de l'Instruction publique a décidé que l'enseignement théorique de la grammaire serait limité aux paradigmes généraux et aux règles indispensables; officiellement codifiée, la grammaire ne doit faire appel qu'à la mémoire des enfants. Tout en condamnant ce qu'il y avait de trop rationnel et de systématique dans les manuels des philosophes encyclopédistes, on peut regretter que l'éducation moderne ne fasse pas une part plus grande à la réflexion et à l'analyse dans les études grammaticales. La grammaire ne devrait sans doute pas se borner à énoncer le fait, à constater l'usage : elle devrait préparer les enfants à étudier eux-mêmes l'usage qui s'offre à leur intelligence, dans les conversations qu'ils entendent ou dans les ouvrages qu'on leur fait lire, et à rétablir, dans la mesure où leur esprit d'analyse le leur permet, le système des signes par lesquels les idées sont traduites.

ÉDOUARD MAYNIAL.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 431.33. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 14 MARS 1903.

DANS LES BAS-FONDS

Tableaux en quatre actes

Traduit du russe par E. HALPERINE-KAMINSKY

PERSONNAGES

KOSTYLEV, MIKHAIL IVANOV, 54 ans, patron d'un asile de nuit.
VASSILISSA KARPOVNA, sa femme, 26 ans.
NATACHA, sa sœur, 20 ans.
MEDVIEDEV, ABRAM, leur oncle, agent de police, 50 ans.
VASKA PEPEL, 28 ans.
KLESTCH, ANDREI MITRITCH, serrurier, 40 ans.
ANNA, sa femme, 30 ans.
NASTIA, jeune fille, 24 ans.
KVACHNIA, marchande ambulante de gâteaux, environ 40 ans.
BOUBNOV, casquettier, 45 ans.
SATINE, } tous deux âgés d'environ 40 ans.
UN ACTEUR, }
LE BARON, 33 ans.
LOUKA, chemineau, 60 ans.
ALIOCHKA, cordonnier, 20 ans.
JAPOT DE TRAVERS, } portefaix.
UN TATAR, }
Plusieurs vagabonds, sans nom.

ACTE PREMIER

Un sous-sol rappelant une caverne. Lourde voûte en pierres, enfumée. La lumière arrive du côté des spectateurs, et de haut en bas, par une croisée carrée placée à droite. Le coin droit, séparé du reste de la scène par une mince cloison, forme la chambre de Pepel; près de la porte de cette chambre est placé le lit en planches de Boubnov. Dans le coin gauche, un grand poêle russe; à gauche, dans le mur de pierre, la porte donnant dans la cuisine, où logent Kvachnia, le Baron et Nastia. Entre le poêle et la porte, un large lit dissimulé sous un rideau d'indienne sale. A tous les murs et sur plusieurs rangées, sont fixés des lits en planches.

Au premier plan, près du mur de gauche, un billot portant un étau et une petite enclume; auprès, une autre bille plus basse. Klestch y est assis, devant l'enclume, et essaie des clés dans de vieilles serrures; à ses pieds, deux grands trousseaux de clés de toutes formes, un samovar bossué en fer-blanc, un marteau et des limes. Au milieu, une grande table, deux bancs, un tabouret, le tout en bois blanc, et sale. A table, devant le samovar, trône Kvachnia. Le Baron mâche du pain bis et Nastia, assise sur le tabouret, accoudée sur la table, lit un livre tout écorné. Sur le lit, derrière le rideau, tousse Anna. Boubnov, assis sur sa couche de planches, essaie sur une forme à casquettes, qu'il tient entre les genoux, des morceaux d'étoffe provenant d'un pantalon usé, et réfléchit sur la possibilité d'y couper des casquettes. Auprès de lui, un carton à chapeau abîmé, où sont des visières, des morceaux de toile cirée, des chiffons. Satine, qui vient de se réveiller, est étendu sur sa couche et rugit. Sur le poêle, l'Acteur, invisible, tousse.

Commencement du printemps, le matin.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, KLESTCH, BOUBNOV, SATINE, L'ACTEUR, KVACHNIA, ANNA, NASTIA.

LE BARON. — Et après?...

KVACHNÏA. — Ah! mais non, que j'y ai dit, mon bon, quant à cela, rien de fait. Je la connais, j'y ai dit, et jamais, même pour cent écrivisses bien cuites, je ne me marierai.

BOUBNOV, à Satine. — Qu'est-ce que tu as à grogner?

Satine continue à rugir.

KVACHNÏA. — Moi, une femme libre, j'y ai dit, qui suis mon maître, et que je me fasse inscrire dans le passeport de qui que ce soit, me faire asservir par un homme, jamais! Ça peut être un prince américain, je ne songerais même pas à en faire mon homme.

KLESTCH. — C'te blague...

KVACHNIA. — Quoi que tu dis?

KLESTCH. — Tu blagues, tu te marieras avec Abramka...

Le Baron [illegible] — l'Amour fatal !... [illegible]

Nastia, [illegible] — Donne. . Rends-le-moi! Voyons, pas de blagues!

[illegible]

Kvachnïa, [illegible] — Voyez-vous ce bagne roux. Des blagues!... Mais comment oses-tu me dire un mot aussi insolent?

Le Baron, frappant avec le livre sur la tête de Nastia. — Es-tu sotte, Nastia!...

Nastia, [illegible] — Donne...

Klestch. — Tu as beau être une grande dame, tu épouseras tout de même Abramka... Tu n'espères que cela...

Kvachnïa. — Eh oui! c'est ça. Regarde plutôt ta femme que tu as tuée à moitié.

Klestch. — Tais-toi, vieille chienne! Ça te regarde?...

Kvachnïa. — Tu n'aimes pas tes vérités!

Le Baron. — Ça commence!... Nastia, où es-tu?

Nastia, [illegible] Laisse...

Anna, [illegible] — La journée a bien commencé! Par Dieu, ne criez pas comme ça, ne vous querellez pas!

Klestch. — Voilà qu'elle geint déjà!

Anna. — Chaque jour, chaque jour... Laissez-moi au moins mourir tranquille.

Bournov. — Les cris, ça n'empêche pas la mort...

Kvachnïa, s'approchant d'Anna. — Et comment as-tu pu, ma petite mère, vivre avec une pareille brute?

Anna. — Je t'en prie, laisse...

Kvachnïa. — Ah! la pauvre patiente!... Eh bien, ça ne va pas mieux, la poitrine?

Le Baron. — Kvachnïa, c'est le moment d'aller au marché.

Kvachnïa. — Allons-y. [illegible] Veux tu des pâtés chauds?

Anna. — Non... Merci. A quoi bon manger?

Kvachnïa. — Mange tout de même. Ça adoucit, le chaud. Je vais t'en mettre dans un bol, et je te les laisserai. Quand tu en auras envie, tu mangeras. (Au Baron. Allons, le barine... (A Klestch.) Hou! mauvais esprit... (Elle sort par la porte de la cuisine.)

Anna, toussant. — Seigneur Dieu!...

Le Baron. [illegible] Nastia [illegible] Finis donc, sotte!

Nastia, grognant. — Va-t'en... Je ne te gêne pas, moi.

[illegible]

SCÈNE II

LES MÊMES, moins KVACHNÏA et LE BARON.

Satine, [illegible] — Qu'est-ce qui m'a battu hier?

Bournov. — Qu'est-ce que ça t'importe?

Satine. — C'est vrai... Et pourquoi m'a-t-on battu?

Bournov. — Tu as bien joué aux cartes?

Satine. — Eh oui!...

Bournov. — Eh bien! c'est pour cela.

L'Acteur, [illegible] — Un jour on t'assommera complètement.

Satine. — Va donc, eh, imbécile!

L'Acteur. — Et pourquoi?

Satine. — Parce qu'on ne tue pas un homme deux fois.

L'Acteur, [illegible] — Comprends pas pourquoi on ne tuerait pas deux fois.

Klestch. — Descends donc de ton poêle, et mets de l'ordre ici... Ne fais pas le flemmard.

L'Acteur. — Ça te regarde?...

Klestch. — Vassilissa va venir, et te montrera qui ça regarde.

L'Acteur. — Au diable Vassilissa! Aujourd'hui c'est le tour du Baron à faire le ménage... Eh! le Baron!...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE BARON sortant de la cuisine, puis KVACHNÏA.

Le Baron. — Je n'ai pas le temps de ranger ici... Je vais au marché avec Kvachnïa.

L'Acteur. — Ça ne me touche pas... Va même au bagne... Mais c'est ton tour de balayer, et je ne veux pas travailler pour les autres.

Le Baron. — Eh bien! va au diable. Nastia balaiera. Voyons, toi, « Amour fatal », reprends tes sens.

Il [illegible] Nastia.

Nastia, se levant. — Que me veux-tu? Rends-le-moi, polisson! Et c'est un barine, ça!...

Le Baron, lui rendant le livre. — Nastia, balaie pour moi, veux-tu?

Nastia, s'éloignant dans la cuisine. — Penses-tu?...

Kvachnïa, par la porte de la cuisine, au Baron. — Viens-tu? On fera le ménage sans toi... Eh, l'acteur! Puisqu'on te le demande, fais-le. Tu ne te casseras pas en deux, j'espère.

L'Acteur. — C'est ça... Toujours moi... Je ne comprends pas...

Le Baron [illegible] — C'est un peu lourd aujourd'hui.

Satine. — Aussi, pourquoi être né baron...

Kvachnïa, à l'Acteur. — Tu vas balayer, hein?...

Elle sort par la porte [illegible] laissant passer le Baron devant elle.

L'Acteur descend du poêle. — Ça m'est nuisible de res-

pirer la poussière. (Fièrement.) Mon organisme est empoisonné par l'alcool...

Il reste songeur, assis sur son lit.

SATINE. — Organisme... Organon... on.

ANNA. — Andreï...

KLESTCH. — Quoi encore?

ANNA. — Kvachnia a laissé là des pâtés pour moi... mange-les.

KLESTCH, s'approchant d'elle. — Et toi, tu n'en veux pas?

ANNA. — Non... A quoi bon mangerais-je? Toi, tu travailles... Tu en as besoin...

KLESTCH. — Alors tu as peur? N'aie pas peur... Peut-être encore...

ANNA. — Va manger... Je souffre... C'est la fin...

KLESTCH, en s'éloignant. — Allons, tu en reviendras peut-être... Ça arrive...

Il sort dans le couloir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE BARON et KVACHNIA.

L'ACTEUR, [illegible] — Hier, à l'hôpital, le médecin m'a dit : Votre organisme est entièrement empoisonné par l'alcool.

SATINE, [illegible] — Organon...

L'ACTEUR, insistant. — Pas organon, or-ga-nis-me...

SATINE. — Sicambre...

L'ACTEUR, [illegible] — Des bêtises!... Moi, je parle sérieusement... Oui... Si l'organisme est empoisonné, donc, ça m'est nuisible de balayer... de respirer de la poussière.

SATINE. — Macrobiotique... Ah!...

BOUBNOV. — Qu'est-ce que tu maronnes?

SATINE. — Des mots... Il y a encore : transcendantal.

BOUBNOV. — Qu'est-ce?

SATINE. — Sais pas... J'ai oublié...

BOUBNOV. — Et pourquoi le dis-tu?

SATINE. — Comme ça... J'en ai assez, frère, de tous ces mots des hommes... Oui, j'en ai soupé!... J'ai entendu chacun d'eux au moins un millier de fois.

L'ACTEUR. — Dans *Hamlet*, on dit : « Des mots, des mots, des mots! » C'est une bonne pièce! J'y ai joué le fossoyeur...

KLETSCH, [illegible] Vas-tu bientôt jouer du balai?

L'ACTEUR. — Ce n'est pas ton affaire. Se frappant la poitrine. Ophélie! Ne m'oublie pas dans tes prières!... [illegible]

SATINE. — J'aime les mots incompréhensibles, rares... Quand j'étais gamin... je servais au télégraphe... J'ai lu beaucoup de livres...

BOUBNOV. — Alors, tu as été télégraphiste aussi?

SATINE. — Mais oui... Il y a de très bons livres... et beaucoup de mots curieux... J'étais un homme instruit, sais-tu?

BOUBNOV. — Tu me l'as dit cent fois. Eh bien! tu l'as été!... La belle affaire!... Moi, j'ai été pelletier... J'avais mon atelier... Ce que j'avais les mains jaunes de teinture!... Je teignais les fourrures. Elles étaient si jaunes, frère, que ça allait jusqu'au coude! Je croyais bien rester comme cela jusqu'à ma mort... Et voici qu'à présent... elles sont simplement sales... Eh oui!

SATINE. — Et puis après?...

BOUBNOV. — Et puis rien.

SATINE. — Et où voulais-tu en venir?

BOUBNOV. — A rien... Une réflexion... Il en résulte que tu as beau te maquiller la peau, ça s'effacera... Tout s'efface... Eh oui!

SATINE. — Ah ben! moi, j'ai mal aux os...

L'ACTEUR, assis [illegible] sur ses genoux. — L'instruction... ça ne vaut rien. L'important, c'est le talent. J'ai connu un artiste qui épelait ses rôles; mais il jouait ses héros, que le théâtre tremblait sous les applaudissements...

SATINE. — Boubnov, donne-moi cinq kopeks.

BOUBNOV. — J'ai deux kopeks pour tout avoir...

L'ACTEUR. — Je le dis, ce qu'il faut au héros, c'est du talent. Et le talent, c'est la foi en soi-même, en sa force...

SATINE. — Donne-moi cinq kopeks, et je croirai que tu es un talent, un héros, un crocodile, un commissaire de police... Klestch, donne cinq kopeks.

KLESTCH. — Va au diable! Il n'en manque pas de quémandeurs de votre espèce.

SATINE. — Pourquoi brailler, puisque tu n'as pas un kopek... Je le sais, va...

ANNA. — Andreï... J'étouffe...

KLESTCH. — Et qu'y puis-je?

BOUBNOV. — Ouvre la porte dans l'entrée...

KLESTCH. — C'est ça, tu es niché là-haut et moi je suis par terre... Donne-moi ta place, et alors tu ouvriras... J'ai déjà assez pris froid...

BOUBNOV, tranquillement. — Je n'ai pas besoin d'ouvrir... C'est ta femme qui le demande...

KLESTCH, morné. — Et il y en a beaucoup qui demandent bien des choses...

SATINE. — Quel bruit ça fait dans ma tête! En v'là une idée de vous cogner sur la caboche!

BOUBNOV. — Ce n'est pas seulement sur la caboche que l'on cogne, mais encore sur toutes les autres parties du corps. Il se lève. Il faut que j'achète du fil... C'est drôle qu'on n'ait pas encore vu les patrons aujourd'hui... Est-ce qu'ils sont crevés?

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins BOUBNOV et ANNA, puis KOSTYLEV.

L'ACTEUR, [illegible] et s'approche d'Anna. — Eh bien ! ça ne va pas ?

ANNA. — J'étouffe...

L'ACTEUR. — Je vais te conduire dans l'entrée, veux-tu ? Allons, lève-toi ! (Il l'aide à se lever, lui jette des guenilles sur les épaules et la conduit vers l'antichambre en la soutenant.) Voyons ! Tiens bon ! Je suis moi-même malade... Empoisonné par l'alcool...

KOSTYLEV, apparaît dans la porte. — A la promenade ? Ah ! quel beau couple ! Le bouc et la brebis...

L'ACTEUR. — Tu peux bien t'écarter. Tu ne vois pas que ce sont des malades qui avancent ?

KOSTYLEV. — Passe, passe... (Tout en fredonnant un motif pieux, il scrute l'asile avec défiance et incline la tête à gauche, comme s'il épiait quelque bruit dans la chambre de Pepel. Klestch fait sonner ses clés rageusement, et grince de sa lime en suivant le patron de l'œil.) Tu grinces toujours ?

KLESTCH. — Comment ?...

KOSTYLEV. — Tu grinces, dis-je. (Une pause.) E-e-e. Que voulais-je donc dire ? (Puis vivement et à voix basse.) Ma femme n'est pas venue ?

KLESTCH. — Je ne l'ai pas vue...

KOSTYLEV, s'approche avec précaution de la porte de Pepel. A Klestch. — Que de place t'occupes pour deux roubles par mois ! Le lit... puis, toi-même qui es assis... Ah oui ! ma foi, tu en occupes bien pour cinq roubles... Il faudra que je te surcharge d'un demi-rouble...

KLESTCH. — Charge-moi plutôt d'un nœud coulant, et étrangle-moi... Tu vas bientôt crever, et tu penses toujours aux demi-roubles...

KOSTYLEV. — Pourquoi t'étrangler ? A quoi cela servirait-il ? Que Dieu te garde ! vis pour ton plaisir... Et moi je t'augmenterai d'un demi-rouble, j'achèterai de l'huile pour la veilleuse, et devant la Sainte Icône, mon sacrifice brûlera... Le sacrifice viendra de moi, pour racheter mes péchés, mais il rachètera aussi les tiens. Puisque toi, tu n'y penses pas à tes péchés, eh bien, alors... Ah ! que tu es un méchant homme, mon petit Andreï. Ta femme se meurt de ta méchanceté... Personne ne t'aime, personne ne t'estime... Ton travail est bruyant, gênant pour tous...

KLESTCH, criant. — Est-ce que tu serais venu me bassiner ?...

(Satine rugit.)

KOSTYLEV, tressaillant. — Ah ! petit père !

L'ACTEUR, entrant. — J'ai installé la femme dans l'entrée. Je l'ai couverte...

KOSTYLEV. — Comme tu es bon, frère ! C'est bien, ça... Ça te sera compté...

L'ACTEUR. — Quand ?

KOSTYLEV. — Dans l'autre monde, mon bon... Là-bas tout est compté, tous nos actes...

L'ACTEUR. — Tu ferais mieux de me récompenser de ma bonté ici-bas.

KOSTYLEV. — Comment le puis-je ?

L'ACTEUR. — Il faut me tenir quitte de la moitié de ma dette...

KOSTYLEV. — Eh ! eh ! Tu plaisantes, mon petit. Tu ne fais que rigoler... La bonté du cœur se paie-t-elle en argent ? La bonté, c'est plus précieux que tous les trésors. Quant à ce qui m'est dû, c'est bien dû. Donc, tu *dois* me le payer... Ta bonté, tu me la dois pour rien, à moi vieillard.

L'ACTEUR. — Tu es un fripon, vieillard...

(Il passe dans la cuisine. Klestch se lève et sort par la porte de l'entrée.)

SCÈNE VI

KOSTYLEV et SATINE, puis L'ACTEUR.

KOSTYLEV, à Satine. — Le grinceur a filé, hé ! hé ! Il ne m'aime pas...

SATINE. — Qui donc t'aimerait, si ce n'est le diable !

KOSTYLEV, souriant. — Quel butor tu fais ! Et cependant, moi, je vous aime tous... Je vous comprends, mes frères malheureux, propres à rien, enfants perdus... (Vivement.) Et Vaska est-il là ?

SATINE. — Vas-y voir...

KOSTYLEV, s'approche de la porte et frappe. — Vassia !

(L'acteur apparaît dans la porte de la cuisine, mâchant quelque chose.)

PEPEL, derrière la cloison. — Qui est là ?

KOSTYLEV. — C'est moi... c'est moi, Vassia !

PEPEL. — Que me veux-tu ?

KOSTYLEV, s'écartant. — Ouvre...

SATINE, sans regarder Kostylev. — Il ouvrira... Et elle est là...

(L'Acteur s'esclaffe.)

KOSTYLEV, [illegible] à Satine. — Hein ? Qui est là ? Qu'est-ce que tu dis ?

SATINE. — Quoi ? Tu me parles ?

KOSTYLEV. — Qu'est-ce que tu as dit ?

SATINE. — Rien... Je parlais pour moi...

KOSTYLEV. — Prends garde, frère ! Blague, mais pas trop... Eh ! oui... (Il frappe avec force contre la porte.) Vassili !...

SCÈNE VII

LES MÊMES et PEPEL.

PEPEL, ouvrant la porte. — Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce que tu viens me déranger ?

KOSTYLEV, regardant dans la chambre. — Je... Vois-tu...

PEPEL. — As-tu apporté l'argent ?

KOSTYLEV. — J'ai à te causer affaires...

PEPEL. — Et l'argent ?

KOSTYLEV. — Quel argent?... Attends un moment...

PEPEL. — Mais les sept roubles, pour la montre?

KOSTYLEV. — Quelle montre, Vassia, voyons?...

PEPEL. — Prends garde!... Je t'ai vendu hier la montre pour dix roubles, devant témoins. J'en ai reçu trois. Donne les sept restant... Qu'as-tu à cligner des yeux? Il traîne ici, vient déranger les gens... et oublie les affaires...

KOSTYLEV. — Chut! Ne te fâche pas, Vassia... La montre, c'est qu'elle...

SATINE. — ... A été volée...

KOSTYLEV, sévèrement. — Je n'achète pas d'objets volés... Comment peux-tu...

PEPEL le saisit par l'épaule. — Pourquoi es-tu venu me déranger? Qu'est-ce que tu viens chercher?

KOSTYLEV. — Mais... rien... Je m'en vais... puisque tu es comme ça...

PEPEL. — Va, et apporte-moi l'argent!...

KOSTYLEV, en s'éloignant. — Quels gens grossiers! Ah!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins KOSTYLEV.

L'ACTEUR. — Une vraie comédie.

SATINE. — C'est bien, j'aime cela...

PEPEL. — Qu'est-ce qu'il est venu chercher?

SATINE, riant. — Tu ne le sais pas? Sa femme... Mais pourquoi ne l'assommes-tu pas une bonne fois, Vassili?

PEPEL. — C'est bien la peine de gâter sa vie pour cette saleté!

SATINE. — On le fait avec intelligence... Puis, tu épouseras Vassilissa... Tu deviendras notre patron...

PEPEL. — Quelle joie! Vous boirez au cabaret non seulement mon bien, mais encore moi-même... (Il s'assied sur un lit.) Vieux sorcier... Il me réveilla... Et moi, le beau rêve que je faisais. Je pêchais, et je retirais une énorme brème, si grosse, que l'on n'en voit de telles que dans les rêves... Alors je l'amène avec ma ligne et je crains de la voir s'échapper. Je me préparais à la ferrer, j'allais le faire...

SATINE. — Ce n'est pas une brème, c'est Vassilissa.

L'ACTEUR. — Il y a longtemps qu'il l'a attrapée...

PEPEL, avec humeur. — Allez tous au diable! Et elle avec vous.

SCÈNE IX

SATINE, L'ACTEUR, PEPEL, KLESTCH, puis OUBNOV.

KLESTCH, entrant. — Un froid de chien...

L'ACTEUR. — Pourquoi n'as-tu pas amené Anna? Elle va y geler...

KLESTCH. — Nastia l'a emmenée chez elle, dans la cuisine.

L'ACTEUR. — Le vieux la chassera.

KLESTCH, vaqueyant à son travail. — Eh bien! Nastia la ramènera ici...

SATINE. — Vassili! donne cinq kopeks!

L'ACTEUR, à Satine. — Cinq kopeks, nigaud!... Vassia, donne-nous vingt kopeks.

PEPEL. — Il faut que je me dépêche de vous les donner, pendant que vous ne demandez pas un rouble... Tiens!

SATINE. — Gibraltarrr! Il n'y a pas au monde de gens plus aimables que les voleurs.

KLESTCH, morne. — Ils ont le gain facile... Ça ne travaille pas.

SATINE. — Il y en a beaucoup qui ont le gain facile, mais il n'y en a pas beaucoup qui aient la dépense aussi facile... Le travail? Fais de sorte que le travail me soit agréable... Peut-être alors que je travaillerai aussi... Oui-dà... Peut-être!... Quand le travail est un plaisir, la vie est un plaisir! Quand le travail est une obligation, la vie est l'esclavage. (A l'Acteur.) Allons, Sardanapale... filons!...

L'ACTEUR. — Filons, Nabuchodonosor! Je veux me soûler comme quarante mille soûlards...

(Ils sortent.)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins SATINE et L'ACTEUR.

PEPEL, avec tressaillement. — Et ta femme, comment va-t-elle?

KLESTCH. — C'est la fin, sans doute...

(Une pause.)

PEPEL. — Je te regarde grincer, et je me dis que c'est en pure perte.

KLESTCH. — Et quoi faire?

PEPEL. — Rien...

KLESTCH. — Et comment ferai-je pour manger?

PEPEL. — Des gens existent bien...

KLESTCH. — Ceux-là?... Est-ce que ce sont des gens? Des propres à rien, sans feu ni lieu... Des gens! Je suis un travailleur, moi... J'ai honte à les regarder... Je travaille depuis l'enfance... Tu crois que je ne sortirai pas d'ici? J'en sortirai... Je m'écorcherai la peau, mais j'en sortirai... Attends que ma femme meure seulement... J'ai passé ici six mois... on dirait six ans...

PEPEL. — Tout le monde te vaut ici... Tu as tort de le dire...

KLESTCH. — Me vaut... On vit ici sans honneur, sans foi.

PEPEL, indifférent. — Qu'en feraient-ils de l'honneur et de la foi? Pas des bottes, à coup sûr... L'honneur, la foi, c'est bon pour ceux qui ont le pouvoir et la force...

SCÈNE XI

LES MÊMES et BOUBNOV.

Boubnov, [illegible] — Ah ! je suis gelé !

Pepel. — Boubnov, as-tu de la conscience ?

Boubnov. — Quoi ? de la conscience ?

Pepel. — Mais oui.

Boubnov. — A quoi bon ! Je ne suis pas riche...

Pepel. — C'est ce que je dis : l'honneur, la conscience, c'est les riches qui en ont besoin ; et voici que Klestch nous en veut de n'avoir pas de conscience.

Boubnov. — Est-ce qu'il voulait en emprunter ?

Pepel. — Il en a de reste, lui-même...

Boubnov. — Alors tu en vends ? Eh bien ! ici personne n'en achètera. Si tu m'offrais des cartes truquées, alors j'en achèterais... et encore, à crédit...

Pepel, sérieusement. — Tu es un nigaud, Andreï. Tu ferais bien d'entendre parler conscience Satine ou le Baron.

Klestch. — Je n'ai pas à leur causer.

Pepel. — Ils ont plus de tête que toi, bien que ce soient des poivrauds...

Boubnov. — Et qui est soûl et intelligent a deux atouts dans son jeu.

Pepel. — Satine, lui, dit : Chacun veut que son voisin ait de la conscience, mais c'est que, vois-tu, personne n'a de profit à en avoir... Et c'est fort juste...

SCÈNE XII

LES MÊMES, NATACHA et LOUKA.

[illegible] Natacha [illegible] Louka [illegible] qui le dos, [illegible] pourrait à sa ceinture.

Louka. — Bien le bonjour, braves gens !

Pepel, lissant sa moustache. — Tiens, Natacha !

Boubnov, à Louka. — Braves gens ! Ils l'étaient, il y a belle lurette !

Natacha. — Je vous amène un nouveau locataire.

Louka. — Pour ça, peu m'importe ; j'estime autant les larrons. Pour moi, il n'y a pas une puce qui soit mauvaise : toutes sont noires et toutes sautillent... Parfaitement... Et où vais-je me nicher ici, ma bonne ?

Natacha, [illegible] — Va par là, [illegible]

Louka. — Merci, ma fille ! Je serai aussi bien par-là... Là où c'est chaud, là est la place d'un vieillard.

Pepel. — Quel intéressant petit vieillard vous nous amenez, Natacha !...

Natacha. — En tous cas plus intéressant que vous... Andreï, ta femme est à la cuisine... Tout à l'heure tu iras la chercher.

Klestch. — Bien, bien...

Natacha. — Tu devrais maintenant être un peu plus doux avec elle... Elle n'en a plus pour longtemps...

Klestch. — Je sais...

Natacha. — Tu sais... Il ne suffit pas de savoir, il faut comprendre... C'est effrayant de mourir...

Pepel. — Eh bien ! moi, je ne m'en effraie pas du tout...

Natacha. — Quel courage !....

Boubnov, en sifflotant. — Mon fil ne vaut rien...

Pepel. — C'est vrai, je n'ai pas peur. Je mourrais bien tout de suite ! Prenez un couteau et frappez-moi au cœur... Je mourrai sans dire ouf !... Ce sera même avec joie, car le coup viendra d'une main pure...

Natacha, en s'éloignant. — Allez donc raconter ça à une autre...

Boubnov, d'une voix traînante. — Et mon fil est bien éventé...

Natacha, [illegible] — N'oublie pas ta femme, Andreï...

Klestch. — Bien, bien...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins NATACHA.

Pepel. — Fameuse fille !...

Boubnov. — Oui, pas mal...

Pepel. — Mais qu'est-ce qu'elle a donc contre moi ? Elle me repousse. Elle ne s'en perdra pas moins ici...

Boubnov. — C'est par toi qu'elle se perdra...

Pepel. — Pourquoi par moi ? Je l'affectionne...

Boubnov. — Comme le loup la brebis...

Pepel. — Ce n'est pas vrai... Je l'affectionne même beaucoup... Elle n'en mène pas large ici... Je le vois bien.

Klestch. — Attends un peu, que Vassilissa te voie causer avec elle...

Boubnov. — Vassilissa... Ah ! en voilà une qui sait défendre son bien !... Une vraie mégère...

Pepel, se couche. — Allez au diable tous deux !... les prophètes...

Klestch. — Tu verras, va !...

Louka, [illegible] dans la [illegible] — « Dans la nuit noire, on ne voit pas le chemin »...

Klestch, allant vers l'entrée. — En voilà encore un qui hurle...

Pepel. — Ah ! que je m'ennuie... Pourquoi est-ce que je m'ennuie comme ça, parfois ? Je vis, je vis... tout est bien, puis, voilà tout à coup, c'est comme un froid qui vous prend : on s'ennuie...

Boubnov. — Tu t'ennuies ! Hein !...

Pepel. — Je t'assure.

LOUKA, chantant. — « Hé, on ne voit pas le chemin »...

PEPEL. — Eh ! le vieux !

LOUKA, regardant par la porte. — C'est à moi ?

PEPEL. — Oui, à toi... Ne chante pas...

LOUKA, entrant. — Tu n'aimes pas ça ?

PEPEL. — Si, quand on chante bien...

LOUKA. — Alors je chante mal ?

PEPEL. — Plutôt...

LOUKA. — Voyez-vous cela ! Moi qui croyais bien chanter. Ça arrive toujours comme cela : l'on pense de soi-même : je fais bien... Et voici que les autres trouvent qu'on fait mal...

PEPEL, riant. — Ça, c'est vrai...

BOUBNOV. — Tu dis que tu t'ennuies, et tu ris...

PEPEL. — Qu'est-ce que ça te fait, oiseau de malheur...

LOUKA. — Qui est-ce qui s'ennuie ?

PEPEL. — Eh bien ! moi !

SCÈNE XIV

PEPEL, BOUBNOV, LOUKA et LE BARON, qui entre.

LOUKA. — Voyez-vous ça ! Et là-bas, dans la cuisine, une jeune fille lit un livre et pleure... C'est vrai... Elle verse même des larmes... Alors, je lui ai dit : Qu'est-ce que tu as donc, ma fille ? Elle m'a répondu : C'est pitié... Pitié, pourquoi ? Mais ici, dans le livre, dit-elle... Voilà à quoi les gens s'amusent !... Hein ? C'est sans doute par ennui aussi.

LE BARON. — C'est par sottise.

PEPEL. — Tu as déjà pris du thé, Baron ?

LE BARON. — J'en ai pris... Et après ?...

PEPEL. — Je vais te payer une demi-bouteille, veux-tu ?

LE BARON. — J' te crois... Et après ?...

PEPEL. — Alors, mets-toi à quatre pattes et aboie comme un chien...

LE BARON. — Imbécile, pour quoi faire ? Es-tu un marchand enrichi, ou serais-tu soûl ?

PEPEL. — Allons, aboie un peu, ça m'amusera... Tu es un barine... Il fut un temps où tu ne nous considérais pas comme des hommes, nous autres...

LE BARON. — Et après ?...

PEPEL. — Et pourquoi ?... Eh bien ! maintenant, si je le veux, tu vas aboyer comme un chien, et tu le feras... N'est-ce pas que tu le feras ?...

LE BARON. — Je ne le ferai pas, idiot !... Quel plaisir cela peut-il te faire, alors que je sais parfaitement moi-même que je suis tombé plus bas que toi ? Tu aurais dû essayer de me faire marcher à quatre pattes quand je n'étais pas ton égal...

BOUBNOV. — Bien dit...

LOUKA. — Oui, bien dit...

BOUBNOV. — Ce qui a été a été, et il n'en est rien resté... Il n'y a pas de seigneurs ici... Tout s'est effacé... Il n'est resté que l'homme tout nu...

LOUKA. — Donc, tous égaux... Et toi, frère, tu as été baron ?

LE BARON. — D'où sort cet oiseau-là ?

LOUKA, riant. — J'ai bien vu des comtes, j'ai bien vu des princes, mais c'est la première fois que je vois un baron, et encore, dégommé...

PEPEL, riant aux éclats. — Eh bien ! Baron, tu m'as maté...

LE BARON. — Il est temps d'être un peu moins bête, Vassili...

LOUKA. — Hé ! hé ! Je vous regarde, mes frères, et je me dis : Ah ! l'heureuse vie qu'ils mènent !...

BOUBNOV. — ... Si heureuse qu'aussitôt levé, on commence à hurler...

LE BARON. — Il fut des temps où elle était meilleure, ah ! oui... Il m'est arrivé de me réveiller le matin, de rester au lit à boire du café... et du café à la crème, s'il vous plaît !

LOUKA. — Et tout de même, tous sont des hommes... On a beau revêtir toutes les défroques, faire semblant d'être ceci ou cela, ou naît homme et on meurt homme... Et plus je regarde, plus je vois comment les hommes deviennent plus dégourdis, plus amusants... Et, bien qu'ils vivent toujours plus mal, ils courent toujours après le sort meilleur... les entêtés !

LE BARON. — Et toi, vieillard, qui es-tu ?... D'où sors-tu ?

LOUKA. — Moi ?...

LE BARON. — Un cheminéau !

LOUKA. — Nous sommes tous des cheminéaux sur la terre... J'ai même entendu dire que notre terre elle-même chemine dans le ciel...

LE BARON, sévèrement. — Ça, c'est vrai... Et toi, as-tu un passeport ?

LOUKA, après un silence. — Et toi, es-tu un mouchard ?

PEPEL, joyeusement. — Bravo, le vieux !... Eh bien ! baron de mon cœur, ça te la coupe ?

BOUBNOV. — Eh oui, le barine ne l'a pas volé...

LE BARON, confus. — Eh bien ! quoi ?... Tu ne vois pas que je plaisante, vieux... Je suis moi-même sans papiers...

BOUBNOV. — Quelle blague !

LE BARON. — C'est à-dire, j'en ai bien... Mais ils ne valent rien...

LOUKA. — Ils sont tous comme cela, les papiers, ils ne valent jamais rien. Ce ne sont pas eux qui vous font un homme.

PEPEL. — Et maintenant, Baron, allons au cabaret...

LE BARON. — A ton service, vieux... Tes malin, va !

LOUKA. — Il y en a tant, mon bon...

PEPEL, à la porte de l'entrée. — Viens-tu?

[illegible]

SCÈNE XV

LOUKA, BOUBNOV, puis ALIOCHKA, NASTIA et VASSILISSA.

LOUKA. — C'est vrai que cet homme a été baron?

BOUBNOV. — Est-ce que je sais? C'est un barine, en tous cas... Aujourd'hui encore ça lui sort tout à coup, il se regimbe parfois, et le barine perce... Il ne s'en est pas encore déshabitué.

LOUKA. — Oui, la noblesse, c'est comme la petite vérole... On a beau en guérir, les marques restent...

BOUBNOV. — A part cela, c'est un garçon comme les autres... Ce n'est que par moments qu'il rue... Comme tout à l'heure à propos de ton passeport...

ALIOCHKA [illegible] un accordéon et sifflant. — Eh! les habitants!

BOUBNOV. — Qu'est-ce que tu brailles?

ALIOCHKA. — Pardon... Excusez... Je suis un homme poli...

BOUBNOV. — Tu fais encore la bombe?

ALIOCHKA. — A ma guise!... Tout à l'heure l'adjoint du commissaire, Médiakine, m'a flanqué à la porte du poste en me disant : Disparais de la rue, entends-tu? Moi, je suis un homme de caractère... Mon patron m'en veut... Qu'est-ce que c'est qu'un patron... Peuh!... Un simple malentendu... C'est un ivrogne, le patron... Et moi je suis un homme qui ne désire rien... Je ne veux rien, et voilà tout... Veux-tu, achète-moi tout entier pour un rouble vingt kopeks... Moi, je ne veux rien. (Nastia sort de la cuisine.) Offre-moi un million, je n'en veux pas, et que moi, un si excellent garçon, je sois commandé par un copain, un ivrogne, ah! mais non!

Nastia se tient près de la porte et hoche la tête en regardant Aliochka.

LOUKA, [illegible]. — Eh! mon garçon, tu bredouilles...

BOUBNOV. — C'est la bêtise humaine qui parle...

ALIOCHKA, se couchant par terre. — Eh bien, mange-moi, et moi je ne veux rien... Je suis un homme désespéré!... Expliquez-moi, en quoi suis-je pire que les autres? Voici que Médiakine me dit : Ne va pas dans la rue, ou je t'arrange ta trogne. Eh bien, moi, j'irai, je m'étendrai au milieu de la rue... Qu'on m'écrase, je m'en fiche, je ne veux rien!...

NASTIA. — Le malheureux!... Si jeune, et déjà il fait des manières...

ALIOCHKA, [illegible]. — Mam'selle! Parlé francé?... Pris-courante! J'ai fait la noce!...

NASTIA chuchote avec force. — Vassilissa!

VASSILISSA [illegible]. — Tu es de nouveau ici?...

ALIOCHKA. — Bonjour... Entrez, je vous prie...

VASSILISSA. — Je t'ai déjà dit, petit voyou, de ne plus mettre les pieds ici... Et tu reviens?

ALIOCHKA. — Vassilissa Karpovna... Veux-tu... Je vais te jouer une marche funèbre?

VASSILISSA, le poussant par l'épaule. — Décampe!

ALIOCHKA, s'approchant de la porte. — Attends! Ça ne se fait pas comme ça!... Je viens d'apprendre une marche funèbre... De la musique toute fraîche... Attends!... Ça ne se fait pas comme ça!...

VASSILISSA. — Je vais te montrer comment ça se fait. Je vais ameuter toute la rue contre toi, maudit païen... Tu es trop jeune pour aboyer après moi...

ALIOCHKA sort en courant. — Alors, je m'en vais...

VASSILISSA, à Boubnov. — Qu'il ne mette plus les pieds ici... Entends-tu?

BOUBNOV. — Je ne suis pas son gardien...

VASSILISSA. — Je ne veux pas savoir ce que tu es... Je te tolère ici par bonté... Combien me dois-tu?

BOUBNOV, calme. — Je n'ai pas compté...

VASSILISSA. — Prends garde, je vais compter, moi!

ALIOCHKA crie par la porte entr'ouverte. — Vassilissa Karpovna, je n'ai pas peur de toi!

(Il disparaît. Louka rit.)

VASSILISSA. — Et toi, qui es-tu?

LOUKA. — Un passant...

VASSILISSA. — C'est pour la nuit ou pour vivre ici?

LOUKA. — Je verrai...

VASSILISSA. — Ton passeport!

LOUKA. — On le fournira.

VASSILISSA. — Donne!...

LOUKA. — Je te l'apporterai... Je te le présenterai chez toi...

VASSILISSA. — Ah! oui. Un passant!... Tu aurais dû dire un vagabond; ce serait plus près de la vérité...

LOUKA, avec un soupir. — Tu n'es pas tendre, ma mère!... (Vassilissa s'approche de la porte de Pepel. Aliochka passe la tête par la porte de la cuisine et demande à voix basse :) — Est-ce qu'elle est partie, hé?

VASSILISSA, se tournant vers lui. — Tu es encore là?

Aliochka disparaît en sifflant. Nastia et Louka rient.

BOUBNOV, à Vassilissa. — Il n'est pas là...

VASSILISSA. — Qui?

BOUBNOV. — Vaska...

VASSILISSA. — Est-ce que je te demande quelque chose?

BOUBNOV. — Je vois bien que tu cherches partout...

VASSILISSA. — Je regarde si tout est en ordre, as-tu compris?... Pourquoi n'a-t-on pas encore balayé? Combien de fois ai-je ordonné que tout soit propre?

BOUBNOV. — C'est à l'Acteur à balayer.

VASSILISSA. — Peu m'importe de qui c'est le tour. Mais si les inspecteurs venaient et me mettaient à

l'amende, alors je vous mettrais tous à la porte.

BOUBNOV, calme. — Et de quoi vivrais-tu?

VASSILISSA. — Que je ne retrouve pas un grain de poussière! (Elle se dirige vers la cuisine. S'adressant à Nastia) Que fais-tu ici? Pourquoi as-tu les joues gonflées?... Que restes-tu là comme un pieu?... Va balayer!... As-tu vu Natacha? Est-elle venue?...

NASTIA. — Je ne sais pas... Pas vu...

VASSILISSA. — Boubnov! Ma sœur a été ici?

BOUBNOV. — Mais c'est elle qui a amené l'autre... (Il montre Louka.)

VASSILISSA, désignant la chambre de Pepel. — Et celui-là, était-il à la maison?

BOUBNOV. — Vassili! Oui... Natacha a parlé ici à Klestch.

VASSILISSA. — Je ne te le demande pas... Quelle boue!... partout de la boue!... Ah! les cochons!... Qu'on nettoie tout, entendez-vous!

(Elle sort vivement.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins VASSILISSA.

BOUBNOV. — Est-elle rosse, cette femme!...

LOUKA. — Une femmelette sérieuse...

NASTIA. — Une vie pareille rendrait tout autre aussi féroce... Il suffit d'être liée à un mari comme le sien.

BOUBNOV. — Quant à elle, elle n'est pas bien liée...

LOUKA. — Est-ce qu'elle est toujours en colère comme ça?

BOUBNOV. — Toujours! Elle est venue retrouver son amant, vois-tu, et il n'est pas là...

LOUKA. — Alors, ça la vexe... Ah! ah! ah! Y en a-t-il, de ces gens qui commandent sur la terre... et cherchent à se faire peur les uns aux autres... Cependant, c'est toujours le désordre qui règne... Et c'est toujours aussi sale...

BOUBNOV. — Tous veulent de l'ordre, et personne n'a de tête pour l'avoir... Il faut cependant balayer... Nastia, si tu t'en occupais?

NASTIA. — C'est ça! Ne suis-je pas votre bonne?... (Après un silence.) Ah! que j'ai envie de me soûler aujourd'hui, que j'ai envie de me soûler!

BOUBNOV. — C'est une occupation...

LOUKA. — Et qu'est-ce qui t'assoiffe comme ça, ma fille? Tout à l'heure tu pleurais, et maintenant tu veux boire...

NASTIA, provocante. — Eh bien! je me soûlerai et je pleurerai encore, voilà tout!

BOUBNOV. — Ce n'est pas beaucoup!

LOUKA. — Mais pour quelle raison, dis-moi? Même un panaris ne vous pousse sans raison...

(Nastia hoche la tête en silence.)

LOUKA. — Hé! hé! messieurs les gens... Qu'allez-vous donc devenir?... Allons... je vais un peu balayer ici... Où est le balai?

BOUBNOV. — Derrière la porte, dans l'entrée...

(Louka sort dans l'entrée.)

BOUBNOV. — Ma petite Nastia!...

NASTIA. — Hein?

BOUBNOV. — Pourquoi Vassilissa est-elle furieuse contre Aliochka?

NASTIA. — Il disait que Vaska en avait assez, qu'il voulait la lâcher... et la remplacer par Natacha... Tiens, je vais m'en aller d'ici... Je veux loger ailleurs.

BOUBNOV. — Où ça? Pourquoi?

NASTIA. — J'en ai assez!... Je suis de trop ici...

BOUBNOV, calme. — Tu seras partout de trop... Tout le monde est de trop sur la terre.

(Nastia hoche la tête, se lève et s'éloigne par la porte d'entrée.)

SCÈNE XVII

BOUBNOV, MEDVIEDEV, LOUKA, puis KVACHNIA, ANNA et enfin KOSTYLEV.

(Entrent Medviedev, suivi de Louka, un balai à la main.)

MEDVIEDEV. — Il me semble ne pas te connaître...

LOUKA. — Tu connais donc tous les autres hommes?

MEDVIEDEV. — Dans mon quartier, je dois connaître tout le monde... Eh bien! toi, je ne te connais pas...

LOUKA. — C'est à cause, mon oncle, que toute la terre n'est pas dans ton quartier... Il en reste encore.

(Il sort dans la cuisine.)

MEDVIEDEV, s'approchant de Boubnov. — C'est vrai que mon quartier n'est pas grand, bien qu'il soit pire que les plus grands... Tout à l'heure, avant ma relève, j'ai conduit au poste le cordonnier Aliochka... Voilà-t-il pas qu'il se couche au milieu de la rue, joue de l'accordéon et braille: Je ne veux rien, je ne désire rien! Il y avait là des voitures qui filaient, un mouvement du diable, on pouvait l'écraser... et tout le reste... En voilà un gas violent! Alors je l'ai pris, et je l'ai bouclé... C'est un amateur de désordre.

BOUBNOV. — Viendras-tu ce soir jouer aux dominos?

MEDVIEDEV. — Entendu... Hum! Eh bien! et Vaska?

BOUBNOV. — Rien, toujours le même...

MEDVIEDEV. — Alors, il se la coule douce?

BOUBNOV. — Et pourquoi pas? Il en a la possibilité...

MEDVIEDEV, [illegible] — Il en a?... [illegible] Hum!... On glose au sujet de Vaska... Tu en sais quelque chose?

BOUBNOV. — Que ne dit-on pas!...

MEDVIEDEV. — Au sujet de Vassilissa, paraît-il... Tu n'as rien remarqué?

BOUBNOV. — Quoi?

MEDVIEDEV. — Comme ça... En général... Tu sais peut-être quelque chose, mais tu le caches... Mais puisque tout le monde sait... (Sévèrement.) Ce n'est pas bien de mentir, frère.

BOUBNOV. — Je n'ai pas besoin de mentir...

MEDVIEDEV. — Et tu fais bien... Ah! les canailles!... Ils disent: que Vaska s'est mis avec Vassilissa... Enfin, peu me chaut... je ne suis pas son père, je suis son oncle... Pourquoi alors se moquent-ils de moi? (Entre Kvachnïa.) Quel monde! Ils blaguent tous. Ah! ah! te voilà...

KVACHNÏA. — Ah! la superbe garnison!... Boubnov! Sais-tu qu'au marché, il me bassinait encore pour m'épouser...

BOUBNOV. — Eh bien! vas-y! Il a de l'argent, et c'est un guerrier encore solide...

MEDVIEDEV. — Moi donc? Eh! eh!

KVACHNÏA. — Ah! le vieux grison! Non, je ne te conseille pas de me toucher par cet endroit mal sensible... Ça, mon bon, je la connais... Pour une femme, se marier, c'est comme qui dirait se jeter en hiver dans l'eau glacée: je l'ai fait une fois, je m'en souviendrai toute ma vie!...

MEDVIEDEV. — Attends, pour juger... Il y a toutes sortes de maris.

KVACHNÏA. — C'est que, moi, je suis toujours la même... Lorsque mon cher époux a crevé, alors, de joie, j'en suis restée seule toute la journée, à me demander si mon bonheur était vrai.

MEDVIEDEV. — Si ton mari te frappait... sans raison, il fallait te plaindre à la police...

KVACHNÏA. — Je me suis plainte à Dieu lui-même pendant huit ans, et en pure perte cependant...

MEDVIEDEV. — C'est défendu maintenant de battre les femmes. A présent, tout est sévérité et loi!... On ne doit plus battre personne sans raison... On ne bat que pour assurer l'ordre...

LOUKA, [illegible] — Eh bien! nous voilà tout de même arrivés... Pauvre femme! est-ce permis de marcher seule, dans une faiblesse pareille! Où est ta place?

ANNA, indiquant. — Merci, grand-père...

KRACHNÏA. — En voilà une de mariée: regardez-la...

LOUKA. — Une petite femme toute faible... Je la vois se traîner à peine dans l'entrée, s'acrocher au mur, et gémir... Et pourquoi la laissez-vous seule?

KRACHNÏA. — C'est à tort en effet, petit père... pardonnez-nous... Quant à sa bonne, elle est évidemment allée se promener.

LOUKA. — Tu ris, toi; mais est-il permis d'abandonner ainsi une créature humaine? Quelle qu'elle soit, elle vaut toujours son prix.

MEDVIEDEV. — Oui, il faut de la vigilance... Et si elle mourait tout à coup... Quelle histoire!... Il faut surveiller...

LOUKA. — Très juste, monsieur le brigadier...

MEDVIEDEV. — Ah! oui... bien que... je ne sois pas tout à fait brigadier...

LOUKA. — Allons donc!... Cependant à te voir, tu es un vrai héros!

On entend du bruit, des [illegible] et des cris étouffés dans l'entrée.

MEDVIEDEV. — Je crois bien que c'est un scandale.

BOUBNOV. — C'en a bien l'air...

KRACHNÏA. — Si j'allais y voir?...

MEDVIEDEV. — J'y vais aussi... Ah! le service... Et pourquoi donc sépare-t-on les gens qui se battent; ils finiraient par se fatiguer... Qu'ils se battent librement, et que chacun reçoive bien son paquet... Alors ils se battraient moins, parce qu'ils s'en souviendraient davantage...

BOUBNOV descend de son lit. — Tu devrais le dire à tes chefs...

KOSTYLEV ouvre violemment la porte en criant. — Abram, viens vite! Vassilissa assomme Natacha!... Viens donc!

SCÈNE XVIII

LOUKA et ANNA.

Kvachnïa, Medviedev, Boubnov s'élancent dans l'entrée. Louka, hochant de la tête, les suit du regard.

ANNA. — Oh! Seigneur Dieu!... Pauvre petite...

LOUKA. — Qui se bat là?

ANNA. — Ce sont les logeuses, les deux sœurs...

LOUKA, approchant d'Anna. — Et qu'est-ce qu'elles partagent?...

ANNA. — Non, ce n'est pas pour cela... Elles sont toutes deux rassasiées... bien portantes...

LOUKA. — Et toi, comment t'appelle-t-on?

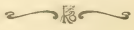
ANNA. — Anna... Et moi je te regarde et je me dis: combien tu ressembles à mon père... Tu es aussi doux... Aussi tendre...

LOUKA. — La vie m'a bien trituré; c'est pourquoi je suis tendre... (Il rit d'un rire cassé.)

(*Rideau.*)

MAXIME GORKY.

A suivre.



GASTON PARIS

La bonne pensée d'une visite confraternelle, certain jour, conduisait dans le cabinet de travail d'un professeur de la Faculté des Lettres de Paris un sagace érudit, toujours en quête du document d'archives, de la pièce rare et inédite. Comme il interrogeait du regard, parmi l'amoncellement des papiers et des livres, il remarqua une très ancienne boîte de carton, recouverte de parchemin. Du parchemin... songea-t-il : n'y aurait-il pas là-dessous trace de palimpseste, souvenir de manuscrit, aussi précieux que vieux? Il en avait eu l'émoi, sur-le-champ. Et de s'approcher, de bien voir. Ces caractères gothiques, ces lettres à demi effacées, ces mots à peine lisibles, mais trahissant, cependant, leurs accointances moyenâgeuses, ces abréviations minuscules, si connues des publicateurs de textes, n'étaient pas pour tromper l'œil éprouvé d'un chartiste.

Il se penche, examine de plus près. A sa grande joie, il a reconnu plusieurs feuillets provenant, sans aucun doute, d'une chanson de geste du cycle carlovingien. Séance tenante, il prend copie d'une douzaine de vers, glisse la note dans son portefeuille, et l'emporte heureux, impatient d'en transmettre la communication à quelque maître philologue. Excellente trouvaille! Il s'agissait, en effet, d'une tradition relative à la jeunesse de Charlemagne et à son séjour en Espagne. On était en présence d'un fragment d'épopée, la geste de *Mainet* (1), si je ne me trompe.

Il pressait d'en savoir davantage. La précieuse boîte, qui avait été recouverte, au XVIIe siècle, du parchemin entrevu tout d'abord, fut tirée de l'ombre, où elle gisait sans honneur. On en détacha les feuillets rarissimes, et le butin fut offert, comme il convenait, à la Bibliothèque nationale. Entre romanistes ou romanisants, comment ne pas s'intéresser à pareille découverte? *A priori*, on s'était formé une idée sommaire du caractère et de la date approximative de ce lambeau de narration héroïque. Maintenant, demeurait à connaître, en détail, ce qu'il renfermait exactement, et les concordances ou les divergences qu'il était susceptible de présenter avec des productions analogues du même temps, et ses traits particuliers et sa métrique spéciale, tout le reste enfin. Le déchiffrement n'était pas chose commode. Une vue perçante n'y eût pas été inutile, ni l'emploi de réactifs chimiques pour faire réapparaître tant de parties effacées ou brouillées.

Le maître fut trouvé pour cette tâche malaisée ; et il s'y appliqua sans attendre. Par un véritable prodige de persévérance et de sagacité, le très judicieux paléographe réussit non seulement à en restituer le texte, à en préciser le style, à en raisonner la valeur linguistique, mais, de déduction en déduction, il était parvenu à déterminer la contenance exacte du manuscrit, la division présumable de tout le poème, la place exacte que devait y occuper, entre le début et la fin, le fragment retrouvé. Mieux encore, il avait pu tracer l'analyse de l'œuvre entière, comme si elle n'eût pas été affreusement mutilée par la main ignorante des hommes et détériorée autant qu'il était possible par la crasse de plusieurs siècles.

Le savant qui avait accompli ce tour de force de divination était Gaston Paris, dont la perte, aujourd'hui, met en deuil l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et le Collège de France. Dans l'intervalle de ses travaux de longue haleine, le maître regretté n'avait pas dédaigné d'employer là, pendant quelques moments, son esprit et sa main.

Le détail méritait d'être rapporté comme un témoignage, en soi fort instructif, du degré de perspicacité patiente auquel est capable d'atteindre le vouloir d'un homme d'études, s'enfermant dans la résolution d'un problème philologique peu glorieux d'apparence et passablement ardu, sans autre mobile et sans autre intérêt que d'éclaircir un point douteux.

Au regard de la studieuse Allemagne, pour tous les maîtres de Facultés d'Europe et d'Amérique, M. Gaston Paris identifiait en sa personne la science française la plus accréditée, dans le cadre de la philologie romane. Sur la même ligne, on pouvait inscrire le nom de tel autre linguiste possédant aussi à fond les secrets de la phonétique, l'histoire changeante des mots et le détail des œuvres. M. Gaston Paris gardait l'avantage d'avoir su exceptionnellement associer à la rigueur du sens philologique, qui classe et démontre, le vigoureux esprit de synthèse et de généralisation, d'où résultent l'unité de vues et la compréhension claire des ensembles.

Sans doute, Gaston Paris ne naquit pas pour sacrifier aux grâces légères. Toutefois, avec sa connaissance approfondie des langues étrangères, l'acquis considérable de son savoir, sa perception rapide des sujets, il eût pu donner licence à son esprit de rayonner dans bien des directions. D'intéressantes rencontres eussent partagé son attention, sans l'absorber. Il se fût accordé légitimement, en bon état de cause, pour les chances d'aventures et de découvertes qu'on y peut butiner, l'école buissonnière en grand, par les larges plaines ou les sentiers perdus de la littérature universelle. Il préféra, dès le début, bien limiter son champ, pour le mieux cultiver, circonscrire nettement autour de lui le temps et l'es-

(1) Douzième siècle.

pace, afin de s'y mouvoir d'une manière plus sûre pour lui-même et plus profitable aux autres.

Le moyen âge lui appartenait comme un fief héréditaire. Il s'y établit avec autorité. Il s'y cantonna comme en sa ville. Il y fit si bien la police des mots et des idées qu'il ne cessa plus d'y gouverner en maître.

A proprement dire, la zone de ses investigations ne s'arrêta point aux strictes frontières du moyen âge français, qui se confondent, sur chaque point, par tant de rapports d'origines et d'influences entrecroisées avec les domaines avoisinants. Elle a embrassé l'Europe chrétienne, latine, romane et germanique tout entière, pour se rejoindre aux temps modernes par la continuité du lien historique et philosophique. Mais le véritable centre en est bien la période d'élaboration, qui va du IXe au XIVe ou XVe siècle, quand la France défrayait le reste de l'Europe de ses épopées, de ses romans ou de ses chansons.

Comment il s'y porta, l'explication en est aisée. Il avait vu derrière soi un large vide, qu'il importait de combler. Il orienta résolument de ce côté ses desseins, ses travaux. Et ce fut beaucoup moins pour satisfaire une ambition préconçue de rehausser telle ou telle forme de littérature ancienne, ou de réhabiliter la mémoire d'une famille de poètes disparue dans l'oubli, que pour s'employer à l'utile, à la nécessaire besogne : jeter un pont entre les temps classiques et les modernes.

L'éducation et le concours des circonstances l'y préparèrent excellemment. Paulin Paris, son père, l'infatigable compulseur, avait été le premier, dans sa patrie, à définir ce qu'il fallait entendre par le mot « chanson de geste »; il vulgarisa la connaissance des poèmes des Douze Pairs et des romans de la Table Ronde, qui modifièrent soudainement, à la fin du XIIe siècle, les sentiments de l'Europe entière, enfin provoqua par son propre exemple, par ses publications réitérées, la formation d'un groupe de savants, empressés comme lui à reconstituer l'organisme primitif de la langue et de la littérature françaises.

Les mêmes goûts, les mêmes ferveurs passèrent dans l'âme du fils, dont le privilège fut d'y adjoindre, pour en fortifier singulièrement l'application, les bases d'une éducation scientifique beaucoup plus solide. Il rapporta de son séjour dans les universités allemandes, ces premiers laboratoires de l'Europe pour les fortes études, la méthode même de l'esprit critique, qui vivifie toutes les formes de l'érudition.

Quand il voulut en développer les principes, un certain désarroi régnait parmi les médiévistes français. On en était à la période héroïque, — la phase des grands enthousiasmes un peu confus. Les manuscrits sortaient en foule de leurs cases poudreuses. On avait le frisson sacré de la découverte, comme au temps où Méon et Crapelet donnaient le branle au mouvement naissant, et alors qu'une légion presque turbulente d'érudits s'élançaient à leur suite, ne jurant plus que par Charles à la barbe florie et par Guillaume au court-nez. Chaque vieux roman qu'ils tiraient d'un incognito plusieurs fois séculaire avait gardé, à les en croire, un parfum, une fraîcheur, un éclat inappréciables. La *Chanson de Roland* était prônée comme une œuvre digne d'Homère, et qui avait créé plus d'Achilles que l'*Iliade* ne créa d'Alexandres.

Il y avait quelque dérèglement dans cette hâte et cette émulation à bien faire. M. Gaston Paris sentit, de prime abord, quelle juste mesure il aurait à garder entre des admirateurs excessifs, et que trompait leur religion, et des dépréciateurs trop injustes, qui ne craignaient pas, dans le même moment, de renier le fier passé littéraire de leur patrie.

On ne le vit pas, pour cela, et nous tenons à lui rendre cette justice, dédaigner les efforts de ses devanciers. Parce qu'il avait reçu, en quelque sorte, des mains de Frédéric Diez, la clef des études romanes, il n'avait pas estimé qu'il dût s'en prévaloir jusqu'à tenir dans l'ombre les initiateurs, dont les tâtonnements avaient préparé la voie. Tout le premier, il porta témoignage en faveur de Raynouard, dont l'honneur insigne fut de donner l'éveil à ces études fécondes, grâce auxquelles les langues néo-latines se sont vu restituer une si belle place dans la renaissance de la littérature nationale.

De sa parfaite intégrité critique, Gaston Paris fournissait un signalement peu commun, le jeudi 8 décembre 1881, lorsqu'il donna sa leçon d'ouverture du cours de langue et de littérature française du moyen âge. Il succédait à son père dans cette chaire du Collège de France. Il avait pris l'engagement, avant d'y remonter, de consacrer ses plus prochaines heures de conférence publique à rappeler les éminents services rendus par Paulin Paris à cet ordre de connaissances. Si un tel sujet pouvait toucher profondément à son cœur de fils, il n'était pas sans présenter quelque péril pour sa conscience de professeur. Paulin Paris avait été, disions-nous, le zélateur le plus agissant de la renaissance du vieux français. Aucun de ceux qui prirent à tâche d'y intéresser l'attention des lettrés ne s'était signalé par autant de découvertes et n'avait ouvert autant de voies. Le premier et le seul, depuis un très long espace de temps, il avait eu le courage de lire en leur entier les immenses compositions des XIIe et XIIIe siècles, dénommés Romans de la Table Ronde, véritables ancêtres des ouvrages en nombre infini, qu'on appela

depuis lors des romans. Il publia une quantité étonnante de documents inédits, et les analysa ou commenta avec une ingéniosité singulière. Cependant, l'état momentané de ces études n'avait pas permis qu'il fût un guide aussi sûr en matière de philologie qu'il l'avait pu paraître en littérature. On avait à relever des lacunes dans son enseignement, des absences, des erreurs, qui étaient inévitables alors, et que les yeux de Gaston Paris étaient aptes à discerner plus nettement qu'aucun autre regard. Or, son successeur et son fils put s'en acquitter de cette sorte : il loua les mérites sans les amplifier, il rendit compte des progrès dus à une activité généreuse sans en grossir l'expression, et quand on en vint au chapitre, je veux dire au paragraphe des imperfections, il les nota avec autant de simplicité précise que s'il n'eût pas été question, en présence d'un si grand nombre d'auditeurs émus et attentifs, de celui qui avait été son précurseur, son maître et dont il portait le nom vénéré. On en garda un long souvenir, au Collège de France.

Le moyen âge, disons-nous, fut le centre de sa vie spirituelle. Il sut se défendre d'en faire sa passion exclusive et jalouse. S'il en avait aimé la tradition vivace et les qualités de la race française, qu'on y retrouve : l'esprit, la malice, la bonhomie, la grâce légère, il ne fut pas sans en voir aussi les débilités, les illusions superstitieuses, et l'étroitesse d'horizon moral. Il avait touché du doigt assez vite les lacunes profondes d'une littérature condamnée, dès sa naissance, à une irrémédiable humilité parce qu'elle s'était fermée d'elle-même aux idées progressives, parce qu'en ses conceptions restreintes, elle n'avait pas supposé seulement qu'il y eût à pressentir, dans l'avenir de l'humanité, autre chose que ces mœurs transitoires où se bornaient et s'étouffaient l'idéal et les aspirations de la société.

Nos vieux poètes ne manquaient point de fécondité. Leurs vers coulaient avec une intarissable abondance; mais la sphère de leurs idées était d'une faible étendue, de même que le goût général était lourd et mal dégrossi. Ils devaient se rabattre continuellement sur de mêmes sujets, qui leur permettait de rendre par des figures sensibles, évidentes, palpables, les situations courantes de la vie, et, néanmoins, d'apparences chaque fois nouvelles pour les curiosités élémentaires de leur public. En dehors de certains lieux communs épiques ou lyriques, ils se voyaient bien démunis de termes, de conceptions, d'images, quand il s'efforçaient à décrire la psychologie de la passion. Rarement surent-ils jeter un voile de pudeur sur des scènes d'amour; plus rarement encore surent-ils trouver la grâce en peignant la volupté. Ces embellissements de l'art leur demeuraient à peu près aussi inconnus que le sentiment élevé de la mélancolie et la compréhension large des beautés de la nature. La plupart ne faisaient qu'opérer sur un fonds commun des variations toujours goûtées de la foule, parce qu'elles ne dépassaient point le niveau de son intelligence, dans un temps où la crédulité la plus puérile pouvait s'allier impunément aux imaginations les plus dépouillées de spiritualité.

Pourtant, il fallait qu'en cette littérature résidât un attrait bien réel et durable pour que s'y fût rattaché l'amour de tant de nouveaux et si actifs chercheurs :

« Son grand intérêt, a dit Gaston Paris, ce qui en rend surtout l'étude attrayante et fructueuse, c'est qu'elle nous révèle mieux que tous les documents de chroniques l'état des mœurs de nos aïeux, pendant une période, qui ne fut ni sans éclat ni sans profit pour notre pays, et dans laquelle, pour la première fois et non pour la dernière, la France eut à l'égard des nations avoisinantes un rôle partout accepté d'initiative et de direction intellectuelle, littéraire et sociale. »

Lorsqu'il commença d'interroger la signification de cette époque troublée, confuse, incohérente, mais encore digne d'intérêt pour les sentiments dont elle a vécu, un grand mouvement d'études poussait la critique à élargir ses frontières. Elle s'était identifiée, autant qu'il avait été possible, avec les idées et les mœurs de la vie antique. Elle s'était rendues familières les grandes littératures européennes; et le monde oriental venait de lui ouvrir de vastes points de vue. Le moyen âge pouvait-il rester exclu de cette attention universelle ? Il importait aussi de le connaître à fond, pour en ajouter les résultantes à l'œuvre de la civilisation générale. Plutôt que de s'attarder en des commentaires toujours discutables sur la valeur esthétique des productions, il parut à Gaston Paris meilleur et plus urgent d'y chercher des documents positifs, propres à déterminer les variations de la langue et le mouvement de la pensée, dans la France féodale, et de procéder, à cet égard, par des inductions lentes et sûres.

Le travail de débrouillement était alors hérissé de difficultés. On devait élucider, mot à mot, à l'aide de textes défigurés par les erreurs accumulées d'une succession de copistes et de transcripteurs souvent ignares, la syntaxe d'un idiome en continuelle transformation, accumuler des faits innombrables pour en dégager quelques points généraux. De conserve avec Paul Meyer, dont le nom est presque inséparable du sien, Gaston Paris élabora le programme, en France, d'une science raisonnée de l'ancienne langue et de la critique des textes.

Il publia quelques-uns de ces textes et les soumit

à l'examen de cette critique. On pénétra avec lui dans l'âme des aïeux. On eut l'expression réelle des temps passés, temps de violence dans les mœurs et de simplicité candide.

Par intervalles, et comme pour se reposer des occupations trop sévères de la philologie, il ravivait d'un récit tout moderne d'antiques légendes, contait la merveilleuse histoire d'un *Huon de Bordeaux*, inspiratrice de Shakespeare et du *Songe d'une nuit d'été*, ou la fable de Tristan et d'Yseult, éternel mythe de l'amour fatal et invincible, ou la charmante anecdote d'Aucassin et Nicolette, ou la pathétique romance des *Sept Infants de Lara*. D'occasion encore, il poussait quelques pointes sur le terrain des littératures populaires, où les recherches se sont poursuivies avec tant d'ardeurs, depuis qu'on s'est aperçu qu'il enferme une matière inépuisable de comparaisons piquantes ou instructives.

La direction de ses vues et des résultats qu'il lui était donné de réaliser, spécialement dans l'ordre philologique, furent subordonnées toujours à la règle de cet esprit scientifique, dont il reçut la vraie révélation au sein des universités allemandes, et dont il a fait la loi de sa vie intellectuelle.

Il en donnait la définition, en 1870, lorsqu'il ouvrait son cours au Collège de France par une leçon sur la *Chanson de Roland*. Il ne cessa d'en justifier par la tenue de son caractère d'érudit et de penseur.

L'esprit scientifique a ses rigueurs et ses difficultés. Il comporte aussi ses sacrifices. Pourtant il n'affiche pas d'extraordinaires prétentions. Il ne vise point aux effets de surprise non plus qu'aux manifestations retentissantes. Il a ses scrupules, ses délicatesses, ses intransigeances et de la sorte ressemble à la foi sincère et jalouse, qui ne veut défaillir sur aucun point. Néanmoins, il est exempt de toute espèce de superstition. L'esprit scientifique suppose un détachement absolu, dans l'objet de l'étude entreprise et dans la préoccupation des résultats susceptibles d'en ressortir. De préférences personnelles, d'inclinations préalables, politiques, religieuses ou autres, il ne saurait embarrasser sa libre recherche. Dans les faits qu'il examine et confronte, dans les conclusions qu'il met en valeur, la moindre dissimulation, l'altération la plus légère, l'hypothèse aventurée sans signalement de preuve, le témoignage insuffisamment contrôlé lui semblent autant d'atteintes graves à la loyauté du juge et par conséquent inadmissibles pour la conscience et la science. L'esprit scientifique ne doit connaître ni les stériles rancunes des partis, ni les vains entraînements des passions nationales, ni prêter l'oreille à la voix des sectes, ni recevoir le mot d'ordre d'aucune école. La vérité reste le but exclusif où se porte son ambition, quelles que soient, d'ailleurs, les conséquences de ses découvertes, bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses. L'esprit scientifique est simplement l'amour de la vérité servi par toutes les ressources du savoir. C'est à cette religion qu'il avait voué la diligence tout entière de son génie sévère et scrupuleux. Le travail le plus minutieux pouvait dévorer ses jours : il ne hâta jamais d'une heure l'annonce d'un résultat, qu'il ne savait pas certain.

La compréhension rigoureuse que M. Gaston Paris s'était formée de l'esprit de contention et de mesure, qui convient au chercheur intègre, était bien à l'image de sa physionomie extérieure, pleine de noblesse et de gravité digne.

A l'aborder, sans le connaître, on croyait discerner sur son visage et dans son maintien une impression de réserve, une apparence de froideur. Il ne se livrait, ne s'abandonnait que peu à peu. Cela tenait à ce sens du vrai comme à cette loi de raison, qui le gouvernait, et qui ne permettent pas plus de feindre des sentiments qu'on n'a pas eu le temps de mettre à l'épreuve que d'affirmer un point de science avant d'avoir épuisé les moyens d'en garantir l'exactitude. En réalité, son affectueuse bonté n'était un mystère pour personne. Il était encourageant et paternel à ses élèves, serviable avec passion au talent naissant, accueillant à chacun, très attaché par une tendresse naturelle et constante, à ceux qui formaient autour de lui, s'aimant en lui, un groupe serré d'intelligences : « Profitez de moi pendant que vous m'avez », disait-il encore, il y a peu de jours, à l'un de ses fidèles, dans une heure de mélancolique pressentiment.

A des traits échappés de sa plume, sous la gravité du ton, d'où il ne déroge que rarement, de la claire exposition scientifique, à des marques d'émotion perçant, comme malgré lui, sous l'extrême précision de son style, il était facile de reconnaître que l'amour absolu de la vérité, indépendant de toute prédilection apparente de race, de religion, de politique, n'avait desséché son cœur et l'avait laissé tout ouvert à l'autre et profond amour du sol et de la patrie. Je pourrais ajouter, sans prendre l'inutile peine d'en rechercher les signes en des travaux d'érudition pure, que M. Gaston Paris avait éprouvé, et beaucoup moins à la surface de l'âme que son illustre prédécesseur au Collège de France, Ernest Renan, les douceurs du sentiment par excellence de l'amitié. Je pourrais aussi, disant cela, en prendre occasion d'esquisser les lignes d'un portrait, fût-il sommaire, de l'homme privé, du laborieux, du sage. Je voudrais, en effet, le dépeindre

comme il était hors de ses livres, dans l'intime de sa vie, tout unie, fermée aux curieux et aux indifférents, ou encore dans l'exercice du professorat, au milieu de ses disciples empressés à recueillir les leçons de sa critique éprouvée, pour en répandre plus tard, de tous côtés, les fruits excellents, et enfin tel qu'il se montrait, restant lui-même, simple et tranquille, dans les soins que réclamait l'administration supérieure du Collège de France. Mais ne serait-ce pas un peu trahir l'impersonnalité voulue d'une carrière, qui se résumait en deux mots : devoir et travail? Je craindrais presque d'outrepasser la note d'éloge qu'il eût permise, en constatant uniquement, sans y rien ajouter, que M. Gaston Paris a été l'un des hommes de notre temps, qui auront porté dans le relief le plus exemplaire l'association, assez rare, d'une pensée toujours active, d'une moralité parfaite et d'une sincérité absolue de conscience.

M. Gaston Paris avait la vue affaiblie et la santé, depuis des années, instable. Ménager de ses forces et de ses yeux, que les déchiffrements des vieux textes soumirent à de rudes épreuves, il s'interdisait les travaux du soir et les veillées sous la lampe. Mais ses journées, qu'abrégaient encore les obligations officielles, lui gardaient, en dehors du Collège et de l'Institut, des heures fructueuses.

Il touchait à ce point de la vie, propice aux réalisations, où les matériaux de la science préparés avec une sage lenteur ne demandent plus qu'à se fondre sous la main qui les cueillit en détail et les éprouva pièce à pièce, ou les faits sont mûrs pour répondre à l'appel de la pensée méthodique et se coordonner d'eux-mêmes sous des formes définitives. Il semblait que M. Gaston Paris eût encore devant lui un bel espace de temps à remplir, en des œuvres qui eussent résumé l'effort un peu dispersé de sa vaste érudition. Il n'était point arrivé par l'âge à la période d'extrême labeur qu'on réserve à de certains travaux d'achèvement... On savait, parmi ses intimes, qu'une lente, inexorable maladie, avait affaibli jusqu'à l'user son organisme. Il avait dû suspendre ses cours. On l'avait vu partir, récemment, vers les pays de la chaleur et de la lumière pour leur redemander un peu de force. Avertis par la secrète inquiétude de leur cœur, les plus chers de ses amis avaient senti passer en eux la crainte d'une terminaison fatale. Puis on s'était repris à espérer que les belles matinées dominicales du Collège de France n'étaient pas finies, qu'elles allaient reprendre bientôt leur suite accoutumée, si chère à ceux qui en étaient les élus, et qu'au maître déjà attendu on n'aurait plus à parler que comme d'un souvenir déjà lointain du mal qui tourmenta son corps et suspendit l'essor de sa pensée. On attendait du Midi des communications meilleures; ce fut l'irréparable nouvelle qui éclata brutale et saisissante.

Comme tous les vrais et grands savants, Gaston Paris avait la science modeste. Avec son esprit philosophique, il n'était point sans avoir compris qu'il est dans la destinée des ouvrages scientifiques de n'avoir qu'une durée limitée. Les vérités découvertes, les idées originales dont on eut les prémices, les faits nouveaux qu'on a portés dans le domaine général de la connaissance, passent vite en d'autres mains et plus d'une fois risquent de perdre en route la marque originelle. Du moins, le nom de Gaston Paris est-il assuré de vivre, parce qu'il représente d'une manière tout à fait concrète et fortement déterminée une date, une période importante, un progrès accompli considérable de l'érudition, au XIXe siècle : il fut le maître et l'ordonnateur de l'œuvre de conquête, qui rendit à la France le sens de ses origines, la claire notion des lois rationnelles qui présidèrent aux transformations de son idiome, depuis le parler barbare des serments de Louis le Germanique jusqu'au style d'un Chateaubriand ou d'un Balzac, et enfin la possession intégrale de sa longue tradition littéraire.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

LE CLASSICISME ET L'ACADÉMISME

Il m'a été donné de préciser précédemment en cette Revue certaines notions sur la ressemblance dans le portrait et sur les rapports des arts entre eux : je voudrais essayer de montrer aujourd'hui la profonde différence qu'il y a entre l'académisme et le classicisme. Cela semblera peut-être utile, parce qu'on en est venu à employer indifféremment, dans l'usage courant, deux mots qui désignent deux ordres d'idées profondément dissemblables.

L'histoire de la peinture moderne notamment est, depuis 1865 surtout, celle de la lutte ouverte entre les peintres d'école et les indépendants. L'École, ou l'Académie, passe pour être la gardienne du classicisme, qu'elle est censée défendre contre les innovations compromettantes. Si vraiment un corps constitué par un Institut officiel et des chefs d'enseignement a légitimement la charge de défendre une doctrine de beauté transmissible, son rôle est noble. Mais s'il ne protège qu'un ensemble d'erreurs et usurpe ainsi un prestige, son rôle participe à la fois de la duplicité et de l'arrogance. Si, d'autre part, des novateurs renient tout enseignement transmissible de la beauté et prétendent agir au hasard, ils sont odieux ; mais s'ils sont à même de prouver qu'ils

ne désavouent un enseignement officiel qu'au nom d'une tradition nationale qui leur semble plus juste et plus viable, ils forcent la critique et le public à examiner de près le fondement même d'une autorité qui les condamne et qu'ils désavouent. C'est ce qui arrive en ce moment, où l'antique majesté de l'École est près de sa ruine. L'académisme, cela est évident, a tout intérêt à se faire passer pour l'indispensable conservateur du classicisme, et à absorber en soi-même cette belle notion. Mais les indépendants n'ont pas moins intérêt à bien prouver qu'en attaquant l'école ils n'attaquent qu'une parodie du classicisme, et précisément au nom de celui-ci. Voilà pourquoi il peut être utile de parler de ces choses très clairement au public, de détruire un malentendu de mots et d'idées et, en somme, de définir nettement le classicisme et l'académisme, en considérant l'histoire de notre art français.

***

Qu'est-ce donc que le classicisme, qu'y a-t-il sous ce mot ? Est-ce ce qui convient au génie d'une race, ou bien est-ce ce qui, de toute éternité, internationalement, signifie la beauté ? Il n'est pas besoin de s'égarer dans la métaphysique et de prendre corps à corps la notion du « beau en soi » pour voir que, des deux façons d'envisager la question, la seconde est vague, la première très précise. Qu'il y ait une « beauté en soi », cela est possible dans le domaine philosophique qui, du moins dans le rationalisme, admet des notions idéales indifférentes à l'évolution ethnologique et aussi abstraitement vraies que les nombres. Mais dans le domaine de l'art appliqué, concret, une « beauté en soi » ne signifie rien. Le beau évolue selon les émotions qu'il soulève; le beau s'alimente de son évolution même, qui détermine celle des styles et des visions individuelles. Il n'y a pas quelque part, dans l'histoire des arts, un point culminant, une beauté définitive que l'avenir copiera sans l'égaler, sous peine, s'il s'écarte de cette copie, de tomber dans la folie ou la laideur. Beauté, laideur, sont des termes aux sens variables. Les quelques principes de vraisemblance, d'équilibre et de logique qu'on retrouve dans toutes les œuvres humaines, et qui les font perceptibles à l'humanité successive, ne sont pas du domaine esthétique ; ils sont du domaine logique, simplement. Il est évident, par exemple, que l'on ne saurait concevoir, pas plus chez les Grecs que chez Goya ou Whistler, une figure n'étant pas divisée symétriquement, n'obéissant pas aux lois de la pesanteur, ou encore un paysage sans plans et sans éclairage. Mais il n'y a pas une beauté, il y a des beautés parallèlement légitimes et émouvantes. Et il n'y a pas une époque où, une fois pour toutes, le beau ait été atteint, car cela est contraire aux lois évolutionnistes qui régissent les aspects, les sensibilités, les pensées. Il est loisible à chaque individu d'estimer que les Grecs, ou Vinci, ou Rubens, ont touché au sommet de la beauté permise à l'homme : mais ce ne saurait être un dogme généralisable. Que serait une Beauté que personne ne percevrait ? Et elle ne saurait être perçue qu'à travers mille conditions psychologiques inhérentes aux climats, aux races, aux mœurs, à tout ce qui crée les conceptions successives de l'humanité.

Ainsi donc, une « Beauté en soi » serait une idée pure, désincarnée. Si elle avait été incarnée par les Grecs, par exemple, elle serait au milieu de l'histoire esthétique comme un barrage, en deçà duquel tout l'aurait préparée, au delà duquel tout serait erreur et décadence, et la copie des Grecs deviendrait la seule possibilité du beau. Ce serait l'apothéose du plagiat. Nous retrouvons là tous les principes de la scolastique du moyen âge, de cette époque étonnante et terrible où l'humanité chrétienne a essayé de tout construire par la logique, même l'avenir, et où, grâce à Dieu, les désobéissants ont tout sauvé. C'est le raisonnement d'une religion révélée. L'École n'a pas manqué d'en comprendre la majesté, l'apparente symétrie si séduisante, et nous verrons comment. Mais voilà une définition — la sienne — du classicisme. Les Grecs ont trouvé les lois de la beauté. La Renaissance les a retrouvées. Le salut est là : tout le reste est erreur.

Si maintenant nous quittons cette façon de voir, et si nous admettons les nécessités de l'évolution, que la vie nous montre de gré ou de force chaque jour, nous en viendrons à nous demander si le classicisme n'est pas plus simplement l'*ensemble des préférences au génie distinctif d'une race*. Voilà qui se comprend plus clairement, et qui admet plusieurs religions, un panthéon esthétique où chacun choisit son dieu, et où le culte de la beauté est dominé par l'immodifiable loi des rapports proportionnels de la sensibilité humaine, variable avec l'univers éternellement renouvelé dans des formes éternelles. Cela satisfait infiniment plus notre raison, cela n'entrave aucune admiration. Débarrassés d'un fâcheux critérium, nous pouvons aimer Phidias et Velasquez, Bach et Schumann, sans remords, sans nous référer à une sorte de catéchisme esthétique. Nous sommes libres de les trouver plus ou moins grands les uns que les autres ; mais tous nous apparaissent également légitimes ; aucun ne se trompe relativement à un idéal fixe, décrété une fois pour toutes.

Au dogmatisme s'oppose un libéralisme. De plus, nous pouvons nous représenter très clairement le classicisme national. Une beauté identique pour les Suédois, les Italiens, les Viennois et les Espagnols,

cela nous semble obscur, et la vie nous montre le contraire par les ciels, les femmes, la flore. Qu'il y ait au fond de toutes les belles productions d'art un ensemble secret de lois observées, cela nous est prouvé parce que nous les retrouvons dans Botticelli comme dans Jordaens : mais qu'on en puisse extraire un petit code portatif et international dont l'observance nous rendra certains de produire de la beauté, cela est absurde. Nos Français ont ressenti toute l'émotion contenue dans les Grecs ou les Italiens; mais ils ne l'ont pas copiée, ils l'ont francisée. Les dessins de Poussin et d'Ingres sont inspirés des Grecs et de la Renaissance, mais ce sont des dessins français. Notre lignée est évidente, historique. Les gothiques de Chartres, d'Amiens, de Rouen, les imagiers de 1500, Clouet, Jean Goujon, Germain Pilon, Philippe de Champagne, les anonymes du sublime tombeau de Philippe Pot, nos portraitistes du XVIe. du XVIIe, Chardin, Watteau, Rigaud, Largillière, La Tour, Claude Lorrain, Poussin, Puget, Houdon, Boucher, Fragonard, Pigalle, Saint-Aubin, Debucourt et la pléiade des dessinateurs du XVIIIe, Prud'hon enfin, pour ne citer que les plus saisissants, voilà notre classicisme, voilà notre sang indéniable. A travers ces hommes, les influences étrangères et antiques ont passé, ils n'ont rien ignoré des autres beautés, mais ils ont créé la leur, et ils l'ont tirée de la nôtre, de celle que nous ont faite notre sol, notre esprit, nos mœurs, nos façons de raisonner et de sentir. Voilà le classicisme naturel, opposé au classicisme dogmatique. Voilà le classicisme évoluant, voilà la pérennité du génie autochtone sous la diversité des expressions, et tout artiste français se gardera de la scolastique nébuleuse lorsqu'il pensera à ces hommes.

Mais cela ne nous forcera-t-il pas à dire un mot d'une autre question? Celle des *sujets*. Une scolastique admettant que le Beau a été formulé une fois pour toutes, nie l'évolution : donc, elle nie l'*expression* et le *caractère*, qui sont les modes de variabilité de la beauté. Elle ne peut tolérer qu'on peigne ou qu'on décrive son temps, ou du moins elle relègue ces travaux dans des genres bas ou inférieurs. Elle ne peut accepter qu'un ordre de sujets *nobles, élevés*: ce qu'elle entend sous ces termes imprécis, ce sont les symboles mythologiques ou religieux, et eux seuls, puisque seuls ils ont un caractère d'*éternité* correspondant à une Beauté fixe et dogmatique, et puisque enfin ils sont *internationaux*.

Le classicisme libre et évoluant renouvelle ses sujets; il s'inspire de la vie ambiante et en laisse le témoignage aux âges futurs. Il est tourné vers l'avenir, puisqu'il note le présent et que l'avenir, c'est une série de présents. Il ne se tourne pas vers le passé. Le classicisme dogmatique s'y réfère logiquement au contraire, et n'y peut échapper sans se contredire, pas plus qu'un chrétien orthodoxe ne peut contester les principes de la Genèse, les miracles et les sacrements, même si l'exégèse, l'histoire, la science y invitent sa raison. Le classicisme *national*, ou *libre*, suit la vie. Si Goya avait peint les gens dans le goût du XVIe siècle, Rubens dans le goût de ceux du XIVe, si les Grecs avaient représenté les Pélasges, si les Assyriens avaient représenté les Adamites, nous n'aurions pas un document historique, nous ne jugerions aucune des beautés de ces peuples. Mais, dira-t-on, à quoi bon insister? Inutilement, c'est s'étendre sur un truisme, et le contester serait absurde. Cependant, que sont les Grecs que David nous donne pour des Grecs, sinon les preuves de ce que cette absurdité est le dogme même du classicisme dogmatique, autrement dit de l'École?

* * *

De l'École, certes. Car enfin nous y arrivons; et de tout ce que nous venons de dire ne ressort-il pas qu'il y a un vrai et un faux classicisme, une nécessite naturelle et heureuse d'une part, une loi souriante et féconde, — et d'autre part un système mort-né, une création monstrueuse du dogmatisme? Pourquoi définirions-nous maintenant l'Académisme? C'est chose faite. Le classicisme, c'est le vrai classicisme ; l'académisme, c'est le faux, c'est la grimace figée qui imite, et déforme, et fait haïr ce noble visage. Et l'un et l'autre s'excluent.

L'Académisme se prétend le tribunal suprême de l'art traditionnel français... en France! Mais dans tout pays il y a un académisme qui a la même prétention, et pourtant ses principes sont identiques. Partout où s'ouvre une école de peinture *classique*, les dogmes se retrouvent. C'est donc bien d'une scolastique religieuse qu'il s'agit : la foi académique exprimée par une technique inspirée des Grecs et des Italiens et par des symboles mythologiques, est internationale. Ses canons, ses principes sont transportables dans tous les pays. Un Rembrandt est une belle chose, qu'on le voie à Londres, à Moscou ou à Madrid : mais c'est une belle chose hollandaise. Un Bouguereau n'est pas une chose française, où qu'on le voie : c'est une chose académique, on ne peut pas savoir sous quel ciel est né son auteur. Une femme nue faite selon les règles de l'École, règles qui s'appliquent simultanément dans toutes les capitales, c'est un être qui n'est de nulle part. Ce n'est même pas la copie d'une statue grecque ou d'un Raphaël : c'est une femme académique, née d'un pays abstrait, qui n'a pourtant rien de céleste ; ce pays s'appelle « l'Atelier d'École ».

Est-ce illogique? Non certes, puisqu'il s'agit d'un

dogmatisme dont la valeur est censée inaltérable. Mais alors, comment l'Académisme fait-il pour être à la fois le conservateur d'une beauté internationale et d'une beauté nationale? Comment défendre l'une sans trahir l'autre? Il ne peut s'en tirer qu'en essayant de limiter la seconde à la première, et ici commence l'altération de la vérité, altération forcée, que d'honnêtes gens pratiquent sans s'en apercevoir et qu'ils ne peuvent pas éviter.

Devant un idéal dogmatique fondé sur les exemples des Grecs et des Italiens de la Renaissance, quelle figure fera l'idéal français? Ici il faut toucher au fond même de la question, et puisque nous avons dit ce qu'était l'Académisme intellectuellement, il faut en venir à son histoire. Il faut se rappeler les grandes lignes de l'organisation artistique en France.

Il faut évoquer les funestes jours où la France s'italianisa, non certes à la belle époque des Primitifs quattrocentistes, ni même à celle de Raphaël et de Titien, mais au moment où la Renaissance se corrompait — les funestes jours où le goût pompeux et doucâtre, l'habileté insolente, l'escamotage élégant l'art sans foi des successeurs dégénérés de ces grands hommes s'introduisirent en France avec les concetti, le gongorisme, la politique concinienne, et où la faveur royale permit l'école de Fontainebleau, Primatrice, Rosso, les Carrache, et Jules Romain, et le Bernin plus tard, et l'Albane. Toute cette période fut celle d'une véritable invasion transalpine. L'Italie, tant de fois piétinée, se vengeait. Les artisans français, réalistes, lucides, charmants, furent bousculés par l'emphase étrangère. Le XVIIe siècle, avec son maniérisme lourd, ses préciosités et ses boursouflures, acheva l'œuvre. Le prestige italien fut consacré par la fondation de l'École de Rome, où triomphèrent non pas les souvenirs de Gozzoli, de Boticelli, de Mantegna ou de l'Angelico, non pas même ceux de Michel-Ange, de Pérugin, de Raphaël, du Tintoret, de Titien ou de Corrège, leurs écrasants successeurs, mais ceux de leurs imitateurs avilis par toutes les roueries du métier et la totale absence d'âme. Désormais allait régner, militarisée par le dur et atroce goût du Roi-Soleil, une organisation antifrançaise. L'Académisme s'implantait et c'est à peine s'il agonise aujourd'hui. Pendant trois siècles l'âme nationale râla, sous l'injustice, dans le délaissement. Au Louvre, une visite suffit à constater ce drame intellectuel : de Germain Pilon à l'école de Jean de Bologne, d'une salle à l'autre, on surprend le secret de cette cassure tragique, de cette mainmise du goût transalpin sur une admirable éclosion autochtone. C'est comme une hémorrhagie brusquement permise au flanc de la France, et si douloureuse !

Les artistes le surent. Watteau en fut triste ; Chardin reste pauvre et inconnu ; Boucher même, bien après, à un moment où tous s'arrangeaient pour sacrifier aux faux dieux, obtenir les récompenses et reprendre ensuite leur vraie nature, Boucher disait au jeune Fragonard partant pour Rome : « On va te montrer Michel-Ange et les autres. Si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es f... » Fragonard peignit bien le *Sacrifice de Corésus*, mais il resta Fragonard. Mais que d'autres ne restèrent pas eux-mêmes et ne le purent pas, étranglés par la nécessité, pris dans l'engrenage de l'enseignement gréco-italien exigeant la stricte obédience pour ouvrir l'accès des avantages hiérarchiques ! Il fallut en venir au XVIIIe siècle pour voir la révolte sourde devenir publique. Pendant une longue et mortelle période, l'art français s'entoura d'œuvres prétentieuses, de mythologies fanées, de symbolismes ampoulés, pendant que les petits maîtres, les dessinateurs, les artisans, sauvaient l'honneur de la nation et lui créaient un style qui restera l'objet d'une éternelle admiration. Le XVIIIe siècle tourna la difficulté : condamné aux mythologies, il en fit les bergerades et les pastorales; condamné à l'italianisme, il peignit la comédie italienne. Les dessinateurs de 1775 inventèrent l'illustration moderniste, et ainsi revinrent par des voies détournées aux qualités foncières de l'esprit français jusqu'à la crise néo-classique du Consulat et de l'Empire, si gauchement grecque à travers le plus mauvais goût romain, jusqu'à la réaction suprême enfin, jusqu'au romantisme de Delacroix se dressant contre l'École dégénérée.

Durant trois siècles nous avons été dépossédés de notre âme et de notre génie par les étrangers qu'avait amenés chez nous la seconde Renaissance, aussi désastreuse que la première fut belle. Cela est un fait brutal, indéniable. L'histoire artistique du XIXe siècle n'est pas autre chose que l'histoire de la rébellion suprême, aujourd'hui triomphante, contre cette oppression, contre cet étranglement de l'académisme se faisant passer pour le classicisme, concevant l'art comme un collège ou une caserne, avec une théorie, une grammaire, des classes, des prix et des diplômes. Du jour où le bouleversement social a aboli les castes et fait de l'artiste un citoyen libre, réduit à ses propres ressources mais aussi à son initiative, la discrète et spirituelle protestation de Watteau, de Chardin et de Fragonard est devenue une violente protestation sociale ; l'École est apparue comme un édifice dogmatique, autocratique, anormal dans une société libertaire, et la lutte a commencé au grand jour et sans merci. En ce siècle, la révolte a eu trois phases, le romantisme, le réalisme, et l'impressionnisme.

L'idéal international de l'École a de plus en plus divergé de l'idéal national. Et pourtant le prestige officiel de l'École exigeait qu'elle fît croire à tout

prix que cette divergence n'existait pas. Il en est résulté une opposition sourde de sa part à toute velléité d'indépendance chez les novateurs, Delacroix, Courbet, Corot, Millet, Manet, qui s'imposaient et niaient la légitimité de sa mission. Ce n'est pas chercher une excuse à sa mauvaise foi que de dire qu'elle ne pouvait pas accepter les novateurs sans se suicider elle-même, exactement comme un prêtre acceptant la science. Bien des prêtres pourtant l'acceptent, et ne peuvent faire autrement, mais ils rusent avec le dogme, concessionnent, s'engagent forcément dans une politique de compromis. L'École ne fit pas autre chose, comme toutes les institutions fixes que déborde l'évolution de la vie. L'École n'existe presque plus, l'esprit d'Ecole seul se défend et reste. Les plus intransigeants des académiques n'affirmeraient plus la foi d'Ingres, ce dernier grand défenseur de la scolastique, gréco-italienne, qui du moins avait le génie du dessin. Mais ils ont gardé la haine instinctive de toute innovation, et ils font à leur épopée des sacrifices que leur conviction n'approuve pas, et surtout ils cherchent à tout concilier.

Ils concilient comme ils peuvent, et c'est maintenant qu'il faut dire quelques mots de leur altération de la vérité. Cette altération concerne les sources mêmes de leur dogmatisme. Fondé sur les Grecs et les Italiens, est-il ce qu'ils en disent ? Non certes, les Grecs et les Italiens sont autre chose que les poncifs qu'ils en ont extraits. Il n'est pas besoin d'aller en pèlerinage dans tous les musées d'Europe pour le comprendre. Le Louvre suffit. Le Louvre est l'histoire du génie français et des entraves qu'on lui a apportées : notre histoire s'inscrit lumineusement sur ses murs, et on y peut lire aussi les sophismes de l'académisme. Les Grecs ne sont aucunement ce que dit l'École, qui d'ailleurs se réclame bien plutôt des imitations des Grecs par les Romains. Les Grecs ne sont pas plus ce qu'on nous faisait copier dans la classe de dessin du collège que ce qu'on nous faisait ânonner dans la classe d'humanités.

Ils sont radieux, sains, réalistes, sensuels, amis du geste libre et de la vie en plein air. Entrons pour un quart d'heure dans les salles des antiques ; regardons le Faune qui se fait chatouiller la plante du pied par un enfant, l'Amour qui se cambre en un geste énervé, enthousiaste et sublime, auprès de l'hermaphrodite Borghèse, la Polymnie accoudée, le fils d'Esculape, le Marsyas, regardons même tout simplement la Vénus de Milo avec sa cuisse trop longue exprès, son dos simplifié comme le Balzac de Rodin, regardons la Victoire de Samothrace — et nous serons convaincus. Ces choses osées, vivantes, irritantes, luxurieuses, vivaces, ne sont pas le poncif glacé et rebutant de l'École ! Et les Italiens ne le sont pas davantage. Non, Titien, Corrège, Tintoret, Vinci, et même Michel-Ange et Raphaël, ne sont pas ce que dit l'École. Tous ont vibré, trouvé leur formule indépendante, rejeté la scolastique de leur temps, jusqu'à ce que parussent l'Albane, et Primatice, et Romain, et tous leurs autres plagiaires. L'École le sait, mais ne l'avoue pas, car ce serait avouer son impuissance, que même le génie d'Ingres n'a pu retarder. Il s'ensuit que son enseignement déforme la vérité. Dans les ateliers de l'École, on néglige les Primitifs, on les montre comme des barbares dont les essais gauches ont servi à créer Raphaël. Gustave Moreau fut détesté par ses collègues pour avoir, durant son professorat, enseigné au contraire l'amour des Primitifs. Et quant à la pure tradition nationale, on ne la néglige pas moins. Comment parlerait-on dignement de Claude Lorrain, de Watteau, de Fragonard, aussi bien que de Clouet ou de nos gothiques, en un lieu où les concours de prix de Rome sont encore ce que chacun sait, où l'on croit au « genre noble », où enfin Rome est restée l'idéal, au point que l'État même n'a pas osé supprimer la villa Médicis et remplacer son séjour par des bourses permettant aux jeunes peintres d'aller autant à La Haye, à Madrid, à Dresde, à Athènes qu'à Rome même ? Qu'en résulte-t-il ? Comme Fragonard peignant la *Mort de Coresus* et, une fois lauréat, revenant vite à l'*Escarpolette*, on voit Besnard peindre, en 1874, la *Mort de Timophane* et, deux ans plus tard, commencer à Londres la série de ses belles choses éclatantes et mystérieuses. Et tous les jeunes peintres de talent ont ce talent malgré l'École, quand ils le gardent, quand leur esprit n'a pas été faussé irrémédiablement par une scolastique que dément la vie elle-même.

* *

En face de l'École, nous assistons, depuis 1870, à une réaction. Qu'est-elle, cette réaction ? Celle de novateurs furieux ? Non, mais celle des classiques naturels. Les impressionnistes, dernier grand mouvement du XIXe siècle, ne sont pas autre chose que des esprits français revenant à la tradition instinctive de leur race, j'allais dire des nationalistes. Ils ont horreur du symbolisme, de l'art « noble », de la mythologie. Ils adorent la vie, le soleil, les jeux de la lumière, le hasard des attitudes surprises. Ils se réfèrent à la tradition du XVIIIe siècle. Manet a la franchise rude d'un vieux maître voisin de Hals et de Goya ; mais Degas s'apparente à Debucourt par la hardiesse comme à Ingres par la science ; Chéret vient de Fragonard et de Watteau, Renoir vient de Boucher, Monet de Claude Lorrain, Monticelli de Watteau, Besnard des portraitistes du XVIIIe siècle, d'Ingres et de Rubens, avec une pensée audacieusement moderniste, et les dessinateurs actuels, nés de l'impressionnisme, les Lepère, les Forain, les Lau-

trec, les Legrand, les Renouard, viennent de Moreau le Jeune, de Boilly, de Gabriel de Saint-Aubin. C'est une magnifique réaction française contre l'élément étranger, plus que le romantisme de Delacroix, mêlé fortement, comme celui de Hugo, d'influences littéraires anglaises, espagnoles et allemandes, plus même que le réalisme de Courbet. C'est le résultat d'un affranchissement complet du dogmatisme, la floraison d'une génération qui fait table rase de toute connaissance antérieure, admire les maîtres sans s'en tourmenter, et regarde autour d'elle en prenant directement conscience de la vie, seul dogme qu'elle puisse admettre parce qu'il est éternel, naturel et mouvant. Comment un conflit aigu n'existerait-il pas entre ces classiques, qui se réclament de toutes les idées françaises et de tous les goûts nationaux, et l'académisme qui représente une scolastique issue de la dégénérescence des Grecs et des Italiens?

Le XIXe siècle entier a senti ce renversement des choses, cette anomalie d'un corps constitué se prétendant le gardien des traditions artistiques en France et n'y protégeant, en réalité, que les disparates vestiges de l'esprit transalpin. Quand un grand peintre, qu'on ne peut suspecter d'être un iconoclaste et un impressionniste excessif, quand Théodore Chassériau, après avoir été l'élève d'Ingres, et avoir peint sous son influence cette admirable décoration de la Cour des Comptes dont Puvis de Chavannes s'est inspiré; quand Chassériau vit l'Algérie, il écrivit : « Je quitte Ingres. C'est un génie, mais il est tourné vers le passé, qui lui suffit et dont il se nourrit. Notre devoir est d'aller vers autre chose. » C'est la pensée de tout ce siècle, la pensée qui a fait dire à Wagner, parlant de Beethoven : « Il s'est mis le premier en marche pour découvrir le pays des hommes de l'avenir. » Le XIXe siècle, grâce à l'esprit libertaire, a ébranlé jusque dans ses fondements l'académisme hiérarchique monopolisant le talent, codifiant l'inspiration, grammatisant la technique, récompensant la docilité passive aux règles, transformant l'art en un vaste collège disciplinaire. Classicisme et académisme s'excluent. La beauté de caractère et d'expression a détrôné la beauté des proportions, et l'on peut dire que les impressionnistes, et à leur suite nos jeunes peintres intimistes, si pleinement nationalistes, sont mieux faits pour comprendre les Grecs, ces nationalistes par excellence, ces libertaires, ces audacieux sensuels, que nos pontifes académiques, qui vivent sur une conception de l'âme grecque aussi fausse que celle des lycées, démentie par tout ce que l'exégèse de ce siècle a révélé sur la vie privée des anciens.

Il n'en est pas autrement d'ailleurs de la lutte soutenue par la récente musique française contre l'enseignement des conservatoires laissant dans l'ombre nos réalistes du XVIe siècle, nos symphonistes du XVIIe et du XVIIIe siècle, de Jannequin à Rameau, à Leclair, à Marc-Antoine Charpentier, à tant d'autres, et hypnotisant les élèves plus encore, hélas ! sur les opéras déclamatoires de Meyerbeer et sur le mauvais italianisme que sur Beethoven ou sur les beaux Italiens du XVIIe, dont l'accent fut si intense. La création libre de la *Scola Cantorum* n'est pas autre chose qu'un retour du classicisme naturel contre l'académisme. Partout où apparaît celui-ci, la routine, l'opposition systématique à l'évolution inévitable surgissent. C'est à coups de chefs-d'œuvre que Delacroix, Corot, Manet, Besnard ont ruiné l'académisme en peinture : c'est avec des chefs-d'œuvre comme *Fervaal*, *Louise*, *Pelléas et Mélisande*, que se ruine l'académisme musical. L'École ne peut plus prendre aujourd'hui l'attitude qu'elle avait rêvée, celle d'Hypatie lapidée par les sectaires, celle de la blanche *alma mater* sur qui d'indignes fils lèvent la main. Débordée par le flot de la vie qui la laisse à son dogmatisme et se précipite vers l'avenir, elle va de compromissions en compromissions, forcément. Elle accepte malgré elle, d'année en année, des hommes à qui échoit une gloire qu'elle leur eût déniée. Elle n'est pas une grande croyance qui meurt; elle est une lourde oppression dont la vie se délivre, et sur les décombres de l'académisme le classicisme naturel se dresse, éternellement jeune, salut respectueux aux grands morts, filiation du terroir français.

CAMILLE MAUCLAIR.

L'ESCLAVAGE DANS LE NORD DE LA NIGRITIE

(Soudan central.)

M. T.-J. Tonkin, dont nous nous proposons de résumer ici la très intéressante étude (1), mérite d'autant plus d'être écouté qu'il a été attaché en qualité de médecin naturaliste à l'expédition que nos voisins de la Grande-Bretagne ont envoyée récemment chez les Haoussas, dans le Soudan central.

Les émirs, pour qui travaillent les recruteurs d'esclaves, ont été, dans cette expédition, châtiés comme nous savons que châtient les Anglais, c'est-à-dire d'une façon fort rude; mais il fallait, paraît-il, qu'ils agissent de la sorte, à ce qu'assure sir James Willecoks, K. C. M., pour que « la crainte de Dieu entrât dans le cœur des émirs.

Dieu, peut-être, désirerait que les Anglais frappassent moins cruellement ses créatures; mais ceci

1 The Empire Review : *Slave trade in Northern Nigeria*. Macmillan, Londres.

n'est pas de notre compétence. Et, comme M. T.-J. Tonkin assure que, malgré le massacre d'un certain nombre d'émirs, l'esclavage sévit encore et sévira encore longtemps, aussi bien dans le Soudan anglais que dans le Soudan français, belge et allemand, voyons comment se pratique l'odieux trafic de la chair humaine.

C'est, vêtu comme les Haoussas, la tête rasée comme eux, vivant au milieu d'eux et parlant leur langage, que M. T.-J. Tonkin parcourut la partie de leur territoire, qui, commençant derrière la côte ouest de l'Afrique, se trouve voisin du lac Chad et des eaux du Niger central. Ce territoire était, quand il y vint, indépendant; aujourd'hui, il fait partie de l'immense empire britannique et a pris le nom de Nigritie du Nord.

C'est d'abord, dans l'intérieur même des villages haoussas que le médecin naturaliste prit ses renseignements, puis, pendant plusieurs mois, il fréquenta un marché aux esclaves, le plus important de l'Afrique. Il vit un peu partout des captifs vivant dans la plus indescriptible des misères; il en vit d'autres dans des conditions très supportables; il fut en rapport avec quelques-uns, tyrans de leurs villages, comme il en rencontra qui se mouraient abandonnés de tous. Il connut des femmes esclaves qui étaient mères de rois et de chefs d'armées; d'autres mères mortes depuis plusieurs jours, dont les poules, sur les chemins, picoraient les chairs et dont les ossements allaient blanchir sous les rayons ardents du soleil africain.

L'esclavage comporte trois divisions : la première comprend la façon dont un enfant, un homme, une femme deviennent captifs; la seconde, l'achat et la vente qu'il s'en fait; la troisième s'applique aux petits êtres, mâles ou femelles, qui naissent en captivité.

Les voleurs d'enfants, classés dans la première des trois divisions, sont des hommes, et parfois aussi des femmes qui parcourent les villages en vendant, comme les colporteurs de nos campagnes, du fil, du coton, des aiguilles, du sel et autres menus objets. Les villages qu'ils visitent doivent être un peu éloignés des grands marchés à esclaves pour n'y pas rendre leur présence suspecte.

Voyons, par exemple, comment agit une de ces voleuses.

Elle est d'un beau noir d'ébène — naturellement — et n'a pour vêtement qu'un large morceau d'étoffe en cotonnade bleue dont elle se ceint les hanches. Est-elle seule sur un grand chemin? Alors, elle n'est pas plus vêtue que notre blonde mère Ève avant la fatale chute. Sur sa tête est posé un coussinet, et, au-dessus du coussinet, une petite boîte contenant les petits objets qu'elle doit vendre.

De la sorte équipée, elle fait ses trois kilomètres à l'heure.

Arrivée en vue d'un village, elle s'installe près d'un ruisseau, d'une fontaine ou d'un puits, pour s'y débarrasser de la poussière blanche qui couvre ses pieds nus; elle se peigne et passe une chemise blanche de calicot. Se toilette terminée, elle se contemple, satisfaite d'elle-même, dans un miroir grand comme un sou et qu'elle porte toujours dans le creux de sa main gauche; puis elle s'écrie : « *To!... ya-i-keau... mou shiga.* Oui, tout est bien... et maintenant, à l'ouvrage. »

Entrée dans le village, l'infâme racoleuse s'installe dans le *wurin bako*, sorte de caravansérail ouvert gratuitement aux étrangers; de là, elle sort tous les jours pour visiter une à une les maisons et les fermes des alentours. D'une façon apparente, elle ne semble occupée que de son petit négoce, mais, au fond, elle remarque où les enfants ont l'habitude de jouer et de se réunir. Sûrement informée, ses plans arrêtés, elle agit, et bientôt on remarque que plusieurs enfants, filles et garçons, ont disparu.

Tant d'étrangères ont traversé le village que personne n'a suspecté la marchande ambulante. Et puis, ici comme en Europe, les enfants aiment à jouer avec l'eau.

— Qui sait, disent les mères, si nos petits n'ont pas été victimes de Kada, l'Esprit des eaux?

Le Kada est ordinairement un crocodile. Ce qui est tout à fait certain, c'est que la mégère a égaré les enfants dans la brousse qui avoisine le village et que, de là, elle les a conduits sur un marché à esclaves où elle les a vendus.

Le séducteur de filles trouve ici sa place; il ne fait usage ni de force ni d'adresse, mais d'un moyen infâme.

C'est, en général, un jeune nègre de belle apparence, aux larges épaules, avec un visage de convalescent. Il se met en quête du lieu où d'habitude les jolies filles se réunissent, quoiqu'il soit à peu près sûr de les rencontrer là où se trouve un puits. Comme Isaac, il y cherche une Rebecca, et toujours elle se présente à lui. Ils se voient souvent, trop souvent pour Rebecca.

Un jour, la jeune fille lui dit qu'elle ira dans une ferme chercher du miel chez une vieille femme qui vit dans une hutte, à la campagne. Il refuse d'abord de la suivre, puis il s'y décide, et lorsque tous les deux reviennent de chez la vieille femme, leur intimité est complète.

Il pourrait épouser au grand jour celle qu'il a séduite, en donnant, selon l'usage du pays, une somme aux parents, mais il ne veut rien débourser, il la veut pour rien... Il veut la voler. D'ailleurs, il est pauvre, dit-il, et il regrette de ne pouvoir ache-

ter celle à qui il a voué une inaltérable affection.

Les jeunes Africaines ont le cœur tendre comme les jeunes Européennes, et elle prend son séducteur en pitié quand il lui dit qu'il faut qu'il s'éloigne pour ne pas la voir devenir l'épouse de quelque riche marchand d'ivoire.

— Mais j'ai un père que je ne puis abandonner, soupire-t-elle tout bas.

— Un père ! réplique-t-il indigné ; ne suis-je pas plus que plusieurs pères ? Il est vrai que je suis pauvre, très pauvre...

— Qu'importe ! s'écrie l'infortunée ; je ne tiens pas à l'argent, mais à toi !

Et la nuit venue, tous les deux s'enfuient du village.

Un mois s'est à peine écoulé, que le séducteur, déjà fatigué de sa conquête, conduit celle-ci dans une localité où se trouve un marché aux esclaves, et où il l'échange froidement contre n'importe quelle somme d'argent.

Passons encore à un village d'où un autre vaurien semble, comme un vampire, avoir aspiré le sang jeune qui s'y trouvait. Un jour, peut-être à la suite d'un vol ou d'un crime, le vaurien, misérable, mal vêtu, a disparu pour se rendre dans une ville importante. Quelque temps après, il reparaît parmi les siens, habillé avec élégance et avec de l'argent plein ses poches. Il a fait, assure-t-il des affaires magnifiques, et, de plus, il s'est assagi et regrette profondément de s'être autrefois mal conduit.

Les parents et les amis de ce prétendu converti lui tiennent rigueur pendant quelque temps ; peu à peu on le fréquente davantage ; c'est surtout la bonne opinion des braves gens qui vivent à la campagne qu'il veut conquérir. Et il la conquiert, car il a dû manœuvrer en habile tacticien, et de plus, sa conduite, dans le présent, est irréprochable.

Quelques mois après le retour de notre homme, il se passe au village et dans ses environs des choses vraiment étranges.

Il y avait dans un vallon obscur, perdu dans la montagne, un troupeau de bêtes dont seuls les habitants du village connaissaient l'existence, et ce troupeau disparaissait tout à coup. Le vaurien d'autrefois, fusil en main, aide à la recherche des voleurs, mais sans aucun résultat.

Aussitôt après cette disparition, Adisa, âgée de douze ans, fille d'un tanneur, étant allée en forêt pour y chercher du miel sauvage, n'en revenait pas. Une autre enfant ne tardait pas à disparaître ; puis une autre encore, et les familles terrifiées commençaient à parler tout bas de démons et de sorciers.

Un jour de grande fête, douze jeunes filles, accompagnées de quelques suivantes, se rendent dans un bois pour y faire leurs ablutions dans une source sacrée. On ne les voit pas revenir ; la fête ne peut commencer sans qu'elles soient présentes. Tout le village guette avec impatience leur retour, et les Tom-Toms qui doivent les saluer de leurs joyeux roulements restent silencieux... Le soleil baisse, la nuit tombe, et les jeunes filles ne sont pas revenues. Un sentiment de terreur assombrit tous les cœurs. Qu'est-il donc arrivé ? Les femmes, qui seules ont le privilège de pénétrer dans l'enceinte sacrée, s'y précipitent ; elles en reviennent consternées et un morne silence les reçoit.

Alors, apparaît celui qu'avec raison nous avons appelé le vampire. Son indignation est grande ; à la tête de tous les jeunes hommes du village, il court vers le bois où l'on ne trouve qu'une amulette, arrachée sans doute, dans la lutte, du cou d'une des victimes de ce rapt audacieux. Quand les recherches sont terminées, sans résultat, bien entendu, le même misérable réunit autour de lui les anciens, et, sérieusement, leur persuade que les Esprits irrités de quelque faute commise contre eux ont voulu en tirer vengeance. Et les anciens restent convaincus qu'ils ont quelque faute à se reprocher.

Peu de jours s'écoulent, et, sous un prétexte religieux, le vampire abandonne pour toujours le théâtre de ses exploits. Une ville est voisine, il y est allé retrouver ses complices qui lui donnent sa part de la vente des bestiaux et des filles qui, libres autrefois, sont devenues les captives de quelque émir farouche.

Dans la terre des Haoussas se trouvent de vastes étendues non encore cultivées, mais où l'esclavage sévit plus atrocement que partout ailleurs. Le terrain en est sauvage, montagneux, et donne asile à de petites tribus d'idolâtres qui, quoiqu'en apparence gouvernées par les chefs des provinces voisines, refusent de reconnaître leur autorité et de leur payer n'importe quel impôt. D'ailleurs, la race de ces idolâtres est autre que celle des Haoussas ; leur langage en diffère ; ils se marient toujours entre eux, et, au moral comme au physique, ils sont inférieurs à la plus grande partie des nègres africains. Dans de telles conditions, ces pauvres gens ne pouvant opposer aucune résistance collective à leurs ennemis, constituent l'idéal d'une chasse à l'esclave. Quiconque est assez riche pour s'y adonner, est sûr de ne pas revenir bredouille.

Le citoyen influent d'une grande cité mahométane a besoin de changer d'air et il est à court d'argent, surtout. Il arme ses esclaves, et en achète d'autres, s'il ne se croit pas assez fort ; il invite même quelques jeunes gens désœuvrés à se joindre à lui. Ainsi équipé, il part pour un de ces districts sauvages dont je viens de parler, et, dès qu'il y a pénétré, il pille, brûle les maisons, et charge de chaînes leurs habi-

tants. Il est très dangereux de se trouver sur le passage de ces maraudeurs, et chacun évite de les rencontrer.

Si une expédition de ce genre ne se sent pas en force pour attaquer au grand jour une tribu, les hommes qui en font partie cachent leur marche en ne voyageant que la nuit. D'autres groupes de maraudeurs, beaucoup plus considérables, rencontrent-ils une riche caravane comme celle de l'Association Haoussa, ils la suivent sans oser l'attaquer, car il s'y trouve des Européens armés de rifles et, de plus, un grand nombre de marchands voyagent sous sa protection. Néanmoins, il est bien rare, pendant la nuit, lorsque la caravane sommeille, que les maraudeurs ne lui dérobent quelque butin ou n'enlèvent quelque noir égaré aux alentours du campement.

Dans de telles conditions d'insécurité, on comprend que l'indigène vive dans une perpétuelle défiance, et surtout, en défiance des étrangers. Il marche donc toujours armé de son terrible *kanga*, une sorte de fort couteau qu'il tient continuellement à la main, même pendant son sommeil. Ainsi préparé contre une attaque, s'il est loin de chez lui, il ne fumera sa pipe qu'en étant assis dos à dos avec un de ses compagnons. La pipe n'a qu'un foyer; mais elle a deux longs tuyaux disposés de façon que les deux amis, tout en observant l'horizon, puissent fumer sans craindre une fâcheuse surprise.

Le village des Haoussas est en rapport avec les conditions de cette misérable vie. Il est presque toujours perché sur une hauteur rocheuse comme nos bourgs kabyles. M. T.-J. Tonkin en a vu où l'on ne pouvait entrer qu'à l'aide d'une échelle de corde, et d'autres entourés de labyrinthes et de fossés fangeux. Les huttes en sont délabrées, humides, car la terre nue en est le parquet. Et c'est pourtant dans ces bouges que le pourvoyeur d'esclaves vient recruter presque à coup sûr sa marchandise noire et grouillante.

A Tunis, le docteur naturaliste fit la connaissance d'un Haoussa qui lui conta son histoire, en lui affirmant qu'il avait continuellement vécu sous l'influence néfaste d'un *Yaki*, ou Esprit malfaisant. Le *Yaki*, raconta-t-il, le sortit de son village, quoiqu'il lui fût très attaché. Adulte, il aima une jeune fille, mais le *Yaki* la lui déroba. Il gagna de l'argent, mais son *Yaki* le dissipa; il était vigoureux, mais le *Yaki* le terrassa et le fustigea sévèrement. Enfin quoique né libre, un jour le *Yaki* fit de lui son esclave.

En langage haoussa, le mot *Yaki* signifie : guerre. Le docteur comprit.

La guerre, en effet, est continuelle dans le Soudan central. Si un sultan attaque un émir gouverneur d'une province, c'est pour avoir ses esclaves; l'émir prend-il sa revanche, c'est pour les reprendre et prendre ceux du sultan. Un mahométan fait-il la guerre à de pauvres idolâtres sans défense : c'est pour en faire des captifs, et il en est ainsi depuis un temps immémorial. Mais aussi, que de villages déserts, de champs sans cultures, de cités sans habitants! Rien de plus stupide que ces luttes incessantes qui dépeuplent une vaste et riche contrée, et réduisent ceux qui s'en disent les maîtres à régner sur des ombres.

Supposons qu'un émir veuille se bâtir un nouveau palais; il regarde autour de lui et jusqu'aux dernières limites de ses domaines.

— Dans telle ville, dit il, les greniers doivent être pleins et, en outre il y a bon nombre de jeunes gens et de jeunes filles... Qu'on appelle le capitaine de mes gardes.

Celui-ci se présente.

— Combien de temps y a-t-il, lui demande son chef, que les habitants de... n'ont pas paru ici?

Le capitaine, qui a deviné les intentions de l'émir, lui répond aussitôt :

— Depuis beaucoup de lunes, ô Roi!

— Je m'en doutais... Prenez avec vous des provisions, un peu d'argent... Tombez sur la ville, tuez-en les vieillards, et rapportez le blé, l'huile que vous y trouverez... Vous m'amènerez ici les jeunes hommes et les jeunes femmes que vous y trouverez, et peut-être qu'alors ma colère s'apaisera!

Conformément à cet ordre, le capitaine prend une compagnie d'hommes armés, et, à nuit close, il tombe comme un ouragan sur la ville qui lui a été désignée. Les ordres qu'il a reçus sont en tout point exécutés.

Quand l'aurore arrive, la ville est en flammes, et les captifs, jeunes hommes et jeunes femmes, fers aux pieds, sont conduits sur un grand chemin où ils s'accroupissent, défaillants, mourants de soif et de faim. Qu'importe!

Expirants ou vivants, il faut qu'ils se relèvent pour gagner au plus vite leur nouvelle résidence. Rencontre-t-on une rivière profonde, au cours impétueux, on forme une chaîne de tous ces infortunés, et ils doivent la traverser coûte que coûte. Beaucoup d'entre eux périssent dans les eaux ou sont happés par les alligators qui pullulent dans tous les cours d'eau.

Ceux qui ont la bonne fortune d'arriver vivants au terme du voyage, sont aussitôt conduits dans un *barracoun*, où on les enferme jusqu'au moment du partage : tant pour le roi, tant pour les soldats. Mais avant qu'il s'effectue, les captifs, dans l'espace étroit où ils sont entassés, souffrent mille tortures : mal nourris, couchant sur le sol, ils ne peuvent voir personne. Si une âme charitable de leur famille ou des amis échappés au massacre viennent leur apporter quelque soulagement, l'âme charitable et les amis

sont brutalement chassés des abords des barracouns.

Certes, le barracoun est un horrible enfer; mais, quand un captif peut en sortir vivant, sa situation devient presque aussitôt moins misérable, car il passe du régime du sabre à celui que va lui faire subir le riche citadin auquel un soldat brutal l'aura vendu. Il oubliera en très peu de jours et l'air fétide qu'il a respiré dans sa prison, et le bruit des chaînes qui meurtrissaient ses chairs, et les plaintes et les râles de ses compagnons expirants.

EDMOND PLAUCHUT

A suivre.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'Oblat.

L'Oblat, par J.-K. Huysmans. P.-V. Scott, éditeur. — *L'Evolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, par Jean Lionnet; Perrin, éditeur.

Ah! le brave Huysmans, le sympathique oblat, l'admirable écrivain!

Il vient de nous démontrer que, pour être oblat, on n'en est pas moins homme; et nous lui en avons une gratitude infinie. Certes, sa conversion nous suggère de profonds sentiments de respect attendri, comme l'une des manifestations les plus sincères et, par surcroît, s'il faut tout dire, les plus imprévues de la vie littéraire pendant la dernière partie du XIXe siècle. Mais nous ne sommes point du tout avides de voir Huysmans se détacher de plus en plus des contingences et des vulgarités d'ici-bas. Nous supplions Dieu de nous faire une petite concession qu'en sa générosité, bienveillante même aux hommes de lettres, il ne nous refusera pas. Nous le conjurons de ne pas attirer complètement, irrémédiablement à lui notre cher Joris-Karl, l'inoubliable auteur des *Sœurs Vatard*, et celui même qui t'a créé, ô Folantin! Nous l'implorons de ne pas laisser se perdre totalement dans les régions, aussi éthérées que brumeuses, de la mystique, ce peintre incomparable de la vie vulgaire, que dis-je, ce grand poète épique de la vulgarité de la vie... Ah! puissent nos vœux être exaucés! Puisse Joris-Karl Huysmans demeurer toujours un peu terre à terre! Nous aimons d'une sympathie si profonde l'ancien Huysmans, le surprenant naturaliste narquois qui nous amusa tant des plates tristesses, hélas! inévitables, de notre nauséeuse existence, que nous souffririons trop d'être à jamais séparés de lui. Et le ciel et Joris-Karl lui-même me pardonnent si je suis moins soucieux de nombrer les progrès de Huysmans vers le paradis, que de rechercher, que d'apercevoir en quoi le jeune saint n'a pas dépouillé le vieil homme!

C'est après m'être bien assuré que Folantin persiste en Durtal et que Durtal même petit à petit se dispose à redevenir tout à fait Folantin, mais un Folantin rajeuni et revivifié par sa cure religieuse; c'est alors que j'admire avec sécurité et avec sérénité l'hagiographe issu des gargotes, le mystique surgi des naturalistes, et l'oblat né du bureaucrate. L'estomac s'améliore, les sujets d'observation changent; mais Huysmans reste, et cela nous suffit.

Un nouveau critique, Jean Lionnet, dont il importe de louer sans réserve l'esprit clair, l'aptitude éminente à généraliser prudemment, sûrement, l'indépendance calme et, sans doute, le style raisonnable, discret, que personnifient seulement, si j'ose dire, certaines expressions, certains tours vaguement ecclésiastiques dont il ne serait pas mauvais qu'il se libérât prochainement, M. Jean Lionnet atteste d'abord que l'évolution des idées chez Huysmans fut normale, logique et loyale (nul n'avait jamais douté de cette loyauté et de cette logique), mais ensuite que Huysmans s'étant acheminé à la bonne heure sur les routes de la pénitence, de la mortification et de la mysticité, s'étant converti au moment opportun avant la crise d'âge, ne sera point de ceux qui font dire, hélas! trop justement, que la conversion des écrivains ne manque jamais d'être une désastreuse aventure et que la littérature constamment y perd plus que Dieu n'y gagne. Certes, Jean Lionnet a raison; et Huysmans ne se montrera aucun moment aveuli et piteux comme tant d'autres littérateurs qui n'ont apporté à Dieu que des restes trop de fois réchauffés et accommodés à trop de sauces littéraires. Mais est-il vrai que « Huysmans, audacieux et indisciplinable représentant d'un art tout moderne, non seulement ne semble pas gêné par le catholicisme, mais y puise une force neuve, et une plus heureuse hardiesse »? Ah! pardon!

Et marquons nettement ce qu'il importe de ne pas dissimuler. Dans ses romans catholiques, s'il est, en vérité, une chose dont nous nous passerions, je ne dis pas volontiers, mais sans trop nous plaindre, c'est la peinture ou la description des cérémonies du culte ou des exercices de l'âme. Sachons reconnaître que ce n'est pas sans les surcharger qu'elles encombrent les nouveaux ouvrages de Huysmans. Et si l'écrivain ne nous paraît point indigne de l'admiration que nous lui réservions naguère, c'est parce que souvent il veut bien discerner des hommes dans les moines parmi lesquels il se complaît maintenant, et, dans ces moines, rechercher surtout pour les analyser, avec quel relief! les hommes qu'ils sont. Et si l'écrivain parfois nous paraît mériter mieux encore que l'es-

time littéraire que nul ne balançait à lui attribuer jadis, c'est lorsqu'il oublie comme par hasard moines et plain-chant, art gothique et travaux de bénédictins pour revenir, d'un pied léger, à la vie de notre temps. Alors, ses peintures sont d'une vigueur sans pareille, d'une jovialité malveillante à laquelle personne assurément ne peut rester insensible. L'art de Huysmans s'est perfectionné encore, nous le jurerions. Mais si sa force s'est renouvelée, s'il est hardi avec plus de bonheur, ce n'est pas à cause, c'est en dépit de sa conversion.

Donc Huysmans, de plus en plus dégoûté des mœurs contemporaines et des nourritures parisiennes, s'est évadé du monde moderne pour s'approcher aussi près que possible de Dieu, s'est évadé aussi de la rue de Sèvres pour aller vers quelques abbayes où l'on se purifie en vue de l'avenir, et où l'on peut manger en somme avec une saine sobriété. Le voici au Val des Saints, suivant les offices, conversant avec les moines, s'intéressant à leurs intérêts, faisant de leurs affaires ses propres affaires et devenant oblat parce que sa conviction l'entraîne doucement à l'oblature, et aussi parce que l'influence du milieu s'exerce sur lui et qu'il est assez disposé à consentir pour son salut tous les sacrifices qui n'exigent point un exorbitant héroïsme et qui le laissent à peu près maître de lui. Il coulerait à l'ombre de l'abbaye bénédictine une vie douce entremêlée de cérémonies religieuses, de voyages à Dijon, de dissertations savantes ni plus ni moins que rétrospectives et d'occupations botaniques, et il préparerait d'autres livres avec quelque embarras, car ce sujet de religion et de mystique s'épuise; mais le gouvernement ne permet pas que se prolongent ses loisirs studieux et pieux, car il expulse les congrégations, ou plutôt, les bénédictins préviennent l'exil possible par l'expatriation. Et Huysmans, privé de ses moines, prend le train pour Paris où il habitera désormais un appartement modeste, mais clair et sec...

Ce retour de J.-K. Huysmans à Paris n'est pas un mauvais effet de la loi sur les congrégations; car, franchement, avec tout cet appareil d'érudition religieuse, il n'y avait plus de roman possible! On sent bien que toutes les controverses sur la science des Bénédictins dans les temps symboliquement obscurs du moyen âge, que les exposés congruents de vies de saints injustement oubliés, et de hauts faits de saintes qui n'ont pas toute la réputation qu'elles méritent, que les catalogues raisonnés de vieux livres de vieille mystique, que les dissertations de peinture, que la botanique elle-même car Huysmans dans le désœuvrement de sa conversion devient botaniste), on sent bien que tout cela et le reste sont superfétatoires, adventices, merveilleusement attrayants d'ailleurs, et prodigieusement « suggestifs », pour employer un mot dont je regrette qu'il soit démodé, car il rend, croyez-moi, de grands services. Ce bon Huysmans, romancier expert, nous déballe cette marchandise par petits paquets : « Eh bien! ma bonne madame Bavoil, si nous parlions du plain-chant dans la belle époque! — Mais certainement, notre ami, et pendant ce temps le fricot pourra cuire à son aise. » Et voilà avec quels procédés on maçonne tout de même un roman de quatre ou cinq cents pages! En réalité, il y avait dans tous les développements de la conversion de Huysmans le sujet d'un roman, d'un extraordinaire roman. Il a dilué ce qu'il fallait resserrer, et mélangé le roman avec l'essai, avec l'exposé critique et d'ailleurs enthousiaste de toutes les grandes machines dont s'agrémentait la religion dans les temps où l'on savait vraiment être religieux...

Mais on est indulgent à ce défaut, car c'est un défaut de Huysmans, et on voit bien qu'il est de Huysmans! On pardonne même très volontiers une certaine monotonie qui provient de ce que c'est toujours le bon Joris-Karl qui s'exprime par la bouche de chacun de ses héros. Oui, c'est toujours Huysmans qui parle, soit que nous entendions le Père Felletin, soit que nous soyons admis à la joie d'écouter la sympathique Mme Bavoil, gouvernante et confidente de l'oblat Durtal.

C'est ainsi que le Père Felletin expose des opinions sans charité sur les paysans : « Écoutez ceci, madame Bavoil... Le paysan est privilégié dans ce village; eh bien! il est si bête... » Ou bien, le Père de Fonneuve fait en ces termes sa profession de foi musicale : « Je refuse de participer, moi et les miens, à ce concert. Il existe une liturgie bénédictine que je ne souffrirai pas de voir sophistiquer par je ne sais quelles turelures... » Et on ne sait plus si c'est lui, ou Durtal, ou Huysmans qui s'écrie : « Il nous faut des savants, des lettrés et des artistes, des personnes qui ne soient pas exclusivement des dévots. Pas de marguilliers édifiants et de sacristes pieux! »

Et lorsque Durtal gémit avec sa verve accoutumée sur les conséquences qu'il subira de la loi sur les congrégations : « Un vrai moine n'a qu'une patrie, son couvent. Qu'il soit en France ou à l'étranger, peu importe, puisqu'il ne devrait pas sortir de sa clôture; l'exil ne le changera donc pas; sauf qu'il boira de la bière au lieu de vin, à table, sa vie sera la même; les novices, eux, se consolent à l'idée de voir du pays : ce sont des enfants que les voyages amusent; mais nous, c'est notre existence par terre, avec le carambolage de cette sacrée loi, c'est le déménagement, le chambard... » on n'est pas peu surpris alors, d'entendre la bonne cuisinière Bavoil répliquer : « Oui, on peut s'apprêter à manger de la vache enragée

d'âme!!! » Et tout cela est peut-être bien du réalisme un peu faux!

Mais Huysmans a vu les moines tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être. Il les a décrits avec une stupéfiante vérité. Il a discerné en eux des hommes, de braves gens qu'une piété extrême n'a pas affranchi des petites faiblesses humaines. Sa fervente conviction religieuse ne l'a point détourné d'être un observateur sans égal. A-t-il trahi, de la sorte, ceux qu'il admire et qu'il aime? Non pas. En les rapprochant de nous, en les assimilant davantage à notre pauvre humanité, il les a faits tout à la fois et plus sympathiques, et plus vrais, et plus vivants. Il a évité, en artiste maître de lui, les poncifs de la religiosité. Il a peint, non les moines idéaux et falots dont se peut à la rigueur contenter une littérature anémique, mais les moines véritables de notre temps, de notre pays, de notre monde. Et son livre restera comme un document au plus haut point précieux sur un milieu qu'on observe rarement de près et avec soin, sur un milieu que l'on connaît mal. Ah! qu'ils vivent, ses moines de toutes catégories et de toutes physionomies, depuis l'Abbé diplomate jusqu'aux petits aspirants enthousiastes; qu'ils vivent, aristocrates ou bien peuple selon leurs origines, atteints de la maladie du scrupule ou se laissant aller pacifiquement vers Dieu, confiants en eux-mêmes, en leur bonne volonté et en leur probe vulgarité native! Il analyse à merveille leur noblesse morale ou leur grossièreté physique, et chaque trait s'accentue sans qu'il fasse le moindre effort pour cela :

« Dom Ramondoux, le maître de chant, entra. Il serra la main de Durtal, qui exécrait en lui le redoutable braillard qu'était le chantre...

« Dom Ramondoux était un Auvergnat redondant et jovial. Il avait une encolure de taureau; un estomac cambré sur un ventre en bombe. Ses yeux proéminaient, glauques, sur un nez retroussé à la Roxelane; ses bajoues pendaient et d'énormes bouquets de poils roux jaillissaient des fosses des oreilles et des antres du nez. »

Au moins, voilà un homme! Et Dom Ramondoux, si laid, est peut-être un brave homme. Ah! Huysmans aurait pu employer le style lessivé que certains cuistres exigent pour certains sujets, pommader sa phrase, introduire en ses pages ces bondieuseries fadasses qu'il exècre si justement! Qu'il faut lui savoir gré d'avoir évité cette mysticité de commande et de contrebande! Et comme, grâce à lui, grâce à sa vision si aiguë, comme on dit, grâce aussi à ses procédés de peinture, à tout ce qui constitue sa manière, comme dans tous ces moines uniformisés par la règle stricte et l'identité des croyances, comme nous voyons persister les individus! Pour cela, son livre est supérieur à tous les autres sur des sujets analogues... Jamais nous ne fûmes admis ainsi qu'aujourd'hui à l'intimité des cloîtres!

Et jamais mieux nous n'avons compris Huysmans lui-même. Il est, au fond, le héros de son ouvrage; et vraiment, il « ne fait pas de façon », avec nous. Convenons qu'il nous laisse incertains sur les raisons les plus profondes de ses élans mystiques et de sa passion effrénée pour les plus pures cérémonies du culte catholique! Mais il ne s'en fait pas accroire et il ne nous en fait pas accroire. Sa psychologie se définit, se précise, et c'est bien lui qui le veut. Lui est plus vivant encore que tous les personnages qui lui font un pittoresque non moins qu'édifiant cortège. Voici, ah! le voici bien, notre cher Joris-Karl, notre familier Huysmans, avec toutes ses convictions étroites et furibondes, ses abandons, ses égoïsmes, ses railleries, ses mépris, ses souhaits, ses rêves, son penchant irrépressible à voir toutes choses ainsi qu'elles sont dans la vie contemporaine : la trivialité adultérant toujours l'idéal; nous le voyons aussi avec ses pauvres petites ambitions de tranquillité relative et de relatif confortable, et son sens suprême, admirable, de la caricature qui déforme la réalité, mais tout de même ne la dénature point! Ah! Huysmans, Joris-Karl Huysmans, si près, si près de nous!

On sait bien pourquoi il est aussi disposé à frayer avec les « durs à cuire du bon Dieu », « les vieux grognards de la religion » qu'avec les esthètes de la mysticité. C'est d'abord parce que Folantin persiste en Durtal. Le voici geignant sur sa femme de ménage indolente et soiffarde qui aggrave la pitoyable qualité des comestibles par sa façon déréglée de les cuire. Aussi avec quelle joie cordiale il accueille Mme Bavoil, gouvernante en disponibilité de l'abbé Gévrésin, Mme Bavoil dont les talents culinaires ne furent pas inutiles à ses progrès dans le catholicisme. Le tableau de l'arrivée de Mme Bavoil au Val des Saints est un chef-d'œuvre violemment coloré...

Et Durtal est exclusif en ses goûts, comme toujours nous avons connu Huysmans. Sa passion pour les moines détenteurs de la vraie tradition musicale ne lui permet pas de sottes indulgences pour le reste du clergé et du monde. Le curé séculier « écope » fortement : « Il m'a produit l'effet d'une jeune paysanne assez mal élevée, mais qui ferait ce qu'on appelle en argot parisien sa « tata ». Il a une façon de se tortiller sur sa chaise, de coqueter, de jouer de l'éventail, d'esquisser des gestes de fillette qui appréhende, tout en le désirant, un rapt, qui ne me dit rien qui vaille. » L'évêque Le Nordez est, lui aussi, jugé avec une vigoureuse simplicité : « Je le connais, cet égliser; et je vous assure que nous allons avoir avec lui l'ardélion des cultes : ce que M. Triaurault, si à plat ventre, pourtant, devant le gouvernement, va

apparaître tel qu'un évêque indépendant en comparaison de celui-là! » Quant aux hobereaux, ils sont sommairement condamnés. Que les voici bien, « les gourdes armoriées », « les noblaillons du cru »! « Le très noble baron des Atours, accompagné de sa famille, entrait. Il jetait un regard protecteur sur ces manants qui s'effaçaient devant lui ; sa face de vieux capitaine d'habillement s'abattit, une fois agenouillé, au premier rang des chaises, entre ses dix doigts qui bientôt se déjoignirent, les uns pour tirer la brosse à dents de sa moustache, les autres pour caresser la boule lisse de son crâne. Sa femme était d'une distinction problématique et sa fille d'une laideur sûre ; elle ressemblait à la maman, avec quelque chose de plus provincial encore et de plus gnolle. »

Naturellement, les parlementaires qui pourchassent les congréganistes et le plain-chant ne lui inspirent aucune indulgence. Il convient que les séniles matassins du Luxembourg ne valent pas mieux que les pernicieuses malebêtes de la Chambre. Il est sans respect pour les galope-chopines de l'extrême gauche. On sent qu'il n'estimera jamais beaucoup les sénateurs : « La Chambre avait trouvé dans le Sénat son sosie d'opprobres. Un sous-Trouillot, du nom de Vallé, avait rempli, avec quelques terrines de son eau de vaisselle, l'auge de la rue de Tournon, et les vieux glandivores s'étaient ventrouillés dans le purin de cette éloquence et avaient voté, haut la patte, la loi. » — Ah! Huysmans, facétieux Huysmans!

Et oncques ne vit-on mystique plus pratique. S'il s'en va à Dijon quérir de la chartreuse verte, « le plus pressé, pensait-il en sortant de la gare, c'est d'aller entendre la messe à Notre-Dame ; ce après quoi je m'attarderai longuement auprès de la Vierge-Noire, car *j'ai bien des heures à tuer.* » Par moments, « c'est égal, s'écrie-t-il en allumant une cigarette, il convient d'avouer que, comme descendant des oblats des premiers siècles, je suis plutôt débile ». En effet, il est enclin à ne pas trop se prendre au sérieux : « Oui, parlons-en, vous vous fichez de moi, mademoiselle l'oblate », dit-il à Mlle de Garambois. En rien d'ailleurs, il ne tolère d'être gêné. Il raille les dangers de son genre de vie, agréable à Dieu : « Oui, l'on devient des ronds-de-cuir pieux et l'office lui-même sent la conserve, avec ses psaumes marinés dans la saumure deleur chant. Mais il ne souffre pas les « enfants de Marie » qui goualent les fariboles du curé et braillent dans l'église des rigaudons... Et pour tout dire, jamais ne le quitte la pensée de cette terrestre existence. Il est adroit à mener, d'ailleurs, la vie en partie double ; et le jour où il vient de se faire recevoir oblat, il ne songe qu'à une chose, c'est qu'il a oublié d'avertir la mère Bavoil qu'il déjeune à midi au monastère...

Et quand il sait que la congrégation quittera le Val des Saints, il s'attriste à l'idée qu'il devra, lui aussi, déguerpir. Il fait des projets, et la religion, alors, n'est que secondaire : « Je tâcherai de choisir un quartier tranquille, d'y dénicher un logis clair et sec, *à bon compte*, près d'une chapelle, s'il y a moyen. » Et il s'inquiète : « Arrêter un appartement, c'est facile à dire... Il sera nécessaire de découvrir sa niche dans un vieil immeuble, mais, alors, c'est l'humidité, le manque de jour, l'incommodité des pièces mal distribuées, difficiles à chauffer ; c'est la glacière et c'est le cabanon!... »

Tels sont les soucis profonds de cet oblat. Ils touchent et ils égaient. Et les romans de Huysmans nous passionnent encore dans la mesure où, en Durtal, nous reconnaissons Folantin, — Folantin, assagi si possible, de santé moins délabrée, d'une philosophie un peu enrichie, mais grinchant et raillant sans cesse, prêt à sourire douloureusement de tout. Nous éprouverons le plus vif plaisir à retrouver encore Durtal quand, de nouveau, il aura vécu un an ou deux dans Paris.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Théâtre Sarah Bernhardt : *Werther*, drame en cinq actes, tiré du roman de Gœthe, par M. Pierre Decourcelle.

Singulière idée, reconnaissons-le tout d'abord, que de transporter à la scène et de découper en tableaux, si pittoresques soient-ils, le plus authentique roman d'analyse dont jamais plume de romancier ait, sur des feuilles blanches, tracé le minutieux détail! Idée bien faite pour germer dans la cervelle d'une interprète comme Mme Sarah Bernhardt, constamment en quête, on le conçoit, de sujets où puisse s'employer son talent, ce talent qui, de plus en plus, semble marqué pour les *travestis*, et qui s'affirme, en son évolution nouvelle, par ces travestis mêmes. Mais trouver un emploi et justifier une œuvre, cela fait deux choses, deux choses qui peuvent être fort différentes, et la critique est obligée de distinguer, — sous peine d'asservissement journalistique, — entre la fonction de l'interprète et la tâche du dramaturge. Je sais bien que la mode est aux adaptations, — adaptations de Balzac, adaptations de Gœthe... Que faut-il en retenir, et quelle est la valeur exacte de ces transformations?

... Elle a paru longue à la scène, oui, d'une interminable longueur, cette plainte douloureuse du jeune Werther, exhalant son âme de colombe blessée durant cinq actes! Cette première *lamentation du Romantisme*, comme on appela si justement l'œuvre

de Gœthe, fut une plainte prolongée, et nous avons eu tout le temps, faisant un retour sur nous-mêmes, d'y retrouver les premiers accents qui nous furent chers dans l'œuvre des Byron, Chateaubriand, Vigny et Musset! Ce long drame nous fut donc une merveilleuse occasion d'enquête intime, et jamais, mieux que ce soir-là, Werther ne nous parut l'aïeul de Lara, de Manfred, de René, de Chatterton et de Rolla. Cette mélancolie amoureuse, cette blessure saignante qui se refuse à tout pansement, et qui, si je puis dire, s'alimente de soi-même, cette volupté de la souffrance qui se complaît à ses fiévreuses lamentations : tous ces traits, communs au génie de Chateaubriand, de Byron, de Vigny et de Musset, réclament du grand aïeul germanique leur paternité spirituelle; et si jamais doit se vérifier l'idée de Tradition commune à tous les arts, qui nous montre les œuvres reliées les unes aux autres comme les imbrisables anneaux d'une même chaîne, nul exemple, à coup sûr, ne lui saurait être plus favorable que cette évolution romantique.

Essence et quintessence de romantisme, — tel un flacon débouché depuis de longues années, mais qui conserve, odorante encore, la forte senteur des parfums qu'il enferma, — *Werther* nous apparaît ainsi en ses traits essentiels : goût immodéré de l'analyse intime et amour de la nature. C'est assez pour composer le plus passionnant roman d'analyse, et l'on sait de reste que son héros eut des disciples. Ce n'est peut-être pas suffisant pour constituer une œuvre dramatique... ou plutôt ce ne serait pas assez, si l'adaptateur avait fidèlement respecté le texte de Gœthe, s'il avait exactement suivi l'affabulation du roman, s'il n'y avait ajouté les événements et les complications d'intrigue que lui dictait un invincible besoin d'*étoffer* par des faits une situation sans progression ni action. *Werther*, présenté au théâtre tel qu'il fut imaginé par Gœthe, c'eût été quelque chose comme le *Manfred* de Byron, dont je vous ai dit, il y a trois mois environ, l'impossible réalisation dramatique : un long monologue au milieu de décors. Il nous eût fallu répéter ce que nous écrivions à propos de ce même *Manfred :* La loi sans dérogation en matière dramatique, c'est celle d'une progression intérieure. La progression, c'est le développement du personnage, c'est l'évolution de son être à travers les circonstances qui l'impressionnent et le modèlent. C'est la première raison d'être de la forme dramatique; ce n'est pas la seule. Il y faut encore une action ; et quand je dis action, je n'entends pas une suite de péripéties tourmentées, mais seulement un conflit d'âmes, qui marque la prépondérance de l'élément volontaire.

Voilà ce qu'il nous eût fallu écrire et répéter une fois de plus, si *Werther*, drame, avait été adapté conformément au génie de *Werther*, roman d'analyse. Mais vous pensez bien que M. Pierre Decourcelle est trop *homme de théâtre* au sens où l'entendait Sarcey, pour s'exposer à de pareilles critiques. Il sait bien, et pour cause, qu'on ne fait pas de l'émotion, sur les planches, avec de l'analyse intérieure. Quand on a donné au théâtre les œuvres que vous savez : *Les deux Gosses* et *l'Abbé Constantin*, on ne conserve plus d'illusions sur ce point : on sait ce que demande le public et on le sert suivant ses goûts. Aussi bien est-ce un nouveau Werther, un Werther *renouvelé*, bien et authentiquement signé : Pierre Decourcelle, qu'on nous a présenté; et l'imagination de l'adaptateur s'est ingéniée à *dramatiser*, pour l'effet scénique, la donnée tout intérieure que le poète analyste avait décrite. Les scrupules littéraires de M. Pierre Decourcelle, nous pouvons le dire sans crainte d'exagérer, n'étaient pas pour l'embarrasser dans une telle besogne, et le roman de Gœthe s'est présenté à lui sous les espèces bien connues d'un canevas propice aux grossissements dramatiques.

Ces grossissements, quels furent-ils, et de quelle qualité? Tout justement de la qualité habituelle à leur auteur. Gœthe a conçu Werther comme une nature généreuse, prête au sacrifice. Il s'agit, par un beau contraste, nettement visible et fortement accusé, de mettre en lumière ce côté essentiel de sa psychologie. Ce qu'il faut là, c'est un contraste à la Victor Hugo ou à la Pierre Decourcelle... et vous pensez bien que ce dernier n'y manquera point. Il nous le montrera donc sauvant la vie à son rival même, quelques instants après qu'il aura reconnu que l'existence de ce rival était le seul obstacle à son bonheur! Voilà qui est clair, n'est-ce pas? Et si, maintenant, un spectateur conserve quelque doute sur la générosité, sur l'héroïsme de Werther, il faudra l'imaginer de cerveau bien obtus... C'est ce qui s'appelle rendre une idée *sensible;* et le symbole s'adresse à tous, comme il sied au théâtre. Nous sommes au troisième acte : Albert et Charlotte sont mariés. Werther souffre de les voir l'un à l'autre et continue de nourrir sa souffrance au spectacle de la vie commune... Encore un état d'âme qu'il faut préciser, songe l'adaptateur, afin que nul n'en ignore... et Albert donne à Charlotte, en présence de Werther, le plus tendre baiser d'époux... Voilà qui s'appelle affirmer ses droits, pour le mari, et, pour l'adaptateur, *corser la situation*. Aussi vous pensez bien que Werther, malgré sa résignation, ne pourra se contenir en présence du geste d'amour si nettement esquissé par le rival. Une exclamation de souffrance et de rage sortira de sa bouche : d'où révélation manifeste de la situation, explication entre le mari et le soupirant, accord et convention

entre eux que Werther fera tout ce qui dépendra de lui pour se soustraire à sa passion. Quatrième acte : un drame dont l'amour est le thème principal, pour ne pas dire unique, ne saurait se passer, vous pensez bien, sans la *déclaration d'amour*, sans la romance, sans le *lied* où les amants confondent leurs âmes. M. Pierre Decourcelle eût plutôt renoncé à ses droits d'auteur qu'à l'inévitable *scène d'amour*, au quasi-abandon des deux amants, en musique, bien entendu. Il lui importe peu que ce commentaire dramatisé soit le non-sens le plus évident, et, en quelque façon, la négation même de la donnée romanesque, — car si Charlotte eût été si proche de succomber, jamais Werther n'aurait eu recours aux pistolets d'Albert. Soyez sans crainte : il lui faut sa *scène d'amour*, et il l'aura par tous les moyens. Comme d'ailleurs M. Pierre Decourcelle a de la littérature, comme il a lu l'épisode de Francesca da Rimini, comme il en a retenu que rien ne saurait être plus dangereux que de méditer entre amants un livre d'amour, il utilise ses souvenirs. Il combine, par un dosage habile, Dante et Gœthe, et il en tire la scène de demi-séduction dont il avait le plus urgent besoin pour tenir en haleine l'attention des spectateurs, qui, sans cela, n'eût point manqué de défaillir !

Tout cela, vous le voyez, est puéril, enfantin, d'un grossier artifice, où se voient toutes les ficelles et tous les trucs, à peine digne d'être compté parmi ces élucubrations littéraires d'un genre particulier qu'on appelle *livrets d'opéra*, et qui sont destinées à vivifier l'inspiration d'un musicien. Le *Werther* de M. Massenet, pour légèrement ridicule qu'il ait paru jadis, n'était pas, à tout prendre, sensiblement inférieur, en son affabulation littéraire, à celui de M. Pierre Decourcelle. Encore avait-il pour se justifier — est-ce une aggravation? est-ce une excuse? — l'atmosphère musicale dans laquelle il se développait... M. Pierre Decourcelle n'avait point cette excuse; mais comme on ne sort jamais de soi-même, et qu'à vrai dire une même loi, toujours identique, commande toutes les productions d'un même esprit, il était inévitable qu'il nous donnât un *Werther* de mélodrame ou d'opéra, — les deux termes sont à peu près équivalents, — c'est-à-dire une œuvre qui fût une *caricature* littéraire, et qui n'eût plus d'autres rapports avec la production originale du génie de Gœthe que ceux du décor et du costume, qu'un goût parfait sut nous restituer. Nous y avons gagné, du moins, de prendre une conscience plus nette encore, s'il est possible, des difficultés d'adaptation d'une œuvre romanesque au théâtre, et des déformations inévitables qu'elle y subira nécessairement. L'exemple de *Werther* est encore plus concluant, parce que plus typique que les autres.

Ces observations étant présentées, il est merveilleux, vraiment, que le talent de Mme Sarah Bernhardt soit arrivé à dégager d'un tel mélodrame l'effet qu'elle sut en tirer. Il semble que dans son jeu elle se soit constamment appliquée à atténuer les *effets* un peu gros que l'adaptateur y avait transportés. Il semble qu'elle ait senti la critique qu'on allait faire, qu'on ne pouvait manquer de faire, si peu que l'on possédât de sens littéraire. Elle a joué son rôle tout *en dedans*, et c'est de quoi nous ne saurions assez la féliciter, elle qui dans les rôles de force nous a habitués a de si violents éclats. Elle nous a détaillé l'âme de Werther tout en *confidence*, et si j'ajoute qu'elle a su, plastiquement, nous en rendre une image touchante, j'aurai précisé son genre de maîtrise. D'ailleurs, nous l'avons dit à plusieurs reprises, et nous y revenons encore : rien ne saurait mieux convenir à la nouvelle évolution de son talent que les *travestis*. Elle en a donné la preuve dans *Hamlet*, dans *Lorenzaccio*, où elle fut admirable, où elle serait merveilleuse encore, j'en suis sûr, si elle se décidait à reprendre ce chef-d'œuvre. Elle vient d'en donner une preuve nouvelle dans ce rôle de Werther, où elle a joué avec un tel sentiment des nuances que nous avions peine à reconnaître en elle la Théroigne de jadis ! Elle s'y trouve, d'ailleurs, admirablement secondée et entourée par Mme Blanche Dufrène, une Charlotte pleine de grâce et de pudeur, singulièrement *allemande* par son caractère même, comme par sa façon de jouer, et par M. de Max, tout à fait remarquable dans un rôle de paysan amoureux, aussi excellent dans ce rôle qu'il fut détestable dans Oreste. J'ai eu déjà l'occasion de noter les surprenantes inégalités de cet acteur qui, du moins, lui précisent assez nettement, s'il pouvait s'en rendre compte, les emplois auxquels il est apte !

PAUL FLAT.

LA VIE DES FEMMES AUX ÉTATS-UNIS [1]

L'éducation de la pension privée ou des écoles publiques varie beaucoup de ville à ville ; l'enseignement public est en général excellent. Beaucoup de parents, cependant, préfèrent, pour les filles surtout, les institutions particulières. Souvent, l'enseignement y est assez superficiel ; souvent, aussi, excellent. Il faut savoir choisir. Certaines pensions de New-York ou de Philadelphie coûtent un prix fou. Les jeunes filles déjà grandes y sont envoyées pour le dernier « coup de vernissage » avant de faire leurs débuts mondains. Certains de ces établissements sont,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 7 mai.

à vrai dire, comme une antichambre très ornée des salons : les élèves font assaut de toilettes, vont au théâtre avec des chaperons autorisés et reçoivent leurs amis des deux sexes dans de véritables soirées bien ordonnées.

De plus en plus, la mode veut que les jeunes filles qui ont réussi dans leurs études préparatoires et que le travail n'effraie pas, aillent à l'université, au collège, comme l'on dit. N'entre pas qui veut. Dès seize ou dix-sept ans, une candidate se présente aux examens d'entrée. Les questions sont variées et difficiles. D'ordinaire, la première année, on ne cherche à répondre qu'à une moitié ou à un quart de ces questions; une fois que la candidate a bien répondu, l'épreuve n'est pas renouvelée; l'année suivante, on s'attaquera aux autres questions. Les épreuves sont écrites; il n'y a pas d'examen oral. Le cours dure quatre ans. On peut cependant choisir parmi les études, n'en prendre qu'une partie et sortir du collège, un peu plus tôt.

Je vois d'ici une de nos jeunes filles à qui l'on proposerait de rester élève jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans! Et les bals? Et les jolies toilettes? Et les demandes en mariage? Et le mari qui suit de près les dernières poupées de l'enfant et les premiers bijoux de la fillette?

La jeune Américaine envisage sans peur ce long stage. Elle se rattrapera plus tard et ne se croira nullement vieille parce qu'elle aura déjà dépassé la vingtième année. Elle adore sa vie au collège et s'y épanouit au physique comme au moral. Ces collèges sont tous merveilleusement situés en pleine campagne; les bâtiments sont très grands, fort gais et confortablement aménagés. Chaque élève a sa chambre, qu'elle orne à sa guise, comme le font leurs frères à Harvard ou à Yale. Elles sont libres, considérées comme des femmes, déjà responsables de leurs actes et capables de se diriger. A elles de profiter des conférences, des expériences scientifiques, des excursions botaniques ou géologiques qui sont mises à leur disposition. Si elles les négligent, tant pis pour elles. Les études sont poussées assez loin, même les mathématiques, le latin et le grec; une langue moderne, français ou allemand, est de rigueur.

Mais si les jeunes filles sont très curieuses sous leur gentil costume universitaire, la robe noire flottante par-dessus la toilette moderne, le bonnet carré sur la tête, le sport est à la mode tout comme dans les universités masculines; elles rament, jouent à la balle sous des noms différents, sont gymnastes émérites et développent leurs muscles, comme leur cerveau. La race future s'en trouvera bien. Ici, sous les beaux ombrages, ou dans les salles d'études se forment des camaraderies, des amitiés qui dureront toujours.

D'autres jeunes filles que n'attire pas le collège, même lorsqu'elles sont riches, se mêlent parfois à des compagnes moins favorisées et entrent dans un hôpital quelconque pour y devenir infirmières diplômées. Le nombre de ces femmes, qui se reconnaissent partout grâce à leur costume, en laine grise l'hiver, en toile bleu clair l'été, s'accroît de jour en jour et ce nombre est encore insuffisant. Elles rendent des services inappréciables : adroites, stylées par les meilleurs médecins et chirurgiens, de bonne éducation et de manières gracieuses presque toujours, elles apportent dans une chambre de malade la paix, l'ordre et l'espoir. Beaucoup de gens riches, ayant besoin de soins méticuleux, ne voyagent guère sans une de ces infirmières. Dernièrement, Paris a cherché à imiter l'Amérique sous ce rapport et, pour quantité de jeunes filles sans fortune, il y aurait là, en France, un débouché précieux.

La jeune fille riche emportera de cette expérience, non pas seulement la possibilité de soigner en connaissance de cause ceux qu'elle aime, à suppléer, dans un cas urgent, le médecin absent, — à sauver peut-être ainsi une vie chère; — mais elle aura coudoyé les misères humaines; elle aura compati aux souffrances et aura appris à les soulager. Quel enseignement ou religieux ou philosophique pourrait valoir celui-ci?

Il ne faut pourtant pas croire que toutes les jeunes Américaines envisagent la vie avec un sérieux aussi admirable. Ce serait représenter une nation très complexe, mêlée de bien et de mal, de gravité et de frivolité, comme un exemple de toutes les vertus républicaines, stoïciennes même. D'un excès, il ne faut pas tomber dans un excès contraire.

Ce qu'il convient de constater c'est combien la vie d'une femme aux États-Unis ressemble peu à une vie féminine en Europe. Si les hommes d'affaires de New-York ou de Chicago se dépensent en efforts prodigieux, l'activité n'est pas leur apanage exclusif. Leurs femmes et leurs filles les imitent à leur façon. Ce qu'une Américaine peut faire entrer d'intérêts divers, d'activité un peu fiévreuse, d'efforts toujours renouvelés dans une journée de douze heures, est prodigieux : on ressent une courbature morale rien que d'y penser. Une mondaine travaille plus qu'une autre, — car, pour être reine dans son cercle, il faut être toujours sur la brèche.

Mais, une fois de plus, éliminons les mondaines, et revenons à la fillette de classe moyenne, élevée sans que les dollars paternels eussent été épargnés là où son éducation ou son agrément réclamaient une large dépense.

Qu'elle soit sortie d'un collège, ou simplement d'une pension, elle fera, tôt ou tard, ses débuts mondains. Dès l'enfance, elle a eu son cercle d'amis des deux sexes. Tous ces petits que nous avons vus

jouant devant la maison, ont grandi ensemble, ont suivi le même Kindergarten, la même pension élémentaire souvent, et, plus tard, se sont retrouvés aux vacances. De très bonne heure, la fillette a fait son choix : elle a ses petites compagnes préférées; elle a aussi ses jeunes admirateurs. Que l'Américaine, d'instinct, soit assez coquette, cela n'est pas douteux. Maintenant, l'observateur européen qui écouterait le bavardage entre jeune fille et jeune garçon, resterait le plus souvent stupéfait et se demanderait quel intérêt ils y peuvent prendre. La moindre bagatelle, le plus anodin des marivaudages leur suffit. Au fond, ce qu'ils se disent importe peu : ils ont plaisir à se trouver ensemble; ils savent parfaitement de part et d'autre que ce *flirt* est, la plupart du temps, sans la moindre conséquence : mais ils s'amusent de ces riens.

Les moralistes du vieux monde restent sceptiques à l'égard de cette habitude à peu près universelle. Il leur est difficile de comprendre qu'elle soit aussi complètement sans danger que veulent le faire croire les Américains. Ce sont les moralistes qui ont tort. Qu'une *flirtation* tourne au tragique, cela arrive, sans doute, mais c'est là cette fameuse exception qui prouve la règle. Le grand danger, le seul à vrai dire, — et il est déjà assez grave, — c'est que l'un des deux, la jeune fille le plus souvent, se laisse prendre à ce jeu de l'amour; que son cœur se mette de la partie tandis que, de l'autre, le cœur reste en dehors : l'enjeu n'est pas le même et le perdant garde longtemps la cicatrice de cette blessure faite en riant.

Tout le monde sait que les enfants, garçons ou filles, se marient en Amérique sans l'aide des parents, voire sans leur assentiment. Cela les regarde et ne regarde qu'eux. Mais il y a le revers de la médaille. L'indépendance des enfants engendre l'indépendance des parents. Des jeunes gens se sont fiancés, se marient selon leur bon plaisir. C'est très bien! Qu'ils se débrouillent ensuite comme ils le pourront. Cela ne veut pas dire que le père, au besoin, ne fasse un cadeau à sa fille ou ne lui vienne en aide dans un cas difficile. Mais il n'y est nullement tenu. De faire une dot à sa fille ou de faciliter l'entrée en affaires de son fils, il n'est guère question. Pour l'éducation, pour l'agrément de la vie familiale, nul ne se montrera plus généreux qu'un Américain. Il met la main à la poche très volontiers, surtout si la toilette de sa fille ou ses plaisirs mondains sont en jeu. Une fois mariée, toilette et plaisirs mondains deviennent l'affaire du mari qu'elle a librement choisi.

Il arrive parfois qu'une jeune fille, élevée dans le luxe, se trouve subitement obligée de compter de fort près, de se priver, non seulement du superflu, mais presque du nécessaire, jusqu'à ce que le jeune mari, à son tour, gagne largement sa vie. A l'honneur de l'Américaine, il faut dire que, d'ordinaire, elle se tire vaillamment de cette épreuve. Elle se met avec courage à la tête de son modeste établissement, se contentant d'une seule domestique, cherchant à faire preuve de ses talents de bonne ménagère. De tout temps, elle a vu sa mère, riche et habituée au bien-être, — à moins que la fortune ne soit colossale et que la direction de la maison ne soit remise à une sorte d'intendante, — s'en aller tous les matins chez ses fournisseurs, au marché comme l'on dit, et faire elle-même les commandes pour la journée. Les marchés ne sont pas ce que nous appelons de ce nom : ce sont de vastes boutiques où se vendent pêle-mêle poissons et viandes, légumes et fruits.

Après un premier bébé, un second, un troisième, quelquefois cinq ou six, — voici la mondaine transformée en excellente mère de famille. Elle n'a plus le temps de songer aux plaisirs; elle n'y songerait guère, même si le temps ne lui manquait pas. Elle met d'autres intérêts dans sa vie, des intérêts multiples, et qui n'ont rien à voir avec la coquetterie.

Peu à peu, la prospérité est venue. La jeune femme a quelques loisirs. Elle s'occupe beaucoup de son église; le pasteur trouve ses meilleurs lieutenants parmi les femmes. Elle a ses charités, publiques et privées. Elle fait partie d'un cercle littéraire.

Mais c'est ici, surtout, que nous retrouverons celles de ses sœurs ou amies qui ne se sont pas mariées. Elles sont nombreuses, plus nombreuses d'année en année, de génération en génération. Pourquoi? La question est très complexe et demanderait à être traitée par quelque philosophe. Tout ce qui nous importe ici est de constater le fait.

Ce qui frappe surtout les étrangers, c'est que l'état de vieille fille n'est, aux États-Unis, nullement considéré ou comme humiliant, ou comme un fait rare. Si on se marie, — et c'est le cas ordinaire, je n'ai pas besoin de le dire, — on peut également se refuser au mariage. L'éducation supérieure que reçoivent beaucoup de jeunes filles les dispose assez souvent au célibat. Si elles sont pauvres, cette éducation leur donne un gagne-pain. Si elles sont riches, elle leur offre une foule de satisfactions d'ordre élevé et qui leur suffisent. Beaucoup d'entre les jeunes gens qui seraient disposés à les courtiser ont dû se jeter dans les affaires dès l'adolescence. Elles les trouvent incultes et se détournent. Les diplômés des universités deviennent de plus en plus nombreux, mais ils ne forment encore pourtant que la très petite élite. Ceux-là commencent la lutte pour la vie un peu tard déjà, embrassent généralement les carrières libérales et se marient souvent vers la quarantaine, tandis que leurs camarades, plus hardis mais plus frustes aussi, peuvent entrer en ménage à vingt-trois ou vingt-quatre ans.

Voyons maintenant comment ces indépendantes organisent leur vie.

Laisser couler les journées incolores, s'occuper de menus détails, faire quelques visites, tuer le temps, selon la phrase consacrée, leur semblerait la négation même de la vie. Si leur énergie et leur courage ne se dépensent pas, comme chez les hommes, à gagner de l'argent, à se jeter follement dans ces monstrueuses spéculations qui ont leur contre-coup même sur les marchés européens, ces qualités pourtant les font agir à leur façon et très efficacement.

Comme leurs sœurs, elles ont connu la vie mondaine, et bientôt cette vie de plaisirs exaspérés ne les a plus du tout amusées. Il leur faut autre chose. Si, par bonheur, elles sont douées d'un talent quelconque, voilà des artistes, des écrivains en herbe qui se jettent au travail avec passion. Parfois — souvent même — elles s'en vont en Europe se perfectionner et, à Paris, il y a une véritable colonie d'étudiantes, dont nous avons pu admirer la persévérance, le sérieux et l'ardent amour pour l'art préféré. Mais celles-là seront toujours rares.

Prenons encore une fois notre jeune fille issue d'une famille aisée. Elle a maintenant dépassé la première jeunesse. Soit qu'elle n'ait pas trouvé le mari idéal pour lequel elle ferait bon marché de sa chère indépendance, soit que l'idée même du mariage lui répugne, — cela arrive plus souvent qu'on ne le croirait, — elle envisage la vie solitaire qui s'ouvre devant elle avec tout le bon sens et tout le courage dont elle a fait preuve depuis son enfance. Les années à venir, elle saura en tirer profit.

Comment? — D'abord, elle a le sentiment très net de sa dignité. Elle ne se sent point amoindrie par ce fait qu'elle ne s'est pas mariée, et qu'elle n'a aucune intention de se marier. Cette idée très répandue, en Europe surtout, qu'un mauvais mari vaut mieux que rien, ne lui entre pas dans le cerveau. Ou elle épousera un homme qu'elle pourra aimer de tout son cœur et admirer de toute la force de son esprit, ou elle ne se mariera pas. Cet homme, elle ne l'a pas rencontré; elle ne le rencontrera probablement jamais. C'est entendu.

Il s'ouvre devant elle un champ d'action tout à fait illimité : celui de la charité, non pas la charité qui distribue des pièces blanches à tort et à travers, mais la grande charité, faite de justice et de solidarité, qui cherche plutôt à mettre les malheureux en état de s'aider eux-mêmes, de les relever lorsqu'ils sont tombés, qu'à les encourager à tendre la main : c'est là un geste naturel aux paresseux et qu'ils répéteront indéfiniment si on les laisse faire. Mais on n'a qu'à jeter un rapide coup d'œil sur les livres qui traitent des œuvres de charité américaines pour se persuader que les femmes s'en occupent avec autant d'ardeur que de dévouement. La charité est presque exclusivement l'œuvre de particuliers : les dons fabuleux qui nous émerveillent les alimentent; ce sont presque toujours des femmes qui les administrent ou, du moins, qui font la besogne véritable. Elles y déploient non seulement un dévouement au-dessus de tout éloge, mais y manifestent un esprit d'ordre, des talents d'administration très réels.

D'un autre côté, notre Américaine n'oublie pas que la vie est un long enseignement. Plus elle est active au dehors, plus elle tient à cultiver son esprit et à entretenir aussi sa santé physique. Elle se tient au courant du mouvement littéraire ou scientifique. C'est une grande liseuse et non seulement de livres anglais; il est rare qu'elle ne sache pas au moins une langue étrangère. Mais pour compenser la dépense cérébrale, il faut que la santé physique soit entretenue par beaucoup d'exercice en plein air. Elle sort à bicyclette ou à cheval, joue au tennis, au golf, et se maintient souvent étonnamment jeune.

Il reste à parler d'une dernière façon de se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde des idées et de faire la preuve une fois de plus de toute l'énergie américaine : j'ai nommé les clubs littéraires.

Il y a une trentaine d'années, ces cercles n'existaient pas encore, du moins sous leur forme actuelle. Les femmes se réunissaient déjà, cousaient pour les pauvres, tandis que l'une d'elles lisait à haute voix. Bientôt la lecture ne suffit plus. De fil en aiguille, — c'est le cas de le dire, — plusieurs femmes de la Nouvelle-Angleterre, plus énergiques que leurs voisines, organisèrent des cercles véritables. La cotisation permit de louer un local; bientôt, pour appartenir au cercle, il fallut une élection; des lois furent rédigées. Le succès de cette nouvelle organisation fut, comme toutes choses américaines répondant à un besoin réel, absolument étourdissant. Les grandes villes n'ont pas le monopole des clubs littéraires : les gros bourgs, les villages même seraient déshonorés s'ils ne suivaient l'impulsion donnée de haut.

Lorsqu'il sera démontré que les maisons américaines sont très bien tenues, il faudra convenir qu'une vie féminine aux États-Unis est une vie extrêmement remplie et bien remplie. Et lorsque — cela arrive — toute cette activité n'altère en rien le charme et l'enjouement, nous avouerons que l'Américaine réelle ressemble assez peu à l'Américaine trop riche, trop belle — et très mal élevée, que nous montrent nos romanciers et nos dramaturges.

JEANNE MAIRET.

PARIS — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints Pères. — 14162. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 21 MARS 1903.

DANS LES BAS-FONDS [1]

Tableaux en quatre actes

Traduit du russe par E. HALPERINE-KAMINSKY.

ACTE II

Même décor. Le soir. Sur les lits, près du poêle, Satine, le Baron, Jabot de Travers et le Tatar jouent aux cartes. Klestch et l'Acteur suivent le jeu. Boubnov, sur son lit, joue aux dames avec Medviedev. Louka est assis sur un tabouret, près du lit d'Anna. La salle est éclairée par deux lampes : l'une suspendue au mur, près des joueurs de cartes; l'autre est posée sur le lit de Boubnov.

SCÈNE PREMIÈRE

SATINE, LE BARON, JABOT DE TRAVERS, LE TATAR, KLESTCH, L'ACTEUR, BOUBNOV, MEDVIEDEV, LOUKA, ANNA.

LE TATAR. — Encore une partie, et c'est fini...

BOUBNOV. — Chante, Jabot! (Il entonne un air triste.) « Le soleil se lève et se couche »...

JABOT DE TRAVERS, reprend la suite. — « Et ma prison est sombre »...

LE TATAR, criant. — Bats bien! Nous savons ce que tu es!...

BOUBNOV ET JABOT, ensemble. — « Jour et nuit les sentinelles, hé! surveillent ma fenêtre... »

ANNA. — Des coups... Des offenses... C'est tout ce que j'ai eu... Rien d'autre...

LOUKA. — Eh! ne te tourmente pas, ma pauvre!...

MEDVIEDEV. — Où vas-tu? Regarde bien!

BOUBNOV. — Ah! oui, c'est vrai! c'est vrai!

LE TATAR, tournant vers Satine de son jeune. — Pourquoi caches-tu la carte? Je vois!... Ah! ah! je vois!

JABOT DE TRAVERS. — Laisse, Hassan... Ils nous mettront dedans en tous cas... Boubnov, recommence...

ANNA. — Je ne me souviens pas d'avoir jamais mangé à ma faim. Je tremblais sur chaque miche... Toute ma vie j'ai tremblé... j'avais toujours peur de manger plus que ma part... Toute ma vie j'étais en guenilles... Toute ma pauvre vie... Pourquoi?

LOUKA. — Allons, mon enfant! Tu es fatiguée de vivre... Patience!

L'ACTEUR, à Jabot de Travers. — Joue le valet, le valet, que diable!...

LE BARON. — Et nous avons le roi.

KLESTCH. — Ils couvrent toujours.

SATINE. — C'est notre habitude.

MEDVIEDEV. — La dame!

BOUBNOV. — Moi aussi... Et après?...

ANNA. — Maintenant c'est la fin...

KLESTCH. — Regarde!... Regarde!... (Au Tatar.) Prince, jette les cartes; jette, te dis-je...

L'ACTEUR. — Est-ce qu'il ne comprend pas sans toi?

LE BARON. — Prends garde, Andrei, que je ne te jette à tous les diables.

LE TATAR. — Redonne les cartes... Tant va le pot à l'eau qu'à la fin il casse... Et moi de même...

(Il donne, en montant à la tête, à approche de Louka.)

ANNA. — Et je songe toujours : Seigneur! Est-ce que j'aurai aussi à souffrir dans l'autre monde... là-bas aussi?

LOUKA. — Il n'y aura rien... sois tranquille... rien... tu te reposeras là-bas!... Patiente encore... Tout le monde, ma bonne, patiente et souffre. Cha-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 14 mars.

cun, à sa manière, souffre sa vie. (Il se lève et sort vivement par la porte de la cuisine.)

BOUBNOV, chante. — « Gardez comme vous voudrez »...

JABOT DE TRAVERS, reprenant. — « Je ne puis pas fuir »... (Ensemble.) « Je voudrais bien être libre, hé!... Mais je ne puis briser ma chaîne »...

LE TATAR, criant. — Ah! ah!... cache la carte dans ta manche!

LE BARON, confus. — Eh quoi! Dois-je te la fourrer sous le nez?

L'ACTEUR, persuasif. — Prince, tu te trompes... Jamais, personne...

LE TATAR. — Je l'ai vu! Fripon! Je ne joue plus...

SATINE, ramassant les cartes. — Fiche-nous la paix, Hassan... Que nous sommes des fripons, tu le sais depuis longtemps... Alors, fallait pas jouer...

LE BARON. — Il a perdu quarante kopeks, et il fait du bruit pour trois roubles. Et il est prince encore!

LE TATAR, indigné. — Il faut jouer honnêtement!

SATINE. — Mais pour quoi faire?

LE TATAR. — Comment, pourquoi?

SATINE. — Mais oui, à quoi bon?

LE TATAR. — Tu ne le sais pas?

SATINE. — Non! Et toi, tu le sais?

LE TATAR, un peu vexé, crache. Puis se ravise.

JABOT DE TRAVERS, bonasse. — Quel original tu fais, Hassan! Voyons! comprends donc. S'ils se mettaient à vivre honnêtement, ils mourraient de faim en trois jours de temps.

LE TATAR. — Ce n'est pas mon affaire, il faut vivre honnêtement.

JABOT DE TRAVERS. — Assez de cette scie! Allons plutôt boire du thé!... Boubnov! « Hé! mes chaînes, mes chaînes!... »

BOUBNOV. — « Et vous, gardes de fer »...

JABOT DE TRAVERS. — Viens, Hassanka. (Il s'éloigne en chantant.) « Je ne pourrai vous arracher, ni briser »...

(Le Tatar crache. Le Baron le pousse, et s'en va, indigné.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins JABOT DE TRAVERS et LE TATAR.

SATINE, au Baron, en riant. — Allons, Votre Excellence! Voilà encore que vous êtes assise solennellement dans une mare! Un homme instruit, et il ne sait pas escamoter une carte!...

LE BARON, écartant les bras. — Du diable si je sais...

L'ACTEUR. — Pas de talent... Pas de foi en soi... Or, sans cela... rien... jamais.

MEDVIEDEV. — J'ai une petite dame... et toi deux... Oui!...

BOUBNOV. — Ce n'est pas un malheur d'en avoir une, si elle est intelligente... A toi!...

KLESTCH. — Vous avez perdu, Abram Ivanitch!

MEDVIEDEV. — C'est pas ton affaire... Compris? Alors, tais-toi...

SATINE. — Bénef... cinquante-trois kopeks...

L'ACTEUR. — Trois kopeks pour moi... Du reste, pourquoi ai-je besoin de trois kopeks?

LOUKA, sortant de la cuisine. — Eh bien! vous avez nettoyé le Tatar! Vous irez maintenant boire un coup?

LE BARON. — Viens avec nous!

SATINE. — Je voudrais bien te voir soûl...

LOUKA. — Je ne suis pas mieux qu'à jeun...

L'ACTEUR. — Arrive, vieux... je te déclamerai des couplets...

LOUKA. — Qu'est-ce que c'est que ça?

L'ACTEUR. — Des vers... Comprends-tu?

LOUKA. — Des vers! Qu'en ferais-je?

L'ACTEUR. — C'est amusant... ou bien c'est triste...

SATINE. — Viens-tu, le couplettiste? (Il sort avec le Baron.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins SATINE et LE BARON.

L'ACTEUR. — Va, je te rattraperai... Ainsi, vieux, il y a une poésie... mais j'ai oublié le commencement... (Il se frotte le front.)

BOUBNOV. — Ça y est! Fichue, ta dame... A toi!...

MEDVIEDEV. — Quel sale coup j'ai joué!

L'ACTEUR. — Dans le temps, quand mon organisme n'était pas empoisonné par l'alcool, j'avais une excellente mémoire... Maintenant, baste, mon vieux... tout est fini pour moi. J'ai toujours déclamé cette poésie avec un grand succès... Tonnerre d'applaudissements... Tu ne sais pas ce que c'est que des applaudissements... C'est comme de l'eau-de-vie, mon frère!... Quand je sortais et que je me posais, comme ça. (Il indique la pose.) Et... (Après un silence.) Non... je ne me souviens de rien... pas un mot... Mes vers préférés cependant... C'est mauvais, ça, n'est-ce pas, mon vieux?

LOUKA. — En effet, rien de bon, quand on oublie ce qu'on préfère. Toute l'âme est dans ce qu'on aime...

L'ACTEUR. — J'ai bu mon âme, vieux... je suis perdu... Et pourquoi? Parce que je n'avais pas de foi...

LOUKA. — Allons! allons! il faut te soigner. On guérit aujourd'hui de l'ivrognerie... entends-tu? On la soigne gratuitement, mon frère. Il y a un hospice spécial pour les ivrognes... On les y soigne pour rien... On a reconnu, vois-tu, qu'un ivrogne est aussi un homme, et on est même content quand il veut se soigner... Alors, vas-y...

L'ACTEUR, songeur. — Où, où est-ce?

LOUKA. — Mais, c'est dans une ville... Comment s'appelle-t-elle? Un nom particulier... Eh bien! je te le dirai!... Mais pour le moment, il faut que tu t'y

prépares. Abstiens-toi!... Prends ton courage à deux mains, force-toi... Alors, tu guériras... Et tu commenceras une nouvelle vie... Ce serait bien, frère, de recommencer, hé? Allons! décide-toi! Une, deux...

L'Acteur, souriant. — Recommencer... Oui, ce serait bien... De nouveau... (Il rit.) Eh bien! oui, je le peux... n'est-ce pas que je le peux?

Louka. — Et pourquoi pas? L'on peut tout... Il n'y a qu'à vouloir...

L'Acteur, comme revenu à lui. — Tu es drôle... Adieu, en attendant... (Il siffle.) Mon petit vieux... Adieu!... (Il sort.)

Anna. — Grand-père!

Louka. — Quoi, mon enfant?

Anna. — Dis-moi quelque chose...

Louka, s'approchant d'elle. — Allons, causons...

(Kostylev apparaît à son regard. Autour de lui s'approche en silence il sa femme qui regarde et fait des signes de la main.)

Louka. — Que veux-tu, frère?

Klestch, à mi-voix. — Rien..

(Il s'en [illegible] vers la sortie, reste quelques secondes devant la porte et sort.)

SCENE IV

LOUKA, ANNA, BOUBNOV et MEDVIEDEV.

Louka, après avoir suivi Kostylev de l'œil. — Ça le chagrine, ton homme...

Anna. — Ce n'est plus à lui que je pense...

Louka. — Te battait-il?

Anna. — Oh combien!... C'est bien à cause de lui que je m'en vais...

Boubnov. — Ma femme avait un amant... Qu'il jouait bien aux dames, le fripon!...

Medviedev. — Hum!...

Anna. — Grand-père, parle-moi, mon bon... Je languis... Ça me tire le cœur...

Louka. — Ce n'est rien... C'est avant la mort, ma colombe... ce n'est rien, va... Espère... Quand tu mourras, tu seras tranquille... Tu n'auras plus besoin de rien... Tu ne craindras plus personne... Le calme, la tranquillité, il n'y a qu'à reposer. Elle apaise tout, la mort... Elle est douce pour nous... La mort, c'est le repos, dit-on, et c'est bien juste, ma bonne, car où peut-on se reposer ici?

SCENE V

BOUBNOV, MEDVIEDEV, LOUKA, ANNA et PEPEL.

[illegible]

Anna. — Est-ce que là-bas c'est la même souffrance?

Louka. — Il n'y a rien, rien, te dis-je... Aie foi... C'est le repos, et rien d'autre... On te mènera devant le Seigneur, et on dira: Seigneur, vois, voici ta servante Anna...

Medviedev, sévèrement. — Comment peux-tu savoir ce qu'on dira là-haut?...

(Au son de la voix de Medviedev, Pepel [illegible] sa tête et écoute.)

Louka. — C'est que je le sais, évidemment, monsieur le brigadier.

Medviedev, conciliant. — Hum!... Oui! Eh bien!... C'est ton affaire... Bien que... je ne sois pas encore tout à fait... brigadier...

Boubnov. — J'en prends deux.

Medviedev. — Ah! le coquin!...

Louka. — Alors, le Seigneur te regardera si doucement, si tendrement, et dira: Je connais cette Anna; menez-la au Paradis, dira-t-il, qu'elle s'y repose... Je sais, sa vie a été pénible... Elle est bien fatiguée... Assurez la paix à cette Anna...

Anna, suffoquant. — Grand-père... Que tu es bon... Ah! si c'était comme cela! Ah! se reposer... ne plus rien sentir...

Louka. — Tu ne sentiras pas, il n'y aura rien... aie foi... Meurs sans inquiétude, avec joie... La mort, je te le dis, elle est pour nous comme une mère...

Anna. — Mais peut-être... Je vais guérir, peut-être?

Louka, avec un sourire. — Et pour quoi faire? Pour souffrir encore?

Anna. — Mais encore un petit peu... Vivre... un peu... si là-haut il n'y a plus de souffrances... On peut encore patienter... Mais oui, on le peut...

Louka. — Il n'y a rien!... c'est tout simplement...

Pepel se lève. — Ça peut être vrai, ça peut n'être pas vrai...

Anna, effrayée. — Seigneur Dieu!...

Louka. — Ah! c'est toi, beau garçon...

Medviedev. — Qui braille là?

Pepel, s'approchant de lui. — C'est moi... Et après?...

Medviedev. — C'est que tu cries sans raison... voilà... Et un homme doit se bien conduire...

Pepel. — Hé! le soliveau!... Et ça s'appelle un oncle, encore!... Oh! oh!...

Louka, à Pepel, à mi-voix. — Voyons, ne crie pas comme ça... Il y a ici une femme qui se meurt... Déjà ses lèvres sentent la terre... ne la trouble pas...

Pepel. — Si c'est pour toi, vieux, j'y consens... Tu es un brave homme! Tu mens si bien... Tu dis tes contes si agréablement!... C'est bon, ça... il y a sur la terre si peu de choses agréables!...

Boubnov. — Est-ce que la femme se meurt vraiment?

Louka. — Elle ne semble pas plaisanter.

Boubnov. — Alors elle cessera de tousser... Elle toussait trop... J'en prends deux...

Medviedev. — Que le diable te prenne!

Pepel. — Abram!

Medviedev. — Je ne suis pas Abram pour toi...

Pepel. — Abram de mon cœur! Est-ce que Natacha est malade?

Medviedev. — Cela ne te regarde pas!

PEPEL. — Non, dis-le : est-ce que Vassilissa l'a bien battue ?

MEDVIEDEV. — Cela ne te regarde pas non plus ! Ce sont affaires de famille... Et toi, qu'est-ce que tu es pour nous ?

PEPEL. — Qui que je sois, si je le veux, vous ne reverrez jamais Natacha.

MEDVIEDEV, quittant son jeu. — Comment ? Qu'est-ce que tu dis-là ? De qui parles-tu ? C'est de ma nièce ? Et avec toi ? Ah ! le voleur !

PEPEL. — Le voleur ? Voleur si tu veux, mais tu ne m'as pas encore pris !...

MEDVIEDEV. — Attends un peu... Je te surprendrai bien... ça ne traînera pas...

PEPEL. — Eh bien ! si tu me prends, ce sera pour le malheur de toute votre boîte ! Tu crois que je me tairai devant le juge ? Compte sur les amabilités d'un loup ! On me demandera : Qui t'a poussé au vol ? qui t'a indiqué l'endroit ?... Mikhaïl Kostylev et sa femme, répondrai-je... Qui a recelé les objets volés ? Mikhaïl Kostylev et sa femme !...

MEDVIEDEV. — Des blagues !... on ne te croira pas...

PEPEL. — On me croira bien, va, parce que c'est la vérité ! Et je te mettrai aussi dans l'affaire... Ha ! je vous perdrai tous, démons... tu verras !

MEDVIEDEV, troublé. — Tu blagues... et... tu blagues... et... quel mal t'ai-je fait ? chien enragé !...

PEPEL. — Et quel bien m'as-tu fait ?

LOUKA. — C'est bien, ça...

MEDVIEDEV, à Louka. — Qu'est-ce que tu as à croasser ? Ça te regarde ? C'est une affaire de famille.

BOUBNOV, à Louka. — Laisse-les... Ce n'est pas pour nous qu'on tresse les cordes...

LOUKA, humble. — Je ne m'en mêle pas... Je dis seulement que celui qui n'a fait de bien à personne, a mal fait...

MEDVIEDEV, qui n'a pas compris. — C'est ça ! Nous ici... nous nous connaissons tous... Et toi, d'où viens-tu ?

[illegible] avec humeur et sort vivement.

SCENE VI

LES MÊMES, moins MEDVIEDEV.

LOUKA. — Le guerrier s'est fâché... Ah ! mes frères ! ça ne va pas parmi vous !... Des affaires bien embrouillées...

PEPEL. — Il court se plaindre à Vassilissa...

BOUBNOV. — Tu fais le fou, Vassili... Où as-tu pris tant de toupet ? Tu sais, la hardiesse est de saison quand on va dans la forêt cueillir des champignons... Ici ça ne vaut rien... Ils te tordront proprement le cou.

PEPEL. — Allons donc ! Nous autres gas d'Yaroslav, on ne nous prend pas d'un coup, même avec les bras nus... Puisque c'est la guerre, va pour la guerre !...

LOUKA. — En effet, mon garçon, tu ferais mieux de t'éloigner.

PEPEL. — Pour aller où ? Allons, dis-le...

LOUKA. — Va... en Sibérie !

PEPEL. — Non ! Je préfère attendre qu'on m'y envoie aux frais de l'État...

LOUKA. — Écoute ce que je te dis... Vas-y... Tu peux y trouver ta voie... On a besoin là-bas de gens comme toi...

PEPEL. — Ma voie m'a été indiquée une fois pour toutes... Mon père a passé toute sa vie dans les prisons... et il m'a dit de faire de même... Quand j'étais encore tout petit, on m'appelait déjà voleur, fils de voleur...

LOUKA. — Et quel beau pays que la Sibérie !... Un pays d'or !... Qui a de la force et de la tête y est comme un concombre dans une serre...

PEPEL. — Écoute, vieux ! Pourquoi blagues-tu toujours ?

LOUKA. — Hein ?

PEPEL. — Tu es sourd ? Pourquoi blagues-tu, te dis-je ?

LOUKA. — Et en quoi est-ce que je blague ?

PEPEL. — Mais en tout !... Par-là on est bien, par ici on est bien... Puisque ce n'est pas vrai, pourquoi le dis-tu, alors ?

LOUKA. — Tu ferais mieux de me croire, et d'aller voir toi-même... Tu m'en remercierais... Pourquoi te frottes-tu ici ? Et qu'as-tu tant besoin de la vérité ? Voyons ! réfléchis un peu... La vérité, c'est peut-être une massue pour toi ?...

PEPEL. — Et tant pis ! Massue... va pour massue !...

LOUKA. — Voyons, toqué, pourquoi aller au-devant du malheur ?

BOUBNOV. — Qu'est-ce que vous avez tous deux à bredouiller ?... Je ne comprends pas... De quelle vérité as-tu besoin, Vaska ? Et qu'en feras-tu ? Tu connais ta propre vérité, et tous la connaissent...

PEPEL. — Attends !... Ne clabaude pas !... Laisse-le parler... Écoute, vieux, est-ce que Dieu existe ?

Louka sourit en silence.

BOUBNOV. — Les hommes vivent... comme le morceau de bois qui flotte sur la rivière...

PEPEL. — Eh bien ! existe-t-il ? Parle ?

LOUKA, à mi-voix. — Si tu crois, il est ; si tu ne crois pas, il n'est pas... Tout ce à quoi on croit, existe...

Pepel, d'un air étonné, fixe le vieillard en silence.

BOUBNOV. — Eh bien ! moi, je vais au traktir boire du thé. Venez-vous avec moi ?

LOUKA, à Pepel. — Qu'est-ce que tu regardes ?

PEPEL. — Attends !... Alors ?...

BOUBNOV. — Eh bien ! je m'en vais seul !

Il se dirige vers la porte, et se rencontre avec Vassilissa.

PEPEL. — Ainsi... tu...

VASSILISSA, à Bouboov. — Nastia est à la maison?

BOUBNOV. — Non!

(Il sort.)

SCÈNE VII

PEPEL, LOUKA, ANNA et VASSILISSA.

PEPEL. — Ah! te voilà!...

VASSILISSA, s'approchant d'Anna. — Elle vit encore?

LOUKA. — Ne la tourmente pas...

VASSILISSA. — Et toi, que fiches-tu ici?

LOUKA. — Je puis m'en aller, si tu veux...

VASSILISSA, se dirigeant vers la chambre de Pepel. — Vassili! j'ai à te parler...

(Louka s'approche de la porte de sortie, l'ouvre et la fait claquer puis monte avec précaution sur le lit et, de là, sur le poêle.)

VASSILISSA, appelant de la chambre de Pepel. — Vassia! Viens donc ici!

PEPEL. — Je n'irai pas!... Je ne veux pas!...

VASSILISSA. — Mais qu'y a-t-il? pourquoi te fâches-tu?

PEPEL. — Je m'ennuie... J'en ai assez de tout ça... ça traîne trop...

VASSILISSA. — Tu as aussi assez de moi?

PEPEL. — De toi aussi!

(Vassilissa serre fortement son fichu sur ses épaules, en poussant ses mains sur la poitrine. Elle s'approche du lit d'Anna, regarde prudemment derrière le rideau et revient vers Pepel.)

PEPEL. — Allons!... parle!...

VASSILISSA. — Que puis-je te dire?... On ne se fait pas aimer de force... Et ce n'est pas dans mon caractère de quémander l'amour... Merci de m'avoir dit la vérité...

PEPEL. — Quelle vérité?

VASSILISSA. — Mais que tu en as assez de moi... Ne serait-ce pas vrai?

(Pepel la regarde en silence.)

VASSILISSA, s'approchant de lui. — Pourquoi me regardes-tu? tu ne me reconnais donc pas?

PEPEL, avec un soupir. — Tu es bien belle, Vassilissa!... (Elle lui met la main sur la nuque, mais, d'un mouvement brusque, il s'en dégage.) Et cependant, jamais mon cœur n'a battu pour toi... Je me suis mis avec toi, et tout le reste... cependant, jamais tu ne me plaisais...

VASSILISSA, à voix basse. — Oui... Et alors?...

PEPEL. — Et alors il n'y a plus à en parler... Va-t'en...

VASSILISSA. — Tu en guignes une autre?

PEPEL. — Ça, ça ne te regarde pas... S'il en est une qui m'aguiche, tu n'en seras pas la marieuse...

VASSILISSA, [illegible] — Tu as tort... je t'en aurais peut-être présenté une...

PEPEL. — Qui ça?

VASSILISSA. — Tu le sais bien... Ne fais pas le malin... Écoute, Vassili... Je suis franche, moi...

PEPEL. — Je ne le cache pas, tu m'as bien offensée... Sans rime ni raison tu m'as donné comme un coup de fouet... Tu disais m'aimer... Et tout à coup...

PEPEL. — Mais ce n'est pas tout à coup... Il y a longtemps... Vois-tu, femme, tu n'as pas de cœur... Nous autres, nous sommes des bêtes fauves... Il faut nous... il faut nous apprivoiser... Et toi, en quoi m'as-tu apprivoisé?

VASSILISSA. — Ce qui a été n'est plus... Je sais, l'homme ne dispose pas de lui-même... Puisque tu n'aimes plus, c'est bien... Ça sera comme tu voudras...

PEPEL. — Eh bien, alors, baste! Nous nous séparons en tout bien tout honneur... et cela vaut mieux!

VASSILISSA. — Ah! non. Attends un peu... J'espérais tout de même, quand je vivais avec toi, j'espérais qu'un jour tu m'aiderais à sortir de ce bourbier... Que tu me débarrasserais de mon mari, de mon oncle... de toute cette maudite existence. Et ce n'est peut-être pas toi, Vassia, que j'aimais, mais mon espoir, mon rêve que j'aimais en toi... Comprends-tu? j'attendais que tu m'en retires...

PEPEL. — Tu n'es pas un clou, je ne suis pas des tenailles... Je pensais, moi aussi, que toi, si intelligente... Et tu es bien intelligente, tu es bien adroite!

VASSILISSA, se penchant vers lui. — Vassia! Voyons, si nous nous aidions mutuellement?...

PEPEL. — Comment cela?...

VASSILISSA, bas, avec force. — Ma sœur... te plaît... je le sais...

PEPEL. — Aussi la bats-tu cruellement pour ça... Prends garde, Vassilissa, ne la touche pas, *elle*...

VASSILISSA. — Attends! ne t'emballe pas... On peut tout arranger sans bruit, convenablement... Veux-tu te marier avec elle?... je te donnerai encore de l'argent... trois cents roubles... Lorsque j'en ramasserai encore, je t'en donnerai encore.

PEPEL, s'écartant. — Attends!... Comment cela?... Pourquoi donc?...

VASSILISSA. — Débarrasse-moi... de mon mari... Dégage-moi le cou de ce collier de misère...

PEPEL, sifflotant doucement. — Eh! eh! C'est donc ça! C'est bien imaginé, ça... Le mari dans la fosse, l'amant au bagne, et toi-même...

VASSILISSA. — Voyons, Vassia! Pourquoi le bagne? Tu ne ferais pas ça toi-même... Tu as bien des compagnons... Et si même tu... Qui le saurait? Et songe donc, Natacha, l'argent... Tu partirais quelque part... Tu m'affranchirais pour toujours... et ma sœur ne serait plus auprès de moi,.. Ça ne lui ferait pas de mal non plus... Je ne puis pas la voir... je suis colère contre elle à cause de toi... Que veux-tu? je ne puis me retenir!... Et alors, je la torture, la pauvre fille; je la frappe, je la frappe tellement que moi-même j'en pleure... Et cependant, je la bats, et je la battrai!

PEPEL. — Bête féroce! Elle se vante, encore!

VASSILISSA. — Je ne m'en vante pas, c'est la vérité que je dis. Songe donc, Vassia, voilà deux fois que tu vas en prison à cause de mon mari, à cause de sa rapacité... Il s'est accroché à moi comme une punaise et voilà quatre ans qu'il me tire mon sang... Il se joue aussi de ma sœur, la traite de mendiante. Enfin c'est une vraie peste pour tous...

PEPEL. — Tu ruses trop...

VASSILISSA. — Au contraire, tout est clair dans mes paroles... Seul un sot ne comprendrait pas ce que je veux...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, KOSTYLEV.

(Kostylev entre et avance furtivement.)

PEPEL, à Vassilissa. — C'est bien!... Va-t'en!...

VASSILISSA. — Réfléchis... (Apercevant son mari.) Ah! c'est toi? tu viens me chercher?

(Pepel se dresse soudain et regarde Kostylev d'un air effaré.)

KOSTYLEV. — Oui... c'est moi... Et vous êtes là, en tête à tête... Ah! ah! Vous avez causé. (Il frappe soudain du pied et crie d'une voix aiguë :) Vassilissa!... Ah! la garce! la mendiante! (Il s'effraie de ses propres cris, auxquels on ne répond que par le silence et l'immobilité.) Pardonne-moi, Seigneur Dieu!... Tu m'as fait pécher de nouveau, Vassilissa... Je te cherche partout... (Il frissonne.) Il est temps d'aller nous coucher... Tu as oublié de mettre de l'huile dans la veilleuse... Ah! la mendiante! la sale bête!...

(Il agite ses mains tremblantes dans sa direction. Vassilissa s'éloigne lentement vers la sortie tout en se retournant vers Pepel.)

PEPEL, à Kostylev. — Allons!... déguerpis!

KOSTYLEV, criant. — C'est moi le patron, ici! Déguerpis toi-même, voleur!...

PEPEL, d'une voix sourde. — Va-t'en, Mikhaïl!...

KOSTYLEV. — Tu oses!... C'est moi qui suis... Je vais te...

(Pepel le saisit au collet et le secoue. On entend du bruit sur le poêle et un bâillement prolongé. Pepel lâche Kostylev, qui se sauve en criant dans le vestibule.)

SCÈNE IX

PEPEL et LOUKA.

PEPEL, montant sur [illegible]. — Qui est là?... Qui est sur le poêle?...

LOUKA, sortant la tête. — Plaît-il?...

PEPEL. — Toi?...

LOUKA, tranquillement. — C'est bien moi... Oh! Seigneur Jésus-Christ!...

PEPEL va fermer la porte de l'entrée, tâte pour chercher le verrou et ne le trouve pas. — Ah! les démons!... Vieux, descends donc!...

LOUKA. — Je descends...

PEPEL, brutal. — Pourquoi es-tu monté sur le poêle?...

LOUKA. — Où fallait-il que je me mette?...

PEPEL. — Puisque tu étais sorti dans l'entrée...

LOUKA. — Dans l'entrée, mon ami, il fait trop froid pour un vieillard...

PEPEL. — Tu as... entendu?...

LOUKA. — Je crois bien!... Pourquoi n'entendrais-je pas? je ne suis pas sourd... Ah! mon garçon!... Tu as bien de la chance...

PEPEL, défiant. — Quelle chance?... En quoi?...

LOUKA. — Mais, en ce que je suis monté sur le poêle...

PEPEL. — Et pourquoi as-tu fait du bruit là-dessus?

LOUKA. — C'est qu'apparemment j'ai eu chaud... par bonheur pour toi... Et puis, je me suis dit : Et si le garçon allait se tromper... et assommait par hasard le petit vieux...

PEPEL. — Quant à cela, ça aurait pu se faire... Ah! que je le hais!...

LOUKA. — Oui... ça arrive, ces choses-là... On se trompe plus d'une fois...

PEPEL, en souriant. — Est-ce que tu ne te serais pas déjà trompé une fois?

LOUKA. — Écoute, mon garçon, ce que je te dirai... Fuis cette femme. Ne la laisse pas t'approcher... ni... ni... Quant à son mari, elle en viendra à bout elle-même, et plus habilement que toi... Ne te laisse pas enjôler par cette diablesse... Regarde-moi... suis-je assez chauve?... et d'où ça me vient-il?... Eh bien! de toutes ces coquines de femmes... J'en ai connu... plus peut-être que je n'avais de cheveux sur la tête... Mais cette Vassilissa, elle les dépasse toutes en méchanceté!...

PEPEL. — Je ne sais pas si je dois te remercier... ou si... toi aussi...

LOUKA. — Ne dis rien... Tu ne parleras pas mieux que moi... Écoute plutôt : s'il en est une ici qui te plaise, prends-la sous ton bras et file!...

PEPEL, morne. — C'est si difficile de comprendre les gens... Il y en a de bons, il y en a de méchants... C'est à n'y rien comprendre...

LOUKA. — Qu'y a-t-il à comprendre? Un homme vit selon le moment... Il fait ce que son cœur lui dit... bon aujourd'hui, méchant demain... Et si cette fille te tient sérieusement... sauve-toi avec, et tout sera dit... Ou bien va-t'en seul... Tu es jeune... tu auras toujours le temps de mettre la main sur une femme...

PEPEL le prend par l'épaule. — Non! Dis-moi plutôt où tu veux en venir...

LOUKA. — Attends!... Laisse-moi... Anna râlait tout à l'heure... je vais la regarder... (Il s'approche du lit d'Anna, soulève le rideau, la regarde, la touche. Pepel le suit des yeux, pensif, troublé.) Jésus miséricordieux!... reçois dans ton sein l'âme de ta servante Anna!...

PEPEL, à voix basse. — Morte?...

(Il avance la tête et regarde le lit sans s'approcher.)

LOUKA, à voix basse. — Elle a fini de souffrir!... Où est donc son homme?

PEPEL. — Au cabaret, sans doute...

LOUKA. — Il faut le prévenir...

PEPEL, tressaillant. — Je n'aime pas les morts...

LOUKA, tout en allant vers la porte. — Pourquoi les aimer?... Il faut aimer les vivants!...

PEPEL. — Je t'accompagne...

LOUKA. — Tu as peur?...

PEPEL. — Je n'aime pas ça...

(Ils sortent.)

SCÈNE X

(Moment de calme et de vide. Derrière la porte de l'entrée, on entend un bruit sourd et indécis, puis entre l'Acteur.)

L'ACTEUR, NATACHA, puis BOUBNOV.

L'ACTEUR s'arrête sur le seuil sans fermer la porte, s'appuie contre les montants, et crie. — Vieux! où es-tu?... Je me le suis rappelé... Écoute!...

(Il fait deux pas en avant en titubant, et prenant la pose, le lame.)

Messieurs,

Si vers sainte vérité,
Le monde ne sait trouver le chemin,
Honneur au fou qui ombrera
L'humanité d'un rêve magique.

(Natacha apparaît à la porte.)

L'ACTEUR. — Eh! vieux!

Si demain le soleil oubliait
D'éclairer la course de notre terre,
Demain même la pensée d'un fou
Éclairerait le monde entier...

NATACHA, [illegible] — Bouffon! es-tu plein!...

L'ACTEUR, se tournant vers elle. — Ah! c'est toi! Et où donc est le petit vieux... le cher petit vieux? Évidemment, il n'y a personne ici... Natacha, adieu!... Adieu, Natacha!...

NATACHA, entrant. — Tu n'as pas dit bonjour, que tu fais tes adieux...

L'ACTEUR, [illegible] chemin. — Je m'en vais!... Je pars... Le printemps viendra, et je ne serai plus là...

NATACHA. — Voyons, laisse... Et où vas-tu donc?

L'ACTEUR. — Chercher une ville... Me soigner... Toi aussi, pars!... Ophélie... va au couvent... Tu comprends... il y a un hôpital pour les organismes... pour les ivrognes... un excellent hôpital!... Du marbre... un paquet de marbre! Lumière... propreté... nourriture... Le tout pour rien... Et un parquet de marbre, oui!... Je vais le trouver... je me guérirai, et... je serai de nouveau... Je suis sur la voie de la renaissance... comme l'a dit... le roi Lear... Natacha!... mon nom de théâtre est Svertchkov-Zavoljsky... Personne ne le sait... personne... Je n'ai pas de nom ici... Comprends-tu cette honte? perdre son nom! quand les chiens eux-mêmes ont des noms...

(Natacha contourne l'Acteur avec précaution, s'arrête devant le lit d'Anna, et regarde.)

L'ACTEUR. — Sans nom, on n'est pas homme...

NATACHA. — Eh! regarde, mon cher. Elle est morte!

L'ACTEUR, hochant la tête. — Ce n'est pas possible...

NATACHA, reculant. — Par Dieu!... regarde...

BOUBNOV, apparaissant dans la porte. — Quoi regarder?

NATACHA. — Mais Anna... Elle est morte...

BOUBNOV. — Alors elle a fini de tousser! (S'approchant du lit d'Anna, il regarde, puis va à sa place.) Il faudrait le dire à Klestch, ça le regarde...

L'ACTEUR. — J'y vais... Je le lui dirai... Elle a perdu son nom...

(Il sort.)

SCÈNE XI

NATACHA et BOUBNOV.

NATACHA se tenant au milieu de la salle. — Un jour... Moi aussi... dans une cave... Abandonnée...

BOUBNOV, disposant des hardes sur son lit. — Qu'est-ce que tu marmottes là?

NATACHA. — Rien... Je me parle...

BOUBNOV. — Tu attends Vaska? Il te cassera la tête un jour, Vaska!...

NATACHA. — Peu m'importe qui la cassera... Plutôt lui qu'un autre...

BOUBNOV, se couchant. — Ah! c'est ton affaire!...

NATACHA. — C'est bien qu'elle soit morte... Mais on a pitié tout de même... Seigneur! Pourquoi seulement a-t-elle vécu?

BOUBNOV. — Mais tout le monde fait de même : on naît, on vit, on meurt. Je mourrai aussi, toi aussi... Il n'y a pas à s'apitoyer là-dessus.

SCÈNE XII

BOUBNOV, NATACHA, LOUKA, LE TATAR, JABOT DE TRAVERS, KLESTCH.

(Entrent Louka, le Tatar, Jabot de Travers et Klestch, qui [illegible] marche lentement derrière tous les autres.)

NATACHA. — Chut! Anna...

JABOT DE TRAVERS. — Nous savons... Qu'elle aille au ciel, puisqu'elle est morte...

LE TATAR, à Klestch. — Il faut la traîner dehors... Il faut la traîner dans l'entrée... Ici, on ne doit pas garder les morts... Ici dorment les vivants...

KLESTCH, [illegible] — On l'y traînera...

[illegible]

JABOT DE TRAVERS, au Tatar. — Tu crois qu'elle va sentir?... Eh bien! elle ne va pas sentir... elle s'est desséchée toute vivante...

NATACHA. — Mon Dieu! Pas un mot de pitié!... Personne!...

LOUKA. — Ne t'en offusque pas, ma fille... Comment pourraient-ils?... Comment pourrions-nous... avoir pitié des morts... Eh! ma fille... puisque nous n'avons pas pitié des vivants... puisque nous n'avons pas pitié de nous-mêmes... Alors...

BOUBNOV, bâillant. — Et puis, la mort ne craint pas les mots... La maladie, oui; la mort, non.

LE TATAR, s'éloignant. — Il faut avertir la police...

JABOT DE TRAVERS. — C'est obligatoire! Klestch, as-tu déclaré à la police?...

KLESTCH. — Non!... Il faut l'enterrer, et j'ai en tout quarante kopeks!...

JABOT DE TRAVERS. — Pour un cas pareil, emprunte... Ou bien, nous ferons une collecte... Chacun suivant ses moyens... Mais avant tout, fais la déclaration à la police... autrement, on croira que tu as tué ta femme, ou je ne sais quoi...

[illegible] du Tatar.

NATACHA, [illegible] Boubnov. — Je vais en rêver maintenant... Je rêve toujours des morts... J'ai peur de m'en aller seule... il fait sombre dans l'entrée...

LOUKA, la suivant. — Crains plutôt les vivants...

NATACHA. — Accompagne-moi, grand-père...

LOUKA. — Va, va, je t'accompagne.

[illegible]

JABOT DE TRAVERS. — Oh! oh! oh! Hassan! Le printemps sera bientôt là, ami... Il fera plus chaud vivre. A la campagne, les paysans préparent déjà leurs charrues... Ils se préparent à labourer... Oui! Et nous? Hassan?... Il ronfle déjà, le maudit Mahomet...

BOUBNOV. — Les Tatars aiment dormir...

KLESTCH demeure au milieu de la salle, et regarde, d'un air stupide, devant lui. — Que vais-je faire maintenant?

JABOT DE TRAVERS. — Couche-toi et dors... c'est tout ce que tu as à faire...

KLESTCH, bas. — Et... elle?... Comment donc?...

(Personne ne lui répond.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins NATACHA et LOUKA, puis entrent SATINE et L'ACTEUR.

L'ACTEUR, criant. — Eh! vieux! Par ici « mon fidèle Kent »!

SATINE. — Mikloukha-Maklaï (1) arrive!... Ho! ho!

L'ACTEUR. — C'est fini et décidé! Vieux, où est la ville?... Où es-tu?

SATINE. — *Fata Morgana!* Fantasmagorie! Il l'a inventée, ton vieux... Il n'y a rien... Pas de villes, pas d'hommes... rien...

L'ACTEUR. — Tu mens!

1. Célèbre explorateur russe, mort il y a quelques années.

LE TATAR, se dressant vivement sur son lit. — Où est le patron? Je vais chercher le patron! Impossible de dormir ici! Qu'on me rende mon argent! Des morts... des soûlards...

Il sort vivement, sonne le sifflet.

BOUBNOV, d'une voix endormie. — Couchez-vous, enfants! Ne faites pas de bruit... on dort la nuit...

L'ACTEUR. — Oui... ici... Ha! ha!... Un mort...

Nos filets ont ramené un mort...

C'est un vers... de *Bérangère*.

SATINE, criant. — Les morts n'entendent pas! Les morts ne sentent pas... Crie... hurle... les morts n'entendent pas!...

[illegible] la porte.

Rideau.

MAXIME GORKI.

(*A suivre.*)

L'ÉMANCIPATION DE L'ENFANT

Il n'est personne qui ne connaisse, aujourd'hui, les recherches du physicien Helmholtz sur la cause du timbre des sons. On sait que cette qualité particulière, cette « couleur » du son est produite par la prédominance de tel ou tel de ses éléments particuliers, de tel ou tel de ses harmoniques. Si nous osions commencer cette étude par une comparaison empruntée au langage de la musique, nous dirions que la famille FA, etc., au commencement du XXe siècle, nous paraît sur le point de changer de « timbre »; autrement dit, les parties composantes de l'agrégat familial semblent devoir se disposer d'autre façon; certaines d'entre elles tendent à devenir prédominantes, à rompre l'unité primitive et à donner un résultat différent de celui qui a été connu et accepté jusqu'ici.

Il y a deux mille ans, Cicéron écrivait, dans le *Traité des Devoirs*, que la famille était le principe de la cité et comme la pépinière de la République, *principium urbis et quasi seminarium reipublicæ*. Ce qui caractérisa la famille romaine, comme plus tard la famille française, c'est qu'elle fut hiérarchisée. Son représentant, son chef naturel et son maître fut son fondateur : le père de famille; et, après lui, sous sa dépendance immédiate, se rangeaient : la mère, les enfants, les serviteurs. Peu à peu, la discipline primitive, assez rude, s'adoucit, les mœurs et l'usage y apportèrent quelque tempérament. Elle devint affectueuse, consentie, acceptée, mais elle continua de subsister presque conteste.

La loi française la sanctionna en déclarant que la femme devait obéissance à son mari. Elle la mani-

festa clairement en enlevant à la jeune fille son nom, le signe extérieur et comme le titre de sa vie, pour lui donner le nom de l'homme qu'elle épousait, absorbant d'un coup sa personnalité dans celle du chef de la communauté. Les enfants, nés de l'union, durent porter le nom de leur père, résumant pour ainsi dire sous ce vocable l'ensemble de leur effort, de leurs intelligences et de leurs volontés. Ces personnalités, de la femme et des enfants, ne cessèrent pas d'être, c'est de toute évidence, mais elles n'existèrent qu'à l'état faible, elles furent comme les « harmoniques » d'une personnalité fondamentale, et l'ensemble constitua un tout si fortement lié qu'il donna, pendant de longs siècles, l'illusion d'une indissoluble unité.

Il en fut ainsi jusqu'à peu près vers le milieu du XIXe siècle. A ce moment, les premiers symptômes d'une désagrégation familiale commencèrent à se manifester. Quelques femmes s'avisèrent que cette absorption de leur personnalité en une seule, autre que la leur, était injuste, inique ; elles découvrirent qu'à cet effacement moral correspondait un effacement matériel, très préjudiciable à leurs intérêts, et bientôt elles formulèrent, avec leurs doléances, leurs revendications : le mouvement féministe était né. Il a pris une extension telle qu'on peut croire qu'il ne s'arrêtera plus et modifiera profondément la conception du mariage moderne. Nous l'avons étudié ici-même (1) et n'y reviendrons pas, mais on aurait tort de croire que la dissociation se bornera là, les causes qui l'ont produite continuant à agir avec une force sans cesse accrue.

Par voie de conséquence, ce premier trouble en entraînera bientôt un autre aussi grave. Il est sans doute possible, sinon de le prévenir, au moins d'en atténuer, à l'avance et dans une certaine mesure, les effets désastreux. L'émancipation morale et matérielle de la femme, qui sera demain chose accomplie, sera suivie, à brève échéance, de l'*émancipation de l'enfant*.

Si hasardée que semble cette proposition, et quelque incrédulité qu'elle doive soulever chez certains lecteurs, il n'empêche qu'on peut affirmer qu'elle deviendra, dans un temps très rapproché, un fait indéniable. Il surprendra ceux qui n'auront pas pris la peine de s'attacher aux mille petites circonstances constitutives de ce fait.

L'émancipation de l'enfant est proche, disons-nous, mais il faut préciser le sens de ce mot : émancipation. Nous n'entendons pas dire que les enfants, comme les femmes, s'aviseront de leur triste sort et qu'ils formuleront contre leur famille, *sæva mater*, des revendications plus ou moins justifiées, mais ce qu'ils ne feront pas, d'autres le feront pour eux et se chargeront de proclamer, à voix haute, les « droits de l'enfant ».

Déjà, des âmes généreuses ont démontré le droit de l'enfant à vivre, à être instruit, secouru, même malgré sa famille. D'autres ont demandé, pour l'enfant, le droit de choisir la religion qu'il préfère, lorsqu'il sera en âge d'examiner les différents systèmes de croyances qui se partagent l'humanité ; enfin, tout dernièrement, de hardies novatrices ont parlé des droits politiques de l'enfant et ont institué des conférences, invitant les jeunes citoyens et citoyennes à faire leurs premiers pas dans la carrière où leurs aînés ne donnent pas toujours l'exemple de la vertu.

Nous ne nous attarderons pas à considérer le bien ou le mal fondé de ces diverses propositions, nous contentant de les signaler. Nous examinerons, ce qui nous intéresse davantage, les causes qui concourent, en ce moment même, à libérer l'enfant de tous les préjugés d'obéissance acceptés jusqu'ici par tous comme le fondement nécessaire de l'autorité parentale.

Cette libération des préjugés est l'essence même de l'émancipation.

Considérons d'abord la place prépondérante — et envahissante, disproportionnée, — prise par l'enfant dans notre société moderne. Ce siècle a pu être appelé le « siècle de l'enfant ». Jamais il ne fut ainsi encensé, choyé, adulé, gâté, au sens le plus exact du mot. Les poètes devinèrent le futur développement de cette maladive tendresse dès le commencement du XIXe siècle ; ces prévoyants nous y encouragèrent et eurent l'adresse de nous y préparer. Le charme, la grâce, la faiblesse, la douceur de l'enfant furent chantés, modulés en prose et en vers.

Il est si beau...

Ces chéris, ces tyrans, ces « dieux » aux menottes roses, furent célébrés sur tous les modes. La littérature s'en encombra, s'en puérilisa de toutes façons, et le père fut désormais, non plus le directeur et le mâle appui de ses fils, mais leur ami, leur compagnon, Veuillot disait : « leur complice ».

L'état d'esprit créé, le reste s'ensuivit. Aux influences littéraires s'ajoutèrent les manies de la mode : l'enfant... Bébé, vit modifier ses toilettes ; la coquetterie, le luxe, nous dirions la somptuosité et la variété de celles-ci atteignirent un point inconnu jusqu'alors. Il eut ses livres, et quels livres ! Toute une bibliothèque d'éducation, d'instruction, d'imagination, de quoi se distraire, s'amuser, s'éblouir pendant vingt vies. Il eut ses jouets, non pas le jouet simple, bon marché de ses devanciers, mais le jouet compliqué, ingénieux, instructif, amusant et

(1) *Les Dangers du Féminisme*, Revue Bleue, 20 septembre 1902.

surtout luxueux, splendide, fait pour lasser les étonnements les plus avertis et les désirs les plus aigus.

Plus peut-être que ces causes superficielles, devait peser un changement profond introduit dans les habitudes de famille. L'enfant, qui avait été tenu jusqu'alors éloigné des tristesses, des inquiétudes et aussi des vilenies quotidiennes, y fut tout à coup initié. Sous prétexte de ne jamais s'en séparer, d'avoir toujours « Bébé » sous les yeux, on lui fit partager les mensonges de la vie sociale et connaître les petites compromissions forcées des auteurs de ses jours. A la promenade, en visite, à table, au théâtre même, il eut sa place... la première, ou presque. Sa petite intelligence, toute fraîche, put y recueillir bien des notions surprenantes et la page blanche de sa mémoire s'encombrer de faits pour le moins inutiles. Autrefois... l'enfant restait à table jusqu'au dessert, et, jusque-là, les langues des convives, respectueux de cette jeune innocence, tenaient propos qui ne sortaient point de l'ordinaire banalité. Quand ces petits quittaient la salle, quand on se sentait libre et entre « grandes personnes », on se mettait plus à l'aise et on pouvait, sans inconvénient, échanger les réflexions que suggère, presque chaque jour, hélas! le développement des tristes passions humaines. Aujourd'hui, nous le demandons à tous ceux qui nous lisent, en va-t-il de même et cette discrétion est-elle observée?

Dans les meilleures familles, les enfants partagent presque constamment la vie de leurs père et mère et on parle, plus ou moins librement, devant eux. Il s'agira, à mots à peine couverts, d'une vilaine affaire politique; du dernier scandale mondain; des mensonges, des petites et grandes hypocrisies habituelles à notre société. Le jeune auditoire est tout oreilles et comprend, beaucoup mieux qu'on ne se l'imagine, ce qu'on essaie au reste à peine de lui dissimuler. Les jugements les plus vifs sont portés, par les parents, sur ceux qu'ils croient devoir blâmer; les bons mots, quelquefois des sous-entendus émaillent le discours. L'enfant ne comprend pas, c'est convenu.

Cette note — triste — a été finement indiquée par M. Hervieu dans un de ses livres, *l'Armature :* « Les garçonnets, aux deux bouts de la table, demeuraient muets... Le nez dans leur assiette et l'esprit plongé dans leurs petites méditations, ils ne relevaient que de temps en temps leurs yeux clairs pour les fixer sur celui des deux interlocuteurs qui était alors en train de donner de la voix. Et c'est ainsi que ceux-ci étaient appelés, ce matin-là, à se former, sous la direction de leur père et de leur mère des commencements d'idées sur leur oncle Olivier, leur tante Julienne et leur bon papa. »

Si cette liberté de langage est tolérée, à des degrés divers, dans un grand nombre de familles, on juge de ce qu'elle peut être dans les classes populaires; il s'y ajoute, pour aggraver le mal, la lecture habituelle des journaux. L'inconscience des personnes de cette classe est, à ce sujet, absolument complète. Un exemple, entre mille. La mère d'une petite fille de huit ans, cause avec la directrice d'une école de la Ville de Paris et la remercie des progrès de sa fille. Elle ajoute, en terminant : « Nous sommes bien heureux, son père et moi, qu'elle ait appris à lire : maintenant elle nous lira le feuilleton »!!! Combien d'entre ces pauvres petits lisent « le feuilleton », et puis aussi le fait divers, et puis... et puis... se nourrissent de tout ce pain de mauvaise qualité que débitent quotidiennement tant et tant de feuilles à un sou, aliment inoffensif — peut-être — pour les grands; mortels pour les petits dont le caractère vacille au seuil de notre triste vie de civilisés.

Pauvres enfants qui apprenez, à huit ans!... ce que c'est que le vol, le viol, l'assassinat, les procès, la prison et la mort. Pauvres petits, qui substituez aux naïfs contes de Perrault ou du chanoine Schmidt, les visions extravagantes, et comme titubantes, du roman-feuilleton aux péripéties ineptes : enlèvements, poursuites d'héroïnes invraisemblables, vertus de basse qualité, bêtement récompensées au bout des vingt mille lignes de copie, tandis que les criminels, presque aussi médiocres et laids que les gens vertueux de l'histoire, sont menés au bagne ou à l'échafaud. Mettez sur toutes ces acquisitions « littéraires » les renseignements de l'image et de la rue, et vous calculerez la somme d'impressions néfastes que reçoivent, dès le jeune âge, les petits Français, et les jeunes Françaises de la classe populaire.

La vie presque constante de l'enfant avec ses parents comporte encore d'autres inconvénients. Nous ne sommes pas tous des saints, — loin de là, — nous sommes nerveux, irritables, impatients, souvent même colères. La vie pressée, trépidante, agitée, que nous menons, nous jette dans une perpétuelle surexcitation, tout opposée à l'état du sage qui reste toujours *compos sui*. Nous sommes loin d'être maîtres de nous. L'enfant assiste à toutes ces variations d'humeur, dont il ne démêle pas bien la cause; il note inconsciemment ces défauts de caractère, ces défaillances de volonté, et il juge, avec une sûreté, une finesse, une implacabilité que connaissent seuls ceux qui ont approché d'un peu près ces âmes enfantines, si surprenantes et quelquefois si inquiétantes à l'examen. Le respect va mal avec de telles appréciations sur nos dirigeants naturels; s'il reste apparent, chez les enfants dits bien élevés, en fait, il s'atténue singulièrement et nous en avons de nombreux exemples. Le « Bob », de Gyp, n'est que la

notation vraie de ce... travers de l'époque actuelle et si la représentation de ce type d'enfant a eu tant de succès, ce n'est pas dû seulement à l'esprit, au style prompt, au talent fin de Mme la comtesse de Martel, mais aussi à ce que Bob est sorti de la réalité. Nous le trouvons au square où il joue, au salon où on l'admet, partout où il manifeste sa petite personnalité d'observateur naïf déjà teinté de perversion.

Ces maux nous suffiraient. Ils s'aggravent encore d'un apport étranger. On sait que les jeunes filles anglo-saxonnes, pour ne parler que de celles-là, jouissent, de par leur éducation, d'une complète liberté d'allures; on sait aussi qu'elles sont de grandes voyageuses et visitent souvent notre continent. La liberté est séduisante, et nos jeunes Françaises n'ont pas manqué de réclamer, elles aussi, avec la pratique des sports, la facilité de relations et l'absence de contrôle familial qu'entraîne l'éducation anglo-saxonne. Nous n'admettons pas encore, ou difficilement, sauf dans quelques cas particuliers, que la jeune fille française, ayant une famille, voyage ou habite seule. Nous y viendrons.

Faut-il le blâmer?... On peut au moins prédire que cette nouvelle liberté tendra encore à relâcher les liens, devenus bien fragiles, de ce qui fut la solide famille française.

Est-ce enfin tout? Pas encore. Des causes économiques s'ajoutent aux précédentes; ce sont peut-être les plus importantes. Karl Marx n'a-t-il pas dit : « Ce ne sont pas les idées, ce sont les faits économiques qui mènent le monde. » En tous cas ils « mènent » nos enfants hors de chez nous; sauf un petit nombre de privilégiés, tout le monde doit, aujourd'hui, gagner sa vie : hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, s'en vont, dès le matin, loin de la maison qui n'est plus le doux asile du repos, mais le lieu de passage où, hâtivement, la journée faite, chacun rentre prendre le repas du soir et quelques heures de sommeil... avant de recommencer le lendemain. De très bonne heure, hélas! les jeunes filles de France font le dur apprentissage d'une civilisation extrêmement intéressante, nous le savons tous, mais progressant sans cesse vers une toujours plus grande complexité.

Modifications des habitudes familiales, influences étrangères, nécessités économiques, toutes ces causes agissent dans le même sens, pour libérer peu à peu l'enfant du respect, de l'obéissance qui semblaient naturellement dus à ses parents. Il va bientôt secouer leur joug qui lui semble, si léger soit-il, gênant et insupportable. Il y est d'autant plus porté que nous y semblons, au moins tacitement, consentir. Il y a, au fond de nos consciences, comme un malaise moral qui nous rend faibles et mal résistants. La plupart d'entre nous souffrent de l'incertitude d'une direction morale à suivre. Libérés, nous aussi, de beaucoup de croyances religieuses; ayant abandonné bien des dogmes, et du même coup — ce qui est regrettable — la morale à laquelle ils semblaient liés, nous demeurons indécis et vagues. Restés honnêtes, grâce à nos habitudes de santé morale, observateurs des règles de conduite traditionnelles, nous sentons que ce n'est pas tout. Ce bon vouloir, dont il faut tenir compte, est le fait d'habitudes acquises et gardées — quand elles le sont — plus que le fruit de réflexions profondes sur le problème de l'existence; ce n'est pas le choix d'une conscience qui se cherche et s'affirme. Nous n'avons pas le temps de nous chercher, nous sommes trop pressés par nos occupations, nos plaisirs ou nos soucis, — nous sommes honnêtes bonnement et simplement parce que nos parents le furent. Cette bonhomie et cette simplicité sont méritoires, mais on accordera qu'elles ne constituent pas un idéal très élevé. Nous sommes trop intelligents pour ne pas les estimer à leur valeur, qui est moyenne, et nous trouvons cette valeur insuffisante pour l'imposer à d'autres, fût-ce même à nos propres enfants. Il s'ensuit que dans beaucoup de familles, ayant perdu le sens chrétien, on reste muet sur les grands problèmes de la destinée humaine que personne ne résoudra, mais dont l'obsession avait quelque noblesse et valait pour le moins autant que les préoccupations de turf ou de Bourse.

La Science, vers laquelle notre sentimentalité s'était tournée, avide, devant l'écroulement de tant de palais d'illusions, ne paraît pas destinée à les reconstruire. Elle constate des faits, les ordonne, tire de son examen des conclusions momentanées, et poursuit, à tâtons, patiemment, la recherche de ce qu'elle croit être la vérité. C'est une austère et grande tâche. Le cœur humain, sauf de très rares exceptions, n'en est pas comblé. Il a une soif impatiente d'au-delà. Lorsque, dans sa marche incessante vers le devenir, l'homme est contraint de laisser en arrière quelqu'un de ses glorieux paradis, il souffre de leur abandon; silencieux, remâchant sa tristesse, il continue un peu plus pesamment son âpre route vers l'avenir assombri. L'enfant subit le contre-coup de ces malaises; ses petits pas creusent leur légère empreinte derrière les pas alourdis de ceux qui le précèdent, ses yeux clairs interrogent leurs yeux remplis de larmes et il ne reçoit, pour réponse, que le « je ne sais pas » déçu de nos ignorances lassées.

*
* *

Quel est le parti à prendre devant l'émancipation de l'enfant? Faut-il se résigner à l'accepter? Faut-il lui opposer une vigoureuse résistance? Ce dernier mode séduira beaucoup d'esprits : ceux qui croient

qu'il ne faut jamais « se résigner » au mal, que c'est lui assurer d'avance la victoire. Malheureusement, il semble presque impossible de l'adopter aujourd'hui. Quoi qu'on fasse, la résistance demeurera insuffisante ; les influences perturbatrices sont trop fortes, elles continueront de s'exercer en s'accentuant. Ce qu'on peut essayer, c'est d'apporter au mal quelque palliatif et de fortifier, contre lui, les intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire les enfants.

Quel était le rôle moral de la famille vis-à-vis de l'enfant? Le garder du mal, — de ce que nous envisageons comme mal — et orienter sa vie vers une fin supérieure. Du jour où il échappe à ce contrôle, à cette tutelle affectueuse, il faut qu'il puise en lui-même l'énergie nécessaire, non seulement pour résister aux forces basses qui l'attirent vers l'animalité, comme la pesanteur sollicite les corps vers la chute, mais encore pour s'élever, par une culture continue et fervente, au plus haut point de son développement moral. Puisqu'il se libère, il doit prendre en mains sa propre conduite et moralement, il peut être, presque à chaque instant de sa vie, représenté, suivant l'antique allégorie d'Hercule, hésitant entre le vice et la vertu. Il lui faut choisir entre la double sollicitation, à moins de se condamner à une absolue immobilité, ce qui est inadmissible, cette mort vivante n'existant qu'à l'état tout exceptionnel acceptée par certaines religions orientales.

De longues années de dépression morale, — suite de défaites, — des infiltrations étrangères, des préoccupations matérielles lancinantes, l'affaiblissement de leurs traditions et de leurs croyances ont courbé, vers la terre, la tête de ses devanciers, et leurs yeux se sont détachés des purs sommets où le devoir orgueilleux élève ses temples ; ce chemin, il faut qu'il le retrouve, seul, et s'y engage.

Lorsqu'on s'avisa, en France, de mettre les sports à la mode, on s'aperçut que notre éducation nous y préparait mal : il y faut un entraînement méthodique, aussi bien pour lutter contre un concurrent habile que pour résister à l'action destructive du milieu, ce qu'on a appelé : l'ambiance. La lutte contre le mal peut aussi être envisagée comme un sport, et il est facile de constater que cette même éducation nous y prépare tout aussi insuffisamment qu'à l'autre, ou plutôt qu'elle ne nous y prépare pas du tout. En France, elle est basée tout entière sur le développement de deux facultés : l'intelligence et la mémoire ; elles sont excitées et surexcitées jusqu'à hypertension.

On admet, en physiologie, qu'il faut que les aliments soient assimilés, c'est-à-dire qu'ils se transforment en notre propre substance pour renouveler et entretenir l'ensemble des forces qui constituent notre vie ; mais, en psychologie, il semble n'en être pas de même : c'est une suralimentation continue, sans assimilation possible ; c'est, sous une autre forme, le renouvellement du supplice connu sous le nom de question de l'eau : l'infortuné patient était gorgé de liquide ; ici, c'est de savoir qu'on l'abreuve jusqu'à étouffement. Pendant des heures et des heures, chaque jour, on introduit, dans les cerveaux enfantins, une foule d'idées qui s'y coudoient, s'y heurtent, s'y bousculent, et en sortent sans plus de raison qu'elles y sont entrées.

J'ai ouï dire qu'en ces derniers temps la « mode pédagogique » (il y a aussi des modes pour ce vocable grec) est à l'enseignement oral, — au moins dans nos lycées, — cela va encore plus vite que l'enseignement écrit et, en un temps restreint, on emmagasine un nombre bien plus considérable de mots. Tout est là comme chacun sait : beaucoup de mots, peu d'idées. Tous nos petits princes de Danemark pourraient véridiquement répondre, à qui les interroge sur ce qu'ils savent :

... Des mots, des mots, des mots.

Une telle méthode est plutôt défectueuse au point de vue qui nous préoccupe, elle entraîne mal les futurs athlètes, ou simplement les enfants des hommes, au bon combat qu'ils doivent soutenir ; elle laisse sottement dormir la plus belle, la plus précieuse de nos forces, la seule en laquelle nous puissions encore mettre notre espérance : *la volonté*.

Demandez autour de vous, interrogez les précepteurs, les instituteurs, les médecins, tous ceux qui pénètrent dans les familles, ils vous diront que l'enfant, tel qu'on l'éduque aujourd'hui, gaspille une liberté vers laquelle il aspire, mais dont il ignore l'usage ; comme on ne lui apprend pas ce qu'il faut vouloir, il ne veut pas ce qu'on lui demande ; il n'a pas de volontés, il n'a que des « nolontés ». Marcel, Paule ou Jacqueline ne « veut pas » apprendre ses leçons, ne « veut pas » sortir, ne « veut pas » se soigner, et ainsi du reste. Menaces, prières, réprimandes viennent à bout de ces résistances. Quelle dépense inutile de part et d'autre !

L'instruction, l'éducation, du jour où elles sont entreprises, devraient porter sur ce point essentiel : *le développement du caractère par l'exercice constant de la volonté*.

Qu'est la volonté ?

Elle nous demeure inconnue dans son essence ; c'est affaire aux psychologues d'essayer de la découvrir ; ce qui importe aux familles, c'est de savoir qu'elle est une force qui peut être développée et dont la culture intensive est aujourd'hui plus que jamais nécessaire. Cette culture peut être envisagée au double point de vue physique et psychologique.

Nous ne sommes pas de purs esprits, l'intégrité de nos facultés dépend, en grande partie, de notre état de santé physique. Avant de demander à un enfant, mou et paresseux, les efforts nécessaires au développement de sa volonté, il importe de savoir si son organisme le met en état de fournir le travail qu'on exige de lui.

Dans un excellent livre, dont nous ne saurions trop recommander la lecture aux mères de famille (1), M. le docteur de Fleury a donné le traitement approprié à ces faibles, à ces déprimés que sont trop souvent les fils de la génération présente, surtout dans les grandes villes.

« En très grande majorité, écrit M. le docteur de Fleury, les paresseux de l'âge adulte, ceux qu'on pourrait nommer les « ralentis de la volonté », se trouvent être, en même temps, les « ralentis de la « nutrition » pour employer l'expression classique du docteur Bouchard, des dyspeptiques ou des névropathes. » «... Un des symptômes ordinaires de la neurasthénie est l'inaptitude au travail prolongé, au travail manuel ou intellectuel... Il y a épuisement de la cellule cérébrale avec fatigue de tout l'organisme, atonie de l'attention et *ralentissement de la volonté* (2). »

Il y a donc, pour la plupart des petits « nolontaires » dont nous faisions plus haut le procès, un traitement à suivre, une médication à indiquer, pour remettre en équilibre leur organisme affaibli ou trop délicat. Les douches, le massage, l'exercice physique sont d'excellents stimulants ; mais ceci est affaire au médecin, et il suffisait de signaler ce point de départ essentiel à la sollicitude si attentive des mères françaises.

Au relèvement de la santé physique doit correspondre la cure morale. La nature, la puissance et les effets de la volonté ont été l'objet de longues et parfois diffuses controverses philosophiques, il est inutile de les exposer ici, mais il nous faut indiquer deux des principales théories émises à ce sujet.

Dans son dernier ouvrage (3), avec le but très louable de ménager certaines susceptibilités, M. Paulhan a cru ne devoir prendre parti ni pour l'une, ni pour l'autre, — bien qu'il soit aisé, au cours du livre, de deviner son opinion. Une telle prudence pourrait servir d'exemple : cependant il serait bien désirable que beaucoup d'esprits fussent amenés à une vue plus claire, plus juste, des conditions dans lesquelles la volonté entre en jeu.

Les partisans du « libre arbitre » admettent que la volonté est *toujours* libre, qu'elle peut, à tous moments, et quelles que soient les conditions dans lesquelles elle s'exerce, choisir entre le bien et le mal. Il n'y faut, dit-on, qu'un acte de volonté. Ainsi posée, cette doctrine renferme une grande part d'inexactitude, que l'étude attentive et relativement récente des faits psychologiques a mise en pleine lumière. La liberté humaine est restreinte et très conditionnelle. Par la bouche d'un de ses plus distingués professeurs, la Faculté Catholique de Paris l'a pleinement reconnu, abondonnant ainsi, à leur antique erreur, le reste des adeptes du libre arbitre absolu. Voici ce que dit M. l'abbé Piat, professeur à l'Institut Catholique : « La question n'est pas de devenir maître de soi par un simple *fiat*, par un simple « je veux... » Cette théorie est vraiment trop enfantine et trop fictive pour qu'on se donne la peine de la réfuter (1). Il s'agit seulement, la liberté une fois donnée à l'état d'ébauche, d'obtenir, par une discipline soutenue, qu'elle pénètre peu à peu le mécanisme psychologique. »

Donc, ce n'est pas s'écarter de la doctrine que d'entendre le libre arbitre... ainsi modifié.

Les déterministes nient la liberté même, admettant que la volonté est toujours « déterminée » par le motif le plus puissant, mais ils aboutissent à une conclusion identique, la seule qui importe présentement : c'est que la volonté peut être exercée, fortifiée, assouplie par un entraînement méthodique approprié.

Cet entraînement spécial doit être soutenu sans relâche, et seule la continuité des efforts en assure le succès. La volonté se conquiert lentement, c'est une création de l'homme en lui-même. Avant de l'entreprendre, et pendant le temps trop court où l'enfant reste encore soumis à ses éducateurs, il importe que ceux-ci soient pénétrés de la vérité suivante, mise en relief par le professeur Bernheim : « Toute idée, acceptée par le cerveau, tend à se faire acte ; toute cellule cérébrale, actionnée par une idée, actionne à son tour les fibres nerveuses qui doivent réaliser cette idée. » Ce que confirme M. le docteur Setchenow en disant : « La pensée est un acte à l'état naissant, c'est un commencement d'activité. »

On entrevoit toutes les conséquences d'une telle affirmation. Aucune pensée n'est indifférente : lectures, conversations, propos en l'air, images, expressions et gestes, tout s'inscrit, s'ajoute, s'enregistre dans la mémoire enfantine et y prépare les volitions futures. Sans modifier les habitudes familiales actuelles dans un sens régressif et condamner les

(1) *Le corps et l'âme de l'enfant*, par le docteur Maurice de Fleury.

(2) Nous soulignons cette dernière indication.

(3) *La Volonté*, par M. Paulhan, 1903.

1. Elle subsista cependant pour beaucoup de gens, elle subsiste encore, de là un grand nombre de portes-à-faux chez certains éducateurs de la volonté.

enfants à un isolement qui n'est plus dans nos mœurs, nous devrions nous préoccuper, d'une façon plus constante et plus minutieuse, des influences qu'y exercent une multitude de petits faits, en apparence indifférents, en réalité d'une importance capitale, par la masse d'idées, germes d'actes, qu'ils accumulent dans les jeunes esprits.

L'éducation de la volonté doit poursuivre un double but : créer dans l'esprit des centres d'action et des centres d'inhibition. Aux désirs immodérés, aux appétits mauvais, aux passions même, il faut opposer de solides habitudes morales, agissant comme freins, pour ralentir ou arrêter le mouvement défendu, et ces habitudes doivent être prises dès la petite enfance. Entre la sensation et l'acte, il faut interposer la réflexion, l'habitude d'examiner, de peser, de juger l'action avant de l'accomplir. La difficulté, pour l'éducateur, consiste ici à garder la juste mesure et, en mûrissant le jugement, à laisser au principe d'action sa spontanéité et comme le ressort nécessaire. A mesure qu'il avance en âge, une grande part doit être faite à l'enfant dans sa propre éducation; il doit y collaborer, s'y intéresser, sentir qu'il n'est pas une « chose » aux mains de celui qui l'élève, mais une vie qui cherche la loi de son meilleur développement. Ainsi il sera peu à peu rendu capable de continuer le travail commencé en lui-même. Dès qu'il sera en âge de suivre quelque raisonnement, on pourra lui apprendre, sans prononcer même le mot ambitieux de philosophie, qu'il est un ensemble de forces à employer pour le bien; qu'il possède un capital d'énergie dont il lui faut faire bon usage; qu'il a une intelligence pour acquérir les connaissances nécessaires à l'honnête homme, une sensibilité qu'il doit garder pure et délicate, une volonté que son devoir est de cultiver et d'améliorer.

Les sentiments de qualité inférieure peuvent être mis en jeu pour exciter et soutenir une volonté chancelante qu'il s'agit d'entraîner : l'espoir d'une récompense, l'importance à acquérir, la gloire, la fortune futures, peuvent être proposés comme but aux efforts de l'enfant. Dans un ordre d'idées plus élevé : le contentement de soi-même, la beauté du travail, la certitude de fortifier les douces affections de famille et d'y répondre selon ses moyens, peuvent servir de levier. Mais le sentiment qui, peu à peu, doit primer tous les autres, qui doit s'établir dominateur jusqu'à la tyrannie, est celui du devoir à remplir, loi mystérieuse qui peut recevoir des interprétations diverses, mais qui ne souffre aucune exception.

On pensera, avec raison, qu'il est inutile et même dangereux d'arrêter un esprit d'enfant sur les théories émises par quelques savants au sujet de l'irresponsabilité ou de la responsabilité limitée. C'est une chose triste que deviennent du domaine public ces spéculations d'une vérité encore incertaine, objet de recherches plutôt que d'affirmations précises, qui, tombant dans des esprits jeunes ou inéduqués, y préparent de commodes excuses à toutes les défections. La prescription kantienne, dans son énergie catégorique, est de beaucoup préférable : « Tu dois, donc tu peux. » Voilà ce qu'il faut répéter par la parole, par l'écrit et par l'exemple, et nous ferons que ce sera vrai, parce que nous le voudrons.

« Alors que la religion régnait sans conteste sur les esprits, dit un très estimable auteur, le problème de l'éducation de la volonté ne pouvait se poser... Aujourd'hui, cette direction fait défaut pour la majorité des esprits pensants; elle n'a point été remplacée (1)... »

Pour ceux qui ont irrémédiablement perdu la foi, *il faut* qu'elle soit remplacée, car un être humain sans direction n'est plus qu'une force aveugle, productrice des pires catastrophes avant son souhaitable anéantissement. Volonté! puissance incalculable, force des martyrs et des héros, toi qui sais accomplir de tels miracles, et qui, au doux pays de France, as fait fleurir de si magnifiques dévouements, jamais nous ne saurions assez te louer, t'exalter, t'invoquer comme une déesse bienfaisante; jamais nous ne pourrons t'élever assez d'autels, à moins de te donner asile en chacun de nos cœurs, et d'y brûler sans cesse pour toi toutes nos lâchetés au feu de tous nos enthousiasmes.

Cette exaltation constante du vouloir ne doit pas faire l'objet d'un enseignement aride et sec, dont l'effet serait plus nuisible qu'utile. Il y faut, chez l'éducateur, l'insistance et l'élan d'une véritable conviction; les maîtres auxquels les familles délèguent leurs pouvoirs — quelquefois avec trop d'empressement — doivent savoir, mieux que personne, que la prochaine émancipation de l'enfant nécessite, comme pour les fruits hâtifs, une culture forcée, celle de l'énergie individuelle. Ils doivent connaître par eux-mêmes toute la valeur de la méthode auto-suggestive, savoir la prise de la volonté sur tous les phénomènes affectifs, pratiquer personnellement des exercices d'auto-suggestion et les faire pratiquer à ceux qu'ils dirigent. On pourrait y ajouter, en l'empruntant à l'éducation religieuse qui nous en dota, l'habitude salutaire de la méditation fréquente et même de retraites annuelles. Rien ne serait utile, dans cette vie dissipée, dispersée, qu'émiettent tant d'occupations, de plaisirs et d'ennuis, comme cet arrêt forcé, cette suspension voulue qui mettrait l'enfant, devenu jeune homme, en face de lui-même, arrêterait un instant le flot des

1 *L'Éducation de la Volonté*, par le docteur Payot.

préoccupations matérielles, rafraîchirait son esprit et lui permettrait de faire, dans la solitude acceptée, le compte de ses victoires, peut-être aussi de ses défaites, et d'établir loyalement une sorte d'inventaire moral.

De telles préoccupations sembleront à quelques-uns peu divertissantes, mais les hommes vraiment dignes de ce nom ne se croient pas appelés ici-bas uniquement à distraire leurs contemporains. C'est à ceux-là que nous nous adressons, à ceux pour lesquels la famille ne semble pas encore une charge trop lourde, et qui assument le souci et l'honneur de préparer la génération qui doit les suivre.

Ayant cultivé l'intelligence et la mémoire de leurs fils, ils ont pensé avoir rempli leur tâche, se réservant de diriger, aussi longtemps que possible, ces chères existences dans le dur chemin de la vie. Maintenant qu'une émancipation prochaine réclame des volontés énergiques, qu'ils emploient les derniers jours restants à préparer des hommes « vertueux », le mot étant pris dans son sens primitif : *virtus*.

M. Daubresse.

LA DÉCLARATION D'AMOUR

DANS LE THÉATRE MODERNE

Le véritable amour ne fait pas de « déclaration », pas plus au théâtre que dans la vie. Quand on aime vraiment, il n'est pas besoin de le dire pour le faire savoir. L'amour se prouve en aimant. Et, néanmoins, telle est l'humaine nature que, chaque jour où le soleil se lève il se prononce des déclarations d'amour dans toutes les langues de la terre, et que, chaque soir où la rampe des théâtres s'allume, il se fait, sur toutes les scènes du monde, des « déclarations » brûlantes, en vers ou en prose, parlées, chantées ou mimées. La « déclaration » ne manque presque à aucune œuvre dramatique. Il y a même un âge où l'on ne va au théâtre que pour l'entendre. Et, d'ailleurs, quand il n'y aurait pas de déclaration, ou si peu, il y a toujours le geste, celui qui permet d'approcher... Et l'on est, avant tout, curieux de voir comment l'auteur amène, montre, excuse, justifie la parole ou le geste.

Aussi la déclaration reste, par excellence, la « scène à faire ». Elle est la note où l'on attend le ténor, la phrase difficile où l'on juge l'auteur — et l'interprète. Langage éternellement varié d'un sentiment éternel! S'il est une langue qui, au cours des temps, a changé, plus que la langue de tous les jours, des intérêts, de la politique ou des affaires, c'est bien celle-là : la langue de l'amour. C'est que, de tous les sentiments humains, l'amour, le père de tous, est celui qui varie le moins. Il continue, depuis qu'il y a des sexes, la tâche sacrée que la Nature lui prescrit. Aussi chaque génération s'épuise à vêtir ou à dévêtir le dieu à la mode du jour. Sublime et touchante illusion de l'être qui aime! Il voudrait marquer son amour à lui d'une empreinte à lui. L'amant et l'amante ne veulent-ils pas, de toutes les forces de leur âme, croire et faire croire à l'être aimé qu'on n'a jamais aimé ainsi sur la terre? qu'aucun serment, jamais, n'attesta pareil amour? que c'est la première fois que l'extase est sublime et que jamais les étoiles du ciel n'ont souri, des profondeurs de l'infini, à une pareille nuit d'amour?...

> Chaque amour est un nouveau monde
> Qui n'avait jamais existé (1).

Pour chaque nouvel amour on voudrait forger un mot nouveau.

C'est ainsi que l'histoire de la déclaration d'amour serait l'histoire même de l'amour. Et puisqu'elle est proprement l'aveu d'un amour, l'éruption du volcan intérieur, le transport du mal divin, c'est bien elle, à la prendre successivement à toutes les époques, qui serait révélatrice au plus haut point de la façon dont l'homme et la femme se sont aimés à travers les âges et se le sont dit. Il faudrait le suivre dans tous les temps et par tous pays, à travers toute la littérature, — ce monologue sans fin, sur le monde et lui, que l'homme se conte à lui-même depuis l'enfance jusqu'à la mort. Mais si la place nous est mesurée, et si la scène est, d'ailleurs, une estrade d'où les paroles tombent de plus haut et résonnent plus loin, peut-être trouvera-t-on légitime que nous bornions ici notre enquête sur la déclaration d'amour au théâtre français moderne.

Le drame romantique est mort avec les *Burgraves*, en 1843, et le théâtre réaliste moderne est né à la même époque, en 1852, avec la *Dame aux Camélias* (2). A l'amour romantique, fatal, capricieux, presque toujours sombre et farouche, emphatique et violent, Dumas fils, le premier, allait faire succéder à la scène l'amour comme dans la vie; non plus comme dans le rêve, mais comme dans la réalité.

De tous les sentiments humains que le romantisme avait faussés en les exaltant, le plus défiguré assurément était l'amour. C'est que l'amour est, de toutes les passions, la plus difficile à montrer à nu, comme la vérité, et à peindre vraie, comme la vie. Toujours le même en son essence comme dans le but que lui prescrit la Nature, — « l'amour, c'est l'enfant qui

(1) Ed. Schuré, *la Vie mystique*.

(2) « Il y a, dans notre siècle, deux dates capitales pour l'histoire du théâtre : celle d'*Hernani* et celle de la *Dame aux Camélias*. » G. Pellissier, *le Mouvement littéraire au XIXe siècle*.

veut naître », il n'y a pas d'autre définition que celle de Schopenhauer, — du moins il apparaît sous toutes les formes, il prend tous les visages et il porte tous les masques. La langue qu'il parle est multiple et variée à l'infini. Et l'aveu de l'amour, la déclaration, n'est que le premier mensonge de l'amour. Le mâle a toujours *désiré* une compagne. A l'état sauvage, il s'en emparait, sans déclaration. Quand le christianisme, dans nos pays, eut adouci les mœurs, et que la chevalerie, cette fleur de la féodalité, eut astreint le chevalier au respect de sa dame dont il défendait les couleurs dans les tournois et la vertu en combat singulier, cette convention s'établit définitivement de la force s'inclinant devant la faiblesse, qui est aussi la beauté et la grâce, pour lui demander humblement d'agréer ses hommages. La déclaration d'amour se présentait sous l'équipage d'un vassal, faisant hommage lige à la suzeraine de son cœur, et c'est sous cette forme d'offre de service et de dévouement jusqu'à la mort qu'elle traversa toute la tragédie classique. La femme se piqua à ce jeu et, dupe de cette fiction, ou habile à fortifier cette convention toute à son avantage, elle exagérait volontiers l'étendue de son royaume, dont elle délimitait elle-même les frontières et les provinces sur la « carte du Tendre ». Elle y avait son intérêt et y trouvait l'aliment de son cœur. Elle imposait la contrainte à l'homme et pouvait, plus en sécurité, rêver d'amour pur et d'idéale affection. Car « l'homme désire et la femme aime » ; Michelet eût pu se contenter de ce mot sur l'amour. La déclaration de l'homme est : « Je vous veux », et celle de la femme : « Je vous aime. » La Révolution vint, et l'Empire, interrompre ces jeux innocents qui cachaient un libertinage mensonger, et trancha les fils des intrigues amoureuses avec le couperet sanglant de la guillotine ou le tranchant du sabre. La « Terreur » passée, la vie irrépressible eut un sursaut prodigieux après tant d'années de batailles et de mort, et la joie de vivre et d'aimer à nouveau s'exhala dans la passion romantique jusqu'au délire du « ver de terre amoureux d'une étoile ». Mais la réaction était proche et inévitable. L'œuvre du « réalisme » et du « naturalisme » s'étendit comme une large tache d'huile, du roman de Balzac au théâtre de Dumas fils. Vint la chaise longue de Mme Bovary — « qui s'installe au milieu du siècle » et demeure — jusqu'aux lits de M. Lavedan. Ainsi la déclaration d'amour dans le théâtre français moderne va du lyrisme romantique au réalisme de Dumas fils, avec la robuste franchise d'Augier, l'esprit blagueur de Meilhac et Halévy, la grâce ailée de Pailleron, jusqu'à la passion « rosse » de M. de Porto-Riche et le sourire de M. Donnay.

Comme le théâtre de Musset, celui de Dumas est le « théâtre de l'amour » — moins la poésie. L'amour de Dumas, c'est le sexe. Il a eu la hantise, l'obsession de la femme, de l'animal femme. Mais jamais la femme, dont il fut vraiment « possédé », n'a été dans son théâtre l'initiatrice, la voyante, l'âme inspirée et pure, la sainte gardienne du mystère, l'étoile du pèlerin, l'annonciatrice et le guide vers les sommets. Non ; mais la femme, dans ce qui la fait expressément femme, dans sa psychologie infantile et sa physiologie d'éternelle blessée.

> La femme, enfant malade et douze fois impur...

Voilà le fantôme de ses nuits, le cauchemar de sa pensée, celle qui habite tout son théâtre et « revient » dans toutes ses pièces, depuis celle qui fut, en chair et en os, la « Dame aux Camélias », jusqu'à celle dont il fit « la Femme de Claude », en passant par l' « Étrangère », la Baronne d'Ange, la « Princesse Georges », et tant et tant, jusqu'à mille et trois. Voilà son douloureux royaume d'amour, le cercle d'enfer de ses damnées, sur le sombre rivage dont parle Baudelaire,

> ... Comme un grand troupeau de victimes offertes,
> Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,

tandis que là-bas, sur la rive, dans la forêt primitive, danse comme une « fille sauvage » la lubrique « guenon du pays de Nod », et que reluit dans l'ombre l'idole monstrueuse à laquelle il faut chaque année le tribut des éphèbes vierges, la Bête apocalyptique, celle qui « ressemble à un léopard » ; qui a « les pieds de l'ours et la gueule du lion » (n'essayez pas de dessiner), qui est vêtue de pourpre, d'or et d'écarlate, et dont les sept bouches toujours ouvertes sont rouges comme des charbons en feu...

Mais cette vision de la femme a beau être faussée jusqu'à la déformation qui fait d'un être humain un monstre, et cette étude pathologique de l'amour sexuel a beau relever du clinicien plutôt que du dramaturge, le théâtre de Dumas fils, malgré tout, vit et survivra dans ses belles parties, par les cris d'amour vrai, de vraie humanité amoureuse qu'il contient :

> Je n'ai pas besoin d'être duchesse et j'ai besoin d'être aimée (1)... Est-ce que, quand une femme aime véritablement, il y a quelque chose dans le monde qui peut la séparer de l'homme qu'elle aime ? Celle qui n'est pas prête à tout sacrifier à son amour a peut-être raison mais elle n'aime pas... C'est cela, vous êtes mon fiancé, un fiancé éternel ! Ses papiers n'arrivent pas, il y a des retards, toujours des retards ; mais ça n'empêche pas de s'aimer, ça, au contraire... Dites-moi que toute votre pensée, toute votre âme, toute votre vie est à moi. Et quand vous me l'aurez dit cent fois, vous recommencerez, et tous les jours de même, et ce ne sera jamais assez, et je ne m'en lasserai jamais...

1 *L'Etrangère*, II, 5 et *passim*.

Et telle est la force de l'amour et d'un sentiment vrai, que nous oublions que la femme qui se déclare ainsi est mariée, et aime contre les lois. L'auteur fait son mari méprisable, ce qui est trop facile ; mais n'eût-elle rien à lui reprocher, sauf qu'elle ne l'aime pas, que nous serions encore avec elle, car l'amour, qui est le don de soi-même, doit être libre : son honneur est dans sa franchise, et l'adultère ne commence qu'avec le mensonge. Mais qui dira que c'est bien l'*amour?* La durée n'y suffit pas, et le beau mot du poète autrichien Frédéric Hahn : « Ce n'était pas de l'amour, s'il a pu finir », n'est que le résumé d'une expérience qui s'achève, et ne peut prédire l'avenir d'un jeune amour qui se lève. Comme toute chose humaine, l'amour se connaît à ses fruits. Ton amour est bon, s'il t'a rendu bon. On a trop dit : « Cherchez la femme. » Il faut dire : « Cherchez l'amour. » Si tu es triste et mauvais, c'est que ton amour n'était pas le bon. « Il n'y a pas de méchants, il n'y a que des malheureux », soit. Mais pourquoi sont-ils malheureux? Parce qu'ils n'ont pas connu l'amour. Comme tous seraient bons, si chacun avait l'amour qu'il lui faut!

Marcelle. — Qui a eu sur moi cette influence... *de me faire changer toute ma vie?... Pourquoi une femme se transforme-t-elle, sinon pour l'homme qu'elle aime?...* Et vous croyez que je permettrai ce duel! Qu'elle le permette, elle que vous aimez, soit; mais que je le permette, moi qui vous aime, jamais (1) !

Voilà le cri même de l'amour vrai ; car l'amour se reconnaît à ce miracle des miracles, qu'il transforme à tout jamais le cœur qui aime vraiment. Et voici encore la défense de l'amour vrai devant l'assaut brutal du beau mâle qui charge « à la hussarde », qui ose se vanter de ce qu'il ne se conduit pas comme un satyre ou un gorille en liberté (« Tenez, je vous aime par-dessus tout et je ne toucherais pas à un pli de votre robe (2) ! ») et qui est aussi féroce dans son orgueil prématuré de possesseur futur, qu'avide dans son désir sauvage de poursuivant brutal :

Montegre. — Je vous aime dans le présent, dans l'avenir et jusque dans le passé... Je suis jaloux... de tout ce qui n'est pas moi, enfin! Qui n'aime pas ainsi n'aime pas! — *Jane.* Eternelle profanation de l'amour! Autant dire à une femme qu'on la méprise, que de lui dire qu'on l'aime de la sorte! Aimer avec la crainte au fond de l'âme! Pourquoi ne pas haïr tout de suite? Et quand j'aurai répondu à toutes vos questions ; quand je vous aurai prouvé que je suis une honnête femme, vous me demanderez de cesser de l'être pour vous prouver que je vous aime.

1. *Le Demi Monde*, V, 2.
2. *L'Ami des femmes.*

Ce qui n'empêche qu'il y aura toujours des gredins, ou des imbéciles, pour soutenir que la jalousie est une preuve d'amour vrai, alors qu'elle n'est qu'une rage de propriétaire frustré, et se faire acquitter quand ils ont aimé au point de tuer, par jalousie.

Malheureusement Dumas n'a pas connu l'honnête femme ; ou plutôt elle ne l'a jamais intéressé. L'homme s'est toujours ressenti de ses origines et de ses premières fréquentations. Il y a toujours dans ses pièces quelque coin qui sent le mauvais lieu. Et de même qu'il a souvent « prêché la vertu chrétienne en style de carabin (1) », il a trop souvent parlé de l'amour en ermite qui avait été don Juan. Aussi n'a-t-il marqué de traits vraiment forts que la courtisane, du monde ou du « demi ». Mais là même, il a encore rencontré la note immortelle, et la voix publique ne s'y est pas trompée, qui a fait le plus grand succès de sa vie et de son théâtre avec la *Dame aux Camélias*. Cette banale aventure de deux amants infortunés qui montent tous les degrés du calvaire de leur passion, ce dramatique épisode d'amour, c'est l'éternelle romance, la toujours vieille histoire de Heine, qui « reste pourtant toujours jeune », et qui tirera éternellement les larmes des yeux, tant que les hommes et les femmes auront des cœurs et des sens de vingt ans. Ce sont ces mots d'amour pressés, haletants et comme pleins de l'angoisse d'un bonheur surhumain, que nous avons tous entendus martelés par la « voix d'or » :

Marguerite. Allons, venez vous mettre là, Monsieur... Vous m'aimez toujours autant ? — *Armand.* Non. — *Marguerite.* Comment? — *Armand.* Je vous aime mille fois plus... — *Marguerite.* Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? — *Armand.* J'ai été... partout où l'on pouvait parler de Marguerite. Et vous, qu'avez-vous fait, dites ? — *Marguerite.* J'ai pensé à vous...

... Vous direz à cette pure et chaste jeune fille, que la pauvre femme a broyé elle-même son cœur entre ses mains...

Ce n'est pas la pauvre Marguerite, qui a pris son cœur entre ses mains et l'a donné à la foule, pour que celle-ci en sente les battements comme celui d'un oiseau blessé, chaud et palpitant. C'est Dumas lui-même. Le grand humoriste allemand Louis Börne disait : « Il faut semer des cœurs pour récolter des cœurs. » Mais touchants ou pervers, et toujours passionnés, ce sont tous là chez Dumas fils des cœurs de femmes, déjà « femmes ». Elles ont toutes connu leur sexe, et la douleur d'aimer, puisque l'amour, comme le marque la nature par un symbole profond,

Entre au cœur, comme au corps, par la porte de sang

1. G. Pellissier, *op. cit.*

Il y a encore moins de vierges que d'honnêtes femmes dans le théâtre de Dumas fils, et s'il a été, assurément, « l'auteur des femmes de ce temps (1) », il n'a pas connu la jeune fille.

Augier non plus, bien qu'il en ait tracé parfois une pâle silhouette. Augier a traité de l'amour, comme de tout, en parfait honnête homme. Mais, plus « père de famille » que « poète », il n'a vu dans la jeune fille que la vierge honnête et franche qui, mettant sa main dans la main loyale d'un fiancé, lui promet une épouse et une bonne mère de famille. Jeune fille française, et de bonne bourgeoisie française, elle apporte son amour et sa main à l'homme qu'elle estime, plus encore peut-être qu'elle n'aime, avec la tranquille franchise et la fière décision d'une de ces jeunes filles de race anglo-saxonne, habituées par les mœurs de leur pays au libre choix et à la pleine responsabilité de leurs actes. Leur « déclaration », c'est la déclaration anglaise du jeune homme — retournée — qui demande simplement à sa camarade de jeux et de sport : *Will you be my wife?* (Voulez-vous être ma femme ?)

... Relevez la tête, Monsieur... Moi, dont on a voulu vous séparer en vous déshonorant, je viens à vous et je vous dis : Voulez-vous que je sois votre femme (2)?

Et cet idéal de l'amour franc, jeune et pur, Augier nous le montre naissant, à leur insu, dans deux âmes qui vibrent à l'unisson sans le savoir, quand, par un artifice charmant, il met en scène les deux jeunes gens se « déclarant » l'un à l'autre, par-dessus la tête d'un tiers, dans l'évocation de leur idéal commun du mariage.

Blanche. Mais je ne suis pas romanesque, moi ! — *Maria.* Vous ne l'êtes pas, et vous avez dix-huit ans ! Quelle gelée a donc brûlé vos premières feuilles (3) ? Vous acceptez une vie commune sans intimité et sans tendresse ? Cela ne vous révolte pas ? — *Bernard.* Tandis que ce doit être si doux de vivre... sous la protection d'un maître qui se fait votre esclave ! — *Maria.* De le protéger, à votre tour, contre les découragements de la vie ! — *Bernard.* Croyez-moi, ma chère Blanche, le mariage est la plus basse des institutions humaines, quand il n'est que l'union de deux fortunes. — *Maria.* Et c'est la plus haute des institutions divines quand il est l'union de deux âmes. (Le regard de Maria rencontre celui de Bernard ; ils baissent les yeux et restent interdits (4).)

1 H. Parigot, *le Théâtre chez*.
2 *Lionnes et renards*, V, 7.
3 N'y a-t-il pas là, transposé dans son œuvre, comme un écho de ce souvenir intime qui Augier a noté quelque part :

> Pauvrette, savait-qu'vous vous [illegible] la nature
> Que doutez de l'amour et [illegible] sa foi,
> Qu'avez-vous donc souffert ? et par quelle blessure
> Ce cœur de dix-huit ans a-t-il perdu sa foi ?

4 *Les Fourchambault*.

C'est enfin cet aveu d'amour délicieux de Philiberte, qui se croit laide et méconnue, aveu chaste et pur, et frais comme le marbre d'une statue de vierge antique :

> Si vous ne m'aimez pas Raymond, moi, je vous aime...
> Depuis que je connais mon cœur il est à vous [illegible], etc.

Mais Augier était trop exclusivement préoccupé — et tout son théâtre en est dominé — par la grosse et brutale question d'argent, pour qu'il ait semé sur la scène de douces fleurs d'amour.

La poésie de la jeune fille, l'éclosion de l'amour virginal,

> D'où te viendra l'amour, enfant sereine et blonde....
> Il est sous ta candeur comme une fleur sous l'onde...

le mystère adorable du premier désir qui s'éveille dans le cœur et l'âme de la vierge,

> Sous le miroir poli de ta blanche poitrine
> L'amour flotte indécis comme la fleur marine...

c'est dans le théâtre de Pailleron qu'il faut l'aller chercher.

> L'onde n'a dit encor son secret à personne,
> Mais par un clair soleil, le ciel rit. l'eau frissonne,
> Et la fleur merveilleuse émerge lentement.

Pour la première fois, peut-être, on a bissé des vers au théâtre, quand Delaunay soupira ceux-ci à la première de l'*Étincelle*...

Oui, il est parfaitement vrai, comme on l'a dit, que « Pailleron a créé (au théâtre) la jeune fille de la société contemporaine (2) ». Lui seul peut-être, cœur exquis et tendre qui se cachait sous l'armure étincelante de l'esprit, ayant pour ses sentiments intimes une pudeur d'âme presque farouche,

> Espère et souffre seul, et défends tes secrets
> Même contre l'amour...
> Et n'ouvre pas ton cœur : tu t'en repentirais (3)...

dont la fierté allait même jusqu'à l'orgueil,

> Mon indomptable orgueil est l'arme de ma vie...
> Je suis ce que je suis, et je m'appelle moi...

lui seul, peut-être, avait le regard assez perçant, le goût assez délicat et pur, et la touche assez tendre et légère pour peindre, d'une main d'artiste-né, l'être ailé, capricieux et adorable, le beau papillon diapré qu'est la vraie jeune fille du monde, ce « rayon sur la vague », ce « sphinx blanc et rose », ce « grelot dans un lilas ». C'est à la jeune fille — un peu toujours la même — qu'allait, au théâtre, sa tendresse concentrée dans la vie sur un être cher, sa tendresse de père...

> Tu demandes pourquoi, ma fille bien-aimée...

(1) *Philiberte*, III, 10 et *passim*.
(2) H. Parigot, *op. cit.*
(3) *Le Théâtre chez Madame*.

Si bien qu'en mettant la jeune fille à la scène, Pailleron, plus heureux qu'aucun autre, allait rencontrer la véritable « déclaration ».

Car il ne peut y avoir, et il n'y a, en vérité, de véritable déclaration qu'à une jeune fille. Parler d'amour à une femme, c'est lui offrir une aventure, mais c'est aussi lui rappeler une expérience. A une jeune fille, c'est lui ouvrir la porte d'un rêve. Et quel rêve! Le seul qu'on voudrait emporter avec soi dans le sommeil éternel...

> C'est ainsi qu'il faudrait mourir,
> Cœur contre cœur, lèvre à la lèvre (1)...

Parler d'amour à une vierge, c'est l'initier au mystère. La faire parler d'amour, c'est lui faire épeler l'alphabet de son cœur. Il peut y avoir, dans ces premiers bégaiements du cœur, de l'enfantillage, l'adorable naïveté de l'enfant qui s'essaie à parler et qui balbutie, et qu'on voudrait manger de baisers avec les mots qu'il dit, — cet enfantillage a la robe de candeur et d'innocence divine. Les lèvres n'ont pas encore touché la coupe. Le pied nu n'a pas encore trempé le bout de son orteil rose dans le flot qui coule,

> Et l'innocence, en paix, dort au bord de la vie (2).

Se déclarer à une vierge, c'est vouloir — de toute son âme — se donner tout entier et pour toujours. Et, quel que soit l'avenir, quand il se dévoilerait un jour, dans un grand déchirement, que *cet* amour n'était pas *l'amour*, il nous sera demandé compte, avant tout, de cette sincérité absolue. Le seul vrai courage c'est d'être franc. Il ne faut pas plus avoir peur de regarder en face l'amour que la mort.

Marthe, secouant la tête. — Vous ne l'aimez pas! — *Max*, s'emportant. — Mais ne dites donc pas cela! Mais c'est injuste et méchant! Mais vous ne savez pas... que mon cœur, au contraire, je le retiens à deux mains pour qu'il ne m'échappe pas à moi-même! Vous ne voyez donc pas que tout m'attire... tout, jusqu'à l'immense flatterie de son amour! C'est ma dernière chance de bonheur! Et elle est là, près de moi! devant moi! et, pour la saisir je n'ai qu'à étendre la main!. — *Marthe*, mettant sa main dans la sienne et doucement. — Eh bien, alors? — *Max*. Eh bien, alors?... (avec éclat):.. Ah! c'est trop, c'est trop! Je ne peux plus! Je ne suis pas plus fort que toi, que toi-même! Je ne peux plus!... Quand je devrais m'en repentir toute ma vie, j'aurai eu ce jour, j'aurai eu cette heure!.(3) etc. »

« La profanation que l'on fait de l'amour dans notre superficielle littérature parisienne est une des hontes de notre siècle. Le voilà, le péché contre le Saint-Esprit! » — Ce beau cri de révolte et de dégoût d'Ernest Renan, comme il s'applique à la littérature dramatique contemporaine! Ils ont fait du dieu un entremetteur. L'amour n'est plus qu'une passade, une « passerelle », un « vertige », une « pente douce », un « joujou », un ignoble « joug », un « cadre » à tableaux mondains, c'est-à-dire à images licencieuses ou obscènes. C'est pire que « la rue dans le salon (1) », c'est le mauvais lieu. La « déclaration » n'est plus qu'une offre, un marchandage, un mot de passe ou de racolage.

Le mal vient de loin et il ira, peut-être, loin encore, bien qu'il y ait toujours un moment où il faille baisser le rideau. Car si la nature, décidément peu libertine, n'a qu'un geste, l'homme a plus d'une parole de perversion. — Deux hommes d'esprit parisien et même boulevardier, c'est-à-dire toujours en avance de vingt-quatre heures sur les mœurs et la mode, nous avaient déjà avertis, il y a trente ans, que « dans l'amour à la façon dont le monde l'entend, il n'entre pas une parcelle d'amour »; que, quand l'amant prend à témoin les étoiles, fait intervenir le tonnerre, invoque l'éternité, « justement les étoiles, le tonnerre, l'éternité, j'en appelle à toutes celles qui ont l'habitude du monde — cela veut dire : telle rue au troisième, sur la cour? » Quant à la déclaration, Boisgommeux, qui s'y connaît, va nous la dessiner d'un trait : «... Un petit coup d'œil, un éclat de rire à propos de rien, quelques mots insignifiants derrière l'éventail, et puis quand on vous quitte un regard bien d'aplomb... j'en appelle à tous ceux qui ont l'habitude des femmes du monde, est-ce que ça ne veut pas dire : Vous pouvez marcher? » Et Boisgommeux a raison. Enfin, pour les scrupules qui pourraiant venir à l'un des associés, — il y a des gens si bêtes — Boisgommeux a les réponses classiques toutes prêtes :

Henriette. Singulier amant, qui consentirait à partager avec un mari. — *Boisgommeux*. Puisque c'est l'usage. — *Henriette*. Si j'aimais, je ne voudrais pas de partage. Je voudrais être toute à celui que j'aimerais et n'être qu'à lui. — *Boisgommeux*. Puisque ça ne se peut pas (2).

Évidemment. Aussi quand il vous tombe une tuile sur la tête, je veux dire quand une femme adorable — et adorée — vous crie dans toute la joie de son âme : « Je suis libre! Qu'est-ce que vous en dites? » le monsieur, l'homme, le mâle répond : « C'est un nouveau point de vue... Voilà ce que j'en dis... C'est un nouveau point de vue. » — « Jamais, je le vois bien, vous ne m'avez aimée! » — « Pardon.

(1) Louis Duchosal.
(2) A. Samain.
(3) *La Souris*, III, 9.

(1) *La Souris*.
(2) *La Petite marquise*, II, 10 et [illegible]

Je vous ai aimée en homme du monde. » Il a raison. Le tout est de s'entendre.

La « petite marquise » est une femme de tête et d'estomac. Elle digère tout bien, même la vie. Une de ses sœurs, la pauvre *Froufrou*, finit mal, elle. L'enfant léger, la petite perruche, la poupée tourbillonnante, ayant trop tourné, en perd la tête et la vie. Ne la pleurez pas trop. Elle n'aura guère d'émules, d'ailleurs. Le temps marche, et les femmes avec. On dégringole les dernières années du siècle. Les femmes se « déclarent » aussi crûment que les hommes. Au moins leur sincérité passionnelle leur tient-elle lieu de vertu. Elles enjambent bravement et crânement les conventions, qui ne sont que barrières, empêcheuses d'aimer en rond.

Hélène. Ça ne t'effraie pas, le mariage? Ah! ils m'ont fait du mal tout à l'heure avec leur conversation!... qu'il n'y a pas d'amour possible dans le mariage... Vois-tu, j'aimerais mieux que nous restions amants, n'est-ce pas? Le mariage, pour moi, n'est qu'un mot, une formule, pas même : une formalité. Je n'y tiens pas et je serais très fière de rester ta maîtresse (1)...

Il n'y a rien à dire, d'ailleurs, à cette belle sincérité du cœur et des sens. Seulement, il est d'autres entraînements. Et c'est à la louange de ces femmes qu'au moins, dans leurs égarements, elles sentent parfois les tristesses de l'instinct — dont rient tous les hommes méprisables, les âmes d'ordure à la Priola — et qu'elles aient parfois la nausée de leurs passions... « Et c'est à ces hommes de joie qu'on se donne! c'est pour ceux-là qu'on pleure... Ce sont les seuls qui nous plaisent. Quelle humiliation (2)! » Si ce n'était que ça, Madame... S'il plaît à une hystérique de subir « les attentes dans les fiacres », les « humiliations publiques... tous les outrages »; d'être avilie, battue, piétinée; de savoir « ses lettres suppliantes lues par des catins ou des domestiques », et qu'on livre « à des filles tous les secrets de son âme et de son corps »; s'il est des amputées du sens moral qui n'ont pas l'impérieux besoin d'estimer ce qu'elles aiment, après? L'effroyable, je vais vous le dire. C'est que vous ne faites même plus pitié à force d'être ridicules. Vous devriez faire pleurer, et vous faites rire. « Tout ça, c'est de grandes saletés », disait l'autre, qui vous prenait au moins au tragique. L'homme d'esprit voyait plus juste : « De la boue ou de la poussière, mouillée ou sèche, la crotte, c'est toujours de la crotte (3). » Et la scène française a entendu des déclarations comme celle-ci :

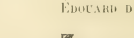
Dominique. Ne vous emballez pas. Ce n'est pas de l'amour que vous éprouvez. — *François.* Si, c'est de l'amour... Jusqu'à présent, je n'avais jamais aimé personne, pas plus vous que les autres... Cette fois... ça y est... Enfin, je la tiens, cette émotion... J'avais envie de mettre tout le monde à la porte, et de vous posséder là, dans cette chambre où je vous ai déjà possédée...

Ange, va! les femmes t'aiment, car c'est ainsi qu'on s'aime aujourd'hui et qu'on se le dit. M. de Porto-Riche a plus qu'un grand et cruel talent; il est un réaliste, entre tous. Il peint vrai, et ses personnages se disent leurs vérités :

Dominique. Si vous croyez que je suis une passade qu'on peut s'offrir entre deux rendez-vous avec sa maîtresse, vous vous trompez... Vous aviez envie de moi, n'est-ce pas? Demain vous aviez un autre rendez-vous avec Mme Bellangé. Et deux femmes sur les bras (le style de M. de Porto-Riche manque parfois de précision) le même jour, ça vous aurait fait un après-midi un peu compliqué... C'est dans le lit de cette femme que tu voulais m'avoir! Voilà ton amour... Va-t'en, cœur public!

Le mot est beau. C'est nous qui avions tort. Cherche-t-on des « déclarations » dans des « lieux publics »? Sur la scène de la Comédie-Française, à Paris, en 1902, sur la première scène du monde : dans la première ville du monde, un des premiers auteurs dramatiques du temps, membre de l'Académie et futur rapporteur des prix de vertu, n'a plus qu'un moyen pour son don Juan « nouveau jeu » de séduire une femme du monde, du vrai monde, du grand monde, c'est de lui montrer des dessins obscènes. On n'est pas encore allé plus loin. Ce serait passer du théâtre au tribunal. Le domaine de la justice commence où celui de la littérature dramatique contemporaine finit.

ÉDOUARD DE MORSIER.



ESPAGNOLS D'AUTREFOIS

Il fut un temps où les docteurs de l'énergie humaine cherchaient gravement : « A quoi tient la supériorité des Espagnols. » Cette grande et pauvre Espagne qui, depuis longtemps, drapée dans son orgueil hiératique, semble sommeiller dans le rêve des gloires passées, fut jadis par excellence la terre des héros, des coureurs d'aventures, des éclaireurs de l'humanité. On connaît surtout les exploits des conquistadors et leur épopée des Indes occidentales, quand, suivant le mot du poète,

> Routiers et capitaines
> Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal...
> *Quand*, penchés à l'avant des blanches caravelles,
> Ils regardaient monter, en un ciel ignoré,
> Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

(1) M. Donnay, *la Douloureuse*, II, 4.
(2) *Le Passé*, II, 2, et *passim*.
(3) E. Pailleron.

Ce qu'on sait moins, c'est que les Espagnols d'autrefois ont eu aussi leur épopée du Levant. M. Schlumberger vient de quitter un instant ses études proprement byzantines pour suivre les traces d'une de ces bandes héroïques à travers l'empire grec. Son récit, toujours appuyé sur le témoignage des chroniqueurs contemporains, surtout d'un de ces aventuriers, Ramon Muntaner, contient la matière d'une Chanson de Geste (1).

Nous sommes au début du XIVe siècle. La paix conclue en 1302 entre les Aragonais de Sicile et les Angevins de Naples venait de laisser sans emploi les compagnies catalanes, qui pendant bien des années, pour le compte des rois d'Aragon et de Sicile, avaient écumé les mers et pillé les côtes d'Italie. La paix, c'était le coup de mort pour ces aventuriers, les *Almugavares*, ainsi appelés d'un nom arabe dont on désignait alors les mercenaires espagnols. Donc ils interrogeaient l'horizon, anxieux d'y découvrir le terrain où l'on donnerait les plus beaux coups d'épée pour le plus grand profit. Leurs compagnies avaient pour principaux chefs Bérenger d'Entença, Fernand Ximénès de Arenos, Bérenger de Rocaforte ; surtout *frère Roger* ou Roger de Flor, celui qui allait découvrir leur Eldorado.

C'est une figure originale, même en ces temps-là, que Roger de Flor. En réalité, il s'appelait Blum, et était d'origine allemande ; pour devenir un parfait Catalan, il n'avait eu qu'à traduire son nom. Il était fils cadet de Richard Blum, fauconnier de l'empereur Frédéric II, et d'une Italienne de Brindisi. Il était né vers 1266 ; il avait donc environ trente-cinq ans, au moment où commence son rôle de paladin. Et il s'était préparé à ce rôle d'une façon singulière. Après la mort de son père, tué à la bataille de Tagliacozzo, les biens de la famille avaient été confisqués ; et sa mère avait vécu dans l'indigence à Brindisi, près du port. Roger avait environ huit ans quand un vaisseau des Templiers, commandé par un Marseillais, le frère Vassal, vint hiverner à Brindisi. L'enfant fit bientôt la conquête du frère Vassal, et passa ses journées à bord. Le Marseillais résolut de faire de son petit ami un Templier ; et il obtint l'autorisation de la mère. Roger fut bientôt le plus agile des mousses. A vingt ans, on le considérait comme un bon marin. Bientôt il devint frère servant du Temple, et fut chargé du commandement d'un grand navire.

En 1291, il se trouvait au siège de Saint-Jean-d'Acre. Il se battit bravement, prit un étendard, tua même le chef ennemi. Mais, quand il vit la partie perdue, quand la ville tomba au pouvoir des musulmans, il se révéla pirate. Il rançonna les malheureux chrétiens qui se réfugiaient à son bord ; il fut même accusé d'avoir soustrait, dans la bagarre, l'argent des Templiers. Cet exploit fut pour lui le point de départ d'une immense fortune, mais, sur le moment, lui causa quelques ennuis. Il fut chassé du Temple, et dénoncé au pape Boniface, comme voleur et apostat, par le grand maître de l'Ordre. Il s'empressa d'abandonner son navire dans le port de Marseille, et se réfugia à Gênes. Là il enrôla quelques chevaliers avec beaucoup d'aventuriers de moindre rang, équipa quelques vaisseaux, et commença pour son compte la course aux Sarrasins. Seulement, pour simplifier, il négligeait souvent de distinguer entre chrétiens et musulmans. Au témoignage de Pachymère, il devint « un pirate formidable ». En quelques années, il acquit ainsi d'immenses richesses.

Un jour qu'il avait relâché à Messine avec une de ses galères, il plut au roi Fadrique de Sicile, qui le nomma vice-amiral de sa flotte et membre de son conseil. Devenu un personnage officiel, Roger ne changea d'ailleurs ni sa vie ni ses principes. Il se contenta de piller double, pour son compte et pour le compte de son maître. Il courait des côtes d'Italie aux côtes d'Espagne, des côtes provençales aux côtes barbaresques, toujours peu curieux de distinguer entre amis et ennemis. Le roi Fadrique fut si content du commerce de son vice-amiral, qu'il lui donna deux châteaux forts et les revenus de l'île de Malte.

Tel était « frère Roger », — le « fils du Diable », suivant les chroniqueurs byzantins ; la fleur de la chevalerie, suivant son ami, compagnon et biographe, le chroniqueur Ramon Muntaner. Pachymère le dépeint ainsi, un peu plus tard : « C'était un homme dans la fleur de l'âge, d'un aspect terrible, prompt dans tous ses gestes, bouillant dans toutes ses actions. » D'ailleurs, cupide, avide de jouissances, jamais embarrassé de sens moral. Au demeurant, bon compagnon, et bon vivant.

C'est Roger de Flor qui, en 1302, tira d'affaire les compagnies catalanes, prêtes à tout, sauf à la paix. Les choses se gâtaient pour « frère Roger ». Le grand maître du Temple voulait se le faire livrer, pour l'envoyer en jugement ; le pape appuyait le grand maître. Voyant qu'on l'attendait du côté de l'Occident pour le pendre, frère Roger, comme Panurge, regarda du côté de l'Orient. Il commença par enrôler quelques milliers de routiers sans emploi, et se fit acclamer comme chef suprême des compagnies. Puis il engagea des négociations avec l'Empereur de Byzance, le vieil Andronic II Paléologue. Il le savait faible, et pressé par les Turcs en Asie Mineure. Aussi

(1) G. Schlumberger, *Expédition des Almugavares ou aventuriers catalans en Orient, de l'an 1302 à l'an 1311*. Paris, Plon, 1902. 1 vol. in-8°.

eut-il l'audace de lui proposer un traité extravagant. Il demanda pour lui-même la main d'une princesse de la famille impériale, avec le titre de *megaduc* ou grand-duc; pour ses compagnons, une solde double, quatre mois de solde d'avance, et la faculté de conserver cette solde tant qu'ils se plairaient dans le Levant.

L'invraisemblable, c'est que l'empereur accepta ces conditions sans discuter. Pressé de voir s'éloigner la potence, frère Roger eut vite terminé ses préparatifs. Le roi de Sicile trouvait ses hôtes un peu encombrants, depuis qu'il n'avait plus besoin d'eux; il ne chercha pas à les retenir; il leur prêta même des vaisseaux. Les Almugavares partirent au nombre de six mille, montés sur trente-six galères, avec leurs femmes ou leurs maîtresses, et leurs enfants. En passant, pour se faire la main, ils pillèrent un peu Corfou. Ils relâchèrent à Monembasie ou Malvoisie, sur la côte de Laconie, où ils touchèrent le premier quartier de leur solde et goûtèrent le vin du pays. Par une belle matinée de septembre, leur flotte jeta l'ancre dans la Corne d'Or, devant les Byzantins ébahis.

Ici commence l'épopée proprement dite, par des journées de ripaille et de festins pantagruéliques. Le pauvre empereur grec, déjà un peu effrayé, se mit en frais pour ses hôtes. Il les logea près de son palais, leur offrit coup sur coup banquets et jeux à l'Hippodrome. Il leur prodigua les titres et dignités du protocole byzantin. Frère Roger, promu au rang de grand-duc et commandant en chef de la flotte impériale, épousa solennellement la princesse Marie, nièce de l'empereur et fille d'un roi des Bulgares, qui fut d'ailleurs le modèle des épouses. Par malheur, au milieu des fêtes, éclata une sanglante bagarre entre les Catalans et les Génois de Galata.

En janvier 1303, l'empereur réussit à faire passer ses incommodes auxiliaires sur la côte d'Asie. Les Almugavares débarquèrent sur la presqu'île de Cyzique et, la nuit suivante, mirent en déroute une armée turque. Ils passèrent le reste de l'hiver à Cyzique, au milieu des orgies, tandis que leurs galères allaient piller au hasard les côtes et les îles. Au printemps, ils s'enfoncèrent en Asie Mineure, débloquèrent Philadelphie, s'emparèrent de Magnésie, et chassèrent les Turcs de l'Ionie. Puis ils traversèrent toute l'Asie Mineure, de l'ouest à l'est, répandant partout la terreur, pillant et massacrant, s'il faut en croire les chroniqueurs byzantins; accueillis en libérateurs, d'après le chroniqueur espagnol. Ils poussèrent jusqu'au Taurus, refoulèrent dans les gorges de cette montagne les débris des hordes musulmanes, et ne s'arrêtèrent qu'aux Portes de fer, aux confins de l'Arménie chrétienne.

Ils revinrent à petites journées, traînant avec eux un énorme butin. Roger de Flor, mégaduc de Byzance, commandant en chef de la flotte et d'une armée, mari d'une princesse impériale, rêvait de se tailler un royaume en Asie Mineure, sous la suzeraineté nominale du Basileus. Et son ambition ne semblait pas déraisonnable, après cette campagne triomphale, en ces pays d'Orient où tant de principautés franques étaient nées des Croisades. Mais la fortune en avait décidé autrement. En face de populations hostiles, il voyait fondre son armée par la victoire même, par la mort de nombreux Catalans, par la disette, par le départ des contingents grecs que lui avaient enlevés des intrigues byzantines. Il ajourna donc ses projets, ramena les Almugavares jusqu'à la côte, leur fit même repasser le détroit, et les établit dans la presqu'île de Gallipoli. Il réservait ainsi l'avenir, en occupant une forte position stratégique. En attendant, il courut à Constantinople pour y déjouer les plans de ses ennemis; il y obtint tous les honneurs qu'il désirait, et même le titre de *César*. Puis il prépara une nouvelle campagne d'Asie. Avant de partir, il dut, selon l'étiquette, se rendre à Andrinople pour y prendre congé de Michel, fils d'Andronic, et associé à l'empire; il y fut victime d'un guet-apens, où il périt avec toute son escorte (avril 1305).

Les Almugavares étaient gens de ressource; en apprenant l'assassinat de leur chef, ils ne songèrent qu'à le venger et à sauver leur butin. Ils se retranchèrent à Gallipoli, confièrent le commandement à Bérenger d'Entença, et déclarèrent la guerre à l'empereur. Après quelques insuccès, ils remportèrent deux victoires complètes sur les troupes impériales. Dès lors, ils dominèrent toute la Thrace et, avec l'aide d'auxiliaires turcs, s'y installèrent comme en pays conquis, pillant ou rançonnant les villes, terrorisant toute la contrée par leurs razzias. Puis des querelles mirent aux prises les conquérants; les bandes catalanes se livrèrent parfois entre elles de terribles batailles, où périt Bérenger d'Entença. Un autre chef, Ximénès de Arenos, se sépara des compagnies pour servir l'empereur grec. Bérenger de Rocaforte, resté maître des bandes et du pays, tomba entre les mains du chevalier français Thibaut de Chepoy, un agent de Charles de Valois qui était alors prétendant au trône de Byzance. Entre temps, les Almugavares se réconciliaient assez pour attaquer Salonique et les couvents de l'Athos.

Ils finirent par se trouver à l'étroit dans la Macédoine et la Thrace; ils pénétrèrent en Thessalie. Là éclatèrent de nouvelles dissensions; un beau jour, Thibaut de Chepoy s'esquiva sans crier gare, pour rentrer à Paris; et on le punit de ce brusque départ, en massacrant les capitaines des quatorze compa-

gnies. Désormais sans chefs, les Almugavares se constituèrent en république militaire. Sur ces entrefaites, le duc franc d'Athènes, Gautier de Brienne, prit les aventuriers à sa solde contre les Valaques. Mais il commit la maladresse de se brouiller avec ses auxiliaires. Le différend se régla, le 13 mars 1311, dans une grande bataille livrée en Béotie, sur les bords du lac Copaïs : Gautier de Brienne s'embourba dans les marais et y fut tué avec presque tous les chevaliers francs, ce qui mit fin au duché français d'Athènes. Les Catalans vainqueurs trouvèrent enfin à se fixer, en fondant le duché espagnol d'Athènes, qui devait durer quatre-vingts ans. Ne découvrant point parmi eux l'étoffe d'un duc, ils élurent un de leurs prisonniers, le chevalier français Roger Deslaur.

Ainsi se termina, sur l'Acropole d'Athènes, cette extraordinaire épopée des Almugavares, qui avait duré dix ans comme la guerre de Troie, et qui avait conduit les aventuriers, toujours victorieux, de la Sicile à Constantinople, de Cyzique, à travers toute l'Asie Mineure, jusqu'au Taurus ; des Portes de fer à Gallipoli, en Thrace, en Macédoine, en Thessalie, en Béotie, en Attique.

Tel est le récit que vient de nous rendre M. Schlumberger, et qui nous a paru mériter d'être raconté. Il suggère bien des réflexions historiques ou philosophiques, dont nous ferons grâce à nos lecteurs. Marquons seulement deux ou trois traits. Comme jadis l'Anabase pour l'empire perse, la folle équipée des Almugavares, après celle des Croisés de 1204, accuse la faiblesse lamentable de l'empire grec, et explique que Mahomet II, cent cinquante ans plus tard, ait pu entrer à cheval dans Sainte-Sophie. Puis, l'histoire invraisemblable de frère Roger et de ses Catalans nous peint sur le vif, après les Croisades, l'énergie aventureuse, les folies épiques et lucratives des routiers d'Occident. C'est un curieux tableau de mœurs, où revit cette fin de moyen âge, mélange de quelques vertus et d'in nombrables vices, d'héroïsme et de trahison, de férocité, de sacrilège, de rapacité, de ripaille et de chevalerie. Ces Almugavares ont l'air de Croisés qui ont perdu le chemin de la Croisade, et qui s'en consolent de leur mieux : aventuriers héroïques, qui déjà battent monnaie avec leur héroïsme ; les derniers des Croisés, et les premiers des Condottieri.

PAUL MONCEAUX.

LA VIE LITTÉRAIRE

Quelques jeunes : Léon Frapié. — Pierre de Querlon. — Paul Léautaud. — Jean de la Hire.

Pierre de Querlon : *Les Joues d'Hélène*, éditions du *Mercure de France*. — Paul Léautaud : *Le Petit Ami*, édition du *Mercure de France*. — Léon Frapié, *Marcelin Gayard*. Calmann-Lévy, éditeur. — Jean de La Hire : *L'Enfer du Soldat*, Offemstadt, éditeur.

Au reste, je ne sais pas si M. Léon Frapié est tout à fait jeune. Mais on peut se tromper sur l'âge d'un écrivain et on mérite d'être encouragé dans son erreur lorsqu'on a seulement l'intention de lui attribuer le plus de temps possible pour développer un talent qu'un seul ouvrage suffit à dénoncer et pour s'acheminer à cette gloire qu'il importe que nous souhaitions à tous les romanciers estimables, — et qui ne peut cependant être attribuée qu'à un très petit nombre d'entre eux, d'abord parce qu'une foule de gens qui n'en sont pas dignes l'usurpent par des procédés abominables, et ensuite, cette contestation est plus grave et plus douloureuse, parce que les romanciers qui aspirent honnêtement à la gloire et que leur littérature, aussi bien, rend dignes de la conquérir et de la conserver, sont trop nombreux à se partager les faveurs distraites et dispersées de la masse mouvante des lecteurs... Et voici pourquoi M. Léon Frapié... mais vous lirez son roman dont le titre falot : *Marcelin Gayard*...

Et donc, la France n'est point dépourvue de jeunes romanciers qui ne sont pas sans s'efforcer de cultiver en eux un talent original : Pierre de Querlon, Jean de La Hire, Paul Léautaud, et, moins jeune peut-être, Léon Frapié qui les domine. Ces jeunes romanciers sont des écrivains, j'entends qu'ils ont vraiment le goût d'écrire, et l'aptitude à écrire et qu'ils ne se piquent point d'être des romanciers parce que cela, considéré d'un certain point de vue, est peut-être demeuré apparemment plus noble et à la rigueur plus séduisant que d'être épicier. Ils sont écrivains, mais voici qu'ils sont par surcroît hommes de lettres, et que l'homme de lettres en eux commence de gêner l'écrivain, de lui causer un préjudice qui pourrait s'accroître ; et de lui jouer enfin quelques mauvais tours dont ils sont déjà les victimes — à leur insu.

Ils s'introduisent eux-mêmes dans leurs ouvrages, et leur présence est tout à fait indiscrète. On sait l'humour délicat de Pierre de Querlon qui naguère s'exprimait avec bonheur dans la *Liaison fâcheuse*. Pierre de Querlon écrit avec brièveté des romans sans complication. Il étudie des hommes et des femmes que n'encombrent pas des passions trop violentes, qui dans leurs sentiments pas plus que dans

leurs paroles ne mettent aucune emphase, qui aiment, vivent, sourient et souffrent sans songer que leurs vies, leurs amours, leurs sourires, leurs douleurs pourraient bien passer à la postérité, ou, ce qui ne revient pas tout à fait au même, devenir sujet de littérature.

Et telle est l'histoire ou, si vous voulez, l'historiette qui nous est contée dans *Les Joues d'Hélène*. Mais d'abord pourquoi *Les Joues d'Hélène?* Je suis maladroit à discerner les motifs secrets d'un titre pareil, je dis les motifs secrets, car un tel titre ne se justifie par aucun motif évident. Mais il faut renoncer à exiger des romans un titre que le sujet appelle. L'homme de lettres intervient toujours pour imposer à l'écrivain une inspiration mauvaise et l'écrivain cède immanquablement avec une nonchalance inconsciente d'elle-même. Donc, il faut que le titre étonne, surprenne, ahurisse un peu. Et je consens volontiers à l'emploi de ce petit procédé, mais encore faudrait-il veiller à ce que le lecteur n'ait point l'obsession perpétuelle de chercher pendant tout le temps qu'il lit le roman lui-même quel put bien être, si toute raison manque, le prétexte qui entraîna l'écrivain à choisir le titre singulier, et à nommer : *Les Joues d'Hélène* un roman où il est bien question d'Hélène, mais fort peu question de ses joues.

Bref, Hélène est la jeune et sérieuse épouse d'un libraire avantageux de la rue Guénégaud, Marcel Ravelin. Elle aime son mari, qui ne l'aime pas moins, mais aime également Georgette Bornet, veuve chargée d'attraits. Hélène connaît depuis longtemps la trahison de son époux séduisant et volage ; et elle ne dit pas tout ce qu'elle en pense. Elle souffre en revanche, elle souffre doucement, tout en surveillant la boutique et la cuisine, les cravates de son mari et le reste. Elle est une ménagère modeste, et une femme charmante dans le genre grave et petit bourgeois. Le commis de la librairie Valère adresse à son patron des reproches familiers que celui-ci accepte et dont il ne tient pas compte. Et souvent sous le fallacieux prétexte d'aller faire des achats de livres ou des ventes en gros, Marcel Ravelin passe ses après-midi dans la petite chambre de la rue de la Tombe-Issoire où l'attend à l'accoutumée Georgette vraiment amoureuse, et toute souriante de son amour modéré, mais câlin. Et lorsque Marcel réintègre au crépuscule le domicile conjugal et boutiquier, il est tout guilleret, tandis qu'Hélène est plus mélancolique. Hélène cependant, dont l'amour est grand, se sent au fond du cœur une mansuétude infinie à l'égard de son mari trop séduisant. Marcel, qui est bon garçon, et qui ne laisse pas que d'aimer sa femme parce qu'elle l'aime sans acrimonie, et qui voudrait tout le monde heureux, parce qu'il est heureux lui-même, Marcel se sent pris d'un remords bénin qu'il chasse en songeant à son prochain rendez-vous sans malice avec la bienfaisante et tendre Georgette.

Mais soudain Georgette meurt, d'une façon bourgeoise et banale. Une fièvre typhoïde la tue en quelques semaines. Et Marcel est privé de sa maîtresse, avant même qu'il ait pu s'habituer à l'idée que sa maîtresse lui manquerait un jour. Il sent dans son existence un grand vide, et le commerce des livres lui paraît d'abord dénué de tout charme excitant. Puis le printemps revient, ramène la quiétude en son âme. Hélène qui fut bonne parce qu'elle le sentait endolori, Hélène tout doucettement se rapproche et ce sera désormais un excellent ménage de petits libraires de la rue Guénégaud. Et nul drame désormais, nul drame ou nulle comédie ne traversera leur existence, qui ne pourra plus fournir un sujet de roman.

Qui sait cependant si Pierre de Querlon ne trouvera pas en elle un sujet et même un roman, car il excelle justement à traduire en récits gentiment romanesques la petite vie régulière de braves petites gens qui ne sont point des héros de romans. Ah ! avec quelle sûreté d'observateur adroit il pénètre dans leur intimité. Comme il comprend ces êtres simples, et comme il sait les animer et les peindre ! Il note leurs caractères avec une habileté profonde, et aucune de leurs attitudes négligeables n'échappe à son attentive perspicacité. Pierre de Querlon est un interprète sans pareil de leurs modestes âmes, et il marque avec une exactitude qui ne s'en fait pas accroire, mais qui est charmante, les menus incidents de leur vie quotidienne, et comment ces petits héros se dépensent tout entiers et vivent tout entiers en ces menus incidents. « Ayant piqué un chapeau sur ses cheveux, et ayant jeté sur ses épaules un collet de drap beige, Hélène sortit pour aller chercher le déjeuner.

« Et sur les trottoirs étroits de ces rues encombrées, elle va de son pas régulier, le filet de provision sous le bras et la jupe un peu troussée montrant son court soulier de toile grise.

« Elle est très fière d'être une petite maîtresse de maison, de savoir diriger un ménage et tenir une boutique, d'aller faire son marché.

« Sa vie est monotone et faite seulement des peines et des joies du travail quotidien. Et, le dimanche, elle se repose ; quelquefois son mari la mène par le bateau à Saint-Cloud ou à Charenton. »

Et voilà toute une vie, toute une âme, tout un roman. Et ce sont incessamment de petites notations simples et précises, comme des effets de lumière nuancée sur un tableau délicat et minutieux. Et un style simple et précis, et pur, un peu sec, presque classique, décore ce récit modéré comme la vie et les sentiments des personnages. Mais tandis que Pierre

de Querlon s'abandonnait naguère dans *la Liaison fâcheuse* à son humour indulgent qui ne forçait pas les effets et promettait une originalité précieuse et raffinée qu'auraient goûtée à loisir les gens de loisir, il gâte un peu, dans les *Joues d'Hélène*, cet humour et cette originalité. Il était l'écrivain qui n'a envers ses héros réduits que l'ironie imposée par le souci de la vérité; il est aujourd'hui trop souvent l'écrivain qui raille ses héros, qui les « blague » et prend pour disserter d'eux un petit air supérieur; et il développe son humour d'après les procédés surannés d'Anatole France : sa personnalité se diminue par une imitation inutile et une dangereuse affectation, et ses personnages eux-mêmes parlent en certains moments d'oubli un langage de littérateur qui a beaucoup lu et qui dans ses phrases ne laisse rien au hasard de ce qu'il peut lui enlever par un travail ami de la méticuleuse perfection... « As-tu fait les fiches de M. Turrel? demanda Marcel en ouvrant la porte.

— C'est ta femme qui les a faites, dit Valère (le commis)... Tu sais bien qu'elle n'était pas avec toi, dimanche, à Charenton, mais qu'elle était restée ici pour faire la besogne. Tu sais bien qu'hier elle a veillé jusqu'à minuit pour l'achever. Et tu n'étais pas là non plus *pendant qu'elle travaillait sous l'abat-jour, les yeux clignotants, la tête lourde, triste, harassée comme une ouvrière à la tâche...* »

Vraiment, ce petit commis s'exprime avec beaucoup d'élégance concise: et il a un peu trop de littérature.

***

Les héros de Jean de La Hire n'en ont, en revanche, pas assez, — non plus que Jean de La Hire lui-même.

Si les livres de Pierre de Querlon sont délicats et un peu poussifs, les livres de Jean de La Hire sont violents, très vulgaires et un peu grossiers. Évidemment, vous ne ferez jamais croire à Jean de La Hire que le goût est une qualité littéraire. En tous cas, il vous répondra qu'elle ne peut être que la qualité des médiocres. Et il ne consentira jamais à être, de la sorte, systématiquement médiocre... Au reste, ce lui serait assez difficile.

Jean de La Hire improvise des romans avec une verve abondante et, à cette heure, inquiétante. Il n'en publie pas moins de trois dans une seule année. Et c'est beaucoup de romans pour un bien petit nombre de mois. Au surplus, le temps ne fait rien à l'affaire. Ce qui, malheureusement, n'est pas négligeable, c'est le choix du sujet.

Jean de La Hire entreprend à son tour, et même un peu avant son tour, de réformer la société. Au fond, il a raison; et il n'est pas de bonne volonté superflue. Il écrira donc un roman social. C'est déjà fait, car Jean de La Hire a fini d'accomplir un projet avant même qu'il se soit entièrement résolu à le réaliser.

Il vient d'être soldat; il fut infirmier militaire. Il décrira donc l'hôpital militaire, l'*Enfer du Soldat*. La description nous donne grande envie de ne point entrer dans cet hôpital. Elle est pessimiste, encore que joviale. Et son pessimisme effréné, pour être relevé de facéties, est sans doute épouvantable. Mais comme Jean de La Hire est extrêmement sérieux et d'une sincérité impétueuse digne de toutes les sympathies, nous ne songeons pas à nous « indigner inconsidérément contre les brutalités de description et de langage que l'on trouvera dans ce roman ». Nous ne nous indignons pas, nous sourions plutôt. Mais nous demandons si on peut véritablement écrire des romans sur les différentes façons de prendre la température, l'analyse des urines, le fleurissement des abcès, ou les périodes de telle autre maladie... Quant à moi, je ne le pense pas.

Je tiens pour vrais tous les faits allégués par M. de La Hire, et je conclus qu'on ne saurait trop réformer les hôpitaux militaires. Je serais beaucoup plus ému si ces faits étaient consignés sobrement dans un rapport, et j'aurais beaucoup plus de hâte à voir réformer les hôpitaux... Et, enfin, il y a longtemps qu'on l'a dit, pour faire œuvre d'art, il faut faire œuvre de choix, et M. Jean de La Hire n'a pas fait œuvre de choix.

Mais quelle vivacité extraordinaire de récit! quelle vie vulgaire et forte! Jean de La Hire a ce don : la vie qui promet un vigoureux romancier. Il a bien tort de croire que la vie est intensifiée par les déploiements échevelés d'un naturalisme exubérant de Méridional. Elle ne serait point diminuée si Jean de La Hire prenait le temps d'écrire avec correction. « Sainte-Claire glissa rapidement sur la pente de l'abdication de toute dignité. » Oh! oh!

Et, en attendant le style, pourquoi l'écrivain exagère-t-il encore ses affectations déplaisantes d'homme de lettres? Son héros Sainte-Claire, qui occupe tous les romans de La Hire avec des airs de propriétaire, est, lui aussi, un jeune romancier qui obtient avec une facilité remarquable tous les succès. Il lui suffit de paraître pour vaincre. Décidément, il remporte de trop fréquentes victoires, et il est trop satisfait de vaincre et de vivre. Voilà-t-il pas que dans l'*Enfer du Soldat* une douce religieuse, la sœur Marie-des-Anges, « tombe amoureuse » de cet irrésistible « fiflot », à le regarder seulement de profil. Et l'homme de lettres (ah! combien homme de lettres!) proclame avec une puérilité exaspérante et une pénible confiance en soi-même : « Marie-des-Anges lui plaisait... De plus, elle était pour lui le fruit éternellement défendu dont la saveur se parfumait violemment de sacrilège. Ah! posséder une sœur de

charité! etc., etc. » Et cela continue... et il y a une suite encore, et il y a une fin, car Sainte-Claire franchit, comme il l'écrit en son style, la barrière sacrée du costume religieux; et tout cela est parfaitement désobligeant.

Et cependant Jean de La Hire pourrait être un romancier très vibrant et très fort. Puisse-t-il être un peu moins homme de lettres, un peu plus écrivain! Mais je lui fais crédit de quelques mois : car il est tout entier aujourd'hui adonné à son devoir social. Il dédie l'*Enfer du Soldat* au général André : « Monsieur le ministre, *afin qu'avec toute la France vous lisiez ce livre*, je mets votre nom en tête de la première page... » Je ne sais pas si toute la France ou le ministre lira le livre. Moi, je l'ai lu. Et je ne regrette qu'à demi ma lecture.

*
* *

On devrait lire *le Petit Ami* de Paul Léautaud, fâcheusement caractéristique, j'ai hâte de le dire, de la manie des jeunes écrivains d'avoir des prétentions, des affectations, et toutes sortes d'impertinences de l'homme de lettres. Il y a à travers tout cet ouvrage un dandinement continu qui agace, une satisfaction trop visible d'avoir et d'exprimer des impressions rares, qui ne sont vraiment pas celles de tout le monde... qui, en fin de compte, diminuent étrangement la valeur et l'originalité de ces impressions, car on voit trop que l'auteur se force et ne cède pas exclusivement à sa nature... Il y a aussi une affectation un peu naïve, je le sens, mais non totalement pardonnable de se moquer des lecteurs, et même de soi, du livre aussi... qui détache les premiers des deux autres... Mais il faut bien que jeunesse se passe!

Et le livre de Paul Léautaud retient l'attention malgré tous ces enfantillages infiniment littéraires, justement parce qu'on devine en lui la vérité. Toutes les fois que Paul Léautaud consent à ne pas se montrer homme de lettres, l'homme de lettres le plus homme de lettres de Paris et du boulevard, il est en même temps un écrivain pittoresque, un psychologue curieux, et même un bon moraliste. Et enfin son roman n'est point la répétition de tant de romans banaux! Celui-ci, on peut en être sûr, est réellement inédit.

Paul Léautaud a une conception un peu particuculière de la famille; mais les faits l'amènent nécessairement à cette conception inattendue et d'ailleurs amusante... Le Petit Ami est le fils d'un excellent homme de Montmartrois, voué à des occupations vaguement artistiques, et dont la vie est moins régulière que les habitudes. Tous les soirs, vers minuit, il passe à la Brasserie des Martyrs, et y loue d'occasion une femme de rencontre. Le Petit Ami est le fils sceptique d'une de ces femmes, non pas étonné d'être au monde, ni même de la façon un peu spéciale dont il y est venu. Son père l'élève tant bien que mal, s'en remet surtout aux soins d'une vieille bonne. Et l'enfant grandit dans des maisons où vivent des multitudes de filles, et toute son adolescence se passe aussi dans ces maisons, et du vaste monde il ne connaît vraiment que ce quartier. Il devient le petit ami de ses aimables habitantes. Mais il n'abuse pas de la situation, car, — cette fois-ci, c'est heureux pour lui, — il y a toujours beaucoup de littérature dans son cas. Les circonstances, qui pour lui sont prodigues de bizarreries agréables lui permettent de connaître sa mère, qui a enfin bien tourné et bien réussi, s'est fondée vers quelque Genève une belle famille, et il entretient avec elle un commerce assez nettement amoureux, orné d'un grand luxe d'analyses. Quant à son père, il ne s'occupe pas de ces détails.

Voilà, sans doute, un sujet inattendu; s'il n'était convenable de s'attendre à tout. Quand Paul Léautaud consent à le traiter sincèrement, son livre atteint à une surprenante originalité. Hélas! il ne consent pas toujours... Mais quels tableaux de la vie et du monde montmartrois! Ces tableaux paraissent dans tous les romans parisiens. Ici on croit les voir pour la première fois : Paul Léautaud les a presque renouvelés. L'âme du quartier des Martyrs est dans le *Petit Ami* et dans son auteur.

En dépit de toutes ses inexpériences entretenues par une application que rien ne lasse, c'est un livre. Il n'est point improvisé, jeté en toute hâte aux lecteurs. Celui de Léon Frapié est, plus encore, un ouvrage lentement élaboré. De Léon Frapié on ne connaît qu'un roman : *l'Institutrice de province*, d'une exactitude douloureuse. *Marcelin Gayard*, moins douloureux, n'est pas moins exact. Léon Frapié suit dans la vie un ouvrier, et comment cet ouvrier devient patron, puis employé, et comment les idées de cet ouvrier sont naturellement déterminées par les milieux qu'il traverse, les difficultés ou les facilités de sa vie... et c'est de l'analyse patiente et sage, un peu narquoise, pas plus qu'il ne faut, une description mesurée, légèrement souriante, un peu grise, le style d'un écrivain qui n'est pas, Dieu merci, l'homme de lettres... Et peut-être est-ce d'une prévoyance plus heureuse d'écrire comme Léon Frapié, de rares romans approfondis dignes d'être lus et dont on se souvient sans bruit, que de façonner, à la manière de tant d'autres, des romans innombrables dont il faudra bien qu'un jour le lecteur se détourne avec fatigue et peut-être avec dégoût.

J. ERNEST-CHARLES.

THÉATRES

ODÉON : *La Rabouilleuse;* drame en quatre actes, tiré du roman de Balzac.

Voilà donc enfin quelque chose... et je dirai mieux : voilà quelqu'un... Dans cette saison théâtrale, qui jusqu'alors fut si misérable, où nous n'avons rien eu à nous mettre sous la dent, ni une œuvre dramatique, — j'excepte un quatrième acte, très fort, de M. Maurice Donnay, et quelques scènes du *Joug* — ni une œuvre lyrique, cette *Rabouilleuse* nous donne une sensation de bien-être et de réconfort. C'est comme un vin généreux qui réchauffe et tonifie l'estomac. On se sentait défaillir de lassitude et d'ennui; on se sentait s'en aller... et tout d'un coup la circulation se trouve rétablie, et la vie vous revient en même temps.

Ce que j'aime par-dessus tout en M. Émile Fabre, parce que j'y vois une qualité qui se fait de plus en plus rare, c'est sa sincérité, je dirais presque : sa *brutalité*, en des temps où triomphent l'habileté sournoise et les compromissions, les jongleries d'un Capus, les finasseries d'un Bernstein! Sincérité vis-à-vis de lui-même tout d'abord... et vous pensez bien que c'est la première de toutes : elle consiste à se placer carrément en face de son sujet, à l'envisager dans son ensemble, dans sa réalité totale : la *Vie publique* déjà nous avait révélé cette qualité supérieure. Sincérité encore vis-à-vis de ses auditeurs : c'est le fait d'un artiste qui n'a souci que de son art et qui ne ménage pas au public les situations fortes, si elles lui paraissent de l'essence de son œuvre. Il vit en communion avec ses personnages, non avec son public. Quelques critiques imbéciles, — où donc s'arrêteront les âneries des journalistes? — ont reproché à la *Rabouilleuse* de n'être point un spectacle *odéonien*... Ah! le magnifique éloge, et qui fait justice de ceux qui l'ont porté, tout autant que de la clientèle coutumière des vaudevilles!

Je sais bien ce que l'on dira... ce que les jaloux ont déjà dit, ce que les envieux ne manqueront pas d'insinuer encore, pour diminuer, pour déprécier l'effort de M. Émile Fabre : la *Rabouilleuse* est une œuvre faite en collaboration... elle est signée d'un double nom, et le premier de ces deux noms, c'est le grand nom de Balzac. Évidemment l'objection est forte... ou du moins paraît telle : nous allons tâcher d'y répondre. Il est clair que si M. Émile Fabre, avec ses seules ressources, et par son unique vertu d'invention, avait dressé debout des figures de cette intensité, un Philippe Bridau, une Flore Brazier, il serait le premier génie dramatique de ce temps; — faut-il ajouter qu'il en serait le seul? Mais les avoir détachées, ces deux figures inoubliables, du roman de Balzac, les avoir présentées dans leur plus grande intensité de réaction psychologique, avoir reconstitué le milieu dans lequel elles évoluent, et les personnages accessoires qui contribuent à leur donner leur plein sens; nous avoir rendu l'*atmosphère*, et, si je puis dire, les *valeurs* qui sont l'achèvement du tableau, à ce point que l'intérêt ne faiblit pas un instant, qu'il obéit à cette loi nécessaire, indispensable au théâtre, de la progression... n'est-ce rien que cela? Est-ce pure besogne d'adaptateur?

Un *adaptateur*, au sens habituel du mot, vous savez ce que c'est. C'est un manœuvre qui relie les diverses scènes d'un roman, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, qui s'occupe fort peu de l'évolution intérieure des personnages, de leur psychologie, mais n'a cure que de tableaux vivants et de décors. Un adaptateur, — pourquoi ne pas le dire, puisque cela est vrai, en dépit du grand succès de l'œuvre dû à des raisons à côté? — c'est M. Henry Bataille dans *Résurrection*, qui n'est même pas arrivé à nous faire sentir l'évolution morale de Nekhludov, et qui, traitant un sujet où la vie intérieure était tout, y a si complètement échoué. Mais un auteur dramatique... c'est tout autre chose, et si vous voulez en prendre conscience, la *Rabouilleuse*, drame puissant et sobre, vous éclairera sur ce point, mieux que toute définition.

Ayant eu jadis à parler de son principal héros : le Philippe Bridau du roman de Balzac, je le rangeais dans la catégorie des *personnages excessifs* imaginés par le grand romancier : Vautrin, Hulot, Goriot, Grandet, Claës, pour montrer comment Balzac fut, à l'égal de Shakespeare, un *rival de la nature*, par la façon dont il sut dresser debout, en leur éclatant relief, quelques-uns de ces êtres extrêmes qui, par l'exagération de passions maîtresses, dominent leurs proches et pèsent de tout leur poids sur le monde qui les entoure. Qu'est-ce en effet que ce Bridau, sinon un Vautrin sorti de l'armée, le type immortel et légendaire du soudard porté à sa plus haute puissance, moins génial peut-être et moins grandiose que son criminel rival, mais plus débordant de vérité et de vie! Par delà le personnage lui-même, disions-nous, il faut voir et comprendre sa signification. Il faut pénétrer l'esprit de Balzac, et cette philosophie qui domine l'ensemble du monde créé par lui, non plus à la manière de l'enseignement sec et quinteux du moraliste, mais suivant le mode large et puissant du créateur d'âmes, dans l'imagination de qui toute vérité psychologique se traduit en personnages vivants. Ce fut là le secret de son génie, comme celui du génie de Shakespeare.

Préciser le rôle de Philippe Bridau, c'est marquer l'évolution même de l'œuvre, puisque c'est Bridau

qui commande et mène toute l'intrigue. Ses débuts furent ceux de tous les soldats du premier Empire. Enrôlé dans l'armée impériale, il voit sa carrière brisée par l'effondrement du régime auquel il était attaché. Fils d'une mère qui n'a d'amour que pour lui, il demeure à sa charge, mène l'existence de garnison, passe sa vie au café, et tombe, peu à peu, de la décadence physique à la décadence morale. Dévoré par l'ambition de faire fortune, aucun scrupule ne l'arrête. Jusqu'alors nous n'avions vu que le soudard livré à ses instincts; mais cette rude enveloppe cache un esprit plus délié qu'on n'aurait pu croire. Il s'agit pour lui de détourner une succession qui doit appartenir à sa mère, de s'approprier la fortune d'un parent âgé, rattaché à la vie par l'amour sénile qu'il éprouve pour une servante-maîtresse, Flore Brazier, amour qu'il a dû partager, par crainte de le perdre, avec un jeune intrigant, Maxence Gilet. Bridau flaire un coup de maître, comprend qu'il faut se débarrasser à tout prix de Maxence pour s'imposer à Flore, et, la tenant ainsi, elle qui est toute-puissante sur l'esprit du vieillard, s'emparer de sa fortune. Ses facultés s'éveillent et grandissent tout d'un coup : — « Maxence ne sera pas votre mandataire, dit-il au père Rouget, ou bien il m'aura tué. Si je le tue, vous me prendrez chez vous à sa place. *Je vous ferai marcher alors cette jolie fille au doigt et à l'œil.* Oui, Flore vous aimera, tonnerre de Dieu, ou, si vous n'êtes pas content d'elle, je la cravacherai ! » Et comme le pauvre vieux se révolte, ne voulant pas qu'on la traite ainsi, Philippe lui répond, dévoilant ses maximes de philosophie masculine : — « C'est pourtant la seule manière de gouverner les femmes et les chevaux. Les femmes sont des enfants méchants : *c'est des bêtes inférieures à l'homme,* et il faut s'en faire craindre, car la pire condition pour nous, c'est d'être gouvernés par ces brutes-là. » Il triomphe enfin des indécisions du vieillard : — « Dans quelques jours d'ici, vous et la Rabouilleuse, vous vivrez ensemble comme des cœurs à la fleur d'orange, une fois son deuil passé, car elle se tortillera comme un ver, elle jappera, elle fondra en larmes. Mais laissez couler l'eau ! »

Telle est, résumée autour de la figure centrale de Bridau, la donnée de cette étude de mœurs. M. Émile Fabre s'est bien gardé de déplacer l'intérêt en modifiant les *plans* ou *valeurs* du tableau. Bridau mène tout, et, dès son apparition, à laquelle l'interprète a donné avec raison je ne sais quoi de sauvage et de terrifiant, il fait tout trembler devant lui. Le Bridau de M. Émile Fabre est donc bien le Bridau de Balzac, et comment aurait-il pu toucher à cette puissante et redoutable figure ? Il ne faut pas atténuer Bridau, même pour le public odéonien, et je sais un gré infini à M. Fabre de lui avoir laissé son intégrité de sinistre et redoutable fripouille. Par la façon dont se trouvent ramassés ses actes, par la rapidité, par la soudaineté de ses interventions, dues au raccourci de la scène, M. Fabre nous fait sentir, de façon plus immédiate que dans le roman, ce qu'il y a d'inévitable dans son action. Nous y trouvons la magnifique démonstration de ce caractère de fatalité qui régit la conduite de la majorité des hommes, mais nulle part ne s'impose de manière plus évidente que dans la vie de ceux qui se différencient des autres par la grandeur de leur génie ou la profondeur de leurs vices.

M. Émile Fabre n'a donc pas touché à la figure de Bridau : il a seulement condensé et ramassé son rôle grâce à ce sentiment dramatique qui lui est propre et lui fait voir les raccourcis de la scène. Là où son talent d'auteur dramatique nous est apparu en pleine lumière, là où il a été le collaborateur de Balzac, c'est dans la transposition au théâtre du père Rouget et de Flore Brazier. Avec quelle puissance il nous l'a montrée, cette Flore, servante et roturière par ses origines, son manque d'éducation et cette vulgarité native que les transformations de sa fortune n'ont pu modifier; maîtresse et courtisane, magnifique bête de plaisir par la beauté physique que la nature lui départ, et cette irrésistible séduction qui marque certaines créatures pour le métier d'amour, avant l'âge même de la puberté! Nous l'avons vue, durant ces trois premiers actes, suivant une progression constante et sans que l'intérêt faiblisse un instant, tantôt impérieuse et volontaire, tantôt caressante et soumise, dominant le vieillard qui, vers elle, tend instinctivement sa main sénile et se remémore les caresses; tantôt dominée à son tour par Maxence Gilet, qui lui sert le plaisir qu'elle attend; tantôt tremblante et affolée, comme une bête qu'on traque, sous les menaces de Bridau. Ce qu'il y a d'admirable dans ces deux figures, c'est la résurrection des instincts animaux qui composent les bas-fonds de la nature humaine. M. Émile Fabre les a puissamment sentis, lui aussi, et rendus pareillement dans son interprétation dramatique, — peinture d'une haute et tragique signification, pleine de sous-entendus mystérieux, vagues et profonds comme l'instinct qui mène l'homme, lui impose sa destinée, et fait, des créatures en apparence plus agissantes qui l'entourent, les instruments aveugles de sa ruine!

On a fortement critiqué le quatrième acte de M. Émile Fabre. Vous savez que, dans le roman de Balzac, après la mort de Maxence Gilet tué en duel par Bridau, le père Rouget épouse Flore; qu'après la mort de Rouget, Bridau se marie avec elle, et qu'à l'aide de ses millions il se fait réintégrer dans les cadres de l'armée, où il atteint à la plus haute situation. C'était là une solution possible dans la donnée

romanesque; mais elle était inacceptable au théâtre, puisqu'elle constituait une nouvelle évolution dans la vie de Bridau. M. Émile Fabre a dû se résigner à l'assassinat de Bridau par un Corse, Ors'Anto, âme damnée de Maxence Gilet, et qui venge ainsi le meurtre de son maître. Cette solution évidemment ne nous satisfait point autant que celle de Balzac, puisqu'elle ne nous traduit point l'amère et magnifique immoralité de la vie. C'est un pis aller, M. Fabre l'a bien senti, j'en suis sûr, et s'il a dû s'y résoudre, ce n'est pas sans chagrin d'avoir à constater l'insuffisance du cadre dramatique, quand il s'agit de donner certains *prolongements* qui exigent impérieusement la forme romanesque. Je veux bien que ce quatrième acte soit inférieur aux trois premiers. Je conseille seulement à ceux qui l'ont critiqué d'en esquisser un seul qui ait la force et la vie de ceux-ci, après quoi ils pourront parler!

M. Émile Fabre, il faut bien le dire, a été magnifiquement secondé par ses interprètes, qui d'aïlleurs — enviable réciprocité et correspondance trop rare — étaient eux-mêmes portés par la vigueur et l'éclat de leur personnage. Trop souvent on rejette sur l'acteur les griefs qui devraient être adressés à l'auteur; et s'il est exact que certains interprètes font les pièces, — M. Sardou en sait quelque chose... et M. Capus aussi — s'il est vrai qu'ils contribuent par leur talent à dissimuler le vide et l'inanité de celles-ci, — il est plus exact encore d'ajouter qu'une belle invention dramatique suscite et soutient l'interprète. M. Gémier a trouvé dans Philippe Bridau la meilleure création de sa carrière : une de ces figures violentes, intenses, que son geste sec et cassant, non moins que ses intonations, excellent à graver dans notre souvenir, et fixent en nous d'une manière ineffaçable. Désormais je ne saurais plus prononcer ce nom : Philippe Bridau, sans évoquer les traits, sans entendre la voix de M. Gémier, par une liaison d'images aussi nécessaire que celle associant dans mon souvenir les noms de Shylock et d'Othello à l'inoubliable mimique de M. Ermete Novelli. Voilà, je crois, le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un acteur. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends que M. Novelli va interpréter Bridau. Mlle Mégard a bien rendu la rouerie instinctive de la servante-maîtresse qui, sachant exactement la mesure de son pouvoir, en use et abuse à sa fantaisie. Elle en a traduit aussi, par de beaux contrastes, les faiblesses et les lâchetés. Cette femme si forte en apparence, si sûre d'elle-même, a tous les tressaillements de la *fille* en présence du danger : elle va s'évanouir, elle supplie, elle va se livrer à celui qu'elle sent le plus fort; et si tel est le fond normal de la psychologie féminine, Mlle Mégard, nous traduisant le drame de M. Fabre et la pensée intime de Balzac, a illustré sous nos yeux ce trait essentiel de la courtisane. Je me reprocherais enfin de ne pas ajouter, aux noms déjà célèbres de ces deux protagonistes, celui de M. Janvier qui, en dépit de sa jeunesse, a su merveilleusement réaliser la figure du père Rouget, dont il a rendu les faiblesses et la sénilité, cette main toujours tendue vers Flore, comme celle de l'avare qui veut palper son trésor, cette voix chevrotante qui murmure encore des paroles de tendresse et qui s'entend à peine. Il n'est pas jusqu'aux petits rôles qui ne soient excellemment tenus. Tout cela vit, grouille, et donne la sensation de la vie. Si, comme le disait un journaliste d'un de nos grands quotidiens, c'est ne pas être *odéonien* que de monter pareil spectacle, souhaitons qu'à l'avenir, et dans l'intérêt de l'art dramatique bien entendu, M. Paul Ginisty soit le moins odéonien des directeurs.

PAUL FLAT.

L'ESCLAVAGE DANS LE NORD DE LA NIGRITIE

(Soudan central) [1].

Avant de faire connaître les agissements des marchands d'esclaves, disons un mot du sort des innocents *bébés*, forcément séparés de leurs mères, après la mise à sac d'une ville ou d'un village. Rarement on les transporte jusqu'à la résidence du sultan ou de l'émir ravisseur. Ils sont confiés à de pauvres gens qui les nourrissent et les élèvent jusqu'au jour où il est possible à ces derniers de les vendre.

M. T.-J. Tonkin nous raconte à ce sujet une singulière et triste anecdote.

Rencontrant, sur une route, un groupe de villageois d'un noir d'ébène, il leur demanda s'ils avaient des enfants à vendre. Les villageois lui présentèrent aussitôt un grand sac dans lequel se mouvaient, comme des fourmis dans une fourmilière, un lot de bébés. Le spectacle était attendrissant pour un Européen, mais nos Africains ne faisaient qu'en rire. Un des compagnons du docteur ayant choisi la petite créature qu'il lui convenait d'acheter, en paya le prix, et aussitôt le vendeur, en mettant l'argent dans sa poche s'écria : *Allah spi kai ku!* Que Dieu soit loué. Et les villageois, satisfaits sans doute de l'échange, continuèrent joyeusement leur chemin.

Après cette digression, retournons à notre sujet.

Aussitôt après une guerre, longue ou de courte durée, les trafiquants de chair humaine accourent en foule dans la ville du chef victorieux. Chaque jour, ils visitent les barracouns ; ils en examinent attenti-

1. Voir la *Revue Bleue* du [illegible]

vement les tristes hôtes, et, quand arrive le jour de la vente, ils sont les premiers à se rendre au marché. Alors chacun d'eux achète, selon ses besoins : l'un devient acquéreur d'un groupe de jeunes filles qu'il revendra à quelque matrone par trop hospitalière; un autre choisit les hommes forts pour les céder à des fermiers; un troisième, ayant un ordre pour l'achat d'une demi-douzaine de jeunes garçons, leur annonce sans détours qu'ils vont devenir les eunuques d'un sérail; un quatrième, enfin, se risque à faire l'acquisition des captifs que la marche et la nostalgie ont rendus indociles ou fourbus.

Les transactions terminées, chaque acquéreur prend possession de ses captifs, et se met en mesure de les conduire à leur destination. Ces derniers, désormais, n'ont plus à redouter ni un mauvais traitement, ni une marche forcée, bien au contraire; car ils sont devenus des êtres qui représentent une valeur. L'un d'eux montre-t-il quelque symptôme de faiblesse physique ? On le traite de façon à lui rendre ses forces. Un autre est-il récalcitrant? On le mettra aux fers, mais pendant la nuit seulement, et l'on s'efforcera de l'adoucir par un traitement exceptionnellement paternel. Tous, sans exception, seront bien nourris, et, sauf la liberté d'aller où bon leur plairait, ils n'ont rien à souhaiter.

Supposons maintenant que l'un de ces trafiquants soit arrivé à sa destination, et s'occupe à faire plusieurs lots intelligents de sa marchandise. C'est ainsi, par exemple, qu'il en formera un d'une demi-douzaine de jeunes filles, âgées de douze à seize ans; un deuxième ne sera composé que d'un nègre, haut de six pieds, destiné à être portier ou porteur de « sabre », un jour; et enfin de deux jeunes garçons de seize à dix-huit ans, sachant lire et écrire. De ces derniers, la vente sera très facile, il en sera de même du géant; et plus aisée encore, avec un gros bénéfice, sera celle du lot féminin.

M. T.-J. Tonkin qui, en sa qualité d'Anglais naturaliste, voulait tout expérimenter, entra un jour dans un large mais très long réduit où se trouvaient de jeunes négresses à vendre. Elles étaient couchées pêle-mêle sur des peaux et des nattes, le tour des yeux noircis par du *kwolli* ou antimoine noir, riantes et chantantes, quoique esclaves depuis très peu de temps.

Le marchand, après s'être assuré que le docteur avait sur lui la forte somme, fit approcher deux ou trois jeunes filles, s'efforçant d'en vanter les charmes à celui qu'il croyait être un généreux et opulent étranger. Ayant des pouliches à vendre, il n'eût pas mieux parlé ni mieux démontré la beauté de ses bêtes.

— Celle-ci, disait-il, sait fabriquer de suaves parfums avec les fleurs du pays; celle-là prépare admirablement un civet avec des plantes aromatiques, et celle-ci danse et chante à ravir.

M. T.-J. Tonkin, après avoir tout bien vu et tout entendu, déclara que rien n'étant à son goût, il n'achèterait rien.

— Oh! alors, je devine ce que vous désirez!

Il frappa dans ses mains, et, d'une chambre voisine, sortit une fillette moitié Arabe, moitié Soudanaise, âgée tout au plus de sept à huit ans.

— Non, je n'achèterai pas plus cette enfant que les grandes jeunes filles; nous autres, Anglais, avons en horreur votre trafic, trafic que Dieu, assurément, doit désapprouver.

— Oh! réplique-t-il, Dieu a donné à chacun quelque chose : à vous, la richesse; à nous, les esclaves.

— Et qu'a-t-il donné aux esclaves?... La liberté, et vous la leur enlevez... Pensez-vous qu'Allah vous aime, si vous les privez de ce qu'il leur a donné?

Le marchand resta silencieux, à court de réplique.

Le docteur avait pour ami intime un Mahométan du nom de Mohammed, auquel il devait quelque reconnaissance pour services rendus.

— Mohammed, lui dit-il, je voudrais savoir quelle serait ma valeur au marché? Vous êtes pour cela un excellent juge; veuillez m'y conduire.

— Ce n'est point au marché que je vous le dirai, mais ici. Prenez votre burnous et laissez-moi vous examiner.

Le docteur, qui pendant son séjour au Soudan portait le costume arabe, prit le vêtement et rejeta sa tête en arrière, ainsi que le font les nègres mis en vente. Et aussitôt, Mohammed examina les yeux de l'Européen, sa bouche, ses dents; il lui fit ouvrir les bras, le fit mettre à genoux, et, finalement, le frappa rudement sur la poitrine et entre les épaules.

— Vous êtes fort, lui dit le Mahométan; mais vous seriez d'un placement difficile, car vous ne devez pas être facile à gouverner, et nous n'aimons pas cela... vous ne valez pas plus qu'un esclave ordinaire : dix livres sterling (250 francs)! En raison de votre savoir en médecine, un sultan pourrait vous acheter un peu plus cher; mais il lui faudrait un corps de janissaires pour vous garder.

— Et les femmes, demanda le docteur un peu mortifié de valoir si peu, est-ce qu'on les examine comme vous venez de le faire en ma personne?

— Tout autant et même davantage!

Qu'il plaise maintenant au lecteur de nous suivre à Kano, ville considérable, entourée de remparts en terre de quinze kilomètres de pourtour, percée de quatorze portes, et entrepôt commercial d'une réelle importance. Elle est le terminus de la grande voie qui, partant de Tripoli sur la Méditerranée, passe à Ghadamès, traverse le Sahara, et aboutit à ses portes. Du lever du soleil jusqu'à son coucher,

30 000 marchands y arrivent ou en repartent en quête de nègres.

Suivons la foule qui se rend empressée, bruyante, à son marché, foule en turbans, en burnous, en gandoura, composée de vendeurs, d'acheteurs, de mendiants à peine vêtus, et de rusés indigènes pick-pockets.

Le gouverneur du marché avec ses gardes et ses protégés s'y trouve déjà installé dans une sorte de château fort crénelé, d'où il peut observer ce qui se passe autour de lui.

Bientôt, deux par deux, arrivent les esclaves, attentivement surveillés par leurs maîtres. Vivement, en bon ordre, ils se rangent le long d'une haute muraille, ou se tassent par petits groupes par terre. Ils sont protégés des rayons d'un soleil ardent par une toiture de feuilles sèches que supportent de lourds madriers. Le nombre de ces captifs peut varier de 600 à 1 000, et quelquefois — mais rarement — jusqu'à 2 000.

Contre son attente, l'Européen qui les examine ne trouve sur leurs visages ni crainte, ni défiance, aucune trace de souffrance. Il éprouve la surprise que j'ai éprouvée moi-même au Caire, au temps où l'esclavage y sévissait. Entrant dans un bazar à esclaves, toutes les figures que j'y vis étaient souriantes; leur ayant distribué des bashees, — l'aumône égyptienne inévitable. — j'eus du mal à réprimer leurs remerciements par trop joyeux et par trop expansifs.

Quelle peut être la raison d'un contentement si incompréhensible pour nous! La voici : un garçon intelligent peut devenir un jour gouverneur d'une ville, sultan, émir, ainsi que cela s'est vu déjà plusieurs fois. Une jeune captive est en somme heureuse d'être sortie de son triste village, de voir des contrées nouvelles. Qu'elle ait la chance d'avoir un enfant, et si le père de cet enfant est un haut personnage, quel heureux avenir lui est réservé. L'espérance dans l'avenir, quel baume pour ces pauvres créatures!

On y surprend ce dialogue :

— Dis-moi, Latouta.

— Que veux-tu?

— Regarde ce jeune homme avec de l'or à son turban et son yatagan recourbé... Je voudrais qu'il m'achetât.

— Pourquoi n'est-ce pas moi qu'il achèterait?

— Je crois qu'il n'a pas d'argent, et qu'il porte sur lui toute sa fortune.

Mais parmi tant de visages satisfaits, il en est dont la vue fait pitié. Regardez cet homme dont les cheveux grisonnent, au maintien si profondément abattu... Il a été enlevé, il y a peu de jours, de son village, arraché des bras de sa femme et de ses enfants, et chacun de ses mouvements dit son histoire. Il sent bien son cœur battre avec force, son sang circuler librement comme autrefois dans ses veines; son corps n'a jamais été plus robuste; mais il est esclave, et c'est pour lui la mort à courte échéance. Plus loin est une mère qui a perdu ses enfants; ici, c'est un fiancé qui a vu sa bien-aimée arrachée de ses bras; plus loin encore un chef dépouillé de ses biens et de son pouvoir; enfin, et le long de la haute muraille, s'étendent sur le sol, pour y mourir, ceux de ces infortunés qui n'ont pu supporter les fatigues d'une longue marche dans le désert.

Juste à l'heure de la prière du soir, le marché se vide; c'est le moment de connaître les cours de ce qui s'y est vendu :

	francs
Enfant âgé de sept ans, garçon ou fille. . .	62,50
Enfant âgé de dix ans, garçon ou fille. . . .	93,75
Garçon de dix-sept ans.	125
Garçon, robuste, de douze à quatorze ans. .	175
Fille de quatorze à dix-sept ans. . :	237,50
Jeune femme de vingt à vingt et un ans. . .	125
Homme mûr, avec barbe.	87,50
Femme âgée	50

Ces prix s'expliquent facilement :

Un enfant européen, âgé de sept à dix ans, grandirait dans la maison riche qui l'aurait recueilli tout en apprenant son service et, à vingt et un ans, il serait, selon toute probabilité, un serviteur parfait; ici, les enfants avant d'avoir atteint leur adolescence sont sujets à de nombreuses maladies et à de fréquents accidents; de là, leur peu de valeur. Il n'en est pas de même d'un garçon de dix-sept ans; son tempérament est déjà formé; généralement bien constitué, souple et malléable, ayant une vie entière devant lui, il offrira à son maître plus d'une garantie, et, à dix-sept ans, il peut déjà le servir utilement.

Si une Haoussa, âgée seulement de vingt et un ans, n'est évaluée qu'à 125 francs, c'est parce que, au Soudan, sous un soleil tropical, les femmes arrivent promptement à la décrépitude. Pour l'homme encore jeune et portant de la barbe, il semble étrange qu'il ne soit coté qu'à la somme dérisoire de 87 fr. 50. La raison en est qu'à son âge, esclave tout récent, il garde l'amour de la liberté qui lui a été ravie, et alors, une surveillance coûteuse de nuit et de jour s'impose à son égard.

La femme adulte, aussi, n'est estimée qu'à 50 francs, et c'est encore un prix qu'elle ne rencontre pas souvent. La plupart du temps, elle est abandonnée à qui veut la prendre. Quelle ne doit pas être sa misérable vieillesse?

La question du prix d'un esclave nous conduit à une autre question bien naturelle, celle de savoir comment les paiements s'effectuent. Faute de monnaie d'or, d'argent ou de cuivre, la plupart des

transactions se font dans le Soudan central au moyen de tout petits coquillages, pas plus gros qu'une olive et qu'on y appelle *cowrie* : c'est le *Sigay*, que j'ai rencontré en abondance sur les rivages des îles de l'Océanie, et principalement aux Iles Philippines. De là, il est transporté au Havre ou dans les ports anglais, puis aux côtes d'Afrique.

Ce serait une recherche intéressante, celle qui aboutirait à nous apprendre comment une coquille d'Océanie est devenue une monnaie courante en Afrique. Si petite est sa valeur, si grand est son poids, que l'on ne comprend pas qu'il en soit fait encore usage. Au Soudan central, les billets de banque, les lettres de crédit sont aussi inconnus que l'or et l'argent. A peine y voit-on quelques piastres espagnoles et un peu d'argent autrichien.

Une grande abondance de monnaie survenant dans le Soudan central, diminuerait à coup sûr l'esclavage; elle porterait un coup mortel à l'odieux trafic. Le gouvernement anglais, qui y règne en ce moment en maître, devrait y verser de l'or à flots et s'imposer le devoir de solder tous ses achats en livres sterling, shillings, et pence. Sans doute, il serait à craindre que le riche indigène n'enfouisse son or dans la terre, mais, s'il se déplaçait, il le sortirait de sa cachette, sans crainte qu'il ne prît la variole ou la fuite en route.

Les Mahométans, qui jouissent en Nigritie d'un grand bien-être et exercent sur le peuple une irrésistible influence, accueilleraient cette transformation des échanges avec joie, et nul doute qu'ils ne soient les premiers à échanger leurs captifs contre un métal qui leur offrirait une sécurité plus complète.

En parlant du grand marché aux esclaves de la grande ville de Kano, j'ai omis de transcrire le dialogue qui habituellement a lieu entre vendeurs et acheteurs. Supposons que l'acheteur soit un Mollah, un prêtre musulman, en quête d'un esclave porteur d'eau. Écoutons-les :

Vendeur. — Que dites-vous qui vous manque, ô très savant et très saint pèlerin? Un esclave porteur d'eau? Je l'ai justement... Hé, Mommadou, là, viens ici! Maintenant, ô homme très saint, cet esclave est...

Mollah, *interrompant*. — Oui, oui, je sais tout cela... Combien en voulez-vous?

Vendeur. — Je ne puis prendre moins de deux cent mille cowries.

Mollah. — Faites attention à ce que vous dites, si vous voulez vendre... Quoi? Cet homme à l'œil vairon, qui paraît avoir quarante ans, et si étrangement charcuté au visage?

Vendeur. — Des égratignures, seulement, votre noblesse, des égratignures... Cet homme est le plus fort esclave que depuis bien des années j'aie eu; quant à son âge, s'il a trente-cinq ans, c'est tout au plus.

Mollah. — Bien, mais il est borgne, de toute façon.

Vendeur. — Il est borgne, mais il y a si longtemps qu'il l'est, très savant Mollah, que s'il avait l'œil qui lui manque, il ne saurait qu'en faire.

Mollah. — Je vous en donne cent mille.

Vendeur. — Je ne puis accepter, ô savant prédicateur, je ne puis, vraiment; j'y perdrais.

Mollah. — Bien; votre dernier mot? (Il examine l'intérieur de la bouche de l'esclave).

Vendeur. — Cent quatre-vingt mille! Le plus sain, le plus fort, le plus habile homme que j'aie jamais offert à un si bas prix.

Mollah. — Bien; je ne puis vous donner ce prix... (Il fait mine de s'éloigner.) Je vous le laisse!

Vendeur. — Restez... Que voulez-vous donner?

Mollah. — Cent vingt mille; c'est ma dernière limite... Je n'ai jamais tant offert pour un tel gros plein-de-soupe, et je ne commencerai pas aujourd'hui.

Vendeur. — Mettez cent cinquante mille, saint homme, il les vaut.

Mollah. — Non!

Vendeur. — Cent trente mille!

Mollah. — Non! Je vous donne cent vingt mille... C'est à prendre ou à laisser.

Vendeur. — Bien, bien, saint homme, vous êtes un rude client, vous l'êtes sans erreur; je le conduirai demain matin à votre demeure?

Mollah. — *Eh!* (oui) *Salama!* (bonjour).

Vendeur. — *Salama!*

Le lendemain matin, l'esclave est conduit à la maison de son acheteur, et, là, il est soumis à un scrupuleux examen. Si le résultat de la visite est satisfaisant, vendeur et acheteur se rendent ensemble dans un lieu voisin du marché, là où sur une pierre, se font les paiements. Et c'est tout. Dès ce moment, l'homme borgne est devenu un serviteur dont le maître peut disposer comme bon lui semblera. L'infortuné captif a pu avoir des amis, des parents qui l'aimaient, une maison où il a grandi, un champ qu'il cultivait; il n'a plus rien, rien que le souvenir de toutes ces choses. Le dernier coquillage tombé en trébuchant sur la pierre aux paiements en a fait pour jamais un esclave. Il n'aura plus de champ, de patrie, de demeure, de famille; rien, sauf un maître.

Edmond Plauchut.

Paris. — Typ. Philippe Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 43192 *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 28 MARS 1903.

LIGUE ANTI-MASCULINE

Si j'avais seulement trente ans de moins, je me sentirais infiniment flatté par la création de cette nouvelle ligue. Même à mon âge, je suis flatté encore. Je suis flatté solidairement. Cela ne me regarde plus, mais cela regarde le sexe auquel j'appartiens encore officiellement.

Cette ligue qui vient de se fonder à Londres est tout simplement, comme l'indique très bien son titre, une « Société pour développer chez les femmes l'indifférence à l'égard des hommes ».

Ai-je bien dit que c'était flatteur? Les charmes des hommes sont si puissants, la fascination qu'ils exercent est si forte, le prestige qui émane d'eux est si dominateur, que les femmes indifférentes à l'égard des hommes — remarquez ceci — les femmes *indifférentes à l'égard des hommes*, sentent le besoin de fortifier leur indifférence par l'association, de se confirmer et renforcer dans leur indifférence, de se serrer les coudes, de se prendre les mains, de se presser en faisceau et de se former en carré pour résister au prestige, pour faire face à la fascination et pour être bien sûres de leur indifférence.

Que serait-ce si elles n'étaient pas indifférentes? Quel effort leur faudrait-il? Quelle organisation militaire, impérieuse et despotique leur serait nécessaire et probablement insuffisante? En vérité voilà qui est pour chatouiller l'orgueilleuse faiblesse du sexe barbu; c'est à cette fois qu'il doit se sentir le sexe fort.

Jusqu'à présent on croyait, nous croyions — ce qui tendrait, contre toutes les apparences, à prouver que nous sommes modestes — on croyait, nous croyions qu'il y avait des femmes parfaitement indifférentes à l'attrait du genre masculin. Nous pouvons commencer à croire qu'il n'en est rien et nous avons ici, sous les yeux, comme une confession, comme un aveu, involontaire peut-être, mais d'autant plus significatif, de la faiblesse féminine.

« Vous êtes une indifférente, Madame?

— Oui, Monsieur, je suis une indifférente, je suis parfaitement indifférente.

— Fort bien, Madame, tous mes respects, peut-être même tous mes compliments. J'ai l'honneur...

— Je suis même tellement indifférente que...

— Que?

— Que je m'associe avec d'autres indifférentes pour être encore plus fermement indifférente.

— Ah! pardon! pardon! Si vous sentez le besoin d'associer votre force d'indifférence à d'autres forces d'indifférence, c'est que vous n'en êtes pas tout à fait sûre. Et par conséquent cette force est une faiblesse ou tout au moins cette force est une force qui sent beaucoup de faiblesse en elle-même. Chrysale, quand il prend la résolution d'être homme à la barbe des gens et de résister à la toute-puissance de Philaminte, au moment même qu'il relève la tête avec un beau geste de défi, jette toutes les mains dont il dispose de tous les côtés autour de lui en s'écriant: « La voilà! Soutenez-moi bien tous! » De même vous, Madame, vous êtes certainement tout à fait indifférente à l'égard des hommes; mais vous criez à toutes celles qui, sur la terre, vous paraissent être dans les mêmes sentiments: « Soutenez-moi bien « toutes! Serrez-moi les mains. Tenons ferme. Sans « cela, je ne répondrais pas tout à fait de moi. »

Rien au monde ne peut flatter davantage les hommes. Vous savez, chères mesdames, les hommes n'avaient, diable, pas besoin de cette excitation à la fatuité.

* * *

Toujours est-il que cette ligue existe et que les statuts qu'elle s'est donnés, qui sont très sévères, sont autant d'aveux un peu naïfs de cette faiblesse féminine que je signale et beaucoup moins des proclamations d'indifférence que des signes de terreur à l'endroit du sexe, à ce qu'il paraît, fascinateur.

« Article 1. — Tous les membres de la Société pour développer chez les femmes l'indifférence à l'égard des hommes, doivent avoir atteint l'âge de dix-sept ans, porter des jupes longues et arranger leurs cheveux avec grâce. »

Jusque-là rien de mieux. Les « indifférentes » veulent montrer qu'elles ne renoncent nullement à leur sexe, à ses grâces et à ses agréments et qu'il n'est nullement nécessaire, et que même il serait malséant, parce qu'on est indifférente, d'être hirsute. Voilà qui est de très bon sens et même d'intelligente et délicate dignité. Je ne suis que charmé de ce petit morceau.

« Art. 2. — Elles doivent être complètement à l'épreuve contre les charmes des hommes, mépriser l'amour et abhorrer le mariage. »

Ah! j'aime moins ceci. Les termes sont violents et par conséquent sentent la faiblesse. N'oubliez-donc pas, Mesdames, que vous êtes des « indifférentes ». L'indifférence est froide, calme et tranquille. Elle n'est pas véhémente. Si elle est véhémente, elle n'est plus de l'indifférence. Avez-vous si peu de psychologie que vous ne sachiez point qu'il y a beaucoup moins de distance entre l'amour et la haine qu'entre l'amour et l'indifférence? Avez-vous oublié le mot de Théodora à celui qu'elle aime (dont j'oublie le nom), dans la pièce de M. Sardou : « Tu m'insultes! Tu m'aimes encore! » Vous nous insultez, Mesdames, dans votre article 2. Mépris, *abhorration*. Vous nous insultez. Vous nous aimez encore. Prenez garde! Non, ce n'est pas le langage de l'indifférence. Vous ne semblez pas savoir combien vous êtes aimables de nous haïr. Flatteuses!

* * *

« Art. 3. — Elles doivent faire de la propagande auprès des femmes faibles qui sont tentées de tomber dans le précipice du mariage et les en détourner. »

Hum! sans doute, c'est l'esprit même de la ligue et son office propre. Une ligue est faite avant tout pour recruter des adhérents. Il n'y a rien à dire à cela. Cependant examinez-vous bien et examinez votre article 3, examinez-vous vous-mêmes dans le miroir de votre article 3. Savez-vous bien ce qu'au fond il veut dire? Il veut dire que vous n'êtes pas sûres de vous, que vous avez bien quelque défiance de vous-mêmes. Vous cherchez des adhérents, c'est-à-dire des soutiens et des appuis, comme Chrysale : « Soutenez-moi bien tous. Soyez beaucoup à me soutenir; je sens et j'avoue par mon article 3 que j'en ai besoin. »

Mais certainement! Des indifférentes, de vraies indifférentes, de solides, tranquilles et assurées indifférentes, des indifférentes *qui ne seraient pas inquiètes*, diraient : « Nous sommes des indifférentes. Entre indifférentes nous nous réunissons, comme il est naturel entre gens qui ont les mêmes goûts. Qui se ressemble s'assemble. Et puis, c'est tout. Qui pensera comme nous viendra à nous. De la propagande, non. La propagande est de l'hostilité et non plus de l'indifférence. Et de plus elle montrerait que nous sentons le besoin d'être soutenues par le nombre, d'être nombreuses, de recruter. Cet aveu d'un besoin de recrutement serait un aveu d'inquiétude sur notre solidité; et cet aveu d'inquiétude sur notre solidité serait un aveu de faiblesse. » — Voilà qui serait le langage d'indifférentes et non pas d'inquiètes. L'article 3 sent la poudre; il sent aussi, et par cela même, la crainte de faiblir, la crainte de la faiblesse, et la crainte de la faiblesse est une faiblesse qui commence. « Quand on sent la peur du mal, on éprouve déjà le mal de la peur. » Oh! Mesdames, qu'il y a de charmantes terreurs, comme dirait Boileau, dans votre article 3.

* * *

« Art. 4. — Elles doivent gagner elles-mêmes leur vie, de manière à être indépendantes. »

Ici, Mesdames, je n'ai qu'à vous approuver pleinement, comme pour votre article premier. J'ai plaisir à tous vos articles, du reste, puisque les uns flattent ma vanité d'homme et que les autres satisfont mon bon sens. On dirait que vous avez dressé vos statuts pour mes plaisirs. Les uns contentent mes passions et les autres mon entendement. J'ai rarement été plus d'accord avec des dames anti-masculines. C'est une chose singulière comme quelquefois, on est agréable aux gens après avoir fait plutôt le ferme propos de leur déplaire. On a dit de certaines personnes d'humeur constamment mauvaise : « Elles sont aux petits soins pour déplaire. » Vous, vous êtes aux petits soins pour déplaire et vous plaisez toujours. C'est que vous êtes femmes. La femme a tellement la vocation de plaire qu'elle fait encore son office, même quand elle a donné sa démission.

J'approuve donc pleinement votre article 4. Oui, il est de la dignité d'une femme de gagner sa vie, *ou de pouvoir la gagner*. (Vous l'entendez ainsi, n'est-ce

pas ?) Il n'est pas nécessaire qu'elle travaille si elle peut s'en passer. Mais il est nécessaire qu'elle ait en main un métier dont elle puisse vivre. Il est parfaitement exact que pour la femme le « sans profession » est une servitude. Si la jeune fille, malgré *la protection spéciale que la loi lui accorde*, malgré sa majorité, c'est-à-dire sa libération, placée par la loi à un âge moins avancé pour elle que pour le jeune homme, n'en est pas moins forcée, très souvent, de faire un mariage dont elle ne veut pas et dont ses parents veulent, c'est parce qu'elle n'a pas un métier en mains, qui lui permette de dire à ses parents : « Je n'ai pas besoin de vous. » — A cet égard, la petite bourgeoise française, anglaise, allemande est une petite esclave, comparativement à sa sœur l'ouvrière. Elle n'est pas une personne. Elle est une petite fille, destinée à être femme et mère et toujours mineure, La libération — comme aussi la sécurité — mais la libération, la maîtrise de soi, la possession de soi, la dignité, consiste dans le gagne-pain acquis et assuré. La femme indépendante doit gagner sa vie ou pouvoir la gagner. C'est votre article 4. Il est parfait. Toutes mes félicitations.

*
* *

J'aime un peu moins deux autres articles qui, ce me semble, ne vont pas sans quelque contradiction entre eux. Vous dites plus loin, en vos statuts, d'une part : « L'amitié pour l'autre sexe est tolérée à la condition qu'il ne s'y mêle pas l'ombre d'un autre sentiment » ; et d'autre part : « Chaque infraction aux statuts est punie d'une amende d'au moins cinq livres. »

Voyons, voyons ! Il faudrait s'entendre, si s'entendre se peut. Je ne vois guère la conciliation entre ces deux règles. Il est permis à vos adhérentes d'avoir de l'amitié pour un gentleman ; une adhérente à la ligue de l'indifférence peut être l'amie d'un gentleman. C'est admis, n'est-ce pas ? A quelle « infraction » peut donc s'appliquer la pénalité de cinq livres d'amende ? Uniquement au mariage ou à l'union libre, uniquement aux rapports de femme à homme qui ne seront pas de l'amitié. C'est l'évidence même. Mais, par Parthénos, celle de vos adhérentes qui aurait donné dans le mariage ou dans l'union libre, par ce seul fait elle aurait complètement, absolument cessé de faire partie de votre ligue. Par Aphrodite, quelle indifférente ! — La pénalité ne s'applique donc pas à une adhérente qui se sera mariée ou qui se sera unie librement. Elle ne s'applique pas non plus à une adhérente qui aura eu une amitié sérieuse et respectable pour un gentleman. Alors, à quoi diantre s'applique-t-elle ?

J'entends ou je crois entendra, ou je suppose. Elle s'applique, la pénalité, aux choses, toutes de nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe, qui sont *entre* l'amitié et le mariage ou *entre* l'amitié et l'union libre, qui vont de l'amitié à l'amour, qui s'échelonnent de l'amitié à la passion. Ce doit être cela.

Oui ; mais dès lors nous voilà pleinement dans la casuistique des cours d'amour. L'amitié pure et simple d'une part étant écartée, le mariage et l'union libre d'autre part étant écartés, où commence dans l'intervalle la galanterie proscrite, la courtoisie tendre défendue, le flirt interdit, l'amitié amoureuse condamnable et condamnée et passible d'une amende de 125 francs ? Rien au monde de plus difficile à déterminer. J'ai peur que vous n'y épuisiez vos ressources de psychologie et de casuistique et de métaphysique amoureuse.

Savez-vous ce qu'il vous faudra dresser à nouveau ? Tout simplement la *Carte de Tendre*. Oui, pour combattre l'amour, il vous faudra dresser à nouveau la Carte que les Précieuses avaient dessinée pour tout autre chose, je crois, que pour le combattre. Vous aurez dans vos archives, forcément, pour la pouvoir consulter à chacun de vos jugements, une carte de Tendre infiniment détaillée, circonstanciée, précise et technique, une carte d'État-major du Pays de Tendre.

Car il s'agira de ne pas se tromper. Il y aura *Tendre-sur-estime*, qui évidemment sera permis ; il y aura *Tendre-sur-inclination*, qui sera peut-être toléré ; il y aura *Tendre-sur-conformité-de-goûts* qui sera peut-être admis encore ; et par exemple il me semble que vous ne sauriez condamner une ligueuse qui, « abhorrant le mariage », se plaira dans la conversation d'un gentleman qui aura le mariage en horreur ; et pourtant, songez-y, c'est déjà une manière d'être trop d'accord.

Mais si nous arrivons à *Tendre-sur-coquetterie*, à *Tendre-sur-mélancolie* et à *Tendre-sur-langueur*, il est clair que l'amende s'impose.

Mais encore avisez les villages, très célèbres, probablement à cause des batailles qui y ont été données, de *Complaisance*, de *Billets doux* et de *Petits soins*. Que dites-vous de *Complaisance?* Encourt-elle l'amende, celle qui s'y est arrêtée ? Vous me direz : « Cela dépend de la longueur du séjour. » Ah ! sans doute ! mais c'est terriblement difficile à définir et délimiter.

Billets doux est moins difficultueux. Cinq livres d'amende. Et encore, si le billet doux était ironique ? Renvoyé à *Coquetterie*. Oh ! ça abonde en difficultés.

Petits soins. Ah ! je vous attendais à *Petits soins*. *Petits soins* est-il dans le département de l'amitié ou dans le département de l'amour ? Je vous défie bien, vous qui vous croyez malignes, de me le dire précisément. *Petits soins* est évidemment sur les limites

du département de l'amour et du département de l'amitié. Y a-t-il lieu à amende? Ou bien, pour prendre une autre métaphore géographique, *Petits soins* est sur deux rivières, dont l'une conduit de l'amitié à l'amour et dont l'autre ramène de l'amour à l'amitié.

Et voilà, je crois, qui est exact, et voilà, je crois, qui est aussi embarrassant qu'il est exact et aussi difficultueux qu'il est incontestable.

Croyez-vous que vous vous tirerez de tout cela? Mais, Mesdames, vos procès seront interminables: ils seront toujours à reprendre et à reviser, d'autant plus qu'il y aura toujours quelques faits nouveaux. Votre article sur les infractions est gros de toutes les complications, de toutes les complexités, de tous les contentieux et de toutes les discussions possibles.

Or, et c'est peut-être là que j'en voulais venir; or, à discuter toutes ces questions épineuses, à poser tous ces cas difficiles, à démêler tous ces écheveaux embarrassés, de vos doigts du reste agiles, savez-vous ce qui arrivera? C'est que vous passerez votre vie à parler d'amour.

Voyez-vous bien comme on n'y échappe point! Vous fondez une ligue contre l'amour, et, siégeant au contentieux et au conseil disciplinaire, elle aura pour principale occupation et même, ce me semble, pour unique emploi, d'analyser des questions d'amour, de discuter des questions d'amour et de distinguer à grand renfort de face-à-main le point précis où finit l'amitié et où commence l'amitié amoureuse. C'est un résultat inattendu et nécessaire, imprévu et inévitable.

— Et pénible? — Eh! eh! Je ne sais pas trop. Les femmes peuvent renoncer à l'amour, lutter contre l'amour, partir en croisade contre l'amour, faire à l'amour une guerre d'extermination, mais à la condition de s'en occuper sans cesse; et ce sera votre cas; et il est très probable que cela ne vous sera pas désagréable. Les femmes s'occuperont toujours d'amour, alors même et surtout alors qu'elles le maudiront. Ce n'est qu'une manière détournée et plus piquante de s'en entretenir. La ligue pour développer l'indifférence des femmes à l'égard des hommes sera tout ce qu'on voudra, hostile, justicière, vengeresse, exterminatrice, tout, excepté indifférente. Elle aura pour devise ostensible: « Qu'il ne soit plus question d'amour », et pour pensée de derrière la tête: « Nous n'en voulons pas; mais qu'il en soit question toujours. »

Et il n'y a rien de plus naturel. *Naturam expellas furca...* ce qui veut dire: « Chassé par le jardin il revient par la cour. »

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie Française.

DANS LES BAS-FONDS [1]

Tableaux en quatre actes

Traduit du russe par E. HALPERINE-KAMINSKA.

ACTE TROISIÈME

Un terrain vague, rempli de détritus et envahi par les mauvaises herbes. Au fond, une grande muraille en briques, masquant le ciel, et, à ses pieds, des sureaux. A droite, un mur en planches, noirci par le temps, appartenant aux communs d'une cour voisine, hangar ou écurie. A gauche, un mur de pierres, avec des restes de plâtre, de la maison où se trouve l'asile de Kostylev. Il est disposé en pan coupé, de sorte que le devant s'avance presque jusqu'au milieu du terrain. Entre lui et le mur en briques, un passage étroit. Dans le mur de pierres sont pratiquées deux fenêtres: l'une au niveau du sol, l'autre deux mètres au-dessus et voisinant la muraille en briques. Auprès de celle-ci est un traineau grossier, renversé, et un tronc d'arbre de cinq mètres de long environ. A droite, au pied du mur, un tas de vieilles planches et de solives.

Le soir. Le soleil se couche en éclairant le mur en briques d'une lueur rougeâtre. C'est le début du printemps; la neige vient de fondre. Les branches noires du sureau sont encore dépourvues de bourgeons.

Sur le tronc d'arbre, sont assises côte à côte Natacha et Nastia; sur le traineau, Louka et le Baron. Klestch est étendu sur le tas de bois, auprès du mur de droite. Dans l'encadrement de la fenêtre, située au niveau du sol, on aperçoit la face de Boubnov.

SCÈNE PREMIÈRE

NATACHA, NASTIA, LOUKA, LE BARON, KLESTCH, BOUBNOV.

NASTIA, les yeux clos, dodelinant de la tête en cadence avec son récit, et chantonnant. — Voici qu'il arrive... la nuit... dans le jardin... dans le kiosque, comme nous l'avions convenu... Et moi, je l'attends depuis longtemps déjà, et je tremble de peur et de chagrin. Lui aussi, il tremble, et il est blanc comme la craie... et dans sa main il tient un *levolverte*...

NATACHA, tout en grignotant des grains de tournesol. — Voyez-vous cela! On dit bien vrai que les étudiants sont des cerveaux brûlés...

NASTIA. — ... Et il me dit alors d'une voix terrible: Mon bien cher amour...

BOUBNOV. — Oh! oh! bien cher!...

LE BARON. — Attends! Si cela ne te plaît pas, n'écoute pas, mais ne gêne pas ceux qui veulent mentir... Après?...

NASTIA. — ... Mon amour infini! qu'il dit, mes parents, qu'il dit, ne donnent pas leur consentement à mon mariage avec toi... Et ils me menacent de me maudire pour l'éternité, à cause de mon amour pour toi. Et alors je dois, qu'il dit, en finir avec ma triste existence, à cause de cela... Et son *levolverte* est

(1) Voir la *Revue Bleue* des 14 et 21 mars.

immense... Et il est chargé de dix balles... Adieu! qu'il dit, amie chère à mon cœur! J'ai pris une décision irrévocable... Je ne puis aucunement vivre sans toi. Et je lui réponds: Mon inoubliable ami... Raoul...

BOUBNOV, surpris. — Quoi? Comment?... Kraoul?

LE BARON, riant aux éclats. — Voyons, Nastia! Mais je crois bien que la dernière fois c'était Gaston.

NASTIA, se dressant d'un bond. — Taisez-vous, malheureux! Ah! chiens vagabonds!... Est-ce que vous pouvez comprendre... l'amour? Le vrai amour? Et moi je l'ai eu, le vrai! (Au Baron.) Et toi, misérable!... tu es un homme instruit... Tu dis que tu buvais ton café au lit!...

LOUKA. — Voyons, vous autres, ne la taquinez pas! Respectez donc la créature humaine!... Ce n'est pas ce qui est dit qui importe, mais pourquoi c'est dit. Allons, conte, ma fille, conte!...

BOUBNOV. — Maquille tes plumes, ma pie, vas-y.

LE BARON. — Va! continue!

NATACHA. — Ne les écoute pas! C'est par envie qu'ils sont comme cela... Parce qu'ils n'ont rien à raconter sur leur vie...

NASTIA, se rassoit. — Non! Je ne veux plus! Je ne parlerai plus!... Puisqu'ils ne croient pas... puisqu'ils rient... (Soudain, elle se tait, et après une courte pause, referme les yeux et continue avec chaleur, à voix haute, en agitant les bras en cadence avec son discours, comme si elle écoutait une musique lointaine.)... Et alors je lui réponds: Joie de ma vie, astre de mes nuits, mais à moi aussi, il est absolument impossible de vivre sans toi sur cette terre... parce que je t'aime follement, et je t'aimerai tant que mon cœur battra dans ma poitrine!... Mais, que je lui dis, ne perds pas ta jeune existence... Puisqu'elle est si nécessaire à tes chers parents pour lesquels tu es toute la joie... alors, quitte-moi... Que je me perde plutôt, moi... en languissant après toi... toi ma vie... moi seule... oui, je suis comme ça... que je sois perdue, qu'importe!... je ne suis bonne à rien... et rien ne m'est plus... rien ne m'est plus...

(Elle cache son visage de ses mains, et pleure en silence.)

NATACHA, en se détournant et à voix basse. — Ne pleure pas, il ne le faut pas...

(Louka, avec un sourire, caresse les cheveux de Nastia.)

BOUBNOV, riant aux éclats. — Ah! la sotte fille!

LE BARON, riant aussi. — Eh! grand-père, tu crois peut-être que c'est arrivé? Tout cela est pris dans son bouquin, *l'Amour fatal*... Des bêtises, tout cela... lâche-la...

NATACHA. — Et qu'est-ce que ça te fait à toi? Tais-toi, puisque tu es descendu si bas que tu ne comptes plus!

NASTIA, furieuse. — Ame perdue! Panier percé! Où est ton âme?

LOUKA, [illegible] — Allons-nous-en, ma fille! Ce n'est rien! Il ne faut pas te fâcher!... Je sais, moi, je crois, moi... La vérité est avec toi, et non avec eux... Puisque tu crois que tu as eu un vrai amour, donc tu l'as eu... Oui, tu l'as eu... Et ne te fâche pas contre lui, ton compagnon de lit... C'est peut-être en effet par jalousie qu'il rit... Il n'a peut-être rien eu de réel dans sa vie... Allons, allons-nous-en!

NASTIA, serrant sa main contre son cœur. — Petit grand-père, je le jure que ça a été! Tout a été!... C'était un étudiant... un Français... On l'appelait le petit Gaston... avec une barbiche noire... en souliers vernis... oui, que le tonnerre me frappe sur place si ce n'est pas vrai! Et il m'aimait, combien il m'aimait!

LOUKA. — Je le sais. Je le crois... Alors, en souliers vernis, tu dis? Voyez-vous cela! Et toi, tu l'aimais bien aussi?...

(Ils disparaissent tous les deux en tournant le coin.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins NASTIA et LOUKA.

LE BARON. — Est-elle sotte, cette fille!... Elle est bonne, mais sotte à faire pleurer...

BOUBNOV. — Et pourquoi est-ce que l'homme aime tant à mentir? Il est toujours comme devant un juge d'instruction!...

NATACHA. — Apparemment, le mensonge est plus agréable que la vérité... Moi aussi...

LE BARON. — Quoi aussi?

NATACHA. — J'invente... J'invente et j'attends...

LE BARON. — Quoi?

NATACHA sourit, confuse. — Je ne sais pas... Je me dis... demain... Quelqu'un viendra... quelqu'un de particulier... Ou bien il m'arrivera quelque chose... d'inouï... J'attends depuis longtemps... J'attends toujours... Mais en réalité, que puis-je attendre?

(Une pause.)

LE BARON, avec un sourire. — Il n'y a rien à attendre... Moi, je n'attends rien... Tout a été déjà... passé, fini... A d'autres!

NATACHA. — Ou bien, je m'imagine que demain... je mourrai subitement... et j'en ai la chair de poule... En été, c'est bien d'imaginer la mort... Il y a des orages en été... Un coup de tonnerre peut vous tuer...

LE BARON. — Je vois que tu n'as pas la vie gaie... C'est ta sœur... un caractère de diable...

NATACHA. — Et qui est-ce qui a la vie gaie? Tous souffrent... je le vois bien...

KLESTCH, [illegible] — Tous, dis-tu? Ce n'est pas vrai!... Si c'était vrai, passe encore... Ça ne serait pas vexant alors!...

BOUBNOV. — Quelle mouche l'a piqué? Voyez-vous ce braillard!...

KLESTCH, [illegible]

LE BARON. — Moi, j'irai faire la paix avec Nastia...

Si je ne la fais pas, elle ne me donnera pas de quoi boire...

Bournov. — Hum ! C'est drôle, comme les gens aiment à mentir ! Passe pour Nastia... Elle, ça se comprend... Elle a l'habitude de maquiller son museau, alors elle veut aussi maquiller son âme... Y mettre un peu de rose... Mais les autres, pour quoi faire ? Louka, par exemple ?... Ment-il !... Et cependant sans aucun profit pour lui... Un vieillard déjà... à quoi bon ?...

Le Baron, [illegible] Tous ont des âmes grises... alors ils veulent les rosir un peu...

Louka, apparaît au coin du nom. — Pourquoi, barine, taquines-tu cette fille ? C'est mal de la tourmenter ainsi !... Qu'elle pleure, puisque ça l'amuse... C'est pour son plaisir qu'elle verse des larmes... Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Le Baron. — Mais c'est bête, vieux... J'en ai assez... Aujourd'hui c'est Raoul, demain c'est Gaston, et c'est toujours la même chose... Du reste, je vais faire la paix...

[illegible]

SCÈNE III

LOUKA, NATACHA, BOUBNOV, KLESTCH.

Louka. — Va donc ! Câline-la ! Ce n'est jamais mauvais de caresser un être humain...

Natacha. — Que tu es bon, grand-père... Pourquoi es-tu si bon ?

Louka. — Bon, dis-tu ?... Si tu veux... [illegible] Il faut bien, ma fille, que quelqu'un soit bon... Aie un peu pitié des autres. Le Christ avait pitié de tout le monde, et il nous a ordonné de faire de même... Avoir pitié d'un homme au bon moment, c'est toujours profit... Ainsi, j'étais moi, gardien d'une maison de campagne chez un ingénieur, aux environs de la ville de Tomsk... Bien... Cette maison était en pleine forêt... un endroit bien désert... et en hiver, j'y restais tout seul... L'espace ne me manquait pas... je me sentais à l'aise là-bas. Mais voici qu'une fois, j'entends : on escalade...

Natacha. — Des voleurs ?...

Louka. — Oui... Donc, ils escaladent... Je prends mon fusil et je sors... J'en vois deux en train d'ouvrir la fenêtre, et tellement occupés à leur besogne, qu'ils ne m'aperçoivent même pas... Je leur crie alors : Eh ! vous autres, filez !... Alors, eux vont pour se jeter sur moi avec une hache... Moi, je les préviens... Ne me touchez pas, sinon... je tire... Et je vise tantôt l'un, tantôt l'autre... Eux, se jettent à genoux. Lâche-nous, qu'ils supplient... Mais j'étais déjà pris de colère, à cause de la hache, comprends-tu... Quand je vous chassais, démons, vous n'avez pas voulu partir; à présent, dis-je, qu'un de vous casse des branches... Ils en ont cassé... Maintenant, ordonnai-je, que l'un se couche et que l'autre le fesse... Et c'est ainsi, qu'à tour de rôle, ils se sont donné des verges. Quand ce fut fini, ils me dirent : Grand-père, donne-nous un morceau de pain pour l'amour du Christ. Nous n'avons rien mangé ! Et ce sont cependant des voleurs, ma fille. (Il rit.) Et qui se jettent sur vous avec une hache. Oui... C'étaient deux excellents bougres... Alors je leur dis : Espèces de vauriens, vous auriez dû simplement me le demander; et eux de répondre : Nous en avions assez de mendier toujours sans recevoir jamais; c'était vexant, à la fin !... Et c'est ainsi qu'ils ont passé tout l'hiver avec moi... L'un, on l'appelait Stépan, prenait mon fusil, et allait chasser dans la forêt... l'autre, Yakov, était tout le temps malade; il ne faisait que tousser... Alors, à nous trois, nous gardions la maison... Le printemps venu : adieu, grand-père, me dirent-ils; et ils partirent, ils s'en allèrent en Russie.

Natacha. — C'étaient des évadés, des forçats !

Louka. — En effet, des évadés... de braves moujiks !... Si je n'avais pas eu pitié d'eux, ils m'auraient peut-être tué... ou autre chose... Après, c'était la cour d'assises, la prison, de nouveau la Sibérie... Quel profit ?... La prison n'apprend pas à faire le bien, la Sibérie non plus... L'homme, lui, te l'apprendra... Oui... l'homme peut t'apprendre le bien... C'est bien simple.

(Une pause.)

Boubnov. — Eh oui ! Eh bien ! moi... Je ne sais pas mentir ! Pour quoi faire ? Pour moi, il faut dire la vérité comme elle est. Pourquoi se gêner ?

Klestch, se redresse brusquement comme si on l'avait piqué et crie. — Quelle vérité ? Où est la vérité ? (Il agite ses loques sur lui.) La voilà, la vérité ! Pas de travail... pas de forces... la voilà, la vérité ! Pas de toit où se reposer... il faut crever... Voilà la vérité !... A quoi bon... qu'en ferais-je de la vérité ? Qu'on me laisse respirer... un seul moment de répit !... De quoi suis-je coupable ?... Pourquoi me gratifier de la vérité ? Une vie impossible... La voilà, la vérité !...

Boubnov. — Est-il monté !...

Louka. — Seigneur Jésus !... Voyons, mon garçon !

Klestch, tout frémissant. — Vous parlez de vérité, vous autres !... Toi, frère, tu en consoles tout le monde... Et moi, je te dirai... Je vous hais tous !... Et cette vérité, qu'elle soit maudite, damnée !... Compris ?

(Il s'écroule en se retournant de temps à autre.)

Louka. — Voyez-vous !... Le pauvre homme !... Comme il est monté !... Et où court-il ?

Natacha. — Comme un fou...

Boubnov. — Bien envoyé ! Il a lancé ça comme au théâtre... Ça lui arrive... Il n'a pas encore pris l'habitude de la vie...

SCENE IV

LES MÊMES, moins KLESTCH, puis PEPEL.

PEPEL, apparaît lentement au coin du mur. — Paix à l'honnête compagnie!... Eh bien! Louka, vieillard malin, tu contes toujours des histoires?

LOUKA. — Si tu avais entendu comment un homme criait ici!...

PEPEL. — C'est de Klestch que tu parles? Qu'a-t-il donc? Je viens de le voir courant comme un fou furieux...

LOUKA. — On court, quand ça vous prend au cœur...

PEPEL, s'asseyant. — Je ne l'aime pas... Il est trop mauvais, trop fier... (Singeant Klestch.) : « Je suis un ouvrier, moi. » Personne ne peut l'égaler... Travaille, puisque ça t'amuse, mais il n'y a pas à en être fier! Si on appréciait les gens d'après leur travail... alors le cheval vaudrait mieux que l'homme... il porte des fardeaux, et ne souffle mot!... Natacha! est-ce que les tiens sont à la maison?

NATACHA. — Ils sont partis pour le cimetière... Puis ils voulaient aller aux vêpres...

PEPEL. — C'est pourquoi tu es libre... c'est bien rare!...

LOUKA, méditatif, à Boubnov. — Tu dis : vérité... C'est qu'elle n'est pas un remède pour toutes les souffrances... On ne guérit pas toujours l'âme par la vérité... J'en connais un cas : il y avait un homme qui croyait à l'existence d'une terre de vérité!...

BOUBNOV. — Eh quoi?

LOUKA. — A une terre de vérité... Il doit y avoir, disait-il, une terre où vivent des hommes à part... Des hommes bons... qui s'estiment entre eux, et qui s'entr'aident sans façons... Et chez eux, tout va bien... Et alors, cet homme avait l'intention de partir à la recherche de cette terre de vérité. Il était pauvre, vivait mal, mais même aux pires moments, quand il était à bout de forces, il ne perdait pas courage quand même... Ce n'est rien, disait-il avec un sourire, ça passera... Je patienterai encore un peu, puis j'abandonnerai toute cette existence, et je m'en irai dans le pays de la vérité... C'était sa seule joie, son seul espoir...

PEPEL. — Et il y alla?

BOUBNOV. — Oui? Ho! ho!

LOUKA. — Et alors, un jour arriva par là, — c'était en Sibérie, — un déporté, un savant... qui avait plein de livres et de plans avec lui, et toutes sortes de machines... Mon homme dit alors au savant : Montre-moi, de grâce, où est donc cette terre de vérité et quel est le chemin qui y conduit? Le savant ouvrit tout de suite ses livres, déplia ses plans... chercha, chercha... Pas de pays de vérité nulle part. Tout y est noté, tous les pays indiqués, mais de terre de vérité... point...

PEPEL, bas. — Allons donc! alors il n'y en a pas?... (Boubnov rit aux éclats.)

NATACHA. — Tais-toi!... Et puis, grand-père?

LOUKA. — Mon homme ne le crut pas... Il doit y en avoir une, qu'il dit... Cherche mieux... Sinon, tous tes livres et tous tes plans sont bons à jeter, qu'il dit... puisqu'il n'y a pas là de terre de vérité... Le savant de s'offenser... Mes plans, qu'il dit, sont les plus exacts, et il n'y a pas de terre de vérité du tout. Alors mon homme se fâcha. Comment cela? J'ai tout le temps vécu!... tout le temps souffert! Ma seule foi était que ça existait, et voici que les plans disent que non! Au voleur!... Et il dit au savant : Ah! la crapule! Un savant, toi?... Un filou, oui!... Tiens! voilà pour toi!... et il lui mit un œil au beurre noir! Pan! pan!... (Après un silence.) Puis, il rentra chez lui, et... s'étrangla!...

Tous gardent le silence. Louka, avec un sourire regarde Pepel et Natacha.

PEPEL, à voix basse. — Diable!... Pas drôle, ton histoire!...

NATACHA. — Il n'a pu supporter le mensonge...

BOUBNOV, morne. — Balivernes que tout ça!...

PEPEL. — Hum! Oui... Fichue, la terre de vérité... Elle ne s'est pas trouvée...

NATACHA. — C'est triste pour cet homme...

BOUBNOV. — Des inventions, tout ça... Voyez-vous ça, ho! ho! une terre de vérité! Ho! ho! ho! En a-t-il, du toupet? Ho! ho! ho! (Il disparaît de la fenêtre.)

SCENE V

LES MÊMES, moins BOUBNOV.

LOUKA, hochant la tête vers la fenêtre. — Il rit, le pauvre... (Une pause.) Allons, mes enfants, vivez heureux! Je vais vous quitter bientôt...

PEPEL. — Et pour aller où?

LOUKA. — Chez les Ukraniens... j'ai entendu dire qu'on y a découvert une nouvelle religion... Il faut voir ça... Ah! les hommes! Ils ne font que chercher... Toujours à la poursuite du mieux... Que Dieu leur accorde de la patience!...

PEPEL. — Et toi, qu'en penses-tu? Trouveront-ils?

LOUKA. — Les hommes?... Mais oui, ils trouveront! Qui cherche, trouve!... Qui veut bien, trouve!

NATACHA. — Ah! s'ils trouvaient déjà quelque chose! S'ils imaginaient quelque chose de meilleur.

LOUKA. — Ils l'imagineront... Seulement il faut les aider, ma fille...

NATACHA. — Comment les aiderai-je, moi? Je suis moi-même sans aide...

PEPEL, [illegible] — Écoute, Natacha! je veux te parler encore une fois... Là, devant lui... Il sait tout... Viens avec moi...

NATACHA. — Et où? Par les prisons?

PEPEL. — Je te l'ai dit... je ne volerai plus... Foi de Dieu, c'est fini! Et puisque je le dis, je le ferai! Je sais lire et écrire, moi... Je travaillerai... Voici qu'il dit qu'il faut aller en Sibérie de son propre mouvement... Allons-y, veux-tu? Tu crois peut-être que je ne suis pas dégoûté de cette existence? Ah! que oui... Natacha! Je sais bien, je vois!... Je me console de ce que les autres volent plus que moi, et sont cependant dans les honneurs... Mais ce n'est pas assez... Ce n'est pas encore ça... Je ne m'en repens pas, non, puisque je ne crois pas à la conscience... Je ne sens qu'une chose : il faut vivre autrement... mieux; il faut vivre... de façon qu'on puisse s'estimer soi-même...

LOUKA. — Fort juste, mon garçon! Et que Dieu te vienne en aide! C'est juste, l'homme doit s'estimer.

PEPEL. — Dès l'enfance, j'étais voleur... Tout le monde me disait toujours : Vaska le voleur, Vaska, fils de voleur... ah! ah! C'est comme ça? Bon! alors me voilà voleur!... Comprends bien, c'est peut-être par rancune que je suis voleur! Et je le suis parce que jamais personne n'a pensé à m'appeler autrement... Ce sera toi, Natacha, qui m'appelleras autrement, veux-tu?

NATACHA, triste. — Je ne sais pas pourquoi, mais je ne crois plus aux paroles... Et mon cœur se serre, aujourd'hui... Je me sens inquiète comme si je m'attendais à un malheur... Tu as eu tort, Vassili, de me parler de cela aujourd'hui...

PEPEL. — Et quand le fallait-il? Ce n'est pas la première fois que je te parle...

NATACHA. — Pourquoi irais-je avec toi?... Pour t'aimer?... je ne t'aime pas énormément... Parfois, tu me plais... D'autre fois, ça me retourne de te regarder... Sans doute que je ne t'aime pas... Quand on aime vraiment, on ne voit pas les défauts de l'aimé... Et moi, je les vois...

PEPEL. — Tu m'aimeras, va! Je t'habituerai à moi. Consens seulement... Voici plus d'un an que je te guette... Je vois que tu es une fille rangée... sérieuse... une fille sur qui on peut compter... Et je me suis mis à t'aimer de tout mon cœur...

VASSILISSA, par le soupirail, se montrant dans la fenêtre et écoutant.

NATACHA. — Oui... tu t'es mis à m'aimer... Et ma sœur donc?...

PEPEL, confus. — Eh bien, quoi! Il y en a beaucoup comme elle!

LOUKA. — Ça, ça ne fait rien, ma fille; faute de grives on mange des merles.

PEPEL, sombre. — Aie donc pitié de moi... Ce n'est pas une vie que la mienne... Une vie de loup... aucune joie, je m'enfonce comme dans la vase, et, j'ai beau me cramponner, tout ce que j'attrape est pourri. Ta sœur, dis-tu... J'avais bien pensé que peut-être elle... Mais ce n'est pas ça... Si elle n'était pas si avide d'argent, pour lui plaire, j'aurais tout fait!... Si seulement elle avait voulu être toute à moi... mais elle cherche autre chose... L'argent, la liberté... la liberté de faire la noce; elle ne me serait d'aucun secours... Tandis que toi, comme un jeune sapin, tu piques, mais tu sauras me retenir...

LOUKA. — Moi aussi, je te dirai : Epouse-le, fillette; ce n'est pas un mauvais garçon. Rappelle-lui seulement le plus que tu pourras qu'il est bon, afin qu'il ne l'oublie pas, et il te croira... Dis-lui seulement : Vassia, tu es bon, ne l'oublie pas! Songe, ma fille, que pourrais-tu faire d'autre? Ta sœur est une bête féroce; de son mari, il n'y a rien à dire : le vieux est pire que tout ce qu'on pourrait dire... Enfin, toute cette vie d'ici!... Où iras-tu? Ce gas est solide...

NATACHA. — Il n'y a pas où aller, je le sais bien... seulement, je n'ai confiance en personne... et je n'ai à m'en aller nulle part...

PEPEL. — Il n'y a pour toi qu'un chemin... Mais je ne te laisserai pas le prendre; je te tuerais plutôt...

NATACHA, souriant. — Voilà... Je ne suis pas encore ta femme, et tu veux déjà me tuer!...

PEPEL, la prenant dans ses bras. — Laisse, Natacha! d'une façon ou d'une autre...

NATACHA, se serrant contre lui. — Soit... Mais je ne te dirai qu'une chose, Vassili, et c'est comme si je parlais devant Dieu : la première fois que tu me battras ou que tu m'offenseras d'autre manière... je n'aurai pitié ni de moi, ni de personne... ou bien je m'étranglerai, ou bien...

PEPEL. — Que mon bras se dessèche si je te touche!...

LOUKA. — Allons! ne doute pas, ma fille! Il a plus besoin de toi, que toi de lui...

SCÈNE VI

LES MÊMES, VASSILISSA, puis KOSTYLEV.

VASSILISSA, à la fenêtre. — Et voilà les fiançailles faites! Paix et concorde!

NATACHA. — Ah! ils sont revenus!... Oh! Seigneur, on nous a vus... c'est ta faute, Vassili!

PEPEL. — Qu'as-tu à avoir peur? Personne n'a plus le droit de te toucher, maintenant.

VASSILISSA. — N'aie pas peur, Natacha! Il ne te battra pas... Il ne sait ni battre, ni aimer... J'en sais quelque chose, moi...

LOUKA, bas. — Ah! quel serpent que cette femme!...

VASSILISSA. — Il est surtout brave en paroles.

KOSTYLEV, entrant. — Natacha! Que fiches-tu ici, fainéante? Tu commères? Tu te plains de tes parents! Et le samovar? il n'est pas prêt... la table n'est pas desservie!

NATACHA, en s'éloignant. — Mais, puisque vous deviez aller à l'église...

KOSTYLEV. — Ce que nous devions ou pas, ce n'est pas ton affaire; tu devais, toi, faire ta besogne.

PEPEL. — Halte-là!... Elle n'est plus ta domestique... Natacha, n'y va pas! Ne fiche rien!...

NATACHA. — Ne commande pas, toi... Trop tôt encore. (Elle sort.)

PEPEL, à Kostylev. — Assez, maintenant!... Vous l'avez assez maltraitée! Elle est à moi, maintenant...

KOSTYLEV. — A toi? Et quand l'as-tu achetée? Combien l'as-tu payée?

Vassilissa rit aux éclats.

LOUKA. — Écoute, Vassia, tu ferais bien de t'en aller!

PEPEL. — Prenez garde, vous autres rieurs, de ne pas avoir à pleurer!

VASSILISSA. — Oh! c'est terrible!... Oh! j'ai peur!...

LOUKA. — Va-t'en, Vassili! Tu vois bien qu'elle te provoque... Tu comprends...

PEPEL. — Oui-da!... Mais elle se trompe!... (A Vassilissa.) Ça ne sera pas comme tu le voudrais.

VASSILISSA. — Il n'y aura pas non plus ce que je ne voudrai pas, Vassia!

PEPEL, la menaçant du poing. — Nous verrons bien!... Il sort.

VASSILISSA, disparaissant de la fenêtre. — Je vais t'arranger ta noce, va!...

SCÈNE VII

KOSTYLEV et LOUKA.

KOSTYLEV, s'approchant de Louka. — Eh bien! petit vieux?

LOUKA. — Rien, petit vieux!...

KOSTYLEV. — Oui... Tu pars, dit-on?

LOUKA. — Il est temps...

KOSTYLEV. — Où vas-tu?

LOUKA. — Où mes yeux me conduiront...

KOSTYLEV. — Vagabonder, alors? Ça t'incommode donc, de rester sur place?

LOUKA. — Sous une pierre fixe, l'eau ne s'écoule pas, dit-on...

KOSTYLEV. — Une pierre, oui. Mais l'homme doit se fixer quelque part... Les gens ne peuvent pas vivre comme des cafards... Courir où ils veulent... L'homme doit choisir sa place... et non pas traîner les chemins...

LOUKA. — Mais il y en a dont la place est partout...

KOSTYLEV. — Alors, ce sont des vagabonds... des inutiles... Il faut qu'un homme se rende utile... qu'il travaille...

LOUKA. — Voyez-vous ça!

KOSTYLEV. — Mais oui... Comment faire autrement?... Qu'est-ce qu'un pèlerin? Un homme étrange... qui ne ressemble pas aux autres... S'il a appris quelque chose de vraiment étrange... quelque chose... d'inutile à personne... Peut-être a-t-il, en effet, appris quelque vérité... Mais voilà... toute vérité n'est pas bonne à dire... Oui... Qu'il la garde... et qu'il se taise... S'il est vraiment... étrange... il doit se taire... ou bien parler de façon que personne ne le comprenne... Il ne doit rien désirer, ne pas intervenir, afin de ne pas troubler les gens sans raison... Peu lui importe comment vivent les gens... il doit poursuivre une vie juste, vivre dans les forêts, se cacher dans des tanières... invisible, sans gêner personne... ne juger personne... et prier pour tous, pour les péchés du monde... les miens, les tiens, pour ceux de tous... C'est pour cela qu'il fuit la vanité du monde... C'est pour prier. Oui... voilà ce que c'est... (Une pause.) Et toi... quel pèlerin es-tu?... Pas de passeport... Un honnête homme doit avoir un passeport... Tous les honnêtes gens ont des passeports... Oui...

LOUKA. — Il y a des gens, et il y a des hommes...

KOSTYLEV. — Ne fais pas le malin!... Ne me pose pas d'énigmes... Je ne suis pas plus bête que toi... Quelle différence entre les gens et les hommes?

LOUKA. — Mais il n'y a pas d'énigmes... Je dis qu'il y a de la terre stérile, et qu'il y en a de la fertile... Tout ce que tu y sèmes lève... Voilà ce que je dis...

KOSTYLEV. — Et pourquoi le dis-tu?

LOUKA. — Ainsi toi, par exemple... Suppose que Dieu lui-même te dise : Mikhaël, sois un homme! Crois-tu que tu changerais?... Tel tu es, tel tu resterais...

KOSTYLEV. — Ah! ah! Tu sais, l'oncle de ma femme est agent de police, et si je veux...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VASSILISSA, puis BOURNOV.

VASSILISSA, entrant. — Mikhaïl, viens prendre du thé.

KOSTYLEV, à Louka. — Voilà ce que je te dirai : déguerpis... vide les lieux!...

VASSILISSA. — Mais oui, vieux, tu feras bien de t'en aller!... Tu as la langue trop longue... Et puis, qui sait, tu es peut-être un évadé...

KOSTYLEV. — Qu'aujourd'hui même tu files!... Autrement, gare à toi!

LOUKA. — Tu appelleras ton oncle?... Appelle, va! Quelle chance! On aura pris un évadé... L'oncle aura une récompense... au moins trois kopeks...

BOURNOV, paraissant dans la fenêtre. — Qu'est-ce qu'on vend à trois kopeks?

LOUKA. — C'est moi qu'on veut vendre...

VASSILISSA, à son mari. — Viens!...

BOUBNOV. — Pour trois kopeks?... Eh bien! vieux, ils te vendront bien pour un kopek!

KOSTYLEV, à Boubnov. — Et toi, d'où sors-tu, comme un esprit malin d'une boîte?

[illegible] avec sa femme.

VASSILISSA. — Que de gens inconnus qui traînent par le monde! Que de malandrins!

LOUKA. — Bon appétit!...

VASSILISSA, [illegible]. Retiens un peu ta langue, vilain oiseau!...

[illegible]

SCENE IX

LOUKA et BOUBNOV.

LOUKA. — Je vais partir... Cette nuit même...

BOUBNOV. — Ça vaut mieux... C'est toujours bon de s'en aller à temps!

LOUKA. — Tu parles!...

BOUBNOV. — Je sais, moi!... J'ai peut-être évité le bagne, parce que je suis parti à temps.

LOUKA. — Vraiment?

BOUBNOV. — C'est comme je te le dis... Ma femme s'était acoquinée avec mon ouvrier... Le gas était un bon travailleur, j'en conviens... Il vous transformait proprement un chien en genette! le chat en kangourou, ou bien en rat musqué, que c'est épatant!... Bref, un dégourdi... Alors, ma femme s'est mise avec lui, et ils se sont si bien mis ensemble que je m'attendais, d'un jour à l'autre, à être empoisonné. Alors, j'entrepris de battre ma femme... En retour, il me battait... et il tapait dur!... Une fois, il m'a arraché la moitié de la barbe, et cassé une côte... Alors, je me suis mis en colère, moi aussi... et j'ai cogné un jour sur la caboche de ma femme avec une barre de fer!... C'était la guerre, quoi! Cependant, je voyais qu'il n'en sortirait rien de bon pour moi... ils avaient le dessus!... Alors, j'eus l'idée de démolir ma femme... et j'y pensai sérieusement! Mais je réfléchis à temps... et je suis parti!...

LOUKA. — Cela valait mieux ainsi!... Qu'ils transforment donc les chiens en genettes!...

BOUBNOV. — Oui... Mais c'est que l'atelier était au nom de ma femme... et je suis resté comme tu vois... Mais j'y pense : tôt ou tard, je n'aurais pas manqué de boire cet atelier... J'ai le mal de boire, vois-tu!

LOUKA. — Le mal de boire?... Ah!

BOUBNOV. — Un mal terrible!... Quand je commence à lever le coude, je vendrais tout, jusqu'à ma peau... Et puis, je suis paresseux... C'est inouï comme je n'aime pas à travailler!

[illegible] (A [illegible] [illegible])

SCENE X

LES MÊMES, SATINE, L'ACTEUR.

SATINE. — Des bêtises... tu n'iras nulle part... Tout ça, ce sont des maléfices... Eh! vieux! qu'est-ce que tu as donc soufflé à cette chandelle éméchée?

L'ACTEUR. — Ne blague pas!... Grand-père, dis-lui donc qu'il blague... Oui, je partirai!... J'ai déjà travaillé, aujourd'hui... J'ai balayé les rues... et je n'ai pas bu une goutte... hein!... voilà comme je suis! Voilà les trente kopeks, et je suis à jeun!

SATINE. — Mais c'est idiot! Donne-les-moi, je vais les boire, ou les jouer aux cartes!

L'ACTEUR. — A bas les pattes! C'est pour le voyage!

LOUKA, à Satine. — Pourquoi le débauches-tu?

SATINE. — Dis-moi, mage, favori des dieux, quel sort me réserve la vie? On m'a tout soufflé au jeu, frère! battu à plates coutures! Ainsi, tout n'est donc pas perdu, grand-père, puisqu'il y a des tricheurs plus malins que moi!

LOUKA. — Tu es gai, tu es plein, Constantin!

BOUBNOV. — Eh! l'Acteur! Viens donc par ici!

L'Acteur s'approche de la fenêtre et s'accroupit devant elle. Boubnov et lui s'entretiennent à voix basse.

SATINE. — J'étais amusant, quand j'étais jeune! C'est agréable de se souvenir... J'étais danseur brillant, je jouais sur la scène, j'aimais faire rire les gens... C'était le bon temps!... il n'y a pas à dire...

LOUKA. — Comment, alors, as-tu abandonné ta voie?

SATINE. — Es-tu curieux, petit vieux! Tu voudrais tout savoir!... Et pour quoi faire?...

LOUKA. — C'est que je cherche à comprendre les actes des hommes, et toi, je ne te comprends pas... Tu es si brave, Octave!... Pas sot du tout... et cependant...

SATINE. — La prison, grand-père!... J'y ai passé quatre ans et sept mois... Et après la prison, tous les chemins vous sont fermés.

LOUKA. — Mais pourquoi la prison?

SATINE. — A cause d'un vaurien! J'ai tué un vaurien dans un accès de colère... En prison, j'ai appris à jouer aux cartes...

LOUKA. — Pourquoi l'as-tu tué? Histoire de femmes?...

SATINE. — A cause de ma propre sœur!... Mais fiche-moi la paix, tout de même. Je n'aime pas quand on me questionne... Oui... c'était il y a longtemps... Ma sœur est morte... il y a neuf ans déjà!... Quel brave homme tout de même était ma sœur!...

LOUKA. — Je vois que tu ne te fais pas de bile!... Tandis que tout à l'heure, le serrurier... A-t-il hurlé, le pauvre homme!

SATINE. — Klestch ?

LOUKA. — Lui-même !... Pas de travail ! hurlait-il... Rien !

SATINE. — Il s'y fera... Allons !... A quoi vais-je occuper mes loisirs ?

SCÈNE XI

LES MÊMES et KLESTCH.

Klestch avance lentement, tête baissée.

SATINE. — Eh ! le veuf ! Pourquoi laisses-tu pendre ton pif ? Que veux-tu inventer ?

KLESTCH. — Je pense... à ce que je ferai... Pas d'outils... L'enterrement a tout mangé...

SATINE. — Je vais te donner un conseil : ne fiche rien ! Laisse-toi vivre tout simplement !

KLESTCH. — Parles-en, toi !... Moi, j'ai honte devant les gens...

SATINE. — Laisse donc ! les gens n'ont pas honte, eux, de ce que tu vis plus mal qu'un chien... Voyons, suppose que tu cesses de travailler ; moi, je cesse ; des centaines, des milliers d'autres, tous, comprends-tu, cessent de travailler ! Tout le monde ne fiche plus rien ! Et quand personne ne peinera, que fera-t-on ?

KLESTCH. — Tout le monde crèvera de faim !

LOUKA, à Satine. — Tu devrais, avec tes discours, t'adresser à la secte des Coureurs !... Il y a de ces gens, qu'on appelle ainsi...

SATINE. — Je sais... Ce sont des idiots, grand-père ! On entend, par la fenêtre de la chambre des Kostylev, les cris de Natacha : « Pourquoi me battez-vous, pourquoi ? »

LOUKA, inquiet. — Mais c'est Natacha qui crie !... Est-ce que ?... On entend dans le logement des Kostylev un bruit de vaisselle brisée et les cris aigus de Kostylev : « Ah ! ah ! Impie ! Saleté ! »

VASSILISSA, à la cantonade. — Arrête !... Attends !... Laisse ! Je vais la... Je vais la...

NATACHA, à la cantonade. — Au secours ! On me tue !...

SATINE, criant par la fenêtre. — Hé ! là-bas, vous autres !...

LOUKA, piétinant. — Il faudrait appeler Vassili !... Ah ! mon Dieu... Dépêchez-vous !...

L'ACTEUR, sortant en courant. — J'y vais ! j'y vais !

BOUBNOV. — La battent-ils souvent, à présent !...

SATINE. — Arrive, vieux !... Nous serons témoins !...

LOUKA, suivant Satine. — Je ne puis faire qu'un mauvais témoin... Il faut vite appeler Vassili plutôt...

NATACHA, à la cantonade. — Ma sœur !... Petite sœur !... Va-a-a !...

BOUBNOV. — Ils l'ont baillonnée... Il faut aller voir ça...

Les deux s'assoupissent dans l'appartement des Kostylev, en sortent précipitamment et se précipitent dans le vestibule. On entend les cris de Kostylev : « Vaurien ! » Puis il tait d'abord la protestative Natacha, et [illegible] un bruit [illegible]. Sur la scène, tout le monde [illegible].

SCÈNE XII

KLESTCH seul.

KLESTCH, il demeure indifférent sur le traîneau et [illegible] énergiquement les mains. Puis il commence à marmotter [illegible] indistinctement, puis : — Comment, alors ?... Il faut vivre... Haut. Il faut un gîte... Et il n'y a pas de gîte... plus rien... seul... tout seul... sans aide...

Il se lève et s'éloigne lentement, la tête baissée.

SCÈNE XIII

Pendant quelques instants, il règne un calme sinistre. Puis, quelque part, dans le passage, naît un bruit vague, un chaos de sons. [illegible] ment, s'approche. On entend des voix isolées.)

VASSILISSA, à la cantonade. — Elle est ma sœur ! laisse !...

KOSTYLEV, même jeu. — Quel droit as-tu ?

VASSILISSA. — Gibier de bagne !...

SATINE, à la cantonade. — Vite, appelle Vaska... Jabot, cogne dessus !...

On entend un sifflet [illegible] de police.

SCÈNE XIV

LE TATAR, JABOT DE TRAVERS, MEDVIEDEV, KOSTYLEV, puis KVACHNIA, NASTIA, NATACHA, SATINE, VASSILISSA, ALIOCHKA, et plusieurs loqueteux, hommes et femmes, et enfin PEPEL.

LE TATAR entre en courant, son bras droit est [illegible]. — Il n'y a pas de loi pour tuer de jour !

Apparaît Jabot de Travers, suivi de Medviedev.

JABOT DE TRAVERS. — Quel coup je lui ai envoyé !

MEDVIEDEV. — Qu'est-ce qui t'a permis de te battre ?

LE TATAR. — Et toi ? Quelle est ta besogne ?

MEDVIEDEV, poursuivant Aliochka. — Arrête ! Rends le sifflet.

KOSTYLEV, courant. — Abram ! Empoigne-le ! Il a tué...

Du côté du passage, Kvachnia et Nastia, soutenant sous les bras Natacha, les cheveux et les habits en désordre. Satine marche à reculons, en repoussant Vassilissa, qui, agitant les bras, cherche à frapper sa sœur. Auprès d'elle, comme un enfant, saute Aliochka qui siffle, crie et aboie à ses oreilles. Vagabonds, hommes et femmes.

SATINE, à Vassilissa. — Tout doux, hibou maudit !

VASSILISSA. — Arrière, gibier de bagne ! Je me perdrai, mais je la mettrai d'abord en pièces !...

KVACHNIA, conduisant Natacha à l'écart. — Voyons, Vassilissa, assez ! Tu n'as pas honte de faire la brute ?...

MEDVIEDEV, saisissant Satine. — Ah ! ah ! je te tiens !

SATINE. — Jabot ! tombé dessus ! Vaska !... Vaska !...

Tous se pressent en un groupe compact, [illegible]. On entend Natacha [illegible] et en l'écart [illegible] bruits.

PEPEL, [illegible] en courant par le [illegible] et [illegible] brusque, écarte [illegible]. — Où est Natacha ?... Où est-elle ?...

Kostylev, se cachant derrière le mur. — Abram! Saisis-le! Eh! frères, aidez-nous donc à arrêter Vaska, ce voleur, ce brigand!

Pepel. — A toi, vieille charogne!

(Il lui donne un coup de pied. Kostylev tombe. Il se relève, pendant que la foule s'approche, et le voit, le corps disparaît le coin par lequel le mur. Pepel, Natacha.)

Vassilissa. — Rossez Vaska, mes chers amis, rossez le voleur!

Medviedev, à Satine. — De quoi te mêles-tu, toi? C'est une affaire de famille... C'est entre parents... Et toi, qui es-tu?

Pepel, à Natacha. — Avec quoi t'ont-ils frappée? Avec un couteau?

Kvachnïa. — Ah! les bêtes fauves! Ils ont échaudé les pieds de la malheureuse avec de l'eau bouillante!

Nastia. — Ils ont renversé le samovar sur elle!

Le Tatar. — C'est peut-être par mégarde... Il faut savoir au juste... On n'accuse pas comme ça...

Natacha, défaillante. — Vassili!... Prends-moi!... Cache-moi!

Vassilissa. — Oh! mes petits pères, regardez donc! Regardez donc! Il est mort, on l'a tué!...

(Le bruit se répand dans la foule. Kostylev.)

Boubnov se détache de la foule, s'approche de Vassili. A mi-voix :

— Vaska! Mais... le vieux! Tu sais... Il est cuit...

Pepel le regarde sans comprendre. — Cours!... Appelle!... Il faut la porter à l'hôpital!... Ah! ils me le paieront cher!...

Boubnov. — Je te dis que le vieux a cassé sa pipe!... Le bruit s'éteint comme le feu d'un brasier inondé subitement. On entend des exclamations isolées à mi-voix : « C'est vrai? — En v'là une affaire! — Allons donc! — Filons, frère! — Ah! diable! — Tiens bon à présent! — Haïda! pendant que la police n'est pas là!... »

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins LA FOULE DE VAGABONDS.

(Le bruit s'éteint, se dissipe. Boubnov, le Tatar, Nastia et Kvachnïa, sans bouger, se tournent du cadavre de Kostylev.)

Vassilissa se redresse, et crie triomphante. — On l'a tué! Mon mari est mort!... Et voilà l'assassin! Je l'ai vu. Mes amis, je l'ai vu! Eh bien! Vassia, la police maintenant!...

Pepel, s'éloignant de Natacha. — Laisse!... Arrière!...

(Il regarde le vieillard, puis, à Vassilissa. Eh bien! es-tu contente? (Il touche le cadavre du pied.) Crevé, le vieux chien!... Te voilà satisfaite!... Et si je t'achevais, toi aussi?...

(Il court après elle; Satine et Jabot de Travers le saisissent. Vassilissa disparaît par la ruelle.)

Satine. — Voyons!... Reprends tes sens!...

Jabot de Travers. — Halte-là!

Vassilissa, réapparaissant. — Eh bien! Vassia, ami de mon cœur! Tu n'éviteras pas ton sort, va!... La police!... Abram, siffle!...

Medviedev. — Mais ils m'ont arraché mon sifflet, ces démons!

Aliochka. — Tiens, le voici!

(Il siffle. Medviedev le poursuit.)

Satine, conduisant Pepel du côté où est assise Natacha. Ne crains rien, Vaska! Le meurtre dans une rixe, ce n'est rien!... Ça ne coûte pas cher!...

Vassilissa. — Tenez-le! Il a tué, je l'ai vu!...

Satine. — Mais j'ai frappé aussi le vieux, au moins trois fois, et il ne lui en fallait pas beaucoup! Tu m'appelleras en témoignage, Vaska!...

Pepel. — Je n'ai pas besoin de me justifier! J'ai besoin de perdre avec moi Vassilissa! Je vais la servir!... Elle l'a voulu!...' C'est elle qui m'a poussé à tuer son mari; oui, c'est elle qui m'a poussé!...

Natacha, tout à coup, à voix haute. — Ah! j'ai compris!... Alors c'est comme ça, Vassili?... Bonnes gens! Ils sont de connivence... ma sœur et lui... Ils se sont entendus!... Alors c'est comme ça, Vassili? Tu m'as parlé tout à l'heure pour qu'elle nous entende!... Bonnes gens!... elle est sa maîtresse... vous le savez... tout le monde le sait... ils sont d'accord!... C'est elle qui l'a poussé à tuer son mari!... Il les gênait... moi aussi, je les gênais... et alors, ils m'ont estropiée.

Pepel. — Mais que dis-tu, Natacha, que dis-tu?...

Satine. — Ah! ça, par exemple!...

Vassilissa. — Tu mens!... Elle ment!... je... C'est lui, c'est Vaska qui l'a tué...

Natacha. — Ils sont d'accord, vous dis-je! Soyez maudits tous deux!...

Satine. — En voilà un jeu!... Eh bien! tiens bon, Vassili, ils vont te perdre!

Jabot de Travers. — C'est à n'y rien comprendre! En v'là des affaires!

Pepel. — Voyons, Natacha! C'est pour de bon?... Tu crois donc que je suis avec elle?...

Satine. — Par Dieu, Natacha, réfléchis un peu!...

Vassilissa, avec une parlant dans le passage. — On a tué mon mari, Votre Honneur... C'est Vaska Pepel, le voleur... c'est lui qui l'a tué, monsieur le commissaire... je l'ai vu!... tout le monde l'a vu...

Natacha, agitée, inconsciente. — Bonnes gens... ma sœur et Vaska ont tué!... Police, écoute!... c'est elle, ma sœur, qui l'a poussé!... qui l'a entortillé... son amant!... lui, le maudit, il a tué!... Saisissez-les!... Jugez-les!... mettez-moi aussi en prison! Par amour du Christ, en prison, moi aussi....

(*Rideau.*)

Maxime Gorki.

(*A suivre.*)

LES AFFINITÉS FRANCO-AMÉRICAINES

Washington, 4 mars 1903.

En 1793, lorsque la Convention déclara la guerre à l'Angleterre, Washington fit une déclaration de neutralité où il formula le principe fondamental que les États-Unis ont invariablement suivi jusqu'à ce jour dans leur politique extérieure. Ils se sont tenus à l'écart le plus possible des affaires de l'Europe, et s'ils se sont attachés à éloigner celle-ci du continent américain, ils se sont défendus avec la même rigueur d'intervenir auprès d'elle, d'y prendre part à des conflits, ou d'y contracter des alliances. Ainsi, depuis l'origine même de la République, ils se sont enfermés dans l'isolement. Mais aujourd'hui les temps paraissent changés, et il y a lieu de se demander si cette politique, qui pendant tout un siècle s'est imposée à juste titre, n'est pas à la veille de se transformer. Depuis quelques années, grâce au progrès des communications, les États-Unis nous semblent aussi près que l'Angleterre ou l'Allemagne, et par leur suprématie commerciale ils font sentir aux quatre coins de l'Univers la pulsation de leur puissante vitalité. S'ils gardent encore la même réserve auprès de l'Europe, ils ont dépassé aux Philippines les limites tracées par la doctrine, et ils ont joué leur rôle dans les affaires de Chine. Que ces faits soient ou non des accidents, il y a des raisons bien plus sérieuses de penser que la politique traditionnelle qu'ils ont suivie jusqu'ici, est maintenant à son déclin. L'Amérique du Sud, avec les immenses richesses de son sol presque inexploité, exerce sur l'Europe une très forte séduction, que la faiblesse de ses républiques ne fait qu'accentuer. Aux yeux de certaines puissances, elle se classe dans la catégorie de ces pays en décadence, tels que la Chine ou l'empire ottoman, dont le démembrement est une affaire d'années. Il ne s'agit donc plus pour les États-Unis de s'isoler, mais de défendre leur isolement. Ils ont tout à craindre de l'Allemagne, peut-être même de l'Angleterre, et jusqu'à présent leur marine n'est pas suffisante pour avoir l'avantage sur celle de ces deux alliées qui vient de se montrer la plus menaçante. Aussi un jour est-il à prévoir où ils seront amenés à contracter une alliance avec une puissance européenne. Pourtant ce sera seulement sous la pression des circonstances qu'ils en comprendront l'utilité : à l'heure actuelle, un peu grisés par leur imposante prospérité, par la victoire récente de leur diplomatie, par le succès qu'ils ont toujours trouvé dans toutes leurs entreprises, ils ne s'en soucient guère, et ils sont convaincus qu'ils sauront se suffire à eux-mêmes. Si toutefois, en dépit de cette conviction, ils doivent jamais se rapprocher d'une autre puissance, ils n'y seront pas seulement poussés par la nécessité de protéger l'Amérique du Sud, mais par un intérêt plus élevé qui primera toute autre considération. A la récente conférence de Washington, lorsque l'Allemagne, de concert avec l'Angleterre et l'Italie, a insisté d'une manière si bruyante pour obtenir la priorité dans le paiement de la dette vénézuélienne, elle a montré le fond de sa pensée. A ses yeux la force devait faire loi, et le blocus annulait les droits que la France avait acquis par traité. Alors la question se posa nettement, et se révéla sous un jour d'autant plus significatif que l'avenir de l'Amérique du Sud s'y trouvait engagé, et plus encore, celui de la civilisation. Abdiquer devant les prétentions des puissances alliées, c'eût été créer un dangereux précédent, qui eût pour la suite compromis l'usage des moyens pacifiques, dans les difficultés de ce genre. C'eût été, de la part des États-Unis, reconnaître la supériorité de la force sur le droit, au moment même où, grâce à leur initiative, le principe de l'arbitrage international venait de faire un pas. L'attitude menaçante des puissances alliées, par l'opposition qu'elle a formée, avec celle de la France et des États-Unis, fait entrevoir un moment où les grandes nations devront se ranger en deux partis, celui de la guerre et celui de la paix, et ce sera là un des plus graves problèmes du siècle présent, de savoir lequel l'emportera. Au-dessus de l'affaire du Vénézuela, qui, lorsqu'on la prend à la lettre, ne paraît rien de plus qu'une discussion de chiffres, il plane un intérêt universel ; car de hautes conséquences se tirent parfois des faits les plus insignifiants. Pour nous et pour l'Europe, l'idée qu'elle évoque, c'est la réalisation du désarmement, ou du moins la réduction de nos effectifs. Quant au Nouveau Monde, elle lui indique un grand rôle à jouer dans l'histoire : assurer le triomphe final de l'arbitrage international, — et c'est là une considération assez élevée pour que le peuple américain reconnaisse la nécessité d'une alliance entre les pays qui appartiennent au parti de la paix.

***

Si cette nécessité paraît s'imposer après les raisons que nous venons d'exposer, il est beaucoup plus délicat de déterminer quelle serait cette alliance. Dès qu'on se pose cette question, on pense à l'Angleterre. Les raisons sur lesquelles se base cette opinion sont devenues des lieux communs. On attache à juste titre une grande importance à la communauté d'origine, de langue, et jusqu'à un certain point de mœurs et de religion. Les deux peuples appartiennent à la souche anglo-saxonne, et malgré tous les mélanges que l'un d'eux a subis depuis la conquête de son indépendance, il a gardé avec l'autre un air de famille. Il a cet esprit positif, si prompt à

saisir le fait, à l'étreindre, ce tempérament énergique, chez lequel l'acte domine toujours l'émotion, et qui sait si bien refouler toute sentimentalité loin du champ de son action. Il a conservé un peu de cette rigidité de mœurs que la Réforme donna aux fils d'Henri VIII, et que les puritains répandirent dans le Nouveau Monde, quand, persécutés par la reine Élisabeth, ils émigrèrent sur le *Mayflower*, pour aller fonder la Nouvelle-Angleterre. Mais cette ressemblance s'épuise vite, et elle est bien mince en regard des distinctions multiples qui sont à noter.

Le peuple américain sait non seulement agir, mais *penser*. Le mot *intellect* est un des plus usités de son vocabulaire : chez le peuple anglais il est à peu près inconnu. Sa grande force est plutôt l'industrie que le commerce. Il est moins un habile marchand qu'un producteur effréné. Il est avant tout inventeur, constructeur. Il a plié les lois de la nature à toutes les audaces. Le génie de la mécanique coule dans ses veines et il a su tirer du fer et de l'acier toutes les facilités que ces métaux pouvaient donner à la vie moderne. Il a pris une large part à l'avancement de la science, et il s'est montré un grand maître en matière d'éducation. Voilà des traits qui sont à peu près absents du peuple anglais. Ce dernier sait surtout vendre et coloniser. Au point de vue de la science, de l'éducation, de l'art, il est l'un des plus en retard.

Bien que les deux peuples aiment à se témoigner une mutuelle amitié, il serait difficile de dire que leurs relations ont été fraternelles pendant le cours du siècle passé. Avec quelle ardeur l'Angleterre a-t-elle persécuté le commerce américain! Combien de fois lui a-t-elle fermé les ports des Antilles? Est-il besoin de rappeler son rôle dans la guerre civile de 1861, et l'affaire de l'*Alabama*, enfin, plus récemment en 1896, les difficultés qu'elle souleva au Vénézuela, et qui furent, d'après le mot du président Cleveland, *a bolt in the blue* : un éclair dans le ciel bleu? Son attitude, il est vrai, fut très sympathique envers les États-Unis pendant la guerre de Cuba, assez sympathique même pour que, dans un de ses discours de Birmingham, le 13 mai 1898, M. Chamberlain ait agité la question d'une alliance anglo-américaine. Une ligue anglo-américaine se forma à Londres en vue d'amener un rapprochement entre les deux nations. Mais les États-Unis comprirent que le rôle qu'ils auraient eu à jouer consistait à maintenir le *statu quo* monarchique de l'Europe, et ce rôle ne leur sembla pas être celui d'une démocratie.

Depuis lors, sans que les bonnes relations des deux pays aient été altérées par l'attitude impopulaire du gouvernement anglais dans la présente affaire du Vénézuela, l'éventualité de cette alliance a encore diminué. L'Allemagne a-t-elle réussi à détourner l'Angleterre des États-Unis? Nul ne saurait le dire : mais ce qui est certain, c'est que celle-ci se trouve dans une position très critique et qu'elle doit choisir entre deux chemins, à moins qu'elle ne préfère rester neutre. Si, toutefois, elle s'est rangée du côté de l'Allemagne, c'est que des intérêts sérieux l'y poussaient, ses intérêts en Orient et son hostilité pour la Russie. L'Allemagne a voulu l'écarter comme elle a écarté de nous l'Italie, lors de l'occupation de la Tunisie. Il est donc fort difficile de démêler sa situation que l'avenir seul déterminera. Il n'est pas plus aisé de discerner quel est exactement le sentiment des États-Unis vis-à-vis d'elle. La nation américaine est composée d'éléments si divers, qu'ils varient de l'un à l'autre. Parmi l'élément irlandais, qui constitue en grande partie la classe ouvrière, il lui est naturellement hostile.

Dans la classe riche, au contraire, il lui est plutôt favorable. Cette classe, qui a été nommée l'aristocratie de l'argent, subit le prestige de l'aristocratie de naissance et de l'appareil monarchique de la nation-sœur. La jeune fille américaine qui appartient à cette classe, est sensible au moindre titre de lord, et cette sympathie se consacre facilement par le mariage. Mais il ne faut pas prendre très au sérieux pareille fraternité, qui est superficielle et qui n'atteint pas la partie forte de la population. Il y a enfin un troisième élément, celui des hommes d'affaires. Ici, il ne s'agit plus de sentiment, mais d'intérêt, et comme l'Angleterre est une *grosse cliente*, on parle d'elle avec réserve. Voilà le lien vraiment étroit qui unit les deux pays, car autrement, ils ont pris avec le temps une individualité fort accentuée, et ils ne se comprennent plus que dans les transactions commerciales. Sur ce terrain, leurs relations sont très claires; aucune opposition de tempérament ne s'y rencontre : c'est l'âme anglo-saxonne qui se retrouve. On n'y voit pas ce choc si intéressant pour le psychologue qui se produisit entre l'Américain et l'Espagnol, quand la guerre de Cuba les mit en présence.

Mais le grand obstacle qui s'oppose à une alliance anglo-américaine, c'est la constitution monarchique de l'Angleterre. En fait, le parlement anglais n'est pas absolument souverain, comme on est porté à le croire, et le roi, qui n'a ni autorité ni responsabilité politiques devant la constitution, est pourtant plus qu'une *figure-head*, une figure décorative. Le loyalisme envers la couronne est une chose si nationale et si profondément enracinée dans la masse elle-même, que l'influence morale de la Cour est considérable sur l'Esprit public et sur le Parlement lui-même. Un mot tombé de la bouche du roi peut avoir des conséquences en se propageant. La démocratie américaine est donc peu conciliable avec cette

foi monarchique du peuple anglais, et si elle a des sympathies avec l'Europe, c'est assurément ailleurs qu'il faut les chercher.

*
* *

On a déjà deviné où se trouvent ces sympathies : en France. Pourquoi les circonstances actuelles nous ont-elles suggéré l'idée d'une alliance franco-américaine? C'est que d'abord pareille alliance a déjà existé entre les deux pays. Lorsqu'en 1778, l'armée de Washington mourait de faim et marchait pieds nus, la France émue envoya une flotte, des troupes, de l'argent, et assura au grand homme un triomphe qui n'était pas certain. A la suite du traité qui fut signé, La Fayette, l'un des héros les plus populaires de notre histoire, et dont la personnalité est intimement liée à la Révolution de 1789, s'embarqua à ses frais pour le Nouveau Monde, et vint combattre, ainsi que Rochambeau, à côté de Washington, les troupes *anglo-allemandes* du roi George III. Si la France vint au secours des colonies d'Amérique, elle y fut assurément poussée par son inimitié pour son ennemie séculaire, mais un autre sentiment l'inspira aussi : la cause de la liberté lui donna l'élan. La touchante amitié qui lia Washington à La Fayette fut l'expression sublime de ce sentiment. Bien que l'heure de la grande révolution ne dût sonner que dix ans plus tard, la France s'était déjà ouverte aux idées d'indépendance et d'égalité, qui venaient de naître sur le continent américain, et à quelques années d'intervalle, l'histoire devait inscrire à la face du monde deux des plus grands faits dont ses annales ont perpétué le souvenir : la Déclaration de l'indépendance et la Déclaration des droits de l'homme. Et les deux Républiques grandirent ensemble, sans savoir laquelle avait influencé l'autre, tant les principes dont elles s'étaient inspirées étaient voisins. Depuis lors, malgré les petites taches qu'il a reçues là et là en cours du siècle dernier, le sentiment d'amitié et de gratitude des États-Unis pour la France est resté très vif. L'histoire n'a pas changé et elle entretient cette sympathie : l'écolier américain apprend en même temps ce que son pays doit à Washington et ce qu'il a reçu de La Fayette. Ces deux nobles figures restent indissolublement liées dans son esprit, aussi pures, aussi grandes l'une que l'autre, et plus tard il les retrouve au fond de son souvenir, comme le type de la plus sublime amitié, du dévouement le plus désintéressé à la cause de la liberté.

Et pour nous, Français d'aujourd'hui, le fondateur de la démocratie américaine nous est aussi très sympathique. Il appartient à la famille des grands hommes qui ont fondé la nôtre et qui nous ont laissé la seule tradition dont nous nous réclamions maintenant. Après plus de trente ans d'existence, notre régime républicain est devenu un dogme pour nous, et les épreuves qu'il a traversées ces dernières années n'ont fait que le fortifier. Au milieu d'une Europe absolutiste, nous sommes la seule grande république, et un lien tout naturel nous unit à la grande république d'outre-mer.

Récemment, l'esprit pacifique qui les animait toutes deux dans l'affaire du Vénézuéla a créé entre elles un rapprochement que les événements auraient pu rendre plus étroit s'ils s'étaient aggravés. La France est, en effet, parmi les grandes puissances européennes, à peu près la seule qui ait reconnu *sincèrement* la doctrine de Monroë, et cela pour deux raisons, d'abord parce qu'elle ne peut qu'approuver le sentiment antimonarchiste dont cette doctrine est inspirée, et puis parce que, si elle songe à étendre ses possessions coloniales, ce n'est pas sur le continent américain.

Ce sentiment d'amitié s'explique aussi par des causes ethnologiques. Entre 1820 et 1850, l'émigration irlandaise a été considérable en Amérique, et sur un fond britannique qui transparaît à peine maintenant, elle est venue bâtir une nation nouvelle. C'est assurément l'Irlande qui a donné au peuple américain les principaux traits de sa physionomie contemporaine: Paralysée chez elle par les vexations anglaises, c'est sur le continent américain qu'elle a déployé sa force, et elle a une large part dans la grandeur actuelle des États-Unis. L'immigration allemande qui a succédé à celle-ci, bien qu'aussi importante, a laissé son œuvre intacte. Elle a, en quelque sorte, superposé son influence. Aussi retrouvons-nous un peu, chez la nation américaine, la sympathie profonde qui nous a toujours unis à la malheureuse Irlande. Comme elle, en effet, nous avons du sang celtique dans les veines, et la diffusion de ce sang à travers les trois peuples a créé entre eux de nombreuses affinités. De son propre aveu, l'Américain se rapproche plus du Français que de l'Anglais.

Au point de vue commercial, la France se trouve, vis-à-vis des États-Unis, dans une situation tout autre que l'Angleterre. Elle n'est pas une rivale jalouse, qui pleure d'avoir perdu une suprématie, pendant si longtemps maintenue sur les marchés les plus lointains, et dont les protestations d'amitié sont sujettes à caution. Au contraire, elle a vu avec satisfaction grandir la prospérité américaine. Comme son commerce d'exportation se compose surtout d'objets de luxe, de fruits, de vins, de parfums, de soieries, de dentelles, d'articles de modes, de bijouterie, de tableaux et d'antiquités, elle ne peut trouver de clientèle plus précieuse qu'auprès d'un pays riche. C'est d'ailleurs ce fait qui inspira le gouvernement

français, lorsqu'en 1899 il signa avec les États-Unis un traité de réciprocité commerciale, qui malheureusement court grand risque de ne pas être ratifié par le Sénat de Washington, à cause du haut protectionnisme qui prévaut parmi les membres de ce dernier.

*
* *

Mais nous n'avons pas encore signalé jusqu'ici une raison qui, à elle seule, justifierait cette alliance franco-américaine. Les États-Unis viennent de faire faire un grand pas au principe de l'arbitrage international. Ils n'ont pas conseillé, mais imposé la solution pacifique de l'affaire vénézuélienne, et à la faveur de leur diplomatie, ont entrepris une ardente campagne en vue de la paix universelle. Où donc ces hautes aspirations vers une ère meilleure de la civilisation ont-elles trouvé de meilleur écho, si ce n'est en France? Militarisme et république sont deux mots qui jurent ensemble, et tout en reconnaissant la nécessité où nous nous trouvons de maintenir une armée permanente, tous les gens éclairés la déplorent et sentent parfaitement qu'elle est le seul obstacle au progrès vers lequel doivent tendre les nations civilisées. Et sur ce terrain, les États-Unis se rencontrent encore avec une autre puissance, la grande alliée de la France, la Russie, qui a pris une si large part dans la propagation des idées de paix. Mais l'Allemagne est là qui barre le chemin : le militarisme la pénètre jusqu'à l'âme, et l'empereur Guillaume ne saurait se résigner à ne jamais voir à l'œuvre la prodigieuse armée qu'il a dressée. Il y a d'ailleurs plus d'une raison de penser que les couleurs de la carte d'Europe soient destinées à changer de place, à s'étendre ou à disparaître. La question d'Orient se trouve soulevée de nouveau par l'agitation de la Macédoine, et la situation de l'Autriche-Hongrie est regardée depuis longtemps comme sujette à de graves modifications, soit qu'à la mort de l'empereur François-Joseph certaines nationalités s'y émancipent, soit que le panslavisme et le pangermanisme, entrant en conflit dans cette région, se la partagent dans des proportions plus ou moins égales.

Alors que ces complications déjà prévues depuis de longues années se font de plus en plus sentir, le moment ne semble pas bien choisi pour parler de paix, et pour remettre en question l'entente qui a été proposée aux grandes puissances au moment de la conférence de la Haye, en vue de réduire leurs effectifs. Toutefois la situation dans les Balkans est-elle aussi noire que certains esprits pessimistes l'ont dépeinte, et, d'autre part, ne peut-on pas se demander si l'Europe serait vraiment impuissante à la dénouer pacifiquement ? Jusqu'à quel point le choc terrible d'une guerre continentale est-il inévitable pour les grandes puissances qui sont appelées à s'étendre plus ou moins entre Trieste et Constantinople? Le démembrement de la Chine n'aurait-il pas pu s'effectuer à la suite de l'intervention armée qui eut lieu lors de l'insurrection des Boxers?

D'ailleurs, il y aura toujours, ici ou là dans le monde, des troubles et des révolutions, et il n'existe pas d'époque favorable ou défavorable à la propagation de l'idée de paix. Si devant les menaces de guerre, la France, la Russie et l'Amérique formaient une alliance défensive, et si leur volonté s'unissait en un seul cri qui retentît depuis l'Oural jusqu'à la côte du Pacifique, cette idée ne grandirait-elle pas assez pour s'imposer au reste du monde? Quelle écrasante influence exerceraient deux nations comme les États-Unis et la Russie, affiliées l'une à l'autre, les deux nations d'avenir, celles qui renferment les plus grandes forces d'expansion. Mais une telle immensité les sépare qu'elles se connaissent à peine : la France est là comme un trait d'union, et l'imposante triple alliance qui se formerait ainsi tiendrait facilement en échec l'autre triple alliance, même si l'Angleterre ne brisait pas le lien qui vient de l'attacher à celle-ci.

Notre alliance avec la Russie a été souvent critiquée : un rapprochement entre une république et un gouvernement autocratique a paru être une anomalie. Mais il ne faut pas oublier que la Russie est un pays encore jeune, qui, comme tous les autres, est destiné à avoir sa révolution. Il n'y faut pas regarder que la façade. Le lendemain du jour où un parlement lui aura été donné, elle aura peut-être une république, et les idées libérales, qui en sont bannies, y feront grand chemin, quand elles y pénétreront. Ses intérêts en Chine, il est vrai, paraissent difficilement conciliables avec ceux des États-Unis. Par la colonisation pacifique qu'elle opère insensiblement à l'aide de ses banques et de son armée, dans la Mandchourie et dans d'autres régions voisines de ses frontières, c'est là puissance d'Europe qui a la position la plus avancée au sein du Céleste-Empire. De leur côté, les États-Unis sont intéressés au maintien du *statu quo* chinois. Par suite de l'expansion européenne qui a presque entièrement absorbé le continent africain, ils sont menacés de le trouver un jour fermé à leur exportation, et comme leur commerce avec la Chine a pris depuis dix ans une importance énorme, ils en redoutent le démembrement. Aussi l'objet de leur diplomatie pendant la dernière crise en Orient a-t-il été de l'empêcher, car le jour où il s'effectuerait, les produits américains qui affluent vers les marchés chinois seraient arrêtés par des tarifs prohibitifs, établis par les occupants. Il serait aventureux de dire si un régime de réciprocité commerciale aurait chance de

s'établir entre les deux pays, mais une solution de cette nature serait la plus avantageuse aux États-Unis, qui savent bien que le démembrement de la Chine est chose faite. La réciprocité rencontre à l'heure actuelle une résistance acharnée dans le congrès de Washington. Mais durera-t-elle toujours ? L'un des seuls remèdes qui soient considérés comme vraiment effectifs contre les trusts, c'est l'abaissement du tarif douanier.

Il convient de noter en terminant une particularité intéressante pour nous, qui frappe lorsqu'on examine la carte d'Asie : le voisinage des Philippines et de l'Indo-Chine. Les deux colonies se regardent l'une l'autre et dans le cas d'un conflit dans l'océan Pacifique, elles deviendraient d'importants points stratégiques, et pourraient s'assurer une défense mutuelle.

Mais, disons-le bien, si l'alliance dont nous venons de déterminer les bases se justifiait par des affinités de race ou de gouvernement, et si elle répondait à une communauté d'intérêts, elle serait avant tout dominée par un objet plus grand : le progrès de la civilisation. La pression qu'il exercerait sur les puissances serait assez forte pour maintenir la paix universelle, et peut-être même pour les amener à souscrire à l'obligation et non plus, comme à la Conférence de la Paix, à la faculté d'avoir recours au tribunal de la Haye, dans toutes les difficultés susceptibles d'entraîner une guerre : ainsi se trouverait résolu le problème militariste.

L. Delpon de Vissec.

LA CRITIQUE DRAMATIQUE EN ALLEMAGNE

Bien qu'au cours des temps modernes la philosophie et la science — philologie, exégèse, histoire — aient été, si l'on peut dire, recréées par la critique, malgré Kant, F. A. Wolff, Strauss et Taine, il ne manque pas d'esprits arriérés pour dénier à la seule critique esthétique le nom de science positive. Ils ne diraient même pas avec Sainte-Beuve : « La critique est un art et un art très délicat dans la main de ceux qui sauront s'en servir ; mais cet art profitera et *a déjà profité de toutes les indications de la science et de toutes les acquisitions de l'histoire.* » La critique est restée pour eux *la critique du goût*, et au besoin, vous leur feriez avouer sans trop de peine que Rigault n'errait peut-être pas, quand il traitait l'auteur des *Lundis* d'« amuseur public ».

Lorsque, pour montrer précisément la légitimité scientifique de la critique littéraire, on s'efforça, il y a quelques années, d'en analyser les différents modes et d'en retracer l'évolution, ces esprits *scientifiques* crurent trouver dans les œuvres des critiques *impressionnistes*, tels que MM. Lemaître et France, des arguments en faveur de leur défiance. Ils étaient trop superficiels pour discerner sous le dilettantisme de ces écrivains ce qui ne l'était pas. La critique *dogmatique* de M. Brunetière, à plus forte raison celle de Sarcey, leur semblait singulièrement mesquine, parce qu'elle était rigoureuse. Quant aux critiques, qui réunissaient dans un artistique *éclectisme* les tendances divergentes des deux écoles, tel M. Faguet, on les pouvait condamner pour l'un ou l'autre crime.

Mais s'ils réduisent volontiers à la portion congrue la valeur scientifique de la critique moderne, ces esprits chagrins sont portés à en outrer l'influence esthétique. Prenant l'effet pour la cause, ils la voudraient rendre responsable de l'état plus ou moins prospère de la littérature. Il ne manque pas cependant d'exemples pour infirmer ce jugement. Malgré Georges de Scudéry et messieurs de l'Académie, Corneille resta le plus espagnol, le plus romantique des classiques. Avec les derniers représentants de l'école de 1830 a disparu la conception d'un Boileau, régent despotique de ce goût littéraire dont il ne faisait qu'enregistrer les arrêts. Malgré le talent didactique de Lessing, et l'ingéniosité avec laquelle il ruinait l'autorité de notre tragédie classique en expliquant Pierre Corneille par Thomas Corneille et Racine par Voltaire, le *Théâtre national* de Hambourg, dont il était le poète-conseil, ne vécut pas deux ans, et en dépit de la vive admiration qu'il témoignait pour Destouches, c'est Molière qui est resté populaire en Allemagne.

* * *

Depuis Lessing, la critique dramatique en Allemagne s'est acheminée, par un progrès continu, vers le dogmatisme le plus rigide. A l'autorité d'Aristote, au nom duquel l'auteur de *Nathan le Sage* condamnait Corneille et célébrait Shakespeare, on a substitué celle de Shakespeare lui-même, en tant que représentant du *drame germanique*. L'œuvre entier du grand poète, grâce à d'heureuses traductions, devint le bréviaire des auteurs et l'évangile des critiques allemands. Si cette admiration, encore qu'exclusive, était légitime, les imitations qu'on voulut faire des drames et des comédies anglaises échouèrent. Les imitateurs n'atteignent jamais à la hauteur du génie qu'ils imitent, parce que c'est le propre du génie d'être original et de n'apparaître jamais deux fois sous la même forme. Dans les drames de Lessing, de Gœthe, de Schiller, malgré de séduisantes théories, l'on admirait précisément des qualités qui ne relevaient pas de Shakespeare. L'auteur d'*Hamlet* de-

meurait cependant, de par la profondeur de son génie *germanique*, le véritable successeur des tragiques grecs, le rénovateur du drame classique.

En substituant ainsi un vocable à un autre, parce qu'ils étaient presque synonymes, on en arriva au dogmatisme en honneur dans certaine critique allemande, et contre lequel Nietzsche guerroya. Tout ce qui était mâle, sérieux, puissant, profond, relevait du génie germanique. La grâce, l'art, le *jeu*, on l'abandonnait aux « races à cheveux noirs dont les œuvres doivent toujours nous inspirer de la défiance (1) ». Aussi lorsqu'un Anglo-Saxon (2) proclama que la race germanique était « la race la plus noble » (*die edelste Rasse*), sa voix, comme bien l'on pense, trouva un écho retentissant en Allemagne ; on semblait oublier que la vieille Europe, et, au centre de l'Europe, l'Allemagne fut le théâtre d'invasions et d'émigrations multiples, où les races se croisèrent et se mêlèrent à l'infini. Le nombre relativement important d'hommes de grande valeur issus des anciennes familles de huguenots, et qui, dans l'armée, dans la science, dans les lettres allemandes, ont illustré des noms français, tendrait à prouver que, justement, du mélange des races germanique et romane pouvait sortir une race mixte, singulièrement vigoureuse. Mais il n'y avait pas de contradiction qui fût ; ce *tarte-à-la-crème* était une réponse à tout ; voulait-on admirer Pasteur, Comte, Taine (l'auteur des *Origines de la France contemporaine* surtout), ou, comme hier encore faisait un critique, Rodin, on découvrait en eux *une nature germanique*.

Dans l'affirmation de ces principes la critique dramatique se distingua entre toutes par son intransigeance. Tout contribuait, du reste, aux approches de 1890, à la mettre en vedette. Si l'École romantique du début du XIXe siècle avait surtout transformé le roman allemand, et si l'École romantique française, qui en avait indirectement subi l'influence, avait remporté au théâtre ses plus retentissants succès, il n'en allait pas de même alors. Les littératures étrangères, française, russe, norvégienne précédaient cette fois la nouvelle école allemande et tandis que notre naturalisme fut d'abord et surtout instauré par des romanciers, le naturalisme allemand le fut par des auteurs dramatiques : Le théâtre naturaliste français compte aussi peu d'œuvres durables que le roman naturaliste allemand. L'insistance avec laquelle les critiques allemands chantèrent alors la renaissance du *drame germanique*, si elle témoignait d'un ardent nationalisme, n'excluait pas l'erreur. Si presque toutes les œuvres de Wagner leur donnaient raison, celles des écrivains contredisaient leur théorie. M. Sudermann écrivait des mélodrames un peu voyants, sans demi-teintes, et des pièces pour divas en tournée, qui prouvaient surtout qu'il avait beaucoup lu et beaucoup retenu : Flaubert, Augier, O. Feuillet, Dumas fils, MM. Sardou et Rostand en auraient pu témoigner précisément. M. Gérard Hauptmann se montrait partisan d'un éclectisme plus cosmopolite. Sans doute il se laissait inspirer par Kleist, dans *la Peau de Castor*, par Ibsen dans *Ames solitaires*, par Ibsen et Shakespeare dans *la Cloche engloutie*, mais il allait puiser aussi dans des littératures non germaniques. *Avant l'aurore* trahissait l'influence du roman russe, et il obtenait son succès le plus durable et le plus mérité avec *les Tisserands* dont Jules Lemaître disait justement : « Il y a dans ce drame bien des choses qui rappellent *Germinal*... je ne sais comment, l'ensemble de la pièce m'a paru rendre un son moins allemand que français. »

Ce mouvement littéraire, pour intéressant qu'il fût, n'autorisait donc guère les éloges hyperboliques qu'on en fit, et surtout qu'on y vît la renaissance du drame germanique. Cependant, si les critiques se lassèrent bientôt des beautés plaquées du théâtre de M. Sudermann, ils demeurèrent prôneurs *a priori* de tout ce qui sortait de la plume de M. Hauptmann. L'auteur des *Tisserands* possède un rare talent de fine observation ; grâce aux traits précis, curieusement juxtaposés, il arrive souvent à rendre la vie, après l'avoir analysée. Il rappelle ces peintres impressionnistes, qui, en striant leurs toiles de hachures bariolées, *font* de la lumière et de l'air, par là même qu'ils les décomposent. C'est là, certes, un talent très moderne et complexe. Les critiques ne se laissèrent pas arrêter par ces détails. Arborant fièrement leurs grands principes, ils voulurent les appliquer, lourdement, sur ces œuvres délicates. Autant eût valu « s'en aller à travers bois et fourrés, une longue gaule en travers de la bouche (1) ».

Que cette incapacité à s'adapter à la pensée d'autrui vienne d'une mâle fierté ou d'une intelligence exiguë, elle empêche à coup sûr de comprendre une œuvre d'art. De là, les massives sentences qui, régulièrement, accompagnent le compte rendu d'œuvres romanes, et qu'on pourrait abréger en une phrase : nous avons pris plaisir à Molière ou à Capus, à *Samson et Dalila* ou à *Carmen*, *mais*, selon les préceptes de notre esthétique, nous n'aurions pas dû y en prendre, car ces œuvres ne sont pas profondes, pas germaniques. « Les gravures sur bois de Molière n'ont, pour nous, qu'un intérêt rétrospectif. Molière n'est décidément pas Shakespeare » ; ou encore :

(1) Les nations romanes. Cf. Gurlitt, *Der Deutsche und sein Vaterland*. Berlin, 1902, p. 123.

(2) Chamberlain, *Grundzüge des XIX. Jahrhd.*

(1) Bismarck.

« Cet amusant et spirituel Capus finit par nous ennuyer. » C'est au nom de cette casuistique, qu'on conseille au public de ne jouir de son plaisir qu'au prix de restrictions mentales.

***

Le style de la critique s'accommode aux idées qu'il exprime. Comme elles sont viriles et *entières*, il sera âpre, rude, sans ménagements. A fréquenter les géants des Nibelungs et de l'Edda, et Wagner et Hebbel, on acquiert un vocabulaire des plus vigoureux, mal propre aux nuances qui affadissent ou déguisent, sous une ironie, l'amertume et l'âcreté du blâme. Foin de ces exquises négations que Chateaubriand prisait chez Virgile et Racine. Une actrice manque-t-elle quelque peu de légèreté — Dieu le veut ! — le critique écrit : « *Sa grâce d'hippopotame.* » Il a servi la Vérité, il a fait tout son devoir; qu'importent ensuite de vagues tribunaux qui font le leur ? 500 marks de dommages-intérêts : bagatelle.

Cette grande raideur des vertus des vieux âges, quand elle s'applique à des actrices, heurte un peu trop les communs usages, et, malgré qu'il en ait, Alceste, plus généreux, n'eût jamais dit à la vieille Émilie, ce qu'un critique de vingt ans — cet âge est sans pitié — écrivait naguère dans une feuille de Berlin : « Lorsque cette momie, exhalant les relents cadavériques de la Morgue demandait au major : « M'aimes-tu ? » le public se sentait glacé jusqu'aux os. »

Certes, de tout temps, les critiques manquèrent de mansuétude. Aristophane, Lucien, l'Arétin, Voltaire, Lessing, traitant l'honnête Gottsched de « patriotique porteur de fumier », P.-L. Courier et Heine et Nietzsche, dans la lutte contre leurs adversaires, n'y allèrent pas de main morte, mais ils n'assumaient pas ce rôle dégradant d'aboyeurs de profession, d'artistes-insulteurs.

C'est un sport où depuis quelque vingt ans la critique de Berlin s'est adonnée avec excès. Dans une brochure récemment parue, l'auteur de *Magda*, M. Sudermann (1), en place l'origine aux environs de 1890. C'est pousser un peu loin le subjectivisme, car on trouve avant cette date, avant l'époque où les critiques lui firent grise mine, des articles plus qu'épicés. Quoi qu'il en soit de la question historique, l'anthologie qu'a composée le célèbre auteur, des extraits les plus savoureux des critiques parues *sur les pièces de ses chers confrères*, ne manque pas de piquant. La popularité du célèbre comédien Kainz, qu'une romantique ou romanesque affection unissait au roi Louis II de Bavière, y est attribuée aux bifteks saignants et aux œillades énamourées que prodigue sa femme aux critiques bienveillants. La Duse vient-elle à Berlin jouer la *Joconde* de d'Annunzio, on prétend remarquer qu'elle joue en dépit du bon sens pour se venger de l'auteur, son amant de cœur volage et babillard.

Si les comédiens sont maltraités, les auteurs le sont bien davantage. Non seulement on les traite de « sieur » un tel, on profane avec indécence l'intimité de leur prénom ! De tel auteur on dira : *notre petit Oscar*, et de tel autre : *Félix, le record des centièmes*. Mais on va plus loin, et jusqu'à défigurer les noms par de honteux calembours. M. Blumenthal, dont le nom français serait Valfleur, écrit un vaudeville en collaboration avec M. Kadelburg. Aussitôt un critique métamorphose ces deux noms en : *Blumenkohl und Kabeljau* (chou-fleur et cabillaud). Et si encore la critique ne faisait que caricaturer leur nom, ou leur caractère et les traiter d'*arrivistes*, de *grippe-sous*, mais elle n'a même pas d'indulgence pour *leur beau physique*. Un dramaturge, appelé par les applaudissements du public, vient sur la scène saluer le public, et le journaliste de noter qu'il a de petites joues roses, toutes nerveuses, et une poitrine menue de petit poulet. Une pièce est-elle pessimiste ou sombre, on en conclut, par une induction hardie, à l'état déplorable des dents, de l'estomac ou de la femme de l'auteur.

L'œuvre n'est pas moins brutalement prise à partie. D'ordinaire elle révèle d'éclatante manière la *banqueroute intellectuelle* de l'auteur, ou bien elle est un plagiat éhonté. « Quel dommage que Shakespeare soit mort, il eût pris plus de plaisir à la traduction de ses œuvres en patois silésien (l'auteur en question, M. Hauptmann, écrit dans ce patois), que Cyrano aux Fourberies de Scapin. » Pour des pensers nouveaux on crée des mots nouveaux et l'on décore les pièces de sous-titres variés : *marchandise de colportage, roman d'escalier-de-service dramatisé. Équarrisseur-de-centièmes* est une épithète qu'on accole volontiers au nom des auteurs à succès. Ce genre de critique a, comme on voit, sa rhétorique brutale, il ne dédaigne pas de *filer* la métaphore : « l'auteur, pauvre écrivain, dont les plaisanteries séniles voudraient, sous de sauvages cabrioles, dissimuler le marasme. Après chaque cul-de-Perrette, ouf ! il faut qu'il souffle pendant cinq minutes. » Où trouver enfin une péroraison plus neuve, et d'une élégance plus concise, que celle qui clôt ainsi un feuilleton dramatique : « Quelle pièce, c'est à en ôter ses souliers ! »

Tous ces gros mots, regrettables à coup sûr, sont comme les grands mots; ils perdent à l'user beaucoup de leur relief. Les vieux Romains se fussent irrités, si l'on avait traité leur *caput* de *testa* (marmite), les vieux germains leur *haupt* de *Kopf* (id.).

1. *Der Verschwender* [illegible] *Theaterkritik*. Berlin Stuhr, 1902.

Nous, nous ne pensons pas à nous en formaliser ; il s'agit de s'entendre, et si nous savons qu'équarrisseur est synonyme de dramaturge et hippopotame de fausse maigre, le sens de ces mots pittoresques cesse d'être injurieux. Au reste, pour grossière qu'elle soit, cette « écriture âpre » est préférable aux écœurantes adulations, aux flagorneries dont s'encensèrent les *Jeunes*. Que de *tournants décisifs* furent esquissés dans l'histoire littéraire des dernières années, que d'*œuvres définitives*, que de Shakespeare et de Gœthe furent exaltés à leurs débuts, qui depuis... tournèrent mal, écrivant de bonnes pièces médiocres pour *ceux-qui-sont-trop* (1), ou tournèrent court et renoncèrent aux orgueils des cafés littéraires de Berlin.

*
* *

Il va sans dire que des critiques d'un dogmatisme aussi simpliste, d'un radicalisme aussi serein, amusent plus qu'ils n'intéressent et divertissent plus qu'ils ne convainquent. D'autres sont moins anodins, qui, jugeant d'après leurs impressions les pièces qu'ils critiquent, montrent que leur jugement, si subjectif qu'il soit, est celui d'un homme doué d'un sens critique très aigu.

Le critique de la Neue Deutsche Rundschau, M. Kerr, est un de ceux-là. L'auteur de *Magda*, ayant fait de lui, dans la brochure citée plus haut, un des premiers fauteurs de scandale, il s'est contenté, pour toute réponse, de réunir en un volume les articles qu'il lui avait consacrés, au cours de ces dernières années. L'épigraphe, qu'il emprunte au *Disciple* de M. Bourget, dit sa méthode : « On ne se bat pas avec des gens comme vous, on les exécute. » Pour le critique berlinois, M. Sudermann est un « grand homme en doublé, un général d'opérette. Il se rebiffe aujourd'hui contre la critique ; M. Ohnet en fit autant après que Lemaître l'eut houspillé. » L'auteur accuse le critique d'être impoli, à quoi ce dernier répond que la politesse est plutôt nuisible en littérature, et que, d'autre part, en blâmant quelqu'un, on a l'air, comme dit Schopenhauer, de se ravaler à son niveau. Il ne lui restait donc plus que la raillerie, il l'a élue, et, dans une prétérition perfide, il en donne, d'abord, une preuve : « M. Sudermann se plaint de ce que j'ai dit de lui, et pourtant j'aurais pu dire tant de choses que je n'ai pas dites, par exemple, que... sa barbe est plus grande que son horizon... »

Lorsqu'un critique découvre ainsi la plaie et y met l'index, cela fait mal au patient. Mais point n'est besoin ici, pour panser l'épiderme blessé, d'aller demander à Gœthe d'onctueux remèdes, de belles citations, un peu trop olympiennes pour notre époque agitée : « Il faut que les penseurs clairvoyants, que les esprits droits admirent avec respect les belles œuvres des poètes et regrettent, avec décence, leurs insuccès. » Puisque M. Sudermann allait si loin chercher des auxiliaires, il eût pu citer le joli mot de Lessing : « On ne blâme même pas un misérable poète ; on est clément aux poètes passables, mais contre les grands poètes, on est inexorable. » Quel lecteur eût pensé, à lire l'implacable réquisitoire de M. Kerr, que l'auteur de *Magda* ne rentrait pas dans la troisième catégorie, ou l'auteur craignait-il que le critique berlinois ne l'eût même pas blâmé?

*
* *

Mais le bouc émissaire, sur qui rejeter le poids de tous les forfaits, serait, au dire de M. Sudermann, le directeur de la Revue : *l'Avenir* (Zukunft). A ce journaliste, qui possède au demeurant un vrai talent de polémiste, et qui s'est créé un style incisif, lucide, précis, M. Sudermann décoche ses dernières flèches. Il lance contre le pamphlétaire des traits qu'il s'efforce d'acérer et d'empoisonner congrûment : « M. Harden devint le porte-parole de tous les vaniteux ancrés dans la médiocrité, le héraut de tous les opineurs du bonnet, en qui l'esprit de contradiction bouillonnait, opprimé, le sauveur de tous les gens spirituels sans trouvailles... C'était un maître qui savait emboucher la trompette de Josaphat et jouer de la clarinette d'Arlequin. Mais il connaissait peu ce dont il parlait beaucoup ; on s'est lassé de sa virtuosité ; cependant, il continue à immoler ciel et terre aux pieds de sa gigantesque personnalité. La fumée du sacrifice monte toujours vers lui... Les disciples n'ont pas, hélas ! sa maîtrise... Sur tout et sur tous ils ont versé la *lessive* du sarcasme. Il n'est pas jusqu'aux éloges, qu'ils n'aient considéré comme le meilleur moyen de raillerie, comme la façon la plus commode de se grandir aux dépens de ceux qu'on loue. »

L'attaque fut d'autant plus maladroite qu'elle était plus vive. M. Sudermann, voulant enferrer son adversaire, s'est découvert, et, d'une vive riposte, celui qu'il voulait pourfendre a fait touche (1). Bien avant que le critique de l'*Avenir* eût quitté les bancs du collège, des journalistes disaient, plus que vivement, leur fait aux auteurs. M. Sudermann devrait le savoir, car un de ses bons amis, M. Nordau, fut et demeure le plus impitoyable niveleur. C'est lui qui naguère traitait Ibsen de *radoteur venimeux*, Nietzsche de *radoteur furieux*, et Zola, de chantre des paysans, atteint de *radotage fienteux*. C'est lui encore qui ra-

1 Maximilian Harden.

1 Maximilian Harden, *Kampfgenosse Sudermann*. Berlin, 1903.

valait Maupassant et Lemaître et Rodin, et symbolistes et impressionnistes, n'ayant d'indulgence que pour l'auteur de *Magda*. M. Sudermann tait le nom de cet *essayiste*, comme celui de beaucoup d'autres critiques, qui n'avaient été pour lui et pour ses confrères ni moins acerbes, ni moins partiaux. Quant aux extraits que le célèbre auteur a collectionnés, il en faut faire un tri soigneux. Beaucoup de ces citations sont fausses, ou tronquées. Ce qu'un critique a dit d'une farce y est attribué à un drame du même auteur. Il est singulier aussi que l'auteur de *Jean-Baptiste*, accusé de plagiat à l'égard de Flaubert, écrive et jure aujourd'hui sur sa tête qu'il n'a jamais lu *Hérodiade*. Une telle insouciance de ces affinités électives passe l'imagination.

Avec des exemples à l'appui, M. Harden prouve qu'il n'a jamais été le dénigreur systématique qu'on l'accuse d'être; et, s'il avait cherché à ruiner de fond en comble, brutalement, le crédit de son ex-ami Sudermann, peut-être que ce dernier lui en garderait moins de rancune. Mais le critique eut le grand tort de remettre le dramaturge à sa vraie place. Il l'a rangé parmi les *utilités*, et, ce faisant, il n'a pas nui, le moins du monde, au crédit de l'auteur à succès, dont les pièces continuent à être le régal des foules. Mais, sans doute, à qui entrevoyait la gloire, la popularité semble de peu de prix.

***

Dans le débat soulevé par lui, M. Sudermann n'a donc pas réussi à mettre les rieurs de son côté. C'est le sort réservé aux auteurs qui se rebiffent contre les critiques auxquels ils n'eurent point l'heur de plaire. Nulle part il n'a rencontré de sympathie et ce n'est pas nous qui lui en apporterons l'hommage. Pour flatter la masse du public, l'auteur de l'*Honneur*, qui, certes, fut accueilli sans parti pris en France, déclare, dès la première page de sa brochure, que grâce à lui et à ses disciples le joug français fut définitivement secoué vers 1890 : « Nous autres Allemands ne voulions plus des tours de passe-passe et des trucs du théâtre français. » Après avoir copié Augier, dont il n'a pas la droiture, Dumas fils, dont il n'a ni la logique, ni la vigueur, Feuillet, dont il n'a pas la délicate élégance, l'auteur de *Magda* renie ceux qui ont dégrossi son talent. Cette palinodie vient après bien d'autres du même genre : « Nerva, pour bien haïr, il faut avoir aimé. »

Elle ne nous empêchera pas de reconnaître le mérite de M. Sudermann, qui est d'avoir soulevé la grande question du but, de la valeur et de l'efficacité de la critique.

***

La question de la critique est à double face, selon qu'on en envisage l'action sur les écrivains ou sur le public. Beaucoup ne veulent pas croire à son influence pernicieuse sur des auteurs qu'elle rudoie. Les grands talents modernes, Berlioz ou Wagner, se sont frayé la voie, sans s'inquiéter des obstacles, ni des embûches qu'ils y rencontraient. Il semble que leur génie ait été fortifié et comme trempé par la lutte incessante. Il est vrai, mais ceux-là sont les plus forts, les plus grands. D'autres, prétendra-t-on, ont succombé sous le sarcasme. En pleine maturité de son talent, Racine déserte la scène, après la cabale de *Phèdre*. En Allemagne, Kleist se tue, à la suite de l'échec du *Prince de Hombourg*. La presse accueillant mal, ou avec indifférence, ses premières poésies, Vigny se retire dans sa tour d'ivoire. Hebbel, Anzengruber, Grillparzer passent les dernières années de leur vie dans une misanthropie stérile, aigris par l'animosité jalouse. Après l'éclatant succès des *Journalistes*, Freytag renonce au théâtre, parce qu'il ne supporterait point une autre fois les commentaires haineux du lendemain.

Ces exemples sont plus spécieux que probants. Racine eût-il écrit *Athalie*, si *Phèdre* eût eu le succès mérité? Kleist était un monomane du suicide; et il y avait déjà pensé avant d'avoir rien publié. D'Alfred de Vigny les chants désespérés sont les chants les plus beaux. Au reste, bien souvent la critique fut favorable à ces écrivains que le public n'entendait pas. Nous en avons de récents exemples. Comme on l'a fait justement remarquer, il n'est guère de critique qui n'ait affirmé la portée des chefs-d'œuvre de Becque; le public cependant en fait fi. Ici, la critique n'est pas coupable, mais bien la foule sur qui elle n'a pas de prise. Les succès de M. Sudermann, l'auteur le plus joué de l'Allemagne, prouvent précisément que ces critiques qu'il accuse de tout le mal, sont moins dommageables à l'art dramatique, que désagréables à la vanité des gens de lettres. Il y a quelques mois, un critique, dont la voix en cette matière à une singulière autorité, M. Faguet, disait : « Je ne crois ni au rôle moral, ni à l'influence morale du critique, puisque, comme j'ai eu souvent l'occasion de le dire, je ne crois pas que la critique ait d'influence. »

Si tous les esprits de bonne foi en arrivent à cette conclusion, il reste encore une question à trancher : quelle doit être la méthode de la critique? Doit-elle être purement subjective, impressionniste? Si la personnalité du critique n'est pas véritablement puissante, si l'on n'a affaire ni à un Lemaître ni à un France, ni à un Nietzsche, cette critique dégénérera bientôt en prétentieuse coquetterie. Un critique de Berlin disait naguère qu'il fallait faire « la critique de la haine et de l'amour, tempérée de justice historique ». Un exemple prouvera de reste ce

qu'il entend par *justice historique*. Rendant compte d'une pièce de M. Sudermann, il compare ce dernier à la célèbre héroïne de Dumas : « Pour nous résumer, la *Dame aux Camélias* voulait avoir un enfant. Elle voulait montrer qu'elle aussi était capable d'être mère. Mais le ventre maltraité n'en pouvait plus livrer. Il donna un avorton qui mourut soudain comme chandelle qu'on éteint. Doit-on sur la tombe de ce ver de terre éructer un chant sarcastique?... Inutile. »

D'autre part, la critique d'un dogmatisme massif a fait son temps. On s'est lassé des éloges démesurés, où, en l'honneur des curieuses descriptions de *milieu* de M. Hauptmann, on proclamait la gloire de la profondeur germanique. Cette critique grossière, ce n'est pas seulement Berlin, ni Vienne qui la veulent détrôner. L'Angleterre vient, à son tour, de protester contre la tyrannie anonyme et brutale de ses critiques dramatiques (1). Et ces récriminations aboutissent à une conclusion où nous étions loin de nous attendre. L'Angleterre et l'Allemagne envient à la France sa critique théâtrale. C'est là une faible revanche de la nation romane, qu'il est élégant d'écraser sous le poids de la supériorité anglo-saxonne.

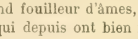
On regrette, hors de France, que les critiques ne soient que des *reporters*, ou des hommes de lettres trop dévoués aux cultes de chapelles. Nos grands critiques sont des personnalités et « le meilleur dramaturge en France n'y jouit pas de plus de renom qu'un bon *lundiste*. On ne s'efforce pas en France d'arracher aux auteurs classiques leurs couronnes pour en parer les *jeunes*. Molière, Corneille, Racine, Hugo, Musset et même Marivaux et les Dumas y conservent leur place d'honneur (2). » C'est parce qu'ils sont eux-mêmes de fortes individualités, que nos critiques ne perdent pas le sentiment des nuances; ils ont une échelle et ne jugent pas un drame de haute portée comme une comédie de boulevard ou un vaudeville-bouffe d'outre-Seine. Sévères aux grands esprits, indulgents aux amuseurs, ils ne défendent pas les droits de l'art, là où il n'est pas en jeu. Le critique de l'*Avenir* cite les noms de Geoffroy, Gautier, Janin, Fiorentino, J.-J. Weiss, Paul de Saint-Victor, Sarcey, Brunetière, Lemaître, Faguet, etc., et ne trouve personne à leur opposer en Allemagne, et, attirant sur lui les malédictions publiques, il a le front de trouver que Lessing lui-même ne fut qu'un *magister* de génie, qui, en présence d'une œuvre d'art, se demandait d'abord si cette œuvre était *utile* à ses compatriotes.

L'érudition en effet ne suffit pas à la critique théâtrale. Il y faut surtout le sens du relatif, le sens du théâtre, et le théâtre n'est pas toujours de la littérature. Pour exprimer ce que nous avons nommé le grossissement scénique, Schiller disait *qu'au théâtre tout est en valeur et peint à fresque*. Il eût pu dire que le théâtre doit, au vrai sens du mot, demeurer *théâtral*. D'où l'antipathie qu'inspire aux *jeunes* de Berlin l'œuvre de Schiller, qui, pour être *artistique*, leur semble *artificielle*. D'où la faveur qui s'attache aux acteurs qui *jouent en dedans* les personnages les plus exubérants, et dont Gœthe, il y a cent ans, déplorait déjà la vogue. C'est une erreur d'esthétique, ou, si l'on veut, d'optique, de vouloir, au théâtre, la photographie de la vie. Malgré l'opinion allemande, il est peu vraisemblable que La Fontaine ait écrit *ironiquement* : « Et maintenant il ne faut pas quitter la nature d'un pas. » Car la nature au XVIIe siècle se confondait presque avec la *nature humaine* et Molière est le moins naturaliste de nos dramaturges.

Comme on le voit, cette question de la critique s'élargit à mesure qu'on la pénètre. Elle se ramène, en dernière analyse, à l'éternel antagonisme du réalisme artistique et du naturalisme brutal. La crise que traverse la critique en Allemagne n'est que la conséquence de celle que traverse le théâtre même. Le chef du naturalisme allemand, M. Hauptmann, après avoir cherché sa voie, vient de brûler définitivement ce qu'il avait adoré : le charretier Henschel a troqué son fouet pour l'épée, et sa blouse pour la cotte d'armes du preux chevalier. Le darwiniste implacable, d'il y a dix ans, prêche aujourd'hui l'amour mystique et le sacrifice expiatoire. Il en est à son *Parsifal*; la critique plus lente suivra ses traces et le naturalisme finira par en disparaître.

Ce débat, greffé sur une querelle mesquine, aura du moins tourné à l'avantage de la véritable critique. Il est agréable pour nous que des étrangers impartiaux aient reconnu, qu'en cet art d'opposer une individualité à une autre, l'école française comptait des maîtres. Si ce n'est pas le *genre* qui décide de la force d'une œuvre, mais bien sa valeur personnelle; si un critique qui se trompe dans l'appréciation d'une œuvre d'art n'est pas plus coupable qu'un auteur qui se fourvoie dans la peinture des hommes; si enfin la critique n'est pas l'*accessoire* de la littérature et de l'art dramatique, mais son *auxiliaire*, nous aurons, sans fausse vanité, le droit d'être fiers des éloges que l'étranger adresse au « fondateur de la science morale, au grand fouilleur d'âmes, Sainte-Beuve, » et à tous ceux qui depuis ont bien mérité de la critique française.

PAUL BASTIER.



1 Oswald Crawford, décembre 1902. *Nineteenth Century*: Lettres.
2 M. Harden.

LA VIE LITTÉRAIRE

Alfred Capus. *Années d'aventures*, édition illustrée par Hermann Paul; Fasquelle, éditeur. — *Qui perd gagne*; Ollendorff, éditeur. — *Faux départ*, édition illustrée par Cappiello; Fasquelle, éditeur.

Faux départ est un roman médiocre. *Années d'aventures* est un roman qui n'a pas plus de qualités que n'en possède *Faux départ*. Cependant, Alfred Capus est un excellent romancier parce qu'il a écrit *Qui perd gagne*. *Qui perd gagne* a été consacré par un éloge de Jules Lemaître. Jules Lemaître a nonchalamment déclaré que *Qui perd gagne* était, à peu de chose près, un chef-d'œuvre. — Aucun livre de nos jours n'est jamais un chef d'œuvre qu'à peu de chose près. — Et cela a suffi. Cela ne prouve pas qu'on ait lu davantage *Qui perd gagne*. Mais cela prouve qu'Alfred Capus a eu tort de rééditer *Années d'aventures*. Il aurait dû rééditer *Qui perd gagne*. Mais chaque livre a son tour — et chaque réédition...

Il n'en est pas moins vrai qu'Alfred Capus a écrit un excellent roman, et que, d'ailleurs, il a obtenu de très grands succès comme auteur dramatique, et que cet excellent roman n'est pas celui qu'il propose aujourd'hui d'une façon cordiale et discrète à notre sympathique admiration. Mais *Années d'aventures* indique, sinon les meilleurs mérites littéraires d'un auteur que la chance n'a pas fui, au moins sa conception du monde, ses idées générales et même ses idées particulières, sa philosophie sans excès de complication, son style sans exagération de raffinement... La littérature d'Alfred Capus n'est jamais contradictoire avec elle-même. Cette harmonie provient sans doute de sa simplicité : elle provient aussi de ce qu'Alfred Capus ne se force jamais pour exprimer de grands sentiments qu'il n'éprouve pas, ne se contraint jamais pour extraire de son aimable cerveau des pensées profondes qui n'y logent pas habituellement. Il cède à son tempérament, qui est celui d'un bon garçon, un peu vulgaire si vous y consentez, mais d'agréable compagnie, et qui prend, si l'on peut dire, la vie comme elle est, sans rechercher la signification qu'elle peut avoir.

Donc il fait évoluer modestement des héros modestes. Un jeune homme, qui s'appelle peut-être bien André Imbert, est fils d'un avocat parisien qui n'a point conquis la fortune en plaidant de rares causes, mauvaises plutôt que bonnes. Le père, égoïste sans affectation, inconsciemment et platement égoïste comme tous les héros de Capus, s'en va couler placidement ses dernières années dans une maison de campagne délabrée où, du moins, les vivres coûteront moins cher qu'à Paris, car il est essentiellement matérialiste, d'un matérialisme suffisamment grossier, comme encore tous les héros de Capus, et les fins de l'existence ne font point, à l'accoutumée, l'objet de ses méditations. Il abandonne donc à la vie parisienne, incertaine, — mais, à moi mon salutaire optimisme ! — son jeune fils, étudiant en droit, pas plus niais qu'il ne convient, aussi paresseux que possible ; au demeurant, le meilleur fils du monde.

Le père Imbert a un frère, Émile Imbert, qui, jadis, a fait obscurément faillite, mais qui tire de cette faillite le plus grand orgueil parce qu'il eut l'invention originale de désintéresser ses créanciers et parce qu'il réalisa cette mirifique invention. Le jeune Imbert est donc confié indolemment à la garde de son oncle. Et c'est ainsi que, non seulement, tout finit, mais qu'au surplus tout commence par s'arranger. O Capus ! voilà bien de tes coups !

En effet, vous vous y attendiez, moi aussi ! L'oncle Imbert est un bourru bienfaisant, assez peu bourru, et moins bourru que bienfaisant. En lestant son neveu de quelques considérations trop répétées sur les faillis qui paient leurs dettes, il le place chez un vaudevillesque banquier qui ne manquera pas de lever le pied tôt ou tard, mais qui, en attendant, offre au jeune Imbert deux cents francs par mois et toute sa sympathie et, en supplément, toute sa protection, car, et c'est ici que cela devient véritablement épouvantable, il faut que tout continue à s'arranger.

Donc, André Imbert fait ses études de droit, et vaguement travaille chez son banquier, et le dimanche dîne en famille chez l'oncle Imbert. Il y rencontre Mme Borne et sa nièce, la gracieuse Henriette ; malgré son oncle, qui voudrait la marier à son vieil ami Mignot, il l'épouse. Et les aventures commencent qui ne durent pas tant d'années qu'on pourrait le supposer, car, encore que les malheurs doivent toujours finir, Alfred Capus n'a pas le courage de rendre ses médiocres héros longuement malheureux. Il a si peu le courage de leur infliger ces fâcheuses et pourtant nécessaires expériences, que même aux instants les plus douloureux, il sourit, et nous sentons que de telles infortunes ne persévéreront pas et que, bientôt, prochainement, au chapitre suivant ou, qui sait ? de l'autre côté de la page, les héros souriront comme leur créateur.

En effet, tout s'obstine à s'arranger, je veux dire que tout se dérange ; mais il faut bien que les choses se dérangent pour qu'elles puissent, après cela, s'arranger. C'est uniquement pour cela que le banquier saute, sa caisse aussi, et que le brave et mol André se trouve sans le sou sur le pavé parisien. Péripéties et même vicissitudes. André, pendant plusieurs mois, se précipite d'un pas toujours mesuré à la recherche d'une place stable qu'il ne peut jamais découvrir : mais ne craignez, ah ! je vous en sup-

plie, ne craignez rien. André Imbert est un bon garçon; Alfred Capus est également un bon garçon et il ne ferait pas de mal même à un petit, à un tout petit héros de roman.

Donc, durant cette période difficultueuse, André Imbert devient père d'une fille, à moins que ce ne soit d'un garçon, car il faut bien qu'il ait des distractions en son infortune et que tout se dispose à s'arranger. Il devient père, et sa paternité lui est une grande joie. A vrai dire, il éprouve ce qu'on nomme des besoins d'argent. Mais vous pensez bien que dans les romans de Capus, plaie d'argent est moins mortelle que partout ailleurs. Alors, il change d'appartement, il trouve dans un quartier populaire, mais attrayant, un appartement moins coûteux qui ne laisse pas que d'être agréable. En effet, ô optimisme! ô terrible optimisme! cet appartement situé sous les toits a la chance d'être bien exposé; il est aéré convenablement, cela est avantageux pour la saison d'été, et pendant l'hiver, comme toutes les gaines de cheminées montent le long du galandage, on est chauffé, et, ma foi, très bien chauffé à peu de frais. La concierge est la première à le faire observer. Mais, à défaut de la concierge, Alfred Capus le remarquerait tout de suite, car il veut du bien à tous les hommes et spécialement à ses héros.

Ne cessez donc pas d'être rassurés: les malheurs vont s'aggraver; mais, non, ils se sont assez aggravés comme cela, et il est temps que les choses montrent qu'elles doivent nécessairement s'arranger. André Imbert connaît donc les indifférences des camarades rentés; il trouve en revanche la bienveillance ronde ou carrée d'un ancien copain qui a mal tourné, mais qui a d'autant mieux réussi, — naturellement! c'est la vie, et la vie est bonne! — puisque ayant échoué à quelque baccalauréat, il est devenu marchand de vin, et il a une nombreuse clientèle qu'il mérite parce qu'il vend de bonne marchandise, ne la fait pas payer trop cher, et l'alcool est un aliment. André devient un peu voyageur en liquides, un peu employé de commerce, et aux pires moments de son existence, il est sur le point de tomber dans la politique, mais les dieux et son oncle veillent sur lui. A peine va-t-il au Mont-de-Piété; s'il a besoin de cent francs il rencontre à cet instant précis un mortel dévoué qui les lui prête,... Enfin, lorsqu'un ami a découvert pour lui à Bordeaux la « situation » sérieuse et plaisante, il s'arrête à mi-chemin, et il découvre comme par hasard une situation plus sérieuse encore et encore plus plaisante. Il est bien content, et sa femme aussi, et sa tante également, et nous sommes bien contents, nous-mêmes, car tout cela se prolongeait sans raison, et Alfred Capus est encore plus content que nous, car tout ce qui est utile à quelques-uns de ses semblables le réjouit, et vraiment il commençait à ne plus savoir que faire de ses héros!

Tout est donc arrangé. Il était temps! Il était pourtant temps! Effectivement, on ne s'intéresse qu'au loyal optimisme d'Alfred Capus. Tous les personnages de son livre sont falots et ont un peu l'air de le faire exprès. Ils paraissent, ils nous amusent par leurs petits ennuis, leurs soucis menus et leurs minuscules chagrins, puis ils disparaissent, on ne sait ni pourquoi, ni comment. Est-ce que, par hasard, Capus ne les aurait pas oubliés!

Cependant, parmi ces fantoches grossièrement gracieux, quelques-uns sont assez admirables de vérité; mais je crois bien qu'ils le sont à l'insu de leur créateur. Alfred Capus n'a qu'une préoccupation, c'est que son roman finisse bien, très bien, comme dans la vie, eh oui! comme dans la vie! et que tous les événements et les héros s'acheminent à l'arrangement final et indispensable. Et ce qui est plus admirable que je ne puis le dire, c'est que, toujours à l'insu d'Alfred Capus, ses héros étalent un prodigieux égoïsme, et cet égoïsme étrange, colossal, presque épique, manifeste mieux encore que décidément si toutes les choses s'arrangent ici-bas, c'est parce qu'elles le veulent bien, et ainsi est mise plus complètement en lumière la simplicité de la conception qu'Alfred Capus se fait de l'existence, sa simplicité et sa force.

André Imbert ne songe jamais qu'à lui, à lui seul; il n'est soucieux ni de la misère imminente où vont choir sa femme, son enfant, la douce Mme Borne. Il attend les événements, il se tirera toujours d'affaire! Son père est d'un égoïsme âpre, étroit, pacifique, mais pourtant farouche... Sa femme, l'exquise Henriette, est une jolie bête que conduit l'instinct. Elle aime son jeune et valide époux, et elle se moque du reste. Elle attend des jours meilleurs avec quiétude, et les nuits valeureuses dans le lit tiède la dissuadent de trop s'émouvoir des journées sans argent. Elle se remet à sa tante, Mme Borne, de trouver le pain quotidien, l'argent de la semaine, et chacun s'en remettant à l'autre des peines de la vie, c'est justement ainsi que tout finit par s'arranger. Bête bien portante, impassible, imperturbable et saine, Henriette se transforme en son sempiternel égoïsme: la jeune fille devient la jeune femme, la jeune femme devient la jeune mère. Et le sentiment de la solidarité familiale n'habite point son âme. Cette création d'Alfred Capus certainement est belle, mais n'est-ce pas qu'elle est involontaire!

Et si des êtres sont particulièrement bons, Alfred Capus, sans le moindre effort, les fait absolument ridicules. La tante Borne, l'ange vulgaire du foyer dénué, est une caricature. Ses dévouements font rire et presque pleurer. L'employé Mignot, phti-

sique, étriqué, lamentable, adore Henriette. Il voudrait l'épouser. André lui enlève la femme et l'espérance. Et Mignot continue de vivre mélancoliquement. C'est lui qui trouvera une place pour son trop heureux rival; c'est lui qui prêtera de l'argent avec une délicatesse émouvante et drôle. Et je vous assure qu'Alfred Capus, malgré lui, nous engage à rire de ce pauvre diable qui est un si bon diable... Toujours ainsi. Et ce serait très immoral, si c'était systématique! Mais non, cela n'est point systématique. Seulement, la conception que la vie est bonne domine, absorbe, efface tout le reste. Il y a des gens heureux parce qu'ils ont de la chance. Et, à bien considérer les choses et les gens, presque tout le monde a de la chance ici-bas. Et s'il y a des malheureux, ces malheureux ont la chance de se résigner à leur malheur et ils sont heureux dans leur malheur et dans leur résignation. Et tout va bien, tout va très bien! La chance moderne a remplacé la fatalité antique. C'est une fatalité qui sourit, et il n'est pire drame qui ne se transforme en un vaudeville assez doux.

Donc point d'immoralité, nulle immoralité d'aucune sorte. Ah! le bon, le brave roman d'il y a dix ou quinze ans, qu'on peut lire en famille! Pas d'adultère, même pas le plus petit, le plus passager adultère! Aujourd'hui Henriette sauverait son mari de la misère, sa pendule du Mont-de-Piété, en sacrifiant sa vertu. Au reste, l'héroïne de *Qui perd gagne* consent ce genre de sacrifices, mais elle le consent sans malice et sans perversité, Henriette est une gentille petite brute virginale, qui ne saurait avoir l'idée de manquer de vertu et, tant la société est bien faite! personne ne songe à lui inculquer cette idée pratique et fertile en résultats regrettables et bons. Nous avons changé tout cela! Et bien entendu, je ne parle même pas des commerçants abjects qui prospèrent ces temps-ci et dont les entreprises se fondent sur l'obscénité, je parle simplement de nos progrès normaux et inconscients dans l'immoralité... de ceux que nous accomplissons sans effort et parce que telle est la pente de notre décadence littéraire...

Et naturellement, tout naturellement, le style d'Alfred Capus est comme son optimisme : il ne s'en fait pas accroire. Il ne travaille pas à être un style infiniment littéraire. Il ignore et dédaigne autant que possible l'écriture artiste. Il n'est pas plus raffiné qu'il ne faut. Il est simple et parfois de mauvais goût. S'il est vulgaire, convenons qu'il est discret. C'est un style distrait aussi et qui n'est point correct à chaque phrase. « Ces diverses suppositions se présentèrent alors avec netteté. » — « Le hasard l'avait jeté dans le monde de la finance avec lequel il n'était peut-être pas poussé (!) par une sympathie instinctive, mais en somme, cela constituait aujourd'hui un milieu recherché qui lui fournirait des clients lorsqu'il aurait été reçu avocat. » Et voilà! Mais qu'importe, puisque tout finit par s'arranger.

Et tant d'esprit anime ces phrases débraillées! Souvent esprit de vaudevilliste gai, ou si vous voulez jovial, quelquefois esprit très fin! « Le magistrat, pénétré de cette idée que le seul fait d'être innocent implique la possibilité d'être coupable... » Mais comme Alfred Capus n'a jamais le loisir d'écrire bref, il ajoute et alourdit : « idée qui domine toutes les formalités de notre justice criminelle... » Ailleurs, « comprenant la défiance d'André, M. Georges lui donna les plus sûres garanties, avec les scrupules méticuleux et l'espèce de probité que parfois les gens qui vivent d'affaires louches apportent dans leurs canailleries... » Certes, l'expression n'est pas très « distinguée », mais la psychologie est très exacte, même très profonde, et l'esprit est très fin. Et c'est le genre d'esprit d'Anatole France. Alfred Capus est souvent une sorte d'Anatole France, sans art et même un peu sans littérature. En revanche, il a tant de facilité!

Tel le romancier obscur d'*Années d'aventures*. Tel le dramaturge glorieux. Celui-ci est né de celui-là. Toutes les pièces de Capus sont issues de ses deux premiers romans... Alfred Capus toujours identique à lui-même constitue une excellente utilité dans notre littérature contemporaine. Son œuvre n'est point très subtile ni très délicate; elle est coulante, abondante, limpide, aisée. Elle n'offusque ni les gens du commun ni même les purs lettrés. Sa morale ressemble à son œuvre : elle ne décourage ni les honnêtes gens, ni les autres. Tout est donc très bien. Puis, comme dirait l'abbé Delfour, chanoine et critique littéraire de Montpellier, ou d'un village voisin, Alfred Capus est un auteur extrêmement sympathique.

J.-ERNEST CHARLES.

LECTURES DE LA SEMAINE. — *La Race*, par Ferdinand Dacre; Plon, éditeur. — *Un dernier amour de Rêne*, correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V.; Perrin, éditeur. — *L'Épouvante*, par Léonide Andreief; traduction Wyzewa et Persky; Perrin, éditeur. — *Les Champs et les Salons*, suivis de *Poésies intimes*, par A. de Riberolles; Lemerre, éditeur. — *Éternelle Folie*, par Remy Saint-Maurice; Lemerre, éditeur. — *Un empire russo-chinois*, par Alexandre Ular; Félix Juven, éditeur. — *Le peuple du XX siècle. Cinq ans aux États-Unis*, par Urbain Gohier; Fasquelle, éditeur. — *Études sur la nature humaine*, par E. Metchnikoff; Masson, éditeur. — *Justice*, par Herbert Spencer; Guillaumin, éditeur. — *L'[illegible] anonyme*, roman par Jean-Antoine Nau, éditeur de *La Plume*. — *Tacite*, par Gaston Boissier; Hachette, éditeur. — *Entre le Tibre et l'Arno*, par F. de Navenne; Plon, éditeur. — *Les Dancerays*, par Maurice Maillard; Victor

Havard, éditeur. — *Cœurs sauvages*, par Francisque Parn; Victor Havard, éditeur. — *Sheherazade*, par Tristan Klingsor; *Mercure de France*. — *Victimes de Paris*, par Ernest Daudet; Plon, éditeur. — *Au vent de Galerne*, par Hugues Lapaire; Crépin-Leblond, éditeur, Moulins. — *La Première leçon*, par Guido Diaz de Soria; Ollendorff, éditeur. — *Les Hymnes de feu*, par Paul Fort; *Mercure de France*. — *L'Inde (sans les Anglais)*, par Pierre Loti; Calmann-Lévy, éditeur. — *Les origines du Christianisme*, par Mgr Freppel, pages choisies du *Cours d'éloquence sacrée* mises en ordre par l'abbé Emmanuel Barber, 2 volumes; Victor Retaux, éditeur.

THÉATRES

Nouveau Théâtre : *la Roussalka*, drame en quatre actes de M. Édouard Schuré. — Comédie-Française : Reprise de *Il ne faut jurer de rien* d'Alfred de Musset.

Dans les pages qui forment l'étude liminaire de son drame, *la Roussalka*, M. Edouard Schuré s'explique sur la donnée réelle qui a servi de thème à ses constructions imaginaires, et dans un récent article de revue, il vient de reprendre et de compléter ses indications. Il nous raconte la vie et les douleurs de l'artiste fameuse qui obtint les suffrages de Weber et laissa dans le souvenir de Richard Wagner une trace si impressionnante, qu'il n'hésita pas, vingt ans après, à lui donner ce témoignage : « Voilà ma muse. Elle m'a fait comprendre tout ce que la voix humaine peut exprimer par le chant, » Cette cantatrice, la Schrœder-Devrient, fut une artiste passionnée qui sut faire passer dans ses créations dramatiques l'ardeur et la flamme dont son âme débordait. Mais elle eut le tort de demander à la vie ce que l'art seul peut donner, c'est-à-dire une réalisation de son idéal conforme au rêve qui l'emplissait. Elle voulut vivre ce rêve avec une ardeur passionnée, et pour n'avoir point su limiter ses ambitions, cette femme au cerveau viril, qui pensait et sentait à la façon d'un grand poète, assista à la ruine de son génie et à la destruction de ses rêves.

Telle fut, brièvement esquissée, la destinée de cette artiste fameuse, et, certes, il se comprend qu'en ses traits essentiels elle ait séduit un écrivain idéaliste comme M. Édouard Schuré, puisqu'elle enferme le principal ressort de toute action dramatique : une forte *vie intérieure*. Les mouvements qui agitèrent cette âme troublée étaient faits pour tenter le penseur qui inscrit comme épigraphe à ses livres : « L'âme est la clef de l'univers. » Ils devaient aussi bien provoquer l'enthousiasme de l'esthéticien auquel nous devons le beau livre du *Drame musical*, et qui, le premier en France avec Baudelaire, sut commenter et pénétrer le génie de Richard Wagner. Il est des sujets auxquels on ne peut se dérober, parce qu'ils commandent notre sensibilité, ou mieux parce que l'accord est tel entre leur essence même et la sensibilité de l'écrivain, qu'ils s'imposent à lui d'une façon despotique. J'imagine que, dans ce long travail d'élaboration qui précède l'exécution, la figure de la cantatrice fameuse dut hanter les rêves de M. Édouard Schuré, et de cette idéale fréquentation sortit la figure imaginaire de Clara Smirnova, en qui se trouvent condensés les traits essentiels de celle qui réellement vécut, souffrit et mourut de son amour.

La cantatrice Clara Smirnova vient à peine d'unir sa destinée à celle de l'aventurier Serge Fédro, quand elle rencontre, à la cour de l'archiduc Adalbert, qui, lui aussi, la poursuit de ses hommages, le compositeur Zéno Stéphane. Entre eux naît soudain le lien d'âme qui peut et doit s'établir entre un musicien inspiré et une interprète passionnée. Ils se racontent leur vie l'un à l'autre et s'aperçoivent qu'ils étaient nés pour se comprendre et pour s'aimer. Mais, hélas! il est trop tard, et c'est avec un frisson d'épouvante qu'ils font cette découverte, car désormais ils ne peuvent plus être l'un à l'autre. Clara Smirnova s'est donnée à Serge Fédro, a signé un contrat de mariage avec lui et va l'épouser, après quoi elle doit partir pour de lointains voyages. Zéno Stéphane vient de se fiancer à Marthe. Pressés par les nécessités de la vie, ils vont donc se quitter, non sans échanger toutefois un baiser, gage de leur amour idéal. Une fois Clara partie, Stéphane épouse Marthe ; mais la pensée du musicien demeure avec l'absente. Il vit dans le souvenir de cette première rencontre. Il ne songe qu'à elle. Il compose pour elle, et sa femme, que guide le sûr instinct de la jalousie, découvre cette partition de *la Roussalka*, faite tout entière avec le souvenir de sa rivale. Désormais tout est indifférent à Stéphane, sinon l'absence de la femme aimée. Il se meurt de ne plus la voir, et mourrait effectivement, s'il ne recevait d'elle un billet sauveur, signé : « Clara qui t'aime. »

Clara Smirnova, de son côté, est partie dans ses terres avec son mari, Serge Fédro, l'aventurier. Elle s'aperçoit vite des vraies raisons qui ont amené celui-ci à demander sa main, et qu'il n'en voulait qu'à sa fortune. Fédro, en effet, a eu soin de faire signer à Maria un contrat de mariage contenant cette clause, dont elle n'a même pas pris connaissance, qu'au cas de divorce, ses terres et ses biens lui appartiendraient, à lui, Fédro. Telle est pourtant la puissance de séduction physique de celui-ci, qu'elle s'abandonne à lui et volontairement ferme les yeux sur la réalité qu'elle ne veut plus voir. Elle appartient de cœur à Stéphane; mais ses sens l'attachent à Fédro : « C'est la torture sauvage dans

mon cœur, la torture des deux amours, s'écrie-t-elle. L'un qui me tient par toutes les fibres de la chair et veut s'attacher à un homme vivant, l'autre qui me prend par le fond de l'âme et me jette dans l'inconnu; l'un qui me chuchote : « Oublie et sois heu- « reuse! » l'autre qui clame : « Je suis le grand « amour, l'éternel et le seul; tu ne m'échapperas pas, « tu me chercheras dans mon immensité sans me « trouver jamais! » On lui apporte enfin la preuve des trahisons, des vilenies de Fédro, de quelle manière il a intercepté la correspondance de Stéphane, et il ne faut rien moins que cette preuve pour la décider à rompre avec lui.

Un dernier billet du musicien, qui lui a été remis, brusque les événements : Stéphane va mourir, s'il ne la revoit pas. Elle s'enfuit donc pour aller retrouver celui qu'elle aime d'un amour idéal, et vers qui l'attirent les appels mystérieux de son âme. Mais elle arrive trop tard. Celui-ci, miné par les douleurs de l'absence, par les souffrances de la savoir à un autre, expire dans ses bras, au moment même où elle le rejoint, où elle espère ne vivre que pour lui; à peine a-t-elle le temps de lui donner un suprême baiser d'adieu. Il lui lègue son œuvre, sa partition de la *Roussalka*, et désormais Clara Smirnova, qui voulait le suivre dans la tombe, incarnera son héroïne et vivra pour perpétuer le souvenir de Stéphane.

On perçoit, à cette brève analyse, le caractère tout idéaliste, et la tendance de M. Édouard Schuré. On perçoit aussi qu'il adhère de toutes ses forces à cette loi de *Fatalité* qui commande les destinées supérieures et qui leur impose leur vocation. Elle est tout entière traduite par cette déclaration de Stéphane que je transcris ici : — « Vous ne comprenez donc pas que je ne puis vivre sans cette femme? J'ai beau ne l'avoir vue qu'une seule fois, elle remplit toute mon existence. J'ai beau regarder les autres femmes, elle les renferme toutes. J'ai beau me dire qu'elle est absente; elle est ici, sa voix me trouble, son parfum m'excite, son sang bondit dans mes artères. J'ai beau savoir qu'un autre la possède, je sens qu'elle m'appartient, quand même et malgré tout. » — Ce que l'auteur a bien senti, cette loi de Fatalité, il l'a vigoureusement rendu au premier acte, dans la première rencontre de Clara et de Stéphane. Il l'a rendu aussi dans le dernier acte, d'une façon saisissante, quand la cantatrice retrouve Stéphane, et que celui-ci expire dans ses bras. Enfin il a su préparer cette conclusion d'un symbolisme transparent, par la lutte de Clara Smirnova contre sa propre nature et l'esclavage de ses sens.

Tout cela devait *sortir* à la scène et serait effectivement *sorti*, j'en ai la conviction, si l'ensemble de l'interprétation avait répondu à l'idée maîtresse du poète, surtout si les acteurs avaient joué avec plus de nuances et moins *en dehors* qu'ils ne l'ont fait. J'excepte Mme Marie Marcilly, qui de tous ses efforts, et avec une rare intelligence, a esquissé la figure de Clara Smirnova. Bien que le rôle fût peut-être un peu trop dramatique pour elle, elle en a porté le poids avec une vaillance singulière : elle en a rendu les nuances, avec ce contraste entre la double nature, sentimentale et sensuelle, de l'héroïne : d'un mot, elle a su mettre en lumière l'idée maîtresse de M. Édouard Schuré. Je ne saurais en dire autant de M. Burguet qui lui donnait la réplique dans le rôle de Stéphane. Il a joué lourdement et sans poésie un rôle qui exige à tout prix des nuances et qui perd tout son sens au théâtre, si l'on y apporte des effets mélodramatiques. Il faut bien le dire, hélas! l'auteur dramatique est l'esclave de ses interprètes, et quand on juge un écrivain de théâtre sur une impression de théâtre, ce n'est jamais son œuvre *nue* qui est en cause, mais toujours une déformation de cette œuvre, favorable ou nuisible, suivant l'intelligence et la sensibilité des acteurs.

***

La Comédie-Française nous a donné une très intéressante reprise de *Il ne faut jurer de rien*, avec costumes de l'époque... et vous pensez bien que, si j'insiste sur cette reprise, ce n'est point parce que M. Le Bargy y a paru dans une magnifique et somptueuse robe de chambre conforme à l'indication même du texte de Musset, parce que, cette robe de chambre une fois ôtée, il a revêtu une redingote non moins élégante, à longues basques et qui pinçait finement sa taille de jeune dandy, parce qu'enfin le plus coquet haut de forme gris blanc coiffait sa blonde chevelure, un haut de forme capable de faire revenir M. Péladan lui-même de ses préventions contre la coiffure du dix-neuvième siècle, qui sans doute demeurera celle du vingtième... Tout cela c'est de l'*accessoire*, aussi bien que la robe tout à fait 1830 de Mme Pierson et de Mlle Yvonne Garrick, mais un accessoire qui n'est nullement désagréable quand il se joint au principal, c'est-à-dire à une interprétation satisfaisante.

Il y a longtemps en effet qu'une reprise à la Comédie n'avait été aussi soignée, aussi étudiée, aussi bien *mise au point*. Et je ne veux pas dire qu'elle efface de notre mémoire l'image des interprètes fameux et vraiment incomparables qui firent nos délices voici près de vingt ans. De ces interprètes, hélas! et Thiron, et Got, et Delaunay, et Madeleine Brohan, et Reichenberg, il n'en subsiste plus un sur la scène de la Comédie, et même, si l'on veut faire le compte, la majorité a quitté pour toujours la scène de la vie... Mais leur souvenir est inéluctablement associé, chez ceux qui les connu-

rent, aux figures un peu minces, légèrement ténues si l'on veut, mais charmantes quand même, esquissées par la fantaisie du poète. C'est donc quelque chose, et c'est même beaucoup, pour ceux qui ont la rude tâche de succéder à ces incomparables comédiens, oui c'est beaucoup que de se laisser entendre après eux, et même de se faire entendre avec plaisir. M. Le Bargy n'a point assurément la merveilleuse jeunesse et l'éclat de Delaunay dans Valentin; mais il ne manque pas d'élégance et même de mordant. Mme Pierson n'est pas une baronne aussi grande dame, aussi *racée*, comme on dit, que Madeleine Brohan, dont les manières étaient de la plus pure aristocratie; mais elle a du piquant et je ne sais quoi de dédaigneux qui sied au rôle. On a reproché à M. de Féraudy de *charger* le rôle de l'abbé, et de lui donner une touche trop comique. Mais, ou mes souvenirs me trompent fort, ou bien Got, qui avait étudié le rôle avec Musset, lui imprimait un caractère non moins comique, — avec des moyens différents, — M. Laugier lui-même, qui ne fut pas gâté par la nature dans la répartition qu'elle a faite de ses dons, M. Laugier, qui a appris tout ce que l'on peut apprendre, mais n'a jamais rien pu tirer de son propre fonds, est très supportable dans le rôle de Van Bück, et vraiment il serait trop injuste d'insister sur un parallèle avec l'inimitable Thiron. Enfin, Mlle Yvonne Garrick, qui débutait dans Cécile, et pour laquelle était donnée cette reprise, a mieux rendu le côté un peu pointu du rôle que les passages de nuances et de sentiment. Chacun joue *avec sa nature*, comme chacun écrit, comme chacun peint, c'est-à-dire qu'il s'exprime tout entier et dévoile à l'observateur le fond même de son être : jamais je n'ai mieux senti cette vérité qu'en écoutant cette jeune débutante.

PAUL FLAT.

LECTEURS D'IMPÉRATRICES

Jules Laforgue et Constantin Christomanos.

Il fut d'usage, dans le passé, que les reines ne connussent des livres que ce que leur en lisaient, aux heures dérobées à l'apparat, les gouvernantes et confidents. Au siècle de Grimm et de Bernardin de Saint-Pierre, on vit une Catherine de Russie ou une princesse Marie Miesnik choisir comme correspondants ou lecteurs étrangers ces célèbres écrivains. Diderot fut lire à Saint-Pétersbourg près de celle qu'il appelait « la souveraine, la femme extraordinaire »; Moncrif, l'ami des chats et le poète de leurs jeux, tint le même emploi à Versailles, près de la Polonaise Leczinska. Nous avons vu depuis, par le choix que les impératrices Augusta d'Allemagne et Élisabeth d'Autriche firent de Jules Laforgue et du docteur Christomanos, que ce mode des cours anciennes est venu jusqu'à nous. Il est piquant de constater alors l'importance que prennent, pour les âmes souveraines, ces hommes humbles et obscurs qu'un royal caprice arracha de la vie médiocre pour les porter au faîte du luxe et de la vie brillante. Quand l'ordre vint, pour Laforgue, de rejoindre à Berlin l'impératrice-reine, le poète menait, au Quartier Latin, une vie grise et difficile. On sait quelle lumière se projeta à jamais sur celle de Constantin Christomanos du jour où le fabuleux carrosse vint l'arracher à sa solitude studieuse de l'Alsterstrasse pour le mener aux jardins de Lainz où l'attendait Élisabeth. Ce fut pour ces jeunes hommes une destinée exceptionnelle. Il est surtout admirable que ces deux souveraines — guidées par une sourde intuition — aient fait choix, pour cette place, d'hommes pauvres et délicats, poètes tous les deux et d'une âme si limpide.

* * *

En dehors du cérémonial où elles se contraignent, il arrive parfois que les reines, si la femme en elles est intelligente, ne peuvent point se borner à la désolante vie où les voue l'étiquette, où l'apparat morose et grandiloquent du palais souverain les contraint toujours. Alors, se retournent vers la linguistique, les belles-lettres et les arts, les pensées fiévreuses de ces êtres ennuyés qui ne connurent jamais, en fait de notions esthétiques ou éducatrices, que celles de gouvernantes ou de vieillards pédants. A ces cœurs refrénés, à qui le rang et le diadème interdisent la passion ou la vive amitié, les lectures choisies dans les livres des poètes verseront le songe qui distrait ou l'espoir qui ranime. Le lecteur étranger est l'homme qui apporte l'inconnu, le confident qui n'est pas de la cour et dont les notions libres, vierges de ces basses intrigues où se retrouvent avec des âmes pareilles laquais et chambellans, s'étendent plus humainement à toute cette vie terrestre qui dépasse l'horizon d'un palais impérial. Il est le lien qui relie à la vie extérieure, à la nature vive et gaie, au monde actif des hommes, ces femmes royales et solitaires; il est la voix jeune et libre qui ne sait point fléchir aux hypocrisies protocolaires, aux mensonges d'un entourage sournois et guindé. « Passionnées de la solitude », ces âmes habituées à se contenir trouvent enfin des âmes où s'épancher, des êtres confidentiels à qui livrer des secrets que ne comprennent ni les dames d'honneur,

ni les vieux conseillers. C'aura été le destin de Jules Laforgue et de Constantin Christomanos d'éveiller le rêve en ces cœurs d'impératrices, de montrer l'idéal des poèmes et des livres à ces femmes puissantes et résignées.

***

C'est au mois de novembre 1881 que Jules Laforgue annonça à sa sœur Marie la nouvelle de son départ pour l'Allemagne. Alors il n'avait pas publié les *Complaintes*, *le Concile féerique*, les *Moralités légendaires* ni aucun de ces ouvrages qui devaient le désigner plus tard, à l'attention des lettrés, comme ce funambulesque et délicieux poète que nous ne cessons d'aimer. Alors, il a vingt et un ans. Il vient de Tarbes à Paris, dévoré de rêves et d'espoirs. Hanté de pantomimes, de douces songeries lunaires et de grave japonisme il est déjà, en éveil, l'ironiste attendri dont l'ingénu sourire a le charme mélancolique et persifleur.

Ah ! les débuts n'ont pas été gais ! « Comme l'argent s'en va à manger ! » écrit-il avec une poignante résignation à sa tendre et chère sœur. Il mène à Paris les jours chétifs d'étudiant pauvre « vivant tantôt avec un franc par jour, tantôt avec douze sous », promenant, sous les arcades de l'Odéon, dans les allées du jardin du Luxembourg, l'incertitude d'un cœur désemparé. Son père, sa grande sœur Marie, tous ses autres frères et sœurs sont restés au pays. Il rêve pour eux d'un avenir calme et doux, paisible et simple, d'une sécurité que leur vaudra son labeur parisien. « Oh ! dit-il, je veux travailler, travailler, — me mettre dans mes meubles, avoir mon chez moi, — aller à Tarbes, te voir ! t'embrasser, te faire des misères... » Et puis avec une ingénue simplicité qui tire les larmes, sous la signature : Jules Laforgue, d'une main tremblante il joint un timbre avec ces mots : « Chère petite pauvrette, je vous envoie un timbre. »

L'engagement pour l'Allemagne se négocia par l'entreprise de M. Paul Bourget, que le lecteur précédent de l'impératrice, le poète Amédée Pigeon, avait chargé du soin de lui procurer un successeur.

Les lettres de Laforgue qu'on a publiées — avec une discrétion scrupuleuse et charmante (1) — précisent peu les détails. Elles montrent seulement le grand trouble, bientôt réprimé, de l'événement extraordinaire. L'instant de son départ coïncide pour lui avec la mort de son père. M. Laforgue s'est éteint à Tarbes, subitement, sans que son fils le revît. Le poète en éprouve une grande peine. Ce cœur doux et souriant cache des sources de tendresse sous le pli du génial humour. Il écrit à sa sœur : « J'ai reçu la lettre de la cousine, dimanche, à midi. Et papa est mort vendredi matin. Oui, j'ai vécu vendredi et samedi, ne sachant rien, allant à mes occupations ordinaires, et pendant ce temps, là-bas, mon père était mort. — Je ne m'en consolerai jamais. » Et, tristement, il ajoute : « Oui, nous voilà onze orphelins. » C'est alors qu'il songe à son départ, à la nouvelle situation qui lui est faite, au secours que va lui être pour sa famille sa charge de lecteur près de Sa Majesté l'Impératrice et Reine ! Toute cette lettre à sa bonne et tendre sœur trahit son émotion, son espoir, sa courageuse volonté : «... Et pourtant il *faut* se faire à cette idée que nous n'avons plus de père, il faut l'envisager, en voir la conséquence... Et moi qui me préparais à aller à Tarbes avant de partir pour l'Allemagne, vous apprendre que j'étais nommé ! J'étais si heureux vendredi et samedi, et là-bas mon père était mort; maintenant je vois l'enterrement. » « Et toi, pauvre Marie. Si tu avais entendu chez la tante, toutes les larmes étaient pour toi. Tu es capable de tomber malade de chagrin, tu es si bonne, tu souffres pour tous — et moi je t'évoquais — tu n'as probablement ni mangé ni dormi de tous ces jours. Vois-tu, je suis prêt à tous les dévouements, à toutes les abnégations ; mais, avant tout, mon but c'est ton bonheur à toi, je ne veux songer qu'à cela. Je rendrai mes frères et sœurs heureux ; mais, pour toi, ce sera de l'adoration, de la vénération... » Et il ajoute, saisissant avec joie, l'incroyable occasion que le sort lui envoie : « Vois-tu, je vais être logé, nourri au palais, j'aurai un domestique ; à la moindre chose j'aurai là un grand médecin ; j'aurai 9000 francs par an. Je prends pour moi seul Charlot et Adrien. Je serai heureux, et vous le serez. Les premières semaines de douleur passées, nous songerons au positif, le terrible positif. Mais je me sens du cœur et des forces, va ! »

***

Ainsi le délicieux indifférent, le moqueur et puéril Hamlet « bien malhûreux », le sage jeune homme « qui a bien mal à sa belle âme » va connaître cette chère Allemagne qu'il aime à cause de Gœthe, de Hartmann, de Jean-Paul et de Heine. Ce sceptique poète de France, en qui M. Camille Mauclair, par tant d'affinités secrètes, voit aussi un « logicien de tradition allemande », va connaître la terre rêveuse des *Lieder* et de *Wilhelm Meister*, ce monde sentimental de romances et de *vergissmeinnicht* où, depuis Werther et Charlotte, se meurt la sentimentalité germanique. Quel événement décisif dans une vie jusque-là difficile, anxieuse et modeste ! L'impératrice Augusta sut-elle jamais de quelle douce lumière elle baigna,

1. Voir l'*Occident*, numéro de janvier-février 1903.

en l'appelant auprès d'elle, les jours déjà comptés de ce jeune homme tendre et poétique ?

Augusta — que n'abattait pas encore complètement le mal dont elle mourut plus tard — avait, à l'époque, le charme froid et hautain qui donnait de la noblesse à sa taille, de la grâce à sa personne. Retirée dans son palais de Coblentz, ou bien à Potsdam, dans ce château de Babelsberg qui domine les rives de la Havel, elle passe des jours solennels et paisibles, parmi les chambellans et les dames d'honneur soumis aux lois de l'étiquette la plus stricte, à lire des livres français, à broder de sa main des coussins pour la chambre de l'empereur, à livrer ses pensées fugitives et graves à sa confidente favorite, cette noble comtesse Hacke, si puissante sur le cœur d'Augusta que d'aucuns la nomment *Die vice Kaiserin*, la vice-impératrice ! Parfois paraissent, à l'heure du thé familial, le vieil empereur Guillaume Ier, sanglé dans son uniforme militaire, le kronprinz Frédéric et son fils Guillaume. Seuls quelques familiers, le prince Radziwill, la comtesse Perponcher, grande maîtresse des cérémonies, la comtesse Oriolla, le secrétaire et conseiller intime baron de Knesebeck, le grand maître de la cour comte Nesselrode, sont admis dans l'intimité de l'impératrice et reine. Qu'on songe au doux et simple Laforgue, transporté, comme par l'enchantement d'un sorcier fabuleux, dans ce milieu de luxe et de puissance ; qu'on se représente ce jeune homme, obligé de lutter si étroitement, hier encore, avec la vie réelle, ses misères et ses peines, partageant tout à coup, dans son intimité, l'existence quotidienne de la plus puissante des femmes... Il y a là du prestige. Le moment de la présentation à Coblentz est arrivé. Écoutez le poète la conter : « Un valet à mollets superbes m'apporte sur un plateau une lettre. C'est une visite pour 10 heures. En attendant, je regarde dans la cour du château les gardes faire l'exercice à cheval.

« A 10 heures, visite du secrétaire de la maison de la reine.

« On va me présenter à Sa Majesté vers 11 heures ; comme le cœur me bat...

« A 11 heures, je monte, je traverse des corridors pleins de portraits, de glaces, avec des rangées de sentinelles en armes.

« J'arrive dans une antichambre qui est un véritable jardin de plantes exotiques. On me présente à la comtesse Hacke, une bonne et maternelle dame (la première dame d'honneur) ; elle a su la mort de papa, etc. Elle me parle si affectueusement, — elle me montre par la fenêtre le Rhin qui coule dans le brouillard, elle me dit de ne pas m'intimider. Deux valets s'avancent, on m'introduit !

« Ç'a été comme un éblouissement. — Ah ! mon Dieu ! — L'impératrice était là !... »

* * *

Constantin Christomanos, à l'approche d'Élisabeth de Bavière, éprouve le même trouble presque mystique, la même confuse et intense crainte. Le magnifique carrosse impérial vint chercher le jeune étudiant hellène jusque dans la modeste chambre de l'Alsterstrasse, qu'il partageait avec son frère. Le voici maintenant dans les jardins de Lainz. « Soudain, dit-il, Elle fut devant moi sans que je l'eusse entendue venir, svelte et noire. Dès avant que son ombre m'eût atteint pour me tirer en sursaut du rêve où je m'abîmais, je sentis son approche, et cette sensation juste avec sa venue surgit et, cependant, me sembla être née en moi depuis bien longtemps, comme si je l'avais vécue heures et années. Elle se tenait devant moi, un peu en avant penchée. Sa tête se détachait sur le fond d'une ombrelle blanche irradiante de soleil, d'où naissait une sorte de nimbe vaporeux autour de son front. De la main gauche, elle tenait un éventail noir légèrement incliné vers sa joue. Ses yeux d'or me regardaient fixement, parcourant les traits de mon visage et comme animés du désir d'y découvrir quelque chose (1). » Comme pour Laforgue à l'aspect d'Augusta, c'est un éblouissement, une joie indescriptible, un prestige : « Elle fut devant moi, svelte et noire. »

Quel portrait en peu de mots, et comme ce jeune Hellène, en qui M. Maurice Barrès reconnaît « un frère très lointain, tout imprégné d'orientalisme, de notre Julien Sorel » la contemple et l'admire ! Son journal n'est tout entier qu'un hymne à Élisabeth. Elle est devant lui, comme une déesse de l'*Odyssée*, comme une apparition charmeuse et légendaire. Un parfum subtil se dégage d'elle et le pénètre. Le poète des *Orphische Lieder* en restera à jamais imprégné. « J'avais, dit le jeune Hellène, le sentiment de rêver un beau rêve. »

Ce « beau rêve » dura deux saisons. Il épura si bien ce cœur inexpérimenté, cette raison adolescente d'étudiant, qu'il sembla que ce fût désormais, pour lui, la seule atmosphère où il pût respirer. Depuis le jour où il fut arraché à sa chère solitude de l'Alsterstrasse jusqu'à la minute suprême de séparation où, — n'ayant plus rien à faire de ses lectures, — elle le congédia, une fresque pure et admirable se dessina sur la vie de Christomanos.

D'Innsbruck, à la date du 13 août 1891, il écrit, dans son journal : « Aujourd'hui, le premier anniversaire de ma naissance depuis cet inconcevable évé-

1 *Élisabeth de Bavière*, par Constantin Christomanos, trad. par G. Syveton (*Mercure de France*).

nement : mon premier véritable jour de naissance. »

Il y a du culte dans ces paroles. Et comme il souffre aux instants où il n'est plus près d'elle, où il ne partage plus l'auguste intimité qu'elle anime ! Il appelle lyriquement la chère présence d'Élisabeth, « la seule nourriture de son âme » et, tandis qu'elle se retire à Ischl ou à Gastein, ses résidences d'hiver, il prend le chemin d'Innsbruck, abattu et morose, ne sachant plus charmer le lourd vide de ses heures que du souvenir évoqué de cette femme.

Le temps qu'il ne passe pas auprès d'elle, il le consacre à la chanter. Il célèbre en de pieuses *Laudes* exaltées « les musicaux contours de son corps », sa chevelure abondante, l'éclat spirituel de son visage ; il écrit à sa louange des pages respectueuses et symboliques, à la manière de Dante ou de Rossetti. Enfin, il renoue le beau rêve interrompu. Le baron Nopcsa, le prie, d'Ischl, au nom de l'impératrice, de revenir auprès d'elle « comme professeur de grec et pour l'accompagner dans ses promenades.

Ainsi il ne fut pas uniquement pour elle le seul précepteur qui enseigne les textes ou commente les lectures. Il fut plus qu'un maître de grec ; il fut aussi un ami de ses voyages et de ses divagations et tint, à l'ombre de sa personne, ce rôle discret de confident que jouent dans les tragédies les fidèles suivantes. De l'aube au soir, il vit dans le sillage de sa robe, attend ses ordres comme un plaisir, se penche au-devant de ses pensées, guette sur l'anxieux visage le sourire ou le songe. Il est là pendant que s'accomplit, par les mains des servantes, le « service sacré » de sa coiffure, au gymnase ou au parc, accompagnant partout cette grande insatisfaite, cette reine tourmentée, pareille à l'Eurydice errante. Ensemble ils lisent Eschyle ou *Othello*, causent « d'Homère ou des Sirènes, et de Béatrice que Rossetti a peinte ». Lui l'accompagne sur ces routes fantasques de l'esprit, s'appliquant à comprendre sa sensible ironie. Mais elle le devance, en riant, prompte à toucher déjà un sujet nouveau. Alors que, sérieusement, il songe encore aux lectures homériques, aux passages de l'*Odyssée* appris avec elle, pendant sa toilette du tout matin, l'âme vagabonde d'Élisabeth s'envole vers les hauteurs. Les *Contes* de Dostoïewsky, le « poète anglais Swinburne qu'elle aime tant », Arthur Schopenhauer ou Frédéric Nietzsche deviennent facilement familiers à cette exceptionnelle intelligence. Le docteur Christomanos est ébloui. Cette descendante des Wittelsbachs, avec ses souverains caprices, cette tête d'âne de Titania empreinte sur les portails de ses châteaux et qu'elle appelle aussi celle de ses illusions, les horreurs tragiques d'une famille où il n'y a que du sang et la forme svelte et douloureuse de sa personne figura, devant ses yeux, une statue noble de la douleur. Pour lui plus que pour le vulgaire se montra davantage derrière l'éventail le visage voilé d'Élisabeth ; pour lui, plus que pour tous les autres, elle récita ces vers de Heine : « Le monde et la vie sont trop fragmentaires : je veux aller trouver le professeur allemand. Celui-là sait harmoniser la vie et il en fait un système intelligible : avec son bonnet de nuit et les pans de sa robe de chambre, il bouche les trous de l'édifice du monde. »

Elle aime les îles et les jardins, les maisons de paysans et les statues grecques ; la saveur des sources fraîches l'émeut autant que celle des beaux vers. La nature est si belle et les formes de l'art antique si parfaites qu'Élisabeth veut bien se résigner à vivre. Constantin Christomanos l'aida de tout son cœur dans cette consolation uniquement spirituelle. Il aida au miracle de cet accomplissement. C'est grâce à son journal que nous savons aujourd'hui quelles paroles belles et résignées ils échangèrent ensemble dans ces bois de la Hofburg ou de Capo d'Istria.

*

Laforgue vécut de la vie berlinoise quatre ou cinq ans. Pendant quatre ou cinq ans, réduit à l'intimité de l'impératrice et de la comtesse Hacke, s'étudiant à « sauter habilement les passages » un peu lestes des lectures, il attendit que vînt l'automne de 1886 pour rentrer à Paris, s'y marier et mourir. Sa railleuse destinée ne l'avait élevé si haut que pour le rejeter brutalement à ce néant dont il cherchait d'un cœur tout hamlétique à pénétrer le profond et ironique mystère. Cette vie d'Allemagne ne lui fut pas mauvaise. Il n'eut sans doute qu'à se louer d'Augusta, connut des loisirs de poète et rapporta, en outre de ses précieuses notes, ses menues observations impressionnistes sur les mœurs publiques et familiales germaniques, quelques-uns de ses plus beaux contes. Son génie, si finement délié, d'un tour XVIIIe siècle si subtil, y gagna encore en sourire. A force de voir la vie « en levers de rideau » comme cela se pratique assez chez les princes, il s'apprit à percer, d'un stylet acéré, le factice des légendes. Et il est probable que la légère grâce où se courbent, en sinueuses arabesques, *les Moralités légendaires*, s'éveilla au contact de ces heures berlinoises. Déjà, dans la demi-clarté de cette âme, sœur de Pierrot, du socialiste Iaokannan et d'un Lohengrin de parodie, se joue, en scènes intérieures, le dialogue du *Concile féerique*. Quand un poète est si spécial, si hautain à la fois que si apitoyé, il n'est pas, sauf celle de l'art, de majesté qui le domine.

Tout autre nous apparaît Christomanos. Le rôle que joua, auprès d'Élisabeth de Bavière, le jeune lec-

teur de grec, pour n'avoir duré que peu de temps, est devenu la grande affaire de sa vie. Quand est arrivée l'heure des adieux et que l'impératrice, l'engagement terminé, le congédie affectueusement, on sent passer le frisson d'une plainte à la pointe de cette jeune plume. Pour lui « cet épisode était devenu la vie même ».

Autant Laforgue, plus amusé de la vie urbaine que de celle de la cour, promène en rêvant, sur les bords de la Sprée ou sous l'avenue de tilleuls de l'*Unter den Linden*, la fantaisie de son dandysme sentimental, autant le jeune poète des *Orphische Lieder* (les chants orphiques) et de *Die graue Frau* (la Dame grise) se rapproche d'Élisabeth, se pénètre de sa présence, se penche avec une ferveur infinie sur la coupe douloureuse de ce cœur de reine.

Alors qu'à Berlin l'impératrice allemande ne nous apparaît qu'en demi-jour, plus souveraine que familière, estompée à peine, derrière la silhouette de Jules Laforgue, il semble que ce soit ici l'impératrice autrichienne qui domine de son génie tourmenté la vie ardente et adoratrice, toute subjuguée du poète grec. Alors qu'à Berlin c'est le lecteur qui est le poète, qui invoque Heine et Shakespeare, il semblerait que ce soit ici l'impératrice. Christomanos n'est que le comparse confidentiel. Ébloui par l'éclat de cette âme trempée de pleurs et de sourires, il suit fidèlement, à travers les voyages, cette pérégrine de l'insatiable mystère, cette lyrique de la solitude. A Lainz, dans les jardins ou à la Burg, à Innsbruck, à Schœnbrunn, à la Hofburg de Vienne, à Corfou ou à Miramar, il est là dans son ombre, silencieux, recueillant, comme des perles rares, les mots amers ou attristés qui tombent de ces lèvres admirables. Parfois il est déconcerté, ne sachant plus si elle pleure où si elle se moque, surpris de mille et une couleurs qui se jouent au travers de ses yeux, ainsi que dans le prisme constellé de cette mer Ionienne où ils accomplirent tous deux, en mémoire de Heine, le plus beau des voyages.

Avançant toujours au-devant lui, « la tête dans la blanche auréole de son ombrelle », elle le conduit ainsi qu'une dame féerique. Au palais viennois ou dans le site ionien, c'est Élisabeth qui s'affirme le poète, qui devient peu à peu le lecteur de cette jeune âme de Christomanos. Auprès d'Augusta, au contraire, Laforgue, non dominé, garde avec correction, sous son aspect rigide, l'inimitable et divin mutisme. Ce Heine français a été lui aussi vers le professeur allemand ; et il a rencontré Schopenhauer, Hartmann et son système de l'inconscient. Cela est, pour lui, bien plus séduisant que tous les mirages ou toutes les passions d'âmes solitaires. Laforgue, isolé et discret, ne communie point spirituellement avec la souveraine. Ils n'étaient point faits complètement, l'un et l'autre, pour s'attirer et se rejoindre dans les livres, pour se rencontrer dans les hymnes des poètes. Christomanos, séduit, au contraire, par la belle forme d'Élisabeth telle que, pour la première fois, elle lui apparut dans le jardin de Lainz ou, plus tard, dans le blanc palais de l'Achilléion, en gardera à jamais en soi l'empreinte impérissable. Personne au monde ne dut éprouver une douleur plus atroce que ce petit étudiant hellène le jour où commença de se répandre par l'Europe, la nouvelle du meurtre brutal. Le coup de couteau du régicide, en frappant la souveraine, déchira aussi d'une profonde blessure le cœur ardent de ce jeune homme qui ne pouvait songer à elle sans penser « à la reine Bérénice, dont la chevelure maintenant brille au ciel parmi les étoiles ».

Quoique écrive désormais Constantin Christomanos, il y aura, à chaque phrase de ses pages, le pli, comme d'une aile cassée, de cette déchirure. Être sensible et passionné, — il aura été, non sans beauté, et par delà la mort, le confident unique d'une belle âme de femme ; il aura, selon le mot de M. Maurice Barrès, « arraché à cet *in pace* volontaire » où elle s'était vouée, cette ombre hautaine et pudique de reine.

Jules Laforgue — moins spécial — avait mieux à faire. Là aussi, comme au Princessen-Palais berlinois, il eût vu le monde « en levers de rideau ». Il se tenait devant la vie ainsi qu'Hamlet devant les comédiens. Point n'était besoin, pour donner à ce pur poète l'empreinte irrémédiable, de pensées tourmentées ni de mort tragique. Plus lyrique, plus sensible, plus ému que l'impératrice Augusta, il est mort le premier, pauvrement, tristement, au lendemain du bonheur. Ce fut lui que frappa aussi d'un coup de lame en plein cœur l'absurde réalité. Ainsi, l'un comme l'autre, Laforgue et Élisabeth de Bavière, se jouèrent à eux-mêmes, jusqu'à la fin, le plus beau rôle, se préparèrent également, du jeu discret de leur éventail, à sourire à la mort. Pendant qu'ils regardaient les comédiens, eux-mêmes devenaient leurs propres acteurs, se jouaient, pour eux seuls, tout le spectacle. En présence d'impératrices si différentes, de femmes d'un caractère si disparate, les jeunes poètes lecteurs ne jouent point le même rôle confidentiel. — Que fût-il arrivé si l'auteur des *Moralités*, à la place de celui des *Orphisches Lieder*, fût venu rejoindre à Vienne, dans les chemins de la Hofburg, la descendante des Wittelsbachs ?

EDMOND PILON.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 13216. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 14. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 4 AVRIL 1903.

UNE PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE

Ce fut à l'aurore de sa vie qu'Hector Berlioz éprouva ce premier amour, qui ne devait jamais le quitter; et le décor où se déroula le premier acte de ce drame intime se trouvait être le plus pittoresque, le plus séduisant qu'il fût possible de rêver.

De la Côte-Saint-André, sa ville natale, Berlioz avait parcouru toute cette contrée du Dauphiné. Il avait suivi, combien de fois! la route bordée de hauts noyers qui serpente, souple et gracieuse — telle une allée de parc — à la base du massif de la Grande-Chartreuse, et vient traverser le petit village de Meylan, caché dans un nid de verdure. C'est là qu'habitait son grand-père maternel Marmion, qu'il allait voir, presque tous les étés, avec sa mère et ses sœurs. Il y rencontrait son oncle Félix Marmion, soldat du premier Empire, qui, entre deux batailles, venait leur conter, « tout chaud encore de l'haleine du canon », les prouesses de la Grande Armée. A Meylan, Berlioz fut touché d'amour pour la première fois pour la belle Estelle Gautier. Il faut lire et relire, dans ses *Mémoires*, les pages vibrantes qu'il écrivit, sur sa rencontre avec la jeune fille aux brodequins roses, la *Stella montis*. Le cadre était à souhait : de la propriété appartenant à la famille Berlioz, la vue s'étendait sur la merveilleuse vallée du Grésivaudan et sur les Alpes neigeuses du Dauphiné.

Son amour pour l' « Étoile de la montagne », pour l'hamadryade du Saint-Eynard, ne le quitta jamais : « Non, le temps n'y peut rien, — écrivait-il dans ses *Mémoires;* — d'autres amours n'effacent point la trace du premier... J'avais treize ans quand je cessai de la voir... J'en avais trente quand, venant d'Italie par les Alpes, mes yeux se voilèrent en apercevant de loin le Saint-Eynard et la petite maison blanche et la vieille tour... Je l'aimais encore... J'appris en arrivant qu'elle était devenue... mariée et tout ce qui s'ensuit... Cela ne me guérit point... »

Le dernier chapitre des *Mémoires* (convulsions du cœur) se termine par le récit détaillé de sa rencontre avec Mme Estelle F... à Lyon, par la reproduction de plusieurs lettres échangées entre elle et lui à la fin de l'année 1864, lettres charmantes, émues, portant les traces de cet amour profond que l'auteur des *Troyens* conserva toute son existence pour celle qu'il avait entrevue, enfant, sur les hauteurs de Meylan. Berlioz, dans la page ultime, laisse entendre qu'il lui écrira quelquefois, qu'elle lui répondra... Alors, « mon ciel ne sera plus vide »!

Cette correspondance entre Hector Berlioz et Mme F... fut échangée. Elle a été pieusement conservée; et, grâce à l'obligeante entremise de l'éminent chef d'orchestre, M. Édouard Colonne, celui qui a le plus fait en France pour la gloire de Berlioz, la *Revue Bleue* a la bonne fortune de pouvoir publier, l'année même où va être célébré le « Centenaire » du maître, ces lettres si tendres, si touchantes, qui montrent en l'auteur de la *Damnation de Faust* et de *Roméo et Juliette* un écrivain de premier ordre et font apprécier une âme mal connue jusqu'à ce jour.

Dans une lettre datée de l'année 1879, Gustave Flaubert écrivait à son jeune ami Guy de Maupassant : « Connaissez-vous la correspondance de Berlioz? Je suis en train de la lire. Elle me retape. Il avait de belles rages esthétiques et une jolie haine des bourgeois. Peu de livres sont plus édifiants. »

Qu'aurait dit Gustave Flaubert, s'il avait connu les lettres que nous publions aujourd'hui?

HUGUES IMBERT.

Paris, 4, rue de Calais.
Vendredi, 30 septembre 1864.

I

Madame,

J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a trois jours, une longue lettre; j'ai pris aussi la liberté de vous envoyer trois volumes. J'espérais que vous me feriez savoir hier si le tout vous était parvenu; aujourd'hui, je n'ai pas de réponse. Je vous demandais, et je vous demande, avec les plus vives instances la permission, de vous écrire quelquefois, et l'assurance que vous daignerez me répondre. De plus, je vous suppliais de m'indiquer, au moins une fois l'an, le moment où je pourrais vous aller faire une visite. Vous me l'avez déjà permis à Lyon, mais en me disant que pour vous trouver à Genève, je n'aurais qu'à demander M. votre fils à la Bourse. Vous ne m'avez pas dit sous quel titre le demander. Est-il agent de change? Quel est son emploi? Comment pourrai-je d'ailleurs avoir de vos nouvelles, si je ne connais pas votre adresse à Genève? Si vous saviez, Madame, quelles tortures j'éprouve depuis vingt-quatre heures, vous auriez pitié de moi. Mais ce n'est sans doute pas votre faute; ou ma lettre s'est égarée, ou vous êtes encore à la campagne, et ma lettre sera restée à Lyon. J'envoie celle-ci, pour plus de sûreté, à la belle-mère d'un de mes amis, qui vous la remettra.

Il n'est pas possible que vous ayez pris la résolution de ne me répondre que par un silence méprisant et de me traiter *comme un misérable qui vous aurait offensée.*

Je ne pourrais, je le sens, résister au besoin de vous voir une fois encore à Lyon avant votre départ. Dans quelques jours, je serai de nouveau libre de quitter Paris.

Un mot, chère Madame, un mot; je ne vous ai pas donné sujet de me maltraiter et de me faire délirer de douleur.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

II

Paris, vendredi soir, 20 janvier 1865.

Oh! oui, je le répète : la bonté, vertu cardinale! C'est par bonté que vous m'avez reçu avec tant d'indulgence à Lyon; c'est par bonté que vous m'écrivez de temps en temps; c'est par bonté que vous m'avez fait faire la connaissance de votre fils et de sa femme. C'est par bonté suprême que vous m'avez envoyé ce matin votre portrait, et une longue, délicieuse lettre, que je n'espérais pas. C'est par bonté que vous éprouverez plus tard, je veux le croire, un peu d'affection pour un être qui vous est si complètement dévoué, et dont vous êtes le poème vivant.

Puisque vous êtes si évidemment bonne, vous ne vous fâcherez pas si j'ose vous faire un reproche. Vous avez tort, et cela n'est pas en harmonie avec votre caractère, d'employer avec moi des expressions dures, et de me dire que certaines choses que je vous ai écrites ne sont *ni vraies, ni sincères.* Chère Madame, ceci serait affreux si, en relisant bien votre lettre, je n'avais compris que la cruauté se trouvait seulement dans les mots et n'était point dans votre pensée! Comment! C'eût donc été une vulgaire comédie! J'aurais fait des phrases comme un vulgaire prosateur... comme... Non, non, vous savez bien le contraire, et vos recommandations mêmes me le prouvent.

Voyez, ici — maintenant — je suis obligé de contenir un flot de paroles tendres et passionnées, et je les contiens pour ne pas vous déplaire... de ces expressions qu'on *trouverait ridicules*, dites-vous, si *on* les connaissait. Si vous saviez comme j'ai bravé et méprisé *on* toute ma vie!

Assez là-dessus, et que votre volonté soit faite.

Votre lettre inspirée m'a fait d'autant plus de bien que, depuis plus de quinze jours je souffrais beaucoup. J'ai dû presque constamment garder le lit. Ce matin encore, j'ai voulu vous répondre tout de suite, et les douleurs compliquées qui me travaillaient ne me l'ont pas permis. Ce soir je vais mieux, et la troisième lecture de votre lettre m'a presque guéri pour quelques heures. J'en profite pour causer un peu avec vous.

Que cela doit être doux pour une femme d'un cœur et d'un esprit élevés comme vous êtes, de songer à la souveraine influence qu'elle exerce sur une âme, au bien qu'elle peut faire, au bonheur qu'elle peut répandre, aux douleurs qu'elle peut calmer! Sans vous, aujourd'hui, le monde serait vide pour moi, l'art ne le remplissant plus. Avec vous, mon ciel n'est plus noir, vous êtes l'étoile qui y brille, ma *Stella.* Allons, voilà que je retombe dans le style prohibé. Pardonnez-moi, je suis incorrigible, je ne suis pas raisonnable... ou plutôt je suis incorrigé... mais avec vos bons soins je me réformerai.

Je dois vous dire que j'éprouve presque de la confusion de la longue lettre que vous venez de m'écrire; c'est comme un présent trop somptueux que vous m'auriez fait. J'ai peur de vous avoir ainsi causé de la fatigue. Dix lignes m'eussent rempli de joie. Comme vous écrivez! Quelle douce sincérité! (pas toujours douce!) Quelle raison naïve! quel style naturel! Pensez donc à mon enivrement en découvrant cela! Quand je suis allé vous voir, je ne vous

connaissais pas du tout sous ce rapport. Quelle horreur si vous aviez été une femme vulgaire, une sotte comme il y en a tant ! Qu'en fût-il résulté pour moi ? Qui peut le savoir ? Je n'y veux pas songer. Voyez donc le charme, les transports *contenus* que j'éprouverai, quand j'irai vous voir à Genève, quand les beaux jours revenus nous permettront de faire ensemble quelque promenade. Je vous lirai Shakespeare ; nous parlerons de mille choses dont je puis parler avec si peu de gens. Vous comprenez, vous sentez, vous devinez, parce que votre cœur et votre esprit n'ont jamais été faussés par les petitesses du petit monde. Je le sais maintenant... Il ne m'a pas fallu longtemps pour voir clair en vous. Je m'arrête un instant... l'enthousiasme me reprend... la joie m'inonde... car vous êtes mon amie dans un sens. Vous ne m'aimez pas, mais je vous aime, et vous le savez, et vous auriez pu l'ignorer toujours, et vous le permettez. Oh ! plus jamais de cruautés, n'est-ce pas ? Vous savez bien que je fais des progrès, que je me refroidis...

Tenez, je vais vous raconter la soirée que j'ai passée la semaine dernière aux Tuileries. Debout en uniforme de membre de l'Institut, de neuf heures à minuit. On se dansait les uns sur les autres. Deux salles de bal, deux orchestres enragés. Une foule de femmes laides. Cohue d'hommes plus ou moins décorés ; regards jaloux jetés en passant par ceux qui n'avaient qu'une croix sur ceux qui en avaient cinq ou six. Conversations avec quelques savants. L'Empereur ne paraissant pas ne m'a pas tendu la main, comme à l'ordinaire. L'Impératrice n'a pas quitté son salon impénétrable. Soirée insipide, temps perdu ; mais il fallait y aller. Je n'avais pas paru à la réception du jour de l'an ; ce jour j'étais trop malade, et l'Empereur sait quels sont ceux qui manquent à ces cérémonies.

On m'envoie un journal américain qui contient un charmant article sur l'exécution de mon *Ouverture du roi Lear* à New-York. On m'envoie un programme d'un concert à Montpellier, où l'on a joué mon *Ouverture de Waverley* (cela devait être bouffon !). On exécute après-demain ici, au Cirque de l'Impératrice, avec l'immense orchestre de Pasdeloup, mon *Ouverture des Francs-Juges*. A la répétition d'avant-hier, m'a-t-on dit, les musiciens lui ont fait un succès monstre. On a joué le *Scherzo de la Fée Mab* de ma symphonie de *Roméo et Juliette*, à Copenhague, et le public danois l'a fait recommencer. Vous me parlez de mes *Mémoires*. Je les ferai imprimer, mais non pour les publier de mon vivant. Je ne trouve pas convenable d'entretenir moi-même mes contemporains de certaines actions et de certains sentiments. Mais, dès que je pourrai vous en envoyer un exemplaire, vous l'aurez. Ce sera le seul qui manquera à l'édition, que j'aurai soin de dérober tout entière au public.

Que vous dire encore ? Je viens de relire une quatrième fois votre lettre ; laissez-moi baiser votre main droite qui l'a écrite. Est-ce permis ? Que je vous plains de votre névralgie à la tête. De telles douleurs sont peut-être pires encore que les miennes. J'espère que non.

Vous croyez que votre portrait vous ressemble... Comme ressemble une petite photographie.

Je vous enverrai la mienne en grand.

Adieu, Madame. Oh ! que vous êtes loin !

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

Nota. — On m'avertit à l'instant que M. Gasperini, un critique, un de mes plus enthousiastes partisans, fera dimanche, à trois heures, une conférence publique sur les *Troyens*. Ce sera l'heure où l'on jouera les *Francs-Juges* au Cirque. Comment les publics prendront-ils tout cela ? Je n'irai ni au concert, ni à la conférence. Je penserai à vous. Je relirai votre lettre. Adieu, chère Madame.

III

Vendredi soir, 16 février 1866.

Bonjour, chère Madame, bonjour ! Comment vous trouvez-vous de ce froid, de cette neige, de ces rafales de vent glacé qui doivent être bien plus rudes qu'ici dans votre ville voisine des Alpes ? Je pense bien souvent à votre intérieur sans pouvoir me le représenter. Ne pas, ou presque pas sortir de chez soi à Genève, cela doit être fort triste. Lisez-vous beaucoup ? Vous occupez-vous de l'éducation de la petite fille de Mme Suzanne ? Songez-vous beaucoup, comme le lièvre en son gîte ? Vous avez tant de philosophie que vos conversations avec vous-même doivent être surabondantes d'idées... Vous ne m'en voudrez pas trop de vous avouer qu'à mes autres sentiments pour vous est venue se joindre une vive admiration. Votre esprit est grandement simple, et vous ne paraissez pas vous en douter. C'est une nouvelle joie que je vous dois, celle de découvrir ce que j'ignorais. Votre dernière lettre m'a montré ce que je pressentais, que vous vous méfiez de vous-même : — modestie bien rare ! Elle n'existe réellement que chez les personnes qui n'ont pas raison de se méfier.

Oh ! que n'ai-je pu me mettre à vos genoux pour vous prier de chasser ces étranges inquiétudes ! La chose que vous paraissez ignorer complètement, c'est la valeur littéraire de certains passages de vos lettres. Si vous avez dû, et je n'en doute pas, *faire abnégation d'amour propre* pour m'écrire les pre-

mières, je ne vous en suis que plus redevable, et je voudrais être un grand écrivain pour vous exprimer, comme je la sens, ma profonde reconnaissance. Mais pour moi, dès qu'il s'agit de vous parler, je trouve que la langue française est (c'est un mot du grand Empereur) à *la mendicité*.

J'ai peut-être tort de vous écrire aujourd'hui... c'est trop tôt. Soyez indulgente, je n'ai pu résister plus longtemps. Je pense toujours à vous, je vous vois toujours, je vous entends toujours. Et je suis seul, je n'ai pas même maintenant de lettres de mon fils qui est en mer. Je viens de rester huit jours au lit. L'homéopathie que vous me conseillez, n'a pas été plus puissante que sa sœur aînée. Je ne crois plus à la médecine ni aux médecins, et bien moins encore aux médecins. Je m'occupe seulement un peu chaque jour de la correction des épreuves de mes *Mémoires*, dont je veux pouvoir vous porter un exemplaire. C'est un travail fastidieux et qui m'obsédérait tout à fait, si, dans le cours de cet ouvrage, il n'était si souvent question de vous.

Quelle fatalité m'a tenu éloigné de vous toute ma vie!... Mais j'aurais pu mourir vingt fois *sans vous avoir reçue*, sans vous avoir ouvert mon cœur... et vous me permettez de vous écrire, et je reçois quelquefois de vos lettres, et vous me pardonnez de vous occuper de moi! Oh! c'est un bonheur que je ne prévoyais pas, un bonheur inexprimable, à peine croyable. C'est comme si Virgile, Shakespeare, et Gluck et Beethoven, revenaient au monde me dire tous les quatre ensemble : « Tu nous as compris et aimés, toi; viens que nous te bénissions! » Oh! Madame!! Je vous disais, dans ma dernière lettre, qu'on allait exécuter au concert du Cirque mon ouverture des *Francs-Juges*, et que M. Gasperini allait faire une conférence sur ma partition des *Troyens*. De plus, M. Deschanel, dans une autre salle, a fait aussi une conférence sur le *Roméo et Juliette* de Shakespeare, où il m'a cité à cause de ma grande symphonie avec chœurs sur ce sujet. Les deux orateurs ont été très applaudis. Quant à l'ouverture, elle a produit une espèce d'émeute. Après la dernière mesure, une acclamation immense a éclaté, et après la troisième salve, mes trois sifflleurs fidèles n'ont pas manqué, suivant leur coutume depuis deux ans, de pousser deux vigoureux coups de sifflet. Alors les applaudissements de redoubler, quatre mille paires de mains fonctionnaient avec fureur; on agitait les mouchoirs, les chapeaux. Le Cirque présentait un spectacle curieux. En sortant, on m'a arrêté sur le boulevard : des inconnus venaient me serrer la main. Des dames se faisaient présenter et me complimentaient. L'une d'elles m'a dit : « Quelle verve! et quelle expérience de l'orchestre il y a là dedans! Oh! [illegible] que vous venez d'écrire cet ouvrage! — Hélas! Madame, ai-je répondu, cet ouvrage a été écrit il y a *trente-sept* ans. C'est mon premier morceau de musique instrumentale! »

Voilà le public parisien. On y trouve des gens qui ne connaissent rien de l'histoire de l'art, qu'ils disent aimer. Pour eux on écrit sur l'eau ou au moins sur le sable.

Le but de mes trois sifflleurs acharnés n'est pas d'entraîner le public après les exécutions de mes ouvrages, mais seulement de pouvoir faire dire dans les journaux hostiles : « On a joué à tel endroit tel morceau de M. Berlioz. Ce morceau a été sifflé. » Et c'est vrai! Et leur but auprès de ces lecteurs est réellement atteint! J'ignorerai probablement toujours ce qui m'a valu cette haine fidèle qui depuis deux ans se manifeste ainsi à l'Opéra, au Théâtre-Lyrique, au Conservatoire, partout. Je ne voulais pas assister à ce concert; le chef d'orchestre m'a tant prié d'y venir que je n'ai pas pu le lui refuser. J'avais mis de côté, pour vous les envoyer, plusieurs journaux qui racontent la chose. Mais il m'a semblé puéril de céder à ce désir.

Je n'ai pas pu assister au bal donné dernièrement par le prince Napoléon. Je souffrais trop. L'Empereur y est venu, et j'aurais, cette fois, pu l'aborder. Je voulais lui demander un exemplaire de la *Vie de César*, qui va paraître prochainement : il me l'eût donné sans doute. Ce livre excite au plus haut point l'intérêt public. Je parie que c'est beau. Il y a au moins douze ans qu'il y travaille. Adieu, Madame. Que tous les anges du ciel vous bénissent pour votre bon cœur, pour votre gracieuse et noble simplicité, pour votre esprit indulgent, pour votre divine modestie, et pour tout ce qui fait que je vous *admire* et que je resterai votre dévoué jusqu'à la mort.

H. B.

P. S. — Oh! la bonne soirée passée là, au coin de mon feu, à vous écrire. Je ne souffre presque plus. Vous m'avez ôté une montagne de douleurs de dessus la poitrine.

IV

Paris, 22 mars 1865.

Madame, chère, mille fois chère Madame, laissez-moi vous remercier tout de suite de votre adorable lettre d'hier, et vous dire combien j'admire votre simple et douce philosophie. Vous avez une âme sereine, un cœur auquel le mal est inconnu; votre calme si bienveillant et si digne m'impose le respect, à moi qui suis et qui fus le contraire du calme.

Si je vous écris aujourd'hui, je dois vous

l'avouer, c'est que je suis profondément triste, et qu'en vous laissant voir ma tristesse, il me semble qu'elle va diminuer. Je crois vous parler, je crois entendre votre voix, je me rends à vos affectueux raisonnements. Le bon sens a une grande puissance sur les esprits droits quand il n'est pas uni, comme il arrive trop souvent, à la sécheresse de cœur. Quelle admirable femme vous êtes, et comme je sens grandir le sentiment que j'avais pour vous! Ne soyez pas fâchée si je vous le dis : c'est plus fort que ma résolution, plus fort que ma volonté, plus fort même que ma crainte de vous déplaire. Puis-je dire davantage pour obtenir votre indulgence?

Vos tristes réflexions sur la vie, réflexions que je fais moi-même à chaque instant, m'ont néanmoins, cette fois, péniblement affecté.

Elles sont trop justes et trop vraies pourtant. Eh bien! mon esprit se soulève contre ces idées... Que faire? Il faudrait donc ne rien aimer, ne rien admirer; il me faudrait donc regretter de vous avoir vue, déplorer aujourd'hui de vous connaître! Non, non, j'aime mieux souffrir...

Je m'arrête un instant...

... Donnez-moi le temps...

Si je tenais là votre main, comme je l'ai tenue un jour, il me semble que je m'endormirais, comme on s'endort à la suite des grandes douleurs physiques, alors qu'elles sont calmées.

Ne regrettez pas de m'avoir engagé à finir mes *Mémoires*, et par suite à les faire imprimer. Je tiens moi-même beaucoup à vous les faire lire. Vous y trouverez cependant bien des choses qui vous choqueront peut-être. J'ai écrit avec une sincérité absolue. Je ne crois pas avoir jamais *posé*. Vous me trouverez là ce que j'étais, sinon ce que je suis, et ce que je suis sinon ce que j'étais. C'est bien triste...

Mon imprimeur me fait mourir à petit feu. Il n'a encore achevé que le tiers de sa besogne; il me promet ce qu'il ne tient pas, et j'en aurai pour quatre mois encore avant de pouvoir obtenir l'exemplaire que je veux aller vous porter. J'ai commencé à écrire cela en 1848, à Londres, et j'ai toujours retouché depuis lors le style et le mouvement du récit. Je suis sûr d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour que cela fût passable. Je ne puis pas écrire mieux. S'il y a quelque chose de tout à fait bien, j'ai lieu de croire que ce sont les pages qui vous concernent.

Ah! je vous ai bien aimée, Madame, et je vous aime bien, et vous ne m'avez fait aucun mal, et votre image est restée pure dans ma pensée, et vous comprendrez, en me lisant (je n'en fais aucun doute), ce que tant d'autres ne comprendraient pas.

Je voudrais être plus tard immensément admiré et célèbre, afin de vous rendre chère à mes admirateurs. Oh! vous serez chère aux Allemands surtout : on vit encore de la vie de l'âme en leur pays.

Adieu, chère Madame. Je vous écrirai dans quelques semaines, un jour où je serai moins oppressé, et je vous donnerai quelques nouvelles musicales. Je vous félicite de votre beau temps. Ici, il gèle à pierre fendre, et l'on voit de la glace partout.

A vous tout entier et pour toujours.

H. Berlioz.

V

27 avril 186..

Chère, mille fois chère Madame, je résiste depuis bien des jours au désir de vous écrire; pardonnez-moi d'y céder aujourd'hui. Considérez cette faiblesse que j'ai de vous ennuyer, comme une de ces volontés de malade pour lesquelles tout le monde montre plus ou moins d'indulgence. Pourriez-vous en manquer, vous qui n'êtes pas tout le monde? Non certes, et je me rassure. J'ai tant souffert ces dernières semaines! Mon fils, il y a un mois, revenait du Mexique, et, ne pouvant encore une fois obtenir un congé, me priait d'aller le voir à Saint-Nazaire. J'y suis allé, j'ai été pris à Nantes, en wagon, d'une de mes plus violentes crises, et j'ai dû me mettre au lit pour trois jours en arrivant. Le pauvre garçon était désolé de m'avoir fait venir. Depuis lors, j'ai passé des jours et des nuits atroces. Hier seulement tout a disparu. Alors j'ai pris la plume pour vous écrire. Mais j'étais dans un tel état d'exaltation, mes sentiments pour vous éclataient avec une telle force, que j'ai vu que j'allais me rendre coupable d'une de ces lettres qui vous déplaisent. Aujourd'hui encore... il me semble pourtant que je me contiens mieux. Et cependant il y a des mots que je n'emploie qu'en me faisant violence : *chère Madame!* comme cela est froidement cérémonieux! J'écrirais ainsi à une amie ordinaire! Oh! je suis désespéré! Le temps vole, il nous emporte tous les deux, et je n'ai fait, je le crains, aucun progrès dans votre amitié! Je suis toujours pour vous un monsieur qui vous fatigue de ses adorations, et dont vous tolérez, par bonté d'âme, les élans passionnés... Mais quoi, vous me connaissez si peu. Avec quelle impatience j'attends le mois de septembre pour aller vous voir et vous porter ce volume de *Mémoires* qui me fera mieux connaître! L'imprimeur n'est pas encore à la moitié de sa tâche. Tout cela fut écrit hors de votre influence, et je ne songeais guère que ces pages dussent un jour arriver sous vos yeux. Vous avez eu un bon mouvement de me demander à les parcourir. Je vous en remercie. Oui, oui, c'est vrai, il faut que je m'enivre de cette idée; c'est vous

qui m'avez exprimé le désir de connaître ma vie. Aussitôt j'ai porté l'ouvrage chez l'imprimeur. Il m'a trompé, il met deux fois le temps qu'il avait demandé à l'achèvement de ce travail. Si je l'avais su, je vous aurais envoyé le manuscrit.

Pourtant il y a une petite compensation. Vous lirez cela plus facilement... et puis je mets une sorte de coquetterie à limer mon style, en songeant que c'est vous la première qui lirez le livre. Il me semble que je viens de l'écrire, bien qu'il ait été commencé à Londres en 1848. Ce sera au moins curieux pour vous de suivre les traces lumineuses que vous avez laissées dans cette existence... vous, vous, Stella que j'adore à genoux, Stella silencieuse... (Pardonnez-moi d'employer cette traduction latine de votre gracieux nom) : j'ai souvent dans mon livre pris cette liberté! Je vous appelle tantôt en latin *Stella montis* (l'étoile du mont), tantôt en italien *Stella del monte*. Car vous êtes, comme vous avez été pendant tant d'années, l'étoile qui brillait et qui brille au fond de mon ciel... et ces mots sont si harmonieux!... Oh! je vous en prie, ne laissez pas lire ma lettre à Mme votre belle-fille : elle trouverait là matière à raillerie, et je ne puis supporter l'idée qu'on ose rire de ce qui vous concerne. Il y a des moments où l'envie me prend de vous écrire un vaste poème symphonique. C'est par l'orchestre seulement que je pourrais exprimer ce que je sens. Mais ce ne serait pas digne du sujet : les souffrances physiques me paralyseraient, et je ne veux pas m'exposer à écrire en pareil cas une œuvre médiocre. Et puis vous ne l'entendriez pas, cela resterait pour vous lettre close. Folie! il est trop tard. D'ailleurs bien des passages de mes anciens ouvrages, dans *Harold en Italie* et dans la *Symphonie Fantastique*, furent en réalité dictés par mes souvenirs de l'étoile, de la douce étoile bleue qui illumina le matin de ma vie. Je me répéterais, et Dieu me garde des rabâchages musicaux. En chantant *à vous*, il faut être inspiré absolument. Et puis la musique ne vit que de contrastes, et je n'en vois pas de possibles dans une épopée musicale inspirée par une telle muse. Vous ne m'avez jamais fait de mal. Jamais un sentiment amer n'entra dans mon âme à votre sujet, et quand j'aurai chanté sur tous les tons et avec toutes les inflexions imaginables mon admiration, mon enthousiasme infini pour la Stella, et peint des plus vives couleurs la partie du ciel où elle brilla, et l'admirable paysage honoré par vos pas, éclairé par vos yeux (pour parler comme La Fontaine), je n'aurai qu'à recommencer, et toujours et toujours...

Il faut m'interrompre ici, les douleurs me reviennent...

Vingt-quatre heures se sont écoulées; je souffre [illegible] moins, et me voilà de nouveau à vos pieds... Dans une de vos dernières lettres, vous me parliez d'un de vos fils qui vient d'être nommé notaire. — Celui que je connais paraît vous aimer beaucoup et il vous ressemble tant!... Que faites-vous de ces beaux jours qui viennent de nous arriver enfin? *Honorez-vous* beaucoup les environs de Genève? Je suis bien sûre qu'il n'y a rien de pareil à la petite maison de Mme Gautier, à Meylan, et à ce qui l'entoure!... Si j'étais riche, il y a longtemps que j'aurais acheté cette villa et les monts voisins, pour vous les offrir comme un bouquet...

Oh! n'être pas riche! Encore une autre horreur! Ne pouvoir satisfaire que les besoins vulgaires de la vie!

Et les gens comblés des dons de la fortune n'ont point d'autres désirs que des désirs vulgaires.

S'ils pouvaient apprécier des sentiments tels que ceux que j'éprouve pour vous, que de millions ne donneraient-ils pas pour les ressentir?

Adieu, Madame. Tout ce qu'une âme humaine a jamais pu contenir d'adorations, je l'envoie à la Stella, et je la supplie de les accueillir et de ne pas se voiler. Adieu.

H. BERLIOZ.

Samedi matin.

Je brise l'enveloppe de ma lettre, j'ai besoin de vous parler encore. Mais que vous dire? Il me semble seulement qu'en retenant cette lettre quelques heures de plus, ce sont quelques heures gagnées par moi sur l'*isolement*. Mon cœur est si bouleversé, sans raison! Je vous vois comme si vous étiez là. Le soleil me rappelle la colline de Meylan où vous n'êtes pas. J'entends au loin un piano qui frappe des accords : ce bruit monotone éveille des souvenirs de fêtes de Russie et de Hongrie. Je vois ces ruissellements nocturnes de casques, d'épaulettes d'or, de diamants, j'entends cette musique de bal... et ce contraste est terrible. Vais-je donc mourir? Vais-je vous laisser sur la terre. Pardon, je suis fou!

Voilà mon imprimeur qui m'envoie deux feuilles en protestant qu'il va réparer le temps perdu. Cela me rapproche de vous. Ainsi donc je puis croire maintenant que tout sera fini en août. Mais c'est encore bien loin. Un mois dure si longtemps, et la mort a des coups de faulx si imprévus. Pensez à cela, chère étoile. Une ligne, une phrase écrite par votre *mano pietosa* et dictée par votre âme, me ranimerait.

Allons. Soyons *raisonnable :* c'est assez abuser de votre patience et de votre bonté!

Nouvelles musicales (pour parler froid) :

On a exécuté dernièrement dix morceaux de la *Damnation de Faust* et l'ouverture du *Carnaval ro-*

main à Liège, la *Fuite en Égypte* à Berlin, le *Roi Lear* à Vienne, la *Captive* a Leipzig.

C'est tout ce que je sais.

Votre main! votre main!

Je me prosterne devant vous, chère Madame. Adieu.

HECTOR BERLIOZ.

A suivre.

DANS LES BAS-FONDS [1]

Tableaux en quatre actes

Traduit du russe par E. HALPÉRINE-KAMINSKY.

ACTE QUATRIÈME

Décor du premier acte, sans la chambre de Pepel, la cloison ayant été démolie. A la place où était assis Klestch, il n'y a plus d'enclume; dans le coin où était la chambre de Pepel, est étendu le Tatar qui s'agite, et pousse parfois des gémissements. Devant la table, est assis Klestch qui répare un accordéon en faisant jouer les touches. A l'autre bout de la salle, sont : Satine, le Baron et Nastia; devant eux, une bouteille d'eau de vie, trois bouteilles de bière, et une grande miche de pain noir. Sur le poêle, tousse l'acteur.

Il est nuit, la scène est éclairée par la lampe, posée au milieu de la table. Le vent hurle au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

KLESTCH, LE BARON, SATINE, NASTIA, LE TATAR et L'ACTEUR.

KLESTCH. — Oui... c'est pendant ce remue-ménage qu'il a disparu...

LE BARON. — Il a fui la police... comme la fumée le feu...

SATINE. — Ou comme le pécheur la face du juste...

NASTIA. — Quel bon petit vieux c'était!... Et vous autres, vous n'êtes pas des hommes... Vous êtes tous rouillés...

LE BARON, [illegible] — A votre santé, milady!...

SATINE. — Oui... un drôle de petit vieux... Voici Nastia qui en est tombée amoureuse...

NASTIA. — Eh oui!... parfaitement!... Je l'aimais! Il voyait tout... comprenait tout...

SATINE, riant. — Et, en général,.. il était pour beaucoup... comme de la mie pour les édentés...

LE BARON, [illegible] — Comme un cataplasme pour les abcès...

KLESTCH. — C'était un homme qui s'apitoyait... tandis que vous... vous n'avez aucune pitié...

SATINE. — La belle jambe que ça te fera, si j'ai pitié de toi!...

KLESTCH. — Toi, tu sais, sinon avoir pitié, du moins ne pas offenser...

LE TATAR [illegible] — C'était un bon vieillard... Il avait la loi dans l'âme... Qui a la loi dans l'âme, est bon... Qui a perdu la loi, est perdu!...

LE BARON. — Quelle loi, prince?

LE TATAR. — La loi!... il y en a plusieurs... tu sais bien laquelle...

LE BARON. — A d'autres!

LE TATAR. — Ne fais pas de mal à l'homme, voilà la loi!...

SATINE. — Ça s'appelle : « Code pénal, criminel et correctionnel... »

LE BARON. — Ou encore : « Code des pénalités octroyées par les juges de paix... »

LE TATAR. — Le Coran dit : Votre Coran doit être la loi... L'âme doit être le Coran... Oui!...

KLESTCH, essayant l'accordéon. — Il siffle toujours, le maudit!... Le prince dit vrai... Il faut vivre d'après la loi... d'après l'Évangile...

SATINE. — Vis...

LE BARON. — Essaie...

LE TATAR. — Mahomet a donné le Coran, et il a dit : « Voici la loi; fais comme c'est écrit ici!... » Puis viendra le temps où le Coran ne sera plus assez!... Le temps donnera sa loi... une nouvelle... Chaque temps donne sa loi...

SATINE. — C'est ça... Le temps est venu, et a donné le Code pénal... Une loi solide... va!... tu ne l'useras pas de sitôt...

NASTIA, frappant la table de son verre. — Et pourquoi est-ce que je vis ici, avec vous?... Je m'en irai quelque part... au bout du monde!...

LE BARON. — Sans chaussures, lady?

NASTIA. — Toute nue, à quatre pattes!

LE BARON. — Ça fera un joli tableau... surtout à quatre pattes...

NASTIA. — Eh oui! à quatre pattes! pourvu que je ne voie plus ton museau... Ah! comme tout me dégoûte... toute cette existence... tous ces gens!...

SATINE. — Quand tu partiras, emmène l'Acteur avec toi... il se prépare à y aller aussi... Il a appris qu'à peine à un demi-kilomètre du bout du monde il est un hôpital pour les organons...

L'ACTEUR, [illegible] — Pour les or-ga-nismes, imbécile!...

SATINE. — Pour les organons empoisonnés par l'alcool!...

L'ACTEUR. — Eh bien, oui! il partira!... Vous verrez...

LE BARON. — Qui? il?... sir?

L'ACTEUR. — Moi!

LE BARON. — Merci, servant de la déesse... Comment déjà?... La déesse du drame, de la tragédie... Son nom, s'il vous plaît?

(1) Voir la *Revue Bleue* des 14, 21 et 28 mars.

L'Acteur. — La muse, brute! Ce n'est pas une déesse...

Satine. — Lachésis... Atropos... Aphrodite... Le diable les sait!... Tout ça, c'est le vieux qui a monté ainsi notre acteur!...

Le Baron. — Un nigaud, ce vieux!...

L'Acteur. — Ignorants... sauvages... Mel-pomé-ne! Hommes sans cœur!... Eh bien! vous verrez, il s'en ira!...

(Gravez vous, esprits sombres...)

Vers de *Bérangère*... Oui!... Il trouvera sa place... là où il n'y a pas... où il n'y a pas...

Le Baron. — Où il n'y a pas quoi, sir?

L'Acteur. — Où il n'y a rien...

Cette fosse... sera ma tombe...
Je meurs, faible et décrepit!...

Pourquoi vivez-vous? pourquoi?

Le Baron. — Hé, toi, *Kean! ou Génie et Désordre!...* ne braille pas!...

L'Acteur. — Zut! je veux brailler!...

Nastia, relevant la tête et agitant les bras. — Oui! crie, qu'ils t'entendent!

Le Baron. — A propos de quoi, lady?

Satine. — Envoie-les au diable, baron! Qu'ils crient, qu'ils se fracassent la tête... laisse-les... Ça a un sens!... Ne gêne pas l'homme, comme disait le vieux!... Oui, c'est lui, le vieux levain qui a fait fermenter vos compagnons!...

Klestch. — Il nous appela, il nous invita quelque part... mais il ne nous a pas dit le chemin...

Le Baron. — Ce vieux est un charlatan...

Nastia. — Tu mens!... Charlatan toi-même!...

Le Baron. — Ferme ça, lady!...

Klestch. — Il n'aimait pas la vérité, lui... il s'élevait fort contre la vérité... et il avait raison!... Qu'en ferions-nous? Pas moyen déjà de respirer sans elle... Tenez, le prince... on lui a écrasé le bras au travail... il faudra maintenant le lui couper... et voilà ta vérité!...

Satine, frappant du poing sur la table. — Silence! vous êtes tous des brutes! des bûches!... Ce n'est pas à vous de parler du vieillard!... (Plus calme.) Toi, Baron, tu es pire que les autres! Tu ne comprends rien du tout, et tu blagues!... Le vieux n'est pas un charlatan!... Qu'est-ce, la vérité? L'homme, voilà la vérité!... Lui, il comprenait cela!... vous, non!... Moi, je comprends le vieillard... Oui, il mentait!... mais c'est par pitié pour vous, que le diable vous emporte! Il y a bien des gens qui mentent par pitié du prochain! Je le sais... je l'ai lu... On ment en beauté, avec inspiration!... Il y a le mensonge consolant... le mensonge conciliant... le mensonge qui absout le poids qui a écrasé le bras de l'ouvrier... le mensonge qui accuse les affamés... Je connais le mensonge, moi!... Qui a l'âme faible... et qui s'est repu du sang des autres... à ceux-là le mensonge est utile... Il soutient les uns, il couvre les autres... Et celui qui est son propre maître... qui ne dépend de personne, qui ne bouffe pas le pain d'autrui, n'a pas besoin de mensonges... Le mensonge, c'est la religion des esclaves et des maîtres... La vérité, c'est le Dieu de l'homme libre!

Le Baron. — Bravo! Bien dit! J'approuve! Et tu parles... comme un honnête homme.

Satine. — Et pourquoi le tricheur ne parlerait-il pas bien, puisque les honnêtes gens... parlent comme les tricheurs?... Oui... j'ai oublié bien des choses, mais non pas tout!... Le vieux?... C'est une forte tête!... Il a agi sur moi comme l'acide sur un vieux sou crasseux... Buvons à sa santé!... Verse!...

(Nastia remplit son verre de bière.)

Satine, souriant. — Le vieux pense par lui-même... Il regarde tout de ses propres yeux... Un jour, je lui ai demandé : « Grand-père! pourquoi les hommes vivent-ils?... » (S'efforçant d'imiter la voix et les gestes de Louka.) « C'est pour le mieux que les hommes vivent, mon petit... Suppose des charpentiers, et tous gens de rien... Suppose qu'un jour, un charpentier naît... un charpentier comme la terre n'en a pas encore vu!... Il a dépassé tout le monde, et, parmi tous les charpentiers, il n'y a pas son égal. Il donne à chaque ouvrage de la charpenterie une forme personnelle... et il fait avancer l'œuvre de vingt ans en un coup... De même, tous les autres... Les serruriers, les cordonniers, tous les ouvriers... et tous les paysans... et même les maîtres, tous sont à la recherche du mieux... Chacun croit vivre pour soi-même... Eh bien! pas du tout, c'est pour le mieux! Ils attendent des centaines d'années, peut-être plus, pour voir arriver l'homme meilleur! »

(Nastia ne cesse de fixer le visage de Satine. Klestch a interrompu son travail et écoute aussi. Le Baron, à voix basse, ta bouffe doucement sur la table. L'Acteur, le corps dépassant à moitié le dessus du poêle, cherche à se glisser furtivement sur le lit.)

Satine. — « Tous, mon petit, tout le monde sans exception, vivent dans l'espoir du mieux!... C'est pourquoi il faut respecter tout homme... Car nous ne savons pas qui il est, pourquoi il est né, et ce qu'il peut faire... Peut-être est-il venu sur cette terre pour notre bonheur... pour notre profit... Il faut surtout respecter les enfants... les gosses... Il faut donner de la liberté aux gosses... Il ne faut pas les empêcher de vivre... Respectez les gosses! »

(Une pause.)

Le Baron, songeur. — Oui... pour le mieux... Ça me rappelle notre famille... Une famille de vieille souche... Au temps de Catherine... c'étaient des nobles... des guerriers!... Originaires de France... Ils servaient, ils s'élevaient toujours plus haut... Sous

Nicolas Ier, mon grand-père, Gustave Debille... occupait un poste élevé... Une grande fortune... des centaines de serfs... des chevaux... des chefs cuisiniers...

NASTIA. — La bonne blague !... Ça n'a jamais été !...

LE BARON, se levant vivement. — Quoi ?... A d'autres !...

NASTIA. — Ça n'a jamais été !...

LE BARON, criant. — Une maison à Moscou !... Une maison à Pétersbourg !... Des voitures avec écussons !...

Klestch prend son accordéon, se lève, et se met à l'écart, observant la scène.

NASTIA. — Jamais !

LE BARON. — Ferme ça ! je te dis... des laquais par douzaines !...

NASTIA, se délectant. — J... jamais !...

LE BARON. — Je te tuerai !...

NASTIA, sur le qui-vive. — Pas de voitures !

SATINE. — Laisse, Nastia ! Ne l'irrite pas !...

LE BARON. — Attends un peu, vermine ! Mon grand-père...

NASTIA. — Pas de grand-père !... rien du tout !...

Satine rit aux éclats.

LE BARON, impuissant de colère, s'affale sur le banc. — Satine, dis-lui, à cette garce !... Eh quoi ?... Toi aussi, tu ris ? Tu ne le crois pas non plus ? (Il crie avec désespoir, martelant la table du poing.) Mais c'est vrai ! que le diable vous emporte !

NASTIA, triomphante. — Ah ! ah ! tu hurles ! tu as compris maintenant, ce qu'on ressent quand on ne vous croit pas ?

KLESTCH, revenant vers la table. — J'ai cru qu'on allait se battre...

LE TATAR. — Sont-ils bêtes ! C'est mauvais, ça !

LE BARON. — Je... je ne puis pas permettre qu'on se joue de moi !... J'ai des preuves... des documents, sorcière !...

SATINE. — Laisse ça, oublie les voitures de ton grand-père... on ne va pas loin, dans les voitures du passé...

LE BARON. — Mais comment ose-t-elle ?...

NASTIA. — Voyez-vous cela ! Comment j'ose !

SATINE. — Tu vois bien qu'elle ose... Et pourquoi serait-elle pire que toi, bien que dans son passé il n'y ait eu, non seulement pas de voitures ni de grand-père, mais pas même de père et de mère...

LE BARON, se calmant. — Tu sais raisonner avec sang-froid, que le diable t'emporte !... Quant à moi, je n'ai pas de caractère, je crois.

SATINE. — Va en chercher, c'est utile... (Une pause. Nastia ! tu vas à l'hôpital ?

NASTIA. — Pour quoi faire ?

SATINE. — Pour voir Natacha...

NASTIA. — C'est seulement maintenant que tu y penses ! Il y a beau temps qu'elle en est sortie... sortie, et disparue... introuvable...

SATINE. — Donc, sortie pour de bon !...

KLETCH. — Ça sera curieux de voir lequel des deux perdra le plus l'autre ?... Vaska — Vassilissa ou elle — lui.

NASTIA. — Vassilissa s'en tirera... C'est une maligne... et Vaska ira au bagne...

SATINE. — Pour un meurtre commis dans une rixe, c'est seulement la prison...

NASTIA. — C'est dommage ! Le bagne aurait mieux valu... Il faudrait vous y envoyer tous !... Vous balayer comme des ordures dans quelque fosse !...

SATINE, surpris. — Qu'as-tu ? Tu deviens folle ?...

LE BARON. — Je vais lui administrer une volée pour son insolence !

NASTIA. — Essaie donc !

LE BARON. — J'essaierai bien !...

SATINE. — Laisse-la ! Il ne faut pas malmener une créature humaine... Ce vieillard ne me sort pas de la tête... (Riant.) Ne fais pas de mal à l'homme !... Et si on m'a fait du mal une fois, et pour toute la vie ? Comment faire ?... Pardonner ? Supporter tout ?...

LE BARON, à Nastia. — Tu dois comprendre que je ne suis pas ton égal, créature de rien !

NASTIA. — Ah ! le malheureux ! Mais toi, tu vis à mes crochets, comme un ver dans une pomme.

Éclat de rire général.

KLESTCH. — Ah ! la sotte !... Ah ! la succulente pomme !

LE BARON. — Pas moyen de se fâcher... en voilà une idiote !

NASTIA. — Vous riez ? Ce n'est pas vrai ! Vous riez jaune !

L'ACTEUR, sombre. — Arrange-les !

NASTIA. — Si je pouvais !... Je vous aurais... (Elle prend un bol sur la table et le jette par terre.) Voilà ce que j'en aurais fait !

LE TATAR. — Pourquoi casser la vaisselle ?... Stupide femme !

LE BARON, se levant. — Non ! Je ne peux plus ! Je vais lui apprendre à vivre !...

NASTIA, se souvenant. — Satan !

SATINE, criant. — Voyons ! Assez ! A qui veux-tu faire peur ? Qu'est-ce que tu as donc ?...

NASTIA. — Loups ! crevez-tous !...

L'ACTEUR, criant. — *Amen !*

LE TATAR. — Hou ! la méchante femme ! la Russe !... l'insolente ! l'indisciplinée ! Une Tatare, non ! Une Tatare connaît la loi !

KLESTCH. — Il faut la corriger...

LE BARON. — Charogne !

KLESTCH, [illegible] — Ça y est ! Il va ! Et son propriétaire n'est toujours pas là ! Il brûle, le garçon...

SATINE. — Et maintenant, bois un coup !...

KLESTCH. — Merci !... Et puis on va se coucher...

SATINE. — Eh bien ! tu te fais un peu à nous ?

KLESTCH, après avoir bu un coup [illegible] — Eh quoi... les hommes sont partout des hommes... Tout d'abord, on ne le voit pas... Puis, quand on l'aura vu, ils sont comme partout !...

[illegible]

LE BARON, [illegible] SATINE. — Regarde !...

SATINE. — Laisse-le ! C'est un brave garçon. Ne le gêne pas... (Il rit.) Je suis bon aujourd'hui... le diable sait pourquoi !

LE BARON. — Tu es toujours bon quand tu as bu... et intelligent.

SATINE. — Quand je suis soûl, tout me plaît... Oui... Il prie, lui ? Parfait ! L'homme peut croire ou ne pas croire, ça le regarde ! Il est libre : foi, athéisme, amour, intelligence, il en fait les frais lui-même... c'est pourquoi il est libre... L'homme, voilà bien la vérité !... Qu'est-ce que l'homme ? Ce n'est ni toi, ni moi, ni eux... non... C'est toi, moi, eux, le vieillard, Napoléon, Mahomet... en un seul tous. (Il dessine en l'air une [illegible] humaine.) Tu comprends ? C'est immense ! Tous les commencements et toutes les fins y sont... Tout dans l'homme... et tout pour homme... Il n'y a que l'homme de réel... Tout le reste est l'œuvre de ses bras et de son cerveau... L'ho-omme !... c'est magnifique !... Ça sonne fièrement... L'ho-omme ! Il faut respecter l'homme... et non en avoir de la pitié... l'humilier par la pitié... C'est le respecter qu'il faut... Allons ! buvons à l'homme, baron ! (Il se lève.) C'est bien de se sentir un homme... Je suis un assassin, un filou... Soit ! Lorsque je passe dans la rue, les gens me regardent comme un malandrin, et ils s'écartent... Souvent, on m'injurie : Misérable ! Coquin !... Travaille donc !... Travailler ? Et pour quoi faire ? Pour manger à sa faim ? pour se gaver ? (Il rit.) J'ai toujours méprisé les gens qui ont trop de souci de leur ventre. Ce n'est pas là l'important, baron !... Non !... L'homme est au-dessus de ça... il est au-dessus de la boustifaille !

LE BARON, hochant la tête. — Tu raisonnes... ce n'est pas mauvais... Ça doit réchauffer le cœur... Mais, moi, je ne sais pas le faire. (Regardant autour de lui, puis bas et méfiant.) Moi, frère, j'ai peur, parfois... Comprends-tu ? J'ai la frousse... parce que... qu'arrivera-t-il après tout cela ?...

SATINE, [illegible] — Des bêtises ! L'homme n'a peur de personne !

LE BARON. — Vois-tu... Depuis que j'ai conscience de moi... il flotte dans ma caboche une sorte de brouillard... Je n'ai jamais rien compris. Je sens une sorte de gêne... Il me semble que je n'ai fait, toute ma vie, que changer de vêtements... Et dans quel but ?... Je ne saisis pas !... J'ai étudié, j'ai porté l'uniforme de l'École de la Noblesse... Et qu'est-ce que j'ai appris ? Je ne m'en souviens pas... Je me suis marié... J'ai porté le frac, puis la robe de chambre... J'ai épousé une femme qui était mauvaise... Dans quel but ?... Je ne saisis pas !... J'ai mangé tout ce que j'avais, j'ai porté un veston gris, tout lustré, avec un pantalon tout roussi... Et comment la ruine est-elle venue ? Je ne m'en suis pas même aperçu ! J'étais fonctionnaire au Trésor... Je portais un uniforme... une casquette avec une cocarde... J'ai détourné les fonds de l'État... Alors, on m'a mis une houppelande de prisonnier... Enfin, j'ai revêtu ceci... Et tout cela... comme dans un rêve... Hein ? n'est-ce pas ridicule ?

SATINE. — Pas trop... plutôt bête...

LE BARON. — Je le crois aussi... Cependant... pourquoi suis-je né ? Il doit y avoir une raison ?... hein ?

SATINE, riant. — C'est probable... L'homme naît « pour le mieux. » (Hochant la tête.) Oui... c'est bien cela !...

LE BARON. — Et cette... Nastia... où est-elle donc passée ? Je vais y aller voir... Elle est tout de même... (Il sort.)

Une pause.

L'ACTEUR. — Eh ! le Tatar ! (Un silence.) Prince !

Le Tatar [illegible] la tête vers lui.

L'ACTEUR. — Prie pour moi...

LE TATAR, après un silence. — Prie toi-même.

L'ACTEUR, descend vivement du poêle, s'approche de la table, se verse d'une main tremblante un verre d'eau-de-vie, boit et sort presque en courant dans le vestibule.) Parti !

SCÈNE II

SATINE, LE TATAR, KLESTCH, MEDVIEDEV, BOUBNOV.

SATINE. — Eh ! toi, Sicambre ! Où vas-tu ?

(Il siffle. Entrent Medviedev, vêtu d'un caraco de femme ouaté, et [illegible] Boubnov [illegible] dans [illegible] desséchés, une bouteille d'eau-de-vie sous le bras ; une autre bouteille émerge de la poche de son veston.)

MEDVIEDEV. — Le chameau... c'est comme qui dirait un âne... seulement... pas d'oreilles...

BOUBNOV. — Va, laisse ça, espèce de chameau !... Tu es toi-même comme qui dirait un âne !...

MEDVIEDEV. — Le chameau n'a pas d'oreilles du tout... il entend par les narines...

BOUBNOV, à Satine. — Ami ! je t'ai cherché par tous les traktirs, par tous les cabarets !... Prends donc ma bouteille... Toutes mes mains sont occupées.

SATINE. — Eh bien ! Pose tes craquelins sur la table, et tu auras une main de libre...

BOUBNOV. — C'est juste ! (A Medviedev.) Eh ! toi, abruti, regarde : voilà un homme intelligent !

MEDVIEDEV. — Tous les voleurs sont intelligents... Je m'y connais, moi ! Ils ne pourraient pas travailler sans cela. Un homme bien, même s'il est un imbé-

cile, est toujours bien. Mais un homme mauvais doit toujours avoir de la tête... Quant au chameau... tu n'y connais rien... C'est une bête de selle... Il n'a pas de cornes... pas de dents non plus...

BOUBNOV. — Où sont nos gens? Pourquoi n'y a-t-il pas de gens ici? Holà! qu'on se montre! Je régale!... Qui est dans le coin?

SATINE. — Auras-tu bientôt fini de te soûler?

BOUBNOV. — Ça ne va pas traîner! Cette fois, j'ai amassé un capital un peu maigre... Jabot! Où est Jabot?

KLESTCH, s'approchant de la table. — Il n'est pas là.

BOUBNOV. — Hou! le bouledogue! Brr! brr! brr!... Dindon! N'aboie pas, ne grogne pas! Bois, fais la noce et n'allonge pas ton nez!... Je régale tout le monde! J'aime à régaler, vois-tu!... Si j'étais riche... j'aurais fondé un cabaret gratuit... par Dieu!... avec musique et chant... Arrive, tout le monde! bois! mange! écoute la musique! gargarise-toi le cœur! Allons, les purée!... Amenez-vous dans mon cabaret gratis!... Eh! Satine! Moi, je t'aurais fait... Je t'aurais donné la moitié de mes capitaux! Voilà comme je suis!

SATINE. — Donne-moi tout maintenant.

BOUBNOV. — Tout le capital?... tout de suite?... Tiens! voici un rouble... voici encore une pièce de vingt kopeks... des pièces de cinq kopeks... prends... prends tout!...

SATINE. — Parfait! Ça sera plus en sûreté chez moi! Je vais les jouer!

MEDVIEDEV. — J'en suis témoin... L'argent est donné en garde... au nombre de?...

BOUBNOV. — Toi... tu es un chameau!... nous n'avons pas besoin de témoins.

SCENE III

LES MEMES, ALIOCHKA.

[illegible]

ALIOCHKA. — Mes amis! Je me suis mouillé les pieds!

BOUBNOV. — Va t'humecter le gosier!... Et c'est tout!... Tu es un brave garçon... tu chantes, tu joues... c'est très bien... Mais c'est mal de boire! C'est mauvais pour la santé!...

ALIOCHKA. — Je le vois bien à ton air! Tu n'as l'air d'un homme que quand tu es ivre... Klestch! l'accordéon est réparé?

[illegible]

Et si mon museau
N'était pas beau
Alors ma commère
N'aimerait point son compère...

Que j'ai froid, frères! Brr! Ah, qu'il fait froid!

MEDVIEDEV. — Hum!... Et si on te demandait qui est cette commère?

BOUBNOV. — Allons! laisse! C'est fini aujourd'hui! Pfft! Tu n'est plus roussin! C'est fini! Ni roussin, ni oncle!

ALIOCHKA. — Mais tout simplement le mari de la tante Kvachnïa!

BOUBNOV. — Une de ses nièces est en prison... L'autre se meurt...

MEDVIEDEV, fièrement. — Tu mens! Elle ne se meurt pas! Elle est seulement partie sans laisser d'adresse.

Satine s'esclaffe.

BOUBNOV. — N'importe! Un homme sans nièces n'est pas un oncle!

ALIOCHKA, à Medviedev. — Votre Excellence! Monsieur le tambour en retraite.

Il chante.

La commère a des sous,
Le compère n'en a pas!
En revanche je suis soûl
Et je suis un bon gars...

Qu'il fait froid!

SCENE IV

LES MEMES, JABOT DE TRAVERS, KVACHNIA, puis, successivement, d'autres personnages, hommes et femmes, qui se dévêtissent et se couchent en grommelant.

JABOT DE TRAVERS. — Eh! Boubnov! pourquoi t'es-tu enfui?

BOUBNOV. — Arrive ici! Assieds-toi! Nous allons entonner ma chanson préférée...

LE TATAR. — C'est nuit... il faut dormir... On chante le jour!

SATINE. — Ce n'est rien, prince! Arrive, toi aussi!

LE TATAR. — Comment, rien? Ça fait du bruit quand on chante... C'est toujours comme ça...

BOUBNOV, s'approchant de lui. — Et ton bras, prince? On te l'a coupé?

LE TATAR. — Pourquoi coupé?... On attendra... Peut-être ne le faut-il pas... Le bras, ce n'est pas du fer, ce n'est pas long à couper...

JABOT DE TRAVERS. — Va, Hassan! Ton affaire est claire! Sans bras, tu ne vaux plus rien! Nous autres, on n'estime que nos bras et nos dos... Pas de bras, pas d'homme! Tabou, ton affaire!... Viens boire de l'eau-de-vie... et voilà tout!

KVACHNIA, entrant. — Bonsoir, mes chers amis! Qu'il fait donc froid dehors! Quelle boue humide!... Et mon flic est ici?... Eh! la brute!

MEDVIEDEV. — Me voilà!

KVACHNIA. — Tu te ballades encore avec mon caraco?... Et puis... je crois que tu es un peu... ça... Qu'est-ce encore?

MEDVIEDEV. — C'est à cause de la fête... de Boubnov... et puis... le froid, l'humidité...

KVACHNÏA. — Gare à toi!... l'humidité! Ne fais pas le malin!... Allons! au lit!...

MEDVIEDEV, s'éloignant dans la cuisine. — Au lit... je le peux... je le veux... il est bien temps...

SCÈNE V

LES MÊMES, moins MEDVIEDEV.

SATINE. — Pourquoi es-tu si sévère avec lui?

KVACHNÏA. — Impossible autrement, mon petit! Un homme comme lui, il faut le tenir! Je l'ai pris pour compagnon, parce que j'ai pensé qu'il me serait utile... puisque c'était un militaire... et que vous êtes trop turbulents... C'était pour ma sûreté de femme!... Et voici qu'il se met à boire... Ce n'est plus de jeu!

SATINE. — Tu as mal choisi ton aide...

KVACHNÏA. — Où trouver mieux?... Toi? Tu... ne voudrais pas vivre avec moi, n'est-ce pas?... Et puis, si tu acceptais, ce ne serait pas pour huit jours... tu me perdrais aux cartes, avec tout ce que j'tai...

SATINE, riant. — Ça, c'est vrai, patronne! je te perdrais...

KVACHNÏA. — Alors!... Eh! Aliochka!...

ALIOCHKA. — Me voilà!

KVACHNÏA. — Qu'est-ce que tu cancanes sur mon compte?

ALIOCHKA. — Moi? Tout!... tout comme ça est!... Voilà une femme, que je dis! étonnante! de la chair, de la graisse, des os!... cent kilos!... De la cervelle, pas pour un gramme!

KVACHNÏA. — Ce n'est pas vrai, d'abord!... Et puis, pourquoi dis-tu que je bats mon flic?...

ALIOCHKA. — Je croyais que tu le battais, quand tu le traînais par les cheveux...

KVACHNÏA, riant. — Coquin, va! Tu pourrais bien faire semblant de ne pas voir! Pourquoi laver son linge sale en public?... Et puis... ça le vexe, lui... C'est à cause de ton bavardage qu'il a commencé à boire...

ALIOCHKA. — C'est donc vrai, lorsqu'on dit que les poules mouillées boivent aussi?

[illegible]

KVACHNÏA. — Galopin! Quel homme es-tu donc, Aliochka?

ALIOCHKA. — Un homme de première qualité!... Je peux tout faire!... Là où va mon œil, là je cours!

BOUBNOV, auprès du lit du Tatar. — Viens! puisque je ne te laisserai pas dormir!... Nous allons chanter!... toute la nuit!... N'est-ce pas, Jabot?

JABOT DE TRAVERS. — Chanter?... ça peut se faire...

ALIOCHKA. — Et moi, je vous accompagnerai.

SATINE. — Allez-y!

LE TATAR, souriant. — Allons, Satan de Boubnov!... Verse de l'eau-de-vie!... Nous boirons... nous nocerons... Mort viendra, nous mourrons!...

BOUBNOV. — Verse-lui, Satine! Jabot! assieds-toi!... Ah! mes amis! il n'en faut pas lourd à un homme!... Ainsi moi, quand j'ai bu, je suis content!... Jabot, chante!... La préférée!... Je chanterai!... puis... je pleurerai!...

JABOT DE TRAVERS, chantant.

Le soleil se lève, le soleil se couche.

BOUBNOV, reprenant.

Et ma prison est sombre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE BARON.

La porte s'ouvre brusquement.

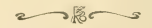
LE BARON, sur le seuil, criant. — Eh! vous autres! Venez vite!... Là-bas... dans le terrain vague... L'Acteur... s'est pendu!...

Un silence. Tous regardent le Baron. Derrière lui, paraît Nastia, les yeux grands ouverts, qui se dirige lentement vers la table.)

SATINE, à mi-voix. — Allons, bon! Il nous a gâté notre soirée, l'imbécile!

Rideau.

MAXIME GORKI.



LA PÉRIODICITÉ DES CRISES BELLIQUEUSES

dans l'Angleterre contemporaine.

I. — PREMIÈRES ÉTINCELLES.

De 1689 à 1815, l'Angleterre connut soixante-trois années de paix et soixante-trois années de guerre, de 1815 à 1900, quatre-vingt-une années de paix et quatre de guerre. Pendant cette première période de son histoire, il y eut une guerre tous les deux ans, pendant la seconde, une guerre tous les vingt ans. Cet armistice ne se serait pas ainsi prolongé si, de 1815 aux environs de 1880, des forces particulières n'avaient point concentré vers les progrès intérieurs toutes les énergies de l'âme nationale.

* * *

Pour la première fois dans l'histoire anglaise, les instincts combatifs d'une race rude et volontaire, dont la pensée toute concrète est à la fois fermée aux admirations étrangères et rebelle aux abstractions d'un droit humain, les traditions belliqueuses de la société Britannique, dont l'aristocratie foncière et le clergé Anglican ont toujours provoqué et béni

les ardentes colères, se heurtèrent à une opposition inattendue. On la voit apparaître dès les dernières années du XVIIIe siècle. Le ministère Tory, qui, de 1770 à 1782, par son incapacité et son entêtement, rend inévitable et définitif le mouvement séparatiste des colonies Américaines, est soutenu aveuglément par les hobereaux et les prélats, la Gentry et le Clergé. Il est en revanche attaqué par les protestants Dissidents. Mais leurs efforts sont d'autant plus impuissants, que, comme le remarque ingénument l'*Annual Register*, « la guerre est rarement impopulaire dans ce pays ». A la veille du conflit entre la France révolutionnaire et l'Angleterre monarchique, les mêmes Dissenters, aidés de quelques whigs, pénétrés des idées générales de la philosophie Française, tentèrent la même diversion et se heurtèrent au même échec.

Les pacifiques triomphèrent le jour où la Révolution industrielle, commencée à la fin du XVIIIe siècle, atteignit le terme de son évolution et donna la majorité, sur l'Angleterre rurale, saxonne, anglicane et conservatrice, partant belliqueuse, à l'Angleterre nouvelle, jaillie du sol dans les sables et les marais septentrionaux qu'habitaient les réfugiés Gallois et Écossais, à l'Angleterre urbaine, celtique, méthodiste et libérale, partant pacifique. Sous l'action de cette transformation économique qui concentrait les intelligences et les énergies dans l'amélioration des procédés et l'accroissement de la production, le parti Whig évoluait, renouvelait son personnel, élargissait son programme et se faisait, d'une manière de plus en plus complète, le défenseur des droits politiques, le serviteur des intérêts commerciaux de cette Angleterre industrielle. Son action pacifique devenait la conséquence logique de son programme politique et de ses théories économiques. Parallèlement à cette influence du Libéralisme, s'exerça l'action morale d'un courant littéraire, auquel donna naissance le réveil des imaginations Écossaises, qui, concentrées jusque-là dans les luttes politiques et les discussions religieuses, n'avaient été épuisées ni par la Renaissance ni par le Classicisme. Marqué d'une profonde empreinte religieuse, par les crises, qui, pendant près d'un siècle, sous des noms différents, Méthodisme, Évangélisme, Mouvement d'Oxford, allaient ébranler toutes les consciences Anglaises, détruire leurs conceptions rationalistes et restaurer le mysticisme puritain ou catholique, l'Idéalisme littéraire allait concentrer toutes les facultés imaginatives, toute la riche sensibilité d'un Dickens, d'un Carlyle, d'un Ruskin sur les questions morales et les problèmes sociaux. Le mouvement intellectuel répondait, tout comme l'évolution politique, à l'impulsion primordiale des événements économiques, qui à la Gentry belliqueuse substituaient l'autorité des manufacturiers pacifiques, et allaient ainsi paralyser les instincts combatifs, les traditions batailleuses du peuple Anglais et de la société Britannique.

L'action de ce triple courant pacifique n'a pas été également constante ni toujours efficace. Non seulement, il n'avait pas été assez intense à la fin du XVIIIe siècle, pour empêcher la solution sanglante du conflit Anglo-Américain, ou retarder le conflit entre la France et la Grande-Bretagne; mais encore, même après la vigoureuse saignée des guerres Napoléoniennes, il ne put établir son autorité que progressivement.

A des intervalles presque réguliers en 1823, 1833 — 1835, 1845 — 1848, 1852, 1859 — 1861, des crises belliqueuses viendront ébranler l'opinion Britannique.

Pour résister à ces poussées périodiques, les combattre et les enrayer, il fallut l'union étroite et les efforts combinés des facteurs économiques, politiques et littéraires. Le jour où l'un de ces éléments vint à manquer, quand, en 1854, deux des groupes pacifiques, les Conservateurs dissidents et les Radicaux, des écrivains Idéalistes, comme J. Ruskin et Ch. Kingsley, hésitèrent à blâmer l'expédition de Crimée, la tourmente entraîna l'Angleterre tout entière. Les paniques intermittentes qui, aux environs de 1860, au moment de l'apogée des forces pacifiques, devaient cesser pour reparaître en 1876 — 1878, 1885, 1897 — 1902 avec des caractères nouveaux, ces crises, par leurs origines et leurs manifestations, apparaissent à l'historien, autant qu'au philosophe, comme des explosions d'instincts jusqu'alors contenus et de souvenirs jusqu'alors refoulés. Dans ces premières paniques il ne rentre aucun des facteurs économiques et intellectuels, qui rendent si complexe l'analyse psychologique des crises les plus récentes. Elles sont simplement des réveils de la vieille Angleterre, dans ses caractères les plus permanents et les moins délicats.

Elles se lèvent, à intervalles réguliers, les vagues de fond, louches et trompeuses, sur lesquelles les marins, lassés et imprudents, aiment à laisser porter leurs barques. Dans l'histoire des peuples, elles se forment aussi, périodiquement, ces houles troubles et passionnées, auxquelles les hommes d'État, satisfaits d'une gloire facile et éphémère, ne craignent point de confier leurs frêles esquifs.

* * *

En 1817, la saignée des guerres Napoléoniennes avait été trop abondante pour ne pas apaiser, passagèrement du moins, la combativité Anglaise. Quelques pacifiques vinrent siéger au Parlement. Les armements furent diminués; et l'effectif des escadres, des troupes d'infanterie de marine, de l'armée de

[illegible], fut réduit à 13 000, 6 000 et 69 000 hommes.

Ces dispositions durèrent d'autant moins que l'empreinte, laissée par plus de vingt ans de guerres ininterrompues, était trop récente et trop profonde. Elle était de celles qui ne s'effacent pas sitôt de la chair, sur laquelle elles ont gravé leurs marques sanglantes. De même que pour comprendre la périodidicité des émeutes populaires, qui ruinèrent tour à tour la restauration Légitimiste, la monarchie Orléaniste et la République de 1848, il faut, après avoir étudié les causes particulières, se rappeler qu'il existait sur le pavé des grandes villes un nombre suffisant d'anciens soldats et de demi-soldes, pour fournir des tireurs et constituer des cadres. De même, si l'on veut expliquer l'alternance, dans l'histoire de l'Angleterre au XIXe siècle, des poussées belliqueuses et des réactions pacifiques, il est nécessaire, après avoir analysé les caractères du tempérament national et les traditions de la Société Britannique (1), de signaler la présence dans le Parlement de Tories intransigeants et de grands seigneurs Whigs, comme lord Brougham, lord J. Russel, qui, tout frissonnants encore des émotions de leur jeunesse, se faisaient à la fois les initiateurs et les interprètes des réveils de l'Angleterre hargneuse et agressive.

De ces apôtres de la combativité nationale, lord Palmerston a été le plus influent et est resté le plus célèbre. Il n'a pas rendu l'Angleterre belliqueuse; il est seulement l'un des trois hommes qui ont su utiliser le mieux, pour la gloire de leur parti et l'intérêt de leur popularité, les réserves nationales d'énergies ardentes et farouches. Il faut se rappeler ces trois noms, évoquer ces trois silhouettes de lord Palmerston, lord Beaconsfield, J. Chamberlain. Avec des caractères différents, et à des époques diverses, ils ont incarné les sanglants instincts de leur race. Mais de ces trois hérauts d'armes qui, aux environs de 1848, 1878 et 1898, ont jeté à la tête de presque toutes les nations du globe, dans un geste d'orgueilleux défi, le gantelet de fer de la Grande-Bretagne, il en est un qui a traduit, de la manière la plus complète, les instincts combatifs, dégagés de toute préoccupation intellectuelle ou économique. Ce n'est pas l'Israélite affiné, à la longue chevelure et aux vêtements recherchés, qui, par un coup d'audace, sut refléter dans ses théories politiques, ses romans, et jusque dans ses gestes, ses habits et son visage, tous les caractères du Romantisme ambiant. Ce n'est pas l'industriel avisé, fleuri d'orchidées, au visage impassible et au sourire dur, qui s'est fait, à toutes les étapes de sa vie publique, le serviteur d'une activité économique menacée dans sa suprématie. Lord Palmerston, le grand propriétaire jovial et sanguin d'une intelligence médiocre mais d'une volonté d'airain, penseur à courte vue et orateur sans prétention, serviteur aveugle de son parti et de son pays, — voilà le véritable apôtre de la combativité nationale. Pour la dernière fois, nous voyons passer, dans l'histoire Anglaise, le type de l'Anglo-Saxon, tel que l'avaient fait deux siècles de vie politique restreinte et d'existence rurale, tel qu'il ne sera plus demain, en 1870 et en 1890, lorsqu'une littérature d'imagination et une civilisation industrielle auront transformé sa pensée et jusqu'à son corps. Suivons lord Palmerston dans le rôle prépondérant qu'il joua au milieu de ces crises belliqueuses, qui ne seront que les périodiques sursauts d'une combativité séculaire, jusqu'au jour où un double courant intellectuel et économique accentuera leur intensité, de tout le poids des justifications philosophiques et des crises commerciales.

* * *

Dès 1823, la réaction pacifique, qui avait succédé à l'épopée Napoléonienne, céda sous l'influence des glorieux souvenirs que réveilla l'entrée de l'armée Française en Espagne. Lord Brougham se fit l'interprète de ces mémoires fidèles et de ces énergies déjà impatientes. Pour parer à toute éventualité, une petite armée fut expédiée en Portugal; et de nouveau les réductions budgétaires furent considérées comme des actes antipatriotiques, les effectifs de l'armée navale, de l'infanterie de marine et de l'armée de terre augmentés.

Ils passèrent respectivement de 13 à 22 000, de 6 à 10 000, de 69 à 88 000 hommes. Les journaux se plaignirent de l'indolence avec laquelle les Whigs entretenaient le prestige national. Les énergies s'usent, les caractères se rouillent, l'Angleterre s'ennuie : « Les mêmes au dedans, les mêmes au dehors », écrivait un journal de Londres, le 22 octobre 1834. « Les Whigs ont échoué dans toutes leurs négociations, et pas une question n'a été réglée par eux, si l'on excepte le vote d'une loi électorale et d'une loi sur le paupérisme. La question Romaine n'est toujours pas tranchée; les Français sont encore à Ancône; don Carlos se bat en Espagne; don Miguel et ses adhérents se préparent pour un nouveau conflit; la Turquie et l'Égypte en sont à couteaux tirés; la Suisse se dispute avec ses voisins à propos des réfugiés Italiens; Francfort est occupée par des troupes Prussiennes, en violation du traité de Vienne; Alger devient une large colonie Française, en violation des engagements contraires pris par la France en 1829 et 1830; 10 000 nobles Polonais sont proscrits et errent en Europe; les prisons Françaises sont remplies de détenus politiques, qui, quand ils

(1) *Journal des Débats Lettres Anglaises*, 21 mars et [illegible], 1902.

seront libérés et acquittés, recommenceront encore à conspirer. En un mot, rien n'est terminé. » Les Whigs sont impardonnables d'avoir laissé échapper tant d'occasions pour leurs compatriotes de tendre leurs muscles et d'exercer leurs poings. Les Whigs furent culbutés. La colère britannique se passa sur leur dos et celui de la Russie.

***

Au milieu d'une campagne de presse contre les cruautés Russes en Pologne et les visées Slaves sur Constantinople, parut un pamphlet anonyme, qui produisit en Angleterre une profonde sensation. L'auteur témoignait d'une profonde connaissance des questions d'Extrême-Orient. Peu à peu, ce mystérieux incognito fut percé; et les pages écrites par M. Urquhart, ancien Secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, eurent le succès que devaient avoir, beaucoup plus tard, en 1902, de violentes attaques d'un autre diplomate, Sir H. Humboldt, contre l'Allemagne. Après un appel en faveur de la Pologne, M. Urquhart continuait en ces termes : « Est-ce que la substance de la Turquie doit être ajoutée aux extensions de la Russie ? Est-ce que le Mammouth des plaines du Sarmate doit devenir le Léviathan des mers d'Hespérie ? Est-ce qu'une autre victime doit si vite être sacrifiée sur le même autel ? et cela, parce que le même léger secours est encore refusé. Est-ce que les restes de la Turquie devront être sacrifiés sur la tombe de la Pologne, pour rendre impossible tout rayon d'espérance et sa condamnation irrévocable? » Abandonnant enfin ces adjurations romantiques et ces imprécations théâtrales, l'auteur terminait par ces lignes, moins ornées mais plus précises, moins littéraires mais plus Britanniques : « Nos paroles ont été moins nombreuses que nos pensées, et, tout en regrettant que des mains plus habiles ne se soient pas servies de nos armes, nous devons déclarer que d'autres armes, que nous n'avons pas montrées, la prudence défend de les tirer jusqu'à ce qu'arrive l'heure du châtiment. »

L'incendie gagna le Parlement. Un certain M. T. Atwood, originaire de Birmingham comme J. Chamberlain, de cette ville qui s'est toujours distinguée des autres cités industrielles par ses allures plus belliqueuses, en raison même de ses origines moins celtiques, de ses habitudes moins religieuses et de sa politique moins libérale ; — M. Atwood, dis-je, se chargera d'agiter le spectre Slave devant la Chambre des communes. Un jour, il énumérant les conquêtes de la Russie en Europe et en Asie : « Pendant des années, elle a persévéré dans sa série d'agrandissements, au mépris des lois divines et humaines. » Plus tard, il provoqua de longs enthousiasmes par cette apostrophe trop caractéristique pour pouvoir être ridicule : « Nous, le peuple de l'Angleterre, qui ne savons pas ce qu'est la peur ; qui avons été accoutumés, pendant sept cents ans, à donner un coup les premiers, et à recevoir ensuite des excuses ; nous, qui avons porté le lion Britannique triomphant à travers chaque quartier du globe, — nous sommes obligés de supporter les insultes de cet État bas et brutal, faible en réalité, — de cet État qui, en vertu de sa seule force physique, prétend, comme un grand Matamore, intimider la force morale de l'Europe. » Lord Dudley Stuart se fit également un nom dans cette crise de Russophobie. Pendant près de trois années, retentit dans le Parlement un feu roulant d'interpellations sur le sort de la Pologne, les menées Russes en Turquie, interpellations semées d'épithètes courtoises pour l'empereur Nicolas « ce Monstre, cet Hérode, ce Mécréant ».

C'est à Richard Cobden qu'appartint l'honneur d'enrayer cette panique par une campagne de conférences et la publication, en 1835, de son fameux pamphlet. Peu à peu, ses efforts pour réduire à néant les griefs invoqués contre la Russie, pour démontrer qu'elle ne saurait actuellement menacer les Indes, ni nuire au commerce britannique, pour détruire l'intérêt porté à l'intégrité de l'Empire Ottoman, produisirent leur effet; et les flots agités se calmèrent. J. Bull cessa de croire à la brusque apparition du tyran Moscovite en vue de ses côtes. L'opinion britannique semblait animée de dispositions si sereines, que en 1841, sir R. P'el se demandait, en présentant son budget, si « le temps n'était pas venu, où les puissantes nations Européennes devraient réduire les armements militaires, qu'elles avaient si assidûment augmentés ». « Le véritable intérêt de l'Europe, continuait-il, était d'arriver à quelque commun accord, de manière à permettre à chaque pays de réduire ces armements militaires, qui appartiennent à un état de guerre plutôt qu'à un état de paix. »

***

Ces bonnes intentions ne restèrent pas lettre morte, et eurent leur répercussion sur les finances Britanniques : — les dépenses militaires subirent un temps d'arrêt. Les premières étincelles avaient heureusement disparu. Le feu n'en couvait pas moins sous les cendres.

JACQUES BARDOUX.

(*A suivre.*)

DE LA COMPÉTENCE DES CONSERVATEURS DE MUSÉES

Le peuple de Paris, qui ne croit guère au prêtre, depuis une semaine ne croit plus au savant : et cela est grave ! Trente mille personnes, en un jour, ont défilé devant une vitrine du Louvre, en *blaguant* l'Institut, la direction des Beaux-Arts et des Musées, à la grande fureur des gardiens, bons serviteurs qui se sentaient atteints par ce bruyant mépris de leurs patrons. M. Kaempfen, affolé, a fait disparaître la fatale tiare devenue héraldiquement un bonnet d'âne, triste blason pour une catégorie jusqu'ici honorée : du même coup, on a caché un collier et des couvre-oreilles parfaitement authentiques !

La vérité, la vérité archéologique sort, à son habitude, d'un cabinet docte : aujourd'hui, c'est M. Boucard, un juge d'instruction, qui avertit la science de sa bévue ; et le peuple estime qu'entretenant de ses deniers un corps spécial et payant des compétences, il est mal servi et un peu volé. Il le criait, au Louvre, devant la tiare, désormais dite de Montmartre, quoiqu'elle soit deux fois russe : comme authentique ou comme apocryphe, également.

Après la grande facétie des arts décoratifs, le mauvais emploi d'une centaine de mille francs ne vaut pas tant de bruit. L'opinion eût été indulgente, si l'attitude des conservateurs n'avait éveillé la vieille rancune des bons esprits contre la féodalité administrative. Au lieu d'avouer, ou de se défendre par des arguments véritables, MM. du Louvre ont revêtu leurs habits à ornements verts, leurs rosettes, tentant de méduser le public par le prestige du *fonctionnaire*. Ce mouvement date de la stratégie du temps jadis où les Suisses maniaient la lance de seize pieds. Un des bienfaits du socialisme est d'avoir ruiné le prestige de la fonction qui ne vaut plus que par l'homme et par l'œuvre de l'homme. Qui aurait jamais pensé à ouvrir une encyclopédie au K, sans l'aventure de la tiare ? — *Kaempfen* (Albert), écrivain et administrateur suisse, naturalisé français en 1849, rédacteur de la *Gazette des Tribunaux*, inspecteur des Beaux-Arts, directeur des Musées, auteur de *Une Tasse de thé*, roman (1866), de *Paris, capitale du monde*, œuvre humouristique en collaboration avec Texier (1876). Mes amis du Faubourg Saint-Antoine ne comprennent pas qu'un directeur des Musées soit incapable d'enseigner et d'écrire l'esthétique. Il faudrait leur expliquer que l'administration est un office spécial où les qualités transcendantes causeraient les pires désordres. L'un d'eux m'a envoyé cette phrase de M. Héron de Villefosse, sans les références ; mais il s'agit d'un fragment du Parthénon qui est au Louvre : « Ces corps décapités, malgre leur beauté, perdent une grande partie de la vie dont ils étaient animés : c'est surtout dans la représentation du visage, c'est dans la physionomie que le sculpteur a concentré tous ses efforts ; c'est là qu'on saisit la note dominante et personnelle de son œuvre. » Cet alinéa d'un membre de l'Institut, un ouvrier le dénonce comme erroné ; n'est-ce pas un signe des temps ? Avec quelques degrés de culture encore, cet artisan dira à M. de Villefosse : « Le caractère de la statuaire grecque réside dans la périphérie expressive ; surtout dans les œuvres monumentales et les frises, la tête reste noble et *neutre*, et participe au mouvement du corps sans expression des traits, car cette expression serait perdue pour le spectateur. »

Or, M. Héron de Villefosse, qui préside au département des antiquités grecques, est aussi celui qui a fait acquérir la tiare de Saïtapharnès. Elle rayonnerait encore au Louvre, si un ornemaniste, M. Mayence, dit Élina, inculpé d'avoir vendu de faux dessins contemporains, n'avait prétendu, chez M. le juge Boucard, être l'auteur du bonnet d'or et l'avoir modelé pour le compte de feu Baron, qui tenait une fabrique d'antiquités à Lagny. Cette simple assertion a donné le vol aux journalistes, questionneurs insidieux et rapides ; et les réponses désastreuses, lamentables, se sont succédé ! M. Kaempfen a déclaré les caractères rigoureusement *d'époque*, sans dire laquelle, ni songer qu'aucun ouvrage ne lui donnait le droit de parler. Il a témoigné, à cette occasion, de son culte aveugle pour les savants : « Il faudrait admettre, a-t-il dit, que les fabricants ont eu pour aide — pour complice — un *grand savant*... Je n'ai jamais rencontré un vrai savant malhonnête. » M. Kaempfen conserve l'ingénuité de son pays. Il ne faut pas être un grand savant pour connaître la stèle de l'Ermitage reproduite dans l'ouvrage récent de Latyschev, surtout lorsqu'on est Russe et qu'on travaille à Odessa. Or la calligraphie de la tiare apparaît copiée de ladite stèle. Une visite à la Bibliothèque nationale convaincra même ceux qui n'entendent pas le grec, mais dont l'œil a de l'exercice.

On ne peut parler légèrement de M. Salomon Reinach, il sait beaucoup ; sa *Philologie classique*, son *Clarac de poche* obligent à le considérer comme compétent, et son attitude en devient plus extraordinaire ! Il défend l'authenticité, en disant qu'il a fait offrir au prétendu faussaire russe une belle place dans une des premières maisons d'orfèvrerie parisienne et que cette offre publique resta sans réponse.

Un joaillier, M. Falize, se risque jusqu'à ceci : « Aucun ouvrier moderne ne serait capable de ce travail ! » Enfin, le dernier mot de M. Héron de Villefosse a été tel : « M. Kaempfen a attendu les témoins de M. Elna, toute la journée de la Mi-Carême;

on a supposé, à l'Institut, que ledit Elna est atteint d'aliénation mentale. » Quoi? le directeur des musées veut verser son sang pour prouver l'authenticité d'un objet d'art : voilà un trait qui eût été *d'époque*, — sous Mazarin!

Plusieurs témoignages attribuent à M. Rachumowsky la tiare scythique et, avant que le présent article paraisse, différentes communications surviendront.

La tiare est apocryphe; elle est l'*œuvre d'un Russe contemporain :* je l'affirme et je vais le démontrer.

Récemment, je déplorais ici l'influence allemande qui instaura la critique sans critère; aujourd'hui, j'incrimine la science sans méthode. La faute, la grande faute de la Conservation du Louvre est de n'avoir énoncé aucune règle, à propos de cette énorme contestation; de s'être bornée à peser la valeur personnelle de M. Mayence, et à citer des noms officiels, également compromis, de façon à intimider l'opinion. M. Fortwaengler, le premier, déclara la tiare apocryphe; il se basait sur la lecture de l'inscription, trouvant une faute grammaticale, un accusatif au lieu d'un datif : la critique esthétique autrement probante, il ne l'a pas tentée. Cette école ne voit pas les formes. Qu'on me permette d'établir les premiers alinéas d'une *théorie du Conservateur*, en excusant la clarté et la simplicité.

I. — L'authenticité d'une œuvre d'art ancienne se prouve par l'analogie de date, de lieu, de race, de style et d'exécution avec d'autres œuvres certaines de même date, de même lieu, de même race, de même style, de même exécution.

II. — L'antiquité, d'une façon générale, n'archaïsait pas : c'est-à-dire que chaque œuvre présente une unité évidente, dans le principe décoratif, un unisson des modes.

III. — En outre, pour toute chose grecque, même des colonies et des basses époques, les vides ont une valeur de composition toujours employée.

Avec ces trois règles, on trouvera la réponse à l'affirmation de M. Salomon Reinach : « D'arguments tirés de l'objet lui-même, il n'y en a pas! »

Pesant 443 grammes d'or, haute de 18 centimètres, la tiare provient d'Olbia, féconde en grains, colonie milésienne fondée en 645, au nord du Pont-Euxin, sur le Dnieper. Hérodote raconte que près d'Olbia vivait un parti scythe devenu sédentaire : un de ses chefs, qui levait tribut sans doute sur le Borysthène, Saitapharnès se vit offrir cette mitre. Elle porte littéralement : *le Sénat et la ville d'Olbia, le roi grand, invincible, Saitapharnès.* L'Ermitage possède une stèle trouvée à Olbia, où ce personnage est nommé et qui le place au second siècle avant Jésus-Christ. Dion Chrysostome le Bithynien prétend qu'on rendait un culte à Achille chez les Olbiens, ce qui expliquerait la composition figurée de la tiare, entièrement empruntée à la fin de l'*Iliade*.

Voici donc une œuvre du second siècle avant Jésus-Christ, exécutée au bord du Pont-Euxin, dans une colonie grecque. Quelle analogie de style et d'exécution présente-t-elle avec les objets trouvés sur l'emplacement des comptoirs grecs de Crimée? Il s'agit de comparer la tiare avec les œuvres scythiques de la même période, et cela est aisé en feuilletant les deux in-folio des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*. Mais j'ai hâte d'arriver aux preuves esthétiques si dédaignées des savants officiels, peut-être parce qu'elles permettraient aux gens sans diplôme de prendre voix au chapitre canonial de l'archéologie.

Cette mitre comprend dix zones décoratives toutes contradictoires. D'abord un petit serpent enroulé forme la mèche du bonnet; il pose sur des palmettes découpées à jour.

Ensuite une zone papelonnée (écailles ou plumes), la pointe en haut, ce qui est une erreur du faussaire; le rang suivant, de riche style corinthien, montre des rinceaux à jour. Une autre frise en cordelettes, avec des fleurs de lys bouclées au lieu d'être barrées. Achille assis, le torse nu, tenant sa lance, écoute Phénix, tandis qu'Ulysse présente Briséis, suivie d'un groupe de captives. Ajax, Ulysse et Nestor se lamentent : sur un bûcher gît le corps de Patrocle et, au-dessus, un Zéphire copié des anges du mont Athos enflamme le bois, tandis qu'Agamemnon fait une libation. Trapues, modelées à la moderne, ces figures, décalquées dans des recueils et juxtaposées, viennent d'une dizaine de sources que je ne puis indiquer faute d'illustrations. Les groupes sont tous anciens, mais de différentes époques : il y a plus de deux siècles entre l'un et l'autre; mais le caractère cylindrique des têtes et le modelé mesquin, détaillé, révèlent un de nos contemporains. Sur l'inscription tout a été dit : son relief au lieu du creux, sa laide calligraphie identique à la stèle de l'Ermitage. Le bandeau inférieur dépasse toute cette bigarrure en fantaisie; la frise de pampres est bien de M. Rachumowsky, misérable succession de pauvres feuilles et de vrilles *niaises* qui courent au-dessus d'un paysage ridicule où des moujiks chassent des taureaux ailés et où volent de petites victoires. Tout est inénarrable : les arbrisseaux, les grues, les moutons, les chiens et les griffons; c'est l'invention d'un esprit d'enfant, servi par un métier mesquin.

Et c'est cela que M. Falize déclare impossible à l'ouvrier moderne!

M. Salomon Reinach me demandera peut-être pourquoi je n'indique pas l'ouvrage et la planche copiée en chacun de ces emprunts. Il ignore, en sa qualité de savant officiel, combien de journées il faudrait

pour constituer ce dossier à la Nationale; mais le vase d'argent de Nicopole donne, par exemple, la chasse russe inférieure. Dans tout répertoire byzantin, on retrouvera les motifs décoratifs supérieurs, comme les caractères de l'inscription dans le Latyschev. M. de Villefosse, en 1896, écrivait : « On ne sait si l'on doit admirer davantage l'état de fraîcheur dans lequel l'objet est arrivé jusqu'à nous, ou l'importance de la composition et l'intérêt historique... Il n'y a aucun défaut dans l'agencement assez compliqué de l'ornementation. »

L'état de fraîcheur fait rire; mais la louange de l'agencement sans défaut dépasse l'aveuglement. Je défie que l'on produise aucun travail grec où l'agencement soit aussi disparate, aussi absurdement tassé, aussi niaisement juxtaposé. Et la distribution des vides, l'orfèvre d'Odessa n'y a pas même songé; en revanche, il a traité les chevaux avec un essai de perspective et une hippologie très modernes : ces animaux suffiraient à signifier l'inauthenticité. Les trois règles données étant incontestables, tout homme intelligent peut conclure d'après elles :

« La tiare de Saïtapharnès est sans rapport avec la tiare de Kerstch, par exemple. Le style et l'exécution ne correspondent pas aux analogues ; la composition ornementale offre le plus étonnant exemple de disparité dans les motifs juxtaposés; et l'artiste n'a tenu aucun compte des vides comme points d'équilibre dans l'ordonnance. »

Il y aurait peu d'intérêt à insister sur une erreur archéologique, si cette erreur ne tenait à un déplorable système venu d'outre-Rhin. Sans M. Boucard, sans M. Mayence, et quel que soit le faussaire, la tiare de Saïtapharnès est une contrefaçon contemporaine et russe, pour quiconque sait voir et comparer. On poursuit actuellement les preuves policières de l'inauthenticité. Je prétends que celles esthétiques suffisent, d'après les reproductions; car je n'ai pas tenté de voir le *pilos* sarmate que cache maintenant M. Kaempfen : j'aurais échoué. Le Musée du Louvre est un burg défendu par son école, afin que nul n'y pénètre qui puisse troubler les barons de l'archéologie, et poser des questions indiscrètes : sur la *Madone à l'œillet* attribuée à Léonard et que s'est attribuée un conservateur pour son cabinet; sur les *quarante-cinq mille* dessins non décrits, non attribués; sur les *drogues* qui ont été appliquées à la *Joconde* jusqu'au sein, enlevant les sourcils et tous les modelés du front; sur les mystères des greniers, etc. Les cours épigraphiques d'un Ledrain méritent le respect, mais les fantaisies de M. André Michel? Celui-là a publié, avec le concours du R. P. de la Croix, les belles leçons de Courajod. En dehors de ce soin pieux, ce professeur du Louvre étonnerait même des Scythes.

« Personne n'a jamais défini les formes caractéristiques et expressives avec une précision plus aiguë. » Vous pensez à Mantegna! Non, M. André Michel parle de Meissonier! Ailleurs, à propos de Chavannes, il dit sans remords : « l'honnête et inoffensif Joseph-Marie Vien ». Je ne sais pas ce que dans la langue de ce si original écrivain cela veut dire : mais à ne citer qu'une série de Vien, les dix-sept tableaux de la *Vie de sainte Marthe* dans l'église de Tarascon, je prétends que personne au XIXe siècle, sauf Delacroix, Ingres et David, personne n'est l'égal de Vien et qu'auprès de lui, Chavannes n'est qu'un paysagiste! Ce professeur, c'est-à-dire ce salarié de la méthode et de la tradition, parle ainsi de l'impressionnisme : « L'école du plein air en est venue à rechercher, par une analyse plus aiguë, à dissoudre les formes dessinées dans une sorte d'universelle palpitation des molécules colorées, en vertu de la loi de différenciation formulée par Herbert Spencer. » Cette dissolution des formes dessinées intrigue cet enseignant de l'esthétique qui parle en même temps de l'*idéal* de Meissonier et assure qu'il laisse des *choses pas faites*! Pour faire plaisir à M. Kaempfen, il adopte l'esthétique suisse formulée par M. Cherbuliez : « L'art c'est *la nature débrouillée!* » L'archéologie de M. Héron de Villefosse fait bon ménage avec l'esthétique de M. André Michel. Est-il juste, cependant, que le département des Beaux-Arts soit le fief de la protection politique?

On a parlé des faux espagnols du don Lacaze, mais non du Raphaël de M. Delaborde, le fameux *Apollon et Marsyas* payé plus de 200 000 francs et qui a passé, en silence, du Salon Carré à la grande Galerie. Médiocre tableautin de l'école de Caporali ou de Bonfigli, précurseurs du Pérugin, il pourrait susciter un scandale parallèle à celui de la tiare : il est aussi apocryphe, — il a coûté le double!

Oh! tout le monde comprend, quel intérêt il y a pour un groupe à s'enfermer dans le Louvre et à en écarter les fâcheux. 45 000 dessins de maîtres à classer, MM. les conservateurs lègueront ce soin à leurs arrière-neveux : ce sont des majorats nationaux! L'école, inventée par M. de Ronchaud, le Numa contemplatif de Daniel Stern, pour que la conservation se recrutât népotiquement, n'existe qu'au point de vue archéologique. Seul, M. Lafenestre professe l'histoire de l'art ; ce cours unique ne correspond pas à l'importance de la pinacothèque : mais, contrairement à toutes autres écoles, celle-ci ne demande que l'ombre et se plaît dans la solitude. On étonnerait peut-être le bon électeur, si on lui apprenait qu'un homme, jadis poète, et qui n'avait jamais mis le pied, même comme curieux, dans une collection, en fut élu conservateur... Voilà nos mœurs.

Le monde des arts et de l'archéologie a désormais

son Affaire et la conservation du Louvre perd, en quelques jours, un prestige séculaire par le seul effet des interviewers. Ainsi s'est révélé le caractère féodal de MM. les conservateurs! Songez qu'ils sont éclairés à l'huile et chauffés au bois; et ceux que la fonction n'a pas blasés, vivent dans l'intimité des merveilles du génie humain. Chacun est un Vieux de la Montagne dans son département, et tous se défendent contre l'intrusion de nouveaux éléments comme des haschichins! Cependant, des intérêts supérieurs et plus généraux militent contre ces incomparables sinécures.

Le socialisme, qui n'a point assez de sagesse, montre, du moins, cet esprit de justice, base de tout mouvement populaire : il pense que la compétence est un droit, que l'œuvre seule prouve l'homme et que les *Espérances* ou qu'une *Tasse de thé* ne suffit pas pour présider aux destinées du Louvre. Et cette opinion, qui se concrétisera bientôt en actes, est sortie tout armée de la tiare d'Olbia (1).

CLAVIAN.

LE THÉATRE
ET LES MŒURS AU TEMPS DU ROMANTISME
Henri III et sa Cour [1].

Avant d'être soumis à la Comédie-Française, le premier drame d'Alexandre Dumas, *Henri III et sa Cour*, fut lu chez l'acteur Firmin, devant Béranger, le baron Taylor et quatre artistes auxquels étaient destinés des rôles importants : Michelot, Samson, Mlle Mars et Mlle Leverd. « L'effet, dit Dumas, fut immense sur tout le monde. » On décida de demander au Comité une lecture extraordinaire. Quel jour eut-elle lieu? Le 17 septembre 1828, suivant les *Mémoires*; le 1er de ce même mois, d'après les *Souvenirs dramatiques*. Quoi qu'il en soit, les répétitions commencèrent sans délai. La distribution souleva quelques difficultés et même une explication orageuse entre l'auteur et Mlle Mars. Elle avait accepté le rôle de la duchesse de Guise, et celui de Saint-Mégrin était destiné à Firmin. Mais elle voulait Armand pour Henri III et Mme Menjaud pour le page. C'était calcul et coquetterie de sa part, la maturité de ses cinquante ans ne risquant pas d'être offusquée par Armand qui approchait de la soixantaine, non plus que par Mme Menjaud qui ferait un page assez fané. Or, Dumas tenait pour Michelot et Mlle Louise Despréaux. La discussion dura huit jours, et Mlle Mars ne recula devant aucun argument. « Choisir cette petite fille, s'écriait-elle en parlant de Mlle Despréaux; vous la verrez en pantalon collant; elle est horriblement cagneuse. » L'auteur voulut voir, il vit : les genoux du page n'étaient nullement cagneux. Mlle Mars dut céder. Elle n'en avait pas l'habitude. Jamais son omnipotence ne s'était heurtée à pareil « entêtement ».

De plus graves soucis attendaient Alexandre Dumas. Son directeur général, M. de Broval, ne pouvait admettre qu'un employé de Mer le duc d'Orléans s'adonnât au théâtre, et il le somma de choisir entre sa place de commis expéditionnaire et sa vocation d'homme de lettres. A défaut d'une démission qu'il refusa, on suspendit ses appointements, et l'on supprima même les gratifications de l'année écoulée. A ses camarades de bureau il était permis d'améliorer une situation précaire, soit en épousant une femme qui tenait boutique, soit en s'intéressant à une entreprise de cabriolets, soit en dirigeant au quartier Latin une gargote à trente-deux sous. Ceux-là ne compromettaient pas la majesté du secrétariat ducal. Mais elle risquait d'être ravalée au contact de la littérature dramatique.

Alexandre Dumas se jura de surmonter les obstacles. Il obtint, grâce à Béranger, que Laffitte lui consentît un prêt de trois mille francs, remboursable sur la vente du manuscrit d'*Henri III*. Cette somme, équivalente à deux années d'appointements, venait à point nommé et le tirait d'un gros embarras. La semaine qui précédait la première représentation, sa mère fut frappée d'une attaque d'hémiplégie. Ce fut au milieu des pires inquiétudes qu'il assista aux dernières répétitions, ne quittant le lit de la malade que pour courir au théâtre. Toutefois, il eut le courage de se rendre au Palais-Royal et de

1 M. Clavian est venu au Louvre dans cet événement archéologique un succès à bonne main qui a découvert la stèle du roi Mesha, démontré la fausseté des poteries modèles de Berlin et forcé M. Shapira, le faussaire du *Deutéronome*, à se suicider; cependant, c'est un scientifiquement spécialiste et il dit lui-même qu'il est dans la situation d'un oculiste consulté pour une maladie des oreilles.

Le *Temps* n'hésite pas à dater du IIe siècle la stèle où se trouve le nom de Sabaphernes et le *Temps* devrait hésiter. Ce personnage est de deux siècles antérieur à notre ère, à peu près, mais non du IIe siècle. M. Charles Ravaisson-Mollien se compromet gratuitement. Je crois très probable l'hellénisme des meilleures parties. « Quelles sont les meilleures parties? Les même parties « du *sesèble* Dodiyabus à l'encontre pour « Que cela soit » sa lecture?

M. Clermont-Ganneau, qui méprise fort les non-officiels, n'a pas plus de méthode que les autres puisqu'il dit « si M. Rabinowsky vient à Paris, je me transformerai en page d'instruction » je ne sais même si je me déciderai » conclut il. Enfin, M. Salomon Reinach en est réduit à cette formule lettre au *Temps* du 28 mars : « Il faut la présumer authentique jusqu'à preuve du contraire. » Il entend, par preuve, ce qu'entend le juge d'instruction. — Notre article n'a qu'un objet, montrer que la critique archéologique ne possède et ne pratique aucune méthode! P.

1 Cette étude est une des leçons du cours libre que M. Albert Le Roy, docteur ès lettres, professe en Sorbonne sur « le Théâtre et les Mœurs au temps du Romantisme ».

demander à être reçu par M. le duc d'Orléans. Quoiqu'il n'eût pas de lettre d'audience, il fut immédiatement introduit. Voici en quels termes il a raconté ou arrangé l'entretien :

« — Monseigneur, c'est demain qu'on joue *Henri III*, et je viens solliciter de vous une grâce ou plutôt une justice.

— Laquelle ?

— C'est d'assister à ma première représentation... Il y a un an qu'on dit à Votre Altesse que je suis un fou entêté et vaniteux ; il y a un an que je suis un poète humble et travailleur ; vous avez, sans m'entendre, Monseigneur, donné raison à ceux qui m'accusaient auprès de vous. Peut-être Votre Altesse eût-elle dû attendre : Votre Altesse en a jugé autrement, et n'a pas attendu. Demain, le procès se juge devant le public ; assistez au jugement, Monseigneur, voilà la prière que je viens vous faire.

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur Dumas, car quelques personnes m'ont dit, en effet, que, si vous n'étiez pas un modèle d'assiduité, vous étiez un exemple de persévérance ; mais, malheureusement, cela m'est impossible : j'ai demain vingt ou trente princes et princesses à dîner.

— Monseigneur croit-il que ce ne serait pas un spectacle curieux à donner à ces princes et à ces princesses, que celui d'*Henri III* ?

— Comment voulez-vous que je leur donne ce spectacle ? On se met à table à six heures, et *Henri III* commence à sept.

— Que Monseigneur avance son dîner d'une heure, je ferai retarder d'une heure *Henri III* ; Monseigneur aura trois heures pour désaffamer ses augustes convives. »

Il fut ainsi fait. Le duc d'Orléans fixa son dîner à cinq heures, et Alexandre Dumas retint la galerie pour les hôtes du Palais-Royal. C'est devant une salle particulièrement brillante que se joua la première d'*Henri III*. Vingt ans après, l'auteur écrit, dans ses *Mémoires* : « Ceux qui ont assisté à cette représentation se rappellent quel magnifique coup d'œil elle offrait : la première galerie était encombrée de princes chamarrés d'ordres de cinq ou six nations ; l'aristocratie tout entière était entassée dans les premières et les secondes loges ; les femmes ruisselaient de diamants. » Les places avaient été si recherchées, si disputées, que Victor Hugo et Alfred de Vigny, n'ayant pu s'en procurer à aucun prix, s'adressèrent à Alexandre Dumas qu'ils ne connaissaient point. Il leur donna l'hospitalité dans la loge de sa sœur. Lui-même, à chaque entr'acte, allait embrasser sa mère, qui n'avait pas conscience de la bataille engagée. Les billets de parterre et de balcon, dont il pouvait disposer, avaient été attribués à des camarades, chargés de soutenir la fortune de l'ouvrage. Il réserva un bon fauteuil d'orchestre à son chef de bureau et parent éloigné, M. Deviolaine, qu'une émotion d'un genre tout spécial obligea de sortir vingt-cinq fois, dit Dumas, au cours de la représentation. Quant à la Malibran, alors dans tout l'éclat de sa renommée, les *Mémoires* sont d'accord avec les *Souvenirs* de Charles Séchan pour raconter que, reléguée aux troisièmes, elle se penchait hors de sa loge, en se cramponnant à une colonne. Avant même le lever du rideau, on parlait des audaces de la pièce et de certaines tirades qui devaient épouvanter les tenants du classicisme. Chacun des spectateurs avait conscience d'assister à une insurrection dramatique. Beaucoup disaient : à une révolution victorieuse.

Depuis trois quarts de siècle, on a prodigué à *Henri III et sa Cour* les mêmes éloges et les mêmes critiques. Francisque Sarcey et J.-J. Weiss, plus sympathiques, et M. Jules Lemaître, plus sévère, ne font que paraphraser et développer le jugement sommaire de Sainte-Beuve, dans une lettre à M. Loudierre, du 23 avril 1829 : « L'*Henri III* de Dumas, écrivait-il, a eu un grand succès, comme tu l'as su ; mais cela, quoique amusant, ne tranche pas la question. C'est en prose assez lâche, et non du temps ; la partie historique est plaquée et superficielle ; la partie dramatique, qui se réduit à deux actes ou plutôt à deux scènes, est belle et touchante. » Faut-il faire grief à l'auteur d'avoir juxtaposé un tableau d'histoire et un drame de passion, si le tableau, à défaut d'une exactitude scrupuleuse, a le mérite de nous intéresser, et si le drame nous émeut? *Henri III* n'est pas l'œuvre d'un esprit méthodique et sagace comme Vitet, ou d'un évocateur prestigieux comme Prosper Mérimée, mais bien d'un homme qui a le don, l'intuition, le génie du théâtre, et qui, tirant de l'ombre les personnages du passé, les amène à la clarté des lustres.

Certes, il y a, tout au long de la pièce, trop de réminiscences et d'emprunts, passablement effrontés. Le répertoire de Schiller a été mis en coupe réglée. Ce mouchoir oublié par la duchesse de Guise et trouvé par son mari, nous le connaissons déjà. Il a servi à Shakespeare dans *Othello*, à Schiller dans la *Conjuration de Fiesque*. L'analogie est frappante. Fiesque entre et demande au More : « Qui vient de sortir d'ici? — Le marquis Calcagno. — Ce mouchoir était sur le sofa. Ma femme était ici. — Je viens de la rencontrer dans une grande agitation. — Ce mouchoir est humide. Calcagno ici. » De même, la scène entre Saint-Mégrin et son page, qui lui apporte une lettre de la duchesse, est presque textuellement transcrite de l'acte IV, scène 9, de *Don Carlos*. Et Walter Scott a aussi sa bonne part. Il pourrait revendiquer, pour en avoir fait usage dans l'*Abbé*, le gantelet de fer du duc de Guise, mari soup-

conneux et brutal, ainsi que le geste de Catherine de Clèves, passant, en guise de verrou, son bras meurtri dans les anneaux de la porte. Du moins tous ces ressouvenirs, et, si l'on veut, tous ces larcins, Alexandre Dumas les a utilisés avec une suprême habileté.

L'auteur avait été admirablement secondé par ses interprètes. Il les a félicités dans une préface dont la dernière phrase est un peu grandiloquente : « Ils ont ressuscité des hommes et rebâti un siècle. » Le début est de meilleur aloi : « Je n'établirai pas de système, parce que j'ai écrit, non suivant un système, mais suivant ma conscience. Je ne me déclarerai pas fondateur d'un genre, parce que, effectivement, je n'ai rien fondé. MM. Victor Hugo, Mérimée, Vitet, Loève-Veimars, Cavé et Dittmer ont fondé avant moi, et mieux que moi; je les en remercie; ils m'ont fait ce que je suis. » Soulignons cet accès de modestie; il ne se renouvellera point. Alexandre Dumas fut toujours affligé d'une vanité enfantine, qui avait pour excuse beaucoup de naïveté et de bonne grâce. Dans une page de ses *Causeries* (I,5), ce défaut s'étale avec une particulière complaisance : « Lamartine est un rêveur, Hugo est un penseur; moi, je suis un vulgarisateur. Ce qu'il y a de trop subtil dans le rêve de l'un, de trop profond dans la pensée de l'autre, je m'en empare, moi, vulgarisateur, et je sers au public ce double mets, qui, de la main du premier, l'eût mal nourri, comme trop léger; de la main du second, lui eût causé une indigestion, comme trop lourd; et qui, assaisonné et présenté de la mienne, va à peu près à tous les estomacs, aux plus faibles comme aux plus robustes ».

La presse et l'opinion, en dehors des classiques irréductibles, s'accordèrent à saluer le succès d'*Henri III* et à s'en réjouir, comme de l'avènement d'un renouveau dramatique. Sainte-Beuve, toutefois, formula d'expresses réserves. Sans doute, il reconnaissait à l'auteur un talent réel, mais presque physique, cet esprit qui semble résider dans les *esprits animaux*, comme on disait autrefois. « Tout ce qu'il fait, ajoutait-il, est assez vif, entraînant, amusant à moitié, mais gâté par l'incomplet, par le négligé, par le commun. » Plus âpre encore et plus intraitable, Gustave Planche, avec ses airs de pontife, excommuniait Dumas : « C'est un révolutionnaire qui se rue sur la tradition sans rien comprendre à la grandeur de ce qu'il attaque; brutal et bestial, trop physiologique et sans finesse. » En dépit des aristarques, la cause était gagnée auprès du grand public.

Consultons les témoins, interrogeons les journaux de l'époque. Alphonse Royer, qui fut directeur de l'Odéon et de l'Opéra, écrit, dans son *Histoire universelle du Théâtre* (V,49) : « Je n'ai jamais assisté à une soirée pareille à celle de la première représentation d'*Henri III*. A compter du troisième acte, c'était dans la salle un délire, une frénésie... Les purs avaient évidemment compté sur la chute du petit expéditionnaire, et ils n'avaient pris aucune précaution contre une réussite possible. Le 11 février 1829 vit ainsi planter sur la brèche de la ville sainte, par un jeune mulâtre, en rupture de bureaucratie, le drapeau révolutionnaire du romantisme. » Le *Constitutionnel*, du 12 février, reproche quelque prolixité au premier et au second acte, puis regrette qu'Alexandre Dumas, ou plutôt l'acteur Michelot, « ait oublié un des caractères distinctifs d'Henri III, qui, après avoir jeté quelque éclat dans sa jeunesse et régné sur la Pologne, fut la honte de la royauté. Il était essentiellement hypocrite, et l'hypocrisie, très compatible avec la faiblesse et les minutieuses pratiques de la dévotion, ne l'est guère avec l'idiotisme ou la niaiserie. » Aussi bien, le rédacteur du *Constitutionnel* aboutit à cette conclusion flatteuse : « Les hommes de goût, qui sont sans passion, diront que, romantique ou classique, l'œuvre de M. Dumas annonce un véritable talent ».

Le feuilleton du *Journal des Débats* prend la défense du duc de Guise « étrangement défiguré par une lâcheté que dément sa réputation, demeurée intacte, de franchise et de loyauté chevaleresque. » C'est l'opinion d'un fervent royaliste, d'un critique pieux, qui voudrait qu'on supprimât cette phrase d'Henri III à Catherine de Médicis : « Croyez-vous, ma mère, qu'un roi puisse être heureux et tranquille dans un monastère? » Il eut satisfaction; la question irrévérencieuse disparut. En revanche, il n'obtint pas que la pièce fût intitulée : *les Amours de la duchesse de Guise et de Saint-Mégrin*. C'eût été clair, mais long, sur l'affiche. Et le collaborateur des *Débats*, tout en louant Dumas de « s'élever facilement à la beauté de l'expression dramatique », lui fait grief d'avoir travesti le duc de Guise et Henri III « de manière qu'il soit impossible de les reconnaître dans ce miroir de réflexion dont la Muse des Beaux-Arts a armé les mains de la Muse de l'Histoire ». D'ailleurs, les principes sont saufs, et les *Débats* se plaisent à le constater, avec une ferveur toute classique : « Le romantisme n'est pour rien dans l'ouvrage de M. Dumas. La pièce est régulière : il y a unité de temps. En partant des concessions déjà faites à une infinité d'ouvrages antérieurs, l'unité de lieu est également respectée ; et, quant à l'unité d'action et d'intérêt, si le drame a, sous ce rapport, quelques reproches à essuyer, c'est un malheur qui lui est commun avec beaucoup d'autres, que le romantisme n'a jamais réclamés. Jusqu'ici M. Dumas n'a rien fait qui permette de l'enrôler sous les drapeaux de la secte novatrice. »

Par contre, la *Quotidienne*, organe ultra-royaliste, a, comme tous ses coreligionnaires, de secrètes et illogiques affinités avec la littérature romantique. Elle comble d'éloges *Henri III et sa Cour*, qui pourtant aurait dû inquiéter son loyalisme monarchique : « Depuis longtemps, il n'y avait eu à la Comédie-Française un triomphe si complet et de si bon aloi ; depuis longtemps, aussi, la beauté, la richesse, la variété et la vérité des costumes n'avaient si puissamment concouru à compléter l'illusion théâtrale. »

Selon l'usage, le succès d'*Henri III* provoqua des parodies. Le 28 février, on joua au Vaudeville la *Cour du roi Pétaud*, attribuée à Alexandre Dumas, Cavé, Laviglé et de Ribbing, qui ne tint pas longtemps l'affiche. La culotte du roi, lointain héritier de Dagobert, faisait le sujet et le fond de cette pantalonnade. Sa Majesté la mettait à l'envers ; le comte Childebrand était à la tête du parti qui voulait porter le haut-de-chausse à l'endroit. — A la Gaîté, le 26 mars, fut représenté le *Brutal*, drame bouffon en deux tableaux, par Prosper. C'était une kyrielle de calembours et de lazzis de toute espèce, plutôt vieux que neufs, débités par un maître cordonnier, qui est le Guise de cette pitrerie, un compagnon serrurier, qui en est le Saint-Mégrin, et une dame chamarreuse, qui en est la Catherine de Lorraine. Le dialogue, très épicé, souleva quelques murmures et de gros rires. Pour la seconde représentation, on eut soin d'enlever les mots trop graveleux, et le *Brutal* suivit joyeusement son cours. — Il y a autrement d'esprit et de belle humeur dans *Cricri et ses Mitrons*, « petite parodie, en vers et en cinq tableaux, d'une grande pièce en cinq actes et en prose, composée par MM. Carmouche, Jouslin de La Salle et Dupeuty, et jouée pour la première fois à Paris sur le théâtre des Variétés, le 7 mars 1829 ». Cricri, maître boulanger, a comme premier mitron Chaudchaud Saint-Pétrin, qui est en délicatesse avec Gueusard, dit le Balafré, et en marivaudage fort avancé avec la Lorraine, épouse d'icelui. Mme Jordonne, mère de Cricri, se charge de l'exposition et raconte à Ruggieri les démêlés de la boulangerie. Elle veut rapprocher la Lorraine et Chaudchaud :

Ils s'aimeront bientôt, si ce n'est déjà fait
Car je crois qu'elle en tient pour notre gringalet.
Elle est là près de nous. J'ai pris, pour l'endormir,
[illegible] infaillible.

RUGGIERI.

Est-ce mon élixir ?

LA JORDONNE.

Non, un auteur classique.

Survient Chaudchaud, avec les mitrons qu'il [illegible] :

Pleureuse, Pair-ou-non, inutiles amis,
Allez, allez au four, allez voir si j'y suis.

Le lit s'avance sur la scène, comme le sofa dans *Henri III*, et Chaudchaud s'écrie :

O surprise ! ô bonheur ! ô transport ! ô amour !
Est-ce elle ? Suis-je moi ? Deviens-je aveugle ou sourd ?
Oui, c'est bien un vrai lit, voilà bien la couronne,
Traversin et rideaux, à trente-deux sous l'aune.

Il s'éloigne comme frappé de [illegible]

Voilà bien son béguin, sa jupe en calicot,
Ses pieds, ses mains, ses bras, ses manches à gigot ;
Je pourrais profiter de ce doux tête-à-tête,
Mais, quand on aime bien, hélas ! on est si bête.

Il se met à genoux.

Comment, pas de fichu ?

Il prend le mouchoir qui est [illegible] elle.

Décemment, couvrons-la
Son collier ne tient pas, chaque perle s'en va.

Il prend le collier et s'occupe à le [illegible] à genoux.

Des amants mieux appris agiraient en fins merles,
Mais moi, je suis ici pour... arranger des perles,

Puis voici le serment, sur le mode classique :

J'en jure par le ciel, par le ciel de ce lit,
Avant que de tes nœuds Chaudchaud se désenchaîne,
On verra les merlans remonter dans la Seine.

LA LORRAINE, s'éveillant.

Où suis-je ? Est-ce la voix de mon mari Gueusard ?

CHAUDCHAUD.

Non, vous rêvez à moi.

LA LORRAINE.

Grand Dieu ! Quel cauchemar !
Effronté ! vous ici !... près d'une femme seule !

CHAUDCHAUD.

Mais vous étiez, princesse, en dormant, moins bégueule.

LA LORRAINE.

C'est possible ; en dormant, on ne sait ce qu'on dit.
On ne sait ce qu'on fait, on ne sait...

CHAUDCHAUD.

Suffit.

On entend la voix de Gueusard. La Lorraine est escamotée par Ruggieri, qui la place sous un énorme gobelet d'osier argenté. Auparavant, elle a jeté ce dernier trait :

Entrons... mais attendez, nous devons tout prévoir,
Et j'allais oublier d'oublier mon mouchoir.

Suit la scène de rigueur entre les deux hommes :

CHAUDCHAUD, [illegible]

Bonjour, brave Gueusard !

GUEUSARD, qui est entré avec un gros [illegible]

C'est toi, joli mitron ?

CHAUDCHAUD, d'un ton de bonhomie.

Comment va, s'il vous plaît, madame votre épouse ?

GUEUSARD.

Qu'elle aille ou qu'elle vienne, ourle, tricote ou couse,
Je te demande un peu ce que cela te fait ?

CHAUDCHAUD.

Là... vous vous emportez comme une soupe au lait.

GUEUSARD.

Gare, si j'aperçois quelque chose de louche !

CHAUDCHAUD.

Mais... crois-tu donc, aussi, que du pied je me mouche ?
Sans adieu, je t'attends près d'un patron chéri,
Car je n'ai qu'un mot d'ordre et qu'un seul cri : Cricri !

Gueusard, resté seul, entame un monologue. Il entend régner en maître à la Halle aux farines, mais ses regards se tournent vers le sofa :

Le foulard de ma femme... oui, c'est bien son sautoir.
Elle n'a pas ici perdu que son mouchoir.

Au deuxième tableau, le théâtre représente l'intérieur de la boutique du boulanger Cricri. Les mitrons sont occupés à différents jeux, tels que volant, dames, grâces.

PALIGOTNON, [illegible] au tabouret.

Laisse là ce hochet sur lequel tu te penches.
Viens jouer avec moi.

TURLURE.

Je n'aime pas les dames.

Cependant Chaudchaud admoneste le patron, qui néglige sa boutique et la cuisson :

Soyez homme, Cricri, reprenez le jupon...
La baguette eut son temps, que le pâle ait son tour.
Rallumez tous les feux, et mettez-vous au four.

Gueusard entre, accompagné des garçons de la boulangerie mécanique. Ils sont armés de longs manches à balai. On lit sur leurs casquettes : *Pain romantique*.

GUEUSARD, [illegible]

Tudieu ! corbleu ! morbleu !

CRICRI.

Il me semble, cousin, que vous jurez un peu.

GUEUSARD.

Le juron, c'est le nerf du style romantique.
Ça remplace avec goût les fleurs de rhétorique.

Chaudchaud souffle sur le nez de Gueusard des boulettes de pain avec un mirliton en guise de sarbacane. Le Balafré riposte dédaigneusement :

Je pourrais bien [illegible] comme pédant.
Mais tu n'es qu'un mitron.

CRICRI.

Le thème est changer.
Pour qu'il soit ton égal, je le fais boulanger.

GUEUSARD.

Ils bien ! soit... au canon.

CHAUDCHAUD.

A l'épingle.

GUEUSARD.

A l'aiguille.

CHAUDCHAUD.

A pied.

GUEUSARD.

Comme à cheval.

TOUS DEUX, [illegible]

Il faut que [illegible]

Au troisième tableau, la Lorraine échange des confidences avec Turlure, qui lui dit au sujet de Saint-Pétrin :

Il aime une tigresse à nulle autre pareille.

LA LORRAINE.

Cela n'est pas, cousin, si sûr que de l'oseille.

TURLURE.

Vous souvient-il qu'un soir, non, c'était à midi,
Nous fûmes au Jardin des Plantes, un jeudi,
Que Chaudchaud près de vous, blanc comme une carafe,
Tout en vous admirant, oubliait la girafe,
Pendant que votre époux étudiait les cerfs.
Vous pensâtes avoir une crise de nerfs.

Nous touchons à la scène tragique. Gueusard dicte la lettre :

Tous les gens de la clique
Doivent se réunir, ce soir, dans la boutique,
Quand minuit sonneront. Venez donc, à ce soir !
De bonne heure surtout... Le mien est de vous voir. »

La Lorraine se révolte, scandalisée :

Plus souvent que jamais je consente
A risquer comme ça des mots à double entente.

Gueusard lui montre un encrier. Que contient-il ?

De l'encre apparemment.

GUEUSARD.

Non, de la mort aux rats.
Il faut, sans hésiter, choisir de ces deux choses :
Écrire, si tu veux, ou boire, si tu l'oses.

Elle résiste encore. Il la pince et la repince avec violence :

Aie ! aïe ! aie ! il me pince.
Vous n'avez pas [illegible] de pouce.

GUEUSARD. [illegible]

Le pis.

LA LORRAINE.

Ah ! finissez, je cède à mes devoirs.
Je ne crains pas la mort, mais je crains les bras noirs.

GUEUSARD.

Mettez [illegible]
Ajoutez : « Je t'attends, ma chambre est au sixième. »

Puis l'adresse, ainsi libellée : « A Chaudchaud Saint-Pétrin, boulanger aspirant. »

Au quatrième tableau, Chaudchaud s'apprête à rejoindre la dame de ses pensées, mais il [illegible] mère qui est portière et qui va s'alarmer. Turlure a évoqué cette attendrissante image :

Ses yeux [illegible]
Quand elle attend son fils pour tirer le cordon ?

CHAUDCHAUD

Si je ne reviens pas, en signe de tendresse,
Porte-lui ce cheveu, pour s'en faire une tresse
[illegible]

Enfin, voici la dernière scène, chez la Lorraine. C'est la grande extase, avant le suprême émoi. Écoutez leurs aveux alternés :

Lui : [illegible] un seul mot, de tes yeux une œillade,
Et je me laisse après mettre en capilotade.
Elle : Je brave les cancans, je brave les potins,
Je jette mon bonnet par-dessus les moulins.
Oui, je t'aime, je t'aime, et je t'aime, et je t'aime.

On entend un terrible fracas. C'est l'arrivée de Gueusard, et Chaudchaud s'écrie avec angoisse :

Auriez-vous une armoire ?
Un tiroir de commode, une pièce bien noire ?
D'un petit cabinet, ah ! j'aurais grand besoin

Et, en aparté, ce mot d'adieu malcontent :

[illegible] un amant, quand on loge au sixième !

Il disparaît. Tout à coup le trou du souffleur se lève, et Chaudchaud, nouveau Lazare, lance au public cet appel final :

De faire en bas le mort je me suis fatigué,
Et je reviens vivant pour que ce soit plus gai.
Mesdames et Messieurs, cette pièce est morale.
Elle prouve aujourd'hui, sans faire de scandale,
Que chez un jeune amant, lorsque l'on va le soir,
On peut oublier tout, excepté son mouchoir.

Avec une forte dose de gauloiserie, mais qui n'est pas exempte d'ironie malicieuse, *Cricri et ses Mitrons* marque les invraisemblances, les singularités, les enfantillages et les solennités tonitruantes d'*Henri III*. En quelques vers, Chaudchaud et Cricri ont tout dit contre l'œuvre et le genre :

La pièce est historique ?
Ah ! c'est une autre histoire
— Et comment sont les vers ?
— On les a faits en prose.
C'est donc un mélodrame alors ?
— Pas autre chose

Sous couleur de parodie, voilà de très judicieuse critique littéraire. C'est la vérité mise en boutades.

ALBERT LE ROY.

LA VIE LITTÉRAIRE

L'immoralité littéraire.

Amours d'autrefois, par Paul Gaulot. Ollendorff, éditeur.

Oh ! je sais, il sera toujours fort difficile de déterminer de quelle nature ils doivent être, les rapports, pourtant nécessaires, de l'art et de la morale ! Et c'est là un grand sujet de débats suscités perpétuellement par les moralistes, mais entretenus, s'il faut tout dire, par les artistes. Ces débats, je n'ai pas le prétentieux dessein de les clore. Et puis, il faut bien se réserver des sujets de discussion pour nos vieux jours ! Il faut même se réserver la joie d'affirmer alors des opinions énergiques et neuves sur des questions dont il devient, hélas ! davantage de saison de discuter !

Cependant, si je viens plaider ici, c'est plutôt les circonstances aggravantes contre ceux qui prétextent la liberté de l'art pour aller jusqu'aux confins de l'immoralité et même reculer les bornes de cette terre qui cesse justement d'être vierge depuis que le monde existe et depuis qu'il y a des écrivains, ce qui advint peu après... mais qui est aujourd'hui trop explorée, décidément ! Je sens bien qu'on me fera remarquer que les ouvrages contemporains où il n'y a pas du tout de morale (mais beaucoup d'immoralité et de la plus basse) sont aussi complètement sans art. Naturellement, et je le sais bien.

Mais, considérons les écrivains de plus haut, et voyons la littérature de moins bas. On pose un principe ferme, et on s'autorise de la fermeté du principe, afin d'être plus indulgent pour ses applications. Il vaut mieux dire, en attendant une définitive solution doctrinale qui ne viendra peut-être jamais, que, suivant les époques, l'art peut redouter moins ou craindre davantage d'être un agent d'immoralité. Et nous sommes à l'heure précise où l'immoralité de l'artiste est plus pernicieuse...

Qu'il est donc aisé néanmoins de l'éviter, si on a seulement l'âme un peu bien située ! On peut presque dire que nul sujet n'est complètement interdit à l'écrivain, pour peu qu'il possède la façon délicate qu'imposent plus que les autres les sujets qui ont moins de délicatesse. C'est à quoi je songeais en lisant un volume récent de Paul Gaulot : *Amours d'autrefois*. Paul-Gaulot est un écrivain discret et doux que n'atteignit point le charlatanisme de sa génération. Il se satisfait d'une réputation honnête et modérée. Et il continue sa tâche, avec une allégresse pleine de mesure, dans un domaine qu'il cultive persévéramment avec sûreté, et non sans élégance, certes ! Romancier, il est, en outre, historien. Mais de l'histoire il retient préférablement ce qui ressemble le plus au roman. Il a donc pénétré les intimités charmantes ou violentes de la vie royale aux derniers jours de la monarchie, aux premiers temps de la Révolution. Il reconstitua, pour l'écrire avec amour, l'histoire d'*Un ami de la Reine* (Marie-Antoinette, M. de Fersen). Il reconstitua pour l'écrire, avec quelque effroi où l'admiration se mêle, l'histoire d'*Un complot sous la Terreur* (Marie-Antoinette, Toulan, Jarjayes). Et maintenant, il rétablit, dans leurs aimables détails, certaines amours d'autrefois.

Ses petites histoires graves ou badines montrent ce que furent l'amour et la passion dans ce XVIIIe siècle qui passe cependant pour avoir réduit l'un à n'être que le plaisir et pour n'avoir guère connu l'autre. Convenons que Paul Gaulot ne réduit pas tout à fait les aventures libertines à n'être plus que des berquinades. Tout de même, il orne de je ne sais quelle parure d'idylle les amours les plus vulgaires. S'il conte le dernier amour de Mme du Barry avec le duc de Brissac, on se sent tout de suite attiré vers cette femme charmante, et presque vertueuse, qu'un amour exquis ennoblit encore. S'il nous fait pénétrer dans les plus secrets sentiments de Mme Ducos pour son séduisant mari, le député girondin, la sensualité de ses lettres se décore d'une sensibilité si délicieuse qu'elle nous semble presque virginale. Oh! le joli langage de cette jeune femme amoureuse. Ducos, nommé député de la Gironde à l'Assemblée nationale, est parti pour Paris, elle trompe par ses lettres les chagrins de l'éloignement. Quelles lettres! Elle écrit avec une simplicité adorable :

« Je viens m'entretenir avec toi, mon cher ami, c'est une jouissance bien douce. J'attendais ce moment avec impatience. Voilà le sixième jour que nous sommes séparés. Il me semble qu'il y a six mois. Quand reviendra le temps où nous nous reverrons plus tendres et plus amoureux que jamais? Donne-moi des forces, mon tendre ami, pour soutenir l'intervalle qu'il y a encore à passer d'ici ce moment.

« Je ne suis pas toujours raisonnable : ta cocote n'est pas sage, mais ne me gronde pas quand je suis triste. Je n'ai pas les baisers bien tendres de Bobo pour me consoler. Ainsi, tâche de compenser toutes ces douceurs par des lettres pleines de tendresse et d'amour, comme celle que tu m'as écrite... »

Et elle insiste, la pauvre Cocotte; et elle songe encore à toutes ces douceurs, dont sa vie était enchantée.

« Adieu, je compte sur ta parole et sur ton cœur pour ta fidélité, adieu Bobo, adieu Petit-Mami, Cocote t'aime et désire d'être aimée de toi; tu sais que si tu cessais de l'aimer tu lui ôterais la vie. Adieu, je baise tes beaux yeux...

« AGUITE... »

« Aguite » ou « Cocote » — tendre simplicité! — ne tarde pas à devenir jalouse de Bobo, de Petit-Mami, doux noms murmurés jadis à l'oreille dans les premiers transports d'un amour partagé. Elle tremble pour la fidélité de ce gracieux mari, dans une ville comme Paris où tant d'occasions ne sauraient manquer, surtout à un député... Elle tremble, et ses lettres déclarent avec une précision touchante quelles sont ses craintes et quels sont aussi ses souvenirs. Et Dieu protège cette brave sensualité conjugale, nue, ardente, mais candide, honneur et force d'une nation.

« Adieu, mon tendre ami, je prie Dieu pour que tu te portes bien et que tu te conduises de même. Adieu, Bobo, aime ton Aguite; sois-lui fidèle et elle sera heureuse. Je baise tes beaux yeux, ta bouche... Tu ne me feras pas infidélité, parce que ta pauvre Cocote mourrait de chagrin. »

Le bon langage loyal et sain! Comme la poésie de cet amour repose solidement sur des réalités... Et elle insiste, la charmante petite femme :

« N'oublie jamais ta petite femme qui craint que tu ne cherches avec une autre le bonheur dont tu as joui avec elle...

« ... Adieu, aime-moi toujours, et que la promesse que tu me fis, la veille de ton départ, ne s'écarte jamais de ta mémoire. Rappelle-toi ta pauvre Cocote couchée avec toi. Tu la tenais dans tes bras, et tu mêlais tes larmes aux siennes; tu lui promis de l'aimer toujours et de lui être fidèle. Ce souvenir m'arrache des larmes, mon cher ami; mais l'espoir que j'ai que tu ne violeras pas ta promesse me fait vivre heureuse, et triste cependant parce que je suis loin de toi... »

... Et elle précise encore, l'incomparable petite bourgeoise qu'on ne saurait trop adorer; elle précise avec une impudeur pleine de retenue :

« Mon ami, que ta lettre m'a fait plaisir! Il me semblait, en la lisant, t'entendre et te voir. Ah! comme le baiser qui était dans le petit rond était doux! Petit-Mami l'avait mis de bon cœur, je l'ai bien connu. Je croyais te baiser sur ta bouche, mais il n'y a eu que le premier baiser qui m'a fait illusion, parce qu'après en avoir donné beaucoup, Petit-Mami ne me les rendait pas, et je me rappelle que quand je t'en donne un, tu m'en rends deux... »

Et comme elle ne veut pas être en reste avec Petit-Mami, elle aussi trace un rond sur le papier : « Il y a un baiser bien tendre dans le petit rond. »

Traditionnels enfantillages. Enchantement obscur des générations! Mais Cocote sait bien ce qu'elle veut dire :

« Toutes les nuits, je rêve que je suis avec toi; cette nuit encore, j'ai rêvé que nous étions ensemble. Je me réveille tout émue de plaisir, mais, hélas! ce n'était qu'un songe. Ah! je sens, mon ami, que j'ai besoin de toi... Quand je songe au bonheur dont nous avons joui, mon cœur s'échauffe, ma tête se monte; je sens un feu qui me dévore, je brûle... Ah! tu dois éprouver la même chose et savoir ce que je veux dire. Quand cela est passé, je suis triste et je n'ai envie que de pleurer. Quand cet état sera-t-il donc fini? Hélas! je ne peux m'empêcher de te faire

cette question, quoique je sache bien que tu ne peux pas y répondre... »

Heureusement, Cocote retrouve Petit-Mami dans Paris :

> Voilà nos gens repoints, et je laisse à juger
> De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines !

Louable petit roman sensuel et matérialiste! Qui donc blâmerait la vivacité singulière de ces sentiments qui se terminent en sensations! Sensualité fraîche et pure, si morale! Paul Gaulot l'édulcore, l'atténue; et pourtant il ne dissimule rien de la vérité de la vie. Le réalisme bourgeois de son histoire devient idyllique, mais reste réel...

Même s'il narre les grossières amours d'une duchesse de Berry, son style garde une réserve qui rend tout possible et tout légitime, et nous sommes indulgents à la princesse, ses débauches mêmes ne nous choquent pas; mais, ô triomphe de la moralité dans le libertinage! nous n'avons de répugnance que pour ses méprisables amants. Nous gardons du récit, où cependant sont omis peu de lestes détails, une impression austère.

Plus vulgairement, Paul Gaulot écrit les péripéties pacifiques de l'abstention conjugale dans le royal ménage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Le mariage fut célébré le 16 mai 1770 à Versailles. Le soir, au souper, le nouvel époux, qui ne semblait point ému, mangea d'un grand appétit, comme à son ordinaire. Le roi Louis XV le remarqua et ne put s'empêcher de dire à son petit-fils avec un sourire :

— Ne vous chargez pas trop l'estomac pour cette nuit.

Mais le Dauphin répondit tranquillement :

— Pourquoi donc! Je dors toujours mieux quand j'ai bien soupé.

Et, de fait, le repas terminé, l'élève du duc de La Vauguyon prit sa jeune épousée par la main, la conduisit jusqu'à la porte de sa chambre, et là, le plus simplement du monde, il lui souhaita une bonne nuit, et puis s'en fut coucher.

Le matin, la princesse de Guéménée, qui avait alors la direction du palais, entra d'assez bonne heure dans l'appartement de Marie-Antoinette. Point de Dauphin. La Dauphine était seule.

— Dieu me pardonne! s'écria la princesse, il s'est levé d'aussi bon matin que de coutume?

— Que voulez-vous dire? fit Marie-Antoinette. On m'a beaucoup vanté le politesse française, mais je crois vraiment que j'ai épousé le plus poli de la nation.

— Comment! il est levé? répéta la princesse, qui ne comprenait pas.

— Non, non! s'écria alors la Dauphine. Il n'a pu se lever, ici du moins, car il n'y a pas couché. Il m'a laissée à la porte de la chambre, son chapeau à la main, et m'a quittée bien vite, comme s'il eût été embarrassé de ma personne.

Elle ne le revit qu'au déjeuner.

— J'espère que vous avez bien dormi? dit-il.

— Très bien! car je n'avais personne pour m'en empêcher, répliqua-t-elle.

La politesse de Louis XVI dura plusieurs années. L'Europe enfin s'en mêla. Et Louis XVI, étant monté sur le trône, se résolut à faire ce qu'il fallait pour s'assurer des héritiers.

Il n'est que de conter sans malice. Le récit placide et circonstancié de Paul Gaulot ne nous laisse rien ignorer de tous ces incidents négatifs; et, à aucun moment, nous ne sommes sur le point de nous offusquer. Et cependant, ce sont secrets d'alcôve qu'il n'était pas absolument séant que nous connussions.

* * *

Mais je sens trop quelles fautes de goût commettrait tel romancier contemporain s'il narrait les aventures d'un mari n'ayant aucun goût pour ce genre de fautes qu'un mari est spécialement autorisé à commettre! Hélas! nous sommes enclins à tout adultérer de grossièreté. Est-ce conséquence lointaine d'un idéalisme benêt? Quoi qu'il en soit, nous sommes des hommes, et après nous être beaucoup appliqués à faire les anges, nous nous sommes accoutumés à faire la bête, et quelle répugnante bête!

Sachons mesurer notre indispensable réquisitoire. Il est bien vrai que nous sommes entraînés à ne pas voir l'immoralité partout où elle va se nicher, et qu'en revanche nous la plaçons où elle ne se loge pas. De longtemps nous ne vîmes nulle immoralité dans des « romans antiques » où cependant l'obscénité s'étalait comme à plaisir. Des commerçants trop hardis nous ont enfin contraints de ne plus persister en notre erreur, et il ne nous est plus permis de conserver notre aveuglement.

Mais nous nous flattons toujours volontiers de ne rien découvrir d'immoral et moins encore d'obscène dans les gauloiseries, dans les gaillardises, dans les paillardises prolixes des contes de l'ancien temps; et particulièrement le libertinage fin des récits du XVIIIe siècle semble ne jamais rien contenir qui nous puisse offenser. Je crois cependant qu'il faut distinguer. Les héros du temps passé, quoi qu'ils fassent, sont loin de nous et différents de nous. Leur mort purifie tous leurs gestes, idéalise un peu tous leurs actes. Les héros contemporains, au contraire, sont trop près de nous, nous ressemblent trop et malgré nous, nous rapprochons trop leurs attitudes dépouillées d'artifices de nos attitudes les plus vulgaires.

Oui, il est certaines heures où un héros contemporain, même innocent, nous paraîtra plus près d'être immoral qu'un roué de régence qui aurait pourtant mille intentions coupables...

Et cherchons bien, dissimulons le prestige qu'exercent puissamment sur nous les libertinages gracieusement désuets du XVIIIe siècle, nous trouverons parmi nous des auteurs qui savent traiter un sujet délicat avec la même élégante dextérité que les conteurs immortels d'une époque où l'on était habile en l'art de côtoyer les plus terribles précipices. L'abbé Prévost sut écrire une chaste *Manon Lescaut* en dépit d'un sujet dangereux, de milieux inquiétants, de héros qui ne se piquaient pas de pratiquer la vertu ni de connaître simplement la morale. Il n'y a dans ce livre inoubliable ni brutalité blessante, ni choquante polissonnerie. L'auteur a peint la passion dans toute sa force désordonnée, et son livre demeure comme un chef-d'œuvre moral. De nos jours, Hugues Rebell écrit *la Câlineuse*. Discutera-t-on la moralité de cet ouvrage ? Non, mais tant d'auteurs font dégénérer systématiquement la passion en grossièreté que nous confondons parmi eux ceux qui ont assez d'art et un art assez noble pour s'épargner en tous sujets cette déchéance.

Et l'évolution littéraire elle-même entraîne nos contemporains à l'immoralité qui vicie presque toute notre littérature. La plupart sont coupables ; distinguons dans leur foule ceux qui ne sont coupables qu'à demi et pardonnons à ceux qui sont victimes de leur temps, tout en l'étant d'eux-mêmes.

Le naturalisme, s'il faut tout dire, aggrava l'immoralité des romans de nos jours en multipliant l'importance de certains gestes agréables et grossiers. Il insista méthodiquement sur les amours charnelles. Il ne dégrada point l'homme, mais le ravala. Il dégrada plus encore la femme, car la femme étant faite exclusivement pour l'amour, comme on la rabaisse quand on réduit l'amour à de simples fonctions plus ou moins animales ! Et c'est ce que fit le naturalisme totalement, sans le faire jusqu'au bout consciemment. Les incertitudes de l'amour, ses frénésies, ses excitations, ses mélancolies : tout cela ne fut rien, et les élans du cœur d'où naissent les adultères : tout cela ne fut rien non plus. Et de toutes ces passions triomphantes ou douloureuses qui font la vie de la femme il ne resta rien que la pauvreté lamentable des amoureuses manifestations, et cette pauvreté fut plus risible et plus navrante dans ces adultères où le cœur semble avoir plus d'influence... et de là vinrent fatalement les descriptions attristantes, répugnantes, dégoûtantes, qui encombrent les romans de Zola.

Zola n'en était pas moins un grand artiste, simple et grave et sévère. Ses imitateurs n'eurent plus ni sévérité, ni gravité, ni simplicité. Ils préméditèrent de développer ces peintures immorales où Zola se résolvait par conception littéraire. Zola n'en découvrait que la nécessité, la logique ; eux n'en voulurent voir que les conséquences utiles... Rendra-t-on Zola responsable de ces effets du naturalisme ? Nullement.

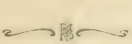
Au reste, ils sont simplement accessoires. Ils firent plus grossières les peintures amoureuses d'écrivains soucieux de cultiver les bons instincts d'une clientèle. Un autre fut plus coupable de la démoralisation profonde de notre littérature romanesque, plus coupable parce que plus conscient des effets socialement et littérairement pernicieux de sa puérile conception du monde. C'est Paul Bourget. Pour lui les femmes ne furent plus que des êtres frivoles et vains, uniquement destinés à l'amour, à ses gestes badins... et sans résultats, à ses complications aussi raffinées que possible et à quel amour ? à l'amour-sentiment, à l'amour-passion ? non pas, mais à l'amour dans lequel l'entraînement du cœur, malgré de lourdes analyses, est subalterne, essentiel au contraire l'entraînement des sens... Il se peut que Dieu pardonne à Paul Bourget ; ceux qui sont soucieux de la dignité de notre littérature lui tiendront perpétuellement rigueur.

Il est « celui qui a commencé ». D'autres malheureusement ont continué. Ils ont fait pis, car sachant que les livres se multiplient plus rapidement que les lecteurs, sachant que les lecteurs lisent à la hâte et superficiellement, ils se sont appliqués à les retenir par leurs instincts les plus bas, les plus prompts à s'exciter. Et ils sont allés dans l'immoralité au delà de ce qu'on pouvait prévoir. Il n'y a plus d'art, plus de littérature. Il y a excitation à la débauche, simplement et, par surcroît, entreprise commerciale... Mais le public, saturé, se blase. Il réfléchit. Et les ouvrages des corrupteurs commencent à leur rester pour compte. Et c'est par le dégoût des lecteurs que la littérature peut se régénérer...

Que dire de plus ! Il suffit de constater les faits. Cela seul est possible. Cela seul est juste. Il est peu de sujets inévitablement immoraux. Tout dépend de l'inspiration de ceux qui les entreprennent. Oui, l'intention est beaucoup pour ou contre l'immoralité d'un ouvrage. Ensuite... il y a la manière.

Ce principe semble indulgent. C'est le seul qui permette d'être sévère.

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

Bouffes-du-Nord : *Crainquebille*, pièce en trois tableaux, de M. Anatole France.

Que l'auteur des *Noces corinthiennes* puisse être en même temps l'auteur de *Crainquebille*, voilà qui est assurément merveilleux et fait pour emporter l'étonnement, si l'on considère les deux œuvres, extrêmes comme date, du point de vue *artiste*. Que les couleurs de ces deux tableaux, si différents par le décor, aient été prises à la même palette, tout d'abord cela paraît bizarre, en quelque manière inexplicable, et l'on est aussitôt tenté d'en conclure à une souplesse, à une variété de facture qui passe l'imagination! Mais donnons-nous la peine d'aller plus loin que le vernis; grattons un peu la pellicule; déshabillons les personnages de leurs costumes, qui fixent et précisent leur date, et nous donnent un contraste trop saisissant, voyons seulement leurs âmes et surtout celle de l'auteur qui s'exprime par eux, dont ils ne sont que les porte-parole — vous reconnaîtrez alors, à la pleine lumière d'évidence, qu'au début comme à la fin de sa carrière, l'état d'esprit de M. Anatole France s'affirme le même et conserve sa remarquable unité : ironiste, frondeur de préjugés, *anarchiste* au vrai sens du terme; tel apparaît bien avant tout l'auteur du *Lys Rouge* et de tant d'autres œuvres où les préoccupations d'un artiste désintéressé, s'ingéniant seulement à créer de la beauté, semblent exclusives. Ne vous y trompez pas! c'est pure illusion. Avec la même ardeur que d'autres apportent à vouloir de l'ordre, à créer de l'ordre, à consolider, M. Anatole France s'applique à détruire, à miner l'ordre établi; chez lui, c'est une merveilleuse aptitude et c'est aussi une volupté. Lorsqu'on fera plus tard l'histoire des Idées dans ces vingt dernières années, il faudra, de toute nécessité, compter avec lui, et son ironie souriante apparaîtra alors comme un des plus puissants instruments qui auront contribué à démolir l'état de choses dont nous vivons.

Au point de vue moral, utilitaire et pratique, nous n'avons pas à juger cette tendance; et, d'ailleurs, comment le ferions-nous avec la place dont nous disposons? Et puis, quand même nous en aurions licence, tout en nous répugnerait à cette besogne de prédicateur. Nous ne sommes point de ceux, Dieu merci! qui s'indignent contre la scène des assises de *Résurrection*, contre cette satire, admirable et sanglante, de la parade judiciaire, satire vraie dans tous les pays et sous toutes les latitudes, sous prétexte que l'hermine blanche du magistrat s'en trouve un peu salie... Non certes, car en nous le psychologue et l'observateur sont trop prédominants pour que notre être entier ne frémisse point des pieds à la tête devant la vérité d'une telle évocation! Il faut laisser ce soin aux cuistres et aux Basile de la littérature, dont nous ne manquons point d'ailleurs. Pour nous, qui ne voulons et ne recherchons d'autre rôle que celui de l'observateur en quête de toute manifestation saisissante et qui nous révèle un coin nouveau de l'âme humaine, nous adhérons pleinement aux conclusions lumineuses par lesquelles Baudelaire, en sa magnifique étude sur Théophile Gautier, résumait la question : — « Des hérésies étranges, écrivait-il, voici près d'un demi-siècle, se sont glissées dans la critique littéraire. Je ne sais quelle lourde nuée, venue de Genève, de Boston ou de l'enfer a intercepté les beaux rayons du soleil de l'esthétique. La fameuse doctrine de l'indissolubilité du Beau, du Vrai et du Bien est une invention de la philosophaillerie moderne (étrange contagion, qui fait qu'en définissant la folie, on en parle le langage!). Les différents objets de la recherche spirituelle réclament des facultés qui leur sont éternellement appropriées. C'est vraiment, pour un esprit non entraîné par la mode de l'erreur, un sujet d'étonnement énorme que la confusion totale des genres et des facultés. Comme les différents métiers réclament différents outils, les différents objets de recherche spirituelle exigent leurs facultés correspondantes. »

Je ne sais pas une meilleure critique de la confusion qui s'opère chez la plupart de ceux qui font métier de juger les œuvres littéraires. La vérité est qu'ils y voient tout, sauf ce qu'il y faudrait voir, c'est-à-dire une peinture, vraie ou non, de l'âme humaine. Donc, d'un tel point de vue, nous sympathisons de toutes nos forces avec les misères du vieux père Crainquebille, triste débris d'humanité, mais qui nous donne, en un raccourci puissant, la philosophie profonde et vraie de tant d'obscures destinées. Par tous les temps, sous la pluie, sous la neige, sous les rafales de vent, il pousse devant lui sa voiture d'ambulant, le pauvre vieux aux cheveux blancs, et va criant de sa voix éraillée : « Des choux! des navets! des carottes... » et il vend ce qu'il peut, comme il peut... Il est bien connu dans le quartier. Tous viennent à lui, le petit commis, la boutiquière qui fait son marché, la fille, qui, entre deux clients, va chercher son alcool, son tabac et les légumes de son pot-au-feu; et tous, tant qu'ils sont, Crainquebille les enveloppe d'une même sympathie. Il a sa philosophie à lui, une philosophie de tristesse et de résignation, qui ne dépasse pas évidemment les pauvres idées rudimentaires qui ont pu germer dans sa misérable cervelle. Elle se résume toute en ces quelques mots qu'il répète à qui veut l'entendre : « Un sou, c'est un sou... et... je n'ai jamais fait de tort à personne. » Ainsi parvient-il à vivre sa pauvre existence... et

vous savez que l'existence des ambulants n'est point souhaitable ! Une chienne d'existence et l'hôpital au bout, comme récompense de leurs efforts ! Un jour qu'il attend d'une cliente le paiement d'une botte de poireaux, un sergent de ville l'interpelle : « Circulez ! » lui dit-il, et comme le vieux n'a pas touché son argent, il s'obstine à demeurer. — « Circulez ! » répète l'agent d'une voix plus rogue, et Crainquebille, hélas ! ne circule pas, car il ne saurait se résoudre à perdre les quatorze sous qui lui sont dus, et il sait bien, le pauvre, que s'il quitte la place, son argent est à jamais perdu. A ce moment, un attroupement se forme : quelques voitures se rencontrent, et l'agent irrité croit entendre sortir de sa bouche le cri de : « Mort aux v... » L'agent lui met la main au collet, s'emporte, lui confisque sa voiture et va le conduire au commissariat. Un monsieur bien mis, qui a assisté à la scène, le docteur Mathieu, médecin d'hôpital, officier de la Légion d'honneur, proteste en vain que Crainquebille est innocent, qu'aucune parole semblable n'est sortie de sa bouche, qu'il s'en porte garant : il n'atteint qu'à irriter davantage l'homme de la police. Tous deux sont conduits au commissariat. Vous voyez que ce sont scènes familières, qui adviennent tous les jours et qui n'ont rien de relevé...

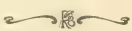
Mais vous savez aussi qu'il n'y a point de petits sujets... Il n'y a que de petits talents.

Ah ! la merveilleuse peinture d'ironie cinglante, que celle du jugement ! Trop douce encore à mon sens, au-dessous de la quotidienne réalité, je l'affirme, et, tous ceux-ci l'affirmeront avec moi qui avec assiduité et d'un esprit libre ont pu suivre la comédie judiciaire. Le pauvre vieux Crainquebille est là, face à la scène, affalé sur son banc de police correctionnelle, auprès du municipal immobile, raide comme un pieu, symbole vivant de l'insensibilité qui sied à la justice. Il entend mal, car l'âge a fait son oreille dure. Son intelligence obtuse perçoit de manière insuffisante les réalités de l'audience. Aux subtiles distinctions du président, il répond par son invariable dénégation : « Je n'ai pas crié : mort aux v... » et ses affirmations non moins invariables que sincères : « Je suis un honnête homme... Un sou est un sou... Je n'ai fait de tort à personne. » Le président interroge, pressé d'en finir. L'agent 64 dépose, et, bien entendu, persiste dans sa plainte. Le professeur Mathieu, cité comme témoin à décharge, dépose à son tour. Il affirme que, présent à la scène, il n'a rien entendu des propos incriminés. Bien mieux, il s'efforce de justifier scientifiquement l'erreur de l'agent 64. L'avocat plaide après lui, et développe ses périodes ronflantes et imbéciles. Le pauvre Crainquebille, qui n'a rien compris, admire qu'il ait pu parler si longtemps et le remercie. Et le président fait mine de rédiger son jugement, tout préparé d'avance. Il condamne l'inculpé à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende, et la scène se termine sur l'observation épique de Crainquebille : « Ils sont bien honnêtes, ces messieurs ! Pas de gros mots ! » Cette aventure misérable, combien de fois ne l'avons-nous pas vue se reproduire, caricature de la justice, plus saisissante mille fois, je le répète encore, dans la réalité vécue que dans l'œuvre fictive de M. Anatole France ! C'est un spectacle gratuit et banal, dont chacun de nous peut vérifier la fréquence entre midi et quatre heures, cette routine des agents judiciaires exerçant leur ministère avec le même automatisme qu'une machine montée ! Voilà une *tranche de vie*, ou je renonce à la trouver jamais, pourvu toutefois qu'on en excepte la note de pitié, d'attendrissement, que l'auteur dramatique y devait introduire pour la beauté du contraste : celle qui est donnée par le docteur Mathieu, représentant ici les idées d'humanité et d'équité que tout esprit libre en doit emporter. M. Anatole France avait la partie belle, tous les atouts en main, comme on dit. La scène était faite d'avance, et nous ne pouvions attendre moins de sa pénétrante ironie. Mais, hélas ! dans la réalité, il n'y a presque jamais de docteur Mathieu pour intervenir en de si banales aventures !

Ce sont en somme, vous le voyez, *les idées tolstoïennes* qui reparaissent et imprègnent notre production contemporaine, écho vibrant de la puissante parole prononcée par le maître russe, et qui secoua tant de consciences ! *Crainquebille* est, si je puis dire, un reflet pâli, atténué, de *Résurrection*. Chacun les reprend ces idées, et s'en sert, après les avoir assimilées à sa propre substance. Les lecteurs de cette Revue ont pu voir, en suivant l'admirable drame de Maxime Gorki : les *Bas-fonds*, quelle était leur intensité, leur force de pénétration, puisque cet étrange et pur *réaliste*, d'originalité si puissante et qui ne semblait relever que de lui-même, cet écrivain, dont le génie paraissait jusqu'alors commandé exclusivement par une vision *amorale* de l'existence, en est touché à son tour, et leur subordonne sa dernière création. Resterait à montrer — et ce pourrait être le sujet d'une passionnante étude, que nous tenterons, sans doute, un jour — jusqu'à quel point ces idées sont russes, et si l'on ne pourrait pas en trouver l'origine dans notre propre littérature française, où les romanciers russes ne se sont pas fait faute de puiser... Quoi qu'il en soit, elles pénètrent, et de plus en plus semblent devoir pénétrer la production imaginative des temps modernes. Et l'on perçoit, aux échos qu'elles trouvent parmi les auditeurs — cela se sent au théâtre où l'impression est directe, immédiate, — qu'elles sont *flottantes*

dans l'air qui nous entoure. M. Anatole France n'avait pas, que je sache, nativement du moins, prédestination d'apôtre... Mais, lui aussi, il fut intoxiqué du virus... Nul d'entre nous n'échappe à sa destinée !

PAUL FLAT.



LES ÉCRIVAINS TRANQUILLES

Il est malaisé de définir l'état d'esprit des écrivains solitaires qu'il nous a plu de réunir en assemblée sous un même toit. A défaut d'être précise, l'opinion de Senèque est compétente :

« Cette ferme assiette de l'âme, appelée chez les Grecs εὐθυμία, et sur laquelle Démocrite a composé un excellent livre, moi, je la nomme *tranquillité*. »

La littérature tranquille peut être une littérature de retraité, ou de paresseux, ou de sceptique, ou de sensible, — mais ce n'est proprement aucune d'elles ; elle unit tout ensemble la naïveté, l'esprit, la mélancolie et l'humour, et primitivement casanière elle est forte du plus effréné vagabondage.

C'est une des plus aimables traditions que celle de la tranquillité en littérature, et il est particulièrement piquant de remarquer le nombre considérable de ses adeptes à une époque où chacun tirant à soi un coin du gâteau, la plus grande part est à qui s'est montré le plus avide, bouillonnant et tumultueux.

Aujourd'hui en effet, on ne fait guère que de la littérature commerciale ou militante ; — d'aucuns n'ont rien à dire, ne disent rien, mais crient aussi bruyamment que ceux qui ont à dire des bêtises, et qui les disent. Parmi cette bataille livresque, les véritables guerriers sont peu nombreux. Mais il y a, par chance, un certain nombre de paisibles spectateurs comme M. France, qui lit Montaigne et en parle dans les salons, M. Renard, qui fait des *Petites Bruyères*, M. Octave Uzanne qui est érudit et doux, ou M. P.-J. Toulet qui surpasse Crébillon fils, au coin du feu, comme par hasard, et quelques autres dont je ne veux point troubler le repos.

On m'excusera d'aller trouver les premiers vestiges de cette tradition au IVe siècle avant Jésus-Christ.

On sait que Xénophon fut un bon général et un excellent écrivain. On lui attribue universellement une grâce et une modération particulières. Certes, on n'a point tiré cette opinion de la lecture des *Économiques*, parce qu'on ne les a pas lues, ni de ses œuvres socratiques où il ne se montre qu'un respectueux disciple.

Et vraiment, c'est dans la *Cyropédie*, dans l'*Anabase* même, que Xénophon est tranquille. Quel paisible conteur de batailles ! Les ennemis sont tout près ; une multitude lutte contre une multitude ; les traits voilent le ciel comme une nuée d'oiseaux. Xénophon remarque un blessé : c'est un jeune Grec dont une pierre détachée du ravin a malheureusement rompu la cuisse gauche. Un peu plus tard notre Xénophon a perdu son bouclier, et il en est fort marri. Nous nous inquiétons avec lui jusqu'au moment où il s'abrite derrière celui d'un de ses soldats avec lequel il court à la mêlée. Un général vulgaire eût pris le bouclier et laissé l'homme. Mais Xénophon est un honnête philosophe, pour qui l'héroïsme n'exclut point la politesse.

Jamais auteur se complut-il davantage à nous narrer une histoire, que Xénophon à nous conter celle du petit Cyrus ?

« — Dis-moi, grand-père, si un de tes esclaves s'était enfui et que tu l'eusses repris, comment le traiterais-tu ? — Je le condamnerais à travailler chargé de chaînes. — Et s'il revenait de lui-même ? — J'ordonnerais qu'on le fouettât, afin qu'il ne retombât pas dans la même faute ; après quoi je me servirais de lui comme auparavant. — Prépare-toi donc à me fouetter, car j'ai le projet de m'enfuir avec mes camarades pour aller à la chasse. »

Et il ne consacre pas moins de sept longs chapitres à rapporter toutes les saillies de ce petit garçon turbulent.

Mais je m'étends trop moi-même sur la tranquillité de Xénophon : dès le collège, chacun a la familiarité de cet excellent homme naïf, doux et beau parleur.

Il n'a point d'égal dans la littérature latine : Virgile, Horace, Ovide n'ont point l'âme si sereine. Seul, Pline le Jeune semble représenter le genre. Ce timide fonctionnaire de Trajan nous séduit aisément.

« Vous allez rire : eh bien ! riez tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connaissez a pris trois sangliers, et des plus beaux. Quoi ! lui-même ? Oui, lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à mon repos et à ma paresse. J'étais assis près des toiles : ni épieu ni dard sous ma main ; rien qu'un poinçon et des tablettes. Je rêvais, j'écrivais, et je me préparais la consolation de remporter mes pages pleines, si je m'en retournais les mains vides. Ne dédaignez pas cette manière d'étudier... Croyez-moi, quand vous voudrez vous livrer à cet exercice, portez votre panetière et votre bouteille ; mais n'oubliez pas vos tablettes... Adieu. »

Ce mauvais chasseur n'est peut-être pas un grand génie, mais il est bien un des types les plus parfaits de ces auteurs qui écrivent des choses agréables dans le seul but d'écrire et de donner de l'agrément.

Ayant ainsi doté de deux patrons un genre baptisé par l'autorité de Sénèque, il est moins audacieux de discourir sur les écrivains tranquilles.

Un grand nombre de romanciers s'efforcent aujourd'hui de remplir leurs écrits d'une grande science des choses, et aboutissent à faire des livres d'une lecture insupportable. Il est évident qu'ils ne considèrent pas le métier d'écrire comme un art, et le résultat comme un plaisir.

Tout au rebours, les écrivains tranquilles considèrent que le divertissement du roman ne doit pas seulement être la part du lecteur, mais de l'auteur lui-même. Ils trouvent une joie à inventer des personnages amusants mêlés à d'intéressantes intrigues, à les faire vivre dans des paysages amènes, à en tirer des réflexions aimables et à tout exprimer, enfin, dans une langue élégante et claire, propre à faciliter le plaisir de la lecture. Ils ne s'abaissent point pour faire rire, et ne se haussent point pour étonner : ils imaginent être leurs propres lecteurs. Ils écrivent complaisamment.

Ils ne cherchent point les situations dramatiques, qui sont habituellement fatigantes, et semblent ignorer les violentes passions.

« Les anciens, frère Tobie, ont reconnu deux sortes d'amour, très distinctes l'une de l'autre, suivant la partie du corps où elles prennent naissance, la cervelle ou le foie. Ainsi, quand un homme devient amoureux, il doit considérer où est le siège du mal. » Voilà une théorie qui met Sterne à l'abri de l'importunité du drame passionnel.

Délivré de la douleur, qui est triste et incommode, l'amoureux n'a plus que de précieux soins et de délicates inquiétudes, et quand ses vœux seront exaucés, il ne serrera point sa maîtresse sur sa poitrine avec des cris de joie et l'enthousiasme brutal d'un exubérant délire ; mais il pourra, de sang-froid, se montrer un amant galant et curieux.

Le bel amour, pour orner de beaux romans, celui qui vient de ce cœur tranquille, que Charles Lamb a appelé « petit triangle rouge, symbole de nos espérances et de nos craintes » !

Et qui ne se rappelle, à ce propos, la plus délicieuse page, peut-être, du *Voyage autour de ma chambre :*

« Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière ; j'allai moi-même la cueillir dans les serres du *Valentin :* et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à Mme de Hautcastel. Elle la prit, la posa sur sa toilette, sans la regarder, et sans me regarder moi-même. — Mais comment aurait-elle fait attention à moi ? Elle était occupée à se regarder elle-même : debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure ; elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. — Je me résignai : je tenais humblement des épingles toutes prêtes arrangées dans ma main ; mais, son carreau se trouvant plus à sa portée, elle prenait à son carreau, — et si j'avançais la main, elle les prenait de ma main — indifféremment ; — et pour les prendre, elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue... Enfin, l'avouerai-je ? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure. »

C'est le lieu de remarquer que Xavier de Maistre et les autres écrivains tranquilles diffèrent de notre actuelle littérature, où l'amour est triste, social, psychologique, halluciné, saphique et... commercial.

* * *

Avec cette humeur égale, on a parfois envisagé la philosophie. Montaigne et son *oreiller du doute* sont célèbres. Sénèque, dès longtemps, avait doucement enseigné la sagesse à Lucilius, dans des lettres où reviennent souvent l'éloge du *vertueux loisir* et ce précepte, si pittoresque : « Je réduis donc tous mes principes à celui-ci : « soyez lent à parler... »

Les historiens tranquilles sont nombreux, depuis qu'Amyot pacifia si aimablement Plutarque, et c'est une preuve que la vie publique n'est pas un cauchemar pour tous les grands esprits. Ce fut, pour Montesquieu, une excellente manière de « faire de la politique » que d'écrire les *Lettres persanes.*

La religion enfin, qui fit de grandes guerres et qui fait encore un grand tapage, eut de paisibles adeptes. Au temps de Luther et de Calvin, certain naïf auteur d'une de ces *Vies des Saints* que ne vendent plus les librairies religieuses, mais que conservent pieusement les quais de Paris, ne s'occupe guère de discuter les dogmes du christianisme : « Saint Romain, écrit-il, ayant vu un ange qui essuyoit la sueur du front de saint Laurens, quand on le tourmentoit, et ayant considéré la constance et la joye de ce martyr, conclut de ces deux prodiges que la religion chrétienne étoit la véritable. » Et voyez avec quelle bonhomie il conte les origines de la Toussaint : « Un saint ermite, rencontrant un religieux françois, le pria de dire à saint Odilon, pour lors abbé de Cluny, que les démons se plaignoient de ce qu'il délivroit par ses prières plusieurs âmes du Purgatoire. Le saint Abbé, ayant sçû cela, ordonna qu'on prendroit en tout son ordre le deuxième de novembre pour prier Dieu pour les âmes du Purgatoire. Le Pape établit depuis dans toute l'Église ce que cet abbé avoit fait dans son ordre. » La nature calme de ce

pieux écrivain le pousse quelquefois, il faut bien l'avouer, à l'invraisemblance. Les aventures de saint Maclou sont peu conformes aux *mœurs maritimes* dont un certain nombre d'anciens officiers nous entretiennent aujourd'hui : « Saint Maclou étant encore enfant, s'endormit auprès de la mer sur une motte de terre : le flux de la mer enleva cette motte qui servit de berceau flottant, ou plutôt de vaisseau à cet enfant de la Providence qui, après avoir évité le danger, se fit religieux. Étant un jour en pleine mer, Dieu envoya une baleine près de son navire, sur le dos de laquelle il célébra la sainte messe. Une autre fois, comme il voulait aller au désert dans une isle, Jésus-Christ fut son pilote. »

A défaut d'un grand talent, une grande tranquillité, du moins, apparaît dans ces écrits singuliers.

Ainsi, les plus différents genres ont tous été traités par quelques écrivains tranquilles.

*
* *

Et, de ce fait, pouvons-nous conclure à l'existence d'une méthode et d'une école ?

Il importe peu, dira-t-on, que la *tranquillité* ait, dans les histoires littéraires, un chapitre comme le *romantisme*, le *Parnasse*, le *symbolisme* et le *naturisme*; et je ne tirerais point une grande gloire d'en être le naïf inventeur.

Mais l'attrait de Montaigne, l'autorité de Sénèque imposent. L'esprit véritablement tranquille est fort : il est une source limpide et profonde.

L'homme d'action, qui court et fait du bruit, oublie vite le but de son acte et prend aisément l'habitude de considérer comme l'action même sa course et le bruit qu'il fait. L'homme calme a pour lui le loisir et le silence.

L'habitude de la solitude ne féconde peut-être pas son esprit, mais, lent à penser, il crée, réfléchit : sa pensée s'éclaire, se fixe sûrement. Il ne considère pas l'ensemble, mais examine le détail, le tourne, s'y pose, s'y complaît. S'il ne prend pas droitement le chemin le plus court, il jouit du moins des avantages du sentier, qui a de l'ombrage, des détours imprévus et des fourrés déserts où, parfois, il fraye de ses propres mains une issue nouvelle. Enfin, libre de soucis, et, en même temps, réduit à ses propres forces, il fait presque nécessairement une œuvre originale.

Il ne s'occupe que de sa pensée, l'enveloppe soigneusement de l'expression la plus parfaite : replié sur lui-même, il sourd un style né en lui, si étroitement lié à sa pensée qu'on ne sait lequel des deux est fait pour l'autre.

Le style est donc subordonné chez lui à l'excellence du fond : et c'est le propre de la forme excellente.

Si d'abord, en effet, on est tenté d'estimer verbiage ou rhétorique les phrases longues et appliquées de l'écrivain tranquille, il faut bien comprendre ensuite que cette longuerie et cette application sont légitimes. Si l'on blâme l'auteur d'avoir, par son style précieux, insisté outre mesure sur une idée futile, le reproche vise l'idée et non l'expression. Qui vous dit que l'auteur ne trouvait pas fort importante l'idée que vous jugez futile ?

Lorsque Mlle de Scudéry relate une fête au Louvre, ne lui permettez-vous pas de dépasser la longueur d'un *écho* de journal ?

Et si M. de Régnier décrit en longues pages les fruits en céramiques de M. de Serpigny, croyez bien que c'est qu'il accorde à leur velouté, à leur grenu, à leur vernis une aussi grande importance que M. Decourcelle à la méthode qu'emploie Fonfonse pour étrangler la fripière de la rue Saint-Maur.

Les lecteurs des romans scatologiques ou humbertistes bâillent aujourd'hui sur les contes de Crébillon; du moins les gens de goût et qui bâillent avouent-ils que la *Nuit et le Moment* est « un chef-d'œuvre du genre ».

Et parce qu'il a cessé de plaire à certain public, faut-il mépriser un genre dont le propre était d'exiger un style pur, élégant et harmonieux ?

Le genre humbertiste exige le style du reportage et si les gens de goût ne bâillent point sur le « chef-d'œuvre du genre », du moins crient-ils à l'infamie ou à la chienlit...

*
* *

Enfin, cette attitude de solitaire est-elle incompatible avec le développement d'un grand art ?

N'est-ce point la commune image de l'écrivain que ce paisible bonhomme amoureux de sa vieille robe de chambre et de ses pantoufles, fumeur de pipes, casanier, propre à rien qu'à écrire et penser ?

Et cette condition n'est-elle pas surtout convenable à l'écrivain qui écrit, pour ainsi dire, de lui et à lui ?

Tant de gens peinent aujourd'hui à faire des œuvres qu'ils savent médiocres et qu'ils méprisent eux-mêmes !

Louons ces singuliers écrivains qui, laborieux et doux, écrivent de bonne foi des livres qui leur plaisent, et qui chérissent leur besogne comme une maîtresse tendre et agréable ou comme un enfant obéissant.

PIERRE DE QUERLON.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 1920. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 15. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 11 AVRIL 1903.

MADEMOISELLE ÉLISE DE CHAMPFERRAT [1]

Nouvelle.

I

Ce fut le 29 juin 1848, jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, que je quittai le grand séminaire, témoin des déchirements de ma vocation.

Après avoir assisté à la messe d'« actions de grâces » qui précède l'ouverture des vacances, je pris avec ma mère le chemin de l'auberge de l'*Arc-en-Ciel*, où la pauvre femme était descendue la veille en arrivant à Montpellier, et d'où nous devions repartir ensemble, le soir même, pour Bédarieux.

Déçue dans ses plus chères espérances par ma résolution de renoncer à la vie ecclésiastique, n'osant ou ne voulant pas me parler, en ce moment, de ma situation, ma mère m'entretint, pendant le trajet, de mon père, entrepreneur de travaux publics, toujours empêtré dans sa route désastreuse d'Agde à Castres.

— Aujourd'hui, vers trois heures, ajouta-t-elle, j'irai à la préfecture retirer un mandat de cinq mille francs.

La chaleur était terrible. Le faubourg Boutonnet, où se trouvaient englobés le petit et le grand séminaire, cuisait dans la braise vive. Nous évitions ce soleil redoutable en nous pressant le long des murs, dans une bande d'ombre tombée des toits.

Bouffardin, le patron de l'*Arc-en-Ciel*, ouvrait la marche, laissant Piffard, le garçon de l'auberge, traîner une carriole à bras chargée de six malles, en pleine chaussée blanche, calcinée. La bretelle passée au col, Piffard transpirait si fort que des gouttes de sueur filtraient à travers la loque de sa chemise dépoitraillée.

Quittant la rue de la Blanquerie, nous traversâmes la place de la Préfecture.

Ma mère, réfugiée en elle-même, se taisait maintenant; moi, troublé jusqu'au fond de l'être, je n'osais lever les yeux sur elle. Tout à coup, me venant de loin comme dans un rêve, j'entendis sa jolie voix un peu chantante, sa voix que j'entends encore, que j'entendrai toujours.

— Quel dommage, disait-elle, que le bureau des mandats ne soit pas encore ouvert, j'y entrerais et ne serais pas obligée de revenir à la préfecture vers trois heures!... Ah! cette entreprise de route, si nous finissions au moins par nous en tirer!... Figure-toi, Ferdinand, que du côté du Mas-Vilain, ton père, qui croyait découvrir seulement de la terre ou du gravier à déblayer, n'a rencontré que du roc, qu'il devra faire sauter avec de la poudre de mine... C'est si cher, la poudre de mine, sans parler de ces pétardiers piémontais qui ne cessent de hausser le prix de leurs journées!...

Elle s'interrompit, et demeurant plantée :

— As-tu faim?

— Pas le moins du monde.

— Je veux que tu déjeunes, pourtant.

— Et moi aussi, ma mère, je veux que vous déjeuniez.

— Voici ce que nous pourrions faire : nous rendre, non loin d'ici, à la crémerie de l'*Ange-Gardien*, rue de l'Aiguillerie, chez Mme veuve Vigouroux, où tu

(1) Voir *Ma Vocation*, roman par Ferdinand Fabre, 1 vol. in-18, chez Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs.

pris, en novembre dernier, du café au lait exquis, si tu l'en souviens.

— Exquis, en effet! votre proposition ne peut donc que me plaire. Allons à l'*Ange-Gardien!*

On se remit en chemin et l'on franchit bientôt le seuil de la crémerie de Mme veuve Vigouroux.

Quelle paix en cette logette exiguë de la rue de l'Aiguillerie, où tout brille, tout étincelle, depuis les ferrures en cuivre du fourneau, soigneusement fourbies au son et au vinaigre, jusqu'aux interminables rangées de cafetières, de tasses, de bols décorés de filets verts, de filets jaunes, avec des couvercles embellis d'une grosse cerise rouge, — un bigarreau de ma chère vallée d'Orb qui m'attend.

Voyant ma mère absorbée, je me garde de me jeter au travers de ses réflexions, qui me sont peut-être peu favorables, où je flaire une obscure hostilité, et mes regards, après s'être distraits aux porcelaines des étagères, s'arrêtent sur Mme veuve Vigouroux. C'est une femme d'une soixantaine d'années, courte, épaisse, moustachue, les lèvres bien coupées pour le bavardage ou pour la prière. Elle fut dans sa jeunesse sœur domestique au Refuge de la Providence. En ce moment, elle bat des œufs dans une assiette creuse, — notre omelette qui se prépare sans doute, — et j'admire la singulière vivacité de son geste, qu'elle accompagne d'un léger dodelinement de la tête et d'un ronron très doux encore qu'un peu nasillard. Au lieu d'accommoder une omelette, on croirait volontiers qu'elle endort un enfant. Cette idée d'enfant qui me saute dans l'esprit me fait trouver je ne sais quel air d'innocence à cette crémerie unique de l'*Ange-Gardien*.

Mais la clarté crue du dehors trouble brutalement nos demi-ténèbres de larges traînées lumineuses qui nous éblouissent. Une main vient de soulever le rideau de coutil accroché à la porte, sur la rue, et le feu est partout, des carreaux au plafond. Quelle différence entre le soleil de Montpellier dans la plaine et le soleil de Bédarieux dans la montagne!

— Je suis à vous, Mademoiselle, clame notre hôtesse sans se retourner.

Une femmelette, tout de noir habillée, enveloppée de la nuque aux talons d'un châle trop ample pour elle, à pointe frangée, s'insinue plutôt qu'elle n'entre; son pas menu est aussi sourd et discret que le pas d'une fourmi.

— Vous savez sans doute, Madame Vigouroux, dit-elle, que, dans trois jours, nous célébrerons la fête de la « Visitation de la très sainte Vierge? »

— Oui, oui, Mademoiselle, je le sais; mais tout de même c'est bien gentil à vous de venir me l'annoncer.

— Faut-il que, comme les autres années, je vous chante le cantique de cette fête adorable?

— Je le crois bien, Mademoiselle!...

Alors la nouvelle venue, d'une petite voix d'oiseau enroué, d'une voix légèrement chevrotante :

D'une mère chérie
Célébrons les grandeurs,
Consacrons à Marie
Et nos voix et nos cœurs...

— C'est Mlle Élise de Champferrat, nous murmure Mme Vigouroux, en nous servant notre omelette.

Et la brave femme court à la chanteuse, qui souffle, halette à la fin de son couplet...

L'omelette est là, dorée, crépitante, baveuse. Nous n'y touchons pas. Enfin ma mère, pour me décider, saisit la cuiller, me sert, se sert, commence.

— Goûte-la, mon enfant, tu la trouveras excellente.

J'obéis et j'attaque mon morceau. Hélas! je m'arrête dès la première bouchée. L'appétit, par un resserrement insupportable de l'estomac, n'y est pas le moins du monde... Mes yeux vaguent à travers l'espace; à bout de fatigue, ils s'attachent à Mlle Élise de Champferrat, et ne la quittent plus. Je crois la reconnaître. Il me semble avoir rencontré vingt fois, soit dans la chapelle du grand séminaire, soit à la cathédrale, où, de temps à autre, m'a appelé le service de Monseigneur, cette personne mince, courbée, gémissante, de tournure contrite, humiliée, avec un air particulier de distinction qui la tire du commun. Présentement, elle balbutie très bas quelque chose à Mme Vigouroux, — des remerciements sans doute, car Mme Vigouroux, l'ayant contrainte à s'asseoir, vient de déposer devant elle une tasse fumante.

— C'est le chocolat du T. R. P. dom Cisnéros, lui chuchote-t-elle.

— Oh! merci de me rappeler le souvenir de ce bon religieux...

Il faut voir par quels gestes mignons du bout des doigts la vieille fille — bien qu'elle paraisse plus âgée, elle a peut-être cinquante ans à peine — taille en mouillettes le « pistolet » que notre hôtesse l'a priée, l'a suppliée d'accepter. — Quand je songe de quelle façon grossière, violente, nous rompions, nous brisions notre pain au réfectoire du grand séminaire, cette crèche qu'on ne trouvait jamais remplie à son gré! Véritablement, Mlle Élise de Champferrat, dont les menottes nerveuses me rappellent les griffettes de quelque jolie lavandière du ruisseau des « Douze », à la tuilerie de Sire, près Bédarieux, ont des façons de toucher, de prendre, d'enlever, que je n'ai vues à personne jusqu'ici. Toute mon âme est encore sous le joug du grand séminaire, et ces pensées de là-bas me traversent :

« Est-ce la religion qui crée, chez certains êtres privilégiés, purifiés à sa flamme, ces délicatesses su-

périeures où l'on a comme une vision de la vie du ciel? Les élus, dans les banquets du Paradis, sous l'œil de Dieu, ne doivent pas se tenir autrement que ne se tient Mlle de Champferrat dans la crémerie pieuse de l'*Ange-Gardien*.

Cependant, au milieu des extravagances où la fièvre, par le flux et le reflux de ma vocation orageuse, égare incessamment ma pensée, un chant très vif monte, monte toujours, plane. Le chocolat du T. R. P. dom Cisnéros, pris lentement jusqu'à la dernière goutte, la vieille demoiselle a trouvé une voix plus claire, plus nourrie, presque vibrante, et ce verset du cantique commencé vole, bat les murs avec un grand bruit d'ailes :

> De concert avec l'ange
> Quand il la salua,
> Disons à sa louange
> Un *Ave Maria*...

La chanteuse est debout, son œil extatique fixé sur un crucifix appendu contre une poutrelle en saillie, au fond de la pièce.

— Merci, Mademoiselle, merci, lui répète Mme Vigouroux.

Elle lui fait une révérence respectueuse, puis l'embrasse avec non moins de respect.

— Alors vous ne tenez pas à ce que j'achève le cantique?

— Non, non, Mademoiselle; cela vous fatiguerait trop... Ne tardez pas à revenir me voir, au moins, et avant Notre-Dame d'août. Je me suis plainte à M. de Talarucq de ce que vous me négligiez un peu...

Mlle de Champferrat ramène sur son visage blanc, allongé, sa voilette de gaze assemblée en plis très corrects au sommet de son chapeau de forme surannée, et s'éloigne comme elle était venue, de son pas menu de fourmi.

II

Mlle de Champferrat disparue, nous fîmes une nouvelle tentative contre l'omelette, et, si je m'en souviens bien, encore qu'un peu refroidie, ma mère et moi nous réussîmes à dépêcher notre morceau. Nous dépêchâmes aussi un travers de doigt de vin de Frontignan, versé par Mme Vigouroux goutte à goutte comme de l'huile en de petits verres à liqueur.

Pourtant une curiosité intraitable me soulevait; je déposai et ma fourchette et mon verre, je demandai à ma mère :

— Est-ce que vous la connaissez, vous, Mlle de Champferrat?

— Non, mon enfant, je ne la connais pas.

— Quelles jolies manières! et quelles mines de souris en maraude! A la considérer quand elle marche, ne croirait-on pas qu'elle chemine à travers une église, dans le chœur où trône le tabernacle?

— As-tu remarqué à quel point elle ressemble à ta tante Angèle?

— Oui! quelque chose me dit que c'est une sainte...

— Au fait, ajouta-t-elle avec un enjouement que je ne lui avais pas revu depuis notre embrassade du matin dans le parloir du grand séminaire et qui restitua un peu d'air à ma poitrine oppressée, au fait, si je questionnais Mme Vigouroux qui me paraît renseignée à fond sur elle?...

— Questionnez-la! questionnez-la!

Après les avoir récurées, lavées à grande eau, notre hôtesse diligente rangeait en leur endroit la tasse et la cuiller de Mlle de Champferrat. A notre appel, car je m'étais mis de la partie, elle se précipite. Elle plante ses yeux noirs, — deux gouttelettes de ce café très concentré préparé tout exprès pour M. l'aumônier de Talarucq, — dans nos quatre yeux levés sur elle et, souriant non sans malice :

— Je sais ce que vous voulez de moi... Il vous faut l'histoire de Mlle de Champferrat, n'est-il pas vrai?

— Vous la savez, son histoire? balbutia ma mère, un peu honteuse.

— Vous la savez, son histoire? répétai-je avec hardiesse.

— Une heure sonne, dit Mme Vigouroux, et je n'aurai plus de pratiques maintenant. Je puis donc me dégourdir la langue à mon aise pour vous faire plaisir et aussi nous édifier... Il est nécessaire de vous apprendre, en premier, que Mlle Élise de Champferrat est de famille noble. Ses parents, dans les temps anciens, habitaient le château de la Cabarède, au village des Matelles, du côté du pic Saint-Loup. Ce pays n'est pas à trois lieues de Montpellier. Comment ces gens de noblesse, qui possédaient des fermes, des métairies, des troupeaux, des domestiques en veux-tu en voilà, en furent-ils réduits, il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, à descendre de leur montagne et à venir s'installer en une maison qu'ils avaient ici, rue d'Aigrefeuille, la rue la plus étroite et la plus pauvre de la ville? M. l'abbé de Talarucq, renseigné à fond, m'a conté tout ça jadis brin à brin; malheureusement, ma tête, qui fuit de plus en plus comme un pot fêlé, ne garde guère au complet ce qu'on verse dedans. J'ai tant seulement conservé bonne mémoire de ces paroles de M. l'aumônier de la Providence : C'est la Révolution qui, à la longue, précipita dans la misère la famille de Champferrat... La Révolution? C'est possible; moi, je ne sais pas au juste. D'ailleurs, je n'ai jamais demandé de détails sur cette ruine, n'entendant guère ce que signifie ce mot : « la Révolution... »

— La Révolution signifie tous les désordres, tous

les crimes, toutes les abominations de la terre! madame Vigouroux, m'écriai-je, frais émoulu de l'enseignement des R. P. Lazaristes. La Révolution guillotina les prêtres, les nobles, puis le Roi, puis la Reine, puis...

— Toujours est-il, interrompit la bonne femme, peu émue de mon élan furibond, toujours est-il qu'aux environs de 1820, sauf erreur, le comte Adhémar de Champferrat et sa fille vivaient dans la ruelle d'Aigrefeuille, d'un fort mince picotin, — le revenu de leur maison, deux mille francs de rente tout au plus... C'est alors qu'il s'en passa des choses et des choses, et plutôt des choses de l'enfer que du paradis...

Elle s'arrêta court, embarrassée.

— Et que se passa-t-il? demandai-je, tout l'entendement remué, avide de connaître, de savoir...

Elle regarda ma mère avec inquiétude. Puis reprenant :

— Oh! il s'en passa des choses et des choses!... Mais comme, au bout du compte, tout cela n'est pas joli, peut-être, y aurait-il convenance... devant M. l'abbé...

— Je vous en prie, madame Vigouroux... implorai-je, joignant les deux mains par une habitude invétérée des constantes adorations du séminaire.

— Après tout, en y réfléchissant, la conduite de Mlle de Champferrat ne méritait aucun reproche à mon avis, et je puis bien, si vous y tenez absolument...

Sans ajouter un mot, à plusieurs reprises elle s'humecta les lèvres du fin bout de la langue, attendant l'acquiescement de ma mère pour continuer. Mais ma mère plia sa serviette et fit mine de battre en retraite.

— Moi, je trouve, repartit notre hôtesse trop enchantée de l'occasion de s'en donner tout le long de l'aune pour nous laisser partir, moi je trouve que Mlle Élise a agi saintement en se sauvant du monastère où on l'avait enfermée et en refusant d'y revenir, puisqu'elle ne se sentait pas la vocation!...

— Elle ne se sentait pas la vocation! m'écriai-je avec un transport qui me mit debout à mon insu.

— Eh quoi! Mlle de Champferrat a été religieuse? questionna ma mère, clouée à sa chaise au moment de la quitter.

— Pendant plus de cinq ans, elle a été novice...

— Où donc?

— A la Visitation...

— A la Visitation de la rue de la Blanquerie?

— Justement, Madame, à la Visitation de la rue de la Blanquerie.

— Ah! mon Dieu!... gémit-elle, bouleversée, s'essuyant le front.

A parler franc, j'étais bouleversé aussi, et j'aurais autant aimé en demeurer là avec l'histoire de Mlle Élise de Champferrat, qui m'atteignait dans mes œuvres vives, m'enfonçant un clou aigu en plein cœur.

Cependant Mme Vigouroux avait recommencé à dévider son écheveau, et nous l'écoutions douloureusement.

— Vous vous tromperiez du tout au tout si vous pensiez que, lorsque Mlle Élise descendit du château de la Cabarède avec son père, elle était la petite femme ramassée, entravée, flageolante que vous avez avisée tout à l'heure. A ce qu'elle m'a rapporté elle-même, en nos rencontres assez ordinaires, soit ici, soit à Notre-Dame-des-Tables le samedi, lorsque nous attendions notre tour au confessionnal de M. de Talarucq, elle avait la légèreté, la vivacité, le vol d'une abeille du pic Saint-Loup, où l'on récolte pas mal de miel. Par malheur, avec ces grâces, elle était criblée de défauts, comme il arrive pour le général à la jeunesse, surtout quand la jeunesse est jolie...

— Elle était donc jolie, Mlle de Champferrat? soufflai-je, tremblant des boucles de mes souliers au liséré de mon rabat.

— Vous n'ignorez pas qu'à cause de l'École de médecine, on rencontre des foules d'étudiants par les rues et sur les promenades de Montpellier. Le triste monde que ces godelureaux avec leurs cahiers ou leurs livres sous le bras, le plus souvent sans livres et sans cahiers, tant seulement une canne à la main et... le reste que je ne puis nommer à cause de M. l'abbé, appelé à prononcer ses vœux, un jour. Passez place de la Comédie et retournez-vous; vous apercevrez cette gueusaille des étudiants attablée devant les portes du Café Blanc, vidant des verres pleins et des verres pleins de je ne sais quoi, particulièrement d'une eau-de-vie qui ne ressemble en rien à notre eau-de-vie de Montpellier, car il y nage de grosses paillettes d'or...

— Comment! les étudiants en médecine boivent de l'or? interrompis-je ébahi.

— Ils ruinent leurs familles, monsieur l'abbé?... Et si encore ils ne buvaient que ça!...

— Ils boivent autre chose?

— Ils boivent comme qui dirait leur santé, oui, leur santé. Plusieurs d'entre eux, avant d'avoir palpé leur diplôme à l'École, retournent dans leur village pour y mourir de la belle vie qu'ils ont menée au Café Blanc. Tenez! j'en ai connu un, Pierre Brissonnet, de Saint-Guilhem-le-Désert, qui n'a pas eu le temps d'arriver jusque chez lui; il s'est éteint dans la rotonde de la diligence, à Gignac, — bien entendu sans le secours du saint viatique. Je lui ai fait dire une messe par M. de Talarucq à ce mauvais sujet, il y a des années, quand le malheur arriva; mais, dans le fond, j'étais bien aise que Dieu l'eût réclamé au-

près de lui : car, s'il eût vécu, il aurait été capable de mener à mal la fille unique de mon frère, ma nièce Nathalie, un ange de pureté, sœur-portière aujourd'hui au Refuge de la Providence par la bonté de M. de Talarucq.

— Et comment ce Pierre Brissonnet aurait-il pu s'y prendre pour mener à mal votre nièce Nathalie, un ange de pureté ? demandai-je.

— Est-ce que je connais les manigances de ces étudiants pour ensorceler les filles, moi aussi droite et simple que un et un font deux ! M. de Talarucq, à qui je contai mes ennuis dans les temps, me souffla à l'oreille :

« — Veillez et priez... »

— *Vigilate et orate*, balbutiai-je, laissant malgré moi tomber de mes lèvres ce texte de la messe.

— Veillez et priez, le démon est particulièrement jaloux de la pureté des vierges, et il les guette, comme un loup, jour et nuit, pour les dévorer...

— Mais, ma bonne madame Vigouroux, vous oubliez Mlle de Champferrat, interrompit à son tour ma mère.

— Et croyez-vous que lorsque Mlle Élise, au bras de son père, un homme très religieux d'âme, mais très rude de caractère, comme cela vous sera prouvé par la suite de mes paroles, et croyez-vous que, lorsque Mlle Élise sortait à travers la ville, elle ne rencontrait pas des étudiants postés sur les promenades de l'Esplanade ou du Peyrou pour la regarder jusqu'à la fin de leurs yeux ? Elle en rencontrait par bandes, et ce qu'il y a d'abominable, c'est qu'elle rendait leurs regards à cette meute affamée qui la poursuivait, comme bassets poursuivent un gibier sous bois.

— Cela n'est pas possible, madame Vigouroux, se récria ma mère scandalisée, cela n'est pas possible. Une jeune personne qui avait dû être si bien élevée !...

— Mlle Élise est aujourd'hui un exemple pour la ville de Montpellier qui ne cesse de lui marquer affection et respect. Cela n'empêche pas qu'en sa fleur de jeunesse, le démon n'ait essayé de la tenter et n'y ait réussi plus d'une fois. Et au fait, ce démon doué de toutes les puissances de l'enfer et toujours affamé de chair fraîche n'a-t-il pas tenté des saintes et des saints? N'a-t-il pas voulu tenter Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même sur la Montagne ?...

— Vous avez raison, madame Vigouroux : Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même fut tenté, murmurai-je, privé presque d'haleine, sous le poids d'une émotion accablante, rejeté par un déchirement affreux vers ma vocation abandonnée.

Incontinent, pour me débarrasser d'une douleur atroce, ainsi que je n'y manquais jamais au séminaire, quand le nom auguste de Notre-Seigneur Jésus-Christ était prononcé par n'importe qui, élève ou directeur, je fis un grand signe de croix.

III

Mme Vigouroux nous avait faussé compagnie et besognait à son fourneau. Tout en prenant deux bols sur les étagères et les déposant en des soucoupes aussi larges que des assiettes, elle continuait à bavarder ; seulement il ne s'agissait plus de Mlle Élise de Champferrat. A présent, au lieu de s'adresser à nous, elle s'adressait à elle-même à haute et intelligible voix, en une manière de soliloque :

— Tu comprends bien, Victorine, — son prénom sans doute, — tu comprends bien que tu ne peux laisser partir M. l'abbé et sa mère sans leur faire goûter le chocolat de dom Cisneros. Ah ! il n'y a pas miette de farine dans ce chocolat fabriqué par les mains honnêtes d'un religieux bénédictin ! Dom Cisneros était le secrétaire de Monseigneur l'évêque d'Urgel, exilé au grand séminaire de Montpellier, depuis les guerres carlistes de l'Espagne et rentré dernièrement chez lui par les ordres du nouveau gouvernement... On devrait le crier sur les toits : le ciel vient toujours au secours des siens. Monseigneur d'Urgel et dix prêtres qui l'avaient suivi, ne découvraient pas un sou vaillant dans leur gousset. Crac ! dom Cisneros a l'idée de son chocolat, qu'il place dans les maisons riches de la ville, et voilà notre monde « argenté » comme par miracle. C'est Mlle de Fouzillon qui en prenait à pannerées du chocolat espagnol, à cette fin de l'offrir aux communautés pauvres de la ville : aux Clarisses, aux sœurs de la Miséricorde, surtout aux Carmélites, plus misérables dans leur Carmel que Job sur son fumier ! Pour moi, bon an mal an, j'achetais bien cinquante kilos de son produit à dom Cisneros, et jamais je ne lui ai rabattu un denier sur le prix de sa marchandise... Une minute, madame Fabre, et vous me donnerez des nouvelles de ce chocolat tout à fait angélique...

— Merci, madame Vigouroux, nous avons déjeuné, dit ma mère.

— Avec une omelette de quatre œufs ! Vous, c'est possible ; mais je suis bien sûre que M. l'abbé, qui a les dents jeunes, croquerait encore un « pistotolet »...

— Ma foi !... balbutiai-je.

— Vous voyez ! insista-t-elle en remplissant nos bols jusqu'au bord.

En vérité, le chocolat ne me tentait pas plus que ne m'avait tenté l'omelette. Mais j'avais une peur horrible que ma mère ne finît par trouver longue notre station à la crémerie de l'*Aspe-Gardien* et ne

voulût prendre congé de Mme Vigouroux. Deux fois, je l'avais surprise qui levait les yeux vers la pendule battant avec éclat son tic tac en une encoignure. Son impatience manifeste me donnait des appréhensions qui allaient jusqu'à la douleur. A l'exemple de notre hôtesse, je soliloquais, moi aussi. Je murmurais au fond, au fin fond de moi-même :

« L'histoire de Mlle de Champferrat n'intéresse plus ma mère. Au commencement elle y prenait goût; à présent, elle est agacée... Ces mots : « Mlle Élise de Champferrat ne se sentait pas la vocation », ont brusquement changé son humeur. La situation de Mlle Élise fuyant jadis le monastère de la Visitation, lui paraît trop ressembler à ma situation actuelle, et elle se détache d'un récit qui la trouble, la gène, la heurte, l'afflige, la désole... Je n'en puis douter, maintenant elle est à l'affût d'un prétexte qui lui permette de rompre l'entretien, de m'enlever... Soyez béni, dom Cisneros, que j'ai connu au grand séminaire si attentif à Monseigneur d'Urgel, soyez béni, dom Cisneros, puisque votre chocolat angélique nous retient... »

Chance inespérée! les bols fument à nous aveugler de leur buée, et les aborder est impossible. Tant mieux! tant mieux!... Du reste, la pendule marque à peine une heure et demie, et le bureau des mandats, à la préfecture, n'ouvre pas avant trois heures. Ma mère trempe son « pistolet »; puis elle le tient suspendu, n'osant le porter à sa bouche. Moi, j'attends avec délices.

Cependant notre hôtesse réintègre sa place à notre table où elle appuie ses coudes sans façon, et j'entrevois, entre ses grosses lèvres rouges, le fin bout de sa langue qui fait sa manœuvre, s'essaye à recommencer. Qu'elle recommence donc!

— Ma mère et moi nous vous écoutons, Madame Vigouroux, lui dis-je délibérément.

— Une après-midi, repart-elle aussitôt, Mlle Élise se promenait au Peyrou avec son père. M. de Champferrat, qui, tout en marchant, s'amusait à battre les cailloux avec sa canne, laisse sa canne lui glisser des doigts. Naturellement, Mademoiselle se baisse pour la ramasser; mais, avant que sa main l'ait saisie, un monsieur la prend, la restitue à elle, non à lui, puis se sauve comme quelqu'un qui a fait un mauvais coup.

— Un étudiant sans doute? questionna ma mère.

— Vous allez juger ça, et je vous demande même de prêter grande attention à ce détail très important.

— Est-ce que M. Garidels deviendrait fou, par hasard? dit M. de Champferrat, qui a suivi des yeux le monsieur de la canne...

— Vous pensez donc que c'est M. Garidels?... répond cette sournoise d'Élise d'un air d'innocence baptismale.

— La promenade ne dura guère ce jour-là... Rentrés à la ruelle d'Aigrefeuille, que se passa-t-il entre le père et la fille? Mademoiselle, qui, avec l'humilité d'une sainte au confessionnal, m'a conté tant de circonstances de sa vie, a oublié de me conter celle-là. Je penche à croire que l'un et l'autre ne se « jetèrent pas des fleurs à la tête », comme on dit des gens fâchés à Saint-Pargoire, mon pays. Le fait est, pour ne pas me perdre dans les raisonnements, que M. le comte demanda sa note au docteur André Garidels, le paya rubis sur l'ongle et lui flanqua sa porte aux talons.

— Eh quoi! le monsieur du Peyrou était un médecin? m'exclamai-je.

— Et un bon, le meilleur peut-être de Montpellier où il pleut des médecins comme, en novembre, à Saint-Pargoire, il pleut des corbeaux affamés à travers les champs. Celui-ci nous était arrivé de Paris pour enseigner je ne sais quoi à l'École de médecine, et bientôt, par le tapage des étudiants, qui l'applaudissaient jusqu'à travers les rues, criant : « Vive monsieur l'agrégé! Vive monsieur l'agrégé! » sa réputation s'était répandue du quartier Saint-Denis au faubourg Boutonnet, avait fait tache d'huile d'un bout de la ville à l'autre...

— Et M. de Champferrat l'avait pris avec tout le monde?

— Il y fut bien obligé lorsqu'il voulut se débarrasser d'une affreuse toux de montagne qu'il avait apportée de la Cabarède, qui lui collait de plus en plus la peau sur les os et menaçait de l'entraîner de l'autre côté de la vie... Quel homme, d'ailleurs, ce docteur André Garidels, et savant, et doux, et distingué! Il n'était pas de noblesse, mais il faut un peu de justice dans ce monde et je vous avouerai que, le rencontrant quelquefois par ici, je lui trouvais une plus jolie dégaine, de plus gentilles façons qu'aux nobles de la place de la Canourgue, où demeurent tous nos ci-devant... Enfin, à tout péché miséricorde, et je prie Dieu d'alléger son purgatoire au docteur Garidels, qui, dans les temps, me soigna pour rien et soigna aussi pour rien ma nièce Nathalie...

— Il est donc mort? m'écriai-je.

— Il est mort, et il y a beau temps. Mais moi, j'espère que Dieu, meilleur que M. de Champferrat, ne l'aura pas traité trop durement. Pour le purgatoire, je ne dis pas : on a toujours une ou deux peccadilles à purger; pour l'enfer, jamais!

— Enfin, qu'avait-il fait? demanda ma mère, intéressée de nouveau.

— Un matin, en revenant d'entendre sa messe de chaque jour à la cathédrale de Saint-Pierre, comme

il engageait le pied dans la ruelle d'Aigrefeuille, M. le comte avisa un homme bien mis, qui glissait un papier dans une main, à travers la porte entre-bâillée de sa maison. L'affreuse toux de la Cabarède lui coupant la respiration, il ne pouvait marcher bien vite. Aussi, quand il arriva à son perron, l'homme bien mis avait-il disparu... Encore qu'il fût de bonne famille cévenole et très dévot par-dessus le marché, vous me croirez ou vous ne me croirez pas, M. Adhémar de Champferrat s'emportait à de chaudes colères. Que voulez-vous? c'était son naturel à lui de monter, de monter à l'égal d'une soupe au lait sur un fourneau. En premier, il questionna son valet de chambre, un rusé compère, nommé Brassac; en second, il questionna sa fille, une fine mouche, je vous le garantis. Brassac adorait Mademoiselle, qui adorait peut-être l'inconnu de la ruelle d'Aigrefeuille, et la curiosité de M. le comte ne fit pas ses frais. Il n'apprit rien de rien.

« — Est-ce que cette personne ne vous a pas remis une lettre... pour moi? cria-t-il furieux, en entrant.

« — On ne m'a remis aucune lettre », répondit ce futé de Brassac, d'un front tranquille.

M. de Champferrat n'eut qu'un saut jusqu'à la chambre d'Élise, malade en ce moment, et qui n'avait pu le suivre à la cathédrale.

« — Je pense, Mademoiselle, que vous allez me montrer ce qu'on ose vous écrire !

« — A moi, mon père? » répliqua cette hypocrite avec un air de badiner.

— Alors, vraiment, l'homme bien mis lui avait fait passer une lettre par Brassac? demandai-je, redoutant un arrêt dans le récit, car la voix de Mme Vigouroux venait de tomber brusquement.

— Écoutez, monsieur l'abbé, je n'ai qu'une langue et, encore qu'elle soit bien pendue et bien affilée, je ne puis déblayer la besogne comme si j'en avais trois. Je n'étais pas là, quand M. de Champferrat essayait de tirer les vers du nez, à présent à son valet de chambre, à présent à sa fille, et j'ai besoin par instants de réfléchir un brin pour retrouver exactement dans ma mémoire tout ce que Mlle Élise elle-même y a mis...

— Réfléchissez, je vous en prie...

Ma mère, un œil à la pendule, hasarda :

— Il va sonner deux heures, et il faut qu'à trois heures...

— Madame, interrompit notre hôtesse, la mine rembrunie, presque fâchée, puisque vos occupations vous pressent, je ne vous retiendrai pas. Mais, je vous le déclare, si vous refusez de m'entendre jusqu'au bout, vous ne saurez jamais de quels moyens se sert le ciel pour arracher une âme aux griffes du démon...

— Moi, je reste, madame Vigouroux! m'écriai-je, transporté.

— Oui, mon enfant, restons, soupira ma mère émue de mon élan... Au fait, s'empressa-t-elle d'ajouter, le bureau des mandats ne ferme qu'à cinq heures. Nous avons du temps devant nous.

Ce court dialogue entre ma mère et moi avait coupé son récit à Mme Vigouroux. Elle était pleine de son sujet, mais encore fallait-il éviter de l'interrompre pour ne pas lui en faire perdre le fil. Elle demeurait là silencieuse, les yeux brouillés, recueillie, cherchant en dedans.

— Mes idées sont un brin mêlées à cette minute, dit-elle, et j'en profite pour vous demander comment vous trouvez le chocolat de dom Cisneros.

— Parfait, répondit ma mère.

— Délicieux ! appuyai-je.

— Je tourne la page sur le chocolat espagnol dont il ne me reste plus que deux kilos malheureusement, et j'entreprends de nouveau le chapitre de Mlle Élise. Ma cervelle retrouve ses clartés... Je vous ai mis au courant du caractère terrible de M. de Champferrat. Ce qui faisait qu'à travers la chambre d'en haut, il sautait de rage en véritable chat maigre, c'est qu'après avoir deviné les mensonges de son domestique, il devinait également ceux de sa fille. Or, d'après M. l'aumônier de Talarucq, de qui je tiens l'histoire au complet, une chose était surtout insupportable au « comte Adhémar », ainsi qu'il nomme toujours M. de Champferrat : entendre mentir. Mais plus il s'entêtait, plus il criait à faire fuir les hirondelles de son toit, plus Mademoiselle, le front haut, blonde et menue comme une paille qui porterait son épi avec trop de superbe, se dressait impertinente devant lui, osait le dévisager sans vergogne, et ne bougeait ni pieds ni langue, plus droite et froide qu'un terme au bout d'un champ. Cela signifie que, lorsque le démon nous tient, il nous tient si bien que nous finissons par lui ressembler.

— C'est vrai, ça, marmottai-je.

— A la fin, le père ayant craché sur sa fille une averse drue de gros mots, avança de trois pas vers elle, et, la menaçant de son bras levé :

« — Si vous me me livrez la lettre de M. Garidels, car c'est M. Garidels que j'ai surpris à notre porte, je vous fouille et vous l'arrache.

« — Vous me fouilleriez, vous ! riposta-t-elle avec l'audace d'une réprouvée. Pour ça, je suis tranquille, je sais que vous ne me fouillerez jamais.

« — Nous allons voir, Mademoiselle! »

Il la saisit à bras-le-corps, la soulève aussi légèrement qu'une plume, la couche de son long sur un canapé. Mademoiselle, paraît-il, était plus blanche et plus raide qu'un cadavre sur son lit de mort. Tout d'un coup, au moment où son père, entêté dans les

recherches, glisse une main dans les plis de sa robe, elle fait un bond qui la plante debout au milieu de la chambre, et elle lui crie par deux fois :

« — Vous n'êtes pas le comte Adhémar de Champferrat! vous n'êtes pas le comte Adhémar de Champferrat! »

— C'est épouvantable! gémit ma mère.

— Et qu'arriva-t-il? demandai-je haletant.

— Il arriva que ce père, dans son emportement, recula devant sa fille... Pour moi, je n'ai pas le moindre doute, la fourche du démon, rougie au feu de l'enfer et qui, pour le quart d'heure, était au pouvoir de Mlle Élise, avait touché M. le comte, et il avait peur.

— C'est M. l'abbé de Talarucq qui vous a rapporté cette sène affreuse? interrogea ma mère avec un frisson.

— Cest lui. M. de Talarucq a été, à une époque ancienne appelée l'émigration, aumônier dans une armée où servait M. de Champferrat. Vous voyez; ces deux hommes ne se connaissaient pas d'hier, et à Montpellier, où on les rencontrait ensemble perpétuellement, ils se confiaient l'un à l'autre en amis de vieille date.

— O madame Vigouroux, si vous vouliez bien ne pas vous occuper de M. de Talarucq, mais de Mlle Élise, balbutiai-je d'un ton de prière.

— C'est gentil, ça, monsieur l'abbé, de suivre mes paroles avec plus de plaisir que votre mère... Du reste, si je vous scandalise un brin pour le quart d'heure, bientôt je vous édifierai. L'antienne est longue; un peu de repos, s'il vous plaît, ainsi que pour les chantres du lutrin.

Notre hôtesse n'abusa pas du repos qu'elle réclamait : la langue lui démangeait vite, heureusement. Après une minute, sans crier gare, elle se rejeta en pleine eau.

M. de Champferrat demeurait à dix pas de sa fille, ne bougeant non plus qu'une souche de buis parmi les garrigues de Saint-Pargoire. De temps à autre, au dire de M. l'aumônier de la Providence, il lui lançait un coup d'œil en dessous, voulant connaître si Élise était bien réellement possédée du démon. Toute sa grande piété lui remontait, à cet homme trop colérieux, et il ne discernait que l'œuvre du diable dans ce qui se passait chez lui...

— Et Mademoiselle?... interrompis-je.

— Elle, tranquille, les lèvres serrées comme si elle ne devait plus parler de sa vie, regardait aux poutres du plafond, aux carreaux du plancher, derrière et devant, avec des yeux allumés, pointus à trouer les murailles... Tenez! si j'avais été à la place de M. le comte Adhémar!...

— Qu'auriez-vous fait? questionnai-je, préoccupé d'elle, irrésistiblement.

— Juste ce que je fis, quand il fut clair pour moi comme le jour que Nathalie s'en laissait conter par l'étudiant Pierre Brissonnet, de Saint-Guilhem-le-Désert. Je l'envoyai chercher chez Mme Brunet, la blanchisseuse, où elle était employée au repassage, et, ici, devant les habitués de l'*Ange-Gardien*, qui la connaissaient et me connaissent, je lui appliquai une paire de gifles dont ses joues gardèrent la rougeur plus de quatre matins...

— Madame Vigouroux!... se récria ma mère.

— Cela vous étonne, des gifles?

— Je vous avouerai...

— Madame, vous avez une fière chance, vous, que Dieu ait appelé votre fils à son service! Supposons qu'au lieu d'être abbé, il fût étudiant et s'amusât à courir la prétentaine avec des filles dont le métier est de toujours mal attacher leurs cotillons...

— Je vous en supplie...

— M. de Champferrat ne pouvait pas battre sa fille, voyons! m'écriai-je, révolté.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Les enfants appartiennent-ils aux parents, oui ou non? Le bon Dieu, qui nous jugera, a-t-il chargé les parents de montrer aux enfants le droit chemin, oui ou non? Allez à Saint-Pargoire, où j'ai été élevée il y a quarante-cinq ans et plus, et essayez de compter, si vous le pouvez, les soufflets qui pleuvent sur les amoureux du village, filles ou garçons. Il faut de l'ordre et de la retenue dans la vie, monsieur l'abbé; sans cela, ainsi que le prêchait, l'autre dimanche, un prédicateur du haut de la chaire de Notre-Dame, c'est la bête, « la bête » toute nue que saint-Jean a vue dans l'Apocalypse, qui gouvernerait le monde et nous traînerait la corde au cou, parmi cent et cent ordures, à la damnation éternelle. J'en sais long, allez, sans que ça paraisse, sur les hommes et les femmes, huilés et vinaigrés dans le même saladier, autrement dit, le mariage. Mais, n'ayez crainte, je ne dirai pas tout...

— Non, Madame Vigouroux, ne dites pas tout! lançai-je transi d'épouvante.

Depuis un instant, je suivais de vagues ombres s'accumulant sur les traits de ma mère, rembrunissant peu à peu son visage clair, lumineux. Accablée par un malaise qui lui mettait des gouttes de sueur au front, elle ne put articuler une syllabe. Deux fois, elle dirigea vers moi des regards qui demandaient grâce. De quel élan elle se serait précipitée hors de l'*Ange-Gardien!* Muet à son appel, attaché à ma proie qui était Mlle de Champferrat, je demeurais vissé à ma chaise impitoyablement; mais, — ce souvenir me pique au cœur, — je souffrais, je souffrais...

Notre hôtesse, dont l'œil luisant de café noir voyait tout, dont l'âme exquise dans son enveloppe paysanne flairait tout, eut-elle conscience de notre

détresse à ma mère et à moi? Je ne sais. Le fait est que, tout à coup, elle articula ces mots libérateurs :

— Je vous montre l'enfer dans son abomination, mais tranquillisez-vous, bientôt vous verrez le ciel dans sa gloire.

FERDINAND FABRE.

(*A suivre.*)

UNE PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE [1]

VI

Paris, le 8 mai 1866.

Vous m'avez grondé, chère Madame, et vos remontrances ne seront pas inutiles. Je vous promets de ne plus retomber dans la même faute. Je comprends parfaitement que de tels élans de cœur vous paraissent produits par un état de santé tout spécial. Si je voulais vous les expliquer autrement, je courrais le risque de revenir encore à un langage qui vous déplairait. Mais songez, je vous prie, qu'en tout cas, je n'ai pas eu et ne devais pas avoir le moindre soupçon de la mauvaise impression que vous avez reçue de ma lettre; pouvais-je avoir l'idée de vous déplaire, de vous offenser?

Pourtant il y a dans quelques-unes de vos lignes un accent de mécontentement, presque d'irritation, qui m'a fait un mal affreux. Ne me menacez plus de ne pas me répondre... c'est trop...?

Et votre bonté naturelle a repris le dessus, et vous avez daigné m'informer de votre voyage et de l'endroit où je pourrais vous écrire pendant votre absence de Genève. Mille, mille fois merci pour cette dernière phrase : *Soyez raisonnable, ce sera m'être agréable.* Merci encore. Je ferai tout pour y parvenir, n'en doutez pas, mais dites-moi que vous me pardonnez...

J'ai besoin de me savoir excusé; pardonnez-moi, pardonnez-moi, je suis bien malade.

Maintenant il faut que je vous informe d'une chose que vous ignorez.

A la fin de mes *Mémoires* j'ai écrit cette phrase : *J'allais voir Mme F... (car pourquoi ne la nommerais-je pas? ma respectueuse adoration n'est pas une offense).* Et à partir de cette page jusqu'à la fin, j'ai continué à écrire votre nom.

Me le permettez-vous ou cela vous déplaît-il? Songez que ce livre ne sera lu que plusieurs années après que vous et moi aurons disparu de ce monde. Mais, quelle que soit votre décision, faites-la-moi connaître, et je m'y conformerai. Cette partie du manuscrit n'est pas encore imprimée. Si vous l'exigez, malgré mon chagrin d'effacer votre nom, il disparaîtra.

J'attendrai le mois de septembre pour vous faire une visite à Genève. Vous serez sans doute alors libre des soins qui vont survenir pour vous des couches de madame votre belle-fille. Pour mon compte, je serai, il faut l'espérer, un peu moins mal portant, et par suite plus sûr de ne vous donner aucun sujet de mécontentement. Je suis même capable de me montrer gai, vous verrez.

Remerciez M. et Mme Charles F..., du bon souvenir que vous m'envoyez de leur part.

J'ai besoin, comme vous le dites, d'un bon médecin. J'espère qu'il m'enverra une potion calmante datée de Saint-Symphorien.

Adieu, Madame.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

VII

Paris, 10 mai 1866.

La potion calmante que le bon médecin m'a envoyée de Saint-Symphorien a produit le meilleur effet. Il fait un temps charmant aujourd'hui et je m'en aperçois, chose rare. J'espère que le soleil vous sourit aussi, et que vous pouvez en profiter pour quelques agréables excursions aux environs de votre nouvelle résidence. Je ne connais pas du tout Saint-Symphorien; est-ce une petite ville, est-ce un gros bourg, est-ce un grand village? Vous me direz cela à votre retour en Suisse, car je n'attends pas de vos nouvelles auparavant. Vous voyez si je suis raisonnable...

Ces quelques lignes n'ont pour objet, chère Madame, que l'annonce de ma prompte obéissance. Je me suis conformé à votre volonté : votre nom a disparu du manuscrit des mémoires, et les imprimeurs eux-mêmes ne le verront pas.

Vous avez peut-être raison. Et pourtant, tout en éprouvant une sorte de joie d'éviter une chose qui eût pu vous déplaire, je sentais un chagrin secret dont il m'est, je l'avoue, impossible de me rendre compte clairement.

Le cœur humain est un livre dans lequel on ne lit pas aisément, et plus les sentiments qu'il contient sont profonds, plus leurs ramifications sont aussi quelquefois difficiles à suivre.

Oh! mais, c'est tout à fait vrai, et il faut que je vous le dise, depuis que votre lettre est arrivée, je ne souffre *plus du tout*. Je vais sortir, vous m'avez guéri; il y a si longtemps que je n'avais ainsi res-

[1] Voir la *Revue Bleue* du 4 avril.

piré ! et on a beau dire, les douleurs physiques sont une terrible chose.

Oh ! mon excellent docteur !

Je sors, je vais prendre un cabriolet, je me ferai conduire aux Champs-Élysées, et je me donnerai le luxe d'allumer un cigare, en songeant à vous, en vous parlant tout bas.

Je suis bien extravagant, n'est-ce pas? Oh! non, voyons, l'extravagance n'est pas grande.

A vous, à vous toujours, chère Madame.

HECTOR BERLIOZ.

VIII

30 juin 1865.

Chère Madame,

Il y a aujourd'hui un mois et demi que je n'ai pas de vos nouvelles... et je suis très inquiet... Vous devez être depuis longtemps de retour à Genève. Madame votre belle-fille doit aussi être de retour d'Amsterdam. Soyez assez bonne pour me rassurer sur votre état de santé et sur celui de la santé des vôtres.

Mais ne me grondez pas si, comme je l'espère, j'ai eu tort de m'allarmer (*sic*). Si vous saviez que d'efforts il m'a fallu faire pour attendre jusqu'à aujourd'hui, et me dire chaque matin : Encore demain! j'aurai peut-être une lettre. Encore demain !

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux à Saint-Symphorien ni à Lyon?

Enfin, soyez bonne comme à l'ordinaire, et rassurez-moi en quelques lignes.

Votre dévoué pour toujours,

H. BERLIOZ.

IX

Paris, lundi 17 juillet 1865.

Ah! enfin, vous me traitez donc comme un ami, puisque vous vous hâtez de m'apprendre un événement heureux qui vous arrive? Je vous remercie, chère Madame, je vous serre les deux mains avec une affection infinie, inexprimable... Veuillez féliciter monsieur votre fils et sa charmante femme; j'espère qu'ils ne doutent ni l'un ni l'autre de la part que je prends à leur bonheur. Je ne vous ai pas écrit ces derniers jours, parce que j'étais trop abruti par mes douleurs. Et puis ma tristesse insurmontable, dont il était inutile de vous entretenir. Mon fils ne peut pas obtenir de congé, je suis toujours seul; car ma pauvre belle-mère compte à peine pour moi. Cependant le moment approche où je pourrai avoir le bonheur de vous voir, et j'espère que votre présence fera bien plus pour me rendre la vie que votre air des montagnes et l'aspect rafraîchissant de votre beau lac.

Le Conservatoire va commencer ses vaccances (*sic*) dans la première partie du mois prochain; je pourrai alors quitter Paris sans demander de congé.

L'impression des *Mémoires* est enfin terminée; on en est maintenant à brocher, à coudre toutes ces feuilles pour en faire des volumes. Je ne sais combien de temps les brocheurs vont prendre pour terminer leur travail. Il faudra ensuite que je cherche à caser ces 1200 gros volumes; et ce n'est pas une petite affaire. Heureusement, j'ai une assez grande chambre, vide de meubles, à la bibliothèque du Conservatoire, et je pourrai y déposer cette édition.

J'irai donc bientôt vous présenter le premier, le seul exemplaire distrait de l'édition de ce roman historique, ou plutôt de cette histoire romanesque, que vous jugerez peut-être avec sévérité... Vous m'y trouverez tel que je fus, tel que je suis. Peut-être quelques-unes de vos opinions (je l'ignore) y seront-elles froissées: peut-être certaines coïncidences d'événements vous sembleront-elles impossibles... Mais tout cela n'en est pas moins vrai et d'une sincérité parfaite. Vous verrez bien, d'ailleurs, aux allures de mon récit, que je n'ai pas cherché à produire *de l'effet*.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que ce volume ne sortira pas de vos mains? Vous ne me gronderez pas des élans de cœur qui vous sont adressés, car ce n'est pas *à vous* que je les écrivis, et vous n'êtes pas nommée; je ne pensais pas même, en les écrivant, que vous les lussiez jamais.

Adieu, Madame, adieu, ou plutôt au revoir bientôt.

Votre dévoué

H. B.

X

Paris, le 29 juillet 1865.

Chère Madame,

Je vous écris seulement quelques lignes pour vous prévenir que je viens de vous envoyer, par le chemin de fer, le volume de mes *Mémoires*.

Je ne pourrai partir pour Genève que le 14 ou le 15 du mois prochain, mon fils m'annonçant sa prochaine arrivée. D'ailleurs je viens d'être rudement éprouvé par mon éternelle maladie, et j'aurai besoin de reprendre un peu de forces pour le voyage.

Je vous signale dans le volume que vous recevrez un petit ruban-signet qui porte à l'un de ses bouts un fragment de granit. C'est un morceau de la roche sur laquelle je vous ai vue monter quand vous aviez dix-huit ans, — roche que j'ai inutilement

cherchée lors de mon pèlerinage à Meylan en 1848, et que j'ai retrouvée l'année dernière. Vous trouverez l'histoire de cette recherche à *deux endroits*, vers la fin des *Mémoires*. Ne riez pas de moi, je vous en prie...

La force me manque pour vous en dire davantage, je me suis levé pour venir à l'Institut (d'où je vous écris) élire un nouveau confrère, et la tête me tourne...

Adieu, chère Madame,
votre dévoué pour toujours,

H. B.

P.-S. — J'espère que la jeune malade est maintenant convalescente.

XI

Genève, 21 août 1865.

Chère Madame,

Veuillez me renvoyer votre volume; le nombre des fautes qu'il contient est très considérable et, décidément, si je les corrigeais chez vous, j'aurais trop de distractions. Je vous le rapporterai cet après-midi. J'ai encore à vous remercier; vous m'avez causé hier une grande joie. J'avais une peur vague, que mon portrait eût été relégué dans quelque tiroir... et vous l'avez mis à la place d'honneur.

Oh! vous êtes idéalement bonne! merci, chère excellente, adorée et adorable *amie!*

Ce titre, je vous le donne ici pour la première fois.

Aurez-vous le courage de me gronder pour cette hardiesse?

Non, n'est-ce pas?

H. B.

XII

Vienne, place de la Halle.
Mercredi, 30 août 1865.

Mon cher médecin, vous avez fait, cette fois, une excursion dans le domaine de la chirurgie, en pratiquant une opération qui, par malheur, a bien réussi.

Vous avez extirpé pour jamais une idée que je n'avais même pas exprimée et que vous avez dû deviner. Mais pendant l'opération vous aviez l'air sévère et mécontent. Ce n'était pourtant pas ma faute si la chaste ambition de passer avec vous le reste de ma vie s'était glissée dans mon cœur. L'enivrement causé par votre présence l'avait fait naître; je ne suis pas encore accoutumé à vous voir, et la douleur prévue de l'instant des adieux achevait de me faire délirer. Mais c'est fini.

Relisez les dernières pages de mes *Mémoires*, vous y verrez que mes plus chères espérances étaient depuis longtemps enfermées dans les limites que vous même, l'autre jour, leur avez assignées : vous voir quelquefois, échanger avec vous quelques lettres, conserver votre intérêt, votre bienveillance, et voilà tout (ce sont vos propres paroles).

Je ne sortirai donc pas de ce cercle. J'irai deux ou trois fois l'an vous adorer de près, pendant vingt-quatre heures, vous voir, vous entendre, respirer votre air; puis je me hâterai de revenir à Paris, fier et heureux comme une abeille qui emporte son butin et, de plus que l'abeille, plein d'une tendre reconnaissance.

Tâchez, je vous en supplie, dans votre réponse que j'attends ici, de ne plus être ni mécontente ni sévère, pour achever de cicatriser la plaie qui saigne encore.

Je suis arrivé hier, après diverses excursions aux environs de Grenoble, pendant lesquelles je me suis prêté à toutes les distractions qu'on a voulu me faire subir. Je me suis gardé de retourner à Meylan; et je crois qu'il vaut mieux que je n'y retourne pas. Adieu, chère Madame, chère amie, pardonnez-moi de vous aimer à ce point.

Mille amitiés au jeune couple qui a été si bon pour moi.

Votre dévoué,

H. B.

XIII

Paris, mercredi 13 septembre 1865.
4, rue de Calais.

Chère Madame, adorable amie,

Me voilà rentré chez moi, où je n'ai d'abord trouvé personne, mais où ma belle-mère est revenue de Luxeuil bientôt après. J'aurais dû vous écrire avant-hier, et au moins hier, mais j'étais vraiment trop malade; je suis sorti de Vienne dans un pitoyable état. Ce matin je me suis levé de bonne heure et je suis allé déjeuner à Ville-d'Avray chez ma prima donna, Mme Charton-Demeur. Le grand air, les bois de Sèvres et de Saint-Cloud, m'ont un peu remis et je puis à mon retour vous écrire tant bien que mal.

Votre dernière chère lettre!... qu'elle est charmante et cordiale! Je l'ai gardée sur moi pendant dix jours, je la lisais à chaque instant, elle m'a calmé, converti, elle m'a mis sur la voie de devenir ce que vous voulez que je sois. Vous serez contente de votre malade. Quand verrai-je votre fils? J'ai donné à relier l'exemplaire des *Mémoires* qu'il voudra bien porter à Mme Suzanne; il me faudra ensuite corriger toutes les fautes qu'il contient.

En arrivant j'ai trouvé, au nombre des lettres par-

venues chez moi en mon absence, une demande très instante du rédacteur en chef de la *Presse Viennoise* (Autriche) pour obtenir ce volume dont il avait entendu parler. J'ai répondu par un refus motivé sur une résolution irrévocable. J'espère que cela se répandra et que je n'aurai plus d'autres sollicitations de la même nature à subir.

Ce sera l'affaire de mon fils de publier, à la fois en français et en allemand, ce livre.

Mes deux nièces, dernièrement, ont bien pleuré en lisant la partie qui vous concerne. En pouvait-il être autrement? Les poètes se sont donné bien de la peine pour *imaginer* des sentiments qui ne pouvaient approcher de ceux que je *ressens*.

J'ai vu votre fils Henri à Vienne chez mon beau-frère; j'étais radieux: je venais de recevoir votre lettre.

Voilà que le directeur du Théâtre-Lyrique fait des propositions à Mme Charton pour remonter les *Troyens*. Je viens de la conjurer de ne pas les accepter. Je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce nouvel égorgement. C'est trop grand, et le théâtre est trop petit, les moyens manquent. J'aime mieux n'être pas exécuté que de l'être de la sorte. Oh! Dieu! qu'on me laisse donc tranquille! Je ne puis ni ne veux avoir rien de commun avec le monde des entrepreneurs, directeurs, négociants, commerçants, marchands, épiciers de cent espèces, déguisés sous divers noms.

Adieu, Madame, chère Madame, je vous demande de me tendre la main, je la presse sur mon front sans idées et sur mon cœur qui en a trop, et vous me pardonnez.

Votre dévoué

H. B.

XIV

4 novembre 1865.

Chère Madame, adorable amie,

Si indulgente, si compatissante pour un pauvre être triste et souffrant! J'ai été bien inquiet de votre santé jusqu'au moment où votre fils m'a rassuré. Mais je l'ai trouvé malade lui-même. Quelques jours après, je suis retourné aux informations, et j'ai appris qu'il entrait en convalescence.

Vous ne devez donc plus avoir maintenant d'appréhensions à son sujet. Pourtant, j'espère que vous ne viendrez pas à Paris tant que cette vilenie de choléra y existera. J'espère aussi que plus tard vous réaliserez votre projet d'y venir passer quelques semaines. Cette idée me donne des élans de joie que je ne puis exprimer. Tâchez que ce ne soit pas pendant la boueuse saison, mais qu'il y ait du soleil, de la verdure, enfin que Paris soit digne de vous. C'est une ville splendide maintenant, vous en serez enchantée.

J'ai un cabinet de travail voisin de ma chambre, sur la table duquel on pose les lettres qui m'arrivent le matin. Depuis plusieurs semaines, je me levais chaque jour pour y jeter un coup d'œil, espérant y découvrir votre chère écriture... toujours rien... enfin lundi dernier, j'ai reconnu le timbre de Genève... Vous croyez peut-être que je me suis élancé pour m'emparer de la lettre; eh bien, au contraire, je suis rentré dans ma chambre où j'ai fait à grands pas je ne sais combien de tours, en me disant: il y a une lettre! il y a une lettre!

Puis enfin, je suis revenu, je l'ai lue, je l'ai dévorée, je vous ai adressé mille expressions de reconnaissance...

Je vous vois rire de ce que vous appelez mes enfantillages; oh! riez, riez, cela ne me blesse pas, je connais votre exquise bonté. Vous pensez peut-être que j'ai le malheur d'être ce qu'on appelle un homme *susceptible?* Une bêtise que je vous ai dite à Genève un jour où, en descendant de voiture, vous aviez semblé éviter de me donner la main, a dû vous le faire croire; mais vous vous trompez, je ne le suis pas, ou plutôt je ne le suis que pour vous. Je ferais mieux, je le sais, de ne pas vous réserver mes mauvaises qualités: c'est ce que vous allez dire. Mais quoi, si je vous parle, si je vous écris, je suis comme un homme qui a récemment découvert un trésor qu'il compte et recompte, s'étonnant volontiers, chaque fois que la somme s'y trouve, qu'elle n'ait pas augmenté. Vous êtes mon million! et je suis si avare!!!

Bonjour Madame, chère Madame, chère amie! il fait soleil en ce moment, je souffre moins, votre dernière lettre est là sous mes yeux; je vous écris, vous êtes délivrée de vos angoisses, votre fils est rétabli, je vous sais mieux portante, un accès de joie éclate en moi, pourquoi l'éteindre? Laissez-le briller; donnez-moi votre main; je vous adore avec tant de respect, tant d'admiration, une multitude de sentiments si doux!

C'est si beau la vraie religion du cœur!

Je vois encore d'ici Mme S... sourire... n'importe, je suis prêt à vous en dire bien davantage. Je suis sûr, d'ailleurs, que son charmant sourire n'est pas une véritable raillerie, et qu'au fond elle est de mon avis. Je suppose qu'elle a reçu le volume des *Mémoires*, je l'ai fait partir le lendemain de l'arrivée de votre lettre. Il a paru plusieurs articles sur ce livre dans les journaux allemands; un écrivain, M. Szarvady, à qui j'ai permis de le lire à Paris, est l'auteur de deux. Les autres articles ont été calqués sur les siens.

Au reste, il n'a point commis d'indiscrétions.

Pendant que j'étais chez mon beau-frère à Vienne, au mois de septembre dernier, il faut que je vous le dise, votre première lettre imprimée dans ces mémoires et lue à haute voix par une de mes nièces, les a fait fondre en larmes toutes les deux. Ces pauvres enfants qui m'aiment, sentaient ce que j'avais dû ressentir en la recevant. D'ailleurs, quelle lettre! L'éloquence qui s'ignore!

Je vois que vous recueillez avec soin les quelques mots flatteurs pour mes ouvrages que l'on veut bien dire devant vous, et que vous ne manquez pas de me les envoyer. Merci de votre attention. Je ne connais pas la personne dont vous me parlez. J'ai reçu au sujet de la partition des *Troyens* une longue lettre d'un inconnu, organiste à Bourbon-l'Archambault. On annonce l'exécution de plusieurs de mes ouvrages dans les concerts à Bruxelles, à Vienne, à Dresde, à Boston, à New-York. La Société des concerts du Conservatoire de Paris, pour me faire oublier ses taquineries de l'an dernier à propos des *Troyens*, vient de me demander deux fragments de *Roméo et Juliette*. J'en donnerai un seulement, si l'on veut bien m'accorder les répétitions nécessaires. C'est la scène d'amour, numéro 3, qui ne contient pas de solos de chant (les chanteurs ne satisfont jamais cette société un peu hargneuse); c'est l'immortel dialogue de Shakespeare que j'ai osé traduire en langue instrumentale, et qui fit une dame russe me dire en me jetant son bouquet à Saint-Pétersbourg : « Oh! cet *inoubliable* adagio! » C'est la paraphrase musicale de la plus sublime scène que la poésie ait jamais produite et qui commence par ces mots : « Silence! quelle clarté resplendit à cette fenêtre! c'est l'orient où rayonne Juliette, le soleil de ma vie! »

Mais comment vont prendre cela tous ces vaniteux bourgeois du Conservatoire qui ne connaissent pas Shakespeare et croient qu'il n'y a pas d'autres Roméo que les pâles opéras du Théâtre Italien? N'importe! mes deux siffleurs viendront encore; je me moque d'eux. Je serai trop heureux d'entendre ce morceau exécuté par le premier orchestre du monde et de le savoir écouté religieusement par quelques cœurs intelligents. Je ne sais pas quand cela aura lieu; en février probablement.

Adieu, chère Madame, je m'arrête ici, je vous écrirais jusqu'à demain et j'ai trop peur de vous ennuyer. Veuillez serrer la main de ma part à M. Charles, embrasser ma jolie petite élève à qui j'ai donné une leçon de musique de deux minutes; quant à sa mère, c'est une moqueuse, elle rit toujours de moi et je lui garde une rancune affreuse.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XV

Jeudi soir, 17 novembre 1865.

Chère Madame! adorable amie!

Et d'abord ne croyez pas que je vous écrive pour provoquer une réponse. Non, sincèrement, il n'en est rien; c'est tout simplement parce que, ce soir, j'éprouve un désir irrésistible de causer un peu avec vous; et je vous prie de ne pas m'écrire plus tôt pour cela; sans quoi je n'oserais plus céder à l'impérieux besoin de vous envoyer même un billet, si laconique qu'il puisse être. Vous en serez quitte pour me lire, et vous me direz encore une fois : « Cet enfant n'est pas raisonnable! »

Je vous l'ai dit l'autre jour, vous êtes mon million, et je suis si avare que je ne puis m'empêcher de le compter; quel malheur que vous ne sachiez pas la musique! Je vous écrirais certaines phrases parlantes, que votre souvenir m'a dictées, il y a bien longtemps, à des époques où, certes, vous étiez loin de songer à moi... Que devenez-vous dans votre ville de Genève? Je vous vois d'ici brodant en silence dans votre petit salon, Madame Suzanne berce dans ses bras son enfant; M. Charles joue aux échecs avec la pétulante jolie petite (dont j'ai oublié le nom); puis arrive une visite plus ou moins agréable; on apporte le thé et l'on dit : « Il paraît que le choléra a tout à fait cessé à Paris? Oui, mais le voilà qui éclate au pied des Alpes. Vous avez su la terreur panique des ouvriers employés au percement du Mont-Cenis. Heureusement il n'y a rien à Genève. Non, Dieu soit loué! — Quelle belle lettre l'Empereur a écrite sur Alger au duc de Magenta! Voilà un souverain qui travaille, au moins, et qui sait son métier!...

Ou bien l'on dit le contraire, selon les opinions politiques de vos visiteurs.

Mais pardon, il semble que je fasse la *critique* des conversations de votre salon. Ç'est une vieille habitude, celle des forçats libérés qui traînent encore la jambe gauche, comme si le boulet y était toujours rivé. Cela seul suffirait à me faire reconnaître pour un échappé des bagnes; et je les avais si peu mérités!...

Oh! la justice est souvent bien injuste!

A propos de boulet, mon fils, à son tour, traîne le sien à bord du *Nouveau-Monde*. Il est parti avant-hier pour le Mexique, emmenant huit cents hommes, la fine fleur de la canaille de l'Europe, qui vont s'y faire tuer. L'Empereur Maximilien a du bon, il nous débarrasse de bien des drôles.

Allons, encore un mouvement de la jambe gauche!

Tous mes amis sont maintenant de retour à Paris;

mes soirées, néanmoins, sont fort monotones. Voilà près de trois ans que nous tournons dans le même cercle de conversations. Nos anecdotes sont devenues rances, nos discussions sont percées à jour, nos admirations fatiguées. Hier soir, chez mon voisin D..., je remarquais que nous venions de dire les mêmes choses pour la onzième fois : « C'est vous, a-t-il dit, qui répétez toujours la même chose. » Et j'ai répondu en citant Molière : « Pardi, je dis toujours la même chose parce que vous me dites toujours la même chose; si vous ne disiez pas toujours la même chose je ne dirais pas toujours la même chose. »

C'est égal, c'est triste! Oh! si vous étiez là! eh bien!... je vous dirais aussi *toujours la même chose.*

Quel rabâcheur je suis! Et pourtant je ne suis pas comme cet Anglais qui se coupe le cou pour ne pas avoir l'ennui de voir le soleil se lever tous les matins du même côté. Au contraire je voudrais que mon soleil fût constamment sur l'horizon, je ne me lasserais jamais de le regarder.

Adieu, chère Madame, adieu! Bonne nuit!

Votre tout dévoué

HECTOR BERLIOZ.

(*A suivre.*)

LA VIE MENTALE

LE PRÉJUGÉ DE COMPÉTENCE

Deux faits très controversés, un testament fabuleux et une tiare suspecte, — qui passent pour deux escroqueries, — occupent l'opinion. Ce qui a le plus frappé le public, c'est que des professionnels, magistrats éclairés et archéologues éminents, puissent être trompés d'une manière aussi complète. Ces faits me paraissent intéressants en ce qu'ils permettent de pénétrer l'esprit simpliste du public dans ce que j'appellerai le *préjugé de compétence.*

***

Les professionnels, en effet, jouissent — en toute souveraineté — des avantages d'un savoir indéfiniment étendu, précis, et en quelque manière absolu, que la foule leur suppose. Leurs erreurs les plus retentissantes n'arrivent guère à diminuer ce prestige; et même alors l'étonnement et le ressentiment railleur qu'elles provoquent ne sont encore qu'une croyance manifestée sous une forme différente. Les qualités mêmes de ce savoir conjectural indiquent qu'il dépasse la science humaine, contingente et limitée.

Le premier caractère de cette compétence préjugée est d'être indéfiniment étendue.

Les officiers passent pour être d'excellents tireurs à l'épée. En fait, on rencontre chez eux, comme dans les autres professions libérales, un certain nombre de sujets entraînés; et le nombre des bons escrimeurs n'est sans doute pas supérieur à celui qu'on pourrait observer parmi les avocats ou les ingénieurs. Il y a quelques années, plusieurs rencontres de militaires avaient même prouvé leur faiblesse. Le 13 juillet 1888, Floquet, alors président du Conseil des ministres, blessa grièvement, dans un duel, le général Boulanger. D'autres rencontres furent défavorables aux militaires. L'opinion s'en émut; et je crois qu'une circulaire du ministre de la Guerre prescrivit la nécessité pour les officiers de se livrer à un entraînement plus méthodique. Le rôle actuel des officiers est de préparer la guerre, qui n'a plus rien de commun avec ces combats singuliers, dont le souvenir a entretenu le préjugé de compétence.

On croit généralement que les marins sont de bons nageurs, parce que l'on sépare difficilement en pensée la pratique de ce sport des exercices ayant pour but la direction d'un bateau. C'est là une association d'idées trop extensive : les deux arts ne sont nullement liés; et, en réalité, beaucoup de marins ignorent le premier. Quand on lit les relations de naufrage, on remarque souvent que des matelots se sont noyés, faute de pouvoir attendre en nageant les secours envoyés vers eux. J'ai entendu dire que les ministres de la Marine avaient souvent essayé de réagir contre ce défaut d'éducation spéciale : je ne sais s'ils y ont réussi.

Il semble — et le public est convaincu — qu'un marin doit savoir au moins diriger partout une embarcation. Quand j'étais étudiant, je faisais du canotage sur la Marne. Nous reçûmes un jour un jeune officier de marine qui avait été un brillant élève du *Borda* et qui avait une vraie passion pour son métier. On lui confia la barre, qui paraissait ne pouvoir être placée en des mains plus expertes. En peu d'instants, nous nous rendîmes compte que notre invité ne savait pas faire remonter le courant à notre embarcation. Il était à cet égard inférieur à la plupart d'entre nous, dont les occupations générales étaient pourtant bien éloignées de la navigation. Mais nous avions appris le canotage en rivière, et notre marin ne savait naviguer que sur mer.

Un architecte est tenu pour connaître à fond toutes les sciences dont il applique, dans ses constructions, certains principes. On l'interrogera par conséquent avec confiance sur la formule de la ventilation pulmonaire, sur la théorie du chauffage électrique ou la composition chimique des peintures laquées. Or, ce sont là des questions en marge de ses travaux habituels. Il ne peut guère avoir sur la plupart de ces faits que des connaissances rudimentaires. Tout

au plus serait-il capable de discourir à l'improviste sur certains points qu'il revoit sans cesse : par exemple, sur les dimensions convenables à donner aux fondations d'un édifice par rapport à sa hauteur et à la nature du terrain, ou encore sur la valeur comparée des tuiles et de l'ardoise comme moyens de toiture.

Les écoles universitaires contribuent, par leur mode d'enseignement, à entretenir ces fictions sociales. Un élève de l'École de droit en sort pourvu de sa licence, qui lui donne la possibilité de devenir avocat. L'habileté de la parole lui est aussitôt concédée; et ceux-là mêmes qui partagent ce préjugé seront fort étonnés qu'un licencié en droit, n'ayant pas appris à parler en public et ne s'y étant pas exercé méthodiquement, soit incapable de faire preuve d'un art qu'il n'a pas acquis.

Dans ces derniers temps, on s'occupait — et, ici même, M. Aulard a écrit un article sur ce sujet — du défaut d'éducation pédagogique que reçoivent les élèves à l'École normale supérieure. Contrairement au but qui fut celui de la Convention comme celui de tous les gouvernements qui se sont succédé, lequel est de former les meilleurs éducateurs, cet établissement ne recherche guère en fait qu'à développer une culture générale, littéraire ou philosophique. Il s'ensuit que les jeunes professeurs sont, au sortir de l'École normale, obligés d'apprendre leur métier de pédagogue.

Mais c'est encore l'École polytechnique qui fournit la plus grosse fiction. Elle devrait préparer à toutes les professions où les sciences mathématiques et physiques sont nécessaires; et ses élèves jouissent par avance de la supériorité qu'ils pourront plus tard y manifester. En vérité les méthodes d'enseignement s'adressent tellement à la mémoire et les programmes sont si chargés — trop même, ainsi que cela ressort du récent incident soulevé par les élèves, — que les polytechniciens quittent l'école intensivement et encyclopédiquement instruits, mais sans avoir reçu de véritable préparation aux fonctions qu'ils auront dans peu de temps à remplir.

C'est à l'égard de la science que le préjugé de compétence s'observe le plus communément. Il suffit qu'un homme s'occupe d'une spécialité scientifique pour qu'on lui suppose un égal savoir sur toute l'étendue de son département. Lorsque, il y a quelques années, on dut ouvrir, au Panthéon, les cercueils de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, on nomma une commission de savants renommés qui parurent suffisants à tous les examens auxquels devait donner lieu cette opération; mais on oublia de lui adjoindre un anthropologiste dont la mission eût été de prendre un grand nombre de mesures précises sur les ossements mis au jour. Pour cette besogne, un professeur d'anatomie n'aurait pas nécessairement suffi parce que l'objet principal de cette science est la description des tissus et des organes du corps humain dans leurs rapports réciproques, tandis que les anthropologistes s'exercent plutôt à prendre des mesures de ces éléments. Les uns et les autres d'ailleurs ne connaissent pas forcément ce que l'on pourrait appeler l'anatomie des peintres et des sculpteurs et qui est proprement l'étude des formes extérieures. Voilà donc trois sciences, dont les objets ne sont que des aspects différents de l'organisation anatomique du corps : chacun de ceux qui étudient l'un de ces objets est supposé — à tort — connaître également les deux autres.

Je n'ai point été surpris lorsque j'ai lu, dans *le Temps* une déclaration de M. Clermont-Ganneau qui, chargé par le ministère de l'Instruction publique d'étudier l'authenticité de la tiare litigieuse du Louvre, exprimait ses hésitations sur sa compétence, que l'Administration et l'opinion lui accordaient pourtant pleinement. Il faisait valoir qu'il ne s'était jusqu'à ce jour occupé que des antiquités sémitiques, et que cette recherche, portant sur un objet d'art grec, lui donnait quelques appréhensions, qu'il lui faudrait commencer par coordonner les opinions, les pénétrer avant de se faire un jugement. Cette déclaration a paru à tous inspirée par un sentiment de simple modestie.

Nous retrouvons dans la vie familiale ce même préjugé de compétence appliqué au rôle de la femme. Comme elle est destinée à faire et à élever des enfants, on lui reconnaît de très bonne heure des connaissances générales concernant les soins à donner aux nouveau-nés. Or j'ai eu jadis l'occasion d'observer combien ce préjugé était peu fondé. Survenant au milieu d'un accouchement qui avait réuni plusieurs femmes autour du lit de la patiente, je constatai qu'aucune de ces spectatrices n'avait pu et ne pouvait donner de soins utiles ni à la mère ni à l'enfant. C'est pour lutter contre cette ignorance dangereuse que le docteur Pinard, professeur d'Obstétrique à la Faculté, fait depuis quelque temps des cours de *Puériculture* aux toutes jeunes filles des écoles primaires.

La compétence du professionnel n'est pas plus précise à tout moment qu'indéfiniment étendue. Dès qu'il veut, sur un point, établir un élément d'exactitude, il est bien souvent obligé d'avoir recours à des documents écrits. Je me rappelle que, lorsque Émile Zola mourut, les journaux furent remplis de renseignements sur les conditions de l'asphyxie par les gaz de la combustion. Et je fus frappé de lire, dans plusieurs articles inspirés évidemment par des personnes s'occupant d'hygiène, la même erreur attri-

buant à l'oxyde de carbone une densité plus grande que celle de l'air, alors que la plus grande légèreté de ce gaz toxique est une notion banale. Il était à présumer que les gens pris de court ne se rappelaient pas les choses les plus simples.

On dit souvent que si l'on savait toute sa vie, avec la clarté et la profondeur de vue qu'y ajoutent la maturité et l'expérience, ce que l'on a eu présent à l'esprit au moment du baccalauréat, on aurait une science très précise. Comme il n'en est pas ainsi, les professeurs sont obligés de revoir les matières d'enseignement qu'ils ont connues et qu'ils sont censés posséder sans cesse, puisqu'ils sont chargés d'en contrôler l'acquisition chez les élèves. Dans les concours de médecine, où les mêmes questions, s'amplifiant à mesure que l'épreuve monte d'un degré, sont continûment agitées, les membres des jurys sont souvent embarrassés de juger la première composition entendue. Comme elle est la même pour tous les candidats, sa répétition finit par la rappeler très nettement au souvenir des juges.

Autre chose par conséquent est de savoir pour la pratique journalière et les spéculations d'ordre général et autre chose est de savoir sous une forme précise. Ceux qui n'ont pas passé un certain nombre de concours ne se rendent pas compte — même s'ils ont acquis, par un libre travail, de hautes et nombreuses connaissances — que l'on peut être un savant et en même temps un profond ignorant sur des questions immédiates et déterminées.

Il est encore possible de juger du défaut de compétence précise chez les professionnels, en interrogeant des employés d'administration sur des questions qui sortent un peu de leur pratique tout à fait courante. Un bureau de poste me fit renvoyer ces jours-ci un mandat-carte que j'avais libellé en inscrivant en chiffres les centimes. Étonné de cette observation qui m'était faite pour la première fois, et curieux de faire une expérience à ce sujet, je me rendis au bureau et demandai des renseignements sur cette obligation qui m'était imposée. Il fut impossible au fonctionnaire expérimenté, que j'interrogeai, de me dire, d'une manière certaine et sans recourir à des recherches documentaires, si l'emploi des chiffres était prohibé par le règlement ou défendu par l'usage.

D'une manière générale, il faut se défier des renseignements donnés par les professionnels, lorsqu'ils n'ont pas le temps d'y réfléchir et de les vérifier. C'est une règle que je me suis toujours imposée dans mes rapports avec les administrations publiques, de ne jamais demander de renseignements oraux sur les questions importantes. Ces renseignements, produits cependant par des hommes du métier, sont généralement erronés en tout ou en partie, malgré la compétence générale qu'ont les professionnels, mais qui n'est pas cette compétence précise dont ils jouissent par le bénéfice de l'opinion.

Ce préjugé de compétence n'est peut-être nulle part aussi enraciné qu'à l'égard des médecins, que l'on suppose capables de renseigner immédiatement sur tout ce qui concerne le fonctionnement physique et mental des individus. Or, le champ de la science médicale s'est aujourd'hui tellement étendu, que l'esprit le mieux doué doit renoncer à en connaître avec quelque précision les différentes parties. Ce qu'on appelle, de ce terme très général « la médecine », embrasse des objets si nombreux et si divers, et les méthodes convenant à leur étude sont si dissemblables, qu'il faut un effort pour saisir le rapport d'idées qui existe entre deux spécialités, par exemple entre l'ophthalmologiste spécialisé dans les troubles de la réfraction — dont les recherches se poursuivent en s'aidant des lois physiques de la dioptrique et dont les ordonnances s'énoncent en des équations mathématiques — et le neurologiste, dont le diagnostic s'établit sur les modalités infiniment variées et peu mesurables des réflexes musculaires ou de la sensibilité. Encore ces deux techniciens ont-ils un but commun — artificiel en vérité — qui les unit : la thérapeutique. Mais par quoi rapprocher le talent du chirurgien, manieur d'outils, habile prosecteur, s'exerçant à faire sur des membranes vivantes des points d'aiguilles avec une habileté de couturière, opérant sur les os avec la gouge ou la rugine et exécutant ses tours de main dans la nette conception des formes anatomiques et la préoccupation d'accomplir en leur minutie les rites de l'asepsie — avec l'art de l'anatomo-pathologiste qui, à l'aide de savantes colorations portées sur les différents éléments d'un tissu malade, parvient, après de patientes observations microscopiques, à expliquer la maladie par la lésion ? L'un et l'autre sortent de la même école et — l'un directement, l'autre indirectement — concourent à la même fin éloignée qui est de guérir. Considérés dans leur activité journalière, ils utilisent un savoir, emploient des méthodes et se livrent à des pratiques assez distincts pour nécessiter des aptitudes très différentes et quelquefois même opposées. Et cependant ils sont tous deux médecins ; et pour le public chacun d'eux serait capable de faire la besogne de l'autre ou tout au moins de l'apprécier clairement.

En fait, la science médicale est devenue tellement compliquée qu'il a fallu la disloquer, en tant qu'entité d'étude, en un grand nombre de spécialisations. Aujourd'hui, le médecin le plus encyclopédique ne peut se rapprocher, que par des spéculations générales, de l'idéal de Térence :

Nihil humani a me alienum puto.

M. le docteur Brouardel, qui a été pendant longtemps doyen de la Faculté de médecine et dont le don d'assimilation et l'étendue des connaissances sont bien connus, a affirmé l'impossibilité pour un médecin de tout savoir ou de tout se rappeler par un argument personnel topique. Il déclara, dans une de ses leçons sur la *Responsabilité médicale*, qu'il aurait tort de faire un accouchement, parce que depuis un grand nombre d'années il n'en avait plus fait et qu'à Paris, où il vivait, il ne manquait pas de médecins capables d'assister — beaucoup mieux qu'il ne saurait le faire — une femme en couches.

Ce qui est sûr, c'est que la science, et par conséquent la compétence, ne consiste pas dans un grand nombre de connaissances toujours présentes à l'esprit, mais plutôt dans l'aptitude à les retrouver à l'aide de la méditation et de la recherche, à les rapprocher et à en tirer des déductions vraies.

Enfin la compétence n'est pas absolue, même dans les meilleures conditions de travail.

Tout jugement scientifique est un jugement subjectif; et, en dehors des sciences mathématiques, les arguments les plus démonstratifs n'ont jamais que la valeur d'une opinion dont la vérité n'est qu'infiniment probable. M. Victor Brochard l'a dit avec clarté : « Il y a dans l'erreur un élément volontaire, non pas en ce sens qu'on veuille se tromper, mais en ce sens qu'on veut juger... Savoir que nous mettons quelque chose de nous dans toutes nos croyances, qu'elles sont notre œuvre, c'est le meilleur moyen d'apprendre que nous n'avons jamais le droit de parler au nom d'une vérité absolue? » Dans toutes les sciences l'erreur est possible et se montre en effet en proportion notable. Ce qui importe donc c'est le nombre des bévues que commet un savant et qui seul peut permettre de le classer. L'erreur devient imminente quand l'objet, au lieu d'être un phénomène naturel — seulement complexe — est modifié par l'artifice de l'homme. Ce sont les difficultés de ce genre qu'ont à résoudre les archéologues, les médecins militaires et légistes ; et c'est peut-être en ces matières qu'il y a le plus de méprises.

* * *

Mais l'opinion de la foule est si bien établie sur la compétence du professionnel, que toute erreur de sa part soulève une vive réaction. Ce préjugé est entretenu par le concours ou l'examen et généralement par tout mode de choix qui devient symbolique de la compétence de l'élu. Les diplômes d'État sont des agents de suggestion très puissants. Aussi dans l'enquête parlementaire sur l'Enseignement secondaire, plusieurs parmi les personnalités consultées ont-elles demandé la suppression du baccalauréat qui, à leurs yeux, constituait une présomption vicieuse.

Le titre donné par l'État, auquel la capacité absolue est accordée, est le plus prestigieux; mais il peut être remplacé par tout autre. En Amérique, les Facultés sont indépendantes et donnent des diplômes qui ont des valeurs différentes, selon l'importance attribuée à l'établissement. La médecine y est libre ; mais le diplôme conféré par telle Faculté en vogue est plus représentatif que d'autres.

Quoi que l'on fasse, le préjugé sera donc toujours entretenu, sinon par le titre, du moins par la fonction elle-même, et aussi par un simple signe qui le manifeste au dehors. Le danger de ce préjugé, est justement que, concluant de la fonction à la compétence, le public arrive à déduire la fonction du simple signe extérieur. La vue d'une écharpe de commissaire de police paraît une preuve suffisante de la fonction et de la compétence administrative, alors qu'il est facile à chacun de s'en procurer une pour tromper les autres. Des cambrioleurs ont pu ainsi abuser le concierge d'une maison jusqu'à se faire aider par lui dans leur besogne de pillage. Le signe extérieur est un fétiche si actif qu'il est employé par tous pour sa commodité, surtout dans le délit. Que de malades ont été dupés à la faveur du simple titre de « Docteur » abusivement porté !

Il faut chercher l'explication de ces phénomènes dans la crédibilité naturelle que nous avons tous et qui provient de la tendance de nos images à s'extérioriser et à prendre ainsi une réalité objective. Toute sensation énoncée est déjà perçue à un certain degré; toute image mentale communiquée détermine un effort pour l'accepter comme vraie au dehors. La croyance est à l'imitation, — qui, comme l'a démontré M. Tarde, constitue un des facteurs les plus puissants de l'activité sociale, — ce que la sensation est à la volonté.

La compétence professionnelle — indéfiniment étendue, précise et absolue — est donc un préjugé général qui a un fondement psychologique très saisissable. Sa force est en raison inverse de l'instruction et de l'intelligence du sujet. Pour l'ignorant, et nous le sommes tous en beaucoup de faits, il est dominant. La foule, qui est un total d'incapacités, est naturellement encline à le subir passivement et à réagir en conséquence avec vivacité lorsque sa croyance subit un coup un peu rude. Ceci explique l'émotion publique reflétée par les journaux dans ces derniers temps. Mais la notabilité de l'objet sur lequel a porté l'erreur, ni les conséquences sociales même de celle-ci ne la rendent pas plus significative par rapport à son auteur, qui reste un incident psychologique, banal et dénué d'importance en soi.

Dr TOULOUSE.

LA PÉRIODICITÉ DES CRISES BELLIQUEUSES

dans l'Angleterre contemporaine [1].

II. — PREMIÈRES PANIQUES ANTI-FRANÇAISES.

L'assoupissement du « lion britannique » ne dura que peu de temps; et son réveil fut terrible. Des difficultés diplomatiques avec la France à Tahiti et en Syrie (2), l'effectif à peu près égal des deux flottes (3), une brochure du prince de Joinville suffirent pour provoquer une troisième tourmente. Ainsi pour déterminer une panique, au moment où les affaires étaient dirigées par un homme d'État pacifique, d'une conscience scrupuleuse et d'une sensibilité délicate, — un Gladstone avant la lettre, — sir R. Peel, des circonstances exceptionnelles n'étaient point nécessaires. Le commentaire dans la Presse de quelques négociations diplomatiques, la publication dans les journaux de statistiques navales ingénieusement classées, l'apparition en France, sous la signature d'un nom connu, d'une brochure où les vertus de la flotte britannique étaient hautement signalées (4) : tels sont les événements sans gravité qui déterminèrent une des crises les plus intenses et les plus prolongées qu'ait connues l'Angleterre contemporaine.

*
* *

Il est vrai que ces médiocres arguments avaient pour interprètes lord Palmerston et le duc de Wellington. Dans des discours hachés, colorés et ardents, véritable expression de son tempérament sanguin, lord Palmerston traduisit les angoisses patriotiques, de l'opinion publique. Après avoir précisé, le 30 juillet 1845, les progrès militaires de la France, qui, maintenant, grâce à la création d'une garde nationale dont « les 100 000 hommes de Paris, sont *instruits, disciplinés, inspectés, habillés, équipés*, accoutumés à leur devoir », pouvait disposer, pour une expédition, de la totalité de l'armée régulière ; après avoir insisté sur ce point qu'en comptant tous les navires, armés ou désarmés, « la flotte française était l'égale de celle de l'Angleterre », lord Palmerston terminait ce discours, où chaque mot portait sur ces pensées anglaises, assoiffées de faits précis, d'images concrètes, par ces lignes qui sont restées fameuses : « Aujourd'hui la Manche n'est plus un obstacle ; la navigation à vapeur a réduit ce qui était autrefois infranchissable pour une force militaire, à n'être plus qu'une *rivière* praticable pour un bac à vapeur (steam-bridge) (1). » C'était là un de ces mots de génie, propres aux hommes d'État, qui incarnent si parfaitement le caractère d'un peuple, qu'ils lui parlent instinctivement la seule langue qu'il comprenne.

La Manche, une rivière ; les flottes adversaires, un pont tournant : voilà bien les deux images propres à bouleverser des imaginations habituées, depuis des siècles, à considérer la blanche frontière de leurs brisants comme infranchissable. L'affolement ne connut plus de bornes, lorsque le vainqueur de Waterlooo crut devoir s'associer aux inquiétudes nationales.

En réponse au prince de Joinville (décembre 1847), le duc de Wellington écrivit ces lignes dont l'opinion anglaise ne soupçonna même pas la comique exagération : « J'ai examiné et reconnu, *over and over again*, toute la côte depuis le Foreland septentrional, par Douvres, Folkestone, Beachyhead, Brighton, Arundel, jusqu'à Selsey Bill, près de Portsmouth, et je dis que, excepté à portée immédiate des feux du château de Douvres, il n'y a pas un point de la côte *où de l'infanterie ne puisse être débarquée, à n'importe quel moment de la marée, avec n'importe quel vent, par n'importe quel temps;* et à partir d'où ce corps d'infanterie, ainsi débarqué, ne puisse trouver, dans un rayon de cinq milles, une route dans l'intérieur du pays, *à travers les falaises*, praticable pour la marche d'un corps de troupe (1). » Cette sinistre prédiction ne provoqua pas un sourire, ne fit point naître un doute. La faiblesse du sens critique si elle permet les convictions tenaces, favorise aussi les dangereuses poussées des foules moutonnières.

Le *Spectator* intervint gravement pour déclarer que la prochaine attaque contre l'Angleterre aurait lieu probablement sans déclaration de guerre : « 5 000 Français pourraient infliger le déshonneur à quelque poste sans défense ; 500 pourraient insulter le sang anglais à Herne Bay, où même infliger à l'Empire une ineffaçable honte, à Osborne House (2). » Mais ces

(1) Voir la *Revue Bleue* du 4 avril.
(2) R. Cobden, *Political Writings*, ed. 1878, p. 300.

	Nombre de navires			
	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1845	[illegible]	[illegible]	[illegible]	18[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	198
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	2[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	228
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	2[illegible]
1850	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1851	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1852	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1853	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1854	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1855	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

(1) R. Cobden, *op. cit.*, p. 307. « Il est maintenant difficile, écrit A. Cobden, après une calme lecture de ce pamphlet, de comprendre comment on a pu le faire servir à la cause des [illegible]

(1) R. Cobden, *op. cit.*, p. 308.
(2) R. Cobden, *op. cit.*, p. 203.

inquiétudes ampoulées, qui semblaient tomber des lèvres d'un grave clergymen, soucieux de ne point perdre sa dignité, ni de froisser la rectitude de sa tenue, même dans les émotions les plus désintéressées, produisit moins d'effet qu'une lettre précédée de cette inquiétante devise : « Réveillez-vous ! Debout ! ne soyez pas toujours vaincus. » L'auteur, lord Ellesmere, appartenait à cette haute aristocratie dont les manifestations politiques et sociales revêtaient et revêtent encore, aux yeux de l'opinion Anglaise, une importance particulière. A ces rangs appartenaient déjà lord Brougham, lord Dudley Stuart, lord Palmerston et le duc de Wellington, dont nous avons dit le rôle important dans les paniques de 1823, 1833-1835, et dans cette crise de 1846-1848. L'Aristocratie Britannique a toujours été belliqueuse et le restera longtemps. L'impression, produite par la lettre publique de lord Ellesmere, ne s'expliquait pas seulement par la personnalité de l'auteur, mais aussi par les prédictions qu'elle contenait. Il prévoyait que, en cas d'invasion, les Gardes sortiraient par une extrémité de la métropole, tandis que les Français entreraient par l'autre. Au lord Maire incomberait la tâche de transformer Mansion-House en un bureau, où seraient distribués les billets de logement pour l'armée étrangère.

Malgré tous ses efforts pour enrayer une panique (1), dont les auteurs perdaient jusqu'au sens du ridicule, malgré les difficultés que lui imposaient une crise commerciale et une misère ouvrière particulièrement intenses (2), sir R. Peel dut tenir compte de ces émotions et de ces inquiétudes. En vue de couvrir les frais nécessités par l'accroissement des forces navales (3), terrestres, et la réorganisation de la milice, réclamée par le duc de Wellington, le premier Ministre proposa d'élever l'impôt sur le revenu de 7 pence à 1 shelling.

Dans la nuit du 24 février 1848, la Chambre des communes discutait ces chiffres, lorsqu'une rumeur prit naissance dans les couloirs, se répandit dans la salle, et couvrit la voix des orateurs : la Révolution avait éclaté à Paris ; le Roi avait abdiqué ; la République était proclamée. « Le monarque et les ministres, dont les projets ambitieux avaient servi de prétexte à nos armements belliqueux, et le vaillant prince, dont la brochure avait retenti comme un tocsin, à nos oreilles, étaient maintenant en route pour demander l'hospitalité à l'Angleterre (1). »

Le dénouement de la crise Gallophobe était trop subit et inattendu pour que les sensibilités et les pensées anglaises, également lentes à vibrer et à oublier, pussent, en quelques jours, changer le cours de leurs émotions et de leurs angoisses. L'hostilité défiante contre la France persista et trouva son expression dans une campagne contre la deuxième république, que dirigea lord Brougham. J. Stuart Mill, dans une brochure célèbre (2), R. Cobden, dans ses lettres (3), protestèrent contre cette répercussion de la panique intérieure.

Ils ne parvinrent pas à dissiper complètement cette soif de batailles ; et lorsqu'en 1849, le prince Albert conçut le projet d'une exposition universelle, il se heurta, pendant de longs mois, à l'hostilité de lord Palmerston et de l'opinion Britannique vis-à-vis d'une entreprise « qui faisait violence à l'esprit insulaire de la nation et fleurait l'humanitairerie (4) ».

Grâce à ces polémiques, il n'y eut presque pas d'accalmie entre la première ét la seconde crise Gallophobe (1846 et 1852).

* * *

La presse et les hommes politiques fournissaient d'inépuisables aliments à la combativité nationale.

C'est, en effet, en 1850, qu'eut lieu à la Chambre des communes, à propos du conflit gréco-britannique, la fameuse discussion sur l'incident Don Pacifico, dans lequel lord Palmerston, qui avait exaspéré ses adversaires par ses interventions répétées en Prusse, en Portugal, en Espagne et en Sicile, se heurta à la coalition des conservateurs dissidents, sir R. Peel et Gladstone, des radicaux, des économistes libéraux et même de certains Tories intransigeants, comme Disraeli (5).

Les conflits diplomatiques se succédaient sans relâche ; les colonnes, consacrées aux nouvelles militaires, ne désemplissaient pas ; toutes les attentions et toutes les énergies se concentraient sur une idée fixe ; les armements croissaient ; un jour ne tarderait pas à venir, où une détente pacifique serait impossible, un duel sanglant inévitable.

Mais, en dehors de l'existence d'un courant per-

1. *Hansard*, t. XCVI, p. 962-1074.
2. Discours de lord John Russell sur la situation financière. *Hansard*, t. XCVI, p. 960.
3. R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 302

Années	Importations (valeurs officielles)	Importations (valeurs réelles)	Exportations (valeurs réelles)
1845. . . .	£ 60.417.70[illegible]	£ 39.962.[illegible]	10.081
1846. . . .	7.82.465.	2.06.447	43.314
1847. . . .	9.9.1.873	8.9.1.571	11.[illegible]92
1848. . . .	7.09.[illegible]87	8.06.[illegible]7.	49.[illegible]75

(1. Richard Cobden, *ouv. cit.*, p. 310.
(2) *Traduction Sadi-Carnot*. Alcan.
(3. *Lettre à G. Combe*, 29 février 1848, citée dans Morley, *Life of Cobden*, p. 17. Il « aura une répugnance [illegible] celle de la part de notre gouvernement, composé [illegible] l'est, entièrement de l'aristocratie, à rester en termes cordiaux avec la République ; et il sera facile de trouver des points de désaccord, quand la volonté est prête pour une dispute. Je suis [illegible] le bon [illegible] et de [illegible] de la [illegible] [illegible] ment hostile. »
(4. A. Chevalley, *la Revue* [illegible], p. 139. Paris, 1902.
(5. J. Morley, *Life of Cobden*, t. II, p. [illegible]

manent, depuis six ans, d'idées belliqueuses, cette quatrième panique, celle de 1852, a des origines moins générales et plus particulières.

L'acheminement progressif de la France vers la forme Impériale coïncida exactement avec le réveil, en Angleterre, des angoisses patriotiques. Chaque étape de Napoléon III vers le trône se traduisait, de l'autre côté du détroit, par un redoublement d'inquiétude : le souvenir du camp de Boulogne est resté indestructiblement lié à toute restauration Césarienne, dans ces mémoires Anglaises si extraordinairement fidèles.

Dès le 16 février 1852, lord John Russell, un Whig, crut devoir exposer aux Communes un projet de réorganisation des milices (1). Renversé, à la suite d'un amendement de lord Palmerston, qui trouvait les précautions insuffisantes, il fut remplacé par un Conservateur, lord Derby. Celui-ci, docilement, présenta au Parlement les propositions mêmes de lord Palmerston (2), tout en proclamant bien haut que l'Angleterre ne songeait nullement à étaler des sentiments agressifs.

L'opposition de militaires expérimentés, qui démontrèrent l'impossibilité d'une invasion inopinée (3), la coalition de presque tous les groupes pacifiques, Conservateurs dissidents, comme le second sir R. Peel (4), Radicaux comme Hume (5), Économistes, libéraux comme R. Cobden (6) furent réduites à l'impuissance par les prédictions de lord Palmerston : « L'application de la vapeur à la navigation a, en réalité, jeté un pont par-dessus la Manche, et a rendu possible une rapide attaque, une attaque sur une grande échelle, telle qu'il n'en a pas encore existé. On dit que nous saurons à l'avance si les préparatifs sont en voie d'exécution. Je déclare que vous pourriez ne pas le savoir, parce que, par suite de la disposition intérieure des voies ferrées, la répartition des troupes est telle que 50 ou 60 000 hommes pourraient être concentrés à Cherbourg, avant que vous en sachiez rien. Et ceux qui ont vu ce que sont ces *immenses ouvrages*, doivent parfaitement savoir qu'un *pareil nombre d'hommes pourrait passer du quai à bord des vaisseaux, aussi aisément qu'ils pourraient passer dans la cour de leur caserne. Une seule nuit les amènerait ici.* Quels que soient nos préparatifs maritimes, nous ne pourrions nous y fier pour empêcher l'arrivée d'une pareille expédition. De même que, quelles que soient les batteries ou canonnières que nous puissions avoir sur nos rivages, nous ne saurions nous y fier pour empêcher le débarquement de l'expédition, quand elle serait arrivée (1). » Une fois de plus, cet orateur, aux discours ternes et pesants, avait trouvé l'image précise propre à se graver d'une manière indélébile dans les cerveaux anglais. A la formule concrète des ponts tournants, du bac à vapeur jetés sur la Manche, il ajoutait maintenant la vision de ces quais disposés de manière que 60 000 hommes, réunis dans la journée, puissent s'embarquer de plain-pied, sans rompre la cadence, mettre à la voile le soir, et arriver le matin en vue des côtes Britanniques. A toutes les déclamations sonores, aux exposés historiques, bourrés d'idées générales, lord Palmerston préférait l'image, saisissante de vie. Il parlait, consciemment ou non, à son peuple, la seule langue qu'il comprît et aimât. Aussi, une fois de plus, l'opinion répondit aux appels de celui qui savait les rendre irrésistibles, Le « Militia Bill » fût voté, les armements augmentés, la panique déchaînée.

Elle reçut une nouvelle impulsion le jour où s'éteignit brusquement le duc de Wellington. Les souvenirs des victoires passées, rappelés longuement dans les journaux, commentés avec sympathie par les prédicateurs, ces nouvelles et multiples évocations de la force militaire et de la mission religieuse du peuple élu (2) accrurent encore la force du courant belliqueux.

A l'irritation ressentie contre un voisin, soupçonné d'ourdir perpétuellement de ténébreuses intrigues, venait s'ajouter l'orgueil des récentes victoires. En vain R. Cobden montrait-il ce qu'il y avait d'hypocrite a reprocher aux Français leur culte pour Napoléon Ier, et à témoigner en même temps une admiration aussi exclusive pour un homme (3), dont les victoires militaires pouvaient à peine compenser les fautes politiques (4). Sa voix s'élevait seule, au milieu des clameurs unanimes.

Les émotions reçurent un nouveau stimulant,

(1) *Hansard*, CXIX, [illegible]

(2) [illegible], p. [illegible]

(3) [illegible] Evans et Amiral Berkeley. *Hansard*, CXX, [illegible] et [illegible]

(4) *Ibid.*, p. 1078.

(5) M. Hume remarqua que « les paniques d'aujourd'hui n'étaient pas dues, comme celles de jadis, à de vieilles femmes, mais au fait que nous avions trop de clubs de par Londres, contenant trop d'officiers en demi-solde, qui n'avaient rien d'autre à faire que de quémander (Lookabout) pour eux-[illegible] et leurs amis ». *Hansard*, CXX, 285.

(6) J. Morley, *Life of Cobden*, vol. II, p. 110 et 129.

(1) *Hansard*, CXX, 1104.

(2) R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 157 et 319.

(3) R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 190.

(4) Après les avoir énumérées, dans une lettre à un ami d'Amérique, R. Cobden conclut en ces termes : « Je voudrais voir publier une carte avec des taches rouges, pour indiquer les places sur terre et sur mer, où de sanglantes batailles ont été livrés par les Anglais. On découvrirait, que, différents de tous les autres peuples, nous avons pendant sept siècles lutté contre des ennemis étrangers, partout, excepté sur notre propre territoire. Est-ce qu'un autre mot est nécessaire, pour prouver que nous sommes la race la plus agressive qu'il y

lorsqu'on vit le rétablissement du second Empire coïncider à peu près exactement avec les funérailles nationales faites au duc de Wellington (18 novembre 1852). Il semblait que le troisième Napoléon sortît de la tombe même du vainqueur de Waterloo, comme pour prouver l'inutilité de ses succès et la banqueroute de son œuvre. Cet apparent défi, jeté à la face du peuple en deuil, incliné devant le cercueil de son héros, exaspéra l'opinion Britannique. Le *Times*, inaugurant ses campagnes belliqueuses, intervint pour attaquer avec la plus extrême violence la personne même de Napoléon III : « Un parjure de mauvaise foi (self convicted), un traître condamné, un conspirateur qui a réussi par la plus vile trahison, l'achat de la soldatesque et la boucherie de milliers de victimes, doit, s'il n'est pas arrêté net dans sa carrière, aller jusqu'au bout dans la voie de la tyrannie. Pour lui, il n'y a pas de halte, pour son système, pas d'élément de stabilité ou de progrès. C'est un irrémédiable et absolu anachronisme (1). » Rien ne manquait plus à la crise belliqueuse : le *Times* avait sonné le tocsin.

Le ministère conservateur de lord Derby, sous la pression des journaux, malgré des professions de foi pacifiques, proposa d'accroître les armements (2). « L'heure était arrivée, déclara en termes mystérieux, le Secrétaire de l'Amirauté, où, avec les plus pacifiques intentions, il est absolument nécessaire de mettre nos défenses de la Manche sur un nouveau pied et de garnir le détroit d'une large force... S'il se refusait à entrer dans des informations détaillées, *c'était par suite de la détermination à laquelle le gouvernement était arrivé, après le plus sérieux examen, qu'il vaudrait mieux, étant données les circonstances actuelles, ne pas entrer dans le moindre détail au sujet de cette affaire* (3). » Le ton mystérieux, si différent du style coloré de lord Palmerston, convenait aussi bien à ce peuple d'imagination. Ce discours sibyllin arracha, aussi aisément que l'aurait fait une harangue imagée, le vote de nouveaux armements. L'augmentation de 5 000 matelots et de 500 « Marsouins », réclamée par le ministère, fut votée sans scrutin. On avait déjà ajouté 3 000 hommes à l'armée, et l'on proposa encore d'accroître l'artillerie de 2 000 hommes et 1 000 chevaux (1).

C'est en vain que R. Cobden démontrait, chiffres (2) en main, que jamais les forces navales de l'Angleterre n'avaient eu sur celles de la France une aussi écrasante supériorité. Non seulement ces objections ne furent pas écoutées, mais encore, lorsque lord Derby voulut enrayer les folies budgétaires, il fut renversé et remplacé par lord Aberdeen, un Whig, qui dut faire de nouvelles concessions à l'opinion publique affolée.

La panique battait son plein. Les brochures faisaient rage. Dans son pamphlet sur la *Défense de l'Angleterre*, sir C.-J. Napier « croyait que les jeunes soldats priaient jour et nuit pour une invasion ». Dans le *Péril de Portsmouth*, un certain James Fergusson déclarait que « l'inorganisation de la défense était dans un tel état, que ce port pourrait être enlevé par un coup de main, soit par terre, soit par mer. » Les ouvrages militaires s'empilaient aux devantures des libraires et se vendaient par centaines (3). Les journaux tonnaient contre les envahisseurs et entretenaient avec soin la fièvre patriotique. « Le corps expéditionnaire de Rome s'irrite, écrivait-on un matin, parce qu'il ne pourra point prendre part à

ait sous le soleil ? La carrière du Duc n'est pas une exception à cette règle. Ses victoires dans l'Inde sont une page, dans ces Annales sanglantes, pour lesquelles Dieu exigera certainement un châtiment de nous ou de nos enfants.

On ne pourra jamais dire en vérité que ses triomphes sur les Continents aient été accomplis pour défendre notre indépendance et notre liberté... La morale de tout ceci c'est que nous avons à ramer contre le vent et la marée, quand nous nous efforçons d'atténuer les passions belliqueuses de nos compatriotes. Nous devrions le faire, en montrant que leurs énergies ont été déviées, d'une manière désastreuse, pour ce qui est de leurs intérêts, par une classe dirigeante qui a moissonné tous les honneurs et tous les avantages, tandis que la nation a hérité des charges et des responsabilités. » (John Morley, *ouv. cit.*, vol. II, p. 132).

(1) *Letters of an Englishman on Louis Napoleon, the Empire, and the Coup d'Etat, reprinted with large additions from the Times.*

(2) 6 Décembre 1852, *Hansard*, CXXIII, 97.

(3) *Hansard*, CXXIII, pp. 1006 et 1007.

(1) R. Cobden, *op. cit.*, p. 320.

(2) R. Cobden, *op. cit.*, p. 314, 324 et 302

Années	Recettes [illegible]	Dépenses [illegible]	Excédent [illegible] dans les [illegible]	[illegible]
1847 .	£ 5013873	£ 5115900	£ 583571	£ 148333
1848	5922287	6088872	890626	444085
1849 . . .	6043297	6253276	[illegible]	156153
1850 . . .	6147886	6409886	726956	428837
1851 . . .	5848943	6056743	[illegible]	116773
1852 . . .	6025944	6162274	[illegible]	175821

Années	Effectifs [illegible]	[illegible]	[illegible]
1847 .	14900	32169	240
1848	13978	28700	[illegible]
1849	[illegible]	[illegible]	[illegible]
1850.	39093	[illegible]	[illegible]
1851. .	38957	[illegible]	[illegible]
1852. . .	40454	25016	17

3. Par exemple : *l'Invasion de l'Angleterre*, par un militaire et un civil; *Défenses nationales*, par Montagu Gore; *Plan pour former une réserve : Lettre à lord John Russel*, par George Paget, *D'un sous-secrétariat d'Etat pour [illegible] pense et nos établissements militaires, Plan pour [illegible] pays, au moyen de volontaires*, par John Kniloch; *Situation défensive de l'Angleterre*, par Captain [illegible] *pour la formation d'une milice navale*, par Captain P. Elliott; *La défense Nationale de l'Angleterre*, par [illegible] *sur la défense Nationale*, par Rear Admiral Bowles; *Notes sur les ressources défensives de la Grande-Bretagne*, par Captain Eyers, etc.

l'invasion de l'Angleterre et au sac de Londres. » Le général Changarnier, apprenait-on le soir, a proposé un plan pour débarquer ici et se saisir de la métropole. — Un navire de guerre français s'est montré à Douvres. On n'ajoutait pas qu'il avait dû fuir devant la tempête. — Des croiseurs tournaient autour de l'île de Wight, et le journaliste oubliait de rappeler qu'ils surveillaient les bateaux de pêche de leurs nationaux. — Des barques mystérieuses exécutaient des sondages dans la Manche, et le reporter avait grand soin de ne pas indiquer que ces renseignements se trouvaient déjà sur les cartes mises en vente par l'Amirauté (1). — Les allocutions belliqueuses se multipliaient : deux ministres de lord Aberdeen donnaient l'exemple (2). « Je vous le déclare, déclarait le lord-lieutenant du Yorkshire, à la milice de ce Comté, le jour approche où tout le monde, dans le royaume, aura raison d'être reconnaissant de ce que vous vous soyez offerts pour défendre vos foyers et vos maisons (3). » Le *Times* regorgeait de lettres dénonçant l'invasion imminente : elles émanaient de gentilshommes (4) ou même de clergymen. « Quand des voleurs sont signalés, écrivait une de ces âmes chrétiennes, nous inspectons les fenêtres de l'office et de la cave; nous essayons les loquets de nos portes; nous suspendons des cloches pour nous avertir; nous nous procurons chiens et gendarmes pour veiller à notre place, et nous allons nous coucher, lorsque nous sommes si bien préparés contre une attaque, qu'il est peu probable qu'elle soit tentée (5). »

Une fois de plus, toute l'Angleterre, Nobles et Clercs en tête, répondait à l'appel du clairon. Seule, une corporation blâmait ces émotions sans cause et ces armements sans objet. La bourgeoisie commerçante et l'aristocratie industrielle, encourageaient les protestations des groupes pacifiques de l'opposition libérale, et se décidèrent bientôt à une démarche plus significative.

Les *Merchants and bankers* de Londres, après avoir convoqué en un meeting tous ceux qui « sentent que les circonstances leur ordonnent d'exprimer publiquement la peine profonde que leur cause le spectacle des efforts tentés, d'une manière permanente, pour créer et perpétuer des sentiments de méfiance, de mauvaise volonté, d'hostilité entre les habitants des deux grandes nations de l'Angleterre et de la France », résolurent d'envoyer à l'empereur Napoléon III une importante délégation, chargée de remettre une adresse signée d'un millier de noms.

1 R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 321.
2 *Hansard*, CXXIV, 267.
3 *Ibid.*, CXXV, 293.
4 *Times*, 7 décembre 1853.
5 [illegible] après le *Times*, *Hansard*, CXXIV, 290.

Cette démarche décida les « ministrables en congé » à tenter une attaque contre le cabinet. Disraeli, pacifique chaque fois que les Whigs belliqueux étaient au pouvoir, prit la parole pour blâmer gravement cette injustifiable panique et déplorer les injures lancées à la tête d'un gouvernement correct et ami (1). Cinq ou six mois après, les escadres Anglaises et Françaises jetaient l'ancre l'une à côté de l'autre, dans la baie de Bésika.

*
* *

Une guerre était le dérivatif nécessaire pour ces pensées et ces énergies, tendues depuis vingt ans vers la possibilité d'un conflit, par des crises belliqueuses d'une durée et d'une intensité croissantes. Le besoin d'une lutte, douloureuse sans doute, mais salutaire pour des énergies physiques et morales débordant d'un trop-plein de forces, était tel que presque tous les Anglais, consciemment ou non, en admirent la nécessité.

Les groupes politiques, qui avaient bataillé avec tant de vaillance contre lord Palmerston et les Whigs, — les écrivains, dont l'action religieuse et sociale luttait indirectement contre l'oubli des problèmes intérieurs à résoudre et des misères urbaines à guérir, — ne furent plus unanimes pour blâmer la guerre contre la Russie. Les Conservateurs Dissidents étaient au pouvoir avec Gladstone lorsque les hostilités furent engagées. Les Radicaux, pleins du souvenir de la Pologne, considéraient la lutte contre la Russie comme une guerre sainte. — J. Ruskin, dans ses *Peintres modernes*, vantait l'action morale de cette épreuve salutaire. Charles Kingsley, le romancier disciple de Carlyle, dans ses sermons, implorait les bénédictions divines pour une armée qui incarnait les plus hautes vertus de la race et allait exécuter sur des terres lointaines la mission du peuple élu. Tennyson, dans son beau poème de *Maud*, sympathiquement commenté par l'*Athenæum*, esquissait un développement que, dans des circonstances plus récentes, un autre artiste, Swinburne, devait refaire dans des vers aussi harmonieux. Il chantait « la fin du long, long chancre de la paix ». Il célébrait « la floraison rouge sang de la guerre ». Seuls, les Économistes libéraux, R. Cobden, John Bright, traqués et injuriés, s'entêtaient, dans leurs discours et dans leurs brochures, à démontrer l'inutilité et les dangers de la lutte contre l'Empire Slave (2).

Facilitée par tant de désertions, approuvée par tant d'autorités, bénie par tant de voix, elle s'enga-

1 *Hansard*, CXXIV, 263.
2 R. Cobden, *Political Writings*, p. 258, 272, 291. Morley, *Life of R. Cobden*, vol. II, p. 158 et 174.

gea avec tout l'élan que donne la poussée d'une opinion unanime. Sur les pentes d'Inkermann, dans les plaines de Balaclava, contre les parapets du Mamelon-Vert la vague humaine, ébranlée par les énergies et les pensées entretenues par des crises périodiques dans de belliqueuses émotions, vint déferler, se briser, pour se retirer ensuite, laissant derrière elle, sur la terre piétinée, des ruines, des débris et des cadavres.

JACQUES BARDOUX.

(*A suivre.*)

LA VIE LITTÉRAIRE

Deux nouvelles romancières : Mme de Régnier, Mme de Noailles.

L'Inconstante, par Gérard d'Houville, roman ; Calmann-Lévy, éditeur. — *La Nouvelle Espérance*, par la comtesse Mathieu de Noailles, roman ; Calmann-Lévy, éditeur.

Ce sont deux débutantes. Elles ne manquent ni d'assurance, ni d'incohérence. Elles n'ont aucun sentiment des difficultés qu'il peut y avoir à écrire un roman : cela leur donne une grande confiance en elles-mêmes. Elles se promènent à travers leur ouvrage avec une charmante sécurité. Les lecteurs seuls sont un peu étonnés, et ils éprouvent même des inquiétudes. Ils lisent, et ne demandent qu'à être séduits, mais ils voudraient comprendre. Il faut bien qu'ils y renoncent. Mme de Régnier et Mme de Noailles, qui ont songé soudain à écrire des romans, n'ont point délibéré d'écrire des romans compréhensibles. Elles sont plutôt jeunes l'une et l'autre. Elles savent bien, — car elles sont certainement très intelligentes, — elles savent bien qu'en dépit de leur naissance ou de leurs amitiés littéraires ou de leur grâce, on ne fait point du premier coup un chef-d'œuvre. Elles le savent, et contentes d'exprimer en désordre leurs pensées désordonnées et obscurément leurs sentiments obscurs, elles ont remis à plus tard d'écrire des livres clairs.

Tels quels, ces deux romans incertains ne sont pas trop méprisables. Ce sont deux petits débuts gentils, dont ni l'un ni l'autre n'est extrêmement malheureux. On ne peut pas dire que notre littérature nationale se soit subitement enrichie. Non, certainement non, on ne peut pas dire cela. Mais Mme de Régnier et Mme de Noailles parviendront peut-être à quelque originalité. Une sympathique indulgence est de prise à leurs premiers essais.

Ah! on est sûr de dire de *l'Inconstante* et de *la Nouvelle Espérance* moins de bien qu'on ne se flatte d'en penser tout autour de leurs auteurs. On est sûr, en revanche, d'en dire moins de mal que n'en disent quelques-uns de leurs amis. Dès lors, on peut sans nulle gêne exprimer sur ces deux ouvrages un peu présomptueux l'exacte vérité.

Évitons la puérile malice de déterminer laquelle de ces deux romancières élégantes est supérieure à l'autre. On le prononce de tous côtés, d'ailleurs ; mais ce n'est pas partout en faveur de la même qu'on décide. En somme, cette rivalité, ou, pour employer un terme plus noble, cette émulation que les circonstances leur infligent n'est pas, au demeurant, sans leur être assez favorable à toutes deux, car elle retient l'attention des critiques sur des livres qui, réunis, présentent une sorte de signification sociale, sans avoir une signification littéraire.

***

Les sujets de ces deux ouvrages sont ou très simples, ou très compliqués.

Ils sont plutôt très simples.

Une jeune femme, Gilette Vernoy, digne de tous les amours et même de quelque sympathie, est amoureuse d'aimer. Elle veut aimer pour se distraire, et même pour s'amuser. Elle aime donc Valentin de Verovre par un délicieux enfantillage. Valentin de Verovre est un jeune écrivain de visage aimable qui a du goût pour les plaisanteries lorsqu'elles lui sont proposées par une jolie femme. Il accepte donc, avec ravissement, bonne humeur et sans trop de phrases, que Gilette devienne sa maîtresse. Gentille maîtresse qui ne se targue pas d'une désobligeante pudeur et n'exagère point la valeur du don qu'elle a fait d'elle-même, mais demande seulement que ce don soit raisonnablement apprécié! Valentin passe des instants agréables et ne gâte pas son bonheur par un excès de passion. Il n'y a point de tourment dans leur amour sensuel et dans leur camaraderie intime. Il y a beaucoup de jeunesse et de fantaisie. Il y a aussi des longueurs et des remplissages.

Au reste, Valentin, qui est d'ailleurs homme de lettres, comprend très opportunément, car, si jeune, il a déjà du métier, que le roman ne peut pas continuer comme cela. Il le comprend et il part en Italie. Voyage propice. Il était temps de permettre à Gilette de démontrer par des exemples qu'elle n'oublie pas d'être inconstante, ainsi que l'indique le titre du volume. Elle se laisse donc aimer instantanément par Michel de Nergy, qui déjà soupirait. Michel prend l'amour au tragique. Gilette s'ennuie énormément. Ai-je besoin de vous dire que Michel est un ami de Valentin? Non, n'est-ce pas! Vous l'avez déjà deviné.

Et Valentin revient d'Italie. Gilette, prudente, lui a déjà appris par une lettre émue et railleuse que...

parfaitement, « mais, a-t-elle insisté avec un sourire souverain, « maintenant la place est libre et chaude, et si tu veux venir me rejoindre à la campagne!... » Plus brutalement, elle a délaissé ce pauvre Michel. Partie sans laisser d'adresse! Hélas! Michel pleure et cherche vainement. Mais — Gilette n'avait pas prévu ce coup du sort — Michel, un soir, rencontre Valentin au bar des Champs-Élysées. Une conversation rapide lui découvre que Valentin... Ah! c'est trop fort!

Et ce jeune homme violent rentre immédiatement chez lui pour « se suicider de ses propres mains », comme dit François Coppée. Qu'est-ce que sa pauvre mère pensera, mon Dieu? Valentin, qui est littérateur, allume une cigarette et court se réunir avec sa délectable maîtresse. Celle-ci, exquise Gilette, retient un pleur qu'elle n'a guère envie de verser. Désormais, Gilette et Valentin s'aimeront avec verve, mais aussi avec gravité, pour de bon. L'amour, la mort!

Et voilà l'Inconstante, qui n'est pas du tout l'inconstante, mais l'inconséquente ou bien l'inconsciente.

Gilette Vernoy est une excellente petite femme qui veut s'amuser, jouir de sa vie, de sa beauté. Avoir un amant est, pour une jolie femme qui a des loisirs, un des plus convenables passe-temps. Être sa maîtresse quelque temps, puis aller ailleurs, revenir au premier amant: commune et triviale aventure. Mais, passant de Valentin à Michel, Gilette n'est pas inconstante, car elle n'aime pas; elle prend son plaisir où elle le trouve : tout simplement. Quand l'amour véritable naît en elle et que la mort de Michel la rapproche de Valentin, on sent que ce rapprochement sera définitif. Gilette ne sera plus jamais inconstante puisqu'elle est maintenant amoureuse. Ce n'est pas que l'on comprenne très bien pourquoi et comment la mort de Michel fait succéder en Gilette l'amour au caprice, la constance amoureuse à la frivolité sensuelle. Non, on ne le comprend pas du tout. Mais Gilette a tant de séduction, elle est d'autre part si loyale même en ses erreurs et en ses fourberies qu'on lui pardonne volontiers d'être énigmatique à son insu. Mme de Régnier, d'ailleurs, a fait de grands efforts pour élucider cet aimable et tragique mystère ; mais il n'est pas accordé à toutes les femmes de préciser avec méthode et logique une psychologie féminine.

*
* *

Et si vous croyez que le roman prodigieusement psychologique de Mme de Noailles est plus compréhensible, vous vous trompez. Je ne sais pas s'il a de la logique. Je suis obligé de confesser que je n'ai absolument rien pu pénétrer des aventures sentimentales indécises et violentes de Sabine de Fontenay; mais rien, rien.

Sabine de Rozée est une jeune femme intelligente et belle qui épousa, voici deux ans, Henri de Fontenay. Elle aime son mari avec placidité, mais sans avoir encore l'ambition facile à contenter de tromper son mari confiant, elle souhaite d'aimer quelqu'un avec force et démesurément. Elle pourrait consacrer cette ardeur passionnée à Fontenay lui-même, si celui-ci s'y prêtait, mais celui-ci ne devine rien de sa femme : et nous donc!...

Fontenay qui est un brave garçon a des amis dévoués : Jérôme Hérelle, musicien prochainement célèbre; Pierre Valence, curieux de politique, d'autres encore... Sabine aimera Jérôme. Oui, ils seront sur le point... ils échangeront de ferventes confidences et puis, trois semaines après, Jérôme suppliera Sabine de le marier à sa belle-sœur. Alors Pierre Valence? Ce pourrait être Pierre Valence. Celui-ci va céder à la douceur d'aimer. Il résiste et s'éloigne. Alors, un jour à Paris son mari entre chez Sabine et lui dit :

— Tu vas faire quelque chose pour moi aujourd'hui. Figure-toi que j'avais un rendez-vous vers cinq heures chez Philippe Forbier à qui j'ai un service à demander, et que je ne puis pas y aller. J'ai une grippe qui m'aveugle; vas-y, toi.

— Mon Dieu, répondit Sabine, je suis déjà si fatiguée, et il faut encore que je fasse cela! Non, ce n'est pas possible, je ne connais pas ton ami, il ne me connaît pas, qu'est-ce que je lui dirais?...

— Je t'en prie, interrompit Henri, sois gentille : c'est très simple. Tu lui diras que je suis désolé, que je le prie de vouloir bien te remettre une lettre de recommandation pour le frère de Pierre Valence qui désire visiter les Universités de Berlin.

— Non, répondit encore Sabine. Puis elle réfléchit. Elle alla chez Philippe Forbier. Quand elle en sortit, elle eut envie d'y revenir. Quand elle y retourna, elle fut sa maîtresse.

Elle resta sa maîtresse longtemps. Mais Philippe aimait tout de même sa femme et ses enfants. Il se détacha peu à peu. Et Sabine résolut de « se faire périr ». Elle fit comme elle avait dit. Mais avant d'avaler le poison libérateur, elle écrivit, en se sachant gré d'une aussi rare attitude, une longue lettre pour nous apprendre qu'elle est née ivre et qu'elle a toujours vécu très altérée de véhémence et de douleur. Elle ne parvint pas à nous faire comprendre en quoi consiste la nouvelle espérance.

*
* *

L'Inconstante est tout rempli de délicieuses gentillesses. *La Nouvelle Espérance* révèle à chaque page les efforts attentifs accomplis par Mme de Noailles pour faire de son livre un chef-d'œuvre. *L'Inconstante* nous inspire une bienveillance disposée à devenir familière. *La Nouvelle Espérance* excite

en nous un sentiment de déférence un peu effaré.

Il y a, pourtant, au fond de ces imparfaits ouvrages une inspiration identique. En eux, dans tous les deux vous voyez la même morale ou plutôt la même immoralité.

Il est bien entendu que Sabine de Fontenay, pas plus que Gilette Vernoy, ne peut se préoccuper de la morale vulgaire. Ces jeunes épouses considèrent leurs époux avec un infatigable dédain, et ceux-ci sont pour elles comme s'ils n'étaient pas. En outre, la plus franche débauche ne cesse de régner ici et là. Il faut convenir que cela ne nous offusque ni ici, ni là. Il y a tant de grâce, en effet, tant de grâce et tant de naturel dans l'immoralité gamine et non perverse de Gilette Vernoy. Que dis-je! immoralité! C'est *amoralité* qu'il faut dire et le nom ne fait rien à l'affaire, à cette affaire dont Valentin doit trouver par instants les complications exquises. Seule une femme pouvait décrire avec autant d'exactitude fine l'amoralité spontanée d'une jolie femme et les gestes auxquels cette amoralité l'amène inéluctablement. Je sens bien qu'à force d'être naturellement amorale ou bien immorale, elle s'applique à l'être plus visiblement, elle nous avertit qu'elle va l'être, et qu'en somme nous serons bien étonnés. Oui, cette franche et vive et si gentille Gilette « pose » un peu. Et cela nous agacerait si nous n'avions tout d'abord résolu de nous laisser séduire à toutes les jolies manières de l'auteur et à toutes les jolies mines de sa vive et sincère héroïne.

L'immoralité de Sabine de Fontenay est moins gracieuse oh! beaucoup moins gracieuse. Mais Mme de Noailles a dû penser que la grâce est une qualité subalterne d'œuvres éphémères; elle eût déparé en l'affadissant le chef-d'œuvre immortel qu'elle entreprenait d'écrire. Sabine de Fontenay, qui n'a pas conscience de grand'chose, a du moins perpétuellement conscience d'être l'héroïne principale d'un livre dont il sera beaucoup parlé, d'un beau roman, d'un grand roman, d'un roman de Mme de Noailles, enfin! Et cela gêne la liberté de ses allures, la facilité de ses mouvements.

Elle vire, elle tourne, elle se révolte comme une jeune personne que guette l'attention de la postérité. Ses gestes sont alourdis, et ses sentiments sont aussi compassés que ses gestes. Son immoralité naturelle — Sabine cède à son instinct, va où sa passion la mène — est grave et un peu solennelle. Comme maîtresse, il n'est nul homme qui ne préfère Gilette à Sabine, car Sabine met trop d'idées générales et de vues personnelles sur la poésie du monde dans son amour; en tous cas, celles de Gilette sont plus fraîches et plus souriantes; et il est des heures, des minutes où il faut savoir sourire.

Au reste, les amants pas plus que les maris ne comprennent ces immorales jeunes femmes. Ni les uns ni les autres ne cherchent à comprendre. Comme ils ont raison! Valentin, le petit Valentin de Vérovre, si joli et qui aura tant de talent, se hausse sans se faire prier de l'amour, fantaisie à l'amour-passion, lorsque Gilette lui demande cette modification où il n'entre rien que de flatteur pour lui. Mais au fond de lui-même il demeure surpris. Quant à Philippe Forbier, l'amant austère de Sabine de Fontenay, il est aussi ahuri qu'amoureux. Son ahurissement et son amour s'expliquent également.

Les maris, eux, n'ont point le souci de savoir quoi que ce soit. C'est admirable à quel point les deux maris de *l'Inconstante* et de *la Nouvelle Espérance* se ressemblent! Oui, Vernoy et Fontenay sont deux cocus corrects qui se ressemblent comme des frères. A lire les deux romans l'un après l'autre, on les confond, car on est persuadé qu'on a toujours à plaindre la même victime, conjugale et que Vernoy c'est Fontenay, et que Fontenay c'est Vernoy... Ces deux maris sympathiques et impersonnels sont d'ailleurs veules et falots. Mme de Noailles et Mme de Régnier ont été véritablement cruelles pour les gens bien nés, pour « les derniers représentants des classes dirigeantes ». Leurs héroïnes ont pour eux d'autres cruautés.

Soyons équitables, tous les personnages de ces deux romans sont pareillement ternes. Les petits amants, les grands amis sont flous et vagues. Les femmes sont d'incertaines comparses. Seules existent un peu les héroïnes essentielles, ici Sabine, et là Gilette. Nous avons vu qu'elles sont d'une psychologie impénétrable et contradictoire...

Et quelles qualités agréables ou sévères dans ces livres indiqués ou manqués! Mme de Régnier est fort empêchée d'écrire tout un livre avec les amours de Gilette. Alors elle développe certains sujets accessoires. Sous le vain prétexte d'expliquer la sensuelle immoralité de Gilette, elle conte une longue histoire de négresse. Ailleurs, pour promener les amants, elle expose avec abondance les variétés de papillons et je ne sais si sa science est très sûre d'elle même, mais elle est bien inutile. Ah! quelles jolies nouvelles courtes pourrait écrire Mme de Régnier avec ce style souple, caressant, par où *l'Inconstante* excelle! Je le sais, il lui faudrait éviter encore les développements indécis. Il serait bon qu'elle n'abusât pas des plaisanteries vulgaires qui apparaissent comme de redoutables facéties. Elle revient de chez son amant, qui lui a offert du xérès avec toutes ses tendresses; elle lui écrit : « Tu sais, j'aime mieux le porto! » Elle a remarqué la pendule Louis-Philippe qui occupe, sans la décorer, la cheminée du salon chez ce Michel naïf et véhément qui bientôt se tuera pour elle... et elle lui écrit : « Pour samedi, ôtez donc

la pendule... » Elle rentre très en retard. Son mari s'informe : « Mon amant, répond-elle, ne voulait pas me laisser partir... » Ça, c'est des badinages. Il y a heureusement d'autres grâces et d'autres délicatesses dans *l'Inconstante* ! Il y en a et, en dépit de ses inexpériences de psychologie, *l'Inconstante*, radieux début, est un roman d'une adorable banalité. C'est une erreur de croire qu'on ne puisse plus tirer un charme original de la banalité, ni, en quelque sorte, la renouveler...

Mme de Noailles ne le pense pas et elle aspire violemment à l'originalité. Son effort est impressionnant. Il est noble. A vrai dire, Mme de Noailles était encouragée dans cet effort digne d'être proposé à beaucoup d'écrivains, car elle savait bien qu'on ne le méconnaîtrait pas. On n'a jamais rien méconnu de ce jeune auteur. C'est une raison de plus pour ne lui point attribuer des qualités qu'il n'a pas et qu'il n'aura peut-être jamais. Mme de Noailles a donc voulu écrire un chef-d'œuvre. *La Nouvelle Espérance* est un chef-d'œuvre bien manqué. On ne fait pas de chef-d'œuvre à tout coup. Oh ! non, et pas plus en vers qu'en prose.

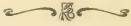
Certes, *la Nouvelle Espérance* est un livre plus profond que *l'Inconstante* qui est un livre beaucoup plus plaisant que *la Nouvelle Espérance*. Mais il est arrivé à Mme de Noailles de ne pas expliquer clairement ce qu'elle ne concevait pas bien. L'âme de son héroïne est décidément obscure, et l'héroïne occupe tout le livre ; l'obscurité emplit donc le livre. De l'obscurité à l'incohérence... Hélas ! Mais, souveraine séduction de deux romancières d'égale inexpérience, d'égale jeunesse ! Mme de Noailles, Mme de Régnier valent toutes deux dans la peinture de certaines sensations féminines ! Peintures loyales, franches, d'une précision directe et forte... Quelques paragraphes voisins de la perfection... Mais, décidément, la grande analyse des caractères, la logique, la suite, l'art de la composition, le sens des proportions littéraires, ce n'est point par là que ces deux romancières, qui sont avant tout et restent surtout deux poétesses, se recommandent à notre admiration.

Nous ne pourrons admirer non plus le style de Mme de Noailles. Prenons garde de pousser tout naturellement ce jeune écrivain à ne cultiver que ses défauts. Pourquoi donc est-on si pressé de l'admirer sans réserves ! Les réserves seules donnent du prix à l'admiration. Pourquoi donc ? Eh bien ! le style de *la Nouvelle Espérance* est détestable. Je sens les efforts si intéressants de Mme de Noailles vers l'originalité. Je les sens, je les respecte. Mais ils ne sont pas heureux. Mme de Noailles n'a pas, en prose, un style de poète ; elle a le style de ses vers. Elle emploie les mêmes procédés, les mêmes transpositions. Vraiment, elle exagère. Et les mots se rebellent. Il ne veulent pas, non, ils ne veulent pas avoir le sens que Mme de Noailles leur impose audacieusement...

Que des aristocrates destinées à exercer encore par leur aristocratie même une certaine influence intellectuelle et sociale préfèrent, comme Mme de Noailles, se consacrer un peu tumultueusement aux lettres, c'est un signe des temps. Je crois, d'ailleurs, qu'on n'écrit point un grand roman comme un poème estimable et facile. Il y faut non seulement un don naturel, mais de la culture, de la discipline, de la méthode, une syntaxe, de la grammaire. Nous verrons bien.

Encore une fois, Mme de Noailles et Mme de Régnier semblent tout à fait jeunes. Déjà, nous pouvons dire d'elles qu'aucun de leurs ouvrages ne passera inaperçu. Nous pouvons le dire. Déjà, *la Nouvelle Espérance*, *l'Inconstante*, livres de débutantes, méritent mieux que les éloges accablants dont on les a chargés. Ils ne sont point des romans inoubliables, mais ils ne sont pas tout à fait indignes de retenir un instant l'attention de ceux qui jugent les œuvres en elles-mêmes.

J. ERNEST-CHARLES.



THÉATRES

NOUVEAU-THÉATRE : Une audition de *Parsifal*.

L'autre soir, au Nouveau-Théâtre, tandis que je suivais la singulière exécution, quasi intégrale, de *Parsifal*, je songeais à part moi, et tâchais de me représenter le genre d'émotions que n'eût point manqué de susciter en Richard Wagner, s'il avait pu y assister, une interprétation de cet ordre. On connaît les idées du maître de Bayreuth qui sont aujourd'hui « du domaine public », si je puis dire, grâce à son universelle renommée. Combien ces idées étaient précises, arrêtées, toutes subordonnées à sa rigoureuse esthétique et aux vues générales qui commandaient son art... on le sait également. Jamais, dans le cerveau d'un homme de génie, — d'un *surhomme*, eût dit Nietzsche, avant sa brouille avec celui dont la gloire lui pesait, — non jamais formule plus consciente ne s'imposa de sa mission et de sa destinée, puisque jamais non plus les qualités suréminentes du créateur et du critique ne se trouvèrent unies à pareil degré de puissance ! Ce magnifique et rare exemplaire du génie pleinement conscient de lui-même eût donc été, à la différence de la plupart des créateurs, le meilleur juge de semblables exécutions. Il est vrai qu'il eût commencé par ne point les autoriser...

Tâchons donc de nous substituer à lui.

J'ai déjà touché ici, voici trois mois bientôt, à cette intéressante question, à propos d'une audition intégrale du *Parsifal*, donnée en décembre par une société musicale d'Amsterdam. On se rappelle les circonstances qui nous faisaient écrire alors : — Si cet événement artistique ou plutôt *anti-artistique* ne s'est pas produit plus tôt, c'est que jusqu'alors on avait respecté la volonté de Wagner, et que, d'ailleurs, Mme Cosima Wagner, gardienne vigilante de son œuvre, n'eût point permis qu'on allât contre cette volonté. Ce qu'il n'eût point laissé faire, elle ne le permettrait pas davantage aujourd'hui, dans le pays où la loi lui donne le moyen d'exercer un droit de contrôle. C'est pourquoi elle proteste, et nous ne demandons qu'à enregistrer ses réclamations quand elle se trouve désarmée et ne peut exercer qu'une revendication *platonique*. On sait que les Pays-Bas n'ont pas adhéré à la convention de Berne qui régit la propriété artistique. Profitant de cette situation exceptionnelle et abusant de ce qu'on peut appeler un droit strict, la société d'Amsterdam a choisi l'œuvre du maître qui nécessairement exerce le plus vif attrait de curiosité, puisqu'on n'en peut voir la représentation qu'à Bayreuth. Elle a donné l'audition intégrale de *Parsifal*.

En transcrivant ces quelques lignes qui sont du 10 janvier, je reprends mon raisonnement d'alors, qu'il me suffit de modifier un peu pour le mettre au point. Il ne s'agit pas d'une exécution intégrale, mais *quasi intégrale :* c'est pure différence de *degré*. Ne sommes-nous pas en France, c'est-à-dire dans le pays du monde où la protection artistique est le mieux organisée?... en France, c'est-à-dire dans le pays où l'œuvre de Richard Wagner a reçu, depuis une dizaine d'années, le plus enthousiaste et le plus chaleureux accueil, où les meilleures volontés et les plus beaux talents ont collaboré à la divulgation du plus étonnant génie musical qui ait paru au dernier siècle? Comment se fait-il alors qu'ayant à sa disposition d'exceptionnels éléments de réussite, Mme Wagner ne s'y tienne pas?

On le voit, notre objection est double, à des exécutions comme celle qui vient d'être donnée par la Société des grandes auditions musicales. Elle est d'abord de *principe*, puisque nous y avons retrouvé les mêmes défauts que nous signalions dans l'entreprise d'Amsterdam : cette *déformation*, cette diminution de l'œuvre qui en altère le sens et la portée. Si Wagner s'est donné la peine d'indiquer soigneusement les parties de son œuvre pour lesquelles il admettait, bien qu'à regret, la vulgarisation du concert, — le prélude avec la scène finale du premier acte, l'*Enchantement du Vendredi saint*, et la scène finale du troisième acte, — c'est qu'il entendait marquer nettement, par voie d'exclusion, ce qu'il réservait pour l'exécution intégrale du Théâtre. Il sentait parfaitement — et qui donc, je vous le demande, eût pu le sentir mieux que lui? — que la musique du début du second acte, celle qui commente le rôle de Klingsor et la scène du *Château enchanté*, est complètement dénuée de sens, si la réalisation plastique ne vient pas s'y ajouter, autrement dit qu'elle n'est pas une musique en soi, mais un pur renforcement des sensations visuelles par la suggestion concomitante des sonorités. Pareillement, dans la scène des *Filles-Fleurs*, qui produit au théâtre une irrésistible séduction, il imaginait chaque inflexion musicale comme intimement liée — tellement qu'elle en devient inséparable — au geste enchanteur des jeunes filles qui enveloppent Parsifal de leurs gracieux enlacements. Si jamais une scène de théâtre a pu être conçue par une âme artiste comme une *totalisation d'effets*, c'est assurément celle-là. Ne faut-il pas en dire autant de celle qui fait suite, inintelligible et inexplicable si on l'envisage comme un duo d'amour séparé du reste, mais au contraire d'une somptueuse et progressive beauté quand on la rattache aux pittoresques évocations qui la précèdent? Enfin, tout le début du troisième acte, que M. Maurice Barrès, appela si poétiquement : « Le Regard sur la prairie », et qui est avant tout en effet un paysage musical, comment Wagner eût-il pu le concevoir indépendamment du décor et de la mimique qui lui donnent son plein sens?

Ces vérités, d'une compréhension élémentaire pour une intelligence d'artiste, une fois qu'elles sont élucidées, illustrées par un génie souverain comme Richard Wagner, sont impuissantes à susciter des scrupules chez un pianiste improvisé chef d'orchestre, tel que M. Alfred Cortot. Aussi bien, n'est-ce pas seulement la question de principe que j'examine ici, mais également la réalisation musicale de cette société à laquelle préside un Kapellmeister d'occasion. Mais comment arrêter un impresario qui flatte le snobisme d'une société d'amateurs et s'applique à singer l'attitude des chefs d'orchestre d'outre-Rhin? Une seule personne le pouvait faire, Mme Cosima Wagner : et il est regrettable qu'elle ne s'y soit pas décidée, surtout après les précédents connus de M. Cortot, après les représentations, demeurées légendaires, du théâtre du Château-d'Eau... Il faut bien le dire, parce que cela est : l'exécution fut déplorable, sans vie, sans couleur, sans nuances, et, vraiment, nous savons trop ce que c'est qu'une belle exécution wagnérienne, je ne dis même pas par Bayreuth, mais par l'exemple de nos chefs d'orchestre : M. Colonne et M. Chevillard, pour ne pas faire aussitôt la comparaison, et une comparaison qui n'est pas avantageuse à M. Cortot.

Nous le disions en d'autres circonstances, et sans doute n'est-il pas inutile d'y insister encore, puisque

aussi bien des tentatives comme celle de l'autre soir nous en sont une occasion toute trouvée : le Wagnérisme touche à une phase critique de sa destinée. Non pas qu'on doive avoir la moindre hésitation sur la survie d'une œuvre et d'un nom représentant un des plus puissants efforts de l'humanité pensante et créatrice. Quelque période d'éclipse que ce nom et cette œuvre puissent subir, dans un temps plus ou moins proche de nous, ils finiront toujours par se classer au premier rang de ceux qui doivent durer. Mais si l'on songe, d'une part, que la gloire de Richard Wagner est en somme toute récente, puisqu'elle ne date que d'une quinzaine d'années, chez nous du moins ; si l'on veut bien réfléchir, d'autre part, que le jour où elle s'imposa, ce fut avec une soudaineté et une puissance d'exclusion formidables, on est amené à pressentir les conséquences possibles et prochaines, sinon immédiates, d'une absorption si despotique de l'opinion. Une heure viendra, cela est évident, où les chefs-d'œuvre du maître cesseront, momentanément du moins, d'avoir une prise aussi directe sur la sensibilité des artistes, où sa renommée subira une période d'éclipse qui se produira par la force des choses, quand un nouvel astre de première grandeur aura fait son apparition à l'horizon. Cet astre, nous ne le voyons, ni ne le pressentons encore... Mais un jour il se lèvera fatalement.

A ceux qui ont mission de défendre cette renommée, il appartient donc d'étudier les moyens qui leur en sont offerts. Le premier de tous, à mon sens, c'est d'assurer la parfaite exécution de sa musique. On a usé, on a abusé des auditions fragmentaires. Les programmes des concerts sont, depuis dix années, composés presque exclusivement avec les morceaux détachés de son œuvre. Le public — j'entends le vrai public, non pas une société de snobs — supporterait difficilement qu'on lui donnât un travestissement, une caricature de l'œuvre wagnérienne, et je n'exagère pas en disant que tel était le caractère de la dernière audition. Les programmes du Nouveau-Théâtre annonçaient que de nombreuses « personnes du monde » faisaient partie des chœurs : on ne s'en apercevait que trop à les entendre. Sauf de très rares exceptions, l'*Amateurisme* est une chose déplorable, tout à fait contraire à l'art, dans l'interprétation non moins que dans la création. Que les dames du monde chantent du Wagner dans le privé, entre les quatre murs de leur salon, comme elles peignent dans leur atelier... cela est parfait. Mais qu'elles ne participent point, devant le public, aux exécutions, partielles ou intégrales, de *Parsifal* : Mme Wagner y devra veiller, dans l'intérêt d'une gloire qui lui est chère.

PAUL FLAT.

LES ANGLAIS DANS L'INDE

Lorsque quelques pages extraites de ce livre parurent dans les journaux, je reçus une énorme correspondance m'encourageant à persévérer dans une sincérité qui n'est pas d'ordinaire le plus grand mérite des récits de voyages (1). Ah ! l'Inde mensongère et de clinquant, l'Inde d'opéra-comique, vue à travers les livres antérieurs ou par des yeux prévenus !

« Quelles sont là-bas, m'écrivait-on de toutes parts, l'attitude et l'influence des Anglais? En dernière analyse, qu'en résulte-t-il, du mal ou du bien ? »

Question énorme, dans laquelle on ne peut guère faire intervenir loyalement que les faits auxquels on assista.

Naturellement, en bon Français que je suis, j'arrivai à Calcutta, mon siège fait. Les Anglais étaient des « barbares », ils exploitaient indignement un « noble peuple » arrivé à une civilisation extrême et qui désapprit la force (1)...

J'eus bientôt à en rabattre, dès que je touchai l'Inde, et cela, je dois en convenir, en faveur des Anglais.

Un Français, imbu des principes de 89, est tout d'abord dérouté par l'attitude dédaigneuse, la méthode aristocratique qu'ils appliquent à l'administration de leur immense colonie. Ces insulaires gardent, partout où ils passent, leur raideur, des manières qui font de l'espace autour d'eux, les parquent de nouveau dans une île.

Ce système est particulièrement adopté pour l'Inde, et, il faut le reconnaître, il a merveilleusement réussi. L'indigène est disposé à admirer celui qui lui en impose ; le conquérir par un rapprochement cordial, lui offrir notre « fraternité » républicaine pourrait bien ne conduire qu'à devenir sa dupe. Il n'y a, entre les « natifs » et leurs maîtres, aucune familiarité, même aucun voisinage.

Nous, Français, nous nous mêlons volontiers aux indigènes, par une naturelle sympathie pour nos

(1) Le raisonnement des rares Indiens anglophobes revient en effet à celui-là, qui ne manque pas d'ingéniosité : « Les Barbares, disent-ils (c'est historique), ont toujours conquis les peuples les plus raffinés. La force est l'attribut passager des races jeunes, aptes aux émigrations et aux envahissements, tandis que les nations âgées, comme la nôtre, s'engourdissent et finissent par subir la domination des plus impétueux, des moins civilisés. » Les autochtones qui argumentent de la sorte, oublient que l'Inde a été conquise par l'Angleterre, grâce à ses divisions intestines, au fanatisme des sectes, à l'aveuliissement d'une populace abrutie par les narcotiques, laissée, par la tactique des brahmanes, dans la plus absurde et la plus épaisse ignorance, et, en quelque sorte, à l'état sauvage.

semblables, (même lorsqu'ils sont assez différents par la couleur et par la race), mais aussi par une sorte de religion humanitaire dont l'Évangile, depuis longtemps cru et pratiqué, se formula en 89 dans la Déclaration des droits de l'homme. Tel était le principe colonial de notre grand Dupleix, le premier administrateur de l'Inde, qui, lui, épousa une « begun ».

Avait-il raison ? Sans doute, il sied de garder une juste mesure, et les Anglais, par leur froideur et leur mépris, ont indisposé les meilleures volontés.

En tout cas, les amours entre Européens et Indiennes ont semé à travers le pays une race intermédiaire, les « Eurasiens » à qui sont fermées les carrières importantes et dont la valeur personnelle est peu estimée.

On leur reproche leur indolence et parfois leur duplicité. L'Angleterre se refuse à les enrôler dans ses milices et les tient à l'écart des emplois publics.

En vérité, seules les femmes de basse condition ou d'une pauvreté sordide ou bien les courtisanes (pas toutes encore), prennent contact avec les Européens. Les autres sont inabordables. Pourrait-on ainsi, et par leurs mères, expliquer l'infériorité générale des « half cast » ? D'autre part le blanc, capable de contracter une telle union, est considéré, souvent par les siens, comme un déclassé (1).

Un Anglais qui se respecte est si intimement persuadé de sa suprématie de race et de religion qu'il n'a que des rapports officiels avec les natifs. Celui qui oserait, quarante-huit heures seulement (comme Loti et moi le fîmes à Calcutta pendant plusieurs semaines), habiter dans un quartier hindou, courrait le risque d'être mis au ban de la société et aucun de ses compatriotes ne le recevrait plus. Je prétends qu'aucun — je dis aucun — des Anglais qui sont « sur la liste », comme ils disent là-bas, c'est-à-dire « du monde », n'a visité l'immense Calcutta indigène et n'est allé voir cette atroce merveille : « le Temple de Kali » à Kalighât.

Dans la capitale de l'Inde comme dans toutes les autres cités, les conquérants se sont installés largement, magnifiquement, mais à une bonne distance des autochtones. A Calcutta, par exemple, Chorinji, le Maidan, « le quartier des palais », sont réservés aux Européens. Ils y vivent entre eux, forment une société à part, où l'Hindou et le Musulman ne pénètrent que comme subalternes.

L'Anglais méprise également l'Indien de haute et de basse caste; il n'a guère d'estime pour les idées générales (le symbolisme religieux, en dehors de la Bible) et les nuées métaphysiques. Il n'estime que le *caractère*. Aussi, pour lui, un brahmane ne vaut guère plus qu'un coolie. Une certaine dose d'ignorance historique chez le conquérant lui permet de considérer ces races si diverses sous l'appellation générale de « noirs ». Quand un Anglais a dit : « C'est un noir », il pense avoir tout dit. Un noir, ça ne compte pas, c'est fait pour obéir sans observation, — et s'il y a résistance, on l'assouplira à coups de trique comme un animal.

Cependant les règlements nouveaux, particulièrement ceux qu'a édictés sagement lord Curzon (1), protègent énergiquement les indigènes contre les mauvais traitements que leur infligeaient les blancs, dans une colère souvent justifiée par la paresse et la perfidie de cette race.

Récemment, un officier anglais, irrité contre un soldat indien, le frappa violemment; le noir avait les hypocondres dilatés, maladie assez fréquente dans le pays. Ce coup l'acheva : il mourut deux jours après. Le vice-roi, l'ayant appris, obligea l'officier à démissionner, à quitter l'Inde, et ruina sa carrière. Le parti des « Vieux Anglais » s'indigna de cette répression; il faut dire que les indigènes eux-même trouvent assez naturel d'être battus quand ils l'ont mérité. Ce sont de grands enfants qui vont au bâton aussi simplement que nos écoliers vont au pensum.

Il n'empêche qu'aujourd'hui, lorsqu'on veut rosser son boy, — je ne me suis jamais permis cette brutalité, mais beaucoup de voyageurs et de résidents m'en ont affirmé la nécessité fréquente, — on est obligé de s'y appliquer chez soi, après avoir fermé soigneusement sa porte; sans ces précautions, les tribunaux, ayant pu faire la preuve de vos sévices, vous puniraient sévèrement.

Vous croyez peut-être qu'une haine inextinguible a été la conséquence de ce traitement ? Vous vous trompez du tout au tout. L'Indien en a pris un véritable respect pour ses maîtres et, n'étant gêné ni dans ses rites religieux ni dans ses mœurs, il s'est habitué à cette vie séparée qui évite les chocs. De cette façon, chacun restant chez soi, les blancs et les noirs s'accordèrent.

« Que demandons-nous à une colonie comme l'Inde ? me disait un jeune assistant-collector. De nous rapporter beaucoup d'argent. »

Toute la question tient là, en effet, pour d'habiles administrateurs. L'Anglais n'a pas la prétention, d'ailleurs inutile, d'être aimé : il veut être confortable et « make money ». Le but est atteint. Malgré

1. Néanmoins, les exceptions abondent, particulièrement pour les Eurasiens de vieille souche, dont le sang est français ou portugais.

1. Le grand homme est dans l'Inde très estimé par ses concitoyens, surtout parce qu'il veut mettre la main à tout pour réparer les vieux abus; les ingénieurs lui reprochent même d'intervenir jusque dans la réparation des ponts et la construction des routes.

la famine et la peste, l'Inde rapporte régulièrement un surplus de lacks de roupies, c'est-à-dire quelque cent millions de boni sur les années précédentes.

L'Inde n'en est pas moins pauvre et malheureuse, cruellement. La plupart de ceux que vous voyez grelotter nus dans les provinces du Nord, pendant l'hiver, n'ont pas les quelques cuivres suffisants pour acheter les cotonnades — d'ailleurs anglaises ou allemandes — qui les draperaient. Les plus riches parmi les ouvriers et les paysans gagnent à peu près deux annas par jour, c'est-à-dire de quatre à six sous. L'initiative individuelle fait souvent plus pour eux que le gouvernement. Celui-ci n'intervient que dans le cas de peste ou de famine déclarées.

La situation des femmes s'annonce particulièrement lamentable. Avec la décadence et la misère elle a empiré. Respectée et traitée presque en égale dans les temps primitifs, selon les lois de Manou, l'Hindoue est, depuis plusieurs siècles, la victime des prescriptions religieuses et sociales les plus tatillonnes, sous la tyrannie des brahmanes qui se cramponnent à cette dernière autorité sur la faible entre les faibles. Les veuves, qui cependant ne montent plus sur le bûcher marital, subissent une condition, pire peut-être, d'isolement et de dégradation.

Les maladies de la femme ne peuvent être soignées que par la sorcière. La naissance d'une fille est regardée, dans une maison d'indigène, comme un châtiment du ciel.

La campagne courageuse d'Anglaises et d'Américaines a cependant porté quelque allégement à cette servitude, qui pèsera encore, je le crois, sur une suite de générations.

La jalousie tyrannique des Hindous, envers leurs épouses, crée entre leurs vainqueurs et eux des raisons nouvelles de dissension et de défiance. L'autochtone méprise l'Anglaise aux allures libres et dont on peut voir les épaules dans les bals officiels. Le ménage anglais, devant qui la porte des Zenanas est close, les considère comme des parcs à bestiaux humains et se détourne des natifs avec un dégoût accru par ces mœurs asiatiques.

En revanche, la pauvresse étale, aux yeux de tous, sa naïve infortune, qu'elle supporte avec cette résignation qui fait le charme auguste des femmes de [illegible].

J'ai gardé dans l'œil l'interminable théorie des Indiennes obligées aux durs labeurs. Je les ai vues travailler aux gares, aux routes, aux édifices. Ce sont elles d'habitude qui portent sur leur magnifique chevelure les pierres pesantes. Leurs bras, dont le galbe pourrait être envié des blanches les plus belles, maintiennent par un prodige d'équilibre ces morceaux de roc dont nos ouvriers ne se chargeraient pas... Elles passent, silencieuses, résignées, ornées, comme de pauvres idoles, avec seulement des verroteries et de la cire, mais agiles comme des acrobates et majestueuses comme des reines !

Un pays a beau posséder en lui-même des ressources, il se dépouille s'il perd ses industries. Les châles de Cachemire, les étoffes de Delhi ont été éteints par la volonté de Manchester, qui ne supporte pas la concurrence. En revanche, le trafic, le commerce, ont été encouragés par les envahisseurs. L'insolence des marchands s'étale, pansue et luisante ; ceux là sont carrément anglophiles. Leur fortune date de la conquête, leur respectabilité aussi ; leur caste suivait de très loin celle des guerriers et des brahmes. Aujourd'hui les marchands s'élèvent, quand ils ont réussi, presque au rang des rajahs. Presque tout le reste est *coolies*, c'est-à-dire pauvres gens qui se battent pour porter un paquet et que l'on paye par un coup de canne...

Il n'y a plus de « Tchatrias ». La caste des guerriers a été décimée par les guerres intestines et les révoltes ; il n'en reste que dans quelques États indépendants, à Jeypore ou au Dekkan. La Grande-Bretagne recrute ses troupes natives (avec elles, elle a conquis l'Égypte et défendu ses prérogatives en Chine) parmi les Shiks, secte nouvelle, ni musulmane, ni hindoue. Ceux-ci détestent particulièrement les enfants du Prophète, qu'ils égorgèrent à qui mieux mieux pendant la révolte des Cipayes, faisant ainsi le jeu des conquérants.

Il faut diviser les brahmanes en deux castes : celle des gourous ou professeurs, et celle des prêtres.

Cette dernière ne mérite que réprobation. Inférieure, vile, vénale, elle exploite, par tous les moyens, les superstitions populaires, monnayant ses mensonges et ses fourberies. Elle est encore, malheureusement, très influente. C'est elle qui a maintenu, et maintient encore le peuple dans la crainte, la servilité et l'ignorance. Elle a permis à toute époque aux envahisseurs de s'installer dans une Inde divisée et affaiblie, chez qui était tarie par eux toute capacité de résistance. Si le christianisme arrive à miner leur prestige, il fera plus pour l'émancipation de l'Inde — profondément religieuse par nature — que toutes les législations et tous les collèges.

L'autre caste, celle des « gourous », était autrefois, non pas peut-être comme elle s'en targuait, « la tête de Brahma », mais le cerveau de l'Inde, le palladium de la tradition et de la philosophie. Ces brahmanes, qu'on appelle aussi les « pandits », c'est-à-dire les savants, ont à peu près perdu leur autorité et, chose plus grave, ne se reproduisent guère. Dépaysés par leur science mystique dans ce monde d'argent et de « struggle », ils dépérissent comme une branche qui ne tient presque plus à l'arbre.

Ils risquent de disparaître totalement d'ici peu, car ils n'ont plus leur raison d'être. D'une part, à cause des lois de Manou, ils ne peuvent se mêler au monde moderne; de l'autre, ils se raréfient, stérilisés par l'isolement et la tristesse.

Cependant, j'en connais qui ont fini par accepter des places de commis dans l'administration anglo-indienne et qui font élever à grands frais leurs enfants en Angleterre. Ceux-là se sont résignés. Ils renoncent aux privilèges de leur caste, à qui autrefois était réservé le rôle d'éducatrice, d'instructrice et de directrice de conscience. Ils acceptent la société nouvelle, égalitaire et positive.

L'Angleterre a fait beaucoup pour l'instruction des natifs.

Elle a multiplié les écoles. Ils y apprennent : les sciences physiques, l'histoire, l'éloquence, les belles-lettres, la médecine, le droit, — oh! le droit surtout! La quantité de « babous » qui deviennent avocats est considérable. Il y a même des juges indigènes. La moitié de l'Inde chicane l'autre moitié et gaspille en procès son reste de fortune.

Mais, de cette éducation, aucun homme d'action ne saurait sortir, il ne pourra naître que des politiciens, des politiquailleurs qui remplissent déjà les journaux de lettres à « l'éditor », réclament l'indépendance sur le ton d'un enfant qui demande la lune, créent, étant « outcast » (1), des agitations en faveur d'un hindouisme sans rites et sans foi appelé « brahmasamajh », et qui est à la religion des ancêtres un neutre protestantisme.

Vous pensez si Albion rit dans ses favoris roux de ces petits serpents chauffés dans son sein; à eux tous réunis, ils ne valent pas le patriotisme ignorant et féroce d'un Nana-Sahib.

En somme, les Anglais peuvent dormir en paix : ils connaissent maintenant l'âme d'enfant de ce grand peuple. Celui-ci se décompose en races différentes; mais chacune porte trop les mêmes caractéristiques de la même décadence pour ne pas être captée par les mêmes moyens.

« Il y a trois choses qui font que les Indiens nous respectent, m'expliquait un député *commissioner*. D'abord, notre haute taille; ensuite, notre impassibilité; enfin, la façon dont nous rendons la justice. »

Sur ces paroles, on pourrait écrire un livre. En effet, « le bel Hindou », pour qui se pâment à Londres les ladies philanthropes, n'existe pas ou n'est qu'une exception. La plupart des natifs sont chétifs, malingres, avec des jambes en fil, une poitrine qui les empêcherait, chez nous, d'être soldats; et cela non seulement dans le Bengale, mais jusque vers le Nord, jusqu'à Lahore et Peschawour, où la race devient plus belle parce qu'elle est mêlée au sang libre des Afghans.

Naturellement, l'Indien, âme faible dans un organisme épuisé, se nourrissant mal et débilité par son Dieu-Soleil, est d'une nervosité presque hystérique; le fanatisme enflamme ses nerfs misérables comme une torche un fagot de bois sec. Cette exaltation, qui ira jusqu'au suicide et au meurtre, est suivie de dépression profonde. Si vous n'insultez ni leurs dieux, ni leurs femmes, ces paresseux éternels vous laisseront faire tout ce que vous voudrez chez eux, et ils continueront à fumer leur houka.

On ignore couramment plusieurs des causes qui amenèrent la révolte des Cipayes. L'Angleterre eut intérêt à les grossir pour augmenter d'autant sa victoire. Il y eut peut-être moins complot patriotique que mécontentement religieux.

Si j'en crois la tradition en cours chez les natifs, certains Musulmans se révoltèrent parce que l'enveloppe de la cartouche à mordre était en peau de porc! Cette maladresse d'un fabricant manqua faire perdre sa plus belle colonie à la Grande-Bretagne. Une fois le foyer allumé, l'incendie s'élargit naturellement.

Les Hindous, d'ailleurs, s'y mêlèrent peu; les Musulmans qui, seuls, ont gardé quelque énergie, firent tous les frais de la guerre. Ne croyons pas tant à l'invincibilité de l'Angleterre, mais reconnaissons la profonde déchéance des peuples de l'Inde; cette révolte a été écrasée non pas tant par les Anglais, comme ils tendraient à le faire croire, que par d'autres natifs!

Les troupes de la Reine, surprises, se défendirent admirablement; mais jamais les Anglais seuls n'ont pris Delhi et n'auraient pu le prendre.

Cette secte nouvelle, les « Sikhs », dont j'ai décrit la ville sainte, Amritsar, née guerrière et que les Musulmans décimèrent autrefois, fut en la circonstance excitée et armée par les Anglais : « Une occasion magnifique se présente. Tirez vengeance des enfants du Prophète. Ils vous ont chassés de Delhi : prenez Delhi! » Les bons Sikhs se firent tuer, mais prirent Delhi, en effet, et... délivrèrent les Anglais.

Dites-moi ensuite si ce peuple de cinq cents millions d'âmes, en comptant la Birmanie, n'est pas, de par ses tares, voué encore pour longtemps à servir ses maîtres? Les Anglais savent leur en imposer, leur suggérer qu'ils sont, eux Anglais, « the strongest men in the world ». Et, cependant, ils ne sont représentés que par une poignée d'hommes disséminés dans tout l'empire à peu près cent mille.

Il s'agit moins d'être les plus forts que de le faire croire.

(1) Hors caste, les nouveaux parias qui protestent contre les traditions et les lois anciennes, différents des parias ordinaires, en ce qu'ils levent la tête et sont instruits.

En visitant l'Inde, je me suis expliqué l'étrange attitude d'Hindous intelligents et instruits rencontrés en Europe ou en Asie, et qui m'irritaient par cette affirmation :

« Si, à certains égards, la domination de l'Angleterre apparaît un mal pour notre pays, elle est, en tous cas, disaient-ils, un mal inévitable... »

Opinion partagée, avouons-le, par presque tous les Hindous sages et patriotes. Si vous les pressez, si vous cherchez à réveiller en eux le vieux ferment d'indépendance, ou si vous leur faites luire l'espoir d'un autre protectorat plus doux, ils secouent la tête avec scepticisme; ou leur amour-propre se rebelle.

« C'est vrai, continuent-ils, nous sommes les esclaves et ils sont les maîtres, mais ce sont les plus grands maîtres du monde! Leur civilisation est la meilleure en votre Europe et jamais nous ne supporterions le joug des Russes, ces barbares. »

En effet, que la Russie force le Khyber-Pass ou violente Quetta, il est probable, — et c'est quelqu'un qui a voyagé sur ces frontières qui parle, — que toute l'Inde du Nord se lèvera, prête à mourir... pour l'Angleterre.

Les critiques précédentes maintenues, — l'Angleterre a transformé l'Inde. Elle y a combattu la famine et la peste avec un zèle et une science que, de loin, on peut soupçonner et railler, mais qu'on doit admirer quand on en a vu les efforts. Elle a créé des canaux d'irrigation qui feront avec les déserts du centre des plaines fertiles. Il y a des chances pour que la famine soit endiguée et même disparaisse, grâce à ces canaux bienfaisants.

C'est une basse calomnie que de croire l'Angleterre capable de favoriser la famine et la peste pour affaiblir l'Inde et ainsi la maintenir en servitude. D'abord, nous l'avons dit, l'Angleterre, pour garder ce pays, n'a pas besoin de tels moyens; ceux dont elle dispose loyalement lui suffisent. Et nous les avons énumérés.

Au contraire. Elle combat ces fléaux avec beaucoup d'énergie, de sagesse et de persévérance. J'ai vu les chantiers de famine, j'ai assisté au zèle des corps médicaux pour arrêter la peste. Les Anglais ont fait et font dans ce sens tout ce qu'ils peuvent : le grand obstacle ne vient pas d'eux, mais de l'ignorance des habitants, de leur superstition et de leur paresse.

Des docteurs européens ont été lapidés par une population stupide et méfiante, ne voulant pas accepter le traitement hygiénique qui consiste à isoler les cases et les malades. Ces intelligences obtuses et vraiment décadentes raisonnent ainsi : « Il faut que ces gens aient à nous soigner quelque grand intérêt personnel; nous ne voulons pas être leur dupe. »

L'idée d'humanité et de philanthropie ne pénètre pas en de tels cerveaux. Quoi qu'on fasse pour eux, ils s'imaginent toujours qu'on veut les exploiter. Comme les faibles, ils ne comprennent que la loi d'égoïsme.

Le pays, dans son ensemble, offre une sécurité presque complète. Partout vous y trouvez, sinon tout le confort possible, du moins une hospitalité passable.

Pour ma part, je dois dire que, depuis le vice-roi, qui a bien voulu m'inviter chez lui à un lunch cordial, jusqu'au dernier des « station-masters », j'ai pu voyager dans l'Inde anglaise sous une protection quasi paternelle, et au milieu d'une sympathie qui fut pour moi, Français, plus large que pour d'autres Européens. Une administration très habile, un service de postes et télégraphes admirablement compris, un commerce très florissant, qui, par exemple, de Bombay et de Calcutta fait des ports de premier ordre dans le monde, ont jeté l'Inde dans le mouvement progressif des grandes nations européennes. Évidemment cette amélioration est surtout extérieure; mais elle n'en est pas moins certaine.

Les chemins de fer, très commodes, sont si heureusement distribués et compris, que l'on peut parcourir toute l'Inde rapidement, à heure fixe, et dans les meilleures conditions. Il serait même à souhaiter que nos colonies, sans parler de certains de nos départements, soient aussi bien sillonnées de voies ferrées que la plupart des provinces de l'Inde...

Voilà le grand service, service unique en effet, que rend l'Angleterre à cette immense presqu'île sans unité, sans communications avant elle.

Je serais injuste de ne pas le reconnaître, la Grande-Bretagne allume, en la rassemblant, la conscience générale de ce peuple épars. Il faut voir dans les gares le troupeau bruyant de ces hommes à épiderme sombre, vêtus de chiffons colorés : les cinq langages de la presqu'île se heurtent; les mœurs les plus diverses se connaissent; les plus inconnus fraternisent; peu à peu, tout le territoire ne formera plus, vraiment, qu'un seul organisme social.

Et ce jour-là le réveil tant attendu de l'Inde commencera. Dans la douleur, dans la servitude, sous le faix des impôts, l'Inde anglaise se sera connue une seule Inde, une même patrie. Au contact du vainqueur pratique, elle aura compris que le rêve et l'ivresse sont funestes, que l'action est bonne, que vivre au lieu de se regarder vivre peut être grand...

JULES BOIS.

Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 13265. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 16. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 18 AVRIL 1903.

LE TEMPLE DU HASARD

J'ai sacrifié, — car c'est un cruel sacrifice que de renoncer aux jeux incomparables des étoiles et de la lune sur la divine Méditerranée, — j'ai sacrifié quelques soirées de mon séjour au pays du soleil à interroger, dans le plus somptueux, le plus actif et le plus exclusif de ses temples, le dieu le plus obscur de notre terre.

Ce temple se dresse là-bas, à Monte Carlo, sur un rocher que baigne l'éblouissante lumière de la mer et du ciel. Des jardins enchantés, où s'épanouissent en janvier toutes les fleurs du printemps, de l'été et de l'automne, des bosquets odorants, qui n'empruntent aux saisons ennemies que leurs sourires et leurs parfums, précèdent son parvis. L'oranger, l'arbre entre tous adorable, le citronnier, le palmier, le mimosa lui font une ceinture d'allégresse. Des escaliers royaux y conduisent les peuples. Mais, il faut bien le reconnaître, l'édifice n'est pas digne de l'admirable site qu'il domine, des collines délicieuses, du golfe d'azur et d'émeraude, des verdures bienheureuses qui l'entourent. Il n'est pas digne non plus du Dieu qu'il abrite ni de l'idée qu'il représente. Il est platement emphatique et hideusement boursouflé. Il évoque la basse insolence, l'outrecuidance encore obséquieuse du valet enrichi. A l'examen, on constate qu'il est solide et vaste; pourtant, il a l'air mesquin et provisoire des monuments prétentieusement lamentables de nos expositions universelles. On a logé le père auguste du Destin dans une sorte de meringue ornée de fruits confits et de tourelles de sucre. Peut-être est-ce à dessein que la demeure est ridicule... On a craint d'avertir ou d'effrayer la foule. On tenait probablement à lui faire croire que le plus bienveillant, le plus frivole, le plus inoffensivement capricieux, le moins sérieux des dieux attendait ses fidèles sur un trône de gâteaux dans cette pièce montée. Il n'en est rien. Une divinité mystérieuse et grave, une force souveraine et sage, harmonieuse et sûre règne là. Il eût fallu l'asseoir en un palais de marbre, nu et sévère, simple et colossal, haut et large, glacial et religieux, géométrique et inflexible, affirmatif et écrasant.

* * *

Le dedans répond au dehors. Les salles sont spacieuses mais banalement magnifiques. Les hiérodules de la chance, les croupiers ennuyés, indifférents et monotones ont l'air de commis endimanchés. Ce ne sont pas les prêtres, mais les petits employés du hasard. Les rites et les objets du culte sont vulgaires et familiers : quelques tables, des chaises; ici, une sorte de cuvette ou de cylindre qui tourne au centre de chaque table, une minuscule bille d'ivoire qui roule en sens inverse de la cuvette; là, quelques jeux de cartes, et c'est tout. Il n'en faut pas davantage pour évoquer l'incommensurable puissance qui tient les astres en suspens.

* * *

Autour des tables se pressent les fidèles. Chacun d'eux porte en lui des espérances, une foi, des tragédies, des comédies diverses et invisibles. Voici, je pense, le lieu du monde où s'accumulent et se dépensent en pure perte le plus de force nerveuse et de passions humaines. Voici le lieu néfaste, où la

substance par excellence, la substance sans pareille et peut-être divine, qui en tout autre endroit opère des miracles féconds, des prodiges de force, de beauté et d'amour, voici le lieu funeste où la fleur spirituelle, le fluide le plus précieux de la planète s'égare irrémédiablement dans le néant!... On ne saurait imaginer un gaspillage plus criminel. Cette force inutile, qui ne sait où aller ni à quoi s'employer, qui ne trouve ni porte ni fenêtre, ni objet ni levier, vient flotter sur la table comme une ombre mortelle, retombe sur soi, et crée une atmosphère particulière, une sorte de silence qui est comme la fièvre du silence véritable. Dans ce silence malsain, la voix du petit rond-de-cuir de la Fatalité nasille la formule sacrée : « Faites vos jeux, Messieurs, faites vos jeux ! » C'est-à-dire, faites au dieu caché le sacrifice nécessaire pour qu'il se manifeste. Alors, sortie çà et là de la foule, une main illuminée de certitude pose impérieusement sur des chiffres indubitables le fruit d'une année de travail. D'autres adorateurs, plus rusés, plus circonspects, moins confiants, composent avec le sort, éparpillent leurs chances, supputent des probabilités illusoires, et, après avoir étudié l'humeur et le caractère particulier du génie de la table, lui tendent des pièges complexes et savants. D'autres, enfin, livrent à l'aventure, aux caprices du nombre, une portion considérable de leur bonheur ou de leur vie.

Mais déjà retentit la seconde formule : « Rien ne va plus ! » c'est-à-dire, le dieu va parler. A ce moment, un œil qui percerait le voile débonnaire des apparences, verrait distinctement épars sur l'humble tapis vert (sinon actuellement, tout au moins en puissance, car un coup est rarement isolé, et qui joue aujourd'hui son superflu jouera demain tout ce qu'il possède), un champ de blé qui mûrit au soleil à mille lieues de là; tout à côté, dans d'autres cases, un pré, un bois, un château sous la lune, une boutique au fond d'une petite ville, le lit d'une prostituée, une troupe de scribes et de comptables penchés sur de grands livres dans des bureaux obscurs, des paysans qui peinent sous la pluie, des centaines d'ouvrières travaillant de l'aube à la nuit en des chambres mortelles, des mineurs dans la mine, des matelots sur leur navire, les joyaux de la débauche, de l'amour ou de la gloire, une prison, une usine, de la joie, de la misère, de l'injustice, de la cruauté, de l'avarice, des crimes, des privations, des sanglots... Tout cela repose là, bien tranquillement, dans ces petits tas d'or qui sourient, dans ces bouts de papier si légers qui fixent les désastres qu'une existence entière ne pourra plus déplacer. Les moindres mouvements étriqués et timides de ces médailles jaunes et de ces billets bleus vont se répercuter et s'amplifier au loin, dans le monde réel, dans les rues, dans les plaines, dans les arbres, dans le sang, dans les cœurs. Ils vont démolir la maison où moururent les parents, enlever à l'aïeul son fauteuil coutumier, donner un autre maître au village étonné, fermer un atelier, priver de pain les enfants d'un faubourg, détourner le cours d'une rivière, arrêter ou briser une vie, et dénouer à l'infini, dans le temps et l'espace, la chaîne ininterrompue des effets et des causes. Mais nulle de ces vérités retentissantes ne fait entendre ici un murmure indiscret. Il y a ici plus d'Euménides endormies qu'aux marches empourprées du palais des Atrides; mais leur réveil et leurs cris de douleur se dissimulent au fond des cœurs. Rien ne trahit, rien ne présage qu'un certain nombre de malheurs planent sur l'assistance et choisissent leurs victimes. Seuls, les yeux s'agrandissent un peu, cependant que les mains torturent sournoisement un crayon, un chiffon de papier. Pas un mot, pas un geste insolite. L'attente moite est immobile. C'est le lieu des drames sans voix, des combats étouffés, des désespoirs qui ne sourcillent point, des tragédies masquées de silence, des destinées muettes qui s'effondrent dans une atmosphère de mensonges qui absorbe tous les bruits.

*
* *

Pendant ce temps, la petite boule tourne sur le cylindre, et je songe à tout ce que détruit la puissance formidable que lui confère un détestable pacte. A chaque fois qu'elle part ainsi à la recherche de la mystérieuse réponse, elle anéantit tout autour d'elle les restes suprêmes et essentiels de notre seule morale sociale d'aujourd'hui : je veux dire la valeur de l'argent. Anéantir la valeur de l'argent pour lui substituer un idéal plus haut serait œuvre excellente; mais l'anéantir pour laisser à sa place le néant pur et simple est, j'imagine, l'un des attentats les plus graves que l'on puisse commettre contre notre évolution actuelle. Envisagé d'un certain point de vue et purifié de ses vices accidentels, l'argent est, avant tout, un très respectable symbole : il représente l'effort et le travail humain; il est, en général, le fruit de sacrifices méritoires et de nobles fatigues. Or, ici, ce symbole, l'un des derniers que nous possédions, est quotidiennement et publiquement bafoué. Subitement, en face du caprice d'un petit objet insignifiant comme un jouet d'enfant, dix années de labeur, de sagesse consciencieuse, de devoirs patiemment supportés, perdent toute importance. Si l'on n'avait pris soin d'isoler ce phénomène monstrueux sur un rocher unique, il n'est pas d'organisme social qui eût résisté à son rayonnement délétère. Même à présent, dans son isolement de pestiféré, cette influence dévastatrice s'étend à des distances qu'on n'avait pas prévues. On la sent telle,

cette influence, si nécessaire, si maléfique et si profonde, qu'au sortir de ce palais maudit où l'or ruisselle incessamment à rebours de la conscience humaine, on s'étonne que la vie normale continue, que des ouvriers résignés consentent à entretenir les pelouses qui précèdent le monument funeste, que de malheureux gardes, pour un salaire dérisoire, veillent sur son enceinte, et qu'une pauvre petite vieille, au bas des escaliers de marbre, parmi les allées et venues des joueurs enrichis ou ruinés, s'obstine, depuis des années, à vivre péniblement en offrant aux passants des oranges, des amandes, des noisettes et des boites d'allumettes de deux sous...

***

Tandis que nous réfléchissons ainsi, la bille d'ivoire ralentit sa course circulaire, et se met à sautiller comme un insecte babillard sur les trente-sept cases qui la sollicitent. C'est la sentence irrévocable. Étrange infirmité de nos yeux, de nos oreilles et de ce cerveau dont nous sommes si fiers! Étranges secrets des lois les plus élémentaires de notre globe! De la seconde où la bille s'est mise en mouvement, à la seconde où elle tombe dans le creux fatidique, sur ce champ de bataille long de trois mètres, sous cette forme puérile et goguenarde, le mystère de l'univers inflige à la puissance, à la raison humaines, une symbolique, une incessante et décourageante défaite. Réunissez autour de cette table tous les savants, tous les devins, tous les voyants, tous les illuminés, tous les prophètes, tous les saints, tous les thaumaturges, tous les mathématiciens, tous les génies de tous les temps et de tous les pays, priez-les qu'ils cherchent dans leur raison, dans leur âme, dans leur science, dans leurs cieux, le nombre si prochain, le nombre qui déjà affleure le présent, où la petite boule terminera sa course; demandez-leur, pour nous prédire ce nombre, qu'ils invoquent leurs dieux qui savent tout, leurs pensées qui gouvernent les peuples et se flattent de pénétrer les mondes : tous leurs efforts se briseront sur cette brève énigme qu'un enfant tiendrait dans sa main et qui ne remplit plus la durée d'un clin d'œil. Pas un n'a pu le faire, pas un ne le fera.

Et toute la force, toute la certitude de la « Banque », qui est l'impassible, l'obstinée, l'inébranlable et toujours victorieuse alliée de la sagesse rythmique et totale du hasard, repose uniquement sur la constatation de l'impuissance de l'homme à prévoir, ne fût-ce que d'un tiers de seconde, ce qui va se passer sous ses yeux. Si, depuis près d'un demi-siècle que se déroulent sur ce rocher fleuri ces redoutables expériences, il s'était trouvé un seul être qui, durant une après-midi, eût déchiré l'enveloppe de mystère qui couvre à chaque coup le petit avenir de la bille, la banque aurait sauté, l'entreprise eût sombré. Mais cet être anormal ne s'est pas présenté; et la banque sait bien qu'il ne viendra jamais s'asseoir à l'une de ses tables. Malgré tout son orgueil et toutes ses espérances, on voit donc à quel point l'homme sait qu'il ne peut rien savoir.

***

A la vérité, le hasard, au sens où l'entendent les joueurs, est un dieu qui n'existe pas. Ils n'adorent qu'un mensonge que chacun d'eux se représente sous une forme différente. Chacun d'eux lui prête des lois, des habitudes, des préférences d'ailleurs contradictoires dans leur ensemble et purement imaginaires. Selon les uns, il favorise certains chiffres. Selon d'autres, il obéit à certains rythmes qu'il est facile de saisir. Selon d'autres encore, il y a en lui une sorte de justice qui finit par donner une valeur égale à chaque groupe de chances. Selon d'autres enfin, il lui est impossible de favoriser indéfiniment, au bénéfice de la banque, telle série de chances simples. Nous n'en finirions pas si nous voulions parcourir tout le *Corpus Juris* illusoire de la roulette. Il est vrai que, dans la pratique, la répétition indéfinie des mêmes accidents limités forme forcément des groupes de coïncidences où l'œil halluciné du joueur croit entrevoir des fantômes de lois. Mais il est vrai aussi qu'à l'épreuve, au moment où l'on compte sur l'assistance du fantôme le plus sûr, il s'évanouit brusquement et vous laisse face à face avec l'inconnu qu'il masquait. Du reste, la plupart des joueurs apportent devant la table verte bien d'autres illusions, conscientes ou instinctives et infiniment moins justifiables. Presque tous se persuadent que le hasard leur réserve des faveurs ou des disgrâces spéciales et préméditées. Presque tous imaginent entre la petite sphère d'ivoire et leur présence, leurs passions, leurs désirs, leurs vices, leurs vertus, leurs mérites, leur puissance spirituelle ou morale, leur beauté, leur génie, l'énigme de leur être, leur avenir, leur bonheur et leur vie, je ne sais quel rapport innommé mais plausible. Est-il besoin de dire qu'il n'y en a aucun; qu'il ne saurait y en avoir?

Cette petite sphère dont ils implorent la sentence, et sur laquelle ils espèrent exercer une influence occulte, cette petite boule incorruptible a mieux à faire qu'à s'occuper de leurs tristesses ou de leurs joies. Elle n'a que trente ou quarante secondes de mouvement et de vie; et, durant ces trente ou quarante secondes, il faut qu'elle obéisse à plus de règles éternelles, qu'elle résolve plus de problèmes infinis, qu'elle accomplisse plus de devoirs essentiels qu'il n'en tiendra jamais dans la conscience ou la compréhension de l'homme. Il faut, entre

autres choses énormes et difficiles, qu'elle concilie, dans sa course si brève, ces deux puissances incognoscibles et incommensurables, qui sont probablement l'âme biforme de l'univers : la force centrifuge et la force centripète. Il faut qu'elle tienne compte de toutes les lois de la gravitation, du frottement, de la résistance de l'air, de tous les phénomènes de la matière. Il faut qu'elle soit attentive aux moindres incidents de la terre et du ciel : car un joueur qui se déplace, ébranlant imperceptiblement le parquet de la salle, une étoile qui se lève au firmament, l'oblige de modifier ou de recommencer toutes ses opérations mathématiques. Elle n'a pas le loisir de jouer le rôle d'une déesse bienfaisante ou cruelle aux humains; il lui est interdit de négliger une seule des formalités innombrables que l'infini exige de tout ce qui se meut en lui. Et lorsque enfin elle arrive au but, elle a fait le même travail incalculable que la lune ou les autres planètes indifférentes et glaciales qui, là-haut, au dehors, dans l'azur transparent, montent majestueusement sur la Méditerranée de saphir et d'argent...

Ce long travail, nous l'appelons hasard, ne pouvant donner d'autre nom à ce que nous ne comprenons pas encore.

MAURICE MAETERLINCK.

UNE PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE [1].

XVI

Paris, 29 décembre 1865.

Chère adorable Amie,

Figurez-vous que depuis six jours je suis au lit, armé d'une bronchite qui m'a délivré des douleurs de ma névralgie. Il paraît qu'on ne peut pas avoir tous les privilèges à la fois. Je tousse comme un cheval étique et phtisique. Cela m'a mis d'une humeur charmante, et, comme je sais que vous n'aimez pas mes tristesses, j'en profite pour vous écrire. J'ai un bon feu dont les jolies petites crépitations m'égayent aussi; je suis tout seul, je vous vois avec les yeux de l'esprit et ceux du cœur qui sont bien plus clairvoyants encore. Je vous parle, comme si vous étiez là, je vous dis les choses les plus cordiales. (Voyons, vous ne pouvez pas mal accueillir cette épithète. Je vous répète que je ne suis pas triste.) Je vous baise la main avec une tendresse inexprimable et vous souriez comme vous avez souri le jour où, à Genève, je vous demandai d'être mon ange gardien. Oh! mais n'allez pas plus loin; sourire est assez, rire serait trop. Si vous saviez comme je me contiens, quel débordement d'expressions passionnées que je parviens à arrêter, à éteindre... Vous avez souvent contemplé, j'en suis sûr, les cygnes sur votre lac, quand saisis d'un besoin de mouvement, de grand air, d'espace, de poésie, ils se plaisent à ouvrir leurs grandes ailes sans s'élever cependant, sans quitter l'eau, en véritables oiseaux amphibies. Eh bien! ma pensée les imite en ce moment, elle reste sur les froides ondes, elle nage lentement au lieu de dévorer l'espace, elle tourne vers vous son petit œil noir, son œil de cygne mystérieux et interrogateur.

Cette fois, je parie que vous riez tout à fait de ma comparaison. Elle est pourtant fort modeste, car le cygne, au lieu de bien chanter ainsi que l'ont prétendu les poètes, ne fait que râler stupidement. Oh! mon Dieu, que cela fait mal de ne pas s'envoler! Vous l'avez défendu; et c'est à cette condition que je puis dévorer les miettes que votre chère main bienfaisante veut bien me *jetter* (sic) parfois. Mais je n'ai pas l'air gracieux du bel oiseau, et son joli mouvement de tête qui dit si bien : Encore, encore...

J'espère que vous allez bien et que personne chez vous n'est malade. Il y a encore ici des gens qui ont la méchanceté de mourir du choléra par-ci par-là, uniquement pour faire croire que le choléra existe toujours, pour répandre ainsi des bruits *allarmants* (sic) et inquiéter le gouvernement. Votre fils est depuis longtemps rétabli, je le sais. Je suis allé chez lui m'en informer plusieurs fois, il était toujours sorti. Le mien n'est pas de retour du Mexique, et je ne puis avoir de ses nouvelles. On m'a horriblement invité à dîner ces jours-ci. J'ai tout refusé, je ne puis souffrir les fêtes annuelles, les seuls mots de Noël, de 1er jour de l'An me crispent. Et les toasts, et les discours, et les cadeaux et les cartes, et les lettres officielles. Fléaux, fléaux! Aussi je ne serai de rien, je ne subirai rien; je n'irai pas même à la réception de l'Empereur lundi. Je suis malade; je resterai chez moi à penser à vous.

H. BERLIOZ.

P.-S. — Je ne salue pas Mme Suzanne; elle croirait que c'est une politesse du Jour de l'An.

XVII

26 février 1866.

Chère Madame,

Je vois que vous désirez sérieusement que je détruise vos lettres, dans la crainte des yeux indiscrets

[1] Voir la *Revue Bleue* des 4 et 11 avril.

qui pourraient les lire après moi ; je vais vous obéir. La douleur que je ressens à l'idée de ce sacrifice est immense, je ne veux pas vous le cacher. Mais votre volonté et votre tranquillité d'esprit avant tout.

Je regrette que vous ayez pris la peine de m'écrire quatre pages, puisque c'est une fatigue pour vous.

N'oubliez pas, je vous en prie, de me donner l'adresse de la maison de campagne que vous allez habiter en quittant le quai des Eaux-Vives.

Adieu, j'ai le cœur oppressé, je souffre, il semble que tout me manque et m'abandonne.

H. Berlioz.

P.-S. — C'est fait ! Tout est brûlé, *je n'ai plus rien* que les enveloppes.

XVIII

10 avril 1866.

Chère Madame, adorable Amie,

Permettez-moi ces quelques lignes pour vous demander si vous êtes revenue de votre voyage à Saint-Symphorien, quand vous quittez votre logement du quai des Eaux-Vives et l'adresse de l'autre. Dans mon empressement à vous obéir, je n'ai pas conservé un jour votre dernière lettre, et je ne puis la consulter pour savoir ce que j'ai oublié.

Je ne vous parlerai de rien de ce qui me concerne pour ne pas vous ennuyer ; mais dites-moi comment vous vous trouvez, si votre fils, le nouveau marié, est auprès de vous.

Cela vous prendra trois minutes, et je suis bien malade et désireux de voir votre chère écriture. Je vous serre la main avec tous les sentiments que vous me connaissez pour vous.

Votre dévoué

H. Berlioz.

XIX

29 mai 1866.

Que vous êtes bonne ! J'ai reçu votre lettre tout à l'heure et je n'y comptais que dans huit ou dix jours. Je ne vous écris que pour vous remercier. Vos conseils un peu grondeurs me profitent toujours plus ou moins. Je vais relire encore quelque temps vos chères pages, avant de les brûler, cela est convenu.

Merci donc, chère providence d'un cœur malade ! J'étais fort agité ces jours-ci ; une troupe d'acteurs italiens est venue donner des représentations de Shakespeare traduit (indignement) en italien. J'ai vu Amleto (Hamlet) qui m'a horriblement ému, *malgré tout*. Ce soir, le grand acteur Rossi jouera Othello, non pas l'infâme opéra que Rossini a mis en infâme musique, mais le prodigieux chef-d'œuvre du plus grand des poètes, et je ne puis résister au douloureux plaisir d'aller me faire saccager le cœur... Je serai malade demain, je n'en doute pas. Mais quoi ! peut-on ne pas aller saluer le soleil, même quand il brûle ?

Quel ange que cette Desdémone ! Quelle noble créature que cet Othello ! Quel démon que cet Iago !

Quel Dieu que ce Shakespeare !

Adieu, chère Madame, en attendant que je vous écrive.

Je pense à vous, je songe à vous, je rapporte tout à vous. Votre infatigable bonté redouble ma reconnaissance.

Hector Berlioz.

P.-S. — J'ai encore adressé ce billet à Monsieur votre fils, faute d'avoir pu lire l'adresse que vous m'avez donnée : Maison (...) aux Délices.

Veuillez me rappeler au souvenir du jeune couple. Pensez un peu à l'exilé en parcourant votre charmante campagne.

XX

Paris, 25 juillet 1866.

Bonjour, chère Madame F..., chère et adorable amie ! Comment êtes-vous ? Comment supportez-vous ces terribles chaleurs ? Vous n'habitez plus maintenant le bord de votre beau lac ? Avez-vous gagné ou perdu au change ? Ces délices de Voltaire sont-elles aussi les vôtres ?

Je viens causer un instant avec vous. J'arrive de Louvain, où je suis allé pour un jury musical dont on m'a un peu contraint à faire partie. Il s'agissait de donner un prix de composition religieuse. J'ai dû lire, en conséquence, soixante-treize messes en partition et choisir, non la meilleure, mais la moins mauvaise. Nous étions quatorze jurés, Belges, Flamands, Allemands, Anglais et Français. Je vous assure que nous avons tous trouvé notre tâche fort rude. Mais elle a été accomplie en conscience et, contre l'ordinaire des concours, aucune vilenie, aucun passe-droit n'ont été commis. Quand nous avons décacheté la lettre portant le numéro du premier prix, j'ai eu le plaisir d'apprendre que le candidat couronné était un jeune Hollandais de mes amis, qui habite Londres et qui est fort pauvre. Ce prix de mille francs l'aura donc comblé de joie. A Paris, rien de nouveau. Nous allons seulement, samedi prochain, nommer à l'Institut un nouveau confrère

(un statuaire), et les intrigues ordinaires pour obtenir des voix n'ont pas manqué. Vous allez me demander comment il se fait que je doive voter en pareil cas, et ce que je connais en statuaire. Hélas! rien; mais le règlement le veut ainsi; dans la classe des Beaux-Arts, nous votons tous; les statuaires jugent aussi les musiciens, les peintres jugent les architectes, etc., etc. Cela me paraît fou, mais c'est ainsi.

Le moment approche où j'aurai le bonheur inexprimable de vous voir. Les vacances du Conservatoire vont commencer; les études d'*Alceste*, que le directeur de l'Opéra m'a prié de surveiller, vont finir; mon fils, qui se trouve en ce moment à Paris, va s'en retourner. Je serai donc libre de courir à Genève.

Quelle longue année! Une visite que j'espérais vous faire pour l'abréger m'a été à peu près impossible, par de fort brutales raisons, auxquelles se joignait encore un détestable état de santé. Quand je suis à ce point souffrant, ma tristesse est insurmontable et insupportable pour tout le monde. Vous vous souvenez qu'elle vous a beaucoup déplu l'an dernier... et je veux faire mon possible cette fois-ci pour ne pas vous en donner le spectacle. Armez-vous de courage, néanmoins, et faites un appel à toute votre indulgence, dans le cas où je ne serais pas d'humeur trop souriante. Vous êtes si bonne que je compte sur votre patience. D'ailleurs, je ne resterai pas longtemps à Genève; juste le temps de vous ennuyer un peu, mais pas davantage. Voudrez-vous bien m'écrire une fois d'ici à une quinzaine de jours, et me donner *très lisiblement* votre adresse? Je n'ai pas reçu de vos nouvelles il y a dix-huit siècles. Il n'y a pourtant que vos lettres qui me raniment, et je suis toujours bien malade! Dieu! quelle joie de vous revoir!! Je n'y veux pas penser...

Rappelez-moi au souvenir du jeune ménage et dites-moi (j'oubliais de vous le demander) si je suis sûr de vous trouver à Genève le 12 ou le 15 août.

Votre dévoué pour toujours,

HECTOR BERLIOZ.

P.-S. — Voilà une lettre bien... raisonnable, j'espère.

XXI

[illegible] août 1866.

Chère Madame,

Je ne reçois pas de vos nouvelles et cela m'inquiète beaucoup. Dans ma dernière lettre du 25 ou 26 juillet, je vous priais de me dire si vous seriez à Genève à la fin de ce mois, parce que j'avais l'intention d'aller vous faire une courte visite. J'ai adressé cette lettre, comme la précédente, à M. Charles F..., poste restante. Mais n'ayant reçu de réponse ni à l'une ni à l'autre, je crains maintenant que Monsieur votre fils ne soit pas allé à la poste réclamer ses lettres, et que celles-ci soient demeurées dans les bureaux. J'essaie donc cette fois de vous écrire à l'adresse incomplète que vous m'avez donnée, dans l'espoir que le facteur de la poste vous trouvera. Si cette lettre vous parvient, soyez assez bonne pour me répondre le plus tôt possible, car je suis dans une véritable anxiété. C'est peut-être un enfantillage de ma part. Pardonnez-le-moi.

Votre dévoué pour toujours,

H. BERLIOZ.

XXII

Dimanche, 12 août 1866.

Chère Madame,

Je suis désolé d'apprendre que vous avez en ce moment des motifs de chagrin; mais je vous remercie de m'en avoir fait connaître la cause au lieu de me la laisser péniblement à deviner. Malheureusement je n'y puis rien. J'espère que le mois prochain ces causes fâcheuses auront au moins en partie disparu. Je n'irai donc vous voir que dans la première quinzaine de septembre et je commencerai ma tournée par Vienne et Grenoble. Justement mes nièces viennent de m'écrire qu'elles étaient pour quelques jours encore à Vichy. On vient de suspendre aussi pour une ou deux semaines les répétitions d'*Alceste*. J'aurais profité de ce répit pour aller à Genève, mais à présent j'attendrai que ces répétitions soient reprises et terminées.

J'ai dû dire adieu, pour un an au moins, à mon fils qui vient de partir pour les Antilles avec le grade de commandant (capitaine) d'un paquebot. Il est plus riche que moi maintenant, et il n'a que trente-deux ans; il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire.

Si je ne savais votre force d'âme et votre haute raison, je serais tout à fait inquiet de vous voir si tourmentée; mais j'espère, j'espère dans ces nobles facultés que vous possédez à un si haut degré. Si le chagrin pouvait se transvaser, comme on transvase une liqueur amère, je vous dirais : Donnez-moi le vôtre, je suis tellement saturé de ce triste sentiment qu'un peu plus ou un peu moins, il n'y paraîtra pas.

Adieu, chère Madame, ou plutôt à revoir bientôt; croyez à l'affection profonde et inaltérable de votre dévoué

H. BERLIOZ.

XXIII

Paris, 6 avril 1867.

Chère adorable Amie,

Votre dernière lettre m'a donné un instant de joie que je n'espérais pas; vous paraissiez vous-même si joyeuse. Vous m'annonciez des événements heureux pour deux de vos fils, et votre douce satisfaction se laissait voir dans chacune de vos lignes. Il est bien inutile, je pense, de vous dire à quel point je l'ai partagée. Mais serez-vous sans peine maintenant obligée de changer vos habitudes, en quittant Genève pour aller demeurer à Saint-Symphorien? Je ne puis que l'espérer. C'est toujours une espèce de tâche de changer de vie, de se façonner aux mouvements d'un nouvel intérieur, même lorsqu'il s'agit de celui d'un fils chéri, comme l'est de vous M. Henri. Peut-être aussi les rares qualités de votre caractère vous viendront-elles encore en aide dans cette circonstance comme dans toutes les autres auparavant. J'espère avoir bientôt des détails sur ces événements par M. Charles lui-même dont vous m'annoncez la prochaine arrivée à Paris. Je n'ose presque pas vous parler de la vie que je mène dans la grande ville; je suis toujours malade au point de rester au lit au moins dix-huit heures sur vingt-quatre. J'ai une peine extrême à supporter mes douleurs, qui, loin de diminuer, augmentent évidemment chaque jour. D'un autre côté le ministre et le préfet de la Seine m'ont nommé membre de trois jurys musicaux qui me tiraillent plus ou moins d'une façon fort peu agréable et *sans honoraires*, malgré le travail que cela me donne. Il semble que la France ne soit pas assez riche pour indemniser ses artistes du temps qu'elle leur fait perdre. Et *il faut* accepter ces fonctions gratuites, vous devinez bien pourquoi... Je n'ai encore rien vu de l'Exposition; j'attends mes nièces qui me la feront voir, bon gré, mal gré. Ces jeunes filles sont curieuses comme des alouettes, et elles vont entraîner à Paris leur pauvre père, mal portant, et aussi peu curieux que moi. Voyez comme je me tiens en garde contre les idées noires, je ne vous parle de rien de bien intime, je ne veux pas que vous ayez à me gronder. Un ami m'envoyait il y a quelques jours un journal contenant quelques lignes gracieuses sur l'exécution de mon *Enfance du Christ* à Lausanne. Ainsi il paraît que l'oratorio a enfin été exécuté passablement; mais j'aime mieux le croire que d'être allé l'entendre. Je n'ai plus entendu cet ouvrage depuis Strasbourg; il y a trois ans: mais là, c'était grandiose et l'Allemagne et la France s'y donnaient la main. Là, au contraire, j'aurais voulu que vous fussiez parmi les auditeurs. Ici on m'exécute à peu près bien de temps en temps dans divers concerts, mais je me dispense d'y aller.

J'ai reçu dernièrement des nouvelles de mon fils qui navigue toujours dans les eaux du golfe du Mexique.

Voilà toutes mes nouvelles qui, je crois, vous intéresseront peu.

Pardonnez-moi, très chère Madame, de vous ennuyer à ce point; la tête me tourne... il n'y a que mon cœur qui ne tourne pas.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXIV

21 août 1867.

Chère Madame,

Permettez-moi ces quelques lignes au sujet du malheur qui vient de vous frapper. Ce n'est point pour offrir de banales consolations dont je connais trop l'inutilité, mais seulement pour rappeler que les trois fils qui vous restent sont tous aujourd'hui dans une position plus heureuse que n'était celui dont nous déplorons la fin. Tous les trois sont prêts à vous entourer des soins les plus tendres et de l'affection la plus dévouée. Peut-être m'est-il permis de vous assurer aussi que ces sentiments ne sont pas les seuls dont vous deviez tenir compte.

HECTOR BERLIOZ.

XXV

29 juin.

Chère Madame,

Pardonnez-moi de me tourner vers vous au moment où je subis la plus affreuse douleur de ma vie. Mon pauvre fils est mort à la Havane, âgé de trente-trois ans.

Votre dévoué

H. BERLIOZ.

XXVI

Vienne, 5 septembre.

Chère Madame, adorable Amie,

Je suis encore ici, mon beau-frère veut absolument que je sois le témoin de sa fille dont le mariage aura lieu *mardi* prochain. Le lendemain de la cérémonie, je partirai pour Paris et j'irai en conséquence vous dire adieu lundi prochain. J'espère que vous ne me donnerez pas contre-ordre et que rien ne vous obligera de quitter Saint-Symphorien ce jour-là. Je serai chez vous à une heure et demie. Je suis de

plus en plus malade, j'ai donc de plus en plus besoin de vous voir.

Pardonnez-moi mon importunité; Dieu sait quand je pourrai me retrouver encore auprès de vous.

Votre dévoué de cœur et d'âme,

HECTOR BERLIOZ.

A suivre.

MADEMOISELLE ÉLISE DE CHAMPFERRAT [1]

Nouvelle.

IV

Sur ce, reprenant le fil de son discours :

— Si vous écoutez M. l'abbé de Talarucq, qui parle comme un livre, il vous prouvera que le bon Dieu se sert de mille et mille instruments à cette fin de récupérer les créatures où le démon s'est logé contre toute justice. Aujourd'hui, la ruse du bon Dieu fut d'employer la toux de M. de Champferrat pour sauver sa fille et le sauver du même coup. Certainement, M. André Garidels avait soulagé M. le comte, et, sans aucun doute, il l'eût guéri tout à fait s'il avait pu lui continuer ses soins. Oui, ce médecin, nullement ennemi de notre religion à l'exemple de ses semblables, aurait accompli ce miracle. Malheureusement, après l'histoire de la canne au Peyrou, par l'entêtement furieux de M. de Champferrat, il n'avait pas été permis au docteur Garidels de rebouter pieds dans la maison de la ruelle d'Aigrefeuille, comme je vous l'ai expliqué déjà. Donc notre enrhumé du château de la Cabarède, subitement étranglé par un chagrin qui lui brûlait la gorge, pareil à une flamme de genêt, toussa et retoussa. C'était toute sa toux revenue, aussi violente, aussi tapageuse qu'à son arrivée à Montpellier, avant les remèdes de M. Garidels. Le pauvre homme, contourné, déjeté, tordu, fit bonne contenance, en ancien soldat de l'émigration qu'il était. Finalement, doublé sur lui-même par des quintes qui l'ébranlaient jusqu'à la cime des cheveux, il dut palper une chaise et s'asseoir, les quatre membres rompus.

— Et Mlle Elise ne se hâtait pas de le secourir ? demanda ma mère indignée.

— Elle ne se hâtait pas.

— Le mauvais cœur que cette fille noble ! m'écriai-je.

— Monsieur l'abbé, l'instant de Dieu n'était pas encore venu, et Mlle Élise, troublée dans ses intérieurs, attendait l'instant de Dieu. Toujours debout à quelque distance, elle semblait plus surprise qu'affligée. Du reste, le rapport que Brassac fit plus tard à M. de Talarucq — car ce valet de chambre, curieux comme un merle, avait glissé son œil et son oreille au trou de la serrure d'en haut — nous en a appris long.

— Puisque Brassac était là, il aurait dû entrer, lui ! ne put s'empêcher d'observer ma mère.

— Dieu fait ce qu'il veut, riposta sentencieusement Mme Vigouroux... Qui nous assure que, pour nous paraître insensible, Mademoiselle ne fut pas touchée, et qu'à cette seconde même, la grâce n'opéra pas dans sa nature endurcie? Au surplus, réfléchissez-y, cette fille de noblesse venait d'être fort maltraitée, et, elle me l'a répété cent fois, à cette époque éloignée de sa jeunesse, elle était plus glorieuse et plus fière qu'une « pavone » de son ancien château sous le pic Saint-Loup. Puis, vous avez compris qu'elle avait de l'amitié pour M. André Garidels, et, c'est convenu, l'amitié des filles pour les hommes leur met la tête à l'envers... Si vous aviez vu Nathalie, au temps de son Brissonnet !... Encore que j'aie aimé mon mari de son vivant, ces horreurs ne m'ont jamais frisée, moi, vous entendez bien. Quand on aime, — M. de Talarucq m'a conté ça, — au lieu de sang, on a, paraît-il, de l'argent vif dans les veines. Du reste, les femmes, nous avons de véritables cervelles d'alouettes, et si notre ange gardien n'était pas toujours là pour nous rabattre d'un coup de gaule...

— Les femmes ! m'écriai-je, écarquillant les yeux.

— Vous les jugerez un jour, monsieur l'abbé, lorsqu'elles vous apporteront leur paquet au confessionnal. C'est un fichu bétail, je vous en préviens, que les femmes, et pas commode à mener au pré... Mais puisque nous avons entrepris M. de Champferrat, qui tousse à bénédiction, occupons-nous de lui...

— C'est cela, dit ma mère, émue tout ensemble et réjouie à l'idée de mon confessionnal.

— Dans son tourment de la gorge et de la poitrine, M. le comte Adhémar éparpillait des gestes et des paroles. Par malheur, ces gestes et ces paroles provenaient toujours de la colère qui le gonflait comme une outre pleine de vin trop fort, et Mademoiselle n'en était pas le moins du monde touchée. Un vent terrible, un vent du pic Saint-Loup soufflait sur elle, et elle n'y prêtait pas autrement attention. Voilà. « — Fille dénaturée ! fille dénaturée !... » répétait le père, si la toux lui laissait un peu d'haleine.

Mademoiselle entendait et ne répondait point.

« — Tu mériterais !... » cria-t-il une fois, la main levée, tendue comme un battoir pour un soufflet.

Par exemple, Brassac fut au moment d'ouvrir la porte; mais, en définitive, son maître ne bougeant

[1] Voir la *Revue Bleue* du 11 avril.

de sa chaise, il ne bougea pas du trou de la serrure, lui.

— Seigneur! mon Dieu!... se lamenta ma mère.

— Après ces explosions et d'autres, qui partaient semblables à des coups de mine dans les carrières de Saint-Pargoire, il y eut un grand silence, une longue tranquillité de la langue et des bras chez M. le comte. Écoutez, on a beau montrer un naturel de poudre, la poudre s'épuise et, les forces faisant défaut, on est obligé de se taire et de ne plus menacer. Conseillez donc à un chasseur de viser encore le gibier, quand il manque de munitions!...

— Alors, la scène changea? implorai-je.

— Du tout au tout, monsieur l'abbé. Vous savez le proverbe : Petite pluie abat grand vent. Les yeux de M. le comte s'étaient brouillés d'un nuage, et ce nuage, en crevant, avait suffi à diminuer sa colère. Si Mlle Élise demeurait plantée, aussi froide qu'une pierre de taille, elle eut un mouvement à cette émotion inattendue. Cela était visible, elle irait de l'avant, si elle osait. Un reste de fierté, mince à l'égal d'un fil d'araignée, la retint encore. Mais le bon Dieu s'entend à rompre le fil d'araignée et les autres...

— Le bras du Tout-Puissant renverse les villes et les tours... dis-je, cueillant ce texte au hasard dans mes souvenirs tout chauds du séminaire.

— Soudain, Mademoiselle ne résiste plus à la grâce qui la pousse : elle s'élance et tombe à deux genoux aux pieds de son père. Alors M. de Champferrat, dont les prunelles, depuis une minute, brillent de larmes qu'il refuse de laisser couler, se redresse pour sortir de la chambre. Élise l'arrête et a le temps de lui saisir les mains de ses menottes tremblantes, que le remords fait solides comme des tenailles, et de le forcer à se rasseoir. Il est si faible, d'ailleurs...

— Bien! très bien! crions-nous simultanément, ma mère et moi.

— Ah! si maintenant, je me rappelais ce que se dirent ces gens de noblesse, ces gens de la Cabarède! M. de Talarucq m'a bien rapporté mot pour mot cette conversation entre le père et la fille, à moitié réconciliés. Malheureusement, il m'a été impossible de conserver dans ma pauvre tête des paroles venues du ciel. Oui, M. et Mlle de Champferrat, dans cette ruelle obscure d'Aigrefeuille, se parlèrent le véritable langage du paradis...

— Dites-nous, je vous en conjure, tout ce dont vous vous souvenez, supplia ma mère.

Je m'efforçai de joindre ma prière à la sienne. Je ne pus ouvrir la bouche : j'avais l'âme serrée comme entre les deux mâchoires d'un étau.

— C'est Mademoiselle qui commença. Voyant son père qui ne cessait de se secouer avec l'envie de s'en aller, elle eut peur de ne pas obtenir miséricorde, d'arriver trop tard pour son pardon, et son cœur, farci de plus de regrets qu'une grenade de chez nous n'est farcie de grains, creva de vingt côtés à la fois. D'après M. de Talarucq, en premier, elle prononça seulement ces quatre mots :

« — Mon père!... mon père!... »

L'autre, sa toux passée, non plus furieux, mais encore frémissant, la regardait à travers ses paupières épaisses comme le doigt à force d'être chargées, et tenait sa langue au fond du nid.

« — Mon père! mon bon, mon excellent père! » gémissait-elle, consternée.

Aussi muet que la rocaille du pic Saint-Loup, M. le comte Adhémar... Alors, inspirée du ciel, sur les mains de son père qu'elle n'avait pas lâchées, elle appliqua ses lèvres brûlantes et les baisa, les rebaisa à n'en plus finir. Par exemple, le cœur de roc de M. de Champferrat, peu habitué à des caresses si tendres, — car, du côté du caractère, sa fille lui ressemblait, — fondit, pareil à une coquille de beurre sur mon fourneau.

— Enfin! soupirai-je, ravi.

— Ils étaient là, silencieux, se dévisageant, au rapport de M. de Talarucq, comme des gens qui ne se seraient jamais ni rencontrés, ni vus. A la fin, M. le comte Adhémar qui, dans son grand attendrissement, sans le sentir, laissait pleuvoir de grosses larmes sur son gilet, murmura doucement, très doucement :

« — Dieu veuille me pardonner ma colère! J'ai craint qu'on ne m'eût fait outrage, et aussitôt le vieil homme, que je ne suis pas parvenu à anéantir chez moi, a reparu tout entier. Je travaille en vain à le dompter, mon âme rude et violente ne s'habitue pas au joug.

« — Alors, si quelqu'un vous avait fait outrage, votre religion ne vous donnerait pas la force de pardonner? » lui demanda sa fille, qui aurait dû vraiment lui adresser une autre question.

« — Non! non! » cria-t-il en se dégageant d'un redressement emporté.

Il arpenta la chambre, bouscula chaises et fauteuils à les briser, puis il baragouina :

« — Malgré mon âge et la maladie, je voudrais bien voir que quelqu'un se permette!... »

Tout en s'exprimant avec cette rage, il avait, d'un tour de main, ouvert la porte de sa chambre, donnant dans la chambre de sa fille, et y était entré d'un bond de loup qui saute dans un parc de moutons.

Après un saisissement d'une minute, Élise, ne comprenant pas où va son père, se précipite. M. de Champferrat a retrouvé toute sa taille diminuée de moitié tout à l'heure par sa toux, et examine en un coin des ferrailles suspendues au mur. Ce sont des

sabres, des éperons, des poignards, deux ou trois fusils... Je ne sais pas le reste, n'ayant pas vu cette pacotille rapportée de l'émigration.

« — Ma fille, dit-il, grinçant des dents, je pourrais me battre encore. La poitrine a été entamée, mais le poignet est resté solide. »

Il décroche une épée, la fait pirouetter et la manœuvre si follement que la pointe effleure le front de Mademoiselle, qui, d'ailleurs, ne bronche pas. C'est une gaillarde, allez, celle-là.

« — Vous voyez, je suppose qu'il m'en coûterait peu d'envoyer un insolent dans l'autre monde.

« — Je le vois. Mais j'aurai le courage de vous l'avouer, mon père, les sentiments que vous me montrez et que je ne soupçonnais pas chez vous me remplissent de honte et de douleur. Je vous croyais religieux...

« — Je le suis.

« — Vous vous méprenez. Puisque vous êtes incapable de pardonner une offense, je vous le dis, au nom de Dieu qui m'ouvre la bouche pour proclamer la vérité, votre religion est la plus basse des hypocrisies.

« — Eh quoi ! vous avez le front de me tenir un pareil langage quand j'ai cette arme dans la main.

« — Je suis une Champferrat, et votre épée ne m'effraie pas plus qu'un roseau. »

Incontinent elle ouvre ses deux bras grands comme des ailes et s'abat sur le plancher avec des postures de ses membres qu'on voit tant seulement dans les tableaux des églises ou dans les images de la Vie des Saints.

« — Qu'avez-vous ? Devenez-vous folle ? hurla son père.

« — Je voudrais mourir.

« — Mourir !

« — Oui, car vous ne pourrez plus être heureux avec moi, et je ne pourrai plus être heureuse avec vous.

« — Et pourquoi cela, s'il vous plaît, Mademoiselle ?

« — Tout uniment parce que j'aime M. André Garidels...

« — Vous aimez M. Garidels ?

D'un jeu rapide de son bras, son épée passe dans l'air allumée comme une flamme, et il est difficile de savoir ce que serait devenue Mlle Élise de Champferrat si, au même instant, quelqu'un, qui venait d'entrer, ne s'était jeté sur son père. Ce n'était pas Brassac, c'était M. de Talarucq.

— L'envoyé de Dieu ! l'envoyé de Dieu ! proclamai-je, débordé par une joie dont je fus impuissant à empêcher l'explosion.

Puis j'ajoutai, les yeux inondés de larmes subites :

— Pauvre Mlle de Champferrat ! pauvre martyre !...

Après un court répit, Mme Vigouroux continua :

— Vous avez raison, monsieur l'abbé, et il y avait longtemps qu'Élise l'était, martyre ! A la Cabarède, elle avait souffert déjà des brutalités de son père, et, depuis dix ans, à Montpellier, il ne s'était pas passé de jour qu'elle n'eût essuyé quelque scène où les lardons pleuvaient drus et salés. Il était dans le naturel de M. le comte Adhémar, malgré sa piété, d'être jaloux de l'air que respirait sa fille. Si Mademoiselle sortait, elle avait eu tort de regarder à droite et à gauche ; si elle restait à la maison, elle avait eu tort de se mettre à la fenêtre pour voir passer les gens dans la rue.

— Alors c'est de désespoir qu'elle voulait mourir ? interrogea ma mère palpitante.

— Il y avait un autre motif, un motif particulier qu'elle vous expliquera bientôt elle-même, si je me rappelle ses paroles.

— Oh ! vite ! balbutiai-je.

— Encore que sa conduite à la porte de Mademoiselle d'abord, de M. le comte ensuite, ne fût pas honnête, Brassac, ce jour-là, rendit un fameux service à la famille de Champferrat. En voyant par le trou de la serrure les choses se gâter de plus en plus, il était monté quatre à quatre au troisième étage de la maison, où logeait M. de Talarucq, et l'avait obligé de descendre en toute presse. Il faut que je vous avoue sans retard que déjà M. l'abbé avait arrangé plus d'une affaire entre ces nobles de la Cabarède, sous le pic Saint-Loup...

— Et que fit-il cette fois ? interrompis-je, agacé par tant de circonlocutions.

— En premier, il désarma son ami, qui du reste livra son épée sans résistance aucune.

« — Elle m'a poussé à bout, marmotta-t-il, montrant sa fille demeurée à genoux sur le carreau.

« — Comment, vous, Élise !... » murmura M. l'aumônier de la Providence.

Mademoiselle, pâle comme si l'arme de son père l'avait traversée, ne put répondre un mot.

« — Levez-vous ! » lui commanda son père.

Elle le toisa avec des yeux de l'autre monde ; puis elle lui répliqua hardiment :

« — Je ne veux pas me lever. »

M. de Champferrat allait la saisir ; mais M. de Talarucq, plus prompt, la prit dans ses bras et l'y retint un long moment embrassée.

« — Je pense, l'abbé, que vous n'avez pas l'intention d'enlever ma fille, vous ! lui dit M. le comte avec un mauvais rire de moquerie.

« — Cela dépendra.

« — Par exemple, vous me la baillez belle !

« — Si Élise vous appartient selon la nature, elle m'appartient selon la grâce.

« — Par exemple, vous me la baillez belle ! répéta l'autre.

« — Vous êtes son père devant les hommes; je suis son père devant Dieu...

« — Oui, et un père affectueux, bon, indulgent, toujours le cœur ouvert pour pardonner », soupira la malheureuse Élise.

Elle s'abandonna sans vergogne à sa tendresse filiale pour M. de Talarucq, un peu son parent, pour M. de Talarucq qui l'avait vue naître, pour M. de Talarucq le directeur de sa conscience, et lui appliqua sur les joues des baisers aussi chauds que ceux qu'elle avait appliqués sur les mains de son père une demi-heure auparavant.

M. l'aumônier de la Providence, en me racontant ces baisers, pleurait comme un enfant. Je n'ai pas oublié ces paroles qu'il dit en s'essuyant les yeux :

« — Si Dieu me fait la grâce de m'ouvrir un jour la porte du ciel, les saints qui m'embrasseront à mon entrée dans la gloire ne me procureront rien de plus doux que Mlle de Champferrat. »

Nous ne respirions plus, ma mère et moi, accablés de douleur, suffoqués par une immense pitié. Toutefois, nous avions hâte de connaître la fin de ce duel atroce entre le père et la fille, et nos regards interrogateurs, notre attitude penchée, attentive, ne cessaient d'inviter Mme Vigouroux à poursuivre.

— A la fin des fins, M. de Talarucq donna de l'aise à ses deux bras et aida Mademoiselle à s'asseoir dans un fauteuil. Elle était aussi blanche qu'un linge au sortir de la lessive, mais tout de même elle trouva le courage de sourire à M. l'abbé pour le remercier. Pendant ce temps M. le comte, à qui Dieu qui voit tout avait envoyé sans doute quelque honte, grand à l'égal d'un peuplier au bord de la rivière du Lez, s'était tourné vers ses ferrailles du mur, avait remis en place son épée, ne bougeait plus. M. de Talarucq m'a rapporté que son ami avait des mouvements d'échine annonçant, paraît-il, que s'il était plus calme, il n'était pas tout à fait apaisé. Pourvu qu'il ne recommençât pas ! Peut-être Élise eut-elle peur d'une nouvelle alerte. Quoi qu'il en soit, encore que brisée comme une paille battue sur l'aire par le fléau, elle réussit à se planter debout, et, autant que ma mémoire peut me servir, parla à peu près ainsi :

« — Mon père, par la grâce infinie de Dieu, dès à présent, la guerre finit entre nous. Depuis ma prime jeunesse, vous me montrez le couvent de la Visitation de Sainte-Marie, où j'ai été élevée, comme un port de salut. Aujourd'hui même, s'il vous plaît de m'y conduire, j'entrerai à la Visitation.

« — Vous vous feriez religieuse, ma fille ? s'écria M. le comte venant à elle, la face illuminée de joie.

« — Il y a trois ans, je fus sur le point de vous obéir, et je crus ma vie finie en ce monde. Mais, à ce moment, Dieu jugea à propos de m'éprouver par des chagrins autrement cruels que ceux qui me viennent de vous, et je trouvai la force de vous résister. Pourquoi ne pas vous avouer que, faute de vous connaître assez, j'espérais...

« — Qu'espériez-vous ?...

« — Qu'un jour vous me permettriez d'épouser ce jeune homme rencontré chez Mme de Sauviac...

« — M. Garidels ?

« — Oui, M. le docteur André Garidels, qui vous sauva et que j'ai aimé peut-être parce que je lui devais la vie de mon père...

« — Entrez à la Visitation !

« — J'aime cet honnête homme que toute la ville...

« — Entrez à la Visitation !... » hurla-t-il de nouveau, les yeux hors de la tête.

M. de Talarucq, redoutant un mauvais coup de son ami qui ne se connaît plus, se jette entre le père et la fille ; puis il lance ces mots à la face de M. le comte Adhémar :

« — Vous offensez Dieu gravement, quand vous le prenez comme une sorte de pis aller. Vous précipitez votre fille dans un cloître sans vous informer si elle a reçu la faveur céleste de la vocation religieuse. C'est une impiété.

« — Votre sœur Gertrude est, si je ne me trompe, supérieure de la Visitation ?

« — Gertrude de Talarucq est, en effet, supérieure de la Visitation; mais je ne vois pas...

« — Eh bien, elle aura le devoir de faire naître la vocation religieuse chez ma fille... Je lui donne Élise. Emmenez-la.

« — Je l'emmène pour une retraite de quelques jours, car, hélas ! une séparation entre vous est devenue nécessaire en ce moment. Mais, quand vous aurez cessé d'être en proie au démon, vous me verrez reparaître ici avec votre enfant...

« — Assez... et adieu ! » interrompit-il violemment.

Mademoiselle s'était accrochée au bras de M. de Talarucq et, pressée d'en finir, lui répétait en le tirant vers la porte :

« — A la Visitation ! à la Visitation ! »

Cependant, avant de sortir, comme si elle ne voulait pas avoir le dernier, elle se retourna vers son père et lui redit ce mot plus froidement que M. le comte ne l'avait prononcé :

« — Adieu ! »

V

Sous le coup d'un attendrissement profond, notre hôtesse se taisait. Cette fois, nous n'osâmes pas la presser de l'aiguillon, trop affectés nous-mêmes par ce départ de Mlle de Champferrat, chassée brutalement de la maison paternelle, jetée brutalement à Dieu, son unique refuge désormais. Ma mère se débattait pour ne pas pleurer. Quant à moi, toute ma

pensée, toute mon âme étant à la douce victime, « blonde et fine comme une abeille du pic Saint-Loup », j'arrosais mon rabat de larmes énormes. Mon cœur neuf goûtant pour la première fois au « lait de la tendresse humaine », il s'en trouvait comme tout noyé, comme tout perdu.

— Par une permission d'en haut, recommença Mme Vigouroux, la supérieure de la Visitation de Sainte-Marie ressemblait à son frère l'abbé. Elle était la bonté, la sainteté même. Elle accueillit Élise avec l'affection d'une mère et ne l'interrogea nullement sur sa vocation. Élise essayerait au couvent une retraite aussi longue ou aussi courte qu'elle voudrait, puis elle rentrerait rue d'Aigrefeuille, si tel était son désir. Mais Mademoiselle, qui avait un brin la tête de son père, qui d'ailleurs, perdant M. Gardels, ne savait plus à quel clou accrocher sa vie, protesta fièrement; elle déclara qu'elle était venue à la Visitation pour y accepter le joug, tout le joug du Seigneur, et qu'elle prononcerait ses vœux dès qu'on la jugerait digne de le faire. La supérieure, du mieux qu'elle put, jeta des seaux d'eau froide sur tant de feu allumé et voulut elle-même installer « son enfant », — elle avait connu sa « cousinette » Élise si jeune! — dans une jolie cellule sur les jardins...

— Ceux que la religion a pénétrés « jusqu'aux os, *usque ad ossa* », connaissent toutes les douceurs de la charité et les font goûter au prochain, balbutiai-je laissant fuir de ma mémoire encombrée ce texte peut-être de saint Augustin, peut-être de saint Jérôme, mes Pères favoris, peut-être de l'*Imitation* apprise par cœur tout entière, je ne sais.

— Mais les mois passaient à la file sans crier, et Mademoiselle ne songeait pas le moins du monde à quitter le couvent. M. de Talarucq la visitait par-ci par-là, bien que désormais il ne fût plus son directeur, car elle avait été obligée de prendre pour les affaires de sa conscience l'aumônier de la maison, M. le chanoine de Pommerol. M. de Talarucq avait beau s'entêter, il n'obtint pas de la ramener à son père. Blessée à fond, comme une alouette de nos chaumes qui aurait reçu toute la décharge en plein vol, elle demandait à mourir dans sa cellule sans plus être inquiétée. On lui accorderait plus tard la faveur du voile ou on la lui refuserait, elle n'en demeurerait pas moins clouée à sa voie, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« — Si je vous écoute et si je sors, lui dit-elle une fois, me promettez-vous d'arranger mon mariage avec M. Gardels? Il m'aime, il me l'a écrit...

« — Vous savez bien, mon enfant, qu'à cet égard, je ne puis rien vous promettre.

« — Prenez garde, vous qui êtes un peu mon parent, de ne pas être entiché de votre noblesse comme mon père. »

En dépit de sa grande humilité, M. l'aumônier de la Providence se sentit touché sans doute, car il s'en alla sans demander son reste...

— Et M. de Champferrat? s'informa ma mère.

— Il vivait dans sa ruelle d'Aigrefeuille avec Brassac, comme un loup vit en plein bois avec un compagnon, et ne se préoccupait pas plus de sa fille que si elle était morte depuis longtemps. Et, au fait, savez-vous ce qu'il répondit un jour à M. de Talarucq qui l'engageait à aller voir Élise assez souffrante à la Visitation?

« — Mon cousin, vous faites erreur : ma fille n'est pas à la Visitation, elle est au ciel. »

— Le maudit! ricanai-je de toutes mes dents.

— Il faut être juste : si M. le comte ne montrait nulle envie de revoir sa fille, sa fille n'en montrait pas davantage de revoir son père. Ces deux êtres étaient rassasiés l'un de l'autre au point de s'être oubliés complètement.

— Dieu les avait abandonnés, murmura ma mère.

— La supérieure, témoin de ces misères, en causa avec son frère l'abbé, en présence de M. l'aumônier Pommerol, et l'on décida que Mlle de Champferrat, postulante depuis plus de cinq ans, — car on a beau avoir des chagrins par-dessus les épaules, le temps file tout de même, — on décida que Mlle de Champferrat prendrait le voile et serait autorisée à prononcer les petits vœux, ceux qui ne lient pas définitivement. Là où les hommes ne pouvaient plus rien, Dieu pourrait quelque chose, il n'en fallait pas douter.

— A la bonne heure! laissa échapper ma mère soulagée.

— Si la Visitation de Sainte-Marie ressemblait au couvent de la Providence, ouvert à des dames pensionnaires quelquefois très riches, qui vont et viennent librement, on aurait encore fait attendre Élise; mais, — M. de Talarucq m'a confié ça, — la Visitation est un cloître où la règle ne permet pas de rester au delà de cinq ans sans prendre des engagements. Élise donc, avec une piété angélique, suivait la « retraite de préparation », et s'exaltait, s'exaltait en Dieu, à l'égal d'une sainte.

« — Divin Jésus, que vous êtes adorable! que vous êtes miséricordieux! » l'entendait-on répéter sans fin.

Une après-midi, ces paroles étaient encore sur ses lèvres, quand M. de Talarucq, la figure renversée, entre dans sa cellule comme un coup de vent.

« — Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, devinant un malheur.

« — Vite, vite, venez!

« — Où donc?

« — Rue d'Aigrefeuille.

« — Je n'irai pas.

« — Vite! vous dis-je.

« — Dieu me réclame, jamais!

« — Votre père va mourir. »

Elle résiste encore. Alors M. de Talarucq, M. de Pommerol, la supérieure, l'entraînent à travers les corridors que soudain elle remplit de gémissements et de sanglots. La mort, à la fin, ça trouble terriblement la pauvre créature humaine...

— Eh bien? dis-je.

— Vous allez voir.

Après une pause de trois minutes, Mme Vigouroux avec un geste d'emportement :

— Le vieux loup de la Cabarède n'était pas fier entre ses draps, la barbe sèche, rude, brouillée comme une javelle sous le soleil de juillet. La vérité m'oblige à déclarer toutefois qu'en avisant sa fille, ses yeux, enfoncés sous le front et aussi petits que les petits clous noirs d'un sou la douzaine, prirent un peu de lumière, puis ils s'éteignirent dans la broussaille des sourcils. Il ne toussa pas le moindrement et ne prononça pas un mot, manquant de salive sans doute ainsi que cela arrive pour le général aux agonisants. Mademoiselle non plus ne parla pas. Elle était tombée à genoux au chevet du lit, priant et pleurant tout ensemble. Mais M. de Talarucq, penché sur son ami, lui glissant dans l'oreille des encouragements pour le long voyage, se redresse, passe un surplis, une étole, et, assisté par Brassac qui lui donne les répons, administre les derniers sacrements à M. de Champferrat. On peut bien proclamer que les saintes huiles ont des vertus de résurrection. Devinez ce qui arriva? Le comte Adhémar toussa très fort. En l'entendant, Élise se remet debout, et, s'adressant à Brassac :

« — Courez chercher M. Garidels, et revenez avec lui.

« — M. Garidels! dit M. de Talarucq qui n'a pas fini d'essuyer avec de la mie de pain le saint chrême demeuré au bout de ses doigts.

« — Il a sauvé mon père déjà, il le sauvera de nouveau. »

Et comme le valet de chambre, auquel M. de Talarucq a fait un signe, ne se presse pas d'obéir, elle ajoute, se précipitant vers la porte :

« — J'y vais, moi, j'y vais! »

M. l'aumônier de la Providence eut juste le temps de s'élancer et de la retenir; puis, d'un air de grande pitié, il lui dit :

« — M. le docteur André Garidels n'est plus ici, mon enfant.

« — Où est-il? »

Pris de court, M. de Talarucq se contenta de lever une main et de montrer le ciel...

Ce fut épouvantable. Mlle de Champferrat s'abattit sur le plancher, raide comme une poutre qui se serait détachée du plafond. Hélas! quand on fut parvenu à la ranimer, son père était mort...

Voilà comment, en ce bas monde de la terre, les choses se passent par la volonté de Dieu.

A la longue, la voix de Mme Vigouroux avait perdu de sa netteté et de sa force; un enrouement la faisait chevroter un peu.

— Après des relais, des relais, j'arrive aux choses les plus jolies de cette histoire, et, au moment où je voudrais m'emporter dans mes paroles comme une bête s'emporte sur la route aux approches de l'écurie, voilà qu'une grosse cuisson me prend à la gorge. Mais n'ayez crainte... Savez-vous qui fut étonné, quand on eut laissé M. de Champferrat au cimetière de la Pierre-Rouge, près Castelnau? Ce fut M. de Talarucq. Naturellement, le brave homme avait pensé qu'une fois son père disparu, et pour longtemps, Élise lui demanderait de rentrer à la Visitation de Sainte-Marie. Mais Élise ne paraissait pas plus songer à son couvent qu'aux neiges de l'année dernière. Avec le secours de Brassac, elle mettait les choses en ordre dans la maison, plaçait ceci, déplaçait cela à sa fantaisie, avec un air de vouloir s'installer rue d'Aigrefeuille et de ne plus en bouger. Chaque matin, elle entendait la messe à la cathédrale, l'église la plus voisine; ensuite, qu'il fît soleil, pluie ou froidure, elle traversait le faubourg Boutonnet, tirant vers la Pierre-Rouge... Quelle fille admirable! direz-vous, et qui ne tient nullement rancune à son père de ses mauvais traitements. Ne vous y fiez pas... Un soir, M. l'aumônier de la Providence, que les promenades quotidiennes de Mademoiselle préoccupaient, la suivit de loin. Dieu du ciel! que vit-il au cimetière? Il vit Élise s'agenouiller sur la tombe de son père, deux minutes tant seulement, le temps de réciter un *De profundis*, puis il la vit pousser plus loin et se prosterner sur une autre pierre, la pierre du docteur André Garidels, et y demeura plus d'une heure, le temps de réciter les sept psaumes de la Pénitence et le Rosaire avec...

— Véritablement, votre Mlle de Champferrat, pour une sainte!... dit ma mère.

— M. de Talarucq rentra le nez long d'une aune. Après des réflexions tristes de toute une semaine, il finit par aborder la « cousinette » courageusement.

« — Est-il vrai, mon enfant, que vous allez souvent au cimetière, près Castelnau?

« — J'y vais chaque jour, Monsieur l'abbé, répondit-elle, le visage franc, la parole franche, à son habitude.

« — Je ne pense pas à vous reprocher vos fréquentes visites à la tombe de votre père...

« — J'ai plus que mon père à pleurer, là-bas.

« — Qui donc?

« — Vous l'avez connu, vous l'avez estimé, celui-là...

« — Le docteur Garidels?

« — Lui, rien que lui... Comme il m'a aimée et comme je l'ai aimé !... Cela commença quand il vint soigner mon père. Je le vis, il me vit, et nous fûmes l'un à l'autre pour l'éternité ; oui, pour l'éternité, car j'emporterai au ciel mon cœur rempli de lui, comme il a emporté au ciel son cœur rempli de moi... »

— Eh quoi ! madame Vigouroux, c'est vous qui trouvez ces mots extraordinaires dans votre tête ? interrompit ma mère d'un ton fâché.

— Je m'en garderais bien !... Je vous ai annoncé que je vous réciterais les parties de la leçon que je sais par cœur, et vous comprenez bien que, lorsque ma mémoire...

— Oh ! madame Vigouroux, tâchez autant que possible de réciter par cœur, murmurai-je.

— Mademoiselle parla longtemps encore de son amitié pour M. Garidels, et, tandis qu'elle parlait, M. Talarucq se contentait de la regarder sans oser déclaver les dents pour lui glisser un blâme. « Dans ses transports, elle m'apparaissait comme enveloppée de flammes, et je me sentais la peau plus chaude que devant un brasier », m'a-t-il répété souvent.

« — Quand je songe qu'il n'a jamais su que je l'aimais ! reprit-elle. Mon père me tenait prisonnière corps et âme, et, sous son œil jaloux, je ne pus jamais rassurer d'un mot cet ami que le ciel miséricordieux m'envoyait... Aussi qu'arriva-t-il ? Il arriva qu'il mourut de ne plus me retrouver, de me savoir perdue pour lui... »

M. de Talarucq l'arrêta d'un geste.

« — Eh bien ? demanda-t-elle, impatientée qu'on lui coupât la parole.

« — Eh bien ! ma chère enfant, la vérité m'oblige à vous déclarer que M. le docteur Garidels est mort, non de l'attachement qu'il pouvait vous avoir voué, mais d'un mal terrible contracté au faubourg Boutonnet, en opérant un enfant du croup...

« — Brassac m'a conté cette sornette, mais je ne l'ai pas crue.

« — Toute la ville sait...

« — Toute la ville se trompe.

« — Élise ! Élise !... » dit-il pleurant presque.

Alors Mademoiselle, dans un désespoir qui lui enlevait sa réserve de femme, défit le corsage de sa robe de demi-visitandine étroitement ficelée, en retira un papier plié en quatre et le tendit à M. l'aumônier :

« — Lisez ! lisez ! » criait-elle.

Malgré son grand trouble, M. de Talarucq déchiffra comme il put. C'était une lettre de M. André Garidels, juste la lettre reçue par Brassac et aperçue par M. le comte Adhémar. Tout ce qui m'en est resté, bien que M. l'aumônier de la Providence, en venant prendre sa goutte de café noir, me l'ait dit, mot pour mot, à plusieurs reprises, c'est la dernière ligne que voici : « Si je ne parviens pas à vous obtenir de votre père, j'en mourrai. »

— Sait-on si, en effet, il n'en est pas mort ? hasardai-je, tout acquis à Mlle de Champferrat.

— M. de Talarucq n'avait pas achevé sa lecture, que Mademoiselle, craignant sans doute de le perdre, lui arracha des doigts son papier, usé au milieu, usé aux bords, et le replaça en son ancien endroit. Un moment, elle tint ses mains appliquées fortement contre sa poitrine ; il paraît qu'elle avait un air d'être plus grande qu'elle n'était en réalité et que ses yeux, dirigés vers le ciel, brillaient pareillement à deux étoiles.

— Tout cela me semble bien extravagant... interjeta ma mère.

— M. de Talarucq, vous devinez ça, était plus embarrassé qu'un rat avec trois noix. Il trouvait en sa cervelle plusieurs raisons pour calmer la « cousinette » ; mais, ne connaissant pas la meilleure de ces raisons, il ne savait laquelle il devait tirer la première de son sac. — « C'est si fort, l'amour humain, qu'il est difficile de découvrir par quel côté il convient de l'attaquer », m'a-t-il dit à satiété, tant à propos d'Élise que de Nathalie. A la fin des fins, une parole de saint Paul lui vint au bout de la langue et, avec cette arme, il se remit en campagne.

« — Mon enfant, prêcha-t-il, aux épîtres de saint Paul, il est écrit : Mieux vaut se marier que brûler... »

— C'est cela ! interrompis-je. Du reste, voici le texte : *Melius est nubere quam uri.*

« — ... Et si vous vous étiez confiée à moi, votre directeur à cette époque, Dieu me serait venu en aide, et j'aurais triomphé de l'obstination de votre père.

« — Il était plus dur que le granit du pic Saint-Loup.

« — Le granit devient de l'argile sous l'influence de la grâce ; or votre père était religieux...

« — Non ! La religion de mon père n'était que de l'orgueil, et vous n'auriez rien obtenu de lui. L'orgueil souleva les anges contre le ciel même. Dès que mon père flaira les sentiments de M. Garidels, il le prit en horreur et me voua sa haine. Ce fut ici l'enfer. Souvenez-vous que, sans votre apparition providentielle, il m'eût tuée, et cela uniquement parce que je venais de lui avouer mon amour pour un homme qui n'était pas de sa caste. Je vous fais toucher, chez lui, l'orgueil de Satan.

« — Au nom du ciel, taisez-vous ! s'écria M. de Talarucq effrayé de la violence d'un pareil langage. Ce n'est pas ainsi que s'exprime une fille qui parle de son père !

« — C'est ainsi que s'exprime une créature humaine dont l'égoïsme le plus impitoyable qui fut jamais a brisé le cœur !

« — Élise ! Élise ! songez que vos paroles sont enre-

gistrées là-haut!... De quel droit invoquerez-vous sa miséricorde, lorsque vous paraîtrez devant Dieu, si vous n'avez pas observé ses commandements?

« — Aussi n'est-ce pas sa miséricorde que j'invoquerai, répliqua Mademoiselle avec hauteur, j'ai mis ma confiance en sa justice!

« — Malheureuse enfant! » gémit l'aumônier du Refuge de la Providence, en se cachant le visage entre les mains.

— Bref, conclut Mme veuve Vigouroux, en achevant ce pénible récit, M. de Talarucq, battu à plate couture, dut prendre congé de la « cousinette », sans avoir obtenu, comme il l'avait espéré, qu'elle rentrât au couvent de la Visitation de Sainte-Marie.

— Voulez-vous que je vous dise, madame Vigouroux, s'écria ma mère, suffoquée d'indignation, eh bien! votre Mlle Élise, avec son amour insensé, était bien la digne fille du comte Adhémar de Champferrat, ce noble orgueilleux!... Le proverbe a raison : Bon chien chasse de race!

— Qui sait? hasardai-je timidement : peut-être Mlle Élise était-elle le jouet du Tentateur des hommes!

— Bravo! monsieur l'abbé! clama Mme veuve Vigouroux : c'est bien pensé et bien dit! Oui, le démon, toujours aux aguets, essayait d'agripper, du bout de sa vilaine fourche, cette âme aussi blanche que les colombes qui viennent boire, l'été, aux sources du Lorgac. Mais la Providence veillait : elle ne permit pas que le Maudit réussît dans sa tentative et le força à lâcher la proie qu'il tenait déjà à moitié gosier!...

— Il était temps! interrompit vivement ma mère. Et qu'arriva-t-il, par la suite, madame Vigouroux?

— Il arriva ce qui arrive toujours par la volonté de Dieu. Écoutez plutôt. Claquemurée, comme belette en son terrier, dans sa maison de la ruelle d'Aigrefeuille, avec le fidèle Brassac pour toute compagnie, Mlle de Champferrat ne sortit plus désormais que pour entendre la messe, le matin, à la cathédrale de Saint-Pierre, et se rendre, l'après-midi, au cimetière de la Pierre-Rouge, près Castelnau, où elle priait sur la tombe de son père et sur celle du docteur André Garidels.

— Cet André Garidels, tout de même! murmurai-je, envahi par une pensée troublante.

— Petit à petit, cependant, quand elle eut retrouvé la tranquillité et la paix, on rencontra plus fréquemment sa mignonne personne à travers les rues de la ville; Mademoiselle allait secourir les pauvres et visiter les malades, s'encourait assister à des réunions de confréries ou de sociétés charitables, et, chaque jour, en particulier, se rendait à l'église Notre-Dame-des-Tables, pour y décorer la chapelle des Saints-Anges dont elle était devenue la sacristine. C'est ainsi qu'elle a vécu, depuis lors, résignée, montant son calvaire, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ a monté le sien, portant sa croix, comme il a porté la sienne!...

— *O crux, ave, spes unica!* Salut, ô croix, notre seule espérance! ajoutai-je tout bas.

— Les années sont tombées les unes sur les autres, comme des capucins de cartes, reprit Mme veuve Vigouroux; Mlle Élise de Champferrat n'est plus la jolie personne d'autrefois; la voilà vieille fille; mais, en vertu d'une grâce spéciale d'En-haut, et encore que son esprit se soit légèrement affaibli, elle a conservé, avec un air surprenant de jeunesse, une rare fraîcheur de sentiments. Je vous cite les propres paroles du vénérable M. de Talarucq, présentement âgé de quatre-vingt-deux ans, lequel, pas plus tard que samedi, jour consacré à la très sainte Vierge, mère du Sauveur, est venu prendre, comme d'habitude, à l'*Ange-Gardien*, sa tasse de café noir, sans sucre; il sortait de l'église de Notre-Dame-des-Tables, où, chaque semaine, il dit sa messe ce jour-là, au lieu de la dire au Refuge de la Providence, dont il est toujours l'aumônier. Et maintenant...

Soudain, une bruyante exclamation retentit, c'était ma mère qui la poussait, en se levant précipitamment de dessus sa chaise :

— Ah! mon Dieu, trois heures moins dix!... La préfecture... Le mandat... Vite, vite, Ferdinand!...

— Ne vous pressez pas, madame Fabre, intervint paisiblement Mme veuve Vigouroux : la pendule avance de cinq grandes minutes. D'ailleurs, vous ne pouvez pas vous sauver sans faire honneur à mon vespétro!

— Non, non! pas de vespétro, pas de vespétro! C'est assez du frontignan, protesta ma mère, en fouillant dans sa bourse pour payer la dépense.

— Comment, pas de vespétro? se gendarma Mme veuve Vigouroux, dressée sur ses ergots : un vespétro dont, seule, à Montpellier, je possède la recette! un vespétro que je fabrique moi-même avec les plantes odorantes que mon frère m'envoie, chaque année, de Saint-Pargoire! Par exemple!...

Déjà juchée sur un escabeau, elle avait atteint, sur une étagère, certaine bouteille au goulot étranglé dont le contenu jaune clair vous avait, ma foi, une mine assez alléchante.

— Goûtez-moi ça, Madame, disait-elle, en versant la liqueur dans des petits verres à pied, pareils à ceux où elle nous avait versé le frontignan une heure auparavant; goûtez-moi ça, monsieur l'abbé! vous m'en direz des nouvelles!... un velours sur l'estomac!

Bon gré, mal gré, il fallut boire. En somme, la liqueur méritait les éloges que nous en fîmes à Mme Vigouroux.

Après quoi, ma mère déposa sur le comptoir une pièce, en argent, de un franc et trois décimes en monnaie de billon. Vingt-six sols! le prix de notre déjeuner : une omelette de quatre œufs, quatre « pistolets », deux petits verres de frontignan, et les deux bols de chocolat « tout à fait angélique », du très révérend Père dom Cisneros; non compris, bien entendu, la « tournée » d'élixir de Saint-Pargoire, une gracieuseté de notre hôtesse. Vrai! elle n'écorchait pas son monde, la crémière de l'*Ange-Gardien!*

— Bon voyage! nous lança la bonne dame de sa voix la plus aimable, au moment où nous franchissions le seuil de la maison. Monsieur l'abbé, ajouta-t-elle, je me recommande à vos prières... Surtout, ne manquez pas de me pousser une petite visite, après les vacances, lorsque vous rentrerez au grand séminaire.

Ma mère, à ces derniers mots, tressaillit, tandis que, la tête baissée, je dissimulais de mon mieux mon embarras.

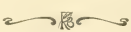
Nous courûmes à la préfecture,

Inutile d'ajouter que le bureau des mandats était ouvert et que ma mère toucha ses 5 000 francs; avec quel soupir de satisfaction, bonté du ciel!... Allons, mon père aurait ses espèces au jour dit et les pétardiers piémontais, ces gouffres d'argent, seraient payés recta!

Lorsque nous arrivâmes à l'auberge de l'*Arc-en-Ciel*, Bouffardin n'avait pas encore donné l'ordre à Piffard de charger nos malles sur l'impériale de la diligence; heureusement, car je pus, séance tenante, ôter ma soutane — qui pesait à mes épaules, qui pesait! — et endosser les vêtements laïques que ma mère avait eu la délicate attention de m'apporter.

Deux heures plus tard, blottis dans la rotonde de la voiture publique qui faisait, à cette époque, le service entre Montpellier et Bédarieux, nous roulions sur la grand'route, au milieu d'un nuage de poussière. J'allais revoir mes chères montagnes, les âpres Cévennes... J'avais reconquis ma liberté!

FERDINAND FABRE.



LES GARANTIES DU CITOYEN

MM. Jules Roche et Charles Benoist, députés, ont déposé presque en même temps, à la Chambre, deux propositions de loi, qui, l'une et l'autre, organisent, sur le modèle américain, la protection des citoyens contre les abus du pouvoir législatif. Ainsi se manifeste, sur cette question spéciale, un souci qui depuis quelque temps préoccupe gravement publicistes et juristes, celui des droits du citoyen et de la garantie de ces droits, dans un pays de suffrage universel, dans une démocratie qui entend durer. Ceci est en dehors, au-dessus même de la politique : les deux partis, radicaux et conservateurs, qui se partagent l'opinion, ont un intérêt pareil à ce que la république définitive assure à chaque citoyen plus de droits, et plus fortement protégés que ne ferait n'importe quel autre gouvernement. Aussi bien toutes les tendances littéraires et philosophiques, depuis plus d'un siècle, préparent, consomment l'émancipation de l'individu. A quoi bon cette émancipation intellectuelle et morale, si, une fois sa pensée affranchie, l'individu se trouve désarmé en face de forces toutes-puissantes ou, ce qui revient au même, s'il est armé de droits et de libertés dont rien ne le garantit qu'il pourra user (1)?

La meilleure, la plus sûre garantie résulterait d'une large et complète éducation civique : du jour où chacun aurait le sentiment, chez lui et chez les autres, des droits du citoyen, la conscience de ses droits, le respect de ceux des autres, la difficulté serait résolue. Nous n'en sommes pas là : l'éducation civique n'est pas faite. Comment aurait-elle pu se faire? On n'a pas eu le temps : depuis 1789 on s'est toujours battu. A cette heure, entré la masse qui a le respect, le culte, la dévotion de l'autorité et du fonctionnaire, et les anarchistes nombreux qui ne supportent pas d'être gouvernés, si peu que ce soit, combien compterait-on de vrais citoyens, simplement conscients et forts de leurs droits? Quant au souci de ces mêmes droits chez les autres, chez un seul, n'a-t-on pas vu, ces dernières années, les passions populaires non seulement l'ignorer, mais le repousser, le honnir avec la plus incroyable fureur? Il ne faut pas compter encore sur l'éducation civique. Et sans doute cela changera, cela est déjà changé. Mais des lois, des institutions protectrices ne pourraient qu'y aider. Il ne faut pas oublier que, dans les pays anglo-saxons, où chacun a si paisible et si sûr le sentiment, l'orgueil de l'indépendance et de la dignité individuelles, les droits et libertés ont été dès longtemps garantis par des institutions et des lois, de telle manière qu'il est vraisemblable que, naturelle à la race, cette conscience individuelle s'est développée jusqu'au point où nous la voyons, précisément parce qu'elle était protégée avec la plus efficace énergie.

(1) «... Le criterium et la mesure de tous les progrès, c'est le degré de liberté et de dignité garanties aux hommes, ou, pour mieux dire, garanties à chaque homme... » (M. Buisson, Conférence au Centenaire de Quinet.)

Deux puissances formidables se dressent en face du citoyen : le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif.

Du pouvoir exécutif, la menace apparaît tout de suite plus inquiétante, dans un État fortement centralisé, où tous les organes administratifs ont été disposés pour faire sentir jusque dans le plus petite bourgade l'étreinte de l'autorité d'en haut, — un État qui a été façonné par Napoléon, c'est tout dire, — et qui depuis, dans son organisation administrative, n'a pas subi le plus léger changement. Le citoyen a-t-il quelque défense contre l'arbitraire qui violerait ses droits individuels ?

La jurisprudence du Conseil d'État, par un lent travail d'interprétation des principes généraux, plutôt que de textes précis, a inventé la théorie connue sous le nom de *Recours pour excès de pouvoir*. Cette théorie, consacrée par la législation longtemps après que la jurisprudence l'avait formulée et appliquée, se résume en ceci : tout citoyen qui prétend que la loi a été violée ou faussement appliquée par un acte administratif, que cet acte a porté atteinte à ses droits, peut recourir devant le Conseil d'État ; le Conseil, quand il estime que cet acte discrétionnaire est illégal, c'est-à-dire qu'il a un but étranger à celui que la loi prévoyait, en prononce l'annulation.

Le citoyen trouvera des juges : il est donc garanti contre l'arbitraire administratif, et la protection serait complète, s'il n'était à redouter du pouvoir exécutif d'autres actes que les actes administratifs. Mais il en est d'autres précisément que le gouvernement peut accomplir, en dehors de ses attributions administratives, en sa seule qualité de gouvernement ; et c'est par exemple, pour citer le plus frappant, l'arrestation arbitraire d'un citoyen, opérée par le préfet de police ou par un préfet départemental, en vertu de l'article 10 du code d'instruction criminelle, sur un ordre ministériel. L'arrestation arbitraire est un crime, si elle a été inspirée par une intention coupable, difficile à prouver, même à supposer. Il y aura le plus souvent erreur, imprudence qui ne pourrait donner lieu au profit du citoyen qu'à une réparation civile. Mais à qui s'adressera-t-il? Les tribunaux civils lui répondront : Nous pouvons juger l'agent, le préfet de police, le préfet départemental, nous ne pouvons pas juger le ministre, le vrai responsable. Le Conseil d'État lui dira : Ce n'est point un acte administratif. Et en fin de compte le citoyen aura subi un grave dommage, le plus grave des dommages, mais le ministre sera à l'abri de ses justes poursuites, parce qu'il a accompli cet acte de parfait despotisme qui s'appelle l'acte de gouvernement. Peut-on dire que la liberté, que les droits du citoyen exposé sans recours à un tel arbitraire, sont dignes d'une démocratie ?

En fait on objectera que les abus deviennent rares. Et l'exécutif soumis au contrôle du Parlement et de la Presse ne se permet plus sans de graves raisons l'acte de gouvernement. En attendant que par l'effort de la jurisprudence et des mœurs il soit enfin abandonné, il serait bon sans doute que le citoyen arrêté, ou par ordre du pouvoir exécutif, ou par ordre du pouvoir judiciaire qui n'en est pas aujourd'hui assez distinct, eût quelque défense. On connaît l'institution anglaise de l'*habeas corpus*, cette procédure si simple qui permet à n'importe quel citoyen en état d'arrestation, d'obtenir un « writ d'habeas corpus », d'être amené sans retard devant le tribunal où les motifs de la détention sont présentés, discutés, appréciés, d'être enfin, si ces motifs paraissent illégaux ou insuffisants, remis en liberté, avec ou sans caution. Nous devrions bien avoir notre « haleas corpus ».

*
* *

A la différence de l'exécutif, le pouvoir législatif n'a inspiré longtemps aucune défiance. Tous les efforts s'étaient dépensés pour limiter l'exécutif, le gouvernement, de qui on avait eu trop à souffrir, qui ne devait plus être un maître. Et le Parlement, précisément chargé de contenir le pouvoir exécutif, représentait la nation entière : la nation pouvait-elle se défier d'elle-même, mettre en défense contre elle-même chacun de ses citoyens ? On ne l'a pas cru. L'Assemblée constituante de 1789 avait accepté de Rousseau un optimisme compact, qui, avec l'enthousiasme de son idéalisme, lui montrait des hommes naturellement vertueux et bons, désormais fixés par la Révolution à la bonté et à la vertu. La nation, faite de la réunion de tels hommes, pourrait-elle jamais être oppressive pour les individus ?

Les idées ont fait du chemin, les expériences se sont succédé, les méthodes modernes d'observation rigoureuse ont définitivement écarté l'optimisme de Rousseau. De l'homme, on croit aujourd'hui qu'il est humain, simplement, avec des vertus et des défauts qui se développent par mille influences, le climat, le milieu, et dans notre pays, mobile et passionné, qu'il est capable de beaucoup de bien et de beaucoup de mal. De la nation, formée par ces hommes, on sait, pour l'avoir vu trop de fois, qu'elle subit, à certaines heures de crises, les entraînements les plus inexcusables : le boulangisme qui faillit réussir, date de moins de quinze ans. Enfin on connaît, par une pratique déjà longue, les inconvénients du suffrage universel, d'ailleurs si fortement installé dans les habitudes qu'il est pour toujours au-dessus de toute atteinte. Il faut bien constater que les abstentions à chaque scrutin sont nombreuses : c'est un fait regrettable, même condamnable si l'on veut :

c'est un fait. Parmi les votants, c'est-à-dire le plus souvent les quatre cinquièmes, ou même les trois quarts des inscrits, la majorité absolue des voix, la moitié plus une est nécessaire au premier tour ; la majorité relative suffit au second tour. Et ainsi l'élu peut ne représenter qu'une stricte majorité, ou même qu'une minorité (1). C'est encore un fait contre quoi il ne sert de rien de protester, mais d'où il résulte qu'une fraction importante de la nation, non représentée dans le Parlement, se trouve exposée à subir des lois qu'elle n'a pas voulues. Cette conséquence inévitable ne devient choquante que si les lois votées par le Parlement, par la majorité du Parlement, portent atteinte aux droits du citoyen. En d'autres termes, on conçoit un arbitraire législatif, oppresseur comme l'était jadis l'arbitraire exécutif, et violant les droits individuels. Dès lors la question se pose : quelles sont en France les garanties du citoyen contre cet arbitraire ?

La réponse est simple : il n'en existe d'aucune sorte. Les lois votées et régulièrement promulguées ont droit à l'obéissance de tous, même si elles entament ou suppriment quelques-unes de ces libertés, tenues pour essentielles, telles que la liberté individuelle, la liberté de penser, la liberté de la presse. C'est donc très justement qu'ici encore les juristes se préoccupent d'une institution qui protégerait le citoyen, l'individu. Et comme la tendance est fort naturelle et légitime d'interroger les peuples voisins, d'étudier chez eux les institutions dont on n'a point les pareilles, MM. Charles Benoist et Jules Roche ont été conduits à proposer à la Chambre la création d'une Cour suprême, dont ils ont trouvé le modèle aux États-Unis, qui serait chargée de statuer sur la « constitutionnalité » des lois votées par le Parlement.

Le juge français applique la loi : le juge américain juge la loi avant de l'appliquer. Le droit lui est donné de rechercher si une loi votée par un des États de l'Union ou même par le Congrès, est conforme ou non à la Constitution; s'il l'estime non conforme, il refuse de l'appliquer. Ce pouvoir, négatif si l'on veut, mais singulièrement efficace, appartient d'ailleurs aux juges de tout ordre, même du dernier, aux simples juges de paix, Parce qu'il apparaît nécessairement plus fort et souverain au profit de la Cour suprême qui statue en dernier ressort, parce qu'aussi cette haute juridiction l'a exercé avec une science, et une prudence qui ont imposé le respect, on a pu croire, on croit d'ordinaire en France qu'il est le privilège de la Cour suprême. Et l'opinion s'est ainsi faite que la Cour suprême était aux États-Unis la gardienne de la Constitution, que par suite, pour protéger dans notre pays cet ensemble de règles, de droits et de libertés, ce pacte solennel qu'est la Constitution, le moyen le plus sûr était d'établir un tribunal supérieur, seul investi des mêmes pouvoirs. Par là on modifie déjà et gravement la règle américaine. Ainsi changée, peut-elle être transportée d'un pays jeune où la démocratie est ancienne, dans un pays ancien où la démocratie est jeune ? Présente-t-elle dans ses origines, dans les raisons qui l'ont fait créer et durer, dans son fonctionnement, des caractères qui ne trouveraient en France aucune contradiction ?

Les États-Unis sont une ancienne colonie anglaise. Comme la plupart des colonies anglaises, ils avaient, avant l'émancipation, une charte octroyée par la Métropole, et ils élisaient une assemblée législative. Si une loi votée par cette assemblée portait atteinte à la charte, le conseil privé de la couronne pouvait être saisi et maintenait, contre la loi particulière, la loi souveraine formulée dans la charte. L'indépendance proclamée, il n'y eut plus ni charte, ni conseil privé. Mais l'habitude était prise d'un recours possible contre des lois qui violaient la loi supérieure : une tradition s'était établie. Et ce fut sans grandes difficultés que, sous un nom nouveau, la Constitution, cette loi supérieure fut confiée à la garde d'un organe nouveau aussi, le pouvoir judiciaire.

Il fallait bien toute la force de l'habitude et de la tradition pour permettre l'application d'un principe, qui n'était que vaguement exprimé. La Constitution de 1787 se bornait à dire : « Le pouvoir judiciaire s'étendra à tous les cas, en droit ou en équité, qui relèveront de la présente Constitution, des lois des États-Unis, des traités conclus ou à conclure sous son autorité. » Rien de moins précis comme énoncé de doctrine ; cependant l'application se fit aussitôt : les tribunaux se saisirent du droit de déclarer si la loi invoquée devant eux respectait la Constitution ; peu à peu dans de larges exposés qui sont des modèles de haute discussion juridique, les arrêts de la Cour suprême formulèrent vigoureusement la théorie « qu'un acte législatif contraire à la Constitution n'est pas une loi », et que le pouvoir judiciaire doit en refuser l'application... Cette théorie si nette ne rencontra pas plus de résistance que n'en avaient trouvé les décisions des tribunaux, avant qu'elle fût émise : tous les esprits étaient depuis longtemps préparés à en reconnaître l'utilité et la nécessité.

Cette règle était en effet indispensable dans un État fédéral. Chacun des États qui composent l'Union a son pouvoir législatif et ses lois : chacun de ces États, surtout au début de la vie fédérale, il y a plus d'un siècle, voulait faire respecter sa souveraineté

(1) Élection de Moissac, [illegible] mars 1893, inscrits : [illegible] [illegible] : 28 ? Élu au second tour à [illegible] des voix, soit [illegible] votants et 27 p. 100 des inscrits.

indépendante, et par conséquent répugnait à tout abandon de ses droits, et tendait au contraire à exagérer sa personnalité propre. Il avait fallu cependant consentir un sacrifice pour établir le pouvoir central, organe de l'Union. Mais ce sacrifice consacré par la Constitution, on devait à la fois veiller à ce qu'il ne fût ni diminué par les empiétements des législations d'États, ni augmenté par les empiétements du pouvoir central représenté par le Congrès ; la Constitution devait être protégée dans l'une et l'autre hypothèse, et contre les États, et contre le Congrès. A cette seule condition le sort, la vie de la Fédération pouvaient être assurés.

Le respect absolu de la Constitution apparut aussi comme indispensable pour une raison qui mérite notre attention : elle est de théorie pure, assez surprenante donc de la part d'Américains que nous croyons seulement pratiques, mais bien faite pour plaire à notre goût d'abstraction ; elle est aussi profondément, essentiellement démocratique. Le peuple, disposant du droit, qu'il ne tient de personne, de choisir les meilleurs principes de gouvernement, fixe ces principes dans une Constitution écrite, et pose à tous les pouvoirs des limites ; ces limites doivent être observées par tous ceux à qui elles sont imposées. Ainsi la Constitution, le pacte qu'elle consacre, les droits et les libertés qu'elle assure apparaissent comme la loi souveraine, à laquelle toutes les lois votées par la simple législature doivent se soumettre. Nulle idée, on le voit, plus fortement démocratique : les conséquences qui en furent tirées ne le sont pas moins.

Puisque la Constitution renferme, sur les droits et les libertés essentiels, comme sur la forme et les principes de gouvernement, l'expression la plus solennelle de la volonté du peuple, maintenir la Constitution, c'est donc avant tout proclamer, consacrer le pouvoir souverain du peuple. Et quand on choisira ou qu'on créera un organe pour veiller à la garde de la Constitution, on ne fera que donner au peuple la garantie que ses volontés demeurent obéies. Cet organe ne peut être que le pouvoir judiciaire. Lorsqu'en effet, une loi viole la Constitution, elle est nulle ; il faut qu'elle soit nulle, pour que la Constitution reste sauve. Dès lors, comment les tribunaux pourraient-ils lui donner effet ? Comment n'auraient-ils pas le devoir d'examiner, de dire ce qu'elle est, et s'ils la reconnaissent nulle comme contraire à la Constitution, à la volonté du peuple, d'en refuser l'application ?

Cette construction, de logique pure, fut l'œuvre, entre tous, du célèbre jurisconsulte Marshall, président pendant trente-cinq ans de la Cour suprême. Elle semble irréprochable. Elle fut complétée et fortifiée dans l'application par la plus habile prudence.

Le danger était, avec un tel droit d'appréciation des lois, reconnu au pouvoir judiciaire, de permettre aux tribunaux des incursions dans le domaine législatif, de créer une confusion et des conflits. Ce péril, nos anciens Parlements l'avaient montré de la plus irritante manière : leur rôle politique, leurs luttes contre le pouvoir royal étaient des exemples inquiétants. Les tribunaux américains n'ont eu garde de les suivre. Ils se sont enfermés dans leur fonction, qui est d'appliquer une loi valable, de refuser l'application d'une loi nulle, et dans l'un ou l'autre cas, de statuer non par décision générale et réglementaire, mais pour une espèce particulière, et à la sollicitation d'un plaideur. Les tribunaux américains et la Cour suprême ne jugent jamais qu'un procès. Il faut donc qu'un plaideur les saisisse, quand son intérêt se trouve lésé par une loi, de cette question précise : la loi est-elle conforme à tel article de la Constitution ? Jamais la question n'est soulevée d'office par le juge. Les tribunaux, la Cour examinent la question ; la Cour, qui doit dire le dernier mot, apporte dans cet examen une extrême sévérité : elle répugne extrêmement à admettre l' « inconstitutionnalité ». Si enfin elle la reconnaît, son arrêt, précédé d'une longue et forte discussion, n'est jamais qu'un arrêt : il a seulement la force de la chose jugée, c'est-à-dire qu'il vaut seulement pour la partie qui l'a obtenu. Et par conséquent la loi, déclarée nulle en faveur d'une partie, demeure. Elle n'est point expressément abrogée. En fait, si grande est l'autorité de la Cour suprême, à défaut d'abrogation expresse, il y a désuétude ; le procès est rarement recommencé, la loi est abandonnée. Mais c'est une simple conséquence de fait, et qui laisse bien les tribunaux dans leur rôle exclusivement judiciaire.

Pour avoir ainsi sainement, pratiquement compris sa fonction, la Cour suprême a conquis une singulière faveur (1) qui peut nous faire regretter de ne pas avoir eu, dès 1789, vers l'époque où elle était installée en Amérique, une institution pareille. Cette institution, créée aujourd'hui, ne rencontrerait-elle pas, et dans nos principes de droit et dans nos mœurs, des obstacles insurmontables ?

---

1 Un exemple récent montre l'influence de ses décisions. Pour combattre les Trusts, on veut interdire, sur les chemins de fer, le trafic entre les États. Mais, soutient-il, depuis la Constitution, d'une loi votée par le Congrès « la Cour suprême avait décidé, le 25 février 1[illegible] que le commerce entre États des billets de loterie avait pu être interdit par une loi de 1895, on en conclut que le Congrès a droit [illegible] réglementer sur le commerce entre les États, dans de [illegible] par une interdiction, les Trusts. » The decision is regarded as implying that Congress cannot only [illegible] but prohibit any forms of inter-State commerce [illegible] Une loi sur les [illegible] dans [illegible] La Constitution fédérale

Cette théorie que la Constitution est une loi supérieure, qu'elle renferme l'expression la plus solennelle de la volonté du peuple, est parfaitement conforme aux idées françaises. Dès la Révolution, on a cru dans ce pays à la nécessité de proclamer, de fixer dans une Constitution écrite les règles de gouvernement, les droits des citoyens. Même notre histoire présente, depuis la Constitution de 1791, un nombre incroyable de ces déclarations souveraines de la volonté populaire. Nous avons donc, aussi ferme qu'aux États Unis, la base sur quoi établir le raisonnement qui réclame pour la Constitution le respect du pouvoir législatif, et l'institution, quelle qu'elle soit, qui maintiendra ce respect.

Il ne serait point exact, d'autre part, de dire que notre principe de la séparation des pouvoirs s'oppose à l'appréciation de la « constitutionnalité » des lois par le pouvoir judiciaire. Il est entendu que le pouvoir judiciaire, contre qui le principe a été inventé, ne doit s'insinuer ni dans l'exécutif, ni dans le législatif. Mais ce n'est point empiéter sur le rôle du Parlement que de dire d'une loi, une fois votée, qu'elle n'est point conforme à la Constitution : c'est exercer pour la garantie du pouvoir populaire, infiniment supérieur au pouvoir législatif, un simple contrôle. Quant à l'exécutif, s'il est vrai que ses actes doivent échapper à l'examen du pouvoir judiciaire, il s'est créé, nous l'avons vu, une jurisprudence du Conseil d'État qui, en admettant largement le « recours pour excès de pouvoir », soumet tous ces actes, presque tous, à la justice : c'est seulement la justice administrative au lieu de la justice civile. La trop célèbre séparation des pouvoirs est donc quelque peu abandonnée envers l'exécutif : mais elle ne serait aucunement atteinte quant au législatif par la règle américaine.

*
* *

Ainsi théoriquement le projet de MM. Benoist et Jules Roche ne semble pas rencontrer d'objections décisives. En fait, ce sont au contraire de graves difficultés.

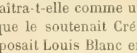
Pour apprécier si un acte législatif est conforme ou non à la Constitution, le bon sens indique qu'il faut avoir une Constitution. Nous n'en avons pas. Du moins, les lois de 1875 ne réglant que l'organisation et les rapports des pouvoirs publics, nous n'avons comme charte des droits et des libertés du citoyen que la déclaration de 1791, la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen. Et sans doute c'est un exposé ample et solennel, mais vague, très vague. Le juge qui sera chargé de l'appliquer n'aura-t-il pas une trop grande latitude? Ne convient-il pas de lui donner des textes aussi précis que possible, d'où, simple interprète, il aura à déduire seulement les conséquences? Cette objection est présentée par de très sages esprits. On répond qu'en telle matière, la très grande précision est impossible, et qu'il faut faire confiance à la prudence du magistrat. C'est donc une confiance à demander, une difficulté qui subsiste.

Une autre difficulté vient de ce que le pouvoir constituant en France n'est pas assez distinct du pouvoir législatif. Ce sont les mêmes Chambres qui séparées votent les lois, et réunies peuvent faire ou changer la Constitution. Avec la violence de nos courants d'opinion, n'est-il pas à craindre que la majorité des Chambres, trouvant, sur quelque loi qui l'a passionnée, la résistance d'une Cour suprême, ne provoque un Congrès, ne change dans la Constitution le texte qui fait obstacle à sa volonté?

Et ceci indique déjà les plus grandes difficultés, qui viennent à la fois du tempérament national, prompt, passionné, irritable, de l'impopularité certaine à laquelle sont vouées les institutions qui prétendent contrarier les grands mouvements d'opinion, enfin de l'omnipotence du Parlement, qui est, à cette heure plus que jamais, jaloux de ses pouvoirs et qui n'accepterait pas la moindre limitation. Toutes ces difficultés ne peuvent faire oublier l'intérêt supérieur du pays qui est de garantir contre toute atteinte les droits des citoyens.

Nous avons vu contre la Cour de cassation les plus violentes, les plus abominables attaques; cependant la Cour de cassation a résisté. Les Chambres ne voteront pas sans doute les propositions de MM. Benoist et Jules Roche : mais elles les voteraient le jour où le pays en aurait exprimé la volonté à ses mandataires. En réalité et pour conclure, ces propositions méritent d'éveiller la discussion : il faut qu'elles l'éveillent. C'est une idée à répandre que celle des droits du citoyen; la déclaration de 1791, affichée partout, la répand en effet : l'idée d'une garantie est inséparable de celle des droits eux-mêmes. Plus tard, quand ces idées auront fait leur chemin, on pourra rechercher la meilleure règle qui assurerait cette garantie. Peut-être alors la règle américaine intégrale et le droit donné à tous les tribunaux d'annuler les lois inconstitutionnelles, d'en refuser l'application, apparaîtra-t-elle comme une parfaite sauvegarde, ainsi que le soutenait Crémieux en 1830, ainsi que le proposait Louis Blanc en 1873.

LOUIS DELZONS.



LA QUESTION DU « TÉLÉMAQUE »

Les origines de *Télémaque*. — *Télémaque*, *L'Astrée* et la critique. — *Télémaque* et Bossuet. — L'intention de Fénelon. — Les trois manuscrits de *Télémaque*.

Dans un livre de chicane et de subtilité, consacré en partie à combattre nos idées sur le style, M. Remy de Gourmont, défenseur paradoxal et, je crois, peu convaincu de *Télémaque*, n'admet pas que l'on traite Fénelon de pâle imitateur d'Homère. « Pourquoi, dit-il, veut-on qu'il ait imité Homère ? » — Pourquoi ? Mais parce que c'était son intention, et que tout le monde en demeure d'accord, depuis les contemporains jusqu'à M. Brunetière, qui n'est pas suspect. « Je ne crois pas, dit M. Brunetière, qu'il y ait de livre célèbre et justement célèbre, où l'antiquité soit représentée sous de plus fausses couleurs que dans le *Télémaque* (1). » « A chaque pas, dit Paul Janet, on reconnaît le style et les expressions mêmes de Virgile et d'Homère (2). » Que Fénelon ait voulu imiter Homère, personne n'en doute et n'en a jamais douté. C'est même ce qui empêchait l'abbé Trublet d'admirer tout à fait *Télémaque*, dont les images lui paraissaient « pillées dans les poètes grecs et latins (3) ». M. Genay dit qu'en « voulant faire de l'antique, Fénelon a fait du moderne, et du Versailles au lieu de la Grèce ». Comme tout le monde, M. Genay est frappé des « comparaisons et des images d'Homère et de Virgile ». Le savant Boissonnade, dans l'édition Lefèvre, a indiqué en notes tous les passages de *Télémaque* empruntés à Virgile et à Homère. Ce que nous reprochons à Fénelon, ce n'est pas d'avoir imité le génie antique, c'est de l'avoir éteint par sa fade imitation. S'il avait eu du talent (j'entends du talent descriptif), il nous eût certainement donné une adaptation vivante de ses immortels modèles. Quand Bossuet traduit ou transpose la Bible, c'est toujours dans une langue pittoresque et saisissante.

Mais ce sont, précisément, les défauts de *Télémaque* qui firent son succès. La banalité est toujours applaudie. Fénelon mit à la portée des esprits médiocres les éloquentes énergies de la littérature antique. Sa périphrase élégante les atténua et les affadit. Mme Dacier ne déclarait-elle pas avoir traduit Homère pour les gens du monde ?

Le triomphe de *Télémaque* n'alla pas, d'ailleurs, sans protestations. Les plus célèbres sont celles de Gueudeville (4). Nous avons parcouru ces opuscules. Ils sont insignifiants et visent surtout les sentiments des personnages. Bayle assure qu'ils furent goûtés et se proposait lui-même de critiquer à loisir le style de Fénelon. Imitateur de *Télémaque* dans ses *Voyages de Cyrus*, comme Florian de l'*Astrée* dans *Estelle et Némorin*, Ramsay, l'ami de Fénelon, essaya, en tête de l'édition de 1717, de réfuter les objections de Gueudeville, qui a parfois très bien vu le défaut général de ce prétendu poème en prose. « Les mêmes termes, dit-il, reviennent souvent aussi bien que les mêmes choses : jamais homme ne fut plus riche en synonymes, et j'adopterais volontiers en sa faveur l'éloge qu'un ennemi de l'Académie donnait autrefois à un des membres de cet illustre corps. C'est, disait-il, la meilleure pâte d'homme du monde ; il a un nombre de mots qu'il blute et reblute avec une adresse merveilleuse (1). »

Les critiques de Faydit sont plus oubliées encore. Ce que sa *Télémacomanie* pouvait contenir de sérieux a été en partie réfuté par Saint-Remy dans la préface de son édition de 1701. Bayle en parle dans son *Dictionnaire* (2). Voltaire, à son tour, a souligné la banalité descriptive de *Télémaque* (3). Avec plus de compétence, l'helléniste Egger a dénoncé ce style incolore, qu'il compare à la traduction de Dacier (4). M. Émile Faguet signale courageusement la même banalité (5). « Il est difficile, conclut Paul Janet, de voir dans *Télémaque* une œuvre de premier ordre (6). » Les témoignages de ce genre sont innombrables et n'étonneront personne. Il n'y a ici de surprenant que la surprise de M. de Gourmont.

A la rigueur, M. de Gourmont ne conteste pas qu'il y ait dans *Télémaque* des phrases toutes faites. « Mais n'y en a-t-il point dans Bossuet ?... Les phrases toutes faites, dit-il, sont la condition de la clarté d'un style. » Assurément, et c'est ce que nous avons dit en propres termes dans notre premier ouvrage. Nous déclarions même « qu'on ne peut pas se passer des phrases toutes faites ». Mais nous ajoutions que celui qui n'écrirait qu'avec des phrases toutes faites, serait un mauvais prosateur, et c'est le cas de Fénelon. Oui, les phrases toutes faites abondent dans Bossuet. Mais Bossuet ne serait pas grand écrivain, s'il n'avait mis que cela dans sa prose. Il est grand écrivain, parce qu'il trouve, au contraire, à chaque instant, des images neuves, des

1 Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 279.
2 *Fénelon*, 1 vol., p. 152.
(3) Réflexions sur *Télémaque*. *Mercure*, juin 1717.
(4) Gueudeville fit imprimer successivement la *Critique du tome Ier des Aventures de Télémaque*, celle du tome II, la suite du tome II et enfin *Le critique ressuscité ou l'ex de la critique des Aventures de Telémaque*, 1700-1702.
1 Gueudeville, *Critique générale des Aventures de Télémaque*, p. 53.
2 Bayle, Art. *Pygmalion*.
3 *Mélanges littéraires*. Art. *Des epopées*. [illegible]
(4) *Mémoires de littérature ancienne et moderne*, p. 211.
5 *Études sur le XVIII siècle*. [illegible]
6 *Fénelon*, p. 152.

expressions originales, des accouplements de mots imprévus, des adjectifs saisissants, des tours spontanés, des verbes admirables, une forme incessamment variée et pittoresque. Il pétrit sa langue, il en fait jaillir la lumière, il captive, il éblouit. Sa création est perpétuelle. Sa marque, c'est l'originalité grandiose, puissante, audacieuse. Rien de semblable dans *Télémaque*. Ce style élégant et classique semble le style de tout le monde et reste incurablement banal.

Autre grief. — M. Gourmont nous reproche de « déclarer péremptoirement » que l'on trouve le style de *Télémaque* dans la *Clélie*, dans *Cyrus* et surtout dans l'*Astrée*. « C'est, dit-il, une démonstration à faire. » Il est possible que cette démonstration soit encore à faire pour M. de Gourmont; pour nous, il y a longtemps qu'elle est faite. Nos opinions ont le don d'étonner M. de Gourmont. Signées par d'autres, peut-être le surprendront-elles moins? Assimilant, comme nous, la fausse couleur antique de *Télémaque* à *Clélie* et à *Cyrus*, M. Brunetière affirme, non moins « péremptoirement », que « le *Télémaque* procède de ces deux romans autant que de Sophocle et d'Homère (1) ». Il eût pu, pour les descriptions, ajouter l'*Astrée* et bien d'autres œuvres. M. de Gourmont ignore-t-il que Fénelon était un fervent lecteur de l'*Astrée*? « L'archevêque de Cambrai, dit M. Genay, « excelle dans les tableaux de pastorales dignes de celles de l'*Astrée* (2). » L'amour de Télémaque pour Antiope (Liv. XVII) répète les amours de l'*Astrée* (3). Les bergeries de *Télémaque* (Liv. II, VIII et XII) viennent directement du pays de l'*Astrée*. Le récit du Druide (*Astrée*, 2e p., liv. VIII) est tout à fait dans le genre des discours qu'entend Télémaque dans ses voyages. Voir aussi les libations sur le tombeau de Céladon (2e p., liv. VIII). On trouve dans l'*Astrée* (hist. de Placidie, 2e p., liv. XI) le ton des récits historiques de certains passages de *Télémaque*, imités à leur tour par Ramsay dans ses voyages de *Cyrus*. Et nous ne citons ici qu'un volume de l'*Astrée*. Les mêmes rapprochements abondent dans les autres. Que la psychologie de l'*Astrée* soit intéressante, qui le nie? Les extraits de Saint-Marc Girardin l'ont appris depuis longtemps à tous ceux qui n'ont pas eu la patience de parcourir ces gros livres (4). Mais que *Cyrus*, *Clélie*, l'*Astrée* contiennent le style de *Télémaque*, rien ne serait plus aisé à démontrer, si de pareilles citations n'étaient souverainement fastidieuses. M. de Gourmont nous permettra d'épargner nos lecteurs. L'ancienne langue de l'*Astrée* n'étant pas, d'ailleurs, celle de *Télémaque*, M. de Gourmont épiloguerait encore, ergoterait, subtiliserait. Il nous a prévenus : « Je suis un semeur de doutes. » C'est un noble rôle. Mais il est plus facile de semer des doutes que d'enseigner quelque chose.

Comparons pourtant une page au hasard :

> Une belle fontaine, qui prenait sa source tout contre la porte du temple, serpentait par l'un des côtés et l'abreuvait si loin que l'herbe fraîche et épaisse rendait ce lieu très agréable. De tout temps, ce bocage avait été sacré... Aussi n'y avait-il berger qui eût la hardiesse de conduire son troupeau, ni dans le bocage, ni dans le préau; et celà était cause que personne n'y fréquentait guère, de peur d'interrompre la solitude et le sacré silence des nymphes... L'herbe qui n'était point foulée, le bois qui n'avait jamais senti le fer, et qui n'était froissé ni rompu par nulle sorte de bétail; et la fontaine que le pied ni la langue altérée de nul troupeau n'eût osé toucher, et ce petit taillis agencé en façon de tonnelle ou plutôt de temple, faisaient bien paraître que ce lieu était dédié à quelque Divinité.

Et encore :

> Le pays étant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles et situées dans un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte comme d'une forte muraille des monts assez voisins, et arrosée d'un fleuve qui, prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé ni orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux, en divers lieux, la vont baignant de leurs claires ondes.

Ne retrouve-t-on pas le style de *Télémaque* dans ces deux passages de l'*Astrée*? (2e p., liv. V et liv. I.) On pourrait multiplier ces exemples.

On nous dit : — Admettons que la prose de *Télémaque* soit médiocre. N'êtes-vous pas trop sévères, et n'y a-t-il pas des circonstances atténuantes? M. de Gourmont en trouve. Il nous répond qu'après tout Fénelon n'a écrit cet ouvrage que pour l'enseignement de son élève, et qu'il n'eut jamais l'intention de le publier, puisque cette publication fut l'œuvre d'un copiste infidèle. Tout cela ne prouve rien. Supposons, en effet, que Fénelon ait voulu garder l'ouvrage inédit, est-ce un motif pour qu'on s'abstienne de le critiquer? Ce style devient-il meilleur par le fait qu'il devait rester inconnu? et pourquoi cette raison, qui n'a pas empêché qu'on le loue, empêcherait-elle qu'on le blâme? Lamartine ne pensait pas que Fénelon ait écrit uniquement pour son élève un livre dont le ton, l'intention et les théories dépassent si hautement la portée de ce que M. de Gourmont appelle un simple « préceptorat ». Dans la préface

(1) *Manuel*, p. 219.

(2) Genay, *Étude sociale et littéraire sur Télémaque*, p. 12. C'est un des meilleurs livres qu'on ait écrits sur l'ouvrage de Fénelon.

(3) *Astrée*. Voir les livres du t. II.

(4) Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*.

de son édition classique, M. Legouez est de cet avis, et fait même remarquer que Fénelon supprima sur les manuscrits des phrases où les allusions étaient par trop transparentes. D'après M. Brunetière, Fénelon composa *Télémaque* pour influencer le règne du futur Roi de France et visa volontairement Louis XIV et ses contemporains (1).

Que Fénelon ait dit le contraire (2), rien de plus naturel : il avait de bonnes raisons pour le dire, après le scandale de la première publication. Ce qui est très sûr, c'est que l'archevêque de Cambrai ne paraît pas, en effet, avoir beaucoup désiré l'apparition de *Télémaque*. Mais cette timidité n'a rien d'extraordinaire. Toutes les œuvres de Fénelon sont dans ce cas. Il fallait presque le contraindre à imprimer. Non qu'il méprisât son travail : l'abbé Ledieu nous apprend que, vers 1694, il soumit à Bossuet la première partie des *Aventures du fils d'Ulysse*, ce qui indique au moins l'importance que l'auteur attachait à son œuvre. Grand créateur de style, Bossuet devait médiocrement goûter cette pâle copie d'Homère. Sa lettre à son neveu du 18 mai 1699 nous fait connaître son avis. « Le *Télémaque* de M. de Cambrai, dit-il, est un roman instructif pour Monseigneur le duc de Bourgogne. Cet ouvrage partage les esprits. La cabale l'admire; le reste du monde le trouve peu sérieux et peu digne d'un prêtre. » Bossuet déclare, en outre, que le style de *Télémaque* est « *plat, efféminé* et *poétique et outré* dans les peintures (3) ». A la bonne heure ! On se console toujours d'être contredit, quand on se trouve d'accord avec Bossuet. Il a pu être un adversaire injuste. Il était incapable de manquer de goût. M. de Gourmont affirme que le style de *Télémaque* n'était ni banal ni cliché, mais qu'il l'est devenu par la faute des imitateurs. Je pense, au contraire, que, si ce style n'avait pas été banal, cliché, *plat, efféminé* et faussement *poétique*, même au temps de Bossuet, il est probable que l'auteur des *Oraisons funèbres* ne l'aurait pas jugé si sévèrement. Cette prose lui a déplu pour les mêmes raisons qu'elle nous déplaît.

Quoi qu'il en soit, destiné ou non au public, *Télémaque* est justiciable de la critique comme un livre délibérément imprimé. Ce n'est pas une ébauche ; c'est une œuvre définitive et, dans son genre, parfaite. Non content de raturer minutieusement le premier manuscrit original, Fénelon en fit faire une première copie qu'il corrigea aussi soigneusemment et une deuxième copie également retouchée par lui ; de sorte qu'il a par trois fois corrigé son œuvre. Qu'eût-il fait de plus, s'il eût préparé le texte d'une édition authentique ? Et maintenant que, grâce à lui, nous possédons ce texte, n'est-il pas puéril de continuer à y voir une ébauche qu'il ne prenait pas au sérieux ?

Car on va jusque-là. M. de Gourmont affirme que, « sans renier son œuvre, il ne la reconnut jamais ». C'est jouer sur les mots. Fénelon reconnut si bien son œuvre, qu'il la retravailla à trois reprises et qu'il y ajouta même de longs morceaux pour en accentuer la signification politique (1), ce qui augmenta l'ouvrage d'un douzième (2). Ce que Fénelon ne reconnut pas ; ce qu'il se garda bien de reconnaître, et pour cause, c'est la publication matérielle de son livre ; ce qui le laissa prudemment indifférent, ce sont les éditions faites d'après la copie clandestine, qui déchaîna la colère de Louis XIV. On disgracia Fénelon anonyme. Qu'eût-on fait, s'il eût signé ?

Nous pourrions réfuter aussi facilement les autres objections de M. de Gourmont sur notre dernier livre. M. de Gourmont est un aimable sophiste, un dialecticien subtil, un joli casuiste littéraire. Le paradoxe l'attire. Nous aurons occasion, dans notre prochain volume, de dénoncer son scepticisme faisandé. Le mot n'est pas trop fort. Qu'on en juge : M. de Gourmont déclare, par exemple, qu' « on ne sait pas si les *Fables* de La Fontaine sont *de la bonne* ou *de la mauvaise poésie*... A quoi tient, dit-il, la gloire de La Fontaine ? A l'idée tout à fait ridicule de mettre en vers les fables d'Ésope. » De pareilles lacunes chez un critique français ôteraient le courage de répondre. Ailleurs, M. de Gourmont nous raille d'avoir décrit les cadavres de la morgue du Saint-Bernard sans y être jamais allé. Il ne s'est pas douté que notre description a été faite d'après les détails précis et exacts que venait de nous raconter un très bon observateur encore tout ému de ce spectacle. Plus loin, à propos d'un livre sur Pascal (que nous avons emprunté à un ami pour le lire et l'annoter d'un bout à l'autre), M. de Gourmont nous demande si nous l'avons seulement lu ! Il nous reproche de ne pas donner Pascal pour modèle, malgré le chapitre spécial que nous avons consacré à cet immortel prosateur. Nous aurions même dit que Pascal, Retz et Descartes manquaient de goût !... M. de Gourmont est un écrivain de beaucoup de talent. Mais ses procédés de critique sont parfois sommaires.

ANTOINE ALBALAT.

(1) Brunetière, *Manuel*, p. 2[illegible]1.
(2) Fénelon, *Lettre au P. Letellier*, 1710, *Correspondance*, t. III, *Histoire de Fénelon*, par du Bausset, t. III, liv. IV, p. [illegible].
(3) Genay, *Étude morale*, etc., *Bossuet*, t. I, Didot, Lettre du 18 mai 1699, Lettre à Santeuil, 1690, *Journal* de Ledieu.

(1) Cardinal du Bausset, *Vie de Fénelon*.
(2) Édition Lebel, *Préface*.

LA VIE LITTÉRAIRE

Une réplique à Résurrection : L'Inutile Effort, par Édouard Rod.

Édouard Rod. *L'Inutile Effort*, roman; Perrin, éditeur.

Édouard Rod raconte un douloureux fait-divers de la vie accidentée d'une conscience bourgeoise.

C'est dans la tragique et ordinaire banalité d'une existence humaine qu'il cherche les faits strictement indispensables au développement de son récit. Mais la tragédie est moins dans la suite pénible, émouvante, angoissante d'incidents dramatiques : le crime douteux, la condamnation probable, l'exécution certaine d'une femme vraiment malheureuse, que dans les agitations de la coupable conscience d'un homme qui d'abord s'excuse de sa faute, atténue en lui, par des raisonnements bien déduits d'avocat habile, le sentiment de sa responsabilité, ne peut l'empêcher de croître, voit pour ainsi dire naître et prospérer en son cœur le remords avec la douleur agissante et saine qui le plus souvent l'accompagne...

L'*Inutile Effort* est une tragédie psychologique et morale plus qu'un mélodrame sentimental.

Ainsi, selon sa coutume affirmée dès longtemps par de beaux ouvrages graves, Édouard Rod est le romancier véridique de la vie des âmes, et tient à le rester. Il n'extrait de la vie si judicieusement qualifiée courante que les faits nécessaires mais suffisants à exciter une crise de pensée ou de sentiment et il suit donc passionnément les évolutions de l'esprit ou de l'âme exaspérée par le choc de ces événements extérieurs, cependant que ces événements se déroulent à travers le livre comme il arrive à travers la vie. Et, en vérité, il entre dans l'âme, dans le profond de l'âme. Suivons-le. Mais d'abord voici l'histoire.

Une gracieuse modiste parisienne, Françoise Dessommes, eut un jeune étudiant pour amant. Et cela ne se passe pas comme dans une falote comédie de Capus. La vie prit au sérieux ces jeunes gens. Elle imposa un enfant à Françoise, et disposa Léonard Perreuse qu'elle avait gentiment gratifié de ses adorables faveurs à ne point reconnaître en lui un père tendre, et un homme d'honneur. Il devint donc avocat, se maria, eut de légitimes enfants, de l'argent, de la réputation, et même de la respectabilité, cependant que la jolie Françoise courut à sa destinée de l'autre côté de la Manche.

En Angleterre, les modes françaises sont appréciées comme il convient. Dieu merci, les modistes parisiennes ne le sont pas moins. Françoise Dessommes trouva donc aussitôt un honnête travail fort bien rémunéré qui lui permit d'élever avec sollicitude sa fillette qu'elle aima d'un vraiment maternel amour, et par surcroît, un amant et même un mari, car l'un n'empêche pas l'autre, même en Angleterre. Au contraire ! Mais Françoise Dessommes vivait dans le souvenir de son premier amour et pour son unique enfant. A vrai dire, elle se laissa aimer encore par un petit employé placide, qui mourut. Un estimable gentleman, M. Orchard, l'aima ensuite, ne fut pas son amant, et voulut d'autant mieux l'épouser. Il y aurait peut-être réussi lorsque le drame advint.

Un dimanche Françoise alla chercher son enfant à la pension, la fit promener dans un parc. Au retour, comme la mère et la fillette se hâtaient vers la proche station de chemin de fer, l'enfant se noya dans la Tamise. Se noya-t-elle, fut-elle précipitée par la mère ? Doute. Pourquoi ce crime ? Quels mobiles ? On ne sait. Françoise fut arrêtée, jugée, et sur des témoignages vagues mais qui parurent précis parce qu'ils étaient sommaires, condamnée, puis exécutée enfin dans la prison de New-Gate. Hélas ! la jolie Françoise était innocente : nous le sentons, et nous pleurons.

Nous pleurons, et pourtant ce n'est point par ce drame brutal qu'Édouard Rod veut émouvoir surtout notre sensibilité. C'est par le drame de conscience qui se développe alors en Léonard Perreuse, brillant avocat, mais séducteur et père criminels. Une lecture, par hasard, instruit Perreuse de l'arrestation à Londres d'une modiste française, Françoise Dessommes. Eh quoi ! c'est bien celle qui fut sa première maîtresse. Et l'enfant qui se tua — qu'elle tua ? — fut à lui son premier enfant... Qui est responsable de ce crime sinon celui qui est coupable de cet abandon ? Mais non, Françoise, l'exquise et droite Françoise n'a pas assassiné ! Un accident terrible, de fâcheuses apparences, de trompeurs indices, mais tout s'éclaircira, et, son innocence reconnue, Françoise sera sauvée... Elle le sera ; c'est vraisemblable, allons ! c'est sûr ! Alors à quoi bon ?... Mais non, elle ne sera point sauvée, car toutes les présomptions sont contre elle...

Les criminels bénéficient quelquefois de quelques présomptions en leur faveur ; mais les innocents ont toujours des présomptions contre eux : c'est la fatalité... Ah ! si Léonard allait témoigner devant les jurés de Londres, dire le doux et persistant héroïsme de cette jeune ouvrière abandonnée, qui garda toute sa dignité, ayant perdu ce qu'on nomme sa vertu, s'éloigna noblement de celui qui la délaissait sans noblesse, ne voulut plus vivre que pour son enfant, succomba peut-être à d'autres tentations aimables, car il faut bien qu'une femme cède à l'amour ; mais du moins, donna modestement un bel exemple de fierté gracieuse et sans phrases, et réellement fut incapable de tuer un enfant qu'elle adorait... Ah ! si Léonard allait témoigner, Françoise serait sauvée... Elle le serait... Et le frère de Léonard le pousse, l'entraîne

à cette tentative forcément efficace, à cette tentative qui est un commencement de réparation. Il l'y pousse. Mais Léonard est dans l'engrenage de la vie bourgeoise. Il est marié! Il a des enfants. Il est connu et respecté. Compromettre cette sécurité, ruiner le paisible bonheur présent et futur de sa femme et de ses enfants! Peut-il faire cela, et pour réparer une faute lointaine, commettre maintenant une pire faute? Le peut-il? Non, il ne le peut. Mais encore! En vérité, c'est Léonard, qui, par sa lâcheté première, a conduit la pantelante Françoise dans la prison de Newgate. Le procès s'instruit... et de même le procès moral de Léonard. Les présomptions s'accumulent contre Françoise, le remords s'éveille en Léonard! Elle est condamnée, Françoise, et elle est innocente : en Léonard s'accroît le remords. Elle va mourir, Françoise, et elle est innocente. Elle va mourir, et enfin le remords contraint Léonard à l'action. Trop tard. Il n'est point toujours temps de peser sa responsabilité... Léonard va tenter l'inutile effort. Ses démarches ne sauveront point Françoise Dessommes, infortunée modiste, amante pitoyable et jolie, mère passionnée et plus malheureuse encore. Elles ne sauveront point Françoise, et Léonard traînera le remords dans sa vie respectée. Ce sera justice.

Édouard Rod conduit avec une dextérité telle ce drame épouvantable de conscience que nous sommes effrayés comme la pauvre Françoise songeant au gibet. Notre angoisse égale sa terreur. Jeunes bourgeois, n'abandonnons pas les enfants que nous aurons des modistes gentilles, ou tâchons de n'en point avoir. Car dans la vie, encore une fois, tout ne se passe point comme dans les pièces d'Alfred Capus. Craignons le remords de Léonard. Pour l'éviter, affrontons les petits ennuis que causent encore, dit-on, les familles illégitimes et si naturelles, et sachons comprendre assez tôt, accomplir assez vite notre devoir moral, notre devoir social...

Cela est disserter. Je vous assure qu'on ne disserte point, en lisant l'*Inutile Effort*. On est entraîné, effaré, atterré. Le drame, le double drame est poignant en cet ouvrage qui est l'un des plus complets et des plus humains d'Édouard Rod. Édouard Rod a lié à merveille ces deux drames, avec une habileté loyale et cruelle. Il ne nous fait point assister au mélodrame, mais il en multiplie de la sorte les effets en nous. Il nous le raconte, et notre émotion est d'autant plus intense. C'est peut-être parce qu'il a trop bien réussi à nous intéresser au drame matériel et au drame moral que nous séparons l'un de l'autre et que nous pensons, en dépit que nous en ayons, que, peut-être, il en est un de trop.

* * *

Nous le pensons, quand nous nous sommes, si j'ose dire, ébroués, et bien assurés que nous ne sommes point Léonard et que ce n'est pas nous qui avons abandonné Françoise et qui sommes assaillis d'aussi redoutables remords... Il nous faut un moment, car la composition est violemment dramatique. Ce roman pourrait être, presque tel quel, transposé à la scène. En sa véhémente rapidité, il jetterait l'effroi sur les spectateurs. Tout concourt à cet effet tragique. Les progrès du remords terrible et tyrannique sont réguliers et puissants... Les personnages accessoires sont admirablement groupés autour du personnage principal. Tout se subordonne à lui : les peintures de caractères, les descriptions même de milieux parisiens, de paysages londoniens si brèves, si fortes et si minutieuses mettent en relief les états d'âme et les combats d'âme et ne tendent qu'à cet effet. Et c'est justement parce que cet art sobre et sévère approche de la perfection qu'on s'efforce d'en percevoir les petits défauts. On les distingue avec de la patience et c'est parce que d'abord on ne les discerna point, et comme pour se venger, qu'on travaille à les exagérer ensuite malgré soi pour ainsi dire, en les exprimant.

Insistons, si vous voulez. L'intérêt étant double, comme le drame, est un peu incertain. Nous sommes ainsi faits. Nous pénétrons très avant dans le drame moral. Nous nous passionnons pour savoir ce que fera, ce que doit faire Léonard, excellent mari, bon père légitime, médiocre amant, mauvais père naturel — qui est le personnage principal (mais au fait, c'est tantôt lui, et c'est tantôt Françoise)... Et soudain nous sommes brutalement saisis par le drame matériel : est-ce que Françoise sera condamnée, pendue; nous sommes étreints par l'appréhension de la dernière page, l'angoisse du « comment cela finira-t-il? » et cette angoisse si puissante nous absorbe seule ou presque seule à l'heure où le drame de conscience de Léonard paraît justement digne de nous intéresser plus que tout le reste, plus même que la mort à jamais déplorable d'une mère innocente.

Puis, nous avons un peu le sentiment, qui ne nous quitte pas, que vraiment il y a de la faute de Léonard, que rien ne sert de courir, qu'il faut partir à point. Des démarches opportunes eussent été plus efficaces et eussent moins compromis ce bourgeois. Peut-être est-ce que l'idée seule de la mort prochaine de celle qui fut sa maîtresse — plus que l'idée de l'injustice totale et insupportable — le décide au devoir tardif! Nous hésitons, nous sommes indécis, lorsque nous avons un instant le loisir d'arrêter dans sa course vertigineuse notre haletante émotion...

Et c'est aussi parce qu'elle est vraiment d'une perfection harmonieuse, la figure de cette femme qu'Édouard Rod n'a pas redouté de faire trop finement séduisante, de cette femme dont on voit si bien la délicatesse de caractère dans la faute et

qui prouve si bien qu'une vertu plus haute, quoique décriée, peut exister en dehors de la vertu bourgeoise et un peu contre elle : c'est aussi sans doute parce que la progression du remords et du sentiment des devoirs dans l'âme de Léonard est assez parfaite, qu'on voit mieux que certains personnages secondaires et néanmoins très importants dans le drame moral, sont conventionnels.

Conventionnel, le jeune frère de Léonard, qui personnifie la vertu raisonneuse et d'ailleurs active. C'est le confident traditionnel des classiques tragédies. Anémique et bossu, il est en dehors de la vie et des conditions sociales de la vie. En outre, sa noble et pressante vertu n'est-elle pas excitée, plus que par sa haute morale, par l'amour, un bel amour de bossu sensible, amour platonique et charmant qui ne s'avoue pas, mais qui se révèle tout de même !... D'où nous pourrions conclure que la morale est incontestablement un sujet d'impressionnantes discussions, mais qu'ici-bas, l'amour seul peut être souverain inspirateur, selon les circonstances, des vertus et des vices, des héroïsmes et des crimes...

Conventionnelle, l'épouse de Léonard. Elle est l'associée trop systématiquement vulgaire : certains mots appellent fatalement des vulgarités excessives... Trop continûment, elle prêche la morale de famille bourgeoise en forçant sa plate grossièreté. Elle emploie des arguments de procureur matois et roide contre son mari, avocat brillant et désemparé ! Elle devient verbeuse et tombe même dans le style prêcheur. Et cette femme qui tient avec flegme et en pleine possession d'elle-même un grand rôle dans le drame, disparaît au moment tragique. Elle n'empêche rien. Plus fort eût été son empire si un sentiment plus modéré, plus droit et moins bassement utilitaire l'eût guidée. Son exagération diminue sa puissance et sa signification !

Conventionnelle aussi, et superflue, lady Leavermore. Le hasard la conduit à dîner chez un avocat parisien, uniquement pour qu'elle puisse plus tard opposer des conceptions anglaises aux conceptions françaises, présenter Léonard à un ministre... Mais qu'est-ce que tout cela ? On n'insiste sur les imperfections légères que parce que la tragédie est, dans son ensemble, mieux enchaînée.

* * *

Et il le faut bien qu'elle soit enchaînée vigoureusement, car en elle deux problèmes se posent en même temps que se déploient deux drames... Les uns seront soucieux surtout du problème de la responsabilité morale, les autres surtout du problème de la faillibilité de la justice ! Par une erreur judiciaire, une innocente va périr, holocauste à la justice qui est plutôt la vengeance et qui est à la fois la justice impitoyable et la vengeance aveugle !

Résurrection se prolonge dans l'*Inutile Effort*. Mais Rod n'a point les certitudes de Tolstoï, ou ne veut pas avoir ses audaces. Il est indécis ou nous laisse incertains. Peut-être est-ce le rôle véritable de l'artiste de suggérer des réflexions plutôt que d'imposer des conclusions. Chacun s'émeut dans le livre, et suit son penchant dans la vie.

Certes, Rod veut nous démontrer que la justice est horriblement dupe, horriblement trompeuse. Tolstoï d'abord le voulut. Françoise est une Maslowa que la vie n'a point dégradée. Mais elle est, comme elle, une victime de la société et des préventions bourgeoises. Les jurés russes condamnent la Maslowa sans preuves parce qu'elle est une prostituée : les jurés anglais condamnent Françoise sans preuves parce que sa vie n'est point tout à fait régulière. Tous, nous déplorerons cette injuste hypocrisie sociale, cette injuste affectation de morale et de vertu qui pousse des jurés russes à retrancher du monde une Maslowa, qui fait que des bourgeois anglais sont disposés le plus naturellement du monde à tenir pour coupable du pire crime une femme qui négligea de convoler en justes noces, et se permit d'avoir un enfant sans la protection de la loi... Édouard Rod semble assez désireux de nous amener à cette conclusion ou bien de nous y voir aboutir. Tolstoï, plus hardi, nous contraint d'y arriver tout de suite...

Mais dans *Résurrection*, la culpabilité de la Maslowa semble très peu vraisemblable. Les magistrats sont naturellement avides de condamner ; ils sont grotesques et absurdes, et pervers ; les témoins ridicules, les jurés inférieurs à leur tâche dont ils n'ont même pas le sentiment exact. Si le tableau est véridique, la justice, en sa fausseté irrémédiable, est condamnée sans retour.

Dans l'*Inutile Effort*, le tableau n'a point ces couleurs crues. On remarque le haut sentiment de la justice que se font tous ceux qui y participent, le défenseur lui-même, les jurés qui cherchent consciencieusement à accomplir leur devoir précisément mesuré. Et, sans doute, nous pourrons condamner plus complètement la « justice », si ceux qui y coopèrent vainement ont tant de conscience... mais cependant !... Cependant, les uns diront que le respect absolu des formes de la justice crée une sorte de nuage opaque qui voile la vérité, et empêche de la découvrir, s'indigneront de ce que le chef du pouvoir fléchit lui-même sous la tyrannie des apparences et, si les formes sont respectées, ne peut rien quand même son sentiment profond lui révélerait une erreur judiciaire... D'autres admireront, au contraire, la puissance d'une société où tout cède à la justice majestueuse et calme, et quel ordre magnifique elle assure dans la vie d'un grand peuple !...

Édouard Rod n'est pas éloigné de nous précipiter à cette conclusion. — A laquelle, dites-vous, à la première ou à la seconde?

Quelles différences aussi entre les deux héros! Nekludov, une fois qu'il a pris un parti par une sorte de révélation, d'exaltation intérieure, d'impulsion aussi raisonnée, j'y consens, qu'une impulsion peut l'être; Nekludov rachète délibérément sa faute avec des gestes ahuris et d'ailleurs sublimes, par des actes faits pour nous surprendre et nous émerveiller.

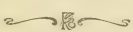
Mais nul lien social, nulle chaîne ne rattache Nekludov à la société, nul devoir contraire à celui de réparation. Léonard Perreuse a d'autres devoirs qui se combattent. Et quelle lutte en lui! Comme elle est humaine et comme elle est belle! De ces deux devoirs quel est le plus impérieux? Édouard Rod ne nous le dit pas. Mais qu'il est vivant ce héros entre sa famille à laquelle il se doit et cette femme dont la mort sera son œuvre! Et il est plus près de nous que Nekludov. Il est en entier dans la vie véritable, dans la vie vulgaire. Les conventions sociales le dominent... Au reste, Léonard est trop avocat pour que le raisonnement n'affaiblisse pas sa force d'action dans le sacrifice comme dans la prudence. Cela le rapproche encore de nous. Rejeté d'un devoir à l'autre, cet homme faible devient grandiose... Et d'elles-mêmes viennent les conclusions. L'exemple de Nekludov est trop beau pour être humain. Léonard, au contraire, agissant peu, raisonnant ses actes, nous prouve que, lorsqu'on ne s'y prend pas de très bonne heure, il est impossible d'accomplir tout son devoir dans la vie sociale et de le connaître, et qu'enfin il ne faut pas laisser s'accumuler les responsabilités et les devoirs, car ils finissent par se combattre. Il nous prouve aussi que l'amour est souvent incompatible avec les exigences de la vie sociale. Hélas! hélas!

... Que de pensées encore en ce livre si fort! Est-il beaucoup de livres qui puissent raisonnablement en susciter davantage, de plus vastes et de plus profondes!... On sent, en vérité, que malgré ses tempéraments, Rod appuyant toute son œuvre précédente, Rod tend à affirmer davantage la responsabilité de l'homme dans l'amour... Il a dans l'amour la même responsabilité que l'écrivain dans ses livres et par eux (*Au milieu du chemin*). Puis Rod tend à l'exaltation du sacrifice comme dans *Mademoiselle Annette*. Et l'accomplissement du devoir lui paraît plus beau que tout. Et il voudrait vanter, chanter l'amour conscient de ses obligations!

Il le voudrait, mais l'esprit est prompt et la chair est faible. L'homme est médiocre, petit. Il est dépassé par les drames que la vie lui présente. Il est incapable du grand amour ennobli par les obligations morales qu'il suscite, et accru par les sacrifices que ces obligations imposent... Et de l'*Inutile Effort* se lève un pessimisme mélancolique, sans cris, sans récriminations, sans amertume, d'autant plus triste peut-être...

Mais ai-je assez dit l'ardente sobriété du récit pathétique, sa hâte impressionnante en dépit des controverses morales, (ô l'effroyable scène dans la prison, d'une atroce brièveté!) l'excellence presque constante du style discret... Est-ce ou n'est-ce pas la plus belle œuvre d'Édouard Rod, ce roman qui nous tire des larmes!...

J. Ernest-Charles.



L'ESPRIT ALGÉRIEN

Le spectacle d'Alger déçoit celui qui arrive par la mer. S'il s'attend à une ville d'aspect purement oriental et légendaire, la vue de la Kasbah, refoulée, débordée par la colonie européenne, le désabusera : sa mince blancheur à peine bleutée est légère comme un rayon de lumière qui passera bientôt, parmi la pierre grise et septentrionale qui l'enserre. S'il souhaite saluer une ville absolument moderne, il sera certes moins désillusionné; mais quelle que soit l'animation du port, et quelque européenne la physionomie du panorama, la ville lui paraîtra une juxtaposition pénible de deux civilisations. Le minaret élève son émail près du clocher, les mosquées arrondissent leurs dômes contre les banques; le cube sans ouvertures de la case arabe domine la masse réglée d'étages et ponctuée de fenêtres; le tramway file au milieu de blouses blanches à rayures et de Mauresques colorées; la redingote s'accuse en deuil sur l'éclat fauve des burnous; la silhouette académique de la Française double l'obésité triangulaire des femmes indigènes; le tapage des idiomes latins s'agite sur le silence et la placidité islamiques. Le plateau est tenu par l'Européen et la pente par l'Arabe : mais, si les demeures européennes s'essaient à gravir la pente en promiscuité, l'Arabe descend vers le port; et la ville prolonge comme un train sur les rails de la côte le défilé des maisons quadrangulaires l'une à l'autre liées. L'eau du port répète avec l'étage récent l'arcade ancienne, avec la coque des vapeurs français celle des transports anglais et des américains, tandis que des sillages bleu et vert neufs de rapides barques africaines fleurissent et se fanent. Alger n'est plus la ville arabe ni n'est encore tout à fait la ville moderne. C'est une cité en transformation et en travail, dans un éventrement de pierres meulières d'où rayonne une poussière âcre. Cependant, comme elle jaillit merveilleusement d'une baie plane et harmonieuse, on ne doute pas que le calme du miroir, où elle regarde

un visage incomplet et incertain, ne finisse par refléter une face à son image, sereine, ordonnée, accomplie.

I

L'Algérien est né du mélange des Latins et du contact des Orientaux. Il n'y a pas eu croisement, ou du moins, il est très restreint et stérile ; mais il y a eu, par un contact forcément intime entre maîtres et vaincus dans des villes étroites, pénétration lente du Latin par l'Arabe. Tandis que l'Arabe est encore presque intangible, l'Européen, — et c'est là en dernière analyse un signe de supériorité, — se laisse peu à peu transformer par lui, partiellement mais sûrement. C'est qu'il est curieux de mœurs, friand de pittoresque, que l'imitation est pour lui un jeu et qu'il a le vertige de la vieillesse historique et de la majesté des contemplations oisives. Le Français bouscule l'Arabe par manière soldatesque contractée au régiment, mais au fond l'admire par le respect du passé et du nirvanisme enseigné aux lycées. Et il est, en nous tous, un peu de ce Tartarin qui se costume pour aller en Algérie et qui, s'y faisant sans cesse berner par la malice imperceptible de l'indigène, glisse assez vite aux mœurs du pays.

L'indigène qui a véritablement agi sur l'Européen, c'est l'Arabe des tentes et l'Arabe des villes qui n'en est qu'une variété vulgarisée. Le premier se reconnaît au désert dans son élément naturel, et c'est de cette supériorité qu'il a toujours pesé sur nous : hygiéniquement il y est chez lui, et, pour nous y trouver un peu chez nous, nous nous sommes conformés à son exemple. Le second a pénétré dans les maisons comme boy ou marchand familier; et, par ce contact a la fois obséquieux et effronté, insensible et intime, de domesticité directe ou indirecte, il nous a peu à peu inculqué ses défauts et ses vices en prenant les nôtres.

Au contraire le Kabyle, humble, sobre et laborieux, ingénieux au commerce et à l'industrie, sans faste dans le vêtement ni l'allure, ne touche guère : on le méprise en appréciant ses services. Le Maure est lui-même un produit de mélange antérieur qui intéresse comme une première épreuve d'Algérien. Venu d'Espagne à la fin du Moyen Age, de Gibraltar, du Maroc et de l'Orient, le Juif, que l'on dit haï de tous, agit sur tous par une sorte de fascination, parce qu'en toute haine couve de l'attirance ; et peut-être faut-il expliquer ainsi que ceux qui le persécutent implacablement tiennent le plus de l'image qu'ils s'en font.

*
* *

Les divers éléments européens immigrés en Afrique sont surtout, parmi les Français, le Lyonnais et le Provençal, puis le Languedocien, le Gascon, le Cerdan et le Parisien qui n'y reste guère; parmi les Italiens, le Piémontais, le Sicilien qui aujourd'hui émigre en Tunisie, et le Maltais ; enfin l'Espagnol des provinces du Sud-Est et des Baléares. Tous en général se rencontrent rapidement dès l'arrivée à la Canthère, se retrouvent ensuite un peu partout, notamment à la caserne, et se croisent avec facilité; ils se confondent dès la deuxième génération, plus tardivement à l'Ouest et à l'Est. Ils gardent encore assez longtemps leurs qualités ou leurs défauts respectifs; mais l'orgueil espagnol, la vantardise marseillaise et la jactance italienne s'attablent très camaradement aux mêmes bars, concordent dans les innombrables orphéons, et se disputent aux bals en une confusion où les races ne se reconnaissent plus. Presque tous les Algériens, étant issus du bas peuple des trois pays d'outre-Méditerranée, ont vite oublié leurs patries respectives ; ils n'ont aucune raison persistante de se rappeler les campagnes et les villes où ils souffrirent la misère et le labeur d'un dur prolétariat. Ils accueillent sans chaleur les Anglais ou les Allemands qui surviennent; mais, entre Latins, ils se reconnaissent fraternels, et forment un seul groupe, déjà assez homogène, pour la revendication de leurs libertés économiques contre le système protectionniste et pour affirmer leur orgueil de peuple jeune. Les Algériens de classe cultivée, issus des premiers fonctionnaires et des premiers colons, ont gardé des souvenirs plus délicats et plus vifs de la métropole, mais ils prennent conscience du mouvement et s'y plient pour arriver à le dominer, ce qui ne lui donne que plus de force et de netteté. Beaucoup de ceux qui ont fait leurs études secondaires, voire supérieures à Paris, déclarent avec une franchise suffisante : « Certainement nous sommes Français, nous ne pouvons oublier la France, mais, avant tout, nous sommes Algériens. »

II

Ce peuple algérien, de formation rapide et récente, possède un esprit spécial où les qualités particulières des diverses races se sont juxtaposées sans cohésion. La coordination n'a pas eu le temps normal de s'effectuer. Diverses individualités se sont réunies dans le même type par un lien encore léger et s'y manifestent successivement, ce qui contribue à une impression première d'incohérence. Le caractère est instable, et l'on se déconcerte à retrouver tour à tour en son interlocuteur des êtres très différents : tel que l'on avait connu le premier jour cerveau pratique, informé d'économie politique et des cours du commerce, se révèle tout à coup épris de

Kabbalisme et parle longuement de magie, le front barré, et les yeux brouillés comme de kif. Il subsiste toujours du Maître-Jacques dans l'Algérien, physiologiquement autant que socialement.

Toutes les vertus solides du peuple nouveau lui viennent à très peu près du Lyonnais dont on reconnaît souvent le type ethnique,— brachycéphale brun aux yeux grands ouverts, — seulement un peu alangui, dans les rues et surtout parmi les petits employés pour qui l'alacrité silencieuse est une nécessité professionnelle. Actif et honnête, patient, persévérant, doué d'initiative hardie sans témérité, aisé au voyage, le Lyonnais est doué du génie de l'industrie et des affaires, grandes, mais sûres. C'est lui qui constitue le fond sérieux du peuple, l'élément d'équilibre nécessaire à contre-balancer la légèreté et le désordre des Méditerranéens. C'est de lui que l'Algérien tient cet esprit pratique, vraiment remarquable sous un tel climat, qui lui fait négliger les petites questions intellectuelles, politiques et morales, et mépriser les discussions oiseuses dont elles sont l'objet en France. Il ne se préoccupe point de disserter contre le royalisme ou l'idéalisme, il est républicain sans le dire et naturaliste sans le savoir. Il cause, mais agit. Asseoir sa situation monétaire est son premier souci et celui du pays entier; et les troubles publics qu'élargirent et compliquèrent à l'envi des politiciens, au demeurant ne sont pas des guerres de races ni de religions mais des luttes d'intérêts.

C'est encore le Lyonnais qui légua à l'Algérien une âme lente et sûre, une mentalité compacte, un esprit bilatéral : pratique et spéculatif. Sous un extérieur parfois brouillon qu'il hérita d'autre chef, l'Algérien s'applique tout entier à ses affaires; mais, quand il est satisfait de son Grand Livre, il en achète volontiers de format plus agréable. Si la majorité n'est pas plus intellectuelle, c'est qu'elle estime avec sagesse qu'un peuple jeune doit commencer par assurer sa vie matérielle. Tous ceux qui témoignent d'idées nettes et hautes en Algérie, les ont dégagées de l'expérience et de la compréhension sociale des affaires : rien ne promet davantage.

* * *

Par contre, le Marseillais importa cette vaine turbulence qui est dans la vie quotidienne moins choquante à Alger que sur la Cannebière, parce qu'elle s'y tempère de la silencieuse activité du Lyonnais ou de l'Israélite. Mais, soudain, et par crises, comme par un phénomène de marée solaire, sous l'exaspération caniculaire, elle se réveille plus violente et crève en orages dévastateurs. De même, après avoir apprécié le côté bénévolent et grave de l'Algérien, on est étonné d'un côté brutalement réaliste, tapageur, débraillé, d'un culte excessif de la valeur musculaire, d'un cynisme de l'obscénité, du mot violent qui déshabille et blesse, de la pornographie, qui se lève à l'heure de la digestion et des beuveries amicales. L'étudiant de Mustapha s'étale plus grossier qu'aucun autre. On retrouve jusque dans les vers et la prose des meilleurs littérateurs algériens cette attirance aux « belles saletés » du naturalisme, seulement là baignées de toute la lumière du soleil, aux mœurs bestiales détaillées avec complaisance scientifique, aux quartiers de truands hautement éclairés d'un chaud lyrisme. [Des Huysmans qui seraient débordants de vigueur et de gourme, tels peuvent se caractériser les deux robustes talents descriptifs de MM. Robert Randau et Sadia Lévy, écrivains de rare avenir. Et il faut se rappeler que M. Jean Richepin est né à Médéah...

Du Marseillais procède le sens du pittoresque et, de préférence, du pittoresque bohème, mais aussi, avec l'habitude d'une nourriture lourde et alliacée, le mauvais goût artistique, l'amour des choses criardes ou sentimentales, des chromos, de l'orfèvrerie hérissée, le dédain de la rusticité. En cela les influences marseillaise, italienne et espagnole se sont parfaitement combinées pour donner un type de voyou dégingandé, braillard, blagueur, vantard, souteneur et pourfendeur, désordonné, en même temps désintéressé et voleur, qu'on dirait jailli, armé de pied en cape, des romans de Dumas père et de Dubut de Laforest dans le quartier haillonneux de la Calère à Oran ou surtout à la Canthère d'Alger.

* * *

L'Espagnol et l'Italien continentaux furent souvent des travailleurs opiniâtres assagis par la misère récente et adoucis par des conditions de vie chez eux inconnues et inespérées. Ils peinent avec un courage de brutes qui a fait d'eux les auxiliaires précieux et chers des vieux colons du département d'Oran. Mais, à mesure que se développe l'aisance, de nouveaux immigrants, qui n'eussent pas été soucieux d'être les premiers pionniers dans un pays à défricher, accourent pleins de désirs et de suffisance. Le grand défaut des Espagnols et des Italiens,— défaut si marseillais aussi, — est la morgue et la vantardise. Ils donnent tout à la toilette, au clinquant pailleté. Le plaisir du luxe est contagieux. Cette sorte d'Algérien sacrifie énormément au paraître : la plupart des peuples jeunes ont les travers du parvenu. Sage, il a la « roublardise » d'arborer de faux diamants, conciliant ainsi les goûts de l'économie et de la parure.

Il est fou de musique méridionale et de danse mouvementée où il se montre galant et brutal, courtisan et vindicatif. Dès qu'il a quelques sous, il organise un bal-concert. Il n'aime pas le travail et n'abat de la besogne acharnée pendant une semaine que pour

faire ribote plusieurs jours de suite. Il se prouve ainsi un peuple nouveau formé des débris de vieux peuples pervertis par des siècles de servitude, et qui s'empresse de jouir rapidement des fruits de son labeur, comme dans une crainte héréditaire de se les voir enlever par un maître — que, d'ailleurs, remplace légalement l'usurier.

* * *

Le Corse, le Maltais et le Baléare versent des éléments plus jeunes. Insulaires, ils sont plus concentrés, enfermés par la mer en des montagnes sauvages, préservés de la corruption continentale, endurcis par une existence de pêche laborieuse sans cesse trempée de pluie et bousculée par l'orage. Sauf le Baléare, de mœurs très douces, ils tiennent également du chevaleresque et du brigand féodal; ils sont romantiques et âpres ; soudards de mer, ils ont répandu dans le bas peuple algérien une langue et des mœurs de ports et de ponts, de bouges et de tavernes, fort appréciés pour leur pittoresque goguenard jusque dans les salons un peu libres où l'argot salaouedj, mêlé de tous les dialectes méditerranéens y compris le turc, est assez souvent usité comme langue humouristique (1).

III

A cause de l'infiltration italienne et espagnole, on suppose l'Algérien très religieux. Il ne l'est point. Ceux que l'on retrouve en extase au bas des églises, sont en général fraîchement débarqués. Il garde fréquemment un certain goût de la prière et des cierges, par manie des pratiques extérieures, de décorum et de superstition ; mais il lui manque la foi robuste. L'exaltation est toute physiologique. Le *cagayous*, né du mélange et souvent déclaré de père inconnu, est très gouailleur et dédaigneux de se dépenser en aumônes. La bourgeoisie même au fond n'est pas religieuse et va parfois jusqu'à se réclamer de l'influence des déportés de l'Empire, républicains de vieille culture classique ; le « parti clérical », qui se forma depuis peu dans les grandes villes, est essentiellement politique, et ne se rattache étroitement à la religion que par crainte du socialisme. Elle est aussi assez sensible au mépris de l'Arabe pour l'irréligieux et comprend par cela l'utilité d'un culte officiel qui en impose à l'indigène comme au prolétaire européen par l'appareil des cérémonies et de la hiérarchie.

L'Arabe a surtout imprégné l'Algérien de sa volupté, élevée à la hauteur d'une religion. La sensualité un peu rude des Latins s'est aiguisée et énervée au contact et dans le commerce des Orientaux. Elle s'est parfumée de myrrhe, de cinname et d'encens, elle a pris des élasticités de gazelle, des souplesses de couleuvre et des frémissements ailés de cantharide, tous animaux algériens. Elle est langoureuse et cruelle, tour à tour et en même temps, par l'effet des énervantes chaleurs et des musiques stridentes exaspérant les nerfs. L'Algérien (1) s'est identifié à l'Arabe dans la volupté, à la fois bestiale et raffinée, musicale et réaliste. Il lui en est venu le même mépris de la femme et une incompréhension du féminisme caractéristique dans un pays nouveau. La femme algérienne, exubérante et prématurément pubère, est très peu intellectuelle ; toute sa cérébralité dévie en sensualité, ainsi qu'il conviendrait pour le début d'une race si l'ardeur n'en était excessive. Selon des anecdotes innombrables, la jeune fille apporterait dans le flirt avec le jouvenceau une précocité éclairée par des spectacles quotidiens trop suggestifs, et par le contact imprudent des enfants arabes dont le service est économique ; cette précocité se relève d'une hardiesse empruntée au passage incessant d'Anglo-Saxonnes, d'autant plus libres qu'elles se trouvent en vacances. Toute l'énergie que l'anglicisation de nos mœurs en France suscite vers la conquête des droits civils et sociaux, se gaspille en amour ; et cela est malheureux, car la jeune fille algérienne, moins élégante et fine, se révèle supérieure en santé, en force et en assurance : on l'admire dans toute sa liberté impérieuse au grand soleil des quartiers suburbains.

Cette sensualité, en littérature mondaine, — propos de salons et épîtres, — se traduit en une sentimentalité extatique et musquée, en une poésie de légendes susurrées, de bijouterie sonnaillante, de lauriers-roses, de croissant de lune et de poudre d'étoiles, que Dinet a trop parfaitement fixée dans son tableau du Salon de 1901, *Lumière d'amour et Rayons des yeux*, depuis acheté pour le Luxembourg, qui est une illustration moderne des *Mille et une Nuits* d'avant Mardrus...

* * *

De physiologie, de nervosité affinées à l'excès par le défaut de croisement et l'existence tassée au fond des demeures où les isole la politique, les israélites cultivés, surtout dans le département d'Oran, constituent en quelque sorte l'aristocratie algérienne.

1 De petits livres gais, écrits en cette langue, se vendent à de gros tirages de l'ascendant. Un Algérien, Musette, en a signé où se manifeste un vif talent d'observation directe.

(1) J'appelle au cours de cet article *algérien, femme algérienne, jeune fille algérienne...* tous ceux qui sont attachés à l'Algérie, et non exclusivement ceux de la société mondaine qu'on est toujours enclin à chercher seuls dans une étude d'ensemble, afin de s'indigner. — J'y insiste.

Ce sont les seuls qui aient le souci et le goût du passé, par nature et par nécessité. Bannis de la vie publique et mondaine, ils ont dû s'absorber dans l'étude et la méditation. Durant les longues heures de solitude réfléchie, ils ont acquis le sens aigu de l'analyse introspective; et leur art, qui ne saurait s'adresser à une foule hostile, est compliqué, subtil, retors, dédaigneux et hautain, mièvre et tranchant, se plaît aux recherches quintessenciées et à un idéal à peu près mallarméen, moins noble et plus aigu. Mais la fréquentation forcée de la plèbe graisseuse, sordide et empâtée, juxtapose à leurs préoccupations métaphysiques et kabbalistes le besoin d'un coloris fort, incisif et brutal, d'un pinceau rutilant nécessaire à évoquer le grouillis coloré des ghettos, d'un appareil de mots rares, vétustes et rapiécés, aussi riche que le vocabulaire de marchand d'antiquités d'un Huysmans.

IV

Amalgame de tant d'éléments disparates qui n'ont pas encore eu le temps de se fondre, l'Algérien a nécessairement le goût composite, l'humour macaronique, l'esprit encyclopédique et l'âme cosmopolite. L'art naturel au sol est le style byzantin ou le mauresque, hétéroclites, d'harmonieux éclectisme, gracieux mais incomplets, qui sont plutôt des jeux d'enfants amusés à des arabesques que des expressions d'une âme faite et réfléchie, mais qui peuvent aboutir à des œuvres de beauté complexe et profonde, à l'exemple de celles de MM. Lévy-Dhurmer et Armand Point (nés à Alger) où se retrouvent une sorte de rêve byzantin qui est d'Algérie, un charme hybride, la finesse et la richesse des mosaïstes. Le goût moderne est à la polychromie italienne, au pot-pourri musical, au logement américain, au mobilier et à la bijouterie de bazar. Nul essai de costume original ne fut tenté par les dames qui avaient pourtant entre les mains les jolies étoffes mauresques à chiffonner en élégance et en légèreté. Il n'y a pas encore de style algérien. Mais il y a un humour algérien, naïf et espiègle, rude et souple (*louet*), provocant et moseur, qui tient de la jovialité nègre et de la hâblerie marseillaise, qui jongle avec les mots de toutes les langues en une maëstria foraine.

Dans les salons, on est heureusement étonné du goût des Algériens pour un savoir encyclopédique : ils font voisiner dans leur conversation l'art ancien de Rome ou de Byzance, dont le sol livre tant de débris, avec celui des Français et des Anglais, ils s'intéressent aux religions les plus hermétiques de l'antiquité et aux questions de science moderne, ils promènent leur attention, par le fait d'une nomaderie intellectuelle, de la Chine au Canada, de l'Irlande à Madagascar, de la Belgique au Congo ; ils sont curieux des coutumes des peuples et de celles des races disparues; ils ne négligent pas d'accorder leur attention au mouvement commercial de tel pays aussi bien qu'à sa valeur esthétique. L'Algérien veut être le plus vastement « informé » et ses grands journaux, *la Dépêche*, *l'Écho d'Oran*, répondent excellemment à ce désir. C'est une nation Bouvard-et-Pécuchet : ce qui serait dangereux si elle avait l'âge des deux petits bourgeois de Flaubert; mais elle est jeune, et ce souci d'encyclopédisme n'est autre chose que la curiosité même de l'enfant pour toutes les connaissances, cette furie d'apprendre que l'on connut aux Anglo-Saxons d'un « nouveau monde ». Entre tout, la géographie et l'ethnographie les attirent; ils manifestent une ardeur extrême pour les voyages et explorations, et ils seront les conquérants intelligents de l'Afrique : c'est sur eux avant tout que doivent compter ceux qui veulent la franciser. Ils tiennent de l'Arabe un tempérament de nomaderie qu'utilise leur génie de commerce : eux-mêmes, peuple récent en pleine formation, conscient de la fermentation d'où sortira l'organisation définitive, ils sont naturellement portés à étudier la vertu de chaque race pour augurer de son avenir. Leurs aptitudes au commerce se satisfont par la géographie. Ils font servir l'ethnologie à leurs projets d'une future politique de race.

*
* *

On leur reproche à tort leur cosmopolitisme : c'est le plus intéressant qui soit à étudier pour un évolutionniste, et le plus sympathique. Il offre le cas assez rare d'être presque exclusivement un mélange de races sœurs ou mieux des familles d'une même race, auquel ne s'agrègent, et avec lenteur, que de petits groupes sémitiques. Ainsi il est une sorte d'étape vers un cosmopolitisme plus large des races diverses. Il diffère essentiellement de celui d'outre-Méditerranée en ce qu'il n'est pas seulement un assemblage saisonnier d'hiverneurs riches ou de joueurs, mais un groupement de travailleurs définitivement installés, entretenant des préoccupations sociales, même ayant apporté des pays respectifs des idées spéciales dont le choc ou la synthèse offre le plus passionnant spectacle d'un mélange bouillonnant où se prépare l'avenir. Ce ne sont point des cosmopolites désœuvrés et qui n'ont d'autre lien que le léger plaisir; ce sont des cosmopolites attachés au pays, des êtres divers réunis en un même patriotisme économique et géographique, violent et durable.

Leur patriotisme, brutal et pratique, est un patriotisme réaliste, assez différent de celui des Français et des Anglais, qui est historique et idéaliste. On retrouve toujours le réalisme à la base de leur

esprit. Ils sont attirés vers la science positive et les méthodes inductives ; ils n'ont pas le sentiment du vague, de la poésie de l'ombre et du mystère, — leur poésie est faite de barbarie musicale, — la conception de l'absolu, le souci de l'infini : ce qui est fort heureux pour un peuple jeune qui doit commencer pour vivre par prendre contact du connu avant de se perdre en l'inconnaissable ; ils sont curieux de faits beaucoup plus que de lois ; ils appuient leurs jugements et leurs sentiments sur des anecdotes et des exemples beaucoup plus que sur des principes généraux, dont ils ont encore l'usage parce qu'ils les reçoivent tout faits d'Europe et qu'il est aisé de les employer en attendant que d'autres, appropriés au pays, aient le temps de se formuler. Ce positivisme se manifeste jusque dans leur tendance à une sorte de cléricalisme : ils ne sont pas religieux mystiquement ; mais ils voient en la religion une police utile. Préoccupés de science beaucoup plus que de belles-lettres, d'idéologie et de métaphysique, ils estiment que l'Église n'est pas gênante en ce genre d'études : le pharmacien Homais est donc clérical en Algérie. N'admettant pas un instant qu'il soit possible de leur enlever leurs libertés et qu'ils puissent se laisser duper par quiconque, ils ne se méfient pas de l'Église et acceptent volontiers la conception d'une république cléricalisée.

Le matérialisme, les détachant de toute idée métaphysique, d'ordre général, entretient leur égotisme, la vantardise, leur vanité de peuple jeune et conscient d'être laborieux. Ils attestent une reconnaissance infinie à tous ceux qui parlent flatteusement d'eux. Un journaliste, qui chante l'Algérie en un lyrisme de lieux communs sur « la terre du soleil » et des Ouled-Nayl, a de suite réputation de grand littérateur et le maximum de chances électorales. M. Drumont fut avant tout en Algérie l'homme qui possède un journal parisien à gros tirage où il est souvent question de l'Algérie, où l'Algérie elle-même peut exprimer ses doléances contre la métropole, — malheureusement si justes dans le domaine économique. Prévost-Paradol, que Sarcey fut ici le dernier à évoquer de temps à autre en compagnie d'About, est sans cesse cité comme un maître, et sa *France nouvelle* comme une œuvre fondamentale de la littérature française.

Le nationalisme en Algérie n'est qu'une forme du localisme et aboutit à un mouvement séparatiste. Ce sont les Italiens et les Espagnols qui ont accueilli avec le plus d'enthousiasme le candidat Drumont, le « Drumonto » des affiches électorales. Les Algériens de souche française, qui ont voté dans le même sens, déclarent n'avoir vu qu'un candidat d'opposition bruyante et le moyen d'affirmer leur mécontentement à un gouvernement qui les traite en enfants. Le Gouvernement a trop longtemps froissé les vanités. Ils ont conscience d'avoir grandi seuls, malgré la tyrannie douanière des lois protectionnistes et l'exaction de l'administration européenne la plus expéditive. Ils ne peuvent donc accepter qu'on veuille les maintenir sous la tutelle de pions. D'avoir su se tirer d'affaires dans un pays difficile, ils se considèrent comme supérieurs aux Européens et empruntent aux Arabes un peu de leur mépris. Ils prétendent n'être point englobés dans la désignation de *roumis* et la rejettent aux seuls métropolitains. Quand on parle de séparatisme, ils protestent qu'ils sont loyalistes : le mot est un euphémisme emprunté aux colons anglais ; les Américains de Boston furent loyalistes jusqu'en 1783...

V

Il est une grande analogie entre les États-Unis des débuts et l'Algérie ; la proximité de la Tunisie à laquelle ils reprochent les mêmes sentiments de rivalité que ceux du Canada, la fait plus frappante. Dans le Maghreb, ce serait seulement des États-Unis de race latine. Les différences entre Algérien et Américain se ramènent à celles qui existent entre le Latin et l'Anglo-Saxon, l'un plus individualiste, l'autre plus municipaliste, l'un ayant davantage le goût de l'intimité, l'autre de la société, les deux également rudes, simplistes, dénués du sens de la nuance comme tous les organismes jeunes, âpres, fermés à la charité, égoïstes, supérieurs à leurs frères de métropole en intelligence et en volonté.

Il est fâcheux qu'un terrain si restreint et relativement infertile ait été réservé à cette fusion des peuples latins et que l'expansion du nouveau peuple soit arrêtée si tôt par le désert ; peut-être est-il provisoirement plus fâcheux qu'ils y aient rencontré les Arabes au lieu d'Indiens ; mais un bel avenir n'en est pas moins certain. Les Algériens ont la volonté de devenir un grand peuple : c'est beaucoup, il y a de notables chances qu'ils le deviennent. Déjà, la population d'Alger-Mustapha a triplé en quelques années, déjà, l'Algérie a pris un développement commercial supérieur non seulement à celui de l'Égypte, mais du Portugal, de la Grèce, de la Roumanie. Cela aura été une gloire pour la France d'avoir créé, en présidant à la fusion des trois races, une race nouvelle, marquée de son génie généreux et qui parlera sa langue claire et noble.

MARIUS-ARY LEBLOND.

PARIS. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 1889. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 17. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 25 AVRIL 1903.

UNE PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE (1)

XXVII

Paris, 4 octobre 1867

Chère adorée Madame,

J'ai voulu vous écrire hier, et puis la force m'a manqué. J'étais allé me chauffer au soleil sur le boulevard, car il faisait froid, et je vous parlais comme si vous eussiez été là sur mon banc à regarder avec moi ce torrent de voitures, ces dames en calèches, ces chevaux courant au grand trot, ces ennuyés et ennuyées galopant vers l'exposition. Je vous racontais le coup d'État que je viens de faire. Mme la Grande-Duchesse Hélène de Russie était ici il y a peu de jours, elle m'a fait enguirlander par des propositions, qu'après deux jours de réflexion, et sur l'avis de tous mes amis, j'ai fini par accepter.

Il s'agit d'aller à Saint-Pétersbourg au mois de novembre, pour y diriger six concerts du Conservatoire, dont cinq consacrés aux grands maîtres, et un qui devra être composé exclusivement de mes ouvrages. Cela me retiendra en Russie jusqu'au mois de février. La Grande-Duchesse me loge chez elle au Palais Michel, me donne une de ses voitures, paye mon voyage aller et retour, et m'assure quinze mille francs. Je serai exténué, mais j'essaie tout de même. C'est une femme artiste (Allemande et non Russe) qui comprend la musique et exerce une grande influence sur le monde russe musical.

Tout me vient, à présent que je n'en puis plus. Il y avait aussi à Paris un riche Américain, fabricant de pianos qui, il y a deux mois, m'avait déjà fait des offres brillantes pour me décider à aller à New-York, offres que j'avais refusées. En apprenant que j'acceptais la proposition des Russes, il est revenu avant-hier renouveler la sienne : « Venez au moins l'an prochain, m'a-t-il dit, et souvenez-vous que, pour six mois passés à New-York, je vous offre cent mille francs. »

En attendant que je me décide, il fait faire ici mon buste en bronze pour le placer dans une salle superbe qu'il vient de faire construire pour les concerts à New-York : et je vais chaque jour poser chez le statuaire.

Je vais tout vous dire ; avez-vous lu les journaux qui ont raconté mon succès au festival de Meiningen en Allemagne ? Je viens seulement d'en être informé. Je ne savais rien, on ne m'avait pas appris que, dans cette fête, on exécutait un ouvrage de moi. C'était pendant que j'étais à Vienne ; peut-être me trouvais-je près de vous à Saint-Symphorien, dans le moment même où l'orchestre monumental chantait ma scène de Roméo et Juliette... Cette idée vous donne envie de rire ; eh bien ! je l'ai, cette idée, je l'avoue. Pourquoi n'oserais-je pas le dire ? Mais si cela a été, j'aurais bien voulu le savoir.

Je vous ai trouvée attristée, mais rajeunie ; pour moi au contraire, je suis attristé, mais vieilli.

Je n'ai pas encore vu votre fils ; je suis allé deux fois chez lui rue Bergère, et je n'ai pas de ses nouvelles. Je ne saurais pas le trouver à Saint-Cloud, et je n'ai pas le temps de le chercher les jours où je puis marcher.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 4, 11 et 18 avril.

Adieu, chère Madame, je me mets à vos genoux, et je vous baise la main.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXVIII

Mardi, 5 novembre 1867.

Chère Madame F...,

Je suis bien chagrin, je vais partir pour Pétersbourg mardi prochain (12) et je n'ai point de vos nouvelles!!... Ne me laissez pas m'en aller ainsi. Deux lignes seulement pour me dire comment vous vous trouvez et je vous serai bien reconnaissant. Voyez, je vous donne l'exemple du laconisme.

Je vous écrirai plus tard de Saint-Pétersbourg, quand je serai au milieu de nos grandes et pénibles affaires musicales.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXIX

Samedi, 9 novembre 1867.

Admirable, excellente Madame,

Je vous remercie! Pardonnez-moi de m'être tourmenté, votre lettre m'a ôté une montagne de dessus la poitrine. Maintenant, je vais partir plus tranquille, je vous écrirai beaucoup plus tard, pour ne pas vous ennuyer. Je vais avoir, je ne me le dissimule pas, un rude voyage à faire. Une fois en train de diriger mes concerts à Pétersbourg, tout ira mieux si la Grande-Duchesse surtout me laisse disposer de mes soirées et ne m'invite pas trop souvent à venir dans son salon. J'ai besoin de dormir et de me reposer quand j'ai passé une journée en répétitions. Peut-être tout sera-t-il plus facile que je ne crois; mais j'avoue que j'eusse mieux aimé être logé tout bonnement dans un hôtel et n'avoir pas tant de monde à mes ordres.

Merci, merci, cent fois merci de votre bonne lettre, de votre indulgence, laissez-moi me mettre à vos genoux et vous baiser respectueusement la main.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXX

Saint-Pétersbourg, 14 décembre 1867.
Palais Michel, place Michel.

Chère adorée Madame,

Ne soyez pas fâchée si je vous écris, je ne vous demande point de réponse; mais il me semble que je dois vous faire un peu connaître ma vie dans cette grande capitale de la neige et des frimas. Je dirige demain mon troisième concert; le public et les artistes me comblent de témoignages d'affection et d'enthousiasme: chaque fois que je parais, ce sont des applaudissements à ne savoir que devenir. J'ai à diriger un orchestre admirable qui m'est entièrement dévoué et dont je fais ce que je veux. Les amateurs de Pétersbourg m'ont demandé pour le second concert ma *symphonie fantastique* qui ne figurait pas dans le programme et je l'ai donnée avec force répétitions. Le succès a été énorme; on a couvert chaque morceau d'applaudissements, on a redemandé la quatrième partie; à la fin j'ai été écrasé d'embrassades, de serrements de mains, de vivats, etc., etc. Eh bien! quel mal y a-t-il que je vous dise cela? Je ne sais, mais je me laisse aller à vous le dire.

Demain je n'ai dans le programme que deux morceaux, mon ouverture du *Carnaval Romain* et ma romance *Rêverie et Caprices* pour le violon. Le gros du programme est occupé par le second acte d'*Orphée* de Glück, qui m'a remué ce matin, à la répétition, jusqu'aux entrailles. Mme la Grande-Duchesse a voulu que j'eusse pour ce chef-d'œuvre un grandissime chœur, et j'ai une masse de 130 voix. Son Altesse Impériale me comble de gracieusetés; avant-hier elle m'a envoyé un album recouvert de malachite; je n'en voyais pas la cause; c'était mon jour de naissance, elle l'avait su je ne sais comment. Le soir, les artistes m'ont donné un souper de 150 couverts. Je vous laisse à penser tous les toasts; il y avait beaucoup de gens de lettres. Tous ces Messieurs parlent français. La Grande-Duchesse Hélène m'a demandé dernièrement de venir un soir lui lire *Hamlet*. Elle connaît son Shakespeare de manière à inspirer de la confiance au lecteur. La pauvre femme possède 8 millions de roubles (32 millions de francs) de rentes; et elle fait un bien immense aux pauvres et aux artistes. Je m'ennuie pourtant bien des fois dans le bel appartement qu'elle m'a donné, et je ne puis pas toujours accepter les invitations qu'elle m'adresse. Je passe beaucoup de mon temps au lit, surtout après les répétitions et les concerts qui m'exténuent. Elle a votre port de reine et votre démarche; mais c'est son état. Quand pourrai-je vous voir? Il y a des jours, le matin surtout, quand je souffre le plus, où il me semble que ce sera jamais... et puis la musique me ranime, les forces me reviennent en conduisant des chefs-d'œuvre. La *Symphonie pastorale* de Beethoven m'avait l'autre jour tout à fait remis sur pieds. Grand homme! grand poète!... On veut me faire aller à Moscou. Je n'y consentirai pas. D'ailleurs j'ai encore trois concerts à diriger ici, après celui de demain, et au troisième je serai probablement à bout de forces. Il fait un froid et une neige atroces, et je n'ai pas envie, pour quelques

centaines de roubles, de me remettre en chemin de fer. Bonjour, Madame, bonjour chère adorée Madame. Laissez-moi me mettre à vos pieds et vous baiser la main et vous dire que je suis votre esclave dévoué jusqu'à la mort.

HECTOR BERLIOZ.

XXXI

Saint-Pétersbourg, palais Michel,
23 janvier 1868.

Mon Dieu, que vous êtes bonne, chère adorée Madame! J'avais pris mon parti, je croyais bien que vous ne me répondriez pas ; et voilà qu'en revenant de Moscou je trouve une charmante lettre de vous. Merci donc de tout mon cœur. Quelle impatience j'ai de vous revoir ! J'ai moins souffert du climat de Moscou que de celui-ci. Je compte les jours qui me restent encore à languir dans ces neiges. Oh ! le jour où je partirai de Vienne pour aller à vos pieds à Saint-Symphorien ! Je vous raconterai alors mon voyage qui vous serait aujourd'hui une fatigue. Sachez seulement que les Moscovites m'ont fait une réception plus chaleureuse encore que les gens de la capitale. Au premier concert, que les entrepreneurs m'ont fait donner dans l'immense salle du manège, il y avait dix mille six cents auditeurs.

Samedi prochain nous donnons ici mon cinquième, et quinze jours après mon sixième. Après cela, quelque froid qu'il fasse, je partirai pour la France, pour le soleil, pour Saint-Symphorien, pour la vie. Si vous saviez comme mes journées sont longues dans mon vaste salon, quelles ennuyeuses discussions avec les chanteuses pour l'arrangement des programmes, quelles insupportables vanités je retrouve ici, et dont j'étais depuis longtemps délivré à Paris.

Cela complète l'horrible fatigue que me causent ces concerts. J'ai déjà refusé tous ceux qu'on me propose après les six pour lesquels la Grande-Duchesse m'a engagé. Je refuse les dîners, je refuse les soirées; je suis toujours malade. Que j'aie dans trois semaines la force de courir quatre jours et quatre nuits dans la neige, c'est tout ce que je demande. Chère Madame, je vous vois d'ici préoccupée du nouveau-né, et assez péniblement préoccupée. La vie a toujours son côté triste. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre, puisque je me plains.

C'était aujourd'hui la grande fête de la bénédiction des Eaux de la Néva; l'Empereur y était, il y avait 600 prêtres, toute la ville avait couru sur la glace. On dit que c'était fort beau. Je n'ai pas quitté ma cheminée. L'Empereur vient tous les deux ou trois jours chez mon hôtesse la Grande-Duchesse; je ne l'ai pas encore vu. Je m'aperçois que je ne dis que des choses insignifiantes que je dois vous prier de me pardonner. Adieu, Madame, laissez-moi vous baiser respectueusement la main et veuillez me rappeler au souvenir de votre aimable famille.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXXII

22 février

Chère adorée Madame,

Je suis arrivé très exténué de Russie il y a quelques jours, et je vous écris seulement pour que vous n'ayez pas l'idée de m'envoyer une lettre à Saint-Pétersbourg; car je m'attends à tout de votre bonté. Je vous verrai sans doute dans peu. Pour à présent je ne puis guère quitter mon lit. Quatre jours et trois nuits en chemin de fer, et la neige et les douleurs que j'ai, c'est cruel.

Je n'ai que la force de me mettre à vos pieds et de vous baiser la main.

Votre dévoué

H. BERLIOZ.

XXXIII

Paris, 25 mars 1868.

Chère adorée Madame,

Je vous écris au lieu d'aller vous voir. Je suis dans mon lit à Paris. J'y ai été huit jours à Nice. C'est très bizarre, j'ai fait un absurde voyage. Ma nièce ne sait rien, mon beau-frère ne sait rien, à Grenoble on ne sait rien non plus, mais je ne puis pas vous laisser plus longtemps ignorer mon accident.

Sachez donc que je m'ennuyais à Monaco depuis deux jours, quand un matin j'ai voulu descendre à la mer par des rochers impraticables. Au bout de trois pas, mon imprudence a été manifeste, je n'ai plus pu retenir ma course, je suis tombé la tête la première sur la figure; je suis resté longtemps à terre seul, sans pouvoir me relever, et ruisselant de sang. Enfin, au bout d'un quart d'heure, j'ai pu me traîner à la villa où l'on m'a essuyé et pansé comme on a pu.

J'avais retenu ma place dans l'omnibus pour retourner à Nice, le lendemain; j'y suis retourné, mais écoutez ceci : arrivé à Nice, j'ai voulu, si défiguré que je fusse, voir la terrasse du bord de l'eau que j'aimais tant autrefois, et j'y suis monté. Je suis allé m'asseoir sur un banc; mais comme je n'y voyais pas bien la mer, je me suis levé pour changer de place, et à peine avais-je fait trois pas que je suis tombé raide, sur la figure encore, et que j'ai versé plus de sang

que la veille. Deux jeunes gens qui se promenaient sur la terrasse sont venus tout épouvantés me relever et m'ont conduit par les bras à l'Hôtel des Étrangers, voisin du lieu où j'étais tombé. Je suis resté là immobile pendant huit jours au lit, et, quand j'ai eu la force, je suis revenu à Paris sans m'inquiéter de la figure que je faisais en chemin de fer. Ma belle-mère et ma domestique ont fait des cris en me voyant entrer. Depuis lors, je ne quitte pas mon lit, il y a quinze jours que je souffre sans guérir. Mon nez, mes yeux, sont dans un état pitoyable; le médecin, pour me consoler, dit que c'est un bonheur pour moi d'avoir versé tout ce sang, sans quoi je serais resté sur le coup, le second jour surtout.

Adieu, chère Madame, j'avais besoin de vous faire savoir pourquoi je n'allais pas vous voir. J'écrirai plus tard à ma nièce qui ne sait rien. Vous au moins vous êtes bien portante, je l'espère. Adieu encore.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXXIV

Mille remerciements pour votre lettre inespérée, Madame. Oui il y avait très longtemps que je ne vous avais pas écrit, et c'était en effet ma santé qui m'en avait empêché. Ma figure était guérie, mais aux suites de mon accident avait succédé un retour très violent de mon ancienne affection, j'avais des douleurs intestinales plus fortes que jamais et depuis peu des douleurs à la rotule et des crises violentes qui m'ont fait perdre le souvenir. Comment vous dire combien j'ai été touché de votre bonté! C'est votre générosité qui est venue au-devant de mes cruelles douleurs; je perds souvent la patience; les preuves d'intérêt comme celles-là me font un bien infini et me rendent des forces. Seulement je ne sais pas exprimer ce que je sens pour vous; il y a quelque temps, Madame la Grande-Duchesse Hélène de Russie m'a fait écrire par son bibliothécaire pour savoir les détails de mon accident dont elle avait appris la nature par les journaux; j'ai dû lui répondre une longue lettre qui m'a horriblement fatigué et pour laquelle j'ai mis deux jours. Je me sens un peu mieux maintenant, et je suis certain que c'est votre lettre que j'ai reçue ce matin qui m'a amené ce mieux-là. Merci, faites-moi quelquefois des surprises comme celle-là. Vous êtes bonne, je les reconnaîtrai comme je pourrai.

Ma vie est uniforme, ma belle-mère m'accompagne presque partout. Quand je sors, c'est en voiture et elle me donne le bras; je vais tous les samedis à l'Institut signer le livre de présence; après quoi je m'en vais. Je ne peux pas rester à la séance. Je me couche à neuf heures. Impossible de lire.

Je voudrais bien reprendre un peu de forces, il me semble que j'en ferai bon usage. Peut-être cela reviendra-t-il. En attendant, je vous remercie pour le bien que vous m'avez fait ce matin.

Adieu, Madame, adieu; écrivez-moi encore, ayez encore soin de moi. Je vous bénis de toutes mes forces. Peut-être mon courage me reviendra-t-il.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXXV

Merci de votre indulgence, je puis à peine répondre, et pourtant je vais un peu mieux. Je ne puis pas pourtant écrire raisonnablement, quoique vous m'ayez donné l'exemple; oh! je vous envoie mille bénédictions; ne vous fatiguez pas de m'envoyer des lettres. Les missives inutiles me rendent la vie; ne craignez pas de m'en envoyer. Je respire à peine. Oh! que je voudrais vous voir; mon Dieu, n'ayez pas de regrets, je retrouve des forces par moments, je compte vos lettres; hier, j'ai relu la dernière que, malgré vos ordres je n'avais pas encore brûlée; et je l'ai relue avec des larmes. Il y a des moments où vous devez avoir absolument une patience sans bornes. Soyez tranquille, je vais la brûler. Quelle absurdité! mille pardons pour cette phrase. Je voudrais vous dire mille choses charmantes au contraire.

Toute l'affection, toute la tendresse infinie, je suis à vos pieds, l'adoration. Ne tenez pas compte de cette absurde lettre. J'écrirai moins follement la prochaine fois.

Adieu, je vous envoie tout ce que le dévouement, la tendresse peuvent trouver dans... Je vous prie de m'excuser. J'aurais mieux à vous dire si je ne souffrais pas tant. Adieu, adorée, je vous écrirai moins mal la prochaine fois.

H. BERLIOZ.

XXXVI

Paris (un mot effacé illisible) juillet.

Chère Madame,

Hier et aujourd'hui, je vais un peu mieux, j'écris plus facilement, il me semble que je vous vois; aussi vous me pardonnez sans doute l'absurdité de la lettre que je vous ai envoyée l'autre jour. Mon cerveau s'est remonté un peu. Je n'abuserai pas de ce mieux, je me contenterai du progrès; je me donnerai même la joie de vous envoyer une bonne nouvelle. C'est une nouvelle musicale à laquelle je ne me croyais pas accessible en ce moment; les maîtres de la chapelle de Leipzig et d'Altenbourg viennent de m'envoyer un bref, comme si j'étais un

chef de l'Église; c'est-à-dire, ils ont donné un festival où assistaient les sommités de toute l'Allemagne, pour entendre ma *Symphonie Fantastique* et mon *Requiem*, — les deux ouvrages entiers, avec un succès extraordinaire. Il me félicitent tous les deux en me complimentant, et en m'envoyant les congratulations des gens de la Saxe, de l'Autriche, de la Prusse et de Hambourg, et du prince de Hohenzollern, etc., etc. Ah! le *Requiem* tout entier, rien que ça !!

C'est une grande chose. Mon Dieu, que je voudrais entendre cela avec vous!

Je ne puis plus écrire. Il ne faut pas abuser du mieux.

Adieu, chère adorée Madame, vous comprendrez tout ce que je ressens.

Adieu, votre dévoué; il ne faut pas que je cherche; le mieux est ennemi du bien; dans quelque temps je pourrai encore vous donner des... je ne puis trouver le mot... pardonnez-moi.

HECTOR BERLIOZ.

XXXVII

Mardi, 28 mars.

Chère Madame,

Votre lettre m'est arrivée à midi; à une heure j'étais chez M. C...

Je l'ai vu et j'ai le regret de vous apprendre qu'il ne m'a laissé aucun espoir. Le nombre des consulats a été beaucoup diminué, les consuls dépossédés ont maintenant des droits à être replacés et il devient impossible, sans faire crier, d'introduire un *nouveau* consul. D'après ce que je vois, M. C... était fort désireux de faire réussir la chose; l'Empereur, de son côté, était bien disposé; ce sont les circonstances qui ne sont pas favorables.

Il vaut donc mieux, ce me semble, savoir positivement à quoi s'en tenir et ne pas se bercer d'espérances vaines.

Je suis bien malheureux, chère Madame, de n'avoir pas mieux réussi.

Ne manquez pas, je vous en prie, si jamais l'occasion se présente à moi de pouvoir vous être agréable de quelque façon, de m'en informer.

Je vous renvoie la lettre de M. C..., que vous êtes sans doute bien aise de conserver.

Mille et mille compliments empressés, sentiments affectueux, dévoués. Cent mille tendresses, reconnaissances et dévouement absolu.

Votre

HECTOR BERLIOZ.

P. S. — Ne faites pas trop attention à la nullité de ce billet; je suis dans un mauvais jour, et je souffre assez pour n'avoir pas trop ma tête.

A vous encore et toujours.

APPEL AU CLERGÉ

I

Papes, cardinaux, évêques, superintendants, prêtres ou pasteurs, quelle que soit votre confession, quel que soit votre ministère, abandonnez pour un instant l'assurance d'être les vrais, les uniques disciples du Christ-Dieu, d'être seuls appelés à prêcher son enseignement; rappelez-vous seulement qu'avant d'être pape, cardinal, évêque, prêtre, etc., vous êtes des hommes, c'est-à-dire, d'après votre doctrine même, des êtres envoyés par Dieu en ce monde pour l'accomplissement de Sa loi.

Souvenez-vous-en, et songez à ce que vous faites.

Toute votre existence est vouée à la propagande, au maintien et à la diffusion parmi les hommes de la doctrine qui vous est révélée, affirmez-vous, par Dieu lui-même et qui est, par suite, la seule vraie et salutaire.

Mais qu'est-elle, cette doctrine, la seule vraie et salutaire, que vous enseignez? Quelle que soit la confession, dénommée chrétienne, à laquelle vous appartenez : catholique, orthodoxe, luthérienne, anglicane, vous reconnaissez comme l'expression exacte de votre doctrine le *Credo*, établi au Concile de Nicée il y a 1 600 ans.

Ce Credo contient les dogmes suivants :

Premier : Dieu le Père (première personne de la Trinité) a créé le ciel, la terre et les anges habitant le ciel.

Deuxième : Le Fils unique de Dieu n'a pas été créé, mais conçu (deuxième personne de la Trinité). Et c'est par ce Fils qu'a été créé le monde.

Troisième : Pour sauver les hommes du péché et de la mort dont ils avaient été punis à cause de la désobéissance du premier homme, Adam, le Fils unique de Dieu, est descendu sur la terre, s'est incarné en homme par l'intermédiaire du Saint-Esprit et de la Vierge Marie.

Quatrième : Ce Fils a été crucifié pour racheter les péchés des hommes.

Cinquième : Il a souffert, a été enterré, est ressuscité le troisième jour, et cela a été prédit dans les livres hébreux.

Sixième : Monté au ciel, ce Fils s'est assis à la dextre du Père.

Septième : Ce Fils de Dieu reviendra en son temps sur terre pour juger les vivants et les morts.

Huitième : Il y a le Saint-Esprit (troisième personne de la Trinité) qui égale le Père et qui parle par la voix des prophètes.

Neuvième (dogme adopté par les confessions les plus répandues) : Il y a l'Église, Une, Sainte et Infaillible (ou plus exactement, est reconnue comme

telle l'Église à laquelle appartient le fidèle). Cette Église comprend tous ses fidèles vivants et morts.

Dixième (dogme adopté également par les confessions les plus répandues) : Il y a le Saint Sacrement du baptême qui communique au baptisé la puissance du Saint-Esprit.

Onzième : Lors de la deuxième venue du Christ les âmes des trépassés s'uniront à leurs corps et ces corps deviendront immortels.

Douzième : Après le second avènement commencera pour les justes la vie éternelle en paradis, c'est-à-dire sur une nouvelle terre et sous un nouveau ciel, et pour les pécheurs une vie éternelle à l'enfer.

Sans parler de la vénération par les religions les plus répandues (catholique, orthodoxe) des saints, de leurs reliques, de leurs images, de celles du Christ et de la mère de Dieu, ces douze points constituent les articles de foi fondamentaux de la vérité qui vous est révélée, suivant vous, par Dieu lui-même, pour le salut des hommes.

Certains d'entre vous enseignent ces dogmes tels qu'ils sont formulés ; d'autres cherchent à leur attribuer un sens métaphorique afin de les accorder plus ou moins avec la raison et les connaissances modernes. Mais il vous est impossible, aux uns et aux autres, de ne pas reconnaître, et vous reconnaissez en effet, ces dogmes comme l'expression la plus exacte de l'unique vérité qui vous a été révélée par Dieu lui-même et que vous enseignez pour le salut des hommes.

II

Soit : Dieu lui-même vous a révélé l'unique vérité salutaire. Or, le propre des hommes est d'aspirer à la vérité, et lorsqu'elle leur est clairement exprimée, ils l'acceptent toujours avec joie et la prennent pour guide.

Il suffirait donc, semble-t-il, pour communiquer aux hommes votre unique vérité, d'exprimer simplement et nettement, par la parole ou le livre, cette vérité aux hommes aptes à la comprendre.

Ceci posé, voyons comment vous enseignez votre unique vérité.

Depuis la fondation de la communauté qui se dénomme Église, vos prédécesseurs n'avaient cessé d'enseigner cette vérité, par la force principalement.

Ils prescrivaient cette vérité et sévissaient contre ceux qui ne l'acceptaient pas : des millions et des millions d'êtres humains avaient été martyrisés, mis à mort, brûlés vifs pour s'être refusés à l'accepter. A mesure que l'humanité avançait, ce procédé, qui de toute évidence ne répondait pas au but poursuivi, fut de moins en moins employé, et il ne semble plus être appliqué de notre temps chez aucune nation chrétienne, excepté en Russie.

L'autre moyen fut l'action extérieure sur les sens des hommes : la solennité du culte, les images, les statues, la musique, les chants, voire les spectacles théâtraux et l'art oratoire. Avec le temps, ce moyen à son tour tomba en désuétude. Dans les pays protestants notamment, on n'emploie presque plus, sauf dans le sermon, ces procédés, et en exceptant toutefois l'Armée du Salut qui a imaginé même de nouveaux moyens d'actions extérieures sur les sens.

En revanche, tous les efforts du clergé tendent actuellement à généraliser le troisième procédé, le plus puissant, qui a toujours été employé et auquel le clergé tient par-dessus tout : c'est d'inculquer leur doctrine aux hommes qui sont inaptes à la juger : aux illettrés, aux ouvriers n'ayant pas le loisir de réfléchir et, surtout, aux enfants qui acceptent sans examen ce qu'on leur dit et gardent pour toujours l'empreinte de cet enseignement.

III

Le principal moyen de communiquer aux hommes la vérité qui vous a été révélée par Dieu est donc dans l'enseignement de cette vérité aux adultes ignorants et manquant de discernement, ainsi qu'aux enfants qui, les uns et les autres, acceptent tout de confiance.

Cette initiation commence habituellement par l'étude de ce qu'on appelle l'Histoire Sainte : morceaux choisis de la Bible, livres hébreux, l'Ancien Testament, qui sont, suivant vous, d'origine divine, et, par suite, sont non seulement indiscutablement vrais, mais encore sacrés. C'est cette Histoire qui donne à votre élève la première notion sur le monde, sur la vie, sur le bien et le mal, sur Dieu.

L'Histoire Sainte commence par décrire comment Dieu, vivant dans l'éternité, a tiré du néant, il y a six mille ans, le ciel et la terre ; comment ensuite il a créé les bêtes fauves, les poissons, les plantes, puis le premier homme Adam et sa femme, faite de sa côte. Puis on conte comment Dieu, dans la crainte de voir l'homme et la femme manger la pomme possédant la vertu magique de donner la puissance, leur a défendu de la manger ; comment les premiers hommes ont désobéi et furent, pour cela, chassés du paradis, et comment ce même péché fut cause de la malédiction divine contre toute leur descendance, et aussi contre la terre qui a enfanté depuis de mauvaises herbes. Puis c'est le récit de la vie des descendants d'Adam qui s'étaient tellement débauchés que Dieu a dû noyer non seulement ceux-ci, mais encore toutes les bêtes, et n'a laissé en vie que Noé, sa fa-

mille et les animaux placés dans son arche. Il est raconté ensuite comment, parmi tous les hommes, Dieu a choisi Abraham seul et a passé avec lui un marché en vertu duquel il devait adorer Dieu comme un Dieu, et en signe de quoi procéder à la circoncision. De son côté, Dieu était tenu de donner à Abraham une nombreuse progéniture, le protéger, lui et toute sa descendance. Puis il est dit comment Dieu, protecteur d'Abraham et de ses descendants, commet en leur faveur les actes les plus antinaturels, appelés miracles, voire les plus atroces cruautés.

Ainsi, toute cette histoire, sauf de naïves fables (telle la visite de Dieu, accompagné de deux anges, à Abraham, ou le mariage d'Isaac), ou bien d'innocentes, mais le plus souvent d'immorales (la filouterie de Jacob, favori de Dieu; les cruautés de Samson, les roueries de Joseph), toute cette histoire, depuis les plaies dont Moïse a puni les Égyptiens et le meurtre par l'ange de tous les premiers-nés jusqu'au feu qui a brûlé les deux cent cinquante conspirateurs, et Coré, Dathan et Abiron, engloutis sous terre, la mort, en quelques instants, de quatorze mille sept cents hommes, les ennemis sciés et les prêtres en désaccord avec Élie, punis par lui, après quoi il s'envola au ciel; et Élisée, maudissant les gamins qui se moquaient de lui, et ceux-ci déchirés et mangés pour cela par deux ourses, toute cette histoire n'est qu'une suite d'événements miraculeux, d'horribles crimes accomplis par le peuple juif, par ses chefs et par Dieu lui-même.

Mais votre enseignement de l'histoire que vous appelez sainte ne se borne pas là. Après l'Ancien Testament, vous contez aux enfants et aux ignorants le Nouveau Testament en faussant par votre interprétation sa véritable signification morale, contenue dans le Sermon de la Montagne. Vous cherchez, par contre, à concilier le Nouveau avec l'Ancien Testament, en attribuant toute l'importance aux prophéties et aux miracles : la marche à l'étoile, les chants célestes, l'entretien avec le diable, la transmutation de l'eau en vin, la promenade sur l'eau, les guérisons miraculeuses, la résurrection des morts, et finalement la résurrection du Christ lui-même et son envolée dans les cieux.

Si cette Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament était enseignée comme une fable, alors même un éducateur hésiterait à la faire réciter à des enfants ou à des adultes qu'il voudrait éclairer. Or cette fable est donnée à des hommes incapables de raisonner, comme la description fidèle de l'univers et de ses lois, comme le témoignage authentique de la vie de nos ancêtres, la source certaine où nous devons puiser la connaissance du bien et du mal, de l'essence et de la vertu de Dieu et des devoirs de l'homme.

Et on parle de lectures pernicieuses! Y a-t-il, dans le monde chrétien, un livre qui suscite plus de mal que celui qu'on appelle *la Sainte Écriture de l'Ancien et du Nouveau Testament?*

Or, l'esprit des enfants de toute la chrétienté est façonné par l'enseignement de cette Sainte Écriture, et on la donne également aux adultes ignorants comme la source indispensable et éternelle de la vérité divine.

IV

Lorsqu'on introduit dans un organisme vivant un corps étranger, l'effort qu'applique celui-ci pour se libérer le fait souffrir et parfois amène une issue fatale. Le mal est plus grand encore lorsque l'on introduit dans une intelligence, au moment où elle est incapable de juger par elle-même, l'exposé de la doctrine — si contraire aux connaissances modernes, au bon sens et au sentiment moral — de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qui déforme cependant à jamais la jeune intelligence.

Un homme pétri dans ces conditions, croyant à la création du monde sorti du néant il y a six mille ans, au déluge et à l'arche de Noé, à la Trinité, à la chute d'Adam, à l'Immaculée Conception, aux miracles du Christ et à la vertu expiatoire de sa mort, un tel homme ne saurait plus avoir pour guide la raison et ne pourrait avoir la certitude de jamais connaître la vérité. Dès que l'on admet la Trinité, l'Immaculée Conception, la Rédemption de tous les humains par le sang du Christ, alors tout est possible, et les appels de la raison demeurent sans effet.

Mettez un coin dans une jointure du plancher d'un magasin à blé : vous aurez beau y verser le grain, il s'échappera toujours par l'ouverture. Il en est de même du cerveau où l'on a fait entrer le coin de la Trinité ou d'un Dieu devenu homme qui, de sa souffrance, a racheté nos péchés, puis s'est envolé au ciel : aucune conception stable et sensée de la vie ne saurait tenir dans ce cerveau. Quoi que vous mettiez dans une grange au plancher troué, rien n'y tiendra ; quoi que vous introduisiez dans une intelligence qui a accepté comme un article de foi un non-sens, tout s'en échappera.

Un homme ainsi modelé ne saurait adopter que l'une de ces attitudes : ou bien, attaché à sa croyance, il évitera comme une peste, durant son existence entière, tout ce qui pourrait l'éclairer et, par suite, ruiner sa foi; ou bien, ayant reconnu une fois pour toutes que la raison est une source d'erreurs (les prêtres poussent toujours dans cette voie), il se détournera de l'unique lumière qui nous est donnée pour trouver le chemin de la vie; ou enfin, ce qui est le pire, il cherchera, par une argumentation spé-

cieuse, à prouver le bon sens du non-sens, puis, non seulement rejettera la croyance qui lui a été inculquée, mais encore niera la nécessité de toute foi.

Dans tous ces trois cas, l'homme est un malade d'esprit, si toutefois il ne se dégage pas, après de grands efforts et des souffrances, des idées insensées et contradictoires qui lui ont été suggérées dès son enfance.

En voyant autour de lui la vie en mouvement, il ne saurait la considérer sans désespoir, parce qu'elle ruine sa conception de la vie et il ne saurait ne pas éprouver une animosité ouverte ou secrète envers les hommes qui sont les artisans de cette marche logique de la vie ; il lui est impossible de ne pas être un défenseur conscient des ténèbres et du mensonge contre la lumière et la vérité.

Tels sont en effet la plupart des chrétiens, qui, pénétrés depuis leur enfance de croyances stupides, ont été sevrés de la faculté de penser logiquement et clairement.

V

Tel est le mal causé à l'activité intellectuelle de l'homme par la doctrine de l'Église. Mais le mal produit au point de vue moral est bien plus grand encore.

Tout homme vient au monde avec la conscience de dépendre d'un principe mystérieux tout-puissant, qui lui a donné la vie, avec la certitude de sa valeur égale aux autres hommes et de leur égalité entre eux, avec la soif d'amour pour soi et pour les autres et avec le besoin de s'améliorer.

Or, comment l'endoctrinez-vous? Au lieu de lui parler du principe mystérieux auquel il songe avec vénération, vous lui montrez un Dieu courroucé, injuste, toujours prêt à sévir. Au lieu de lui parler de l'égalité entre les hommes, de ce sentiment d'égalité qu'éprouve naturellement un enfant et tout être ingénu, vous lui assurez que non seulement les hommes mais les peuples ne sont pas égaux, que les uns sont aimés par Dieu et les autres non, que certains hommes sont choisis par Dieu pour commander et les autres pour obéir. Au lieu de les convier à susciter l'amour par l'amour, qui est l'aspiration irrésistible de toute âme vierge, vous lui persuadez que les relations entre hommes ne peuvent avoir d'autre base que la menace, la punition, le châtiment, toute violence enfin, que l'assassinat par l'ordre des juges et par les chefs sur les champs de bataille est autorisé, voire ordonné par Dieu lui-même.

Au lieu de rappeler que tout homme a le besoin inné de s'améliorer, vous affirmez que son salut est dans la croyance à la Rédemption, et que son désir de s'amender par son propre effort sans s'aider par la prière, le Saint-Sacrement, etc., est un péché d'orgueil ; vous l'assurez que, pour son salut, il ne doit pas se fier à sa raison, mais aux prescriptions de l'Église, et il est tenu à les remplir fidèlement.

Il est effrayant de songer à la corruption intellectuelle et morale que cette doctrine introduit dans l'âme d'un enfant ou d'un adulte ignorant.

VI

Pour s'en convaincre, il me suffit de me remémorer ce que j'ai appris, ce que j'ai vu en Russie durant les soixante années de ma vie consciente.

Des évêques, de doctes moines et missionnaires discutent à perte de vue toute sorte de questions théologiques des plus compliquées : l'accord de la morale avec la théologie, l'extension ou la fixité des dogmes et autres subtilités scolastiques. Par contre, on prêche aux cent millions de la masse populaire la foi aux icones de Kazan ou d'Ibérie, aux reliques, au diable, à la vertu salutaire des cierges, à celle de la messe des morts, etc., et non seulement on prêche et on pratique ces superstitions, mais encore on les défend jalousement contre toute atteinte. A peine un paysan a-t-il négligé d'observer une fête locale, ou n'a pas invité chez lui l'icone miraculeuse qu'on promène de maison en maison, ou travaille le vendredi d'Élie, aussitôt il est dénoncé, poursuivi, déporté. Sans parler des châtiments infligés aux sectateurs réfractaires au culte orthodoxe, on juge et on condamne pour le seul fait de se réunir et de lire l'Évangile.

Le résultat en est que des dizaines de millions d'hommes, presque toutes les femmes du peuple ignorent absolument, n'ont jamais entendu le nom même du Christ et savent encore moins ce qu'il était.

Cela paraît incroyable, et cependant c'est un fait que chacun peut contrôler.

En entendant ce que disent dans leurs assemblées les évêques et les académiciens, en lisant leurs publications, vous pourrez croire que le clergé russe enseigne une religion surannée, mais toujours chrétienne où les vérités évangéliques trouvent quand même une place et sont transmises au peuple. Mais en considérant l'activité du clergé dans le peuple, vous vous apercevrez qu'on ne prêche et on n'y fait pénétrer que l'idolâtrie : processions avec des icones, bénédiction des eaux, visites des icones dans les maisons, adoration des reliques, port de croix, etc., tandis que toute tentative de profession du véritable christianisme est impitoyablement poursuivie.

Déjà au cours de ma seule existence, je pus m'apercevoir combien le peuple russe a perdu des tradi-

tions du véritable christianisme auxquelles il était attaché et que le clergé s'efforce de lui faire perdre.

Jadis circulaient dans le peuple des légendes et des apologues chrétiens qui se transmettaient de générations en générations, et, parmi ces légendes, il y en avait qui présentaient le Christ se promenant sous l'aspect d'un mendiant; ou un ange qui avait douté de la miséricorde divine, ou encore, un innocent dansant devant la porte du cabaret; il y avait des dictons comme : « sans Dieu on n'ira pas jusqu'au seuil », « Dieu n'est pas dans la force, mais dans la vérité », etc. Ces légendes, ces dictons composaient la nourriture spirituelle du peuple et elle l'est encore dans quelques contrées perdues.

Il y avait aussi des mœurs chrétiennes : la pitié pour le criminel, pour le vagabond, se priver pour donner l'aumône à un mendiant, demander pardon à l'offensé.

Aujourd'hui, tout cela se perd et est remplacé par l'étude du catéchisme, les considérations sur l'essence trinitaire de Dieu, la prière avant les classes pour le tsar, les professeurs, etc. De sorte que durant ma seule existence, le peuple est devenu, au point de vue religieux, de plus en plus grossier.

La majeure partie des femmes demeure aussi superstitieuse qu'il y a six cents ans, mais elle perd l'esprit chrétien qui la pénétrait auparavant. L'autre partie, qui connaît par cœur le catéchisme, est composée de parfaits athées.

Et tout cela est l'œuvre voulue du clergé.

« Mais cela se passe ainsi seulement chez vous, en Russie », me diront les catholiques ou les protestants. Eh bien, je crois, moi, que la même chose, sinon pire, se passe dans les pays catholiques où l'on interdit la lecture de l'Évangile, où l'on adore des Notre-Dames, et chez les protestants avec leur sainte fête du samedi et leur biblio-idolâtrie, c'est-à-dire, la foi aveugle dans la lettre de la Bible. Je crois que, sous une forme ou une autre, les mêmes faits se produisent dans tout le monde prétendu chrétien.

Il suffit pour le démontrer de mentionner l'habitude, datant de plusieurs siècles, d'allumer à Jérusalem un feu sacré le jour de la résurrection, véritable filouterie, que personne parmi les ecclésiastiques n'a jamais dénoncée, ou encore la croyance dans la Rédemption prêchée avec une ardeur particulière par les ministres du protestantisme le plus avancé.

VII

La doctrine de l'Église n'est pas seulement nuisible par sa déraison et son immoralité; elle est particulièrement pernicieuse parce que les hommes qui la professent, vivent sans aucune entrave purement morale et sont parfaitement convaincus que leur vie est vraiment chrétienne.

Des hommes mènent une existence de luxe effréné, en amassant des richesses, grâce au travail des pauvres, des humiliés, et en se protégeant contre toute attaque par une foule de gardiens, par les tribunaux, par toute sorte de pénalités. Et le clergé approuve au nom du Christ, consacre, bénit cette vie, et conseille seulement aux riches de distraire une infime parcelle de ce qu'ils se sont approprié en faveur de ceux qu'ils avaient pillés. (Lors de l'existence de l'esclavage, le clergé avait toujours et partout considéré cette institution comme parfaitement légitime et nullement contraire à la doctrine chrétienne.)

Des hommes poursuivent un but intéressé, personnel ou social, par la force des armes, par le meurtre, et le clergé approuve, bénit au nom du Christ les institutions militaires et les guerres, souvent encourage même ce carnage en masse, considérant que les guerres ne sont pas contraires au christianisme.

Ceux qui ont adopté cette doctrine sont entraînés par elle à des actes mauvais, et ils sont convaincus que leur vie est morale, qu'ils n'ont aucun besoin de la changer.

Mais le plus grand mal qu'engendre cet enseignement est la croyance des hommes qui la professent que votre doctrine est le vrai christianisme et qu'il n'y en a pas d'autre. Vous l'avez si habilement masquée sous les formes extérieures du christianisme que vos fidèles ne savent plus distinguer le faux du vrai. Vous ne les avez pas seulement détournés de la source vivante — car dans ce cas ils pourraient un jour la retrouver — vous l'avez empoisonnée; c'est pourquoi les hommes ne sauraient adopter d'autre christianisme que celui que vous avez faussé par votre interprétation.

La doctrine que vous enseignez est une sorte de vaccination d'un faux christianisme, et à l'instar du vaccin de la variole ou de la diphtérie, elle rend insensible à la contagion du véritable christianisme.

Des générations successives qui ont fondé leur vie sur les principes contraires au véritable christianisme et qui sont néanmoins convaincues de le professer ne sauraient plus retourner vers la vraie doctrine.

VIII

Voilà le résultat auquel sont arrivés ceux qui suivent votre enseignement.

Il en est d'autres qui s'en sont libérés : ceux qu'on nomme les libres penseurs. Bien que pour la plu-

part ils mènent une vie plus morale que les fidèles de l'Église, la corruption spirituelle à laquelle ils furent soumis pendant leur enfance, est si profonde qu'ils deviennent fréquemment plus nuisibles encore pour leur prochain que les adeptes de votre doctrine. Ils sont nuisibles parce que, ayant reçu la même éducation mensongère que les autres malheureux enfants du monde chrétien, ils confondent la doctrine de l'Église avec celle du Christ et, en rejetant les mensonges de la première, ils rejettent avec eux le véritable christianisme que masquent les dogmes de l'Église.

Dans la haine du mensonge dont ils ont tant souffert, ils proclament l'inutilité, voire le vice de la foi chrétienne, de toute foi.

D'après eux, la religion est un vestige de superstitions jadis nécessaires aux hommes, mais devenues nuisibles aujourd'hui. C'est pourquoi, plus tôt et plus complètement les hommes s'affranchiront de tout sentiment religieux, mieux cela vaudra pour eux.

Ceux qui nous convient à cet affranchissement sont les plus instruits, les plus savants, jouissant par suite de plus d'autorité parmi les hommes qui cherchent la vérité. Aussi, consciemment ou inconsciemment, ils deviennent les propagateurs les plus dangereux de la licence morale.

Les négateurs de toute religion affirment que la qualité essentielle de l'être doué de raison, qualité qui réside dans l'établissement de son attitude envers le principe de tout et dont seules peuvent découler les lois morales immuables, que cet état d'âme est déjà une étape depuis longtemps franchie par l'humanité.

Le résultat en est que l'activité humaine ne repose plus que sur le principe de l'égoïsme et sur ses conséquences : des convoitises purement charnelles.

C'est parmi ces hommes que naquit cette conception matérialiste, cette doctrine d'égoïsme et de haine qui jadis se manifestait timidement, et qui en ces derniers temps trouva son éclatante expression dans la philosophie de Nietzsche, qui s'est répandue en excitant partout des instincts grossiers, bestiaux, cruels.

Ainsi, d'une part, ceux qu'on appelle les croyants trouvent la complète approbation de leur vie immorale dans votre doctrine, et celle-ci ne voit aucun désaccord entre le christianisme et les actes et les états d'âme qui lui sont pourtant si contraires ; d'autre part, les libres penseurs qui, en rejetant votre doctrine sont arrivés à nier toute religion, effacent toute différence entre le bien et le mal, et attribuent à la théorie de l'inégalité des hommes, de l'égoïsme, de la lutte, et de l'oppression des faibles par les forts, le caractère de la plus haute vérité accessible à l'humanité.

Leon Tolstoï.

Traduction de L. Hourtoulle-Kvorinsky.

(A suivre.)

LE CONFORT MODERNE

Nouvelle.

Il n'y a pas longtemps, vivait, rue Garancière, un vieux lettré, nommé M. Pouchard, fort estimé de quelques membres de l'Institut et même de plusieurs hommes célèbres, à cause de ses travaux, obscurs chez nous, mais presque classiques à l'étranger. Il habitait le troisième étage mansardé d'un hôtel du XVIIIe siècle ayant un beau porche, un escalier de pierre et une cour pavée où l'herbe poussait autour d'une fontaine coiffée d'un dauphin vomissant. La modestie, le quasi-délaissement et le haut accueil simple et souriant de cette maison convenaient très bien au locataire.

M. Pouchard avait un fils nommé Jean-Paul, qui, de bonne heure, fut destiné à l'École centrale, à cause des aptitudes ingénieuses manifestées dès son enfance, à cause aussi, et surtout, des conseils d'une certaine Mme de San Stefani, femme riche et ambitieuse qui se piquait de protéger les talents méconnus et s'était fait fort de tenir lieu de mère au fils du vieil écrivain lorsque celui-ci devint veuf. Mme de San Stefani, sans cesse à l'affût des succès, croyait fermement que, dans un avenir prochain, les sciences appliquées à l'industrie seraient aux sciences morales, voire aux arts et à la littérature, ce que les États-Unis d'Amérique sont à la République de Saint-Marin ; et, tirant le jeune Jean-Paul hors de la poussière des bibliothèques paternelles, elle se donnait le lustre d'avoir accompli un sauvetage.

M. Pouchard n'avait pas vu sans chagrin son fils s'éloigner de l'étude des lettres, qui avait fait l'intime bonheur de sa vie, qui l'avait imprégné, lui tout entier, sa substance, sa chair même, disait-il, à tel point qu'il ne formulait pas une pensée, même commune, qu'il n'exécutait pas un geste, qu'il ne percevait ni une douleur, ni une joie, que le moindre de ces actes n'évoquât et ne fît retentir en lui, par analogie, cette ample, magnifique et profonde symphonie, composée de tout ce que l'élite de l'humanité a pensé ou senti avant nous. Ce n'eût pas été la peine d'accumuler un tel trésor s'il en fût résulté que M. Pouchard méprisât les applications matérielles de la science, dont l'importance économique, et partant morale, n'échappe à personne ; mais il jugeait que ce n'était pas la peine que l'humanité fendît les eaux de la mer à une vitesse de trente-huit nœuds, brûlât les routes à cent cinquante kilomètres à l'heure, ou remontât le courant des fleuves aériens, si, pour un avantage dont il était aisé de se passer, elle doit dorénavant négliger de s'occuper de ce qui fait proprement la force et l'ornement de l'âme.

Aux philosophes, aux moralistes, à quelques rares romanciers joignant à ces deux qualités celle d'être des artistes, qui montaient par l'escalier de pierre à ses mansardes, le père Pouchard s'était ouvert de sa tristesse. Mais même parmi ces amis d'intelligence, un penchant de complaisance, une conspiration à peine avouée se laissait apercevoir en faveur des hommes nouveaux qui bouleversaient la surface du monde. Ces messieurs étaient sensibles aux « améliorations de la vie matérielle ». Ils ne parlaient point de la « rapidité des communications » sans que leur œil brillât de cette flamme qu'on dut voir au visage des premiers chrétiens annonçant la venue du royaume de Dieu, des inventeurs des manuscrits ou de la statuaire antique, à la Renaissance, ou des candides apôtres sociaux de tous les temps. Beaucoup d'entre eux étaient entraînés à cet émerveillement, précisément par leurs enfants, des bambins qui ne s'intéressent plus qu'aux joujoux de la mécanique la plus récente, et qui, dès l'âge de huit ans, sont enclins à n'accorder de valeur qu'à ce qui se vérifie de l'œil et du doigt.

« J'admets, disait M. Pouchard, que l'homme, aidé de la machine, — vraisemblablement poussée à un degré de perfection stupéfiant, — arrive à se jouer si bien des forces naturelles que l'état économique du monde en soit modifié; mais encore l'homme n'en demeurera-t-il pas moins l'être moral que la civilisation a fait, et avec un plus grand besoin de vie morale, précisément à mesure que l'évolution économique se produira plus vite, — et toujours indéfiniment plus vite, — car ce sont là des secousses que l'on ne traverse pas sans avoir l'âme chevillée; à moins qu'il ne devienne lui-même le serviteur, de plus en plus abêti, de la machine sans cesse perfectionnée avec un effort moindre, et alors c'est une espèce de retour à l'état barbare, que vous me permettrez de ne point fêter avec enthousiasme. En résumé, ou l'homme se dispose à rejoindre la brute à une vitesse de cent cinquante kilomètres à l'heure, — et je me retourne en arrière avec dégoût, — ou bien il demeure un être moral, — et, j'y tiens, de plus en plus moral, — et donc il doit, plus que jamais, cultiver son âme par la méthode morale qui ne saurait être — si l'on n'invente rapidement autre chose — que l'étude des « humanités », de la philosophie ou de la religion. »

L'avenir s'oriente vers une amélioration indiscutable de la vie matérielle de l'homme!... Et le vieux M. Pouchard considérait sa bibliothèque mansardée, sa petite chambre monacale, la table de bois noirci d'encre où il avait, cinquante ans, lu, écrit, médité, dans une quasi-indigence, dans l'ignorance à peu près complète de « la vie matérielle », dans le ravissement perpétuel et parfait d'un esprit sans cesse avide de connaître et de goûter.

Mais le moyen d'arracher son fils à l'influence de Mme de San Stefani, alors que la direction inconsciente de cette femme se trouvait être exactement dans le même sens que le courant fameux qui emportait le monde?

* * *

Il est inutile de dire que le jeune Jean-Paul monta à bicyclette avant d'avoir perdu sa première dent de lait. Mme de San Stefani lui fit cadeau d'une machine, sous prétexte d'hygiène. Il s'enivra d'abord de la course, mais non pas longtemps : l'étude comparative de sa machine, de celles de ses petits camarades, et même de ses grands confrères de sport, l'absorba davantage. Il fut rapidement instruit des différentes marques et de leurs valeurs respectives. Dès lors, tout son amour-propre fut de posséder la bonne marque qui, d'ailleurs, changeait avec les années, presque avec les saisons. Mme de San Stefani admirait sa compétence précoce et collectionnait les marques célèbres, en double exemplaire, car sa fille Rita imitait Jean-Paul. Assez rapidement, Jean-Paul se lassa de la bicyclette; néanmoins, il tenait à honneur d'avoir au râtelier la marque dernière.

Les progrès de l'hygiène faisaient l'objet des préoccupations de Mme de San Stefani. Jean-Paul était le dernier de sa classe au lycée Saint-Louis; mais il visitait les expositions industrielles, collectionnait les catalogues, était initié aux plus intimes détails de l'art hydrothérapique. Les jours de congé, il passait l'eau, non pour courir les filles, ni même pour aller aux courses, mais au Hammam se faire transsuder la peau et masser les muscles; et quand il en sortait, le col de son pardessus relevé, il méprisait sincèrement ceux qui n'y allaient point. Non qu'il préméditât, par ces soins spéciaux, d'atteindre la beauté plastique ou la force de l'athlète : il était sans ambition d'aucune sorte! Non pas davantage qu'il y prît plaisir, car il lui arriva bientôt de manquer souvent d'aller au Hammam, dès qu'il fut avéré parmi ses connaissances qu'il y allait, et il se contentait de montrer ses cachets d'abonnement.

Au commencement des vacances qui suivirent la quinzième année de Jean-Paul, le proviseur avisa M. Pouchard père qu'il s'agissait de modifier radicalement les allures de son fils, si son intention était ferme de le destiner à Centrale. Le père Pouchard s'emporta; il adressa à son fils force semonces; il menaça d'envoyer promener Mme de San Stefani et la fortune, disant que peu importaient, en somme, les millions à la vie de l'homme, pourvu qu'il fixât à sa vie un but et s'escrimât proprement à l'atteindre. Mme de San Stefani hocha la tête sans acrimonie et sans passion, car elle possédait la vérité que

donne la certitude ; et elle avait la certitude que le père Pouchard était un honnête et vieux radoteur, et qu'elle avait, elle, inculqué à Jean-Paul l'âme moderne. L'apparente sagesse, le sérieux précoce de Jean-Paul concilièrent les exigences de ses deux mentors.

Il promettait de travailler. Mais auparavant, de grâce! qu'on lui permît d'amener la lumière sur sa table, qu'on le laissât poser des rayons où placer ses livres, installer une douche pour se refaire le corps! L'appartement de son père rappelait l'âge de pierre ; autant eût valu vivre dans le logement des troglodytes. Enfin, était-il admissible que l'homme prétendît avoir atteint le faîte de la civilisation, se fût distingué par son savoir, fréquentât des membres de l'Institut, et habitât des pièces carrelées où le jour pénétrait par des lucarnes!

Jean-Paul exposa ses plans de réfection touchant deux petites pièces affectées à son usage personnel. Il fit à ce propos, dans le cabinet paternel, au tableau noir, une conférence où, ma foi, le vieux savant et ses confrères apprirent maintes choses, notamment sur les appareils à douche. Jean-Paul les connaissait tous ; il en traça les schémas, en exposa les principes, et termina par le plus simple, le plus économique, le plus réduit en volume, le plus parfait. On trouva le gamin intéressant ; on releva l'orgueil froissé du père.

Jean-Paul installa son appareil dans un lieu que l'on n'eût point cru pouvoir contenir un porte-parapluie. Il appela la lumière en des retraits où l'ombre était séculaire, et l'air mouvant et vivifiant dans des recoins encore imprégnés de l'odeur du patchouli et du tabac à priser ; le tout à peu de frais, et par une sorte de prestidigitation.

Une notable portion de l'Académie des sciences morales passa à la queue leu leu par les deux pièces transfigurées. On examina les appareils d'hydrothérapie, de massage et de gymnastique ; on les discuta, on les éprouva, autant que faire se pouvait. Le giclement de l'eau humecta des rosettes et mit de la bonne humeur parmi ces messieurs ; de curieux outils de massage japonais provoquèrent des digressions érudites, et de gauloises. Puis on vit la bibliothèque modèle, les rayons mobiles, si aisément démontables et transportables, la bibliothèque tournante, les appuis-livres, le meuble à fiches, les fiches blanches, en beau bristol, au nombre de quatre mille, les classeurs, le panier à papier, le porte-plume-réservoir à plume d'or inusable, l'encre sympathique, l'éponge, le fauteuil à bascule, se haussant, se baissant, s'inclinant devant, derrière, et virant, en tabouret de piano, au gré du travailleur ; enfin le bureau américain, dernier mot du génie pratique, et sur lequel la lumière abondante et doucement tamisée par un store de toile écrue toute simple, caressait une rame de papier teinté, filigrané, anglais, où Jean-Paul Pouchard pouvait se pencher désormais et travailler sans être trop en retard sur son temps, sinon sur ses camarades.

* * *

Jean-Paul Pouchard fut refusé, haut la main, au concours de l'École centrale. Cette chute fut surtout sensible à M. Pouchard père. Le fils professait déjà, vis-à-vis des examens et des concours, cette espèce de dédain, peut-être importé d'Amérique, à moins qu'il ne soit la fleur de l'esprit égalitaire, qui semble pressentir que, bientôt, l'humanité civilisée en aura fini avec ces méthodes de recrutement de mandarins. Jean-Paul avait bien sans cesse à la bouche l'expression de « lutte pour la vie », — car il croyait avoir lu Darwin, et il disait cela en Anglais, — et il était assez intelligent pour comprendre que cette théorie équivaut à proclamer la nécessité d'un concours perpétuel ; il admettait le concours perpétuel, mais quelque chose, en son âme moderne, répugnait à ce que ce concours eût pour juges des personnages compétents.

Les amis de M. Pouchard, des hommes de poids, s'employèrent à adoucir la blessure par des arguments qu'ils n'exprimaient pas à la légère ; ils les puisaient dans « l'air du temps », à cette source d'inspiration anonyme qui fait que tant d'hommes s'inclinent à la fois dans le même sens comme les épis des blés sous le vent. « Bast! lui disaient-ils, cette mésaventure aura l'avantage de préserver l'esprit du jeune homme de l'exclusivisme si fâcheux qui tache d'une manière indélébile les anciens élèves d'une école du gouvernement. Elle le libérera de ce servilisme qui alourdit à jamais les esprits de jeunes gens astreints plusieurs années à recevoir et à respecter la doctrine d'un maître..., etc. » Il y eut des discussions animées sur ce qu'on nommait autrefois « l'esprit de corps » ; quelques hardies intelligences prononcèrent le mot de « livrée ». Mais le vieux père Pouchard, qui n'avait confiance que dans les cadres tout faits pour diriger les hommes qui ne sont pas nés supérieurs, ne se consolait point.

* * *

Père Pouchard ! qu'entendez-vous par « un homme né supérieur » ? Voilà précisément des messieurs reconnus comme tels qui, en présence de votre fils, hésitent, s'interrogent et se demandent si ce garçon battu par ses camarades sur les bancs de l'école ne les battra pas dans le combat de la vie dont la tactique et les armes changent avec les siècles. Et voilà quelques-uns de ses camarades mêmes, non des moindres, que l'espèce de génie de Jean-Paul a touchés, qui sont séparés de lui par une intense culture

intellectuelle dont ils pourraient s'enorgueillir, qui peuvent à peine prendre contact avec lui sur un sujet de conversation, et qui cependant le vénèrent comme une force aveugle ; qui laisseraient, pour un rien, entendre que l'humanité attend quelque chose de lui ; qui, pour un peu plus, vous soutiendraient que l'appareil à douche à bon marché et les casiers démontables sont la « poule au pot » de la société future. Et une des particularités du génie ne consiste-t-elle pas à être de son temps ? On s'accorde à reconnaître à votre fils le sens du moderne !

L'attrait et l'influence des esprits nettement positifs sont considérables ; si l'on fréquente volontiers les autres, c'est en souriant du coin des lèvres qu'on les aborde et surtout qu'on les quitte, comme on quitte les enfants et les poètes. Ce que les enfants nous donnent à apprécier d'eux-mêmes n'est qu'ébauche, promesses, espérances, inachevé; l'œuvre des poètes est difficilement appréciable et n'est jamais assise que lorsqu'ils sont devenus très vieux, lorsqu'ils sont devenus populaires par la politique ou lorsqu'ils sont morts ; on sourit moins des musiciens, parce que leurs œuvres s'exécutent avec les doigts et sont l'occasion d'un commerce actif ; on en peut dire presque autant des peintres ; les philosophes en imposent parce qu'on sait que depuis l'avant-dernier siècle le plus mesquin de leurs traités lance un défi à la religion dans quoi l'instinct profond des foules reconnaît une grande puissance. Mais tous ces gens-là sont jaugés par nous de loin ou de haut, comme on voudra, sans que nous possédions pour les apprécier une mesure bien certaine, et dans notre jugement à leur endroit, interviennent mille influences étrangères. Quelle différence lorsqu'il s'agit de nous former une opinion de ce genre d'homme qui commence à pulluler dans une classe prépondérante de la société « moderne » ! Il a rejeté préalablement de son orbite les éléments métaphysiques, surnaturels, spiritualistes et même moraux qui sont du vent pour un maître de la matière. Il ne quitte point du pied le sol; il ne s'aventure point; il n'avance rien que vous ne puissiez immédiatement contrôler ou qui ne se puisse à la rigueur vérifier par une formule algébrique : et n'est-il pas vrai que de savoir qu'il y a une formule algébrique dans l'affaire, vous arrache et votre assentiment et votre respect ? Parlez-vous sociologie, militarisme, dépopulation ou tuberculose, il vous clôt le bec en vous citant les tables de la statistique qui ont remplacé pour beaucoup les Tables de la Loi ; il vous conquiert par la précision de ses renseignements sur le prix des denrées sous Louis-Philippe, sur les coûts comparés des transports transatlantiques par voie allemande ou française, sur la balance des victimes de la Saint-Barthélemy et de la Révolution française, sur le prix de revient d'un corset. Il sait tous les infiniment petits détails qui s'acquièrent en procédant pas à pas, par voie d'analyse toujours ; par paquets de chiffres, par additions, il s'élève à des totaux d'apparence irréfutables, comme jadis s'élevait l'homme, en vertu du privilège de la raison, jusqu'aux idées générales. A discuter avec une femme des sentiments du cœur humain, comme un La Rochefoucauld ou un Benjamin Constant, on risque fort de passer pour un songe-creux ou un niais ; mais Jean-Paul Pouchard démontrant, chez Mme de San Stefani, combien c'est idiot, au xxe siècle, d'employer encore des portes à un ou deux battants qui s'ouvrent malaisément, qui se ferment avec bruit, qui vous forcent à reculer vos meubles ou vous défoncent une glace, alors qu'une clôture à coulisse, glissant sur billes, suspendue dans haut, est ouverte sans effort, sans fracas et sans dommage par le petit doigt d'un enfant ou le museau d'un loulou, Jean-Paul Pouchard émet une vérité, contrôlable par le premier venu, utilitaire au premier chef, une vérité qui n'est pas du temps des romances, qui est d'aujourd'hui, et — ce qui fait toujours bon effet — une vérité qui vous a un petit air d'être de demain.

Cette attitude d'innovateur qu'il faut absolument adopter en France, si l'on ne veut pas passer pour un imbécile, n'y réussit pleinement, toutefois, que si les malins découvrent qu'elle cache les plus sûrs instincts du vieux conservatisme pratique. C'est bien dans cette conviction que Mme de San Stefani préféra Jean-Paul, sans diplômes et sans profession, à la séquelle des jeunes blanc-becs métaphysiciens ou glossateurs, gent poussiéreuse, rats de bibliothèque, de qui l'avenir, à son gré, n'avait que faire; et elle lui donna la main de sa fille Rita.

* * *

Rien ne fut épargné pour permettre au jeune ménage de s'installer conformément à tous les principes de la salubrité, du confort, et de l'art décoratif les plus fraîchement éclos. Cette installation devait être si parfaite et fut si minutieusement conduite qu'elle dura quinze mois.

Deux amies de Rita, qui s'étaient mariées presque en même temps qu'elle, au bout d'un an, avaient déjà fait un voyage en Norvège, passé l'hiver en Algérie, reçu brillamment chez elles au printemps, enfin étaient mères. Rita et Jean-Paul, attachés à Paris, par les travaux exigeants de leur futur appartement, avenue Kléber, avaient dû accepter l'hospitalité provisoire de Mme de San Stefani qui, nonobstant ses idées, était logée à l'ancienne mode, rue du Bac.

Là, Jean-Paul perdit, à donner un tour plus frais aux pièces que lui prêtait sa belle-maman, un temps

précieux qu'il dérobait aux préparatifs de l'avenue Kléber : mais il ne pouvait vivre nulle part sans imposer des métamorphoses. Et, dans l'espace de ces quinze longs mois, le jeune ménage se tint caché, prit l'air à peine, ne reçut point du tout, parce que Jean-Paul n'ignorait pas que son crédit tenait à la magistrale ordonnance d'un « confort moderne », et que s'exhiber, pour un début, dans un appartement portant toutes les marques du siècle de Louis XIV, c'était faire une entrée pitoyable, se déconsidérer.

Enfin, ils furent chez eux ! Que dire de cet appartement ?

On a plaisir à parler du cabinet d'un homme de goût : le seul énoncé d'une toile, d'une gravure, d'une estampe décorant un panneau, évoquent les préférences d'un esprit, un caractère, un homme ; jusque dans le style convenu, monotone et presque obligatoire d'un boudoir de femme, il y a moyen de tirer, des nuances mêmes de la banalité, quelques renseignements curieux, amusants, touchants parfois, sur le tempérament qui s'y pelotonne ; il n'est pas sans intérêt ni sans profit de connaître la cabane des sauvages, la hutte des castors ou la ruche des abeilles, qui nous enseignent quelques grandes lois gouvernant le monde. La plume regimbe à décrire l'appartement des jeunes Pouchard.

Que l'on parcoure les prospectus des fournisseurs d'appareils hydrothérapiques, les annales de la bactériologie, les tableaux anatomiques et démonstratifs employés dans les écoles de culture physique, les annonces de bains turco-romains, les réclames pour porte-pantalons, tendeurs, malles et mallettes démontables, etc., et l'on aura, si l'on y tient, une impression de ce sybaritisme nouveau qu'on appelle le « confort moderne » et qui est plutôt la croyance superstitieuse à l'excellence du bien-être physique que le goût du bien-être.

Cela tenait du sanatorium, du haras, du hammam, de l'hôpital, de la couveuse et des boxes d'expositions d'hygiène. Cela était destiné à recevoir et à abriter des corps humains, à les coucher, à les nourrir, à leur faciliter l'absorption d'oxygène pur, à les laver, à les flatter dans leurs fonctions digestives, à exciter le jeu de leurs muscles par des exercices inutiles, à leur éviter, par contre, tout mouvement, tout effort tendant à satisfaire les exigences naturelles de l'organisme. La mécanique y suppléait à la vie normale de l'homme : des fauteuils suédois, dit-on, monstres animés, pour peu que vous leur confiiez votre séant, s'y mettaient à vous agiter chaque membre, à vous faire jouer chaque articulation, ployer chaque fibre musculaire sans plus vous intéresser le cerveau que si vous eussiez pour chef une noix creuse. Jean-Paul et Rita consentaient à tirer, quatre fois par jour, par périodes réglées, sur de longs caoutchoucs, en regardant la muraille d'un œil morne ; ils s'exténuaient à manier des massues ; mais en revanche, le moindre geste leur était épargné pour atteindre un vêtement dans l'armoire, une paire de bottines sur la planchette, un journal sur l'étagère, tous ces objets se présentant, comme d'eux-mêmes, précisément à la hauteur de la main, au lieu juste où il était prévu que Monsieur ou Madame en pourrait éprouver la nécessité. Et les pièces étaient disposées avec tant de prévoyance, selon l'ordre quotidien des besoins généraux et même dès désirs particuliers, qu'il devenait en vérité à peu près oiseux à Monsieur et à Madame d'être montés sur jambes, comme l'humanité vulgaire, car il ne leur était pas indispensable de faire dix pas dans une après-midi. En un mot, à l'appartement de l'avenue Kléber, toute demande du corps humain était satisfaite et comblée avant même, pour ainsi dire, qu'elle eût atteint la conscience, tout effort était inutile, toute intervention cérébrale superflue.

Qu'eût-on inventé de plus raffiné pour l'abêtissement définitif de l'homme ?

Cependant, les jeunes époux n'avaient pas passé huit jours dans ce paradis, qu'ils partaient pour la Suisse, la saison étant belle, et tous les deux tombant d'accord qu'il était trop juste de se reposer des fatigues que leur merveilleuse installation leur avait values.

— Eh quoi ! leur dit Mme de San Stefani, en quel endroit du monde pouvez-vous désormais être mieux que chez vous ?

— N'avons-nous pas, disait Jean-Paul, toute la vie pour être chez nous ? Pour le moment, l'essentiel est de nous refaire au grand air.

*
* *

Ils se refirent dans une chambre d'hôtel en pitchpin fort ordinaire, au bord du lac des Quatre-Cantons. Ils n'avaient pas emmené de femme de chambre, sous le prétexte de s'enivrer d'indépendance ; une grosse rougeaude d'Allemande, au service des vingt-cinq numéros de l'étage, brossait les robes de Rita et les suspendait le matin au bouton de la porte. Jean-Paul, en caleçon, ouvrait lui-même, et le corps pincé dans l'entre-bâillement, saisissait les souliers jaunes, ses pantalons, les jupes de sa femme, les imperméables et quelquefois le broc d'eau chaude ; il s'accrochait le flanc au verrou ou se contusionnait l'épaule au bec-de-cane dans un mouvement trop prompt, si une chambre s'ouvrait soudain en face de lui ; et il rentrait grimaçant, jurant, chargé comme un portefaix. L'eau manquait pour la toilette, le petit déjeuner était en retard, ou bien c'était le linge qu'on apportait avec la longue note incompréhensible, pendant que Monsieur changeait de chemise ou que Madame s'amusait à gam-

bader comme un jeune chevreau sur le lit. Quant à faire entendre au personnel un mot de français, ah ! bien, ouitche ! au premier seulement, une femme de chambre était Lorraine. C'était le diable que d'obtenir des petits pains sans anis ou de faire remplacer par quelques morceaux de sucre le miel qui accompagne le café au lait. Impossible de dîner à part : ils s'asseyaient à table d'hôte, en même temps que 250 Allemands retentissants et emplis de fierté nationale que quelques-uns mettaient aux pieds de la Parisienne en disant des mots galants qui la faisaient pouffer.

Ni Rita, ni Jean-Paul ne s'étaient encore autant amusés.

Ils dépassèrent, sans y prendre garde, le temps prévu pour leur villégiature. De Paris, la belle-mère adressait vainement des lettres de rappel, et pour séduire les vagabonds, leur décrivait leur propre appartement de l'avenue Kléber qu'ils connaissaient bien.

A propos d'appartement, Jean-Paul vit, au salon de l'hôtel, des photographies d'intérieurs artistiques exécutés en Bavière, qui prouvaient que les Allemands s'étaient mis à faire dans l'ameublement des progrès remarquables. Il prit le train pour Munich.

Quant au confort proprement dit, l'infériorité de l'avenue Kléber ne lui paraissait pas évidente ; mais la sobriété et l'appropriation du décor allemand, par exemple, ridiculisaient, démolissaient dès le premier aspect cent niaiseries d'ornementation que Jean Paul avait accueillies chez lui trop précipitamment, sous la couleur de nouveauté. Il écrivit, de Munich, des lettres ambiguës où il faisait de brumeuses allusions à une déconvenue grave, à l'écroulement d'une opinion, et en même temps pour l'avenir à de hardies résolutions. Rien de clair. C'est qu'il s'agissait de préparer la belle-mère à un coup d'État.

La pauvre femme n'y comprit goutte, ou plutôt, crut pouvoir y comprendre qu'un espoir de paternité avait été violemment déçu, à la suite, c'était probable, de quelque chute dans la montagne ; et elle se montrait grandement inquiète de la santé de Rita ; pis que cela : elle menaçait de prendre le train, d'arriver après-demain à Munich. Ce malentendu fouetta Jean-Paul en ses hardies résolutions : « La belle-maman sera trop heureuse d'apprendre qu'il n'y a qu'une affaire d'ébénisterie là où elle a craint un danger pour sa fille, et, comme tous les coups d'État, le mien sera approuvé. » Il ramena sa femme à sa mère, mais paya le voyage de l'ébéniste allemand qui devait mettre sens dessus dessous l'appartement de l'avenue Kléber.

RENÉ BOYLESVE.

(A suivre.)

L'ÉMIGRATION EUROPÉENNE
AUX ÉTATS-UNIS

New-York, le 2 mars.

Quel résultat donnerait à la longue le mélange des diverses races de l'Europe, s'il leur était possible de s'unifier en s'assimilant les unes aux autres ? Voilà un problème tout spéculatif, que l'ethnographie n'a jamais eu lieu d'étudier, ses recherches se limitant au passé. Mais il existe un pays où ce problème est dès à présent posé, et qui pourra sans doute un jour lui donner une réponse. Les États-Unis, depuis le début des grandes émigrations européennes dont ils ont été le terme pendant tout le siècle dernier, assistent à une curieuse expérience de psychologie ethnique qui s'opère au sein de la nation américaine, mais dont il ne sera permis, avant longtemps encore, d'apprécier les conséquences. Cette nation fut d'ailleurs de tout temps un mélange. Quand elle s'émancipa, après la guerre d'indépendance, les colons anglais ne furent pas seuls à la constituer. Quatre autres nationalités se trouvaient auprès de la leur sur le même continent : des Français, des Espagnols, des Hollandais et des Suédois. Plus tard, après 1820, quand l'immigration commença à se faire sentir, presque toutes les nations du globe vinrent la grossir tour à tour d'un contingent plus ou moins important, et, à part quelques dépressions momentanées, ce mouvement s'accentua d'année en année. Il est vrai qu'elle augmentait à mesure sa population native, et tenait tête à la poussée qui s'exerçait sur elle ; mais il arriva un moment, en 1890, où elle fut atteinte par le nombre des émigrés venus après 1835 et de leurs descendants ; et aujourd'hui elle est dépassée. Si l'on songe que pendant les deux tiers d'un siècle des Irlandais, des Allemands, des Suédois, des Russes, des Italiens, des Hongrois sont venus successivement échouer chaque jour par centaines sur le rivage des États-Unis, est il permis de douter que la nation américaine ne doive s'en ressentir, et que l'évolution que son caractère primitif a déjà subie ne soit encore loin d'être achevée ? Elle est, comme dirait un philosophe allemand, dans un perpétuel devenir, et nul ne saurait prévoir ce qu'elle sera dans cinquante ans d'ici. Les proportions qu'a prises l'immigration n'ont pas été sans l'émouvoir. Elle a aperçu là des dangers auxquels elle a déjà remédié en partie par une législation sévère, entreprise depuis 1875, et aujourd'hui elle s'en soucie de plus en plus, car elle n'y voit pas seulement son présent engagé, mais son avenir. Elle est en proie à une sorte de malaise, qui chez certains va jusqu'à l'irritation ; elle regarde l'immigration du haut de sa grandeur avec une fierté un peu hautaine, et la con-

sidère comme un mal. C'est du moins là le sentiment le plus répandu. A-t-elle raison de s'effrayer de la sorte? Devant la marée de l'immigration, elle ressemble à un rocher que viennent battre l'une après l'autre les vagues de la mer; ces vagues se briseront-elles contre lui, à jamais impuissantes, ou bien parviendront-elles à le miner? Tout le problème se résume dans cette lutte, d'où dépend l'avenir du pays. Deux sangs sont en présence, le sang américain avec ce qu'il tient à garder, et le sang de l'étranger avec tout ce qu'il y infuse de nouveau. Qui saurait pénétrer la chimie secrète d'un si complexe mélange quand, au sein d'une simple famille, les lois de l'hérédité nous paraissent si obscures? Nous connaissons toutefois les deux adversaires engagés dans cette lutte, et si nous réussissons à évaluer leur force respective, nous apprendrons du moins jusqu'à quel point les inquiétudes que nous marquions plus haut sont justifiées.

* * *

Sans faire ici l'histoire de l'immigration, il est bon de donner un aperçu de ses statistiques. Les Irlandais vinrent surtout entre 1840 et 1860; en 1890, trois millions et demi avaient abordé. Les Allemands suivirent de près; ils affluèrent entre 1860 et 1870, 1880 et 1884. Ils atteignirent en 1890 un total de quatre millions et demi. Leur émigration fut d'abord due à la révolution de 1848, puis au désir d'éviter le service militaire, ce qui donna lieu en 1872 et 1873 à plus de dix mille procès, et enfin à la crise économique que traversa l'Allemagne. Après 1890, les statistiques changèrent d'aspect : chaque peuple semblait avoir son tour, et c'est depuis douze ans celui de l'Italie. Entre 1890 et 1900 celle-ci donne 651 893 émigrés. La Russie et la Pologne ne sont pas moins généreuses, et en donnent 602 010; l'Autriche-Hongrie, 592 707; la Suède et la Norvège, 321 281. Dans les statistiques de 1902, un accroissement considérable se constate chez ces nationalités, alors que les autres, l'Allemagne et l'Irlande surtout, sont en décroissance marquée. L'Italie y figure avec un total de 178 375 émigrés; l'Autriche-Hongrie en fournit 171 989; la Russie, 107 347; la Suède et la Norvège, 18 378; la France, 3117. Les plus grands foyers de cette émigration sont pour l'Italie la province de Naples, les Abruzzes, la Calabre, la Sicile, pour l'Autriche-Hongrie, la Croatie, la Slavonie, la Galicie, et les plaines de la Theiss; pour la Russie, la Pologne et la Finlande; enfin la Roumanie. Ces dernières provinces envoient presque exclusivement leur population juive. Il est à noter que la grande majorité des Italiens viennent de l'Italie du Sud, à cause de l'extrême misère des habitants qui ne peuvent guère y gagner plus d'une lire par jour alors que l'Amérique leur assure un salaire minimum d'un dollar et demi. Leur émigration est due à des raisons économiques, beaucoup plus qu'au désir de jouir des bienfaits de l'indépendance américaine, et des principes de la constitution, dont ces paysans ne se font aucune idée avant de venir. Ce qui les encourage le plus à s'expatrier, ce sont les lettres qu'ils reçoivent de leurs parents ou de leurs amis, qui ont réussi dans leur pays d'adoption. De plus, les compagnies de navigation font beaucoup de publicité, envoient des agents dans les plus petits villages, qui y répandent le bruit que des terres sont données pour rien dans certains États d'Amérique. Le prix de la traversée est en moyenne de 112 francs, et beaucoup de billets sont payés d'avance par des amis plus fortunés qui veulent donner à leurs compatriotes des facilités pour venir.

L'émigration juive de Russie et de Hongrie est due à des raisons à la fois économiques et politiques. Si les juifs polonais, roumains, galiciens ne peuvent posséder de terres dans leur pays; s'ils sont exclus des écoles publiques; si leur commerce est accablé de taxes prohibitives, ils savent qu'aux États-Unis, une fois naturalisés, ils jouiront des mêmes droits que les autres citoyens, voteront comme eux, et ne seront victimes d'aucune persécution. Le baron de Hirsch a fondé une Société au capital de 50 millions pour l'assistance de l'émigration juive aux États-Unis et dans la République argentine. Beaucoup de billets sont payés par cette Société, et aujourd'hui on évalue à un million le nombre de juifs qui se trouvent en Amérique, dont 300 000 sont fixés à New-York.

Il a été de tout temps relativement facile aux émigrés de trouver du travail dès leur arrivée. Leur affluence ne s'explique pas seulement par le désir d'améliorer la situation qu'ils ont dans leur pays d'origine; elle répond à un besoin, de l'autre côté de l'Océan. Il n'existe pour ainsi dire pas de classe ouvrière aux États-Unis. L'ouvrier américain a eu toutes les facilités pour recevoir une bonne instruction, et pour apprendre de très bonne heure un métier industriel. Il se considère donc comme au-dessus des ouvrages grossiers, les méprise, et choisit un genre de travail qui exige de l'intelligence et de l'habileté et qui lui rapporte trois ou quatre dollars par jour, quinze à vingt francs. Comme il faut bien que les gros ouvrages se fassent, l'émigré, qui la plupart du temps est à son arrivée un ouvrier inexpérimenté, n'hésite pas à s'y employer. Il a été habitué sur l'autre continent aux plus durs labeurs et aux plus bas salaires. Mais à la longue, après les fortes périodes de l'émigration, l'opposition de ces deux classes de travailleurs fit naître entre elles une concurrence très vive, qui exposa le travail américain à

un grave danger. Les émigrants étaient embauchés par contrat dans leur pays même, et les patrons leur offraient, bien entendu, des salaires comme ils étaient accoutumés d'en recevoir, et qu'ils acceptaient. Le *contractlabor* eut une répercussion dans tout l'ensemble du travail américain et abaissa la moyenne des salaires. Aussi, indépendamment des lois qui limitèrent l'émigration et dont nous parlerons plus loin, des *anti-contractlabor laws* en 1885, 87 et 88, abolirent ce système, en excluant du territoire tout émigré arrivant avec un contrat de travail. Elles diminuèrent en même temps l'affluence des émigrés, car l'engageante certitude de trouver du travail à leur arrivée ne pouvait plus leur être donnée. Elles furent d'autre part un complément nécessaire de la loi sur le tarif. Elles mettaient à l'abri le travail, comme celle-ci protégeait l'industrie nationale de la concurrence étrangère. On a prétendu pourtant que, malgré ces mesures défensives, l'immigration avait entraîné un abaissement des salaires. Mais comme la moyenne de ceux-ci s'est élevée depuis trente-cinq ans de 2 dollars 20 à 2 dollars 60, il est très difficile de vérifier cette assertion, car les dépressions momentanées que cette moyenne a subies peuvent être attribuées à un ralentissement dans l'activité industrielle, à un perfectionnement de la division du travail, qui en entraîne toujours un déplacement, ou à la réduction des emplois produits par le progrès de la machine, aussi bien qu'à la concurrence créée par l'immigration.

Dans tous les cas, il est certain que les États-Unis ne sauraient se passer du flot continu d'immigrants qu'ils reçoivent. Si ce flot s'arrêtait, ils s'en trouveraient très mal. Dès à présent, certains symptômes indiquent des embarras futurs. Les Italiens qui au début de leur émigration prenaient charge des gros labeurs, des travaux de terrassement et de canalisation, commencent à les abandonner, comme les Irlandais le firent avant eux, et ont maintenant des aspirations plus élevées. Toutefois ils travaillent encore en grand nombre dans les mines et les carrières, et cultivent la terre. Mais ils ont une tendance marquée à se fixer dans les grandes villes, où ils s'adonnent au commerce de détail et à la fabrication du cigare. Quant aux juifs de Russie et de Roumanie, soit par aversion, soit par incapacité physique, ils ne s'emploient ni au dur travail des usines, ni à l'agriculture. Ils sont tous concentrés dans les villes; leur principale occupation est la confection et la vente des vêtements bon marché. Quelle est la catégorie d'émigrants qui prendra la place des Européens le jour où ceux-ci ne travailleront plus à la construction des chemins de fer et des égouts? Les États-Unis seront peut-être amenés à rouvrir la porte aux Chinois, qu'ils ont exclus depuis 1880, à cause de l'irréductible résistance que la race mongole oppose à la civilisation américaine.

L'immigration présentait un second danger. Comme elle se recrute parmi les classes les plus pauvres, elle risquait d'introduire en Amérique des indigents et des criminels en grand nombre. Les premières lois, qui datent de 1875 et de 1882, excluaient tout individu ayant encouru une condamnation ou pouvant devenir une charge publique. Elles obligent également chaque immigrant à être porteur d'une somme d'au moins 10 dollars. Par un amendement introduit en 1894, l'accès du territoire fut enfin interdit aux aliénés, aux malades, aux infirmes et aux prostituées. Malgré la rigoureuse application de ces mesures, une grande misère règne surtout dans les villes parmi la population étrangère. Sur les 176 000 Italiens venus en 1902, 7 000 seulement portaient avec eux plus de 30 dollars et, sur 57 000 juifs, il n'y en avait que 2 000 qui fussent en possession d'une pareille somme. La grande majorité des immigrants arrive donc dans un état d'extrême pauvreté, et un bon tiers d'entre eux, n'ayant pas réussi, demande au bout d'un an à être rapatrié. Le fait est fréquent parmi les juifs, qui ou bien s'enrichissent ou bien meurent de faim. Les adversaires de l'immigration prétendent que le paupérisme et le crime sont beaucoup plus répandus dans l'élément étranger que parmi la population native. La vérité est que la moyenne des indigents, et des criminels y est légèrement plus forte. Ce sont des Italiens qu'on trouve surtout dans les prisons; des Irlandais, des Russes et des Bohémiens dans les maisons de charité; et ce sont les Suédois et les Danois qu'on y rencontre le moins.

Le manque d'instruction est très fréquent surtout chez les Italiens. Plus de la moitié de ceux qui arrivèrent en 1902 ne savaient ni lire ni écrire. C'est parmi les Irlandais, les Allemands et les Suédois que se trouve le moins d'ignorance.

Les défectuosités que nous venons d'examiner sont assurément autant de menaces pour la conservation et la prospérité d'une société; mais il est un danger qui nous paraît beaucoup plus sérieux, en présence de l'immigration, c'est la décroissance de la population américaine. Le problème de la dépopulation est aussi aigu aux États-Unis que dans les pays d'Europe, et il est appelé à le devenir plus si les tendances actuelles persistent. Il n'y a pas lieu d'étudier ici les causes de ce fait dû en grande partie à un désir excessif d'indépendance chez la jeune fille, et au grand développement qu'ont pris depuis une dizaine d'années les universités de femmes. Les statistiques du mariage s'abaissent de plus en plus, et il y a beaucoup trop de *vierges fortes* en Amérique. Pendant que la population native décroît, la population

étrangère se grossit des nouveaux arrivants, et se reproduit avec abondance, surtout chez les Italiens. Le recensement de 1890 a évalué à 26,35 sur 1 000 la moyenne de la natalité chez l'une, et à 38,29 chez l'autre. Dans une ville comme New-York, où la vie se partage entre les affaires et le plaisir, la classe élevée est à peu près stérile. Or si, d'après une loi sociologique établie, la population s'accroît en raison inverse de sa densité, les émigrés ne s'en reproduisent pas moins avec rapidité et exercent une poussée de plus en plus forte sur la population native, en comblant la lacune que normalement celle-ci devrait remplir. Il y a là pour l'Amérique un problème inquiétant, qui a soulevé une active campagne dont le président Roosevelt est un des plus ardents leaders. De pareilles tendances aboutiraient à la longue au « suicide de la race ».

Maintenant que nous connaissons les dangers auxquels l'immigration expose les États-Unis, voyons si le pays est armé contre eux. Prenons un groupe d'Italiens au moment où ils débarquent, et suivons-les dans la vie nouvelle qu'ils vont commencer. Ils arrivent de Naples, et à l'entrée du port de New-York ils sont pris à bord de leur steamer, pour être transportés au moyen de grosses barques sur l'île d'Ellis où sont installés les bureaux de l'immigration. La traversée ne les a pas démarqués. Le soleil d'Italie semble les avoir accompagnés. Il est encore là sur leur joue bronzée ; il brûle au fond de leurs ardentes prunelles, et l'imagination n'a pas grand'peine à les voir dans un autre décor que le gris estuaire de l'Hudson ; elle se plaît à les encadrer des splendeurs de la baie de Naples, à les noyer dans les aromes des bois de Sorrente. Ils parlent bruyamment, s'interpellent, gesticulent avec une vivacité tout italienne. La plupart d'entre eux sont des paysans sans instruction ; certains ont l'esprit contaminé de socialisme ou d'anarchie ; tous portent dans l'âme le pli héréditaire de la civilisation du vieux monde. Leur petit bagage à la main, ils défilent un par un devant les inspecteurs, répondent à la série des questions traditionnelles, ouvrent leur bourse et en étalent le contenu. S'ils sont admis, ils débarquent bientôt à New-York pour s'y fixer ou pour repartir plus loin. Restons avec ceux que la ville va garder. Dans la foule qui assiste à leur arrivée, sur le débarcadère du *ferry-boat*, ils reconnaissent un frère, un parent ou un ami, qui est venu à leur rencontre, tombent dans ses bras, et l'embrassent avec une naïve effusion, puis disparaissent dans les rues au milieu du fracas de l'*elevated railway*.

Mais ils ne connaissent ni la langue ni les usages du pays, et pour trouver du travail ils devront avoir recours au *padrone*. Italiens eux-mêmes, les *padroni* sont des intermédiaires entre les patrons et les immigrants. Avant la suppression du *contractlabor*, c'étaient eux qui embauchaient ceux-ci avant leur départ. Depuis ils se sont maintenus, et grâce à eux les nouveaux arrivants trouvent très rapidement du travail. En général, le *padrone* tient en même temps un boarding-house, où il les abrite et les nourrit. Enfin il est souvent banquier, reçoit du patron les salaires, les distribue aux ouvriers, ou les garde en dépôt dans la mesure où ceux-ci le désirent. Il se charge de faire parvenir l'argent qu'ils envoient en Italie à leur famille ; les Italiens en envoient beaucoup, 118 millions de dollars en moyenne par an, d'après les calculs qui ont été faits. Le *padrone* leur rend beaucoup de services, mais il est en général malhonnête. Il prélève une forte commission sur leurs salaires, dont ceux-ci ne connaissent pas toujours exactement le chiffre. Son bureau est des plus primitifs, et quelquefois les comptes y sont inscrits à la craie sur le mur. Les Italiens, malgré ces abus, ont recours à lui à cause de leur ignorance. Ils se sentent gênés devant les patrons américains et n'aiment pas avoir affaire à eux. Quand un *padrone* en prend trop à son aise, la vendetta fait sa besogne, et la crainte du coup de couteau est le seul frein qui le retienne un peu.

Les Italiens sont groupés à New-York dans deux quartiers qu'ils occupent exclusivement et dont l'un, fort pittoresque, a reçu le nom de *Petite Italie*. Ils ont au suprême degré l'esprit de clan. Il suffit de traverser une rue et l'on se trouve brusquement jeté au milieu d'eux. On n'entend plus parler qu'italien. Dans les cours des maisons, d'une fenêtre à l'autre, le linge sèche sur des cordes, tout comme à Gênes ou à Naples. Les boutiques portent des inscriptions italiennes, et presque tout y vient d'Italie. Ils ont leurs églises, leurs journaux, leur théâtre, leurs banques, et forment là une cité dans une autre cité ; chaque province occupe une zone déterminée, et les Napolitains ne sont pas mélangés aux Calabrais ou aux Siciliens. La jeune Italienne n'épouse presque jamais un Américain et ne quitte pas le quartier de ses compatriotes qui font bonne veille, et se montrent très jaloux de l'étranger qui approche d'elle, tant l'esprit de caste est développé chez eux.

La civilisation américaine n'a pas encore atteint ces émigrés d'hier. Transportés en Amérique, ils n'apprendront rien de plus que dans leur petit village d'Italie, et en resteront isolés jusqu'à leur mort. Certains retourneront dans leur pays quand ils auront amassé 800 à 1 000 dollars. Beaucoup d'entre eux iront y passer l'hiver, qui est leur période de chômage, mais reviendront l'été suivant. Si toutefois les États-Unis n'ont pas chance de faire d'eux des ci-

toyens, il n'en sera pas de même de leurs enfants. La loi les obligera à envoyer ceux-ci aux écoles publiques et c'est là que l'américanisation s'effectuera. L'école est pour la société américaine une garantie de conservation, et particulièrement à l'égard des enfants de l'étranger qu'elle a reçu hier. Elle est comme un tamis qui arrête au passage toutes les impuretés. Non seulement elle forme l'esprit par les excellentes méthodes d'enseignement qui y sont suivies, mais elle est une admirable éducatrice sociale, et développe dès la première heure chez l'élève ce sentiment de civisme qui joue un si grand rôle dans la vie américaine. New-York a dû s'armer d'un système d'enseignement primaire à toute épreuve pour résister à la marée d'ignorance et de tares morales que l'Europe lui rejette, car elle garde une bonne partie des émigrés qui abordent dans son port. Certaines écoles du *East side* sont composées d'une majorité d'enfants étrangers. La rigoureuse discipline à laquelle ils sont assujettis est presque militaire. Les principes du civisme et l'esprit de la constitution américaine leur sont enseignés avec un soin tout particulier. Chaque matin, à leur arrivée, une cérémonie imposante a lieu : le salut au drapeau américain, accompagné de chants patriotiques, et c'est un honneur très envié des petits Italiens que d'avoir à tenir le drapeau étoilé. Les enfants qui sont élevés ainsi feront plus tard de très bons citoyens américains ; l'école les a isolés pour toujours du pays de leurs parents, et au bout de la troisième génération ils n'en sauront même plus la langue.

La même américanisation s'opère à la longue chez les juifs qui, eux aussi, ont leur quartier à New-York. Ils ont un esprit de clan plus accentué encore que les Italiens. Ils parlent une sorte de jargon, moitié allemand, moitié russe, connu sous le nom de langue *yddish*, et aussitôt qu'on met le pied dans le ghetto, on n'y entend plus parler un seul mot d'anglais. Ils conservent là les mêmes mœurs et la même physionomie que dans leur pays. Leurs vêtements sont déguenillés et leurs intérieurs sordides. Hester street, une des rues les plus fréquentées du ghetto, présente le matin un aspect fort pittoresque. Le bord des trottoirs est encombré de charrettes, où il se vend de tout, et parmi les *peddlers* ou marchands ambulants qui se tiennent là, on retrouve ces admirables têtes bibliques des eaux-fortes de Rembrandt. Les yeux ont cette étrange expression hébraïque, qui semble porter en elle le mystère des civilisations mortes de l'Orient. Les barbes des juifs slaves sont d'un blond roux, presque rose ; on en voit d'autres, longues et bouclées, d'un noir admirable. Les femmes, jeunes ou vieilles, portent des perruques comme la religion de Moïse le veut. La rue, avec son marché quotidien ; l'intérieur des *sweat-shops*, où se fabriquent des milliers de vêtements par jour, tout, d'un bout à l'autre du ghetto, est empreint de cette intensité de vie qui est si caractéristique chez la race juive. D'autre part il y règne la plus stricte orthodoxie. Le vendredi, dès le coucher du soleil, les synagogues regorgent de fidèles ; le lendemain, le sabbat est scrupuleusement observé, et le dimanche est jour ouvrable. Les juifs ne mangent que la viande tuée selon les rites consacrés. Ils n'achètent de volaille que vivante, et chez les marchands se trouve une petite salle où le rabbin vient chaque jour tuer les bêtes à mesure qu'elles sont vendues. Il les attache par les pattes au-dessus d'une auge, récite une prière, prend un petit couteau tranchant comme un rasoir, et coupe la gorge de l'oiseau à l'endroit de l'artère. Il ne lui est permis de faire qu'une incision, et la bête meurt presque aussitôt, perdant à peine quelques gouttes de sang. Exécutée ainsi, elle est *kosher*, c'est-à-dire qu'elle a été tuée selon les rites et sans torture.

Les juifs ont aussi leurs bains orthodoxes, où ils vont se baigner à des époques déterminées, en récitant des prières. La femme doit aller s'y purifier chaque mois, et son mari ne peut pas approcher d'elle, avant qu'elle en revienne. Ils ont enfin leurs journaux, publiés en hébreu, qui atteignent un tirage de 40 à 50 000 exemplaires ; leurs théâtres, où les pièces sont jouées en langue yddish, et leurs écoles, qui portent le nom de *chaider*, et où les enfants dès l'âge de quatre ou cinq ans commencent à apprendre l'hébreu. C'est la première instruction que ceux-ci reçoivent.

Le *chaider* se trouve dans une arrière-boutique, ou bien dans la synagogue elle-même. Le rabbin y réunit une dizaine de petits gamins en haillons, et sur une vieille table boiteuse leur apprend à lire le Talmud ou le Pentateuque. Les parents tiennent beaucoup à ce qu'ils reçoivent cet enseignement religieux, afin de perpétuer chez eux l'esprit orthodoxe. Mais ils sont obligés par la loi à les envoyer bientôt à l'école publique, et dès lors ils n'ont plus de prise sur eux. La transformation commence à s'opérer. Les enfants des juifs russes se distinguent particulièrement dans les classes. Fils de paysans misérables et sans instruction, qui sont venus d'un pays encore très jeune, ils montrent des aptitudes intellectuelles plus fortes que les descendants d'une race d'Europe usée par des siècles de culture et de civilisation. Ils s'américanisent très facilement, au grand désespoir de leurs parents qui s'efforcent de maintenir chez eux les principes de la vieille religion, mais ils ne les écoutent pas et les considèrent comme des niais. La facilité que le juif a toujours montrée pour s'adapter au milieu dans lequel il a été amené à se fixer se remarque aux États-Unis plus encore qu'en tout autre pays d'Europe.

Armé comme il l'est d'un système d'éducation aussi solide et aussi efficace, le peuple américain a tout à gagner à l'immigration. D'ailleurs, avant d'en subir le choc, il a eu le temps d'acquérir des traits de race qui sont irréductibles. Il conservera toujours son esprit d'indépendance, qui le met à l'abri du péril socialiste, son aptitude si précieuse pour l'usage du *self-government*, la sévérité de mœurs qu'il a héritée des puritains de la Nouvelle-Angleterre, son sentiment de l'égalité qui a produit une répartition plus générale de la richesse, et a fait obstacle à la formation de toute classe privilégiée, son amour de l'ordre et de la loi, son patriotisme intense et sa grande confiance dans l'avenir du pays. Sans perdre ces qualités de race qui lui ont donné sa force et sa grandeur, il peut en acquérir encore d'autres, en prenant ce que l'Europe lui apporte de bon, et en rejetant le reste. Mais ce ne sera qu'après une lente assimilation que cette grande infusion de sang étranger produira ses effets, et il faudra que bien des années s'écoulent encore avant que son caractère laisse paraître de nouvelles faces. Jusqu'à présent, l'influence irlandaise est la seule qui soit palpable. C'est assurément en grande partie à l'Irlande que les Américains doivent leur vivacité, leur esprit, leur intrépidité et leurs aptitudes politiques. L'influence allemande s'est exercée sous deux formes. Les milliers de travailleurs qui ont émigré d'Allemagne n'ont introduit, du moins jusqu'à présent, dans la nation américaine, aucun trait particulièrement germain. Ils ne lui ont donné ni le sentimentalisme rêveur, ni les dispositions à la pensée métaphysique, propres à leur pays. Cette influence a été grande pourtant, mais elle fut plutôt due aux milliers d'Américains qui, chaque année, traversent l'Atlantique pour aller visiter l'Allemagne. Les universités américaines ont beaucoup emprunté à leurs rivales des bords du Rhin ou de Bavière, et leurs bibliothèques regorgent de livres allemands.

L'influence italienne, toute récente, est encore moins appréciable. Mais si les prévisions qu'elle engage à faire se réalisent un jour, elle aura été d'un grand prix pour les États-Unis. Les adversaires si nombreux de l'émigration de l'Europe méridionale et particulièrement de l'Italie font preuve d'une étroitesse d'esprit singulière. Ils se trompent, quand ils prétendent que l'Italien est paresseux, et puis ils ne songent pas aux bienfaits que, grâce à eux, l'Amérique peut recevoir de la grande patrie des arts. Chacun sait, en effet, qu'en Italie le sentiment artistique n'appartient pas en propre à la classe instruite, mais qu'il coule dans les veines du peuple. Un gondolier de Venise saura être ému devant un coucher de soleil et un gamin des rues s'amusera à copier sur un chiffon de papier le *David* de Donatello sur la place de la Seigneurie. D'autre part, si les Américains, forcés de se consacrer tout entiers au développement industriel de leur pays, n'ont pas encore pu donner leur temps à l'art, il n'en sera pas toujours ainsi. Un peintre français ne se sera peut-être pas trompé en disant « que les États-Unis auraient un jour la plus belle école de peinture du monde; que Venise commença comme l'Amérique par l'industrie et le commerce; qu'elle eut des marchands avant d'avoir des peintres et qu'elle fut obligée d'acquérir ses richesses et sa puissance avant de pouvoir fonder une école d'art ». Si l'Américain d'aujourd'hui est voué à cette fiévreuse conquête de l'argent, ce n'est pas qu'il en ait la passion, car il aime autant à le dépenser qu'à le gagner. C'est pour lui une manière de déployer son énergie. Mais il ne restera pas toujours comme l'Anglais, un commerçant, et rien n'empêche de croire que son activité, absorbée aujourd'hui par la poursuite de la richesse, ne se tourne demain vers un autre objet, — qu'il ne devienne artiste.

La race juive, elle enfin, jouera-t-elle aussi son rôle dans la formation de son caractère? Voilà qui est très incertain. Les États-Unis ont donné droit de cité aux juifs; ils les respectent, reconnaissent et admirent leurs grandes qualités, mais ils s'arrêtent là. Socialement, les deux races sont fermées l'une à l'autre. Elles vivent côte à côte sans s'approcher, et elles ne se pénétreront jamais.

Quel que soit le résultat que doive donner un mélange de sangs aussi complexe, il est assurément destiné à être très heureux. Notre supériorité intellectuelle, la richesse de notre tempérament français, vient en grande partie de ce que nous avons été, à nos débuts, une agglomération de peuples. Quand les éléments qui se combinent ne sont pas trop hétérogènes, comme la race blanche et la race noire par exemple, ils forment l'ensemble le plus complet et le plus satisfaisant. Ils agissent l'un sur l'autre, et cette réaction est une cause de progrès :

« Le mélange final, a dit Spencer, de toutes les variétés alliées de la race aryenne, produira le plus puissant type d'homme qui se soit jamais vu : un type d'homme plus plastique, plus capable de s'adapter et de comprendre les modifications nécessaires au perfectionnement de la vie sociale. Je crois que, quelles que soient les difficultés qu'ils aient à surmonter, les Américains peuvent avec raison entrevoir un temps où ils auront produit une civilisation plus grande que le monde n'en a jamais vu. »

L. Delpon de Vissec.

LES PONCIFS NOUVEAUX

AU SALON DISSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE

I

Ce n'est pas un fol amour de l'antithèse ou du paradoxe qui pousse le critique à souligner les poncifs nouveaux au Salon dissident de la Société Nationale des Beaux-Arts, après avoir cherché, l'année dernière, — et trouvé — quelques témoignages d'indépendance au Salon officiel de la Société des Artistes français.

L'âge de la fièvre inventive est passé. Le Salon du « Champ-de-Mars » a jeté sa gourme : après treize ans d'existence, il est mûr, bien portant, satisfait de lui-même, un peu éteint. Il ne lit plus guère : il se relit. Il se répète avec complaisance, et ses redites ont pris quelque gravité dans l'accent. C'est l'heure du *statu quo*, du « déjà vu », de l'insignifiance encore brillante. Comme un importun ami de jeunesse, l'inédit se dérobe avec discrétion. La sagesse domine en 1903. Le salon de 1903 a fait un beau mariage avec la sagesse. Et comme s'ils s'agissait pour l'art contemporain de fêter symboliquement les centenaires de l'histoire que nos pinceaux ne retracent plus sur la toile, on se croirait au Consulat, après les belles débauches sentimentales des 93 et des 89... Ce n'est pas la faute du critique : le critique ne fait pas les événements ; il les constate. Il les enregistre seulement, avant de les commenter. Il ne philosophe qu'après avoir vu.

Voyons d'abord.

Et, d'abord, sommes-nous en 1903 ? Peut-être en 1902, en 1901... Pourquoi pas ? Effet de la périodique monotonie sur les sens ! Chaque printemps, de plus en plus tôt, c'est toujours le même Salon, les mêmes sociétaires aux mêmes places, absolument comme aux Aquarellistes, aux Pastellistes, chez Georges Petit. Nulle révélation. Plus d'imprévu ! C'est le même rendez-vous dans le même décor : et cela, selon le mot très féminin d'une jolie fidèle, afin de nous ôter le sentiment de vieillir... Mais l'insignifiance esthétique n'apporte pas que ce bienfait : à défaut d'ardeur communicative, elle garde hautement sa signification sociale. Un Salon n'est-il pas une manifestation de la Vie, un grand-livre où s'exprime silencieux le bilan de l'époque et de l'année, un chapitre éphémère de l'éternelle Comédie humaine qui précéda le géant Balzac et qui lui survit ? Et je ne parle pas ici de la fête païenne du vernissage ni de la statue déjà lointaine de Rodin... Le calme est à l'ordre du jour : il caractérise les soirs de nos théâtres et le répertoire dominical de nos concerts ; il envahit nos romans, qui se ressemblent tous, et les volumes fragiles de nos poètes, dont la « foi nouvelle » se définit réaction salutaire de la « santé » contre les imprudences du « métaphorisme » contemporain. Je n'ajouterai pas, avec le poète :

Quand l'impuissance écrit, elle signe sagesse...

Car, loin d'être impuissant, notre art est fécond, terriblement : la seule peinture a produit, cette année, 1 356 ouvrages reçus, sans compter les autres, soit 153 de plus que l'année dernière qui n'était pas en décadence numérique ; il serait oiseux de vanter la repopulation parmi nos peintres... Mais la sagesse est inquiétante, à son tour : elle signifie lassitude imaginative, masquée sous le brio de l'exécution ; les représailles de l'École du bon sens sont toujours une chose grave, surtout quand le sentiment des belles formes ne renaît pas avec la pondération. Partout, l'abus du génie favorise la réaction du talent ; il n'y a point qu'à Bayreuth que le soir tombe : c'est l'heure universelle du « crépuscule des dieux »...

Présentement, est-ce la persistance des poncifs anciens qui nous décourage ? Oh ! non, car l'habitude de les voir les rend invisibles... Si M. Carolus-Duran prend sa revanche, M. Gervex parvient à descendre au-dessous de lui-même, c'est-à-dire de tout : mais qu'importe ? Et qu'importent les honnêtes verdures ou les portraits beurrés, tous les *leit-motive* proprets des sociétaires mondains qui ne sont pas même académiciens, — et la jaunisse invétérée de M. Courtois ? Sans l'encombrement, toujours préjudiciable, un tel repoussoir serait plus qu'inoffensif. Ce « déjà vu » ne semble point déplaire à la vitrine des marchands. Ce qui est plus amer, c'est que les deux fils Laurens, Paul-Albert, néo-grec, et Jean-Pierre, néo-breton, ne se renouvellent point : hélas ! ils ne sont plus les seuls qui piétinent... Mais ce qui paraît seulement risible, ce sont les paysages de Mme Madeleine Lemaire, qui seraient certainement refusés par l'unanimité du jury, si leur auteur n'était sociétaire... Libre à M. José Frappa de déshabiller devant ses juges (déjà compromis par M. Gérome) une *Phryné* du Musée Grévin ! Libre à M. Jean Béraud, président dudit jury, de refaire, après tant d'autres, un portrait du *Christ*, et de prêcher *de visu* les joies d'une nombreuse famille aristocratique, ou d'évoquer ses lointaines sorties du lycée : quel dommage, pourtant, qu'un tel apôtre ne soit point né peintre !

Il faut se borner ; sans quoi, le génie nous rendrait prolixe : je parle de quelques grands morts ou même, volontiers, par contraste, de certains absents dont l'éloignement accentue notre actuelle grisaille ; mais si l'œil regrette Whistler, et Carrière, et Rodin, s'il cherche en vain les Parisiennes d'un Helleu, les inégales délicatesses des Kroyer et des La Gandara qui

s'exilent aux pastels, ou les mâles rudesses décoratives d'un Victor Koos, il trouve une double compensation dans la retraite, hélas! momentanée, de M. Guillaume Dubufe, car ce peintre incomplet manifeste, à part beaucoup d'étourderie préméditée dans le placement des cadres, des dons innés de tapissier-décorateur... Le génie souffle où il veut. Le talent aussi; voici plusieurs transfuges qui viennent demander au « Champ-de-Mars » de l'avenue d'Antin l'illusion d'une atmosphère plus respirable : Mlle Delasalle, Mme Gonyn de Lurieux, MM. Caro-Delvaille, Abel Faivre, Paul Graf et Georges Rouault.

Puissent-ils conserver leur illusion le plus longtemps possible! Et nous avec eux...

II

Cette illusion, l'an de grâce et de sagesse 1903 ne l'abolit pas encore, entre tant d'autres : aussi bien, à défaut d'inédit, la moyenne est spécieuse; et, quand l'œil s'est habitué, sous l'empire de la fatigue, à tous les paysages enfumés et corrects, à tous les intérieurs assombris et mélancoliques, décidément plus nombreux que les paysages, aux chalands qui croupissent dans l'eau stagnante des villes mortes, aux bateaux-pêcheurs qui mêlent leurs voiles numérotées dans l'or miroitant du soir, aux palais qui s'effritent dans la vase verdie des lagunes, à toutes les Bretagnes renaissantes, à toutes les Venises agonisantes (car la *Mort de Venise* est un très moderne *leit-motiv*, et le rigoureux génie d'un écrivain la suggère plus éloquemment que l'anémique maëstria de nos peintres), bref, à toutes les sourdes intimités de la mer laborieuse, de la province ou de la ville que le prompt succès de quelques initiateurs a fait surgir du néant où leur poésie sommeillait plus belle, — les poncifs nouveaux choquent moins visiblement parmi les tranquilles allures de l'ensemble et les réconfortantes tonalités de certains.

Quelques œuvres d'art apparaissent, et, qui plus est, des œuvres d'artistes, car l'âme y transparaît sous les beautés de la matière : sous l'émail, on sent la main pleine de pensée qui a pétri le rêve et sa forme. Ah! ces ouvrages ne sont pas innombrables comme le cœur de Mme la comtesse Mathieu de Noailles : mais ils sont.

Des Espagnoles de Zuloaga, d'un portrait de Besnard, des portraits groupés de Sargent, de deux portraits de Jacques Blanche, d'un petit intérieur de Lobre, de l'envoi majestueux de Cottet, d'un admirable *Saint-Just*, de Pierre Roche, l'avenir dira, dans nos musées : « C'était au Salon de 1903. » Et cette seule mention suffira pour faire paraître ce banal Salon très beau. Total : une douzaine d'œuvres, sans phrases. C'est beaucoup! Et ni l'avenir ni la direction de nos musées (si leur clairvoyance progresse) n'oublieront de glaner dans une élite de toiles signées Lavery, Frieseke, Morrice, Maurer, Anglada, Wageman, Franz Hens, parmi les étrangers, et chez nous, Ménard, Simon, Caro-Delvaille, Anquetin, Le Sidaner, Jeanniot, Morisset, Saglio, Meslé... J'en oublie. Allons interviewer ces œuvres d'artistes. Opposons-les, telle une digue harmonieuse, à l'épaisse marée montante des poncifs nouveaux...

III

Est-ce une providence tacite qui a voulu se servir des deux meilleurs portraits de Jacques Blanche pour exprimer les deux capitales tendances de notre art en rapprochant les personnalités de *Claude Debussy*, de *Lucien Simon*?

Dès le matin du premier jour, à l'heure anxieuse, mais exquise, de la rencontre avec l'œuvre d'art, le salonnier qui n'est pas réduit à la servile mission d'annoncier pense à mesure qu'il regarde, interroge à mesure qu'il découvre, ajoute et rature intérieurement, sans avoir le temps de noter mieux que des noms, et, déjà, cherche un titre qui résume avec expression toute la philosophie du Salon plus restreint qui se construit lumineux dans son cerveau : Le *Debussysme* au Salon de la Société Nationale, tel fut, d'abord, le titre rêvé. Ce n'était pas seulement à cause de la solidité de l'œuvre, une des plus fières du Salon, et le plus beau des portraits d'hommes assurément, ni pour l'intérêt de l'effigie que la peinture a fixée dans l'or : un visage mat et réfléchi de brun concentré, dédaigneux et fort, qui ferait mieux au Luxembourg que la vanité bouffie de *M. Paul Adam*; l'air d'un philosophe qui n'est pas sans avoir la conscience un peu narquoise de sa valeur et qui contraste avec la discrète, nerveuse et maigre inquiétude du peintre familial Lucien Simon... Ce titre, ce mot qui nous séduisait, c'était l'expression, déjà risquée par nous l'an dernier, d'un nouvel état d'âme, je n'ai pas encore dit : d'un poncif nouveau, bien que toute création très originale enfante inévitablement un nouveau genre de poncif, et que, déjà, les préludes ou les mélodies de nos derniers snobs s'enveloppent de cette atmosphère chuchotante... Réciproquement, toute originalité, si détachée qu'elle soit de ce monde, si personnelle que l'orgueil du novateur ou que l'admiration des siens la suppose, a pris racine dans un terrain qui n'a pas étouffé ses germes : le *Debussysme* est donc, pour ainsi dire, antérieur ou parallèle à Debussy lui-même; et, s'il représente quelque chose, ce mot définit d'un trait le côté vague, atténué, mystérieux, encore endolori, de notre art, la nébuleuse où l'âme et les yeux se plongent pour corriger l'éblouissement des irisations

impressionnistes et des fulgurations wagnériennes : de même que le *Quo-vadisme*, tellement éphémère qu'il n'a pas eu le temps d'influencer le versatile regard de nos peintres, incarnait trop bourgeoisement, sous une défroque de drame romain, la revanche de l'aventure sur l'analyse... Et le rêve, partout, a reconquis la réalité.

Ce souffle *nuageux* a-t-il gagné la peinture? La parenté, sinon tout à fait la fusion des arts, autorise-t-elle une pareille recherche? Il y a juste cinquante ans que Chenavard et ses amis remarquaient au Salon des Menus-Plaisirs les progrès d'un élément *musical* (il ne s'agissait encore, à leurs yeux d'érudits, que de paysage et de pittoresque); au beau temps, moins lointain, de nos illusions, un avancé (qui s'est converti) découvrait une peinture *wagnérienne* dans les reflets ensoleillés de l'impressionnisme et sur la chair nacrée des enfantines baigneuses de Renoir : où trouver une peinture *debussyste* qui sacrifie la *couleur* vive à la *nuance* intime, et que guette un poncif nouveau? — Cette peinture existe; elle a même devancé sa fraternelle musique; elle fut l'aînée. Debussy ne nous apparaît-il pas, dans une lueur, comme le Whistler de l'art musical, un Whistler quelque peu *préraphaélite*, il est vrai, par les sujets élus et par le goût, déjà suranné, des légendes, mais impressionniste amant de l'ombre et visionnaire épris des *Nocturnes*, et, comme eût dit Mallarmé, « musicien du silence », évoquant l'intensité dans l'intimité, réconciliant le dilettantisme avec le mystère et l'arabesque avec le frisson, parmi de très subtiles harmonies en bleu mineur et en or discret, glissant l'humour dans sa parole et la poésie dans son œuvre? Tous deux poètes, en effet, poètes ironiques et très *construits*, sous leurs apparences de fantômes : rappelez-vous l'incomparable *Portrait* du Luxembourg, hommage filial de Whistler, ou le *Quatuor* du compositeur et son *Pelléas* (n'ayant pas crié d'emblée au chef-d'œuvre, nous avons toute liberté pour l'estimer). Ces deux visionnaires sont des artistes, et l'art le plus éthéré ne vit que par la forme... Mais nous voici loin du Salon! — Pas le moins du monde!

Debussy, critique musical, n'a pas moins d'ironie que Jean Veber; et Debussy, rêveur, semble illustré par les hallucinations de Le Sidaner : le peintre debussyste que nous pressentions, c'est lui! Mais le peintre se devine plus *flou* que le musicien; salonnier, nous donnerait-il les caustiques *impressions* du critique musical? Et, sous la moderne neurasthénie voulue des songes, on ne retrouve plus la même concision, toute française. Le Sidaner, cette année, supplée Carrière; à tel point *carrièriste* qu'il en devient quasi monochrome, un peu troublant : *black and white*, dirait Whistler. Jean Dolent ajouterait : « Réalités ayant la magie du rêve. » Nappe blanche et bouquet blanc dans le jardin silencieux où la lampe seule, à peine rosée, filtre invisible entre les persiennes closes, portail de légende ou cathédrale de délire, paysages mallarmistes et lunaires qui, des choses d'ici-bas, ne retenez plus rien que la « suggestion », « ô visions de fin de nuit », d'où venez-vous, de quel astre mort? De quelle Islande frileuse comme la Grèce des *Chansons de Bilitis*, — *ultima Thule*? Quel somnambule évoqua votre pureté neigeuse et votre cristalline fraîcheur? A vous voir, à vous subir, à noter votre murmure, il me semble ouïr une réduction pour piano d'un poème symphonique sur *Bruges-la-Morte*... Votre fièvre un peu décadente ne m'offusque plus parmi tant de sagesse! Et je vous aimerais beaucoup si je pouvais oublier le mélancolique plaisir de vous avoir déjà vues l'an passé... Mais, plus colorée, plus vibrante avec ses roses, auprès des bouteilles blondes, la *Table au jardin*, de 1903, n'est pas inférieure à la *Table au Jardin* de 1902.

Même accent de magie stationnaire dans les fleurs enchantées que signent Lisbeth, la fille de Carrière, Mme Marie Duhem et M. Dumont, dans les vieux quartiers qui retiennent MM. de Moncourt et Duhem et Mlle Gardiner. Le *Debussysme* affectionne les béguinages et les fleurs. Et son goût d'archaïsme un peu byzantin ne se reconnaît-il pas dans les *piétes* délicieusement gauches de Maurice Denis? Mais le pseudo-génie de Cézanne a dévoyé cette jeune âme, et l'ironie de Bonnard, et les belles promesses des Jules Flandrin, des Charles Guérin, qui pataugent...

IV

Ce n'est pas tout. Le poncif d'avant-garde a fait encore une victime un peu volontaire en la personne autrefois mieux inspirée de M. Gaston La Touche : ses trop vastes panneaux soi-disant décoratifs et ses flirts non moins grands dans le salon rouge ou le salon vert sont le triomphe de l'*invertébré*, comme disent nos compositeurs de théâtre, c'est-à-dire du décousu, du vague sans harmonie, et de la logique qui brille par son absence; l'invertébré, c'est le synonyme aussi de l'*amoralité*, de la corruption naïve qui distingue les produits similaires de nos romanciers en jupons; c'est le *flirt* en personne qui semble effleurer, défiorer tout sans rien approfondir, et qui s'effeuille lui-même sans pouvoir se prendre au sérieux... Don Juan peintre! Le virtuose ne sera jamais le traducteur de la *Jeunesse* ou de la *Grèce*, au sens idéal. Regrettons ses aquarelles d'antan, rusées déjà, mais succulentes.

Sans retomber dans l'écueil opposé de l'hypocrite sagesse, d'autres Parisiens ont mieux ressenti le

charme actuel, un peu pervers, de l'éternel féminin : c'est l'incisif Jeanniot, l'illustrateur amusé du sombre *Adolphe*, et qui sait toutes les roueries de la Circé selon 1903, moins sentimentale que les Ellénore de 1816, tous les potins, toutes les poses et toutes les malices et toutes les grimaces des rencontres au Bois, du *Thé de cinq heures*, aussi bien vu que sa *Présentation* de 1902; sa *Dame en jaune* a la saveur d'une tranche d'ananas; les noirs affinent la pâleur aiguë d'un portrait. C'est le timide Aman-Jean qui sait l'attrait d'une frange mutine sur un front pâle; c'est l'harmoniste Caro-Delvaille, une savante recrue pour le « Champ-de-Mars », portraitiste argentin d'une nudité plantureuse, invoquant Velasquez au boudoir, et familial aussi dans un portrait clair; c'est le savoureux Anquetin, dont le *Soir*, pochade de musée, dirait-on, d'après les maîtres, est une contribution moderne à l'histoire de la prostitution commencée par le Carpaccio du Musée ducal, continuée par le Goya des *Caprices*, magnifiée par Félicien Rops, acidulée par Manet, Degas, Toulouse-Lautrec; c'est le spirituel Abel Faivre, intimiste et coloriste à son tour en rapprochant une jolie petite maman de sa grande fillette; c'est le parnassien Georges Desvallières qui profile l'élégance fluette et fluide d'une brune mondaine en soirée : son portrait d'artiste est comme un palimpseste un peu diaphane où l'œil s'imaginerait retrouver, si le couteau grattait, quelque symbole à la Gustave Moreau... Les psychologues se pencheront sur ce palimpseste.

Une déesse parmi ces mortelles : *Mme Besnard* par son mari qui n'a jamais mieux peint, avec plus de force contenue; effigie presque austère sur fond neutre, au beau front grisonnant et blême, allure imposante naturellement; la familiarité se rehausse de noblesse et de mystère; ici, la sobriété n'exclut pas la fougue. Elle palpite, cette main pendante en son geste interrompu : le livre un instant éloigné des yeux égaye d'un éclair les noirs soyeux de la robe. Plus d'enluminures fantaisistes : une composition magistrale. Car un portrait se compose et le vieux Brémond, adorateur de M. Ingres, envierait aujourd'hui son heureux élève... Un tel hommage reconnaissant, dans l'atelier gris, était dû par le peintre à la compagne résolue qui fit du timoré prix de Rome de 1874 un artiste.

Mieux que ces académiques souvenirs ou que les impressions outrancières, le portrait de Mme Besnard est classique au sens de la plus pure tradition française, comme les meilleurs portraits de Jacques Blanche, de moins en moins britannique; comme le petit Versailles, de Lobre, avec la console dorée que surmonte le portrait de l'*Infante*; comme la *Musique de chambre* et le *Salon bleu* de Prinet; comme l'*Égine* monumentale et ruinée de René Ménard, l'héritier de notre Poussin; comme tout l'envoi de plus en plus significatif de ce ravissant Morisset, le meilleur des petits-fils de Chardin, qui sait voir la vie la plus familière par son côté poétique, dans ses plaisirs, dans ses affections, dans ses rêves mélancoliques ou studieux. L'enfant joue dans la salle à manger, le *Chemin de fer* grince sur le parquet, et la *Grande sœur* a plus de séduction que les déclassées assises à la *Terrasse du café* de la place Clichy. Morisset, comme Caro-Delvaille, a sa note : il est né *peintre*. Il y a dix ans que nous apprécions son effort. Les amoureux d'art n'ont pas oublié sa *Rue de Paris*, pochade rieuse à la Daumier. Famille ou mondanité : toute la vie française. Aussi bien le dévergondage n'est-il pas la modernité complète; la femme contemporaine n'est pas seulement la héroïne des *music-halls* où nous entraînent les Espagnols ou les Américains de Montmartre, les Anglada, les Maurer, les rares nouveaux venus originaux, à la suite du féerique noctambule de *Louise*, parmi les traînes libertines, les jupons insidieux, les boas en sautoir, les cheveux oxygénés et l'insolence des chapeaux à plumes : loin des promenoirs équivoques, les bébés sourient à l'aube, leur sœur éternelle; et, sans intervention de l'au-delà, c'est peut-être encore un enfant qui sauvera le monde... Ce sera la plus douce gloire du précurseur Lucien Simon de nous l'avoir annoncé. Le tendre Anatole France appelle Fantin-Latour « le maître de l'amitié »; qu'il nous soit permis d'appeler Simon le maître de la famille.

V

Ce serait à désespérer vraiment de l'art et de l'âme, de la France et du siècle, si pareille renaissance devait dégénérer vite en formule! Aux artistes, créateurs par définition, plutôt qu'au salonnier, qui n'en peut mais, à reculer cette inéluctable échéance dans un avenir lointain. Le *Simonisme* ou l'*Intimisme* (comme vous voudrez) se doit à lui-même de chercher encore et toujours. — Nos sympathies de la première heure sont connues : soyons donc assez bienveillant pour être sévère.

Le regard du salonnier s'est réjoui dès qu'il a vu que la prédiction de Fromentin se réalisait, que la tonalité trop superficielle des Salons changeait de mode et d'accent, annonçant une métamorphose dans l'inspiration. De l'effet nous remontions à la cause : sans doute, les sujets ne changeaient pas; la réalité seulement se transfigurait. De nos jours, du reste, il n'y a plus de *sujets*, mais des *peintres*. Ces peintres avaient l'heureuse audace de quitter les sous-bois trop verts pour s'enfermer dans des chambres anciennes, d'acheminer le plein-air au plein-

soir, d'oublier les vibrations de la rue pour les vibrations plus expressives du *home* et du *moi*. La vie intérieure adore l'ombre. Entre l'impressionnisme et l'intimisme, il n'y avait guère qu'un changement d'heure, de décor et d'exécution : toutefois ce crépuscule de la palette était suggestif. Il serait dommage qu'une telle discrétion si française n'aboutît qu'à la *manière*, à la sagesse nouvelle, au poncif nouveau ; Molière, d'après saint Paul, nous avertirait qu'il faut être sage avec sobriété ; l'intimisme ne doit pas devenir un synonyme ambitieux du *genre ;* il était bon de revenir « de la *nature* à la *peinture* » : mais le regain de la vigueur et du style est plus dangereux que tous les flamboiements, car, aussitôt, la vigueur s'empâte et le style se fige. L'automne est plus dangereux que l'avril. Dieu nous préserve d'un art officiel de l'indépendance et du faux recueillement !

Le danger tient à trois causes. D'abord, au tempérament du peintre : l'habitude est sa compagne et son modèle favori ; la sensualité le tient, dirait Sainte-Beuve ; être sensuel, il s'accoutume à ce qui flatte sa vue, il perd bientôt le sens mystérieux de la belle matière ; il s'acoquine et sommeille. Se renouveler, pourtant, ce n'est pas se renier sans trêve, mais garder le don de sentir. Second péril : nos peintres sont trop nombreux, trop féconds ; producteurs trop exacts et trop méthodiques, ils songent trop à la vente pour continuer d'être chercheurs : je ne dis pas cela pour Simon, nerveux, inégal ou magistral, toujours inquiet ; sa virtuosité ne peut le satisfaire : heureux mortel ! Ce n'est pas le *Simonisme*, mais la *simonie* qu'il faut craindre : j'entends l'art industriel, et l'intrusion de l'argent dans l'art ; ce *modern style* de nos âmes est vraiment le *poncif nouveau*... Je veux bien que les mœurs de l'art contemporain se soient dégrossies et que le peintre d'aujourd'hui paraisse moins commun que le glorieux rapin d'autrefois qui fignolait naïvement un poncif mythologique entre deux charges : mais, troisième et sournois écueil, la Société Nationale, invariablement précédée de la répétition générale, à chaque printemps, de la Société Nouvelle, encourage trop les brillantes paresses. Combien peu se tourmentent ! Je ne vois guère, en 1903, que Lebasque en progrès : au demeurant, sa *Maternité* reste fidèle au plein-air qui ne réussit pas à Prinet. Hochard se répète déjà. Le *Modèle* de Saglio prouve un effort : il est exquis de vérité simple et triste. Ulmann, Meslé tressaillent encore devant la mer... Mais les héritiers de Poussin, de Chardin, ces initiateurs et nos vrais ancêtres, doivent envier leur confrère, le musicien Debussy, solitaire et méprisant, contesté toujours, et *rare* à tous les points de vue : il n'a pas encore le malheur d'être joué partout ; cela viendra. Le secret de sa force est dans sa retraite : il n'expose point. La peinture est moins fortunée que la musique.

Il faut toute la vitalité de Cottet pour ne pas être écrasé par ces ponctuels envois : la mer glauque les domine comme elle chante le premier rôle dans l'*Étranger* poignant de Vincent d'Indy ; c'est elle qui sert de fond parlant et muet à ce *Deuil marin*, trois âges, trois femmes noires, trois regrets, l'aïeule aveugle, aux mains de *Mater dolorosa* primitive, la mère, et la promise au bonnet gracieux dont le ruban violet flotte sur l'eau verte ; mais aucun deuil n'égale celui des deux marines silencieuses qui suffiraient à l'apologie du paysage : la *Crique* noirâtre et la *Côte* livide, au fin fond de la Bretagne, au bout du Finistère, au bout du monde... Voilà de vraies pages d'histoire, plus vastes que la grande machine d'un petit peintre, le laborieux *Lendit* de M. Weerts, qui m'a fait commettre ce lapsus d'escholier :

L'ennui naquit un jour de l'*Université*...

Il est heureux que nous possédions un tel *peintre* (Cottet, non pas M. Weerts) : sans lui, la Société Nationale servirait à proclamer le triomphe de la palette étrangère avec Sargent et Zuloaga. — Sargent ! C'est le brio de la peinture américaine qui se recueille à son tour en s'appliquant aux portraits groupés des *Demoiselles Hunters*, des trois sœurs blondes enfouies confortablement dans un pouf ; et l'éventail incarnat se joue des soies noires. Zuloaga ! C'est le Midi satirique auprès du Nord familial, c'est la peinture espagnole qui se souvient des buveurs de Velasquez et des drôlesses de Goya, mais qui brosse harmonieusement l'œuvre personnelle et capitale du Salon. Ce triptyque païen des perversités féminines nous propose une conclusion de peintre, une conclusion concrète, pour les yeux ; et ces Kundry de carrefour, ces maigres Bilitis des sierras nuageuses nous chuchotent de purs conseils, à faire pâlir les poncifs nouveaux : tant il y a d'âme sous-entendue dans leurs regards noirs, dans leurs gencives saignantes sous la poudre, dans leurs rires félins, dans la bouche qui lance un mot piquant, dans le geste qui s'attife pour la corrida, dans le pas pressé qui suit la gitane... Les âmes fauves comme les tonalités couvent sous le ciel gris, comme un feu sous la cendre. Sourde étincelle qui nous manque, et qui, moins vive, désigne encore le *Chou bleu*, de Lavery, poème virginal, le vieux nain, de Wageman l'*Enterrement hollandais*, de Bartlett, un *Soir* nostalgique, de Franz Hens ! C'est l'âme aussi qui colore le masque blanc de *Saint-Just ;* c'est l'âme qui hante la merveilleuse vitrine des poupées parmi tous les clichés de la sculpture hystérique et du japonisme.

Des poupées ? — Oui, des « poupées sublimes », me glisse M. de Goncourt d'une voix d'outre-tombe ;

leur délicieuse excentricité, leur véridique eurythmie sont une leçon pour nos peintres : sans doute, elles subissent la mode, un poncif très exigeant; mais elles l'expriment avec tant de mélodieuse espièglerie qu'elles la transfigurent, et la volupté fragile de leur geste épand comme un parfum le charme et le secret du monde. Plus n'est le temps du botticellisme aux bandeaux précieux : la mode passe et le charme demeure; et ces dispensatrices d'illusions nous disent, avec plus d'autorité que tel académicien, « qu'un grain de folie vaut mieux que la mort ». Aucun tableau ne nous a dit cela, sauf les yeux des Andalouses... Écoutons les poupées de Mme Jean Lafitte et de Mlle Daussat. Ce sont des artistes.

Nos Parisiennes sont des Tanagras qui s'ignorent; voilà nos seuls professeurs d'esthétique : n'est-ce pas un signe des temps?

RAYMOND BOUYER.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Les Affaires sont les affaires*, pièce en trois actes de M. Octave Mirbeau.

Il est permis, je crois, de ne pas sympathiser toujours avec la nature et la qualité d'esprit de M. Octave Mirbeau; et, pour ma part, je confesse sans détour ma résistance à l'égard de telles œuvres que vous connaissez parfaitement, sans qu'il soit besoin de les nommer. Un parti pris de violence et de brutalité, une volonté bien arrêtée de produire l'étonnement — encore n'est-ce point assez dire... le scandale — sans grands scrupules sur les moyens employés; bref, la recherche du succès à tout prix, du bruit, de la réclame... ce sont là, vous le savez comme moi, les traits marquants de sa personnalité littéraire. Elle est forte, mais mélangée; énergique mais un peu suspecte. Elle se manifeste inquiétante pour toute une classe d'esprits qui aiment à discerner nettement les *dessous* psychologiques et moraux des œuvres qu'on leur présente, et qui attachent parfois plus d'importance aux intentions de l'auteur qu'à la réalisation même de son effort. Vous voyez que je ne cache pas le point faible. Je ne crains pas de mettre le doigt sur la plaie. M. Octave Mirbeau s'est beaucoup nui auprès de tels ou tels qui le jugent et continueront de le juger avec partialité, c'est-à-dire injustement, se refusant à tenir compte des qualités brillantes qui sont en lui, tout simplement pour des raisons d'attitude qu'il serait superflu de développer à cette place.

Et d'abord, au premier rang de toutes, reconnaissons-lui la force, l'intensité... mérites trop rares à notre époque pour qu'on n'y attache pas de prix... Lorsqu'on voit le succès des Capus et des sous-Capus au théâtre et dans le roman, lorsqu'on a constaté cet *amateurisme* forcené qui avilit l'art en couvrant tant de toiles et noircissant tant de papier, qui développe les fades et insupportables mondanités dont nous avons les oreilles rebattues — poétesses de pacotille et romancières d'occasion — alors on se prend à aimer la force, fût-elle un peu commune et roturière, à rechercher la vigueur et l'intensité, quand bien même il y aurait en elle quelque chose de suspect; car ce qu'il y a de pis au monde c'est l'affectation, c'est le bavardage et le pédantisme des bas-bleus, peu importe que leur nom soit noble ou roturier... car de toutes les grimaces qui peuvent contracter, enlaidir, ridiculiser un visage de femme, la plus répugnante de toutes est encore la grimace littéraire...

Je vois donc une force, une intensité singulière en M. Octave Mirbeau; et jamais, à mon sens, il ne les a mieux montrées que dans cette dernière œuvre représentée à la Comédie-Française, qui fait le plus grand honneur à la maison, j'allais dire au discernement de M. Claretie. Certes, il fallait de la force pour dresser debout, vivante, agissante et parlante, cette figure d'Isidore Lechat, le moderne brasseur d'affaires, Mercadet réincarné cinquante ans plus tard, grandi et exalté par les nécessités du siècle. Quand j'inscris ce nom de Mercadet, c'est simplement un point de départ pour le lecteur, car Isidore Lechat a une personnalité bien plus absorbante, plus dominatrice, plus effrénée que celle du *faiseur* balzacien. C'est une figure beaucoup plus poussée; plus typique. Imaginez un homme parti de rien qui, par le travail, par l'intelligence, par le génie industriel, est arrivé à une situation de fortune considérable. Les moyens employés, sans doute, ne furent pas toujours corrects; mais à qui viendrait les lui reprocher, Isidore Lechat répondrait aussitôt que, dans les affaires comme dans la politique, la fin justifie les moyens, et qu'on ne fait rien de grand sans se salir un peu les mains. En fait, et quand on l'analyse bien, Lechat est un *mégalomane*. Supposez qu'au lieu de la vision synthétique du théâtre, M. Mirbeau ait eu recours aux procédés analytiques de la description intérieure et du roman : il nous l'aurait expliqué par la mégalomanie.

Pour lui, les grandes entreprises ne représentent pas simplement un moyen d'arrondir sa fortune. Elles lui sont une volupté par elles-mêmes, pour l'activité qu'il y dépense, pour l'intelligence qu'il y déploie, pour les combinaisons dont son cerveau regorge, bref, pour l'usage ininterrompu, fiévreux, spasmodique, des facultés supérieures qu'il faut bien

lui reconnaître et qui ont leur grandeur comme toutes les forces sociales. S'il existe une poésie des affaires, — et je crois bien, en effet, que toute manifestation supérieure de l'activité enferme sa poésie, — Lechat est un *poète* à sa manière. Sans doute, Lechat, riche de cinquante millions, *parvenu* dans toute la force du terme, roturier sans éducation, n'échappe pas au ridicule de tous les parvenus : il s'applique à singer la noblesse; il la copie dans son luxe et dans sa magnificence passée. Il a acheté un domaine princier, un château royal, avec des dépendances qui couvrent des milliers d'hectares. Il a la vanité commune, roturière : « Il faut huit heures », dit-il avec emphase, « pour faire le tour de mes domaines. » Et il n'a qu'un désir, c'est de s'agrandir encore, de devenir ainsi le maître du pays. Mais, à voir plus loin que l'épiderme, sa vraie, sa seule passion, ce sont *les affaires*. C'est le génie des affaires qui le domine et qui l'opprime; c'est par elles et pour elles qu'il vit, car elles commandent chaque démarche de son être. Elles lui sont aussi indispensables que l'air qu'il respire. Il ne s'épanouit qu'en elles, et si M. Octave Mirbeau est arrivé à donner un tel relief au personnage, c'est que, précisément, il l'a fait évoluer sous nos yeux dans une atmosphère en dehors de laquelle il ne saurait vivre, et par où il s'impose à notre attention comme un personnage excessif.

A l'exemple de toutes les passions maîtresses et absorbantes, celle-là fait vivre son homme, mais ruine tout autour de lui. Elle ne ruine pas seulement ceux avec lesquels il traite. Elle devient aussi un ferment de discorde dans l'intérieur et dans la famille. Comme tous les hommes absorbés par cent idées qui se ramènent à une, comme tous les monomanes, Isidore Lechat considère les siens comme des instruments et ne discerne rien de leur âme individuelle. Il ne les envisage qu'à ce seul point de vue : les plier à sa volonté. Et quand bien même, d'ailleurs, il aurait souci d'eux, où donc prendrait-il le temps de les observer et de les comprendre? Comment verrait-il que sa femme, la brave et simple bourgeoise, n'a pu s'accommoder, s'adapter à ses grandeurs récentes; qu'elle étouffe dans les appartements du château où les personnages historiques lui semblent s'animer dans leurs cadres pour lui dire : — « Va-t'en d'ici... tu n'es pas de notre race!... » Comment verrait-il aussi que son fils, qu'il aime aveuglément, est devenu un fêtard abject, uniquement préoccupé du jeu et des filles, chauffeur prématurément déprimé par la folie du kilomètre?... Comment verrait-il enfin — et ceci est le plus grave — que, dans le cerveau de sa fille, songeuse et réfléchie, se développe un ferment de révolte qui viendra contrecarrer ses projets et déjouer ses combinaisons?

C'est elle, c'est bien elle, et elle seule, Germaine Lechat, qui représente dans la pièce de M. Mirbeau, l'unique volonté agissante, hostile à celle du père. Tête méditative, rebelle à toute autorité, qui s'est nourrie de lectures solitaires et développée sans contrôle, Germaine eut de bonne heure les yeux ouverts sur ce qui se passait autour d'elle. D'une mentalité manifestement opposée à celle de son père, — opposée n'est pas suffisant, c'est *ennemie* qu'il faut dire, — elle n'a discerné, dans les spéculations qu'il a faites, que le côté suspect et inquiétant. Parmi tous ceux qui ont approché Lechat et négocié avec lui, elle s'est habituée à ne voir que dupes et victimes... et, peu à peu, dans cette jeune cervelle qui s'est nourrie solitairement d'idées généreuses et de songes humanitaires, a grandi le sentiment d'horreur pour tout ce qui fait la vie d'Isidore Lechat, pour les affaires, pour les spéculations, pour la richesse et tous les signes extérieurs de la richesse. Pour Germaine, l'air du château n'est plus respirable. Celui-là même qu'on respire dans les somptueuses allées du domaine ne vivifie plus ses poumons. Elle aspire, de toutes les forces de son être, à la liberté, à l'indépendance, en quelque endroit que ce soit : n'importe où hors du monde, c'est-à-dire hors du domaine paternel. . et, pour passer de l'idée à l'acte, — car elle est révolutionnaire par le sentiment et l'énergie, — elle prend comme amant un des employés de Lechat, le jeune Lucien Garraud, chimiste attaché à son exploitation agricole. Je dis bien, et j'y insiste : elle *prend*, car il est manifeste que, dans cet amour libre, c'est elle qui joue le rôle actif, bien plus que le timide sous-ordre, et que le don de sa personne est, bien plutôt qu'un acte d'amour, une protestation énergique, la seule qu'elle puisse faire, contre un état de choses qu'elle exècre.

Il faut l'entendre, cette Germaine, au début du second acte, alors qu'elle s'est déjà donnée, et qu'elle tente d'assoupir les scrupules de son amant. La situation est forte et palpitante, et M. Mirbeau l'a puissamment traitée. J'ajouterai qu'elle est dans ses cordes, puisqu'elle va directement contre l'instinct bourgeois, communément répandu, de la soumission filiale à la volonté du père de famille. Si l'auteur s'était contenté, comme il lui est arrivé souvent, de la développer sous nos yeux par simple virtuosité d'anarchiste moral, il y aurait de graves objections à lui faire. Mais, je le répète, elle semble bien dans la réalité psychologique des événements, et mieux encore, commandée par les circonstances : voilà pourquoi elle s'est imposée à l'auditoire. Il faut l'entendre, cette Germaine, fille qui n'a rien de commun avec son père, sinon le lien du sang, décrivant à son amant les misères de sa vie factice, son horreur du luxe qui l'entoure, la honte qu'elle éprouve et qu'elle grossit encore, de savoir par quels procédés ce luxe

fut acquis... sentiments qui vont jusqu'à la *haine* — le mot sort de sa bouche et ne paraît pas trop fort — pour celui qu'elle est contrainte d'appeler son père ! La situation est pénible. Mais je la crois profondément vraie, si on la juge, non du point de vue moral, mais psychologique. Rappelons-nous le Julien Sorel de Stendhal... et surtout prenons l'habitude, quand nous voulons apprécier des sentiments, de nous représenter, non pas les conséquences qu'ils auraient, socialement parlant, si on les généralisait, mais la série des causes particulières qui les ont déterminés dans l'âme de ceux qu'ils mènent et auxquels ils imposent leur destinée.

C'est donc Germaine qui, par son indomptable énergie, c'est elle, simple femme avec laquelle Isidore Lechat ne compte pas, qui va se dresser en travers de sa route et devenir l'obstacle infranchissable à ses ambitions. Une de celles-ci, non la moindre, serait de réunir à son domaine, déjà considérable, celui de son voisin, le marquis de Porcellet. Ce marquis est un noble de vieille date, à moitié ruiné, et qui ne continue de faire figure que grâce à des emprunts mal dissimulés. Lechat, auquel il s'est adressé plusieurs fois déjà, lui a prêté douze cent mille francs avec bonnes hypothèques sur son domaine. Le marquis vient au château pour contracter un nouvel emprunt dont il a le plus urgent besoin. Le premier mouvement de Lechat est de refuser. Mais, soudain, une idée lumineuse traverse son cerveau. Il a besoin du marquis de Porcellet pour une recommandation en haut lieu en vue d'une affaire considérable, et pour un appui politique dans la campagne électorale qu'il compte faire prochainement. Que le marquis consente à un mariage entre son fils et Germaine, non seulement il anéantit les créances hypothécaires qui grèvent la terre de Porcellet, mais encore il se charge de désintéresser les autres créanciers du marquis... La situation n'est pas neuve, dira-t-on, et déjà nous avons vu face à face ces deux représentants forcément ennemis de deux époques, l'une à jamais disparue, l'autre vivante plus que jamais, et à qui l'avenir semble promis. Rien de plus juste, et il faut reconnaître que la situation, pour banale qu'elle nous semble et parce qu'elle présente tous les dehors d'un lieu commun, était singulièrement difficile à renouveler. Il faut reconnaître aussi que M. Octave Mirbeau s'en est tiré avec une rare habileté, j'ajouterai même avec une indépendance de pensée singulière, et qui m'a surpris sous sa plume, — car je le croyais moins impartial et il nous avait habitués à une rigueur de point de vue autrement exclusive. S'il met dans la bouche de Lechat l'éloge de l'activité, de l'ingéniosité, du travail, bref, de tous les agents du progrès démocratique, il sait en revanche faire sortir de la bouche du marquis de Porcellet des paroles sévères sur les faiblesses du parvenu, sur la comédie politique telle que l'ont organisée les mœurs démocratiques, bref, sur un charlatanisme qui ne le cède en rien à celui d'autrefois. Il y a là des paroles vibrantes, qui cinglent comme des coups de fouet, et qui ne sont pas pour plaire aux amis politiques de M. Mirbeau : c'est le plus bel éloge, assurément, qu'on en puisse faire...

Quoi qu'il en soit, le marquis de Porcellet accepte la combinaison : il se déclare prêt à demander pour son fils la main de Germaine Lechat. Isidore Lechat se croit donc sur le point de triompher une fois de plus dans ses ambitions et dans sa vanité. Il comptait sans sa fille, car c'est ici que le drame se dénoue. Germaine et sa mère sont appelées et le marquis fait la demande. Stupéfaction de Mme Lechat ; silence glacial de la jeune fille qui, pressée de questions, refuse. Isidore Lechat ne peut en croire ses oreilles : « C'est impossible, dit-il ; elle est folle. » — Elle crie enfin la vérité : — « J'ai un amant ! J'ai un amant ! » — Et il ne faut rien moins que l'arrivée soudaine, difficilement explicable, mais indispensable au point de vue dramatique, de Lucien Garraud, pour soustraire Germaine à la fureur de son père. Le marquis de Porcellet se retire furieux, croyant qu'on a voulu le duper et Germaine reste seule avec sa mère. Ici, à mon sens, la scène la plus émotionnante, la plus nouvelle et la plus profondément humaine de l'œuvre : celle où la bonne, l'excellente Mme Lechat, comprend, sous le coup de cette foudroyante révélation, l'énigme de cette destinée, de leur destinée à tous, et comment la privation d'amour sincère, d'affection familiale, comment l'absorption exclusive de tous par le culte de l'argent est devenue dans l'âme de sa fille le ferment de révolte, cause de ce malheur ! C'est ainsi que l'excès même de la souffrance devient brusquement révélateur pour cette intelligence jusqu'alors fermée, et fait naître la pitié dans cette âme simple en suscitant le premier geste vraiment maternel de cette femme qui entr'ouvre ses bras pour y recevoir son enfant.

J'ai dit, au début, que nous nous trouvions en présence d'une œuvre forte et de vie intense. Je me tiens à cette appréciation et j'y veux insister pour conclure. M. Octave Mirbeau a montré qu'il avait le don de faire vivre ses personnages et le sentiment dramatique au plus haut degré. Pas un instant, durant ces trois actes, l'intérêt ne faiblit ; mais il va, au contraire, croissant de scène en scène. On pourrait, sans doute, signaler quelques taches de détail... Mais elles sont amplement compensées par la belle tenue de l'ensemble, par la haute compréhension surtout de cette loi dramatique qui domine toute création au théâtre, à savoir : que les deux principales figures, Isidore Lechat et Germaine, se pré-

cisent et s'affirment dans une *progression ininterrompue*. Progression d'intérêt à la scène, c'est progression des caractères, et progression des caractères, c'est accentuation du conflit d'âmes qui crée l'émotion dramatique. Nous avons senti une fois de plus la vérité inéluctable de ces lois, en écoutant la pièce de M. Octave Mirbeau. Il y a là, au plus haut degré, conflit d'âmes, conflit étudié par le dedans, suivant un mode tout intérieur et psychologique, et le conflit s'accuse, s'accentue avec les événements, subordonnés à la vie morale des personnages. C'est le plus grand éloge qui se puisse faire d'une création dramatique, à mon sens du moins, et si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit tant de fois à propos des pièces sans progression. J'y veux ajouter encore ceci, qui est particulier à M. Mirbeau : voilà la première fois que je ne trouve rien d'*inquiétant*, au sens que vous savez, dans une œuvre sortie de sa plume. Je me plais à le constater, tout aussi bien que j'eusse constaté le contraire si j'avais eu à le faire.

J'ignore quelle sera la fortune de cette pièce et me garderai soigneusement de pronostics qui sont toujours dangereux... Mais elle me paraît, en son ensemble, bien âpre, bien rude et, somme toute, trop pleine d'idées, pour obtenir un de ces succès imposants qui font vivre une saison, mais non davantage, les pièces de M. Capus. Ce n'est pas une œuvre de digestion facile, et elle renferme de ces choses que le public n'aime pas beaucoup à voir au théâtre. Rendons justice au talent des comédiens qui l'ont présentée et soutenue de leurs efforts. M. de Féraudy s'est surpassé lui-même dans cette tâche écrasante. Il a fait de ce Mercadet moderne une création inoubliable. Il l'a incarné avec un pittoresque, un éclat, une vie, et, à la fin, un sentiment dramatique qui le placent au tout premier rang. A vrai dire, je ne sais personne ici qui serait capable de tenir ce rôle avec une pareille souplesse de moyens, avec un don si complet de sa personne. Mlle Lara a été très belle de sentiment dramatique, d'émotion contenue et qui finit par éclater, avec une violence d'autant plus grande qu'elle fut plus longtemps comprimée : voilà une artiste qui a peu de moyens physiques, mais de très sérieuses, de très solides qualités, et qui peuvent se développer. Enfin, Mme Pierson s'est montrée d'une rare finesse, et d'un pathétique que nous n'attendions pas d'elle dans le rôle difficile de Mme Lechat. Je n'insisterai pas sur la mise en scène qui, dans une œuvre de cette nature, n'a qu'une importance secondaire. Il serait, pourtant, injuste de ne pas signaler le décor du premier acte qui, par sa rare et artistique beauté, vaut les plus curieuses trouvailles de MM. Jusseaume et Albert Carré.

PAUL FLAT.

L'ESPRIT DE PARIS

Il arrive qu'après de longues heures de solitude à la campagne, on revienne, tout à coup, sur certaine plage très mondaine ou telle ville d'eaux très fréquentée. On retrouve des relations ; on s'aborde, le sourire aux lèvres ; on échange des propos d'un caractère parfois banal ; on se raconte des potins, on rit ; non que la conversation soit très spirituelle, mais elle semble légère, légère comme l'air que l'on respire, avec je ne sais quel tour d'esprit railleur, subtil et souvent insignifiant. C'est charmant, voilà tout. La pensée, habituée à la réflexion de l'isolement, se voit un peu surprise ; un peu de langueur se répand sur cette gaieté factice ; on est loin, très loin de tout ce qui amuse et ne peut qu'amuser. On ne goûte plus la liberté du propos : on est déshabitué de l'élégance, des parfums de l'élégance, des parfums de l'idée, des séductions enjolivées de morgue et, surtout, de ces grâces, fugitives comme la jeunesse, et qui ne captivent les sens qu'à cause de leur fragilité même.

Puis, on se réhabitue aux coutumes mondaines. Le penseur, alourdi par la méditation profonde, se reconnaît pédant. Sa vision des choses s'allège du poids de ses longues études ; son pessimisme se déguise, se grime ; il sourit et prend insensiblement les allures d'un optimisme agréable avec des réminiscences classiques. La douleur se cache sous l'ironie ; une âpreté concentrée rend muette la sensibilité bavarde ; la sincérité demeure tapie dans les recoins du cœur et les mots d'amour éternel, de souffrance, de regrets ou de passion, paraissent d'un romantisme suranné. Quelle métamorphose ! Mélange de philosophie, d'observation, de tristesse, de joie, de dégoût et d'illusion ; sentiment désabusé qui se plaît dans ses déceptions ; raillerie, faite souvent d'amertume — costume pimpant et léger du figurant pitoyable — exquise et savoureuse comédie : on reprend son personnage dans cette vie de Paris, éternellement nouvelle, tout en restant la même, féconde, destructive, cruelle et douce, comme une maîtresse.

On l'aime, parce qu'elle vous attache ; elle attache parce qu'elle est riche en sensations imprévues et raffinées ; elle caresse la conscience, l'endort, voluptueusement, avec de petits airs très jolis, très doux, très innocents ; elle flatte l'imagination ; elle grise le cerveau à force de le charmer ; elle éblouit l'intelligence et l'use ; souvent, elle est dangereuse ; elle cause des larmes : elles sèchent, non, elles s'évaporent ; elles sont éphémères.

Qu'est-ce donc cette première émotion, ce premier choc avec le monde de la ville, transporté dans la

nature qui réclame la solitude ? Quelle opposition et comme elle permet, tout ensemble, de mesurer le peu d'étendue du charme de cette existence et aussi l'instabilité des pensées que l'on croit siennes, en conquête définitive !

Qu'il passe alors une troupe d'artistes, promenant, à travers la France, pour le même public d'ailleurs, une pièce déjà applaudie, durant plusieurs mois, à Paris, il se dégage du spectacle même une sorte de mélancolie, les quinquets de gaz : la pauvreté des décors, ou, avec même le luxe de tels théâtres de villégiature, un peu d'éloignement qui isole la salle — le silence de la nuit que l'on devine — l'ambiance manque aux représentations ; les mots sonnent creux : on rit, parce qu'on a ri à Paris et que l'on se rappelle le boulevard, le remous de la foule, les figures de connaissance. Tout semble transformé, très différent ; le cadre fait défaut. Et puis, comme malgré soi, on ressent une gêne... Pourquoi l'œuvre qui charmait, dans la ville, vient-elle, ici, avec ces allures guindées ? quel provincialisme a rendu l'esprit de Paris si superficiel ? Quel vilain sentiment pédant s'est établi entre nous et nos goûts ? Ou bien, ne serait-ce pas, plutôt, un rayon indiscret qui se faufile, soudain, dans notre critique ? L'esprit de Paris, le joli, l'élégant, le méchant et l'aimable, ne s'est-il pas alourdi ? N'y a-t-il pas, dans son culte — car il se rencontre des prêtres de cette exquise divinité — comme une déformation ? Les professionnels ont fini par l'accaparer : l'esprit de Paris est devenu le *parisianisme* — l'affreux mot ! — et la petite déesse frivole s'est envolée. Heureusement, elle est restée accrochée par un pli de sa robe et, en la priant bien, le passant que le sort favorisera pourra reconquérir ses faveurs.

L'esprit de Paris ne se définit pas : de là, son caractère. Il est semblable à la mousse du champagne, qui s'affaisse dès qu'elle est versée... Aussi, ne le cherchons point, à la réflexion, hors de chez lui.

* * *

Revenons à Paris. A rentrer, après une absence prolongée, dans la ville, on est comme étourdi, d'abord, par le mouvement et par le bruit. Les cris de la rue, le grouillement affairé des voyageurs, les mines poudreuses et terreuses des arrivants, et la vie qui, cependant, a continué, dans laquelle on compte pour si peu, pourtant, communique une sorte de vertige...

Voyez, un jour de grande arrivée, le regard curieux du Parisien qui se retrouve dans sa cité. Par la portière du coupé, il se repaît les yeux, dès la cour de la gare. Avide de reconquérir sa place, ses habitudes, il contemple avec désir le pavé terne. Il se plaît au tapage, au vacarme ; le grondement des flots qu'il quitte n'existe plus : le bruissement des boulevards l'étourdit. Et des silhouettes proprettes et souples trottent d'un pas menu et net ; la jupe est retroussée d'une main habile : cette main tient, en même temps, un grand carton, un parapluie, un petit sac à ouvrage ; toute la personne est encombrée et va, cependant, légère. Ou bien, c'est la charrette épaisse, lourde, des démolitions de maisons ; le gros cheval, conduit par le charretier, blanc de la poussière du plâtre, qui marche, les mains dans les poches, le fouet jeté autour du cou, un tout petit culot de pipe fumant sous l'épaisse moustache ; c'est le tramway qui passe, affairé ; le beau jeune homme qui s'arrête devant un magasin ; la belle jeune femme qui se mire dans une glace, à l'angle d'une rue ; c'est un cheval tombé, un ivrogne qu'on emmène, un embarras de voitures qui arrête la circulation ; une odeur fade d'apéritifs selects qui monte de la terrasse d'un café ; une femme amaigrie qui porte un enfant dans ses bras ; une actrice qui fait promener son chien ; un acteur en quête de publicité ; un financier qui achète des fleurs ; un officier qui achète des journaux ; une jeune mondaine qui monte dans son coupé ; une pauvresse qui tend la main ; un ouvrier qui bouscule un passant et laisse, sur sa manche, la trace poudreuse de son contact ; un orgue de Barbarie qui miaule ; les premières feuilles rousses qui tombent des arbres ; les premières lumières qui s'allument : les vitrines qui s'éclairent, la fête du soir qui s'annonce et le chuchotement des choses qui s'animent...

De ce mouvement divers, riche en contrastes, naît la fascination ; l'enfant de la ville redevient lui-même : ce n'est ni la fièvre, ni l'agitation extrême, ni le trouble. C'est une sensation très agréable, un état d'inconscience ; un peu d'orgueil, de l'ambition, le plaisir d'être là.

Et, tout de suite, l'esprit des hommes s'adapte à ce qu'ils vivent. Paris, sans son esprit gouailleur, ne serait plus lui-même. La banalité, le papotage, le commérage se vêtent de je ne sais quelle élégance amusante : ils deviennent indispensables. Hors Paris, l'ami rencontré sur la plage communiquait l'ennui, l'agacement, l'énervement, presque le spleen. Ici, il paraît nécessaire à la composition du tableau. Sa voix blasée, son geste nerveux, ses yeux de neurasthénique excité, l'éclat de son bavardage ne détonnent point. Tandis qu'on entend ses propos, on écoute deux voix qui passent, deux inconnus qui marchent au bras l'un de l'autre, joliment amoureux ; ou bien la confidence de deux petites ouvrières arrêtées sur le bord du trottoir, qui attendent que les voitures leur permettent d'atteindre l'autre côté... Et les yeux se reposent sur la multitude des menus objets qui s'agitent, sur toutes les multiples figures qui re-

muent, s'animent, grimacent. On n'est jamais soi-même : on fusionne avec les éléments qui vous entourent. La vie ambiante se mêle à l'instant que l'on traverse. On n'a plus très bien le sentiment de l'existence; une superposition d'états successifs, aimables ou douloureux, a supplanté une belle unité logique. La pensée est comme bariolée : un costume d'arlequin, un bal costumé, tous les visages se sont grimés, ou se cachent sous un masque, comme le vôtre. Il faut bien se distraire, puisque tout distrait ici; il faut bien s'intéresser à ce qui se passe, puisque tel est le champ offert à notre observation; il faut bien se mêler à la foule puisqu'elle nous emporte.

De cet ensemble complexe — petites gens et grands personnages, inconnus et célébrités, riches et pauvres — se dégage l'esprit de Paris. Il est gouailleur comme le gavroche ou subtil comme une femme; il est léger, il est mordant, il est âpre ou caressant.

***

Paris fascine. Mais, ne nous y trompons pas, le prophète de l'esprit de Paris n'est, en général, pas un Parisien. Laissons, pour un instant, le gamin de la rue, ou le trottin, ou le petit employé; pensons au professionnel qui se montre de salon en salon, la morgue sur les lèvres, le regard noyé dans des horizons perdus et la méchanceté inutile et nuisible dans le langage. Avec quelle sûreté de lui-même ne promènera-t-il pas des mots souvent médiocres, des plaisanteries falotes, affirmant, avec une surprenante autorité, qu'elles sont d'un goût parfait et spirituelles autant que profondes!

Il restera là, immobile, appuyant d'un geste tranchant et dogmatique ses inventions oratoires ; il découvrira le monde, devant vous et déclarera qu'il est seul à savoir, — et depuis un instant, — que la terre est ronde et qu'elle tourne. Ne comprend-on pas, on se croit obligé de sourire d'un air entendu ; de saluer, au passage, les noms propres éclaboussés, et d'applaudir, avec conviction, aux éternelles histoires qu'il se plaît à narrer pour la centième fois. C'est que le silence ou même le sourire seraient mal interprétés ; le malheureux qui s'aviserait de formuler une critique, se perdrait pour toujours dans l'opinion : il a été décrété une fois pour toutes, définitivement et sans appel, que certaine personne est dotée de l'esprit parisien ; tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, est un événement dont il convient de s'entretenir. Et peut-être, le bon public est-il sincère!

Il n'y a pas à dire : il n'est encore que le boulevard pour donner rendez-vous aux étrangers, aux commis voyageurs, aux badauds, et même aux flâneurs parisiens. Là, se trouve le grand marché de l'esprit; le temple, le sanctuaire du parisianisme, le dernier trottoir où l'on cause...

Il faut bien l'avouer, c'est du spectacle de Paris que se dégage son esprit. Le journaliste pressé, qui va, distrait, car il voit tout, et attentif, car rien ne lui échappe, et qui s'entend à concentrer son impression, à en sortir la formule nette, jolie et piquante, la trouve, ici, dans la foule anonyme. Il ne peut songer à raconter la vie de chaque passant. Il ne sait pas d'où vient ce courant, ni où il va : il sait reconnaître les visages caractéristiques; il découvre les types et exerce sur eux sa faculté d'observer et de décrire. Le romancier ou l'auteur dramatique, le critique ou le peintre, ne perd jamais son temps, même parmi les badauds. La grâce ou l'ironie qui se faufilent dans son inspiration, ornement et charme de son œuvre, en font aussi l'originalité : l'esprit de Paris même le plus spécial, celui qui n'intéresse que le promeneur du boulevard, de 5 heures à 7 heures, est un régal pour tous, si l'artiste sait en offrir toute la saveur. Sa méchanceté plaît, son flegme séduit, sa légèreté entraîne, car il est méchant avec justesse, flegmatique avec intelligence, léger avec grâce. Il a su découvrir, sous l'apparition frivole, sous la poupée, pomponnée et pimpante, la jolie nature ; il a su en montrer l'intimité et l'abandon, l'inconscience et la sincérité fugitive. Relisez les *Parisiennes de Paris*, par Albert Mérat, ses triolets élégants sont d'un poète, et les petites femmes qu'il évoque, restent des femmes parisiennes, parce que le destin les favorisa. Localisé même, l'esprit de Paris conserve son esthétique. Mais, comme il faut se défier du bon brave homme qui lit, à travers d'épaisses besicles, les annonces mondaines, les comptes-rendus de théâtre et qui, — petit-fils de Joseph Prudhomme, — déplore le vice contemporain et la décadence des mœurs! Il prétend, lui aussi, avoir hérité, en bonne et due forme, de la saine tradition : il est, à lui seul, l'unique et grand représentant de l'esprit de la capitale de la France...

***

L'esprit de Paris meurt des pédants. Ceux qui prétendent le monopoliser — provinciaux émigrés et autres — lui font autant de mal que les pontifes bourgeois qui en combattent la « futilité ». Seuls, les écrivains et les artistes, qui savent et qui veulent voir, apportent une expression personnelle et neuve à cette exquise formule. Naguère, ce fut le triomphe de Meilhac et de Ludovic Halévy, dont les échos se prolongent, gais et ironiques. Un roman, comme l'*Inconstante*, de Gérard d'Houville, évidemment parisien, contient des pages d'une grâce plastique : Paris, ici, fut le cadre ; Paris vit naître et grandir cette fugitive et mélancolique histoire : elle naquit et

mourut dans la ville. Mais celle qui la raconta n'eut d'autre souci que d'être vraie; elle resta Française, avant tout. Est-ce Henry Becque? Voyez avec quel souci d'humanité il trace le portrait de sa *Parisienne*. Comme tout chef-d'œuvre, elle attendit la gloire définitive. Puis, on y reconnut toutes les femmes de Paris, et d'ailleurs, jugées par un grand auteur dramatique et un profond et âpre moraliste. Est-ce Pailleron? Oui, je dis bien Pailleron. Lorsqu'on représenta pour la première fois *le Monde où l'on s'ennuie*, ne dit-on pas, alors, que sa comédie ne réussirait point? Elle était, affirmait-on, trop « parisienne »... Les types qu'il dépeignait n'intéressaient qu'un monde fort limité. Or, il n'est point de ville de province qui ne possède son Bellac; il n'est pas de pays étranger, — la savante Allemagne, elle-même — qui n'ait reconnu la vérité du personnage; il fut consacré classique. Enfin, Gustave Charpentier dans une œuvre aujourd'hui fêtée partout, *Louise*, ne s'était en apparence proposé d'autre but que de tracer le poème de l'ouvrière de Paris. Le roman musical, après quelques résistances rencontrées hors de France, finit par plaire. L'œuvre a grandi : elle s'est imposée ; il se dégage d'elle une sorte de tendresse amoureuse, de pitié, d'ironie et de grandeur qui saisit, trouble et charme : c'est, pourtant, et tout simplement, Paris, « la ville immortelle », Paris, chanté, exalté par un vrai artiste ; tant il est vrai que l'esprit de Paris, dans ces ondes sonores et harmonieuses, a pris l'ampleur et l'intensité d'une puissante humanité.

Il reste encore, dans la ville, tant de régions inexplorées? Parfois, on se croirait en province, si ce n'est, cependant, l'apparition subite d'un visage de femme, provocant et rieur, ou de la figure ridée d'un mendiant accroupi. Dans ses recoins les plus retirés, Paris conserve son caractère. Seulement, ici, point de snobs, ni d'intrigants, ni d'oisifs...

On « va au peuple », dit-on de toutes parts; les universités populaires s'ouvrent; un mouvement généreux se dessine, cependant que des quartiers, les plus pitoyables peut-être, demeurent inconnus. Les vraies misères se cachent, misères matérielles, misères morales. Perdus dans les carrefours humides et froids, les vrais pauvres enterrent leurs infirmités sous le grabat de leurs révoltes. L'étudiant, venu avec de l'idéal, considère, par la fenêtre ouverte, les soirs étouffants d'été, la rue déserte, et le désenchantement le gagne. Et j'imagine le poète, contemplant du haut de Montmartre, la grande cité, grouillante, immense, impénétrable : quels rêves poursuivront ses yeux dans le dédale des rues et quels désespoirs cachés sous les toits implacables et quelles joies ignorées et quels deuils et quelles hontes enfoncés dans la masse murmurante?

C'est peut-être une consolation : Paris garde tout, infortunes et fortunes. Paris console et Paris châtie. Comment, de cette âme de la ville s'évapore l'esprit le plus léger et le moins charitable? Est-ce donc que toutes nos ironies sont faites d'un peu d'illusion et de beaucoup d'amertume?

ALBERT ÉMILE SOREL.

L'article de critique littéraire de notre collaborateur J. Ernest-Charles ayant été égaré à la poste, nous sommes obligés d'en renvoyer la publication à la semaine prochaine.

Le Carnet d'un solitaire, par M. A. Parodi. — On eut vraiment raison de réunir en volume ces pensées d'Alexandre Parodi. Elles valent, comme l'œuvre tout entière de l'auteur dramatique, par leur sincérité et par leur noblesse; elles valent aussi très souvent par leur forme précise et ferme, gravement piquante. Alexandre Parodi n'était point un esprit badin. Cela se voyait très bien dans ses tragédies: cela se voit aussi dans le *Carnet d'un solitaire*. Il était enclin à juger sévèrement la vie contemporaine qui manquait à ses yeux de beauté grandiose. — Sans doute il avait raison.

Et la plupart des pensées heureusement groupées en ce petit volume témoignent qu'Alexandre Parodi n'était pas éloigné d'avoir une âme et même un esprit de satiriste. Sur tous les sujets : art, littérature, artistes, littérateurs, questions politiques, sociales, histoire, succès, il dit son mot avec une énergie un peu âpre qui le rend tout de suite très sympathique. Non, il n'aime pas beaucoup son temps, ou les hommes de son temps, ou les faiblesses de son temps qui lui semble avoir beaucoup de faiblesses... Il ne dissimule pas son opinion.

Il l'exprime même avec une verve sévère qui donne à ces pensées philosophiques et morales un relief singulier. Alexandre Parodi, artiste austère, est un penseur et un moraliste amer et vibrant. L'originalité ne lui fait pas défaut, ni la pénétration qui mérite parfois de s'appeler la profondeur. Au reste, ses pensées ne cessent jamais d'être claires.

Elles sont toujours vigoureusement libres. « Elles reflètent l'indépendance absolue d'une conversation intime ou plutôt la liberté d'une âme qui se parle à elle-même. » Leur loyauté virulente, généreuse, les rend tout à fait dignes du dramaturge de *Rome vaincue*, de *la Reine Juana*, à qui d'ailleurs, — les études de Jules Lemaître dans ses *Impressions de Théâtre* le prouvent, — ne fut pas refusée la haute estime que méritaient son œuvre et son caractère...

J. ERNEST-CHARLES.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 13313. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 18. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 2 MAI 1903.

APPEL AU CLERGÉ [1]

IX

C'est vous, membres du clergé, et nul autre, qui, en catéchisant de force les hommes, produisez cet effroyable mal dont ils souffrent. Et ce qui est lamentable au plus haut degré, c'est votre manque de foi à vous-mêmes en la doctrine que vous enseignez, votre incroyance, non pas en tels ou tels de ses dogmes, mais souvent en la doctrine totale.

Je n'ignore pas qu'en répétant le fameux « *credo quia absurdum* », nombre parmi vous pensent que, malgré tout, ils ont foi en ce qu'ils enseignent. Or, lorsque vous dites avoir foi en un Dieu en trois personnes, ou en un ciel qui s'entr'ouvre et fait entendre la voix divine, il n'est nullement démontré que votre croyance en ces événements mirifiques soit sincère. Vous croyez qu'il faut affirmer que vous croyez, mais vous ne croyez pas que ce que vous affirmez a été. Vous ne croyez pas que Dieu est un et triple, que le Christ s'est envolé au ciel et reviendra juger les ressuscités, car cela n'a aucun sens pour vous. Il est loisible de prononcer des mots vides de sens, mais on ne saurait admettre le non-sens. On peut croire que les âmes des morts revêtiront de nouvelles formes de vie, on peut croire à leur transmigration, que la destinée de l'homme sur la terre est de maîtriser ses passions, d'aimer son prochain; on peut simplement croire que Dieu a ordonné de tuer, ou même prescrit le jeûne ; on peut croire à bien des choses ne contenant pas de non-sens, mais il est impossible d'admettre que Dieu soit en même temps un et triple, que le ciel s'ouvre, lorsque nous savons aujourd'hui qu'il n'existe pas, et ainsi de suite.

Vos prédécesseurs, ceux qui ont établi des dogmes, pouvaient y croire ; vous, vous ne le pouvez plus. En affirmant votre foi en ces dogmes, vous employez le mot « foi » dans un sens, et vous lui en attribuez un autre. La « foi » dans la première acception du mot est l'attitude de l'homme envers Dieu et l'univers, attitude lui permettant de définir le sens de sa vie et de se guider dans tous ses actes conscients. L'autre acception du mot « foi » est la confiance qu'on accorde aux affirmations d'une certaine personne ou de certaines personnes.

Dans la première acception, l'objet de la foi, — bien que le plus souvent envisagé au point de vue établi par les hommes qui nous ont précédés, — est contrôlé et accepté par la raison.

Dans la deuxième acception, l'objet de la foi n'est pas seulement admis sans l'intervention de la raison, mais encore, cette admission sans contrôle en est la condition absolue.

C'est précisément ce double sens attribué au mot « foi » qui fait naître l'équivoque permettant aux hommes de dire qu'ils croient à des maximes absurdes ou contenant des contradictions flagrantes. Le fait de votre aveugle confiance en vos maîtres ne nous prouve donc nullement que vous croyez en une chose qui n'a aucun sens, qui ne dit rien à votre imagination ni à votre raison et qui, par suite, ne saurait être objet de foi.

Dans la préface à sa *Vie de Jesus*, le célèbre prédicateur, le Père Didon, proclame sa croyance simple,

[1] Voir la *Revue Bleue* du 25 avril.

littérale, sans métaphores, en ce que le Christ est ressuscité, est monté au ciel et s'est assis à la dextre du Père.

Eh bien, je connais un paysan illettré de Samara, à qui son confesseur avait demandé s'il croyait en Dieu et qui répondit catégoriquement : « C'est ma grande faute, mais je n'y crois pas. » Il expliqua son incroyance par ce fait que sa vie n'est pas conforme à celle que commande Dieu : « On jure, on ne donne pas toujours l'aumône, on est envieux, on se gave, on se soûle; — est-ce qu'on agirait ainsi si l'on croyait en Dieu ? »

Le Père Didon déclare qu'il croit en Dieu et à l'ascension du Christ, tandis que le moujik de Samara dit qu'il ne croit pas en Dieu parce qu'il n'accomplit pas Sa volonté.

Il est donc évident que le Père Didon ne connaît pas la foi, mais dit seulement croire; tandis que le moujik de Samara sait ce qu'est la foi, et, tout en affirmant son incroyance, croit en Dieu; et sa croyance est la vraie.

X

Malheureusement, je sais qu'il est difficile de convaincre lorsqu'on s'adresse directement à la raison; seul le sentiment possède la vertu immédiate de persuader. Aussi, abandonnant tous les arguments, je fais appel, — papes, archevêques, prêtres, — à votre cœur, à votre conscience.

Vous savez fort bien que ce que vous enseignez sur la création de l'univers, sur l'essence divine de la Bible et autres articles de foi semblables, n'est pas vrai; comment dès lors assumez-vous la responsabilité d'initier à ces fausses maximes les enfants, les natures vierges, tous ceux qui espèrent de vous la vraie lumière ?

Interrogez-vous, la main sur le cœur, si vous croyez réellement à ce que vous prêchez? Dès que vous vous poserez cette question, non devant le monde, mais devant Dieu et en songeant au terme de vos jours, vous ne pourrez faire autrement que de répondre : non, nous n'y croyons pas. Vous ne croyez pas à l'essence divine de cette écriture que vous appelez sainte; vous ne croyez pas à toutes les horreurs et à tous les miracles de l'Ancien Testament, vous ne croyez pas à l'enfer, à l'immaculée conception, à la résurrection, à l'ascension du Christ, à la résurrection des morts, à la trinité divine; vous ne croyez pas, non seulement à certains articles de votre Credo, mais souvent dans aucun. Or, l'incroyance en un seul de vos dogmes implique forcément l'incroyance en l'infaillibilité de l'Église, puisqu'elle a établi les dogmes dont vous doutez. Et si vous ne croyez pas à l'Église, vous ne pouvez croire non plus dans aucun de ses dogmes.

Réfléchissez donc à ce que vous faites, lorsque vous prêchez comme une vérité immuable, divine, ce en quoi vous ne croyez pas vous-mêmes, ou ce dont vous doutez simplement; bien mieux : lorsque vous l'imposez par des procédés aussi détournés.

Et ne dites pas que vous n'êtes pour rien dans cet état des choses qui empêche la communion entre vos coreligionnaires et les autres hommes. Ce serait inexact : en leur suggérant votre religion exclusive, vous agissez contrairement à ce que vous dites ne pas vouloir faire, vous mettez obstacle à l'union d'une partie des hommes avec le reste de l'humanité : vous l'enfermez dans les limites étroites de votre confession jalouse et vous la placez ainsi, malgré vous, dans une situation, sinon d'hostilité, du moins d'isolement, à l'égard de tous les autres hommes.

Vous accomplissez cette œuvre funeste inconsciemment, je le sais. Je sais également que vous êtes vous-mêmes, pour la plupart, illusionnés, hypnotisés; souvent votre position ne vous permet pas de reconnaître la vérité, sous peine de condamner vous-mêmes toute votre activité passée. Je sais combien il vous est difficile, par votre éducation et, surtout, à cause de la certitude universelle que vous êtes les héritiers infaillibles du Christ-Dieu, de passer à la réalité des choses, de convenir que vous êtes de simples pécheurs égarés commettant les plus viles actions.

Je comprends toute la difficulté de votre situation, mais je me souviens qu'il est dit dans l'Évangile divin, que vous reconnaissez, qu'un pécheur repentant est plus agréable à Dieu que des certaines de justes, et j'estime que, quelle que soit votre situation, il est plus aisé à chacun de vous de se repentir et de ne plus participer à l'œuvre que vous accomplissez, que de la continuer sans foi.

Qui que vous soyez : papes, cardinaux, métropolites, archevêques, évêques, superintendants, prêtres, pasteurs, réfléchissez à ce que je dis.

Il est des ecclésiastiques, — dont le nombre augmente malheureusement de jour en jour, — qui s'aperçoivent parfaitement de la vétusté, de la déraison et de l'immoralité de la doctrine cléricale, et qui cependant continuent à l'enseigner dans un but intéressé. Si vous en êtes, ne cherchez pas la consolation dans la pensée que votre activité peut se justifier par son utilité à la masse populaire qui ne sait pas encore ce que vous savez.

Le mensonge ne saurait être utile à personne.

De même que vous savez que le mensonge est le mensonge, tout homme du peuple qui n'aurait pas été trompé par vous le distinguerait autant que vous. Bien mieux : il reconnaîtrait de lui-même la vérité révélée par le Christ, mais que vous lui masquez en

vous plaçant entre lui et Dieu. En réalité, votre œuvre n'a pas en vue le bien des hommes, mais votre propre intérêt, la satisfaction de votre ambition.

Vous devez donc comprendre que la majesté de vos palais, la pompe de vos églises et la richesse de vos vêtements et parures ne rendent pas votre œuvre meilleure : ce qui est grand devant les hommes est misère devant Dieu.

Telle est la disposition d'esprit de ceux qui n'ont plus la foi, mais qui continuent à propager et à maintenir parmi les hommes le mensonge.

Il en est aussi parmi vous qui, tout en s'apercevant de la fausseté des dogmes de l'Église, ne peuvent se résoudre à les soumettre à l'examen critique ; leur nombre croît également de plus en plus. Sous l'influence du milieu ambiant, la croyance dans laquelle ils ont été élevés est tellement ancrée en eux, qu'ils ne cherchent même pas à s'en affranchir; au contraire, ils appliquent toute leur intelligence et leur savoir à justifier par des métaphores paradoxales et une argumentation spécieuse toutes les inepties et contradictions de la doctrine qu'ils professent.

Si vous appartenez à cette catégorie d'hommes d'Église, quoique moins coupables, mais plus nuisibles que les autres, ne croyez pas que vos justifications suffisent pour tranquilliser votre conscience et soient valables devant Dieu. Au fond, vous ne pouvez ignorer que toute votre habileté et toutes vos arguties ne sauraient rendre moraux, sensés, clairs, conformes au bon sens et aux idées modernes, les récits de la Sainte Écriture qui sont immoraux, et les maximes du Concile de Nicée qui sont archaïques.

Vous savez fort bien que vous ne pouvez convaincre personne de la réalité de votre foi par le simple raisonnement; car tout homme instruit et qui n'est pas imprégné dès son enfance de votre doctrine, non seulement ne vous croira pas, mais rira de vous, ou vous considérera comme un malade d'esprit, surtout lorsqu'il entendra vos fables sur la création du monde et des premiers hommes, sur le péché d'Adam et le rachat de ce péché par la mort du Fils de Dieu.

Tout ce que vous pouvez faire, c'est de maintenir provisoirement, par vos sophismes doctrinaires et par le poids de votre autorité, dans un état hypnotique, ceux qui commencent à s'en dégager.

C'est précisément à cette œuvre mauvaise que vous vous appliquez.

Ainsi, au lieu d'employer toutes vos forces intellectuelles pour vous affranchir, vous et vos prochains, de l'hypocrisie dont vous souffrez tous, vous vous servez de ces forces pour vous plonger dans le mensonge de plus en plus.

Prêtres de cette dernière catégorie, vous ne devriez pas chercher à prouver, par une argumentation oblique, que la vérité est ce que vous considérez comme la vérité; vous devriez, au contraire, faire un effort sur vous pour contrôler les croyances que vous avez acceptées comme vérités, les contrôler en vous appuyant sur le savoir indiscutable et le simple bon sens. Dès que vous adopterez cette ligne de conduite, vous vous réveillerez de l'hypnose qui pèse sur vous et vous vous apercevrez de votre horrible égarement.

Tel est le cas de la deuxième catégorie des membres du clergé, aujourd'hui fort nombreuse et des plus nuisibles.

Il en est une troisième, la plus répandue, comprenant les prêtres de foi simple n'ayant jamais douté de la doctrine qu'ils pratiquent et qu'ils enseignent. Ils ne s'étaient jamais interrogés sur la portée et le sens de ce qui leur avait été professé depuis leur enfance comme une vérité divine, sacrée; ou bien, ils ont tellement perdu l'habitude de penser par eux-mêmes que, y songeraient-ils, ils ne verraient pas dans les dogmes enseignés les absurdités et les contradictions qu'ils contiennent; ou enfin, s'ils s'en apercevaient, l'autorité de l'Église leur imposerait tant qu'ils n'oseraient pas les envisager autrement que ne les envisagent les hommes d'Église du passé et du présent. Ils se tranquillisent par la pensée que la doctrine cléricale doit certainement expliquer ce qui leur semble absurde, simplement parce qu'ils croient ne pas avoir une science théologique suffisante.

Si vous appartenez à cette catégorie d'hommes ayant la foi sincère et naïve, ou bien ne croyant pas encore, mais prêts à croire, alors, quelle que soit votre position : prêtres déjà ordonnés ou jeunes gens qui vous préparez au sacerdoce, arrêtez-vous et songez à ce que vous faites ou vous préparez à faire.

Vous prêchez, ou vous vous préparez à prêcher, une doctrine ayant en vue de définir le sens et le but de la vie, de montrer d'après quels indices on distingue le bien et le mal, et qui doit orienter toute l'activité humaine. Or, vous la prêchez, non pas comme toute autre thèse humaine, imparfaite et discutable, mais comme étant révélée par Dieu lui-même et, par suite, soustraite à toute discussion. Et vous la prêchez à des enfants, c'est-à-dire, au moment où les hommes sont incapables de comprendre la véritable signification de votre enseignement, lequel cependant modèle à jamais leur conscience; ou bien vous la prêchez à des adultes ignorants, inaptes à juger en toute indépendance.

Telle est votre œuvre, et c'est à elle que vous vous préparez.

Comment ne vous demandez-vous pas si, par hasard, ce que vous prêchez était faux?

Et lorsque vous vous poserez cette question, que vous comparerez vos théories aux autres, qui sont également considérées comme les seules vraies, que vous les jugerez à l'aide de votre savoir et de votre bon sens, et non pas en aveugles, vous ne pourrez pas ne pas vous apercevoir que votre sainte vérité est simplement une superstition surannée qui, à l'instar des autres doctrines semblables, n'est maintenue et pratiquée que dans un but qui n'a rien à voir avec le bien des hommes.

Dès que vous l'aurez compris, vous tous qui considérez la vie comme une chose importante et qui écoutez la voix de votre conscience, vous ne pourrez plus prêcher votre religion ni demeurer ou devenir ses servants.

XI

« Mais qu'adviendrait-il si les hommes perdaient leur foi dans la doctrine de l'Église? Qui sait si les choses n'iraient pas plus mal? » m'objecte-t-on.

Qu'arriverait-il? Tout simplement ceci : les hommes du monde chrétien pourront connaître, non pas les seules légendes juives, mais encore, la sagesse religieuse de toute l'humanité. Les hommes se développeront librement; leur intelligence et leurs sentiments ne seront pas déformés; ils n'admettront plus de confiance la doctrine de l'Église, mais adopteront une attitude raisonnée, conforme à leur savoir, envers Dieu et reconnaîtront les obligations morales qui en découlent.

Les choses pourraient aller plus mal? Mais si la doctrine cléricale n'est pas la vérité, pourquoi les hommes seraient-ils plus malheureux lorsqu'on ne leur enseignera plus le mensonge comme une vérité, surtout par les procédés détournés qu'on emploie?

« Mais, — objecte-t-on encore, — l'homme du peuple est grossier et ignorant et ce qui nous est inutile à nous, les cultivés, pourrait être utile et même nécessaire au peuple. »

Tous les hommes sont égaux et suivent la même voie en allant des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance, du mensonge à la vérité. Vous avez marché dans cette voie et vous êtes arrivés à reconnaître la fausseté de la foi dans laquelle vous avez été élevés. De quel droit voulez-vous donc arrêter les autres hommes dans cette marche?

Parce que vous distinguez chez le peuple un besoin de cette foi superstitieuse, il ne s'ensuit nullement qu'il faille le satisfaire. Il est des besoins pour le vin, pour le tabac et d'autres pires encore. Doit-on chercher à les satisfaire? Il y a plus : par toutes sortes de procédés d'hypnotisme, vous provoquez un besoin par la manifestation duquel vous voulez justifier l'œuvre que vous accomplissez. Ainsi vous n'avez qu'à ne plus exciter ce besoin, et il disparaîtra aussitôt, car parmi vous, comme parmi tous les hommes, il ne saurait y avoir un besoin de mensonge; tous les humains ont toujours marché et marchent des ténèbres vers la lumière, et c'est vous, placés le plus près de la lumière, qui devez, non pas la cacher, mais vous efforcer à la rendre accessible à tous.

On me fait une dernière objection :

« La situation n'empirerait-elle pas lorsque nous, hommes instruits, moraux, voulant le bien du peuple, mais empêchés par le doute, nous céderions la place à des hommes grossiers, immoraux, indifférents au sort du peuple? »

Il est certain que l'abandon de l'Église par les meilleurs et leur remplacement par les plus mauvais, amènera plus rapidement la ruine de l'enseignement clérical, car il sera plus facile à en reconnaître le mensonge et l'effet pernicieux. On ne pourra que s'en réjouir, puisque la désagrégation de l'Église, qui se manifeste déjà, est un des moyens de la libération du mensonge dans lequel on maintient le peuple. Et plus tôt les hommes bons et instruits quitteront les rangs du clergé, plus vite se produira la libération souhaitée. Plus nombreuses seront ces défections, et mieux cela vaudra.

Ainsi, de quelque côté que vous envisagiez votre œuvre, elle apparaît toujours nuisible. Je conseille donc à tous ceux qui craignent encore Dieu et n'ont pas étouffé complètement leur conscience, de tendre tous leurs efforts afin de sortir de leur fausse position.

Je sais qu'un grand nombre parmi vous sont liés par des obligations familiales qui vous contraignent à ne pas abandonner la profession choisie; je sais combien il est difficile de renoncer à une situation honorifique et lucrative ou assurant simplement à vous et à votre famille les moyens d'existence, et combien il est douloureux de heurter les sentiments des proches que vous aimez. Mais tout vaut mieux que d'accomplir une œuvre funeste pour votre âme et nuisible pour tous.

Plus prompt, plus décisif sera votre repentir et, par suite, l'abandon de votre activité, mieux cela vaudra, non seulement pour les autres hommes, mais pour vous-mêmes.

Au seuil de la tombe, distinguant nettement la source principale des misères humaines, je m'adresse à vous, non pour vous blâmer ni vous dénoncer (je sais que vous avez été induits en tentation sans vous en douter), mais pour aider mes semblables, dans la mesure de mes forces, à éviter le terrible mal causé par votre doctrine; j'espère de même vous

faire sortir, vous aussi, de l'état d'hypnose qui vous empêche de comprendre le caractère criminel de votre activité.

Et que Dieu vous vienne en aide, Lui qui lit dans vos cœurs.

LÉON TOLSTOÏ.

(Traduction de E. HALPÉRINE-KAMINSKY.)

LE CONFORT MODERNE [1]

Nouvelle.

Cet appartement fut mis sens dessus dessous par l'ébéniste allemand, malgré les hauts cris de Mme de San Stefani, qui était, il est vrai, rassurée quant à la santé de Rita, mais qui soldait de sa bourse le surcroît de dépenses du ménage. Il tardait à cette femme, c'est trop juste, que son gendre enfin parût devant le monde, présentât les créations de son génie, enfin lui fît honneur. Elle estimait, non sans raison, qu'il avait jusqu'ici différé beaucoup de la satisfaire, et elle se prenait à soupçonner à sa satisfaction des ajournements indéfinis. C'était une femme à se montrer indulgente aux plus grands gaspillages pourvu qu'il s'agît de choses par leur nature inutiles : la toilette, les fleurs, les bijoux ; mais elle n'admettait pas que des objets d'usage, tels des meubles, fussent revendus sans avoir servi. A voir tout ce « modern style » dont elle avait appris avec tant de bonne volonté à faire l'éloge, déjà démodé et cédé, à vil prix, elle conçut des doutes, pour la première fois, sur la valeur de Jean-Paul, sur elle-même, sur son temps, sur l'avenir ; et elle alla verser ses doléances, rue Garancière, sous le toit mansardé de M. Pouchard.

— Madame, dit le père Pouchard, j'ai toujours considéré que les commodités matérielles sont le plus dangereux ennemi de l'homme, et, comme dirait Montaigne, la plus belle « piperie » où puisse donner sa bêtise. Mais n'oublions pas que la plupart de nos grandes querelles viennent de malentendus sur les mots. Si les grammairiens avaient plus de crédit, bien des horions seraient évités. Par exemple, voilà ce terme de « progrès » dont il fut tant question entre nous lorsqu'il s'agissait de mon fils : il signifie un pas en avant; vous y entendez un état meilleur, volontiers excellent, et, par-dessus le marché, stable, définitif! Vous avez dirigé les pas de mon fils dans une voie nouvelle : le pauvre garçon met une jambe devant l'autre; il hésite, il trébuche, il se relève, il repart en avant : ce sont les risques de la voie nouvelle. Si son esprit est fertile, je ne prévois pas qu'il s'arrête. Où ira-t-il? Dieu seul le sait. Dans les innovations matérielles, l'homme, à franchement parler, ne dirige plus; il est emporté par la matière. Une application nouvelle exige une autre application peut-être absolument insoupçonnée, et il n'y a plus d'autres bornes aux transformations que les lois naturelles, probablement peu favorables à l'homme et qui l'anéantiront, c'est bien possible. Si l'homme s'enorgueillit de gouverner la matière, la matière aura sa revanche... Mais où me laissé-je entraîner, Madame? Je voulais dire seulement que celui qui veut donner la main aux innovations qui nous emportent à l'inconnu, doit renoncer héroïquement à ses habitudes de stabilité et à la douceur de vivre en paix; en d'autres termes, que les gens du monde, qui sont par définition esclaves du convenu et amis des plaisirs, et qui veulent par surcroît se donner le luxe d'appuyer les réformateurs, sont, ou bien d'innocents aveugles, ou de coupables hypocrites qui montent en nacelle à grand fracas pour le Pôle Nord, croyant bien que le ballon atterrira à Chantilly. »

Mme de San Stefani quitta M. Pouchard père sur quelques mots aigres-doux et, pour faire la nique au vieux radoteur, contresigna les ruineux devis bavarois.

* * *

Là-dessus, le jeune couple alla passer l'été, puis l'automne au bord de la mer, en Normandie, à Biarritz ensuite. Ils prolongèrent l'arrière-saison comme ils purent, en s'attardant, à visiter des villes qui ne les intéressaient guère en province, dans d'exécrables auberges. C'est qu'ils n'avaient point de domicile à Paris.

Un voyage à Munich fut jugé indispensable, avant l'hiver, car il ne s'agissait pas de laisser commettre quelques gaffes à ces ouvriers allemands, si appliqués assurément et si dociles, mais qui ont besoin de direction. Ils y passèrent des mois, sans connaissances, visitant chaque jour l'ébéniste, allant au théâtre ou au restaurant à des heures absurdes, bâillant à des pièces qu'ils ne comprenaient point et où ils trouvaient si triste de ne pas entendre causer dans la salle. Rita commençait à remarquer que la correspondance de ses amies de Paris se faisait rare; on la négligeait, mais elle-même répondait avec gêne, ne sachant de quoi écrire puisqu'elle ignorait ce qui se disait à Paris ; les journaux français l'ennuyaient depuis qu'elle n'y lisait plus son nom au carnet mondain. Jean-Paul s'épaississait dans les brasseries et il faisait sa compagnie du gérant de l'hôtel qui l'entretenait des établissements

(1) Voir la *Revue Bleue* du 25 avril 1903.

grandioses que la compagnie fondait à Baden-Baden, à Costebelle près d'Hyères, à Florence, à Palerme, à Corfou, à Séville, car les Allemands conquièrent l'Europe, entre autres moyens, par les hôtels. Dans ces conversations, Jean-Paul élargissait ses idées de « confort » et il en fournissait d'avantageuses à son ami le gérant.

A la vérité, il s'accoutumait insensiblement à la vie d'hôtel qui convient mieux que le « home » aux esprits en quête perpétuelle d'améliorations. Le home fleure un relent de définitif et déjà de routine, avouons-le, dès l'instant qu'on a mis la dernière main à l'accommoder. C'est par les hôtels cosmopolites que le grand mouvement de confort moderne, qui prend ses sources à New-York ou à Londres, se répand sur le monde avec une rapidité qui n'a nul rapport avec la distance, et qui atteint plus tôt Melbourne ou Yokohama que Paris même. Dans un milieu sans cesse mouvant et renouvelé, nulle entrave aux innovations; joignez à cela que le voyageur qui passe vingt-quatre heures en un lieu y manifeste plus d'exigences qu'en quarante années vécues chez lui. Jean-Paul ne se l'osait pas dire, mais il subissait, dans la chambre n° 75, dans le hall, dans les salles de lecture, de musique ou de restaurant de l'hôtel des Quatre-Saisons, où il n'avait de commerce qu'avec un gérant et un ébéniste, l'attrait qui doit précipiter tous ses pareils, amateurs énervés des nouveautés confortables, vers la vie nomade.

Rita avait découvert avec angoisse que de leurs visites à l'ébéniste, Jean-Paul revenait sans contentement. Il lui manquait cette petite fièvre que donne l'objet commandé qui se façonne et se parachève entre les mains de l'ouvrier. N'était-il pas déjà las du style allemand, grand Dieu! avant même que le nouveau décor de l'avenue Kléber eût pris forme? L'artiste lui-même, probablement, avait fait la même observation que Rita, et le malheureux s'ingéniait, par tous les moyens, à rendre éclatant le charme de son ouvrage. C'était un gros homme blond, d'un teint d'enfant qui vient de jouer, et il ne semblait pas malin. Il l'était! car ce balourd, d'un trait génial, rajeunit son œuvre, et infusa à son client défaillant le désir net de la voir exécutée.

Sans avoir l'air d'y prendre garde, l'ébéniste caressait de l'œil des lavis de sa conception, appendus aux murs de l'atelier. Ils représentaient, avouait-il, le motif cher à son cœur : des degrés larges et plats évoluant hardiment, élégamment dans une cage bien éclairée. Et ce faisant, il critiquait la mode de Paris qui est de s'enfermer dans une boîte d'ascenseur truquée comme une chambre d'électrocution, avec des boutons, des numéros, une ou deux cordes, et une pancarte où il n'est question que du danger que l'on va courir! L'ascenseur! le monstre du génie moderne, qui n'a pas pour but, croyez-le, de nous élever commodément aux étages supérieurs, mais bien de permettre à des entrepreneurs d'entasser étages sur étages, jusqu'à des hauteurs si prodigieuses qu'il soit au-dessus des forces humaines de les atteindre. « Et en Amérique, mon brave homme, lui criait Jean-Paul Pouchard, ces ustensiles vous lancent jusqu'au trentième étage!... » L'ébéniste bavarois se bouchait les oreilles; et puis son œil s'adoucissait et son doigt décrivait dans l'espace les harmonieuses spirales de l'escalier, que l'œil oublie. L'escalier c'est l'âme de la maison; c'est lui qui relie de sa courbe charmante les heures diverses de la vie, qui vous descend au travail, aux repas, aux réunions, qui vous reconduit le soir au sommeil. Que les bonjours, que les adieux y sont jolis! Que de souvenirs laissent une main penchée sur la rampe, un pied, la traîne d'une jupe qui disparaît au tournant, un baiser envoyé d'en haut! C'est un des derniers lieux du monde où les hommes se croient tenus à la politesse : ils y saluent parfois encore une femme en la croisant.

Une nouvelle révolution agitait sa tempête sous le crâne de Jean-Paul Pouchard. Phénomène curieux : par l'art, auquel il faut toujours revenir en définitive, même pour l'accommodement des combinaisons modernes les plus machinées, il était ramené aux conceptions les plus simplistes de la demeure, et, dégoûté des monte-charge pour chair humaine, il concevait l'envie ardente de gagner sa chambre par un bel et bon escalier, dans une maison à soi. Le philtre agit d'une manière rapide et sûre. Aucun mot ne fut prononcé, mais l'ébéniste, mentalement, prit note de la commande d'un escalier pour l'hôtel particulier de M. Jean-Paul Pouchard.

Mais Jean-Paul Pouchard n'avait point d'hôtel. Il en aurait un, parbleu, pour se payer un escalier!

Voilà ce que saisit très bien l'ébéniste; voilà ce qui n'échappa point non plus à Rita.

Rita comprit que jamais leur installation n'aurait de fin. Elle en avait douté; elle avait conservé quelque espoir d'atteindre une solution. Après l'affaire de l'escalier, elle aussi arrêta son parti. Elle ne concevait pas la vie, éloignée de ses relations parisiennes. Dût-elle coucher sous les ponts, elle voulait retourner à Paris: elle le signifia à Jean-Paul.

Jean-Paul y consentit à la condition que Rita adhérerait au projet qu'il avait de louer ou d'acheter un petit hôtel. On touchait d'ailleurs à la fin de la troisième année du bail de l'appartement, avenue Kléber, et il importait de prendre une décision, d'urgence, afin de donner congé dans les délais réglementaires.

— Trois ans! s'écria Rita; et nous ne l'avons pas encore habité! Que dira maman?

Ils revinrent à Paris. Loger chez Mme de San Stefani, il n'y fallait pas songer, car le courroux de la dame croissait sans cesse contre son gendre, et elle s'était hâtée de faire démolir chez elle les ingénieux travaux exécutés par lui. On n'osa point lui parler des projets d'achat d'immeuble, ni de l'escalier, ni du congé donné avenue Kléber. Les travaux avançaient, assurait-on.

Rita ayant résolu de recevoir, on descendit au *Sardanapalus-Palace*, aux Champs-Élysées. Le séjour y coûtait les yeux de la tête; la belle-mère ne concevait pas ce genre de luxe, hormis à l'étranger; malgré le plaisir qu'elle avait de revoir sa fille, elle l'eût préférée à Rome, à Biskra, au Caire.

Rita reçut au Sardanapalus-Palace. Mais tout le monde avait pour le Sardanapalus-Palace les yeux de Mme de San Stefani, et les railleries de pleuvoir sur Jean-Paul et son fameux génie aboutissant après trois ans à loger à l'hôtel.

Jean-Paul comprit qu'il ne s'agissait pas de plaisanter et qu'il y allait de l'avenir de leurs relations s'il ne se dépêchait pas d'habiter comme tout le monde, car Paris, qui fait profession de rechercher les singularités, est féroce pour celles qu'il rencontre. Il acheta rapidement, sur la dot de sa femme, un hôtel avenue Raphaël, au Ranelagh, et télégraphia à l'ébéniste munichois d'accourir.

Il essaya de renouer avec ses connaissances anciennes, avec les camarades qu'il avait eus chez son père. Mais la tentative fut pitoyable; les préoccupations de ces jeunes gens, presque tous appliqués à des concours d'agrégation, étaient exclusivement d'ordre spéculatif: Jean-Paul avait achevé d'en perdre le langage: ils se regardaient comme des hommes de couleur différente, et n'avaient rien à échanger. En plein Paris, logé au Sardanapalus-Palace, le jeune Pouchard goûtait l'amertume du déclassement, pire que l'exil.

* * *

Il était peut-être perdu; il allait s'achever dans l'inaction et l'ennui. Mais les époques complices de tels désordres, celles qui, comme la nôtre, arrachent par leurs attraits matériels un rejeton à une lignée intellectuelle, produisent des ressources inattendues et étonnantes et qu'on dirait destinées à assurer le recrutement et la tutelle de sujets nouveaux.

C'était le moment où l'automobilisme commençait d'agiter la ville et la banlieue, de soulever le simoun sur les routes, de culbuter les promeneurs paisibles, de troubler les chiens endormis au milieu des chemins, les enfants, les poules et les oies qui formaient avec le fumier, dans la rue du village, un assemblage si pittoresque et si tranquille depuis le temps lointain des diligences. Jean-Paul ne pouvait demeurer longtemps étranger à ce sport; il eut tôt fait de se lier avec ses premiers champions. Il participa à une course sous un nom d'emprunt.

Hélas! ce fut une occasion de dépenses, réitérées et croissantes, qui atteignirent sa fortune. Pendant que le petit hôtel, inavoué, du Ranelagh, et le séjour au Sardanapalus, pompaient la dot de Rita, Jean-Paul trafiquait, achetait, revendait, se compromettait avec les agences, afin, non pas seulement d'avoir son automobile, mais, comme il en avait été jadis de la bicyclette, pour avoir l'automobile de l'année quand ce n'était pas celle de la saison, et pour posséder la « marque » momentanément cotée par le résultat des dernières courses, et sur laquelle, exclusivement, il convenait d'être reconnu.

Ces machines créaient autour d'elles, dans leur atmosphère empestée, un monde nouveau. Les femmes ayant adopté les lunettes monstrueuses et la peau de bique, une société naissait sur la poussière des routes ou à la table des auberges. Ouverte comme un café ou une salle des Pas-Perdus, mais solidement édifiée sur une passion et des intérêts communs, elle attirait et retenait les matériaux de démolition de tous les mondes par un talisman incomparable: le plaisir physique. C'était un monde avec qui l'on pouvait s'entretenir sans effort, à l'abri, plus que partout ailleurs, des piquants « de la politique et de la religion » et où même on pouvait briller du jour au lendemain, sans culture et presque sans éducation, pourvu que, la main au guidon, l'on possédât du sang-froid, de la présence d'esprit et une certaine audace, ce qui n'est certes pas le fait du premier venu. Une sorte de fraîcheur, un air de jeunesse, étaient répandus sur cette société qui rappelle les enfants dans la quinzaine du jour de l'An, turbulents, affolés, passant d'un jouet à un autre et ravis particulièrement de toutes les choses qui marchent ou qui ont l'air de marcher par elles-mêmes. Beaucoup y semblaient nés d'avant-hier ou du mois dernier, et l'on eût eu bien mauvaise grâce à leur reprocher de ne pas connaître au monde de plus important problème que celui d'aller le plus rapidement possible d'un point à un autre.

Ce milieu était fait pour Jean-Paul Pouchard: Jean-Paul Pouchard avait été créé et mis au monde pour ce milieu.

* * *

Dans les premiers mois qu'il s'adonnait avec ivresse au nouveau sport, Jean-Paul fut rapporté, un soir, assez tard, au Sardanapalus, avec une fracture à la cuisse, une oreille fendue, trois côtes fort maltraitées: il avait été victime d'un « dérapage », et était allé s'aplatir au fond d'un ravin, sur la route des Vaux-de-Cernay. Le mécanicien était tué.

Les journaux relatèrent l'accident. On publia les nom, prénoms, l'âge et le nombre d'enfants du mécanicien décédé; on publia surtout le portrait de Jean-Paul, en chauffeur, en civil; la photographie de la voiture avant l'accident, la même culbutée dans le ravin, tirée hors du ravin et ramenée sur la route par un attelage de bœufs, crevée, disjointe, tordue comme une charpente de fer au lendemain de l'incendie. On publia même, par une touchante attention, la photographie de M. Pouchard, le père, savant modeste, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1867.

Les reporters affluèrent au Sardanapalus : Rita, Mme de San Stefani, les garçons, les maîtres d'hôtel répondirent à leurs questions aux lieu et place du « jeune et intrépide sportsman », de qui la vie tout entière retracée et librement interprétée, devenait un récit à la Plutarque, une lutte héroïque pour la conquête définitive des éléments; on lui prêtait l'invention d'un « dirigeable »; on donnait la longue liste des travaux de son père. Quelques notes, touchant le luxe dont l'intéressant personnage était environné au Sardanapalus, devaient achever d'impressionner les lecteurs.

Mme de San Stefani et Rita se regardaient, parcouraient les journaux, entassaient les coupures du *Courrier de la Presse*, contemplaient les traits de Jean-Paul gravés à des cent mille exemplaires, et ceux aussi du vieux papa Pouchard qu'aucune presse jamais, durant cinquante ans de labeur, n'avait frappés; et elles s'interrogeaient honnêtement : « Mais qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tout cela signifie? Si encore Jean-Paul avait fait quelque chose, mais il a seulement causé la mort d'un homme, et il s'est cassé la cuisse au fond d'un ravin! »

Il vint au Sardanapalus une si grande affluence qu'un chasseur avait assez à faire de monter les cartes tout le long du jour. Jean-Paul reçut des félicitations jusque même de ses anciens camarades qu'il ne voyait plus; lui-même se demandait si ces compliments n'étaient pas ironiques, car ils lui venaient de pauvres garçons destinés à travailler toute leur vie durement pour un gain dérisoire, et il en connaissait parmi eux qui avaient perdu l'œil ou le doigt, et faillí maintes fois laisser leur peau tout entière dans des travaux anatomiques, au milieu du silence professionnel; mais non! ils semblaient franchement touchés, comme la foule innombrable, par le simple retentissement fait autour de son nom.

Le père Pouchard lui-même, qui pourtant se possédait assez bien, eut un moment de fierté paternelle après sa stupéfaction première; il y alla d'une larme, dit-on: à cause du nom de son fils, ou à cause du sien propre, de sa photographie et des titres de ses ouvrages répandus par la même occasion? Il crut, un instant, à la science divinatoire de Mme de San Stefani et il le lui dit, sans la convaincre d'ailleurs, car c'est elle qui, de tout cela, demeurait le plus ébaubie. Elle avait eu foi en son gendre; puis elle avait cessé de croire en lui; mais elle n'avait jamais compté que la gloire pût venir comme cela, pour rien.

— Mais si! lui disait le père Pouchard.

Il se présentait au Sardanapalus des inventeurs malheureux que M. Pouchard père se plut à recevoir quand il se trouvait là. Et il en nota quelques-uns qui portaient des mémoires fort intéressants: ruinés par des expériences coûteuses, ou perpétuellement éconduits par la science officielle, ces infortunés venaient, humblement, offrir à M. Jean-Paul Pouchard le bénéfice de leurs recherches, pour que sa notoriété les illustrât, et ils déclaraient qu'ils se contenteraient en retour d'une charité, d'autres même ne demandaient rien. Ému de telles scènes, M. Pouchard père, disait : « La gloire n'a aucun lien nécessaire avec le mérite individuel; c'est une sorte de capital divin jeté du haut du ciel entre de certaines mains privilégiées, en vertu de l'antique principe, que nous croyons injuste parce que nous n'en connaissons pas l'essence : l'esprit souffle où il veut. Ce capital est destiné à mettre en valeur l'apport anonyme de collaborateurs obscurs. Rien de plus vain que de prétendre attacher un juste nom à une œuvre. C'est la nature entière qui travaille par nos mains et enfante dans notre douleur. Effaçons-nous. Inclinons-nous devant l'éclat mystique qui environne certaines têtes, fussent-elles celles que notre débile entendement personnel serait tenté de coiffer du bonnet d'âne. » Raisonnant avec cette indulgence, M. Pouchard père ne se défendait pas complètement de penser à son nom, à sa photographie répandus à profusion dans les feuilles publiques par le fait de « l'éclat mystique » qui environnait son fils, auteur d'un accident d'automobile.

*
* *

Eh bien, dans cette affaire, le plus étranger à la vanité de la renommée, c'était Jean-Paul Pouchard, étendu, d'ailleurs, la cuisse dans un appareil, le thorax assez mal en point, la tête emmaillotée de bandelettes, comme celle d'une momie. Non qu'il souffrît énormément de son état; mais son esprit était totalement appliqué à imaginer des systèmes plus parfaits pour soulever un moribond dans son lit, pour lui permettre de manger, de boire et d'accomplir avec la plus grande aisance l'ensemble des fonctions indispensables.

Entre temps, il s'émerveillait de voir sa belle-mère lui sourire, lui confier qu'elle savait l'achat clandestin de l'hôtel du Ranelagh, qu'elle lui par-

donnait, qu'elle l'aiderait de ses deniers, qu'elle prenait à sa charge la pension à la veuve du mécanicien. Il était quelque peu confus de l'avoir satisfaite en agissant d'une manière si éloignée de cette intention. Quant à lui, il n'avait jamais ambitionné, il ne convoitait encore que de posséder la meilleure marque d'automobile et l'habitation la plus ingénieusement combinée; et, dans l'inaction de la convalescence, au Sardanapalus, il caressait le jour où les chirurgiens autoriseraient son transfert avenue Raphaël.

M. Pouchard père s'accoutumait à quitter la paisible rue Garancière pour l'avenue des Champs-Élysées, et il entrait maintenant comme chez lui, ma foi! dans ce temple moderne du Sardanapalus dont la dorure des portiers, la pourpre des petits chasseurs, le tohu-bohu, les sonneries, l'avaient tant effaré, tout d'abord. Il s'intéressait non seulement à la santé de son fils, mais à l'avenir qui lui semblait désormais assuré. La maison même dont l'industrie avait failli coûter la vie à Jean-Paul Pouchard ne venait-elle pas de lui proposer dans ses bureaux une place de 40 000 francs? Sur quoi, une maison rivale lui offrait 60 000! « 60 000! » prononçait Mme de San Stefani : « j'ai entendu, de mes oreilles entendu, j'étais là. » Et le vieux savant entendait, de ses oreilles entendait, que son fils allait se faire en une année ce qu'il ne gagnait pas, lui, en vingt ans.

M. Pouchard père avait un jeune protégé de qui l'intelligence et l'érudition précoces égalaient la pauvreté. Il n'avait pu, malgré nombre de démarches dans les mondes académique et universitaire, obtenir à ce garçon un modeste emploi. Un député, ancien entrepreneur de maçonnerie, intrépide chauffeur aujourd'hui, qui se trouva au chevet de Jean-Paul pendant que le vieux père Pouchard se lamentait, prit en main sa cause et la gagna en l'espace de trois semaines.

M. Pouchard père avait reçu le ruban de la Légion d'honneur sous Napoléon III, lors de la publication d'un immense travail sur l'Égypte, qui avait eu la chance de paraître à l'époque de l'inauguration du canal de Suez; depuis lors, absorbé par des études sur l'inégalité des races, dépourvues d'actualité, du moins en apparence, il vivait très loin des faveurs. Le maçon lui obtint la rosette au 14 juillet. Le nouvel officier de la Légion d'honneur invita le maçon à déjeuner avec une dizaine de membres des différentes sections de l'Institut, au milieu desquels le maçon ne se trouva pas plus mal à l'aise que cela, d'autant, affirme-t-on, que deux ou trois lui firent la cour.

Jean-Paul reçut la visite d'anciens camarades, jeunes agrégés sortis de Normale, et jeunes ingénieurs de l'École centrale où il n'avait pu entrer, qui venaient sans vergogne solliciter son crédit, ceux-là pour les tirer d'un petit trou de province où ils gisaient, ceux-ci pour leur obtenir une place de contremaître dans une industrie active, ou même « n'importe quoi, c'est bien simple, pour manger ». Des docteurs ès lettres souhaitaient ardemment faire insérer une chronique, une nouvelle, dans des journaux de sport. — « Fichtre! leur disait-on, mais ce sont les plus lus : vous entreriez plus aisément au *Figaro!* » Ces doctes jeunes gens se retiraient avec leur copie, mais remplis d'une déférence plus béate et plus ahurie pour cette étrange et nouvelle puissance créée par des moyens matériels de déplacement.

* * *

Enfin l'intéressant blessé ayant été transporté avenue Raphaël, dès qu'il fut debout, inaugura son hôtel par une grande réception.

A la vérité, l'hôtel ne produisit pas beaucoup d'effet, malgré l'escalier fameux, malgré les féeriques machineries. Jean-Paul Pouchard était connu à Paris pour avoir été un des premiers estropiés dans l'exercice d'un sport, objet momentanément de la curiosité générale : il n'en faut pas demander davantage aux esprits. Tout au plus pouvait-on consentir à lui reconnaître d'autre valeur que celle d'être l'Estropié de qui l'on parle, l'Estropié qui figurera dans les Revues de cafés concerts. Et puis, les cervelles bourgeoises, lorsqu'on leur annonce une installation coûteuse et peu commune, rêvent de magnificences dites « princières » ou tout au moins de trucs d'un machiavélisme inouï. L'extrême sobriété de ce « style » les déconcerta. A la seule annonce d'ameublement moderne, ils avaient eu des visions d'arborescences d'aquarium ou bien d'ossuaires « artistement » distribués. L'absence systématique de l'or leur fut pénible comme un mets sans sel : l'or, la couleur vive, les étoffes riches, une certaine abondance de reliefs, forment le repas préféré de l'œil de l'homme. Le fils du père Pouchard, même inculte, était bien trop affiné encore pour exécuter consciemment une œuvre qui emportât les suffrages publics. Quelle erreur de produire des décors simples, juste à une époque où les grosses mœurs des gens d'affaires fleurissent naturellement en faste!

M. Pouchard, le père, fut invité à la réunion, et il y vint avec quelques personnes de son monde qui étaient les obligées de Jean-Paul. Il y vint avec sa bonhomie habituelle, par le moyen des tramways qui l'amenèrent au Ranelagh dans le même temps qu'il faut pour aller à Versailles; mais à qui sait penser, les heures sont courtes et légères.

Il trouva là son ami, le maçon, qui lui prit le bras familièrement et le présenta à nombre de gens, un

peu comme un bahut que l'on vient de faire époussester chez l'antiquaire. Cinquante ans de travaux historiques, même traduits en plusieurs langues, n'atteignaient pas pour ce monde le poids du dernier roman pornographique ou de la blague de la semaine dans le journal *la Rigolade*. On disait : « Ah ! c'est le vieux papa !... Eh bien ! c'est gentil de l'avoir fait décorer. » M. Pouchard qui aimait à rappeler les souvenirs d'antan, avait dit devant le député, ancien maçon, qu'il s'honorait d'avoir connu M. Mérimée et de posséder de lui de fort belles lettres. Le député, ancien maçon, voulant flatter M. Pouchard, répétait en perroquet : « Il a connu M. Mérimée. » Et le nom de Mérimée voletait dans cette réunion de 1900 sans évoquer rien. Le député, à mi-voix, faisant le pédant, résumait en deux mots tout ce que lui redisait le sujet : Mérimée rappelait « Badinguet » ; Badinguet rappelait « mœurs scandaleuses » ; et le vague de ces débauches se personnifiait en « Cora Pearl ». Et il allait disant : « Badinguet... Cora Pearl !... » et clignant de l'œil avec finesse et gauloiserie. M. Pouchard disait : « Madame, avez-vous lu *Colomba* ? » Il se rencontra deux femmes qui avaient lu *Colomba ;* mais elles n'avaient jamais remarqué le nom de l'auteur. — « Et *Carmen* aussi ? vraiment ?... mais je croyais... » — « Oh ! pas la musique. »

Quand le bonhomme eut fait le tour des salons, il alla s'asseoir dans une encoignure et se prit la tête à deux mains pour ne point la perdre.

« Ah çà ! saperlipopette ! se disait-il, je n'ai pas la berlue ? Voilà Monsieur mon fils qui, toujours, représenta à mes yeux le type achevé du « propre à rien ». Ce garçon, d'intelligence ordinaire, ne fut jamais qu'un manœuvre industrieux encore qu'un peu fainéant : incapable de suivre les études classiques élémentaires, retranché par avance du seul avenir que ma vanité paternelle eût souhaité pour lui, il a échoué piteusement au concours d'entrée de la seule École où ses facultés semblaient lui permettre de frapper... La sueur perle à mon front au souvenir de cette épreuve humiliante !... Désespéré, je l'abandonne à une femme, un peu hurluberlue à mon sens, qui le gratifie de sa fille et de la fortune. Mon dadais gâche quatre années à flairer, révérence parler, comme un chien, pour savoir le lieu le plus propice où déposer son bagage. Bref, il perd tout commerce avec Paris et il gaspille la dot de sa femme. Et voilà que, pour six mois d'esbrouffe au Sardanapalus, pour une chute d'automobile retentissante, pour la construction d'un hôtel impayé, qui ne flatte même pas le goût des gens qu'on y réunit, et qui est déjà — je viens de l'entendre chuchoter — un sujet de caricature dans les journaux qu'on lit chez le coiffeur, voilà un gaillard qui attire chez lui, d'un seul coup, plus de monde que n'en reçurent, dans le courant de leur carrière, M. Renan, M. Taine ou M. Pasteur ! Et quel monde ! Si mes oreilles ne me trompent pas, ce ne sont pas là des noms quelconques recrutés au hasard par l'alléchement d'un bol de punch ; ce sont les noms qui éclaboussent de lumière l'œil du badaud parisien et de l'étranger de passage ; ceux qui entretiennent nos journaux et nos revues par les annonces ; ceux aussi qui gouvernent le marché : des commerçants, des grands industriels ; ceux qui produisent et ceux qui font circuler, gens essentiels dans la nation, oserai-je dire, gens affairés, opulents et naturellement enclins au plaisir, auxquels se joignent tous ceux qui, dans une grande ville, sont avides de jouir : descendants de familles, aujourd'hui sans emploi, fêtards de tradition, noceurs de naissance, et encore tout ce qui court après la vie aisée, remuante et agissante : cosmopolites, artistes, auteurs dramatiques attachés au monde où il se passe quelque chose, romanciers valets de la société à la mode, autrement dit les rois du monde, leur suite, leurs maîtresses, leurs bouffons, leurs historiographes. Ils sont les maîtres et les trafiquants de la matière, dont les transformations et les échanges règlent la vie économique, qui règle la vie universelle et, en définitive, la vie particulière de chacun de nous. Il ne faut pas rire : c'est une puissance qui est là !

« De quoi suis-je étonné ? De ce qu'elle est là, chez mon fils ? Elle est là chez mon fils, parce qu'elle ne sait où aller et parce qu'il faut qu'elle aille quelque part, étant essentiellement agissante ; elle est chez mon fils parce qu'elle manque de direction, parce qu'elle se transporte au hasard, comme elle adopte un restaurant ou un petit théâtre... Ou, plus exactement, elle est chez mon fils parce qu'il a poussé par hasard le cri qui l'attire, dans la langue qu'elle connaît. Il s'est cassé la cuisse sur l'un de leurs joujoux, et il avait, pour ainsi dire, préparé de longue date cet événement-réclame en abondant dans le sens du mouvement actuel : le bien-être mécanique, le confort scientifique. »

Qu'il se tournât à droite ou bien à gauche, M. Pouchard surprenait un sujet de conversation identique : il s'agissait de la rapidité et de la mauvaise odeur du métropolitain, de la lenteur des tramways, de l'archaïsme de l'institution des bureaux d'omnibus et des contrôleurs pour « correspondance militaire » ou pour le « voyageur descendu de l'impériale », ou bien du goût nouveau de se loger loin du centre de la ville, où cependant l'on est attiré tous les jours, pour le couturier, pour le goûter, pour tout, en somme ; où l'on descend le matin, où l'on passe l'après-midi, où l'on retourne le soir au restaurant, au théâtre et aux soupers de nuit ; et de la peine qu'on se donne pour exécuter ces allées et venues,

et combien l'existence en est compliquée! — « Mais pourquoi habiter si loin? — Ah! que voulez-vous?... Le chauffage hygiénique, la remise pour automobile!... le confort moderne!... » Et ces appartements, dont le perfectionnement augmente sans cesse, et qu'on n'a pas le temps d'occuper le temps d'un bail, que d'autres s'élèvent en face, plus parfaits encore, et qui vous laissent dégoûtés de celui dont vous étiez content! Presque tous ces gens, peu ou prou, ressemblaient à Jean-Paul Pouchard. Une pauvre dame, en six ans, avait déménagé quatre fois; elle s'avouait rompue, elle désirait, disait-elle, la tranquillité de la tombe : « Mais que voulez-vous?... le confort moderne!... » Une autre, gâtée par les « avantages de l'automobile », n'osait plus prendre ni tramways, ni fiacres; mais comme l'auto ne pouvait se frayer partout passage, elle le laissait à la Madeleine et faisait toutes ses courses à pied : « Que voulez-vous?... le confort moderne!... » Un de ces messieurs, fort entouré, sortait tout frais de la Santé où il avait purgé une condamnation à un jour de prison pour contravention aux règlements de vitesse. Il s'indignait d'avoir été anthropométré, douché, soumis à la visite intimè... « Que voulez-vous?... le confort moderne! »

« Je ferais volontiers une conférence, reprenait M. Pouchard, pour démontrer que la foi en l'avènement du bonheur par le moyen du bien-être est la plus abjecte imbécillité, car l'homme n'éprouve de plaisir que dans l'effort et dans la lutte, et sa plus grande volupté est de se vouer à une idée ou à un être... » Toutefois, il s'en abstenait ce soir, parce qu'il se défendait mal d'une certaine indulgence pour ces gens qui ignoraient le nom de Mérimée, mais qui allaient répandre le sien. Le bruit qui est d'essence grossière est d'essence divine cependant, comme le vent brutal et stupide qui tout de même féconde les fleurs. Les travaux de Pouchard, trente ans ensevelis, soulevés un jour par un bête ouragan vont retomber entre vingt mille mains et porter quelque part des fruits!... »

Et M. Pouchard s'arrêtait, pour méditer ce mystère. « Au reste, ajoutait-il, ce n'est pas vraiment le « confort » qu'aiment ces gens, mais l'ingéniosité qui le crée; et c'est un hommage rendu par leur matérialisme à l'intelligence.

Au cours de son monologue, M. Pouchard suivait des yeux, dans la cohue, le membre du Parlement, ancien maçon, à qui il devait sa nomination au grade d'officier de la Légion d'honneur. Ne se sentait-il pas pour cet homme une affection particulière?

Ce maçon s'était mis en tête de lui louer un appartement dans une maison qu'il venait de construire « avec tout le confort moderne ». Et il n'était déjà plus de toute invraisemblance que M. Pouchard quittât la rue Garancière, uniquement pour lui être agréable.

Oh! M. Pouchard, le père, glissait, aussi lui, dans un ravin dangereux, pour n'être pas celui des Vaux-de-Cernay. Et pour innocenter son attitude, il se reprenait à discourir :

« Pourquoi suis-je au milieu de cette société, en intrus, isolé et presque sans possibilité d'engager avec elle une conversation? J'appelle « moi » ma classe : les lettrés, les savants, ceux qui pourraient le mieux s'entendre avec ces parvenus ou ces « parvenants » pleins d'énergie et de vie, ceux qui pourraient leur communiquer l'étincelle spirituelle qui leur manque ou l'idée morale qui « polariserait », comme nous disons en notre jargon trop spécial, leur but d'action, leur manière de vivre et leurs plaisirs? Et n'aurions-nous pas, nous, lettrés et savants, grand bénéfice au frottement de ces rustres sanguins et quasi incultes? Ils me choquent, moi, vieux bonhomme descendu de mon cabinet et de mes séances académiques, par la grossièreté de leurs appétits et par l'aveuglement qui les précipite dans l'abîme de la vie exclusivement matérielle; mais c'est parce que j'ai pris l'habitude de ne fréquenter que mes pareils, et de vivre sans cesse à l'écart des tâcherons qui ont un rôle important dans la vie sociale, et que nos lumières devraient éclairer. Que faisons-nous, tous seuls, entre nous? Songe-t-on à ce que cette chère et charmante expression française « entre nous » — qui marque autant notre esprit sociable que notre esprit de caste — contient de sot et coupable égoïsme, et d'éléments de caducité précoce pour chacun de ces petits groupes résolus à ne vivre que d'eux-mêmes? Que font mes amis les hommes de lettres de haute culture? Ils vivent entre eux, tirent la quintessence de leur art; ils s'affinent si bien que le contact d'un homme moins poli qu'eux-mêmes leur est intolérable; ils s'alimentent d'un même air sans cesse respiré, et ils abandonnent le noble et redoutable rôle de romancier des mœurs ou d'écrivain de comédie à une meute de talents gouailleurs, pessimistes par paresse, qui au lieu de pénétrer avec complaisance dans les âmes de malheureux affolés, d'essayer de les discipliner, de les conduire, de les élever en tout cas, flattent hypocritement leurs bassesses et leurs vices en les leur peignant plus hideux et incurables, et les encouragent à se vautrer dans leur fange en prophétisant comme prochaine la fin de toute société, de toute espérance...

M. Pouchard poursuivit ses pensées et ses chimères qu'il voyait courir entrelacées en groupes ailés, jusqu'à ce que la fatigue abaissât ses paupières. Il s'éveilla en sursaut lorsque se tut le ron-

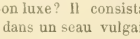
ronnement langoureux des tziganes qui supplée, dans ces réunions, à l'insuffisance de la conversation ; il tira sa montre et s'éclipsa rapidement pour ne point manquer le dernier tramway.

* * *

Quelques heures plus tard, Jean-Paul Pouchard et Rita montaient à leur chambre d'acajou, passaient à leurs cabinets de toilette d'érable moucheté, et ils eussent pu s'asseoir, pour faire enlever leurs chaussures, sur de ravissantes chaises de citronnier marqueté, à siège et dossier mobiles, s'adaptant aux inclinaisons du corps les plus variées. Mais Jean-Paul et Rita préféraient congédier tout domestique.

Jean Paul se déshabillait à demi couché sur son lit, selon une habitude de gamin, en battant du pied la courtepointe et repassant les événements de la journée. Rita aimait jeter ses chaussures fort loin d'elle, autant que possible par-dessus la tête de Jean-Paul, pour le narguer, lui, ses manies de confort et les embauchoirs tout préparés, et la petite armoire à tour qui était à portée de sa main et destinée à faire passer les bottines aux mains du valet de chambre par le même truc dont usait jadis Jean-Jacques pour se débarrasser de ses enfants! Elle n'eût eu qu'à tourner une manette d'argent pour faire couler par le bec des cygnes l'eau chaude et l'eau froide. Mais ces beaux cygnes ciselés et leur vomissement l'exaspéraient, et il lui fallait maintenant, pour son bonheur, un bon broc d'eau, une bonne bouillotte à l'anse brûlante qu'elle empoignait à l'aide d'un vieux journal replié. Faire balancer sa cuvette sur un récipient invisible qui fait longtemps glouglou comme une personne qui a de la dilatation d'estomac! pouah!... Rita respectait l'installation de son cabinet de toilette, mais elle usait d'une petite cuvette de quatre sous, où elle s'était lavée jeune fille, et elle la posait sur une chaise. Sur quelle chaise? Sur une chaise de la cuisine, ne vous déplaise, parce que celle-ci avait le siège plat et les pieds solides. Son luxe? Il consistait à verser ses eaux de toilette dans un seau vulgaire, et même en grande partie à côté du seau, en éclaboussant le linoléum et faisant des lacs. A la bonne heure, c'était amusant!

RENÉ BOYLESVE.



UN HOMME DE LETTRES

SOUS LE SECOND EMPIRE

Sainte-Beuve intime et familier [1].

Dans ce vaste musée lapidaire qu'offre Paris, à chaque coin de rue, la fiction tient lieu quelquefois de la vérité historique. C'est ainsi que le nom de *Sainte-Beuve* a été donné à une rue nouvelle du quartier Notre-Dame-des-Champs, qui n'est pas celle où vécut l'illustre critique, de 1850, année de la mort de sa mère, à 1869, année de sa propre mort.

La vraie rue *Sainte-Beuve* aurait dû être la rue Montparnasse, où sa maison, ornée depuis d'une plaque commémorative, était devenue un centre et un foyer de rayonnement intellectuel. Des lettres de lui, récemment publiées, l'y montrent dans ses habitudes de travail et d'incessante activité (2) :

« Ma vie est maintenant celle-ci, écrivait-il le 24 juin 1852 à un ami de Lyon, Collombet, qui a laissé un nom dans les bonnes lettres et la philosophie chrétienne (c'était son confident alors en matière de *Port-Royal*) : je suis retiré dans la petite maison qu'habitait ma mère, d'où je compte bien ne plus déloger que quand on m'emportera les pieds en avant... » Son vœu a été exaucé, en effet, et l'haussmannie ne l'en a pas délogé. « Toute la vie, continue-t-il, est employée à lire, puis à écrire, puis à corriger les épreuves... » C'est bien ainsi qu'il y vivait encore en 1861, quand je devins son secrétaire, c'est ainsi que nous avons passé notre temps pendant les huit années qui lui restaient à vivre.

Il est bien vrai que l'épicurisme régnait en maître dans la maison de ce « bénédictin laïc » (comme l'a appelé Coppée), si l'on entend par là des mœurs réglées sur les plaisirs voluptueux que procurent les jouissances de la pensée à un esprit libre. Le monde actuel, avec tous ses bruits abdéritains ou béotiens, connaît peu de ces besoins raffinés de culture intellectuelle qui consistent à se renfermer chez soi, pendant tout un jour, pour y *piocher* le texte d'Homère par la racine, et pouvoir en écrire sciemment, en

(1) Ce travail s'est inspiré, avec plus de retenue toutefois, de la fameuse brochure de Mérimée sur Stendhal, *H. B.*, et l'auteur ne voulait même l'intituler, tout d'abord, que *S.-B.*, pour justifier les libertés qu'il y prend, s'il ne s'était souvenu à temps du dilettante de la fable, qui veut jouer de la flûte. — L'inauguration prochaine du tombeau de Sainte-Beuve par le statuaire de Charmoy, auteur déjà du monument funéraire de Baudelaire, au cimetière Montparnasse, donne aujourd'hui, comme on dit, un regain d'actualité à ces notes et croquis, pris sur nature.

(2) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, publiées par MM. C. Latreille et M. Roustan, un vol. gr. in-18; Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, ancienne librairie Lecène, Oudin et Cie, 15, rue de Cluny, 1903.

connaissance de cause. Ce sont là de ces sensations délectables que goûtent seuls les poètes de la famille d'André Chénier ou de Voltaire. Ces délicats sont malheureux, car ils souffrent d'une faute de goût, autant que Saint-Saëns, Reyer ou Massenet d'une dissonance. Leurs nerfs sont facilement irritables. Sainte-Beuve avait de ces vivacités d'esprit qui se traduisaient par des coups de plume. Il était bon, pourtant, et d'une philosophie à la Térence pour les maux réels ou imaginaires — qui n'en sont pas moins des souffrances — dont sa maison était le confessionnal. Il y compatissait en parfait moraliste qui en tirait profit pour sa propre connaissance du cœur humain ou féminin, point principal et objectif de ses études de pénétration. La confiance allait à lui comme au conseiller sûr et indulgent à qui l'on pouvait tout dire.

Ce médecin des esprits, qu'on prenait volontiers pour directeur de consciences (il en avait confessé d'illustres), recevait dans sa chambre à coucher, qui lui servait à la fois de cabinet de travail. Il avait l'accueil aimable et souriant, d'une politesse exquise qui sentait l'homme de qualité, et dont il ne se serait pas plus facilement départi que Buffon de ses fameuses manchettes qu'on a tant raillées. Les partisans du brouet noir, cuistres et grimauds, qui rient de ces coquetteries, ne se doutent pas que chez les écrivains de style, la parure du corps ne se dédouble pas de celle de l'esprit, et que les deux toilettes sont inséparables. Sainte-Beuve revêtait tous les matins, pour travailler, une chemise claire de couleur à jabot; et quand on lui annonçait, l'après-midi, quelque belle visite, il répandait de l'eau de Cologne sur le parquet, pour chasser l'odeur d'encre, disait-il; il humectait même légèrement le plastron de sa chemise et de son gilet.

On a fait une légende à la petite calotte de velours noir, qu'il portait sur le sommet de la tête pour se garantir des rhumes. Il avait le crâne absolument chauve et luisant, et une couronne grisonnante, qui gardait encore quelques tons fauves et dorés au-dessus de la nuque et sur les tempes, remplaçait la forêt luxuriante d'autrefois, qui n'existe plus que dans le médaillon de David. Il tenait d'origine anglaise, par le côté maternel, le fond roux de sa chevelure, de marque boulonnaise, et ce n'était pas la seule transmission héréditaire de son lieu de naissance. Son goût pour les poètes lakistes, traduits ou imités par lui, témoignait assez de ce don particulier qui lui faisait une double patrie. Il aurait aimé, disait-il, être Anglais et vivre à Paris. Paris, c'était sa ville de prédilection, et il semblait qu'il rentrât dans son élément, comme un poisson dans la rivière, quand il revenait de Saint-Gratien ou de Sannois, où il allait dîner quelquefois. Il aimait pour cela Auber, le Parisien par excellence, et il aurait voulu lui consacrer un de ces *Portraits*, dans lesquels il était passé maître.

La politesse était innée en lui, et il en avait besoin pour son art, autant que La Tour pour ses pastels de femmes. L'un et l'autre traitaient les mêmes sujets qui exigent tant de nuances et dans lesquels l'artiste ne saurait apporter trop d'expérience personnelle. La perfection est de rigueur dans un genre qui n'admet pas la médiocrité. C'est là qu'il faut rendre l'esprit du modèle, l'envelopper et s'en pénétrer, tout en restant *vrai*, sans grossièreté ni rudesse. Sainte-Beuve a laissé une assez belle galerie de grandes dames et de moindres, qui justifie l'épigraphe de son livre : « ... Non, Madame; je ne suis pas le devin Tirésias; je ne suis qu'un humble mortel, qui vous a beaucoup aimées... » toutes. La philosophie est à ce prix.

Elles le lui rendaient par de charmants cadeaux dont témoigne sa Correspondance, qui embellissaient peu à peu son intérieur sévère. Le bibelot n'était guère de mise dans cette maison d'un penseur, où tout était disposé pour le travail du maître. Le mobilier était confortable, mais bourgeois; on n'y sacrifiait pas à la mode. Son goût instinctif le portait à se défier de tout ce qui n'était pas de sa compétence immédiate : il se moquait un jour d'un critique naïf qui lui faisait admirer certaines pièces du musée Campana, reconnues fausses depuis : « Il semblait, disait-il, qu'elles allaient fondre dans la main, comme des bonbons, tant il avait peur d'y toucher, et il ne voulait pas qu'on y touchât. » Une superbe aquarelle, d'après le pastel du portrait de Mme Lenoir, qui est au Louvre, copiée par le pinceau d'une Altesse, qui est entrée elle-même dans sa galerie de Portraits, fut, dans ses dernières années, le principal ornement de sa chambre claire, aux murs peints, d'un ton sobre, rehaussé par des encadrements de légers filets d'or. C'était son luxe, et il s'y tenait. Le jour et le soleil entraient dans cette pièce par deux fenêtres donnant sur un jardin, dont un peuplier, qu'il avait fait planter, l'incommodait, chaque saison, de flocons cotonneux. « Je l'ai voulu », disait-il. Ce pauvre peuplier a été une des premières victimes du siège de Paris ; il a servi à faire du feu.

Francisque Sarcey a répété, d'après Victor Hugo, qui était lui-même un Antinoüs, que Sainte-Beuve était laid. D'autres, qui se sont regardés sans doute dans le même miroir, ont renchéri depuis. Il est un peu puéril d'avoir à discuter sur la beauté d'un homme. Le véritable beau sexe doit s'y connaître mieux que nous, et ceci me rappelle une facétie du bon vieux temps, *l'Homme fourré de malice*, du graveur Abraham Bosse. « Dans une haute salle, qui semble le vestibule de quelque palais, un soucieux

personnage, assis dans un fauteuil, le coude appuyé sur le coussin d'une table, nous apparaît dans un manteau étoffé, doublé non pas d'hermine, mais de nombreuses têtes de femmes, presque toujours jeunes et agréables... » L'auteur (1), qui fait cette description, la commente ainsi : « Toutes ces beautés ont fortement tracassé le cerveau de l'important personnage : brunes et blondes, grandes dames ou grisettes, Agnès ou Ninon, se sont emparées tour à tour de la vie de l'homme... » Seulement, celui-ci est un mélancolique, un misanthrope, qui n'a pas su garder dans son cœur « de capricieux airs de tête, de charmants sourires, de féminines fantaisies », pour en charmer son âge mûr, en sourire, et « regarder les petites trahisons comme une belle regarde dans son écrin les feux de ses pierreries... » Il n'avait pas la sagesse de Sainte-Beuve, dont un ami répondit à l'une de ces Agnès ou Ninon, qui se plaignait d'avoir été oubliée sur le testament du philosophe : « Quand vous vous seriez mises toutes par rang de trois à son enterrement, vous n'auriez pas pu tenir jusqu'au cimetière. »

Il ne faut rien exagérer. Sainte-Beuve citait lui-même ce vers d'Ovide :

Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.

Il le savait trop bien, lui qui devait son temps et toute sa semaine à l'article en préparation. Les arcs de l'amour périssaient dans cette gestation continuelle, mais il renouvelait son esprit à la fréquentation de la femme. Les réunions d'hommes étaient trop brutales. Il lui fallait la grâce et l'ornement d'un bouquet féminin pour les tempérer et y jeter de la finesse attique. Il ménageait son cerveau selon des lois physiologiques qu'il n'avait garde d'enfreindre, pour tenir tête à ses engagements envers le public.

Il avait l'aiguillon intérieur qui le stimulait, cause pathologique de sa curiosité incessante, qui le faisait descendre dans toutes les franc-maçonneries féminines. Il s'y ouvrait des jours dans tous les mondes de la galanterie et en rapportait des observations pessimistes sur une société et une civilisation de plus de surface que de profondeur. L'utopie venait en aide au moraliste pour prévoir l'avènement des dernières couches qu'il allait chercher à la racine et dans les enfers sociaux où elles grouillaient. Peu s'en est fallu que ses prédictions ne se réalisassent dans un cataclysme qui faillit tout engloutir. La peur, qui garde éternellement les vignes, comme on dit dans le Midi, rallia ce jour-là tous les partis dans un intérêt de conservation et préservation sociales contre l'ennemi commun.

Celui qui a vécu huit ans, face à face, l'œil dans l'œil, à la table de travail et dans la confidence de ce grand esprit, ne saurait oublier le trait vif et pénétrant qui partait de ces petits yeux, délicats et tendres, pleins d'indulgente malice, qui se dissimulaient sous de vastes arcades sourcilières, tout embroussaillées de poils roux. Ils forçaient, pour ainsi dire, la sympathie et la communion d'idées, et permettaient qu'on se reposât en eux quand on était entré dans la pensée du maître. L'autre survivant (car nous ne sommes plus que deux) de ces studieuses journées, Jules Levallois, ne me contredirait pas, lui qui fut l'un des plus actifs et des plus utiles coopérateurs du « patron », comme il l'appelait.

Ce petit homme, qu'on disait si laid, était d'une physionomie si impressionnable, si mobile, que l'esprit semblait agir sur les muscles du visage comme sur des touches de piano. Au calme et au repos, les nerfs se détendaient, et il redevenait bonhomme, rêveur et penseur, avec une douce pointe de raillerie. Ce n'était plus le même homme quand il causait, quand il s'animait. On ne s'apercevait plus de l'irrégularité de ses traits, qui prenaient alors une expression de finesse radieuse et souriante. Il avait l'amabilité naturelle qui rend la séduction facile. Ceux qui en douteraient encore seraient des sots; mais ce qui est plus sérieux, c'est que sa vivacité d'esprit savait gagner et convaincre ceux qui allaient à lui, sans parti pris. On ne pouvait que se ranger à ce ferme bon sens, net et droit, qui vous jetait en pleine démonstration d'une idée, d'un fait, démontait le phénomène et en examinait tous les ressorts. On le suivait docilement, pas à pas, et quand on sortait du raisonnement, on restait convaincu. Il écoutait les objections et en tenait compte dans la mesure du plausible. « Quelqu'un me dit » est une formule qui revient souvent sous sa plume, et elle n'avait rien de fictif. Il témoignait par là de son amour pour la vérité, dont il ne voulait rien perdre ni laisser échapper, rendant hommage au collaborateur anonyme qui y concourait pour une part à l'appui ou même en contradiction avec sa propre donnée. Ses fluctuations apparentes provenaient justement de cet esprit d'examen et d'analyse qu'il apportait en tout; il lui aurait été impossible d'étudier en bloc, jusqu'au tréfonds, des êtres aussi compliqués et variables que ceux auxquels il appliquait son objectif. « Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles », a-t-il dit de lui-même et des autres. A combien cette vérité ne s'applique-t-elle pas? Le changement s'opère même au physique. Il ne reconnut pas un jour la photographie de l'un des plus grands poètes du siècle, qui avait laissé pousser sa

(1) Champfleury, *Manuscrits inédits*, publiés par M. Paul Lidé, *Revue anecdotique*, août 1902.

barbe, et qui avait échappé, moins que tout autre, à la loi vertigineuse d'instabilité qui, de tout temps, a emporté tous les êtres.

Il avait gardé l'habitude de se raser lui-même tous les matins; et sa dextérité, qui avait fait de cet ancien *roupiou* de Dupuytren un habile chirurgien, allait jusqu'à ne pas se regarder dans le double miroir grossissant qu'il avait dans la main. « Chateaubriand, disait-il, se rasait matin et soir, par coquetterie, pour ne pas piquer les dames qu'il baisait à la main ou au visage. » Notre temps pressé ne comporte plus tant de cérémonie. La barbe a prévalu de nos jours chez les chefs d'État. Les visages sans barbe ni moustache découvraient mieux la physionomie. Ils prêtaient davantage à l'observation physiognomonique et à la statuaire. La moustache dissimule souvent des plis mous et sans énergie. Le père et l'*oncle* du romantisme n'en ont pas dans les médaillons de David. Sainte-Beuve n'en porta jamais. Il avait la lèvre fine et malicieuse.

A qui pouvait pénétrer dans ses pensées de derrière la tête par les dictées spontanées et rapides qui lui en donnaient la primeur, cette tête, si bien conformée pour l'ordre et le sage équilibre de l'esprit, faisait l'effet d'une ruche où chaque idée avait son alvéole. Elle était, dans ses proportions bien prises, en harmonie avec la finesse des pieds et des mains. Une des coquetteries de Sainte-Beuve consistait à porter l'ongle long au petit doigt de la main droite. Par esprit d'imitation, comme cela arrive toujours dans l'entourage des hommes supérieurs, un de ses secrétaires lui avait pris ce signe de mandarinat littéraire. Ce crâne dépouillé, que rejoignait un front agrandi par la calvitie, aurait offert à la science un vaste champ d'études phrénologiques. La statuaire n'a pas négligé ces détails documentaires. L'art classique, d'abord, a relevé la ligne grecque, qui ressortait, en effet, de l'ensemble de la tête. L'auteur, qui le rangea un jour parmi les amants de la belle Hélène, et tel autre parmi les sages de la Grèce, pour la forme extérieure et le côté plastique, rentraient dans ses goûts et son culte de prédilection pour l'*Iliade* et la sagesse antique. Le réalisme moderne, esclave de la lettre, a creusé et fouillé davantage : il en est résulté une œuvre sculpturale et monumentale très belle, mais modelée d'après un portrait de la dernière heure, qui fait songer vaguement à un pape... c'est peut-être une allusion au « grand diocèse », proclamé un jour par Sainte-Beuve. Le xxe siècle devait donner une interprétation nouvelle de cette physionomie si mobile. Un jeune artiste, M. de Charmoy, l'a fait revivre dans un buste funéraire, symbole de la souffrance et de la douleur, qui met puissamment en relief le siège de la pensée et les traits accentués de ce visage ravagé.

Quand il s'endormait dans un fauteuil, après dîner, la tête enveloppée dans un madras, à la lecture d'un livre nouveau, Sainte-Beuve ne se défendait pas d'avoir l'air d'une vieille femme : il tenait cette ressemblance de sa mère, et c'est l'une de celles qu'a surprises le buste de M. de Charmoy.

On a pu tirer des déductions, sous le rapport du flair, du nez de Balzac, en forme de narines de chien de chasse. Celui de Sainte-Beuve ne trompait pas non plus : c'était un de ces nez de savant et de curieux, proéminents et droits, des nez qui scrutent et trouvent la piste. Ces nez-là ne déparent pas le visage d'un penseur et n'empêchent pas les aventures. Comme Voltaire, Sainte-Beuve s'était déguisé en femme dans sa jeunesse pour n'être pas reconnu et dénoncé à un mari soupçonneux : « Jugez quelle jolie femme je devais faire avec ce gros nez ! » disait-il... quarante ans après.

De rares êtres humains, dit-on, ont la faculté de remuer les oreilles. Celles de Sainte-Beuve, de structure bizarre, étaient, pour ainsi dire, collées à la peau et ne se détachaient pas. C'était encore un signe de supériorité intellectuelle. Le contraire, quand il se rencontre, ne fait pas honneur à l'intelligence humaine.

La causerie fine du critique faisait cercle dans les salons ; on ne s'apercevait pas alors s'il était laid ou beau : on l'écoutait. Chez lui, dans le feu de la conversation, il pétrissait et repétrissait sa calotte, et la rejetait finalement parmi les papiers et les livres à demeure, qui lui servaient de rempart et de répertoires, sur sa table de travail. Il l'oublia une fois à la tribune du Sénat, et l'orateur qui lui succéda et qui venait le réfuter s'en servit pour s'essuyer le visage. Ce fut une risée dans la salle, qui étonna bien M. Charles Dupin.

Dans la rue, il passait comme un simple bourgeois sans signe extérieur à la boutonnière. Il allait placidement à la recherche de l'expression ou de l'idée, ou à la poursuite de quelque chimère. On criait : *Place à l'ancien!* sur son passage, les jours de kermesse, dans ce faubourg populaire, où règne une perpétuelle gaîté. On ne le reconnaissait pas, et personne ne se doutait que ce petit homme replet, qui se promenait au milieu des foules, la canne à la main, s'arrêtant quelquefois pour fixer au passage sur un bout de papier un lambeau de phrase ou seulement le mot juste qu'il avait trouvé, fût l'un des plus grands littérateurs du siècle. Il fuyait la morgue et le fracas dans la vie comme dans ses écrits. Il vivait de plain-pied avec ses voisins.

Un jour, pourtant, un homme du peuple, passant près de lui, murmura quelques mots de respectueuse admiration, qui lui firent hâter le pas. Dans l'église Saint-Germain-des-Prés, à l'enterrement d'Eugène

Delacroix, il pria de se taire deux amis qui parlaient assez haut de lui pour qu'il l'entendît. Cet encens l'offusquait. Il n'aimait pas le boniment ni la réclame, et se fâcha contre un directeur de Revue, qui avait affiché son nom en grosses lettres, pour donner du retentissement à l'une de ses publications en cours.

Chez lui ni affectation ni parade, encore moins de pruderie, mais un libéralisme latent qui se traduisait par des actes. Sa maison était organisée pour la discrétion et la bienfaisance. Il recevait une ou deux fois la semaine ses intimes et familiers à dîner, après une journée de travail, qui aiguisait toujours l'esprit. La gaîté régnait à cette petite table ronde, dont c'était encore la mode, et l'on n'y tenait pas de conversations banales. Son petit monde se composait d'une famille qui n'avait aucun lien de sang entre elle, mais qui n'en était pas moins unie par l'habitude de vivre ensemble. La *petite amie*, qui régnait et ne gouvernait pas, et avait son logement en ville, s'asseyait en face du maître. Une ancienne institutrice, en dernier lieu, tenait la maison et se mettait entre les deux de façon à les servir l'un et l'autre. Elle avait demandé, en entrant, la permission d'aller à la messe le dimanche et de recevoir la visite des curés de Montmartre et de Belleville, où elle avait tenu pensionnat. Sainte-Beuve, la tolérance en personne, malgré le fameux dîner, donné chez lui, qui fit à sa maison une réputation légendaire, n'y avait vu aucun inconvénient. Il n'était ni fanatique ni sectaire, et disait que les fanatiques sont des gens chez qui les passions refoulées remontent au cerveau.

Ses convives ordinaires étaient généralement le docteur Veyne, un républicain originaire du Comtat, dont la belle face, pleine et rasée, au profil napoléonien, avec ses longues mèches de cheveux blancs, qui lui retombaient sur le front, éclairait la table et la salle à manger, au dire d'une petite servante ; il alternait, quand ils ne se trouvaient pas ensemble, avec Paul Chéron, de la Bibliothèque impériale, comme on disait en ce temps-là, autre figure réjouie, tête chauve, large panse et barbe rabelaisienne. Il assaisonnait la bibliophilie, qui permet tout, d'anecdotes et de bons mots, plus ou moins renouvelés de l'histoire amoureuse des Gaules. Il savait gazer, sans parler latin. Les dames s'en amusaient et s'y frottaient d'érudition. Au dessert, on relisait l'article auquel on avait travaillé tout le jour, primeur pour les convives, nouveau souci pour l'écrivain qui s'éperonnait à cette lecture, faite à haute voix par son secrétaire et qui trouvait toujours à changer, à retoucher et à ajouter. « *Auteur* vient du mot latin *auctor* (*qui accroît*) », disait-il, et il était sans cesse en mal d'auteur.

Il avait le *lâchez tout*, c'est-à-dire le *bon à tirer*, difficile. Il ne le donnait pas sans des appréhensions d'aéronaute. Après avoir passé la matinée du dimanche à collationner les épreuves du *Lundi* qui devait paraître le soir même, il se rendait au journal l'après-midi et demandait une nouvelle revision. Il y restait jusqu'au tirage, après avoir relu encore une fois tout seul et vérifié si les corrections avaient été bien exécutées. Il se donnait alors campos à lui-même. Le matin, il avait eu soin d'écrire à Mme Magny, du restaurant de la rue Contrescarpe-Dauphine (aujourd'hui Mazet), de lui garder un cabinet pour dîner le soir. Un dimanche, il se trompa d'enveloppe. Des compositeurs typographes lui avaient écrit pour lui soumettre un cas de pureté de style : — il y vit un signe bien français de l'esprit académique, qu'avait constaté César, et qui règne éternellement chez nous. — Par distraction, il mit sa réponse dans l'enveloppe destinée à Mme Magny ; et, en revanche, Mme Magny reçut la lettre destinée aux typographes. Ceux-ci devinèrent de quel restaurant il s'agissait, bien que le nom ne fût pas dans le billet, et s'empressèrent de le porter à Mme Magny, qui leur rendit leur lettre.

Quand on mettait chez lui, comme on dit, les petits plats dans les grands, et qu'on recevait d'illustres invités ou de grands personnages, Sainte-Beuve leur faisait la politesse de les prier de désigner le choix des convives à leur convenance. Ces jours-là, il congédiait son petit monde, qui allait prendre ses ébats. Un roulement de voiture qu'on reconnaissait bien, à la façon brusque dont elle s'arrêtait ras de la porte dans cette rue encore sans trottoirs, annonçait parfois, dans l'après-midi, une visite à l'improviste. C'était le prince ou la princesse qui venait, en toute simplicité, voir un ami. Un jour, la voiture du Palais-Royal fut reconnue de chez le marchand de vin du coin ; un ouvreur de portières accourut, la casquette à la main. Il y tomba un napoléon. — Merci, Monseigneur ! — c'était bien payé.

La voix de l'auguste visiteur, pénétrante et aiguë, sonnait comme un clairon. Dans cette chambre, qui reçut tant de confidences, on l'entendit un jour qui s'écriait : « L'empereur, il n'est pas même mauvais... » Les personnes d'à côté crurent devoir s'éloigner par discrétion. Il savait très bien être entendu, et s'étonna qu'aucune d'elles ne répondît, quand Sainte-Beuve appela son secrétaire. « Il était là tout à l'heure », dit le prince qui avait pour Sainte-Beuve une haute estime et une réelle amitié. Il laissait déborder, dans leurs conversations intimes et familières, le trop-plein d'une intelligence en conformité de vues avec celles de l'illustre penseur. Il le tenait au courant de la politique intérieure et extérieure, et le renseignait exactement sur la valeur des hommes du dedans et du dehors. Il le

prémunissait contre l'engouement funeste et vulgaire de notre nation. Au sortir de ces entretiens, Sainte-Beuve ébauchait des notes comme celle-ci : « On se moque de Bismarck, et l'on a tort... On ne le connaît pas... les Prussiens sont les Macédoniens modernes ; on ferait mieux de s'allier avec eux et de fonder une École de Berlin et une École de Paris; nos jeunes savants iraient se donner de la force, *robur et æs triplex*, dans leurs laboratoires, et eux viendraient s'assouplir à notre gentillesse... » Il avait des pressentiments à la Démosthène sur une catastrophe prochaine.

Ses amis du dîner Magny, et ses propres hôtes à lui-même, quand il recevait, Edmond Scherer, Taine, Renan, Flaubert, Théophile Gautier, Charles Robin, M. Berthelot, l'assistaient souvent dans sa maladie. Chacun y apportait son tribut d'épicurisme intellectuel, qui consistait à l'entretenir de littérature, de philosophie ou de physiologie. Il était tenu ainsi au courant de tous les progrès.

Un jour, Mme Sand demanda à être invitée à dîner avec M. Berthelot, qu'elle témoignait l'envie de connaître ; et, sur le désir que Sainte-Beuve lui exprima, selon son habitude polie, de désigner elle-même les autres convives qu'elle voulait s'adjoindre, elle choisit Flaubert et Alexandre Dumas fils. Le dîner fut fort gai. Dumas raconta comment Flaubert avait été reçu à Compiègne et l'impression qu'avaient faite sur lui les jolis pieds de l'impératrice, étendue sur sa chaise longue. L'anecdote devenait croustilleuse. L'impératrice raffolait de *Salammbô* et de Victor Hugo. Elle mit Sainte-Beuve, l'unique fois qu'il alla à Compiègne, en 1863, sur le terrain de la poésie et lui parla de Victor Hugo avec un enthousiasme qui l'étonna bien un peu, mais qui ne lui parut pas affecté; il ne disait pas, du moins, y avoir surpris l'intention politique de donner le change à l'hostilité naturellement existante entre l'auteur des *Châtiments* et la cour de Napoléon III. A sa prière, il entreprit galamment de réciter une pièce de vers qu'il aimait :

Puisque j'ai mis ma lèvre à la coupe encor pleine...

Et comme la mémoire vint à lui manquer, il écrivit chez lui pour qu'on lui envoyât le volume. Il remplissait ainsi sa huitaine.

En 1869, la velléité prit à Renan de se présenter aux élections législatives, qui eurent une influence décisive sur les destinées de l'Empire et du pays. L'auteur populaire de la *Vie de Jesus* se portait candidat *indépendant* en Seine-et-Marne. D'une gare à l'autre, — celle de l'Est et celle du P.-L.-M., qui le menaient toutes deux à sa circonscription très étendue, — M. Renan, traversant Paris, faisait un large crochet pour passer par la rue Montparnasse. Il racontait ses tournées électorales à Sainte-Beuve. « J'ai pour concurrent, disait-il, le candidat officiel, M. de Jaucourt, secrétaire de M. de Persigny, avec qui nous nous retrouvons à dîner : c'est un aimable homme; on peut s'entendre avec lui; mais nous avons contre nous un irréductible intraitable, M. de Jouvencel, qui s'attire beaucoup de succès auprès des masses par des questions déconcertantes : il prétend, par exemple, que les vins fins, les grands vins, devraient être soumis à plus de droits d'entrée que les vins ordinaires... je ne me suis jamais occupé de ces questions-là... »

Et, de fait, Renan, à table, se servait de n'importe quel vin : il ne distinguait pas, il prenait la bouteille à côté de lui et se versait dans n'importe quel verre. Son goût exquis et son idéalisme élevé le mettaient au-dessus de ces subtilités de gourmet. Il ne s'était jamais occupé de l'impôt sur les vins.

Avec la liberté de discussion dont on jouissait dans la maison de Sainte-Beuve, je me permis d'intervenir : « C'est une question à étudier, monsieur Renan, lui dis-je; je vous en parle savamment, en enfant du Midi, d'un pays de vignobles... »

« Ce sont, en effet, des intérêts économiques qu'il faut connaître », reprit Sainte-Beuve, que le Sénat où il siégeait depuis quatre ans commençait à initier au métier de législateur. Vous devriez les étudier... »

— « Je les étudierai », répondit doucement Renan, avec plus de politesse que de conviction.

L'entrée de Sainte-Beuve au *Temps*, en 1869, lui attira un violent orage dans sa propre maison. La cousine de l'empereur se fâcha. Le prince Napoléon, mieux avisé, se contenta de lui dire : « Si j'avais su, je vous aurais demandé de venir à l'*Opinion nationale*. » La vérité est que le sénateur de la gauche de l'Empire, comme il s'était qualifié lui-même dans son discours sur la liberté de l'enseignement, ne se sentait plus libre dans les journaux officiels ni officieux. M. Dalloz avait voulu lui faire supprimer, dans le *Moniteur*, une critique de goût, bien innocente, à l'adresse de l'évêque de Montpellier, qui avait traité d'*étudiantes* les jeunes filles qui suivaient les conférences nouvellement instituées par M. Duruy à la Sorbonne. Sainte-Beuve retira son article du *Moniteur*, qui venait de cesser d'être officiel, et l'envoya au *Temps*, où il ne comptait que des amis, Charles-Edmond, Scherer, Nefftzer, MM. Hébrard, Alfred Mézières... Il y resta et y termina sa carrière, la même année, par une brillante campagne sur *Talleyrand* et *le général Jomini*, qu'il n'aurait pas pu faire ailleurs, avec la même liberté d'allures. Il mourut le 13 octobre 1869.

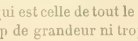
Il n'était pas, à proprement parler, l'homme d'un parti, et son absence de doctrinarisme lui avait créé des ennemis de tous bords, même au sein de l'Em-

pire. Dans un dîner de journalistes, offert à l'hôtel du Rhin, qui avoisine la Colonne, par la petite-fille de Lucien, Mme Rattazzi, qui venait de contracter alliance avec l'Italie, M. Paul de Cassagnac, au nom de Sainte-Beuve, prononcé près de lui, s'écriait avec toute la passion qu'il pouvait y mettre : « C'est un sceptique. » L'opposition libérale des salons, qui tenait aux anciennes doctrines, l'accusait d'être matérialiste... et même réaliste. Il n'était pas dévot, c'est-à-dire rattaché à un dogme quelconque qui servît de ralliement à la mode et à l'opinion. Il avait rompu avec les anciens partis et croyait servir l'ordre nouveau, auquel il avait adhéré, par une philosophie sans parti pris étroit, émancipée de tout lien conventionnel et factice avec le passé. Il la voulait originale et nouvelle, conforme et appropriée au temps non seulement nouveau mais futur, et aux besoins intellectuels d'un peuple qui ne paraissait pas, dès lors, devoir faire jamais retour à l'ancien régime. Il brisait lui-même les vieux moules et en dégageait sa propre littérature.

La cuisine politique ne s'est jamais accommodée, en aucun temps, d'un programme idéaliste. Celle de l'Empire y resta indifférente. « Après tout, ce n'est qu'un littérateur », disait M. Rouher, avec qui il ne s'entendait pas; et cela se comprend. Le ministre ne songeait qu'au présent et à l'éventuel : le sénateur de l'Empire était préoccupé de questions sociales, ce qui fit écrire de lui par le prince, son ami : « C'était un socialiste d'État, un socialiste autoritaire. » Ce singulier bonapartiste, qui votait pour Cavaignac en 1848 et pour Jules Ferry en 1869, avait cru à une rénovation sociale par le coup d'État. Le règne de Louis-Philippe lui avait laissé de piètres souvenirs; il n'aimait pas le régime du laisser faire, du laisser aller, et la révolution de 1848 ne lui apparut d'abord que comme le résultat d'un quiproquo. « On a cru ne descendre que d'un degré, disait-il, et l'on est tombé du premier étage. » Le degré qu'on voulait descendre, c'était l'abaissement du cens électoral, d'où éclata la révolution, qui nous donna le suffrage universel, nouveau déluge qui fit irruption subite et noya tout. — Il a fallu le canaliser depuis.

Le critique était trop sincère pour ne pas confesser, par la suite, qu'il s'était fait illusion. Il resta de la gauche de l'Empire, compatible encore avec l'opinion libérale. Ce qui a prévalu de nos jours a donné tort à ses principes de pouvoir personnel, et continuera à le faire si la France sait s'en tenir à cette voie moyenne, qui est celle de tout le monde, et qui ne comporte ni trop de grandeur ni trop de médiocrité.

JULES TROUBAT.



ÉDOUARD VII

Les chefs de chœurs du journalisme sensationnel n'ont pas manqué d'attribuer à la visite annoncée du roi Édouard VII en France une signification mystérieuse et formidable. Ils ont envisagé à ce propos l'éventualité des combinaisons politiques les plus étranges et prévu les plus invraisemblables alliances. On aurait tort, grand tort de prendre au sérieux ces élucubrations. Tout porte à croire que les grands groupements d'intérêts qui se sont formés dans l'Europe contemporaine resteront au lendemain de la visite d'Édouard VII ce qu'ils étaient la veille, ce qu'ils sont aujourd'hui. L'acte de courtoisie du souverain anglais n'aura d'autre effet que d'affirmer d'une manière ostensible les bons rapports existant entre deux puissantes nations voisines qui ne cesseront pas pour cela de rester des rivales.

Le cortége royal pénétrera, dit-on, dans Paris par l'avenue des Champs-Élysées et, s'il fait beau, le souverain prendra place dans une voiture découverte. C'est là, sans doute, une idée personnelle d'Édouard VII. En délicat, en dilettante, il se promet un plaisir raffiné de cette promenade solennelle à travers les plus beaux quartiers de Paris. Aussi bien ne s'y trouvera-t-il pas en terre inconnue. Pendant longtemps il n'y eut pas au monde, dans le monde où l'on s'amuse à grands frais, de silhouette plus « éminemment parisienne » que celle du prince-héritier anglais. Édouard VII fera sans doute au jour prochain de sa visite un retour attendri sur l'époque où, simple *gentleman* à l'élégance impeccable, il flânait dans Paris, la rosette d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière et la tête pleine d'idées folles. Temps heureux! Temps passés! D'ailleurs, il ne les regrette point, dit-on. Il est ravi de régner et prend très au sérieux son métier de roi.

Édouard VII étant devenu pour quelques jours une figure de premier plan dans notre vie publique, nous voudrions esquisser ici à larges traits sa physionomie. Bien que la personne du roi n'ait pas en Angleterre, dans la détermination de la politique nationale, l'importance qu'elle a dans les autres pays monarchiques d'Europe, la « mentalité » d'Édouard VII n'en constitue pas moins un facteur avec lequel il faut compter. Si tenus en laisse qu'ils soient aux termes de la Constitution, les souverains anglais ont toujours marqué à leur empreinte personnelle la politique de leur gouvernement. Pourquoi en serait-il autrement sous Édouard VII? Dans ces conditions, le passé, le caractère et les opinions présentes de ce prince méritent bien de retenir un instant notre attention.

*
* *

Rappelons brièvement l'éducation qui lui fut donnée et les influences qui contribuèrent à former son esprit. Quand ce prince vint au monde, le 9 novembre 1841, et quand il s'agit de le doter d'un parrain, le choix de la reine Victoria se porta sur Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse. Ce souverain était alors le plus puissant des monarques protestants d'Europe. Et Victoria marquait ainsi son attachement à la confession protestante. L'opinion publique eut quelque peine à accepter ce parrain. Les Anglais sont toujours restés très fidèles à la forme nationale de leur foi. Ils sont protestants, sans doute; mais ils sont surtout anglicans. On avait déjà vu sans enthousiasme la reine Victoria épouser un prince allemand. A maintes reprises on l'avait accusée de chercher à *luthéraniser* l'anglicanisme. Ces soupçons redoublèrent quand on apprit le nom du parrain du jeune prince. Et la cour ne réussit pas du premier coup à calmer les susceptibilités nationales. Au demeurant, cet acte cadrait bien avec tant d'autres que la reine accomplit dans la suite. Les sympathies allemandes de Victoria n'ont jamais fait l'objet d'un doute pour personne. En mettant la main de la princesse Victoria dans celle du Kronprinz d'Allemagne Frédéric, elle agit conformément à la politique de toute sa vie.

Des hommes éminents appartenant à tous les ordres de la nation se virent appelés à formuler leur avis sur l'éducation du prince Albert-Édouard. L'évêque Wilberforce, Sir James Clarke farent consultés. L'ami particulier du Prince-Consort, le baron Stockmar, écrivit un livre sur la question.

Lorsqu'il s'agit de passer de la théorie à la pratique, on commença par confier le jeune prince, jusqu'à l'âge de six ans, à une gouvernante, puis à divers gouverneurs, puis on l'envoya faire un stage dans les principales universités du royaume : à Édimbourg, à Oxford, à Cambridge. La reine Victoria tenait à ce que son fils reçût une instruction solide. Aussi donna-t-on à Albert-Édouard une teinture des connaissances les plus variées, jusqu'à de la chimie industrielle et des mathématiques spéciales. Il avait beau crier merci. On ne lui faisait grâce de rien. Si bien que la presse s'en mêla. Les épigrammes mémorables du *Punch*, dénonçant le surmenage dont l'héritier présomptif était victime, donnèrent à réfléchir à la reine Victoria. Et on laissa souffler Albert-Édouard. On affirme d'autre part que si le prince de Galles, une fois émancipé, a jeté si copieusement sa gourme, la discipline de fer à laquelle on l'avait soumis dans sa première jeunesse n'est pas absolument étrangère à ces retentissantes revanches.

Quant au caractère d'Albert-Édouard, il était fait alors déjà de cordialité, de bonne grâce, de franchise souriante. Le « cœur d'or » d'Édouard VII, voilà une qualité que chacun, dans les rangs mêmes de ses ennemis, s'accorde à lui reconnaître.

Les voyages ont la réputation de former l'esprit et le cœur de la jeunesse. En vertu de quoi le prince de Galles commença, vers 1860, ces croisières outre mer qui lui valurent le surnom de « commis voyageur en loyalisme ». Les voyages du prince de Galles, voyages essentiellement politiques, resserrèrent les liens existant entre la métropole et ses dépendances. Albert-Édouard se plaisait fort à ses fonctions nouvelles. Une fois marié et père de famille, il continua ces déplacements. Le plus important de ces voyages est celui qu'il entreprit en 1875 aux Indes, sur le conseil de lord Beaconsfield. Son séjour en Irlande, en 1868, marque également dans sa vie une date considérable au point de vue moral. C'est alors que l'héritier du trône apprit à aimer la verte Erin et commença de compatir à ses misères. Depuis lors, il s'est toujours entouré d'Irlandais. On dit que son vœu le plus cher serait de voir régler à la satisfaction des deux parties le conflit qui arme l'une contre l'autre les deux « îles sœurs ».

Le prince de Galles aime médiocrement l'étude et n'a jamais passé pour un « fort en thème »; mais il a une intelligence superficielle des choses très développée, et c'est là une qualité de premier ordre chez un souverain. Sa puissance d'assimilation n'est pas moins remarquable. Albert-Édouard a facilement appris les principaux idiomes européens. Il parle le français, l'allemand, l'italien et un peu de russe. Détail à noter et qui confirme les sentiments germanophiles de la reine Victoria : le prince de Galles apprit l'allemand en même temps que sa langue natale. Quand il siégea pour la première fois à la Chambre haute, les vieux lords remarquèrent ou crurent remarquer que sa prononciation anglaise s'aggravait d'un léger accent allemand. Et cette découverte leur fit faire une étrange grimace...

*
* *

L'éducation si soigneusement raisonnée, l'instruction intensive données au prince de Galles ont-elles porté les fruits qu'en attendaient ses parents? Albert-Édouard s'est-il développé dans le sens qu'on espérait? A cette deuxième question, en tout cas, on doit répondre par la négative. La reine Victoria, peu de jours après la naissance du prince, adressait au ciel cette prière : « Faites, Seigneur, qu'il ressemble en tout à son père! » Cette requête, le Ciel ne l'a pas exaucée. Moralement, du moins, Édouard VII ne ressemble guère au Prince-Consort.

Les « erreurs » de l'héritier présomptif sont connues. Ses frasques ont amplement défrayé la chro-

nique scandaleuse. Faut-il alléguer, à la décharge du « coupable », que les princes de Galles toujours possédèrent une réputation détestable? Le Vice qui a pour lui la tradition ne perd-il pas, de ce fait, un peu de sa laideur? Or, les prédécesseurs d'Édouard VII commirent bien d'autres fautes! Le roi George Ier, outré de la conduite de son fils, se vit contraint de le mettre à la rue, et George IV, qui régnait immédiatement avant Victoria, vécut, lui aussi, une jeunesse agitée; en vertu de quoi Thackeray l'immortalisa sous le nom de prince Florizel. En regard des péchés de ses ancêtres, les fautes d'Édouard VII pèsent d'un poids minime. Si John Bull n'était pas devenu, au cours du dernier siècle, un puritain farouche, il n'eût pas dénoncé si bruyamment pour les flétrir les menus plaisirs de l'héritier du trône.

L'humeur un peu légère du prince de Galles ne l'a pas empêché, en somme, d'être un époux très passable et un père excellent. Edouard VII aime tendrement ses enfants, et il a laissé ses filles se marier suivant leur goût. Il n'a pas été non plus un mauvais fils. De tout temps, il chérit et vénéra sa mère, mais leurs caractères, il est vrai, s'accordaient mal. Il y avait entre la mère et le fils la distance qui sépare une génération d'une autre, distance accrue par le fait du rigorisme intransigeant de la reine Victoria. Édouard VII, déiste et franc-maçon, — franc-maçon selon la formule anglaise, — pratique la religion anglicane, mais n'éprouve pour les puritains que de l'éloignement. Il prêtait aux remontrances de sa mère une attention respectueuse, mais il n'en modifiait pas sensiblement sa conduite.

Il y eut deux cours tant que vécut Victoria : celle de Windsor et celle de Marlborough House, la vieille et la jeune, celle où l'on s'ennuyait gravement et celle d'où les divertissements honnêtes n'étaient point exclus. La reine Victoria aimait à s'entourer de nobles lords et d'illustres ladies, gens infiniment distingués par la qualité de leur naissance et la sévérité de leurs principes. Elle recherchait aussi la conversation des hommes d'Église, mais se défiait en thèse générale des hommes du siècle, s'ils ne tenaient à l'Église par un lien quelconque ou s'ils n'étaient pas nobles excessivement. A Marlborough House régnait un esprit plus large. Le prince de Galles recevait non seulement des nobles, mais encore toute sorte de « parvenus » qui lui semblaient mériter qu'on les distinguât. Marlborough House a vu défiler des politiciens, des artistes, des gens de lettres, des savants, de grands industriels. A Sandringham, le prince et la princesse de Galles mirent même un jour leur coquetterie à traiter fort bien un député républicain. Aux observations de sa mère, le prince objectait respectueusement qu'il faut être de son temps et qu'il croyait servir la monarchie en se montrant démocrate et libéral. Monté sur le trône, il persévérera dans cette tradition. Le même esprit anime aujourd'hui la cour royale de Buckingham qui animait naguère la cour princière de Marlborough House.

* * *

Lors d'un des plus retentissants scandales auxquels il se soit trouvé mêlé (l'affaire des jeux chez M. et Mme Wilson), le prince de Galles — vertement tancé par sa mère — expliqua ses écarts de conduite par l'oisiveté à laquelle on le réduisait. Dans ce plaidoyer, *pro domo*, il compara son sort avec celui de Guillaume II et déclara qu'il enviait son impérial neveu pour ce que ses occupations multiples ne lui laissaient point le temps de songer à mal.

Ce langage, dit-on, toucha la reine. Elle avait mis toujours un soin jaloux à tenir son fils à l'écart des affaires. Elle ne lui avait jamais confié que le soin d'accomplir les corvées du pouvoir. Elle ne souffrait pas qu'il en connût avant le temps les hautes et nobles angoisses. Elle avait été jusqu'à interdire formellement à ses ministres des Affaires étrangères de communiquer au prince de Galles aucun dossier du *Foreign Office*. Prise d'un remords tardif, elle prétendit apporter à cette règle sévère quelque adoucissement. Elle insista pour que son fils fût nommé président de diverses commissions et, en 1897, elle songea même à abdiquer en sa faveur. Mais à cela les ministres s'opposèrent avec énergie. Ils en avaient pris toujours fort à leur aise avec la souveraine, lui montrant seulement ce qu'ils voulaient lui montrer. En ce qui concerne la guerre du Transvaal, ils lui avaient, la chose est aujourd'hui certaine, caché avec un soin jaloux la vérité. Craignant de voir leur liberté compromise par l'accession au trône d'un souverain du sexe fort, ils s'élevèrent avec tant d'aigreur contre les velléités d'abdication de la reine que le prince de Galles dut attendre encore avant de pouvoir donner libre cours au besoin dévorant d'action dont il se prétendait possédé.

Aujourd'hui, cet instant est venu. L'heure du baccara est passée pour Édouard VII. Celle des longs desseins et des vastes pensées a sonné. On est trop porté sur le continent à considérer le souverain anglais comme une simple incarnation du Pouvoir Suprême. En réalité, il a des charges, des devoirs et des privilèges multiples. Par exemple, il lui appartient exclusivement de nommer les archevêques, les évêques et les officiers de tous grades, de conférer les titres de noblesse, de nommer les ambassadeurs et de recevoir ceux des puissances étrangères, de frapper monnaie, de faire grâce. Et ce ne sont pas là des sinécures. Tous les actes politiques du souverain devant être, d'autre part, contresignés par les mi-

nistres et ceux-ci dépendant de la majorité de la Chambre des communes, il en résulte — il est vrai — que la source des pouvoirs réside en dernière analyse dans l'élection, c'est-à-dire dans la volonté nationale.

Les membres du Cabinet ou ministres sont nommés par le roi. Ils doivent siéger dans l'une des deux Chambres. Seuls, ils sont responsables devant le Parlement. Dans les querelles des partis, la personne du souverain reste toujours au-dessus des discussions. La nation ne s'en prend pas au roi des fautes commises par ses ministres. Napoléon admirait fort cette tradition loyaliste et regrettait que ce ne fût pas là aussi une vertu française : « Si j'avais été en 1815, écrivait-il peu avant de mourir, l'élu des Anglais comme j'étais l'élu des Français, j'aurais perdu la bataille de Waterloo sans perdre un vote au Parlement ni un soldat de mon armée (1). » Cela est fort probable, en effet. Citons encore, à titre de document, la phrase lapidaire où lord Salisbury donne la formule de la royauté anglaise et énumère ses prétendus avantages sur les autres systèmes de gouvernement : « Quoi que pensent les partisans de l'État républicain de la supériorité de cette forme abstraite, dit lord Salisbury, il est excellent que l'unité nationale et les responsabilités impériales soient incarnées, comme c'est le cas chez nous, dans une personne élevée à cet effet dès le berceau et qui, pour arriver au pouvoir, n'a pas été amenée à se faire des ennemis de la moitié des électeurs de la nation, qui ne doit sa magistrature à l'influence de personne et n'a par conséquent aucune obligation à reconnaître... »

Édouard VII, lors de son accession au trône, a trouvé en face de lui les deux partis qui ont été aux prises en Angleterre tout le long des temps modernes : les tories et les whigs, plus simplement appelés aujourd'hui les conservateurs et les libéraux. On sait assez communément, mais il y faut insister, que ces termes ont dans la politique anglaise un sens beaucoup moins précis que dans la politique des nations continentales. Conservateurs et libéraux ont pris une part également active aux réformes intérieures. Ils ne sont profondément divisés que sur le problème irlandais et sur les questions de politique étrangère et coloniale.

Nul ne saurait se vanter de connaître avec certitude celui des deux partis auquel vont les sympathies personnelles d'Édouard VII. Quand il n'était encore que prince de Galles, il ne souffrait pas qu'on le photographiât en même temps qu'un homme politique. Il ne dérogea à cette règle qu'en faveur de M. Gladstone. Encore la photographie où il figure aux côtés du *Grand Old Man* remonte-t-elle à l'époque où celui-ci avait déjà pris sa retraite. Édouard VII s'est toujours appliqué à tenir la balance égale entre les partis, compensant aussitôt par une distinction accordée à un tory une récompense décernée à un whig. Le jour où il vint occuper pour la première fois sa place parmi les lords, Edouard VII siégea sur un banc transversal, associant ainsi tous les partis à sa personne. Il n'a voté qu'une fois : en faveur de l'acte autorisant un veuf à épouser sa belle-sœur, suffrage, assurément, peu apte à le compromettre. Édouard VII n'en a pas moins comme tout le monde des préférences et des répugnances. On admet généralement que ses sympathies personnelles vont au libéralisme de la nuance Rosebery, c'est-à-dire au libéralisme impérialiste. Car Édouard VII est impérialiste, cela va sans dire. Il professait à l'égard de Cecil Rhodes une grande admiration et se promettait de l'élever prochainement à la pairie. M. Chamberlain lui inspire une moindre sympathie et l'on dit que les aigres incartades de cet homme d'État ont maintes fois provoqué sa muette indignation. Enfin, l'éloignement d'Édouard VII pour lord Salisbury n'est pas non plus un mystère : le nouveau roi n'a pas tardé à se débarrasser de ce vieux serviteur.

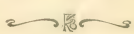
A la mort de la reine Victoria, les pronostics sur le nouveau règne se donnèrent, comme il est d'usage, libre cours. L'opinion générale était que le nouveau souverain interviendrait lui-même le moins possible dans la direction des affaires publiques. Seul ou à peu près seul, le directeur de la *Review of Reviews*, M. Stead, déclara qu'on avait toujours méconnu dans la nation le véritable caractère du prince de Galles et affirma qu'il attendait, pour sa part, de l'accession Éd'douard VII au trône, une véritable révolution dans la politique anglaise. Jusqu'à présent, Édouard VII n'a justifié entièrement les pronostics de personne. Il n'a pas été un roi-soliveau, mais il n'a rien bouleversé non plus. Ses ministres, toutefois, sont moins libres qu'ils n'étaient sous sa mère. Et il semble bien que le roi ait pesé énergiquement en faveur de la conclusion de la paix du Transvaal. Il semble bien aussi que l'amélioration survenue dans les rapports de l'Angleterre avec certaines puissances continentales répondît à son plus intime désir. Sous Édouard VII, l'Angleterre s'est rapprochée à la fois de l'Allemagne et de la France. Et c'est là, pour l'instant, un gage en faveur de la paix. On s'est demandé parfois pour laquelle de ces deux puissances Édouard VII éprouvait la plus vive sympathie. Il y a tout lieu de croire que c'est pour l'Allemagne. Édouard VII, nous l'avons déjà marqué, tient par des liens multiples à diverses familles princières de ce pays. N'oublions pas qu'il est

(1) Cité par J.-H. Aubry dans son ouvrage intitulé *Édouard VII intime*, Paris, chez Juven.

proche parent de l'Empereur. Certes, il ne doit pas prendre absolument au sérieux son turbulent neveu. Le roi d'Angleterre, dont l'âme est à base de scepticisme, doit sourire en son for intérieur des fantaisies archéologiques et des ferblanteries médiévales du *kaiser*, mais ses affinités naturelles doivent malgré tout l'incliner vers la monarchie allemande plutôt que vers la République française, fille de la Révolution. Les fréquents séjours du prince de Galles à Paris ne doivent pas nous faire illusion sur les véritables sentiments du roi d'Angleterre à l'égard de ce pays. Apprécier les boulevards, ce n'est pas aimer et comprendre la France. Or, le prince de Galles adorait ceux-là autant qu'il méconnaissait celle-ci. Cette réserve faite, — et il importait de la faire, — la visite d'Édouard VII n'en marque pas moins une amélioration dans les rapports de l'Angleterre et de la France. A ce titre, cette démarche a son prix et semble d'un heureux augure.

Édouard VII aimerait, dit-on, à pouvoir vouer toute sa sollicitude aux grands problèmes de la politique intérieure anglaise. Dans ses fréquentes croisières en qualité de « commis voyageur en loyalisme », il se serait formé des idées personnelles et précises sur la fédération britannique dont il aperçoit la possibilité : « Je voudrais, aurait-il déclaré, que chacun de mes sujets, qu'il fût né en Australie, aux Indes ou au Canada, pût aspirer aux fonctions publiques, comme s'il était né dans la mère patrie. » Cet idéal, on assure qu'Édouard VII tentera, dans la mesure du possible, de le réaliser. Son vœu le plus cher serait aussi d'amener une solution pacifique de la question irlandaise. Et ce second problème ne présente pas, on en conviendra, moins de difficultés que le précédent. Il y a dans ces deux entreprises de quoi remplir et au delà la vie d'un monarque âgé déjà de soixante-deux ans. A vrai dire, il est même impossible qu'Édouard VII assiste au couronnement de ses efforts. Mais il serait déjà méritoire d'inaugurer cette orientation nouvelle de la politique nationale. L'Europe entière suivra avec un intérêt tout particulier les efforts qu'Édouard VII pourrait se décider à tenter en faveur de la malheureuse Irlande. En pacifiant ce pays, il conquerrait un renom de bon aloi et la postérité en jugerait moins sévèrement un règne dont l'aube se leva sur une guerre unanimement réprouvée par l'univers civilisé.

MAURICE MURET.



SCHOPENHAUER

CONSIDÉRÉ COMME ÉCRIVAIN

Nietzsche, qui était nourri de la lecture de Schopenhauer, et qui disait avoir appris de lui à philosopher, compare son style à celui de Montaigne et à celui de Gœthe, deux noms qu'on n'a pas l'habitude de voir réunis.

« Schopenhauer, dit Nietzsche, est honnête dans son style comme dans sa pensée. Il y a si peu d'écrivains qui le soient, qu'il faudrait, à vrai dire, se défier de tout homme qui écrit. Je n'en connais qu'un qui, pour l'honnêteté, soit égal et même supérieur à Schopenhauer : c'est Montaigne. Et ces deux hommes ont encore un autre trait commun, une sérénité d'un genre particulier, qui se communique au lecteur. Dans la littérature allemande, je ne vois aucun écrivain à qui Schopenhauer puisse être comparé pour le style, si ce n'est Gœthe. Il sait dire simplement des choses profondes ; il sait émouvoir sans déclamer, être strictement scientifique sans pédanterie (1). »

Les deux comparaisons sont également justes. Schopenhauer a de commun avec Montaigne la franchise et la « bonne foi » ; il est, comme Montaigne, et quoiqu'on ait dit le contraire, « la matière de son œuvre ». « La plupart des livres, dit-il un jour à son disciple Frauenstædt, sont condamnés à l'oubli ; ceux-là seuls subsistent, où l'auteur s'est mis lui-même : je me suis mis tout entier dans mon œuvre (*in meinem Werke stecke ich selbst ganz*). » Montaigne disait de même : « Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre ne m'a fait : livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et étrangère, comme tous autres livres. »

Schopenhauer ressemble à Gœthe par son style périodique, et c'est là un trait essentiellement allemand. La langue française est une langue analytique ; elle juxtapose de préférence des idées simples, et quand elle subordonne une idée à une autre, la subordination va rarement au delà du second degré. L'allemand est, par excellence, une langue synthétique ; elle aime à présenter une idée dans toute sa complexité naturelle, à montrer, par la structure même de la phrase, les éléments dont l'idée est formée ; et la variété des conjonctions dont elle dispose lui rend cette opération facile. Le danger du style périodique, un danger auquel de grands écrivains allemands n'ont pas échappé, c'est d'abord l'obscurité, résultant d'une subordination inexacte, où les compartiments de la phrase ne répondent pas aux

1. Nietzsche, *Schopenhauer als Erzieher*.

divisions logiques de l'idée ; c'est ensuite la surabondance, la tentation de vouloir tout dire, de vouloir exprimer les moindres nuances. Une période bien faite est comme un édifice bien distribué dans ses parties ; elle a son corps principal et ses dépendances. Elle a son rythme aussi, qui la rapproche du style poétique. Telle est la période de Gœthe, et celle de Schopenhauer. Les phrases de Schopenhauer sont parfois longues ; elles se lisent néanmoins sans embarras et sans fatigue. Les incidentes s'adaptent l'une sur l'autre, et rayonnent autour de leur axe, comme dans une végétation naturelle ; le rameau se greffe sur la branche, la branche sur le tronc, et l'air et le soleil circulent au travers (1).

Les idées de Schopenhauer sur le style sont surtout exprimées dans un chapitre de son dernier ouvrage, les *Parerga et Paralipomena*. Le premier devoir de l'homme qui écrit est de se rendre intelligible, et le philosophe, malgré la difficulté des matières qu'il traite, n'en est pas plus dispensé que l'historien ou le romancier. Pourquoi prend-il la plume, si ce n'est pour amener les autres à sa pensée, et comment les y amènera-t-il, s'il s'entoure d'abord d'un mur de ténèbres ? « L'obscurité du style est toujours un symptôme fâcheux, car elleest le signe d'une pensée vague, qui est elle-même le résultat d'une réflexion débile et incohérente. Tout ce qui peut entrer dans le cerveau d'un homme peut aussi se traduire en termes clairs et non équivoques. Ceux qui parlent en phrases obscures et enchevêtrées prouvent seulement qu'ils ne savent pas bien ce qu'ils veulent dire ; ils n'ont qu'une conscience obtuse d'une pensée qu'ils voudraient atteindre. Souvent aussi ils ne cherchent qu'à se dissimuler à eux-mêmes et à dissimuler aux autres qu'ils n'ont, au fond, rien à dire (2). »

Une langue est une œuvre d'art : il faut la manier en artiste. Elle est un bien national, un héritage des ancêtres : il faut l'aborder avec respect, la toucher avec précaution. Le soin du style était la vertu des écrivains anciens ; on dit que Platon a écrit sept fois le commencement de *la République*. Les Français et les Anglais ont imité en cela les anciens. L'Allemand montre la même négligence, le même laisser aller (*Schlumperei*) dans sa toilette et dans son langage. « Un défaut commun des écrivains allemands est ce qu'on peut appeler la *subjectivité* du style. Elle consiste en ce que l'auteur se contente de savoir ce qu'il veut dire. Quant au lecteur, il devinera, s'il peut. On fait un monologue de ce qui devrait être un dialogue, et un dialogue où il faudrait s'exprimer avec d'autant plus de clarté qu'on n'entend pas les questions de l'interlocuteur. Tout style doit être *objectif*, c'est-à-dire que les mots doivent être placés dans un ordre tel que le lecteur soit amené à penser ce que l'auteur a pensé d'abord. Pour y réussir, il faut se souvenir que les mots obéissent, comme toute chose matérielle, à la loi de la pesanteur ; ils tombent plus facilement de la tête sur le papier qu'ils ne remontent du papier à une autre tête. »

Ce que la langue est à une nation, le style l'est à l'homme qui pense. « Le style est la physionomie de l'esprit, plus infaillible que celle du corps. Imiter un style étranger, c'est mettre un masque sur son visage. Quelque beau que soit le masque, il devient insipide par son manque de vie : un visage laid vaudrait encore mieux. » Le style ou le manque de style ne sont que la marque extérieure d'un génie original ou d'un esprit banal. « Jetons le livre qui nous mènerait dans une région plus obscure que la nôtre, à moins que nous n'y cherchions seulement des faits, et non des idées. Les seuls écrivains qui puissent nous profiter sont ceux qui ont l'intelligence plus pénétrante et plus lucide que nous, et qui peuvent activer notre pensée. Fuyons les têtes creuses qui nous entravent, qui voudraient nous forcer à régler nos pas sur leur marche de tortue. Penser avec les premiers est un soulagement et un progrès ; on se sent porté là où l'on ne pourrait pas aller seul. Gœthe me disait un jour que, chaque fois qu'il lisait une page de Kant, il croyait entrer dans une chambre bien claire. Un esprit mal fait n'est pas seulement tel parce que, voyant de travers, il juge faux, mais parce que sa pensée est confuse dans son ensemble : ainsi, lorsqu'on regarde par un mauvais télescope, les contours se mêlent et s'effacent, et les objets se brouillent et se confondent (1). »

Les livres à lire sont en petit nombre. Schopenhauer n'était pas un savant ; même dans celui de ses écrits pour lequel il a fait le plus de recherches, *la Volonté dans la Nature*, le naturaliste trouverait sans peine des faits inexacts. Il n'était pas non plus, comme Gœthe, un de ces hommes « qui ont tout lu ». Mais ses auteurs étaient de ceux qu'on relit ; c'étaient ses familiers de l'après-midi, quand il avait consacré la matinée au travail personnel : Gœthe d'abord, ensuite Shakespeare, Calderon et les moralistes français, sans parler de Kant et de Platon, où s'alimentait sa philosophie. « La lecture, dit-il, n'est qu'un succédané de la pensée. On laisse mener son esprit à la lisière par un autre. Beaucoup de livres

1. On peut citer, comme un exemple remarquable, une phrase qui se lit à la seconde page de *la Volonté dans la Nature* : elle a plus de cinquante lignes dans l'original, et il n'y règne pas l'moindre confusion.

2. *Parerga und Paralipomena*, ch. XXIII, *Ueber Schriftstellerei und Stil*.

1. *Die Welt als Wille* [illegible] supplements au premier livre, ch. [illegible].

servent seulement à montrer combien il y a de chemins de traverse où l'on peut s'égarer. Il ne faut lire que quand la source vive de la pensée cesse de jaillir, ce qui peut arriver aux meilleures têtes. Mais chasser une pensée personnelle et originale pour prendre un livre, c'est un péché contre le Saint-Esprit. C'est tourner le dos à la nature, pour considérer un herbier ou un paysage en gravure. Lire, c'est penser avec la tête d'un autre : le danger est de laisser entrer dans sa propre tête un tel flot d'idées étrangères que la pensée personnelle en est submergée (1). »

Les poètes et les moralistes dont Schopenhauer recommande la lecture, et que l'on peut considérer comme ses modèles, appartiennent à cette classe d'écrivains qu'il appelle objectifs, ou encore naïfs, et qui mettent leur unique ambition à être les interprètes fidèles de la nature. Leur expression est tellement juste, que le lecteur croit voir par leurs yeux. Le mot disparaît, il ne reste que la chose même. « La naïveté, dit Schopenhauer, est le vêtement d'honneur du génie, comme la nudité est celui de la beauté. » Elle rejette tous les faux ornements qui ne sont faits que pour voiler la maigreur de l'idée ou pour suppléer à l'idée absente. Lui-même est un de ces naïfs. Il n'admet qu'un genre d'ornement, l'image ; ou plutôt, comme toute observation repose sur une intuition, c'est-à-dire sur la vue immédiate d'une chose, traduire une idée en image, c'est simplement la ramener à son origine. « Toute pensée originale procède par images : c'est pourquoi l'imagination est un instrument si nécessaire à la pensée. Une tête sans imagination ne produira jamais rien de grand, à moins que ce ne soit dans les mathématiques. Des pensées purement abstraites, sans aucun fond intuitif, sont comme des figures tracées dans les nuages. Tout ce qui s'écrit, tout ce qui se dit, a pour but final d'amener le lecteur à l'intuition même d'où l'auteur est parti (2). »

Schopenhauer rejette l'abstraction creuse, non seulement au nom de l'esprit philosophique, mais au nom de l'art d'écrire, dont la première règle est de ne faire voir au lecteur qu'une chose à la fois et de la lui faire voir sous une forme aussi frappante que possible. Lui-même pense et parle par images. L'image se présente souvent au milieu d'un raisonnement, et presque toujours à la fin. Quand elle n'accompagne pas la pensée, elle l'achève. Parfois elle se développe en apologue, et termine une explication philosophique par un aperçu poétique.

En voici un exemple. Comme tout notre savoir est fait d'apparences, on peut se demander si notre vie est autre chose qu'un long rêve. Kant répond que ce qui distingue le rêve, c'est que les images qu'il nous présente ne sont pas reliées entre elles par la loi de causalité. Schopenhauer lui objecte que les détails d'un rêve peuvent être parfaitement suivis, et que l'enchaînement causal n'est rompu qu'au moment où l'on passe du sommeil à la veille, en d'autres termes, quand on passe du rêve court au long rêve qu'est la vie ; et il termine en disant :

« La vie et le rêve sont des feuillets d'un livre unique. La lecture suivie de ce livre est ce qu'on nomme la vie réelle. Mais quand le temps accoutumé de la lecture, le jour, est passé, quand est venue l'heure du repos, nous continuons à feuilleter négligemment le livre, l'ouvrant au hasard à tel ou tel endroit, et tombant tantôt sur une page déjà lue, tantôt sur une autre que nous ne connaissions pas encore ; mais c'est toujours le même livre que nous lisons. Sans doute, la lecture distraite d'un feuillet isolé n'a aucun rapport direct avec une lecture suivie. Pourtant elle n'en diffère pas essentiellement, surtout si l'on veut bien considérer que la lecture suivie commence, elle aussi, à l'improviste, et qu'elle finit de même, de sorte qu'on peut la regarder elle-même comme une page isolée, seulement un peu plus longue. »

Dans des passages de ce genre, Schopenhauer s'inspire de Platon, le premier maître qui lui apparut dans sa jeunesse, avant même qu'il fût entré dans l'intimité de Kant. En ramenant la recherche philosophique à l'observation précise, à l'étude positive du fait, au raisonnement ferme et lucide, et aussi au soin de l'expression et au respect du lecteur, en un mot, en renouant le lien entre la philosophie et la littérature, il a rendu un immense service à la pensée allemande. Il faut avoir lu certaines pages de Hegel pour se faire une idée du degré de barbarie auquel peut conduire le mépris de la langue. On a dit d'Auguste Comte que, tout en pensant fortement, il écrivait mal ; mais Comte, comme écrivain, est un dieu à côté de Hegel. Quel que soit dans l'avenir le sort de la philosophie de Schopenhauer, ses titres comme réformateur de la langue philosophique sont impérissables. Il a montré qu'on pouvait être clair sans cesser d'être profond. Certes, il y aura toujours une sorte de clarté qui est le signe d'une pensée superficielle, mais il y a aussi un degré d'obscurité qui exclut toute profondeur. Il s'est trouvé encore, en Allemagne, après Schopenhauer, des philosophes plus ou moins abordables, et son propre disciple Bahnsen en est un exemple ; mais du moins il n'a plus été permis d'être tout à fait inintelligible.

A. BOSSERT.

(1) *Parerga und Paralipomena*, ch. XXII : *Selbstdenken*.

(2) *Die Welt als Wille und Vorstellung*, Supplements au premier livre, ch. VII.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le péril de la langue française. — A propos de « la Ruse », par Paul Adam.

Le Temps et la Vie, La Ruse, 1827-1828, par Paul Adam. Ollendorff, éditeur.

On serait coupable de se taire plus longuement. Il ne s'agit ici ni de Paul Adam, dont les laborieux efforts sont, en dépit de l'insuffisance de leurs résultats, dignes d'estime; ni de cette épopée incohérente et superficielle qu'il entreprit naguère d'écrire ou plutôt dont il a réuni les fragments épars sous ce titre ambitieux et fragile : *Le Temps et la Vie, Histoire d'un Idéal à travers les siècles*. Il ne s'agit même pas de critiquer, avec des réticences plus ou moins prudentes, des éloges chaleureux autant que restrictifs cette autre épopée plus mesurée, qui jusqu'à maintenant se développe dans *La Force, l'Enfant d'Austerlitz, la Ruse*... Il n'y a pas lieu d'en marquer une fois encore les défauts trop visibles, la composition hâtive, les lourds chapitres se traînant avec peine chargés de matériaux historiques accumulés sans discernement et rassemblés avec une furieuse précipitation, les caractères incertains, les descriptions surabondantes, confuses et molles. Il n'y a pas lieu de déterminer comment et pourquoi *la Ruse* est un livre extrêmement inférieur aux livres précédents, qui étaient extrêmement inférieurs à ce qu'on attendait d'eux, à ce qu'avait promis l'auteur en son généreux dessein de donner à la France une sorte d'épopée romanesque aussi grandiose que possible de la vie française pendant la première partie du XIXe siècle, à ce qu'avaient proclamé aussi, prématurément, les amis indiscrets de l'auteur prompts à de funestes admirations.

Détail, la médiocrité de *la Ruse*; détail, l'effroyable ennui qui suinte de chacune de ses pages; détail, la multitude de fautes grossières qui témoignent trop loyalement que ce livre fut combiné trop vite et trop rapidement écrit... Omettons ces détails, nous retrouverons Omer Héricourt et sa poncive famille au prochain volume, — qu'on annonce déjà, car on annonce toujours un volume prochain de Paul Adam. Il y a pis à noter aujourd'hui.

Constaté le péril que fait courir un écrivain à la littérature contemporaine, et plus gravement à la langue française elle-même, il importe non pas de dégager sa responsabilité de critique en constatant le mal avec énergie, mais d'engager, au contraire, cette responsabilité, en incriminant un écrivain estimé, comme particulièrement reprochable de ces fautes mortelles à notre langue nationale.

C'est avec épouvante que j'ai aperçu dans *la Ruse* l'aggravation trop sensible du style de Paul Adam. Certes, il est peut-être permis à un écrivain d'écrire mal s'il juge que c'est pour lui la façon la plus commode d'écrire avec une originalité. Et nous tolérons que chacun soit et demeure libre de cultiver, avec amour ou simplement avec distraction, ses défauts bien personnels. Tant pis donc si Paul Adam a poussé les siens jusqu'au paroxysme. Tant pis, s'il a voulu manquer prodigieusement de clarté, de naturel, de sobriété et, par conséquent, d'élégance! Tant pis s'il s'est appliqué comme systématiquement à écrire des phrases dépourvues d'harmonie et de nombre! Tant pis si le style est sans nulle convenance, s'il est perpétuellement tendu pour exprimer les idées ou les faits les plus simples, s'il est dur, affecté, torturé, boursouflé, malade. Tant pis si tous les procédés de la rhétorique employés à contresens viennent le compliquer, l'entraver! Tant pis si les catachrèses multipliées, les métonymies répandues à profusion, les syllepses prodiguées, les énallages, les anacoluthes, les hyperbates en foule jetées sans choix parmi les pages, ahurissent en fin de compte le lecteur le plus résolu à ne s'étonner de rien.

Tant pis! Mais il est temps d'indiquer les périls que court la langue française.

* * *

Je ne veux point formuler de préceptes trop impérieux et trop roides. Je me souviens de ce que disait Joubert : « Chaque auteur a son dictionnaire et sa manière. Il s'affectionne à des mots d'un certain son, d'une certaine couleur, d'une certaine forme, à des tournures de style, à des coupes de phrase où l'on reconnaît sa main ; il a en quelque sorte sa grammaire particulière, son genre, ses tics et ses manies. » Sans doute, sans doute. Mais il faut préciser. Chacun comprend la pureté du style à sa façon, et je ne prétends pas qu'une seule façon de la comprendre soit bonne. Mais il y a cependant des règles élémentaires de la langue française qu'on ne peut impunément mépriser. Qu'on recherche toutes les exagérations pittoresques, qu'on force les effets de couleur, qu'on fasse subir aux tournures coutumières, aux mots traditionnels je ne sais quelles préparations qui les renouvellent, les rajeunissent en les travestissant un peu et en les maquillant, on le peut à la rigueur supporter. Mais cependant, cependant...

> Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
> Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Il n'est pas démontré que la langue de Voltaire soit insuffisante à l'expression des idées et des impressions modernes. Toutefois, si elle paraît aujour-

d'hui vraiment trop pauvre à des écrivains vraiment trop riches d'idées et de sentiments, qu'ils aident donc à l'améliorer en la nourrissant de mots nouveaux qu'exigent les besoins nouveaux! Qui donc leur pourrait contester ce droit? Il y a dans la vie d'une langue littéraire un mouvement perpétuel. Des mots disparaissent que d'autres momentanément remplacent, et qui pourtant reviennent un jour. Rien n'est définitif dans le langage d'un peuple. Non, une langue ne saurait être immobile.

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus
Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.

Mais un certain nombre de règles élémentaires demeurent toujours : la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire. M. Paul Adam ignore toutes ces règles ou les méconnaît. S'il les ignore, il faut enfin qu'il les apprenne. S'il les méconnaît, tous ceux qui ont le souci de la suprématie de la littérature française et de l'avenir de la langue française ne le lui pardonneront pas.

* * *

Mais notre devoir est de citer sans ambages les phrases mêmes de Paul Adam, et de prouver, par ces seules citations, combien dangereux est ce galimatias que plusieurs jeunes écrivains sans formation intellectuelle se flattent d'aimer avec une tendresse particulière.

Voici les pièces du procès :

Le marchand de fourrages avait rigoureusement exigé en acompte le terme de la petite pension mensuelle qu'envoyait d'Artois la tante Caroline : ainsi remercïait-elle son neveu pour l'étude du droit qu'elle avait conseillée en vue de défendre plus tard le contentieux de la Compagnie Héricourt (2).

Achevant de vernir en jaune les cercles des jantes, il pensait, grâce à l'éclat de sa voiture, le contenter mieux et, par là, se rendre très favorable la générosité fraternelle (2).

La jeune femme aimait qu'il flattât leur réputation et qu'il eût belle allure. Elle l'en (!) récompensait avec du positif. Après tout, dans le présent, Denise était la bonne magicienne habile à transformer en quiétudes relatives la plupart des tracas pécuniaires. Aussi tenait-elle la place principale dans l'existence de l'avocat. Il le reconnut, s'y (!) désigna d'un soupir (2).

Exercice et méditation furent interrompus par les cris du ressort rouillé qui précédèrent le grelottement (!) de la sonnette. A la crainte d'un créancier en visite de réclamations, Omer sentit se contracter les muscles de son épigastre douloureux, comme au temps même de son enfance où il se trompait dans ses leçons, où, sous la menace d'un jonc à bec d'ivoire, il confondait les légendes maçonniques d'Hiram et de Salomon, des Haschischins et des Templiers... pour la fureur de son bisaïeul maniaque, le vieil illuminé qui l'avait obstinément instruit de ces contes (3).

Pendant que le domestique allait à tâtons par le corridor vers la clarté trouble de l'imposte, vers l'huis ouvrant sur l'allée des Veuves, l'angoisse du jeune homme comparait la peur actuelle et celle de jadis sous la férule de l'ancêtre à la figure épaisse, ravagée, entre des flocons de boules blanches. C'était la même épouvante de qui gronde, muni de puissance (3).

L'oncle Edme ! reconnut le jeune homme. C'était lui, maigre et gesticulant, lui qui fit évanouir instantanément la peur des créanciers pour donner le dégoût immédiat de son chapeau roussi, de ses hardes déteintes et de ses chaussures fendues. Tout cela, d'ailleurs, étreignait Omer dans une embrassade vigoureuse (5).

Son rire franc éclata pour le triomphe de ses dents saines que déparait à peine une brèche avant les molaires de droite (10).

Dans Omer, toute une âme se réveilla qu'il ignorait survivre aux époques d'adolescence. Cette âme, l'oncle Edme l'avait pour la première fois suscitée en permettant l'émoi révélateur que procure le frisson d'une fille saisie entre les bras. A l'âge d'estimer faciles toutes les victoires, cette âme avait été par lui grisée d'espoirs géants. A l'âge d'estimer faciles tous les sacrifices, elle avait été par lui saoulée de souvenirs et d'exemples choisis dans la plus réelle des légendes et des épopées (15).

Evidemment le ton de la voix insérait dans cet éloge un blâme indirect pour le neveu (22)...

Leurs mines naïves admiraient que le capitaine appelât un commissionnaire.

Le tapage des pieds remués, des chaises reculées, se termina vite pour un silence qui fut un hommage de respect (24).

Cent intelligences se penchaient vers le héros, entre les grandes boucles des chevelures. Et sur les énormes cravates blanches ou noires, toutes les âmes ardentes, généreuses, ivres d'enthousiasme, venaient à la surface des figures, éclairant l'ombre fumeuse du lieu (25).

Omer fit placer la messagère à sa droite, s'occupa d'elle en arborant la suffisance d'un néveu fort accoutumé à ce que des ovations pareilles fussent le lot de sa famille, mais lui quelque peu sceptique touchant l'importance de telles manifestations (28).

Un murmure de doute grondait à travers les longueurs de la salle basse (32).

Nous arriverons trop tard à la chaumière, craignit Cydalise (34).

Le jeune homme domina les remous des épaules et des têtes (38).

Il dut s'arrêter, pris d'une courte suffocation devant ces âmes, attentives sous leurs chevelures abondantes et ternes (39).

Les longues boucles fauves tressautaient avec la joie puérile de Cydalise dégringolant les marches (40)...

La ville en fièvre s'empourprait de fièvre, haletait par (?) mille refrains divers, furieux et joyeux, mugis de toutes parts (45).

Par là nous irions toujours au Prado, remarqua la plaintive Elodie ; on ne peut résister à un tel courant, il

faut le suivre. Ce mot ingénu de la grisette parut allusoire aux hésitations politiques qui faisaient réfléchir Omer (46).

Vers le luxe et les succulences de la table viendront les meilleures personnalités des partis. Les Casimir-Perier, les Laffitte firent accepter leur suprématie aux doctrinaires parce que, en leurs hôtels, ils sont d'abord ceux qu'on va saluer... On prendra coutume de paraître aux réceptions que les deux richesses unies des Gresloup, des Héricourt sauraient offrir (49).

Souvent elle embrasse l'une : cœur ceint d'épines d'où maints rayons d'or atteignent, aux extrêmes du format, le chrétien minuscule qui naufrage en la nef frappée de la foudre, etc. (51).

A la voir radieuse, Omer sentit changer son âme. Le sourire d'un doute amical cessa de tendre sa lèvre. Lui-même s'imprégnait de la foi vivante qu'Elvire était (54).

Alors, honteuse d'être connue, sans doute, elle abaissa la pudeur de ses paupières sur l'aveu de ses regards. Cette âme se promit en récompense à la conversion, sa victoire (55).

Bornons ici les citations. Relisez chacune des phrases, vous découvrirez en elle toutes les variétés de galimatias, toutes les espèces de charabias, toutes les formes de pathos. Notez que tous les personnages, sans compter l'auteur, parlent cette même langue et que cette uniformité dans l'affectation pénible crée une impitoyable monotonie. C'est un défaut. Mais voici le vice. Nul mot n'est employé dans son sens exact, nulle tournure n'est régulière, logique, légitime. Sans profit pour la clarté, l'élégance, l'émotion, la langue subit une incessante dénaturation.

Elle est corrompue, elle est viciée. Elle est un composé barbare, une mixture effroyable préparée sans lois, au hasard, en désordre. Elle n'est plus la langue française. Naturellement les fautes purement grammaticales pullulent. Elles se lèvent menaçantes, impudentes, de chaque page. Elles produisent une telle impression de trouble que bientôt on éprouve une grande peine à les discerner, et on est contraint de vérifier à chaque instant dans le *Précis de grammaire* pour se bien convaincre que c'est bien Paul Adam, Paul Adam lui-même qui se trompe ou qui ne sait pas.

Et les mots ! Les mots grimacent, contorsionnés, n'ayant plus physionomie française. Inventions inattentives de mots inutiles. « *Secouades* de l'oncle Edme Lyrisse ! (3). — Omer n'osa point tenter d'emprunt à cause de leurs *divergences* (14). » — De qui ? de quoi ? — Et voyez à quelles bizarreries comiques aboutit l'écrivain : « Après cette période, il s'assit sur l'ottomane, et le menton dans ses mains, il garda le *silence* de la douleur *véridique* (16). » *Véridique* ne convient pas : il faudrait *sincère*. Mais véridique provient du latin (*verus* : vrai — *dicere* : dire). Conclusion : Il garda le silence de la douleur qui dit la vérité... Et voilà comment on écrit de nos jours !

On écrit encore : Un peloton de *serveurs* entrait (27)... » Serveurs ? Ce mot n'est point français. — Ou bien : « Omer *assuma* de lui donner la main. » Ou bien : « Toute la foule simula *le pleur d'une lamentation* pitoyable. » Qu'est-ce que le pleur d'une lamentation ? Encore : « Elle lisait des *tomes* de piété (51). » Ailleurs : « Il maudit la pécore qui, deux jours, refusa tout *propos* infatigable tricoteuse de chaussons. » Propos a dans la langue française un sens précis qui est ici complètement oublié. Autre part : « Elle adorait l'homme de cuivre... pour qui *les essors* des orgues gagnaient les espaces. » L'essor, mais non pas *les essors*...

On continuerait sans fin. Mais on est effrayé. Et, comme l'écrit Paul Adam, « nous cherchons des refuges, ne les trouvons que dans les losanges du carrelage où nous enfouissons la timidité de nos regards ».

O vocabulaire ! ô syntaxe ! Régularité des constructions ! Propriété des termes ! Malheureuse langue française ! Lecteurs dignes de pitié ! Auteurs dont on désespère !...

* * *

Décidément, je ne peux prolonger cet examen trop triste.

Mais n'était-il pas urgent d'indiquer les périls de la langue française ! Il est déjà bien tard pour exprimer nos alarmes. Quel mal causé jusqu'à présent ! Quel mépris répandu parmi les écrivains pour la pureté du langage, *emendata oratio !* Où allons-nous ? Qui le dira ? Hélas !

On comprend facilement quels entraînements Paul Adam a subis, qui l'ont voué, irrémédiablement peut-être, à ce style hideux et barbare d'illettré prétentieux et obscur. Il manque de formation intellectuelle classique. Il n'a point de culture méthodique. Toutes les lectures engendrèrent en lui toutes les idées et tous les styles, car ses lectures brusques, frénétiques, de documentation furent toujours désordonnées. Il n'avait point de principe directeur, aucun moyen de classement. Avec cela nul goût. « Le goût, écrivait Voltaire, est le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts. C'est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion ; il est comme lui sensible et voluptueux à l'égard du bon, il rejette comme lui le mauvais avec soulèvement. » Paul Adam ne possède pas cette sensibilité délicate. Et puis, il écrit si vite !

Il n'est pas seul coupable de cette corruption qui atteint dans sa substance notre langue nationale. Sa situation littéraire — au moins sa situation appa-

rente l'en fait l'un des plus responsables. Épris de toutes les idées à la fois, animé de nobles ambitions de règne intellectuel, ardent à tous les combats de la pensée, il a conquis, jeune encore, une notoriété qui n'est pas complètement négligeable. Il est, en son incohérence, avec ses contradictions, sa complexité et pourtant sa simplicité, une des individualités assez caractéristiques de sa génération. Il a tout fait — et je le loue de cet effort — pour propager son influence dont il eût été bien empêché de définir lui-même la nature; mettons, plus modestement, pour étendre sa gloire. Poussé brutalement dans la renommée par des camaraderies, il employa tous les procédés pour y demeurer. On le vit user sans mesure de la publicité industrielle : je constate avec joie qu'il en use plutôt un peu moins aujourd'hui. Bref, il tâcha toujours à être au premier rang.

Les fougueuses incertitudes de ses livres fumeux lui interdisant toute action précise et profonde sur les jeunes esprits, il a peut-être une certaine influence sur un certain nombre d'écrivains nouveaux venus qui écrivent le français avant de l'avoir appris. Oh! quelle influence, ne me le demandez pas. Rien n'est moins aisément définissable. Mais il est de bon ton parmi ces « jeunes » d'admirer Paul Adam avec fracas, sans réserve.

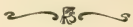
Dangereuse mode, si elle excite ces quelques jeunes gens à lire entièrement celui qu'ils exaltent! Et, en vérité, Paul Adam écrit beaucoup, écrit énormément. On lui saurait donc gré d'écrire moins afin qu'il se donnât le loisir d'écrire plus correctement. Le style composite qu'il s'est façonné, moitié volontaire, moitié inconscient, n'ayant pas de style naturel, exige plus que tout autre d'être écrit avec une lenteur savante et prudente...

Oui, les erreurs, les exemples de Paul Adam risquent d'être particulièrement funestes. Je me serais reproché à jamais de pas les signaler avec une netteté un peu vigoureuse. Prenons garde qu'en écrivant de tels livres, incompréhensibles même à un Français de culture moyenne, nous limitons notre influence intellectuelle. Les étrangers apprenant les règles traditionnelles de la langue française, ne pourront plus lire nos ouvrages qui enfreignent toutes ces règles, les suppriment, les nient. Ils s'écarteront de nous. Et comme il leur sera difficile aussi de les traduire en leur langue, ils n'essaieront pas.

Tous ces symptômes de décadence de la langue française dans la littérature d'imagination sont bien inquiétants. Ah! qu'importe que *la Ruse* soit à tous points de vue un livre détestable, Paul Adam a une activité et une force intellectuelle assez puissantes pour qu'il ne soit pas interdit d'espérer de lui une œuvre meilleure, plus digne de l'attention qu'on lui accorde encore et qu'on ne lui refusera jamais qu'avec peine. Mais il était indispensable de rechercher, de dégager la durable leçon de cet ouvrage éphémère. Ce n'est pas gai.

Relisons les immortelles œuvres de la littérature française. Elles sont claires et pures.

J. Ernest-Charles.



POÉSIES

Ruines de Rome.

Le sol blanc a gardé dans ses plis la poussière
Que balayaient jadis les chars aux moyeux d'or,
Et les bœufs gris, traînant une meule grossière,
D'un pas rythmique et lent la soulèvent encor.

Les bosquets ont gardé dans l'épaisseur des aulnes,
Dans la fraîcheur des bois — d'où la Déesse a fui —
Le parfum des baisers des nymphes et des faunes
Qu'y retrouvent encor les amants d'aujourd'hui.

Les tombeaux ont gardé dans les murs vêtus d'herbes
Les dépouilles de ceux qu'on y mit autrefois,
Et nous qui nous plaisons à réveiller les verbes
Nous croyons en passant entendre encor leurs voix.

Mais l'antique splendeur, la Beauté triomphale,
L'invincible cité, vierge de tout affront,
L'Univers à genoux, Hercule aux pieds d'Omphale,
Devant Rome maîtresse et Janus quadrifront,

Ce passé fait de gloire et de roses sanglantes
A reçu pour linceul la pourpre des Césars,
Et nous n'en retrouvons parmi nos courses lentes
Que des amas de pierre où dorment des lézards,

Le Colosseum.

La lune en croissant clair sortait du ciel vermeil
Et sa lueur tranquille éclairait le Colosse
Dont l'ombre se couchait, formidable molosse,
Aux pieds de la cité, veillant sur son sommeil.

Le Colosse, gavé de tant de chair humaine,
Gorgé de tant de sang qu'il en est assouvi,
Reposait; des clartés faisaient luire à l'envi
Les splendeurs de sa croupe où la Mort se promène.

Blanc, il semblait plus blanc encor sous les cieux blancs.
On eût dit que paré pour des noces finales
Il attendait l'Épouse aux douceurs virginales.
— Et la lune toujours lui caressait les flancs.

Le Tibre.

Le vieux Tibre, gonflé des tristesses du monde,
Coule, funèbre et lourd, en ses bords immortels,
Le vieux Tibre pensif qui roule dans son onde
Plus de divinités que Rome n'eut d'autels.

Comme un torse noueux sculpté par Michel-Ange,
Il se plie et s'étire en un geste lassé,
Et nul, jetant la sonde aux limbes du passé,
Ne pourrait découvrir ce que contient sa fange.

Son lit sert de repaire à d'informes amours;
Ses ondes sont les draps, les draps et le suaire
Qui, dans l'oubli de tout, recouvrent l'ossuaire
Où les mânes des morts se baisent pour toujours.

JEAN BERTHEROY.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *Werther*, drame lyrique en 4 actes de M. Massenet (reprise).

Les reprises constituent l'épreuve nécessaire, la contre-épreuve indispensable des œuvres dramatiques. S'il est vrai que les choses fortes y gagnent un prestige, une autorité, et, pour tout dire, une vie nouvelle, on y sent d'autant plus les faiblesses, les insuffisances des œuvres médiocres ou simplement douteuses. On y perçoit mieux surtout, à quelques années de distance, grâce au bénéfice du recul, les raisons pour quoi elles nous paraissaient douteuses, et ne nous permettaient pas d'asseoir solidement notre opinion.

Le *Werther* de M. Massenet, repris d'hier à l'Opéra-Comique, et qui n'avait pas reparu à la scène depuis une dizaine d'années, vient de nous fournir l'occasion d'une édifiante contre-épreuve qui nous permet de dégager, avec plus de certitude encore, la personnalité de son auteur. Nous y avons retrouvé ces qualités brillantes qui font de M. Massenet le musicien le plus *doué* de sa génération, — abondance et charme de l'invention mélodique ayant presque toujours sa source dans la spontanéité de l'artiste, — mais, en même temps, cette facilité regrettable, ces concessions, ce manque de tenue, qui viennent gâter ses meilleures pages, et communiquent à ses productions dramatiques je ne sais quel air *sans façon* qui étonne et déconcerte de la part d'un artiste ayant donné tels gages de sa valeur. M. Massenet, — nous le savons, et il l'a prouvé bien autre part que dans *Werther*, — a des trouvailles heureuses qui sont du musicien le plus sensible, le plus ému, le plus vibrant. On a toujours envie de l'opposer par là à ceux que j'appellerais volontiers les *intellectuels* de la musique, ceux qui, dépourvus de sensibilité, n'ont guère que recettes et métier. D'autant plus serait-on disposé à lui faire crédit, puisqu'on discerne en lui l'essence même du musicien... Et voici qu'il gâte tout par de lamentables banalités, par des concessions au goût du jour, par tout ce qui peut lui procurer le succès immédiat, facile, non pas celui qu'on obtient en luttant pour un idéal, pour des convictions artistiques, mais celui que l'habileté donne, qu'elle est souvent impuissante à maintenir...

La vérité, — il faut bien le dire, puisque telle est l'explication de son œuvre et de sa vie, — la vérité, c'est que M. Massenet n'a point d'idéal, entendant par là ces principes d'art, qu'on sent mieux qu'on ne les précise, véritables barres lumineuses qui doivent toujours se dresser devant l'artiste et lui marquer sa voie. Sa vie tout entière et sa production nous donnent tout justement un exemple contraire à celui dont un grand écrivain de ce temps nous propose l'imitation : « Il ne permit jamais », dit-il, à « son être intérieur, de se détourner de sa destinée. Pour rester fidèle à celle-ci, il sacrifia tout désir de jouissances immédiates, car il ne pouvait les acquérir qu'en soumettant ses facultés essentielles, ses instincts d'art, à des exigences déformantes : au goût du public, au sentiment du plus grand nombre... Son désir était d'un ordre à ne pas se satisfaire dans la médiocrité des réalités. Et il eut cette noblesse de ne point accepter une diminution de son idéal, car il en eût ressenti une souffrance qui eût empoisonné sa vie. » Inversez les termes de ces différentes propositions, et vous aurez le portrait de M. Massenet. M. Massenet est un sensitif, un impulsif, tout entier à la merci de ses sensations, de ses impulsions. C'est aussi, par là même, une nature d'une stupéfiante plasticité, qui s'adapte aux circonstances et jamais ne réagit contre elles. Féminin jusqu'aux moelles, prodigieusement féminin, ayant tous les défauts et toutes les qualités de la femme, il a d'elle, par-dessus tout, cette plasticité, cette malléabilité, qui marquent son aptitude aux empreintes successives, quand même elles seraient contradictoires, — par où s'accuse un tempérament ondoyant et mobile. Au lieu de se replier sur soi-même, de chercher en soi le sens de son propre développement, M. Massenet eut toujours le nez au vent pour flairer le succès, — telle une coquette qui curieusement suit la mode, s'efforçant parfois de la devancer, s'appliquant à discerner parmi les rivales qui l'entourent celles de qui la parure pourra le mieux rehausser sa beauté particulière.

Lorsque *Werther* fut composé — c'était, j'imagine, il y a quelque douze années — la musique française se trouvait en pleine prédominance du wagnérisme. Les compositeurs français, les *jeunes*, ceux qui n'avaient pas encore cinquante ans — car vous savez qu'en musique la jeunesse se prolonge fort tard — essayaient de faire rentrer de force dans le moule wagnérien leurs productions dramatiques.

C'était une hantise, une obsession de tous les instants : demandez plutôt à M. Vincent d'Indy ! Or, M. Massenet, qui, à cette époque, n'était déjà plus tout à fait un jeune, puisqu'il avait ses cinquante ans bien sonnés, imagina se rajeunir en sacrifiant tout comme les autres au dieu du jour. C'était, vous l'allez reconnaître, mauvais calcul, où il avait plus à perdre qu'à gagner. On vit alors un curieux spectacle, et bien significatif : ce musicien, qui avait sa note personnelle et des accents à lui dans le tendre et le voluptueux, crut bien faire en superposant à ses inventions propres des effets de force et d'intensité, qui, précisément, se trouvaient en contradiction avec son tempérament, — force et intensité tout extérieures du reste, dues au grossissement artificiel des voix de l'orchestre et qui rendirent un son d'autant plus faux que le sujet où il les transposait ne s'y prêtait aucunement.

Voilà un phénomène bien connu en art, banal si j'ose dire, et qui, grâce à la vertu des *correspondances* précisées par Baudelaire, trouve dans la peinture son analogue rigoureux. Il y a là, en effet, une loi musicale identique à celle du *grossissement des volumes*, que tant de peintres ignorent et qui leur impose de si énergiques rappels à l'ordre. Nés pour l'art d'intimité et pour le tableau de chevalet, ils s'imaginent, naïfs qui croient encore à la prédominance des genres, se hausser jusqu'au grand art en donnant à leur œuvre des dimensions triples ou quadruples de celles que logiquement elle requiert : aussi n'atteignent-ils qu'à choquer, à laisser l'impression d'un non-sens. Tout sujet implique et commande la forme dans laquelle il doit être traité, et, de même qu'on ne crée pas une peinture *décorative* en grossissant le volume d'un sujet d'*intimité*, de même aussi, et pour des raisons identiques, il sert de peu que l'on renforce et multiplie les voix de l'orchestre pour dramatiser un sujet, si l'essence même de ce sujet répugne à un tel grandissement. Puisque nos *Salons* sont ouverts, parcourez les galeries en subordonnant votre visite à la rigueur de cet intéressant point de vue, et, du coup, vous comprendrez la valeur de ce principe d'art, comme aussi la merveilleuse correspondance qui relie entre elles toutes les productions de la pensée.

C'est pour avoir méconnu cette loi, qui semble tout élémentaire et simple quand on y réfléchit, que M. Massenet a commis les singulières fautes de goût qui, depuis *Werther* justement, ont entaché ses productions d'un wagnérisme artificiel et plaqué. Musicien né pour traduire des émotions tendres et voluptueuses, — n'est-ce pas beaucoup déjà que de savoir pertinemment à quel rôle la nature nous appelle ? — M. Massenet était l'homme du monde le moins fait pour la grandiloquence du wagnérisme, pour ces expansions, pour ces débordements de force orchestrale qui ont leur place marquée dans les situations pathétiques créées par la sublimité du génie, mais qui détonnent et constituent la plus grave faute de goût dans une œuvre tout humaine et d'intimité, si je puis dire, comme son *Werther*. Qu'il ne s'en soit pas rendu compte à l'épreuve et par le contraste des effets, voilà ce qui me passe, surtout chez un homme aussi habile, aussi subtil que nous le connaissons... Voilà ce qui prouve aussi que le plus grave écueil où puisse se heurter un compositeur dramatique, c'est de forcer son talent, de se hausser à un ton pour lequel il n'est pas fait ! Mais nous, qui suivons le développement de l'action, nous en prenons une conscience d'autant plus directe, d'autant plus immédiate que ces éclats de force succèdent, presque toujours sans transition, à des scènes de demi-teinte et de douceur, où l'auteur excelle et donne une note charmante dont on peut dire qu'elle est le meilleur de lui-même, sinon tout lui-même. Je recommande à ceux qui voudront vérifier l'exactitude de cette assertion la fin du premier acte qui vient s'opposer si brutalement au délicieux retour de Werther et de Charlotte... et pareillement, au troisième acte, l'arrivée de Werther après la charmante scène de la lecture des lettres. Il y a là je ne sais quoi de discordant, de *désaccordé*, — terme qui convient à la musique aussi bien qu'à la peinture, — dont on ne peut s'expliquer la présence autrement que par une ambition regrettable, mais manifeste, de forcer son tempérament et de lui faire rendre ce qu'en aucune circonstance il ne saurait produire.

Cette reprise du *Werther* de M. Massenet vient à une heure tout à fait regrettable pour son auteur, car elle servira nécessairement à mieux mettre en lumière les défaillances de forme et d'expression qui se manifestent par ces contrastes. J'en puis parler d'autant plus librement que je n'ai point été de ceux qui crièrent au chef-d'œuvre lors de l'apparition du *Pelléas* de M. Claude Debussy. Mais nous sommes encore et nous resterons longtemps sous l'impression de cette musique singulière, dont il faut tirer un enseignement, comme de toute tentative originale et neuve. Cet enseignement se réduit à ceci : M. Debussy nous a montré, par opposition avec tous ceux qui l'avaient précédé, les merveilleuses ressources d'une orchestration voilée, de demi-teinte, et réduite à des effets d'intimité. Il a, si je puis dire, créé au théâtre la *musique d'intimité*, et, dans un sentiment exactement contraire à celui de tant de compositeurs qui s'efforcent d'agrandir, de distendre le cadre que commandent leurs ouvrages, M. Debussy l'a restreint, l'a réduit. Comme le disait très justement ici même M. Adolphe Boschot, il a trouvé l'*orchestre de chambre* pour illustrer musicalement des

émotions dramatiques qui sont d'un certain ordre intime et restreint. Ce fut là sa véritable originalité, et il ne faut pas chercher ailleurs la raison de son succès. C'est assez préciser notre idée, et il serait cruel d'insister davantage pour montrer que M. Massenet aurait pu choisir un moment plus favorable à la reprise de son *Werther*.

PAUL FLAT.

MADAME DE MONTESPAN
ET L'AFFAIRE DES POISONS

RÉPONSE A M. FUNCK-BRENTANO

Dans un article intitulé « Les Préjugés magiques sous l'ancien régime » et publié dans la *Revue Bleue* du 7 mars dernier, M. Funck-Brentano a bien voulu discuter quelques passages de notre ouvrage « De La Vallière à Montespan », relatifs au rôle joué par Madame de Montespan dans l'Affaire des poisons.

Avant de passer en revue les difficultés qu'il soulève à ce sujet, il importe de préciser tout d'abord l'objet du débat. Les faits les plus graves imputés à Mme de Montespan se rapportent aux années 1676 à 1679, et l'instruction relative à ces faits aux années 1680 à 1682. Notre volume ne conduisant le récit des événements, en ce qui concerne Mme de Montespan, que jusqu'à l'année 1669, il ne pouvait entrer dans notre plan d'y étudier dans son ensemble l'affaire des poisons. Celle-ci, du reste, ne saurait être convenablement traitée par morceaux et nous espérons l'aborder prochainement tout entière et avec plus d'un document nouveau. Cependant, les dépositions de plusieurs accusés représentant Mme de Montespan comme une cliente des sorciers dès les années 1666 et 1667, c'est-à-dire au moment même où éclate la nouvelle passion du roi, nous avons voulu montrer par un exemple et sans entrer dans le fond de la question, combien on devait tenir pour suspect tout cet ordre de témoignages. Nous avons choisi pour cela l'argument le plus saisissant, la formule même d'invocation que Mme de Montespan aurait prononcée. Cette formule (que M. Funck-Brentano a citée, après plusieurs autres historiens), faisant le fond du débat, nous demandons aux lecteurs de la Revue la permission de la remettre sous leurs yeux :

« Je demande l'amitié du roi et celle de Monseigneur le dauphin, qu'elle me soit continuée, que la reine soit stérile, que le roi quitte son lit et sa table pour moi, que j'obtienne de lui tout ce que je lui demanderai pour moi, mes parents; que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables; chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux Conseils du roi et savoir ce qui s'y passe et que, cette amitié redoublant plus que par le passé, le roi quitte et ne regarde La-Vallière, et que la reine étant répudiée, je puisse épouser le roi. »

Nous avons relevé dans cette formule une foule d'invraisemblances et de contradictions et montré qu'elle contenait en elle-même et indépendamment des conditions dans lesquelles elle a plus tard été produite, des raisons plus que suffisantes de la considérer comme apocryphe.

M. Funck-Brentano nous reproche de n'apporter ainsi que des « évaluations toutes sentimentales ». Mais il semble qu'avant d'attribuer à une personne un écrit ou une déclaration d'origine plus que suspecte, il importe tout d'abord d'examiner avec soin cette déclaration ou cet écrit et de rechercher si les éléments qui les composent ne se contredisent pas entre eux ou ne sont pas en contradiction formelle avec les sentiments notoirement connus de la personne à qui on les attribue. En dépit de l'opinion de M. Funck-Brentano, nous persistons à penser que c'est là un principe fondamental de toute critique historique.

Or, tout d'abord et comme nous l'avons indiqué, il y a entre certaines parties de la formule en cause des contradictions évidentes et notamment dans la réunion en un seul et même acte des noms du Dauphin et de Mlle de La Vallière, attendu qu'au seul moment où Mme de Montespan aurait pu désirer l'éloignement de celle-ci, le Dauphin n'avait que cinq ans et qu'on ne voit pas quel intérêt la nouvelle favorite pouvait avoir à son patronage.

M. Funck-Brentano répond à cela que ces formules « remontaient au moyen âge ». Il est difficile de concevoir comment un formulaire datant du moyen âge eût pu, à part quelques termes généraux insignifiants, convenir à une situation aussi particulière que celle de Mme de Montespan. On remarque, au contraire, dans ce texte comme dans les autres textes analogues, que tout est absolument concret et vise des faits et des personnages précis. Ni Louis XIV, ni la reine Marie-Thérèse, ni Mlle de La Vallière, ni Mme de Montespan ne sont, que nous sachions, contemporains de Philippe le Bel. La seule intervention des sorciers, s'il en était une, ne pouvait consister qu'à mettre dans un jargon plus ou moins grotesque les demandes très précises qui leur étaient soumises par leurs clients, non à substituer aux requêtes de ceux-ci des formulaires non conformes à leurs sentiments et auxquels ils se seraient certainement refusés de souscrire, tout autant qu'à la phraséologie par trop ridicule donnée à ces invocations.

Nous avons dit, en outre, que plusieurs termes de la formule en cause étaient en contradiction fla-

grante avec les sentiments les plus manifestes de Mme de Montespan et avec les traits les plus connus de son caractère. Comme ces remarques n'ont été ni citées ni discutées par M. Funck-Brentano, nous croyons devoir les reproduire ici. La formule nous représente Mme de Montespan sollicitant humblement l'appui des « grands seigneurs ». Or qui ne se rappelle les allures impérieuses de la favorite et « cette hauteur en tout dans les nues dont personne n'était exempt, le roi aussi peu que tout autre » (Saint-Simon)? La formule nous la montre quémandeuse, pour elle et pour les siens, alors qu'elle eut toujours l'air de faire plaisir en acceptant des bienfaits et que « depuis sa sortie de la Cour, elle ne s'abaissa à rien demander ni pour soi ni pour autrui... les ministres, les intendants, les juges n'entendirent jamais parler d'elle. » Certaines omissions ne sont pas, à un autre point de vue, des objections moins graves. C'est ainsi qu'on est surpris de ne pas trouver dans la formule le nom de Mme de Maintenon qui fut de bonne heure pour Mme de Montespan une rivale redoutable, ni celui de M. de Montespan qui à tous les moments fut pour elle un très encombrant personnage ; à toutes ces invraisemblances nous aurions pu en ajouter bien d'autres : pourquoi demander que la reine soit stérile, puisque déjà elle était mère? Mme de Montespan put-elle véritablement croire que Louis XIV la répudierait pour l'épouser elle-même? Pour qui connaît les idées et les mœurs du temps, un tel souhait de sa part est quelque chose d'inadmissible.

M. Funck-Brentano veut bien encore nous apprendre que le grand philosophe et jurisconsulte Jean Bodin croyait « à des contes grotesques que n'admettrait pas aujourd'hui la plus crédule des nourrices », et qu'il en fut à peu près de même au XVIIIe siècle d'un certain M. Geoffroy, « apothicaire fameux ». Ces appréciations, d'un intérêt incontestable, ne nous paraissent avoir avec notre sujet qu'un rapport éloigné : nous ne faisons pas difficulté de reconnaître en passant qu'une certaine candeur ne fut jamais incompatible avec le savoir le plus étendu. Là, d'ailleurs, n'est pas la question. Il ne s'agit pas, en ce moment, de se demander si Mme de Montespan était assez au-dessus des croyances populaires de son temps pour croire ou ne pas croire aux sorciers, mais bien de savoir si elle a pu formuler les demandes très précises contenues dans le texte en discussion.

Nous avons vu, d'autre part, le dédain affiché par M. Funck-Brentano pour ce qu'il appelle des « évaluations sentimentales ». Ce n'est pas sans quelque surprise que nous relevons à quelques lignes d'intervalle les appréciations suivantes : « La fin de la vie de Mme de Montespan, ses pénitences extravagantes comme l'avaient été ses crimes, ses terreurs folles furent la confirmation des dépositions des accusés devant la chambre ardente. » Nous n'insisterons pas sur le caractère arbitraire de cette « évaluation sentimentale ». Ce n'est pas de ce mode d'application de la psychologie à l'histoire que nous nous ferons les défenseurs. Non seulement il serait facile de réduire à leurs justes proportions ces prétendues pénitences extravagantes, mais la longue liaison de Mme de Montespan avec le roi et le scandale qui en résulta étaient, en dehors de toute autre cause et selon les idées chrétiennes du XVIIe siècle, des raisons plus que suffisantes pour expliquer et justifier les plus grands remords et la plus sévère pénitence.

Enfin, M. Funck-Brentano, afin de montrer le vif attachement que Louis XIV aurait encore eu pour Mlle de La Vallière en 1667, rappelle le fait qu'elle eut un enfant de lui au mois d'octobre de cette année. Si l'on songe au tempérament, d'ailleurs bien connu, du jeune roi, et qu'au début de la même année la chute de Mme de Montespan n'était pas encore un fait accompli, on reconnaîtra le peu de valeur d'un pareil argument, surtout si l'on y ajoute que dès 1664, c'est-à-dire longtemps avant l'entrée en scène de Mme de Montespan, Louis XIV voulait marier Mlle de La Vallière à un de ses courtisans, et qu'en 1665 il manifesta pendant plusieurs mois une passion assez vive pour Mme de Monaco.

Nous ne rappellerons pas, en outre, quel était à cette date le charme irrésistible de Mme de Montespan, les poursuites de ses adorateurs, la conduite de son mari, les témoignages des contemporains qui nous montrent le roi lui faisant des avances : dans de telles circonstances, une jeune femme de vingt-six ans pouvait, sans recours à la magie, compter sur un cœur qui était à prendre et qui s'offrait à elle... Contentons-nous d'observer qu'il eût été de toute logique de discuter tout cet ensemble de faits, de montrer l'inanité de toutes ces raisons avant d'admettre l'authenticité de documents aussi invraisemblables que la formule d'invocation ci-dessus reproduite, avant d'accorder une foi aveugle à des témoins d'une moralité aussi douteuse que les sorciers et empoisonneurs du XVIIe siècle.

En abordant prochainement dans son ensemble la question des poisons en ce qui concerne Mme de Montespan, nous espérons montrer que, sur les autres points comme sur celui que nous venons d'examiner, jamais défiance n'eût été plus justifiée.

JEAN LEMOINE. — ANDRÉ LICHTENBERGER.

PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 13, rue des Saints-Pères. — 41681. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 19. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 9 MAI 1903.

CLUBWOMEN

Le mouvement se dessine d'une façon très nette et, sans se précipiter, il se poursuit avec la régularité des choses naturelles.

Il y a deux ans, — et depuis l'affaire a pris consistance, — de quoi il était question, c'était d'un café de femmes. Le mot est un peu désobligeant, la chose est la plus raisonnable et la plus rationnelle du monde. Pour leurs affaires, pour leurs achats, pour leurs leçons, — j'entends, selon les personnes, pour celles qu'elles reçoivent ou pour celles qu'elles donnent, — un très grand nombre de femmes parisiennes sont très légitimement hors de chez elles de 2 heures à 6, chaque après-midi. Fatiguées de courses pédestres ou autres, elles veulent, un quart d'heure, une demi-heure, se reposer, souffler, se restaurer légèrement ou discrètement se rafraîchir.

Que peuvent-elles faire? Qu'ont-elles à leur disposition pour cet objet? Le buffet des grands magasins ou le pâtissier. Lieux mixtes, endroits très mêlés, où se trouvent beaucoup plus à l'aise celles qui ne détestent pas les rencontres masculines que celles qui aiment à s'en passer. Hors de cela, rien. Rien à ce point que j'en connais qui, pour se reposer un instant, s'attardent à dessein, en laissant passer leur tour, dans les bureaux d'omnibus. Mais cela même, et cela surtout, est compromettant et un peu louche. Cela désigne à l'attention des vieux messieurs qui se font du bureau d'omnibus une spécialité et qui ont élu le bureau d'omnibus comme champ de manœuvres. Ils sont légion. C'est à croire même qu'ils sont enrégimentés. Une honnête femme ne peut pas s'attarder dans un bureau d'omnibus sans être soupçonnée d'y faire le pied de grue, ce qui veut dire attendre, dans le français le plus classique du monde.

Que faire donc? Entrer dans un café. C'est pis encore. Non, ce n'est pas pire; mais cela se vaut. D'abord il y a des cafés qui se respectent, avec quelque excès de vénération, à mon avis, et qui n'admettent pas une femme seule, quelque décente qu'elle soit en sa mise et en son allure, sous le prétexte, assez plausible du reste, qu'il est trop difficile de distinguer sur la mine, la mise et l'allure, la femme seule qui entre au café pour y rester seule et celle qui y entre pour ne pas demeurer seule très longtemps. — Dans d'autres, j'ai vu une femme seule, très évidemment entrée pour le bon motif, qui est de s'asseoir, être discrètement priée de laisser mettre devant elle deux tasses ou deux verres, pour marquer qu'elle attend quelqu'un qui est ici près, à deux pas, et qui va paraître. La seconde tasse est la tasse préservatrice et isolatrice; cette seconde tasse est un paratonnerre. Mais il n'y a rien de plus ridicule que cette situation d'une femme entre deux tasses.

Bureau d'omnibus, pâtissier, buffet de grand magasin, café à deux tasses, tout cela est impossible, ou du moins très peu pratique. C'est pourquoi l'idée était venue, il y a deux ans, du café pour femmes seules.

Elle était très bonne. Vous entendez bien qu'il ne s'agissait pas d'un café où l'on ne reçut dans toutes les salles, en haut, en bas et dans les annexes, que des femmes. Il s'agissait d'avoir, dans quelques grands cafés des quartiers du centre, une salle ré-

servée aux femmes seules, je veux dire : aux seules femmes; je veux dire, pour être décidément précis : aux seules femmes seules, avec entrée particulière leur permettant de ne pas traverser les salles pleines de gentlemen et de fumée de tabac. — Comme aux bains ! — Précisément, comme aux bains, et c'est tout naturel. Égalité des sexes et aussi distinction et distribution des sexes, pour que tout le monde soit à l'aise.

L'idée a fait son chemin et est en pleine pratique, me dit-on, dans trois ou quatre grands cafés. Mais elle n'est pas excellente, en somme ; elle est d'une exécution immédiate assez difficile. Très peu de cafés ont été aménagés pour cela. Très peu ont cette entrée particulière que j'indiquais tout à l'heure comme absolument nécessaire. Or, pour se rendre à la salle féminine, *women-room*, traverser la salle masculine et être dévisagée par trois cents buveurs de bière, ce n'est pas un régal tentateur.

***

Aussi a-t-on songé tout récemment à un cercle de femmes, à une maison où les femmes sociétaires seraient chez elles, tout à fait chez elles, du matin à minuit, et pourraient déjeuner, dîner, passer l'après-midi, passer la soirée.

L'idée me paraît juste; elle me paraît philanthropique, elle me paraît pratique. Songez d'abord, — car il y a plusieurs catégories de femmes à examiner dans l'espèce, — songez aux isolées, à celles qui, pour cause de célibat, pour cause de veuvage, pour cause de séparation ou divorce souvent parfaitement honorable pour elles, n'ont pas de foyer. Songez que celles-ci n'ont que deux partis : ou s'annexer à une famille qui leur est proche, aller chez un beau-frère quelquefois grincheux, ou chez un oncle quelquefois insupportable ; — ou bien vivre seules, absolument seules, ce qui est pénible à la plupart des hommes et intolérable pour toutes les femmes.

Celles-ci formeraient comme le noyau consistant et permanent du cercle des femmes. Elles y vivraient, en somme, comme certains gentlemen anglais vivent littéralement à leur cercle. Songez, d'autre part, et nous y revenons, et celles-ci encore sont intéressantes, à celles qui ont un foyer et qui certes y tiennent, mais qui, trottant pour leurs affaires toute la journée dans l'immense Paris, voudraient bien avoir une petite heure, au plus, de répit et de repos, et un lieu, bien à elles, où passer cette heure-là.

Celles-ci seraient des oiseaux volants. Elles viendraient goûter ou tremper leurs lèvres dans un verre d'orangeade, qui à deux heures, qui à trois, qui à quatre, qui à cinq. Elles ne seraient pas sans entretenir une certaine animation contenue, fort agréable, dans la grande maison un peu sévère.

Troisième catégorie : les femmes du monde qui voudraient babiller entre elles de cinq à six et demie, tantôt un jour, tantôt un autre; je dis entre elles et non pas dans le mêlé et méli-mélo des *five o'clock* tels qu'ils existent depuis environ cinquante ans et qui ont fini par leur être à très peu près insupportables.

***

Car vous ne sauriez croire à quel point les femmes françaises sont lasses du *five o'clock*. Elles ont fini par s'apercevoir qu'elles ne peuvent rien s'y dire du tout. La faute en est à nous, à nous les hommes. Il est bien entendu que le sexe féminin est le plus babillard de tous les sexes. C'est officiel. Seulement il ne babille que quand il est tout seul, et quand nous sommes là, il rivalise immédiatement, et bien contre son gré, avec le peuple carpe. Vous êtes entré bien souvent dans une antichambre à un moment où, dans le salon voisin, il n'y avait encore que des femmes. Vous avez entendu les jolis éclats de voix chantante, les jolis rires, tout ce charmant bruit gai de féminine volière. Bien ! Vous entrez. Silence absolu. On se tient. Réserve. Défensive. Un froid. C'est vous qui devez parler maintenant. Un autre monsieur survient. Il parle avec vous. Vous parlez avec lui. Les dames se sont mises à écouter et s'en tiennent obstinément à écouter. Ça les ennuie énormément; mais elles écoutent ou feignent d'écouter, avec une politesse et une déférence déplorables. Ça dure comme cela jusqu'à six heures et demie.

De même aux dîners. Ici moins de rigueur. Quelques conversations de voisin à voisine; mais dominées et gênées (quelquefois favorisées, je dois le reconnaître) par le bruit de la conversation générale; et qu'est-ce que c'est que la conversation générale ? C'est la conversation de messieurs les hommes, avec leurs grosses voix écrasantes. Les femmes ne causent librement, aisément, commodément, continûment, que quand elles sont entre femmes.

Voulez-vous être un homme aimé des femmes?... Vous êtes tous là à dire : « Oh ! oui! oh ! oui ! oh ! »... Eh bien, ce n'est pas si difficile. Là où des femmes sont assemblées, ne restez jamais plus d'un quart d'heure, un petit quart d'heure, douze minutes et demie, avec une demi-minute pour l'entrée et une demi-minute pour le départir. D'abord, je vous demande pardon, mais, qui que vous soyez, vous n'avez pas d'esprit, n'est-ce pas ? pour plus de douze minutes et demie, et ensuite, dans un *five o'clock*, comme dans la vie, — et c'est pour cela que le *five o'clock* est l'image de la vie elle-même, — l'homme pour les femmes n'est agréable qu'à l'état d'intermède. Si vous faites comme je vous dis, je vous gage que, reprenant votre paletot, votre canne et votre chapeau dans l'antichambre — puisque maintenant

on entre dans les salons sans canne ni chapeau, comme si on était un larbin — vous entendrez dire : « Il est charmant, ce monsieur X... » — Entendre dire de soi qu'on est charmant quand on s'en va, ce n'est peut-être pas flatteur, mais encore cela vaut mieux que ne l'entendre dire jamais.

Tenez ! il y a un moment des *five o'clock* que les femmes adorent. C'est six heures et quart, six heures et demie. A ce moment les hommes lèvent le camp. Ils sont attirés au dehors par l'heure des journaux du soir. Ils songent à passer l'un à son cercle, l'autre à son café. Les femmes restent seules, elles sont ravies. C'est leur heure. Elles la savourent; elles la prolongent. C'est ce qui retarde l'heure du dîner. Vous n'avez jamais entendu votre femme arrivant chez vous, je veux dire chez elle, à sept heures et demie vous dire : « Oui, j'ai musé chez Mathilde. On attendait que les hommes s'en allassent. Ils sont partis, on s'est mis à causer. » Vous n'avez jamais entendu cela ? Non ? Eh bien ! vous l'entendrez ce soir.

Le *five o'clock* mêlé d'hommes en est venu à tellement horripiler les femmes que quelques-unes ont fini par ajouter un jour à tous leurs jours. Le jeudi, par exemple, elles reçoivent. Puis elles préviennent confidemment leurs amies qu'elles les recevront, sans hommes, le samedi. Il faut pourtant pouvoir un peu ne pas être muettes.

Mais ce n'est pas pratique du tout, ce système-là. Il se glisse toujours quelque homme le samedi, et on ne peut pourtant pas le flanquer à la porte. Il se glisse, le mari oisif ou jaloux, ou jaloux et oisif, qui accompagne sa femme partout où elle va; il se glisse, le mari plus discret, mais jaloux et oisif aussi, qui n'accompagne pas sa femme, oh ! non, mais qui, une demi-heure après qu'elle est entrée quelque part, vient la chercher. Il passait par là, et, passant par là, il a songé que... évidemment... et il n'a pas voulu se priver du plaisir... cela va sans dire.

Et dès que quelques messieurs, qu'on n'a vraiment pas pu chasser, se sont introduits dans le *five o'clock for women*, tous les gentlemen amis de la maîtresse de maison y *subreptent* successivement et le *five o'clock for women* devient un *five o'clock* comme un autre.

Pour ces raisons, la mode du *five o'clock* disparaît très rapidement. Elle n'existe presque plus. Il se meurt; demain on dira : il est mort; et les dames cherchent un moyen de se voir seules à seules et de causer entre elles, sans encombrement masculin, sans accaparation masculine et sans *flirt*.

*
* *

Car voilà encore un point, voilà encore une des raisons pourquoi les femmes sont excédées du *five o'clock*. Vous voyez dans les romans sous-intitulés « mœurs parisiennes » que les *five o'clock* ne sont pas autre chose que des lieux et des heures de rendez-vous. C'est admirablement faux comme tout ce qui est dans les romans sous-intitulés « mœurs parisiennes » et qui n'ont jamais eu d'autre objet que de tromper les étrangers sur nos mœurs. C'est merveilleusement faux; mais ce n'est pas faux littéralement, absolument, mathématiquement. Aux *five o'clock* parisiens les messieurs viennent pour faire admirer leurs jolies manières et leurs jolies paroles, et les dames pour se renseigner sur les toilettes et pour se moquer des messieurs à jolies paroles et à jolies manières. Voilà l'immense majorité des cas. Mais il ne faut pas dissimuler que, de-ci de-là, il se noue ou il s'entretient quelques intrigues dans les *five o'clock*. Et cela, c'est le désespoir des maîtresses de maison. A chacune cela paraît très naturel et même divertissant chez les autres; mais insupportable chez elle. Plus d'une a répété le mot de cette dame impatientée : « Ah ! mais ! Ah ! mais ! Chez moi je donne à dîner, je donne à goûter, surtout je donne à causer. Je prétends ne pas donner à aimer. »

*
* *

Donc les dames veulent un endroit où elles puissent causer entre elles, sans que, sous aucun prétexte, un homme puisse entrer. De là l'idée du café pour femmes; de là, maintenant, l'idée du cercle féminin. J'en ai dit assez pour montrer qu'elle est très rationnelle; très juste, très saine et très philanthropique. Je souhaite vivement qu'elle aboutisse.

Pour qu'elle aboutît, il faudrait la concevoir d'une manière très large. Il faudrait que les *isolées* en formassent, comme j'ai dit, le noyau solide et consistant. A elles s'adjoindraient les dames qui, non isolées, ayant un foyer, et très aimé et auquel elles tiennent, veulent simplement avoir leur *cinq heures* quelque part, à l'abri des importuns, et c'est-à-dire ailleurs que chez elles; car il n'y a qu'en sa maison qu'on n'est pas chez soi ; chacun sait cela.

Les dames de la première catégorie et aussi de cette seconde auraient une cotisation assez forte; car elles sont toutes assez fortunées, et celles qui ne le sont pas trouveraient dans les bénéfices de la vie en commun une compensation très large, je pense, du sacrifice une fois fait par la cotisation un peu forte.

Il faudrait faire une concession pour les dames laborieuses et peu fortunées, pour qui le cercle ne serait qu'un refuge et un lieu de repos entre deux courses ou deux leçons. Il faudrait qu'elles n'eussent entrée au cercle que pendant un nombre d'heures limité (de midi à six heures, par exemple), moyennant quoi, et ainsi distinguées des autres, elles ne verseraient qu'une demi-cotisation ou même beaucoup moins. Il faudrait en un mot que, très sévère

au point de vue de la moralité, le cercle fût très large, très libéral et très égalitaire au point de vue de la fraternité féminine et de la protection de la femme par la femme, se modelant, à peu près, sur les *mess* d'officiers, où tout le monde a les mêmes avantages et où chacun verse selon le traitement de son grade.

J'adorerais un cercle féminin où la grande dame isolée donnerait des fêtes charmantes de sept heures à minuit; où la grande dame ayant son foyer recevrait brillamment ses amies, de quatre à six, et où l'institutrice et même — parfaitement — la « midinette » honnête et dûment constatée comme telle, moyennant une cotisation annuelle modérée, prendrait tous les jours son déjeuner de quinze sous proprement servi.

Cela peut parfaitement être réalisé avec un peu de bonne volonté et quelques exemples venant de haut, comme il faut toujours.

La protection de la femme par la femme, ai-je dit plus haut. La protection de la femme par la femme, il n'y a que cela pour la protection de la femme. « Oh! mes amis, disait Voltaire aux hommes de son temps... Oh! mes amies, dirai-je aux femmes du mien, aimez-vous les unes les autres. Sinon, qui vous aimera? »

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie Française.

NUL NE LE SAIT

Pièce en trois actes.

PERSONNAGES : TAJO, jeune fille japonaise; — Ses amies; — Ses suivantes; — VORI, peintre japonais; — LE PRINCE; — Un liseur; — Serviteurs.

ACTE PREMIER

Un paysage de printemps. Au fond, les montagnes couvertes de cerisiers tout blancs. Le soleil éclate.

Un petit bois de cerisiers en fleurs, à gauche.

A droite, Vori est assis sur le gazon. Il peint — suivant la méthode qu'emploient les peintres japonais — sur de la soie tendue placée devant lui. Tout près de Vori, un peu en arrière, est assis le liseur, un de ces liseurs de contes qui sont en grand nombre au Japon. Pendant que Vori peint, sans lever les yeux, le liseur lit dans le petit livre qu'il mettra ensuite dans sa ceinture.

On entend des chants et de joyeuses clameurs, au loin.

SCÈNE Ire

VORI, LE LISEUR

LE LISEUR

Certain jour de printemps, sur la montagne en fleurs,
Était Tatsibana, la petite princesse;
Immobile, appuyée au tronc d'un cerisier,
Rêvant, croisant les mains dessus son joli cœur...

Sur la montagne en fleurs, certain jour de printemps,
Se promenait le prince Hishika, jeune et beau,
Aspirant les odeurs suaves des jardins...
Et les jeunes gens s'observèrent sans rien dire.

Puis le Prince étendit la main jusqu'à la branche,
La secoua de-ci, de-là, tout doucement,
Et les fleurs comme des flocons de neige blanche
Effleurèrent le front et les cheveux, les joues

Et la robe de la ravissante princesse,
Comme autant de flocons et comme autant d'étoiles.
Et l'on eût dit que la Princesse était déesse,
Déesse du printemps qu'ennuageaient les fleurs.

Farouche, elle cacha ses pieds, pinça sa robe,
Et courut à travers les jardins, effleurant
De ses longues manches pendantes
Les branches qui laissaient tomber des fleurs naissantes.

Que craignait-elle? Où courait-elle?
Hélas! Elle courait devant son propre amour,
Devant la flamme de son cœur, en frémissant,
Emportant dans ses manches
Flottantes, le parfum des branches...

Effrayés, les oiseaux se turent, la cigale
Fut muette... Et toujours frémissante et craintive,
La Princesse courait devant son propre amour...
Et c'était le Printemps qui volait avec elle.

Il place le livre dans sa ceinture. Petite pause

VORI. — C'est dans le recueil des dix mille feuillets ce conte-là?

LE LISEUR. — Oui, tel que je viens de te le lire.

VORI. — Est-ce qu'on y dit aussi ce qu'il advint du jeune prince?

LE LISEUR. — Non; on ne le dit pas... Il s'est sans doute consolé avec une autre.

VORI. — Ou même avec plusieurs...

LE LISEUR. — Naturellement... avec plusieurs...

VORI. — Probablement. Hum!

LE LISEUR. — Tu ne sais pas?

VORI. — Quoi?

LE LISEUR. — Tu devrais peindre cette histoire.

VORI. — Tu dis?

LE LISEUR. — La princesse Tatsibana et les cerisiers en fleurs, ce serait un joli petit sujet pour toi.

VORI. — Possible.

LE LISEUR. — Les Européens te le paieraient cher.

VORI. — Je ne veux rien vendre aux Européens.

LE LISEUR. — Je sais... je sais... Oui, ça ferait une belle image. Un temps. On entend encore des chants lointains. Écoute... Écoute comme elles chantent, les belles filles de la ville...

VORI. — Je les entends.

LE LISEUR. — Toute la population est en route pour venir voir naître le Printemps. Les femmes et les filles ont mis leurs plus riches robes, elles sont toutes sorties des maisons de thé en cueillant des fleurs, en attrapant des papillons... Elles viendront sûrement par ici... Ne veux-tu pas les voir?

(Il se lève.)

VORI. — Laissons-les venir.

LE LISEUR. — Elles vont par tous les sentiers tor-

tueux, elles passent sur les jolis ponts de bois... c'est délicieux à regarder... leurs robes sont comme des gouttes bleues et rouges dans une écume blanche de fleurs.

VORI. — Va en avant... je te rejoindrai...

LE LISEUR. — C'est jour de fête. Tous les prestidigitateurs montrent aujourd'hui ce qu'ils savent... Partout il y a quelque chose à voir... Jeux d'anneaux... Animaux savants... Les jongleurs font voler des insectes en papier avec leur éventail. On connaît ça, mais c'est toujours amusant; les enfants lancent des dragons volants tout bariolés et je crois même que les couleuvres rampent hors de leur cachette pour prendre leur part de bonheur.

(Vori se tait, absorbé dans sa besogne.)

LE LISEUR, continuant. — C'est vraiment un jour adorable... Le soleil ne brille pas seulement sur un point, il s'étale dans le ciel tout entier... Et toutes les femmes rient!

VORI. — Les femmes rient toujours.

LE LISEUR. — Aujourd'hui plus encore. Aussi je vais au thé offert par la belle Okada. Y viendras-tu?

VORI. — Tout à l'heure.

(Le liseur sort. Les quatre amies arrivent, sautant, riant, bariolées de robes étincelantes et claires. Elles cueillent des branches en fleurs de cerisier. Tout d'abord, elles ne remarquent pas Vori, qui continue de peindre tranquillement.)

SCÈNE II

VORI, LES QUATRE AMIES

PREMIÈRE AMIE. — Nous avons dévalisé la montagne.

DEUXIÈME AMIE. — Nous avons choisi les plus belles branches.

TROISIÈME AMIE. — Nous n'arriverons jamais à piller tous les jardins... Il y a des millions de fleurs. L'horizon est tout blanc, rien que de fleurs de pommiers.

QUATRIÈME AMIE. — Et cela fait mal aux yeux.

PREMIÈRE AMIE. — Je vais mettre ces branches dans le sable humide, pour qu'elles ne se fanent pas.

TROISIÈME AMIE. — Et moi aussi.

DEUXIÈME AMIE. — Où est Tajo? Elle s'était mise en route avec nous?

QUATRIÈME AMIE. — Oui, elle était à côté de moi... s'est-elle arrêtée?

PREMIÈRE AMIE. — Je l'ai observée auprès du lac, elle s'est courbée sur le bord pour se mirer dans l'eau... Et puis elle a suivi son chemin préféré.

TROISIÈME AMIE. — Elle allait du lac à la forêt.

QUATRIÈME AMIE. — Elle ne s'est pourtant pas accrochée aux lianes de bambous.

(Rire.)

DEUXIÈME AMIE. — Peut-être a-t-elle rencontré un ours tout rouge.

(Nouveau rire.)

TROISIÈME AMIE. — Quelle orgueilleuse petite femme! C'était bien un prince qu'il lui fallait épouser.

DEUXIÈME AMIE. — Elle est ainsi parce qu'elle a beaucoup trop lu d'histoires... Elle a trop d'imagination.

QUATRIÈME AMIE. — Elle n'en fait et n'en fera qu'à sa tête... Tout ce que nous pouvons penser d'elle l'inquiète peu... Comme le ver à soie, elle travaille en elle-même... Oui, elle à de la chance d'épouser un prince.

DEUXIÈME AMIE, remarquant Vori. — Regardez... là... un homme.

TOUTES. — C'est vrai... Qu'est-ce qu'il fait?

TROISIÈME AMIE. — Il peint... Vous ne voyez pas qu'il peint?

PREMIÈRE AMIE. — Oui, oui... c'est Vori, le grand artiste.

QUATRIÈME AMIE, avec admiration. — Oh!!!

DEUXIÈME AMIE. — Tu le connais?

QUATRIÈME AMIE. — Non... je ne le connais pas... Mais je sais qu'il est célèbre... C'est aussi léger et mystérieux qu'un brouillard ce qu'il peint... Quoi? Vous n'avez jamais entendu parler de Vori? Eh bien! il paraît qu'il a plus de talent que Hôhitzan... et pourtant Hôhitzan est le frère d'un prince.

TROISIÈME AMIE. — Quel est son genre? Les fleurs? Les oiseaux?

QUATRIÈME AMIE. — Il peint les jeunes filles du Japon... Il les peint assises sous des arbres en fleurs, ou se lavant les mains à la fontaine, ou s'éventant sur des terrasses roses... Il les peint ainsi et de toutes les façons... Et quand il les a représentées sur la soie, elles ont l'air d'hirondelles qui passent légèrement en voltigeant sur la terre.

DEUXIÈME AMIE. — Je voudrais bien voir ce qu'il a peint aujourd'hui.

TROISIÈME AMIE. — Moi aussi.

DEUXIÈME AMIE. — Regardons.

(Toutes les quatre arrivent doucement sur la pointe des pieds et se penchent sur l'épaule du peintre.)

PREMIÈRE AMIE. — Vois-tu quelque chose?

DEUXIÈME AMIE. — Oui, je vois une jeune fille de Nippon. Elle est appuyée au tronc d'un cerisier et elle a les bras croisés sur sa poitrine. Elle est fine et pâle comme un clair de lune dans un jardin de lys.

QUATRIÈME AMIE. — Moi aussi, je la vois. Elle a de grands yeux, mais ces yeux-là ne semblent pas voir ce qui se passe autour d'eux... Elle n'a pas l'air d'être heureuse.

TROISIÈME AMIE. — Allons-nous-en.

DEUXIÈME AMIE. — Oui, venez; allons-nous-en.

Elles se retirent doucement par la droite. Vori travaille toujours. Pendant [illegible] de [illegible] et l'[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

SCÈNE III

TAJO, VORI, [illegible]

VORI. — C'est toi...

TAJO. — Oui, c'est moi.

VORI. — D'où viens-tu ?

TAJO. — J'étais près du lac.

VORI. — Sans les autres ? Seule ?

TAJO. — Oui, toute seule.

VORI. — T'en vas-tu ? où restes-tu ici ?

TAJO. — Comme tu voudras. (Silence.) Tu peins ? (Silence de Vori.) Je te parle, réponds-moi.

VORI. — Oui, oui, je te réponds... Veux-tu te placer contre le cerisier ?

TAJO. — Tu veux me peindre ?

VORI. — Oui.

TAJO. — Comme ça ?

[illegible]

VORI, à lui-même. — Tiens ! (A Tajo.) Tu croises les bras ?

TAJO. — Il ne le faut pas ?

VORI. — Si, si... c'était parce que... C'est très bien comme ça. (Silence.) Alors c'est la dernière fois que tu viens ?...

TAJO. — Oui.

VORI. — Tu vas épouser ton prince ?...

TAJO. — Oui.

VORI. — Tu l'aimes ? Puisque tu te maries avec lui ? (Tajo ne répond pas.) Ou bien tu ne l'aimes pas et tu l'épouses quand même.

TAJO. — Je devine ce que tu penses.

VORI. — Hum !

TAJO. — Tu penses que je l'épouse parce qu'il est riche... Tu dois le croire... j'en suis sûre... mais ce n'est pas vrai.

VORI. — C'est bien ce que je disais. Tu l'aimes. (Silence.) As-tu vu comme il y avait des gens qui descendaient de la montagne aujourd'hui ?... On eût dit des ruisseaux coloriés qui coulaient entre les arbres... La gaieté est partout... C'est le printemps, ma petite Tajo.

TAJO. — Nous ne sommes pas très gais, nous.

VORI. — Avec ça... Je suis très heureux... Et toi, pourquoi ne serais-tu pas heureuse quand le bonheur est avec toi ?

TAJO. — Pourquoi dis-tu ce que tu ne penses pas ?

VORI. — Je dis ce que je ne pense pas ? Quelle idée ! Mais oui, tu seras certainement très heureuse ! Sinon pourquoi te marierais-tu ? Tu marcheras désormais sur une route pavée d'or et tu auras tout ce que tu voudras... Si ce n'est pas là qu'est le bonheur...

TAJO. — Pourquoi dis-tu ce que tu ne penses pas ?

VORI. — Tu plaisantes ?... Tu auras des femmes de charge, des servantes tant qu'il te plaira. Ton époux entassera pour toi trésors sur trésors... Et tu seras ravie.

TAJO. — Ensuite ?

VORI. — Oh !... ensuite... ça ne me regarde pas... Tu es libre de faire ce que tu veux.

(Silence.)

TAJO, très lentement. — C'est extraordinaire... oui... je le sais... mais je ne l'aime pas... Et pourtant je veux être sa femme... Personne ne peut comprendre ces choses.

(Silence.)

VORI. — Comme il fait encore chaud ! Et cependant le soleil va s'en aller...

(Tajo approuve de la tête.)

VORI. — Pas un souffle de brise... les arbres sont immobiles comme s'ils étaient sculptés dans la pierre... La chaleur engourdit tout...

TAJO. — Oui, c'est délicieux.

VORI. — Et le soir tombe peu à peu... (Subitement.) Alors je ne saurai jamais pourquoi tu te maries...

TAJO. — Plus tard.

VORI. — Quand ?

TAJO. — Quand je partirai...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LES QUATRE AMIES

PREMIÈRE AMIE. — La voilà... Elle est là... Vous la voyez...

TROISIÈME AMIE, à Tajo. — Je t'ai aperçue te mirant dans le lac... Tu n'as pas cueilli de fleurs ?

TAJO. — Non.

DEUXIÈME AMIE. — Nous, nous en avons tant, que nous ne pouvons plus les porter... Le parfum des miennes m'a grisée...

QUATRIÈME AMIE, à Tajo. — Je sais que tu n'as pas besoin de fleurs, que tu en auras bientôt autant que tu en voudras, autant qu'il en pourrait tenir d'ici au ciel.

PREMIÈRE AMIE. — Chanceuse ! tu épouses un prince ! Un prince tellement riche ! Je connais ses jardins, ils sont grands comme un royaume.

TROISIÈME AMIE. — Il paraît qu'ils sont un peu sombres, remplis de vieux arbres, de cèdres et de camphriers... On n'a pas abattu un arbre depuis des siècles, aussi ces jardins ressemblent-ils à des forêts de fleurs.

PREMIÈRE AMIE. — Il paraît qu'il y a un pavillon d'une richesse inouïe dans un des jardins, un pavillon rempli de meubles et d'armes... les plus belles armes du Japon.

QUATRIÈME AMIE. — Cela n'est pas étonnant, il est d'une famille de mikados, ce prince-là.

DEUXIÈME AMIE. — Est-il vrai que tu posséderas

plus de deux cents servantes? Et qu'il y aura dans les ruisseaux de ton jardin des poissons d'argent?

TROISIÈME AMIE. — As-tu de la chance d'épouser un prince...

QUATRIÈME AMIE. — Nous rentrons... Rentres-tu?

TAJO. — Je reste encore un peu.

PREMIÈRE AMIE. — Les blanches montagnes rougissent, chaque fleur a l'air maintenant d'une petite flamme... C'est que le jour lui donne un baiser avant qu'elle s'endorme.

DEUXIÈME AMIE. — La montagne devient une fournaise... Regarde...

TROISIÈME AMIE. — Qui chante avec moi la vieille chanson du soir tombant?

TOUTES. — Moi... moi...

TROISIÈME AMIE.

Le soir se penche sur la terre

TOUTES.

Et la lune en rougit de honte,
Car le soir est le fiancé
De la terre douce et fertile.

TROISIÈME AMIE.

Jusqu'à ce que l'époux aime
L'emporte dans son manteau noir.

TOUTES.

La terre frissonne ce soir.

TROISIÈME AMIE.

Heureuse, mille fois heureuse,

TOUTES.

Celle que l'époux emporte.
Dans ses bras tendres et robustes...
Le bonheur, le bonheur est là...

Isoran la dernière strophe, elles sont reparties avec les salutations et des gestes d'adieu. La montagne est toujours rougie et petit à petit la scène s'assombrit. Vori a été tout absorbé pendant cette scène. Tajo, après, reste longtemps sans se mouvoir, puis à un moment, voulant l'entraîner, les deux amants. La pauvre fille est de nouveau immobile devant le serisier. Au loin, la chanson des amies... Silence...

SCÈNE V

VORI, TAJO

TAJO. — Elles sont insolentes.

VORI. — Elles ne sont pas insolentes, elles sont gaies. Tous les gens sont gais dans ce pays-ci, ils rient toujours.

TAJO. — Pas tous... Toi-même...

VORI. — Je voudrais être comme eux...

TAJO. — Est-ce que nous pouvons y changer quelque chose de n'être point comme eux, toi et moi?

VORI. — Non... plus maintenant... Il est trop tard.

TAJO. — Nos pensées se retrouvent, c'est l'essentiel.

VORI. — Oui, nous avons eu quelquefois les mêmes idées.

TAJO. — Tu dis cela. Quel bonheur! (Un temps. Tu te fixes dans ce pays désormais... Vivras-tu toujours par ici?

VORI. — Je ne sais pas...

TAJO. — C'était seulement pour savoir...

(Silence.)

VORI. — Qu'est-ce que ça peut bien te faire, maintenant que tu te maries...

(Silence.)

TAJO. — Pardonne-moi, pardonne-moi...

VORI. — Que faut-il te pardonner?

TAJO. — De te causer un peu de chagrin.

VORI. — Je n'en ai aucun... Tu t'en vas... C'est la vie... Tu épouses un prince! Que pouvais-tu souhaiter de plus beau?... Comme tu es étrange!

TAJO. — Je sais très bien ce que tu penses.. Personne ne le comprendra jamais mieux que moi.

VORI. — Ah!

TAJO, lentement. — J'ai peur, Vori.

VORI. — Peur?

TAJO. — Oui, devant nous deux... Devant toi et devant moi-même.

VORI. — Que crains tu donc?

TAJO. — Je ne peux pas te le dire... Devine-le... Tu le sais parfaitement... (Lentement.) J'ai peur de quelque chose qui est en moi comme au fond de ton âme... et qui pourrait nous... nous tuer... n'est-ce pas?

(Vori demeure silencieux.)

TAJO. — Quelque chose de très cruel, de très méchant... J'en ai peur à perdre la raison... Tu ne peux pas te figurer la crainte effroyable que j'ai souvent de moi-même. Mais si parfois les nuits sont chaudes et lourdes de parfums... je... (Un temps.) Je ne dois pas t'aimer, Vori; nous ne devons pas vivre ensemble, parce que... parce que cela ne durerait pas... (Vori est silencieux.) C'est certain... Il me semble parfois que nous sommes de glace et que nous ne pouvons nous réchauffer qu'au feu de notre amour... Mais lorsqu'il sera éteint, ce pauvre amour, que deviendrons-nous?... Nous ne pourrons plus vivre après nous être tant aimés... Ni toi, ni moi, nous ne pourrons plus vivre... Non... non...

VORI. — C'est absurde... L'amour ne passe pas si vite...

TAJO. — Le crois-tu? Combien de temps dure-t-il, alors? Tu veux l'épuiser, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien... Et puis... Et puis ensuite?

VORI. — Je ne te répondrai pas... Tu t'en vas?

TAJO. — Oui... mais je penserai toujours... (Longuement.) à toi...

VORI. — C'est pourquoi il te faut des serviteurs et de l'argent!

TAJO. — Je n'épouse pas à cause de cela... Ce n'est pas vrai... Mais ce prince est bon... et je me sens calme quand il est là... je suis en sûreté auprès de lui... Tu comprends?... en sûreté contre l'amour...

VORI. — Hum!

TAJO. — Mais je n'aimerai personne autant que toi... Sois heureux. (Vori est silencieux.) Penseras-tu à moi?

VORI. — Tu t'en vas vraiment?

TAJO. — Ne pense même pas à moi, je ne veux pas; car tu penserais à moi en mal...

VORI. — Tu t'en vas?

TAJO. — Il fait nuit, je dois partir...

VORI. — Va-t'en...

TAJO, [illegible] — Tu n'auras pas un mot de... de?...

VORI. — Que veux-tu de plus?

TAJO. — Ce que je veux... Je ne sais pas ce que... Alors c'est bien ainsi... Adieu... Je t'aime... Sois heureux... Adieu, Vori...

(Elle sort.)

SCÈNE VI

VORI, LE LISEUR

LE LISEUR. — Tu es encore ici?

VORI, [illegible] — Je t'accompagne, tu m'emmènes?

LE LISEUR. — Je sors de chez Okada... Je vais maintenant lire un joli conte aux geishas de Yochiwara; après, j'irai en lire un autre aux petites mousmées du quartier Foukagawa...

VORI. — Oui, oui, je te suis...

LE LISEUR. — Dépêchons-nous, alors... Je dois rattraper des amis... Quelle jolie journée, hein? Jolie et gaie.

VORI se lève. — Oui, assez gaie...

LE LISEUR. — Toi, tu ne vois rien... Tu travailles trop... Mais tu prendras ta revanche ce soir...

VORI. — Partons. (L'arrêtant.) Qu'advint-il du prince?

LE LISEUR. — De quel prince?

VORI. — Du prince Hishika, que Tatsibana avait abandonné?

LE LISEUR. — Ah! mais je te l'ai déjà dit... Il en a pris une ou plusieurs autres...

VORI, entraînant le Liseur. — Alors c'était un prince raisonnable... Allons nous amuser...

(Ils sortent.)

(*Rideau.*)

THÉODOR WOLFF.

(Adaptation de MAURICE VAUCAIRE.)

A suivre.

FRANÇAIS ET ANGLAIS EN ÉGYPTE

LA LUTTE D'INFLUENCES (1).

J'ai visité l'Égypte au moment de la crise de l'hiver de 1898, pendant le dernier en date des conflits aigus entre l'influence française et l'influence anglaise, à une époque où la lutte était particulièrement vive sur le terrain des écoles et de la langue, le seul où nos compatriotes eussent à peu près conservé leurs anciens avantages. A cette époque, le français était la langue étrangère dominante et les français, bien qu'écartés des grands postes politiques, occupaient un rang important grâce à l'influence personnelle de beaucoup d'entre eux et grâce à l'importance numérique de leur colonie.

Le recensement de 1897 compte en Égypte 19 557 sujets anglais au lieu de 6 000 en 1882, mais le premier chiffre comprend 6 à 7 000 soldats ou matelots et 6 500 Maltais qui parlent italien; si l'on déduit ces deux catégories du total, le reste ne balance pas les 14 155 Français qui résidaient en Égypte à l'époque du recensement.

***

Les Français et les Anglais ont eu sur les affaires privées et publiques de l'Égypte une influence beaucoup plus grande que les autres Occidentaux. De Mohammed-Ali à l'abdication d'Ismaïl, dans ce qu'on pourrait appeler la période d'influence internationale, les Français ont joué le principal rôle. Les Anglais n'ont guère commencé à leur disputer le premier rang qu'au temps des embarras financiers, des émeutes et surtout après le débarquement (1882) qui amena la fin du double contrôle (1883); et encore leur conduite est-elle restée quelque temps incertaine.

On doit reconnaître, en effet, qu'en 1882 le gouvernement anglais songeait surtout à réprimer les troubles. Après le débarquement, les ministres libéraux ont parlé plusieurs fois et sans arrière-pensée de retirer les troupes britanniques; jusque vers 1888 le parti de Gladstone a considéré l'évacuation comme possible et n'a jamais refusé d'en discuter les conditions. L'opinion anglaise était alors indécise et ne semblait pas favorable à une occupation définitive. Aujourd'hui, le programme de paix et de réformes que Gladstone appliquait a perdu la plus grande partie de ses adhérents, la majorité du pays a été conquise par l'impérialisme et ne rêve plus qu'an-

(1) Extrait d'un nouvel ouvrage de M. Albert Métin, professeur à l'École coloniale : *la Transformation de l'Égypte*, qui va paraître le 20 mai chez l'éditeur Félix Alcan.

nexion. Les événements dramatiques de l'année 1898, à la fin de laquelle nous avons parcouru l'Égypte, ont montré que le Gouvernement actuel de l'Angleterre entendait garder la vallée du Nil aussi longtemps qu'il serait le plus fort. Il semble donc que le moment soit passé pour l'Égypte de reprendre sa liberté. On ne saurait pourtant affirmer que l'occasion ne reviendra plus, car l'Égypte n'a pas été, par un acte formel, annexée à l'Empire ou placée sous le protectorat de l'Angleterre : en droit, elle constitue toujours un État musulman, gouverné par un souverain héréditaire, le khédive, qui reconnaît la suzeraineté à peu près nominale du sultan de Constantinople. « L'Égypte, suivant une déclaration faite à la Chambre des communes, en 1901 par le premier ministre, est une partie de l'empire ottoman occupée par les troupes anglaises. »

Depuis 1897, un haut commissaire turc, nommé par le sultan, réside au Caire. Le représentant officiel du roi Édouard VII auprès du khédive est un ministre plénipotentiaire, lord Cromer qui porte le titre d'agent et consul général en Égypte tout comme le diplomate accrédité par la France auprès du khédive.

Le Gouvernement anglais n'a jamais ouvertement exprimé la volonté d'incorporer l'Égypte à l'empire britannique. Quant au Gouvernement français, il a pris, depuis la suppression du *condominium* (1883), une attitude d'opposition intransigeante et absolue contre tout projet d'annexion au profit d'un État particulier. Déclarer que l'Égypte ne doit pas devenir une colonie soit française, soit étrangère, essayer de la maintenir sous le contrôle collectif des puissances, défendre systématiquement les institutions internationales comme la Caisse de la Dette et les tribunaux mixtes, voilà le rôle dont la France s'est chargée depuis vingt ans, défendant avec ses propres intérêts ceux de toutes les puissances autres que l'Angleterre, mais sans trouver auprès d'elles l'appui qu'elle pouvait espérer.

Si l'Angleterre est installée dans un pays où elle n'est pas la souveraine légale, elle le doit à ses fonctionnaires qui ont réorganisé l'Égypte comme s'ils devaient la conserver et qui ont su attirer sur leurs efforts l'attention du public anglais.

En quelques années, la Grande-Bretagne a été, sur l'Égypte, plus exactement renseignée que la France. L'opinion française a constamment traité la question d'Égypte comme une question d'amour-propre, sans se préoccuper assez des intérêts matériels et intellectuels que nous avions là-bas. Pour les Anglais, au contraire, c'était avant tout une affaire de places à enlever, d'entreprises à conduire, de capitaux à mettre en valeur : l'histoire, les monuments du pays, la nation même qui l'habite ne les intéressent guère et ils ne s'en occupent pas ; pour eux le problème se pose dans les termes suivants : « Nous avons fait une œuvre importante en Égypte depuis 1882, et nous devons en profiter sans partager avec personne. » Telle est bien la conclusion qui ressort de tous les chapitres du livre fameux *England in Egypt*, écrit par lord Alfred Milner (1), aujourd'hui gouverneur du Cap, jadis à la tête des finances égyptiennes.

Les chefs de service anglais en Égypte ont été choisis dans l'élite des fonctionnaires qui administrent les Indes, qui sont habitués à gouverner les pays indigènes et, selon l'expression anglaise, à « les faire payer ». On les a installés avec habileté, laissant le titre de ministre à un Oriental et donnant, avec le nom modeste de conseiller, la direction du département à un Anglais : lors de notre passage, un seul conseiller était Français, celui des travaux publics ; les deux contrôleurs anglais et français, installés en 1879, ont été remplacés depuis 1883 par un seul conseiller financier qui est Anglais. Les douanes, le service sanitaire, sont dirigés par des Anglais. La police et l'armée ont été licenciées, puis reconstituées avec un cadre d'officiers supérieurs anglais sous la direction du sirdar (commandant en chef), sir Reginald Wingate, qui est en même temps gouverneur général du Soudan ; ainsi, à côté des officiers anglais du corps d'occupation (4 500 hommes, commandés par le général Talbot), se trouvent des officiers supérieurs anglais au service égyptien ; on en compte 134 pour un effectif de 18 114 hommes, la police mise à part ; les indigènes ne dépassent plus à l'armée le grade de capitaine et on se débarrasse des officiers supérieurs égyptiens en leur donnant des emplois civils dans l'administration, où un Oriental peut s'élever aux mêmes degrés qu'autrefois, mais sous le contrôle britannique. Entre la capitale et les provinces, un réseau d'inspecteurs anglais sépare les *moudirs* (gouverneurs) des ministres et du khédive ; défense leur a été faite de se rendre au Caire sans permission, ordre leur a été donné de présenter toutes leurs propositions par l'intermédiaire des inspecteurs : toute initiative de leur part est suspecte, et l'un d'eux a été révoqué sous prétexte d'exactions, parce qu'il avait ouvert une souscription publique à l'effet de pavoiser et d'illuminer la ville et de faire une manifestation trop exclusivement égyptienne sur le passage du khédive. La réalité du pouvoir appartient à un état-major de fonctionnaires anglais peu nombreux et largement rémunérés. Tous les emplois nouveaux sont réservés à des sujets britanniques. Dans les administrations anciennes, toutes les fois que la chose est possible, les Français et les autres Européens sont évincés

1. Londres, 1892 [illegible] 1893; trad. franç., Paris, 1899.

des places qu'ils occupaient et remplacés par des Anglais. On supprime, par exemple, d'un seul coup et sous prétexte d'économie, le service des contributions qui occupait une soixantaine de Français ; on donne leurs attributions aux *moudirs* indigènes, au-dessus desquels on place quelques contrôleurs anglais pourvus de traitements considérables.

Jadis internationale avec prédominance des Français, l'administration supérieure devient de plus en plus britannique ; sous sa nouvelle forme, elle continue et parfait l'œuvre de régularité et d'exactitude commencée avant le débarquement, et qui se voit surtout dans la perception de l'impôt et le ménagement des finances.

On n'exige plus des contribuables que 22 francs par tête en moyenne au lieu de 28 sous Ismaïl. Ajoutons un dégrèvement d'une autre espèce ; la corvée, abolie officiellement en 1866, mais abusivement maintenue, est supprimée actuellement, sauf en temps d'inondation. Par contre, on a enlevé au cultivateur l'ancienne faculté de s'acquitter en nature, retirée dans le Delta, peu après la mort de Mohammed-Ali, mais tolérée jusqu'en 1880 dans la Haute-Égypte. Enfin, le fisc n'admet pas d'excuses. L'arriéré formidable sous le khédive a diminué formidablement parce que les retardataires sont impitoyablement saisis. C'est l'envers de la régularité européenne. Mais si l'Administration financière actuelle se montre stricte, elle n'est ni oppressive, ni ruineuse, comparée à l'ancienne ; elle permet à la population de s'accroître dans une proportion élevée.

Au moment d'entreprendre l'expédition du Soudan, le gouvernement égyptien, sous l'inspiration de l'Angleterre, avait demandé à la caisse l'autorisation de consacrer une partie des économies à la reprise de Khartoum ; plusieurs des commissaires consentirent, mais l'opposition du représentant de la France, appuyé par le commissaire russe, fit rejeter la demande. C'était un succès pour les banques créancières, mais non pas une victoire diplomatique. L'Angleterre prétendit, en effet, avoir fourni à l'Égypte le complément de ressources qui lui manquait, et elle en prit prétexte pour faire flotter sur Omdourman le drapeau britannique, à côté du pavillon d'Égypte, et pour déclarer que le Soudan reconquis n'était plus égyptien comme avant 1885, mais anglo-égyptien.

L'Égypte a payé presque entièrement l'expédition contre Khartoum. Elle comble chaque année le déficit du Soudan ; le budget de 1900 indique à ce sujet un prélèvement de 417 719 L. E. Elle supporte tous les frais de l'occupation britannique, y compris ceux des troupes anglaises qui lui prennent 87 000 L. E. par an. L'Angleterre a donc l'avantage d'occuper sans frais la route des Indes, le débouché du Soudan, l'extrémité méditerranéenne de la voie projetée du Cap au Nil. Et cependant l'Égypte paye régulièrement ses créanciers, non sans avoir réduit leurs intérêts ; elle amortit une partie de sa dette, elle a retrouvé un crédit suffisant pour emprunter à un taux modéré, 3 p. 100 en 1885, 4 1/2 p. 100 en 1888 (ramené à 3 1/2 deux ans après), des fonds qui lui permettent de se débarrasser des charges les plus onéreuses ou d'entreprendre de grands travaux publics.

Le capital de la dette s'est augmenté depuis la saisie des finances égyptiennes et la revision des créances qui en fut la conséquence. Un examen superficiel aboutirait donc à la condamnation de l'administration actuelle ; mais une proportion bien plus forte qu'autrefois des fonds empruntés a passé en amélioration des services publics et en travaux d'utilité générale ; enfin, et surtout, le total des intérêts actuels est moins élevé que celui de 1877, bien que la dette soit plus forte.

La dette de la Daïra et la dette domaniale ont été réduites sous la prépondérance anglaise, grâce aux ventes de terre par quoi on aliène le gage pour rembourser la créance.

On a formé une compagnie anglaise qui rachètera les domaines de la Daïra-Sanieh, gage d'une partie de la dette, ce qui permettra de rembourser les créanciers et de licencier l'administration internationale, qui travaillait pour leur compte. Les Anglais espèrent qu'une série d'opérations analogues les débarrassera même de la caisse internationale de la dette. Les tribunaux mixtes, enfin, leur portent ombrage et n'ont pas été maintenus sans opposition de leur part. Leur politique se comprend, car, pour devenir maîtres de l'Égypte, il ne leur suffit pas de contrôler l'action passablement restreinte du gouvernement égyptien ; il faut qu'ils détruisent les institutions internationales de surveillance et d'administration où les Français tiennent une place très importante.

La lutte d'influence s'est dégagée aussi entre les particuliers dans les affaires privées, dans la culture, l'industrie, le commerce. Les Français possèdent toujours la plus grande partie des actions du canal de Suez, mais le gouvernement anglais, profitant des embarras d'Ismaïl, lui a pris, en 1875, ses 177 000 actions à moins de 600 francs l'une ; elles en valent aujourd'hui plus de 3 500. Les Français sont les principaux porteurs des rentes égyptiennes, mais on vient de voir que l'administration anglaise travaille à rembourser la dette. Enfin, les Français ont encore, en Égypte, un grand nombre de propriétés, d'usines, de maisons de commerce ; mais les Anglais élèvent des sucreries, des moulins, soumissionnent pour les

travaux publics, ont fondé une banque nationale au capital de 25 millions de francs, ont acheté à très bon compte les navires de la Compagnie Khédivieh, subventionnée par le gouvernement.

L'Angleterre fait à elle seule plus de la moitié du commerce extérieur de l'Égypte. La France a maintenu tant bien que mal le chiffre de ses affaires avec l'Égypte, environ 60 millions de francs par an; elle occupe pour les ventes le troisième rang, un peu après la Turquie; pour les achats, le deuxième loin derrière l'Angleterre; pour l'ensemble du commerce, elle vient la troisième.

L'événement le plus heureux pour nos gens d'affaires est la conclusion d'un traité de commerce (26 novembre 1902). Ce traité est l'un des premiers effets d'une nouvelle politique qui ne demandera plus tout ou rien et qui ne procédera plus par continuels « coups d'épingles ».

Les Anglais ont, en peu d'années, beaucoup travaillé dans l'intérêt de leur nation. Mais, disent leurs rivaux, l'Angleterre prend au pays plus qu'elle ne lui donne, et, suivant la formule qui sert de titre au livre d'un publiciste français, *l'Angleterre épuise l'Égypte*. Quand on s'exprime ainsi, on parle en vrai Français, économe, soucieux de l'avenir; on se place au point de vue de nos administrations coloniales, si prudentes à donner des concessions, si timides à engager une dépense, si fécondes en minutieuses prescriptions qui gênent l'initiative présente au profit d'un avenir lointain. Ce n'est pas la manière dont les Anglais procèdent : pour eux, il faut que l'établissement rende le plus possible et le plus tôt possible : il faut en même temps qu'il paie les frais de la police, des chemins de fer, des routes, des télégraphes, de tout ce qui peut faciliter la besogne à l'administrateur et au colon britannique. Quant à l'indigène, on sera juste avec lui, mais à la façon d'un maître vis-à-vis de ses inférieurs : son intérêt doit être subordonné à celui du blanc, et l'opinion anglaise n'admet pas qu'il revendique des droits égaux à ceux de ses maîtres, ni surtout que ses réclamations aboutissent à la révolte. On peut critiquer cette méthode, mais on doit reconnaître qu'elle a produit en Égypte tout ce que son application peut donner.

Nous avons recueilli chez le directeur d'une maison de commerce internationale où dominent les Allemands l'appréciation suivante sur le régime anglais : « Les Anglais sont très chers, ils donnent de gros appointements à leurs fonctionnaires et dans les travaux publics ils dépensent plus qu'autrefois. L'ingénieur anglais envoyé pour établir un canal se lance au jugé, se met à faire creuser sans retard, quitte à combler la tranchée et à recommencer s'il s'est trompé : les Français, au contraire, arpentaient, nivelaient, calculaient, hésitaient et finissaient souvent par ne rien faire. Tout bien pesé, nous n'avons pas de sympathie pour les Anglais, mais nous croyons qu'il y aura plus de travaux et qu'on fera plus d'affaires avec eux que sous le régime international. »

Sous la tente du maréchal Bugeaud on lisait *Jocelyn;* sous celle de lord Kitchener *Of Khartoum* on pense aux affaires. « Quelles nouvelles de la digue d'Assouan? demanda le général en chef à son retour du Transvaal, et les Anglais l'admirèrent de porter tant d'intérêt au placement des capitaux britanniques, lui dont la reconnaissance nationale a fait un capitaliste. Le *sirdar* Kitchener, après la prise d'Omdourman, a reçu du Parlement le titre de pair et une énorme dotation. Noblesse, pouvoir, richesse, sont de passionnants appâts : or, tout Anglais sait que le roi peut les donner ensemble et d'un coup à ceux qu'il juge ses meilleurs serviteurs. Dans la marche sur Khartoum un jeune Anglais, bien en cour, répond à un pacha qui le trouve épuisé et l'engage à retourner en arrière : « Non! La reine sait où je suis, ce que je fais, et elle m'en tiendra compte! » La satisfaction du devoir accompli, la popularité, les éloges de la presse, les hommages des sociétés savantes ne sont pas en Angleterre les seules récompenses du dévouement à l'intérêt public. « Que va-t-on accorder au commandant Marchand quand il rentrera? » nous ont demandé plusieurs Anglais. — « Un galon de plus, une décoration » — « Parfaitement, mais pas de titre, pas d'argent avec cela. Votre constitution, l'esprit de votre peuple, ditesvous, s'y opposent? Vous ne savez pas récompenser. » Ces Anglais n'admettaient pas qu'on pût être un personnage ou un héros sans fortune.

Ils eussent compris moins encore qu'on reçût de l'argent sans le dépenser. Gagner 26 000 francs par an et vivre avec 8 000 comme certains fonctionnaires français d'Égypte, leur semblait une inconvenante mesquinerie. Tandis que le Français reste un petit bourgeois économe et inquiet de l'avenir, qui supprime ses besoins pour rogner ses frais, l'Anglais a tout ensemble les manières d'un grand seigneur et d'un négociant au commerce prospère. Ses ressources ne suffisent pas? Il tâchera de gagner davantage, et au besoin, les affaires y pourvoiront. L'Anglais traite ses propres revenus comme les finances égyptiennes. Mieux payés que les Français, les fonctionnaires britanniques dépensent aussi davantage et ont un train de maison proportionné à leurs appointements. Au Caire, ils louent un hôtel sur le boulevard à la mode du quartier neuf, ils s'entourent de nombreux domestiques aux costumes magnifiques, ils sortent en landau et en *dog-cart;*

l'âne est passé de mode depuis leur arrivée. Ils adaptent l'apparat oriental aux formes anglaises. Toute la partie de leur existence qui n'est pas prise par le travail et les nécessités de la vie égyptienne est exactement réglée comme elle le serait en Angleterre. Dans chaque journée, se succèdent aux mêmes heures la promenade à cheval, les repas, la sieste, le tennis, le badmington et le thé. En regardant l'heure, on peut dire ce que font tous les Anglais qui se respectent et s'ils sont en veston ou en habit. L'exactitude dans le régime, la succession régulière de repos et d'activité sont excellentes en pays oriental et font que les Anglais s'y portent, en général, mieux que les autres Européens : mais, est-ce par hygiène qu'ils règlent ainsi leur vie ou par habitude et pour continuer à respecter les règles du bon ton métropolitain?

L'amour de ce qui est distingué est si fort dans la nation anglaise qu'il se trouve même chez le peuple. A quoi pense-t-on que s'amusent les soldats de la garnison britannique lorsqu'ils touchent leur prêt? A boire, comme ceux de tous les pays, mais aussi à se promener en voiture de première classe sur le boulevard des grands hôtels et des magasins.

Ce goût de la représentation extérieure s'est trouvé tout à fait propre à frapper les Égyptiens, car la simplicité n'est pas de mise en Orient : un officier supérieur, rejeté dans les fonctions civiles par les Anglais, ne pouvait cacher son admiration pour l'équipage qu'avait le *sirdar* Kitchener dans sa campagne du Soudan : « Il fallait, Monsieur, 80 chameaux pour porter ses bagages, et sa tente avait 7 grandes portes, plusieurs chambres, un salon et une salle de bains. S'il m'en faisait cadeau je n'aurais pas d'autre demeure jusqu'à la fin de mes jours. »

Si le luxe extérieur des Anglais impose beaucoup aux Orientaux, ne peut-on espérer que les qualités naturelles des Français fassent sur eux un effet meilleur encore et leur inspirent de l'attachement? En principe, l'observation est juste, car nous sommes moins fermés que les Anglais, et plus souvent prêts à traiter l'indigène comme notre égal. Nous réussirions donc à lui inspirer une véritable affection si nous pouvions toujours mettre en contact avec lui des hommes d'une intelligence et d'un caractère exceptionnels. Malheureusement, la perfection est aussi rare chez nous que chez les autres.

On entend parfois dire en Égypte que l'Anglais a plus de tenue que le Français; cela signifie que le premier cache ce qui n'est pas à l'avantage de sa nation, tandis que le second dévoile ses moindres défauts et surtout ceux de ses voisins. Dans une assez grosse ville, deux ingénieurs français se présentent au club international, après dîner, dans un état qui ne leur permet pas de comprendre ce qu'on leur expose et de lire une lettre officielle. « Quelques Anglais aussi boivent, nous dit un étranger, mais quand ils sont gris, ils restent chez eux. » Ce n'est pas mieux, c'est peut-être plus habile. L'habitude de se montrer toujours dans une tenue composée est donnée aux jeunes indigènes qu'on élève en Angleterre; ils reviennent raides, graves, parlent peu, gardent leur sang-froid et ne traduisent pas à tout propos leurs sentiments. Au contraire, ceux qui avaient fait leur éducation dans les lycées et facultés de France aimaient à porter le *tarbouch* sur l'oreille et conservaient les manières du boulevard Saint-Michel. Il est vrai que les plus intelligents d'entre eux revenaient avec une personnalité plus développée et des connaissances plus étendues; mais le public musulman est vivement frappé par la gravité extérieure tandis qu'il n'apprécie pas toujours la science à son prix. Cependant il semble que les Égyptiens si gais, si tapageurs, se sentent gênés sous la domination de fonctionnaires hautains et silencieux. Les Anglais ne s'en préoccupent guère et, si on leur faisait une remarque à ce sujet, ils répondraient certainement que les Égyptiens se trouvent mal à l'aise parce que l'éducation française leur a donné de mauvaises habitudes.

En Égypte, comme dans le reste du monde, les Français sont les plus divisés de tous les Européens. Ils en conviennent eux-mêmes; dans une réunion de publicistes et de diplomates français, un personnage de grande expérience disait, sans trouver de contradicteur : « J'ai trouvé partout qu'un Français seul vaut mieux que deux étrangers, mais que deux Français l'un à côté de l'autre se neutralisent pour ne pas dire plus. » En Haute-Égypte, la plupart des sucreries sont dirigées chacune par deux Français, l'ingénieur et le mécanicien ; ils sont presque toujours brouillés et ne laissent rien ignorer de leurs griefs. Dans les villes, la colonie française est déchirée par des coteries, des rivalités personnelles ou par la politique, tandis que parmi les autres Européens, la solidarité est beaucoup plus grande en apparence, car les divisions si elles existent n'arrivent pas à la connaissance des étrangers. Trop souvent le groupe français manque de cohésion, ses membres ne peuvent faire aucune action d'ensemble, ils en arrivent peu à peu à vivre isolément ou à chercher des relations parmi les étrangers. Un pareil émiettement est défavorable à l'influence nationale : chacun a beau conserver chez soi les habitudes et les idées françaises, elles perdent une partie de leur force d'expansion; si un nouvel arrivant se sent attiré vers les Français par son origine ou par ses sympathies, il ne sait avec qui se lier, car dans cette société sans consistance, qui le recevra, où pourra-t-il trouver des renseignements, un conseil, un accueil? Les

personnes auxquelles il est adressé n'auront pour lui que des paroles banales et de vagues avis, préoccupées qu'elles sont de ne s'attirer aucune affaire.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les Anglais ont une méthode simple et pratique : leur société, absolument fermée aux inconnus, s'ouvre aux fonctionnaires, aux voyageurs qui sont présentés : on ne s'inquiète ni de leurs idées, ni de leurs sentiments, mais seulement de leurs manières et de leurs relations, pour lesquelles une lettre d'introduction est une garantie suffisante. C'est tout ce que demande le nouvel arrivant; administrateur ou homme d'affaires, une fois sa besogne terminée, il ne se plaît qu'à la vie mondaine et se trouve satisfait dès qu'il en jouit ou qu'il en trouve au moins l'image. Pour beaucoup de voyageurs anglais, le plaisir consiste à être admis dans le club aristocratique et à vivre dans un des grands hôtels où les riches passent la saison.

Une dame qui ne possédait pas assez d'argent pour loger au *Ghesireh Palace* essayait de s'en consoler en allant chaque jour y prendre le thé ou le lunch : peut-être n'a-t-elle pas cherché à voir autre chose pendant son séjour au Caire. Il y a des Anglais qui ne se promènent jamais dans l'admirable ville indigène : « C'est trop sale », affirment-ils, en répétant sans le contrôler ce qu'on leur a dit au quartier britannique. Ils vont à l'arbre de la Vierge ou aux Pyramides, au casino de Hélouan-les-Bains ou aux tombeaux des califes comme ils iraient en Californie voir les arbres géants, mais ils ne visitent aucune mosquée, sauf celles qu'il est convenable d'avoir vu; ils s'étonnent qu'on aille au musée égyptien de Ghesireh et, s'ils se rendent à la collection arabe d'El-Hakim, c'est surtout pour voir la porte par laquelle Bonaparte fit son entrée tambour battant. Enfin, quelques-uns de ces touristes, d'ailleurs parfaits *gentlemen*, manifestent peu de curiosité et parfois des ignorances qu'on s'étonne de trouver chez des gens si bien élevés. Sous tous les rapports, quel contraste avec le voyageur allemand dont nous parlions plus haut. Certes, la nation anglaise ne manque pas d'hommes qui ont étudié l'Égypte ancienne et moderne, et l'ont décrite dans des termes excellents. Nous ne marchandons pas notre estime à cette élite de savants et d'artistes, encore qu'ils soient moins nombreux peut-être, en Égypte, que ceux de France ou d'Allemagne; mais ici nous ne parlons que de l'Anglais moyen, et nous prions qu'on nous permette de les juger avec la même liberté que nous avons prise envers nos compatriotes. L'Anglais des classes dirigeantes admire les diplomates et les fonctionnaires de son pays, pourvu qu'ils soient plus puissants, plus considérés, mieux rémunérés et qu'ils dépensent plus que les autres. Il ne leur causera jamais d'ennui par excès d'imagination ou par passion de la critique. S'il voyage, il attend d'eux un bon accueil, et le trouve toujours à condition de vivre en *gentlemen* et de tenir son rang. Le résultat c'est qu'en Égypte, l'Anglais de la *Society* retrouve sans effort l'Angleterre, entend parler exclusivement de l'œuvre que ses compatriotes ont accomplie et rapporte chez lui l'opinion que la domination britannique doit être à tout prix maintenue sur la vallée et le delta du Nil. Cette conviction s'introduit dans son esprit, sans lui demander aucune peine, par le simple effet des conversations de club et de salon, elle se répand de la même façon en Angleterre.

Par le double résultat de la tradition et d'une forte discipline volontaire, la nation anglaise se serre autour de son roi et de son aristocratie, la moins fermée de toutes : chez elle, on n'attaque pas les dirigeants, on s'efforce de mériter une place dans leurs rangs, — espoir permis à tous, — on les admire, on les imite, on les écoute. De là vient l'unité nécessaire à l'exécution des grands projets diplomatiques, de là encore ces mœurs dont les autres Européens se plaignent sans toujours les comprendre, mais qui rendent les Anglais merveilleusement propres au rôle de maîtres.

* * *

Le ministre de l'Instruction publique évalue à un douzième la proportion des Égyptiens qui savent lire et écrire (1). D'après le recensement de 1897, 7,02 p. 100 de la population au-dessous de sept ans sauraient lire et écrire dans le Delta et la région du Caire 4,07 dans la Haute-Égypte, 5,8 dans l'ensemble du pays. L'instruction est donnée dans les écoles arabes, qui existent depuis le commencement de l'Islam, et dans les écoles européennes qui ont été organisées dans le cours de ce siècle principalement par des Français. En 1897, on comptait environ 10 000 écoles, avec 17 000 maîtres et 228 000 élèves. Les sept huitièmes de ces établissements ne donnaient que l'instruction la plus élémentaire.

L'enseignement primaire arabe et musulman est donné à côté de la mosquée dans l'école du *kouttab*.

En Égypte, l'instruction moderne s'est superposée aux écoles arabes des mosquées; elle a été introduite par des Européens, surtout par des Français, les uns membres de congrégations religieuses, les autres laïques et appelés par le gouvernement.

Les écoles catholiques les plus importantes appartiennent aux Français; ensuite viennent les écoles italiennes. Elles instruisent surtout les garçons : les unes sont primaires, les autres secondaires. L'école

1. Artus Yacoub Pacha, *L'instruction publique en Égypte*, p. 34.

primaire est un établissement de mission où l'on élève les enfants des Européens de la classe pauvre, des Syriens catholiques, des Coptes unis à Rome; cette dernière catégorie est peu importante. Les conversions sont très peu nombreuses en Égypte, et — parmi les musulmans — tout à fait exceptionnelles : les fils de fellahs coptes vont à l'école primaire des frères ou des moines pour y apprendre quelques éléments des langues étrangères qui leur permettront de s'élever à la profession de guides ou de drogmans, et, si on l'exige, ils paient l'instruction en se convertissant.

Les collèges catholiques français les plus importants appartiennent aux Frères qui donnent l'enseignement primaire supérieur et l'enseignement moderne, et aux jésuites qui donnent l'enseignement classique. On n'y fait pas de prosélytisme; on y admet des coptes, très orthodoxes, des juifs, des musulmans même; ceux-ci y viennent en petit nombre car ils ont une horreur comparable à celle des protestants pour les images et les formes du culte catholique, tandis que les autres acceptent les prières et les pratiques du collège, pourvu qu'on ne leur demande pas de se convertir. Les écoles secondaires servent donc surtout les intérêts matériels de l'Église en donnant aux ordres religieux un revenu fourni par les pensions que paient les élèves et en assurant à leurs chefs une situation sociale qui correspond à l'importance des établissements, au rang de la nation qui protège les écoles, au nombre de places qu'occupent leurs anciens élèves.

L'instruction est considérée par les parents et par les élèves comme un moyen de parvenir. Déjà, sous les Pharaons, les enfants apprenaient à lire et à écrire pour entrer dans le corps des scribes; la tradition continue et, si l'on s'instruit, c'est pour devenir un *effendi*, un fonctionnaire. Les professeurs et les instituteurs sont unanimes à le reconnaître, tous les élèves à qui l'on demande ce qu'ils espèrent répondent : « Une place du gouvernement ou d'une administration internationale. »

Jusqu'à présent les écoles secondaires du clergé français étaient une des meilleures voies pour arriver à ce but : elles avaient été fondées à une époque où l'enseignement officiel n'était pas encore organisé et, par conséquent, elles s'étaient formé une nombreuse clientèle; elles préparaient au baccalauréat passé à Alexandrie, devant une commission de notables choisis par le consul de France, et ce titre ouvrait la porte des fonctions égyptiennes sous le régime international; aujourd'hui les Anglais déclarent qu'ils n'en tiendront plus compte, et les candidats doivent passer par les écoles khédiviales, où l'anglais remplace le français, et se présenter aux examens égyptiens. Le baccalauréat donnait aussi le droit de faire des études dans les écoles supérieures, comme celles de médecine, de droit, des ingénieurs, fondées au Caire par le gouvernement, et où des professeurs français enseignaient dans notre langue; mais aujourd'hui l'enseignement supérieur est donné en arabe et en anglais. Reste une école libre de droit fondée par des Français, mais ceux qui y prennent leurs grades ne doivent pas s'attendre à devenir autre chose qu'avocats. Que vont faire dans ces conditions les écoles catholiques? Il y a quelques années, toutes enseignaient le français comme langue étrangère; aujourd'hui les écoles italiennes et celles dont les maîtres ne sont pas Français commencent à enseigner l'anglais. Les directeurs des écoles françaises pourront-ils, sous les nouveaux maîtres, continuer à servir en même temps les intérêts de l'Église et ceux de la patrie?

En décembre 1902, le nombre total des enfants égyptiens qui apprenaient au moins les éléments du français était évalué à 15 ou 16 000, en grande majorité élèves des écoles particulières.

Nulle part, la lutte de l'anglais contre le français n'a été plus acharnée que dans l'enseignement officiel, où le second était, depuis Mohammed-Ali et surtout depuis Saïd et Ismaïl, l'unique langue étrangère. Sous la direction des Français, les écoles officielles ont été remaniées à plusieurs reprises; depuis une vingtaine d'années, elles forment un système à trois degrés.

En haut, on trouve les écoles supérieures : militaire (qui appartient au département de la guerre), polytechnique, technique (au nombre de deux), pour former des ingénieurs; de droit, de médecine et pharmacie (avec une section pour former les sages-femmes et les infirmières); d'agriculture, les trois collèges normaux, un pour les femmes, deux pour les hommes. Plusieurs de ces établissements datent de Mohammed-Ali; mais l'enseignement supérieur n'a été véritablement organisé que sous Ismaïl et sous Tavfik; les directeurs et les professeurs viennent d'Europe, et jusqu'à la fin du XIXe siècle, ils étaient pour la plupart Français.

En bas, on a laissé les écoles des mosquées; leur personnel est égyptien et n'enseigne que l'arabe. Le degré intermédiaire est formé par des écoles secondaires ou primaires supérieures établies dans les centres importants; on y enseigne, outre l'arabe, une langue étrangère qui, jusqu'à ces derniers temps, était le français. A l'origine, ces écoles devaient être gratuites, mais, depuis la crise financière, l'Égypte est obligée à des économies, et les administrateurs anglais ont pour principe que l'éducation des indigènes n'est pas une dépense nécessaire; adoptant leur point de vue, le ministre de l'Instruction publique écrit dans un de ses rapports :

« Chez nous, la gratuité de l'enseignement primaire constitue à la fois un contresens et une injustice; en fait, elle manque sa destination, elle est un danger pour le personnel du ministère (1). »

En 1898, le ministère possédait trois écoles secondaires avec 71 maîtres et 728 élèves, 35 écoles primaires supérieures avec 408 maîtres et 5 719 élèves; il inspecte en 1901 23 écoles privées qualifiées de supérieures, qui comptent 3 585 élèves.

Le plus important parmi les établissements khédiviaux d'enseignement moyen est l'école Tavfikich du Caire, qui est installée dans un des palais d'Ismaïl, près des vieux acacias qui bordent l'allée de Choubra. Lors de ma visite, le directeur était un Français qui m'a prêté le plus grand concours en me donnant des lettres d'introduction pour beaucoup de ses anciens élèves, fonctionnaires de l'administration ou de l'enseignement dans les provinces : « Usez de leur influence, me disait-il; bientôt il ne sera plus temps. » Ce directeur avait raison; il a dû partir, et le plupart des maîtres français sont également partis. En 1898, l'école avait encore un cadre de Français empruntés à notre enseignement primaire supérieur et mis à la disposition du khédive. A côté de leurs classes, l'administration britannique venait d'organiser une section anglaise.

ALBERT MÉTIN.

(*A suivre.*)

LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE-BEUVE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Sainte-Beuve avait à peine fermé les yeux (13 octobre 1869), que M. Jules Troubat, son légataire universel, se trouva aux prises avec des difficultés de toutes sortes. Les premières lui vinrent des parents déshérités du maître, qui avaient escompté sa succession. La princesse Mathilde lui en suscita d'autres d'une nature tout particulièrement délicate, à propos de la correspondance qu'elle avait échangée durant près de huit ans avec Sainte-Beuve. La princesse qui avait cessé de voir l'illustre critique à partir de son entrée au journal *le Temps* (4 janvier 1869) réclamait à M. Jules Troubat les lettres qu'elle avait écrites, mais elle avait la prétention de garder celles qu'elle avait reçues. M. Jules Troubat, se conformant aux instructions de Sainte-Beuve, voulait bien se dessaisir des lettres de la princesse, mais à la condition que celles de son maître lui fussent rendues. On négocia pendant quelques jours par l'entremise d'avoués ; finalement un accord se fit sur les bases de l'échange proposé par M. Troubat. Mais ce ne fut pas sans peine. Je crois même que sans l'intervention officieuse et pacifique de M. Adert, directeur du *Journal de Genève*, à qui M. Jules Troubat avait confié ses embarras, l'affaire eût été portée devant le tribunal. Au lieu de cela il fut convenu que les scellés seraient levés dans la maison de Sainte-Beuve, que son légataire universel chercherait d'abord à l'endroit que Sainte-Beuve lui avait désigné, et qu'il s'engagerait sur l'honneur à compléter la restitution des lettres de la princesse Mathilde, s'il en trouvait d'autres ailleurs. L'échange eut lieu dans le cabinet de M. le président Benoist-Champy, et le lendemain M. Troubat ayant trouvé un nouveau paquet de quatre-vingts lettres de la princesse, remise en fut faite à leur signataire par l'intermédiaire des avoués. Quant aux parents, ils eurent le bon sens de renoncer à toute action judiciaire, si bien que M. Jules Troubat put entrer en possession avant le 1er janvier 1870 (1).

I

M. Jacques Adert était un des plus vieux correspondants de Sainte-Beuve. Né en 1817, à Bergerac, de parents français, il avait été amené tout enfant à Genève où sa famille avait des liens de parenté. Élevé au collège et à l'Académie de cette ville, il partit pour Paris aussitôt qu'il eut achevé son cours d'études, entra à l'École normale, y conquit l'affection de Victor Cousin par son amour des belles-lettres et travailla avec Jules Simon et Saisset à la traduction des *Dialogues* de Platon qui s'appelle l'édition Cousin, bien que le rôle de ce philosophe, se soit à peu près borné à la correction des épreuves.

A sa sortie de l'École normale, Adert fut envoyé au lycée de Bourbon-Vendée; il y resta trois ou quatre ans, mais en 1840, le mal du pays genevois l'ayant pris, il obtint sur sa demande la place de régent de la première classe latine au collège de Genève. Il l'occupait encore en 1843, lorsque la chaire de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres devint vacante par la mort du titulaire. Il y concourut avec une thèse sur Théocrite, car en ce temps-là les candidats devaient faire leurs preuves de capacité. Cette thèse était si remarquable, qu'elle le mit hors de pair et lui fit du même coup une réputation d'helléniste qu'il a gardée aux

1. Artin Yacoub Pacha, *Considérations sur l'instruction publique*. Le Caire, 1899, cité par L. Brehier, *L'Égypte* (1898 à 1900), p. 272.

1. J'emprunte ces renseignements aux lettres écrites par M. Jules Troubat à M. Adert, du 16 novembre au 18 décembre 1869.

yeux du monde savant jusque dans les fonctions politiques de directeur du *Journal de Genève*.

C'est par ce *Théocrite* (1) qu'il entra en relations avec Sainte-Beuve. Le 1er octobre 1842, Adert recevait la lettre suivante, sous le couvert de Rodolphe Töpffer, auquel il devait succéder quelques années plus tard, et pour un temps assez court, dans la direction du pensionnat de Saint-Antoine, illustré par les [illegible] *Zuyzoug* :

Je reçois avec beaucoup de gratitude le *Théocrite* que vous me faites l'honneur de m'adresser. Je suis tout particulièrement sensible à l'idée que vous ayez songé à moi, pour une lecture de ce genre. Quoique très indigne et trop peu du métier, je suis des plus avides et des plus friands de ce genre d'étude et d'érudition; vous allez m'apprendre beaucoup sur un auteur que je n'ai fait qu'*effleurer*. J'entrevois déjà, par une mention très flatteuse (2), que ma reconnaissance, Monsieur, ne se borne pas là.

Croyez bien, je vous prie, à l'assurance de ma considération la mieux sentie (3).

SAINTE-BEUVE.

La reconnaissance de Sainte-Beuve ne se borna pas non plus à « la mention flatteuse » d'Adert : il recourut plus d'une fois à ses lumières d'helléniste, bien qu'il eût un professeur de grec qui lui-même était un Grec authentique. Ce Grec qui était né au Pinde et habitait à Paris, 13, rue Mazarine, répondait au nom sonore de Pantasidès. Sainte-Beuve lui donnait cinquante francs pour dix leçons mais il l'invitait souvent à sa table où, entre la poire et le fromage, Pantasidès lui expliquait mot à mot des pages d'Aristophane ou de l'Anthologie, de Pindare ou d'Homère. « Combien de fois, disait Sainte-Beuve, n'a-t-il pas voulu m'entraîner vers Pindare ? Je le suivais tant qu'il parlait, tant qu'il me traduisait; je me rendais compte de la beauté et de l'élévation particulière, de l'éclat merveilleux de ce génie; mais de moi-même, je ne me sentais pas de force à recommencer le voyage et je revins vite me reposer avec le grand et le bon Homère dans les plaines d'Ionie (1). »

L'*Homère* de Sainte-Beuve, celui dont il se servait dans ses lectures avec Pantasidès, était l'édition de Boissonade, texte grec, en quatre volumes. Il lisait couramment l'*Iliade* et l'*Odyssée* qu'il avait annotées et commentées à toutes les pages ; mais quand il voulait aller jusqu'à la moelle de l'os, quand il voulait savoir, par exemple, ce que le génie d'André Chénier avait emprunté au vieil Homère, — et il est acquis aujourd'hui que le poète d'*Hermès* fut un charmant pirate, — Sainte-Beuve s'adressait de préférence à Adert ou à Becq de Fouquières. Encore évitait-il de les recevoir ensemble à sa table, car ces deux commentateurs de marque se regardaient en chiens de faïence ; pourquoi ? je ne saurais vous le dire ; peut-être s'étaient-ils devancés ou rencontrés dans l'interprétation d'un texte grec plus ou moins obscur, ce genre d'érudition rendant son homme extrêmement jaloux !

Mais ce n'était pas seulement comme helléniste que Jacques Adert entretenait des relations suivies avec Sainte-Beuve. Depuis qu'il avait été appelé à la direction du *Journal de Genève* (1849), il prenait plaisir à lui signaler toutes les productions littéraires de la Suisse romande qui sortaient du commun, et Sainte-Beuve qui avait gardé de son séjour à Lausanne un souvenir très doux ne laissait passer aucune occasion de payer à la Suisse son tribut de reconnaissance. C'est ainsi qu'il contribua dans une large mesure à répandre le nom de Rodolphe Töpffer et celui de Victor Cherbuliez. Quand parut le *Propos d'un cheval*, de ce dernier, voici la lettre qu'il adressait au directeur du *Journal de Genève :*

Paris, 22 juillet 1860.

Cher Monsieur,

Je n'ai voulu vous répondre qu'après avoir lu le *Propos d'un cheval*. Je vous dirai que quelques jours avant

(1) 1 vol. in-8° chez Jullien et fils, libraires à Genève, 1843. J'ai sous les yeux l'exemplaire personnel de M. Adert, qui m'a été gracieusement communiqué par son gendre, M. L. Wuarin, professeur de sociologie à l'Université de Genève. Cet exemplaire où des feuilles blanches ont été intercalées entre toutes les pages, est bourré de notes et de remarques philologiques qui feraient les délices d'un Reinhold Dezeimeris ou d'un Becq de Fouquières. Le volume s'ouvre par un chapitre sur les *Prédécesseurs de Théocrite;* il se continue par la *Vie de Théocrite*, *De l'authenticité des Idylles*, *Études sur quelques Idylles*, et se termine par un Appendice de trente pages imprimées et de quatre pages manuscrites, ces dernières consacrées aux *Addenda et Corrigenda* et à la table des matières. Entre les pages 28 et 29 de cet appendice je relève cette phrase de Chamfort écrite de la main de M. Adert : « Je ressemble aux Spartiates à qui l'on donnait pour lit des joncs épineux, dont il ne leur était permis de briser les épines qu'avec leur corps, opération après laquelle leur lit leur paraissait très supportable. »

La même année (1843) M. Adert avait fait imprimer en caractères grecs un charmant petit volume intitulé : SCHOLIOLUM THEOCRITEUM PARS INEDITA QUAM AD CODICIS GANDINUS FIDEM EDIDIT J. ADERT SCH. NOBIL. ACADEMIAE GYMN. GENEVENSIS PROFESSOR. LUTETIAE PARISIORUM MENTRIUM ET ZUELLIUM. Ce volume, comme nous l'apprend une note manuscrite de la feuille de garde, n'a été tiré qu'à six exemplaires sur vélin qui étaient en 1850 en la possession de MM. Haze, Letronne, Raiter, Orelli, Sauppe et l'auteur.

(2 Page 7, en note, on lit en effet : « M. Sainte-Beuve a traduit le Chant de l'Hirondelle dans une de ces charmantes biographies qui suivent son Tableau de la Litterature du XVIe siècle (Éd. Charpentier, p. 472), et nous annonce un élégant travail de M. Rossignol sur les chansons populaires des [illegible]

(3. Lettre inédite.

(1) Lettre à M. Aimé Camp du 2 juin 1862.

j'avais reçu de Mme Sand la lettre la plus admirative sur ce volume : elle me questionnait sur l'auteur qu'elle supposait que je pouvais connaître, et elle me disait gaiement qu'elle était *toquée* du livre. Sur cela j'allais le faire demander, lorsque votre bonne grâce et celle de M. Victor Cherbuliez m'ont prévenu.

Certes, je comprends maintenant le sentiment de Mme Sand, elle qui aime les questions de cet ordre savamment et noblement traitées. Je suis bien indigne pour venir parler là-dessus après elle. L'auteur que vous appelez un jeune homme est un homme docte, devant la science duquel je n'ai qu'à m'incliner ; il est de plus philosophe, métaphysicien, bien qu'il évite les nuages de la métaphysique. Il est de cette génération intellectuelle des Taine, devant qui nous autres vieux et déjà las, nous ôtons le chapeau. Il n'a donc besoin d'aucune indulgence ; aussi, au milieu des éloges, si j'avais à écrire sur lui, je lui ferais quelques reproches : le plus grand, c'est que son dialogue est trop long, trop savant et chargé de citations trop *livresques*. Les gens qui causent n'ont pas ainsi des bibliothèques dans leur mémoire. C'est par ce seul côté qu'il ne me paraît pas vérifier son titre de *Causeries athéniennes*. Pour le reste, il y a le culte, le sentiment de l'antique ; le souffle de la Grèce l'anime et respire en mainte page ; mais surtout une grande force intellectuelle est là dedans.

Sur la solution j'aime à me rapprocher de son avis autant que mon esprit peu philosophique s'y prête : vous savez que je suis un pur *réaliste*. Je crois que les Grecs, doués par la nature, et race privilégiée, ont eu sous les yeux des types plus parfaits qui étaient à la fois des individus, et qu'avec leur goût fin ils ont encore choisi dans ce qu'ils voyaient.

Ce que nous appelons leur idéal a été surtout une faculté de race, un don physiologique. Depuis eux, on a raisonné là-dessus à perte de vue. Les philosophes ont fait leur métier et assemblé des nuages. M. V. Cherbuliez me paraît dissiper presque tous ces nuages. Je dis *presque* parce qu'il y a vers la fin un peu plus de vague que moi-même je n'en supporte. Mais il m'a semblé que j'étais presque toujours d'accord avec lui.

Merci de vos bienveillantes attentions. Remerciez bien pour moi et félicitez M. V. Cherbuliez, et croyez-moi, cher Monsieur,

Tout à vous (1).

SAINTE-BEUVE.

Cette lettre remarquable n'est pas la seule qui soit digne de l'impression parmi celles que Sainte-Beuve écrivit à Adert et que j'ai sous les yeux. Pour en terminer tout de suite avec celles qui touchent exclusivement à la philologie, en voici deux autres que je me reprocherais de ne pas publier, parce que Sainte-Beuve y rend hommage à un savant de premier ordre que la France avait enlevé à l'Allemagne et qui mourut à Paris au mois d'octobre 1867.

(1) Lettre inédite.

Paris, ce 9 octobre 1868.
11, rue Montparnasse.

Cher Monsieur,

Je viens recourir à votre goût et à votre qualité d'*expert* en hellénisme. J'ai, d'ici à *très peu* de jours, à écrire quelques paroles qu'on prononcera pour l'inauguration d'un monument à Dübner. Quel est le trait saillant de Dübner comme philologue ? a-t-il fait un travail original et neuf ? est-ce seulement par une utilité d'instruction précise et de vulgarisation, par une mise en œuvre et une connaissance complète des travaux des autres qu'il excelle ? Sont-ce seulement les circonstances qui lui ont manqué pour un emploi plus marquant de sa faculté philologique ? Je ne vous fais ces questions qu'après les avoir adressées à peu près en ces termes à M. Cobet que j'ai vu quelques minutes à son dernier voyage à Paris. Quel autre nom de philologue *original* et progressif pourrait-on joindre à juste titre au nom de Cobet en ce temps-ci ? — Voilà bien des questions à brûle-pourpoint ; n'y répondez qu'autant qu'il vous plaira et au courant de la plume.

Tout à vous (1).

SAINTE-BEUVE.

Nous n'avons pas la réponse d'Adert à cette lettre, mais il est facile de la deviner en lisant celle que l'auteur des *Lundis* lui adressait quelques jours plus tard.

Paris, ce 16 octobre 1868.

Cher Monsieur,

Grâce à vous j'ai pu faire prononcer en mon nom (2) quelques paroles, qui imprimées paraîtront justes, sur la tombe de ce savant ami auquel les honneurs académiques ont manqué. Je pense que le *Moniteur* insérera cela demain jeudi. La partie relative à la grammaire et à l'Université a été accentuée un peu plus vivement dans les paroles orales et j'ai dû les atténuer dans le *Moniteur* qui est le journal officiel de l'État et, jusqu'à un certain point, de l'Université. C'est assez comme cela, car je crois que Dübner, tout en ayant raison dans ses critiques, ne présentait pas le remède sous la forme française la plus convenable. Encore une fois merci, cher et savant Monsieur. Vous avez été représenté en esprit à cette dédicace funèbre.

Tout à vous (3).

SAINTE-BEUVE.

(1) Lettre inédite.

(2) Ce fut M. Jules Troubat qui fut chargé par Sainte-Beuve de lire son discours.

(3) Lettre inédite. — Pour compléter cet éloge, voici en quels termes Sainte-Beuve parlait de Dübner au lendemain de sa mort : « Vous avez bien raison, écrivait-il à Adert, d'appeler cette perte de Dübner irréparable. Il était chez nous le premier critique pour établir un texte, je serais tenté [illegible] le *seul*, si je m'y connaissais davantage [illegible] chapitre. Je le voyais assez souvent [illegible] il avait sous son érudition de la finesse, et une lettre de lui qui se trouve dans un de mes Appendices de *Port-Royal* t. III.

Entre temps l'illustre critique qui, depuis le commencement de l'année 1865 faisait partie du Sénat, entretenait Adert des choses de la politique et le félicitait de la place que sous son impulsion le *Journal de Genève* avait prise dans la presse européenne.

« On est ici dans une mauvaise veine, lui écrivait-il le 20 octobre 1867. Tout ce qui peut se dire et s'objecter se produit, mais il y a une sorte de *fatum* qui commence à dominer et à triompher des bonnes raisons. Puissions-nous conjurer cette fatale influence avant que les événements échappent à la direction des hommes !

« Je vous lis avec beaucoup d'intérêt ; vous nous apprenez sur nous-mêmes bien des choses, et c'est bien ainsi que je conçois le rôle d'une presse honnête et bien informée (1). »

A cette époque le *Journal de Genève* publiait quotidiennement une lettre de Paris qui, pour ne porter aucune signature, n'en excitait que plus vivement la curiosité du public. Il n'y avait, en effet, qu'un homme bien placé et appartenant au monde des Tuileries qui pût raconter ainsi jour par jour tous les dessous de la politique impériale. Pendant longtemps la police mit tout en œuvre pour découvrir ce correspondant anonyme, et le *Journal de Genève* était régulièrement arrêté à la frontière (2) ; finalement on apprit que le coupable n'était autre que le marquis de Flers. Cette découverte fit grand bruit ; le spirituel écrivain fut naturellement mis à l'index et peu s'en fallut qu'il ne fût condamné pour crime de haute trahison.

La dernière lettre de Sainte-Beuve est du 14 septembre 1869 (3). Un mois après il avait cessé de vivre.

---

p. 619-620, à propos de l'enseignement de ces Messieurs est fort spirituelle sous son humilité. » Lettre inédite du 20 octobre 1867.

(1) Lettre inédite.

(2) Sainte-Beuve écrivait à Adert le 19 juillet 1868 : « Je sais qu'au ministère de l'Intérieur on est fort intrigué pour tâcher de deviner le nom de votre correspondant ordinaire : moins on le saura et plus il sera libre. » — Et le 21 décembre 1868 : « Voici un renseignement précis : le *Journal de Genève* a été arrêté pendant le mois de décembre les jours que voici : 6, 8, 11, 16, 17. Tenez ceci pour authentique. » (Lettres inédites.)

(3) En voici la teneur : « Cher Monsieur, j'ai reçu et lu avec intérêt votre lettre. Je me disposais à répondre aux divers points, mais une véritable maladie s'implantant sur mon infirmité me tient depuis plus de quinze jours dans un état si douloureux que je ne puis suivre aucune pensée. M. Marc Monnier survenu en visite en ces circonstances n'a pu me voir et ne m'ayant laissé aucune adresse à Paris m'a ôté le moyen de communiquer avec lui par mon secrétaire. Il a dit, ce me semble, qu'il venait au nom d'un compatriote, et j'ai soupçonné que c'était vous. De tout ceci, cher Monsieur, veuillez ne tirer que l'expression de mes regrets et de mon impuissance momentanée. »

« Tout à vous,

(Lettre inédite.) « SAINTE-BEUVE. »

II

Nous avons vu que le directeur du *Journal de Genève* avait été assez heureux pour clore à l'amiable le différend qui avait éclaté, à la mort du grand écrivain, entre M. Jules Troubat et la princesse Mathilde. Dès qu'il apprit que le légataire de Sainte-Beuve, pour faire face aux nécessités de la situation, avait résolu de vendre sa bibliothèque, il lui offrit de l'acheter en bloc. Cette proposition ne laissa pas que d'embarrasser M. Jules Troubat, car le général Read, que Sainte-Beuve connaissait et à qui il avait donné Lacaussade comme professeur de français, lui faisait également des offres pour les États-Unis d'Amérique. Certes, il n'eût pas demandé mieux que de dire à M. Adert : Donnez-moi 30 000 francs et emportez tous les livres de Sainte-Beuve chez vous. 30 000 francs ! c'était justement le prix d'estimation que Potier avait fixé à première vue, mais M. Jules Troubat était persuadé qu'il en tirerait davantage aux enchères et il n'aurait pas voulu la vendre en bloc à moins de 50 000 francs. « En ne la vendant que 30 000 francs, écrivait-il à M. Adert, je serai obligé de m'endetter de 10 000 francs pour conserver la petite maison où Sainte-Beuve est mort et de placer une hypothèque sur elle. Je le ferai s'il ne faut que cela pour la sauver. »

Quand la bibliothèque eut été définitivement inventoriée, M. Troubat engagea le directeur du *Journal de Genève* à faire le voyage de Paris pour se faire une idée *de visu* de sa valeur réelle.

« Elle gagne à être connue en détail, lui disait-il, et vous n'en avez rien vu à travers les vitrines. Quand on visitait Sainte-Beuve, tous ses livres étaient enfermés et entassés en d'étroites armoires dans la maison qui a un rez-de-chaussée, deux étages et une chambre à la terrasse sur le derrière. Les principaux, ceux sur lesquels on compte le plus, étaient dans cette chambre. Ce sont les poètes du XVIe siècle qui sont charmants à voir et remplis de notes manuscrites de Sainte-Beuve. Il y a là un Vauquelin de la Fresnaye ayant appartenu à Pixerécourt et à Nodier, qui a été évalué net par M. Potier 1 000 francs. Sainte-Beuve a écrit une page en tête de ce petit volume sur sa provenance. M. Potier a fait un choix d'une vingtaine de ces livres qui ont servi à écrire le *Tableau de la poésie du* XVIe *siècle* et m'a dit : Ceci peut représenter 12 000 francs. Nous avons continué ensuite notre recherche ; il a vu tous les livres, la bibliothèque est bonne, tout n'est pas des livres précieux, hélas ! ce sont les plus rares, mais il y a de bons choix, de magnifiques éditions d'Homère et de Virgile, l'antiquité y est très bien représentée par les meilleures éditions qui ne sont pas françaises. L'histoire, la littérature

forment une belle collection dont nous n'avons pas compté le nombre de volumes. Mais M. Potier ayant vu le tout m'a dit : Ce que je vous ai évalué des poètes du XVIe siècle pouvait être le tiers de la vente générale, donc 36 000 francs (1). »

Et après lui avoir mis ainsi l'eau à la bouche, M. Jules Troubat priait son correspondant de venir au plus vite et d'accepter l'hospitalité qu'il lui offrait dans la maison même de Sainte-Beuve. Il aurait la chambre de *Monsieur* et son lit; il déjeunerait et dînerait à ses heures, serait tout à son aise et plus libre qu'à l'hôtel, tout à fait comme chez lui, avec une clef pour entrer et sortir à sa volonté. Cela ne l'engagerait à rien, d'ailleurs, et si, après avoir vu la bibliothèque, il préférait commissionner MM. Labitte et Potier pour tels ou tels volumes, ils n'en resteraient pas moins bons amis pour cela.

Mais Adert avait d'autres desseins qu'il ne disait point à M. Jules Troubat. Quand il voulait acheter la bibliothèque de Sainte-Beuve en bloc, ce n'était pas avec l'intention de la conserver, mais bien de la revendre en détail, à ses risques et périls, et s'il ne donna pas suite à cette idée, c'est qu'il n'avait pas l'argent nécessaire à cette opération commerciale.

Et voilà comment la bibliothèque du maître, au lieu d'être transportée tout entière en Suisse ou aux États-Unis, fut vendue aux enchères publiques et dispersée aux quatre coins de l'horizon.

Cette vente dura six jours, du 21 au 26 mars 1870. Le catalogue, divisé en deux tomes, renfermait 1 009 numéros, dont 627 se rapportant aux belles-lettres, 247 se rapportant à l'histoire, à la biographie et aux voyages (2). Il était précédé d'une notice d'Edmond Scherer, que le *Temps* avait publiée en article dans son numéro du 13 février.

Suivons le marteau du commissaire-priseur et arrêtons-nous devant les pièces de choix qui furent les plus disputées par les libraires pour leur compte ou pour celui des amateurs.

La vente commença par la partie ancienne. Ce n'était pas celle qui, commercialement parlant, avait le plus de valeur, mais c'était celle qui avait les préférences de Sainte-Beuve. Un jour qu'il montrait ses livres à M. Reinhold Dezeimeris, après lui avoir fait admirer les *Poetæ græci minores* de Gaisford (3 vol., Oxford, 1814), reliés en vélin blanc doré, il retira du rayon de derrière un des volumes de l'édition originale des *Analecta*, de Brunck (3), tirés in-4°, cartonnés alors (il les fit relier depuis) et, par conséquent, non rognés. « Ceux-là, lui dit-il, je les tiens en réserve pour les emporter avec moi dans l'autre monde : là-bas, sans doute, nous aurons des loisirs ; je les emploierai à griffonner sur ces vastes marges de petites traductions de l'*Anthologie*. » Puis, comme pour ne pas brusquer les tons, même en fait d'amour des livres, il lui montra un élégant exemplaire du *Tibulle* de Wunderlich. Mais c'était, de sa part, simple curiosité de bibliophile. S'il avait dû emporter dans l'autre vie quelques livres de chevet, je crois qu'il eût plutôt fait cet honneur à Homère et à Virgile, qu'il mettait au-dessus de tout; encore Virgile ne venait-il dans ses prédilections qu'après Homère, malgré les souvenirs paternels qu'il lui rappelait (1) Le père de Sainte-Beuve, je l'ai dit ailleurs (2), était, en effet, un fervent admirateur de Virgile, dont il possédait une édition en quatre petits volumes, « tout remplis de petits papiers collés ». C'est cette édition elzévir qui servit à Sainte-Beuve quand il fit son cours de poésie latine au Collège de France Toute précieuse qu'elle fût, elle ne l'était pas autant que l'édition Boissonade d'Homère, texte grec, en quatre volumes, dont il a été question plus haut, et que l'illustre critique avait couverte de son écriture fine. Edmond Scherer, l'ouvrant un jour au hasard, tomba sur cette note, qu'il s'empressa de relever : « La poésie d'Homère, pour la peindre avec ses propres traits, c'est comme les courants du grand fleuve Océan, qui est le père de tous les fleuves (3). » Les marges de cet exemplaire unique sont presque toutes illustrées de réflexions de cette nature, car Sainte-Beuve le tenait toujours à portée de sa main, et M. Labitte se rappelait l'avoir vu entrer dans sa boutique, saisir un Homère sur une pile de livres et le lire tout haut dans le texte, sans que personne songeât à l'interrompre, tant il y mettait de feu et d'enthousiasme. A la fin de l'*Odyssée*, il avait écrit : « Achevé de lire l'*Odyssée* pour la troisième fois le 30 juillet 1856. » Or, voulez-vous savoir comme il lisait? Au chant X, vers 321-345, il avait mis au bas de la page : « André Chénier n'avait pas un bourreau à qui il pût adresser ces paroles touchantes qu'adresse Phémius à Ulysse. » Je comprends, après cela, que M. Jules Troubat se soit écrié une fois avec fierté qu'il n'échangerait pas l'*Homère* de Sainte-Beuve

1. Lettre inédite.

2. La collection de Port-Royal qui ne comptait pas moins de [illegible] numéros et de 700 vol., n'y figure pas, elle fut vendue à part et en bloc à la Société de l'Histoire du protestantisme français dont le siège est actuellement, 54, rue des Saints-Pères.

(3) Cette édition a été achetée à la vente de S.-B., par M. Reinhold Dezeimeis, de qui je tiens ces détails.

(1) Et aussi malgré le soin qu'il apportait, vers la fin de sa vie, à rassembler les éditions récentes de Virgile, même celles qui paraissaient à l'étranger.

2. *Revue politique et parlementaire*, t. XXXIII, n° [illegible] 10 juin 1902 : *les Origines de Sainte-Beuve*.

3) Parlant de la poétique de Chateaubriand où se trouvent tant de citations de Virgile et d'Homère, Sainte-Beuve disait dans son Cours de Liège : « Pas assez d'Homère pourtant, c'était le code [illegible] qui ne remonte pas assez à la première et à la plus grande originalité poétique naturelle. »

contre celui d'Alexandre (1). Aussi bien n'a-t-il pas voulu qu'il fût mis aux enchères ; il l'a conservé religieusement ainsi que le *La Bruyère* de son maître, qu'il a promis de publier tôt ou tard avec toutes ses notes et ses commentaires.

Un exemplaire des *Idylles de Théocrite*, traduites par Longepierre, fut vendu 200 francs. A côté du *Virgile* elzévir qu'il avait hérité de son père, Sainte-Beuve avait un *Plaute* qui avait appartenu au grand Arnauld, et un exemplaire de *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, sur lequel il avait écrit ce vers où, comme disait Scherer, l'épicurien littéraire était pris sur le fait :

Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.

Ces poètes latins furent assez vivement disputés, moins cependant que les poètes et les prosateurs français du siècle correspondant à celui d'Auguste. Ainsi une charmante plaquette in-12, intitulée : *Satires du sieur D***, édition originale des satires de Boileau, chez Barbier, 1666, fut adjugée 157 francs. Il est vrai que Sainte-Beuve y avait mis un commentaire où sont notés les passages faibles, les lieux communs et aussi les endroits qui lui paraissent dignes d'éloge. Exemple ; à propos de la septième satire, on lit en marge : « Nous avançons, nous montons les degrés du talent de Despréaux jusqu'à ce qu'il en soit en pleine possession. Il y a la verve du genre, le vœu, la vocation, le coin du génie. » Et plus loin, à la fin : « Il y a un joli entrain. Le satirique est sûr de lui, il sent sa force ; il n'a plus rien à ménager. Il va entrer dans sa seconde carrière à pleines voiles. Il ose se faire imprimer et avouer ses productions. »

Un *Télémaque* en bon état, mais d'une édition ordinaire, atteignit 158 francs, grâce aux deux notes contradictoires qu'y avait écrites Sainte-Beuve. A vingt et un ans, le futur auteur de *Joseph Delorme* trouvait le style du *Télémaque* lâche et commun, les maximes banales, les caractères sans vérité. « S'il était composé aujourd'hui, disait-il, il serait insupportable de fadeur et de déclamation. »

Dix-sept ans après (1842), Sainte-Beuve se contenta d'ajouter : « Tout cela a été écrit dans la férocité de l'âge, *ferox juvenis*. Je répète aujourd'hui ces jugements hautains et cavaliers, en disant : La jeunesse est trop ardente pour avoir du goût. Pour avoir du goût, il ne suffit pas d'avoir en soi la faculté de goûter les belles et douces choses de l'esprit : il faut encore du loisir, une âme libre et vacante, redevenue comme innocente, non livrée aux passions, non affairée, non bourrelée d'âpres soins et d'inquiétudes positives, une âme désintéressée et même exempte du feu trop ardent de la composition, non en proie à sa propre verve insolente ; il faut du repos, de l'oubli, du silence, de l'espace autour de soi. Que de conditions, même quand on a en soi la faculté de les goûter, pour jouir des choses délicates ! »

Les *Pensées* de Pascal, édition originale, trouvèrent acheteur à 71 francs ; les *Provinciales* à 91 francs. En d'autres temps, les « Petites lettres » auraient atteint le double de ce prix. Songez qu'elles étaient là sous leur forme primitive de feuillets in-4°. On pouvait voir encore, à certaines lettres, la trace du *pli* qui prouvait que c'était bien l'édition originale et qu'elles avaient d'abord été pliées comme un journal. Sainte-Beuve y avait mis beaucoup de notes, celle-ci, entre autres, en tête de la dixième lettre : « A la fin de la dixième, le dialogue cesse, l'ironie a fait son temps ; l'impatience et l'indignation saisissent l'*auditeur* (Pascal), il se lève ; l'*orateur* commence, il tire le glaive. Il y a des *Philippiques* et des *Catilinaires*. »

Le *Testament politique de Richelieu*, 1689, in-12, atteignit avec peine la somme de 35 francs ; c'était donné, mais la politique, dans les ventes après décès, n'a jamais le succès de la littérature : il faut bien que les gens de lettres aient leur revanche posthume.

Qu'aurait dit le cardinal s'il avait pu prévoir qu'un jour les bibliophiles de France feraient moins de cas de ses dernières pensées que des œuvres poétiques d'un Bonaventure des Périers, d'un Baïf, d'un Amadis Jamyn, d'un Desportes, d'un Jean Blanchon, d'un J. Passerat, d'un Ronsard, d'un Vauquelin de la Fresnaye, — poètes tant raillés de son temps et plus encore du grand siècle qui suivit ? Il faut dire aussi que les bibliophiles qui achètent ces sortes d'ouvrages se soucient peu, en général, de leur contenu. Pour eux, la valeur d'un livre réside uniquement dans sa rareté ou dans la beauté de son impression. Or, le *Ronsard* de Sainte-Beuve, pour être moins beau encore que celui dont il fit hommage à Victor Hugo, aux grands jours du romantisme, n'en était pas moins remarquable, tant sous le rapport du texte, du format et du papier, que sous le rapport de la conservation. Et Sainte-Beuve en avait doublé le prix en y mettant des mots un peu partout. Après avoir lu ces vers, par exemple :

> Là sont par la nature encloses,
> Au fond de cent mille vaisseaux
> Les semences de toutes choses,
> Éternelles filles des eaux...

son imagination s'était donné carrière. Il avait vu comme une germination future de ces semences éternelles, et, de sa fine écriture, il avait écrit en re-

(1) *Souvenirs et indiscrétions*, p. 150.

gard : « C'est beau, c'est peut-être vrai. Quel laboratoire, en effet, que tout ce qui se passe au fond des mers, surtout si ce fond doit un jour apparaître à la lumière et fermenter sous le soleil (la masse des eaux se déplaçant) dans quelque grand printemps futur. »

A côté du *Ronsard* il y avait — autre curiosité non moins rare et qui ne fut pas moins disputée, — les *Œuvres de Clément Marot*, première édition de Lyon, 1554, reliées par Du Seuil. Elles furent vendues 1 540 francs. Mais l'enchère la plus forte qui ait été mise sur un livre du XVIe siècle fut sur le *Vauquelin de la Fresnaye*. Nous avons dit que Potier l'avait estimé mille francs; quelle dut être sa surprise quand il le vit adjuger 3 105 francs! Avant d'appartenir à Pixerécourt et à Charles Nodier, il avait orné la bibliothèque du cardinal Mazarin, dont il portait les armoiries; cette provenance illustre ne fut certainement pas étrangère à l'engouement dont il fut l'objet.

Les experts avaient compté que le bouquet du feu d'artifice de cette vente serait fourni par l'adjudication de l'*Essai historique, politique et moral* de Chateaubriand *Sur les Révolutions anciennes et modernes*, exemplaire unique que le grand écrivain avait couvert de notes manuscrites confidentielles et que Sainte-Beuve avait acheté à la vente Tripier un peu plus de 1 000 francs. Il fut acheté 3 100 francs par la famille de Chateaubriand, c'est-à-dire cinq francs moins cher que le *Vauquelin de la Fresnaye*. Mais si l'intention de l'acquéreur était, comme on l'a dit, de le détruire à cause des notes marginales où par endroits l'auteur du *Génie du Christianisme* était pris en flagrant délit de paganisme et d'incrédulité, il aura perdu son argent et sa peine, car Sainte-Beuve a imprimé ces notes à leur place dans la grande édition de l'*Essai* publiée par MM. Garnier frères (1).

La veille, il y avait eu bataille autour d'un *Fontanes* tout aussi curieux que l'*Essai* de Chateaubriand. Fontanes, vers 1900, avait eu l'idée de recueillir ses poésies; l'impression en plusieurs volumes en était même presque achevée, lorsque la faveur du Premier Consul vint tirer l'écrivain de sa médiocrité relative.

Fontanes, qui savait que Platon avait chassé les poètes de sa République, eut peur de se compromettre par cette publication : il détruisit tous les exemplaires du premier tirage; un seul échappa à cette destruction à son insu; cet exemplaire passa dans les mains de Sainte-Beuve. Il renfermait une traduction en vers d'une partie du 5e chant de *Lucrèce* et surtout une préface de cette traduction dans laquelle l'écrivain, esquissant les conditions d'une apologie moderne du christianisme, semblait prédire l'ouvrage de Chateaubriand qui parut deux ans plus tard. Ce passage est remarquable :

« Il faudrait, disait Fontanes, éviter soigneusement les vaines déclamations, et cette métaphysique obscure et insuffisante, qui n'est point fondée sur la méthode et sur l'analyse. Une vaste érudition, un esprit clair et juste ne suffiraient pas encore. On exigerait un style digne du sujet; l'élévation et la sensibilité y domineraient, mais sans faste et sans efforts. C'est là qu'on aimerait cette heureuse suite de mouvements qui forme l'éloquence, ou dans un tel ouvrage, il faudrait tour à tour forcer la conviction et parler à l'enthousiasme. Le charme qui persuade y serait peut-être plus nécessaire que la logique victorieuse qui subjugué la raison. C'est donc à une âme douce plutôt qu'à une âme fière qu'il appartient d'écrire sur les opinions religieuses. Ce livre important reste encore à faire : il mérite un grand écrivain. »

Sainte-Beuve, en face de ce passage avait ajouté au crayon : « Le grand écrivain était tout trouvé, il le connaissait. »

L'*Essai sur l'homme*, de Fontanes, qui contenait une partie inachevée de la traduction du chant V de *Lucrèce* et que Fontanes avait fait détruire avec le reste, fut acheté 100 francs.

C'est par ce numéro que s'était ouverte la vente des livres du XIXe siècle. J'ai à peine besoin de dire que les plus disputés furent les romantiques. Un *André Chénier*, avec manuscrit de Sainte-Beuve, fut adjugé 52 francs; les *Méditations*, de Lamartine, 58 francs (1); les *Recueillements poétiques*, du même, avec notes de Sainte-Beuve, 135 francs; le *Spectacle dans un fauteuil*, de Musset, 135 francs; *Cromwell*, de Victor Hugo, avec envoi d'auteur, 75 francs; *Hernani*, 60 francs; *Marion Delorme*, 125 francs; *Angelo*, 62 francs; le *More de Venise*, avec dédicace d'Alfred de Vigny, 72 francs; la *Maréchale d'Ancre*, du même, 69 francs; *Chatterton*, 60 francs; les *Poésies*, de Th. Gautier, première édition, 40 francs;

(1) Ce curieux exemplaire avait été donné un jour par Chateaubriand à J. B. Soulié de la *Quotidienne*, amateur et bibliophile, à la mort duquel il passa dans la bibliothèque de M. Aimé Martin, puis dans celle de M. Tripier.

(1) Sur cet exemplaire des *Méditations*, en tête de la pièce intitulée *La Sensitive Sainte* où se trouvent ces deux vers :

[illegible]
[illegible]

Sainte-Beuve avait écrit : — Ce second vers est du duc de Rohan depuis archevêque et cardinal de Besançon [illegible] qui Lamartine fit cette pièce. Il avait fait les trois vers, moins le deuxième, et il disait : « Et mon second? » [illegible] de Rohan lui dit : « Le voici : Nautoniers sans étoile, etc. » Les premières *Méditations* furent recueillies par l'abbé de Rohan et choisies entre plusieurs albums où elles étaient dispersées avec d'autres.

celles de Sainte Beuve lui-même, qu'on affecte de mépriser aujourd'hui, trouvèrent acquéreurs : les *Pensées d'août*, à 50 francs; les *Consolations*, à 51 francs; il n'y a que *Joseph Delorme* qui ait atteint péniblement 16 francs. La première édition de *Volupté*, portant ces mots de la main de l'auteur : « Edition revue par moi, est la meilleure de *Volupté* », fut vendue 58 francs. Un exemplaire de *Port-Royal*, couvert de notes, 245 francs. Un exemplaire des *Causeries du Lundi*, annoté également par Sainte-Beuve, celui dont il se servait habituellement, fut poussé jusqu'à 561 francs par M. Parent, un bibliophile, ami des livres rares. Un manuscrit offert par M. Trébutien (de Caen) à Sainte-Beuve, et qui était une copie des lettres d'Eugénie et de Maurice de Guérin, fut vendu 211 francs; un très joli volume de Claudius Popelin, bien relié, offert par l'auteur avec un sonnet manuscrit en guise de dédicace à S.-B., 62 francs.

Enfin, car il faut conclure, l'ensemble de la vente produisit la somme respectable de 41 571 francs, non compris la collection dite de Port-Royal, qui fut vendue à l'amiable, comme je le dis plus haut, à la Société de l'histoire du protestantisme français.

M. Jules Troubat avait donc été bien inspiré en déclinant les offres de M. Adert.

Et à ce propos, vous avez dû remarquer que nous n'avons point vu passer le nom d'Adert dans cette vente. Est-ce que d'aventure il aurait gardé rancune à M. Jules Troubat, et boudé sur les livres de son maître ? Oh ! que non, les bibliophiles ne sont pas si susceptibles que cela ! Le directeur du *Journal de Genève* fit le voyage à Paris que lui avait conseillé le légataire universel de Sainte-Beuve. Je crois même qu'il accepta l'hospitalité qu'on lui offrait dans la petite maison de la rue Montparnasse et qu'il put tout à son aise jeter son dévolu sur les livres rares ou curieux qui le tentaient. En tout cas il est certain que, le jour des enchères arrivé, il donna commission à ses libraires de les pousser pour son compte. Je n'ai pas la liste de ses achats (1), mais ceux qui auraient le désir de la connaître n'auraient qu'à consulter le catalogue de sa bibliothèque qui fut vendue, elle aussi, après son décès. Car c'est la destinée commune des livres rares de ne changer de bibliothèque qu'à la mort de ceux qui les détiennent. Il y en a même qui ne prennent l'air que dans ces sortes de mutations; d'où, sans doute, ce mot d'un homme d'esprit, que les bibliophiles ont la vie trop longue.

Après les avoir convoités longtemps, M. Adert eut tout le loisir de feuilleter les livres de Sainte-Beuve qui passèrent dans son cabinet de travail, puisque la mort ne le prit qu'au mois de juin 1889, dans la soixante-neuvième année de son âge.

LÉON SECHE.

1. J'ai su récemment par M. Reinhold Dezeimeris qu'il avait acheté entre autres livres l'exemplaire des *Poetæ Graeci minores*, de Gaisford qui faisait les délices de Sainte-Beuve.

M. RAYMOND POINCARÉ ORATEUR

« Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. » C'est La Rochefoucauld qui le dit. Pascal aussi nous avertit de ne rien considérer que de ce « point indivisible » qui est « le véritable lieu ». Encore ne suffit-il pas de ne se tenir ni trop près ni trop loin. Aux choses et aux gens qu'on observe, il faut l'éclairage propice. Même les hommes publics en vue, par définition, et en scène, ne se présentent pas, à toute minute, en bon jour. Sans parler des alternatives possibles de la popularité, qui est un soleil sujet à éclipses, les accidents de leur fortune les exposent à des jeux d'ombre. Qui les veut peindre doit saisir l'instant favorable. Pour M. Poincaré, il nous semble que le voici.

Il vient de toucher à ce *dimidium vitæ* qui, pour un homme d'État, s'appelle encore la jeunesse. Et, à peine atteint l'âge requis pour siéger au Luxembourg, il s'y est assis. Estimera-t-on qu'il s'offrit mieux au portraitiste quand, presque au lendemain de sa trentaine, il montait au pouvoir? Le grand maître de l'Université qui, un jour, au quartier Latin, se vit accueilli par une génération d'étudiants proche encore de la sienne, prêta, certes, à un joli crayon. S'il n'apparaît pas dans une lumière provocante, — jamais les circonstances ni ses actes ne firent à M. Poincaré une telle auréole, — le jeune sénateur de 1903 n'invite pas moins que le ministre de 1893, le curieux de physionomies.

Au surplus, l'avocat en plein essor de talent et de renommée nous attire autant que le nouveau membre de la Chambre haute, en qui nous ne voulons considérer que l'orateur. Du groupe où M. Poincaré a pris place, de ses opinions, de ses votes, nous ne voulons, en effet, rien savoir. Sa seule qualité de parleur, à la tribune ou à la barre, nous intéresse. Nous essaierons de voir quelle figure littéraire il fait, et de la fixer. Un aperçu de son caractère moral nous y aidera.

L'un de ses plaidoyers les plus fameux est celui qu'il prononça dans l'affaire du testament de Goncourt. J'y souligne cette observation : que les deux frères, plus frères encore par l'association intellectuelle qui les lia, employèrent « à la défense d'une forme d'art... le courage et l'obstination qu'avait mis

en eux le passé d'une race de Lorrains et de soldats ». De cette race lorraine il est lui-même, et il en a tous les traits : volonté tenace, pensée méthodique, persévérance au labeur, défiance des idéalités vagues, réalisme précis, verve sans emphase ni fantaisie, malice un peu sèche, nourrie d'observation exacte (1)... N'est-ce pas ce qu'on peut lire dans l'irrégularité expressive de son visage : carrure proéminente du front, lucidité froide du regard, saillie des maxillaires robustes, fermeté de la bouche apte au pli de l'ironie... C'est aussi ce que signifie la qualité de son talent, fait d'application réfléchie, de positivisme sagace, de bon sens aiguisé. Que la flamme y manque, et l'envolée, il le faut prendre tel. Son genre de discours se classe bien, ce nous semble, dans ce que J.-J. Weiss nommait « sermon pédestre ». Éloquence nette, toute de raison, sans élan cordial ni effusion verbale, ignorante de la « plénitude involontaire » dont parle Saint-Simon ; éloquence, non de *pectus*, mais de tête.

Les propriétés des nombres ravissaient Pythagore. Un philosophe notre contemporain goûtait à la variété des formes géométriques une jouissance d'artiste. Oublions que M. Raymond Poincaré porte le nom d'un géomètre illustre. Son idéal oratoire semble celui d'un mathématicien qui trouve aux agencements logiques une manière de beauté architecturale, et s'en satisfait. Une argumentation bien déduite, en une langue juste, vaut à ses yeux une épure bien construite. N'a-t-il pas loué Alexandre Dumas fils d'écrire une pièce « comme il résoudrait un problème », de chercher un dénouement comme « un total et une preuve » ? Aussi bien affectionne-t-il la plus exacte des sciences politiques : les finances. C'est par des interventions incidentes et modestes dans cet ordre de questions que peu à peu il a conquis de l'influence. Ayant affirmé par une discrète continuité d'efforts la spécialité de sa compétence (2), il s'imposa comme *debater* budgétaire, et, si un portefeuille autre que celui des Pouyer-Quertier et des Léon Say lui fut d'abord attribué, ce fut son autorité de manieur de chiffres qui le désigna tôt pour le ministère. Manieur de chiffres, il n'était pas fait, d'ailleurs, pour se confiner indéfiniment dans cet emploi, et, à trop insister sur cette aptitude particulière, nous fausserions l'idée de son talent.

Au vrai, c'est un parleur positif, en ce sens qu'il ne se prodigue pas à ces démonstrations oratoires qui enlèvent les applaudissements, mais desservent parfois le tribun lui-même et son parti. Avant tout, il tend à l'utile, et avec quelle adresse... Dans l'art d'amener l'adversaire à des options périlleuses, de lui poser des alternatives sans issue, de le provoquer par des inadvertances ou des oublis simulés à des rectifications compromettantes, enfin de le harceler, de l'entamer par de menues attaques, il est passé maître. On se souvient quelle guerre de partisan il fit dernièrement au projet ministériel sur les bouilleurs de cru. Guerre de petites rencontres, d'engagements courts et chauds, d'embuscades, sans coups d'éclat, qui finalement contraignit l'ennemi à réduire ses prétentions. Mais cet utilitaire habile se double d'un artiste.

M. Poincaré est un délicat lettré. Il n'est pas besoin, pour nous l'apprendre, qu'à ses heures de récréation il écrive sur Dumas fils des pages de justesse brillante ou célèbre avec une grâce de poésie spirituelle Henri Murger. A l'habituelle qualité de sa langue il se décèle. Dans un curieux article sur l'idiome qui se parle à la Chambre, M. Ernest-Charles a transcrit bien des incohérences cocasses d'images, bien des bévues grammaticales, bien des « phrases titubantes ». Il a cité Gatineau, célèbre pour ses métaphores, il a cité M. Mougeot, M. Pelletan, M. Léon Bourgeois, même M. Ribot... mais non pas M. Poincaré. Et ce n'est pas assez de dire que celui-ci est correct. Une rare culture se reconnaît chez lui à tel tour, à telle nuance de diction, au choix d'une épithète, à un mot « mis en sa place ». Et l'artiste qu'il est se prend parfois à décorer le sévère édifice du dialecticien. C'est ainsi que son argumentation de juriste pour la validité du testament de Goncourt encadre un joli aperçu des collections amassées dans la maison d'Auteuil et ce tableau du commerce d'idées qui se faisait à table chez Magny : « Ce sont des causeries qui sautent de sommets en sommets, remontent aux origines des mondes, fouillent les religions, passent en revue les idées et les hommes, vont des légendes orientales au lyrisme d'Hugo, de Bouddha à Gœthe. On se perd dans les horizons du passé, on rêve aux choses ensevelies, on pense tout haut, on feuillette du souvenir les vieux chefs-d'œuvre, on retrouve et on retire de la mémoire des citations, des morceaux de poèmes pareils à des membres de dieux sortant d'une fouille de l'Attique... » Il sait donc quitter le style d'une démonstration de théorème. Aussi n'y manque-t-il, à l'occasion, mais en se gardant du péché de rhétorique.

Il avait vingt-trois ans quand il félicitait Dufaure (1) de son mépris pour les « broderies et les fleurs », pour les « petites phrases maniérées qui s'en vont

1. Voir, dans *La Bonne Idée*, de M. Maurice Barrès, le chapitre qui s'intitule *En Lorraine*. Ces qualités y sont excellemment analysées.

2. M. Ernest-Charles, qui l'a très bien caractérisé dans *Praticiens politiques*, a signalé cette habile prudence de ses débuts.

1. *Éloge de Dufaure*, prononcé, le 28 novembre 1881, à l'ouverture de la Conférence des Avocats.

pimpantes et joliment troussées ». Une coquetterie assez flagrante se laissait, à vrai dire, surprendre dans cette satire de la coquetterie. Tort léger, dont on pouvait absoudre un jeune homme sincèrement épris d'un grave talent, et qui, çà et là, dans sa façon de le louer, se révélait capable de l'imiter. Il caractérisait la ferme logique et le parler sobre d'un maître dédaigneux entre tous des « afféteries » et des « gentillesses du style ». Il comparait la « magnifique nudité » de son discours à celle de l'architecture dorique. Et, peignant l'homme du même coup que l'orateur, il esquissait avec énergie les frustes reliefs de cette figure, il définissait avec une vigueur imagée le timbre de cette voix rétive, disciplinée à force de volonté, dont la rudesse accentuait les coups de force d'une argumentation assénée, et dont les dures sonorités « soulignaient le trait, incrustaient la preuve ». Puis, à propos des prédilections littéraires avouées par l'illustre avocat, c'étaient des jugements rapides, où se reconnaissait un goût précoce de la brièveté pleine. De sorte que, en ce panégyrique d'un grand bâtonnier par un stagiaire, l'orateur d'aujourd'hui s'annonçait : exempt de déclamation, simple, net et serré.

Chez Dufaure, en même temps que le dialecticien, forteresse marchante (1), il admirait le railleur ; — non un railleur allègre, au rire voltigeant, mais un hoplite de la raillerie, dont l'arme était une ironie « forgée en massue plutôt qu'en pointe ». D'ironie il se montrait lui-même pourvu, pas toutefois de pareille qualité. L'instrument s'est affiné entre ses mains, et allégé. *Un Homme libre*, en des pages admirées de M. Lavisse comme un maître chapitre de psychologie historique, définit la « gouaillerie » des Lorrains, nullement lyrique ni largement inventive, sans rien de l'ampleur rabelaisienne ; verve maigre, faite de matoiserie observatrice ; rire au son de crécelle. Cette image traduit-elle bien la pensée de M. Barrès ? La voix mince et claire de M. Poincaré est, en tout cas, celle de ce rire-là, et son visage exprime une malice de réaliste attentif, point débordante, mais prête à filtrer.

Ce qu'elle est au juste, cette malice, nous ne l'apprendrons point aux lecteurs de certaines *Vues politiques*, publiées à la veille des élections de 1898 (2), vraie satire de nos mœurs parlementaires. Tous les abus dont souffre la République y sont dénoncés avec une clairvoyance froide, qui, par instants, devient une sagesse armée de piquants. Je renvoie au tableau d'un conseil de ministres, où tant de petites choses font ajourner les grandes affaires. Qu'on relise aussi celui d'une séance au Palais-Bourbon : « L'ordre du jour « appelle » le budget ; il l'appelle vainement. La Chambre répond par un impromptu. Une fantaisie a traversé, avec un bourdonnement d'ailes, un cerveau parlementaire : un député a demandé la parole. C'est son droit. Il dépose une proposition de loi. C'est son droit. Il réclame l'urgence et la discussion immédiate. C'est son droit... Le gouvernement est sommé de donner son avis. Il ignore ce dont il s'agit. Le scrutin est ouvert. Les députés courent à leurs pupitres : « Qu'est-ce que c'est ? Sur « quoi vote-t-on ? » Le scrutin est clos ; le président fait connaître le résultat du dépouillement et rappelle le budget oublié : sa voix trouve enfin un écho tardif. Sur le chapitre auquel on est resté la veille, quatre amendements ont été déposés, dont deux au début de la séance. Ni le gouvernement ni la commission ne sont prévenus. On discute ; on dispute ; on vote. Les crédits sont augmentés d'un million. Gouvernement et commission sauront y pourvoir. Ils auront, s'il le faut, recours à un de ces jeux d'écritures qui permettent de fixer momentanément l'équilibre sur le papier, jusqu'à ce que le Sénat essaie de le rétablir dans la réalité... » Pour le lendemain, c'est une interpellation qui est inscrite, la soixantième adressée au cabinet depuis six mois : « Les billets de galerie font prime... Il y aura grande joute oratoire. Chaque parti développera son programme en belle langue française ; chacun dira sa raison d'être, sa méthode, son idéal ; ce sera le rendez-vous des opinions diverses et des sentiments variés qui circulent dans le pays sans en troubler l'unité profonde... » La bataille s'engage. Le cabinet tient bon ; il l'emporte. « Et maintenant il faut payer la victoire. Les députés mendient la récompense de leur sagesse provisoire. Ils entendent mettre la main sur le gouvernement. Il leur appartient, puisqu'ils ne l'ont pas abandonné... »

Voilà railler lestement, à coups de petites phrases, vivement brisées, aiguisées en traits. Et voilà parler *de visu*. Avec une gaîté acérée, le représentant qui, chaque jour, a sous les yeux l'œuvre désordonnée de ses collègues, et qui, deux fois ministre, sait quels petits intérêts distraient des sollicitudes supérieures les gouvernants, résume son expérience. Il connaissait, disons-le, le monde parlementaire avant d'en être. Cette épigramme en témoigne : « ... Les groupes, ces sociétés de concessions mutuelles... » C'est dans l'*Éloge de Dufaure* que nous la lisons, avec celle-ci : « Il paraît que les hommes de génie manquaient à la Chambre — en 1819... »

Pour remédier à cette pénurie, Dufaure avait proposé l'augmentation du nombre des représentants. Son panégyriste de 1883 laissait apercevoir une confiance médiocre en la quantité comme garante de la qualité. Depuis, dans ses *Vues politiques*, M. Poincaré

1. Le mot est de Barrès.
2. Dans la *Revue de Paris*, du 1er avril 1898.

s'en est expliqué avec franchise. Combien il s'éloigne, sur ce point, du sentiment de Dufaure, il le montre en s'appropriant le mot de Chesterfield : « Toute assemblée nombreuse est foule. » Il ajoute : « En effet, la psychologie parlementaire n'est plus autre que la psychologie des foules. » Trouvez-vous cette phrase dédaigneuse? Voici qui l'est davantage. C'est la crainte exprimée que les hommes politiques ne « se recrutent, désormais, dans une classe nouvelle, composée de beaucoup d'oisifs et de quelques aventuriers », et que la députation, « ravalée et dégradée », ne se transforme en « métier subalterne ». Écoutons enfin ce cri, expressif d'autant de crainte que de mépris : « Les barbares sont aux portes de la ville. »

En conclura-t-on que M. Raymond Poincaré est un « aristocrate »? Il a parlé un jour du « deuil résigné des esprits délicats ». Son talent le classe parmi ces délicats qui, à leur manière, sont aussi des fiers. « Il vise en tout au gentilhomme », dit de M. Waldeck-Rousseau le préfacier de ses *Discours parlementaires*. Plusieurs fois, la pensée nous est venue de rapprocher ces deux noms et ces deux personnages : Waldeck-Rousseau, Poincaré (1). On dirait que tous deux se sont proposé l'idéal de Vigny : un caractère républicain avec un langage et des façons d'homme de cour (2). Inégaux d'âge, ils se ressemblent par plus d'un côté, et celui-ci a l'air souvent du disciple de celui-là. M. Waldeck-Rousseau a fait école au Palais. Il y a quelque vingt ans, son parler *nudus* et *rectus*, comme disait Cicéron de celui de César, séduisit le barreau. On se plut à cette manière de démonstration directe, aux strictes formules, où l'orateur s'efface en quelque sorte derrière une raison impersonnelle.

Épris de logique concise, M. Poincaré devait se sentir un goût inné pour ce style. Naturellement, il en usa. Mais il y fut sans doute encouragé par l'exemple et le succès d'un devancier, avocat déjà fameux et tout jeune ministre.

Il lui ressemble, en s'en distinguant toutefois. Réaliste comme lui et comme lui positiviste en politique, — ne se réclament-ils pas tous deux de Gambetta, qui invoquait Auguste Comte? — comme lui encore réaliste et positiviste en éloquence, et par là peut-être un peu court, ignorant de ces mouvements qui sont la réaction spontanée de la sensibilité, il rappelle moins que lui cependant ces « philosophes au visage impassible », dont parle Louis Blanc (3), et son discours rend un son moins sec. Son style, si exactement qu'il s'adapte à une pensée précise, a plus de libre élégance. Enfin, si rarement qu'elle s'échauffe, sa parole donne moins la sensation d'un froid de métal.

MICHEL SALOMON.

1 Non que leurs politiques soient tout à fait concordantes. Mais nous excluons ce point de vue.

2 Alfred de Vigny, *Journal d'un poète*.

3 M. de Mun a appliqué ce mot de Louis Blanc à M. Waldeck-Rousseau.

LA VIE LITTÉRAIRE

Histoire de la France contemporaine par Gabriel Hanotaux.

Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. — *Histoire de la France contemporaine, 1871-1900, et le gouvernement de M. Thiers*: Ancienne librairie Furne, Combet et Cie, éditeurs. — Ch.-V. Langlois : *Questions d'Histoire et d'Enseignement*; Hachette, éditeur.

C'est une grande question que celle de savoir à quoi l'histoire peut être utile. M. Ch.-V. Langlois, l'un des maîtres de la Sorbonne qui ont travaillé avec le plus de discrétion, et le plus d'efficacité à préparer pour la plus grande gloire de l'école historique française les nouvelles générations d'historiens, n'est pas éloigné de prétendre que l'histoire ne sert à rien, absolument à rien. Et ce qui est particulièrement remarquable et nous donne une idée très haute de son scientifique courage, c'est que, ayant démontré la vanité à peu près complète des études et des travaux historiques, il s'applique avec une compétence digne d'admiration à rechercher les moyens de développer ces études pour perfectionner ces travaux.

Donc M. Ch.-V. Langlois, guide sûr, mais guide narquois, affirme avec un détachement impressionnant et un peu effrayant des historiens d'ici-bas que l'histoire est de nos jours dans la situation ambiguë où l'histoire naturelle était il y a cent ans. Et, par malheur, il y a un siècle, l'histoire naturelle n'était pas dans une situation très bonne.

Est-ce que M. Ch.-V. Langlois, qui est cependant le plus modéré des savants, n'exagère pas un peu? Est-ce que la science et l'art ne se sont pas fondus dans l'histoire au point de faire d'elle le genre à la fois le plus littéraire et le plus scientifique? La séparation qu'il accentue, au lieu de l'atténuer, entre la science et l'art semble bien arbitraire. Et il nous paraît que tous les progrès accomplis dans l'histoire depuis quelque vingt ans, loin de séparer davantage l'histoire savante de la littérature historique les unissent et les confondent de plus en plus.

Il est bien vrai que nous sommes fort éloignés maintenant de la conception que jadis se faisaient de l'histoire les historiens eux-mêmes. Daunou disait : « L'histoire veut de riches couleurs ; la principale

condition du style historique est qu'il soit pittoresque et nourri de réflexions. » Et Taine écrivait plus tard avec une auguste simplicité : « Que l'histoire touche le cœur et les sens en même temps que l'intelligence ! Que le passé ressuscite ! Voilà les matériaux inertes qui se meuvent au souffle divin de l'âme ! La science devient art... » Il affirmait encore : « L'histoire est un art. Il faut que ses peintures soient aussi vivantes que celles de la poésie... On n'y réussit que par l'imagination... » Et il insistait, et il aggravait : « L'histoire, c'est le passé vu à travers un tempérament... » Et sans doute il avait tort, mais si loyalement ! Souvenons-nous tout de même, souvenons-nous que souvent la peur d'un mal nous entraîne en un pire et parce que Taine subordonna avec une fièvre généreuse la science à l'art, ce n'est pas une raison pour proclamer l'incompatibilité totale de l'un avec l'autre. Taine, en somme, proclamait une vérité évidente, s'il ne la réalisait pas dans ses œuvres. Il déclarait : « La science devient art... » Il faudra dire : L'art s'allie avec la science, devient son auxiliaire, se subordonne à elle pour la compléter et la rendre accessible au plus grand nombre.

Ce serait rendre un mauvais service à la grande école historique française renouvelée, revivifiée que de protester, comme le fait M. Langlois, que désormais les savants seront séparés pour toujours des littérateurs, que si les littérateurs sont lus, seuls les savants détiennent la vérité. Nous concevons très bien le littérateur dans le savant. Et, par exemple, c'est avec plaisir que, suivant les déroulements de la logique décevante de M. Ch.-V. Langlois nous avons pu constater qu'il décorait sans même qu'il s'en rendit compte, du style le plus pur et de l'ironie la plus élégante, je dirai de la distinction la plus littéraire en sa froide sobriété, son argumentation décourageante de savant pessimiste...

Oui, des progrès colossaux ont été accomplis dans les études historiques depuis un siècle. Le domaine des études historiques s'est considérablement développé dans le temps et dans l'espace. Les méthodes d'investigation dans les sciences historiques ont été définies avec précision et définitivement; et il a été fait justice, grâce à ces méthodes, d'une foule d'erreurs naguère insoupçonnées. Ensuite l'intelligence historique, en d'autres termes la faculté de comprendre et de goûter les manières d'être qui ne sont plus, s'est propagée. Les lecteurs en grand nombre sont venus aux historiens ; est-ce à ce moment que les historiens s'écarteraient des lecteurs ?

Non, le souci dominant de la vérité n'exclut point de l'histoire les séductions de la forme littéraire. Il discipline cette littérature qui jusqu'ici était envahissante, tyrannique et désordonnée. Il la remet à sa place qui est celle d'une auxiliaire précieuse, mais d'une auxiliaire simplement. Après les *historiens romantiques* qui créaient avec des renseignements insuffisants, ou insuffisamment contrôlés, de la philosophie et de la beauté, voici venir, je pense, les *historiens réalistes* qui feront pénétrer par leur récit exact et vivant, scrupuleusement exact, la vérité historique dans la foule incessamment accrue des lecteurs cultivés de tous les pays. Ne disons pas, ne laissons pas croire que la littérature historique est entrée dans une décadence décisive. Ne convenons pas que cette littérature est entrée en décadence parce que le perfectionnement de la science historique ne pouvait manquer d'être funeste à l'art des historiens... Nullement. Mais un art nouveau s'élabore, serviteur de la science. Et M. Ch.-V. Langlois le reconnaît malgré lui, et malgré lui le proclame, en dépit de ses tendances systématiques : « Le souci tout moderne de la vérité vraie est-il incompatible avec des préoccupations littéraires ? Nous le croirions peut-être si Renan n'avait souvent réalisé l'harmonie d'une science très honnête et d'un art délicieux... »

Renan avait du génie sans doute, mais il venait à une heure où l'histoire bouleversée était en travail d'une transformation essentielle et définitive... Et il put néanmoins accomplir sa grande œuvre. D'autres historiens se succéderont qui fortifieront la science la plus sûre par l'art le plus parfait. Nous saluons, à son aurore, l'histoire rénovée, l'un des genres littéraires les mieux adaptés aux besoins d'une humanité de plus en plus civilisée et les mieux faits pour affermir l'empire universel de la littérature française.

***

Il était convenable de présenter ces observations sur l'avenir de la littérature historique régénérée par la science, en signalant l'*Histoire de la France contemporaine* 1871-1900, entreprise avec une fougue méthodique par M. Gabriel Hanotaux, et dont voici le premier tome : *Le Gouvernement de M. Thiers.*

C'était une initiative audacieuse que d'écrire une histoire dont les évolutions se déroulent encore. M. Hanotaux n'a pas fui le péril. On peut dire toutefois qu'il l'a évité. Son œuvre demeurera pendant longtemps le monument le plus important et le plus complet que l'on puisse édifier touchant les événements de l'époque où nous vivons. En quatre volumes compacts, tout remplis de faits, l'œuvre sera achevée. Celui-ci, *Le Gouvernement de M. Thiers*, contient la fin de la guerre franco-allamande, les négociations de la paix, la Commune, la crise constitutionnelle, les débuts de l'Assemblée nationala, la libération du territoire, la démission de M. Thiers. Il est clos au 24 mai 1873. Le second volume sera consacré à la *Présidence du maréchal de*

Mac-Mahon, et à la *Fondation de la République*. Le troisième et le quatrième expliqueront les péripéties de l'*Histoire de la République parlementaire*. Ainsi commence une œuvre gigantesque, conçue avec ampleur, où pendant beaucoup d'années sans doute on viendra chercher la vérité générale de la vie historique de notre temps. Cette œuvre, qu'on le veuille ou non, est assurée, en effet, d'un rayonnement auquel bien peu d'œuvres peuvent immédiatement prétendre. Le nom de l'auteur mêlé aux combinaisons de la politique internationale fait presque nécessairement de son œuvre historique une œuvre représentative de la science ou, si vous voulez, de la littérature historique française un peu dans tous les pays. Son autorité d'historien, affirmée déjà par ses travaux anciens, assure à cet ouvrage nouveau une influence que le sujet même lui prête fatalement. Enfin, cette histoire contemporaine est publiée du même coup en plusieurs langues ; elle pénètre instantanément dans le plus grand nombre de centres cultivés de l'univers. Oui, c'est bien auprès d'elle que le monde s'informera désormais de la vérité sur la France d'aujourd'hui. C'est une grande responsabilité pour un historien.

Qu'il est donc souhaitable que l'œuvre de M. Hanotaux soit conforme à la véritable conception historique déterminée par M. Ch.-V. Langlois ! Et comme il est souhaitable que l'art en elle favorise l'expansion de la science !

En somme, M. Gabriel Hanotaux a respecté le plus complètement possible les règles de la recherche scientifique, c'est-à-dire de la recherche impartiale. Il nous avertit dans sa préface : « J'aurais voulu que cet ouvrage fût plus complet sans être plus long, plus exact sans être plus minutieux. Mais les faits contemporains sont souvent insuffisamment éclaircis, les motifs difficiles à démêler ou à exprimer... » Il est possible d'ailleurs que peu à peu lui soient apportées les informations nouvelles qu'il sollicite. Elles pourront redresser certains détails. L'ensemble persistera tel qu'il est. Il paraît indiscutable que nul élément de vérité ne lui a fait défaut, et qu'il s'est approché de la vérité d'aussi près que la vérité se peut approcher. Et c'est sans doute une erreur de croire que l'histoire contemporaine est plus difficile à constituer que l'histoire ancienne. Pour avoir été mêlé à des luttes politiques, ou pour avoir été témoin des vicissitudes historiques, est-on moins capable de discerner la réalité des faits ? Non pas. La grande transformation scientifique de l'histoire au XIXe siècle consiste en ce que les faits historiques ont cessé d'être des éléments pour le jugement des hommes ; ils ont pris eux-mêmes une existence, une personnalité, une individualité indépendante de tous les jugements et de tous les hommes. Et c'est incontestablement une condition plus favorable pour déterminer cette individualité d'être près d'eux, que d'être trop éloigné d'eux. Et lorsque M. Hanotaux nous avertit : « Il ne pouvait être question de me détacher de moi-même et ma vie dit assez que dans les choses de la politique qui sont le principal objet de l'histoire, j'ai fait comme mon pays, j'ai pris parti : je suis républicain » ; il ne suscite en nous aucune inquiétude. Nous savons bien qu'il n'a point pour cela dénaturé les faits. Employant pour rétablir les origines de la troisième République la méthode scientifique d'érudition qu'il consacrait jadis à rechercher vivement les origines de Richelieu, il a conservé aux faits la physionomie, l'individualité intrinsèque qui les met en quelque sorte à l'abri de toutes appréciations humaines, de toutes opinions politiques ou du moins ne les laisse pas atteindre, déformer par les unes et par les autres.

Quel que soit son penchant, quel que soit son but, M. Gabriel Hanotaux constituant le premier volume de son *Histoire de la France contemporaine* a fait œuvre de science. Et par conséquent, son ouvrage n'usurpe point la place que les circonstances lui ont réservée dans les bibliothèques de l'élite universelle pour la formation des idées du plus grand nombre dans tous les pays sur la France actuelle.

*
* *

Mais l'art de l'écrivain aura-t-il détruit, diminué la sûreté de l'érudit appliquant son effort scientifique aux faits et aux hommes contemporains ?

Comment ne pas reconnaître, au contraire, qu'il multiplie la force de l'érudit, rend plus perceptible aux autres la vérité que la science a su découvrir clairement. La science historique distingue et détermine la vérité, la littérature historique la propage.

Ah ! tel est le paralogisme excusable, mais inacceptable, des théoriciens rigoureux de l'histoire réformée. Ils souffrent encore des atteintes que les romantiques de l'histoire faisaient subir hier à la vérité. Ils voient l'art nécessairement contradictoire à la science ; ils ont grand'peine à l'entrevoir se superposant à elle pour la fortifier. Tout ce qui est art leur est suspect ; tout ce qui est littérature anime leur défiance. Le style lui-même les épouvante comme un funeste instrument d'erreur ou un agent de fourberie. Avec quel dédain horrifié M. Ch.-V. Langlois signale les ornements plaqués, les verroteries, les fleurs, les sentences, les « jugements », que les historiens bien littéraires ajoutent au récit des faits d'après l'analyse plus ou moins méticuleuse des sources plus ou moins filtrées. Et avec quelle conviction ardente il nous met en garde : « Les divers microbes littéraires se logent de préférence dans les extrémités et dans les jointures des livres d'histoire,

c'est-à-dire dans les introductions, les conclusions, et les paragraphes de transition. » Ils se logent aussi dans les « portraits ». Mais je crois qu'il est temps de distinguer si l'on ne veut pas confondre.

Thiers occupe, emplit tout le premier volume de l'*Histoire de la France contemporaine*. Suivez le volume et vous ne conclurez cependant pas que Thiers est « le héros » qui domine son époque entière, et l'entraîne où il a décidé de la conduire. Il vit au travers des faits, il se meut, il s'agite, il développe sa personnalité parmi eux, grâce à eux. Mais les faits ne sont subordonnés à lui que dans la mesure où vraiment il les détermine. M. Hanotaux a accompli un effort évident pour que la personnalité de Thiers fût extrêmement vivante. Est-ce donc là, direz-vous, une œuvre d'art, un travail de littérature historique capable de dénaturer la vérité scientifiquement établie des faits? Non. Ce travail accuse la vérité, il la parfait, car la vie même de la personnalité de Thiers dans les événements contemporains est un élément capital de la vérité des faits. Et cet élément, les documents, sans doute, l'indiquent; mais pour le dégager, la sûreté de l'érudition méthodique ne suffit pas, il faut, en outre, je ne sais quel don de psychologue et pour l'exposer, c'est-à-dire pour exprimer la vérité plus complète, il faut un certain don d'artiste. Comment alléguer que l'artiste ici combat le savant! Le savant n'existe réellement, totalement que par l'appui de l'artiste.

Et M. Hanotaux fait un « portrait » de Thiers. Ah! le voici l'horrible ou le merveilleux « morceau » littéraire qui n'a rien de commun avec l'histoire dont le XIXe siècle nous a enfin gratifiés! Eh! non. Les généralisations psychologiques ou morales de M. Hanotaux peuvent être fausses ou simplement téméraires. Tout de même je ne le crois pas, car je vois que l'étude seule des faits, des actes, des manœuvres... de Thiers lui a permis de rassembler un à un les traits constitutifs de son caractère. L'historien a-t-il complètement réussi, a-t-il pénétré Thiers tel qu'il était, dans la vérité profonde de son intelligence et de son âme? Il faut pour cela une prudence et une sûreté que peu d'historiens possèdent. Il n'en est pas moins vrai que le caractère de Thiers est un élément de la vérité historique, et que l'histoire de son temps est incomplète sans l'histoire de son caractère.

Rassembler les traits exacts d'un homme en un portrait, est un procédé esthétique d'exposition qui n'adultère point l'histoire elle-même. S'il est sincère et méthodique, — comme on le peut constater dans le portrait de Thiers, — il met l'homme et les faits en un plus plein relief. C'est un art de forme complémentaire de la science de fond.

Et des faits eux-mêmes exposés avec une précision scrupuleuse, ressort inéluctablement un jugement sur Thiers. Les épithètes n'y ajoutent rien. Les faits prononcent. Tout au long de ce livre, on le voit effectuant sa triple tâche. Il conclut la paix. Il répare les maux causés par la guerre. Il assure au pays une forme politique durable, sinon une constitution. Ce n'est pas, en somme, charger de littérature le document que de conclure avec M. Hanotaux : « L'opinion lui fit confiance comme il le méritait. Peu de peuples en somme, dans des circonstances analogues, eussent vu sortir de leur sein un chef d'État pareil à ce « petit bourgeois qui avait l'âme fière. »

Entièrement soumis aux faits, le récit merveilleusement ordonné se développe avec simplicité, rapidité. Une rare sobriété de forme, des petites phrases courtes qui se succèdent avec une précipitation haletante, une forte concision, un sens profond de la valeur des mots (à peine gâté par l'emploi d'un certain nombre d'expressions convenues, banales, donc un peu vulgaires qu'il serait aisé d'enlever), — voilà la véritable littérature historique. Elle met les faits en valeur. L'art complète la science.

M. Hanotaux a commencé avec perfection cette grande œuvre contemporaine qui sera peut-être « le dossier de la démocratie », comme il le désire, plus sûrement l'ouvrage où pendant longtemps les esprits cultivés du monde s'instruiront des origines politiques de la France du XXe siècle.

J. Ernest-Charles.

LA DICTION RYTHMIQUE (1)

M. Legouvé, dans son livre sur *l'Art de dire*, compare volontiers la diction à la peinture : nous verrons surtout dans la diction expressive combien cette comparaison est judicieuse et jusqu'à quel point on peut la pousser. Mais pourquoi la comparaison de la poésie ou de la diction avec la musique ne s'est-elle pas plutôt imposée à son esprit? Cette dernière est si juste, si légitime. Entre la musique et la poésie il existe un parallélisme si logique, si vrai, si rigoureux. Dans un livre fort bien ordonnancé, rempli de remarques et d'observations intéressantes, auquel nous ferons quelques emprunts, et dont nous invoquerons assez souvent l'autorité au cours de cet ouvrage, quoique nous n'en approuvions les conclusions qu'avec certaines réserves; dans *les Rapports de la Musique et de la Poésie*, de Jules Combarieu, nous lisons au début de la *Préface :*

(1) Extrait de l'ouvrage : *Les Trois Dictions*, qui paraîtra ces jours-ci aux *Éditions de la Revue Bleue*.

« Le phénomène le plus curieux de l'histoire de la musique est certainement l'identité du rythme dans les compositions de Haendel, de Bach, de Mozart, de Beethoven, et dans la poésie lyrique des grecs. R. Westphal raconte qu'ayant entrepris, avec son collègue et ami Rossbach, une étude de la poésie de Pindare et des tragiques grecs, il dut se familiariser d'abord avec la métrique des poètes anciens. Deux philologues de premier ordre, G. Hermann et A. Bœck, avaient déjà abordé cette redoutable et obscure question du lyrisme. Le premier s'était uniquement servi des indications théoriques fournies par les métriciens de l'antiquité; le second avait eu l'idée de recourir aux ouvrages des musiciens et, en particulier, aux fragments d'un *Traité sur le rythme* composé par Aristoxène, un Grec de Tarente, disciple d'Aristote. Westphal et Rossbach s'attachèrent bientôt avec passion à la lecture de ce traité; la connaissance qu'ils avaient de la musique moderne leur en facilitait l'intelligence. Bientôt ils s'aperçurent que non seulement il contenait, selon toute apparence, la clef du problème philologique dont ils poursuivaient la solution, mais qu'on pouvait l'appliquer à l'analyse de la composition moderne elle-même.

« Le rythme des arts musicaux de l'antiquité, poésie, musique, danse, écrit le célèbre helléniste, et celui des musiciens modernes, c'est tout un; et Aristoxène en est le plus grand théoricien... Je n'ai pleinement compris l'ouvrage d'Aristoxène sur le rythme que le jour où j'ai connu les fugues de J.-S. Bach.

« Westphal, ramené à l'étude de nos grands symphonistes par celle des poètes grecs, a fait la démonstration de cette curieuse identité dans un livre d'une importance capitale : *Théorie générale, d'après l'antique, du rythme musical depuis J.-S. Bach au point de vue particulier des fugues de Bach et des sonates de Beethoven.* » (Leipzig, 1880.)

« L'auteur montre qu'une fugue et une sonate contiennent des systèmes de strophes, antistrophes et épodes, obéissant aux mêmes lois de combinaison et se décomposant de la même façon qu'une ode de Pindare ou un chœur d'Eschyle; et de ses analyses il tire une conclusion qui a du moins une grande apparence de logique : c'est que, si les mêmes choses doivent être désignées par les mêmes noms, nous devons appliquer au rythme musical la terminologie grecque, comme nous l'appliquons encore à l'architecture ou à la grammaire. »

M. Combarieu ajoute avec un élan de lyrisme que l'on comprend fort bien à la suite de telles constatations :

« Quelle merveille de voir l'auteur de la IVe *Pythique* ou celui du *Prométhée enchaîné* et l'auteur du *Clavecin bien tempéré*, tous deux partis des extrémités de l'horizon, se retrouver et se reconnaître dans la pratique d'une même discipline! quelle ampleur acquiert le classicisme, et quel monde nouveau s'offre à lui! Quelle pleine compréhension va prendre ce mot d'humanité! Désormais, c'est au nom de la tradition classique la plus pure qu'on peut réclamer une place à côté des plus grands poètes de la Grèce pour le nom des maîtres de la composition moderne : la connaissance des uns s'éclaire, se fortifie et se complète par celle des autres. Tout se tient; plus de fossé. »

Si nous avons cité cet extrait, c'est que, bien avant de l'avoir lu, en Allemagne, où nous avions à commenter et à réciter l'*Ode* de Victor Hugo *à Napoléon II* devant une assemblée d'élèves, nous avions été frappés, dans le travail préparatoire que nous avions fait sur cette ode, des analogies remarquables qu'elle offrait avec une sonate de Beethoven et que nous n'avions pas pu nous empêcher d'en faire la remarque à notre auditoire, le jour de la récitation venue : cette idée de ressemblance se fondait surtout sur les rythmes, leur analogie, leur variété dans chaque auteur, leur retour, leur souplesse, leur puissance, la même méthode de rappel des thèmes principaux chez le musicien et chez le poète; or il n'y avait dans notre impression rien de scientifiquement raisonné; elle était plutôt née d'une coïncidence d'émotions que d'une observation préméditée.

Nous ne rattachions, par exemple, l'*Ode à Napoléon II* pas plus à la *Sonate XII* dédiée au prince de Lichnowsky qu'à la *Sonate VIII* dite pathétique; il était cependant assez légitime de trouver des rapports entre l'oraison funèbre des grandeurs d'une race et la marche funèbre sur la mort d'un héros : nous nous étions bornés simplement à observer des analogies entre les formes générales de l'ode et celles de la sonate, comme l'ont comprise les grands maîtres classiques modernes. Pourquoi? C'est ce que nous ne pourrions exprimer que confusément; mais il nous semble, en y réfléchissant encore, que nos impressions n'étaient ni fausses ni ridicules.

Rappelez-vous le début de l'ode, plein de noblesse et de grandeur tragiques. Dès les premiers vers, on se sent étreint par le mystère qui pèse sur l'attente d'un grand événement.

Mil huit cent onze! O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres
Comme un mont Sinaï!

La phrase musicale qui ouvre la sonate « pathétique » est large, imposante, majestueuse, avec on ne sait quelle angoisse vague, on ne sait quelle inquié-

tude, admirablement exprimées par les accords de septième mineure sur lesquels elle se repose pour repartir avec plus de force : la phrase du poète est large, comme un fleuve qui coule entre de vastes horizons voilés de nuages.

Les peuples tremblent, les grands de la terre s'interrogent.

> [illegible] comme un cheval qui sent venir son maître,
> Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !
> L'immense empire attend un héritier demain !
> Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme,
> Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
> Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?

Remarquez que l'idée de la première strophe est identique à celle de la seconde, et que dans les deux strophes c'est seulement la forme et les images qui diffèrent. La seconde explique la première. Or, dans la sonate en question, la même idée musicale, puissante et large, est reprise sous une autre forme plus précise, dans une phrase plus liée que les accords suspendus, rompus comme des interrogations, du commencement ; la même angoisse y subsiste.

Dans la poésie, il y a soudain comme un coup de théâtre : l'horizon se déchire, et l'énigme est résolue par une formidable apparition :

> Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
> S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
> L'homme prédestiné.
> Et les peuples béants ne purent que se taire,
> Car ses deux bras levés présentaient à la terre
> Un enfant nouveau-né.

Brusquement, sans préparation, le mouvement large du fleuve s'est mué en un bondissement éperdu et plein de clameurs de torrent rapide :

> Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
> Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
> Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
> Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
> Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
> Les canons monstrueux à ta porte accroupis.

Et c'est maintenant un vent de folie orgueilleuse, un rugissement de triomphe, un cri de gigantesque défi, qui court à travers les strophes :

> Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
> Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
> S'étaient enfin ouverts !
> Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
> Inondé des regards de sa fauve prunelle,
> Rayonnait au travers !

Dans les veines du vainqueur, le sang court à flots pressés ; l'enivrement dilate sa vaste poitrine ; il dresse l'enfant vers les têtes couronnées, dans un élan, dans un orgueil qui le grandissent comme un dieu ; il jette au monde des cris d'aigle, ivre d'éternité :

> Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
> Aux vieilles nations, comme aux vieilles couronnes,
> Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
> Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
> Il cria tout joyeux, avec un air sublime :
> « L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! »

Et nous ne pouvons nous empêcher de trouver une certaine analogie entre ce second mouvement du poète plein d'élans, hanté de vertiges, et l' « allegro molto e con brio » de la sonate dont il est question plus haut.

Encore une fois, nous ne parlons ici que des rythmes et non pas des thèmes, qui sont différents : quoique à la rigueur on puisse bien supposer qu'une sonate sur le pathétique puisse contenir en elle tout le pathétique enfermé dans cette tragique évocation d'une gloire qui brilla comme un éclair sur l'Europe étonnée, pour retomber sitôt en cendre et en oubli.

Mais la folie du triomphe s'est évanouie devant la parole du poète, grave comme un avertissement prophétique, simple et effrayante comme la voix du destin :

> Non, l'avenir n'est à personne !
> Sire ! l'avenir est à Dieu !
> A chaque fois que l'heure sonne,
> Tout ici-bas nous dit adieu.
> L'avenir ! l'avenir ! mystère !
> Toutes les choses de la terre,
> Gloire, fortune militaire,
> Couronne éclatante des rois,
> Victoire aux ailes embrasées,
> Ambitions réalisées,
> Ne sont jamais sur nous posées
> Que comme l'oiseau sur nos toits !

Là encore, grâce au rythme charmant des derniers vers, nous avons l'impression d'un de ces « andante » où la phrase initiale, pleine de profondeur, chargée de sentiment, s'attarde à quelques arabesques, à des sortes d'enjolivements qui ne peuvent toutefois en altérer le caractère. Tel est l' « adagio molto » de la *Sonate V*, ou l' « adagio cantabile » de la sonate pathétique.

Mais voici l'évocation de l'aveugle Fatalité. Le mouvement se ralentit un moment :

> Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
> Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
> Ouvrir ta froide main,
> O fantôme muet ! ô notre ombre, ô notre hôte !
> Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
> Et qu'on nomme demain !

Ici, le poète presse l'allure du vers, lui donne une certaine nervosité pleine d'une angoisse haletante et de reprises saccadées :

> Oh ! demain, c'est la grande chose !
> De quoi demain sera-t-il fait ?
> L'homme aujourd'hui sème la cause,
> Demain, Dieu fait mûrir l'effet.
> Demain, c'est l'éclair dans la voile,
> C'est le nuage sur l'étoile.

C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui c'en est le velours!

Combien grande est la simplicité du thème qu'on pourrait énoncer dans cette phrase banale où la sagesse populaire enferme ses doutes : « Sait-on ce que l'avenir réserve à l'homme? »

Sur ce thème d'une désespérante simplicité, le poète exécute des variations tour à tour gracieuses, nouvelles, inattendues, grandioses, tantôt pleines de charme mélancolique, tantôt remplies du frisson le plus tragique :

Demain, c'est le cheval qui s'abat, blanc d'écume;
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!
Demain, c'est le tombeau!

Sur tous les points de l'horizon la foudre s'allume, éclairant des désastres, et quand le dernier coup de tonnerre retentit, le dernier éclair illumine de ses lueurs violettes les profondeurs ouvertes de la tombe. Maintenant la phrase cadencée se joue avec une sorte d'ironie familière dans une manière de « tempo di menuetto »; le poète ne craint plus de s'adresser directement au conquérant atterré :

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie,
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

La dernière variation est merveilleuse; le vers grandit, le rythme prend une ampleur divine et se termine dans un tutoiement dont la superbe brutalité donne à la strophe entière une impression de force et d'énergie sans bornes.

Après l' « andante » et les variations, voici le « presto », un presto furieux, rapide, entraînant tout dans sa course vers le dénouement. En quelques vers, la naissance de l'enfant impérial, ses grandeurs, son histoire, sa chute passent devant nous comme des êtres irréels emportés sur une aile de flamme. Et soudainement c'est le gouffre qui s'ouvre sous les pieds de l'enfant comme sous les pieds du père.

C'est un galop effréné de gloires, un défilé de splendeurs, une fantasmagorie d'espoirs qu'un irrésistible tourbillon précipite au néant.

O revers! ô leçon! Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome;
Quand on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;
Quand on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Quand il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné, bien avant, dans la terre,
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eut, pour sa soif, posé devant la France,
Un vase tout rempli du vin de l'espérance,
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré.

Le mouvement s'élargit et plane jusqu'à la chute finale. Soudain le vent d'orage s'élève et porte aux quatre coins du monde, avec une rapidité foudroyante, la plainte effroyablement triste de l'aigle frappé, en même temps que les hurlements de triomphe des nations accourues à la curée :

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent, pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle et l'Autriche l'aiglon.

Dans le silence et l'affaissement qui suit les tempêtes furieuses, la voix du poète reprend lentement, douloureusement, comme la voix d'un prêtre qui prêcherait la religion de la pitié et du respect :

Vous savez ce qu'on fit du géant historique,
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée et les genoux aux dents.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre!
Mais les cœurs de lions sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage infeconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'abîme,
Ce qui se remuait dans cette tête [illegible]
Ce que son œil cherchait dans le [illegible]
Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses [illegible],
En regardaient passer les ombres sur son front,

Ce n'était pas toujours, Sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'epée
Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition des vieilles pyramides,
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille,
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons :

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés !

Le poète, pour évoquer le souvenir de l'impérial enfant, a gardé les mêmes rythmes avec lesquels il célébrait sa naissance, mais il a changé de mode : la phrase se traîne et chante en mineur ; d'abord entrecoupée de sanglots, elle reprend une sorte de vie affaiblie et lointaine ; les glorieux spectres du passé se dressent, s'agitent un moment ; des souffles légers frémissent, des apparitions guerrières tournoient dans le vague de la nuit, puis tout s'efface et, des temps sublimes et de l'empire et des guerres titanesques, il ne reste rien qu'un père semblable aux autres, qui sanglote, le cœur plein de son enfant :

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort, la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée
D'une goutte de lait au bout du sein restée
Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu.
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvait distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

Peut-être quelques esprits prévenus contesteront-ils la légitimité de comparaisons et d'analogies que nous n'avons, du reste, établies qu'avec certaines réserves.

Cependant, il est hors de doute que, dans l'ode que nous avons citée, les rythmes sont plus nombreux, plus variés et plus importants que les idées qui, toutes du reste, ne sont que le développement splendide, incomparable, inimitable, si vous le voulez, du texte le plus banal, comme le plus souvent développé qu'on puisse imaginer, nous voulons parler du *Sic transit gloria mundi*. Il n'est pas un prédicateur qui ne puisse compter au moins un sermon à son actif sur ce point, pas un poète qui n'ait été amené à le commenter incidemment au cours de son œuvre poétique ; mais où sont-ils, parmi les prédicateurs, historiens ou poètes, ceux qui l'ont commenté avec tant de flamme, tant de passion, tant de mouvement, tant de vie, tant de rythme, en un mot, car le rythme est l'harmonieuse loi de la vie ?

Par conséquent, il est légitime pour un diseur de s'occuper surtout du rythme, dans l'interprétation de ce morceau. Toutes les indications de la diction expressive seraient ici absolument inutiles sans l'observation du rythme. En tête d'une phrase musicale, le compositeur indique toujours brièvement le mouvement dans lequel elle doit être rendue et sans lequel elle perd toute sa valeur et sa signification ; le poète se préoccupe rarement de donner des indications à ses futurs interprètes : c'est aux diseurs à reconstituer les œuvres des poètes dans leur mouvement original : il ne leur est pas permis de commettre une erreur. Pour traduire cette sonate, commencez par l'« adagio », puis attaquez l'« allegro e con brio » presque sans transition : à cet « allegro » opposez un « andante » auquel vous ferez succéder un « presto » ; mêlez enfin l'« adagio » et les « allegro » dans l'avant-dernière partie, puis terminez sur un « largo » religieux plein de pitié et de consternation.

Nous avons eu l'occasion de réciter cette *Ode à Napoléon II*, ainsi comprise et traitée comme une manière d'œuvre musicale, à un musicien de nos amis, organiste et compositeur de grand talent, nature sensible à l'excès, passionné pour son art : il nous avoua n'avoir rien entendu d'aussi « évocateur », d'aussi peuplé de visions, d'images et de sensations que cette poésie lyrique. Aucune symphonie, exécutée à grand renfort d'orchestre, ne l'avait aussi profondément pénétré que ces vers ; aucune ne lui avait paru plus fertile en combinaisons, en rythmes et en éléments musicaux. Notez que notre ami préfère la musique symphonique à toute réalisation dramatique, à toute exécution au théâtre, qui, affirme-t-il, limitent sa compréhension et diminuent son émotion en voulant en préciser la forme et l'objet. Or, à n'en pas douter, c'est au respect du rythme qu'il avait dû cette impression ; un interprète qui voudrait traduire toutes ses sensations, qui voudrait serrer de trop près le texte du poète, grossir la ligne, fouiller le détail, là où le poète a procédé par larges indications, par vues d'ensemble, par mouvements plutôt que par petits traits, un tel interprète détruirait l'effet total de l'œuvre. Celle-ci consiste bien plus, nous croyons l'avoir démontré, dans la variété, la puissance des rythmes, que dans des idées qui, à l'analyse, se réduisent considérablement et se ramènent à une seule : celle que nous avons indiquée plus haut.

GEORGES BERR. — RENÉ DELBOST.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 13552. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 16 MAI 1903.

LA VIE MENTALE

LA FICTION DE L'ÉGALITÉ

Sommes-nous égaux ? A cette question la loi politique et la loi civile ont répondu par l'affirmative. La volonté légale a nivelé les individus, uniformisé les aptitudes, identifié les responsabilités. Et tous les citoyens, par suite de cette convention, sont déclarés égaux, jouissant des mêmes droits, soumis aux mêmes devoirs et menacés des mêmes peines. Cette doctrine, ce dogme de la société moderne repose-t-il sur quelque chose de vrai ? Est-il juste et bienfaisant ?

*
* *

Si nous regardons autour de nous, et sans sortir de l'espèce humaine, nous n'apercevons qu'inégalité de forces et diversité d'aptitudes. Au point de vue physique, les hommes diffèrent entre eux dans des proportions notables.

Étudions par exemple la taille des individus. Elle varie dans des proportions assez sensibles pour rendre difficile l'établissement d'un type normal qui ne soit pas une simple moyenne arithmétique. Quételet, astronome belge qui a fait sur la statistique et la démographie des recherches qui sont jusqu'ici les plus complètes et les plus précises, a montré comment on pouvait — sous le rapport de la taille — prouver l'existence d'un type moyen. La méthode graphique rend sensible cette démonstration. Si en effet sur une ligne horizontale dont les divisions représentent les différentes tailles observées chez les conscrits ($1^m,50$, $1^m,55$, $1^m,60$, etc.), on ordonne sur chacune de ces divisions des lignes verticales représentant le nombre des sujets ayant $1^m,50$, $1^m,60$, etc. ; on remarque que les hauteurs de ces dernières lignes, c'est-à-dire les nombres des tailles observées classées par rang de hauteur, croissent régulièrement jusqu'à $1^m,64$ et décroissent ensuite régulièrement. En étudiant les faits, on s'aperçoit alors que cette répartition de toutes les tailles autour de celles le plus souvent observées est sensiblement la même que celle indiquée par le calcul des probabilités, dont la loi a été vérifiée expérimentalement par Quételet (1) et confirmée aussi par l'examen des erreurs dans les mesures astronomiques. Aussi Quételet a-t-il pu dire que tout se passait comme si chaque conscrit était la copie d'un modèle, d'un type humain, et que les écarts de ces différentes copies avec le modèle représentaient les erreurs accidentelles, suivant la loi de probabilité.

Mais il ne faudrait pas pousser trop loin cette comparaison et voir dans le type moyen un type idéal. Bertillon père a combattu cette idée : « Que l'on prenne, dit-il, un attribut quelconque de l'homme, la taille, la forme du visage, la force physique, celle

(1) Ayant mis dans une urne 40 boules blanches et 40 boules noires, il fit faire successivement 4096 tirages et noter la couleur de chaque boule sortie. Il considéra ensuite les boules une à une et constata qu'il en était sorti un nombre à peu près égal (2066 blanches et 2030 noires), puis il prit sur la liste d'inscription les boules deux à deux et vit qu'il était sorti 543 groupes de deux boules blanches, 980 groupes d'une blanche et d'une noire et 525 de deux noires, dont les nombres proportionnels (1,06, 1,91, 1,02) se rapprochent beaucoup des nombres que le calcul indique comme probables (1, 2, 1), et ainsi de suite.

de l'intelligence, on verra bien vite que l'idéal est fort éloigné de la moyenne, et, ce qui est plus décisif, l'une et l'autre n'ont pas les mêmes raisons constituantes ; les misères physiques et morales du passé et celles du temps présent entrent pour une large part dans les attributs de l'homme moyen, tandis que le type idéal de la beauté est, au contraire, dépouillé de ces souillures. L'homme moyen sera nécessairement moyen dans tous ses attributs. Il faut qu'il soit moyen par ses laideurs et moyen par ses beautés, deux moyennes absolument antipathiques à l'idéal de beauté. Il me paraît que si ce type est idéal en quelque chose, ce sera un idéal de platitude et d'insignifiance, ni laid, ni beau, ni bête, ni intelligent, ni vertueux, ni criminel, ni fort, ni faible, ni brave, ni poltron. »

D'autre part ce type moyen peut ne pas représenter les caractères essentiels de l'espèce. M. Cournot a fait de cette critique une démonstration géométrique séduisante. « Supposons, dit-il (je cite d'après l'excellent *Traité de statistique administrative* du docteur Jacques Bertillon), qu'il s'agisse d'un triangle dont le caractère soit d'être rectangle, et dont les côtés puissent varier, entre certaines limites, de l'un à l'autre individu, sans conserver les mêmes grandeurs ni absolues, ni relatives. On mesure un grand nombre de côtés, on prend les moyennes de chaque côté, et on construit avec elles le triangle moyen ; mais ce triangle moyen ne sera pas le type, car la géométrie démontre qu'il ne sera pas rectangle ; les deux angles aigus ne seront pas la moyenne des angles correspondants, son aire ne sera pas l'aire moyenne, et de quelque manière qu'on s'y prenne, il sera mathématiquement impossible de faire, construire ou définir un triangle qui soit moyen en toutes ses parties. » Cette démonstration a plus de valeur encore si on l'applique à la moyenne des faits biologiques, bien autrement complexes qu'une forme géométrique élémentaire.

Le type moyen n'en est pas moins très utile pour certaines recherches, et notamment quand on veut comparer les individus entre eux, à l'égard de certains caractères. Il fait justement ressortir les diversités individuelles et permet de les mesurer. Encore ne faut-il pas demander à l'un de ces critères une signification à l'égard de caractères qu'il ne représente pas nécessairement. Si l'on veut par exemple connaître la valeur de résistance d'un homme, la taille sera un élément d'information insuffisant. Et c'est ce que l'on a compris récemment dans l'Administration de la Guerre, où l'on a supprimé le minimum de taille dans l'appréciation de l'organisation physique des conscrits.

Ce qui est sûr, c'est que le type moyen dans toutes ses parties n'existe pas dans la nature et que tous les individus sont dissemblables et par conséquent inégaux. Le tout est de savoir si les différences sont insignifiantes et négligeables dans la pratique. Or il ne faut pas perdre de vue l'importance sociale de chacune de ces inégalités. Leurs valeurs numériques et leurs valeurs sociales peuvent être bien différentes. En outre, par leur association, le problème de leur signification se complique encore.

Rappelons quelques-unes de ces inégalités, parmi les plus connues et les mieux établies.

La vigueur générale des hommes n'est pas moins différente que leur taille. On peut la mesurer avec le dynamomètre dans une expérience particulière qui donne un signe de la force générale. Et pour des hommes adultes, d'apparence saine, de même âge, et menant le même genre de vie, la force musculaire des mains peut varier du simple au double.

La résistance aux maladies n'est pas moins variable. Il en est qui ne peuvent supporter une existence peu active sans être exposés à tous les désordres causés par un ralentissement de la nutrition organique. Les aliments ne sont pas complètement brûlés et les déchets de la nutrition s'accumulent en divers points pour produire des troubles variés. Chez l'un, l'acide urique provoquera des accès de goutte ; chez l'autre, le sucre en circulant dans les tissus viendra causer un des nombreux symptômes diabétiques ; chez un autre, ce sera la graisse qui surchargera les organes, le cœur notamment, et en gênera le fonctionnement régulier. C'est ainsi que l'on a pu grouper les déviations du type le plus commun en des variétés plus ou moins bien établies et qui sont les diathèses, scrofuleuse, arthritique, herpétique, etc.

Chacun de nous a d'ailleurs, sinon un tempérament morbide nettement caractérisé, du moins des organes faibles qui réagissent facilement aux excitations pathogènes. L'un ne pourra s'exposer au froid sans réveiller une angine, l'autre ne reculera pas son déjeuner sans risquer une migraine. Les organes ont une mémoire pathologique fidèle, et, dès que l'excitation est suffisante, ils répètent l'accident ancien.

L'inégalité physiologique se montre dès la naissance. Mais elle est en germe avant que l'individu naisse. Le fils d'un tuberculeux hérite d'une organisation qui le rend très sensible à l'action du germe. Le fils d'un alcoolique est prédisposé à acquérir l'épilepsie dans une occasion morbide favorable.

La durée de la vie qui est bien considérée en général comme la résultante de toutes les aptitudes biologiques de l'individu, varie elle-même dans des limites comprises entre 1 et 100. Pour établir quelle est la probabilité de mort d'un individu, il faut connaître combien de décès fournissent les autres habi-

tants vivants du même âge; c'est ainsi que procèdent les compagnies d'assurances. Par conséquent, à chaque âge, la valeur d'un individu change et diminue.

Non seulement les individus sont différents par leur valeur physique, mais ils le sont autant et plus même par leurs aptitudes psychiques. L'inégalité est flagrante, notamment au point de vue des sens. On a du établir des examens spéciaux pour éliminer, dans le recrutement des marins et des employés de chemins de fer, les nombreux individus qui ne répondaient pas au type moyen imposé. Beaucoup de jeunes gens sont ainsi chaque jour rejetés hors de certaines carrières; et dans les professions où la sélection ne s'opère pas par une épreuve expérimentale, les inaptitudes font éliminer les sujets avec tout autant de constance, quoique d'une manière moins brusque.

C'est en se basant sur ces faits que Morel a essayé de constituer un type humain, dévié du type ordinaire et qui, par des malformations physiques et des imperfections mentales, méritait l'épithète de dégénéré. Ce sont les individus de cette sorte qui, par suite de leur mauvaise organisation, sont moins capables que les autres de mener une existence physiologique et sociale régulière; ce sont eux qui fournissent la plupart des malades, des aliénés et des délinquants, qui de différentes manières sont tous à la charge de la société.

Dans chaque profession, surtout dans les métiers manuels, la maîtrise ne peut être acquise que si l'individu n'est pas au-dessous d'un certain niveau d'habileté. Ceux qui s'entêtent dans un milieu auquel ils ne peuvent pas s'adapter finissent par s'aigrir et sont poussés à des actes malhonnêtes ou délictueux.

*
* *

Tous ces faits montrent que nous sommes inégaux physiquement et intellectuellement. Et cependant la loi a établi pour tous les adultes non atteints de démence l'égalité civile et pénale. C'est la Révolution qui a promulgué cette doctrine. Les inégalités sociales, maintenues par la loi ou par le caprice du souverain, avaient été trop choquantes et trop opprimantes pour n'avoir pas déterminé un violent courant hostile à tout ce qui pouvait les rappeler ou les justifier à nouveau. C'est pourquoi le premier article de la Déclaration des droits de l'homme édictait cette affirmation absolue : « Les hommes naissent et demeurent égaux en droits. »

Une autre cause de ce courant égalitaire était d'ordre philosophique. L'esprit classique était un esprit généralisateur ne voyant pas les détails, ni les circonstances. Dans cette conception, qui était celle de Jean-Jacques Rousseau et de Condillac, les hommes naissaient tous semblables, réalisant dans l'uniformité la « table rase », que venait modifier l'éducation. Ce qui était mauvais dans l'homme était apporté par le milieu et par les lois, surtout par l'organisation politique. Il était donc naturel que les rédacteurs de la Déclaration, formés par l'ambiance philosophique, inscrivissent en tête de leurs affirmations l'égalité des droits qui, dans leur esprit, était une conséquence d'une égalité physiologique sous-entendue.

L'égalité politique est une fiction utile. Bien qu'un illettré ne puisse valoir un homme instruit pour le choix d'un représentant, il est évident que les malheureux, qui sont faibles — quoique nombreux — parce qu'ils sont ignorants et qu'ils ont une activité sociale limitée, ne pourront arriver à faire entendre certaines de leurs réclamations qu'en jouissant individuellement des mêmes droits que leurs concitoyens plus favorisés. A ce titre, et dans un but de justice, il faut que les moins aptes possèdent les mêmes armes politiques que les plus capables. Même avec leurs bulletins de vote, les déshérités de l'intelligence, de l'instruction et de la fortune sont encore dans un état d'infériorité.

Mais, en dehors de la politique, l'égalité doit être tenue pour une simple fiction, et combattue lorsque, de simple notion, elle tend à s'introduire avec abus dans les règlements et dans les mœurs. A ce moment, elle devient un principe dangereux, dont le résultat est l'oppression des faibles, c'est-à-dire un résultat opposé à celui que l'on s'attendrait à constater.

Il n'est pas de milieu où la fiction de l'égalité soit plus dangereuse que l'école. Les enfants y sont généralement considérés comme des organismes semblables, capables tous — si la bonne volonté est exercée — de se développer de la même manière. Or, si les adultes d'un même groupe d'âge sont différents, encore bien davantage doivent l'être des enfants dont les évolutions individuelles ne sont pas parallèles. Les élèves d'une même classe représentent des moments physiologiques très dissemblables. Il est donc irrationnel de leur imposer les mêmes exercices intellectuels. Certainement la masse de la classe, composant ce qu'on pourrait appeler la moyenne, pourra suivre les exercices et en tirer un parti utile à leur développement. Mais les autres, les faibles? Ce n'est que depuis quelque temps que l'on s'est préoccupé d'eux, qui sont les victimes de la fiction d'égalité.

Les médecins ont remarqué que la plupart de ces retardataires étaient atteints d'affections dont la guérison avait un effet favorable sur leur activité scolaire. Certains ont des troubles de l'audition qui

retentissent sur l'attention. Ceux-là souffrent de troubles généraux qui déterminent une paresse psychique invincible. Enfin il en est d'autres qui, par suite de tares plus profondes, ne peuvent être instruits que par des éducateurs spéciaux. Dans les écoles, les instituteurs se plaignent de ces sujets, qui sont des causes d'indiscipline et retardent l'étude des programmes. Ils ont souvent demandé qu'on les en débarrasse. A l'étranger, en Allemagne et en Angleterre, il existe des *Écoles d'arriérés*, placées sous la direction médicale, et où l'on arrive à réformer des caractères et des intelligences qui réclamaient des soins spéciaux.

En France, M. le Dr Bourneville, dont le service d'idiots de Bicêtre a été une œuvre scientifique et philanthropique très féconde, a demandé souvent que l'on crée à Paris des écoles spéciales pour les retardataires des classes primaires de la Ville. M. le Dr Brousse, conseiller municipal, a cherché le moyen de réaliser cette réforme.

Un autre défaut de l'éducation scolaire et professionnelle, et qui ressortit à la même cause, est la tendance à uniformiser les intelligences et les aptitudes. Au lieu de favoriser les initiatives et le développement des caractères propres à chacun, l'éducation n'a souvent qu'un but : donner à tous un même moule de pensée et d'activité. Le grand reproche qu'on a pu faire aux écoles professionnelles, c'est précisément d'affaiblir le ressort personnel; la majorité des individus qui en sortent est ordinairement à un niveau technique plus élevé, mais l'uniformité de leurs procédés et leur faible originalité leur nuisent dans la vie économique. On reconnaît le « faire » des ouvriers formés dans telle institution : et d'une manière générale, ils mettent dans leurs œuvres le conventionnel de l'école, lequel est à la fois un signe et une cause de décadence.

Ce reproche a été adressé aussi aux écoles supérieures, où l'instruction, quoique plus générale et désintéressée, tourne vite au procédé de penser et d'écrire.

Plus tard, dans la vie professionnelle, le même préjugé apparaît; c'est d'abord la carrière imposée au jeune homme pour satisfaire le goût des parents et non parce qu'elle convient à ses tendances naturelles. Il devient médecin ou ingénieur quand on lui a donné le désir de l'être et non après qu'il a réellement présenté des dispositions à l'une ou l'autre de ces professions. Le hasard d'une conversation, d'une lecture ou d'un événement décide souvent du choix. Or ce n'est que par un examen méthodique du jeune homme que des gens compétents, tout au moins ceux appartenant à la profession choisie, pourraient donner un conseil utile. Mais cette formalité devient superflue du moment que l'on admet ce principe que tous les individus se valent pour exercer les diverses professions.

Dans l'armée, le régime de l'égalité par catégories hiérarchiques est sévèrement appliqué. Par exemple l'entraînement auquel sont soumis les hommes est établi moins d'après ce qu'ils peuvent réellement donner que d'après ce qu'il est nécessaire de leur faire rendre. C'est là que le type moyen adopté, qui est plutôt supérieur au type ordinaire réel, impose à tous son mode d'activité. La marche doit se faire à un pas d'une allure déterminée et qui est trop rapide pour beaucoup d'individus. A la fin de ces promenades forcées, le cœur conserve durant plusieurs heures un rythme rapide qui décèle une hyperexcitabilité de l'organe. Plusieurs ont même des accidents cardiaques plus accusés qui nécessitent un repos complet et occasionnent parfois des accidents graves et même mortels.

Les exercices physiques sont poussés à l'extrême, alors que les sujets n'ont pas encore atteint leur complet développement. Ce qui montre bien que nos jeunes soldats n'ont pas la résistance des militaires plus âgés, c'est l'observation faite au cours des campagnes coloniales, comme celle de Madagascar, où l'on employa des individus appartenant aux premières classes. Les plus jeunes fournirent un nombre de maladies et de décès très élevé et bien supérieur au nombre d'accidents observés chez d'autres plus âgés. Quand ces faits furent connus, il y eut dans le pays des protestations assez vives de la part des parents.

On a remarqué que, pour beaucoup de maladies, et notamment pour la tuberculose, la morbidité des soldats était plus élevée que celle des adultes non militaires. Et cependant, il n'est pas douteux que l'hygiène générale de l'alimentation, de l'habitation et des lieux d'exercice soit supérieure dans l'armée à celle où vivent la plupart des futurs conscrits. Un paysan mange moins de viande, un ouvrier respire moins d'air pur que le soldat. D'autre part, les conscrits sont sélectionnés; et les plus robustes seulement sont envoyés dans les régiments. Or la tuberculose fait de véritables hécatombes dans ces organismes choisis et placés dans des conditions générales meilleures. On a donné à ces faits, en apparence contradictoires, des explications insuffisantes. La cause principale de cette morbidité tuberculeuse, n'est autre que le surmenage physique. On a diminué la résistance des troupes en augmentant le nombre des sélectionnés et surtout en abaissant l'âge moyen des soldats, depuis que la loi de trois ans est appliquée. Et — d'après la fiction de l'égalité — on a imposé à ces jeunes gens le même entraînement qu'on faisait subir à des troupes dont l'âge moyen

était plus élevé et dont les éléments étaient choisis avec plus de soin. Le résultat logique s'est manifesté aussitôt. Les maladies, et surtout celles provoquées par l'épuisement physique, se sont multipliées d'une manière qui a inquiété ceux qui ont charge de veiller à la bonne administration de l'armée.

Il faudra opter entre deux systèmes : ou bien — si les exercices d'entraînement aujourd'hui en usage sont nécessaires — diminuer le nombre des soldats par une sélection plus sévère ou encore reculer l'âge de la conscription, — ou bien, dans le cas où cela serait sans danger pour le but poursuivi, modifier ces exercices et les adapter aux forces des militaires recrutés d'après le nouveau système.

Mais c'est surtout dans la loi pénale que l'injustice apparaît. Chacun est tenu pour savoir les prescriptions du Code, alors qu'il ne connaît pas toujours — parce qu'on ne les lui a pas enseignés — les devoirs dictés par la morale élémentaire.

Tous sont, en outre, justiciables des mêmes peines. Or, si la peine a un sens, c'est celui de moyen prophylactique. Comment agira-t-elle, si elle est distribuée, comme maintenant, non pas d'après la nature de l'individu, amendable ou incorrigible, mais au hasard de l'audience, sans examen méthodique préalable et dans des limites étroitement fixées par le Code? J'ai étudié ailleurs cette question; et j'ai essayé de démontrer que la peine devait être assimilée à un traitement médical, qui sera individuel, variable avec chaque cas et, jusqu'à un certain point, avec le moment. La peine indéterminée, prononcée par le magistrat, mais appliquée dans des maisons spéciales, telles que celle qui fonctionne actuellement à Elmira, dans l'État de New-York, paraît être un but de l'évolution pénitentiaire présente. A Elmira, le directeur de la maison de réforme est un médecin aliéniste. Il est assez rationnel de confier l'examen et l'observation continue des délinquants à des médecins habitués à suivre et à traiter des aliénés qui ne sont souvent séparés des criminels que par la nature de leur déviation intellectuelle. Il appartiendrait à un conseil de se prononcer sur les avis des médecins; et pour restreindre les limites de l'appréciation de ce conseil, un maximum de la peine pourrait être édicté par le tribunal. Mais pourquoi, comme on le fait aujourd'hui, établir un minimum de la peine qui doit être subie dans tous les cas, et même avant une libération conditionnelle? Si le délinquant paraît réformé peu de temps après, attendra-t-on qu'il soit gangrené et définitivement perdu pour le restituer à la vie libre?

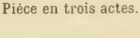
L'égalité des délinquants devant la peine, et notamment en ce qui concerne le minimum, est irrationnelle et va à l'encontre de l'intérêt social. La loi de sursis de M. Bérenger a été une amélioration; la loi de pardon, que demande M. le président Magnaud et que propose au Parlement M. Jean Cruppi, en serait une autre. Mais c'est le principe même qu'il faudrait supprimer et remplacer par celui-ci : la peine est une mesure de réforme qui, après la condamnation du tribunal, doit être, pour chaque cas, déterminée à la suite d'une observation et d'un traitement moral appropriés.

*
* *

En résumé, la conséquence de la fiction d'égalité, qui provient d'une extension abusive de la notion d'égalité politique, c'est de maîtriser l'individu dans sa spontanéité et dans ses aptitudes et enfin d'opprimer les plus faibles, les moins bien doués. Au point de vue de l'activité générale d'un pays, cette fiction tend à retarder l'évolution progressive qui est faite des initiatives personnelles. Au point de vue pénal, elle empêche de traiter les délinquants d'après leur démérite réel.

Je crains que ce préjugé ne soit difficile à déraciner de l'esprit public, si j'en juge par certains mouvements d'opinion. Beaucoup de femmes poursuivent en ce moment une campagne qui comprend, à côté de revendications excellentes et que j'ai encouragées, d'autres plus discutables. Qu'elles prennent garde, en les adoptant toutes sans critique suffisante, de renforcer encore cette fiction d'égalité dont elles pourraient plus tard devenir les victimes.

DOCTEUR TOULOUSE.



NUL NE LE SAIT [1]

Pièce en trois actes.

ACTE II

Beau parc. Vieux arbres. Au fond de la scène une terrasse qui conduit au château. A gauche, devant, une clairière qui forme un bosquet. Avant midi. Deux servantes apportent des nattes de bambou qu'elles disposent.

SCÈNE PREMIÈRE

LES DEUX SERVANTES

PREMIÈRE SERVANTE. — Pose les nattes-là. Bien. On entend la petite source qui coule sous les plantes... la princesse aime son murmure.

DEUXIÈME SERVANTE. — Il est bientôt midi et elle n'est pas encore levée.

1. Voir la *Revue Bleue* du [illegible]

PREMIÈRE SERVANTE. — Elle est libre de faire ce qu'il lui plaît.

DEUXIÈME SERVANTE. — Oui... comme elle doit être heureuse!

PREMIÈRE SERVANTE. — Certes. Et puis nous l'aimons toutes, elle le mérite. Pour ma part, je me jetterais volontiers dans l'eau pour elle...

DEUXIÈME SERVANTE. — Et moi dans le feu, si cela pouvait lui rendre service.

PREMIÈRE SERVANTE. — Et le prince, son époux, comme il l'aime!... Il lui a tout accordé, elle ne peut plus rien désirer. Je ne sais même plus où mettre en sûreté tous les bijoux qu'il lui a donnés.

DEUXIÈME SERVANTE. — Toutes les chambres du palais sont pleines d'ivoires, de bronzes, d'étoffes, de laques et de porcelaines.

PREMIÈRE SERVANTE. — Tout ce qui est élégant et fin a l'air d'être fait pour elle... Mais ce qu'elle préfère à tout cela, ce sont les petites images coloriées sur de la soie... Elle n'en a jamais assez... et pourtant elle en a dans tous ses coffrets.

DEUXIÈME SERVANTE. — Comme elle doit être heureuse! Et pourtant elle ne rit jamais. Pourquoi?

PREMIÈRE SERVANTE. — Ce vieux parc est trop sombre pour elle... Il y a trop d'arbres noirs et pas assez de fleurs... On est ici comme dans une contrée abandonnée.

DEUXIÈME SERVANTE. — Je ne m'étonne plus qu'elle se lève tard.

PREMIÈRE SERVANTE. — Elle se lève tard, mais elle dort peu... Elle a toujours l'air fatigué.

DEUXIÈME SERVANTE. — Elle s'est mariée trop jeune.

PREMIÈRE SERVANTE. — Oui... oui...

[illegible]

DEUXIÈME SERVANTE. — La fête qu'on donne ce soir sera belle.

PREMIÈRE SERVANTE. — Le prince n'aime guère les fêtes, mais il veut la distraire, c'est une enfant... Nous nous amuserons, il y aura des musiciens et des comédiens...

DEUXIÈME SERVANTE. — Son époux est un brave homme... Il va faire abattre tous les vieux arbres qui sont devant les fenêtres de Tajo et qui lui masquent le soleil... Et pourtant ce sont des arbres précieux, un Mikado les a plantés.

PREMIÈRE SERVANTE. — La princesse doit être levée. Allons-nous-en, Nama nous grondera et grognera si nous restons ici.

DEUXIÈME SERVANTE, avec une moue. — Nama!... Elle est plus que nous, celle-là, depuis qu'elle a conduit Tajo dans la chambre nuptiale. Viens!

[illegible]

SCÈNE II

DEUX DOMESTIQUES

Ils portent un grand nombre de lanternes en papier qu'ils accrochent aux branches.

PREMIER DOMESTIQUE. — Ça va en être une fête! Naturellement, c'est nous qui en aurons la fatigue.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. — Je voudrais te dire quelque chose.

PREMIER DOMESTIQUE. — Quoi?

DEUXIÈME DOMESTIQUE. — Tu seras rudement bien placé quand il y aura des bouteilles entamées... Ce que tu pourras prendre, tu l'apporteras derrière les écuries... Je t'attendrai là.

PREMIER DOMESTIQUE. — Est-ce que l'eau-de-vie des Européens est meilleure que la nôtre?...

DEUXIÈME DOMESTIQUE. — Laisse-moi donc tranquille avec tes étrangers... Toujours les étrangers... Vous ne pensez qu'à eux au Japon... Je ne sais pas ce qu'ils boivent, mais je sais que rien ne vaut notre eau-de-vie de riz.

PREMIER DOMESTIQUE. — Oui... oui... c'est fameux... Alors, nous nous en paierons toute la soirée. On vient, allons-nous-en.

Ils sortent.

SCÈNE III

TAJO, NAMA

Nama tient un parasol au-dessus de Tajo et de l'autre main porte un éventail et une image roulée. Tajo se laisse glisser sur les nattes, à gauche. Nama lui arrange ses coussins et tient toujours le parasol au-dessus d'elle.)

TAJO. — Maintenant déploie cette image et pends-la au-dessus de ce talus de mousse... je veux pouvoir la regarder... Voilà... Merci.

NAMA. — C'est le prince qui te l'a apportée?

TAJO. — Oui.

NAMA. — Elle est du peintre Vori. On reconnaît tout de suite ses œuvres. (Elle regarde attentivement la peinture.) Une jeune femme au bord d'un lac qui se mire dans l'eau en penchant le haut du corps. Il peint toujours la même femme mince et pâle. Vois, comme ses mains sont effilées. Si on lui touchait seulement l'ongle du petit doigt, elle le sentirait dans tous ses membres.

TAJO. — Il est célèbre, Vori, n'est-ce pas?

NAMA. — Oui... Et comme je te le disais, c'est souvent la même femme qu'il peint ou penchée au bord du lac, ou adossée contre un arbre en fleurs, les mains croisées sur la poitrine... Et toujours, toujours cette femme, malgré ses yeux ouverts, semble sommeiller. C'est un peintre de rêveries.

TAJO. — Sais-tu quelque chose de lui? où vit-il?

NAMA. — On dit qu'il s'amuse, comme tous les

artistes, qu'il ne reste pas longtemps au même endroit, qu'il est connu dans les maisons de thé, qu'il a aimé beaucoup de femmes... Sa dernière amie était une petite danseuse... Tout le monde sait cela.

TAJO. — Est-il encore avec elle ?

NAMA. — Il l'a abandonnée, bien sûr.

TAJO. — Le connais-tu ? L'as-tu vu ?

NAMA. — Oui, une fois...

TAJO. — Où était-ce ?

NAMA. — Tout au bout de la ville, là où il n'y a plus que quelques maisons parmi les jardins... Il sortait d'une auberge assez mal fréquentée et les mousmés de cette auberge le rappelaient de leur terrasse et lui disaient des mots d'amour. Mais il ne se retourna pas et s'en alla comme s'il n'avait rien entendu... Je ne le connaissais pas, quelqu'un me l'a nommé.

TAJO. — C'est bon. As-tu donné des graines au rossignol ?

NAMA. — Oui.

TAJO. — Il a chanté ce matin comme jamais...

NAMA. — Veux-tu que je te lise un conte ?... L'histoire de Disimo Kasiaki ?

TAJO. — Non, je l'ai entendu souvent ; il est ennuyeux.

NAMA. — Ennuyeux ?

TAJO. — Oui... Cette princesse qui avait trompé son mari et qu'on enferma dans un tonneau rempli de clous... C'est ennuyeux à entendre.

NAMA. — Tous les maris apportent ce livre à leurs femmes et toutes doivent le lire et le relire.

(Silence.)

TAJO. — Comme il y a peu d'air ici ! Ferme ce parasol et donne-moi mon éventail. (Nama obéit. Tajo prend l'éventail.) Il est trop lourd, va m'en chercher un plus léger.

NAMA. — De suite, maîtresse.

TAJO. — Apporte le plus léger.

(Nama va vers le palais et revient brusquement.)

NAMA. — Maîtresse !...

TAJO. — Qu'as-tu ?

NAMA. — Un homme vient par le parc.

TAJO. — Un étranger ?

NAMA. — Oui... Non... Je sais qui il est...

TAJO. — Vori ! Vori !

NAMA. — Toi aussi, tu le sais... Comment cela ?

TAJO. — Parce que... parce que... je te devine... Est-ce qu'il vient par ici ?

NAMA. — Oui, par ici... Le voici...

(On [illegible] Vori à travers les arbres.)

TAJO. — Ah ! je veux lui parler... lui demander à propos de cette image... Cela m'amuse beaucoup.

NAMA. — Dois-je te rapporter un éventail ?

TAJO. — Quel éventail ?

NAMA. — Tu en voulais un plus léger...

TAJO. — Non... non... celui-ci est bien... Mais tu peux rentrer.

(Nama disparaît. Entre Vori. [illegible])

SCÈNE IV

TAJO, VORI

TAJO, se redressant et s'appuyant. — Toi... c'est toi !...

VORI. — Cela t'étonne... Moi aussi, je suis tout étonné.

TAJO. — Je suis contente, tout simplement.

VORI. — Ah !

(Il la contemple.)

TAJO. — Tu me regardes... Est-ce que j'ai changé ?

VORI. — Non... Il ne me semble pas.

TAJO. — Assieds-toi là... (Il s'installe.) Tu es venu !

VORI. — Oui.. j'errais par là, je suivais la route...

TAJO. — Tu savais que j'étais ici ?

VORI. — Oui.

TAJO. — Alors tu t'ennuyais de moi, puisque...

VORI. — Ah ! non !

TAJO. — Alors... Pourquoi es-tu venu ?

VORI. — Pourquoi ? Peut-être en curieux.

TAJO, secouant la tête. — Non, non... Tu es venu parce que tu devais venir...

VORI. — C'est vraiment très beau ici... Un peu désert, n'est-ce pas ?

TAJO. — Assez désert.

VORI. — Tu possèdes tout cela ! Tu dois en avoir de l'orgueil !

TAJO. — Tu peux m'accabler aujourd'hui... Tu peux me dire tout ce que tu veux, cela m'est égal. Je suis tellement heureuse que tu sois venu. Tu n'es pas tout à fait fâché avec moi ?

VORI. — Tu es admirablement gâtée !

TAJO. — Je le suis, c'est vrai !...

(Silence.)

VORI. — Excuse-moi d'être entré comme cela aussi simplement vêtu.

TAJO. — Laisse donc... si tu savais comme je suis heureuse !

VORI. — Hum !

TAJO. — Tu ne le crois pas ? Si, tu le sais bien.

VORI. — Tu vas encore me raconter tes vieilles histoires, me dire comme autrefois que tu m'aimes éperdument... J'attends d'autres phrases ; celles-là, je les connais.

TAJO. — Et pourtant !... Durant ces deux années... Je n'ai songé qu'à toi... Je n'ai jamais eu une seule pensée qui ne fût pour toi... (Silence.) Je n'ai voulu lire aucun livre parce que je ne désirais connaître personne, même par l'imagination, à qui il m'eût fallu penser, car je ne devais penser qu'à toi... (Silence.) Vois... [illegible] Je m'en suis procuré beaucoup d'autres.

Vori. — Est-ce le prince qui te les donne?

Tajo. — Oui, il est très bon... J'aimerais mieux qu'il fût moins bon... (Silence.) Tu es allé loin par le monde? Tu as traversé les mers, tu es allé en Chine?

Vori. — Oui.

Tajo. — Tu as beaucoup vécu. Je ne demande pas ce que tu as fait, je ne veux pas le savoir... Et cependant je le sais...

Vori. — Vraiment? On te l'a raconté? Oui, j'ai employé mon temps... On doit s'amuser, le reste n'est que sottise.

Tajo. — Tu t'es amusé?

Vori. — Un peu. Il y a partout des femmes aimables... et tant qu'on ne croit pas à ce qu'elles disent, on vit très heureux avec elles.

Tajo. — Pourquoi n'es-tu pas resté auprès de ces femmes-là?

Vori. — Pour pouvoir y retourner.

Tajo. — Raconte-moi ce que tu as vu dans tes pays. Et sur la mer?

Vori. — Tant de choses. De gaies et de jolies.

Tajo. — Raconte les jolies.

Vori. — Pourquoi celles-là? Elles ne se décrivent pas facilement... Notre imagination est si pauvre... Je suis allé à Futami, là où les rochers sacrés sortent de l'eau... Une corde de paille est suspendue entre eux et tous les dévots y accrochent péniblement des médailles de cuivre. J'ai vu à Rama le colosse de Bouddha qui ricane... Tout le monde rit dans ce pays : les dieux et les croyants... Et il n'y a que ceux qui ne croient plus aux dieux qui ne rient pas. J'ai vu en Chine des pagodes qui carillonnent... les petites clochettes font une jolie musique timide et tremblante... j'ai traversé des jardins où des chrysanthèmes de bronze étaient grands comme des toits, où les orchidées faisaient des grimaces insensées et semblaient des poulpes voraces, gloutons et voluptueux... les papillons pourpres avaient un vol tellement lourd qu'ils paraissaient avoir bu trop de vin...

Tajo. — Et sur les mers, qu'as-tu vu?

Vori. — Le soleil était si ardent qu'il brûlait l'eau et traçait sur elle des raies d'acier bleu. Des méduses rouges émergeaient par-ci, par-là, comme si du sang montait du fond de la mer... Au loin le ciel bleu et la mer se confondaient comme des lèvres unies...

Tajo, un temps. — Retournes-tu là-bas?

Vori. — Oui.

Tajo. — Je voudrais y aller avec toi.

Vori. — J'y retournerai.

Tajo. — Je voudrais y aller avec toi.

Vori. — Viens.

Tajo. — Puis-je t'accompagner? Dois-je te suivre?

Vori. — Non, tu ne le peux pas.

Tajo, doucement. — Cela serait mal de le tromper... Et pourtant ce voyage doit être beau.

Vori. — Oui, il est beau... Sur la terre on reste parfois en route, on ne va jamais aussi loin qu'on voudrait... Mais sur les mers... On n'est pas enfermé... il n'y a pas de murailles... On avance dans l'infini...

Tajo. — Sur la terre le rossignol chante... Mais sur la mer...

Vori. — Elle chante elle-même, la mer... un chant confus... Et l'eau arrive des îles éternellement vertes, en chantant...

Tajo. — Les îles toujours vertes où le pêcheur Wrashima est resté trois cents ans endormi.

Vori. — Oui, et c'est un chant d'allégresse et de triomphe; car il n'est pas d'ennemi que la mer n'ait vaincu.

Tajo. — Je voudrais être orgueilleuse comme elle...

Vori. — As-tu vaincu ton cœur pour être libre et fière comme elle?

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PRINCE, L'INTENDANT

Le Prince, à Tajo en regardant Vori. — Le voilà... L'as-tu fait demander auprès de toi?

Tajo. — C'est Vori... tu sais bien.

Le Prince. — Oui, je sais, je sais... on m'a dit qu'il était ici. (A Vori.) Resteras-tu quelque temps dans ma maison, Vori? On peut te préparer ce pavillon qui est là près de la source d'argent. Tu pourras ainsi peindre à ton aise.

Vori s'incline. L'Intendant sort.

Le Prince, à Tajo. — Est-ce cela?

Tajo. — Je te remercie.

Le Prince. — Quelle œuvre peindra-t-il?

Tajo, souriant. — Il peint généralement selon son inspiration.

Le Prince, à Vori. — Pourquoi dessines-tu toujours des gens dont personne ne sait rien? Pourquoi ne peins-tu pas des héros? Nous en avons tant... Le grand héros Kaiko ou d'autres... Oui, pourquoi ne peins-tu pas ces dieux que tous nous connaissons par les légendes?... Cela vaudrait mieux.

Vori. — Je ne puis te répondre que bien mal, Prince.

Le Prince. — Dis.

Vori. — Eh bien, tu as dans ton château de précieux trésors que tu es seul à connaître... C'est pour cela sans doute que tu les aimes... Est-il naturel que nous chérissions davantage les héros ou les dieux que nous possédons par cœur depuis que nous avons des oreilles pour entendre ou depuis qu'on nous a appris à lire? Avec une légère pointe de mo-

querie.) Oui, nous aimons mieux ceux qui ne sont pas les héros de tout le monde.

Le Prince. — Hum! Alors peins à ton aise... Le principal est que cela soit un chef-d'œuvre... (En s'en allant.) Tu assisteras à la fête de ce soir... Fort bien... (A Tajo.) Rentres-tu?

Tajo. — Il fait doux dehors... Je me promènerai un peu.

(Elle gagne la gauche.

Le Prince. — A ton aise.

Tajo, à Vori en sortant. Vori la suit. — Vous devriez dessiner pour moi, rien que pour moi, ces grands arbres si vieux, et puis cet espace de lumière, au fond, là-bas...

Ils sortent.

Le Prince se dirige lentement vers la terrasse, sur la marche du milieu, il s'arrête et les regarde. Il saisit une branche pendante, en casse un rameau qu'il brise en plusieurs morceaux, tout en songeant. L'Intendant entre par la droite.)

Le Prince. — Tu t'es occupé de tout?

L'Intendant. — Oui, les musiciens sont déjà retenus... Les fontaines coulent en jets lumineux de toutes couleurs... Les fusées et les pièces d'artifice partiront de tous les coins du parc... Aurons-nous seulement assez de place pour retenir ici tous les invités?

Le Prince. — Tu en mettras une partie dans le pavillon.

L'Intendant. — Tu as décidé tout à l'heure que le peintre l'habiterait.

Le Prince. — Il ne l'occupera peut-être pas longtemps... Tu pourras en disposer ce soir.

L'Intendant. — Le pavillon sera libre?

Le Prince. — Il sera libre.

L'Intendant. — Parfait... Nous gagnerons une place énorme.

(Ils sortent.

SCÈNE VI

TAJO et VORI entrent par la gauche.

Vori. — Il fait terriblement lourd ici.

Tajo. — Oui.

Vori. — Il vaut mieux que je parte... Il vaut mieux.

Tajo. — Où iras-tu?

Vori. — Je ne sais pas... Cela m'est indifférent... Je suis de ceux qui n'ont de repos nulle part... Oui... il faut que je parte loin...

(Elle tousse.)

Planer avec les aigles
Très haut, très loin du monde....

Tajo. — Je ne pourrai jamais te retenir; je te sais...

Vori. — Non, tu ne le pourras pas.

Tajo. — Je ne sais même plus ce que je dois te dire.

Vori. — Tu ne peux rien me dire... Et je partirai loin... loin...

Tajo. — Est-ce nécessaire?

Vori. — Oui, là-bas. j'irai là-bas où on a la liberté de tuer ceux qu'on hait... Ici, j'ai les mains liées... C'est son orgueil de me témoigner de la confiance, et c'est mon orgueil à moi de partir... Je le hais... Mais malheur à lui si je suis dans l'obligation de le lui dire.

Tajo lui prend la main. — Ne fais pas cela.

Vori, faiblement. — Non.

Tajo. — Merci.

Vori. — Ne me remercie pas.

(Tous deux regardent dans le bois.)

Vori. — Comme on voit loin d'ici!

Tajo. — Je suis venue souvent me promener par là.

Vori. — Au bout de la forêt les grands prés...

Tajo. — Et il fallait que tu vinsses un jour par cette belle route blanche...

Vori. — Aperçois-tu ce qu'il y a sur cette colline?

Tajo. — Oui.

Vori. — Vois-tu une petite maison?

Tajo. — Oui.

Vori. — Elle est tout isolée... Comme elle paraît être loin! (Il lui prend la main et tous deux se regardent dans les yeux.) — Penseras-tu à moi?

Tajo. — Toujours, toujours.

Vori. — Si j'étais sûr de ton amour!

Tajo. — Tu en es sûr.

Vori. — Es-tu certaine que je t'aime?

Tajo. — Oui, certaine, maintenant.

Vori. — Tu ne t'en doutais pas, autrefois?

Tajo. — Devais-je te croire? Parfois oui... Puis je pensais que c'était une autre... Alors la vie me semblait longue, longue...

Vori. — Et aujourd'hui?

Tajo. — Aujourd'hui je ne pense plus à rien, puisque tu m'aimes...

Vori. — Oui... tant... tellement... Je ne puis plus rien faire, rien entreprendre, si tu n'y es pas intéressée... Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je fais me ramène et m'enchaîne à toi. Oui, tout n'existe au monde qu'à la condition que ce soit toi... Ce que je vois, ce que je peins, c'est toi, toujours toi...

Tajo, émue. — Je le sais, je le sais...

Vori. — Tes mains, tes yeux, ton corps souple... je ne puis peindre autre chose... J'aime les fleurs que tu aimes et, quand je suis seul, je prononce les mots comme tu les prononces...

Tajo. — Je connais cela, tout cela...

Vori. — On bouleverserait l'univers que nous nous retrouverions; les autres ne nous sont rien et nous ne sommes rien aux autres... Nous sommes

joyeux comme eux, mais à notre façon... Ne nous quittons plus, le reste n'est que sottise. Partons, partons, viens avec moi...

TAJO. — Je n'ose pas.

VORI. — Tu le peux.

TAJO. — Je ne dois pas le tromper...

VORI. — Sauve-toi avec moi.

TAJO. — Je ne dois pas le tromper.

VORI. — Le tromper! Mais il t'a volée à moi...

TAJO. — Il ne le sait pas, Vori.

VORI. — Avec ça qu'il ne le sait pas! Je n'ai qu'à le tuer et tu me suivras bien... (Brusquement.) Si je le voulais!... Mais il a confiance en moi... Je ne le peux plus.

TAJO. — J'étais si heureuse quand tu es arrivé... Je ne pensais pas plus loin... Ah! ça ne pouvait durer...

VORI. — Non.

TAJO. — Ça ne pouvait pas durer.

(Vori se tait. Ils se contemplent silencieusement. Le prince apparaît sur la terrasse.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE PRINCE

TAJO, subitement épouvantée (elle a aperçu le Prince. Elle se [illegible] de Vori). — Lui!... il est là.

VORI. — Qu'importe!

TAJO. — Il nous a vus.

VORI. — Eh bien! va, je vais l'attendre...

TAJO. — Non, non.

VORI. — Si, va-t'en.

TAJO. — Là, alors, tout près...

(Elle se dissimule derrière les arbres.)

LE PRINCE descend lentement les marches de la terrasse. — Je croyais que tu t'étais installé et que tu peignais.

VORI. — Non.

LE PRINCE. — Il faut m'excuser, je suis un mauvais hôte... je ne te ressemble guère, Vori, car moi je sais mal tenir compagnie aux gens... Et même quand j'en ai tué, à la guerre, ce fut sans leur faire de discours... (Il sort lentement la lame de son sabre.) Tu vois, avec cette lame où j'ai fait graver : Je suis un éclair sans tonnerre,... j'en ai tué, silencieusement, sans phrases... Tu t'y connais en épées, oui, tu es artiste... Eh bien, celle-ci a huit cents ans... quel admirable acier!... Et ce noble ornement de la poignée... l'aigle emportant un serpent... Il n'est pas mal, hein?... Il y a des esprits faibles qui ne comprennent point ce symbole...

VORI. — Je l'ai compris.

LE PRINCE. — C'est certain... (Il rengaine.) Au revoir.

[illegible]

SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis NAMA et des servantes, qui apparaissent sur les marches. Elles portent des coffres, des coffrets, etc.

TAJO. — Vori, maintenant il faut partir.

VORI. — Pourquoi?

TAJO. — Parce qu'il te tuera.

VORI, se redressant et étendant le bras. — Enfin...

TAJO. — Je t'en prie...

VORI. — Enfin nous nous sommes haïs!

TAJO. — Vori!

VORI, se frappant la poitrine. — Je suis délié de mon fardeau... Tout est bien.

TAJO. — Il faut que tu partes.

VORI. — Si je pars, je t'emmène...

TAJO. — Il y a des espions qui veillent sur nous...

VORI. — Oui, c'est vrai... Alors, reviens ici, à cette même place, cette nuit, après la fête.

TAJO, terrifiée. — C'est impossible.

VORI. — Tu ne viendras pas?

TAJO. — Tu vas me haïr aussi...

(Paraissent Nama et les servantes.)

NAMA. — Princesse.

TAJO. — Que veux-tu, Nama?

NAMA. — Le prince t'envoie tout ceci... Toujours de nouvelles merveilles...

TAJO. — Oui, oui...

NAMA. — Vois ces soies de Kioto avec ces lis rouges, cet éventail ciselé, une rareté. Cette agrafe d'ivoire représentant une petite danseuse ailée comme un papillon... Un flacon d'huile parfumée...

TAJO. — Emporte tout cela chez moi.

(Elles sortent.)

SCÈNE IX

TAJO, VORI

VORI, méprisant. — Tu ne viendras pas.

TAJO. — Tu me hais aussi... que dois-je faire?

VORI. — Te haïr! même pas.

TAJO. — Oh! (Elle tombe sur un banc de mousse, la tête dans les mains.) Il ne faut pas me parler ainsi... Ma tête ne sait plus ce qu'elle pense... Que veux-tu de moi?

VORI. — Tu le sais bien... je veux... je veux...

TAJO. — Oui, je viendrai... je dois t'obéir... mais il ne faut plus me parler ainsi... Je viendrai... Je viendrai...

(Elle se lève et sort.)

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au deuxième acte. Il fait nuit. — A l'entrée du bois brûle encore une lanterne de couleur. Les autres qui pendent aux branches sont éteintes.

SCÈNE PREMIÈRE

TAJO, VORI

(Tajo arrive [illegible] par Vori.)

VORI. — Arrive par ici. Ne marche pas dans l'herbe... Il fait humide; la rosée est tombée.

TAJO. — Qu'importe un peu de rosée! L'herbe

ne vient pas au-dessus de mes hautes chaussures.

VORI. — Mais si, mais si... L'herbe est longue ici... Je ne veux pas que tes pieds soient mouillés... Ils m'appartiennent, ces jolis pieds, et je les adore...

TAJO, tendrement. — Toi... Oh ! Il y a encore une lanterne allumée.

VORI. — C'est une des mille lanternes de cette nuit... On aura oublié de l'éteindre... Il y a encore des nattes... Veux-tu te reposer un peu ?...

TAJO. — Comme les fleurs embaument !...

VORI. — Oui... c'est pour nous qu'elles y mettent toute leur âme... Mais regarde ces petits vers luisants.

TAJO. — Je n'en ai jamais tant vu.

VORI. — C'est extraordinaire... Les étoiles aujourd'hui brillent sur la terre... elles brillent à côté de nous. Les lis et les orchidées portent de petites flammes et les calices pâles des rugolias ont des yeux étincelants. Quelle nuit, n'est-ce pas ?

TAJO. — Oui, quelle nuit !

(Elle s'étend sur la natte et Vori se blottit contre elle.

VORI. — Es-tu bien ? N'as-tu pas froid ?

TAJO. — Oh ! non ! (Elle l'enlace.) Je t'aime tant.

(Vori lui baise la main.)

TAJO. — Comme j'ai perdu des jours et des jours à des sottises ! Comme j'avais peur de mes pensées... Quand on ne connaît pas l'amour, quand on essaie de se le représenter, on est bête... Étais-je assez enfant ! Je suis sûre maintenant que je ne veux plus avoir d'autre souci que notre amour.

(Elle met ses bras autour de lui et l'embrasse.)

VORI. — Je te briserai d'amour.

TAJO. — Je te suis si reconnaissante de m'avoir prouvé que je pouvais aimer.

VORI. — Oui... Mais ce n'est pas seulement cela ; il y a encore autre chose.

TAJO. — Quoi ?

VORI, murmurant. — J'ai la certitude, vois-tu... que le repos que tu cherchais... tu ne le trouveras que là où tu aimes... Tu es comme l'enfant qui pose pour la première fois ses deux pieds à terre... et qui est tout étonné d'avoir enfin confiance en soi...

TAJO, [illegible] — Oui.

[illegible]

TAJO, effrayée. — Écoute...

VORI. — Ce sont les faisans... Ils remuent les barreaux du grillage avec leurs plumes.

TAJO. — Comme on entend tout dans la nuit.

VORI. — Mais tu trembles... [illegible] Oh ! je veux t'enlever toute cette frayeur... que crains-tu donc pour trembler ainsi ?

TAJO. — J'ai peur.

VORI. — Oh ! petite poltronne ! Crois-tu qu'on puisse te faire du mal lorsque je suis là... Personne n'essaierait, va. Ils aiment trop la vie pour se risquer à ainsi... Je l'ai et je la garde. [illegible] Je ne veux plus te laisser aux autres, personne n'a plus aucun droit sur toi... Je t'emmène, nous nous sauvons et nous ne nous inquiétons pas du reste.

TAJO. — Oui... si nous pouvions nous sauver, si nous pouvions sortir d'ici...

VORI. — Il le faut. Je paierai le gardien, et s'il ne se laisse pas acheter, je le tuerai... Il n'y a pas d'obstacle... Quand je devrais abattre toutes les clôtures, je t'emporterai dehors, je t'emporterai loin...

TAJO. — M'emporter dehors ! Tu peux tout ce que tu veux ?

VORI. — Et personne n'osera rien dire, tu verras...

TAJO. — Que les dieux soient avec toi !

VORI. — Ah ! les dieux ! Laisse-les dormir... C'est moi qui t'emporterai...

TAJO. — Toi... oui... toi...

VORI. — Nous nous envolerons. Que laisses-tu ici ? Une maison et quelques trésors... Tu ne seras plus princesse ?... Oh ! ce n'est rien pour toi que d'être princesse... C'est impératrice que tu dois être... Ce serait beau. . Il n'y en a pas une seule qui te vaille... Ton pied ne peut fouler que la pourpre et tous devront se rouler dans la poussière quand tu franchiras la porte de ton palais. Oui, tu dois être réellement toute-puissante et mépriser le monde... sauf moi...

TAJO. — Te mépriser, toi !

VORI. — Que puis-je t'offrir ? Cela te suffira-t-il? Ne voudras-tu pas retourner vite ici ? Non, non ! Dis-moi que tu ne le voudras pas... Tu n'habites qu'un palais au fond de ce parc... et il est bien petit ce palais à côté de mon royaume. Tu as deux cents servantes qui te soignent... Crois-tu que je ne te servirai pas comme elles ? Que je ne saurai pas lisser finement tes cheveux ?... Réchauffer dans mes deux mains tes petits pieds qui ont froid ?... Tout doucement je leur mettrai leurs bas de soie et tout doucement je leur passerai leurs pantoufles rouges... quand le soleil éblouira, mon éventail attirera le vent autour de toi... Si tu es fatiguée, je te porterai et tu seras bien plus au repos dans mes bras que dans une litière.

TAJO, doucement. — Comme tu dis des choses...

VORI. — Je bavarde n'importe comment, je parle au hasard... S'il était possible de réfléchir en un pareil moment, on aurait des pensées prodigieuses. Mais on ne peut pas penser...

TAJO. — C'est vrai...

VORI. — Ne te semble-t-il pas que la vie se précipite tout à coup ?... Ce qui est loin de nous, ce qui est devant nous, tout est emporté .. Et, tout à coup, nous sommes pris de vertige...

TAJO. — Ah ! si cela pouvait être toujours ainsi...

VORI. — [illegible] Nous allons

partir, nous nous prendrons par la main et nous traverserons des pays... Nous irons voir ceux que je t'ai racontés... à notre arrivée les fleurs s'épanouiront, les jeunes filles auront des chansons et dans le ciel une grande cloche sonnera, et tous diront : C'est l'épouse de l'Empereur qui arrive parmi nous...

TAJO, émue. — Avec son glorieux époux...

VORI. — Ah ! Tajo... petite Tajo ! ne te lasseras-tu pas de moi ?

TAJO. — Non. Non. Non.

VORI. — Me resteras-tu fidèle ?

TAJO. — Oui. Oui.

VORI. — Tu me dis oui avec la tête... Tu n'en sais rien pourtant... Il est si difficile de me rester attachée... car je suis sauvage et vagabond... Si grâce à moi tu es libre, dis-toi bien qu'il y aura des routes sombres à traverser; seras-tu assez forte pour voir un peu de sang répandu, petite princesse de belle légende?... car je me réjouis de combattre et de tuer, pour toi... Mais après cela, oseras-tu encore me suivre ?

TAJO. — Oui, je serai toujours auprès de toi... à la condition que tu me prennes et que tu m'emportes... Toute seule, je n'ai pas de volonté...

VORI. — Et je me réjouis de ta faiblesse !... Va, je te porterai joyeusement.

TAJO. — Tu es bon.

VORI. — Non, je ne suis pas bon ; mais tu es tout pour moi... Tu m'enivres et dès que je te sens là, je ne dis plus que des folies... Cela m'est égal pourvu que mes paroles te couvrent comme un manteau et t'enveloppent le cœur... Tu ne dois plus en entendre d'autres, on ne doit plus te parler, tu ne dois plus t'adresser à un autre qu'à moi, tu ne dois plus éprouver que mes seules sensations... je suis à la fois ton esclave et ton tyran... Je défie qu'on te détache de mes bras.

(On entend du bruit. Ils se tiennent les mains. Tajo se tresse, pétrifiée. Ils prêtent l'oreille. Silence.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRINCE, invisible

LE PRINCE. — Qui parle dans le jardin ?

(Silence. Vori porte la main à la poignée de son sabre.)

VORI. — C'est ton époux qui est là... Ah ! oui ! Il faut en finir...

(Vori sort et entre dans le bois. Il attaque le prince qui tombe.)

LE PRINCE. — Ah ! vous deux ! vous deux !

(Il meurt. La petite lanterne éclaire toujours.)

VORI, rentrant. — Il est mort. (Tajo chancelle et retombe sur la natte.) Viens. Il ne faut pas attendre le matin.

TAJO. — Il faut nous sauver à présent ?

VORI. — Oui. Viens-tu ?

TAJO, secoue la tête. — Je suis si fatiguée... Laisse-moi...

VORI. — Si nous hésitons... il sera trop tard tout à l'heure.

TAJO. — Je ne peux plus... Je suis si lasse... Laisse-moi...

VORI. — Tu es lasse maintenant? Tu ne peux plus partir?... (Tajo se tait.) Oui, oui... je comprends... après cette amoureuse nuit...

(Tajo se relève et va lentement à gauche, et se place sous un arbre. Elle croise ses mains sur son cœur, comme au premier acte. Elle semble inanimée. Vori s'assied à droite, sur le banc de mousse, tête baissée. Il regarde ensuite devant lui, immobile. Il tient toujours le sabre dans sa main. De droite, au fond, arrivent deux serviteurs. Le jour commence à poindre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LES SERVITEURS

PREMIER SERVITEUR. — Ah ! la la ! Le jour se lève ce matin avec une figure de papier mâché.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Je dormirais très bien encore... Au fond, je devais être ivre cette nuit... Oui, je crois que j'étais ivre.

(Ils enlèvent paresseusement la lanterne.)

PREMIER SERVITEUR. — Et toutes ces lanternes suspendues ?

DEUXIÈME SERVITEUR. — Il faut les ôter... Et mettre le jardin en ordre avant qu'il fasse jour tout à fait.

PREMIER SERVITEUR, entrant dans le bois et buttant. — Un faux pas...

DEUXIÈME SERVITEUR. — Tu dors aussi... Hein?

PREMIER SERVITEUR. — Qu'est-ce que c'est que ça? un fagot? Non, ce n'est pas un fagot... (Il se penche.) Viens donc voir.

DEUXIÈME SERVITEUR. — C'est un homme.

PREMIER SERVITEUR. — En voilà un qui a bu son compte...

DEUXIÈME SERVITEUR. — Un vrai tonneau d'eau-de-vie...

PREMIER SERVITEUR. — Nous allons le secouer convenablement.

(Ils le secouent violemment et l'empoignent. Ils le laissent tomber au milieu de la scène et se regardent en tremblant.)

DEUXIÈME SERVITEUR. — Tu as vu ?

PREMIER SERVITEUR. — Et toi, tu...

DEUXIÈME SERVITEUR. — Dis donc?... C'est...?

PREMIER SERVITEUR. — C'est un mort...

DEUXIÈME SERVITEUR. — Regarde si tu le connais...

PREMIER SERVITEUR. — Regarde, toi... Il fait clair maintenant...

(Ils se penchent tous les deux et se redressent brusquement.)

DEUXIÈME SERVITEUR. — C'est impossible...

PREMIER SERVITEUR. — Ce n'est pas lui !

DEUXIÈME SERVITEUR. — Non, ce n'est pas lui... (Il se penche.) Mais si, c'est lui...

PREMIER SERVITEUR. — Il faut réveiller les autres...

DEUXIÈME SERVITEUR. — Moi, je vais appeler l'intendant.

PREMIER SERVITEUR. — Viens! (Ils veulent sortir par la droite. Ils se trouvent devant Vori. Ils le regardent, épouvantés.) Le meurtrier!

DEUXIÈME SERVITEUR. — Le meurtrier!

Ils se sauvent de l'autre côté. Il fait grand jour. D'abord une clarté blanche puis le ciel devient rose... On entend un gong. Petit à petit, les serviteurs arrivent, ils restent plantés dans le fond et regardent de tous côtés, craintifs. L'Intendant paraît. Il va au cadavre et se penche sur lui.

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'INTENDANT DES SERVITEURS

L'INTENDANT, aux serviteurs. — Transportez le prince au palais... Que son visage soit tourné vers le Sud... (Allant à Vori.) Prenez l'assassin et attachez-le.

(Les serviteurs attachent Vori par les mains. Il se laisse faire.

L'INTENDANT. — Pourquoi as-tu tué notre prince? (Vori se tait.) Pourquoi l'as-tu tué? Tu te tais... La torture te questionnera mieux. (Vori se tait.) Tu es fou de ne pas avouer, car nous ne t'épargnerons pas les pires supplices... Pourquoi l'as-tu tué?

VORI, fièrement. — Vous pouvez me torturer...

L'INTENDANT. — Dis? Pourquoi l'as-tu tué?

VORI. — Personne ne le sait.

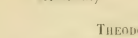
L'INTENDANT. — Tu dis?

VORI. — Nul ne le sait.

L'INTENDANT. — Emmenez-le.

Rideau.)

THÉODOR WOLFF.
Adaptation de MAURICE VAUCAIRE.)



FERDINAND FABRE

La formation littéraire.

Chaque fois qu'on écrivait sur Ferdinand Fabre, de son vivant, on était obligé de regretter que l'étendue de sa renommée ne fût pas égale à son mérite. Et, quoiqu'on sût parfaitement que ce n'est pas un bon moyen d'attirer la vogue à l'œuvre d'un écrivain, que de reprocher au public de la méconnaître, on ne pouvait guère s'en dispenser. Étant donné que le succès d'une œuvre, aujourd'hui, se mesure au bruit fait autour d'elle, la beauté de ses ouvrages était toujours supérieure au succès qu'ils obtenaient.

Maintenant qu'il n'est plus, au moment où sa mémoire va être consacrée par le monument qui lui est élevé, sous les ombrages du Luxembourg, cette inégalité, entre la puissance de son talent et son rayonnement dans les esprits, va se trouver abolie. La place faite à son effigie, en compagnie de celles de Sainte-Beuve, de Leconte de Lisle, de Théodore de Banville, le rétablit à son rang légitime, parmi les grands écrivains de son temps.

Cependant, il ne sera pas inutile de rappeler en quoi il a enrichi le patrimoine littéraire de la France, à beaucoup de promeneurs qu'intrigueront son buste, et la chèvre et le chevrier qui l'accompagnent sur le roc abrupt, dont on a fait le socle de son monument. Combien s'arrêteront devant son image toute radieuse d'ardeur intellectuelle, et se diront : « Qui est-ce? » ne retrouvant aucun vestige de sa personnalité ni de son œuvre, dans leur mémoire trop peu cultivée!

Il n'y a pas à se dissimuler que Ferdinand Fabre aura eu besoin de l'aide du temps pour étendre sa renommée jusqu'à ses limites légitimes. La foule ne s'est pas empressée vers lui, pour des raisons multiples, mais surtout parce qu'il ne s'est jamais soucié d'aller à elle. Il ne l'a pas éloignée de lui, pourtant, par des singularités de novateur littéraire. Il ne s'est pas élu un domaine d'art à des hauteurs inaccessibles aux esprits du commun, comme Leconte de Lisle et les poètes de son école. Il n'a pas affecté l'isolement hautain de la Tour d'Ivoire. Il n'a pas même forgé la barrière d'une langue compliquée, entre la foule et lui. Tout au contraire son œuvre n'a donné la vie qu'à des âmes simples, à des êtres d'humble condition, le plus souvent. Et sa langue a la belle clarté de nos écrivains classiques.

Il avait précisément, parmi tant de qualités, celles qu'il lui fallait pour être à la portée des intelligences médiocrement cultivées. Mais si ses œuvres sont aisément accessibles à la foule, elles n'ont jamais flatté ses passions. De là vient cette restriction de la renommée de Ferdinand Fabre à une élite. De là aussi la pureté de la gloire qui lui restera, et qui se propagera, à mesure que les années useront, autour de lui, tant de gloires éphémères, sans mordre sur la sienne.

Rien ne serait plus facile, en ce moment, que de montrer à quel point son œuvre se rattache aux préoccupations les plus aiguës de l'heure présente, et combien, à défaut d'une vogue qu'elle n'a jamais eue, elle garde d'actualité. Ses études de la vie ecclésiastique, depuis longtemps, ont mis en lumière les recoins les plus obscurs du conflit religieux qui déchire la France actuellement. Et ses idylles rustiques, par l'amour passionné du sol natal qui en est l'inspiration, par le coloris et le relief des peintures où toute sa beauté resplendit, par le continuel frisson de nostalgie qui les anime, au souvenir de tant d'allégresses éparses dans les sites riants ou sévères de la province abandonnée, offrent un aliment bien substantiel à la mentalité que les traditionnalistes et les décentralisateurs s'efforcent de ranimer.

Mais ce n'est pas sous ce double aspect contradic-

toire, au moins en apparence, qu'il nous convient, ici, d'envisager Ferdinand Fabre. C'est sa personnalité littéraire, c'est la formation de son talent que nous nous sommes proposé de préciser, dans cette étude. Des souvenirs personnels, des confidences de Ferdinand Fabre sur lui-même, dans ses œuvres, surtout de précieuses lettres que Mme Ferdinand Fabre a eu la bonne grâce de nous communiquer, nous serviront à le mieux faire connaître et mieux apprécier, au moment où sa mémoire va être consacrée pour la postérité.

I

Il faut se rappeler la frémissante autobiographie partielle de Ferdinand Fabre, dans *Ma Vocation* et dans ce commencement de *Ma Jeunesse*, dont *Mademoiselle Élise de Montferrat*, publiée ici même, est un fragment, pour savoir dans quelles dispositions d'esprit il embrassa la vie littéraire. Cette connaissance de ses dispositions intérieures fournira la meilleure explication, aussi, de la pénétration limitée de ses œuvres dans le public.

C'est à dessein que nous avons dit, de Ferdinand Fabre, qu'il embrassa la vie littéraire. Il l'embrassa, comme on embrasse la vie militaire, ou la vie monastique. Comme le religieux ou le soldat, il se dévoua corps et âme à l'objet de la profession qu'il avait choisie. Il éprouva, toute sa vie, pour sa profession d'écrivain, une sorte de culte religieux. Il nous souvient que, nous entretenant de la suite qu'il se proposait de donner à *Ma Vocation*, dans *Ma Jeunesse*, interrompue à ses premiers chapitres, par une douloureuse maladie, il nous avait dit, d'abord, que ce second volume de souvenirs serait intitulé *Ma Vocation littéraire*. La nuance toute religieuse de ce titre s'était offerte à son esprit, en premier lieu, parce qu'il lui semblait mieux exprimer l'élan de ferveur qui l'avait poussé à la littérature, et l'héroïsme de sa résistance à toutes les épreuves que son admission à la vie littéraire lui avait coûté. Nous ne saurions oublier, non plus, le ton pénétré d'estime, dont il nous disait, d'un autre écrivain, jadis son ami, et qui avait déçu gravement son amitié : « — Mais toutes ces misères que je vous raconte, après tout, ne sont rien, en regard de son talent. Il a enrichi la littérature d'un certain nombre de personnages qui vivront autant que la langue française. Et le plaisir de l'admirer, en son talent, me rend facile l'oubli des amertumes qui ont accompagné la rupture de notre amitié. »

Quoique Ferdinand Fabre n'eût pas découvert en lui, durant une première année de grand séminaire, la force d'immoler, au service de Dieu, sa jeunesse et la libre disposition de toutes ses énergies, il avait tendu violemment toutes les puissances de son âme, vers une vie affranchie des faiblesses humaines. Toutes ses aspirations, tous ses instincts, toutes les forces obscures de son être avaient reçu l'empreinte de la noblesse, de la générosité, du détachement des vulgarités, durant les mois d'exaltation mystique qu'il venait de passer à se découvrir une vocation qu'il n'avait pas. Et il ne faut pas oublier que Ferdinand Fabre, en quittant le grand séminaire, n'avait reçu aucun des ordres de la cléricature. Pour s'être enfin arraché à Dieu, parmi les longs déchirements de sa conscience bouleversée, il n'avait pas éteint en lui l'ardent enthousiasme qu'il avait attisé, dans les élans de la prière et les angoisses de l'incertitude sur la décision où il lui fallait se fixer. Dès qu'il eut renoncé enfin au service de Dieu, le feu intérieur qui le consumait changea seulement d'objet. La littérature, son domaine infini de hautes pensées, de nobles sentiments, de pures beautés s'emparèrent de son âme, devinrent l'aliment nouveau de ses transports, l'élevèrent à des ravissements que les efforts sincères de sa piété ne lui avaient pas donnés.

L'objet même de la littérature, l'œuvre littéraire à réaliser, lui parut si haute, si distante de ses moyens, qu'il ne l'aborda qu'en tremblant de respect. Il s'approcha de la littérature, comme on approche des choses saintes. Il y allait de tout son cœur et de tout son courage, mais non sans se défier de lui-même, non sans être pénétré de son indignité, qu'il lui fallait diminuer par la patiente acquisition de solides mérites. Dans de telles dispositions, rien de vil ne pouvait obtenir accès dans son esprit, ni les combinaisons de l'intrigue, ni les complaisances aux basses passions des cœurs vulgaires, d'où naissent tant de succès factices et prématurés. Ferdinand Fabre avait adopté, à la lettre, ce culte du Beau, du vrai et du bien dont les débutants littéraires ont coutume de se donner les apparences. Ce culte ne fut pas, pour Ferdinand Fabre, un vain simulacre bon à maintenir quelque décence sur les impatiences de son ambition. Il s'assimila à toutes les fibres de son être; il devint la lumière et la force de sa conscience, jusqu'à ses derniers jours.

II

La première découverte que Ferdinand Fabre fit sur lui-même, à son arrivée à Paris, ce fut qu'il ne savait rien. Il en a fait l'aveu, lui-même, avec sa coutumière bonhomie, dans une lettre à un journaliste qui lui avait demandé un morceau inédit de ses premiers écrits. Voici cette lettre :

7 octobre 1888.

Monsieur,

M..., un homme heureux, que j'aime beaucoup, a des histoires à conter; moi, je n'ai mot à dire. Après des

études bâclées à la diable, d'abord chez un oncle, curé de Camplong, qui ne savait pas grand'chose ; puis, au petit séminaire de Saint-Pons, chez des abbés qui ne savaient rien ; puis, au Grand Séminaire de Montpellier, chez des Lazaristes qui, venus de Paris, n'étaient pas tous des imbéciles, j'arrivai en octobre 1849, dans le voisinage du Jardin des Plantes.

Quel appétit de connaître, de savoir ! Tout était à recommencer, et je ne quittai plus guère la Sorbonne, le Collège de France, le Muséum, l'hôpital de la Pitié, où je suivis assidûment la clinique du docteur Michon. La belle époque de vaillance, d'enthousiasme, d'enlèvement vers les sommets de l'art et de la pensée ! Malheureusement, l'estomac intellectuel est comme l'autre ; il n'assimile pas tout. Le mien creva sous tant de choses trop avidement ingérées, et l'indigestion fut telle que je faillis y rester. J'allai revoir les Cévennes, le pays natal, et six mois sans livres me refirent fort et nouveau.

Vous êtes curieux, mon cher confrère, et vous allez me demander quelle fut ma besogne, à mon retour, dans ma chambrette solitaire de la rue Copeau. Parbleu ! je commençai un roman, *Étienne Thibaut*, que je déchirai, à peine achevé... Et puis ? — Puis j'en essayai un autre, *Rolande*, dont j'allumai les mottes que je brûlais au faubourg Saint-Marceau. — Et puis encore ? — J'en mis un troisième sur le métier, *Bénédict*, dont la première partie fut imprimée dans le *Monde Artistique et Littéraire*. Je ne possède pas une phrase de *Bénédict*, qui ne fut jamais fini, le *Monde Artistique et Littéraire* ayant été étranglé, dans une imprimerie de Passy, une nuit qu'il ventait très fort, par de féroces créanciers.

Je regrette vivement de ne pouvoir vous rien fournir pour votre article, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments dévoués.

FERDINAND FABRE.

Nous ignorons à travers quelles péripéties familiales, entre le mois de juillet 1848 et le mois d'octobre 1849, Ferdinand Fabre réussit à se convaincre qu'il était appelé à la vie littéraire, à l'exclusion de toute autre carrière, et décida ses parents à l'envoyer à Paris. L'adhésion de son père et de sa mère à son désir dut être encore assez facile à obtenir.

Sa mère l'aimait trop tendrement pour ne pas faire violence à l'angoisse qui l'étreignit, à la pensée de le savoir seul, dans cette grande ville, au milieu de gens qu'il ne connaîtrait pas. Son père pouvait parler de Paris, en homme qui l'avait vu. Il y était venu, pendant le premier Empire. Et il vint y installer son fils ; il y passa quelques jours avec lui, pour l'y apprivoiser, avant de retourner à ses travaux de routes départementales qui faillirent le ruiner, quoique, finalement, ils lui aient laissé une petite fortune.

« Nous allions souvent dans la rue de Rivoli, a écrit Ferdinand Fabre, dans des notes encore inédites. Mon père, en qualité d'appareilleur, avait été employé, en 1810, à la construction de cette partie des Tuileries, qui donne sur cette rue ; et il prenait plaisir à me montrer, à l'angle faisant saillie sur le ciel, la longue chaîne de pierres de taille que, lui-même, il avait fait placer. Quel temps ! Un jour, comme, sous sa direction, on hissait les blocs destinés à l'entablement, l'Empereur paraît, gravit le premier échafaudage, examine toutes choses, et daigne, en présence des ouvriers, lui adresser des félicitations sur la bonne conduite des travaux. En me racontant cette scène, dans ce Paris grondant autour de nous comme une mer, après des courses exténuantes, la voix du brave homme tremblait. Et moi, j'étais profondément ému ! »

Le père de Ferdinand Fabre put donc, au moins, rassurer sa mère, dans une certaine mesure, contre les appréhensions que l'effrayant Paris lui inspira, certainement, pour son fils.

Mais la tante Angèle ? C'est elle qui l'avait poussé à la vie ecclésiastique, presque malgré lui, afin de le mettre à l'abri des tentations, et de le préserver plus sûrement de la damnation éternelle. Et, au lieu de s'engager au service de Dieu, il irait vivre dans cette ville d'impiété, de débauche et de perdition ! Il se précipitait, autant dire, à la bouche même de l'enfer ! Ce ne dut pas être une petite besogne que de passer outre aux résistances de cette excellente femme, par trop timorée.

Si Fernand Fabre avait pu terminer *Ma Jeunesse*, il nous aurait donné, évidemment, le récit des résistances de la tante Angèle, contre sa résolution de venir à Paris. Mais la cruelle maladie qui lui arracha la plume des mains, durant les dernières années de sa vie, nous aura infligé cette lacune de ses confidences, comme elle nous aura privés de nombreux ouvrages qu'il avait en projet.

L'attrait que Paris exerça sur la jeune imagination de Ferdinand Fabre fut contre-balancé fortement, il n'en faut pas douter, par les appréhensions que cette ville énorme inspira à sa mère, et par les anathèmes de la tante Angèle contre ce séjour des abominations. Ferdinand Fabre ne s'est jamais acclimaté à Paris, entièrement. L'empreinte profonde des premières impressions le tint enraciné au pays natal, jusqu'à son dernier souffle. Les fascinations de la vie parisienne ne mordirent jamais sur sa sensibilité. Le Paris où il vécut, sauf une période passée aux Batignolles, dans la paisible rue de Puteaux, fut le Paris de la rive gauche, le Paris des livres, le Paris des Écoles, le Paris de la science et des corps savants. Il situa rarement, à Paris, l'action de ses romans. Encore n'est-ce que ce Paris austère, étendu autour de cette oasis de turbulence du quartier Latin, qu'il a choisi, quand il lui a fallu loger ses personnages, hors des presbytères et des pauvres demeures rus-

tiques de son pays natal. *Un Illuminé* est un de ses romans dont l'action se passe à Paris. Aucun personnage n'y traverse les ponts, pas même pour venir au théâtre. Cette constatation nous indiquerait assez à quel point les anathèmes vraisemblables de la tante Angèle avaient imprimé un pli de défiance, dans l'âme de son neveu, contre la ville dangereuse, où il se risquait, en venant s'y fixer, comme dans une région peuplée de pièges, hérissée d'alarmes et de tous les effrois qui surgissent de l'inconnu. Ferdinand Fabre ne tarda pas à s'aguerrir, évidemment, contre ces fantômes forgés par l'imagination de sa tante et par l'atmosphère inquiétante dont Paris, alors, paraissait enveloppé, au jeune homme trop tenu aux lisières qu'il était, en y arrivant. Mais il lui resta toujours quelque chose de cette défiance ombrageuse de Paris, qu'il y avait apportée, dès ses premiers pas sur son sol tourmenté. Et le vaste tumulte des passions parisiennes ne lui fut jamais qu'un spectacle à contempler, mais de loin, et sans envie de s'y mêler.

FÉLICIEN PASCAL.

(A suivre.

LE SALON DE LA SOCIÉTÉ

DES ARTISTES FRANÇAIS EN 1903

La première impression sincère, malheureusement fortifiée par la visite soigneuse, est ici celle du manque de conviction, du manque de choses à dire.

Il est entendu que l'institution des Salons ne correspond plus à nos mœurs, que les expositions particulières, plus logiques, lui ôtent presque tout intérêt artistique; que l'intérêt commercial même y est fort mal servi, la critique ne parlant guère que des gens connus et n'aidant en rien à la révélation et au gain des petits bons peintres de province; qu'enfin ces parades monstres ont quelque chose de forain, que les aspects en sont inharmonieux et que toute œuvre délicate et intime s'y décolore. Tout cela, on le sait avant d'entrer. Mais puisqu'il y a des Salons, pourquoi y pénétrer de parti pris avec un air dégoûté? Les contestations sur les divers arguments que je viens de rappeler doivent se produire en dehors des Salons, je pense même qu'il y a là toute une campagne à entreprendre systématiquement. Tant que l'institution durera, le critique doit plutôt, s'il en souhaite la suppression, n'y considérer que les œuvres et non les causes illogiques de leur entassement. Les hommes souvent rachètent les fautes des institutions. Or, ce Salon est un des plus mal défendus que nous ayons encore jamais vus : on dirait que personne ou presque, parmi les exposants, ne s'y intéresse. Ce n'est pas une synthèse, mais un amas : ce n'est même pas une société. Les œuvres y voisinent comme des cartes de visite sur un plateau d'antichambre, et il n'y a rien ici qui n'eût pu être remis à l'année prochaine.

Eh quoi! la nature est inépuisable, et voilà tout ce que ces 2 500 peintres, ces 785 sculpteurs, sans compter les autres, ont trouvé à dire d'elle! Les artistes de valeur et de science sérieuse ont refait les mêmes toiles que les années précédentes, aucun ne s'est donné la peine d'essayer un effort nouveau : réputés pour une manière, ils la conservent. Ayant réussi d'excellents produits, ils les fabriquent honnêtement et invariablement, comme une liqueur ou un chocolat renommés dont la fabrication scrupuleuse n'admet point de variante. Le plus grand nombre des exposants de second ordre s'attachent à imiter et à combiner les styles de deux ou trois maîtres, et à se constituer ainsi une médiocrité décente. On obtient des tableaux bien faits, rappelant tel artiste célèbre dont les œuvres coûtent trop cher. L'imitation obéit à des modes, et dès l'entrée on sait ce qui se porte cette année; tantôt Whistler, tantôt Besnard, tantôt les peintres de Glasgow sont démarqués. Ce Salon-ci tourne au gris, l'autre au noir. Après avoir ouvert les fenêtres, on les referme et on y met des stores. L'an prochain, on recommencera peut-être à faire rutilant... Il n'y a plus aucune conviction. Chacun pense à « son salon » en dehors des travaux quotidiens, et se demande ce qui fera le plus d'effet, du gris « distingué » ou du rouge « riche ». Que le peintre compte sur la fumée ou sur la flamme, l'essentiel est de tirer le coup de pistolet. La conviction n'existe pas davantage dans les sujets, les recherches de l'expression, l'émotion individuelle. Quand on suit la plupart de ces peintres de second ordre, on les sent hantés par une réflexion invariable. « Que vais-je bien pouvoir faire? » Les uns flânent, cherchant un motif : les paysagistes sont heureux à bon compte, les autres ouvrent des bouquins, trouvent des sujets, qu'ils composent et costument avec la patience ingénue du collégien compulsant le dictionnaire pour son thème. Quand le devoir est fini, la citation est inscrite au bas du cadre : ce sera une petite leçon d'histoire pour le bon public, jamais fâché d'apprendre comment on passait un gué en 1544, ou de quelle façon exactement sombra le *Vengeur*, ou quelle était la tête du duc de Bourgogne recevant les clefs d'une citadelle quelconque. D'autres épient la rue, les accidents, pour recevoir la petite secousse qui, par ces temps de *looping the loop*, leur donnera l'idée du tableau. Et, une année, ils font une bataille, et l'autre, une vierge captive, et l'autre, un mou de veau, ou la quatrième,

une *Peità*, — car il ne faut pas oublier la religion. Tout cela sans suite, au petit bonheur des sujets : rien de tout cela ne correspond à une évolution secrète de leur pensée d'artistes et d'hommes.

Enfin, les œuvres d'imagination ne se rencontrent presque plus. Chose curieuse et significative, nous sommes ici dans la vieille forteresse académique : et, d'année en année, s'y perd la double tradition de la mythologie et du tableau de genre. On ne voit presque plus de Biblis, je n'ai pas trouvé une Léda ni une Daphné. M. Bougereau doit en être bien mélancolique : ce qu'il appelle la beauté s'en va. Très peu de Gaulois, de ces Gaulois barbus qui nous réjouissaient tant. Très peu aussi de ces délicieux tableautins, trésors amoureusement reproduits par les magazines pour jeunes filles, et qui créaient des attroupements par leur fine plaisanterie « bien française » et leur humour bourgeois. Je ne relève guère au catalogue qu'un : « sale bête de singe, va ! » Cela est regrettable. Où sont les petits ramoneurs, les cruches cassées, les tableaux-rébus, les cardinaux festoyant et en contant une bien bonne? Tout cela ne tente plus les peintres. Les batailles persistent, avec beaucoup de fumée, si commode pour cacher les valeurs fausses des seconds plans : on trouve encore un lot suffisant de cuirassiers et de bousculades héroïques, avec boue, cadavres, drapeaux et sabretaches, — bien que M. Detaille se soit abstenu cette année. Mais c'est à peine si l'on rencontre deux ou trois de ces compositions symboliques dont ce Salon avait le secret et qui remplissaient de stupeur. On laisse Dante et Shakespeare tranquilles. Aucune Vérité ne sort du puits. Je n'ai pas vu un seul Romain. Les scènes d'intérieur sont toutes pareilles : des gens prenant du thé, ou lisant. En somme, il y a moins de mauvais goût criard, il y a un mauvais goût terne. On sent très nettement que l'impressionnisme a passé par là; même les académiques persistants éprouvent le besoin d'enluminer « à la Besnard » leurs nus cotonneux au dessin pauvre. Mais, après cette influence, est venue celle de la distinction grise que les étrangers introduisirent au Salon rival avec Whistler, La Gandara, Lavery, Alexander et d'autres. Et comme ce Salon rival était plus à la mode, celui-ci a voulu aussi être dans le train. L'esprit de pastiche n'y est pas mort : mais on a lâché l'académisme et le symbolisme classique pour être très moderne, et faire d'aussi mauvaise peinture sur des sujets plus contemporains.

Ce Salon ressemble donc de plus en plus à l'autre : ils s'étaient scindés avec violence; maintenant, ils sont porte à porte, les dignitaires jadis rivaux se congratulent, et les deux Sociétés finiront bien par se refondre. Même les Indépendants deviennent pareils. C'est qu'il n'y a qu'un type logique de Salon — et ce type ne sera jamais artistique, et tout ce qui n'est pas artistique arrive toujours à une conciliation dans le médiocre. Nous sommes donc en présence de paysages et de portraits, — le reste ne comptant pour ainsi dire plus : et il faut reconnaître que les échantillons exposés ici valent à peu près ceux de l'autre Salon. L'habileté n'y fait point défaut. C'est tout ce qui reste quand il n'y a plus de conception, de flamme, de méditation intense ou d'effusion lyrique, quand à l'*art de vocation* se substitue l'*art de carrière*. Mais il sied de passer maintenant à l'examen des cinquante ou soixante œuvres intéressantes qu'on rencontre dans cette foule.

*
* *

Les paysagistes sont aujourd'hui en possession de moyens très étendus. Leur genre a évolué dans le siècle avec une admirable ordonnance. La période romantique a été un soubassement parfait et immuable. La construction, l'anatomie du sol et des végétations ont été conçus par des hommes supérieurs : Corot et l'impressionnisme sont venus y ajouter l'étude raisonnée de l'atmosphère, l'appoint capital de l'observation des lois de la lumière; tout paysagiste un peu intelligent a constaté là des principes qui le guideront sans défaillance. Les défauts du style romantique, outrance des tonalités noirâtres, silhouettes trop sèches, composition apprêtée, pittoresque trop voulu, ont été atténués par l'impressionnisme. Mais les défauts de celui-ci, papillotement exagéré des tons, oubli du style propre d'un arbre, flottement dans le dessin, ont été atténués à leur tour par le souvenir du romantisme. Monet est partout visible ici ; mais M. Harpignies, M. Pointelin y donnent toujours leur sage et noble exemple, et de ces belles influences résulte, non la contradiction, mais la possibilité d'œuvres fortes. Il y a un contingent de paysagistes excellents. De ceux-là je ne citerai personne avec plus de sympathie que MM. Olive et Ravanne. M. Olive reste, parmi les peintres de la Méditerranée, un des plus solides et des plus fins. Ses falaises dorées, ses roches sanglantes, ses mers d'un saphir profond, noirâtre, strié de jade, ses flots lourds tachés d'écume lumineuse, ses ciels poudroyants, mourant dans une savoureuse agonie de violets, de roses et de verts, sont d'un homme qui comprend la vie de la matière mouvante, et d'un peintre vigoureux, sachant exprimer la clarté, l'air, le vent : j'ai passé l'hiver dans le Midi, j'ai vécu devant cette mer, je la retrouve dans les tableaux de M. Olive telle que je viens de la voir. M. Ravanne a les mêmes qualités, avec plus de brusquerie, plus d'intention dramatique, et une science profonde des valeurs. C'est un paysagiste de grande allure. Par

contre, si l'on veut voir la caricature du Midi, l'exaspération de Claude Monet poussée à la charge, dans une pluie de taches pâteuses qui gaspillent les tons les plus violents sans les harmoniser, avec des négligences voulues et désinvoltes qui ne conviennent qu'aux maîtres et trahissent seulement la facticité prétentieuse chez les autres, on trouvera tout cela en M. Gagliardini, en sa peinture maçonnée, truellée, où, malgré les placardements de couleur au couteau et les pointillages aveuglant d'abord la rétine, rien ne tient debout et rien n'a de consistance. Une petite *Rue à Villefranche*, de M. Le Sénéchal, avec des moyens bien plus minces, est autrement vraie et intéressante dans son application modeste et sincère. Au-dessus d'un déplorable tableau de M. Clairin s'accroche sans tapage une excellente étude de M. Gilbert Galland, *Vieux navire dans le port d'Alger*, qui mériterait mieux la cimaise. Je parlais récemment en cette revue de Cyrille Besset, qu'un mort cruellement prématurée nous a ravi : son étude de *Cagnes*, blonde, dorée, infiniment distinguée, est faite pour exalter les regrets. C'était un vrai artiste, ému et savant. Les *Venise* de M. Bompard sont parfois d'une facture un peu lourde et vulgaire, mais il y a là de la vérité, de la lumière, des dons, un éclat qui reste harmonieux dans la violence. De Mlle Bill, de M. Thiérot, de M. Cabié surtout, on trouve des œuvres de réel intérêt, et l'on peut en dire autant de M. Massé. M. Warren Eaton nous montre une *Bruges* sincère et jolie : voir ses toiles sera d'un bon exemple pour bien faire comprendre que les œuvres truquées, cuisinées avec des recettes de maîtres mal combinées, comme la *Bruges* de M. Franc-Lamy, ne seront jamais que de prétentieuses œuvres : rien de détestable comme un ragoût manqué et une sauce tournée, en peinture. M. Quost nous a toujours habitués à lire son nom au bas de bonnes études claires et savantes, d'une jolie harmonie : cette année, l'habitude nous restera. J'ai eu le plaisir de trouver, de M. Checa que je n'aimais point, un *Abreuvoir* peint avec force, avec talent, dans une manière large rappelant un peu la façon dont M. Besnard traite les chevaux. C'est une bonne étude vraiment, franche et d'une couleur heureuse. Je ne connaissais pas M. Marcel Bain : il a signé un *Jardin* où tout est juste, où la lumière chante sans détonner, où le dessin est excellent, où toutes choses sont bien de leur matière propre, et dont la technique est nette et charmante. C'est un des rares tableaux, parmi ceux qu'on voit ici, qu'on supporterait d'avoir constamment sous les yeux : il dénote un artiste de goût accompli.

M. Émile Wéry reste parmi les premiers naturistes de la jeune génération. Coloriste épris de tons assourdis où, tout à coup, éclate une tonalité somptueuse, il dessine, il construit, et il pense : il suggère l'émotion psychologique, sait faire transparaître l'âme d'un pays. Tout différent, mais aussi fort est M. Sorolla y Bastida : quel éblouissant harmoniste que l'homme qui a peint cette famille dans une barque ensoleillée ! Il y a là beaucoup de la magistrale franchise de Manet, un mélange de force et de délicatesse, une superbe vision, une exécution prestigieuse que ne dépare aucune virtuosité inutile. C'est savoureux, odorant, chaud : M. Sorolla est, avec M. Zuloaga, le plus remarquable peintre de l'Espagne moderne et celui qui a inspiré le plus d'admiration depuis Daniel Vierge. Enfin, il y a de la grâce, de la fraîche transparence, une harmonie pure dans le tableau des *Cygnes* de M. René His, qui est moins un tableau, me semble-t-il, qu'un panneau décoratif. Et j'ai à peine besoin de dire que MM. Pointelin et Harpignies envoient de belles choses calmes : leurs principes sont trop logiques et leur savoir est trop complet pour n'être pas à la merci des caprices de la chance. Là où ils voient, ils voient avec une âme grave, une conscience qui les garde de l'erreur, et ils ont vu passer des générations et des modes, non avec indifférence, mais avec tranquillité.

***

Une bonne vingtaine de portraits sont remarquables. Mondains ou frustes, décoratifs ou intimes, tous révèlent le savoir-faire, certains la science, un ou deux le style et l'âme.

Il serait cruel de parler de M. Bonnat et de son portrait de Mlle Bréval, et d'en dire la vérité : les admirateurs de cet artiste officiel conviennent eux-mêmes de son impuissance à comprendre comment une femme doit être peinte, et M. Bonnat n'est plus de ceux qu'il serait utile de discuter, et à qui l'opinion puisse suggérer quelque chose. Le portrait de M. Paul Maurou par M. Patricot est une œuvre sérieuse, solide et vivante. Il y a des qualités évidentes dans les deux figures de M. Armand Lejeune, elles sont sincèrement étudiées, sans grands moyens mais avec une volonté très nette. MM. Dilly et Miller ont du talent. M. Déchenaud, malgré l'éducation académique, en a aussi, et beaucoup : je ne crois pas qu'il compose jamais d'une façon intéressante, mais c'est un robuste peintre de figures dans la manière sombre, et il sait, il observe, il décèle le caractère sous la chair. Son portrait est sobre et fort. M. Lauth, qui a peint d'élégantes effigies, est un peu trop maniéré cette année ; M. Guinier est flou, influencé de M. Aman-Jean, et trop enclin à pastelliser, à prendre l'indécision pour la distinction : pourtant c'est un artiste fin. Un bon portrait de M. Alfred Palmer, un autre excellent, de M. Seymour Thomas, montrent d'heureuse façon la libre

influence de l'école de Glascow, tandis que les portraits vantés de M. Laszlo, avec leur facture lisse et déplaisante, leur groupement théâtral, leur luxe criard, ne dénotent que le genre de science qui plaît aux gens du monde.

Je ne veux pas jouer à Mme Beaury-Saurel le mauvais tour de classer sa toile, *Dans l'train*, dans les tableaux de genre; malgré l'intention assez inopportune du titre, c'est un bon portrait, tout simplement. M. Pascau, lui, n'a pas hésité à jouer à M. et Mme Gauthier-Villars le tour de les peindre déplorablement, alors que jadis M. Blanche y sut si gracieusement réussir. Quelle laide et triste présentation, quelle tranquillité dans le mauvais dessin! Il faut s'en consoler avec un remarquable tableau de M. Gibbs. C'est inspiré de Sargent et de Besnard, mais voilà comment on groupe deux figures, l'une assise et l'autre debout, dans un intérieur, et voilà aussi comment on rend visible une émotion double, la passion de la femme, la gravité de l'homme, dans ce *Chant du Soir* qui est une œuvre. Ce que je disais de M. Bonnat s'appliquerait à souhait à M. Jules Lefebvre, avec cette aggravation qu'il nous avait souvent, par de jolis portraits de femmes, consolés de ses compositions : de la *Madeleine*, si quelconque, il n'y a rien à dire, sinon que la foi s'en va et que de telles peintures ne la sauveront pas. Mais il est permis de s'étonner, devant *Hélia*, qu'un homme d'âge, dont la longue pratique d'un art, à défaut d'inspiration, devrait garantir le goût, donne une telle preuve de méconnaissance de l'harmonie. Une ouvrière fleuriste arracherait ces soleils de cette coiffure, si elle avait eu même le mauvais goût d'en essayer l'effet, — et M. Lefebvre les a sagement peints sans être choqué. Ce sont là des choses qui sollicitent non l'éreintement puéril, mais un grand étonnement et de sérieuses réflexions sur la vanité de la gloire officielle, et sur la façon dont voient des gens réputés, capables d'ailleurs de talent.

M. Hébert, par contre, se maintient. Il a toujours ses jolies harmonies prudhoniennes, un peu tournées au vert, mais douces et fines. Et M. Henner se maintient aussi. Il ne progresse pas, il ne change pas, il fait toujours le même tableau, c'est entendu : mais c'est toujours un bon tableau, de beaux verts sombres, de beaux bleus, de beaux modelés sulfureux et nacrés, la même poésie dont on connaît toutes les rimes et qu'on trouve toujours poétique, parce qu'elle repose sur deux ou trois principes harmoniques très justes. Quant à MM. Flameng et Humbert, qui ont grande réputation dans le monde, il est indéniable que ce sont deux hommes de grand talent ou plutôt de grand savoir-faire. Mais, vraiment, c'est un insuffisant idéal que le pastiche de l'école anglaise, et je ne puis me défendre, devant ces œuvres, de songer à des copies adroites de Reynolds et de Lawrence. Les portraits de M. Flameng sont très habiles, avec des morceaux parfaits; mais les valeurs ne sont pas toujours justes, la manière est sèche, et puis ces êtres n'ont pas d'âme. Ils posent, en un arrangement ingénieux et qui doit ravir les mondains : ils ne pensent à rien qu'à poser devant M. Flameng, et ils gardent pour eux ce qu'ils pensent d'autre. Combien les portraits de M. Sargent sont plus beaux! Eux non plus n'ont pas d'âme, mais ils vivent intensément de la vie physique, de l'éclat de leurs carnations : ceux-ci sont bien peints, mais il n'y a pas un frisson de vie, il n'y a que de la peinture. Quant à M. Humbert, artiste d'un indiscutable mérite, il se donne de plus en plus le genre de ne pas finir. Une esquisse soigneuse, avec des tons lâchés, des frottis négligents, lui semble atteindre à la désinvolture élégante et suprême des maîtres. Mais Reynolds finissait, surtout quand il avait l'air de ne pas finir! Tout y était! Il y a quelque chose de faux, de factice, de vaniteux et de douteux dans ces œuvres.

J'ai hâte d'en venir aux deux meilleurs portraits du Salon. L'un est de M. Ernest Laurent, artiste sûr, probe, d'une sensibilité exquise, qui n'a cessé de progresser : sa technique est subtile comme son âme. Pointillée comme certains pastels de Degas, construite par les transitions minutieuses des tonalités, insaisissable à qui la voit de très près, cette figure à trois pas se constitue, s'anime, vit d'une existence profondément pensive dans son harmonie de perle. Que vient faire dans ces halles criardes cette œuvre d'une si discrète et si tendre distinction?

Et l'autre portrait est celui de Mme Rochegrosse par son mari. Dans toutes les œuvres dramatiques et orientales de M. Rochegrosse, il y avait de beaux morceaux. En voici un qui est peut-être le plus beau qu'il ait jamais peint, et que je tiens pour une œuvre de premier ordre. Il contient tout, ressemblance intense, noblesse et décision de l'attitude, sobre puissance de l'harmonie, atmosphère, valeurs, style. Sur fond gris, avec un peu de parquet fauve, cette grande figure en noir ne se rehausse que par l'éclat même du visage, un miroitement de pierreries roses au cou, un feu de diamant au doigt, la note rose d'un ruban entre les oreilles du caniche noir : impossible d'être plus puissant avec des moyens plus simples. Tout cela chante, s'ordonne, surgit avec un mystère hautain, une fierté d'attitude où se retrouve malgré tout le peintre des princesses devant celle qui les incarna maintes fois dans son œuvre, et cependant l'effigie est entièrement moderne : drap, fourrure et plume; c'est un portrait considérable, une vraie réalisation de maîtrise.

*
* *

Il s'oppose, en place d'honneur, à l'œuvre capitale de ce Salon, à la décoration de Henri Martin. Où est le temps où Rochegrosse et Martin étaient relégués dans les coins par les officiels jaloux? Il n'y a plus qu'eux, et chacun le sent, qui fassent preuve de puissance et donnent ici du prestige. La décoration de Martin est son chef-d'œuvre. Pour ceux qui, comme moi, l'ont toujours aimé, depuis les temps lointains où l'on raillait cet artiste pensif, à l'âme généreuse, il y a une joie profonde à constater l'unanimité des louanges. Et c'est aussi l'impressionnisme qui triomphe avec Martin en plein sanctuaire académique. Ce grand paysage bleu et orangé, ces ombres, ces figures, cette technique sont d'un homme de la lignée valeureuse de Monet, et il n'y a peut-être que lui à l'heure actuelle pour mettre debout une composition aussi vaste, aussi strictement ordonnée. La poésie de cette âme un peu farouche est d'une concentration tout à coup détendue dans la tendresse : ainsi le groupe de gauche, celui des fiancés, d'une grâce si naïve et si naturelle, révèle avec une discrétion délicieuse le grand amour qu'il y a dans ce peintre longtemps hanté de symbolisme et de mysticité. Le paysage central, avec sa superbe ordonnance, ses faucheurs, ses rideaux de feuillages dorés, est d'un maître. Une seule pensée m'est venue et m'est restée devant cette œuvre admirable : « Quel dommage que Puvis de Chavannes n'ait pas vécu pour voir une telle belle chose! » Qu'il eût été heureux de voir sa grande âme passée dignement dans celle de Henri Martin, de voir cette noblesse, cette nature fervente, ce respect du vrai, cet art décoratif cherché dans l'inspiration immédiate d'un terroir!

Venues après cette page, toutes les œuvres de genre semblent inférieures ou superflues. Cependant, il en est quelques-unes qui ont de l'intérêt. Celles de Mlle Hélène Dufau sont, comme tous les ans, un des très rares attraits de ce Salon. Je n'aime pas beaucoup la *Grande voix;* mais la *Partie de pelote au pays basque* est un tableau surprenant de couleur, de vie, d'observation hardie, de justesse et de style. Mlle Dufau arrivera au premier rang des peintres de son temps. La *Vision de bal* de M. Matignon, le tableau des *Aveux* de M. Heyerdahl, le *Marché* de M. Grégoire, un nu de M. Abel Boyé, sont des œuvres qu'il faut regarder, ainsi que l'*Épervier* de M. Brémond, les paysages à figures de Mme Nanny Adam, le *Bal blanc*, d'un joli mouvement, de M. Avy, la toile de M. Raymond Woog enfin, dont je trouve l'intention morale un peu inutile, mais qui est une œuvre pleine de promesses picturales, avec des morceaux intéressants. M. Joseph Baü a toutes les qualités sérieuses d'un excellent intimiste : peut-être sent-il trop le musée. M. Alexis Vollon a une manière un peu crémeuse, mais un beau sentiment de la lumière, une science digne du nom qu'il hérite. M. Dierckx, en sa *Lecture de la Bible*, me rappelle l'austère Jacob Smits. M. Alexandre Struys, avec sa *Célèbre dentellière de Malines*, a fait un excellent tableau. La manière en est un peu sèche, l'atmosphère opaque, et ce sont ses défauts habituels : mais il a le sens profond du caractère. C'est toute une vie, toute une race qui s'évoque dans cet intérieur, et qu'encadre cette fenêtre ouverte sur le beffroi et les toits rouges de la vieille cité flamande. Dans toute œuvre de M. Struys, il y a une pensée, l'indice d'une âme méditante. M. Hanicotte esquisse avec adresse et savoir des scènes populaires qui me font penser à Charles de Groux, et c'est tout à son éloge.

On peut contester la toile de M. Gumery, ses rouges déplaisants; il n'en est pas moins vrai que ce promenoir de Lamoureux est observé par un dessinateur intelligent, qui comprend très bien les différenciations de l'émotion musicale selon les êtres qui écoutent. Son tableau est une tentative de « peinture pensée » qui me le fait presque aimer. De M. Hitchcock, une jolie figure hollandaise, pâle dans des branches fleuries, d'un ton charmant. M. Numa Gillet a un sentiment délicat malgré une tendance moyen-âgeuse qui n'ajoute rien à son talent. M. Ridel, attirant l'an dernier, est cette fois bien factice et bien prétentieux. On ne peut contester le savoir de M. Maxence : c'est ce qu'on appelle un homme très fort. Mais il pare comme des châsses des figures bien banales. A lui aussi le moyen-âgeux fait du tort : que ne laisse-t-il tous ces orfrois et tous ces bijoux, ce page falot jouant de la viole d'amour sans plus de conviction que les dames n'en mettent à l'écouter; que ne renonce-t-il à cette défroque pour peindre des figures expressives et exemptes d'une beauté poétique qu'il ne sait pas susciter? Ses réelles qualités trouveront alors leur juste emploi. Je crois inutile d'insister sur M. Gervais et M. Lavalley, qui nous prouvent l'un et l'autre que si l'on a le tempérament académique, toutes les contorsions du monde et tous les bris de vitres n'empêcheront jamais ledit tempérament de se montrer dans sa bonne grosse médiocrité. Les chromos de l'un et la *Cythère* ultra-frénétique de l'autre sont des Gérome maquillés à l'imitation des impressionnistes. M. Adler reste sérieux, fort, ému, psychologue attendri du peuple, en sa belle toile du *Banc*. M. Rochegrosse reste païen et voluptueux dans son étude de femme nue. La chair, les satins, sont d'une tonalité ardente, d'une exécution magistrale; l'attitude et le type même de cette femme musclée et lourde, puissante et saine sans grâce, détonnent dans ces somptueuses

étoffes ; mais le morceau est beau. Enfin, il y a dans la *Jeanne d'Arc* de M. Jean-Paul Laurens toutes les qualités qu'on lui sait. C'est une belle décoration grave, un peu froide dans sa science extrême : trop d'échafaudages, trop de soldats et de juges, détournent l'attention de l'héroïne, pauvre silhouette blanche perdue dans cet enchevêtrement de détails. C'est une œuvre exacte, mais peu émouvante. La figure de Jeanne à cheval est comprise d'une façon très intelligente : parmi tous les masques que l'on connaît de ce visage impossible à peindre, celui-ci me semble encore être un des meilleurs.

***

La sculpture est ici fort insignifiante — et à l'autre Salon elle ne l'est guère moins. Une dizaine d'artistes éminents suffisent à défendre le renom de la sculpture française, et parmi ceux-là un homme qui domine l'époque, européennement. Les autres ont plus ou moins de talent, plus qu'à l'étranger, moins qu'on ne le souhaiterait. Ceux-ci non plus n'ont pas grand'chose à dire. Ce sont toujours les mêmes nudités, les mêmes soldats congestionnés, les mêmes allégories que les années précédentes.

J'allais dire combien M. Gérome... mais je m'aperçois à temps que sa *Corinthe* est classée dans la section des « objets d'art décoratif ». Ce n'est pas, en effet, de la sculpture, mais un dessus de pendule, que cette figure aux jambes suggestivement disposées, soulignée par une classique inscription : *Non licet omnibus adire Corinthum*. Cet *adire* rend rêveur. C'est le « connaître » par lequel la Bible désigne les rapports sexuels. Ceci, et la statue de l'an dernier, prouve que décidément M. Gérome est encore aussi vert que les palmes de son frac, et ne déteste pas la grivoiserie au sel attique. Quant aux monuments plus ou moins énormes que l'on contourne dans le jardin du Grand-Palais, ils sont d'une analyse plutôt difficile. D'agréables statuettes de M. Moreau-Vauthier, un bon buste de M. Pierre Baudin par M. Vital-Cornu, une délicate idée de M. Boverie, qui a du talent, une œuvre intéressante de M. Birot, *Ames simples*, le *Père Didon* et le *Jules Simon*, de Denys Puech, où il y a beaucoup de science et de goût pour rehausser d'officiels sujets, c'est à peu près tout ce qu'on trouve, ayant rencontré tant de choses.

Il faut y ajouter, parmi les jolis bijoux de Gaillard, Fouquet et Desrosiers, les petites pièces exquises de Lalique, toujours égal à lui-même, deux belles œuvres, le *Pain quotidien* de Mme Berthe Girardet, qui est un sculpteur déjà magistral, et l'*Age mûr* de Mlle Claudel, passée à ce Salon. L'*Age mûr* a les plus fortes qualités de cette femme que j'appellerais « supérieure » si l'on n'avait gaspillé ce mot. Enfin, j'ai eu la joie de trouver dans un recoin une belle création dont personne, me semble-t-il, n'a rien dit. C'est un groupe de six femmes en plâtre patiné, *Les Pécheresses*, de M. Yrurtia, dont je n'ai jamais entendu parler. C'est de la grande sculpture. Il n'y a rien ici qui l'équivaudrait. Le modelé, le dispositif des figures, s'inspirent du tombeau de Philippe Pot et des *Bourgeois de Calais* de Rodin. J'ai pensé aussi à certaines créations de George Minne, qui a tant de talent et qu'on ignore à peu près en France. Mais M. Yrurtia est, malgré ces souvenirs d'ailleurs plus qu'honorables, un artiste de haut style, un penseur, un ému, et un très impressionnant sculpteur. Ces *Pécheresses* sont la seule œuvre intéressante que le Salon révèle. Il y en a bien une autre, le sarcophage de M. Rouchomowsky, mais c'est à un autre titre. Cette tabatière minutieuse, d'un travail fou, d'une désolante banalité de composition, ferait douter de la fausseté de la tiare où il y a de jolis morceaux, si l'auteur n'avait déclaré lui-même avoir simplement copié des atlas de gravures anciennes. On nous a dit le nombre des morceaux du squelette d'or, « reproduction rigoureusement exacte du squelette humain », ajoute ingénûment le catalogue. Cette mention rassurant les personnes éprises du vrai, fera rêver les oisifs sur ce que pourrait être un « squelette inexact ». Il est fâcheux que l'on ne crée pas au Salon une section des jeux de patience, après un tel précédent.

Il resterait à conclure. Mais le Salon lui-même ne conclut pas, n'ayant rien démontré. Ce n'est pas à son propos que j'irais déclamer sur la décadence des arts : les arts ne figurent pas ici; il ne s'y produit que l'art officiel, patenté, prévu, les jeux de la mode, et du hasard.

On sort en ne se rappelant presque rien — et déjà les peintres eux-mêmes pensent à autre chose.

CAMILLE MAUCLAIR.

LA VIE LITTÉRAIRE

Histoire Comique, par Anatole France.

Histoire Comique, par Anatole France. Calmann Lévy éditeur.

Anatole France est pourvu d'une grande gloire universelle. Il a obtenu tous les genres de succès, littéraires et, faut-il ajouter, politiques! Il nous a procuré, à nous Français, toutes sortes de joies délicates que nous avons toujours été assez fiers de pouvoir ressentir et que, par conséquent, nous n'avons jamais voulu dissimuler. Outre-monts, outre-mer, il n'est personne qui ne se flatte de faire de sa littérature tout le cas que nous sommes heureux d'en faire. Et je ne veux pas vérifier, en cet instant, si cela est

possible, s'il est permis aux indigènes de tous pays et de toutes races de goûter et même de comprendre Anatole France aussi complètement que nous croyons le goûter et que nous nous figurons le comprendre. Je ne veux pas rechercher maintenant si Anatole France ne représente pas le génie français dans ce qu'il a de plus incompatible avec les génies étrangers, s'il ne personnifie pas les qualités littéraires françaises en ce qu'elles ont de plus national, de moins perceptible aux esprits cultivés des autres nations, et assurément de moins assimilable par eux. Il nous plaît assez qu'à l'heure actuelle la littérature française rayonne sur tous les peuples pour que nous ne chicanions pas les admirateurs de nos plus glorieux artistes littéraires sur les raisons plus ou moins défectueuses et plus ou moins sommaires qu'ils peuvent se donner à eux-mêmes d'admirer infiniment les uns et les autres, et particulièrement Anatole France... Réjouissons-nous donc de tous les événements qui concourent à affermir notre suprématie intellectuelle...

Mais telle est la curiosité par avance enthousiasmée qu'Anatole France a partout suscitée par ses beaux ouvrages précédents que désormais nul livre de lui ne peut causer des admirations qu'on ne s'attend pas à éprouver. On est prêt à toutes les admirations... Ce qu'il y aurait d'imprévu, c'est qu'un de ses livres procurât une déception, même aux plus fieffés adorateurs d'un précieux talent contemporain... Et c'est ce qui pourrait advenir de plus heureux à France, dont la gloire comme le talent ne va pas sans quelque pernicieuse monotonie. En effet ni l'un ni l'autre n'est discuté. Fâcheux accord! Une gloire faiblit dès qu'on ne dispute plus sur elle. Un prestige décroît dès qu'on oublie de le contester. Une influence surtout s'anémie si, un seul instant, on ne songe pas à la combattre. Anatole France, qui n'exerce pas d'influence littéraire, jouit du moins, avec quelle ravissante nonchalance, d'une gloire et d'un prestige sans égaux. La publication de son nouvel ouvrage *Histoire comique*, qu'il s'est amusé à écrire indolemment, ne peut que les entretenir tous les deux, car elle cause justement cette déception bonne à ranimer les débats sur un grand écrivain et sur une grande œuvre. La déception est assez forte pour que les débats soient durables.

Anatole France a bonne opinion de ses admirateurs, qui sont tous ses lecteurs. Il ne doute pas par exemple qu'ils ne sachent la langue française dans toute sa pureté classique, et qu'ils ne connaissent parfaitement l'étymologie des mots. Et le titre singulier de son livre *Histoire comique* surprendrait les mortels ignorants du vocabulaire. L'histoire est comique : elle appartient à la comédie ; elle intéresse les comédiens ; mais elle n'est pas plaisante, ce qu'elle pourrait être, étant comique. L'histoire n'est pas plaisante! Et ceux mêmes qui savent le sens, tout le sens du mot français, regrettent un peu que l'histoire narrée avec une lente finesse par l'inoubliable auteur de *la Reine Pédauque*, ne soit pas comique dans les deux ou trois sens du mot...

Ils sont surpris ; mais vite le charme un peu grave et incertain du livre triomphe de leurs hésitations... Ils s'abandonnent au bonheur distingué de suivre une philosophie d'autant plus ondoyante qu'elle est plus dogmatique au travers d'une aventure dont les péripéties ne s'enchaînent point aussi logiquement que possible. La surprise se termine en séduction, mais reste tout de même... Et lorsqu'on s'est résolu à faire simplement ce qu'il convient de faire toujours en lisant un livre d'Anatole France, c'est-à-dire à chercher la personnalité de l'auteur dans ses héros et dans ses romanesques inventions, on se persuade bien vite que cette personnalité est toujours enchanteresse, mais qu'enfin elle manque de plus en plus d'unité et de précision, que les contradictions mêmes, qui naguère constituaient l'un de ses attraits, cessent désormais d'être harmonieuses, comme cela pourtant est bien nécessaire pour que des contradictions longuement exposées soient tolérables. Des événements ont passé depuis les années dernières, et les derniers livres qui ont détruit cette harmonie en rendent les contradictions plus sensibles. Il faut que l'harmonie se recrée : et il n'est pas surprenant qu'elle n'ait pu se rétablir soudain... Anatole France oscille, doute sur le choix entre deux directions littéraires... Dans *Histoire comique*, il s'engage tour à tour en ces deux directions.

Un nouvel Anatole France se prépare pour la littérature. Quel sera-t-il? L'*Histoire comique* ne nous permet pas encore de décider.

Le sujet du livre — qui est à peine un roman — ne nous révèle rien. Qu'il est donc malaisé de déterminer ce sujet! Et comme on sent qu'Anatole France ne s'est aucunement soucié lui-même de le déterminer! L'*Histoire comique* n'est pas la peinture, tant de fois essayée, d'un milieu de comédiens modernes. Cette peinture est esquissée à peine. Ce n'est pas la psychologie d'une artiste jeune, jolie, ambitieuse, aimée, amoureuse, frivole, infidèle, puérile, sotte. Cette psychologie est distraitement indiquée. Ce n'est pas l'observation d'un cabot tragique qui considère la vie comme un mélodrame où il faut, de toute nécessité, que quelqu'un meure violemment. Cette observation est traversée de toutes sortes de dissertations qui la compromettent, la déséquilibrent, la dénaturent... Ce n'est pas ceci, ce n'est pas cela; c'est un peu tout ceci, c'est un peu tout cela; c'est

tantôt ceci, c'est tantôt cela. Il y en a pour tous les goûts. Reste à savoir s'il y en aura suffisamment pour chacun de ces goûts.

Mais tous les romans d'Anatole France furent combinés de cette manière. L'histoire, le « conte » n'est jamais intervenu que pour relier toutes sortes de dissertations philosophiques et morales qui étaient la matière essentielle des livres. En vérité, Anatole France n'a jamais composé de romans, mais des récits philosophiques à la façon du XVIIIe siècle... Ici l'on voit une petite actrice de l'Odéon, Félicie Nanteuil, douée de toutes les médiocres qualités indispensables pour entrer au Théâtre-Français, y échouer avec éclat, en sortir avec plus d'éclat encore, comme se réhabilite un génie méconnu, et tomber vers la quarante-cinquième année dans un oubli tumultueux. Félicie fut aimée d'abord par l'acteur de mélo Chevalier. Mais maintenant elle aime selon son importance au théâtre et se donne, par conséquent, à un jeune diplomate, M. de Ligny-Chevalier est assez indiscret pour se tuer devant la petite maison où les amours de Ligny et de Félicie cèdent à leur judicieuse fougue. Ils ne laissent pas que d'être troublés par cet importun suicide. Après l'enterrement où grouillent les cabotins bariolés, Félicie est prise de je ne sais quelle terreur maladive de Chevalier. Elle voit son fantôme incessamment, non pas son fantôme, mais Chevalier lui-même qui la regarde avec sévérité, lui adresse des paroles dont elle s'épouvante. Et cette « phobie » spéciale contraint Félicie de se refuser à Ligny qui ne comprend pas, et de rompre avec lui, qui ne comprend pas mieux... Et voilà ce que c'est que d'aimer prématurément un acteur de mélodrame. Cy finit l'*Histoire comique*.

Cette histoire abuse un peu du droit qu'ont les romans philosophiques et fantaisistes d'être mal composés. Si elle n'était pas contée par Anatole France, on ne s'intéresserait pas à elle, car on ne sait ni quel personnage en est le héros, ni pourquoi l'un est le héros du chapitre et l'autre le héros du chapitre suivant. Tous ces héros sont sur le même plan ! Oh ! que tout cela manque donc de perspective ! Et qui pis est, nul n'est au premier plan. De ces comédiennes et de ces comédiens, aucun ne semble d'abord tenir le grand rôle. Il n'y aurait que des comparses en cette histoire, s'il n'y avait au fond, tout au fond, Anatole France partout présent, se montrant à l'excès en ce moment, et ensuite fort gêné d'être là et ne sachant de quelle façon se cacher... Enfin, comme il va bientôt être utile que le roman finisse, il se décide à commencer : et nous assistons au petit fait-divers sus-mentionné, mais tout empêté d'idées générales un peu confuses...

Encore une fois, négligeons ces fautes qui furent celles des chefs-d'œuvre dont Anatole France nous a plusieurs fois réjouis. France manqua toujours d'imagination romanesque. Ses récits ne furent jamais extrêmement rapides. La vie qui circule en eux ne fut jamais excessive et trépidante...

Du moins parmi les récits languissants, dans l'action molle et un peu incohérente, s'animaient jadis des personnages marqués avec une vigueur assez forte. C'étaient les inoubliables Worms-Clavelin, Guitrel, Charlot, Lantaigne... Les héros de l'*Histoire comique* ne sont point animées du souffle de la vie. Ils ne correspondent pas à la réalité de notre temps. Tous ? Oh non ! les plus effacés sont les plus vivants. Anatole France, qui me paraît inhabile à développer logiquement un type, — observez l'insistance prodigieuse du falot Bergeret, — est un inimitable créateur de prestes silhouettes. Moins il appuie sur le trait, plus le trait est vif, et net et révélateur. Dans *Histoire comique*, la mère d'actrice, Mme Nanteuil, la vieille actrice Mme Doulce, le directeur de théâtre Pradel, quelques autres encore, Tony Meyer... vivent, et s'ils sont proches de la banalité, du moins ils passent rapides... et ils sont exquis. Mais incompréhensibles, insaisissables, inertes sont les petits héros qui occupent le plus de pages... Ils paraissent trop longtemps dans le court récit, ou reviennent trop souvent pour qu'Anatole France puisse les observer et les suivre sans lassitude. Ils se trompe sur eux... qui ne nous trompent pas parce qu'ils sont à la fois banaux et impersonnels... Pauvre petite cabotine vue tant de fois, cette Félicie Nanteuil ! Et de Ligny, diplomate veule et inexistant, fatigué d'avoir trop parlé et trop figuré dans tous les romans mondains !... Et ce qui rachète cette banalité mais nous déroute encore davantage, c'est que Anatole France se mêle à chacun de ses personnages même aux plus humbles, leur prête des sentiments, des idées qui sont les siennes, encore que dans *Histoire comique* le docteur Trublet (*alias* Bergeret) soit délégué particulièrement au soin de le représenter.

C'est le pire défaut d'un livre dont tant de détails charment, qu'Anatole France se soit ainsi confondu dans tous ses héros indistinctement, au point de donner à chacun deux individualités disparates, ce qui les empêche d'en avoir une... Et ce défaut s'aggrave, car la personnalité de France-Trublet-Bergeret est contradictoire, flottante. Il doute et il affirme. Ses affirmations sont impérieuses ; ses doutes le sont aussi. Affirmations et doutes se combattent dans les mêmes phrases. L'apôtre qu'est devenu Anatole France fait tort à l'ironiste d'autrefois. Ou bien, l'ironiste n'étant pas tout à fait mort, exténue presque l'apôtre...

Anatole France eut toujours une force incompa-

rable : son esprit si raffiné... Maintenant l'esprit est moins pur. Pour avoir guerroyé dans les combats vulgaires, et d'ailleurs nobles, de la vie contemporaine, Anatole France a pris un peu de cette vulgarité que ne peuvent fuir les ordinaires mortels... Sa raillerie délicate ressemble parfois à une plaisanterie; il lui arrive parfois d'être une facétie. Il raille, par aventure, comme un journaliste pressé :

Tout le monde sait qu'elle avait réduit son musicien de mari à un tel état d'épuisement qu'un jour il tomba dans son cornet à piston.

Il est souvent difficile de décider lequel est le plus fou, du fou ou de son médecin. On dit aussi que les hommes de génie sont enclins à la folie. C'est certain. Toutefois, il ne suffit pas d'être un imbécile pour être raisonnable.

(A l'église.) Pradel tira Trublet par la manche : « Docteur Socrate, je vous prie de me dire si, comme savant, comme physiologiste, vous voyez de graves difficultés à ce que l'âme soit immortelle... »

Il demandait cela en homme affairé et pratique qui a besoin d'un renseignement personnel.

— Vous savez sans doute, mon cher ami, répondit Trublet... (Etc., etc.)

— C'est égal, dit Pradel, d'entendre l'orgue, ça me f... des idées pieuses.

Agenouillée, la tête inclinée et la cendre voluptueuse de ses cheveux légers lui tombant sur le front, elle lisait, pénitente profane, dans son livre des paroles qu'elle ne comprenait pas et qui la rassuraient.

— Dans le temps, dit Roger au peintre Michel, j'ai connu sur la Butte l'oncle de Chevalier. Il était photographe et s'habillait comme un astrologue. C'était un vieux fou qui envoyait toujours à un client le portrait d'un autre. Les clients réclamaient... Mais pas tous. Il y en avait même qui se trouvaient ressemblants.

— Connais-tu Claude Bernard?

— Non!

— C'était un grand savant. Il a dit qu'il n'hésitait pas à reconnaître à la femme la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale.

Nanteuil en dégrafant son corset :

— S'il a voulu dire par là que toutes les femmes sont sensibles, c'est un rude cornichon!

Tout cela, réflexion faite, est peut-être plus fin qu'il ne m'a paru au premier abord. L'esprit d'Anatole France fut toujours parfait. Et simplement parce que nous le connaissons mieux, l'ayant beaucoup éprouvé, nous sommes un peu moins sensibles à ses charmes, et plus naturellement portés à voir en sa perfection des défauts... En est-il véritablement? Mais cette verve philosophique narquoise, si abondante jadis, est moins abondante maintenant et plus lente...

... C'est que de graves pensers agitent Anatole France, auparavant souriant et calme... Il a un nouvel état d'esprit... Mais, hélas! l'écrivain ne se transforme pas aussi rapidement que l'homme. Les événements des années récentes ont bouleversé son pacifique labeur, mais trop brusquement pour qu'il ait eu tout à fait le temps de se désaccoutumer du paradoxe... La ferveur apostolique d'Anatole France et son infatigable ironie se contredisent ici... Laquelle vaincra?

Et voici que, dans l'*Histoire comique*, un pyrrhonisme pessimiste, plus rarement optimiste, s'étale avec franchise, qui combat, interdit totalement ce progrès humain dont Anatole France s'est fait un des champions. Il déclare :

La bêtise, c'est l'aptitude au bonheur. C'est le souverain contentement. C'est le premier des biens dans une société policée.

Il est bien vrai que la morale est affaire de goût.

Il est possible que notre race persiste dans la mélancolie, le délire, la manie, la démence et la stupeur jusqu'à sa fin lamentable dans les glaces et les ténèbres. Le monde est peut-être irrémédiablement mauvais...

La justice n'est que le rêve de quelques imbéciles.

Les hommes ne sont pas faits pour savoir; les hommes ne sont pas faits pour comprendre. Ils n'ont pas ce qu'il faut pour cela.

Lorsque nous lisons ces maximes lapidaires et décourageantes, nous avons le sentiment que c'est bien l'écrivain Anatole France qui exprime sincèrement sa propre pensée; mais est-ce que l'apôtre Anatole France croit qu'on peut fonder sur de tels principes le progrès social dont il est friand, la société démocratique qu'il souhaite avidement d'établir pour le bonheur des hommes? O contrastes, ô contradictions!

Par ailleurs, l'apôtre prend sa revanche, il vitupère avec une égale sincérité les barbaries de la politique coloniale, la médiocrité constitutionnelle de l'aristocratie toujours privilégiée, l'Église adroite à exploiter son temps!... O contrastes! ô contradictions!

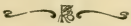
Bref, il est trop clair que les deux Anatole France ne se sont pas encore dégagés l'un de l'autre. Le rénovateur récemment apparu n'a pas chassé définitivement le sceptique appliqué, déconcertant, affligeant, joyeux... l'imperturbable ironiste... Ces deux hommes inconciliables ne font pas entre eux très bon ménage dans l'*Histoire Comique*. Anatole France a-t-il cette sincérité contradictoire de Mme Doulce, son héroïne cordiale, bienveillante et malheureuse :

Elle disait qu'on ne joue bien qu'en jouant avec son cœur. Elle professait que, pour exprimer fortement une passion, il faut l'éprouver, et qu'il est nécessaire de sentir les impressions qu'on doit rendre. Elle se donnait volontiers en exemple. Reine tragique, après avoir vidé sur la scène une coupe de poison, elle avait eu toute la nuit les entrailles en feu. Elle disait néanmoins : « L'art dramatique est un art d'imitation, et l'on imite d'autant mieux un sentiment qu'on ne l'éprouve pas. » Et pour

illustrer cette maxime elle trouvait encore des exemples dans sa carrière triomphale.

... En ce livre s'attarde l'ironiste. Mais les temps sont écoulés. Et c'est un peu la faute de l'apôtre Anatole France, si l'ironie de l'artiste nous plaît moins. Nous ne goûtons plus l'ironie que comme un moyen de lutte pour faire triompher des idées, anéantir des adversaires. Nous ne considérons plus la vie plaisamment. Cet état d'esprit, cet état d'âme railleuse, amorale, anti-sociale que le génie charmant d'Anatole France avait propagés, ne sont plus les nôtres. Belle occasion pour mesurer exactement ce que dure une tendance intellectuelle, littéraire dans notre société contemporaine ! Anatole France traduira-t-il en une œuvre renouvelée l'état d'esprit nouveau dont il fut assurément l'un des créateurs?... Il le pourrait, car son style si pur lui reste, merveilleux agent de persuasion... Mais nous ne savons. L'*Histoire comique*, ce livre chargé d'éléments contraires, incomplet, ambigu, nous démontre qu'il ne le sait pas lui-même. L'Anatole France nouveau reste comme le dernier disciple de l'ancien Anatole France, et un peu comme sa victime.

J. Ernest-Charles.



POÉSIES

Soleil couchant.

A l'horizon désert où dansent les bruines,
Parmi les ifs tordus et les pins efflanqués,
Un temple du Soleil étale ses ruines :
Des fûts de marbre roux inégaux et tronqués.

Seuls ils sont demeurés de l'édicule vide,
Où s'engouffre le soir un vol lourd de gerfauts,
Comme des survivants de l'époque d'Ovide,
Des arbres desséchés oubliés par la faux.

Une tristesse flotte autour dans l'herbe inculte,
Et jamais nul passant, pris d'un zèle pieux,
Ne va chercher si loin quelque effluve du culte
Qu'y recevait jadis le soleil glorieux.

Mais tout à coup voici que l'horizon s'embrase,
L'astre voilé de brume écarte ses haillons,
Et son disque sanglant à l'occident s'écrase,
Faisant jaillir partout ses fulgurants rayons.

La plaine resplendit dans une moiteur rose ;
Le sol aride et nu s'imbibe de clarté,
Et là-bas apparaît, nimbé d'apothéose,
Le temple que remplit son dieu ressuscité.

Tivoli.

La Sabine brandit contre un ciel de ténèbres
Ses pics dont les hauteurs déchirent l'horizon,
Et plus bas, sur les rocs, les eaux en pâmoison
Se roulent dans le gouffre aux étreintes funèbres.

Les eaux en pâmoison se roulent. On dirait
Qu'aboutissent ici tous les pleurs de la terre ;
Le torrent écumeux fume ainsi qu'un cratère,
Mais le gouffre profond engloutit son secret.

Cependant près de là demeuré par miracle,
Comme un nid d'Alcyon suspendu sur les flots,
Confident éternel des éternels sanglots,
Le Temple encor subsiste où se rendait l'oracle.

Et lorsque vient le soir, voilant le ciel obscur
Et qu'un brouillard léger descend des hautes cimes,
On croit te voir, penchée au-dessus des abîmes,
O blanche Albunéa, Sibylle de Tibur !

Jean Bertheroy.

THÉATRES

Théatre-Antoine : *Le Supplice du silence*, de M. Berr de Turique ; *Monsieur Vernet*, de M. Jules Renard ; *L'Attaque nocturne*, de MM. A. de Lorde et Masson-Forestier.

Trois pièces... trois adultères ! Tel est le bilan de cette soirée. C'est beaucoup. C'est plus que n'en réclament les plus impérieuses exigences. C'est assez pour nous dégoûter de la chose... En ce temps où l'adultère est la banalité, le lieu commun du livre et du théâtre, le Théâtre-Antoine tient le record de l'adultère... voilà qui n'est pas nouveau pour une scène d'avant-garde. Ah ! que M. Antoine fasse attention ! Il donne terriblement dans le bourgeois. Qui donc reconnaîtrait en lui maintenant le fondateur de l'ancien Théâtre-Libre qui connut des audaces étranges et que nous ne saurions approuver, mais du moins avait d'autres soucis que de doser ses spectacles à l'usage de tous les goûts, pour que la diversité des sensations s'équilibre en vue d'un goût moyen, ordinaire et bourgeois ! Cela, monsieur Antoine, ce n'est plus du théâtre, c'est de l'entreprise... Ce n'est plus de l'art, c'est de l'industrie : mélange habile et savamment ordonné qui peut garnir votre salle, mais n'a plus rien de commun avec un effort dramatique !

On sait que le public, les femmes surtout, aiment l'adultère au théâtre, plus encore peut-être que dans la vie, et on leur en sert pour leur argent. Voyons un peu la qualité. Je précise et je développe : 1° Adultère *consommé*, mais *une fois*, une pauvre petite fois,

avec accompagnement de déclamation bourgeoise et de niaiseries sentimentales, — est-ce la peine de faire tant de façons? — C'est celui de M. Berr de Turique, vous l'avez deviné sans autre signalement, l'auteur ayant la spécialité des romances pleurnicheuses. 2° Adultère *en préparation*, en instance si j'ose dire, mais qui n'arrive pas à sa conclusion, avec quelques jolis détails, et quelques fines nuances bien observées, assez proches de la caricature, — un Gavarni de 1903, — celui qui porte la signature de M. Jules Renard. M. Jules Renard excelle dans le détail, dans le trait; mais cela peut-être n'est pas suffisant à créer une figure. 3° Adultère *consommé*, bien consommé et répété, avec accompagnement de circonstances macabres et de pirouettes funambulesques, qui composent une production hybride du caractère le plus déconcertant. Ce dernier est l'adultère de MM. Masson-Forestier et A. de Lorde. Il nous est loisible d'assigner la part de chacun dans cette collaboration : de M. Masson-Forestier le côté drolatique et de M. de Lorde le côté macabre, — car il y a là spécialisation, monopole, brevet, et nul mieux que lui n'opère en ce genre. Dès avant le lever du rideau, une personne du sexe, ultra-moderne et manifestement en quête de sensations aiguës, inconnues et troublantes, prononçait derrière moi ces paroles significatives : « Quelle chance ! ma chère, nous allons avoir peur ! »

Ah ! que voilà donc une déclaration expressive, et qui va plus loin, si brève soit-elle, que son apparente brièveté ! Tâchons de pénétrer ses dessous psychologiques. Elle marque exactement ce que le public peut attendre d'un auteur, et, partant, ce qu'un entrepreneur de spectacles lui peut demander pour satisfaire sa clientèle, en vue du dosage habile qui garnira sa salle. Mais ceci n'est rien encore au prix de la révélation suivante, signe des temps : elle accuse, elle souligne la prédominance de l'émotion *physique* se substituant de plus en plus à l'émotion *sentimentale*, comme mobile d'intérêt dans l'œuvre dramatique. Elle substitue la sensation *pure*, *brutale*, à la sensation *transformée*, devenue idée ou sentiment, par où les œuvres de haute littérature se distinguent... des œuvres contraires. Disons-le, parce que rien n'est plus frappant : elle marque l'abaissement du genre dramatique au pire mélodrame, dont elle emprunte les trucs, les ficelles, les bas moyens, avec quelque chose de plus rare, j'y souscris, mais si peu qu'il est inutile d'y insister. Enlevez la pointe de sadisme qu'enferme l'*Attaque nocturne*, et vous aurez un bon *mélo*, peut-être moins bien charpenté que les modèles du genre, mais somme toute aussi caractéristique, et dont les moyens d'action sur les nerfs des spectateurs ont exactement la même origine. Le public, qui est simpliste, ne fait pas la différence, car il n'a pas à analyser ses impressions. Mais pour nous, qui avons mission ds nous substituer à lui et de projeter quelque lumière sur ce qu'elles offrent de confus, il est au moins intéressant de le faire en partant d'un tel point de vue.

... Donc nous sommes en province, dans un trou de province, et le décor représente l'intérieur d'un commissariat de police. Le commissaire, homme jeune encore, et manifestement plus soucieux de plaire au beau sexe que de rechercher les délits, — c'est M. Antoine qui tient le rôle, — bâille d'ennui et fait confidence à l'un de ses agents de la monotonie de ses fonctions. La nuit tombe; il reste seul et va se retirer dans sa chambre, lorsqu'il entend un bruit soudain et des clameurs de femme. On frappe à l'auvent du commissariat : après quelques hésitations, il ouvre, et une femme en vêtements de nuit fait irruption dans la pièce. Au milieu d'exclamations indistinctes, elle parvient à lui faire comprendre qu'elle, Mme Levallois, bourgeoise estimée, considérée dans la ville, a reçu nuitamment chez elle, pendant une absence du mari, son amant, Jules Bonnard... que ledit Bonnard vient de mourir soudain dans le lit conjugal, et qu'en conséquence elle est perdue, si le commissaire ne veut pas l'aider à sortir de cette cruelle situation. Elle supplie, elle pleure, elle se trouve mal, — suprême ressource des femmes ! — Jusqu'alors, il a résisté aux prières; mais si belle apparaît à ses yeux la gorge de Mme Levallois, qu'il lui faut délacer pour qu'elle reprenne ses sens, si tentantes ses épaules, si parfait le modelé de ses bras, qu'il est désormais prêt à tout pour la satisfaire.

Pour être commissaire on n'en est pas moins homme !

Il y aura récompense, comment en douterait-il ! Et quelle autre récompense, je vous le demande, un jeune commissaire pourrait-il attendre d'une femme qui vient de voir expirer son amant dans le lit conjugal... oui, quelle autre récompense que de succéder incontinent au défunt ! Cela vaut bien qu'on risque quelques dangers. Ils partent donc tous deux pour cette expédition délicate. Rideau.

Second tableau : Carrefour de la petite ville de province où l'on voit en angle la maison des époux Levallois. Il fait nuit. Mais au premier étage une lampe est encore allumée que la jeune femme oublia d'éteindre dans son affolement, et qui éclaire la pièce où gît le corps de Jules Bonnard. On entend des murmures de voix dans la rue voisine : c'est le commissaire et l'épouse infidèle pour lesquels il s'agit d'accomplir leur délicate besogne : se débarrasser du corps de Bonnard à l'insu de tous. Tout irait bien si un pochard, attardé par malheur, ne débouchait, en même temps qu'eux, au carrefour, et ne l'emplis-

sait de ses clameurs. Il faut à tout prix qu'il se taise. Le commissaire le brusque un peu plus que de raison, étant donné l'urgence, et tous deux finissent par pénétrer dans la maison des Levallois.

Troisième tableau : La chambre conjugale. Le corps de Jules Bonnard est étendu sur le lit, immobile et comme figé dans la mort. C'est un gaillard solide et qui pèse : comment vont-ils le descendre, car il s'agit avant tout d'en débarrasser le plancher et de faire croire qu'il a succombé dans la rue à quelque congestion. Brisée de fatigue et d'émotion, Mme Levallois ne saurait être d'aucun secours... et les voilà bien embarrassés. Soudain le corps remue, et la jeune femme renouvelle ses clameurs, donne en présence d'un fantôme. Jules Bonnard n'est pas mort : il n'a eu qu'une syncope, et le voilà qui revient à lui. Il ignore tout ce qui s'est passé, bien entendu, et voyant un homme dans la chambre, il est pris de terreur à son tour. On lui explique brièvement la situation, et le commissaire lui persuade — chose facile à comprendre d'ailleurs — qu'il n'a plus qu'à filer. Mais il est encore à moitié paralysé et ne peut mettre un pied devant l'autre. Alors, comme le mari peut rentrer, il faut rendre la situation vraisemblable et vraisemblable la présence de cet éclopé dans la demeure des Levallois. On simulera donc une attaque nocturne : Jules Bonnard aura été recueilli et soigné par Mme Levallois et le commissaire. Toutefois, comme il n'y a pas d'attaque plausible sans coups et blessures, celui-ci s'apprête à lui administrer une raclée qui ne laissera aucun doute sur l'urgence des soins que requiert son état. A ce moment même arrive un employé du chemin de fer porteur d'une dépêche annonçant que M. Levallois le mari, retenu par ses affaires, reviendra douze heures plus tard qu'il n'était attendu. Vous imaginez le soulagement de tous et la joie particulière de Jules Bonnard, qui peu à peu a repris ses sens et la conscience des réalités. « Que reste-t-il à faire? dit-il. — A filer! » s'écrie le commissaire, qui entend bien ne pas passer sa vie à tirer les marrons du feu, et juge équitable de jouir enfin tranquillement des charmes émus de celle qu'il a sauvée au péril de son écharpe. Et la morale de cette pièce, si vous y tenez absolument, demeure bien identique à travers les âges : c'est qu'en ces sortes d'affaires le mari, qui tout à l'heure rentrera tranquillement, est toujours le plus heureux des trois, sinon des quatre!

Vous voyez, sans qu'il soit besoin d'insister longuement, la complexité de cette donnée, et comment s'y mélangent, comment y fusionnent les divers éléments qui peuvent agir sur les nerfs des femmes : volupté de l'adultère auquel s'ajoute un piment de terreur. Cette venue soudaine dans la nuit d'une épouse dévêtue qui se trouve mal et qu'un jeune commissaire délace avec complaisance, sans doute plus que de raison, n'est-ce pas pour faire palpiter sous le corsage mainte poitrine qui dans la réalité ne connut jamais pour son compte une émotion de cette acuité? N'est-ce pas aussi pour justifier l'observation de ma voisine, évidemment sincère et convaincue : « Ah! ma chère! Quelle chance! Nous allons avoir peur. » — Adultère... terreur... voilà pour les émotions fortes, celles qui secouent l'individu et communiquent à ses nerfs le bienfaisant frisson produit par l'intensité des images. Pourtant ce n'est pas assez pour garantir le succès, car le public ne saurait longtemps supporter les émotions fortes, surtout quand elles sont purement physiques comme celles-là. Alors voici le coup du pochard!... puis le réveil du prétendu mort, et finalement son expulsion qui parut à la scène d'un comique irrépressible! Singulier mélange d'Edgar Poë et de Labiche, cuisine pimentée où se confondent les ingrédients les plus divers! Sommes-nous à l'Ambigu, au Vaudeville, au Palais-Royal? Plus exactement, ne sommes-nous pas aux trois théâtres simultanément? Dans une récente conférence prononcée avec succès et que la presse a commentée, M. Antoine assignait à son théâtre un rôle d'essai et de tentatives en tous genres... C'est rester fidèle à sa ligne de conduite que d'avoir monté l'*Attaque nocturne*... et je ne doute pas que ses actionnaires ne soient extrêmement satisfaits, car il n'est pas besoin d'être grand prophète pour lui prédire un succès. Peut-être cependant aurait-on pu rêver pour l'ancien Théâtre-Libre une autre évolution que celle qui s'accuse par le brutalisme funambulesque voulu, prémédité, et légèrement grossier, du *Téléphone* et de l'*Attaque nocturne*.

PAUL FLAT.

FRANÇAIS ET ANGLAIS EN ÉGYPTE

LA LUTTE D'INFLUENCES [1]

Les *school masters* envoyés à Taofikieh se considèrent tous comme des *gentlemen* et, suivant l'habitude de leurs compatriotes en pays de domination, ont la tenue qui convient à une caste supérieure, mais leur enseignement et leurs méthodes ne semblent pas valoir celles des Français. Nos éducateurs reprochaient aux Égyptiens d'apprendre par cœur sans réfléchir, par l'effet des procédés mécaniques qu'on emploie dans l'école arabe. Ampère raconte

1. Voir la *Revue Bleue* du 9 mai.

qu'un élève égyptien, interrogé sur le sens d'une phrase de Rousseau, ne trouvait rien à répondre, sinon qu'elle renfermait une hypotypose. Cette façon d'apprendre n'est pas celle qu'enseignaient nos compatriotes à Taofikieh; ils s'efforçaient de former l'intelligence et le jugement de leurs élèves. C'est à la mémoire, au contraire, que s'adressent ces petits manuels en forme de catéchisme trop souvent employés par les Anglais. On y apprend l'histoire, la géographie, la morale par demandes et réponses et le maître, raide, froid, soucieux avant tout de sa dignité, ne semble pas prendre grand intérêt ni à ce qu'il enseigne, ni aux élèves. Peut-être les indigènes, si leur choix était libre, préféreraient-ils, dans les écoles, des maîtres français, non par amour de leur nation, mais à cause de leur pédagogie.

A Taofikieh, la section française comptait, en 1898, 300 élèves, l'anglaise en avait 80; on avait, de plus, organisé depuis peu de temps une école normale exclusivement arabe et anglaise. La proportion des élèves s'est modifiée depuis, en faveur des classes anglaises, mais ce n'est point par le libre jeu des lois naturelles.

Les jeunes gens élevés à Taofikieh suivent pendant quatre années des cours primaires supérieurs semblables à ceux que donnent les écoles provinciales dont il sera question plus loin. A ces quatre années sont superposées : une école normale où l'on forme des directeurs indigènes, et trois années de cours secondaires suivis par les élèves qui se destinent aux professions libérales. Les candidats aux professions libérales sont pour la plupart des musulmans fils de fonctionnaires; l'uniforme qu'ils portent se compose de la redingote *stambouline* et du *tarbouch*, signe distinctif des *effendis*. Les externes arrivent et partent dans des omnibus spéciaux, car un fils de famille ne marche pas en Orient; on a eu beaucoup de mal pour les décider à jouer et à prendre de l'exercice.

Les internes vivent à la mode du pays; à chaque repas on leur sert un plat de viande, un plat de légumes et un plat doux indigène. Le pain est remplacé par des sortes de crêpes qu'on fabrique pendant le repas, et l'eau du Nil figure sur la table dans des gargoulettes de terre poreuse.

Les autres écoles moyennes du gouvernement n'ont habituellement que des externes et donnent un enseignement qu'on peut appeler primaire supérieur. Voici quelques notes sur l'une des écoles publiques de province, celle d'Assouan. Son directeur est un ancien élève de Taofikieh, qui savait le français mais qui l'a oublié en Angleterre, où l'administration l'avait envoyé avant de lui donner un poste. Il désire nous présenter son école en bonne tenue, et nous prie de différer notre visite jusqu'au lendemain après midi. Quand nous nous présentons, nous sommes salués militairement dans chaque classe par les élèves debout et portant la main au *tarbouch*. A l'école comme dans la mosquée, on ne se découvre pas, mais on quitte ses chaussures à la porte : voici dans le vestibule toute une flottille de babouches, comment chacun retrouvera-t-il les siennes? Les costumes sont des plus variés, mais presque tous européens; ce qui domine, c'est le complet acheté au *bakal*: nous aurions mieux aimé voir les élèves dans leur robe flottante de tous les jours, mais on a évidemment prié les parents de les habiller en notre honneur. On compte 200 élèves. « Si l'école était gratuite, affirme le directeur, nous en aurions plus de mille ». En première année, on ne se sert que de l'arabe et l'enseignement est donné par un *cheikh* à turban, sorti de l'école officielle. Plusieurs autres maîtres ont la même origine; quelques-uns sortent de Taofikieh, savent l'anglais et deviendront plus tard directeurs. Depuis la deuxième année jusqu'à la quatrième et dernière, on enseigne l'anglais par une méthode pratique, qui consiste à faire un ou deux cours dans cette langue; en peu de temps, les élèves arrivent à lire et à parler d'une manière suffisante. Il n'existe pas de section française.

Le matériel vaut celui d'une école française de même rang; il est presque tout anglais; je remarque bien un système métrique, quelques cartes et tableaux français, mais relégués dans l'antichambre et dans le cabinet du directeur. Celui-ci nous prie d'écrire quelques mots sur son album, suivant l'usage anglais. Nous trouvons dans les pages remplies un seul nom français, celui de l'éditeur qui a fourni les quelques objets d'origine française existant à l'école. La visite terminée, nous avons la curiosité de causer avec le directeur et les maîtres sur l'enseignement de l'histoire, et notre stupéfaction est grande de voir qu'ils connaissent mieux l'histoire d'Angleterre que celle d'Égypte.

Les écoles neuves, bâties sous la domination anglaise, sont larges, spacieuses, très propres, pourvues de salles de bains et de water-closets du dernier modèle. La mieux organisée est peut-être celle des filles, établie au Caire. Les maîtresses y sont Européennes, car dans ce pays de femmes voilées, l'unique école normale des filles a 6 élèves pour 3 professeurs, et le ministère n'a pu fournir qu'une seule institutrice indigène; les autres ont été d'abord Françaises, mais aujourd'hui, on ne nomme plus que des Anglaises. Dans les classes françaises, nous trouvons des maîtresses dont la tenue est modeste et les procédés purement traditionnels; elles font réciter la géographie par cœur et excellent dans l'enseignement de la couture et des ouvrages manuels. « Trop de broderies, dit le ministre, nos élèves en

feront assez plus tard dans la réclusion du harem. » L'esprit nouveau de la pédagogie française, qu'on remarque à Taofikieh, n'a pas pénétré jusqu'ici. La directrice, une dame anglaise, est secondée par un personnel anglais assez nombreux, secrétaire, économe, assistantes; toutes ces dames logent dans des villas de la cité anglaise, s'habillent avec élégance, et plusieurs viennent à l'école à bicyclette. Elles tiennent à donner l'idée que leur rang dans la société est assez élevé; elles semblent aussi mettre dans leur rôle d'éducatrices de l'activité et de l'initiative, elles paraissent enfin prendre un véritable intérêt au développement intellectuel et moral des Égyptiennes, en même temps qu'à l'anglicisation de leurs élèves.

Les établissements officiels pour les filles sont au nombre de deux seulement, avec 32 maîtresses et 195 élèves, mais des dames anglaises ou américaines ont ouvert un peu partout des écoles privées où certains parents commencent à envoyer leurs filles et les laissent jusqu'à l'âge du voile : encore convient-il, pour avoir des élèves, de faire quelques sacrifices aux préjugés des familles; on n'enseigne, par exemple, ni le chant, ni la musique, arts qui, au jugement des Orientaux, ne conviennent pas à une honnête femme. Il est exceptionnel que des élèves continuent leurs études après la treizième année : seules les familles pauvres sortent sur ce point de la tradition, dans l'espoir que leurs filles seront nommées à quelque emploi; le gouvernement choisit, en effet, quelques-unes des grandes élèves pour en faire des sages-femmes, rétribuées par l'État, qui portent le titre habituel des fonctionnaires et sont, par exemple, appelées *Fatma effendi*. Mais l'unique école des sages-femmes, annexe de l'école de médecine, n'a que 19 élèves. « Pour les élèves que nous ne pouvons pas placer, dit Arbin Pacha, il n'y a pas deux solutions, ce sont des filles perdues. » Personne, en effet, ne veut les épouser, et il n'y a pas d'emploi pour elles dans l'Égypte actuelle. La faute n'en est pas à l'éducation européenne, mais à des préjugés qu'elle seule peut détruire.

Cette éducation va, comme je l'ai montré, se donner désormais dans la langue anglaise. En 1898, on entendait encore partout le français, et l'anglais était ignoré du peuple. D'Alexandrie à la première cataracte, j'ai pu me servir partout du français et je n'ai été qu'une seule fois obligé d'employer l'anglais avec les fonctionnaires indigènes. Les bateliers et les âniers même, malgré l'affluence des touristes américains, se servaient habituellement de quelques mots français pour se faire comprendre des étrangers. Enfin les fils de famille achevaient jusqu'à présent leurs études, soit dans les écoles et facultés françaises du Caire, soit en France. Beaucoup tenaient à prendre leurs grades chez nous; on rencontrait dans le quartier Latin, à l'époque des examens de droit, des troupes de jeunes Égyptiens reconnaissables à leur *tarbouchs* et à leur habitude de se tenir l'un l'autre par le petit doigt de la main; mais ces jeunes gens voulaient tous être fonctionnaires, et c'est maintenant l'Angleterre qui dispose des places. L'enseignement du français n'est pas supprimé, mais les emplois sont réservés à ceux qui apprennent l'anglais. On n'a pas absolument interdit aux directeurs de conserver dans leurs écoles une section française, mais leur avancement dépend du succès de la section anglaise. De la sorte, sans brutalité apparente, on avait, dès la rentrée de 1898, fait disparaître les sections françaises de dix-sept écoles et diminué le nombre des élèves dans toutes les autres. Le mouvement a continué depuis : il ne remonte guère avant la période des difficultés qui se sont produites à propos de l'expédition du Soudan. La guerre aux fonctionnaires avait commencé longtemps auparavant; l'hostilité contre la langue n'a guère produit ses effets avant 1898. On raconte qu'après Fachoda, le Sirdar, rentrant à Assouan fort indisposé contre les Français, avisa dans la rue quelques enseignes françaises, celles de marchands grecs qui se servaient de notre langue dans leurs rapports avec les étrangers. Or Assouan fait partie de la zone militaire où le chef de l'armée a pleins pouvoirs; il ordonna que ces enseignes disparussent immédiatement et on les supprima. Dans cette région éloignée, nous n'avons rencontré, lors de notre passage, qu'une seule inscription française, gravée sur les pierres d'un temple antique dans l'île de Philæ; elle elle conçue en ces termes :

« L'an VI de la République, le 13 messidor, une armée française commandée par Bonaparte est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les Mamelucks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant la première division, les a poursuivis au delà des cataractes, où il est arrivé le 13 ventôse de l'an VII. »

C'est ainsi qu'à l'entrée de la Nubie, le Français est menacé de passer au rang de curiosité historique; dans le reste de l'Égypte, on n'a pas pu le proscrire comme à Assouan, mais on travaille, par les moyens exposés plus haut, à lui faire perdre son privilège.

Nous avons beaucoup à nous plaindre de l'administration scolaire anglaise; mais nos griefs ne doivent pas nous faire oublier que l'enseignement et l'usage de notre langue ne lui portaient pas ombrage avant les événements de 1898. Si nous risquons de perdre un des avantages les plus certains que nous ayons conquis en Égypte, un de ceux qui devaient être le plus chers à une nation intellectuelle plutôt que commerçante, exportatrice de littérature,

d'idées, de pédagogie comme la France, notre « politique de coups d'épingle » en est bien un peu responsable. Et comment aurait-elle été possible sans l'ignorance du public français?

*
* *

Les Égyptiens qui occupent les hautes fonctions, représentent la classe la plus instruite et la plus moderne, celle qui est apte à se former une opinion sur le régime actuel : ils sont menacés dans leur pouvoir et dans leur dignité par la méthode anglaise qui consiste, ici comme dans l'Inde, à maintenir l'armée des fonctionnaires indigènes sous les ordres d'un état-major exclusivement britannique : double raison pour que leur avis soit des plus intéressants à recueillir.

Nous allons visiter le *moudir* d'une province. Il habite au bord du Nil, sous les palmiers, une belle maison à terrasse, crépie de rose : sa dahabieh amarrée au quai sert à loger les Européens auxquels il offre l'hospitalité. Le *moudir* parle un excellent français; il ne sait pas l'anglais, mais il le fait apprendre à son fils, qui vient de quitter la section française de l'école Taofikieh : « Connaissez-vous, me dit-il, le livre de M. Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* On m'a conseillé de le lire, je l'ai fait, et j'ai été si parfaitement convaincu, que je voulais envoyer mon fils dans l'institution louée par l'auteur. Je m'en suis ouvert à un administrateur anglais qui m'a déclaré que cette institution ne serait pas mon affaire, et qui m'a désigné un collège où j'ai mis mon fils : l'enfant est un peu mou; il ne se plaît guère aux exercices physiques des jeunes Anglais, mais je veux qu'il prenne l'habitude de l'activité. L'éducation anglo-saxonne sera bonne aussi pour mes filles, dans la limite où les mœurs permettent de les en faire profiter. A ce sujet, j'attends une institutrice anglaise dont on m'a dit le plus grand bien et que je garderai à la maison. »

Pendant la conversation, on a attelé le landau; le *moudir* nous offre d'y prendre place avec lui : nous acceptons, et sous l'escorte de deux gendarmes à cheval nous arrivons devant un grand édifice occupé par les casernes, les prisons, les bureaux; à notre entrée, le poste sort et rend les honneurs. La porte est encombrée par une cohue de femmes et d'enfants; c'est le jour de la visite, c'est aussi le jour du tirage au sort. « L'affluence vient des familles qui accompagnent le père pour savoir s'il aura un bon ou un mauvais numéro, car la plupart des fellahs sont mariés et ont des enfants avant l'âge de la conscription. Ces malheureux ne traduisent guère au dehors l'angoisse qui les étreint; serrés contre la muraille, entassés sous la voûte de l'entrée, ils attendent sans grand bruit l'arrivée de l'officier anglais qui doit présider au tirage.

Nous faisons le tour de la prison; les hommes y vivent en groupe dans des salles nues, aux murs blanchis, bien éclairées et propres; chacun a pour dormir le *mastaba* ou cube de terre recouvert d'une natte qui sert partout de lit au fellah. Les habits sont fournis par les familles ou gagnés par le travail que l'administration anglaise a rendu obligatoire; les prisonniers font des meubles incrustés, des nattes de palmes, des tissus à la main pour le compte d'un entrepreneur; les moins habiles sont conduits au dehors, les jambes entravées, pour travailler aux routes ou aux canaux sous la surveillance des gendarmes. Personne ne les regarde avec malveillance et eux-mêmes n'ont pas l'air de s'estimer moins que s'ils étaient libres.

Au moment où nous repassons devant le poste, une parade d'exécution se prépare; un soldat égyptien va recevoir trente coups de fouet avec le *chat à neuf queues* du modèle officiel, approuvé par l'autorité militaire anglaise. Nous n'assistons pas à l'exécution et, d'ailleurs, mon guide est pressé de rentrer; c'est vendredi, le jour saint des musulmans, et voici l'heure de la prière où il n'est pas convenable que le gouverneur se promène en compagnie d'un infidèle.

A la moudirieh, nous nous trouvons en présence de fonctionnaires locaux qui parlent français. On sert un de ces repas des riches Égyptiens où s'unissent l'excellence de la cuisine française, la perfection du service anglais et la magnificence des livrées orientales. La conversation est assez vive entre notre hôte et nous, les autres convives parlent seulement quand on leur adresse la parole et leurs réponses trahissent un respect embarrassant. La sieste vient après le déjeuner, puis, vers la chute du jour, nous partons à baudets, escortés de gendarmes à cheval pour visiter des hypogées et grimper par les sentiers de la falaise jusqu'au bord du désert. Le retour se fait en pleine nuit, par les rues tortueuses où nous précède un cavalier qui pousse les cris d'usage pour faire ranger les passants : « Gare à tes pieds! Attention, ô femme! » A ces avertissements, les gamins accourent pour voir qui chevauche, les piétons se rangent sous les portes voûtées et les cavaliers, en signe de respect, descendent de leurs montures.

Quelques jours plus tard, un fonctionnaire égyptien nous conduit d'Assouan aux cataractes et à l'île de Philæ. Nous partons à travers les mamelons pelés qui dominent le Nil; des restes de fortifications, des traces de routes rappellent le temps où les Anglais, abandonnant le Soudan au Mahdi, établirent ici leurs lignes de résistance. « Ils ont fait construire et creuser un peu partout, dit notre compagnon, parce qu'il n'est pas bon que le soldat égyptien reste

oisif dans ses cantonnements. » Aujourd'hui, Omdourman vient d'être repris, les anciennes positions sont abandonnées et la vie ne s'y montre que par accident. Voici, au bord du sentier, près d'un tombeau dégradé, une grosse jarre d'eau où se désaltèrent les passants; un pieux fondateur a chargé un de ses héritiers du soin de la remplir. Dans un creux, c'est un abattoir en plein air, envahi par des vautours qui se disputent les entrailles des animaux. Ce rocher noirci est la pierre des veuves, où celles qui sont volées viennent allumer un feu, en faisant des prières : si l'oraison est exaucée, un feu secret s'attache au voleur et le consume jusqu'au moment où il se résout à restituer ce qu'il a pris.

Plus loin, on ne voit plus que rochers de granit; dans une ancienne carrière pharaonique, des pierres, taillées en obélisques sur trois côtés, attendent depuis trois mille ans les derniers coups qui les détacheront de la masse. Enfin, on débouche du désert dans l'immense fourmilière des travaux commencés pour construire le grand barrage de la cataracte.

Les fonctionnaires à l'esprit cultivé se voient réduits par les Anglais à des rôles inférieurs; ils en sont d'autant plus blessés, qu'ils ont connu le temps de la prépondérance française où les indigènes instruits arrivaient aux plus hauts emplois. Ils déplorent la ruine de l'avancement pour eux et leurs compatriotes, et ils disent volontiers : « Nous adorons la France », ce qui signifie : « Nous sommes mécontents du régime anglais. » Dans la crise de Fachoda, ils espéraient la guerre. « Les Français ne voient donc pas, me disait un officier, qu'ils seront dévorés par ces rongeurs, s'ils ne les arrêtent pas. Aujourd'hui, les rats tirent la nappe avec leurs dents; demain, il leur faudra le dîner! » Un autre s'écriait, quand le maintien de la paix fut assuré : « Alors, les Anglais n'ont qu'à mettre la main sur tout et vous ne direz jamais rien! » Au fond, ils voyaient avant tout, dans le conflit, les chances que pouvait avoir leur pays de redevenir indépendant. « Le commandant Marchand nous a rendu un grand service, disait un personnage important, parce qu'il a obligé l'Angleterre à mettre en avant les droits de l'Égypte pour réclamer Fachoda. » Comme la France a refusé de débarquer en même temps que l'Angleterre en 1882, comme elle ne revendique pas le *condominium*, mais s'est mise à invoquer le droit des gens contre l'occupation anglaise, il est naturel que les Égyptiens, capables de comprendre la situation, aient, en 1898, parlé de notre pays en termes favorables; mais, sous les fleurs de rhétorique, on découvrait toujours une opinion qui pourrait se résumer dans cette formule : « L'Égypte aux Égyptiens! »

Pour caractériser leur état d'esprit, le mot qui convient n'est point patriotisme, mais panislamisme. Les Égyptiens instruits ont pour le khédive l'attachement le plus sincère, mais au-dessus de lui, ils considèrent comme leur chef suprême et vénéré le Commandeur des Croyants, le sultan de Constantinople. Ils admirent les Turcs jusque dans leurs défaites. « J'ai vu leurs soldats à Plevna, me raconte un colonel; un régiment reçut l'ordre de charger, il se forma en colonnes d'attaque, les hommes plièrent leurs *tarbouchs* et le mirent dans leur poche, pour ne pas le perdre, car ils n'en avaient pas de rechange, et tous s'élancèrent en criant : « Gloire au Padichah! » Ah! si nous avions eu de pareils soldats! »

Les victoires du Sultan sur les Grecs ont enthousiasmé les musulmans d'Égypte. Chez un lieutenant qui tient garnison dans une ville éloignée, nous voyons des chromolithographies fabriquées à Berlin et représentant les batailles de la dernière guerre turco-grecque; destinées à la Grèce, pourvues de légendes grecques, importées en Égypte par le Grec du *bakkal*, ces images représentaient toujours les soldats du roi Georges dans une attitude héroïque, mais le lieutenant n'y prenait pas garde. « Voyez, Monsieur, me dit-il, en saluant militairement, ce sont les victoires de Sa Hautesse le Sultan. » Je pensais en l'écoutant à la fureur qui saisit Mohammed-Ali lorsqu'un diplomate européen lui demanda s'il voulait fonder un empire indépendant, lui qui faisait la guerre au Sultan depuis plusieurs années. « Vous êtes étranger, s'écria le pacha, et vous ignorez la façon de penser d'un musulman! Mais qui donne à votre gouvernement le droit de m'insulter dans ma maison? Savez-vous quel résultat aurait pour moi le démembrement de l'Empire? Tout musulman s'écarterait de moi avec horreur, mon fils tout le premier... Le Sultan est un fou, mais c'est Dieu qui nous l'a donné pour nos péchés. »

Les musulmans les plus humbles de l'Égypte ont un vague sentiment de la solidarité qui unit tous les membres de l'islam : les Européens de rang inférieur qui vivent en contact permanent avec le peuple m'affirmaient qu'au départ des Anglais pour le Soudan, ils entendaient dire partout : « De ces infidèles, il n'en reviendra pas un. » Lorsque le *Sirdar*, après la prise d'Omdourman, viola publiquement la sépulture du Madhi, c'était pour donner à des âmes simples la preuve matérielle qu'un prophète musulman ne fait pas de miracle contre un général anglais.

Si le sentiment panislamique est général, l'opposition raisonnée ne peut guère venir que de la classe supérieure des musulmans : les fellahs, tout en croyant que leur religion est la seule vraie, sont jusqu'à présent résignés à n'importe quelle domination; seuls les fonctionnaires réduits par les Anglais à un rôle et à des traitements inférieurs ont des sujets positifs de mécontentement. Dans cette dernière

classe même, une habile sélection peut écarter les indépendants et récompenser les dociles, une éducation appropriée peut assouplir les caractères. Chez les nouveaux fonctionnaires, on rencontre assez souvent le timide qui ose à peine se rappeler le français, qui ne répond pas aux questions embarrassantes et dont le thème ordinaire est le suivant : « Ici, on ne fait pas de politique, on s'occupe uniquement des récoltes. »

C'est pourtant un jeune fonctionnaire élevé en Grande-Bretagne qui nous a donné l'expression la plus forte de ce qu'on pourrait appeler le nationalisme égyptien : « On a traité l'Égypte comme la Chine, disait-il, mais j'espère bien que nous allons prendre rang comme le Japon ! (*I hope we are coming to the front as Japan did.*) » Il ne réfléchissait pas que le Japon s'est transformé tout seul en pleine indépendance et que l'Égypte, sous la domination anglaise, n'a aucune liberté d'allure. Pour qu'une opposition indigène prît quelque influence en Égypte, il faudrait qu'elle fût appuyée par l'opinion libérale en Angleterre; mais le libéralisme anglais est bien affaibli. Il faudrait donc que l'Europe consentît à réclamer pour l'Égypte le retour au droit ou à la tradition. Si l'Europe persiste dans son indifférence, l'Égypte ne tardera pas à devenir ce qu'elle n'est pas encore formellement, une possession ou un protectorat anglais.

La politique anglaise en Égypte n'est pas généreuse à notre égard, elle s'inspire de la logique et des réalités. La nôtre toute d'intentions a fini par nous faire plus de tort qu'à l'adversaire. Notre programme « tout ou rien » était trop ambitieux, nos moyens « les piqûres d'épingles » beaucoup trop courts. Jugeons notre œuvre.

Avant 1878 nous avions, sinon tout, du moins le premier rang : nous ne savons pas le garder. Allons-nous essayer de le reprendre, œuvre infiniment plus difficile? Nous assumons cette tâche ardue, et, pour l'accomplir, nous nous efforçons de mettre l'Europe continentale avec nous en prenant la défense de l'influence internationale contre la domination britannique; mais les puissances restent indifférentes à une tentative dont le profit le plus grand irait à la France; beaucoup même nous desservent pour gagner les bonnes grâces de l'Angleterre.

Alors si nous persistons dans notre attitude, ce sera la guerre; mais la nation n'en veut pas et le gouvernement ne saurait tout ensemble armer la frontière de l'Est et préparer une lutte maritime et coloniale. La sagesse conseille donc de négocier quand il en est temps encore : des concessions opportunes pourraient sauver en Égypte notre langue, notre part dans l'enseignement officiel, plusieurs de nos avantages, et au dehors nous en assurer d'autres. Loin de traiter, nous nous obstinons. En conséquence, nous rendons une à une nos positions sous les ripostes d'un adversaire que nous agaçons et, quand la question se pose dans son ensemble, c'est Fachoda. Nous avons à la fin sacrifié beaucoup plus qu'un arrangement ne nous aurait demandé et, au lieu des compensations qu'il nous aurait values, nous enregistrons une perte sèche, trop heureux si nous pouvions dire que notre échec ne mérite pas d'autre nom.

C'est l'histoire de tous nos conflits avec l'Angleterre; elle recommence en Abyssinie, sans parler de théâtre plus important et toujours sous la même forme. Tandis que les politiques anglais s'attachent au présent, s'acharnent à tirer le plus d'avantages possible, par la force s'il le faut, par d'utiles échanges quand ils en trouvent l'occasion, les nôtres sont hypnotisés par le passé : ils espèrent recommencer Richelieu sans songer que nos forces actuelles ont une limite et, ne pouvant réaliser leurs vastes pensées, ils en reculent l'exécution dans un avenir que la marche des événements rend chaque jour plus impossible ou plus lointain.

Des censeurs, trop sévères peut-être, accusent cette diplomatie à grands souvenirs, à trop lointaines ambitions, de couvrir le scepticisme, l'impuissance, le peu de responsabilité et de cacher une politique dont l'unique principe serait : « Pas d'affaires. »

Quels que soient les reproches formulés contre l'action extérieure de la France, ils doivent dépasser les agents et frapper le public lui-même. Dans un gouvernement démocratique comme le nôtre, la politique étrangère est ce que l'opinion la fait. Le véritable tort des Français n'est pas d'ignorer les affaires extérieures, car ils ne sont sur ce point ni plus ni moins en défaut que les autres peuples, c'est de laisser leurs passions parler plus haut que l'intérêt national. Ont-ils des préférences pacifiques? Leur optimisme à l'égard des étrangers ne connaît pas de bornes, leur indifférence à l'expansion française dépasse la mesure. Dans le cas contraire, l'action qu'ils rêvent s'inspire uniquement de l'amour-propre, souvent même de la jalousie : par exemple, ils prendront pour maxime qu'il faut avant tout « ennuyer les Anglais », ce qui dispense de réfléchir et d'étudier, mais ne donne pas le moyen infaillible de mener à bonne fin les affaires de la France.

ALBERT MÉTIN.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints Pères. — 13381. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 23 MAI 1903.

ASPIRATIONS

Roman.

Le 20 mai 1889, vers dix heures du matin, les élèves de huitième année d'un lycée de Moscou se présentaient chez le censeur. Celui-ci leur avait promis qu'il se renseignerait et leur ferait connaître, dès la veille de la date officielle, le résultat des épreuves écrites du baccalauréat. L'avenir des élèves dépendait du succès de ces épreuves. S'ils y réussissaient, ils étaient admis à subir les examens oraux, d'une difficulté bien moindre. Au contraire, en cas d'échec dans les épreuves écrites, il leur fallait ou abandonner le lycée, ou bien y passer une année supplémentaire. C'est pourquoi les seize élèves qui, cette année-là, s'étaient présentés devant les examinateurs, étaient tous venus s'informer de leur sort.

Depuis une demi-heure déjà ils étaient réunis dans la salle de récréation, vaste et claire, et, tout émus, ils attendaient l'arrivée du censeur. Par groupes de deux ou trois, ils arpentaient le parquet ciré où le soleil printanier mettait des lueurs vives, et ils causaient avec animation. Dans leurs visages pâles, fatigués, seuls les yeux brillaient. La plupart d'entre eux avaient les joues caves, résultat des insomnies, des efforts de mémoire et de la fièvre de préparation de tous ces derniers jours.

Près de la porte donnant accès de l'escalier dans la salle, et par où devait venir le censeur, se tenaient deux élèves, tous deux d'assez haute taille, tous deux bruns, les cheveux ras, et vêtus, comme leurs camarades, de courtes blouses noires serrées à la taille par une ceinture de cuir. Ils causaient avec volubilité. L'un d'eux s'appelait Mikheïev, ou « Mischka », ainsi que le désignaient ses condisciples ; l'autre était Kolia (1) Glebov. Mischka, avec des gestes nerveux et des paroles saccadées, allait et venait devant Glebov. Il zézayait, et ce zézaiement, ainsi que l'état de fièvre dans lequel il se trouvait, rendait sa prononciation incertaine. Malgré cela, Glebov le comprenait fort bien et l'écoutait avec une attention mêlée de tristesse. Et il songeait : « Aurait-il vraiment échoué, le pauvre ? Non, cela n'est pas possible. »

— Comprends-tu, comprends-tu ? — faisait Mikheïev avec vivacité, — j'étais tellement, mais tellement ému que j'en demeurais comme abruti. J'avais même oublié tout ce que je savais. Je suis recalé ! oh, sûrement, je suis recalé !

— Je me demande seulement, — reprit Mikheïev, — pourquoi j'ai ressassé tout cela, pourquoi j'ai pourri ici pendant tant d'années. A quoi bon ? qu'y ai-je appris ? *Panis, piscis, crinis, finis ?* Ou bien qu'il y a eu des guerres puniques, un pantalon de Pythagore ? Qu'est-ce que j'en ferai, dis-le-moi ?

— Tais-toi un peu, puisque nous ne savons rien encore, — fit Glebov. — Attendons que Mikhaïl Ivanovitch soit venu nous renseigner.

— Mikhaïl Ivanovitch ? Mais je le sais bien sans lui...

— Mikhaïl Ivanovitch ! Mikhaïl Ivanovitch !... chuchota-t-on à ce moment dans la salle.

Glebov se tourna vers l'escalier et aperçut la tête

1 Diminutif de Nicolas.

blonde du censeur, qui montait à petits pas en rajustant son binocle d'or. Tous se turent et s'avancèrent vers la porte. Le censeur salua en entrant tous les élèves qui l'entourèrent et se mirent à le questionner tous à la fois :

— Eh bien ! Mikhaïl Ivanovitch ?... Et mon ex-tempora grec ?

— Et ma composition russe ? Et mon problème ?

— Un instant, Messieurs, fit le censeur. Je vais procéder par ordre. Semen Pavlovitch (c'était le proviseur) m'y a autorisé. Demain, il n'y aura donc pas de proclamation motivée.

Ces paroles étaient prononcées par le censeur sur un ton tel que tous en comprirent l'importance. Et chacun d'eux songea : « Il y a donc lieu à des observations ? »

Le silence s'établit dans la salle. On n'entendait que le froissement du papier retiré par le censeur de sa poche intérieure, et le roulement des voitures sur le pavé.

— Arbouzov, — commença le censeur, — a réussi à toutes les épreuves écrites. Sa rédaction est médiocre : il a cependant un 3 (1).

— Dieu soit loué ! s'écria un petit roux, fils d'un marchand, en faisant vivement un signe de croix,

— Briansky et Boureniev sont admissibles.

Glebov entendit derrière son dos un profond soupir. Il se retourna et aperçut la face ronde de Briansky, dont les grands yeux bleus, — des yeux de verre, — rayonnaient de joie. Puis Briansky leva un bras, exécuta une pirouette sur sa jambe gauche serrée dans un étroit pantalon à la mode, et fit un bond jusqu'à la fenêtre.

— Vassiliev et Glebov admissibles, poursuivit le censeur. Vous, Glebov, vous avez donné du fil à retordre à Semen Pavlovitch.

— Et pourquoi ? demanda Glebov, se doutant parfaitement de quoi il s'agissait et sentant, à la nouvelle qu'il avait réussi à l'écrit, comme une chaude ondée d'infini bonheur lui courir par tout le corps.

Si bien qu'il eût été préparé et quoiqu'il eût étudié toutes les matières dans les moindres détails, il avait été, durant les examens, en proie à une telle surexcitation, qu'il avait douté du succès. Il avait été particulièrement ému quand il s'était agi de résoudre les problèmes : alors une sorte de stupeur l'avait envahi. Le tour venu de la dissertation russe, il s'était senti de si méchante humeur qu'une envie l'avait pris de se refuser à composer sur le sujet donné. Le thème était le suivant : « Pourquoi une véritable œuvre d'art doit-elle répondre à l'esprit de l'époque et de la nationalité ? »

Après en avoir pris connaissance, Kolia était resté longtemps à se demander si la question était, oui ou non, sérieusement posée. Que signifiait ce thème extravagant ? Que voulait dire : « répondre à l'esprit de l'époque et de la nationalité » ? Une véritable œuvre d'art devait-elle donc toujours se préoccuper de questions à l'ordre du jour, et du peuple, c'est-à-dire être tendancieuse ? Ou bien devait-elle refléter l'esprit du temps et l'actualité des événements qu'elle évoque ? Évidemment, le promoteur de ce thème avait dû avoir en vue le premier sens, car le second découlait de soi.

Mais alors, d'après cette formule, les *Tziganes*, de Pouschkine, sont-ils ou non une véritable œuvre d'art ? *Boris Godounov* (1), *Guerre et paix*, les tragédies de Shakspeare, etc., etc., autant de productions qui ne seraient pas artistiques ?

« Quelle œuvre se rapproche donc le plus de la définition du thème ? » — s'était demandé Kolia. Il était, devant ce sujet, demeuré perplexe et sincèrement indigné. Il avait songé à se lever et à déclarer au proviseur et à l'inspecteur général, qui, en frac bleu foncé à boutons d'or, assistait à l'examen, qu'il ne saurait composer sur la question posée. Mais la sagesse avait pris le dessus et il s'était résolu non à faire une dissertation, mais une parodie, ainsi qu'il l'avait lui-même avoué à ses camarades après la composition. Toutefois, il avait combiné cette parodie de telle façon qu'on pouvait la prendre au sérieux. Il savait que le principal était de ne point faire de fautes d'orthographe et de ne pas présenter moins de trois ou quatre pages ; le reste était secondaire.

Il prit donc le *Jouvenceau* (2), de von Wizine, et les *Ames mortes*, de Gogol, et, s'appuyant sur ces deux ouvrages, il rédigea, en une langue correcte, la composition prescrite.

Le proviseur s'était bien aperçu de l'état d'esprit dans lequel se trouvait le candidat pendant cet examen ; comprenant son hésitation, il avait, — comme le pensait Kolia, — partagé ses idées sur ce sujet.

A la question posée par ce dernier, le censeur répondit :

— Semen Pavlovitch a tenu compte de cette considération que si votre composition avait quelque chose de terne, la faute en était au sujet, et que vous étiez un des plus développés de la classe.

Ce disant, il lui souriait avec bienveillance.

— Ah ! merci à Semen Pavlovitch, s'écria joyeusement Kolia. Je savais bien qu'il me soutiendrait. Mais aussi, quel sujet !

— Oui, oui. Pourquoi ce « vraiment artistique » ?... Ce n'était pas bien clair, fit le censeur.

Il voulait montrer que, lui aussi, avait une opinion

(1) Dans les lycées russes, la note maxima est 5.

(1) Tragédie de Pouschkine.

(2) Célèbre comédie russe du XVIIIe siècle.

littéraire et artistique. Puis il reprit la lecture des noms des élèves qui avaient subi victorieusement les épreuves écrites.

A présent, Glebov attendait avec impatience celui de Mikheïev qui, caché derrière les autres, demeurait anxieux. Il battait constamment des paupières, suivant sa coutume et comme il le faisait en classe, quand il ne savait pas suffisamment sa leçon. Glebov se demanda encore s'il était possible que Mischka fût réellement « retoqué », ce qui pour lui eût été comme un arrêt. Glebov savait combien Mikheïev avait peiné pendant les deux derniers trimestres, les deux derniers mois surtout, où il n'avait presque pas dormi, et combien son envie était grande d'entrer avec ceux de sa classe à l'Université et de coiffer enfin la casquette d'étudiant. Et Kolia se sentait ému comme s'il se fût agi de sa propre destinée.

— Mikheïev, lut le censeur. Mikheïev, répéta-t-il. Puis il s'arrêta et regarda par-dessus son binocle.

Mikheïev, pâle, muet, baissait les yeux.

— Vous n'êtes pas admis aux épreuves orales.

— Et pourquoi cela ? fit soudain et presque brutalement Mikheïev.

— La composition russe, les ex-tempora, les problèmes, tout est insuffisant.

— Ne pourrais-je racheter cela à l'oral ? demanda Mikheïev, comme cherchant une dernière planche de salut. Et son visage hâlé devint plus blême encore.

— Non. On a décidé de vous laisser encore une année dans votre classe, et vous n'avez plus d'autre espoir.

Le censeur se tut, tandis que les élèves, silencieux, regardaient Mikheïev, comme s'ils venaient d'apprendre la mort de quelqu'un.

***

Ils descendirent, franchirent la porte du lycée et, sans rien dire, gagnèrent la rue. Glebov accompagna Mikheïev chez lui, dans la crainte qu'il ne se livrât à quelque acte de désespoir. Il voulait aussi tenter de le consoler. Mais dès qu'il l'essayait, il sentait combien ses paroles avaient peu de chance d'y réussir ; d'ailleurs, lui-même qui était à peu près assuré du succès de ses examens, éprouvait une sorte de gêne à prodiguer ses consolations à Mikheïev qui avait échoué. Aussi parlait-il peu, attendant que Mischka s'épanchât de lui-même et allégeât ainsi son chagrin. Mais celui-ci s'entêtait dans son mutisme et marchait rapidement, la tête basse, les mains dans les poches de son léger pardessus.

Devant sa maison seulement, se tournant vers Glebov et l'appelant par son petit nom, ce qu'il ne faisait que dans leurs entretiens les plus intimes, il dit :

— Inutile, Kolia... Si tu viens chez moi pour me consoler, je te remercie, mais c'est peine perdue.

Ils franchirent la porte cochère d'un joli pavillon, propret, peint en jaune, situé dans une ruelle entre Pretchistenka et Arbat. Les parents de Mikheïev, ainsi que la plupart des familles de Moscou, étaient déjà partis pour la campagne, et Mischka restait seul, en compagnie d'un jeune gas villageois, Vagnka, qui lui servait à la fois de cuisinier, de laquais et de bonne d'enfant.

— Si je t'importune, tu n'as qu'à me le dire, je m'en irai, murmura Kolia, tandis que Mikheïev sonnait à l'entrée.

— Non, mon cher, répondit Mischka. Entre, entre... Je pensais seulement que tu avais autre chose à faire.

Kolia pénétra dans la salle à manger.

— Je voudrais savoir quels sont tes projets, dit-il en s'asseyant devant la table. Et d'abord, je veux que tu me promettes de ne faire aucune sottise.

— Tu m'as bien entendu, répliqua Mikheïev avec quelque humeur, je viens de dire à Vagnka que nous partirions demain pour la campagne. Là, je déciderai. Certes, je ne resterai pas dans notre maudit lycée... J'entrerai plutôt soit à l'Institut, soit au régiment.

— Ah ! seigneur Dieu ! s'écria-t-il aussitôt après, d'une voix pleine de larmes, en s'asseyant devant la table et enfouissant sa tête dans ses mains. Songe seulement combien j'ai traîné là d'années inutiles, à piocher tout ce fatras, toute cette saleté ! Et pour quoi faire ? Quant à y rester encore un an, ma parole, c'est au-dessus de mes forces.

Il releva la tête.

— J'espérais toujours, poursuivit-il en regardant devant lui. J'ai espéré jusqu'au dernier moment. Et puis voilà : « insuffisant » !

Il se dressa et, ainsi qu'au lycée, il se mit à aller et venir, comme pour se soulager.

Kolia resta chez Mischka durant une couple d'heures, puis il prit congé et s'en retourna chez lui, où il avait encore beaucoup à faire pour se préparer à la première séance des examens oraux, qui devait avoir lieu le surlendemain. Il espérait qu'à présent Mikheïev était suffisamment calmé pour se décider à quitter Moscou et à se rendre chez ses parents, où il oublierait plus facilement son malheur.

L'amitié de Glebov pour Mikheïev avait plusieurs raisons et datait de leurs premières années de lycée. Bien que leurs familles ne se connussent point, eux, non seulement se fréquentaient, mais ils se faisaient des visites réciproques dans les propriétés de leurs parents. Leur liaison était la conséquence de ce que, pendant de longues années, ils s'étaient assis sur les mêmes bancs, un peu aussi en raison de la similitude de leur caractère et de leur éducation, et de ce

qu'ils avaient la même façon de voir sur bien des choses. Tous deux aimaient la chasse et, au printemps, ils s'en allaient ensemble battre les buissons dans les environs de Moscou. Tous deux étaient des patineurs émérites, et maintes fois ils avaient pris part à des courses sur les étangs du Patriarche. Tous deux aussi lisaient les mêmes ouvrages et s'en formaient une opinion analogue.

Enfin, seuls des seize élèves de leur classe, Kolia et Mischka étaient arrivés jusqu'à la dernière année des cours sans avoir succombé à la tentation que tous leurs camarades considéraient comme fatale et qui, parfois, plongeait certains d'entre eux dans la débauche dès la quatrième année. Ils avaient vu tous les élèves, sous l'influence de leurs aînés, s'enlizer dans cette boue. Eux seuls s'étaient toujours indignés contre ceux qui pervertissaient les plus jeunes, ceux qu'on appelait les « fillettes » et qui étaient encore vierges et purs ; et toujours ils avaient résisté à cette pernicieuse influence.

Après avoir lu *le Gant*, de Bjœrnstjerne Bjœrnson, ils avaient décidé de garder leur pureté jusqu'au mariage, et ils avaient toujours professé cette opinion devant leurs camarades. Mais ceux-ci, en général, et surtout ceux des classes supérieures, les en raillaient et, en raison de cette conduite « particulière », les tenaient à l'écart.

Rentré chez lui, Kolia travailla tout le jour à traduire les tragédies de Sophocle, en s'aidant d'une traduction, puis à repasser ses verbes grecs.

« Dans dix jours, — songeait-il avec une sorte de rage, qui n'avait cessé de croître, d'année en année, contre ces classiques fastidieux, — dans dix jours, je vous jetterai à l'égout, là-bas, dans la cour!... Et Zeifert, et Tcherny, et les tragédies de Sophocle, et Cicéron, et Tite-Live, et Euripide, tous, tout ce qui pourrait, à un degré quelconque, me rappeler le lycée. »

Et il avait peine à croire qu'il serait libre un jour, qu'il n'aurait plus l'obligation, ni d'aller au lycée, ni de songer à tous ces livres.

« Mais pourquoi, pourquoi nous torturer ainsi pendant tant d'années? se demandait-il. — Dans cette prison, on vous torture à ce point que la tête vous tient à peine aux épaules, que les yeux se troublent et que les veines du front et des tempes se gonflent à se rompre. Est-ce donc si nécessaire?

« Oui, c'est probable, s'il n'existe rien autre chose, si l'on a besoin du baccalauréat, si l'Université est indispensable... Mais pourquoi l'Université est-elle indispensable? »

A cette question, Kolia ne pouvait trouver aucune réponse satisfaisante. Il se disait que l'Université était nécessaire pour les hautes études, pour s'ouvrir une carrière ; mais sachant que les études supérieures peuvent se faire en dehors de l'Université, par la simple lecture, et ne songeant lui-même à aucune carrière, il trouvait ces raisons insuffisantes.

« C'est donc, — se dit-il encore, — que le baccalauréat est inutile, de même que le lycée. »

Mais si, pendant huit ans, il y avait étudié pour se préparer à l'Université, il eût été stupide de ne pas aller jusqu'au bout. Et cette pensée le contraignait à poursuivre ses études.

« Mais, mon Dieu, comme tout cela est absurde, douloureux et dégoûtant! Quand donc les hommes vont-ils enfin trouver quelque chose de meilleur, de plus sensé? Combien de générations va-t-on torturer encore dans ces lycées-prisons, lieux de souffrance inutile? »

Ainsi raisonnait Kolia, non pas seulement en cette dernière année, où il lui était particulièrement pénible de tirer sur son harnais de lycéen, mais comme il avait raisonné toujours, dès la cinquième et la sixième année. Déjà alors, il aspirait à vivre, à agir, à apprendre des sciences plus pratiques ; déjà alors il avait vaguement conscience de l'insanité de ces maisons d'éducation et du mal qu'elles causent. Il cherchait à s'étourdir, à se consoler par la lecture de tous les ouvrages qui lui tombaient sous la main, par le patinage, la chasse, les visites et les flirts innocents. Toute sa vie, depuis l'âge de dix ans, il avait été amoureux de quelqu'un ; mais, en cette dernière année, il n'avait plus qu'un amour, celui de la liberté qui suivrait ses examens de sortie. L'aspiration vers cette liberté l'empêchait de penser et de s'intéresser à toute autre chose.

Après avoir pioché jusqu'au mal de tête, Kolia décida d'aller faire une promenade réparatrice. Il était onze heures du soir. Dans l'appartement de son oncle Pierre, frère de sa mère, chez qui Kolia demeurait depuis que ses parents étaient à la campagne, tout était silencieux. Sans doute, il n'y avait à la maison que sa cousine Katia, lycéenne de dix-sept ans, qui se préparait également aux examens. L'oncle et la tante étaient probablement allés, suivant leur coutume, jouer aux cartes quelque part.

Kolia quitta sa chambre, basse de plafond, et, pour ne déranger personne, descendit par l'escalier de service, en passant par la cuisine où, devant le samovar, étaient attablées la cuisinière et la femme de chambre.

La ruelle était déserte. La soirée était douce et tiède, le ciel de printemps clair et étoilé. Mais une odeur désagréable était répandue, et Kolia se rendit compte de sa provenance en rencontrant des tonneaux de vidange qui roulaient avec fracas sur le pavé. Et cette odeur était particulièrement déplaisante à côté de celle d'un tilleul parfumé qui embaumait l'atmosphère. Après cette rencontre, Kolia accéléra le pas en se dirigeant vers la porte d'Arbat

et les boulevards. Un désir irrésistible d'espace et d'air s'empara de lui.

Devant les portes cochères, se tenaient les concierges; aux carrefours, des agents, — déjà coiffés depuis le 1er mai de leurs casquettes d'été, — se promenaient, silencieux; des cochers rentraient au pas à leurs dépôts, d'aucuns chantonnant, d'autres se balançant de fatigue sur leur siège; les pâtisseries et les magasins de primeurs étaient encore ouverts.

Kolia franchit la porte d'Arbat et déboucha sur le boulevard Nikitsky. Il résolut de le longer en entier, ainsi que le boulevard Tverskoï, et de revenir ensuite. Le boulevard était éclairé et fort animé. On y coudoyait des étudiants et des ouvriers, des officiers et des femmes coiffées de fichus ou de chapeaux. Quelques-unes de celles-ci causaient avec des hommes assis près d'elles, et rien qu'à leur ton et à leurs manières vicieuses, on devinait aussitôt leur métier; d'autres étaient assises par deux, ou isolées. Deux ou trois essayèrent d'adresser la parole à Kolia, sans même qu'il se retournât.

« Pourquoi suis-je venu ici? songea-t-il. J'aurais mieux fait d'aller sur le boulevard Pretchistensky. »

Il fit encore quelques pas sur le boulevard et tourna à gauche par un passage qui menait à la Tverskaïa. Une fois sur le trottoir, il remonta de nouveau la rue.

Avant d'arriver à la pâtisserie Philippov, il prit à gauche et traversa la rue. La pâtisserie était brillamment éclairée à l'électricité. Devant le café qui en dépendait, se pressaient des clients qui entraient ou sortaient. Là encore, il y avait des étudiants et quantité de femmes attifées et maquillées. La grande salle était remplie de consommateurs assis autour de petites tables de marbre. On prenait du thé, du café, du chocolat, et l'on fumait. Dans l'angle de gauche, un groupe nombreux : trois dames, dont deux en mantes de velours et grands chapeaux, et l'autre plus modestement mise. Près d'elles, deux élèves-officiers, dans lesquels Kolia reconnut les Narejnov, et un homme en civil. Celui-ci, avec sa tête ronde à cheveux ras, se penchait pour parler à l'une des dames en mantelet de velours. Kolia le fixa et sentit tout son sang lui affluer au visage.

« C'est Mischka. »

Rien qu'à le voir, on s'apercevait qu'il était pris de boisson; jamais Glebov ne l'avait vu dans cet état. Il était toujours penché vers la femme dont chaque sourire accentuait, au coin de la bouche et des yeux, les rides de la peau vieillotte et fardée.

« Mischka! Mischka! Est-ce possible? » murmurait machinalement Kolia.

Mais il ne savait à quoi se résoudre. Après un instant d'hésitation, il entra résolument dans le café et, d'un pas décidé, se dirigea vers la table où était assis Mikheïev. Lui posant la main sur l'épaule, il lui dit à haute voix et tout en se penchant jusqu'à son oreille :

— Mikheïev, sors un instant avec moi; j'ai à te dire quelque chose d'important.

— Pardon, fit l'autre en s'excusant auprès de ses compagnons.

Les Narejnov se levèrent en saluant Kolia avec un aimable sourire. Ils le connaissaient pour l'avoir rencontré sur la piste du patinage, ou chez Mikheïev. Kolia ne prit même pas garde à leur salut, tandis que son ami tressaillait et se tournait vers lui en battant des paupières. Tout d'abord, il ne comprit pas bien qui l'interpellait; puis, ayant reconnu son camarade, il se leva avec un sourire confus et en vacillant sur ses jambes. Kolia s'étant dirigé rapidement vers la sortie, suivi de Mikheïev, ils se trouvèrent dans la rue.

— Mischka! — put seulement dire Kolia. — Rentrons, laisse tout cela.

— Que me veux-tu? demanda Mikheïev, d'une voix étrange et désagréable.

Il s'était déjà ressaisi et se tenait sur le trottoir, ferme, la tête et les yeux baissés.

— Que fais-tu là? Pourquoi? dit Kolia, tout en sentant que l'attitude de Mikheïev lui ôtait toute possibilité de le moraliser.

— Va-t'en, je t'en prie! fit brutalement Mikheïev. Tu n'as rien à me dire.

Et il rentra dans le café. Kolia avait envie de l'arrêter, de le saisir par les épaules, de le supplier, de le convaincre. Mais il ne put remuer ni bras, ni langue. Il savait que tout serait inutile.

Lentement, mélancolique et songeur, il suivit la Tverskaïa. Il était arrivé ainsi jusqu'au couvent Strastny, quand soudain il fit volte-face et revint brusquement sur ses pas. A mi-chemin entre le couvent et la pâtisserie, il s'arrêta de nouveau. Sur le côté opposé de la rue, il aperçut toute la société qui venait de sortir du café. Elle gravissait le perron d'une maison : les dames d'abord, puis les élèves officiers, et enfin Mikheïev. Et la porte se referma derrière eux.

Kolia lut l'enseigne : « Hôtel d'Italie [illegible] meublées ».

Et alors, avec plus d'évidence que jamais, il sentit autour de lui toute cette boue de la débauche nocturne de Moscou; une impression de terreur devant cette licence et ce cynisme du vice, une sensation de dégoût, de dépit et, en même temps, de douleur l'envahirent, comme si lui-même eût été coupable de quelque forfait et se fût trouvé plus malheureux que tous.

« Vite, vite, sauvons-nous d'ici », se dit-il. Et il s'éloigna presque en courant.

*
* *

Toute la journée du lendemain, Kolia demeura enfermé dans sa chambre se préparant à l'examen du grec. Celui-ci se passa heureusement et lui valut une bonne note. L'une après l'autre, toutes les épreuves orales eurent lieu avec un égal succès, d'abord parce que Kolia y était bien préparé, et aussi parce que les examinateurs le traitaient avec bienveillance.

Enfin, il subit la dernière épreuve orale et les élèves furent invités à venir retirer le lendemain leurs diplômes de bacheliers. Tous ceux qui avaient été admis à l'examen de sortie étaient reçus, à l'exception de Mikheïev.

Le proviseur remit aux élèves leurs diplômes tout frais, munis des cachets et des aigles réglementaires, puis leur serra la main.

Alors, Kolia descendit rapidement par l'escalier de fonte dans le vestibule qui lui était si familier. Après avoir distribué tout l'argent qu'il avait dans sa bourse aux garçons qui le félicitaient d'avoir terminé ses études, il bondit dans la rue sans regarder derrière lui, n'ayant plus besoin de rien ni de personne dans les murs du lycée.

« Enfin, enfin, me voilà libre! Me voilà un homme comme tout le monde! » se disait-il en pressant contre sa poitrine la précieuse feuille cachée dans sa poche intérieure, cette feuille qui lui avait coûté tant d'années de souffrances et d'ennuis.

Oui, pendant toutes ces années d'études, il n'avait pas été considéré comme un homme, mais comme un « collégien ». — Que pouvait-il y avoir de plus offensant, de plus vil, de plus méprisable que cette qualification? A quoi pouvait-on la comparer, sinon à celle de forçat, de prisonnier? Oui, il avait été un prisonnier, un véritable prisonnier, pieds et poings liés par les grammaires, les classiques, les six heures d'études quotidiennes au lycée et la préparation des leçons et des devoirs chez lui, toute la soirée. Et cette contrainte imposée par l'opinion publique, tenant pour indispensable que tout jeune homme instruit ait acquis pour le moins le titre de bachelier. Eh bien! c'était fait! Il avait passé cet examen; il était étudiant!

« Pourquoi ce bonheur? » se demandait-il encore. Et il n'y croyait pas; sa joie n'était pas encore absolument complète. Il avait cru devoir ressentir plus vivement le sentiment de la liberté. Il lui semblait que quelque chose lui manquât, sans qu'il pût savoir quoi.

LÉON TOLSTOÏ FILS.

Traduction de E. HALPERINE KAMINSKY.

(*A suivre.*)

L'OPINION AMÉRICAINE

SUR LA PRESSE FRANÇAISE (1)

Lorsque, désireux d'aviver en nos journaux, par la comparaison de ce qui se fait d'excellent, d'utile en ce sens dans les autres pays, le goût des informations étendues, nous relevions les résultats d'une sorte de referendum européen, se prononçant sur les mérites et les lacunes, les qualités et les imperfections de la presse française, la question parut digne d'intérêt. On voulut bien nous suivre sur le terrain où nous l'avions portée. Au dedans et au dehors furent commentées abondamment ces considérations professionnelles, transmises à la *Revue Bleue* par les meilleurs publicistes de l'étranger.

Des plumes ingénieuses en développèrent les intentions. D'autres s'attachèrent à en souligner certaines réticences, dont la signification rendue plus incisive permettait d'en mieux saisir les leçons indirectes. Et de bons juges estimèrent qu'en accordant sur un même motif les appréciations différentes venues d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, de Russie, d'Espagne, d'Italie, on avait pu, tout au moins, élucider assez clairement l'état général de l'opinion, en Europe (2).

Pourtant, on nous objecta ceci : l'entreprise était incomplète. Elle s'était arrêtée à mi-chemin. Il aurait fallu pousser le voyage et traverser l'Atlantique. On s'étonna que nous n'eussions pas eu la curiosité de tâter aussi le pouls de l'opinion américaine. N'est-ce pas dans la société nouvelle des États-Unis que règne, à son maximum de puissance et d'extension, la presse de propagande par le fait, la presse façonnée de toutes pièces à l'image de la vie moderne. N'est-ce pas en Amérique que sévit le plus furieux amour de la sensation cherchée d'heure en heure dans les nouvelles d'un journalisme trépidant, en continuelle ébullition?

De vrai, nous y avions pensé, comme on pense à la seconde partie d'un programme trop lourd, et dont on remet à un autre temps la conclusion nécessaire. Le dossier est maintenant au complet. Il s'est fait trop volumineux pour que nous en puissions

(1) Voir dans les numéros de la *Revue Bleue* des 6, 13, 20, 27 décembre 1902 : *l'Opinion européenne sur la presse française.*

(2) Voir entre autres les remarquables articles de Marcel Prévost (*Figaro*, 22 décembre 1902), de Stéphane Lausanne (*Matin*, 2 janvier 1903), de Lucien Descaves (*Echo de Paris*), de Léon Bailby (*Presse*, 17 décembre), de « Pierre et Paul » (*Dépêche de Toulouse*, 8 décembre), de J. Bourdeau (*Journal des Débats*, 3 janvier 1903), Souday (*Temps*, 6 déc.), E. Pierret, dans *la Réforme sociale* (1er mars 1903), et la série de chroniques de M. Roger Girod, dans *le Phare de la Loire*, de M. Maurice Reynes, dans *le Rennais*, etc.

citer toutes les pages. Il suffira d'en tirer quelques feuillets nouveaux et instructifs.

On n'aura pas à se montrer surpris si nos correspondants de la dernière heure se sont rencontrés à faire valoir les mêmes raisons, je dirais presque les mêmes griefs, avec ceux qui nous firent précédemment l'honneur de prendre part à notre consultation ; si, par exemple, eux aussi, viennent à nous reprocher en douceur de n'être pas avisés, autant qu'il serait nécessaire, de ce qui se passe en des zones plus ou moins distantes de la nôtre et d'affecter une ignorance de bon ton à l'égard des idées qui gravitent hors de notre sphère intellectuelle. Nous retrouverons là une cause plusieurs fois entendue. Mais elle aura pour nous un air de nouveauté, grâce aux variantes dont heureusement elle s'accompagne : détails piquants, observations originales, notifications curieuses des contrastes existant entre la presse transatlantique et la française.

*
* *

Les Américains du Nord ne doutent point qu'ils n'aient à leur service les journaux les mieux outillés du monde. Il en est de cela comme de la plupart de leurs entreprises, où leur ferme vouloir est de brûler les étapes et d'arriver premiers dans toutes les directions de la vie pratique et spéculative. En leurs aspirations d'individualisme illimité et d'expansion indéfinie, ils n'auraient eu garde de négliger un pareil instrument d'action et de puissance. L'ambition d'un tel peuple, fier d'avoir en cent années rattrapé la marche des civilisations les plus anciennes, connaît-il rien qui l'arrête? Comme il a conquis la première place financière, industrielle et commerciale, comme il a manifesté dans le domaine des sciences appliquées une supériorité triomphante, il aspire avec la même intensité hâtive et tenace à s'arroger les suprématies intellectuelles du livre, du magazine et du journal, suprématie d'influence et de force communicative, sinon d'art pur et de valeur esthétique. Du moins peuvent-ils se flatter, ses publicistes, qu'ils ne travaillent ni ne pensent ou ne parlent pas dans le vide, les ressources de circulation dont ils disposent étant incomparables.

Si vous ouvrez un journal très répandu de New-York, de Chicago, de Philadelphie, ce qui vous saute au regard, ce sont les dissemblances de forme s'y accusant avec la structure de nos quotidiens. On a d'abord comme un semblant d'effroi à l'aspect des dimensions de ces masses imprimées, du nombre des colonnes, du fourmillement des détails, de tout ce que semble avoir de décousu cette profusion de nouvelles à la main, d'informations cosmopolites, de réclames, qui submergent les pages et vous donnent l'idée d'une confusion déconcertante. On s'y fait assez vite, cependant. Une certaine netteté de présentation typographique dans la distribution des matières, le retour régulier des rubriques rattachées de telle sorte que l'attention du lecteur n'y soit pas de la veille au lendemain dépaysée, permettent qu'on s'y retrouve aisément, avec un peu d'habitude. Et la diversité des ingrédients dont se compose le menu du jour, si chargé qu'il soit, finit par vous en rendre la saveur appétissante.

Vous avez en première ligne les nouvelles de l'étranger, que nous rejetons, nous, au deuxième ou troisième plan, comme si, en réalité, les événements extérieurs influençant la politique générale ne méritaient point de prendre le pas sur un incident de chronique ou une aventure de cabotinage. Plusieurs colonnes de correspondance vous apportent les derniers échos de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne. Vous avez là des nouvelles directes, des indiscrétions cueillies au vol, des interviews avec les célébrités du monde entier. Puis, se succèdent les entrefilets télégraphiés de tous les points des États-Unis, ou ramassés sur place, et qui sont la représentation aux cent actes divers de la vie américaine. Et presque rien ne vous en doit échapper, les en-têtes aux proportions majuscules variant à chaque endroit la surprise attractionnelle, le parafe audacieux, le signalement pittoresque, qui accroche l'œil et le force à s'arrêter. Vous ne connaissez encore qu'une partie du journal. Le reste appartient aux comptes rendus détaillés, aux critiques des pièces de théâtre, aux annonces-réclames disposées par catégories et arrangées de telle manière qu'elles amusent parfois autant qu'un plaisant récit.

Les États-Unis sont la terre bénie du journalisme. Si, là comme ailleurs, bien des organes locaux n'ont qu'une existence précaire, ceux du premier ordre à New-York, à Boston, à Chicago, possèdent une diffusion et des ressources merveilleuses. Je vous tiendrai quitte d'une description souvent faite du machinisme colossal de l'*Herald* new-yorkais et du *World*, des trains spéciaux qu'ils font rouler, ou des combinaisons financières aux résultats fantastiques, qui s'échafaudent dans leurs vastes bureaux. Ce serait prendre également un soin superflu que de vous déplier les feuilles du *New-York Herald* encore, et de vous en détailler la contenance : chacun puise à cette source de renseignements universels. Il faudrait avoir vécu, ainsi que M. Inman Barnard, pendant de longues années, avec un Gordon Bennett, s'être trouvé en contact permanent de jour et de nuit par câble avec ce prince du journalisme moderne, pour être en mesure de dire ce que représente d'activité infatigable, de sûreté de vues, et de discernement génial, la conduite d'un pareil organisme, réglé comme un gouvernement véritable. Nous ne rappel-

lerons donc point l'histoire du puissant journal, mais nous publierons, dans un prochain numéro, la lettre attendue de M. Marshal, qui dirigea, pendant une période de temps prolongée, l'édition européenne.

Le mieux connu en Europe, en vertu de cette édition spéciale paraissant, chaque matin, à Paris et à Londres, le *New-York Herald* n'est pourtant pas le plus important des quotidiens d'Amérique par le chiffre du tirage. Le *World* et le *Journal* de New-York le dépassent de beaucoup sous ce rapport. Le *World*, que fonda Pulitzer, et pour lequel va nous répondre, dans la livraison suivante de la *Revue Bleue*, M. Henry Dumay; puis, le *Journal* qu'édifia M. Hearst, en l'étayant à la base d'un capital d'une centaine de millions, rivalisent à armes égales sur le terrain de cette fameuse presse jaune, le *yellow journalism*, dont les exploits de reportage n'ont pas toujours été obtenus par les moyens les plus exemplaires. Le *New-York Tribune* jouit d'une considération politique supérieure et se développe sur un vaste champ de circulation. De même, avec une force d'expansion moindre, le *Commercial Advertiser*, où les questions de littérature et d'art sont élucidées d'une façon aussi sérieuse et compétente que les questions économiques et industrielles. C'est du rédacteur en chef du *Commercial Advertiser*, M. Wright, fort apprécié dans l'élite de la presse américaine pour la solidité de son jugement, que nous sont venues ces réflexions pleines de sens :

The Commercial Advertiser (Editorial department), New-York, 15 mars 1903.

« Cher monsieur,

« Le surcroît de travail m'a empêché de vous écrire aussitôt que je l'aurais désiré; et, pour la même raison, je me verrai forcé de répondre aux intéressantes questions contenues dans votre lettre avec la plus stricte « informality ».

« Vous comprendrez sans peine que je n'aie pas la présomption de représenter le jugement des 21 000 publications qui composent le journalisme américain. Pas plus n'aurai-je la témérité de me donner comme le porte-parole de l'élite intellectuelle d'une nation de 80 millions de personnes répandues sur 3 millions de milles carrés de territoire. S'il entre dans vos attributions d'écrivain de pouvoir soumettre la question à une étude approfondie, vous admettrez qu'une attitude d'agnosticisme sur n'importe quel sujet est imprudente à prendre, chez un journaliste.

« En me risquant à noter quelques comparaisons sur notre manière de juger la presse de l'Europe continentale et celle des États-Unis, je constaterai d'abord que nos bases d'appréciations, de vous à nous, ne sont pas tout à fait adéquates. La vieille idée qui prévalait chez vos compatriotes, que les journaux européens ne sont point et ne sauraient être des organes à renseignements, dans le sens que nous y attachons, nous, les grands pourvoyeurs de nouvelles, a cédé la place, avec une évidence croissante, à une nouvelle façon de voir. De sorte que les idées, les procédés du journalisme américain trouvent, à présent, une certaine faveur de l'autre côté de l'Océan.

« Sauf cette réserve, il demeure comme un fait acquis que la caractéristique la plus saillante de la presse américaine est de traiter, ainsi que des *nouvelles*, des incidents de la vie journalière des individus, qui ne trouvent généralement pas de place dans le cadre de vos informations. Il en est résulté d'autres méthodes de travail et différentes classifications de métier. Par exemple, nous avons vu se former ici une corporation spéciale de « nouvellistes », qui n'ont pas à justifier positivement de qualités littéraires. Il suffit qu'ils aient l'esprit éveillé, les oreilles ouvertes, les jambes actives, et qu'ils soient aptes à découvrir ce qui se révèle de singulier, d'accidentel, à travers le mouvement de la vie commune. On ne leur demande que d'obtenir des faits réels ou de capter adroitement les propos qui circulent sur des faits imaginaires. La matière qu'ils apportent, encore fruste, est reprise par des « officemen », des travailleurs de bureau plus expérimentés dans la manière d'écrire congrûment, et qui la dégrossissent, l'enjolivent, lui donnent le relief et la forme désirables. Je vous dirai en passant que, parmi l'élite de nos concitoyens, on déplore une pratique comme celle-là, d'où s'est formée, en marge du journalisme, une sorte d'excroissance parasitaire. On suppose que vos quotidiens sont indemnes, en partie, des abus inhérents à cette tendance extrême de reportage, qui mêle de trop près les artisans et les artistes de la presse. Mais, d'autre part, nos informations ont une étendue et une diversité incontestablement supérieures. Dans tout le domaine des affaires étrangères, nos journaux « informent » avec une sûreté et une abondance dont vous êtes loin d'offrir l'équivalente proportion.

« L'article de fond jouit pareillement d'une plus grande élasticité, et qui correspond à la mesure plus large de nos nouvelles. Le succès de vos journaux dépend des qualités extrinsèques de la forme, du brillant des articles littéraires ou semi-littéraires. Chez nous, la nouvelle, qui est l'élément vital de l'intérêt et le nerf du métier, ne quitte pas la première place. Nous observons aussi que, dans vos organes de presse les plus estimés, il y a une prédisposition évidente à sauvegarder la personnalité de l'écrivain, tandis que les journaux américains la suppriment en la plupart des cas, laissant à leurs rédacteurs moins de chances de satisfaction indivi-

duelle, mais garantissant à leur public une meilleure part de vérité. Dans vos correspondances étrangères, qui sont d'ailleurs restreintes, ce détail est à noter, aussi bien que l'adhérence stricte où elles se maintiennent à ce que nous considérons comme le point de vue local, le point de vue français. Nous demandons, nous, à nos représentants, un détachement de soi et du pays d'origine plus profitable à l'exactitude typique du renseignement. Nous désirons voir et apprécier en nos correspondants des hommes ayant une pleine familiarité avec la vie et les sentiments du pays qui leur a été assigné comme séjour. De la France, nous réclamons des nouvelles françaises; de l'Allemagne des nouvelles allemandes; de l'Angleterre des nouvelles anglaises, et qu'on ne croie pas nécessaire, au préalable, d'habiller des couleurs américaines. Vos journaux, au contraire, nous donnent l'impression que de l'Amérique vous ne tenez qu'à refléter des aperceptions françaises, sinon tout à fait des nouvelles françaises. Et de même, je crois, pour ce qui concerne les autres nations étrangères.

« A quoi tient, me demandez-vous, la prospérité des gazettes américaines? Elle est attribuée à ce fait que nous sommes tous grands liseurs de journaux et qu'au point de vue matériel, le revenu de chacun d'eux dépendant presque uniquement du revenu des annonces, cette partie des affaires, dont les ressources sont presque illimitées, est poussée avec une énergie caractéristique. Il n'est point de feuille, si mince soit-elle d'importance, quotidienne ou périodique, qui, en dehors de sa destination particulière, n'ait été conçue pour produire le maximum de la somme qu'elle peut attendre des annonces.

« Quant à essayer de décider si des deux formes de journalisme, que nous avons plutôt juxtaposées que mises en comparaison, celle-là ou celle-ci, l'américaine ou la française, a les chances d'une plus sûre vitalité, cette perspective dépasse mon horizon. J'inclinerai seulement à dire que l'idéal d'une presse comprise pour s'adapter à la plus large part possible de ce que vous appelez « l'intelligence internationale » est plus riche d'espérances en faveur de la race humaine que l'idéal d'une presse de pays, purement locale, si excellentes qu'en soient les qualités littéraires. Et comme, de nature, je suis enclin à souhaiter toujours davantage le resserrement de l'amitié ou de la camaraderie entre les peuples, dont les intérêts mutuels se mêlent de plus en plus, ma voix serait acquise pour la survivance de la première.

« Votre fidèle

WRIGHT. »

Aux considérations générales que vient de nous exposer l'éminent « editor » du *New-York Commercial Advertiser*, nous joindrons des remarques plus individuelles, émanant de M. Inman Barnard, le rédacteur fort connu du *New-York Tribune*, que tout récemment décorait, à titre étranger, le président de la République française. Mais tandis que nous déposons la carte de présentation de M. Inman Barnard, n'ajouterons-nous pas quelques détails? Il ne serait pas sans intérêt d'établir comment, par les épisodes singuliers, les voyages pittoresques et les côtés aventureux d'une période de vie singulièrement active, il s'est inscrit au nombre de ces grands informateurs d'Angleterre et d'Amérique, dont l'originalité fut de prendre une part directe aux événements dont ils avaient à relater les phases. Nous voudrions, en effet, mentionner que M. Inman Barnard participa, comme war-correspondant du *New-York Herald*, aux campagnes égyptienne et soudanaise dont l'issue, après la défaite d'Arabi-Pacha, fut l'établissement de la suprématie britannique dans la vallée du Nil, qu'il suivit les opérations de lord Wolseley, assista à presque toutes les batailles, fut blessé à Kassassen et eut un cheval tué sous lui à Tell-el-Kebir; nous dirions, en outre, qu'il occupa auprès du khédive de hautes fonctions militaires et civiles, grâce auxquelles il lui fut permis de jeter des vues pénétrantes au sein de la civilisation musulmane; que d'importantes missions lui furent confiées à Londres, Vienne, Berlin et Saint-Pétersbourg avant que M. Reid l'appelât au *New-York Tribune*, et que peu de journalistes eurent l'avantage d'exercer un rôle aussi actif et divers. Cependant, pour ne point mettre à une épreuve trop sensible la modestie de M. Inman Barnard, nous voulons fermer ici cette parenthèse biographique, et lui laisser la parole sur le sujet qui nous occupe.

New-York Tribune,
24 mars 1905.

« Mon cher confrère,

« Je ne m'étendrai pas sur un chapitre, qui aurait évidemment chance de me plaire et où j'aurais à faire valoir, juge et partie dans la cause, les privilèges de la haute presse des États-Unis. Je me contenterai de relever des impressions de journaliste américain causant du journalisme parisien.

« Je ne dirai pas que vos feuilles les plus goûtées soient dans toutes les mains, à New-York. *Le Figaro*, *le Temps*, *les Débats* ont pourtant une circulation appréciable. Le *Gil Blas* a ses fidèles. Et, depuis trois années environ, le *Matin* s'est fait là-bas une place, qui promet de s'élargir rapidement. Si nous en jugeons à notre point de vue de nouvellistes, vos rédacteurs ont une façon de trousser l'actualité, jusque dans le reportage, où l'on s'aperçoit de reste qu'ils ont la main et l'esprit très alertes. Cette actua-

lité retarde quelquefois, chez eux, quoique la première règle du métier fût de leur enseigner qu'il faut avant tout savoir l'écorcher vive. Ou, si vous permettez que j'use d'une autre comparaison, je remarquerai qu'en cette manière de cuisine professionnelle les œufs qu'ils accommodent sont cuits à point et bien servis, alors qu'en Amérique nous les aimons surtout de la première fraîcheur, et jusqu'à les annoncer même, avant qu'ils soient pondus. La célérité de l'information est le point qui nous importe, au premier chef; et j'en parle en connaissance de cause, puisque bon an mal an, pour gagner des heures précieuses, j'envoie personnellement environ cent mille francs de télégrammes au *New-York Tribune*. Le fil spécial est mis en réquisition plus modérément dans les feuilles de Paris. En revanche, vos rédacteurs y répandent avec beaucoup de libéralité le sel de l'esprit.

« Ce qui nous frappe, ce que nous apprécions de préférence en Amérique, ce sont ces articles brefs, substantiels, d'un style incisif et lumineux, où certains d'entre vous excellent, distribuant les idées et les faits à doses concentrées, dégageant en un tour de phrase la question du moment et rendant ainsi au public le bon service de ne pas le laisser longtemps chercher, à travers les embarras d'une phraséologie vague et brillante, le mot d'une situation. Magnard n'est plus au *Figaro*, ni dans la vie. Il vous reste Harduin, dont les habitués du *Matin* ne se plaignent pas, que je sache, et le signataire des *Grains de bon sens*, qui agrémente le sérieux des colonnes du *Temps*. Dans les journaux américains, on a l'habitude de lire d'abord les dépêches, ensuite les lettres et les articles. En France, vous procédez différemment. Cette préférence, que mes concitoyens affairés donnent à la précision des faits sur les babillages de la chronique, n'impliquent point qu'à New-York on n'ait pas de loisirs d'esprit pour examiner, leur tour venu, des articles sérieusement pensés et remarquablement écrits. On avait la preuve du contraire, récemment, lorsqu'on suivait, aux États-Unis avec un intérêt si particulier les polémiques provoquées autour des événements rétrospectifs de la guerre franco-allemande et de la personnalité de Thiers, par les articles de Georges Hanoteau et de Stéphane Lauzanne.

« Il est à prévoir que l'accord des intelligences ira en se rapprochant toujours davantage, d'un bord à l'autre de l'Océan; d'autant mieux que les idées américaines ont fait du chemin, plus de chemin que vous ne croyez, dans le journalisme français. Par exemple, le *Matin*, sous quelques rapports, a des liens de parenté avec notre manière que je crois, pour le moins, aussi intimes qu'avec la manière britannique.

« En regardant les choses de près, je trouverais matière à d'autres menues observations. Je constaterais que la critique littéraire, — j'entends par là l'étude indépendante des œuvres, — est insuffisamment représentée dans la presse française actuelle et que la critique musicale n'existe pas, de même que dans vos plus grandes villes les salles de concert, les vraies salles de concert, comme elles abondent en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, sont une rareté. Du côté de l'art en général et de l'esthétique dramatique, nous vous faisons réparation pleine et entière. Vous emportez la palme, au concours.

« Mais là-dessus une idée, qui vous paraîtra bizarre, me vient à l'esprit. Je vous la livre pour ce que vous voudrez en faire. Parler un peu de tout, c'est le fond du journalisme. Or, on spécialise beaucoup les gens et les talents dans vos gazettes. Alcide Ebray, dans les *Débats*, Ernest Judet, dans le *Petit Journal* et l' « editor » de la première colonne du *Temps* ont reçu mission de populariser la diplomatie et la politique internationale. M. Stéphane Lauzanne applique son talent à donner aux actualités passagères la couleur historique. Émile Faguet, s'il ne se délasse point à parler du théâtre, écrit presque exclusivement de sociologie, Gaston Deschamps, de littérature hebdomadaire, Arsène Alexandre, de peinture, et Michel Provins, qui n'a pas choisi la plus mauvaise part, des leçons courantes de la vie conjugale. Les polygraphes au style léger, comme MM. Harduin, Stiegler, Jules Huret, sont l'exception. Comme chez nous, vous avez des journalistes, tels que Delcassé, Yves Guyot, Camille Pelletan, qui sont devenus ministres, et des ministres, tels que Jules Roche et Hanotaux, qui se sont faits journalistes. Pour compléter la ressemblance et se former une idée de ce que produirait, d'aventure, l'américanisation du journalisme parisien, il serait curieux d'expérimenter comment vos plus brillants spécialistes s'entendraient à généraliser les sujets, ainsi qu'on y est obligé souvent, aux États-Unis. On laisserait M. Alcide Ebray faire le compte rendu du crime sensationnel du jour, et M. Ernest Judet « conter » les *Heures conjugales*. M. Gaston Deschamps se trouverait sur son terrain à décrire les tournois de boxe et de lutte. Émile Faguet fournirait un intérêt de chronique inaccoutumé aux steeple-chase d'Auteuil. A Couteaux reviendraient comme de droit les revues de la Scala ou du Moulin-Rouge. Alphonse Allais serait désigné pour mettre en valeur « les champs et les bêtes ». Arsène Alexandre aurait à rapporter toutes chaudes les séances de la Chambre, et Frantz Reichel à tenir à jour le feuilleton de l'étranger. Enfin, pour peu que le ministère de la Marine accordât de loisirs à M. Camille Pelletan, on le voudrait

admirer, détaillant la chronique de l'élégance mondaine.

« Bien cordialement à vous.

INMAN BARNARD. »

Nous venons de voir que M. Inman Barnard termine sa lettre sur une boutade. Toutefois, de la part d'un publiciste américain, habitué à tailler dans l'étoffe, en long et en large, la chose n'est pas aussi fantaisiste qu'elle en a l'air. Lorsque, ayant quitté l'Égypte, M. Barnard apprenait de Gordon Bennett qu'il lui destinait la correspondance parisienne du *New-York Herald*, cette question lui avait été posée, à brûle-pourpoint : « Que connaissez-vous le moins? — Les expositions de peinture. — Eh bien! allez au Salon, télégraphiez-moi deux mille mots sur les tableaux et les sculptures de cette année. Votre impression n'en sera que plus sincère, et c'est le meilleur moyen d'apprendre! »

Continuons.

La *Post* et le *Sun* de New-York n'ayant contribué que sympathiquement à notre enquête, sans fortifier de raisonnements particuliers la manière de voir des autres principaux journaux de la grande ville cosmopolite, nous allons, en attendant de publier bientôt les impressions complémentaires du *World*. et du *New-York Journal*, nous offrir un moment de séjour à Boston.

***

On a donc quitté New-York. On est à présent dans la capitale du Massachusetts, simple et belle ville provinciale de cinq cent mille âmes, qui fut jadis la première des États-Unis et eut l'honneur, avec Philadelphie, de prendre la part la plus éclatante à la Révolution. Nulle autre, dans l'Amérique du Nord, n'a produit autant d'esprits distingués. A Boston, fonctionne la plus importante bibliothèque libre qui soit au monde. De Boston, séjour favori de Longfellow, d'Emerson, de Wendell Holmes, de Wittier, de Lowell, sortent annuellement une foule de romans nouveaux, qui se répandent à travers tous les pays de langue anglaise. Et des magazines et des journaux s'y impriment, dont la faveur est très grande. De ces derniers, les plus accrédités sont le *Boston Herald* et surtout l'*Evening Transcript*.

Nous avons demandé à M. T. Clement, « foreign editor » de l'*Evening Transcript*, de nous dire, en conscience, s'il lui paraissait bon de souhaiter que la presse européenne s'assimilât l'esprit et les procédés de la presse américaine, et voici ce qu'avec beaucoup de franchise il a bien voulu nous répondre :

Boston, 11 février 1903.
Evening Transcript, Editorial Rooms.

« Cher monsieur,

« En tous autres lieux la presse a cette double fin : la dissémination des nouvelles et « l'avocasserie des idées ». Nous avons changé cela, aux États-Unis. La principale raison d'existence des journaux, comme le but véritable du grand parti si longtemps prépondérant dans le gouvernement se résume, désormais, en un mot : les affaires. Le résultat visé, en publiant des gazettes, est donc d'obtenir, de réaliser des affaires. L'exposition des principes, la discussion des idées en sont des éléments non méprisables, sans doute, mais qui doivent y concourir également et servir à en faciliter le succès. Quant au moyen, le moyen infaillible, on n'a pas à le chercher longtemps : il réside dans la circulation des annonces. Le journal sans programme spécial, sans principe abstrait à faire prévaloir, sans idée de propagande à fournir, politique, sociale ou religieuse, fut une invention américaine, immensément profitable et qui a pris une importance singulière, depuis un quart de siècle.

« De même que, dans le cas où fait défaut l'un des cinq sens, le reste ou une partie d'entre eux s'avive et s'aiguise extraordinairement, ainsi la suppression de cette portion considérable de matière journalistique n'avait rendu que plus élastique et plus agissante la presse américaine, où la moisson des nouvelles absorbe presque toute l'énergie et toute l'ingéniosité, pour lesquelles on nous accorde quelque célébrité dans le monde. En même temps se dilatait la sphère commerciale, et les deux mouvements allaient de conserve.

« Avec le développement des nouvelles du genre sensationnel ou de l'espèce familière, que recherchent tour à tour la majorité des lecteurs, se produisit un accroissement de circulation considérable : et, par une conséquence non moins logique, à la suite de cette plus-value de diffusion arriva le patronage élargi des annonces au meilleur prix.

« Naturellement devait subsister l'article de fond ou ce qui passe pour tel. Par la régularisation plus ample, quant à la place et au type de l' « éditorial » de tradition, on a obtenu une amélioration de fait, comparable à celle qu'on obtient pour un produit de commerce auquel on espère donner le plus de valeur possible (1).

« Le corollaire de la commercialisation de la presse

1. Oh! of course there must be editorials. [illegible] for editorial, in the regulation large type and [illegible] The editorial of tradition, predominately one [illegible] *éditorialeuse* an article of sale purchasable [illegible] classify it with *hatter* and other commercial substitutes.

est que le maniement des affaires d'un journal en est devenu la cause d'influence prépondérante. On en retire les plus hauts bénéfices, — qui déterminent ce qui doit être imprimé ou ne l'être pas. Comment peut-il en être autrement, avec les dépenses considérables à supporter et les profits à répartir sur l'énorme capital engagé pour subvenir aux frais de construction de bâtiments pareils à des édifices, ou à l'acquisition de machines, coûtant 50000 francs chacune ou davantage? Que nous vous envions, parfois, vos petits journaux mal imprimés, avec les nouvelles réduites au minimum des événements significatifs, et portant en vedette les pages de vos plus judicieux penseurs et plus fins écrivains! Notre Benjamin Franklin, qui dut s'enfuir de Boston, à cause de l'indépendance et du mordant des articles, que, comme apprenti typographe, il mettait sous presse et qu'il tirait de ses propres mains, fut, à Paris, couronné de lauriers impérissables; et là seulement l'esprit brillant de la presse, qu'il personnifiait en lui, semble avoir survécu jusqu'à ce jour.

H.-T. CLEMENT. »

Le ton de la lettre de M. T. Clement, discrètement nuancée de persiflage, laisse entendre assez qu'il aimerait dans le journalisme de son pays, avec autant de savoir-faire, un peu plus de littérature indépendante. Il est bon d'en tenir l'impression directe de Boston, la ville la plus polie des États-Unis, longtemps éprise du « transcendalisme » et où l'on n'a pas perdu le souvenir du mot d'enseignement d'Emerson : « Attelez votre charrette à une étoile! » Ces réminiscences idéalistes n'empêchent point d'ailleurs la capitale du Massachusetts d'entretenir d'excellents journaux d'affaires.

Plus complètement que M. Clément reste acquis aux tendances de la presse américaine M. Thompson qui va surtout nous en faire ressortir les avantages et la prospérité.

The Cosmopolitain.
15 avril 1903.

« Cher monsieur,

« Des liens d'origines, qu'on ne saurait oublier, rattachent étroitement dans le passé la presse américaine à la presse de votre patrie. La plupart de nos journaux naquirent et grandirent sous le souffle de la Révolution française. Ainsi le *Commercial Advertiser* a-t-il été fondé, le 17 septembre 1789, par Webster, l'auteur du grand Dictionnaire américain, sur un modèle tout à fait français. Je noterai même qu'à travers ses transformations le journal new-yorkais a gardé des traits de son premier caractère, et qu'il est un peu notre *Journal des Débats* avec plus d'abondance dans le texte. Vous savez également que la *Post* de Philadelphie avait été créée par Benjamin Franklin, et que ses rédacteurs communiaient dans l'enthousiasme qu'excitait sur ses pas un La Fayette. J'ajouterai que cette importante publication a conservé jusqu'à maintenant une tournure d'esprit presque française.

« Depuis que s'est constituée la nation des États-Unis, les journaux eurent le temps de se modifier. La plupart ont revêtu un caractère exclusivement américain. Le *World* et le *Journal de New-York* sont à mes yeux les types accomplis du journal fait pour le peuple, et composé de manière à lui livrer, pour le prix le plus minuscule, grâce à un tirage énorme (le million quotidien), et par les avantages d'une publicité formidable, tout ce qui peut l'intéresser en détail et le servir pratiquement. Le mouvement du *New-York Journal* est fantastique. La première de ses éditions est datée de la neuvième heure du matin. Elles se renouvellent presque à chaque heure de la journée jusqu'à minuit, après le théâtre. D'une heure à deux heures du matin, c'est le tour de l'édition pour la province, puis, à quatre heures, de celle qui doit se répandre dans la banlieue, à cinq heures, c'est la dernière série du même quantième tirée pour ceux de la ville, qui sont en retard parce qu'ils se lèvent tôt et vont tôt à leurs affaires. Et, à neuf heures, l'évolution recommence; et comme cela tous les jours. Pour satisfaire aux besoins d'une production aussi active, les rédacteurs doivent être légion; c'est une armée sur laquelle est absolue l'autorité du rédacteur en chef. Les mêmes éléments d'information générale servent à la composition de l'*American* de Chicago et de l'*Examiner* de San-Francisco, groupés, avec le *Journal* de New-York sous le gouvernement du multi-millionnaire Hearts.

« Vous comprendrez facilement que, jouissant d'une telle profusion de feuilles imprimées, je vous en épargne l'énumération, la majeure partie de la population des États-Unis se suffisant avec la production du cru. On lit peu dans l'Amérique du Nord les journaux français, sinon pour les nécessités du travail dans les salles de rédaction. Nous en possédons un sur place, le *Courrier des États-Unis*, à New-York, peu chargé de politique, impartial de ton et très au courant de la vie parisienne. Par exception circulent, surtout dans le quartier français, le *Figaro*, ancré là par la force de l'habitude, certaines feuilles illustrées, et le *Matin*, — nouveau venu ainsi que l'*Écho de Paris*; — puis, le *Gil Blas*, et encore l'*Intransigeant*, où les polémiques de Rochefort, toujours montées en violence, toujours batailleuses et frondeuses, distraient l'humeur des Américains. Comme impression d'ensemble, nous jugeons que

vos curiosités étrangères se contentant à peu de frais. Vous publiez d'élégantes chroniques, des interviews d'une authenticité douteuse, quelquefois, et si spirituelles ! Mais où sont les nouvelles de Berlin, de Vienne, de Saint-Pétersbourg, de New-York, même de Londres, qui est si proche ? Où sont les renseignements sur les grandes batailles économiques du monde? A New-York, à Boston et ailleurs, nous connaissons toutes choses, — ou peu s'en faut — des fluctuations de votre politique, des œuvres de vos écrivains et de vos savants. La réciproque n'est pas vraie.

« Cette presse individuelle, dont vous tirez gloire, nous manque. Nous avons perdu nos grands individualistes d'antan, et nous le regrettons, bien que la tradition puisse en refleurir. Vous avez cela. Il vous reste à nous emprunter un peu de ce que nous avons, nous, en surabondance. Si l'Américain moderne s'intéresse au monde entier, c'est que les journaux sont faits ainsi, et qu'ils lui en ont communiqué le goût profitable, l'habitude de s'y plaire. Faites de même, et le public voudra vous accompagner; et il constatera, tout le premier, que les avantages lui en devront revenir à lui-même, sous une forme ou sous une autre. Car, ne l'oublions point, le commerce aussi suit la presse.

VANCE THOMPSON. »

On le voit. Les prémisses de notre étude sur l'opinion étrangère, européenne ou américaine, vont toujours se précisant et se confirmant. Sous l'enveloppement des phrases courtoises, il perce assez nettement déjà que les Américains du Nord — en attendant que s'enregistrent d'autres témoignages et se prononcent, à leur tour, les Américains du Centre et du Sud (1) — nous regardent tous, tant que nous sommes, en France, comme des retardataires, jusqu'à présent; la critique est légère; elle se montre plus inductive que formelle et concluante. Laissons venir d'autres témoignages. Nous pourrons en reparler bientôt.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

(1) De toute l'Amérique latine, des Antilles (Cuba), du Mexique, du Venezuela, du Pérou, de la République Argentine, du Brésil, nous sont venues des lettres fort intéressantes, que nous publierons en partie, et où nous aurons à remarquer que l'esprit en est très différent de celui qui prédomine aux États-Unis.

L'ENNUI MODERNE (1)

L'ennui est un mal de tous les temps; mais les maladies ont leurs époques, et on s'entend pour affirmer que l'ennui a pris un développement singulier en ces deux derniers siècles : il y a lieu de décrire un ennui moderne.

Quels seront ses traits caractéristiques ? Nous en retiendrons deux : 1° l'ennui est devenu conscient, et il aggrave par la réflexion continue les douleurs qui le nourrissent; 2° il tend vers le désespoir et il en a les allures, les agissements.

L'ennui que nous disons moderne a sa cause générale et profonde dans le progrès de l'esprit critique; il est le produit de l'analyse qui dissout les illusions bienfaisantes, du scepticisme qui réduit tout en poussière.

L'homme des temps passés était naturellement croyant; il se sentait faible; il avait peur; à ses lèvres montaient sans arrêt des implorations et des prières; pour le protéger, venir à son secours, il n'y avait jamais assez de dieux et de saints; il jugeait cette vie misérable et comptait sur les compensations de l'éternité; son espoir remontant et invincible l'empêchait d'être complètement malheureux.

Mais une autre manière de voir a prévalu qui a mis fin à ces conceptions fantastiques encore que consolantes; l'imagination qui construisait le monde à sa guise, en s'amusant, a dû battre en retraite devant la science dont les méthodes sont plus sérieuses. Après combien d'efforts pour les défendre, pour en sauver les morceaux, il a fallu liquider les dieux et renoncer aussi à Dieu ! L'homme dès sa naissance épouse la mort; il a compris que son néant individuel ne faisait qu'un avec l'universel néant.

La nouvelle la plus effrayante qui ait jamais couru à travers les âges est celle de la mort de Dieu. Dieu est mort ! Les pères qui s'en doutent, osent à peine l'annoncer à leurs enfants : « Où est Dieu, crie le personnage que fait parler Nietzsche, je veux vous le dire ! *Nous l'avons tué*, — vous et moi ! Nous tous nous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu boire l'Océan ? Qui nous a donné l'éponge avec laquelle nous avons effacé tout l'horizon ? Qu'avons-nous fait en détachant cette terre de son soleil ? Où va-t-elle maintenant ? Où allons-nous ? Loin de tous les soleils ? Ne tombons-nous pas, à présent, d'une chute ininterrompue ? En arrière, de côté, en avant, de tous les côtés ? Y a-t-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas à travers un néant infini ? Ne sentons-nous

(1) Extrait d'un livre qui paraîtra ces jours-ci chez l'éditeur Félix Alcan.

pas le souffle de l'immensité vide ! Ne fait-il pas plus froid ? La nuit ne se fait-elle pas toujours plus noire ? Ne faut-il pas allumer des lanternes en plein midi ? N'entendez-vous pas déjà le bruit des fossoyeurs qui portent Dieu en terre ? Ne sentez-vous pas déjà l'odeur de la pourriture de Dieu ? — car les Dieux aussi pourrissent ! Dieu est mort ! Dieu restera mort ! Et nous l'avons tué !... »

Oui, quel Désert que la terre, s'il n'y a plus de Dieu, et qu'y faisons-nous ? Dieu ! voilà le mot qui nous rassurait et remplissait l'air d'une musique invisible.

Le christianisme administrait le divin, avec quelle poésie, on le sait, quelle éloquence, avec le cliquetis de ses encensoirs embaumés ! Il a reculé sous les coups de la science, emportant d'adorables cantiques et de merveilleux enchantements ; il meublait notre vie avec ses pratiques et ses « objets de piété » ; il fournissait tant bien que mal des réponses à nos questions ; nos actes qu'il ordonnait avaient un sens ; nos moindres gestes, une dignité. « Comme un cercle enchanté, le catholicisme embrasse la vie entière avec tant de force, que, quand on en est privé, tout semble fade », a dit Renan.

Le départ de Dieu, de la foi, voilà les raisons un peu générales, mais vraies de l'ennui moderne. Il naît, cet ennui, au XVIIIe siècle, au moment où les dogmes fléchissent. Une incroyance générale envahit les âmes, qui semble l'avant-courrière de la fin du monde. « Ce mal incurable de l'ennui, dit Scherer, le XVIIIe siècle le porte partout. C'est là son fond, j'allais dire son principe. C'est par là que s'expliquent ses agitations, ses dégoûts, ses tristesses cachées, l'audace de ses vices. Il flotte sans trouver à quoi s'attacher. Il se prend à tout pour retomber toujours dans un désenchantement plus profond. Chacun des fruits auxquels il mord lui laisse un goût de cendres plus amer. Il se donne des secousses, et il ne parvient pas à se sentir vivre. Il est triste, triste comme la mort, et il n'a pas même la grandeur de la mélancolie. Tout ne lui est plus qu'un spectacle, lui-même il se regarde vivre, et ce spectacle a cessé de l'intéresser. Lassitude, aridité intérieure, prostration de toutes les forces de la vie, voilà à quoi il en est venu... »

Que veut la Révolution ? Faire descendre le ciel sur la terre, distribuer le bonheur à tous les êtres. Elle échouera, et le siècle suivant qui héritera de sa fièvre, proclamera sa banqueroute.

L'ennui grandit au XIXe siècle ; il devient le « mal du siècle. » Tous en sont atteints. Les poètes l'expriment dans leurs chants désespérés ; les philosophes le traduisent en systèmes sombres, en démonstrations d'un effet saisissant ; la foule le vit obscurément, douloureusement.

L'esprit critique qui a détruit Dieu, a poursuivi ses triomphes. Que pèsent désormais les chimères enfantées par notre pauvre cœur ? Rien d'absolu n'existe, s'il n'est pas de répondant immortel. Tout se ramène à un phénoménisme décevant et fuyant. L'amour, l'amitié, les affections, la vertu, l'honnêteté, l'honneur, ces choses sont un moment, mais nul ne peut répondre de leur durée. La seule vérité admise, le seul appui qui ne cède pas est en nous, et c'est l'égoïsme.

Cette foi nouvelle est triste. L'homme vaut en proportion de ses illusions : elles sont sa force impulsive. On ne s'emploie joyeusement que pour ce qu'on aime. Nous n'avons plus de goût à aimer les autres, et d'autre part notre égoïsme qui se tient sur ses gardes revêt un aspect glacial. La maladie de l'âme moderne à jamais dévastée, désenchantée, c'est le froid, le nihilisme, l'ennui.

Il s'agit, en fait, d'un phénomène d'épuisement, moral et aussi physique, et ceux qui conduisent le chœur des désespérés sont à ranger parmi les épuisés. Qualifié pour ce rôle, Musset fut à son jour, pour le monde présent, un messager de mort :

La terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée,
Que lorsque Jean parut sur le sable des mers...
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère,
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

Quels sont les signes qui nous révèlent l'ennui du monde moderne ? Signalons d'abord la lassitude et comme la démission de la faculté inventive par excellence et proprement créatrice : l'imagination. Elle ne saurait périr, mais elle se déprend de son domaine imaginaire, et se confine dans le réel ; elle subit le contrôle de la raison. Elle opérait dans le suprasensible, promenait sa fantaisie à travers le ciel et la terre ; elle n'est plus aujourd'hui qu'une doublure de la mémoire, une servante des sens. Après avoir été un imaginatif effréné, l'homme devient un plat réaliste. Être réaliste, — dans l'ordre moral, — c'est donner congé aux chimères et, par voie de conséquence, se défier du sentiment, du cœur ; c'est tabler sur le tangible seulement, et sur le substantiel ; on s'applique à se connaître soi-même jusqu'au dégoût ; on déchiffre les autres jusqu'à ce que leur face hideuse nous apparaisse ; on tient la vie pour le triomphe des cyniques et la gloire des scélérats ; tour à tour farce grotesque et enchaînement d'assassinats. Le réalisme enregistre la mort des dieux au ciel et la fin des illusions sur la terre ; il est le désabusement ; il prend la figure de l'ennui.

Cette vue des choses est décourageante ; comment lui échapperons-nous ? Ce monde qui succombe à

l'horreur de vivre, demande l'oubli à la jouissance.

Quand l'ennui mène au plaisir, il lui donne sa marque, et c'est la brutalité qui s'assouvit, la rage de qui se venge, les convulsions et le sadisme de l'épuisé. Ces traits s'accusent dans les plaisirs du jour où nous exigeons un extrême atteint, l'outrance, où nous tirons nos joies les plus sûres de la sensation.

Au temps où les valeurs d'imagination régnaient, on accordait davantage à la vanité, au paraître : aujourd'hui ce sont les sens qui sont les pourvoyeurs de nos ivresses. L'amour a été débarrassé de ses mensonges, de son accompagnement sentimental et il est devenu fête charnelle ; il est promu souverain bien ; réduit au frisson sensuel, à l'ébranlement de la chair, à la minute de diamant qu'aucun scepticisme ne peut entamer, il représente la jouissance inattaquable, la sensation absolue. Le corps de la femme, où nous avons logé l'infini, remplace les paradis perdus.

L'entraînement vers la volupté a pris un caractère irrésistible. L'être qui souffre et que le sort maltraite est celui qui a le plus besoin de jouir. Répondant à nos appels, on voit s'étendre le monde de la prostitution et grossir l'armée des filles. L'homme actuel que le désespoir envahit s'est pris de tendresse pour la prostituée amie de tous, pour ces créatures complaisantes qui ont le pouvoir de lui donner sur l'instant la plus forte jouissance dont il soit susceptible. Entre lui et sa compagne d'une heure, élue pour un échange convenu de caresses précises, il est d'indéniables affinités : ils ont tous deux même nausée de la vie, ils sont également à l'aise dans la débauche : c'est le même désespoir secret qui se console par l'ordure, l'obscénité.

Produit d'un nihilisme moral jusque-là sans exemple, est apparu ce type qui devient légion, le *jouisseur*. Son fond, c'est le sentiment que la vie n'est pas sérieuse. Il fut de tout temps des hommes de plaisir : ils cueillaient la joie d'une main légère. Le jouisseur des temps nouveaux est conscient jusqu'à l'obsession du but qu'il poursuit ; il veut son compte de voluptés pour être indemnisé de sa faillite intérieure : il élargit aussi ses expériences ; il va loin dans son champ d'action, et sa coquetterie de beau joueur a raison. Mais comme son système est fragile ! il porte dans ses plaisirs un souci d'intensité et de perfection qui le tourmente ; il est tenu d'enfler jusqu'au paroxysme ces jouissances fugitives, éphémères, qui, tirées de la sensation, ne sont qu'un éclair ; qui sont tout son avoir, la monnaie du Dieu qui n'est plus, sa part du divin. L'usure de son corps l'effraie, trésor qui se vide ; la pensée du néant qui le presse de jouir fait sa désolation. Le jouisseur était parti de l'ennui caché : il y revient, après avoir parcouru en vain le cercle étroit des joies terrestres.

Dans l'ordre des faits sociaux, nous relevons ce même besoin de jouir et de s'étourdir. L'idée du bonheur s'est compliquée, enrichie : de là un accroissement de toutes les ambitions, un désir furieux de s'élever, de parvenir. Sortir des rangs inférieurs, c'est avoir accès aux joies des puissants, se produire avec un rire plus large, c'est porter dans sa poitrine l'orgueil de dominer la vie, y parader armé d'une maîtrise indicible. On souffre d'être pauvre, obscur, depuis que les barrières entre les classes ont été abaissées et que la comparaison s'exerce ; on s'ennuie dans les sous-sols de la société, après qu'ont disparu la résignation, l'espérance, la foi en la Providence qui était chargée de tout réparer.

La chasse à l'argent révèle une âpreté incroyable et naïve, car enfin l'argent n'est qu'un moyen, et non un but. Mais là, comme en toutes choses, l'imbécillité humaine éclate. Comment se contenter d'une vie simple, d'un bonheur modeste, quand les clameurs des triomphants retentissent sous nos fenêtres, que la cavalcade des rois du jour fait son tapage dans notre esprit. L'argent d'ailleurs est un serviteur précieux qui protège notre paresse, vient au secours de notre épuisement.

L'ennui moderne, disons-nous, est à base de désespoir : sourde ou aiguë, la douleur est constante et elle appelle des soulagements ; de là le succès de ces poisons séduisants, moitié excitants, moitié narcotiques, dont le plus répandu est l'alcool. Connaître qu'on va à la destruction de soi, à la mort prématurée du jour où l'on demande à l'alcool l'étourdissement, de délicieux vertiges, et préférer, à la vie devenue odieuse, cet empoisonnement assuré, n'est-ce pas un signe de désespoir et d'ennui ? L'alcool relève les fronts affaissés ; son pouvoir n'est que d'un instant, mais comme il transfigure notre existence ! Il enflamme notre sang, nous redresse par sa vertu convulsivante ; il fait lever des mirages dans l'imagination dépeuplée ; par lui le cerveau humain redevient capable de rêves, conçoit des plans audacieux ; sa magie vient en remplacement des dieux, des fées, des lutins, de toutes les mythologies disparues. Froide, concertée, point démonstrative, intérieure, l'ivresse actuelle a son caractère particulier ; on n'y cherche point la joie, mais l'anéantissement de la pensée rongeuse, l'effacement momentané de l'ennui (1).

(1) Nous insistons sur l'augmentation [illegible] de la consommation de l'alcool comme signe [illegible]. Pauvre humanité ! Il est dommage que [illegible] soit mort trop tôt pour assister à l'invasion de l'[illegible] il eût trouvé dans ce spectacle répugnant une raison de plus de mépriser les hommes.

Il est des palliatifs de l'ennui réservés à quelques-uns, ainsi la morphine; d'autres sont d'un usage universel, par exemple le tabac. Le tabac nous distrait; il occupe nos doigts, notre attention; nous voulons surtout qu'il nous grise; il semble qu'il remplit notre tête vide, et son arome subtil intéresse délicatement notre sensualité; il tempère nos ardeurs importunes, engourdit nos désirs inquiets. Sa fumée est un symbole : elle est un voile jeté sur la vie, elle estompe les contours de fer de la réalité.

L'ennui par des traits multipliés se trahit dans les mœurs du jour. Il est sensible dans notre façon de vivre exaspérée, trépidante, déréglée, affolée. Il n'est pas de félicité durable, nous en sommes persuadés; un train de vie uniforme nous semble le contraire du bonheur; aussi que d'agitations ! L'ennui nous traque partout où nous sommes; il nous chasse de la maison où nous venons de nous installer, de la ville que nous habitons, du fauteuil où nous sommes assis. Nous rêvons d'essayer tous les modes d'existence possibles, de tenir l'un après l'autre tous les rôles de la comédie afin de nous amuser davantage et d'en avoir pour notre compte. Vêtues d'un habit d'arlequin nos journées sont de petites folles; chaque heure a son visage individualisé et l'ensemble est divers, discordant; on dirait un défilé de masques, une procession de carnaval.

La figure de nos sociétés change à vue d'œil. Aujourd'hui ignore hier. Comme les modes, les usages vont vite ! Partout règne un désir maladif de tout expérimenter : où allons-nous? où est l'unité de notre moi composite, ouvert à toutes les influences? Qu'est-ce qui est vrai, le travail ou le plaisir? Ce monde qui a nié l'absolu, court après l'ombre des choses.

Tous sceptiques, tous pourvus de sarcasmes défensifs, d'ironie dédaigneuse, nous sommes vis-à-vis les uns des autres des ennemis irrités. Qui nous amusera? qui nous distraira de notre pensée triste jusqu'à la mort? Il faut signaler d'autre part un effort vers la douceur, un besoin d'être plaint, une recherche bêlante des émotions tendres et des caresses. Nous avons découvert l'enfant, être de poésie et de grâce, toujours surprenant, extraordinaire, et on se dispute son cœur. Nous avons surtout approfondi la femme, et les litanies dont on l'enguirlande se sont prodigieusement allongées. La demande obstinée que nous lui redisons est d'endormir notre douleur, de nous guérir de nos tristesses. L'art cultivé avec une dévotion fervente est conçu comme la plus haute forme de la volupté, et l'entrée dans un autre monde.

Toutefois la colère l'emporte. La misère avérée de notre sort nous rend fous furieux. Un ricanement amer court de bouche en bouche, qui dénonce le supplice de vivre. Il souffle un vent qui glace, de défiance, d'égoïsme, de méchanceté. Chacun est effrayé de sa solitude et on meurt inconnu. On ne croit plus à rien : comment ne pas mépriser l'humanité à jamais vile? Notre ennui se distrait par des plaisanteries lugubres, des farces macabres de détraqué.

L'ennui moderne, conscient, médité, philosophique, se ramène à l'horreur d'exister marquée en traits douloureux sur la figure de l'homme du jour qui voit s'évanouir une à une toutes ses espérances. Les signes dominants qui l'expriment sont l'enflure du désir aux assouvissements cyniques, la ruée vers la débauche, l'ambition démesurée, l'ironie satanique, le désespoir ricanant.

ÉMILE TARDIEU.

FERDINAND FABRE [1]

La formation littéraire.

III

Ce malaise, que Paris imposa d'abord à Ferdinand Fabre, fut tempéré cependant par l'ivresse de la vie libre et par l'allégresse du savoir puisé à toutes les sources. Son roman, *Un Illuminé*, laisse transpirer, à ce sujet, des confidences qu'on n'aura pas de peine à démêler, à travers sa trame, quand on sait qu'il s'est pris pour modèle de Théven Falgouët. En recherchant, sous les traits de l'étudiant breton, la physionomie vraie du jeune Ferdinand Fabre, durant ses années d'apprentissage littéraire, on découvre une expression précise de ses premières impressions parisiennes, et des renseignements sur sa formation littéraire, en parfait accord avec ce qu'il en a dit dans la lettre que nous avons citée.

Nous n'avons pas besoin de faire observer que Ferdinand Fabre n'a jamais connu la situation critique et mortifiante où se débat Théven Falgouët. Il ne lui a prêté que son caractère et les explorations en tous sens, dans le domaine des connaissances, qu'il poussait, avant de se sentir armé pour l'édification de son œuvre littéraire.

Ce Théven Falgouët, logé dans une pauvre chambre de la rue Royer-Collard, nourri dans un restaurant à bon marché, assidu à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il s'escrime, un an durant, à la traduction d'Homère, de Platon, de Virgile, de Tacite, afin de combler les lacunes de son éducation classique trop sommaire, c'est bien le jeune Ferdinand Fabre, livré à lui-même, dans la chambrette de la rue Copeau,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 16 mai.

loin des siens et de leurs câlines tendresses. Mais la sensation de son isolement disparaissait dans « une fièvre, dit-il de son héros, qu'on a négligé de classer jusqu'ici : *la fièvre de la science*. Ignorant tout, il eût voulu tout connaître à la fois. » Et il attribue à Théven Falgouët la même assiduité à la Sorbonne, au Collège de France, à l'École de Droit, à la clinique de la Pitié qu'il dit avoir eue lui-même, dans la lettre qu'on a lue.

Tout en poursuivant son ample moisson de notions techniques, sans trop de méthode, et sous la seule impulsion de son appétit, Ferdinand Fabre, ou Théven Falgouët, c'est tout un ici, connut les camaraderies faciles du quartier Latin et les discussions passionnées de littérature et d'art, sous les allées du Luxembourg, et autour des tables du café de la Renaissance, rue Taranne. Par là, il se frottait aux hommes, qu'il avait peu expérimentés. Et il semble bien que sa nature de sensitive fut vite meurtrie, au contact un peu brutal des camaraderies de café, puisque Théven Falgouët se hérisse aux moindres familiarités indiscrètes du cénacle de la *Renaissance*. Durant cette période, où il se cherchait lui-même, Ferdinand Fabre traversa des heures douloureuses. Il se défiait de ses forces, doutait de son talent, hésitait sur la valeur des œuvres ébauchées. Les mêmes scrupules qui avaient martyrisé son âme, à la perspective d'aliéner sa vie au service de Dieu, l'étreignaient devant les premières conceptions à réaliser, lui faisaient détruire de premiers essais mal venus. *Étienne Thibaut* et *Rolande* ne furent pas les seules ébauches immolées à la sévérité de sa critique sur lui-même. La page de garde des *Feuilles de Lierre*, recueil de poésies publié chez Charpentier, en 1853, annonçait, pour paraître prochainement, *Paola*, poème, *Maucreux*, roman, et un volume de nouvelles, où figurait ce *Bénédict* disparu avec le *Monde Artistique et Littéraire*, « une nuit qu'il ventait très fort ». Mais ces œuvres n'eurent pas une meilleure destinée que leurs aînées mort-nées. Elles durent allumer aussi les mottes que l'apprenti littéraire brûlait, au faubourg Saint-Marceau.

Ces *Feuilles de Lierre* elles-mêmes, quels frais d'éloquence elles durent coûter, sans doute, à ses amis, pour réduire à néant les répugnances de leur auteur à les communiquer à l'éditeur qui les accueillit ! Quand il eut terminé les *Courbezon*, qui devaient établir solidement sa renommée, Ferdinand Fabre avait acquis encore si peu d'assurance qu'il ne se résolut qu'après une longue lutte contre ses craintes d'être éconduit, à se mettre en quête d'une Revue où les publier. Il prit la route, enfin, son manuscrit sous le bras, des bureaux de la *Revue Contemporaine*, rue du Pont-de-Lodi. Il fut envahi par une sorte de pudeur insurmontable, au moment de pousser la porte de cette Revue, la pudeur de parler d'une œuvre qui, peut-être, ne valait rien. Il enfonça son manuscrit dans la boîte aux lettres, et s'éloigna, soulagé, mais aussi rapidement que s'il eût fait un mauvais coup. Le comte de Calonne était directeur de la *Revue Contemporaine*. Il lut cette œuvre d'un inconnu, et en fut émerveillé. On sait que le succès en fut retentissant. Ferdinand Fabre riait de tout son cœur, en racontant cette anecdote, dont il faisait tout un petit drame charmant.

IV

La publication des *Courbezon* fut la révélation du talent de Ferdinand Fabre, de son originalité propre, de sa marque de fabrique, peut-on dire, de la force disciplinée de son tempérament et de la nouveauté toute personnelle qu'il ajoutait au roman français. Son arrivée à Paris est de 1849. La publication des *Courbezon* en librairie est de 1862. Il avait donc employé douze ans à se forger une langue qui fût bien exactement l'organe même de sa pensée, à acquérir des connaissances générales dans tous les domaines du savoir, à soumettre le bouillonnement de ses impressions d'enfance et la multitude d'idées confuses qui en jaillissaient, au contrôle des certitudes scientifiques. En sorte que la fougue de son imagination ne l'entraînerait jamais, dans la composition de ses personnages, à rien hasarder qui ne fût réel. Il avait voulu connaître tout ce qu'on savait sur l'homme, avant de donner la vie aux créatures humaines que son cerveau enfanterait à la vie idéale. Ce fut, sans doute, en souvenir des dispositions où il s'était senti, au moment de s'attaquer aux *Courbezon*, qu'il a écrit de Théven Falgouët, cet autre lui-même, dans *Un Illuminé :* « Théven Falgouët, l'esprit illuminé par une idée qui lui parut originale, crut le moment venu d'essayer d'écrire un livre. Il se sonda les reins et le cœur, et sentit, avec d'indicibles tressaillements, qu'il aurait la force et la volonté de mener à bout son dessein. Cette œuvre serait une peinture de mœurs locales aussi saisissante que vraie. Il verrait tout et il dirait tout, simplement, sobrement. Il comprit de quelle énorme ressource lui seraient ses études antérieures. Il appliquerait aux passions humaines le diagnostic infaillible de la physiologie. »

Ferdinand Fabre, comme Balzac, comme Flaubert, comme Paul Bourget, s'il n'a pas fait étalage de terminologie scientifique dans ses romans, avait eu l'intuition des disciplines nouvelles qui allaient diriger l'élaboration des œuvres d'imagination. Par son besoin de perfection, pour réduire au silence les scrupules de sa conscience et pour ôter prise aux morsures de la critique, il découvrit que la science

positive est aussi indispensable au romancier contemporain que les dons de l'imagination, l'aisance et l'éclat du style, une bonne distribution de son récit, un enchaînement adroit des péripéties diverses de son action. Et le lyrisme joyeux de ses idylles, la poésie lumineuse qui anime et colore sa langue ne doivent pas nous faire oublier qu'il a été, lui aussi, un romancier scientifique et expérimental. Jamais il ne se permit de se parer de ce titre lui-même. Il ne fut d'aucune chapelle; il ne recourut à aucun manifeste, à aucune théorie esthétique pour attirer l'attention sur lui. Il n'est que plus équitable de le rattacher aujourd'hui à la lignée, dont il est, des grands romanciers scientifiques autant qu'imaginatifs.

Résolu comme il l'était à ne rien négliger pour devenir, ainsi qu'il l'a écrit lui-même, « un bon ouvrier de la vigne littéraire », Ferdinand Fabre voulut se forger une langue irréprochable, en même temps que, pour se préserver de la moindre inexactitude, il emmagasinait toutes les connaissances positives de son temps sur l'homme et sur la vie. « Et quel travail de dix ans, à suer sang et eau, quand il fallut planter une phrase debout! » a-t-il dit encore au souvenir de ses années de préparation.

On a vu que Ferdinand Fabre, durant la première année de son séjour à Paris, s'adonna à la traduction des auteurs grecs et latins. Ce n'était pas pour se préparer à des examens, mais bien pour s'exercer, par ce moyen, à dresser ses phrases debout. Il nous a raconté aussi qu'il approfondit, avec une sorte de prédilection, les auteurs du XVIe siècle. Il nous en donnait une raison saisissante. Ce français de Ronsard et de Montaigne, d'Amyot et d'Agrippa d'Aubigné, de Rabelais et de Clément Marot, assez proche encore du latin, lui paraissait tout voisin du patois de son pays. Habituellement replié sur lui-même, sans cesse aux écoutes du mouvement, ou mieux, du tic tac de sa pensée, il s'aperçut que ses idées se formulaient en patois, de préférence, dans son esprit, et que leur expression française correspondante n'y survenait ensuite que comme une traduction. En observant ce fonctionnement de sa pensée, Ferdinand Fabre découvrit que le vocabulaire de la Renaissance, ses tournures délicieusement surannées correspondaient mieux à son patois que la langue solennelle et ennoblie de nos auteurs classiques. De là sa prédilection pour la langue de cette époque. On n'a pas de peine, en effet, quand on possède quelques notions du patois languedocien, à retrouver, dans les œuvres de Ferdinand Fabre, des locutions, des mouvements de phrases qui sont du pur patois traduit en français. Cela devient même volontaire et systématique dans les romans où des paysans sont en scène, mais surtout dans *Barnabé* et *le Chevrier*. Cette particularité n'avait pas échappé à Sainte-Beuve. Il la signala, à Ferdinand Fabre, dans la lettre suivante :

22 septembre 1867.

Cher Monsieur,

Depuis que j'ai reçu *le Chevrier*, j'ai bien des fois pensé à vous, et, si mon remerciement n'est pas allé plus tôt vous trouver, c'est que ma santé me dispose souvent à remettre ce que j'aimerais le mieux faire. Il faudrait toute une dissertation pour traiter avec vous les questions que soulève ce roman d'art et de style. Il y a des études doublement savantes dans votre tableau : celle du pays et des mœurs, celle du langage. Sur ce dernier point, vous avez pris en quelque sorte le taureau, ou, du moins, le *bouc* par les cornes : en soutenant la gageure pendant un aussi long temps, vous avez fait un tour de force. Mais, selon moi, ce n'est qu'un tour de force. J'aurais mieux aimé que cet essai de langage rustique composite, à la manière de George Sand et de Paul-Louis Courier, ne régnât point durant toute l'étendue du livre. Si vous aviez pris la parole vous-même, si, de temps en temps seulement, vous aviez introduit vos personnages avec le langage observé et studieusement naïf que vous leur prêtez, vous auriez donné, ce me semble, plus de satisfaction au lecteur. Il y a un peu de contention à vous suivre, tout en goûtant de charmants passages. Il faudrait aussi écouter vos raisons, car vous en avez eu; et, dans tous les cas, vous avez fait, dans cette œuvre, acte d'artiste.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de ma haute estime.

SAINTE-BEUVE.

Avec juste raison, Ferdinand Fabre attachait trop de prix à l'opinion de Sainte-Beuve pour ne pas lui fournir les explications qu'il l'invitait à lui donner. Il les lui adressa dans la lettre suivante, qui confirme les renseignements qu'il nous avait donnés sur les procédés de son style :

Le 5 octobre 1867.

Très honoré Maître,

Vous me demandez ce qui a pu me pousser à écrire un livre comme *le Chevrier*. C'est le sentiment très profond, chez moi, de l'infirmité de ma forme littéraire, qui, après m'avoir fait remuer, de longue main, nos auteurs du XVIe siècle, m'a décidé à tenter une œuvre à peu près unique dans notre littérature contemporaine. Je me figurais que lorsque, durant quatre cents pages, je me serais évertué sur des tournures difficiles, que je me serais escrimé à ramener, à la sobriété latine, mon style trop diffus et trop lâché, j'aurais fait un grand pas dans l'art si ardu de placer les mots l'un à la suite de l'autre. Ajoutez, à cette préoccupation dominante, la connaissance de mœurs exceptionnelles et d'une nature admirable, et vous aurez les raisons qui me déterminèrent à écrire *le Chevrier*. Reste à savoir maintenant si, au lieu

de laisser la parole à mon héros, tout le long du récit, je n'aurais pas mieux fait de la prendre moi-même, de temps à autre. J'ai peut-être commis une grande erreur artistique. Qu'y faire? Il me semblait que, si j'intervenais directement, j'enlèverais, au paysage, aux idées intimes de mon roman, leur soudaineté, leur imprévu, leur saveur. Combien il est difficile, dans les sujets de cette nature, de ne pas laisser percer l'oreille de l'auteur! Je voulais éviter cela à tout prix. Hélas! la peur d'un mal m'a-t-elle conduit dans un pire? Vous seul, Monsieur, pouvez répondre à cette question, et ce n'est pas moi qui me plaindrais, s'il vous plaisait jamais de rendre cette réponse publique.

Veuillez agréer, Monsieur et illustre Maître, l'expression de ma gratitude.

FERDINAND FABRE.

Un autre écrivain, un grand poète, Frédéric Mistral, avait discerné ce mélange du parler du XVIe siècle au parler languedocien, dans le style du *Chevrier*. Ferdinand Fabre avait écrit à Mistral :

Le 28 juin 1866.

Monsieur,

M. D... m'écrit du Périgord et me charge de vous adresser deux numéros du *Courrier Français* où il est question de vous et de moi. Il m'engage à vous envoyer, en même temps, un exemplaire de mon dernier roman, m'assurant que *le Chevrier* n'est pas indigne d'être offert à l'auteur de *Mireilly* et de *Calendal*. Il faut toute l'insistance de M. D... qui désirerait voir des relations se nouer entre nous, et qui va jusqu'à prononcer le mot d'amitié, pour que je me décide à mettre mon livre à la poste. Qu'allez-vous penser de mes paysages abrupts, désolés, dignes de la Grèce? Quelle figure va faire *le Chevrier*, encore presque sauvage, placé entre *Mireille*, l'idylle adorable, et *Calendal*, la splendide épopée? Nous sommes presque compatriotes. Seulement, vous habitez Athènes et j'habite les montagnes de la Thrace. Excusez, je vous prie, la rudesse de mon langage et les brutalités où m'emporte la fougue du sang.

Veuillez agréer, Monsieur et illustre poète, l'hommage de mon admiration.

FERDINAND FABRE.

La réponse de Mistral n'exprime aucune des réserves de Sainte-Beuve. Elle n'est qu'un applaudissement cordial et continu.

Monsieur,

J'ai commencé la lecture du *Chevrier*, préoccupé, d'abord, de la couleur artistique, ainsi que m'y avaient disposé les excellents articles de M. D...; mais j'ai fini par me laisser aller naïvement au fil de votre histoire campagnarde, et j'ai senti grandir mon émotion jusqu'à la fin, et j'ai trouvé qu'il n'y avait pas seulement là le cachet d'un grand artiste, mais qu'il y avait aussi les larmes d'un homme de grand cœur.

De plus, *le Chevrier* est un livre consciencieux et écrit goutte à goutte d'observation locale. On voit que vous avez beaucoup hanté les *causses* des Cévennes, que vous avez vécu de la vie des *raïou*, que vous avez couché avec les chèvres, que vous avez rêvé l'idylle sous les plantureux châtaigniers. On sent que vous aimez votre pays natal, que vous aimez la gent rustique; et, vrai fils de la terre, vous comprenez le sens du paysage, et ce que dit le vent, et ce dont parle l'arbre, et ce que pense l'homme. Ils sont parfaits, vos paysans, et vos personnages sont vrais, vivants et sympathiques. Vous n'inventez pas la nature. Vous exprimez avec bonheur ce qu'elle a mis autour de vous, et vous l'exprimez d'une manière savoureuse et charmante. *C'est Paul-Louis Courier retrouvant le style d'Amyot*, pour compléter la traduction de *Daphnis et Chloé*.

Vous me parlez d'amitié entre nous et vous m'en donnez le premier gage par l'envoi du *Chevrier*. Croyez à la sincérité de la mienne.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

V

Il avait fallu dix ou douze années de labeur ingrat à Ferdinand Fabre pour atteindre à la maîtrise de son talent et de son style. Et on connaît assez ce style qui ne ressemble à celui de personne. Il est toujours égal à son objet. Il est robuste, de relief rude, tourmenté à dessein, comme les âmes tumultueuses dont il décrit les orages intérieurs, ou fondu en grâce, en fluidité, souple, fleuri d'images vives et sobres, lumineux comme son ciel natal et les eaux courantes de ses montagnes, alerte et allègre comme le ramage des oiseaux, dont il entendit toujours en lui la musique ailée et fuyante.

Le style de Ferdinand Fabre et le fonds de pensée qui a été, si l'on peut dire, son fonds littéraire, n'ont été que l'expression, l'extériorisation de sa personnalité. Il s'est toujours tenu en garde contre la tentation de prendre la matière de ses romans hors de ses sensations propres. En des sujets qu'il n'aurait pas sentis, qu'il n'aurait pas vécus, il aurait craint que son observation s'égarât, que sa sincérité fût en défaut, qu'il fût inégal à la réalité. C'est ce qu'il explique lui-même dans une lettre à Armand de Pontmartin :

31 mars 1881

Monsieur et très éminent confrère,

Non seulement il vous a plu d'écrire sur *Mon Oncle Célestin*, des pages plus que bienveillantes; mais il vous a plu encore de me les adresser. Je ne saurais [illegible] quel point des procédés si délicats me touchent. [illegible] les temps littéraires que nous traversons, j'en demeure un peu confus. Je vous remercie du fond du cœur.

J'ai relu votre remarquable étude, jusqu'à trois fois, et non pas seulement parce qu'on ne se lassait pa[illegible]

d'entendre de douces choses, mais aussi parce qu'en plus d'un endroit, *vous avez troué la peau du bonhomme*, je veux dire démêlé parfaitement le vrai caractère de l'écrivain. Je n'ai jamais su, en effet, pourquoi, dès le commencement de ma carrière, je suis allé à l'observation des mœurs cléricales, à la peinture du pays natal. Tenant une plume, j'ai couru, d'instinct, à ce que j'avais vu, à ce que j'avais senti, à ce qui m'avait ému. Un homme de génie se fût créé un monde à lui, et aurait vécu dans ce monde de sa pensée; moi qui manquais de puissance, j'ai cédé à la tyrannie des souvenirs et n'ai pas su sortir de moi. L'Eglise, que j'avais entrevue, m'avait laissé une impression profonde, et j'ai tenté de traduire cette impression; j'avais emporté mes montagnes, la petite patrie cévenole, à la semelle de mes souliers; et je les ai décrites, et je les décrirai, insatiablement. C'est si beau le pays que l'on a quitté, que l'on ne reverra peut-être plus!... Pourquoi me détacherais-je du toit natal? Pourquoi oublierais-je le pauvre presbytère de Camplong, où mon oncle, l'abbé Fulcran Fabre, m'éleva, me pétrit, me fit une âme, sinon égale à la sienne par la vertu, vaillante du moins et honnête, malgré quelque rudesse et quelque dureté.

Toutes les écoles littéraires passeront; moi, je resterai le peu, le très peu que je suis. Je le sens profondément: ma nature vaut mieux que mon art, et je resterai fidèle à ma nature, pour ne pas me mentir à moi-même et pour ne pas mentir à autrui. Balzac avait tout le monde de l'homme: je n'en ai qu'un petit coin. Je resterai dans ce coin-là, ne voulant pas me perdre absolument.

Oh! pardon, Monsieur et très éminent confrère, pour tous ces bavardages, et veuillez agréer l'expression de mes vifs remerciements.

FERDINAND FABRE.

Ainsi tout l'effort de Ferdinand Fabre, pour se créer une langue personnelle, pour se munir d'un art qui lui appartînt en propre, tout le labeur obstiné et patient de sa préparation littéraire, d'après les confidences où l'a entraîné le plaisir d'être deviné, compris et loué selon son mérite, n'ont rien ajouté à sa nature, qui n'y fût en puissance. Il s'est interdit d'écrire jusqu'où il avait pensé; il n'a voulu écrire que jusqu'où il avait senti. Il s'est limité à son tempérament, il en a échauffé la sève et activé la floraison, par une culture attentive et persévérante, afin, seulement, que chacune de ses œuvres exprimât les impressions qu'il recueillait, au cours de la vie, dans sa frémissante sensibilité.

S'il évita, volontairement, d'emprunter la matière de ses romans, à n'importe quel domaine extérieur aux prises des sensations de son enfance et de sa jeunesse, il ne faudrait pas imaginer que Ferdinand Fabre se soit tenu hors du courant général des idées de son temps. Toute la sève de ses énergies s'alimentait, par de fortes racines, à son terroir, à la petite patrie cévenole emportée, comme il l'a écrit à Armand de Pontmartin, « à la semelle de ses souliers». Mais ce patriotisme local indéracinable s'accommodait aisément d'une libre communion intellectuelle avec la pensée des autres peuples. L'Allemagne avait goûté ses œuvres. Paul Lindau, entre autres critiques, avait rendu hommage à son talent dans divers articles. Et Ferdinand Fabre lui écrivit :

25 mai 1877.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de l'envoi que vous avez bien voulu me faire des deux premiers numéros de la Revue *Nord et Sud*. Ah! devant ces pages imprimées avec un si grand soin, où se lisent tant de noms déjà illustres, combien j'ai regretté mon ignorance de la langue de Gœthe et de Schiller! Je ne sais quel écrivain de chez vous disait que toutes les fois qu'il avait appris une langue étrangère, il lui semblait qu'il venait, en lui-même, de délivrer une âme. Que d'âmes captives en moi, qui voudraient sortir de leur prison! Qui sait d'ailleurs, pour nous élever au-dessus des questions d'art proprement dit, si la connaissance mutuelle du langage ne lierait pas plus étroitement les hommes, et ne porterait pas le premier coup à cette haine de peuple à peuple, d'individu à individu, que vous déplorez si noblement? Vous paraissez quelque peu surpris qu'un homme de lettres français se prête, de grand cœur, à être agréable à un homme de lettres allemand. Vous oubliez que c'est vous qui me tendîtes, le premier, une main amie, par votre étude plus que bienveillante sur *l'Abbé Tigrane*, dans le *Gegenwaert*. J'aurais vraiment bien mauvaise grâce à rester en arrière de vos excellents procédés envers moi, et je craindrais d'abaisser mon patriotisme, ce sentiment dont l'explosion doit être réservée pour les grandes choses dignes de lui, que de le mêler à des relations toutes littéraires, et où il n'a aucune raison de se montrer. Tout cela, cher Monsieur, pour vous dire que je serai très heureux, quand l'occasion me sera fournie de vous être agréable, et que nous n'en resterons pas moins, vous, Allemand, et moi, Français.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments dévoués.

FERDINAND FABRE.

Ferdinand Fabre n'avait pas seulement l'esprit ouvert à toutes les idées générales de son temps, comme l'indique cette belle lettre à Paul Lindau, sur une question particulièrement sensible, et quoique ses œuvres s'en soient tenues à l'écart, pour les raisons que nous avons dites et qu'il en a données lui-même. Ses œuvres elles-mêmes s'y rattachent nécessairement, et sans qu'il l'ait voulu, puisque la vie locale ne saurait se distinguer entièrement de la vie nationale. C'est ce qu'a exprimé Taine, avec trop d'autorité pour que nous ne nous sentions pas dispensé de l'établir nous-même.

Ferdinand Fabre, durant les dernières années de sa vie, entretint, avec Taine, des relations amicales. Il lisait, du puissant écrivain des *Origines*, dans une

lettre adressée, de Talloires, en août 1890, à son ami, M. Antonin Mulé :

« ... J'étais allé voir Taine, à Menthon-Saint-Bernard. Menthon est à côté de Talloires, sur le lac d'Annecy. Cet homme de génie, simple et bon, écrit, en ce moment, un livre sur l'état de l'Église après le Concordat... et par le Concordat. Vous devinez si ce sujet m'intéresse! Dans son cabinet, dans son jardin nous causions, nous causions ; mais nous n'en finissions pas. Pour continuer à me remplir l'esprit des grandes choses dont j'ai la passion, je négligeai le bateau de Talloires qui passa à Menthon et m'y laissa. Je pris alors le parti héroïque, — hélas! je marche trop peu! — de regagner mon gîte à pied, par la montagne. Et Taine, qui me trouvait renseigné sur les matières qui l'occupent, voulut m'accompagner. Le beau chemin, sous les grands noyers! la douce et magnifique solitude! Nous allions, devisant, devisant, et quand nous touchâmes au hameau des Granges, nous n'avions pas fini de vider notre sac. Pour mon malheur, nous nous assîmes, et l'Église, enfermée dans le Concordat, au bénéfice du pouvoir civil, y passa tout entière... Nous nous quittâmes enfin, Taine, leste et vif, comme un homme sec et robuste qu'il est, moi, fatigué et ruisselant. Je tenais une bonne crise rhumatismale... »

Bien avant de connaître Ferdinand Fabre, personnellement, et de mettre à contribution sa connaissance si sûre du clergé, pour ses études sur le Concordat, Taine avait lu ses œuvres. De toute la hauteur de son jugement, il avait fixé la valeur du romancier. Il l'avait situé à sa véritable place, au rang de ceux dont les romans doivent rester une contribution définitive à l'histoire générale des mœurs de leur époque. Voici la lettre que Taine avait écrite à Ferdinand Fabre, après la publication de *l'Abbé Tigrane* :

12 mai 1873.

Monsieur,

M... a eu bien raison de vous dire que j'admirais *Tigrane*; à mon sens, depuis *Madame Bovary*, il n'a paru que trois ou quatre romans, et celui-ci en est un, puisqu'on y trouve de la vérité, des types, deux grands caractères, point d'amour, et un monde des plus inconnus et des plus importants. Nous ignorons la France, le paysan, l'ouvrier, le prêtre, le séminariste, le couvent, la caserne. Balzac n'a fait qu'un quart de la grande enquête sociale et morale; quand je vois quelqu'un qui la recommence avec compétence et impartialité, j'éprouve un vif plaisir. A mon sens, la critique et l'histoire sont des instruments insuffisants; le roman seul peut montrer la société et l'homme. On me dit que, dans un autre roman, vous avez aussi peint les mœurs cléricales, et que vous les avez touchées de près: je vous félicite d'avoir gardé la haute indifférence de l'artiste qui n'a pas de rancunes, et qui dit le bien aussi librement que le mal. L'Évêque et Tigrane sont de noble et grande espèce. Avec Balzac et Stendhal (*Rouge et Noir*, *Curé de Tours*), ce sont nos seuls portraits ecclésiastiques. Je doute pourtant que Tigrane devienne pape; il est trop passionné, sujet aux explosions: il n'est pas assez perpétuellement maître de lui-même. Mais il sera peut-être anti-pape, car nous aurons sans doute un schisme, d'ici à quinze ans.

J'habite à la campagne; permettez-moi, Monsieur, d'espérer que, cet hiver, je serai plus heureux, et que j'aurai le plaisir de vous remercier, moi-même, du double plaisir que je vous dois, celui de vous avoir lu, il y a six mois, en articles, et celui de vous lire, demain, en volume.

Votre très obligé et dévoué

HIPPOLYTE TAINE.

VI

Nous voici loin du jeune montagnard douillettement couvé dans la tendresse de sa mère et de son oncle, le brave curé de Camplong, et qui se trouva si dépaysé, si meurtri, au contact des hommes qu'il ne connaissait pas, si incertain de ses mouvements, à son arrivée à Paris, en 1849. Le jeune homme poussé en pleine nature, attendri en toutes ses fibres par la sollicitude inquiète des siens, dans la tiédeur douce du foyer, du nid familial, dirait-il lui-même, s'était imprégné, à son insu, dans l'air qu'il avait respiré, dans les rudes paysages familiers à sa vue, d'une énergie, d'une trempe de caractère aussi fermes et accentuées que la forte ossature de son pays de rocs. Et cette énergie, animant la puissance d'émotion qu'il reçut, comme un réservoir d'eau vive des effusions d'allégresse et d'amour répandues sur son adolescence, l'a élevé, progressivement et patiemment, jusqu'à cette perfection dans son art qui a incorporé son œuvre au patrimoine des lettres françaises.

Les esprits frivoles, les charmantes étourdies de salon, si généreuses d'admirations éphémères aux flatteurs adroits de leurs perversités, les esthètes épris de beautés contre nature et affiliés en petites sociétés de louange mutuelle, tous les hérauts salariés de la Réclame peuvent continuer à maintenir dans l'oubli l'œuvre de Ferdinand Fabre. Elle restera supérieure à leur dédain. « Les écoles passeront, mais je resterai le peu, le très peu que je suis », a-t-il dit, de lui-même, en un élan de fierté aussitôt refréné par trop de modestie. « Il y a eu trois ou quatre romans, depuis *Madame Bovary*. *Tigrane* en est un... » proclamé Taine. Et si on peut dire que, durant la seconde moitié du dernier siècle, il y a eu une dizaine de romanciers, Ferdinand Fabre est un de ceux-là.

Encore ne faudrait-il pas s'exagérer la restriction du public de Ferdinand Fabre. Ses lecteurs ont été

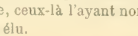
et sont toujours beaucoup plus nombreux qu'on pourrait le croire, à n'en juger que par le peu de bruit qui se fait autour de son nom. On lui payait les prix les plus élevés, dans les journaux et les revues où ses romans étaient publiés. Il eut les honneurs des éditions de luxe à 50 francs le volume pour *Xavière*. Ces preuves visibles de son succès avaient donné, à Ferdinand Fabre, une joie toute juvénile.

Goûté d'une élite qui alla croissant, à mesure que ses œuvres se multipliaient, jouissant d'une gloire de bon aloi, puisqu'il ne la devait qu'à la hauteur de son talent et à sa scrupuleuse probité professionnelle, sacré grand écrivain par les plus hautes autorités de la critique et de la littérature, il ne manqua aux ambitions légitimes de Ferdinand Fabre que d'avoir été accueilli par l'Académie.

Des combinaisons de circonstance, une longue maladie, une mort prématurée empêchèrent seules l'Académie Française de se l'associer, comme elle le désirait. Ferdinand Fabre avait attendu qu'elle lui fît des avances, pour se risquer à solliciter ses suffrages. En cette circonstance, comme dans toute la conduite de sa vie, il s'abstint d'intriguer, de manœuvrer pour s'acquérir des influences occultes, d'user de diplomatie pour désarmer des hostilités. Sa candidature fut toujours franche de dessous et de compromissions. Après un premier échec, il fallut les instances personnelles de ses partisans de l'Académie, pour le décider à deux nouvelles récidives.

Et c'est bien à tort qu'on l'a cru mortifié, douloureusement, des trois insuccès auxquels il ne s'était exposé que sur les instances et les assurances des promoteurs de sa candidature. Ferdinand Fabre était d'un trop ferme caractère pour être sensible aux froissements mesquins de la vanité. En se comparant aux rivaux heureux qu'on lui avait préférés, il ne se sentait pas humilié. Il avait conscience de la valeur de son œuvre. Au reproche qu'on lui adressait, parfois, d'exagérer la modestie, il répondait, en souriant finement : « Eh ! qui vous dit que cette exagération ne me vient pas de l'excès de ma fierté ? » Il connaissait le mérite supérieur de quelques-uns des académiciens qui lui avaient donné leur voix. Balzac sachant que Victor Hugo avait voté pour lui, lui écrivit : « Vous m'avez nommé ; je suis élu. » Ferdinand Fabre, connaissant la valeur de ceux qui lui avaient donné leur voix, pouvait se dire non moins légitimement que, ceux-là l'ayant nommé, il se sentait pareillement élu.

FÉLICIEN PASCAL.



LA VIE LITTÉRAIRE

Watteau, par Virgile Josz.

Watteau, mœurs du XVIIIe siècle, par Virgile Josz. Société du Mercure de France. — *La Bastille des Comédiens, Le For-l'Évêque*, par Frantz Funck-Brentano. Fontemoing, éditeur.

Valenciennes, L'Aventure à Paris, Le Refuge, Le Retour, Des Porcherons à la Comédie-Française, Cheminements dans la fin du règne, De Julienne à Crozat, Le Songe de Watteau, Le Pèlerinage à l'Isle de Cythère, l'Indifférent, tels sont les titres des chapitres du livre que Virgile Josz dédie à la gloire de Watteau. On ne peut pas dire qu'ils se forcent pour être simples et pour être clairs. Ils ne sont pas éloignés au contraire d'une certaine obscurité bien littéraire. Et pour pénétrer du premier coup cette obscurité précieuse, il faut être déjà fort instruit des péripéties de la carrière de Watteau, comme cela est d'ailleurs du devoir de tout bon Français soucieux de célébrer en lui-même le culte d'un des peintres les plus représentatifs du génie français...

M. Virgile Josz a fait certainement beaucoup d'honneur à ses lecteurs éventuels en se persuadant ainsi qu'il ne peut avoir jamais trop bonne opinion de leur érudition artistique... Mais quand même chacun de nous aurait fait de Watteau, de sa peinture, de son temps, son étude de prédilection, il devrait entrer dans ce nouveau livre méticuleusement ouvragé ; et son exploration patiente d'une œuvre minutieusement admirative lui donnerait assurément sur Watteau des idées ou des impressions nouvelles...

Nul plus consciencieusement et plus efficacement que Virgile Josz ne s'est insinué dans l'âme d'un artiste, et plus encore, dans l'âme d'une époque. Il a écrit une biographie psychologique. On sourit un peu naguère de cette épithète loyalement accolée à ce substantif ? Quelle biographie, disait-on, peut ne pas être psychologique ? — Certes, si c'est un pléonasme que de dire biographie psychologique, c'est un pléonasme bien utile. Pour quelques biographies qui sont psychologiques à l'excès et ne sont pas meilleures pour cela, il en est tant qui ne sont en aucune façon psychologiques et naturellement n'en valent pas mieux.

Virgile Josz a la psychologie la plus prudente et la plus érudite qui soit. Ce n'est pas la divination du passé que nous apercevons en ce livre consacré à la glorification précise d'un art et d'un siècle, c'est la reconstitution traits par traits, soigneuse, exacte, et qui, proscrivant toute imagination fallacieuse, ne consent qu'à être véridique.

Et que de tableaux réalistes, d'un réalisme vigou-

reux, coloré, vibrant! Virgile Josz se plaît à peindre ces tableaux, et alors même que leur spectacle n'aurait point arrêté spécialement le regard de Watteau, Virgile Josz le rétablit néanmoins en sa vérité et le décrit avec un zèle amoureux. Cet écrivain décidément est artiste, lui aussi; il est peintre.

Watteau naît à Valenciennes. Et voici très en relief Valenciennes assiégée, ou, dans la vie pacifique, cette notable commune prospérait avec méthode et suivant sa destinée.

Débile, négligé par sa famille, peu choyé de parents qu'attriste sa faiblesse, Watteau entreprend la rude expédition vers Paris. Ah! centralisation déjà si forte contre les provinces encore actives. C'est de Paris déjà que doivent rayonner sur le monde toutes les gloires françaises!... Il part, le jeune Watteau qui veut être peintre... « Plutôt que d'embrasser la profession de son père, il vient dans l'équipage qu'on peut s'imaginer, pour cultiver une muse qu'il chérissait sans trop la connaître. » C'est Caylus qui écrivait ainsi : et cela prouve que les poncifs de tous les temps ont entre eux beaucoup de ressemblance et un grand air de famille... Virgile Josz n'emploiera point d'aussi odieuses banalités. Il lui faut de la couleur n'en fût-il plus au monde, et du pittoresque même trouvé par des moyens un peu imprévus et des efforts un peu laborieux.

Il lui en faut, et voyez-le qui suit le jeune Jean Antoine Watteau partant douloureusement pour la vie et la gloire. « La Cloche-Blanche sonne, celle qui annonce l'ouverture des portes de Valenciennes : lentement, entre le brouillard qui s'élève des marais et le velours des herbes s'effacent les murs de la ville, ces murs qui ont, taillé dans leur chair, le *Chemin de Croix* du vieux Schleiff, — et par Cambray aux deux citadelles, Péronne-la-Pucelle dans l'émeraude de ses défenses, les bois de Compiègne, le Valois aux grands finages, et Saint-Denys en France, il gagne Paris. »

Il gagne Paris et comment! C'est à coup sûr dans le panier du carrosse de Valenciennes, entre deux ballots « dans le tissu d'osier où l'on met les marchandises et où sont reçues pour un prix modique les personnes qui ne trouvent place dans le coche ou qui ne sont pas en état d'en prendre », que Watteau accomplit son voyage. Il dut être assez rude. Après le maigre souper à Gonesse, les derniers grands arbres de l'interminable route, le dernier moulin, la dernière ferme, et les derniers jardins de la Villette, c'avait été le faubourg : un hôpital, une église, une rue parmi les cultures maraîchères, des masures, des cabarets louches, une porte monumentale; puis, les rives mauvaises de la rue tortueuse, ponctuées de fenêtres grillées et de hautes bornes, enfin la bousculade dans la cour du *Grand-Cerf*, tous ces détails entrevus falotement dans la nuit de la dernière étape.

Et le jour venu, partout autour de lui dans le dédale où il s'enfonce, des visages inconnus, moqueurs, agressifs, les meilleurs suprêmement indifférents!

Et voilà Paris.

Les logis ne manquent pas. Il y a des maisons jusque sous les ponts de la rivière, et au-dessus des gouttières, les lucarnes des mansardes et des guérites s'étagent. Mais où Watteau ira-t-il avec une bourse aussi légère que la sienne?... Là-bas, ceux de la corporation qui ont vu Paris l'ont renseigné : le pont traversé, où est le cheval de bronze, tout de suite, il pouvait chercher, vaguer de porte en porte; les réduits pullulaient au long de la montée fameuse qui aboutissait à la porte Saint-Jacques, dans cette rue des graveurs et des enlumineurs, cette rue des marchands d'estampes qui tiennent boutique ouverte aux *Colonnes d'Hercule* et à la *Belle Image*, aux *Deux Piliers d'or*, ou bien encore vers l'égout de la Petite rue Taranne, aux alentours de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Proche le jardin abbatial, la prison du bailliage, vers la rue de l'Échaudé, la rue Sainte-Marguerite ou le Petit-Marché, il avait chance de rencontrer quelque compatriote qui l'aiderait à se tirer d'affaire.

Il trouva, et bientôt se logea chez Abraham Mettayer, à la fois hôtelier, marchand et professeur. Que fait Watteau ægrotant et mélancolique et pauvre? Il travaille et il se terre en son quartier.

Quand il veut respirer, il suit une des rues bordées d'hôtels seigneuriaux, de boutiques et de tripots; — dans un de ceux de la rue Mazarine, Marie-Claude, une accorte fille de blanchisseuse, prodigue les trésors de sa galanterie avisée et experte à un superbe Marseillais qui l'emmènera jusques en Perse pour y faire d'elle rien moins qu'une ambassadrice du Roi Soleil... « Avec les faméliques qui mendient et les crieurs de pain, il se glisse entre les carrosses à col de cygne, brillants d'ors, et aux roues basses, entre les vinaigrettes et les chaises, saute la fange du ruisseau, et trouve la rivière qui met son grand courant d'air, son ciel non caché et le mouvement de sa batellerie au bout de ce cloaque. Et c'est soudain une autre vie, ces baigneries aux abreuvoirs, le trafic de la galiote de Saint-Cloud, l'imprévu des va-et-vient du passeur des Quatre-Nations... une autre vie que celle de ces moines sales et de ces loqueteux tôt rencontrés autour des couvents... S'il remonte vers Saint-Sulpice l'église neuve, c'est le dédale des ruelles sombres, la boue et la punaisie du Petit-Marché avec son coin du roi où les orphelines offrent des petits lots de légumes verts et de graines séchés, puis les auvents des libraires et des relieurs à l'hôtel de

Cluny; à deux pas, entre la porte Guisarde et la rue du Brave, l'enceinte vide de la foire Saint-Germain où gueusent le long de l'année les faux estropiés, les sans métiers, les filles et les gardes françaises du Sépulchre. Là, il y a vu, du carnaval aux Rameaux, dans le tumulte de sa tenue, l'incroyable mêlée des trafiquants de tableaux et de chiens de Bologne, des oyseliers, des cloueurs et des potiers d'étain, des marchands d'épices et des colporteurs de dentelles d'or, des perruquiers et des vendeurs de rossolis, — il a vu ces gens se battre à souhait dans le vacarme de la Folie d'Espagne et de Scaramouche dupant, bernant la foule accourue, amusée et joyeuse quand même... Il y a promené son étonnement, et quand il sort de son rêve, son application un peu lourde de Flamand. Mais sa mélancolie l'éloigne vite, sa misère ne s'éclairant pas à ce foyer — comme cette autre misère qu'il y coudoie, celle des garçons chirurgiens, des commis libraires, des clercs de procureur quelque peu ivres qui viennent chercher la gaieté, leurs amoureuses au bras, chantant au nez des badauds, les refrains du carrefour.

J'ai fait une maîtresse, il n'y a pas longtemps...

ou

Charmante Alison, mon charmant trognon,
Voyons votre complaisance...

garçons qui ne manquent pas plus les dimanches de cette foire que ceux de la fête de Bezons ou ceux du Lendit...

Ainsi procède Virgile Josz. C'est une accumulation savante de tous les détails les plus expressifs de la vie de l'époque. Et cette vie ressuscite, avec force et avec vérité... Mais Virgile Josz est moins sensible aux détails qui devaient surtout impressionner l'âme poétique et fantaisiste de Watteau, qu'à tous les détails qui peuvent assurer à ses reconstitutions un réalisme intense. Il a le goût, un goût méthodique de la réalité pittoresque. Et tout lui est prétexte à peindre, avec une verve sincère, cette réalité.

Watteau, près de la mort, fait un voyage à Londres. Virgile Josz voit aussitôt avec complaisance Londres au début du XVIIe siècle, Londres, innommable cohue de rues puantes, noires, d'où émergent la colline au blé, la colline aux poissons... Londres « la cité la plus marchande du monde »... Et voici le tableau, ce tableau que Watteau ne songeait pas à faire, qu'il voyait à peine, c'est Virgile Josz qui, d'une robuste précision, l'esquisse, en indique tous les éléments... Le sourire de Londres c'est à l'aube, la *milk maid*, la *milk girl* qui va par les rues la palanche aux épaules et ses seaux d'étain cerclés de cuivre, criant de sa voix fraîche de campagnarde; c'est la marchande d'oranges, en justaucorps noir et en jupe rouge, coiffée d'une résille, le pied dans le soulier à la poulaine; c'est la poissarde, la clef et le couteau pendus à la ceinture, la robuste Galloise qui retrousse si galamment le bord de son feutre sur l'or de ses cheveux... Sa tristesse, c'est l'appel lugubre du prisonnier chargé de chaînes qui va quêtant le pain aux carrefours, la longue lamentation des petits métiers et des convoyeurs du port, c'est la geignerié des gueux, la criaillerie des filles, la doléance de la sinistre armée d'affamés qui, la nuit venue, va prendre la ville de haute lutte et la tiendra garrottée jusqu'au jour levant...

Et Virgile Josz multiplie ces tableaux. Ah! ces vues de Paris à la fin lamentable du grand règne : le peuple périssant de misère, l'hypocrisie régnante... Après, la joie débauchée de la Régence, l'aristocratie tombée dans la noce, les grandes affaires, les grandes banqueroutes... Ce n'est pas seulement le détail extérieur que rétablit Virgile Josz, c'est la vie intérieure elle-même qu'il devine, qu'il surprend et qu'il révèle. Tous les personnages de l'époque passent dans ce livre, et un trait les fixe, de psychologie rapide et indiscutable. Non seulement tous les « grands » dont l'histoire n'a pas pu se désintéresser, mais ces hommes de toutes sortes autour desquels se meuvent les artistes et pour qui sans cesse ils travaillent. Les professeurs industrieux, les marchands mi-exploiteurs, mi-mécènes, les collègues aux académies, les confrères jaloux, plus simplement les voisins, tous vivent ici. Virgile Josz ne leur donne pas seulement cette vérité superficielle, que la simple connaissance de l'époque lui permet de leur attribuer sûrement. Non, il a fait plus. Il a doué chacun, si humble qui passe une heure dans la vie de Watteau, d'une personnalité originale, qui sans aucun doute dût être la sienne. S'étonnera-t-on que ce livre lent, surchargé, puisse être si continuellement vivant?

Mais nécessairement Virgile Josz cède à son penchant. Il est furieusement réaliste. Il ne saurait s'abstenir de l'être. Et non pas seulement dans ses procédés de peinture et de descriptions, mais dans sa conception même de la vie et de l'art de Watteau. Je ne sais rien de plus complet que l'observation des mœurs des artistes en cette époque, leurs rivalités, les conditions sociales de leur vie, de leur effort artistique. Et quelles curieuses figures si éclairées, si vraies, — il faut toujours que revienne ce mot, — des protecteurs des arts, artistes eux-mêmes ou financiers comme ce Crozat!... Mais dans le génie même de Watteau, c'est moins la poésie qu'il aperçoit que les conditions de réalisme où ce génie se développa. Et dans cette peinture même c'est le réalisme que volontiers il cherche et qu'il découvre aisément.

La servante de Watteau a posé les danseuses et les

galantes figures de ses pastorales, mais, également, ses nus... Et Watteau, réaliste, copia fidèlement. La servante de Watteau est presque belle comme cette Mme de Pléneuf dont Saint-Simon disait qu'elle était « faite exprès pour fendre la nue à l'Opéra et y faire admirer la déesse ». Elle vient du théâtre, d'ailleurs. Virgile Josz en est sûr. Elle a été Philipotte, elle a touché les dix sous que Messieurs de la Comédie octroient libéralement pour tenir ce rôle... Peut-être qu'un soir après le spectacle La Roque a entraîné Watteau à l'*Aigle Royal*, qu'elle y mangeait la maigre soupe qu'on y tenait chaude aux comédiens qui ne pouvaient souper plus copieusement, et que Watteau l'a prise ici même... Mais pourquoi cette supposition? C'est que la facilité avec laquelle elle se transforme, le brio, le parti qu'elle tire des étoffes, des moindres affiquets trahit en elle la fille de théâtre. Et Virgile Josz conclut joyeusement : « Watteau, en réaliste, l'a scrupuleusement suivie, ne réservant, avec elle, son invention et sa poésie que pour le regard et le sourire. » Ou encore, il célèbre Watteau « n'idéalisant nullement et restant un admirable et superbe logicien, amoureux avant tout de la Vérité et de la Nature. »

Avec quelle poésie, cependant, il chante la Feste galante de Watteau, — le plus grand, le plus puissant, le plus heureux geste d'art du XVIIIe siècle.

Il dit, mais ne s'attarde pas. Tout ce qui est réalisme l'attire...

C'est pourquoi peut-être Watteau lui-même est un peu effacé dans ce livre par tout ce qui l'entoure. Il en est bien le centre; mais le reste parfois le dissimule... Que dire encore? Virgile Josz écrivit ce livre à loisir, ayant l'amour de son sujet. Son œuvre historique est une œuvre de littérature! Niera-t-on que l'effort de l'artiste littéraire ne puisse ajouter quelque chose pour nous rendre perceptible et familière la vérité de l'histoire? Comparez, alors, ce *Watteau* de Virgile Josz avec les livres consciencieux et compacts de M. Funck-Brentano, que nous nous sommes accoutumés à considérer avec une complaisance amicale. Voici le dernier : *La Bastille des Comédiens, Le For-l'Évêque*. A ne vous rien celer, cet ouvrage a remporté le prix au concours ouvert par la Société de l'histoire du théâtre, 1902. Il devait être possible de nous donner avec un peu de composition, de style, une impression nette, vive, mouvementée, si je peux dire, de la vie des comédiens aux XVIIe et XVIIIe siècles. M. Funck-Brentano s'est satisfait de compiler, compiler, compiler des documents, essentiels ou négligeables, toujours abondants. Mais nulle époque ne ressuscite en son ouvrage. Il y a de l'érudition dans son livre, il n'y a point de reconstitution.

Il écrit, au reste, presque à chaque page, des phrases comme celle-ci : « Il faut avoir soin de se dépouiller de toutes idées modernes *pour apprécier dans son vrai jour* une prison comme le For-l'Évêque, aussi caractéristique de l'ancienne France que *sa grande sœur la Bastille dont l'histoire* a été plus brillante et a *fait plus de bruit*. » Ou encore des phrases comme celle-ci : « Ce qui frappe en lisant de pareils faits, ce n'est pas seulement la liberté dont jouissaient les prisonniers du For-l'Évêque, mais le *manque d'autorité* et de moyens de répression *dans les mains du concierge*. » Il n'y a donc ni art, ni littérature dans le livre de M. Funck-Brentano; y a-t-il plus d'histoire pour cela?

Dans le *Watteau* de Virgile Josz, aucun détail d'érudition ne manque; l'histoire de chaque tableau de Watteau, de son élaboration, de son succès, de sa vente, est constituée avec une précision parfaite. Ce *Watteau* est le livre le plus scrupuleusement documentaire qui soit. Son histoire n'est-elle pas plus complète et plus vraie parce que, avec l'effort d'un style lent, un peu précieux, quelquefois obscur et subtil, — cela est vrai, — mais correct, fort, coloré, adapté au sujet, Virgile Josz a restauré la vie variée d'une époque? Parce qu'on est un érudit sagace, imperturbable en ses recherches avantageuses à la vérité, il n'est pas nécessaire, je pense, d'être un illettré et un barbare. Non, il faut être artiste et écrivain, dévoué à la vérité, pour être un complet historien. On ne nous persuadera jamais que le progrès des sciences historiques exige la séparation de l'histoire de la littérature, et que l'histoire enfin soit écrite par des maçons. Nous ne tiendrons jamais pour indispensable que l'histoire de Watteau, par exemple, pour être valable, soit due à la truelle active de M. Frantz Funck-Brentano.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

L'Exploitation des chefs-d'œuvre.

Bientôt l'industrie dramatique ne pourra plus rien envier à l'industrie littéraire, car toutes deux progressent simultanément, sœurs jumelles qui, la main dans la main, s'acheminent à de communes destinées. Déjà, certes, nous en avions vu de bien bonnes au théâtre; rien pourtant qui valût cette *Damnation de Faust*, arrangée, cuisinée, tripatouillée en vue de la scène par le fameux ordonnateur des joies cosmopolites, M. Raoul Günsbourg, et présentée aux Parisiens sous le patronage de la non moins fameuse Société des *Grandes Auditions musicales*. Voilà le second effort, en une saison, de cette active association : après

Parsifal; au concert; la *Damnation*, au théâtre. Son rôle attitré semble être la revision des Maîtres... Plaignez-vous donc maintenant et venez dire que la noblesse ne sait à quoi passer son temps, — car il est avéré que les plus grands noms de France ont patronné ces manifestations. Le culte de l'art est le dernier refuge de la noblesse française; et, quand elle s'en mêle, il faut reconnaître qu'elle laisse loin derrière elle toute initiative roturière!

La noblesse française couvre des toiles et syndique ses efforts : vous avez alors la *Société des Amateurs*, qui manifesta, à coups de réclame, plus d'un authentique génie, aussitôt mort, hélas! que né... La noblesse française noircit du papier : voici venir poétesses et romancières, dont il ne m'appartient pas, malheureusement, de célébrer la gloire... Enfin, la noblesse française daigne patronner le génie, le vrai. C'est alors la *Société des Grandes Auditions*, la plus fameuse sinon la plus gaffeuse, et nous obtenons, à deux mois de distance, cet extraordinaire *Parsifal* présenté par M. Alfred Cortot, et cette inénarrable *Damnation*, auprès de laquelle tout pâlit, et qu'il faut aller voir, quand ce ne serait que pour prendre une conscience claire de ce que peuvent imaginer le cabotinage et le charlatanisme mis au service d'un industrialisme éhonté! Mœurs et usages de Monte-Carlo, transportés à Paris, qui peuvent bien réussir près du Temple de l'or, mais dont il importe que la critique française, celle qui veut rester indépendante, dise son mot; car, enfin, il ne saurait rien exister de plus comique, de plus significatif et de plus édifiant que cette collaboration du sieur Günsbourg avec Gœthe et Berlioz, sous le patronage bienveillant d'un autre sieur... Chapot, qui, paraît-il, représente au xxe siècle et soutient, à sa manière, les intérêts du maître français! Hâtons-nous d'en rire pour n'avoir pas à en pleurer!

Qu'aurait dit Richard Wagner, — nous nous posions la question dans un récent article, — s'il avait assisté à la dernière audition de *Parsifal* au concert? J'imagine qu'il eût été pris d'une de ces belles crises de fureur qui faisaient tout trembler autour de lui. Vous me direz qu'il eût commencé par ne point l'autoriser, — mais tout à l'heure nous reviendrons sur ce point. Quant à Berlioz, ses sentiments sur un tel sujet ne sauraient faire de doute pour personne, lui qui précisément écrivait à Mme Estelle F..., dans cette belle correspondance que la *Revue Bleue* vient de publier : « — Voilà que le directeur du Théâtre-Lyrique fait des propositions à Mme Charton pour remonter les *Troyens*. Je viens de la conjurer de ne pas les accepter. Je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce nouvel égorgement... Oh! Dieu, qu'on me laisse donc tranquille! Je ne puis ni ne veux avoir rien de commun avec le monde des entrepreneurs, directeurs, négociants, commerçants, marchands, épiciers de cent espèces, déguisés sous divers noms. » — Cette lettre est datée du 13 septembre 1865. Berlioz prévoyait-il, pressentait-il déjà les *épiciers* de 1903?... Notons qu'il s'agissait simplement de reprendre, *au théâtre*, une œuvre écrite *pour le théâtre*, qui, par conséquent, demeurait dans son cadre original et ne changeait pas de destination. Notons encore qu'on lui proposait la collaboration d'une interprète en qui il avait toute confiance, et capable de soutenir son œuvre. N'importe, il ne veut pas, il refuse son acquiescement, parce que, dit-il, « c'est trop grand, et le théâtre est trop petit! Les moyens manquent. » Vous imaginez alors ce qu'il eût pu dire si on était venu lui proposer une combinaison dramatique du genre de celle à laquelle nous assistons. Quelles exclamations et quels mépris! On sait sa conscience artistique, sa vénération des maîtres, son adoration émue pour les œuvres qui sont près de son cœur, — — référez plutôt à ses *Mémoires*, à cette *Page d'amour romantique* qui les complète, où le culte des grands hommes se mélange et se confond avec son exaltation romanesque et cette religion du cœur qui lui fait un digne pendant. Tout cela est significatif, hautement et noblement expressif, et laisse transparaître, en l'expliquant, l'âme la plus chaleureuse, la plus sincère qui fut jamais.

Par une étrange ironie des choses, et comme si la Destinée qui s'acharna sur lui vivant devait le poursuivre encore après sa mort, c'est une de ses créations les plus chères, la plus grandiose, disons-le, avec son *Roméo*, c'est sa *Damnation* dans laquelle on taille, on rogne, on intervertit, on ajoute même — nous voudrions bien connaître le nom de l'audacieux collaborateur! — modifiant et déplaçant les scènes, sans même avoir souci de la signification poétique de l'œuvre, avec cet unique point de vue, qui est bien celui d'un adaptateur de la plus basse qualité : plier l'invention dramatique et musicale aux exigences d'une décoration qui impressionne les yeux... Et c'est ainsi qu'une *féerie* se substitue à un *poème dramatique*, féerie commentée et soutenue par une musique évidemment grandiose, — mais qui n'en reste pas moins, quant à l'effet total, la réalisation la plus fausse, la plus hybride, la plus déconcertante qui se puisse imaginer. Sans doute, il y a dans l'ensemble de telles beautés musicales qu'elles emportent l'admiration et soulèvent l'enthousiasme, même contre le gré de l'intelligence qui refuse de se plier aux niaiseries de la réalisation scénique. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que le génie du musicien était à certaines heures tout-puissant, et s'élevait aussi haut que celui des plus grands? Et je le sais bien aussi que la forme de la légende dramatique adoptée par lui pour l'exécution

au concert, n'est pas exempte de défauts. Encore offre-t-elle cet avantage d'être la forme voulue par l'artiste, celle dans laquelle il a pensé son œuvre, hors de laquelle par conséquent il est au moins imprudent de prétendre la faire vivre ! Aussi bien laisse-t-elle subsister, pour peu que nous fermions les yeux, les évocations délicieuses ou puissantes que suscite en nous la musique du maître, tandis que les décorations imaginées par M. Günsbourg n'atteignent qu'à les amoindrir, les limiter, et parfois abaisser jusqu'au ridicule les plus hautes conceptions du poète et du musicien. Je n'en veux qu'un seul exemple, auquel il serait aisé d'en joindre tant d'autres ! Lorsque Faust est sur le point de renoncer à la vie et de vider la coupe fatale, le fameux chœur : *Christ est ressuscité !* arrête le mouvement de son bras. Ce chœur, on le comprend aisément, doit être entendu dans le lointain et ne peut produire son effet qu'en donnant la sensation d'éloignement, puisque Faust est dans son cabinet de travail. Que dire d'un adaptateur, que penser d'un metteur en scène assez naïf ou assez inconscient pour placer les voix sur la scène même, et, par un artifice de machinerie, confondre le cabinet de Faust avec un fond d'église où les choristes sont groupés à trois mètres du Docteur ? Celui-ci, d'ailleurs, au moment où leur effet est de suspendre son acte décisif, ne daigne pas même se détourner vers eux ! Tout cela est enfantin, je le répète, d'une naïveté qui passe toute imagination. Mais l'esprit critique est si peu développé dans le public, et, d'autre part, le snobisme tellement accusé parmi la masse des spectateurs ou spectatrices venues pour montrer leur gorge et leurs épaules, que ces niaiseries ou ces invraisemblances passent comme lettre à la poste et ne suscitent même pas un sourire ! M. Raoul Günsbourg peut continuer son commerce, l'étendre même, s'il plaît à Dieu. L'épreuve est décisive et le public est prêt.

***

Puisque nous en sommes à cette passionnante question : l'industrialisme artistique et la mise en coupes réglées des plus beaux chefs-d'œuvre du génie, je dois compte aux lecteurs de la *Revue Bleue* d'un document nouveau qui m'est arrivé touchant *Parsifal* et les exécutions qui en furent données au concert. Ce document, d'ailleurs, contient une rectification que je ne puis omettre et qu'il m'est particulièrement agréable de faire.

On se rappelle peut-être qu'au moment où ces exécutions furent organisées par la *Société des grandes auditions*, j'écrivis à cette place : « Comment arrêter un impresario qui flatte le snobisme d'une société d'amateurs et s'applique à singer l'attitude des chefs d'orchestre d'outre-Rhin ? Une seule personne le pouvait faire, Mme Cosima Wagner, et il est regrettable qu'elle ne s'y soit pas décidée, surtout après les précédents connus de M. Cortot, après les représentations, demeurées légendaires, du théâtre du Château-d'Eau. »

C'est à ce passage de mon article que Mme Wagner me fait l'honneur de répondre par une lettre contenant à la fois une adhésion à mes idées sur la question de principe et une rectification quant au détail. Voici l'adhésion dans sa parfaite et catégorique netteté : — « Je souscris à tout ce que vous dites sur l'absurdité et le mauvais goût de ces exécutions au concert, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle impression me causent ces *spéculations* sur *Parsifal !* » On ne saurait être plus net, et cela ne surprend pas de la part d'une volonté aussi énergique et aussi tenace que la sienne. Cette protestation individuelle n'est que la suite et la conséquence logique de la protestation publique faite jadis lors des exécutions d'Amsterdam, et dans laquelle figuraient les noms des plus intimes amis de Richard Wagner : Hans Richter, Félix Mottl, Wolzogen, Humperdinck. C'est un sentiment du même ordre qui fait que Hans Richter, sollicité de prendre part aux fêtes qui doivent accompagner l'inauguration de la statue de Wagner, vient de décliner l'honneur en disant qu'il ne saurait participer à des fêtes où seront données des exécutions fragmentaires qu'il désapprouve comme artiste. Tout cela se tient et s'explique parfaitement. On y perçoit la crainte fort légitime du danger sur lequel nous insistions à cette place, — danger que l'abus de ces auditions partielles pourrait créer pour la gloire du maître.

Sur la question de principe nous sommes donc d'accord, et la lettre de Mme Wagner ne fait que prêter un précieux appui aux idées que je développais récemment. Mais, pour le détail, j'ai ajouté qu'elle contenait une intéressante rectification. Mme Wagner se défend avec énergie d'avoir eu ce pouvoir d'empêcher les exécutions du Nouveau-Théâtre : — « Le reproche que vous m'adressez, dit-elle, n'est nullement justifié. Je n'ai jamais donné à M. Cortot l'autorisation d'exécuter les fragments de *Parsifal ;* et, si je ne l'en ai pas empêché, c'est que je n'en ai pas le moyen. »

Voilà qui est net encore et précise bien la question. On l'embrassera dans son ensemble en prenant connaissance de la suite : — « Dès que j'eus vent du projet, j'écrivis à M. Cortot pour lui demander ce qu'il en était. M. Cortot me répondit qu'il donnait les fragments autorisés par le maître, — et il cita ceux du premier, du second et du troisième acte, tels qu'ils sont sur son programme. Je répliquai que jamais le second acte n'avait été autorisé, que les fragments du premier et du troisième ne l'avaient

été que de guerre lasse, pour céder aux instances de l'éditeur, et que l'exécution de ces fragments avait toujours été un échec artistique. Je lui ai envoyé la protestation que vous connaissez... Il a passé outre... La raison pour laquelle je n'ai pas le droit d'empêcher ces déplorables exécutions au concert, c'est qu'il n'en est pas question dans le contrat passé avec la maison Schott au sujet de *Parsifal*. Il n'y est question que de représentations théâtrales. »

Il m'a paru utile de détacher ce fragment de la lettre de Mme Wagner, parce que, mieux que tout commentaire, il marque la position de la question. C'est donc par surprise, en tentant d'abord d'obtenir un semblant d'autorisation, puis en passant outre quand il se heurte à une complète intransigeance, que M. Cortot a donné ses auditions fragmentaires. Procédé commun à tant d'impresarios, qu'ils soient de Monte-Carlo, de New-York ou simplement de Paris ; qu'ils aient affaire à la plus vigilante, à la plus avisée gardienne d'une gloire mondiale comme dans le cas Wagner, ou au plus inconscient des héritiers, comme dans le cas Berlioz... C'est toujours le même résultat, et, comme disait le maître français, tout se ramène à un point de vue d'épicier ! Il n'est pas inutile de préciser cette exploitation des chefs-d'œuvre, et de flétrir, comme il le mérite, ce mercantilisme éhonté.

PAUL FLAT.

LES DEUX POÉTIQUES

Il y a quelques semaines qu'est ouvert le concours de poésie institué par M. Sully Prudhomme avec le montant du prix Nobel. Il sera peut-être clos quand paraîtra cette étude. J'ignore donc les résultats de ce concours, et j'en suis parfaitement heureux, car c'est avec une entière liberté d'esprit que je peux aborder le sujet de cet article. Non pas que je pense discuter l'idée même du concours. M. Sully Prudhomme a obéi à une pensée généreuse en instituant une rente qui permettra chaque année à un jeune poète, ayant plus de talent que de fortune, d'éditer son premier volume de vers. L'idée en elle-même est belle, mais peut-être faut-il regretter qu'un concours soit nécessaire pour établir la supériorité de l'élu. Il en sera toujours, hélas ! de ces concours de poésie, comme des concours de beauté où de jeunes femmes, ambitieuses de la couronne de roses, viennent s'offrir sans voiles aux regards d'un jury. Celles qui l'emportent sans doute sont très belles, mais sont-elles les plus belles? Combien d'autres qui ont des corps merveilleux, et de l'âme sous le visage, ne se résoudront jamais à s'humilier devant un juge, ce juge fût-il le berger Pâris au sommet du mont Ida ! Combien de poètes aussi qui gardent jalousement, avec une pudeur virginale, le velouté de leurs rêves, ne consentiront jamais non plus à venir offrir leur âme nue aux regards indiscrets et peut-être ironiques de quelques hommes de lettres parisiens ! M. Sully Prudhomme eût-il concouru quand il composait *les Épreuves* ou *les Solitudes?* Je sais bien que ceux qui ont de ces pudeurs sont rares ; mais peut-être serait-ce parmi eux que sans crainte le prix pourrait se décerner ? Pourtant, je ne voudrais pas, en insistant, attrister le noble poète qui a eu l'idée de ce concours, et je crois qu'il serait tout au moins prématuré de condamner son initiative généreuse avant qu'on ait pu la juger d'après ses résultats. Aussi bien n'est-ce pas pour m'appesantir sur ces réflexions préliminaires que j'ai entrepris cette étude. La question que j'ai abordée, si elle se rattache par certains côtés à ce concours, me semble toutefois beaucoup plus profonde, beaucoup plus sérieuse et aussi beaucoup plus difficile à résoudre que celle du concours lui-même.

En fixant, cette année, les conditions du prix de poésie, M. Sully Prudhomme a cru devoir les faire suivre de quelques réflexions personnelles qui sont d'un grand intérêt à l'heure présente et permettent de poser le problème de la poétique comme il me semble possible de le poser. M. Sully Prudhomme dit en effet : « Le fondateur de ce prix ne prétend pas imposer aux concurrents, non plus qu'au jury, la technique à laquelle il demeure fidèle, d'un côté par conviction, et de l'autre par habitude invétérée, car il ne la trouve pas irréprochable dans ses règles secondaires qui ne concernent pas le rythme. *Quant à lui, il ne croit pas indéfinie l'évolution du vers; il pense qu'elle touche à son terme dans les poésies de Victor Hugo.* Il la considère comme la conscience progressive que l'oreille a prise d'une forme de langage dont elle est apte à jouir. *Or il admet que cette jouissance comporte un maximum préfixé par la constance des conditions physiologiques de l'ouïe.* A supposer même que ces conditions soient sujettes à varier, leur *variation, aussi lente que celle de l'espèce et de la race*, ne *lui semble pas affecter notre littérature poétique.* »

M. Sully Prudhomme admet parfaitement que les concurrents au prix de poésie ne soient pas du tout de son avis sur la poétique. Il le dit expressément dans deux paragraphes qui précèdent celui que je viens de citer. La largeur d'esprit dont il fait preuve n'est, en aucune façon, contestable ; elle n'est d'ailleurs pas en cause ; mais il reste acquis que, d'après ses propres paroles, le maître écrivain pense et dit

que, pour lui, « l'évolution du vers français touche à son terme avec les poésies de Victor Hugo », et que ces poésies réalisent pour l'oreille « le maximum de jouissance que la constance des conditions physiologiques » lui permet d'obtenir. Or, je crois que nous devons discuter cette opinion, non seulement parce que l'autorité de son auteur est considérable, mais surtout parce que nous sommes arrivés à un moment décisif où cette opinion, jointe à d'autres du même genre, pourrait devenir le point de départ d'un véritable mouvement de réaction littéraire, au sens strict du mot, c'est-à-dire que les poètes, au lieu de diriger leurs regards vers l'inconnu de l'avenir, se contenteraient de regretter les richesses du passé. Et voici pourquoi il faut discuter. Le symbolisme, ou du moins l'école littéraire qui a vécu sous ce nom, achève de mourir. Les écrivains les plus notoires qui se recommandaient d'elle, ou bien n'écrivent presque plus, ou bien se sont tournés du côté de l'action politique, ou bien ont fait de riches mariages : quelques-uns sont même en passe d'arriver à l'Académie. Comme le dirait Henrik Ibsen, ils sont déjà à moitié morts ; en tout cas, leur école n'a plus de raison d'être, et, depuis quelque temps déjà, elle n'existe plus. Or, parmi les jeunes gens quelles tendances voyons-nous apparaître ? Il serait encore vain de prétendre porter des jugements définitifs. De-ci de-là, quelque œuvre, ou remarquable, ou déjà décisive se fait jour. M. Adolphe Lacuzon nous a donné un très beau poème : *Éternité* (1) ; M. Maurice Magre, qui semblait promettre plus qu'il n'a jusqu'ici tenu, avait débuté par une œuvre de valeur : *La Chanson des Hommes* (2). — dans de jeunes revues (3), des poètes de talent comme Édouard Guerber, Cubélier de Beynac, Han Ryner, Adolphe Boschot et quelques autres, s'efforcent évidemment vers une conception d'art nouvelle : ils cherchent... Mais peut-on dire qu'ils aient complètement trouvé ? Je ne le crois pas, et je pense qu'eux non plus. Une tendance générale se remarque chez tous : c'est la volonté de prendre au sérieux la vie, la vie individuelle et la vie sociale, c'est de réaliser dans leurs œuvres toute l'humanité qui est en eux. De récentes discussions sur l'humanisme l'ont bien montré. Et s'ils reprochent quelque chose au symbolisme, c'est d'avoir été un mouvement superficiel, fait beaucoup plus du désir d'étonner que du désir profond et sincère d'apporter des vérités nouvelles. Dans le symbolisme, si l'on en excepte M. Maurice Maeterlinck qui en est sorti de bonne heure, pas de cerveau puissamment [illegible]. Seul peut-être, M. Rémy de Gourmont donne la sensation d'une pensée solide, mais il ne s'est guère occupé avec méthode que de grammaire et de linguistique. Chez tant d'autres qui furent pourtant en apparence de délicats poètes, comme on sent le vide de la pensée et la sécheresse de l'âme ! C'est cette constatation faite qui émeut, je crois, les jeunes gens : l'excès de leur probité les tient hésitants. Ils étudient, ils amassent des ébauches, ils attendent. Il y a en eux comme une défiance des nouveautés bizarres, comme un retour au sérieux du classicisme. Cette tendance est excellente, si elle implique uniquement la volonté de prendre comme modèles les chefs-d'œuvre incontestables de tous les temps et de tous les pays pour réaliser des œuvres nouvelles d'une originalité profonde ; mais elle serait déplorable si elle n'était que l'expression d'une pensée pauvre qui se tourne vers un passé restreint pour s'y confiner, et pour y mourir. Or, c'est à ce moment d'hésitation et de recherche, que M. Sully Prudhomme vient proposer la formule qui me paraît étroite : s'en tenir pour la poétique à ce qui a été révélé par Victor Hugo. C'est à ce moment aussi qu'il importe de discuter cette formule.

Je ne crois pas, pour trois raisons, que cette formule puisse suffire à la poésie française de l'avenir, et ce sont ces trois raisons que je voudrais exposer ici : elles sont d'ordre psychologique, social et métaphysique. Je les résumerai et les condenserai pour obéir aux nécessités de l'exposition dans l'espace limité dont je dispose, mais j'espère pouvoir leur conserver toute leur netteté.

Il me semble qu'il est psychologiquement faux de prétendre qu'une poétique, quelle qu'elle soit, fût-elle aussi prodigieusement riche que celle de Victor Hugo, puisse épuiser le Réel. Il est incontestable qu'il y a chez tous les hommes, comme le fait remarquer M. Sully Prudhomme, une habitude prise qui traduit en plaisir certains groupements de syllabes suivant des rythmes familiers. Des expériences multiples le prouvent. On ressent une joie accrue en retrouvant dans sa mémoire de vieux airs qui nous ont charmé autrefois. La loi du moindre effort et les lois de l'association des idées suffisent à peu près à expliquer pourquoi les hommes arrivent à se persuader que certains rythmes sont plus harmonieux que d'autres. L'influence de l'éducation est [illegible] prépondérante. Je ne conteste pas non plus qu'il y ait une sorte d'origine physiologique ou organique à quelques-unes de ces habitudes. Certaines combinaisons de syllabes sont, en effet, plus favorables que d'autres à la traduction rythmique de la pensée, on pourrait le démontrer mathématiquement, et c'est sur ce principe que repose la poétique elle-même. Un véritable artiste, par exemple, peut rendre en-

(1) [illegible]
(2) [illegible]
(3) [illegible]

jourd'hui, avec le vers de douze syllabes, à peu près ce qu'il lui plaît. Mais cette constatation même se retourne contre les partisans d'une poétique statique. Ce n'est qu'à la suite d'une évolution déjà longue, et toujours progressive, que le vers alexandrin s'est assoupli de la sorte. Ce que nous trouvons aujourd'hui légitime et agréable semblait odieux et barbare aux « honnêtes gens » du XVIIe et du XVIIIe siècle. Toutes les hardiesses de Victor Hugo heurtèrent d'abord beaucoup de vieilles habitudes et de vieux préjugés. Qu'on relise ses truculentes plaisanteries sur son révolutionnarisme poétique : « J'ai mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire ! » Devons-nous, pour autant, croire que l'évolution du vers, du rythme et de la strophe s'est arrêtée avec lui ? Il faudrait alors penser qu'avec lui s'est arrêtée la Vie. Je me souviens qu'étant au lycée, à l'âge où l'on ne connaît guère en littérature que les classiques, et à peine les romantiques (car notre première éducation est telle, et cette particularité explique bien des choses), je lus un jour par hasard un volume de Verlaine. Je fus choqué, troublé, presque indigné. Mais, à quelque temps de là, ayant entendu lire ces vers à haute voix par un ami qui avait pénétré leur harmonie intime, je fus aussi surpris et aussi charmé que j'avais été auparavant déçu, en découvrant en eux des rythmes nouveaux d'une candeur ingénue et d'une mélancolie impressionnante. Il en est ainsi non seulement en poésie, mais en musique, mais en peinture. Les dilettantes trouvèrent d'abord que la musique de Beethoven était celle d'un fou, et celle de Richard Wagner les fit hurler. De même, les amateurs se récrièrent au début devant les tableaux de Puvis de Chavannes, de Gustave Moreau, des impressionnistes, et devant les statues d'Auguste Rodin. Tout artiste puissant et original doit nécessairement heurter le goût de ses contemporains, car il apporte une façon nouvelle de sentir, et une façon nouvelle de sentir ne peut s'exprimer fortement qu'avec des moyens nouveaux. C'est là le mystère même de l'œuvre d'art. L'artiste, en créant le fond, doit aussi créer la forme. Or, le fond évolue perpétuellement; la forme pourra-t-elle rester stationnaire ?

Le fond évolue perpétuellement. L'artiste, en effet, est le reflet du milieu dans lequel il vit. Il n'est pas que cela; mais il est cela. Il ne peut pas faire abstraction de la vie sociale de son époque. Il évolue « avec l'espèce et avec la race ». Mais cette évolution est-elle aussi lente que le pense M. Sully Prudhomme ? « On se trompe toujours sur la vitesse du mouvement », a dit Auguste Comte. Et à quel moment de l'histoire la vie a-t-elle changé avec une rapidité aussi affolante qu'en celui-ci ? Nous ne sentons pas le courant qui nous entraîne, parce qu'il entraîne avec nous tout ce qui nous entoure, de même que nous ne sentons pas la vitesse avec laquelle nous roulons dans l'espace sur le petit astre qui nous porte. Mais parce que tous ne se rendent pas compte du mouvement, le mouvement en existe-t-il moins ? Depuis la Révolution française, la société entière est en fermentation. Elle semble grosse d'une pensée encore inconnue : de quoi accouchera-t-elle ? De quelle réalité ou de quel idéal ? L'excès même des théories humanitaires et des systèmes de sociologie n'est-il pas une indication précise de la préoccupation de tous les esprits ? Et les poètes chez qui les rêves épars de la foule prennent leur expression consciente ou se réalisent en symboles grandioses comme des mythes primitifs, doivent-ils fermer leur âme aux voix qui viennent de la grande et tumultueuse agitation des hommes, mouvante comme la mer ? Qui peut dire d'avance quelle forme prendront les enthousiasmes, les colères, les joies, les cris et les douleurs d'un poète inconnu devant une réalité inconnue, comme celle de demain ?

Et si l'on songe non seulement à la tourbillonnante réalité sociale qui s'agite autour de nous, mais à la réalité encore plus poignante qu'est l'homme perdu sur un astre errant dans l'immensité, s'interrogeant sur son existence même entre deux infinis, comment pourra-t-on sérieusement affirmer qu'une forme fixe s'offrira à ses pensées ? Songeons surtout qu'aucun poète peut-être jusqu'ici en France, pas même Victor Hugo qui n'a rien retenu du darwinisme ni de l'évolutionnisme, pas même Vigny qui ne fut qu'un pessimiste idéaliste, j'ajoute : pas même Leconte de Lisle qui n'a revécu la philosophie de l'histoire qu'en pur positiviste, n'ont ressenti avec une intensité définitive l'abîme qui sépare l'homme moderne de l'homme antique, et ne semblent avoir eu la sensation du mystère nouveau qu'est devenu l'homme pour l'homme lui-même. Ou, s'ils ont eu cette notion, elle est restée chez eux tout abstraite et intellectuelle; elle n'a pas passé dans leur sensibilité. Seul peut-être, M. Sully Prudhomme a eu des sentiments métaphysiques de cet ordre, et cela va confirmer notre thèse. Ce poète et ce penseur, parce qu'il a voulu s'en tenir aux formes du passé, parce qu'il a cru que la poésie française avait trouvé avec Victor Hugo sa formule définitive, n'a pas eu la force ni le courage de recréer des formes nouvelles; il n'a réussi qu'à produire une œuvre de transition, glorieuse il est vrai, mais dans laquelle on sent, entre la pensée et le moyen d'expression, une contradiction permanente qui nuit même à ses pages les plus fortes. Que l'on réfléchisse sur n'importe lequel de ses grands poèmes philosophiques, sur la *Justice* plus que sur tout autre : c'est la conclusion naturelle à laquelle on aboutit, et tout en admirant la pensée

de l'auteur, qui semble en poésie neuve, ingénieuse ou profonde, on s'attriste de ce que la forme qui enveloppe cette pensée soit si souvent timide et même embarrassée, comme si elle hésitait à être ce qu'elle voudrait être.

Mais, puisque dans les poèmes de M. Sully Prudhomme, on sent déjà que la forme ancienne ne suffit plus, que sera-ce demain si, dépassant les notions aujourd'hui acquises, quelques esprits aventureux, quelques poètes vraiment visionnaires du Réel, synthétisant les données de la science et les dépassant par l'intuition, se risquent dans ce domaine affolant du Mystère? Que sera-ce si quelques vrais petits-fils du Faust de Gœthe veulent évoquer les Forces toutes-puissantes, et l'Esprit créateur, et l'Ame immense qui s'affirme partout dans la Nature?

Que sera-ce surtout si les poètes, conscients aujourd'hui de l'Évolution éternelle, sentent que chaque âme individuelle est une formule énergique qui contient l'Univers? Déjà, M. Édouard Schuré, « ce solitaire aux rêves grandioses », comme l'appelait récemment M. Catulle Mendès, nous a, par ses *Grands Initiés* (1), par ses *Sanctuaires d'Orient*, par ses essais captivants sur le Lied et sur le Drame, par toute son œuvre, ouvert des horizons jusqu'ici inconnus. Au Collège de France, M. Bergson dirige les plus consciencieux esprits de la jeune génération vers des méthodes philosophiques nouvelles : il recommande de dépasser le pur concept, et de chercher à atteindre le réel par l'intuition, et de même qu'une refonte des concepts sera nécessaire en philosophie, de même une transformation de la poétique sera nécessaire en poésie. Et qu'on ne croie pas que ce sont là des mots. L'observation sur ce point confirme le raisonnement. Comment en effet procède Victor Hugo, et avec lui tous les romantiques, sauf, par moments, Vigny? — Par mouvements oratoires. Il est incontestable que sa poésie est une magnifique rhétorique où les vers d'une admirable venue abondent, mais où rarement on sent que l'on découvre le mystère. Des mots sublimes, des phrases d'une ampleur somptueuse ou d'un pittoresque amusant, mais rarement de l'émotion vraie, et plus rarement encore de ces visions d'absolu comme on en trouve chez Shelley par exemple, qui est de tous les poètes celui qui existe le plus dans l'avenir. Or, pour traduire les sentiments et les idées que j'évoquais tout à l'heure, les mouvements oratoires, les beaux vers à face de médaille, n'ont plus que faire : il faut que nous trouvions un instrument nouveau qui contienne tout le passé en le transformant, mais qui le dépasse par la création de rythmes plus souples, de combinaisons de formules plus riches, de strophes plus amples et plus complexes. Les symbolistes entrevirent peut-être le problème : en tout cas, ils ne le résolurent point. Ils rendirent cependant service en réhabilitant le vers libre et en achevant de rompre une tradition trop rigidement asservie à la rhétorique. Que n'ont-ils eu des âmes plus profondes et moins soucieuses de stupéfier le bourgeois par de faciles audaces! Ils eussent peut-être définitivement engagé la poésie française dans la voie nouvelle où tout indique qu'elle doive s'engager. Au lieu de cela, nous devons à notre tour faire face à un esprit de *conservatisme* qui, s'il triomphait, retarderait d'une génération ou deux le mouvement sauveur qui ouvrira peut-être les routes de l'Avenir.

On voit donc quelles raisons on peut invoquer contre l'affirmation de M. Sully Prudhomme. Mais si, comme on y est accoutumé, on me demande : « les raisons pour lesquelles vous ne voulez pas de poétique statique sont très apparentes, mais quelle poétique proposez-vous? » je répondrai sans hésitation : Je réclame pour le poète la liberté la plus illimitée. Lui seul peut être juge, au moment de l'inspiration, de la forme qu'il emploiera. Et s'il est vraiment poète, il ne discutera même pas : il prendra sa plume et il écrira. Il obéira au démon intérieur qui lui dictera les strophes, les vers, les rythmes comme Wagner ou Beethoven obéissaient à leur démon intérieur et ne discutaient pas avec lui. Réclamer pour le poète autre chose que la liberté infinie, discuter pour savoir s'il a droit à telle ou telle « licence », c'est folie! Qu'il crée de la Beauté! Qu'il nous fasse comprendre le Mystère : c'est tout ce que nous pouvons exiger de lui. Le poète n'a pas à descendre vers la foule ni à lui demander son avis. Il n'a pas à « aller au peuple ». Quand il est vraiment un artiste inspiré, il domine les hommes de toute sa hauteur. Et si l'on veut le comprendre, qu'on monte à lui! — Un des esprits les plus intuitifs et les plus probes parmi ceux qui ont préparé certaines formes du mouvement présent, J.-M. Guyau, a écrit, dans l'*Art au point de vue sociologique*, quelques pages lumineuses sur le rôle du poète. Citons-en au moins les lignes suivantes : « Ce soir, dans le silence de la nuit, j'entends une petite voix qui sort des rideaux blancs du berceau. L'enfant rêve souvent tout haut, prononce des bouts de phrase : aujourd'hui, un simple petit mot : « Pourquoi? » Pauvre interrogation d'enfant destinée à rester à jamais sans réponse! Il reprend son grand rêve, le grand silence de la nuit recommence. Nous aussi, nous disons en vain : « Pourquoi? » Jamais notre question ne recevra un décidé [illegible]. Mais si le mystère ne peut pas être [illegible] complètement, il nous est pourtant impossible de ne pas nous faire une représentation du fond des choses.

(1) [illegible]

de ne pas nous répondre à nous-même dans le silence énorme de la Nature. Sous sa forme abstraite cette représentation est la métaphysique; sous sa forme imaginative cette représentation est la poésie, qui, jointe à la métaphysique, remplacera de plus en plus la religion. Voilà pourquoi le sentiment d'une mission sociale et religieuse de l'Art a caractérisé les grands poètes de notre siècle; s'il leur a inspiré parfois une sorte d'orgueil naïf, il n'en était pas moins juste en lui-même. Le jour où les poètes ne se considéreront plus que comme des ciseleurs de petites coupes en or faux où on ne trouvera pas même à boire une seule pensée, la poésie n'aura plus d'elle-même que la forme et que l'ombre, le corps sans l'âme, elle sera morte. » Ce que dit Guyau des grands poètes du XIXe siècle, doit être encore plus vrai dans l'avenir, car comme il le remarque aussi, de plus en plus la poésie jointe à la métaphysique tendra à remplacer la religion dogmatique. Mais je crois que pour arriver à ce résultat, il faudrait que la métaphysique devînt quelque chose de singulièrement plus vivant et profond que les pauvretés misérables qu'on enseigne à peu près partout sous ce nom, et que la poésie ouvre et élargisse considérablement ses ailes! Le jour où l'on pourra offrir aux hommes, dans une société économiquement mieux organisée, des solennités d'art et de pensée aussi somptueuses et aussi grandioses que celles de la Grèce antique, ce jour-là il sera inutile de chercher des ministres à poigne pour fermer les temples et les églises : les sanctuaires particularistes se cloront d'eux-mêmes, faute de fidèles... Mais nous sommes encore loin de compte, et ce ne sont pas, je suppose, les « fêtes civiques » telles qu'on nous les a présentées jusqu'ici qui atteindront ce résultat. Si nous voulons que l'art, que le grand art renaisse et s'élève aussi bien au-dessus d'une soi-disant poésie sociale à l'usage des travailleurs, aride et sèche comme un désert sans oasis, qu'au-dessus des pastiches plus ou moins habiles de Mallarmé, de Baudelaire et de Verlaine que nous présentent aujourd'hui tant de « ciseleurs de petites coupes en or faux où on ne trouve pas même à boire une seule pensée », il faut que nous maintenions énergiquement le principe de la liberté illimitée du poète : qu'il crée de nouveaux rythmes, de nouveaux vers, de nouvelles strophes, de nouvelles formules! En face de ce que j'ai appelé la poétique statique, élevons ce que nous pourrions appeler une poétique dynamique, c'est-à-dire une poétique riche comme la vie elle-même, et, comme elle, inépuisable. Et si l'on nous allègue qu'au nom de la liberté, quantité de bateleurs et de joueurs de grosse-caisse vont se révéler qui surenchériront les uns sur les autres, et inventeront les théories et les formes les plus étranges pour faire flamboyer leur génie, il sera facile de répondre que ces manifestations puériles et vaines resteront vaines parce qu'il n'est pas possible de faire illusion longtemps, aujourd'hui moins que jamais, sur la valeur réelle d'une œuvre d'art. Un histrion grimé peut duper un instant la foule avec des gestes de mensonge, il peut simuler la force et faire croire qu'il crée quelque chose en édifiant des châteaux de cartes; mais, s'il n'est pas un véritable artiste, il ne créera rien, car la création, pour l'artiste comme pour la mère qui enfante, est une œuvre de vérité et une œuvre d'amour. Aussi est-ce avec une entière confiance qu'il faut réclamer la liberté illimitée. Faisons effort pour en maintenir le principe. Cet effort est nécessaire; et s'il n'aboutit pas immédiatement, il sauvegardera du moins l'avenir.

* * *

Telles sont les réflexions qu'il m'a semblé utile de présenter ici. Je sais bien qu'il ne faut pas se faire illusion, et qu'une voix qui s'élève aujourd'hui pour parler d'art, parmi la rumeur affairée des hommes, est une bien faible voix. Pourtant, moins que jamais, il ne faut désespérer. Comme je l'écrivais, il y a déjà deux ans dans un livre qui avait l'ambition d'apporter une formule de vie aux jeunes gens, et qui a eu le sort qui attend, hélas! la plupart des livres qui ne sont pas pornographiques : « Il faut faire un effort énergique pour réaliser toute la perfection qui est en nous. Nous connaissons mal notre âme. Les plus humbles ont en eux la puissance qui fait les héros. En tous dorment des aspirations généreuses qui ne demandent qu'à s'éveiller. Les horizons qui s'ouvrent à nous sont si beaux que je doute qu'à aucune époque l'homme ait eu plus de raisons de vivre d'une vie sublime : pas même en cette magnifique Renaissance dont on ne peut trop admirer le génie, pas même en ce siècle héroïque de Périclès, où les hommes nous paraissent ressembler à des dieux! Les artistes de la Renaissance n'ont eu que le culte du Beau, les Hellènes du temps de Périclès ne pouvaient établir leurs certitudes sur des données positives. Notre âme, libérée de toutes les contraintes, peut vivre à la fois pour la beauté, pour la vérité scientifique et pour l'action juste. Nous pouvons réaliser dans nos actes ce qu'il n'a jamais été donné à des hommes de vivre, — et, peut-être même, de rêver. »

LÉON VANNOZ.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 1910. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 30 MAI 1903.

ASPIRATIONS [1]

Roman.

Il résolut de partir le jour même rejoindre sa famille à la campagne; en prenant le rapide, il serait dès le lendemain à midi à Dolgoïe.

« Là, aux champs, ce sera la vraie vie; là, je trouverai tout ce qu'il me faut », songeait-il, tout en se hâtant de rentrer pour ne pas manquer le départ du train, qui avait lieu deux heures après.

« Là, je trouverai des hommes, de l'air, du peuple, tout cela vrai, naturel, et j'ai mon diplôme dans ma poche. Grâce à Dieu! grâce à Dieu! » répétait machinalement Kolia.

Il monta dans l'appartement de son oncle et fit ses paquets en dix minutes à peine, entassant pêle-mêle dans un grand panier et dans une valise son linge, ses vêtements et des volumes qu'il avait achetés pour les lire pendant l'été; cela fait, il prit ses livres de classe que, le matin, avant d'aller chercher son diplôme, il avait rangés à dessein sur une étagère; quand il en eut plein les deux bras, il descendit l'escalier, sortit par le perron de derrière, et s'élança d'un trait vers la grille qui recouvrait l'égout rempli d'immondices.

« C'est peut-être stupide, ce que je fais là, songea-t-il en se réjouissant intérieurement. C'est possible, mais je le ferai tout de même. Je me le suis promis... et j'en ai tant envie! »

A chaque bout de la grille il déposa un tas de livres; puis, les prenant un à un, il se mit, avec volupté, à les lancer dans le trou profond, en savourant le « flac! » produit par leur chute dans la boue liquide. Des deux tas, il ne resta bientôt plus que deux volumineux bouquins, qu'il se fit un scrupule de détruire. C'était une *Chrestomathie russe* et un *Traité de physique*. Il les remonta dans sa chambre et les replaça sur l'étagère.

« Je tiens à ces livres, se dit-il, en souvenir des deux excellents professeurs qui m'ont enseigné ces matières. Et d'ailleurs, nous n'y avons pas pioché de ces choses dont on ne doive jamais avoir besoin. Ces deux ouvrages sont intéressants... Eh bien! maintenant c'est tout, je crois, ajouta-t-il, avec la conscience d'avoir achevé sa besogne et procédé à un nettoyage. Je vais faire mes adieux. »

Et il se mit à la recherche de son oncle, de sa tante et de Katia.

Tous les trois étaient réunis dans la salle à manger. L'oncle venait de rentrer des bureaux de la ville, où il était employé et, comme toujours, il était assis, son journal à la main, et fumait, sa tête chevelue et grisonnante appuyée sur son coude. Petite, sèche, silencieuse et insignifiante, avec de rares cheveux châtains sur une tête menue, la tante Marie était assise près du samovar. Sur ses traits semblait toujours se figer la crainte de n'avoir pas bien fait. Katia, maigre, longue, — et qui venait aussi d'achever ses examens, — se tenait près de la fenêtre.

— Adieu, dit Kolia en entrant dans la salle à manger. Bonjour et adieu, je pars.

— Comment, tu pars? fit l'oncle avec surprise, en déposant son journal sur la table.

— Mais oui : voici mon diplôme, répondit Kolia en

1. Voir la *Revue Bleue* du 23 mai.

exhibant son parchemin. Je n'ai plus rien à faire ici.

— Ah !... Eh bien, compliments, compliments !... dit l'oncle en embrassant Kolia. On sera content de toi à la maison, hein ?... Quand part le train ?

— Veux-tu du café ? proposa la tante Marie.

— Non, merci, je n'aurais pas le temps. Je crains d'être en retard.

Kolia s'approcha de sa tante et lui baisa la main.

— Merci, ma tante, pour votre bonne hospitalité.

Il serra ensuite la main petite molle, comme de la ouate de Katia, qui le considérait avec mélancolie. Puis il embrassa encore son oncle et se dirigea vers la porte.

— Bien des choses à tous de notre part, lui dirent en même temps Katia et sa mère.

— Je n'y manquerai pas, répondit Kolia. Et, sans savoir pourquoi, il se souvint d'une plaisanterie de sa sœur Varia qui, au printemps, lorsqu'il était venu s'installer pour la durée des examens chez les Doubensky, lui avait dit que certainement Katia s'amouracherait de lui.

« Eh bien ! cela n'est pas arrivé », songea-t-il.

Et, se retournant, il vit, dans l'encadrement de la porte, Katia qui le regardait de ses grands yeux bleus attristés.

Aidé de la femme de chambre, il transporta ses bagages sur la voiture d'Ilioucha, remercia une dernière fois son oncle qui, avec Katia, l'avait accompagné jusque sur le perron, puis il monta dans la voiture et partit.

En route, il s'arrêta chez un chapelier de la Tverskaïa pour y faire l'acquisition d'une de ces casquettes d'été, à fond de toile blanche, que portent les étudiants. L'envie le prit de s'en coiffer aussitôt, mais, réflexion faite, il la laissa dans le carton.

*
* *

Quand le train eut enfin quitté Moscou pour s'engager dans la campagne, Kolia, ainsi qu'il arrive dans tous les départs, sentit qu'il laissait derrière lui tout le passé et qu'il s'en allait vers quelque chose de plus brillant.

Il sortit sur la plate-forme du wagon et, tout en contemplant les coupoles dorées des églises qui s'éloignaient, principalement le dôme éclatant du Temple du Sauveur, il se prit à songer. Tout d'abord, il pensa à lui-même, à son avenir, puis à sa mère, à sa sœur et à ses frères.

« Je suivrai les cours de la Faculté de médecine, se disait-il avec une sensation joyeuse et légère ; je deviendrai un docteur célèbre ; puis je reviendrai dans notre village, à Dolgoïe, et j'y soignerai les gens du peuple, comme Varegnka. J'y fonderai un hôpital, je trouverai une bonne, une excellente jeune fille, et je me marierai. Nous nous aimerons et nous aurons des enfants... Je deviendrai un savant illustre. Quoi de mieux ? Oui, mais ce ne sera pas de sitôt ! Il y a les cinq ans d'Université. Et puis, où rencontrer une femme telle que je la souhaite ? Car, ma foi, je n'en ai pas encore découvert une que j'aurais pu réellement aimer... »

Il regardait les fils du télégraphe qui, tantôt plongeant, tantôt se relevant au-dessus du talus verdoyant, filaient avec rapidité.

« En attendant, je lirai beaucoup cet été. Ah ! que de choses il faut étudier, lire, comprendre ! Car, en somme, je ne sais rien... Qu'ai-je appris au lycée ? Rien... Mais demain, je verrai Dolgoïe ; j'entendrai les rossignols, je retrouverai tous les miens... Que font-ils ? Que fait cette chère petite Varia ? Il va sans dire qu'elle prodigue ses soins aux moujiks, comme avant; qu'elle joue du piano... Quelle excellente fille ! On la comprend, elle sait ce qu'elle fait. La pauvre maman est probablement toujours en souci de Gricha. Que c'est malheureux ! »

Ses pensées revinrent vers son père, qui souvent, dans ces petites discussions de famille, prenait le parti de Kolia et chez qui, en ces dernières années, se produisait peu à peu un changement dans les idées, depuis surtout qu'il s'était lié avec Voronine, dont il subissait l'influence.

« Voronine, lui aussi, doit être maintenant dans sa petite propriété. »

Et l'idée qu'il verrait bientôt le vieux peintre le réjouit. Il aimait sincèrement Ivan Ivanovitch Voronine, dont la société et les conversations le charmaient.

« Sa nièce est venue passer l'été avec lui, songea Kolia, se souvenant de ce que Varegnka lui avait écrit récemment à ce sujet. C'est une jeune fille excellente et sérieuse. Nous verrons cela. »

Et soudain, il devint tout joyeux; mais cela dura peu. Il se mit à songer à une chose qui l'intéressait tout particulièrement : son attitude vis-à-vis des femmes en ces dernières années. D'abord, il se rappela son amour niais, enfantin, pour Vera Slavina, puis pour Mania Vorontsova, rencontrée en soirée chez des amis ces deux derniers hivers ; enfin, son inclination, l'automne précédent, pour la villageoise Tatiana. Et il en éprouva quelque gêne.

« Qu'est-ce donc, se demanda-t-il, que ce sentiment de rancœur qui nous reste après toutes ces amourettes, chez nous tous, chez moi, chez tous mes camarades et chez nos sœurs ? La sensation de quelque chose de bête, de déplacé. Nous nous amourachons, nous brûlons de nous voir, nous souffrons, et puis cela se termine par rien. Il n'en résulte qu'un souvenir de dépit, souvent de gêne. Il y a là quelque chose qui cloche, se dit Kolia en concentrant toute son attention sur ce qui le tourmentait de plus en plus.

« Il est vrai que je ne connais pas encore la femme, mais qu'est-ce que cela fait? S'ensuit-il que je sois plus pur en imagination? Beaucoup prétendent même le contraire. Mais pour se purifier, faut-il donc se salir? C'est tout aussi inepte. Non, non, répéta-t-il avec fermeté, je lutterai jusqu'au bout, tant que je le pourrai. Un jeune homme qui a fréquenté des femmes avant son mariage n'a pas le droit d'épouser une jeune fille pure. Je le sens, je le sais. Et méconnaître cette simple vérité engendre tout le mal. »

Tard seulement dans la soirée, Kolia s'étendit sur une banquette devenue libre et s'endormit dans le wagon, plongé toute la nuit dans l'obscurité. Lorsqu'il se réveilla, le train n'était plus qu'à une faible distance de la gare où il devait descendre. Il avait télégraphié de Moscou l'heure de son arrivée, sans toutefois mentionner le résultat de ses examens.

Il se débarbouilla dans le lavabo d'une propreté douteuse, puis, regagnant sa place, il ne put résister au désir de se coiffer de sa casquette neuve à passe-poils bleus. Un monsieur assis en face de lui s'en aperçut et sourit, tout en peignant sa tête chauve.

Vers dix heures et demie du matin, le train approcha de la station si familière à Kolia qui, bien avant le signal du mécanicien, avait évacué tous ses colis sur la plate-forme du wagon et regardait avidement les endroits connus qui défilaient devant lui. A droite, la grande forêt domaniale de l'État; à gauche, plusieurs villages; puis la forêt de Zalejny, suivie de vastes bourgs, et enfin Dolgoïé.

Le train se mit à mugir et ralentit sa marche. Voici la caserne; voici la propriété du marchand Timofeïesky; là, au bord de la chaussée, l'auberge; puis bientôt le trottoir de la station.

« Eh bien! qui est venu au-devant de moi? » se demanda Kolia en se penchant sur la rampe.

Aussitôt il aperçut, derrière la gare, la troïka de chevaux gris et, sur le siège, le cocher Anton, coiffé d'une toque ronde ornée de plumes de paon. Son regard quitta Anton pour se porter vivement vers le débarcadère, où lui apparut la silhouette haute et élancée de son père, se détachant en avant des autres. Alors, Kolia ôta sa casquette et se mit à l'agiter. Mais Nicolas Vassilievitch, parcourant des yeux les fenêtres des wagons, ne l'aperçut pas tout d'abord. Dès qu'il le vit, il sourit de tout son visage rond, frais et rasé, aux moustaches grisonnantes, et se dirigea de son côté. Les freins grincèrent et le train stoppa.

Kolia courut se jeter dans les bras de son père et l'embrassa chaleureusement sur les lèvres.

— Eh bien! te voilà étudiant! Je vois, je vois! Nous nous y attendions, du reste, dit Nicolas Vassilievitch d'un ton affectueux et enjoué. Tu te portes bien?

— Et vous? demanda Kolia. Et maman? et Gricha?

— Toujours la même chose, répondit le père avec mélancolie. Je ne puis pas dire que cela aille mieux. Nous comptons beaucoup sur toi.

— Comment cela? interrogea Kolia avec surprise.

— Parce que tu distrairas ta mère, et ainsi elle pensera moins à Gricha. Maintenant, il a toujours mal dans le ventre. Hier encore, on a envoyé chercher le médecin. A propos, tu ne sais pas que Boris Slavine est venu hier soir nous surprendre, ajouta-t-il en jetant à Kolia un rapide regard qu'il reporta aussitôt après sur les chevaux.

— Et il est encore là? fit Kolia avec étonnement.

— Mais oui. Nous ne savons à quoi attribuer l'honneur de cette visite. Voici bientôt deux ans qu'il n'était venu, sinon une fois à Moscou, avant notre départ.

— Ah! c'est étonnant. Je ne savais pas. Eh bien! comment est-il?

— Comment?...

Et Nicolas Vassilievitch demeura songeur, ne sachant que répondre.

— En somme, ce n'est pas un mauvais garçon, fit-il enfin. On dit qu'il travaille beaucoup et qu'il se conduit fort bien depuis quelque temps. Mais...

— Mais..., interrompit Kolia, c'est un immoral. Je connais sur son compte des choses qu'il serait même honteux de dire. Ce qu'il en a fait, un moment, il y a dix-huit mois environ!

— Tu veux peut-être dire qu'il n'est plus innocent, comme certains autres garçons, fit M. Glebov avec quelque ironie. Mais, à mon sens, ce n'est vraiment pas un si grand crime...

— Au mien, c'est pire qu'un crime, répliqua Kolia avec chaleur. Tout calme que soit maintenant Boris, et d'une conduite irréprochable, comme tu l'assures, cela ne rachète en rien ses torts d'autrefois. Si nous sommes si tolérants pour la débauche, jamais nous ne la ferons disparaître. Il me répugne de serrer la main de Boris après ce que je sais de lui, et il me répugne aussi de penser qu'il est revenu chez nous, en la présence de notre pure Varegnka.

Kolia s'échauffait à ses propres paroles et sa voix frémissait d'émotion.

— Tu es trop exigeant, répliqua son père. Je sais ce que tu veux; c'est bien, je t'approuve. Mais, si un jeune homme se laisse entraîner pendant quelque temps, on peut le lui pardonner. Lui-même peut se ressaisir...

— Si un jeune homme, interrompit Kolia, s'est laissé entraîner pendant quelque temps, c'est-à-dire débauché, rien n'empêchera qu'il soit débauché. Il est matériellement impossible de faire la noce et de ne pas être en même temps un noceur. Le mariage seul exclut la débauche. S'il a fréquenté de mauvais

lieux et connu des femmes de mauvaise conduite, il est pire que ces femmes. Et moi, je méprise des hommes comme lui.

— Alors, tu méprises tout le monde, objecta Nicolas Vassilievitch, toujours calme. Car qui donc agit comme toi?

— Il est possible qu'ils soient peu nombreux; mais il y en a, je le sais.

Kolia songeait non seulement à lui, mais à deux camarades de son frère aîné qui, au dire de ce dernier, étaient restés chastes. Il les nomma à son père: l'un était Odouniev, fils de ces Odouniev chez qui il avait dansé; l'autre, son cousin Slesarsky.

— Tout cela, mon ami, est un peu singulier. Mais enfin, j'approuve; j'approuve cette opinion et cette abstinence. Il faut avouer cependant que c'est plus difficile à un homme qu'à une femme.

— Et pourquoi cela? Où est la différence? Je n'en vois pas.

— Tu le verras, mon cher. Heureux ceux qui croient comme toi et se laissent bercer par de tels rêves.

Kolia se rappela Mikheïev et, en ce moment, ce souvenir lui fut fort désagréable.

— A propos de rêveurs, tu sais que Voronine est ici, dit Nicolas Vassilievitch après un silence. Depuis quelque temps, il peint beaucoup, et cela m'a gagné aussi. Je m'y suis remis. Il est déjà venu me voir à deux reprises et, cela va sans dire, il m'a apporté le dernier ouvrage de Tolstoï. L'as-tu lu? Varegnka a éprouvé grand plaisir à le lire. A présent, c'est mon tour, et Voronine a recommandé qu'on te le fasse tenir.

— C'est intéressant? demanda Kolia, sérieux et attentif.

— Oui, bien que ce soit toujours de la négation, mais avec une puissance vraiment extraordinaire. A vrai dire...

Et Nicolas Vassilievitch exposa son opinion sur Tolstoï et sur ses idées, opinion assez vague et banale, quoique plutôt sympathique qu'hostile.

— Peut-être est-ce vrai, tout cela, conclut-il, mais le malheur est que c'est une vérité irréalisable.

Kolia écoutait son père et se promettait bien de lire ce nouvel ouvrage de Tolstoï, comme il avait lu les autres l'hiver passé. Cette lecture avait produit sur lui une impression si profonde qu'un moment il avait songé très sérieusement à quitter le lycée pour venir s'installer à la campagne, afin d'y travailler avec le peuple et d'y vivre en vrai chrétien. Mais il y avait renoncé. Il avait compris que cela n'eût été ni sensé, ni utile à lui-même et aux autres. Il savait comment ses parents l'eussent accueilli, et ce qu'était l'existence au village; il pouvait facilement se représenter ce nouveau genre d'existence au milieu des Ivan et des Matrevna, et, grâce à cette faculté d'évocation, il avait pu comprendre l'impossibilité de réaliser sur-le-champ, dans la pratique, les bonnes idées puisées dans les lectures. Avant tout, il faut les digérer, afin que, dans les conditions de la vie actuelle, elles puissent être utilisées pour le bien de l'homme et de ceux qui l'entourent.

En dépit de ce raisonnement, Kolia se laissait quelquefois emporter au point d'être prêt à se sacrifier pour une bonne action, oubliant que ce dévouement n'est rien en comparaison de tout le mal qui existe, qu'il ne disparaît point par le fait de ce sacrifice isolé, et même d'un certain nombre, mais qu'il diminue peu à peu par suite du lent travail en commun de toute l'humanité.

— Tout cela est fort intéressant et j'aime beaucoup Tolstoï, dit-il à son père. Je lirai sans faute son nouvel ouvrage... Mais, au fait, pourquoi penses-tu que la vérité préconisée par Tolstoï est irréalisable? N'est-ce pas parce que nous ne voulons pas changer notre genre de vie, mensongère du commencement jusqu'à la fin?... N'est-ce pas parce que nous avons peur de le faire? La vérité, si elle est irréalisable, ne saurait être la vérité.

— C'est bien cela, fit Nicolas Vassilievitch satisfait, c'est ce qui arrive à Tolstoï : plus son enseignement est impossible à suivre, et plus il a tort, plus il est dans l'erreur.

— Ah! mais non! s'écria Kolia avec animation. En raisonnant ainsi, nous n'entreprendrons jamais une nouvelle vie.

Cette conversation entre le père et le fils se poursuivit pendant tout le trajet. Quand elle toucha à la question de la médecine, que Kolia voulait étudier, son père lui objecta qu'il avait tort de choisir cette Faculté, pour laquelle, selon lui, il n'avait pas de dispositions.

— Varegnka elle-même aurait plus de capacités que toi pour cette besogne ; il me semble qu'en général, les femmes sont appelées dans l'avenir à remplacer presque complètement les hommes comme médecins. Vois ta sœur : elle comprend cent fois mieux que le plus savant docteur, celui par exemple qui est venu chez nous hier. D'instinct, les femmes reconnaissent les maladies et devinent ce qui peut les soulager. Bien que simple infirmière, Varegnka raisonne sur le mal de Gricha avec plus de justesse que le médecin le plus patenté; et je ne parle pas de son activité vis-à-vis du peuple, activité pour laquelle nous ne sommes pas faits, nous autres hommes...

Puis, changeant tout à coup de sujet, Nicolas Vassilievitch se tourna brusquement vers Kolia et lui demanda :

— Tu ne sais pas que Marinka l'idiote est enceinte?

— Marinka ! Pas possible !

— Oui, et l'on prétend que c'est des œuvres de ce tailleur, qui a passé l'automne dernier à Dolgoïé. Varegnka va la voir tous les jours et attend avec inquiétude l'accouchement.

— Quelle abjection, tout de même ! s'écria Kolia. Et il se représenta aussitôt la hideuse Marinka, toute grêlée, avec ses cheveux ébouriffés, ses yeux de porc dans son visage bouffi et bestial.

Marinka était connue de tout Dolgoïé. C'était une fille de vingt ans, qui avec les plus petits enfants du village menait paître les veaux. C'était là tout ce dont elle était capable, et encore. Constamment les bambins la tournaient en ridicule et la tourmentaient, ce qui la mettait en colère. Et cette Marinka, ce monstre, était enceinte !

« Tudieu ! quel produit cela va être ! se dit Kolia, et quel odieux animal a pu la désirer ! »

Maintenant, la voiture roulait, légère, sur une route vicinale plane et molle. Les chevaux, bien nourris, encensant de la tête, sans grelots ni sonnettes, allaient d'un trot égal. Anton, en cocher bien stylé, se tenait raide et silencieux sur son siège. Des deux côtés, fuyaient les champs verdoyants de blé d'hiver ; ceux, d'un vert plus tendre, d'orge peu élevée, clairsemée en raison de la sécheresse de ce printemps ; puis, en longs sillons, les plants de pommes de terre récemment poussés. On avait dépassé déjà le premier village aux pauvres chaumières de bois ; restait à traverser la forêt, puis deux grands bourgs plus opulents et après, en bas de la côte, Dolgoïé :

— Et Varegnka se mêle à toute cette boue, fit Kolia avec dégoût. Elle est au courant de tout, de cet exploit du tailleur ?...

— Je ne sais comment, mais cette boue, qu'elle remue pourtant, ne l'atteint pas : « Ce qui est pur ne saurait être souillé. »

— C'est vrai.

Après avoir dépassé la forêt de Zalejny, on approcha du bourg de Nikolskoïé, dont presque toutes les maisons étaient en briques, et beaucoup recouvertes en fer. Les habitants transportaient du fumier et sur la route on croisait à tout instant des charrettes vides ou chargées.

En passant, les moujiks ôtaient poliment leur casquette, par habitude de saluer tous les messieurs en voiture et surtout parce que le barine de Glebov était récemment encore une autorité : en effet, il n'avait quitté que depuis deux ans les fonctions de maréchal de la noblesse du district, auxquelles il avait été élu pendant deux périodes triennales.

Après avoir traversé le bourg de Kroutoïé, du même genre que celui de Nikolskoïé, les Glebov pénétrèrent dans la principale rue de Dolgoïé. Tout en entrant, à gauche, s'élevait l'église, toute blanche, et le presbytère, sur une éminence et caché au milieu des arbres ; puis des izbas bien connues de Kolia : celle de Nicolas Okoutchine, pauvre et indolent philosophe ; celle des frères Kournossov ; la grande izba de briques à neuf fenêtres de Yeremeï Ziabrev, père de quatre garçons déjà en âge de travailler ; celle, également en briques, de Philip Vlasytch, dont le fils Segnka (diminutif de Simon) venait chez Kolia chercher des livres de lecture.

« Est-il au village, Segnka ? Que devient-il ? » songea Kolia.

Autour de lui, tout l'intéressait ; tout lui était si familier que son regard ne savait où se fixer. Il répondait aux saluts joyeux des habitants qui le reconnaissaient et il n'avait plus le temps de s'arrêter à tout ce qui lui passait par la tête.

— C'est Kolia ! c'est Kolia qui arrive ! criaient les enfants.

— Bonjour, fit, campé au milieu de la rue, un petit gamin jouflu, nu-pieds et la tête toute blonde.

Les femmes, vieilles et jeunes, que Kolia connaissait presque toutes de visage et de nom, le saluaient en inclinant gracieusement la tête et en souriant.

* * *

Les chevaux descendaient la côte à une allure rapide.

— Voici Mademoiselle, dit Anton en se tournant à demi vers les voyageurs. Elle vient de sortir de chez Marinka l'idiote.

— Varegnka, s'écria joyeusement Kolia. Allons, Anton, rejoins-la vite.

Mais Varegnka accourait déjà à leur rencontre. Vêtue d'une blouse d'indienne claire et d'une jupe droite foncée, serrée à la taille par une ceinture de cuir, elle était nu-tête et ses cheveux sombres, presque noirs comme ceux de Kolia, apparaissaient épais et légèrement ondulés. Son expression était franche et simple. En la voyant, chacun pouvait se dire : « Voici cette Varegnka Glebova, ou cette Varvara Nicolaïevna, qu'il est si agréable de regarder (1). »

La voiture s'arrêta, et la jeune fille, toute rieuse, sauta sur le marchepied.

— Mon Dieu ! quelle terrible casquette ! Un vrai général ! s'écria-t-elle en riant de toutes ses jolies dents. Et elle se mit à embrasser Kolia qui, joyeusement, lui rendait à pleines lèvres ses baisers.

Il céda sa place à sa sœur, tandis que lui-même

1. En russe, la première appellation, avec le diminutif du nom, marque la familiarité, tandis que le nom accompagné de celui du père (Nicolaievna, fille de Nicolas), indique le respect ou des relations peu intimes. (Note du traducteur.)

s'asseyait en face d'elle, sur sa valise. Un instant, ils se contemplèrent avec attention.

— Tu as maigri, mais en revanche tu es devenu vraiment beau garçon, fit d'un ton enjoué Varegnka. Et sincèrement elle le trouvait bien, avec le duvet qui, depuis quelques mois, estompait sa lèvre supérieure et ses joues, et aussi son front bombé, comme celui de sa mère, ses yeux sombres, intelligents et expressifs.

— Il n'y a que le nez qui cloche, fit en riant Kolia. N'est-ce pas qu'il est trop long?

— Oui, un peu, répondit sa sœur sur le même ton.

— Par contre, toi, tu es la perfection même, reprit Kolia en continuant à fixer le visage de sa sœur, si resplendissant de santé et si agréable à voir. — Et Marinka, est-elle encore vivante?

— Mais oui, mais oui. Papa t'a déjà raconté?... Et que se passe-t-il à Moscou? Katia a-t-elle passé ses examens? Est-ce qu'elle s'est amourachée de toi? Non?

— Quelle bêtise!

Et les questions continuaient à pleuvoir. La voiture descendit vers la rivière, dépassa la digue bruyante du moulin et remonta vers le château des Glebov. Les deux lévriers anglais, vieux déjà, et les seuls que Nicolas Vassilievitch eût conservés du temps où il chassait, sortirent en bondissant de la maison. Derrière eux, ce fut, comme une boule noire, Tob, le barbet frisé de Varegnka, relevant sa queue tondue terminée par un panache; et enfin, sortie on ne sait d'où, Laska, la chienne pointer de Kolia.

La voiture fit halte devant le perron d'une grande demeure seigneuriale en bois, surmontée au centre d'un belvédère et entourée de quantité de dépendances peintes en gris clair, comme la maison elle-même. Un domestique roux, Alexeï Petrovitch, vieil ami de Kolia et qui buvait parfois un coup de trop, s'en vint, avec des mouvements précipités et en saluant très bas, décharger les bagages.

— Je vous souhaite la bienvenue, petit père, disait-il familièrement et suivant la coutume ancienne. Je vous félicite de votre nouvelle casquette... étudiant...

A la porte de l'office, apparaissaient des têtes curieuses.

Derrière Alexeï était accourue, tout essoufflée et se dandinant de tout le poids de son corps, Vera Semenovna elle-même, cherchant de ses yeux myopes Kolia et demandant :

— Mais où est-il donc? Où est-il? Il est reçu?

— Me voici, fit Kolia, se précipitant pour embrasser les joues grasses de sa mère.

— Ah! tout de même, tu es reçu, dit-elle d'une voix que sa tendresse rendait douce. Allons, grâce à Dieu...

— Et vous? comment vous portez-vous? interrogea Kolia, qui disait *vous* à sa mère, comme tous les aînés. Guicha seul la tutoyait.

L'arrivée de Kolia à Dolgoïé mettait tout le monde en joie, depuis sa mère jusqu'aux moutards du village et au palefrenier Filka. Chacun d'eux semblait avoir avec lui quelque affaire particulière, et lui avec chacun d'eux.

Dès qu'il fut là, toute la maison sembla se réveiller. On courait, on s'agitait, on dressait le couvert pour le déjeuner; dans la cuisine, on entendait, comme un roulement de tambour, les couteaux du cuisinier Vassili, qui hachait la viande des côtelettes. Toute la famille s'était groupée autour de Kolia, dans le salon meublé simplement, dont la porte et les trois fenêtres donnant sur le jardin s'ouvraient sur une vérandah, derrière la maison. Gricha accourut embrasser Kolia. C'était un enfant de cinq ans, petit, chétif, aux jambes grêles, aux cheveux blonds peu fournis et longs, et vêtu d'un costume marin. Il était accompagné de son institutrice, Mlle Rasché, une Suissesse courte et brune. Derrière eux, le maigre Boris Slavine, qu'on avait logé dans la bibliothèque. Kolia était très animé. Il riait, se tournait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, avec le désir d'être agréable à tous. Quand sa mère se mit, d'une voix attristée, à parler de l'indisposition de Gricha, de son mauvais estomac gâté par la quinine, Kolia se leva vivement, saisit son jeune frère dans ses bras et se dirigea avec lui vers la fenêtre en criant :

— S'il est toujours malade comme cela, nous allons le jeter par la fenêtre.

— Aïe! piaula Gricha, laisse-moi.

— Je veux bien te laisser, mais à condition que tu ne sois plus malade. Va courir au jardin, ajouta-t-il en donnant à son frère une légère tape sur le derrière.

Gricha, cabriolant et riant, si bien que Vera Semenovna se mit à rire elle-même, s'en alla à clochepied jusqu'à la porte.

— Tu as déjà passé les examens de la quatrième année? demanda Kolia à Boris en s'approchant de lui.

— Oui. Et toi, dis-moi, je te prie, où en est mon frère?

— Il est reçu, mais il n'oubliait pas les tziganes, même entre les séances d'examens.

— C'est un galopin, fit Boris. Rien à y faire... J'ai entendu dire que tu veux être médecin.

— Oui, je le pense... Allons, ajouta aussitôt Kolia, allons nous promener au jardin, à l'écurie, dans la forêt. Cela vous va-t-il?

— Mais nous allons déjeuner tout de suite. Où voulez-vous aller maintenant? se récria Vera Semenovna avec une vivacité qu'on ne lui avait pas vue

depuis longtemps. Un déjeuner fait exprès pour Kolia.

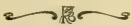
— Maman, maman, je veux aller aussi dans le jardin, dans la forêt, criait de sa voix fluette Gricha, ranimé lui aussi, et tirant sa mère par la main.

Varegnka, étonnée et souriante, considérait ce qui se passait autour d'elle et constatait avec joie les changements d'humeur qui déjà se produisaient dans la maison : dès son apparition, Kolia avait complètement transformé sa mère et Gricha. Peut-être que, grâce à sa présence, la situation allait changer : Varegnka serait délivrée des soucis qui la harcelaient depuis quelque temps; Vera Semenovna et Gricha sortiraient enfin du cercle vicieux dans lequel ils étaient enfermés. La mère s'affranchirait de son inquiétude maladive au sujet de son enfant; celui-ci de l'impossibilité où il était de se rétablir, en raison même de cette inquiétude de sa mère, et aussi de la médication continue à laquelle il était soumis.

LÉON TOLSTOÏ FILS.

Traduction de E. HALPÉRINE-KAMINSKY.)

(*A suivre.*)



LE DERNIER DES ROMANTIQUES

JULES BARBEY D'AUREVILLY

Beaucoup d'écrivains se sont entièrement exprimés dans leurs ouvrages : qui les lit connaît l'homme et par son meilleur côté. Pour quelques autres, l'œuvre ne reflète qu'imparfaitement le caractère : leur personnalité s'encadre mal dans leur talent et déborde.

Gustave Flaubert et Barbey d'Aurevilly correspondent chacun à une de ces catégories. Le premier n'a été qu'un homme de lettres, même en son privé : la question du style fut le véritable drame de sa vie; il n'aspira qu'à une belle exécution et y parvint. L'autre, Normand aussi, styliste également et d'une extrême fécondité, écrivit des romans faute d'aventures, et fut journaliste, avec le regret indicible de la chouannerie ! Ici s'arrête le parallèle : et mon étude ne comporte qu'incidemment des vues sur l'œuvre du grand Valognais. Je me propose d'évoquer ce qui meurt avec l'homme et ne laisse qu'un souvenir aux intimes, ce prestige du caractère qui est la beauté mâle et qu'aucun art ne sauve de l'oubli, comme fait la peinture pour la grâce féminine.

Cela parattra déjà bien étrange d'affirmer que l'auteur de l'*Ensorcelée* parlait mieux qu'il n'a écrit et que son vrai génie fut sa personnalité. L'amitié seule peut donc en témoigner et doit le faire avant que les témoins de cette grandeur aient disparu. Ils furent peu nombreux; on le comprendra, en considérant le portrait d'Émile Lévy et le buste de Zacharie Astruc, tous deux au musée du Luxembourg. C'est le buste qu'il faut regarder.

Il se cambrait et même se cabrait ainsi fier, poitrinant, et tendu d'expression à son habitude, comme une figure héraldique : mais cet aspect ne représente que le personnage au repos; la Grâce, une grâce virile et forte, mais souple, mais fine, mais tendre, changeait le pirate en homme de cour, en bonhomme même. On a dit, d'après ce bronze : « C'est une tête à casque. » Non, cette tête elle-même est un casque; et ce dédain descend du front aux lèvres comme la visière que rabat, devant le monde, la pudeur d'une grande âme blessée. Au-dessous du col de mailles, ce serait un autre Pandolfo Malatesta, un de ces condottieri à la fois sauvages et raffinés qui massacraient sans pitié et pleuraient d'admiration sur un plan de Léo Batista Alberti. Peut-être, dans des circonstances historiques, d'Aurevilly eût-il été implacable et conforme à ses doctrines; en réalité, il fut débonnaire jusqu'à la faiblesse, patient au delà de l'imaginable, et dupe le plus souvent. Cette terribilité du masque traduisait la mentalité impérieuse et le dogmatisme intransigeant de la pensée; la sensibilité était chrétienne, exquise, indulgente dès qu'elle venait désarmer le partisan intellectuel d'une insolence hautaine, l'homme si dextre aux répliques, si prime-sautier dans le trait, qu'il aurait toujours eu raison, devant une galerie d'autrefois. Car il avait la *vis comica*, et sur ses lèvres c'était vraiment une force que cette faculté de percer un homme avec l'épingle d'un mot comme un entomologiste fait d'un insecte; car l'épingle spirituelle était empoisonnée selon une perception aiguë des ridicules. Je ne donnerai point d'exemples : il ne convient pas d'ameuter les héritiers d'un amour-propre blessé (et il y a plus d'héritiers de ce genre qu'on ne croit) autour d'une mémoire chère. Cet Aristophane de la conversation qui attaqua, non pas un archonte, mais tout l'archontat de son temps et même les archontesses, commit une imprudence : il osa mettre un fil d'or sur ses gants, une dentelle à sa cravate, des revers pointus à sa redingote et une bande de satin à son pantalon. En France, l'excentricité est le péché irrémissible. On ne se donna plus la peine de le brocarder; on le déconsidéra d'un coup, pour quelques détails de toilette. Le boulevard clicha des plaisanteries sur un corset imaginaire, et tout fut dit; les plaies de vanité guérirent et, en ce pays où l'esprit a régné jadis, le plus spirituel des hommes passa pour ridicule. Poète, romancier, critique, d'Aurevilly fut nié, par trois fois : mais le coq de l'amitié chantait clair dans cette existence si

noble. Il fut toujours aimé, aimé fanatiquement; et ce fanatisme n'était qu'un juste tribut de reconnaissance, car il se donnait avec une munificence royale. On peut dire que l'amitié a été la grande affaire de sa vie. Communément, il passa pour beau causeur, étincelant de traits. Adossé à la cheminée d'un salon, il tirait des feux d'artifice, en Ruggieri d'idées autant que de mots. Les inoubliables impressions, celles que lui seul m'a données, n'empruntaient rien à la vanité et à cette excitation que produit un cercle de jolies femmes amusées, contourné par un autre cercle d'hommes envieux. Sa puissance se montrait au tête-à-tête, dans le coude à coude, et le face à face : pour un seul qu'il aimait, il faisait ce qu'il ne fit jamais pour la postérité, par un scrupule grandiose et une étrange notion du devoir littéraire. Il venait de donner au *Gil Blas* : *Une page d'histoire*, cette évocation « d'un amour et d'un bonheur tellement coupables que l'idée en épouvante et charme (que Dieu nous le pardonne!), de ce charme qui rend l'âme qui l'éprouve complice ». Devant lui, dressées, des photographies intérieures de ce château de Tourlaville, qui fut le château de l'inceste, le fascinaient. Il me raconta alors les amours de *Marquite* et de Julien de Ravalet, dans le boudoir de la tour octogone, ces amours que la loi religieuse dénoua par la hache du bourreau. Avec une puissance d'expression incroyable et des accents d'une ardeur diabolique, il me fit voir et entendre ce crime d'amour. Comme je m'indignais du supplice de ces amants et que je les excusais par des exemples de l'histoire et de l'art, il me prit le bras et dit : « Le diable est un grand artiste, et c'est lui que vous venez d'entendre; mais nul ne doit laisser la lueur infernale colorer l'œuvre écrite, quand on a l'honneur d'être chrétien. » Cette préoccupation morale existait chez d'Aurevilly comme elle existe chez tous les esprits méditatifs. M. Huysmans, dans *A rebours*, lança à la littérature catholique une injure qui servira longtemps encore d'arme à l'envie, et il la lança surtout à d'Aurevilly, découvrant du sadisme dans les *Diaboliques*. Or, le romancier normand ayant reçu d'un bibliophile qui voulait son avis les livres du marquis de Sade, ne les rendit pas; il les brûla, estimant cette lecture abominablement funeste.

A un moment, je fus son compagnon ès arts, c'est-à-dire que je le menais aux expositions; et je n'oublierai jamais le commentaire que lui inspira un Giorgion, à l'œuvre des Alsaciens-Lorrains, salle des États. Sur le panneau d'un coffre de mariage, le grand initiateur vénitien avait représenté un drame d'une passionnalité bien rare dans l'art italien. Un homme mûr, déjà sur le versant de la vieillesse, étendait le bras, par un geste possessif et fier, vers une jeune femme, sa concubine sans doute; car, debout et tenant à la main un parchemin menaçant, l'envoyé du Saint-Siège, reconnaissable aux clés brodées sur son costume, venait sommer ce pécheur endurci de renoncer à un scandaleux amour! Cette scène s'encadrait d'un magnifique paysage et forçait l'attention. Elle fit descendre l'inspiration dans l'âme du grand Normand qui, pendant une heure, parla comme écrit le vieux Vill, et d'une façon plus complexe. Inutile d'ajouter qu'il ne voulut rien voir après cela; et nous allâmes au café d'Orsay, où il commanda du Fleury, « ce champagne pour hommes ». Jusqu'au soir il déroula, devant mon attention éblouie, un ruban sans fin d'impressions, d'idées qui dépassaient de mille coudées ce qu'on appelle la causerie; et je ne trouve pas de nom pour ce spectacle intellectuel.

On aurait dit que, sous la flèche de l'impression d'art ou de réalité, une âme se réveillait en lui et s'étirait, comme s'étirent les âmes avec la joie farouche de Brunhilde réveillée; seulement son âme ne chantait que le souvenir et non l'espérance, et tout le ramenait au passé. « Je suis un logis hanté », disait-il, et tous les soirs, il allait dans le monde « pour ne pas recevoir les visiteurs d'antan ou d'au-delà ». Qu'on ne se figure aucune hallucination positive, nul phénomène goëtique ! La nuit venue, il se souvenait, voilà tout; mais le souvenir, dans une telle âme, ressuscitait les flammes mortes et les faisait encore flamber douloureusement: il revivait les anciennes angoisses, avec l'intensité de sa prodigieuse imagination. Le plus curieux des observateurs n'eût pas deviné, en ce gentilhomme pétillant d'esprit et qui émerveillait les superficiels par ses saillies, un cœur sombre et lourd que la solitude nocturne écrasait. Les sublimes facultés se payent à un prix terrible. Cassandre voit l'avenir, mais elle ne peut persuader, et d'Aurevilly, cette tragédie vivante, expiait injustement son bouillant génie, en le subissant au plus intime de lui-même, comme un démon.

Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly naquit le jour de la Toussaint, en 1808, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le Versailles de Valognes, de Théophile Barbey et d'une Ango, des Ango de Dieppe, Aureville ou Aurevilly, petit village, s'appelant « terre d'Aureville ». Les armes en ont été réglées par d'Hozier en 1765 : « d'azur à deux bars adossés d'argent et au chef de gueules chargé de trois besans d'or ». Les vertus et même l'amour habitaient ce foyer gardien des patriarcales traditions. On devine, à travers certaines lettres publiées, que Jules souffrit non pas d'un manque de tendresse, mais de voir le sentiment conjugal plus vif et absorbant que celui de la paternité : ce fut son premier grief contre la vie légitimé seulement par la jalouse avidité de son cœur impérieux.

Venu au collège Stanislas, à Paris, Jules passait ses vacances chez son oncle du Méril, le maire de Valognes. Il fit son droit à Caen avec son frère Léon, poète délicat et tendre qui devait bientôt entrer au séminaire de Coutances. Le jeune licencié rencontra à Caen le plus admirable des amis : Trébutien. Au physique, un homme maigre, avec une jambe repliée, presque boiteux : il tenait un cabinet littéraire, étant pauvre, mais c'était un orientaliste, il avait publié chez Dondey-Dupré, vers 1826, des parties des *Mille et une Nuits* inédites; il fonda une revue qui n'eut qu'un numéro contenant la *Léa* de d'Aurevilly, et publia en jolies plaquettes, très soignées, *Brummel*, *les Prophètes du Passé*, *la Bague d'Annibal*, *les Roses*.

« *Des Touches* terminé, nous nous occuperons de la *Vaubadon*, avec dédicace à Trébutien, notre bras *dessus-dessous*, devant la Postérité. Aussi bien est-il sûr que si l'un de nous y va, nous irons tous les deux, car je défie bien qu'on puisse nous séparer jamais sur quelque terrain que ce soit. Nous nous sommes trop enlacés. Les lettres que vous avez de moi, ce mont auquel chaque jour vient apporter son grain de sable, tout dira un jour peut-être au monde ce que *nous nous fûmes*, ou bien c'est qu'alors Dieu ne permettra pas qu'il reste rien d'un seul de nous, pas même le bout de plume que Ravenswood avait à son bonnet et qu'on retrouva sur la grève ! » Ainsi écrivait d'Aurevilly en 1854. La série des lettres dominicales à Trébutien forme une trentaine de volumes in-4°, admirablement recopiés d'une écriture d'ancien calligraphe par le destinataire. Cette énorme correspondance va de 1844 à 1870. Malheureusement elle ne sera jamais donnée *in extenso*, et au grand dam de celui qui se confessa chaque semaine à l'amitié. A côté de Trébutien, Pylade de cet Oreste littéraire, que poursuivirent sans cesse les Erynnies de la calomnie et de l'incompréhension, il faut montrer Edelestand du Méril. « Il a mis la poudre et le fer dans mon cerveau, qui a été souvent appelé un cerveau brûlé, par les sages — et qui brûle toujours pour tout ce qui lui plaît et ce qu'il aime ! Ce fut mon initiateur aux choses littéraires. Il m'aimait et, peut-être, parce que sur le fond des choses, j'étais très différent de lui. C'était une tête, dont personne, excepté moi, n'a mesuré la circonférence. »

D'Aurevilly quitta Caen en octobre 1834. Ce ne fut pas l'amour des lettres qui l'amena à Paris, mais une rupture tragique avec ses parents. Dix-huit années s'écoulèrent sans qu'il revît son père ni sa mère. Ils étaient intervenus dans la vie intime de leur fils pour s'opposer à une passion. Voici une trace de la réconciliation tirée toujours des lettres à Trébutien et qui montre combien le catholicisme de l'auteur de l'*Ensorcelée* était sincère : « Léon (son frère) m'a mis à une rude épreuve. Il m'a envoyé un modèle de lettre à mon père pour lui annoncer mon arrivée. Dans cette lettre, il me fait demander pardon, à moi qui n'ai pas de torts et qui pourrais montrer mes blessures. J'avoue que le vieil homme s'est cabré. J'ai pendant deux jours refusé d'écrire ces humilités; mais, enfin, je me suis mis au pied du crucifix, j'ai pensé qu'avec *nos idées*, c'était une grande *supériorité que celle d'être père*, que cela changeait les rapports moraux comme nous les concevons avec les autres hommes et j'ai bu le calice. J'ai écrit la lettre, sans y changer un seul mot. L'abbé a été content. Il m'a raconté qu'il avait dit : *Pour le coup, s'il écrit cette lettre, il est chrétien*. Oui, mon ami, je le suis et soyez-le aussi !... » Une lettre du 12 septembre 1856 nous donne la suite de cet événement : « Mes parents m'ont reçu, comme vous le pensez, mon ami... Mon père, qui a une bonne vieillesse et que Léon m'a complètement ramené, est très aimable, très doux, d'une paternité vraiment touchante. Ma mère... Ah ! ma mère, elle s'anime pour moi encore, et cela me touche jusqu'aux larmes, mais ce n'est plus qu'un débris d'elle-même. Je l'avais laissée magnifique de sa double supériorité physique et morale, je n'ai plus retrouvé qu'une paralytique. Oh ! cela a été bien affreux pour moi. Elle m'a reconnu... J'allume encore, de temps en temps, une pointe de diamant dans ces grandes prunelles ternies où il en brillait des mines tout entières, embrasées des mille feux de l'esprit et du sentiment. Mon ami, j'ai pleuré sur son sein plus amèrement que sur son tombeau. Je ne croyais pas tant aimer ma mère. Je l'admirais, mais la vie avait tant joué sur moi ! Il y avait tant d'années de tombées, muettes, entre nos deux cœurs, que je ne me croyais plus si fils ! Ma pauvre mère ! »

Lorsque d'Aurevilly vint à Paris, il n'avait qu'une rente de douze cents livres que lui avait léguée son grand-oncle le chevalier de Montressel. C'était peu pour un homme qui ne voulait pas quitter son gant blanc et qui avait plus besoin d'une fleur à sa boutonnière que de se nourrir. Son père avait compromis sa fortune, en bon légitimiste, pour commanditer l'équipée vendéenne de la duchesse de Berry, en 1832. La *Bague d'Annibal* n'eut point de succès, et *Brummel*, qui parut après, n'attira pas l'attention. Une idée originale lui vint de publier la *Vieille Maîtresse* sous le nom « charmant, euphonique, harmonieux, idéal et vrai, de celle qui posa dans l'*Amour impossible*, sous le nom de Bérangère de Gesvres... « Prendre des jupons pour écrire, comme George Sand prit un pantalon à braguette, se moquer assez du public pour lui faire avaler, comme venant d'une femme du monde, un roman fièrement pensé et énergiquement écrit... Il me sera payé fort cher, d'autant plus cher que le scrofuleux Véron tient à avoir

le nom aristocratique de la marquise, au bas de son journal. » Quelques jours après « la marquise est si effrayée que je ne crois plus que le projet tienne »; il ne tint pas. A cette époque, d'Aurevilly communiquait à Trébutien son enthousiasme pour Maurice de Guérin et le mettait de moitié dans la publication de ses œuvres et de celles d'Eugénie. Personne ne devait plaire aussi vivement à la vierge du Cayla que l'auteur de la *Vieille Maîtresse*. Aima-t-elle d'Aurevilly? Fut-il question d'un mariage entre ces deux êtres si exceptionnellement doués?

On l'ignore, mais voici un magnifique portrait d'elle par lui « tirée de sa campagne, amenée en parure, comme une princesse des contes de fées, sous l'éclat intimidant des lustres, elle y vint avec un aplomb chaste et patricien, qui disait bien, malgré les torts de la fortune, pour quel rôle social elle était faite. Byron raconte qu'il fut témoin de l'introduction, dans les salons de Londres, de miss Edgeworth, et qu'elle ressemblait à l'idée qu'on peut se faire de Jeannie Deans. Mais la campagnarde du Cayla descendait des plus belles porteuses de faucon qui traversent, gantées de daim, corsetées d'hermine et en robe traînante, les chroniques du Moyen Age. Une époque sordide méprisait le bouquet de roses de sa dot qui avait séché dans ses mains résignées. N'importe, elle était l'addition de sa race et le malheur, l'isolement dans la vie, l'acceptation de toutes les croix qui sont toutes les vertus, n'avait pu effacer l'aristocratie puisée dans le sein de sa mère et les traditions du berceau. » D'Aurevilly avait connu Maurice et Eugénie de Guérin chez la baronne Amaury de Maistre, à qui les *Prophètes du Passé* sont dédiés et qui paraît aux premières pages du *Prêtre marié* « sur le petit balcon, en face de la Seine, près du pont aux quatre statues. » Il écrivit d'innombrables lettres au château de Coques, dans le Nivernais? Que sont-elles devenues? Deux gentilshommes avaient épousé les sœurs de Maistre, — des jumelles (Valentine et Henriette). Henriette, la Sybille de d'Aurevilly, mourut en couches; — ils n'aimaient point le grand écrivain, ni même leur belle-mère, qui recevait beaucoup d'artistes et fit représenter à Bruxelles, un opéra, *la Roussalka* La plus noire période de cette vie sombre malgré les dévouements, s'étend de 1852 au milieu de 1854. Assis dans la misère et sur le haut de cette colline de la vie, jeunesse passée (l'âge mûr et la route en pente vive et l'automne étaient là), d'Aurevilly, après dix-neuf ans d'une existence précaire et cahotée, rencontra celle qui devait lui inspirer le grand amour de sa vie, et à laquelle il convient de garder ce beau masque d'un pur secret : l'Ange Blanc. Cette rencontre est chantée dans une belle pièce : la *Maîtresse Rousse*.

Une femme... je crus que c'était une femme,
Mais depuis... Ah! j'ai vu combien je me trompais!
Et que c'était un ange, et que c'était une âme
De rafraîchissement, de lumière et de paix.
Au milieu de nous tous, charmante solitaire,
Elle avait les yeux pleins de toutes les pitiés
Elle prit ses gants blancs, et les mit dans mon verre,
Et me dit, en riant, de sa voix douce et claire :
« Je ne veux plus que vous buviez! »
Et ce simple mot-là décida de ma vie!...

Un deuil imprévu, terrifiant, ruina à jamais le mariage projeté : mais la plus noble tendresse unit ces deux cœurs, et sentimentalement ils purent célébrer, sinon leurs noces, du moins leurs fiançailles d'argent. Ce poème vécu d'un amour de trente années, s'entretint par une correspondance plus passionnante encore que les lettres à Trébutien. Il m'a été donné de lire des réponses de l'Ange Blanc, vraiment dignes de la postérité, et d'une telle élévation, que l'intimité y devient sainte à force d'être chrétienne. On aime à simplifier les physionomies, même en les colorant, et si un homme présente un double aspect, on choisit le plus singulier, le plus vif, et on oublie l'autre. Ainsi, ceux qui parlèrent de d'Aurevilly retinrent seulement une imagination habituée à des hippogriffes plus capricieux encore que celui de l'Arioste, et ne voulurent pas voir toute la bonhomie, tendre, indulgente, constante, qui fit de l'auteur de *Poussière* un modèle d'amitié. Il y apportait, du reste, une coquetterie d'esprit, un désir de plaire à qui lui plaisait, tout à fait irrésistible : pas un qui l'ait approché sans céder au charme de cette nature cordiale et hautaine. Son parti seulement lui résista, il lui résiste encore! Quelle pitié de voir ce beau génie se défendre sans cesse contre les sacristains, et se débattre dans des questions de morale esthétique, comme Corneille aux prises, dans ses examens, avec les trois unités! Louis Veuillot, cet homme que M. de Cumont seul a jugé disant : « Je renoncerais à être assis à la droite de Dieu le père, si Veuillot doit être à sa gauche », met dans sa correspondance : « J'ai rencontré d'Aurevilly : il était habillé en peau de serpent et m'a proposé de collaborer à l'*Univers*. » A sa mort, ce journal qui semble destiné à écarter du catholicisme les esprits de paix et de lumière, grinçait ainsi ses éternelles restrictions de préfet de discipline : « Il ne laissait pas de s'accorder certaines libertés qui jurent avec l'idée qu'on se fait généralement d'un écrivain catholique. Il le savait, on le lui avait dit, et il persistait à introduire dans ses œuvres des peintures brûlantes et des scènes passionnées dont il eût mieux fait de s'abstenir. » Le comte de Pontmartin s'écriait : « Tant qu'il me restera un souffle de vie et un tronçon de plume, je ne me lasserai pas de signaler à la méfiance des vrais catholiques cette littérature en partie double, qui alterne entre une

critique absolutiste et des romans obscènes! » Et à l'autre bout du monde littéraire, à l'antipode de la *Gazette de France*, M. Émile Zola hurlait : « Vous avez les ignorances d'un bourgeois, l'ahurissement d'un bourgeois, l'obstination et le rabâchage d'un bourgeois! Bourgeois! Bourgeois! » On ne conçoit pas une situation intellectuelle plus pénible que celle-là! Exorcisé par les catholiques, repoussé par les libres penseurs, ce grand polémiste combattit seul et pour ses idées : la légitimité selon Saint Bonnet et la théocratie, d'après de Bonald et de Maistre. Toutefois ces grands métaphysiciens de la tradition restent dans une énonciation digne et lointaine. D'Aurevilly ajouta l'insolence du ton à l'intransigeance de la doctrine, il ridiculisa l'adversaire, il frappa au plus vif de la vanité, et tel qui eût pardonné la bastonnade qui se digère, resta furieux de la balafre qui se voit. Un des chefs-d'œuvre de l'éreintement, et qui soulagea plusieurs générations d'écrivains, fut celui de Buloz. Là, le style devient la trique de Guignol, et au bout de l'article, il ne reste plus qu'une marionnette cassée, aplatie, lamentable. D'Aurevilly tenait beaucoup à son œuvre critique : elle comprend plus de trente volumes. Chaque article du *Constitutionnel* ou du *Pays* est un morceau d'idéologie ou de lyrisme, en général d'une pénétration admirable et d'une injustice passionnée. Il défend la Papauté, aveuglément, comme un soldat son drapeau, et il attribuera aux Borgia l'idée de l'unité italienne : mais on n'a pas assez remarqué sa valeur comme critique historique, une critique de véritable homme d'État : ce qui constitue une ressemblance avec Balzac, ce grand politique. Un jour il alla, dans un mouvement d'impatience, voir les jésuites et leur demander du service : « Nous ne croyons plus qu'à la messe », répondit le fils d'Ignace. « Cependant », s'écria l'écrivain normand, « pendant que Moïse priait, Aaron se battait! Mon père, si les moines, et quels moines, les jésuites en sont là... ils n'auront plus même le droit d'enseigner et de prêcher à la fin de ce siècle. » La prophétie se réalise aujourd'hui, sans que nul se souvienne du prophète.

J'ai connu d'Aurevilly, à mon arrivée à Paris, en 1882 : il habitait dans une maison d'ouvriers, rue Rousselet, une chambre unique où il est mort. Il était censé vivre à Valognes, où il passait quinze jours par an. Une cathèdre en chêne portant ses armes était le seul décor : de sa fenêtre, il voyait les arbres des frères de Saint-Jean de Dieu et sauf un Byron, un Désaugiers (!) une *Histoire des Flibustiers*, il n'y avait point de livres que ceux frais envoyés au critique ou les siens bizarrement reliés pour quelque femme. Parfois, la dame ayant démérité pendant la reliure, on voyait le maître se faire un minuscule tabouret du précieux ouvrage.

Sa concierge le servait, et comme il ne voulait pas ouvrir sa porte lui-même, les intimes prenaient la clé dans le tiroir d'une commode boîteuse sur le palier. On entrait sans qu'il levât la tête, et comme souvent les poignées de louis s'éparpillaient sur sa table, parmi les flacons d'encres multicolores, j'ai eu longtemps le souci de son imprudence. Nul n'offrait au vol et à l'assassinat une proie plus aisée. Cette existence sans confort, sans aise, lui coûtait fort cher; mais l'incurie au domaine matériel constitue un des traits de sa physionomie. Il ne regardait pas la monnaie rendue et signait les traités d'éditions, à la fin d'un repas, sans les lire. Ce profond psychologue était un presbyte de la pénétration, il ne voyait pas les gens de son intimité, et quand une circonstance les démasquait, il restait faible en face d'eux, supportant ceux mêmes dont il redoutait une agression intéressée ou une perfidie. Il n'éprouva jamais le besoin d'historier son mur, indifférent à la banalité qui l'entourait. Ce dandy vivait en moine, lisant, écrivant et rêvant : l'après midi du dimanche, il recevait les quelques *jeunes gens* (très peu nombreux) qui le vénéraient. Mais avec le crépuscule, une métamorphose s'opérait : le vieillard disparaissait graduellement et une heure plus tard paraissait dans le monde le plus brillant des cavaliers. Aux premiers moments, l'âge se décelait encore par une certaine roideur; mais dès que la conversation s'engageait, le vieux lion retrouvait son rugissement d'intelligence, qui ne permettait à aucun homme de tenir devant lui. Pendant des années il s'est battu tous les soirs contre la vieillesse comme Héraclès avec Thanatos, et tous les soirs il lui arrachait sa propre jeunesse, son Alceste et la faisait asseoir à la table éblouie de son Admète, de son ami. Il détestait passer au salon, et s'il le fallait, il m'était reconnaissant de lui apporter sa burette, c'est-à-dire le flacon de rhum ou de cognac — pourquoi nier un penchant pour la maîtresse rousse ? — mais je n'ai jamais vu le moindre symptôme de griserie. Si admiré qu'il fût comme causeur à la cantonade, il se surpassait en s'adressant à une seule personne

Je l'ai entendu commencer un madrigal comme en eût conçu la Renaissance, un madrigal de feu et de soufre, au potage, et le continuer jusqu'à deux heures du matin. Il y avait là d'autres femmes d'une prétention égale et elles oubliaient leur invétérée jalousie, tellement la beauté du discours les sortait d'elles-mêmes. Ce prodige, si ce mot s'applique à des thaumaturgies de salon, s'est souvent renouvelé et si personne n'en a témoigné, il faut se lire que, rentrés chez eux, les hommes se sentaient humiliés par le souvenir de ce surmâle intellectuel et les femmes aussi d'avoir respiré tant d'encens destiné à une

autre. Antée de la causerie qui retrouvait sa vigueur en foulant le tapis de la Cybèle mondaine, d'Aurevilly commença à mourir du soir où il resta chez lui. Son succès, commencé par la publication de ses romans dans la petite collection Lemerre qui le révéla au grand public, atteignit son apogée à la publication de l'*Histoire sans nom* et de *Ce qui ne meurt pas*, dans le *Gil Blas*. Il faut le dire à l'honneur de M. Dumont, seul il a payé convenablement le grand écrivain. Sur l'aspect de sa chambre d'ouvrier pauvre, on a cru que la pénurie régnait rue Rousselet. Un viager assurait cette noble existence : il venait de cet Édelestand du Méril, son cousin germain dont j'ai parlé et à qui le volume des « historiens » fut dédié en 1850, en termes précieux pour la psychologie de notre auteur : « Il faut que ton nom soit ici, Édelestand; ni les relations brisées entre nous, ni la vie passée à faire des choses différentes, rien de ce qui *est* ou de ce qui *fut* ne m'empêchera de te dédier ce livre. Il faut que ton nom soit ici — non pour toi, grand esprit qui n'as pas besoin d'un hommage, mais pour moi — à qui tu as ouvert l'intelligence et à qui tu as donné cet amour des choses de la pensée, le seul sentiment qu'il y ait sur la terre, qui ne nous fasse pas souffrir... Il est des choses plus fortes que nous. Quelle qu'ait été ma vie et, qui sait? les torts de ma vie, tu n'en as pas moins toujours été pour moi la moitié de mon sang, puisque tu es le fils de la sœur de ma mère; et partout où la destinée m'a poussé, elle ne m'a jamais effacé cette allée du jardin de Valognes, où je me promenais, à treize ans, entre toi jeune homme et ta sœur; et de soleil, comme dans celle-là, je ne crois pas en avoir revu de plus beau. » L'amitié tient une place prépondérante dans cette vie; il a plus écrit pour elle que pour le public, et il s'est dépensé en paroles comme en lettres. En réunissant la correspondance avec Trébutien, celle avec l'Ange Blanc et les lettres à Mme de Maistre on aurait un total incroyable de pages vivantes, imagées et livresques.

Aristocrate tenu en suspicion par l'aristocratie qui aime l'Académie et redoute le génie comme un manque de goût, une faute de bienséance; catholique signalé comme le plus dangereux des séducteurs par un parti d'une mentalité de chaisière; écrivain hors série et jugé trop excentrique pour participer aux bénéfices de la coterie des lettres; contesté dans son talent, dans sa foi, dans sa bonne foi même, il fut le contraire d'un dandy, lui qui écrivit un jour la monographie de ce jeton individualiste qui n'équivaudra jamais une médaille. Le dandy présente au monde un impassible dédain, mais il ne viole point l'opinion; il lui suffit de l'étonner en lui échappant. Un dandy enthousiaste, redresseur de torts, avocat des causes perdues, prêchant, invectivant, ne se conçoit pas, et d'Aurevilly ressemble plus à don Quichotte qu'à Brummel : seulement ses moulins à vent étaient les réelles et naissantes bastilles; et ses Maures, les rationalistes et les laïcisateurs. Les ardentes chevauchées de cet autre chevalier de la Manche ont-elles servi au trône et à l'autel? Auprès des individus, sans doute, la crânerie de l'écrivain ranima des tiédeurs et résolut des hésitations, et il a converti des esprits de choix à l'absolutisme; mais isolé entre les deux partis et plus détesté encore de ceux qu'il défendait, que des autres qu'il attaquait, il n'eut jamais que le succès d'être aimé par quelques-uns; et depuis quatorze ans qu'il est mort, il n'a jamais été question d'un monument ni à Paris, ni à Valognes : la publication de *Poussière*, ce recueil de poésies admirables, a passé sans éclat. Les contradictions que l'homme rencontra se dressent encore devant son œuvre; il subit le sort de ce passé qu'il vénéra, et au profit duquel il exécuta les plus éblouissantes parades d'intelligence. Ce fut son dandysme ou mieux son héroïsme de ne pas se rendre, après la bataille perdue et de rester le gonfalonier d'une église indifférente au génie, aux lettres et à l'idéalité de son propre sort! « Comme le duc de Guise, — lui avait dit Lamartine, — vous paraîtrez plus grand, mort que vivant. » Cette grandeur isole de sa mémoire, cette noble épée, qu'il était pour la fidélité, l'éclat et la prouesse, et comme nul n'a la main assez héroïque pour la ramasser, tous ont la main lâche pour jeter une poignée de terre sur cette Nothung de la monarchie qui attendra bien longtemps son Siegmund!

Avec 1888, la décadence commença : l'implacable railleur ne brocardait plus, ou du moins ses traits avaient perdu leur méchanceté. A ce moment, celui qui n'avait voulu qu'une seule fois le mariage, sentit la solitude des dernières heures. Deux amitiés anciennes et profondes lui offrirent leur foyer et Armand Hayem s'efforça de l'attirer dans une villa de Nice. D'Aurevilly ne voulut pas, en sa coquetterie suprême, décroître devant des yeux qu'il avait si longtemps charmés. Pendant la nuit du 16 au 17 avril, il eut sa première atteinte au cœur. Il mourut un an après, le 23 avril, à huit heures du matin, dans sa chambre d'ouvrier de la rue Rousselet, laissant une mémoire indécise. C'est une terrible aventure que l'isolement littéraire, que le cas où un génie n'incarne que lui-même et chante sans l'écho d'un chœur qui lui donne réplique. Comme disait un bourgeois : « Puis-je estimer un écrivain qui à quatre-vingts ans n'est pas décoré, tandis que son éditeur l'est depuis longtemps? » Il manqua à d'Aurevilly cette consécration sans laquelle l'opinion se méfie. Ce prodigieux parleur qui fit, du Ridicule, une dixième Muse et même une Némésis, fut poursuivi

du reproche d'excentricité : quelques galons un peu larges au bord de ses habits suffirent, habilement tirés en cordon sanitaire, à venger les méchants et les sots qu'il avait égratignés. Pour ses amis, il fut l'être incomparable qu'on aime sans le juger ; et devant la postérité, il n'aura encore que des amis, mais fanatiques, de ceux qui, après une double génuflexion à Balzac et à Wagner, estiment que, au XIXe siècle, le catholicisme littéraire s'incarne en deux hommes, égaux par le génie — Chateaubriand et d'Aurevilly.

PÉLADAN.

LA PÉRIODICITÉ DES CRISES BELLIQUEUSES

dans l'Angleterre contemporaine (1).

III. — DERNIÈRES PANIQUES ANTI-FRANÇAISES

C'est par une guerre sanglante, par un drame national, dont l'opinion publique suit avec passion les moindres péripéties, que se dénouent les paniques belliqueuses de 1833, 1846, 1852 et que se termine la première moitié du XIXe siècle. La même tragédie, cruelle et inutile, au milieu des mêmes enthousiasmes et de la même unanimité, vient de couronner une nouvelle série de crises, et de clore la dernière moitié du XIXe siècle. Mais cette apparente concordance entre les deux dénouements ne doit point masquer la diversité fondamentale de ces deux phases de l'histoire Anglaise.

Dans cette nouvelle période, les poussées de la combativité Anglo-saxonne n'alternent plus avec la même régularité et ne revêtent plus les mêmes caractères. A une période de paix presque absolue, (1854-1874), succèdent des paniques rapidement enrayées (1875-1886), signes avant-coureurs d'une évolution économique et coloniale, qui va fortifier les tendances belliqueuses de la race et de la société, affaiblir les forces de la résistance pacifique, fournir aux passions de nouveaux prétextes et de nouvelles justifications.

* * *

Si, depuis la fin de la guerre de Crimée jusqu'aux environs de 1874, nous voyons le courant belliqueux grossir en 1860, retrouver ensuite son niveau antérieur, pour baisser après, et atteindre, à la fin de ces vingt années, un étiage jusqu'alors inconnu, cela tient à ce que le triple mouvement économique, politique et littéraire, qui enrayait les instincts de la race, les habitudes de la société et les traditions de l'histoire, avaient atteint tout leur développement. Nous avons analysé déjà ailleurs (1), et nous n'y reviendrons pas, le merveilleux essor qu'imprimèrent à l'activité commerciale et industrielle de l'Angleterre les premières applications du libre-échange, et aussi les luttes intestines, les sanglantes rivalités des rivales Européennes et Américaines, oublieuses de leurs vrais intérêts (2). — C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle que la doctrine Libérale, dont les principes généraux, politiques et économiques, avaient été posés en 1832 et 1846, lors de la première réforme électorale et de l'abolition des droits sur les blés, a reçu sa complète réalisation. A partir de 1851, les trois groupes réformateurs, les Économistes libéraux, les Radicaux philosophes, les Conservateurs dissidents, Cobden et J. Bright, J. Stuart Mill et Rœbuck, Gladstone et Molesworth renouvellent le parti Whig, lui fournissent des soldats, des chefs et un programme, lui assurent, de 1833 à 1886, le pouvoir pendant trente-six ans et demi, tandis que les conservateurs ne le gardent que pendant seize ans et demi. De 1847 à 1866, l'œuvre accomplie fut surtout économique, le libre-échange réalisé par la suppression des lois sur la navigation (3), l'abrogation ou la réduction de la majeure partie des impôts indirects (4). De 1868 à 1874, l'œuvre accomplie fut surtout politique, les principes libéraux appliqués dans les domaines religieux (5), parlementaires (6), et sociaux (7). — Enfin, à la même date, les grands maîtres de l'Idéalisme littéraire jouissaient de leur victoire : Carlyle résumant sa doctrine philosophique, politique et sociale (8), écrivait son dernier livre d'histoire, *Frédéric le Grand* (1858 à 1865). Dickens publiait son chef-d'œuvre, *David Copperfield* (1850), et précisait

(1) Voir la *Revue Bleue* des 4 et 11 avril.

(1) *Journal des Débats*, 23 août 1902.

(2) Voici quelques-uns des chiffres que nous citions dans cet article. Pour les périodes 1855-59, 60-4, 65-9, 70-74, la moyenne quinquennale des exportations passent de £ 116 à £ 138, 181, 235 millions. De 1854 à 1874, le tonnage des navires entrés et déchargés dans les ports du Royaume-Uni grandit de 27 millions de tonnes anglaises, celui des navires battant pavillon Britannique de 17 millions. La production du charbon et du fer double, les exportations de pièces de toile, de fils et de pièces de coton, des étoffes de laine doublent en quantité et en valeur, etc., etc.

(3) 1852.

(4) Réduction ou Suppression : 1851, de l'impôt sur les fenêtres ; 1853, des droits sur le savon ; 1853, 63 et 65 des droits sur le thé ; 1855, d'un impôt sur les journaux ; 1861, d'un droit sur le papier ; 1869, d'un droit de 1 sh. sur les blés ; 1872, des droits sur les cafés, des droits sur le beurre, les œufs, le fromage, les oranges et les citrons, etc.

(5) 1869, Séparation de l'Église et de l'État en Irlande ; 1870, Création d'un enseignement laïque ; 1871, Suppression du caractère confessionnel des Universités.

(6) 1872, Loi sur le scrutin secret.

(7) 1870, Suppression de l'achat des grades dans l'armée ; 1871, Loi sur les *Trade-Unions*.

(8) *Latter Day Pamphlets*, 1850 ; *Life of Sterling*, 1851.

son apostolat social (1). Ruskin laissait prévoir, dans une série de conférences (2), faites de 1850 à 1860, l'évolution logique qui allait l'entraîner à proclamer, dans *Munera Pulveris* (1862), la nécessité des réformes économiques. Autour des trois prophètes, les disciples naissaient à l'action féconde. Les premiers efforts pour développer l'enseignement populaire et soulager les misères urbaines étaient tentés (3). — Jamais l'énergie et la pensée nationales n'avaient été tendues avec une pareille force, par un courant d'intérêts économiques, d'idées politiques et de préoccupations morales aussi complexe et aussi intense, vers les problèmes de la vie interne, loin des conflits sanglants de la politique extérieure.

***

Cette action pacificatrice ne s'exerça que progressivement. Les émotions enivrantes de la bataille ne s'oublient que lentement. Les victoires donnent aux peuples, qui s'en sont repus, des fièvres intermittentes et tenaces. R. Cobden en fit la triste expérience au commencement de 1857 : il attaqua, dans un de ses plus beaux discours (4), lord Palmerston, à propos d'une flagrante violation du droit international, restée célèbre sous le nom de l'incident de l'*Arrow* (5).

L'éloquente attaque produisit une vive impression. Les trois groupes pacifiques combinèrent leurs efforts; et lord Palmerston fut mis en minorité. Le Ministère en appela au pays. Celui-ci ne manqua pas de donner raison, contre les théoriciens du droit abstrait au nom duquel trois cabinets whigs (6) avaient été combattus, à l'homme d'État qui savait si bien parler à son imagination correcte, réveiller ses souvenirs et flatter ses instincts. La coalition des Tories intransigeants et des Whigs Palmerstoniens balaya tout devant elle : le groupe des Économistes fut anéanti. R. Cobden, J. Bright, Fox perdirent leurs sièges. Pour retrouver une pareille défaite des idées pacifiques, il fallait se reporter aux jours sombres de 1812, lorsque les électeurs chassèrent du parlement ceux des Whigs qui s'opposaient à la continuation de la guerre, Brougham, Romilly, Lamb.

La victoire de lord Palmerston était un présage sur lequel il était impossible de se méprendre. Une nouvelle poussée belliqueuse, concordant avec cette réaction Conservatrice, allait entraîner l'Angleterre dans une des tourmentes les plus violentes qu'elle ait connues.

***

Ses origines peuvent être analysées avec précision. L'existence antérieure d'un courant belliqueux, quelques difficultés diplomatiques avec la France, l'intervention personnelle de l'aristocratie : tels sont les trois faits qui ont déterminé une panique assez intense, pour ne pouvoir être enrayée que progressivement.

Les émotions éprouvées pendant la guerre de Crimée, entretenues par la sanglante révolte des Cipayes et la guerre de Chine, étaient considérées avec raison par Gladstone (1), comme la véritable cause de ces persistantes alarmes. Elles trouvaient, de plus, un prétexte dans une certaine tension des rapports diplomatiques entre la France et l'Angleterre. Le souvenir de l'incorrection avec laquelle Napoléon III avait négocié, pendant l'expédition de Crimée, les clauses du traité de paix, sans tenir au courant un gouvernement ami et allié (2), avait été avivé par de récents incidents. Dans la discussion du budget de la marine, soumis au Parlement le 18 mai 1857 (3), le premier lord de l'Amirauté, sir Charles Wood, pour justifier le chiffre élevé des crédits qu'il réclamait, avait déclaré que la France « concentrait le plus d'attention possible sur le bon état de sa marine (efficiency). » Il prétendait qu'elle avait lancé en 1857, et construisait un nombre de vaisseaux de ligne et de frégates, munis d'hélices, égal à celui des navires anglais terminés ou sur le point de l'être (4). La discussion qui avait suivi, les

1) *Bleak house*, *Little dorrit* et *Hard Times* parurent de 1852 à 1857. *Life of Jesus Christ* en 1859.

2) *Political Economy of art*, 1858.

3) Les premières sociétés pour la création d'habitations à bon marché sont créées en 1821 et 1850. En 1854, Ch. Kingsley et Denison Maurice, deux disciples de Carlyle, fondent le « Collège d'ouvriers ». En 1856, Ruskin commence sa campagne pour l'enseignement du dessin. En 1869, la « Société pour l'organisation de la Charité » est réorganisée. En 1874 et 77, à Cambridge et à Oxford, prend naissance l'admirable mouvement de l'« University Extension ». (Voir Jacques Bardoux, *Origines et résultats du mouvement des Universités populaires*, *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, 1902.

(4) *Speeches*, vol. II, p. 121 et 136.

(5) Sir John Bowring, le gouverneur de Hongkong, apprenant que les Chinois avaient assailli l'*Arrow* et délivré douze de leurs compatriotes accusés de piraterie, menaça le gouverneur de faire bombarder Canton, dans les quarante-huit heures, si les prisonniers n'étaient pas retrouvés et livrés. Le gouverneur s'exécuta, tout en affirmant que l'*Arrow* n'était pas un navire anglais. Bien que l'*ultimatum* eût produit tout l'effet désiré, les opérations militaires n'en eurent pas moins lieu : des jonques furent détruites, les faubourgs de Canton incendiés, la ville bombardée, la guerre déclarée. Dans la suite il fut reconnu que l'*Arrow* n'était pas un navire anglais. (J. Morley, *op. cit.*, vol. II, p. 188.)

(6) Ceux de lord J. Russell, lord Aberdeen et lord Palmerston.

(1) J. Morley, *op. cit.*, vol. II, p. 376; R. Cobden, *Polit.*, *Writings*, p. 328, conte à ce sujet une anecdote très caractéristique.

(2) A. Chevalley, *la Reine Victoria*, p. 161.

(3) Les élections qui donnaient la victoire à la coalition des Tories intransigeants et des Whigs Palmerstoniens avaient eu lieu en mars 1857.

(4) *Hansard*, CXLV, p. 418, 426.

vains efforts de lord Clarence Paget pour prouver la supériorité numérique de la flotte britannique (1), les interventions répétées de sir Charles Napier, pour établir que le Royaume-Uni « n'était plus la première puissance navale du monde (2) », démontrer la supériorité de l'État-major Français, qui avait disposé les docks de Cherbourg, de manière que les troupes pussent embarquer de plain-pied (3); — ces débats parlementaires, analysés et commentés dans la Presse, entretenaient dans le public une sourde irritation.

Elle fut encore accrue, au début de 1858, par les allusions intempestives de quelques colonels de l'armée Française, émus par un récent attentat, à la trop généreuse hospitalité de la Grande-Bretagne pour les criminels politiques. La discussion s'envenima; et lorsque Palmerston, désireux, pour une fois, de se montrer conciliant, proposa au Parlement de modifier la loi Anglaise sur « le complot d'assassinat », son offre fut rejetée, et le cabinet mis en minorité. Au mois de février, il était remplacé par lord Derby, un conservateur, que l'opinion publique considérait, à tort ou à raison, comme moins disposé à une entente avec la France (4).

C'est sur un terrain aussi bien préparé, et dans une atmosphère aussi orageuse, qu'éclata, en 1859, la panique. Elle fut avant tout l'œuvre des Lords, irrités du prestige que donnaient à Napoléon III, et qu'ôtaient à la couronne d'Autriche, les victoires de la campagne d'Italie (5). Une fois de plus, par sa traditionnelle combativité, l'Aristocratie Anglaise, consciemment, volontairement, donnait le branle à l'Opinion publique.

Lorsque, au début de juillet 1859 (quelques jours avant le traité de Villafranca) (6), les propositions du nouveau lord de l'Amirauté, sir John Pakington, qui demandait au Parlement « de l'aider à rétablir la suprématie navale de l'Angleterre (7) », vinrent devant la Chambre des Lords, les discours belliqueux éclatèrent avec la rapidité et se suivirent avec la régularité des « feux de salve ». Lord Howden, après avoir déclaré qu'il habitait en France et qu'il y comptait ses plus agréables relations, crut de son devoir d'oublier tous ces souvenirs, pour avertir sa patrie du danger qui la menaçait. « Il n'y avait pas un Français qui ne rêvât, nuit et jour, d'humilier ce pays, de le dépouiller du privilège qu'il est seul à conserver au milieu des nations européennes, celui de posséder un sol intact... Un bulletin pourrait être signé sur la terre Britannique, proclamant le glorieux triomphe des armées Françaises. Les aigles Françaises pourraient flotter au haut de chaque clocher d'Acton à Ealing, de Ealing à Harrow. Cette simple espérance suffisait pour jeter chaque Français dans un transport de joie... Cette guerre, concluait le distingué prophète, était la seule qui serait universellement populaire en France; et quelque téméraire que puisse être l'essai d'une invasion en Angleterre, quelque vide qu'il soit de toute chance rationnelle de succès, il n'y avait pas une seule veuve en France qui ne donnerait son dernier fils, ou un seul mendiant son dernier sou pour réaliser un pareil projet (1). » Ces prophéties effarées pouvaient n'être qu'une bévue échappée à un mondain soucieux de transporter sur la scène politique les propos des salons, et de respecter, jusque dans ses manifestations Parlementaires, les caractères du snobisme. Mais l'opinion publique fut singulièrement impressionnée lorsqu'un pair, connu par sa science juridique et respecté pour son grand âge, lord Lyndhurst exposa à nouveau les justes inquiétudes et les légitimes angoisses du peuple Anglais, et termina par ce coup de clairon : « Je me rappelle le jour où chaque partie de la côte — en face — était bloquée par une flotte Anglaise. Je me souviens de la victoire de Camperdown et de celle de Saint-Vincent, remportées par sir John Jervis; je n'oublie pas la grande victoire du Nil, ni la dernière de toutes, cette triomphante bataille de Trafalgar qui annihila presque complètement les navires de France et d'Espagne. Je compare la position que nous occupions à cette époque avec celle que nous occupons aujourd'hui. Je me rappelle l'expulsion des Français de l'Égypte, les victoires remportées, les unes après les autres, en Espagne, le temps où l'armée Britannique était établie dans le Sud de la France, et enfin la grande victoire par laquelle la guerre fut terminée (2). » En pleine paix, alors que les deux gouvernements étaient en relations correctes, dans la Chambre haute, un vieillard, un juriste évoquait, avec une communicative émotion, les jours heureux où l'Angleterre maintenait sous sa botte la France, non pas vaincue, mais épuisée! Devant cet audacieux défi, jeté à la face de l'ennemi séculaire par un survivant des victoires d'autrefois, l'Opinion tressaillit de joie et de fierté.

En vain lord Grenville, au nom du cabinet Palmerston, qui avait remplacé le cabinet conservateur de lord Derby, signalait-il à la Chambre haute ce que de pareilles harangues offraient d'inutile et de dange-

(1) *Hansard*, CXLV, p. 438, 439.
(2) *Ibid.*, p. 443.
(3) *Hansard*, CXLI, 928.
(4) Cobden, *ouv. cit.*, p. 333.
(5) *Ibid.*, p. 336 et 344.
(6) 11 juillet 1859.
(7) *Hansard*, CLII, 882-912.

(1) *Hansard*, CLIV, 45.
(2) *Ibid.*, CLIV, p. 617 et 618.

reux (1). En vain des hommes sensés s'efforçaient-ils d'établir avec R. Cobden, à l'aide de documents officiels (2), que jamais la supériorité de la marine anglaise n'avait été aussi écrasante (3). — La panique était déchaînée et battait son plein. A la Chambre des lords, lord Stratford et lord Ellenborough félicitaient lord Lyndhurst de sa patriotique intervention, commentaient son discours, reprenaient ses chiffres, précisaient ses attaques (4). Les Communes ne voulurent pas laisser à leurs rivaux le monopole de la science militaire, de l'enthousiasme patriotique, ni surtout celui de la reconnaissance publique.

Le 29 juillet 1859, Mr Horsman, soutenu par l'infatigable sir Charles Napier, proposait d'emprunter les sommes nécessaires « pour terminer les travaux indispensables de défense nationale, projetés ou en voie d'exécution ». Reprenant l'affirmation, d'ailleurs erronée, de la supériorité numérique de la flotte Française, l'orateur s'efforçait de trouver dans les écrits de Napoléon III, dans ses projets de fortifications côtières et de conscription maritime, la preuve « qu'il se préparait pour une entreprise gigantesque, qu'il faudrait tenter, un jour ou l'autre, contre une gigantesque puissance navale ; et cette puissance, il est inutile de la nommer ». Laissant libre cours à son imagination, Mr Horsman reprenait un procédé intellectuel qui réussissait si bien à tous ceux qui voulaient agiter l'opinion Britannique, et décrivait

1 R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 347.

2 *Parliamentary Papers*, n° 182, 1859.

(3) Tableau dressé dans R. Cobden, *op. cit.*, p. 302.

Années	Budget de la marine		Dépenses de la marine		Effectif des équipages	
	1er	2e	1er	2e	au 1er janvier	au 2e janvier
1855 . .	7 904 000	8 702 000	1 172 000	850 000	67 000	51 000
1856. . .	16 013 000	8 330 000	1 301 000	776 000	60 000	40 000
1857 .	10 330 000	5 010 000	957 000	606 500	55 000	29 000
1858. . .	10 029 000	5 337 000	901 000	640 000	55 000	29 000
1859 . .	11 052 245	8 333 000	1 582 000	772 000	72 000	38 000

Nombre comparé des vaisseaux anglais et français.

1857	Anglais	A voile	73	91
		A vapeur, lancés ou en construction	17	
		Gardes côtes	1	
	Français	A voile	12	51
		A vapeur, lancés ou en construction	39	
1858	Anglais	A voile	35	91
		A vapeur, lancés ou en construction	56	
		Gardes-côtes	9	
	Français	A voile	10	= 59
		A vapeur, lancés ou en construction	49	
1862	Vapeurs anglais de tous genres		176	
		—	164	
		A ce moment	188	
	Vapeurs français de tous genres		122	
			94	
		A ce moment	112	

1 *Hansard*, CLIV, p. 646, 627-8.

les troupes Françaises prêtes à s'embarquer : « Cette armée quitterait ses ports triomphante et, par anticipation, victorieuse. A partir de l'instant où elle serait débarquée sur les côtes de l'Angleterre, elle aurait à se frayer une route avec l'acharnement d'une espérance déçue ; et, dans les deux ou trois semaines qui suivraient le débarquement du premier zouave, ou bien elle serait complètement annihilée, ou Londres serait prise. » Et le sympathique prophète terminait son apostrophe en affirmant la nécessité de travailler, nuit et jour, dans les arsenaux (1).

*
* *

Ce ne fut plus un courant belliqueux, mais une tempête qui s'abattit sur l'Angleterre. La bourrasque fit rage surtout dans les assemblées de propriétaires ruraux, fermes soutiens de l'aristocratie Conservatrice. Le mouvement en faveur des sociétés de tir, *the rifle corps movement*, né de cette panique, servit de prétexte à des réunions où les derniers des vrais Anglo-Saxons défiaient leur adversaires de venir — sur le sol britannique — s'exposer à leurs poings. « Combien demanderez-vous aux Français pour leur blé, quand ils débarqueront? » demandait à un de ses tenanciers un hobereau. « Ils le paieront avec leur sang », répondait l'autre, au milieu de l'enthousiasme de l'auditoire charmé (2). « Laissez les oracles de l'école de Manchester (les Économistes Libéraux), déclarait à des volontaires Écossais le Président de leur réunion, tenter, dans la mesure de leurs moyens, de vous mystifier ou de vous tromper. C'est de la France et de la France seule que nous viennent les menaces d'invasion, de conquête et de ruine. Un seul homme est l'inspirateur de tout le danger, non seulement parce qu'il est lui-même inspiré par une vengeance basse et brutale, mais aussi parce qu'il travaille incessamment à inculquer aux âmes de ses sujets, ou plutôt de ses esclaves, une haine mortelle contre la paix, la prospérité et l'indépendance de ce royaume (3). »

Des hommes éclairés se laissaient entraîner par cette panique irraisonnée. Un Évêque déclarait gravement qu'il tenait de source sûre que l'Empereur « restait indécis entre deux projets : ou bien travailler avec l'Angleterre pour la liberté, ou bien travailler contre elle pour l'absolutisme, et commencer par

1 *Hansard*, CLV, 678-88.

(2) R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 354.

3 Sir G. Sinclair, *Legitimacy, citizen kingship and Imperialism*, 1830 et 1861. Londres, 1862, p. 21. La même brochure contient, page 35, de nombreux extraits de journaux qui prouvent que les organes Conservateurs considéraient l'expédition d'Italie comme une menace directe contre l'Angleterre ; — page 36, un commentaire singulièrement indulgent des tentatives d'assassinat contre Napoléon III.

l'envahir (1) ». Cette anecdote ne faisait qu'exciter le clergé des campagnes, « actif promoteur de la panique (2) », à continuer sa propagande en faveur des armements. Il n'était pas jusqu'à un ami de R. Cobden qui, gagné par l'émotion ambiante, ne renonçât à aller passer l'automne de 1859 à Paris, par crainte d'être retenu comme otage (3), au cas de rupture entre l'Angleterre et la France.

***

L'automne approchait de sa fin. L'hiver commença. Les neiges ne suffirent point pour calmer tenanciers et hobereaux, Prélats et Lords. Ils ouvraient toujours leurs journaux avec angoisse, lorsqu'un matin, il leur tomba des mains. Ils le reprirent. Ils le relurent. C'était à n'en pas croire leurs yeux. A la date du 29 janvier 1860, un traité de commerce aurait été signé entre la France et l'Angleterre (4). Les classes industrielles et commerçantes, nouvelles venues dans la Société Anglaise, rappelaient impérieusement aux anciennes qu'elles étaient toutes-puissantes, et leur signifiaient, dédaigneusement, leur volonté d'avoir la paix.

Le coup fut d'autant plus sensible, qu'il avait été plus inattendu. Pendant quelques semaines (le traité fut soumis à la ratification du Parlement le 10 février 1860), les auteurs de la panique se tinrent cois. Mais l'hostilité des salons aristocratiques contre l'Empire français (5) était telle que les girouettes Parlementaires ne pouvaient manquer, une fois de plus, de tourner au vent. Le ministère lui-même était ébranlé. Lord Palmerston, qui jusqu'ici n'avait résisté à la poussée Gallophobe de l'Opinion, que par hostilité à la politique Allemande du prince Consort et de la Reine, était loin d'être un pacifique à toute épreuve. Dès les derniers mois de 1859, il avait écrit à lord J. Russell, ministre des Affaires étrangères, que, « bien qu'il ait eu jusque-là une confiance absolue dans les intentions de l'Empereur vis-à-vis de l'Angleterre, il commençait à soupçonner que la pensée de venger Waterloo sommeillait simplement (6). » Malgré les efforts de lord John Russel, de Gladstone, qui étaient en correspondance régulière avec R. Cobden et se tenaient au courant de ses négociations commerciales avec le gouvernement Français, lord Palmerston, trop grand seigneur et trop Anglo-Saxon pour pouvoir résister longtemps, une fois par hasard, aux tendances combatives de son milieu, fit prévaloir au sein du Cabinet la nécessité d'accroître les armements.

Le 13 février 1860, le budget de la marine fut soumis au Parlement. Les dépenses proposées dépassaient de 25 millions de francs les chiffres des années les plus lourdes. Lord Clarence Paget, au nom de l'Amirauté, affirmait, — ce que Cobden a nié dans son fameux pamphlet (1), — que jamais les deux flottes Française et Britannique n'avaient été si près d'être égales (2). Le sacrifice de quelques millions, aux exigences de l'opinion Aristocratique remplit d'aise les salons de Londres et de la Chambre des Lords. Forts de cet encouragement ministériel, les Pairs reprirent leur campagne alarmiste. Le 1er mai, lord Lyndhurst voulut retrouver son succès oratoire de l'année précédente : il réclama au gouvernement des explications sur le progrès des armements, retraça longuement les efforts de Louis-Philippe et de Napoléon III pour annihiler les résultats de Trafalgar et rendre à la flotte Française son ancien prestige (3). Malgré la réponse optimiste du duc de Somerset, premier Lord de l'Amirauté (4), le mouvement gagna de nouveau les Communes. Un député raconta que l'on concentrait des transports pour la cavalerie sur les côtes septentrionales de la France (5); un autre, que plus de 1 300 des meilleurs ouvriers anglais avaient été embauchés dans nos arsenaux (6). L'imaginatif amiral sir Charles Napier déclare qu'il tenait d'un voyageur Américain, que 14 000 hommes, pas un seul de moins, en sus des 3000 forçats, travaillaient dans les arsenaux de Toulon (7).

Dans cette atmosphère, redevenue aussi orageuse que pendant l'été de 1859, le 23 juillet 1860, le discours de lord Palmerston éclata comme un coup de tonnerre et eut par tout le pays un long retentissement. Bien que, depuis le mois d'avril, les négociations avec la France suivissent leur cours à Paris; bien que R. Cobden fût sur le point d'achever la rédaction du tarif; malgré les conséquences diplomatiques que pouvait entraîner une manifestation oratoire aussi intempestive, lord Palmerston ne put résister au plaisir de se rajeunir et de retrouver ses succès de 1846. Lord Palmerston n'était pas un de ces hommes d'État, qui, par la rigueur de leurs pensées comme R. Cobden et J. Stuart-Mill, par les scrupules de leurs consciences délicates, comme sir R. Peel et E. Gladstone, contraignent leurs concitoyens à détruire et à rebâtir. Il appartenait au

(1) J. Morley, *ouv. cit.*, vol. II, p. 304.
(2) *Ibid.*
(3) En raison du précédent de 1803. R. Cobden, *ouv. cit.*, p. [illegible]
(4) J. Morley, *ouv. cit.*, vol. II, ch. XI.
(5) R. Cobden, *ouv. cit.*, p. [illegible]
(6) J. Morley, *ouv. cit.*, vol. II, p. [illegible]

(1) R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 356.
(2) *Hansard*, CLVI, [illegible]
(3) *Ibid.*, CLVIII, [illegible]
(4) *Ibid.*, 438 et 39.
(5) M. Ch. Kinglake, *Hansard*, CLVI, [illegible]
(6) M. Johnstone, CLIX, [illegible]
(7) *Hansard*, CLVIII, 1309.

groupe des chefs politiques, que l'unité de leur caractère ethnique et les traditions de leur milieu ont rendus maîtres dans l'art d'éprouver et de traduire les tendances instinctives de l'Opinion nationale. Ils sont, dans l'ensemble des âmes qui vibrent au contact des intérêts, des passions, des idées collectives, celles qui vibrent de la manière la plus complète et la plus juste. Ils résument dans leur vie, avec la fidélité d'un enregistreur automatique, les variations de l'Opinion publique. Ils symbolisent une époque et incarnent une race.

La saute brusque de vent persistait ; la tourmente belliqueuse reprenait avec une nouvelle vigueur. Comment condamner lord Palmerston, pour avoir reflété, dans ses actes et ses paroles, l'état de l'atmosphère publique ? Comment reprocher à un baromètre d'avoir enregistré la persistance de la tempête ? Le 23 juillet, aux applaudissements de M. Horsman, qui déclara que ce discours était un des plus graves et un des plus alarmants qu'il ait entendu prononcer par un ministre en temps de paix (1), lord Palmerston demanda au Parlement de l'autoriser à construire des travaux de défenses, autour des bassins et arsenaux, des ports de Douvres et de Portland, et à créer un arsenal central. Pour obtenir ces nouveaux millions, lord Palmerston n'eut qu'à parler, comme il savait le faire, et reprendre les images d'autrefois, — la vapeur a pour ainsi dire jeté un pont sur la Manche, — en ajouter de nouvelles : — « Si les ports ne sont pas fortifiés, l'ennemi pourra jeter sur les côtes les forces nécessaires pour brûler les arsenaux, couper *notre force navale par les racines.* » — Si notre marine est incapable d'assurer l'entrée des vivres, représentez-vous ce qui arriverait si « des places comme Liverpool, Bristol, Glasgow et Londres, c'est-à-dire la Tamise, étaient bloquées par une force hostile (2) ». « Il est difficile de dire où la tempête peut éclater, continuait-il, mais l'horizon est chargé de nuages qui présagent la possibilité d'une tempête. La commission sait d'ailleurs que, d'une manière générale, je parle de nos voisins immédiats, de l'autre côté du détroit. Il est inutile de le cacher (3). » Voisins, ajouterons-nous, avec lesquels on venait de signer, il y avait quelques mois à peine, un traité de commerce, dont on discutait encore l'application. Qu'aurait été le discours, si les rapports diplomatiques avaient été tendus ! L'Opinion publique était trop irritée, par l'annexion de la Savoie et du comté de Nice, par cette atteinte directe aux intérêts de l'Angleterre, pour comprendre ce qu'une pareille manifestation oratoire avait d'incorrect dans la forme, et de ridicule dans le fond. La délicatesse diplomatique et l'ironie Athénienne n'ont jamais été des qualités Anglo-saxonnes. Dans les réunions agricoles, pendant l'automne et l'hiver de 1860, les manifestations belliqueuses reprirent avec un nouvel enthousiasme (1).

Ce dernier sursaut de la panique expirante, fut enrayé, moins par les efforts du gouvernement Français qui offrit au secrétaire de l'Amirauté d'inspecter (2) nos arsenaux inactifs, supprima, le 16 décembre 1860, l'obligation pour les voyageurs Anglais de se munir d'un passeport (3), que par l'intervention de l'Aristocratie industrielle et commerçante. Les négociations relatives au projet de tarif, qui durèrent à Paris du 20 avril au 15 novembre 1860, et se terminèrent par la signature d'une Convention le 16 novembre, nécessitèrent le déplacement fréquent de délégués, envoyés pour renseigner les Commissaires Anglais (4). Ils furent les messagers de la paix. Tandis que le *Times* fulminait et que les Lords prédisaient d'imminents désastres, les Capitaines de l'armée industrielle, sans se soucier des bavardages parlementaires et des papotages mondains, nouaient en sourdine les chaînes d'intérêts économiques qui sauraient résister à tous les coups d'épée des gentilshommes.

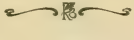
En 1861, ils tentèrent encore de tendre, sinon de rompre les liens qui unissaient les deux nations occidentales. Le 31 mai, la construction d'un navire cuirassé, une menace directe contre le Royaume-Uni (5) ; le 18 juillet, le bruit de la cession de la Sardaigne à la France, une atteinte directe aux intérêts Britanniques (6), servirent de prétexte à des discours hargneux et à des gestes menaçants. Sous leur influence, lord Palmerston, d'ailleurs irrité par les affaires de Syrie, ne put s'empêcher, le 28 août, tandis qu'il présidait à Douvres une cérémonie civique, d'évoquer le souvenir des ambitions de Napoléon Ier et d'adresser de paternelles remontrances à Napoléon III (7).

C'étaient les dernières bulles, qui venaient crever à la surface des eaux pacifiées (8). Les énergies na-

(1) Voir une anecdote racontée en note, R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 376.
(2) *Ibid.*, p. 377.
(3) J. Morley, *ouv. cit.*, vol. II, p. 427.
(4) R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 376.
(5) Sir John Pakington, *Hansard*, CLXII, 460.
(6) M. Kinglake, Sir J. Graham, CLXIV, 1636.
(7) R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 387.
(8) Quelques services diplomatiques rendus par la France à l'Angleterre au moment de la Guerre de Sécession aux États-Unis, la cession à bon compte d'équipements militaires eurent vite fait de dissiper les malentendus. R. Cobden, *ouv. cit.*, p. 388 et 90.

tionales, prudemment endiguées, étaient rapidement entraînées, dans un élan fécond, pour actionner les rouages d'une Société, qui dorénavant voulait être industrielle et commerciale, partant pacifique.

JACQUES BARDOUX.



L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE MODERNE

Il n'est pas aujourd'hui de maison « cossue » où ne puisse être professée une leçon de choses des plus complètes sur le mobilier à travers les âges. Depuis l'antichambre gothique jusqu'au boudoir art nouveau, en passant par la chambre Louis XV, le salon Louis XVI, le cabinet de travail Empire, la salle à manger Henri II, c'est un résumé incohérent de toutes les époques et de tous les styles. Souvent, le soin de choisir les meubles a été laissé au tapissier. Ce sont alors les invraisemblables commodes Louis XV, galbées et marquetées, cela s'entend, mais dont les cuivres eussent fait rougir le plus humble marmiton de Versailles, les bahuts gothiques sculptés en série, avec des ornements de la Renaissance et des poignées en nickel; et ce sont, ô Martin, vos vernis où d'immondes bergers, dans un paysage vert chou, courtisent d'apoplectiques bergères.

Mais il y a l'amateur... Celui-ci connaît le faire des sculpteurs de l'époque, les soies anciennes, les cuivres dorés à l'or moulu, la légèreté et l'émail bleuté des faïences. Inutile, les vendeurs le savent bien, de lui présenter une imitation maladroite. Il parcourt, l'œil sans cesse au guet, les magasins d'antiquités dont les vitres mal rincées donnent un reflet d'ambre aux miniatures trop neuves; bouscule le marchand grognon qui semble ne montrer qu'à regret ses richesses, et, le morceau rare découvert, il le paye sur-le-champ et le fait enlever le jour même. Mais les appartements sont exigus et les beaux meubles nombreux et disparates. Aussi le logis de l'amateur est-il plus chaotique encore que celui du simple bourgeois.

Certes, il se dégage des choses de jadis un charme qui séduit toutes les âmes délicates. Vivre parmi les témoins d'anciennes existences que l'on veut croire heureuses et passionnées, enfouir ses reliques sentimentales en des coffrets que d'autres ouvrirent déjà d'une main tremblante, mirer son jeune et frais visage dans la glace verdie où se reflétèrent des sourires évanouis à jamais, quelle profonde et discrète leçon, d'une tristesse voluptueuse, et comme la vie est plus précieuse, quand tout autour de nous la dit si éphémère!

Mais à combien est-il donné de concevoir et de reconstituer, dans un appartement, fût-ce dans une chambre, un décor aboli, où toute note discordante, tout anachronisme deviendront aussitôt ridicules et choquants? A combien surtout est-il donné d'en jouir? Si cet ameublement charme quelque dame oisive, ne risque-t-il pas de déplaire à l'homme trop occupé d'affaires courantes pour avoir le temps de s'accoutumer à ces joies d'archéologue, et qui ne pourra se mouvoir sans gêne parmi des objets qui ne sont plus adaptés à nos habitudes, à nos idées? Le principal souci de nos artistes ne doit-il pas être de trouver un cadre à la vie active, une demeure appropriée aux besoins de l'homme moyen actuel?

Il semble, tant les efforts tentés dans ce sens ont été nombreux et persévérants, que notre époque soit impuissante à inventer, non pas même une architecture domestique nouvelle, mais ce simple ornement qui distingue les styles, le rinceau de la Renaissance, la coquille et le ruban du XVIIIe siècle.

Nos ébénistes ont pris pour canon l'informe et l'asymétrique. Nos arrière-neveux verront avec surprise, en étudiant notre art ornemental, qu'il fut moins spontané et plus dénué de proportions que l'art des Assyriens ou que celui des Incas.

Le sens même de la décoration intérieure s'affaiblit chaque jour. Les traditions de goût et de mesure, vivaces jusqu'à la Révolution, sont aujourd'hui presque entièrement perdues. Autrefois l'architecte, le décorateur concevaient l'ameublement comme un tout homogène. Les estampes d'Abraham Bosse, de Sébastien Leclerc, les scènes familières de Cochin, de Moreau le Jeune, les tableaux de Chardin, voire les abominables lithographies de l'époque romantique, nous montrent des intérieurs bourgeois, souvent modestes, ornés de meubles, tendus de tapisseries dont le style s'accorde. Il existait alors un art de l'ameublement.

Nous n'avons plus aujourd'hui que des fabricants de meubles. Dans quel cadre vraiment moderne un actuel successeur de Gravelot pourrait-il placer ses personnages? Au théâtre, les pièces ultra-mondaines, scandales de la veille mis à la scène, s'écoulent entre des lambris Louis XVI; l'adultère, sur lequel nous avons tant raffiné, se résout toujours sur une bergère Régence, et les poires électriques se vissent à des bras de lumière ciselés d'après Gouthière ou Crescent. Il n'est, pour distinguer notre époque, que la machine à écrire; car le bureau américain lui-même n'est qu'un dérivé de l'antique bureau à cylindre.

De nos jours, le problème de l'ameublement se pose ainsi. Étant donné plusieurs chambres tapissées de papier banal s'il est supportable, ahurissant s'il est nouveau, poser le long des parois les meubles les plus beaux possible, en ayant soin d'écarter pour

leur laideur et leur incommodité toutes les créations du *modern style*. On voit combien peu il subsiste, en cette nouvelle conception de l'ameublement, de la vraie et regrettée tradition qui voulait que tout, depuis le heurtoir de l'entrée jusqu'aux girouettes, portât comme un orgueilleux blason la marque de l'art contemporain.

Et cependant les arts de la maison ne peuvent vivre et se développer qu'autant qu'ils sont issus et demeurent tributaires d'une esthétique générale conçue d'avance. Toute réforme, toute invention de détail demeurera vaine, périra dès sa naissance si elle ne participe de l'ensemble. Comme tous les autres arts, l'ornementation domestique est d'ordre purement déductif. De même qu'en un orchestre au repos une note soudain éveillée fait vibrer à l'unisson tous les autres instruments, de même dans la maison conçue par un artiste, les lignes du plus humble meuble doivent se retrouver et se refléter en quelque sorte dans le logis tout entier. Comme partout, l'harmonie est ici la condition indispensable à la vie.

Il s'ensuit que les meubles étranges, inventés chaque jour et reproduits aussitôt par des revues spéciales, n'enrichissent en rien notre patrimoine ornemental et n'aident en rien à la création d'un art moderne du mobilier.

Quelques architectes intelligents ont compris l'inutilité d'efforts tentés dans ce sens. Ils ont fait table rase de toutes nos routines. Ils n'ont tenu aucun compte de la mode et du « cela se fait beaucoup ». Un philosophe dirait qu'ils se sont efforcés d'établir le fondement psychologique des arts de la maison.

M. Hobé en Belgique, M. Baillie Scott en Angleterre sont les instaurateurs souvent heureux d'une renaissance complète de notre architecture domestique. Les intérieurs de M. Hobé, exposés à Turin l'an dernier, étaient comme une oasis de simplicité, de goût et d'harmonie, pour les visiteurs effarés par la mièvrerie folle des Écossais, la lourdeur inélégante et brutale des Allemands et l'inconsistance falote de notre propre exposition. Rien des bois taillés en forme d'ossements chers à M. Guimard et à l'école d'Horta; seulement des lignes robustes sans lourdeur, rappelant un peu la belle époque de transition de Louis XIII à Louis XIV. Les bois cirés et nus, les cuivres resplendissants remettaient aussi en mémoire les intérieurs des peintures flamandes.

Pour M. Baillie Scott, il bouleverse la maison tout entière. Son « country cottage », au lieu d'être une superposition de petites boîtes comme sont toutes les villas d'aujourd'hui, se compose d'un vaste *hall* central, tenant lieu de toutes les pièces dites « de réception ». Autour de ce *hall* se groupent, comme les membres autour du corps, ce que l'on peut nommer les appartements réservés : la salle d'étude, les chambres à coucher et la salle à manger. Celle-ci est séparée du *hall* par un simple rideau, et ne contient, clairs, commodes et simples, que les meubles nécessaires aux repas. On ne doit y séjourner que peu de temps, car nos mœurs nous interdisent les longs repas et les vastes beuveries. Il est d'autre part inutile d'éblouir ses invités, pendant qu'ils mangent, par un étalage aussi grossier que superflu de sculptures et d'argenteries. Les chambres à coucher et la salle d'étude sont closes, celle-ci par une porte double, et leur décoration plus recherchée, plus intime que celle de la pièce centrale. Mais pour la décoration de cette partie de l'appartement il ne faudra pas non plus perdre de vue ce principe que, pour la plupart d'entre nous, l'amour de la simplicité est la plus sûre garantie contre la vulgarité et l'inélégance.

M. B. Scott a dessiné aussi des meubles. Mais il vaut mieux ne point les décrire. Anguleux, géométriques, ils sont pour la plupart une offense constante à la grâce des corps féminins, comme ils sont une menace quotidienne à leur fragilité.

De chacun de ces deux architectes il faut cependant, quel que soit notre goût, retenir cette leçon : que la beauté dans l'art domestique est aujourd'hui subordonnée avant tout à la simplicité.

Sancta simplicitas, « simplicité sacrée », telle est la devise que tous nos architectes devraient inscrire en lettres d'or sur leur cheminée. Cette devise, leurs visiteurs la liraient aussi et ces mots sans cesse rappelés contribueraient peut-être à éteindre en leur cœur la soif inextinguible de *bow windows*, de cartouches et de frises et de meubles de style qui les tourmente. Car les architectes ne sont pas les seuls coupables. En architecture plus qu'en tout autre art il sied de dire : On n'a que les maisons qu'on est digne d'habiter.

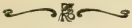
En visitant les cellules aujourd'hui désertes de la Chartreuse de Pavie, en découvrant, près du petit jardin abandonné, la table-armoire si simple et si ingénieusement combinée des bons solitaires, qui de nous n'a vu clairement que ce meuble rustique, si strictement approprié à ses usages, était plus beau que la salle à manger tarabiscotée des plus artistes de nos bourgeois ? « Une caisse d'emballage solide et bien clouée est belle », disait Carlyle.

Il faut rendre grâce à nos deux architectes d'avoir retrouvé les traces perdues de la bonne déesse Simplicité. Le jour où nos « riches hommes », renonçant à construire des châteaux Renaissance en ciment, prieront leurs architectes de travailler suivant le nouveau rite, ils seront tout surpris d'avoir chassé de leurs maisons nouvelles l'ennui qui jusqu'à présent y bâille à chaque porte qui s'ouvre. Car l'ennui est le fils aîné du banal, de l'impropre, du somp-

tueux de convention. Il est tapi sous les crédences florentines que l'on appuie contre un lambris de plâtre ; il se masse, goguenard, sur la galerie d'un buffet Henri II que l'on dresse sous un plafond haut de 2m,60. Nul homme, si peu artiste soit-il, ne doit renoncer, s'il se résout à être simple, à se composer un intérieur agréable et capable de plaire à tous.

L'Aztèque pend au mur de boue ses lances et ses flèches ; il barbouille ses dieux et les plante près de son seuil ; une peau de bête est son lit ; une marmite sur un fourneau de pierres, sa seule richesse. En vérité, ce mobilier n'est-il pas préférable à celui que la plupart des nouveaux mariés choisissent et installent sous la direction d'un tapissier ?

RICHARD CANTINELLI.



LA PHILOSOPHIE DE M. DURKHEIM

Le succès de M. Ferdinand Buisson aux dernières élections législatives laissait vacante, à la Sorbonne, la chaire de pédagogie : pour l'occuper, la Faculté a désigné d'un choix unanime M. Durkheim. Si l'on ne peut que se féliciter de ce choix qui fait enfin arriver à Paris un des maîtres de la philosophie contemporaine, il est permis de regretter que M. Durkheim n'ait pas retrouvé à la Sorbonne ce qu'il avait à Bordeaux : une chaire de sociologie, dans laquelle il eût pu enseigner précisément ce qui fait l'objet de ses études et de ses recherches quotidiennes.

Pour comprendre l'œuvre de M. Durkheim, pour en apprécier toute l'importance, il faut se rappeler ce qu'était la sociologie au moment où il commençait à penser et considérer ce qu'elle est devenue entre ses mains, ce qu'il en a fait, ce qu'elle est.

On a vu avec raison dans l'œuvre de Montesquieu et dans celle de Condorcet les premiers germes de la sociologie. Il serait juste d'ajouter à ces deux noms ceux de Voltaire, de Diderot et d'un grand nombre d'encyclopédistes. Le parti des philosophes, en même temps qu'il attaquait les abus du régime social qui l'entourait, était logiquement conduit à l'étude de plus en plus méthodique des phénomènes de la vie collective. Aussi ne serait-il pas très difficile de trouver dans les écrits des philosophes du XVIIIe siècle bon nombre de phrases ou d'expressions qui annoncent avec une précision singulière le positivisme de Comte. Mais ces phrases, il faut le reconnaître, sont l'indice d'un grand travail inconscient de tous les esprits plutôt que les conclusions de tentatives réfléchies. En termes généraux, le XVIIIe siècle a préparé la sociologie ; il ne lui a pas donné naissance. Sans l'*Esprit des lois*, sans l'*Essai sur les mœurs*, sans l'*Esquisse* de Condorcet, la sociologie se serait dégagée bien plus tard ; — mais ni Condorcet, ni Voltaire, ni Montesquieu ne sont des sociologues.

C'est seulement avec Saint-Simon qu'apparaît clairement la notion de ce que doit être la science sociale : pour lui, — et c'est là l'idée essentielle que M. Durkheim défend aujourd'hui vigoureusement, — la société et les phénomènes de la vie en société sont soumis à des lois aussi rigoureuses que celles qui régissent le monde physique. Et de même qu'en physique l'observation des faits est le seul moyen qui permette de déterminer les lois, de même, pour déterminer les lois des phénomènes sociaux, on aura recours à l'observation de ces phénomènes, — à l'histoire.

Il semble qu'une fois ces formules posées la sociologie eût dû se développer aussitôt comme elle se développe aujourd'hui. Il n'en fut rien cependant et on ne peut en être surpris, lorsqu'on lit les ouvrages de Saint-Simon et lorsqu'on connaît un peu son caractère. D'abord il était, par tempérament, incapable d'effort suivi et de recherche patiente ; c'était l'homme des pensées soudaines, brusquement conçues, hâtivement formulées, l'homme des « plans, » des programmes (par là s'explique son influence prodigieuse sur les esprits les plus divers) ; — mais une autre raison, plus profonde encore, l'empêcha de fonder vraiment la sociologie : il ne sut pas distinguer assez nettement le domaine théorique et le domaine pratique, — ou plutôt il n'apporta pas dans les recherches théoriques un esprit suffisamment affranchi des préoccupations pratiques. Pour lui, le grand problème qui s'imposait à tous les penseurs au lendemain de la Révolution française, c'était la réorganisation politique et sociale de l'Europe. Et c'est pour résoudre ce problème, pour découvrir le secret de cette réorganisation, qu'il s'adresse à la science et donne une formule excellente de ce que doit être la sociologie. Seulement, harcelé par le souci constant d'aboutir à un résultat pratique, Saint-Simon en arrive à croire que la science sociale peut se faire en un jour, en une heure ; et, par une contradiction presque inconcevable, en même temps qu'il définit la méthode de la *Physiologie sociale*, en même temps qu'il voit dans l'observation des faits historiques la seule méthode qui permette d'aboutir à des lois, il indique d'avance, et comme *a priori*, quelle est la loi générale, la loi suprême de l'humanité : cette loi, c'est le progrès, que rien ne peut entraver et qui joue, dans le monde social, le même rôle que la gravitation dans le monde physique.

On comprend facilement qu'ayant découvert la loi suprême, Saint-Simon ait jugé sans intérêt la re-

cherche et la vérification lentes des lois secondaires. Il avait indiqué la méthode, il avait trouvé l'essentiel : à d'autres d'achever l'œuvre ! Et c'est pourquoi l'œuvre provisoirement resta inachevée ; c'est pourquoi la science sociale ne fut pas encore solidement fondée.

Aujourd'hui, habitués aux méthodes scientifiques, sachant combien d'expériences et de contre-expériences représente la moindre loi, nous sourions de la grande illusion dont Saint-Simon fut victime. Il nous semble que sa prétention de découvrir du premier coup la vérité la plus générale était plus que naïve, enfantine. Nous allons voir cependant que, si Comte apporta dans ses recherches un esprit de suite et une rigueur de méthode qui faisaient défaut à son prédécesseur, il n'eut pas une ambition moins vaste ; il fut conduit par les mêmes préoccupations à la même erreur.

Auguste Comte passe généralement pour le véritable fondateur de la sociologie. Nous n'examinerons pas ici la vieille question de ses rapports avec Saint-Simon. Il paraît bien certain qu'il dut à son maître l'idée première de ses travaux. Mais il n'y a là rien qui diminue sa gloire de créateur. Autre chose est d'apercevoir la possibilité d'une science, d'en indiquer en termes heureux le caractère et la méthode, autre chose de réaliser et de développer cette science. Or, des formules restées stériles — ou peu s'en faut — dans la pensée de Saint-Simon, Comte fit sortir toute sa statique et toute sa dynamique sociales.

Le point de départ de la philosophie comtiste est — on le sait — la distinction des propositions théologiques ou métaphysiques qui prétendent exprimer la vérité absolue, mais qui sont, par leur nature, indémontrables, et des propositions positives qui ne prétendent exprimer qu'une vérité relative, mais qui sont scientifiquement démontrables. Comte estime que le domaine positif est allé toujours en s'élargissant, aux dépens des vieux domaines métaphysique et théologique ; de plus en plus les sciences ont étendu le champ de leur investigation ; mais il est un monde qui leur est resté fermé et c'est justement le monde humain, le monde social. Alors qu'en physique, en chimie, la pensée positive a triomphé, pour tout ce qui concerne la vie des peuples on en est resté à des conceptions métaphysiques et théologiques. Il est temps, pour en finir, de constituer la science sociale.

Cette science est-elle possible ? — Oui, répond Comte qui, sur ce point, reproduit Saint-Simon. Elle est tout aussi possible et tout aussi certaine que les autres sciences ; elle a, comme elles, un objet propre : la société ; elle a, comme elles, pour but de déterminer des lois : les lois sociales ; elle a, comme elles, pour méthode l'observation de certains faits : les faits historiques. Comte insiste souvent, et plus vigoureusement encore que son maître, sur cette idée qu'il y a identité absolue entre les lois du monde social et celles du monde physique : les lois qui régissent le développement de la société sont aussi rigoureuses que celles qui régissent la chute d'une pierre. Par suite, la sociologie sera une science aussi exacte, aussi précise que la physique.

Cela posé, Comte se met à l'œuvre ; il divise son travail en deux grandes parties : la statique sociale étudiera la structure de la société à l'état de repos ; la dynamique sociale étudiera le développement de cette société à travers le temps : Comte fait une statique et une dynamique. Et sa dynamique aboutit à la fameuse loi des trois états, selon laquelle l'humanité passe naturellement des façons de penser fétichiques et théologiques aux façons métaphysiques et des façons métaphysiques aux façons positives. Cette loi, longuement démontrée par des considérations historiques, remplace ce que Saint-Simon appelait, d'un terme plus vague, la loi du Progrès : elle est la loi suprême du monde social.

Avec Comte, la sociologie est fondée. Si nombreuses que soient les critiques qu'on peut lui adresser, elle existe et c'est l'essentiel. Remarquons seulement — ainsi que nous le disions plus haut — que l'ambition de Comte n'a pas été inférieure à celle de Saint-Simon : comme lui, il a prétendu réaliser, d'un seul coup, la science sociale ; et sans doute il ne l'a pas réalisée en une heure et par intuition ; c'est à l'histoire qu'il a demandé ses lois statiques et dynamiques ; mais ces lois qu'il recherchait, étaient bien toujours les lois les plus générales, applicables à tous les pays et à tous les siècles ; c'était bien la sociologie tout entière qu'il voulait, d'un seul effort, sinon achever, du moins mettre sur pied ; et c'est cet excès d'ambition, nous l'allons voir, qui fait que, sur bien des points, son œuvre paraît aujourd'hui faible, superficielle ou mal informée. Or, pourquoi Comte retombait-il ainsi dans l'erreur de Saint-Simon ? Comment s'imaginait-il que la sociologie pouvait se fonder en un jour ? Pourquoi ne consacrait-il pas sa vie à trois ou quatre questions spéciales, qu'il eût pu étudier selon les règles de la méthode qu'il avait lui-même formulée ? — Parce que, comme Saint-Simon, il était hanté par une arrière-pensée d'ordre pratique : il voulait réorganiser l'Europe ; et non seulement il songeait à cette réorganisation, mais encore il n'édifiait son système philosophique que pour en faire le fondement du régime nouveau qu'il rêvait : pour lui la philosophie positive était essentiellement destinée à rendre possible et à faire triompher la politique positive. Dès lors, comme il était urgent de mettre fin à la crise anarchique que traversait l'Europe, il était urgent d'en finir au plus vite avec les études

théoriques : il fallait bien édifier en un jour la sociologie, quitte à se repentir plus tard d'avoir travaillé trop hâtivement.

On sait que peu à peu sous la monarchie de Juillet puis sous l'Empire, l'activité philosophique diminua en France, tandis qu'elle augmentait en Angleterre. C'est seulement avec M. Durkheim que l'œuvre de Comte fut sérieusement critiquée, les questions de méthode discutées et la sociologie rajeunie.

De bonne heure les adversaires des positivistes avaient attaqué la loi des trois états : et il ne leur avait pas été très malaisé d'alléguer maint exemple qui la contredisait. M. Durkheim ne se contenta pas de grossir le nombre de ces exemples : il rechercha le vice initial de la méthode de Comte. En 1900, dans un article publié par la *Revue Bleue*, il écrivait : « Les termes dans lesquels Comte s'était posé le problème le rendaient insoluble. Comte, en effet, se propose de déterminer la loi selon laquelle se fait le développement, non des sociétés, mais de la société humaine, en général. Il raisonne comme si l'humanité formait un tout réalisé, comme si le genre humain, dans sa totalité, était une seule et même société qui se développe toujours dans le même sens suivant une marche rectiligne. Mais en fait l'humanité n'est qu'un être de raison, un terme générique qui désigne l'ensemble des sociétés humaines. Ce sont les tribus, les nations, les États particuliers qui sont les seules et véritables réalités historiques dont la science sociale doive et puisse s'occuper... et l'évolution du genre humain n'est que le système complexe de ces évolutions particulières. Or, il s'en faut qu'elles se fassent toutes dans la même direction et qu'elles se rejoignent exactement comme les tronçons d'une même droite. L'humanité s'est engagée simultanément dans des voies différentes et, par conséquent, une doctrine qui pose en principe qu'elle poursuit toujours et partout un seul et même but, repose sur un postulat radicalement erroné. »

Ce passage suffit à faire comprendre le reproche capital que M. Durkheim adresse à Comte, et la transformation qu'il veut faire subir aux études sociologiques : Comte ne s'est pas tenu assez près de la réalité, assez près des faits ; il n'a pas été assez positif ; il a construit, — le mot se trouve dans un ouvrage de M. Durkheim — une « métaphysique positiviste ». Il convient, tout en reconnaissant la grandeur et l'utilité de son œuvre, d'en négliger les résultats, de considérer que tout est à faire en sociologie, de se remettre au travail, en observant les règles de la méthode scientifique, et notamment en substituant aux problèmes trop généraux des questions particulières et nettement délimitées. Comte étudiait dans ses ouvrages « le développement de l'humanité ; » M. Durkheim étudiera : la division du travail, le suicide, la prohibition de l'inceste, le crime et la peine, etc. Il groupera dans sa revue « l'Année sociologique » des études analogues ; il s'interdira sévèrement les conclusions hâtives. Pour lui, la science sociologique est à peine née : c'est le temps qui doit la mûrir, et l'accumulation lente de patients travaux d'érudition

En même temps, — et il y était logiquement conduit, — M. Durkheim débarrasse les sociologues du souci qui avait égaré l'esprit de Saint-Simon et faussé la pensée de Comte ; il éclaire d'une lumière nouvelle les rapports des sciences sociales et de leurs applications politiques : la théorie sera radicalement distincte de la pratique, en ce sens que le savant devra, au cours de ses travaux, se soustraire à l'influence de toute arrière-pensée politique ; mais, en revanche, la science, au fur et à mesure qu'elle grandira, donnera des indications de plus en plus nombreuses aux hommes d'action. M. Durkheim, sur ce point, s'oppose très nettement à ceux qui prétendent que « la science ne nous apprendrait rien sur ce que nous devons vouloir. De ce que nous nous proposons avant tout d'étudier la réalité, il ne s'ensuit pas que nous renoncions à l'améliorer ; nous estimerions que nos recherches ne valent pas une heure de peine, si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif. » Seulement il ne faut pas hâter fébrilement les études théoriques pour bouleverser plus vite le régime présent : il faut travailler l'esprit libre, sans songer aux conséquences possibles de ses travaux, — et, à mesure que les résultats s'acquerront, il sera loisible de s'en inspirer pour des améliorations successives et partielles. La science ne pourra éclairer utilement la pratique que si elle s'est développée loin d'elle et dans l'atmosphère qui lui est propre.

Cette distinction, désormais acquise, de la théorie et de la pratique, cet effort décisif pour affranchir les sciences sociales du joug qui avait, jusque-là, pesé si lourdement sur elles, et les ramener au respect de la méthode que Comte avait aussitôt méconnue que formulée, ces travaux sur des questions précises substitués aux spéculations générales, marquent, dans l'histoire de la sociologie, un progrès dont il serait impossible d'exagérer l'importance. Aussi M. Durkheim a-t-il été suivi dans la voie qu'il indiquait par tous les sociologues. Au contraire, des discussions assez vives se sont élevées lorsque, complétant et précisant sa pensée, il a essayé de définir, dans un traité méthodologique (1), quelques-uns des caractères essentiels de la science qu'il venait de rajeunir.

(1) Durkheim : *Les Règles* [illegible] Alcan éditeur

Pour lui, la sociologie doit être « objective », c'est-à-dire qu'elle doit, avant tout, considérer les phénomènes sociaux comme des choses ; elle doit être « spécifique » en d'autres termes, elle doit toujours distinguer soigneusement le point de vue psychologique du point de vue sociologique proprement dit ; enfin elle doit être « mécaniste », rejeter les explications finalistes et chercher à établir entre les phénomènes sociaux les mêmes liens de causalité que les physiciens établissent entre les phénomènes d'ordre physique. On comprend aisément que M. Durkheim assigne à la sociologie ces trois caractères, qui sont précisément ceux des autres sciences déjà parvenues à l'état de maturité ; maintenant est-il possible à la sociologie de se couler dans un tel moule ? Pourra-t-elle être, est-elle déjà ce que M. Durkheim veut qu'elle soit ? On l'a contesté ; mais, malgré toutes les attaques de ses adversaires, M. Durkheim a maintenu sa doctrine avec énergie.

Pour être vraiment « objective », la sociologie doit, selon lui, étudier non des idées et des sentiments, mais des réalités tangibles, immédiatement observables. Il reproche souvent à ses prédécesseurs, qu'il s'agisse de Comte, de Spencer ou des économistes, d'avoir étudié l'*idée* de valeur, l'*idée* de famille, l'*idée* de progrès, et d'avoir cru faire œuvre scientifique, alors qu'au fond ils se contentaient d'analyser des concepts. Dans son livre sur la méthode sociologique, il écrit, après avoir dénoncé cette illusion : « Et cependant les phénomènes sociaux sont des choses... Ce qui nous est donné, ce n'est pas l'idée que les hommes se font de la valeur ; car elle est inaccessible ; ce sont les valeurs qui s'échangent réellement au cours des relations économiques... Il faut donc considérer les phénomènes sociaux en eux-mêmes, détachés des sujets conscients qui se les représentent : il faut les étudier du dehors comme des choses extérieures... » Maintenant, où touchera-t-on du doigt la réalité sociologique, si on s'interdit d'aller la chercher dans les consciences individuelles ? On la cherchera dans les institutions, les codes, les usages, les proverbes : « En dehors des actes individuels qu'elles suscitent, écrit M. Durkheim, les habitudes collectives s'expriment sous des formes définies : règles juridiques, morales, dictons populaires, faits de structure sociale, etc. Comme ces formes existent d'une manière permanente, qu'elles ne changent pas avec les diverses applications qui en sont faites, elles constituent un objet fixe, un étalon constant qui est toujours à la portée de l'observateur, et qui ne laisse pas de place aux impressions subjectives et aux observations personnelles. » En étudiant les codes, les statistiques, les usages, les modes, la sociologie sortira définitivement de la phase « idéologique ». Du même coup, ayant un objet propre et défini, elle sera « spécifique » et notamment bien distincte de la psychologie : dès l'instant qu'elle n'étudiera pas l'idée que les hommes se font de la valeur, le sentiment qu'ils ont de la famille, de la cité, de la patrie, mais bien les échanges de valeur, les lois de la famille, de la cité, de la nation, elle n'aura que faire de l'observation intérieure et des analyses psychologiques.

De même, elle sera mécaniste, c'est-à-dire qu'elle cherchera les causes des phénomènes sociaux — et non leurs causes finales ; car la détermination des causes finales est une opération d'ordre essentiellement psychologique ; ceux qui, avant M. Durkheim, avaient étudié le phénomène de la division du travail, avaient cru « l'expliquer » en disant : « Les hommes, se rendant compte de l'avantage qu'ils trouveraient à se partager le travail social et à diviser les fonctions, ont de plus en plus partagé et de plus en plus divisé. » L'explication du fait sociologique se trouvait, en fin de compte, dans un travail de réflexion des consciences individuelles : M. Durkheim substituera à ce genre d'explications l'explication sociologique par la cause efficiente, et il dira : « En fait, l'observation nous montre que le volume et la densité croissants des sociétés produisent la division croissante du travail. »

Ces deux méthodes correspondent, nous l'allons voir, à des idées très différentes sur le rôle de la contingence dans le monde social ; M. Durkheim, qui recherche les causes de la division du travail comme un physicien recherche celles de l'évaporation, est persuadé que les phénomènes de la vie collective sont, comme ceux du monde physique, régis par une nécessité absolue. Il maintient la pensée de Comte, selon laquelle l'évolution de la société n'est pas déterminée autrement que la chute d'une pierre. Au contraire, ses adversaires se plaisent à répéter que la recherche d'un but quelconque — principe suprême, selon eux, de l'activité sociale — ne préjuge pas absolument des moyens, et que souvent la réalité aurait pu être très différente de ce qu'en fait — et par hasard — elle a été.

Le principal reproche qu'on ait adressé à la doctrine de M. Durkheim, telle que nous venons de la résumer, est d'être trop intransigeante, de mutiler la sociologie pour la faire entrer dans un cadre tout fait, et, en mutilant la sociologie, de méconnaître la réalité. Il est impossible d'énumérer ici tous les arguments allégués à l'appui de cette accusation ; il faudrait notamment toute une étude spéciale et assez développée pour expliquer clairement ce qui sépare M. Tarde de M. Durkheim.

Mais, si l'on néglige les détails, la pensée de ceux qui attaquent la théorie exposée plus haut est à peu

près celle-ci : les faits sociaux ne sont pas, par eux-mêmes, des choses réelles ; ce qui est réel, ce sont les états des consciences individuelles et des consciences collectives ; sans doute, ces états s'expriment souvent dans les codes, les institutions, les modes ; mais, d'abord, ils ne s'y expriment pas nécessairement ; ensuite il y a souvent désaccord entre la réalité et l'expression qu'elle a revêtue. Si l'on s'en tenait, comme le veut M. Durkheim, à l'observation des codes, des institutions, des modes, on laisserait échapper une bonne partie du réel et l'on connaîtrait imparfaitement l'autre. Or, c'est le réel qu'il faut étudier : c'est donc l'étude des états de conscience, la psychologie, qui doit être l'âme des sciences sociales. Évidemment il est plus difficile de déterminer, d'interpréter, d'expliquer des états de conscience que des textes de loi ou des chiffres de statistique ; on aboutira, en suivant cette voie, à des résultats moins rigoureux ; on en reviendra aux explications par les causes finales, moins précises et moins immédiates ; on n'établira pas un lien de nécessité absolue entre tous les phénomènes sociaux ; mais on sera plus près du concret, plus près du vrai ; on aura substitué à la science parfaite d'un objet abstrait et irréel la science toujours perfectible de ce qui est. « On ne peut s'empêcher, écrit M. Bouglé, dans la conclusion d'une étude sur les sciences sociales en Allemagne (1), on ne peut s'empêcher, quand M. Durkheim compare la densité des peuples à celle des liquides et laisse entendre que la même nécessité régit les mouvements des uns et des autres, de trouver qu'il y a là plus d'analogies de mots que de choses. Et l'on se demande si, en voulant traiter comme des choses extérieures les phénomènes sociaux, on n'en laisse pas échapper tout l'essentiel. Sans doute, on est toujours obligé de regarder les phénomènes, quels qu'ils soient, par un certain « biais », comme disait Descartes, pour les soumettre à la science. Mais vaut-il mieux envisager de parti pris le côté par lequel elles se laissent mesurer, même s'il est tout superficiel, ou bien chercher méthodiquement, où qu'elles se cachent, les causes déterminantes ? Sans doute il vaudrait mieux que le déterminant fut aussi le mesuré... Mais qu'y faire ? Et si les causes psychologiques sont difficiles à atteindre, faut-il renoncer à les chercher par les procédés qui leur conviennent ? »

Ces arguments et la théorie qu'ils défendent sont aujourd'hui, on ne peut le nier, en grande faveur auprès de la plupart des sociologues français ; et, en Allemagne, les études sociales sont inspirées, en général, du même esprit : il semble bien cependant que ce mouvement en faveur de la sociologie-psychologie soit un peu confus et n'aboutisse en dernière analyse qu'à ce que M. Durkheim appelle « une sorte de réaction scientifique ». Car enfin, à quoi se ramènent les critiques que nous avons essayé de reproduire ? M. Durkheim, dit-on, mutile la réalité pour l'étudier : mais tous les savants n'en sont-ils pas là ? La physique, la chimie ne découpent-elles pas, dans la réalité, l'objet de leurs observations ? Abstraire les faits sociaux des consciences individuelles, n'est-ce pas imiter le chimiste, lorsqu'il isole, pour l'étudier, un corps qui dans la nature n'est jamais isolé ?

Sans doute, il serait préférable, en sociologie comme ailleurs, de pouvoir aller jusqu'au fond des choses, de lire dans l'âme des individus et dans l'âme des peuples ; mais il ne peut être sérieusement question de collectionner assez de monographies psychologiques pour en tirer une sociologie ; et quant à la psychologie des peuples, il ne faudrait pas lui attribuer des vertus qui ne sont pas les siennes ; à la regarder d'un peu près, elle présente tout justement le même caractère que l'on reproche à la sociologie de M. Durkheim ; car comment étudiera-t-on la psychologie des Athéniens ou des anciens Romains, sinon en étudiant leurs institutions, leurs usages, leurs proverbes ? J'entends bien que les résultats de ces études s'exprimeront en termes psychologiques ; de certains usages athéniens on conclura que les Athéniens étaient « sociables » ou qu'ils étaient « doux ». Mais ces formules ne seront jamais que représentatives des faits observés, et les faits qu'elles représentent seront bien exactement ceux que M. Durkheim observe et ceux dont il se sert — sans les habiller de psychologie — dans ses travaux. Alors?...

Quant à l'accusation de faire une sociologie trop mécaniste, la discussion ne saurait offrir un intérêt très vif. De deux choses l'une : ou M. Durkheim pourra établir des lois de causalité, scientifiquement démontrables, ou il ne le pourra pas. S'il y parvient, la question sera résolue d'elle-même. Mais en attendant le jour où les résultats seront devenus plus nombreux et plus importants, n'est-il pas légitime et naturel que le sociologue qui se met à l'œuvre recherche de telles lois ? Et si l'on chassait du monde social cette idée de loi que Saint-Simon et Comte y avaient introduite, que resterait-il ? où irait-on ?

Nous ne pouvons pas ici prolonger cette discussion. Il nous suffit, en donnant ces quelques renseignements, de mieux faire ressortir le point de vue de M. Durkheim et les caractères essentiels de son œuvre. Du grand effort dirigé contre sa doctrine, il serait hasardeux d'affirmer qu'il ne sortira rien ; du moins ne voit-on pas encore très clairement ce qui sortira. Sans doute les règles de la méthode sociologique devront être modifiées sur certains

(1) *Les Sciences sociales en Allemagne*, Alcan éditeur.

points. Leur auteur est le premier à dire que les progrès des sciences sociales provoqueront la découverte de points de vue plus élevés et d'où l'on apercevra des réalités plus lointaines. N'est-ce pas une des gloires d'Auguste Comte d'avoir montré que la vérité absolue n'est pas accessible, que la vérité relative est changeante et soumise à un devenir perpétuel ? En s'inspirant de cette pensée, on pourrait dire que, si l'œuvre de M. Durkheim ne représente pas la vérité absolue, le dernier mot de la méthode sociologique, elle contient les indications les plus exactes et les plus utiles qu'on ait données jusqu'à ce jour sur la science sociale.

M. Durkheim, qui a repris les idées de Comte pour les transformer en les continuant, doit s'attendre à ce qu'un jour ses propres idées soient transformées. Mais, quel que puisse être le sort que l'avenir réserve à sa doctrine, son intervention marque un moment décisif dans l'histoire de la sociologie : il ne semble pas que son rôle vis-à-vis d'Auguste Comte soit moins important que celui de Comte vis-à-vis de Saint-Simon.

ALBERT BAYET.

LA VIE LITTÉRAIRE

Littérature féminine : Retour du Flot, par Brada. Une sentimentale, par Georges de Peyrebrune.

Une sentimentale, par Georges de Peyrebrune; Ollendorff, éditeur. — *Retour du Flot*, par Brada; Calmann-Lévy, éditeur. — *Le Massacre des innocentes*, par Han Ryner; Chamuel, éditeur.

Ce sera un grand sujet d'admiration pour les historiens à venir de la littérature française du commencement du XXe siècle que l'abondance des livres semblables entre eux dont nous gratifient un très grand nombre de femmes très différentes les unes des autres.

Assurément, il y a dans cette abondance un des phénomènes les plus caractéristiques de notre vie littéraire. Elle en constitue aussi, ne nous le dissimulons pas, un des phénomènes les plus graves et les plus inquiétants. C'est, s'il faut tout dire, un phénomène économique autant qu'un phénomène littéraire. Et le mal, pour avoir plusieurs causes, n'est pas plus facile à guérir. Il sera, au contraire, plus difficile de l'extirper.

Évitons de railler. L'heure n'est pas aux plaisanteries. Depuis quelque vingt ans, le nombre des hommes adonnés à écrire a très vraisemblablement décuplé. Et une foule de femmes se sont en même temps ruées dans la littérature active. Quelles sont ou quelles seront les victimes de cette concurrence épouvantable ? Les hommes, les femmes, ou la littérature ?

Qui le contestera ? Cette profusion d'ouvrages éphémères, quand même leur publication serait excusée par les qualités qu'ils recèlent, est funeste aux œuvres vraiment belles, perdues dans l'ombre de leur multitude. On ne les va point quérir dans l'obscurité de cette cohue ; on n'a point le loisir de les aller chercher. Et c'est un grand dommage car, ainsi que le dit très bien le plus sot des critiques, il n'est pas nécessaire que quelqu'un écrive des chefs-d'œuvre si personne ne les lit.

Mais peut-être que la hardiesse exagérément féconde des femmes écrivains, dangereuse aux autres, leur fut pernicieuse à elles-mêmes, car elle excita contre elles et leurs œuvres faciles une sorte de dédain systématique, prompt à l'ironie, prêt à l'injustice. Et dans le torrent d'œuvres féminines sans pensées, sans imagination, sans nouveauté, on se fit un véritable plaisir de ne pas discerner au passage quelques ouvrages de femmes réellement avantageux aux belles-lettres... Le devoir incombe par conséquent au critique d'observer fréquemment, et avec une précision sans préventions, les livres que tant de femmes lancent précipitamment dans la lutte pour la vie littéraire. Chacun, quoi qu'il contienne, est significatif d'événements sociaux, et la littérature aujourd'hui et pendant un certain nombre d'années, ne peut plus guère nous donner que des enseignements sociaux, nous fournir que des prétextes à réflexions sociales.

La littérature féminine s'est déployée frénétiquement parce que beaucoup de femmes, jeunes filles sans fortune, veuves d'officiers subalternes et même supérieurs, épouses de commerçants faillis, ont été subitement pressées par le besoin « de trouver de quoi vivre ». Et il est si aisé à tout âge d'écrire mal ! Plaignons-les, plaignons-nous ! Veillons au salut de la littérature française !

D'autres ont été excitées à écrire justement parce que la vie leur était clémente, leur assurait la sécurité matérielle et le loisir des rêves sans objet, et parce que, en leur adolescence, elles avaient entrecoupé leurs leçons et leurs exercices de piano de quelques études vagues et de quelques lectures plus vagues. Il suffit d'avoir lu beaucoup de livres sans inspiration et sans style pour se figurer qu'on a soi-même de l'inspiration et du style... Les « progrès de l'instruction » ont propagé cette désastreuse espèce littéraire. Le bas bleu est la rançon d'un peuple cultivé. Du moins, on le dit.

Que de bas bleus dans notre monde voué déjà à tant d'inévitables souffrances ! Barbey d'Aurevilly fut

le premier effrayé. « La première punition de ces jalouses du génie des hommes a été de perdre le leur. La seconde a été de n'avoir plus le moindre droit aux ménagements respectueux qu'on doit à la femme. Vous entendez, Mesdames? Quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermodon! » De nos jours, un écrivain, M. Han Ryner, a écrit, avec une verve concise, un petit livre bien cruel sur ou plus exactement contre les femmes écrivains. Comme il se réserve loyalement, étant excellent critique, le droit de manquer d'équité, il intitule son livre avec bravoure : *le Massacre des Amazones*. Ce livre peut être le bréviaire des ennemis des femmes littéraires. Mais parce que nous sommes assez indulgents aux femmes pour l'être même aux bas bleus, nous n'avons pas lu sans doute ce bréviaire suffisamment : et les femmes ne l'ont pas suffisamment médité.

Mais qu'il nous est d'un bon secours pour constituer la définition du bas bleu! Barbey d'Aurevilly disait : « C'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature. C'est la femme qui se croit cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire... Les femmes peuvent être et ont été des poètes, des écrivains, des artistes dans toutes les civilisations, mais elles ont été des poètes femmes, des écrivains femmes, des artistes femmes... Quand elles ont le plus de talent, les facultés mâles leur manquent aussi radicalement que l'organisme d'Hercule à la Vénus de Milo. »

Littré a prononcé : « Bas bleu, nom que l'on donne par dénigrement aux femmes qui, s'occupant de littérature, y portent quelque pédantisme. »

Toutes ces définitions incomplètes nous acheminent à la vérité. Il y a le bas bleu amateur, et il y a le bas bleu professionnel. Il y a le bas bleu de naissance, il y a le bas bleu par accident. Les pires, si nous en croyons M. Han Ryner, qui s'est scrupuleusement documenté, ce sont encore les hommes qui essaient d'écrire en femmes, et qu'il appelle : les chaussettes roses. Ce n'est pas ma faute s'il nomme parmi eux ou elles M. Marcel Prévost. Faudra-t-il conclure avec lui que ces bas bleus coalisés de tous sexes privent notre époque d'une vraie littérature féminine?... M. Han Ryner concluait ainsi avec une roide franchise avant que ne parût Mme de Noailles. Mais elle est apparue depuis lors, et M. Han Ryner sait aussi bien que moi que maintenant la littérature féminine de France compte un écrivain de génie. Oui, il le sait certainement pour l'avoir beaucoup entendu dire.

*

Cette idée réconforte notre patriotisme. Rude satiriste, M. Han Ryner ne prévoyait pas Mme de Noailles. C'est pourquoi sa critique était amère. Mais aujourd'hui, le bonheur d'avoir enfin une poétesse, une romancière digne de ces deux beaux noms nous pousse à juger en termes amènes toutes celles qui ne les méritent pas. Le génie de Mme de Noailles a été instantanément proclamé. Lui a-t-on suffisamment rendu justice? je n'ose l'affirmer.

On a fait effort du moins; et cet effort est noble, il fut presque héroïque, et M. Gaston Deschamps, par exemple, qui fut l'avant-dernier à l'accomplir audacieusement, a bien mérité de la critique et de la littérature. Qu'on décore cet homme, humblement réduit maintenant à faire mendier (pauvre honteux de la renommée littéraire) des échos dans les journaux par des gens accoutumés dès longtemps à toutes les sollicitations. Il n'est, voyez-vous, que de ne pas se préoccuper des influences sociales, des situations privilégiées, des insistances de la réclame, des complots d'auteurs utilitaires; il n'est que de considérer les œuvres seules, les seuls chefs-d'œuvre et de les entourer de ses justes applaudissements...

Judicieusement éblouis par l'éclatant génie de Mme de Noailles, tâchons du moins d'apercevoir les sincères talents féminins. Le farouche Han Ryner lui-même ne voudrait plus aujourd'hui massacrer si férocement les amazones! Il aurait confiance comme nous dans la littérature féminine, disciplinée, filtrée, modérée... Il reconnaîtrait, par exemple, que Brada, Georges de Peyrebrune, — parmi les cinq cents et quelques femmes qui ont publié des romans ce moisci, — ne cèdent point, pour écrire, à un snobisme coupable, mais écrivent simplement parce qu'un penchant naturel les y pousse qui est souvent heureux en ses résultats. Elles ont un certain don d'écrivain. Je ne jurerais point qu'elles n'écrivent pas plus abondamment qu'il ne faut. C'est leur époque qui l'exige. Leur œuvre serait plus forte et plus personnelle, ou, pour parler avec l'incertitude convenable, serait meilleure si elle était plus réduite. Hélas! il n'est guère possible maintenant d'écrire peu.

Brada a su observer la vie anglaise, la vie italienne, les décrire l'une et l'autre. Elle se laissa séduire aux charmes littéraires, artistiques, sociaux de ces deux nations. Cette culture cosmopolite de son goût, enrichit ses romans. Ses romans sont élégants et discrets. Ils n'étonnent point tout d'abord par l'originalité particulièrement vigoureuse de leur inspiration. Les héros qui s'émeuvent et souffrent au cours de leurs développements plus souvent qu'ils ne sourient sont essentiellement corrects. Et leur correction native, affermie par l'éducation, le milieu où ils vivent, car ils appartiennent tous à « la bonne société », atténue un peu la puissance de leur personnalité intellectuelle et morale. Ils risquent de n'avoir

point toujours un relief extraordinaire. Il paraît évident que Brada n'a pas été sans subir l'influence de la littérature mondaine et psychologique, que ses romans continuent encore avec une grâce discrète et sobre. Toute femme s'accommode de la littérature régnante au temps où elle commence d'écrire. Aucune femme jamais ne créera un genre littéraire. C'est une loi : à cette loi, Mme de Noailles elle-même obéira probablement... Au moins, cette littérature romanesque élégamment psychologique était celle qui convenait le mieux à l'esprit, au talent de Brada. Et tout naturellement, sans effort pénible, Brada a su introduire dans les banalités forcément uniformes du monde et des drames qu'elle était disposée à écrire et à décrire, de la poésie et de la vérité. Elle a pénétré jusqu'aux âmes de ces héros superficiellement séduisants. Elle a déroulé leur existence parmi des décors d'autant plus distingués qu'ils le sont avec plus de mesure.

Plus que Brada, Georges de Peyrebrune a prouvé cette plasticité qui est à la fois la force et la faiblesse des femmes écrivains. Tous les genres littéraires paraissent en son œuvre. Elle fit un beau roman naturaliste qui sait être rapide, *Victoire la Rouge*. Le roman psychologique ne lui est point étranger. Elle sait écrire avec une brièveté sans nuances. Elle sait écrire aussi à la façon du dernier des Goncourt. Elle ne dédaigne pas le réalisme robuste de Ferdinand Fabre. Le romanesque factice de Georges Ohnet ne lui est pas indifférent. N'a-t-elle point lu aussi maints traités de philosophie, et des contrefaçons de livres philosophiques.

Brada et George de Peyrebrune ont l'une et l'autre beaucoup de facilité. Brada la modère ; et c'est un grand charme. Georges de Peyrebrune n'est pas suffisamment ardente à la refréner. Elle écrit sans seulement y prendre garde : « Mais voilà que nos souvenirs longuement évoqués reviennent en foule si nombreux que *je ne sais par quel bout les prendre*. L'important serait de retrouver les menus faits qui eurent une influence sur la direction de ma sensibilité en son développement rapide et dont la répercussion s'étendit jusqu'à ma vision morale. » Tel est le plus souvent le style de Peyrebrune ; familier et abstrait. Le style de Brada est littéraire, très littéraire, extrêmement littéraire, excessivement littéraire. Il arrive que le style de Georges de Peyrebrune soit très littéraire, mais il se venge bien le reste du temps. On ne persuadera jamais qu'à un petit nombre de romancières que la simplicité du style est une grande vertu.

***

Voici de Brada : *Retour du Flot;* de Peyrebrune : *Une sentimentale*. Ils sont très dignes d'elles. Ils sont très capables de retenir l'attention. Notons-les, car ces deux livres de femmes sont deux livres féminins. Ils analysent l'amour, les effets de l'amour, ou certains de ses caractères avec une pénétrante délicatesse. Ce n'est pas un sujet nouveau : ou mieux ce sera toujours un sujet nouveau. Ces deux romancières ont la conviction, qui n'est pas du tout offensante pour nous, que l'amour peut être la seule occupation ou en tout cas la seule préoccupation de la femme dans la vie. Il ne serait pas mauvais qu'elles eussent raison. Nous ne serions pas plus heureux pour cela. Mais nous serions toujours assurés d'être malheureux de la façon la plus supportable, sans doute parce que la plus noble.

L'héroïne de *Retour du Flot* a eu pour mari un gentilhomme séduisant comme ils le sont tous : Albert d'Estanger. Celui-ci a trompé sa femme adorable qui a divorcé. Elle s'est remariée avec Roger Resgens, un cousin bénévole et fort amoureux, qui n'est rien autre qu'un excellent médecin. Que pourra cet honnête garçon contre le souvenir persévérant d'Albert? Pas grand'chose ; autant dire rien. Marguerite revoit par hasard Albert. Elle reçoit un grand coup au cœur. Elle l'aime toujours. Elle ne peut cacher cet amour renaissant, cet amour qui n'est jamais mort. Elle revient plus amoureuse à son premier mari. La pensée de l'enfant qu'ils eurent accélère ce retour inéluctable. Mais Albert meurt. Roger, comprenant la force d'un premier amour en une femme pure, pardonne. Celui qui a su pardonner saura se faire aimer. Ce sera bien son tour !

Trop sommaire analyse ! Elle trompe sur l'œuvre que recommandent, au contraire, les détails minutieux d'une psychologie sûre d'elle-même, habile à suivre les combats dont est bouleversé le cœur d'une femme amante autant que mère, mère non moins qu'amante et que le sentiment maternel seul peut rendre au mari patiemment héroïque.

Elle est continûment amoureuse, cette mélancolique Marguerite. La Regina de Georges de Peyrebrune est simplement sentimentale. La sentimentalité précipite à l'amour, mais en fin de compte écarte de lui, donne le désir et l'effroi de l'amour. Elle trouble singulièrement une vie qui aurait pu être paisible. Brada étudie un drame intime qui en quelques actes se noue et se dénoue. Peyrebrune suit le développement, les métamorphoses d'un sentiment dans une existence entière. Pleurez, mes yeux ! La sentimentalité ne fait pas le bonheur. Mais Georges de Peyrebrune a vivement éclairé ce sentiment obscur.

Ainsi, d'un effort discret, s'imposent à nous deux romancières assez originales pour écrire vraiment des œuvres féminines. On en trouverait d'autres, peut-être beaucoup d'autres. Mais ne le dites pas, car

la femme contemporaine écrit sans qu'on l'en prie. Elle n'a jamais besoin d'être encouragée.

Et, cependant, nous aurions besoin d'une littérature délicate et pure...

Seules, les femmes nous la peuvent donner.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Gymnase : *Joyzelle*, conte d'amour en cinq actes, de M. Maurice Mæterlinck.

Il me souvient que l'an dernier, à cette époque, après la première représentation du *Pelléas* de M. Claude Debussy, je formulais ce regret que l'œuvre poétique de M. Maurice Mæterlinck, si propice à l'illustration musicale, se trouvât en la circonstance sertie d'un commentaire musical disproportionné. Il me parut que certaines situations psychologiques, d'une signification, d'une portée dramatique très nette, j'ajouterai : d'une saisissante beauté littéraire, n'avaient fait que perdre ou diminuer d'intérêt par l'adjonction de l'élément musical. A ceux qui ont encore présente à la pensée l'œuvre de M. Mæterlinck, je rappellerai la *scène de l'Enfant* et toute la conclusion du drame : « Il existe une loi maîtresse, disais-je à ce propos, loi qui semble bien régir souverainement cette alliance des deux arts dans le domaine dramatique ; c'est que là où la notation musicale ne vient pas, par sa vertu expressive et la magie de son sens intérieur, renforcer la parole déclamée, elle la diminue, elle l'altère tout au moins... Telle progression psychologique, tel enchaînement d'émotions qui, *parlées* tout uniment, revêtent une intensité singulière, nous surprennent et nous déconcertent, quand vient s'y joindre la notation du musicien. De l'*inutilité de la musique* à certaines minutes, tel pourrait être, tel devrait être le sous-titre de cette étude, et quand la musique est inutile, elle n'est pas loin de devenir exaspérante. » Voilà ce que j'écrivais ici, après la première de *Pelléas*. Pour des raisons inverses, mais non moins expressives, sortant de la première de *Joyzelle*, comme je cherchais à démêler les causes pour lesquelles mon impression n'avait pas été plus forte, il me fallut bien reconnaître que la plus manifeste de toutes, la plus saisissante, se trouvait être l'absence complète de commentaire musical dans un sujet qui, par sa nature et son essence même, le réclamait impérieusement. Et voilà un nouveau motif de philosopher, une fois encore, sur l'imbrisable lien qui unit à jamais dans l'avenir ces deux sœurs jumelles : la Musique et la Poésie...

Nous avons beau faire, nous ne pouvons plus sentir aujourd'hui, ni par conséquent raisonner en matière dramatique, comme sentaient et raisonnaient nos pères. L'intensive culture musicale que les plus raffinés d'entre nous doivent à la diffusion des concerts, — culture qui, d'ailleurs, est allée s'étendant jusqu'au grand public, — le génie révélateur et à jamais vivant du réformateur de Bayreuth : ce sont là autant de causes qui contribuèrent à développer en nous, obscurément d'abord, puis d'une manière de plus en plus précise, le sens des rapports qui s'imposent, dans le domaine dramatique, entre la musique et la poésie. Les personnes mêmes qui n'ont pas l'habitude d'analyser leurs impressions sentent vaguement ces vérités. Quelque chose leur manque, — elles ne sauraient dire exactement quoi ; — mais nous qui avons pour raison d'être de préciser ce qu'il y a de confus en elles, il nous est loisible de le faire : du moment qu'une œuvre dramatique, par son sujet et ses aspirations, échappe aux contingences de la réalité ; du moment que les héros n'en sont pas localisés dans une époque précise et ne se rattachent à aucun événement déterminé ; dès l'instant, enfin, que, par leur portée symbolique, ils se rattachent à la vie universelle, et que surtout ils y atteignent par l'intervention du rêve et de la fiction... alors il nous semble bien aujourd'hui que la poésie seule est impuissante à traduire l'inexprimable qui est en eux, en nous-mêmes par conséquent, puisque nous ne les sentons, nous ne les comprenons que dans leurs rapports avec nous. « Écoutons la musique ! » s'écriait déjà Shakespeare dans la dernière et vraiment divine scène du *Marchand de Venise*... Et si nous traduisons en langue moderne cette exclamation du grand poète, il nous semble bien y lire un aveu d'impuissance et quelque chose comme ceci : A partir de cette minute cesse mon pouvoir de poète, et ce que j'avais à vous dire, la langue que je parle, il me faut le confesser, est inhabile à le traduire. C'est quelque chose de plus subtil, de plus éthéré, de vraiment illimité. La parole humaine, si belle soit-elle, n'y suffit pas... Écoutons la musique.

Voilà, à n'en pas douter, une des plus hautes affirmations de l'esthétique contemporaine, pressentie, ainsi qu'il arrive toujours des grandes lois universelles, par la divination du génie, mais qui s'est précisée à notre époque, avec la magnifique expansion de l'art musical, en prenant le caractère d'une loi qui répond à l'un des plus impérieux besoins de l'esprit. Nous ne pouvons nous y soustraire, et les nombreuses expériences que nous en avons faites sont là, présentes à notre pensée, comme autant d'arguments qui viennent exiger qu'on leur fasse

droit. M. Maurice Mæterlinck, en se plaçant une fois encore et nettement sur le terrain de la légende et du symbole, en tentant une nouvelle incursion dans le domaine du rêve avec les seules ressources de la prose poétique, si belle, si riche, si souple soit-elle et multiforme sous sa plume, assumait une tâche et tentait un effort que nul poète dramatique, à cette heure, ne saurait mener à bien.

Je m'étonne qu'il ne l'ait pas compris, lui qui est d'une intelligence si subtile et pénétrante, lui qui raisonne son art et tous les arts, et qui n'est pas seulement un créateur mais un critique. La précédente pièce de M. Mæterlinck, sa *Monna Vanna*, se rattache directement à l'histoire, ou du moins, si les personnages ne sont pas rigoureusement historiques, ils évoluent dans un cadre et dans un milieu dont tous les détails nous sont connus. Avec *Joyzelle*, nous sommes dans le rêve, dans un décor de rêve, pour lequel notre imagination a toute licence de créer à sa guise.

M. Mæterlinck s'est expliqué lui-même sur l'idée morale, sur le concept psychologique qui lui sert de soutien : — « Ma pièce, a-t-il dit, est le triomphe de la volonté et de l'amour sur la Fatalité... et Joyzelle est un être de spontanéité, de vie, de grâce et d'amour, qui, par la force de sa volonté et de son amour, triomphe de tous les obstacles. » — Telle est l'idée maîtresse et directrice du poète ; tel le symbole qu'il s'agit de concrétiser et de rendre sensible à notre intellect par l'affabulation dramatique. Les personnages n'ont été imaginés que pour servir de support à l'idée, — on le sent à la réalisation, et peut-être s'en aperçoit-on trop... La volonté directrice et conductrice de l'œuvre, c'est celle de l'enchanteur Merlin, qui mène le drame, et dispose les événements à sa guise. Lanceor, son fils, ne sera heureux, n'atteindra au comble de félicité qu'il lui souhaite, que s'il est aimé d'une femme et s'il obtient d'elle une tendresse comme la réalité n'en donne guère : — « Un amour héroïque, dit-il, plus doux qu'une fleur... un amour qui prend tout et rend plus qu'il ne prend, qui n'hésite jamais, qui ne se trompe pas, que rien ne déconcerte et que rien ne rebute, qui n'entend, ne voit plus qu'un bonheur mystérieux, invisible à tout autre, qui l'aperçoit partout, à travers toutes les formes et toutes les épreuves, et qui, en souriant, s'avance jusqu'au crime pour le revendiquer. »

Tel est l'idéal que Merlin s'est proposé et qu'il veut atteindre pour son fils bien-aimé. Lanceor a rencontré Joyzelle, la vierge adorable aux charmes séducteurs. Mais Joyzelle sera-t-elle pour Lanceor l'âme rare qu'il imagine et qu'il souhaite ? Il faut, pour le savoir, qu'ils traversent les épreuves que l'enchanteur Merlin disposera autour d'eux comme autant de pièges. Lanceor ne connaît pas son père, et Merlin devient le rival de son propre fils. Il simule une ardente passion pour la jeune fille, et fait tout en vue de l'obtenir. D'autre part, il lui suscite une rivale, devant laquelle Lanceor, oublieux de son premier amour, s'agenouille, implorant sous les yeux mêmes de Joyzelle... Mais celle-ci ne veut en croire ses yeux et pardonne à son amant. Ici, une très belle et puissante scène où le poète, disciple de Shakespeare, rend par la fiction dramatique cette vérité sensible que le grand amour, celui des Desdemone et des Miranda, ne croit qu'à sa réalité intérieure et repousse énergiquement tous les phénomènes sensibles qui le viennent contredire. En dépit des obstacles, Joyzelle persévérera dans sa passion. Parmi toutes les épreuves imposées à la jeune fille, la plus rude est celle où Joyzelle, n'ayant qu'à tourner la tête pour surprendre la trahison de Lanceor, se refuse à le faire et s'éloigne pour ne pas souiller ses yeux d'une aussi horrible vision.

La première condition, je l'ai dit, pour qu'une œuvre de cette nature produisît sur notre âme le plein et entier effet qu'elle tend à produire, ce serait l'adjonction d'une atmosphère musicale lui communiquant la part d'infini qui est en elle, en puissance seulement, et nettement contribuerait à la situer dans le domaine du rêve, résultat auquel la poésie seule n'atteint pas. On sait la richesse poétique du vocabulaire de M. Maurice Mæterlinck, — rappelez-vous tels passages de ses précédentes œuvres, et surtout ce *Pelléas* qu'il faut relire dans sa forme originale. Malgré tout, les sentiments, les émotions qu'il veut traduire, sont d'une telle irréalité, si parfaitement contraires à ceux que nous présente l'ordinaire de la Vie, que leur notation parlée nous communique trop souvent l'impression d'une rhétorique froide et voulue. L'accumulation des épithètes rares et des images nobles n'atteint pas à échauffer une situation que seul le dynamisme des sonorités pourrait hausser à son ton véritable. Quelle que soit la sympathie ou l'admiration que l'on éprouve pour le talent littéraire de M. Mæterlinck, — il faut se rendre à l'évidence et surtout dire la vérité, quoi qu'il en coûte. Au surplus, c'est un magnifique enseignement que nous apporte la réalisation d'une œuvre comme celle-ci ; et les idées générales qu'elle provoque touchant l'art dramatique et son avenir sont de celles qu'on ne saurait regretter d'avoir à préciser.

PAUL FLAT.

L'ENNUI CHEZ LA FEMME

La femme connaît l'ennui en raison de l'indigence de sa nature et de l'infériorité de sa condition sociale; elle l'enfante à coups d'imagination quand elle ne se soumet pas de bonne grâce aux lois d'airain de la réalité. L'ennui lui est immanent, organique, se trouve inclus dans la pauvreté essentielle de ses sensations, dans l'incertitude de ses mouvements; mais elle échappe à ses souffrances trop vives par sa résignation au sort, et en vertu de l'insouciance naturelle de son être léger.

La femme souffre d'une impuissance native; et elle est tenue de vivre subordonnée. Sa faiblesse lui interdit les risques et les profits d'une existence inventée, compliquée, la détourne des chemins qui sont glorieux, des aventures brillantes et périlleuses; ses sens sont paresseux; son regard effleure; elle n'atteint pas le sommet des idées, l'extrémité des émotions; il manque à son esprit d'être plein, d'être riche et de jouir de sa supériorité.

L'aveu de sa détresse ne lui coûte guère. En toutes circonstances, elle fait de pressants appels à l'aide d'autrui; elle demande à tout venant de l'affection réchauffante, des compliments qui la remontent; il faut qu'on lui souffle la foi, l'espérance, et toutes les vertus; la force nécessaire lui fait défaut; elle a le pressentiment des défaites probables, et le découragement est la pose préconçue qu'elle adopte volontiers.

Dans les comparaisons incessantes qu'elle institue entre elle et son compagnon, elle s'estime outrageusement déshéritée. L'homme domine, il est roi, il a la possession réelle de l'univers : la femme n'a qu'une royauté fictive; elle est l'esclave d'un triomphateur, un jouet dans les mains d'un maître; dépendante, elle reçoit de lui sa subsistance quotidienne, et le superflu dont elle ne peut se passer. Et n'a-t-elle pas besoin aussi d'un guide qui lui imprime une direction, qui verse sur sa tête des flots lumineux de paroles et d'idées? L'homme a la puissance effective, le génie conquérant, l'audace victorieuse; il poursuit un but; il parvient à l'affranchissement. Attachée au char d'un vainqueur, haïssant celui qui la remorque, la femme vit dans l'ennui.

La femme trouve l'ennui dans l'humilité de sa condition. Peu de routes lui sont ouvertes; il est peu de carrières où elle ait accès; d'avance, elle est reléguée dans les emplois médiocres, dans les postes sans éclat. S'annonce-t-elle supérieure? elle se heurte aux conventions qui entravent son sexe et le martyre l'attend. Ses mouvements sont barrés; elle est sous la garde d'une famille; plus tard, c'est un mari qui la tient en laisse; elle vit sous la surveillance tracassière de l'opinion; elle ne saurait se dire libre; elle ne peut sortir à son gré, se montrer seule où il lui plairait d'aller; elle n'est à son aise que dans son intérieur, et elle établit son empire dans sa maison.

*
* *

Elle est condamnée aux travaux du ménage et elle est la gardienne du foyer. Ce rôle est terne assurément : et il faut, pour le soutenir sans impatience, le goût de l'activité machinale, le sommeil de l'habitude; la chose domestique à organiser chaque jour est une toile de Pénélope assommante à souhait; c'est l'œuvre éphémère par excellence toujours à recommencer. Que de temps donné à l'accomplissement de ces besognes matérielles dont on ne lui sait pas gré! Que d'application ensevelie dans des tâches dépourvues d'éclat! Enfermée dans un horizon rétréci, tournant dans un va-et-vient de somnambule, se consumant en efforts mal récompensés, la femme s'ennuie.

La femme découvre l'ennui dans son cœur. Elle est tout entière imagination, sensibilité, caprice, et se confiant à des espoirs naïfs, la vie la malmène incessamment; brouillée avec le réel qui est abominable, elle bâtit des palais dans le rêve, elle enfourche des chimères; elle n'aime ni le lieu où elle est, ni l'objet qui se trouve sous sa main, ni la destinée qui est la sienne; elle jette son anneau à l'inconnu; ses désirs sont des vols d'hirondelles qui s'en vont vers les cieux lointains.

Elle tend à s'échapper d'elle-même et elle se donne à la religion, asile des cœurs gémissants; à Dieu, qui ne repousse personne, qui se laisse adorer à merci. Les livres, la poésie, la musique, lui fournissent des mirages, des ailes. Mais l'amour est l'enchantement préféré, le songe qui l'accompagne jusqu'au déclin; elle se venge de la réalité en lui opposant un monde qui n'est qu'à elle, où ne pénètre pas l'ennui.

La femme veut qu'on l'amuse, qu'on vienne au secours de son inertie. Son ennui est un vide intérieur, l'effet de sa pauvreté mentale, un état de détresse. Elle convie auprès d'elle toute la société; sociable avec excès, elle affine et assouplit sans relâche son sourire mondain; elle cultive, un peu dans tous les mondes, des relations précieuses; elle tient commerce de causeries, de privautés, de gentillesses, de grandes et petites amitiés.

Sa porte est entre-bâillée, et souvent son cœur est grand ouvert; elle sursaute de joie aux coups de sonnette, elle guette les pas dans l'escalier, elle s'attarde au dehors, dans ses visites; elle tire en longueur les conversations par peur de l'isolement où elle va rentrer. Elle a sa cour, s'assure une escorte,

elle se crée des intimes par son affection prévenante et passionnée.

Oisive et imaginative, elle a un culte pour ceux qui la distraient; elle tresse des couronnes de gloire aux artistes, aux écrivains, aux orateurs, qui l'ont ravie, à tous ceux dont l'astre apparaît; ses yeux brillent au brio du virtuose, aux prouesses du causeur, au bagout du charlatan; elle est la servante de l'apôtre, la convulsionnaire touchante des religions naissantes et des prophètes enflammés.

Et elle a besoin de rire! Peu difficile alors, rien ne la met en joie comme la farce énorme, les plaisanteries désordonnées; tout jongleur habile est son favori; le pitre le plus hérissé de grelots, le plus fertile en grimaces a ses applaudissements. Et son rire est léger, jaillissant, heureux, incompressible, il nie le sérieux et la dureté de la vie qui désolent sa faiblesse; ou bien c'est un rire de vengeance, violent, strident, spasmodique, qui éclate comme un défi, qui est un sanglot déguisé.

L'ennui est le démon de la femme. Il la travaille continuellement; il fait son humeur de chèvre, sa mobilité sautillante, sa couleur caméléon; poupée qui danse aux ficelles de la mode, elle revêt la livrée du jour et raffole du joujou nouveau; ses toilettes sans cesse variées la renouvellent une heure, et son âme est le reflet irisé de ses costumes changeants, l'émanation voltigeante de ses atours, de sa brillante extériorité.

Elle sera curieuse jusqu'à l'indélicatesse, bavarde jusqu'à l'imprudence, agitée jusqu'à la folie. La situation humiliée qui est la sienne lui donne parfois un air de conspiration, des traits crispés; sa minorité irrévocable la tient dans un sourd agacement; son malheur est d'être femme et cette pensée la dresse en ennemie de l'homme, contre qui elle instruit des procès de jalousie, de haine, de méchanceté.

* * *

Il semble qu'elle soit déçue dans la volupté même, et qu'elle doute de son plaisir jusque dans les bras de son amant. L'homme délire à sa vue, célèbre sa beauté, absorbe son charme comme un vin pétillant, comme une ivresse: lorsqu'il prodigue à ce corps proclamé divin les caresses et les adorations, ses désirs éperdus l'étourdissent: ce sont ses sensations à lui qui le font dieu. Jouant un rôle stupide de table servie, la femme s'est ennuyée et elle songe à la vengeance; elle a son tour quand elle bafoue sans pitié l'amant agenouillé qui l'implore, et qu'elle introduit dans l'amour sa fantaisie perfide, ses caprices renversants.

La femme ne se cabre pas contre l'ennui, elle le tolère. Il arrive qu'elle n'en a pas conscience, qu'elle ne le définit guère : sa pensée ne pénètre pas au cœur des choses pour conclure : « Tout est vide! » N'ayant ni plan ni programme, elle n'adresse pas à la fortune des sommations impérieuses; elle tire à la loterie son bonheur et fait son lot du hasard prochain. Elle a reçu l'éducation de la servitude, des grilles et des verrous; les yeux demi-bandés, elle accueille en élu, en sauveur, le passant qui siffle sa chanson galante; elle se coule et se fond avec tous les frissons de sa faiblesse dans la personnalité de l'homme qui lui demande de l'aimer.

Il est dans sa nature un trait prépondérant : la passivité. Pliante et malléable elle s'adapte aux pires circonstances; elle endosse sans trop se faire prier sa déchéance même; elle reçoit avec un sourire navrant les soufflets du malheur. Sa volonté vaut un désir d'enfant; ses larmes sont bientôt séchées; elle est exemptée du désespoir courant à l'abîme par son irréflexion, son insouciance, sa légèreté.

Ses façons d'être sont fourrées de prudence, capitonnées d'égoïsme; elle ne se prodigue pas, marche à la suite; elle tend à s'économiser par la lenteur, la paresse, l'art de se faire traîner; ce qui lui importe c'est un abri sûr, la protection d'un cercle familier; enroulée sur elle-même, tombant à des habitudes endormies, sa torpeur est un lit de plumes, ne rien faire est sa sensualité; trouvant un refuge dans le repos, goûtant la volupté vague de l'engourdissement, sa vie est un ennui qui s'ignore.

La femme voudrait sortir de son ennui séculaire; elle aspire à la liberté, à l'affranchissement, à l'entière disposition d'elle-même; elle se pose en rivale de l'homme détenteur de tous les privilèges; la reconnaissance de ses droits lui conférera, pense-t-elle, un suprême épanouissement.

Que ces aspirations sont vaines! que de risques à courir pour un gain douteux! Son pouvoir n'est-il pas dans sa faiblesse exquise, dans sa grâce désarmée? A-t-elle une autre vocation que la caresse et le baiser? A se transformer en amazone virilisée, en guerrière au visage dur, elle abdique son charme certain, son indéfinissable sortilège.

L'ennui où elle est établie, qui est sa loi, fait sa langueur ravissante, son âme chimérique, l'énigme de son regard voilé; il est son secret irritant, diabolique, toujours à deviner. Et l'homme s'est exercé au langage fleuri, il a inventé le luxe, les arts de la paix, la gloire de la guerre, afin de séduire, d'exorciser l'ennui de la femme.

ÉMILE TARDIEU.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 13139. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 23. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 6 JUIN 1903.

HENRIK IBSEN [1]

Il s'en faut de beaucoup que les œuvres des écrivains scandinaves fassent partie intégrante de la littérature universelle. Leurs deux langues, le dano-norvégien et le suédois, ne sont comprises nulle part hors de la Scandinavie et de la Finlande. Aussi jusqu'à présent la plus grande partie de ce que ces pays ont produit a été perdu pour la culture européenne. Quelques savants en ont seuls été informés.

Tandis que plusieurs des héros de nos sciences, Tycho-Brahé, Linné, Berzélius, plusieurs de nos artistes, comme Thorvaldsen ou Grieg, ont exercé une influence hors de leur patrie, peu de littérateurs se sont répandus. Le fondateur de la culture dano-norvégienne, Holberg, peu connu, n'est pas apprécié à sa valeur; le Suédois Tegnér est devenu célèbre en Allemagne et en Angleterre par un poème légendaire; les contes du Danois Andersen lui ont acquis une renommée universelle.

A l'époque actuelle, où l'on traduit tant, surtout en allemand, une foule de noms scandinaves ont été plus ou moins connus à l'étranger. Bien entendu, le meilleur reste en général inaccessible; car l'art d'écrire est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans les littératures scandinaves. Et de cela il subsiste peu de chose dans la traduction. La poésie lyrique, où excelle la littérature danoise, est intraduisible, et une prose étudiée comme celle de Jacobsen, même dans la meilleure traduction, perd largement la moitié de sa valeur.

Cette inévitable injustice du sort frappe cependant plutôt les talents que les esprits. Peut-être en réalité les pays du Nord n'ont-ils lieu de se plaindre que d'une seule grande injustice : qu'un esprit aussi profond et original que Kierkegaard ait été négligé et incompris.

Or, par une curieuse coïncidence, cette injustice s'est trouvée tourner à l'avantage de l'homme dont nous allons parler ici; car, Kierkegaard étant inconnu en Europe, Ibsen est apparu d'autant plus original et d'autant plus grand. Comme on ne connaissait pas ses antécédents intellectuels, ce fut dans ses œuvres à lui que notre plus haute civilisation se présenta d'un seul coup à l'Europe.

Si d'ailleurs Henrik Ibsen a produit une telle sensation, il l'a mérité absolument. Avec lui le Nord scandinave pénètre pour la première fois dans l'évolution historique de la littérature européenne. Car il ne s'agit pas de savoir si tel ou tel nom se fait connaître — cela est souvent arrivé — mais si l'homme exerce une influence certaine. Pour cela, il faut la fermeté et le tranchant d'une individualité capable de briller en facettes multiples comme un diamant. Il faut un homme ainsi armé pour pouvoir graver son nom sur le vitrail de son époque.

Il y a quelques mois seulement que j'ai parlé pour la dernière fois avec Henrik Ibsen à Christiania. Ce me fut une grande joie de le revoir, mais une joie mêlée de tristesse. Les ailes de l'aigle étaient rognées. Depuis que Henrik Ibsen, il y a quelques années, a eu une attaque, tout travail lui est devenu impossible, la

1 La *Revue Bleue* est heureuse d'offrir à ses lecteurs un article du célèbre critique Georg Brandès. On se rappelle que M. Brandès a été récemment fêté à Paris par le monde littéraire. Cette étude n'est que la première d'une série qui désormais le place au nombre de nos collaborateurs réguliers.

marche même lui est devenue si pénible qu'il circule seulement dans son appartement. Son esprit est toutefois encore clair et aiguisé. Seulement une remarquable douceur a remplacé la rudesse antérieure : la cordialité est devenue plus grande ; la finesse est restée la même.

Je le connais depuis longtemps. Nous sommes restés pendant trente-sept ans en correspondance, et il y a trente-deux ans que je l'ai vu pour la première fois. Je suis le premier parmi les écrivains d'Europe qui ait publié sur lui une étude.

Lorsque je fis personnellement connaissance avec Henrik Ibsen, il venait d'obtenir son premier succès avec *Brand*, mais il n'était pas pour cela considéré comme un *poète* de premier ordre, à peine comme un poète au véritable sens du mot. Car la dernière ligne d'un article sur *Brand* par le seul critique influent de ce temps-là en Danemark et Norvège, qui alors se trouva pour la première fois obligé à une sorte d'éloge d'Ibsen, disait : « Mais est-ce là de la poésie ? »

Déjà depuis huit ans, Björnstjerne Björnson s'était révélé, et il fut aussitôt désigné, surtout en Danemark, dont la critique était alors prépondérante, non seulement comme le premier écrivain de toute la Norvège, mais comme l'annonciateur d'une ère nouvelle dans la littérature. Il semblait que son génie manifestât dans tous ses mouvements une assurance de somnambule. Tout s'inclinait devant lui, et ses rapides progrès étaient retentissants.

La vie littéraire d'Ibsen était alors comme une pâle lune sous le soleil de Björnson.

La critique qui donnait le ton lui assignait la place d'un talent de second ordre, comme expérimentateur qui faisait tel essai, puis tel autre, par opposition avec son émule plus jeune, mais déjà reconnu, qui jamais n'hésitait, toujours allait tout droit, et, naïf comme le génie, jamais ne tâtonnait.

Un chercheur comme Ibsen a naturellement livré de durs combats avant de gagner la foi en sa vocation de poète ; longtemps une angoisse l'a étreint, dans son désir d'accomplir une grande œuvre poétique, de ne pouvoir concentrer sa force pour la réaliser. Parmi ses poèmes de jeunesse il en est un, intitulé *Dans la galerie de peinture*, où l'on voit qu'il a vidé jusqu'au fond l'amer calice du doute. Sa foi en lui-même a été conquise. Elle a été obtenue par approfondissement de son propre moi, en même temps que son talent, grâce surtout à sa solitude, s'est approfondi pour devenir génie.

La froideur et l'indifférence autour de lui l'ont aidé à gagner sa fière confiance en lui-même.

Lorsqu'il lisait dans un journal : « M. Ibsen est une grande nullité, » ou encore : « Ibsen n'a pas ce que l'on appelle du génie ; il a du talent pour ce qui concerne la technique de son art », la conscience de sa valeur réagissait, et il se sentait soutenu par l'espoir qu'il fût l'élu.

Et il avait en même temps l'occasion d'observer dans son voisinage immédiat une personnalité qui, sans être atteinte par les doutes qui le hantaient, allait de victoire en victoire, et rayonnait de confiance spontanée.

Il en était là, lorsque, chez un vieux chroniqueur qui raconte la Norvège pendant la première moitié du XIIIe siècle, il trouva une matière qui lui parut présenter les personnages historiques dont il avait besoin pour dépeindre le contraste qui occupait sa pensée. Il écrivit *les Prétendants à la couronne*. Hakon devint le génie intuitif, Skule, le chercheur génial, et l'imagination d'Ibsen lui fit mettre en lumière tout ce qui rendait Skule intéressant, plus intéressant que Hakon.

Skule demande au poète Jatgejr :

> Quel don me manque-t-il pour devenir roi ?
>
> JATGEJR
>
> Pas celui du doute, car tu ne poserais pas la question.
>
> LE ROI SKULE
>
> Quel don me manque ?
>
> JATGEJR
>
> Mais, Seigneur, vous êtes roi.
>
> LE ROI SKULE
>
> Et toi, crois-tu si sûrement à tout instant que tu es poète ?

L'image exprime la question. L'objet même n'est qu'une allégorie ; car ce n'est pas à des rois qu'Ibsen pense ici ; il pense à des poètes.

Björnson servit de modèle d'une autre manière, plus méchante, dans l'*Union des Jeunes*, une satire mordante. L'odieux phraseur et arriviste Steensgaard y a quelques traits de sa physionomie. Les applaudissements l'enivrent. Les expressions suivantes sont du pur Björnson : « Sois fidèle et sincère ! Je le serai. — Oui, n'est-ce pas un indicible bonheur de pouvoir ainsi soulever vers soi toute la foule ? Est-ce que cela ne vous fait pas devenir bon par reconnaissance ? Et comment n'aimerait-on pas les hommes ? Il me semble que je pourrais les étreindre tous dans un embrassement, pleurer et leur demander pardon, parce que Dieu a eu la partialité de me donner plus qu'à eux. »

Björnson comprit qu'il était visé. Car il répondit dans son poème à Sverdrup par ces mots :

> Si le bois sacré de la poésie
> Ne doit pas être à l'abri des guet-apens,
> Si c'est là la nouveauté qui se prépare,
> Je me retire à l'instant même.

Trois ans plus tard, une nouvelle querelle s'éleva entre les deux grands hommes. Björnson, en 1872,

avait conseillé, dans un article, un « changement de signaux » qu'il considérait comme désirable dans l'attitude des pays du Nord vis-à-vis de l'Allemagne; Ibsen écrivit son âpre poème, les *Signaux du Nord*, — non inséré dans l'édition complète de ses œuvres en allemand, — tout embrasé par l'iniquité commise par l'Allemagne à l'égard du Danemark. En voici les derniers vers :

> Donc, en retraite! Pour la fête de réconciliation
> Le prêtre du pangermanisme occupe la tribune.
>
> Les lions bondissants remueront la queue,
> Les hommes vigilants changeront les signaux.
>
> Le temps va changer. Orateurs, discourez!
> La girouette a changé les signaux.

Depuis lors, les deux vieux maîtres de la poésie norvégienne ont vécu de nombreuses années dans un état de paix armée. Puis, un lien de parenté soudain s'établit entre eux, lorsque le fils d'Ibsen épousa une fille de Björnson et, dans ces derniers temps, le désaccord paraît s'être apaisé.

Mais il ne peut y avoir de doute sur ce point : l'opposition avec Björnson a contribué à développer à l'extrême les particularités d'Ibsen. La personnalité de Björnson, mobile, amoureux du soleil, bavard, tutoyant tout le monde, rendit Ibsen doublement « craintif de lumière », comme il l'a dit de lui-même, c'est-à-dire éloigné des bruits du jour, doublement laconique et taciturne.

Björnson, patriote et homme de parti, la bouche par laquelle parlaient les autres, contribua à rendre Ibsen orgueilleux et solitaire. Il fut, au lieu de patriote, citoyen du monde; au lieu d'homme de parti, simplement un homme. Ibsen alla dans les profondeurs, comme le mineur d'un de ses poèmes. Il s'enfonça toujours plus avant dans sa propre vie intérieure, et en même temps dans celle de ses personnages, s'occupa de problèmes moraux plus compliqués que ceux que l'on se pose d'ordinaire, en sorte que ce qui est admis, chez lui est remis en doute. Il élargit ainsi les limites de ce qui jusqu'ici formait la matière dramatique, et presque tous ses problèmes sont des questions de responsabilité.

Tout, dans Ibsen, devient dialectiquement douteux, profond. Bjornson prêche contre la royauté, contre les exaltations de l'esprit (foi au miracle et attentats anarchistes) ou pour la pureté des mœurs et la tolérance. Son effort est noble, mais simple. Dans son cœur, il y a peu de place pour des secrets ou des contradictions.

Il ne me serait pas possible de donner quelque idée du caractère d'Ibsen, si je voulais m'attarder à sa forme dramatique et montrer comment il se débarrasse de l'influence d'Oehlenschläger, ou des réminiscences de Henrik Hertz, pour atteindre enfin son style personnel, concis et clair, dont la souplesse sait exprimer les mystères de la vie.

Il est plus instructif d'observer comment il transforme et façonne les éléments réels qui font travailler son imagination.

Je vais en donner quelques exemples.

D'abord dans sa jeunesse. Au fond du poème dramatique *Brand*, il y a la vie du penseur danois Kierkegaard, son action, sa doctrine, sa mort. Comme Brand, il quitta l'Église par zèle pieux; comme Brand, il fut rigoureux, grand et solitaire, et comme Brand il fut emporté par la mort, encore jeune, lorsqu'il eut rempli sa mission.

Ce que Brand exige : Soyez vous-même! est ce qu'Ibsen exigeait de lui-même; *rudesse, dureté, rigueur* expriment son propre moi; de même le haut et pur enthousiasme; et profondément personnelle est aussi l'incertitude de cette œuvre, qui n'ose pas donner raison au héros. Il y a, en effet, dans Brand, un double aspect : le commandement purement humain : Sois toi-même! et le commandement chrétien : Renonce! Le premier provient de la vie intime consciente d'Ibsen, le second de sa vie inconsciente. Car si, par conviction, il était presque un païen, il avait tout de même, par héritage, du christianisme dans le sang. Et ce mélange d'affirmation panthéiste et de négation ascétique de la vie a profondément pénétré son œuvre entière.

Beaucoup de modèles ont servi à *Peer Gynt*, entre autres un jeune Danois qu'Ibsen vit assez souvent en Italie, un être fantasque et hâbleur, bizarre, affecté, solennel. Il racontait aux jeunes filles italiennes d'Ischia et de Capri que son père qui, en réalité, était un directeur de lycée, fut grand ami du roi de Danemark et que lui-même fut un personnage de très haut rang. Aussi portait-il parfois un costume de satin blanc.

Quelques traits de sa personne ont passé dans Peer Gynt. Au surplus, Peer est construit comme le représentant typique de la faiblesse de volonté et de l'imagination désordonnée spéciales aux Norvégiens. Ici encore apparaît le contraste avec Bjornson, dans sa description idéalisée de jeunes paysans norvégiens. L'humeur querelleuse et les goûts batailleurs du Thorbjörn de Björnson sont l'effet d'une force héroïque héritée du temps des Sagas scandinaves; la tournure d'esprit imaginative de son Arne s'affirme d'une manière conquérante qui gagne les cœurs. Ibsen n'a vu dans la propension aux querelles que de la brutalité, et dans le goût du jeune paysan à inventer des histoires que mensonge et hâblerie.

Les mensonges de Peer ne sont pourtant pas pure tromperie; il se fait illusion à lui-même; primitivement, il est un homme fort intéressant, que les circonstances traitent durement; peu à peu seulement,

il devient la personnification satirique de l'esprit populaire norvégien, comparable au don Quichotte de Cervantès et au Tartarin de Daudet.

L'ébauche de la *Maison de poupée*, c'est-à-dire du personnage de Nora, se trouve déjà dans l'*Union des Jeunes*. Selma s'y plaint qu'on l'ait laissée complètement en dehors des chagrins de la maison, qu'on l'ait traitée comme une poupée. J'observai, en 1869, dans une critique de la pièce, que l'on pourrait écrire tout un drame sur sa situation dans la famille. Dix ans plus tard, Ibsen écrivit ce drame.

Il avait été pendant quelque temps en correspondance avec une dame alors jeune. Elle lui parlait souvent dans ses lettres de préoccupations qui la tourmentaient, sans pourtant s'expliquer davantage. Ibsen, selon son habitude, se mit à réfléchir à ces soucis d'une personne qui lui était étrangère, et un jour, avec l'indifférence du poète pour la réalité, il dit, très satisfait, — satisfait de sa trouvaille, abstraction faite du sujet : — « Je crois avoir trouvé; ce sont des soucis d'argent qui la tourmentent. » En effet, c'était bien cela. Comme plus tard Nora, elle s'était procuré de l'argent au moyen d'une fausse signature, dans un but, il est vrai, moins idéal; non pas pour sauver la vie de son mari, mais, je crois, pour s'acheter un mobilier neuf. Il paraît que le mari fut fort irrité lorsqu'il apprit la chose.

La banalité de cette pauvre histoire suffit à Ibsen, dont l'imagination se mit en mouvement, et il créa ce chef-d'œuvre : *Une maison de poupée*. Il la transforma si bien, qu'elle put devenir l'expression adéquate des idées nouvelles sur l'indépendance de la femme qui l'avaient rebuté tout d'abord, et surtout de l'idée du droit de l'individu, de la femme, comme de l'épouse, à vivre sa propre vie et non celle des autres.

Je vais montrer par un autre exemple comment des personnages imaginaires surgissent chez lui de ses réflexions au sujet d'expériences personnelles singulières.

Un jeune savant, un Danois, que j'appellerai Holm, était un admirateur enthousiaste d'Ibsen, et considérait comme son plus grand bonheur de connaître le maître personnellement. Ibsen appréciait ce jeune homme. Un jour, à Munich, il reçoit de lui un paquet. Il ouvre, et voit tomber un tas de vieilles lettres écrites par lui-même à Holm, et en outre une photographie d'Ibsen, qu'il avait autrefois offerte au jeune homme.

Aucun mot d'explication n'accompagnait l'envoi.

Ibsen se met à réfléchir. « Qu'est-ce que cela peut bien signifier qu'il me renvoie toute cette correspondance ? Il faut qu'il soit devenu fou. — Mais, même s'il est devenu fou, pourquoi me renvoie-t-il lettres et portrait ? — Il n'y a que les fiancés qui agissent ainsi, lorsqu'ils rompent. Il m'aime énormément. Il faut qu'il m'ait confondu avec quelque autre qu'il aime aussi énormément — une femme. Mais quelle femme ? — Il s'est montré à moi autrefois fort emballé pour une demoiselle de Hackendorf. Il a dû l'approcher, et elle doit avoir un père ou un frère qui aura exigé de Holm le retour des lettres et du portrait. Mais pourquoi est-il devenu fou ? »

Quelque temps se passe. Un matin le jeune homme, venant du Nord, arrive chez Ibsen. Il est comme d'habitude. Après les paroles d'introduction indifférentes, Ibsen demande : « Pourquoi m'avez-vous renvoyé mes lettres ? — Je n'ai jamais fait cela. — N'étiez-vous pas en correspondance avec une demoiselle de Hackendorf ? » Lui, très étonné : « Oui. — Ne vous a-t-on pas invité à renvoyer les lettres que vous aviez reçues ? — D'où le savez-vous ? — Vous nous avez échangés, parce que vous nous aimez beaucoup tous les deux. »

Holm parlait d'ailleurs de manière parfaitement sensée. Mais Ibsen ne peut se tenir pour satisfait; il veut savoir au juste ce qui se passe chez ce jeune homme. Il se rend à son hôtel, et prie le portier de lui donner des renseignements sur la manière de vivre de M. le docteur Holm. Le portier répond : « En principe nous ne donnons aucun renseignement sur nos hôtes ; mais vous, monsieur le docteur, en qualité de vieil habitant de Munich, vous avez le droit de demander. En se réveillant, M. Holm demande une bouteille de porto, à son déjeuner une bouteille de vin du Rhin, à dîner une bouteille de vin rouge, et le soir encore une ou deux bouteilles de porto. »

Eilert Lövborg commence à se dessiner dans l'esprit d'Ibsen. Le jeune homme était extrêmement doué, savant distingué, nullement un pédant, spirituel et indépendant; il devient Eilert Lövborg avec des pampres dans les cheveux. Ibsen apprend qu'un soir d'ivresse il a perdu le manuscrit d'un livre. Ce trait passe dans *Hedda Gabler*.

Quelque temps après, Ibsen reçut encore un paquet de Holm : c'était son testament. Ibsen était désigné comme exécuteur testamentaire, et en même temps comme légataire universel.

Seulement les codicilles étaient nombreux : obligations qu'Ibsen aurait à remplir. Pour toutes les filles qui avaient rendu au docteur Holm des services amoureux, des legs étaient spécifiés, entre autres à des dames d'une catégorie plus qu'équivoque : A Mlle Alma Rothbart, à Brême, tant; à Mlle Élise Kraushaar, à Berlin, tant. Des sommes importantes.

En homme pratique, Ibsen fait l'addition, et découvre que le total des legs dépasse de beaucoup le total de la fortune; en conséquence, il refuse l'héritage.

Cependant Diana la Rouge, dans *Hedda Gabler*, pourrait bien provenir d'Alma Rothbart. Et la figure d'Eilert Lövborg prit dans son imagination des contours plus précis.

Il est probable qu'Ibsen apprit en même temps que la femme d'un compositeur norvégien, un soir, à Copenhague, avait brûlé dans un accès de jalousie une symphonie que son mari venait d'achever, parce que celui-ci était rentré trop tard à la maison. Hedda brûle le manuscrit perdu de Lövborg par une jalousie plus complexe.

Enfin, on racontait à la même époque l'histoire d'une dame, belle et pleine d'esprit, dont le mari, fort distingué, s'était adonné pendant un temps à la boisson, et qui, un jour, alors que celui-ci s'était absolument corrigé de son vice, prit plaisir à éprouver son pouvoir sur lui, en lui offrant un petit baril de cognac pour son anniversaire de naissance, après quoi elle se retira. Lorsqu'elle rouvrit la porte, elle vit que son mari avait ouvert le baril. Il gisait sur le parquet sans apparence de vie.

C'était peut-être l'origine de la scène, imaginée par Ibsen, où Hedda incite à boire Lövborg, autrefois adonné à la boisson, afin d'éprouver sa puissance sur lui et de briser celle de Thea.

Ainsi s'est formé, à l'aide de menus éléments de réalité disséminés, un tout immortel.

L'accueil haineux qui fut fait au remarquable et profond drame *Les Revenants*, impressionna fortement Henrik Ibsen. La presse conservatrice en Danemark et la presse libérale en Norvège, avec Arne Garborg et le futur biographe d'Ibsen, Henrik Jæger, en tête, rivalisèrent à qui mieux attaquerait la pièce et son auteur. En Danemark, on écrivit que ce drame était digne d'être jeté à l'égout ; l'auteur était immoral, puisqu'il portait sur la scène une innommable immoralité.

Combien Ibsen, alors âgé de cinquante-trois ans, fut exaspéré par cette attitude du public, un seul fait le prouve : lui qui jamais n'a publié ses pièces avec moins de deux ans d'intervalle, en eut cette fois une achevée au bout d'un an, *Un ennemi du peuple*, qui représente précisément le haineux accueil fait aux *Revenants*. On y voit le médecin d'une station balnéaire qui découvre et publie l'infection des eaux, attaqué lui-même comme une plaie sociale, insulté, poursuivi jusque chez lui à coups de pierres.

On trouve encore, dans le plus important chef-d'œuvre de cette période de sa vie, dans ce magnifique et sombre drame, *Le Canard sauvage*, des traces de l'influence exercée sur le poète par la manière méchante dont il fut traité après la publication des *Revenants*, dans le personnage de Gregers Werle, cette caricature d'un apôtre de vérité. Visiblement Ibsen, après sa grande colère d'*Un ennemi du peuple*, s'est pour la première fois demandé à lui-même si véritablement cela valait la peine, si vraiment c'était un devoir de proclamer la vérité devant des hommes médiocres comme son public, et si le mensonge ne leur était pas absolument nécessaire pour la conduite de leur vie. C'est le même problème que Gorki a posé plus tard dans les *Bas-Fonds*.

Encore dans *Rosmersholm*, qui vient ensuite, se dissimule un ressouvenir de la violente attaque contre *les Revenants*. Rosmer commence par où finit Stockmann ; il veut créer de nobles hommes libres. On le considère d'abord comme résolument conservateur, — de même qu'Ibsen, depuis l'*Union des Jeunes*, passait pour l'être en Norvège ; — mais sitôt que l'on découvre la complète libération de son esprit, il a contre lui les deux partis, et devient comme un proscrit, de même qu'Ibsen, après qu'il eut tourné, avec les *Revenants*, vers un radicalisme qui gênait les libéraux.

L'été d'avant la publication de *Rosmersholm*, Ibsen se rencontra avec un noble étranger de grand talent et d'une remarquable beauté, dont l'extérieur distingué ressemblait à celui que l'on doit attribuer à Rosmer. Cet homme avait fait un mariage malheureux, avec une dame, il est vrai, bonne et dévouée à son mari, mais qui intellectuellement ne pouvait pas du tout lui convenir, étrangère à tout ce qui l'intéressait. Il chercha consolation auprès d'une cousine de sa femme. La chose fut connue. La petite presse publia des notes venimeuses au sujet des relations soupçonnées. Il perdit la tête, quitta un beau jour sa maison avec un petit sac de voyage à la main, comme pour une absence insignifiante, mais ne revint jamais, partit pour l'étranger, rendit sa fortune à sa femme, résigna ses hautes fonctions.

Peu de mois après, sa femme mourut d'une phtisie qui avait fait de rapides progrès par suite de son chagrin du bonheur domestique évanoui. Lui et sa seconde femme furent marqués par leurs ennemis du nom d'assassins.

Vous voyez comment le personnage de Rebekka, meurtrière indirecte, et comment le dénouement de *Rosmersholm* est sorti de ces faits.

Si *Un ennemi du peuple* fut une défense, *Rosmersholm* est une confession.

Dans cette pièce aussi simple que profonde, on a vu les plus étonnants symboles. Une association d'étudiants slaves m'écrivit un jour pour me prier de trancher un débat : Hilde représente-t-elle le catholicisme ou le protestantisme ?

C'est une jeune fille norvégienne, plus typique qu'aucune autre dans le théâtre d'Ibsen, et je suis persuadé que, aussi bien que toute autre personne en chair et en os, elle marche sur deux jambes.

Lorsqu'en 1891, Ibsen revint en Norvège après

une absence de vingt-sept ans, il y avait peut-être là des jeunes filles dont l'enthousiasme pour lui prenait un caractère presque amoureux, et vers lesquelles il se sentait attiré. On peut sans doute l'admettre, si l'on songe que, lorsque à cette époque il lut pour la première fois un article sur la passion de la jeune Marianne de Willemer pour Gœthe, âgé de soixante ans, et sur l'essor que prit ensuite la poésie de Gœthe avec le *West-oestlicher Diwan*, cet article produisit sur lui une très vive impression.

Il prit en outre, selon son habitude, quelques traits un peu partout. Un jour, dans l'Allemagne du Sud, une jeune fille lui dit : « Je n'ai jamais pu comprendre que l'on puisse être amoureuse d'un homme non marié. On n'a pas le plaisir de l'enlever à une autre. » Ces paroles ouvraient à Ibsen des perspectives sur l'âme féminine.

Avec divers éléments il créa cette Hilde, la figure de jeune fille la plus lumineuse et la plus originale de son œuvre.

* * *

Mais sur le théâtre d'Ibsen, on peut trouver partout des renseignements. Je vais essayer de dépeindre l'homme, tel qu'il est, ou tel qu'il était dans sa vie journalière. Dans sa jeunesse, attentif, vif, alerte ; très cordial et en même temps très rude, jamais bon enfant, même lorsqu'il était cordial. En tête à tête, enjoué, écoutant volontiers, communicatif, ouvert. Très peu disposé à vivre autrement que seul, et en compagnie nombreuse contraint et souvent maussade. Il n'oublia jamais l'accueil défavorable que ses premières œuvres avaient reçu en Norvège, il n'oublia jamais non plus sa reconnaissance envers l'étranger.

Sa manière de comprendre le monde était optimiste et révolutionnaire. Quelque sombre que parût l'avenir, il conserva la plus vive espérance, la confiance la plus ferme en la vie nouvelle que feraient naître les calamités.

Lorsqu'en 1870, la France gisait saignante et mutilée sous la botte de l'Allemagne, Ibsen, dont les sympathies avaient de tout temps été plutôt du côté de la France, était bien loin de partager l'abattement régnant dans les pays scandinaves. Tandis que les autres amis de la France se répandaient en condoléances, Ibsen m'écrivait (20 décembre 1870) :

« L'ancienne France, dont la force ne fut qu'imaginaire, est en pièces. Si maintenant la nouvelle Prusse factice était brisée elle aussi, d'un bond nous arriverions au début d'une ère nouvelle. Ah! quel vacarme feraient les idées tout autour de nous! Et vraiment il serait temps. De quoi avons-nous vécu jusqu'à présent? Des miettes de la table, dressée par la grande Révolution au siècle dernier. Mais il y a maintenant assez longtemps qu'on mâche et remâche cette nourriture-là. Les conceptions réclament un fonds nouveau, une explication nouvelle. La liberté, l'égalité et la fraternité ne sont plus ce qu'elles étaient au temps de feu la Guillotine. Voilà ce que les politiciens ne veulent pas comprendre, et voilà pourquoi je les déteste. Ces hommes ne veulent que des révolutions partielles, des révolutions tout extérieures. Mais ce sont là de pures bagatelles. Ce qu'il faut, c'est la révolte de l'esprit humain. »

Il ne s'intéressa guère à la liberté comme état conquis, mais comme lutte, comme effort.

On ne s'étonnera donc pas si, avec de telles idées, Ibsen ne se sentit nullement enthousiasmé, lorsque Rome, en 1870, tomba au pouvoir des troupes italiennes. Il m'écrivait alors avec un mélange de verve humoristique et de mauvaise humeur :

« Ainsi donc, on nous a pris Rome, à nous autres hommes, pour la donner aux politiciens! Où irons-nous à présent? Rome était le seul lieu sacré en Europe, le seul où régnait la vraie liberté, l'indépendance de la tyrannie politique. Et la belle passion de la liberté, la voilà morte aussi à présent. Or, je dirai en passant que la seule chose dont je fasse cas dans la liberté, c'est la lutte pour l'obtenir. De la possession même je ne me soucie guère... »

Pour lui, les politiciens sont des gens qui considèrent la liberté comme quelque chose d'extérieur, comme un objet inanimé.

La conception optimiste et en quelque sorte pédagogique qu'Ibsen s'est faite de la douleur explique la chaleur qu'il mit à exiger l'alliance de la Norvège avec le Danemark dans la guerre pour le Slesvig (1864). Naturellement, comme les autres Scandinaves, il fondait son opinion sur la parenté étroite des peuples, sur la parole donnée, sur le bon droit du Danemark. Mais son optimisme lui faisait rejeter au second plan l'utilité même de l'appui qu'on aurait fourni. Je lui disais un jour : « Vous auriez été battus et vous auriez beaucoup souffert. — Sans doute, répondit-il; mais qu'importe! Nous serions entrés dans le mouvement ; nous aurions fait partie de l'Europe. Tout, plutôt que de rester à l'écart. »

Une autre fois, — en 1874 je pense, — Ibsen portait aux nues la Russie.

— Un pays superbe, disait-il en souriant, et cette brillante oppression qui existe là-bas!

— Comment cela?

— Pensez donc au magnifique amour de la liberté qu'elle engendre. La Russie est un des rares pays au monde où les hommes aiment encore la liberté et font pour elle des sacrifices. C'est pourquoi la Russie s'est élevée si haut dans la poésie et dans l'art.

— Si ces bonnes choses sont la conséquence de l'oppression, dis-je, évidemment, nous devons en

faire grand cas. Mais le knout, en êtes-vous enthousiaste? — Je savais alors peu de choses sur la Russie, mais je connaissais le knout. — Supposons que vous soyez Russe. Votre gamin que voilà, — son fils était alors presque enfant, — faudrait-il donc qu'il reçût le knout? Ibsen se tut et me regarda d'un air impassible; puis il répondit souriant: — Il n'en recevrait pas, il en donnerait. Tout Ibsen est dans cette boutade humoristique. Pour changer, les coups éventuels tomberaient en Russie sur les oppresseurs.

Quoique Ibsen lût peu et ne s'orientât pas dans le présent au moyen des livres, il me parut souvent être en une sorte de communication secrète avec les idées qui germaient et fermentaient. Immédiatement après la catastrophe de la guerre franco-allemande, à une époque où rien qui ressemblât à la conception de la Commune de Paris ne pouvait surgir d'un cerveau scandinave, Ibsen, dans une lettre du 17 février 1871, me soumit comme idéal politique des idées qui avaient la connexion la plus étroite avec celles qui, un mois plus tard à peine, quand la Commune eut été proclamée, se firent jour avec une violence sauvage. Il y avait en lui non seulement un dramaturge, mais un clairvoyant.

Peu de chose suffisait pour l'indisposer ou pour éveiller sa méfiance. S'il avait l'impression que quelqu'un voulait s'imposer à lui, sa sauvagerie revenait.

En 1891 j'étais à Sandviken, près de Christiania, avec des peintres norvégiens. Nous nous trouvions bien. Ibsen était revenu à sa patrie. Un jour je dis: « Comme c'est triste pour le vieux, de rester ainsi toujours seul dans son hôtel à Christiania. Est-ce que nous n'allons pas l'inviter? — Qui l'oserait! — Je me risquerai volontiers; je le vois bien tous les jours, et je déjeune avec lui demain.»

Je lui dis: « Nous sommes là quelques peintres et écrivains, qui désirerions vous avoir à dîner. Pouvons-nous vous inviter? — Lui: Combien y en a-t-il et qui? — Je lui dis les noms: Nous sommes neuf. — Dîner en compagnie si nombreuse est contraire à toutes mes habitudes; je ne le fais jamais.

Je lui rappelai que peu de temps auparavant, à Budapest, il s'était laissé fêter bien autrement par cinq cents personnes; je calmai à demi sa méfiance, et obtins la permission d'organiser cette petite fête. Pour lui être agréable, nous retînmes un salon dans l'hôtel qu'il habitait, et il fut prié de fixer lui-même l'heure du repas.

Mais lorsque le bruit se répandit que j'organisais un dîner en l'honneur d'Ibsen, qui était resté si longtemps à l'étranger, je fus assailli de tous côtés par des personnes qui demandaient à y prendre part, et il m'était très difficile de refuser à des familles qui m'avaient reçu aimablement. Je commençai donc, pour ménager les transitions, par avouer à Ibsen qu'une dame avait demandé à se joindre à nous. — Absolument non, fut sa réponse. — C'est une jeune femme, gaie et boulotte. — Je n'aime pas les jeunes femmes boulottes et gaies. — Il paraît que vous avez été autrefois amoureux de sa tante. — Lui, intéressé tout à coup: C'est une autre affaire, elle peut venir.

Cela ne faisait toutefois que dix personnes dont la présence était autorisée, et nous étions peu à peu montés à vingt-deux. J'avais à craindre une explosion.

Le jour fixé j'allai frapper à l'heure dite à la porte de sa chambre d'hôtel. Il me regarda, et me dit, étonné et déjà un peu en colère: — Vous êtes en habit. — Oui, et vous, vous êtes en bras de chemise. — C'est vrai, mais je n'ai pas d'habit dans ma malle. — Moi: C'est effroyable! Nous qui nous étions réjouis comme des enfants de voir un Ibsen en habit, il va falloir nous contenter d'un Ibsen en redingote. — Lui: Cette dame est là? — Elle est là, et encore quelques autres. — Combien êtes-vous? — Vingt-deux. — C'est une trahison. Vous avez dit neuf. Je n'y vais pas.

Ce n'est qu'à force de persuasion que je parvins à lui faire descendre l'escalier.

Lorsqu'il entra, régnait un silence d'attente que sa mine sévère n'engagea pas à rompre. Le commencement du dîner fut pénible. Il fut nécessaire de faire verser le champagne dès le poisson, et de prononcer aussitôt le toast en son honneur, afin d'amener un peu d'animation, si possible. Je dis: « Cher Ibsen, vous avez peu à peu acquis une célébrité si contrariante, qu'il est devenu extrêmement difficile de faire votre éloge. Les étrangers vous ont gâté. Et pourtant, n'est-ce pas, nous vous comprenons mieux que les étrangers, nous qui vous avons apprécié dès la première heure, tandis que les étrangers ne sont venus qu'à la onzième. On trouve dans la Bible, il est vrai, que ceux qui sont venus à la onzième heure ont tout autant de mérite que ceux qui sont venus tout de suite. Mais j'ai toujours compris que ceux de la première heure sont tout de même un peu supérieurs. » Ibsen m'interrompit: « Pas le moins du monde! » Je le priai de réserver ses objections pour le moment où j'aurais fini, je poursuivis, je le louai plaisamment et sérieusement, je parlai du soleil et des étoiles. Tout cela ne servit à rien. Il demeura maussade, et dit seulement: — Voilà un discours, auquel on pourrait faire plusieurs objections, que je préfère cependant ne pas faire. — Faites-les au contraire tout de suite, Ibsen; ce sera bien plus agréable! — Lui: Que je préfère cependant ne pas faire.

Un monsieur assis à côté d'une jolie et excellente actrice, se leva et dit: — Ma voisine me prie d'exprimer à M. le docteur Ibsen les remerciements des dames

du théâtre de Christiania, et de lui dire qu'il n'y a pas de rôles qu'elles jouent plus volontiers, et qui leur soient plus instructifs que les siens. — Ibsen : Je ferai observer à ce sujet que je n'écris nullement des rôles, mais que je représente des personnes, et que jamais de ma vie en travaillant je n'ai eu en vue un acteur ou une actrice. Plus tard il peut être certainement agréable de faire la connaissance d'une dame de talent.

Elle eut le courage de répondre qu'elle n'avait jamais supposé un instant qu'il eût pensé à elle, d'autant moins qu'il la voyait aujourd'hui pour la première fois, et que par le mot *rôles*, elle entendait précisément la même chose qu'il appelait *personnes*.

Ibsen ne se rendait pas compte combien son attitude devait exercer une action déprimante sur l'humeur des personnes présentes. Car lorsqu'on se leva, il dit naïvement : « Voilà une fête très réussie », et il était sincère.

J'ai donné un exemple de sa sévérité. Je vais en citer un qui montre son amabilité et sa malice. Ibsen avait connu une petite fille dès l'âge de six ans, et s'intéressait vivement à l'enfant. Lorsque *Solness* parut, la petite avait douze ans. J'arrivai à ce moment à Christiania.

— Eh bien ! que dit Édith de ma pièce ? — Ce qu'elle dit ! Elle dit ce qui convient à son âge, qu'il n'y a dans toute la pièce qu'une personne honnête, Mme Solness. Elle trouve Hilde abominable parce qu'elle court après un homme marié.

Quelques années plus tard, l'enfant, devenue une jeune fille, vint en Norvège et alla voir Ibsen. Celui-ci, qui se rappelait fort bien la conversation, dit : — Mais c'est ma Hilde qui vient me trouver, exactement comme je me la suis représentée. — Je ne ressemble pas du tout à Hilde. — Si fait, tu lui ressembles.

Il lui offrit son portrait et écrivit derrière cette question narquoise : « A quoi ressemble Édith ? » Il n'y avait rien de plus. — Eh bien, à quoi est-ce que je ressemble ? — Va-t'en à la campagne, restes-y un mois, et reviens ; pendant ce temps-là je réfléchirai pour savoir à quoi tu ressembles. — L'enfant lui rapporta le portrait. — C'est vrai, je vais en écrire plus long. — Et il écrivit : « Édith ne ressemble à personne au monde, Édith ne ressemble qu'à elle-même, c'est pourquoi Édith est si... »

— Qu'est-ce que je suis ? — Je ne le sais pas encore. Il faut que j'y réfléchisse. Retourne à Copenhague, et reviens dans un an. Alors je compléterai.

Vous voyez, dans cette charmante bagatelle, le plaisir d'Ibsen à taquiner, à exciter la curiosité, son besoin d'éveiller l'incertitude et de poser des questions, sa tendance à couper court au moment le plus intéressant ; enfin sa particularité dramatique de remettre la solution de l'énigme, de l'ajourner dans l'avenir.

Lorsqu'il vint à Copenhague pour y recevoir les hommages à son soixante-dixième anniversaire de naissance, il prit avec lui Édith, alors tout à fait une jeune fille, dans sa voiture de gala, pour se rendre à un souper donné en son honneur.

* * *

Tel était, au temps de sa vigueur, l'homme qui maintenant reste solitaire dans son vaste appartement et ne peut même plus faire un tour de promenade ni écrire une lettre, tandis que sa renommée se répand dans le vieux et le nouveau monde.

Dans le Nord, son influence a enrichi la littérature, sans pourtant qu'il ait fait nulle part école. Il était pour cela trop singulier, et la nouvelle littérature de ses compatriotes, dans son épanouissement, trop éloignée de sa nature.

En Allemagne, vers l'année 80, il fut salué comme grand naturaliste au moment où l'on commençait à combattre l'ancien idéalisme, et l'on négligea l'idéalisme dans son œuvre. En tant qu'artiste, on le considérait comme naturaliste ; en tant que penseur, il exerçait une influence dans ce pays uniformisé tantôt par son individualisme, sa foi dans la minorité et l'être isolé, tantôt par son audace révolutionnaire, qui plaisait aux socialistes. Parmi les auteurs dramatiques allemands, Gerhart Hauptmann surtout témoigne très visiblement de son influence. *La Cloche engloutie*, par exemple, rappelle à la fois *Brand* et *Solness*.

En France, Ibsen fut salué comme un grand symboliste par la jeunesse qui inclinait au symbolisme. Le mysticisme d'Ibsen, qui se rencontre jusque dans ses drames réalistes, comme *Hedda Gabler*, — des pampres dans les cheveux, mourir en beauté, — plaisait particulièrement ici. Politiquement et socialement, il fut assez souvent considéré en France comme anarchiste. *Un ennemi du peuple* fut, au moment du procès Zola, applaudi comme une protestation contre l'État et la société.

Il n'existe peut-être pas de meilleur témoignage de la grandeur et de la variété de l'homme que ce fait qu'il a été considéré en Norvège comme un conservateur, en Allemagne comme un naturaliste et un socialiste, en France comme un symboliste et un anarchiste. Dans chaque pays, on ne prêtait attention qu'à un aspect de sa nature. Cela montre combien de facettes jouent en lui.

Lorsque, il y a une trentaine d'années, je commençai à me livrer à des travaux de quelque étendue, Ibsen m'écrivit : « Gardez une place amicale pour moi et mon œuvre, à côté de ce qui pour vous doit être dorénavant la seule chose importante, parce

que, en esprit et en vérité, c'est votre bien propre.

Il me paraissait alors déjà bien difficile de considérer mon bien propre comme la seule chose importante, et cela m'est encore absolument impossible. Quiconque s'est trempé dans l'ironie de la vie voit trop combien nos efforts sont indifférents et inefficaces. Mais je ne me vante pas de cela.

Le contraire est assurément la condition pour que se développe tout ce qui, d'abord, était replié en nous, et pour que soit réalisé tout ce dont nous portions en nous l'ébauche. La force d'Ibsen a résidé en ceci qu'il a été capable de regarder son bien propre comme la seule chose importante au monde, et qu'il a ainsi donné par son exemple, à tous ceux qui veulent effectuer quelque chose de grand, une indication inoubliable pour découvrir le chemin qui l'a conduit lui-même au sommet d'une perfection accomplie.

GEORG BRANDES.

L'OPINION AMÉRICAINE

SUR LA PRESSE FRANÇAISE (1)

Si de Boston nous passons à Chicago, nous nous apercevons, à la minute, que dans la capitale de l'Illinois le roulement des rotatives ne le cède en mouvement ni en bruit à ce que représentent d'activité dévorante, les mille industries de la cité monstre. Tout n'est-il pas énorme, à Chicago : la hauteur des maisons, la longueur des chemins, la superficie des boulevards, la masse et la dimension des journaux? Ceux-ci ont également la force du nombre. Il en est là plus de cinq cents, qui débitent sans trêve le pain quotidien de l'information et chaque jour expédient vingt millions de livres de papier.

Comme des chênes de haute venue surmontent la population vague des arbres de la forêt par la vigueur du jet et l'abondance du feuillage, ainsi prédominent dans la foule de ceux-là, par l'importance de l'expansion, la luxuriance des ressources financières, la somme globale des annonces et l'intérêt répandu sur la rédaction entière : le *Herald*, la *Tribune* et surtout le *Daily News*. Le premier de Chicago et le troisième des Etats-Unis, le *Daily News* possède une circulation de trois cent trente à trois cent quarante mille exemplaires. On le voit dans toutes les mains, quand tombe le soir. Il a des représentants en tous les lieux du monde et jouit d'un service merveilleusement organisé. D'un de ses rédacteurs, M. Middleton, très au fait du ton et de l'esprit parisiens, comme du mécanisme intérieur de nos plus importantes machines de publicité, nous tenons les considérations suivantes :

The Chicago Daily News.
Chicago, U. S. A.

Avril 1905.

« La raison d'être du journalisme est le fait à répandre, le détail du matin ou du soir mal connu ou ignoré, qu'il s'agit de jeter dans le courant de la vie publique pour qu'on n'en ignore, pour qu'on en cause et... qu'on l'oublie le lendemain, où naîtront et disparaîtront de même d'autres bruits, d'autres riens intéressants. La nouvelle, voilà, quant à nous, l'objet véritable de la presse, puisque, par ailleurs, nous avons les magazines auxquelles incombe le rôle ou le devoir d'approfondir les sujets et de développer les idées.

« Pourquoi, pouvant à notre gré glaner en d'autres feuilles paraissant à New-York, à Boston, à Philadelphie, des renseignements qui n'ont pas de marque et sont la propriété de tout le monde, avons-nous cependant, pour notre journal de Chicago, un correspondant à Paris, en plein cœur de la ville, sur la place de l'Opéra? Pourquoi nous obligeons-nous à payer vingt-cinq mille francs de loyer et plaît-il à l'administration de subvenir à des frais énormes de dépêches, qu'il lui serait assez simple de s'épargner? Tout bonnement, parce que notre ambition propre est de ne devoir qu'à nous-mêmes ce que nous apportons à nos lecteurs.

« La nouvelle du jour est de tout ordre, de tout caractère, de toute espèce : ses métamorphoses continuelles lui prêtent des ressources infinies. Locale, étrangère, cosmopolite, elle a de l'étoffe assez pour qu'on y taille sans cesse et que l'esprit du lecteur y retrouve, chaque fois, le piquant et l'attrait de la nouveauté. Aussi attachons-nous la première importance à la bonne organisation de nos services de renseignements, et particulièrement à l'étranger. Vous n'en jugez pas tout à fait de même, si l'on prend pour terme de comparaison la place restreinte que vous accordez (soit dit en général) aux informations de l'extérieur. Celles-ci reçoivent, chez nous, les honneurs de la première page. Il vous paraît bien suffisant de les reléguer à la deuxième ou à la troisième, et encore pour l'y confiner en des alinéas plus ou moins courts, dont le texte sort tout rédigé des agences, de sorte que ce que vous venez de lire dans le *Figaro* ou le *Matin*, vous le retrouvez identique dans telle ou telle autre feuille paraissant à la même heure, ou répétant, le soir, ce que vous avez lu aux premières clartés du jour. Nous donnons, nous, plus de prix à la valeur d'origine, à la propriété des nou-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 24 mai.

velles. Elles doivent, en quelque sorte, porter la marque de la maison.

« Tout au contraire, c'est un spectacle rarissime que de voir aux États-Unis un correspondant français à poste fixe. Je me suis laissé dire que plusieurs de vos journaux : la *Presse*, la *Patrie*, l'*Écho de Paris* se sont associés pour s'attacher un délégué commun les renseignant de New-York. C'est quelque chose, évidemment. Mais nous n'aurions pas l'idée de cette mise en participation d'un service spécial.

« Vous me parlez de l'américanisation à prévoir ou à craindre des organes de la presse européenne en général, et particulièrement française. Nous croyons que notre manière très active de moissonner des nouvelles et de les mettre en vue a exercé une réelle influence, depuis quelques années, sur la presse parisienne, en la rendant plus curieuse, plus chercheuse, plus éveillée. En revanche, nous reconnaissons de bonne foi que nous vous sommes redevables d'améliorations manifestes dans la forme et la présentation des articles. Ce que confessaient, dans votre précédente enquête, les meilleurs écrivains des journaux allemands, autrichiens et anglais, pour les agréments de la forme dont il leur plaît de s'instruire à votre école, nous le prendrons encore très volontiers à notre compte. Depuis un certain nombre d'années, l'œuvre de propagande en faveur de la langue française a gagné beaucoup de terrain en Amérique. Dans notre enseignement, celle-ci s'efforce à prendre le pas sur le langue allemande, qui s'y pousse et s'y défend très ardemment. Un nombre toujours croissant d'Américains s'appliquent à la connaissance de votre idiome et de vos productions. De sorte que notre journalisme s'en trouve influencé. On estime avant tout indispensable, aujourd'hui comme hier, de reproduire les choses rapidement et exactement. Mais on laisse venir à soi peu à peu, dans les journaux de New-York, de Chicago, de Boston, quelque chose de l'esprit, du savoir-faire français. L'éditorial hausse de ton et grandit d'importance. On en sent mieux la valeur dans les salles de rédaction et parmi le public. Il en ressort une notion d'autorité qu'on n'y cherchait pas autrefois. C'est un élément transformé dont nous devons le bénéfice non à la presse anglaise, mais bien à la presse française avec laquelle nous avons ainsi échangé comme un contre-courant d'influence, où des deux partis chacun trouve son avantage.

« LAMAR MIDDLETON. »

* * *

La force des souvenirs d'un passé de gloire, très parlant à l'imagination, aussi bien que la direction de nos curiosités actuelles, tourne à présent nos regards vers la capitale de la Pensylvanie, berceau des libertés américaines. C'est dans cette ville historique que le Congrès des 13 colonies fonda l'acte d'indépendance, en 1773. C'est à Philadelphie que Franklin créa les journaux d'Amérique, qui ont gardé le plus longtemps l'âme et le caractère des premières traditions républicaines. Et l'on ne saurait tracer une esquisse un peu développée du journalisme contemporain, aux États-Unis, sans y réserver une bonne place à des publications comme le *North American*, *The Public Ledger*, et surtout *The Inquirer*, dont la circulation dépasse de beaucoup la limite régionale. Le dernier directeur du *North American*, — jusqu'à ce qu'il eût changé de mains, tout nouvellement —, M. Morton Mac Michaël nous donne là-dessus quelques détails spéciaux, utiles à relever en leur simple précision.

2 mai 1903.

« Jusqu'à ce jour la presse philadelphienne fut conduite par des lignes très conservatrices et très sérieuses. Il y a seulement une année ou deux, on n'y connaissait point les fureurs d'un reportage extrême, surchauffé aux hautes températures de certains organes new-yorkais. L'élément sensationnel y était hors d'usage.

« Le *North American*, le doyen des journaux en Amérique, était demeuré jusqu'alors l'un des organes les plus sérieux et les plus dignes. Durant un demi-siècle et davantage il avait été la propriété de la famille Mac Michael, le père, le fils et les petits-fils en ayant été tour à tour les éditeurs ou les directeurs. Vendu récemment par le plus jeune de ceux-ci, qui l'avait dirigé en dernier lieu, à Wanamaker, le grand industriel, il rompit du même jour avec les habitudes de modération et de dignité, dont il avait tiré honneur pendant cent vingt-cinq années.

« Le *Public Ledger*, de son côté, a été rendu fameux par le millionnaire philanthrope George W. Childs. Il était de tous le plus avantagé, ce journal, pour le succès qui peut être fait à la stupidité profitable (1). Les bénéfices nets de son exploitation sont de cinq mille francs chaque jour, presque deux millions à l'année. Et pour quoi lire ? Des colonnes effroyablement vides et ennuyeuses ! Le *Public Ledger*, vendu aussi depuis peu à son propriétaire actuel, a subi beaucoup de changements entre les mains de son nouveau maître. Mais il ne réalise plus autant de profits limpides que du temps où sa stupidité (je répète le mot) saturait les citoyens de Philadelphie de

(1) M. Mac Michaël le dit plus crûment : *The Public Ledger*, made famous by that philanthropic millionnaire the late George W. Childs as the most successfully stupid journal (or stupidity successful journal).

l'espèce de nourriture journalistique qu'ils recherchaient.

« Aujourd'hui l'étoile de première grandeur dans le monde de la presse philadelphienne est *The Inquirer*, qui sous la conduite des Elverson est arrivé à conquérir la situation prédominante, en influence, prospérité, circulation. Quand James Elverson l'avait recueilli, ce n'était qu'un monceau de cendres, sur le point de s'éteindre complètement. Maintenant, c'est un brandon qui flambe et resplendit, au foyer du journalisme.

« MORTON MAC MICHAEL. »

Comme nous l'avons pu constater, M. Mac Michael n'a voulu que nous indiquer en critique la situation respective des principaux organes de la Pensylvanie. S'il eût été à sa convenance de toucher aussi, en passant, le point essentiel de notre enquête, le degré d'influence qui revient aux journaux français dans la vie intellectuelle de Philadelphie, il n'eût pas manqué sans doute de marquer ce fait digne de remarque que, dans cette grande cité industrielle, les gazettes quotidiennes ont eu longtemps avec les nôtres des ressemblances de fond, qui provenaient de la communauté des origines, au temps où les premiers-nés des journaux d'Amérique, s'ouvrait aux idées de notre Révolution, se modelaient sur l'esprit et la forme du journalisme français.

* *

A cette place devrait maintenant figurer, comme un complément des lettres de New-York, l'article annoncé de M. Henri Dumay, correspondant parisien du *World*, hier chargé de la rédaction en chef du *Petit Bleu* de Paris, et par une double expérience éclairé mieux que personne sur le fort et le faible des deux systèmes de journalisme mis en présence : celui de la grande presse informatrice et la manière locale où prédomine, à l'exclusion parfois de certains avantages essentiels et pratiques, le sentiment persistant de l'art, l'amour du style et le goût littéraire. Très sympathiquement disposé à fournir une contribution efficace aux résultats de cette tentative d'enseignement international, M. Dumay avait pris la question très au sérieux.

« J'aimerais, — nous écrivait-il dans les premiers jours de mai, — j'aimerais avoir permission entière d'indiquer nettement par quelle suite de constatations je me suis acheminé aux idées que je professe sur votre sujet d'enquête. Car, en général, les esprits sont conformés de telle sorte que des choses qu'on leur soumet à l'état d'idées pures, sans arguments et sans exemples, il ne résulte rien pour l'avancement général. »

Le débat en forme qu'on nous laissait entrevoir ne pouvait que sourire à nos intentions et à notre espérance d'apporter le plus de clarté possible, dans le pour et le contre d'une question terriblement difficile, où chacun apporte avec soi, et malgré soi, des prédispositions inévitables à rehausser de préférence l'esprit de la race à laquelle il appartient, la supériorité de la méthode dont il a l'habitude ou l'excellence des productions en faveur dans le rayon de sa personnelle activité. Malheureusement, au moment de livrer à la composition la suite des opinions américaines, une autre lettre, qui n'était pas la réponse désirée, est venue détruire l'effet de la première et renverser notre attente.

Villa Bonna
Montarina Lugano.

« Cher confrère,

« Tandis que je suis à ma table, écrivant en conscience ma réponse à votre questionnaire, plusieurs de mes collaborateurs, appelés ici pour divers travaux en cours d'exécution, me démontrent clair comme le jour que cet article serait susceptible de provoquer dans le monde de la presse, tant en Amérique qu'en France, des polémiques périlleuses, et que la prudence commande de ne leur fournir point l'occasion de se produire. Si mes intérêts étaient seuls en jeu, je ne vous demanderais point d'excuser cette petite reculade, mais comme il s'agit d'intérêts communs, que je ne me reconnais pas le droit d'aventurer, j'espère que vous me pardonnerez les motifs imprévus de mon abstention.

« HENRI DUMAY. »

Nous avons, par dépêches ou par lettres, reçu plusieurs réponses comme celle-ci, déclinant les responsabilités qu'entraînerait une participation vraiment effective à cette sorte de tournoi d'opinions, engagé sur un terrain trop glissant. L'un des correspondants étrangers les plus considérés à Paris nous écrivait, dans une même intention, sympathique et négative à la fois :

« Je ne pourrais, en ce moment, discuter de ma propre initiative l'objet de votre étude. Je me crois obligé à des réserves, que commandent ma situation et ma profession ; et la presse parisienne me paraît traverser actuellement une crise si pénible, que l'heure serait mal choisie pour moi d'ajouter aux résultats de votre enquête des observations critiques que je ne pourrais cependant pas supprimer. »

De quels péchés si lourds et si malaisés à trahir publiquement avons-nous donc la conscience chargée, notre conscience professionnelle ? De quels dé-

lits de presse si graves et si critiquables aurions-nous à passer condamnation, en face de jugements fermes et motivés? Réellement, si pour suppléer au silence ou à la réserve de nos correspondants on voulait bien entrer comme de force dans leur pensée et, à la place de ce qu'ils n'ont pas dit, avancer ce qu'ils auraient pu dire, on n'aurait pas à faire montre d'une perspicacité bien merveilleuse pour pressentir à peu près le fond des choses, tant au point de vue américain qu'européen. Ce seraient, je suppose, l'insuffisance et la lenteur relatives de nos communications étrangères, les tendances d'un égotisme parisien trop cher à soi-même, la distribution défectueuse des éléments commerciaux et financiers s'entremêlant, comme par une confusion voulue, avec les éléments d'information proprement dite.

Par contre, on n'aurait besoin non plus d'une grande contention d'esprit pour s'apercevoir que les journaux américains, à leur tour, seraient reprochables, à plus d'un égard, et particulièrement sur l'abus effréné qui se commet chez eux du reportage à la vapeur, avec tout ce qu'il entraîne d'informations inexactes, de nouvelles précipitées ou notoirement exagérées. Nous parlions tantôt du *World*, le très puissant journal de New-York. Nous allons citer, à ce propos, le témoignage qualifié de son créateur même, équivalent à une réponse directe.

Il n'y a pas longtemps, un collaborateur du *Daily News* était allé trouver le célèbre industriel littéraire, Joseph Pulitzer, de passage à Londres. Directeur du *World*, dont le tirage quotidien excède souvent un million d'exemplaires, il détient avec son concurrent, M. Hearst, la royauté de la presse à New-York. « D'où vient, lui demandait son interlocuteur, la prospérité de votre journal?

— La principale différence entre ma gazette et la presse européenne, répondait-il en substance, consiste en ce que nous donnons moins d'*opinions* que vous et plus de *nouvelles*. Nos dépêches télégraphiques sur les événements européens prennent beaucoup plus de place dans notre journal que dans les vôtres. Et permettez-moi d'ajouter que nos dépêches à nous sont choisies avec plus de soin. Vous insérez pêle-mêle toutes les élucubrations de vos correspondants. Vous imprimez religieusement leurs opinions, qui ne consistent la plupart du temps qu'en vagues racontars et « en bruits qui courent ». Rien de tangible, rien d'actuel dans tout cela. Nous autres Américains, nous voulons des faits. Que nous importent les spéculations philosophiques des correspondants? Nous voulons savoir ce qui se passe au moment où nous nous trouvons. Et puis, vous faites toujours trop long. Par exemple, il ne nous viendrait jamais à l'idée de consacrer trois colonnes, chaque jour, aux délibérations du Parlement, pendant toute la durée de la session. Nous donnons en quelques lignes l'essence des discours et des décisions. Et cela suffit à nos lecteurs. »

PULITZER.

Nous citons sans plus de commentaires une formule de direction, que nous sommes loin d'estimer comme une doctrine exemplaire du rôle intellectuel et moral qui convient à la presse.

Pour terminer avec l'état d'opinion régnant aux États-Unis, M. Théodore Stanton, ancien représentant, à Paris, de la Presse associée de New-York, nous écrit :

22 avril 1903.

« Cher monsieur,

« En comparaison du journalisme américain, la presse française a au moins deux côtés faibles. Je ne dirai rien de ses côtés forts, parce qu'ils sautent aux yeux, avec ce qu'ils ont d'originale individualité.

« D'abord, géographiquement parlant, le rayon dont elle dispose semble étroitement circonscrit. Hors de Paris, on croirait qu'il n'existe pas de grands journaux en France. Je sais bien, et tout le monde sait qu'il y a à Marseille, à Toulouse, à Lyon, à Bordeaux, des feuilles quotidiennes telles que l'excellente *Dépêche de Toulouse*, dont le tirage est très gros, qui comptent des milliers et des milliers de lecteurs dans leurs régions respectives, et dont les mérites de composition ne sont plus à contester. Mais, si appréciables qu'en soient les éléments d'activité, peut-on mettre en parallèle ces organes provinciaux avec les puissants journaux d'une dizaine de villes américaines? Aux États-Unis, les potentats de la presse ne se trouvent pas qu'à New-York. Ils règnent aussi bien à Chicago, à San-Francisco, à Philadelphie, et rivalisent à armes égales sur les points les plus éloignés de cette vaste contrée.

« Du fait qu'il n'y a qu'un centre de journaux français et que ce centre fixe est à Paris, résultent des effets désastreux pour l'influence de la presse en France. La plupart des journaux, qui vraiment comptent, se trouvant entassés dans la capitale, s'entre-gênent considérablement. De sorte que les plus florissants sont pauvres en comparaison des grands organes de New-York, par exemple. Or, qu'y a-t-il de si insuffisant dans ce monde moderne qu'une administration de gazette, où le nerf des affaires manque de ressort? Lorsque l'administration n'a pas les coudées larges, la rédaction s'en ressent; elle perd de ses moyens et de son initiative, et le journal languit.

« S'il existait en province une dizaine de journaux de premier ordre, avec des caractères bien tranchés et qu'il n'y en eût à Paris que cinq ou six d'importance égale, la presse française exercerait sur l'opinion publique une influence aussi grande que celle dont jouit la presse américaine, aux États-Unis.

« Votre dévoué

« THÉODORE STANTON. »

Toutes fondées qu'elles soient en elles-mêmes, ces réflexions de M. Stanton, le doyen des représentants du journalisme américain à Paris, prêteraient de la marge à la contre-critique. On pourrait leur objecter que le nombre des journaux, dans l'Amérique du Nord, est de beaucoup supérieur au nôtre; que, si en réalité trop de nos publications, petites et grandes, s'entremêlent et se heurtent, cherchant à se surmonter mutuellement, il n'en est guère que cinq ou six qui jouissent de la vogue; que les divisions de partis et de groupes politiques s'étant fort atténuées et les querelles politiques ayant beaucoup perdu de leur ancienne âpreté, on voit constamment les mêmes feuilles, très achalandées, circuler indifféremment dans toutes les mains; que les raisons d'inégalité financière si marquée entre le budget de nos gazettes et celui de certains quotidiens de New-York ou de Chicago tiennent à d'autres causes qu'à la centralisation plus ou moins effective des unes et à la diffusion plus ou moins large des autres, puisque les chiffres de tirages sont à peu près équivalents; et que cette inégalité, en effet, s'explique simplement par la masse supérieure et plus productive des annonces. On pourrait faire remarquer encore. . Mais ce serait entamer une polémique inopportune. Il sera mieux au goût de nos lecteurs de poursuivre l'exploration commencée à travers l'immense continent américain et de cueillir des impressions en route.

* * *

Le temps presse. Nous franchirons à vol d'oiseau la distance comprise entre les États-Unis, au sud, et les terres de la baie d'Hudson, au nord et à l'ouest, pour prendre contact avec la Nouvelle-France et expérimenter sur place les sentiments, que nous ont gardés nos frères lointains du Canada.

On parle volontiers des choses de France au Canada. On en écrit avec abondance. Nous aurions de quoi prendre dans ce pays où, sur sept cents journaux, les trois quarts sont rédigés dans notre langue. Notre dossier regorge d'effusions généreuses à l'égard de la France, entremêlées de quelques plaintes, cependant. Quoique, en théorie et de fait, l'attention soit très occupée, chez nous, du développement et des ressources du Canada (1), et que le nombre des immigrants français aille en s'y augmentant de jour en jour, on nous reproche encore là-bas de n'en pas savoir assez.

« Vous ne connaissez pas notre forme de gouvernement, c'est-à-dire son fonctionnement, vous ne connaissez pas nos institutions », nous lance par la voie du dernier courrier l'un de nos correspondants franco-canadiens, M. F. V. Lafond, un bibliophile passionné, le Lovenjoul de Montréal. Et, à son tour, l'une des plumes féminines les plus appréciées dans la partie française du Dominion appuie de la sorte sur cette impression mêlée de gronderie et de blâme :

Montréal, 5 mars 1902.

« La presse française jouit, au Canada, d'une autorité absolue. On ne dit plus : Rome a parlé, mais la France a parlé, et chacun s'incline, quand la grande voix de Paris a prononcé en matière d'esthétique, de sociologie, de morale, voire même de haute politique. Nos journaux se font les imitateurs très disciplinés des gazettes françaises, lorsque même ils ne se contentent point d'en être les copistes inconscients, découpant avec une sorte de belle impudeur enfantine les plus brillantes chroniques parisiennes pour les offrir en gourmandise à leurs lecteurs. Il paraît si commode de trouver la table mise et de s'y servir à souhait! Cependant, quelques-uns de nos journaux fraîchement nés ont pris des forces et de l'indépendance. Ils commencent à battre des ailes et à voler de leur propre et libre essor.

« Nous n'éprouvons aucune hésitation à proclamer la supériorité de la presse française sur la presse anglaise et américaine, aboutissant d'ordinaire à ces sortes de gazettes lourdes et brumeuses, où l'idée paraît chétive, étouffée sous le poids des volumineuses éditions, dont le papier constitue souvent la principale valeur. L'esprit de mercantilisme, l'égoïsme d'une civilisation extrémiste n'a pas encore contaminé, nous semble-t-il, le vrai journalisme français, encore ouvert et accessible aux impulsions généreuses.

« Quelques voix discordantes de bourgeois à l'humeur rechigneuse, habitués à se plaindre de tout et de rien détonnent sur l'admiration générale; des censeurs accusent la presse française d'être légère et versatile. Ils lui reprochent de brûler le lendemain ce qu'elle adorait la veille, et de manquer de pondé-

1. Les *Débats*, le *Temps*, l'*Écho de Paris*, l'[illegible] *français* sous la plume de Paul Leroy-Beaulieu et à l'[illegible] de Nantes publiaient récemment, comme par effet d'une attention commune, des articles ou des correspondances bien informés sur la mise en valeur et le peuplement des régions canadiennes.

ration. Nous fermons l'oreille à ces critiques et ne voulons pas les entendre. Mais il en est une dont chacun sent la vérité et qu'il faut bien traduire, parce qu'elle nous touche au cœur sensiblement. Nous blâmons la presse parisienne et départementale de tenir la population dans l'ignorance absolue du sort de trois millions d'hommes, qui luttent depuis deux siècles pour la conservation de leur nationalité, de leur idiome, de cette langue qui est la vôtre. Pourquoi la plaie de ton cœur, ô France! s'est-elle sitôt cicatrisée, depuis que l'Angleterre t'arracha la Nouvelle-France si belle, si riche, si généreuse? Et nous l'aimons, pourtant, l'oublieuse patrie, nous portons ses couleurs, nous bégayons son langage, nous admirons ses poètes, nous suivons en pensée ses journalistes. Les mères canadiennes, comme les vestales antiques veillent sur le feu sacré des souvenirs... Vous ne le dites pas assez au peuple français, qui ne connaît de nous que ce que lui racontent, au retour, des errants, qui passèrent en notre pays. Aperçus hâtifs, vision obscure, ethnographie superficielle. Des informations puisées à la source sur nos mœurs, nos sentiments, nos aspirations invariables, deviendraient pour vos lecteurs un critérium de vérité, en même temps qu'elles nous donneraient à nous l'orgueil de nous sentir aimés et protégés par la mère patrie.

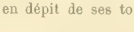
« ÉVA CHRÉÉ. »

Je ne sais quel voyageur comparait, un jour, le Canada à de certaines veuves, qui, après un orageux mariage d'amour, ont trouvé dans une seconde union la sécurité, la paix, les avantages matériels, et y répondent par une reconnaissance suffisante, mais dont le cœur est resté par-dessus tout et malgré tout au volage qui, en dépit de ses torts, sut se faire adorer.

Nous voudrions prolonger notre séjour en cette annexe si importante et destinée à devenir si riche, si peuplée, si puissante, du « vieux pays », comme les Canadiens appellent l'ancienne France. L'espace se resserre, malheureusement. Et il nous faut maintenant mesurer la place où devront s'inscrire les opinions pleines de nouveauté et les sentiments sympathiques, abondamment exprimés au sujet de la presse française, dans les pays de la vaste Amérique latine.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

(*A suivre.*)



ASPIRATIONS [1]

Roman.

Le soir, comme tout le monde était à table pour le souper, on entendit tout à coup le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant le perron et l'ébrouement sonore d'un cheval poussif.

Varegnka et Kolia se levèrent aussitôt et coururent aux fenêtres ouvertes.

— C'est Voronine, s'écrièrent-ils ensemble. Bonjour, bonjour !

— Bonjour, mes enfants! cria d'en bas la voix grave de Voronine. Voyons, qui donc va prendre mon cheval ?

— J'y vais, dit Kolia en s'élançant dans l'escalier.

Son père et sa sœur le suivirent. Tout le monde était heureux de l'arrivée du vieux peintre, sauf peut-être Vera Semenovna qui, sans bouger de sa place, dit d'un air mécontent à Boris, comme si celui-ci eût dû l'approuver :

— En voilà une idée de s'en venir à la nuit! Que vais-je lui offrir, à ce végétarien ? Il mangera des pommes de terre ; il n'y a rien autre chose... Le connais-tu ?

— Je l'ai rencontré une ou deux fois à Moscou, répondit Boris.

On entendait la voix joyeuse de Voronine sous le vestibule :

— Eh bien ! eh bien ! voici mon ami Kolia qui est arrivé ! Et comment cela va-t-il à Moscou, au lycée ? On s'y ennuyait à mourir, hein ?

Il prononçait ce mot *lycée* sur un ton si méprisant et si drôle que Kolia pouffa de rire.

— C'est fini, répondit-il gaiement.

— Comment ? C'est la clôture ? définitive ?

Et Voronine s'arrêta, comme tout étonné, et agitant ses bras.

— Eh bien ! j'en suis content ! Ah ! je suis bien content ! Compliments, compliments ! Viens, que je t'embrasse, mon cher gamin...

Il s'approcha de Kolia, le prit dans ses bras et l'embrassa sur la bouche.

— On t'attend ici depuis longtemps, ajouta-t-il. Il faudra venir chez moi ; tu y verras une jeune fille, une jeune fille telle...

Et, sans achever, il se mit à rire.

Après souper, on passa au salon, suivant la coutume, et Voronine, réconforté, s'y montra encore plus loquace et plus gai. Il demanda à Nicolas Vassilievitch son avis sur le livre qu'il lui avait envoyé et,

1. Voir la *Revue Bleue* des 23 et 30 mai.

sur quelques réticences de celui-ci, il se mit à parler et à s'animer pour de bon.

— Il n'y a que de la négation ? Pourquoi ? s'écria-t-il, si haut, qu'Alexeï, qui desservait dans la salle à manger voisine, loucha de son côté. Mais évidemment, la négation de toutes nos turpitudes. N'empêche qu'à leur place y soit préconisé ce qu'il y a de plus positif au monde : l'amour chrétien... Et toi, l'as-tu lu ? demanda-t-il à tour de rôle à Varegnka et à Kolia. Et vous? continua-t-il en s'adressant à Boris.

— Je l'ai lu, fit Varegnka, tandis que Boris et Kolia répondaient négativement.

— Et voilà la jeunesse ! Cela s'appelle notre jeunesse moderne, notre espoir, notre avenir ! s'écria Voronine indigné. Voyons, vous n'avez pas honte ?

— Mais je n'ai même pas encore vu ce livre, grand-père. Ne vous tourmentez pas, nous le lirons, répliqua Kolia.

— Je sais, je sais, fit Voronine radouci. A toi, Kolia, ce livre est aussi indispensable que l'Évangile. Ah ! quelle force, quelle vérité ! On ne l'apprécie pas encore chez nous, ce grand homme, ce géant; on ne le comprend pas, ni chez nous, ni dans le monde entier, d'ailleurs... Je l'ai rencontré une fois en ma vie, dans une gare de Moscou, et sans plus hésiter je me suis approché de lui, et je l'ai embrassé en lui disant, non point ce que Napoléon a dit à Gœthe : « Vous êtes un homme ! » mais : « Vous êtes un homme... étonnant ! Vous êtes celui qui m'a donné la vie. Vous êtes le meilleur, le plus grand de l'univers... » Parole d'honneur. Ah ! grand Dieu, si je redevenais jeune, si j'avais les dix-neuf ans de Kolia, comme je suivrais cet homme, ses idées, son enseignement. Comme je me jetterais dans la lutte pour le bien, pour défendre ceux qui ont besoin de nous !...

Voronine s'emballait sur son thème favori et, quand il en était à ce diapason et qu'il prêchait ainsi, les jeunes Glebov l'écoutaient avec plaisir et sans l'interrompre. Il aimait à discourir et il y était habitué, aussi bien à Pétersbourg qu'à Moscou, où il avait de nombreux amis qu'il venait voir pendant l'hiver. Il savait cependant aussi écouter quand il le fallait et quand cela en valait la peine ; mais, comme cela arrivait rarement, il préférait parler lui-même. Seule, Vera Semenovna ne prisait point son « verbiage », comme elle disait : d'abord, parce qu'elle n'était en rien d'accord avec lui, et ensuite parce qu'il l'empêchait de causer elle-même, ce qu'elle aimait aussi beaucoup.

Voronine, assis maintenant dans un fauteuil, la tête renversée sur le dossier, les mains sur les genoux, continuait à parler :

— Les voici donc, ces adolescents, assis devant moi : Kolia, Boris Serguïevitch... c'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, répondit Boris.

— Excellents jeunes gens, pleins de force, libres de leurs actions, intelligents... .

— Oh ! combien ! interrompit Kolia.

— Mais oui, mais oui : forts, jeunes, intelligents, bons. Eh bien ! je vous le dis, moi vieillard : si vous ne luttez pas, si, toute votre vie, vous ne vous indignez pas avec la dernière énergie, votre existence ne signifiera rien... La vie, c'est la guerre constante, sanguinaire, contre tout et tous... Et il la faut mener sans la moindre hésitation...

— Mais contre quoi guerroyer ? Voilà ce que je ne saisis pas, demanda soudain, avec une pointe d'ironie, Boris assis sur un divan, un peu à l'écart.

Voronine stupéfait releva ses sourcils et plissa son front. Un instant il considéra son interlocuteur sans mot dire.

— Il le demande, encore ! fit-il enfin en hochant la tête. Il demande, ce cher, contre quoi guerroyer ? répéta-t-il avec une nuance de tristesse. Dites-le-lui donc : toi, Varegnka, et toi, Kolia, bon gamin comme je te connais, dis-le-lui donc.

— Vous le ferez mieux que moi, fit remarquer Kolia.

— C'est bon, c'est bon, repartit le vieillard apaisé. Alors, tu considères, toi Boris, qu'on ne saurait faire la guerre à rien, que tout est pour le mieux sur cette terre, n'est-ce pas ?

Boris trouva singulier que Voronine, le voyant pour la deuxième fois seulement, le tutoyât déjà.

— Non, répliqua-t-il, je ne le crois pas. Certes, il faut lutter contre bien des choses, mais pas contre tout et tous, comme vous l'avez dit.

— Contre tout et tous, car tout et tous, l'univers entier, croupissent dans le mensonge et le mal... C'est pourquoi il faut faire la guerre à tout et à tous. Il faut s'opposer à la *puissance des ténèbres*... Tu sais cela ? As-tu lu ce que c'est ?... A la puissance du mensonge, à la puissance de l'argent, à la puissance de la boue dans laquelle nous nous vautrons, à la puissance des préjugés et des superstitions... Seigneur Dieu ! Et il dit encore que ce n'est pas contre tout qu'il faut lutter !... Regarde : voici pour toi un exemple.

Il montrait Varegnka.

— Elle sait, elle me comprend, elle sait ce que je veux !... Tu peux aller à son école.

Boris se mit à rire d'un air gêné.

— Oui, mon ami... Ne vous refroidissez pas, ne vous refroidissez jamais, vous autres ! Dès vos plus jeunes années, attisez sans relâche le feu qui est en vous, et servez-vous-en pour enflammer le cœur des hommes... Mon Dieu ! quel avenir se dresse devant

vous, devant nous tous, tant que nous respirons encore...

Boris regretta à part lui d'être intervenu et il cessa d'interrompre le vieillard.

— Laissons-le, se dit-il avec condescendance.

Voronine parla encore longtemps, et d'abondance. Tous l'écoutaient, Kolia surtout avec une attention particulière. Jamais les paroles du vieux peintre ne l'avaient touché autant et n'étaient entrées si profondément dans son âme. Délivré du souci de ses études, prédisposé ce soir-là à la joie, à la bonté, se sentant loyal, le cœur pur, l'esprit honnête, et l'avenir grand ouvert devant lui, il sympathisait de tout son être aux idées de Voronine et il était prêt à le suivre partout et sans délai. Impressionnable comme il l'était, il se sentait tout agité, et son existence lui semblait désormais stupide et vaine. Il comprenait la nécessité de la modifier, de l'améliorer, sous peine de penser, comme Boris, que tout est pour le mieux et qu'on peut vivre tranquille à la condition de tout accepter.

*
* *

Après minuit, on alla se coucher. Varegnka était remontée dans sa chambrette, ménagée dans le belvédère. Là, seule, elle se mit à songer à Boris avec un sentiment pénible. Elle se sentait coupable envers son cousin...

« Pourquoi est-il si triste, bien qu'il fasse tous ses efforts pour paraître enjoué ? Pourquoi est-il venu? Pourquoi est-il si maigre et si pâle? Serait-il malade, le pauvre? »

Et, malgré elle, elle se souvint, comme il lui était arrivé bien des fois, de son attitude envers Boris, de l'amour qu'il avait eu pour elle et qui, — elle l'avait su plus tard, — avait été pour lui une cause de désespoir. Et se rappelant comment ce roman avait fini, elle se sentit plus peinée encore.

« Pourquoi, pourquoi est-il revenu? » se demanda-t-elle de nouveau.

Cela datait de deux ans, alors que Boris était étudiant de première année et qu'elle-même commençait à suivre les cours de l'école des infirmières. C'était au début du printemps. Un soir, comme il le faisait souvent cette année-là, Boris était venu chez les Glebov. Il ne s'y trouvait que Varegnka, tous les autres étant absents, à l'exception de Gricha, qui dormait depuis longtemps.

La jeune fille ne se sentait pas bien. A l'arrivée de Boris, elle lisait dans le salon, étendue sur un bas divan du Caucase. Lui était entré comme à l'ordinaire, sans se faire annoncer, privilège dont il jouissait à titre de parent et aussi en raison de la familiarité avec laquelle on l'accueillait dans la famille. Vera Semenovna surtout le choyait et l'aimait.

— Ah! c'est toi! avait dit Varegnka en l'apercevant.

— Eh oui! on peut entrer?

— Oui, je suis toute seule. Je ne me sens pas bien aujourd'hui.

— Cela ne te gêne pas que je reste un moment?

— Pas du tout, répondit Varegnka, rejetant pour se soulever le châle qui couvrait ses jambes.

Elle se souvenait aujourd'hui de l'émotion qu'elle avait éprouvée ce soir-là. Elle avait pâli et s'était effrayée en apercevant Boris, qu'elle attendait cependant, et, à ce seul souvenir, son cœur battit plus fort. Elle s'approcha de la fenêtre ouverte, donnant sur le jardin plein de pommiers en fleurs et s'assit dans un fauteuil. Le ciel était tout étoilé et semblait pâlir. Sous le moulin, près de la mare, un râle d'eau poussait son cri aigu, dominant le bruit monotone de l'eau qui tombait dans le bief et le chant des rossignols dans le jardin.

— Oui, oui, se dit Varegnka comme si elle répondait aux sentiments qui l'envahissaient et cherchait la solution de quelque problème vital. Si satisfaite qu'elle fût de ses occupations, elle se rendait compte que quelque chose d'important lui manquait, l'empêchant ainsi de trouver la paix.

Et les souvenirs du passé commencèrent, d'un courant égal, à défiler dans sa mémoire.

— Oui, cette soirée!

Boris, en s'excusant, s'était assis dans un fauteuil auprès d'elle, tandis qu'elle-même reprenait sa place sur le divan. Il lui parlait de ses études, de ses examens, de cette vie universitaire qui lui pesait; sa voix était étrange, rapide et saccadée, et ses yeux se posaient souvent sur elle. Puis il s'était tu, elle aussi demeurait silencieuse; et tout, dans l'appartement, était muet. Alors, elle s'était tout à coup levée, en disant qu'elle avait envie de jouer. Passant dans la salle à manger et oubliant son indisposition, elle s'était assise devant le piano et avait entamé le *Aufschwung*, de Schuman, le morceau préféré de Boris. Celui-ci l'avait suivie et s'était installé auprès d'elle.

Après la dernière note, elle avait posé ses mains sur ses genoux et l'avait regardé.

— Encore, avait-il dit à voix basse.

Alors, elle lui avait joué un *Nocturne* de Chopin, que tous deux affectionnaient. Puis, ils avaient regagné le salon.

— A présent, me voici bien portante, s'était-elle écriée. Eh bien! je vais t'offrir du thé. Veux-tu?

— Volontiers.

— Avec des brioches, des confitures, n'est-ce pas?

— Mais oui, avec tout ce qui est de règle.

Elle s'était mise à rire, puis elle était sortie pour donner des ordres.

Tous deux, bavardant, étaient restés ainsi jusqu'à minuit. Boris lui avait parlé encore de ses projets d'avenir, de son rêve de vivre et de travailler dans sa propriété de Repievka, où étaient morts son père et sa mère, et de se rendre utile au peuple. Puis il s'était plaint de nouveau, et comme il lui arrivait souvent, de sa vie actuelle, de sa solitude, de l'Université, de la science. A présent, ils étaient assis à chaque bout du divan et, quand ils se taisaient, par le vasistas, les bruits de Moscou ne leur parvenaient qu'étouffés et lointains.

— Il est temps de m'en aller, avait-il répété déjà plusieurs fois, mais sans le faire.

— Reste encore. Bientôt mes parents vont rentrer.

Et de nouveau ils s'étaient tus.

— Non, il faut que je parte, avait-il enfin déclaré.

— Allons, puisque tu y tiens...

Il s'était levé en lui tendant la main. Elle lui avait donné la sienne, qu'il avait serrée fortement, jusqu'à lui faire mal. Et, se rasseyant tout près de Varegnka, sur le divan, il s'était mis à lui parler d'un ton passionné qui l'avait effrayée :

— Qu'il ferait bon rester toujours ainsi, bien près l'un de l'autre!... De te sentir à moi, toute à moi!...

Il l'avait prise dans ses bras, en l'attirant vers lui. Tout d'abord, elle ne s'en était point étonnée et ne l'avait point repoussé.

— Chérie! disait-il d'une voix entrecoupée, en lui baisant la main avec chaleur. Promets-le-moi... A l'instant même, pour toute la vie... N'est-ce pas? dis-le-moi...

Elle l'avait écarté doucement... Et lui s'était repris.

— Eh bien? réponds-moi. Alors je serai heureux et ma vie aura un but.

— Il ne faut pas... Pourquoi? Comment te promettre...

Aussitôt il avait desserré ses bras et s'était levé, pour demander d'une voix altérée :

— Alors, c'est non? Tu ne m'aimes pas? Je me suis trompé?

— Non... seulement..., avait-elle répondu sans savoir pourquoi elle avait prononcé ces deux mots. Elle ne comprenait pas ce qu'il lui demandait, ne savait pas si elle l'aimait et ce qu'elle avait à promettre.

Lui promettre sur-le-champ de devenir sa femme était un tel pas à franchir qu'elle ne pouvait s'y décider ni si vite, ni si simplement. Elle n'avait jamais songé à Boris à ce point de vue. Elle le savait excellent garçon, de bonne conduite, du moins chacun le tenait pour tel, assez intelligent et bien doué, d'extérieur agréable, d'apparence robuste.

Mais, au moment où elle-même venait d'entreprendre une vie indépendante et studieuse, se lier, ne fût-ce que par une promesse qu'elle considérait comme une loi, unir à jamais sa vie à celle d'un autre, cela lui semblait étrange et impossible.

Boris était resté devant elle, pâle, mécontent, semblant attendre. Elle, confuse, s'était tue, ne sachant où poser son regard et sentant qu'elle avait fait quelque chose d'impardonnable. Enfin, Boris avait repris d'une voix irritée :

— S'aimer ainsi serait sot et laid. Comment peut-on aimer sans savoir pourquoi? Du moins, je le comprends ainsi. Si aujourd'hui même nous nous étions promis l'un à l'autre, dussions-nous ne nous marier que quand tu l'aurais voulu, quand cela eût été possible, notre amour eût pu continuer. Car c'était pour moi des plus sérieux... Mais tu ne m'aimes pas...

— C'est si inattendu, avait-elle répondu. Jamais je n'y avais songé.

— Tu n'y as pas songé et tu m'as rendu fou, s'était-il écrié brusquement avec colère. Adieu! je ne suis ni une chiffe, ni un mannequin qu'on puisse manier à sa guise. Je me suis trompé. A n'en pas douter, tu es comme toutes les autres.

Très agité, il s'était mis à chercher sa casquette sur les meubles et, l'ayant enfin trouvée, il s'était rapidement dirigé vers la porte sans se retourner.

— Pour l'amour de Dieu! Boris, un instant...

Il s'était arrêté sur le seuil :

— Tu ne m'aimes pas, avait-il répété avec un geste et d'un ton désespérés. Puis il était parti.

Il avait repris son pardessus dans le vestibule et, ouvrant la porte lui-même, il s'était élancé dans la rue.

Dès qu'elle avait pu se ressaisir, Varegnka s'était précipitée derrière lui. En bas de l'escalier, elle l'avait rappelé, mais déjà il était loin. Une fine pluie de printemps descendait du ciel gris et morne. La jeune fille était restée quelques instants sur la porte extérieure, puis l'avait refermée et, remontant dans le salon, elle s'était jetée sur le divan. Et des sanglots avaient secoué tout son corps.

« Qu'ai-je fait? Dieu, qu'ai-je fait? se demandait-elle. Courir après lui? Aller chez lui? Non, c'est trop tard!... »

Huit jours après, Varegnka avait entendu dire par ses frères que Boris s'était « lancé dans la débauche ». Et il avait continué ainsi tout ce printemps-là, jusqu'à l'automne suivant.

Quelle était cette vie? En quoi consistait-elle? Varegnka l'ignorait; elle ne pouvait ni ne voulait y songer.

« Mais à qui donc en est la faute! » se demandait-elle aujourd'hui pour la centième fois. Et elle se sentit si triste, si malheureuse, que l'envie de pleurer comme l'autre fois la reprit. Elle se leva et, répétant tout haut : « Mon Dieu! mon Dieu! » elle se mit à arpenter sa chambre. Mais pleurer la faute qu'elle avait commise, elle ne le pouvait plus.

Depuis ce jour mémorable, Boris avait cessé de fréquenter chez eux. Tout le monde en avait été surpris et l'on s'était douté que quelque chose avait dû se passer entre lui et Varegnka. En effet, après avoir remarqué leur entente mutuelle, on remarquait à présent leur désaccord. Kolia et André s'étaient alarmés du brusque changement survenu dans l'existence de Boris; mais nul autre que la jeune fille n'en connaissait le véritable motif.

Et Boris était revenu les voir. Il était ici, à la campagne, où il ne s'était pas montré depuis deux ans. Varegnka l'avait seulement aperçu deux ou trois fois à Moscou, chez des amis communs, et une dernière fois, presque à la veille du départ des Glebov pour la campagne. Boris était revenu passer chez eux une soirée, et, au moment où il se retirait, M. et Mme Glebov l'invitèrent à venir les voir à Dolgoïé. Varegnka, pour ne pas garder le silence, ajouta affablement : « Venez donc. »

Il était venu; il était étendu en bas, sur le divan de la bibliothèque, maigre, les joues caves, les yeux pleins de regrets et, comme elle sans doute, songeant, incapable de dormir.

« Ah! mon Dieu! ah! le pauvre garçon! répétait Varegnka tout émue. Et c'est de ma faute, à moi seule. Mais pouvais-je faire autrement? L'aimais-je, alors? »

Longtemps encore elle resta debout, sans abaisser les rideaux de la fenêtre. Et, une fois couchée, elle fut longue à s'endormir. Elle songeait à Boris, à Kolia, si gai et si beau, à sa mère, à Gricha, à Voronine, à ses malades qui, dès le matin, allaient venir pour la visite, à Marinka l'idiote et à ses couches prochaines. Et tout cela se heurtait, se mêlait dans sa tête, l'emplissant d'inquiétude.

*
* *

Le lendemain matin, Kolia crut être très matinal en se levant vers huit heures; mais, arrivé dans la salle à manger, il eut le désagrément d'apprendre par Alexeï que Voronine était parti déjà depuis une heure.

— Trop tard, mon petit barine, — fit Alexeï, occupé à essuyer le piano.

Kolia prit seul son café, comme c'était la coutume à Dolgoïe, puis il descendit sur le perron.

« Belle journée! songea Kolia. Il faut que j'aille aujourd'hui même faire à cheval le tour de Dolgoïé. Grâce à Dieu, le temps ne me manque pas et je n'ai le souci de rien. »

Et de nouveau, sa complète liberté lui procura du bonheur et de la joie. Il ajusta sur sa tête sa casquette neuve d'étudiant et sourit. Mais, chose étrange, à ce sentiment de satisfaction se mêlait une sensation pénible, comme une désillusion ou une fatigue morale, dont il souffrait quand même, bien que toute cause eût disparu, puisque la fin de ses études au lycée lui avait rendu sa liberté. Et, sous cette impression, il disait, plus qu'il ne songeait :

« La journée est belle, c'est vrai, mais qui me rendra les années dépensées au lycée? Tout de même Mischka s'est perdu et, malgré tout, on se sent mal à l'aise; il vous manque quelque chose qui ne reviendra plus jamais. »

— Eh! Kolia! fit tout à coup la voix de Varegnka.

Il tourna la tête et aperçut sa sœur qui s'avançait de son pas léger. Elle venait de la cour et portait des rouleaux et différents autres objets. Kolia lui trouva le visage fatigué.

— Mes malades m'attendent déjà, dit-elle. Je t'en ai parlé hier. Veux-tu assister à la consultation? Boris avait promis de venir, mais probablement qu'il dort encore.

Elle se dirigea vers un pavillon qu'on apercevait à travers les arbres, à deux cents mètres environ de la maison, et dans lequel elle recevait ses malades. Les moujiks le nommaient « l'hôpital ». Après avoir hésité un instant, Kolia rejoignit sa sœur et marcha à ses côtés.

— Alors, tu reçois dans ce nouveau pavillon? demanda-t-il. Et maman ne dit rien?

— D'abord, elle s'y est opposée, mais elle s'est rassurée bien vite. Après chaque séance, je me lave et je me change. Il y a donc moins de danger. Et puis, peut-on se garder contre la contagion? Pour moi, la craindre, c'est comme si on craignait la vie.

Le pavillon était un bâtiment d'un étage, à quatre fenêtres, construit l'an dernier par Nicolas Vassilievitch en partie pour en faire son atelier de peinture, en partie pour servir aux consultations de Varegnka. Devant le perron se tenaient déjà une dizaine de personnes. A la vue des jeunes châtelains, ceux qui étaient assis se levèrent et tous les saluèrent. Varegnka répondit en inclinant la tête et Kolia souleva sa casquette, tout en examinant le groupe. En avant se tenait un vieillard à barbe verdâtre, un bâton à la main. Tout près de lui était la bergère Agafia, avec son fils Vaska, qui portait à la joue une large plaque rouge. Puis c'était Ivan Davidov, long et maigre paysan de Dolgoïé, le bras en écharpe, son cafetan de drap grossier jeté sur ses épaules. Derrière Ivan, deux femmes : une inconnue déjà d'un certain âge, et l'autre;... en croisant soudain ses regards avec ceux de celle-ci, Kolia se sentit pâlir et la respiration lui manqua. C'était Tatiana, la toute jeune femme du moujik Mikhaïlo Pidjac (1), ainsi surnommé parce que, depuis son jeune âge, il avait toujours rêvé de porter un veston; et son vœu s'était réalisé, puis-

(1) Veston.

qu'il était devenu définitivement cocher à la ville. Tatiana était vêtue d'un justaucorps de peluche noire qu'elle portait les jours de fête et qu'elle avait probablement mis pour venir là, d'une jupe de laine verte et d'un fichu rouge; son opulente poitrine, comprimée par un tablier à bavette orné de dentelle, apparaissait dans l'entre-bâillement de sa veste dégrafée; ses pieds étaient chaussés de bottines neuves. Elle jeta vers Kolia, comme autrefois, un regard rapide de ses yeux gris, sourit, baissa d'abord ses longs cils, puis la tête. C'était cette Tatiana, tant remarquée par Kolia l'automne dernier que, lorsqu'il était seul, il se tourmentait de ne pouvoir oublier. Il avait commencé par chercher les occasions de la rencontrer, puis s'était persuadé qu'il l'aimait. Heureusement, il était parti peu après pour Moscou et l'avait oubliée.

Néanmoins, cet oubli n'était que superficiel, puisqu'il venait de s'émouvoir si fort à sa vue. Cela allait donc recommencer? Mais, pourquoi était-elle venue ici?

Varegnka gravit le perron et ouvrit une des portes du pavillon.

— Sais-tu, dit-elle à Kolia, comment nous appelons ce pavillon? C'est l'Académie. Et, à vrai dire, il y a ici trois académies dans une : deux à moi, l'Académie de médecine et l'Académie de musique, et une à papa : l'Académie de peinture.

— Et pourquoi de musique? demanda Kolia qui sentait sa pâleur et craignait que Varegnka ne s'en aperçût.

— Nous y avons installé le vieux piano; le voici... c'est pour mes exercices; on ne peut pas toujours jouer à la maison.

Ils avaient pénétré dans une salle spacieuse et claire, à deux fenêtres; dans un angle, une cloison ménageait un cabinet noir où se trouvaient un divan et la pharmacie. La grande pièce était meublée, outre le piano, de quelques chaises et de deux fauteuils. Sur des rayons étaient posés des livres et des papiers.

La jeune fille entra dans le cabinet, y revêtit un tablier blanc, puis rangea les chaises, ouvrit les fenêtres et revint sur le perron. Un instant après, elle rentra avec les premiers de ses clients, Agafia et son fils. Kolia s'assit à l'écart près de la fenêtre, afin d'assister à la consultation sans gêner personne. Il n'était pas venu dans ce pavillon depuis l'automne dernier et il le revoyait avec plaisir. Par la fenêtre, qui ouvrait sur le potager, il jeta un regard vers les plates-bandes de concombres et d'oignons en fleurs.

« Quel calme, quel bonheur! » songeait-il.

Pendant ce temps, Varegnka examinait avec attention la tache d'eczéma qui marbrait la joue de Vaska.

— Rien n'y fait, Vera Nicolaïevna, disait Agafia. Que n'ai-je pas essayé? Je l'ai conduit chez la bonne femme, j'ai conjuré le sort, j'ai arrosé de la braise, je l'ai frotté avec du goudron, de l'huile... rien n'y fait!

— Au lieu de toutes ces sottises, il fallait me l'amener, fit Varegnka.

— Je n'osais pas, ma petite mère barichnia (1)! Pourquoi déranger? Je pensais que cela allait se passer...

— Ce ne sera rien; je te donnerai une pommade. Tu frotteras deux fois par jour et la tache disparaîtra. Seulement, il faut tenir ta maison un peu plus propre, pour qu'il n'y ait pas de saletés; les lits aussi, tout.

— Je vous remercie... Alors, ça va se passer?... Et là bonne femme, qui me disait que cela resterait toujours. Cela arrive quand on marche à l'endroit où s'est couché un cheval où il y avait un tonneau; alors le même rond se reproduit sur la joue. Et il y en a tant de tonneaux, chez nous.

— Ne dis pas de bêtises, fit sévèrement Varegnka en la regardant dans les yeux. Tu feras beaucoup mieux de laver plus souvent le plancher de ta maison.

— Mais, est-ce que nous savons, barichnia? repartit placidement Agafia en rajustant sur sa tête son fichu de laine sale. Un rond, c'est un rond...

Et elle soupira profondément.

Varegnka entra dans sa pharmacie et remplit de pommade de zinc un petit pot qu'elle donna à Agafia.

— Voici, répéta-t-elle; tu frotteras un peu, deux fois par jour, matin et soir.

La jeune fille la reconduisit jusqu'à la porte. Kolia souriait en pensant à la braise et au tonneau et contemplait le visage calme et sérieux de sa sœur. Celle-ci fit entrer ensuite deux femmes, dont Tatiana. Kolia sentit de nouveau un choc intérieur et se troubla. Les deux femmes, confuses, s'arrêtèrent sur le seuil et saluèrent encore. La plus âgée se tourna vers un coin et fit un signe de croix.

— Bonjour encore, dit-elle avec embarras, en passant sa langue sur ses lèvres et en lissant ses cheveux.

— C'est ta sœur? demanda Varegnka à Tatiana.

— C'est ma sœur, ma bonne demoiselle. Elle est de Kroutchinoé, où on l'a mariée, répondit Tatiana. Elle se plaint toujours de se mal porter; alors, je vous l'amène.

— Et qu'as-tu? demanda la jeune fille à la malade.

Celle-ci remua longtemps ses lèvres sèches et,

(1) Mademoiselle.

après les avoir, à plusieurs reprises, pourléchées de sa langue chargée, elle finit par dire, après un rapide regard du côté de Kolia :

— Voici, Mademoiselle : c'était à Noël; le soir, je suis allé voir ma belle mère... Nous vivons séparés, pour ainsi dire... Alors, j'y suis allée... et le temps était...

— Voyons, dis-moi ça en quelques mots, interrompit Varegnka, voyant à quel genre de malade elle avait affaire. Si on l'eût laissée, elle eût raconté toute sa vie depuis sa naissance, et sans jamais en finir.

— Oui, reprit la femme, quelque peu décontenancée, j'ai mal comme qui dirait au côté, ici, par ici... Alors, recommença-t-elle, j'étais allée chez ma belle-mère, et il gelait, il gelait à tout fendre. Mais, vois-tu, nous venions de prendre le thé à la maison...

— Tu as mal au côté? Et où encore? Es-tu allée voir le médecin communal?

— Ah! ma bonne demoiselle, laisse-moi raconter, fit la paysanne avec un regard navré.

— Je n'ai pas le temps, ma bonne; il y en a d'autres qui attendent. Réponds plutôt à mes questions.

La femme acheva de se désorienter.

— Eh bien! quoi, le médecin? J'y suis allée : il m'a donné des cachets.

— Manges-tu facilement?

— Comment cela, facilement, ma petite mère? Mon cœur ne supporte rien. Ça vous brûle, ça vous creuse les entrailles, et c'est tout. Je ne peux avaler que du thé.

Et la bonne femme loucha du côté de Kolia.

— Y a-t-il longtemps que tu es comme cela?

— Mais voilà, que j'ai dit, depuis Noël. Je me suis donc rendue chez ma belle-mère...

Varegnka l'interrompit de nouveau en lui posant encore quelques questions. Puis, en mots précis et clairs, elle lui prescrivit tout un régime.

— Et des cachets ou des gouttes, il n'y en aura pas? demanda la femme.

— Tu n'as besoin d'aucun médicament. Il te faut seulement une vie bien réglée, et pas seulement pendant un an ou deux, mais toujours. Alors, tu iras mieux. Ne prends pas beaucoup de thé, et pas du tout de kvass (1). Bois du lait avec du pain, mange de la kacha (2) et un peu de pommes de terre. Et, si l'occasion se présente de boire de l'eau-de-vie, sache que pour toi c'est du poison...

— Que dites-vous là, ma bonne demoiselle?... De l'eau-de-vie! Peut-être à la fête, quand les moujiks vous régalent d'un petit verre.

— Non seulement il ne te faut pas en prendre un petit verre, mais pas une goutte. Eh bien! allez avec Dieu! ajouta la jeune fille.

— Nous vous remercions, dit la femme, se retournant à demi et ne pouvant se décider à partir. Elle s'arrêta encore pour demander :

— Alors, il ne faut pas boire beaucoup de thé?

— Pas plus de deux petites tasses, et sans lait. Tu peux prendre le lait à part et le thé à part, répéta Varegnka avec un tel accent d'autorité que Kolia en fut émerveillé.

— Je comprends, dit la femme en se dirigeant enfin vers la porte où l'attendait Tatiana toujours troublée, levant et baissant alternativement les yeux.

Après avoir accompagné les deux femmes, Varegnka introduisit Ivan Davidov, avec son bras en écharpe.

— Qu'as-tu? lui demanda-t-elle. Allons, défais cela.

Ivan, après un nouveau salut à Kolia, se mit à dénouer le chiffon sale qui lui entourait le bras près du poignet.

— J'ai marié mon fils, commença-t-il avec le sourire d'un coupable qui avoue sa faute, et alors, pour dire la vérité, j'ai voulu déboucher une demi-bouteille d'eau-de-vie. J'ai cogné le cul de la bouteille et, comme j'avais déjà bu un peu, la bouteille s'est cassée en mille morceaux, et je me suis coupé au bras. Mais, je ne sais pourquoi, ça continue à me faire mal; même que ça me tire jusqu'à l'épaule.

Après avoir examiné rapidement la blessure, Varegnka alla chercher dans le cabinet noir un tabouret chargé d'un bassin et d'un pot à eau et, d'une main experte, se mit à laver la plaie. Kolia se leva et s'approcha pour voir de plus près.

— Ça te fait mal ici? interrogea la jeune fille en tâtant l'enflure sous laquelle se montraient des abcès. Et ici aussi?

— Ici aussi, répondait Ivan, brièvement et avec soumission.

Varegnka se pencha, fit une pression de ses doigts habiles et, à l'étonnement d'Ivan et de Kolia, elle retira de la blessure un grand morceau de verre.

— Voilà pourquoi ta blessure a persisté si longtemps, dit-elle.

— Voyez-vous cela! Je ne m'en doutais pas, s'écria Ivan, tout joyeux. Je me sens déjà mieux.

— Attends, reprit-elle, je crois qu'il y en a encore.

En effet, après avoir tâté et appuyé encore sur les bords de la plaie, elle en fit sortir deux autres fragments de verre. Alors seulement, elle fut complètement satisfaite, lava soigneusement la blessure avec de l'eau phéniquée, s'assura qu'il ne s'y trouvait

1 Boisson faite d'un mélange d'eau et de farine d'orge qu'on laisse fermenter.

2 Bouillie de sarrasin

plus aucun corps étranger, et enfin banda le bras.

Ivan rayonnait :

— Bien des remerciements, bien des remerciements, répétait-il en sortant avec un grand fracas de bottes. Que vous m'avez soulagé, barichnia ! Je croyais déjà perdre le bras. Je ne me doutais guère qu'il était resté des morceaux.

La jeune infirmière fit entrer ensuite le vieillard au bâton, que Kolia avait remarqué en avant des autres.

— Eh bien ! vieux père ? lui demanda-t-elle. Où est ton mal ?

— Eh ! que dites-vous ?

— Où as-tu mal ?

— Partout, partout, ma petite mère, s'écria le bonhomme, comme s'il avait lieu d'en être fier. Et, branlant la tête, il poussa un gros soupir.

— Mais quoi donc ? questionna encore Varegnka, retenant un sourire.

— Eh bien ! je n'entends pas. Cette oreille-ci, c'est comme si elle n'était pas à moi ; et celle-ci, c'est comme si elle était en fer-blanc.

Et, alternativement, il portait, à chacune de ses larges oreilles, l'une ou l'autre de ses mains hâlées, aux veines saillantes, de vieilles mains de travailleur.

— Et puis ? demanda Varegnka très haut, à l'oreille du vieillard.

— Et puis ? Mais tout, ma petite mère, tout me fait mal, lui répondit-il en criant très fort à son tour.

— Eh bien, vieux père, ce n'est pas commode de te soulager.

— Je sais bien que ce n'est pas commode ; c'est pourquoi je suis venu, fit le vieux en dodelinant de la tête. Donnez-moi au moins un peu de pain blanc. Dans notre pauvreté, nous mangeons toujours du pain noir ; alors, comme on est vieux, on voudrait quelquefois en goûter du blanc.

— C'est bien ; va t'asseoir là, sur le banc. Quand j'aurai fini, je te donnerai du pain blanc.

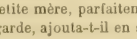
— Bien, ma petite mère, parfaitement, j'attendrai. Que Dieu vous garde, ajouta-t-il en s'éloignant.

Varegnka le suivait lentement, tout en regardant son frère, dont un sourire clair et bon illuminait le visage.

LÉON TOLSTOI FILS.

Traduction de L. HAUPÉRINE-KAMINSKY.

(A suivre.)



AUTEURS ITALIENS D'AUJOURD'HUI

M. E. A. BUTTI

Le conflit acharné qui met aux prises sous nos yeux le matérialisme et le spiritualisme, la Science et la Foi, l'éducation laïque et l'éducation ecclésiastique, ce conflit se manifeste simultanément aujourd'hui dans tous les pays de civilisation chrétienne, catholiques ou protestants, en Angleterre comme en Allemagne, en Italie comme en France.

Toute une littérature déjà, en est sortie. Et par littérature j'entends, à l'exclusion de tous autres écrits, les ouvrages dits « d'imagination » : romans, comédies et drames. Rompant avec la tradition qui exigeait du poète qu'il vécût en dehors des querelles de son temps, nos auteurs, désertant la Tour d'Ivoire, ont pris position, pour la plupart, dans la lutte qui nous divise. Et voilà encore un phénomène qui s'observe un peu partout.

En présence de cet état de choses, on s'étonne qu'il se soit trouvé tout le long du XIXe siècle des philosophes à courte vue pour affirmer que la religion se mourait. Elle a si peu cessé de jouer son rôle qu'elle continue plus que jamais de commander en quelque sorte notre être intellectuel tout entier : « Exposez-moi, pourrait on dire à chacun de nous, vos idées religieuses ou irréligieuses et j'en déduirai, à des nuances près, ce que vous pensez sur le but et le sens de la vie et sur la mort et sur la patrie et sur la société. »

Le problème religieux et les questions connexes, voilà le thème des ouvrages de M. E. A. Butti, l'auteur italien dont nous nous proposons d'esquiser ici le portrait. La biographie de M. Butti tient en peu de lignes. Il naquit en 1868 à Milan et fit ses classes dans cette ville. Très diversement doué, il étudia tour à tour la médecine, les mathématiques et le droit. D'un naturel actif mais irrésolu, il ne persévéra dans aucun de ces domaines. Et il manifesta le désir d'entrer au conservatoire de musique. Mais à cela son père opposa un veto formel. Sur quoi M. Butti opta enfin pour la littérature. Il entreprenait la lutte dans des conditions très favorables. Il avait touché à toutes les idées. Il avait assoupli son raisonnement au régime des disciplines les plus diverses. C'est l'étude de la médecine et celle du droit qui laissèrent, semble-t-il, sur son esprit la plus forte empreinte. De son passage dans les hôpitaux, M. Butti a rapporté le goût des problèmes relatifs aux rapports de l'âme et du corps, une ardente curiosité des énigmes psycho-physiologiques. A l'étude du droit, il doit sans doute sa tendance, parfois fatigante, à disserter et à plaider. M. Butti adore les

idées et, comme tous ceux qui les aiment vraiment, il se plaît à les envisager sous toutes leurs faces. Il met ensuite dans la bouche de ses personnages ces avis ondoyants et nuancés. Et leur langage est si spontané et si logique, que l'opinion personnelle de l'auteur ne se dégage qu'insensiblement.

M. Butti a écrit des romans et des pièces de théâtre. Son œuvre romanesque et son œuvre dramatique forment l'une et l'autre un tout en soi. Dans ses romans, M. Butti se cherche encore. Dans ses drames, sa personnalité s'affirme. Ses romans sont l'œuvre d'un jeune homme très intelligent qui a beaucoup vu et beaucoup lu et qui flotte. Son théâtre est d'un esprit plus mûr, d'un homme qui a pris une certaine position — une position intermédiaire et qui d'ailleurs appelle des réserves — dans le grand combat de l'incrédulité contre la Foi, de la société athée contre la société chrétienne.

* *

M. Butti n'avait que vingt-trois ans quand il publia son premier roman : *l'Automate*. Il y paraît. L'*Automate* est l'œuvre d'un homme extrêmement jeune. Ce roman reflète l'esprit du naturalisme qui s'appela *vérisme* en Italie. Le nom, d'ailleurs, n'y fait rien. Le naturalisme a pu s'affubler dans les divers pays d'Europe de noms différents, les tendances de l'école furent partout les mêmes. L'*Automate*, personnage principal du roman de M. Butti, est conformément à la règle une négation vivante du libre arbitre. Il n'agit pas, il « est agi » et par les passions les plus basses. Il se montre d'une « passivité de bœuf » aux mains d'une coquine qui exaspère sa sensualité et il ne retrouve par accidents son indépendance que pour commettre les pires vilenies. C'est un lâche, un irresponsable. C'est *l'Automate*. Pendant quinze ou vingt années ce personnage a foisonné dans le roman. C'est proprement le « héros » selon la formule naturaliste.

Au point de vue critique, ce qu'il y a de plus intéressant dans *l'Automate*, c'est la première page de ce volume. *L'Automate* est dédié par l'auteur à la mémoire de son père. Cette dédicace-préface contient une profession d'athéisme très explicite : « Si j'avais foi, écrit M. Butti, en autre chose que dans la froide science qui dessèche le cœur, ces lignes auraient un accent bien moins désolé. » Et plus loin : « Je dédie cette œuvre à une ombre privée de vie, pure création de mon esprit. » Voilà un document précieux. Il va nous servir tantôt à mesurer le chemin parcouru par M. E. A. Butti. En attendant, retenons ceci : au moment où il publiait son premier ouvrage, cet auteur n'avait d'autre religion que la science et il ne croyait pas à l'immortalité de l'âme.

On eût sans doute bien étonné M. Butti en lui prédisant à cette date que son deuxième roman porterait tout justement ce titre : *l'Ame*. Entre *l'Automate* et *l'Ame* il y a un abîme. De la négation radicale M. Butti s'est élevé, par delà le doute philosophique, jusqu'au spiritualisme le plus nuageux.

Albert, de qui l'âme tourmentée fait le sujet du deuxième roman de M. Butti, ressemble fort, dans les premiers chapitres, à l'*Automate* Attilio Valda. C'est un individu tout proche de l'animal, uniquement préoccupé d'assurer ses voluptés. Tout ce qui plaît, dit-il, est permis. Étudiant en médecine, Albert ne reconnaît d'autre dieu que le savoir humain. Et dans l'idée de M. Butti ce triste personnage est évidemment une victime de cet esprit scientifique ; en quoi consistait naguère, du propre aveu de l'auteur, toute sa religion à lui-même. C'est la science qui a fait d'Albert un être parfaitement amoral. M. Butti nous l'affirme et il doit avoir ses raisons pour cela. Mais je ne puis m'empêcher, en passant, de verser une larme sur le sort lamentable de la Science. Paie t-elle assez cher aujourd'hui les espérances excessives de ses admirateurs téméraires de jadis ! Ces malédictions sont d'ailleurs aussi peu justifiées que les dithyrambes d'autrefois. Et l'homme du xxe siècle qui médit de la science fait songer malgré tout à ces enfants dont parle Rabelais qui, drus et forts du lait qu'ils ont sucé, se retournent contre leur nourrice.

Mais voici qu'un revirement se produit dans l'âme desséchée d'Albert. Sous l'influence d'une jeune fille qu'il tentait de séduire et qu'il se met à aimer parce qu'elle lui résiste, Albert est initié à tout un ordre de sentiments qu'il se contentait jusqu'alors de nier sans autre souci. Jeanne, la jeune fille courtisée par Albert, souffre d'une maladie nerveuse incurable. Elle a des évanouissements et des défaillances, des hallucinations et des visions. Au contact de cette infirme, la raison triomphale d'Albert s'obscurcit, elle aussi. Un soir, dans un élan d'exaltation étrange, les deux jeunes gens communiquent avec l'âme d'un mort qui naguère avait aimé Jeanne et qui s'était tué de désespoir. Au point de vue purement littéraire, le chapitre consacré au manège nocturne de ce fantôme est une admirable chose. Il suffit à placer M. Butti en fort bon rang parmi les maîtres ès terreurs du roman contemporain, à côté du Maupassant du *Horla*, du Huysmans de *Là-bas* et du Gilbert-Augustin Thierry de la *Tresse blonde* et du *Masque*.

Au lendemain de cette nuit d'épouvante, Albert se réveille transformé. Sa philosophie si hardiment négatrice s'est écroulée comme un château de cartes. Il se prend à mépriser souverainement sa raison, « cette raison vaniteuse, lâchement sceptique et impassible » dont il avait fait son dieu. La matière?

Elle n'est peut-être bien « qu'une hypothèse objective de la sensation ». Et le monde supra-sensible est sans doute le seul vrai, « le seul vrai d'une vérité surnaturelle » (et cette formule, en tout cas, est assez curieuse). M. Butti a toujours aimé la métaphysique. Il en abuse un peu dans cet ouvrage. On y rencontre aussi trop de spiritisme et d'occultisme. Toutes ces diableries finissent par fatiguer. Et puis, n'est-ce pas compromettre la cause spiritualiste que de faire sortir la métamorphose d'Albert d'une crise nerveuse, d'un état physique maladif? Voltaire avait écrit sur un exemplaire de Pascal : *Ægri somnia*. Et il affectait de voir, dans le christianisme de l'auteur des *Pensées*, la chimère d'un détraqué. Avec plus de raison, le mysticisme d'Albert doit être tenu pour un état morbide. Sa foi vous a un air de névrose assez déplaisant.

Je ne cite que pour mémoire un court roman, — trop court pour le sujet qu'il traite, — *l'Immoral;* et j'arrive tout de suite à *l'Enchantement*, le roman le plus parfait de forme qu'ait encore écrit le jeune auteur milanais. Il y a dans *l'Enchantement* un moindre enchevêtrement d'épisodes que dans les récits précédents. Les personnages en sont à la fois plus vivants et plus sains. Il y a autant de passion dans *l'Enchantement* que dans *l'Automate*, mais une tendresse élégante et poétique a remplacé la sensualité effrénée et brutale de naguère.

J'observais, au début de cette étude, que la pensée de M. Butti flotte encore un peu dans ses romans. Le dernier en date marque, en effet, au point de vue des idées, un retour en arrière. Il nous montre, cette fois encore, une conversion, mais la conversion « à rebours » d'un jeune « intellectuel ». Le comte Aurelio Imberido a commencé par vivre uniquement pour son idéal politique, un idéal férocement individualiste et aristocratique. Mais une jeune fille, belle et coquette, vient à passer; et peu à peu Aurelio abdique aux pieds de Flavia tous ses préjugés et tous ses rêves. Les diverses phases de cette lutte, présentées dans une gradation savante, aboutissent à un dernier chapitre intitulé : *le Poème éternel*, où le jeune comte Imberido prononce une palinodie sur le ton lyrique et qui est un des plus beaux « morceaux » de la littérature contemporaine en Italie : « Dans ma sottise, déclare Aurelio à Flavia, devenue sa maîtresse, j'ai lutté comme si tu étais l'ennemie envoyée vers moi pour ma perte par quelque génie malfaisant. » Et maintenant, vaincu, Aurelio savoure sa défaite avec une ivresse qu'il ne goûta jamais au sein de la victoire : « Enfin, pour moi aussi, s'écrie-t-il, a sonné l'heure divine de la Révélation. Pourquoi souffrir? Pourquoi lutter? Aimer, aimer magnifiquement, voilà le secret de la joie. »

De la part d'un idéaliste fervent comme est M. Butti, cette conclusion étonne. Faudrait-il y voir le point de départ d'une évolution nouvelle de sa pensée? Dans une note explicative, M. Butti veut bien nous apprendre que la solution donnée à *l'Enchantement* ne doit pas être regardée comme définitive. Dans une œuvre à venir, nous verrons Aurelio Imberido, « debout sur le cadavre de Flavia, luttant, libre et seul, pour la chimère de la gloire ». Et cette conclusion semblera bien plus conforme au tempérament personnel de l'auteur et à ce que le reste de son œuvre nous apprend sur lui.

* * *

Avec un talent plus conscient, un art plus sûr, une plus grande fermeté de pensée, M. Butti défend dans ses drames les mêmes principes que dans *l'Ame* et *l'Immoral*. M. Butti prend possession de la scène comme d'une tribune où il se carrerait pour réfuter et pour prouver. Cet auteur en a toujours à quelqu'un ou à quelque chose.

Son goût inné pour la littérature d'idées s'est accru dans la fréquentation des dramaturges des pays septentrionaux. L'influence d'Ibsen, en particulier, qui a été si considérable sur les jeunes dramaturges de l'Italie contemporaine (et même sur quelques-uns qui ont dépassé la jeunesse : rappelez-vous M. Giacosa et ses *Droits de l'Ame*) a été profondément ressentie par M. Butti. Non point que l'écrivain milanais ait été pêcher ses idées dans les fiords. M. Butti ne manque pas d'idées par lui-même. Pour un auteur dramatique je trouve qu'il en a presque trop. Et ses idées sont du reste fort différentes de celles d'Ibsen (elles en offrent, le plus souvent, l'exacte contre-partie). Mais l'influence scandinave se découvre chez M. Butti à la nature des problèmes que son œuvre soulève, aux symboles — ils ne sont guère heureux! — qui se glissent dans ses drames, au prurit de prédication dont souffrent ses premiers rôles. Ce que M. Butti, par exemple, n'a point appris à l'école d'Ibsen, — et c'est regrettable, — c'est l'art merveilleux avec lequel le dramaturge norvégien compose ses pièces; c'est l'harmonieuse structure de ses personnages, si concrets en dépit des idées si abstraites et souvent si abstruses qu'ils incarnent. Au point de vue de la facture théâtrale, les expositions d'Ibsen sont des chefs-d'œuvre. Elles sont moins parfaites chez M. Butti. Les individus qu'elles mettent en scène parleraient autrement dans la réalité. Leurs discours ont pour but trop apparent de nous instruire, nous spectateurs, et ces « ficelles » imparfaitement dissimulées nuisent à l'illusion. Sans doute, il y a quelque parti pris dans ce dédain du métier. M. Butti affecte de tenir peu de compte des « exigences de la scène » et des « exigences du pu-

blic », comme il mettait déjà de la coquetterie, dans son livre naturaliste du début, à composer un roman sans l'ombre d'intrigue. M. Butti ne saurait montrer plus clairement que les idées exposées dans ses drames en forment, à ses yeux, la partie essentielle.

Ces idées, on en peut définir assez exactement la nature en leur accolant l'épithète vague de « réactionnaires ». Tous les principes sur lesquels depuis quelque cent ans l'humanité pivote, M. Butti les tient en médiocre estime. Il n'y croit pas. Son œuvre dramatique, c'est en vérité l'inventaire de la faillite de l'idée de progrès à l'aube du xxe siècle.

L'Utopie constate la faillite de la demi-science et aussi (jusqu'à un certain point qu'il est assez difficile de préciser) la faillite de la Science tout court. Ce drame est un commentaire des paroles magnifiques de Pascal : « Ceux qui sont sortis de l'ignorance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre (à l'ignorance qui se connaît) ont quelque teinture de cette science suffisante et font les entendus. Ceux-là troublent le monde et jugent plus mal de tout que les autres. » Le docteur Andrea Serchi est de ce nombre. Son insuffisance scientifique et son idéalisme extravagant ont fait de lui un irréductible utopiste. En présence de « la dégénérescence morbide du genre humain », comme il dit, le docteur Serchi, prescrivant aux grands maux les grands remèdes, s'en va préconisant l'amour libre comme l'unique moyen de salut. Et en attendant le résultat de cette « réforme », il s'applique à faire inscrire dans la loi le principe de la suppression pure et simple des nouveau-nés infirmes ou seulement débiles. La lutte du docteur Serchi en faveur de son utopie n'est pas dépourvue d'intérêt, mais ce drame ne prouve pas tout ce qu'il doit prouver d'après M. Butti. Serchi est un sot, c'est entendu; mais l'esprit d'utopie n'entraîne pas nécessairement, comme c'est le cas chez ce fantoche, l'imbécillité et la bassesse. Très habilement, avec une habileté dont je lui sais mauvais gré (car elle jure avec ses principes), M. Butti a fait de Serchi un grotesque afin d'en avoir plus aisément raison. Sacrifiant sur ce point, avec excès, aux nécessités de l'optique théâtrale qui exige le grossissement des objets, l'auteur nous a montré un utopiste parfaitement caricatural et odieux. Songez donc : cet homme exige l'extermination des nouveau-nés chétifs ! N'y avait-il pas là de quoi déchaîner contre lui dès le lever du rideau une salle de spectacle où les mères de famille siégeaient forcément en nombre? M. Butti a eu le tort, dans *l'Utopie*, de composer avec le public, alors qu'il eût été plus méritoire de triompher en lui faisant violence.

Dans la *Fin d'un idéal*, nous assistons à une autre faillite : celle du féminisme. C'est, de toutes les pièces de M. Butti, la seule où le pastiche d'Ibsen soit évident. Valérie, au sortir de l'enfance, a été séduite par un insigne mauvais sujet, Gabriel Barti, qui l'a abandonnée après l'avoir embarrassée d'un fils. Nul ne connaît, d'ailleurs, la honte de Valérie. On s'accorde seulement à la trouver bizarre. On plaisante son féminisme et sa soif de réformes sociales. Un riche industriel, Adrien, s'étant épris de Valérie et l'ayant épousée, vous attendez bien que Gabriel Barti va revenir. Et il revient, en effet, tel « l'Etranger » dans *la Dame de la Mer*. Impérieux, il réclame son fils. Valérie résiste. Une lutte acharnée pour la possession de l'enfant s'engage, au cours de laquelle Adrien découvre la faute de sa femme. Il s'indigne, il s'emporte; après quoi il se déclare prêt à pardonner; mais Valérie n'entend pas de cette oreille. Féministe, féministe aggravée d'ibsénisme, elle soutient qu'elle n'outrepassa point naguère son droit en aimant Barti avant que de connaître Adrien. (Pourquoi donc alors a-t-elle caché ces amours avec un soin si jaloux?) Un tel langage révolte Adrien, et les deux époux, en présence du « dissentiment de leurs âmes » (vous reconnaissez, n'est-ce pas? la formule ibsénienne), conviennent de se séparer; mais au dernier moment, Valérie courbe la tête : « Pardonne-moi ! » murmure-t-elle. Et Adrien pardonne. Il reprend son rang. Tout rentre dans l'ordre. Le féminisme est vaincu et le bon sens triomphe.

Et c'est toujours la banqueroute de l'esprit moderne qui fait les frais de la tétralogie de M. Butti, *les Athées*, comprenant les quatre pièces intitulées : *le Géant des Pygmées*, *la Course au plaisir*, *Lucifer*, *la Tempête*. Dans l'esprit de négation tel qu'il se manifeste de nos jours, le jeune dramaturge milanais distingue trois éléments essentiels : l'*amour du plaisir*, ou l'idée de la joie de vivre, la *superstition de la Science*, la *croyance à l'idée de Progrès*. Cette division, à vrai dire, paraît arbitraire et incomplète. Il y a autre chose et il y a plus dans l'athéisme d'un Proudhon ou d'un Marx que ces trois « dogmes » -là. Mais peu importe. Seuls nous intéressent, en l'espèce, les termes du défi jeté par M. Butti aux « esprits libres » de ce temps.

La joie de vivre qui fait le thème de la première pièce de sa tétralogie est incarnée dans l'avocat Aldo Rigliardi. « Notre tort, explique Rigliardi, est de considérer l'amour comme une institution, un principe, un sacrement. L'amour n'est qu'un besoin. Il n'est ni plus ni moins que l'appétit. On voit des hommes qui mangent comme quatre et nul ne leur en tient rigueur. » Aldo Rigliardi ne mange pas comme quatre, mais il aime comme dix. Sa rage d'amour est effroyable. Il courtise à la fois sa femme, la couturière de celle-ci, une chanteuse de café-concert, une comtesse. En outre, ce faune a des ambitions politiques. Et il a un programme qu'il

développe à satiété. Assoiffé de volupté pour lui-même, il a du moins cette vertu qu'il voudrait voir participer le genre humain tout entier à ses divertissements. Théoricien du plaisir, Aldo Rigliardi se rattache « naturellement » au parti socialiste. En infligeant à celui-ci une pareille recrue, M. Butti montre bien ce qu'il pense de la Révolution et de ceux qui la préparent.

Rigliardi, cet homme fort, souffre toutefois d'une faiblesse constitutionnelle : il aime sincèrement sa mère, une vieille femme bigote et simple qui croît à la vertu de son fils comme elle croit à son génie. Un hasard révèle à cette pauvre vieille toute l'ignominie de son héritier. Elle tombe foudroyée par ce coup inattendu et ne retrouve un instant ses forces que pour maudire son fils indigne. La mort de cet être si ardemment aimé trouble Aldo Rigliardi au plus profond de sa conscience. Il en vient à apprécier la vertu de la douleur et à comprendre l'impuissance du plaisir à rendre les hommes heureux. Dans son roman intitulé *l'Immoral* M. Butti avait déjà tracé la silhouette d'un viveur qui n'hésite pas à commettre un meurtre pour conquérir la fortune et qui, ensuite, acquitté par le jugement des hommes, trouve dans le remords insinuant et lent le châtiment de son crime : tel Oreste absous par l'Aréopage et déchiré par les Furies. Une solution psychologique de ce genre, solution « à long terme », était impossible au théâtre. Au chevet de sa défunte mère, le remords s'empare de Rigliardi avec une soudaineté qui étonne. Son remords est peut-être sincère. Mais combien de temps cette humeur nouvelle va-t-elle durer? L'invraisemblance de cette métamorphose infirme, semble-t-il, l'enseignement moral qu'en tire M. Butti.

Dans *Lucifer*, pièce en quatre actes, la conclusion se dégage des faits avec plus de rigueur. Ce drame met en présence le professeur athée Alberini, prêtre défroqué, surnommé « Lucifero » par ses élèves, et le professeur Senardi, catholique militant. Lucifero a élevé son fils et sa fille dans la doctrine matérialiste. Et voilà pourquoi cette fille est muette, je veux dire voilà pourquoi elle tourne mal. Le fils de Lucifer, Guido, tourne plus mal encore : il s'éprend de la fille du catholique Senardi. Ces jeunes gens s'aiment et s'épousent malgré leurs parents. Mais leur bonheur est de courte durée. Une maladie foudroyante enlève Mathilde en quelques jours, non sans qu'elle ait eu le temps, toutefois, de se voir mourir et de « comprendre » qu'elle est frappée pour avoir abandonné la bonne voie. Accablé par cette mort brutale, Guido vient de lui-même au christianisme où il trouvera les consolations que la philosophie matérialiste de son père n'a pu lui donner. Tel est cet ouvrage dramatique d'une austère ordonnance, d'une belle sévérité de lignes. Il n'est pas sans offrir quelque analogie avec le roman postérieur de M. Bourget : *l'Étape*, coïncidence toute fortuite, d'ailleurs, et qui prouve seulement l' « actualité » du sujet, en Italie comme en France.

Avec *la Tempête*, nous revenons à la pièce politique. Cette « tragédie moderne » est dirigée — comme déjà *l'Utopie* — contre l'idée de progrès. Elle est censée démontrer que la force et les révolutions violentes ne font point avancer l'humanité d'un pas, thèse singulièrement téméraire! Un simple coup d'œil sur l'histoire universelle ne montre-t-il pas au contraire le rôle immense joué par la Force dans l'évolution interne des sociétés humaines? Le christianisme lui-même, fondé par le plus doux des prophètes, n'a-t-il pas été imposé au monde par la violence? L'aventure qui doit illustrer le paradoxe de M. Butti est d'ailleurs, cette fois encore, peu concluante. *La Tempête* met en scène un propriétaire opulent, terreur de ses fermiers insolvables, qu'un anarchiste parvient à assassiner. Or la disparition de ce mauvais riche ne change rien au cours naturel des choses. L'assassin se voit contraint de prendre la fuite. Et M. Butti conclut que le riche « a vaincu encore » et que « tout est comme avant ». « Tout est comme avant! » Est-ce bien sûr? Je ne sais trop jusqu'à quel point M. Butti prétend nous montrer en César Sieci, le propriétaire assassiné, un personnage sympathique, un capitaliste ordonné, un soutien normal de la société. Ce que je sais bien, en revanche, c'est que ce ploutocrate au cœur de pierre, avec sa conception toute bourgeoise et matérialiste des droits que confère la richesse, m'a paru odieux. Ce que je sais bien encore, c'est que César Sieci, bien qu'on l'ait vu dans une occasion mémorable « prier comme un enfant », se fait de la propriété une idée parfaitement contraire à la doctrine du Christ, comme à celle de saint Thomas d'Aquin, comme à celle de Léon XIII. Et j'ai l'intime conviction que si le nombre des mauvais riches ou simplement des riches implacables du type de César Sieci tendait à se multiplier, on ne pourrait plus dire longtemps encore : « Tout est comme avant!... »

Il est une question qu'on se pose après avoir réfléchi sur *la Tempête*, sur *Lucifer*, et sur *l'Utopie*. Cette question qui a son intérêt, la voici : « Quelles sont exactement les idées de derrière la tête de M. Butti sur les problèmes qu'il soulève? » Son conservatisme ne fait pas l'ombre d'un doute. Son « misonéisme », comme on aime à dire dans son pays, est évident. Mais ce sont là des sentiments purement négatifs. M. Butti montre le danger [illegible] de l'athéisme. Nous lui accordons qu'il fait besogne utile. Mais par quoi veut-il remplacer l'athéisme? Voilà où la pensée de M. Butti n'apparaît plus claire-

ment du tout. Je me trompe. Il apparaît que M. Butti n'est pas croyant lui-même. Hostile au matérialisme athée auquel il répugne de tout son être, il n'ose pas faire acte d'adhésion formelle au christianisme traditionnel.

Cet état d'âme n'est pas nouveau. M. Jules Lemaître l'a joliment défini naguère « la piété sans la foi ». Cette formule résume toute la sagesse de M. Butti et de beaucoup d'autres. L'auteur de *l'Ame* tient pour la religion sans avoir lui-même de convictions religieuses bien nettes. Il se déclare partisan du christianisme, mais il serait bien embarrassé de se définir à lui-même son christianisme. Oserai-je dire que l'image déformée qu'il trace de la religion chrétienne me déplaît fort? Dans *la Course au plaisir*, dans *la Tempête*, les chrétiens de M. Butti ont une âme inculte, médiocre et surannée. Il nous répugne de voir le christianisme représenté par des vieilles femmes à moitié retombées en enfance, prostrées au pied des icônes comme un sorcier nègre écroulé sur ses osselets magiques. Si c'était cela, le christianisme, il faudrait prendre notre parti de le voir mourir. Assurément, il y a un sens à ces figures de vieilles femmes voyantes, humbles de cœur et résignées. Elles montrent combien la religion aide à supporter le malheur. D'autres sont attirés par le côté esthétique du catholicisme, par ses décors pompeux, ses musiques et son encens. Le christianisme de M. Butti est de nature plutôt social et politique. C'est parce qu'il n'aperçoit pas dans la loi nouvelle qui se recommande des hommes un équivalent à la loi ancienne estimée d'origine divine, qu'il rompt si brillamment des lances en faveur de celle-ci.

Mais vous apercevez le point faible de cet échafaudage de dialectique. La religiosité de M. Butti est du pur dilettantisme et son escrime contre les idées modernes se réduit, j'en ai peur, à de grands coups d'épée dans l'eau. Il s'entend fort bien à réfuter, mais au moment de formuler une doctrine positive, il se dérobe. Il n'ose préconiser la solution chrétienne pure et simple. Et il présente lui-même la critique de ses idées et il condamne avec un détachement singulier les tendances qu'il incarne et il se lamente sur son sort : « Je doute du Progrès, écrit-il; les systèmes athées et socialistes me semblent grotesques ou malfaisants, mais je dois reconnaître que mes adversaires ont pour eux le nombre, la force et l'avenir, alors que je ne suis moi-même qu'un lambeau du passé, de ce passé condamné et qui ne reviendra pas. » Voilà dans quels termes découragés s'exprime M. Butti. Tiendra-t-il longtemps encore ce langage? Je ne sais. Mais je ne serais point étonné, après tout, de le voir revenir tôt ou tard au christianisme pratiquant par la pente naturelle que suivirent chez nous MM. Brunetière et Bourget. Une âme ni une œuvre ne vivent pas indéfiniment sur le scepticisme. On a vu, on verra encore des conversions plus inattendues... En tout état de cause, l'évolution ultérieure de la personnalité et de l'œuvre de M. Butti se présente comme un intéressant phénomène d'histoire littéraire et de casuistique morale.

MAURICE MUREL.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les dernières œuvres de Jean Moréas.

Le Voyage de Grèce, par Jean Moréas, éditions de *la Plume*; *Feuillets*, éditions de *la Plume*. — *Symbolistes et Décadents*, par Gustave Kahn; Léon Vanier, éditeur. — *Œuvres posthumes*, vers et prose, par Paul Verlaine; Léon Vanier, éditeur. A. Messein, successeur.

Jean Moréas ou quinze ans après! — Le monde sur lequel il régna est mort, et il subsiste encore, lui, Jean Moréas, héros de la versification patiente, chef sans disciples, roi sans couronne. Il subsiste, et c'est l'heure de le juger.

Son œuvre n'appartient pas au jugement des hommes. Elle lui échappe avec incertitude. Elle est frêle et sommaire. Non pas qu'elle soit indigne de ce jugement : mais elle ne le sollicite plus violemment. C'est déjà une œuvre du passé. Elle est peu significative, je pense, en dépit des généreux efforts qu'on voulut bien accomplir pour lui communiquer un caractère original, elle est peu significative dans l'histoire de la littérature française de ces dernières années.

Jean Moréas, au contraire, est plus représentatif dans l'histoire morale des écrivains à la fin du XIXe siècle. Il est un bel exemple pour nous faire mieux comprendre de quelle façon certains écrivains conçurent leur rôle ou leur mission, et comment ils comprirent sinon leur action nécessaire, au moins leur situation indispensable dans la vie contemporaine.

Jean Moréas ne regarda jamais comme devant être médiocre l'importance de l'homme de lettres ou, si vous préférez, du « gent de lettres ». Quel porte-plume ne lui saurait gré d'avoir à ce point, et sans phrases, par son seul geste et son seul regard orgueilleux, exalté l'écrivain parmi le vulgaire? Jean Moréas naquit en Grèce uniquement pour écrire des œuvres de langue française. Il fut reconnaissant au destin de lui avoir procuré cette inégalable noblesse : et il marqua d'abord ce sentiment de reconnaissance par son respect profond envers lui-même. Voici un poète qui, vingt années durant, s'est désintéressé le plus naturellement du monde de tout ce qui n'était

point la littérature. Il exagéra un peu, en se désintéressant de tout ce qui n'était point sa propre littérature. Il professa par toutes ses attitudes qu'il n'était pas sur cette terre française et démocratique d'occupation plus haute que celle d'écrire des poésies et, à la rigueur, des proses. Et on vit bien qu'il ne doutait pas du rayonnement fatal de l'écrivain sur tout l'univers. Voici un homme, répétons-le, qui a vécu toute sa vie pour la littérature...

Au moins, ce poète ne songea jamais à servir. Il fut imperturbablement digne, et ne sut être, au demeurant, que cela, qui n'est point négligeable. Il persiste encore en sa dignité... Et tant pis si le mouvement du siècle le dépasse et détourne de lui, qui n'écrit point des œuvres socialement utiles, l'attention publique.

Jean Moréas est un être simple, de lignes sobres et harmonieuses. Il vécut et vint à Paris pour écrire, selon les temps, des vers français, et être applaudi grâce à eux. En dépit de la certitude qu'il avait de son propre mérite, il ne dédaigna pas de le voir consacré par l'applaudissement d'une élite recrutée sans ordre. Ce dieu ne balança pas à descendre jusque parmi les humains pour recevoir leurs éloges démesurés. Et il se plut à savoir que les humanités vagues saluaient sa divinité toujours précise et toujours consciente d'elle-même.

Il fut, au reste, traité par le hasard avec bienveillance. On pourrait omettre presque complètement son œuvre fragmentaire et disparate. On pourrait, considérant l'évolution littéraire depuis vingt années, ne marquer qu'à la hâte ses poésies hésitantes... Jean Moréas reste cependant pour le plus grand nombre l'une des personnifications du symbolisme. C'est un grand honneur que de personnifier, même avec inconsistance, l'échec de toute une génération littéraire.

C'est sans droit, au reste, que Jean Moréas usurpe pour la postérité prochaine cet honneur car nul moins que lui ne fut systématiquement symboliste... Il fut perpétuellement mobile, cherchant toujours — en vain — à se fixer dans une imitation. Son âpre désir d'être immédiatement visible à l'œil nu du plus loin qu'on regardât les lettres, le disposa constamment à ne point cultiver un genre de littérature où d'autres appliquaient leurs activités...

Il oscilla donc de la poésie la plus inconsidérément novatrice à la poésie la plus fidèlement traditionnelle. Et il n'est point de Moréas homogène, si on prend soin de lire tous les ouvrages depuis *les Syrtes*, *les Cantilènes*, *le Pèlerin Passionné* jusqu'à *Iphigénie*. Mais leur unité est forte, si on observe les circonstances où cette œuvre fut produite, les milieux où vivait Moréas, habile à se placer au centre du monde littéraire, et à ne s'oublier jamais lui-même.

Considéré l'ensemble, il se peut que son œuvre ne soit, comme son nom, qu'une sonorité futile. L'exemple reste en tous cas d'un poète ayant confiance en lui et en la précellence de la poésie dans la vie universelle.

* * *

Donc Jean Moréas n'a de personnalité que par son bel orgueil impérieux et calme. Dans son œuvre il est seulement un imitateur infatigable et lent à la recherche d'une originalité et qui ne tient même pas à en découvrir une. Tout en ses livres est adaptation, traduction, pastiche. Jean Moréas est moins artiste qu'artisan. Mais il connaît peu à peu toutes les habiletés du métier poétique; il les emploie avec une expérience, un peu lourde, mais que rien ne peut déconcerter. Ce poète né a tout appris de la poésie. L'admiration désordonnée qu'à Jean Moréas voua précipitamment Charles Maurras, rhétoricien perpétuellement excité, ne surprend personne. Elle devait aller naturellement à un poète dont l'art tout entier résulte de la culture savante de quelques procédés. Au moins, le petit livre de Charles Maurras sur Jean Moréas est, en ses proportions réduites, un des monuments les plus curieux de cette critique sans perspective et sans critique qui fait d'un incident littéraire un événement capital dans l'existence des mondes et de quelques vers pour lesquels on éprouve un goût très vif, le résultat indispensable de toute l'évolution intellectuelle d'un pays et la préparation normale de tout son avenir littéraire...

Il n'y avait rien dans le tempérament de Jean Moréas qui le pût pousser à souffrir de ce défaut de perspective et de cette absence de critique.

... Jean Moréas ayant pris naissance en Athènes vers 1856, tomba dans la jeune littérature française au cours de l'année 1882. Il ne se releva jamais complètement de cette chute. Et, comme il triompha à plusieurs reprises par la jeune littérature, c'est à la jeune littérature qu'il reste enchaîné. On a même coutume de déclarer qu'il précisa à plusieurs reprises les aspirations de cette jeune littérature. Et sans doute c'est une erreur; mais elle ne lui est pas désavantageuse.

Jean Moréas fut d'abord symboliste. Il le fut à l'heure où d'autres l'étaient et non pas avec plus d'audace qu'eux, ni plus d'éclat. Si le symbolisme est, en fin de compte, une réaction idéaliste, impétueuse et faible, contre le naturalisme littéraire; s'il est dans la forme une réaction exagérée contre les rigueurs prosodiques de la poésie française, ce n'est point à Moréas qu'il doit d'être tout cela.

Mais après qu'il eut été un poète symboliste, Jean Moréas délibérément travailla pour son propre compte dans l'histoire des écoles poétiques et de la

littérature française. Il créa, dit-il, — et nous n'avons pas de peine à le croire — l'école romane. Chacun peut logiquement, et sans nul inconvénient pour personne, créer une école, si c'est, en vérité, créer une école que d'enrichir laborieusement son vocabulaire par l'emprunt continu de mots discrets à des poètes morts, à des poésies mortes, et imitant Horace ou chantant à la façon de Ronsard, modulant selon la règle de tous les poètes de la Pléiade, s'exercer sans fatigue à des pastiches inertes et corrects.

Enfin, progressant dans son imitation, Jean Moréas abandonne à Malherbe et aux autres poètes classiques le soin de lui fournir une originalité. Et cette troisième manière d'un poète qui n'eut que des manières et fait toujours des manières, pourrait être une nouvelle école, si seulement Jean Moréas n'avait pas omis de l'affubler d'une épithète...

Ne cherchons pas en Moréas un poète qui évolue, se crée un instrument de plus en plus parfait pour exprimer de mieux en mieux ses pensées, ses sentiments et ses impressions... Lorsqu'il se laisse aller à sa nature, il écrit bien simplement des vers comme ceux-ci que nous lisons dans les *Feuillets*, qui ne sont des vers d'aucune école que je sache et qui sont tout juste des vers :

Enfin, sans accroc ni drames,
Sans nous être tant pressés,
Tout à coup nous arrêtâmes
A la station de C...
J'avise une antique auberge
Qu'éclaire un fumeux quinquet :
Malgré ses rideaux de serge,
C'est plutôt un mastroquet.
Mais qu'importe. Je m'attable
Et je soupe hardiment
D'une viande passable
Et d'œufs frais, sur mon serment.
J'eus pour me rougir la trogne
Un excellent picolo ;
Et quant au marc de Bourgogne,
Ça ne valait pas de l'eau.
. . . . . .
Et voilà qu'un soir se passe
— C'est un succès belle —
Dans l'absence de la face
De mes amis de café !...

Non, ne cherchons pas le poète en cet abandon. Tout ce qu'il appellera sa poésie est la manifestation tendue et factice de l'incessante application d'un étranger qui se pénètre de plus en plus du génie français, est de plus en plus imprégné de lui.

Lorsque le Grec Jean Moréas commence d'écrire un vers français, le symbolisme avec toutes ses originalités utiles aux lettres françaises, et ses excès funestes surtout à lui-même, règne sur la jeune littérature. Jean Moréas, sans tergiverser, l'accepte comme la seule poésie possible. Il l'accepte moins je pense à cause de son inspiration idéaliste, qu'à cause de sa forme incertaine et déréglée. Il fait ainsi que tous les étrangers immigrés alors dans la littérature française pour qui le vers libre est l'instrument le plus naturel et le plus maniable, car le vers classique implique un respect de la tradition, un sens de la race, et précisément un génie de la langue française que ces poètes venus du dehors ne possèdent pas, et ne sont pas tous soucieux d'acquérir.

Lisez le courageux, sincère et logique Gustave Kahn. Il proclame : « Le symbolisme dont les premiers livres et revues datent de 1886, ne peut avoir en 1901 accompli son cycle. Il n'a pu en quinze ans ni réaliser tout ce qu'il voulut, ni toucher à tous les points qu'il visait, ni décrire toute sa courbe. » Certes, le symbolisme a-t-il décrit toute sa courbe, doit-il être un mouvement durable plutôt qu'une rapide et violente effervescence ? Jean Moréas, l'un des premiers symbolistes, a moins que tout autre le désir de le savoir et de le prouver. Il a considéré, — son œuvre en témoigne, — le symbolisme comme un mouvement superficiel. Il en a accepté momentanément la forme nouvelle dont il croit doter la littérature française : et il l'a acceptée parce que cette forme était plus commode au Grec mal instruit d'abord de la pure langue française. Quant à son inspiration d'alors, elle ne procède chez lui d'aucune conception particulière de la poésie, ni d'aucune théorie spéciale sur les pensées et les sentiments que la poésie doit enclore. Et il choisit, en ce temps, les sujets généraux dont s'alimentèrent les poètes de tous les temps, et il les développe comme chacun d'eux le fit ; ou bien ce sont des sujets pour ainsi dire scolaires, des exercices d'élève qui ne se répand qu'avec des précautions et de sages développements.

D'autres persévèrent loyalement dans le symbolisme — et comme systématiquement. D'autres s'y attardent par la misère de leur sort, rebelles à la pénétration du génie français, réfractaires à toute syntaxe française, poètes vraiment sauvages, comme celui-ci dont on se demande s'il est plus obscur sous le surnom de Viélé ou plus ignoré sous le pseudonyme de Griffin, et qui n'est admis dans la poésie française comme dans l'ordre de la Légion d'honneur qu'à titre étranger. Moréas, au contraire, se façonne pour une poésie classique. Il est réellement un étranger que son esprit grec, que sa culture attique disposent entre tous à comprendre peu à peu le classique génie français et à se recréer par lui assidûment. A mesure qu'il entre davantage dans la culture française, il s'éloigne davantage de la forme décadente de la poésie symboliste, et du symbolisme lui-même. On dirait que son œuvre suit simplement les progrès de son éducation. Et de l'archaïsme rudimentaire et laborieux de sa poésie romane, cet élève patient, adroit à tous les exercices, arrive aujourd'hui à la pure poésie française dont il reprend la

tradition. C'est parce qu'il connaît enfin la pure poésie française qu'il la cultive, qu'il l'écrit. Et comme il oublia vite le symbolisme d'antan!

Ses admirations mêmes peuvent être recommandées pour leur timidité sans doute très réfléchie à tous les fervents amis de tradition nationale. Nous lisons dans les *Feuillets* ce sobre jugement digne d'un excellent professeur de rhétorique qui a dépassé déjà la cinquantième année de son âge : « N'est-ce pas que pour l'ensemble il n'y a rien dans la poésie française de ce siècle au-dessus de Lamartine et de Hugo? Alfred de Musset, je l'accorde, a mérité plus d'une fois l'admiration du vulgaire; mais lorsqu'on relit ses stances *A la Malibran*, quelques passages de ses *Nuits* ou la sublime plainte du *Souvenir*, on se dit que la troisième place lui appartient. Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle, Verlaine suivent. »

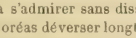
Qu'il continue, cet élève admirable et morne des grands maîtres! Nous aurons toujours le loisir de vanter le goût, la sûreté de son talent d'imitation, puisque, aujourd'hui, c'est au demeurant de nos classiques qu'il s'inspire avec une rigoureuse discipline. On peut aller de ses derniers vers à sa plus récente prose. Partout la même pureté un peu pauvre de la langue, partout!

Et, sans doute, dans l'effort pénible et l'art de cette œuvre disparate qui, d'impuissance en impuissance, arrive à une certaine beauté régulière et froide, d'imitation en imitation aboutit à je ne sais quelle roide originalité, nul rapport ne se distingue avec la réalité contemporaine. Son œuvre se développe toute en dehors de la vie. Elle est d'un bibliothécaire héroïque.

Non certes, non, Jean Moréas « n'est pas un ignorant dont les Muses ont ri ». A peine si quelquefois elles ont pu sourire de la science apprêtée de ce poète livresque, de son labeur difficultueux, de son penchant sublime à s'admirer sans dissimulation.

Puisse Jean Moréas déverser longtemps encore sur le monde ses proses et ses vers, — au compte-goutte!

J. Ernest-Charles.



POÉSIES

Jugement.

SAINT-MARC DE VENISE

Pareille aux os d'un saint dans l'or d'un reliquaire,
Lasse de l'œuvre lourde et du destin précaire,
L'âme en la Basilique enferme son tourment.
Ce qui trouble et décoit, ce qui meurt ou qui ment
Peu à peu dans la paix du silence s'efface,
Et l'âme reste, avec soi-même, face à face.

— Or sur les murs et les coupoles qui lui font
Un sombre firmament vespéral et profond,
S'alignent les récits de l'histoire qui sauve.
Et dans l'obscur miroir de mosaïque fauve,
L'âme se reconnaît et son propre destin.

La voilà dans l'orgueil d'un manteau byzantin,
Comme au jour de l'orgie où, pour couvrir la faute.
Elle égorgea la conscience à la voix haute,
Et, froide, mit la tête exsangue en un plat d'or.
— La voici dans ses jours de recherche et d'effort,
Prophète que tourmente ou Voyant qu'émacie
Un rêve d'âge d'or ou l'espoir d'un Messie.
— Tous les labeurs vécus, tous les bonheurs futurs
Flottent confusément dans la clarté des murs
Où des crépitements de lumière tressaillent.
Et l'on dirait que dans la braise des murailles
Les trois bouches de Dieu soufflent leurs trois Esprits

Puis quand sonne le glas, pour que l'âme ait compris
L'effarement qui fond sur toute chair vivante;
Pour qu'elle ne blasphème, elle aussi d'épouvante
Dans l'agonie et ses suprêmes désarrois,
Voici ses membres nus étirés par la croix
Dans l'effroi que son œuvre et sa mort ne soient vaines.
Mais son sang a jailli en cinq rouges fontaines,
Recueilli par un ange aux grêles ailerons,
Pour le bonheur de tous les âges qui viendront.
Enfin, Esprit qui juge et Puissance qui crée,

L'âme se reconnaît immuable et sacrée,
Assise par delà l'espace et le moment,
Le globe en main, pour le Suprême jugement.
Alors, dans la splendeur tragique et le mystère
D'un soir d'Apocalypse illuminant la terre,
Tout à l'entour flamboie en feu farouche d'ors.
L'âme entend les clairons réveiller tous ses morts.
Son jugement prend dans l'angoisse et le silence
L'impartialité d'un fléau de balance.
Et voilà devant elle, attendant son arrêt,
Le défilé des jours passés qui comparaît.
En un fourmillement qui gonfle l'ombre noire,
Ils montent des tombeaux ouverts de la mémoire;
Avec des cris confus de gloire et de huées,
Ils bruissent pareils aux forêts remuées;
Et la mer de l'Oubli rend ce qu'elle a noyé;
Et chacun, pour qu'il soit justement octroyé,
Selon que sa vaillance en son œuvre fut vraie,
Porte le froment mûr ou la gerbe d'ivraie.

Alors, comme devant la céleste Sion
Le Juge jugera sur toute nation,
L'âme impassible voit, bénit, condamne ou venge.
Puis, d'une part, au fond de la céleste grange,
Les jours laborieux de son passé serein
Rassemblent la moisson joyeuse du bon grain,
Pour la blonde splendeur des futures semailles;
Et de l'autre, elle fait flamboyer les broussailles
De l'ivraie arrachée aux sillons des jours morts
Dans la flamme infernale et rouge du remords.

Jean Schlumberger.

PROSE ET POÉSIE

A notre article sur *les Deux Poétiques*, paru dans la *Revue Bleue* du 23 mai, M. Sully Prudhomme, répond par la lettre suivante, en autorisant la *Revue Bleue* à publier la lettre qu'il m'adresse :

[illegible]

Monsieur et honoré confrère,

J'ai lu avec un intérêt passionné les nobles pages que vous avez publiées dans le dernier numéro de la *Revue Bleue* sous le titre : *Les Deux Poétiques*. J'y suis visé directement et ma fidélité aux principes de notre poétique traditionnelle en ce qui touche les rythmes y est combattue avec autant d'élévation que de déférence. Cette courtoise attaque appelle une réponse.

Permettez-moi de relever une légère inexactitude : ce n'est pas cette année, c'est l'année dernière, que j'ai fait suivre de réflexions personnelles le règlement du concours de poésie qui porte mon nom, mais dont la Société des gens de lettres m'a fait l'honneur d'accepter la gestion littéraire (comportant, bien entendu, l'entière indépendance de ses jugements). Ah! vous avez bien raison de faire vos réserves sur la légitimité d'un crible quelconque interposé entre les œuvres et le libre choix du public! Mais valait-il mieux ne rien tenter en faveur du talent trahi par la fortune? Vous ne l'affirmez pas, je vous en remercie.

La mesure et le ton de votre critique m'enchantent et m'inspirent le plus sincère désir d'examiner avec vous les conditions de l'art des vers, mais je vous avoue que pour aller à votre rencontre je sens le terrain me manquer. Mes habitudes intellectuelles m'éloignent des problèmes qui ne me semblent pas nettement posés. Comment discuter sur le vers avant d'avoir avec précision déterminé ce qui le distingue de la prose?

La prose est susceptible d'une harmonie délicieuse et très expressive; peut-être depuis quelque temps appelez-vous un vers telle forme de langage qui charme l'oreille et que pourtant je persiste à nommer prose.

Avant de condamner les récentes nouveautés introduites dans la poétique, je me suis efforcé de tracer la ligne de démarcation qui sépare ces deux modes du verbe humain. Acceptez-vous ou repoussez-vous la définition du vers à laquelle m'a conduit l'analyse? Si vous la repoussez, quelle autre y substituez-vous d'où puisse se déduire une addition aux rythmes consacrés? Jusqu'à ce qu'il ait été répondu à cette question préjudicielle, je m'abstiendrai de me mêler au débat que vous soulevez, car j'ai maintes fois éprouvé que les disputes fondées sur une opposition de purs sentiments, sur des appréciations qui échappent à toute formule rationnelle, ne produisent de part et d'autre aucun argument profitable à la recherche de la vérité qui est impersonnelle; ce sont de vaines querelles qui ne peuvent aboutir à la conversion d'aucun des deux adversaires aux opinions de l'autre...

Veuillez agréer, Monsieur et honoré confrère, l'expression de mes sentiments tout sympathiques et dévoués.

SULLY PRUDHOMME

* * *

Après avoir lu et relu cette lettre qui devait me causer tant de joie et aussi quelque fierté, signée qu'elle est d'un maître que tous respectent pour la beauté de son œuvre et la dignité de sa vie, je sens pourtant une tristesse se faire jour en moi. Je viens de relire le *Testament poétique*, ce livre si suggestif et si noble, où M. Sully Prudhomme mieux que dans ses déclarations antérieures nous donne toute sa conception de la poésie et de l'art des vers, et je crains d'attrister et de décevoir l'illustre poète, car je sens que ma réponse ne sera pas celle qu'il me demande. Je ne pourrai pas répondre directement aux questions précises qu'il me pose, et peut-être pourra-t-il croire que je me dérobe. Il n'en sera rien pourtant. Mes raisons sont multiples et les objections viennent en foule à mon esprit. Le problème me semble même si vaste qu'il me paraît impossible de le traiter avec la précision voulue dans une réponse forcément trop brève; je me verrai sans doute forcé de donner corps à un projet qui depuis longtemps déjà me tourmentait, et de développer ma conception de l'art et de la poésie dans un livre sur l'esthétique littéraire. Cependant M. Sully Prudhomme m'a fait l'honneur de m'écrire et de me poser quelques questions; au risque de paraître incomplet ou obscur, je ne puis me dispenser de lui donner une réponse.

Mais auparavant je veux rectifier l'erreur involontaire qu'il me signale. Elle est en grande partie imputable aux journaux. L'an dernier j'ai lu les conditions du concours, sans le commentaire. Cette année on a donné le commentaire. Je suis allé à la Société des Gens de lettres, on m'a remis la petite feuille qui contient les conditions du concours, et le commentaire. J'ai pensé que la note était de cette année, et mon erreur, sans grande importance d'ailleurs, est compréhensible.

Cela dit, j'arrive au fond même de la discussion. Les habitudes intellectuelles de M. Sully Prudhomme, qui a fait des mathématiques, l'obligent à poser les problèmes avec précision. Je n'y contredis pas, car une certaine précision n'est pas pour me déplaire. Mais comment M. Sully Prudhomme engage-t-il la discussion. Il faut d'abord, d'après lui, distinguer le vers de la prose, puis donner une définition du vers, puis discuter ensuite sur les détails, sur les rythmes, sur les strophes, sur les césures, etc., faute de quoi, pense-t-il, on ne s'entendra jamais. Rien qu'à cette façon de poser le problème, conformément, je

le reconnais volontiers, aux idées de l'immense majorité des esprits à l'heure présente, je vois apparaître l'opposition fondamentale qu'il y a entre sa conception et la mienne. Si je me reporte à son *Testament poétique*, je remarque en effet que toutes ses idées sur le vers, le rythme, la prose, la versification (que je ne peux pas discuter en détail ici, comme il le faudrait, faute de place) partent d'une vue fondamentale, essentielle, que M. Sully Prudhomme a héritée des classiques, ses maîtres, qui eux-mêmes l'avaient prise, en la restreignant, à l'antiquité grecque. Cette idée, de derrière la tête pourrait-on dire, est celle-ci (bien que lui-même puisse intellectuellement le contester) : « Il y a *une* esthétique, de même qu'il y a *une* science. Cette esthétique est la science des lois du Beau. Ces lois sont *extérieures* au poète, comme on a pensé que les lois de la science sont extérieures au mouvement. » Si j'en avais la place, je démontrerais cette affirmation surabondamment en l'éclaircissant. Or M. Bergson a mis en pleine lumière la fausseté de ce point de vue. Je l'indique seulement en passant. Puisque, dans la pensée intime de ses fidèles, cette esthétique est la connaissance de quelque chose de « tout fait », on conçoit que ses règles essentielles soient très peu variables, et puissent porter seulement sur des détails, non sur l'essentiel. Autrement on ne comprendrait pas pourquoi ils demandent la fixité des règles. C'est ce qui explique que M. Sully Prudhomme tienne tant à une définition exacte et rigoureuse du vers et à une définition de la prose. En se plaçant à son point de vue, il a complètement raison. Et je trouve que dans son *Testament poétique* ses critiques de certains novateurs sont absolument fondées, car les bizarreries de ces novateurs ne proviennent au fond (chez les plus sincères d'entre eux) que d'une confusion sentimentale du point de vue antique et du point de vue de demain. M. Sully Prudhomme, avec son intelligence pénétrante, s'en est douté; et il est resté logique avec lui-même. Mais je crois que c'est l'idée même de l'esthétique que nous devons changer. Je crois qu'il n'y a pas *une* esthétique au sens où l'entendaient les Grecs, mais *des* esthétiques, de même que les savants arrivent de plus en plus à concevoir qu'il y a non pas *une* science, mais *des* sciences, c'est-à-dire des systèmes de représentations symboliques du réel, qui ne sont pas rigoureusement complémentaires. Qu'on conçoive cette unité des sciences, cette unité des esthétiques, c'est possible, mais dans une sphère de métaphysique, non dans une sphère de critique et de raisonnement. Et nous devons ici nous en tenir au raisonnement. C'est là encore un ensemble de notions qui demanderaient à être discutées à fond.

Mais comment alors poser le problème de la littérature et de l'art des vers, dans la réalité, sans tomber dans un empirisme grossier, qui ne mènerait à rien ? Il faut, à mon point de vue, se placer dans l'intention même de l'écrivain. Que se propose l'écrivain, prosateur ou poète ? Fixer le réel, le devenir, la durée, la vie qui s'écoule. (Il faut tous ces mots pour traduire quelques aspects différents d'une même réalité.) L'écrivain veut fixer cette réalité avec des symboles de beauté. (Et là encore, quel problème! Qu'est-ce que la beauté ?) La différence entre le prosateur et le poète consiste en ceci : Le poète fixe la vie encore inachevée, frémissante, rythmique. Il la fixe en un rythme vivant, parce que la vie est un rythme vivant. La poésie est donc pour moi dans le rythme au sens le plus profond du mot, non pas ce que l'on désigne souvent par ce terme, la cadence des vers, mais dans ce rythme *spontané* et *réel* qui est la vie même.

Comme le dit M. Adolphe Lacuzon, qui a mis ce point en valeur dans la très profonde préface de son poème, *Éternité*, la poésie est l'expression de l'ineffable. Les vers eux-mêmes, et ce qu'on est convenu d'appeler les rythmes, ne sont que des dérivés du grand Rythme. Or, ils sont susceptibles de varier dans la mesure exacte où le rythme de la vie est susceptible de varier. Mais chaque âme individuelle, formule énergique de vie consciente, est régie elle-même par un rythme d'autant plus puissant, d'autant plus riche, d'autant plus compréhensif que l'âme est plus puissante, plus riche, plus compréhensive, — en un mot : plus géniale. Le champ des créations dans le domaine de la poésie est donc illimité, aussi bien dans la forme que dans le fond. Par conséquent, ce qui distinguera toujours la poésie vraie de la prose, ce ne sera pas la forme extérieure, superficielle et souvent factice, — *artificielle*, — ce sera l'intérieur même du mouvement d'âme réel, exprimé, traduit, fixé...

La prose, au contraire, est méthodique, analytique, réfléchie. Elle se propose de faire rentrer la vie dans des formules connues, mortes, peut-on dire. Elle ramène toujours ce que l'on découvre à ce que l'on sait déjà. Elle est une mosaïque. Elle a des concepts nets, en apparence clairs, définis dans les dictionnaires. Ces concepts ont un sens précis : le prosateur les connaît et s'en sert. Le poète, lui aussi, les connaît, mais d'instinct, et le plus souvent ce sera par leur juxtaposition spontanée, par la valeur émotionnelle qu'il leur accordera, par les groupements imprévus et ravissants qu'il en fera, — qu'il obtiendra ces formules magiques, suprêmement intelligibles, évocatrices, révélatrices, qui sont la poésie même.

La différence entre la poésie et la prose est donc perceptible : elle se conçoit intellectuellement. Mais

dans la réalité, que de nuances! Les œuvres vraies sont là devant le critique qui s'interroge. Il faut trouver des catégories pour les classer. Mais qu'elles sont superficielles, extérieures le plus souvent, ces catégories! Où rangera-t-on des œuvres comme les *Mémoires d'un Centaure*, de M. Gabriel Sarrazin, ou la plupart des ouvrages de M. Maurice Maeterlinck, par exemple? Est-ce de la prose? On hésite à l'affirmer. Et pourtant ce ne sont pas des vers, mais c'est de la poésie. La versification est un procédé d'art; la poésie existe en soi : elle est du divin. Que les vers soient des *moyens* merveilleux d'expression pour la poésie, qui le nie? Mais comme on conçoit la plus grande diversité dans le choix de ces moyens d'expression! Pour moi (et c'est là que le *sentiment* individuel a toute sa part), j'admets toutes les formes possibles, pourvu qu'elles me charment, Or, moi seul, je serai juge du plaisir que j'aurai. Je serai content ou mécontent, mais comment imposerai-je mes goûts à l'artiste? Je comprends mal les réglementations autoritaires, et je ne fais aucune difficulté pour reconnaître en passant que telle forme de versification qu'on a beaucoup critiquée, comme l'utilisation de toutes les sortes de vers français confondus dans un même mouvement rythmique (mais est-ce là le prétendu « vers libre? ») me semble, parmi beaucoup d'autres, une forme très souple dans son infinie complexité possible. Un grand poète peut en tirer des effets d'harmonie merveilleux, mais les « fumistes », je l'avoue, en obtiennent des cacophonies épouvantables, car une telle forme ne supporte pas aussi facilement la médiocrité qu'une strophe rigide. C'est ainsi, si je peux dire, qu'une jeune femme au corps parfait peut paraître nue, sans désagrément pour les yeux, mais qu'une grosse femme gélatineuse sera horrible sans corset. D'ailleurs, le vers libre de La Fontaine, par exemple, est aussi classique que toutes les autres formes de vers.

Mais, je le répète, ce n'est là qu'une forme parmi d'autres, et j'admets toutes les cadences, toutes les strophes, tous les vers, pourvu qu'ils me révèlent de la beauté. Il ne s'agit pas, en effet, de nier puérilement, comme l'ont fait beaucoup de nos devanciers, les richesses incalculables du passé, mais d'utiliser convenablement toutes ces richesses et au besoin, si elles sont encore insuffisantes, de créer de nouveaux modes d'expression pour la poésie. Lesquels? me demandera t-on. Je voudrais évidemment pouvoir en indiquer beaucoup, car Victor Hugo se faisait un légitime titre de gloire d'avoir inventé des strophes nouvelles ; mais si j'en connais encore très peu, je conçois que leur nombre ne puisse être limité que par la puissance créatrice de la vie même. Tel poète que nous ne connaissons pas, qui existe déjà ou qui vivra dans des siècles, en révélera aux hommes de tout à fait inattendus.

* * *

Mais je vois ce que M. Sully Prudhomme pourra me dire, après ma réponse, comme il l'a laissé entendre il y a quelques années à M. Adolphe Boschot qui, sous la forme légère d'une lettre fort spirituelle, avait, lui aussi, exposé des idées à peu près analogues à la suite de semblable question : « Je vous demandais votre définition du vers; je vous invitais à en déduire les réformes possibles. Vous ne m'avez pas répondu. » En effet je n'ai pas donné une définition du vers. J'espère cependant que ceux qui m'ont suivi dans ma démonstration auront compris qu'une telle définition non seulement n'est pas nécessaire pour résoudre le problème de la poétique tel qu'il se pose à nous, mais même qu'elle ne peut être que nuisible en conduisant à des malentendus. Ou bien en effet une telle définition voudra s'appliquer à tous les vers, et elle sera si générale, si abstraite, qu'elle n'offrira aucun intérêt pratique; ou bien elle ne fera que refléter cette part de subjectivité que tout homme apporte nécessairement dans l'étude de ces questions, — et elle mettra les poètes aux prises, dans des contestations insolubles. Plutôt que de chercher à trouver une définition qui nécessairement deviendrait fausse si demain un poète de génie créait en poésie un mode d'expression admirable et nouveau, j'ai cru qu'il importait d'insister sur ce qui différencie, dans le réel, la poésie de la prose, — et nous avons vu que sur ce point précis on aboutit à des notions qui, approfondies et développées, pourraient devenir intéressantes.

Cette conclusion implique-t-elle que nous devons nous désintéresser de la forme et de la technique? Pas le moins du monde. Comme je l'ai dit, nous respectons tous les enseignements du passé, mais nous ne voulons pas être liés par eux. La beauté comme la vérité que nous pouvons connaître ne sauraient jamais être complètement définitives. La Vie n'est pas quelque chose de fixe. Il n'y a nulle part un point qui soit complètement immobile. Telle est la notion moderne qui, de plus en plus, s'impose à nous. La poétique elle-même ne peut pas échapper à cette constatation. Un seul criterium, d'ailleurs, je le reconnais, pourra prouver que nous avons raison : la création d'œuvres nouvelles, conformes à notre conception de l'Univers.

LÉON VANNOZ.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 1911. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 13 JUIN 1903.

LETTRES DE JEUNESSE

On se rappelle le retentissant succès qu'obtint jadis, dans le monde littéraire, la publication du *Journal intime*, de Henri-Frédéric Amiel. Préfacé par Scherer, puis commenté par des maîtres tels que Renan et M. Paul Bourget, il eut vite fait de conquérir sa place parmi les plus rares, les plus curieux documents de la littérature contemporaine. Il s'imposa à l'attention comme une des plus hautes manifestations de l'esprit d'analyse au XIXe siècle.

Le *Journal intime* était malheureusement incomplet: très riche en renseignements sur la maturité de son auteur, il ne contenait rien ou presque rien sur sa jeunesse et sur la période de sa formation. Il nous apprenait bien que le penseur genevois avait passé une partie de sa première jeunesse dans les universités d'Allemagne, à Berlin, à Heidelberg, et que cette culture germanique avait été le principal facteur de son développement intellectuel. Encore restait-il à connaître de quelle manière et avec quelle intensité s'était manifestée cette influence.

C'est là une lacune désormais comblée, grâce à la publication, que nous donnons ici, des *Lettres de jeunesse*, d'autant plus précieuses que les parties non publiées du *Journal intime* ne verront sans doute jamais le jour. Grâce à ces lettres, on pourra suivre Amiel dans cette période de formation qui va de la vingtième à la trentième année, et à la faveur du document le plus sincère, quelque chose comme un *journal* anticipé: une correspondance avec le plus cher et le plus distingué de ses amis de jeunesse, qui devait rester pour lui un ami de toute la vie, ce Jules Vuy auquel il réserve toutes les confidences de sa vie intellectuelle et émotionnelle. Jules Vuy a occupé une situation importante dans la magistrature de son pays. Il fut en outre un lettré délicat, digne à tous égards de l'honneur que lui faisait Amiel en le choisissant pour correspondant, durant ce long exil du philosophe genevois, aux universités allemandes.

Remercions ici Mlle Adélaïde Vuy, sa fille, qui, exaucant le vœu de Jules Vuy, a bien voulu nous remettre pour les publier, ces curieux et intéressants documents qui deviendront la préface indispensable du *Journal intime*, et qui, désormais inséparables de ce *Journal*, en expliquent la valeur, puisqu'ils nous font assister aux premières inquiétudes, aux premiers tourments du rare penseur et du singulier analyste dont une renommée posthume a consacré le nom. Les *Lettres de jeunesse* d'Amiel sont au *Journal intime* ce que la *Page d'amour romantique* de Berlioz, publiée ici même, est à ses *Mémoires* : un complément lumineux et désormais indispensable. Seulement pour Amiel c'est une préface, et pour Berlioz une conclusion.

P. F.

I

M. Jules Vuy, docteur en philosophie,
Carouge, canton de Genève (Suisse).

Naples, mardi 22 février 1842.

Mon cher docteur,

La peine et le plaisir se mêlangent étrangement dans mon séjour à Naples, et d'abord si j'ai le plaisir de t'écrire, c'est sous l'impression d'une douloureuse nouvelle, la mort de notre cher Barral. Je ne la sais que d'avant-hier, et le coup a été violent. En effet, avant-hier dimanche, sorti depuis le matin en voiture, je trouve en rentrant à 7 heures du soir une lettre de Bordier, arrivée le 20, partie du 7. Elle m'annonce une fièvre nerveuse de Barral, qui a

donné de graves inquiétudes ; mais enfin elle m'enjoint de la part de la famille de communiquer cette nouvelle à sa sœur, en ménageant ses craintes et en la rassurant. Bordier connaissait-il la mort, oui ou non? Était-ce une précaution de la famille pour Mme Barral? En tout cas elle n'a pas réussi, car le matin déjà le pasteur Jaquet avait porté le funèbre message. Il paraît que la lettre qui l'en chargeait à devancé la mienne en route. La pauvre sœur a été brisée de ce coup inattendu ; d'ailleurs elle est si sensible et elle n'avait que ce frère. Moi qui l'avais vue la veille... Nous avions ri, plaisanté, nous devions lire ensemble quelques poésies de Leopardi... Ce qu'est un lendemain pourtant! Un morceau de papier arrivé de deux cents lieues, quelques paroles d'un inconnu, et toute une vie tranquille est bouleversée, et un cœur est déchiré, et des larmes remplacent les rires. — C'est un grand malheur pour sa famille dont il était l'espoir ; c'est un malheur pour nous tous, car nous l'aimions ; c'est presque un malheur plus grand, car il aurait peut-être fait honneur à Genève, et servi la société par son talent et son caractère. L'Allemagne nous a pris, en un an, Galloix et Barral. J'ai vu succomber il y a dix mois mon ami intime, Pellegrin. Tous s'en vont.

Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles.
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.

Qui sait si je ne m'en irai pas bientôt moi-même ? Je ne me sens pas de l'étoffe pour vivre longtemps, d'ailleurs ma vue semble devoir me fermer la carrière d'études qui me tentait, et si je ne puis pas employer ma vie comme je l'entends, il ne vaut pas la peine de s'en mêler. Qu'en dis-tu, sage Vuÿ? Je me suis mal résigné jusqu'à présent, mais quand j'arriverai à l'indifférence, ce sera bientôt fait. Il y a des jours où je m'y sens d'admirables dispositions.

Peine et plaisir, toujours : depuis trois semaines le temps ne se dément pas. Notre février a été irréprochable : un ciel toujours clair et sans nuages, un soleil fidèle, un printemps anticipé. Oui, mais depuis un mois, une douleur au cou-de-pied qui me permet vingt pas, mais m'en défend trente. Même depuis hier, à la suite de la course en voiture, impossibilité de remuer de ma chaise, le pied enflé et douloureux ; bref ennui et impatience.

Non pas impatience, je me trompe, car si je me la permettais, elle irait en progression si croissante que je deviendrais fou avant huit jours ; mais lassitude, dégoût, abrutissement. Je puis à peine penser, et je dois me défendre à peu près la lecture. Juge comme je m'ennuie, et comme je voudrais recevoir des lettres tous les jours ; or celle de Bordier est la troisième en tout depuis mon arrivée à Naples. Il est vrai que les deux premières, venant de la maison, en contenaient plusieurs l'une dans l'autre. Mais encore est-ce fort peu, surtout en ayant envoyé dix-neuf.

Je t'ai écrit là à tout hasard, et je crains d'avoir abusé de la permission. Tu t'attendais à quelque chose de *magnifique*. Mais un reclus est peu gai, peu poétique, peu digne de toi et c'est à l'ami et non au poète que je m'adresse. Aujourd'hui les rôles sont retournés, je ne puis rien te donner, donne-moi au contraire. Je ne t'apporte ni style, ni éclat, ni amusement ; apporte-moi indulgence, sympathie, amitié. Tu seras bon, et je serai heureux, cela doit t'arranger des deux côtés.

Pourtant je ne veux pas te laisser croire que mon maudit pied m'ôte tout plaisir. Ainsi, comme je loge sur un quai, je vais souvent le matin m'étendre sur le rivage, regarder les pêcheurs, les vagues, et, *le ventre au soleil comme la nymphe antique*, gober la vie du lazzaroni. Ou bien je fais des ricochets comme Scipion l'Africain avec son ami Lélius, et j'ai même acquis une dextérité à cet exercice qui me ferait défier tous les Romains ensemble.

Vendredi dernier, j'ai passé un après-midi charmant. J'ai fait visite successivement à deux peintres, dont j'ai fait la connaissance. Le premier est Saxon et peint le paysage. Venu pour passer quatorze jours à Naples, il y passe maintenant sa dix-neuvième année. C'est un enchantement, une fascination. Chez nous, me disait-il, il faut attendre des mois entiers un jour qui ressemble à celui d'aujourd'hui, et puis, quand on s'est établi à travailler, la pluie vous ramène au logis. Je l'ai trouvé travaillant à deux tout petits paysages qu'il envoie à Dresde : l'un, une vue de Salerne, l'autre de Capo di Monte (au-dessus de Naples). La première est réellement délicieuse : fond légèrement vaporeux vu par le matin, contours d'un golfe bordé de montagnes, Vietri et Salerne en amphithéâtre ; sur le second plan à gauche, un ravin descendant à la mer, un mulet et un paysan se détachant sur le fond d'ocre du sol incliné ; enfin, au premier plan à droite, une sorte de terrasse enfermée de plantes grasses et de buissons verts, sur laquelle un souple villageois danse la tarentelle, au son du tambourin. Ce dernier petit sujet est si frais, si italien, que je ne pus m'empêcher de dire à mon Saxon qu'il doublait ou triplait le prix de son tableau. Sa chambre jouit d'une vue magnifique ; aussi ne sort-il presque pas. Le Vésuve, le golfe, Pausilippe, Caprée forment le cadre et à ses pieds il a la Villa Reale, seule promenade de Naples, ombragée et verte même en cette saison, qui longe la mer et forme le quai. L'autre artiste, né de parents français a le génie de la mécanique. A lui seul il a fait de toutes pièces un télescope avec ses verres et ses enveloppes ; une pièce d'artillerie avec tout son attirail, caissons, cartouches, écouvillons, roues, ferrures, écrous ; enfin ce qui est le plus étonnant, un

violon et un beau et bon. Ce n'est pas tout, il connaît à fond l'architecture navale, et il prépare un vaisseau de guerre complet, de la quille au mât de caquatois et du beaupré jusqu'à l'avant du gaillard. Le dessin en est même déjà achevé. Il joue fort bien de beaucoup d'instruments, et tout cela n'est pas sa partie. Son état est la miniature, mais de grandes dimensions. Il m'a montré trois portraits, admirables de travail, et aussi, dit-on, de ressemblance. Pour cela je ne pouvais pas juger. Ce qui nous a le plus occupés, c'est son violon. Je me suis fait expliquer toutes les exigences d'exécution, et elles sont inouïes. Il les a toutes surmontées, et son violon a été jugé excellent par les gens du métier. Enfin, pour achever cet après-midi, en rentrant à la maison j'ai trouvé une dame dont la conversation m'a fait passer une soirée des plus agréables. Mais mon pied me fait expier longuement ces jours de distraction, en m'en procurant de beaucoup plus nombreux d'ennuis. Avant-hier ou m'a fait visiter un casin pas bien loin de Sorrente, mais à 7 lieues de Chiaja où je demeure. Ce sont même ces 14 lieues dans la journée qui m'ont fait enfler le pied. La dernière heure de route avant d'atteindre Vico est une heure admirable. On a tourné le golfe, et la route taillée dans la montagne suit tous ses caprices et tous ses détours, mais garde toujours la mer en vue. La route était encore dans l'ombre, car la montagne est fort raide, et sur la droite s'arrondissait à perte de vue la baie d'azur, qui laissait entrevoir dans la brume Naples, Pouzzoles et le cap Misène. Après Castellamare, le golfe n'a que la largeur du lac de Genève, et la ressemblance d'aspect m'a frappé. Les côtes inclinées de l'autre rive me rappelaient celles du canton de Vaud, et j'étais moi-même sur les rochers de la Savoie. Au Casin, vieux château des ducs d'Anjou, on voyait de plus une sommité couverte de neige, ce qui complétait l'illusion. Vico a de moins que Sorrente les orangers, mais il a de plus qu'elle un cercle romantique de montagnes, avec la mer verte à 300 pieds à pic au-dessous des balcons. Il est vrai que Sorrente a encore pour elle les vers de Lamartine : *Sur la plage sonore où la mer de Sorrente*, etc.

A propos de vers, Blanvalet m'en a lu de bien beaux qu'il publiera l'hiver prochain. *La Rencontre*, *Au bal*, *La prière du siècle*, *l'Idole* surtout, m'ont paru remarquables. Cela m'a fait rêver plusieurs nuits. Mais je n'ai encore rien fait, je ne suis pas assez bien, et peut-être plus capable. — M'en voudrez-vous, cher docteur, de ne vous avoir pas dit un mot de politique ? D'abord c'est par compassion pour vous, qui devez en avoir les oreilles tympanisées, et un peu aussi par prudence pour moi, pour ne pas dire de sottises, car à cette distance, entendant à peine, même les jours de bon vent, des hurlements lointains, je ne saurais trop porter de jugement sur cette *poussière qui poudroie*, sur ce tourbillon confus dans lequel les bonnes têtes elles-mêmes (au nombre desquelles je ne me range pas) sont peut-être embarrassées. Dans quel parti se range ta bonne tête ? Que penses-tu de tout cela ? Es-tu radical, libéral, brutal, modéré, montagnard ? Ventre, panse, gauche ou droite ? Pendeur ou pendu ? Aristocrate ou démocrate ? Démêle un peu mes idées sur tout cela, mais en peu de mots, si tu veux m'occuper de ces sujets. Cela m'intéresserait fort peu en France, mais dans ma patrie cela me touche. On dit ici que les troupes fédérales occupent Genève pour réprimer les anarchistes, qu'il est tombé trente pouces de neige, que l'hiver rugit en possédé. Pourvu que tout cela n'amène pas la faim dans beaucoup de familles !

Explique-moi aussi la position que prennent tes coreligionnaires, la question de l'*Église et de l'État*, etc. Quoique j'aie fait la petite bouche hier, je t'assure que tout cela m'intéresse vivement. J'aimerais reconnaître mon Genève quand j'y reviendrai. Ainsi ne te gêne pas. Fais des phrases aussi concises, aussi profondes que tu voudras. Comme je n'ai rien à faire, j'ai tout le temps d'être scoliaste. Adieu, cher Vuÿ, au revoir.

H.-F. AMIEL.

Ce que je vois de plus malheureux à nos agitations politiques, c'est que loin de nous conduire au repos, elles nous enlèveront pour longtemps le bonheur et le calme ; non pas qu'elles n'amènent de véritables améliorations, mais elles créent une attente très supérieure au résultat possible et laissent ainsi dans un peuple un ferment d'inquiétude, de mécontentement et de défiance qui ont empiré sa situation. Triste gain que le mieux ; la perfection serait à peine assez.

Tu ne sais pas ce qui m'a fait tarder si longtemps de t'écrire, c'était le désir de faire une lettre intéressante. Tu ne t'en serais pas douté, si je ne te l'avais dit. Mais aujourd'hui me trouvant pressé et voulant écrire à quelqu'un par le paquebot de demain, il m'a pesé sur la conscience de te négliger plus longtemps, et j'ai franchi le pas malgré les inconvénients.

N'aurais-tu pas, *caro mio*, quelque poésie à m'envoyer ? Si je pouvais obtenir cela de ta bienveillance, ce serait la plus précieuse portion de ta lettre et j'y serais fort sensible ; ce désir t'attendrira, et tu n'auras pas la cruauté de me refuser, lors même que ma demande est écrite contre le sens commun.

P. S. — Mon adresse est : *Hôtel de Genève, Rivage*.

di Chiaja, 263, *Naples*. Mais si tu n'écris pas à lettre vue, envoie ta lettre à mon oncle (Montbrillant), car le 15 mars, je ne serai probablement plus à Naples, et un paquet de Genève ne m'arrive jamais avant le onzième jour, quand même on indique *Via di mare*. Les miennes ne restent que sept jours, quelquefois six.

II

Monsieur Jules Vuy, député au Gr. Cons.
à Carouge, près Genève (Suisse) (1).

Carlsruhe, le 16 décembre 1843.

Cher ami,

Je n'ai pas oublié la recommandation que tu me fis dans cet aimable souper d'adieu si splendide et si cordial, que nous prolongeâmes si tard dans ton hospitalier salon de Carouge. « Tu n'étais pas pressé et voulais recevoir une lettre à mon loisir, après mes courses, après mes bains, du fond de l'Allemagne. » J'ai respecté ta volonté peut-être beaucoup trop scrupuleusement jusqu'ici, et j'y manque maintenant jusqu'à un certain point, car Carlsruhe n'est guère au fond de l'Allemagne. Mais j'espère que tu me pardonneras cette légère infraction, ainsi que le temps que je viens te faire perdre. Les affaires n'auront pas tout pris, temps et indulgence, ou Genève m'en rendra raison. Il y aura encore place pour la causerie et les divagations de l'amitié, ou gare au collège électoral de Carouge et à l'étude de maître un tel! — Carlsruhe? comment Carlsruhe? C'est la première question à laquelle je dois répondre. Rassure-toi, je n'y demeure pas, j'y passe. Cantonné à Heidelberg pour cet hiver depuis le milieu de novembre, je reçus il y a quelques jours une invitation de Strasbourg pour célébrer l'Escalade. Elle était de Chenaud, et malgré la singularité de ce souper à 40 lieues, j'accepta. Le 12 à trois heures après-midi, j'étais à Strasbourg. Ce matin j'en suis reparti et j'attends patiemment à l'Aigle-d'Or le jour de demain (qui sera un dimanche) pour parcourir la ville de Carlsruhe, passer la courte revue de ses curiosités, et présenter une lettre à un peintre dont j'ai connu la belle-mère à Heidelberg.

Forcé de rester chez moi ce soir, j'ai demandé du papier, et une bonne idée m'est venue, celle de t'écrire. Il n'en vient pas tous les jours d'aussi heureuses ni d'aussi agréables. Heidelberg! vas-tu ajouter; mais tu devais passer l'hiver à Berlin! Je vois que les interrogations se succéderont sans relâche et ne me laisseront pas un instant de répit, si je ne prends le parti de les prévenir par une réponse générale un peu plus complète, et au fond, c'est là le sort de tous ceux dont la vie est aussi irrégulière, aussi imprévue que la mienne. Les amis, avant toute chose, s'informent du chemin parcouru, et il vaut autant le montrer tout d'abord : ce sont des persécutions évitées et un devoir accompli. Je cède à de si justes motifs. Donc tu sauras que, depuis mon départ de Genève, j'ai beaucoup trotté et fort peu travaillé, car j'ai vu le Nord de la France de Rennes à Lille, la Belgique, et les bords du Rhin, et avec sept semaines à Paris et dix semaines aux bains de mer, cela m'a pris mon semestre de mai à mi-novembre. Ceci n'est qu'à moitié intentionnel, une certaine nécessité soit médicale, soit logique, m'a poussé devant moi, et clopin-clopant, charmé, instruit, mais un peu las, je suis arrivé à Mayence. Bordier était à Heidelberg, je fus obligé de l'aller voir. Quelques jours après, il partit, le 24 novembre, et sa place m'ayant convenu de tous points, je m'y suis installé tel quel. Je trouvais là, à la fois, pension, famille, gens agréables, relations distinguées, ressources scientifiques, et proximité de Bonn et de Tubingen, si mes études m'y appelaient au printemps. Je me décidai à rester, et c'est à Heidelberg que tu auras à me répondre, si tu daignes me faire cet honneur.

Heidelberg, vendredi 22 décembre.

Je reviens de la ville (car je demeure en dehors, sur la route de Nuenheim); Noël est à deux pas, et la petite famille ne me pardonnerait pas d'esquiver mon tribut à l'arbre de fête. J'ai succédé à Bordier dans la maison W..., maison fort agréable, où je suis presque chez moi, pour les soins, la bonté, la liberté d'allure. Elle se compose de onze personnes, moi y compris, dont monsieur le Docteur et Madame la Doctoresse, flanqués de trois tout jeunes enfants, plus une grand'mère maternelle, un jeune Anglais pensionnaire et trois domestiques femelles. Un de mes goûts dominants, si tu ne le sais pas, étant l'observation des caractères, je pourrais t'en dire fort long sur chacun de ces personnages, les servantes exceptées, que je n'ai pas encore amenées sous la lentille; mais cela ne t'intéresserait que médiocrement, je te les épargne donc. La maîtresse de la maison, en raison de son rôle, obtiendra seule une mention. Dessine-toi une femme un peu petite, maigrelette, vive, très capable de sauter comme un enfant par les escaliers, ou de s'amonceler sur un canapé avec un laisser aller gracieux et insouciant, des yeux bleu-clair, une figure un peu pointue et espiègle, une peau déjà hâlée, plissée et sans fraîcheur sur un front légèrement fuyant, un pli d'attention entre

(1) Une partie de cette lettre a déjà paru autrefois dans la *Semaine littéraire* de Genève, nous croyons cependant devoir l'insérer, pour ne pas nuire à l'ensemble de notre publication.

les deux sourcils ; représente-toi une facilité de perception, d'intuition rare et prompte, aidée d'une excellente mémoire, facultés grâce auxquelles elle apprend les langues et toute espèce de choses, avec une rapidité étonnante, sans avoir besoin d'analyser, de faire une chaîne de rapports, de se rendre compte, car elle ne décompose ni ne distingue, mais absorbe le tout comme cela se trouve, sans être intriguée de l'irrégularité, du pourquoi, mais l'acceptant et le saisissant en bloc (ainsi elle a presque appris l'italien en entendant Mme Schlosser lire à d'autres dans le Dante); ajoute, à cet esprit, l'intelligence de l'éducation, de la musique, des connaissances étendues dans la littérature allemande, anglaise et française, un grand talent culinaire et probablement l'âge de trente-trois ans : tu auras une esquisse générale de Mme W... En résumé, elle est toute d'intuition, d'intuition scientifique plutôt que morale, car je doute qu'elle ait beaucoup d'aptitude pour juger les gens, — on ne le peut sans analyse. Du reste, elle est fort supérieure à son mari, qui n'a d'intuition d'aucun genre, qui n'entend rien aux caractères, aux passions et aux femmes, et n'a qu'une solide et massive instruction allemande. M. le docteur s'occupe de l'histoire du protestantisme anglais.

A l'époque où je suis, les années sont précieuses et je crois entendre ta voix si chèrement sévère me demander le compte de ce que j'ai fait de celle-ci. Continue, je t'en prie, à me talonner de tes graves mais utiles reproches : c'est un bienfait si rare que celui d'une censure affectueuse, d'une amitié mâle et austère, qui vous dit vos vérités franchement, même durement. C'est un rôle dont tu es capable, et que je suis capable de supporter. Ainsi donc en conscience, je crois cette année assez lâchement remplie. Hélas ! je traîne après moi une incertitude, un fantôme qui alanguissent ma marche et mon zèle. Ma vue, toujours ma vue ! Son affaiblissement incessant, continu, graduel, contre lequel je combats en vain, vampire auquel je livre mon temps, mon courage, mes économies, mais qui reste attaché à mon flanc, et que ni l'eau de mer, ni les courses effrénées et de longue haleine n'en ont pu secouer. Tu comprends qu'il y a là de quoi troubler la sérénité de ma cristallisation, en restreignant beaucoup mes lectures et mon travail. Néanmoins en me recueillant, il me semble que j'ai acquis deux résultats depuis mon départ de Genève, outre les connaissances positives de lieux, de faits et de choses : c'est d'abord de mieux mesurer la réalité, de savoir mieux ce que les choses et les gens sont en fait, et secondement de comprendre maintenant passablement les arts plastiques dans leur essence, leur principe et leurs différences d'expression, de m'être en un mot élargi et approfondi à l'endroit des beaux-arts, en sentant et en analysant. L'architecture surtout m'a attiré : c'était neuf pour moi, et j'ai beaucoup vu de monuments. Par analyse, je comprends aussi beaucoup mieux le style, mais c'est une acquisition de critique, et pas encore de création. Je juge mieux les autres, si je n'ai rien gagné, moi. Si j'étais à Genève, ce serait le bon moment. J'entrevois de belles études à faire dans ce genre. Mais en Allemagne, ce serait une mauvaise distraction. J'ai, pour le présent, à m'occuper de philologie allemande, de littérature teutonique, etc., et, Dieu merci, il n'y a pas mal à faire. Je reconnais avec chagrin le mauvais ordre dans lequel se sont arrangées mes études ; les langues auraient dû venir avant, elles me volent maintenant un temps précieux, et la mémoire est moins docile. Mais qu'y faire ? plus jeune, personne ne m'y a obligé et j'éprouvais plus de plaisir à lire un volume qu'à apprendre deux pages de vocabulaire. Une chose m'épouvante : l'inaction ou seulement la lenteur qui me faisaient bouillir le sang et frémir d'impatience ou de remords avant mes voyages, depuis me sont devenues moins odieuses, même presque agréables ou du moins familières. J'aime mieux être dehors que dedans ; une conversation me plaît plus qu'une lecture, une promenade qu'une leçon, le soleil que les livres, les femmes plus que les hommes. Bref, je cesse petit à petit d'être un homme d'études, et je craindrais presque, grâce à ma vue, de devenir un dilettante ; s'il ne me restait pas un besoin de profondeur qui ne s'assouvit pas ainsi... Seulement je voudrais l'assouvir quelque part. Allons, me faut-il poursuivre un diplôme de médecin, de mathématicien, d'astrologue, d'orateur parlementaire, de vétérinaire ou de théologien ? Je ne dis pas de juriste, car le droit et de plus le commerce, sont les deux choses sous la voûte des cieux qui me sont le plus étrangères et le plus obscures maintenant.

Mais il me semble que ta soif doit être étanchée et surétanchée à mon sujet ; j'ai chauffé et distillé à siccité, pour ta plus grande instruction, mon moi, mon pauvre moi, sourdement ennuyé (et peut-être ennuyeux ?), sourdement inquiet, secrètement triste, et qui ne se dilate avec allégresse qu'au contact de la sainte nature et qu'au rire délicieux d'un petit enfant. Puis, je me repens presque de t'avoir écrit cette lettre, ou du moins cette page : elle a rappelé en moi tout un lac de mélancolie qui dormait dans ses fonds inconnus, et qui va s'agiter longtemps avant de redescendre dans ses abîmes. Mais non ; j'oubliais : dimanche au soir, dans deux jours, l'arbre de Noël sera là pour remède, réservoir de bonheur pour les petits et de rafraîchissement moral pour les grands. Marie-toi donc, cher ami, et que le grave député ait de joyeuses petites créatures à qui je puisse porter des bonbons quand je serai triste. Tu n'en vaudras

que mieux, toi déjà si brave et si bon. Je n'ai aucune nouvelle de Genève depuis des mois. Les lettres de famille ne sortent pas de leur cercle, et mes amis ne se pressent pas de me complimenter. Ah! n'oublions pas la circonstance dans laquelle t'arriveront ces lignes, l'auguste et solennel moment, où s'engloutit dans le passé une partie notable de nous-même, et où le Dieu de la vie remplit de nouveau pour nous l'incertaine coupe des ans. Puisse-t-elle renfermer pour toi et pour moi doux breuvage et calme du cœur! Adieu.

Ton ami

H.-Fréd. Amiel.

III

Heidelberg, 9 juin 1844.

Cher ami,

J'ai eu le chagrin, il y a peu de temps, de manquer ton frère à son passage ici. Averti trop tard quand je me rendis au Prinz Karl, le fugitif était parti du matin pour Manheim. J'aurais pu, tout en faisant une honorable connaissance, avoir de toi quelques nouvelles plus fraîches. Tout cela est manqué, et comme il n'y a pas d'apparence que de longtemps je trouve un procédé analogue d'information, je reviens au plus court, et mets à ma paresse la plume à la main. Nos visites sont rares, tâchons d'en bien profiter. Te voilà donc établi, cité 225, la clientèle doit aller son train, un conseiller!... le titre est le panache sur la tête qui attire l'attention et rallie les clients en quête d'avocat. Un homme qu'on entend parler dans les conseils, on connaît sa langue et son nom, les deux conditions nécessaires. Et pourtant malgré ses succès, notre héros parlementaire en est las chaque soir, il demande une réaction. Il se baigne dans l'Arve pour secouer la poussière de ses dossiers, et dans quelque poésie favorite pour se rafraîchir de la langue et de la pensée raboteuses du Palais. Je te suis reconnaissant de la manière ingénieuse dont tu te disculpes d'écrire peu aux amis, en affirmant que tu leur as répondu souvent... en imagination. Je n'ai pas une aussi gracieuse excuse à apporter. Pour moi c'est bien souvent la paresse, l'inhabileté à trouver le moment, et quelquefois une maussaderie hypocondriaque, qui me font délaisser mes chers correspondants. Cette dernière cause a malheureusement trop agi depuis quelque temps. J'étais abominablement mécontent de moi, par conséquent misanthrope, et je ne pouvais qu'être insupportable avec la plume comme je l'étais avec la parole. Ces accès d'aigreur sourde durent d'autant plus longtemps qu'ils trouvent moins d'issue, comme les nuages, lourds d'électricité, qui promènent l'angoisse et l'orage sur nos têtes aussi longtemps qu'ils n'ont pas éclaté en foudre ou en trombe. Or je n'ai pas d'issue à leur donner, pas de chien à fouetter, de meubles à fracasser, de cheval à pousser à toute bride, de violents exercices gymnastiques, de luttes à la palestre ou moyen physique analogue.

L'écoulement, le déchargement leur faisant défaut, elles se retournent sur moi-même, gonflent, fermentent et me rendent pour bien des jours malheureux. Enfin le soleil de l'affection les évapore, un regard ami, un plaisir, un effort de gaieté qui trouve de l'écho, les dissipe quand leur moment est venu. Hier précisément a eu lieu une de ces cures, et je t'écris aujourd'hui, délivré et gai. Cette dernière crise a été longue parce qu'elle avait eu lieu dans un sentiment très près de moi, dans mes relations avec la famille où je demeure. Je commence toujours par donner trop; au lieu de rester dans les bornes de la simple politesse, je cherche instinctivement davantage, j'offre et je demande presque une part d'intimité, et dans cet état délicat où la susceptibilité, l'*Empfindlichkeit*, est beaucoup augmentée, les moindres désillusions sont douloureuses, les moindres contacts un peu secs peuvent faire des blessures. Voilà à peu près la pathologie de ce que j'ai éprouvé depuis quelques semaines, en ajoutant pour la justice que les torts sont de mon côté. Tu vois que je ne me flatte pas; ce portrait ne doit pas te paraître fort attrayant, et je m'attends que tu me diras, avec la franchise montagnarde (dont tu t'accuses d'une manière tant soit peu orgueilleuse de soi-même), que je ne te plais pas davantage, ainsi qu'à notre première entrevue. Eh bien, soit! la vérité avant tout, et si je ne te plais pas, nous serons d'accord, car très souvent je me déteste, et il y a des parties de moi-même, et des jours entiers de ma vie, que je ne puis pas souffrir. Nous nous entendrons donc encore sur ce terrain.

Tu me demandes mon avis sur nos nouveautés littéraires, la *Lyre à la Mer* et *Jeanne d'Arc*. La tragédie de M. Porchat est extrêmement intéressante à lire, mais je doute qu'elle réussit à la représentation. Un vrai talent de style, une teinte marquée de notre bon vieux français si précis et si naïf, beaucoup de vers heureux, élévation, sensibilité, délicatesse, telles sont, à mon avis, les qualités que l'on rencontre dans *Jeanne d'Arc*: mais la virilité y manque, les caractères n'ont pas assez de force, les méchants ne sont pas assez méchants; ils se disent très féroces, mais ils ont l'air de se grossir la voix et sont beaucoup plus doux au fond qu'ils ne le pensent. Le caractère de Jeanne est plein de grâce, c'est une idylle inspirée, mais il ne me semble pas que la solennité historique de son rôle soit assez sentie. La disposition théâtrale n'est pas savante. On ne

s'étonne pas que Jeanne fasse d'abord sourire la Cour, le spectateur ne croit pas même en elle. Combien dans Schiller elle est mieux préparée et nécessaire. En somme, M. Porchat est trop bon, trop moral pour être grand dramaturge. La profondeur des passions, l'énergie du mal lui sont étrangères. Il y a pourtant un moment de nerveuse éloquence, c'est celui où la comtesse, après mille prières inutiles, se relève outrée et indignée et renie son époux. C'est beau. Du reste, mes souvenirs sont déjà un peu vagues. Je n'ai lu *Jeanne* qu'une fois et en janvier ou février, je crois.

A Pentecôte, j'ai été à Francfort. Presque toujours avec Blanvalet, vu l'indigence d'autres relations; j'ai renoué plus solidement ma connaissance de Naples. Nous sommes très bons amis. Il m'a fait hommage d'un de ses volumes. Je regrette que Töpffer ait promis d'en rendre compte dans la « Bibliothèque universelle ». Je l'aurais fait. Du reste, la connaissance personnelle est un obstacle pour l'appréciation : il y a parfois une telle solution de continuité entre l'homme et le talent, entre l'écrivain et le commensal, entre la plume et la bouche, que cela embarrasse. C'est alors qu'il faut reconnaître que la verve ou l'inspiration est bien vraiment quelque chose à part. Je n'ai lu le volume que quelques jours après mon retour, pour ne le voir qu'en lui-même, sans considération de l'auteur; non pas que l'auteur gâte l'impression du volume, mais il la dénature, il la change. Peut-être le talent poétique est-il, pour certains hommes, une continuation de leur vie naturelle, son couronnement, sa fleur, tandis que pour d'autres c'est une fonction extraordinaire, une fièvre quarte, un hôte étranger à leur propre substance, une sorte de maladie périodique qui vient se loger en eux pour quelques heures, qui a son cours et dont on se débarrasse en écrivant des vers. Le premier est un organisme vivant poétique; le second est un instrument poétique que le démon inspirateur fait jouer. Blanvalet me paraîtrait plutôt de la seconde espèce. Pour résumer mon opinion sur la *Lyre à la Mer*, j'y vois un talent de coloriste plein de fougue et d'éclat, une grande abondance d'énergie et de mouvement, de la sensibilité, mais partant plus de l'imagination que du cœur; un style nerveux, trop souvent anguleux, un vrai bonheur d'expression, quelque chose de sauvage, quelquefois même de brutal ou de cru, une fusion essayée, mais pas encore réussie, entre Barbier et de Vigny, du muscle plus que des nerfs, du Salvator Rosa, du Delaroche plus que du Dominiquin ou de l'Ingres. Du reste, on peut suivre dans ce recueil les variations de sa manière de la *Petite Sœur* à la *Prière du Siècle*, et du *Rire du Damné* à *Donnez aux pauvres!* Mais ce qui est en moins, c'est la pensée. Si cela ne change pas, Blanvalet tournera bientôt dans un cercle et, malgré ou plutôt à cause de sa vive couleur, lassera bientôt. Je ne trouve pas qu'il nourrisse son talent; il n'observe et ne médite pas assez. Je suis forcé de laisser là cette critique ébauchée. Il y aurait encore considérablement à dire pour être complet et exact. Tu pourras le faire toi-même et chercher les applications.

Quant à moi, cher ami, je ne suis encore ni vétérinaire, ni astronome, ni orientaliste, comme tu le crains. Je suis cet été encore à Heidelberg; je me remets à la philologie classique et j'étudie l'art et la mythologie antiques. J'avais grande envie d'étudier le sanscrit, mais cela ne se fera pas encore. L'hiver prochain, j'irai à Berlin pour labourer la philosophie, dont je ne m'occupe maintenant qu'accessoirement. Je vais beaucoup à la Bibliothèque, essayant de me refaire savant, du moins d'instinct, mais je m'y occupe surtout avec les gravures. L'allemand va couci-couça. J'en fais comparativement fort peu, quoiqu'en pays germain.

H.-F. AMIEL.

LE GÉNIE DE LA RENAISSANCE.

D'APRÈS GOBINEAU[1]

Décidément, on commence à rendre justice à Gobineau en France. On sait que ce gentilhomme diplomate (né en 1816 et mort en 1882), historien, orientaliste et poète, esprit aventureux et caractère indépendant, fut pendant toute sa vie le paladin d'une idée. Il l'exposa au long dans son grand ouvrage, paru en 1851, sur l'*Inégalité des races humaines*. Cette idée, qui revient dans tous ses écrits, se résume dans la supériorité de la race blanche sur les autres. Des combinaisons variées, des métissages infinis de la race blanche avec la jaune et la noire, il fait dériver toute la destinée des nations et prédit la décadence irrémédiable de l'humanité par l'effacement graduel de la race blanche et de ses nobles qualités sous l'envahissement des autres. Dans les vues de Gobineau sur les aptitudes des grandes races humaines et sur le danger des mélanges excessifs, il y a certainement une vérité profonde. Mais, en repoussant tous les autres facteurs du développement humain, tels que le climat, la religion, les grands génies qui impriment leur sceau aux nations et par-dessus tout la liberté individuelle, Gobineau poussa son idée jusqu'à l'outrance et au paradoxe. Il s'aliéna ainsi les savants et le grand public. Son hu-

[1] *La Renaissance*, [illegible] Plon.

meur aristocratique le poussait d'ailleurs au dédain des autorités régnantes comme au mépris des foules. Ce fut un hobereau intellectuel des plus distingués dans une époque de démocratie niveleuse. D'autres l'ont appelé « l'Alceste du patriotisme ». De là son impopularité, et cela explique pourquoi Gobineau, après une œuvre inégale, mais considérable et variée, mourut dans une solitude altière et dans l'oubli presque total de ses compatriotes (1).

Nous en serions encore là peut-être si, en 1876, Richard Wagner n'avait rencontré Gobineau à Rome et créé sa renommée en Allemagne en exaltant ce génie méconnu auprès des siens. Il a fallu enfin qu'un disciple du maître de Bayreuth, M. Louis Schemann, se fît l'apôtre de l'écrivain français, qu'il lui consacrât sa vie, qu'il traduisît ses œuvres, qu'il instituât la *Société Gobineau* pour que cette ombre délaissée nous revînt d'Allemagne, dans un costume un peu tudesque, il est vrai, mais parée des lauriers dont la couronna l'auteur du *Crépuscule des Dieux*, — oui, il a fallu toutes ces choses pour qu'on finît par reconnaître chez nous la haute valeur du comte de Gobineau (2). La preuve la plus éclatante de ce retour de l'opinion est l'œuvre récente de M. Ernest Seillière, *le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique*. Dans cet ouvrage remarquable, on trouve une analyse documentée, une critique approfondie et un jugement en somme équitable de l'œuvre entière de Gobineau. Tout en relevant les inconséquences et les contradictions dont fourmillent l'*Essai sur les races* et l'*Histoire des Perses* M. Seillière reconnaît la haute importance de l'*idée ariane*, qui jette un jour nouveau sur l'histoire. J'y reviendrai peut-être un jour pour montrer qu'en la ramenant à sa juste valeur, on en pourrait tirer des principes féconds pour le perfectionnement des races par la sélection intelligente des élites. Bornons-nous à constater pour aujourd'hui avec M. Seillière l'influence que cette idée a déjà exercée sur l'histoire et sur la science. Non seulement Taine s'en est emparé dans son *Histoire de la littérature anglaise*, mais les disciples de Darwin l'ont développée, les nouveaux anthropologistes et les derniers ethnographes en profitent largement sans toujours indiquer la source où ils l'ont puisée. Parlant de l'apostolat que s'est donné le défenseur allemand de Gobineau et de son admiration immodérée pour son héros, M. Seillière s'efforce d'établir la balance entre Gobineau historien et Gobineau poète. Il se résume ainsi : « Il y a désaccord absolu entre M. Schemann et nous quant au véritable mérite du comte : il la cherche avec prédilection sur le terrain littéraire et wagnérien, dans la *Renaissance*, *Amadis* ou *Alexandre;* nous la voyons dans son originalité aristocratique, dans *l'Essai*, *les Perses*, *les Pléiades*, *Ottar Jarl* même. Mais ces divergences de vues ne nous empêchent pas de travailler, en somme, à la même œuvre réparatrice que le professeur de Fribourg et de rendre cordialement justice à la chaleur de ses sentiments, au dévouement qu'il apporte à servir la cause qu'il embrassa. Il croit, en effet, avoir reçu de son maître Wagner la mission expresse de réhabiliter un solitaire, un vaincu retiré à l'écart sous l'étendard de la vérité. Il a voué sa vie à cette tâche idéaliste et donné par là un exemple aussi noble que rare d'enthousiasme désintéressé. »

Je souscris volontiers à ce jugement, sauf sur un point. J'abandonne sans regret à la raillerie gauloise l'*Amadis*, épopée diffuse en vers médiocres, et l'*Alexandre*, cette tragédie de collégien, que Gobineau lui-même ne voulut point publier et qu'on eût mieux fait de laisser dormir dans ses cartons. Je ne proteste qu'en faveur des *Scènes historiques de la Renaissance*. Gobineau les écrivit vers 1876, pendant la période la plus contemplative de sa vie. Il était alors ambassadeur à Stockholm. Ici nulle théorie, mais la vivante évocation d'une des grandes époques de l'histoire avec quelques visions de poète. Si ce livre n'est pas un chef-d'œuvre parfait, c'est du moins une mine d'idées et, à sa manière, une création de génie. J'essayerai de le prouver.

I. — L'AME TRAGIQUE DU XVIe SIÈCLE ITALIEN

La Renaissance est une des époques qui ont le plus fasciné le XIXe siècle et qui, sans doute, captiveront encore le XXe parce que nous en procédons. La Grèce ressuscitée, la science affranchie, le joug de l'Église secoué, l'esprit prenant son vol autour du globe et dans l'espace, enfin la grande tentative de fusion entre l'hellénisme et le christianisme, qui s'étend à tous les domaines de la pensée et de la vie, — autant d'idées qui ont bouillonné dans les veines de ce temps et qui travaillent le cerveau du nôtre. — Mais par cela même que l'antiquité retrouvée, le moyen âge encore vivant et l'avenir entrevu furent en collision à cette époque en des alternatives de fureur et

1. Quelques personnes distinguées connurent de près et surent apprécier Gobineau. Dans ce nombre, il faut citer au premier rang M. Albert Sorel. L'éminent auteur de *l'Europe et la Révolution*, qui joint le coup d'œil psychologique le plus aigu à l'étendue de l'intelligence et à l'autorité d'un grand historien, serait à même de nous donner de son ancien ami le plus vivant des portraits en même temps que de porter sur l'ensemble de son œuvre un jugement définitif.

2. Dans un article sur *Wagner intime* (*Revue Bleue*, 24 mai 1902) j'avais signalé le mouvement provoqué en Allemagne par M. Louis Schemann. Après avoir traduit les *Nouvelles asiatiques* et l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, M. Schemann vient de publier la 2e édition de sa traduction des *Scènes historiques de la Renaissance*, précédée d'une très belle préface où la philosophie et l'esthétique de l'œuvre sont appréciées avec une sympathie pénétrante.

d'amour, où ces puissances semblaient vouloir tantôt s'éteindre, tantôt se détruire, il n'y a pas eu d'époque plus complexe ni plus contradictoire. Or Taine, avec sa philosophie matérialiste, qui déduit les grands hommes de leur ambiance, nous a trop habitués à faire sortir la Renaissance italienne tout entière d'un puissant retour à la nature débridée, alors que cet admirable mouvement intellectuel fut avant tout la création collective d'une phalange de génies individualistes. « Le vice et la vertu sont des produits naturels comme le sucre et le vitriol, » a dit l'auteur du *Voyage en Italie*, et à lire son livre, on a l'impression que Michel-Ange, Raphaël et le Tintoret furent les produits naturels de cette époque cruelle et magnifique, aussi bien que César Borgia, Alexandre VI et l'Arétin. L'art merveilleux de ce temps fut-il donc vraiment une fleur de la belle immoralité?

C'est le mérite de Gobineau de nous avoir donné de cette époque un tableau d'ensemble, où la morale et la politique, la religion et l'art jouent leurs rôles respectifs et sont placés dans une juste perspective. Le XVIe siècle italien, que nous avons l'habitude de regarder à travers le prisme chatoyant de l'art, est, au point de vue social, une époque sombre et terrible. « Jamais peut-être, dit M. Schemann dans la belle introduction où il résume à sa manière la pensée de Gobineau en cette œuvre, jamais l'abîme entre l'esthétique et la politique, entre l'apparence et l'être, entre l'esprit et le cœur n'a été aussi grand. C'est à la lueur des bûchers et des incendies, des pillages et des meurtres, des trahisons monstrueuses que s'élève cet art qui parle de beauté et de sainteté, d'Olympe et de paradis, de l'éternelle patrie de l'âme. L'art de la Renaissance fut l'esclave des puissances d'alors et d'une brillante société aux mœurs révoltantes. Il dut s'en faire le courtisan. Il dut fournir de tableaux et de statues les palais de scélérats élégants élevés sur les tombeaux de généreuses victimes... La société de la Renaissance était, dans sa généralité, sans âme et sans cœur. Et l'Art, ce fils de Dieu, l'Art qui est l'âme corporisée, qu'était-il pour ce temps sans âme? L'Art fut, en ce temps, un costume, et cela dit tout. » Cela est vrai à condition que l'on ajoute : sauf pour les vrais artistes. De tels contrastes peuvent se découvrir à toutes les époques, mais ils sont là plus criants. Gobineau a compris la situation tragique des grands hommes de la Renaissance vis-à-vis de la société de leur temps. Dans cette lutte constante et presque toujours intérieure, il démêle les compromis et les revoltes, les chutes et les relèvements, les vaincus et les vainqueurs. Il eût pu l'étudier dans un Léonard de Vinci, cet alchimiste de la nature et de l'art, qui mourut en exil, apprécié du seul François Ier, mais incompris dans sa patrie, après avoir servi tour à tour Florence, Ludovic le More, César Borgia et le pape Léon X. Il aurait pu la surprendre dans un Corrège, ce voyant de l'âme, qui se replia sur lui-même pour peindre son apocalypse d'une humanité idéale sur les voûtes de Parme. Il aurait pu la montrer dans un Giordano Bruno, qui joignit l'audace d'un Lucifer à la douceur du Christ et qui expia son panthéisme mystique sur le bûcher de l'Inquisition romaine (1). Cette tragédie intime, qui se déroule dans le cœur des génies solitaires, loin du drame fastueux et sanglant de la Renaissance, Gobineau préféra la magnifier dans la grande figure de Michel-Ange, véritable Titan de l'époque, architecte, sculpteur, peintre et poète, bâtisseur de coupoles, de forteresses et de mausolées, en qui vivait à la fois la conscience de la religion, de la patrie et de l'art. Mais autour de ce personnage central, il tenta de faire vivre tout son temps. Les *Scènes historiques* vont de 1490 à 1560. Elles ramassent l'évolution de la Renaissance en cinq actes, dont chacun porte le titre de son protagoniste : *Savonarole, César Borgia, Jules II, Léon X, Michel-Ange.* Michel-Ange seul traverse les cinq parties et prête à l'ensemble une certaine unité. Ce n'est pas du théâtre, mais une *évocation* dramatique de l'histoire, qui en donne la moelle en visions instantanées et rapides. Il semble qu'on se promène dans un diorama, où cinq périodes de la Renaissance nous apparaissent successivement par de larges baies. Les personnages du temps, artistes, moines, condottières, grandes dames, rois, empereurs et papes, se pressent en des décors brillants. Derrière eux grouillent les foules bariolées et tumultueuses. De brusques changements à vue fatiguent et déconcertent; on se demande souvent où l'on va; mais tout le monde gesticule, parle, agit. On a la sensation d'une vie ardente. On respire, tour à tour, la poussière des champs de bataille, l'air lourd de roses et de poison des palais princiers, et ce parfum de beauté mêlé de platonisme, qui passait alors comme une brise éthérée dans l'atelier des peintres.

A la fin seulement, la pensée de l'œuvre se dresse lumineuse. Car deux drames se sont développés simultanément sous nos yeux — celui de la patrie italienne cherchant en vain son unité entre les maîtres qui la déchirent en se l'arrachant — et le drame intérieur de Michel-Ange, dont l'âme fière se développe par une force propre devant ce spectacle douloureux. L'Italie corrompue, épuisée et avilie, finit par

(1) Voir sur *Leonard de Vinci* l'admirable [illegible] de Merejkowski, sur *Le Corrège* [illegible] le beau livre de Marguerite Albana, précédé d'une remarquable introduction sur le développement de la culture italienne et le génie de la Renaissance [illegible] Rosa, le livre déjà ancien mais très complet de Bartolommeo [illegible]

tomber sous le joug de l'étranger et dans le marécage de la décadence, tandis que Michel-Ange attristé, vieilli, resté seul de la phalange héroïque, mais parvenu au sommet de la grandeur morale, affirme son idéal d'artiste et sa conscience religieuse devant cette Vittoria Colonna, qui fut la femme sublime de son temps. La Renaissance mourante prononce ainsi, par ces deux êtres d'élite, son mot suprême, qui est un verbe régénérateur pour l'avenir et une parole d'éternité.

Si Gobineau avait eu la force de réaliser cette idée dans une action d'un intérêt soutenu et d'une poignante unité, au lieu de la noyer dans un vaste tableau d'histoire, il eût fait un chef-d'œuvre merveilleux. Il n'en est pas moins beau d'avoir eu cette idée géniale et de l'avoir esquissée, çà et là, en quelques scènes magistrales. Je vais essayer de la dégager de l'ébauche grandiose, mais touffue et disparate, de l'historien-poète. Du chaos de sa fresque murale, tirons un triptyque d'où l'idée jaillira en plein relief comme un éclair sorti d'une seule figure illumine tout un tableau.

II. — MICHEL-ANGE ET LE PAPE JULES II

En la personne de Jules II et de Buonarotti se rencontrèrent deux des plus grands caractères de la Renaissance, le pontife belliqueux et l'artiste mâle par excellence. Ils étaient faits pour s'entendre.

Michel-Ange approchait alors de la trentaine. La fougue concentrée de sa jeunesse combative n'avait pas encore fait place à la mélancolie grave, aux méditations austères de l'âge mûr. Ame dévorée d'un feu intérieur, volonté de fer, sa puissance d'exécution égalait sa forte imagination. Avec son masque énergique, son nez écrasé dans une querelle par son camarade Torrigiani, son front de bélier et de prophète, sa lèvre repliée en un défi amer, il faisait peur à tout le monde. Il était tyrannique pour ses disciples, jaloux de ses confrères, implacable à ses rivaux. Mais il était aussi véridique, probe et pur, et portait en lui-même un haut idéal qu'il s'efforçait non seulement de mouler dans le marbre et le bronze, mais encore d'accomplir en sa propre vie. Il avait l'orgueil farouche de la force et de la vertu, sans la mansuétude de l'amour qui lui vint plus tard. D'ailleurs les temps étaient durs. Que de lugubres événements avaient assombri ses yeux et agité son cœur, depuis le jour où Laurent de Médicis trouva, dans son jardin, l'enfant de quinze ans sculptant une tête de faune sur un morceau de marbre, et l'avait fait entrer dans son atelier de sculpteurs ! Il avait vu la Toscane envahie par Charles VIII, la révolte de Florence, les Médicis chassés, Savonarole le généreux réformateur, brûlé sur un bûcher par ordre du pape Alexandre VI, son ami le patriote Machiavel devenu l'apologiste de César Borgia, et cet élégant scélérat, qui avait pour armoiries un dragon dévorant des serpents et pour devise : *Aut Cæsar aut nihil*, devenir le pacificateur acclamé des peuples. Au milieu des séditions, des vices et des crimes de l'Italie, il ne restait à Michel-Ange, pour croire à la noblesse humaine, que sa Bible, son Dante et les marbres antiques qu'on déterrait alors. J'oublie les pâles sibylles et les prophètes fulgurants qui hantaient ses noires insomnies. Mais cela lui suffisait.

Jules II, dont Gobineau a fièrement campé la figure, avait une affinité secrète avec ce grand créateur. Devenu pape après le scandaleux pontificat d'Alexandre VI, le cardinal de Rovère, chaste comme un ascète, guerroyeur comme un seigneur féodal, échangea sa houlette pastorale contre une épée et sa tiare contre un casque. L'intrépide septuagénaire avait le cœur bouillant d'un jeune homme de vingt ans. Il voulut une chose impossible, l'unité de l'Italie sous le Saint-Siège et la restauration de l'autorité pontificale par la force des armes. Cependant son courage en fit un héros et son grand mérite est d'avoir compris mieux que les autres souverains la grandeur de l'Italie et la beauté de l'art. Il projetait de se faire bâtir un tombeau, orné de cent statues, qui auraient figuré l'Ancien et le Nouveau Testament. Michel-Ange ne recula pas devant cette tâche colossale et le pape promit de vider une carrière pour lui. Les premiers blocs arrivèrent de Carrare, mais Jules II occupé de sa guerre en Romagne n'avait pas d'argent pour les payer. Buonarotti furieux s'enfuit de Rome à Florence. Quelque temps après, Jules II, ayant fait son entrée à Bologne, somma la république de lui renvoyer son sculpteur. A la prière du gonfalonier, Michel-Ange se rendit à cette exigence. Vasari raconte comment ils se retrouvèrent. De cette anecdote de trois lignes, Gobineau a tiré une scène vigoureuse et caractéristique.

BOLOGNE

La chambre du Saint Père. — Jules II, cardinaux, évêques, camériers, officiers des gardes suisses et italiennes.)

JULES II, assis dans un fauteuil tient à la main un bâton dont il frappe la terre chaque fois qu'il s'échauffe en parlant. — Ah ! je me sens à l'aise ici ! Voilà MM. les Bolonais réduits à la raison ! Qu'ils essayent encore de regimber, et l'aiguillon leur entrera dans la chair un peu plus à fond ! Désormais ils appartiennent à l'Église. Qu'ils tâchent de ne pas l'oublier. Vous leur rapporterez mes paroles... Maintenant, faites entrer Michel-Ange Buonarotti... Ah ! te voilà !... Enfin !... C'est heureux !... Si je n'avais pas menacé d'aller te chercher moi-même à Florence, tu ne serais pas revenu !

MICHEL-ANGE. — Très Saint-Père, je supposais que vous n'aviez pas besoin de moi!

JULES II. — Ah! tu supposais cela?... Je ne serais pas fâché de savoir ce qui te le faisait supposer. Explique-toi librement, sans crainte aucune! J'imagine que toi, tu n'as pas peur de moi!

MICHEL-ANGE. — J'ai peur de vous, très Saint-Père, mais la vérité est la vérité.

JULES II. — Ah! tu as peur de moi?... Eh bien fais comme s'il n'en était rien. Comment as-tu pu concevoir l'idée, seulement l'idée de t'enfuir de Rome, quand tu savais fort bien que je voulais t'y voir rester?

MICHEL-ANGE. — Très Saint-Père, tandis que je travaillais à la fois aux peintures de la Sixtine et à vos statues, et que je venais de terminer le *Moïse* que Sa Sainteté a paru approuver...

JULES II. — Ah! je t'ai paru approuver ton *Moïse*?... Je t'ai paru!... Ah! je t'ai paru!... Mais, continue... va!

MICHEL-ANGE. — J'avais demandé des marbres; ils sont arrivés. Il fallait payer les mariniers, et pendant que ces gens débarquaient les blocs à Ripa, je suis venu demander à Votre Sainteté l'argent nécessaire.

JULES II. — J'étais occupé à mes affaires de Romagne! Elles sont arrangées, et je ne lâcherai pas ce que je tiens. Il faut que tout le monde le sache; c'était bien le moins que les intérêts de l'Église passassent avant... Mais, non! va, va toujours! Explique-toi!

MICHEL-ANGE. — Très Saint-Père, vous êtes mécontent; j'aime mieux ne rien dire.

JULES II. — Il est un peu fort que, quand je t'ordonne de parler, tu me fasses répéter deux fois!

MICHEL-ANGE. — Alors, donc, puisque j'y suis obligé, je dirai que vous ne m'avez pas reçu. J'ai payé vos marbres de mes propres deniers et je n'en avais guère.

JULES II. — Suis-je responsable de vos folles dépenses, messire?

MICHEL-ANGE. — Je bois de l'eau et mange du pain. Mes habits ne valent pas dix écus. Vous me prenez pour votre Raphaël.

JULES II. — Je te prends pour... N'importe! n'importe!... Continue!

MICHEL-ANGE. — Je suis revenu jusqu'à trois fois! A la troisième fois, un valet m'a dit insolemment que je pouvais prendre patience, attendu qu'il avait l'ordre de ne pas me laisser entrer jamais, et comme on lui demanda s'il savait à qui il parlait, il répondit: Je le sais très bien: mais j'obéis à la Sainteté de Monseigneur.

JULES II. — Et alors, toi, qu'est-ce que tu lui as répliqué? Voyons un peu, il t'est bien venu quelque riposte à la langue! Tu n'es pas tellement patient que quelquefois même. . Mais non! Enfin, qu'est-ce que tu as répliqué?

MICHEL-ANGE. — Eh bien! j'ai répondu que...

JULES II. — Tu as répondu: « Quand le Pape aura besoin de moi, il saura que je suis allé ailleurs! »

MICHEL-ANGE. — C'est vrai.

JULES II. — Ah! c'est vrai? Continue.

MICHEL-ANGE. — Je n'ai rien à continuer. Vous savez les choses aussi bien que moi. J'ai vendu tout de suite mes meubles aux juifs, et suis parti pour Florence.

JULES II. — Et alors qu'est-ce que j'ai fait, moi? Car je n'ai pas trop l'habitude de subir les manques de respect, que je sache! J'ai dû faire quelque chose.

MICHEL-ANGE. — Je ne conçois pas quel plaisir Votre Sainteté se donne en me tourmentant de la sorte. Elle sait mieux que moi ce qu'elle a fait.

JULES II. — En finiras-tu?

MICHEL-ANGE. — Puisque vous me poussez à bout, voilà ce que vous avez fait! Vous m'avez envoyé coup sur coup cinq courriers, m'ordonnant de revenir sans délai sous peine de disgrâce; mais je ne suis pas d'avis d'être traité comme un homme de si peu. Je vous ai fait prier de chercher un autre sculpteur.

JULES II. — C'est pourtant vrai qu'il a poussé l'audace jusqu'à m'envoyer ce message en propres termes!... Mais va, va toujours!

MICHEL-ANGE. — Messire Pier Soderini m'a signifié que la Seigneurie avait reçu trois brefs ordonnant de me renvoyer à Rome, sous peine d'excommunication. Il m'a donc fallu partir. Je suis parti, et me voilà.

JULES II. — De sorte que tu n'es pas revenu de ton plein gré? Et, par-dessus le marché, des insolents vont racontant partout que tu as voulu me tuer en me jetant des poutres sur la tête du haut de ton échafaudage de la Sixtine où j'étais entré malgré toi! Je te demande maintenant de me dire à quel prince si mou, si débonnaire, si niais, on fera accepter de pareils outrages et s'il ne s'en vengera pas.

Moment de silence.

UN ÉVÊQUE. — Très Saint-Père, Votre Sainteté daignera prendre pitié de ce pauvre homme. Il ne se rend pas compte de ce qu'il fait. De telles gens ont peu d'intelligence et ne comprennent que leur métier.

JULES II, se levant en [illegible] l'évêque. — Impertinent! cuistre! idiot! Pourquoi te permets-tu d'insulter mon artiste? Est-ce que je lui ai dit quelque injure, moi? Allons! Qu'on me jette à la porte ce misérable, cet âne! ce pleutre! Et toi, Michel-Ange, viens ici, approche donc!... A genoux!... Voici ma bénédiction! Baise l'anneau du pêcheur! Ne te fâche plus, mon fils, va travailler! Je te donnerai tout l'argent que je pourrai. Fais-moi

beaucoup de belles choses! Tu es un Dieu créateur, toi! Va, mon fils! Ne songe plus jamais à me quitter! Tu fais la gloire du Pape, et la gloire de l'Italie!

Michel-Ange se relève, fait le signe de la croix, salue et sort.

Ces deux puissantes natures d'homme se peignent dans ce dialogue en traits justes et forts. On comprend que l'artiste, indépendant et fier, ait préféré ce maître redoutable, mais plein de respect pour son génie, aux dilettantes efféminés et aux princes retors de l'époque. La différence de leur destinée fait ressortir à la fois la supériorité du caractère de Michel-Ange sur celui de Jules II et la prédominance de l'art sur la politique. Éphémère fut l'œuvre et tragique la fin de ce pape coléreux, dont la seule gloire est d'avoir protégé et compris Buonarotti. Il n'hésita pas à mitrailler les Bolonais; il prit d'assaut Brescia et Rimini; il entra casqué et cuirassé par la brèche de mainte citadelle; plus d'une fois il arracha l'épée à la main de ses gentilshommes pour les ramener lui-même au combat. Vains efforts. A la fin, Jules II, battu et cerné, dut se retirer dans Rome et se reconnaître vaincu. Il avait essayé de chasser les Français en s'alliant aux Vénitiens et aux Espagnols, et les Français l'emportaient. Il avait voulu fonder son pouvoir spirituel sur la violence, et la violence rebondissait contre lui pour le terrasser. Pour comble d'infortune, son propre neveu, le duc d'Urbin, assassina le cardinal de Pavie sous les fenêtres du pape. Ce fut le coup de grâce. Il sembla alors à ce batailleur indomptable qu'un scorpion, sorti de ses flancs, venait de le piquer au cœur. C'était plus que la défaite, c'était plus que la honte, c'était le doute, le doute mortel sur la légitimité de sa mission, sur la durée de son œuvre. Encore frémissant de la fièvre des batailles, mais frappé d'impuissance et de délire, le colosse de fer s'effondra, au fond du Vatican, avec ce soupir étouffé : « Je meurs, et je n'ai rien achevé de ce que j'ai entrepris (1)! »

Combien plus belle la marche ascendante et tranquille de Michel-Ange! Celui qui, jeune encore, avait caressé la vigueur adolescente dans son *David*, l'ivresse frénétique dans son *Bacchus*, la volupté douloureuse dans sa *Léda*, avait enfin sculpté dans son *Moïse* un chef-d'œuvre de mesure et d'énergie, qui peut défier ce que l'antiquité a produit de plus grand. C'est l'unique morceau que Buonarotti ait eu le temps d'exécuter pour le tombeau de Jules II, mais il vaut un peuple de cent statues. L'âpre prophète, assis aujourd'hui dans un coin de l'église San Pietro in Vincoli, semble pétri dans la lumière de l'Esprit pur. Sa face est d'un dompteur, des rayons sortent de son front comme des cornes de combat; ses yeux, qui voient Jéhova, terrifient le peuple. D'une main, il tient la table de la Loi, de l'autre, il tord sa barbe qui ruisselle sur ses genoux comme un fleuve. Quelle personnification marmoréenne de la volonté et de la force morale! Comparez ce Moïse à Jules II, et vous mesurerez toute la distance qui sépare un prophète d'un potentat, un dominateur de l'Esprit d'un pontife orgueilleux, un être surhumain d'un homme. L'art a ce divin privilège de voir l'éternel à travers le présent, quel qu'il soit. L'artiste ne se souille pas comme le politique dans la fange des partis, ou dans le sang humain comme le tyran. L'art, lorsqu'il procède de la vie intérieure, porte en lui-même un principe de vérité immuable et l'artiste qui la contemple une puissance d'évolution en quelque sorte infinie. Représentant d'un principe purement politique, Jules II devait descendre au tombeau comme le fantôme du pouvoir temporel. Grâce au principe et à la puissance de son art, Michel-Ange devait évoluer vers un nouvel idéal, celui de l'Évangile et de l'hellénisme platonique. Mais cette évolution, dont témoigne son œuvre, suppose un profond travail intérieur qui n'eut point de confident. Car à qui ce taciturne aurait-il voulu se confier? A quel ami ce géant eût-il avoué ses faiblesses? Et qui donc aurait su pénétrer dans les cavernes de cette âme, pleine de retraits sombres et de fuites en clair-obscur? Quel inquisiteur ou quel voyant aurait pu se risquer jusqu'à la forge enflammée et fumeuse de son génie? — Le penseur l'essaye et le poète l'ose. Nous verrons comment Gobineau l'a tenté.

ÉDOUARD SCHURÉ.

(*A suivre.*)

1 Voir la dernière scène de *Jules II* dans la *Renaissance* de Gobineau.

ASPIRATIONS (1)

Roman.

Kolia se leva.

— Allons, dit-il, maintenant je m'en vais. Merci de la représentation. C'est fort intéressant; et tu es un tel Zakharine (2) que vraiment je commence à me demander si je dois me faire médecin .. Papa a bien raison : jamais je ne saurai t'égaler.

— Eh bien! cela t'ennuie?... fit-elle en riant.

— Non, pas du tout; c'est très amusant, au contraire. Mais, puisque je ne saurais faire comme toi... D'ailleurs, voici Boris qui vient me remplacer, ajouta-t-il en suivant sa sœur sur le perron.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 23, 30 mai et 6 juin.
2 Médecin fameux de Moscou.

Il descendit les marches, salua Boris et se dirigea vers l'écurie pour y faire seller son cheval, Krassavtchik. Il voulait faire le tour de Dolgoïé, où il n'était pas revenu depuis une année.

« Quel brave homme, cette Varegnka! songeait-il. Elle sait beaucoup et elle donne de si bons conseils!... Eh bien! et moi?... Si, un jour, je suis médecin, pourrai-je me contenter de l'activité de Varegnka?... Et pourquoi pas? conclut-il en arrachant une branche de lilas qui commençait à se flétrir. Ne fait-elle pas du bien? n'est-elle pas utile? »

Et il pensa qu'indépendamment de la pratique, il pourrait aussi s'occuper de la théorie médicale; de répandre ce qu'elle avait de sensé, ce qu'il avait entendu développer par le professeur Yanov ou même par Boris Slavine et par Varegnka; de lutter contre les préjugés et les superstitions de cette médecine surannée à laquelle s'en tenait encore sa mère, par exemple. Et cette besogne lui parut si importante et si bonne que l'envie le prit de s'y consacrer sans retard. De nouveau, son cœur se remplit de bonheur.

Un alezan hongre anglais, demi-sang, aux jambes fines, fut rapidement sellé d'un harnachement anglais et sorti de l'écurie. Kolia l'enfourcha et partit au galop vers la forêt.

Il fit le tour de Dolgoïé, c'est-à-dire de toute la propriété des Glebov. Il visita les étangs, plus loin, la forêt, le petit village de Vortchovka, ancien domaine de la famille aujourd'hui vendu à un marchand. Afin de tout revoir déjà dans cette première tournée, il résolut de revenir par le bourg, et déboucha dans la rue principale qui descendait vers la rivière. Comme le jour de son arrivée, les paysans étaient tous occupés au transport du fumier et toutes les portes étaient grandes ouvertes. Des charrettes le dépassaient ou le croisaient, et hommes et femmes le saluaient avec affabilité. Les travaux étaient en pleine activité et Kolia, tombé au beau milieu de cette vie des moujiks, en sentit une fois de plus la force et la grandeur. Il éprouva une sorte d'envie, voire même une envie véritable, à constater cette existence saine, régulière, ce travail puissant, indiscutablement utile, et par là même sérieux.

Il traversa une partie du bourg et s'arrêta devant la porte cochère ouverte de l'izba de briques habitée par son ami Segnka. Celui-ci était dans la cour et, dès qu'il aperçut Kolia, il se précipita dans la rue à sa rencontre. Il était vêtu d'une blouse d'andrinople rouge et d'un pantalon d'indienne rayée. Ses pieds nus étaient maculés de taches de purin; sa face ronde et imberbe s'épanouissait, pleine de santé, et il souriait en montrant ses dents blanches. Il ôta sa casquette, découvrant sa tête aux cheveux noirs bouclés, et dit bonjour à Kolia qui, de son cheval, lui tendait la main.

— On travaille, fit gaiement Segnka en s'essuyant les mains dans sa blouse. Alors, on est sale comme des diables. Excusez... et joyeuse bienvenue!...

— Bonjour, bonjour... Eh bien! comment cela va-t-il?

— On vit comme ci, comme ça... Et vous? Vous avez passé l'examen, m'a-t-on dit... Vous voilà étudiant, à présent... C'est bien, cela! Vous voici avec votre nouvelle casquette...

Et Segnka partit d'un éclat de rire guttural si sincère qu'il semblait ainsi exprimer toute sa joie de ce que Kolia avait passé ses examens et mis une nouvelle casquette.

— Et nous autres, nous sommes toujours à retourner le fumier, ajouta-t-il soudain en secouant la tête. Ah! là là!...

— Eh bien! moi, je vous envie, vous autres, répondit Kolia. Vois comme tout est animé, chez vous .. Vous êtes plus heureux que nous.

— Ah! oui... animation, bonheur!... Vous plaisantez toujours, Nicolas Nicolaïevitch .. Pardieu! vous êtes farceur... « Je vous envie... »

Segnka se remit à rire et fit un geste comme pour dire qu'il était inutile d'insister.

— Tu ne me crois pas? demanda Kolia d'un air étonné. Mais, je ne plaisante pas du tout... C'est avec plaisir que je transporterais du fumier.

— Regardez donc mes pieds, fit Segnka; et mes mains : ces durillons... et à table, c'est du kvass, avec de l'oignon et du pain... Voilà notre vie!... Et vous nous enviez?... Moi, je n'ai qu'une idée : me sauver d'ici au plus vite, ajouta-t-il en arrangeant sa blouse.

— Tu as encore passé l'hiver à la ville?

— Tiens!... Mon père n'a même pas assez pour acheter du sel. Quel plaisir de grignoter ici des croûtons secs!... Et puis, il faut aussi aider à la maison. Ici, c'est un trou, c'est à se perdre... Je me suis loué de nouveau comme dvornik (1) chez le marchand Zimine et je ne suis revenu ici que pour les travaux des champs. Savourez ce bonheur!

Kolia se taisait, ne sachant que répondre à toutes ces objections.

— Pourrai-je un de ces jours aller chez vous pour causer un peu et chercher un livre? demanda Segnka.

— Mais oui, mais oui, j'en serai bien aise. Alors, tu as encore beaucoup lu pendant l'hiver?

— Cela va sans dire. C'est mon plus grand plaisir. Je me suis aussi un peu occupé de vers...

— Ah! vraiment?... Quoi? ... tu en as écrit?

1. Gardien de la cour.

— Oui... Puis-je vous les lire ? demanda Segnka tout heureux. Descendez donc de cheval; nous le mettrons dans la cour et nous entrerons dans l'izba. Je pourrai même vous les lire tout de suite... Par Dieu, je vous les lirai.

— Si tu veux, accéda Kolia en souriant et sautant à terre.

Le vieux grand-père de Segnka, Vlass, tout voûté, en blouse blanche, une fourche à la main, s'approcha.

— Grand-père, lui dit Segnka, surveille donc le cheval, je t'en prie. Nous allons entrer un instant.

— C'est pour lire tes vers ? demanda le vieillard avec un sourire bonasse. Va, va, je ferai attention.

Puis, se tournant vers Kolia :

— Bonjour, petit père Nicolas Nicolaïevitch ! vous voilà revenu...

Segnka lui tendit les rênes du cheval, qu'il prit dans sa main large et robuste, et les jeunes gens pénétrèrent dans la vaste pièce ; il ne s'y trouvait qu'une fillette de dix ans, l'aînée des nièces de Segnka, assise auprès d'un berceau d'enfant.

— Asseyez-vous... asseyez-vous sur ce banc, dit Segnka qui alla tirer de derrière les icônes un cahier graisseux et revint s'asseoir vers la table.

— Allons, lis.

— Eh bien !... Seulement, c'est pour mon plaisir que je les ai faits... ça se comprend... pour passer le temps... Et ces vers vous sont dédiés, ajouta-t-il de plus en plus embarrassé.

— A moi ?... Eh bien, va... fit Kolia, l'encourageant.

Segnka respira et tourna plusieurs feuillets du cahier, les tachant davantage encore avec ses mains souillées de fumier. Puis il respira encore et se mit à lire :

A toi, jeune barine,
Un poète, simple moujik,
Confie et sa peine et ses larmes.
Et comme avec sa peine il vit,
Dans une triste petite ville,
Il est peu gai, toujours chagrin.
Une chose unique le tente :
De passer son temps à rêver.
Le sort l'a gratifié d'un rêve,
Devenu familier et qu'il aime.
Il aime la douce solitude :
Abandon, langueur, volupté ;
Il aime les bosquets épais,
Et leur ombre mystérieuse.
Et quand il vient, un jour d'été,
S'y abriter de la chaleur,
Alors, naissent les rêves ardents,
Qui brûlent l'âme du poète.

Segnka, inondé de sueur, poussa un profond soupir et, du revers de sa manche, essuya son front et toute sa face cramoisie.

— Eh bien ? questionna-t-il, à bout d'haleine.

— Bravo ! s'écria Kolia. Je ne te connaissais pas encore ce talent...

— Puis-je vous en lire encore ? J'en ai pas mal...

— Lis.

Segnka toussota et se remit à réciter avec plus d'entrain :

Sur terre vivait un pauvre gas...
Il vivait, maigre et pâle,
Tenant le monde misérable
Pour une fatalité vaine et bête...

— Il s'agit de moi, expliqua Segnka, car, parfois le dégoût vous prend à la gorge de vivre dans cette ville infecte...

Puis il reprit :

Et ce pauvre gas songeait,
Que pour lui le jour viendrait,
Où devenu vieillard vénérable,
Les hommes l'entoureraient d'honneurs...
Mais il eut beau faire ce rêve :
Son sort resta toujours le même,
Et sa vie s'écoula, vaine
Comme poussière, comme fumée.

Il se tut, s'adossa au mur et regarda Kolia, attendant son appréciation.

— Est-ce bien tourné, oui ou non ? demanda-t-il, moitié sérieux, moitié plaisant. Dites-le-moi en toute franchise.

— Tu imites Pouschkine et Lermontov. Mais, n'empêche que, pour toi, c'est très bien tourné.

— C'est sûr que j'imite, fit Segnka, comme s'il avait lieu d'en être fier. Ces strophes que je viens de vous lire plaisent beaucoup à tout le monde.

Il se pencha sur son cahier avec l'intention de poursuivre sa lecture.

— Mais, tu en as fait beaucoup, je vois, dit Kolia s'approchant du jeune paysan.

— Oui, pas mal... tout un cahier.

— Oh ! oh !... Eh bien, quand tu viendras chez moi chercher des livres, apporte aussi tes vers et tu m'en liras encore. Aujourd'hui, je suis pressé.

Et Kolia, après lui avoir tendu la main, se dirigea vers la porte en se baissant à l'avance, pour ne pas se cogner la tête à la porte comme il l'avait fait en entrant.

— C'est cela, c'est cela ! fit l'autre en se levant. Alors, quand pourrai-je aller chez vous ? Un soir ? Je voudrais vous demander un ouvrage de Dostoïevsky ou de Nekrassov. Il m'a beaucoup plu, Nekrassov. Le domestique du marchand Zimine m'en a lu des passages... Je l'admire ! Il y a chez lui d'excellents vers... un vrai charme...

Et il se mit à déclamer avec conviction des vers de Nekrassov. Kolia, comme malgré lui, s'arrêta pour écouter :

Pourquoi regardes tu si avidement la route ?...

— Ou bien encore ce morceau : *Devant la porte d'honneur*, dit Segnka. Ce n'est pas mal :

Je vis, une fois, de ce seuil s'approcher des moujiks,
De ces Russes des champs,
Qui d'abord prièrent devant l'église, puis se mirent à l'écart.
Penchant sur leurs poitrines leurs têtes blondes.
Le portier se montra. « Laisse-nous entrer », dirent-ils.

Aisément, sans faute, il récita tout le morceau et, quand il en fut à ces deux vers, il les dit avec une vigueur extraordinaire :

Et ils partirent, brûlés par le soleil.
En murmurant : « Que Dieu le juge ! »

Sa voix même se mit à trembler. Mais, si Segnka aimait la sentimentalité de Nekrassov, Kolia, au contraire, n'avait jamais été impressionné par ses vers.

— Comment as-tu pu retenir tout cela? dit-il en traversant le vestibule pour gagner le perron.

Il s'en alla au pas, descendit la grande rue du village en examinant avec attention les maisons et leurs habitants.

A l'extrémité du village, il aperçut deux femmes qu'il connaissait et qui s'entretenaient près de la fenêtre de l'izba de Pidjac. Kolia reconnut aussitôt Tatiana et sa sœur, qui se disposait à s'en retourner chez elle. Comme de coutume, Tatiana lui coula un regard rapide, où il y avait de la malice, de la confusion, de la flamme et, comme toujours aussi, elle abaissa aussitôt ses paupières, puis sa tête.

Que de fois ce regard avait provoqué chez Kolia un trouble incompréhensible ! Que de fois il en avait éprouvé la puissance, sans jamais pouvoir, malgré tous ses efforts, le soutenir impunément ! C'est que vraiment Tatiana lui plaisait; et de toutes les femmes rencontrées jusqu'ici, aucune ne l'avait si fortement attiré que cette jeune villageoise aux bras vigoureux et comme sculptés, à la démarche gracieuse, au teint hâlé, aux grands yeux gris toujours limpides.

Passé la digue et pour remonter la pente, Kolia mit son cheval au galop jusqu'à la porte de l'écurie.

* * *

Après avoir achevé sa consultation en présence de Boris, Varegnka se rendit avec lui à la maison pour y prendre son café. Ainsi que Kolia, Boris avait trouvé grand plaisir à voir Varegnka soigner ses malades.

Près de la maison, ils rencontrèrent Nicolas Vassilievitch qui se rendait au pavillon, muni de journaux et de livres qu'il venait de recevoir. Il était vêtu d'un veston de pongee de Chine, d'un pantalon de même étoffe, et coiffé d'un chapeau de paille. Dans toute sa personne il était coquet et avenant.

— Ah ! les amis ! D'où venez-vous et où allez-vous ? Moi, je me rends à l'Académie. Venez me retrouver tout à l'heure.

Quelques instants plus tard, Varegnka, après avoir pris le café, revenait en compagnie de Boris vers le pavillon.

— Cela ne te contrarie pas que je sois venu vous voir? demanda tout à coup Boris.

— Moi? fit Varegnka étonnée. Mon Dieu ! au contraire. Je suis très heureuse que tu te sois souvenu de nous.

— Merci... J'avais l'intention de partir aujourd'hui, ajouta Boris après un silence. S'il y avait possibilité d'avoir le cheval pour me reconduire à la gare...

— Comment, déjà ?

— Sinon aujourd'hui, demain matin sans faute.

— Il faudra en parler ce soir à papa, répondit Varegnka d'un ton sérieux. Et elle gravit rapidement l'escalier du pavillon.

Nicolas Vassilievitch était dans son atelier et lisait, assis dans un fauteuil vaste et confortable. A la vue des jeunes gens, il posa son livre sur une petite table basse et, en s'étirant, dit avec volubilité :

— Ah ! ah ! entrez, entrez, je vous prie... Je viens de finir un livre de Tolstoï... Ah ! comme il nous fouaille vertement, on dirait avec des verges... Je vais à présent le passer à Kolia. Puis, désignant une chaise à Boris et se soulevant un peu : Asseyez-vous, je vous prie.

Le jeune homme se mit à examiner la pièce, propre, régulière, originale. Ici, une superbe bibliothèque d'acajou ; là, dans un coin, un chevalet sur lequel était une toile voilée. Sur la bibliothèque, une boîte à violon; aux murs, des cornes de cerf auxquelles étaient suspendus des fusils, des cartouchières et des trompes de chasse. Sur le bureau étaient épars des manuscrits, des livres et des journaux. Un numéro du *Nouveau Temps*, tout frais, était près du fauteuil.

— Eh bien ! et toi, que penses-tu de Tolstoï? demanda, curieux de la réponse, Nicolas Vassilievitch à Boris.

— De Tolstoï philosophe je pense autrement que de Tolstoï artiste.

— Ce qui signifie que tu ne l'approuves pas, sans doute ?

— Non que je ne l'approuve pas, mais il m'est indifférent. Il n'a pas sur moi une action bienfaisante. Quand je le lis, je me sens encore plus mélancolique, je vois les choses plus en noir, et tous les hommes me semblent méchants, vilains. Puis, après un silence il ajouta : Ses œuvres artistiques produisent sur moi un effet tout opposé.

— Il y a peut être du vrai là dedans, acquiesça Nicolas Vassilievitch. Mais enfin, quand même, tiens-tu pour juste ou non ce qu'il prêche ?

— Oui et non, répondit Boris, qui semblait pour l'instant plus animé que la veille. Il ne parle que d'une vérité, et en même temps il en oublie une autre que pourtant il reconnaissait lui-même autrefois. Cependant, il est parfois très puissant... Puis, il ajouta avec conviction : A mon avis, comme je le disais hier à Kolia, c'est quand Tolstoï, ainsi que tous les écrivains, d'ailleurs, ne cherche pas à enseigner, qu'il enseigne le mieux ; si, au contraire, il prêche, il n'arrive qu'à nous irriter sans profit. Voilà pourquoi Tolstoï artiste est plus un apôtre que Tolstoï penseur.

— Hum !... tu crois ? fit Nicolas Vassilievitch en s'allongeant dans son fauteuil.

Varegnka, assise près de la fenêtre, écoutait.

— C'est que, voyez-vous, tout cela est déjà connu, toutes ces vérités sont vieilles comme le monde. Pourquoi les ressasser ? reprit Boris. Tant qu'elles sont réalisables, chacun de nous y aspire ; et, si elles ne le sont pas, nous nous en rendons compte nous-mêmes, à chaque pas que nous faisons dans la vie. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment arriver à l'amélioration graduelle de notre existence : comment faire pour que nos pas soient plus sûrs et nous acheminent le plus près possible de la lumière... Quant à l'Évangile, je le lis et le lirai sans avoir besoin de l'aide de personne.

Boris s'efforçait d'exprimer nettement ses pensées, afin de bien démontrer à Varegnka ses vues personnelles, et comment il envisageait l'influence produite par les théories de Tolstoï sur les jeunes Glebov et, dans une certaine mesure, sur leur père.

— Eh bien ! ici, chez nous, nous voyons ces idées un peu autrement, dit Nicolas Vassilievitch. On ne les critique pas aussi sévèrement ; on les prend plus à cœur, me semble-t-il... Tu as bien vu et entendu notre vieil ami...

Et il regarda dans la direction de Varegnka, qui dit avec franchise et simplicité :

— Je n'affirmerais pas que je subis l'influence de Tolstoï, mais la vérité sera toujours la vérité.

— C'est qu'on ne voit pas souvent la vérité, objecta Boris. Car, qu'est-ce que la vérité ? C'est la vie, tandis que Tolstoï...

De ses yeux verts jaillit une flamme ; sa voix devint frémissante et il continua à parler avec humeur et causticité. Varegnka sentait toute l'amertume de ses paroles, mais elle ne voulait pas le contrecarrer. D'abord, il y eût eu beaucoup à dire, et ensuite, elle savait que ce serait inutile. Elle connaissait l'entêtement de Boris et n'ignorait pas que jamais il ne consentirait à s'incliner devant une opinion contradictoire, surtout dans une conversation générale. En outre, elle était curieuse de pénétrer jusqu'au bout les idées actuelles de Boris, qui évidemment avaient beaucoup changé et n'étaient plus celles qui lui étaient à elle-même si sympathiques.

A ce moment, Kolia fit une bruyante irruption dans la pièce.

— Bonjour ! s'écria-t-il, tout essoufflé encore de sa course à cheval. Ah ! vous voilà tous ici, et je vois que vous avez parlé de choses intéressantes.

— Tiens, lui dit Nicolas Vassilievitch en lui tendant un livre du format d'un gros cahier. Voici le Tolstoï que je t'ai promis... Nous venons d'en parler et il est heureux que tu n'aies pas entendu notre conversation.

— Ah ! tu l'as fini ?... Parfait, merci... fit Kolia, se doutant que Boris avait désapprouvé Tolstoï. Et moi je me suis promené à cheval ; je suis allé partout, et mon ami Segnka a déjà eu le temps de me lire de ses vers. C'est amusant...

— Ah ! Eh bien... c'est bon ? lui demanda son père.

— C'est amusant, répéta Kolia. Je vous montrerai cela un de ces jours

— Tu as fini ta consultation, Varegnka ? dit-il plus gaiement encore à sa sœur. Alors, allons jouer au tennis avant dîner. Je t'en prie, ainsi que Boris, et peut-être que Rasché viendra aussi.

— Pour Mlle Rasché, j'en doute, dit Varegnka avec un sourire. Mais on peut se passer d'elle. Moi, je jouerai volontiers.

— En route, en route, alors, pressa Kolia. Tu joues, Boris... tu sais ?

— J'ai joué quelquefois, précisément chez vous.

— Papa, tu feras le quatrième.

— J'allais commencer à peindre ma copie, fit Nicolas Vassilievitch hésitant et s'approchant du chevalet. Cependant, pour cette circonstance exceptionnelle...

Ils sortirent. En approchant du bâtiment principal, ils rencontrèrent Vera Semenovna, Mlle Rasché et Gricha, celui-ci affublé d'un gros pardessus gris, d'un chapeau de feutre et de galoches. Son aspect était pitoyable. La tête penchée sur le côté, il avait peine à marcher, tant son accoutrement le gênait.

— Mon Dieu ! mais qu'a donc Gricha ? s'écria Kolia avec effroi. Pourquoi l'a-t-on ainsi emmitouflé ? Allons, Gricha, courons à qui arrivera le premier.

— Je ne peux pas courir, fit tristement Gricha. J'ai mon estomac...

— Eh bien ! moi aussi, j'ai mon estomac, s'écria joyeusement Kolia, et pourtant ça ne m'empêche pas de courir.

— J'ai... commença Gricha.

— Ah ! mon Dieu ! le malheureux bambin ! Boris, jouons au moins à saut de mouton. Allons, saute !

Et Kolia, s'élançant en avant, s'arrêta dans l'allée et se baissa. Boris sourit et, à l'étonnement général.

entraîné malgré lui, il ôta son uniforme et se prépara.

— Allons, tiens-toi bien! cria-t-il.

Il prit sa battue en frappant le sol de ses longues jambes musclées et franchit Kolia en l'effleurant à peine. Puis, il prit du champ et se mit lui-même en posture pour permettre à Kolia de sauter à son tour.

Celui-ci, après avoir franchi le haut et large Boris, s'adressa à son père.

— Allons, papa, à toi maintenant.

— Merci, fit Nicolas Vassilievitch en souriant. J'ai assez sauté pour ma part.

— Hi! hi!... Kolia peut, et papa ne peut pas!... Hi! hi! fit Gricha joyeux et trépignant sur place.

Tout le monde se rendit sur la piste de tennis où l'on se divisa en deux camps : d'un côté Boris, assez mauvais joueur, et Varegnka très experte; de l'autre, Nicolas Vassilievitch, plutôt médiocre, et Kolia, bon joueur.

On avait fait deux parties quand la cloche sonna pour le dîner. Dès qu'il fut achevé, Kolia se rendit dans sa chambre où, à son grand étonnement, il trouva tous ses effets déjà rangés, la propreté et l'ordre régnant partout. C'était certainement par les soins de sa mère. Il prit le livre que lui avait donné son père et s'étendit sur son lit. Mais, après avoir lu deux pages, il s'aperçut qu'il n'en avait rien retenu, ni même rien compris. Il n'avait lu que des yeux, la pensée ailleurs. Il posa son livre avec dépit et se leva.

« A plus tard! » dit-il.

Il mit sa casquette et sortit.

La campagne, le printemps, la forêt, les paysans, tout mettait en lui de l'agitation.

* * *

Le soir, après souper, quand tout le monde fut comme à l'ordinaire réuni dans le salon, M. Glebov proposa à Boris une partie d'échecs. Lui-même perdait toujours, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours aussi le premier à parler de jouer. Vera Semenovna et Varegnka s'occupaient à des travaux d'aiguille. Gricha était couché, Kolia — absent.

— Si tu nous jouais quelque chose, Varegnka? lui dit son père, tout en suivant des yeux ses échecs.

— Ah oui! ce serait très bien! fit à son tour Boris en tournant vers la jeune fille un visage radieux.

— Mais, est-ce que cela ne réveillera pas Gricha? demanda-t-elle en regardant sa mère et en déposant son ouvrage.

— Non, dit celle-ci. Il dort, maintenant, et de sa chambre on entend à peine.

Elle s'assit au piano et s'interrogea. Et sans se rendre compte pourquoi elle le faisait et ce qui devait en résulter, elle entama le *Aufschwung* de Schumann, que Boris affectionnait et qu'elle lui avait joué à Moscou, le fameux soir. D'ailleurs, ce morceau s'adaptait parfaitement à ses propres dispositions présentes. Elle le joua avec une telle vigueur, tant de sentiment et d'expression, qu'elle en fut surprise elle-même. Le clavier frémissait sous ses doigts et les derniers accords résonnaient à ce point que le piano en tremblait. Quand elle eut fini, la salle à manger et toutes les pièces de le maison étaient encore remplies de vibrations.

Boris était sur la porte du salon, les yeux humides. Derrière lui, Nicolas Vassilievitch, étonné, regardait sa fille.

— Comme c'est enlevé! put-il seulement dire. Qu'as-tu donc aujourd'hui?

Varegnka eut un sourire contracté et, sans laisser refroidir son exaltation, elle se remit à jouer ce *Nocturne* de Chopin, qu'elle avait également joué à Boris, après le *Aufschwung*, le soir de Moscou.

Nicolas Vassilievitch alla reprendre sa place dans le salon; mais Boris demeura dans l'encadrement de la porte. Attentif, tout empourpré, il contemplait le délicieux visage de la jeune fille, écoutait la musique et sentait son âme se déchirer. Il savourait ce nocturne, ce motif à la fois doux et pénétrant, dont certains passages, précipités et fougueux, l'excitaient et le faisaient souffrir. Et cette Varegnka elle-même, par qui il avait tant souffert... il était auprès d'elle, chez elle, à Dolgoïé!...

Varegnka acheva le nocturne et ferma lentement le piano.

— Voilà, dit-elle d'une voix à peine perceptible.

— Merci, balbutia Boris tout ému.

Et, s'approchant d'elle avec timidité :

— Tu es si bonne! Quel beau morceau et comme tu le joues... Bien mieux qu'auparavant...

— Eh bien! Boris Serguievitch, appela, depuis le salon, M. Glebov impatient. A qui est-ce à jouer?

— A moi, à moi, me voici, répondit Boris en regagnant aussitôt sa place.

Mais il lui était devenu impossible de concentrer son attention, de réfléchir, et douloureusement il songeait :

« Elle a joué avec intention ces morceaux... Donc, elle a pitié de moi! Donc, elle se souvient du passé. »

— Voilà! fit-il en avançant un pion au hasard.

— Parfait! dit Nicolas Vassilievitch en se hâtant de déplacer sa reine.

— Et moi, je vais ici du roi.

— Et mat! s'écria Nicolas Vassilievitch triomphant et avec un joyeux sourire, tout en frisant sa moustache grisonnante.

— Eh bien! par exemple! fit Boris, en s'efforçant de donner à sa voix une nuance de dépit.

Varegnka avait repris sa place et son ouvrage.

mais elle demeurait toute rouge et émue de son jeu. Ses beaux doigts effilés étaient tremblants.

« Qu'ai-je donc ? Pourquoi ? Puisque tout est fini entre nous... se demandait-elle avec inquiétude. Il est si malheureux ! Il fait tant pitié ! »

Certes, son ancien sentiment pour Boris, si tant est que c'eût été de l'amour, avait disparu depuis longtemps. Elle ne l'aimait point, elle ne pouvait plus l'aimer, après ce qu'il avait fait. Et cependant chaque fois, aujourd'hui même encore, qu'elle s'était trouvée en sa présence depuis le soir fameux, elle avait éprouvé comme une oppression de l'âme et une tristesse dont elle se rendait compte et qui pourtant lui étaient chères. Et c'était cette impression qu'elle ressentait en ce moment.

Après onze heures, Nicolas Vassilievitch se leva pour se retirer et Boris en fit autant. Il prenait définitivement congé, car, devant partir de bonne heure le lendemain, il ne reverrait personne.

— Il faut vous ménager, dit Boris à Mme Glebov.

Il serra la main à sa tante et s'approcha de Varegnka.

— Adieu, lui dit-il en s'arrêtant devant elle.

Varegnka lui tendit la main.

— Adieu, adieu, et merci d'être venu.

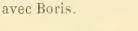
Boris lui serra chaleureusement la main et se dirigea vers la porte.

— Il faudra dire à Alexeï de le réveiller demain matin et de lui servir du café, dit M. Glebov à sa fille en sortant avec Boris.

LÉON TOLSTOÏ FILS.

Traduction de E. HALPÉRINE-KAMINSKY.)

(*A suivre.*)



LA PÉRIODICITÉ DES CRISES BELLIQUEUSES

dans l'Angleterre contemporaine (1).

IV. — L'ARMISTICE DE 15 ANS (1861-1876) ET LE RÉVEIL DES PASSIONS BELLIQUEUSES (1876-1900).

De 1861 à 1876, s'étendent les années les plus pacifiques qu'ait connues l'Angleterre. En 1864, R. Cobden déclarait à un ami que ses efforts n'avaient pas été inutiles, et que ses conceptions internationales avaient fait des adeptes (2). A la même date, J. Stuart Mill trouvait qu'un vent d'espérance passait sur la Grande-Bretagne (3).

1 Voir la *Revue Bleue* des 4, 11 avril et 30 mai.
2 J. Morley, *ouv. cit.*, vol. II, p. 453.
3 *Mémoires*, trad. Alcan, p. 229.

* * *

Cette accalmie, la plus longue de toutes, ne s'explique pas seulement par des causes générales, par l'action convergente de l'évolution économique, politique et littéraire, mais surtout par un fait précis, qui ne semble point, jusqu'ici, avoir éveillé l'attention des historiens. Gladstone l'avait cependant signalé en présentant son fameux budget de 1860 : « Je ne puis m'empêcher, disait-il, de croire qu'il y a quelque rapport entre l'accroissement extraordinaire des dépenses et l'élasticité décroissante du revenu. » Il calculait que toutes les épargnes de la nation, dans les huit dernières années, « avaient été complètement absorbées et avalées dans le gésier d'une vaste dépense (1) ». La même idée peut se traduire d'une manière plus précise. Si la crise de 1851, la panique gallophobe et la guerre de Crimée, si celle de 1859-60, le réveil de l'hostilité contre la France Impériale victorieuse en Italie, ont été rapidement enrayées et suivies d'une accalmie, c'est que, par suite de l'accroissement des armements et des préoccupations de l'opinion publique, elles ont été, l'une et l'autre, suivies, en 1855 et en 1861, d'une crise économique qui est venue arrêter une hausse, ou aggraver une baisse générale. Éclairés par cette leçon, les commerçants et industriels se sont refusés, en 1854, 1870, 1872 à trahir le parti Libéral, à abandonner sa politique extérieure et courir les aventures.

Pour saisir avec netteté les répercussions de ces divers phénomènes sur la politique étrangère du Royaume-Uni, il suffit de condenser, en un tableau synoptique, tous les renseignements commerciaux, industriels, financiers et sociaux, que donnent les *Statistical abstracts*.

On constate alors, qu'en 1850 l'État des échanges était satisfaisant. Le tonnage total des navires entrés dans les ports du Royaume-Uni, le tonnage de la flotte commerciale de la Grande-Bretagne, les recettes des chemins de fer avaient progressé. Partant, la valeur des produits britanniques exportés, la quantité de fer et d'acier, d'étoffes de coton et de toile exportée s'étaient accrues. Partant enfin, les plus-values budgétaires, la valeur totale des billets à ordre en circulation, les dépôts effectués aux caisses d'épargne ordinaires avaient augmenté, et le paupérisme diminué. Cette activité générale se maintient jusqu'aux débuts de la guerre de Crimée. Mais aux victoires militaires succède une crise économique. En 1855 il y avait baisse dans le tonnage total des navires entrés dans les ports du Royaume-Uni, partant une diminution dans la valeur des produits britanniques exportés. La quantité de charbon

1 *Liberalism and The Empire*, *ouv. cit.*, p. 18.

extrait, de fer et d'acier brut exporté, de laine brute importée, les plus-values budgétaires, la valeur totale des billets à ordre en circulation, les dépôts dans les caisses d'épargne ordinaires avaient diminué, et le paupérisme augmenté.

Lors de la panique de 1859-1860, les statistiques officielles vinrent donner au peuple Anglais la même leçon. L'année 1858 avait été médiocre, sans être mauvaise. Si le tonnage total de la marine marchande britannique s'était accru, en revanche, le tonnage des navires entrés dans les ports du Royaume-Uni et les recettes de ses chemins de fer avaient baissé. La hausse dans la quantité de coton brut importé et d'étoffes de coton exportées était largement compensée par une diminution dans la valeur totale des expéditions des produits britanniques, la quantité de charbon extrait, de laine brute importée, de fer et d'acier, d'étoffes de toiles exportées. A un progrès dans la valeur des billets à ordre en circulation et des dépôts aux caisses d'épargne ordinaires, répondait une nouvelle poussée du paupérisme. Mais en 1861 (1) les résultats n'étaient plus seulement médiocres : ils étaient déplorables. La baisse dans la valeur totale des ventes de la Grande-Bretagne, la quantité de coton et de laines brutes importés, de fer et d'acier, d'étoffes de coton et de toile exportés, a eu sa répercussion sur les plus-values budgétaires, les dépôts aux caisses d'épargne ordinaires, et le paupérisme de l'Angleterre proprement dite (2).

Cette double leçon, qui se gravait dans les pensées d'une manière plus visible et plus profonde que par des articles de journaux et des rapports officiels, je veux dire par des angoisses et des souffrances, ne fut point oubliée. Et lorsque, au beau milieu de la période la plus prospère qu'ait jamais traversée l'Angleterre, de 1863 à 1873, les héritiers de la politique interventionniste et les théoriciens de la mission Britannique s'efforcèrent de détourner l'attention de l'opinion publique vers des gestes plus artistiques et des émotions plus fortes que celles de l'usine et du comptoir, l'appui de la bourgeoisie commerçante fut assez ferme, son assentiment assez unanime pour permettre aux Libéraux de combattre victorieusement les politiques à la recherche d'aventures et les demi-soldes en quête d'emplois (3).

(1) Pour prévenir une objection, il importe de faire remarquer que le traité de commerce avec la France avait été signé le 29 janvier 1860 et les Conventions réglant le tarif, le 6 nov. 1860.

(2) *Statistical abstract for the United Kingdom*, n° 11 (1864), p. 6, 4, 42, 68, 69, 90, 91, 48, 14, 18, 45, 46, 81, 76, 77 et 87.

(3) Déjà, à la fin de 1861, les efforts du *Times* et du parti conservateur, pour amener l'Angleterre à intervenir dans la guerre de Sécession, avaient été victorieusement combattus par les classes moyennes favorable aux États du Nord. J. Morley, *ouv. cit.*, vol. II, p. 393.

Si R. Cobden (1) parvint, en 1864, à empêcher Lord Palmerston et Lord John Russell d'intervenir dans le conflit entre la Prusse et le Danemark (2); si Gladstone obligea aisément l'Angleterre à respecter, en 1870, la neutralité, et en 1872 à s'incliner devant la décision, si rigoureuse cependant, rendue par les arbitres dans l'affaire de l'*Alabama*, c'est que la prospérité économique facilitait singulièrement l'œuvre des apôtres de la paix. La valeur des ventes de l'Angleterre ; la quantité de charbon extrait, de laine, de coton bruts importés (sauf pour 1869), de fer et d'acier, d'étoffes de coton et de toile exportés (sauf pour 1871) ; le tonnage des navires construits pour la marine marchande britannique, pour les marines étrangères, ont augmenté dans des proportions considérables. Leur hausse se répercute sur les transports maritimes et terrestres, sur la circulation financière et sur l'épargne (3). Quelque fût l'accroissement de la population, l'essor économique et l'activité politique étaient assez intenses pour pouvoir fournir des aliments à toutes les intelligences, et à toutes les énergies. Sans cette prospérité matérielle, jamais Gladstone, à l'apogée de son talent, R. Cobden (4) et J. Bright, au faîte de leur influence, n'auraient pu infliger à l'Angleterre l'ennui de dix années de paix profonde et absolue.

Aux environs de 1870, un Français, qui nous a laissé sur l'Angleterre un livre, trop peu connu, où abondent les remarques ingénieuses et les idées profondes, M. A. Laugel, écrivait les lignes suivantes : « Ni le peuple, ni l'aristocratie ne recherchent plus cette épreuve redoutable de la guerre, la plus terrible, la plus solennelle, celle qui seule assure et conserve la primauté aux nations et aux races (5). »

*
* *

Et, cinq ans après, il suffisait d'un affaiblissement momentané dans les trois forces, économique, politique et intellectuelle qui retenaient le peuple Anglais loin des casernes et des arsenaux, pour qu'un homme d'État pût déchaîner, sans rien perdre de sa popularité, — bien au contraire, — une tempête belliqueuse particulièrement intense.

La crise de 1876-1878 est en effet précédée, en 1875, — c'est là un fait nouveau sur l'importance duquel on ne saurait trop insister, — d'une dépression économique des plus graves. Nous avions con-

(1) R. Cobden, *Speeches*, vol. II, p. 341.

(2) Ashley, *Life of lord Palmerston*, p. 437, 438.

(3) Le paupérisme ne diminuait pas, il est vrai, *Statistical Abstract for The U. K.*, n° 25 (1878), p. 4, 19, 92, 94, 135, 137, 58, 26, 30, 56, 94, 86, 108, 109 et 110, 131 et 132.

(4) Il mourut en 1865.

(5) A. Laugel, *L'Angleterre politique et sociale*, p. 349. Paris, 1873.

staté en 1851, en 1859, à la veille de paniques semblables, une hausse ou un état stationnaire dans les diverses branches de l'activité économique, rapidement transformées en une baisse générale par les émotions et les armements. En 1875, pour la première fois, — et le fait se renouvellera dorénavant avec une régularité parfaite, — une crise économique précède la crise belliqueuse, son évolution concorde avec ses diverses péripéties, la reprise des affaires coïncide avec son dénouement. La stagnation industrielle et commerciale semble laisser sans emploi une certaine quantité d'énergie nationale. Elle cherche alors à se dépenser dans des luttes sanglantes, et revient enfin à l'usine et au comptoir, accrue et épurée par cette tension physique et morale d'un genre nouveau.

Tel est le phénomène social, qui paraît se dégager pour la première fois des statistiques de 1875 à 1880. En 1875, la dépression économique est annoncée par une baisse, persistante jusqu'à 1879, dans la valeur des expéditions de produits britanniques et la quantité de fer et d'acier exportés, par une diminution dans la quantité de coton brut importé et d'étoffes de coton exportées, dans le tonnage de navires construits pour la marine marchande anglaise. Le ralentissement dans les diverses branches de l'industrie persiste en 1876 et 1877. Puis, en 1878, la crise se généralise : baisse dans les recettes de chemins de fer, recettes totales et recettes de marchandises; baisse dans la valeur des ventes britanniques; baisse dans la quantité de charbon extrait, de fer et d'acier exportés, de coton et de laine bruts importés, d'étoffes de coton et de toile exportées; baisse, enfin, dans le tonnage des navires construits pour la marine marchande anglaise. Cette stagnation des affaires est assez sérieuse pour que sa répercussion sur la circulation financière et les misères sociales se fasse encore sentir en 1879 et en 1880, alors que la reprise des affaires battra son plein (1).

Jamais cette crise de combativité, artificiellement créée par un homme d'État sans scrupules, ne se serait déroulée au milieu de l'indifférence des classes moyennes et de l'enthousiasme de la plèbe de Londres, si le mauvais état des affaires n'était venu enlever aux uns leur sérénité pacifique, aux autres leur pain quotidien. La plus importante des forces, qui maintenait courbé sur l'établi de l'atelier national ce peuple combatif, venait, pour la première fois depuis de longues années, de desserrer son étreinte. Les autres diminuaient également leur tension. — Le parti des réformes politiques n'avait plus l'autorité nécessaire, pour concentrer l'attention publique sur les diverses étapes de l'évolution démocratique. Il traversait une éclipse. Non seulement Gladstone avait, par sa raideur autoritaire, mécontenté ses plus chauds partisans, mais encore il s'était aliéné, par ses opinions religieuses et économiques, son respect pour l'enseignement confessionnel et sa sévérité pour les faits « de molestation et intimidation », les Dissidents, partisans de la laïcité, et les Trade Unions jalouses de leur liberté. L'armée libérale était divisée, comme aux plus beaux jours de l'année 1900; et la mort de J. Stuart Mill (1873) la laissait sans gloire intellectuelle ni doctrine politique. — Le mouvement littéraire qui, avec des conceptions philosophiques et des théories sociales différentes de celles des réformateurs politiques, continuait leur tâche, parlait à l'opinion publique des droits de son peuple et des devoirs de son élite, approchait de son terme. Dickens a disparu depuis plusieurs années déjà (1870), et l'école des romanciers sociaux est à son déclin. Ses humbles pionniers, Mrs Gaskell (1865) et Ch. Read (1884), ses gloires resplendissantes, G. Eliot (1880), sont beaucoup moins des réalités que des souvenirs. Carlyle est dans un crépuscule voisin de la nuit profonde (1881). Deux disciples l'ont déjà précédé dans le tombeau; Ch. Kingsley (1876), et Fred. Denison Maurice (1875). Seul, J.-A. Froude lui survivra (1894). Ruskin est au terme de son activité intellectuelle, et les jeunes hommes qu'il a pénétrés de son souffle ont déjà entrepris leurs croisades pour la réforme sociale : c'est le rôle de A. Toynbee, — et la rénovation artistique, — c'est la tâche de W. Morris, W. Berane et Cobden Sanderson. La veine précieuse d'idéalisme moral et de prédication sociale, qui avait fourni au Romantisme Anglais ses caractères les plus originaux et ses gloires les plus humaines, s'amincit, s'appauvrit et va s'évanouir.

Les trois faits qui dominent et expliquent l'évolution générale, aussi bien que la politique extérieure de l'Angleterre au XIXe siècle : la révolution industrielle et la prospérité économique, le Libéralisme politique et le mouvement démocratique, le Romantisme littéraire et l'Idéalisme social, — ces trois courants, de 1875 à 1885, perdent leur intensité, se ralentissent : ils disparaîtront avant la fin du XIXe siècle. La coïncidence avec leur déclin des crises belliqueuses n'est donc qu'un fait logique et prévu.

* * *

Les origines de la première panique peuvent être analysées avec précision. Il faut, tout d'abord, faire une large place, à la fois, à l'action déprimante d'une période de paix prolongée et à l'influence énervante des conflits européens. Au bruit des ca-

(1) Statistical abstract 1887, p. 10, 7, 11, 136, 147, 168, 175, 8a, 18, 4, 82, 175, 148, 191, 156, 177, 209 et 210.

nonnades, aux sonneries des victoires, l'Angleterre se redressait, comme un vieux soldat à l'évocation de son passé. Les lauriers, si tôt fanés cependant, que d'autres nations cueillaient dans les plaines Danoises, lès défilés de la Bohême, sur les collines de la Lorraine et de l'Ile-de-France, lui paraissaient dérobés à un trésor de victoires réservées à la seule Angleterre.

Comme le dit M. Abel Chevalley, dans une heureuse formule, « depuis 1855, la France, la Prusse, l'Autriche, l'Italie, l'Amérique entretenaient dans le monde un bruit continu de guerre. Entre 1855 et 1870, il ne s'était pas écoulé d'année sans que l'Angleterre entendît parler de triomphes et de défaites. L'élèvement soudain de la Prusse et de l'Allemagne avait frappé les imaginations. La bête à panaches se réveilla tout à coup et gronda dans l'âme de la nation (1). » L'opinion publique excitée par ces exemples européens, préoccupée par la crise commerciale, d'autant plus douloureuse qu'elle était plus inattendue, lasse de progrès démocratique et d'action sociale, était prête à subir l'impulsion de sa directrice ordinaire, l'Aristocratie.

Or, il se trouvait, que ses diverses fractions, — toutes sans exception, — avaient été atteintes dans leurs privilèges par Gladstone et aspiraient à une sanglante diversion. La couronne, menacée par une impopularité croissante et une campagne républicaine, était prête à leur donner son appui. La Pairie avait été atteinte par le rachat des grades dans l'armée et la réorganisation de la marine. Les financiers et spéculateurs étaient froissés par les projets d'économies persistantes, qu'exposait, avec une verve caustique, le ministre des finances M. Lowe. L'aristocratie coloniale avait été heurtée par la dédaigneuse froideur de lord Granville, peu enclin à épouser ses intérêts dans les conflits avec les indigènes. Le clergé Anglican avait été atteint par la séparation des Églises et de l'État en Irlande, la laïcisation des Universités et la création d'écoles primaires neutres. La corporation des marchands de vin, irritée par une loi contre l'alcoolisme, passait, avec armes et bagages, pour toujours, dans le camp Conservateur. Cette réaction politique ne pouvait être que belliqueuse. Chaque fois que nous avons relevé, au cours de ces pages, un effort de la vieille Angleterre territoriale et aristocratique, pour retarder les progrès de la nouvelle Angleterre industrielle et démocratique; nous avons constaté qu'il coïncidait avec un réveil des passions militaires, exploité par un homme d'État, habile dans l'art des diversions.

Sans l'action personnelle de Disraëli, jamais les aspirations inconscientes d'une opinion publique, ébranlée par le spectacle des victoires continentales, et d'un organisme social lésé dans ses intérêts, ne se seraient traduites, dans une poussée aussi véhémente, contre un adversaire aussi inattendu. Disraëli était bien le diplomate agressif qui convenait à une époque nouvelle, où une vie littéraire plus intense et des contacts avec les nationalités étrangères plus fréquents avaient revêtu le tempérament national d'un vernis intellectuel et Européen. Il n'a rien d'un Anglo-saxon, cet Israélite Espagnol, épris des mœurs, des soieries et des couleurs de l'Orient, qui, pour dépeindre les vallées de l'Espagne berceau de sa famille, et les collines de Judée, berceau de sa race, trouve des images d'artiste et des élans de poète (1). Mais il avait la divination psychologique et la souplesse intellectuelle nécessaires pour incarner une époque. En littérature, il a merveilleusement saisi les tendances de son siècle. Comprenant que nulle période de l'histoire n'était plus propice à l'épanouissement de la poésie lyrique, que celle qui succédait au double ébranlement de la Révolution politique et de la Révolution industrielle; il rêve d'être un chantre épique, un nouveau Byron, et il en eut les passions, les gilets, et la chevelure. Puis, conscient de son infériorité, il voulut une gloire nouvelle, comprit qu'une époque de transition économique et politique était un merveilleux champ de descriptions pour un romancier, inquiet des misères urbaines et soucieux des progrès sociaux. Il voulut être un Dickens et écrivit quelques pages, qui méritent d'être rapprochées de celles de *David Copperfield*. Lancé dans la vie politique de sa patrie d'adoption, Disraëli fut aussi habile à en découvrir et à en incarner les caractères actuels. Il prévit la triple réaction, qui se dessinait contre le libéralisme économique, démocratique et pacifique, avant même que le mouvement fût entièrement dessiné. Un jour vint, en 1874, où, après bien des essais infructueux, il put révéler à la Nation Anglaise l'évolution qui l'ébranlait jusque dans ses fondements. Disraëli n'était pas un créateur : il était passé maître dans l'art de courtiser une femme, un peuple, une idée. Son époque le servit. Son peuple l'adora. La reine l'ennoblit.

Dans son ministère de 1874, Disraëli donna satisfaction aux classes ouvrières, et il compléta l'œuvre d'affranchissement des Trade Unions, accrut et resserra le réseau des lois sociales, restaura le principe monarchique au gré de l'Aristocratie, et créa le titre d'Impératrice des Indes; reprit les traditions agressives de la diplomatie Anglaise, pour le plus grand enthousiasme des Lords, des demi-soldes, des ouvriers sans travail, et il retrouva, par un effort de sa

1. Abel Chevalley, *op. cit.*, p. 291. Note.

1. J. A. Froude, *Disraeli*, passim.

souple intelligence, dans les deux banquets du lord Maire, de novembre 1875 et novembre 1876, le ton même de Lord Palmerston. Dans l'un, faisant allusion aux méthodes policières du prince de Bismarck, qui venait, avec une inqualifiable brutalité, de perquisitionner chez le comte d'Arnim, ancien ambassadeur à Paris, Disraëli félicita ses compatriotes « de n'avoir à craindre ni arrestations politiques, ni visites domiciliaires ». Dans l'autre, il donnait à entendre que la Russie cherchait à s'emparer de la Bulgarie, mais que l'Angleterre saurait l'en empêcher.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner les péripéties de cette panique, qui du 9 novembre 1876, date de ce discours, jusqu'au 30 mai 1878, date de la signature de la convention secrète entre Lord Salisbury et l'ambassadeur de Russie à Londres, — pendant près de deux ans, — mit l'Angleterre à deux doigts d'un conflit avec la Russie (1). Ce qu'il nous importe seulement de préciser, ce sont les causes qui furent assez fortes pour paralyser un mouvement, qui provoquait par les rues de Londres d'ardentes manifestations, dans les chants desquelles résonne pour la première fois le mot de « jingoïsme (2) ».

En face de Disraëli, s'est dressé Gladstone. La lutte fut, à la fois, le conflit de deux politiques et le duel de deux volontés. Il n'y avait pas pour Lord Beaconsfield, pour cette souple énergie qui s'assimila tous les caractères et toutes les idées de l'Angleterre de 1830 à 1860, d'adversaire plus dangereux que cet homme d'État, qui avait reçu, en naissant, la volonté rude, la pensée concrète et illogique, la sensibilité sereine et religieuse de l'Anglo-saxon. Disraëli n'avait pas à lutter contre un de ces Radicaux, que leur raideur logique, leur culture française et leur délicate finesse distinguaient de leurs compatriotes; mais contre un de ces conservateurs dissidents, trop naturellement rattachés, par les caractères de leur tempérament intime à leur pays et à leur temps, pour n'avoir pas sur l'un et sur l'autre plus d'action, qu'un Anglais adoptif, dont la nationalité artificielle n'était qu'un des plus extraordinaires témoignages de sa perspicacité intellectuelle et de son énergique souplesse.

La seule présence de Gladstone, sorti de sa retraite momentanée, au milieu des adversaires de Disraëli, était pour eux et la politique pacifique une chance de victoire. Elle fut encore accrue par l'habileté avec laquelle Gladstone prit l'offensive, en publiant, dès septembre 1876, son pamphlet sur les atrocités commises en Bulgarie, et en commençant sa merveilleuse campagne de discours contre la sanglante Turquie. Sans heurter de front les tendances agressives de l'opinion publique, il les détournait vers un but, dont la grandeur morale prenait les âmes Anglaises par leurs aspirations religieuses. Gladstone reformait ainsi le bloc Libéral. Il reprenait, à la fois, son influence sur les consciences scrupuleuses des Dissenters et les pensées juridiques des Radicaux. La campagne s'organisa et la lutte devint ardente. Tandis que W. Morris, — un disciple de Ruskin, — faisait ses débuts dans la vie publique et prenait part aux meetings Radicaux, T. Carlyle dénonçait, le 5 mai 1877, dans le *Times*, les intentions belliqueuses du ministre, dont il avait salué l'avènement avec enthousiasme.

Peu à peu le courant grossissait, entraînant dans son sein des ouvriers influents, des industriels préoccupés de la stagnation croissante des affaires. Le mouvement de protestation contre un conflit avec la Russie devint assez important, pour qu'au sein même du cabinet, Lord Derby et Lord Carnavon pussent lutter, pied à pied, contre Disraëli, par trois fois, les 15 et 23 janvier, le 26 mars 1878 (1), donner leur démission, et empêcher ainsi les mesures irréparables.

La paix était sauvée. Il ne restait plus qu'à utiliser les cartouches accumulées dans les arsenaux. Deux longues et rudes expéditions contre les Afghans et les Zoulous permirent de renouveler les approvisionnements. Le récit de ces échecs et de ces victoires lointaines fournit de la copie aux journaux et des aliments aux conversations. Les amateurs de sports, déçus en 1876-1878, durent s'en contenter : faute de grives on mange des merles. Les guerres Coloniales permettaient, à meilleur compte que les guerres Européennes, de donner satisfaction aux tendances belliqueuses de la race Anglaise. Ce fut là la dernière découverte de Disraëli.

* * *

Sa popularité s'éteignit progressivement et disparut. L'hégémonie libérale était encore trop récente, pour qu'une réaction Conservatrice pût s'établir longuement. Les pionniers de l'époque héroïque étaient encore là; les idées Socialistes ébranlaient les classes ouvrières et la petite bourgeoisie. La vague, qui s'était brisée une première fois, se reforma et revint à l'assaut. L'agitation Irlandaise (1880), la lutte pour l'extension du suffrage (1884), concentrèrent à nouveau les intelligences et les énergies.

(1) Voir un résumé précis et clair de ces péripéties dans A. Chevalley, *la Reine Victoria*, p. 288 et 90.

(2) « We don't want to fight,
But by *Jingo* if we do
We've got the ships, we've got the men,
And we've got the money too. »

1. Le Cabinet décida le 15 janvier 1878 d'envoyer la flotte Anglaise dans les Dardanelles, le 23 à Constantinople. Le 26 mars, il convoqua les réserves par suite de la perspective d'un conflit Austro-Russe.

Deux accidents malheureux, survenus dans des expéditions, que ses prédécesseurs avaient léguées ou que les circonstances avaient imposées à Gladstone : la défaite de Majuba-Hill (27 février 1884), la mort de Gordon (26 janvier 1885), causèrent dans tout le pays un profond ébranlement. Non seulement ils furent une des causes certaines de la réaction Conservatrice qui devait infliger en 1886, 1895, 1900 au parti Libéral ses défaites les plus sanglantes, mais encore ils contribuèrent à entretenir une atmosphère d'irritation, qui faillit transformer le conflit diplomatique de 1885 entre l'Angleterre et la Russie, en une panique aussi dangereuse que celle de 1876-1878.

L'intensité de la crise économique de 1884, — une des plus violentes qu'ait connues l'Angleterre, — ajoutait un élément combatif de plus. Les sans-travail aspiraient à la gloire de l'uniforme et les industriels aux bénéfices des armements. L'*Annual Register*, en 1884, remarque que « quelques anti-alarmistes ou sceptiques déclarèrent que les protestations indignées (outery) des journaux furent surtout l'œuvre des conseillers professionnels de l'Amirauté, aidés, dans une large mesure, par les grandes maisons de construction, dont les docks étaient vides, et dont les affaires subissaient un temps d'arrêt (1) ». Grâce à un crédit de 250 millions de francs, Gladstone put leur donner des commandes, et le conflit, qui avait causé à travers tout le monde Anglo-saxon une émotion dont J. A. Froude s'est fait le spirituel interprète (2), disparut vite devant les colères soulevées par le Home Rule et l'attente de la réaction Conservatrice.

En 1886, elle se déchaîna et balaya tout devant elle. Une nouvelle période de l'histoire Anglaise venait de s'ouvrir.

*
* *

Elle se caractérise, entre autres traits distinctifs, par une fréquence et une gravité croissantes des crises belliqueuses. Nous avons vu, depuis 1874, naître et se développer deux faits historiques, qui auront sur la politique extérieure de la Grande-Bretagne, une dangereuse répercussion : l'alternance des dépressions économiques succédant à une ère de prospérité commerciale et industrielle, la conquête de colonies d'exploitation venue après la formation de colonies de peuplement. Les préoccupations économiques et les agressions quotidiennes donneront aux traditions et aux instincts de combativité une force jusque-là inconnue.

En même temps qu'apparaissaient ces deux éléments nouveaux, les tendances belliqueuses du tempérament national et de la société Britannique étaient accrues, les forces de l'opposition pacifique affaiblies.

L'urbanisation croissante fond les différences ethniques, assure par le persistant dépeuplement des campagnes la prépondérance de l'élément Anglo-saxon, altère enfin le tempérament national, le rend plus sensible aux émotions, et surtout à ces émotions collectives que donnent les paniques belliqueuses. L'évolution industrielle, parvenue à son terme, avive encore les tendances combatives de la race. L'Aristocratie terrienne, au lieu d'être supplantée par l'Aristocratie industrielle, l'a absorbée, imbue de ses mœurs et de ses opinions. Les vaincus ont assimilé les vainqueurs. L'évolution industrielle, en renouvelant l'Aristocratie, lui a conservé son contrôle prépondérant dans l'État, et son influence combative sur la diplomatie nationale.

Les causes psychologiques et sociales des crises périodiques, momentanément affaiblies, ont repris, dans le dernier quart du siècle, toute leur force.

Les causes politiques et littéraires des résistances pacifiques, après avoir eu leur apogée, connaissent à leur tour, — à la même date, — un passager déclin.

D'une part, l'action conservatrice de vingt années de prospérité (1854-1874), l'influence d'écrivains qui protestèrent à la fois contre l'individualisme politique et économique du XIXe siècle, l'application trop rigoureuse aux problèmes sociaux et coloniaux du classicisme économique portèrent une redoutable atteinte à l'autorité des Libéraux. De l'autre, au Romantisme des âmes religieuses et des écrivains sociaux ont succédé des tendances contradictoires, philosophiques, réalistes et esthétiques, qui ont fourni aux instincts combatifs, aux traditions belliqueuses, trois groupes différents d'apologistes.

Tels sont les phénomènes, multiples et complexes, d'ordre économique, politique et littéraire, qu'il convient de préciser et d'analyser, si l'on veut comprendre l'origine et expliquer l'intensité des crises ininterrompues depuis 1897. Les manifestations provoquées par la dépêche de l'empereur d'Allemagne

(1) En 1884, il y avait baisse dans le tonnage des navires entrés dans les ports du R. U. ; les recettes des chemins de fer, recettes totales et recettes de marchandises ; la valeur des exportations de produits Britanniques ; la quantité de charbon extrait, de fer et d'acier exportés, des étoffes de toile et de coton exportées ; le tonnage des navires construits pour la marine marchande Britannique ; partant, il y avait baisse dans la quantité de blé importé, la valeur des billets à ordre en circulation. En 1885, à ces baisses il fallait encore ajouter une diminution dans la quantité de coton et de laine bruts importés, la valeur des dépôts dans les caisses d'épargnes privées ; le paupérisme avait grandi en Angleterre et en Ecosse. *Statistical abstract*, n° 17 (1900), p. 59, 164, 175, 208, 215, 100, 58, 66, 98, 100, 176, 58, 240, 218 et 219, 238.

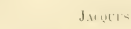
(2) *Oceana*, éd., 1886, p. 198, 261, 259, 287. « Je commençai à croire que Lord *** devait être dans la vérité, lorsqu'il disait... la raison pour laquelle les Anglais désirent combattre « la Russie c'est que la *guerre les amuse* (They enjoy fighting). « Or, la Russie est la seule grande puissance, avec laquelle « ils pourraient se battre avec la très légère espérance d'un « résultat favorable. »

à Krüger et la marche des Français sur Fashoda, l'unanimité de l'opinion Britannique pendant les trois ans de guerre dans l'Afrique méridionale, la violence des passions anti-allemandes ne prennent tout leur sens, qu'aux yeux de celui qui a pu suivre l'évolution générale de l'Angleterre, au cours du XIXe siècle. Les forces qui créent, dans ces millions d'intelligences qui forment une nation, des courants d'opinions, sont aussi complexes que celles qui déterminent dans un lac les remous de ses eaux. A l'influence des divers terrains géologiques, dont leur lit est formé, à l'action des diverses couches liquides les unes sur les autres, à la pression variable de l'atmosphère, correspondent l'influence des caractères du tempérament National et de la vie économique, l'action des luttes sociales et des conflits politiques, l'impulsion des sentiments religieux, des systèmes philosophiques et des idées littéraires.

*
* *

C'est toujours à une comparaison avec les phénomènes de la Nature que, dans ces travaux de psychologie sociale, l'auteur est obligé, — volontairement ou non, — de recourir pour préciser une observation générale. Il montre ainsi l'étroite connexité qui relie les phénomènes de la Nature à ceux des sociétés humaines. Si nous pouvions pénétrer jusqu'au fond de la Vérité inconnue, nous retrouverions peut-être, dans les lois qui président au groupement des pensées humaines, — à leurs réactions les unes sur les autres, dans la vie sociale, — celles-là mêmes qui président, là-haut, à l'attraction des mondes, et aux évolutions des étoiles.

JACQUES BARDOUX.



LA VIE LITTÉRAIRE

L'expansion de la nationalité française, par J. Novicow.

J. Novicow : *L'expansion de la nationalité française. Coup d'œil sur l'Avenir*; Armand Colin, éditeur. — J. Novicow : *Les luttes entre les sociétés humaines et leurs phases successives*; Félix Alcan, éditeur.

C'est un livre extrêmement réconfortant que le livre de M. J. Novicow : *L'Expansion de la nationalité française*. Ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas le lire. Il faut absorber au contraire cette liqueur reconstituante. Il faut effectuer ce salubre exercice.

Les vérités qu'expose M. Novicow, quelques-uns parmi nous les supposaient, les soupçonnaient. Mais M. Novicow les précise; surtout il les relie entre elles avec beaucoup de force. Et ce qui ressort de cet exposé aussi convaincant que flatteur, c'est l'immense supériorité sociale, politique, peut-être commerciale et industrielle et financière, en tous cas intellectuelle et morale de la France, et c'est notre puissance, notre richesse, notre avenir. Car la supériorité même de nos vaudevillistes et de nos cuisiniers nous est de quelque avantage, nous aurions tort de le contester; et il est bien évident que notre supériorité artistique elle-même n'est pas un luxe inutile.

Et nous avons même le droit de nous dire que nous vivons en une époque où la France n'a pas eu de chance. M. Demolins nous a appris naguère que nous sommes un peuple « à formation communautaire », c'est-à-dire où chacun compte sur les autres, et que les Anglo-Saxons sont un peuple « à formation particulariste », c'est-à-dire où chacun ne compte que sur soi. Et il ne nous a pas caché que ce qui dérive de là est terrible pour nous...

Mais qu'est-ce que je dis? Il ne s'agit pas aujourd'hui de M. Demolins, un Français consacrant toute sa science superficielle à déclarer en termes charlatanesques et avec de brutales généralisations la faiblesse irréparable de sa patrie. Il s'agit d'un Russe d'Odessa, M. Novicow, accoutumé à regarder la vie de toutes les nations du monde et à comparer ces nations entre elles, qui proclame la vitalité actuelle, et la supériorité très probable dans des temps prochains de la France dont il n'est pas le citoyen. Et voici que je suis pas à pas l'étude par laquelle M. Jules Lemaître, avec une générosité hâtive, répandait dans la gloire le livre bouffi de vanité que M. Demolins lançait contre son pays. Et il me semble qu'il n'est pas excessif de retourner toutes les propositions pessimistes que M. Jules Lemaître exprimait alors. Et souhaitons que M. Jules Lemaître regarde à son tour cet admirable livre de M. Novicow et avertisse comme autrefois la France, qu'aujourd'hui un savant modeste et qui n'est avide d'aucun succès mal acquis, lui donne des raisons d'espérer, et sinon de se montrer particulièrement orgueilleuse dans l'avenir, au moins d'avoir confiance en elle-même !...

Voici les faits. Voici les affirmations de M. Novicow. Il faudra que chacun lise cet ouvrage fermement documenté et dont les généralisations, qui nous doivent tant satisfaire, ne sont, sauf quelques-unes peut-être, pas exagérément hardies. Et chacun se rendra compte qu'il n'est pas une allégation que n'appuie, que ne justifie le document. Mais quelle joie pour un critique littéraire de s'effacer totalement derrière un écrivain utile, et de résumer simplement les idées d'un livre excellent qui est une œuvre de justice, une bonne action !

La France est vouée à la décadence, prononçait

vivement M. Demolins. Et M. Novicow répond qu'un empire universel lui est réservé.

On a dit que la diminution de sa natalité la condamnait à n'être bientôt plus qu'une sorte de Danemark regrettant la suprématie passée. Nullement. C'est pour des causes tout à fait passagères que la France n'augmente pas sa population. « La France possède l'outillage national le plus complet et le plus achevé qui existe ; par conséquent les Français étant contents chez eux, ont moins de désirs. Ils ne sentent pas la nécessité impérieuse d'accroître leur production dans une mesure incommensurable. Or, c'est l'accroissement de la production qui produit l'appel des bras. Quand la demande de travail surpasse l'offre, il devient avantageux « de faire des enfants ».

Or, nous venons de former un grand empire colonial. Il s'organise. Il aura besoin d'un personnel important. Cela produira un appel de bras qui poussera les familles françaises à multiplier les naissances.

Oui, la natalité française se relèvera. Laissons faire. « Ne soyons pas envieux du temps », dirai-je s'il est permis de reprendre la grande parole de Necker aux États généraux.

Est-ce tout ? Nullement. La race française semble appelée à une progression colossale dans le monde, en Algérie et en Amérique particulièrement. Le Français, à l'étranger, est extrêmement prolifique. « Le Canada est la principale colonie de peuplement de la France, comme les États-Unis sont la principale colonie de peuplement de l'Angleterre ; le fait que le Canada n'appartient pas à la République française au point de vue politique, comme le fait que les États-Unis n'appartiennent plus à la couronne d'Angleterre n'a aucune importance dans l'état actuel de la civilisation. » Que la France se débarrasse donc d'une antique et redoutable erreur, à savoir que l'émigrant doit nécessairement suivre le drapeau. Et qu'elle veille à diriger ses fils vers le Canada. Elle ne le regrettera pas dans quelques siècles.

Mais la croissance économique des nations s'effectue par l'assimilation des émigrants. Nous pouvons faciliter, plus que toute nation, l'immigration en France, puisque nous ne comptons que 74 habitants par kilomètre carré, et que nous sommes fort riches de richesses naturelles. La France est vraiment un foyer d'appel pour l'immigration du dehors. Qu'elle profite de cette prodigieuse supériorité !

C'est un jeu pour de bons Français de nous déclarer inaptes à toute colonisation. Il est vrai que notre manie étatiste nous pousse à multiplier les fonctionnaires coloniaux et nous entraîne à mille dépenses improductives. Cependant observez ceci : « Avec les institutions démocratiques, les mélanges entre maîtres et sujets sont nécessairement plus nombreux. Quand tous les citoyens indistinctement vont aux urnes, blancs et indigènes se trouvent ensemble sur le même pied. Il faut remarquer encore que les institutions démocratiques, en ouvrant toutes les fonctions indistinctement à la totalité des habitants d'un pays, empêchent l'établissement de ces haines de castes et de races qui opposent un si grand obstacle à l'assimilation des indigènes.

« Si les idées politiques des Français sont avantageuses au point de vue de l'expansion de leur nationalité, on peut en dire autant de leur caractère... Bref, l'Alsace annexée à la France en 1648 était complètement assimilée deux siècles après. L'Irlande, conquise par l'Angleterre en 1172, n'est pas encore assimilée aujourd'hui. »

C'est un fait. Il est aussi contraire à la science de conclure qu'il ne se renouvellera pas, que de conclure qu'il va se reproduire tout de suite. M. Novicow n'hésite pas à penser qu'il y aura lieu de le constater de nouveau pour toutes nos colonies et pays où se répandront les Français et que dans deux ou trois siècles d'ici le français pourra être l'idiome maternel ou la langue littéraire de 250 à 300 millions d'hommes. Êtes-vous absolument certains que M. Novicow ait tort ? Est-ce votre patriotisme qui vous contraint à décider que ce Russe se trompe certainement, et peut-être se moque de nous ?

* * *

La langue est un auxiliaire tout-puissant d'expansion nationale.

« A l'heure actuelle cinq grandes langues peuvent aspirer à l'universalité : l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le français, l'italien et le russe. Or dans la lutte des langues, toutes choses égales d'ailleurs, la plus parfaite doit l'emporter sur la moins parfaite. »

M. Novicow a l'expérience de toutes les langues européennes. Il a écrit des livres en russe, en français, en allemand, en italien. Il est compétent, et il est impartial. Que dit-il ?

Il dit qu'en général les langues analytiques sont plus parfaites que les langues synthétiques. « Cela seul donne au français l'avantage sur le russe et l'allemand. Par le fait que le français a abandonné les déclinaisons et les a remplacées par des prépositions, il a réalisé un immense progrès qui augmente ses chances dans une forte mesure. » La simplification progressive de la syntaxe et de l'orthographe le rend de plus en plus accessible. Tout permet à la langue française de bénéficier des conditions de toutes sortes qui assurent à la France un certain empire intellectuel dans le monde.

En effet « comme instrument de plaisir la production littéraire de la France l'emporte sur la production des autres pays et par la quantité et par la qualité ».

Puis « l'esprit français possède au suprême degré

l'aptitude au juste milieu, le goût, comme on dit en d'autres termes. *Les productions littéraires de la France ont un caractère international, parce qu'elles peuvent plaire également à toutes les nations.* Oui, certes, Dostoïevski est un auteur extraordinaire. Mais par moments ses œuvres produisent comme un cauchemar que beaucoup de personnes désirent s'épargner. Cela n'arrive presque jamais pour les œuvres littéraires des Français, parce que ceux-ci ont comme un instinct inné qui les préserve des trop grandes exagérations. »

Après les belles-lettres, M. Novicow considère la littérature scientifique. Je cite : « Ici encore, la production française a de grands avantages sur ses rivales. D'abord l'abondance. On peut trouver, en français, des ouvrages de toutes dimensions sur l'ensemble des connaissances humaines. Sur ce point spécial, l'Allemagne l'emporte probablement par la quantité, mais la France reprend l'avantage par la qualité. Je ne veux pas dire que les recherches scientifiques des savants allemands soient inférieures à celles de leurs collègues français. Je parle uniquement des livres où ces recherches sont exposées. Or, au point de vue de l'exposition, les Français reprennent l'avantage grâce au talent avec lequel ils savent établir une juste pondération entre les parties, et grâce à la clarté de leur langue. »

Est-ce que cela ne contribue pas à favoriser l'expansion de la nationalité française!

Toutes sortes de facteurs éthiques et esthétiques y peuvent contribuer aussi. Et à ce point de vue le plus pur patriote lui-même sera obligé, je pense, de reconnaître à la France certaines supériorités.

*
* *

Mais M. Novicow examine ardemment toutes les conjonctures historiques possibles. Et naturellement il arrive, il revient sans cesse, à cette constatation, ou si vous aimez mieux, à cette supposition, ou si vous préférez, à cette prédiction :

« On peut conclure, avec une forte dose de probabilité, que les nations slaves, latines, scandinaves, les Hollandais, les Grecs, les Magyars et, sans doute encore, quelques populations asiatiques et africaines adopteront le français comme langue supra-nationale. Le français, langue internationale, signifie qu'il sera la langue des hautes classes et de l'élite intellectuelle et qu'il sera parlé sporadiquement dans l'espace et périodiquement dans le temps. Mais de toutes les façons, ces faits signifient qu'aux individus *totalement* français existant dans le monde (ceux pour qui cet idiome est la langue maternelle apprise dès l'enfance) s'ajouteront un ensemble d'individus *partiellement* français. »

Conclusion :

« Si donc le français arrive à être la langue du groupe européen, il jouera un rôle tout à fait hors de pair. La France deviendra alors un foyer intellectuel gigantesque qui concentrera et élaborera les pensées des nations les plus civilisées du monde ; la production littéraire et scientifique étant en raison directe de la chaleur du foyer d'où elle émane, la France aura une activité intellectuelle hors de proportion avec le nombre de ses habitants, parce que sa production sera pour ainsi dire la résultante de l'activité intellectuelle des Slaves, des Latins et de quelques branches des Germains. »

C'est l'avenir!... Certainement, ce n'est que l'avenir. Mais M. Novicow consacre deux chapitres de son livre à montrer que le présent prépare très bien cet avenir. Il étudie assez minutieusement l'expansion actuelle du français ; et il prouve pertinemment que c'est par erreur seulement que l'on peut parler, que l'on parle avec une si coupable nonchalance chez nous du « recul du français ».

Mais cette erreur s'explique. La dépression apparente causée par les désastres de 1870 nous a faitcroire que la France était nécessairement entrée dans la décadence et ne pouvait plus rayonner sur le monde.

Erreur qu'une autre erreur engendra! Contrairement à l'opinion qui est encore la plus répandue, les mouvements intellectuels et les mouvements militaires ne sont pas directement unis par un lien de cause à effet, parce qu'ils sont le produit de phénomènes différents. Et même on pourrait presque dire que les victoires nationales et les victoires militaires sont en raison inverse les unes des autres.

Un État peut prospérer militairement pendant que sa nationalité recule, et *vice versa*. Austerlitz, Iéna, Wagram, qui sont des victoires inoubliables pour l'*État* français, sont des défaites désastreuses pour la *nationalité* française. Et le traité de Francfort, si douloureux pour nous, coïncide avec une nouvelle période d'expansion de la nationalité française.

Cette expansion s'affirmera de plus en plus.

La France va redevenir la nation directrice de l'Europe. Par ses institutions actuelles, elle s'est dépêtrée plus que toute autre des langes médiévaux. Elle va donner au monde le modèle d'une nation démocratique. Sans doute, ses institutions sont loin d'être parfaites. Et parce qu'imparfaites, elles arrêtent dans une forte mesure la prospérité du pays. Mais, malgré tout, les institutions de la France sont *modernes*, tandis que celles des autres pays sont, en partie, médiévales. Or, il est naturel que les regards de tous les peuples se dirigent de nouveau vers la nation la plus avancée au point de vue politique. La France a déjà réalisé un grand nombre de réformes qui sont considérées comme un idéal presque inaccessible dans plusieurs pays civilisés de l'Europe. Sûrement, elle réalisera la première toutes les transformations sociales qui correspondent aux besoins de la

vie moderne. L'état de choses qui existait vers 1760 va se reproduire dans le courant du XXe siècle. La France redeviendra un phare éclairant le monde. Elle attirera de nouveau toutes les sympathies, et sa nationalité recommencera à rayonner dans l'espace avec une puissance toujours croissante (1).

Conclusions générales :

La langue française devient l'idiome du groupe de civilisation européen par la force des choses, par un ensemble de circonstances favorables. Non seulement les Français, jusqu'à présent, n'ont rien entrepris pour que cela arrive, mais ils n'ont même pas une claire conscience de ce fait. Beaucoup de Français contestent que leur langue se répande de plus en plus dans le monde. Ils prétendent, au contraire, qu'elle recule, parce que la France est « inférieure », parce que, étant une nation latine, elle est condamnée à une décadence inévitable par le décret d'une Providence cruelle, — décret que personne, cependant, n'a jamais pu produire, et dont personne n'a pu démontrer l'authenticité.

La France, malgré toutes les prévisions pessimistes des Français, s'achemine peu à peu à l'empire intellectuel et moral sur le monde.

Tels sont les faits. Telles sont les déductions et les inductions. Nous n'avons qu'à dire maintenant, comme Alfred Fouillée dans l'*Esquisse psychologique des peuples européens :* « L'idée qu'une société a de soi et de sa force est une force pour cette société. L'idée qu'elle a de sa fonction ou de sa mission est aussi une force informatrice, fonctionnelle et directrice. »

*
* *

Mais, quant à moi, je n'ai rien dit. C'est M. Novicow qui a parlé tout le temps. Je ne fus que son inprète, et je le fus médiocrement.

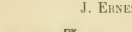
M. Novicow n'est pas un fantaisiste, un poète de la sociologie. Il n'est pas naturellement enclin aux généralisations faciles. Il a une formation intellectuelle d'homme d'affaires. C'est en homme d'affaires, je veux dire avec l'expérience précise d'un homme d'action, qu'il étudia toujours les manifestations de la vie internationale. Il est plus financier qu'idéaliste. Les bouleversements matériels des sociétés le préoccuperent d'abord. Ce réaliste sait parfaitement que les conditions de la vie économique déterminent toute la vie intellectuelle et morale d'une nation. Il étudia le *Protectionnisme*. Il étudia les *Luttes entre les sociétés humaines et leurs phases successives*. Il étudia *la Guerre et ses prétendus bienfaits*. Il étudia *les Gaspillages des sociétés modernes*. Ces études ne sont pas d'un rêveur. Et c'est seulement peu à peu que M. Novicow parvint au livre d'aujourd'hui : *l'Expansion de la nationalité française*. Je plaide, comme vous le voyez, pour M. Novicow les circonstances atténuantes...

Oui, je le sens, ce livre nous est effroyablement favorable. Il y a peut-être des exagérations, peut-être des précipitations. L'ensemble s'appuie sur des faits. En tous cas, je ne demande pas d'en adopter les conclusions, ou simplement les tendances. Je supplie seulement les bons citoyens de ne pas négliger le livre lui-même. Qu'on le lise. Il est d'une lecture facile et rapide. Qu'on le lise ! Il est d'une lecture saine et bienfaisante ! Qu'on le lise ! Il ne communique point la sérénité dangereuse de l'utopie sûre d'elle-même, mais le courage avec la juste confiance en une force réelle jusqu'ici trop dissimulée ! Qu'on le lise !

Et puissent tous ceux qui exercent une action quelconque sur la foule française comprendre ici leur devoir et se charger de la fortune de cet ouvrage merveilleux.

J. Ernest-Charles.

1. Nous vivons à une époque où, pour chaque chose, il faut prendre date. Qu'on me pardonne donc de dire que je prépare un ouvrage sur l'*Empire intellectuel de la France*, et que j'ai annoncé déjà ce livre dans un volume peut-être il y a quelques mois : *les Succès littéraires*.



POÉSIE

Hymne sylvestre.

Fraîcheur délicieuse et calmante des bois ;
O mousse que les pas de Diane ont baisée ;
Demi-jour des lointains ; nappe aromatisée
Qu'étend le serpolet au pied des bouleaux droits ;

Thyrse du houx flexible ; armures dentelées
De l'asperge inclinant, au souffle du vent pur,
Sa gaze qui frémit, festonne les allées
Et court en reflets verts sur le taillis obscur ;

O cloche des muguets ; odeur du buis sauvage ;
Parfum tiède et sucré qu'exhalent les tilleuls ;
Pollens d'or s'envolant de l'urne des glaïeuls ;
Arome des fenouils ; tiges du saxifrage ;

Taches vives, flambée intense des œillets
Sur le gazon toujours humide des clairières ;
Corsets brodés de vert qui gainent les millets ;
Étoile vanillée et blanche des fraisières ;

Baumes vivifiants de mille plants épars
Qui grandissez dans le mystère et le silence ;
Doux éparpillements de suaves essences
Sur le miroir des lacs voilés de nénuphars ;

O nuits des pins ; abris des hêtres et des chênes ;
Bruits d'ailes ; clairs et fins gazouillements d'oiseaux ;
Clématites serrant les ormeaux dans leurs chaînes ;
Bourdonnements d'abeille et frissons de roseaux :

Ah! remplissez mon cœur de vos subtiles vies!...
Plantes, mettez en lui vos tranquilles douceurs!
Qu'il soit comme un sachet qu'imprègnent vos senteurs,
Pâquerettes, iris, résédas, ancolies!

O sucs, atténuez sa peine. Arbres, versez
Dans ses veines la paix des grandes solitudes.
Et quand il vient à vous, bonne forêt, bercez
Dans vos ombres son rêve avec mansuétude :

Pour que, communiant à vos graves plaisirs,
— Source calmée après l'orage et la tourmente, —
Il sente en lui tomber l'inquiétude ardente
Et s'apaiser enfin la mer de ses désirs.

PIERRE DU BOCHAUD.

THÉATRES

NOUVEAU-THÉATRE : *Le Maître de Palmyre*, drame de M. Willbrandt.

On sait assez qu'à cette place nous avons toujours énergiquement défendu les tentatives de M. Lugné-Poë, comme nous avons applaudi aux tendances d'art que représente son effort. Qu'il nous ait fait mieux pénétrer dans l'intimité des grands noms étrangers, tels Bjornson et Ibsen, dont nous lui devons assurément de mieux connaître le tempérament dramatique, ou bien qu'il ait monté des œuvres de littérature française, — telles la *Monna Vanna* de M. Mæterlinck et la *Roussalka* de M. Édouard Schuré, — toujours nous avons sympathisé avec l'état d'esprit qu'incarnait cet effort : réaction contre les niaiseries du vaudeville et la pornographie des théâtres du boulevard ; poursuite d'un art noble et sérieux qui soit une édification pour l'esprit et un réconfort pour l'âme.

Tout cela, nous l'avons dit à mainte reprise et nous ne saurions assez le répéter, puisque c'est la raison même du théâtre de l'*Œuvre*. Ses tentatives répondaient à toute une catégorie d'exigences qui par là même se trouvèrent satisfaites. Il est certain que le *Rosmersholm* d'Ibsen et la *Monna Vanna* de M. Mæterlinck, pour ne prendre que ces deux exemples, produisirent une réelle et durable impression sur ceux qui viennent chercher au théâtre des œuvres de poésie et de pensée. J'ajouterai que ces deux pièces contiennent assez d'éléments dramatiques pour satisfaire ceux qui demandent aussi à une œuvre représentée sur les planches d'être *du théâtre*. On voit assez où je veux en venir. Le danger de toutes ces entreprises particulières qu'on a qualifiées : *théâtres à côté*, comme l'ancien *Théâtre-Libre*, comme le théâtre de l'*Œuvre*, c'est de pousser jusqu'à l'extrême le genre qu'elles représentent. Ainsi l'ancien *Théâtre-Libre* accusa jusqu'à l'exagération les audaces réalistes qu'il avait inaugurées, et nous retrouvons, aujourd'hui encore, dans certaines tentatives de M. Antoine, l'influence des idées qui constituèrent son ancien programme.

Pareillement, et par une tournure d'esprit identique, bien qu'elle apparaisse tout justement opposée, M. Lugné-Poë, qui préside aux destinées de l'*Œuvre*, affirme le caractère idéaliste de ses tentatives jusqu'au point de nous causer de graves inquiétudes. Nous avons insisté sur cette idée, à propos du *Manfred* de Byron, lorsque M. Lugné-Poë tenta cette entreprise irréalisable de le donner à la scène, entreprise condamnée d'avance par Byron lui-même : Il est bien évident que les genres ont leurs règles fixes, leurs conditions d'existence, indépendantes de la volonté ou du génie de ceux qui voudraient se révolter là contre... Ce qui ne veut pas dire que la mission des grands inventeurs ne soit pas de les renouveler, ces conditions, de les rajeunir, de les adapter aux besoins de leur temps... Mais si précisément ils y atteignirent, c'est que tous les grands inventeurs dans le domaine de l'art, pour révolutionnaires qu'ils semblent d'abord aux yeux mal avertis, ne font qu'obéir à la logique intérieure de leur génie, et forger un anneau de plus à cette imbrisable chaîne de la tradition renouvelée par eux.

Voilà ce que nous disions à peu près, lors de cette tentative irréalisable, jugée inutile par Byron lui-même, de donner *Manfred* au théâtre, et contre laquelle vint se heurter la bonne volonté de M. Lugné-Poë, parce que, de tous ses efforts, une œuvre comme *Manfred* repousse la scène. Les raisons, nous les avions données et amplement développées : tout d'abord, l'absence de *progression* dans le développement psychologique du personnage, et ensuite l'absence d'*action* dans la trame même de l'œuvre, qui nous semblent bien être les deux conditions indispensables à la réalisation du genre dramatique.

Oui, sans doute, malgré les railleries possibles de certains habiles, et dussions-nous être qualifié « disciple de Sarcey », ce qui serait pour nous la pire injure, il nous semble bien qu'il n'existe pas d'art dramatique en dehors de ces deux lois fondamentales. Nous les retrouvons appliquées, régissant toutes les grandioses manifestations du théâtre depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, depuis Sophocle jusqu'à Henrik Ibsen, en passant par Shakespeare et par Gœthe... Et voilà pourquoi Byron, qui savait parfaitement ce qu'il faisait en composant *Manfred*, et qui savait aussi bien qu'il n'écrivait point une œuvre de théâtre parce qu'il possédait cette intuition particulière aux hommes de génie, et parce qu'il portait en lui et *Sardanapale*, et les *Foscari*, et *Marino Faliero;* voilà, dis-je, pourquoi Byron s'opposait

à la réalisation dramatique de son poème avec la dernière énergie, pourquoi il eût continué de le faire s'il eût vécu de notre temps.

M. Lugné-Poë, faut-il le dire, part d'un point de vue exactement contraire, qui constitue son erreur, et qui semble bien être l'exagération de sa tendance, comme nous l'indiquions tout à l'heure. Lorsqu'il examine une pièce au point de vue de son interprétation possible sur la scène de l'*Œuvre*, il ne s'attache pas aux qualités dramatiques qu'elle peut présenter, mais il examine, avant toutes choses, les raisons à côté qu'il peut avoir de la monter, et si les *idées* qu'elle enferme sont assez saillantes pour justifier son choix. Et cela va fort bien lorsque, à ces idées vient se joindre une forte et intense vie dramatique, soit par la progression intérieure des personnages, comme dans *Rosmersholm*, soit par le conflit des âmes et par l'action qui en découle comme dans *Monna Vanna*. Mais cela ne va plus du tout, quand le héros demeure, tout le long de la pièce, immobile et rigide comme une statue d'airain, tel *Manfred*, ou bien enveloppé d'un tel brouillard de symboles que nous ne pouvons arriver à dissiper les nuages qui l'isolent de notre compréhension, et c'est le cas du *Maître de Palmyre*.

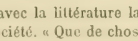
Ici encore apparaît un autre facteur, dont il faut bien tenir compte, car il a son importance : c'est la faculté de pénétration et d'expansion des diverses races les unes à l'égard des autres. Il est certain que cette faculté s'est considérablement accrue dans ces dernières années, sous l'influence d'échanges réciproques, et je n'examine pas ici la question de savoir si c'est là une chose profitable ou nuisible à l'individualité de chacune : c'est un fait — et cela suffit. Les races latines sont devenues de plus en plus réceptives aux idées germaniques, aux formes de pensées, aux concepts du Nord, résultats auxquels ne fut pas indifférent le génie souverain de dramaturges comme Richard Wagner ou Henrik Ibsen...

Tout cela est hors de doute et il serait puéril de le contester.

Mais la puissance même avec laquelle ces personnalités gigantesques ont exercé leur mainmise sur notre génie latin nous devient une précieuse indication des limites mêmes de cette réceptivité, limites qu'il est au moins imprudent de vouloir franchir. Parce que des novateurs comme Ibsen ou Richard Wagner présentaient tous les caractères du génie, ils n'étaient pas seulement, par certains côtés de leur nature, *germains* et *scandinaves*, et par conséquent représentatifs au plus haut degré de leur race. Ils étaient aussi bien *universels*, c'est-à-dire capables d'être compris et goûtés par des cerveaux ayant une autre structure. Question de temps ou d'adaptation, cela va sans dire, mais résultat certain, l'épreuve nous l'a bien montré ! Il n'en saurait être de même pour ceux qui n'ont point une égale certitude de moyens. Je ne crois pas être injurieux pour M. Wilbrandt en disant qu'il appartient à cette catégorie. On a écrit et répété que le *Maître de Palmyre* avait eu deux mille représentations et plus sur les scènes de l'Allemagne. Je le crois volontiers. Mais qu'est-ce que cela prouve? Simplement que les Allemands se complaisent aux brouillards du symbolisme, même lorsqu'une main puissante ne vient pas en dissiper le voile !

Il n'en saurait être de même dans nos pays latins. Il me semble que nous avons donné la mesure de ce que nous pouvions supporter, accepter et même admirer. Il serait imprudent de vouloir nous entraîner au delà. Que M. Lugné-Poë y réfléchisse ! Il compromettrait le succès de ses tentatives, il risquerait de s'aliéner les meilleures volontés, — et il sait bien que ces bonnes volontés sont nombreuses et fidèles, — si, par une sorte d'entêtement maladroit, il persévérait dans la voie où il s'est engagé avec *Manfred* et le *Maître de Palmyre*. L'insuccès manifeste de ces deux œuvres est une leçon dont il devra profiter. Je sais bien que les conditions mêmes de ses représentations ne ressemblent pas à celles des autres entreprises dramatiques et qu'il n'a presque jamais de contact avec ce qu'on appelle le *grand public*. C'est un avantage, mais c'est aussi un danger, car cela peut fausser ses impressions. En effet, le suffrage restreint n'est, dans certains cas, qu'une émanation directe du suffrage universel, et l'on peut parfois tâter le pouls à l'opinion aussi justement dans la salle du Théâtre de *l'Œuvre* qu'à une première de la Comédie-Française.

PAUL FLAT.



Mme DE STAËL ET LES « ATTITUDES »

La danse est avec la littérature la plus juste expression de la société. « Que de choses dans un menuet ! » s'écriait le maître à danser Marcel, contemporain de Louis XIV. Ce mot évoque la magnificence de la Cour de Versailles, les majestueux paniers, les perruques. Le cake-walk traduit assez bien par ses contorsions la nervosité de notre époque, comme la valse langoureuse traduisait la mélancolie romantique. Le Premier Empire et la Restauration aimèrent la danse-pantomime et les tableaux vivants. Il fut alors de bon ton de savoir se draper noblement dans un châle.

La mode des tableaux vivants prit naissance en Italie. Gœthe, se trouvant à Naples, de 1786 à 1788, raconte que dans les réunions de l'aristocratie napo-

litaine des hommes et des femmes représentaient des scènes historiques, allégoriques, religieuses. Il attribue pour origine à ce divertissement la coutume italienne de placer dans les églises, pendant les fêtes de Noël, des crèches richement décorées, remplies de figurines, crèches dont un spécimen fut exposé à Paris, en 1901, au Petit Palais des Champs-Élysées. Après les groupes vinrent les « attitudes » à un seul personnage. Gœthe vit à Naples, dans la maison de sir William Hamilton, diplomate et archéologue, une jeune Anglaise remarquablement belle, nommée miss Harte. Sir W. Hamilton avait fait construire pour elle un superbe cadre doré, assez grand pour qu'elle pût y prendre place. Là, sur un fond noir, elle ressuscitait quelque gracieuse figure des fresques de Pompéi. D'autres fois, enroulant autour de son buste et de sa tête un long voile, elle dansait poétiquement ou bien reproduisait en des poses admirables de vérité les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque. Debout, agenouillée, assise, étendue, elle apparaissait tour à tour enjouée, triste, espiègle, menaçante, repentante, épouvantée, et toujours harmonieusement belle. « Grâce à elle, dit l'auteur de *Faust*, on voit vivre ce que des milliers d'artistes rêvent de fixer dans le marbre ou sur la toile. »

Inaugurées par miss Harte, qui fut plus tard lady Hamilton, la danse-pantomime et les « attitudes » jouirent d'une grande vogue dans les cercles cosmopolites de Rome, Naples et Florence. Gœthe, bien qu'il ne fût pas ennemi des poses olympiennes, se lassa vite de ce spectacle, car il écrivait après une visite à la villa de sir Hamilton :

« Je vais risquer un aveu sans doute téméraire de la part d'un homme qui a reçu un accueil des plus aimables, c'est que la belle personne dont nous admirons les attitudes me paraît manquer d'esprit. Elle ne sait rien exprimer par la parole. Lorsqu'elle chante, sa voix est sans âme. Il en est de même des froides images qu'elle fait passer sous nos yeux. On trouve partout des personnes douées d'un physique avantageux. Celles qui sont capables de sentir profondément et de parler d'une façon attachante sont beaucoup plus rares. »

Cependant lady Hamilton allait devenir une célébrité européenne. Ses poses et ses danses furent reproduites par le dessin et la gravure. Elle eut des imitatrices qui donnèrent des séances publiques. D'Italie, la mode des froides images gagna la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Pendant une trentaine d'années, elle sévit sur la moitié de l'Europe. Elle convenait à une époque qui aimait la pose et l'effet théâtral. A Londres les *living statues*, où le corps humain conserve l'immobilité du marbre, eurent plus de succès que les scènes mimées et dansées.

C'est un fait assez curieux que les plus célèbres artistes en « attitudes » furent de race germanique. Dans son livre *De l'Allemagne*, Mme de Staël observe que les Germains n'ont guère le tact ni la grâce des attitudes et des gestes. En effet, l'on se figure difficilement un maître de ballet anglais ou allemand. Bien inspirés dans la manière dont ils ont compris l'hygiène du corps, les peuples du Nord ne possèdent pas le sens de l'harmonie et du rythme. Or, la danse est un développement rythmique du corps.

Mais Mme de Staël ajoute : « Je crois qu'on réussirait plutôt en Allemagne à la danse-pantomime qu'à celle qui consiste uniquement, comme en France, dans la grâce et l'agilité du corps... Le seul phénomène qu'il y ait dans l'art de la danse en Allemagne, c'est Ida Brun, jeune fille que son existence sociale exclut de la vie d'artiste. » Mme de Staël se trompe quant à la nationalité de cette Ida Brun, plus tard comtesse de Bombelles, qui surpassa lady Hamilton dans la spécialité des « attitudes », fit pendant plusieurs mois les délices des hôtes de Coppet et peut-être inspira quelques pages de *Corinne*. Elle était née à Copenhague, d'un père danois et d'une mère allemande, fille du pasteur Münter, qui assista l'infortuné Struensée dans ses derniers moments. Mme Brun, née Münter, était, comme beaucoup de ses contemporaines, une nature enthousiaste et romanesque. Elle avait le goût des voyages et parcourut avec Ida l'Allemagne, l'Italie, la Suisse. Les voyageuses se lièrent à l'étranger avec les plus grands esprits de leur temps. Poète à ses heures, Mme Brun a noté ses impressions en des vers dont Mme de Staël dit « qu'ils font découvrir dans l'art et la nature mille choses nouvelles que les regards distraits n'avaient point aperçues ».

Grâce à la sollicitude avec laquelle cette mère intelligente dirigea sa fille, le rare talent de la jeune Ida put se développer pleinement. Son éducation est bien d'une époque où l'on se piquait de « sentir le Beau », où les fervents du culte de la Beauté adoraient la forme pure et communiaient dans la sublimité des pensées qu'ils revêtaient d'un langage élevé, où Bettina, comtesse d'Arnim, écrivait à la mère de Gœthe : « L'art ne doit exprimer que ce qui réjouit noblement l'esprit, rien de plus », tandis que M. de Bonald, en France, déclarait que « le beau est toujours sévère ». Dans la demeure de ses parents, — son père, ancien consul en Russie, possédait une fortune considérable, — Ida Brun fut initiée de bonne heure aux séductions de la musique et de la peinture. Sa mère lui lisait des pages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* et peuplait son imagination d'images poétiquement belles. Dès l'âge de sept ans, ses aptitudes pour la pantomime se manifestèrent. Aux sons d'un

clavecin, elle reproduisait à l'aide de poses gracieuses des scènes de l'histoire ancienne et de la mythologie. Son triomphe était : *Orphée cherchant Eurydice*. Déjà ses dispositions pour la danse ravissaient son entourage. Lorsqu'elle eut dix ans, sa mère la conduisit à Rome où elles connurent Canova, Angelica Kauffmann, Thorvaldsen, et où le goût de la fillette pour la plastique mûrit par la contemplation de la statuaire antique et des œuvres des grands maîtres italiens. Ida charma les dilettantes de toutes nationalités réunis dans la Ville éternelle. Le graveur Piroli l'appela une « nouvelle Muse donnée aux arts ».

Mme Brun a, dans un petit livre dédié « aux mânes de leur amie Germaine de Staël », narré les principaux épisodes de l'enfance d'Ida. De Rome, elle se rendit avec sa fille à Weimar, où elles virent Gœthe qui les reçut dans son cabinet d'histoire naturelle. Intimidée par la présence de l'illustre écrivain, Ida s'approcha d'un tigre empaillé. Soudain Gœthe eut une inspiration : il souleva la fillette, l'assit sur le dos du tigre, la drapa dans un châle et lui fit prendre diverses attitudes. Les personnes présentes à cette scène, préoccupées, selon la mode du jour, de visions antiques, appelèrent le poète un « Prométhée » et la gracieuse enfant une « Ariane ».

C'est en 1806 que se noua l'amitié avec Mme de Staël. Venue à Genève pour y soigner une affection nerveuse, Mme Brun ne pouvait manquer de rechercher la célèbre femme de lettres réfugiée au sein d'une nature grandiose. La poétesse du Nord et la fille de Necker sentirent leurs âmes vibrer à l'unisson dans un même amour du Beau. Mme de Staël s'éprit d'Ida. Elle engagea les deux étrangères à se joindre à son cénacle. Ce fut probablement sa sympathie pour l'exilée qui empêcha Mme Brun de partir pour Paris, où le succès de sa fille eût été plus retentissant encore et où elles eussent retrouvé un cercle d'écrivains danois fort distingués : le géographe Malte-Brun, l'auteur satirique P. A. Heiberg, le poète Baggesen. Ce dernier avait assisté à la prise de la Bastille, applaudi aux harangues de Mirabeau et de Robespierre ; plus tard, il s'était promené dans Paris en donnant le bras à Bonaparte, qui traçait devant lui, sur le sol, un plan du siège des Tuileries. Un vif courant de curiosité et d'admiration entraînait l'élite de la nation danoise vers la France glorieuse. Le poète tragique Oehlenschlaeger écrivait de Paris à ses amis de Copenhague : « Je viens d'entendre un *Te Deum* à Notre-Dame ; j'ai vu se déployer la pompe et la puissance françaises, Napoléon sous un dais, les grands corps de l'État en uniformes, une foule immense poussant des acclamations et des cris d'allégresse, et mon esprit s'est reporté au temps de Charlemagne. »

L'écho de ces acclamations n'empêchait pas les hôtes de Coppet, parmi lesquels Benjamin Constant, Sismondi, G. Schlegel, Zacharias Werner, de discourir sur l'essence du Beau et de se laisser prendre au charme d'Ida Brun et de ses attitudes. La future comtesse de Bombelles avait quatorze ans. C'était une ravissante enfant, blonde, ayant de beaux cheveux, la tête bien faite, un teint clair, une figure aimable, la taille d'une nymphe, une voix chaude dont elle se servait avec goût. La fréquentation de Mme de Staël contribua puissamment à développer chez la jeune fille le sens artistique. Son illustre amie lui donna le conseil de se consacrer exclusivement à l'expression du tragique. Mais le talent d'Ida se prêtait à des genres divers. Elle apparut en Niobé, en Psyché, en Terpsichore, en bacchante, en vestale. Dans plusieurs de ses incarnations, elle arracha des larmes à la vibrante Mme de Staël. Pour celle-ci, quelle aubaine que la présence de cette incomparable artiste, honorée par G. Schlegel du surnom de « fille chérie des Grâces » ! Les attitudes, visions enchanteresses qui s'adressaient à l'esprit autant qu'aux yeux, constituaient un clou dans la série des « nobles divertissements » offerts aux amis de l'auteur de *Delphine*. Et quel spectacle touchant que celui de ces hommes graves fuyant le déploiement d'une pompe et d'une puissance éphémères et se réunissant autour d'une enfant, dans le culte de l'impérissable Beauté ! Pour récompenser Ida, la châtelaine de Coppet, entourée de sa petite cour, organisait une partie de colin-maillard et souvent même y prenait part, comme Napoléon dans le parc de la Malmaison. De tels passe-temps faisaient oublier à Benjamin Constant la politique, à G. Schlegel la philosophie...

D'après le témoignage de ses admirateurs, Ida Brun possédait ce parfait équilibre mental alors regardé par les théoriciens de l'art comme la véritable marque du génie. Elle exécutait ses poses avec un calme surprenant. Rien de ce qui se passait autour d'elle n'échappait à son attention, mais elle n'en était pas troublée. Guillaume Schlegel s'exprime sur son compte dans les termes suivants : « Une suave musique accompagne ses attitudes, qui elles-mêmes sont musicales, c'est-à-dire rythmiques. Elle atteint la perfection dans la plastique. Dans les situations tragiques, ses mouvements et ses gestes traduisent la vérité ennoblie. Une telle science chez une enfant tient du génie. »

Il semble qu'Ida ait été guidée par une sorte de divination lui permettant d'exprimer des sentiments non encore éprouvés et de rendre d'une manière saisissante les plus violentes émotions de l'âme humaine. Ce don de l'intuition avant l'expérience est très rare. Il est à coup sûr plus féminin que mascu-

lin. « Ida, écrit Mme de Staël, a reçu de la nature et de sa mère un talent inconcevable pour représenter par de simples attitudes les tableaux les plus touchants ou les plus belles statues. Sa danse n'est qu'une suite de chefs-d'œuvre passagers dont on voudrait fixer chacun pour toujours... L'art de varier ses gestes et de draper en artiste le manteau de pourpre dont elle est revêtue, produit au moins autant d'effet que sa physionomie même. Souvent elle s'arrête longtemps dans la même attitude, et chaque fois un peintre n'aurait pu rien inventer de mieux que le tableau qu'elle improvisait : un tel talent est unique... Je l'ai vue représenter Althée prête à brûler le tison auquel est attachée la vie de son fils. Elle exprimait, sans paroles, la douleur, les combats, et la terrible résolution d'une mère. Ses regards animés servaient sans doute à faire comprendre ce qui se passait dans son cœur. »

Nul doute que Mme de Staël ne se souvint de sa jeune amie lorsqu'elle visita, en 1807, l'Italie et y composa *Corinne*. Sur ce sol sacré, chez ce peuple italien qui, aux yeux de l'Europe artiste, était en ce temps-là principalement un peuple de modèles, elle retrouvait à chaque pas des sensations d'art analogues à celles que lui avait données Ida. Qu'on rapproche du portrait de Mlle Brun certains passages de *Corinne*, celui, par exemple, où l'héroïne de ce roman paraît devant lord Nelvil dans le personnage de Juliette : « Il ne pouvait se lasser d'admirer la grâce de ses gestes, la dignité de ses mouvements, une physionomie qui peignait ce que la parole ne pouvait dire. Le regard, les moindres signes d'un acteur vraiment inspiré sont une révélation continuelle du cœur humain, et l'idéal des beaux-arts se mêle toujours à ces révélations de la nature. »

Ce fut un idéal de beauté classique qui donna naissance aux poses romantiques dans la littérature. Songez à Corinne au cap Misène. Quelle noble « attitude » ! — « Corinne, assise à l'extrémité du cap, accorde sa lyre. Elle commence d'une voix altérée... son regard était beau... » Puis Corinne au Capitole, les cheveux dénoués, recevant la couronne de myrtes et de lauriers... et Corinne au bal, « dansant avec un art où se révèle sa connaissance des attitudes que représentent les sculpteurs de l'antiquité; en dansant elle fait passer dans l'âme des spectateurs ce qu'elle éprouve; son art tient surtout de l'imagination et du sentiment... » Cela ne fait-il pas songer à Ida Brun « dont la danse n'était qu'une suite de chefs-d'œuvre passagers » et chez qui la science du geste « produisait autant d'effet que la physionomie ? »

A son tour, une Allemande, Mme Händel-Schütz, cultiva avec succès l'art des attitudes. Elle vint à Copenhague en 1811, munie d'une lettre de recommandation de Mme de Staël qui écrivait à la mère d'Ida : « Mme Händel-Schütz a vraiment un talent pittoresque et dramatique très remarquable. Je l'ai regardée après Ida avec plaisir. C'est tout ce que je puis dire. » Mme Händel-Schütz avait acquis par l'étude ce qui chez Ida était inné. Toutes deux représentèrent dans les cercles littéraires de Copenhague des scènes de l'*Iphigénie* de Glück.

Ida Brun avait vingt-quatre ans lorsqu'elle épousa le comte Louis-Philippe de Bombelles, fils d'un marquis français qui émigra sous la Révolution. Le comte de Bombelles avait pris du service en Autriche et fut envoyé à Copenhague en 1813 avec mission d'obtenir du Danemark l'abandon de l'alliance avec Napoléon. Il courut à Paris en 1814 pour assister à l'entrée des alliés et fut dans la même année nommé ministre d'Autriche à Copenhague. Âgé de quarante-cinq ans, défiguré par la petite vérole, mais spirituel, gai et fort recherché dans le monde parce qu'il jouait agréablement la comédie de salon, il devint amoureux d'Ida et par toutes sortes d'excentricités s'efforça de lui plaire. Un soir d'hiver, par exemple, il prit place derrière sa voiture et fit office de valet de pied. Ida, qui avait « une froide nature d'ondine », médiocrement sensible à de tels hommages, consentit pourtant à l'épouser. Peu de temps après, « la fille chérie des Grâces » partait pour Dresde où son mari était transféré en qualité de ministre autrichien et où leur maison devint un centre de réunions de la haute société saxonne. Le comte de Bombelles occupa dans la suite d'autres postes diplomatiques. Sa femme mourut en 1857. La mode des « attitudes » et de la danse-pantomime était depuis longtemps passée...

Cette mode va-t-elle renaître ? On parle d'une poétique « danse du voile » appelée à un grand succès dans les salons parisiens où elle nous consolera des peu esthétiques déhanchements du cake-walk. Tout récemment, au théâtre Sarah-Bernhardt, miss Isadora Duncan incarnait des figures de Boticelli et des personnages mythologiques. Ses « danses-idylles » ne sont pas sans analogie avec les visions de beauté qui charmèrent Mme de Staël et ses amis. Ainsi comprise, la danse est ce qu'elle doit être, un travail de l'esprit autant que du corps. Souhaitons que cet art charmant renonce définitivement à des effets d'un modernisme exagéré et revienne à ses anciennes traditions : en révélant la nature, ennoblir d'une grâce fugitive la vérité.

Mme R. RÉMUSAT.

PARIS. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 43483. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 20 JUIN 1903.

LE GÉNIE DE LA RENAISSANCE,

D'APRÈS GOBINEAU (1)

III. — MICHEL-ANGE ET RAPHAËL

Dans un jardin planté de hauts cyprès et de rosiers massifs, une élégante dame romaine est assise sur un banc de marbre. Non loin, une nymphe moussue laisse tomber de son urne un flot de cristal dans une vasque soutenue par des Amours. Çà et là sourient de blanches statues, divinités protectrices, nudités graves, pleines d'innocence et de pudeur. La litière de la dame l'attend depuis une heure derrière la petite porte du parc que masquent d'épais lauriers, mais elle ne peut se lever. Car, à ses pieds, sur le gazon, repose un jeune homme d'une trentaine d'années, en pourpoint de velours bleu, une barrette à cordon de perles posée sur sa tête. Son visage, d'un ovale plein, aux traits délicats, s'appuie au genou de la dame, qui joue doucement avec les cheveux du jeune homme aux ondes dorées.

Des silences entrecoupent leurs paroles rythmées par les sonores cadences de la langue romaine. Alors ils se regardent en se prenant les mains, et les yeux immuablement limpides du peintre se rencontrent avec les yeux fixes et noirs qui se penchent sur lui. — C'est Raphaël et son amie, une patricienne qui le protège et l'idolâtre. Ils causent de leur amour et du *Phédon*, de la différence du plaisir et du bonheur. Inquiète de l'heure qui fuit et d'une joie qu'elle sent éphémère, la dame voudrait remonter jusqu'à la source première de l'amour, de l'art et du bonheur. Mais Raphaël, qui joue avec les mains effilées de la dame, avoue qu'il ne se tourmente pas de l'origine inaccessible des choses et qu'il préfère la beauté à la vérité. « En réalité, j'aime ce qu'atteint et baigne la lumière du soleil. Le reste m'importe peu. » Et la dame, saisissant d'un geste passionné la tête du peintre, presse la paume de ses mains soyeuses dans le creux de ces tempes au suave contour. « Oui, s'écrie-t-elle, dans cette tête adorée règne la lumière partout et à flots. La vérité s'y voit sans peine et l'erreur n'y a point de place. — Tu te trompes, réplique le divin Sanzio, en rejetant ses cheveux blonds sur ses épaules et en levant sur l'aimée ses yeux comme deux miroirs azurés, je n'ai jamais spontanément, par moi seul, reconnu ce qu'il fallait trouver. » Et simplement, avec une modestie charmante, il expose qu'après sa sortie de l'atelier du Pérugin il dut tout à Masaccio, à Sansovino, à Filippino Lippi et surtout au grand Léonard. L'amoureuse, qui ne voit que la gloire de son amant et qui jalouse tous ses rivaux, proteste : « Tu es le charme, tu es la grâce, tu es tout... — Je suis la raison, la modération, la sagesse ; mais je ne suis pas la profondeur, et surtout je ne suis pas le sublime. — Qui donc est l'un et l'autre ? — Michel-Ange. » La dame a beau répondre : « Mais tu es le bonheur, et le bonheur, c'est le ciel ! » l'image du géant farouche s'est dressée, menaçante, devant les deux amants, et projette sur eux l'ombre tragique de toute la souffrance humaine. Elle étouffe les confidences d'amour sur leurs lèvres et fait taire les oiseaux dans les feuillages où glisse un air embaumé d'ambroisie

(1) Voir la *Revue Bleue* du 13 juin.

et un souffle d'immortalité. Le nom seul de Michel-Ange a troublé ce tête-à-tête; spectre saturnien il a ramené les amants sur la terre. L'heure sonne à un clocher voisin, et la dame effarouchée s'enfuit (1).

Dans une autre scène, nous voyons Raphaël chez Janus Corycius. Des disciples l'entourent, des cardinaux, des savants, des poètes, des femmes. En vain Bramante essaye d'exciter sa jalousie contre Michel-Ange, qui a obtenu de peindre la chapelle Sixtine; Raphaël, qui peint les stances du Vatican, n'a pas lieu de se plaindre. Il s'impatiente à l'idée que les amis de Michel-Ange et les siens s'escriment à l'envi pour exciter l'un contre l'autre les deux plus grands peintres de l'époque. Aimant, aimé de tous, il ne sait pas haïr. Il hausse les épaules et fait taire Bramante.

Sur ces entrefaites, arrive un homme vêtu de bure noire et coiffé d'un bonnet rouge à oreillettes, qui le fait ressembler à un Vulcain couvert de suie, dont la tête porterait le reflet du feu. Pas un muscle ne bouge sur sa dure face de bronze. Il apporte un ordre du pape et l'annonce d'une voix brève, en jetant un regard hostile aux cardinaux galants qui dissertent avec de fières courtisanes, aux belles gorges ruisselantes d'or. A son accent impérieux, cessent un instant les frisselis de soie et les rires. Il n'a pas daigné apercevoir son rival, mais en partant il lui dit : « Bonsoir, Raphaël, mon enfant, amuse-toi bien! — J'y ferai de mon mieux, répond Sanzio en riant. Bonsoir, maître Buonarrotti; donnez-moi votre main. — Quand je reviendrai », dit le Vulcain bourru, et, sans un mot de plus, il retourne s'enfermer dans sa Sixtine. La belle Impéria a bien le droit de dire de lui : « Quel homme malplaisant ! »

Qu'est-ce que Michel-Ange avait donc contre Raphaël? Lui en voulait-il de peindre les Stances du Vatican alors que lui-même avait reçu, morceau royal, la chapelle Sixtine? Lui reprochait-il sa bouche de femme et ses yeux de page amoureux? Était-ce la jalousie d'un génie solitaire et incompris contre un artiste acclamé de tous? Était-ce le blâme morose mêlé d'envie secrète de certains travailleurs austères contre les voluptueux délicats et les favoris de l'amour?

Il y avait un peu de tout cela; car, à cette époque, l'ambition de Michel-Ange ne connaissait pas de bornes et son volcan intérieur n'avait pas encore jeté ses scories. Mais il y avait plus encore. Ces deux hommes venaient de deux mondes différents, séparés par un abîme. Le doux Sanzio vivait dans une sphère supra-terrestre, dans un monde idéal. Les luttes, les douleurs de la terre ne l'avaient point touché. Il passait à côté de ses horreurs et de ses vilenies sans les voir. Dans son monde à lui, dans son catholicisme vraiment universel, il réunissait sans peine le Parnasse et l'Église, l'Olympe et le Paradis. Derrière son chevalet, un Éros pensif souriait à ses madones ombriennes aux paupières baissées et aux longs cols. Quand il peignait la Fornarina, lui-même semblait un saint Jean. Car, dans cette âme angélique, le problème de la Renaissance, la fusion de l'hellénisme et du christianisme était résolu d'avance par le sens inné d'une harmonie supérieure. Par contre, dans sa vie besogneuse et tourmentée, l'âpre Buonarrotti avait souffert de toutes les hontes, de toutes les misères de l'Italie. Il avait traversé ses luttes, il s'indignait de ses vices, il ne comprenait pas qu'on pût rester indifférent à ses malheurs et goûter les voluptés de la vie au milieu des catastrophes publiques. Il était à la fois plus ancien et plus moderne que Raphaël. Car, si l'on trouve un prophète visionnaire et flagellateur dans le peintre d'*Isaïe* et d'*Ézéchiel*, on peut découvrir un révolté moderne, un contemplateur apitoyé de « la majesté des souffrances humaines » dans le sculpteur de la *Nuit douloureuse* et de l'*Esclave mourant*. De là ses colères d'ascète, ses mépris de lutteur pour le tendre, pour l'amoureux Raphaël, qu'il accusait de faiblesse et de frivolité.

Cette étroitesse était sans doute une condition de sa grandeur, une nécessité pour l'accomplissement de sa tâche. Toutefois un moment dut venir, dans la vie d'un si puissant esprit, où il comprendrait sa limite et s'élargirait assez pour rendre justice à son rival.

Quelle impression dut faire sur l'esprit de Michel-Ange la mort de Raphaël, enlevé à trente-six ans, dans tout l'éclat de son génie, par la fièvre romaine? Là-dessus l'histoire ne dit rien. Vasari et les contemporains sont muets sur ce point. Gobineau suppose que, sous la commotion de cet événement inattendu, il dut se produire dans l'esprit de Buonarotti une de ces lumières subites, où l'orgueil de la personnalité abdique devant l'universelle vérité et devant l'unité de tous les êtres proclamée par la mort. L'idée de cette révolution morale est une véritable trouvaille dramatique. Elle a inspiré à l'auteur de la *Renaissance* la plus belle scène de son livre. On y voit d'abord Michel-Ange à l'apogée de son pouvoir d'artiste, en face de sa Muse, dans le mystère de sa création nocturne; on le voit ensuite atterré par la nouvelle foudroyante. Je cite la scène en entier, car je n'ai pas encore découvert un seul lettré contemporain qui l'ait remarquée.

(1) Résumé d'une scène de la *Renaissance* de Gobineau (page 282).

L'ATELIER DE MICHEL-ANGE

(Réduit froid et obscur. La nuit est profonde. Une statue à peine dégrossie sur laquelle tombe la lumière d'une petite lampe de cuivre, que tient à la main Antonio Urbino, le serviteur de l'artiste. Ce dernier est occupé à terminer une sorte de casque en carton dont le cimier est ouvert et disposé de façon à servir de récipient.)

MICHEL-ANGE. — Vois-tu, Urbino? Tu disais que je ne réussirais pas! J'ai parfaitement réussi maintenant, donne-moi la lampe.

URBINO. — Elle ne tiendra pas là dedans! Elle va tomber et vous incendier les cheveux. Belle invention que vous avez eue!

MICHEL-ANGE. — Je te dis qu'elle tiendra! Pourquoi ne veux-tu pas qu'elle tienne?

URBINO. — Ce n'est pas moi qui ne veux pas qu'elle tienne, c'est elle qui ne tiendra pas.

MICHEL-ANGE. — Allons! obstiné! donne-moi ta lampe, enroule solidement ce fil de fer autour de la base... Tourne encore une fois... Bon! Maintenant j'introduis la machine là dedans; j'attache le fil ici... Bon! vois-tu?... ça tient.

URBINO. — En remuant de côté et d'autre, quand vous aurez cela sur la tête, vous mettrez le feu au carton.

MICHEL-ANGE. — Pas du tout! L'ouverture est large et la flamme à toute la place nécessaire pour vaciller de droite et de gauche. C'est superbe! Je travaillerai désormais la nuit et avec des effets de clarté sur le marbre qui me donneront les plus beaux résultats.

URBINO. — Vous feriez mieux de vous coucher. Vous avez toujours des idées comme personne n'en a.

MICHEL-ANGE. — C'est fort commode à porter... Je me sens la tête parfaitement à l'aise. Passe-moi le marteau et le ciseau plat... ici... sur la caisse de bois!

URBINO. — Je vous dis, moi, que vous feriez mieux d'aller vous coucher au lieu de travailler comme un pauvre mercenaire. Vous savez bien que Son Excellence madame la marquise n'est pas contente quand vous vous fatiguez trop.

MICHEL-ANGE. — Tu iras demain matin prendre de ses nouvelles, et tu lui diras que c'est ma femme qui ne veut pas que je me couche.

URBINO. — Votre femme? votre femme? qu'est-ce que c'est que ça?

MICHEL-ANGE. — Elle est là, à côté de moi, me regardant de ses beaux grands yeux; elle me pousse le bras et me dit : Michel-Ange, travaille, travaille pour ta gloire et la mienne, et elle me montre un bout de feuille verte qu'elle a dans la main et qui est du laurier.

URBINO. — Ce sont des façons de parler qui ne vous empêchent pas de vous fatiguer à en mourir.

MICHEL-ANGE. — De longtemps je n'avais été aussi heureux! Il fait nuit profonde, et à la lueur de cette petite lampe j'aperçois des mondes d'idées... Quelle heure peut-il bien être?

URBINO. — J'imagine qu'il ne doit pas être loin de minuit.

MICHEL-ANGE. — Il pleut à verse. On entend l'eau frapper les toits et tomber sur les dalles de la cour comme une large rivière. L'orage a été terrible. Des éclairs sillonnent la noirceur miroitante de la vitre. Mais au fond de ces bruits sévères, quel calme! Les grondements lointains de la tempête et ses mugissements majestueux, mais pas une voix humaine, pas une voix fausse, mensongère, criarde, prétentieuse ou sottement arrogante ne s'élève pour m'irriter! On peut créer... on a l'esprit libre... on est heureux! on est tout entier à ce qui vaut la peine de s'en laisser posséder, et le sein compact et serré du marbre s'entr'ouvre; déjà commence à se dégager cette tête vivante... Blanche, blanche, elle palpite sous le ciseau qui délivre chacun de ses traits... Ils sortent de la matière... ils parlent!

A ce moment, on frappe à la porte. Un disciple de Michel-Ange, Antonio Mini, vient annoncer à son maître que Raphaël se meurt. Il l'a vu couché dans son lit, blanc comme un linceul, les yeux fixés sur son tableau de la *Transfiguration*. Près de lui, les cardinaux Bibbiena, Sadolet, Bembo, et le pape Léon X en pleurs. « A l'heure qu'il est, il doit être mort », ajoute Antonio. Michel-Ange saisi, bouleversé, ne peut le croire. Une impulsion irrésistible le pousse à courir lui-même au chevet du mourant.

(Ils sortent dans la rue, profondément obscure. La pluie a cependant cessé de tomber, une éclaircie se fait dans les nuages rapidement roulés les uns sur les autres par le vent, et la [illegible] avec une partie du disque de la lune, dont la lumière blanche [illegible] quelque peu le faîte des maisons et le chemin. On entend un grand bruit de pas.)

MICHEL-ANGE. — Quel est ce tumulte?

URBINO. — Nous le saurons après avoir tourné l'angle de la ruelle!

ANTONIO MINI. — Avançons! Prenez garde à cette flaque d'eau, maître. Il soutient Michel-Ange par le bras.

(Passe rapidement et en désordre une troupe [illegible] soldats, de serviteurs et de porte-flambeaux [illegible] une lumière rouge sur les maisons [illegible] pontificale avec les rideaux fermés.)

MICHEL-ANGE, à un camérier. — Que signifie cela, Monsieur?

LE CAMÉRIER. — C'est le Saint-Père qui rentre au Vatican.

MICHEL-ANGE. — Est-ce que Raphaël?...

UNE VOIX. — Raphaël est mort, et Michel-Ange reste seul en Italie!

(Le cortège passe. Michel-Ange [illegible] Les [illegible] sont [illegible] profonde.)

MICHEL-ANGE. — Je reste, c'est vrai... Je reste seul... L'an dernier, c'était Léonard... Maintenant c'est lui, et tous ceux que tous les trois nous avons connus, que nous avons écoutés, sont partis depuis longtemps. C'est vrai, je reste seul. Il fut un temps où j'aurais aimé être ainsi le seul, l'unique, le plus grand, le confident unique des secrets du ciel créateur ! Je me figurais que de ressembler au soleil, au milieu du monde, sans égal, sans rival, était la plus admirable part de bonheur qu'on pût envier... Comme s'il était quelque chose de pis que d'être seul sur la terre !... Pendant des années je n'aimais pas Léonard... Je querellais Raphaël dans le fond de mon cœur... Je me répétais, pour m'en convaincre, que je ne les estimais pas... Oui, oui, il y a eu des jours où toi, Michel-Ange, tu n'as été qu'un pauvre misérable, à la vue circonscrite, porté à blâmer et à méconnaître ce qui n'était pas semblable à toi, et, je te le dis, parce que c'est vrai, ce qui valait autant que toi et peut-être mieux ! J'ai maintenant ce que ma sottise désirait ! Les astres se sont éteints dans le ciel, et me voilà seul... bien seul, et j'étouffe dans mon isolement !... Où sont-ils les pareils de Léonard et de celui qui se couche là-bas ? Ah ! celui-là !... la beauté la grâce, la gentillesse, et, dans ses propos comme dans ses regards, le miel divin !... tout ce que je n'ai pas, tout ce que je n'atteins pas... tout ce que je ne suis pas !... celui qu'on a tant aimé et qui l'a tant mérité !... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je sens donc ? Qu'est-ce qui s'agite en moi et me tire les larmes de ces yeux qui ne voulaient jamais pleurer ? A quoi vais-je songer ? Oui, un fleuve douloureux se fait jour et roule au fond de mon sein ; les larmes s'échappent de mes paupières, elles ruissellent sur mes joues, elles tombent sur celui que j'ai toujours grondé, évité, et qui était tellement meilleur que moi ! Elle me l'avait dit, elle... Vittoria... elle me l'a toujours dit, et je n'en voulais pas convenir... Mais, je le sais bien, au fond, je le sentais, et, maintenant que l'éclair de la mort vient de passer entre lui et moi, maintenant que je suis resté là les pieds dans la boue du monde, tandis que sa noble et charmante figure m'apparaît au sein de Dieu, resplendissante des clartés célestes, je vois combien j'étais peu sincère et combien j'étais petit ! Autour de moi, la lumière se ternit et recule, les ombres s'allongent... Oui, me voilà seul, et l'air glacial du tombeau qui vient de s'ouvrir me frappe à la figure. Que deviendront les arts ? Et nous, qui avons tant espéré, tant voulu, tant imaginé, tant travaillé, en définitive, à quoi aurons-nous réussi, et que laisserons-nous à la postérité qui nous suit ? Pas même le quart de ce qu'il aurait fallu faire !

(... ouvre la figure de ses mains.)

URBINO. — Venez, maître, vous allez prendre froid.

ANTONIO MINI. — Donnez-moi le bras, et rentrons chez vous.

MICHEL-ANGE. — C'est juste. Il faut garder ses forces et travailler tant que la chaîne de la vie vous garrotte.

Au sens strict du mot, cette scène n'a rien d'historique, mais elle donne l'impression du vrai. Par la profondeur du sentiment, par l'essor de la pensée, elle s'élève au-dessus de l'histoire et du tumulte des passions jusqu'aux vérités sereines qui la dominent. Reconnaissons que ces gestes et ces paroles sont dignes du maître de la Sixtine et que leurs clartés brusques vont fouiller les derniers replis de sa grande âme.

IV. — MICHEL-ANGE ET VITTORIA COLONNA.

Quarante ans s'étaient écoulés depuis la mort de Raphaël. Avec lui le printemps somptueux de la Renaissance avait défleuri. La vie publique et l'art glissaient rapidement sur la pente de la décadence. Savonarole, Machiavel et Jules II, tous trois Italiens passionnés et patriotes à leur manière, avaient rêvé l'unité de l'Italie ; le premier par l'Évangile, le second par la liberté de Florence à la façon antique, le troisième par le sceptre pontifical. Mais qu'avait fait de l'Italie le temps, ce maître de mathématiques aux retours sournois et aux additions implacables ? Quelle avait été la Némésis de ses violences, de ses lâchetés, de ses trahisons ? L'Italie n'avait échappé à la hache de César Borgia, au sceptre de fer de Jules II, à l'épée du chevaleresque mais inconstant François Ier, que pour tomber sous le joug terrible de Charles-Quint, l'adversaire à la fois de la Réforme et de la Renaissance, l'ennemi juré de toute liberté de croire et de penser. Charles-Quint ne reconnaissait que deux pouvoirs en ce monde, le pape et l'empereur, — et il prétendait gouverner le pape — et une seule règle pour tous ses sujets, « la sainte, la grande, l'omnipotente obéissance ». Le redoutable empereur, si bien représenté par Vélasquez dans son portrait équestre de l'Escurial, abdiquant en 1557 en faveur de son fils, pouvait lui dire : « Je pris Rome, j'établis un maître à Florence. Je chassai pour toujours la France du Milanais, finalement je tuai l'Italie. Regardez-y de près, don Philippe, et vous verrez que, par ce dernier acte, j'ai singulièrement facilité votre tâche. Le silence règne sur la péninsule entière (1). » Et, du fond de l'Espagne, Philippe II put gouverner l'Italie avec l'Inquisition et les Jésuites. Quant à l'art, il vivait encore, ou plutôt

(1) *Scènes historiques*, p. 520. Dialogue entre Charles-Quint et l'infant.

il végétait, mais combien diminué depuis les premiers maîtres de la Renaissance, que les rois et les princes recevaient comme des demi-dieux! A Rome, l'art s'était fait marchand avec les Zuccheri, les Siciolante et les Samacchini. A Venise, il devenait le fournisseur du luxe mondain, et l'ami du Titien, l'Arétin, ce précurseur du journalisme moderne, pratiquait le chantage en grand avec une effronterie souriante et cynique.

Au milieu de cet effondrement général, Michel-Ange seul grandissait, par la pensée comme par l'art. Son avantage sur tous ses rivaux, morts ou vivants, résidait dans la force et dans l'intégrité de son caractère. Depuis sa naissance, treize papes s'étaient succédé sur le trône de saint Pierre. Il en avait servi une demi-douzaine ; mais toujours, par ce quelque chose d'intangible et d'inflexible qui émanait de sa personne, il avait sauvegardé l'indépendance de sa pensée, la souveraineté de son sentiment, la liberté de ses actes. Par là, il avait préservé des atteintes de son siècle sa puissante vie intérieure, source intarissable de toute grandeur et de toute vraie renaissance. Il n'avait point pactisé comme Savonarole avec l'émeute populaire, comme Machiavel avec César Borgia. Il n'en était point arrivé, comme le premier, à reconnaître la vanité de son effort, ni à maudire son ingrate patrie, comme le second.

La récompense de l'homme qui reste en accord avec lui-même est de se développer d'une manière continue, mais parmi ceux-là mêmes combien peu ont le rare privilège d'arriver à une harmonie finale des idées diverses, des sentiments multiples qui agitèrent leur vie? Il semble que, sur la fin de sa vie, Michel-Ange ait atteint cet auguste apaisement, cette forte et sereine synthèse, pendant qu'il écrivait ses derniers sonnets et construisait la coupole de Saint-Pierre.

Si quelqu'un l'aida pour accomplir cette dernière évolution, ce fut certainement la femme qui joua dans son âge mûr le rôle d'une Égérie spirituelle, et dont le souvenir adoucit et dora sa vieillesse. On sait que Vittoria Colonna avait ardemment aimé son mari, Fernand d'Avalos, et qu'après la mort de celui-ci, elle lui resta noblement fidèle. Elle honora Michel-Ange d'une haute amitié. Elle seule sut arracher le solitaire obstiné à son isolement et faire jaillir les sources secrètes de son cœur. La marquise mourut longtemps avant son illustre ami. Par une licence poétique que personne ne lui reprochera, Gobineau prolonge sa vie jusqu'en 1560 et suppose que ces deux êtres, parvenus au bord du tombeau, se disent un dernier adieu dans la paix conquise par leur vie héroïque et dans la sérénité d'une lumière suprême.

Le décor nous offre un tableau à la fois austère et charmant de l'antique aristocratie romaine.

Par une grise soirée de décembre, la marquise de Pescaire, vêtue de noir, en cheveux blancs, est assise dans une chambre du palais Colonna, près d'une table d'ébène sur laquelle est posée une lampe d'argent. Deux demoiselles d'honneur et une duègne à grande coiffe travaillent à l'aiguille au fond de l'appartement. Le feu est allumé dans la cheminée et les bûches pétillent avec bruit au milieu de la flamme. Un gentilhomme annonce Michel-Ange, et l'on aperçoit, entre deux pages qui portent des flambeaux, un vieillard de quatre-vingt-neuf ans, à la face émaciée, au teint d'ivoire. On dirait le spectre d'un aruspice étrusque; mais il marche droit et ses yeux sont clairs. Vittoria Colonna se lève, va vers lui et le salue affectueusement.

Michel-Ange. — Je baise la main de Votre Excellence.

La Marquise. — Venez vous mettre là, près de la cheminée. Tenez... dans ce fauteuil... Catherine, ne bougez pas; je veux servir Michel-Ange... Bien! approchez vos pieds du feu.

Michel-Ange, assis. — Je vous laisse faire, madame la marquise, je vous laisse faire... Une âme comme la vôtre est au sommet de la grandeur, et ce sommet, c'est la bonté.

La Marquise, souriant. — Ce serait vrai, ce que vous dites, s'il s'agissait d'être utile aux pauvres, et, comme notre divin Sauveur, de laver les pieds poudreux de quelques mendiants. Mais servir Michel-Ange?... ce n'est pas trop s'humilier.

Michel-Ange. — Vous voyez une ruine, marquise, une ruine humaine... Vous contemplez cette double infirmité de la matière dissoute et de l'âme immortelle, qui va bientôt la repousser et s'enfuir au sein de la divine infinité.

La Marquise. — Il me semble voir, à côté de moi, en ma présence, dans le cercle possédé par mes regards, une de ces étoiles que Dante fait monter en si petit nombre jusqu'à l'orbe réservé de son étincelant paradis, une de ces étoiles aux scintillements vivants, qui, les plus rapprochées du triangle éternel, empruntent leur éclat à sa lumière. Vous n'êtes pas vieux, Michel-Ange; vous existez et vous existerez toujours, comme ne cessera jamais d'être cette partie la plus éthérée, la plus active, la plus influente des intelligences humaines, guide sûr et irréfragable du monde.

Michel-Ange. — J'ai vécu ici-bas assez longtemps et je demande à mon maître de rappeler son serviteur.

La Marquise. — Vous êtes las de vivre?

Michel-Ange. — J'en suis avide au contraire. Je voudrais secouer loin des membres de ma nature réelle ces liens de chair qui la gênent. J'ai soif de la liberté complète de mon être; j'ai faim de ce que je devine; j'ai hâte de contempler ce que je com-

prends... Non, non! ce n'est pas la mort que je sens venir, c'est la vie, la vie dont on ne peut apercevoir ici-bas que l'ombre, et que je vais bientôt posséder tout entière!

La Marquise. — Je pense comme vous. Vous avez beaucoup fait pour le monde, mais moi, qu'ai-je fait? J'ai beaucoup aimé celui qui n'est plus... Je vous ai beaucoup aimé vous-même, et c'est tout.

Michel-Ange. — Vous avez donc produit autant que moi.

Après [illegible] et pénétrés jusqu'au fond, le grand créateur et la grande amante constatent leur double ascension vers les hauteurs sereines du renoncement sous la conduite austère de la douleur. Elle leur a enseigné la charité, la mansuétude, l'universelle compréhension. Enfin leurs yeux, remplis de cette lumière, retombent sur l'Italie et interrogent l'avenir de l'art.

Michel-Ange. — Il n'existe plus d'Italie. Ceux que nous méprisions deviennent nos maîtres. Les artistes ont péri. Je suis le dernier survivant de la sainte phalange; ce qu'on nomme du même nom glorieux que nous avons porté, ce ne sont plus que des marchands et non dénués d'impudence. Il fallait bien mourir! Nous mourons mal, tristement. Qu'importe? Il y a eu de belles âmes, des âmes glorieuses dans cette Italie désormais asservie et prosternée. Je ne regrette pas d'avoir vécu.

La Marquise. — Hélas! je suis moins détachée que vous. Je souffre de ces glorieuses choses qui nous ont quittés ou nous disent adieu. Il me semble qu'après avoir été inondés de clartés, nos pas chancelants s'avancent dans les ténèbres.

Michel-Ange. — Nous laissons de grandes choses après nous et de grands exemples... La terre est plus riche qu'elle ne l'était avant notre venue... Ce qui va disparaître ne disparaîtra pas tout entier... Les champs peuvent se reposer et rester un temps en jachère; la semence est dans les guérets. Le brouillard peut s'étendre et le ciel gris et terne se couvrir de buées et de pluie; le soleil est là-haut... Qui sait ce qui reviendra?

La Marquise. — Vous semblez fatigué, mon ami. Votre tête s'incline...

Michel-Ange. — Oui, je suis las... je vais vous quitter... j'ai quatre-vingt-neuf ans, marquise, et toute émotion me fatigue un peu; nous avons parlé ce soir de choses bien sérieuses. Adieu!

La Marquise. — A demain, n'est-ce pas?

Michel-Ange. — A demain... oui... si je suis encore de ce monde... et si je n'y suis pas, au revoir, Madame!

[illegible]

La Marquise. — Appuyez-vous sur mon bras... je veux vous conduire jusqu'au bas de l'escalier.

Michel-Ange. — Je consens à cet honneur... J'accepte cette tendresse... Il me semble qu'aujourd'hui je puis la vouloir. Je vais vous dire un dernier mot...

La Marquise. — Et quoi, mon ami?

Michel-Ange. — Vous que j'aime tant, je vous bénis du fond de mon âme. Adieu!

[illegible]

V. — RENAISSANCE ET RÉGÉNÉRATION

L'idée d'avoir placé ces deux grands personnages, en manière de conclusion, à l'issue de la Renaissance italienne et au seuil de l'avenir, me paraît singulièment haute. En se mirant l'un dans l'autre, ils résument leur propre vie; et en la résumant, ils prononcent une sorte de jugement dernier sur leur siècle. Ce jugement est à la fois la condamnation de l'idéal social de la Renaissance et l'apothéose de son rêve d'art, mais au nom d'un principe nouveau qui lui fut étranger.

Que voulut en effet la Renaissance? Elle découvrit l'antiquité grecque et latine, elle sut l'évoquer et la faire revivre à l'œil et à l'esprit des temps modernes, comme un principe d'humanité libre et d'impérissable beauté. Elle inventa l'humanisme et l'hellénisme : c'est sa gloire immortelle. Par malheur les grandes époques traînent de grandes erreurs derrière leur char de triomphe. La Renaissance crut pouvoir appliquer l'art et la beauté, comme un vêtement de luxe, sur sa vie féroce et corrompue pour la rendre forte et belle. De là ces tyrans platoniciens, ces condottières dilettantes, ces prélats érotiques, ces peintres athées de la Vierge et du Christ, ces humanistes, valets de princes criminels, ne parlant que de Tite-Live et de Plutarque, déclamant sur Brutus et Caton. De là enfin la banqueroute morale, sociale et politique de cette civilisation, où un faux hellénisme recouvrait un christianisme hypocrite.

Que firent, au contraire, Michel-Ange et Vittoria Colonna, chacun dans sa sphère? Chez eux, on trouve le double effort de la Renaissance et de la Réforme fondu en une seule et même vie. Ils transformèrent leur propre nature jusque dans ses racines, ils se renouvelèrent de fond en comble par l'effluve mystérieux de la vie intérieure, par la puissance du sentiment et de la volonté. L'une fit de l'amour et de la charité un art, l'autre fit de l'art un exemple de force, un moyen d'ennoblissement, une religion. C'est en quoi ils dépassent l'idéal de leur temps et atteignent l'idéal des temps nouveaux.

Au principe incomplet de *la renaissance par l'art* ils ont ajouté celui de *la régénération par l'âme*. Devançant leur époque de trois ou quatre siècles, ils ont résolu le plus difficile des problèmes en accomplissant en eux-mêmes la fusion de l'hellénisme et du christianisme, de la beauté et de la spiritualité, de l'action et de la vie transcendante. Et qui a opéré ce miracle en eux? Leur foi consciente et active au

principe immortel de l'âme, en ses pouvoirs infinis. Par elle, ils furent des condensateurs de force, des maîtres d'énergie et de beauté.

Peut-on dire que notre temps ait mieux appliqué cette vérité que la Renaissance? Nullement. Sans doute le XIXe siècle l'a formulée plus glorieusement qu'aucun autre par ses musiciens prophètes, par ses poètes de génie et par quelques rares penseurs comme Emerson, Carlyle ou Amiel, qui ont eu la divination des forces secrètes et transcendantes de l'être humain. Pas plus que le XVIe siècle, le XIXe siècle n'a réalisé son programme. Bien des causes, parmi lesquelles la plus lourde est son matérialisme scientifique, l'en ont empêché. Voici la confession loyale d'un des plus grands positivistes de notre temps : « L'humanité, dit Herbert Spencer dans son dernier livre (1), s'abrutit et se démoralise, elle se sert de l'enseignement pour désapprendre à être honnête et noble. Et cela vient de ce que nous avons identifié la vie avec la raison. Nous avons attribué à la pensée une importance qu'elle est loin d'avoir dans notre vie intérieure, et nous avons tout subordonné au culte de la raison, qui en réalité ne joue et ne peut jouer qu'un rôle secondaire. L'élément essentiel de la vie n'est pas la raison, mais le sentiment dans son double rôle de sentiment (il faudrait dire ici d'intuition) et d'émotion. » Cet aveu est précieux de la part d'un penseur qui a fondé sa philosophie sur l'intellectualité pure et sur la science de la matière. Notre temps, qui réclame ce qu'il appelle la justice sociale, comme la Renaissance réclamait la beauté par l'art, ne se doute pas que celle-là n'est pas plus possible que l'autre sans la connaissance profonde des âmes, qui établira leur hiérarchie par leur degré d'évolution. Les grands exemples héroïques sont restés presque tous isolés et impuissants dans l'histoire. Ils rayonneront davantage lorsqu'on aura mieux compris leur source. Cette foi superbe dans l'âme, dans sa vertu créatrice et régénératrice, est une exception dans l'œuvre de Gobineau lui-même. Car elle est en contradiction avec sa théorie exagérée et décourageante des races, avec le pessimisme noir qui assombrit toute son œuvre. Ne lui en sachons que plus de gré d'avoir su, en un jour d'inspiration, exprimer cette noble foi, à travers les grandes figures de Michel-Ange et de Vittoria Colonna, qui lui apparurent, lumineuses consolatrices, au pays scandinave, où l'aurore boréale darde sa couronne d'éclairs vers le sud comme l'éternelle nostalgie du pôle glacé vers le midi brûlant.

ÉDOUARD SCHURÉ.

(1) *Facts and comments*. 1903.

LETTRES DE JEUNESSE [1]

IV

Monsieur Jules Vuy,
avocat en son étude, Cité 225, Genève.

Berlin, dimanche 4 mai 1856.

Pour qui lirait les dates de nos correspondances, nous semblerions étrangement paresseux ou indifférents l'un pour l'autre. Eh bien! celui-là se tromperait, comme tant de gens qui jugent. Moi, du moins, je suis tout content de l'occasion qui me met enfin la plume à la main, qui me dit : C'est le moment! Je viens d'écrire un mot à Blanvalet pour lui rappeler mon adresse. De lui à toi, la transition est toute naturelle. Tes lettres sont exclusivement littéraires. Je reste donc en pleine littérature en t'écrivant. Et pour la rareté du fait, j'en veux jouir. Rareté, car je n'ai presque rien lu de tout l'hiver. Je n'ai pas mis le nez à ma fenêtre pour voir passer les romans ou pièces de théâtre. J'ignore aussi complètement les produits de l'année, les regains et les vendanges parisiennes ou suisses, qu'un sélénite. Je ne sais même pas ce que broient les littérateurs allemands. Bref, pour ne pas cataloguer tout ce que je ne sais pas, ce qui serait long, je te dirai *positivement* que je sais... rien. Ce n'est plus négatif, comme tu vois. Je lis fort peu, sauf les journaux, à cause de ces malheureuses affaires de Suisse. Ah! pourtant j'ai remâché avec une certaine volupté du Victor Hugo et du Lamartine ces dernières semaines; ils sont encore là sur ma table. Ces messieurs brisent les bras à tous ceux qui auraient des prétentions de poésie, Lamartine surtout. Non pas que je sympathise à présent beaucoup avec ses poésies et ses aspirations confuses et douloureuses, mais je m'extasie devant cette incroyable fécondité qui enfante des vers, des images, des œuvres, comme un autre respire, chantonne ou jase. Aucune contraction de sourcils, pas de contention, presque pas de volonté, mais un vol facile, coulant, qui monte au-dessus des nuages et dit les plus belles choses comme en souriant. Lamartine flotte dans la poésie comme un fils de l'éther, et lady Stanhope la magicienne avait raison quand elle lui disait : Remerciez Dieu. Il est peu d'hommes qui naissent sous plus d'une étoile, peu qui aient une étoile heureuse, moins encore qui, quoique nés sous une influence favorable, n'aient pas à lutter contre l'influence maligne d'une étoile opposée qui les poursuit. Vous, au contraire, vous en avez plusieurs,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 4 janvier.

et loin de se nuire, toutes s'accordent pour vous servir. J'extermine la phrase du *Voyage en Orient*, mais n'importe.

A propos de poésies, j'ai lu récemment *Consuelo*, de G. Sand, que tu connais sans nul doute. Je ne m'en suis pas encore rendu compte; je l'ai savouré, sans l'analyser. C'est l'apothéose de l'artiste, semble-t-il à première vue, et de l'art sous une de ses plus belles formes, celle que j'ai essayé de comprendre cet hiver, la *musique*. G. Sand est un être incroyablement doué. Son contact spirituel doit faire un bien prodigieux aux organisations déviées qui ont perdu la nature de vue. Je trouve en elle quelque chose de si franc, de si mâle, de si vrai, que cela me retrempe. Peu d'hommes ont cette maturité, ce dégagement de tout préjugé, cette force d'abstraction qui lui permet d'*objectiver* le monde social, conventionnel, local, civilisé, pour le juger ou le peindre. On sent qu'elle a vécu de la vie de bohémien.

Nos premiers pas sont dégagés
Dans ce monde
Où l'erreur abonde ;
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Quand j'aurai lu la *Comtesse de Rudolstadt*, qui en est la fin, j'essaierai de le comprendre, si j'en ai le temps. En attendant, j'en ai joui.

Cet hiver, j'ai entendu de la belle musique, les oratorios de Hændel, Haydn, Mozart, Spohr, Mendelssohn, etc., quelques opéras, et deux admirables cantatrices, Jenny Lind, de Stockholm, jeune fille de vingt-deux ans, peut-être la première d'Europe, disent ici Meyerbeer et Mlle Sonntag, et Antoinette Carmen de Montenegro, jeune femme espagnole, ex-artiste au théâtre della Scala à Milan. Jenny Lind a fait fureur ici. Plus de 7 000 personnes, inscrites un mois à l'avance pour les cinq dernières représentations, n'ont pas pu avoir de billets ! Je l'ai entendue deux fois, debout. Elle peut se vanter de m'avoir transporté. Je ne me rappelle pas avoir été plus complètement heureux qu'après la *Création*, de Haydn, et la *Norma*, chantée par Lind. C'est là le bienfait de l'art, et de la musique surtout. On oublie tout, le passé, les ennuis, les soucis, le mécontentement intérieur, et le cœur nage dans l'allégresse, il bat de l'aile dans un air embaumé; on embrasserait volontiers tout le monde et remercierait à genoux l'artiste qui nous a fait ce bonheur.

Quant à mes études, j'ai bien peu avancé cet hiver. C'est une mauvaise saison, à cause de mes yeux. Je n'ai presque rien fait que de me ronger de malaise, d'inertie, que je ne pouvais adoucir en me dissipant, en allant dans le monde presque tous les soirs ; j'ai vécu au jour le jour, renvoyant toujours au lendemain, et plein d'un sourd mécontentement, de lâcheté, de faiblesse. Maintenant, je me suis retrouvé. Le printemps m'a remis la joie au cœur; j'ai recommencé à travailler, je vois plus clair, je suis gai. J'ai changé trois fois de logement. Aujourd'hui, j'ai sous mes fenêtres un grand jardin, qui s'est paré de vert cette semaine, où gazouillent les oiseaux, tandis qu'au pied de la maison barbotent des canards, dans une petite cour, et que plus loin, à gauche, une école d'asile laisse sa nichée de cent petits enfants (au-dessous de six ans) roucouler dans un verger de sable. Tout cela me convient, je l'ai cherché. Car je passe l'été encore à Berlin. Je n'avais rien fait cet hiver, et Schelling ne lit que cet été. J'ai maintenant beaucoup à faire; je m'occupe de Hegel et de Schelling. J'ai commencé la philosophie du droit, ce qui était nécessaire pour me corriger de mes préventions contre la jurisprudence.

Philosophie de l'histoire, encyclopédie de la philologie, logique, histoire de notre siècle et quelques *publica* de théologie et de médecine sont mes cours. Je connais passablement de gens, surtout parmi les professeurs; quelques braves étudiants des pays les plus divers. La colonie suisse est fort nombreuse; nous avons cet hiver eu des soirées réciproques où, après le régal, les jeux prolongeaient la veille quelquefois bien tard. J'ai dû cultiver pour ma part les dames et les échecs. — Tu es bien aimable et fort galant de me féliciter d'avance de mon bonnet *carré* ou de mon fauteuil de professeur. Cher ami, tu vends la peau de l'ours avant de l'avoir mis à terre. Je n'ai de certitude et de connaissance encore acquises sur rien; je suis donc encore peu propre à cette tâche. Puis j'aime ma vie voyageuse. De sorte que l'avenir est loin d'être fixé. — Quant à la Bibliothèque universelle, tu me fais penser à ce qui m'a, entre autres, horriblement détourné cet hiver. Je m'étais engagé à Troyon de lui faire un petit article sur M. Villemain. J'ai dû digérer ces trois volumes d'histoire suisse, ce qui m'a fait plaisir, mais distrait, et l'article s'est dilaté. J'ai dû réfléchir sur l'histoire; j'en ai mis quelque chose en tête de l'article, que je m'en vais achever et envoyer au plus tôt. Tu m'en diras ton avis.

Je te charge de mes salutations pour nos amis communs. Si tu vois Bordier et que vous n'en soyez point à vous mordre, dis-lui ce que je lui fais dire par toutes les voies, qu'il est prodigieusement en retard et que j'attends deux mots de lui. — Par le fait, j'en attendrai aussi de toi, tout en restant

Ton affectionné

H.-F. AMIEL.

Méchant, tu me fais dans tes lettres des marges de *greffier*, que tu ne remplis pas et qui, belles dans un livre, ne le sont pas du tout dans une lettre d'ami.

Aussi tu n'y trouves presque pas de place pour m'y parler de toi. Par dépit, j'ai fait le contraire et t'ai accablé de ma personnalité. Lequel de nous a le plus tort?

Cette lettre ira jusqu'à Neuchâtel *franco*, par un Neuchâtelois qui part demain matin. Adresse : « Unter den Linden, 72, 2 *ter* Hof bei Schulz, Berlin. »

M. Jules Vuÿ, avocat.

Berlin, le 15 octobre 1873.

Bien cher ami,

A l'heure qu'il est, tu dois avoir reçu l'exemplaire de l'article que tu me demandais si vivement dans ta dernière lettre, et tu peux te donner à loisir le plaisir de la critique. A ton aise ; seulement tu t'es engagé à m'y faire participer, afin que nous raillions ensemble et que cela me profite tout en nous amusant. J'ai naturellement oublié le français dans ma longue absence, et je ne serais pas surpris qu'une lourdeur bien accentuée accusât dans mon style d'Allemagne la longue désaccoutumance de l'air gaulois. On n'oublie pas précisément sa langue, mais on en oublie la délicatesse, le caractère, le tempérament, et quand on esquisse sa pensée, c'est avec l'air toujours un peu gauche d'une traduction. Toi qui n'as pas émoussé la finesse de ton odorat en changeant trop longtemps de climat, tu t'en apercevras sans doute, et c'est pour cela que je tiens à quelques mots de ta part là-dessus.

Puisque tu aimes à courir après les gens, je te dirai, cher Vuÿ, que je reviens de Scandinavie. Je suis de retour depuis deux semaines d'un voyage en Suède, Norvège et Danemark auquel j'ai consacré un mois et demi. J'ai vu Stockholm, Christiania, Copenhague, avec les pays et contrées adjacentes. J'ai fait la connaissance de beaucoup d'hommes intéressants, professeurs, artistes, savants, poètes même. Bref je suis fort content de ce voyage, sauf que je suis tombé malade à Copenhague, grâce au changement de temps et à un coup de froid, une semaine après mon arrivée, ce qui m'a fait perdre les derniers huit jours, écourté mon voyage en m'empêchant d'aller à Hambourg, Brunswick, Magdebourg, etc., coûté beaucoup d'argent, fait passer des nuits horribles à Copenhague, et m'a fait arriver malade à Berlin où je me suis dépêché de revenir, espérant y être mieux soigné. Je suis maintenant à peu près remis, mais pas tout à fait. La tête est encore faible, le système nerveux surexcité, et la chaleur vitale encore absente. Cependant chaque jour je regagne quelque terrain et me sens revenir à la santé. L'appétit est grand ouvert, je dors bien. Avec cela, il faut bien que la machine se rétablisse. Mais je trouve ici un temps bien triste, gris, couvert; les arbres jaunis, déjà presque entièrement dépouillés de leurs feuilles, tandis que j'ai laissé Stockholm et même Copenhague complètement verts. Bref, nous sommes ici en plein et maussade automne, et le soleil ne se montre qu'une fois ou deux par semaine. Les jours raccourcissent avec une effrayante rapidité; à cinq heures et demie je n'y vois plus pour t'écrire, et quand je pense que pendant quatre à cinq mois ils vont être plus courts encore, cela me consterne. La lumière artificielle est si mauvaise pour mes pauvres yeux !... Mais je pense que quelques détails sur mon voyage pourront t'intéresser. Tu m'as promis des vers dans ta lettre; n'en ayant pas à te donner, je te ferai simplement un récit. Parti le 14 août de grand matin par le chemin de fer de Stettin, le lendemain je touchais la côte de Suède à Ystadt, après une nuit horrible où je souffris martyre du mal de mer, à bord de ce maudit vaisseau royal prussien la *Princesse-Élisabeth*. Là, nous attendîmes de six à sept heures le bateau à vapeur de Lübeck, le *Swithiod* qui devait nous mener à Stockholm, où nous arrivâmes le 18 de très bonne heure, après une navigation variable, mais dont la fin fut magnifique. Nous ne touchâmes dans l'intervalle que Calmar, la ville célèbre par l'Union dite de Calmar, traité qui réunit les trois royaumes de Suède, Norvège et Danemark sous le même sceptre en 1380. Je faisais le voyage avec un jeune homme de Madrid dont l'oncle de même nom est gouverneur de Madrid, et qui se destine à la diplomatie, et je liai connaissance avec plusieurs personnes très agréables que je revis à Stockholm, entre autres avec l'ambassadeur de France, le comte de Mornay, avec un charmant lieutenant qui m'invita plus tard à dîner dans sa famille, avec une famille suédoise dont une très aimable jeune personne faisait le point central et me donna plusieurs leçons de suédois, pendant le voyage, et encore quelques autres personnes. Stockholm est une ville d'une position unique, située au fond d'un golfe profond tout semé d'îles sauvages couvertes de sapins et de cabanes rouges; elle se montre avec une coquetterie calculée, pièce par pièce, brin à brin, et quand enfin on l'atteint, on trouve une ville pittoresque toute composée d'îles, de rochers, jetée précisément à l'embouchure d'un lac dans la mer, à la place où les eaux douces se mêlent aux eaux amères, de sorte que Stockholm a deux ports, l'un vers l'intérieur, l'autre vers la Baltique, et qu'elle allonge ses bras à l'ouest et à l'est, faisant une ville double, symétrique, à peu près de la forme d'un crabe. Le lac Mélar sur lequel Stockholm est placée, ramifié comme un réseau, fournit à toute la navigation intérieure de la Suède du centre, dont on l'a appelé

l'œil. Il est surtout sillonné de bateaux à vapeur. Tandis que sur le quai de Skopsholm, celui de la mer, sont amarrés les vaisseaux marchands aux pavillons étrangers, le quai de Riddorholm, celui du Mélar, offre une rangée de quatorze ou quinze bateaux à vapeur qui tous les matins prennent leur volée dans toutes les directions du lac.

Je trouvai à Stockholm Troyon qui m'y avait précédé de huit jours et qui, tout compte fait, s'est décidé à y passer l'hiver. Un compatriote genevois, M. Giron, joaillier de la cour, établi là depuis quarante ans, nous a été fort utile. De Stockholm je visitai les châteaux royaux à la ronde, Haija, Gripsholm, Drottninghoim, Skokloster, etc. La ville elle-même n'offre pas beaucoup de ressources. Pourtant son musée de peinture offre quelques morceaux de prix et celui de sculpture brille des œuvres de sculpteurs nationaux : Byström, Fergell et Vogelberg ; le premier et le deuxième sont encore vivants. Ils vivent habituellement à Rome. Je fis la connaissance de Vogelberg qui était justement venu faire une visite au pays, excellent homme, distingué et d'une modestie rare, dont je ne me suis pas séparé sans émotion. Le premier il a fait entrer dans le domaine de l'art la psychologie scandinave. Les statues de Thor et d'Odin sont de magnifiques choses. La bibliothèque contient aussi des choses curieuses. J'ai rendu visite à Berzelius, le grand chimiste. Une course à Upsala, où je connus Geijer, Schröter, Fahlkrantz, me prit plusieurs jours, et de là j'allai encore plus au nord jusqu'aux grandes mines de Danémora, les plus riches mines de fer de la Suède. Je me fis descendre dans la plus profonde, au-dessous d'un lac, où il pleut continuellement, et qui a 600 pieds de profondeur. On perd le jour de vue longtemps avant d'atteindre le fond. Cette expédition laisse une impression profonde. Une des choses les plus intéressantes de Stockholm, dont je veux te dire au moins un mot, c'est l'église de Ridderholm, le Panthéon et le Saint-Denis de la Suède. Là sont les tombeaux des rois depuis Gustave Vasa dans toute leur pompe militaire ; Charles XII entouré de tous les drapeaux russes et polonais ; Gustave-Adolphe, de tous les trophées de la guerre de Trente ans, jusqu'à Bernadotte, ainsi que les écussons de tous les chevaliers de l'ordre des Séraphins (celui de Napoléon s'y trouve). Il y a plus de six mille drapeaux dans l'église et je ne sais combien de cuirasses. Je partis de Stockholm le 4 septembre pour Gothenbourg, sur la mer du Nord. Le trajet se fait en bateau à vapeur, par le grand canal de Gothie qui traverse obliquement toute la Suède du centre, passant par les plus belles provinces, par les beaux lacs de Boxen, Boren, Wetter, Wiken et Wener, et d'écluses en écluses s'élevant à 310 pieds au-dessus du niveau de la mer, pour les redescendre de l'autre côté. Le cinquième jour on arrive à Gothenbourg d'où je gagnai Christiania. Je n'eus le temps que de faire une petite excursion dans l'intérieur, et de voir siéger le Storthing, avant de repartir pour Copenhague, où je me régalai de collections pendant huit jours après lesquels je tombai malade. Tel est en résumé l'itinéraire de mon voyage. A Copenhague je fis connaissance avec le grand poète dramatique Œhlenschläger, avec les savants antiquaires Rafn, Finn Magnussen, Thomsen, avec Bissen, le meilleur élève de Thorwaldsen, et un improvisateur italien, Giustiniani, sans compter une foule de jeunes inspecteurs des musées, antiquaires en herbe, amis de Troyon.

Je te remercie des détails que tu me donnes sur ton genre de vie. Ils m'intéressent vivement. J'espère que tu vis maintenant moins solitaire et plus gaiement. Tu me dis que tu ne t'occupes que trois fois l'an de questions d'art : je serais curieux de connaître quelles sont les époques climatériques et ce qui a déterminé si fixement leur nombre. Pise a-t-elle fait du bien à ton frère, et à ce pauvre Ienasch dont l'histoire, telle que tu me la racontes, m'a touché? La société de gymnastique s'est-elle enfin constituée? L'état de la Suisse me paraît bien triste, je l'ai suivi pendant tout mon voyage au moyen des journaux, et maintenant, je passe tous les jours plusieurs heures chez les confiseurs à dévorer les feuilles périodiques où l'on parle de temps en temps de nous.

Le désir de tout remplir m'amène à finir comme toi dans la marge, mais qu'importe, on peut aussi bien là qu'ailleurs se serrer la main et se recommander à l'affection d'un ami.

Ton tout dévoué

H.-F. AMIEL.

Ton combourgeois Étienne Henry se marie sans doute à l'heure qu'il est. Veux-tu avoir la bonté de lui présenter mes amitiés et mes compliments?

VI

Monsieur Jules Vuy, avocat.

Berlin, le 7 mai 1846.

Ami,

Je te réponds à lettre vue, c'est la meilleure réparation que je puisse t'offrir de ma négligence antérieure. J'ai sous les yeux ton billet remis à Viguier en janvier et ta lettre du 1er mai ; tous deux m'ont fait grand plaisir, et laissé un seul regret, celui de leur brièveté. Ce sera ce sentiment, tout autant que celui de leur rareté, qui m'aura dicté ce quatrain de reproche que je trouve au revers du billet susdit,

entre un essai d'acrostiche sur un nom féminin et une autre niaiserie richement rimée ; le voici :

Toujours actif pour autre chose,
Et paresseux pour l'amitié,
Avec toi veux-tu que je cause,
De l'entretien fais la moitié.

Prends ceci pour de l'histoire. Cette mauvaise humeur en vers n'est pas du présent. Elle est de la mi-janvier, et depuis lors le printemps est venu. Il n'y a donc plus de ressemblance. Permets-moi de reprendre quelques-uns des points touchés par toi avant de passer à du neuf. Merci d'abord de tes deux observations critiques sur ma critique; elles sont justes, dommage du peu. L'exubérance saute en effet aux yeux, en lisant à tête reposée; le manque d'usage me fait douter du lecteur et développer outre mesure, ce qui serait compris sans cela. Quant à la disproportion entre l'Introduction et la critique de l'ouvrage particulier, je pourrai te dire que cette introduction servait dans ma pensée à une série de critiques sur les divers historiens de la collection, comme je l'ai fait entrevoir du reste ; mais j'ai mieux à faire que de m'excuser, c'est de me corriger. Tu abordes, dans ta dernière lettre, les questions politiques de Berne et de Vaud, et tu cherches de bonne foi l'impartialité; mais, ne t'offense pas trop de ma hardiesse, il me semble que tu la cherches plus que tu ne la trouves. Les questions confessionnelles sont de toutes les plus délicates, je ne saurais donc m'étonner de te voir juger avec sévérité et sans sympathie la grande querelle vaudoise. Comme tu te déclares incompétent, et que tu pourras me déclarer mal instruit, quoique j'aie bien lu des journaux et même des lettres particulières, je laisserai donc de côté une discussion sur ce sujet. Mais, en raison de ton influence, une erreur ou une injustice de ta part pouvant avoir de fâcheuses conséquences, je pense que tu te dois de les éviter de toutes tes forces et de toute ta bonne volonté. Je te soumettrai donc en passant quelques observations : l'humilité, qui est une vertu pour l'individu, en est-elle une pour les grandes idées, et pour les corps chargés de les défendre ? Le chrétien, qui tend au soufflet la joue droite après la gauche, peut-il et doit-il laisser souffleter également la religion ? Les martyrs se laissaient tuer, c'est vrai, mais laissaient-ils toucher à leur croyance, renonçaient-ils à un iota de leurs convictions ? Un clergé peut souffrir pour lui-même, sans mot dire, ce qui ne le regarde que comme homme; mais l'intérêt religieux, la majesté de la chaire, la sainteté du ministère, peut-il aussi les laisser pâtir ? outrager ? Il me semble peu probable qu'en principe un catholique soit ici pour l'affirmative. Mais tu me diras : Qui fera la démarcation entre l'amour-propre et le sentiment du devoir ? entre le temporel et le spirituel ? Quel critère indiquera où finit l'homme et où commence le chrétien ? Il me semble qu'il y en a un, l'intérêt. Or, une foule de pères de famille, vivant tout juste de leur place, vont-ils pour faire pièce à un gouvernement, pour lui jouer une niche digne d'enfants mutins, jouer leur gagne-pain unique, l'existence de leurs familles? Voilà pour l'intérêt. Vont-ils sacrifier à cette espièglerie, même leurs opinions? car il est connu que l'idée de la séparation de l'Église et de l'État était en pleine défaveur auprès de la majorité des membres de l'assemblée. Tu me diras : ce ne sont là que des probabilités, moi j'apporte un fait : le mélange considérable d'éléments politiques à cet acte soi-disant religieux. Je réponds : un acte religieux en principe, peut avoir de grandes conséquences politiques; il s'entrelace plus tard, même pour ses auteurs, avec des considérations politiques toutes naturelles et inévitables, à plus forte raison pour ses adhérents ou ses adversaires. Je crois l'acte religieux. D'abord par probabilité, parce qu'il est contre l'intérêt et de plus contre l'opinion de ses auteurs, ensuite par l'examen des faits, et par beaucoup de détails particuliers, que j'ai eus sur les démissionnaires, et qui établissent leur véritable conviction, leur sincérité. Je soumets à ton esprit ces imparfaits rudiments d'un petit plaidoyer que tu me sauras gré de ne pas étendre davantage. Un dernier mot sur le point capital : *Christianisme et liberté.*

Le mal, c'est que les libéraux de notre époque sont trop sceptiques, les hommes religieux aiment trop peu la liberté. Cependant christianisme et liberté sont deux choses qui se tiennent intimement, et il n'y a de *véritable liberté* que dans le christianisme. Parfaitement, mais c'est que cette liberté *véritable* diffère du tout au tout d'avec tout ce que le journalisme, toute l'école de Rousseau et toute la révolution appellent la liberté. Le christianisme délivre de tout esclavage, mais en donnant la loi; il brise le despotisme des passions, mais pour lui substituer la règle de la conscience; il délivre du mal, mais en ordonnant le bien. Le grand mal du siècle n'est pas de ne savoir concilier la liberté avec autre chose, mais bien d'en avoir une idée fausse. La liberté est une idole qu'il adore sans lui demander qui elle est. Sa liberté est une abstraction, une force purement destructive et négative, un aride dissolvant qui attaque toute forme, condition même de la manifestation de la liberté, et qui est incapable de rien constituer. Les Allemands distinguent avec raison arbitraire et liberté. Le jour où l'on ferait entrer avec évidence cette distinction dans les cerveaux et surtout dans les cœurs de notre population suisse, l'avenir serait garanti. Le christianisme est le levain

de la liberté, et la massue de l'arbitraire (c'est-à-dire de la liberté vulgaire). On conçoit dès lors la défiance instinctive ou la répulsion prononcée des hommes religieux contre des tendances faussement nommées de liberté. La liberté qui ne prêche pas avant tout moralité, honnêteté, tolérance, désintéressement, n'est pas la liberté. Pour être juste, disons aussi que le christianisme qui ne prêche pas justice pour tous, souci des petits et des pauvres, dévouement, miséricorde, n'est pas le vrai christianisme. En d'autres termes, proclamer les droits sans les devoirs, libéralisme vide, — les devoirs sans les droits, religion mal entendue. La liberté est la conciliation des deux.

Le 8 au matin. Je reviens de ma promenade habituelle au Parc, qui commence à deux pas de chez moi, à la porte de Brandebourg, la plus belle de la ville, imitée des Propylées de l'acropole d'Athènes, avec un quadrige de bronze pour couronnement et digne fin de cette longue rue ou promenade des Tilleuls, que le château royal termine à l'autre bout. Le jardin sur lequel j'habite dépend d'une des dernières maisons de cette rue, à quelques centaines de pieds de la place de Paris où meurent les tilleuls avant de joindre la porte triomphale qui fait leur perspective. Je profite donc de cette position pour sortir tous les matins en me levant. — Tu me demandes un récit de voyage. La place me manque, et pour cela aussi le désir; c'est déjà si vieux. Mais je prépare une petite course au Harz pour Pentecôte, et *si tu es bien sage*, je t'en dirai deux mots. — Quant à moi, j'ai fait un grand progrès, c'est celui de sentir mon bonheur. Je suis paresseux, mais heureux de vivre; la vie est une belle chose, quoi qu'en disent les esprits chagrins. Prendre part au grand concert de la création, pénétrer dans son harmonie, comprendre ou du moins étudier le grand livre de la nature, le profond abîme de la pensée et du sentiment, palpiter pour le beau, aimer le bien, c'est une bénédiction accordée à la créature. Entrevoir seulement l'infini, c'est bénir la vie, c'est lui trouver un aliment pour l'éternité. Si les moments de félicité que donne la contemplation pouvaient être étendus et couvrir l'existence, ce serait la béatitude, ce serait le ciel. Mais, hélas! leur apparition, liée à un ensemble de conditions trop délicates, santé, liberté, fraîcheur des facultés, aisance; soumise aux variations grossières de la digestion, du sommeil, des distractions intérieures, cette apparition ne peut être que fugitive. C'est un éclair. Tel n'en a qu'un seul dans sa vie. Heureux celui qui peut s'en envelopper comme d'une chaîne électrique, en attendant le moment où l'éclair se fixera et deviendra lumière. — Je n'entends que trois cours cet été, deux de théologie et un de géographie. Je cherche un sujet de thèse, mais je suis encore fort éloigné de me sentir capable de postuler le doctorat, et cependant il faut finir une fois le stage de l'école.

Mes études ont été très entrecoupées cet hiver par une indisposition de la poitrine qui m'a donné beaucoup d'inquiétude et m'a contraint à garder plus d'un mois la chambre. J'ai mis le nez dans la linguistique et j'ai maintenant une idée plus juste du langage. L'esthétique de la musique, l'étymologie, la mythologie m'ont aussi un peu occupé tour à tour, ainsi que la géologie et la minéralogie, que je ne connaissais pas. En fait de langues, j'ai eu la sottise de commencer le suédois; avec huit ou dix leçons et quelques chapitres de la grammaire, je commence à le *deviner*, car je n'en *sais* à peu près rien. J'ai négligé à grand tort le grec et le latin. Je lis du Pétrarque de temps à autre. En fait d'ouvrages d'agrément, outre les feuilletons et beaucoup de journaux — c'est incroyable, le temps qu'on perd à ces lectures, — j'ai lu deux romans de Fredericka Bremer (*la Maison*, *les Voisins*), *Jeanne*, de G. Sand, les six volumes de *W. Meister*, de Gœthe, et je ne sais quoi encore. Je me gare des ouvrages d'imagination : j'y prends feu. Est-ce une mortification stupide, un entêtement contre ma véritable vocation? J'espère que non, mais je n'en suis pas sûr.

J'ai fait cet hiver la connaissance d'un jeune Français, poète de grand talent. Il m'a charmé en me montrant effectuées plusieurs choses que je rêvais possibles : par exemple, il a traduit *en vers un tableau* de la Nativité de Jésus-Christ de la vieille école allemande, et le vieux style allemand est parfaitement reflété. Le talent plastique de Ch. Fournel est du reste surprenant. Son petit volume de poésies (*Lais et Ballades*) et sa personne m'ont beaucoup appris. — Je n'ai pas visité Schelling depuis septembre passé; je n'ose vraiment pas me remontrer. Il nous a, cet hiver, magnifiquement promené dans l'Orient. Mais, cet été, il ne professera pas et j'aurai passé deux ans à Berlin sans entendre sa philosophie de la Révélation, son cours capital. — Je m'occupe maintenant de la philosophie de la religion.

Adieu, ton tout dévoué et affectionné

H.-F. AMIEL.

Ton frère se guérit, plus heureux que ce pauvre Jenasch, qui doit avoir succombé. — J'ai vu cet hiver jouer plusieurs pièces des classiques, de Lessing, Gœthe et Schiller; j'ai entendu du Rossini, du Cimarosa, du Meyerbeer, du Haydn, du Hændel et du Beethoven. Vu danser Cerrito, entendu une seule fois Jenny Lind. Nous avons eu un ou deux mois Tamburini, dont la voix a sensiblement perdu de fraîcheur et d'éclat; tout l'hiver Alboni, voix innom-

mable dont le centre est le *contralto*, mais qui égalait presque le soprano de la prima donna et descendait plus bas que le ténor de la troupe, voix d'une ampleur, d'une puissance et d'un timbre magnifiques, ne manquant que d'un peu de goût et de méthode.

Si rien ne vient à la traverse et que je vienne vous voir cette année, je ferai mon retour par Vienne, Munich et Lucerne. Ceci est encore dans la boîte aux projets.

Je cultive avec prédilection le jeu d'échecs. Avant-hier, par désappointement d'une course manquée, j'ai eu la frénésie de jouer neuf parties, six dans la matinée et trois après dîner. J'ai fatigué trois joueurs sous moi, mais en m'échauffant moi-même. J'en ai gagné *huit*.

H.-F. AMIEL.

(*A suivre.*)

L'OPINION AMÉRICAINE

SUR LA PRESSE FRANÇAISE [1]

Les idées couvées en France prennent rapidement du corps et des ailes. Elles vont loin d'ordinaire, en leur course voyageuse. Encore le souci de la vérité nous oblige-t-il à confesser qu'en dépit de ses dons rayonnants la presse française n'a pas une diffusion aussi générale qu'on se plairait à le croire. En bien des villes, qui ne sont pas du dernier ordre, certes, où les gens instruits abondent, où personne de ceux-là ne mettrait en doute les mérites de nos écrivains, on chercherait vainement des journaux de Paris. Ils n'y accèdent que par unités rares, exceptionnelles. Ainsi, notre cher amour-propre national tremblerait d'interroger la statistique, pour ce qui concerne Cuba et les Antilles... Car, je dois vous avertir que nous avons quitté les États-Unis, et que nous en sommes au point de démarcation géographique, où se disjoignent l'Amérique anglo-saxonne et l'Amérique latine.

Le plus renommé des critiques contemporains en bonne langue castillane, brillant poète en outre, et délicat investigateur d'âmes, un Cubain, M. Émilio Bobadilla (Fray Candil), va prendre la peine d'établir pour nous, tout au juste, la somme d'influence intellectuelle, qui revient à la France, aux Antilles. Des particularités intéressantes s'en dégageront, quant à l'état de culture florissant en une cité comme la Havane, où naguère l'un de nos savants trouvait à relever les éléments d'un réel mouvement d'études philosophiques.

« Mon cher et éminent confrère,

« Je me hâte d'inscrire quelques faits à la suite de votre instructive enquête.

« La presse française est très peu lue aux Antilles. Le journal auquel y est accordée la circulation la plus appréciable est le *Figaro* et les périodiques qu'on y connaît le mieux sont la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue Bleue*.

« Entre les deux formes de journalisme, le parisien « littéraire et local » et l'américain du Nord tout « d'information positive », je crois qu'il faut chercher un modèle intermédiaire. Aucun bon journal ne saurait se borner à n'être que ceci ou cela. Ce qui est exclusivement littéraire exalte l'imagination et excite les nerfs; ce qui est purement informateur rend le lecteur prosaïque et dédaigneux de tout ce qui est intellectuel. J'estime qu'aux tropiques, où la fantaisie rebelle prédomine sur la réflexion et où le goût esthétique est à faire, une presse de propagande littérairement écrite, où les idées et les sensations européennes seraient représentées, non pas sous la forme de contes et de romans, mais plutôt sous une forme historique et critique, conviendrait plus que toute autre.

« A Cuba, on a pour modèles les journaux de New-York, non seulement en leur forme matérielle, mais aussi dans le style plat, qui trop souvent caractérise la presse yankee. Ceci tient principalement à la proximité où se trouve l'île cubaine de la grande république de l'Amérique du Nord.

« J'ai la conviction que l'influence d'une certaine partie de la littérature française est pernicieuse pour la mentalité sud-américaine; et c'est à l'intention de le démontrer que j'ai écrit un volume de critique: *Grafomanos de America*, qui vient d'être publié à Madrid (1). Dans l'Amérique du Sud, d'habitude on n'imite pas les bons écrivains français. On copie de préférence les décadents et les symbolistes, qui appartiennent déjà au passé. Sauf auprès d'un cercle infiniment restreint, ni Taine, ni Renan, ni France, et moins encore les philosophes français, n'exercent d'influence dans l'Amérique latine. Là-bas, on imite Verlaine, Mallarmé et maints auteurs étrangers d'une contexture mentale maladive et bizarre.

« L'idéal que je proposerais aux Américains du Sud, de même qu'aux Espagnols, serait celui-ci: penser à la française, et sentir et écrire à l'espagnole. Personne ne peut contester la suprématie artistique de la France. Les Français sont et seront toujours les maîtres dans l'art du style et de la composition, des

(1) Voir la *Revue Bleue* du 23 mai et du 6 juin 1903.

1. Tome I, 1902. Suarez, éditeur.

interprètes subtils des complexités de l'âme, et des propagateurs incomparables des frissons du cœur universel. Peut-être nous faudrait-il, à nous qui appartenons à la famille latine, en plus de l'éducation classique, une autre éducation foncièrement saxonne, qui nous émanciperait du culte exclusif de l'émotion et de la fantaisie. La prose, anglo-saxonne, ramenant à l'équilibre par ce mélange notre instinctive émotivité, atténuerait notre tendance à ne voir la vie qu'à travers la présence de l'illusion et du pessimisme, né de l'abus des sensations.

« ÉMILIO BOBADILLA. »

Du point où il s'est placé, M. Bobadilla a fort élargi, dans sa réponse, les limites de notre questionnaire. Il en a traité en philosophe, en poète, en éducateur. L'économiste ajouterait à ses considérations cette remarque que nos journaux ne feraient pas mal, quand l'occasion s'en présente, de stimuler l'attention du commerce et de l'industrie pour le développement des rapports avec la « Perle des Antilles », où, sur l'échelle des importations, la France n'arrive que la sixième (1), après les États-Unis, sauveurs intéressés, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne et le Mexique.

Au Mexique même, en l'Amérique centrale, la représentation intellectuelle et morale, sinon financière et pratique des idées françaises, jouit-elle, tout au moins, des avantages de la nation la plus favorisée ? Un écrivain de grande distinction et des mieux compétents en la cause, M. Rubén Dario, va fixer nos incertitudes.

30 avril 1903.

« Monsieur et distingué confrère,

« Dans toutes les républiques de l'Amérique latine, indiscutable paraît la supériorité de la presse française, comparativement à celle des États-Unis et pour sa tradition de culture et pour son influence universelle. On regrette seulement la rareté de ses informations étrangères, presque toujours erronées.

« Mais ce ne sont pas les nouvelles qu'on cherche là-bas dans un journal français, ce sont des notes d'art, des leçons de beauté, le style et l'esprit de vos chroniqueurs. Certains journaux littéraires et mondains de Paris sont lus habituellement dans nos salons. L'influence de la presse yankee se fait sentir, comme parmi vous, à travers la presse hispano-américaine par l'abondance des informations et par des procédés pratiques imités des Anglo-Saxons. Néanmoins l'esprit de la presse française s'impose à nos journalistes. Les journaux mexicains sont les plus *yankeesés* du continent, en raison du voisinage ; cependant, leurs meilleurs rédacteurs procèdent des maîtres du journalisme parisien. Il en est de même, dans les autres régions.

« Dans la République Argentine où se publient les premiers quotidiens de langue espagnole, et qui peuvent eux-mêmes prendre place parmi les premiers du monde, règne un salubre éclectisme. La *Nacion* de Buenos-Ayres — et ce m'est un honneur d'appartenir à son staff depuis une quinzaine d'années — est un grand journal rédigé à la française et dirigé à la yankee.

« RUBÉN DARIO.
Consul général du Nicaragua. »

***

Passons donc en cette Argentine, dont le nom si agréablement tinte à l'oreille. Notre confrère du *Liberal* de Madrid et le correspondant de la *Nacion* de Buenos-Ayres, M. Gomez Carrillo, qui poursuit en ce moment, de Paris, avec succès, un dessein des plus nobles et des plus généreux : celui d'offrir à notre capitale, par voie de souscriptions exclusivement émanées d'Espagne ou de l'Amérique espagnole, une statue monumentale de Cervantès ; M. Carrillo se trouvera devant nous très à propos, pour nous en faire les honneurs. On appréciera en l'écoutant de quelle sympathie chaleureuse se sont pénétrés à l'égard de la civilisation française les sentiments des Argentins, dans un pays si riche d'avenir, où les syndicats germano-américains déploient une activité fébrile pour y faire triompher sur les concurrences rivales la langue, l'éducation et l'esprit allemands, et y asseoir leur suprématie commerciale.

« Vous avez, sans doute, entendu dire, mon cher et éminent confrère, que la presse argentine est tout à fait yankee. Et si vous avez, par hasard, dans quelque Élysée-Palace ou dans les salles de rédaction, feuilleté l'une des feuilles accréditées à Buenos-Ayres vous aurez pu le croire. Ces hautes pages, aussi grandes que nombreuses, ces petites annonces, qui remplissent d'innombrables colonnes, cette abondance de titres majuscules pour de tout petits filets, tout cela vous aura fait penser, à première vue, aux quotidiens de New-York ou de Chicago. Mais, on n'a qu'à regarder de très près ces *diarios* riches et puissants, on ne tarde pas à se convaincre qu'ils n'ont d'anglo-saxon que le bon côté, c'est-à-dire le souci de l'actualité universelle et la franchise dans la publicité. Le reste est bien français. Ouvrons, si vous voulez, un numéro de la *Nacion*, le plus important journal de langue espagnole, qui paraisse dans le monde. Il a tous les jours dix pages, de la dimen-

(1) [illegible] excellente revue nantaise, *le Phare*, 2e [illegible] rapport intitulé : *les Cubains et nous*.

sion de celles du *Temps*, et collées comme il convient. Après quelques colonnes des indispensables petites annonces, intelligemment ordonnées par ordre alphabétique (articles de ménage... bois de construction... compteurs automatiques), vous rencontrez une, deux, trois pages de littérature. Et les signataires seront : Max Nordau, Lombroso, Anatole France, Juan Valera, G. Ferrero. Mais n'allez pas croire à des reproductions de journaux européens. C'est bien pour la *Nacion* que ces articles furent écrits. Et cela est très significatif, notez-le bien, — quoique le caractère cosmopolite en soit autant diversifié, — au point de vue de *l'aire d'influence française*.

« Vous n'ignorez point que les directeurs s'efforcent de faire leurs journaux à l'usage et à la ressemblance de leurs différents publics, à moins que les publics à la longue ne se façonnent à la ressemblance de leurs journaux. Le fait est que les Argentins ne goûteraient pas leurs grandes feuilles, si elles ne se parisianisaient un peu, aux bons endroits, si elles ne leur apportaient pas des nouvelles et de l'esprit de ce Paris, qui est à la fois l'étincelle et le phare. Sans doute, il est vain de penser que jamais peuple ayant une langue ira lire quotidiennement les bons écrivains étrangers dans leur langue originale. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup qu'au travers de son idiome accoutumé ils s'imprègnent du genre à peine transposée celui de Paris — ce Paris, resté, quoi qu'on en dise, la grande capitale des pays latins d'Europe et d'outre-mer. Ainsi l'influence de la presse française filtre au travers de la presse nationale.

« GOMEZ CARRILLO. »

On ne concevrait point l'idée de faire la plus petite allusion au journalisme de la République Argentine sans penser aussitôt à la *Prensa*, unique au monde par le faste de son installation, la largesse de ses services humanitaires, et les conditions merveilleuses où peut se mouvoir le zèle de ses collaborateurs.

Je ne saurais résister à l'envie de vous dire, parce que ces choses-là ne sont pas banales, que l'administration de la *Prensa* a pour logement un palais, dont les frais de construction s'élevèrent à une douzaine de millions, qu'il n'y a pas seulement place dans le somptueux édifice pour les bureaux de rédaction et de comptabilité, pour des annexes importantes, pour une bibliothèque ouverte aux lettrés de la ville, pour une salle de fêtes splendide, où ruisselle la lumière des jets électriques, mais encore pour des appartements pleins d'élégance et de confort destinés à recevoir, le croiriez-vous ? les hôtes de distinction... écrivains célèbres de l'extérieur ou du pays, savants, explorateurs, que les bonnes chances du voyage auront conduits à Buenos-Ayres. En faveur de ces hôtes la table est mise, chaque jour, autant qu'il leur plaît de séjourner, sans qu'ils aient à se préoccuper du menu ni de la dépense. Ajouterai-je que, dans un but philanthropique, dont on ne saurait assez louer le créateur de la *Prensa*, le docteur Paz, des salles ont été là expressément réservées pour des services de consultations quotidiennes et gratuites, médicales, juridiques, industrielles, agricoles, répondant à tous les besoins des classes laborieuses et pauvres ? On aurait bien d'autres détails à relever sur l'organisation étonnante de cet heureux journal. Je voudrais vous y faire pénétrer, dans le moment de la plus grande activité, quand montent et descendent sans cesse ses onze ascenseurs électriques, quand du haut en bas circule un monde affairé, et qu'au dehors le phare, couronnant une tour de soixante mètres d'élévation, projette au loin ses lueurs multicolores, annonçant plus vite que la parole et le télégraphe, par des signes convenus, le dernier mot d'un grand événement, le résultat d'une bataille, la victoire ou la défaite d'un parti, dont la foule, assemblée sur la place, a l'impatiente curiosité... J'aimerais surtout vous communiquer des impressions personnelles du directeur de la *Prensa*, maintenant à Paris. Mais nous avons eu cette vision d'un journal de Buenos-Ayres,... et nous devons poursuivre notre chemin, en ne faisant qu'accuser, au passage, les sympathies manifestées dans une lettre du docteur Paz, et les regrets qu'il nous exprime sur ce que son état de santé actuel ne lui permette pas de nous dire son opinion au complet, concernant les rapports de la presse française et de la presse argentine.

* * *

Si l'opulente Buenos-Ayres se flatte, à bon droit, d'avoir donné la vie à des journaux d'une notoriété considérable, comme la *Prensa* et la *Nacion*, Caracas, la capitale vénézuélienne ne se croit pas moins avantagée de pouvoir inscrire au nombre de ses publications tels périodiques, comme le *Cojo illustrado*, qui est peut-être le plus artistique des magazines américains.

De toutes les républiques hispano-américaines, la plus étroitement rattachée à l'esprit français par des liens fraternels d'intelligence est, sans conteste, le Vénézuéla. Pourquoi faut-il que tant de dissensions intérieures et un régime de guerre civile presque chronique suspendent les progrès de cette confédération, où, comme en permanence, une révolution chasse l'autre, rejetant dans le chaos les meilleures entreprises, inquiétant les capitaux engagés, alarmant au vif les intérêts étrangers, qui contribuent pour une très grande part à son développement économique ! Au Vénézuéla calme, pacifié, enfin

rendu sauf des troubles toujours renaissants par lesquels la vie sociale se transforme en une convulsion perpétuelle, un large champ d'initiative s'ouvrirait à l'action française; elle y aurait de belles primes à disputer aux compétitions allemandes, qui maintenant y prédominent dans la proportion de trois contre un. Car, enfin, il serait vraiment souhaitable qu'elles ne demeurent pas toujours à l'état platonique, ces effusions de chaude cordialité et ces vives démonstrations de sympathie, qui se manifestent envers la France, à Caracas, surnommé le Paris de l'Amérique du Sud!... Mais, voici ce que nous écrit un distingué poète, romancier et journaliste vénézuélien, M. Eduardo Pardo.

El Cajo ilustrado Caracas), mai 1903.

« Vous me demandez, mon cher et honoré confrère, une opinion comparative sur la manière dont on apprécie, parallèlement, au Vénézuéla, la presse yankee et la presse française. En réalité, il n'y a pas de comparaison à établir entre l'une et l'autre, dans les pays de l'Amérique du Sud que je connais.

« Quoiqu'ils soient les mieux informés du monde, ils ne soumettront jamais à leur autorité l'intelligence sud-américaine, les journaux de New-York et de Chicago! Car étant, en général, très prosaïquement écrits, confondant de parti pris la littérature et l'art avec le matérialisme commercial, ils n'ont point, pour nous, la vertu éducatrice et morale, qui répondrait aux tendances de notre imagination. C'est pourquoi, malgré la distance peu éloignée qui sépare le Vénézuéla des États-Unis, nos idées et nos habitudes sont absolument en désaccord, — fait absolu, catégorique, qu'il faut bien constater, parce qu'on ne peut pas changer la vérité historique.

« A l'encontre de cela, certains publicistes américains ont écrit que la presse française avait établi son influence au Vénézuela, lors de l'Indépendance. Ce point n'est pas exact. Quand la Confédération vénézuélienne se fut séparée de l'Espagne, celle-ci ne nous dominait plus, politiquement; mais l'espagnol étant resté notre langue mère, littérairement, intellectuellement elle avait continué d'entretenir son ascendant, et il en fut ainsi jusqu'au jour où le parti libéral, ayant à sa tête des hommes d'esprit large et d'idées avancées, rompit avec la routine des conservateurs et des antiprogressistes. Le vrai mouvement littéraire, artistique et social du Vénézuéla prit son élan avec Guzman Blanco, le plus civilisateur de nos hommes d'État.

« Depuis ce moment, la presse vénézuélienne n'a plus cessé de marcher sur les traces de la presse française, avec l'aide de jeunes écrivains délégués en quelque sorte à Paris pour s'y former à l'école du vrai journalisme parisien et en répandre les qualités au dehors, ces qualités appréciées de tous les peuples : les dons de l'imagination, le sens heureux de la nouveauté, et l'ingéniosité fertile des moyens. C'est le souffle de cette imagination française, qui les soutient et les inspire. Chacun, dans la bonne société vénézuélienne, connaissant à fond votre langue, c'est avec un extrême intérêt qu'on y lit, entre temps, les journaux parisiens, qui portent leurs notes gaies et leur esprit original au delà des mers.

« A vous,

« MIGUEL EDUARDO PARDO. »

***

A travers les appréciations sud-américaines, qu'il nous est permis d'effleurer mais non d'approfondir, va s'accentuant contre la culture anglo-saxonne du Nord l'opposition, je dirais presque l'antipathie de sentiments, qu'engendrent les différences des tempéraments et de la race. Elles s'accentuent jusqu'à prendre un ton d'hostilité rivale, et presque de rancune contre cette influence, qui toujours gagne et s'étend, des États-Unis ambitieux d'absorber dans un mouvement général toutes les forces et toutes les ressources, actives ou latentes, des deux Amériques. Le génie latin résiste et fait tête au flot envahissant. Il revendique à haute voix l'indépendance de ses idées, de ses langues, de sa littérature. Ce n'est pas en vain qu'il a porté ses espoirs sur l'avenir d'une renaissance, qui sauvegarderait les instincts d'idéalisme de l'âme latine, tout en empruntant à la race concurrente et voisine ses moyens d'entreprise et de progrès indéfini dans la sphère des intérêts pratiques. Ces divergences de deux éléments en continuelle alternative de fusion et de réaction sont curieuses à suivre parmi les journaux de l'Amérique latine, qui, tout en se modelant, quant à la forme et aux procédés techniques, sur les quotidiens de New-York, se défendent de leur ressembler et se piquent d'obéir à des mobiles supérieurs. Ainsi, vous aurez remarqué que, lorsqu'ils parlent de leurs confrères des États-Unis, ils ne diront presque jamais : les journaux américains, mais les journaux yankees, avec la nuance un peu dédaigneuse ou légèrement critique que paraît comporter cette épithète.

C'est une façon de s'exprimer coutumière au Vénézuéla et dans la République Argentine. Si l'on en raisonne de même sous le ciel « del Ecuador », voilà ce que j'aurais désiré savoir. Comme l'appétit d'apprendre s'accroît en voyageant, je n'hésitai point à poser la question à deux des représentants les plus autorisés de cette petite république colombienne. Des considérations détaillées nous allaient être fournies, sans nul doute. Je m'apprêtai à les re-

cueillir précieusement. Mais il n'en fut pas ce qu'on en pouvait attendre. MM. Rendon et Wilfrido Vanegas nous objectèrent, d'un commun avis, que n'ayant jamais été des journalistes, ils n'avaient pas d'opinion sur le journalisme. J'appris, par la suite, que les âmes équatoriennes ne s'abandonnent pas aisément et que, déjà bien repliées sur elles-mêmes, pour peu que des habitudes de réserve diplomatique resserrent encore leur naturelle circonspection, elles sont fermées, scellées à triple cachet.

*
* *

De Buenos-Ayres ou de Caracas nos vues se porteront-elles vers Santiago ou Valparaiso? Suivrons-nous par les chemins de la pensée l'itinéraire de la mission française, qui remonte, en ce moment, la côte du Pacifique pour gagner les hauts plateaux de la Bolivie et en faire le centre de rayonnement de ses études scientifiques?

Mais, dans le Haut-Pérou, non plus qu'au Chili, nous n'aurions pas à relever d'appréciations sensiblement différentes de celles que nous avons condensées pour la République Argentine et le Vénézuéla. On y pense à peu près de même, — sinon que la presse française y est beaucoup moins propagée, et qu'à Santiago les ressorts d'influence financiers, industriels, commerciaux, sont presque tous aux mains d'Anglais et d'Allemands.

Sous une autre forme d'expression idiomatique, nous aurons chance de rencontrer, au Brésil, des nuances d'opinions mieux définies.

Ce n'est pas que les Brésiliens soient, au fond du cœur, tout amour et tout enthousiasme à notre égard. Des dispositions irraisonnées de vague antipathie nationale ou de défiance populaire, et qui tiennent à de vieux préjugés historiques, s'entremêlent assez désavantageusement, chez eux, avec le goût déclaré que professe l'élite intellectuelle pour les idées, les modes et les productions artistiques françaises. Notre langue est enseignée dans toutes les écoles, et généralement comprise dans les centres urbains; elle a même exercé une action suffisamment marquée sur le portugais du Brésil pour en modifier des locutions courantes. Mais, comme nous venons de le dire, de certaines préventions, de certains restes de rancune mal éteinte, pour des faits très anciens, subsistent contre nous, à Rio, dont on ne se douterait guère, à Paris. Il n'est pas rare qu'entre Brésiliens échauffés sur le chapitre de leurs intérêts et discutant avec animation, l'un jette à l'autre, dans une intention qui n'est pas celle de lui adresser un compliment, cette apostrophe : « *Tu es uno Franzès!* » Il paraît que cela remonte au temps des guerres de la succession d'Espagne, où le Brésil eut fort à souffrir des corsaires de France. Inutile de faire observer que l'impression en est toute négative sur le jugement des lettrés de Rio-de-Janeiro. En revanche, ceux-ci ont un grief plus actuel à nous opposer : notre propre insouciance à leur endroit même. Ils estiment qu'en bonne justice on aurait à tenir compte de façon moins avare dans les préoccupations de l'internationalisme, en France, d'une nation telle que la leur, très riche d'espérances, incroyablement dotée par les prodigalités de la nature, recélant dans les entrailles de son sol le diamant et l'opale, le plomb, le fer et l'or, offrant à la caresse d'un ciel radieux sa flore incomparable, ses opulentes plantations, ses rivages verdoyants. Je ne voudrais pas reproduire la missive légèrement enflammée d'irritation d'un de nos correspondants, signalant et commentant une faute géographique énorme, qu'il avait relevée, nous dit-il, dans un des principaux journaux parisiens sur la superficie de l'immense domaine brésilien... Tout un monde, dont la sphère équivaut au quinzième de la surface terrestre, au cinquième de l'Amérique, et dont une des provinces, non la plus grande, a dix fois la superficie de l'Angleterre!... Mais je céderai la parole à l'un des publicistes les mieux en réputation à Rio-de-Janeiro, grand ami de la France, collaborateur ou correspondant d'une dizaine de nos revues, et rédacteur habituel du *Jornao do Commercio* : M. Valentin Magalhães.

Rio-de-Janeiro, 12 avril 1903.

« Cher et éminent confrère,

« Puisque vous voulez bien attacher quelque prix à ma modeste appréciation, je vous dirai ce que je pense et ce que je sens au sujet du degré d'influence et d'estime où la presse française est tenue au Brésil; et je tâcherai d'être aussi laconique et clair que possible.

« Je vous déclarerai d'abord qu'elle est beaucoup plus connue et beaucoup plus lue, parmi mes concitoyens, que celle des États-Unis, ou de l'Angleterre ou de l'Espagne. Deux tiers, pour le moins, des Brésiliens qui sont à même de prendre goût aux publications étrangères lisent les revues et les journaux français. Ce qui n'empêche point que l'expansion de la presse anglaise et nord-américaine soit de fait beaucoup plus étendue, parce qu'il y a plus d'Anglais et de Nord-Américains mêlés à la population générale que de Brésiliens, lecteurs de journaux français; et ceux-là, naturellement, adoptent les journaux de leurs pays.

« Quoi qu'il en soit, la presse française reste la mieux appréciée par mes compatriotes; et c'est d'elle que s'alimente et s'inspire le journalisme brésilien. Ses organes préférés sont le *Temps*, les *Débats*

pour la circonspection et la solidité de leur jugement; l'*Écho de Paris*, pour sa partie littéraire et son parisianisme. Quant aux revues, quoique la *Revue des Deux Mondes* ait gardé ses fidèles, la *Revue Bleue*, les *Annales politiques et littéraires* sont celles qui disposent de la plus large clientèle.

« Nous touchons maintenant au point délicat : la manière contradictoire d'apprécier les mérites ou les défauts professionnels de votre journalisme, comparativement à celui des autres pays. De tous les journaux du monde, les français sont les plus agréables à lire, tant par la forme du style que par la disposition ingénieuse des matières. Ils ne sont pas seulement les mieux écrits ; ils sont aussi les plus *humanitaires*, les plus ouverts aux questions de perfectionnement moral, les plus clairvoyants dans toutes les questions sociales et politiques, sauf quand il s'agit des intérêts locaux, parce qu'alors ils se laissent entraîner hors du droit chemin de la justice et de la raison par l'esprit de parti ou par des préventions invétérées.

« Vous voyez qu'on ne vous ménage point la mesure de l'éloge. Vous devez vous attendre à la contrepartie. Dans le domaine de la grande information cosmopolite, ils sont inférieurs aux journaux nord-américains, même à quelques-uns du Sud de l'Amérique, tels que le *Journal du Commerce* de Rio-de-Janeiro et la *Presse* de Buenos-Ayres. Car ceux-ci et d'autres, que nous omettrons de signaler, se montrent aussi complètement informés de ce qui évolue en Europe que de ce qui se passe en Amérique. Il n'en va pas ainsi de vos renseignements, en ce qui concerne les choses américaines et principalement brésiliennes. Sans doute, notre vie politique, sociale, littéraire, scientifique, nos coutumes et nos goûts, notre éducation doivent avoir bien peu d'affinités avec les considérations de la presse française, qui n'en parle, à tout hasard, que pour les défigurer. Je crois bien qu'elle continue à regarder le Brésil en *pays de sauvages* ou en *pays d'opérette;* et cette dernière façon de voir ne serait pas la moins mortifiante, parce qu'en somme, mieux vaut encore paraître féroce que paraître ridicule. Sans me priser à l'excès, je ne puis croire, pour mon compte, que je sois un « Botocudo » s'habillant de plumes et vivant l'existence élémentaire des anciens temps !

« N'y a-t-il pas une énormité relative vis-à-vis de notre politique et de nos mœurs, à croire qu'elles ne puissent être acceptées d'une presse sérieuse, intelligente comme est la vôtre, et que celle-ci doive apporter moins de soin à informer ses lecteurs de ce qui se passe dans le pays le plus grand, le plus beau, le plus civilisé et le plus intéressant de l'Amérique méridionale, qu'à les instruire en détail des moindres circonstances entrevues dans l'Abyssinie ou dans le Groënland?

« VALENTIN MAGALHAES,
de l'Académie brésilienne. »

*
* *

Il ne servirait point de prolonger indéfiniment ce questionnaire. L'essentiel a été dit, sous des formes d'expressions très variées, pour aboutir à des concordances assez plausibles sur le fond des opinions. Notre religion doit être fixée, quant à la somme d'estime dont la presse française jouit de par le monde. Sa supériorité littéraire et artistique a été reconnue sous toutes les zones. Là-dessus, tous les jugements sont d'accord, aux quatre points cardinaux. Et c'est une constatation au plus haut point enviable et flatteuse. Elle aurait mauvaise grâce à se plaindre qu'on ait mêlé des critiques à ces éloges, des épines à ces fleurs... Ainsi, lorsqu'on pense trouver chez elle, plus accusés que nulle autre part, de certains partis pris ou de certaines insuffisances, très corrigibles en soi, ou que des esprits sincères hasardent le souhait, pour notre bien, d'y rencontrer moins de phraséologie et plus de faits.

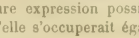
Chaque peuple, chaque institution a ses mérites respectifs. Chaque fragment du globe terrestre a son orgueil particulier, le disposant à s'attribuer les qualités qu'il refuse à ses voisins. Il suffit, pour s'entendre et se compléter mutuellement, d'y apporter de la condescendance réciproque. C'est par de tels échanges que s'améliore et se perfectionne le travail de l'intellect humain. En réalité, aucune nation, pas même la nôtre, n'est fondée à s'attribuer le don de précellence absolue, pas plus dans le journalisme que dans toute autre sphère de l'activité spirituelle. Les Américains des États-Unis possèdent un puissant outillage de presse, où l'information générale est mise en œuvre avec une variété de ressources incontestablement supérieure. A leur école nous n'avons qu'à gagner, si nous n'abandonnons point les avantages que nous avons sur eux, quant aux mérites de la forme. Qu'il en soit de même à l'égard de nos confrères britanniques mieux renseignés, d'ordinaire, et plus expéditifs à la récolte des nouvelles. Partager leur souci d'exactitude dans les faits, user d'une pareille franchise dans les pratiques de la publicité commerciale, ne nous diminuerait en rien, — fort au contraire. Aux Allemands, qui reconnaissent de bonne foi la spontanéité et l'originalité du tempérament français, n'envoyons pas, de retour, l'éternel cliché de la lourdeur germanique. C'est perdre le temps que d'engager avec nos rivaux d'outre-Rhin de vaines disputes de primauté intellectuelle; car il est des exemples et des noms dans l'histoire, tant qu'on veut en chercher et s'en servir,

pour tabler là-dessus des raisons apparentes de supériorité. Si nous leur jetons le nom de Descartes, comme celui du génie le plus profond des temps modernes, ils nous retourneront le nom de Leibnitz, comme celui du génie le plus encyclopédique qui ait paru dans le monde, depuis Aristote. Et ainsi de suite. Apprécions les qualités où elles se trouvent, et, dans la presse allemande, le libéralisme avec lequel elle fait accueil aux idées étrangères, le sens international très développé dont elle donne le continuel témoignage, la sagacité critique de ses écrivains.

Des Américains du Sud, qui ont parlé les derniers dans notre consultation générale, apprenons à ne pas dédaigner des pays que tant de raisons d'ordre politique, social ou financier désignent à l'ardente dispute des influences mondiales. Les esprits réfléchis auraient de quoi songer sur l'avenir de cette Amérique du Sud, qui, en dépit de la doctrine de Monroë, réserve à l'Europe exportatrice et colonisatrice des difficultés dont on ne soupçonne point l'étendue. Pour le meilleur intérêt de nos commerçants, pensons un peu davantage, entre la description d'une grande première et les racontars des *five-o'clock* à la mode, au bien que pourraient produire des informations précises sur les sources de fortunes considérables que recèlent les vastes régions de l'Amérique latine. On en est dûment instruit chez les Allemands, qui, par leurs syndicats agglomérés, par leurs puissantes associations, sont en train de conquérir, en douceur, toutes ces républiques du Brésil, de l'Équateur, du Pérou, du Chili.

Enfin, laissons tomber, si fort qu'il nous en coûte, un peu de cette prédisposition à l'admiration personnelle, qui fut toujours sensible à notre tempérament national. Sortons de notre boulevard, de notre Paris, de notre France, de notre littérature, pour en agrandir le champ d'action et n'en servir que mieux les intérêts de nos compatriotes. La presse française, en dépit des abus où l'entraînèrent les haines de partis ou des marchandages financiers indignes d'elle, est toujours la grande et lumineuse presse française. Cela ne veut point dire qu'elle n'ait pas à se transformer et à s'améliorer, quand tout marche autour d'elle et, en effet, progresse. Il lui plaira d'y tendre sincèrement. Elle y gagnera de nouvelles qualités, des attraits inédits, en même temps qu'elle-même haussera le niveau de l'éducation publique. Et nous aurons peut-être, un jour, la gazette idéale que nous souhaitait un de nos correspondants, et qui serait, en effet, la meilleure expression possible du journalisme, parce qu'elle s'occuperait également d'informer, d'amuser et d'instruire.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.



ASPIRATIONS[1]

Roman.

Plus longtemps encore que la nuit précédente, Varegnka demeura au lit, dans sa chambre à demi éclairée, les yeux grands ouverts et sans pouvoir s'endormir. Elle sentait toujours dans sa main droite la dernière pression, nerveuse et expressive, de Boris, et elle ne pouvait chasser des pensées et des sentiments divers qui se rapportaient uniquement à lui.

Chose étrange : il lui était maintenant plus cher qu'auparavant, et en même temps plus lointain et plus étranger. Jadis, elle se sentait moralement plus âgée que lui et il lui apparaissait, limpide, net, comme un adolescent, ou même un petit garçon. Aujourd'hui, il lui semblait au contraire devenu bien plus âgé qu'elle à tous les points de vue, et elle ne le comprenait plus. Jadis, elle le voyait tel que devrait être son mari futur : il était pur, elle le savait d'après ses propres dires, ainsi que par ceux des autres, et parce qu'elle le voyait s'indigner de la débauche de ses camarades; mais jamais elle n'avait pensé qu'il dût devenir son mari. Du moins, cela ressortait de ses propres convictions. Elle ne pourrait aimer qu'un homme pur, moral, et elle l'épouserait. Certes, jamais plus elle n'aimerait ou ne s'amouracherait de quelqu'un, comme cela lui était arrivé avant sa rencontre avec Boris, lorsqu'elle s'était éprise de Koltsov qui avait demandé sa main, ce dont son père avait tant ri. C'était si naïf, si jeune!...

Mais à présent, pourrait-elle aimer Boris? Chose étrange! Par une sorte de contradiction incompréhensible, elle souffrait de sentir qu'à présent, plus que jamais, elle pourrait l'aimer avec plus de facilité et plus de force qu'auparavant, et même devenir sa femme. Déjà, depuis qu'elle l'avait rencontré l'hiver dernier, et pendant tout le printemps, elle n'avait cessé de penser à lui. Néanmoins, un abîme était creusé entre eux, et il ne pourrait être comblé que si elle rejetait ses convictions les plus chères. Elle était trop fière pour le faire jamais! Et si Boris avait l'idée de lui demander une seconde fois d'être sa femme, elle lui jetterait le *Gant* de Bjœrnson, à lui comme à tout autre homme impur. Et elle se disait :

« Il faut pourtant mettre un terme à cette indigne inégalité de situation d'une jeune fille pure épousant un homme souillé! Il faut pourtant un jour entamer cette lutte, non plus au théâtre, mais dans la vie!... Et cependant il est charmant, ce Boris : intel-

1. Voir la *Revue* du 1er [illegible] 1894 et du 15 [illegible]

ligent, énergique... et malheureux! A n'en pas douter, il est venu ici parce qu'il espère encore. Il espère que le passé s'effacera. Mais pourrais-je l'aimer de nouveau, lui pardonner? Pourrais-je être sa femme après tout ce qui est arrivé?... C'est difficile, c'est impossible! Non, il m'est bien tout à fait étranger!... »

Enfin, passé minuit, Varegnka s'endormit d'un sommeil pénible.

***

Un heurt étrange et répété à sa porte la réveilla. Elle fut longtemps à se demander si elle était encore dans le sommeil ou dans la réalité. Le même coup sec et régulier se reproduisit.

— Qui est là? demanda-t-elle en se soulevant.

— Varvara Nicolaïevna! Varvara Nicolaïevna! répéta la voix de Sacha, la femme de chambre; une vieille femme du village est là qui vous attend. C'est la mère de Marinka. Elle me dit que vous lui avez ordonné de venir, de vous faire réveiller.

La jeune fille comprit et s'éveilla tout à fait.

— Dis-lui que j'y vais.

« Comme c'est inattendu, mon Dieu! » se dit Varegnka, qui cependant attendait cela depuis longtemps.

Elle était émue. Elle avait bien un diplôme de sage-femme, et plusieurs fois, à l'hôpital de Moscou, elle avait assisté à des accouchements. Bien des fois aussi elle avait pratiqué seule dans les villages environnants, mais jamais un cas aussi exceptionnel ne s'était présenté.

S'étant vêtue à la hâte, elle descendit et, au milieu du silence qui régnait dans toute la maison, elle gagna le perron de derrière. La mère de Marinka, une toute petite vieille, se tenait dans la cour, soutenant paisiblement, dans sa main hâlée et noueuse, sa joue ridée. En apercevant la jeune fille, elle s'approcha vivement :

— Qu'elle souffre, ma Marinka! Ah! qu'elle souffre! Ça fait pitié! pleurnicha-t-elle aussitôt. Toute la nuit, depuis hier soir, elle n'a cessé de crier à fendre l'âme. Aidez-nous, ma chère demoiselle, sans cela, c'est sa mort! Ça ne fait rien, qu'elle soit une sotte! J'en ai pitié quand même! Est-ce que ce n'est pas ma fille?

— Retourne chez toi, je te suis; seulement le temps de prendre les médicaments.

La jeune fille courut au pavillon, se munit de tout ce qui était nécessaire et, en toute hâte, se dirigea vers le village.

Marinka était étendue sur un lit de planches tout bas; ses cheveux étaient épars sur un coussin rouge et sale, sa tête hideuse était rejetée en arrière et, dans sa face bouffie et grêlée, ses yeux stupides avaient à présent quelque chose d'effrayant. Elle continuait à pousser des cris rauques. A ses pieds, était assise Catherine, la grosse sage-femme du village, manches retroussées, le visage attentif et souriant.

— Eh bien? demanda Varegnka en s'approchant d'elle.

— Sûrement qu'il n'est pas vivant, répondit tout haut Catherine, de façon à être entendue de la jeune fille en dépit des hurlements de la malade. La tête est de la taille d'une grosse marmite. Il doit être étouffé.

Elle se baissa pour se rendre compte de nouveau.

— Oh! oh!... beuglait Marinka. Puis elle se mit à grogner à la façon des porcs et à s'agiter sur les planches en cognant avec ses poings.

— Je meurs! je meurs! criait-elle en nasillant. Mes petites mères! mes petites mères! mes petites mères!

Varegnka se rendit compte que, toute seule, elle ne pourrait jamais en venir à bout. Presque effrayée, elle sortit de la maison et descendit la rue vers l'impasse de Grischkhine, où elle avait vu le moujik Gérasime sur le point de partir. Celui-ci se rendant à la gare, la jeune fille lui demanda de prévenir par la même occasion le médecin de l'état grave de Marinka; puis elle retourna chez la malade.

Le médecin arriva trois heures après, et constata que l'enfant était mort; il fallait donc avoir recours aux fers. Varegnka dut, pour la première fois de sa vie, assister à cette opération atroce et répugnante. Ce n'est qu'après six heures d'efforts que Marinka put être délivrée, et le travail avait été si dur que le médecin, le robuste et musculeux Platon Ivanovitch, ruisselait comme s'il venait de labourer tout un champ. L'enfant était énorme, dépassant tout ce qu'avaient vu Varegnka et le docteur lui-même; et, en proportion, la tête était plus volumineuse encore.

Marinka, soulagée, avait cessé de crier et se bornait à gémir doucement.

— Il est né? demanda-t-elle tout à coup de sa voix nasillarde. J'ai préparé pour lui des langes... dans le poêle, ajouta-t-elle d'une voix émue, si douce, si raisonnable, qu'il semblait que cela ne vînt pas d'elle.

Elle montra le poêle de la main et des yeux. Sa mère l'ouvrit et en retira des chiffons longs et rouges.

— Voyez, voyez donc! elle-même a coupé des langes! fit la vieille en larmoyant. Elle croyait qu'il vivrait. Elle aussi avait pitié! Voyez-vous combien elle a fait de bandes! Et tout ça, c'est avec ses tabliers.

Marinka, en apercevant les guenilles, était devenue plus inquiète encore. Elle se souleva, les bras tendus.

— C'est pour lui! c'est pour lui! Enveloppe-le, mamma! enveloppe-le bien... Où est-il?

Elle se mit sur son séant et regarda autour d'elle. Soudain, elle aperçut le corps bleui et inerte de son enfant, que le médecin venait de pousser à terre, sous le banc. L'accouchée ouvrit alors de grands yeux et comprit.

— Oh! mes petits pères! s'écria-t-elle. Il est mort!

Le dernier mot put à peine s'exhaler de sa bouche. Ses lèvres se crispèrent, son visage se rida et elle se mit à pleurer tout haut, comme pleurent les enfants.

— Et moi, qui avais pitié de lui, qui lui avais préparé des langes!... Et lui, voilà! se mit-elle à crier...

Varegnka ne rentra chez elle qu'à midi, lasse, harassée après cette nuit sans sommeil et cette matinée si laborieuse.

***

Il y avait trois jours déjà que Kolia était à Dolgoïé; et, pendant ce temps, il avait éprouvé un tel besoin de mouvement qu'il lui était impossible de demeurer tranquille cinq minutes de suite. La conscience de jouir d'une liberté à laquelle il n'était pas habitué, de la liberté intérieure surtout, le grisait au point qu'il s'y donnait tout entier. Tantôt à cheval, à la pêche, dans les bois, dans les champs avec le gérant, dans le village, ou bien à jouer au tennis avec Varegnka, il avait vu passer ces trois jours avec la rapidité d'une seule journée.

C'était le samedi, après dîner. Tous, après une courte station au salon, s'étaient rendus dans leurs chambres ou à leurs occupations, et Gricha était de nouveau indisposé. Pour la première fois, Kolia s'aperçut qu'il n'avait rien à faire et que, ne sachant où courir, il s'ennuyait quelque peu. Il lui semblait déjà avoir tout vu, tout fait, tout examiné à Dolgoïé; il ressentit d'autant plus vivement son oisiveté et fut mécontent de lui-même..

« Vais-je donc tout l'été flâner comme ça? » songea-t-il. Et il s'en alla dans sa chambre pour se mettre enfin à la lecture du livre que lui avait remis son père et qui l'intéressait. Or, après s'être assis à sa table et avoir parcouru plusieurs pages lithographiées, il s'aperçut qu'il n'y avait aucune suite dans sa lecture.

« Qu'ai-je enfin? » se demanda-t-il en se frottant les yeux et le front. Ai-je déjà désappris de lire?

Il recommença à la première page en y apportant toute son attention; mais ce fut en vain. Par la fenêtre ouverte s'engouffrait l'air tiède, imprégné du parfum de l'églantine. Contre une vitre, un papillon cherchait à recouvrer sa liberté.

— C'est un peu fort! dit-il tout haut en se levant vivement et en fermant violemment le cahier.

« Que faire? se demanda-t-il en fronçant les sourcils. Impossible de lire! Rien ne m'entre dans la tête. Où aller? Que devenir?... Je vais faire le tour du bois de Dolgoïé. Je n'y suis pas encore allé! Ensuite, j'irai me baigner. »

Il sortit de la maison, quitta la propriété, traversa un grand jardin de pommiers et prit à gauche, vers le bois. Depuis l'automne dernier, il n'y était pas revenu seul. Et en ce moment, après son séjour à Moscou et ses examens, il y éprouvait un bien-être particulier. Il se sentit joyeux tout à coup et se mit à chanter tout haut, improvisant paroles et musique. D'abord, il traversa une tremblaie plantée d'arbres drus et espacés, parmi lesquels poussaient des fougères frisées, à l'odeur âcre. Puis il découvrit une vaste clairière remplie d'herbes, après laquelle commençait un taillis de trembles menus et serrés, alternant avec des bouleaux.

Kolia connaissait le sentier qui traversait la tremblaie et, cessant de chanter, il s'y engagea. Il le suivit. Non loin de là commençaient des prairies et, par derrière, la forêt de l'État s'étendait à des centaines de verstes. Il faisait ainsi tout le tour du domaine de Dolgoïé, de la terre des Glebov et de celles des moujiks, en décrivant un grand demi-cercle. Le jeune homme marchait d'un pas rapide, la tête baissée, tout en répétant comme malgré lui :

— Pourquoi suis-je venu ici? Où vais-je? Et tout de même, comme il y fait bon! Comme cela vous donne le désir de vivre et d'aimer! Mais aimer qui? La vie, le bois, les femmes? Quelles femmes?

De son gros bâton, il frappait les branches des trembles avec tant de force que, cassées, elles tombaient sur le sol. Et il se souvint de Tatiana, telle qu'il l'avait vue chez Varegnka, puis au village et, pour la dernière fois, la veille au soir, dans le bureau du gérant.

« D'où me vient cette émotion quand je la vois? Cela me prend à la gorge et j'ai peine à respirer. Serais-je amoureux d'elle? Mais voici un an que je n'y ai pas songé. Et qu'adviendrait-il si je permettais à ce sentiment de prendre le dessus? Déjà, l'automne dernier, je me suis trop laissé aller. Certes, j'étais loin d'avoir de mauvaises pensées; mais à quoi tout cela peut-il aboutir?... Non, il faut chasser ces pensées. Il faut lire, étudier, rester pur; il faut se perfectionner... »

Soudain, comme une clairière s'ouvrait devant lui, il entendit, tout près, des voix de femmes. Il s'arrêta pour écouter. Les femmes marchaient d'un pas rapide et échangeaient de courtes paroles. On entendait, dans l'herbe, le froissement de leurs pieds nus et l'une d'elles était déjà passée. Elle avait sur le dos un grand sac rempli d'herbe et sa tête ployait sous le faix. Sa silhouette courbée se profila sous bois.

— Eh bien? Que pensais-tu donc? cria-t-elle de façon à être entendue de sa compagne. C'est bien comme cela, et sans que ce soit de sa faute à elle...

A la même allure que la première, et chargée également d'un grand sac rempli d'herbe, parut une autre femme qui, tout à coup, d'un mouvement brusque, déchargea à terre son fardeau.

— Tante Olga, tu n'es pas fatiguée? demanda-t-elle de sa douce voix.

L'interpellée s'arrêta et se débarrassa également de son sac. Kolia, immobile, voyait très bien cette dernière femme qui, assise sur son sac, essuyait avec la manche de sa chemise blanche son front moite.

« Serait-ce encore elle? » songea-t-il en se sentant envahir par cette émotion toujours éprouvée quand il rencontrait Tatiana.

Oui, c'était elle : non plus vêtue de son cafetan de peluche, mais d'un vieux sarafan de tous les jours, et ses pieds roses à nu. Pour ne pas être vu, Kolia s'écarta sans bruit et se dissimula derrière les arbres. La conversation reprit entre les paysannes.

— Tu dis, ma tante, que c'est ma faute, fit Tatiana. Eh bien, non! j'ai essayé de tous les moyens, et ça ne m'a guère réussi.

— Essaie encore, répliqua l'autre d'une voix rude.

A cet accent rébarbatif, Kolia reconnut la voisine de Tatiana, Olga, âgée d'une quarantaine d'années, a femme du moujik aisé Semen.

Elle reprit :

— Que croyais-tu donc? Tout le monde a de la peine à s'habituer, entre mari et femme. Et vous autres, vous n'avez passé qu'un mois ensemble, et c'est fini! Comment faire, alors? Il faut chercher à le mater!

— Non, tante Olga, qu'il aille avec Dieu! répondit mélancoliquement Tatiana. Certainement il ne pense plus à moi. Voici la deuxième année qu'il ne vit plus à la maison. Je serais retournée chez mes parents; mais j'ai honte! Il y a tant de monde déjà chez eux. Ah! quel fichu sort!

— Tu es sotte, voilà ce que j'ai à te dire, repartit sur un ton de reproche la sévère Olga. Alors, tu vas traîner comme ça toute ta vie, seule? Ou bien tu iras avec des étrangers? Est-ce propre? Il faut lui parler avec douceur, à Mikhaïla, en toute bonté... On se raccommodera...

— Non, j'ai déjà essayé. Je ne dirai pas de mal de lui, mais nous ne vivrons plus ensemble... Les gens causent, et ils ne savent rien...

— Qu'est-ce que nous ne savons pas? Qu'il a la main leste? Nous le savons bien. Si tu crois que nos moujiks ne nous cognent pas! Eh! ma bonne, ils cognent, et encore comment! Il faut s'y résigner, que veux-tu?

— Je sais bien, qu'il faut s'y résigner; mais c'est que je n'ai pas la résignation, conclut Tatiana avec un soupir. Et les deux femmes se turent.

« La pauvre! songeait Kolia. Oui, l'an dernier, j'ai bien entendu dire par Segnka que Mikhaïla Pidjac la battait chaque fois qu'il rentrait chez lui. Ah! la brute! »

— Heureusement encore, qu'il ne vit pas à la maison, reprit en ce moment Tatiana, il m'aurait battue jusqu'à me faire rendre l'âme.

Enfin, sentant que l'émotion l'empêchait de tenir en place, Kolia reprit le sentier et déboucha dans la clairière. Les femmes le considérèrent avec surprise.

— Bonjour, lui dit simplement Tatiana, inclinant la tête et lui souriant.

— Bonjour, barine, fit Olga.

— Vous venez de cueillir de l'herbe?

— Mais oui, petit père, c'est pour les vaches, expliqua Olga.

— Ils sont pas mal lourds, vos sacs!

— Eh! je crois bien! fit Olga en geignant. Ils sont bien lourds, ça fait au moins deux ou trois pouds. Tiens, essaie un peu.

Kolia s'approcha d'Olga et souleva le sac troué.

— Oui, ça pèse, dit-il.

— Le mien est plus lourd encore, fit Tatiana toujours souriant. Et, en même temps, d'un mouvement preste, elle jeta le sac sur son dos et se mit à marcher dans la clairière en tricotant de ses jolis pieds nus.

— Adieu, fit-elle en saluant de la tête.

Kolia descendit rapidement jusqu'au ruisseau. En traversant la prairie, il remarqua de grands espaces comme pelés, où l'herbe drue avait été arrachée. Sans nul doute, c'était le fait de quelque voleur. Mais aujourd'hui, cela n'importait guère à Kolia et, en général, les intérêts de la propriété le touchaient peu.

« Et pourquoi la frappe-t-il? se demandait-il tout ému? Quel droit en a-t-il? » Et il éprouvait une sorte de haine contre ce blondasse imbécile, ce Mikhaïla Pidjac, au visage de bellâtre et à la voix grêle, et qu'il avait aperçu une ou deux fois.

« Et pourquoi?... Une petite femme si charmante, si bonne, si féminine et si jolie! »

— Je ne le permettrai pas! s'écria-t-il soudain avec chaleur... Mais qu'ai-je donc? reprit-il.

Il gagna en hâte la rivière, s'assit sur l'herbe et se déshabilla rapidement. Un instant après, il nageait dans l'eau froide et profonde, plongeait, s'emplissait la bouche d'une gorgée qu'il rejetait aussitôt. Il sentait que son agitation commençait à se dissiper.

« Dès mon arrivée, penser déjà à de telles bêtises! n'est-ce pas honteux? » se disait-il sévèrement.

Il sauta sur la berge escarpée, pour se jeter à l'eau de nouveau et retrouver tout à fait son calme.

« Allons, nous vivrons bien sans les femmes! » se dit-il gaiement.

Et, prenant sa battue, il plongea, les bras allongés.

***

Le lendemain, dimanche, Kolia entra dans la salle à manger où Varegnka, suivant son habitude, jouait du piano après le dîner et lui dit :

— Je viens te proposer d'aller chez Voronine.

— Et moi qui justement allais te faire la même proposition! répondit gaiement sa sœur en se levant de sa chaise, sur laquelle elle déposa quelques partitions. Et elle ajouta :

— Alors, va faire seller. Je vais rapidement passer mon amazone.

Chacun courut de son côté et, un quart d'heure après, ils chevauchaient côte à côte à travers le bois, se dirigeant vers le gros bourg de Gorovenki, qu'il fallait traverser pour se rendre à la propriété de Voronine, située à dix verstes de Dolgoïé.

Varegnka contemplait autour d'elle les champs qui lui étaient si familiers et qui maintenant s'étendaient à perte de vue. Au loin apparut l'église blanche de Gorovenki.

— Alors, la nièce de Voronine n'est pas mal? demanda tout à coup Kolia avec un sourire.

— Mais oui.

— En quoi donc? Elle est jolie?

— Pas précisément... Son attrait n'est pas là... D'ailleurs, tu la verras. C'est encore une fillette... et justement c'est ce qu'elle a de bon... C'est une fillette de caractère.

— Eh bien! et toi? Comment cela va-t-il, en général, là, au fond du cœur? demanda brusquement Kolia, de cette façon enjouée que Varegnka aimait tant. Et, de ses bons yeux, il la contemplait avec tendresse et sympathie.

— Bien... répondit-elle.

— Bien? Bien vrai?... Et Boris? Que s'est-il passé entre vous il y a deux ans? Tu ne peux pas le dire, hein? C'est un secret?

— *Qui veut trop savoir vieillit vite* (1), répondit Varegnka après un silence. Mais toi, qu'avais-tu donc, l'automne passé, à tant courir voir les rondes des paysannes? C'est un secret?

— C'était pour les entendre chanter.

— Prends garde! fit-elle d'un ton sévère.

— Crois-tu donc que ce soit pour autre chose? demanda-t-il, étonné, et n'admettant aucune supposition mauvaise.

— Je ne crois pas... Je sais fort bien que tu ne fais rien de mal. J'ai tout simplement peur pour toi.

— Des bêtises! fit Kolia, éprouvant quelque désagrément à constater que Varegnka avait des inquiétudes à son égard.

« Que peut-elle craindre pour moi? se demandait-il. Lui aurait-on dit quelque chose au sujet de Tatiana? »

Pour changer de conversation et de pensées, Kolia reprit :

— Tu ferais mieux de me dire ce que tu as fait alors à Boris pour qu'il ait manqué en devenir fou et se soit lancé dans une tout autre existence. Et pourquoi est-il revenu? Cela n'est pas très clair!

— Ce serait trop long à raconter, fit Varegnka en cravachant son cheval.

***

Une demi-heure après, ils n'étaient plus qu'à une faible distance de la « ferme » de Voronine, ainsi qu'on disait dans le pays. Ils aperçurent de loin la modeste maison grise, adossée à la colline, entourée d'arbres, de deux ou trois dépendances couvertes de chaume, et d'un petit jardin fruitier. Les Glebov descendirent le long d'un ravin dont le fond avait été creusé pour former un étang et, après avoir gravi la côte, ils arrivèrent à la ferme. Des têtes de femmes se montrèrent aux fenêtres et disparurent aussitôt, tandis qu'un moujik, sortant de l'izba des ouvriers, vint au-devant d'eux. Enfin, descendant les degrés de la terrasse, apparut une jeune fille en chemisette jaune clair et en chapeau de paille.

— Voici Manetchka, dit Varegnka à son frère. Et poussant son cheval, elle s'écria :

— Bonjour, Manetchka!

Les cavaliers mirent pied à terre et Mlle Glebov, après avoir embrassé la jeune fille, la prit par la main et lui dit :

— Vous ne connaissez pas encore mon frère Nicolas?

— Non, répondit simplement l'autre en considérant Kolia de ses grands yeux naïfs, un peu relevés vers les tempes. Et elle lui serra vigoureusement la main.

Ce qui frappait d'abord en elle, c'était son attitude naturelle, franche et tranquille ; il n'y avait rien de feint, ni de guindé : elle était la simplicité même.

Elle conduisit ses visiteurs sur la terrasse, tandis que Kolia l'observait avec curiosité. C'était encore une fillette, lui avait dit Varegnka. Oui, mais la tenue et le sérieux de cette fillette en faisaient presque une jeune fille accomplie. Ses réponses aux questions de Varegnka, la façon dont elle avait abordé Kolia, le ton sur lequel elle dit au moujik d'emmener les chevaux des visiteurs, tout cela révélait en elle quelque chose de particulier, de bon, de

1. Proverbe russe.

loyal. Cependant, au premier aspect, son extérieur avait plutôt déplu à Kolia. Sa démarche manquait de grâce; dans le dessin de sa bouche, il y avait quelque chose d'un peu dur et ses dents du haut, bien que très belles, étaient trop saillantes. Ce qu'elle avait de mieux, c'était ses grands yeux et le teint frais et rose de son visage large et sain. Elle était haute et forte de taille pour son âge — presque aussi grande que Varegnka.

— Précisément, mon oncle parlait de vous à dîner, dit-elle avec un sourire. Il vous attendait, et vous voilà!

On entendit dans la maison des pas précipités. La porte s'ouvrit toute grande et Voronine parut sur la terrasse. Il était rayonnant et s'avançait, les mains tendues, les lèvres prêtes à embrasser. Il semblait qu'il ne pût rien dire avant d'avoir longuement embrassé ses chers visiteurs. En l'apercevant, les trois jeunes gens se levèrent, souriants; il embrassa Varegnka d'abord, puis Kolia, et par la même occasion Manetchka, qui se mit à rire.

— J'étais tranquillement occupé à écrire, et voici qu'elle accourt et me crie : les Glebov! les Glebov! put-il enfin articuler. J'ai tout lâché, cela va sans dire, et je me suis empressé de me *faire beau*.

La mère de Voronine était d'origine française; aussi en retrouvait-on des traces nombreuses dans ses paroles, son tempérament vif et communicatif, ses manières et même son extérieur.

Fièrement, il montrait du regard le veston et le large pantalon qu'il venait de mettre.

— Ah! mes chers enfants! comme c'est bien d'être venus! continua-t-il tout joyeux. Allons, Manetchka, mon amie, où sont nos vieilles dames? Amène-les au plus vite! Et donne-nous du thé, des confitures, de la pâtisserie, et tout ce qui s'ensuit. Entends-tu?... Et toi, Koletchka, regarde cette jeune fille! Sais-tu qui elle est? Ce n'est pas une jeune fille, c'est de l'or, un trésor! Sais-tu ce qu'elle est? s'écria encore une fois Voronine. C'est une jeune fille pour qui, si j'étais jeune comme toi, je me brûlerais la cervelle... Parole! Entends-tu? Je me brû-le-rais la cervelle!

Et il se mit à rire en tapotant sur son crâne chauve. Kolia sourit, confus. Manetchka sourit aussi et un flot de sang empourpra ses joues fermes... Mais ses grands yeux ovales continuèrent à regarder tout aussi paisiblement.

— Alors, je vais dire qu'on apporte le samovar,— fit-elle en s'éloignant.

— Mais certainement... mais parfaitement!... Eh bien? Et chez vous? Que devient votre pauvre maman?... Et Gricha? demanda Voronine. Quel malheur? Quand on commence avec les médecins, cela n'en finit plus. Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Et papa, où en est-il de sa copie?... Qu'elle est belle, cette madone de Murillo!... Vous savez, c'est moi qui l'y ai engagé, car il avait complètement abandonné... Est-ce possible? Il a un vrai talent... Pourquoi quitter cela?... Quand ce ne serait que pour soi-même, pour ses vieux jours...

— Je suis très heureuse que papa se soit remis à peindre, dit Varegnka. Cela le met de bonne humeur.

— Bien certainement, s'écria Voronine. Mais, si je n'avais pas la peinture, moi, est-ce que je pourrais vivre sur cette sacrée terre! La vilenie, la canaillerie règnent partout! Je suis allé, comme vous le savez, à Pétersbourg et à Moscou cet hiver... Ah! quel dégoût! Quel monde! Aucun sentiment: ce sont des morts! Il n'y a que la jeunesse qui vive encore! C'est pourquoi je l'aime et je vous aime, mes amis! Voulez-vous que je vous montre ce que je fais en ce moment, en attendant que ces dames soient rentrées et qu'on apporte de quoi vous régaler? Voulez-vous venir à mon atelier?

— Si nous voulons! Quelle question! fit Varegnka.

— Voyez : si nous voulons! Quelle question! s'écria en riant Voronine. Comme elle dit bien cela, cette excellente fillette...

LÉON TOLSTOÏ FILS.

(Traduit par E. HALPÉRINE-KAMINSKY, avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)

L'INFLUENCE FRANÇAISE EN GRÈCE

Le peuple français est philhellène: il a dans le cœur, comme dirait François Coppée, à côté du bonnet à poil la fustanelle du palikare. Il aime la Grèce avec le sentiment d'un bienfaiteur envers son obligé, et aussi par charité de grand peuple, par romantisme traditionnel, par habitude bientôt séculaire. Cependant, malgré notre désintéressement coutumier, il n'est pas inutile parfois de nous demander comment les Grecs répondent à notre tendresse nationale, et si nous sommes payés en influence de la générosité de nos interventions. Aussi bien le récent voyage en Grèce du ministre français de l'Instruction publique est un prétexte plausible pour poser cette question.

J'imagine que M. Chaumié a pu entendre, malgré le bruit que faisaient autour de lui les harangues et les *zito* (vivat) des archéologues, ce que disent de la France les politiciens et les journaux d'Athènes. La France, c'est le bon pays qui paye des fouilles, offre des musées et exporte des savants, mais qui a le tort de préférer l'alliance russe à l'amitié grecque

et de ne pas vouloir tout de go écraser l'infâme, c'est-à-dire le Bulgare. Cette opinion s'était déjà manifestée de manière tapageuse, au lendemain de la publication de notre Livre jaune sur les affaires de Macédoine. « Puisque les diplomates français, déclaraient les journaux d'Athènes, sont aux mains des diplomates russes et poussés par eux comme des pions sur un échiquier, puisque nous sommes aussi abandonnés de la France qu'au temps de la Sainte-Alliance, la seule espérance des Hellènes est dans l'Angleterre (1). » Ces mêmes journaux accueillirent avec joie la nouvelle des attentats de Salonique : c'était, selon eux, la conséquence néfaste de la politique suivie par M. Delcassé en même temps que la démonstration brutale de la barbarie bulgare. « Que les Français applaudissent », publiait l'*Embros* (2), organe de M. Delyannis, et l'*Acropolis* (3), organe de l'opposition téotokiste, ajoutait : « M. Delcassé doit être fier de ses protégés. »

Des plaintes on en venait aux injures, et les fêtes de Delphes n'imposaient même pas aux hostilités de la presse la trêve des archéologues. Tout au contraire, elles servirent de thème à de nouvelles attaques : on accusait ouvertement la France, et le directeur de l'École française en particulier, d'abuser de l'hospitalité grecque pour de prétentieuses parades et d'indiscrètes manifestations. Le *Kairoi* (4) proclamait que l'attitude de M. Homolle était « un scandale archéologique ». De quel droit avait-il prétendu inaugurer le musée de Delphes ? N'était-ce pas une propriété nationale, érigée avec « l'argent grec » du banquier Syngros ? Il importait de rappeler aux convenances et à la modestie ce savant « qui dans un lieu historique et national avait osé célébrer une fête française ». Ainsi notre impopularité s'étend jusqu'à M. Homolle ; l'archéologie paye les méfaits de la politique. Ce sont là, je le sais, petites colères de petits journaux, et nos diplomates auraient le droit de les ignorer, si elles ne manifestaient en propos injurieux les sentiments de la Cour et des hommes d'État hellènes.

En Grèce, la Cour parle français, mais rêve allemand. Le roi Georges a depuis longtemps oublié les rancunes patriotiques du cadet danois Guillaume de Schleswig-Holstein : préoccupé avant tout de bien gérer son commerce de vins, de placer en bon père de famille le fruit de ses économies royales et de préparer l'itinéraire de ses fugues annuelles, il laisse le prince héritier lier étroitement partie avec l'Allemagne par l'entremise de sa femme la princesse Sophie. Cette princesse, sœur de l'empereur Guillaume, a su prendre sur le prince héritier et sur toute la famille royale un ascendant que la douce reine Olga n'a jamais exercé ni recherché. Intelligente, active et volontaire selon les promesses de sa fine silhouette, mêlée à toutes les manifestations mondaines ou nationales, elle est à Athènes le véritable représentant de l'influence allemande, bien mieux que le chargé d'affaires, le prince de Ratibor.

Elle introduit dans la maison du roi, en place des vieux serviteurs amis de la France, de nouveaux courtisans dévoués à l'influence allemande. Ceux-ci persuadent au prince héritier que, s'il fut vaincu dans la guerre de 1897, la faute n'en est point aux défaillances de son génie militaire, mais à l'infériorité des armes françaises qu'avaient reçues les troupes grecques en face des méthodes et des canons allemands que possédaient les Turcs ; le prince héritier accueille volontiers cette explication historique dont s'accommode son amour-propre de vaincu et il emploie son autorité précaire de grand chef militaire, de *Diadoque*, à germaniser les 20 000 hommes dont se compose l'armée grecque. S'il n'achète pas encore de canons et de fusils allemands, c'est que les finances grecques ne permettent pas les prodigalités guerrières ; mais la maison Krupp a déjà installé en Grèce un représentant, le colonel Ilgner, pour attendre les commandes qui n'iront plus au Creusot. La tactique française, les écoles militaires de France sont aussi passées de mode que les mariages russes : les petits lieutenants, désireux d'avancement et de faveurs à la Cour, vont dans les écoles et les garnisons allemandes, où d'ailleurs leur maigre solde de 210 drachmes par mois leur permet de vivre moins misérablement que dans les villes de France. Et déjà les officiers d'Athènes qui s'attablent aux terrasses des cafés, sur la place de la Constitution, portent les moustaches peignées à l'allemande, comme faisaient les *bersaglieri* italiens aux premiers temps enthousiastes de la Triplice. Le Diadoque laisse raconter par ses familiers qu'il prend ses inspirations à Berlin et qu'il a reçu de l'empereur Guillaume lui-même le projet de réorganisation militaire dont il doit bientôt saisir le Parlement. L'an dernier, grâce aux habiles suggestions du ministre de France, le comte d'Ormesson, il semblait décidé à venir visiter nos écoles de Fontainebleau et de Saumur : aujourd'hui, la nouvelle est démentie, le Diadoque ne vient pas en France ; mais il envoie par contre son jeune frère, le prince André, faire son apprentissage d'officier dans une garnison allemande, à Darmstadt.

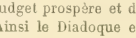
A l'instigation des princes, l'administration, la finance, le commerce se tournent vers l'Allemagne. Veut-on reboiser l'Attique ? Les futurs conservateurs

(1) Cf. notamment *le Kairos*, n° du 24 déc. - 6 janv. 1903.
(2) *L'Embros*, n° du 18 avril-1er mai 1903.
(3) *L'Acropolis*, n° du 18 avril-1er mai 1903.
(4) *Le Kairos* (le Temps), n° du 21 avril-4 mai 1903.

des forêts iront dans les écoles forestières allemandes. Si l'on ne peut empêcher les capitaux français d'alimenter les entreprises industrielles et minières, on réserve aux Allemands l'accès des banques officielles : c'est un Allemand naturalisé Grec, M. Streit, qui est le gouverneur de la Banque nationale grecque, le grand établissement de crédit national. Les boutiques de la rue d'Eole, à Athènes, regorgent de camelote allemande : les importations allemandes au port du Pirée se chiffrent par 10 millions, tandis que les importations françaises ne s'élèvent qu'à 8 millions. Une loi prochaine, en concédant à une compagnie anglaise la vente des raisins secs, va livrer la principale production du pays au commerce anglais; bientôt les derniers commerçants français devront abandonner les marchés grecs, où ils n'auront plus que faire.

La sympathie du peuple, comme la faveur des princes, s'est éloignée de nous. La presse, qui est puissante dans ce petit pays bavard et politicien, a créé et répandu une opinion antifrançaise. Les électeurs de Delyannis et les gens de Téotokis associent la France avec la Russie dans un même sentiment hostile : seul, peut-être, parmi les hommes d'État hellènes, M. Zaïmis, qui est le chef désigné des gouvernements transitoires, une manière de « Sarrien » du parlement grec, a conservé quelque attachement pour la France; mais il est sans autorité ni troupes. La politique de M. Delyannis, qui surexcite les vanités et les espoirs nationalistes du peuple grec, semble dirigée surtout contre la France; le vieil homme d'État, qui sait pourtant, pour avoir représenté la Grèce au Congrès de Berlin, ce que son pays nous doit, affecte de nous rendre responsables de l'existence de ce contrôle international qui, dans le désarroi des finances grecques, donne cet insolent exemple d'un budget prospère et d'une administration sérieuse. Ainsi le Diadoque et le premier ministre, qui ne s'aiment guère, le Roi et son peuple, qui n'ont point l'habitude de se consulter l'un l'autre, s'entendent pour repousser l'influence française au mépris des devoirs de reconnaissance que l'histoire contemporaine de la Grèce devrait leur commander. Je sais bien que M. Truffier, de la Comédie-Française, a son couvert mis chez le roi; mais ce n'est peut-être pas assez pour que la France soit satisfaite et engage, à l'occasion, une action diplomatique ou militaire en faveur des Grecs.

ARMAND LOUVEL.



LA VIE LITTÉRAIRE

Deux livres suédois en France.

Johan Mortensen, docteur ès lettres, maître de conférences à l'Université d'Upsal : *Le théâtre français au moyen âge*, traduit du suédois, par Emmanuel Philipot, maître de conférences à l'Université de Rennes; Alphonse Picard et fils, éditeurs. — Selma Lagerlöf : *Jerusalem en Dalécarlie*, traduction et avant-propos par André Bellessort; Per Lamm, éditeur.

La Suède est un pays situé dans la partie la plus septentrionale de l'Europe. Joint à la Norvège, il compose la grande péninsule de Scandinavie. Cette péninsule qui s'étend du 55° au 71° degré de latitude — à moins que cela n'ait changé depuis le temps où l'on nous apprenait ces éléments essentiels de la géographie — tient au continent vers le nord-est par l'isthme de Laponie qui est comprise entre l'océan Glacial et le golfe de Botnie. La péninsule scandinave a 1 900 kilomètres de longueur, 800 de largeur, et 738 000 kilomètres carrés. Elle compte 6 300 000 habitants dont 4 500 000 pour la Suède et 1 800 000 pour la Norvège.

La Suède est un pays généralement plat. Il est remarquable, je le pense, par l'abondance de ses rivières, de ses lacs, par ses grandes et sombres forêts, et, en quelque façon, par ses hivers longs et rigoureux. On respire dans les régions suédoises un air pur et sain.

... La capitale de la Suède est, comme chacun doit le savoir, Stockholm, ville admirablement placée, parmi les sites les plus divers, qui ont tous une séduction charmante...

La Suède s'intéresse à la culture française. Ce n'est pas l'unique raison pour que nous accordions toute notre attention aux développements vigoureux de la culture originale suédoise, mais c'en est une cependant.

On ne peut pas dire néanmoins que nous fassions de la littérature suédoise notre occupation quotidienne. Et M. André Bellessort, qui vient de traduire — admirablement je l'affirme sans crainte d'être démenti — le roman de Mme Selma Lagerlöf : *Jérusalem en Dalécarlie*, aurait pu se souvenir que si nous, Français de France, nous possédons, grâce à Dieu, certaines notions suffisamment précises sur la partie de l'Europe où la Suède passe généralement pour être placée, nous avons en revanche, Dieu le permettant, des ignorances touchant sa littérature, des ignorances que l'on peut sans doute excuser mais qu'il est bien difficile de mesurer.

Nous souhaitons que l'on traduise en bonne langue française beaucoup d'ouvrages européens que nous sommes malhabiles à lire dans leur texte national. Nous ne supportons pas que l'on nous accuse d'être

systématiquement fermés à toute pénétration intellectuelle des pays étrangers, et de ne subir leurs influences que dans des crises furieuses de passions désordonnées, d'engouements inexplicables et qui ne cherchent pas à s'expliquer, pour céder soudain à d'autres modes brusquement dominatrices et qui bientôt disparaissent... Nous sollicitons au contraire d'entrer avec toutes les littératures européennes en communications plus directes et plus précises. Mais justement parce que nous voulons que l'échange des pensées et des sentiments s'opère plus continûment et plus régulièrement entre tous les peuples et la France, nous avons le droit de réclamer de nos intermédiaires naturels, les traducteurs, des garanties qu'ils ne sont pas tous très pressés de nous fournir.

Le rôle du traducteur s'accroît dans la civilisation française contemporaine. Il devient l'auxiliaire de tous les grands efforts de pensée. On appelle sans cesse son aide indispensable. On éprouve pour cet homme utile et généralement modeste un respect croissant.

Qu'il garde toute sa modestie, mais pour nous assurer à nous-mêmes qu'il mérite bien tout notre respect, qu'il prenne le soin de se rendre encore plus utile ! Et pour cela, qu'il n'oublie pas de nous encourager, dans l'admiration des ouvrages qu'il nous propose, par des documents loyaux sur l'action nationale de ces ouvrages. Nous avons été maintes fois trompés. On voulut souvent nous contraindre d'admirer des ouvrages qui vraiment n'avaient, aux yeux non prévenus, d'autre mérite que celui d'être des ouvrages étrangers. On exagéra, pour surprendre notre enthousiasme, leur influence. On nous fit, en nous les offrant, grief de ne les point connaître déjà. Quand nous les connûmes, il nous fallut avouer que c'étaient cependant des livres médiocres, qu'ils ne reflétaient nulle pensée originale, nul sentiment nouveau, et qu'ils n'étaient qu'une production courante, d'une littérature quelconque où, comme dans la littérature française, on produit beaucoup trop. Il est si facile de se tromper sur la valeur des livres les plus célèbres, et même les plus obscurs ! Et par conséquent, que ceux qui prennent la responsabilité de traduire un ouvrage, veuillent donc nous procurer, dans ces avant-propos dont ils ont coutume de faire précéder leurs traductions, les éléments nécessaires pour fixer notre jugement !

M. André Bellessort traduit un roman suédois et voici quelque temps, je le crois, qu'aucune œuvre suédoise n'est traduite en France : *Jérusalem en Dalécarlie*. C'est une œuvre qui (d'autres que M. Bellessort nous en instruisent fort heureusement) obtint en Suède un succès retentissant, prodigieux, profond, sans doute durable. C'est l'œuvre d'une femme, Mme Selma Lagerlöf, qui écrivit d'autres livres qui ne furent point jusqu'ici destinés à ce triomphe. Eh bien ! quelle est donc la place et, si l'on peut dire, la physionomie de Mme Selma Lagerlöf dans la littérature suédoise contemporaine ? Quelle est même l'importance de *Jérusalem en Dalécarlie* dans l'œuvre de Mme Selma Lagerlöf ? Une œuvre, si belle qu'elle soit, présente pour tout lecteur un intérêt absolu, puis aussi et peut-être d'abord un intérêt relatif. Nous sommes juges et maîtres des plaisirs que nous pourrons prendre à cette lecture qu'une traduction imprévue nous apporte. Que le traducteur nous procure donc les renseignements les plus catégoriques sur la situation de l'œuvre dans le pays d'où elle vient ! Et par exemple, il appartenait à André Bellessort de nous enseigner agréablement l'histoire littéraire de Selma Lagerlöf, et ainsi de faire le tableau bref et clair de la production romanesque dans la Suède d'aujourd'hui, de nous indiquer l'importance du roman dans sa littérature actuelle, de nous apprendre... Ce privilège lui appartenait, cette obligation lui incombait. André Bellessort n'a pas voulu cette fois remplir son devoir... Grâce à lui, il nous est permis de tout ignorer de Selma Lagerlöf et de *Jérusalem en Dalécarlie*. Il a préféré nous avertir gentiment que nous prendrions à lire le livre un plaisir extrême... Et certes il ne s'est pas abusé. Mais enfin, puisqu'il doit traduire prochainement la suite de ce volume : *Jérusalem en Terre Sainte*, il ne manquera pas, je l'espère, d'y mettre la préface qu'il nous a fait attendre et qu'il nous fait désirer. Elle sera colorée, ferme et rapide comme il est permis de le croire de l'auteur de la *Jeune Amérique* et de la *Société japonaise*.

Bref, les traducteurs nous doivent le dossier de chaque écrivain qu'ils traduisent et de chaque livre, et, pour ainsi dire, les certificats d'origine de l'un et de l'autre. Ils nous les doivent, que ces écrivains proviennent de littératures qui nous sont déjà familières ou qu'ils ornent des littératures où nous n'avons guère pénétré. C'est une question d'ordre, de méthode, de probité ; c'est une précaution indispensable pour l'histoire littéraire de l'avenir.

*
* *

Mais, sans doute, André Bellessort a pu croire que nous reconnaîtrions, sans témoignage préalable, une œuvre forte, originale, émouvante, une belle œuvre et peut-être une grande œuvre. *Jérusalem en Dalécarlie* est un de ces livres faits pour répandre à travers les nations l'âme d'une nation.

Malgré les cachotteries d'André Bellessort, nous savons que *Jérusalem en Dalécarlie*, traduit, dès son apparition, en anglais, en allemand, en hollandais, a obtenu dans tous les pays du Nord un succès incom-

parable. Nous le savons et nous sommes bien certains, en effet, que tous les pays du Nord devaient aimer ce livre où leur vie intérieure est décrite avec une si juste précision, une émotion si sincère, si vigoureuse et si sobre.

Et, sans doute, il serait bon d'établir la parenté exacte entre cette œuvre suédoise qu'aima dès la première heure la Suède, et les œuvres norvégiennes dont l'Europe entière fut inondée. Les héros de Selma Lagerlöf, comme ceux d'Ibsen, par exemple, sont tourmentés par l'inquiétude du mystère universel. Eux, si simples, ils méditent sans cesse. Ils aspirent à être bons, ils sont soucieux d'être parfaits. Leur conscience les surveille sans relâche, et ils ont le goût de subir cette surveillance. Ils ne s'appliquent point à la tromper. Et ils vivent d'une vie grave, et intense et profonde. Les incidents de leur existence coutumière les remuent jusqu'au fond de l'âme, éveillent en eux perpétuellement l'idée du devoir, et tout occupés de moralité, ils n'échangent que peu de paroles.

Ils sont bien vivants, néanmoins. Avec quelle vigueur Selma Lagerlöf a su peindre cette commune de Dalécarlie, dont presque tous les habitants sont honnêtes avec réflexion, et qui coulent laborieusement leur vie dans la ferme où, de père en fils, ont vécu les ancêtres, et qui ne songent ici-bas qu'à remplir leur devoir et à servir Dieu. Ils veulent servir Dieu et remplir leur devoir. Et cela leur devrait garantir une inaltérable sérénité. Mais soudain l'esprit de discussion pénètre en eux, et c'est, comme il est facile de le prévoir pour ces gens, l'esprit de discussion religieuse. Ils résistent d'abord et pensent qu'on doit respecter toujours cette religion héréditaire qui faisait leurs aïeux justes et bons. Mais un prophète paysan les entraîne, et voilà divisés les Dalécarliens. Ils doivent tout abandonner, quitter leurs intérêts, leurs affections d'ici-bas, tout subordonner à Dieu, courir à Jérusalem, où s'élèvera la cité des véritables serviteurs de Dieu...

Qu'a voulu exactement Selma Lagerlöf? S'est-elle proposé le dessein de montrer la tradition et l'idéal, se livrant sans cesse des combats dans les âmes? On ne sait. Mais il nous semble qu'elle hésita elle-même, comme les bons paysans qui ne savent comment faire et n'entendent qu'à demi la voix de Dieu. Ils sont probes et vertueux, et voici que, lorsque la fièvre d'évangélisme les gagne, tous les convertis coalisés, aspirant à un bien supérieur, à une vertu suprême, mais extraordinairement mal définie, jettent le trouble dans les familles, répandent le malheur sur les compatriotes et les parents qu'ils aiment, vouent au sort le plus misérable ceux qui furent toujours d'honnêtes gens... Et on croirait que Selma Lagerlöf nous pousse au pessimisme. A quoi bon ces aspirations si fortes à une vertu si haute, puisqu'elles causent tant de tourments et tant de désastres? Soyons honnêtes sans trop raffiner et que Dieu lui-même nous garde de vouloir trop nous rapprocher de lui, car cela ne nous vaut rien!...

Selma Lagerlöf est indécise assurément comme tous ses héros, dans les âmes de qui se livrent de rudes batailles. Nous la devinerons mieux quand nous aurons lu *Jérusalem en Terre Sainte*. Mais, en vérité, la pourrons-nous mieux deviner? Peut-être que son indécision sera plus perceptible encore parce que, en réalité, les voies de Dieu ne sont pas très clairement marquées dans ce monde terrestre, et qu'il est souvent permis d'hésiter, ou bien parce que nous sommes moins disposés en France à exagérer ces drames de la vie intérieure dont les complications absorbent tous les Scandinaves!

En tous cas, comment ne pas admirer la vertu littéraire de ce roman qu'emplit tant de religion sans le surcharger. Selma Lagerlöf a donné une peinture de la vie rurale d'un réalisme digne de toutes les admirations. Elle a fait vivre les Dalécarliens avec vérité et avec puissance. Nous n'avons pas en France de roman rural plus sobre et plus fort. Je ne sais si nous en avons de plus pittoresque. Nous demanderions à un roman français une composition plus ferme, plus de netteté dans les lignes générales. Mais l'incertitude même de ces lignes générales assure au livre plus de variété, peut-être.

André Bellessort l'a traduit avec une pieuse ardeur; et il a travaillé avec un grand bonheur à produire exactement l'impression que le livre peut donner dans la langue originale. Ce n'est point un traducteur qui trahit. Il est le plus fidèle admirateur et le plus passionné serviteur du romancier qu'il introduit en France, et il a su donner à son style des qualités d'élégance toute suédoise...

Si donc vous voulez vivre quelques heures la vie véritable des paysans de Suède, lisez *Jérusalem en Dalécarlie*, ce livre gravement pathétique.

Et lisez-le aussi parce que la Suède n'a fait aucun effort indiscret pour projeter sa littérature dans la nôtre. A cette heure où l'on traduit tout en désordre et en tumulte, qu'on a donc peu traduit des livres suédois, c'est merveilleux!

* * *

Mais étudions la littérature suédoise parce que la Suède étudie la littérature française. Intéressons-nous au présent suédois parce que la Suède s'intéresse même au passé français. Faisons accueil en notre intelligence et en notre cœur à Mme Selma Lagerlöf puisque M. Johan Mortensen étudie amicalement ce qu'il nous sera permis d'appeler notre littérature dramatique du moyen âge.

Chez nous, Petit de Julleville avait consacré utile-

lement sa laborieuse et noble carrière à reconstituer pour les contemporains ces manifestations de la vie du moyen âge. Et son œuvre est un document dont on aura toujours besoin. Mais n'est-il pas admirable qu'un professeur d'Upsal puisse écrire sur le même sujet une œuvre courte et claire qui nous soit utile à nous-mêmes? Et n'est-il pas admirable qu'un maître de conférences de l'Université de Rennes, M. Emmanuel Philipot, la traduise pour en proposer l'usage aux esprits cultivés de France! C'est un livre de vulgarisation, et il lui semble que chez nous sur ce sujet nous n'en pourrions écrire de meilleur. C'est le livre d'un étranger et il prouve qu'il apporte, même après les grands ouvrages français sur notre littérature médiévale, des opinions ingénieuses, des aperçus nouveaux qu'on n'a pas le droit de négliger. Enfin, c'est un ouvrage rapide qui se distingue justement par ces qualités de clarté et de méthode, d'attrayante simplicité que nous reconnaissons volontiers dans les œuvres françaises mais que nous refusons le plus souvent aux œuvres étrangères...

Désormais, les étudiants des Universités françaises pourront s'instruire du théâtre français au moyen âge dans le livre d'un professeur de l'Université d'Upsal. — Quoi de plus intéressant? dites-le.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Odéon : *Wania*, drame en 4 tableaux. Adaptation de M. Persky, d'après Maxime Gorky.

En fin de saison, le *Nord réaliste* succède au *Nord symboliste* sur les affiches, car c'est toujours du Nord que nous vient la lumière, songent les directeurs des théâtres. Après l'« Œuvre », c'est l'Odéon; après M. Lugné-Poë, c'est M. Paul Ginisty; — après Wilbrandt, c'est Gorky.

On sait la place considérable que prirent ces derniers temps, dans les préoccupations des lettrés français, l'œuvre et le nom du jeune réaliste russe qui, tout d'abord, sut s'imposer à l'attention par une biographie émouvante et le saisissant contraste d'un indiscutable talent avec une première jeunesse tout au moins misérable. Une existence de vagabond et les plus basses besognes pour gagner les quelques sous de son dîner : tel est, en résumé, le bilan de sa formation. Tout a été dit sur la rigueur de ces expériences premières, sur ce contact avec la vie positive sous ses plus rudes aspects, sur cette *vie vécue* dans toute la force du terme, qui devait laisser en lui des traces ineffaçables, et lentement se transformer en œuvre d'art par la vertu active de l'invention. Quelle différence entre lui, Maxime Gorky, pauvre vagabond voici cinq ans à peine, et qui trainait sa misère à travers les asiles de nuit, quelle différence entre lui et les milliers de malheureux qu'il côtoya durant ces premières et rudes épreuves de la jeunesse?... Nulle différence, sinon qu'en lui peu à peu s'éveillait la faculté créatrice, flamme vivante qu'aucun souffle n'éteint, secret merveilleux des grandes choses, don de nature que rien ne peut remplacer!

Oui, ne craignons pas de le dire, et même disons-le bien haut, si la renommée de Maxime Gorky fut à ce point soudaine et sympathique parmi nous, il ne faut pas seulement l'attribuer à la valeur littéraire de son œuvre, si réelle et saisissante soit-elle, non plus qu'au prestige par avance acquis dont bénéficie tout nom étranger avant même que d'être jugé. Ces deux facteurs seraient insuffisants à nous rendre un compte exact d'une réputation si brusquement conquise. Il faut encore faire état d'un troisième. Gorky nous donne l'exemple, et quel exemple! un exemple saisissant, vivant, vibrant, du phénomène devenu si rare de la création littéraire à l'état *naturel*, *spontané*, par opposition et contraste avec ce qu'elle est chez la grande majorité de ceux qui mettent du noir sur du blanc, pur phénomène de *routine*, d'*artifice*, d'*attitude*. Après tant d'écrivains ou dénommés tels, qui exercent leur métier avec l'automatisme des ronds-de-cuir et composent leurs œuvres qualifiées d'*imagination* comme un clerc d'avoué rédige des « conclusions », il est bon, il est utile, il est vivifiant, de trouver enfin un *homme*, un simple homme qui vous donne le frémissement de la vie! Le vagabond, l'ex-cuisinier Maxime Gorky, fait un contraste aussi saisissant qu'imprévu, dans notre vie littéraire contemporaine, avec les duchesses qui protègent les Beaux-Arts et travaillent à la diffusion du génie, — protection et diffusion dont le génie n'a cure! — avec les comtesses ou vicomtesses qui s'inventent des vapeurs et, après s'être monté l'imagination sur leur cas passionnel, le divulguent au public en phrases vieillottes et surannées. Aux poétesses d'occasion, aux romancières de pacotille, à la troupe grimaçante et ridicule des Bas bleus, Maxime Gorky donne une leçon qui n'est pas négligeable, un enseignement dont pourraient tirer parti ces pantins aux multiples ficelles, si seulement une étincelle de vie subsistait en eux : il leur montre — avec quelle intensité! avec quel éclat — la force supérieure qui réside pour l'artiste dans le contact avec les réalités. Au type mort, ou du moins si usé, du *gendelettre*, il oppose la figure vivante de l'*écrivain*; au *rond-de-cuir* littéraire celle de l'*homme*, tout uniment!

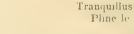
J'ai dit que l'exemple était frappant et valait d'être noté. Assurément, nous ne prétendons pas

imposer à tous ceux qui tiennent une plume de semblables expériences préalables et un pareil contact avec la vie. A ce prix, la littérature d'imagination aurait grande chance de voir diminuer le nombre de ses adeptes. Nous voulons seulement mettre en valeur, *illustrer*, disent les Anglais, cette vérité banale, que la production contemporaine se meurt de convention, d'artifice, et que la surproduction causée par l'*amateurisme* littéraire en apparaît le motif le plus flagrant. Et comme, en cette matière aussi bien qu'en toute autre, s'impose la loi psychologique bien connue que « nos sensations ne se précisent en nous que par différence ou contraste », je me suis servi du nom et de l'œuvre de Maxime Gorky pour mieux montrer le remède, s'il était d'une application possible, et le placer en face du mal. On me pardonnera ces quelques idées générales, qui, dans ma pensée, sont indissolublement unies à ce nom et à cette œuvre, et dont l'indication m'a paru plus intéressante que l'analyse d'un drame qui n'est pas une œuvre originale de lui, mais une adaptation, — et j'ajouterai : une adaptation pleine de défauts.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* ont pu prendre conscience de sa valeur comme dramaturge en lisant les *Bas-Fonds*, qui donnent, en des raccourcis puissants, la mesure de l'intensité de son talent. Pour employer une comparaison qui communique à l'idée le relief et la précision d'une image, ses *Tableaux* écrits évoquent irrésistiblement en nous ces eaux-fortes de Rembrandt, où le magicien d'Amsterdam fait saillir sur ses fonds de clair-obscur les figures grouillantes de ses miséreux et de ses déshérités. C'est le même procédé, c'est le même art : des masses d'ombre épandues sur l'ensemble du tableau et, par endroits, une brusque éclaircie, toute la lumière baignant une figure qui se détache et forme centre. C'est la même tristesse, la même douleur qui, pareille à une atmosphère, donne au tableau sa valeur et son plein sens. Réalisme intense, plus précis chez Gorky, plus transfiguré dans Rembrandt, mais qui tire son origine d'une identique conception de la vie, et pèse sur notre âme comme un ciel trop bas où les nuages sombres sont amoncelés sur nos têtes! Peu importe la forme choisie par l'écrivain russe pour donner la vie a ses inventions! Qu'il emploie le procédé analytique de la nouvelle, brève ou longue, qu'il utilise le procédé synthétique du théâtre, une parfaite unité, signe d'un tempérament exclusif et tranché, commande et ordonne ses impressions. Cette littérature si particulière, qui d'ailleurs le rattache à ses ancêtres russes, Dostoïewsky et Tolstoï, on peut ne pas l'aimer... on ne peut pas la rejeter, car elle représente une force, et chez celui dont nous parlons, la plus sincère, la plus spontanée, la plus *ingénue*, au sens où l'entendait Carlyle, c'est-à-dire qu'elle ne constitue pas une attitude littéraire, mais l'expression même d'une émotion vécue.

J'ai dit qu'on pouvait ne pas l'aimer, et je suis le premier à réagir contre le genre d'attrait morbide qu'exerce une semblable littérature. Comme ce ciel orageux auquel je la comparais tout à l'heure où des nuages bas font passer dans nos nerfs leur influence et leurs décharges électriques, rien ne vaudrait, pour déprimer notre âme, l'usage excessif qu'on en pourrait faire... Elle est malsaine à sa manière, parce qu'elle tend à nous imposer cette conception de la vie, exclusive et particulière à son auteur, d'après laquelle une tristesse, une douleur uniforme enveloppe l'humanité ; — malsaine, parce qu'elle déprime l'individu et qu'une philosophie étrangement pessimiste s'en dégage pour exercer sur nous sa mainmise. Mais, à ne l'envisager que comme moyen d'art, elle est active et puissante : elle représente une force, et une force originale; donc elle ne saurait être négligée. Qu'on lise *Malva*, qu'on lise les *Bas-Fonds;* il faut reconnaître que l'homme dont le génie littéraire sut imposer à sa pensée une forme aussi puissante, aussi hallucinante, est un artiste-né. Seulement, au nom des lois de l'hygiène intellectuelle, et parce qu'un tel art ne représente qu'une des faces de la vie, je conseillerais, aussitôt après cette lecture, et simplement pour faire réaction, telles pages d'Anatole France, ou de Gabriel d'Annunzio, ou de Maurice Barrès. C'est une pareille exigence de l'être qui nous commande, après avoir quelque temps feuilleté des estampes de Rembrandt, de reporter nos yeux sur les pures compositions des Italiens du xve et du xvie siècle, où la noblesse des lignes et l'heureuse harmonie des tons viennent rafraîchir notre âme, en lui restituant le sens de la beauté formelle et l'amour de la vie.

PAUL FLAT.



LA MAISON DE CAMPAGNE

Tranquillus vult emere agellum
Pline le Jeune. *Lettres*.

Nous n'allons plus aux châteaux en Espagne. Dès l'âge aux longs espoirs, nous savons aujourd'hui borner nos désirs à leur caricature. Une maisonnette nous apparaît comme un refuge suffisamment idéal. C'est petit, mais tout près. Quelques-uns y ajoutent bien des tourelles. Entendez que c'est pour y dissimuler des cabinets à l'anglaise.

Avant d'avoir passé nulle traverse, notre optimisme chancelant ose à peine formuler le vœu de Candide vieilli. Tout notre désir, et aussi notre désir

à tous, c'est l'*agellum* du prosateur antique : une vigne si étroite qu'on en connaisse tous les ceps, un seul sentier au travers.

Nous l'aurons un jour, et l'ennui nous y guette... Mais un jardin, comme toutes choses, ne vaut que par l'envie qu'il procure. Que de fois, avant de l'acquérir, nous nous y reposerons ! Nous en connaissons les arbres, et le paysage avec ses collines que bleuit le crépuscule.

Celui-ci, dont les bureaux emprisonnèrent l'âme vagabonde, choisira sa retraite au bord de la mer, sous le vent et les embruns. Vous, Mademoiselle, dont la vie fut consacrée à tant d'amitiés hasardeuses, vous voyez une plaine blonde et fleurie, une rivière, des canotiers, puis, le dimanche matin, la chaise réservée dans la petite église ! Et toi, tourne-broche des volailles spirituelles, amuseur patenté et hâtif de Sa Majesté le Spleen, montreur et bonimenteur des fauves Idées, ne rêves-tu pas aussi d'une maison bien rustique, de sabots, de lait frais, loin des absinthes littéraires?

Les poètes sont, d'institution fort ancienne, les gérants de ces fermes en Utopie. Parler de la maison de campagne, c'est en quelque sorte les exproprier.

Car il faut bien poser en principe que les architectes n'ont rien à voir en cette affaire. Qu'il leur suffise d'assurer la monotonie des rues urbaines et de résoudre le difficile problème d'enclore en l'espace d'une chambre tout un appartement avec salle de bains, galerie et ascenseur. Vignole n'est pas homme des champs. Dussent les prix de tous les matériaux être exagérés et leur qualité surfaite, il vaut mieux, pour s'y retirer, avoir une maison branlante construite à son goût qu'un palais indestructible bâti par un architecte. Il se dégage de toutes les bâtisses architecturales quelque chose qui sent la règle, un air morose, banal et insipide, par quoi le décor de nature se trouve irrémédiablement gâté.

Il est à regretter que nos professeurs, délaissant un peu la machine d'Atwood ou le vers dimètre hypercatalectique, ne nous aient pas enseigné quelques principes d'architecture, de droit et de médecine. Mais ce sont là notions vite acquises. Il appartient aujourd'hui à l'homme cultivé d'être son médecin dans les besoins urgents, son avocat dans les affaires courantes, son architecte à la campagne. Grâce à quelques études préliminaires, fort intéressantes d'ailleurs, il nous sera donné une fois de nous bâtir une coquille à notre mesure et d'éviter la « boîte » impersonnelle où l'on a l'illusion d'être son propre locataire.

Et puis quel plaisir neuf et toujours divers que de concevoir et d'exécuter cette chose à la fois si simple et si difficile : une maison en harmonie avec le paysage qui l'environne ! Là, comme partout, la tradition locale guidera sûrement notre goût. Ainsi nous éviterons de bâtir un château Renaissance sur les côtes de la Méditerranée, un chalet suisse ou une maison pompéienne dans les plaines de la Normandie. La tradition architecturale rustique, oubliée depuis que les provinces ont perdu leurs caractères distinctifs, nous la retrouverons dans les maisons du XVIIIe siècle encore debout. Nous y pourrons voir quelle simplicité cossue, quelle entente des conditions générales de la vie à la campagne et des conditions de climat et même de paysage particulières à chaque région, font des constructions de cette époque des modèles qu'il est impossible de méconnaître. A considérer de tels exemples, nous prendrons en dégoût toute la décoration misérablement somptueuse de nos braves artistes contemporains. Le simple balcon de fer forgé, légèrement ventru, les mascarons ou les guirlandes piquant d'une fantaisie discrète et toujours neuve le sommet des portes et des fenêtres, nous éloigneront à jamais des vitraux, des tourelles, des perrons à double révolution et des lanternes monumentales, toutes choses plus grotesques encore par leur prétention que l'humble boule de verre ou la triste perspective en ciment. Nous lirons clairement sur les plus modestes maisons de jadis que la beauté naît de la grâce et non de la richesse, de la facilité et non de la complication, de l'adaptation aisée d'une œuvre aux besoins qu'elle doit satisfaire, non des entraves qu'apporte aux fonctions quotidiennes la sotte manie de l'ornementation inutile, laide dès le principe parce qu'elle est illogique.

L'étude attentive d'une architecture périmée ne doit cependant pas nous conduire à l'imiter platement. Restituer de tous points la maison d'un bourgeois de 1750 serait aussi absurde que d'endosser son costume. L'esthétique est un art subtil, tout de spéculations « en profondeur », et qui n'a rien de commun avec l'habileté superficielle du copiste (1). Une théorie esthétique est féconde à l'infini. De ce qu'on recherche ses principes parmi les monuments anciens, il ne s'ensuit pas que les résultats d'une pareille enquête ne puissent être entièrement modernes. Il est donné à tous de copier un style ; la raison d'être des études esthétiques consiste à dégager la philosophie des styles passés au profit d'un style nouveau.

Notre conception du beau ou simplement des commodités de la vie, diffère de celle de nos arrière-parents ; elle diffère aussi de celle de nos contempo-

1 Remarquons en passant que beaucoup de nos architectes et non des moins bons, architectes [illegible] pour les palais n'ont pas encore noirci, se sont résignés souvent à ce dernier rôle.

rains. Au lieu de nous bercer d'un désir vague de campagne et d'herbe verte, tâchons à préciser notre vœu, à le réaliser d'après une conscience approfondie de notre sens de la beauté. Nous aurons alors quelque espoir légitime de bâtir une maison heureuse et divertissante.

Irons-nous habiter le Midi, dresser notre maison rustique au bord de cette mer qui refléta la splendide villa de Tibère et la tour rouge de Sénèque? Qu'une porte blanche sourie comme une bienvenue dans l'ombre transparente des arbres à feuillage noir; qu'une statue, marbre ou plâtre, écarte d'un geste les touffes roses des lauriers et se mire en votre onde,

Bassins dont nul rayon ne heurte le sommeil,
Et qui, songeurs, à l'heure où l'âme s'apprivoise
Avec les hauts pensers que ramène la nuit,
Révélez lentement, comme un œil infini,
La lointaine splendeur d'un ciel bleu de turquoise.

Chaque région de notre pays possède des beautés particulières qui s'accorderont plus ou moins avec notre humeur. A nous tous, il est arrivé de rencontrer, par hasard, en voyageant, la maison bâtie suivant nos vœux, dans l'endroit souhaité. Il faut considérer ces découvertes comme des indications précieuses, analogues aux idées spontanées, aux vers tout faits, que les poètes trouvent tout à coup et qu'ils retiennent pour de futurs poèmes.

Côte à côte avec l'architecte, le tapissier doit être banni de la maison des champs. Les surprenantes créations de ce coûteux artisan sont parfois supportables à la ville, où le factice occupe sans cesse le regard. A la campagne, toute intervention du tapissier est naturellement funeste. Les glands, les passementeries, les placagés, les bronzes, les rideaux à l'italienne, les baldaquins, y paraissent des accessoires de mascarade. Les branches curieuses qui, dès avril, regardent par les fenêtres, semblent rire de cet ingénieux agencement d'horreurs. Il faut ici des carreaux de couleur couverts de tapis orientaux pendant la saison froide, des murs badigeonnés à la colle de couleurs gaies et semés de légers poncis; de larges tables massives, des chaises robustes, de vastes armoires et des cheminées profondes. Ici, pourront être adoptés les meubles les plus beaux de tous, ceux qui, bâtis contre le mur, épousent la forme des chambres et parachèvent gracieusement les grandes lignes de la bâtisse. Bibliothèques, armoires et buffets seront ainsi construits. Enfin, pour réjouir les yeux, comme les fleurs dans les arbres ou sur l'herbe, comme les barques sur la mer et les étoiles au ciel, des poteries, des plats à couleurs vives, des cuivres et des bouquets.

Sur une ligne de la Provence, traversant des paysages d'une beauté et d'une simplicité classiques, le train, qui ne va pas vite, vous donne le temps de considérer une petite maison située à quelques mètres du remblai. Elle est carrée, badigeonnée d'ocre jaune, couverte de tuiles rondes. Sous le toit, tout autour, court une frise bleue à dessins jaunes. Il est impossible à l'homme qui sait entendre le langage des choses, de ne pas fixer son attention sur cette bicoque dont les murs et le toit, « s'enlevant » sur un fond de chênes et de pins, s'harmonisent le plus heureusement du monde par leurs couleurs avec l'obscurité bleue et rousse des arbres. Quelles vies tranquilles et sérieuses s'y cachent? Le seul aspect du logis nous les rend amies... Tant il est vrai que les maisons ont des visages.

Elles ont aussi une âme. L'an dernier, je regardais choir les premières feuilles, encore à moitié vertes, dans cette ville de Loches, doucement souriante et assoupie en sa vallée où l'Indre se traîne, complètement ensevelie sous les arbres. On sent, à parcourir les rues, que cette ville, qui fut toujours un peu campagnarde, vécut plus lentement que nos cités neuves ou renouvelées. Des maisons du XVIe et du XVIIe siècle sont encore debout parmi les jardins, aussi propres, blanches et « vivantes » qu'au temps où leurs premiers habitants en essuyèrent les plâtres.

Au bout de la longue allée qui monte jusqu'au donjon, il est des coins d'habitations et même des échappées de paysage où s'est maintenue la calme noblesse des anciens décors. Les murs sont de belle pierre blanche, si friable que l'ongle suffit à la creuser. Les toits, largement coiffés « d'ardoise fine », luisent sous le tendre ciel tourangeau. Comme un reflet attardé, ces vers peu connus de M. de Bordelon, qui vécut en ce temps-là, reviennent à l'esprit :

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,
Posséder seul, sans bruit, une épouse fidelle...

Tout cela est d'une couleur d'autrefois qui enchante. L'œuvre de Balzac est partout traversée de ces rayons venus de jadis. Des fantômes illustres et familiers hantent ces demeures, ces vergers où une époque disciplinée et consciente de ses destins marqua si fort son empreinte.

La saison était douce à plaisir. Le soleil jaune ne quittait qu'à regret les tourelles, et je songeai : — Si nos maisons nous survivent de quelques siècles, parleront-elles alors à ceux qui les verront un langage aussi précis et pénétrant?

RICHARD CANTINELLI.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 43503. *Le Propriétaire-Gérant :* FÉLIX DUMOULIN.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. FÉLIX DUMOULIN

NUMÉRO 26. 4e SÉRIE. — TOME XIX. 27 JUIN 1903.

LA PROSE, LA POÉSIE ET LES VERS

A l'article de M. Léon Vannoz paru dans nos colonnes sous ce titre : *Prose et Poésie*, M. Sully Prudhomme a bien voulu répondre par la lettre suivante :

Mon cher confrère,

Permettez-moi cette appellation cordiale et familière, car notre bonne volonté de nous comprendre nous rapproche de plus en plus, et peut-être même rien ne nous divise-t-il que le vocabulaire. Ah ! les mots sont traîtres. Assurément ils signifient sans ambiguïté les choses qui se laissent aisément analyser ou celles qu'on peut indiquer par le geste. Leur office est alors irréprochable ; mais quand on les emploie à signifier des choses qu'on ne peut suffisamment ni montrer ni définir, ils sont souvent plus nuisibles qu'utiles à l'accord des esprits.

Tâchons donc, d'abord, de nous passer des vocables *prose, poésie, vers*, et n'en usons qu'au moment précis où nous en aurons tous deux également besoin ; ils ne pourront ainsi donner lieu entre nous à aucun malentendu. C'est la méthode que je me suis imposée dans mon livre *l'Expression dans les Beaux-Arts*. Je me suis bien gardé de débuter par la question : Qu'est-ce que le Beau? J'aurais été dominé d'avance par quelque « *vue fondamentale, héritée des classiques, mes maîtres,* » comme vous vous l'imaginez. J'ai fait, au contraire, table rase et, bien loin de me dire : « *Il y a une esthétique,* » j'ai voulu ignorer s'il y en a une ou plusieurs, ou s'il n'y en a pas ; j'ai procédé comme si ce mot m'était inconnu. En somme j'ai examiné sans parti pris les perceptions sensibles et j'ai attendu patiemment que mon examen en rencontrât dont certains caractères me missent en demeure de leur attribuer une qualification spéciale. Je vous convie à vouloir bien me suivre dans cette voie très sûre.

Les centres conscients, les âmes ne communiquent entre elles que par l'intermédiaire des sens, principalement de l'ouïe et de la vue. Elles se révèlent les unes aux autres ce qu'elles pensent, sentent ou veulent, d'une part au moyen de signes naturels (c'est-à-dire offrant avec les choses signifiées certains caractères communs), tels sont le ton, l'accent de la parole, le jeu de la physionomie et le geste ; d'autre part au moyen de signes établis par convention spontanée ou réfléchie, tels sont le vocabulaire dans les langues (sauf les rares onomatopées) et l'écriture.

Appelons *expressifs* les signes naturels. Les mouvements de l'âme rendent expressifs les mouvements musculaires en leur communiquant leurs propres caractères ; ainsi les émotions font vibrer les cordes vocales à leur unisson et déterminent une mimique animée du visage et des membres. Grâce à un lien profond, toute une part de la vie physiologique est donc employée à l'expression de la vie psychique. Le rapport que révèle cette fonction entre l'âme et le corps est un rapport d'identité fort mystérieux ; je ne prétends pas résoudre ici ce problème. Comme nous ne nous occupons que du langage, nous n'avons affaire qu'à la puissance expressive de la voix dans la parole.

La voix est devenue peu à peu la parole : mais, au moyen de ses seules qualités purement acoustiques (timbre, intensité, hauteur, division périodique, etc.), réduite même au simple cri, elle peut, sans parler,

au sens propre de ce mot, exprimer les émotions fondamentales définies par Spinoza dans son admirable théorie des passions, à savoir la joie et la tristesse. Ses qualités acoustiques la rendent déjà si expressive que, dans le chant, les paroles peuvent, sans inconvénient majeur, être banales et peu distinctes pour l'oreille. Il suffit qu'on en perçoive le sens général, qu'on sache de quels modes de la tristesse ou de la joie il s'agit : amour, haine, désir, espoir, etc. Ainsi l'expression de la voix, indépendamment de toute convention préalable, constitue déjà un langage, mais un langage encore indéterminé ou, du moins, limité à la signification naturelle de choses concrètes, spécialement des émotions; le vocabulaire et la syntaxe, en progressant, confèrent à cet instrument de communication mentale une précision et une portée toujours croissantes.

C'est quand elle énonce des idées abstraites : par exemple, un théorème ou une démonstration mathématiques, c'est alors que le langage accuse une puissance expressive minima. En effet les qualités du son des mots et leur arrangement harmonieux n'entrent pour rien dans la signification des quantités et des figures. Dans ce cas la signification naturelle du discours ne révèle rien du sujet traité et se réduit à révéler, par le mouvement de la phrase, par ce qu'on nomme le *style*, le caractère prompt ou lent de celui qui parle.

Dans le cri, au contraire, et dans le chant, le langage atteint une grande puissance expressive. La signification naturelle s'y complète quand il est la parole distinctement chantée et il se précise alors au plus haut degré. Alors, en effet, l'émotion exprimée est spécifiée par la phrase grammaticale, c'est-à-dire par le sens conventionnel des mots et leur arrangement, par tout le système des signes verbaux; l'émotion est ainsi définie par les circonstances qui la font naître, par le jugement qui la provoque chez celui qui l'éprouve, bref par sa cause même. La mission véritable, propre de la musique, n'est d'ailleurs pas d'introduire l'auditeur dans un monde nettement déterminé comme notre milieu social. Loin de là! aussi les opéras, les romances et, en général, les compositions dramatiques ne représentent-elles pas, selon moi, l'œuvre essentielle de cet art. Je lui assigne, au contraire, pour but de nous faire entrevoir, pressentir un monde inaccessible aux prises terrestres, où rien ne trouve de dénomination dans notre vocabulaire usuel. Ce monde est pour nous indéfinissable mais, par contre, l'état d'âme, l'émotion qu'il éveille en nous est d'une précision redoutable, c'est ce qu'on nomme l'*aspiration*. Ah! si je ne vois pas distinctement ce à quoi j'aspire, je ne sens que trop ce que c'est qu'aspirer! Les jugements qui servent à spécifier en nous cette émotion sont faits de nos regrets, des souvenirs que nous ont laissés de rares éclairs de joie et qui, nous permettant de croire le bonheur possible, motivent en nous l'espérance; ces jugements sont aussi tirés, par contraste et réaction, de nos souvenirs douloureux. Sous le charme expressif des sons, notre mémoire s'éveille et notre imagination amorce à ces épaves qui flottent sur notre passé un rêve d'ineffable félicité. A vrai dire je ne suis pas bien sûr que l'imagination inventive rencontre dans les seules archives d'un passé terrestre tous les éléments requis pour construire cet idéal. Qui sondera jamais à fond le principe et l'origine de la conscience humaine, héritée sans interruption de tant d'autres peut-être?

Si, par hasard, le langage constituait un magasin de signes, les uns conventionnels, les autres naturels, qui nous offrît à la fois, dans le vocabulaire et l'arrangement des mots, assez de ressources grammaticales et musicales pour exprimer avec précision, sinon l'objet de l'aspiration, du moins l'aspiration même, il réaliserait pour moi le *poème* par excellence, le plus *beau* poème.

L'espèce humaine aspire au bonheur. L'esthétique a pour objet la forme expressive du bonheur; mais chaque individu diffère des autres et aspire à la pleine satisfaction de sa propre nature, c'est-à-dire à un idéal propre de bonheur que lui fait pressentir une certaine forme idéale, une beauté particulière. Il y a donc, en réalité, autant de beautés diverses, autant d'esthétiques diverses que d'individus différents. Nous sommes d'accord sur ce point. Notre accord laisse d'ailleurs ouverte la question de savoir s'il n'existe pas une échelle des valeurs individuelles, de sorte que les beautés idéales correspondantes se rangeraient par ordre ascendant depuis le degré le plus bas jusqu'au plus élevé où trônerait la beauté par excellence, objet d'une esthétique transcendante.

Quoi qu'il en soit, ce que j'appelle un *poème* est une production littéraire dont la caractéristique est de susciter l'aspiration à quelque degré, directement ou indirectement, même par contraste, et dont la forme est un langage spécial, le langage le plus expressif possible.

Il n'y a pas dans cette définition un seul mot dont l'analyse précédente ne justifie, ne nécessite l'introduction, mais il en reste un à choisir ou à créer pour dénommer ce langage spécial. Le mot *vers* dont on le nomme a malheureusement contracté un sens flottant dont l'indétermination est précisément la cause et l'objet de tous nos débats.

Il est bien probable que je prends le mot *poème* dans une autre acception que vous, et les dictionnaires n'en mentionnent aucune qui en soit l'exact équivalent, mais qu'importe? Je l'ai défini, vous savez ce qu'il signifie pour moi : il ne peut donc

faire naître aucun malentendu entre nous. Appelez *poèmes*, si bon vous semble, indistinctement *L'Iliade*, *Le Lutrin*, *Le Cid*, *L'Avare*, *Les Contes et les Fables de La Fontaine*, *Le Lac*, *Le roi d'Yvetot*, *Les Châtiments*, vous en avez le droit.

Pour nous entendre, il nous suffira de nous rappeler que vous nommez ainsi une œuvre dont le sujet est quelconque, mais la forme le plus expressive possible, tandis que j'appelle ainsi une œuvre définie non pas seulement par sa forme, mais, en outre, par son sujet. Pour le mot *poésie*, au contraire, j'ai lieu de croire que, même avant de le définir, nous plaçons la même chose sous ce vocable pris dans son sens général. Une chanson grivoise est peut-être *une poésie*, mais, à coup sûr, elle n'a de commun avec la poésie que la forme métrique. La poésie, pour vous comme pour moi, exalte l'âme ou la fait rêver. On peut la définir : l'aspiration servie par la forme la plus expressive possible; elle est donc essentielle au poème.

Mais enfin, quelle est cette forme littéraire? Quelles en sont exactement les propriétés acoustiques? Nous savons déjà qu'elle est un signe en partie conventionnel, en partie naturel, où le facteur conventionnel a pour effet d'ajouter de la précision au facteur naturel. Nous en pouvons conclure avec certitude qu'elle est de la musique parlante; que la parole, pour communiquer l'émotion, y bénéficie des ressources expressives de la musique proprement dite. En résumé, la forme poétique est essentiellement la parole la plus musicale possible; l'histoire littéraire en témoigne : le chant et la lyre accompagnaient la diction des poèmes antiques. Les poètes seront d'autant plus favorables à cette définition que le propre de la musique est d'exprimer excellemment l'aspiration, et que c'est le propre de la poésie même. Remarquons tout de suite que l'histoire atteste aussi l'abolition progressive de la musique instrumentale adjointe au poème, et même du chant. La cause en est sans doute dans la prédominance tyrannique, trop absorbante, du charme inhérent à la gamme, à la différence de hauteur des notes et à leur combinaison, charme qui soustrait à l'attention l'intelligence des paroles.

De l'association de la musique à la parole dans le poème il ne demeure aujourd'hui que l'élément chronique. Il n'en reste que l'importance et la répartition des durées, c'est-à-dire l'insistance plus ou moins prolongée ou le passage rapide et léger de la voix sur les syllabes, et la division de la phrase par des temps d'appui ou d'arrêt, en deux mots : l'*accent* et le *rythme*. Le rythme! Nous voilà donc arrivés, non sans maintes précautions, par une voie que j'ai déblayée de mon mieux, au point le plus litigieux de notre querelle. Vous allez voir, mon cher confrère, tout l'esprit de conciliation que j'y apporte sans rien sacrifier de ma passion pour l'exactitude des termes.

Ce qu'exprime le langage poétique par le rythme des sons est un mouvement de la vie psychique, ce que vous appelez « *le grand rythme de la vie, essentiel, identique à la vie même* ». Vous vous bornez à en affirmer l'existence sans dire en quoi il consiste. Vous l'expliquerez sans doute un jour dans quelque ouvrage; jusque-là vous vous donnez sur moi un immense avantage dans notre discussion en soustrayant votre pensée à mon entendement. N'en abusez pas, je vous en prie, car il vous est d'autant plus facile de refuser à la poétique dont je suis partisan le pouvoir d'exprimer le grand rythme propre à la vie des poètes futurs, que vous ne spécifiez pas ce problématique mouvement de l'âme et n'en pouvez montrer aucune expression réalisée. Quant aux réformateurs présents, il vous faut bien avouer leur indigence de pensée ou leur insuffisance d'art, ou peut-être les deux ensemble, car le public des belles-lettres est si friand de nouveauté que, si ces poètes avaient eu quelque inspiration remarquable à lui révéler, il n'aurait pas remarqué uniquement l'étrangeté de leur langage et les aurait acclamés.

Je n'essaierai donc pas d'éclaircir ce que vous appelez *le grand rythme de la vie*, je craindrais de me fourvoyer et de ne pas rencontrer votre pensée. Je ne me suis fait une idée claire que du rythme des sons, et j'ai tenté de le définir dans mon *Testament poétique*. Je ne dispose pas ici d'assez de place pour reproduire le chapitre que j'y ai consacré. Je me borne à en utiliser quelques passages. « Le rythme du langage est le lien chronique des temps d'arrêt de la voix sur les syllabes fortes, lien qui consiste dans un rapport tel entre les intervalles de ces temps que chacun de ceux-ci soit attendu de l'oreille et en satisfasse l'attente. » — « On ne peut ni supprimer le rythme du langage ni en régulariser exactement les périodes. » J'explique pourquoi, et j'ajoute plus loin : « Nous pouvons définir la régularité du rythme. Elle consiste en ce que la durée de la période qui commence est égale à la durée de la précédente conservée dans la mémoire, ou bien possède avec elle un commun diviseur. »

Le rythme verbal régulier est emprunté à la musique proprement dite et nous amène à constater une distinction capitale dans le langage. Ce qui distingue de tout autre le mode de langage appelé *prose*, M. Jourdain l'a naïvement et admirablement formulé : c'est qu'on en use *sans le savoir*, c'est, chez celui qui parle, la parfaite inconscience de sa manière de parler. Mais s'il s'y glisse une phrase régulièrement rythmée, le charme de ce rythme détonne, rompt l'inconscience et décèle une intrusion spé-

cialement musicale dans la prose. Même un orateur, un écrivain de profession, qui pèsent les mots, ou, au contraire, un illettré malhabile à parler qui les cherche font de la prose sans le savoir, ils ne se disent pas qu'ils en font. En réfléchissant sur les procédés et les ressources du langage spontané, ils en ont sans doute altéré chez eux la spontanéité, mais leur réflexion ne porte nullement sur la caractéristique de ce langage.

Si un poète inaugure une forme littéraire telle que, insinuée dans une page de prose, d'ailleurs excellente, elle n'y détonnerait en rien et semblerait n'en être qu'un fragment à tout lecteur non prévenu, ce poète, bon gré mal gré, a fait œuvre de prosateur. Est-ce à dire que cette forme ne puisse pas être poétique? Certainement elle peut l'être, car il y a de la prose poétique. Une forme est poétique, dès qu'elle emploie les qualités expressives de son harmonie à s'adapter d'une façon adéquate au mouvement de l'âme. Divers facteurs peuvent concourir à l'harmonie du langage; le rythme régulier est le seul d'entre eux qui répugne à la prose. Celle-ci ne comporte que le rythme irrégulier, lequel n'est pas emprunté à l'art musical.

Un vocable spécial manque pour signifier ce genre de prose où l'harmonie expressive est le souci constant et prédominant de l'écrivain. La dénomination de prose poétique est juste, mais elle est en défaveur à cause de l'épithète *prosaïque*, dont le sens paraît identifier la prose à l'absence de poésie, de sorte qu'il semble paradoxal d'allier ces deux choses sans en fausser la nature. C'est un préjugé regrettable.

Outre la prose et la prose poétique, il existe un troisième mode de langage, très ancien et très accrédité, précisément celui qui intercale l'harmonie, déjà fort riche, de la seconde dans celle du rythme régulier, et y joint les agréables consonances de la rime. Le rythme régulier étant essentiel à ce mode de langage, le distingue de toute prose par définition même. C'est le vers. Compromettre, si peu que ce soit, la régularité du rythme dans le vers, c'est donc le rapprocher de la prose; mais si cette infraction le rapproche de la prose poétique, il n'est pas impossible que la forme, en cessant d'être un vers, y gagne en puissance expressive, car le rythme irrégulier, sur les lèvres d'un grand orateur, par exemple, en tant que mouvement adéquat à celui de l'âme, exprime l'émotion avec une fidélité sans rivale. Victor Hugo le sentait bien : le balancier monotone ou, si vous le voulez, la balançoire des hémistiches, loin de rendre les battements précipités, les bonds de son cœur dans le drame, ou l'incessante variété du ton appropriée à celle des objets et des impressions dans la poésie descriptive ou narrative, lui semblait avec raison trahir plutôt que traduire ses inspirations. Il tenta de réformer le vers, il ne fit que le déformer, je veux dire en altérer l'essence, mais au profit, souvent considérable, du langage poétique. Il a, dans beaucoup de ses innombrables vers, atteint l'extrême limite où demeure perceptible l'accent séparatif des hémistiches, et semble l'avoir outrepassée dans quelques autres. Dans ceux-ci, en réalité, il ne versifie plus; peut-être fait-il mieux que versifier. Dans le rigide cadre du rythme régulier, les accents supplémentaires, ajoutés à ceux qui en jalonnent les périodes, modifient à l'infini l'harmonie totale du membre de phrase qu'il divise. Ces modifications enrichissent singulièrement la cadence musicale du rythme et il le faut bien, car cette cadence, au fond, se borne à battre la mesure; elle est une caresse à l'oreille, mais elle n'est par elle-même que très vaguement expressive. Dans l'alexandrin, par exemple, le rythme n'est susceptible que de deux modes différents, le mode traditionnel, habituel, qui divise par moitié le nombre des syllabes et le mode ternaire, récemment mis en relief, qui le divise par tiers. C'est donc à ces deux moules, sans plus, que doivent s'adapter les inspirations les plus diverses : celle d'un Corneille comme celle d'un La Fontaine, celle d'un Musset comme celle d'un Béranger. Qu'il soit tragique ou élégiaque, grave ou enjoué, qu'il soit sublime ou familier (ou même plat), l'alexandrin conserve immuable son rythme.

Le nombre maximum de syllabes constitutives du vers a été fixé à douze au plus, par l'expérience de la mémoire des sons; le nombre des divers rythmes réguliers qui leur sont applicables est, par suite, fort restreint. Aussi n'y a-t-il nulle chance pour qu'il en reste d'autres à découvrir après plusieurs siècles de recherches; Hugo lui-même n'a découvert aucun nouveau rythme régulier. La composition des strophes ne comporte pas davantage un nombre indéfini d'essais, parce que la mémoire des vers qui y concourent ne saurait être plus longue que la mémoire assez courte des syllabes. Malgré ces réserves touchant les ressources offertes à l'expression par le rythme régulier, il n'en demeure pas moins un si prestigieux accompagnateur du concert des syllabes asservies à sa loi, il est même un chef d'orchestre si entraînant, que la récitation bien scandée d'un poème est un enchantement *sui generis* sans équivalent.

Ce charme ensorceleur, à l'état pur dans les poèmes de Racine et de Lamartine, est-il supérieur à la magie insinuante ou impérieuse de la grande éloquence, sur les lèvres d'un Mirabeau ou d'un Berryer? je n'oserais l'affirmer. Je ne comparerai même pas ces deux puissances du verbe humain. Mais je conçois un langage tout nouveau qui participerait à la

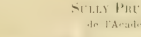
fois de l'une et de l'autre, qui réunirait toutes les ressources de l'expression verbale, où le rythme régulier alternerait avec l'irrégulier pour servir uniquement les plus hautes aspirations comme aussi les plus fines délicatesses du cœur chez le poète présent. Son œuvre serait à coup sûr un poème; seulement la versification n'en défraierait pas seule la technique. Toute espèce de forme harmonieuse y serait admise. Ce langage pourrait s'appeler proprement le *verbe euphonique* ou simplement l'*euphonie*. Ah! certes, vous auriez chance d'y trouver de quoi exprimer *le grand rythme vital*, quel que soit pour vous le sens de ces deux mots accouplés, car toute la vie physiologique de l'appareil vocal et de l'ouïe serait utilisée à rendre la vie psychique, à fournir de signes naturels les faits de conscience. Aussitôt tomberaient nos discordes. J'applaudirais aux poèmes euphoniques et vous ne les appelleriez plus des poèmes en vers; ce seraient seulement des poèmes où les vers auraient droit de cité sans nécessaire prépondérance.

Je doute, hélas! que vous acceptiez ces propositions de paix : vous ne sacrifierez pas volontiers l'antique prestige du vers, malgré ses mésalliances avec les sujets comiques ou graveleux, à la création d'un genre littéraire, hybride en apparence, dont le succès est tout aléatoire. Vous continuerez, je le crains, à nommer *vers* certaines formes rares de la prose, et j'aurai prêché dans le désert.

Malgré tout, l'échange de nos idées n'aura pas été stérile : nous aurons réfléchi plus profondément sur l'art des vers. Nous y aurons acquis plus de prudence dans nos affirmations, plus d'ouverture et de tolérance dans nos critiques.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments tout sympathiques et dévoués.

SULLY PRUDHOMME,
de l'Académie française.



GŒTHE ET L'IDÉE DE LIBERTÉ

Pendant cent ans, à peu près depuis la fin de la guerre de Trente ans jusqu'à la naissance de Gœthe (de 1648 à 1749), l'état intellectuel et politique de l'Allemagne dévastée avait été des plus sombres. Les exploits de Frédéric le Grand furent les avant-coureurs d'une vie nouvelle. Et les plus grands éveilleurs de pensée qui surgissaient, Winckelmann, Hamann, Herder furent des Prussiens; Klopstock et Lessing avaient de nombreuses affinités avec la Prusse.

Tandis que Klopstock s'adressait à la vie sentimentale des Allemands et qu'il éveillait le sens du sublime, Lessing délivrait l'idée religieuse du poids des dogmes et la poésie de l'assujettissement aux règles. Il était surtout une intelligence claire et lumineuse, l'esprit du XVIIIe siècle sur le sol de l'Allemagne, de même que Voltaire était l'expression la plus parfaite de ce siècle en France, Pope en Angleterre. Éclairer les esprits était son constant effort, Rien dans son être ne dépassait les limites de son siècle.

Mais la jeunesse aspirait à un remaniement général des esprits et par là à une émancipation plus large. Dans l'Allemagne vieillie, morcelée et mal gouvernée, la jeunesse se sentait elle-même ligottée, guindée et affublée d'habits d'apparat. Elle avait aux mains les menottes de fer de la contrainte sociale, et sur ces fers les manchettes de dentelle du beau monde; sur la tête une perruque; au-dessus des têtes planaient la rigueur religieuse et l'omnipotence princière. Au visage une mode tyrannique lui mettait sa poudre et son fard. Des bas de soie aux jambes, le chapeau sous le bras, l'inutile épée de parade au côté — et le jeune homme Rococo, habitué aux courbettes et aux belles manières, était accompli.

Son cœur battait pour autre chose que pour une sèche vulgarisation; il désirait avec une violence impétueuse une révolution, non dans le monde extérieur, où il se sentait impuissant, mais dans le monde intérieur, où il se sentait souverain. La lumière et la clarté ne lui suffisaient pas; il aspirait au mystérieux, d'où surgissait le palpable.

Moins il avait d'importance comme homme isolé dans la société et l'État, où il n'était qu'un chiffre, un contribuable, un sujet obéissant, plus il se félicitait d'être une part de l'infiniment grand, une étincelle vivante de la flamme infinie et comme citoyen de la terre apparenté à l'esprit de la terre.

L'individu avait quelque chose de divin en lui : son génie. Ce génie réclamait l'affranchissement de tout dogme dans la vie, dans l'art et dans la science aussi bien que dans la religion. Tout ce que les hommes au cours des siècles avaient accumulé d'entraves à la liberté individuelle était le produit de l'arbitraire et de l'injustice. L'essentiel, c'était de se conformer à son génie propre et non d'obéir à une loi extérieure. Hors du génie individuel le divin se révélait dans la nature; il importait donc d'écouter la voix de la nature. Tout culte avait pour objet la nature.

La vraie poésie, le point culminant de la vie, n'était pas l'art oratoire, fidèle aux règles importées de la France de Louis XIV; elle avait été créée par de grands solitaires c'est-à-dire Homère, Ossian, Shakespeare (dont deux étaient à vrai dire légendaires). Elle se trouvait dans les grands recueils de

poésie primitive comme la Bible, puis dans les chansons populaires de toutes les nations. C'est guidé par cette conviction que Gœthe encore tout jeune se met à collectionner des chansons populaires en Alsace. Herder fut l'homme qui, sous l'influence de Rousseau et de Hamann, proclama ces doctrines, et la jeunesse qui écoutait son évangile, rompit ses menottes, lava la poudre et le fard de son visage, et sentit son âme déborder d'une plénitude de vie humaine et populaire. Elle jeta ses perruques vers le mur et mit sur sa tête la couronne de l'individualité souveraine. Elle lança loin la flamberge de gala qui désignait l'homme du monde, et brandit dans sa main le sceptre du génie primitif. Cela se passait avec une violence impétueuse et de là le nom de l'époque (*Sturm und Drang*).

D'un chevalier pillard du temps de la Réforme nommé Gottfried ou Götz de Berlichingen, Gœthe fit tout jeune l'être original qui obéit à son génie malgré toutes ces lois, qui ne sont que l'injustice codifiée. Il est l'homme, haï des princes, aimé des opprimés; la saine force naturelle, dont la fonction est de combattre pour la liberté. Donc tous les désirs naturels se lèvent près de lui et s'accrochent à lui. Voilà pourquoi le frère Martin l'adore. Luther est visé. Très significatif est le propos que Luther lui adresse : Pauvreté, chasteté, obéissance, trois vœux, dont chacun paraît à la nature le plus insupportable; combien ne sont-ils pas plus insupportables tous ensemble!

Le Götz historique fut sanguinaire et avide ; vieux il devenait très dévot et ne voyait continuellement que le curé de son village, dans les bras duquel il mourut.

Chez Gœthe il meurt avec ces paroles sur les lèvres : — Ma pauvre femme! Je te laisse dans un monde misérable. A présent viennent les temps de l'imposture. L'imposture seule a obtenu la liberté. Les faibles gouverneront par la ruse, et le brave tombera dans les filets que la lâcheté lui tendra, — ô air céleste! Liberté! Liberté!

ÉLISABETH. — La liberté n'est que chez soi. Le monde est une prison.

MARIE. — Noble cœur, malheur au siècle qui te repoussait!

LERSE. — Malheur à la postérité qui te méconnaîtra!

Au commencement du XVIe siècle Götz a l'idéal de bonheur et de paix générale de la fin du XVIIIe siècle. Il s'étonne de l'aveuglement des princes et des grands. Quand, à la fin du troisième acte, tous ont crié : Vive la liberté! il indique l'état bienheureux auquel on parviendra quand les princes comprendront enfin le bonheur de répandre les bénédictions de la paix autour d'eux et préféreront des champs bien cultivés à leurs jardins raides aux arbres taillés (les jardins de Le Nôtre). On ne montera plus à cheval que pour tuer des loups ou pour apporter, à son voisin derrière la charrue, un cerf rôti.

Ainsi parlaient à l'époque de Gœthe les avocats du bien public et de la paix universelle. Et en poursuivant ces fins, Götz, le chevalier pillard, forme un contraste fort prononcé avec toute la société légitime de son temps, qui n'est que de l'abjection organisée. Voilà pourquoi il s'écrie au quatrième acte : — Vous m'appelez brigand! Plût donc à Dieu que vos descendants soient pillés et déplumés par des coquins bourgeoisement honnêtes, par des voleurs affables et des criminels privilégiés!

Il faut aller jusqu'aux *Brigands* de Schiller pour retrouver ce langage. Götz représente la nature et le génie personnel; la société n'est que contrainte et fourberie sous la protection des lois.

L'amour de la liberté et le sentiment national paraissent simultanément chez le jeune Gœthe. Qu'on se souvienne de son *Hymne en prose* à Erwin de Steinbach, le constructeur de la cathédrale de Strasbourg. Il dit là : « Ceci est de l'architecture allemande. L'Italien n'a pas d'architecture à lui, bien moins le Français. » Il ignorait alors les origines françaises de l'art gothique. Mais le Teutonisme chez lui ne fut que contagion de Herder. L'amour de la liberté a chez lui des racines autrement profondes que l'enthousiasme teutonique qui si vite disparut. Cela se voit dans les articles de journal qu'il écrivit tout jeune dans *Frankfurter Gelehrte Anzeigen*.

Un poète patriotique, Sonnenfels, avait publié en 1771 une brochure sur l'amour de la liberté.

Gœthe proteste contre ses plaintes : Nous autres, Allemands, nous n'avons aucune patrie, nul patriotisme, etc. : « Si nous avons une place paisible dans le monde, un champ qui nous nourrit, une maison qui nous couvre, — c'est cela toute la patrie dont nous avons besoin. Dieu nous préserve du patriotisme romain! C'est un sentiment, que nous ne pourrons ni ne voulons avoir. Ce n'est pas le sol, mais l'histoire d'un peuple qui en fait une nation. »

Dans d'autres articles, l'enthousiasme de la liberté (même purement politique) se montre sans voiles. Dans un article sur les Discours politiques et moraux de Basedow, le jeune auteur se caractérise ainsi : « Nous, pour lesquels le nom de la liberté politique a un son si doux. » Dans cette ligne se révèle un amour de la liberté qui, sans être révolutionnaire, excuse la tendance libérale quand elle devient révolutionnaire comme chez Götz.

Parmi les poèmes de Gœthe il y en a un qui de la manière la plus expressive décrit ses rapports avec Charles-Auguste à Weimar et qui explique le premier changement dans le courant de ses pensées

quant à l'idée de la liberté. C'est le poème *Ilmenau*, écrit pour le 3 septembre 1783, jour de naissance du duc.

Lorsque le jeune prince fit la connaissance de Gœthe, c'était surtout la soif de liberté qui l'attirait vers lui. Il avait eu successivement une mère, des maîtres, des ministres, auxquels il devait des égards; il avait toujours été sous tutelle et venait d'épouser une femme qui n'était pas à son gré. La nature libre et franche de Gœthe l'impressionna fortement. Ses discours qui étincelaient de fantaisie le ravissaient. Avec cet ami il voulait jouir de la liberté enfin conquise.

Gœthe fit tout pour garder l'amitié de Charles-Auguste pour lui. Il se distingua comme le cavalier le plus hardi, le plus alerte des patineurs, comme un gai valseur, un bretteur invincible, un infatigable compagnon.

Cependant la grandeur et la profondeur de sa nature lui firent vite discerner que sa véritable vocation était celle d'un Mentor. Il voulait faire de Charles-Auguste un prince, si possible un grand homme. Et afin de pouvoir le dominer, il fallait d'abord savoir se dominer soi-même; car Gœthe était possédé par son propre démon; il ne parvenait pas toujours à s'en rendre maître.

Le poème d'*Ilmenau* qui date de cette première époque dépeint un bivouac durant la chasse. La contrée était l'objet des préoccupations particulières de Gœthe. La population avait été ruinée; les mines d'Ilmenau étaient depuis longtemps détruites. Gœthe fit tout réparer, et dès 1784 les travaux furent repris.

Il dépeint un campement nocturne, composé de la société des jeunes gens de la cour. Le duc dort dans la chaumière, et tout le monde chuchote pour ne pas troubler son repos. Gœthe, avec une courageuse franchise, énumère les défauts du duc et les soucis que causent ses débordements. Il songe quelle est la part apportée par lui à la sauvagerie et au libertinage de son duc :

« J'apportais du feu pur de l'autel; mais ce que j'ai allumé ici n'est pas de feu pur. La tempête augmente la flamme et le danger. Je ne vacille pas; je me condamne. Imprudent, je chantais le courage et la liberté sans contrainte. Maintenant je me sens innocent et puni, coupable et favorisé. »

A la fin du poème, Gœthe exprime sa joie de voir Charles-Auguste se développer toujours de plus en plus vaillamment et, par la compréhension de sa situation, limiter sa liberté : « De plus en plus tu as restreint la pleine liberté de ton âme. Celui qui ne vit que pour soi-même peut s'accorder la satisfaction de maint souhait. Celui qui doit conduire les autres doit savoir se passer de beaucoup. »

L'empire sur soi-même que Gœthe avait imposé à son duc, il s'en était fait une loi depuis longtemps. Cette capacité de canaliser ses passions forme une partie de son développement.

Tous les hommes subissent un certain développement à la suite des années qui les changent et les transforment. Mais la transformation de la plupart rappelle celle que subissent les porcs dans les abattoirs de Chicago. Ils entrent joyeux et grognant d'un côté du bâtiment, pour reparaître après quelque temps du côté opposé sous forme de jambons ou de saucissons utiles.

La transformation extérieure de Gœthe est frappante. L'adolescent au cœur ouvert qui donnait le nom de frère à tous ses camarades et qui était abordable pour tous, une fois devenu homme se montre aussi froid qu'il avait été chaleureux et aussi renfermé qu'il avait été franc.

Les relations avec un duc qui, devenant son bienfaiteur intelligent, le mettait à la tête d'un gouvernement et lui permettait de répandre autour de soi du bonheur humain, durent inévitablement influencer la soif de liberté du jeune Gœthe.

Dans *le Tasse* la princesse donne au poète le conseil de se fier à son frère. La réponse du Tasse vint du cœur même de Gœthe : — Il est mon prince, mais ne crois pas que le sauvage désir de la liberté me gonfle la poitrine. L'homme n'est pas né pour la liberté. Pour l'homme noble il n'y a pas un bonheur plus haut que celui d'obéir à un prince vénéré.

Gœthe débuta par une indignation juvénile et révolutionnaire contre la noblesse et les princes. A peine venait-il de s'élever au-dessus de la bourgeoisie, la caste alors si bornée et si impuissante, dans laquelle il était né, qu'il trouva auprès d'un jeune prince une position et un cercle d'activité, et apprit quel rôle utile peut être tenu en haut, lorsque c'est le plus capable et le plus intelligent qui tient la barre.

Puis sa vie d'écrivain lui avait enseigné ce que vaut le jugement de la masse; il apprit à connaître l'envie et les préventions de la foule humaine, constata que l'opinion de la majorité est le plus souvent une bêtise ou une brutalité, et fut enfin convaincu que les exigences de la masse se réduisent à manger, à boire et à dormir.

La Révolution française est en pleine explosion. Elle est inaugurée par les présomptueuses paroles de Sieyès sur le Tiers Etat. Gœthe prévoit ce que l'on peut attendre de la direction de la bourgeoisie... Cette époque lui donne l'impression que le temps est venu pour tous ceux qui spéculent sur les préjugés du peuple, qu'ils pensent mener par le nez. La prêtraille avait préparé les esprits à croire à tout, au plus invraisemblable avec le plus de ferveur, et à rendre le plus humble hommage aux avocats de l'absurde.

Les œuvres de Gœthe prouvent à quel point il s'intéressa à la vie de Cagliostro et à la manière dont s'accomplissaient les triomphes de cet aventurier mystificateur, le plus effronté des temps modernes.

Quand le procès du Collier, l'avant-coureur immédiat de la Révolution française, éveille la méfiance de la foule, ébranle le trône et découvre la frivolité scélérate de la haute société, Gœthe combine ses impressions du procès avec ses impressions de Cagliostro, et il écrit le Grand-Cophte. Voilà pourquoi, lorsque éclata la Révolution, Gœthe n'éprouva aucune joie libératrice. Il la comprenait étroitement, mesquinement, ne l'estimant que comme explosion d'envie, et d'ambition de commander. Dans sa mauvaise pièce le *Bürgergeneral* tout se réduit à cela. Le grand souffle universel ne l'effleure pas.

Il n'avait le sens du sublime et du grand qu'en le rencontrant dans des formes personnelles. Il appréciait la Renaissance dans Götz et dans Egmont, dans Michel-Ange et dans Cellini, dont il traduisit l'autobiographie, et il était sensible à la grandeur de la Révolution dans Napoléon qui l'achevait et l'étouffait. Mais il ne percevait le grand que comme organisme.

La grandeur des forces élémentaires le laissa insensible. La Révolution, c'était pour lui l'inorganique, le désordre, en outre un arrêt de l'évolution. En 89, à l'âge de quarante ans, il aimait plus que jamais l'évolution et l'ordre, et l'ordre fut pour lui notamment ce que nous appelions composition.

Cela peut paraître surprenant étant donné que quelques-uns des grands ouvrages de Gœthe (la seconde partie de *Wilhelm Meister*, le *Second Faust*) sont faiblement composés. Mais il avait le coup d'œil le plus étonnant pour la composition, surtout dans la nature et les arts plastiques. Un exemple avant tout est son article sur *la Cène* de Léonard. Celui qui l'a lu ne pourra jamais plus regarder la fresque sans se souvenir de cette étude. Le tableau se divisera à tout jamais pour lui en groupes de trois personnes, comme Gœthe les a indiqués.

Vis-à-vis de la nature il donnait une preuve de ce sens si rare et si ingénieux par sa découverte des grandes lois de la composition ; et dans la nature, qui dit composition, dit évolution.

Qu'on se rappelle ses études sur la métamorphose des plantes et sur le système osseux chez l'homme, sa découverte de l'os intermédiaire du crâne, sa fondation de la botanique scientifique comme de l'ostéologie philosophique. Qu'on se rappelle surtout ses combats géologiques pour le Neptunisme contre le Vulcanisme, c'est-à-dire pour la transformation lente et successive de la terre contre la doctrine des bouleversements soudains, des combats qui se continuent jusque dans le *Second Faust*.

En tant que bouleversement soudain de cette espèce, la Révolution lui faisait horreur.

Et Gœthe parvenait à ce changement de courant dans ses idées sur la liberté politique par la transformation que son attitude vis-à-vis de la nature avait subie.

Werther et le *Premier Faust* dissolvaient la nature tout entière dans le sentiment ou l'extase. Le paysage n'est pour le jeune Gœthe qu'un miroir de ses sentiments changeants. S'il est heureux, il se sent comme déifié, entouré de la débordante plénitude des richesses de la nature. Malheureux, il ne voit dans la nature que la force dévorante cachée dans l'Univers, le monstre toujours engloutissant, toujours ruminant.

Werther désire des ailes de cigogne afin de pouvoir s'élever au-dessus de la terre et ainsi sentir un instant l'état bienheureux d'un être divin. Jusqu'à quel point ce sentiment a été personnel pour Gœthe, cela se voit quand l'image de la cigogne volante revient dans le monologue de Faust :

> Esprit sublime ! tu m'as tout donné.

A partir de sa trentième année Gœthe est un spectateur apaisé des grandes scènes de la nature. Dans une lettre à Mme de Stein du 3 octobre 1779, il dit : « Mes yeux et mon âme s'emparaient des objets et comme j'étais pur et comme jamais je n'en faussais l'impression, les objets avaient sur moi l'effet qu'il fallait. » Et il parle avec mépris de l'effort qui prête aux objets quelque chose de nous-même pour nous réjouir ainsi de notre propre création.

Pendant et après le voyage en Italie, l'homme de sentiment disparaît tout entier derrière le naturaliste. Il n'attribue plus à la nature ses propres sentiments. Il étudie le temps qu'il fait, l'ossature des montagnes, les espèces des minéraux, le terrain. Son coup d'œil de génie lui fait faire époque dans deux sciences.

Et nous le voyons ainsi parcourir toutes les phases d'un grand esprit vis-à-vis de la nature : la phase sentimentale, la phase panthéiste, et la phase du coup d'œil scientifique et poétique en même temps.

Sa manière de voir devient toujours plus réaliste. Dans son essai sur le *Granit* il avoue qu'il a été conduit de l'observation du cœur humain (c'est-à-dire de la partie la plus récente, la plus multiple, la plus mobile de la création) jusqu'à l'observation du fils aîné de la nature, le plus ferme, le plus profondément situé et le plus inébranlable, — il veut dire le granit.

Il y a de la poésie dans ce contraste du cœur et du granit et dans l'emploi de ce mot *fils*, là où Gœthe croit s'être désisté de toute poésie.

La réserve personnelle accompagne la réserve scientifique. L'harmonie tranquille devient son idéal.

Il trouve une joie sobre dans les noyaux solides des organismes comme du monde inorganisé, dans l'ossature du corps humain comme dans les montagnes rocheuses de la terre. Il trouve là une analogie avec sa propre consolidation, toujours plus forte.

C'est à cause de cette consolidation que Götz et Werther, qui se brisent contre la société tous les deux, déjà dans sa jeunesse sont si loin derrière lui.

Il a derrière lui l'élément démocratique de Werther, la haine de la société des diplomates. Il a trouvé des cœurs humins a parmi les nobles. — Il n'éprouve plus de joie non plus au franc parler de Götz, aux jurons énergiques, aux grands coups d'épée sur les cuirasses et les casques, à l'ancienne morale luthérienne.

Le prochain héros de la liberté qui surgit dans son imagination, c'est Egmont, le gentilhomme hollandais. La nature noble et fertile d'Egmont, au sang léger, qui se sent élevé au-dessus de la morale bourgeoise, devient sa fatalité. Il est presque passif et pourtant un héros, il est un combattant pour la liberté, non plus, il est vrai, avec les coups formidables d'une poigne de fer; mais « il marche d'un pas libre comme si le monde lui appartenait ». Sa conception de la liberté est moins étroite que celle de Götz. Sa liaison libre avec Claire en fait partie. Il s'est affranchi des liens du mariage. Et jamais l'amour enthousiaste n'a été peint comme en elle; elle est immortelle comme la *Joconde* et la *Madone Sixtine*. Elle ne compte pas beaucoup dans la vie d'Egmont, il ne pense même pas à elle, quand il prend la résolution de rester à Bruxelles. Mais Gœthe l'a appréciée comme elle le mérite. Malgré les objections de tous ses amis d'alors, y compris Mme de Stein, il l'a changée en déesse de la liberté après sa mort, quand dans le rêve d'Egmont elle lui tend la couronne de lauriers. Voilà pourquoi Egmont en se réveillant peut dire : « Je meurs pour la liberté; j'ai vécu et combattu pour elle, et je me sacrifie à elle dans mes souffrances. »

C'est avec toute cette énergie que s'exprime l'amour de la liberté chez Gœthe immédiatement avant la Révolution. Alors survient une éclipse jusqu'à ce que cet amour obtienne son expression victorieuse et définitive dans les dernières paroles de Faust mourant.

Werther s'était brisé la tête contre le mur du mariage, Egmont s'était tranquillement passé de tout lien social dans ses amours avec Claire. Dans les *Affinités électives*, Gœthe a donné sa critique du mariage en naturaliste.

GEORG. BRANDES.

(*A suivre.*)

DROIT CONJUGAL

Vous rappelez-vous cet article de Veuillot, — il a été recueilli, je crois, dans ses *Çà et là*, qui sont d'une lecture souvent bien amusante, — intitulé : *Des coups de bâton dans le ménage?* Veuillot, qui était pour toutes les traditions et en particulier pour tous les vieux us domestiques, ne recommandait par les coups de bâton maritaux comme signe et manifestation de l'autorité virile, non, il ne les recommandait pas; mais, avec une discrétion aimable et des tempéraments délicats, dont sa plume robuste était très capable, il les indiquait comme une chose, dont, s'il ne fallait pas en abuser, il ne fallait pas non plus, par un excès de scrupule, s'interdire absolument l'usage; comme une chose qui avait, à la rigueur, son bon côté et son aspect salutaire; comme une de ces choses dont le maintien, à la vérité, rappelle la barbarie; mais dont l'abolition aussi indique ce retour à la barbarie qu'on appelle l'extrême civilisation. L'article était, non seulement frappant, comme il va sans dire, mais extrêmement ingénieux, flatteur, chatouillant et, peut-être, un peu trop suggestif. A le lire, la main démangeait un peu; et la mère de famille ne pouvait s'empêcher de dire à son mari apprenant à son fils à écrire : « Oh ! ne lui donne pas l'habitude de faire des bâtons ! »

Les femmes, qui savent rire et sourire, ne se fâchèrent point; mais elles écrivirent à l'auteur : « Monsieur, on voit bien que vous êtes du côté du manche. » Je crois que le bon Veuillot ne fut jamais du côté du manche que dans cette question. Il n'était pas « manchiste, » comme dit Donnay, de son naturel.

Ce qu'il y eut d'intéressant pour l'histoire littéraire, c'est que l'article de Veuillot donna naissance à toute une littérature relative aux coups de bâton. Il y eut un livre sur *Les coups de bâton dans la république des lettres*. Tous les auteurs rossés, depuis Berthelot, bâtonné par Malherbe, jusqu'à Voltaire, prirent place dans ce temple de la gloire.

Il y eut un autre livre ou article, je ne sais plus, non pas sur les auteurs bâtonnés, mais sur les coups de bâton dans les livres, sur l'usage que les auteurs comiques en particulier avaient fait du coup de bâton dans leurs pièces comme moyen dramatique. Au fait, il est difficile de compter combien de fois a retenti sur la première scène du monde le cri : « Un bâton ! Un bâton ! » C'était une tradition glorieuse de l'ancienne Comédie-Française.

Pour en revenir à la bastonnade domestique, c'est un usage ancien, lui aussi, dont Veuillot pleurait la décadence et dont nous avons vu absolument la disparition. Vous entendez dire quelquefois que mon-

sieur un tel a battu sa femme; vous l'entendrez dire avec une indignation dont je ne songe qu'à vous féliciter; mais vous n'avez jamais entendu dire que monsieur un tel ait bâtonné sa femme. Le soufflet a lieu, quelquefois; le coup de poing se produit, quelquefois; le coup de bâton jamais.

C'est depuis qu'on porte toujours une canne que jamais on ne s'en sert. La canne est une compagne; elle n'est pas une arme domestique; on l'emmène prendre l'air avec soi; à la maison on la laisse rêver dans son coin. Elle n'est article que d'exportation. Au foyer elle écoute les discussions conjugales sans y prêter la moindre attention, sans s'attendre à entrer en scène à un moment donné et sans se dire: « Encore quelques répliques et ne manquons pas notre entrée. » Elle reste toujours à la cantonade. Ce fut un personnage glorieux; c'est devenu un simple comparse. Grandeur et décadence. Mélancolie des fins de carrière.

Je remarque que Molière, oui, Molière lui-même, qui a tellement usé, peut-être abusé, du bâton sur la scène, a prévu lui-même cela. Martine, dans *les Femmes savantes*, représente évidemment la pensée de l'auteur et donne *in extenso* la philosophie de la vie conjugale telle que Molière la comprend. Or, — remarquez bien ceci, s'il vous plaît, comme dit le médecin malgré lui; — or elle ne parle point du tout du coup de bâton, pas le moins du monde. Elle parle de soufflets; mais point de bastonnade :

> ... Si j'avais un mari, je le dis,
> Je voudrais qu'il se fît le maître du logis :
> Je ne l'aimerais point s'il faisait le Jocrisse;
> Et, si je contestais contre lui, par caprice,
> Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
> Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

Soufflets, vous entendez bien, et non bâton. Dans Molière cela étonne presque. On admire que Chrysale se contente de répondre : « C'est parler comme il faut. » Avec l'exagération qui est précisément le signe de la faiblesse et qu'il montre plusieurs fois dans le cours de la pièce, on s'attendait que, renchérissant, il ajoutât :

> Des soufflets! c'est bien là le gibier d'un époux!
> Des soufflets! C'est trop mince et trop léger pour vous.
> J'ouvrirais pour si peu la main! A Dieu ne plaise!
> Quelques coups de bâton pour me mettre à mon aise!
> Le bâton! le bâton! c'est l'objet favori
> A calmer une femme et venger un mari.

Mais, point! Molière a prévu la décadence du bâton et son remplacement par le soufflet et peut-être la décadence et la disparition du soufflet lui-même. Il avait beaucoup d'avenir dans l'esprit.

*
* *

Toutefois, comme aussi bien Auguste Comte nous a appris qu'il y a toujours des survivances des religions anciennes dans les religions nouvelles, voici que j'apprends que le coup de bâton vient de reparaître avec éclat dans le monde conjugal et, comme il arrive toujours, avec un nouveau caractère, de nouvelles raisons et de nouvelles théories à l'appui de l'usage. C'est de Dusseldorf que m'en vient la nouvelle et je me ferais conscience de vous en priver. L'histoire a sa saveur et son sens philosophique.

Un officier de réserve était traduit devant un juge de paix de cette ville pour avoir administré à sa femme des coups de bâton dont le nombre est resté le secret de la chronique. Mettons qu'ils fussent peu nombreux ; mettons que ce ne fussent que coups de canne; supposons même que ce ne fussent que coups de cravache; et l'on verra qu'il suffirait pour l'argumentation ingénieuse de l'officier de réserve.

L'officier de réserve, donc — et comment peut-on s'appeler officier de réserve, lorsque — ... mais enfin il y a des hommes sur qui le titre qu'ils portent n'exerce aucune influence... l'officier de réserve comparut devant le magistrat, qui s'essaya à lui faire honte de sa conduite, de cette conduite qu'on appelle en France conduite de Grenoble, sans que je sache très distinctement pourquoi.

L'officier, très calme et même méditatif, et ayant cet air particulier de quelqu'un qui cherche la solution d'un problème, répondit d'abord : « En vérité, monsieur le juge de paix, aussi vrai que vous êtes homme de paix et moi homme de guerre, je crois bien, à mûrement examiner, que je ne pouvais pas faire autrement.

— Comment donc! Voulez-vous dire que vous étiez tellement en colère?...

— Non pas! Je n'étais pas en colère précisément.

— Étiez-vous donc sous le coup d'une crise nerveuse?

— Non pas! Je n'étais point en proie à une crise nerveuse.

— Qu'étiez-vous donc?

— J'étais en uniforme.

— Bon! Vous étiez en uniforme. Qu'a à faire cela à la cause? Si tous les militaires en uniforme...

— J'étais en uniforme et j'étais embarrassé.

— Vous étiez embarrassé de votre uniforme?

— Ce n'est pas cela. Vous me troublez dans mon raisonnement. J'étais en uniforme et j'étais embarrassé du cas qui se présentait. Ma femme m'avait gravement injurié, moi étant en uniforme. Que faire? Si elle avait été la femme d'un autre, j'aurais provoqué le mari. Vous entendez bien, j'aurais provoqué le mari. Mais c'est moi qui étais le mari. Je ne pouvais pas provoquer le mari. Je ne pouvais pas me provoquer moi-même. Que faire? Il fallait bien venger l'honneur outragé de l'uniforme. Alors j'ai

dû me frapper moi-même en la personne de ma femme, qui est au moins la moitié de moi-même. Et l'affront fait à l'uniforme n'est pas demeuré impuni. Il me semble que j'avais raison. Il me semble au moins qu'en conscience et qu'en honneur militaire, je ne pouvais pas faire autrement.

J'ignore quelle fut la réponse du juge de paix. En pays militaire et militariste, le raisonnement de l'homme de guerre dut faire une certaine impression sur l'ouvrier de paix ; mais, quoi qu'il en soit, tel fut le raisonnement de l'homme de guerre.

Je sais bien que c'est un sophisme. Je sais bien ce que la femme de l'officier, si on l'avait convoquée, ce que j'ignore, pouvait répondre : « Monsieur, il est absurde de venger sur la moitié de l'offenseur l'offense que l'on a reçue. C'est sur l'offenseur tout entier qu'il faut se satisfaire. Or, dans ce cas, l'offenseur vous échappait, dites-vous ; à savoir le mari de celle qui offensait votre uniforme vous échappait. Eh bien ! vous n'aviez rien à faire. Où il n'y a rien, l'offensé perd ses droits... Mais bien plutôt ce qu'il faut dire, c'est que le mari de celle qui vous offensait ne vous échappait point du tout. C'était vous. N'êtes-vous point maître de vous? Comme les Japonais déshonorés par une injure sanglante, il fallait vous ouvrir le ventre d'un coup de votre sabre. Moi-même, à la manière antique, je vous aurais tendu la lame réparatrice en vous disant : « *Pæte, non dolet* » ; car après tout, votre honneur est le mien. »

Je ne vois pas trop ce qu'aurait pu répliquer l'officier de réserve. Il avait bien dit tout d'abord : le cas est très embarrassant.

*

Le cas est très embarrassant parce que, — avez-vous remarqué? — le droit conjugal n'est pas du tout fixé, quoi qu'il puisse paraître. Dans toutes les législations, jusqu'à présent, — car nous sommes en train de changer tout cela, peut-être avec raison, du reste ; — dans toutes les législations, l'autorité est donnée au mari ; le mari est le maître. Soit : le droit du mari, c'est d'être le maître. Mais quelle est la sanction de son droit? Les lois sont muettes là-dessus. Comment peut-il, légitimement, punir les mépris que l'on fait de son autorité, les atteintes qu'on porte à son droit? La loi ne dit rien sur ce point. « La femme doit obéissance à son mari. » Soit, mais si elle désobéit, quels sont les moyens permis au mari pour la ramener à l'obéissance? L'a-t-elle dit, la loi? Pas le moins du monde. Le mari a-t-il le droit d'imposer une amende, d'incarcérer, de punir corporellement? On ne le sait point du tout. A-t-il le droit seulement de réprimande ou de protestation, ce qui serait, sans doute, assez indifférent à la récalcitrante? On ne le sait absolument pas. Le silence de la loi est tout à fait embarrassant et fécond en angoisses.

Notez, — cette pensée qui me vient, me fait frémir ; mais ma conscience de jurisconsulte me force à la produire malgré les révoltes de ma sensibilité, — notez que la loi semble, je dis semble, je dis paraît, accorder au mari le droit de vie et de mort!

Mais, évidemment! Raisonnons.

D'une part la loi proclame cette règle : « La femme doit obéissance et fidélité à son mari. » Vous entendez bien : obéissance et fidélité, sans différence de degré, et l'une, ce semble, autant que l'autre, absolument autant que l'autre. Bien. Retenons cela.

Et d'autre part, on le sait trop, et je trouve cela stupide, mais c'est la loi, en cas de flagrant délit d'infidélité, la loi admet le meurtre de la femme par le mari. Eh bien, si l'obéissance et la fidélité sont imposées par la loi à la femme à égal titre, et si l'infidélité en cas de flagrant délit peut être punie de mort par le mari, la désobéissance, en cas de flagrant délit, doit aussi être punie de mort par le mari et la femme peut être légalement tuée par le mari, quand elle est en flagrant délit de désobéissance. — C'est raisonner, cela, ou je ne sais plus ce que c'est que la logique.

Je reconnais que ce n'est pas le cas de l'officier de Dusseldorf, mais « j'élargis la question ». Et du reste il ne faudrait pas grand'chose de plus pour que ce fût le cas de l'officier de Dusseldorf. Il suffirait qu'une première fois il eût dit à sa moitié : « Je vous ordonne de ne jamais m'injurier. » Et dès lors la femme qui l'injuriait était légitimement punie de mort, non comme injurieuse, mais comme désobéissante.

*

Tout cela prouve, à notre honte, à la honte de notre prétendue civilisation, que le droit conjugal n'est pas fixé. Il ne l'est pas le moins du monde. Il est livré à l'arbitraire et c'est pour cela que le ménage lui-même est livré aux disputes. *Lex tradidit mundum conjugalem disputationibus.* Quels sont mes droits sur ma femme ? je n'en sais rien du tout. Elle me doit obéissance, certainement, et respect, je crois ; mais quand elle y manque puis-je la corriger, comment puis-je la corriger, dans quelle mesure puis-je la corriger? C'est ce que personne ne m'a dit ; c'est ce que personne n'a voulu et daigné me dire.

Au fond la loi unit l'homme et la femme qui veulent s'unir ou qui consentent à s'unir ; et leur dit : Débrouillez-vous. C'est un [illegible] D'autant plus que « débrouillez-vous » équivaut assez souvent à : Brouillez-vous. La loi, à proprement parler, pour ce qui est du mariage, se lave les mains. On dirait qu'elle ne veut pas s'entremêler dans le détail

de cette matière épineuse. Il y a pourtant des gens fort honnêtes, et même scrupuleux et délicats, qui voudraient bien savoir jusqu'où va leur droit, ce qui revient presque à vouloir savoir s'ils en ont un.

Les timides s'en tirent, ou plutôt y restent, en n'usant de leurs droits possibles et incertains aucunement. Les autoritaires dépassent — probablement; puisque enfin on ne sait pas — dépassent leur droit, ce qui doit être leur droit; et ils révoltent les âmes sensibles. Les esprits formalistes ou simplement scrupuleux, mais avec ingéniosité, recourent, comme l'officier de Dusseldorf, à des raisonnements curieux et spécieux qui peut-être sont des sophismes; mais on ne saurait leur en vouloir; là où la loi est obscure ou incomplète, la casuistique apparaît et se livre à ses besognes ordinaires.

Je demande un droit conjugal. On me dira qu'il est peut-être un peu tard au moment même où l'on peut prévoir que le mariage, déjà à moitié aboli, va probablement l'être tout à fait. Mais raison de plus. C'est quand les institutions vont disparaître qu'il est temps de les définir, si l'on a, jusque-là, négligé de le faire. Car elles pourraient mourir sans avoir été définies, ce qui leur serait bien désagréable. « Je voudrais bien savoir ce que je suis, avant de mourir », dit en ce moment le mariage. Et c'est précisément ce que l'homme lui-même a toujours dit depuis qu'il existe.

Je réclame un « droit conjugal ». On pourra, pour le dresser, faire appel aux lumières et aux facultés dialectiques, très appréciables, de M. l'officier de réserve de Dusseldorf. Il a certainement l'esprit juridique.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie Française.

LETTRES DE JEUNESSE [1]

VII

M. Jules Vuy, avocat [2].

Amsterdam, le 4 octobre 1856.

Puisque j'ai tant fait jusqu'ici que de te faire repasser ta géographie à ma poursuite, je ne veux pas m'arrêter en si beau chemin et je meublerai ton album d'une date de plus. Me voici en Hollande, au bord du Zuiderzée, et quoique harassé, — car, sorti à neuf heures du matin, je viens seulement de rentrer après neuf heures du soir, — je veux, avant de fermer aux rayons d'un beau clair de lune la toile de mes persiennes et les battants de ma fenêtre ouverte, te dire, ami, un petit bonsoir.

Heim t'aura peut-être fait savoir que j'avais pris ma feuille de route, il y aura demain un mois, le 5 septembre. J'ai descendu l'Elbe, visité Magdebourg et sa cathédrale, Hambourg et son port, longé le Hanovre par terre et par mer jusqu'aux bouches de l'Ems, et pris là, en mer, dans la petite île de Norderney, de sable pur, d'une à deux lieues des côtes de Hanovre et quatre de Hollande, une minuscule saison de bains, de deux semaines à peine, mais fort efficace néanmoins, vu la vivacité de la lame et la salure de la mer du Nord. Le jour anniversaire de ma naissance, le 27 septembre, j'ai pris terre en Hollande, que j'ai descendue du Nord au Sud de l'angle de la province de Groningue, au Dollart, à travers Groningue, la Dreuthe, l'Overyssel, la Gueldre jusqu'à Nymigen, la ville de Charlemagne, sur le bras gauche du Rhin, injustement baptisé du nom de Waal, car, ainsi que tu le sais, le vieux fleuve dédémembré, comme l'empire de Charlemagne, verse dans l'Océan ses ondes généreuses par trois vigoureuses artères qui renient le nom paternel; et la quatrième, seule héritière du nom illustre, filet épuisé qui n'est déjà plus qu'un canal à Utrecht, se divise encore en deux à la sortie de cette ville, pour aller mourir, honteuse et déshonorée comme fossé à peu de distance de Leyden... mélancolique destinée, symbole de bien d'autres. J'ai voulu parcourir ces provinces que les étrangers négligent pour courir à Amsterdam. Je désirais voir des bœufs et des pâturages, les belles Frisonnes, et voyager en barges (bateaux de halage), classique malle-poste d'un pays tissé et treillagé de canaux. Mais le sommeil me gagne. Le carillon du clocher du Palais-Royal vient de *tintinnabuler* l'air de : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière, » pour dix heures et demie. Au revoir. L'air est parfaitement doux; une chuchoterie à demi-voix monte de la mer à mon second étage, le ciel est sans nuage, un matelot qui passe vers le canal voisin roucoule sa chanson de hissement, et un clair de lune tranquille recouvre tout ce paysage nocturne de sa robe d'argent pâle. N'étaient les toits aigus au lieu des lignes horizontales, et les voix molles et traînantes qui agitent l'air de la nuit au lieu du timbre glapissant et accentué des lagunes, il serait facile de se croire à Venise. Avec toutes leurs différences, c'est encore Venise qu'il faut rapprocher d'Amsterdam, et une promenade le long de ces canaux plantés d'arbres avec leur côté d'ombre transparente et leur côté de moelleuse et mate clarté, avec le luxe bigarré de ces maisons inégales, de di-

(1) Voir la *Revue Bleue* des 13 et 20 juin.

(2) Une partie de cette lettre et de celle qui suit a déjà paru autrefois dans la *Semaine littéraire* de Genève. Nous restons fidèles à notre ligne de conduite en la donnant néanmoins.

verses couleurs, aux pignons capricieux, découpées sur le champ bleuâtre du ciel et reflétées sur le miroir sombre du canal, avec la netteté des ombres et le vague mystérieux des faces éclairées, avec les ponts aux voûtes noires, et les églises aux clochers rêveurs, — et je ne sais quoi d'aérien et de furtif, qui ressemble plutôt à un songe qu'à une impression de monde réel. — Je m'en suis saturé pendant deux heures.

Le 6. — Le dimanche d'avant-hier, brillant et magnifique, a été ma journée de promenade; le matin j'ai parcouru les églises que le soir je revis éclairées de la lune à l'extérieur et de lustres à l'intérieur; coups de lumière divers et intéressants à observer; le milieu du jour fut passé au beau jardin zoologique, où la riche faune vivante ne perdait rien à être animée par toute la société en toilette de la capitale, et variée par une très agréable disposition de bassins, bosquets, volières, ménageries pour les bêtes fauves, cages pour les oiseaux de proie, étangs pour les oiseaux aquatiques, etc.; une collection de minéraux, de squelettes et d'histoire naturelle est adjointe à l'établissement. C'est une promenade à la surface du globe qu'une excursion semblable, plaisir des yeux et de l'imagination, aliment de la curiosité et de la pensée. Je me promis bien de consacrer quelque temps par la suite à l'étude des classifications naturelles. J'eus une singulière impression. La longue contemplation de la série animale, de ces formes bizarres, de ces cris agaçants, de ces mouvements, instincts, grimaces discordants, de ces faces où ne respirent que les plus vulgaires penchants, me donna à la longue un malaise véritable, une espèce d'angoisse d'isolement. La face du chien seule a quelque chose de bon et d'humain. Nous sommes au milieu d'un monde ennemi. D'autre part, jamais je ne sentis mieux la convergence de la nature vers l'homme, et la délivrance universelle qui dut suivre ce dernier enfantement. — Le squelette de l'homme me parut lui-même attrayant et consolant. L'angle s'était enfin ouvert, le cerveau développé. J'entrais dans le royaume de l'intelligence. Je me sentais chez moi. — De cette beauté de l'espèce à la beauté de l'individu, il y a néanmoins bien des degrés, et ils ne sont que peu franchis par le *beau* sexe d'Amsterdam. Sur les nombreuses centaines de femmes de toute classe que j'ai vues, quelques-unes à peine montaient jusqu'à l'agrément, peut-être pas une jusqu'à la beauté, même de l'espèce du *joli*. Le soir, je me promenai le long de l'Y, sur la grande digue de l'Ouest; coucher de soleil, lever de lune, arrivée de bateaux à vapeur, cerfs-volants, vaisseaux de port, moulins à vent, en face; à peu de distance la côte de la Nord-Hollande, formant l'autre rive du détroit qui joint le lac salé de Haarlem avec le Zuiderzée. Peut-être désires-tu une vue d'Amsterdam à vol d'oiseau, pour t'orienter. Dans ce cas je vais te servir. Tu sais que dans la physiologie on démontre que les parties solides se modèlent sur les parties molles et celles-ci sur les liquides : pour Amsterdam il en est de même. Le dessin de ses canaux donne la figure de ses rues et la forme de son plan. Je te décris donc d'abord l'Amsterdam liquide. Imagine une patte d'oie énorme à 4 ergots sur laquelle serait tissée une toile d'araignée : voilà Amsterdam. La patte d'oie est la rivière de l'Amstel, dernière des six ramifications du Rhin; entre ses métacarpes sont les rues anciennes, le palais, les plus vieilles églises, et d'autres petits filets parallèles secondaires. Mon petit hôtel est précisément entre les deux du milieu, sur un canal solitaire, qui fait l'axe de la ville. De chez moi un rayon tiré au Nord coupe neuf lignes de canaux concentriques jusqu'aux fortifications, et autant tiré au Sud. La toile, ce sont les canaux concentriques de forme polygonale, avec les rayons intersecteurs disposés en éventail et qui les mettent entre eux en communication. Empâte-moi toutes les mailles de ce réseau presque régulier de maisons et de rues, et embastille le tout d'un cordon de fortifications semblable à ces colliers de dents que portent tous les insulaires de la mer du Sud, et tu auras une idée de l'ensemble. Je dois ajouter que la toile d'araignée n'est pas complète. Traversée par la patte d'oie, elle est à moitié mangée par la mer ou plutôt par l'Y, de sorte qu'il n'en reste qu'une moitié. Cette moitié restante qui forme, prise comme ensemble, une moitié de dodécagone, a pour son diamètre la ligne du port, longue de cinq quarts de lieue. Le port lui-même se compose de trois parties : deux vastes docks, l'un à droite, l'autre à gauche, isolés de la mer par deux longues digues en arcs, pouvant loger chacune 500 vaisseaux, et entre deux un port libre, abrité seulement d'une ligne de pieux. Un système continu d'écluses défend l'intérieur contre les eaux de l'Amstel et celles du Zuiderzée, et ne donne passage qu'à la quantité convenable. Au reste l'équilibre hydraulique est une des merveilles de ce pays unique, dont l'existence même est déjà un tour de force, une pièce jouée par l'homme à la nature.

Devant choisir faute de place, je laisse là les rues, le port, le peuple, la langue, les églises, le mauvais goût des habitants, la laideur du beau sexe, l'absence de petite poste, l'incommodité et la cherté de tout, la grossièreté des aubergistes et aussi les côtés plus flatteurs de probité, propreté, fermeté, etc., et je me restreins à quelques détails sur les musées et l'art. Il y a justement exposition, la comparaison des peintres vivants avec leurs prédécesseurs m'a paru attrayante. (Le 7.) C'est à côté d'un cornet de figues et

d'un verre d'eau, que je reprends pour la troisième et dernière fois cette lettre brisée. La comparaison avec l'Exposition de Berlin qui s'était ouverte deux jours avant mon départ, m'éclairait aussi l'état présent des écoles allemande et néerlandaise. Malheureusement une seule visite dans une forêt de 1700 pièces exposées à Berlin n'est pas suffisante pour asseoir un jugement. Ce qui saute aux yeux seulement, c'est à Amsterdam la prépondérance des marines et l'absence de sculpture et de peinture religieuse; à Berlin la supériorité des paysages, de la peinture d'histoire et de la sculpture. Le salon d'Amsterdam (581 pièces) est extrêmement satisfaisant, et le nombre, quand on considère que sauf quatre ou cinq peintres français, un vénitien, et quelque peu plus de belges, tous sont hollandais, montre une activité artistique considérable dans ce pays de trois millions d'âmes. Le nombre des petites toiles est plus grand qu'ailleurs, mais le nombre des croûtes beaucoup moindre, et les chefs-d'œuvre ne sont pas rares.

Le musée de la ville est essentiel pour l'histoire de la peinture hollandaise; néanmoins Dresde a un choix encore plus précieux des maîtres de ce pays. J'ai renoué avec de vieux amis : les *Van Ostade*, *Teniers*, *Vander Verf*, *Palenburg*, *Terburg*, *Mieris*, *Metzu*, *Dow*, pour le genre, les *Paul Potter*, *Ruysdaël*, *Rembrandt*, *Schalken*, *Breughel*, etc., et fait de nouvelles connaissances : *Van der Helst*, les paysagistes *Robell*, *Both*, *Goyen*, *Cuyp*; les peintres de fruits et fleurs, *Weenix*, *Mignon*, etc., à quoi sert cette nomenclature? L'histoire n'a rien à chercher dans cette collection. Un Rubens et quatre ou cinq de ses élèves, *Crayer*, *Jordaens* sont Belges. Il ne reste donc que l'ignoble *V. Haarlem*, et les magnifiques Rembrandt, Van der Helst et Karel du Jardin. Les deux Rembrandt sont prodigieux, Sa *Ronde de nuit*, que Théoph. Gautier donne pour être de sa vieillesse et qui est de 1642 (trente-deux ans avant sa mort) avec ses 23 figures de grandeur naturelle, lancées à l'avenant, armées chacune au petit bonheur, et cheminant avec un tumulte, une crânerie, une confusion pleines de vie, dans une pénombre profonde, entrecoupée de quelques traits de lumière, tandis que des gamins et des petites filles courent dans les interstices et qu'une forêt de hallebardes s'emmêlent dans les angles. Cette incroyable fantaisie où feutres bossués, chapeaux à plumes, casques et casquettes les plus joyeux du monde, hallebardes, drapeaux, cannes à pommes monstres, où tous les vêtements et les âges s'entrelacent avec un caprice puissant, est une merveille de clair-obscur, peut-être le chef-d'œuvre de Rembrandt. Il faut pourtant achever, non sans peine, et me décider à te serrer enfin la main. Adieu, cher ami; donne de mes nouvelles à ceux qui s'intéressent à un vieux camarade et crois-moi encore et toujours ton tout dévoué et affectionné

H.-F. AMIEL.

VIII

Monsieur Jules Vuy, avocat.

Berlin, vendredi 11 décembre 1846.
Adresse : Jager-strasse, 66, bei Friedemann.

Cher ami,

Il est certes bien tard pour commencer une lettre, onze heures du soir ont déjà sonné, mais je me sens dans une disposition si calme, n'ayant ni sommeil ni fatigue et pénétré du repos qui m'environne, que j'en profite pour t'adresser quelques mots. Il y a un charme indéfinissable à se sentir vivre quand tout repose, on se devient transparent à soi-même, le tumulte de la vie extérieure et de la pensée s'apaise et à travers ses vagues qui s'aplanissent et qui se taisent, on aperçoit transparaître le fond paisible et silencieux du cœur. C'est l'heure du recueillement intérieur, l'heure où l'on se juge et où l'on peut écrire aux amis. Ta lettre d'hier m'adresse un reproche auquel je veux répondre. Tu me menaces de l'Allemagne pour mon style ; mon séjour prolongé te déplaît et t'inquiète. Je te remercie de ton inquiétude. Mais elle repose sur l'idée particulière que tu te fais de ma vocation, idée dont tu n'as jamais dévié, tandis que j'en suis bien loin à cette heure. Tu vois en moi, à tort ou à raison, un candidat à la haute littérature, un futur écrivain, un homme de style, que sais-je, tout ce que tu rêves pour moi de flatteur? tu me gratifies « de verve abondante, de rare imagination » et autres qualités du rôle, et me rappelles vivement à leur culture. Ceci supposé, il est en effet raisonnable de me dégoûter de l'Allemagne. Malheureusement l'hypothèse fondamentale n'est qu'une hypothèse. Je ne suis point venu chercher en Allemagne une culture littéraire, mais scientifique, et je ne sais pas si j'ai l'étoffe en moi d'un écrivain. L'intérêt de mon style (ou de ce que nous appellerons ainsi) m'a en effet infiniment peu préoccupé. J'ai rencontré de bien autres attraits et de bien autres difficultés. J'aurais désiré conquérir la philosophie, mais j'ai manqué d'énergie, de persévérance, et, à l'heure qu'il est, je ne reconnais que des erreurs autour de moi. Je suis quelque peu découragé, il me semble avoir reconnu successivement que je ne suis ni poète, ni philosophe, ni homme d'action. Il ne me reste rien que la médiocrité, et c'est un lot pénible pour mon orgueil. Il est vrai que je me suis laissé écraser par timidité, par admiration respectueuse des autres et manque de confiance en moi. Reconquérir mon in-

dépendance sera pour moi un résultat bien plus précieux de mon départ de l'Allemagne que la restauration de mon pauvre petit talent littéraire. Je commence cet affranchissement cet hiver, mais, je te l'avoue, sans gaieté, n'ayant plus grande foi en mon avenir. Avec la résignation, la vigueur et la gaieté reviendront. Mais pour cette fois, bonne nuit. L'orgueil et la paresse sont deux mauvais conseillers dont je chercherai à mieux me garder dorénavant. Le bonheur, du reste, c'est l'accord avec soi-même ; s'apprécier à sa valeur, est donc, quoi qu'il en coûte au premier moment, un gage du contentement futur.

Samedi, le 12. — Quelques mots aussi ce soir avant de me coucher. Je te donnai hier raison et tort, raison de me rappeler, tort dans le pourquoi du rappel, et t'expliquai fort confusément que je suis peu content de moi, peu édifié de mes progrès et peu rassuré sur mon avenir. Ce résultat assez critique ne te paraîtra pas sans doute payer une aussi longue absence et d'aussi nombreux circuits que ceux que j'ai faits. Tant s'agiter pour arriver là, diras-tu : en vérité, il ne valait pas la peine. Tu pourrais bien avoir raison. Néanmoins, n'étant pas de ceux qui préfèrent l'illusion à la réalité, je ne me croirai pas mal récompensé de mes peines si j'arrive à quelque chose de certain. Comprendre ne vaut pas produire, mais comprendre est encore une jouissance divine, et à supposer que je doive rester réduit à ce rôle, je ne serai pas si malheureux. Je ne donne donc pas la partie perdue. Mécontent, mais non désespéré, je veux essayer de combattre avant de me déclarer vaincu. D'autant plus que c'est peut-être plus ma faute que ma *nature* que j'ai à accuser du résultat dont je me plains, et qu'une faute est réparable. — Autre consolation : le malaise est un signe de la déviation de la nature. Or, cette paresse d'esprit, cette lâcheté de la pensée personnelle est la cause de mon malaise. Elle est donc contre ma vraie nature. Mon malaise doit être ma guérison. C'est ainsi que je veux le voir.

Ce soir, anniversaire non oublié de notre histoire nationale, j'espérais, comme l'année passée, entre Genevois, fêter l'Escalade. Notre petit nombre et quelques malheureuses indispositions ont miné le projet genevois. En remplacement, je me suis adjoint à un projet plus général, au Noël que les Suisses, qui étudient à Berlin, fêteront par un souper et une loterie sous l'Arbre de Noël, le 28 du mois. — La colonie suisse se monte à plus de trente cet hiver : quatre Genevois, quatre Vaudois, six Neuchâtelois; le chiffre particulier des autres cantons m'est inconnu. Du reste, contre mon intention, pour ainsi dire, et faute de temps, j'ai vécu assez isolé les six premières semaines du semestre, n'ayant revu que la moindre part de mes relations, et faisant peu de visites. Les jours sont si courts et passent si vite que je n'ai pas le courage d'aller dissiper mes soirées hors de chez moi, sauf de temps en temps au théâtre. Par exemple, j'ai entendu deux fois Pauline Viardot au Théâtre-Italien. Cette petite moricaude espagnole a le démon de la musique dans le corps. Quelle vigueur, quelle étendue, quelle richesse et quel imprévu ! La voix infatigable comme l'acier parcourt tous les tons du badinage à la passion foudroyante, de la gaîté folâtre aux sombres accents de la vengeance, toujours avec la même science, la même intrépidité de perfection. Maîtresse de son art et ne doutant pas de son instrument, elle se joue des périls avec une joie téméraire ; que la poitrine éclate si elle veut, le problème attaqué sera résolu, et il l'est. C'est un jeu grandiose ; cette liberté rayonnante d'audace vous transporte sur les sommets élevés de l'art, et le cri d'admiration ne peut pas toujours être retenu sur les lèvres. J'ai entendu Mme Viardot dans *la Norma* et dans *Don Pasquale*, dans le serio et le buffo. Je l'ai donc vue sous ses deux faces. — Comparée avec Jenny Lind, elle offre le même contraste que Liszt avec Thalberg ; c'est l'imagination et le sentiment, Hugo et Lamartine, le rouge et le bleu, les deux éternels contrastes. A l'une le feu, l'éclat, la puissance, l'extériorité ; à l'autre l'intimité, l'intériorité, la profondeur. L'une se manifeste, l'autre se recueille. L'une est la réalité passionnée et vivante, l'autre l'idéalité concentrée et sereine. Viardot excite l'admiration, Lind l'émotion. — J'avoue que je préfère l'émotion. Je ne me rappelle pas avoir jamais été plus heureux qu'après une représentation de *Norma* par Lind, il y a deux ans. Je nageais dans une telle béatitude que j'aurais voulu serrer tout le monde dans mes bras et sur mon cœur. Jamais le sacerdoce de l'art ne m'est apparu avec plus de majesté. Je me serais agenouillé si je n'eusse pas été serré dans un parterre d'hommes debout. Cette *Innigkeit* (beau mot allemand) de chaque note, ce timbre où vibre l'âme vous ravit dans une autre sphère. Liszt, comme Viardot, est *admirable*. Je l'ai admiré avec transport, avec rage, à Heidelberg. Mais un accent du cœur va encore plus profond que cette magnificence magique du talent, car la musique est par nature l'art du sentiment. — Adieu, encore ; à demain, la fin.

C'est par un beau et froid dimanche de décembre que j'achève. Je reviens d'une promenade au parc. La nature a toujours quelque chose d'attrayant et de profond, à quelque saison qu'on la surprenne. Son contact, même en hiver, me restaure. La rêverie est douce comme le sommeil et la nature [illegible] c'est à l'infini.

Quant à mes études, après avoir exploité beaucoup l'Université, je travaille à présent plutôt chez me-

A côté de la métaphysique et de l'histoire de la philosophie, je m'occupe avec volupté de linguistique, et je me tiens au courant des travaux du jour au moyen d'un cabinet de lecture, où l'on reçoit cinq cent quatre-vingt-neuf publications périodiques, dont une centaine de journaux en douze langues, et le reste en revues, annales, archives, mémoires de toutes les sociétés et de toutes les branches de sciences, publiées en Europe. C'est notre Société de lecture, mais, je crois, sur un plus grand pied, et ayant les publications *périodiques*, plutôt que les produits de la librairie, pour point de mire. — Cette lettre sera portée par la même voie que tu employas il y a un an pour le même but, mais en sens inverse, par l'avocat Vignier, qui retourne au pays pour le jour de l'an. A cette occasion, tu me permettras de t'envoyer les vœux de circonstance, avec les amitiés de fondation de

Ton affectionné

H.-Fréd. Amiel.

Merci des détails que tu me donnes sur ta vie. Simplifiée, elle n'en vaut pas moins et rentre mieux dans tes goûts. J'ai été surpris de te voir redevenu simple particulier, soldat comme tu dis; mais au fond tu ne pouvais mieux faire. Un membre du conseil législatif se retire avec la légalité. Renvoyé, il ne revient pas. Je comprends cela, quoique au fond de ta pensée tu doives être plutôt pour que contre un état de choses qui sacrifie le canton à la confédération, une république réelle à une république fictive.

H.-F. Amiel.

(*A suivre.*)

LA VIE MENTALE

LE TITRE DE NOTORIÉTÉ

La sortie de prison de deux condamnées célèbres a provoqué dans la presse et dans le public un vif mouvement de curiosité où l'on pouvait discerner quelque sympathie. La première, Gabrielle Fenayrou, bénéficiait de l'impression produite par ses enfants, qui étaient présentés comme des fils pleins d'affection et de dévouement. L'autre, Gabrielle Bompard, a excité à son égard une inclination encore plus accusée et qui a même déconcerté quelque peu. M. Nozière, dans un de ses articles du *Temps*, a narré, sous une forme fantaisiste et agréablement ironique, la rentrée de cette héroïne de causes célèbres qui a joui pendant quelques heures du prestige qui s'attache à Paris à toute personne en vue. Rien ne lui a manqué : ni l'empressement des reporters avides de recueillir de sa bouche quelques impressions personnelles, ni le dîner — un jour de fête — avec des gens connus, dans un restaurant à la mode. On eût dit que cette femme fêtée était quelque artiste mise en vedette par une création originale ou revenant d'une tournée lointaine après un voyage particulièrement heureux.

L'observateur curieux de l'explication des choses avait peine à comprendre comment cette curiosité sympathique pouvait aller si aveuglément à une femme illustrée par un acte monstrueux. C'est que l'horreur du crime était là victorieusement balancée par la jeunesse et la grâce prêtées à cette héroïne, que le public revoit comme si elle se réveillait au lendemain de la condamnation. La légende la représente comme une adolescente perverse, que des médecins et ses défenseurs représentèrent aimablement vicieuse et ignorante du mal, lorsqu'elle passa en riant sa cordelière autour du cou de son protecteur et l'étrangla. C'est dans un fait de ce genre — pour le dire en passant — que l'on peut relever un des nombreux traits de l'inégalité sociale que crée le sexe. Il est évident que la sympathie que cette héroïne a rencontrée a trouvé son complice dans un sentiment bien masculin.

L'instinct maternel ou l'instinct sexuel diminuant l'antipathie des personnages, ceux-là restent investis, aux yeux de la foule, du prestige que leur a donné l'éclat du drame qu'ils ont joué. Ils sont devenus célèbres et ont acquis ainsi le titre de notoriété qui, de plus en plus, tend à devenir la distinction la plus puissante et même unique, qui, s'appliquant à toutes les formes de la célébrité, aux meilleures comme aux pires, confère à toutes les mêmes prérogatives et inspire aux badauds la même dévotion.

* * *

Le titre purement honorifique, tel qu'il est hérité des distinctions nobiliaires de l'ancien régime, a de moins en moins de force à mesure que l'activité d'un pays se dirige dans le sens économique, ainsi que l'a montré Herbert Spencer.

En Amérique, le pays actuellement le plus commerçant du monde, l'Etat ne confère ni décorations ni titres nobiliaires.

En Russie, au contraire, dont l'organisation sociale est surtout militaire et religieuse, les titres nobiliaires ont une grande force. Les fonctions civiles sont assimilées pour les honneurs à la hiérarchie de l'armée. C'est ainsi que l'on peut accéder, en maniant la plume du bureaucrate, jusqu'à la dignité la plus haute, qui n'était primitivement accordée qu'à l'épée d'un capitaine victorieux.

Nous saisissons là un bel exemple de la corrélation qui a toujours existé entre l'état militaire et le titre. Le premier enfante le second et en est sa plus sûre garantie. Le titre, qui fut à l'origine le simple caractère distinctif d'un individu indiquant son origine terrienne ou sa fonction — et dans le dernier cas fut surtout donné aux chefs militaires — est devenu par la suite un signe plus général indiquant une supériorité sociale. Le titre de comte que portaient les lieutenants des premiers rois est devenu plus tard une simple marque de distinction honorifique.

L'histoire nous montre des exemples illustres de cette origine militaire du titre; la France notamment nous en a fourni un cas typique. La Révolution avait aboli tous les titres aristocratiques et les décorations. Mais, entraînée pour sa défense personnelle à des guerres que les militaires rendirent interminables, l'État démocratique fit place, d'abord progressivement et puis par un brusque saut, à un État d'une forte organisation militaire. Aussitôt la floraison des titres repoussa dans ce milieu favorable. Et lorsque Napoléon, pour satisfaire un vif désir de distinctions développé dans ce milieu, voulut créer une décoration absolument générale et applicable aux civils comme aux soldats, il ne trouva rien de mieux que d'organiser cette caste nouvelle dans un cadre, avec une hiérarchie, des préséances et des désignations toutes militaires. Ce fut la Légion d'honneur, qui comprenait quinze cohortes dont chacune avait ses grands officiers, ses commandants (plus tard commandeurs), ses officiers et ses légionnaires. C'est ainsi que, dans un pays d'institution démocratique, la seule distinction officielle, portée par un grand nombre de citoyens appliqués à l'industrie paisible du commerce et de l'industrie, est, par son origine et par ses caractères, une décoration essentiellement militaire. Et ce n'est point sans quelque surprise que l'on peut considérer un liquoriste habile ou un couturier inventif, confondus avec les représentants de la tradition guerrière.

* * *

Si les titres ne sont pas tombés en désuétude dans les pays d'organisation démocratique, c'est qu'ils ont pris une valeur économique qui leur permettait de suivre l'évolution sociale. Une décoration est vivement sollicitée en France, dans toutes les professions commerciales et libérales où les bénéfices croissent avec le prestige. La croix de la Légion d'honneur figurant sur les factures élève considérablement le chiffre d'affaires d'une maison. Son insigne placé à la boutonnière d'un médecin le recommande, à défaut d'autres titres, à l'attention des malades.

Le caractère commercial du titre s'observe en Allemagne, pays d'une organisation fortement militaire, et où, comme on le sait, les titres sont excessivement répandus; témoin cette observation faite par un voyageur et qu'avait reproduite Herbert Spencer, dans ses *Principes de sociologie* : « Dans le Mecklembourg, on a calculé que la noblesse comprend la moitié de la population... Dans une auberge, le maître s'appelait M. le comte, et la maîtresse Mme la comtesse; les jeunes comtes remplissaient les emplois de valet d'écurie, de garçons et de décrotteurs, et les jeunes comtesses étaient cuisinières ou femmes de chambre. On disait que dans un village tous les habitants, à l'exception de quatre, étaient nobles. »

Je ne sais si cette observation pourrait être vérifiée aujourd'hui, mais il paraît que les titres, s'il ne sont pas en Allemagne aussi nombreux que jadis, sont très prisés pour leur valeur économique. C'est ainsi que la veuve d'un officier ou d'un docteur se sert de la qualité de son mari pour attirer comme clients les collègues de ce dernier. Le correspondant berlinois du *Temps* donnait récemment dans ce journal quelques renseignements curieux sur cet usage :

« Une veuve d'officier qui tient une table d'hôte, s'empressera de se parer de son titre comme honorable recommandation. La veuve d'un pasteur ou d'un docteur fait de même. Au surplus, le fait qu'une pension (c'est le nom allemand d'hôtel garni avec table d'hôte) est tenue par une *Frau Lieutenant* ou *Frau Pastor*, offre une certaine garantie de discrétion, de bonne tenue et d'antisémitisme. Il est donc admis que le titre du mari défunt soit exploité commercialement en tout honneur. Cela attire les officiers; ils se retrouvent en pays de connaissance chez la veuve d'un militaire. » On saisit là, sur le vif, la transformation d'un titre qui, après avoir été distinctif chez le mari d'une fonction ou d'une qualité, est transmis à ses héritiers avec un caractère utilitaire et commercial.

Peu à peu le titre est devenu un symbole de supériorité intellectuelle et morale. Jusqu'alors aimé pour les avantages sociaux et mondains qu'il conférait, il est maintenant recherché pour sa valeur économique. Or comme son effet est de signaler un individu aux yeux des autres et d'établir ainsi une distinction qui constitue un avantage dans la lutte pour la vie, il a paru peu à peu plus simple et plus efficace de rechercher l'objet plutôt que le symbole, la notoriété plutôt que le titre. Et de la sorte s'est peu à peu constituée la valeur de la notoriété qui est devenue le véritable titre moderne.

La presse est la grande dispensatrice de ce titre, qu'elle est la première à vénérer. C'est qu'il lui per-

met de distraire ses lecteurs; elle retire ainsi l'intérêt du capital qu'elle a constitué. Comme les souverains fabriquent des titres de noblesse, la presse crée des titres de notoriété pour élever la valeur des objets qu'elle offre au public; en retour elle les considère en raison des bénéfices qu'elle en retire. La notion du bénéfice professionnel devenant prépondérante, toutes les notoriétés, les plus justifiées comme les plus discutables, les plus morales comme les plus infamantes, tendent à devenir pour elle des matières indifférentes, dont la commune mesure est représentée par l'intérêt qu'elles peuvent éveiller dans l'esprit des lecteurs.

***

Le titre moderne de la notoriété, qui a succédé aux titres nobiliaires, est d'autant plus estimé que le milieu a une orientation économique, parce que c'est là qu'il acquiert la plus grande valeur.

C'est en effet en Amérique que la lutte pour obtenir ce titre a développé cet instrument de combat économique qu'est la réclame. Et partout maintenant le but de l'activité est pour le commerçant de faire connaître son nom et ses produits, parce qu'il sait que le consommateur leur accordera, s'il les connaît, la confiance qui va à toute supériorité — et la notoriété en est une. Le charlatanisme le plus éhonté et le plus mensonger permette tous les jours d'édifier de grandes fortunes commerciales. Aussi toute une grande part des forces vives s'emploient, dans l'industrie, à faire sortir de l'ombre le nom d'un produit.

Dans ces derniers temps, la réclame commerciale a pris des formes plus raffinées et les moyens les plus inattendus. La plume de l'écrivain, le crayon du dessinateur, la palette du peintre ont tour à tour été utilisés. Ici la lutte est tellement vive, que la réclame qui a été un moyen de naître, reste un moyen de vivre. Toute maison de commerce qui diminue le budget de sa réclame, risque d'abaisser du même coup le montant de ses recettes.

Il ne faudrait pas croire que les maisons les plus réputées puissent se dispenser de cette action. On voit, à l'époque habituelle des déplacements, les affiches des grandes compagnies de chemins de fer rappeler à la foule les villes et les sites attirants qu'elles desservent. Rome, dont la célébrité historique dépasse celle de toutes les villes du monde, et dont le nom, les faits, les lieux ont été enseignés et chantés à toutes les mémoires, Rome elle-même a besoin de réclame; et chaque année une affiche représentant le Colisée ou le Forum rappelle aux touristes qu'une compagnie de chemins de fer pourra les y transporter en quelques heures.

Les administrations les plus puissantes, celles de la Ville de Paris ou de l'État Français, ne peuvent pas davantage se passer de la réclame pour faire réussir une opération financière. Une part notable des dépenses est consacrée aux frais de publicité; et un emprunt, même national, que l'on voudrait contracter sans ce concours, risquerait fort d'échouer ou serait loin de donner des résultats aussi satisfaisants.

Après le commerce, c'est l'art qui a le plus besoin de notoriété; et l'on peut dire qu'il constitue l'aristocratie la plus solide. Les œuvres sont jugées moins d'après leurs mérites que d'après leurs signatures. Pour le tableau ou la sculpture le nom est tellement prédominant que des experts instruits sont souvent trompés par une fausse signature qui suffit à les persuader des qualités de l'œuvre. De temps à autre, les tribunaux s'occupent de ces erreurs dont la cause n'est pas autre que le prestige qui accompagne le titre de notoriété.

Les premières scènes, les grands quotidiens et les grandes librairies cotées sont à peu près aussi fermés aux inconnus que les salons aristocratiques de l'ancien régime l'étaient aux roturiers. Les uns et les autres repoussent ceux qui sollicitent leur entrée, en les engageant à acquérir des titres. Les parchemins sont toujours donnés par le souverain, qui est aujourd'hui le public; mais la différence, c'est que les titres de notoriété s'acquièrent par plusieurs quartiers à la fois. Le moyen moderne demande une initiative plus grande que celle de naître et ne laisse pas de comporter quelques difficultés qui semblent, au premier abord, insolubles. Comme on ne s'occupe que des gens connus, celui qui ne l'est pas ne paraît avoir aucune manière de le devenir, et il peut se demander comment il sortira de ce cercle vicieux. Or, il arrive tous les jours que des gens réalisent ce tour de force.

La notoriété est aussi utile en science qu'ailleurs. On ne prête, en général, de l'attention qu'aux découvertes et aux travaux des gens connus. On aime à raconter dans les milieux littéraires qu'un jeune auteur évincé copia une pièce célèbre et l'envoya au directeur du théâtre qui n'avait pas apprécié ses productions. La pièce ne fut pas reconnue et fut rendue à son expéditeur, comme incapable d'intéresser le public. Le même fait pourrait se passer dans les milieux scientifiques. Ceux qui ont à juger les travaux des autres ne sont pas — quelle que soit leur instruction — en mesure d'apprécier un fait nouveau dans le peu de temps qu'ils peuvent lui consacrer. En outre, dans les sciences expérimentales, un jugement sûr ne pourrait être établi qu'après une vérification qui est pratiquement impossible. Il en résulte que les juges sont obligés de baser leur opinion — là comme ailleurs — sur le titre de notoriété. C'est

ainsi que, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, on n'insère pas les notes venant des inconnus.

Mais la notoriété devient nécessaire au savant qui a besoin de répandre des idées d'une application sociale ou encore lorsqu'il lui faut solliciter le concours pécuniaire du public pour réaliser une œuvre nouvelle. Dans le premier cas, il ne serait pas écouté; et partant, il lui serait impossible de persuader. Dans le second cas, il ne trouverait pas une obole. Si Pasteur n'avait pas fait des travaux qui, comme la rage, étaient d'un intérêt accessible au grand public, et s'il eût fait en chimie des découvertes d'un ordre encore plus élevé mais moins compréhensibles pour la foule, il n'aurait pas obtenu le titre de notoriété suprême qui lui permit de recueillir de tous les points du monde entier les souscriptions nécessaires à l'Institut de haute science auquel il a donné son nom. Il n'est pas sûr que ses travaux sur la rage soient parmi ses meilleurs; or, ce sont sûrement ces recherches qui lui ont donné la célébrité universelle qui en retour a pu servir au bien de la science qu'il avait créée.

* *

Le titre de notoriété est donc, quoique le dernier venu, le plus haut coté. Il est ardemment désiré par tous, parce qu'il représente un intérêt réel et, dans tous les cas, une puissance supérieure. Le public le plus démocratique lui consacre la même considération que jadis on accordait au titre prestigieux de la noblesse. Le produit alimentaire dont le nom s'étale dans tous les tramways comme l'œuvre d'art dont tous les journaux s'occupent, inspire, avec des sentiments différents, une même impression déférente qui s'adresse à l'objet qui s'est distingué de tous les autres. En même temps, cet objet familier est désiré tout d'abord, parce que toute idée tend à se réaliser; la lecture répétée d'une annonce pousse à suivre son conseil comme l'idée du bâillement incite à bâiller. Puis, quand l'habitude de la consommation est née, elle devient — comme toutes les autres — tyrannique. On aime à relire les mêmes noms connus, comme à entendre la musique déjà plusieurs fois écoutée, comme à consommer des objets habituels. Cette loi du moindre effort assure à tous les objets célèbres une supériorité difficile à détruire.

Aussi pour conquérir le titre de notoriété, qui a une telle vertu, la lutte est vive dans tous les milieux; et l'on assiste dans ce champ clos à des interventions inattendues. Des hommes et des femmes appartenant aux milieux aristocratiques les plus entichés de noblesse écrivent des vers et des romans pour conquérir le titre moderne. C'est pour l'obtenir aussi que, dans une perversion ambitieuse, les délinquants médiocres, dans l'espoir d'être placés parmi les premiers dans l'infamie, ont commis des crimes stupides et barbares. Et, dans tous les milieux, c'est un titre qui dispense de tout autre que celui par lequel on caractérise une personne ou un objet en disant de lui : — Il est connu !

Dr Toulouse.

ASPIRATIONS [1]

Roman.

D'un pas rapide et ferme, il alla ouvrir la porte de la maison et fit passer devant lui les Glebov. Ils traversèrent deux petites pièces garnies de meubles à bon marché, avec des tapis étroits aux passages, et des pots de géraniums, de bégonias et de cactus aux fenêtres. Puis ils se trouvèrent dans un petit corridor, au bout duquel Voronine leur ouvrit la porte de son atelier. C'était une pièce spacieuse, claire, prenant le jour par en haut, et que Voronine avait fait récemment construire tout exprès à côté de la maison. Au milieu se trouvait un tableau commencé.

— Voici mon arche sainte ! dit Voronine en refermant la porte derrière lui. C'est ici que je vis, c'est ici que je règne, et je n'y laisse régner nul autre que moi...

Il se dirigea vers le tableau et s'arrêta :

— Je vous en prie, ajouta-t-il, par ici, par ici... C'est d'ici qu'on le voit le mieux...

Mais, avant cette invitation, Varegnka et Kolia s'étaient déjà arrêtés et dévoraient des yeux l'image tracée sur la toile. On y voyait deux hommes : au premier plan, dans l'ombre, un piéton tenant à la main un bâton de pèlerin, humblement vêtu, coiffé d'une casquette élimée, le visage bon, expressif et intelligent. Plus au fond, un autre personnage, assis dans un somptueux équipage au vernis étincelant et attelé de deux superbes chevaux, avec cocher et laquais sur le siège. Le second tournait vers le premier, son ancien ami sans doute, sa face grasse, satisfaite, éclairée par les rayons du soleil, et il lui parlait avec un sourire où se lisaient l'ironie, la supériorité et la pitié. Il tenait un lorgnon dans sa main potelée, et sur sa tête reluisait un chapeau haut de forme. Le fond du tableau représentait des champs inondés de lumière; au loin se profilait la ville, d'où venait le piéton et où, par la grande route, se rendait le richard. Cette route conduisait à gauche; une autre, étroite, sur laquelle se tenait le piéton, se di-

[1] Voir la *Revue* [illegible] 1er nov. p. 14 et 29 [illegible]

rigeait à droite. Ce dernier était de grandeur nature.

Pendant quelques instants, le silence régna dans l'atelier. Ni Varegnka, ni Kolia n'osaient le rompre, trop empoignés qu'ils étaient par le sens de la composition, intelligible et simple. Voronine lui-même, sa tête chauve rejetée en arrière, regardait en se faisant de la main un abat-jour. La lumière tombant d'en haut, par la croisée supérieure à demi voilée par un drap noir, éclairait le tableau d'une façon absolument nette. Les deux figures, presque achevées, semblaient vivre. Manetchka pénétra dans la pièce et, s'approchant, sur la pointe des pieds, de Varegnka, elle s'arrêta auprès d'elle en s'efforçant de retenir son souffle haletant,

— Vous avez compris? demanda enfin Voronine. Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est merveilleux! répondit Varegnka. Ah! petit père! que vous êtes habile!

— Cela te plaît? Tu es contente? Ha! ha! ha!...

Et le vieillard éclata d'un joyeux rire.

— Ceta te plaît, ma chère? ma prédilection! Tu ne saurais croire combien ta louange me réjouit! Mais j'en deviendrais fou!

— Quel poids peut donc avoir mon approbation? demanda Varegnka, surprise que Voronine attribuât une telle importance à ses paroles.

— Ton approbation? Mais qui comprendra, sinon vous, les jeunes?... continua le vieillard avec le même enthousiasme. Pour qui est-ce que je travaille? Crois-tu que je l'ai fait pour ces cadavres de Pétersbourg? Comme ces artistes, qui peignent des généraux à cheval et prennent cela pour de l'art! Crois-tu qu'ils approuveraient ce tableau stupide? Mais ils ne le comprendraient même pas, j'en suis sûr! Et si même on ne l'enlevait pas de l'exposition, ils l'éreinteraient sans merci.

Voronine prononça ce mot « l'éreinteraient » avec une telle intonation, une telle grimace, que les jeunes gens se mirent à rire.

— Comme il est bien, le richard! fit Kolia. Et quelle expression dans ce visage du pauvre! Impossible de s'en détacher...

— Impossible de s'en détacher! s'écria Voronine, dont les cheveux gris s'ébouriffèrent aux tempes. Tu dis qu'on ne peut s'en détacher... Eh bien! laisse-moi t'embrasser.

Et il embrassa Kolia sur les lèvres. Celui-ci, touché à ce point que des larmes lui en montèrent aux yeux, embrassa à son tour Voronine.

— Ce tableau a pour titre : *les Deux routes*. Et ce sont bien là les deux routes de la vie. Pour exprimer clairement une chose des plus simples et des plus communes, j'ai pris à dessein deux anciens camarades, peut-être deux anciens amis, qui ont pris chacun une des routes. Les voilà! Est-ce clair?

Puis, s'entraînant, il ajouta :

— Oui, exprimer de bonnes pensées, dans les formes les plus simples et les plus accessibles à tous, telle est la mission de l'art. Et ces pensées ne doivent être que généreuses et équitables. A quoi bon y mettre du sang, de la tragédie, des poignards, des squelettes? Tout cela est inutile... Mais prendre tes yeux charmants, continua-t-il en s'adressant à Varegnka, ta petite tête intelligente, tes mains, ta robe, te prendre, toi et Kolia, et faire de tout cela un tableau!... Faire de vous, de vos yeux, de vos sourires, une œuvre qui toucherait le cœur et la conscience de chacun!... Combien nous avons d'artistes de talent, et que d'hommes bons il y a parmi eux!... Et ils ne savent pas extraire ce qu'il y a de bon dans leur âme et l'incarner dans leur art. Est-ce donc si difficile?... Eh bien! au lieu de cela, ils barbouillent de terribles hercules cuirassés, des femmes nues, des uniformes chamarrés, ou bien ils reproduisent des événements historiques, vieux, oubliés, sans aucun intérêt, et absurdes. Non, ce qu'il faut, c'est y mettre ce qu'on a dans le ventre! Se servir d'hommes comme nous, vivants, réels, exprimer nos souffrances, nos joies, nos luttes, le bien, le vrai, tout ce qu'il y a de plus précieux sur la terre...

Voronine montra de la main son tableau, puis resta un instant songeur. Et il reprit avec plus de chaleur encore :

— Plus le sujet choisi est sérieux, plus nous nous en pénétrons, et plus l'œuvre est précieuse. Il existe une quantité infinie de degrés, à commencer par une nature morte pour finir par la mort du Christ sur la croix pour la vérité et pour le bonheur des hommes, où l'art peut être l'art! La nature morte et les degrés suivants, le nu, par exemple, peint par un artiste qui aime réellement la beauté du nu, sont peut-être nécessaires à quelques-uns et les intéressent. Je ne le nie pas, bien qu'elles me soient indifférentes, ces femmes déshabillées. Une jambe nue sera toujours une jambe nue, de quelque façon qu'on la place...

Voronine se mit à rire et ses yeux mi-clos scintillèrent. A ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrit pour donner passage à une femme maigre, aux yeux ternes, coiffée haut, à l'ancienne mode; son menton était saillant et son visage comme figé s'allongea avec une expression d'agréable surprise. Elle était suivie d'une dame plus corpulente, au visage radieux, large et plein, dont les cheveux gris et rares étaient recouverts d'une dentelle noire. Kolia, qui ne l'avait jamais vue, comprit aussitôt que c'était la mère de Manetchka, sœur de Mme Voronine : Sofia Alexandrovna Krotkova.

Les saluts échangés, Mme Voronine s'adressa à son mari avec des façons maniérées :

— Vania, sais-tu? A peine étions-nous sorties de

la propriété, sur la route de Voronèje, que nous avons rencontré trois chemineaux. Ils s'approchèrent de nous pour nous dire qu'ils venaient te voir. Ils ont l'air assez misérables, avec leurs blouses et leurs grandes bottes... Ils t'attendent là-bas, près du perron.

— Misérables! s'écria Voronine. Comment peux-tu parler ainsi, ma chérie! Ce sont probablement nos amis qui viennent de Yasnaïa Poliana. Et il sortit vivement de l'atelier.

On invita les jeunes Glebov à passer sur la terrasse, où la table était déjà servie pour le thé.

***

Au grand déplaisir de Mme Voronine, son mari amena sur la terrasse les nouveaux visiteurs. Ils étaient trois : deux hommes et une femme. Celle-ci était coiffée d'un fichu d'indienne noué sans grâce sous le menton, vêtue d'une camisole et d'une jupe de paysanne, trop courte. Tandis qu'elle gravissait les marches de la terrasse, Varegnka remarqua qu'elle avait des bottines de lustrine et des bas blancs. Les hommes avaient des blouses de toile et de grandes bottes. Comme des pèlerins, ils portaient sur le dos de lourds bissacs bien garnis. L'un d'eux, grand, au beau visage pâle encadré d'une longue barbe noire, avait l'aspect d'un Grec ou d'un Juif. L'autre, petit, la bouche en cœur mi-ouverte, les yeux vifs et inquiets, le nez très long, également pâle de visage, olivâtre et bouffi, portait une barbe blonde. Ils semblaient tous très fatigués et pitoyables à voir, le petit blond surtout, dont le visage, en dépit de sa laideur, parut sympathique à Kolia.

— Je vous en prie, mes chers visiteurs, disait Voronine en les conduisant sur la terrasse. Vous arrivez juste pour le thé. Comme ça tombe bien! comme ça tombe bien! Faites connaissance : Voici ma femme, Maria Alexandrovna; puis, ma belle-sœur avec sa fille; et les Glebov, nos charmants voisins.

Puis il nomma ses hôtes, à tour de rôle :

— Mes amis, Grégory Gavrilovitch Lomov, Vassili Andreïévitch Deruguine, et Maria Stepanovna Beliavskaia.

Les « chemineaux » firent le tour de la table en saluant simplement et en serrant les mains.

— Ils sont sans doute bien éreintés. Songez donc : ils ont fait vingt-cinq verstes aujourd'hui, expliqua Voronine.

— Nous vous demandons la permission de déposer nos sacs; ils nous ont assez coupé les épaules, dit celui que Voronine avait appelé Deruguine.

Lomov et lui allèrent déposer leurs bissacs dans un coin de la terrasse. La femme, qui ne portait rien, s'assit, avant même d'en être priée, sur la première chaise libre.

— On n'a pas l'habitude, dit-elle en regardant Voronine de ses yeux clairs et niais. C'est la première fois de ma vie... non, la seconde, que je marche autant dans une journée. Nous avons fait quarante verstes depuis ce matin.

Elle avait une voix de basse, ses lèvres étaient fortes et sensuelles. Elle se mit à arranger son fichu sur sa tête et à remettre en ordre les mèches de cheveux châtains qui lui retombaient sur le front. On s'attabla pour le thé et Voronine interrogea avec curiosité :

— Eh bien! racontez maintenant. Comment va-t-il? Que fait-il? Qu'est-ce qu'il dit?

— Il nous a chargés de vous saluer lorsqu'il a appris que nous devions passer par chez vous. Il aime beaucoup vos tableaux, répondit Deruguine avec un gai sourire et en regardant tous les assistants.

— Il les aime!... Je le sais, je le sais! Il me l'a dit lui-même... Et puis?

— Puis, il vient d'achever sa nouvelle sur la question sexuelle. C'est vraiment remarquable! Elle a pour titre : *la Sonate à Kreutzer*. Nous en avons une copie. Seulement, à mon avis, il est un peu trop sévère...

Et Deruguine se mit à rire, d'un petit rire saccadé et aigu.

— A-â-â! fit Voronine en ouvrant tout grands ses yeux allumés.

— Oui-i...

— Et vous en avez une copie?

— Oui, j'en ai une.

— Et vous me la laisserez?

— Je veux me laisser moi-même un certain temps chez vous. Vous m'avez invité, vous vous en souvenez, quand nous nous sommes vus l'hiver dernier. Alors, j'ai résolu d'en profiter. Si même vous voulez nous prêter quelque chaumière, nous vous en serons, Maria Stepanovna et moi, très reconnaissants. Vous m'avez dit que je pourrais travailler dans votre propriété, et cela me ferait grand plaisir.

— Parfait, à merveille! fit Voronine en glissant un rapide regard vers sa femme étonnée et d'assez mauvaise humeur. Nous avons une izba d'ouvrier. Comme nous sommes en été, on peut parfaitement s'y loger.

— Et moi, fit Lomov de sa voix enrouée et froide comme si elle sortait d'un phonographe, je voudrais m'installer dans l'un des villages environnants. Les villages ne manquent pas, par ici. J'aurais l'intention de travailler chez quelque pauvre veuve. On dit qu'il y a beaucoup de paysans pauvres dans un village qui s'appelle Dolgoïé, ajouta-t-il d'un ton grave.

A ces dernières paroles, Kolia et Varegnka se regardèrent en dessous avec stupéfaction.

Lomov raconta qu'à l'auberge un moujik lui avait

dit que, dans le district, la misère était, en général, assez grande, et que lui-même était de Dolgoïé, où il y avait beaucoup de pauvres, veuves et autres.

— C'est précisément leur village, dit Voronine à Lomov, en montrant les Glebov qui écoutaient sans rien dire.

— Je n'ai jamais remarqué que la pauvreté fût plus grande chez nous qu'ailleurs, fit observer Kolia.

— Ah! vraiment? répliqua Lomov. Ce n'est pas possible!

Il se tut et se mit à manger du pain blanc avec une gloutonnerie non dissimulée. Kolia, qui n'avait encore jamais eu l'occasion de rencontrer des tolstoïstes, examinait ceux-ci et se demandait :

« Mais dans quels rapports se trouvent Deruguine et Maria Stepanovna? Que feront-ils chez Voronine? Et que veut faire Lomov chez les veuves de Dolgoïé? » Tout cela lui semblait manquer d'ordre et de clarté.

Le nouveau roman de Tolstoï sur la question sexuelle l'intéressait au plus haut point. De même que Voronine, il avait, en son for intérieur, fait un « à-à-à » prolongé et significatif, tant il eût voulu, lui aussi, avoir une copie et la lire sans retard.

Manetchka suivait attentivement la conversation. A plusieurs reprises, Kolia rencontra le regard de ses grands yeux limpides plongés hardiment et simplement dans les siens, et chaque fois il en éprouva comme une sorte de gêne. Non que ce fût un trouble ordinaire, mais une vague intimidation devant ce regard pur et net, où il voyait une supériorité sur lui-même. Il n'eût pu dire en quoi consistait cette supériorité, mais il en avait conscience, et si même ce n'en était pas une, cela tenait du moins à une certaine qualité d'âme de la jeune fille qu'il ne possédait pas. Néanmoins, il éprouva quelque désillusion : il trouvait en elle tout autre chose que ce à quoi il s'était attendu, et désormais il était assuré que jamais il ne l'aimerait d'amour.

La conversation des « chemineaux » avec Voronine roulait maintenant sur le travail manuel. Deruguine parlait avec chaleur de l'intention qu'il avait d'étudier les procédés agricoles, de s'installer parmi les paysans, — chez lui, par exemple, dans le gouvernement de Moscou, — et d'y vivre du travail de ses mains.

— A merveille! c'est parfait!... s'écriait Voronine, mais du même ton qu'il eût dit : « Va, mon bon, essaie donc de jouer à ce petit jeu, essaie donc! »

Varegnka s'en aperçut et remarqua aussi que, depuis l'arrivée des tolstoïstes, le « grand-père » était devenu tout autre, bien qu'il s'efforçât de paraître tout aussi gai et animé. A plusieurs reprises, l'ennui se peignit sur son visage, devenu subitement vieux et même déplaisant.

— Alors, on pourra rester encore quelque temps chez vous? demanda encore Deruguine en lappant son thé chaud dans sa soucoupe. A l'automne, je retournerai chez moi.

— Mais, mon Dieu! je vous ai déjà dit que j'en étais bien aise!

Puis, se tournant vers sa femme avec une expression insinuante et coupable :

— Machegnka, chère petite amie, donne-moi donc un peu de thé.

*
* *

— Eh bien? quelle impression rapportes-tu de chez le « grand-père »? demanda Varegnka à son frère, en revenant de chez Voronine.

Ils remirent au pas leurs chevaux échauffés par un temps de trot d'une demi-verste.

— La nièce ne m'a pas plu, répondit Kolia. Elle est trop fière, trop raisonnable : on dirait une Allemande La mère est bien mieux.

— Fière?... jamais de la vie. Remarquablement personnelle, oui... Et les tolstoïstes? ajouta-t elle en souriant.

— Les « chemineaux »? fit Kolia riant également. Ils sont curieux.

— Ce petit Deruguine me paraît être un excellent garçon. Et, tu sais, il est de la bonne société : c'est un ancien officier de la garde. J'ai déjà entendu parler de lui.

— Et Lomov?

— C'est aussi un ancien officier... Manetchka paraît au courant et, m'a-t-elle dit, il est séparé de sa femme, qui est d'une grande beauté et fait beaucoup de bien au peuple : elle construit des écoles, des hôpitaux...

— Alors, pourquoi se sont-ils séparés?

— Je le lui ai demandé... C'est en raison de leurs convictions différentes.

— C'est singulier. Tous deux veulent faire du bien, ils en font, et ils se séparent parce que leurs convictions sont différentes... Il y a là quelque chose qui n'est pas très clair.

— Oui, fit Varegnka doucement et avec mélancolie. Ils marchèrent quelque temps sans parler.

— Et cette Beliavskaïa? questionna encore Kolia.

— C'est sa femme.

— La femme de qui?

— De Deruguine.

— Beliavskaïa, la femme de Deruguine, fit Kolia étonné. Mais alors elle est aussi Deruguine?

— Pas du tout : elle est Beliavskaïa, et lui est Deruguine, dit en riant Varegnka. Et ce n'est pas le premier exemple que j'en vois parmi eux. Lorsque je suivais le cours des infirmières, j'ai déjà rencontré des couples pareils.

— Étrange aussi ! étrange et peu ordinaire ! Mais, la femme de « grand-père » ne semble pas priser beaucoup ces « chemineaux » et, en général, elle a l'air d'une dame assez peu agréable.

— Grand-père l'appelle sa Xantippe. Au fond, elle est très bonne.

— A propos, leur as-tu demandé de nous prêter la *Sonate* de Tolstoï dès qu'ils l'auront ? Il faut absolument se la procurer.

— Bien certainement. Manetchka me l'a promise. Elle et sa mère vont en prendre une copie...

Rentrée au château et le souper fini, Varegnka se retira dans sa chambre. Elle s'assit devant son bureau, près de la fenêtre ouverte, et demeura songeuse. L'état maladif de sa mère, qui empirait sans cesse, non seulement la chagrinait, mais empoisonnait son existence. Cependant, la douce nuit d'été pénétrait par la fenêtre ouverte. Dans le jardin, le rossignol chantait. De l'autre côté de la rivière, au village, on entendait, sur un rythme tantôt bas, tantôt élevé, les chœurs des jeunes filles qui dansaient à la ronde. Plus proche, près de la digue bruyante, jouait un accordéon.

« Les rondes, songea Varegnka. C'est aujourd'hui dimanche. Kolia va-t-il encore y aller ? » Elle regarda par la fenêtre, comme si elle eût deviné la présence de son frère. En effet, il était assis sur les degrés de pierre du perron, du côté de la maison où se trouvait la bibliothèque, la tête entre ses mains, les coudes posés sur ses genoux.

« A quoi pense-t-il ? Ira-t-il, oui ou non ? Si je l'appelais ? » Mais elle n'en fit rien. Après être restée encore une minute près de la fenêtre, à écouter les chants familiers qui s'élargissaient à mesure que s'y mêlaient de nouvelles voix, elle revint à son bureau. Et soudain l'impression de solitude, qu'elle avait souvent éprouvée ces dernières années, s'empara d'elle plus fort que jamais. Là, au village, c'était la gaieté, les chansons, la foule. Là, était la vie puissante, large comme ces chants, qui se répandaient maintenant sur tous les environs. Ici, la nuit, la satiété, l'existence maladive et renfermée. Là, la vie simple, laborieuse et, durant la fête, le repos aussi simple et la joie aussi vraie. Ici, c'est toujours la fête ; et pendant les fêtes réelles, on y sent le cœur se serrer d'oisiveté et de langueur.

« Mais, dit une autre voix dans le cœur de Varegnka, tu n'es pas oisive : tu soignes les gens, tu lis, tu fais une robe à Motka, tu visites Marinka convalescente... tu cherches à te rendre utile. »

« Oui, se répondit-elle ; mais, quand même, je suis une demoiselle, apathique, alanguie... Je ne suis pas heureuse, joyeuse, comme je devrais, comme je voudrais l'être ! Je suis seule, et mécontente de moi-même et de la vie. »

Sur la montagne, était un bosquet...

entendit-elle au loin, formulé par une voix d'homme énergique et puissante, qui couvrait tous les chœurs des femmes.

Sur la montagne, était un bosquet...

répéta une voix d'accompagnement, si vibrante que Varegnka sentit un frisson lui courir dans le dos. Et, quittant brusquement son siège, elle revint à la fenêtre.

« Ti ! tiou ! tio ! tio ! » siffla à ce moment un rossignol dans un bouquet de lilas en face de la maison. « Tio ! tio ! tio ! » Les trilles de l'oiseau retentissaient, plus passionnés et plus sonores. Un instant après, quand elle regarda de nouveau vers le perron où tout à l'heure était assis Kolia, elle ne l'y vit plus.

Son cœur se serra : « Il est parti ! Je m'en doutais. Que Dieu le préserve ! » Et Varegnka se souvint de ce que, l'hiver dernier, lui avait dit la commère Marfa :

— Notre Tatiana, c'est certain, plaît à Kolia, avait dit la vieille avec mystère. L'autre jour, je venais de quitter le puits, et je les ai vus ensemble. Par Dieu ! c'est vrai. Kolia parlait à Tatiana, et elle lui souriait... ah oui !

« Se perdra-t-il, lui aussi ? » songea Varegnka.

* * *

Kolia se dirigeait à grands pas vers le village.

« Je ne puis y tenir, se disait-il. Et puis, cela n'est pas bien gai à la maison. »

— Voici Kolia ! voici Kolia qui vient ! s'écriaient les femmes et les jeunes filles tandis qu'il longeait les izbas rangées le long de la grande rue.

Les moujiks, comme toujours, le saluaient et lui souriaient affablement.

A mesure qu'il approchait du milieu du village, où maintenant, lancés à gorge déployée, retentissaient des chants mêlés aux conversations, aux cris de la foule, et aux sons de l'accordéon, une escorte se formait derrière lui. Une bande d'enfants des deux sexes galopait de chaque côté.

— C'est Kolia ! c'est Kolia qui vient ! criaient-ils. Où donc est le violon ?

Un grand cercle formé de femmes et de jeunes filles habillées de blanc et de rouge, ou de blanc et de vert, ou de jaune et de bleu, évoluait lentement au vaste carrefour formé par le croisement des deux rues. La bouche très ouverte, elles répétaient toujours le même chant :

Sur la montagne, était un bosquet...

Les jeunes hommes entouraient le cercle, au mi-

lieu duquel dansait Segnka, sa casquette sur la nuque, et accompagnant de temps en temps les femmes avec entrain. A la vue de Kolia, il sourit en montrant ses dents blanches comme la neige, souleva sa casquette et la reposa aussitôt sur ses cheveux bouclés. Kolia s'approcha des moujiks qui riaient, et leur dit, un peu troublé :

— Eh bien! c'est gai, chez vous aujourd'hui. Tenez, voilà Vassili qui veut danser.

— Eh! Mitka (1)! amène ton accordéon, — cria Prochka au nez busqué.

Mitka, en veston et grandes bottes, le visage maigre et la poitrine creuse, s'approcha gravement des moujiks.

— Allons, Dimitri, lui dirent-ils, vas-y de la *Barinia*. Vassili veut la danser.

— Nou! tiou! nou! tiou! fit Vassili, brûlant du désir de dégourdir ses jambes.

Mitka se mit à jouer, tandis que les femmes continuaient à s'égosiller. Kolia s'adressant alors à Vassili, maintenant au centre du cercle, lui dit :

— Si les femmes cessaient un peu de chanter.

— Eh! les femmes! assez, assez braillé! leur cria Vassili.

— Eh bien, quoi? on vous dit « assez, » les femmes! appuyèrent plusieurs voix. Et peu à peu les chants expirèrent. Seul, l'accordéon jouait avec acharnement la *Barinia*, au milieu des conversations de la foule. Des deux jeunes femmes qui l'avaient suivi et s'étaient approchées de la ronde, Kolia en avait reconnu une : Tatiana. Cependant, Vassili se trémoussait avec rage; et bientôt, apparut à côté de Mitka un maigre paysan, au visage pâle et grêlé, l'aspect d'un ouvrier de fabrique, qui vint l'accompagner d'un second accordéon.

Eh! barinia, ne te lamente pas.
Vends ta natte pour en faire des cordes.
O' tho' ou! tho'...

clamait Vassili. Et, jetant son cafetan, il s'accroupit, gigotant des jambes et des bras, se releva, jeta fièrement autour de lui un regard circulaire, frappa du pied, sourit et, les bras étendus, se mit à glisser de côté, en entre-croisant ses pieds.

La barinia a un bonnet,
Elle marche et parle sous le nez...

continua-t-il en sourdine, mais avec de petits cris saccadés et en s'animant davantage encore. Il frappait du talon le sol en mesure avec la rime de chaque vers et le son de l'accordéon, si bien que tout tombait en même temps : l'éclat de voix, le choc du pied et la note de l'instrument. Soudain, Vassili lança avec conviction un mot si ordurier que tous les assistants partirent d'un éclat de rire. Puis il reprit :

Ah! barinia!
En veux-tu? En voilà!
Ich! tich! ich! tich!

Il était lancé. La foule s'ouvrit pour livrer passage à une jeune paysanne, agitant un mouchoir, et qui entra dans le cercle. C'était Anna Mitina, la femme d'un soldat, grosse et laide, et la plus dévergondée de tout Dolgoïé. Elle se mit à danser.

LEON TOLSTOÏ FILS.

(Traduit par E. HALPÉRINE-KAMINSKY, avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)

LA VIE LITTÉRAIRE

Jeunes romanciers : Henri Ghéon, Lucien-Frédéric Sauvage, Paul Acker, Eugène Vernon, Fernand Dacre.

Fernand Dacre : *La Race* : Plon, éditeur. — Eugène Vernon : *Gisèle Chevreuse* : éditions du *Mercure de France*. — Paul Acker : *Un Amant de cœur* : Simonis-Empis, éditeur. — Lucien-Frédéric Sauvage : *Sébastien Trume* : Fasquelle, éditeur. — Henri Ghéon : *Le Consolateur* : Fasquelle, éditeur.

Allons aux « jeunes », c'est encore la meilleure façon d'aimer et de respecter les anciens. C'est même la meilleure manière de considérer les défauts des anciens comme des qualités, car les jeunes qui les imitent sans discernement, sinon sans affectation, copient de préférence leurs défauts. Et comme nous sommes toujours indulgents aux jeunes, nous sommes disposés à juger que leurs imitations, même puériles et un peu inconsidérées, sont l'indice et presque la preuve de tendances originales et de talents très personnels.

Quelqu'un disait avec une perspicacité excessive que la nouvelle littérature contemporaine est extrêmement complexe. Eh! je crois bien qu'elle l'est, car chaque jeune romancier, je ne dis pas chaque jeune poète, se propose inconsciemment un modèle qu'il tâche de faire oublier tout en le renouvelant. Et sans doute il ne le renouvelle pas, et il aboutit seulement à empêcher qu'on ne l'oublie. Mais de cette manière, les jeunes romanciers nous induisent en un grand optimisme, tout en nous condamnant à un pessimisme profond. En effet, s'il est vrai que dans l'activité intense de notre génération, les écrivains, à peine sortis de l'adolescence, doivent avoir produit leurs chefs-d'œuvre, il y a lieu de craindre que les écrivains, qui seront académiciens demain et ne seront vraisemblablement jamais célèbres, ne pro-

1. Diminutif de Dimitri.

duisent pas les chefs-d'œuvre qu'on est en droit d'attendre d'eux puisqu'ils ont entrepris d'écrire, et qu'en vérité il faut invoquer de bonnes excuses pour être justifiés aujourd'hui de publier des ouvrages... Mais, d'autre part, si ces jeunes écrivains ne donnent point de livres originaux, du moins ils reproduisent avec quelque dextérité innocente et rouée les livres des écrivains de la génération précédente, et il faut conclure que ces écrivains n'étaient point aussi faibles que telles malveillances le pouvaient prétendre, puisqu'ils ont ainsi sans effort des disciples.

Disciples excellents d'ailleurs! Et M. Anatole France, s'il n'était détaché de toutes les choses d'ici-bas, pourrait tirer quelque vanité d'avoir inspiré le livre de Lucien-Frédéric Sauvage. Alfred Capus ne doit pas dédaigner Paul Acker, qui lui fait honneur. Maurice Barrès et quelques autres ont lieu de se féliciter de l'influence qu'ils exercent sur Eugène Vernon; Émile Zola, en lisant Fernand Dacre, peut se persuader que les Zolas de province sont encore très estimables... Et je ne sais pas, non, je ne sais pas qui influe particulièrement sur Henri Ghéon, car il se pourrait que, de tous les écrivains de sa génération, le jeune écrivain à qui nous devons *Le Consolateur* fût le moins éloigné d'être original et de le paraître.

Au surplus, ceci est une critique de bonne foi : et si, à travers tous les livres que je cite et parmi ceux, innombrables, que je ne puis citer, hélas! se révélait une originalité prodigieuse que je n'aurai point remarquée, je suis prêt à insérer toutes les rectifications.

Lucien-Frédéric Sauvage dédie son livre à M. Anatole France, membre de l'Académie française en congé. C'est bien le moins qu'il puisse faire pour lui. En effet, M. Lucien-Frédéric Sauvage s'est beaucoup nourri de ce maître, et il se livre à des exercices philosophiques non dépourvus de raillerie conventionnelle sur la vie des hommes dans l'univers et particulièrement dans la société française d'aujourd'hui.

Un jeune homme est jeté dans le monde — un peu comme une épave, et cette aventure lui doit enseigner les réalités de la vie.

« Sébastien Trume naquit voici quelque vingt ans de l'union d'un bourgeois ivre et d'une jeune fille publique. Le hasard se complaît à des actes imbéciles : le père s'en fut cuver son vin, la mère mourut à l'hôpital en infligeant le jour à l'enfant, si bien qu'une administration philanthropique assuma la tâche de guider ses pas hésitants. » Un enfant lancé ainsi dans l'existence, entrepris au surplus par une philanthropie administrative, ne peut qu'entrer de plain-pied dans un roman fortement réaliste et même un peu naturaliste. Vous le pensez ainsi, mais c'est une erreur, une grande erreur. Ce jeune Sébastien, dont Trume est le nom, devient au contraire le héros modeste et légèrement ahuri de la plus bourgeoise idylle qui se puisse imaginer. Une vieille fille s'intéresse d'abord à son sort que l'on peut qualifier déplorable, l'instruit de son mieux, l'éduque autant qu'il s'y prête, et a l'esprit de mourir sans faire trop attendre en lui laissant des rentes suffisantes à un honnête homme et une lettre de recommandation pour un cousin éloigné et bizarre, mais père d'une jolie fille. Trume finira par épouser la cousine, comme il advient dans les livres de toutes les bibliothèques roses. Et il l'épousera par amour et sans dot. Mais, auparavant, il aura fréquenté pendant quelque deux ans dans la maison de famille où se trouvent réunis tous les héros d'Anatole France, Marnay d'Angyre qui ressemble à M. d'Astarac et naturellement devient fou, un excellent abbé Benoît qui ne dissimule pas ses affinités avec Jérôme Coignard et se livre spirituellement en souvenir de lui à toutes sortes de plaisanteries sur les fins de l'homme, de la femme, de la vie, le bonheur de vivre et l'inutilité de ceci et la vanité de cela, et est, au demeurant, le meilleur des compagnons; un socialiste bavard qui veut améliorer les lois sociales et tire quelque profit de ses bons sentiments, un anarchiste qui veut tout régénérer et d'ailleurs se laisse vivre, un bourgeois satisfait et conservateur, un fonctionnaire placide et respectueux de l'administration, trois jeunes esthètes qui font des poésies obscures et fondent une Revue et escroquent pour ce faire le naïf Sébastien... Et tous ces gens conversent abondamment autour de la table d'hôte. Et nous suivons d'autant plus aisément leurs conversations que nous les avons déjà entendues plus souvent, et que nous connaissons mieux ceux qui les tiennent pour les avoir rencontrées en maints romans.

En effet, les silhouettes de tous ces personnages, à demi véridiques, à demi caricaturaux, nous sont déjà familières. Et vous me direz qu'il n'est plus au monde rien de nouveau, et que les hommes mêmes tendent à se ressembler de plus en plus les uns les autres... C'est le progrès.

Mais peut-être aurait-il fallu que M. Frédéric Sauvage consentît à savoir exactement ce qu'il voulait faire de ses héros. Ils prêchent agréablement un nihilisme assez tardif, et, en réalité, tâchent à tirer platement avantage de toutes les circonstances de la vie et de toutes les naïvetés qu'ils rencontrent : ils sont en fin de compte très égoïstes et pas très scrupuleux. Ils philosophent pour occuper le temps, comme on pelote en attendant partie, et parce qu'ils n'ont pas d'autre situation sociale.

Le jeune Sébastien Trume lui-même ne paraît pas, grâce à leurs conversations fertiles en idées ingé-

nieuses autant que contradictoires, se façonner un caractère bien précis, une personnalité bien nette. Il hésite entre la niaiserie et l'indifférence souriante aux vagues contingences de ce monde subalterne, et lesté de pyrrhonisme, ayant expérimenté à ses dépens presque toutes les vilenies humaines, il finit comme un petit bourgeois amoureux et candide.

Et qu'a voulu M. Frédéric Sauvage ? Il ne le sait. Il lui a suffi de railler avec facilité tout et tous. Certes, ses railleries sont plaisantes : hélas ! pourquoi sont-elles souvent un peu communes et manquent-elles de la légèreté convenable, et ne sont-elles point traduites en un style correct, élégant et fin comme il est extrêmement nécessaire dans un sujet pareil, — pourquoi ? Inconsistante, dégingandée, l'histoire du falot Sébastien Trume ne manque ni de verve, ni de vigueur, elle est contée avec un esprit toujours prompt à se dépenser. Bref, ce livre eût été assez original, il y a une dizaine d'années.

Le roman de Paul Acker n'aurait pas paru plus amusant ni plus facile à lire, car il est encore de lecture infiniment amusante et exagérément facile ; mais il eût semblé plus nouveau.

Rendons cette justice à Paul Acker ; il n'imite point systématiquement, et il imite sans prétention. Il n'affecte pas cet air de supériorité qui rend un peu désobligeants tant d'autres imitateurs. Par instants, il imite bien pour nous prouver qu'il a lu, lui aussi, Anatole France et d'autres, et d'autres, et qu'il ne les a pas lus impunément... Mais la crise passe. Et il redevient vite, vite, ce qu'il est naturellement : un conteur aimable.

Vous sentez tout l'éloge inclus dans cette épithète un peu inexpressive qui est justement celle que son livre gentil appelle le mieux.

Et voici, et voilà. Il raconte l'histoire d'un charmant jeune homme avantageux et doux, assez bien de sa personne et qui fait du journalisme, qui connaît d'ailleurs le français, et qui aura du talent, c'est sûr, s'il n'en a pas déjà.

Georges Bernier rencontre Liette, l'exquise Liette qui n'est pas vertueuse, mais qui est jolie. Liette l'adore tout de suite et lui témoigne pratiquement son amour. Rien n'empêcherait qu'elle n'aimât que lui, si d'abord elle n'était entraînée par habitude à aimer plusieurs jeunes hommes à la fois ou à se conduire avec eux comme si elle les aimait, et si, d'autre part, mais simultanément, elle n'avait besoin de beaucoup d'argent.

Or le journaliste à Paris est comme le militaire, en Autriche, il n'est pas riche. Georges Bernier n'a pas autant d'argent que de séduction. Il accepte donc que Liette ait des amants : il accepte même que Liette lui avance quelque soir un louis, et plusieurs. Il accepte bien des choses, car il aime... Il devient l'amant de cœur. Et vous me direz que son aventure n'est peut-être pas très intéressante, et que lui-même n'est peut-être pas très intéressant, et qu'en somme les amants de cœur ne méritent peut-être pas tout le prestige que les romanciers leur attribuent généralement.

Mais Paul Acker a tant de sympathie pour Georges Bernier qu'il nous communique un peu de cette sympathie. Et il suit avec une si précise attention les progrès de l'amour dans Georges Bernier, les progrès rapides de sa dégradation morale dont nous ne lui tenons presque pas rigueur, tant il nous est sympathique et tant, au fond, hélas ! il nous importe peu, que ce roman déjà connu nous charme tout de même. Il est joli, délicat, mais oui ! délicat et câlin. On voit bien que Paul Acker peint avec amour une jolie petite femme amoureuse. En somme, et selon la nécessaire banalité, ils passent de bons moments ensemble, et, Paul Acker aidant, nous passons quelques heures très agréables en leur compagnie.

N'est-ce point assez pour justifier Paul Acker d'avoir joliment écrit une aventure bien connue ? Et il me semble que *Bel Ami*... ne pourrait-on pas croire que *La Câlineuse*... mais je me trompe peut-être ! Et s'il n'a pas imité ces ouvrages, il a bien du mérite a nous les rappeler ; et s'il les imita, il a bien du mérite à se faire pardonner toujours son imitation.

Au fond, Paul Acker, par sa conception de la vie, du roman, par sa psychologie, par sa morale, par son style rappelle surtout Alfred Capus. Et je ne dis pas cela pour lui faire un compliment singulier. Alfred Capus, en somme, entretient avec la littérature des relations de bon voisinage. Il la connaît, il n'a aucun dédain pour elle, peut-être même a-t-il pour elle un goût particulier. Je suis sûr que les relations de Paul Acker avec elle seront intimes bientôt.

Et au moins, il écrit avec une délicieuse simplicité. En revanche, M. Eugène Vernon n'est pas simple. Je crois qu'il manque assez naturellement de simplicité ; mais tout ce qu'un effort constant peut ajouter à la nature il l'a, et certes, on ne peut manquer de simplicité avec plus de naturel ni avec plus d'application.

Au reste, il manque encore de simplicité avec une extraordinaire distinction. Que *Gisèle Chevreuse*, son héroïne, est donc élégante et insupportable ! Il y a, dans ce livre, un certain nombre de femmes toutes belles et avides d'amour qui dissertent sur l'état de leur cœur avec des complications d'une subtilité et d'une puérilité vraiment merveilleuses ; elles sont entourées de jeunes hommes assez divers, et, parmi eux, un bibliothécaire de l'Institut est très spécialement aimé. On se l'arrache. Et ce sont des psychologies intenses, intenses, et qui se répètent indéfiniment. Mon Dieu ! que ce jeune homme, — c'est M. Eugène Vernon que

je veux dire — connaît donc bien le cœur humain ! Et qu'il disserte donc complaisamment, et qu'il est donc naïvement affecté, et qu'il nous excite donc à lui contester ses qualités les meilleures à cause du détestable emploi qu'il fait d'elles !... D'où lui vient ce dandysme, qui se balance en un perpétuel dandinement ? Cherchez, depuis Stendhal jusqu'à Barrès, au premier Barrès... il a pris chez eux tous les moyens les plus rares et les plus perfectionnés de manquer de naturel et de vie.

Comme il sourira de ce livre obscur et alambiqué plus tard, plus tard lorsqu'il sera maître de son talent, qu'on ne saurait contester, encore qu'il le dissimule assez bien dans *Gisèle Chevreuse*.

Il n'est d'élégance que dans l'amour, s'écrie Gisèle, et comme elle va se marier, elle dit à son amant : « Me pardonnerez-vous de vivre une vie banale ? » Mais oui, mais oui, nous vous pardonnerons.

La banalité a son charme surtout lorsqu'elle est loyale et vigoureuse, M. Fernand Dacre est un disciple estimable de Zola. Il a appliqué ses procédés à l'étude de la vie militaire. Son héros déserte par amour, va vivre à l'étranger, puis, poussé par je ne sais quelle force, revient en France pour expier sa faute et être encore Français. « Un sentiment plus fort que tout avait brisé tous ses liens, annihilé toutes ses joies de vanités pour le jeter pantelant, humilié sur la route abrupte et douloureuse de l'expiation (*sic*). Il lui semblait sentir en lui un bouillonnement inconnu de pensers nouveaux comme si une autre âme avait été transfusée dans la sienne. Et c'était, cette âme, l'âme française elle-même, l'âme de la race. » Et M. Fernand Dacre développe, développe. Il a un talent verbeux. La prolixité ne l'effraie pas, comme la pire ennemie littéraire. Mais une énergie vibrante de pensée et de sentiment anime ce livre — et cet écrivain.

Ainsi passent des romanciers qui prennent la manière la plus sûre, sinon la plus audacieuse, pour devenir eux-mêmes ; ils imitent et ils plaisent par les grands ou simplement par les bons écrivains que leur imitation rappelle tout de suite... Non, notre jeune littérature romanesque n'est point jusqu'ici furieusement originale. Le sera-t-elle demain par l'entremise heureuse de M. Henri Ghéon ?

M. Henri Ghéon, du moins, n'est pas parvenu à nous désintéresser du *Consolateur*, ni à gâter ce beau livre monotone, par une préface où le style se torture en recherchant la pensée et souffre les pires supplices, non plus que par une dédicace touchante au barbare Viélé, dit Griffin, poète pour petits nègres.

« Comment appeler cette progression de sentiments constante, ce lent et implacable enchaînement des faits, cette marche presque sans détour des idées et des personnages non vers un but, vers une fin, — mort ou néant ?

« Le vrai sens du *Consolateur*, c'est cette direction, ce chemin, cette droite ligne ; sa vraie pensée, c'est la nécessité logique qui présida à sa genèse, commanda son développement, restreignit le sujet à la monographie non seulement d'un homme, mais d'un sentiment dans un homme, et ayant fait table rase de tout le reste, pressure la matière déjà réduite, jusqu'à l'épuisement. »

C'est cette monographie d'un sentiment dans un homme que Henri Ghéon a su établir avec une prestigieuse sûreté documentaire de psychologue et de moraliste. Daniel Mellis, jeune homme oisif et d'âme vide, coule ses jours tranquilles à la campagne près de sa mère. Il ne songe à rien, pas même au bonheur des autres, lorsqu'il rencontre par hasard un voisin de la petite ville, Armand Lagarde, Parisien échoué là pour soigner sa femme poitrinaire. Il le console délicatement. Le malheureux Lagarde, arraché à sa détresse de solitaire par cette adoucissante banalité de paroles amies, fait de Daniel Mellis un consolateur par force. Mellis est épouvanté de cette tyrannie, veut la fuir, s'arracher à Lagarde alors que meurt la femme poitrinaire... l'abandonne à son effroyable douleur, à sa solitude pire encore... Puis l'instinct altruiste se déploie soudain en son âme. Cependant que Lagarde se console tout doucettement par l'oubli, Mellis entreprend de consoler tout son canton. Il vient en aide aux pauvres gens comme un fou furieux. Exploité par les uns, traité de malade par les autres, et de saint par ceux qui ont intérêt et profit à mettre la sainteté partout, il s'en va à travers les bourgs, cherchant quelqu'un à consoler — *quærens quem devoret*. Ce chaleureux et monomaniaque altruisme ne le met pas à l'abri des intempéries. Une fluxion de poitrine prive la petite ville d'un *Consolateur* comme les petites villes en voient peu, — ni les grandes.

Avec quelle sûreté impressionnante est conduite cette étude méticuleuse d'un cas exceptionnel, d'une maladie du sentiment ! Louons Henri Ghéon d'avoir été un psychologue si héroïquement patient ; il se pourrait cependant que l'extraordinaire, l'improbable Mellis ou, si vous préférez, Mellis le malade, nous intéressât moins qu'Armand Lagarde anéanti par un chagrin que multiplient la solitude et l'obsession... Celui-ci est un homme, un pauvre homme bien vivant. L'autre abuse du droit qu'ont les héros de romans d'être excessifs et mal équilibrés...

Mais ne le dites pas à Henri Ghéon !

Et maintenant, s'il vous plaît de vous enquérir d'originalités à nulles autres pareilles, de chefs-d'œuvre brusquement révélateurs d'un jeune génie, cherchez ici, cherchez ailleurs, cherchez où vous

voudrez... Ils ne sont pas négligeables, du moins, ces romanciers nouveau-nés, qui pour la plupart s'y reprennent judicieusement à deux fois avant d'être hardiment originaux, et, d'abord, se demandent prudemment de quel usage l'originalité peut être dans la littérature contemporaine... Et presque tous ont ceci de commun, soit qu'ils déploient avec une rare facilité comme M. Sauvage des phrases vulgaires, soit qu'ils déroulent à la façon de M. Fernand Dacre des périodes plutôt feuilletonesques, soit qu'ils enserrent dans une seule ligne comme M. Vernon deux ou trois petites phrases quintessenciées... ils écrivent tous, à qui mieux mieux, sans pudeur : « *Il lui causait...* » — Ah! la beauté de la langue française, correcte et pure!

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Comédie-Française : *Médée*, drame en trois actes en vers, de M. Catulle Mendès.

M. Catulle Mendès, qui fit représenter *Médée* pour la première fois au théâtre Sarah-Bernhardt en 1898, qualifie son œuvre : *drame*. Mais c'est *tragédie* qu'il faut dire; et cette distinction ne manque pas d'importance. S'il fallait un exemple pour prouver que la tragédie est un genre fini, mort, — non pas de ces morts *qu'il faut qu'on tue!* — cette *Médée* y suffirait, je gage. Que M. Catulle Mendès ait tenté de galvaniser ce cadavre, voilà ce qui me passe. On sait ce qu'est M. Catulle Mendès : versificateur habile, je n'ose dire : poète inspiré, — car il lui manque pour cela quelque chose d'essentiel, — il possède le secret des rythmes multiformes qui peuvent donner à notre langue l'infinie variété d'accent à laquelle elle se prête. Mais ce n'est pas tout. M. Mendès est critique, et critique à l'esprit très ouvert, non point un de ces cuistres qui ne comprennent rien en dehors de la forme où ils ont accoutumé de penser, mais, au contraire, un esprit qui s'est appliqué à ne rien laisser en dehors de ses prises, sauf peut-être le genre du vaudeville et les niaiseries du boulevard, — ce dont je ne le blâmerai certes pas... La compréhension de M. Catulle Mendès s'est étendue à tous les genres dramatiques qui lui parurent enfermer quelque beauté, et l'on sait comment, wagnérien de la première heure, il fut un des premiers en France, avec M. Édouard Schuré, à célébrer la grandeur du maître de Bayreuth.

Ce ne sont point là des titres médiocres. Ce sont tout au moins des titres qui, de lui, auraient pu faire espérer autre chose, le jour où il songerait au théâtre pour lui-même, qu'un pastiche de la forme classique du XVIIe siècle.. Car *Médée*, en dépit du chœur des Corinthiennes qui viennent par instants, jeunes filles, jeunes femmes, vieilles femmes, rompre la monotonie du vers alexandrin, en introduisant une cadence différente, et en modulant sur cette cadence le commentaire de l'action qu'elles interrompent; oui, *Médée* est une résurrection saisissante de la tragédie et une réapparition tout au moins inattendue de l'esprit classique à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe siècle (1898, au théâtre Sarah-Bernhardt; 1903, à la Comédie-Française). Tout s'y trouve réuni de ce qui le caractérise. La forme d'abord : c'est, dans sa contexture générale et durant tout le développement de l'action, la coupe de l'alexandrin tel que nous le voyons dans la tragédie du XVIIe siècle, avec ses oppositions et ses contrastes d'expression, signature de l'esprit classique.

Médée.

Les Dieux vont lentement, même vers le tombeau.

Jason.

On les y peut hâter, quand le but en est beau.

Médée.

Tu ne redoutes pas l'Euménide excédée?

Jason.

Qui peut craindre Erynnis, ayant pour soi Médée?

Médée.

Et tu sais l'art subtil du précoce trépas?

Jason.

Quel élève serais-je, à ne le savoir pas?

Vous la sentez, à ces brèves citations prises au hasard et qu'il serait possible de multiplier au gré des curieux, la forme d'esprit qui caractérisa le théâtre au temps du Grand Roy et qui trouva sa plus belle expression dans la tragédie de Corneille. Mais, alors du moins, répondait-elle au génie du temps, et devait-elle apparaître comme un miroir où se reflétait le sentiment de l'époque? Peu importe que, par instants, dans les vers de M. Catulle Mendès, telles formules tout à coup détonnent et nous rappellent que l'auteur connut une formation infiniment composite :

Médée.

Cependant, les lèvres altérées
De sa lèvre, et de rut, comme un taureau soufflant,
Tu tiendras contre toi ta Créuse au beau flanc.

Peu importent ces images un peu vives qui ne sentent point leur XVIIe siècle, la trame de l'œuvre est tout entière du pur classique. J'ai parlé de la *forme*, — mais ce n'est point assez. C'est l'*accent* qui est le plus saisissant et qui nous donne, jusqu'à l'hallucination, l'impression de la tragédie. A de fréquentes reprises, nous y trouvons l'*Imprécation :*

Ma mère!
Vivante profondeur des gouffres de la nuit,
Pleins de tout ce qui hait et de tout ce qui nuit!
Horreur des carrefours sacrés où les hyènes
Lèchent les pieds sanglants de tes magiciennes!
Hécate! Enseigne-moi, ma mère! Enseigne-moi
Un forfait digne enfin de Médée et de toi!

Nous y trouvons le *Récit*, destiné à épargner au spectateur la vue de scènes par trop horribles en le mettant au courant de ce qui s'est passé derrière la scène. La servante du palais, dans la tragédie de *Médée*, fait son *Récit de Théramène :*

Vers la chambre, où la vierge attendait le héros,
Tes fils couraient, pareils aux légers passereaux!
Leurs innocentes mains, sur ton offrande unies,
Semblaient le règne heureux des querelles finies...

Tout y est, je vous l'ai dit, et rien ne nous est épargné de ce qui caractérise le moule classique. Hélas! que de talent dépensé pour une besogne condamnée à l'avance, pour une œuvre mort-née! — car nous ne pouvons pas plus penser, aujourd'hui, ni sentir, ni être émus d'une émotion qui nous secoue et nous prenne tout entiers, par les accents de la tragédie classique, que nous ne saurions penser dans la forme du drame romantique tel que le créèrent Victor Hugo et Alexandre Dumas. Toutes œuvres qui se réfèrent à ces deux poétiques sont nécessairement des *pastiches*... Comment M. Mendès ne l'a-t-il pas compris, lui qui, par profession, juge et compare? Et comment, ayant à donner à sa pensée une forme dramatique, s'est-il confiné délibérément dans l'imitation de la tragédie classique? N'est-ce point une vérité d'art, reconnue et prouvée par les nombreuses expériences que l'histoire nous en donne, que les genres littéraires, et surtout un genre aussi tranché que celui de la tragédie du XVIIe siècle, sont intimement unis au milieu social qui les a engendrés, dont ils ne sauraient être isolés, et que prétendre les faire renaître, c'est vouloir galvaniser un cadavre, comme nous le disions plus haut?... En dépit de son talent, M. Catulle Mendès n'y a pas réussi... il ne pouvait y réussir, et son effort était condamné à l'avance, du moins dans son ensemble.

... Je veux en effet faire exception pour une partie de l'œuvre qui véritablement atteint à la forte émotion et nous la communique. Il s'agit de la grande scène du second acte où Jason, voulant écarter la vengeance qu'il pressent de Médée, et la détourner de Créuse, la jeune vierge qu'il vient d'épouser, compare le pouvoir de la nouvelle épouse à celui de l'épouse aimée jadis. Il y a là toute une résurrection d'images sous le souffle de la passion qui produit le plus grand effet dramatique et qui a secoué un instant notre torpeur et notre ennui. A quoi faut-il l'attribuer? L'analyse nous sera ici d'un puissant enseignement. C'est que, précisément, M. Catulle Mendès a donné une note qui est bien à lui, qui lui appartient en propre, celle de la volupté physique, où son talent évocateur et descriptif excelle et s'est trouvé une fois en accord avec le personnage qu'il nous montre : sa Médée, amante en pleine possession de ses moyens amoureux. Ici, le fond déborde la forme et s'impose à notre attention. Nous oublions le mensonge de l'Alexandrin, la convention de la Tragédie, et nous demeurons en présence de cette situation éternellement humaine et puissamment dépeinte : une femme amoureuse qui, sous l'influence de la description physique des voluptés d'autrefois, sent le désir s'insinuer à nouveau dans ses veines, et s'abandonne aux bras de celui qui sut éveiller son trouble :

JASON.

Devais-tu t'en fier aux discours d'un vieillard
De qui j'ai caressé la paternelle idée
Et croire que Créuse effacerait Médée?
Enfant neuve aux baisers, frêle à fléchir d'un seul,
Elle a de quoi ravir un époux presque aïeul
Qui s'attendrit à des innocences d'inceste...
... Mais toi! mais toi!
Fille du clair mystère et du mystère sombre,
Par ta beauté de jour et par ton charme d'ombre,
Tu fais de la caresse un gouffre horrible et cher
Où Cypris rôde avec une torche d'enfer!
Rappelle-toi les nuits de nos hymens farouches,
Les combats de nos lits et les duels de nos couches
Et nos bras qui faisaient, rudes et doux, le tour,
En l'étreinte de nos deux corps, de tout l'amour,
Et de nos yeux mourants les lassitudes closes...

MÉDÉE.

O rage de céder à des voluptés feintes
Je sais bien qu'il me ment en de vils intérêts,
Et moi-même, à le croire, hélas! je mentirais,
Mais le supplice en est si doux que j'y succombe.

JASON.

C'est qu'un Dieu t'enveloppe et, toute, te possède
Éros, brillant et souple, et fort comme le feu!

MÉDÉE.

Ah plût au ciel [illegible] que j'eusse [illegible] Dès [illegible]
Celle dans [illegible] ne pas [illegible] c'est Médée.

Ces vers sont admirables, et la situation qu'ils commentent produit à la scène le plus grand effet. Nous oublions tout, je le répète, même la forme conventionnelle de la tragédie, pour l'émotion, profondément humaine et vivante, qui est en eux et dont le secret gît en ceci, qu'ils représentent exactement la note personnelle de leur auteur. Ils sont une réussite, partielle et saisissante, dans un effort où son talent, si réel soit-il, ne pouvait qu'échouer. Ils nous font regretter davantage encore que, par des préjugés d'esthétique vraiment inexplicables, M. Catulle Mendès s'en soit tenu, pour un pareil effort créateur, à une forme condamnée d'avance et qui lui interdisait la véritable originalité.

PAUL FLAT.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Janvier au 30 Juin 1903.

Altinités (Les) franco-américaines, 397.
Amitié (L') de George Sand, 308.
Anglais (Les) dans l'Inde, 456.
Apogée (L') de paysage et la glorification de la France dans la collection Thomy-Thiery, 205.
Appel au clergé, 517, 555.
Architecture (L') domestique moderne, 691.
Argot (L') mondain, 185.
Aspirations, roman, 641, 673, 718, 758, 787, 819.
Artistes italiens d'aujourd'hui (M. E. A. Butti), 725.
Barbey d'Aurevilly (Jules), 679.
Bas-Fonds (Dans les), drame en quatre actes, 321, 353, 388, 423.
Bernadotte et la Norvège de 1830, 253.
Bibliothèque (La) de Sainte-Beuve, 591.
C'était... nouvelle, 41, 74.
Chemins (Les) de fer coloniaux, 92.
Classicisme (Le) et l'Académisme, 335.
Clubwomen, 557.
Compétence (De la) des conservateurs de musées, 432.
Concours (Les), 193.
Conflits (Les) entre l'Allemagne et les États-Unis, 263.
Confort (Le) moderne, nouvelle, 522, 549.
Critique (La) dramatique en Allemagne, 401.
Décadence (La) de la Nouvelle et son avenir, 156.
Déclaration (La) d'amour dans le théâtre moderne, 367.
Dela (Les) politiques, 658.
Diction (La) vivante, 605.
Droit conjugal, 809.
Écrivains (Les) tranquilles, 446.
Édouard VII, 562.
El Raquero, nouvelle, 108.
Émancipation (L') de l'enfant, 360.
Émigration (L') européenne aux États-Unis, 527.
Ennui (L') chez la femme, 703.
Ennui (L') moderne, 653.
Esclavage (L') dans le Nord de la Nigritie, 340, 381.
Espagnols d'autrefois, 372.
Esprit (L') algérien, 507.
Esprit (L') de Paris, 541.
Ferdinand Fabre, 621, 656.
Fiction (La) de l'égalité, 609.
Français et Anglais en Égypte, 585, 635.
Garanties (Les) du citoyen, 496.
Gaston Paris, 331.
Génie (Le), pièce en trois actes, 228, 267, 289.
Génie (Le) de la Renaissance, d'après Gobineau, 743, 769.
George Sand et Lamennais, 133.
Gloire (La), nouvelle, 167.
Goethe et l'idée de liberté, 805.
Grammairiens (Les) philosophes du XVIIIe siècle, 317.
Grands (Les) séducteurs, 210.
Henri Warnéry, 104.
Influence (L') allemande en critique d'Art, 300.
Influence (L') française en Grèce, 792.
Henrik Ibsen, 705.
Homicide (L') désintéressé, 10.
Johannès Brahms, 79.
Lecteurs d'impératrices I : Jules Laforgue et Constantin Christomanos, 412.
Lettres de jeunesse d'Edgar Quinet, 129.
Lettres de jeunesse de H.-F. Amiel, 737, 775, 812.
Ligue anti-masculine, 385.
Madame de Montespan et l'Affaire des poisons, 575.
Madame de Stael et les « attitudes », 765.
Mademoiselle Élise de Champferrat, 449, 488.
Maison (La) de campagne, 798.
Maison (La) d'Hiatzou, nouvelle, 205.
Méconnus (Les), 61.
Mission (La) de l'historien et de l'artiste, 1.
Mouvement (Le) ritualiste en Angleterre, 114.
Musique (Qu'est-ce que la) de chambre, 243, 276.
Nouveau (Un) La Rochefoucauld : Nietzsche, 97.
Nul ne le sait, pièce en trois actes, 580, 613.
Opinion (L') américaine sur la presse française, 646, 713, 781.
Opinion (L') britannique et les projets d'alliances continentales, 199.
Page (Une) d'amour romantique, 417, 457, 484, 513.
Périodicité (La) des crises belliqueuses dans l'Angleterre contemporaine, 428, 466, 685, 754.
Petite (La) voleuse, nouvelle, 138.
Philosophie (La) de M. Durkheim, 693.
Poésies. — A Venise, 58. — Les Solitaires, 58. — Ruines de Rome, 572. — Le Colosseum, 572. — Le Tibre, 572. — Soleil couchant, 633. — Tivoli, 633. — Jugement, 733. — Hymne sylvestre, 763.
Poncifs (Les) nouveaux au Salon dissident de la Société nationale, 533.
Préjugé (Le) de compétence, 462.
Préjugés (Les) magiques sous l'ancien régime, 297.
Président (Le) Roosevelt et l'arbitrage, 69.
Prose (La), la poésie et les vers, 801.
Prose et poésie, 734.
Provence (La) et ses peintres, 14.
Quelles femmes plaisent aux hommes, 142.
Question (La) de « Télémaque », 501.
Raymond Poincaré (M.) orateur, 598.
Résurrection (Autre), 28.
Réveil (Le) de la poésie populaire en France, 257.
Rôle (Du) de la douleur dans l'Art, 70, 99.
Rôle social de la joie, 33.
Roman (Le) de terroir, 239.
Roman (Notes sur le) moderne en Espagne, 287.
Romancier poète (Un) : M. Gabriel Sarrazin, 175.
Roosevelt (M.) orateur, 165.
Sainte-Beuve et l'Encyclopédie Pereire, 19.
Sainte-Beuve intime et familier, 556.
Salon (Le) de la Société des artistes français en 1903, 624.
Scepticisme (Le) nécessaire, 123.
Schopenhauer considéré comme écrivain, 566.
Secrets (Les) corporatifs des anciennes maîtrises, 46.
Sentiment (Le) religieux en France, 461.
Sociologue (Un) de l'Italie nouvelle : M. Guglielmo Ferrero, 145.
Temple (Le) du Hasard, 481.
Théâtres :
Comédie-Française : *L'autre danger*, 26. — *Il ne faut jurer de rien*, 410. — *Les affaires sont les affaires*, 538. — *Médée*, 828.
Gymnase : *Joujelle*, 701.
Nouveau Théâtre : *La Roussalka*, 410. — *Une audition de Parsifal*, 474. — *Le Maître de Palmyre*, 764.
Odéon : *La Rabouilleuse*, 379. — *Wanda* 797.
Opéra-Comique : *Iphigénie en Tauride*, 285. — *Werther*, 573.
Renaissance : *Crainquebille*, 444.
Théâtre-Antoine : *Le colonel Chabert*, 250. — *Le Supplice du silence*, *M. Vernet*, *L'Attaque nocturne*, 633.
Théâtre Sarah-Bernhardt : *Théroigne de Méricourt*, 39. — *Andromaque*, 249. — *Werther*, 347.
« Parsifal » au concert, 59.
Le théâtre lyrique populaire, 90.
Le répertoire de la Comédie-Française, 183.
L'exploitation des chefs-d'œuvre, 665.
Théâtre (Le) et les mœurs au temps du romantisme. « Henri III et sa cour », 435.
Transformation (La) de l'École normale supérieure, 51, 84.
Vainqueur (Le) de Denain, 126.
Vie (La) des femmes aux États-Unis, 306, 349.
Vie (La) douloureuse du poète, 6, 36, 65.
Vie (Une) en partie double, 225.
Village (Le) a la veille de la Révolution, 170, 221.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Janvier au 30 Juin 1903.

ACKER (Paul). — Le scepticisme necessaire, 125.
ALBALAT (Antoine). — La question du « Télémaque », 501.
ALBERT (Maurice). — Le vainqueur de Denain, 126.
AMIEL (Henri-Frédéric). — Lettres de jeunesse, 757, 775, 812.
ANDRÉIEF (L.). — C'était... nouvelle, 41, 74.
ARBEAT (Lucien). — Le sentiment religieux en France, 161.
AULARD (A.). — La transformation de l'École normale supérieure, 51, 84.
BARDOUX (Jacques). — L'Opinion britannique et les projets d'alliances continentales, 199. — La périodicité des crises belliqueuses dans l'Angleterre contemporaine, 428, 466, 685, 754.
BASTIER (Paul). — La critique dramatique en Allemagne, 401.
BAUDELAIRE (Charles). — La vie douloureuse du poète, 6, 36, 65.
BAYET (Albert). — La philosophie de M. Durkheim, 693.
BÉRENGER (Henry). — Le Génie, pièce en trois actes, 228, 267, 289.
BERLIOZ (Hector). — Une page d'amour romantique, 417, 457, 484, 513.
BERG (Georges et DELBOST René). — La diction rythmique, 607.
BERTHEROY (Jean). — Ruines de Rome. — Le Colosseum. — Le Tibre (poésies), 572. — Soleil couchant, Tivoli (poésies), 633.
BEUD (Victor DE). — L'argent mondain, 189.
BOIS (Jules). — Les Anglais dans l'Inde, 476.
BOSCHOT (Adolphe). — Qu'est-ce que la musique de chambre? 243, 276.
BOSSERT (A.). — Schopenhauer considéré comme écrivain, 566.
BOUCHAUD (Pierre DE). — Hymne sylvestre, poésie, 763.
BOUYER (Raymond). — L'apogée du paysage et la glorification de la France dans la collection Thomy-Thiéry, 205. — Les poncifs nouveaux au Salon de la Société nationale, 533.
BOYLESVE (René). — Le confort moderne, nouvelle, 522, 549.
BRACCO (Roberto). — La petite voleuse, nouvelle, 138.
BRANDES (Georg). — Henrik Ibsen, 706. — Goethe et l'idée de liberté.
CANTINELLI (Richard). — L'Architecture domestique moderne, 691. — La maison de campagne, 798.
CHASSERIAU (Arthur). — La maison d'Hiatzou, nouvelle, 205.
DAUBRESSE (M.). — L'émancipation de l'enfant, 360.
DELPON DE VISSEC (L.). — Le mouvement ritualiste en Angleterre, 144. — Les conflits futurs entre l'Allemagne et les États-Unis, 263. — Les attitudes franco-américaines, 397. — L'immigration européenne aux États-Unis, 527.
DELZONS (Louis). — Les garanties du citoyen, 296.
DENESS (Charles). — Voir : *Vie littéraire*.
ESTOURNELLES DE CONSTANT (D'). — Le président Roosevelt et l'arbitrage, 69.
FABRE (Ferdinand). — Mademoiselle Élise de Champferrat, 449, 488.
FAGUET (Émile), de l'Académie française. — Quelles femmes plaisent aux hommes, 142. — Une vie en partie double, 225. — Ligue anti-masculine, 385. — Clubwomen, 577. — Le droit conjugal, 809.
FLAT (Paul). — Voir : *Théâtres*.
FOGAZZARO (Antonio). — Du rôle de la douleur dans l'art, 70, 99.
FOUILLÉE (Alfred). — Un nouveau La Rochefoucauld : Nietzsche, 97.
FUNCK-BRENTANO (Frantz). — Les préjugés magiques sous l'ancien régime, 297.
GALDOS (Benito Perez). — Notes sur le roman moderne en Espagne, 287.
GORKI (Maxime). — Dans les bas-fonds, pièce en quatre actes, 321, 353, 388, 423.
GUERLAC (Othon). — M. Roosevelt orateur, 165.
HALPERINE-KAMINSKY (E.). — Autre « Résurrection », 28.
IMBERT (Hugues). — Johannes Brahms, 74.
LALANDE (Pierre). — Le Village à la veille de la Révolution, 170, 221.
LEBLOND (Marius-Ary). — La décadence de la nouvelle et son avenir, 156. — L'esprit algérien, 507.
LEMOINE (Jean) et LICHTENBERGER (André). — Madame de Montespan et l'Affaire des poisons, 575.
LE ROY (Albert). — George Sand et Lamennais, 133. — Le théâtre et les mœurs au temps du romantisme, 435.
LOLIÉE (Frédéric). — Les grands séducteurs, 210. — Gaston Paris, 331. — L'opinion américaine sur la presse française, 646, 713, 781.
LOUVEL (Armand). — L'Influence française en Grèce, 792.
METERLINCK (Maurice). — Le Temple du hasard, 481.
MAIRET (Jeanne). — La vie des femmes aux États-Unis, 306, 349.
MALLARMÉ (Camille). — La Provence et ses peintres, 14. — Le classicisme et l'académisme, 385. — Le Salon de la Société des artistes français en 1903, 624.
MAYNIAL (Édouard). — Les grammairiens philosophes du XVIIe siècle, 317.
MEIER (Albert). — Français et Anglais en Égypte, 581, 625.
MONCEAUX (Paul). — Espagnols d'autrefois, 372.
MORSIER (Édouard DE). — La déclaration d'amour dans le théâtre moderne, 367.
MURET (Maurice). — Un sociologue de l'Italie nouvelle : M. Guglielmo Ferrero, 145. — Édouard VII, 562. — Auteurs italiens d'aujourd'hui : M. E.-A. Butti, 725.
PASCAL (Félicien). — Ferdinand Fabre, 621, 656.
PÉLADAN. — Les secrets corporatifs des anciennes maîtrises, 46. — L'influence allemande en critique d'art, 300. — De la compétence des conservateurs de musées, 432. — Le dernier des romantiques : Jules Barbey d'Aurevilly, 679.
PEREDA (DE). — El Raquero, nouvelle, 108.
PILON (Edmond). — Lectures d'impératrices, 342.
PILON (Edmond). — Le cidre dans le nord de la Normandie, 340, 381.
QUELLIEN (Pierre DE). — Les mercenaires. — Les corporations ouvrières, 446.
QUINET (Edgar). — Lettres de jeunesse, 129.
REMSEN (M. R.). — Bernadette et la Nouvelle-France. — Mme de Staël et les Attitudes, 566.
ROD (Édouard). — Henri Warnery, 104.
ROZ (Firmin). — Le roman du terroir, 239.
SALOMON (Michel). — L'amitié de George Sand, 308. — M. Raymond Poincaré orateur, 598.
SCHLUMBERGER (Jean). — Jugement posthume, 755.
SCHURÉ (Édouard). — Le Réveil de la poésie populaire en Lusace, 257. — Le Génie de la Renaissance, d'après Gobineau, 743, 769.

Sainte-Beuve (Léon). — La Bibliothèque de Sainte-Beuve, 291.
Sorel (Albert-Émile). — L'esprit de Paris, 641.
Sully Prudhomme, de l'Académie française. — La prose, la poésie et les vers, 801.
Tailles (J.). — Les chemins de fer coloniaux, 92.
Tarde (Gabriel). — Rôle social de la joie, 33.
Tardieu (Émile). — L'ennui moderne, 653. — L'ennui chez la femme, 703.
Tchekhof (Anton). — La Gloire, nouvelle, 167.
Tolstoi (Léon). — La mission de l'historien et de l'artiste, 1. — Appel au clergé, 517, 545.
Tolstoi fils (Léon). — Aspirations, roman, 641, 675, 718, 748, 787, 819.
Toulouse (Dr). — L'Homicide désintéressé, 10. — Les concours, 193. — Le préjugé de compétence, 462. — La fiction de l'égalité, 609. — Le titre de notoriété, 816.
Troubat (Jules). — Sainte-Beuve et l'Encyclopédie Péreire, 19. — Sainte-Beuve intime et familier, 556.
Vannoz (Léon). — Un romancier-poète : M. Gabriel Sarrazin, 15. — Les deux poétiques, 668. — Prose et poésie, 734.
Viviex (Renée). — A Venise ; les Solitaires, poésies, 58.
Wolff (Téodor). — Nul ne le sait, pièce en trois actes, 580, 613.

TABLE DE LA VIE LITTÉRAIRE

Acker (Paul). — Un amant de cœur, 824.
Adam (Paul). — Le Temps et la Vie. La Ruse, 59.
Bargy (Henri). — La religion dans la société aux États-Unis, 216.
Batilliart (Marcel). — Versailles aux Fantômes, 119.
Bouchaud (Pierre de). — Les Heures de la Muse, 314.
Brada. — Retour du Flot, 698.
Capus (Alfred). — Années d'aventures. — Qui perd gagne. — Faux départ, 407.
Comert (Marguerite). — Le Cœur nostalgique, 347.
Dacre (Fernand). — La Cuve, 824.
Deschon (Henri). — Poèmes de Chèvreuse ou les Villanelles de la vallée, 314.
Delfour (abbé L. Cl.). — La Religion des contemporains. Essais de critique catholique, 150.
Fellschmann (Hector). — L'Éloge du Roi, 314.
Fouillée (Alfred). — Conception morale et civique de l'enseignement. — Esquisse psychologique des peuples européens, 22.
France (Anatole). — Histoire comique, 629.
Frapié (Léon). — Marcelin Gayard, 375.
Funck-Brentano (Frantz). — La Bastille des comédiens. — Le Fort-l'Évêque, 662.
Gaulot (Paul). — Amours d'autrefois, 440.
Gérard d'Houville. — L'Inconstante, 471.
Gibon (Henri). — Le consolateur, 824.
Hanotaux (Gabriel). — Histoire de la France contemporaine (1871 à 1900 et le gouvernement de M. Thiers, 601.
Harel (Paul). — Les Heures lointaines, 314.
Hire (Jean de la). — L'Enfer du soldat, 375.
Huysmans (J.-K.). — L'Oblat, 344.
Jouy (Virgile). — Watteau, mœurs du XVIIIe siècle, 662.
Kahn (Gustave). — Symbolistes et décadents, 730.
Keim (Albert). — La Rédemption de Nini, 119.
Lacombe (Bernard de). — Talleyrand évêque d'Autun, 247.
Lacuzon (Adolphe). — Éternité, 314.
Lagerlof (Selma). — Jérusalem en Dalécarlie, 794.
Langlois (Ch.-V.). — Questions d'histoire et d'enseignement, 601.
Landouzy (Albert). — Le Livre des Heures, 314.
Lauzeraud (Paul). — Le Petit Ami, 375.
Lenel (S.). — Marmontel, 54.
Lévengard (Paul). — Georgina, 314.
Lionnet (Jean). — L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, 344.
Maltèste (Henri). — L'Encens perdu, 314.
Maugras (Gaston). — La Disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul, 180.
Michelet (Victor-Émile). — La Porte d'or, 314.
Monnier (Edward). — L'Automne des lys, 314.
Moréas (Jean). — Le Voyage de Grèce, Feuillets, 730.
Mortensen (Johan). — Le Théâtre français au moyen âge, 794.
Nigoul (Gabriel). — Contes de la Limousine, 314.
Noailles (Comtesse Mathieu de). — La Nouvelle Espérance, 471.
Novicow (J.). — L'Expansion de la nationalité française, les luttes entre les sociétés humaines et leurs phases successives, 760.
Parodi (A.). — Le Carnet d'un solitaire, 544.
Perraud (le cardinal). — Les Vertus morales. Instructions pastorales pour le Carême, 150.
Peyrebrune (Georges de). — Une sentimentale, 698.
Philippe (Charles-Louis). — Le Père Perdrix, 119.
Quérion (Pierre de). — Les Jones d'Hélène, 57.
Robion (Paul). — Jusette, 148.
Rod (Édouard). — L'Inutile Effort, 504.
Roosevelt (Th.). — La Vie intense, 216. — La Vie au ranch, 216.
Ryner (Han). — Le Massacre des amazones, 698.
Sauvage (L. Frédéric). — Sébastien Trume, 824.
Sorel (Albert). — L'Europe et la Révolution française : Bonaparte et le Directoire, 1795-1799, 281.
Thiébault (Marcel). — Isabeau de Bavière, reine de France, 247.
Uzanne (Octave). — L'Art et les artifices de la Beauté, 87.
Vaissière (Pierre de). — Gentilshommes campagnards de l'ancienne France, 247.
Verlaine (Paul). — Œuvres posthumes, 730.
Vernon (Eugène). — Gisèle Chèvreuse, 824.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, Imp. des *Lettres Réunies*, 19, rue des Saints-Pères. — 4-[illegible]. *Le Propriétaire-Gérant* : FÉLIX DUMOULIN.